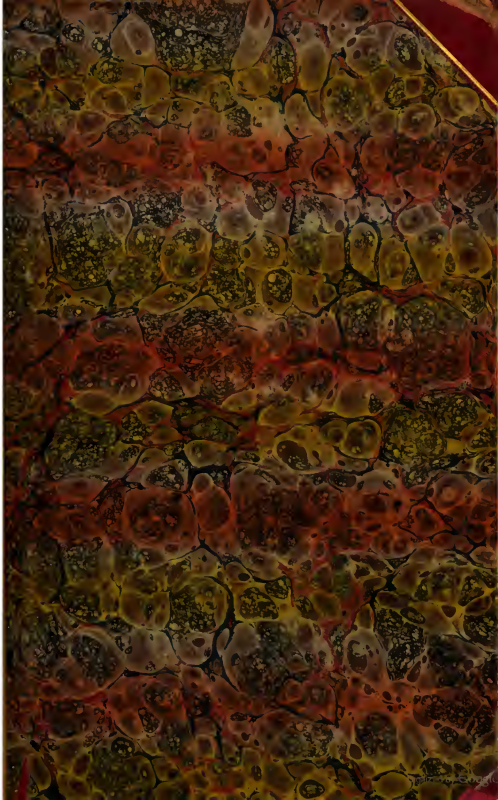






BIBLIOTECA DELLA R. CASA  
IN NAPOLI

N.º d'inventario 663

Sala Grande

Scansia 7. Polchello 1.

N.º d'ord. 27.



Palat. XIV 36<sup>B</sup>



COLLECTION

DÉS

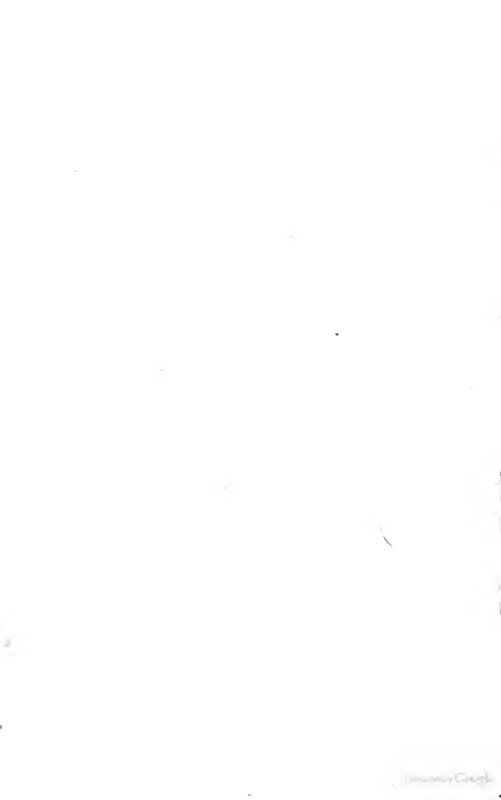
# AUTEURS LATINS

AVEC LA TRADUCTION EN FRANÇAIS,

PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION

DE M. NISARD,

MAÎTRE DE CONFÉRENCES À L'ÉCOLE NORMALE.



# SÉNÈQUE

LE PHILOSOPHE.

---

ŒUVRES COMPLÈTES.

---

112896

PARIS. — IMPRIMERIE D'ADOLPHE ÉVERAT ET COMPAGNIE,  
RUE DU CADRAN, N° 16.

569879

(3)

OEUVRES COMPLÈTES

# DE SÉNÈQUE

LE PHILOSOPHE,

AVEC LA TRADUCTION EN FRANÇAIS,

PUBLIÉES

SOUS LA DIRECTION DE M. NISARD,

MAÎTRE DE CONFÉRENCES À L'ÉCOLE NORMALE.



PARIS,  
J.-J. DUBOCHET ET COMPAGNIE, ÉDITEURS,

RUE DE SEINE, N° 33.

—  
1858.

# TABLE DES MATIÈRES.

|                                                   | Pages. |                                                       | Pages. |
|---------------------------------------------------|--------|-------------------------------------------------------|--------|
| Avis des éditeurs.....                            | vii    | par M. HACARÉAU, auteur de la traduction de la        |        |
| Notice sur la vie et les ouvrages de Sénèque..... | xi     | <i>Pharsale</i> de Lucain.....                        | 373    |
| DE LA COLÈRE, traduction nouvelle par M. ÉLIAS    |        | PETITES PIÈCES DE VERS, traduction nouvelle par       |        |
| REGRAULT.....                                     | 4      | M. BAILLARD.....                                      | 585    |
| LIVRE I.....                                      | Ibid.  | QUESTIONS NATURELLES, traduction nouvelle par         |        |
| LIVRE II.....                                     | 46     | M. BAILLARD.....                                      | 389    |
| LIVRE III.....                                    | 38     | LIVRE I.....                                          | Ibid.  |
| CONSOLATION A HELVIA, traduction nouvelle par le  |        | LIVRE II.....                                         | 410    |
| même.....                                         | 65     | LIVRE III.....                                        | 254    |
| CONSOLATION A POLYBE, par le même.....            | 85     | LIVRE IV.....                                         | 455    |
| CONSOLATION A MARCIA, par le même.....            | 401    | LIVRE V.....                                          | 470    |
| DE LA PROVIDENCE, ou pourquoi, s'il y a une pro-  |        | LIVRE VI.....                                         | 480    |
| vidence, les hommes de bien sont-ils sujets au    |        | LIVRE VII.....                                        | 502    |
| mal, traduction nouvelle par le même.....         | 425    | FRAGMENTS, par le même.....                           | 521    |
| DES BIENFAITS, traduction nouvelle par le même .. | 435    | FRAGMENTS tirés de Laërtius, par le même.....         | Ibid.  |
| LIVRE I.....                                      | Ibid.  | FRAGMENTS tirés de saint Jérôme, par le même....      | 523    |
| LIVRE II.....                                     | 448    | ÉPIQUES A LUCILIUS, traduites en français par Fin-    |        |
| LIVRE III.....                                    | 466    | trel, revues et publiées par les soins de Jean La     |        |
| LIVRE IV.....                                     | 484    | Fontaine.....                                         | 525    |
| LIVRE V.....                                      | 506    | Ep. I. Que le temps est précieux et qu'il ne faut     |        |
| LIVRE VI.....                                     | 525    | être bon ménager.....                                 | Ibid.  |
| LIVRE VII.....                                    | 545    | Ep. II. Il ne faut pas lire toute sorte de livres; il |        |
| DE LA CONSTANCE DU SAGE, ou que l'joie n'atteint  |        | suffit de lire les bons. — Le pauvre n'est pas ce-    |        |
| pas le sage, traduction nouvelle par le même...   | 265    | lui qui a peu de chose, mais celui qui desire plus    |        |
| DE LA BRIÈVETÉ DE LA VIE, par le même.....        | 281    | que ce qu'il a.....                                   | 526    |
| DU REPOS ET DE LA RETRAITE DU SAGE, par le même,  | 301    | Ep. III. Il est bon de délibérer avant que de faire   |        |
| DE LA TRANQUILLITÉ DE L'ÂME, par le même.....     | 303    | un ami; mais quand on l'a fait on ne lui doit         |        |
| DE LA CLÉMENTIE, par le même.....                 | 327    | rien cacher.....                                      | 527    |
| LIVRE I.....                                      | Ibid.  | Ep. IV. La véritable joie consiste dans le règlement  |        |
| LIVRE II.....                                     | 548    | des passions. — La vie ne peut être tranquille        |        |
| DE LA VIE HEUREUSE, par le même.....              | 553    | sans le mépris de la mort.....                        | 528    |
| FACÉTIE SUR LA MORT DE CLAUDE CÉSAR, vulgaire-    |        | Ep. V. Il faut éviter la singularité, et se conformer |        |
| ment appelée Apokolokyntose, traduction nouvelle  |        | à la coutume.....                                     | 550    |
|                                                   |        | Ep. VI. C'est une disposition pour s'amender, que     |        |
|                                                   |        | de connaître ses défauts. — La conversation in-       |        |
|                                                   |        | struit mieux que les préceptes.....                   | 551    |



|                                                                                                                                                                                                                              | Pages. |                                                                                                                                                                                                 | Pages. |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| Ep. VII. Les compagnies et les spectacles inassent facilement le vice.....                                                                                                                                                   | 552    | Ep. XXVI. C'est à la mort que la vertu se recon-<br>naît.....                                                                                                                                   | 575    |
| Ep. VIII. Il ne faut pas demeurer oisif dans la re-<br>traite. — Les biens de fortune ne sont pas à nous.                                                                                                                    | 554    | Ep. XXVII. Il est honteux à un vieillard d'aspirer<br>encore des désirs d'un enfant. — Dans l'étude de<br>la sagesse, on n'agit point par procureur.....                                        | 574    |
| Ep. IX. Quoique le sage se suffise à lui-même, il<br>est bien aisé d'avoir un ami, sans trop s'affliger<br>quand il le perd.....                                                                                             | 556    | Ep. XXVIII. Les voyages ne guérissent point les<br>maladies de l'âme. — C'est déjà quelque amende-<br>ment que de reconnaître sa faute.....                                                     | 575    |
| Ep. X. La solitude n'est propre que pour le sage.<br>— De quelle manière on doit parler à Dieu; et<br>vivre avec tous les hommes. — Il faut se proposer<br>quelque homme d'honneur pour témoin de toutes<br>ses actions..... | 559    | Ep. XXIX. Il faut reprendre le vice, même quand il<br>est enraciné. — Celui qui aime la vertu ne peut<br>être aimé du peuple.....                                                               | 577    |
| Ep. XI. Que l'art ne saurait corriger les défauts qui<br>viennent du tempérament, et que les grands per-<br>sonnages sont sujets à rougir.....                                                                               | 540    | Ep. XXX. La vieillesse n'a point de ressource con-<br>tre la mort. — Il n'y a que le sage qui sache bien<br>mourir.....                                                                         | 579    |
| Ep. XII. Que la vieillesse a ses avantages. — Qu'il<br>faut être à toute heure disposé à la mort.....                                                                                                                        | 542    | Ep. XXXI. La voix du peuple ni les vœux de nos<br>amis ne nous donnent point la sagesse. — Elle<br>vient du travail qui perfectionne la raison et rend<br>l'homme heureux.....                  | 581    |
| Ep. XIII. Que l'on peut connaître ses forces sans<br>s'être prouvé contre la fortune. — Que notre<br>mal n'est le plus souvent que dans l'opinion.....                                                                       | 543    | Ep. XXXII. Que la vie n'étant si courte, on doit com-<br>mencer du bon heur à la régier.....                                                                                                    | 585    |
| Ep. XIV. Qu'il faut aimer son corps, mais sans pré-<br>judice de son honneur. — Que l'on ne doit point<br>se commettre avec les grands, ni se mêler dans<br>le désordre des affaires.....                                    | 546    | Ep. XXXIII. Que les livres des Stoïciens sont tous<br>remplis de belles sentences. — Qu'il est honteux<br>de réiter toujours les sentiments d'autrui et de<br>ne produire jamais les siens..... | 584    |
| Ep. XV. Il est plus nécessaire d'exercer l'esprit que<br>le corps. — Les biens de fortune ne sauraient<br>remplir nos amitiés.....                                                                                           | 549    | Ep. XXXIV. L'homme de bien est celui auquel les<br>paroles et les actions s'accordent ensemble.....                                                                                             | 586    |
| Ep. XVI. La sagesse rend l'homme heureux et le<br>dispose à obéir aux ordres de la Providence.....                                                                                                                           | 551    | Ep. XXXV. Il n'y a que le sage qui soit véritable-<br>ment ami.....                                                                                                                             | 587    |
| Ep. XVII. Il faut acquérir la sagesse par préférence<br>à tous les autres biens. — Les richesses peuvent<br>bien changer les misères et non les finir.....                                                                   | 553    | Ep. XXXVI. La jeunesse est la saison d'apprendre.<br>— L'exercice du sage est le mépris de la mort —<br>Tout meurt, et rien ne périt dans le monde.....                                         | Ibid.  |
| Ep. XVIII. Il est bon quelquefois de pratiquer la<br>pauvreté volontaire. — Celui qui méprise les ri-<br>chesses est digne du Dieu.....                                                                                      | 554    | Ep. XXXVII. Ce n'est pas un exercice aisé, de se<br>rendre homme de bien. — Tant nous sera sou-<br>mis, si nous nous soumettons à la raison.....                                                | 589    |
| Ep. XIX. Que l'on ne peut acquérir la sagesse<br>qu'il n'en coûte quelque chose. — Pour faire des<br>amis, il faut donner avec discernement et non pas<br>à l'aventure.....                                                  | 557    | Ep. XXXVIII. La conversation instruit mieux que<br>la dispute.....                                                                                                                              | 590    |
| Ep. XX. Qu'il faut que nos actions s'accordent avec<br>nos paroles. — Que la plupart des hommes ne sa-<br>vent ce qu'ils veulent, qu'ils croient qu'ils le<br>peuvent.....                                                   | 559    | Ep. XXXIX. Les richesses médiocres sont préfé-<br>rables à celles qui sont excessives. — L'habitude<br>au plaisir rend nécessaires les choses qui étaient<br>superflues.....                    | Ibid.  |
| Ep. XXI. Que les bons auteurs peuvent immortaliser<br>le nom de leurs amis. — Contre ceux qui in-<br>terprètent mal la doctrine d'Épicure.....                                                                               | 561    | Ep. XL. Les lettres rendent les amis présents. —<br>Il est plus honnête de parler toutement.....                                                                                                | 592    |
| Ep. XXII. Le sage doit se retirer de l'embarras des<br>affaires. — La plupart sortent de la vie comme<br>s'ils y venaient d'entrer.....                                                                                      | 565    | Ep. XLI. Dieu réside au dedans de l'homme. —<br>Les forêts, les fleuves et tous les ouvrages de la<br>nature nous font sentir qu'il y a un Dieu.....                                            | 594    |
| Ep. XXIII. En quoi consiste la véritable joie. —<br>La volupté tombe par une pente naturelle dans la<br>douleur.....                                                                                                         | 563    | Ep. XLII. On ne devient pas subitement homme de<br>bien. — Le manque de pouvoir couvrir les vices<br>de beaucoup de gens.....                                                                   | 595    |
| Ep. XXIV. Qu'il ne faut point se rendre malheu-<br>reux avant le temps. — On doit séparer les dis-<br>grâces de la fortune des circonstances extérieures<br>qui les accompagnent.....                                        | 567    | Ep. XLIII. Il faut vivre en particulier, comme l'on<br>ferait en public.....                                                                                                                    | 597    |
| Ep. XXV. On se peut toujours amender, tandis<br>qu'on a honte de mal faire. — Pour bien vivre,<br>il faut être censeur de soi-même.....                                                                                      | 571    | Ep. XLIV. La philosophie ne considère point l'ex-<br>traction. — La noblesse vient de la vertu.....                                                                                             | Ibid.  |
|                                                                                                                                                                                                                              |        | Ep. XLV. On perd trop de temps dans la chicane<br>de l'école. — Il est plus dangereux d'être trompé<br>par les choses que par les paroles.....                                                  | 599    |
|                                                                                                                                                                                                                              |        | Ep. XLVI. Quand on veut écrire, il faut choisir<br>une matière ample et fertile.....                                                                                                            | 601    |
|                                                                                                                                                                                                                              |        | Ep. XLVII. Il faut traiter honnêtement vos servi-<br>teurs.....                                                                                                                                 | Ibid.  |

|                                                                                                                                                                                                                                                                 | Pages. |                                                                                                                                                                                                                                                             | Pages. |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| Ep. XLVIII. Les amis doivent vivre en communauté d'intérêt. — Il ne faut pas s'arrêter aux subtilités des sophistes. ....                                                                                                                                       | 604    | Ep. LXVI. Que l'on voit quelquefois des grands esprits logés dans des corps infirmes. — Que tous les biens sont égaux quoique leur nature et leurs objets soient différents. ....                                                                           | 644    |
| Ep. XLIX. La vie est courte; le temps passe vite. — Il est honteux d'en consumer une partie en questions inutiles. ....                                                                                                                                         | 606    | Ep. LXVII. Que la vertu étant en bien désirable, il s'en suit que la patience dans les tourments est en bien ce qu'on doit désirer. ....                                                                                                                    | 649    |
| Ep. L. Nous imputons ordinairement nos défauts à des causes étrangères. — La vertu est naturelle à l'homme; il se peut corriger en tout âge. ....                                                                                                               | 608    | Ep. LXVIII. Qu'il ne faut point effectuer la solitude par valeté. — Que l'on doit remédier aux imperfections de l'âme avec autant de soin qu'aux infirmités du corps. ....                                                                                  | 651    |
| Ep. LI. La qualité de pays où l'on demeure peut amoindrir ou affermir le courage. ....                                                                                                                                                                          | 610    | Ep. LXIX. Il n'y a point de vice qui ne permette quelque récompense. — Il faut travailler sérieusement à la réformation de ses mœurs et prendre la mort pour objet de méditation. ....                                                                      | 653    |
| Ep. LII. L'irrésolution procède d'ignorance. — Tous les vices ont des caractères extérieurs qui les manifestent. ....                                                                                                                                           | 612    | Ep. LXX. Que c'est un avantage non par de vivre, mais de bien vivre. — De là, suivant l'erreur du paganisme, il conclut qu'il est permis de se procurer la mort quand elle est plus avantageuse que la vie. — Il en rapporte plusieurs exemples. ....       | 654    |
| Ep. LIII. Les maladies de l'âme sont différentes de celles du corps, car plus elles sont grandes, moins on les sent. — La philosophie demande l'homme tout entier, et, l'approchant de Dieu, elle l'amène au-dessus de la fortune. ....                         | 614    | Ep. LXXI. Le souverain bien consiste en ce qui est honnête. — Il se rencontre même dans les tourments quand la vertu les rend bonnes. ....                                                                                                                  | 658    |
| Ep. LIV. Il parle d'une courte haleine à quoi il était sujet, et par un faux raisonnement il tâche de prouver qu'il n'y a nul sentiment après la mort. ....                                                                                                     | 616    | Ep. LXXII. Que l'étendue de la sagesse doit être préférée à toute autre occupation. — Que la joie du sage se forme au dedans et ne peut être troublée par ce qui vient de dehors. ....                                                                      | 664    |
| Ep. LV. La délicatesse nous interdit enfin l'usage des parties que nous avons laissées longtemps inutiles. — La solitude sert quelquefois de prétexte à la fainéantise. ....                                                                                    | 617    | Ep. LXXIII. Que le sage obéit aux lois et révere les magistrats qui ont soin de la tranquillité publique. — Que l'âme ne peut être bonne si Dieu n'est avec elle. ....                                                                                      | 666    |
| Ep. LVI. Le bruit du dehors est facile à supporter quand nos passions n'éclatent point au dedans. ....                                                                                                                                                          | 619    | Ep. LXXIV. Qu'il n'y a point d'autre bien que ce qui est honnête; et que si le bien consistait dans les richesses, dans la bonne chère et dans la compagnie des femmes, l'homme serait plus heureux que Dieu, qui n'a pas l'usage de ces choses-là. ....    | 668    |
| Ep. LVII. Il y a des faiblesses naturelles que la raison ne saurait vaincre. ....                                                                                                                                                                               | 622    | Ep. LXXV. Que c'est bien parler que de dire ce que l'on pense. — Que dans l'étude de la sagesse il y a trois classes. — Qu'il y a différence entre les maladies et les affections de l'âme. ....                                                            | 674    |
| Ep. LVIII. De la discrète de la langue latine. — La division des êtres avec l'explication des idées de Platon. — Que l'on peut prolonger sa vie par le moyen de la tempérance; mais qu'il est permis de retrancher cette même vie quand elle est à charge. .... | 625    | Ep. LXXVI. Qu'en tout âge il est raison d'apprendre. — Il prouve encore qu'il n'y a point d'autre bien que ce qui est honnête. — Que pour connaître ce qu'un homme vaut il ne faut considérer que son âme. ....                                             | 677    |
| Ep. LIX. De la manière que l'on doit écrire. — Que nous demeurons dans l'erreur parce que nous ne cherchons point la vérité, et que nous croyons les flatteurs qui nous donnent des qualités que nous n'avons pas. ....                                         | 628    | Ep. LXXVII. Que personne ne veut mourir, quoiqu'on sache que c'est une nécessité. — Que l'on ne doit point considérer la durée, mais bien la fin de la vie. ....                                                                                            | 682    |
| Ep. LX. Que les souhaits de nos parents nous sont contraires. — Que l'on doit mettre au rang des biens les hommes qui les surpassent en avisés. ....                                                                                                            | 632    | Ep. LXXVIII. Que le mépris de la mort est un remède à tous les maux. — Que toutes choses dépendent de l'opinion, et quelle est la mesure des biens et des maux. ....                                                                                        | 685    |
| Ep. LXI. Pour joindre de la vie il faut être toujours prêt à la quitter. — Il est plus nécessaire de faire ses préparatifs pour la mort, que de faire ses provisions pour la vie. ....                                                                          | Ibid.  | Ep. LXXIX. Il prie son ami qui était en Sicile d'aller voir le mont Gêbel et de faire la description de cette fameuse montagne. — Que la gloire qui est l'ombre de la vertu accompagne les gens de mérite durant leur vie ou les suit après leur mort. .... | 690    |
| Ep. LXII. Les affaires n'empêchent point d'étudier. — Le moyen le plus facile d'acquiescer des richesses, c'est de les mépriser. ....                                                                                                                           | 653    | Ep. LXXX. Que l'on a moins de soin d'exercer l'es-                                                                                                                                                                                                          |        |
| Ep. LXIII. Il s'est bien content de donner quelques larmes à la perte d'un ami. — Mais il est ridicule de le pleurer éternellement. ....                                                                                                                        | Ibid.  |                                                                                                                                                                                                                                                             |        |
| Ep. LXIV. Les bons livres nous aiment à la vertu. — Il faut révéler les anciens, comme les précepteurs du genre humain. ....                                                                                                                                    | 656    |                                                                                                                                                                                                                                                             |        |
| Ep. LXV. Du nombre des causes suivant les anciens philosophes. — Que la contemplation de l'univers élève et contente l'esprit, pourvu que l'on ne la réduise point à des questions vaines et frivoles. ....                                                     | 657    |                                                                                                                                                                                                                                                             |        |

|                                                                                                                                                                                                                                                                           | Pages. |                                                                                                                                                                                                                                                           | Pages. |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| prit que le corps. — Que la véritable liberté se peut acquérir, mais ne se saurait donner. ....                                                                                                                                                                           | 695    | remède à mesure que l'intempérance a multiplié les maladies. ....                                                                                                                                                                                         | 770    |
| Ep. LXXXI. Que l'on ne doit pas s'abstenir de bien faire, de peur de trouver un ingrat. — Que l'on n'est pas quitte pour avoir rendu le bienfait. — Qu'il est dangereux d'obliger extrêmement une personne. ....                                                          | 695    | Ep. XCVI. Il ne faut pas seulement obéir, mais encore consentir à la volonté de Dieu. — La vie de l'homme est une guerre continuelle. ....                                                                                                                | 782    |
| Ep. LXXXII. Que l'on ne peut conserver le repos sans le secours de la philosophie. — Que la vertu rend glorieuses les choses qui sont indifférentes. — Que les arguments des sophistes sont propres pour surprendre et non pour persuader. ....                           | 700    | Ep. XCVII. Que les siècles passés n'étaient pas moins vicieux que ceux qui leur ont succédé. — Le crime peut bien être hors du péril, mais nous lars d'appréhension. ....                                                                                 | 783    |
| Ep. LXXXIII. Que Dieu connaît toutes choses et qu'il est présent dans notre âme. — Description de l'ivrognerie et de ses défauts. ....                                                                                                                                    | 704    | Ep. XCVIII. L'âme est plus puissante que la fortune, et se fait une vie heureuse un misérable. — On jouit encore des biens que l'on a perdus, quand on se souvient de l'utilité qu'en a reçue. ....                                                       | 786    |
| Ep. LXXXIV. Que pour bien étudier il faut lire, puis recueillir, puis nous former un esprit de tout cela. — Il faut digérer ce que nous avons lu, de même que ce que nous avons mangé, si nous voulons qu'il nous profite. ....                                           | 709    | Ep. XCIX. Il reproche à en de ses amis le peu de constance qu'il a témoignée à la mort de son fils en bas âge, et montre, par de saines raisons, qu'on ne doit point s'affliger en pareilles occasions. ....                                              | 788    |
| Ep. LXXXV. Il prouve que la vertu seule peut rendre la vie heureuse. — Que le sage doit être exempt de toute sorte de passions. ....                                                                                                                                      | 711    | Ep. C. Il parle des livres de Fabianus et des différentes manières d'écrire du son temps. ....                                                                                                                                                            | 793    |
| Ep. LXXXVI. Louange de Scipion, avec la description de sa maison de campagne. — Il compare les bains des anciens avec ceux de son temps. — La manière de transporter les arbres et la vigne. ....                                                                         | 717    | Ep. CI. Qu'il est ridicule de faire de longs projets, vu l'incertitude et la brièveté de notre vie. — Qu'il faut se défaire du fol amour de la vie, et considérer chaque jour comme s'il était une vie entière. ....                                      | 795    |
| Ep. LXXXVII. Que l'on doit estimer un homme pour son mérite et non pour sa fortune. — Il prouve encore, par de nouvelles raisons, que le reste suffit pour rendre la vie heureuse. ....                                                                                   | 721    | Ep. CII. Si la réputation qui nous suit après la mort est un bien. — Quelques discours touchant l'immortalité de l'âme. ....                                                                                                                              | 798    |
| Ep. LXXXVIII. Que les arts libéraux ne peuvent faire un homme de bien, et que sans eux on ne peut acquérir la sagesse. ....                                                                                                                                               | 727    | Ep. CIII. Qu'un homme à tout moment a sujet de se défier d'un autre homme. — Qu'il ne faut point se prévaloir du nom de la philosophie, ni s'élarguer des coutumes qui sont reçues. ....                                                                  | 805    |
| Ep. LXXXIX. Quelle différence il y a entre la sagesse et la philosophie. — Plusieurs définitions de la sagesse. — Plusieurs divisions et subdivisions de la philosophie. ....                                                                                             | 731    | Ep. CIV. Que c'est une marque de honte de vouloir bien conserver sa vie pour la considération de ses amis. — Les voyages amusent les hommes et ne les changent pas. — Pour se maintenir en liberté, il faut mépriser les voluptés et les richesses. Ibid. |        |
| Ep. XC. Que la philosophie a établi la piété et la justice. — Les premiers hommes vivaient en communauté de biens, et les sages étaient les rois de ce temps-là. — Il combat l'opinion de Posidonius, qui attribue à la philosophie l'invention des arts mécaniques. .... | 738    | Ep. CV. Pour vivre en sûreté, il faut éviter l'éclat et ne faire mal à personne. ....                                                                                                                                                                     | 809    |
| Ep. XCI. Il déplore l'incendie de la ville de Lyon. — Qu'il faut se soumettre à la loi du monde. ....                                                                                                                                                                     | 746    | Ep. CVI. Si le bien est un corps. — Nous avons pour les sciences la même avidité que pour toutes les autres choses. ....                                                                                                                                  | 810    |
| Ep. XCII. Que la félicité de l'homme consiste dans la raison, quand celle-ci est parfaite. — Que la souverain bonheur est incapable d'accroissement et de déchet. ....                                                                                                    | 750    | Ep. CVII. Les disgrâces prévues sont moins sensibles. — Il faut suivre sans murmure les ordres de Dieu. ....                                                                                                                                              | 812    |
| Ep. XCIII. Qu'un a toujours assez vécu quand on a acquis la sagesse. ....                                                                                                                                                                                                 | 756    | Ep. CVIII. Que la philosophie s'apprend aussi bien dans la conversation que dans les livres. — Qu'il faut reporter toute notre lecture à la vie heureuse. ....                                                                                            | 815    |
| Ep. XCIV. Si les instructions générales de la philosophie valent mieux que des préceptes particuliers pour la conduite de la vie. — De la force des sentences, et de la nécessité des lois. ....                                                                          | 758    | Ep. CIX. Si le sage est utile au sage. — Qu'il faut négliger la subtilité des questions inutiles pour s'attacher à l'étude de la vertu. ....                                                                                                              | 820    |
| Ep. XCV. Que les préceptes seuls, sans les maximes générales de la philosophie, ne peuvent rendre la vie heureuse. — La médecine a multiplié les                                                                                                                          |        | Ep. CX. Que le plus grand malheur d'un homme est de n'avoir point la paix avec soi-même. — Que nous craignons, sans examiner ce que nous exigeons. ....                                                                                                   | 822    |
|                                                                                                                                                                                                                                                                           |        | Ep. CXI. De la différence qui se trouve entre un sophiste et un véritable philosophe. ....                                                                                                                                                                | 826    |
|                                                                                                                                                                                                                                                                           |        | Ep. CXII. Qu'il est malaisé de redresser et de corriger les langues et les mauvaises habitudes. .... Ibid.                                                                                                                                                |        |

## DES MATIÈRES.

V

|                                                                                                                                                                                     | Page. |                                                                                                                                                                  | Page. |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| Ep. CXIII. Si les vertus sont des êtres animés. — Il faut cultiver la vertu sans en espérer de récompense.....                                                                      | 827   | Ep. CXIX. Pour devenir bientôt riche il faut emprunter de soi-même. — Le nécessaire est toujours prêt, mais le superflu est difficile à recouvrer.....           | 849   |
| Ep. CXIV. Le langage des hommes a d'ordinaire du rapport à leurs mœurs. — Le corps étant affaibli par les délices devient incapable de l'usage des plaisirs.....                    | 832   | Ep. CXX. Comment nous est venue la première connaissance du bien et de ce qui est honnête. — Que l'homme n'est presque jamais égal et pareil à lui-même. ....    | 852   |
| Ep. CXV. Que la discours est le miroir de l'âme. — Que l'âme d'un homme de bien a des beautés surprenantes. — Que l'on a donné trop de crédit à l'or et à l'argent. ....            | 836   | Ep. CXXI. Si tous les animaux ont un sentiment de leur constitution naturelle.....                                                                               | 856   |
| Ep. CXVI. S'il vaut mieux avoir des passions faibles que de n'en avoir point du tout.....                                                                                           | 839   | Ep. CXXII. Il raille ces gens qui font du jour la nuit, et marque la cause de ce dérèglement....                                                                 | 859   |
| Ep. CXVII. Si la sagesse est un bien, et si ce n'est pas un bien d'être sage. — Que l'on a grand tort de perdre la vie ou des questions inutiles, vu que la vie est si courte. .... | 841   | Ep. CXXIII. Qu'il n'y a rien de fâcheux quand on le sait prendre avec patience. — Les discours des libertins sont plus dangereux que les chants des sirènes..... | 863   |
| Ep. CXVIII. Qu'il est plus honnête et plus sûr de ne rien demander à la fortune. — Les définitions du bien, et de ce qu'il consiste.....                                            | 848   | Ep. CXXIV. Si nous connaissons le bien par sentiment ou par entendement. — Le bien ne se rencontre que dans un sujet qui a de la raison. ....                    | 865   |



## AVIS DES ÉDITEURS.

Nous donnons dans ce volume tout ce qui est resté de Sénèque le philosophe, y compris les fragments d'ouvrages perdus qui ont été cités par certains Pères de l'Église. Ce sera la première fois qu'on aura vu les œuvres complètes de cet auteur, texte, traduction, notice biographique, annotations, réunis en un seul volume portatif et d'une lecture très-facile.

Nous avons suivi pour le texte l'édition déjà ancienne de Ruhkopf, mais à notre manière, c'est-à-dire avec indépendance, en prenant ailleurs, pour les très-rares passages qui font doute encore parmi les érudits, les leçons les plus accréditées. Au reste, depuis Ruhkopf, il n'a été publié de Sénèque aucune édition offrant un travail philologique véritablement neuf, et des différences sérieuses avec le texte que nous reproduisons dans ce volume. Les œuvres de notre auteur ont eu le privilège d'être imprimées, dès le commencement, sur de bons manuscrits, et de donner le moins de prise à la sagacité souvent destructive des commentateurs. Ce privilège vient-il de ce que Sénèque a été, de tout temps, très-lu, et que, même au plus fort des ténèbres du moyen-âge, alors que Cicéron était inconnu ou négligé, il a eu des admirateurs et a fait des disciples? La place de cette question n'est pas dans un avertissement.

Rien n'a été négligé pour que ce texte eût toute la correction désirable. On sait qu'en fait de correction, la typographie a des limites. La perfection absolue n'y est pas possible, de l'aveu des typographes les plus consommés. Nous avons tâché du moins d'atteindre à ces limites et d'arriver à cette perfection relative où rien ne manque de ce qui peut être demandé raisonnablement de soins, de patience, de sacrifices à des éditeurs.

Quant à la traduction, nous nous en remettons, comme pour les précédents volumes, au jugement des lecteurs compétents. Il ne nous appartient pas d'en faire nous-mêmes l'éloge. Toutefois, qu'il nous soit permis de dire en quoi cette traduction nous paraît différer essentiellement des traductions publiées jusqu'ici. Ce qui la distingue, c'est peut-être que le tour d'esprit particulier de Sénèque, sa subtilité abondante, son goût pour les contrastes qui le fait tomber à son insu des oppositions d'idées dans les antithèses de mots, ces *doux défauts* enfin, qui charmaient la jeunesse contemporaine, ont été serrés de plus près et rendus avec plus d'é-

tude dans cette traduction. Les traducteurs, fidèles à la pensée qui dirige notre collection, ont voulu qu'en lisant leur travail on ne crût pas lire une traduction de Cicéron, et que même aux endroits très-nombreux où les idées de Sénèque sont aussi raisonnables que celles de Cicéron, on reconnût que c'est un esprit moins sain qui a raison, que c'est dans un temps de décadence, que c'est avec une manière particulière qu'il a raison. Il n'est pas besoin de dire que cette fidélité au tour d'esprit de Sénèque n'a pas été poussée jusqu'au néologisme et à la bizarrerie. L'exagération n'est pas permise dans notre langue, même pour traduire un auteur exagéré. Sous ce rapport, l'imperfection d'une traduction est une qualité dans le traducteur.

Au reste, ce jugement ne s'applique qu'à la traduction entièrement nouvelle des traités de Sénèque, du livre des Questions naturelles, de l'Apokolokynose et des Fragments. Pour celle des Épîtres, nous n'avons pas eu à la demander à une plume contemporaine. Le dix-septième siècle nous offrait de ce chef-d'œuvre de Sénèque une traduction qui est elle-même un chef-d'œuvre de langage. On chercherait vainement le nom de l'auteur dans les biographies les plus complètes. Il s'appelait Pintrel et il était de Reims. Mais ce Pintrel était parent de La Fontaine : mais cet habitant de Reims vivait dans un siècle dont Courier a dit que la moindre femelle y écrivait en meilleur français que les maîtres du dix-huitième siècle. La première, et à ce que nous croyons, la seule édition de cet ouvrage parut en 1681. Outre le talent très-distingué de Pintrel, cette traduction a un inestimable prix. La Fontaine l'a revue et en a traduit en vers toutes les citations. La plupart de ces vers sont charmants; un grand nombre sont des meilleurs qui soient sortis de cette plume incomparable.

En pensant qu'une réimpression, ou plutôt une exhumation de ce genre, faite par des mains pieuses, serait mieux reçue qu'une traduction nouvelle, nous avons obéi non-seulement à notre goût particulier, mais à des conseils dont l'autorité eût décidé même de moins convaincus que nous de ce qu'il y a de vrai dans la boutade de Courier. M. Villemain, consulté par nous sur la part qu'on pouvait faire dans cette collection aux travaux des deux derniers siècles, avait donné l'avis de réimprimer quelques traductions du dix-septième fort supérieures, disait-il, malgré leurs imperfections et leurs charmantes négligences, non-seulement à tout ce qu'on avait fait depuis, mais à tout ce qu'on pourrait faire ultérieurement. C'est ce précieux conseil qui, en nous confirmant dans notre propre pensée, nous a mis sur la voie de cette traduction à laquelle La Fontaine a coopéré, probablement en bon parent, et en y mettant de l'amour-propre de famille. Nous l'avons réimprimée avec un soin religieux, sans y rien changer, sans y rien ajouter, même aux endroits qui offrent de légères omissions ou des interprétations différentes du sens adopté depuis; nous réservant d'ailleurs de remplir, dans des notes spéciales, les plus graves de ces omissions, et de rétablir la vraie version partout où Pintrel a pu l'altérer, soit par erreur, soit plus souvent, comme nous l'avons vérifié, pour avoir suivi des commentateurs qui ne respectaient pas assez les manuscrits. Quant aux omissions, quelques-unes sont si peu motivées qu'il n'y a nul doute que le texte dont se servait Pintrel ne fût mutilé; pour les autres, serait-ce que le goût de Pintrel, si sûr toutefois et si hardi, a eu peur de traduire certaines choses ou trop crues ou trop subtiles pour la noble langue dans laquelle il écrivait? Nous serions fondés à le croire. Au reste, le tout est insignifiant dans un ouvrage si considérable.

Nous n'avons cru devoir annoter que cette partie des œuvres de Sénèque. Les traités philosophiques ne demandent pas de notes; les allusions historiques y sont rares, et le peu qu'on y en rencontre sont claires pour les moins instruits. Les idées pures remplissent ces traités. L'histoire ne s'y montre que par des anecdotes généralement très-connues. Quant à des notes sur le sens, on sait que, hormis des cas très-rares, nous nous abstenons d'en charger nos volumes. Le vrai sens pour nous c'est celui que nous adoptons. Il en est de même des notes philologiques. Là encore nous décidons. La vraie leçon pour nous est celle que nous reproduisons.

Une notice courte et succincte résume tout ce qui a été établi de plus certain et de plus authentique sur la vie et les ouvrages de Sénèque. Nous avons pu nous applaudir, à l'occasion de Sénèque surtout, de nous être interdit en tête des volumes les morceaux d'éclat et les jugemens académiques. C'eût été rouvrir cette lice où ont combattu si inutilement pour la vraie critique tant de champions et d'adversaires de Sénèque. Nous n'avons pas voulu grossir la volumineuse liasse de ce procès d'une pièce de plus à oublier. Qui veut juger Sénèque le doit lire. Ses écrits sont la meilleure histoire de sa vie; ils offrent de quoi le juger par cela seul qu'ils n'offrent jamais de quoi le condamner ni l'absoudre tout-à-fait.

Qu'on nous permette en finissant de nous rendre le témoignage de n'avoir rien omis volontairement pour que ce volume fût à la fois, et dans le meilleur sens qu'on peut donner à ce mot, une nouveauté littéraire et une nouveauté typographique.

---



## VIE DE SÉNÈQUE.

SÉNÈQUE le *Philosophe* (Lucius Annaeus Seneca) naquit à Cordone, la troisième année de l'ère chrétienne, sous le règne d'Auguste. Il eut deux frères, l'un plus âgé, l'autre plus jeune que lui; Marcus Annaeus Novatus, qui prit dans la suite le nom de Junius Gallion, son père adoptif, et L. Annaeus Mela, père de Lucain. Encore enfant, Sénèque suivit à Rome son père Sénèque le *Rheteur*, lequel y professa la rhétorique et y ouvrit une école de déclamation. Ces leçons furent les premières qu'il reçut, et il ne les oublia pas. Toutefois sa famille s'occupait plus encore de sa santé que de son instruction. Très-faible de constitution, d'un corps grêle et languissant, il était en outre sujet à de violentes palpitations qui le tourmentèrent toute sa vie. L'excès du travail et les veilles, qu'il s'imposait déjà, achevèrent d'affaiblir une santé si frêle : elle s'améliora toutefois, grâce à de grands soins et à une nourriture frugale.

Il entra, par le conseil de son père, dans la carrière du barreau, et ses débuts eurent tant de retentissement que Caligula, importuné du bruit de cette renommée, parla de le faire mourir. Le jeune Sénèque ne put échapper à ce danger que par une feinte maladie, et par l'intercession d'une concubine du prince. Dès lors il ne chercha plus qu'à se faire oublier, s'adonna tout entier à la philosophie, embrassa la secte du portique, et n'eut plus d'autres auditeurs que des Stoïciens. Il renonça aux plaisirs de la table, à l'usage du vin et des parfums, et ne se nourrit, pendant une année entière, que de végétaux ; il le dit du moins dans ses écrits. Son père, craignant qu'il ne se fermât ainsi le chemin de la fortune, le pressa de rentrer dans la vie des affaires :

il brigua dès lors les charges publiques, et parvint bientôt à la questure. Mais cette nouvelle direction d'esprit ne le détourna pas de l'étude et de l'enseignement de la philosophie, et il ouvrit, à Rome, une école où se pressa la jeunesse romaine. Messaline l'arracha bientôt à son nombreux auditoire. Ennemie de Julie, fille de Germanicus, elle accusa cette princesse d'adultère, et lui donna Sénèque pour complice. Julie, d'abord exilée, mourut peu de temps après. Sénèque fut relégué par Claude dans l'île de Corse. Au bout de deux années d'exil, sa constance l'ayant abandonné, il demanda son rappel, à quelque prix que ce fût : dans l'écrit où il supplora son pardon, et que depuis il s'efforça, dit-on, de supprimer, il flattait par les plus basses adulations la stupidité de Claude et l'orgueil de l'affranchi Polybe, digne ministre de cet empereur. Cinq ans après, il n'avait pas encore vu finir son exil, lorsqu'il en fut subitement tiré par Agrippine, qui venait d'épouser Claude son oncle, et de se saisir de l'empire. Elle le fit nommer préteur, et lui confia l'éducation de son fils Néron, adopté par Claude.

Sénèque, tant que vécut ce dernier, se montra tout dévoué à l'impératrice, dont il passa même pour être l'amant. On sait ce que fut Néron. Sénèque n'en put faire un orateur, ou peut-être Néron se contenta-t-il d'être poète. Jusque-là, les empereurs avaient composé eux-mêmes leurs discours ; l'élève de Sénèque fut le premier qui recourut à l'éloquence d'autrui : l'éloge funèbre de Claude, qu'il prononça à son avènement à l'empire, fut composé par Sénèque, lequel écrivait en même temps contre ce prince une satire amère, l'*Apotolopiquitose*, ou la métamorphose de Claude en citrouille.

Devenu ministre de Néron, Sénèque encourut la haine d'Agrippine, dont il trompa les espérances et voulut gêner les prétentions ambitieuses. Bientôt Burrhus et lui acceptèrent une grande partie des biens de Britannicus, mort empoisonné. Plus tard l'exil de Suilius, son ennemi personnel, acheva de le perdre dans l'opinion publique, au rapport de Tacite. Ce Suilius demandait hautement au ministre « par quelle philosophie, par quelle morale, il avait, en quatre ans de faveur, amassé trois millions de sesterces (Dion Cassius fait Sénèque riche de dix-sept millions cinq cent mille drachmes) ; il disait qu'on le voyait épier, dans Rome, les testaments, et circonvenir les vieillards sans enfants ; qu'il accablait l'Italie et les provinces sous le poids d'usures énormes, etc. » Julius fut relégué dans les îles Baléares par l'auteur d'un traité de la Clémence ; mais cette vengeance ne lui suffisait pas, il sollicita, sans l'obtenir, l'exil du fils de son ennemi.

Agrippine venait d'échapper à l'horrible genre de mort inventé par Néron, pour se débarrasser de sa mère. L'empereur était consterné ; aucune ressource ne s'offrait à lui ; il n'espérait plus que dans Sénèque et dans Burrhus. Il les manda sur l'heure. Sénèque, plus fertile en expédients, *hactenus promptior*, dit Tacite, regarde Burrhus, lui demande s'il faut commander le meurtre aux soldats, et celui-ci répond négativement. Un affranchi, Anicétus, fut alors chargé de tuer la mère de l'empereur, et Néron se hâta d'envoyer au sénat, pour justifier le parricide, une lettre qu'avait composée Sénèque.

Délibéré de la tuelle d'Agrippine, Néron n'était pas d'humeur à en supporter une autre. L'autorité des deux ministres lui pesait, et dès lors s'affaiblissait tous les jours. La mort de Burrhus vint enlever à Sénèque le peu qui lui en restait. L'empereur s'abandonna à d'ignobles favoris, dont le premier soin fut de rendre le philosophe odieux au prince. Ils le représentèrent cherchant à se faire, au moyen de ses richesses, un parti dans Rome, à effacer Néron par la magnificence de ses maisons et la somptuosité de sa table, à en déprécier les talents comme poète et comme musicien. Sénèque prévint le danger d'une disgrâce, et, voulant la prévenir, il demanda à Néron la permission de se retirer de la cour, et lui offrit tous ses biens qu'il, disait-il, l'exposaient à l'envie. Néron refusa tout, et l'embrassa. Sénèque n'en eut que plus de craintes. On le vit renoncer à son fastueux train de vie, et congédier la foule des clients qui composaient son cortège. Il vécut solitaire à la campagne, avec Pauline sa femme, et continua d'écrire sur la philosophie. Toutefois il voyait Néron de temps en temps, et se mêlait encore des affaires de l'état. Tacite, à qui sont empruntés ces détails, nous le montre recevant chez lui l'empereur, et le félicitant de sa réconciliation avec Thraséas.

Sénèque sollicita de nouveau, et encore en vain,

la permission de se retirer enfin dans une de ses terres. Il prétexta une maladie (la goutte), pour ne point sortir de chez lui. Il ne put tromper Néron comme il avait trompé Caligula, et l'empereur donna à Cléonice, un des affranchis de Sénèque, l'ordre d'empoisonner son ancien maître. Mais celui-ci lui en ôta toute occasion, en ne se nourrissant que de fruits, en ne buvant que de l'eau courante. La conspiration de Pison offrit enfin à Néron un prétexte de condamner hautement Sénèque à la mort. Subrius, l'un des conjurés, voulait qu'après avoir tué l'empereur par la main de Pison on tuât Pison lui-même, indigne, disait-il, de l'empire, qu'il fallait donner à Sénèque. Rien ne prouvait que ce dernier eût accepté ces offres insensées et fût entré dans le complot ; il ne l'ignorait pas toutefois, si l'on en croit Tacite, et le jour même où l'on devait l'exécuter, il s'était rapproché de Rome. Une seule déposition, celle de l'affranchi Natalis, lui attribuait avec Pison une conversation qui pouvait le compromettre. Des soldats allèrent cerner la maison de campagne où il venait de s'arrêter avec sa femme. En vain il justifia le sens des paroles rapportées par l'affranchi ; Néron l'avait condamné ; il lui fut ordonné de se faire ouvrir les veines.

Il demanda ses tablettes pour écrire son testament. Sur le refus que lui en firent les soldats, il se tourna vers ses amis : « Eh bien ! leur dit-il, puisqu'on m'empêche de reconnaître vos services, je vous lègue le seul bien qui me reste, l'exemple de ma vie. » Voyant leurs larmes couler, il voulut ranimer leur courage : « Ou sont, leur dit-il, ces maximes de sagesse qui, depuis tant d'années, ont dû vous prémunir contre l'adversité ? Ignoriez-vous la cruauté de Néron ? Le meurtrier de sa mère et de son frère pouvait-il épargner son précepteur ? » Il embrassa ensuite sa femme qui sanglotait, et la conjura de modérer sa douleur. Pauline déclara qu'elle voulait mourir avec lui ; il applaudit à cette résolution, et le même fer ouvrit leurs veines. Le sang ne coulant qu'avec lenteur de son corps, exténué par l'âge et l'abstinence, il lui fit donner des issues nouvelles aux jambes et aux jarrets. Comme la vue de ses souffrances pouvait abattre le courage de Pauline, il lui persuada de se faire transporter dans une autre partie de la maison. Entouré alors de ses amis et de ses secrétaires, il dicta un discours que Tacite ne nous a pas transmis, parce que, de son temps, il était entre les mains de tout le monde. Pressé de mourir, Sénèque pria son médecin de lui donner de la ciguë ; il en prit en vain : ses organes épuisés et déjà froids ne pouvaient se prêter à l'activité du poison. Enfin, il se fit porter dans un bain chaud ; il jeta, en y entrant, de l'eau sur ceux de ses esclaves qui étaient le plus près de lui : « J'offre ces libations, dit-il, à Jupiter libérateur : » puis il s'y plongea, et mou-

rut, comme il convenait à l'auteur des *Epîtres à Lucilius*, l'an 68 de J.-C., dans la huitième année du règne de Néron.

Néron, à peine informé de la résolution de Pauline, envoya vers elle des soldats chargés d'arrêter le sang de ses blessures; mais la pâleur de son visage et son extrême maigreur témoignèrent, tout le reste de sa vie, combien elle avait été près de la perdre.

Outre tous les ouvrages qui sont renfermés dans ce volume, on a longtemps attribué à Sénèque le philosophe l'*Abbrégé de l'Histoire romaine*, dont Florus est aujourd'hui reconnu l'auteur. Dans ses *Études sur les poètes latins*, M. Nisard établit, par des comparaisons entre plusieurs passages très-significatifs de ses œuvres en prose et des tirades des

tragédies dites de Sénèque, que Sénèque le philosophe est l'auteur d'une partie de ces tragédies, dont le recueil serait un ouvrage de famille, fait en commun, *Senecanum opus*. D'anciennes éditions de Sénèque contiennent quatorze lettres que ce philosophe aurait écrites à saint Paul; mais aujourd'hui ces lettres sont généralement regardées comme apocryphes, quoique saint Augustin et saint Jérôme les aient citées pour être de Sénèque, et qu'on ait prouvé par des raisons ingénieuses la vraisemblance d'un commerce épistolaire entre le philosophe et l'apôtre, lequel comparut devant le tribunal du frère aîné de Sénèque, proconsul d'Achaïe. Quelques écrivains anciens parlent aussi de certains ouvrages de Sénèque, qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous.





# DE LA COLÈRE.

## LIVRE PREMIER.

I. Tu exiges de moi, Novatus, que j'écrive comment on peut dompter la colère : c'est à bon droit que tu me parais redouter principalement cette passion, de toutes la plus hideuse, la plus effrénée. Les autres, en effet, ont en elles quelque chose de calme et de paisible : celle-ci est tout agitation, elle est toute à l'impétuosité de son ressentiment, ivre de guerre, de sang, de supplices, transportée de fureurs surhumaines, sans souci d'elle-même, pourvu qu'elle nuise à d'autres, s'élançant au milieu des glaives, et avide de vengeance, qui, à leur suite, entraînent un vengeur. Aussi, quelques sages ont-ils défini la colère une courte folie. Car non moins impuissante à se maîtriser, elle oublie toute bienséance, méconnaît toute affection; elle est opiniâtre et acharnée à ce qu'elle poursuit, sourde aux conseils de la raison, s'emportant contre des

fantômes, inhabile à reconnaître le juste et le vrai, semblable en tout à ces ruines qui se brisent sur ce qu'elles écrasent. Mais, pour te convaincre qu'il n'y a plus de raison chez l'homme dominé par la colère, observe tous ses dehors. Car, de même que la folie a des signes certains, le visage hardi et menaçant, le front triste, le regard farouche, la démarche précipitée, les mains convulsives, le teint changeant, la respiration fréquente et s'échappant avec violence; ainsi l'homme en colère présente les mêmes symptômes. Ses yeux s'enflamment, étincellent; un rouge éclatant couvre son visage, le sang bouillonne dans les cavités de son cœur, ses lèvres tremblent, ses dents se serrent, ses cheveux se dressent et se hérissent, sa respiration est gênée et brayante, ses articulations craquent en se tordant; il gémit, il rugit; sa parole s'embarrasse de sons entrecoupés; ses mains s'entrechoquent fréquemment; ses pieds battent la terre; tout son corps est agité, tous ses gestes sont des menaces : tel est le portrait hideux et repoussant

## LIBER PRIMUS.

Exegisti a me, Novate, ut scriberem quemadmodum posset ira leniri : nec immerito mihi videris hanc precipue affectum pertimescere, maxime ex omnibus letum ac rabidum. Ceteris enim aliquid quieti placidique iacet; hic totus concitatus, et in impetu doloris est, armorum, sanguinis, suppliciorum, minime humana ferens cupiditate : dum ateri nocet, sui negligens, in ipsa irruens tela, et ultionis secum ultiores iractura avidus. Quidam itaque a sapientibus viris iram dixerant brevem insaniam; æque enim impotens sui est, decoris oblita, necessitudinum immemor, in quod capitis, pertinas et inerte, rationi consiliisque præclusa, vanis agitata censis,

ad dispectum æqui verique inhabilis, ruinis similis, que super id, quod oppressero, frangitur. Ut scirem scias, non esse sanos, quos ira possedit, ipsum illorum habitum intueri. Nam ut furentium certa indicia sunt, audax et minax vultus, tristis frons, torra facies, citulus gradus, inquisita manus, color verrus, crebra et vehementius acta suspiria : ita irascentium eodem signa sunt. Flammant, et micant oculi, multus ore toto rubor, exarsuante ab imis præcordiis sanguine; labia quantantur, dentes comprimuntur, horrent ac subriguntur capilli; spiritus coactis ac atrideus, articularum se ipsos torquentium sonus, gemitus, mugitusque, et parum explanatis vocibus sermo præruptus et complosus aspiens manus, et pulsata humis pedibus, et totum concitum corpus, magnasque minus agens, fæda visu et horrenda facies depravatulum

de celui que décompose et gonfle la colère. On ne saurait dire si ce vice est plus odieux que difforme. Les autres peuvent se cacher, se nourrir en secret : la colère se révèle, se produit sur le visage ; et plus elle est vive, plus elle éclate à découvert. Ne vois-tu pas chez tous les animaux, dès qu'ils se dressent pour l'attaque, des signes précurseurs ? Tous leurs membres sortent du calme de leur attitude ordinaire, et leur férocité s'exalte encore. Le sanglier vomit l'écume ; il aiguise sa dent contre les troncs noueux. De ses cornes le taureau frappe le vide ; ses pieds font voler le sable ; le lion rugit ; le cou du serpent irrité se gonfle ; le chien, atteint de la rage, a un aspect sinistre. Il n'y a pas d'animal, d'une nature si terrible, si mal-faisante, qui ne manifeste, dès que la colère l'a saisi, un surcroît de férocité. Je n'ignore pas que d'autres passions ont aussi peine à se déguiser ; l'incontinence, la peur, la témérité portent leurs symptômes, et peuvent être pressentis : car il n'y a nulle pensée intérieure un peu violente qui n'altère en quelque chose le visage. Et quoi donc les distingue ? C'est que les autres sont apparentes ; celle-ci est saillante.

II. Veux-tu maintenant considérer ses effets et ses ravages ? Jamais fléau ne coûta plus au genre humain. Je te montrerai les meurtres, les empoisonnements, les mutuelles accusations des complices, la désolation des villes, la ruine de nations entières, les têtes de leurs chefs vendues à l'encan, la torche incendiaire portée dans les maisons, la flamme franchissant l'enceinte des murailles, et de vastes étendues de pays étincelant de feux en-

nemis. Vois ces nobles cités dont à peine on reconnaît la place ; c'est la colère qui les a renversées. Vois ces vastes solitudes qui s'étendent au loin, désertes et sans habitations, c'est la colère qui a fait ce vide. Vois tous ces hommes puissants transmis à notre mémoire, « comme exemples d'un fatal destin. » La colère frappe l'un dans son lit ; la colère égorge l'autre dans le sanctuaire du banquet ; elle immole celui-ci devant les tables de la loi, sous les yeux de la foule qui se presse dans le Forum ; elle contraint celui-là à livrer son sang à un fils parricide, au roi à présenter la gorge au fer d'un esclave, cet autre à étendre ses membres sur une croix. Et jusqu'ici je n'ai parlé que de victimes isolées. Que sera-ce si, laissant de côté ceux contre qui la colère s'est individuellement déchaînée, tu portes tes regards sur des assemblées détruites par le glaive, sur tout un peuple livré pêle-mêle au fer du soldat, sur des nations entières confondues dans une même ruine, vomées à une même mort..... comme ayant abandonné tout souci de nous, ou renoncé à l'autorité. Dis donc pourquoi le peuple s'irrite contre les gladiateurs si injustement, que c'est pour lui une offense s'ils ne meurent pas de bonne grâce, qu'il se croit méprisé, et, par son air, ses gestes, ses violences, de spectateur devient ennemi. Ce sentiment, quel qu'il soit, n'est certes pas la colère, mais il y ressemble. C'est celui des enfants, qui, s'ils tombent, veulent qu'on batte la terre, et souvent ne savent pas contre quoi ils se fâchent : seulement ils se fâchent sans raison et sans offense, mais non sans quelque apparence d'offense, ni

se, atque intamenscentium. Nestas, utrum magis detestabile vitium sit, an deformis. Cetera hinc abscondere, et in abdito atque ira se proferri, et in faciem exili, quoniamque major est, hoc effervescent manifestum. Non vides, ut omnium animalium, simul ad nocendum insurrexerunt, procurram nocte, ac tota corpora solitum quietis hinc egrediantur habitum, et feritatem suam et asperitatem ? Spumant apertis ora, dentes acuntur attritu : taurorum cornus jactantur in vacuum, et arena pedum pedum spargitur : leones fremunt, inflantur irritatis colla serpentibus, rabidarum canum tristes aspectus est. Nullum est animal tam horridum, tamque periculosum natura, ut non appareat in illo, simul ira inra-uit, nova feritatem accersit. Nec ignoreo, ceteros quoque affectus vix occultari ; illudinem, metumque, et audaciam dare aut signa, et posse praenosci ; neque enim nila vehementior intra cogita lo est, quam nihil morat in vultu. Quid ergo interest ? Quod illi affectus apparent, hic emittit.

II. Jam vero si affectus ejus damnaque intueri velis, nulla potius humano generi plura stetit. Vides citates ac veneta, et eorum multas sortes, et urbium clades, et totius exitia gentium, et principum sub civili hosti capta venia, et subjectis laetitia facies, nec intra muros

coercitos ignes, sed ingentia spatia regionum hostili flamma relucens. Aspicere nobilissimarum civitatum fundamenta vix notabilia : has ira deiecit ; aspicere solitudines, per multa milia sine habitatione, desertas has ira exhaussit. Aspicere tot memorie proditis duces — [ multi exempla fati : ] alium ira in cubili suo confudit ; alium inter sacra morsu ira percussit ; alium inter leges celebrisque spectaculum fore lincenti ; alium filii parricidio dare sanguinem jussit ; alium servili manu regalem aperire jugulum ; alium in crucis membra dividere. Et adhuc singulorum supplicia narro ; quid ? tibi si liberiori, relicta in qua ira virtutis exaruit, aspicere cepas gladio conciones, et plebem immisso milite contrucidatam, et in perniciem promiscuam totos populi capitis damna patios. — tanquam aut curam nostram deferentibus, aut auctoritatem contententibus. Quid ? gladiis quibus quare populus irascitur, et tam inique, ut injuriam putet, quod non libenter pereunt ? contemni se jodent, et vultu, et gestu, ardore, de spectatore in adversarium vertitur. Quidquid est, certe non est ira, sed quod ira : sicut puerorum, qui si occiderint, terram verberari volunt, et saepe occiderint quidem, cum irascuntur ; sed tantum irascuntur sine causa et sine injuria, non laesum sine aliquo injuriam

sans quelque envie de punir. Aussi se laissent-ils tromper à des coups simulés; des prières et des larmes feintes les apaisent, et une douleur fausse disparaît devant une fausse vengeance.

III. « Sonvent, dit-on, l'homme s'irrite, non contre ceux qui lui ont fait tort, mais contre ceux qui doivent lui faire tort; preuve que la colère ne naît pas seulement de l'offense. » Il est vrai que nous nous irritons contre ceux qui doivent nous faire tort; mais ils nous font tort par leur pensée même, et celui qui médite une offense déjà la commet. « La preuve, dit-on, que la colère n'est pas le désir de châtier, c'est que souvent les plus faibles s'irritent contre les plus puissants; or ils ne désirent pas un châtiment qu'ils ne peuvent espérer. » D'abord nous avons dit que la colère était le désir et non la faculté de punir; or, on désire même ce qu'on ne peut faire. Ensuite, il n'y a personne de si humble, qu'il ne puisse espérer se venger même de l'homme le plus haut placé: nous sommes puissants à vuire. La définition d'Aristote ne s'éloigne pas beaucoup de la nôtre; car il dit que la colère est le désir de rendre peine pour peine. Il serait trop long d'examiner en détail en quoi cette définition diffère de la nôtre. On objecte à toutes deux que les animaux se mettent en colère, et cela sans être offensés, sans idée de punir ou de causer aucune peine; car, quoi qu'ils fassent, ils ne le méditent pas. Il faut répondre que les animaux, que tout, excepté l'homme, est étranger à la colère. Car, bien qu'enemie de la raison, elle ne se développe que chez l'être capable de raison. Les animaux ont de la violence, de la rage, de la

féroacité, de la fougue; mais ils ne connaissent pas plus la colère que la luxure, quoique pour certains plaisirs ils soient plus immodérés que l'homme. Il ne faut pas croire le poète, lorsqu'il dit :

« Le sanglier ne songe plus à se mettre en colère, le cerf ne se fie plus à sa légèreté, les ours n'attaquent plus les troupeaux. »

Quand il dit, se mettre en colère, c'est s'exciter, s'élancer. Car ils ne savent pas plus se mettre en colère, que pardonner. Les animaux muets sont étrangers aux passions humaines, ils n'ont que des impulsions qui y ressemblent. Autrement, si chez eux il y avait de l'amour, il y aurait de la haine; s'il y avait amitié, il y aurait inimitié; s'il y avait discussion, il y aurait concorde; toutes choses dont ils offrent bien quelques traces; mais le bien et le mal sont le propre du cœur humain. A nul autre qu'à l'homme ne furent données la prévoyance, l'observation, la pensée; et non seulement ses vertus, mais encore ses vices sont interdits aux animaux. Leur intérieur, ainsi que toute leur forme extérieure, diffère de l'homme. Ils ont, il est vrai, cette faculté souveraine, ce principe moteur, autrement dit, comme ils ont une voix, mais inarticulée, mais confuse et inhabile à former des mots; comme ils ont une langue, mais enchaînée, mais non déliée pour se mouvoir en tous sens: de même, ce principe moteur a peu de finesse, peu de développement. Il perçoit donc l'image et la forme des choses qui l'entraînent au mouvement; mais cette perception est trouble et obscure. De là la violence de leurs élans, de leurs transports: mais il n'y a chez eux ni crainte, ni

specie, nec sine aliqua penæ cupiditate. Deluduntur itaque imitatione plagarum, et simulacris deprecationum lacrimis placantur, et falsa alioque falsus dolor tollitur.

III. « Trascimur, inquit, sæpe non illis qui læserunt, sed his qui læsuri sunt: ut scias iram non tantum ex injuria nasci. » Verum est, irasci nos læsuris: sed ipsa cogitatione non lædunt, et injuriam qui facturus est, jam fecit. « Et scias, inquit, non esse iram penæ cupiditatem, infirmis autem sæpe potendissimam irascuntur: nec penam concupiscunt, quam non sperant. » Primum diximus, cupiditatem esse penæ exigentiam, non facultatem: concupiscunt autem homines et quam non possunt. Delude nemo tam humilis est, qui penam vel summi hominis sperare non possit; ad nocendum potentes sumus. Aristotelis finitio non nullum a nostra abest; ait enim, iram esse cupiditatem doloris reponendi. Quid inter nostram et hanc finitionem interest, exequi longum est. Contra utramque dicitur, fræres irasci, nec injuriis irritatos, nec penæ dolorive alieni causa. Nam etiam hoc efficiunt, non hoc petunt. Sed dicendum est, feram iram carere, et humanam præter hominem. Nam quum sit inimica rationi, nusquam tamen nascitur, nisi ubi rationis locus est. Impetus habent feræ, rabiem, feritatem, incursum:

iram quidem non magis, quam luxuriam. Et in quorundam voluptates intemperantiores homine sunt. Non est quod credas illi qui dicit:

Non aper irasci mortali, non fidere cursu  
Cerva, nec armentis incutere fortibus uest.

Irasci dicit, incitari, impingi. Irasci quidem non magis sciunt, quam ignorare. Multo animalia humana afficiuntur: carent: habent autem similes illis quosdam impulsus. Alioqui si amor in illis esset, et odium esset; si amicitia, et simulas; si dissensio, et concordia; quorum aliqua in illis quoque existunt vestigia: ceterum humanarum pectorum propria bona maleque sunt. Nulli nisi homini concessa providentia est, diligentia, cogitatio: nec tantum virtus tota humanis animalia, sed etiam vitia prohibita sunt. Illis illorum ut extra, ita intra, forma humanæ dissimilis est. Regium illud et principale aliter dictum, ut tra, est quidem, sed non explanabile, et perturbatum, et verborum inefficax: ut lingua, sed devincta, nec in motu vario soluta; ita ipsam principalem parum subtilis, parum exactum. Capiti ergo visus speciesque rerum, quibus ad impetus erocet, sunt turbida et confusa. Ex eo proceras illarum tumultusque vehemens sunt: metus autem, sol-

sollicitude, ni tristesse, ni colère; ils n'en ont que les semblants. Ainsi, ces impressions tombent bien vite, et font place à des contraires : après les plus violentes fureurs, après les frayeurs les plus vives, les animaux paissent tranquillement; et aux frémissements, aux transports les plus désordonnés succèdent à l'instant le repos et le sommeil.

IV. Il a suffisamment été expliqué ce que c'était que la colère : on voit en quoi elle diffère de l'irascibilité; c'est en quoi l'ivresse diffère de l'ivrognerie, la peur, de la timidité. L'homme en colère peut n'être pas irascible; l'homme irascible peut quelquefois n'être pas en colère. J'omettrai les autres termes sous lesquels les Grecs désignent par des noms variés plusieurs espèces de colère; car ils n'ont pas chez nous leurs équivalents : bien que nous disions un caractère aigre, acerbé, aussi bien que inflammable, emporté, criard, âpre et difficile : ce ne sont là que des nuances de la colère. Tu peux y ajouter le caractère morose, genre d'irascibilité raffinée. Il y a des colères qui se soulagent par des cris; d'autres, non moins opiniâtres que fréquentes; quelques-unes promptes à la violence, avares de paroles; celles-ci se répandent en injures et en amères invectives; celles-là ne vont pas au-delà de la plainte et de l'aversion : quelques autres sont profondes, graves et concentrées. Il existe mille autres formes d'un vice aussi mobile.

V. Nous avons cherché ce qu'était la colère, si elle appartenait à aucun autre animal qu'à l'homme, en quoi elle différerait de l'irascibilité, et quelles étaient ses formes. Voyons maintenant

si elle est selon la nature, si elle est utile, si, sous quelques rapports, elle doit être maintenue. Il est facile de voir si elle est selon la nature, en jetant les yeux sur l'homme. Quoi de plus doux que lui, tant qu'il reste dans l'habitude ordinaire de son esprit? Quoi de plus cruel que la colère? Quel être plus aimant que l'homme? Quoi de plus haineux que la colère? Les hommes sont nés pour une mutuelle assistance; la colère est née pour la destruction commune. L'homme cherche l'association; la colère, l'isolement : il veut être utile, elle veut nuire; il secourt même les inconnus, elle frappe même les plus chers amis : l'homme est prêt à se sacrifier aux intérêts des autres, la colère se précipite dans le danger, pourvu qu'elle y entraîne autrui. Or, peut-on méconnaître d'avantage la nature, que d'attribuer à son œuvre la meilleure, la plus parfaite, un vice aussi sauvage, aussi funeste? La colère, avons-nous dit, est avide de vengeance; or, qu'un pareil désir entre dans le cœur paisible de l'homme, ce n'est nullement selon sa nature. Car la vie humaine repose sur les bienfaits et la concorde; et ce n'est pas la terreur, mais la mutuelle affection qui resserre l'alliance commune des services. « Eh quoi! le châtiment n'est-il pas souvent une nécessité? » Sans doute; mais il le faut juste et raisonné. Car il ne nuit pas, mais guérit en paraissant nuire. De même que nous passons au feu, pour les redresser, certains javelots tordus, et que nous les comprimons en y adaptant des coins, non pour les briser, mais pour les étendre; ainsi nous corrigeons par les peines du corps et de l'esprit, les difformités

licitudinesque, et tristitia, et ira non sunt; sed his quædam similia. Ideo cito cadunt, mutantur in contrarium : et quum acerrime sevierunt, expaveruntque, pascuntur, et ex fremitu discursusque venio statim quies soporque sequitur.

IV. Quid esset ira, satis explicatum est : quo distet ab iracundia, apparet; quo ebrius ab ebrioso, et timens a timido. Iratus potest non esse iracundus : iracundus potest aliquando iratus non esse. Cetera, quæ pluribus apud Græcos nominibus in species iram distinguunt, quia apud nos vocabula sua non habent, præteribo : etiam si amarum non acerbumque dicimus, nec minus stomachosum, rabiosum, elamosum, difficilem, asperum : quæ omnia irarum differentie sunt. Inter hos morosum ponas licet, delicatum iracundiæ genus. Quædam enim sunt iræ, quæ intra claustrum consistunt; quædam vero minus pertineturæ, quam frequentes, quædam sævæ manu, verbis parciores; quædam in verborum maledictorumque amaritudinem effusa; quædam ultra querelas et aversiones non exiunt; quædam atque gravesque sunt, et intractabiles. Mille alix species sunt mali multiplicis.

V. Quid esset ira, quesitum est : an in ultum aliud animal, quam in hominem caderet : quo ab iracundia distaret, et quæ ejus species sint; nunc queramus, an ira

secundum naturam sit, et an utilis, atque ex aliqua parte retinenda. An secundum naturam sit, manifestum erit, si hominem insperemus : quo quid est mitius, dum in recto animi habitu est? quid autem ira crudelius est? Homine quid aliorum amantius? quid ira infestius? Homo in adiutorium mutuum generatus est : ira in exitium. Ille congregari vult, illa discedere : hic prodesse, illa nocere : hic etiam ignotis succurrere, illa etiam carissimos petere : hic aliorum commodis vel impendere se paratus est, ira in periculum, dummodo deducta, descendere. Quis ergo magis naturam rerum ignorat, quam qui optimo ejus operi, et emendatissimo, hoc ferum ac perniciosum vitium assignat? Ira, ut diximus, avida pæne est : cujus cupidinem inesse patetissimo hominis pectori, minime secundum ejus naturam est. Beneficiis enim humana vita consistit, et concordia : nec terrore, sed multo amore, in sedes auxiliumque commune constringitur. « Quid » ergo non aliquando castigatio necessaria est? « Quid » sed brevis sincera, cum ratione : non enim nocet, sed medetur specie nocendi. Quemadmodum quædam hastilia detorta, ut corrigamus, adurimus, et adactis cuneis, non ut frangamus, sed ut explicemus, elidimus : sic ingenia vitio prava, dolore corporis animique corrigimus. Nempe medicus primo in levibus vitis tentat non multum ex



d'un cœur vicieux. Ainsi, dans les maladies légères, le médecin essaie d'abord de quelque modification peu importante dans le régime ordinaire, règle l'ordre du manger, du boire, des exercices, et cherche à raffermir la santé seulement en changeant la manière de vivre. Ensuite il surveille la nature du régime. Si ni la nature, ni l'ordre du régime ne réussissent, il en supprime, il en retranche quelque chose. Si cela ne répond pas à son attente, il interdit toute nourriture, et soulage le corps par la diète. Si tous ces ménagements sont inutiles, il perce la veine, et porte le fer sur les membres qui pourraient corrompre les parties voisines, et propager la contagion : nul traitement ne paraît dur si le résultat doit être salutaire. Ainsi, le dépositaire des lois, le chef d'une cité devra, le plus longtemps possible, n'employer au traitement des esprits que des paroles, et des paroles ménagées, qui les persuadent de leurs devoirs, gagnent les cœurs à l'amour du juste et de l'honnête, et fassent comprendre l'horreur du vice et le prix de la vertu. Il passera ensuite à un langage plus sévère, qui soit un avertissement et une réprimande : enfin, il aura recours aux punitions, encore seront-elles légères et révocables : les derniers supplices ne s'appliqueront qu'aux crimes désespérés, afin que personne ne meure, que celui qui, en mourant, trouve intérêt même à mourir.

VI. La seule différence qu'il y ait du magistrat au médecin, c'est que celui-ci, quand il ne peut donner la vie aux malades, tâche d'adoucir ses derniers moments ; celui-là appelle sur la mort du condamné l'infamie et la publicité : non qu'il se plaise au châtimement de personne (car le sage est

loin de cette inhumaine cruauté) ; mais son but est d'offrir un enseignement à tous ; pour que ceux qui, de leur vivant, ont refusé d'être utiles à la chose publique, lui profitent du moins par leur mort. L'homme n'est donc pas naturellement avide de vengeance ; et par conséquent de ce que la colère est avide de vengeance, il ne s'ensuit pas qu'elle soit dans la nature de l'homme. Je citerai l'argument de Platon ; car qui nous empêche de prendre chez les autres aux endroits où ils se rapprochent de nous ? « L'homme de bien, dit-il, ne blesse personne ; or, la vengeance blesse ; donc la vengeance ne convient pas à l'homme de bien, ni la colère non plus, car la vengeance convient à la colère. » Si l'homme de bien ne se plaît pas à la vengeance, il ne se plaira pas non plus à un sentiment qui met sa joie dans la vengeance : donc la colère n'est pas naturelle.

VII. Doit-on, quoique la colère ne soit pas naturelle, l'accueillir, parce que souvent elle a été utile ? Elle exalte, elle excite le cœur ; et, dans la guerre, le courage ne fait rien de grand sans elle, s'il ne lui emprunte de ses feux, s'il n'est entraîné par ce mobile qui lance l'audace à travers les périls. Aussi, quelques-uns pensent qu'il est bon de modérer la colère, mais non de l'étouffer ; de retrancher ce qu'elle a de trop, pour la renfermer dans des limites où elle devienne salutaire, d'en retenir surtout l'énergie, sans laquelle toute action serait languissante, toute vigueur, toute force d'âme s'éteindrait.

D'abord, il est plus facile de proscrire les choses pernicieuses que de les gouverner, de ne pas les admettre que de les régler une fois admises.

quotidiana consuetudine inflectere, et cibis, potionibus, exercitationibus ordinem ponere, ac valetudinem tantum mutata vitæ dispositione firmare : proximum est, ut modus proficiat ; si modus et ordo non proficiat, subducit aliquid, et circumcidit ; si ne adhuc quidem respondet, interdicit cibis, et abstinentia corpus exonerat ; si frustra molliora cesserunt, ferit venam, membricque, si adhaerentia nocent, et morbum diffundunt, manus affert : nec nila dura videtur curatio, cujus salutaris effectus est. Ita legum præsidem, civitatisque rectorem decet, quamdiu potest verbis, et his mollioribus, ingenia curare, ut faciendi suadeat, cupiditatemque honesti et æqui conciliet amicis, faciatque vitiorum odium, prelium virtutum : transcat deinde ad tristiores orationem, qua monent adhuc et exprobrat : nullissime ad poenas, et has adhuc leves et revocabiles decurrat : ultima supplicia acerbioribus ultimis ponat, ut nemo pereat, nisi quem perire etiam percutius interit.

VI. Hoc uno medicis erit dissimilis, quod illi, quibus vitam non potuerunt largiri, faciem exitum præstant : hic damnatum cum dedecore et iraditione vita exigit : non quia delectetur ullius poena [procul est enim a sapiente tam inhumana feritas], sed ut documentum om-

nium sint ; et qui viti noluerunt prodesse, morte certe eorum respublica utatur. Non est ergo natura hominis poenæ appetens : et ideo nec ira quidem secundum naturam hominis, quia poenæ appetens est. Et Platonis argumentum afferam : quid enim prohibet alienis uli, ex parte qua nostra sunt ? « Vir bonus, inquit, non iedit ; » poenæ iedit ; bono ergo poenæ non convenit : ob hoc nec ira : quia poenæ ira convenit. « Si vir bonus poenæ non gaudet, non gaudebit nec eo quidem affectu, cui poenæ voluptati est : ergo non est naturalis ira.

VII. Numquid, quamvis non sit naturalis ira, assumenda est, quia nūlla sepe fuit ? Exolliit animos, et incitat : nec quidquam sine illa magnificum in bello fortitudo gerit, nisi hinc flamma subdita est, et hinc stimulus peragitavit, misitque in pericula audaces. Optimum itaque quidam pulsat, temperare iram, non tollere, eoque destructo quod exundat, ad salutarem modum cogere : id vero retinere, sine quo languet actio, et vis ac vigor animi resolvitur. Primum, facilis est excindere perniciosa, quam regere, et non admittere, quam admissa moderari. Nam cum se la possessione posuerunt, potentiora rectore sunt, nec recidi se minime patiuntur. Deinde ratio ipsa, cui freni traditur, tandem potens est, quamdiu

Dès qu'elles ont pris possession, elles sont plus puissantes que la modération, et ne souffrent ni frein, ni restriction. Ensuite la raison elle-même, à qui l'on confie les rênes, n'a de puissance que tant qu'elle est séparée des passions; si elle s'y mêle, si elle se souille de leur contact, elle ne peut plus réprimer ce qu'elle pouvait éloigner. L'âme une fois ébranlée, une fois hors de son assiette, obéit à la main qui la pousse. Il y a certaines choses qui, dans les commencements, dépendent de nous; sont-elles plus avancées, elles nous entraînent par leur propre force, et ne permettent pas de retour. L'homme qui s'élançait dans un précipice n'est plus maître de lui; il ne peut ni empêcher ni arrêter sa chute; mais son entraînement irrévocable interdit toute volonté, tout repentir: il ne peut plus ne pas arriver où il pouvait ne pas aller; ainsi, l'esprit qui s'est abandonné à la colère, à l'amour et aux autres passions, ne peut plus retenir son impulsion: il faut qu'il soit entraîné jusqu'au bout, précipité de tout son poids sur la pente rapide du vice.

VIII. Ce qu'il y a de mieux, c'est de repousser sur-le-champ les premières provocations de la colère, de l'étouffer dans son germe, et de prendre soin de ne pas s'y exposer. Car si nous lui prêtons le flanc, il est difficile de se sauver d'elle par la retraite. En effet, il n'y a plus de raison, une fois que nous livrons accès à la passion et que nous lui donnons quelque droit par notre volonté. Elle fera ensuite tout ce qu'elle voudra, et non tout ce qu'on lui permettra. Avant tout, je le répète, c'est de la frontière qu'il faut repousser l'ennemi: lorsqu'il est entré, lorsqu'il a forcé les portes, il ne reçoit

plus la loi du vaincu. Car l'âme ne se tient pas à l'écart et ne veille pas au dehors sur les passions, pour les empêcher d'aller plus loin qu'il ne faut; mais elle-même s'identifie avec la passion; et c'est pour cela, qu'elle ne peut plus rappeler à elle cette force utile et salutaire que déjà elle a trahie et paralysée. Car, ainsi que je l'ai dit, chaque chose n'a pas un siège distinct et séparé; mais la passion et la raison ne sont que des modifications de l'âme en bien ou en mal. Comment donc la raison envahie et subjuguée par les vices, se relèvera-t-elle quand elle succombe à la colère? ou comment se délivrera-t-elle d'une anarchie où domine la confusion du mal? Mais, dit-on, il y a des hommes qui se contiennent dans la colère. Est-ce donc en ne faisant rien de ce que la colère leur dicte, ou en l'écoutant en quelque chose? S'ils ne font rien, il est clair que la colère n'est pas nécessaire pour nous pousser à agir; tandis que vous l'invoquiez comme si elle avait quelque chose de plus puissant que la raison. Ensuite, je vous le demande: est-elle plus forte que la raison, ou plus faible? Si elle est plus forte, comment la raison peut-elle lui prescrire des bornes, quand il n'y a que l'impuissance qui soit dans l'habitude d'obéir? Si elle est plus faible, la raison peut, sans elle, se suffire, pour arriver à ses fins, et n'a que faire du secours de l'impuissance. Mais il y a des gens en colère qui se maltraitent et se contiennent. Comment? Lorsque déjà la colère s'est éteinte, et se dissipe d'elle-même; non lorsqu'elle est dans son effervescence: car alors elle est souveraine. Quoi donc? Ne renvoie-t-on pas quelquefois sains et saufs ceux que

ducta est ab afflictibus: si miscuit se illis et iniquavit, non potest continere, quos submovere potuisset. Comota enim semel et excussa mens et serva, a quo impellitur. Quorundam rerum initia in nostra potestate sunt: altera non sua vi rapiunt, nec regressum relinquunt. Ut in preceps datis corporibus nullum sol arbitrium est, nec resistere morarive dejecta poterunt, sed consilium omne et potentiam irrevocabilis precipitatio abiecit, et non licet eo non perverire, quo non ire licuisset: ita animus si in iram, amorem, aliosque se proiecit affectus, non permittitur reprimeri impetum; rapidum impetum oportet, et ad imum agat suum pondus, et vitiorum natura proclivis.

VIII. Optimum est primum irritamentum iræ protinus aspernare, ipsaque repugnare seminibus, et dare operam ne incidamus in iram. Nam si emperit ferre transversos, difficultas ad sanum recursus est. Quotiens nihil rationis est, ubi semel affectus inductus est, jusque illi aliquid voluntate nostra datum est. Faciet de cetero quantum visit, non quantum permiseris. In primis, inquam, flammis hastis arceendus est; nam quum latrovet, et portis se intulit, modum a captivis non accipit. Neque enim apposuit est animus, et extrinsecus speculatur affectus, ut

illos non potior ultra quam oportet nocere, sed in affectum ipse matatur: ideoque non potest nitescere illam vim et salutarem, proditam jam infirmitatemque, revocare. Non enim, ut dixi, separatis ista sedes suas diducque habent: sed affectus et ratio in melius pejusque mutatio animi est. Quomodo ergo ratio occupata et oppressa vitæ resarget, qui ira cessit? aut quemadmodum a confusione se liberabit, lu qua pejus mixtura prevaluit? Sed quidam, inquit, in ira se continent. Utrum ergo illi, nihil ut facient eorum que ira dicat, an ut aliquid? Si nihil faciunt, apparet non esse ad actiones rerum necessarium iram, quam vos, quies fortius aliquid ratione haberet, advocatis. Denique interrogo, valentior est quam ratio, an infirmior? Si valentior: quomodo illi modum ratio poterit imponere, cum perire nisi imbecillior non soleant? Si infirmior est: sine hac per se ad rerum effectus sufficit ratio, nec desiderat imbecillioris auxilium. At irati quidam constant sibi, et se continent. Quomodo? Quum jam ira evanesceat, et sua sponte decedat, non quum in ipso furore est: tunc enim potentior est. Quid ergo? non aliquando in ira quoque et dimittunt incolumes intactosque quos oderunt, et a nocendo abstinere? Faciunt. Quomodo? quum affectus repertus

l'on hait? ne s'abstient-on pas de leur faire du mal? » Sans doute : Mais quand? Lorsqu'une passion en combat une autre, et que la peur ou la cupidité obtient quelque chose ; cette modération n'est pas un bienfait de la raison, mais une trêve funeste et inconstante des passions.

IX. Enfin la colère n'a rien en soi d'utile, rien qui excite l'âme aux exploits guerriers. Car jamais la vertu ne s'appuie sur le vice; elle se suffit à elle-même. Toutes les fois qu'elle a besoin de faire effort, elle ne s'irrite pas; elle se lève; et selon qu'elle le juge nécessaire, elle s'anime ou s'apaise: ainsi, lorsque les traits sont lancés par les machines, leur portée dépend de celui qui les dirige. « La colère, dit Aristote, est nécessaire; on ne triomphe de rien sans elle, si elle ne remplit l'âme, si elle n'échauffe le cœur; elle doit donc nous servir, non comme chef, mais comme soldat. » Ce qui est faux. Car si elle écoute la raison et qu'elle se laisse guider où on la mène, ce n'est déjà plus la colère, dont le propre est la révolte. Si elle résiste, si, emportée par ses caprices et sa présomption, elle ne s'arrête pas quand elle en reçoit l'ordre, elle est pour l'âme un instrument aussi inutile qu'un soldat qui n'obéit pas au signal de la retraite. Si donc elle souffre qu'on lui impose un frein, il faut l'appeler d'un autre nom; elle cesse d'être la colère, que je ne conçois qu'effrénée et indomptable. Si elle ne le souffre pas, elle est dangereuse, et ne doit plus compter comme secours. Ainsi, ou elle n'est pas la colère, ou elle est inutile. Car si quelqu'un punit, non parce qu'il a soif de punir, mais parce qu'il le doit, il ne faut pas le mettre parmi

les hommes en colère. Un soldat utile est celui qui sait obéir à un ordre. Mais les passions sont aussi mauvais instruments que mauvais guides. Aussi jamais la raison ne prendra pour auxiliaires des impulsions imprévoyantes et désordonnées, sur qui elle n'aura aucune autorité, qu'elle ne pourra jamais réprimer qu'en leur opposant des impulsions semblables, comme la peur à la colère, la colère à l'inertie, la cupidité à la crainte.

X. Épargnons à la vertu le malheur de voir jamais la raison avoir recours aux vices. Avec eux, l'âme ne peut goûter un repos durable. Il faut qu'elle soit tourmentée, agitée; si elle n'a d'autre abri que ces maux, si elle ne doit son courage qu'à la colère, son activité qu'à la cupidité, son repos qu'à la crainte, il lui faut vivre dans la tyrannie, et devenir l'esclave de chaque passion. N'a-t-on pas honte de mettre les vertus sous le patronage des vices? Ensuite la raison cesse de pouvoir quelque chose, dès qu'elle ne peut rien sans la passion, dès qu'elle devient son égale et sa pareille. Car, quelle différence y a-t-il si des deux parts la passion est aveugle sans la raison, et la raison impuissante sans la passion? Il y a égalité dès que l'une ne peut exister sans l'autre. Or, comment souffrir que la passion soit mise au même rang que la raison? « La colère, dis-tu, est utile si elle est modérée. » Dis plutôt si sa nature est d'être utile; mais si elle est rebelle à l'autorité et à la raison, la seule chose qu'on obtienne en la modérant, c'est que moins elle est puissante, moins elle est nuisible. Ainsi donc une passion modérée n'est autre chose qu'un mal modéré.

sit affectum, et aut metus, aut cupiditas aliquid im-  
trahit; non rationis tunc beneficio quiescit, sed affectuum  
influxu et mala pace.

IX. Denique nihil habet in se utile, nec acuit animum  
ad res bellicas. Nunquam enim virtus vitio adiuvanda est,  
se contenta. Quoties impetu opus est, non irascitur, sed  
exurgit, et in quantum putavit opus esse, concitatur re-  
mittiturque: non aliter, quam que torquentis expriman-  
tur tela, in poleste mittentis sunt, in quantum torquen-  
tur. « Ira, » inquit Aristoteles, « necessaria est: nec quid-  
quam sine illa expugnari potest, nisi illa impetum animum,  
et spiritum accendat. Utendum autem illa est, non ut  
« dace, sed ut mille. » Quod est falsum. Nam si exan-  
di rationem, et sequitur quia ducitur, jam non est ira,  
cujus proprium est contumacia. Si vero repugnat, et non  
ubi jussa est quiescit, sed libidine ferociaque provehitur,  
tam inutilis animi minister est, quam miles, qui signum  
receptui negligit. Itaque si modum adhibere sibi potuit,  
alio nomine appetenda est: desinit ira esse, quam effre-  
ntiam indomitamque intelligit; si non patitur, perniciosa  
est, nec inter auxilia numeranda. Ita aut ira non est, aut  
inutilis est. Nam si quis penam exigit, non ipsius penae  
avidus, sed quia oportet, non est annumerandus iratus.  
Hic erit utilis miles, qui scilicet parere consilio. Affectus

quidem tam mali ministri, quam duces sunt. Ideo nun-  
quam assumet ratio in adiutorium improbitas et violentus  
impetus, apud quos nihil ipsa auctoritatis habet: quos  
nunquam comprimere possit, nisi pares illis similesque  
opponeret: ut iram metum, inertiam iram, timori cupi-  
ditatem.

X. Abest hoc a virtute malum, ut nunquam ratio ad  
vitia confugiat. Non potest hic animus fidele officium ca-  
pere: quantulum necesse est, fluctueturque, qui malis suis  
tutus est, qui fortis esse, nisi irascitur, non potest; in-  
dustrius, nisi cupit; quietus, nisi timet: in tyrannide  
libi vivendum est, in alienius affectus venienti servitatem.  
Non potest virtutes in clientelam vitiorum demittere?  
Deinde desinit quidquam ratio posse, si nihil potest sine  
affectu, et incipit per illi similesque esse. Quid enim in-  
terest, si atque affectus inconsulta res est sine ratione,  
quam ratio sine affectu inefficax? per utrumque est, ubi  
esse alterum sine altero non potest. Quis autem insti-  
tuit affectum exquiri rationi? « Ira, inquit, utilis  
« affectus est, si modicus est. » Immo si natura utilis est,  
sed si impetibus imperit rationisque est, hoc dumtaxat  
moderatione consequetur, ut quo minor fuerit, minus  
noceat. Ergo modicus affectus nihil aliud quam malum  
modicum est.

XI. « Mais contre les ennemis, dit-on, la colère est nécessaire. » Jamais elle ne l'est moins : à la guerre, les mouvements ne doivent pas être déréglés, mais ordonnés et dociles. Quelle autre cause a rendus les Barbares inférieurs à nous, eux dont les corps sont bien plus robustes, bien plus endurcis aux travaux, si ce n'est la colère, toujours nuisible à elle-même ? Le gladiateur aussi, c'est l'art qui le protège, c'est la colère qui l'expose. D'ailleurs, qu'est-il besoin de colère, puisque la raison atteint le même but ? Crois-tu que le chasseur se mette en colère contre les bêtes féroces : cependant il les attend quand elles viennent à lui ; il les poursuit dans leur fuite, et la raison fait tout cela sans la colère. D'où vient que tant de milliers de Cimbres et de Teutons, répandus sur les Alpes, furent anéantis par un tel massacre, que, faute d'un message, la renommée seule porta chez eux la nouvelle d'une si grande défaite, si ce n'est que la colère leur tenait lieu de courage ? Si quelquefois elle renverse et détruit tous les obstacles, souvent aussi elle se perd elle-même. Quoi de plus intrépide que les Germains ? quoi de plus impétueux à l'attaque ? quoi de plus passionné pour les armes, au milieu desquelles ils naissent et grandissent, dont ils font leur unique souci, indifférents à tout le reste. Quoi de plus endurci à toute souffrance ? eux qui, pour la plupart ne songent pas à couvrir leur corps, à l'abriter contre les rigueurs perpétuelles de leur climat. De tels hommes cependant sont battus, avant même qu'une légion romaine se montre, par des Espagnols, par des Gaulois, par les troupes sans vi-

gueur de l'Asie et de la Syrie : or, nulle autre chose n'en fait une proie facile, que la colère. Mais qu'à ces corps, à ces âmes qui ignorent les délices, le luxe et les richesses, la raison donne la discipline : pour ne rien dire de plus, il nous faudrait certainement revenir aux anciennes mœurs romaines. Par quel moyen Fabius ranima-t-il les forces épuisées de l'état ? Il sut temporiser, attendre, patienter ; toutes choses que ne sait pas faire l'homme irrité. C'en était fait de l'état, alors sur le penchant de l'abîme, si Fabius eût osé tout ce que lui conseillait la colère. Mais il prit avis de la fortune publique ; et calcula ses ressources, dont il ne pouvait plus risquer une seule sans tout risquer, il éloigna tout ressentiment, toute vengeance. Uniquement attentif à profiter des occasions, il compta la colère avant de dompter Annibal. Que fit Scipion ? s'éloignant d'Annibal, de l'armée punique, de tout ce qui devait l'irriter, il transporta la guerre en Afrique avec une lenteur si réfléchie, que l'envie pût l'accuser de mollesse et d'indolence. Que fit l'autre Scipion ? ne se tint-il pas, avec une constance persévérante, autour de Numance, supportant avec calme cette douleur, autant personnelle que publique, de voir Numance plus lente à succomber que Carthage ? Et cependant il entourait, il enfermait l'ennemi, et le réduisit à tomber sous ses propres coups.

XII. La colère n'est donc pas utile même aux combats et à la guerre. Car elle est prompte à la témérité, et ne sait pas éviter le péril où elle veut engager les autres. Le véritable courage est celui qui s'observe beaucoup et longtemps, qui se ga-

XI. « Sed adversus hostes, inquit, necessaria est ira. » Nusquam minus : ubi non effusus esse oportet impetus, sed temperatos et obediens. Quid enim est aliud, quod Barbaros tanto robustiores corporibus, tanto patientiores laborum commensat, nisi ira infestissima sibi ? Gladiatores quoque ars tuetur, ira denudat. Deinde quid opus est ira, quum idem pericial ratio ? An tu putas venatorem irasci feris ? Alqui et venientes excipit, et fugientes persequitur : et omnia illa sine ira facit ratio. Quid Cimbrorum, Teutonorumque tot milia imperiosa Alpibus illa sustulit, ut tante cladis notitiam ad suos non nuntius, sed fama pertulerit, nisi quod erat illis ira pro viriate ? que ut aliquando percussit stravitque obvia, ita sepius sibi exitio est. Germanis quid est animosus ? quid ad incurrum acris ? quid armorum cupidus ? quibus inmensum innotuiturque : quorum unica illis cura est, in alia negligentibus. Quid iaduratus ad omnem patientiam ? ut quibus magna ex parte non tegumenta corporum provisus sunt, non suffragia adversus perpetuum eorum rigorem. Hos tamen Hispani Gallicque, et Asiae Syriacque molles bello viri, antequam legio visaret, cedunt : ob nullam rem aliam opportunos, quam ob iracundiam. Agedum, illis corporibus, illis animis, deli-

cius, laetum, opes ignorantibus, da rationem, da disciplinam : ut nihil amplius dicam, necesse erit nobis certe mores Romanos repetere. Quo alio Fabius affectus imperii vires recreavit, quam quod cunctari, et trahere, et morari sedit, que omnia irati nesciunt ? Perierat imperium, quod tunc in extremo stabat, si Fabius tantum ausus esset, quantum ira suadebat. Habuit in consilio fortunam publicam ; et aestimavit viribus, ex quibus jam perire nihil sine universo poterat, dolorem ultionemque seposuit : in unam utilitatem occasionis intentus, iram ante vici, quam Hannibalem. Quid Scipio ? nonne relicto Hannibale, Punico exercitu, consiliisque quibus irascendum erat, bellum in Africam transtulit, tam lentus, ut opinionem innoxie aegritudinis malignis daret ? Quid alter Scipio ? non circa Numantiam multum diuque sedit, et hunc summi publicumque dolorem aequo animo tulit, diutius Numantiam quam Carthaginem vinci ? dum circumvallat, et includit hostem, eo compulsi, ut ferro ipsi suo cederent.

XII. Non est itaque utilis, nec in preliis quidem aut in bellis ira. In temeritatibus enim promta est, et pericula dum inferre vult, non cavet. Illa certissima est virtus, que se diu multamque circumspexit, et texit, et ex lento

rantit et n'avance qu'avec lenteur et réflexion. « Eh quoi ! l'homme de bien ne s'emportera pas, s'il voit frapper son père, ravir sa mère ? » Il ne s'emportera pas ; mais il courra les délivrer, les défendre. Crains-tu donc que la piété filiale ne soit pas un mobile assez puissant, même sans la colère ? Tu peux aussi bien dire : Eh quoi ! l'homme de bien, s'il voit son père ou son fils sous le fer de l'opérateur, ne pleurera pas, ne tombera pas en syncope ! C'est ce que nous voyons arriver aux femmes, chaque fois que les frappe le soupçon de quelque faible danger. L'homme de bien remplit ses devoirs sans trouble, sans effroi ; et, en faisant tout ce qui est digne d'un homme de bien, il ne fera rien qui soit indigne d'un homme. On veut tuer mon père ; je le défendrai : on l'a tué, je le vengerai ; par devoir, non par ressentiment. Quand tu nous opposes ces arguments, Théophraste<sup>1</sup>, tu veux jeter de l'odieux sur nos mâles préceptes ; et, laissant là le juge, tu t'adresses à la multitude : parce que chacun s'empêche quand ses parents courent des risques de ce genre, tu crois que tous les hommes décideront que l'on doit faire ce qu'ils font. Car, presque toujours, on justifie un sentiment que l'on reconnaît en soi. Les hommes de biens l'irritent si on outrage leurs proches ; mais ils en font autant si une potion ne leur est pas servie chauffée à point ; si on casse un verre, si on éclabousse leur chaussure. Ce n'est pas l'affection qui provoque de pareilles colères, c'est la faiblesse : c'est ainsi que les enfants pleurent la perte de leurs parents comme la perte d'un hochet. S'emporter pour les siens est moins d'un esprit sensible que faible. Ce qui

<sup>1</sup> Disciple d'Aristote.

est beau, ce qui est digne, c'est de se montrer défenseur de ses parents, de ses enfants, de ses amis, de ses concitoyens, à la seule voix du devoir ; défenseur volontaire, réfléchi, prévoyant, non aveugle et furieux. Car aucune autre affection n'est, plus que la colère, avide de vengeance, et par cela même, dans sa folle précipitation, plus impuissante à se venger ; c'est comme presque toute passion, qui se fait obstacle à elle-même dans tout ce qu'elle poursuit. Ainsi donc jamais la colère n'est bonne, ni dans la paix ni dans la guerre : car elle rend la paix semblable à la guerre ; mais, sous les armes, elle oublie que Mars offre des chances communes, et elle tombe au pouvoir d'autrui, parce qu'elle n'a pas de pouvoir sur elle-même. Au reste, de ce que les vices ont parfois fait quelque bien, ce n'est pas une raison pour en adopter l'habitude ; car la fièvre guérit certains genres de maladie ; il n'en est pas moins préférable de ne jamais l'avoir eue. C'est un détestable genre de remède, que de devoir la santé à la maladie. De même la colère, eût-elle servi quelquefois par hasard, ainsi que le poison, une chute, un naufrage, ne doit pourtant pas être considérée comme absolument salutaire ; car la peste aussi a quelquefois sauvé.

XIII. Ensuite toute qualité qui est comptée parmi les biens est d'autant meilleure, d'autant plus désirable, qu'elle est plus développée. Si la justice est un bien, personne ne dira qu'elle vaudra mieux si on en sacrifie quelque chose. Si le courage est un bien, personne ne souhaitera qu'on en retranche quelque partie : à ce compte, plus la colère serait grande, mieux elle vaudrait. Qui,

ac destinato proestit. « Quid ergo ? inquit, vir bonus non irascetur, si credi patrem suum viderit, si rapit matrem. » Non irascetur, sed vindicabit, sed tæbitur. Quid autem times, ne parum illi magnus stimulus, etiam sine ira, pietas sit ? Aut dic eodem modo : Quid ergo ? quam viderit secari patrem suum, filiumve, vir bonus non flebit, nec luctetur animo ? quæ accidere feminæ videmus, quoties illas levis periculi suspicio percussit. Officia sua vir bonus essequitur inconfusus, intrepidus : et sic bono viro digna faciet, ut nihil faciat viro indignum. Pater caedetur ? defendam ; cretus est ? essequar, quia oportet, non quia dolet. Quomodo hoc dicta, Theophraste, queris invidiam præceptis fortioribus, et, relicto iudice, ad coramam venis ; quia unusquisque in ejusmodi suorum casu irascitur, potius, judicaturus homines id fieri debere, quod faciunt. Fere enim justum quisque affectum indicat, quem agnoscit. Irascuntur boni viri pro suorum injuriis : sed idem faciunt, si calida non bene præbetur, si vitreum fractum est, si calculeus toto sparsum est. Non pietas illam iram, sed infirmitas movet : sicut pueria, qui tam parentibus amissis flebant, quam nuciibus. Irasci pro suis, non est plii animi, sed infirmitas. Illud pulchrum dignumque, parentibus, liberis, amicis,

civibus prodire defensorem, ipso officio decente : violentem, judicantem, providentem, non impulsam et rabidam. Nullus enim affectus vindicandi cupidior est quam ira : et ob id ipsum ad vindicandum inhabilis, præcipua et amens : ut omnis fere cupiditas ipsa sibi in id, in quod properat, opponitur. Itaque nec in pace, nec in bello, unquam bona fuit. Pacem enim similem belli efficit : in armis vero obliviscitur, Mariem esse communem, veniuntque in alienam potestatem, dum in sua non est. Deinde non ideo vitia in usum recipienda sunt, quia aliquando aliquid boni effecerunt ; nam et febres quedam genera valentius levant : nec ideo non est toto illis caruisse melius est. Abominandum remedi genus est, sanitatem debere morbo. Simili modo ira, etiam si aliquando, ut venenam, et precipitatio, et naufragium, ex inopinato profuit, non ideo salutaria omnino judicanda est ; sæpe enim saluti fore pestifera.

XIII. Deinde que habendi sunt in bonis, quo majora, eo meliora et optabiliora sunt. Si justitia bonum est, nemo dicet meliorem futuram, si quid detractum est ea fuerit ; si fortitudo bonum est, nemo illum desiderabit ex aliqua parte deminui : ergo et ira quo major, hoc melior ; quia enim ullius boni occasione recusaverit ? at-

en effet, refuserait l'accroissement d'un bien ? Or, l'accroissement de la colère est inutile, donc elle-même est inutile. Cela n'est pas un bien, qui, en se développant, devient un mal.

« La colère, dit-on, est utile, parce qu'elle rend plus bardi dans les combats. » Il faut donc en dire autant de l'ivresse. Car elle nous rend insolents et audacieux ; et bien des hommes ont dû leur valeur à l'intempérance. Il faut dire aussi que la frénésie et le délire sont nécessaires à la force, parce que la folie rend plus vigoureux. Eh quoi ! la peur elle-même n'a-t-elle pas quelquefois inspiré l'audace par un sentiment contraire ? et la crainte de la mort n'a-t-elle pas précipité les plus lâches au combat ? Mais la colère, l'ivresse, la crainte, et tout sentiment de même nature sont des mobiles honteux et précaires ; ils ne fortifient pas la vertu, qui n'a que faire des vices, mais parfois ils relèvent quelque peu un cœur lâche et faible. Nul ne devient plus courageux par la colère, s'il n'était déjà courageux sans elle. Ainsi elle ne vient pas aider le courage, mais le remplacer. Eh quoi ! si la colère était un bien, ne la verrait-on pas chez les hommes les plus accomplis ? Or, les plus irascibles sont les malades, les vieillards, les enfants ; et tout être faible est naturellement querelleur.

XIV. « Il est impossible, dit Théophraste, que l'homme de bien ne s'irrite pas contre les méchants. » A ce compte, plus on sera homme de bien, plus on sera irascible. Vois, si on n'est pas au contraire plus doux, plus libre de toute passion, de toute haine. Et pourquoi haïr ceux qui font mal, puisque c'est l'enfer qui les y en-

traîne ? Il n'est point d'un homme sage de haïr ceux qui s'égarent : autrement ce serait se haïr lui-même. Qu'il se rappelle combien de choses il a faites contre la loi du devoir, combien de ses actes ont besoin d'indulgence, et bientôt il s'irritera contre lui-même. Car on juge équitable ne porte pas dans sa propre cause une autre sentence que dans une cause étrangère. Non, il ne se trouve personne qui se puisse entièrement absoudre ; et tout homme qui se dit innocent, invoque le témoignage des autres et non sa conscience. N'est-il pas bien plus humain de témoigner à ceux qui pèchent des sentiments doux et paternels, de les ramener, non de les poursuivre ? Si un homme s'égare dans les champs, parce qu'il ignore sa route, il vaut mieux le remettre dans le bon chemin, que de le chasser. Il faut donc corriger celui qui pèche, et par les remontrances, et par la force, et par la douceur, et par la sévérité ; et il faut le rendre meilleur, tant pour lui que pour les autres, non sans hésitation, mais sans colère. Quel est, en effet, le médecin qui se fâche contre son malade ?

XV. « Mais ils sont incorrigibles ; il n'y a en eux rien de traitable, rien qui laisse un espoir d'amendement. » Eh bien retracez du nombre des vivants ceux dont les crimes passent la mesure commune, et mettez-les hors d'état de faire le mal, par la seule voie possible, mais toutefois sans haine. Car, pourquoi donc haïrai-je celui à qui je rends le plus grand service, lorsque je l'arrache à lui-même ? Y a-t-il quelqu'un qui haïsse ses membres, quand il les fait couper ? Ce n'est pas là de la colère, c'est une triste guérison. Nous assomons les chiens enragés, nous tuons

qui augeri illam inutile est : ergo et esse. Non est bonum, quod incrementum malum fit. « Utilla, inquit, ira est, quia pugnaiores facit. » Isto modo et ebrietates. Facit enim protervos et audaces : quilibet meliores ad ferrum foret male sobrius. Isto modo dicit et phrenesim et insaniam viribus necessariam : quis sepe validiores furor reddit. Quid ? non aliquoties metus et contrario fecit audacem ? et mortis timor etiam incertissimos excitavit in prolium ? Sed ira, ebrietates, timor, alique ejusmodi, freds et caduca irritamenta sunt : nec viciniam instruunt, quod nihil vitis eget, sed segetem aliquando vinum et ignavum pantulum allevant. Nemo irascendo fit fortior, nisi qui fortis sine ira non esset. Ita non in adiutorium virtutis venit, sed in vicem. Quid quod, si bonum esset ira, perfectissimum quomodo sequeretur ? atqui iracundissimi, infantes, senesque, et argri sunt ; et invalidum omne aetate querulum est.

XIV. « Non potest, inquit Theophrastus, fieri, ut bonus vir non irascatur malis. » Isto modo, quo melior quisque, hoc iracundior erit ? Vide ne contra placidior, solutiusque affectibus, et cui nemo odio sit. Peccantes vero quid habet ear oderit, quum error illos in huius-

modi delicta compeilat ? non est autem prudentis, errantes odire : alioquin ipse sibi odio erit. Cogitet, quam multo contra hominem morem faciat, quam multis ex his, qui egi, veniam desideret. Jam irascetur etiam sibi ! Neque enim aquus iudex alium de suo, alium de aliena causa, sententiam fert. Nemo, inquam, levevit, qui se possit absolvere : et innocentem quisque se dicit, respiciens testem, non conscientiam. Quanto humanior, nilum et patrium animum prestare peccatores, et illos non persequi, sed revocare ? Errantem per agros ignarrantem vir, melius est ad rectum iter admoovere, quam expellere. Corrigitur est illic qui peccat, et admonitione, et vi, et mollior, et asper : meliorque tam sibi quam aliis faciendus, non sine castigatio, sed sine ira. Quis enim, cui modelat, irascitur ?

XV. « At corrigi nequeunt, nihilque in illis bene aut « apud bonos expas est. » Tolluntur e cetero mortalia, facturi peiora quae contingunt, et quo uno modo possunt, desinant mali esse : sed hoc sine odio. Quid enim est carcerem cum, cui tam maxime prorsum, quum illum sibi eripio ? Num quis membra sua odit, tunc quum absceidit ? non est illa ira, sed misera curatio. Rabidos effigimus

les taureaux féroces et indomptables; nous égorgions les brebis malades, de peur qu'elles n'infectent le troupeau; nous étouffons les enfante-  
ments monstrueux; même les enfants, s'ils sont débiles et difformes, nous les noyons. Ce n'est pas de la colère, mais de la raison, que de séparer des parties saines celles qui peuvent les corrompre. Rien ne sied moins que la colère à celui qui punit; puisque le châtimement n'est efficace à corriger, qu'autant qu'il est ordonné avec jugement. C'est pour cela que Socrate dit à son esclave : « Je te battrais, si Je n'étais en colère. » Pour corriger son esclave, il remit à un moment plus calme; et en même temps il se corrigeait lui-même. Chez qui la passion serait-elle modérée, puisque Socrate n'osa pas se fier à sa colère? Ainsi donc, pour réprimer l'erreur et le crime, il n'est pas besoin d'un Juge irrité. Car, puisque la colère est un défaut de l'âme, il ne faut pas qu'un homme qui pèche punisse le péché.

XVI. Quoi! je ne m'emporterais pas contre un voleur; je ne m'emporterais pas contre un empoisonneur. Non, car je ne m'emporte pas contre moi-même, quand je me tire du sang. Toute espèce de châtimement, je l'applique comme remède. Toi, tu n'as encore fait que les premiers pas dans l'enfer; tes chutes ne sont pas graves, mais elles sont fréquentes. J'essaierai de te ramener par des remontrances, d'abord en particulier, ensuite en public. Toi, tu es allé trop loin pour que des paroles puissent le guérir; la flétrissure te retiendra. Toi, il te faut un stigmate plus profond, qui te fasse impressiou; on t'enverra en exil sur des

bords inconnus. Chez toi une méchanceté consommée veut des remèdes plus violents; les fers publics et la prison t'attendent. Toi, ton âme est incurable et ta vie un tissu de crimes; tu n'en es déjà plus à être entraîné par l'occasion, qui ne manque jamais au méchant; mais, pour faire le mal, il ne te faut pas d'autre occasion que le mal. Tu as épuisé l'iniquité; et elle a tellement pénétré tes entrailles, qu'elle ne peut plus s'échapper qu'avec elles. Depuis longtemps, malheureux, tu cherches à mourir; nous allons bien mériter de toi : nous t'arracherons au vertige qui l'obsède; et, après une vie de souillure pour le malheur des autres et pour le tien, nous te montrerons le seul bien qui te reste, la mort. Pourquoi m'irriterai-je contre celui auquel je rends le plus grand service? Dans certains cas, la meilleure preuve de compassion c'est de donner la mort. Si, médecin habile et expérimenté, j'entraîs dans une infirmerie ou dans la maison d'un riche, je ne prescrirais pas le même traitement à tous ces malades atteints d'affections différentes. Je suis appelé à la guérison d'un peuple; et dans autant de cours je vois autant de vices divers; à chaque maladie je dois chercher son remède. Je sauverai l'un par la honte, l'autre par l'exil, celui-ci par la douleur, celui-là par la pauvreté, cet autre par le glaive. Si je dois revêtir la robe sinistre du juge, si le clairon funèbre doit convoquer la multitude, je monterai au tribunal, non point en furieux ou en ennemi, mais avec le front impassible de la loi; je prononcerai l'arrêt solennel d'une voix plutôt calme et grave qu'emportée; et je comman-

canes, truncatque immensum borem cadmans, et morbidia pecoribus, ne gregem polluant, ferrum densitilms, portentosos fetus extinguimus, liberos quoque, si debiles monstruose editi sunt, mergimus. Non ira, sed ratio est, a sanctis illis accernere. Nil minus, quam irasci, punientem decet: quum eo magis ad emendationem pena proficiat, si iudicio lata est. Inde est, quod Socrates sermo ait: Cederem te, nisi irascerer; admonitionem servi in tempus sanis distulit, illo tempore se admonuit. Cujus erit temperatus affectus, quum Socrates non ait ausus se trax committere? Ergo ad coercitionem errantium sceleratorumque irato castigatore non opus est. Nam quum ira delectam animi ait, non oportet percussa corrigere peccantem.

XVI. « Quid ergo? non irascar latroni? non irascar venefico? » Non. Neque enim mihi irascor, quum sanguinem mitto. Omne pœne genus remedi loco admoveo. Tu adhuc in prima parte versaris errorum, nec graviter lubeis, sed frequenter. Objurgatio te primum secreta, deinde publice emendare tenet. Tu longius jam processisti, quam ut possis verbis sanari: Ignominia contineris. Tibi fortius aliquid et quod sentias, introduci est: in exilium, et loca ignota mittitur. In te duriora remedia jam acido nequitia desiderat: et vin-

eula publica, et carcer adhibebitur. Tibi insanabili animus est, et sceleribus scelera contentus: et jam non ensis, que nunquam malo defunctura sunt, impelleris; sed satis tibi est magna ad peccandum causa, peccare. Peribit nequitiam, et ita visceribus immiscuisti, ut nisi eum ipse exire non possit. Olim miser morti quæris: bene de te mererimur: auferemus tibi istam, qua vexaris, insaniam; et per tua alienaque voluta supplicia, id, quod unum bonum tibi superest representabimus, mortem. Quare irasci, cui quum maxime prosum? Interim optimum misericordiam genus est, ocellere. Si intrassem valetudinarum exercitatus et sciens, aut domum divitis, non idem imperassem omnibus per diversa agrolantibus. Varia in tot animi vitia video, et civitati curande adhibitus sum: pro ejuoque morbo medicina queratur. Hunc sanet veracitudo, hunc peregrinitas, hunc dolor, hunc egestas, hunc ferrum. Hæc est perversa induenda magistratu vestis, et convocanda elasticis rancio est, procedam in tribunal, non furens, nec infestus, sed vultu legis; et illa solennia verba, leni magis gravique, quam rabida voce concipiam, et agi júbilo non iratus, sed severus. Et quum cervicem nostro prædicti imperabo, et quum parricidam insuam calleo, et quum militum in supplicium militarem

derai l'exécution avec sévérité, mais sans colère; et lorsque j'ordonnerai de trancher la tête au coupable, et lorsque je ferai coudre le sac du parricide, et lorsque j'enverrai au supplice militaire, et lorsque je ferai conduire à la Roche Tarpeienne un traître ou un ennemi public, je serai sans colère, j'aurai la même tranquillité au front et à l'âme que lorsque je frappe un reptile et un animal venimeux. » On a besoin de colère pour punir. » Eh quoi! la loi te semble-t-elle en colère contre ceux qu'elle ne connaît pas, qu'elle n'a pas vus, dont elle ne prévoit pas l'existence? Il faut donc s'animer de son esprit; elle ne s'irrite point, mais établit des principes. Car, s'il convient à l'homme de bien de s'irriter contre les mauvaises actions, il lui conviendra aussi d'envier les succès des méchants. Quoi de plus révoltant, en effet, que de voir prospérer et abuser des faveurs de la Fortune, des hommes pour qui la Fortune ne saurait inventer assez de maux. Et cependant il regarde leurs richesses sans envie, comme leurs crimes sans colère. Un bon juge condamne ce que la loi réprime; il n'a pas de haine. » Quoi donc! lorsque le sage trouvera sous sa main quelque vice, son âme ne sera pas émue, ne sera pas plus agitée qu'à l'ordinaire? » J'en conviens. Il sentira quelque légère, quelque faible commotion. Car, ainsi que le dit Zénon, dans l'âme du sage, même quand la plaie est guérie, la cicatrice reste. Il sentira donc des semblants, des ombres de passions; quant aux passions elles-mêmes, il en sera exempt. Aristote prétend que certaines passions deviennent des armes pour qui en sait bien user. Ce serait vrai si, comme les armes de guerre, elles pou-

vaient être prises et déposées au gré de celui qui s'en convre. Mais ces armes qu'Aristote donne à la vertu, frappent d'elles-mêmes, sans attendre l'impulsion de la main : elles gouvernent, et ne sont pas gouvernées. Il n'est nullement besoin d'autres instruments; la nature nous a assez fortifiés par la raison. Elle nous a donné là une arme solide, durable, docile; celle-là n'est pas à double tranchant, et ne peut être renvoyée contre son maître. La raison suffit par elle-même, non-seulement pour conseiller, mais pour agir. Quoi de plus insensé, que de vouloir qu'elle invoque le secours de la colère, de subordonner l'immuable à l'incertain, la fidélité à la trahison, la santé à la maladie? Que serait-ce, si, même dans les seuls actes pour lesquels semble nécessaire l'appui de la colère, la raison était encore beaucoup plus puissante? En effet, lorsqu'elle a jugé que quelque chose était à faire, elle y persiste, ne pouvant trouver rien de mieux qu'elle-même qui l'engage à changer : aussi elle s'arrête à ce qu'elle a une fois résolu. La colère, au contraire, a souvent reculé devant la pitié; car sa force n'a rien de solide; c'est une vague bouffissure; elle s'annonce d'abord avec violence, comme ces vents qui s'élèvent de la terre, et qui, sortis des fleuves et des marais, ont une véhémence qui ne dure pas. Elle commence avec une grande fougue, et bientôt elle s'arrête fatiguée avant le temps : cette colère, qui ne respire que crainte, que nouveaux genres de supplices, s'affaisse et s'amollit lorsqu'il faut agir.

La passion tombe vite; la raison est toujours égale. Du reste, même quand la colère a quelque

et quum Tarpeio proditorem hostemque publicum impo-  
nam; sine ira, eo vultu animoque ero, quo serpentes et  
animalia venenata percuto. « Iracundia opus est ad pu-  
niendum. » Quid? tibi videtur lex irasci his, quos non  
novi, quos non vidi, quos non futuros sperat? Illius  
itaque somnium est animus, quæ non irascitur, sed  
consistit. Nam si bono viro ob mala facinora irasci con-  
venit, et ubi secundas res malorum hominum invidere  
convenit. Quid enim est indignius, quam florere quos-  
dam, et eos indigentia fortune abuti, quibus nulla po-  
test satis male inveniri fortuna? Sed tam commoda illor-  
um sine invidia videbit, quam scelera sine ira. Bonus  
iudex damna imprubanda; non odit. « Quid ergo? non,  
quum ejusmodi aliquid aspiciam habebit in manibus,  
tangetur animus ejus, eritque solito commotior? »  
Fateor. Sentiet levem quendam, tenuemque nutum.  
Nam, ut dixit Zeno, in sapientis quoque animi, etiam  
quum vulnus sanatum est, cicatrix manet. Sentiet itaque  
suspicionem quosdam et umbras affectuum : ipsa quidem  
carebit. Aristoteles ait, affectus quosdam, si quis illis  
bene natus, pro armis esse. Quod verum foret, si velut  
bellica instrumenta sumi deponique possent idoneus ar-  
bitrio. Hæc arma, quæ Aristoteles virtutis dat, ipsa per

se pugnant, non expectant manum : habent, et non ha-  
bentur. Nil aliis instrumentis opus est : satis nos in-  
struit ratione natura. Hæc dedit telum, firmum, per-  
petuum; obsequens, nec anceps, nec quod in dominum  
remitti possit. Non ad providendum tantum, sed ad res  
gerendas satis est per se ipsa ratio. Etenim quid est  
stultius, quam hanc ab iracundia petere præsidium : rem  
stabilem ab incerta, fidem ab infida, sanam ab ægra?  
Quid, quod ad actiones quoque, in quibus solis opera  
iracundie videatur necessaria, multo per se ratio fortior  
est? Nam quum judicavit aliquid faciendum, in eo per-  
severat; nihil enim melius inventura est, se ipsa, quo  
mutetur : ideo stat semel constituta. Iram sæpe miseri-  
cordia retro egit : habet enim non solidum robur, sed  
vanum tumorem : violentique principis utilior, non  
aliter quam qui a terra venti surgunt, et fluminibus pa-  
ludibusque concepti, sine pertinacia vehementes sunt.  
Incipit magno impetu, deinde deficit ante tempus fati-  
gata : et quæ nihil aliud quam crudelitatem ac nova ge-  
nera puniarum versaverat, quum admodum veniens est,  
ira jam fracta lenisque est. Affectus cito cadit : equalis  
est ratio. Ceterum etiam ubi perseveraverit ira, non-  
nunquam si plures sunt, qui perire meruerunt, post



durée, s'il se trouve plusieurs coupables qui aient mérité la mort, après le supplice de deux ou trois, elle cesse de frapper. Ses premiers coups sont terribles, de même que le venin des serpents est dangereux lorsqu'ils sortent de leur antre : mais leurs dents sont inoffensives lorsque de fréquentes morsures les ont épuisées. Ainsi, ceux qui ont commis les mêmes crimes ne souffrent pas les mêmes peines, et souvent celui qui en a commis le moins, souffre le plus, parce qu'il se trouve exposé à une colère toute fraîche. En tout elle est inégale : tantôt elle va plus loin qu'il ne le faut ; tantôt elle s'arrête plus tôt qu'elle ne le doit. Car elle se complait en elle-même, juge d'après son caprice, ne veut rien écouter, ne laisse pas de place à la défense, s'attache à l'idée dont elle s'est emparée, et ne souffre pas qu'on efface ses décisions, si mauvaises qu'elles soient. La raison assigne aux deux parties le temps et le lieu : elle se prescrit à elle-même un délai, pour avoir le loisir de discuter la vérité : la colère se presse d'agir. La raison veut décider ce qui est juste ; la colère veut qu'on trouve juste ce qu'elle a décidé. La raison ne considère que le sujet en litige ; la colère est entraînée par des circonstances frivoles et hors de la cause. Un air trop assuré, une parole ferme, un discours un peu libre, une mise recherchée, un cortège imposant, la faveur populaire, tout l'exaspère. Souvent, en baine de l'avocat, elle condamne l'accusé : même alors qu'on lui met la vérité sous les yeux, elle aime, elle caresse le mensonge : elle ne veut pas être convaincue ; et, engagée dans une mauvaise route, l'opiniâtreté lui semble plus honorable que le repentir.

Cnéius Pison fut dans ces derniers temps un homme exempt de beaucoup de vices ; mais c'était un esprit faux, qui prenait la dureté pour de la fermeté. Dans un moment de colère, il avait ordonné de conduire au supplice un soldat qui était revenu du fourrage sans son compagnon, l'accusant d'avoir tué celui qu'il ne pouvait représenter. Le soldat le conjura de lui accorder quelque temps pour aller aux recherches ; il refusa. Le condamné fut donc conduit hors des retranchements, et déjà il tendait la tête, quand soudain reparut celui qu'on le soupçonnait d'avoir tué. Le centurion chargé de l'exécution ordonne au spéculateur<sup>1</sup> de remettre son glaive dans le fourreau, ramène le condamné à Pison, pour rendre au juge son innocence ; car la fortune l'avait déjà rendue à l'accusé. Une foule immense escorte les deux camarades, qui se tiennent l'un l'autre embrassés, à la grande joie de tout le camp. Pison s'élance furieux sur son tribunal, et ordonne de les mener au supplice l'un et l'autre, et celui qui n'avait pas tué, et celui qui n'avait pas été tué. Quoi de plus indigne ? parce que l'un se trouvait innocent, tous deux périssaient. Pison ajouta une troisième victime : le centurion lui-même, qui avait ramené le condamné, est envoyé à la mort. Il fut décidé que trois hommes périraient au même endroit à cause de l'innocence d'un seul. Oh ! que la colère est ingénieuse à inventer des prétextes à sa fureur. Toi, dit-il, je te fais mourir parce que tu as été condamné ; toi, parce que tu as été cause de la condamnation de ton camarade ; toi

<sup>1</sup> Soldat chargé des exécutions capitales sous la direction du centurion.

duorum triumpho sanguinem, occidere desinit. Primi ejus letum acies mot, sicut serpentium venena a cubili repellunt nocent : ionoxii dentes sunt, quum illos frequens morsus exhaust. Ergo non parvis patitur, qui paria commiserant, et sæpe qui minus commisit, plus patitur, quia recentiori ira objectus est. Et in totum inæqualis est : modo ultra quam oportet, excurrit, modo citius debito resistit. Sibi enim indiget, ex libidine judicat, et audire non vult, et patrocinio suo relinquit locum, et ea tenet que invasit, et eripi sibi iudicium suum, etiam si pravum est, non sinit. Ratio atri que parti locum dat, et tempus dat. Deinde advocacionem etiam sibi petit, ut excusandæ spatium veritatis habeat : ira festinat. Ratio id iudicari vult, quod æquum est : ira id æquum videri vult, quod iudicavit. Ratio nihil præter ipsum, de quo agitur, spectat : ira vanis et extra causam observantibus commoveatur. Vultus illam secutor, vox elatior, sermo liberior, cultus delicatior, advocatio ambitiosior, fævor popularis exasperat. Serpe infesta patrono, remm damnat : etiam in ingreditur oculis veritas, amat et tuetur errorem : coargui non vult, et in male ceptis posterior illi pertinacia videtur, quam penitentia. Cn. Piso fuit memoria nostra, vir a multis viliis integer, ed

prævus, et cui placebat pro constantia rigor. Is quum iratus docti jussisset eum, qui ex commatu sine commilitone redierat, quasi interfecisset quem non exhibebat, roganti tempus aliquod ad conquiescendum, non dedit : damnatus extra vallum ductus est, et iam cervicem porrigebat, quum subito apparuit ille commilito, qui occisus videbatur. Tunc centurio supplicio præpositus, condere gladium spectatorem joliet : damnatum ad Pisonem reducti, redditurus Pisoni innocentiam ; cum militi fortuna reddiderat. Ingeoti concursu deductorum, complens alter alterum, cum magno gaudio eorum, commilitones. Concedendi tribunal furens Piso, ac jubet duci strumque, et eum militem qui non occiderat, et eum qui non perierat. Quid hoc indignum ? quia unus innocens apparuerat, duo peribant. Piso adiecit et tertium. Nam ipsum centurionem, qui damnatum reduxerat, docti jussit. Constituti sunt in eodem loco perituri tres, ob unius innocentiam. O quam seditis est iracundia ad flogendas causas furoris ! Te, inquit, duci jubeo, quia damnatus es : te, quia causa damnationis commilitoni fuisti : te, quia jussus occidere, imperatori non parvisi. Excitavit quendammodum tria crimina fueret, quia notum invenerat. Habet, loquum, iracundia hoc mali,

parce qu'ayant l'ordre de luer, tu n'as pas obéi à ton général. Il imagine le moyen de créer trois crimes, parce qu'il n'en trouvait pas un.

La colère, ai-je dit, à cela de mal, qu'elle ne veut pas être gouvernée. Elle s'irrite contre la vérité elle-même, si la vérité se manifeste contre sa volonté. C'est avec des cris, des vociférations, des mouvements impétueux de tout le corps, qu'elle s'acharne sur ceux qu'elle frappe; elle y ajoute les outrages et les malédictions. Ainsi n'agit pas la raison: mais, calme et silencieuse, elle ira, s'il le faut, renverser de fond en comble des maisons entières, anéantir des familles dangereuses pour la république, sans épargner femmes ni enfants, détruire même leur demeure, la raser jusqu'au sol, enfin abolir des vovus ennemis de la liberté; tout cela sans grincer des dents, sans secouer la tête, sans rien faire d'incouvenant pour un juge, dont le visage doit être calme et impassible, alors surtout qu'il prononce quelque arrêt important. A quoi bon, dit Hieronyme, quand tu veux frapper quelqu'un, le mordre d'abord les lèvres. Que serait-ce, s'il eût vu un proconsul s'élan- cer de son tribunal, arracher au licteur ses fais- ceaux, et déchirer ses vêtements, parce qu'on tardait à déchirer ceux du condamné? Qu'est-il besoin de renverser la table, de briser les verres, de se heurter la tête contre les colonnes, de s'arra- cher les cheveux, de se frapper la cuisse ou la poi- trine? Vois quelle est la violence de cette colère qui, ne pouvant s'exercer sur autrui aussi promp- tement qu'elle le désire, se tourne contre elle- même. Aussi est-elle retenue par ceux qui l'envi- ronnent et qui la conjurent de s'épargner: rien de

tout cela n'arrive à l'homme libre de toute colère; il inflige à chacun la peine qu'il mérite. Souvent il acquitte celui qu'il a surpris en faute, si le repentir permet d'en espérer mieux, s'il dé- couvre que le mal ne vient pas du fond de l'âme, mais s'arrête, comme on dit, à la surface. Il ac- cordera l'impunité, lorsqu'elle ne devra nuire ni à ceux qui la reçoivent, ni à ceux qui la donnent. Quelquefois il punira les grands crimes avec moins de rigueur que les fautes plus légères, si dans ceux-là il y a plutôt ouhli que scélératesse; si dans celles-ci il y a fourberie cachée, couverte et invétérée. Il n'appliquera pas la même peine à deux crimes dont l'un aura été commis par inadvertance, et l'autre avec le dessein prémédité de nuire. Dans tout châtiement il agira avec la conviction d'un double but à suivre, ou de cor- riger les méchants, ou de les détruire. Dans les deux cas, ce n'est point le passé, c'est l'a- venir qu'il envisage. Car, comme le dit Platon: « Le sage punit, non parce qu'on a péché, mais pour qu'on ne pèche plus: le passé est irrévoca- ble, l'avenir se prévient. Aussi fera-t-il mourir publiquement ceux qu'il veut offrir comme exem- ples de la méchanceté faisant une mauvaise fin; non pas seulement pour qu'ils périssent eux- mêmes, mais pour empêcher les autres de périr. » Tu vois combien celui auquel il appartient d'ap- précier, de peser ces circonstances, doit être li- bre de toute passion, pour exercer un pouvoir qui exige la plus grande réserve, le droit de vie et de mort. Le glaive est mal placé dans les mains d'un furieux. Ne va pas même l'imaginer que la colère contribue en rien à la grandeur d'âme. Car ce

non vult regi. Irascitur veritati ipsi, si contra volunta- tem suam apparuerit: clamore, et tumultu, et intus corporis iactatione, quos destituit, insequitur, ad- iectis convitiis maledictisque. Hoc non facit ratio: sed si illi opus est, aliens quietoque, totas domos funditus lol- lit, et familias reipublice pestilentem cum conjugibus ac liberis perdit, tecta ipsa diruit, et solo exarquat; et in- mica libertati nomina extirpat. Hæc non frondens, nec caput quassans, nec quidquam indecorum iudicii faciens, cuius tunc maxime placidum esse debet et in statu vultus, quem magna promittit. « Quid opus est, inquit Hiero- nymus, quum velis cadere aliquem, prius tua labia mordere? » Quid si ille vidisset, desolentem de tribunali proconsularem, et fasces licitori auferentem, et sua vesti- menta scindentem, quia tardius scindebantur aliena? Quid opus est mensam evellere? quid pocula affligere? quid se in columnas impingere? quid capillus evellere? femur pedisque percutere? Quantum iram putas, que quia non tam cito in alium quam vult erumpit, in se revertitur? Tentur itaque in proximo, et rogatur, ut ipse sibi placeat: quorum nihil facit, quiquis vicinus ira; merita cuique primum injungit. Dimittit sæpe cum, cuius peccatum deprehendit, si poenitentia facti spem

bonam pollicetur, si intelligit non ex alto ventore acqui- tiam, sed summum, quod animi, animum inherere. Dabit impunitatem, nec accipientibus nociturum, nec danti- bus. Nonnunquam magna scelera terius quam minorum compeacet, si illa lapsu, non crudelitate commissa sunt; his inest latens et operis, et inveterata calliditas. Idem delictum in duobus non eodem malo afficit, si alter per negligentiam admisit, alter curavit ut nocens esset. Hoc semper in omni animadversione servabit, ut sciat, alteram adhibere, ut emendet malos, alteram, ut loliat. In utroque non preteritis, sed futura intuebitur. Nam, ut Plato ait: « Nemo prudens punit, quia peccatum est, sed ne peccetur; revocari enim preterita non possunt, futura prohibentur: et quos vult nequitate male cedentis exem- pla fieri, potius occidet, non trahit ut pereant ipsi, sed ut alios pereunda deterreat. » Hæc cui expendenda æst- imandaque sunt, vides quam debeat omni perturbatione liber accedere ad rem summa diligentia tractandam, po- testatem vitæ necisque. Mente irato ferrum committitur. Ne illud quidem judicandum est, aliquid iram ad magni- tudinem animi conferre. Non est enim illa magnitudo; tumor est: nec, corporibus copia vitiosi humoris inten- sis, morbus incrementum est, sed pestilentia abundantia,

n'est pas là de la grandeur ; ce n'est que de l'enflure : ainsi, dans les corps que gonfle une humeur viciée, la maladie n'est pas de l'embonpoint ; c'est une exubérance mortelle. Tous ceux qu'un esprit dépravé emporte au-delà des pensées humaines s'imaginent qu'ils respirent ; je ne sais quel de grand et de sublime ; mais là-dessous il n'y a rien de solide, et tout édifice sans fondements est prompt à crouler. La colère ne s'appuie sur rien, elle ne s'élève sur rien de ferme et de durable ; elle n'est que vent et fumée, et s'éloigne autant de la grandeur d'âme, que la témérité du courage, la présomption de la confiance, la tristesse de l'austérité, la cruauté de la sévérité. Il y a, je le répète, une grande différence entre une âme élevée et une âme orgueilleuse. La colère n'entreprend rien de généreux, rien de noble. Je vois au contraire dans cette irascibilité habituelle les symptômes d'une âme usée et stérile qui a la conscience de sa faiblesse. Semblable à ces malades couverts d'ulcères, qui gémissent au moindre contact, la colère est surtout un vice de femmes et d'enfants. Cependant les hommes mêmes en sont atteints ; car il y a des hommes qui ont des esprits d'enfants et de femmes. « Mais quel n'y a-t-il pas quelques paroles lancées par la colère, qui, pour ceux qui ignorent la véritable grandeur, semblent émaner d'une grande âme ? » Par exemple, ce mot affreux, exécration : « qu'on me haïsse, pourvu qu'on me craigne. » Il faut que tu saches qu'il date du siècle de Sylla. Je ne sais lequel est le pire des deux suboits, la haine ou la terreur. Qu'en me haïsse ! Tu vois dans l'avenir les malédictions, les embauches, l'assassinat. Que veux-tu de plus ? Que les

dieux te punissent d'avoir trouvé à la haine un aussi digne remède ! Qu'on me haïsse ! Quoi ! pourvu qu'on t'obéisse ? Non. Pourvu qu'on t'estime ? Non. Mais quoi donc ? Pourvu que l'on tremble. Je ne voudrais pas même être aimé à ce prix. Penses-tu que ce mot parte d'une grande âme ? Tu te trompes : ce n'est pas là de la grandeur, mais de la fécécité.

Ne va pas te fier aux propos de la colère : elle fait grand bruit, elle menace ; mais au fond son cœur est plein de lâcheté. Et il ne faut pas croire vrai ce qu'on lit dans Tite-Live, écrivain d'ailleurs très-éloquent : « Grand homme, plutôt qu'un boname de bien. » On ne saurait séparer ces deux qualités ; car ou l'on sera bon, ou l'on ne sera pas grand. En effet, je ne conçois de grandeur d'âme que celle qui est inébranlable, solide à l'intérieur, également ferme dans tout son ensemble, telle enfin qu'elle ne peut se trouver chez les méchants. Car ils peuvent bien être menaçants, impétueux et destructeurs ; quant à la grandeur dont la bonté fait le fondement et la force, ils ne l'auront pas. Du reste, leur langage, leurs efforts, tout leur appareil extérieur prend quelquefois un faux air de grandeur : il leur échappera quelque chose d'éloquent, que tu croirais quelque chose de grand. Ainsi, Catus César, irrité que le ciel tonnât sur ses pantomimes, dont il était encore plus l'émule que le spectateur, et que sa représentation fût troublée par la foudre, qui, ce jour-là, n'était guère bien dirigée, provoqua Jupiter à un combat à outrance, en vociférant ce passage d'Homère : « *Frappe-moi, ou je te frappe.* » Quelle démenace ! S'imaginer, ou que Jupiter ne pouvait lui nuire, ou qu'il pouvait nuire à Jupiter !

Omnem quos vecors animus supra cogitationes extollit humanas, alium quiddam et sublime spirare se credunt : ceterum nihil solidi subest, sed in ruinam prorsus sunt, quæ sine fundamentis erent. Non habet ira cui insiat ; non ex firmo mansuetoque oritur, sed ventosa et incanis est : insanique abest, a magnitudine animi, quantum a fortitudine audacia, a fiducia tasolentia, ab austeritate tristitia, a severitate crudelitas. Utulum, inquam, interest inter sublimem animum, et superbum. Irracundia nihil amplius decoremque molitur. Contra, mihi videtur veteris et infelicis animi, imbecillitatis sibi consilii, saepe indolescentia. Ut exulcerata et nigra corpora ad tactus levissimos gement, ira ira muliebre maxime et poerile vitium est. At incidit et in viros ; nam viris quoque puertia ac muliebris ingenia sunt. « Quid ergo ? non aliquæ voces ab iratis emittuntur, quæ magno emisse videantur animo, verum ignorantis magnitudinem ? qualis illa dicit et abominanda : « Oderint, dum metuant. » Syllano scia seculo scriptam. Nescio utrum sibi pejus optaverit, ut odia esset, an ut timori. Oderint ! Occurrit illi, fulurum ut exsecratur, insidientur, oppri-

mant. Quid adiecit ? Dii illi male faciant, adeo reperit dignum odio remedium. Oderint ! Quid ? dum parent ? non ; Dum probent ? non ; Quod ergo ? dum timeant. Sic nec amari quidem vellem. Magno hoc dictum spiritus patas ? fallacia ; nec enim magnitudo ista est, sed humanitas. Non est quod credas irascendum verbis : quorum strepitus magni, minores sunt, intus mens pavida. Nun est quod existas verum esse, quod apud disertissimum virum Livium dicitur : « Vir ingenui magni magis quam boni. » Non potest illud separari : aut et bonum erit, aut nec augmen, quia magnitudinem animi inconcussam intelligi, et intusque solidam, ab imo parem firmamque, qualis inesse nullis ingentis non potest. Terribilia enim esse, et tumultuosa, et exitiosa possunt : magnitudinem quidem, ejus firmamentum roburque bonitas est, non habebunt ; ceterum sermone, bonatu, et omni extra perita facient magnitudinis fidem. Eloquuntur aliquid, quod tu magni putes, sicut C. Cæsar, qui iratus celo, quod obstraperet pantomimis, quos imitator audacissimus quam spectabat, quodque commissio sua fulminibus terreteretur, preterea parum ceris, ad pug-

Je pense que ces paroles n'ont pas pu contribuer à exciter les esprits des conjurés; car ce dût paraître le dernier terme de la patience, de supporter celui qui ne pouvait supporter Jupiter.

Ainsi donc, dans la colère, même quand elle se montre le plus violente, bravant les dieux et les hommes, il n'y a rien de grand, rien de noble: ou si certains esprits veulent y voir quelque grandeur, qu'ils en voient aussi dans le luxe. Le luxe veut marcher sur l'ivoire, se vêtir de pourpre, vivre sous des lambris dorés, transporter les terres, emprisonner les mers, précipiter des fleuves en cascades, suspendre des forêts en l'air. Qu'ils voient de la grandeur dans l'avarice: elle couche sur des monceaux d'or et d'argent, cultive des champs qu'on pourrait appeler des provinces, et donne à chacun de ses fermiers des territoires plus étendus que le sort n'en assignait aux consuls. Qu'ils voient de la grandeur dans la luxure: elle franchit les mers, fait des troupeaux d'eunuques, et, bravant la mort, prostitute l'épouse sous le glaive de l'époux. Qu'ils voient de la grandeur dans l'ambition, qui, pen satisfaite des honneurs d'une année, voudrait, s'il se pouvait, couvrir tous ses fastes d'un seul nom, et étaler ses titres par tout l'univers. Qu'importe jusqu'où ces passions puissent s'exalter et s'étendre? elles n'en sont pas moins étroites, misérables et basses. La vertu seule est élevée, sublime, et il n'y a de grand que ce qui est en même temps calme.

## LIVRE DEUXIÈME.

I. Dans le premier livre, Novatus, la matière était féconde; car en suivant le vice sur sa pente rapide, la marche est facile. Maintenant il s'agit d'aborder des questions plus délicates. Nous avons à chercher si la colère est un produit du jugement ou de l'entraînement; c'est-à-dire si elle se sent spontanément, ou si, comme la plupart de nos impulsions, elle surgit en nous à notre insu. Voilà d'abord où doit descendre la discussion, pour s'élever ensuite plus haut. Ainsi, dans notre corps, les os, les nerfs, les articulations qui forment la base de l'ensemble, et les organes vils, si peu agréables à voir, se coordonnent d'abord; vient ensuite ce qui fait les charmes de la figure et de l'extérieur; enfin l'œuvre étant complète, c'est en dernier que brille le coloris, si ravissant à l'œil. Que l'apparence seule de l'injure soulève la colère, nul doute: mais suit-elle aussitôt cette apparence, et s'élance-t-elle sans que l'âme s'en mêle, on lui faut-il pour se mouvoir l'assentiment de l'âme; voilà ce que nous cherchons. Quant à nous, nous soutenons qu'elle n'ose rien par elle-même, et sans la permission de l'âme. Car saisir l'apparence d'une injure, en désirer la vengeance, et allier ces deux idées, qu'on ne doit pas être offensé et qu'on doit punir l'offense, ce n'est pas là une impulsion de ce qui en nous agit indépendamment de la volonté. Le mouvement physique est simple; celui de l'âme

nam vocavit Jovem, et quidem sine missione, Homericum illam exclamans versum, à μ' ἀνείρε, à ἔλκ' ἐλ. Quanta dementia fuit! putavit, aut sibi noceri ne a Jove quidem posse, aut se nocere etiam Jovi posse. Non puto parum momenti hanc ejus vocem ad incitandas conjurationum mentes addidisse; nilium enim patientie visum est, eum ferre, qui Jovem non ferret. Nihil ergo in ira, ne quom videatur quidem vehemens, deos hominesque despicens, magnam, nihil nobile est: aut si videtur alicui magnum animum ira producere, videtur et luxuria. Eboris sustineri vult, purpura vestiri, auro tegi, terras transferre, maria concludere, flumina precipitare, memora suspendere. Videtur et avaritia magis animi; acervis auri argenteque incubat, et provincialiarum nominibus agros colit, et sub singulis villicis litiores habet fines, quibus quos consules sortiebantur. Videtur et libido magni animi; transnatat freta, puerorum greges castrat; sub gladium mariti vult usor, morte contenta. Videtur et ambitio magis animi; non est contenta honoribus annis: si fieri potest, non nomine occupare fastos vult, per omnem orbem titulos disponere. Omnia ista non refert in quantum procedant extendantque se: angusta sunt, misera, depressa. Sola sublimis et exalta virtus est: nec quidquam magnam est, nisi quod simul et placidum.

## LIBER SECUNDUS.

I. Primus liber, Novate, benigniorem habuit materiam: facilis enim in proclivis vitiatorum decursus est; mox ad exiliora veniendum est. Quirimus enim, utrum ira iudicio, an impetu lociplet: id est, utrum sua sponte moveatur, an quemadmodum plerique, que intra nos inscelsis nobis oriatur. Debet autem in hac se demittere disputatio, ut ad illa quoque aliorum possit exurgere. Nam et in corpore nostro ossa, nervique et articuli, firmamenta totius, et vitæ, minime speciosa visu, prius ordinantur: deinde hæc, ex quibus omnis in faciem aspectumque decor est: post hæc omnia, qui maxime oculos rapit color, ultimus, perfectio jam corpore, affunditur. Item quia species obliis injuriæ movet, non est dubium: sed utrum speciem ipsam statim sequatur, et, non accedente animo, exterrat, an illo essentiente moveatur, querimus. Nobis placet, nil ipsam per se audere, sed animo approbante. Nam speciem capere acceptæ injuriæ, et ultionem ejus concupiscere, et utrumque conjungere, nec ludi se debase, et vindicari debere, non est ejus impetus, qui sine voluntate nostra concitatur. Ille simplex est: hic compositus, et plura continens. Intellectus aliquid, indignatus est, damnavit, ulciscitur:

est complexe et renferme plus d'un élément. On a compris quelque chose, on s'indigne, on condamne, on se venge : tout cela ne peut se faire, si l'âme ne s'associe à l'impression des sens.

II. « A quoi, dis-tu, tend cette question ? » A savoir ce que c'est que la colère. Car si elle naît malgré nous, jamais elle n'obéira à la raison. Toutes les impressions qui ne dépendent pas de notre volonté sont invincibles et inévitables, comme le frisson que donne une aspersion d'eau froide, ou le dégoût que produit le contact de certains corps, comme lorsqu'à de mauvaises nouvelles les cheveux se hérissent, que la rougeur nous monte au front à des paroles desbonnées, et que le vertige nous saisit à la vue d'un précipice. Aucune de ces impressions n'étant sous notre dépendance, les persuasions de la raison ne peuvent les arrêter. Mais les conseils triomphent de la colère. Car c'est un vice volontaire de l'âme, et non une de ces dispositions qui tiennent aux conditions de la nature humaine et se rencontrent par conséquent chez les plus sages : parmi lesquelles il faut placer ces premières émotions de l'âme qui nous agitent à l'idée d'une injustice. Ces émotions s'éveillent même au spectacle des fables de la scène, à la lecture des histoires de l'antiquité. Souvent nous éprouvons une sorte de colère contre Clodius qui bannit Cicéron, contre Antoine qui le tue. Qui ne se soulève contre les victoires de Marius, contre les proscriptions de Sylla ? Qui ne se révolte contre Théodote et Achille, et même contre cet enfant royal, qui s'élève par le crime au-dessus de l'enfance ? Quelquefois le chant et des accents animés nous excitent. Nos âmes sont émus avec

des trompettes guerrières, à une peinture sanglante et au triste appareil des supplices les plus mérités. C'est ainsi que nous rions au rire des autres, que nous nous attristons avec la fonte qui pleure, que nous nous échauffons devant un combat auquel nous sommes étrangers. Toutes ces émotions sont factices ; et ces colères ne sont pas plus réelles que notre douleur quand nous frissons le soleil à la représentation théâtrale d'un naufrage, ou que la crainte qui pénètre l'âme du lecteur qui suit Annibal sous nos murs après la bataille de Cannes. Toutes ces impressions remuent l'âme malgré elle : ce ne sont pas des passions, c'est l'origine, c'est le prélude des passions. C'est ainsi que l'homme de guerre, en pleine paix et sous la toge, tressaille au son du clairon, et que le cheval de bataille se dresse au bruit des armes. On dit qu'Alexandre, aux chants de Xérophante, porta la main sur son glaive.

III. Aucune de ces impressions fortuites qui frappent l'âme ne doit s'appeler passion ; car l'âme les reçoit plutôt qu'elle n'agit sur elles. Or la passion consiste non à être remuée par l'apparence des objets extérieurs, mais à s'y abandonner et à poursuivre la sensation accidentelle. Car si l'on s'imagine que la pâleur, les larmes, les excitations de désirs impurs, un profond soupir, l'éclat soudain des yeux, ou toute autre émotion semblable, soit l'indice d'une passion ou une manifestation de l'âme, on se trompe ; on ne comprend pas que ce sont des impulsions toutes corporelles. Ainsi souvent l'homme le plus brave pâlit quand il prend les armes, et au signal du combat le plus audacieux soldat a senti ses genoux trem-

baec non possunt fieri, nisi animus eis, quibus tangetur, assensus est.

II. « Quoruscumque, inquit, hæc questio pertinet ? » Ut sciamus, quid sit ira. Nam si iuvitis nobis nascitur, nunquam rationi succumbet. Omnes enim motus, qui non voluntate nostra sunt, invicti, inevitabiles sunt, ut, horror frigida aspersus, ad quodam tactus aspernatio, ad peiores unctio subriguntur pilæ, et rubor ad improba verba suffunditur, sequiturque veritudo prærupta cernentes. Quorum quia nihil in nostra potestate est, unis, quo minus flant, ratio persuadet. Ira præceptis fugatur. Est enim volutarium animi vitium, non ex his, quæ conditione quadam humane sortis eveniunt, ideoque etiam sapientissimis occidunt : inter quæ et primis ille lectus animi ponendus est, qui nos post opinionem injuria movet. Hic subit etiam inter ludicra scenæ spectacula, et lectione rerum volutarium ; sæpe Clodius Ciceronem expellens, et Antonio occidenti, videtur irasci. Quis non contra Marii arma, et contra Sullæ proscriptionem concitatur ? Quis non Theodoto, et Achille, et ipsi puero, non puero auso facinus, infestus est ? Cantus quoque ille tubarum sonus movet mentes, et atro pictura et iustis-

simorum suppliciorum tristis aspectus. Inde est quod aridemus rideatibus, et contristat nos turba mœrentium, et effervescimus ad alieni certaminis : quæ non sunt : et ire, non magis quam tristitia est, quæ ad conspectum iniuriamis naufragii contrahit frontem : non magis quam timor, qui Hannibale post Caonæ moria circumstante, lectoris percutit animum : sed omnia ista motus sunt animorum moveri nolumus, nec affectus, sed principia præterdunt affecibus. Sic enim militaria viri, in media pace jam togati, aures tubæ suscitât, equoque castrenses erigunt crepitibus armorum. Alexandrum alunt, Xerophanto caute, manus ad arma misisse.

III. Nihil ex his quæ animum fortuito impellunt, affectus vocari debet : ista, ut ita dicam, patitur magis animus, quam facit. Ergo affectus est, non ad ablatas rerum species moveri, sed permittere se illis, et hunc fortuitum motum persequi. Nam si quis pallorem, et lacrymas proidentem, et irritationem humoris obscuro, altumve suspirium, et oculos subito aciores, aut quid his simile, indicium affectus, animique signum potius, fallitur, nec intelligit hos corporis esse pulsus. Itaque et fortissimus plerumque vir, dum arastur, expallit : et signo pugnae dato, ferocissimo militi paululum genia tremuerunt : et

bler; le cœur peut battre au plus grand général avant le choc des deux armées; le plus éloquent orateur, lorsqu'il se dispose à parler, sent dresser ses cheveux. Mais la colère ne doit pas seulement être remuée, elle doit se porter en avant; car c'est un élan. Or, il n'y a pas d'élan sans l'assentiment de l'esprit, et il n'est pas possible qu'il s'agisse de vengeance et de châtiment, à l'usage de l'âme. Un homme se croit lésé; il veut se venger; une cause quelconque le dissuade, il s'arrête aussitôt. Je n'appelle point cela de la colère, mais un mouvement de l'âme qui obéit à la raison. Ce qui est colère, c'est ce qui dépasse la raison et l'entraîne avec soi. Donc ce premier trouble de l'âme que provoque l'apparence de l'injure n'est pas plus de la colère que l'apparence elle-même de l'injure; mais cet élan ultérieur, qui non-seulement a perçu l'apparence de l'injure, mais l'a admise, voilà la colère; c'est le soulèvement de l'âme qui marche à la vengeance avec volonté et réflexion. Peut-on douter que la peur ne conseille de fuir, la colère de se porter en avant! Ne va donc pas croire qu'aucune chose puisse être recherchée ou évitée sans l'assentiment de l'esprit.

IV. Vous-tu savoir comment les passions naissent, grandissent et se déploient? La première impulsion est involontaire; c'est comme un prélude à la passion; c'est un certain ébranlement. La seconde se fait avec une volonté facile à dompter; comme lorsque je pense qu'il faut me venger parce que j'ai été lésé, ou qu'il faut punir un tel parce qu'il a commis un crime. La troisième est déjà tyrannique; elle veut se venger, non parce qu'il le faut, mais quand même : elle triomphe de

la raison. La première impression de l'âme, nous ne pouvons l'éviter par la raison, pas plus que ces accidents du corps dont nous avons parlé, comme de bâiller en voyant bâiller les autres, de fermer les yeux quand on vous y porte brusquement la main. La raison ne peut rien pour les empêcher; l'habitude peut-être et une constante surveillance en atténueront les effets. Ce second mouvement qui naît de la réflexion, la réflexion en triomphe....<sup>4</sup>

V. Examinons maintenant cette question : Ceux qui ont l'habitude de la cruauté, qui se plaisent à répandre le sang, sont-ils en colère lorsqu'ils tuent ceux dont ils n'ont reçu aucune injure, dont ils ne croient pas en avoir reçu? ainsi fut Apollodore; ainsi Phalaris. Ce n'est pas là de la colère, c'est de la férocité. Car elle ne fait pas le mal parce qu'elle a reçu une injure; elle est même disposée à en recevoir, pourvu qu'elle puisse faire le mal; et elle frappe, elle déchire, non pour sa vengeance, mais pour sa volupté. Eh bien! la source de ces crimes est la colère : à force de s'exercer et de s'assouvir, elle arrive à l'oubli de la clémence, efface du cœur tout pacte humain, et enfin se transforme en cruauté. Aussi ces hommes, cruels par passe-temps, rient, s'apauvissent, s'enivrent d'une profonde volupté, et leur visage est bien loin de ressembler à la colère. On rapporte qu'Annibal, à la vue d'un fossé plein de sang humain, s'écria : O le superbe spectacle! Combien il lui eût semblé plus beau, si le sang avait rempli un fleuve ou un lac? Est-il étonnant qu'un tel spectacle le séduise par-dessus

<sup>4</sup> Lacune.

magna imperabiri, antequam inter se acies ardeant, cor exsultat : et ardet eloquentissimo, dum ad dicendum componitur, summa tingerunt. Ira non moveri tantum, sed excurrere debet, est enim impetus; nunquam autem impetus sine assensu mentis est : neque enim fieri potest, ut de ultione et pœna agatur, animo nesciente. Potest se aliquis lesam, vulni ulcisci : dissuadente aliquo causa, statim resedit. Hanc iram non voco, sed motum admi rationi parentem. Ille est ira, qui rationem transiit, quæ secum rapit. Ergo illa prime agitationis animi, quam species injuriæ incusat, non magis ira est, quam ipsa injuriæ species; sed ille sequens impetus, qui speciem injuriæ non tantum accepit, sed approbavit, ira est, commotio animi ad ultionem voluntate et iudicio pergeat. Numquid dubium est, quin timor fugam habeat, ira impetum? Vide ergo, an putes, aliquid sine assensu mentis aut pelli posse, aut caveri.

IV. Et ut scias, quemadmodum incipiunt affectus, aut crescunt, aut effervescunt, est primus motus non voluntarius quasi præpara in affectus, et quædam commotio : alter eum voluntate non continet, tantum non oportet eum vincendi, quam læsæ animæ, aut oportet hanc pœnâ dare, quam scelus fecerit : tertius motus est jam im-

petens, qui non, si oportet, ulcisci vult, sed atque, qui rationem exiit. Primum illum animi icum effugere rationem non possumus : sicut ne ille quidem, qui diutius accidere corporibus, ne nos oscitatio aliena sollicitet, ne oculi ad intentionem subito digitorum compræmuntur. Ista non potest ratio vincere : consuetudo fortasse, et assidua observatio extenuat. Alter ille motus, qui ultione nascitur, iudicio tollitur....

V. Ulud etiamnum querendum est : hi qui vulgo veniunt, et sanguine humano gaudent, an irascuntur, cum eos occidunt, a quibus nec acceperunt injuriam; nec acceperunt an exultant : qualis fuit Apollodorus aut Phalaris. Hæc non est ira : feritas est; non enim quia acceperit injuriam, necesse est irasci, dum nocens, vel accipere; nec illi verbera lacerationesque in ultionem percutiunt, sed in voluptatem. Quid ergo? Origin hujus mali ab ira est : quæ ubi frequenti exercitatione ei sollicitate in oblivionem clementiæ venit, et omne fœdus humanitatis exiit animo, maxime in crudelitatem transiit. Ridet linque, pudentque, et voluptate multis perfunditur, plurimumque ab istorum vultu absunt, per oïum servi. Hanc bene aliam dixisse, cum fossam sanguine humanam præter videret : O formosum spectaculum! Quanto

tout, toi né dans le sang, et dont l'enfance fut dressée au meurtre? Pendant vingt ans la fortune de la royauté l'accompagnera de ses faveurs, et donnera partout à tes yeux ce doux spectacle : tu le verras autour de Trasmène, et autour de Cannes, et enfin autour de Carthage. Naguère, sous le divin Auguste, Voiesus, proconsul de l'Asie, après avoir fait en un seul jour frapper de la hache trois cents personnes, se promenant au milieu des cadavres d'un air glorieux, comme s'il eût fait quelque chose de grand et de remarquable, s'écria en grec : « O la royauté ! » Roi, qu'eût-il donc fait? Ce ne fut pas la de la colère, mais un mal plus grand et incurable....<sup>4</sup>

VI. « De même, dit-on, que la vertu réserve ses faveurs aux actions honnêtes, de même elle doit avoir de la colère pour les actions honteuses. » Pourquoi ne dit-on pas que la vertu doit être en même temps basse et sublime? Or c'est là ce que dit celui qui veut en même temps l'exalter et la rabaisser; car le plaisir de voir une bonne action à quelque chose de grand et d'élevé, la colère pour une faute d'autrui part d'un cœur bas et rétréci. Jamais la vertu ne se compromettra jusqu'à imiter les vices qu'elle combat. Elle s'attachera surtout à réprimer la colère, qui en rien n'est meilleure, qui souvent est pire que les vices qui l'irritent. La joie, la satisfaction sont l'apanage naturel de la vertu : la colère est au-dessous de sa dignité, aussi bien que l'affliction. Or la tristesse est compagne de la colère; et c'est là qu'elle retombe soit après le repentir, soit après un échec. S'il est du sage

<sup>4</sup> Lacue.

de s'irriter contre les fautes, il s'irritera d'autant plus qu'elles seront plus grandes, et il s'irritera souvent : d'où il suit que le sage sera non seulement un homme irrité mais un homme irascible. Or, si nous jugeons que ni une grande colère, ni une colère fréquente ne doit trouver accès dans l'âme du sage, pourqu'un ne pas la débarrasser entièrement de cette passion? Car, je le répète, elle ne peut avoir aucune limite, si elle doit se proportionner aux actes de chacun. Le sage devra être ou injuste, s'il s'irrite également contre des délits inégaux, ou très-irascible s'il s'emporte toutes les fois qu'un crime méritera sa colère. Or, quoi de plus indigne que de faire dépendre de la méchanceté d'autrui les sentiments du sage? Socrate lui-même cessera de pouvoir rapporter à la maison le même visage qu'il en avait emporté.

VII. D'ailleurs, si le sage doit s'irriter contre les actions honteuses, s'il doit s'émouvoir et s'affliger de tous les crimes, rien ne serait plus amer que la sagesse. Toute la vie se passerait dans la colère et la douleur. Peut-il y avoir un moment où le sage ne voie des choses blâmables? Chaque fois qu'il sortira de chez lui, il lui faudra traverser une foule de scélérats, d'avares, de prodiges, de débâchés, tous heureux de leurs vices : nulle part ne pourront tomber ses yeux sans rencontrer de quoi les indigner. Il ne pourra y suffire, s'il fait agir sa colère chaque fois que les circonstances l'exigeront. Ces milliers de plaiseurs qui, dès le point du jour, courent au forum, quels infâmes procès ils soulèvent, et par quels avocats plus infâmes encore? L'un accuse les

pulchris illi visum esset, si flumen aliquod isemque compasset? Quid mirum, si hoc maximo spectaculo cuperis, inanis sanguinis, et ab infante credulis edmolus? sequetur te fortuna crudelitate tua per viginti annos secunda, dabitque oculis tuis gratum ubique spectaculum? videbis inter et circa Trasmenum, et circa Cannas, et novissime circa Carthaginem tuam. Voiesus nuper sub divo Augusto proconsul Asiae, cum trecentis una die securi percussisset, incendens laevis cadavera vultu superbo, quasi magnificentem quiddam conspiciendum fecisset, Graece proclamavit: O rem regiam! Quid hic rex fecisset? Non fuit haec ira, sed majus malum, et insanabile....

VI. « Virtus, inquit, in honestis rebus propitia est, ita turpibus irata esse debet. » Quid si dicatur, virtutem et humilem et magnam esse debere? atqui haec dicit, qui illum extollit vultu, et deprimi, quoniam laetitia ob recte factum clara magnificentiae est; ira ob alienum peccatum sordida et angustis pectoris est : nec unquam committit virtus, ut vilia, dum compasset, imitetur; ipsam iram castigandam habet, quae nihil melior est, saepe etiam reor his delictis, quibus irascitur. Gaudere iustitiae, proprium et naturae virtutis est : irasci non est ex dignitate ejus, non magis quam morere. Alque irascendae tristitia comes est : et in hac animi ira vel post

parentiam, vel post reputatum revolvitur. Et si sapientis est peccatis irasci, magis irascetur majoribus, et saepe irascetur; sequitur, ut non tantum iratus sit sapiens, sed irascendus. Atqui si nec magnam iram, nec frequentem, in animo sapientis locum habere credimus, quid est, quare non ex tota hoc affectu illum liberemus? modus, inquam, esse non potest, si pro facto cuiusque irascendum est. Nam aut iniquus erit, si aequaliter irascetur delictis iniquis; aut iracundissimus, si tales excuset, quos iram seclera meruerint. Et quid indignum, quam sapientis affectum et silent pendere acquiescit? desinet ille Socrates posse eandem vultum domum referre, quem domo exierat.

VII. Atqui si irasci sapiens debet turpiter factis, et conciliari tristitiae ab aeterna, nihil est erummosius sapienti; omnia illi per iracundiam maeroreque vita transibit. Quid enim inane erit, quo non improbitas videat? quoties processerit domo, per sceleratos illi, avarosque, et prodigos, et impudicos, et ob lita felices, irascendum erit : nunquam oculi ejus stentent, ut non, quod indignantur, inveniant. Deficiet, si toties a se iram, quoties ejus posset, exegerit. Haec tot infinita ad Forum prima luce properantia, quam torpes filies, quanta turpiora adventus comiserunt? alius laetitia patriae

rigoureux du testament paternel, comme si ce n'était pas assez de les avoir méritées : l'autre plaide contre sa mère : celui-ci se fait délateur d'un crime dont il est ouvertement accusé : celui-là, choisi pour juge, condamne les crimes qu'il vient de commettre ; et la foule est gagnée à la mauvaise cause par les belles paroles d'un avocat. Mais pourquoi entrer dans les détails ? Lorsque tu auras vu le forum convert par la foule, l'enceinte du Champ-de-Mars inondée par la multitude des citoyens, et ce Cirque où s'entasse la plus grande partie du peuple, sache qu'il y a là autant de vices que d'hommes. Au milieu de toutes ces toges, il n'y a pas de paix : l'un est prêt à sacrifier l'autre pour le plus mince intérêt.

VIII. Nul ne fait de profit qu'au détriment des autres : on déteste les heureux, on méprise les malheureux ; ceux que les grands écrasent, écrasent les petits ; tous, des passions diverses les aiment : pour un faible plaisir, pour un léger butin on voudrait tout bouleverser. C'est une vie de gladiateurs, qui vivent en commun pour combattre ensemble. C'est une société de bêtes féroces, excepté que celles-ci sont pacifiques entre elles et s'abstiennent de déchirer leurs semblables : l'homme s'abreuve du sang de l'homme. En cela seul il se distingue des animaux muets ; car ceux-ci déposent leur fureur devant ceux qui les nourrissent, tandis que la rage de l'homme dévore ceux qui l'alimentent. Le sage ne cessera jamais de s'irriter, s'il commence une fois. Tout est plein de crimes et de vices ; il s'en commet plus qu'on ne peut en guérir par la contrainte. Une lutte in-

mensée de perversité est engagée : tous les jours grandit l'appétit du mal, tous les jours en diminue la bonte. Abjurant tout respect de l'honnêteté et du juste, la passion se précipite au gré de ses caprices. Et déjà les crimes ne se cachent plus à l'ombre ; ils marchent à découvert : la dépravation a pris un tel cours dans le public, elle domine tellement dans tous les cœurs, que l'innocence n'en est plus à être rare, mais nulle. Il ne s'agit pas, en effet, de quelques violations de la loi, individuelles ou peu nombreuses. De toutes parts, comme à un signal donné, tous les hommes se précipitent pour confondre le bien et le mal.

« L'hôte n'est plus en sûreté avec son hôte, le beau-père avec le gendre : l'affection paternelle est une rareté. L'époux tend des embûches à l'épouse, la femme au mari. Les terribles marâtres préparent le livide aconit. Le fils, avant le terme, calcule les années de son père. »

Et ce n'est là qu'une faible portion des crimes. Le poète n'a pas décrit deux camps ennemis formés d'un même peuple, les pères et les fils liés par des serments différents, la patrie livrée aux flammes par la main d'un citoyen, et les troupes de cavaliers fouillant partout avec rage pour découvrir les retraites des proscrits, et les fontaines publiques souillées par le poison, et la peste répandue avec la main, et les fossés creusés par nous autour de nos parents assiégés, les prisons pleines, et l'incendie dévorant des villes entières, et de funestes dominations, et la ruine des états et des royaumes tramée dans le secret des conseils, et la gloire acquise à des actes qui sont des crimes

accusati, quæ mereri satis fuit : alius cum matre consistit : alius delator venit ejus criminis, cujus manifestior reus est ; et judex damnaturus quæ fecit, eligitur : et coram pro mala causa, bona patrum voce corrupta. Quid singula persequor ? quoniam videris Forum multitudine refertum, et Septa concursu omnium frequentie plena, et illum circum, in quo maximam sui partem populus ostendit : hoc scito, idcirco tantumdem esse vitiorum, quantum hominum. Inter istos quos loquor vides, nulla pax est : alter in alterius exitium brevi compendio duclitur.

VIII. Nul n'est en sûreté avec son hôte, le beau-père avec le gendre : l'affection paternelle est une rareté. L'époux tend des embûches à l'épouse, la femme au mari. Les terribles marâtres préparent le livide aconit. Le fils, avant le terme, calcule les années de son père. Et ce n'est là qu'une faible portion des crimes. Le poète n'a pas décrit deux camps ennemis formés d'un même peuple, les pères et les fils liés par des serments différents, la patrie livrée aux flammes par la main d'un citoyen, et les troupes de cavaliers fouillant partout avec rage pour découvrir les retraites des proscrits, et les fontaines publiques souillées par le poison, et la peste répandue avec la main, et les fossés creusés par nous autour de nos parents assiégés, les prisons pleines, et l'incendie dévorant des villes entières, et de funestes dominations, et la ruine des états et des royaumes tramée dans le secret des conseils, et la gloire acquise à des actes qui sont des crimes

capditas, minor verecundia est. Expulso melioris æquioris respectu, quocumque visum est, libido se impigit ; nec furtiva jam scelera sunt : præter oculos eunt ; adeoque in publicum missa nequitia est, et in omnium pectoribus evaluit, ut innocentia non rara, sed nulla sit. Numquid enim singuli aut pauci rupere legem ? undique, velut signo dato, ad fas nefasque, miscendum coorti sunt.

..... Non hospes ab hospite tutus.  
Non ager a genero : fratrum quoque gratia rara est.  
Immolet exitio vir conjugis. Illa mariti.  
Lurida terribiles miscent aconita nocere.  
Filius ante diem patris inquiri in annos.

Et quod pars ista scelerum est ? non descripsi castra ex una parte contraria, parentum liberorumque sacramenta diversa, subjectam patriæ civilis manu flammam, et agmina infestorum equitum ad acquirendas proscriptionum latebras circumvolitantia, et violatos fontes venenis, et pestilentiam manu factam, et productas obsessis parentibus fossas, plenas carceres, et incendia totæ urbes concremantia, dominationesque funestas, et regnum publicorumque exitium clandestinis consilia : et pro gloria habita, quæ, quamdiu opprimi possunt, scelera sunt : raptus ac stupor, et ne os quidem libidini exceptum,



quand on peut les réprimer; les rapt et les vols, et la débâche n'exceptant pas même la bouche de ses souillures.

IX. Ajoute maintenant les parjures publiques des nations, les violations de traités, la force faisant sa proie de tout ce qui ne peut résister, les captations, les vols, les fraudes, les dénégations de dépôts, auxquels ne suffisent pas nos trois Forums. Si tu veux que le sage ait de la colère en proportion de l'énormité des crimes, ce ne sera plus de la colère, ce sera du délire. Crois plutôt qu'il ne faut pas de colère pour les erreurs. Que dirais-tu si on s'irritait contre ceux qui, dans les ténèbres, font des pas mal assurés, contre les sourds qui n'entendent pas un ordre, contre un esclave qui néglige le soin de ses devoirs pour regarder les jeux et les sots amusements de ses égaux? Que dirais-tu si on voulait s'irriter contre les gens malades, vieux ou fatigués? Parmi les autres infirmités des mortels, il faut mettre l'obscurcissement de l'esprit; et il n'y a pas seulement chez nous la nécessité d'errer, mais l'amour de l'erreur. Pour ne pas t'irriter contre quelques-uns, il faut pardonner à tous; il faut faire grâce au genre humain. Si tu t'irrites contre les jeunes gens et les vieillards, de ce qu'ils pêchent, il faut t'irriter contre les enfants de ce qu'ils doivent pêcher. Y a-t-il donc quelqu'un qui s'irrite contre les enfants, dont l'âge ne sait encore rien discerner? Or, l'excuse est plus valable, plus légitime pour l'homme que pour l'enfant. Il est dans les conditions de notre naissance d'être exposés à autant de maladies de l'âme que du corps : ce n'est point par la faiblesse ou la lenteur de l'intelligence ;

mais nous faisons un mauvais usage de ses faibleses, et nous devenons l'un pour l'autre des exemples de vice. Chacun suit celui qui le précède engagé dans une mauvaise route; et comment n'a-t-on pas une excuse lorsqu'on s'égare sur la voie publique?

X. La sévérité d'un chef d'armée s'exerce contre les individus; mais l'indulgence est nécessaire lorsque toute l'armée a déserté. Qui désarme la colère du sage? la foule des coupables. Il comprend combien il est injuste et dangereux de s'irriter contre un vice public. Héraclite, toutes les fois qu'il sortait, et voyait autour de lui tant de gens si mal vivre ou plutôt si mal mourir, pleurait et prenait en pitié tous ceux qu'il rencontrait heureux et contents; c'était d'un esprit sensible, mais trop faible; et lui-même était parmi les gens à plaindre. Démocrite, au contraire, dit-on, ne se trouvait jamais en public sans rire, tant il était loin de considérer comme sérieux rien de ce qui se traitait sérieusement. Où y a-t-il ici-bas sujet à colère? Il faut ou rire ou pleurer de tout. Non, le sage ne s'irritera pas contre les fantes. Pourquoi? parce qu'il sait que personne ne nait sage, mais qu'on le devient, et que, dans tout un siècle, il ne se produit qu'un petit nombre de sages; parce qu'il a devant les yeux la condition de la nature humaine : or, aucun esprit sain ne s'irrite contre la nature. Ira-t-il s'étonner que des fruits savoureux ne pendent pas aux buissons des forêts? S'étonnera-t-il que les épines et les ronces ne soient pas chargées de quelque production utile? Personne ne s'irrite contre une imperfection qu'exhorte la nature. Lesage donc, toujours calme et juste pour les erreurs, n'est pas ennemi, mais censeur

IX. Adde nunc publica perjuria gentium, et rupta fœdera, et la prædam validioris, quicquid non resistebat, abductum; circumscriptiões, furta, fraudes, infatigabiles, quibus iras non sufficiunt fora. Si tantum irasci vis sapientem, quantum scelorum indignitas exigit; non irascendum illi, sed insanientibus est. Illud potius cogitabis, non esse irascendum erroribus; quid enim si quis irascatur in tenebris parum vesigia certa ponentibus? quid si quis surdis, imperis non exaudientibus? quid si pueris, quod neglecto dispecta officiorum, ad lusus et ineptus æqualem jocis spectent? quid si illis irasci vellis, qui agrotant, æsenuit, filiguntur. Inter cetera mortalitatis incommoda; et hæc est caligo mentium: nec tantum necessitas errandi, sed errorum amor. Ne singulis irascaris, universis ignoscendum: generi humano venia tribuenda est. Si irascaris juvenibus senibusque, quod peccant: irascere infantibus, quod peccaturi sunt. Num quis irascitur pueris, quorum ætas nondum novit rerum discrimina? magis est excusatio et justior, hominem esse, quam puerum. Hæc conditio nati sumus animalia ebrioxia non peccioribus animi, quam corporis morbis: non quidem obtusa nec tarda, sed acumine nostro male utentia, alter

alteri vitiorum exempla. Quisque sequitur priores male iter Ingressos; quidni habeant excusationem quam publica via erraverint?

X. In singulos severitas Imperatoris distinguitur: si necessaria venia est, ubi totus deseruit exercitus. Quis tollit iram sapientis? turba peccantium. Intellegit quæd et iniquum sit et periculosum, irasci publico vitio. Hæc illi quoties prodierat, et tantum circa se male viventium, immo male peregrinantium viderat, flebat, miserebatur amicum, qui sibi lætæ felicesque occurrerant, miti animo, sed nimis imbecillo: et ipse inter deplorandos erat. Democritum contra, sicut, unquam sine risu in publico fuisse; adeo nihil illi videbatur serius eorum, quæ serio gererantur. Ubi istæ iræ locus est? aut ridenda omnia, aut flenda sunt. Non irascitur sapiens peccantibus. Quare? quia scit neminem nasci sapientem, sed fieri, scit paucissimos omni æta sapientes evadere, quia conditionem humanæ vitæ perspectam habet: nemo autem nature sanus irascitur. Quid enim si mirari velit, non in silvestribus dumis poma pendere? quid si miretur spineta sentesque non utili aliquæ fruge compleri? nemo irascitur, ubi vitium natura defudit. Placidus itaque sapiens et æquus

de ceux qui pêchent; il ne sort jamais sans se dire : « Je rencontrerai beaucoup d'ivrognes, beaucoup de débauchés, beaucoup d'ingrats, beaucoup d'avares, beaucoup de gens agités par les furies de l'ambition. » Et il les regardera tous avec la même bienveillance que le médecin regarde ses malades. Le maître du vaisseau dont la charpente désunie fait eau de toutes parts se met-il en colère contre les matelots ou contre le navire? Ne va-t-il pas plutôt au-devant du danger, en fermant le passage à l'eau extérieure, rejetant celle qui a pénétré, bouchant les ouvertures apparentes, combattant par un travail continu les infiltrations cachées qui remplissent insensiblement la cale : il ne s'interrompt pas, parce que l'eau se renouvelle à mesure qu'on l'épuise. Il faut une assistance persévérante contre des maux continus et renaissants, non pour qu'ils disparaissent, mais pour qu'ils ne triomphent pas.

XI. « La colère est utile, dit-on, parce qu'elle sauve du mépris, parce qu'elle effroie les méchants. » D'abord si la colère est à la hauteur de ses menaces, par cela même qu'elle est terrible, elle est odieuse. Car il est plus dangereux d'être craint que d'être méprisé. Mais si elle est sans force, elle n'en est que plus exposée au mépris, et elle n'évite pas le ridicule. Qu'y a-t-il, en effet, de plus froid que la colère s'escrimant dans le vide? Ensuite, de ce qu'une chose est plus effrayante, elle n'en est pas plus puissante; et je ne voudrais pas que l'on donnât au sage une arme qui est aussi celle de la bête féroce, la terreur. Eh quoi! ne craint-on pas aussi la fièvre, la goutte, un ulcère rongeur? Y a-t-il donc pour cela quelque chose de bon dans

ces maux? Au contraire, n'inspirent-ils pas le dégoût, le mépris et l'horreur, précisément parce qu'on les redoute? La colère, par elle-même, est difforme et peu à craindre; mais beaucoup la redoutent, comme l'enfant a peur d'un masque difforme. Et puis l'effroi ne rejouit-il pas sur celui qu'il inspire? En effet, nul ne peut se faire craindre et rester l'âme tranquille. Rappelle-tu ce vers de Lébérius, récité sur le théâtre au milieu de la guerre civile, et qui fut accueilli par tout le peuple, comme si c'eût été la voix du sentiment public.

« Celui que beaucoup de monde craint, doit craindre beaucoup de monde. »

Ainsi l'a établi la nature : ce qui est grand par les craintes des autres n'est pas à l'abri de ses propres craintes. Le cœur du lion s'épouvante au plus léger bruit : les plus fiers animaux sont troublés par une ombre, un son, une odeur inaccoutumée. Tout ce qui effraie tremble à son tour. Il n'y a donc pas de raison pour qu'aucun homme sage désire d'être craint.

XII. Que personne ne pense que la colère soit quelque chose de grand, parce qu'elle fait peur; car on redoute aussi les choses les plus viles, les poisons, les gâteaux homicides, la dent d'un reptile. Et il n'est pas étonnant que des hordes nombreuses de bêtes féroces soient arrêtées et repoussées vers le piège par un cordon de plumes bigarrées, appelé épouvantail à cause de ses effets mêmes. Les êtres sans raison s'effraient sans raison. Le mouvement d'un char, l'aspect éblouissant d'une roue fait rentrer le lion dans sa cage; le cri du porc épouvante l'éléphant. C'est ainsi qu'est redoutée la colère, de même que les ténèbres font

errantibus, non hostis, sed correptor peccantium, hoc quotidie procedit animo: Multi mihi occurrunt vino dediti, multi libidinosi, multi ingrati, multi avari, multi furis ambitionis agitati. Omnia ista tam propitius aspiciet, quam agros suos medicus. Numquid ille, cupis navigium multum, undique laxatis compagibus, aquam trahit, nantis ipsique navigio irascitur? occurrit potius, et alium ostendit undam, aliam egerit, manifesta foramina praecludit, latentibus et ex oculis ten inam ducentibus labore continuo resistit. nec ideo internitit, quia, quantum exhaustum est, subascitur. Lentio alijubio opus est contra mala continua et fecunda, non ut desinat, sed ne vincant.

XI. « Utiles est, inquit, ira, quia contentum effugit, quia malos terret. » Primum, ira si quantum minuitur, valet, ob hoc ipsum quod terribilis est, et invisa est. Periculosus est autem timere, quam despicere. Si vero sine viribus est, magis exposita contentum est, et derisum non effugit: quid enim est irascendum in supervacuum tumultuante frigidus? Deinde non ideo quædam, quia terribiliora, potiora sunt: nec hoc sapientis dici velim, quod ferre quoque letum est, timere. Quid? non timetur febris, podagra, uterque malum? namquid ideo quicumque

in istis boni est? an contra, omnia despecta et feda et turpia ipso, quod timeantur, sunt? ira per se deformis est, et minime metuenda: at timeatur a pluribus, sicut deformis persona ab infantibus. Quid, quod semper in auctoribus redondat timor, nec quisquam metuitur, ipse securus? Occurrat hoc tibi Liberianus ille verus, qui medio civili bello in theatro dictus, totum in se populum non aliter convertit, quam si missa esset vox publici affectus:

Necrose est multos timeat, quem multi timeant.

In natura constituit, ut quod alieno metu magnum est, a suo non vacet. Leonem quam pavida sunt ad leves sonos pectora: acerrimus feras nubes, vox, et odor insolitus exagitat; quicquid terret, et trepidat. Non est ergo, quare concupiscat quisquam sapiens timere.

XII. Nec ideo iram magnum quisquam putet, quia formidini est: quoniam quædam etiam contentissima timeantur: venena, et olla mortifera, et morsus. Nec est mirum, quum matinos ferarum greges linea peninis distincta continent, et in mediis agat, ab ipso effecta dicta formido. Vanis enim vana terrori sunt. Currunt motus, rutilantque versata facies, iecoris redigunt in caveum;

pour aux enfans, et les plumes rouges aux bêtes féroces. La colère n'a en elle-même aucune fermeté, aucun courage; mais elle intimide les esprits faibles.

« La méchanceté, dit-on, doit être retranchée de la nature, si tu veux retrancher la colère; or, ni l'un ni l'autre ne peut se faire. » D'abord on peut se préserver du froid, quoique l'hiver soit dans la nature, et de la chaleur quoiqu'il y ait des mois d'été; soit que, par les avantages du lieu, on se garantisse des intempéries de la saison; soit que les habitudes du corps triomphent de l'une et l'autre sensation. Ensuite, retourne la proposition: il faut retrancher la vertu de l'âme avant d'y admettre la colère; car les vices ne s'allient pas avec les vertus; et un homme ne peut pas plus être en même temps colère et sage, que malade et bien portant. » Il est impossible, dit-on, de retrancher entièrement de l'âme la colère; la nature de l'homme de le permet pas. » Cependant il n'est rien de si difficile, de si pénible que l'esprit humain ne puisse vaincre, avec quoi ne puisse familiariser un constant exercice; il n'est point de passion si effrénée, si indomptable, qu'elle ne puisse être pliée au joug de la discipline. Tout ce que l'âme se commande, elle l'obtient. Certains hommes sont parvenus à ne jamais rire; quelques-uns se sont interdit le vin, d'autres les femmes, d'autres enfin toute boisson. L'un se contente d'un court sommeil, et prolonge d'insupportables veilles; d'autres ont appris à remonter en courant des cordes doliées, à porter des poids énormes, presque au-dessus des forces humaines, à plonger à

d'immenses profondeurs, et à parcourir les eaux sans reprendre haleine.

XIII. Il est mille autres choses dans lesquelles la persévérance franchit tout obstacle, et prouve que rien n'est difficile, lorsque l'âme elle-même s'est imposée la patience. Quant aux faits que je viens de citer, le prix était nul ou peu digne d'un travail si opiniâtre. Que gagne, en effet, de si magnifique, celui qui s'est étudié à courir sur la corde tendue? à charger ses épaules de poids énormes, à ne soumettre pas ses yeux au sommeil, à pénétrer au fond de la mer? Et cependant, pour un si mince profit, la constance est venue à bout de son œuvre. Et nous, n'appellerons-nous pas à noire aide la patience qui nous réserve une récompense si belle, le calme insupportable d'une âme heureuse? Quelle vicieuse d'échapper à ce mal redoutable, la colère, et en même temps à la rage, à la violence, à la cruauté, à la fureur et aux autres passions qui l'accompagnent!

N'allons pas nous chercher une apologie ni le droit de nous excuser en disant: Ou cela est utile, ou cela est inévitable. Car enfin quel vice a jamais menqué d'avocat? Il ne faut pas prétendre que la colère ne peut être guérie. Les vices qui nous travaillent ne sont pas insurmontables, et la nature elle-même, qui nous crée pour le bien, nous vient en aide si nous voulons nous corriger. D'ailleurs le chemin de la vertu n'est pas, comme l'ont cru quelques-uns, difficile et escarpé; on y va de plain-pied. Et je ne viens pas vous raconter des chimères: la route est facile vers une vie heureuse; commencez seulement sous de bons auspices, et

elephantis porcisque vos terret. Sic linque ira metuitur, quomodo umbra ab infantibus, a feris rubens pennis; non ipsa in se quidquam habet firmum, aut forte, sed vanos animos movet. » Nequid, inquit, de rerum natura tollenda est, si velis iram tollere; neutrum autem potest fieri. » Primum, potest aliquis non algere, quamvis ex rerum natura hiems sit, et non escinare, quamvis menses æstivi sint: aut loci beneficio adversas intemperiem anni tolles, aut potius nulla corporis sensum utrinque pervenit. Deinde virtutis: necesse est primum virtutem ex seipso tollas, quam irascendum recipias, quoniam cum virtutibus vitiis non coeunt. Nec magis quicquam eodem tempore et iratus potest esse, et vir bonus, quam æger et sanus. » Non potest, inquit, omnis ex animo ira tolli: nec hoc hominis natura potitur. » Atque nihil est tam difficile et arduum, quod non humana mens vincat, et in familiaritatem perducatur assidua meditatio: nullique sunt tam ferri et sui juris affectus, ut non disciplina perdomentur. Quodcumque illi Imperavit animus, obtulit. Quidam, ne unquam riderent, consecuti sunt: vino quidam, aut Venere, quidam omni humore interdicere corporibus. Alii contentus brevi somno vigiliam indefatigabilem extendit: didicerunt leuissimis et adversis fustibus currere, et ingentia, viisque humanis to-

leranda viribus onera portare, et in immensam altitudinem mergi, ac sine ulla respirandi vice perpetui maris.

XIII. Mille sunt alia, in quibus pertinacia impeditum omne transcendit, ostenditque nihil esse difficile, cuius sibi ipsa mens potentiam indicaret. Istis, quos paulo ante retuli, aut nulla tam pertinacis studii, aut non digna merces fuit. Quid enim magnificum consequitur ille, qui meditantis est per intensos fumes ire? qui sæcra ingenti cervicis supponere? qui somno non submittere oculos? qui penetrare in immum mare? et tamen ad finem operis, non magno auctoramento, labor pervenit. Nos non advocamus potentiam, quos tantum præmium expectat, felices animi immota tranquillitas? quantum est, effugere maximum malum iram, et cum illa rabiem, severitatem, crudelitatem, furorem, et alios comites ejus affectus? Non est, quod patrocinium nobis queramus et exornatum fidentiam, dicentes: aut utile id esse, aut inevitabile; cui enim tandem vitio advocatus defuit? non est quod dicas excidi non posse: sanabilibus agrotamus malis, ipsaque non la rectam gentis natura, si emendari velimus, juvat. Nec, ut quibusdam visum est, arduum in virtutis et asperum iter est: plano adestur. Non vane vobis auctor rei venio: facilis est ad beatam vitam via: in ille modo bona auspiciis, ipsaque dita bene juvenibus,

avec l'assistance favorable des dieux. Il est beaucoup plus difficile de faire ce que vous faites. Quoi, en effet, de plus doux que le repos de l'âme? quoi de plus fatigant que la colère? quoi de plus calme que la clémence? quoi de plus affairé que la cruauté? La chasteté est toujours en repos, la débauche est toujours occupée. Enfin, toutes les vertus sont d'une conservation facile; les vices s'entretiennent à grands frais.

Doit-on écarter la colère? c'est même ce qu'avouent en partie ceux qui disent qu'il faut la modérer. Proscrivons-la tout-à-fait : elle ne peut servir à rien. Sans elle, il sera plus facile et plus expédient de triompher du crime, de punir les méchants et de les ramener au bien.

XIV. Tout ce que le sage doit faire, il l'accomplira sans le secours d'aucune chose mauvaise; il n'emploiera pas le mélange d'un principe dont il aurait à surveiller avec inquiétude les écarts. Jamais donc la colère ne doit être admise; quelquefois on peut la simuler quand il s'agit de réveiller l'attention d'esprits paresseux, comme on excite avec le fouet ou la torche les chevaux lents à prendre leur course. Il faut quelquefois faire agir la crainte sur ceux auprès desquels la raison ne peut rien. Mais se mettre en colère n'est pas plus utile que de s'affliger ou de s'effrayer. « Eh quoi! ne survient-il pas des occasions qui provoquent la colère? » Mais c'est alors surtout qu'il faut lutter contre elle. Il n'est pas difficile de maîtriser son âme, lorsqu'on voit l'athlète, qui s'occupe de la plus grossière partie de lui-même, supporter cependant les coups et la douleur pour éprouver les forces de son adversaire; et quand il frappe ce

n'est pas la colère, c'est l'occasion qui l'y invite. On assure que Pyrrhus, ce grand maître d'exercices gymniques, avait coutume de recommander à ses élèves de ne pas se mettre en colère. Car la colère nuit à l'art, et voit où elle doit frapper, non où elle doit parer. Ainsi, souvent la raison conseille la patience; la colère, la vengeance; et d'un mal que nous pouvions d'abord éviter, nous retombons dans un plus grand. Il y a des gens qui, pour n'avoir pas su endurer tranquillement une parole outragante, ont souffert l'exil; il y en a qui, ne voulant pas supporter en silence une légère injure, ont été accablés des maux les plus cruels, et qui, en s'indignant de ce qu'on était quelque chose à la plénitude de leur liberté, ont attiré sur eux le joug de la servitude.

XV. « Pour preuve, dit-on, que la colère a en elle quelque chose de généreux, vous verrez libres les peuples les plus irascibles, comme les Germains et les Scythes. » Cela s'explique, parce que des âmes fortes et naturellement solides, avant d'être disciplinées par la civilisation, sont promptes à la colère. Certains sentiments ne prennent naissance que dans les meilleurs esprits, comme des arbres vigoureux s'élèvent sur un sol heureux quoique négligé. mais les productions de la terre cultivée sont bien autres. Ainsi, ces âmes naturellement puissantes produisent la colère; pleines de sève et de feu, elles ne renferment rien de mesquin, rien de chétif; mais cette énergie est imparfaite, comme tout ce qui croît sans art, par la seule vertu de la nature; et si on ne les dompte aussitôt, ces germes du vrai courage dégénèrent en audace et en témérité. Mais

Multo difficilior est, facere ista quæ scilicet; quid enim quiete otiosius animi? quid ira laboriosius? quid clementia remissius? quid crudelitate negotiosius? Vacat pudicitia, libidinis occupatissima est; omnium denique virtutum tutela facilior est: vitia magno cotuntur. Debet ira removeri? hoc ex parte faleretur etiam, qui dicunt esse minuendum. Tota dimittatur: nihil profutura est; sine illa facilius rectiusque acceperat tolleretur, nulli puniretur, et traduceretur in melius.

XIV. Omnia, quæ debet sapiens, sine ullius male rei ministerio afficiet: nihilque admittet, ejus modum sollicitus observet. Namque istaque iracundia admittenda est; aliquando simulanda, si serges audientium animi concitandi sunt, sicut tarde consurgentes ad cursum equos stimula, facibusque subditis, excitamus. Aliquando inextinguenda est his metus, spem quæ ratio non proficit. Irasci quidem non magis utile est, quam morere. « Quid ergo? non incidant causæ, quæ iram læssant? » Sed tunc maxime illi opponenda manus sunt: nec est difficile, vincere animum: quam athlete quoque in vilissima sui parte occupati, tamen letus dolorumque patientur, ut vires cedentis exhoriantur; nec quom

ira suadet, ferunt, sed quom occasio. Pyrrhon maximus præceptorum certaminis gymnici, solibus aliis his, quos exercebat, præcipere, ne irascerentur. Ira enim perturbat artem: et quæ nocet tantum, non quæ cavet, aspicit. Sæpe itaque ratio patientiam suadet, ira vindictam: et qui primis defungi malis potuimus, in majora devolvimur. Quodam minus verbi contumelia, non æquo animo lata, in exitium proiecit: et qui levem injuriam silentio ferre volebant, gravissimis malis obruti sunt, indignique aliquid ex plebsima libertate domus, servile in sese attraxerant jugum.

XV. « Ut scias, inquit, iram habere in se generosi aliquid, liberos videbis gentes quæ iracundissime sunt, ut Germanos et Scythas. » Quod evenit, quia fortiora solidaeque naturæ ingenia, utque disciplina moliantur, prorsus in iram sunt. Quædam enim non nisi melioribus innotescunt ingenia, sicut valida arbusta et iræ quamvis neglecta tellus creât: alia secundi soli sitiva est. Itaque et ingenia naturæ fortia iracundiam ferunt, nihilque tenue et esum capiunt, ignea et fervida: sed imperfectus ille vigor est, ut omnibus quæ sine arte, ipsius tantum naturæ bono, exsurgunt; sed nisi cito domiti sunt, quæ

quoi ! ne voit-on pas à la douceur de caractère s'allier des faiblesses analogues, comme la pitié, l'amour, la pudeur ? Aussi, je te signalerai un bon caractère par ses imperfections mêmes ; mais ce n'en sont pas moins des défauts, quoiqu'ils soient les indices d'un bon naturel. D'ailleurs, tous ces peuples, dans leur liberté sauvage, ressemblent aux lions et aux loups, qui ne peuvent ni obéir, ni commander. Il n'y a pas chez eux la force de caractère de l'homme, mais l'humeur intraitable des animaux féroces : or, nul ne peut gouverner, s'il ne sait être gouverné.

XVI. Aussi, presque toujours l'empire a appartenu aux peuples des régions tempérées : chez ceux qui habitent les glaces du nord, le caractère est sauvage, comme dit le poète, *semblable en tout à leur climat*.

« On regarde, dit-on, comme les plus généreux des animaux ceux qui ont le plus de colère. » C'est une erreur d'offrir les animaux en exemple à l'homme ; au lieu de raison, ils n'ont que la fougue ; chez l'homme, au lieu de la fougue, il y a la raison. Et encore ce n'est pas le même mobile qui leur sert à tous. Le lion a pour auxiliaire la colère ; le cerf, la crainte ; le vautour, l'impétuosité ; la colombe, la fuite. D'ailleurs, cela même n'est pas vrai, que les animaux les plus irascibles valent le mieux. J'avouerai que les bêtes féroces, qui vivent de leur proie, sont d'autant plus puissantes qu'elles sont plus furieuses ; mais je louerai dans le bœuf sa patience ; dans le cheval, sa docilité sous le frein. Mais pourquoi rabaisser l'homme à de si malheu-

reuses comparaisons, lorsque tu es devant toi l'univers et Dieu, que seul, de tous les animaux, il comprend, parce que seul il peut l'imiter ?

« Les hommes emportés, dit-on, passent pour les hommes les plus francs. » C'est qu'on les compare aux hommes fourbes et adroits, et ils paraissent francs parce qu'ils se mettent à découvert. Quant à moi, je ne les appellerai pas francs, mais inconsidérés ; et c'est le nom que nous donnons aux sots, aux débauchés, aux prodiges et à tous les vices peu éclairés.

XVII. « Quelquefois, dit-on, l'orateur s'emporte en est plus éloquent. » Dis plutôt, qui feint l'emportement, car les histrions, par leur débit, remuent le peuple non parce qu'ils sont en colère, mais parce qu'ils jouent bien la colère. Ainsi, devant les juges, devant l'assemblée du peuple, et partout où il s'agit d'entraîner les esprits à notre impulsion, nous foudroyons tantôt la colère, tantôt la crainte, tantôt la pitié, pour l'inspirer aux autres ; et souvent ce qu'une émotion réelle n'eût pas obtenu, une émotion simulée l'obtiendra. « L'âme est faible, dit-on, si elle reste sans colère. » C'est vrai, s'il n'y a en elle rien de plus puissant que la colère. Il ne faut être ni fripon ni dupe, ni compatissant ni cruel ; l'un serait mollesse, l'autre dureté de cœur. Que le sage tienne le milieu ; et, s'il faut agir avec vigueur, qu'il fasse preuve d'énergie et non pas de colère.

XVIII. Puisque nous avons traité la question de la colère, passons maintenant aux remèdes. Ils sont à mon avis de deux espèces : ceux qui nous préservent de la colère, et ceux qui nous garan-

fortitudini apta erant, audacia temeritatem conuersant. Quid ? non mitioribus animis vitia leniora conjuncta sunt nil misericordia, amor, et verecundia ? Itaque tibi saepe bonam indolem a malis quoque suis ostendam, sed non ideo vitia non sunt, si naturae melioris indicia sunt. Deinde omnes istae feriat libere gentes, leonum luporumque ritu, ut servire non possunt, ita nec imperare. Non enim humani vim ingenii, sed feri et intracabiles habent : nemo autem regere potest, nisi qui et regi.

XVI. Fere itaque imperia ponas esse feroes populos, qui meliore cuncto nituntur : in frigora septentrionemque vergentes immanissima ingenia sunt, ut ait poeta,

..... Saepae similima cunctis.

« Animalia, inquit, generosissima habentur, quibus multum inest ira. » Errat, qui ea in exemplum hominis adducit, quibus pro ratione est impetus : homini pro impetu ratio est. Sed nec illis quidem omnibus idem prodest. Iracundia leones adjuvat, pavor cervos, accipitrem impetu, columbam fuga. Quid quod ne illud quidem verum est, optima animalia esse iracundissima ? Feras putem, quibus ex rapto alimenta sunt, meliores, quo iratores : potentiam laudaverim bonam, et equorum frenos sequentiam. Quid autem est, cur hominum ad tam infeli-

cio exempla recedas, cum haberes mandum, Deumque, quem ex omnibus animalibus, ut solus imitetur, solas intelligit ? « Simplicissimi, inquit, omnium habentur iracundi. » Fraudulentis enim et venosis comparantur : et simplices videntur, quia expositi sunt : quos quidem non simplices dixerim, sed incantatos. Stultis, luxuriosis, nepotibusque hoc nomen imponimus, et omnibus vitiosorum collidis.

XVII. « Orator, inquit, iratus aliquando melior est. » Immo inulatus iratum ; nam et histriones in pronuntiando non irati populum movent, sed iratum bene agentes. Et apud iudices itaque, et in concione, et ubicumque alieni animi ad nostrum arbitrium agendi sunt, modo iram, modo metum, modo misericordiam, et aliis laetantibus, ipsi simulabimus : et saepe id quod veri affectus non efficiunt, effecti imitatio affectuum. « Languidus, inquit, animus est, qui ira caret. » Verum est, si nihil habet ira valentia. Nec latrocinem oportet esse, nec praedari, nec misericordem, nec crudellem : illius nimis mollis animus, huius nimis durus est. Temperatus sit sapiens : et ad res fortiter agendas non iram, sed vim adhibeat.

XVIII. Quoniam quae de ira quaruntur, tractavimus, accedamus ad remedia ejus. Duo autem, ut opinor, sunt : ne incidamus in iram, et ne in ira peccemus. Ut in cor-

tissent des fantes dans la colère. Comme dans la médecine du corps, il y a des prescriptions pour le maintien de la santé, d'autres pour son rétablissement; ainsi, pour repousser la colère, les moyens ne sont pas les mêmes que pour la calmer et en triompher. Certains préceptes embrasseront la vie entière, ils se diviseront entre l'éducation, et les âges suivants. L'éducation exige une attention particulière, dont les fruits sont surtout dans l'avenir; car il est aisé de façonner les esprits encore tendres; il est difficile de déraciner des vices qui ont grandi avec nous. La nature des âmes ardentes est d'être plus accessibles à la colère. Car, comme il y a quatre éléments: le feu, l'eau, l'air et la terre, il y a quatre puissances correspondantes, la chaleur, l'humidité, la sécheresse et le froid. C'est donc le mélange des éléments qui forme les variétés de lieux, de races, de tempéraments, de mœurs; et les esprits sont entraînés par chaque penchant, selon que la puissance de chaque élément y domine. C'est pour cela que nous disons que chaque région est humide ou sèche, chaude ou froide. Les mêmes oppositions se rencontrent chez les animaux et chez les hommes.

XIX. Ce qui importe, c'est dans quelle mesure chacun renferme en soi le chaud et l'humide. La proportion dominante de chaque élément déterminera les penchants. L'élément chaud fera l'homme irascible; car le feu est actif et opiniâtre. L'élément froid fait l'homme timide; car le froid engourdit et resserre. Aussi, quelques-uns de nos philosophes veulent que la colère surgisse de la poitrine, lorsque le sang bouillonne autour du cœur. Il n'y a pas d'autre raison pour assigner de

préférence ce siège à la colère, que parce que la poitrine est la partie la plus chaude de tout le corps. Chez ceux où domine le principe humide, la colère croît par degrés, parce que la chaleur en eux n'est pas toute prête; elle ne s'acquiert que par le mouvement. Aussi, les colères des enfants et des femmes sont plutôt vives que profondes, et sont faibles à leur début. Dans les âges de sécheresse, la colère est violente et soutenue, mais sans accroissement, et faisant peu de progrès, parce que la chaleur, sur son déclin, est bientôt suivie du froid. Les vieillards sont difficiles et querelleurs, comme les malades et les convalescents, et ceux chez qui la fatigue ou les pertes de sang ont épuisé la chaleur. Les mêmes conditions se rencontrent chez ceux qui sont tourmentés par la faim ou la soif, ceux dont le sang est appauvri, dont le corps est affaibli par une mauvaise nourriture. Le vin enflamme la colère, parce que, suivant le tempérament de chacun, il augmente la chaleur.

XX. Certains hommes s'échauffent dans l'ivresse, d'autres... sont malades. Il n'y a pas d'autre raison pour laquelle les gens les plus irascibles ont les cheveux rouges et le teint animé, eux qui ont naturellement la couleur que la colère a coutume de donner aux autres; car leur sang a trop de mobilité, trop d'action. Mais, de même que la nature produit des tempéraments disposés à la colère, de même plusieurs causes accidentelles ont le même pouvoir que la nature. Chez les uns cet effet est produit par la maladie ou les souffrances du corps; chez d'autres, par le travail, les veilles continuelles, les nuits inquiètes, l'am-

Lucane.

porum cura, alia de incepta valeant, alia de restituenda, præcepta sunt: ita alter iram debemus repellere, aliter compescere, ut vineamus. Quedam ad universam vitam pertinet præcipitur: ea in educationem, et in sequentia tempora dividuntur. Educatio maximam diligentiam, plurimumque profuturam desiderat; facile est enim, teneros adhuc animos componere, difficile recidit vitia, quæ nobiscum creverunt. Opportunissima ad iracundiam ferendi salutis natura est; nam quæ elementa sint quatuor, ignis, aqua, aer, et terra: potestates porres his sunt, frigida, fervida, arida, atque humida. Et locorum itaque, et animalium, et corporum, et animorum varietates, mixtura elementorum facit, et prædeus aliquos ita incumbunt natura est; prout aliquos elementis major vis abundavit. Inde quosdam humidos vocamus, aridosque rigidos, et esidos, et frigidos. Eadem animalium et hominum discrimina sunt.

XIX. Refert quoniam quæque humidi in se estidique elementis: cuius in illo elementis portio prævaluit, inde mores erunt. Iracundus fervidi mixtura faciet: est enim ætiosus et pertiosus ignis. Frigidi mixtura timidos faciet: pigrum est enim contrariumque frigus. Volunt itaque quidam ea nostris iram in pectore moveri, effervescente

eius cor sanguine. Causa cur enim potissimum assignetur hic locus, nam alia est, quam quod in toto corpore calidissimum pectus est. Quibus humidus plus inest, eorum paulatim crescit ira, quia non est paratus illa calor, sed nec acquiritur. Itaque puerorum feminarumque iræ acres magis, quam graves sunt, levioresque dam incipiunt: sicis autem vellemus robustique ira est, sed sine incremento, non multum sibi adjuvitur, quia inclinationem calorem frigus insequitur. Senes difficiles et queruli sunt, ut ægri et convalescentes, et quorum aut lassitudine, aut detractione sanguinis exhaustus est calor. In eadem causa sunt illi famæ rabidi, et quibus sanguis corpus est, in lignique altius et deficit. Vinum iracundiam iram, quia calorem auget pro cuiusque natura.

XX. Quosdam ebrii effervescent, quidam... anxi sunt. Neque ulla alia causa est, cur iracundissimi sint flavi ruberique, quibus talis natura calor est, quibus fieri ceteris inter iam solet; mobilis enim illis agilitasque sanguis est. Sed quædamdam natura quosdam proclives in iram facit, illa natura incitatur causa, quæ idem possit quod natura. Alios morbus aut leturgia corpus in hoc perduxit, alios labor, et continuos pervigilia, noctesque sollicitudo, et desideria, amorque: et quicquid aliud

bition, l'amour; enfin, toute autre chose qui affecte la corps ou l'âme, dispose l'esprit malade à devenir querelleur. Mais il n'y a là que des commencement et des causes; tout est dans l'habitude qui, si elle est profonde, alimente le vice. Il est sans doute difficile de changer le naturel, et il n'est pas permis de transformer les éléments une fois combinés à la naissance : mais il est bon de savoir qu'aux esprits ardents il faut interdire le vin. Platon pense qu'il faut le refuser aux enfants, et défend d'animer le feu par le feu. Il ne faut pas non plus les surcharger d'aliments, qui distendent le corps; car l'esprit se gonfle avec le corps. Que le travail les exerce sans les fatiguer, de manière à ce que leur chaleur diminue sans s'éteindre, et que leur trop grande ardeur jette sans écume. Les jeux ont aussi leur utilité; car des plaisirs modérés délassent et adoucissent l'esprit. Les tempéraments humides, secs et froids, ne sont pas exposés à la colère; mais ils ont à craindre des défauts plus grands, la poltronnerie, l'hésitation, le découragement et la méfiance.

XXI. A de tels caractères il faut donc de la douceur, des caresses qui les amènent à la gaieté. Et comme on doit employer contre la colère des remèdes tout autres que contre la tristesse, et que ces défauts exigent des traitements non seulement dissimilaires, mais contraires, nous irons toujours au-devant du défaut le plus saillant. Il est très-important, je le répète, que les enfants aient de bonne heure des principes salutaires. Or, c'est une tâche difficile; car il faut nous attacher et à ne pas entretenir chez eux la colère, et à

ne pas émousser leur esprit. La chose demande une observation attentive. En effet les dispositions qu'il faut cultiver, et celles qu'il faut étouffer se nourrissent d'aliments semblables; or les semblables trompent aisément même l'attention. L'esprit abuse de la licence; il s'affaïsse dans la servitude : les éloges l'exaltent et lui inspirent une noble confiance en lui-même, mais ils engendrent aussi l'insolence et l'irascibilité. Il faut donc maintenir l'enfant également éloigné des deux excès, de manière à employer tantôt le frein, tantôt l'aiguillon : qu'on ne lui impose rien d'humiliant, rien de servile. Qu'il n'ait jamais besoin de demander en suppliant, et qu'il n'y trouve aucun profit. Qu'on ne lui donne rien qu'en considération de lui-même, de sa conduite passée, de ses bonnes promesses pour l'avenir. Dans ses luites avec ses camarades, ne souffrez pas qu'il se laisse vaincre ou qu'il se mette en colère; attachons-nous à le rendre ami de ceux avec qui il a coutume de rivaliser, afin que dans ses combats il s'habitue non pas à blesser mais à vaincre. Toutes les fois qu'il l'aura emporté, qu'il aura fait quelque chose de louable, laissons-le s'applaudir, mais non se vanter avec transport; car la joie même à l'enivrement, l'enivrement à l'orgueil et à une trop haute idée de soi. Nous lui donnerons quelque relâche; mais nous ne le laisserons pas amollir dans le désœuvrement et la paresse, et nous le tiendrons loin du contact des voluptés. Car rien ne rend irritable comme une éducation molle et complaisante; voilà pourquoi plus ou a d'indulgence pour un enfant unique, plus on accorde à

aut corpori nocuit aut animo, agram mentem in querelas parat. Sed ista omnia initia causeque sunt, plurimumque potest consuetudo, quæ, si gravis est, alit vitium. Naturam quidem mutare, difficile est, nec licet semel mixta nascentium elementa convertere. Sed in hoc omne profuit, ut clementibus ingentibus subribus vinum, quod pueris Plato negandum putat, et ignem vetat igne laetari. Nec sibi quidem implendi sunt; distendunt enim corpora, et animi cum corpore tumescunt. Labor illos circa lasitudinem exerceat, ut minimar, non ut consumatur calor, nimis que ille fervor desipiat. Lusus quoque producat; modica enim voluptas laetæ solutus, et temperat. Humidioribus, siccioribus et frigidiis non est ab ira periculum: sed majora vicia melianda sunt, pavor, difficultas, et desperatio, et suspiciones.

XXI. Mollienda itaque, fovendaque talia ingenia, et in laetitiam evocanda sunt. Et quis alia contra iram, abis contra tristitiam remediis intendum est, nec dissimilibus tantum ista, sed contrariis curanda sunt, semper ei occurrere, quod increverit. Plurimum. Inquam, prodere pueris statim moribiter institui. Difficile autem regimen est, qui dare debemus operam, ne aut iram in illis noverimus, aut indolem retusendam. Diligentem observatione res indiget. Utrumque enim et quod extolendum,

et quod deprimendum est, similibus alitur: facile autem etiam attendentem similia deipiunt. Crescit licentia spiritus, servitute committitur: assurgit, si laudatur, et in spem aut bonum adducitur; sed eadem ista lassentiam et iracundiam generant. Sic itaque inter utrumque regendus est, ut modo frenis manum, modo stimulis: nihil humile, nihil servile paliatur. Nunquam illi necesse sit rogare suppliciter, nec prosiit rogasse: potius causæ suæ, et prioribus fidei, et huius in futurum promissis donec. In certaminibus æquilibrium nec vinci sibi potellamur, nec irasci; deinde operam, ut familiaris sit his, cum quibus contendere solet, ut in certamine amicus non nocere veile, sed vincere. Quoties superaverit, et dignum aliquid inde legerit, atollit, non gaudere potellamur; gaudium enim exultatio, exultationem tumor, et nimia exultatio aut æquilibrium. Debemus aliquid laetamentum; in desidant vero etiamque non resoluemus, et prociat a contacta deficiamus retinendum. Nihil enim magis facit iracundus, quam edocatio mollis et blanda; ideo omnes, quo plus indulgetur, pupillique, quo plus licet, corruptior animus est. Non resistit offensis, aut nihil unquam negatum est, cui iterum a sollicita semper mater abstersit, cui de pedagogo satisfactum est. Non vides, ut majorem quamque fortunam major ira comitetur? In divitiis nobili-

un pupille, plus on leur gâte le cœur. Il ne résistera pas à une offense, celui auquel jamais rien n'a été refusé, celui dont une tendre mère a toujours essuyé les larmes, qui a toujours eu raison contre son pédagogue. Ne vois-tu pas que les plus grandes fortunes sont toujours accompagnées des plus grandes colères? La colère se montre surtout chez les riches, chez les nobles, chez les magistrats, lorsque tout ce qu'il y a de vain et de frivole au cœur se gonfle au souffle de la fortune. La prospérité envenime la colère, lorsque la foule des adulateurs assiége les oreilles du superbe, et lui crie : « Tu ne te mesures pas à ta hauteur, tu te rabaissez toi-même, » et d'autres flatteries auxquelles résisterait à peine un esprit sain et affermi depuis longtemps dans les bons principes.

Il faut donc placer l'enfance loin de toute flatterie; qu'elle entende la vérité; qu'elle connaisse quelquefois la crainte, toujours le respect; qu'elle rende hommage à la vieillesse; qu'elle n'obtienne rien par la colère. Ce qu'on lui a refusé quand elle pleurait, qu'on le lui offre quand elle sera calme; qu'elle ait les richesses paternelles en perspective, non en usage; qu'on lui reproche toute mauvaise action.

XXI. Une chose importante sera de choisir des précepteurs et des pédagogues d'un caractère doux. La tige encore tendre s'attache aux branches voisines et grandit en se modelant sur elles. L'adolescent reproduit bientôt les mœurs des nourrices et des pédagogues. Un enfant élevé chez Platon et ramené chez ses parents, voyait son père s'emporter en criant : — « Jamais, dit-il, je n'ai vu cela chez Platon. » Je ne doute pas qu'il

ne fut plus prompt à imiter son père que Platon.

Qu'avant tout la nourriture de l'enfant soit frugale, ses vêtements sans luxe, et sa mise semblable à celle de ses compagnons. Il ne s'irritera pas de se voir comparer à d'autres, si dans le principe tu le fais l'égal du grand nombre. Mais tout cela ne regarde que nos enfants. Pour nous, si le hasard de la naissance et l'éducation ne laissent plus de place ni aux vices, ni aux préceptes, nous devons régler les jours qui nous restent. Il nous faut donc combattre les causes premières. La cause de la colère, c'est l'idée qu'on a reçu un affront : il ne faut pas y croire facilement, ni se laisser aller aux choses mêmes qui nous paraissent les plus évidentes. Car souvent le faux a les dehors du vrai. Il faut donc toujours s'accorder un délai; le temps dévoile la vérité. N'ouvrons point aux incriminations une oreille complaisante : connaissons bien, ayons en défiance ce travers de l'humaine nature, qui est de croire volontiers ce qu'il nous fâche d'apprendre, et de nous emporter avant de juger.

XXIII. Que sera-ce si nous nous laissons entraîner non pas seulement par de faux rapports, mais par le soupçon; si, interprétant en mal un air de visage, un sourire, nous nous irritons contre l'innocence? Il faut donc plaider contre nous-mêmes la cause de l'absent, et tenir notre colère en suspens. Car un châtiement différé peut s'accomplir; accompli, il ne peut se rappeler. On connaît ce tyranicide qui, surpris avant d'avoir consommé son acte, et torturé par Hippias, pour qu'il déclarât ses complices, indiqua les amis du tyran qui se trouvaient autour de lui, et qu'il savait mettre le plus grand prix à sa vie. Hippias

busque et magistratibus præcipue apparet, quum quidquid leve et inane in animo erat, secunda se aura sustulit. Felicitas iracundiam nutrit, ubi aures superbas assentatorum turba circumstetit. Tibi enim respondet : non pro fastidio te tuo metiris : ipse te proleis, et alia, quibus vis sane et ab initio bene fundata mentes restiterint. Longe itaque ab assentatione paucitia removenda est : sudiast verum, et timeat interiri, veretur semper ; majoribus assurgat, nihil per iracundiam evoret. Quod flebili negatum fuerat, quieto offeratur : et divitiis parentum in conspectu habent, non in usu. Exprobrantur illi perperam facta.

XXII. Pertinebit ad rem, præceptores pedagogosque pueris placidos dari. Proximi applicatur omne quod tenerum est, et in eorum similitudinem erescit : utricumque et pedagogorum retulere mox in adolescentia mores. Apud Platonem educatus puer, quum ad parentes relatus, vociferantem videret patrem, nunquam, inquit, hoc apud Platonem vidi. Non dubito, quin citius patrem imitatus sit, quam Platonem. Tennis ante omnia vietus, et non pretiosa vestis, et similis cultus cum æquilibus. Non irascitur aliquem sibi comparari, quem ab initio multis parem feceris. Sed hæc ad liberos nostros pertinent. In nobis siquid-

dem sors uscendi et educatio nec vitii locum, nec jam præcepti habet, sequentia ordinanda sunt. Contra prius itaque causas pugnare debemus. Causa iracundie, opinio injuriæ est, cui non facile credendum est, nec aperitis quidem manifestisque statim accedendum. Quædam enim falsi veri speciem ferunt. Dandum semper est tempus : veritatem diu aperit. Ne sint aures criminantibus faciles; hoc humane nature vitium suspectum notumque nobis sit, quod, quæ inviti audimus, libenter credimus, et antequam judicemus, irascimur.

XXIII. Quid, quod non criminatibus tantum : sed auspicibus impellimur, et ex vultu risuque alieno peiora interpretati, sequentibus irascimur? Itaque agenda est contra se causa absentis, et in suspensio ira retinenda. Potest enim prius dilata exigi, non potest exacta revocari. Notus est ille tyranicida, qui, imperfecto opere comprehensus, et ab Hippiâ tortus, ut conficiat indicaret, circumstantes amicos tyranni nominavit, quibus quam maxime carnæ salutem ejus sequebatur, et quum ille singulos, ut nominati erant, occidisset, interrogavit, quis superasset? Tu, inquit, solus : neminem enim alium, cui curus es, reliquit. Effecit ira, ut tyrannum tyranni-



les ayant fait mourir l'un après l'autre à mesure qu'ils étaient nommés, demanda s'il en restait encore. « Toi seul, répondit-il, car je ne t'ai laissé personne d'autre à qui tu fusses cher. » La colère fit que le tyran prêta son bras au tyrannicide, et frappa ses défenseurs de son propre glaive. Qu'Alexandre fut plus magnanime ! Ayant reçu une lettre de sa mère qui l'avertissait de prendre garde au poison du médecin Philippe, il but sans crainte la potion qu'il lui offrait, se fiant plutôt à soi-même qu'à sa mère sur un ami, il était digne de le trouver, digne de le rendre innocent. L'admire d'autant plus cela dans Alexandre, que personne ne fut plus prompt à la colère ; et plus la modération est rare chez les rois, plus elle doit être applaudie. César en fit autant, lui qui usa avec tant de clémence de la victoire civile. Ayant surpris les portefeuilles contenant les lettres écrites à Pompée par ceux qui paraissaient avoir suivi le parti contraire, ou être restés neutres, il les brûla ; quoiqu'd'habitude il fût très-moderé dans sa colère, il aimait mieux n'en pas avoir l'occasion, et jugea que la plus noble manière de pardonner est d'ignorer les torts de chacun. La crédulité fait beaucoup de mal : souvent on ne doit pas même écouter ; car, dans certaines choses, il vaut mieux être trompé qu'être en défiance.

XXIV. Il faut bannir de l'âme tout soupçon, toute conjecture, sources d'injustes colères. Un tel m'a salué peu poliment, tel autre m'a embrassé avec froideur ; celui-ci a interrompu brusquement une phrase commencée ; celui-là ne m'a pas invité à son repas ; le visage de cet autre m'a semblé peu gracieux. Jamais les prétextes ne manqueront

aux soupçons : voyons plus simplement les choses, et jugeons-les avec bienveillance. Ne croyons que ce qui nous frappe les yeux, ce qui sera évident ; et toutes les fois que nous reconnaitrons nos soupçons mal fondés, gourmandons notre crédulité. Cette sévérité nous donnera l'habitude de ne pas croire facilement.

XXV. Et puis une règle à suivre, c'est de ne pas nous mettre en fureur pour des sujets frivoles et misérables. Mon esclave est peu alerte, mon bain n'est pas assez fraîche, mon lit est mal arrangé, ma table négligemment dressée. S'emporter là-dessus est folie. Il faut être malade ou d'une pauvre santé pour frissonner au vent le plus léger ; avoir la vue bien affectée, pour être ébloui par la blancheur d'une étoffe ; être énervé de mollesse, pour que le travail d'autrui donne un point de côté. On raconte que Mithridate, de la ville des Sybarites, voyant un homme qui creusait la terre et levait sa pioche un peu haut, se plaignit que cela le fatiguait et lui défendit de continuer son ouvrage en sa présence. Le même homme se plaignit souvent d'avoir une meurtrissure, pour s'être couché sur des feuilles de roses plées. Une fois que les voluptés ont corrompu en même temps le corps et l'âme, toutes choses semblent insupportables, non par leur dureté, mais par notre mollesse. D'où viennent en effet ces accès de rage pour entendre tonner ou éternuer quelqu'un, pour une mouche qu'on n'a pas chassée assez vite, pour un chien qui se trouve dans notre chemin, pour une clef tombée par mégarde de la main d'un esclave ? Supportera-t-il avec calme les clameurs populaires, les

Il y avait des esclaves chargés de cet emploi.

cide manus commodaret, et præsidia sua gladio suo cederet. Quanto animosius Alexander? qui quum legisset epistolam matris, qua admoneretur, ut a veneno Philippi medici caveret, acceptam potionem non deterritus bibit. Plus sibi de amico suo credidit: dignus fuit qui innocentem haberet, dignus qui faceret. Hoc eo magis in Alexandro laudo, quia nemo tam uberosus ira fuit: quo rariore autem moderatio in regibus, hoc laudanda magis est. Fecit hoc et C. Cæsar, ille qui victoria civili clementissimus usus est. Quum scriba deprehendisset epistolarum ad Pompeium missarum ab illis, qui videbantur aut in diversis, aut in neutris fuisse partibus, combussit: quamvis moderate solet irasci, maluit tamen non posse. Gracissimum putavit genus venie, nescire quid quisque peccasset. Plurimum molli credulitas facit: sepe ne audientium quidem est, quoniam in quibusdam rebus satis est decipi, quam diffidere.

XXIV. Tollenda ex animo suspicio et conjectura, fallacissimas irrlamenta. Ille me parum humane salutavit, ille osculo meo non adhesit, ille inchoatum sermonem cito abrupt, ille ad eorum non vocavit, illius vultus aversior visus est. Non deerit suspitioni argumentatio:

simplicitate opus est, et benigna rerum æstimatione. Nihil nisi quod in oculis incurrit, manifestumque erit, credamus: et quoties suspicio nostra vana apparuerit, obargemus credulitatem. Hæc enim castigatio consuetudinem efficit non facile credendi.

XXV. Inde et illud sequitur, ut minimis sordisque rebus non exacerbemur. Parum agilis est puer, aut tepidior aqua potui, aut turbatus loros, aut mensa negligenter posita: ad ista coniectari, insanie est; ager et infelicia valetudinis est, quem levis aura contrahit: affecti oculi, quos candida vestis obturbat: dissolutis deliciis, cuius latus alieno labore condoleat. Mithridatem alim fuisse ex Sybaritarum civitate: qui quum vidisset fodientem, et altius rastrum allevantem, lassum se fieri questus, vertit illum opus in conspectu suo facere. Idem vibicem habere sapius questus est, quod fulvis rose duplicatis incubuisset. Ubi animam simul et corpus voluptatibus corrumpere, nihil tolerabile videtur: non quia dura, sed quia molles palmarum. Quid enim est earum assiduum altitudo, aut sternamentum, aut musca parum curiose fugata, nos in rabiem agat, aut obversatus canis, aut clavis negligeris servi manibus elapsa? Feret iste æquo animo ei.

sarcasmes du forum et de la curie, celui dont les oreilles sont blessées par le bruit d'un siège que l'on traîne? Endurera-t-il la faim et la soif pendant une guerre d'été, celui qui s'irrite contre un esclave qui a mal délayé la neige dans le vin?

XXVI. Aussi, rien n'alimente plus la colère que les intempérances et les impatiences de la mollesse. Il faut traiter notre âme durement, pour qu'elle ne sente du moins que les coups qui sont pesants. On se met en colère, ou contre des objets dont on n'a pu recevoir une injure, ou contre ceux dont on a pu en recevoir. Parmi les premiers, il y en a qui sont inanimés, comme un livre, que souvent nous jetons parce qu'il est écrit en caractères trop lins, que nous déchirons parce que nous y trouvons des fautes; comme des vêtements, que nous mettons en pièces parce qu'ils nous déplaisent : n'est-ce pas folie de s'irriter contre des choses qui ne peuvent ni mériter ni sentir notre colère? Mais, si je me fâche, c'est contre ceux qui les ont faites. D'abord, souvent nous nous emportons avant d'avoir fait cette distinction; ensuite, peut-être les ouvriers auraient-ils aussi de bonnes excuses à alléguer. L'un n'a pu mieux faire qu'il n'a fait; et ce n'est pas pour toi une injure, s'il t'en sait pas davantage; l'autre n'a pas fait cela pour l'offenser. Après tout, qui de plus déraisonnable, que de verser sur des choses la bile soulevée par des hommes? Mais, s'il est insensé de s'irriter contre des objets privés de sentiment, il ne l'est pas moins de s'irriter contre des animaux muets, qui ne peuvent nous faire injure, parce qu'ils ne peuvent le vouloir; car il n'y a d'injure que celle qui part de l'intention. Ils peuvent

donc nous nuire, ainsi qu'une arme, une pierre; mais ils ne peuvent nous faire injure. Pourtant, il y a des gens qui se croient outragés, si on cheval, docile sous un autre cavalier, est rétif sous eux : comme si c'était la réflexion et non l'habitude et les exercices de l'art qui rendent certaines choses plus maniables à certains hommes.

XXVII. Or, si la colère, dans ce cas, est ridicule, elle l'est aussi vis-à-vis des enfants et de ceux qui ne vont pas beaucoup plus loin que la sagesse des enfants. Car, pour toutes les fautes, auprès d'un juge équitable, l'imprévoyance tient lieu d'innocence.

Il est aussi des êtres qui ne peuvent nuire, qu'à l'instar qu'une propriété bienfaisante et salutaire, comme les dieux immortels qui n'ont ni la volonté ni le pouvoir du mal. Car leur nature est la douceur et la paix, aussi éloignée de nuire aux autres qu'à elle-même. Il n'y a donc que les insensés, et ceux qui ignorent la vérité, qui leur imputent les fureurs de la mer, la surabondance des pluies, les rigueurs de l'hiver; tandis qu'aucun de ces phénomènes, qui nous nuisent ou nous servent, ne s'adresse directement à nous. Nous ne sommes pas aux yeux de la nature la cause des retours périodiques de l'hiver et de l'été; ils ont leurs lois qui gouvernent toutes les choses divines. Nous avons une trop haute opinion de nous, en nous croyant dignes d'être le principe de si merveilleux monuments. Rien de tout cela n'a été fait à notre préjudice; loin de là. au contraire, il n'est rien qui n'ait été fait à notre avantage.

Nous avons dit qu'il y a des êtres qui ne peuvent nuire; il y en a d'autres qui ne le veulent

ville convicium, et iugesta in concione curiave imaledicta, ejus aures tracti sub illi stridor offendit? Perpetitur hic famem, et æstivæ expeditionis sitim, qui puero male diluenti nivem, irascitur.

XXVI. Nulla itaque res magis iracundiam alii, quam luxuria intemperis, et impatiens. Dure tractandus animus est, ut sciam non sentiat, nisi gravem, irascitur aut his, a quibus nec accipere injuriam possumus, aut his a quibus accipere possumus. Ex prioribus quædam sine sensu sunt : ut, liberum, quem minoribus litteris scriptum sæpe projecimus et mendamus, laceravimus : ut, vestimenta, que quia displicebant, scidimus. His irasci quædam stultum est, que iram nostram nec meruerunt, nec sentiunt? Sed nos offendunt videbret, qui illa fecerunt? Primum, sæpe antequam hoc apud nos distinguamus, irascimur : deinde fortasse ipsi quoque artifices excusationes justas afferunt. Alius non potuit melius facere, quam fecit, nec ad usum costumeliam parum didicit : alius non in hoc, ut te offenderet, fecit. Ad ultimum, quid est dementi? Atqui ut his irasci dementis est, que anima caret, sic mutis animalibus, que nullum injuriam no-

bis faciunt, quia velle non possunt : non est enim injuria, nisi a consilio profecta. Nocere itaque nobis possunt, ut ferrum, aut lapis; injuriam quidem nocere non possunt. Atqui contemni se quidam putant, ubi equi idem obsequentes alteri equiti, alteri contumaces sunt : tanquam judicio, non consuetudine, et arte tractandi, quædam quibusdam subjectiora sint.

XXVII. Atqui ut his irasci stultum est, ita pueris, et non multum a puerorum prudentia distantibus. Omnia enim ista peccata, apud æquum judicem, pro innocentia habent impudentiam. Quædam sunt, que nocere non possunt, nullamque vim tibi beneficium et salutarem habent : ut dii immortales, qui nec volunt obesse, nec possunt. Natura enim illis mitis et placida est, tam longe remota ab aliena injuria, quam a sua. Dementes itaque et ignari veritatis illis imputant scelus in mari, immodicos imbres, perniciem hiemis : quam interim nihil horum, que tuis nocent presumunt, ad nos proprie dirigitur. Non enim nos causa mundo tantum, hiemem a statenque refruendi : sua ista leges habent, quibus divina exercetur. Nimis nos suspicimus, si digne nobis videmur, propter quos tanta moremur. Nihil ergo horum in nostram

pas. Parmi ceux-ci seront les bons magistrats, les parents, les précepteurs et les juges : il faut considérer leurs châtimens, comme le scalpel, la diète et les autres choses qui nous font du mal pour notre bien. Subissons-nous quelque punition ; rappelons-nous, non ce que nous souffrons, mais ce que nous avons fait : ouvrons un interrogatoire sur notre conduite. Si nous voulons convenir avec nous-mêmes de la vérité, nous jugerons que notre délit méritait davantage. Si nous voulons apprécier justement toutes choses, nous nous convaincrions d'abord qu'aucun de nous n'est exempt de fautes. Car c'est de là que vient notre plus grande indignation : je n'ai rien à me reprocher ; je n'ai rien fait : c'est-à-dire que tu n'as rien. Nous nous révoltons de nous voir soumis à quelque réprimande, à quelque punition ; tandis que, dans ce moment même, nous péchons en ajoutant à nos fautes l'arrogance et la rébellion. Quel est celui qui peut se dire innocent aux yeux de toutes les lois ? Et si cela était, quelle pauvre innocence de n'être bon que selon la loi ! La règle de nos devoirs est bien plus étendue que celle du droit. Que de choses nous commandent la pitié, l'humanité, la bienfaisance, la justice et la bonne foi, qui ne sont pas inscrites sur les tables d'airain !

XXVIII. Cependant, même cette formule si étroite de l'innocence, nous ne pouvons la suivre. Il y a des choses que nous avons faites, d'autres que nous avons méditées, d'autres que nous avons souhaitées, d'autres auxquelles nous avons aidé ; dans quelques-unes nous sommes innocents, parce qu'elles n'ont pas réussi. Cette pensée nous ren-

dra plus indulgens pour les fautes, plus dociles aux réprimandes. Surtout ne nous emportons pas contre nous-mêmes (car, qui épargnerons-nous, si nous ne nous épargnons pas ?) et moins encore contre les dieux. Car ce n'est pas leur loi, mais celle de l'humanité qui nous fait subir les déplaisirs qui nous surviennent. Mais les maux, les douleurs nous assiégent. Ne faut-il donc pas dépouiller de quelque manière cette enveloppe de fange que nous donne le sort ?

Où te dira que quelqu'un a mal parlé de toi ; cherche si tu n'as pas commencé le premier, cherche sur combien de gens tu as parlé. Songe, en un mot, que les uns ne font pas une injure, mais la rendent ; que les autres la font par entraînement, d'autres par contrainte, d'autres par ignorance : même celui qui la commet volontairement et sciemment, tout en nous offensant, ne cherche pas à offenser. Ou il a cédé à l'attrait d'un bon mot, ou il a fait quelque chose non pour nous faire mal, mais parce qu'il ne pouvait parvenir, s'il ne nous eût poussé à l'écart. Souvent la flatterie blesse en caressant. Quiconque se rappellera combien de fois il a été exposé à de faux soupçons, combien de services la fortune lui a rendus sous les apparences du mal, combien de gens il a aimés après les avoir haïs, pourra être moins prompt à s'irriter, surtout si à chaque chose qui le blesse, il se dit dans le secret de son cœur : « J'ai fait la même chose. » Mais nù trouver un juge aussi équitable ? Sera-ce celui qui jamais ne voit la femme d'un autre sans la convoiter, à qui il suffit, pour légitimer son amour, qu'elle soit à

injuriarum sit ; immo contra, nihil non ad salutem. Quendam esse diximus, quæ nocere non possunt : quædam, quæ nolunt. In his erunt boni magistratus, parentes, præceptores, et judices : quorum castigatio alio accipienda est, quomodo scalpellum, et abstinentia, et alia quæ profutura torquent. Affecti sumus præmi ? succurrat, non tantum quid patiamur, sed quid fecerimus : in consilium de vita nostra militamus. Si verum tui dicere nobis volumus, pluria item nostram æstimabimus. Si volumus æqui omnium rerum iudices esse, hoc primum nobis su denamus, neminem nostrum esse sine culpa. Hinc enim maxima indignatio oritur : Nihil peccavi, nihil feci ; immo nihil fateris. Indignamur aliquam admonitionem aut coercionem nos castigatos : quam illo ipso tempore peccemus, quo adjuvamus malefactis arrogantiam et contumaciam. Quis est iste, qui se proflitetur omnibus legibus innocentem ? Ut hoc ita sit, quam angustus innocentem est, ad legem bonum esse ? quanto letius officiorum potest quam juris regula ? quam multa pietas, humanitas, liberalitas, justitia, fides exigunt : quæ omnia extra publicas tabulas sunt ?

XXVIII. Sed ne ad illam quidem æretilissimam innocentie formulam prestare non possumus. Alia fecimus, alia cogitavimus, alia optavimus, alia fecimus : in qui-

busdam innocentes sumus, quia non successit. Hoc cogitantes, æquiores sumus delinquentibus, cedamus oburgentibus : utique nobis ne triscamur (cul anim non, si nobis quoque ?) minime diis. Non enim florant, sed lege mortaliis patimur, quiddam incommodi accidit. At mortali doloresque incurram. Utique aliquid fugiendum est domesticum potius acrius. Dicunt aliquis male de te locutus : cogita an prius feceris, cogita de quoniam multis loquaris. Cogitamus, loquamur, alios non facere injurias, sed reponere : alios promissos facere, alios exactos facere, alios ignorantes : etiam nos qui voleamus scientes facere, ex injuria nostra non ipsam injuriam petere. Aut dulcedine urbanitatis prolepsus est, aut fecit aliquid, non ut nobis obesset, sed quia consequi ipse non poterat nisi nos repulset. Serpe adalato, dum hispidit, offendit. Quisquis ad se reluterit, quatenus ipse in suspitionem falsam incidit, quam multis officiis suis fortuna speciem injuriæ inducit, quam multis post odium amaro expertis, poterit non statim irasci : atque si sibi tactus ad singula quibus offenditur, dixerit : hæc et ipse commisit. Sed ubi tam æquum judicem invenies ? Is qui nullus non uxorem concepit, et alius justum censum putat amandi, quod aliena est, idem uxorem suam aspicit non vult : et fidei scerrius exactor, est perfidus : et men-

autrui, tandis qu'il ne veut pas qu'on regarde la sienne? Sera-ce cet homme sans foi, qui exige impitoyablement l'accomplissement d'une parole donnée, ce parjure qui poursuit le mensonge, ce délateur qui souffre impatiemment qu'on l'appelle en justice? Cet homme ne veut pas qu'on attente à la pudeur de ses jeunes esclaves, et il livre la sienne. Les vices d'autrui sont devant nos yeux; les nôtres sont derrière nous. C'est ainsi qu'un père gourmande les longs festins d'un fils moins déréglé que lui. Celui qui ne refuse rien à ses passions n'accorde rien à celles des autres: le tyran s'empare contre l'homicide, et le sacrilège punit le vol. La majorité des hommes s'irrite non contre le délit, mais contre le délinquant. Tu retour sur nous-mêmes nous rendra plus indulgents, si nous nous interrogeons. N'avons-nous pas nous-mêmes fait quelque chose de pareil? Ne sommes-nous pas tombés dans les mêmes égarements? Gagnons-nous quelque chose à une condamnation?

Le meilleur remède à la colère, c'est le temps. Et ne lui demande pas, dès l'abord, qu'elle pardonne; mais qu'elle juge: si elle attend, elle se dissipe. N'essaie pas de la comprimer d'un seul coup; sa première fougue est trop puissante; pour la dompter tout entière, il faut des attaques partielles.

XXIX. Des choses qui nous offensent, il y en a qu'on nous rapporte, il y en a que nous entendons, que nous voyons nous-mêmes. Pour celles qui nous sont racontées, il ne faut pas nous presser d'y croire. Beaucoup d'hommes mentent pour tromper, beaucoup d'autres parce qu'ils sont trompés. L'un accuse pour faire sa cour, et sup-

pose l'injure pour avoir l'air de vous plaindre; l'autre, par méfiance, cherche à désuoir d'étroites amitiés; celui-ci, par malice, se fait un jeu de regarder de loin et sans risque ceux qu'il a mis aux prises.

Si tu avais à juger une contestation sur les plus modiques sommes, sans témoin, rien ne te serait prouvé; sans serment, le témoin ne ferait pas foi; aux deux partis tu accorderais une remise, tu accorderais du temps; tu les entendrais plus d'une fois; car la vérité brille d'autant plus qu'elle nous a plus souvent passé dans les mains. Tu ami, tu le condamnes sur-le-champ, sans l'entendre, sans l'interroger. Avant qu'il puisse connaître son accusateur ou son crime, tu l'empportes contre lui. Connais-tu sitôt la vérité? as-tu entendu le pour et le contre? Mais celui même qui t'a fait le rapport abandonnera son dire, s'il lui faut le prouver. « Ne va pas, dit-il, me nommer; si tu me mets en avant, je nie tout: assurément je ne te dirai jamais plus rien. » En même temps qu'il t'exalte, il se dérobe à la lutte et au combat. Quand on ne veut parler qu'en secret, c'est comme si l'on ne parlait pas. Quoi de plus injuste que de croire tout bas, et de se chercher tout haut?

XXX. Il y a de certaines choses dont nous sommes nous-mêmes témoins. Dans ce cas, examinons le caractère et l'intention de ceux qui les font. C'est un enfant? ou pardonne à son âge; il ne sait s'il fait mal. C'est un père? ou il nous a fait assez de bien pour avoir acquis le droit d'une offense, ou c'est peut-être encore un service de plus que nous prouvons pour une injure. C'est une femme? elle se trompe. C'est par ordre? qui pourrait, sans

dacia persequitur, ipse perjurus: et lium sibi inferri ægerime calumniator patitur. Podicitiæ ætiorum suorum attentari non vult, qui non pepercit suis. Aliena vitia in oculis habemus: a tergo nostra sunt. Inde est, quod tempestiva filii convivii pater deterior filio castigat. Nihil aliene luxurie ignoscit, qui nihil suæ negavit: et homicidæ tyrannos irascitur: et punit fortia sacrilegus. Magna pars hominum est, quæ non peccatis irascitur, sed peccantibus. Faciet nos moderatiores respectus nostri, si consulerimus nos: numquid et ipsi aliquid tale commisimus? Numquid sic erravimus? Expediit nobis ista demerari? Maximum remedium est ira, mora. Nec ab illa peile initio, ut ignoret, sed ut iudicet: desinet, si exspectat; nec universam illam tentaveris tollere: graves habet impetus primos; tota vincetur, dum partibus capitur.

XXIX. Ex his qui nos offendunt, alia remanentior nobis, alia ipsi audimus aut videmus. His quæ narrata sunt, non debemus cito credere. Multi emenduntur, ut decipiant: multi, qui decipiunt sunt. Aliis criminatio gratiam capit, et fingit injuriam, ut videatur doluisse factum. Est aliquis malignus, et qui amicitias cohercet,

diducere velit, est suspicax: et qui spectare ludos cupiat, ut ex longinquo totoque spectetur, quos collisit. De parvulis summa judicatur, tibi res sine teste non probatur, testis, sine iurjurando non valetur: utrique partem advoctationem, daret tempus, nec semel audires: magis cultu veritas elucet, quo sapientia ad manum venit. Amicum condemnans de personis, antequam audias, antequam interroges? Illi, antequam aut excusationem suam nosse liceat, aut crimine, irascitur? Jam verum, jam utrumque quid dicatur, audis? Ille ipse qui ad te detulit, desinet dicere, si probare debuerit. Non est, inquit, quod me pro istis: ego productus negabo. Alioqui nihil unquam tibi dicam. Eodem tempore et instigat, et ipse se certamine et pugna subtrahit. Qui dicere tibi nisi etiam non vult, pœne non dicit. Quid est iniquius, quam secreto credere, palam irasci?

XXX. Quorundam ipsi testes sumus. In his naturam excusamus voluntatemque facientem. Pœr est? ætati docetur: necit aut peccet: Pater est? aut tantum profuit, ut illi etiam injuria jas sit: aut fortassis ipsam hoc meritum ejus est, quo offenditur. Mulier est? errat. Juvens est? necessitati quæ, nisi iniquus, succedet? Læsus

injustice, s'irriter contre la nécessité. C'est par représailles? Ce n'est pas être offensé, que de souffrir ce que tu as fait souffrir le premier. C'est un juge? Respecte plus sa décision que la tienne. C'est un roi? S'il te frappe coupable, cède à la justice; si innocent, cède à la fortune. C'est un animal sans raison, ou un être semblable? Tu t'assimiles à lui en l'irritant. C'est une maladie, une calamité? Elle passera plus vite si tu la supportes. C'est un dieu? Tu perds la peine à l'irriter contre lui, autant qu'à invoquer sa colère contre un autre. C'est un homme de bien qui t'a fait injure? N'en crois rien. C'est un méchant? N'en sois pas étonné: un autre le pourra pour ce qu'il t'a fait; et déjà il s'est puni lui-même par la faute qu'il a faite.

Deux circonstances, ai-je dit, excitent la colère. d'abord, lorsqu'il nous semble avoir été outragés: sur ce point, nous en avons dit assez; ensuite, lorsqu'il nous semble l'avoir été injustement; c'est de quoi nous allons nous occuper. Les hommes considèrent comme injustes certaines choses qu'ils ne méritaient pas de souffrir, ou d'autres auxquelles ils ne s'attendaient pas. Nous jugeons inique ce qui est imprévu; aussi, ce qui révolte le plus, c'est ce qui arrive contre l'attente et l'espérance. Ce n'est pas une autre raison qui fait que les moindres choses nous offensent dans notre intérieur; et que, chez un ami, nous appelons la négligence une injure.

XXXI. « Pourquoi donc, dit-on, sommes-nous si sensibles aux outrages d'un ennemi? » C'est qu'ils viennent contre notre attente, ou qu'ils la dépassent. C'est l'effet d'un trop grand amour-propre; nous nous persuadons que, même pour

uns ennemis, nous devons être inviolables. Chacun a dans son cœur des prétentions de roi, et veut se donner tout pouvoir sur les autres, sans en accorder aucun sur soi. C'est donc on l'ignorance des choses, ou la présomption qui nous rend irritables. L'ignorance; car c'est l'étonnant que les méchants fassent le mal? Qu'y a-t-il d'étrange qu'un ennemi nuise, qu'un ami offense, qu'un fils s'oublie, qu'un esclave se néglige? Fabius trouvait que c'était la plus pitoyable excuse pour un général, que de dire: « Je n'y ai pas pensé. » Moi, je trouve qu'elle est aussi pitoyable pour tout homme. Pense à tout, prévois tout: même dans les meilleurs caractères il existe des aspérités. La nature humaine produit des amis insidieux, elle en produit d'ingrats, elle en produit de cupides, elle en produit d'impies. Dans tes jugements sur les mœurs d'un seul, pense aux mœurs publiques: quand tu te félicites le plus, tu dois le plus craindre: quand tout te semble calme, les orages ne manquent point, mais ils sommeillent. Songe qu'il y a toujours quelque chose en réserve pour te nuire. Le pilote ne déploie jamais toutes ses voiles avec une sécurité si entière, que ses cordages ne soient disposés pour les replier au besoin.

Rappelle-toi surtout que la passion de nuire est infâme et odieuse, et tout-à-fait étrangère au cœur de l'homme, dont la bonté adoucit même les natures sauvages. Vois l'éléphant courber sa tête sous le joug, le taureau laisser impunément sur son dos des femmes et des enfants, des serpents ramper au milieu de nos coupes et envelopper nos seins de leurs replis innocents, et, dans nos maisons, des lions et des ours ouvrir à

est? non est injuria, pati quod prior feceris. Juxta est? plus illius credas sententiam, quam tuam. Ret est? si nocentem, punit, cede justitiae: si innocentem, cede fortune. Mutum animal est, aut simile muto? imitaris illud, si irasceris. Morbus est, aut calamitas? levius transiit sustinentem. Deus est? tam perdis operam quam illi irasceris, quam quam illum alteri precaris istam. Bonus vir est, qui injuriam fecit? non credere. Malus? non mirari; debet poenas alteri, quas debet tibi: et jam sibi dedit, qui peccavit. Duo sunt, ut dixi, quae irascendum coactant: primum, si injuriam viderem accepisse; de hoc astis dictum est. Deinde, si inique accepisse; de hoc dicendum est. Iniqua quaedam judicant homines, quia pati non debebant: quidem, quia non speraverint. Iniqua putamus, quae inopinata sunt. Ita quae maxime contemnerent, quae contra spem expectationemque evenerunt. Nec aliud est, quare in domesticis minima offendunt, in amicis, injuriam vocemus negligentiam.

XXXI. « Quomodo ergo, inquit, inimicorum vos injuriae movent? » Quia non expectavimus illas, aut certe non tantas. Hoc efficit amor nostri nimis: injurias nos etiam inimici judicamus esse debere. Regia quique intra se animum habet, ut licentiam sibi dari

velit, lu se velit. Aut ignorantia nos itaque rerum, aut insolentia iracundiae facit. Ignorantia: quid enim mirum est malos mala facinora edere? Quid uox est, si inimicus nocet, amicus offendit, filius tabitur, servus peccat? Turpissimum alicui Fabius imperatori excusationem esse: Non pulavi; ego turpissimum hominem puto. Omnia puta, expecta: etiam in bonis moribus aliquid existit asperum. Fert humani naturae insidiosos amicos, fert ingratos, fert cupidos, fert impios. Quam de moribus unius judicabis, de publicis cogita: ubi maxime gaudetis, maxime metes: ubi tranquilla tibi omnia videntur, ibi nocitura non desunt, sed quiescent; semper futurum aliquid, quod te offendat, existima. Gubernator nunquam ita totos sinus explicuit securus, ut non expedire ad contrahendum armamenta dispoheret. Illud autem omnia cogita, fœdum esse et execrabilem vim nocendi, et alienissimum homini, cujus beneficio etiam serva mansuescunt. Aspicie elephantum iugo colla submissa, taurorum pueris prae se feminis perculantibus terga impune calcata, et repentes inter poena suisque innoxio lapsum drosos, et intra domum aruorum locumque ora placida trahantibus, adulescentes domium fer-

nos mains leurs gneules pacifiques, et poursuivre un maître de leurs caresses : tu rougiras d'avoir changé de nature avec les animaux.

C'est un crime de nuire à la patrie ; par conséquent à un citoyen, car il fait partie de la patrie. Quand le tout est sacré, la partie a droit au respect ; par conséquent l'homme est sacré, car il est ton concitoyen dans la grande cité. Qu'arriverait-il, si les mains voulaient nuire aux pieds, les yeux aux mains ? De même que tous les membres doivent s'accorder entre eux, parce que tous sont intéressés à la conservation de chacun, ainsi les hommes doivent s'épargner l'un l'autre, parce qu'ils sont nés pour vivre en commun. Or, il n'y a de salut pour la société, que dans l'amour et l'appui mutuel de chacune de ses parties. Même les vipères et les serpents d'eau, funestes par leurs coups et leurs morsures, nous ne les écraserions pas, si, comme les autres animaux, nous pouvions les apprivoiser, et les empêcher d'être malfaisants pour nous et les autres. Ainsi, nous ne punirons pas même l'homme parcequ'il a péché, mais pour qu'il ne pèche plus ; et la loi, dans ses peines, n'envisage pas le passé, mais l'avenir ; car elle n'a pas de colère, mais de la prvoyance. S'il faut punir tout naturel dépravé et disposé au mal, la peine n'exceptera personne.

XXXII. « Mais la colère renferme un certain plaisir, et il est doux de rendre le mal. » Nullement. Car, s'il est beau, dans les bienfaits, de compenser un service par un service, il ne l'est pas de compenser l'injure par l'injure. Là il est honteux d'être vaincu, ici, de vaincre. La vengeance est un mot qui n'a rien d'humain (et pour-

tant on la confond avec la justice) ; le talion n'en diffère que parce que c'est une vengeance régulière. Celui qui renvoie l'offense, ne pèche qu'avec un peu plus d'excuse.

Un homme avait, aux bains publics, frappé, par mégarde, M. Caton, qu'il ne connaissait pas (car qui lui aurait sciemment fait injure). Comme ensuite il s'excusait, « je ne me souviens pas », dit Caton, « d'avoir été frappé. » Il pensa qu'il valait mieux ne pas apercevoir l'injure que la venger. « N'est il donc, dis-tu, résulté aucun mal de cet excès d'insolence ? » Au contraire, beaucoup de bien ; cet homme apprit à connaître Caton. Il est d'une grande âme de mépriser l'injure. La vengeance la plus accablante pour l'agresseur, est de ne pas paraître digne de provoquer la vengeance. Beaucoup, en demandant satisfaction d'une légère blessure, n'ont fait que l'approfondir. L'homme grand et généreux imite le lion magnanime, qui entend sans s'émouvoir les aboiements des chiens impuissants. « Nous serons plus respectés, dis-tu, si nous nous vengeons. » Si nous en faisons un remède, que ce soit sans colère, et non parce que la vengeance est douce, mais parce qu'elle est utile. Mais souvent il vaut mieux dissimuler, que se venger.

XXXIII. Les injures des hommes puissants doivent être accueillies non seulement avec patience, mais même d'un air riant ; car ils humilièrent de nouveau, s'ils se persuadaient avoir humilié. Ce qu'il y a de plus odieux dans l'insolence d'une haute fortune, c'est de haïr ceux qu'on a blessés. On connaît partout le mot de cet homme qui avait vieilli au service des rois : comme on lui

ras : pudebit cum animalibus permiscuisse mores. Nefas est nocere patriæ; ergo civi quoque; nam hic pars patriæ est. Sanctæ portæ sunt, si universum venerabile est; ergo et homini; nam hic in majore tibi urbe civis est. Quid si nocere velint manibus pedibus, manibus oculis? Ut omnia iocet se membra consutiant; quæ singula servari totius interest; ita homines singulis parent, quia ad eorum genus sumus; salva autem esse societas nisi amore et custodia partium non potest. Ne viperas quidem et atrices, et si quas morsu sui ictu nocent, effugeremus, si ut reliqua manifestare possemus, aut effugere, ne nobis aliunde periculo essent. Ergo ne homini quidem nocibimus, quia peccavit, sed ne peccet: nec unquam ad præteritum, sed ad futurum poena referretur, non enim irascitur, sed cavet. Nam si puniendus est; cuicumque prævum maleficumque ingenium est, poena neminem excipiet.

XXXII. « At enim ira habet aliquam voluptatem, et dulcor est dolorem reddere. Minime; non enim ut in beneficis honestum est meritis repensare, ita injuriis injuriis; illis, vici turpe est; hic, vincere. Inhumanum verbum est (ut quidem pro justo re-

ceptum) ultio; et talio non multum differt nisi ordine. Qui dolorem regerit, tantum excusatus peccat. M. Catonem in holero ignorans quidam percussit imprudens; quis enim illi sciens faceret injuriam? postea satisfecit Cato. Non memini, inquit, percussus me. Melius putavit, non agnosce, quam vindicare. Nihil, inquit, post tantam potentiam mali factum est? Immo multum boni; cepit Catonem nosse. Magni animi est injurias despiciere; ultionis contumeliosissimum genus est, non esse vnum dignum, ex quo peteretur ultio. Multi leves injurias alius sibi dimiserunt, dum vindicant: ille magnus et nobilis est, qui, more magnæ feræ, intratus minorum caupum securus exaudit. « Minus, inquit, contemnemur, si vindicaverimus injuriam. » Si tanquam ad remedium venimus, sine ira venimus: non quasi dulce sit vindicari, sed quasi utile. Sæpe autem ultio fuit dissimulare, quam ultio.

XXXIII. Potentiorum injuriæ biliter vultu, non patienter tacitam ferende sunt; facient iterum, si se fecisse crediderint. Hoc habet pessimum animi magnus fortis insolens: quos læserunt, et oderunt. Notissimus vox est ejus, qui in cultu regum consueverat. Quam

demandait comment il était parvenu à une chose si rare à la cour, la vieillesse : « En recevant, dit-il, des affronts, et en remerciait. »

Souvent, loin qu'il soit avantageux de venger l'injure, il est, au contraire, avantageux de ne pas la reconnaître. Caius César, échoqué de la recherche qu'affectait, dans sa mise et sa coiffure, le fils de Pastor, illustre chevalier romain, l'avait fait mettre en prison. Le père le suppliait de lui accorder la grâce de son fils, César, comme si cette prière était un avertissement pour le supplée, ordonna aussitôt sa mort. Cependant, pour que tout ne fût pas inhumain dans ses rapports avec le père, il l'invita à souper le jour même. Pastor s'y rendit, sans que son visage trahît aucun ressentiment. Après avoir chargé quelqu'un de le surveiller, César lui porte une santé dans une vaste coupe; l'infortuné la vida entièrement, quoique ce fût comme s'il buvait le sang de son fils. Il lui fait passer des parfums et des couronnes, avec ordre d'examiner s'il les accepte; il les accepta. Le jour même qu'il avait enterré son fils, ou plutôt qu'il n'avait pu l'enterrer, il était couché, lui centième, au banquet de César; et le vieillard podagre faisait des libations qu'on se permettrait à peine au jour de naissance d'un enfant. Pendant tout ce temps il ne versa pas une larme, il ne permit à aucun signe de trahir sa douleur. Il soupa comme s'il avait obtenu la grâce de son fils. Tu me demandes pourquoi? Il en avait un autre. Que fit Priam? ne dissimula-t-il pas sa douleur? n'embrassa-t-il pas les genoux du roi thessalien? Il porta à ses lèvres cette main funeste, teinte du sang de son fils, et prit place au banquet; mais sans par-

fums, sans couronnes : son farouche ennemi l'engageait, à force de consolations, à prendre quelque nourriture, et non à mettre à sec de larges coupes sous l'œil d'un surveillant aposté. Achille eût méprisé le père troyen, s'il eût craint pour lui-même; mais l'amour paternel triompha de la colère. Priam fut digne qu'on lui permit, au sortir du festin, de recueillir les restes de son fils. C'est ce que ne permit pas le jeune tyran, avec son air bienveillant et affable : provoquant le vieillard par de fréquentes santé, il l'invitait à bannir ses chagrins; et lui, en réponse, se montrait joyeux et indifférent à ce qui s'était passé ce jour-là. Le second fils périsait, si le bourreau n'eût été content du convive.

XXXIV. Il faut donc s'abstenir de la colère, soit contre un égal, soit contre un supérieur, soit contre un inférieur. Lutter avec l'égal, c'est chancieux; avec le supérieur, c'est insensé; avec l'inférieur, c'est vil. C'est un lâche, un pauvre homme, celui qui mord lorsqu'il est mordu : la souris et la fourmi menacent la main qui les approche; les êtres faibles se croient blessés aussitôt qu'on les touche. Ce qui doit calmer, c'est de songer aux services rendus antrefois par l'homme contre qui l'on s'emporte, et le bienfait rachètera l'offense. Rappelons-nous aussi quel crédit nous assurera notre réputation de clémence, et combien d'amis utiles l'indulgence procure. N'ayons pas de colère contre les enfants de nos ennemis privés et publics. Un des grands exemples de la cruauté de Sylla, c'est d'avoir écarté des charges civiles les fils des proscrits. Rien n'est plus injuste que de faire peser sur un fils un héritage de haines.

*illum quidam interrogaret : Quomodo rarissimum rem in suis consecutus esset, senectutem ? « Injuriam, inquit, accipiendo, et gratias agendo. » Sæpe adeo injuriam vindicari non expedit, ut ne fateri quidem expediat. C. Caesar Pastoris splendidis equitis romani filium quum in custodia habuisset, mœditiis ejus et cultioribus capitulis offensum, rogante patre, et saltem sibi filii concederet, quasi de supplicio ejus admonitus, duci protinus jussit. Ne tamen omnino inhumane faceret adversum patrem, ad cenam illum invitavit eo die; venit Pastor, nihil vultu exprobrante. Propinavit illi Caesar heminum, et posuit illi cubedem; perduravit miser, non aliter quum si filii sanguinem biberet. Unguentum et coronas misit, et observare jussit an sumeret; sumit. Eo die, quo filium exstulerat, immo quo non exstulerat, jacebat conviva centesimus, et potiones vix honestas nastibus liberorum, podagrice senex hauserat; quum interius non lacrymas emisit, non dolorem aliquo signo erumpere passus est. Convivit, tanquam pro filio exorasset. Quævis, quare? habebat alterum. Quid ille Priamus? non dissimulavit iram, et regis genus complexus est? funestam perfusamque cruore filii manum ad os sumi retulit, et comavit; sed tacito sine unguento, sine coro-*

*nis : et illum hostis savissimus multis solatiis, ut cibum caperet, hortatus est, non ut pocula ingentia, super caput posito custode, siceret. Contemni-set trojanum patrem, si sibi timuisset : nunc iram compeccati pietas. Digressus fuit, ut permitteret a convivio ad osæ filii legenda discere. Ne hoc quidem permisit benignus inferior et comis adolescens : propinationibus senem trebis, ut cura leniretur, admotum lacebat : contra ille se letum et oblitum quid eo esset actum die, præstitit. Porriat alter filius, si carnifici conviva non placeisset.*

XXXIV. Ergo ira abstinentum est, sive par est qui læsæodius est, sive superior, sive inferior. Cum pare contendere, anceps est : cum superiore, furiosum : cum inferiore, sordidum. Puilli hominis et miseri est, repetere mordentem; muros et formicæ, qui manum admoveat, ora converiunt : imbecillæ se lœdi putant, si tanguntur. Faciet nos mitiores, si cogitaverimus, quid aliquando nobis profuerit ille, qui trucidatur, et meritis offensæ redimetur. Illud quoque occurat, quantum commensationis nobis silatura sit clementia famæ, et quam multos venia amicos utiles fecerit. Ne irascamur inimicorum et hostium liberis. Inter Syllanæ crudelitatis exempla est, quod a republica liberos proscriptorum sub-

Demandons-nous, quand nous aurons peine à pardonner, s'il nous conviendrait que chacun fût pour nous inexorable. Que de fois il implore sa grâce, celui qui l'a refusée. Que de fois il s'est roulé aux pieds de celui qu'il a repoussé loin de siens ? Quoi de plus noble que de transformer sa colère en amitié ! Quels alliés plus fidèles a le peuple romain, que ceux qui furent ses plus opiniâtres ennemis ? Que serait aujourd'hui l'empire, si une heureuse prévoyance n'avait confondu les vainqueurs et les vaincus. Cet homme s'emporte : toi, au contraire, provoque-le par des bienfaits. La lutte cesse aussitôt que l'un des deux quitte la place : pour combattre il faut être deux. Si le combat s'engage, la colère s'en mêle ; celui qui triomphe est celui qui recule le premier ; le vainqueur, c'est le vaincu. Il t'a frappé ; retire-toi. En lui rendant les coups, tu lui fourrais l'occasion de t'en donner de nouveaux et d'avoir une excuse. Tu ne pourras pas te débarrasser quand tu le voudras. Et qui voudrait frapper assez fort son ennemi pour laisser la main dans la plaie, sans pouvoir la dégager ? Or, la colère est une arme pareille ; on a peine à l'arracher.

XXXV. Nous choisissons des armes avantageuses, une épée commode et facile à manier : et nous n'éviterons pas les passions de l'âme, bien plus incommodes et qui portent des coups furieux et irrévocables ? La vélocité qui plait dans un coursier est celle qui s'arrête au commandement, qui ne s'élanche pas au-delà du but, qu'on peut diriger à volonté et ramener de la course au pas. Nous savons que les nerfs sont malades quand ils s'agi-

tent malgré nous. Il n'y a que le vieillard et l'infirme qui courent lorsqu'ils veulent marcher. Sache de même que les mouvements de l'âme les plus sains et les plus vigoureux, sont ceux qui suivent notre impulsion, non ceux qu'emporte leur élan.

Rieu, toutefois, ne sera plus utile que de considérer d'abord la difformité de la colère, ensuite ses dangers. Aucune passion n'a un extérieur plus désordonné : elle enlaidit les plus belles figures, et décompose les physiognomies les plus calmes. L'homme en colère perd toute dignité ; que sa toge soit drapée selon les règles, il la laissera traîner et négligera tout soin de sa personne ; que l'art et la nature disposent ses cheveux d'une manière décente, ils se soulèveront avec sa fureur ; ses veines se gonflent ; une respiration pressée agit sa poitrine ; les éclats furieux de sa voix dilatat son cou ; ses membres frissonnent ; ses mains tremblent ; tout son corps se démeure. Que penses-tu de l'état intérieur d'une âme dont la représentation extérieure est tellement hideuse ? Combien ses traits cachés doivent être plus terribles, sa fermentation plus vive, ses transports plus ardeurs ? c'est un feu qui se dévorait lui-même, s'il n'éclatait. Représentons-nous les Barbares, les animaux de proie courant au meurtre, ou tout dégoûtants du meurtre, les monstres infernaux qu'ont imaginés les poètes, avec leur ceinture de serpents et leur souffle de feu, les noires furies d'enfer s'élançant, pour exciter les combats, pour semer la discorde chez les peuples, et déchirer le pacte de la paix ; telle nous pouvons nous figurer la colère, l'œil

movit. Nihil est inquietius, quam aliquem haredem paterni odii fieri. Cogitemus, quoties ad ignoscendum difficile erimus, an expediat amicos nobis inexorabiles esse. Quam saepe veniam, qui negavit, petit ? quam saepe pedibus ejus advolutus est, quem a suis repulit ? Quid est gloriosius, quam iram amicitia mutare ? Quos populus romanus fideliores habet socios, quam quos habuit pertinacissimos hostes ? Quod hodie esset imperium, nisi salubris providentia victos permiscuisset victoribus ? Inscelera aliqua ? tu contra beneficia provocas. Cadit statim simulacra, ab altera parte deserta : utri pariter, non pugnant. Si utriusque certabitur, ira concurrat : ille est melior, qui prior pedem retrahit : victus est qui vici. Percussit te ? recede ; referendo enim, et occasionem accipias ferendi dabis, et excusationem : non poteris revelli, cum volas. Numquid velit quisquam tam graviter hostem ferire, ut relinquat manum in vulnere, et se ab ictu revocare non possit ? atqui tale ira telum est ; vix retrahitur.

XXXV. Arma nobis expedit prospicimus, gladium commodum et habilium : non vitabimus impetum animi, his graves magis, furiosos et irrevocabiles ? En demum velocitas placet, quæ ubi jussa est, vesigium statim, nec ultra destinata prorruit, et quæ fleci, et a cursu ad

gradum reduci potest. Egros scimus nervos esse, ubi invilis nobis moventur. Senes, aut infirmi corpora est, qui quom ambulare vult, currunt. Animi motus eos putamus sanissimos validissimosque, qui nostro arbitrio libant, non suo feruntur. Nihil tamen æque proficiunt, quam primum tuberi deformitatem rei, deinde periculum. Non est ullius affectus facies turbulior : pulcherrima ora fœdavit, torvos vultus ex tranquillissimis reddidit. Linquit decor omnis iratus : et sive amictus illis compositus est ad legem, trahent vestem, omnesque curam sui effundunt ; sive capillorum natura vel arte jaccantium non informis est habitus, cum animo inhorrescunt. tumescunt venæ, conestitur crebro spirita pectus, rabida vocis eruptio colla distendit ; tunc artus trepidi, inquietæ manus, totius corporis fluctuatio. Qualem intus palas esse animum, cujus extra imago tam fœda est ? quanto illi intra pectus terribilior vultus, acrior spiritus est, intensior impetus, rupturus se nisi eruperit ? Quales sunt hostium, vel ferarum cæde madentium, aut ad eandem euntium aspectus ; qualia poete inferna monstra fluxere, succincta serpentibus, et igneo flatu ; quales ad bella excitandæ, discordiamque in populos dividendam, poenemque incendant, teterissime inferum exiunt Furæ : talem nobis iram figuremus, flamma luminis ardentia,



étincelant de flammes, hurlant, sifflant, grinçant et rugissant, rassemblant dans les tempêtes de sa voix les sons les plus sinistres, brandissant des armes dans chaque main ; car elle n'a nul souei de se couvrir ; farouche, ensanguinée, labourée de cicatrices, et noire de ses propres coups ; la démarche égarée, la raison étouffée sous d'épais nuages elle court de côté et d'autre ; elle détruit, elle s'acharne sur sa victime ; ébargée de la haine de tons et, surtout de la sienne ; et si elle ne peut autrement nuire, appelant de ses vœux le bouleversement de la terre, des mers et des cieux, maudissant et maudite. Qu'on la voie, si l'on vent encore, telle que nos poètes nous la dépeignent :

« Bellone seconant dans sa main son fouet sanglant, ou la Discorde qui s'en va joyeuse avec sa robe en lambeaux. »

Qu'on imagine enfin, s'il se peut, des traits encore plus affreux pour cette affreuse passion.

XXXVI. Il y a des gens, dit Sextius, qui se sont bien trouvés d'avoir, dans la colère, regardé un miroir. Épouvantés d'une telle métamorphose, ils étoient qu'on les présente devant une réalité, et ne se reconnaissent pas eux-mêmes. Et combien cette image réfléchie par le miroir, et loin encore de leur vraie difformité ? Si l'âme pouvait se montrer aux yeux et se réfléchir sur quelque surface, nous serions confondus de la voir livide et sonillée, écumante, convulsivo, et gonflée. Encore maintenant nous voyons sa difformité percer à travers les os, les chairs et une foule d'obstacles, que serait-ce si elle apparaissait toute nue ? « Tu erois donc que personne n'a été dé-

tourné de la colère par un miroir. » Mais quoi ! courir au miroir pour se guérir, c'est être guéri déjà. La colère ne se voit jamais plus belle que dans sa plus affreuse laideur, et telle qu'elle est, telle elle veut paraître.

Mais il vaut mieux considérer combien de fois la colère a nui par elle-même. Les uns, dans un transport sans mesure, ont rompu leurs veines ; ils ont vomi le sang pour avoir forcé les éclats de leur voix, et l'humeur, se portant avec violence vers les yeux, en a terni les limpides élatés, et les malades ont senti redoubler leurs douleurs : rien ne conduit plus vite à la folie. Aussi, chez beaucoup la démence ne fut qu'une continuation de la colère, et la raison une fois bannie, ils ne l'ont plus retrouvée. La démence pousse Ajax à la mort, la colère l'a poussé à la démence. Ils appellent la mort sur leurs enfants, sur eux l'indigence, sur leur maison la ruine, et ces furieux nient leur colère comme ils nient leur folie. Ennemis de leurs meilleurs amis, dangereux pour ceux qu'ils chérissent le plus, ne connaissant de la loi que ses châtimens, tournant au moindre soufflé, ils sont inaccessibles aux paroles comme aux services. Ils n'ont pour guide que la violence, aussi prêts à vous frapper du glaive qu'à se jeter dessus. Car ils sont possédés du mal le plus terrible et qui surpasse tous les vices. Les autres pénètrent l'âme pen à pen ; celui-ci l'envahit dès l'abord et tout entière ; enfin il domine toutes les autres passions ; il triomphe de l'amour le plus ardent. Ainsi les amans percent le cœur qu'ils aiment, et se jettent éperdus dans les bras de

sibilo magnitque et gemitu et stridore, et si qua his invisior vox est, perstreperentem, tela manu utraque quantientem ; neque enim illi, tegere se, cura est : totam, cruentamque, et cicatricosam, et verberibus suis lividam, incensibus vesanis, offusam multa caligine, incursumque, vastantem, fugantemque ; et omnium odio laborantem, nil maxime : si ulter nocere non possit, terras, maria, cœlum ruere cupientem, infestum pariter, invisamque. Vel, si videatur, sit qualis apud vates nostros est,

Singulorum quatenus dextra Bellona flagellum,  
Aut scindit gaudens vadit Discordia palla ;

ant si qua magis dira facies excogitari dici affectus potest.

XXXVII. Quibusdam, ut ait Sextius, iratis profuit aspexisse speculum ; perturbavit illos tanta mutatio : ut velut in rem presentem adducti non agnoscerent se, et quantum ex vera difformitate imago illa speculo repercussa reddebat : animus si ostendi, et si in illa materia pericere posset, influentes nos confunderet, intermiscuereque, æstus, et distortus, et tumidus. Nunc quod tantum deformis ex ejus est per ossa carnesque, et tot impedimenta, effluens : quid si nudus ostendere-

lar ? « Speculo equidem arminem deterritum ab ira credis. » Quid ergo ? Qui ad speculum venerat, ut se mutaret, jam mutaverat. Iratis quidem nulla est formosior effigies, quam atros et horrida, qualesque esse, etiam videri volunt. Magis illud videndum est, quam multis ira per se nocuerit. Alii nimio fervere rupere venas, et sanguinem supra vires elatus clamor egegit, et luminum suffudit aciem in oculos vehementius humor egestas, et in morbos agri recidere ; nulla celerior ad insaniam via est. Multi itaque continuaverunt iræ furorem ; nec quam expulerant mentem, unquam receperunt. Ajacem la mortem egit furor, in furorcm ira. Mortem iuberis, egestatem sibi, ruinam domui imprecatur, et irasci se negant, non minus quam insanire, furiosi. Amiciissimis hostes, vitandique carissimis : legam, nisi qui nocent, immemores, ad minima mobiles ; non sermone, non officio, aditu faciles. Omnia per vim gerunt, gladiis et pugnare parati, et incumbere. Maximum enim malum illos cepit, et amnis exasperans vicia. Alia paubtim intrant : repentina et universa vis horis est ; omnes denique alios affectus sibi subijcit : amorem ardentissimum vincit. Transvolaverunt itaque amata corpora, et in eorum quos occiderant, jacere complexibus. Atarctium du-

leurs victimes. L'avarice, ce mal invétéré, ce mal si rebelle, la colère en vient à bout; elle l'entraîne à dissiper ses richesses, à livrer aux flammes sa demeure et tous ses trésors entassés. Eh quoi ! l'ambitieux n'a-t-il pas rejeté les insignes qu'il estimait si haut, et répudié les honneurs qu'on lui venait offrir ? Il n'est point de passion sur qui la colère ne règne en souveraine.

### LIVRE TROISIÈME.

I. Maintenant, Novatus, ce que tu désires surtout nous allons essayer de le faire, c'est-à-dire, d'extirper du cœur la colère; au moins de la dompter, et d'en réprimer les transports. Quelquefois il faut l'attaquer en face et à découvert, quand la faiblesse du mal le permet; d'autres fois, par des voies détournées, quand son ardeur trop vive s'exaspère et s'accroît devant tout obstacle. Il importe de savoir si elle a de grandes forces, et si elles sont dans leur plénitude, s'il faut sévir et la faire reculer, ou céder au premier déchaînement de la tempête, qui emporterait la digne avec elle. Il faut prendre conseil du tempérament de chacun. Quelques-uns se laissent vaincre par la prière, d'autres répondent à la soumission par l'insulte et la violence; d'autres s'apaisent devant la terreur : aux uns le reproche, aux autres un aveu, à ceux-ci la honte suffit pour les arrêter, à ceux-là le temps; remède bien lent pour un mal si actif, et auquel il ne faut se résigner qu'en dernier lieu. Car les autres affections admettent le délai, et leur trai-

tement peut se différer; celle-ci, violente, impétueuse et s'excitant elle-même, ne grandit pas insensiblement; elle naît avec toute sa force. Elle n'emploie pas comme les autres vices, la séduction; elle entraîne, elle chasse devant elle l'homme hors de lui, et passionné pour le mal alors même qu'il en souffre. Sa fureur ne tombe pas seulement sur ce qu'elle poursuit, mais sur tout ce qu'elle rencontre en passant. Les autres vices pèsent l'âme, la colère la précipite. Bien que les autres ne puissent résister à leurs passions, du moins les passions elles-mêmes peuvent s'arrêter : elle, semblable aux foudres, aux tempêtes, et aux autres fléaux qu'on ne peut reteuir, parce qu'ils s'avancent en tombant, ajoute incessamment à ses forces. Les autres vices altèrent la raison; elle, la santé : les autres ont une pente facile et nous déguisent leurs progrès; la colère est le précipice de l'âme. Rien ne nous persécute comme cette passion, qui s'étourdit dans l'entraînement de ses forces, arrogante après le succès, folle après les mécomptes : un échec même ne la décourage pas; si la fortune lui dérobe son adversaire, elle tourne contre elle-même sa dent furieuse. Que fait au reste l'importance de son origine; née de rien, elle se déploie dans un vaste essor.

II. Elle n'épargne aucun âge : elle n'excepte aucun homme. Il est des peuples qui, en vertu de leur pauvreté, ne connaissent pas le luxe; il en est qui, grâce à leur vie errante et active échappent à l'oisiveté; ceux qui ont des mœurs champêtres, une vie simple, ignorent le bornage des champs, la frande et tous les maux qu'enfante la

*visissimum matum, minimumque flexibile ira calcavit; adacta opes suas spargere, et domui, rebusque in unum collatis incingere ignem. Quid? non ambitiosus magnos arstimata projecti insignia, honoremque delatam repulit? nullus affectus est, in quem non ira dominetur.*

### LIBER TERTIUS.

I. Quod maxime desiderasti, Novate, nunc facere tentabimus, iram excidere nimis, aut certe refrœnare, et impetus ejus inhibere. Id aliquando palam aperteque faciendo est, ubi minor vis mali patitur : aliquando ex occulto, ubi animus ardet, omnique impedimento exasperatur et crescit. Refert, quantas vires, quasque integras habeat; utrumne verberanda et agenda retro sit, an cedere ei debeamus, dum tempestas prima deservit, ne remedia ipsa secum ferat. Consilium pro moribus ejusque capiendum erit. Quosdam enim preces vincunt : quidam insultant, instantque submissis. Quosdam terrendo placabimus : alios oburgatio, alios confessio, alios pudor cepto deiecit : alios mora, lentum præceptis molli remedium, ad quod novissime descendendum est. Ceteri enim affectus dilationem recipiunt, et curari tardius

*possunt : hujus incitata, et se ipsam rapiens violentia, non paulatim procedit, sed dum incipit, tota est. Nec aliorum more vitiorum sollicitat animos, sed abduci, et impotentes sui cupidisque vel communis mali exagitat; nec in eis tantum, in que destinavit, sed in occurrentia obiter furit. Ceteris etiam si resistere contra affectus suos non licet, at certe affectibus ipsis licet stare : hæc non accens quam fulmina procellaque, et si quis alia irreva abilita sunt, quia non eunt, sed cadunt, vim suam magis ac magis tendit. Alia vitia a ratione, hæc a sensu desciunt; alia accessus lenes habent, et incrementa fallentia; in iram dejectus animorum est. Nulla itaque res urget magis animos, et in vires suas prona, et, sive succedat, superbo, sive frustratur, insana : ne repulsa quidem in indium acta, ubi adversarius fortuna subditi, in se ipsam morsus suos vertit; nec refert, quantum sit ex quo surrexit; ex levissima enim in maxima evadit.*

II. Nullam transit ætatem : nullum hominum genus excipit. Quosdam gentes beneficio egestatis non novere luxuriam; quosdam, quo exerceat et vagi sunt, effugere pigritiam; quibus incultus mos, agrestis vita est, circumscriptio ignota est, et fraus, et quodcumque in

chicane. Mais il n'est pas de nation que ne tourmente la colère, aussi puissante chez le Grec que chez le Barbare, aussi funeste à ceux qui redoutent la loi, qu'à ceux qui mesurent le droit sur la force. D'ailleurs, les autres passions s'attaquent aux individus : celle-ci est la seule qui parfois s'empare de toute une nation. Jamais un peuple entier ne brûla d'amour pour une femme. Jamais toute une ville ne mit son espérance dans l'argent et le gain ; l'ambition domine dans des cœurs isolés ; l'orgueil n'est pas une maladie publique. Mais souvent la colère fait des levées en masse. Hommes, femmes, vieillards, enfants, chefs et peuple sont unanimes, et toute une multitude agitée par quelques paroles va plus loin que l'agitateur. On court inconscient au fer et à la flamme, on déclare la guerre aux peuples voisins, on la fait à ses concitoyens ; des maisons entières sont brûlées avec toute une famille ; et l'orateur chéri, comblé naguère d'honneurs, tombe sous la colère de l'émeute qu'il a faite : des légions tournent leurs javelots contre leur général : le peuple entier se sépare du sénat ; le sénat, cet oracle des nations, sans attendre les élections, sans nommer un général, improvise les ministres de sa colère, et, poursuivant dans les maisons de nobles citoyens, se fait lui-même exécuteur des supplices. On outrage des ambassadeurs, au mépris du droit des gens, et une rage criminelle transporte la cité ; on ne donne pas le temps au ressentiment public de s'apaiser ; mais sur-le-champ des flottes sont lancées à la mer, et chargées de soldats qu'on y entasse à la hâte. Plus de formalités, plus d'auspi-

ces : le peuple se précipite sans autre guide que sa colère, sans autres armes que ce que lui fournit le hasard et le pillage, pour expier ensuite par une sanglante déroute les excès de ses transports téméraires.

III. C'est ce qui arrive aux Barbares, qui s'élancent en aveugles aux combats. Lorsque l'ombre d'une injure a frappé ces esprits mobiles, ils s'emparent aussitôt : partout où le ressentiment les pousse, ils s'abattent sur les nations, comme un ouragan, sans ordre, sans crainte, sans prévoyance ; avides de périls, ils se glorifient d'être frappés, de se jeter sur les glaives, de se heurter contre les javelots, et de se faire jour à travers leurs propres blessures. « Je conviens, dis-tu, que la colère est un fléau puissant et destructeur ; montre-moi donc comment il faut la guérir. » Pourtant Aristote, comme je l'ai dit dans les premiers livres, se proclame le champion de la colère, et nous défend de l'extirper. Elle est, dit-il, l'aiguillon de la vertu ; l'arracher, c'est désarmer l'âme, l'engourdir et la rendre impuissante aux grandes choses. Il est donc nécessaire de la montrer dans toute sa laideur, dans toute sa féroce, et de faire voir aux yeux quelle espèce de monstre est l'homme en fureur contre l'homme, avec quel aveuglement il se déchaîne, faneste à lui-même comme aux autres, et livrant sans abîmes ce qui ne peut s'engloutir qu'en l'engloutissant. Eh quoi ! peut-on appeler sensé celui qui, comme enlevé par un tourbillon, est poussé plutôt qu'il ne marche, devient l'esclave d'un délire furieux, et craignant de confier à d'autres sa ven-

foro motum nascitur. Nulla gens est, quam non ira instiget, iam inter Graecos quam barbaros potens ; non minus perniciosas leges motu mentibus, quam quibus iura distinguit modus virorum. Denique cetera singulos corripiunt ; hic unus affectus est, qui interdum publice concipitur. Nunquam universus populus ferine amore flagravisset, nec in pecunia aut lucrum tota civitas sperem suam misit. Ambitio virum singulos occupat. Impotentia non est motum publicum : sarpe in iram uno agmine itum est ; viri, femine, aenes, pueri, principes, vulgusque consenserunt, et tota multitudo paucis verbis concitata, ipsos concitatores antecessit. Ad arma proinus ignesque discursum est, et iocunda solitum bella, aut gesta cum civibus. Tota cum stirpe omni eremate domus ; et modo eloquio favorabilis, habitus in multo honore, iram aut concilio excepit ; in imperatorem suum legiones pila torserunt. Dissedit plebs tota cum patribus ; publicum consilium, senatus, non exspectatis dilectibus, non nominato imperatore, subitis irae suae duces legit, ac per secta urbis nobiles consecutus viros supplicium muno summis. Violavit legationes rapto iure gentium, rabiesque infanda civitatem tulit ; nec datum tempus, quo resideret tumor publicus, sed deducta protinus classes, et operante tumultuario milite. Sine more,

sine auspiciis, populus ducta irae suae egressus, fortuito raptaque pro armis gessit ; deinde magna clade temeritatem audacis irae tulit.

III. Hic Barbaris forte roentibus in bella exiit. Quam mobiles animos speles injurie percussit, agantur statim ; et qua dolor traxit, ruine modo regionibus incidunt incompotit, interriti, incauti, periculis appetentes sua ; gaudent ferri, et insaturo ferro, et tela corpore negere, et per suum vulnus exire. « Non est, loquens, dubium, quin magna laetitia et pestifera sit via ; ideo quemadmodum sauci debet, monstra. » Atqui, ut in prioribus libris dixi, stat Aristoteles defensor irae, et velat illam nobis exsecrari. Caltar, ait, esse virtutis ; huc erepta, inertem animam et ad constans magnos periculum, inertemque fieri. Necessarium est itaque fuditatem ejus ac feritatem coarguere, et ante oculos ponere, quantum monstri sit homo in hominem furens, quantoque impetu rusti, non sine pernicie sua perniciosus, et ea deprimens, quae mergi nisi cum mergente non possunt. Quid ergo ? sanum hunc aliquis vocat, qui velint temperate correptus, non ita, sed agitur, et furenti malo servit ? nec mandat ultionem suam, sed ipse ejus exactor, animo simul ac manu servit, carissimorum, eorumque quae mox amissa fleturus est, caritatem ? Hunc aliquis af-

geance, la satisfait lui-même, écrit à la fois de la main et du cœur, bourreau de ce qu'il a de plus cher, de ceux dont il doit bientôt pleurer la perte? Quelqu'un voudrait-il donner pour aide et pour compagne à la vertu cette passion qui obscurcit toute réflexion, sans laquelle la vertu ne fait rien. Les forces que l'ardeur de la fièvre relève chez le malade, sont trompeuses et passagères, et n'ont de puissance que pour accréditer le mal. Il ne faut donc pas croire que je perde mon temps en discussions stériles. quand je flétris la colère comme si les opiutions étaient partagées sur elle; puisqu'il se trouve un philosophe, et même des plus illustres, qui lui assigne ses fonctions et l'appelle comme un utile auxiliaire du courage dans les combats, de l'activité dans les affaires, et de tout ce qui demande quelque chaleur d'exécution. Afin que personne ne s'y trompe, en s'imaginant qu'elle puisse servir en aucun temps, en aucun lieu, il faut démasquer sa rage folle et sans frein; il faut lui rendre tout son appareil, ses chevalets, ses cordes, ses cachots, ses croix, les feux qu'elle allume autour des corps enterrés vivants, les crocs à traîner les cadavres, les chaînes de toute forme, les supplices de toute espèce, fonets déchirants, brûlants stygmates, cages de bêtes féroces. Au milieu de ce tableau place la colère poussant de rauques et sinistres clameurs, et plus épouvantable encore que tous les instruments de ses tortures.

IV. Quand même on contesterait ses autres caractères, il est certain que nulle passion n'a un aspect plus horrible. Nous avons, dans le premier livre, dépeint ce visage menaçant et farouche,

fectum virtutis adiutorem comitemque dux, consilio, sine quibus virtus gerit nihil, obturbantem? Caduce sinistraque sunt vires, et tu malum suum valide, in quas ægrum morbus et accessio erexit. Non est ergo, quod me putes tempus in supervacuis consumere, quod iram, quasi dubie apud homines opinionis sit, infamem : quum aliquis sit, et quidem de illustribus philosophis, qui illi indicat operas, et tanquam utilem ac spiritus subministrantem in prælia, in actus rerum, ad omne quodcumque colore aliquo gerendum est, vocet. Ne quem filiat, tanquam aliquo tempore, aliquo loco profuturam, ostendenda est rabies ejus effrenata et atrocitas : apparatusque illi reddendus est suus, equalis, et fiduciale, et ergastula, et cruces, et circumdatis deforis corporibus ignes, et cadavera quaque trahens usens, varia vinculorum genera, varia perarum, lacerationes membrorum, inscriptiones frontis, et bestiarum inmanium cæteræ. Inter hæc instrumenta collector ira, dirum quiddam atque horridum stridens, omnibus per que furit terrior.

IV. Ut de ceteris debium sit, nulli certe affectui pejor est vultus, quem in prioribus libris descripsimus asperum et acrem, et, nunc subito retrorsum sanguine fagato, pallentem, quæ in omni colore ac spiritu verso,

tantôt pâle par le refoulement subit du sang, tantôt rouge et comme ensanglanté, toute chaleur et toute vie se portant à la surface, ces veines gonflées, ces yeux tantôt égarés et convulsifs, tantôt fixes et concentrés dans un seul regard. Les dents s'entrechoquent et cherchent une proie; leur grincement ressemble à celui du sanglier quand il aiguise ses défenses. Ajoute-s-y les craquements des articulations, lorsque les mains se tordent, les battements redoublés du cœur, la respiration pressée, les soupirs arrachés du fond de la poitrine, l'agitation déréglée du corps; des paroles sans suite, des exclamations brusques; les lèvres tremblantes et par instant comprimées, et d'où sort je ne sais quel sifflement sinistre. Certes, la bête féroce qu'irrite la faim, ou le dard resté dans ses flancs, à la face moins hideuse, même quand, à son agonie, elle atteint le chasseur d'une dernière morsure, que l'homme enflammé par la colère. Et maintenant te plaît-il d'écouter ses vociférations, ses menaces, quels sont les accents de l'âme qu'elle torture? Chacun en voudrait-il pas fuir cette passion, lorsqu'il comprendra qu'elle commence par son propre supplice. Ces hommes qui font pratique de colère au sommet de la puissance, qui voient en elle une preuve de force, qui comptent parmi les plus grands avantages d'une grande fortune d'avoir la vengeance à leurs ordres, ne veux-tu pas que je les avertisse de ne pas appeler puissant ni même libre l'homme possédé par sa colère. Ne veux-tu pas que je les avertisse, afin que chacun soit plus vigilant et s'observe soi-même? Que si d'autres maux sont le

embrucundum, et similem cruento, venis tumentibus, oculis nunc trepidis et exsultantibus, nunc in uno obtutu defixis et hærentibus. Adjice dentium inter se ardentium, et aliquid esse cupientium, non alium suum, quem est apria, tela sua sibi ritu accensibus. Adjice articulorum crepitum, quum se ipse manus frangunt, et pulsatum sapius pectus, subtelus crebros, traetosque altius gemitus, instabile corpus, incerta verba auditis exclamantibus, tremantia labra, interdumque compressa, et dirum quiddam exsibilantia. Ferrarum, mebercules, sive illas flammæ exagitat, sive infundum visceribus ferrum, minus tetra facies est, etiam quum venatorem suum semilanimas moru ultimo percutit, quum hominis ira fragrantis. Age, si exaudire voces ac minas varet, quanta escarificati animi verba sonat? nonne revocare se quisque ab ira vult, quum intellexerit illam a suo primum malo incipere? Non vis ergo admoceam eos, qui iram in summis potentia exercent, et argumentum virium existimant, et in magnis magnæ fortunæ bonis potius paratam utilitatem, quam non sibi potius, humo nec liber quidem dici possit, ire suæ capius? Non vis admoceam, quo diligenter quisque sit, et ipse se circumspiciat, alia animi mala ad pessimis quoque per-

partage des âmes perverses, la colère se glisse même dans le cœur des hommes éclairés et purs d'ailleurs; au point que certains philosophes prétendent que la colère est un signe de franchise, et que, dans le vulgaire, on regarde comme les meilleures gens ceux qui y sont sujets.

V. « Mais où, dis-tu, tout cela nous mène-t-il? » A ce que personne ne se croie à l'abri de ce vice, qui appelle à la violence et à la cruauté même les natures calmes et apathiques. De même que la vigueur du corps et les précautions les plus suivies dans le régime ne préservent pas de la peste, qui attaque indistinctement les faibles et les forts; de même la colère est également à craindre pour les esprits remuants, comme pour les esprits froids et compassés, auxquels elle prépare d'autant plus de honte et de danger, qu'elle les modifie davantage. Mais comme notre premier devoir est d'éviter la colère, le second de la réprimer, le troisième de la guérir chez les autres, je dirai d'abord comment nous ferons pour ne pas y tomber; ensuite comment nous nous en délivrerons; enfin comment nous retiendrons, nous apaiserons l'homme en colère, comment nous le ramènerons au bon sens. Nous arriverons à ne plus nous emporter, si nous nous représentons plus d'une fois tous les vices de la colère; si nous l'apprécions à sa juste valeur. Il lui faut faire son procès et la condamner; il faut interroger toutes ses hontes et les traîner au grand jour. Pour qu'elle paraisse telle qu'elle est, il faut la comparer avec les passions les plus mauvaises. L'avarice acquiert et enlasse au profit d'un autre qui vaut mieux qu'elle : la colère ne fait que détruire ;

il y a peu de gens à qui elle ne coûte quelque chose. Un maître violent force un esclave à la fuite, un autre à la mort : n'a-t-il pas perdu par la colère bien au-delà de ce qui l'avait provoquée? La colère apporte le deuil aux pères, le divorce aux époux, la haine aux magistrats, aux candidats la disgrâce. Elle est pire que la luxure; car celle-ci jouit de ses propres plaisirs, celle-là des souffrances d'autrui. Elle surpasse l'envie et la méchanceté; car celle-ci désire le mal, celle-là le fait; les premières applaudissent aux malheurs fortuits; la seconde n'attend pas les coups de la fortune; elle ne se contente pas de voir souffrir celui qu'elle hait, elle veut le faire souffrir elle-même. Rien n'est plus triste que les inimitiés; c'est la colère qui les provoque. Rien n'est plus funeste que la guerre; c'est la colère des grands qui la fait naître. Et ces colères individuelles et de bas étage que sont-elles, que des guerres sans armes et sans soldats? Même en écartant les fléaux qui doivent la suivre, les embûches et les perpétuelles inquiétudes qu'entraînent des luttes mutuelles, la colère se punit elle-même en punissant; elle abdique la nature humaine. Celle-ci en effet nous convie à l'amour, celle-là à la haine; l'une ordonne de faire le bien, l'autre de faire le mal. Ajoute que la colère, quoique sou-dépit vienne d'une trop haute opinion d'elle-même, et qu'elle ait une apparence de noblesse, est cependant basse et rétrécie; car il n'est personne qui ne se place au-dessous de l'homme dont il se croit méprisé. Mais un grand cœur, qui sait s'apprécier, ne venge pas une injure, parcequ'il ne la sent pas. De même que les traits rebondissent sur un corps

linere, iracundiam etiam eruditus hominibus, et in aliis suis, irrepere, adeo ut quidam simplicitatis initium iracundiam dicant, et vulgo credatur facilis quique huius obnoxius?

V. « Quorsus, inquis, hoc pertinet? » Ut nemo se jactet tutum ab illa, quam lenius quoque natura ut placides in avertitum ac violentiam evocat. Quenadmodum adversus pestilentiam nihil prodest firmitas corporis, et diligens valetudinis cura; promissa enim imbecilla robustaque invadit: ita ab ira iam inquisitis moribus periculum est, quam compositis et remissis, quibus eo turpior ac periculatior est, quo plura illis mutata. Sed quam primum sit, non irasci; secundum, desinere; tertium, adeo ire mœdri: diem primum, quenadmodum in iram non incidamus; deinde, quenadmodum nos ab ira liberemus; novissime, quenadmodum irascentem retineamus placemusque, et ad sanitatem reducamus. Ne irascamur prestabimus, si omnia vitia ire nobis subinde proposerimus, et illam bene æstimaverimus. Accusanda est apud nos, damanda; persequenda ejus malis, ei lu modum protrahenda sunt, ut qualis sit appareat, comparanda cum pessimis est. Avaritia acquirit et contrahit, quo aliquis melior natus: ira incendit;

paucis gratulis est: iracundus domos quosdam in fugam servos egit, quosdam in mortem: quanto plus irascendo, quam id erat propter quod irascetur, amittit? Ira patri inietum, marito divorcium attulit, magistratum odium, candidatis repulsum. Pejor est etiam, quam luxuria; quoniam illa sua voluptate fruitur, hæc alieno dolore. Vincit malignitatem et invidiam; illæ enim infelicem fieri volunt, hæc facere; illæ fortuitis malis delectantur, hæc non potest expectare fortunam: nocere ei quem odit, non noceri vult. Nihil est simulatibus gravior: his ira conciliat; nihil est bello funestius: in hoc potentium ira prorumpit; ceterum etiam illa plebeia ira et privata inerte et sine viribus bellum est. Præterea ira, si seposamus quæ nos secuturæ sunt damna, insidias, perpetuum ex certaminibus mutuis sollicitudinem, dat penas dum exigit: naturam hominis ejurat. Illa in amorem hortatur, hæc in odium; illa produsse jubet, hæc nocere. Adice, quod quam indignatio ejus a nimio sui suspecto veniat, et animosa videatur, pusilla est et angusta; nemo enim non eo, a quo se contentum judicet, minor est. At illæ ingens animus et verus estimator sui non vindicat injuriam, quia non sentit. Ut tela a duro resiliunt, et cum dolore eridentis solida feriuntur;

dur, et que les coups portés sur une masse solide causent de la douleur à la main qui frappe, ainsi nulle injure ne fait impression sur un grand cœur; elle se brise sur ce qu'elle attaque. Qu'il est bien de se montrer ainsi impénétrable à tous les traits, en dédaignant toute injure, toute offense. Se venger, c'est convenir qu'on est blessé: ce n'est pas une âme forte qui plie sous l'outrage. Celui qui l'offense est ou plus fort ou plus faible que toi; s'il est plus faible, épargne-le; s'il est plus fort, épargne-toi.

VI. Le signe le plus certain de la vraie grandeur, c'est que tout ce qui arrive soit impuissant à nous ébranler. La région de l'univers la plus élevée et la mieux réglée, celle qui avoisine les astres, ne rassemble point de nuages, n'éclate pas en tempêtes, ne se roule pas en tourbillons; elle est à l'abri de tout orage; c'est plus bas que se promène la foudre. Ainsi un esprit élevé, toujours calme, placé dans une sphère tranquille, étouffe en lui tous les germes de la colère; exemple de modération, d'ordre et de majesté: chez l'homme en colère tu ne trouveras rien de tout cela! Quel est celui qui, livré à son ressentiment et à sa fureur, ne dépouille d'abord toute retenue? qui dans l'entraînement de sa fougue, dans la précipitation de son emportement, n'abjure tout ce qu'il y a en lui de pudeur? qui, une fois animé, se rappelle le nombre, l'ordre de ses devoirs? qui sait modérer sa langue, maîtriser aucune partie de son corps, et se diriger, une fois qu'il a lâché la bride?

Nous nous trouverons bien de ce précepte salutaire de Démocrite: Pour s'assurer la tranquillité,

il ne faut, ni en particulier ni en public, entreprendre des affaires multipliées ou au-dessus de nos forces. Celui qui partage sa journée entre une foule d'occupations, ne la passera jamais assez heureusement pour ne pas rencontrer une offense qui lui vienne des hommes ou des choses, et le pousse à la colère. Celui qui se presse dans les quartiers fréquentés de la ville, doit se heurter nécessairement contre bien des gens, lui être jeté par terre, lui être arrêté, plus loin être ébloussé; ainsi, dans cette mobile activité d'une vie aventureuse, il survient bien des obstacles, bien des mécomptes. L'un trompe nos espérances, l'autre les recule, un troisième en intercepte les fruits: les projets ne suivent pas la direction qu'on leur donne. Car il n'y a personne à qui la fortune soit assez dévouée, pour le favoriser dans toutes les choses où il la met à l'épreuve. Il s'ensuit donc que celui qui échoue dans quelques-unes de ses entreprises, s'impatiente contre les hommes et les choses: pour les causes les plus légères, il accuse tantôt les personnes, tantôt les affaires, tantôt les lieux, tantôt la Fortune, tantôt lui-même. Ainsi donc, pour que l'âme soit tranquille, il ne faut pas la balloter, ni la fatiguer, je le répète, à la poursuite de projets multipliés, importuns et au-dessus de ses forces. Il est facile d'ajuster sur nos épaules de légers fardeaux, et de les faire passer sans accident de l'une à l'autre; mais nous avons peine à supporter ceux que des mains étrangères nous ont imposés; accablés bientôt, nous nous en débarrassons sur le premier venu: tant que nous restons sous le faix, le poids fait chanceler notre impuissance.

*ita nulla magnam animum injuria ad sensum sui adduct, fragilior eo quod peti. Quanto potestior est, velut nulli penetrabilius in telo, omnes injurias conculcasque respuere? Ultio doloris confessio est: non est magnus animus, quem incurvat injuria. Aut potentior te, aut imbecillior laesi: si imbecillior, parce illi; si potentior, tibi.*

VI. Nullum est argumentum magnitudinis certius quam nihil posse, quo instigatoris, accidere. Para superioris mundi et ordinis, ac propinqua sideribus, nec in subtem cogitur, nec in tempestalem impellitur, nec versatur in turbine; omni tumultu caret; inferiora fulminant. Eodem modo sublimis animus, quietus semper, et in statione tranquilla collocatus, intra se premeus, quibus ira contrahitur, modestus et venerabilis est et dispositus; quorum nihil invenies in irato. Quis enim traditus dolori et furis non primam rejecti verecundiam? quis impetu turbidus et in aliquem ruens non quicquid in se verecundi habuit, abiecti cui officiorum numerus aut ordo constitit incitato? quis lingue temperavit? quis ullam partem corporis leniit? quis se regere potuit inmissum? Proderit nobis illud Democriti salutare præceptum, quo monstratur tranquillitas, si neque

privatim, neque publice multa, aut majora viribus nostris egerimus. Nequum tam feliciter in multa discurrenti negotia dies transiit, ut non aut ex homine, aut ex re offensa nascatur, que animum in iras porret. Quam admodum per frequentia urbis loca properanti in multos incuriandum est, et aliqui tibi necesse est, aliqui resistere, aliqui respargi: ita in hoc vite actu dissipato et vago, multa impedimenta, multe querelæ incidunt. Alia spem nostram fessit, alia distulit, alia intercepti: non ex destinato proposito fluxerunt; nulli fortuna tam dedita est, ut multa tentanti ubique responderent; sequitur ergo, ut is, cui contra quam proposuerat, aliqua cesserunt, impatiens hominum rerumque sit: ex levissimis causis irascitur nunc persone, nunc negotio, nunc loco, nunc fortune, nunc sibi. Itaque ut quietus possit esse animus, non est jectandus, nec mutandum, ut diu, rerum actu fuligandus, nec magnarum, supraque vires appetitarum. Facile est levis optare cervicibus, et in hanc aut in illam partem transferre sine lapso: ut que alienis in nos manibus imposita ægre sustinemus, sicut in proximis effundimus, et dum stamus sub sarcinis, impares oneri vacillamus.

VII. Sache que la même chose arrive dans les transactions civiles et domestiques. Les affaires simples et expéditives marchent d'elles-mêmes, les affaires graves et au-dessus de notre portée ne se laissent pas aisément atteindre; et si on y arrive, elles surchargent et entraînent celui qu'elles manie, et qui, croyant déjà les saisir, tombe avec elles. C'est ainsi que, souvent, s'épuise inutilement le zèle, quand, au lieu d'entreprendre des choses faciles, on veut trouver facile ce qu'on a entrepris.

Toutes les fois que tu tenteras quelque chose, interroge les forces et la nature de ton projet, et la nature de tes moyens. Car le regret d'un essai infructueux te donnera du dépit. Il y a cette différence entre un esprit ardent et un esprit froid et sans élévation, c'est qu'un écheec éveille la colère chez l'homme fier, et la tristesse chez l'homme mou et sans énergie. Que nos actions ne soient donc ni mesquines, ni téméraires, ni coupables: que nos espérances ne s'étendent pas au-delà de notre portée: ne poursuivons rien que nous puissions, même après le succès, nous étonner d'avoir atteint.

VIII. Mettons nos soins à ne pas nous exposer à une injure que nous ne pourrions supporter. Entourons-nous de gens doux et complaisants, et le moins possible d'hommes difficiles et moroses. On prend les mœurs de ceux que l'on fréquente: et comme certaines maladies du corps se transmettent par le contact, ainsi l'âme communique ses affections de proche en proche. L'ivrogne entraîne ses familiers à aimer le vin; la compagnie des libertins amollit l'homme fort, et, s'il est possible,

le héros; l'avarice infecte de son venin ceux qui l'approchent. Dans un sens contraire, l'action des vertus est la même; elles adoucissent tout ce qui les touche; et un climat favorable, un air salubre, n'ont jamais autant fait pour la santé, que le commerce d'un monde meilleur, pour une âme échancelante. Tu comprendras tout ce que peut cette influence, si tu observes que les bêtes féroces elles-mêmes s'apprivoisent en vivant près de nous, et que le monstre le plus farouche ne conserve rien de son cruel instinct s'il a longtemps habité le toit de l'homme. Toute aspérité s'émousse et s'efface peu à peu au frottement des âmes tranquilles. D'ailleurs, non-seulement l'exemple rend meilleur celui qui vit parmi les hommes pacifiques, mais il ne trouve aucune occasion de colère, et il n'exerce pas son penchant vicieux. Donc il lui faudra fuir tous ceux qu'il sait devoir irriter son irascibilité. Mais, dis-tu, quelles sont ces gens? Ils sont partout, et, par des causes diverses, produisent le même effet. L'orgueilleux l'offensera par ses mépris, le riche par ses offenses, l'impertinent par ses injures, l'envieux par sa malignité, le querelleur par ses contradictions, le glorieux par ses mensonges et sa vanité. Tu ne pourras souffrir qu'un soupçonneux te craigne, qu'un entêté l'emporte sur toi, et qu'un fat te rebute. Choisis des gens simples, faciles, modérés, qui n'éveillent pas ta colère, et la supportent. Il leur faut préférer encore ces naturels flexibles, humains et doux, qui, cependant, n'aillent pas jusqu'à l'adulation: car la colère s'offense d'une flatterie sans mesure. Notre ami était, certes, un homme de bien, mais trop prompt à

VII. Idem accidere in rebus civilibus ac domesticis scias. Negotia expedita et habilia sequuntur actorem; ingentia, et supra mensuram agentis, nec dant se facile, et si occupata sunt, premunt atque adducunt administrationem, tenerique jam visa, cum ipso cadunt. Itaque fit, ut frequenter irrita sit ejus voluntas, qui non quae facilia sunt aggreditur, sed vix facilia esse, quae agrosus est. Quoties aliquid comaberis, te simul et ea quae paras, quibunque pararis, ipse metire. Facile enim te asperum pontificem operis infecti. Hoc interest, utrum quis ferivisti sibi ingenti, an frigidum atque humilem: generoso repulsa ira exprobrat, languido inertique tristilium. Ergo actiones nostrae nec parvae sint, nec audaces, nec improbe: in vicinum spes erant, nihil coeum, quod mox, adepti quoque, successisse miremur.

VIII. Demus operam, ne accipiamus injuriam, quam ferre necimus. Cum placidissimo et facilissimo et minime obtuso morosoque vivendum est. Sumatur a conversatibus mores; et ut quidam in contactu corporis vicia transmittunt, ita animus noster sua proximo tradit. Ebriosus convivens in amorem vini trahit; impudicorum exultu fortem quoque, et, si liberali, virum emollit; avaritia in proximos virus suum transulit. Eadem et diver-

so ratio virtutum est, ut omne quod secum habent, mittunt: nec tam valetudini profuit nullis regio et salubris cretum, quam animis parum firmis in turba meliore versari. Quae res quantum possit, intelligas, si videris feras quoque convicta nostro mansuescere: nulloque etiam immani bestiae vim suam permanere, si hominis contubernium diu possit esse. Reconditur amnis asperitas, paulatimque inter placida discitur. Accedit hoc, quod non tantum exemplum melior fit, qui cum quietis hominibus vivit, sed quod causas irascendi non invenit, nec vitium animi exercet. Fugere lique debet animus, quos irritatos iracundiam sciet. Qui sunt, ingens, isti? Multi, ex variis causis idem facturi. Offendit te superbus contenta, dives contumelia, petulans injuria, lividus malignitate, pugna contentione, ventosus et mendax vani ale. Non feres a suspicillo timere, a pertinace vici, a delicato fastidiri. Elige simplices, faciles, moderatos, qui iram tuam nec erocent, et ferant. Magis adhuc proderunt submissi et humani, et dulces, non tamen usque in adulationem; nam iracundos nimis assentatio offendit. Erat certe amicus noster vir bonus, sed ira paritioris, cui non magis erat tutum blandiri, quam maledicere. Crelium oratorem fuisse iracundissimum cum-

la colère, et recevait aussi tout la flatterie que l'insigne. On sait que l'orateur Cœlius était très-irascible. Un jour, dit-on, il soupait avec un de ses clients, homme d'une patience rare. Mais il était difficile à celui-ci, aventuré dans ce tête-à-tête, d'éviter une dispute avec celui qui était assis à ses côtés. Il jugea donc que le mieux serait d'applaudir à tout ce qu'il dirait, et de jouer le rôle de complaisant. Ennuyé de ses approbations, Cœlius s'écria : « Contredis-moi donc, afin que nous soyons deux. » Mais cet homme, qui s'était mis en colère parce qu'un autre ne s'y mettait pas, s'apaisa bien vite à défaut d'adversaire. Si donc nous avons conscience de notre irascibilité, choisissons de préférence des amis qui s'accommodent à notre humeur et à nos discours ; il est vrai qu'ils nous rendront difficiles, qu'ils nous donneront la mauvaise habitude de ne rien entendre qui contarie nos volontés ; mais nous aurons du profit à donner à la passion du relâche et du repos. Une nature, même rebelle et indomptable, se laissera caresser, et rien n'est rude et intractable pour une main légère. Toutes les fois qu'une discussion se prolonge et s'aggrave, il faut s'arrêter tout d'abord, avant qu'elle se fasse violente. La dispute s'alimente elle-même ; une fois lancée, elle nous pousse plus avant. Il est plus facile de s'abstenir du combat que de s'en dégager.

IX. L'homme irascible doit s'abstenir aussi des études trop sérieuses, ou du moins ne pas s'y livrer jusqu'à la fatigue, ne point partager son esprit entre plusieurs choses ; mais le consacrer aux arts d'agrément. Qu'il se laisse séduire par la lecture des

poètes, qu'il s'intéresse aux fabuleux récits de l'histoire, qu'il se traite avec douceur et ménagement. Pythagore apaisait, au son de la lyre, les troubles de son âme. Personne, au contraire, n'ignore que le clairon et la trompette sont des excitants, comme certains chants sont des calmants qui reposent l'esprit. La couleur verte convient aux yeux faibles, et il est des nuances qui reposent une vue fatiguée, tandis que d'autres l'éblouissent par leur éclat ; ainsi les études gaies charment un esprit malade.

Fuyons le Forum, les procès, les tribunaux, tout ce qui peut ulcérer notre mal ; évitons également la fatigue du corps ; car elle détruit tout ce qu'il y a en nous de calme et de traitable, et soulève les principes âcres. Aussi, les gens qui se délient de leur estomac, avant d'aller traiter une affaire de quelque importance, tempèrent, par un peu de nourriture, leur bile, que fait fermenter surtout la lassitude, soit que la diète concentre la chaleur, gâte le sang et arrête son cours dans les veines affaiblies, soit que l'épuisement et la débilité du corps appesantissent l'âme. C'est sans doute par la même raison que les hommes exténués par l'âge et la maladie sont plus irascibles. Il faut aussi, d'après les mêmes principes, éviter la faim et la soif, qui aigrissent ou enflamment les esprits.

X. C'est un vieil adage que « gens fatigués cherchent querelle ; » on peut le dire de tous ceux que tourmentent la faim, la soif ou toute autre souffrance. Car, ainsi que dans les ulcères, la douleur se réveille au toucher le plus faible, et même à l'idée seule du toucher ; de même, un es-

stet; cum quo, ut nunt, conatal in cubiculo lecti-patitudo eficans: sed difficile erat illi in copulam conjecto, risam ejus, cum quo barbat, effugere. Optimum judicavit, quidquid dixisset, sequi, et serenad se agere. Non tulli: Cœlius assensuientem, sed exclamavit: Die aliquid contra, ut duo simus. Sed ille quoque, quod non irascetur iratus, cito sine adversarii desit. Eligamus ergo vel hos potius, si consilii molis iracundia sumus, qui vultum nostrum ac sermonem sequuntur: facient quidem nos celeriter, et in malum consuetudinem inducent, nihil contra voluntatem audiendi; sed proderit, vitio suo intervallum et quietem dare. Difficilis quoque et indomita natura blandientem feret; et nihil asperum letumque palpanti est. Quoties disputatio longior et pugnacior erit, in prima resistamus, antequam robor accipiat. Atque se ipsam contentio: demissis alius tenet. Facilius est se a certamine abstinere, quam abducere.

IX. Studia quoque graviora iracundis omittenda sunt, aut certe citra lassitudinem eterenda; et animus non inter plura versandus, sed artibus amandis tradendus. Lectio illius carminum oblectat, et historia fabulis delectat: mollius delicatissime tractetur. Pythagoras per-

turbationes animi lyra componebat: quis autem ignorat, litus et tibus conciliamenta esse; sicut quodam cantus blandimenta, quibus mens resolvatur? Confusus oculis prouit virentia; et quibusdam coloribus infirma acies acquiescit, quorumdam splendore prestringitur: sic mentis tigris studia letia permaleat. Forum, advocaciones, judicia, fugere debemus, et omnia que exacerant vultum, atque excre lassitudinem corporis: consumit enim, quidquid in nobis mile placidumque est, et acris concitat. Ideo quibus stomachus suspectus est, processuri ad res agendas majoris negotii, bilem cibo temperant, quam maxime morati fatigatio, sive quia colorem inedia compellit, et nocet sanguini, cursumque ejus, venis laborantibus, sistit; sive quia corpus a tremant et infirmum iocundat animo: certe ob eandem causam iracundiores sunt valetudine aut arte fessil. Fames quoque et cilia, ex eisdem causis, vitanda est: exasperat et incendit animos.

X. Velus dictum est: « a lasso risam querri; » atque autem et ab esuriente, et a silente, et ab omni homine quem aliquis res urit. Nam ut ultra ad letum totum, deinde etiam ad insipicionem tactus condolescent; ita animus affectus minimis offenditur, adeo ut quodam



prit malade s'offense des moindres choses : un salut, une lettre, une question deviennent quelquefois matière à chicane. On ne touche pas une plaie sans provoquer des plaintes. Le mieux donc est de se traiter dès le premier sentiment du mal : alors il faut laisser à notre langue le moins de liberté possible, et en modérer l'intempérance. Or, il est facile de surprendre la passion à l'instant de sa naissance : la maladie a des signes précurseurs. Comme il y a des présages qui annoncent d'avance la tempête et la pluie, il y a de même certains symptômes pour la colère, l'amour et tous ces orages qui bouleversent l'âme. Les personnes sujettes aux attaques d'épilepsie pressentent l'approche du mal, quand la chaleur abandonne les extrémités, quand la vue s'égare, quand les nerfs se contractent, quand la mémoire se trouble, quand la tête tourne. Aussi attaquent-elles le mal à son origine, par les préservatifs ordinaires ; elles opposent des parfums et des potions à la cause mystérieuse qui les pousse au vertige ; elles combattent avec des fomentations le froid et la raideur : ou bien, si la médecine est impuissante, elles évitent la foule et tombent sans témoin. Il est bon de connaître son mal, et de l'étouffer avant que sa force ne se développe : cherchons quelles sont les choses qui nous irritent le plus. Tel s'émue d'une parole outrageante, tel d'une action : l'un veut qu'on respecte sa noblesse, et l'autre sa beauté : celui-ci veut passer pour un homme élégant, celui-là pour un savant : l'un se révolte contre l'orgueil, l'autre contre la résistance : celui-ci ne croit pas un esclave digne de sa

colère, celui-là, cruel chez lui, est en dehors plein de douceur : sollicitez, l'un y voit de l'envie ; ne sollicitez pas, l'autre y voit du mépris. Tous ne sont pas vulnérables du même côté.

XI. Il faut donc connaître ton endroit faible, pour le mettre à couvert de préférence. Il n'est pas bon de tout voir, de tout entendre : que beaucoup d'injures passent inaperçues ; les ignorer, c'est ne pas les recevoir. Tu ne veux pas être colère ? ne sois pas curieux. Celui qui est à l'affût de tout ce qui se dit sur lui, qui s'en va déterrer les propos méchanis même les plus secrets, se persécute lui-même. Souvent l'interprétation conduit à voir des injures imaginaires. Il y a certaines choses qu'il faut remettre, d'autres qu'il faut mépriser, d'autres qu'il faut pardonner. On doit, par tous les moyens, restreindre la colère. Le plus souvent on peut tourner la chose en raillerie et en badinage. On rapporte de Socrate, qu'ayant reçu un soufflet, il se contenta de dire : « Qu'il était fâcheux d'ignorer quand il fallait sortir avec un casque. » L'important n'est pas dans la manière dont l'injure est faite, mais dans la manière dont elle est reçue. Or, je ne sais pourquoi la modération serait difficile, quand je vois des tyrans, enflés de leur fortune et de leur puissance, réprimer leur violence habituelle. Voici du moins ce qu'on raconte de Pisistrate, tyran des Athéniens : un de ses convives, dans l'ivresse, se répandit en reproches sur sa cruauté ; il ne manquait pas de complaisants disposés à lui prêter main-forte ; et, qui d'un côté, qui de l'autre, lui soufflaient la vengeance. Mais lui, supportant l'ou-

salatio, epistola, oratio, et interrogatio in litem evenient. Nunquam sine querela agra taquamur. Optimum est itaque, ad primum mali sensum mederi sibi ; tam verbis quoque suis minimum libertatis dare, et inhibere impetum. Facile est autem, affectus suos, quum primum oriuntur, deprehendere : morbum signa præcurrunt. Quemadmodum tempestatis aut pluvie ante ipsas nos ventum ; ita ira, amoris, omniumque istarum procellarum animos vexantium sunt quædam præcursus. Qui comitiali vitio alicui corripitur, jam adventare valeitudinem intelligunt, si calor animi deseruit, et incertum lumen, nervorumque trepidatio est, si memoria substat, et corpus versatur. Solitis itaque remedia incipientem causam occupat, et odore gustuque, quidquid est quod alienat animos, repellitur ; aut fomentis contra frigoris rigoremque pugnamur ; aut si parum medicina proficit, vitaverunt turbam, et alio teste ceciderunt. Prodest morbum suum nosse, et vires ejus antequam apatientur, opprimere. Videamus quid sit, quod nos maxime concitet. Alium verborum, alium rerum contumeliarum morent ; hic vult nobilitati sue, hic formæ sue parci ; ille elegantissimus haberi cupit, ille doctissimus ; hic superbie impatiens est, hic contumaciæ ; ille servos non putat dignos quibus irascatur ; hic intra domum

sevus est, foris mitis ; illa rogari, invidiam indicat ; hic, non rogari, contumeliam. Non omnes ab eadem porte feriantur.

XI. Scire itaque oportet, quid in te imbecillum sit, ut id maxime protegas. Non expedit omnia videre, omnia audire : molis nos injurie transeat, esse quibus plerisque non accipit, qui avertit. Non vis esse iracundus ? ne sis curiosus. Qui inquit, quid in se dictum sit, qui malignis sermones, etiam si arcere habui sint, eruit, se ipse inquietat. Quædam interpretatio eo perducit, ut videatur injurie. Itaque alia differenda sunt, alia deridenda, alia donanda. Circumscribenda multis modis ira est : pterque in lumen jocumque vertantur. Socratem, alunt, colapho percussum nihili amplius dixisse, quam : « Nolensm esse, quod nocerent homines, quando cum gaudio prodire deberent. » Non quemadmodum facta sit injuria refert, sed quemadmodum ista. Nec video quare difficilis sit moderatio, quum sciam tyrannorum quibus lumbis et fortuna et licentia ingenia, familiarum sibi servitium repressisse. Pisistratus certe, Atheniensium tyrannum, memorie præditur, quum multa in crudelitatem ejus ebrius conviva divisisset, nec deessent qui vellet manus et commodare, et alius hinc, alius illuc facies subderem, placido animo tulisse, et

trage de sang-froid, répondit à ces provocateurs : « Qu'il n'était pas plus ému que si quelqu'un se fût jeté sur lui les yeux bandés. » Que d'hommes se font eux-mêmes des querelles, ou sur de faux soupçons, ou sur des torts légers qu'ils s'exagèrent.

XII. Souvent la colère vient à nous, plus souvent nous allons à elle. Et cependant, loin de l'attirer jamais, il faut, quand elle survient, la repousser. Personne ne se dit : la chose pour laquelle je m'irrite, ou je l'ai faite, ou j'ai pu la faire ! Personne ne juge l'intention, mais l'acte seul ; cependant il faut en tenir compte : y a-t-il eu volonté ou hasard, contrainte ou erreur, haine ou intérêt ? a-t-on suivi sa propre impulsion, ou bien a-t-on prêté la main à la passion d'un autre ? Il faut avoir quelque égard à l'âge et à la fortune du délinquant, afin d'apprendre à tolérer par humanité, ou à souffrir par humilité. Mettons-nous à la place de celui contre qui nous nous fâchons : parfois notre emportement vient d'une fausse appréciation de nous-mêmes ; et nous ne pouvons supporter ce que nous voudrions faire.

Personne ne veut s'imposer un délai ; et cependant le plus grand remède de la colère, c'est le temps ; il refroidit la première ardeur, et dissipe ou du moins éclaircit le nuage qui obscurcit l'âme. Il suffit, je ne dis pas d'un jour, mais d'une heure, pour adoucir ces transports qui entraînent, ou pour les maîtriser entièrement. Si on n'obtient rien par le délai, on paraîtra cependant céder à la réflexion, non à la colère. Tout ce que tu veux bien apprécier, abandonne-le au temps ; rien ne se voit nettement dans la première agitation. Platon,

hoc irritantibus respondisse : « Non magis illi se succensere, quam si quis obligatis oculis in se incurrisset. » Magna pars querelas manu fecit, aut falsa suspicando, aut levis aggravando.

XII. Sæpe ad nostra venit, sapius nos ad illum, que nunquam accessurus est : etiam quum lucidat, rejicitur. Nemo dicit sibi : Hoc, propter quod irascor, aut feci, aut fecisse potui ! Nemo animum facientis, sed ipsum æstimat factum : atqui ille intuentus est ; voluerit, an incidit ; coactus sit, an deceptus ; odium secutus sit, an premium ; sibi morem gesserit, an munum alteri commodaverit. Aliquid peccantis ætas facit, aliquid fortuna ; ut ferre ac pati, aut humanum, aut humile sit. Eo loco nos consultamus, quo ille est, cui irascimur : nunc facit irascundos iniqua nostri animatio, et quæ facere vellemus, pati notamus. Nemo se differt : atqui maximum remedium iræ dilatio est, ut primus ejus feror relinquant, et caligo quæ premitt mentem, aut recidal, aut minus densa sit. Quædam ex his quæ te præcipitem ferebant, haro, non tantum dies, molliet ; quædam ex toto evanescent. Si nihil erit petito advocatio, apparebit tamen judicium esse, non iram. Quidquid vides quæ sit scire, tempore trade ; nihil diligenter in fluctu cernitur. Non potuit insuperare Plato a se tempus,

irrité contre son esclave, ne put prendre sur lui de différer ; lui ordonnant d'ôter sur-le-champ sa tunique, et de tendre le dos aux verges, il allait le battre de sa propre main. Cependant, s'apercevant qu'il était en colère, il tenait son bras suspendu, et restait dans la position d'un homme qui va frapper. Un ami, qui survint par hasard, lui ayant demandé ce qu'il faisait. Je punis, dit-il, un homme en colère. Il demeura comme stupéfait dans cette attitude d'un homme qui frappe, si déplacée pour un sage ; déjà il avait oublié l'esclave, parce qu'il en avait trouvé un autre à punir de préférence. Il abdiqua donc ses droits de maître, et se sentant trop ému pour une faute légère : « Je te prie, dit-il, Speusippe, de corriger ce misérable, car pour moi je suis en colère. » Il s'abstint de frapper, par la raison même pour laquelle un autre eût frappé. « Je suis en colère, dit-il, je ferais plus qu'il ne faudrait, je le ferais avec passion : que cet esclave ne soit pas aux mains d'un maître qui n'est pas maître de lui-même. » Qui voudrait confier sa vengeance à la colère, lorsque Platon lui-même s'en interdit le droit ? Ne te permets rien, tant que tu seras irrité : pourquoi ? Parce que tu voudrais tout te permettre. Combats-toi, toi-même. Si tu ne peux vaincre la colère, elle commencera à te vaincre. Si elle est encore renfermée, si on ne lui donne pas issue, on doit en voiler toutes les apparences, et la tenir, autant qu'il se peut, secrète et cachée.

XIII. Il en coûtera de grands efforts. Car la colère cherche à se faire jour, à enflammer les yeux, à bouleverser la face : or, dès qu'il lui est

quum servo suo irascetur, sed ponere illum statim tunicam, et præbere scapulas verberibus jussit, una manu ipse cæsurus. Postquam intellexit irasci se, sicut sustulerat, manum suam penam detinebat, et statim permissurus similis. Interrogatus deinde ab amico, qui forte intervenerat, quid ageret ? « Exigo, inquit, penam ab homine irascendo. » Velut stupens, gestum illum servituti deformem sapiens viro servabat, oblitus jam servi, quia alium quem potius castigaret, invenerat. Itaque abstulit sibi in suos potestatem, et ob peccatum quoddam commotior. « Tu, inquit, Speusippe, servulum istum verberibus objurga ; nam ego irascor. » Ob hoc non cecidit, propter quod alius occidisset. « Irascor, inquit ; plus faciam quum oportet : libentius faciam : non sit iste servus in ejus potestate, qui in suis non est. » Aliquis vult irato committi ultionem, quum Plato sibi ipse imperium abrogaverit ? Nihil tibi liceat, dum irascaris ; quare ? quia vis omnia licere. Pugno tecum ipse ! si iram vincere non potes, illa te incipit vincere. Si abstineatur, si illi exitus non datur, signa ejus obruamus, et illum, quantum fieri potest, occultam aceretisque tenemus.

XIII. Cum magna id nostra molestia sit. Caput enim exiliare, et incendere oculos, et mutare faciem : sed si

permis de s'élaner hors de nous, elle est au-dessus de nous. Qu'elle soit ensevelie dans les profondeurs de notre âme : qu'elle soit malirisée, et non maltresse : ou plutôt faisons plier en sens contraire tous les signes extérieurs. Que notre visage soit moins sévère, notre voix plus douce, notre démarche plus calme; pen à peu le dedans se formera sur le dehors. Chez Socraie, c'était un symptôme de colère, de baisser la voix, d'être sobre de paroles : on voyait alors qu'il se faisait violence à lui-même. Aussi ses amis le devinaient et le reprenaient; et ces reproches, pour une colère même cachée, ne le blessaient pas. Ne devait-il pas s'applaudir de ce que tous s'apercevaient de sa colère, sans que personne la ressentit? Or, on l'eût resseulie, s'il n'eût donné à ses amis le droit de blâme qu'il prenait sur eux. Ne devons-nous pas à plus forte raison en faire autant? Prions nos meilleurs amis d'user de toute liberté envers nous alors surtout que nous sommes le moins disposés à la souffrir; qu'ils n'aient pas de complaisance pour notre colère; et, contre un mal puissant, qui a toujours des charmes pour nous, invoquons leur patronage, tandis que nous y voyons encore, et que nous sommes à nous.

XIV. Ceux qui supportent mal le vin, et craignent les imprudences et les emportements de leur ivresse, recommandent à leurs gens de les enlever de la salle du festin; ceux qui ont souffert de leur intempérance dans la maladie, défendent qu'on leur obéisse, lorsque leur santé est affectée. Le mieux est de poser d'avance une barrière aux vices signalés, et, avant tout, de disposer son âme de manière à ce que, même à des

ébranlements subits et violents, elle n'éprouve pas de colère; ou que, si elle est prise au dépourvu par une injure grave, elle reboule au plus profond d'elle-même la passion soulevée, et empêche son ressentiment de se révéler. Tu verras que cela se peut faire, si, parmi un grand nombre d'exemples, je t'en cite quelques-uns qui te serviront à apprendre deux choses : d'abord, quels maux renferme la colère, lorsqu'elle a pour instrument toute la puissance d'un pouvoir sans bornes; ensuite, combien elle peut se commander à elle-même, lorsqu'elle est comprimée par une crainte plus grande.

Le roi Cambyse était fort adonné au vin. Prexaspes, un de ses favoris, l'engageait à boire plus modérément, lui représentant que l'ivresse était honteuse chez un roi, qui attirait l'attention de tous les yeux, de toutes les oreilles. A quoi celui-ci répondit : « Pour te convaincre que je ne suis jamais hors de moi, et que, même après le vin, mes yeux et mes mains remplissent bien leurs fonctions, je vais t'en donner la preuve. » Il but ensuite plus largement et dans de plus grandes coupes qu'à l'ordinaire; puis, déjà gorgé de vin, et trébuchant, il ordonna au fils du son censeur de se placer à la porte de la salle, debout et la main gauche levée au-dessus de la tête. Alors il banda son arc, et traversa, comme il l'avait annoncé d'avance, le cœur du jeune homme; puis, ouvrant la poitrine, il plongea la flèche enfoncée dans le milieu du cœur; et, regardant le père : « Ai-je la main assez sûre, » demanda-t-il ? Celui-ci assura qu'Apollon n'eût pas visé plus juste. Que la malédiction des dieux soit sur cet homme, plus esclavé encore de cœur que de condition ! Il loua

envisare illi extra nos licuit, supra nos est. In suo pectoris recessu recondatur, feraturque, non ferat : immo in contrarium omnia ejus indicia flectamus. Vultus remittatur, vox lenior sit, gradus lenior ; paulatim cum exterioribus interiora fermentur. In Socrate ira signum erat, vocem subimitere, loqui parcius ; apparatus tuos illum sibi obstat. Deprehendebatur itaque a familiaribus, et coarcebatur ; nec erat illi exprobratio latitantis iræ ingratia. Quid ni gauderet, quod iram suam nihil intelligerent, nemo sentiret? sensisset autem, nisi jam amicum oburgandi se dedisset, sicut ipse alibi in amicis sumserat. Quanto magis hoc nobis faciendum est? regem amicum quemque, ut tunc maxime adversus nos libertate utatur, quam minime illum pati poterimus, nec assentiamur iræ nostræ : contra potius malum, et apud nos gratiosum, dum conspicimus, dum nostri sumus, advocemus.

XIV. Qui vinum male ferunt, et ebrietatis sui temeritatem ac petulantiam metuunt, mandant suis, ut e convivio auferantur : intemperantiam in morbo suum experti, parere aliis in adversa valetudine velant. Optimum est, nolis vitia impedimenta prospicere, et ante omnia ita

componere animum, ut etiam gravissimis rebus subitæque concussæ iram aut non sentiant aut magnitudinem inopinate injuriæ exortam in altum retrahat, nec dolorem suum proliferet. Id fieri posse apparebit, si paucis ex ingenti turba exempla produlero, ex quibus utrumque discere licet : quantum nauti habeat ira, ubi hominum præpotentum potestate tota utitur ; quantum sibi imperare possit, ubi metu majore compressa est. Cambysem regem nimis deditum vino Prexaspes unus et ceteris monebat, ut parcius biberet, turpem esse dicens ebrietatem in rege, quem oculi omnium auresque sequerentur. Ad hoc ille, « ut acias, inquit, quemadmodum unquam excidam mihi, approbabo jam, et oculos post vinum in officio esse, et manus. » Nihil deinde liberius quam alias capaciorebus acyphis, et jam gravis, et temulentus, oburgatoris sui filium procedere ultra finem jubet, allevataque super caput sinistra manu stare. Tunc intendit arcum, et ipsam eor adolescentia (id enim se petere dixerat) figit, rectiusque pectore harrens in ipso corde speculum ostendit ; ac respiciens patrem, satine certum haberet manum? interrogavit. At ille negavit Apollinem potuisse certius dimittere. Dilectum male perdat, animo

une chose que c'était trop d'avoir vue. Il trouva une occasion de flatterie, dans cette poitrine d'un fils ouverte en deux, dans ce cœur palpitant sous le fer. Il fallait lui contester sa gloire et recommencer l'épreuve, pour que le roi pût, sur le père, montrer une main encore plus assurée. O roi sanguinaire ! vraiment digne de voir les flèches de tous ses sujets se tourner contre lui ! Cependant, tout en exécrant celui qui couronnait ses orgies par les supplices et le meurtre, avouons qu'il y eut plus de crime à louer ce trait qu'à le lancer. Nous ne chercherons pas quelle devait être la conduite du père, en face du cadavre de son fils, en présence de ce meurtre dont il avait été le témoin et la cause : ce dont il s'agit maintenant est démontré, c'est que la colère peut être étouffée. Prexaspes ne proféra pas une injure contre le roi, pas une de ces paroles qu'arrache le malheur, lui qui se sentait le cœur percé du même coup que celui de son fils. On peut soutenir qu'il eut raison de dévorer ses paroles ; car, s'il eût dit quelque chose, comme homme outragé, il n'eût pu rien faire plus tard comme père. Il peut, je le répète, paraître, dans ce cas, avoir agi plus sagement que lorsqu'il donnait des leçons contre les excès de l'ivresse ; car il valait mieux laisser ce roi boire du vin que du sang ; tant que sa main tenait la coupe, c'était une trêve au crime. Aussi, Prexaspes augmentera le nombre de ceux qui témoignent, par de terribles malheurs, combien un bon conseil coûte aux amis des rois.

XV. Je ne doute pas que ce ne fût quelque conseil semblable qui fut donné par Harpagus à son

maître, aussi roi de Perse. Celui-ci, offensé, lui fit servir à table la chair de ses enfants, et lui demanda plus d'une fois, si l'assaisonnement lui en plaisait. Puis, lorsqu'il le vit rassasié de ce mets de douleur, il fit apporter les têtes, et lui demanda s'il était content de son accueil. Le malheureux ne perdit pas la parole ; sa bouche ne resta pas close. « Chez un roi, dit-il, tout mets est agréable. » Que gagna-t-il à cette flatterie ? de n'être pas invité à manger les restes. Je n'empêche pas un père de condamner l'action de son roi, je ne l'empêche pas de chercher la vengeance que mérite une si atroce monstruosité ; mais, en attendant, j'en tire cette conséquence, qu'on peut dissimuler une colère qui naît de malheurs affreux, et la forcer à un langage contraire à sa nature. S'il est nécessaire de maîtriser son ressentiment, c'est surtout aux hommes qui suivent la vie des cours, et qui sont admis à la table des rois. C'est ainsi qu'on mange chez eux, c'est ainsi qu'on y boit, c'est ainsi qu'on y répond : il faut sourire à ses funérailles. Duit-on payer la vie si cher ? c'est ce que nous verrons : c'est là une autre question. Nous n'apporterons pas de consolations dans une si triste prison ; nous ne les exhorterons pas à surmonter les volontés de leurs bourreaux ; nous leur montrerons dans toute servitude une voie ouverte à la liberté. Si l'âme est malade et souffre de ses propres vices, elle a en elle de quoi terminer ses souffrances. Je dirai à celui que le sort fit tomber aux mains d'un tyran, qui, de ses flèches, ajuste le cœur de ses amis ; à celui dont le maître rassasia un père des entrailles de ses enfants : pourquoi

magis quam conditione mancipium? Ejus rei laudator fuit, cujus nimis erat spectatorem fuisse; occasionem blanditiarum pulavit, pectus illi in duas partes ductum, et cor sub vulnere palpitans. Controversiam illi facere de gloria debuit, et revocare jactum, ut regi liberet in ipso patre certiores manum ostendere. O regem cruentum! o dignum in quem omnium suorum arcus verterentur! Quis exsecrari fuerim illam, convivia supplicii funebriaque solentem, tamen sceleratius totum illud laudatum est, quam nissum. Videbimus quomodo se poterit gerere debuerit, stans super cadaver filii sui, eademque illum, cujus et testis fuerat et cause: id de quo nunc agitur, apparet, iram suppressit posse. Non maledixit regi, nullum emisit ne calamitosi quidem verbum, quam aequè cor suum, quam filii, transfusus videret. Potest dici, merito deorasse verba: nam si quid tanquam iratus dixisset, nibil tanquam pater facere potuisset. Potest, inquam, videri sapientius se in isto casu gessisse, quam quum de potandi modo præciperet: quum satius erat vinum quam sanguinem bibere, cujus manus poculis occupari pas erat. Accessit itaque ad numerum eorum, qui magis cladibus ostenderunt, quanti constarent regum amicis bona consilia.

XV. Non dubito, quin Harpagus quoque tale aliquid regi suo Persarumque suaserit, quo offensus, liberos illi epulandos apposuit, et subinde quæsit, an placeret conditura. Deinde ut satis illam plenum malis suis videret, affertur capita illorum jussit, et, quomodo esset acceptus, interrogavit. Non defuere misero verba, non os contemnit: « Apud regem, inquit, omnia comæ jocunda est. » Quid hæc adulatio proferat? ne ad reliquias invitaretur. Non veto patrem damnare regis sui factum, non veto quærrere dignam tunc trucem portento penam: sed hoc interim colligo, posse etiam ex ingentibus malis nascentem iram abscondi, et ad verba contraria sibi cogi. Necessaria est ista doloris refrenatio, ulique hoc sortibus vi in genus, et ad regem adhibitis memum. Sic editur apud illos, sic bibitur, sic respondetur: funeribus suis arridendum est. An tantis sit vita, videbimus: alia ista questio est. Non consolabimur tam triste ergastulum, non auctoribimur ferre imperia carnificum, ostendemus in omni servitute apertam libertatis viam. Si ager animus, et suo vitio miser est, hæc miseria finire secum licet. Dicam et illi, qui in regem incidit, agilita pectora amicorum petentem, et illi cujus dominus liberorum visceribus patres assatur: Quid gemis, demens, quid expectas, ut te aut

gémir, insensé! pourquoi attendre que quelque ennemi vienne te venger par la ruine de ton pays, ou qu'un roi puissant accorde de contrées lointaines? Quelque part que tes yeux se tournent, tu trouveras une fin à tes maux. Vois ce lien escarpé : on y descend à la liberté. Vois cette mer, ce fleuve, ce puits : au fond de leurs eaux est assise la liberté. Vois cet arbre petit, rabougri, sinistre : la liberté y est suspendue. Vois ton cou, ta gorge, ton cœur : ce sont autant d'issues pour fuir l'esclavage. Mais nous te montrons des chemins trop pénibles, et qui exigent trop de cœur et de force. Tu cherches une voie facile vers la liberté? elle est dans chaque veine de ton corps.

XVI. Tant que rien ne nous semble assez intolérable pour nous faire repudier la vie, dans quelque position que nous soyons, écartons la colère : elle est fatale à ceux qui sont dans la dépendance ; car l'indignation ne fait qu'ajouter aux tourments, et la domination est d'autant plus pesante, qu'on la supporte avec plus d'impatience. Ainsi, la bête fauve qui se débat resserre le piège ; ainsi, l'oiseau qui s'agit et se démène ne fait qu'étendre la glu sur son plumage. Il n'y a pas de joug si étroit, qu'il ne blesse moins la tête qui le traîne que celle qui le repousse. Le seul soulagement aux grands maux, c'est la patience et la soumission aux nécessités.

Mais, s'il est utile à ceux qui obéissent de contenir leurs passions, et surtout cette passion furieuse et effrénée, c'est encore plus utile aux rois. Tout est perdu, quand la fortune permet tout ce que conseille la colère ; et un pouvoir qui s'exerce

au détriment du grand nombre ne peut durer longtemps ; il court des risques, dès que ceux qui souffrent séparément sont ralliés par une commune terreur. Aussi, combien de tyrans immolés, soit par un seul homme, soit par un peuple entier, que la douleur publique forçait à se faire une arme de toutes les colères. Et combien pourtant ont usé de la colère comme d'un privilège de leur royauté ! Témoin Darius, qui, après que l'empire eut été enlevé au Mage, fut le premier appelé au trône de la Perse et d'une grande partie de l'Orient. Comme il avait déclaré la guerre aux Scythes qui, vers le Levant, lui formaient une ceinture d'ennemis, Oebasus, noble vieillard, le supplia de lui laisser un de ses trois fils pour consoler sa paternité, et d'en conserver les deux autres à son service. Le roi, promettant plus qu'il ne lui était demandé, répondit qu'il les rendrait tous ; et les ayant fait tuer sous les yeux du père, il les lui livra : il eût été bien cruel sans doute, s'il les eût tous emmenés !

XVII. Mais combien Xerxès fut plus humain ! Pythius, père de cinq fils, lui demandant l'expédition de l'un d'entre eux, il lui permit de choisir celui qu'il voudrait : le choix fait, le fils désigné fut, par ses ordres, coupé en deux, et une moitié placée sur chaque côté de la route. Ce fut la dernière lustrale de son armée. Aussi eut-il le sort qu'il méritait : vaincu et accablé de toutes parts, il vit se disperser au loin les débris de sa puissance, et revint à travers les cadavres des siens. Cette férocité dans la colère appartient à des rois barbares chez qui n'avait pénétré ni l'instruction,

hostis aliquis per exitum geodis tunc vindicet, aut rex a loquinqno potens advolet? Quocumque resperis, tibi malorum finis est. Vides illum præceptum locum? Illuc ad libertatem descenditur. Vides illud mare, illud flumen, illum puteum? Libertas illic in imo sedet. Vides illum arborem, brevem, retortidam, infelicem? pendet inde libertas. Vides jugulum tuum, guttur tuum, cor tuum? effugit servitulus sunt. Nimis tibi operosus exitus monstramus, et ovium animi se roboris exigentes. Queris, quod sit ad libertatem iter? quæritur in corpore tuo vena.

XVI. Quamdiu quidem nihil tuo intolerabile nobis videtur, ut oos expellat e vita, iram, in quocumque erimus statu, removemus. Perniciosa est servitutibus : omnis enim indignatio in tormentum tuum prodest, et imperia graviora sentis, quo contumaciùs patitur. Sic laqueos fera dum patet, adstringit ; sic aves viscum, dum trepidantes excutunt, plenis omnibus illinant. Nullam tam aretum est jugum, quod non minus ledat ducentem, quam repugnantiem. Unum est levamentum malorum ingentium, pati, et necessitatibus suis obsequi. Sed quom utilis sit servitutibus, affectuum suorum, et hujus præcipue rabidi atque effrenis concitatio, utilis est regi-

bus. Perierunt omnia, ubi quoniam suadet ira, fortuna permittit ; nec diu potest, quo multorum malo exercetor, potentia stare : periclitatur enim, ubi eos qui separatim gerunt, communis metus junxit. Plerosque itaque modo singuli maculerunt, modo universi, quum illos conferre in unum iras publicus dolor cognoscit. Atqui plerique sic iram, quasi insignie regum, exerceverunt. Sicut Darius, qui primus, post ablatum Magni imperium, Persas et magnam partem Orientis obtinuit. Nam quum bellum Scythiis indixisset, Orientem cingentibus, rogatus ab Oebaso nobili sené, ut ex tribus liberis unum in solatium patri reliqueret, duorum opera uteretur ; plus quam rogabatur pollicitus, omnes se illi dixit remissurum, et occisos in conspectu parentis abiecit : crudelis futurus, si omnes abduxisset !

XVII. At quæto Xerxes facilius? qui Pythio, quinque filiorum patri, minus vacantein petenti, quem vellet, eligere permisit ; deinde quem elegerat, in partes duas distractum ab utroque via latere posuit, et hoc victimam lustravit exercitum. Habuit itaque quem debuit exitum : victus, et late longeque fusus, ac stralam ubique ruinam suam cernens, medius inter suorum cadavera inessit. Hac barbaris regibus feritas in ira fuit, quos omnia eru-

ni la culture des lettres. Mais je te montrerai, sorti des mains d'Aristote, Alexandre tenant de sa propre main, au milieu d'un banquet, son cher Clitus, son compagnon d'enfance, qui se montrait peu disposé à le flatter, et à passer de la liberté macédonienne à la servitude asiatique. Lysimaque, qui lui était également cher, fut exposé à la fureur d'un lion. Et ce Lysimaque, qui, par un heureux hasard, échappa à la dent du lion, en devint-il lui-même plus doux, lorsqu'il régna? Il mitila Téléphore de Rhodès, son ami, en lui faisant couper le nez et les oreilles; et le nourrit longtemps dans une cage, comme quelque animal nouveau et extraordinaire : cette tête en lambeaux, ce tronc informe n'avait plus rien de la face humaine. Ajoute à cela les tourments de la faim et la bideuse saleté de ce corps, se traînant dans sa fange, sur ses genoux; et ses mains calleuses, que son étroite prison forçait à lui servir de pieds; et ses flancs ulcérés par le frottement : spectacle affreux et terrible à voir ! Le supplice avait fait de cet homme un monstre qui repoussait même la pitié ! Cependant, s'il ne ressemblait en rien à l'homme celui qui souffrait ces tortures, il lui ressemblait encore moins celui qui les commandait.

XVIII. Plût aux dieux que ces exemples ne se trouvaient que chez les nations étrangères, et que leur cruauté n'eût point passé dans les mœurs romaines, avec la barbarie des supplices et des vengeances ! M. Marius, à qui le peuple avait élevé dans tous les carrefours, des statues auxquelles on adressait des prières avec le vin et l'encens,

ent les cuisses rompues, les yeux arrachés, les mains coupées par ordre de L. Sylla, et, comme s'il devait subir autant de morts que de blessures, il fut déchiré leulement et dans chacun de ses membres. Et quel était l'exécuteur de ces ordres, qui, sinon Catilina, qui dès lors exerçait sa main à tous les crimes? Cet homme mettait en pièces Marius devant le tombeau de Q. Catulus, outrageant ainsi le plus doux des hommes dans ses cendres, sur lesquelles conla gontie à goutte le sang d'un homme de funeste exemple, mais populaire toutefois, et qui fut trop aimé, plutôt qu'indigne de l'être. Marius méritait sans doute de subir ce supplice, Sylla de le commander, Catilina de l'appliquer; mais la république ne méritait pas de se voir percer le sein également par le glaive de ses ennemis et celui de ses vengeurs.

Mais pourquoi chercher des exemples anciens ? Naguère C. César fit, dans une seule journée, livrer au fouet Sextus Papinius, fils de consulair, Betilius Bassus, son questeur, et fils de son intendan, et plusieurs autres, chevaliers romains ou sénateurs; puis il les mit à la torture, non pour les interroger, mais pour s'en amuser. Ensuite, impatient de tout ce qui faisait trêve à ses voluptés, que les exigences de sa cruauté demandaient sans répit, ce fut en se promenant dans les allées du jardin de sa mère, qui s'étendent entre le portique et le fleuve, qu'il fit venir quelques-unes des victimes avec des matrones et d'autres sénateurs pour les décapiter aux flambeaux. Qui le pressait ? De quel danger personnel ou public le menaçait une

ditio, nullus litterarum cultus imbuerat ! Dabo tibi ex Aristotelis sinu regem Alexandrum, qui Clitum carissimum sibi et una educatione inter epulas transfudit, et manus quidem sua, paravi adulantem, et pigre ex Macedonia ac libero in Persicam servitutem transeuntem. Nam Lysimachum, a quo familiarem sibi, leoni objerit. Nunquid ergo hic Lysimachus, felicitate quadam dentibus leonis elapsus, non hoc quam ipse regnaret, melior fuit ? Nam Telephorum Rhodium amicem suum undique decernitum, quam aures illi nunquam abcidisset, in caverna veluti novum animal aliquod et insensatum diu pavit ; quam oris detruncatili mutilaque deformitas humanam faciem perdidisset. Accedebat fames et squalor et illuvies corporis, in stercore suo destituti, callosis super hinc genibus manibusque, quas in usum pedum angustiae loci coegebant ; lateribus vero attritu evulceratis, non minus fœda quam terribilis erat forma ejus visentibus ; fœtusque perna sua monstrum, misericordiam quoque ausierat : tamen quam dissimilissimus esset homini, qui illa patiebatur, dissimilior erat, qui faciebat.

XVIII. Utinam ista aversa intra peregrinos mansisset exempla, nec in Romanos mores cum aliis adventibus vitis, et suppliciorum iramque barbaria transisset ! M. Mario, cui vicitur populus statuas posuerat, cui thure

et vino supplicabat, L. Sylla perfringi crura, erui oculos, amputari manus jussit ; et quasi totiens occideret, quotiens vulnerabat, paulatim et per singulos artus laceravit. Quis erat hujus imperii minister ? quis, nisi Catilina, jam in omne facinus manus exerens ? hic illum ante bustum Q. Catuli crepebat, gravissimum missimil viro cineribus : supra quos vir mali exempli, popularis tamen, et non tam immeriti quam ulius amatus, per stitidia sanguinem dabat. Dignus erat Marius qui illa pateretur, Sylla qui juberet, Catilina qui faceret ; sed indigna respublica quæ in corpus suum pariter et hostium et vindicem gladius recipere. Quid antiqua persequitur ? modo C. Cæsar Sestum Papinium, cui pater erat consularis, Betilium Bassum questorem suum procuratoris sui filium, aliosque et equites romanos et senatores uno die flagellis cecidit, torxit, non questum, sed animal causa. Deinde aleo impatiens fuit differenda voluptatis, quam ingenio crudelitatis ejus sine distince posebat, ut in sycto mactationum hortorum, qui porticum a ripa separant, inambulans, quosdam ex illis cum matris atque aliis senatoribus ad lucernam decollaret. Quid turbabat ? quod periculum, aut privatum, aut publicum una nox minabatur ? quantum fuit, lucem expectare denique, ne senatores populi Romani solatus occideret !

seule nuit? Que lui coûtait-il enfin d'attendre le jour, pour ne pastuer en pantoufles les sénateurs du peuple romain?

XIX. Quelle fut l'insolence de sa cruauté; il appartenait à notre sujet de le faire connaître, quoique peut-être nous puissions sembler nous en écarter, et nous égarer dans des digressions; mais ces folies de l'orgueil dépendent de la colère quand elle se déchaîne sans mesure. En le voyant livrer au fouet les sénateurs, on put dire, grâce à lui : « C'est d'usage. » Il avait épuisé, pour les supplices, les plus horribles ressources de la torture, les cordes, les brodequins, les chevaux, le feu, son visage. Mais ici l'on me répondra : qu'y a-t-il de merveilleux, qu'il ait fait passer par les lanières et les flammes, comme de méchants esclaves, trois sénateurs, lui qui méditait d'égorger tout le sénat, qui souhaitait que le peuple romain n'eût qu'une seule tête, pour pouvoir consommer en un seul jour et d'un seul coup tous les crimes qu'il avait multipliés à tant de reprises et en tant de lieux. Quoi de plus inouï qu'un supplice de nuit? Le voleur, pour assassiner, se cache dans les ténèbres; mais le châtimement légal, plus il a de publicité, plus il sert à l'exemple et à la répression. On me répondra encore : ces forfaits, qui te surprennent tant, font l'occupation journalière de ce monstre; c'est pour cela qu'il vit; ce sont les travaux de ses jours, les élucubrations de ses nuits. Certes, nul après lui ne se rencontrera, qui ordonne de tamponner avec une éponge la bouche de ceux qu'il faisait exécuter, pour que leur voix ne pût se faire jour. A quel malheureux, près de mourir, a-t-il été jamais interdit de gémir? Il craignait sans doute que les douleurs su-

prêmes n'exhalassent quelque parole trop libre; il craignait d'entendre ce qu'il ne voulait pas entendre. Car il savait qu'il y avait une foule de choses que personne qu'un mourant n'eût osé lui reprocher. Comme on ne trouvait pas d'éponge, il ordonna de déchirer les vêtements de ces malheureux, et de leur remplir la bouche avec ces lambeaux. Quel est ce raffinement de barbarie? Qu'il leur soit au moins permis de rendre le dernier soupir : donne passage à leur âme prête à s'échapper; qu'elle puisse s'exhaler autrement que par les blessures!

XX. Il serait trop long d'ajouter que la même nuit, les pères des victimes furent égorgés par des centurions envoyés à domicile : sans doute, cet homme miséricordieux voulait épargner leur douleur éternelle.

Mais ce n'est pas la cruauté de Calus, ce sont les manx de la colère que je me suis proposé de décrire, de la colère qui ne se déchaîne pas seulement contre des individus, mais déchire des nations entières, mais frappe des villes, des fleuves et des objets dénués de tout sentiment de douleur. Ainsi, un roi de Perse fait couper le nez à tout un peuple dans la Syrie; de là le nom de Rhinocolure, qui fut donné à la contrée. Croistu qu'il fut indulgent, pour n'avoir pas coupé autant de têtes? Il s'amusa d'un nouveau genre de supplice.

Quelque chose de pareil menaçait les Éthiopiens, que leur longévité a fait nommer Macrohiens. Cambyse, en fureur, s'avancit contre eux, parce qu'ils n'avaient pas humblement tendu leurs mains à la servitude, et qu'ils avaient répondu à ses envoyés avec une liberté que les rois appellent

XIX. Quam superbe fuerit crudelitatis, ad rem pertinet scire, quomodo aberrare alio possumus videri, et in devium exire : sed hoc ipsum pars erit iræ super solita venientis. Ceciderat flagella senatores : ipse effecit, ut dici possit : Solet fieri; torserat per omnia, quæ in rerum natura tristissima sunt, fideiculis, tabularibus, equales, igne, vultu suo. Et hoc loco respondebitur, magnam rem si tres senatores, quasi nequam municipia, inter verbera et flammam divisit, homo qui de toto senatu trucidando cogitabat, qui optabat, ut populus Romanus unam cervicem haberet, ut scelera sua tot locis ac temporibus ducta, in unum istum et unum diem cogeret! Quid tam inauditum quam nocturnum supplicium? quum latrocinia tenebris abscondi solent; animadversiones, quo notiores sunt, plus ad exemplum emendationem, que proficiunt. Et hoc loco respondebitur mihi : Quod tantopere admiraris, isti bellum quotidianum est, ad hoc vivit, ad hoc vigilat, ad hoc tenebrat. Nemo certe invenietur alius, qui imperaverit his, in quos animadvertit jubebat, hos inserta spongia includi, ne vocis emissenda haberent facultatem. Cui unquam morituro non est re-

lictum, quæ generet? finit, ne quam liberorum vocem extremis doior mitteret, ne quid, quod nollet, audiret; sceleris autem innumera bilis esse, quæ obicere illi nemo, nisi periturus, auderet. Quam spongia non intrentur, scindi vestimenta miserorum, et in os arceri pannos imperavit. Que ista servilis est? licet ultimum spiritum trahere : de esturæ anime locum : licet illam non per vulnus emittere.

XX. Adhuc his longum est, quod patres quoque occisorum eadem nocte, dimissis per domos centurionibus, confecti : id est, homo misericors luctu liberavit. Non enim Cail servitum, sed iræ mutam propositum est describere, quæ non tantum virum fuit, sed gentes totas lanceat, sed urbes, sed flumens, et talia ad omni sensu doloris converberat. Sicut rex Persarum locius populi naves recidit in Syria : inde Rhinocolure loci nomen est. Peperisse illum iudicis, quod non tota capita præcidit : non genere potius detestatus est. Tunc aliquid passi forent Æthiopes, qui ob longissimum vitæ spatium Macrobi appellabant. In hoc enim, quia non supinis manibus exacerant servitutem, missique legatis libera responsa

insolence. Mais, sans provisions, sans vivres, sans avoir fait reconnaître les chemins, il traînait après lui, à travers des solitudes impraticables et arides, tout le matériel d'une armée. Dès la première journée, on manqua du nécessaire, et nulle ressource ne se présentait dans une région stérile, inculte, que n'avait jamais foulé le pied de l'homme. D'abord, on combattit la faim avec les feuilles les plus tendres et les bourgeons des arbres; ensuite avec du cuir ramolli au feu, et tout ce dont le besoin faisait un aliment. Puis, lorsqu'au milieu des sables, les racines et les herbes vinrent aussi à manquer, et qu'apparut une immense solitude dépourvue même d'animaux, les soldats se décidèrent pour avoir une nourriture plus horrible que la faim. Cependant la colère poussait encore le roi en avant, lorsqu'une partie de son armée était perdue, une partie mangée, jusqu'à ce qu'il craignit d'être appelé à son tour à tirer au sort : alors enfin, il donna le signal de la retraite. Pendant tout ce temps, on réservait pour lui des oiseaux délicats; et des chameaux portaient tout l'attirail de ses cuisines, tandis que ses soldats demandaient au sort à qui appartiendrait une mort misérable, une vie plus misérable encore.

XXI. Cambyse se déclina contre une nation inconnue et innocente, mais qui avait le sentiment de sa colère; Cyrus s'emporta contre un fleuve. Comme il courait au siège de Babylone en toute hâte, parce qu'à la guerre l'occasion fait les succès, il tenta de traverser à gué le Gynde, alors fortement débordé; ce qui est à peine praticable quand le fleuve, desséché par les feux de l'été, est réduit à

ses eaux les plus basses. Un des ébreaux blancs qui traînaient le char royal, ayant été emporté par le courant, Cyrus en fut vivement courroucé. Il jura donc que ce fleuve, qui entraînait les consiers du roi, serait réduit au point que des femmes pussent le traverser et s'y promener. Il y transporta, en effet, tout son appareil de guerre, et fit mettre ses soldats à l'œuvre, jusqu'à ce que chaque rive fut coupée par cent quatre-vingts canaux, et que les eaux éparses, se dispersant à travers trois cent soixante ruisseaux, laissassent le lit à sec. Il laissa donc échapper le temps, perte bien grande dans de grandes entreprises, et l'ardeur de ses soldats, qu'épuisa un travail inutile, et l'occasion de surprendre Babylone au dépourvu, pendant qu'il faisait contre ce fleuve une guerre déclarée à l'ennemi.

XXII. Cette folie (car quel autre nom lui donner?) a gagné aussi les Romains. Cains César détruisit, près d'Herculanum, une magnifique villa, parce que sa mère y avait été quelque temps détenue. Il écrivait par là cette disgrâce. Car, tant qu'elle fut debout, on passait à côté; maintenant on demande la cause de sa ruine.

Il faut méditer ces exemples pour les fuir; ceux, au contraire, de la modération et de la douceur, il faut les suivre. Je vais t'en citer d'hommes qui ne manquaient ni de sujet de colère, ni de puissance pour se venger. Qu'y avait-il, en effet, de plus facile pour Antigone, que d'envoyer au supplice deux soldats qui, appuyés contre la tente royale, faisaient ce qu'on fait très-volontiers, quoique ce soit très-dangereux : ils médisaient du roi. Antigone avait tout entendu; car les interlo-

dederaat, quæ contumeliosa reges vocant, Cambyse fremebat : et non provisâ commentibus, non exploratis itineribus, per invia, per arenaria trabebat omnem bello utilem turbam : cui lahra primum iter decernat necessaria, nec quidquam subministrabat sterilis et inculta humano-que ignota vestigio regio : sustinebant famem primo tenerima frondum, et cacumina arborum, tum coria igne molita, et quidquid necessitas cibum fecerat : postquam inter arenas radices quoque et herbe defecerant, apparuitque inops etiam animalium solitudo, decimum quemque sortiti, alimentum habuerunt fume rævius. Agebat adhuc ira regem precipitem, quam partem exercitus amisisset, partem comedisset, donec finivit, ne et ipse vocaretur ad sortem : tum demum signum receptum dedit. Servabantur interim illi generosa aves, et instrumenta epularum camelis vehabantur : quom sortirentur milites ejus, quis male periret, quis pejus viveret.

XXI. Ille iratus fuit genti, et ignote, et immerite, sensura tamen : Cyrus fluvium. Nam quam Babylonem oppugnatura festinaret ad bellum, ejus maxima momenta in occasionibus sunt, Gynden hâc fusu amorem vado transire tentavit : quod via tutum est etiam quum

sensit ætatem, et ad minimum deluctus est. Ibi unus ex his equis, qui trahere regium currum albi solebant, abreptus, vehementer commovit regem : juravit itaque, annens illum regis commentus auferentem, eo se redacturum, ut transiri calescit etiam a feminis possent. Huc deinde omnem transtulit belli apparatus, et tandem assedit operi, donec C et LXXX cuniculis divisum alveum in CCC et LX rivos dispergeret, et sicum reliqueret in diversum linealibus aquis. Perit itaque et tempus, magna in magna rebus jactura, et militum ardor, quem inutilis labor frexit, et occasio aggrediendi imparatos, dum ille bellum indietum hosti cum flumine gerit.

XXII. Ille furor (quid enim aliud voces?) Romanos quoque contigit. C. enim Cesar villam in Herculanensi puleherrimam, quis mater sua aliquando in illa custodita erat, diruit, fecitque ejus per hoc notabilem fortunam : stantem enim prænavigabamus : nunc causa dirute queritur. Et hæc cogitanda sunt exempla, quæ vites : et illa e contrario, quæ acquiris, moderata, lenia, quibus nec ad irascendum causa deficit, nec ad ulciscendum potestas. Quid enim facilius fuit Antigono, quam duos manipulares duci jubere, qui incumbentes regio tabernaculo



cuteurs n'étaient séparés de l'auditeur que par une simple toile. Il l'agita doucement, et leur dit : « Retirez-vous plus loin, de peur que le roi ne vous entende. » Le même, dans une marche de nuit, ayant entendu quelques soldats charger le roi de malédictions, pour les avoir engagés dans un chemin bourbeux et inextricable, s'approcha des plus embarrassés, et après les avoir, sans se faire connaître, aidés à se dégager : « Maintenant, dit-il, maudissez Antigone qui vous a fait tomber dans ce mauvais pas ; mais priez aussi les dieux pour celui qui vous a retirés du bourbier. »

Il supporta avec autant de douceur les imprécations de ses ennemis que celles de ses sujets. Au siège de je ne sais quel petit château, les Grecs, qui le défendaient, se flant à la force de la place, insultaient aux assaillants, faisaient de nombreuses plaisanteries sur la laideur d'Antigone, et s'amusaient, tantôt de sa petite taille, tantôt de son nez épaté. « Je me félicite, dit-il, et j'ai bon espoir, puisque j'ai Silène dans mon camp. » Ayant réduit ces railleurs par la famine, voici comment il en usa avec les prisonniers : ceux qui étaient propres au service furent répartis dans ses cohortes ; les autres furent vendus à l'enchère : ce qu'il n'eût pas même fait, assurait-il, s'il n'eût été utile de donner un maître à des hommes qui avaient si mauvaise langue. Le petit-fils de ce roi fut Alexandre, qui lançait son javelot contre ses concubines ; qui, de ses deux amis que j'ai cités plus haut, livra l'un à la fureur d'un lion, l'autre à la sienne.

Des deux, cependant, celui qui fut jeté au lion survécut.

XXIII. Alexandre ne tenait ce vice ni de son aïeul, ni même de son père. Car, s'il y eut en Philippe quelque autre vertu, il y eut aussi la patience à souffrir les injures, moyen puissant pour protéger un empire. Démochares, surnommé Parrhésiste à cause de la trop grande intempérance de sa langue, avait été dépuisé vers lui avec d'autres Athéniens. Philippe, après les avoir écoutés avec bienveillance, ajouta : « Dites-moi ce que je puis faire qui soit agréable aux Athéniens ? — Tenez, interrompit Démochares. » Comme les assistants manifestaient leur indignation à une réponse si brutale, Philippe les fit taire, et ordonna de laisser aller ce Thersite sans lui faire de mal. « Pour vous, dit-il aux autres députés, allez dire aux Athéniens, que ceux qui tiennent de pareils propos sont bien plus intraitables que celui qui les entend sans punir. »

Le divin Auguste a fait et dit bien des choses dignes d'être rapportées, et qui prouvent que sa colère n'avait pas d'empire sur lui. L'historien Timagène avait tenu sur l'empereur, sur sa femme et sur toute sa famille, certains discours qui ne furent pas perdus ; car la hardiesse d'un bon mot ne fait circuler davantage et le met dans toutes les bouches. Souvent César l'avertit d'user plus modérément de sa langue : comme il persistait, le palais lui fut interdit. Depuis lors Timogène passa ses vieux jours dans la maison d'Asinius Pollion, et toute la ville se l'arrachait. L'interdiction du

faciebant, quod homines et periculosissime et libentissimo faciunt, de rege suo male existimabant? Audierat omnia Antigonus, utpote quum inter dicentes et audientem palla interesset: quam ille leviter commovit, et, « Longius, inquit, discedite, ne vos rex audiat. » Idem quadam nocte, quum quosdam ex militibus suis exaudisset, omnia male imprecantes regi, qui ipsos in illud iter et inextricabile lulum deduxisset, accessit ad eos qui maxime laborabant; et quum ingruentes a quo adjuvantur, explicuisset: « Nunc, inquit, maledicite Antigono, ejus vitio in his miseriis incidistis; et autem bene optato, qui vos ex hac voragine eduxit. » Idem tam miti animo hostium suorum maledicta, quam civium tulit. Itaque quum in parvulo quodam castello Græci obsiderentur, et fiducia loci contententes hostem multa in deformitatem Antigoni jocerentur, et nunc statim humilem, nunc collisum nasum deriderent: « Gaudet, inquit, et aliquid boni spero si in castris meis Sileum habeo. » Quum hos dicentes fame domuisset, captis sic unus est, ut eos qui militibus erant, in cohortes describeret, cæteros præconi subijceret: id quoque se negavit facturum fuisse, nisi expedit his dominum habere, qui tam mulum haberent linguam. Hujus nepos fuit Alexander, qui lanceam in concubinas suas torquebat, qui ex duobus amicis quos paulo

ante retulit, alterum ferre obiecit, alterum sibi. Ex his duobus tamen, qui leni obiectus est, vixit.

XXIII. Non habuit hoc avitum ille vitium, ne patrum quidem. Nam si qua alia in Philippo virtus fuit, et contumeliam patientia, ingens instrumentum ad tutelam regni. Demochares ad illum, Parrhesiastes ob nimium et proceram linguam appellatus, inter alios Atheniensium legatos venerat; audita benignè legatione, Philippus, « Dicite, inquit, mihi, facere quid possum, quod sit Atheniensibus gratum? » Excepti Demochares: « Te, inquit, suspendere. » Indignatio circumstantium ad tam inhumanum responsum exorta est: quos Philippus coacti cecero jussit ut Thersiam illum solum incolumenque dimitteret. « At vos, inquit, ceteri legati, nuntiato Atheniensibus, multo superiores esse, qui ista dicunt, quam qui impone dicta audiunt. » Multa et divus Augustus digna memoria fecit, dixitque: ex quibus apparet illi iram non imperasse. Timagenes, historicum scriptor, quendam in ipsum, quendam in uxorem ejus, et in totam domum dixerat, nec perdidit dicta; magis enim circumfertur, et in ore hominum est temeraria urbanitas. Saepè illum Cæsar monuit, ut moderatus lingua uteretur; perseveranti domo sua interdixit. Postea Timagenes in contubernio Pollionis Asinii constitit, eo

palais de César ne lui ferma aucune porte. Dans la suite, il récita et brûla les histoires qu'il avait écrites, et livra au feu les livres qui contenaient les actes de César Auguste. Il était l'ennemi de César, et personne ne redouta son amitié; personne ne s'en éloigna comme d'un homme frappé de la foudre; et il se trouva un citoyen qui lui ouvrit les bras lorsqu'il tombait de si haut. César, ai-je dit, le souffrit patiemment, et ne s'émut pas même de ce qu'il avait détruit les annales de sa gloire et de ses belles actions. Jamais il ne fit des reproches à l'hôte de son ennemi : seulement il dit une fois à Pollion *θαρσύνεις* (tu nourris un serpent). Puis, comme celui-ci s'appretait à faire des excuses, il l'interrompit : « Jonis, mon cher Pollion, jouis de ton hospitalité. » Et comme Pollion répliquait : « Si tu l'ordonnes, César, je lui interdirl ma maison. — Crois-tu, dit-il, que je le fasse, quand c'est moi qui vous ai réconciliés. » En effet, Pollion avait été quelque temps brouillé avec Timagène, et il n'eut pas d'autre raison de mettre fin à son ressentiment, si ce n'est que celui de César commença.

XXIV. Que chacun donc se dise, toutes les fois qu'on l'offense : suis-je plus puissant que Philippe? ou l'a pourtant outragé impunément? Puis-je plus, dans ma maison, que ne pouvait le divin Auguste dans le monde entier? Il se contenta cependant de s'éloigner de son détracteur. Pourquoi donc irai-je punir du fouet et des fers une réponse trop libre de mon esclave, un air récalcitrant, un marmare qui n'arrive pas jusqu'à moi? Qui suis-je, pour que ce soit un crime de blesser mes

tota civitate direptus est; nullum illi limen preclusa Caesaris domus abstulit. Historias postea quas scriperat, recitavit, et combussit, et libros acta Caesaris Augusti continentes in ignem posuit. Inimicitias gessit cum Cesare, nemo amicitiam ejus exstulit, nemo quasi fulgure letam refugit : fuit qui præberet iam alte cadenti sinum. Tulit hoc, ut dixi, Cæsar patienter, de eo quidem motus quod landibus suis rebuque gestis manus intulerat. Numquam cum hospite inimici soli questus est. hoc dumtaxat Pollioni Asinio dixit, *θαρσύνεις*. Paranti deinde excusationem ostendit, « et, frueri, loquit, mi Pollio, frueri ! » Et quam Pollio diceret : « Si jubes, Cæsar, statim illi domo mea interdiciam. — « Hoc me, loquit, potes facturum, quam ego vos in gratiam redaxerim? » Fuerat enim aliquando Timagene Pollio letus, nec ullam aliam habuerat causam desinendi, quam quod Cæsar ceperat.

XXIV. Dicat itaque quisque sibi, quoties læsuset : Numquid potestior sum Philippo? illi tamen impune maledictum est. Numquid in domo mea plus possum, quam toto orbe terrarum divus Augustus potuit? Ille tamen contentus fuit a conviciatore suo secedere. Quid est? quare ego servi mei clarior responsum, et contumaciorum vulum, et non perverentem usque ad me murmuratorem, flagellis et compedibus expiem? quis sum,

oreilles? Bien des gens ont pardonné à leurs ennemis; et moi je ne pardonnerais pas à un esclave paresseux, négligent ou bavard? Que l'enfant ait pour excuse son âge, la femme son sexe, l'étranger sa liberté, le domestique l'habitude de nous voir. Est-ce la première fois qu'il nous mécontente? rappelons-nous combien de fois il nous a satisfait. Nous a-t-il déjà souvent manqué? supportons ce que nous avons supporté longtemps. Est-ce un ami qui nous offense? il a fait ce qu'il ne voulait pas. Est-ce un ennemi? il a fait ce qu'il devait. Cédons au sage, pardonnons à l'insensé. Pour tous, enfin, disons-nous bien que les hommes les plus sages tombent dans beaucoup de fautes, qu'il n'y a personne de si circonspect, dont la pudeur ne s'oublie quelquefois; personne de si composé, dont la gravité ne soit entraînée par l'occasion à quelque acte de vivacité; personne de si précautionné contre l'outrage, qu'il ne tombe dans le défaut qu'il veut éviter.

XXV. De même que l'homme obscur trouve à voir chanceler la fortune des grands une consolation dans ses maux, et que celui-là pleure dans sa retraite la perte d'un fils avec moins d'amertume à l'aspect des cruelles funérailles qui sortent d'un palais; de même chacun supportera avec plus de résignation quelques offenses, quelques mépris, en songeant qu'il n'est pas de si grande puissance qui soit à l'abri de l'outrage. Que si même les plus sages sont sujets à faillir, quelle erreur n'a pas une légitime excuse? Rappelons-nous combien de fois notre jeunesse s'est montrée peu empressée à ses devoirs, peu retenue dans ses discours, peu sobre dans le vin.

cujus aures laedi nefas sit? Ignoverunt multi hostiles; ego non ignoscam pigris, negligentibus, garrulis? Puerum ætas excuset, feminam sexus, extraneum libertas, domesticum familiaritas. Nunc primum offendit? cogitemus quam diu placerit. Serpe et alias offendit? feramus quod diu tulimus. Amicus est? fecit quod noluit. Inimicus? fecit quod debuit. Prudentiori cedamus; stultius remissimus; pro quocumque illud respondeamus nobis : sapientissimos quoque viros multa delinquere, neminem esse tam circumspectum, cujus non diligentia aliquando sibi ipsi exeat, neminem tam maturum, cujus non gravitatem in aliquod fervidum factum casus impingat, neminem tam studium offensarum, qui non in illas, dum vivit, incidat.

XXV. Quomodo homini pusillo solatium in malis fuit, etiam minorum virorum fluctare fortunam, et equiore animo filium in angulo fletu, qui vidit acerba funera etiam ex regia duci : sic animo equiore feret ab aliquo laedi, ab aliquo contemni, eicunque veoit in mentem, nullam esse tantum potentiam, in quam non incurrat injuria. Quodsi etiam prudentissimi peccant, ejus non error bonam causam habet? Respicimus, quoties adolecentia nostra in officio parum diligens fuerit, in sermone parum modesta, in vino parum temperans. Si iratus

Cet homme est en colère : donnons-lui le temps de reconnaître ce qu'il a fait ; il se corrigera lui-même. Il n'échappera pas au châtement : nous n'avons que faire de régler nos comptes avec lui. Il est incontestable que l'homme qui dédaigne ceux qui l'attaquent sort de la feule, et prend position au-dessus d'elle : c'est le propre de la vraie grandeur de ne pas se sentir frappé. Ainsi, aux aboiements des chiens, le lion se retourne lentement ; ainsi un immense rocher brave les assauts de la vague impulsive. Celui qui ne s'irrite point demeure inaccessible à l'injure ; celui qui s'irrite est ébranlé. Mais celui que je viens de représenter supérieur à toutes les atteintes tient pour ainsi dire dans ses embrassements le souverain bien, et répond non-seulement à l'homme, mais même à la fortune : Quoi que tu fasses, tu es trop faible pour troubler ma sérénité. Cela m'est défendu par la raison, à qui j'ai confié la direction de ma vie. La colère me ferait plus de mal que l'injure. Et, en effet, je connais les bornes de l'une ; l'autre, jusqu'où m'entraînera-t-elle ? je l'ignore.

XXVI. « Je ne puis, dis-tu, m'y résigner ; il est trop pénible de souffrir une injure. » Tu mens : car, quel homme ne peut supporter une injure, lorsqu'il supporte la colère ? Ajoute qu'en agissant ainsi, tu supportes et la colère et l'injure. Pourquoi supportes-tu les transports d'un malade, les propos d'un frénétique, les coups d'un enfant ? c'est qu'ils te paraissent ne savoir ce qu'ils font. Qu'importe quelle maladie fait déraisonner ? La déraison est une excuse égale pour tous. » Quoi

done ! dis-tu, l'offense sera impunie ? » Suppose que tu le venilles ; elle ne le sera pourtant pas. La plus grande punition du mal, c'est de l'avoir fait ; et le plus rigoureux châtement est d'être livré au supplice du repentir. Enfin, il faut avoir égard à la condition des choses humaines, pour être juge équitable de tous les accidents : or, c'est être injuste que de reprocher à un seul le vice de tous. Le teint noir n'est pas remarqué chez les Éthiopiens, ni chez les Germains une chevelure rousse et relevée en tresse. Chacun est suivant sa nature. Tu ne trouveras jamais étrange ou repoussant chez un homme, ce qui est commun à toute sa nation. Or, chacun de ces exemples n'a pour lui que la manière d'être d'un seul pays, d'un coin de terre : vois, maintenant, si l'indulgence n'est pas mieux placée, pour des vices répandus parmi tout le genre humain. Nous sommes tous inconsiderés et imprévoyants, tous irrésolus, querelleurs, ambitieux : pourquoi voiler, sous des termes adoucis, la plaie publique ? Nous sommes tous méchants. Ainsi, tout ce qu'on blâme dans un autre, chacun le retrouve dans son propre cœur. Pourquoi signales-tu la pâleur de l'un, la malice de l'autre ? La peste est chez tous. Soyons donc entre nous plus tolérants : méchants, nous vivons parmi des méchants. Une seule chose peut nous rendre le calme : c'est un traité d'indulgence mutuelle. Cet homme m'a offensé ; je ne le lui ai pas rendu ; mais déjà peut-être tu as blessé quelqu'un, ou tu blesseras.

XXVII. Ne va pas te jurer sur une heure ou un jour : considère la disposition habituelle de

est, demas illi spatium, quo displicere, quid fecerit, possit ; se ipso castigabit. Denique dabit poenam ; non est quod cum illo peris faciamus. Illud non vult in dubium, quin se exemerit inerte, et alius steterit, quisquis despicit incessentes : proprium est magnitudinis vere, non se sentire percussam. Sic immanis fera ad lustrum canum levis respect ; sic irritus ingenti scopulo fluctus assultat. Quid non irascitur, inconcussus inguria peristit ; qui irascitur, motus est. At ille quem modo alioem omni incommodo posui, tenet quodam amplexu summum bonum, nec homini latum, sed ipsi fortune respondet : Omnia licet facias, minor es, quam in serenitate meam obduas. Vetus hoc ratio, cui vitam regendam dedi ; pias mihi nocturnas est ira, quam injuria. Quid ni pias ? illas modus curas est : ista quoque me latura sit, incertum est.

XXVI. « Non possum, inquis, pati : grave est, injuriam sustinere. » Mentiris : quis enim injuriam non potest ferre, qui potest iram ? Adice tunc, quod id agit, ut et iram feras, et injuriam. Quare fers acri rabiem, et phreneticæ verba ? puerorum protervus manus ? nempe quæ videntur nocere, quid faciunt. Quid interat, quo quisque rite fiat imprudens ? imprudentia par in omni-

bus patrociniis est. » Quid ergo ? Inquis, impune illi erit ? » Puts, te velle : tamen non erit. Maxima est enim factæ injuriæ poena, fecisse ; nec quisquam gravius afflictor, quam qui ad supplicium peritalem traditor. Denique ad conditionem rerum humanarum respiciendum est, ut omnium accidentium æqui judices simus ; iniquas autem est, qui commune vitium singulis obicit. Non est Æthiopsis inter omnes insignis color, nec rufus crinis et coctus in modum apud Germanos. Utrumque deest. Nihil in suo judicis nobilitate aut fordam, quod genti suæ publicum est. At ista quæ retia, unus regionis atque anguli consuetudo defecit : vide tunc quanto in his jostior venia sit, quæ per totum genus humanum vulgata sunt. Omnes inconsulti et improvidi sumus, omnes incerti, queruli, ambigiosi. Quid lenioribus verbiis nescis publicum abecodo ? omnes mali sumus. Quidquid itaque in alio reprehenditur, id quoque in tuo sinu inveniet. Quid illius pallorem, illius maciem notas ? pestilentia est. Placidiores itaque invicem sumus : mali inter malos vivimus. Uas res nos facere potest quietos, mature facilitatis conventio. Ille mihi jam nocuit ; ego illi nondum : sed jam aliquem fortasse lædidi ; sed inde.

XXVII. Noli estimare hanc horam, aut hanc diem ;

ton âme. Quand même tu n'aurais rien fait de mal, tu peux en faire. Ne vant-il donc pas mieux guérir une blessure que la venger? La vengeance absorbe beaucoup de temps, et nous expose à une foule d'offenses pour une seule qui nous afflige. Chez nous tous la colère dure bien plus longtemps que l'injure. N'est-il pas bien mieux de suivre une tout autre voie, et de ne pas mettre aux prises vices contre vices? Te semblerait-il dans son bon sens, celui qui rendrait un coup de pied à une mule, à un chien un coup de dent? » Mais, dis-tu, ces animaux ne savent pas qu'ils font mal. » D'abord, il est bien injuste celui pour qui le nom d'homme est un titre qui exclut l'indulgence : ensuite, si les autres animaux se débrouent à ta colère, parce qu'ils manquent de raison, tu dois mettre sur la même ligne tout homme qui manque de raison. Qu'importe, en effet, qu'il diffère en tout le reste des animaux muets, s'il leur ressemble par ce seul côté, qui fait excuser leurs torts, l'aveuglement d'esprit? Il a offensé : est-ce la première fois, est-ce la dernière? Ne va pas le croire, quand même il dirait : Je ne le ferai plus. Il offensera encore, et un autre l'offensera, et toute la vie tournera dans un cercle de fautes. Traitions avec douceur ce qui est intraitable. Ce qu'on a coutume de dire dans la douleur peut très-utilement se dire dans la colère : Cessera-t-elle un jour ou jamais? Si elle doit cesser, ne vaut-il pas mieux quitter la colère, que d'être quitté par elle? Si elle doit durer toujours, vois quelle vie orageuse tu t'apprêtes! Vois les souffrances d'un cœur toujours gonflé de fiel!

XXVIII. Ajoute qu'à moins d'allumer toi-même le feu de la colère, et de renouveler sans cesse les aliments qui doivent l'alimenter, elle s'éteindra d'elle-même, et perdra tous les jours de sa violence. Or, ne vant-il pas mieux qu'elle soit vaincue par toi, que par elle-même? Tu t'empportes contre celui-ci, puis contre celui-là, contre tes esclaves, puis contre les affranchis; contre tes parents, puis contre les enfants; contre tes connaissances, puis contre des inconnus. Partout, en effet, surabondent les prétextes, si le cœur ne vient pas intercéder. La fureur t'entraînera d'ici là, de là plus loin; et, de nouveaux stimulants s'agissant à chaque pas, ta rage sera permanente. Allons, malheureux! quand donc aimeras-tu? O quel bon temps tu perds à de mauvaises choses! Qu'il serait doux, dès à présent, de s'assurer des amis, d'apaiser ses ennemis, de servir l'état, de donner ses soins à ses affaires domestiques, plutôt que d'aller chercher de tous côtés ce que tu peux faire de mal à quelqu'un pour le blesser, soit dans sa dignité, ou son patrimoine, ou sa personne; car tu ne peux y arriver sans combat et sans péril, quand tu lutterais avec un intérieur. Suppose même qu'on te l'apporte garrotté, et livré à l'arbitraire de tes supplices; souvent celui qui frappe avec trop de violence se désarticule le bras, ou se déchire la main sur les dents qu'il a brisées. La colère a fait bien des manchots, bien des infirmes, même lorsqu'elle a rencontré une matière passive. D'ailleurs, il n'est point d'être si impuissant, qu'on puisse l'écraser sans risque. Parfois la douleur, parfois le hasard fait les plus faibles

totum inspicie mentis tue habitum; nilamsi utilitatem fecisti, potes facere. Quanto salius est, sanari injuriam, quam ulcisci? Multam temporis ultio absorbit: multo se injuriis obijci, dum una dolet. Dintius irascimur omnes, quam iridimur; quanto melius est, abire in diversum, nec vitia vitia componere? Num quis satis constare sibi videatur, si mulam calcibus repetat, et canem morsu? « Ista, inquit, peccare se nescimus. » Primum, quam iniquum est, apud quem, hominem esse, ad imperatorem verum nocet? deinde, si cetera animalia iram tuam subducit, quod consilio carenti; eo loco tibi sit, quisquis consilio caret. Quid enim refert, si alia multis dissimilia habeat, si hoc, quod in omni peccati muta defendit, simile habet, caliginem mentis? Peccavit: hoc enim primum, hoc enim extremum. Non est quod illi credas, etiam si dixit: Irram non faciam. Et iste peccabit, ei in istam aliam, et tota vita inter errores volutabitur. Manetne immansueta tractanda sunt. Quod in luctu dici solet, efficacissime et in ira dicitur: Utrum aliquando desinas, an nunquam? si aliquando, quanto salius est iram relinquere, quam ab ira relinqui? Sin semper hoc cogitatio durabit, vides quam impacatum tibi denuntias vitam: qualis enim erit semper tumentis?

XXVIII. Adice nunc, quod vix bene te ipse succenderis, et subinde causas, quibus stimuleris, renouaveris, sua sponte ira discedet, et vires illi dies subtrahet: quanto salius est a te illum vinci, quam a se? Hinc irascoria, deinde illi; servis, deinde libertis; parentibus, deinde liberis; notis, deinde ignotis. Ubique enim causae supersunt, vix deprecator animus accessit. Hinc te illo furor rapit, illuc alii; et novis subinde irriuentis orientibus, continuatur rabies. Age, infelix, et quando amabis? O quam bonum tempus in re mala perdis! Quanto vix salius eras, amicis parare, inimicos mitigare, Rempublicam administrare, transferre in res domesticas operam, quam circumplicere, quid alicui possis facere mali, quod aut dignitati ejus, aut patriam, aut corpori vulnus infligas? quam id tibi contingere sine certamine se periculo non possit, etiam cum inferiore concures. Vincitum licet accipias, ei ad arbitrium tuum omni patientiam expositum; saepe nimia vis cedentis aut articulum loco movit, aut verum in his, quos fregerat, dentibus fixit. Multos iracundia mancos, multos debiles fecit, etiam vix patientie est nata materiam. Adice nunc, quod vix tam imbecille natum est, ut sine eludentis periculo pereat: imbecillos valedicissimis animis do-

égaux aux plus forts. Et puis, la plupart des choses pour lesquelles nous nous irritons, nous contraindrait plutôt qu'elles ne nous blessent. Or, il y a une grande différence entre faire obstacle à notre volonté et ne pas la servir, entre nous arracher quelque chose et ne pas nous donner. Pourtant nous mettons au même niveau celui qui prend ou refuse, qui détruit nos espérances ou les recule, qui agit contre nous ou pour lui, qui a de l'affection pour un autre ou de la haine contre nous. Bien des gens cependant ont, pour s'opposer à nous, des motifs non-seulement légitimes, mais honnêtes. L'un défend son père, l'autre son frère, celui-ci son oncle, celui-là son ami : et pourtant nous ne leur pardonnons pas de le faire ; nous les blâmerions de ne l'avoir pas fait : ou plutôt, ce qui est incroyable, nous estimons l'acte, nous accusons celui qui l'accomplit.

XXIX. Mais, par Hercule, l'homme grand et juste admire même chez ses ennemis celui dont le courage s'opiniâtre à défendre le salut et la liberté de sa patrie ; il voudrait avoir un tel soldat, un tel concitoyen. Il est honteux de haïr celui qu'on estime : combien n'est-il pas plus honteux de le haïr pour cela même qui lui mérite notre compassion. Cet homme, par exemple, réduit tout à coup à la servitude, conserve encore quelques restes de sa liberté ; il ne court pas, esclave empressé, au devant de fonctions viles et pénibles ; allangui par l'oisiveté, il ne peut suivre à la course le cheval ou le char de son maître ; fatigué de veilles continuelles, il succombe au sommeil ; il se refuse aux travaux de la campagne, ou ne s'en acquitte qu'a-

vec mollesse, contraint de changer la douce servitude des villes pour de rudes fonctions. Sachons distinguer l'impuissance de la mauvaise volonté. Nous pardonnerons souvent, si nous examinons avant de nous fâcher. Loin de là, nous suivons notre première impulsion ; puis, malgré la pécunialité de nos emportements, nous y persistons, pour ne paraître pas nous enflammer sans cause ; et ce qu'il y a de plus injuste, c'est que l'injustice de la colère la rend plus opiniâtre. Car nous la conservons, nous l'exaltons, comme si l'excès de la colère était une preuve de sa justice. Ah ! que nous ferions bien mieux de considérer ses premiers motifs dans toute leur frivolité et leur insignifiance ! Ce que l'on remarque dans la brute, on le découvre chez l'homme : un fantôme, un rien le bouleverse.

XXX. La couleur rouge irrite le taureau ; l'aspic se dresse à la vue d'une ombre : une étoffe blanche excite les ours et les lions. Tout ce qui est naturellement cruel et irritabile s'effarouche à des chimères. Il en est de même des esprits inquiets et faibles : ils s'alarment, sur des conjectures, à un tel point, que souvent ils voient un outrage dans de légers services, qui deviennent pour leur colère la source la plus féconde ou du moins la plus amère. Car nous nous emportons contre nos plus chers amis, de ce qu'ils ont moins fait pour nous que nous ne l'avions imaginé, moins que d'autres n'ont reçu ; tandis que, dans les deux cas, le remède est bien simple. Il a plus accordé à un autre ? Jouissons de ce que nous avons, sans faire de comparaison. Il n'y aura jamais de bonheur

lor, alias casus exequat. Quid, quod pleraque eorum, propter quæ irascimur, offendunt nos magis, quam lædunt ? multum autem interest, utrum aliqua voluntati meæ obstat, an desit ; eripiat, an non det. Atqui in æquo ponimus, utrum aliqua auferat, an neget ; utrum spem nostram præcidat, an deferat ; utrum contra nos faciat, an pro se ; amore silectus, an odio nostri. Quidam vero non tantum iustas causas standi contra nos, sed etiam honestas habent. Alius patrem tæctur, alius fratrem, alius patrum, alius amicum ; his tamen non ignoscimus id faciendum : quod nisi facerent, improbaremus ; immo, quod est incredibile, sæpe de facto bene existimamus, de faciente male.

XXIX. At mehercules vir magnus ac iustus, fortissimum quemque ac bouissimum suis, et pro libertate ac salute patriæ pertinacissimum aspiciit, et talem sibi civem, talem militem contingere optat. Turpe est odium quem laudes : quanto vero turpius, ob id aliquem odium, propter quod misericordia dignum est, si captivus in servitute subito deprectus reliquis libertatis tenet, nec ad sordida ac laboriosa ministeria agilis occurrit ; si ex otio piger equum vehiculisque domini cursu non exequat ; si inter quotidianas vigilas fessum somnus oppressit ; si rusticum laborem recusat, aut non fortiter

obit, a servitute urbana et ferina translatus ad durum opus ! Distinguamus, utrum aliquis non possit, an nolit ; multos absolvemus, si cooperimus ante iudicare, quam irasci. Nunc autem primum impetum sequimur ; deinde quamvis vana nos concilaverint, perseveramus, ne videamur cepisse sine causa, et quod iniquissimum est, pertinaciores nos facit iniquitas ira. Retinemus enim illam, et arguimus ; quasi argumentum sit iuste irascens, gravior irasci. Quanto melius est, initia ipsa perspicere, quam iria sint, quam innoxia ? Quod accidere vides in animalibus mutis, idem in homine deprehendes : frivolus turbatur, et iussibus.

XXX. Taurum color rubiundus excitat, ad umbram aspis exergit, ursos leonesque mappa priorat. Omnia quæ natura fera ac rabida sunt, conspiciuntur ad vana. Idem iniquis et stolidis ingenii evenit : rerum suspicionem feruntur ; adeo quidem, ut interdum injurias vocent modica beneficia, in quibus frequentissima, certe acerbissima iracundie materia est. Carissimis enim irascimur, quod minora nobis præstiterint, quam mente concupimus, quam quæ alii tulerint ; quam utriusque rei paratum remedium sit. Magis alteri indulsit ? nostra nos sine comparatione delectat ; nunquam erit felix, quem torquetur felicit. Minus habeo quam speravi et sed

pour celui que tourmente un bonheur plus grand. J'ai moins que je n'espérais ; mais peut-être ai-je espéré plus que je ne devais. C'est ce point qui est le plus à craindre : c'est de là que naissent les colères les plus dangereuses, et qui s'attaquent à ce qu'il y a de plus sacré. Pour tuer le divin Jule, il se trouva moins d'ennemis, que d'amis dont il n'avait pas satisfait les espérances insatiables. Il l'eût voulu sans doute ; car jamais personne n'usa plus généreusement de la victoire, dont il ne se réserva rien, que le droit d'en partager les fruits. Mais comment pouvait-il suffire à tant de prétentions immodérées, quand tous demandaient pour eux autant qu'un seul pouvait donner ? Aussi vit-il s'agiter autour de sa chaise curule le glaive de ses compagnons d'armes, et à leur tête Tullius Cimber, naguère son plus chaud partisan, et tant d'autres devenus enfin Pompéiens après la mort de Pompée.

XXXI. C'est là ce qui a tourné les armes des sujets contre les rois, qui a poussé les plus fidèles à conspirer la mort de ceux pour lesquels et avant lesquels ils avaient fait vœu de mourir. Nul n'est content de sa fortune, lorsqu'il regarde celle des autres. Aussi nous emportons-nous, même contre les dieux, de ce qu'un autre nous devance, oubliant combien d'hommes sont derrière nous, et enviant au petit nombre l'envie qui se traîne à leur suite. Telle est pourtant l'exigence des hommes : bien qu'ils aient beaucoup reçu, c'est pour eux une offense d'avoir pu recevoir davantage. Il m'a donné la préture ; mais j'espérais le consulat. Il m'a donné les douze faisceaux ; mais il ne

m'a pas fait consul ordinaire<sup>1</sup>. Il a voulu que l'année fût datée de mon nom ; mais il me refuse sa voix pour le sacerdoce. J'ai été admis dans un collège de pontifes ; mais pourquoi dans un seul. Il a mis le comble à ma grandeur ; mais il n'a rien ajouté à mon patrimoine ; ces choses qu'il m'a données, il devait les donner à quelqu'un : il n'a rien mis du sien. Ah ! plutôt, rends-lui grâce de ce que tu as reçu : attends le reste, et réjouis-toi de n'être pas encore comblé. C'est un des bonheurs de l'homme, qu'il lui reste encore à espérer. As-tu surpassé tout le monde ; sois heureux d'avoir la première place dans le cœur de ton ami. Beaucoup te surpassent-ils ; considère combien sont plus nombreux ceux qui te suivent, que ceux qui te précèdent.

XXXII. Veux-tu savoir quel est ton plus grand tort ? Tu fais de faux calculs : tu estimes trop ce que tu donnes, trop peu ce que tu reçois. Gardons-nous d'agir avec l'un comme avec l'autre. Devant ceux-ci, que notre colère soit retenue par la crainte, devant ceux-là par la réserve, devant d'autres par le dédain. Le bel exploit, n'est-ce pas, de jeter au cachot un malheureux esclave ! Pourquoi se hâter de le fouetter à l'instant, et de lui rompre tout d'abord les cuisses ? Ton droit ne sera pas perdu, pour en différer l'usage. Laisse venir l'heure où tu ordonneras de toi-même ; car maintenant les paroles sont commandées par la colère. Quand elle sera passée, nous verrons à

<sup>1</sup> Institution de César, conservée par Auguste. Les consuls nommés aux calendes de janvier donnaient leur nom à l'année. Il y en avait d'autres, les *Substituti* ( *Subfecti* ), qui n'avaient point cet honneur.

fortasse plus speravi, quam debui. Hæc pars maxime metuenda est : hinc perniciosissime ira nascitur, et sanctissima quæque læsatur. Divum Julium plures amici conferuunt, quam inimici, quorum non expleverat spes inæspèbiles. Voluit quidem ille ; neque enim quisquam liberalius victoria usus est, ex qua nihil sibi vindicavit, nisi dispensandi potestatem : sed quomodomodum sufficere tam improbis desideriis posset, quantum tantum omnes concupiscerent, quantum poterat unus ? Vidit itaque strictis circa scellum suum gladiis commilitentis suos. Cimbrum Tullium, acerrimum paulo ante marum partium defensorem, alioque post Pompeium demum Pompeianum.

XXXI. Hæc res sua in reges orbe convertit, fidissimæque eo compulsi, ut de morte eorum cogitarent, pro quibus et ante quos mori volam habuerant. Nulli ad aliena respicienti sua placent. Inde dicit quæque irascimur, quod aliquis nos antecedit, oblitum quantum hominum retro sit, et paucis invisentes quantum sequatur a tergo ingentis invidiæ. Tanta tamen importunitas hominum est, ut quamvis multum acceperint, injuriæ loco sit, plus accipere potuisse. Dedit mihi præturam ? sed consulatum speraveram. Dedit duodecim fasces ? sed non

fecit ordinarium consulem. A me numerari voluit annum ? sed deest mihi ad sacerdotium. Cooptatus in collegium sum ? sed cur in unum ? Consummavi dignitatem meam ? sed patrimonium nihil contulit. Ea dedi mihi, quæ debet alium dare ; de suo nihil protulit. Age potius gratias pro his quæ accepisti ; reliqua expecta, si nondum plenum te esse gaude. Inter voluptates est, superesse quod speres. Omnes vicisti ? primum te esse in animo amici tui letare ; nulli te vacui ? considera, quantum antecedas plures, quam sequaris.

XXXII. Quod sit in te maximum vitium, quæris ? falsas rationes conficis : data magno æstimas, accepta parva. Aliud in alio nos deterret : quibusdam timemus irasci, quibusdam vereremur, quibusdam fastidimus. Magnam rem sine dubio fecerimus, si servulum infelicem in ergastulum miserimus ! Quid properamus verberare statim, error procius frangere ? non perhibet potestas ista, si differebatur. Sine id tempus veniat, quo ipse jubemus : nunc ex imperio ira loquimur ; quam illa abierit, tunc videbimus, quanti sit ista lis estimanda : in hoc enim præcipue fallimus, ad ferrum viciniis, ad capitula supplicii, et vinculis, carere, fame vinctum rem, castigandum flagris levioribus. « Quomodo »

quel taux estimer ce délit. Car c'est là surtout ce qui nous égare. Nous en venons au fer, aux peines capitales ; nous punissons par les chaînes, la prison, la faim, une faute qui ne méritait qu'une correction légère. « Pourqu'oi, dis-tu, nous ordonner de considérer combien sont triviales, misérables, puériles, toutes les choses qui nous semblent des offenses ? » Quant à moi, je n'ai point de meilleur conseil à te donner, que de t'élever à de nobles sentimens, et de voir dans toute leur petitesse et leur abjection, ces vautés pour lesquelles nous plaçons, nous courons, nous nous efforçons, et qui ne valent pas un regard d'une âme haute et généreuse. C'est autour de l'argent qu'est le plus grand tumulte ; c'est lui qui fatigue les forums, qui met aux malis les pères et les fils, qui fabrique les poisons, qui livre le glaive aux assassins comme aux légions ; toujours il est arrosé de notre sang : pour l'argent, les nuits des épouses et des maris sont bruyantes de chicanes, la foule assiège les tribunaux des magistrats, les rois sèyissent et ravissent, et renversent des cités élevées par le long travail des siècles, pour fouiller leurs cendres à la recherche de l'or et de l'argent.

XXXIII. Jette les yeux sur ces paniers<sup>1</sup> relégués dans un coin. C'est pour cela que l'on crie à faire sortir les yeux de la tête, que nos basiliques reteussent des frémissemens de la chicanerie, que des juges, évoqués de régions lointaines, s'assoient pour juger de quel côté l'avarice a le plus de droits. Que dire, si non pas pour un panier d'argent, mais pour une poignée de cuivre, pour

un denier qui manque au compte d'un esclave, un vieillard, près de mourir sans héritiers, s'époumone de colère ; si, pour moins d'une millième partie d'intérêt, un usurier infirme, dont les pieds et les malus tordus de goutte l'empêchent de comparaitre, jette les hants cris, et au milieu des accès de la maladie, presse, par ses mandataires, la rentrée de ses as. Quand tu étalerais tout l'argent de tous les métaux que nous serrons si soigneusement, quand tu produirais au jour tout ce qu'il y a de trésors cachés par l'avarice, lorsqu'elle rapporte à la terre ce qu'elle en avait méchamment tiré, je ne croirais pas tout cet amas digne de faire sourcilier un homme de bien. De quelles risées il faudrait accueillir tout ce qui nous arrache des larmes !

XXXIV. Je te laisse maintenant parcourir les autres causes de la colère, le manger, le boire, et jusque dans ces choses des rivalités d'ambition, la parure, les mots, les reproches, les gestes peu mesurés, les soupçons, les entêtements d'une bête de somme, la paresse d'un esclave, les interprétations malicieuses des propos d'autrui, qui feraient mettre le don de la parole parmi les torts de la nature. Crois-moi, ce sont raisons légères qui excitent de si graves emportemens, ce n'est pas autre chose qui provoque les disputes et les querelles d'enfans. Dans tout ce que nous faisons avec tant de solennité, il n'y a rien de sérieux, rien de grand. Encore une fois, ta colère, ta folie vient de ce que tu fais trop grand cas des petites choses. Celui-ci m'a voulu enlever un héritage : celui-là m'accuse après m'avoir longuement fait la cour dans l'espérance de ma mort : cet autre a

<sup>1</sup> Les Romains avaient coutume d'y mettre leur argent.

inquis, nos jubet intueri, quam omnia, per que lædi videmur, exigua, misera, puerilia sint? « Ego vero nihil magis suaserim, quam sumere ingentem animum, et hæc propter que litigamus, discurremus, anhelamus, videre quam humilia et abjecta sint, nulli qui altum quiddam aut magnificum cogitat, respiciendi. Circa pecuniam plurimum vociferationis est: hæc fora defatigat, patres liberosque committit, venena miscet, gladios tam perterritos quam legionibus tradit; hæc est sanguine nostro delibuta; propter hanc avaritiam maritorumque noctes strepuit filibus, et tribunalia magistratuum premit turba, reges servant, rapiuntque, et civitates longo seculorum labore constructas evertunt, ut aurum argentumque in cinere arborum scrutentur.

XXXIII. Libet intueri flos in angulo jacentes. Hi sunt, propter quos oculi clamore exprimentur, fremitu judiciorum basilica resonant, evocati ex longinquis regionibus iudices sedent, judicaturi, utrius justior avaritia sit. Quid si ne propter flos quidem, sed pugnam aris, aut imputationem a servo denarium, senex sine herede moriturus stomacho dirumpitur? Quid si propter aurum hæud millestimum, valetudinarius febricator dis-

tortis pedibus, et manibus ad comparandum non relictis, clamat, ac per vadimonia asses suos in ipsis morbi necessitatibus vindicat? Si totam mihi ex omnibus metallis, que quam maxime deprimimus, pecuniam proferas, si in medium proijcias quidquid thesauri tegunt, avaritia iterum sub terras referente que male egerat; omnem istam congeriem dignam non putem, que frontem viri boni contrahat. Quanto risu prosequenda sunt, que nobis lacrymas educunt?

XXXIV. Cedo nunc, persequere cetera, cibos, potiones, horumque causa paratam ambitionem, munditias, verba, contumelias, et motus corporum parum honorificos, et suspiciones, et contumacia jumenta, et pigra mancipia, interpretationes malignas vocis alienæ: quibus efficitur, ut inter injurias naturæ numeretur sermo hominū datus. Crede mihi, levia sunt, propter que non leviter exaudescimus, quia que pueros in risum et jurgium concitant. Nihil ex his, que tam tristes agimus, serius est, nihil magnam, inde, inquam, vobis ira et insanis est, quod exigua magno relictis. Auferre hic mihi hereditatem voluit: hic me diu apud suprema captatum criminatus est: hic sortum meum

convoité ma concubino. Ce qui devait être un lien d'affection, la communauté de vouloir, est une cause de discorde et de haine.

XXXV. Une rue étroite amène des rixes entre les passants : dans une route large et spacieuse, des populations même ne se heurtent pas. Ces choses modiques, que tu désires, ne pouvant passer dans une main sans être relâchées à une autre, deviennent une source de disputes et de combats pour ceux qui, ensemble, y prétendent. Tu t'indignes que ton esclave, ton affranchi, la femme, ton client te répondent, et puis tu te plains qu'on la liberté soit bannie de la république, quand tu l'as bannie de chez toi. Ensuite, qu'on ne réponde pas à tes questions, on sera traité de rebelle. Laisse-les donc parler, se taire, rire. Quoi ! devant un maître ? Mieux que cela, devant un père de famille. Pourquoi crier ? Pourquoi vociférer ? Pourquoi demander des sonets au milieu du repas ? parce que tes esclaves ont parlé, parce qu'il n'y a pas, en un même lieu, le tumulte d'une assemblée et le silence du désert. N'as-tu donc des oreilles que pour écouter des chants doucement modulés, des sons qui se traînent en une molle harmonie ? Il faut t'accoutumer aux rires et aux pleurs, aux compliments et aux querelles, aux nouvelles agréables et tristes, aux voix des hommes comme aux mugissements et aux aboiements des animaux. Pourquoi tressaillir, misérable, au cri d'un esclave, au tintement d'une cloche, à l'ébranlement d'une porte ? Tu as beau être délicat, il le faudra bien entendre le tonnerre.

Ce que je dis des oreilles, tu peux le rapporter

aux yeux, qui ne sont ni moins affectés, ni moins capricieux, s'ils ont de mauvaises habitudes. Ils sont blessés d'une tache, d'une immondice, d'une pièce d'argenterie qui n'est pas assez brillante, d'un vase qui ne reluit pas au soleil. Ces yeux, qui ne peuvent supporter que des marbres bigarrés et fraîchement polis, que des tables nuancées de veines ondoyantes ; qui, à la maison, ne veulent se reposer que sur des tapis enrichis d'or, se résignent pourtant à voir au dehors des ruelles mal pavées et fangeuses, des passants la plupart salement vêtus, les murailles des maisons du pauvre<sup>1</sup>, rongées, incalées et tombant en ruines.

XXXVI. Quelle est donc la raison qui fait qu'en public on ne s'offense pas de ce qui choque au logis ? C'est qu'on porte là des habitudes douces et tolérantes ; chez soi, chagrins et querelles. Il faut diriger, il faut fortifier tous nos sens. Leur nature est d'être patients : si l'âme cherche à les corrompre, il faut tous les jours l'appeler à rendre compte. Ainsi faisait Sextius : sa journée terminée, au moment de se livrer au repos de la nuit, il interrogeait son âme : De quel défaut t'es-tu, aujourd'hui, guéri : quel vice as-tu combattu ? En quoi es-tu devenue meilleure ? La colère s'apaisera et deviendra plus modérée quand elle saura qu'elle devra tous les jours comparaître devant un juge. Quoi de plus beau que cette habitude de faire l'enquête de toute sa journée ? Quel sommeil que celui qui succède à cette revue de ses actions ! Qu'il est calme, profond et libre,

<sup>1</sup> On appelle *insulae* les maisons habitées par plusieurs familles, parce qu'elles étaient séparées des autres habitations.

concupivit. Quod vinculum amoris esse debebat, seditionis atque odii causa est, idem velle.

XXXV. Inter angustam rixas transuentium concitat ; diffusa et late patens via ne populos quidem collidit. Ista quæ appetitis, quia exigua sunt, nec possunt ad alterum, nisi alteri erepta, transferri : eodem affectantibus pugnam et jurgia excitant. Respondisse tibi servum indignaris libertumque et uxorem, et clientem : deinde idem de republica libertatem subitaneam queris, quam domi sustulisti. Rursus si tacuit interrogatus, contumaciam vocas. Et loquatur, et taceat, et rideat : Coram domino ? inquis : immo coram palæfamilia. Quid clamas ? quid vociferaris ? quid flagellis media æra pectis, quod servi loquuntur, quod non eodem loco turba concionis est, et silentium solitudinis ? In hoc habes aures, ut non nisi modulato cantum et molliæ, et ex dactili tracta compositione recipias ? Et risum audis oportet, et letitiam ; et blanditias, et litus ; et prospera, et tristia ; et hominum voces, et fremitus animalium latratibusque. Quid miser exproveris ad clamorem servi, ad tintillum avis, ad juncus impulsus ? quam tam delicatus fueris, tonitrua audienda sunt. Hoc quod de auribus dictum est, transfer ad oculos, quod non minus fastidio laborant, si minime insituti sunt : macula offenduntur et sordibus, et

argento parum splendido, et statim non ad solem perlucente. Hi nempe oculi, qui non ferunt nisi varium ac recentem cura nitens marmor, qui mensam nisi crebris distinctam venis, qui nolunt domi nisi auro pretiosa calcare, exquisitissimo animo foris et acerbis lutoque sordibus spectant, et majorem partem occurrentium squalidam, parietes insularum exesos, ruinosos, inæquales.

XXXVI. Quid ergo aliud est quod illos in publico non offendat, domi movet, quam opinio illic æqua et patientis, domi morosa et querula ? Omnes sensus perducendi sunt ad firmitatem : natura patientes sunt, si animi illos destinant corrumpere, qui quotidie ad rationem reddendam vocandus est. Facebat hoc Sextius, ut consummato die, quam se ad nocturnam quietem recepisset, interrogaret animum suum : Quod hodie malum tantum sanasti ? cui vitio obstitisti ? qua parte melior es ? Desinet ira, et erit moderatio, que erit sibi quotidie ad iudicem esse vendendum. Quid ergo pulchris hac consuetudine excutiendi totum diem ? quis ille somnus post recognitionem sui sequitur ? quam tranquillam, aliam ac liberam, quam aut laudatus est animus, aut admonitus, et speculator sui censorque secretis cognoscens de moribus suis ? Utor hac potestate, et quidam apud me causam dico : quam salubrem et compecta lumen est, et



lorsque l'âme a reçu sa portion d'éloge ou de blâme, et que, soumise à son propre contrôle, à sa propre censure, elle a fait secrètement le procès de sa conduite ! J'ai pris cette autorité sur moi, et, tous les jours, je me cite devant moi-même. Dès que la lumière est retirée de devant mes yeux, et que ma femme, déjà au courant de cette habitude, a fait silence, je discute en moi-même ma journée entière, et je pèse de nouveau mes actes et mes paroles. Je ne me dissimule rien, je ne passe rien ; pour quoi, en effet, craindrais-je d'envisager une seule de mes fautes, quand je puis me dire : Vois à ne plus faire cela ; pour aujourd'hui je te pardonne : dans telle discussion, tu as parlé avec trop d'aigreur : ne va pas désormais te compromettre avec designorants : ceux qui n'ont rien appris ne veulent rien apprendre : tu as fait tel reproche plus librement qu'il ne convenait ; aussi tu n'as pas corrigé, mais offensé : vois à l'avenir non seulement si ce que tu dis est vrai, mais si celui à qui tu le dis peut endurer le vrai.

XXXVII. L'homme de bien est heureux d'être repris : tout méchant souffre impatiemment un censeur. Dans une réunion de convives, tu te sens piquer par des saillies, par des traits lancés pour te tourmenter ; souviens-toi d'éviter les tables trop nombreuses : après le vin, la licence est plus effrénée ; car les sobres mêmes perdent leur retenue. Tu as vu ton ami en colère contre le portier de quelque avocat, de quelque riche, pour n'avoir pas été reçu, et toi-même tu as pris feu pour lui contre le dernier des esclaves. Te fâcheras-tu donc contre un chien à l'attaquer ? Et encore, après avoir bien aboyé, il s'apaise pour un morceau

qu'on lui jette. Retire-toi, et ne fais qu'en rire. Ce misérable se croit quelqu'un, parce qu'il garde une porte assiégée par la foule des plaideurs ; et son maître, qui repose au-dedans, heureux et fortuné, regarde comme un signe de grandeur et de puissance une porte bien gardée. Il ne songe pas que le seuil d'une prison est ce qu'il y a de plus difficile à franchir. Mets-toi dans l'esprit qu'il te faut de la patience pour bien des choses. Qui s'étonne d'avoir froid en hiver, d'éprouver des nauages sur mer, des cahots en voyage ? L'âme est forie contre les disgrâces lorsqu'elle y marche préparée. On t'assigne à table une place inférieure, et te voilà en colère contre l'hôte, contre l'esclave qui fait l'appel des convives, contre celui qu'on t'a préféré. Que t'importe, insensé, quelle partie du lit tu foutes ? Est-ce un coussin qui peut te donner pins d'honneur ou d'abaissement ? Tu as regardé quelqu'un de mauvais oeil, parce qu'il a mal parlé de ton esprit. Acceptes-tu cette loi ? Alors Ennius pourrait te haïr, parce qu'il ne te charme pas ; Hortensius, te chercher querelle ; Cicéron, se déclarer ton ennemi, parce que tu te moques de ses vers.

XXXVIII. Candidat, ne peux-tu supporter avec calme le résultat des suffrages ? Quelqu'un t'a fait injure : moins cependant qu'à Diogène, philosophe stoïcien. Au milieu d'une longue dissertation qu'il faisait sur la colère, un jeune insolent cracha sur lui : il endura cet outrage avec douceur et sagesse : « Je ne me fâche point, dit-il ; mais je doute cependant si je dois me fâcher. » Notre Caton dit mieux encore. Un jour qu'il plaïdait une cause, Lentulus, cet homme de violence et fac-

conficitur nunc moris jam mei coactus, totum diem mecum scrutor, ficta se dicta mea remittor. Nihil mihi ipse abscondo, nihil transeo : quare enim quidquam ex erroribus meis timeam, quum possim dicere : Vide ne istud amplius facias, nunc tibi ignosco. In illa disputatione pugnacius locutus es : noli postea congrederi cum imperitiis, noluit dicere, qui nunquam didicerunt. Illum liberius admonuisti, quam debebas ; itaque non emendasti, sed offendisti : de cetero vide, non tantum, an verum sit quod dicis, sed an ille, cui dicitur, veri patiens sit.

XXXVII. Admoneri bonus gaudet : pessimus quisque correptionem aspernari patitur. In convivio quorundam te sales, et in dolore nonnisi jacta verba tetigerunt : vitare vulgares convictus memento : solutio est post vitium licentia, quia ne sobrius quidem pudor est. Iratum vidisti amicem tuum ostiario casuali alicuius, aut divitiis, quod intrinsece submoverat : et ipse pro illa iratus extremo mancipio fuit. Irascaris ergo cotenari cani ? et hic quum multum intravit, obiecto cibo mansuescit ; recedet longius, et ride. Nunc iste asperit se putat, quod custodit flagitiorum turba limen obsessum : nunc ille

qui intra jacet, felix fortunatusque est, et beati hominis iudicat se potentis indicium, difficilem januam ; nescit durissimum esse ostium carceris. Presume animo, nulla esse tibi potestas. Numquis se hieme algere miratur ? numquis in mari nauare, in via concuti ? Fortis est animus, ad quem preparatus venit. Minus honorato loco positus, irasci coacti cooperatori, vocatori, ipsi qui tibi praeferbatur. Denique, quid interest, quum leetipremis partem ? honestiorem te aut turpiorem potest facere pulvis ? Non aequo quendam oculis vidisti, quia de ingenio tuo male locutus est. Recipis hanc legem ? ergo te Ennius, quo non delectas, odisset, et Hortensius simulatus tibi indiceret ; et Cicero, si derideres carmina ejus, inimicus esset.

XXXVIII. Vis tu aequo animo pati candidatus suffragia ? Contumeliam tibi fecit aliquis : numquid majorem quam Diogenem, philosopho stoico ? cui de ira quam maxime disserterit, adolescens protervus insipuit : talis hoc ille leniter ac sapienter. « Non quidem, inquit, irascor, sed dubito lamen, an irasci oporteat. » Cato noster melius : cui quum causam agentis, in fronte mediam quantum poterat attracta pinguis saliva, inspuisset

teuse mémoire, lui cracha au milieu du visage tout ce qu'il put détacher d'épaisse salive. Caton s'essuya la face en disant : « Je suis prêt à témoigner qu'ils se trompent bien, ceux qui prétendent que tu n'as pas de bouche. »

XXXIX. Jusqu'ici, Novatus, nous avons enseigné à l'âme à se modérer, à ne pas sentir la colère, ou à s'y montrer supérieure. Voyons maintenant comment nous devons apaiser la colère chez les autres : car nous ne voulons pas seulement être guéris, mais guérir. Nous nous garderons de vouloir la calmer par des discours, dans ses premiers transports ; alors elle est aveugle et folle : nous lui donnerons du temps ; les remèdes sont plus efficaces au déclin du mal : nous n'exciterons pas les yeux au fort de la fluxion, pour y appeler toute l'ardeur de l'inflammation ; ni les autres maux, dans les moments de crise. Les maladies naissantes se traitent par le repos. « Le grand service que rend ton remède, s'il apaise la colère, quand elle cesse d'elle-même ! » D'abord, il faut qu'elle cesse plus tôt ; ensuite il prévient les rechutes ; enfin, ces premiers transports qu'on n'oserait calmer, on les trompe. On éloigne tous les instruments de vengeance ; on feint soi-même la colère, afin que, se montrant l'auxiliaire, le complice des ressentiments, les conseils aient plus d'autorité ; on gagne du temps, et, sous prétexte de chercher une punition plus forte, on recule la peine présente ; à force d'adresse, on donne du répit à la fureur. Si elle est trop violente, on l'attaquera ou par des sentiments de honte, auxquels elle ne résistera pas, ou bien par la crainte. Si elle est plus faible, on l'amusera de propos agré-

bles, ou lui racontera des nouvelles, et on la distraira par la curiosité d'apprendre. On dit qu'un médecin ayant à guérir la fille d'un roi, et ne le pouvant sans employer le fer, pendant qu'il fomentait légèrement un abcès à la mamelle, y introduisit une lancette, qu'il avait cachée sous l'éponge. La jeune fille eût refusé l'opération, si on l'eût ouvertement proposée ; elle supporta la douleur parce qu'elle ne s'y attendait pas.

XL. Il y a des malades qu'on ne guérit qu'en les trompant. A l'un on dira : « Prends garde que ta colère ne rejoinsse tes ennemis. » A l'autre : « Prends garde de perdre cette réputation de fermeté, de grandeur d'âme que tous te reconnaissent. Par Hercule ! je m'indigne avec toi ; mon ressentiment ne connaît pas de bornes ; mais il faut attendre le moment : la vengeance viendra. Renferme ton chagrin dans ton cœur, et quand tu seras en mesure, il ne perdra rien à attendre. »

Mais gourmander la colère, la heurter de front, c'est l'exalter. Il faut l'attaquer sur différents points, et avec ménagement. A moins, par hasard, que tu ne sois un personnage assez puissant pour la briser d'autorité, comme fit le divin Auguste, un jour qu'il soupait chez Vedius Pollio. Un esclave cassa un verre de cristal ; Vedius ordonna de le saisir et de le livrer à une mort peu commune assurément ; il voulait qu'on le jetât aux énormes murènes qui peuplaient son vivier. Qui ne croirait qu'il ne les entretint que par gourmandise ? c'était par cruauté. L'esclave s'échappa, se réfugia aux pieds de César, et demanda pour toute grâce de périr d'une autre mort, et de ne pas devenir un morceau à manger. César s'émut

Lentulus, ille potum nostrorum memoria fastidiosus et impotens, abstersit faciem, et, « affirmabo, inquit, omnibus, Lentule, fuisse eos, qui te negant os habere. »

XXXIX. Contigit jam nobis, Nasete, bene componere animum, si aut non sentit iracundiam, aut superior est. Videamus quomodo alienam iram lenimus : nec enim sani esse laetum volumus, sed sanare. Primum iram non audebimus oratione mutare, surda est et amens : dabimus illi spatium ; remedia in remissionibus prosunt, nec oculos tumentes tentabimus, vix rigentem movendo incutiamus, nec cetera vitia, dum ferunt. Initia morborum quies caret. « Quasululum, inquit, prodest remedium tuum, si sui sponte desincentem iram placat ? » Primum, ut citius desinat, efficit : deinde custodiet, ne recidat : ipsam quoque impetum, quem non adest lenire, fallet. Removebit omnia ultionis instrumenta : simulabit iram, ut tanquam adiutor, et doloris comes plus auctoritatis in consiliis habeat : moris necet, et dum majorem querit poenam, presentem differet : omni arte requiem furori dabit. Si vehementior erit ; aut pudorem illi cui non resistat, incutiet, aut metum. Si infirmior, sermones inferet, vel gratos, vel novos, et cupiditate

cognoscendi vocabit. Medium, sicut, quam regis filiam curare deberet, nec sine ferro posset, dum tumentem mammae leniter fovet, scalpulum spongia lectum induxit. Repugnasset puella remedio palam adnoto : eadem, quia non expectavit, dolorem tulit.

XL. Quendam non nisi decepta sanantur. Alteri dices, « Vide ne inimicia iracundia tua volupati sit : » Alteri, « Vide ne magnitudo animi tui, creditumque spem plebsque robur, cadat. » Indignor mehercule, et non invenia dolendi modum, sed tempus expectandum est : dabit poenam. Serva istud in animo tuo ; quam potueris, et pro mura reddes. Castigare vero irascens, et ultro obviam ire ei, inestire est. Varie aggredieris, blandeque : nisi forte tanta personis aris, ut possis iram commovere, quemadmodum fecit divus Augustus, quam concaret apud Vedium Pollicem. Fregerat unus ex servis ejus crystallinum ; rapti eum Vedius jussit, nec vulgari quidem peritorem morte : murmuris objici jubebatur, quas ingentes in piasus conturbat. Quis non hoc illum putaret luxuria causam facere ? servilia erat. Erant e manibus puer, et confugit ad Caesaris pedes, nihil aliud petiturus, quam ut aliter periret, nec esca fieret.

de cette cruelle nouveauté; il fit relâcher l'esclave, ordonna que tous les cristaux fussent brisés sous ses yeux, et que le vivier fut comblé. C'est ainsi que César devait corriger son ami; c'était bien user de sa puissance. Du milieu des festins, tu fais traîner des hommes à la mort, pour être déchirés par des supplices d'un nouveau genre! pour un vase brisé, tu veux mettre en pièces les entrailles d'un homme! tu t'écoutes toi-même jusqu'à ordonner une mort en présence de César!

XLII. Si quelqu'un est assez puissant pour pouvoir attaquer la colère du haut de sa position, qu'il la traite sans pitié; mais seulement quand elle est, comme je l'ai montrée tout à l'heure, féroce, impitoyable, sanguinaire; elle est alors incurable, si elle ne craint quelque chose de supérieur à elle. Assurons la paix de notre âme; nous l'obtiendrons par la méditation constante des enseignements salutaires, par la pratique des bonnes actions, par la direction de l'âme vers la seule passion de l'honnête. Il faut satisfaire à la conscience, sans jamais travailler pour la renommée. Acceptons-la, même mauvaise, pourvu que nous la méritions bonne. « Mais le public admire les passions énergiques; l'audace est un honneur; la douceur passe pour faiblesse. » Peut-être au premier aspect; mais dès qu'une vie toujours égale a témoigné que ce n'est pas indolence, mais paix de l'âme, ce même peuple vous aime et vous respecte. Ainsi donc, cette passion, cruelle ennemie, n'a rien en soi d'utile: elle traîne au contraire avec elle tous les maux, le fer et le feu: foulant aux pieds toute pudeur, elle souille ses mains de carnage, disperse les membres de ses enfants:

rien n'est à l'abri de ses crimes; sans souvenir de la gloire, sans crainte de l'infamie, elle devient incorrigible, lorsque la colère s'est endurcie jusqu'à la haine.

XLIII. Fuyons donc ce mal, purgeons-en notre âme, extirpons ce vice jusque dans ses racines, qui, d'où qu'elles sortent et quelque faibles qu'elles soient, renaîtront toujours. Ne cherchons pas à tempérer la colère, mais à la vaincre entièrement; car quel tempérament y a-t-il à une chose mauvaise? Or, nous y réussirons, pourvu que nous y fassions quelques efforts. Et rien ne nous servira davantage que la pensée de la mort. Que chacun se dise, comme s'il parlait à un autre: Que sert de proclamer sa colère, comme si on était né pour l'éternité, et de gaspiller sa courte existence? Que sert de convertir en douleurs et en tourments d'autrui des jours que l'on peut dépenser en plaisirs honnêtes. Ces biens ne permettent pas de prodigalité; nous n'avons pas loisir de perdre le temps. Pourquoi nous précipiter au combat? pourquoi provoquer le péril? pourquoi, oublieux de notre faiblesse, nous charger de grandes inimitiés, et, fragiles que nous sommes, nous dresser pour briser les autres? Bientôt ces bulnes que nous portons dans un cœur implacable, la fièvre ou toute autre maladie du corps en interdira les violences; bientôt, au milieu du combat, la mort séparera les rivaux les plus acharnés. Pourquoi tout ce tumulte? pourquoi tourmenter notre vie par des discordes? Le destin plaque sur notre tête, enregistre les jours perdus, et, d'heure en heure, arrive plus proche. Ce moment, que tu destines à la mort d'autrui, est peut-être voisin de la tienne.

Motus est novitate crudelitatis Caesar, et filium quidem mitti, crystallum autem unum coram se frangi jussit, complerique piscium. Fuit Caesar! sic castigandus amicus: bene usus est viribus suis. E. convitio rapti homines imperas, et novi generis pennis laqueari? si calix tuus fractus est, viscera hominis distrahentur? tantum tibi placebit, ut ibi aliquem duci jubas, ubi Caesar est?

XLII. Si cui tantum potentie est, ut iram ex superiori loco aggredi possit, male tractet: ad talem duntaxat, qualem modo retuli, feram, inhumanam, sanguinariam, que jam inanimabilis est, nisi magis aliquid extimuit. Pacem demus animo, quam dabit præceptorum salutarium assidua meditatio, actusque rerum boni, et intentio mens ad unum honesti cupiditatem. Conscientiæ satis fiat: nil tu famam laboremus: sequatur vel mala, dum bene mereantur. « At vulgus animosa miratur, et audaces in honore sunt: placidi pro luctibus habentur. » Primum forsitan aspectu: sed simul ac æqualitas vite fidem facit, non signum illam animi esse, sed pacem, venerat idem illos populus colique. Nihil ergo habet in se utile teter ille et hostilis affectus: ad omnia et contraria mala, ferrum, ignes: podore calcato, credibus inquin-

vil manus, membra liberorum dispersit. Nihil vacuum reliquit a scelere, non gloria memor, non infamia metuens, inuendabilis quum ex ira in odium occalluit.

XLIII. Careamus hoc malo, purgemusque mentem, et extirpemus radicibus in vitiis, que quamvis tenuia uterunque exierint, resuscitentur: et iram non temperemus, sed ex toto removemus: quod enim male rei temperamentum est? poterimus autem, aditumur modo, Nec ulla res magis proderit, quam cogitatio mortalitatis: sibi quisque, ut alteri, dicat: « Quid juvat, tanquam in æternum gentios iras indidere, et brevissimum ætatem dissipare? quid juvat, dies quos in voluptatem honestam impendere licet, in dolorum aliquibus tormentumque transferre? » Non capiunt res iste jacuram, nec tempus vane perdere. Quid ruinis in pogonant quid certamina nobis accessimus? quid imbecillitatis obliiti, ingentia odia suscipimus, et ad frangendum fratres consurgimus? Jam istos inimicitias, quas implacabilis gerimus animo, febris aut aliud malum corpora retinet geri: jam per acerrimum media mors dirimet. Quid tumultuamur, et vitam seditiosi conturbamus? stas super cupit solum, et pereunt dies imputati, propiusque ac

XLIII. Pourquoi ne pas plutôt ramasser toutes les heures de la courte existence, et te la faire paisible pour toi et pour les autres? Pourquoi ne pas plutôt te faire aimer pendant la vie et regretter après ta mort? Pourquoi vouloir renverser cet homme qui te traite de trop bant? Pourquoi chercher à effrayer de tes forces cet autre qui aboie après toi, qui, vil et méprisé, importune, harcèle ses supérieurs. Pourquoi t'emporter contre ton esclave, contre ton maître, contre ton patron, contre ton client? Patiente un moment : voici venir la mort qui nous fait tous égaux.

Souvent, dans les représentations matinales de l'arène, nous nous amusons aux combats de l'ours et du taureau, enchaînés ensemble : ils se déchirent l'un l'autre, et celui qui doit les achever est là qui les attend. Ainsi faisons-nous : nous tourmentons celui qui partage notre chaîne, tandis qu'une même fin menace et vainqueurs et vaincus, peut-être au premier matin. Ah ! plutôt, passons dans le repos et la paix le peu de jours qui nous restent. Que personne ne jette un regard de haine sur notre cadavre. Plus d'une querelle s'est interrompue aux cris des incendiés du voisinage, et l'apparition d'une bête féroce a séparé le voyageur

et le brigand. On n'a pas le loisir de lutter contre un moindre mal, lorsque domine une terreur plus grande. Qu'as-tu à faire de combats et d'embûches? Ta colère peut-elle souhaiter à un ennemi rien de plus que la mort? Reste tranquille ; il mourra toujours : tu perds la peine à vouloir faire ce qui doit arriver. « Je ne veux pas, dis-tu, précisément le tuer, mais le condamner à l'exil, au déshonneur, à la ruine. » Je pardonne plutôt de désirer à un ennemi la mort, que la déportation ; car c'est non-seulement d'un cœur méchant, mais lâche. Soit que tu songes aux derniers supplices, ou à des peines plus légères, vois combien sont courtes les heures où lui il souffrira de sa douleur, où toi tu trouveras un plaisir coupable dans la douleur d'autrui. Notre souffle s'exhale à mesure que nous respirons. Tant que nous nous trouvons parmi les hommes, respectons l'humanité : ne soyons pour personne une cause de crainte ni de péril ; méprisons les pertes, les injures, les outrages, les médisances, et supportons avec grandeur d'âme des ennuis passagers. Nous n'avons pas regardé derrière nous, et, comme on dit, tourné la tête, que déjà la mort est là.

propius accedit. Istud tempus, quod alienis destinis mortis, fortasse circa tuam est.

XLIII. Quin potius vitam brevem colligis, placidamque et tibi et ceteris prestat? quin potius amabilem te, dum vivis, omnibus, desiderabilem, quam excesseris, reddas? Et quid illum, nimis ex alto tecum agentem, detrabere cupis? quid illum oblatrantem tibi, humilem quidem et contentum, sed superioribus acidum ac molestum, exterere viribus tuis tentas? Quid serva, quid domos, quid regi, quid clienti tui irascaris? sustine paulum; venit ecce mors, quæ nos pares faciat. Ridere solemus inter matutina arenae spectacula, tauri et ursi pugnam inter se colligatorum: quos, quom alter alterum vexarit, nunc confector expectat. Idem facimus; aliquid vobiscum alligatum incessimus: quum victo victorique suis, et quidem matutinis, imminet. Quiesci potius, potatque, quantumcumque superest, exigamus; nulli cadaver nostrum jaceat in visum. Saepe risum conclusum in vicino incendium sovit, et intervenit

feræ latronem viotoremque diducit. Collectari cum minoribus malis non valet, ubi metus major apparuit. Quid nobis cum dimissione et insidiis? numquid amplius isti, cui irascaris, quam moriem optas? etiam te quiescente morietur; perdis operam: facere vis, quod futurum est. « Nolo, inquis, utique occidere, sed exilio, sed ignominia, sed damno afficere. » Magis ignosco ei, qui vultus inimici, quam qui insulam concupiscit; hic enim non tantum nudi animi est, sed pusilli. Sive de ultimis supplicis cogitas, sive de levioribus, quantum est temporis, qui aut ille pœna sua torquetur, aut tu malum gaudium ex aliena percipis? Jam ipsum spiritum exspuimus, interim dum trahimus. Dum iuler homines sumus, colamus humanitatem: non timori cuiquam, non periculo simus; detrimenda, injurias, convicia, vellicationes contemnamus, et magno animo brevia feramus incommoda. Dum respicimus, quod aiunt, versantesque nos, jura mortalitas aderit.

# CONSOLATION A HELVIA.

I. Souvent déjà, ma bonne mère, je me suis pris du zèle de te consoler, souvent je me suis retenu. Bien des choses m'encourageaient à l'oser. D'abord il me semblait que je devais me décharger de tous mes ennuis, si je pouvais, si non arrêter le cours de tes larmes, du moins les essayer un instant : ensuite, je ne faisais point de doute que j'aurais plus de droits à réveiller ton âme, si, le premier, je seconais ma léthargie ; enfin je craignais que, ne triomphant pas de la fortune, elle ne triomphât de quelqu'un des miens. Aussi, je voulais de toutes mes forces, mettant la main sur mes plaies, me traîner jusqu'aux tiennes pour les fermer. Mais d'autres choses venaient m'arrêter dans mon projet. Je savais qu'il ne fallait pas heurter de front ta douleur dans la violence de son premier accès ; les consolations n'eussent fait que l'irriter et l'accroître : de même, pour les maladies du corps, rien n'est plus dangereux qu'un remède prématuré. J'attendais donc que ta dou-

leur épuisât ses forces elle-même, et que, préparée par le retard à supporter un traitement, elle permit de palper et soigner sa blessure. D'ailleurs, en relisant les grandes leçons que nous ont léguées les plus illustres génies sur les moyens de maltraiter et de corriger la tristesse, je ne trouvais pas l'exemple d'un homme qui eût consolé les siens, lui-même étant pour eux une cause de larmes. Dans cette alternative nouvelle, j'hésitais, je craignais que ce ne fût moins consoler que déchirer ton âme. Quoi donc ? ne fallait-il pas des expressions nouvelles, et qui n'eussent rien de commun avec les propos journaliers du vulgaire, à celui qui, pour consoler les siens, soulevait sa tête de dessus le bûcher ? Or, il est bien naturel que la grandeur d'une peine qui dépasse la mesure interdise le choix des paroles, lorsque souvent même elle étouffe la voix. Je vais essayer de mou mieux de me faire ton consolateur, non pas que j'aie confiance dans mes talents, mais parce que je puis

## CONSOLATIO AD HELVIAM.

I. Sæpe jam, mater optima, impetum cepi consolandi te, sæpe continui. Ut auderem, multa me impellebant : primam, videbar depositurum omnia incommoda, quam lacrymas tuas, etiam si suppressere non potuisssem, interim certe abstersissem ; deinde, plus habiturum me auctoritatis non dubitabam ad excitandum te, si prior ipse consurrexissem ; præterea timebam, ne a me non vieta Fortuna aliquem meorum vinoceret. Itaque utcumque conabar, manu super plagam meam imposita, ad obliuenda vulnera vestra reptare. Hoc propositum meum erant rursus que retardarent. Dolori tuo, dum recens æuivret, sciebam occurrendum non esse, ne illum ipsa solatio ir-

ritarent, et accenderent : nam in morbis quoque nihil est perniciosius, quam immatura medicatio. Expectabam itaque dum ipse vires suas frangeret, et ad sustinenda remedia mora mitigatus, tangi se ac tractari pateretur. Præterea, quum omnia clarissimorum ingeniorum monumenta ad compescendos moderandosque luctus composita evolverem, non inveniēbam exemplum ejus, qui consolatus suos esset, quum ipse ab illis complorearetur. Ita in re nova hæsitabam, verebarque, ne hæc non consolatio, sed exulceratio esset. Quid quod nostris verbis, nec ex vulgari et quotidiana summis allocutione, opus erat homini ad consolandos suos ex ipso rogo caput allevandi ? Omnis autem magnitudo doloris modum excedentis necesse est directum verborum eripiat, quum sæpe vocem quoque ipsam intercludat. Utcumque conabar, non fidu-

être pour toi la consolation la plus efficace. O toi, qui ne sais rien me refuser, tu ne me refuseras pas, je l'espère (bien que tout chagrin soit rebelle), d'imposer un terme à tes regrets!

II. Vois combien je me promets de ta bonté. Je n'hésite pas à me croire plus puissant sur toi que la douleur, qui est toute puissante sur les malheureux. Ainsi, loin d'entrer brusquement en lice avec elle, je veux d'abord plaider pour elle, et lui fournir un aliment : Je révélerai toutes ses causes, je rouvrirai toutes ses cicatrices. « Étrange manière de consoler, dira-t-on, que de rappeler les peines oubliées; que de placer le cœur en présence de toutes ses amertumes, quand il sait à peine en supporter une seule! » Mais que l'on réfléchisse que des maux, assez dangereux pour s'accroître malgré les remèdes, se guérissent souvent par des remèdes contraires. Je vais donc environner ta douleur de tout son deuil, de tout son appareil lugubre; ce ne sera pas traiter avec des calmants, mais avec le fer et le feu. Qu'y gagnerai-je? Que tu rougisses, après avoir triomphé de tant de misères, de ne savoir endurer une seule plaie sur un corps tout couvert de cicatrices. Laissons les pleurs et les éternels gémissements à ceux dont les âmes faibles, et épuisées par une longue félicité, s'abâtissent à la moindre secousse qui vient les atteindre; mais que ceux dont toutes les années se sont écoulées dans les calamités supportent les plus grandes peines avec une constance ferme et inébranlable. La continuité de l'infortune a cela de bon, que, tourmentant sans relâche, elle finit par endurcir. Le des-

tin ne te donna pas un jour sur lequel il n'ait fait peser le malheur : il n'excepta pas même celui de ta naissance. Tu perdis ta mère, à peine venue, ou plutôt venant au monde, et tu fus en quelque sorte jetée dans la vie. Tu grandis sous une marâtre; et par toutes les complaisances, toute la tendresse qu'on peut rencontrer dans sa propre fille, tu la forças à devenir mère : cependant il n'est personne qui n'ait payé cher même une bonne marâtre. Ton oncle, qui te chérissait tant, homme plein de vertu et de courage, à l'heure où tu attendais sa venue, tu le perdis. Et, comme si la fortune eût craint de te frapper moins fort en divisant ses coups, trente jours après tu portais à la tombe un époux tendrement aimé, qui t'avait rendu mère de trois enfants. Pleurante, on vint t'annoncer un nouveau sujet de pleurs, dans l'absence de tous tes fils : il semblait que tous les maux eussent conjuré de fondre ensemble sur toi, pour ne te pas laisser où reposer ta douleur. Je passe tant de dangers, tant de craintes dont tu supportas les assauts qui se succédaient sans intervalles. Nulguère, sur le même sein que tes trois petits-fils venaient de quitter, tu recueillais les ossements de tes trois petits-fils. Vingt jours après avoir enseveli mon enfant, mort dans les bras et sous tes baisers, tu apprends que je te suis ravi. Rêlas, il te manquait encore de porter le deuil des vivants!

III. La plus grave de toutes les blessures qui jamais aient frappé ton sein, c'est la dernière, je l'avoue : elle n'a pas seulement déchiré l'épiderme; elle a plongé au milieu de ton cœur et de

cien ingenti, sed quis possum instar efficacissime consolationis esse consolator. Cui nihil negares, habere hoc ullique te non esse negaturum (licet omnis moror contumax sit) spero, ut desiderio tuo velis à me modum statui.

II. Vide quantum de indulgentia tua promiserim mihi : potentiorum me futurum apud te non dubito, quam datorem tuum, quo nihil est apud miseros potentius. Itaque ne stalem cum eo concurram, adeo prius illi, et quibus excusetur, ingeram; omnia proferam, et rescindam que jam abducta sunt. Dicit aliquis : « Quod hoc genus est consolandi, ubi iurata mala revocare, et animum in omnium armorum numerum suorum conspectu collocare, vix minus pollutum? » Sed in cogit, quæcumque usque eo perniciosa sunt, ut contra remedium covaluerint, plerumque contrariis curari. Omnes itaque luctus illi suos, omnia iugubria admonebo : hoc erit, non molli via mederi, sed urere ac secare. Quid consequar? ut pulent animum, tot miseriarum victorem, ægre ferro unum vulnus in corpore tam clementer. Flectat itaque diutius et gement, quorum delicatas mentes enervavit longa felicitas, et ad levissimarum iuguriarum matius collabatur : at quorum omnes animi per calamitates transierunt, gravissima quoque fortè et immobili constantia perferant.

Unum habet assidue infelicitas bona, quod quos sæpe vult, novissime indurat. Nullam tibi fortuna vacationem dedit a gravissimis luctibus; ne notalem quidem tuum excepit. Amisit matrem statim nata, immo dum nascereris, et ad vilam quodammodo exposita es. Crevisti sub noverca, quam tu quidem omni obsequio et pietate, quonia vel in filia compiel potest, matrem fieri coegisti; nulli tamen non magno constitit et bona noverca. Avunculum indulgentissimum, optimum ac fortissimum virum, quam adventum ejus expectares, amisisti. Et ne serviliam suam fortune levorem diutius diutius faceret, intra tricesimum diem, carissimum virum tuum, et quo mater trium liberorum eras, exhibuit. Lugent tibi luctus quantitas est, omnibus quidem absconditis liberis; quasi de industria in id tempus coegit mala tuis, ut nihil esset ubi se dolor tuus reclinaret. Transiit tot pericula, tot metus, quos sine intervallo in te incursum pertulisti : modo in eundem sinum, ex quo tres nepotes emisisti, ossa trium nepotum recepit. Intra vicesimum diem, quam filium meum in manibus et in oculis tuis mortuum fuerat, raptum me audisti : hoc adhuc defuerat tibi, lugere vivos.

III. Gravissimum est ex omnibus, que unquam in

tes entrailles. Mais de même que des soldats novices jettent les hauts eris à la plus légère blessure, redoutant moins le glaive que la main du médecin, tandis que des vétérans, bien que traversés de part en part, s'offrent patiemment et sans gémir au tranchant du fer, comme s'il s'agissait du corps d'un autre : ainsi tu dois aujourd'hui te prêter avec courage à l'opération. Loin de toi les sanglots, les lamentations, toutes les clameurs tumultueuses que d'ordinaire fait éclater la douleur d'une femme. Car tu as perdu tout le profit de tant de maux, si tu n'as pas appris encore à être malheureuse. Eh bien ! trouves-tu que je te traite d'une main timide ? Je n'ai rien retranché de tes maux, je les ai tous accumulés sous tes yeux : je t'ai fait bravement, résolument ; car je prétends triompher de ta douleur, et non la circonscrire.

IV. Et j'en triompherai, je l'espère, si d'abord je te montre que je ne souffre rien qui puisse me faire tenir pour malheureux, loin que je doive rendre malheureux ceux qui me touchent de près ; si, parlant ensuite de toi, je te prouve que ton sort n'est pas non plus déplorable, puisqu'il dépend entièrement du mien. Je te dirai d'abord ce que ton amour est empressé d'entendre, que je n'éprouve aucun mal. Si je ne puis t'en convaincre, je te démontrerai jusqu'à l'évidence que les peines dont tu me crois accablé ne sont pas intolérables. Que si tu ne peux le croire, j'aurai d'autant plus sujet de m'applaudir, moi qui trouverai le bonheur au milieu des choses qui font d'ordinaire le malheur des hommes. Ne crois pas ce

que les autres te diront de moi : c'est moi qui, pour l'épargner d'être troublée par des opinions incertaines, te déclare que je ne suis point malheureux. J'ajouterai, pour te tranquilliser plus encore, que je ne peux pas même devenir malheureux.

V. Tous nous sommes nés pour le bonheur, si nous ne sortons pas de notre condition. La nature a voulu que, pour vivre heureusement, il ne soit pas besoin d'un grand appareil : chacun peut se faire sa félicité. Les choses du hasard ont peu de poids, et ne sauraient réagir puissamment dans l'un ou l'autre sens : la prospérité n'élève pas le sage, l'adversité ne peut l'abattre. Car il a travaillé sans cesse à entasser le plus qu'il pouvait en lui-même, à chercher en lui-même toute sa joie. Eh quoi ! Veux-tu dire que je sois sage ? Non sans doute. Si je pouvais m'en vanter, non-seulement je nierais que je sois malheureux, mais je me proclamerais le plus fortuné des hommes ; je serais presque l'égal des dieux. Jusqu'à présent, et cela suffit pour adoucir tous mes ennuis, je n'ai rien fait qui me remette aux mains des sages : encore trop faible pour me défendre moi-même, j'ai cherché refuge dans un camp de soldats aguerris, protégeant sans peine leur personne et leurs biens. Ce sont eux qui m'ont ordonné d'être sans cesse debout, comme en sentinelle, et de prévoir de loin toutes les entreprises, tous les assauts de la fortune, longtemps avant ses attaques. Elle ne cache ceux pour qui elle est imprévue : celui qui veille toujours lui résiste sans peine. Ainsi, la venue de l'ennemi renverse ceux qu'il prend au

corpus tuum descenderunt, recens vulnus ; fateor ; non summum eulem rupit, pectus et viscera ipsa divisit. Sed quemadmodum illos leviter sauci tamen vociferantur, et manus medicorum magis, quam ferrum horrent, at veterani quavis confossi patienter ac sine gemitu, velut aliena corpora, exsecari patiuntur ; ita tu nunc debes te fortiter prebere curatio. Lamentationes quidem et ululatus, et aliter que fere mulieribus doliur tumultuatur, amove ; perdidisti enim tot mala, si nondum misera esse didicisti. Eequid videor tecum timide egisse ? nil tibi subdixi ex malis tuis, sed omnia concersata ante te posui. Magna id animo feci et constitui enim vincere dolorem tuum, non circumscribere.

IV. Vincam autem, puta : primum, si ostendero nihil me pati, propter quod possim dici miser, nondum propter quod miseros etiam, quos contingit, faciam ; deinde, si ad te transiero, et probavero, ne tuam quidem gravem esse fortunam, quæ tota ex mea pendet. Hoc prius aggrediar, quod pietas tua audire gestit, nihil mihi esse mihi : si potero, ipsas res quibus me pulas premi, non esse intolerabiles, faciam manifestum. Sin id credi non poterit, at ego mihi ipse magis placebo, quod inter eas res beatus ero, quæ miseros solent facere. Non est quod

de me alius credas : ipse tibi, ne quid incertis opinionibus perturberis, indicio me non esse miserum. Adjiciam, quo securior sis, nec fieri quidem posse miserum.

V. Bona conditione genti sumus, si eam non deseruimus. Id egit rerum natura, ut ad bene vivendum non magno apparatu opus esset : unus quisque facere se beatum potest. Læte monentium in adventu rebus est, et quod in neutram partem magnas vires habent ; nec secunda sapientem evehunt, nec adversa demittunt. Laboravit enim semper, ut in se plurimum poneret, intra se omne gaudium preteret. Quid ergo ? sapientem me esse dico ? minime ; nam id quidem si profleri possem, non totum negarem miserum me esse, sed omnium fortunatissimum, et in vicinis Deo productum predicarem. Nunc, quod satis est ad omnes miseras leniendas, sapientibus viris me dedi, et nondum in auxilium mei validus, in aliena castra confugi, eorum sciet, qui facile se et sua timent. Illi me iusserunt stare assidue velut in presidio positum, et omnes conatus fortune, et omnes impetus prospicere nullo ante quam incurrant. Illis gravis est, quibus est reprimenda ; facile enim sustinet, qui semper expectat. Nam et hostium adventus eos prosequitur, quos inopinate occupavit ; at qui futuro se bello ante

dépourvu : mais ceux qui se sont préparés, avant la guerre, à la guerre prochaine, prêts et rangés pour la bataille, s'outonnaient sans peine le premier choc, qui est le plus furieux. Jamais je ne me suis fié à la fortune, encore qu'elle parût faire la paix avec moi. Toutes les faveurs dont elle me comblait, richesses, honneurs, gloire, je les ai placées dans un lieu où, sans m'ébranler, elle peut les reprendre. Entre ces choses et moi j'ai mis un grand intervalle. Aussi, me les a-t-elle ravies sans me les arracher. Les revers n'abattent qu'une âme abusée par les succès. Ceux qui s'attachèrent anx duns de la fortune comme à des biens personnels et durables, et qui pour cela voulurent qu'on leur fît hommage, tombent dans l'abattement et l'affliction, quand leur âme vaine et frivole, et qui ne connaît pas les plaisirs solides, est privée de ces jouets trompeurs et périssables. Mais celui que n'enfla pas le sort prospère n'est pas consterné par ses retours : à l'une et l'autre fortune il oppose un cœur invincible, d'une constance éprouvée. Car, dans le bonheur, il essaya ses forces contre le malheur.

Aussi, j'ai toujours pensé qu'il n'y avait rien du véritable bien dans ces choses auxquelles tous les hommes aspirent ; je les ai trouvées vides, fardées par des dehors séduisants et mensongers, et n'ayant rien au fond qui répondit aux apparences. Dans ce qu'on appelle mal, je ne vois pas tout l'affreux, tout le terrible dont me menaçait l'opinion du vulgaire. Le mot lui-même, tel est le préjugé sur lequel tous sont d'accord, blesse l'oreille qu'il a frappée : c'est quelque chose de lugu-

bre qu'on n'entend pas sans horreur : ainsi l'a voulu le peuple : mais le plus souvent les décisions du peuple sont abrogées par les sages.

VI. Donc, mettant de côté les jugements de la foule, qui se laisse entraîner à la première vue des choses, comme elles se rencontrent, voyons ce que c'est que l'exil : à tout prendre, ce n'est qu'un changement de lieu. Il semblerait que j'affaiblisse ses angoisses et que je lui ôte tout ce qu'il a de plus poignant ; car ce changement est suivi de choses fâcheuses, la pauvreté, l'opprobre, le mépris. Plus tard, je contesterai ces prétendus maux ; en attendant, je veux d'abord examiner ce qu'apporte d'amertume en soi ce changement de lieu. « Être loin de sa patrie est chose insupportable. » Vois un peu cette multitude, à qui suffisent à peine les vastes maisons de la ville. Plus de la moitié de cette foule est loin de sa patrie. De leurs municipes, de leurs colonies, de tous les coins du monde, ils viennent affluer ici. Les uns y sont amenés par l'ambition, les autres par l'obligation d'une fonction publique, les autres par leur charge d'ambassadeur ; les autres par la débâche, qui cherche une opulente cité, comme pour leurs vices ; ceux-ci par l'amour pour les études libérales, ceux-là par les spectacles ; quelques-uns y sont attirés par l'amitié, quelques autres par leur activité, qui trouve un vaste théâtre pour montrer ce qu'elle vait ; quelques-uns y apportent leur beauté vénale, quelques autres leur vénale éloquence. Il n'y a pas une seule espèce d'hommes qui n'arrive dans cette ville, où l'on taxe si haut les vertus et les vices. Ordonne que

bellum paraverunt, compositi et aptati, primum, qui tumultuosissimus est, idem facile excipinnt. Nunquam ego fortunæ credidi, etiam si videretur pacem agere : omnia illa, que in me indulgentissime conferebat, pecuniam, honores, gloriam, eo loco posui, unde posset ea sine motu meo repetere. Intervallum inter illa et me magnum habui ; itaque abstulit illa, non avulsit. Neminem adversa fortuna commovet, nisi quem secunda decepit. Illi qui monera ejus velut sua et perpetua amaverunt, qui se propter illa auspici voluerunt, jacent et morerent, quam vanos et pueriles animos, nimis solide vulgatis ignaros, falsa et mobilia oblectamenta destitutos. At ille qui se letis rebus non inflavit, nec mutatis contrahit, adversus utrumque statum invictum animum tenet, exploratæ jam similitudinis ; nam in ipsa felicitate, quid contra infelicitatem valeat, expertus est. Itaque ego in illis que nunc optant, existimavi semper, nihil veri boni inesse ; quin inania et speciosu ac deceptivo furo circumfusa inventi, infra sibi habentia fronti sue simile. Nam in illis que mala vocantur, nihil tam terribile ac durum invenio, quam opinio vulgi minatur : verbum quidem ipsum, persuasione quondam et consensu joni aspersus ad aures venit, et audientes tanquam triste et es-

scrabile ferit : ita enim populus jussit : sed populi acita es magna parte sapientes abrogant.

VI. Remoto igitur judicio plurimum, quos prima rerum facies, utrumque credita est, aufert, videamus quid sit exilium ; nempe loci commutatio est. Angustare videor vim ejus, et quidquid pessimum in se habet, subtrahere : hanc commutationem loci sequuntur incommoda, paupertas, ignominia, contumelia. Adversus ista postes confilgam ; interim primum illud intueri volo, quid acerbi afferat ipsa loci commutatio. « Carere patria, intolerabile est. » Aspicite agendum hanc frequentiam, cui via urbis immensa tecta sufficiunt. Maxima pars illius turbæ patria caret ; ex municipiis et coloniis suis, ex toto denique orbe terrarum confluerunt. Alios adducit ambitio, alios necessitas officii publici, alios imposita legatio, alios luxuria, opulentum et opportunum vitis locum querens : alios liberalium studiorum cupiditas, alios spectacula : quosdam transitamicitia, quosdam industria, latam ostendende virtutis narta materiam : quidam venalem formam attulerunt, quidam venalem eloquentiam. Nullum non hominum genus concurrit in urbem, et virtutibus et vitis magna prelia ponentem. Jube nunc istos ad nomen citari, et, unde domo quisque sit, quare : videbis majorem partem esse,



tous ces gens soient appelés par leur nom, et demande à chacun de quelle famille il sort : tu verras que la plupart ont délaissé leur demeure pour venir dans la cité, la plus grande et la plus belle sans doute, mais qui, cependant, n'est pas leur cité. Maintenant, quitte cette ville, qui peut en quelque sorte être nommée la patrie commune : parcours toutes les autres cités ; il n'en est pas une dont les habitants ne soient pour la plupart une multitude étrangère. Et puis va loin de ces bords, dont le site enchanteur et commode invite la foule ; viens sur ces rives désertes, dans ces lles sauvages, Scythos et Scirphe, Gyare et la Corse : tu ne verras aucune terre d'exil où quelqu'un ne demeure pour son plaisir. Où trouver un lieu plus désolé, plus inaccessible de toutes parts que ce rocher ? plus dépourvu de ressources, habité par des bords plus barbares, hérissé d'aspérités plus menaçantes, et sous un ciel plus funeste ? Et cependant on y rencontre plus d'étrangers que de citoyens.

Il est si vrai que le changement de lieu n'a en soi rien de pénible, qu'on s'arrache à sa patrie pour venir dans cette Ile. J'en ai entendu qui prétendaient qu'il y a chez l'homme un certain besoin naturel de changer de demeure et de transporter ses pénates. Et de fait, il a été donné à l'homme une âme inquiète et remuante ; jamais elle ne se tient en place ; elle se répand et promène sa pensée en tous lieux connus et inconnus, vagabonde, impatiente de repos, amoureuse de la nouveauté. Ce qui ne doit pas t'émerveiller, si tu considères le principe de son origine. Elle n'est pas formée

de ce corps terrestre et pesant ; c'est une émanation de l'esprit céleste : or, la nature des choses célestes est d'être toujours en mouvement, et de fuir emportées par une course agile. Contemple les astres qui éclairent le monde : il n'en est pas un qui s'arrête ; sans cesse ils marchent et passent d'un lieu dans un autre : bien qu'ils roulent avec l'univers, toutefois ils gravitent en sens contraire ; ils traversent successivement tous les signes, et toujours ils se meuvent, et toujours ils voyagent.

Tous les astres sont dans une révolution, dans un passage continuel, et, comme l'a commandé l'impérieuse loi de la nature, dans un continuél mouvement de translation. Quand ils auront parcouru leurs sphères, après le nombre d'années qu'elle a fixé, ils reprendront la route qu'ils ont déjà suivie. Eh bien ! maintenant, crois-tu que l'âme humaine, formée de la même substance que les choses divines, supporte à regret les voyages et les émigrations, tandis que la divine nature trouve dans un changement perpétuel et rapide, son plaisir et sa conservation.

Mais quitte un peu le ciel, et reviens sur la terre ; tu verras que les peuples, que les nations ont changé de patrie. Que veulent dire ces villes grecques au milieu des pays barbares, et cette langue de Macédoine, parlée entre l'Inde et la Perse ? La Scythie et toute cette contrée de nations féroces et indomptées nous montrent des cités achéennes bâties sur les rivages du Pont. Ni les rigueurs d'un éternel hiver, ni les mœurs des habitants, aussi sauvages que leur climat, n'ont empêché qu'on y transportât sa demeure. L'Asie est pleine

quæ relictis sedibus suis, venerit in maximum quidem ac pulcherrimum orbem, non tamen suam. Deinde ab hac civitate discede, quæ velut communis patria potest dici : omnes urbes circumi ; nulla non magnam partem peregrinæ multitudinis habet. Nunc transi ab illis, quarum amena posito, et opportunitas regionis plures allicit : desertis loca, et asperissimas insulas, Scythium et Scirphum, Gyarum, et Corsicam pete ; nullum invenies exsiliū, in quo non aliquis animi causa moretur. Quid tam odium inveniri potest, quid tam abruptum undique, quam hoc saxum ? quid ræ copias respicienti juvenis ? quid ad homines immoæuetus ? quid ad ipsam loci situm horribilius ? quid ad celi naturam intemperatius ? plures tamen hic peregrini, quam cives consistunt. Usque eo ergo consuetudo ipsa locorum gravis non est, ut hic quoque locus a patria quodam abdoxerit. Invenio qui dicant, inesse naturalem quandam animi irrationem commutandi sedes, et transferendi domicilia. Mobilia enim et iniqua mens homini data est : nunquam se tenet ; spargitur, et cogitationes suas in omnia nota atque ignota dimittit, vaga, et inquietis impatiens, et novitate rerum letissima. Quod non miraberis, si primam ejus originem adspexeris. Non ex terrenis et gravi concreta

corpore ; ex illa celesti spirita descendit ; celestium autem natura semper in motu est ; fugit, et velocissimo cursu agit. Adspice sidera mundum illustrantia ; nullum eorum perstat ; labitur assidue, et locum et loco mutat : quantum cum universo versatur, in contrariam nihilominus ipsi mundo refertur ; per omnes signorum partes discurrit ; perpetua ejus agitatio, et aliunde alio commigratio est. Omnia voluntur semper, in transitu sunt, et ut lex et naturæ necessitas ordinavit, aliunde alio deferuntur. Quam per cetera suorum spatia orbis suos explicaverint, iterum ibant per quæ venerant. Inane, et animum humanum, ex eisdem quibus divina constant compositum seminibus, moleste ferre pota transitum ac migrationem ; quoniam Dei natura assidua et eternissima commutatione, vel delectet se, vel conservet. A celestibus, agendum, te ad humana convertit. Videbis gentes populosque mutasse sedem. Quid sibi volunt in mediis Barbarorum regionibus Græcæ urbes ? quid inter Indos Persasque Macædonibus sermo ? Scythia et totus ille ferarum indomitaramque gentium tractus civitates Achæarum Ponticis impositus littribus ostendit. Non perpetuæ hiemis servitia, non hominum ingenia, ad similitudinem oculi sui horrentia, transferentibus domos suas abstul-

d'Athéniens : Milet a distribué des citoyens à soixante-quinze villes diverses. Toute la côte de l'Italie, baignée par la mer inférieure, fut la Grande-Grece. L'Asie revendique les Toscans ; les Tyriens habitent l'Afrique ; les Carthaginois, l'Espagne ; les Grecs se sont introduits dans la Gaule, les Gaulois dans la Grèce ; les Pyrénées ne ferment pas la route aux Germains : la mobilité humaine fut promœnée au travers de solitudes impraticables et inconnues. Ces nations traînaient après elles leurs enfants, leurs femmes, leurs pères appesantis par l'âge. Les unes, après s'être égarées dans de longs détours, ne décidèrent pas le choix de leurs demeures ; mais s'arrêtèrent par lassitude au plus prochain rivage ; d'autres se sont rendues maltresses, par les armes, d'une plage étrangère ; quelques peuples, naviguant vers des terres inconnues, furent engloutis par l'abîme ; quelques autres se fixèrent sur les bords où les déposa le manque du nécessaire. Tous n'avaient pas non plus les mêmes raisons d'abandonner et de chercher une patrie. Les uns, après la ruine de leurs cités, échappés au fer de l'ennemi, furent jetés sur la rive étrangère, dépourvus de leurs domaines ; d'autres se virent éloignés par des séditions domestiques ; d'autres émigrèrent pour soulager leurs villes chargées d'une population exubérante ; d'autres furent chassés par la peste, par les fréquents déchirements du sol, par quelque insupportable fléau d'une région malheureuse ; d'autres furent séduits par le renom d'une plage fertile et trop vantée ; tous enfin ont été poussés hors de chez eux par des causes diverses. Il est manifeste que rien ne reste à la place où il a vu la lu-

mière : le genre humain va et vient sans cesse : chaque jour voit changer quelque chose dans ce vaste univers. On jette les fondements de villes nouvelles ; de nouvelles nations apparaissent, quand les anciennes meurent ou changent de nom, incorporées à des peuples vainqueurs. Toutes ces translations de peuples sont-elles autre chose que des exils publics ?

VII. Mais pourquoi te mener par un si long détour ? Faut-il te citer Anténor, qui bâtit Patavium ; Évaudre, qui, sur la rive du Tibre, plaça le royaume des Arcadiens ; et Diomède, et tous les autres que la guerre de Troie, vainqueurs et vaincus, dispersait à la fois sur des contrées étrangères ? L'empire romain a pour fondateur un exilé, qui, fuyant sa patrie conquise et traînant après lui quelques faibles débris, à la recherche d'un lointain asile, fut poussé par la nécessité et la crainte du vainqueur sur les côtes de l'Italie. Et plus tard, combien de colonies ce peuple n'envoya-t-il pas dans toutes les provinces ? Partout où Rome a vaincu, elle a pris domicile : ses fils s'enrôlaient volontiers pour ces changements de patrie, et, quittant ses autels domestiques, le vieillard, devenu colon, suivait ses fils au-delà des mers.

VIII. Mon sujet ne demande pas plus d'exemples ; il en est un cependant que j'ajouterai, parce qu'il se présente sous mes yeux. Cette île même a déjà souvent changé d'habitants. Pour ne pas remonter aux âges que le temps couvre de son voile, quittant la Phocide, les Grecs qui maintenant habitent Marseille s'établirent d'abord dans cette île. Qui les en a chassés ? on l'ignore : est-ce

ruin. Atheniensis in Asia turba est : Miletus LXXV urbium populum in diversa effudit : totum Ionie latus, quod infero mari altitur, major Græcia fuit. Tuscos Asia sibi vindicat : Tyrii African incidunt : Hispaniam Pœni : Græci se in Galliam immiserunt, in Græciam Galli : Pyrenæus Germanorum transitus non inhibuit : per lavia, per incognita versavali se humana levitas. Liberos conjugesque, et graves senio parentes traserunt. Alii longo errore perierunt, non iudicio ceciderunt locum, sed lassitudine proximam occupaverunt ; alii armis sibi jus in aliena terra fecerunt ; quosdam gentes, quum ignotas peterent, mare hausit ; quosdam ibi conserderunt, ubi illas rerum inopie deposuit. Nec multis eadem causa retinendi quærendique patriam fuit. Alios exilia urbium suarum, hostilibus armis clapsos, in aliena, spoliatos suis, expulserunt : alios domestica sedilio submovit : alios nimia superfluentis populi frequentia, ad exonerandas vires, emisit : alios pestilentia, aut frequens terrarum hiatus, aut aliquam intoleranda infelicitas soli vitia egererunt : quosdam fertis ore, et in majus laudem fama corripuit : alios alia causa exivit domibus suis. Illud itaque est manifestum, nihil eodem loco mansisse, quo gentium est : assiduus humani generis discursus est : quotidie aliquid

in tam magno orbe movetur. Nova urbium fundamenta jaciuntur : nova gentium nomina, extinctis prioribus, aut in accessionem validioris conversis, oriuntur. Omnes autem istæ populorum translationes, quid aliud, quam publica exilia sunt ?

VII. Quid tam longo te cirentis traho ? quid interest enumerare Antenorem Patavii conditorem, et Evandrum in ripa Tiberis regna Areadam collocantem ? quid Diomedem, aliosque quos Trojanum bellum, victos simul victoresque, per alienas terras dissipavit ? Romanam imperium nempe auctorem easdem re-cepit, quem prefatum, capta patria, exiguis reliquiis trahentem, necessitas et victoris metus, longinquæ quærentem, in Italiam detulit. Hic deinde populus quot colonias in omnes provincias misit ? ubicunque vicit Romanus, habitas. Ad hanc commutationem locorum libentes nomina dabant, et relictis aris suis trans maria sequebatur colonus seors.

VIII. Res quidem non desiderat plurimum enumerationem : unum tamen adiciam, quod in oculos se ingerit. Hæc ipsa insula sæpe jam cultores mutavit. Ut antiquiora que vetustas obduxit, transeum, Phœdiæ refugia, Graii qui nunc Massiliam colunt, prius in hæc insula conserderunt. Ex qua quid eos fugaverit, incertum est : ntrum

un air insalubre, l'aspect formidable de l'Italie, ou la violence d'une mer sans rade? On doit croire que la cause de leur départ ne fut pas la féroce indigènes, puisqu'ils vinrent se mêler aux peuples alors les plus barbares et les plus sauvages de la Gaule. Ensuite les Ligures descendirent dans cette île; les Espagnols y descendirent après eux, comme l'atteste la ressemblance des usages. Les Corses ont du Cantabre le bonnet dont il couvre sa tête, sa chaussure et quelques mots de sa langue; car tout leur idiome primitif s'est altéré dans le commerce des Grecs et des Ligures. Ensuite, deux colonies de citoyens romains y furent amenées, l'une par Marius, l'autre par Sylla. Tant de fois on vit changer le peuple de cette roche épineuse et inféconde! Enfin, c'est à grand peine que tu trouveras une terre encore habitée par ses indigènes. Toutes choses ont été mêlées, entées l'une sur l'autre; tous les peuples se sont succédés. L'un a convoité ce que dédaignait l'autre: celui-ci fut banni d'où il avait chassé celui-là. Ainsi le destin a voulu que rien sur la terre ne pût fixer à jamais la fortune. Pour endurer ces changements de lieu, faisant abstraction des autres disgrâces attachées à l'exil, Varron, le plus docte des Romains, pense qu'il nous suffit de jouir, partout où nous allons, de la même nature. Il suffit, suivant M. Brutus, à ceux qui partent pour l'exil, de pouvoir emporter avec eux leurs vertus. Si l'on estime que chacun de ces remèdes, pris à part, n'est pas une consolation souveraine contre l'exil, il faut avouer qu'employés ensemble ils ont une vertu puissante. En effet, combien ce que nous

avons perdu est peu de chose! Deux choses, les plus précieuses de toutes, nous suivront partout où nous porterons nos pas, la nature qui est commune à tous, et la vertu qui nous est propre. Ainsi l'a voulu, crois-moi, celui, quel qu'il soit, qui donna la forme à l'univers; soit un Dieu, maître de toutes choses, soit une raison incorporelle, architecte de ces éclatantes merveilles, soit un esprit divin répandu avec une égale énergie dans les corps les plus grands et les plus petits, soit un destin et un enchaînement immuable des choses liées entre elles; ainsi, dis-je, l'a-t-il voulu, pour ne laisser tomber au pouvoir d'autrui que les plus vils de nos biens. Ce que l'homme a de plus excellent est placé en dehors de la puissance humaine; on ne peut ni le donner ni le ravir; je parle de ce monde, la plus belle, la plus brillante création de la nature; de cette âme faite pour contempler, pour admirer le monde, dont elle-même est le plus magnifique chef-d'œuvre; cette âme qui nous appartient eu propre et pour toujours, qui doit durer aussi longtemps que nous durerons nous-mêmes. Allons donc gaiement la tête haute, le pas ferme, partout où nous enverra la fortune.

IX. Parcourons tous les pays, nous n'en trouverons pas un seul dans l'univers qui soit étranger à l'homme. Partout notre regard s'élève de la même distance vers le ciel, et le même intervalle sépare les choses divines des choses humaines. Pourvu que mes yeux ne soient pas arrachés à ce spectacle dont ils ne se peuvent rassasier, pourvu qu'il me soit permis de regarder la lune et le soleil, de plonger ma vue dans les autres astres, d'interro-

creli gravitas, an præpotentis Italiae conspectus, an natura importatori maris, nam in causa non fuisse feritatem accolarum, eo apparet, quod maxime tunc traelibus et incoaditis Gallie populis se interposuerant. Transierant deinde Ligures in eam, transierant et Hispani, quod ex similitudine ritus apparet: eadem enim tegumenta capitum, idemque genus calceamentum, quod Cantabris est, et verba quædam; nam totus sermo, conversatione Græcorum Ligurumque, a patrio desevit. Deductæ deinde sunt duo civium Romanorum colonie, altera a Mario, altera a Sylla. Toties hujus aridi et spinosi saxi mutatus est populus. Vis denique invenies nullam terram, quam etiam nunc indigene colant; permixta omni et insulsi sunt: alius alii successit. Ille concepit, quod alii fastidio fuit: ille unde expulserat, ejectus est. Ita falo placuit, nullius rei eodem semper loco stare fortunam. Adversus ipsam mutationem locorum, detractis ceteris incommodis que exilio adherent, satis hoc remedium potat Varron, doctissimus Romanorum, quod quocumque venimus, eadem rerum natura necedum est. M. Brutus satis hoc putat, quod licet in exiliis et optibus virtutes suas ferre secum. Hæc etiam quis singula porum judicat efficacia ad consolandum exulem, utraque in nunc collata fa-

bitur plurimum posse. Quantum enim est, quod perdidimus? duo, que puleberrima sunt, quocumque nos moverimus, sequuntur: natura communis, et propria virtus. Id æquum est, mihi crede, ab illo, quisquis formator universi fuit, sive ille Deus est potes omnium, sive incorporalis ratio, ingentium operum artifex, sive divinus spiritus, per omnia maxima minima, æquali intentione diffusis, sive fatum et immutabilis casuum inter se coherens series, id, inquam, æquum est, ut in alienum arbitrium, nisi vilissima quæque, non cederent. Quidquid optimum homini est, id extra humanam potentiam jacet, nec dari, nec eripi potest: mundus hic, quo nihil neque majus, neque ornatius, rerum natura genuit; finibus contemplator, admiratorque modis, pars ejus magnificentiissima, propria nobis et perpetua, tandem nobiscum mensura, quamdiu ipsi manebimus. Alacres itaque et erecti, quocumque res tulerit, instrepto gradu properemus.

IX. Emetiamur quascumque terras, nullam inventuri solum intra mundum, quod alienum homini sit; undecumque ex æquo ad eorum erigatur acies, paribus intervalis omnia divina ab omnibus humanis distant. Proinde dum oculi mei ab illo spectando, ejus insatiabiles sunt,

ger leur lever, leur coucher, leur distance et les causes de leur marche tantôt plus prompte, tantôt plus lente, d'admirer, durant les nuits, ces innombrables et brillantes étoiles, dont celles-ci sont immobiles, dont celles-là s'écartent par une déviation légère, mais se roulent toujours dans la voie qu'elles ont déjà tracée; tandis que d'autres s'élancent soudainement, d'autres nous éblouissent avec un sillon de lumière, comme si elles allaient tomber, ou voient traînant après elles une longue chevelure de flamme; pourvu que je vive en cette compagnie, et que je me mêle, autant qu'il est permis à l'homme, aux choses du ciel; pourvu que mon âme, aspirant à contempler les mondes qui participent de son essence, se tienne toujours dans leurs régions sublimes, que m'importe à moi ce que je foule sous mes pieds? Et pourtant la terre où je suis a pen d'arbres qui donnent des fruits ou de l'ombrage; elle n'est pas arrosée par des fleuves larges et navigables; elle ne produit rien que viennent lui demander les autres nations, suffisant à peine à faire vivre ses habitants: on n'y taille pas la pierre précieuse; on n'y fouille pas des veines d'or et d'argent. C'est une âme rétrécie que charment les objets de la terre: tournons-nous vers ceux qui partout se laissent voir également, qui brillent également partout, et persuadons-nous que les autres, avec les erreurs et les préjugés qu'ils enfantent, sont un obstacle au vrai bonheur. Plus nous aurons allongé nos portiques, plus nous aurons élevé nos tours, plus nous aurons étendu nos domaines, plus nous aurons creusé nos grottes d'été,

non abscondatur, dum mihi lunam solemque intueri liceat, dum ceteris inhærere sideribus, dum ortus eorum, occasus, intervallaque, et causas investigare velocius mendi, vel tardius, spectare tot per noctem stellis micantibus, et alias immobiles, alias non in magnum spatium excurrentes, sed intra summæ se circumagentes vestigium, quasdam subito erumpentes, quasdam igne fuso perstringentes aciem, quasi decidant, vel longo tractu cum luce multa prætervolantes; dum cum his sim, et coelestibus, quæ homini fas est, immiscear; dum animum, ad cognatarum rerum conspectum tendentem, in sublimi semper habeam: quantum refert mea, quid calescit? At qui non est hæc terra fragiliorum aut lætium arborum ferax: non magnis et navigabilibus fluminum alveis irrigatur: nihil gignit, quod aliæ gentes petant, vix ad tutelam incontinentium fertilis: non pretiosus hic lapis eruditur, non auri argentique venæ eruantur. Angustus animus est, quem terrena delectant: ad ille abducendus est, quæ nique æque apparent, nique æque splendent, et hoc cogitandum est, ista veris bonis per falsa et prave credita obstat. Quo longiores porticus expedierint, quo altius turres sustulerint, quo latius vicos porrexerint, quo depressius æstivos specus foderint, quo majores modo fastigia crenationum subrexerint, hoc plus erit, quod

plus andacienae sera la masse qui couronnera le faite de nos salles de festins; plus nous aurons fait pour nous cacher le ciel. Le sort t'a jeté dans un pays où l'édifice le plus vaste est une cabane. Que tu as faite de cœur et que tu cherches bas les consolations, si tu ne vis courageusement dans cet asile qu'en songeant à la cabane de Romulus! Ah! dis plutôt: cet homme toi est l'asile des vertus; il sera plus magnifique que tous les temples quand on y verra la justice avec la continence, la sagesse avec la piété, la droite pratique de tous les devoirs avec la science des choses divines et humaines. Un lieu n'est jamais étroit quand il peut contenir cette foule de grandes vertus: un exil n'est jamais pénible quand on peut s'y rendre avec ce cortège.

Brutus, dans le livre qu'il écrivit sur la *Vertu*, dit qu'il vit Marcellus en exil à Mytilène, vivant avec autant de bonheur que le comporte la nature de l'homme, et alors plus ardent que jamais aux nobles études. Ainsi il ajoute que, sur le point de le quitter, il lui semblait partir lui-même pour l'exil, plutôt que le laisser en exil. Plus heureux, ô Marcellus! lorsque ton exil eut les hommages de Brutus, que lorsque ton consulat eut ceux de la république! Qu'il fut grand cet homme qu'on ne pouvait abandonner à l'exil sans se croire exilé soi-même; qui se fit admirer d'un homme admiré même de Caton, son beau-père! Brutus raconte aussi que C. César ne voulut pas s'arrêter à Mytilène, ne pouvant soutenir la présence de cette noble infortunée. Le sénat sollicita le retour de Marcellus par des prières publiques: à voir son

illis certum abscondat. In eam te regionem casus eiecit, in qua latissimum receptaculum casa est. Næ tu possidis animi es, et sordide te consolatus, si ideo id fortiter pateris, quia Romuli casam nosti. Dicillud potius: Istud humile tugurium semper virtutes recepit. Jam omnibus temporis formosius erit, quum illic iustitia conspecta fuerit, quum continentia, quum prudentia, pietas, omnium officiorum recte dispensandorum ratio, humanorum divinorumque scientia. Nullus angustus est locus, qui hæc tam magnarum virtutum turbam capit; nullum exilium grave est, in quo licet cum hoc ire comitatus. Brutus in eo libro quem de virtute composuit, ait, se vidisse Marcellum Mytilenis exulantem, et, quantum modo natura hominis paterelet, beatissime viventem, neque unquam bonarum artium cupidorem, quam illo tempore. Itaque adjicit, visum sibi se magis in exilium ire, qui sine illo rediturus esset, quam illum in exilio relinqui. O fortunatiorem Marcellum, eo tempore, quo exilium nonum Bruto approbavit, quam quo reipublicæ consulatum! Quantum vir ille fuit, qui effecit, ut aliquis casus sibi videretur, quod ab exule recederet? qui in admirationem sui adduxit hominem, etiam Catoni suo mirandum! Idem Brutus ait, C. Cæsarem Mytilenis præterverctum, quia non sustineret videre deformatum virum. Illi quidem reditum impe-

deuil et sa tristesse, on eût dit que, dans ce jour, tous partageaient le sentiment de Brutus, et suppliaient non pour Marcellus, mais pour eux-mêmes, exilés s'ils devaient vivre loin de lui; et pourtant le jour le plus beau, le plus grand de sa vie, fut quand Brutus ne put le quitter, quand César ne put le voir en exil. Alors tous deux témoignèrent pour lui. Brutus s'affligea, César rougit de revenir sans Marcellus. Fais-tu doute qu'un si grand homme se soit encouragé par ces mots à supporter avec calme son exil : « Etre loin de sa patrie, ce n'est pas une calamité; tu l'es assez nourri des préceptes de l'école pour savoir que le sage trouve en tous lieux sa patrie. Mais quoi? celui qui t'a banni n'a-t-il pas lui-même été, pendant dix années, privé de sa patrie? Il est vrai que ce fut pour agrandir l'empire; mais toujours est-il qu'il fut privé de sa patrie. Maintenant le voilà loin de Rome, entraîné par l'Afrique, qui nous menace d'une guerre renaissante; entraîné par l'Espagne qui ranime les partis vaincus et terrassés; entraîné par l'Égypte perfide; entraîné par le monde entier attentif à profiter de nos secousses. A quoi d'abord fera-t-il tête? A quel parti s'opposera-t-il? La victoire le promènera par toute la terre. Que les nations se prosternent pour l'adorer; toi, vis content de l'admiration de Brutus. »

Marcellus supporta donc sagement son exil, et le changement de lieu ne changea rien dans son âme, quoiqu'il eût pour compagne la pauvreté, dans laquelle on ne voit rien de malheureux quand on n'est point aveuglé par l'avarice et le luxe,

folie qui bouleverse tout. Que c'est peu de chose, en effet, ce qu'il faut pour la conservation de l'homme! Et que peut-il manquer à qui possède la moindre vertu? Quant à moi, je m'aperçois que j'ai perdu non des richesses, mais des embarras. Les désirs du corps sont bornés; il veut se garantir du froid, éteindre sa faim et sa soif par des aliments : tout ce que l'on convoite au-delà, c'est une peine qu'on prend pour ses vices et non pour ses besoins. Il n'est pas nécessaire de fouiller toutes les mers, de charger son ventre d'un immense carnage d'animaux, ni d'arracher des coquillages aux bords inconnus des plus lointains océans. Que les dieux et les déesses confondent ces gens dont la débauche va franchir les bornes d'un empire qui donne au monde tant d'envie. Ils veulent qu'on aille chasser au-delà du Phare pour fournir leur ambitieuse cuisine : ils osent aller chercher des oiseaux jusque chez les Parthes, dont nous n'avons pas encore tiré vengeance. De tous côtés on fait venir de quoi satisfaire les exigences de leur palais dédaigneux : des extrémités de l'Océan on apporte des aliments qui doivent séjourner à peine dans leur estomac usé par les délices. Ils vomissent pour manger; ils mangent pour vomir : et les mets qu'ils ont demandés à toute la terre, ils ne daignent pas les digérer. Celui qui méprise ces choses, quel mal lui fait sa pauvreté? Celui qui les désire, la pauvreté lui sert encore. Car il guérit malgré lui : et s'il n'accepte pas les remèdes qu'il est forcé de prendre, du moins, pendant ce temps, ce qu'il ne peut pas faire, c'est comme s'il ne le voulait pas. C. César, que la ua-

travit Senatus, publicis precibus, tam sollicitis ac meritis, ut omnes illo die Bruti habere animum viderentur, et non pro Marcellis, sed pro se deprecari, ne exiles essent, si sine illo fuissent : sed plus multo consecutus est, quo die illum exulem Brutus reliquere non potuit, Caesar videre. Confligit enim illi testimonium utriusque. Brutus sine Marcellis reverti se debuit, Caesar erubuit. Num dubitas, quin ille tantus vir, sic ad tolerandum æquo animo exilium se ipse adiortus sit : quod patria e- res, non est miserum : ita te disciplina imbuit, ut scires omnem locum sapienter viri patriam esse. Quid porro? hic qui te expulsi, non ipse per annos decem continuis patria caruit? propagandi sine dubio Imperii causa : sed nempè caruit; nunc ecce trahit illum ad se Africa resurgens belli minis plena, trahit Hispania, que fractas et afflicta partes refecit; trahit Ægyptus infida, totos denique orbis, qui ad occasionem concussæ Imperii intentus est. Cui primum rei occurrit? cui parti se opponet? Agit illum per omnes terras victoria sua. Ilum suspiciens et colant gentes : in vive Bruto miratore contentus. Bene ergo exilium tulit Marcellus; nec quidquam in animo ejus mutavit loci mutatio, quamvis eam paupertas sequeretur, in qua nihil mali esse, quisquis modo non-

dum pervenit in insaniam omnia subvertentis avaritiæ atque luxuriæ, intelligit. Quantum est enim, quod in tantam homini necessarium sit, et cui deesse hoc potest, ullam modo virtutem habentis? Quod ad me quidem pertinet, intelligi me non opes, sed occupationes perdidisse; corporis exigua desideria sunt : frigus submovere vult, alimentis famem ac sibi exstinguere : quidquid extra concupiscitur, vilis, non mibus laboratur. Non est necesse omne perscrutari profundum, nec strage animalium ventrem ovescere, nec conchyliis ultimi maris ex ignoto illote erueri. Dii istos denique perdat, quorum luxuria tam invidiosi Imperii fines transcendit. Ultra Phasim capere vult quod ambitiosam popinam instruat; nec piget a Parthis, a quibus nondum penus repetimus, aves petere. Undique converbunt omnia vota fastidienti guise. Quod dissolutis deliciis stomachus via admittit, ab ultimo portatur Oceano. Voment ut edant, edunt ut vomant; et epulas, quas toto orbe conquirunt, nec conquire dignantur. Ista si quis despiciat, quid illi paupertas noceat? si quis concupiscat, illi paupertas etiam prodest. Invitus enim sanatur : et si remedia ne coactus voluntatem recipit, interim certe, dum non potest, noletis similis est. C. Caesar, quem mihi videtur rerum natura edidisse, ut osten-

tore me semble avoir produit pour montrer ce que peuvent les grands vices dans la grande fortune, mangea, dans un seul souper, dix millions de sesterces; et malgré le secours de tant de génies inventifs, à peine trouva-t-il le moyen de dépenser en un repas le revenu de trois provinces! O malheureux ceux dont le goût n'est réveillé que par des mets précieux! Or, ce qui les fait précieux, ce n'est ni leur saveur exquise, ni rien de ce qui flatte le palais, mais leur rareté et la difficulté de les acquérir. Que s'ils voulaient revenir à la saine raison, qu'auraient-ils besoin de tant d'industries au service de leur ventre? Pourquoi ce commerce? Pourquoi ce ravage des forêts? Pourquoi ces fouilles dans l'abîme? A chaque pas on rencontre des aliments, que la nature a semés en tous lieux; mais, comme des aveugles, ils passent à côté; ils s'en vont errants par toutes les contrées; ils traversent les mers, et quand ils peuvent apaiser leur faim avec si peu de chose, ils l'irritent à grands frais.

X. Je prétends leur dire : Pourquoi lancer des navires? pourquoi armer vos mains, et contre les bêtes fauves, et contre les hommes? pourquoi courir çà et là en tumulte? pourquoi entasser richesses sur richesses? Ne voulez-vous pas songer combien est petit votre corps? N'est-ce pas le comble de l'égarement et de la folie, lorsque tu as si peu de capacité, d'avoir tant de cupidité? Ainsi donc, augmentez votre cens, reculez vos limites; jamais cependant vous ne grandirez vos corps. Que votre commerce ait réussi, que la guerre vous ait rapporté beaucoup; que les mets empruntés à tous les pays s'entassent sur votre table, vous

n'aurez pas de quoi loger tout cet appareil. Pourquoi courir après tant de choses? Sans doute nos ancêtres, dont la vertu fait encore la force de nos vices, étaient bien infortunés, eux qui, de leurs mains, apprêtaient leurs aliments; qui pour s'élever avaient la terre; dont les toits n'étaient pas encore étincelants d'or, dont les temples ne brillaient pas encore de pierreries! Mais alors on respectait les serments faits devant des dieux d'argile; pour ne pas manquer à sa foi, celui qui les avait invoqués retournait mourir chez l'ennemi. Sans doute il vivait moins heureux, notre dictateur qui prêtait l'oreille aux envoyés des Samnites, tournant lui-même dans son être un aliment grossier, de cette main qui, plus d'une fois, avait déjà terrassé l'ennemi et posé le laurier triomphal sur le giron de Jupiter Capitolin; moins heureux que n'a vécu de nos jours cet Apicius qui, dans une ville d'où l'on chassait autrefois les philosophes, comme corrupteurs de la jeunesse, vint tenir école de glotonnerie, et infecter son siècle de ses boutennes doctrines! Mais sa fin mérite d'être rapportée. Comme il avait dépensé en cuisine un million de sesterces, et absorbé dans chaque un de ses repas et les largesses des princes et l'immense revenu du Capitole, accablé de dettes, forcé de vérifier ses comptes, il le fit pour la première fois : Il calcula qu'il ne lui restait plus que dix millions de sesterces, et pensant que c'était vivre dans l'extrême famine que de vivre avec dix millions de sesterces, il finit sa vie par le poison. Quel dérèglement que celui de cet homme pour qui dix millions de sesterces étaient la misère! Crois donc, maintenant,

*deret quid sumus vitia in summa fortuna possent, erant sesterzio cenavit unum die : et in hoc omnium adjunctu ingenio, vis tamen inventi, quomodo trium provinciarum tributum una cena fieret. O miserabiles, quorum paupulum nisi ad pretiosos cibos non excitaret! pretiosos autem, non eximius sapor aut aliqua facultas dulcedo, sed raritas et difficultas parandi facit. Alioquin si ad sanam illius mentem placeat reverti, quid opus est tot artibus ventri servientibus? quid necratoris? quid vastatione silvarum? quid profundi perscrutatione? passim jacent alimenta, quae rerum natura omnibus locis deponit : sed haec veluti cæci transiunt, et omnes regiones pervagantur, maris trajiciunt, et cum fumum exiguo possint sedare, magno irritant.*

X. Libet dicere : Quid deductis naves? quid manus et adversas feras et adversos homines armatis? quid tanto tumultu discursuris? quid opes opibus aggeritis? non vultis cogitare, quam parva vobis corpora sint? Nonne furor et ultimus mentium error est, quam tam exiguum capias, cupere multum? Licet itaque augustis censui, promotoria fines, nunquam tamen corpora vestra laxatis. Quam bene cesserit negotiatio, multum milita retulerit; quam indigni undique cibi coierint,

*non habebitis ubi istos apparatus vestros collocetis. Quid tam multa conquiritis? Scilicet majores nostri, quorum virtus etiam omne vitium nostra sustentat, infelices erant, qui sibi manna sua porabant cibum, quibus terra exilis erat, quorum lecta nondum anro fulgebant, quorum templa nondum gemmis nitabant! Itaque tunc per felices deos religiose jurabatur : qui illos invocarent, ad hostem morituri, ne fallerent, redibant. Scilicet minus beate vivebat dictator noster, qui Samnitum legatos audivit, quum vilissimum cibum in foco ipse manna sua versaret, illa, qua jam sepe hostem percussert, lauroregime in Capitolio Jovis gremio reponeret, quum Apicius nostra memoria vixit! qui in ea urbe, ex qua aliquando philosophi, velut corruptores juventutis, abire jussi sunt, scientiam popinae professus, disciplina sua seculum infectit : cupas exitum ansse operæ pretium est. Quum sesterium milies in cultum congressisset, quum tot congiaria principum, et ingens Capitolii vectigal singulis commestationibus exsorpsisset, ere alieno oppressus, rationes suas tunc primum coactus inspicit; superfluum sibi sesterium centies compulavit, et velut in ultima fame victurus, si in sesterio centies vixisset, veneno vitam finivit. Quanta luxuria erat, cui sesterium*

qué c'est l'état de notre épargne et non de notre âme qui importe au bonheur.

XI. Un homme s'est rencontré qui a eu peur de dix millions de sesterces; et ce que les autres appellent de tous leurs vœux, il l'a fui par le poison. Certes, ce dernier breuvage fut le plus salutaire qu'ait pris cet homme à l'âme si dépravée. C'était alors qu'il mangeait, qu'il buvait le poison, quand non-seulement il se plaisait à ces énormes festins, mais s'en glorifiait, mais faisait montre de ses désordres, mais attirait toute la ville au spectacle de ses débauches, mais invitait à l'imiter une jeunesse assez naturellement portée au vice sans avoir besoin de mauvais exemples. Cela arrive à ceux qui ne régissent pas la richesse sur la raison, qui a des bornes fixes, mais sur une perverse habitude, dont les caprices sont immenses et infinis. Rien ne s'effrite à la cupidité : peu de chose suffit à la nature. Ce n'est donc pas une disgrâce que la pauvreté dans l'exil; car il n'est pas un lieu si stérile qu'il ne fournisse abondamment à la subsistance d'un banni. « Mais, dira-t-on, il désirera une robe, une maison. » S'il ne les désire que pour son usage, il trouvera certes un vêtement et un domicile; car il en coûte aussi peu pour le couvrir que pour le nourrir. En imposant à l'homme des nécessités, la nature ne les imposa pas laborieuses : s'il désire une étoffe saturée de pourpre, tissée d'or, émaillée de diverses couleurs, travaillée de diverses façons, de n'est pas la fortune, c'est lui-même qu'il doit accuser de sa pauvreté. Quand on lui rendrais ce qu'il a perdu, on n'y gagnerais

rien. Après cette restitution, il aura plus faute encore de ce qu'il désire, qu'il n'a en faute dans l'exil de ce qu'il possédait. S'il désire un buffet étincelant de vases d'or, d'une argenterie ennoblie par le coin d'un antique ouvrier, de ces plais d'airain, rendus précieux par la manie de quelques gens; un troupeau d'esclaves, capable de rétrécir le plus vaste palais; des bêtes de somme chargées d'un embonpoint satieté; des pierreries de toutes les nations : vainement tu entasseras tout cela pour lui; tout cela ne saurait jamais rassasier son âme insatiable. De même aucune boisson ne suffirait pour éteindre un désir qui ne vient pas d'un besoin, mais d'un feu qui brûle les entrailles; car ce n'est plus une soif, c'est une maladie.

Et cela n'est pas dit seulement de l'argent et des aliments : telle est la nature de tous les désirs qui viennent non du besoin, mais du vice : quelque pâture que vous leur jetiez, vous ne donnez pas un terme à la cupidité, mais un degré de plus. Quand on se contient dans les bornes de la nature, on ignore la pauvreté; quand on les franchit, la pauvreté nous suit au faite de l'opulence. L'exil même suffit à notre nécessaire; des empires ne suffiraient pas à notre superflu. C'est l'âme qui fait la richesse : c'est elle qui suit l'homme en exil, et qui, dans les plus âpres déserts, tant qu'elle trouve de quoi soutenir le corps, jouit elle-même de ses biens et nage dans l'abondance. La richesse n'importe en rien à l'âme, non plus qu'aux dieux immortels, ces objets admirés par des esprits aveu-

centies egestas fuit? I nunc, et puta pecuniam modum ad rem pertinere, non animi.

XI. Sediturum centies aliquis extimuit, et quod illi voto petunt, veniens fugit; illi vero tam prave mentis homini ultima potio saluberrima fuit. Tunc venena edebat bibebatque, quam immensis epulis non delectaretur tantum, sed gloriaretur, quam vitia sua ostendaret, quam civitatem in luxuriam suam converteret, quam juventutem ad imitationem sui sollicitaret, etiam sine malis exemplis per se docilem. Hæc accidit divitiis non ad rationem retrocumbis, cujus cerui sunt fines, sed ad vitiosam consuetudinem, cujus immensum et incomprehensibile arbitrium est. Cupiditati nihil satis est; naturæ satis est etiam parum. Nullum ergo paupertatis exsultis incommodum habet : nullum enim tam inops exsultum est, quod non alendo homini abunde fertile sit. « At valem, an domum desideratis est exsul? » Si hæc quoque ad usum tantum desiderabit, neque lectum ei deerit, neque velamen; neque enim exiguo legitur corpus, quam aliter; nihil homini natura, quod necessarium faciebat, fecit operosum. Si desiderat saturatam multo conchylio purpuram, infestam auro, variisque coloribus distinctam et artibus, non fortune iste vitio, sed suo pauper est; etiam illi, quicquid amisit, resti-

tueris, nihil ages; plus enim restitio deerit ex eo quod cepit, quam esset ex eo quod habuit. Si desiderat aureis fulgentem vasis suppellectilem, et antiquis nominibus artificum argentum nobile, ut paucorum insaniam pretiosum, et servorum turbam, que quamvis magnam domum angustet, iumentorum corpora differta et coacta pinguescere, et nationum omnium lapides : ista congerantur licet, nunquam explebunt inexplebilem animum; non magis, quam ultus sufficit humor ad satiandum eum, cujus desiderium non ex inopia, sed ex arduo ardentium viscerum oritur; non enim sillis illa, sed murbus est. Nec hoc in pecunia tantum, aut alimentis evenit : eadem natura est in omni desiderio, quod non ex inopia, sed ex vitio nascitur; quicquid illi congresseris, non finis erit cupiditatis, sed gradus. Qui continet itaque se intra naturalem modum, paupertatem non sentit : qui naturalem modum excedit, eum in summa opibus quoque paupertas sequetur. Necessarius rebus et auxilia sufficiunt : supervacuis nec regna. Animos est qui divites facit : hic in exilia sequitur, et in solitudinibus asperissimis, quam quantum satis est sustinens corpori invenit, ipse bonis suis abundat et fruitur. Pecunia nihil ad animum pertinet, non magis, quam ad deos immortales omnia ista, que imperita ingenia, et





certainement bien juste que le peuple romain payât une fois tribut à Scipion, quand il recevait chaque année le tribut de Carthage. Heureux les époux de ces filles, auxquels le peuple romain tint lieu de beau-père ! Estimes-tu plus fortunés ces hommes qui marient leurs comédiennes avec un million de sesterces, que Scipion, dont les filles reçurent en dot du sénat, leur tuteur, une pesante monnaie de cuivre ? Dédaignera-t-on une pauvreté dont on a de si illustres exemples ? S'indignera-t-on de partir pour l'exil, manquant de quelque chose, quand à Scipion il manque une dot, à Régulus au mercenaire, à Ménénius l'argent de ses funérailles ; quand les dons faits à l'indigence de grands hommes sont d'autant plus glorieux, que cette indigence était réelle ? Voilà les défenseurs qui, non-seulement font respecter, mais aimer la pauvreté.

XIII. On peut ne répondre : « Quel est cet article de séparer des disgrâces qui, prises à part, sont supportables, réunies, ne le sont plus ? Le changement de lieu est tolérable, si l'on ne change en effet que de lieu : la pauvreté est tolérable, si elle n'est point jointe à l'ignominie, qui seule peut abattre le cœur. » Que si l'on cherche à m'épouvanter par la multitude des maux, ainsi je réplique : si tu as assez de force en toi pour repousser une attaque de la fortune, autant tu dois en avoir pour les repousser toutes : quand une fois la vertu a cuirassé ton âme, elle l'a rendue invulnérable de tous côtés. Qu'elle soit affranchie de l'avarice, la plus terrible plaie du genre humain, et l'ambition ne tardera pas à quitter la place. Si tu ne regardes

pas le dernier jour comme un châtiment, mais comme une loi de la nature, quand tu auras chassé de ton cœur la crainte de la mort, aucune terreur n'osera y pénétrer. Si tu penses que les plaisirs de l'amour n'ont pas été donnés à l'homme pour la volupté, mais pour la propagation de l'espèce, celui que n'aura pas souillé ce mal rongeur, enté profondément dans nos entrailles mêmes, verra toutes les autres passions glisser devant lui sans l'atteindre. La raison ne terrasse pas séparément chacun des vices, mais tons à la fois ; d'un seul coup son triomphe est complet. Penses-tu que le sage puisse être sensible à l'ignominie, lui qui, renfermant tout en lui-même, s'est séparé des opinions du vulgaire ? Une mort ignominieuse est plus encore que l'ignominie. Et cependant, vois Socrate, avec ce noble visage, qui jadis fit pâlir l'insolence des trente tyrans : il entre dans sa prison, qu'il doit elle-même purger d'ignominie ; car on ne pouvait plus voir une prison là où était Socrate. De qui les yeux sont-ils assez fermés à la lumière de la vérité, pour qu'il trouve ignominieux à M. Caton d'avoir été refusé deux fois, demandant la préture et le consulat ? L'ignominie ne fut que pour le consulat et la préture, auxquels Caton aurait fait honneur. On n'est méprisé des autres que lorsqu'on se méprise soi-même. Une âme vile et rampante donne seule prise à cet affront. Mais quand on s'élève au-dessus des plus terribles coups du sort, quand on surmonte les disgrâces qui abattent le vulgaire, les misères elles-mêmes nous protègent, comme des banderoles sacrées. Puisque nous sommes ainsi faits, que rien ne s'empare

querat pater. *Æquum mehercules erat populum Romanum tributum Scipioni semel conferre, quam a Carthagine semper exigere. O felices viros puellarum, quibus populus Romanus loco socii fuit ! Beatiores istos putas, quorum pantomime decies sestertio nubunt, quam Scipionem, cujus liberi a senatu, tutore suo, in dotem res grave acceperunt ? Dedicantur aliquis paupertatem, cujus tam clare imagines sunt ? Indignatur essul aliquid nisi deesse, quam defuerit Scipioni dos, Regulo mercenarius, Meneio funus ? quom omnibus illis, id quod deerat, ideo hostium supplicium sit, qui defuerat ? His ergo advocatis non tantum tota est, sed etiam gratuita paupertas.*

XIII. Responderi potest : « Quid artificiose ista ducis, quæ singula sustineri possunt, collata non possunt. Commotio loci tolerabilis est, si tantum locum mutet : paupertas tolerabilis est, si ignominia absit, quæ vel sola opprimere animos solet. » Adversus hunc, quisquisque malorum turba terribilior, his verbis attendam erit : Si contra unamquamlibet partem fortune satis tibi roboris est, idem adversus omnes erit : quum semel animus virtus induravit, nullique invulnerabilem præstat. Si avaritia dimissi, vehementissima generis humani pestis, moram tibi ambitio non faciet. Si ultimum

dium non quasi possum, sed quasi nature legem adspicias, ex quo pectore mortis metum ejectionis, in id nullius rei timor audebit intrare. Si cogitas, libidinem non voluptatis causa humani datum, sed propagandi generis, quem non violaverit hoc secretum et infans visceribus ipsis exitum, omnis alia cupiditas intactum præteribit. Non singula vitia ratio, sed pariter omnia prosterunt : in universum semel vincit. Ignominia tu putas quemquam sapientem moveri posse, qui omnia in se repositi, qui ab opinionibus vulgi cessat. Plene etiam quam ignominia est mors ignominialis. Socrates tamen eodem illo vultu, quo aliquando solus triginta tyrannos in ordinem redegeat, carcerem intravit, ignominiam ipsi loco detracturam ; neque enim poterat carcer videri, in quo Socrates erat. Quis usque eo ad conspiciendum veritatem excreatus est, ut ignominiam putet M. Catonis fuisse, duplicem in petitione preture et consulatus repulsam ? Ignominia illa prebatur et consulatus fuit, quibus ex Catone honor habebatur. Nemo ab alio contemnitur, nisi a se ante contentus est. Humilis et projectus animus fit isti contumelia opportuna : qui vero adversus rarissimos casus se extollit, et ea male quibus alii opprimuntur, everit, ipsas miseras infelicitatum loco habet : quando ita affecti sumus, ut nihil æque magnam apud

plus vivement de notre admiration qu'un homme malheureux avec courage. On menait dans Athènes Aristide au supplice : tous ceux qui le rencontraient baissaient les yeux, gémissaient, comme si l'on allait sévir, non pas tant contre un homme juste, que contre la justice elle-même. Quelqu'un se trouva cependant qui vint lui cracher à la face ; Aristide pouvait s'en indigner, car il savait bien qu'une bouche pure ne l'eût pas osé ; mais il essuya son visage, et dit en souriant au magistrat qui l'accompagnait : « Avertissez cet homme de bâiller désormais avec moins d'impudence. » C'était faire affront à l'affrent lui-même. Il en est, je le sais, qui ne connaissent rien de pire que le mépris, et qui trouvent la mort préférable. Je leur répondrai que l'exil même est souvent à couvert de tous les mépris. Un grand homme, s'il tombe, est encore grand par terre : ne le crois pas plus méprisé que ces débris des temples saints qu'on foule aux pieds, mais que la piété vénère autant que s'ils étaient encore debout.

XIV. Ainsi donc, très-chère mère, comme en ce qui me concerne, il n'est rien qui doive te condamner à d'éternelles larmes, il en résulte que ce sont des raisons personnelles qui font ta douleur. Or, elles peuvent se réduire à deux : car tu t'affliges, ou parce que tu crois avoir perdu en moi un appui, ou parce que tu ne peux supporter en eux-mêmes les regrets de l'absence. Le premier point ne demande qu'à être effleuré : je connais ton cœur : tu n'aimes les tiens que pour eux-mêmes. Loin ces mères qui exercent la puissance de leurs fils avec leur capricieuse impuissance de femme, qui, ex-

clines par leur sexe de la voie des honneurs, sont ambitieuses sous le manteau de leurs enfants, dont elles épuisent et captent le patrimoine, dont elles fatiguent l'éloquence au service des autres. Pour toi, tu t'es grandement réjouie de la fortune de tes enfants, tu en as faiblement usé ; toi, toujours tu mis des bornes à notre libéralité, quand tu n'en mettais pas à la tienne ; toi, encore fille de famille, tu apportais ta contribution à tes fils déjà riches ; toi, tu t'es montrée, dans l'administration de notre patrimoine, active comme s'il eût été à toi, ménagère comme s'il eût été à d'autres ; toi, tu as été avare de notre crédit, comme si c'eût été le bien d'autrui ; et de tous tes honneurs il ne t'est rien revenu que de la joie et de la dépense ; jamais ta tendresse n'a songé à l'intérêt. Tu ne peux donc pas, en l'absence de tes fils, regretter ce qu'en sa présence tu ne regretterais pas comme un bien qui t'appartint.

XV. Toutes mes consolations doivent donc se tourner vers ce côté, d'où découle, dans toute sa vivacité, la douleur maternelle. « Je suis privée des embrassements d'un fils bien-aimé. Je ne jouis plus de sa présence ; je ne jouis plus de sa parole. Où est-il, celui dont la vue chassait la tristesse de mon visage, sur qui je me déchargeais de tous mes ennuis ? Où sont ces entretiens dont j'étais insatiable ? Ces études auxquelles j'assistais plus volontiers qu'une femme, plus familièrement qu'une mère ? Où ces rencontres ? et cette gaieté toujours enfantine à la vue d'une mère. » Tu te représentes encore les lieux de nos joies et de nos épauchements, et tu ne peux te défendre des impressions

nos admirationem occupet, quam homo fortiter nubes. Ducebatur Athenis ad supplicium Aristides : cui quisquis occurrerat, deiecit oculos, et ingemiscerat, non tantum in hominem justum, sed tanquam in ipsam justitiam animadverteretur. Inventus est tamen, qui in faciem ejus insuperet : poterat ob hoc moleste ferre, quod sciebat neminem id animum puri oris. At ille abstersit lacrimas, et subinde ait comitantis se magistratui : Admonere istum, ne postea tam improbe occidet. Hoc fuit contumelia ipsi contumeliam facere. Scio quendam dicere, contentum nihil esse gravius, mortem ipsam potius videri. His ego respondebo, et exitum sepe contentione omni carere. Si magnus vir cecidit, magnus jacuit, non magis illam putei contentum, quam quam arduum sacrarum ruinæ calcantur, quis religiosi æque ac stantes adorant.

XIV. Quoniam meo nomine nihil habes, mater carissima, quod te in infinitas lacrimas agat, sequitur ut causa tue te stimulet. Sunt autem due, non autem una te movet, quod presidium aliquod videris amisisse, aut quod desiderium ipsum per se pati non potes. Prior pars mihi leviter perstringenda est : novi enim animum tuum, nihil in re nisi præter ipsam amantem. Viderint illæ matres, quæ potentiam liberorum muliebri impotentia

exercent, quæ, quia feminis honores non licet gerere, per illos ambiciose sumi, quæ patrimonium filiorum et exhaustum, et captum, quæ eloquentiam commodando alia fatigant ! Tu liberorum tuorum bonis plurimum gavisa es, minimum usa : tu liberalitati nostræ semper imposuisti modum, quam tuæ non imponeres : tu filiis-familias, locupletibus filiis ultro contulisti : tu patrimonium nostrum sic administrasti, ut tanquam in tuis laborares, tanquam alienis abstineres : tu gratia nostræ, tanquam alienis rebus utereris, perperisti, et ex honoribus nostris nihil ad te nisi voluptas et impensa pertinuit : nunquam indulgentia ad utilitatem respexit. Non potes itaque erepto filio desiderare, quæ incolam nunquam ad te pertinere duxisti.

XV. Illo omnis consolatio mihi vertenda est, unde vera vis materni doloris oritur. « Ego compleri filii carissimi careo, non conspectu ejus, non sermone fruor : ubi est ille, quo viso tristis vultum relaxavi, in quo omnes sollicitudines meas deposui ? ubi colloquia, quorum inexpectabilis eram ? ubi studia, quibus libentius quam femina, familiaris quam mater, intereram ? ubi ille occursum ? ubi matre visa semper pueritiam bilarius ? » Addeis istis loca ipsa gratulationum et convictium, et, ut necesse est, efficacissimas ad verandos animos re-

de notre récente entrevue, si faites pour déchirer ton âme. Car la fortune te réservait encore cette peine cruelle, de te ramener tranquille et ne soupçonnant pas ton malheur, trois jours avant le coup qui m'a frappé. C'était bien à propos que nous avait séparés la distance des lieux; c'était bien à propos qu'une absence de plusieurs années t'avait préparée à cette infortune : tu es revenue non pour trouver quelque joie près de ton fils, mais pour ne pas perdre l'habitude des regrets. Si tu étais partie longtemps avant, tu eusses moins souffert; l'intervalle lui-même eût adouci le regret : si tu n'étais pas partie, tu aurais eu du moins pour consolation dernière le plaisir de voir ton fils deux jours de plus. Aujourd'hui, grâce à la cruauté du destin, tu n'as pas été présente à ton malheur, et tu n'as pas pu t'accoutumer à mon absence. Mais plus cette disgrâce est terrible, plus il faut rappeler à toi tout ton courage, plus il faut combattre avec ardeur, comme en face d'un ennemi connu et déjà vaincu souvent. Ce n'est pas d'une première blessure que coule ce sang-là; c'est dans tes cicatrices qu'a porté le coup.

XVI. Tu n'as pas besoin de chercher une excuse dans les privilèges de ton sexe, à qui les larmes ont été permises, pour ainsi dire, comme un droit, étendu, il est vrai, mais non pas illimité. Aussi, nos ancêtres ont accordé dix mois pour pleurer les époux, afin de transiger par un décret solennel avec l'opiniâtreté des elagins de femmes : ils n'ont pas interdit le deuil, ils y ont mis un terme. Car se laisser abattre par une douleur sans fin, quand on perd quelqu'un de chéri, c'est

une folle tendresse; n'en ressentir aucune, c'est une dureté qui n'est pas humaine. La plus sage proportion entre l'amour et la raison est de sentir le regret et de le faire taire. Ne va pas prendre exemple sur certaines femmes, dont la tristesse, une fois qu'elle a pris naissance, ne finit que par la mort; tu en as connu quelques-unes qui, après la perte de leur fils, n'ont jamais dépouillé leurs vêtements de deuil. Mais, une vie signalée dès le berceau par tant de courage exige plus de toi. Celle-là ne peut faire valoir des excuses comme femme, qui fut exempte de tous les défauts d'une femme. Ce n'est pas toi que l'impudicité, ce vice dominant du siècle, a confondu dans la foule des femmes; ce n'est pas toi qu'ont séduits des perles et des diamants; ce n'est pas à tes yeux que les richesses ont brillé comme le bien le plus précieux de l'homme. Soigneusement élevée dans une maison antique et sévère, ce n'est pas toi qu'a pu détourner l'exemple des méchants, fustige même à la vertu. Jamais tu n'as rougi de la fécondité, comme si elle te reprochait ton âge. Jamais, ainsi que les autres femmes, qui ne cherchent pas d'autre mérite que celui de la beauté, jamais tu n'as dissimulé l'ampleur de ton ventre, comme un fardeau disgracieux, ni étouffé dans tes entrailles les espérances déjà conçues de ta postérité. Jamais tu n'as souillé ton visage du lard des prostituées; jamais tu n'aimas ces accoutrements qui ne sont ajustés que pour tout laisser voir. Ton unique parure fut la plus belle de toutes, celle à qui le temps ne fait pas outrage, ton plus glorieux ornement fut la chasteté.

Tu ne peux donc, pour autoriser ta douleur,

centis conversationis notis. Nam hoc quoque adversum te crudeliter fortuna mobilit est, quod te ante tertium demum diem quam percussus sum, securam, nec quidquam tale metuens, regredi volebat. Bene nos longinquitas locorum diviserat : bene aliquot annorum absentia huic te tanto preparaverat : resistit, non ut voluptatem ex filio perciperes, sed ne consuetudinem desiderii perderes. Si multo ante abfuissem, fortius talibus, ipso intervallo desiderium molliente : si non recessissem, ultimum certe fructum biduo dulcius vivendi finem latussem. Nunc crudele fatum ita composuit, ut nec fortunæ moris interesset, nec absentie ausuereceres. Sed quanto ista duriora sunt, tanto major tibi virtus advocanda est, et velut cum hoste noto, ac sepe jam victo, acutus est congreduendum. Non ex latetulo corpore tuo sanguis hic fluxit, per ipsas cicatrices percussus es.

XVI. Non est quod utaris excusatione nominis muliebris, cui prae concessum est inmoderata in lacrimis ius, non immensum tamen : et ideo maiores decem mensium spatium lugentibus viros dederunt, ut cum pertinacia muliebris moribus publica constitutione deciderent; non prohibuerunt luctus, sed finierunt. Nam et infinito dolore, quam aliquem ex carissimis amiseris,

afflict, nulla indulgentia est : et nullo, inhumana duritia. Optimum inter pietatem et rationem temperamentum est, et sentire desiderium, et opprimere. Non est quod ad quasdam feminas respicias, quarum tristitiam secuti tantum mors finivit : nulli quasdam, quæ, amissis filiis, imposita lugubria nunquam exuerunt : a te plus exigit vita ab initio fortior; non potest muliebris excusatio coningere ei, a qua omnia vitia muliebris abfuerunt. Non te maximum secuti malum, impudicitia, tu numerum plurimum adduxit, non genuis te, non margaritis flexerunt : non tibi divitie velut maximum generis homini bonum refulerunt : non te bene in antiqua et severa institutum domo periculosum etiam probis peiorum detrahit initatio. Nunquam te fecunditas tuæ, quasi exprobarret atatem, puduit : nunquam moro aliarum, quibus omnis commendatio ex forma petitur, tumescentem uterum abscondisti, quasi indecorus onus : nec intra viscera tua conceptas spes liberorum eliasisti. Non faciem lenocinis ac coloribus poluisti : nunquam tibi placuit vestis, quæ ad nihil aliud quam ut nudaret, componeretur : uticuique tibi ornamento, pulcherrima et nulli olivæ ætati forma, maximum decus, visa est pudicitia. Non potes itaque, ad obtinendum dolorem, muliebre

mettre en avant le titre de femme : les vertus l'ont placée plus haut ; et tu dois autant l'éloigner des faiblesses que des vices de ton sexe. Les femmes elles-mêmes ne te permettront pas de te consumer sur ta blessure. Mais à peine auras-tu satisfait au premier élan d'une douleur légitime, qu'elles t'ordonneront de relever la tête, si du moins tu veux contempler ces femmes qu'une éminente vertu a placées parmi les grands hommes. Cornélie était mère de douze enfants ; la fortune les réduisit à deux. Si tu veux faire le compte des morts, Cornélie a perdu dix enfants ; si tu veux en faire estime, ce sont des Gracches qu'elle a perdus. Cependant, comme ses amis, en pleurs autour d'elle, maudissaient son destin, elle leur défendit d'accuser la fortune qui lui avait donné pour fils les Gracches. Il méritait de naître d'une telle femme, celui qui, en pleine assemblée, s'écria : Oses-tu donc insulter ma mère, celle qui m'a donné le jour ? Les paroles de la mère me semblent beaucoup plus nobles. Le fils mettait un haut prix à la naissance des Gracches, la mère à leur trépas. Rutilla suivit son fils Cotta dans l'exil ; sa tendresse était un lien si puissant, qu'elle aimait mieux supporter l'exil que la séparation, et ne voulut revoir sa patrie qu'avec son fils. Après son retour, devenu l'un des ornements de la république, elle le perdit avec le même courage qu'elle l'avait suivi ; et depuis les funérailles de son fils, personne ne lui surprit une larme. Auprès de l'exilé se déploya son courage ; auprès du mort, sa sagesse. Car rien n'effraya sa pieuse tendresse, rien ne put la faire persister dans une folle et

inutile tristesse. C'est au nombre de ces femmes que je veux te voir placée ; et puisque tu es toujours vécu comme elles, tu feras bien de suivre leur exemple pour modérer et comprimer ton chagrin. Je sais que la chose n'est pas en notre pouvoir, que nul sentiment ne se laisse dominer, et surtout celui qui naît de la douleur ; car elle est intraitable et rebelle contre tout remède. Quelquefois nous voulons l'étouffer et dévorer nos soupirs. Cependant, sur ce visage factice et composé, l'on voit couler des larmes. Quelquefois nous occupons notre âme aux jeux et aux combats du cirque ; mais, au milieu de ces spectacles mêmes, qui devraient la distraire, elle se sent abattre par je ne sais quelle vague impression de tristesse. Il vaut donc mieux vaincre la douleur que la tromper : car, abusée par les plaisirs, détournée par les occupations, bientôt elle se réveille, après avoir pris dans le repos des forces pour se déchaîner : mais celui qui obéit à la raison s'assure une paix éternelle. Je ne t'indiquerai donc pas les moyens auxquels je sais qu'on a souvent recours ; comme de chercher l'éloignement dans la durée d'un voyage, ou la distraction dans ses agréments ; de donner beaucoup de temps à recevoir tes comptes avec son, et à gérer ton patrimoine ; enfin de te mêler sans cesse de nouvelles affaires : toutes ces choses ne servent qu'un instant bien court, ce ne sont pas des remèdes, ce sont des retards à la douleur : pour moi j'aime mieux mettre un terme à l'affliction que de lui donner le change. Voilà pourquoi je te conduis vers le refuge de tous ceux qui fuient la fortune, les études

nomen præterdere, ex quo te virtutes iure seduxerunt ; tantum debes a feminarum lacrimis abesse, quantum a vitia. Ne femine quidem te sineat intabescere vulneri tuo, sed leviori necessario morore cito defunctam iubeant exurgere ; si modo illas intueri voles feminas, quas conspecta virtus inter magnos viros posuit. Corneliæ ex duodecim liberis ad duas fortuna redegerat. Si numerare funera Corneliæ velles, amiserat decem : si restare, amiserat Gracchos. Plentibus tamen circa se, et fatum ejus exsecrantibus interdixit : « Ne fortunam accusarent, quæ mihi filios Gracchos dedisset. » Ex hac femina debuit nasci, qui diceret in concione : « Tu matri meæ maledixisti, quæ me peperit ! » Multo mihi videtur animosior vox matris. Filius magno æstigmat Gracchorum natales ; mater et funera. Rutilla Cottam filium secuta est in exilium, et neque eo fuit indulgentia constricta, ut mallet exilium pati, quam desiderium : nec ante in patriam, quam cum filio rediit. Eundem jam redueam, et in Republica florentem iam fortiter amittit, quem secuta est ; nec quisquam lacrima ejus post elatum filium notavit. In expulso virtutem ostendit, in amisso prudentiam : nam et nihil illam a pietate deteruit, et nihil in tristitia supervacua stultique detinuit. Cum his te numerari feminis volo : quarum vitam sem-

per imitata es, eadem in coercenda comprimendaque ægritudine optime sequeris exemplum. Scio rem non esse in nostra potestate, nec ullum affectum servire, minime vero eum, qui ex dolore nascitur : ferox enim, et adversus omne remedium contumax est. Voluntas eum interim obnuere, et devorare gemitus : per ipsum tamen compositionis sicutque vultum lacrimæ profunduntur. Ludis interim aut gladiatoriis animam occupamus : at illum inter ipsa, quibus avocatur, spectacula, levis aliqua desiderii nota subrripit. Ideo melius est, illum vincere, quam fallere. Nam qui aut delusus voluptatibus, aut occupationibus abductus est, resurgit, et ipsa quiete impetum ad navigandum colligit : at quisquis rationi cessit, in perpetuum componitur. Non sum itaque tibi monstraturus illa, quibus uos multos esse scio, si peregrinatione te vel longa detinens, vel amena decedat ; ut rationum accipierandarum diligentia, patrimonii administratione multum occupes temporis ; ut semper novo te aliquo negotio implicis : omnia ista ad exiguum momentum prænot, nec remedia doloris, sed impedimenta sunt : ego autem malo illum desinere, quam decipi. Itaque illo te duco, cum omnibus qui fortunam fugiunt, confugiendum est, ad liberalia studia : illa sanabunt vulnus tuum, illa omnem tristitiam tibi evellent.

libérales : elles guériront ta plaie ; elles te délivreront de toute tristesse. Quand même tu n'en aurais jamais eu l'habitude, il faudrait y recourir aujourd'hui ; mais toi, autant que l'a permis l'antique sévérité de mon père, tu as, sinon possédé, du moins abordé toutes les nobles connaissances. Plût au ciel que moins attaché aux usages de ses ancêtres, mon père, le meilleur des époux, l'eût laissée approfondir plutôt qu'effleurer les doctrines des sages ! tu n'aurais pas maintenant à chercher des armes contre la fortune, tu te servais des tiennes. Ce fut à cause de ces femmes pour qui les lettres ne sont pas un moyen de sagesse, mais un instrument de corruption, que mon père encouragea si peu ton goût pour les études. Cependant, à la faveur d'un génie dévorant, tu as pénétré au-delà de ce que les circonstances semblaient permettre. Tu as jeté dans ton âme les fondements de toutes les sciences. Retourne maintenant vers elles ; elles feront ta sûreté, ta consolation, ta joie : si elles ont véritablement pénétré dans ton âme, jamais plus n'y entrera la douleur, jamais l'inquiétude, jamais l'inutile tourmente d'une vaine affliction : à vuile de ces impressions ne s'ouvrira ton cœur ; car depuis longtemps il est fermé à tous les autres vices.

Voilà sans doute de sûrs auxiliaires, les seuls qui puissent te mettre à l'abri de la fortune ; mais, comme avant d'arriver au port que te promet l'étude, il te faut des appuis sur lesquels tu te reposes, je veux, en attendant, te montrer des consolations qui te sont propres. Tourne les yeux vers mes frères ; tant qu'ils sont en sûreté, tu

n'as pas le droit d'accuser la fortune : tu trouves dans l'un et l'autre de quoi te charmer par des vertus diverses. L'un, par ses talents, est parvenu aux bonheurs, l'autre, par sa sagesse, les a dédaignés. Jouis de la grandeur de l'un, de la paix de l'autre, de l'amour de tous deux. Je connais les sentiments intimes de mes frères ; l'un a recherché les dignités, pour l'en faire gloire ; l'autre s'est retranché dans une vie de calme et de repos, pour être tout à toi. La fortune a merveilleusement arrangé ta famille, pour t'y faire trouver un soutien et une distraction : tu peux t'appuyer sur le crédit de l'un, jouir des loisirs de l'autre. Ils rivaliseront de zèle auprès de toi ; et la piété de deux fils compensera la perte d'un seul. Je puis hardiment l'assurer ; il ne te manquera rien que le nombre. Détourne ensuite tes regards sur les petits-fils ; vois Marcus, cet aimable enfant, à l'aspect duquel nulle tristesse ne peut durer ; il n'est dans aucune poitrine de blessure si profonde, il n'en est point de si récente que ne puissent adoucir ses caresses. Quelles larmes sa gaieté n'arrêterait-elle pas ? Quel cœur resserré par les angoisses, ne s'épanouirait à ses saillies ? Sur quel front ses gentilleses n'appelleraient-elles pas l'enjouement ? Quel esprit ne serait pas arraché aux pensées qui le dominent, pour écouter ce babillard charmant qui ne saurait lasser ? J'implore les dieux pour qu'ils lui accordent de nous survivre. Que la cruauté du destin s'épuise et s'arrête sur moi ! Que sur moi frappent toutes les douleurs de la mère ! Sur moi toutes les douleurs de l'aïeule ! Que le reste de la famille

*His etsi nunquam assuesces, nunc utendum erat : sed quantum tibi patris mei antiquus rigor permittit, omnes bonas artes non quidem comprehendisti, stitigisti tamen. Unam quidem virorum optimam, pater meus, nimis majorum consuetudini deditus, voluisset te sapientum præceptis erodiri potius, quam imbui : non parandum tibi nunc contra fortunam esset auxilium, sed proferendum. Propter istas que litteris non ad sapientiam utuntur, sed ad luxuriam instrumentum, minus est indulgere studiis passus : beneficio tamen rapacis ingenii plus quam pro tempore tenuisti : jacta sunt disciplinarum omnium fundamenta. Nunc ad illas revertere : tutam te præstebunt ; illæ delectabuntur, illæ si bona fide animam tuam intraverant, nunquam amplius intrabit dolor, nunquam sollicitudo, nunquam afflictionis irrisu supervacua vexatio : nulli horum patebit pectus tuum ; nam ceteris vitis jampridem cunctum est. Hæc quidem certissima præsidia sunt, et que sola te fortunæ eripere possint ; sed quia, dum tu istum poetam, quem studiis promittunt, perveneris, adminiculis, quibus iunxeris, opus est, volo interim solatus tua tibi ostendere. Respice fratres meos : quibus salva, fas tibi non est secunare fortunam ; in utroque habes quod te diversa vir-*

*tales delectet : alter honores industria consecutus est, alter aspietate consistit. Acquisces alterius filii dignitate, alterius gaudio, utriusque pietate ; non fructum meorum intus affectus ; sicut in hoc dignitatem excolit, ut tibi ornamento sit ; alter in hoc se ad tranquillam quietemque vitam recepit, ut tibi vacet. Bene liberos tuos et in auxilium, et in oblectamentum, fortuna disposuit : potes alterius dignitate defendi, alterius otio frui. Certabunt in te officii ; et unius desiderium duorum pietate supplebitur. Audacter possum promittere : nihil tibi deerit, præter numerum. Alii his ad nepotes quoque respice ; Marcus, blandissimum poemam, ad cujus conspectum nulla potest durare tristitia ; nihil tam magnam, nihil tam recens in cujusquam pectore fuerit, quod non circumfusis illis permulceat. Cujus non herimam illius hilaritas supprimit ? cujus non contractum sollicitudine animum illius segulæ solvant ? quem non in jocos vocabit illa lascivia ? quem non in se converset, et abducet istum consolationibus, illa geminum salutaris garrulitas ? Deo oro, contingat hunc habere nobis superstitem. In me omnis factorum crudelitas lassata consistit ; quidquid matri dolendum fuit, in me transierit ; quidquid avia, in me. Floreat reliquis in tuo statu turba : nihil de or-*

soit heureux chacun dans sa condition, et je ne me plaindrai ni de ma solitude, ni de mon sort. Qu'un seul je sois la victime expiatoire de la maison, qui désormais n'aura plus à gémir.

Presse bien contre ton sein Nevatilla, qui doit bientôt te donner des arrière-petits-fils; je me l'ôtai si bien appropriée, je l'avais unie si intimement à moi, qu'elle pout, après m'avoir perdu, quoiqu'il lui reste un père, passer pour orpheline. Aime-la encore pour moi. La fortune lui a depuis peu ravi sa mère; ta tendresse peut faire, sinon qu'elle ne s'afflige pas de cette perte, du moins qu'elle ne la sente pas. Veille tantôt sur ses mœurs, tantôt sur sa beauté; les préceptes pénètrent plus avant, lorsqu'ils sont imprimés dans un âge tendre. Qu'elle soit nourrie de tes discours; qu'elle se forme sur ton modèle. Tu lui donneras beaucoup, même en ne lui donnant que l'exemple. Ce devoir sacré servira déjà de remède à tes maux; car il n'y a que la raison ou une occupation honnête qui puisse arracher l'âme aux amertumes d'une pieuse douleur. Parmi tes grandes consolations, je compterais encore ton père, s'il n'était absent. Maintenant, néanmoins, juge d'après ton cœur ce qui lui importe davantage, et tu comprendras combien il est plus juste de te conserver pour lui que de te sacrifier pour moi. Chaque fois que, dans ses accès de violence, la douleur s'emparera de toi, et vaudra l'entraîner, songe à ton père: sans doute, en lui donnant des petits-fils et des arrière-petits-fils, tu as cessé d'être son enfant unique; mais à toi seule appartient de poser la dernière couronne sur

cette existence éconlée dans le bonheur. Lui vivre, c'est un crime de te plaindre d'avoir trop vécu.

XVII. Je n'ai pas encore parlé de ta plus grande consolation: ta sœur, ce cœur si fidèle, dans lequel tu épauches tous tes ennuis comme dans une autre toi-même; cette âme qui, pour nous tous, est une âme de mère. C'est avec elle que tu as confondu tes larmes; c'est sur son cœur que tu as retrouvé la vie. Sans doute elle s'inspire ton-jours de tes sentiments; mais, quand il s'agit de moi, ce n'est pas seulement pour toi qu'elle s'afflige. C'est dans ses bras que je fus apporté à Rome; c'est, bercé par sa tendresse, par ses soins maternels que je passai ma convalescence au sortir d'une longue maladie; c'est elle qui fit agrandir son crédit pour m'obtenir la questure. Elle qu'Intimidait même une conversation, ou un salut à voix haute, sa tendresse pour moi triompha de sa modestie. Ni sa vie retirée, ni sa réserve, qu'on pourrait appeler villageoise, si l'on considère l'effronterie des autres femmes, ni son repos, ni le calme de ses mœurs paisibles et solitaires ne l'empêchèrent de se montrer même ambitieuse pour moi.

Voilà, très-chère mère, la consolation qui doit te remettre à attache-toi le plus que tu peux à cette sœur; retiens-la dans d'étroits embrassements. L'en a coutume, dans l'affliction, de fuir ce qu'on aime le plus, pour que rien ne gêne la douleur. Toi, va te livrer à elle, avec toutes tes pensées; soit que tu préfères conserver le deuil de ton âme, soit que tu préfères la déposer, tu

bile, nihil de conditione mea querere. Foris tantum nihil amplius doliturum domus placentium. Tene in gremio tuo cito illi daturam pronepotes Nevatillam; quam sic in me transuleram, sic mihi ad-crisperam, ut possit videri, quod me amisit, quamvis salvo patre, pupilla; hanc et pro me dilige. Absit illi unper fortuna matrem: tu potes efficere pietas, ut perdidisse se matrem doleat tantum, non et senilis. Nunc mores ejus compone, nunc formam: alius præcepta descendunt, que teneris imprimuntur ætalius. Tuis assuescit sermionibus; ad tuum flagrant arbitrium; multum illi dabo, etiam si nihil dederis præter exemplum. Hoc jam tibi summæ officium pro remedio erit: non potest animam pie dolentem a solitudine avertere, nisi aut ratio, aut honesta occupatio. Numerarem inter magna solatia patrem quoque tuum, nisi absens; nunc tamen es affectu tuo, quid illius intersit, cogita; intelliges, quanto justitia sit, te illi servari, quam mihi impendi. Quoties te humodica vis doloris lavasset, et æquæ se jubebat, patrem cogita, cui in quidem tot nepotes pronepotesque dando effecisti ne unica esset; consummatio tamen ætatis ætate felicitas in te vertitur. Illo vivo, nefas est, te, quod visceris, queri.

XVII. Matrem adhuc solatium tuum loquerem, sororem tuam; illud fidelissimum pectus tibi, in quod omnes cure tue pro indiviso transferuntur; illum animum omnibus nobis maternum. Cum hac tu lacrimas tuas miscuisti, in hac tu primum respirasti. Illa quidem afflictus tuos semper sequitur; in mea tamen persona non tantum pro te dolet. Illius manibus tu urbem perlatas sum; illius pio maternoque nutricio per longum tempus æger convalesci; illa pro questura mea gratiam suam extendit; et que ne sermonis quidem, aut claræ salutationis sustinere audieram, pro me vixit indulgentia varrecomandiam. Nihil illi seductum vite genus, nihil modestia, in tanta feminarum petulantia, russum, nihil quicquam, nihil secreti et ad otium repositi mores obtulerunt quo minus pro me etiam ambiciose fieret. Hæc est, mater carissimæ, solatium, quo reficiaris; illi quantum potes te junge, illius ætatis amplexibus aliga. Solent moerentes, ea que maxime diligunt, fugere, et libertatem dolori suo querere: tu ad illam te, et quidquid cogitaveris, confer; sive servare habitum istum vales, sive deponere, apud illum invenies vel finem dolori tuo, vel comitum. Sed si prudentiam perfectissimæ feminae mori, non patietur te nihil profuturo moerore

trouveras auprès d'elle une fin ou une compagne à ta douleur. Mais si je connais bien la sagesse de cette femme accomplie, elle ne souffrira pas que tu te consumes en un élagium sans profit; elle te citera son propre exemple, dont moi-même je fus le témoin. Elle avait perdu son époux chéri, notre oncle, auquel elle s'était unie, vierge encore; et c'était au milieu d'une navigation périlleuse: cependant, elle put supporter à la fois la douleur et la crainte; et, triomphant de la tempête, courageuse naufragée, elle emporta son corps. Oh! combien de femmes dont les belles actions sont perdues dans l'obscurité! Si elle eût vécu dans ces âges antiques dont la simplicité savait admirer les vertus, combien de beaux génies se seraient disputé la gloire de célébrer une épouse qui, oubliant sa faiblesse, oubliant la mer, si redoutable même aux plus intrépides, livre sa tête aux dangers pour une sépulture, et tout, occupée des funérailles de son époux, ne pense pas aux siennes? Les chants de tous les poètes ont immortalisé celle qui s'offrit à la mort en place de son époux<sup>1</sup>. Pourtant, il y a plus de nuérte à lui chercher un sépulchre au péril de la vie: l'amour est plus grand, lorsqu'au prix des mêmes dangers, il rachète bien moins.

Nul ne s'étonne après cela que, pendant seize ans que son mari gouverna l'Égypte, jamais elle ne parut en public, jamais elle ne reçut chez elle personne de la province, jamais elle ne sollicita rien de son époux, et ne souffrit qu'on la sollicitât elle-même. Aussi, cette province habillarde et ingénieuse à outrager ses préfets, où ceux même

qui évitèrent les fautes ne purent échapper à la diffamation, cette province l'admira comme un modèle unique de perfection; et, ce qui était encore plus difficile pour des hommes qui se plaisaient aux sarcasmes, même au péril de leurs jours, les Égyptiens réprimèrent l'intempérance de leur langue; et, aujourd'hui encore, ils appellent de leurs vœux quelqu'un qui lui ressemble, quoiqu'ils n'osent l'espérer. C'eût été beaucoup d'avoir, pendant seize ans, l'approbation de cette province; c'est plus encore d'en avoir été ignorée. Je ne rapporte pas ces détails pour célébrer tous ses mérites, ce serait les amoindrir que d'en faire une si pauvre esquisse; mais pour te faire sentir la grandeur d'âme d'une femme que ni l'ambition, ni l'avarice, compagnes et flicaux de toute puissance, n'ont pu corrompre; d'une femme que la crainte de la mort, lorsqu'elle attendait le naufrage sur son vaisseau désarmé, n'empêcha pas de s'attacher au cadavre de son époux, et de chercher non comment elle le sauverait, mais comment elle l'emporterait au tombeau. Il te faut montrer un courage égal au sien, arracher ton âme à la douleur, et faire en sorte que personne ne te suppose un repentir pour la maternité. Néanmoins, comme il faut, quoi que tu fasses, que ta pensée revienne toujours vers moi, et que maintenant aucun de tes enfants ne s'offre plus fréquemment à toi, non qu'ils te soient moins chers, mais parce qu'il est naturel de porter plus souvent la main sur la partie souffrante, voici l'idée que tu dois te faire de moi: Je suis content et joyeux comme dans les meilleurs jours; or, ce sont les meilleurs de nos jours, ceux où l'esprit, libre de tout souci,

<sup>1</sup> Alceste, femme du roi Admète.

consumi, et exemplum tibi suum, cuius ego etiam spectator fui, narrabit. Carissimum virum amiserat, avunculum nostrum, cui virgo nupserat, in ipsa navigatione: tulit tamen eodem tempore et luctum, et metum, evictisque tempestatibus corpus ejus naufraga exivit. O quam multarum egregia opera in obscurum jacent! Si hodie illa simplex admiranda virtutibus confingisset antiquitas, quanto ingeniorum certamine celebraretur nator, quæ oblitâ inbecillitatis, oblitâ etiam firmisimâ metuendi maris, caput suum periculis pro sepultura objecit, et dum cogitat de viro funere, nihil de suo timuit! Nobilitatur carminibus omnium, quæ se pro conjugis vicariam dedit; hoc amplius est, discrimine vitæ sepulcrum viro querere: major est amor, qui pari periculo minus redimit. Post hoc nemo miratur, quod per sedecim annos, quibus maritus ejus Ægyptum obtinuit, nunquam in publico conspicitur; neminem provincialem domum suam admisit; nihil a viro petiit, nihil a se peti passa est. Itaque loquax, et ingeniosa in contumelias præfectorum provincia, in qua etiam qui vitaverunt culpam, non effugerant infamiam, velut unicam sanctitatis exemplum suscepit; et quod illi difficilissimum est, eul etiam

periculosi sales placent, omnem verborum licentiam continent, et hodie similem illi, quamvis nunquam speret, semper optat. Mullum erat, si per sedecim annos illam provincia probasset; plus est, quod ignoravit. Hæc non ideo refero, ut ejus laudis exsequar, quæ circumscribere est, tam parce transcurrere; sed ut intelligas, magis amanti esse feminam, quam non aulico, non avaris, comites omnis potentis et potes, vicerunt: non metus mortis eam, exaruita navi naufragium suum spectantem, deterruit, qui minus exanimi viro hærens, quaereret, non quemadmodum inde exiret, sed quemadmodum efferret. Illæ parem virtutem exhibere oportet, et animum a luctu recipere, et id agas, ne quis te putet parvis tui periculis. Ceterum quia necesse est, quum omnia feceris, cogitationes tamen tuas subinde ad me recurrere, nec quemquam nunc ex liberis tuis frequentius tibi observari: non quia illi minus cari sint, sed quia naturale est, manum sapientis ad id referre quod dolet, quem me capitis, accipe: letam et alacrem velut optimis rebus; suul autem optime, quum animus omnis cogitationis expertus operibus suis vacat; et modo se levioribus studiis oblectat, modo ad considerandam suam uni-

reprend à loisir ses travaux, et tantôt trouve plaisir à des études plus légères, tantôt, avide de vérité, s'élève pour contempler sa nature et celle de l'univers. D'abord il examine les terres et leur position, ensuite les lois de la mer répandue à l'entour, ses flux et ses reflux alternés; et puis il considère cet intervalle entre le ciel et la terre, asile de l'épouvante, et cet espace où roulent avec

fracas les tonnerres, les foudres, le souffle des autans, et les nuages qui lancent et la neige et la grêle : alors, après s'être promené aux régions inférieures, il s'élance au plus haut des cieux, jouit du magnifique spectacle des choses divines; et, se rappelant son éternité, il marche au milieu de tout ce qui fut et de tout ce qui sera dans tous les siècles

versique naturam, veri avidus insurgit. Terras primum, situmque earum quærit; deinde conditionem circumfusi maris, cursusque ejus alternos et recursus; tunc quidquid inter cælum terrasque plenum formidinis interja-

ctatibus, ac nimborum nivisque et grandinis jactu tumultuosum spatium; tum peragratibus humilioribus ad summa prorumpit, et pulcherrimo divinorum spectaculo fruitur, æternitatisque sue memor, in omne quod fuit, futurumque est omnibus seculis, vadit.



## CONSOLATION A POLYBE.

XX. .... comparés à notre corps, ils sont solides; si tu les ramènes à la condition de la nature qui détruit tout, qui rappelle tout au sein d'où elle l'a tiré, ils sont fragiles. En effet, quoi d'immortel pouvait être l'œuvre d'une main mortelle? Les sept merveilles du monde, et avec elles ce qu'a pu bâtir de plus merveilleux l'orgueil des âges suivants, un jour on verra tout cela couché au niveau du sol. C'est le destin: rien d'éternel; peu de choses durables. Chaque chose est fragile à sa manière: on arrive au torrent par des voies différentes; mais tout ce qui commence doit finir. Par quelques-uns ce monde est menacé de mort: cet univers, qui embrasse toutes les choses divines et humaines, s'il est permis de le croire, un jour fatal viendra le dissoudre et le replonger dans la nuit de son antique chaos. Qu'on aille maintenant, qu'on aille se lamenter sur chaque tombe; qu'on aille gémir sur les cendres de Carthage, et de Numance, et de

Corinthe, et de ce qui peut-être est tombé de plus haut, lorsque doit périr ce monde qui n'a pas osé tomber! Allez donc; et plaignez-vous, si les destins, qui doivent un jour oser un si grand crime, ne vous épargnent pas!

XXI. Quel homme d'une arrogance assez superbe, assez effrénée pour vouloir, devant cette loi fatale de la nature qui ramène tout à la même fin, mettre en réserve lui seul et les siens, et dérober une maison à la ruine qui menace le monde. C'est donc une puissante consolation de songer que ce qui nous arrive, tous l'ont souffert avant nous, tous le souffriront après; et la nature me semble avoir fait commun ce qu'elle a fait de plus cruel, pour que l'égalité du sort nous consolât de ses rigueurs. Ce ne sera pas non plus pour toi un médiocre allègement, de songer que ta douleur ne servira de rien ni à celui que tu regrettes ni à toi-même: car tu ne voudras pas prolonger une chose inutile. Si

### CONSOLATIO AD POLYBIUM.

XX. .... nostra corpora compares, firma sunt: si redigas ad conditionem nature omnia destruentis, et unde edidit eodem revocantis, caduca sunt. Quid enim immortale manus mortales fecerint? Septem illa miracula, et si qua his multo mirabiliora sequentium sonorum extruxit ambitio, aliquando sola aquata viscentur. Ita est: nihil perpetuum, pauca diuturna sunt; aliud alio modo fragile est: rerum exitus variatur: ceterum quidquid cepit, et desinit. Mundo quidem minatur interitum, et hoc universum, quod omnia divina humanaque complectitur, si fas putas credere, dies aliqui dissipabit, et in confusionem veterem tenebraque demerget. Est nunc

aliquis, et singulis comploret animas; Carthaginis ac Numantie Corinthique cinerem, et si quid aliud cecidit, lamentetur; quum etiam hoc, quod non habet quo cadat, sit interitum. Est aliquis, et falo tantum aliquando nefas ausura, sibi non pepercisse conqueratur.

XXI. Quis tam superbe impotentisque arrogantie est, ut in hac nature necessitate, omnia ad eundem finem revocantis, se unum an suos seponi velit; ruinaque, etiam ipsi mundo imminenti, aliquam domum subtrahat? Maximum ergo solatium est, cogitare id sibi accidisse, quod nate se passi sunt omnes, omnesque passuri; et ideo mihi videtur rerum natura, quod gravissimum fecit, commune fecisse, ut crudelitatem fali consolaretur equalitas. Illud quoque te non minimum adjuverit, si cogiteris nihil profuturum dolorem tuum, nec illi quem de-

nous pouvons gagner quelque chose à ta tristesse, je ne refuse pas de verser sur ton malheur tout ce que le mien m'a laissé de larmes. Je trouverais même encore quelques pleurs dans ces yeux épuisés par mes douleurs domestiques, si peu que cela puisse t'être profitable. Que tardes-tu ? Plaignons-nous ; et ta cause deviendra la mienne. » O fortune, si inique au jugement de tous ! jusqu'ici tu semblais avoir respecté un homme élevé par ta faveur à une si haute estime, que sa félicité, chose rare, échappait à l'envie. Voici que tu l'accables de la plus grande douleur qui puisse le frapper tant que vivra César : après avoir rôdé longtemps autour de lui, tu as compris qu'il n'y avait que cette brèche ouverte à tes assauts. Et que pouvais-tu lui faire autre chose ? Lui aurais-tu ravi ses richesses ? Jamais il n'en a dépendu. Aujourd'hui même, autant qu'il peut, il les rejette loin de lui ; et lui, qui savait les gagner avec tant de bonheur, il n'y cherche pas de plus précieux avantage que de les mépriser. Lui aurais-tu ravi ses amis ? Tu le savais si digne d'être aimé, qu'il eût aisément remplacé ceux qu'il aurait perdus. Car, de tous ceux que j'ai vus puissants dans la maison du prince, c'est le seul que j'aie connu, dont l'amitié, bien qu'elle pût être profitable à tous, fût encore plus recherchée par sentiment. Lui aurais-tu ravi sa bonne renommée ? Elle est trop solidement assise pour qu'elle puisse être ébranlée même par toi. Lui aurais-tu ravi la santé ? Tu savais que son âme n'était pas seulement nourrie, mais née dans les doctrines libérales, et par elles affirmée de

telle sorte, qu'elle dominait toutes les souffrances du corps. Lui aurais-tu ravi l'existence ? Combien peu tu lui eusses fait tort ! la gloire de son génie lui a promis l'éternité dans les âges. Lui-même il a gagné de se survivre dans la meilleure partie de son être, et les belles œuvres de son éloquence l'ont affranchi de la mort. Tant qu'il restera quelque honneur aux lettres, tant que dureront la majesté de la langue latine et le charme de la langue grecque, il brillera parmi ces grands hommes desquels il égale le génie, ou, si sa modestie refuse cet éloge, desquels il approche.

XIII. « Tu n'as donc cherché que par où tu pouvais lui faire le plus de tort. En effet, plus un homme a l'âme haut placée, plus tu lui fais une habitude de tes rigueurs : tu sévis sans choix ; et même dans les bieufs il faut te craindre. Qu'il t'eût peu coûté d'épargner cet outrage à un homme sur qui tes faveurs semblaient s'être reposées avec dessein et discernement, et non tombées au hasard, comme c'est la coutume. »

Ajoutons, si tu veux, à ces plaintes, la mort de ce noble jeune homme que tu perdis à son entrée dans le monde. Il était digne de l'avoir pour frère ; et toi, certes, tu étais bien digne de n'avoir pas un frère indigne de ta douleur. Tous rendent de lui un pareil témoignage : on le regrette pour ta gloire, on le célèbre pour la sienne : il n'y avait rien en lui que tu ne fusses fier d'avouer. Il est vrai que pour un frère moins bon ta bonté n'eût pas été moindre ; mais, trouvant en lui un sujet convenable, ta tendresse s'y est plus complaisamment

sideras, nec tibi ; notes enim longum esse, quod irritum est. Nam si quidquam tristitia profecturi sanus, non recuso, quicquid lacrimarum fortune meae superflui, tuae fundere ; inveniam etiamnum per hos exhaustos jam fletibus domesticis oculos quo efflui, si modo id illi futurum bono est. Quid cessas ? conproberis, atque ad id ipso hanc item meam faciant : iniquissimum omnium iudicio fortuna, adhuc videtur ab eo homine le continuisse, qui munere tuo tantam severitatem receperat, ut, quod raro ulli contingit, felicitas ejus effingeret iordiam. Ecce cum dolorem illi, quem salvo Casare accipere maximum paterat, impressisti ; et quam bene illum undique circumisus, intellectui hanc partem tantummodo patere tuis. Quid enim illi aliud faceres ? pecuniam eriperes ? nunquam illi obnoxius fuit ; nunc quoque quantum potest, illam a se abiecit, et in tanta felicitate acquirendi, nullum maiorem ex ea fructum, quam contentum ejus petit. Eriperes illi amicos ? sciebas tam amabilem esse, ut facile in locum amissorum posset alios substituere. Unum enim hunc ex his, quos in principali domo parentes vidi, cognovisse videor, quem omnibus amicis habere quam expediat, magis tamen etiam libet. Eriperes illi bonam opinionem ? solidior est hae apud eum, quam ut a te quoque ipsa concepi posset. Eriperes bonam valetudinem ? sciebas animum ejus libera-

bus disciplinis, quibus non laceratus tantum, sed imatus est, sic esse fundatum, ut supra omnes corporis dolores emineret. Eriperes spiritum ? quantum luculuses ? longissimum illi ævum ingenii fama promissit. Id egit ipse, ut meliore sui parte duraret, et compositis eloquentie precibus operibus, a moriuitate se vindicaret. Quamdiu fuerit utilis litteris honor, quamdiu steterit aut latine lingue potentia, aut graecae gratia, vigebit cum maximis viris, quorum se ingenio vel contuli, vel, si hoc verendum ejus recusat, applaudit.

XXII. Hoc ergo unum excepisti, quomodo illi maxime posses nocere. Quo melior enim est quisque, hoc saepius ferro te consuevit, sine ulla delecta fuerunt ; et inter ipsa beneficia metendum. Quantum erat, tibi innumera ab hac injuria praestare cum hominem, in quem videbatur indulgentis tua ratione certa pervenisse, et non ex tua more temere incidisse ? Adjicimus, si vis, et has queracias, ipsius adolescentis interceptum inter prima incrementa indolem. Dignus fuit ille te fratre : tu certe eras dignissimus, qui nec ex indigno quidem quidquam doleres fratre. Redditur illi testimonium aequale omnium hominum ; desideratur in tuum honorem, laudatur in suum ; nihil in illo fuit, quod non libenter agnosceres. Tu quidem etiam melius bono fratri fuisses bonus : sed in illo pietas tua idoneam aucta mate-

déployée. Il ne fit à personne sentir sa puissance par un outrage; jamais il ne menaça personne de son frère. Il s'était formé sur l'exemple de la modération : quel ornement et quel fardeau tu étais pour les tiens, il le comprenait, et put suffire au poids de ton nom. Impitoyable destinée, que ne déshais-tu aucune vertu ! Avant que ton frère pût connaître tout son bonheur, elle l'a moissonné. Je ne m'indigne que faiblement, je le sais : il est si difficile de trouver des paroles qui égalent une grande douleur ! Plaignons-nous encore une fois si nous pouvions y gagner quelque chose. » Qu'espérâtes-tu, Fortune, par tant d'injustices et de violences ? T'es-tu si tôt repenti de tes faveurs ? Cruelle ! pourquoi te jeter entre deux frères, et ravir une proie sanglante au sein d'une famille si bien unie ; pourquoi, dans une maison si noblement remplie par ces vertueux jeunes hommes, frères tous dignes l'un de l'autre, venir jeter le trouble et faire brèche sans motif ? Eh ! que sert donc une pureté fidèle à toutes les saintes lois, une antique frugalité, une âme supérieure à la plus haute fortune, une surveillance et constante tempérance, un amour des lettres sincère et inviolable, un cœur vierge de toute souillure ? Polybe est dans les pleurs ; et, averti par la perte d'un frère, de ce que tu peux sur les frères qui lui restent, il tremble même pour ceux qui le consolent dans son affliction. Indigne sacrilège ! Polybe est dans les pleurs et gémit de quelque chose, quand il a les bonnes grâces de César. Sans doute, Fortune insolente, tu épiais cette occasion de montrer que personne ne peut être protégé contre toi, pas même par César. »

XXIII. Nous pouvons plus longtemps accuser la destinée, nous ne pouvons la changer : elle demeure insensible et inexorable. On ne saurait l'émouvoir ni par des reproches, ni par des pleurs, ni par des raisons. Elle n'épargne rien, elle ne fait grâce de rien à personne. Ainsi donc, épargnons-nous des larmes qui ne sont d'aucun profit ; car cette douleur aurait plutôt fait de nous joindre à celui que nous regrettons, que de le rappeler à nous. Si elle nous tourmente, elle ne nous aide en rien. Il faut y renoncer même dès le premier jour, et défendre notre âme contre de puérils soulagements, contre ce je ne sais quoi d'amer qui charme dans les douleurs. Si la raison ne met un terme à tes larmes, la fortune n'en mettra point. Promène tes regards sur la foule des mortels : partout un abondant et inépuisable sujet d'affliction. Celui-ci est une besogneuse indigence qui l'appelle à son labeur de tous les jours ; celui-là, c'est une ambition toujours inquiète qui le travaille ; l'un craint les richesses qu'il a désirées, et ses vœux accomplis sont devenus son supplice ; un autre est tourmenté par les soucis, un autre par les affaires, un autre par la foule qui assiège son vestibule. Celui-ci se plaint d'avoir des enfants, celui-là de n'en avoir plus. Les larmes nous manquent avant les causes d'affliction. Ne vois-tu pas quelle existence nous a présagée la nature, en voulant que les pleurs fussent à notre naissance le premier augure ? C'est ainsi que nous faisons notre entrée dans la vie, et toutes les années qui vont s'enchaîner et se suivre s'y accordent ; c'est ainsi que nous coulons nos jours : aussi bien nous devons sobrement user de

riam, multis se liberius exerceat. Nemo potentiam ejus injuria sensit, nunquam ille te fratrem ulli minatus est. Ad exemplum se modestior tunc formaverat, cogitabatque quoniam in et ornamentum tuorum esses, et onus. Suffecit ille huic sarcina. O dura fata, et nulla requa vinctivitas ! Antequam felicitatem tuam nosset frater tuus, essentis est. Parum autem me indignari scio : nihil est enim difficile, quam augere dolorem parva verba reperire. Jam tunc tamen si quid proficere possumus, conqueramur. » Quid tibi voluisti, tam injusta, et tam violenta Fortuna ? Tam cito indugentia tua te prodidisti ? que ista crudelitas est ? In mediis fratribus impium facere, et tam cunctis rapina concordissimum parvam immisere, tam bene silpium optimorum adolescentium domum, in nullo fratre degenerantem, turbare, et sine ulla causa delibare voluisti ? Nihil ergo prodest innocentia ad omnem legem exacta, nihil antiqua frugalitas, nihil felicitatis summus potentia, summa conservata abhincencia, nihil sincerus et tutus litterarum amor, nihil ab omni labe mors vacuos ? Lugeat Polybius, et in uno fratre, quid de reliquis pomis, admonitus, etiam de ipsius doloris sui avaritia timeat ; facinus indignum ! lugeat Polybius, et aliquid propitio dolet Casare ! hoc sine dubio impotens Fortuna capiasit, ut oc-

tenderes neminem contra te, ne a Casare quidem, posse defendi. »

XXIII. Distius accusare fata possumus, mutare non possumus : sunt dura et inexorabilia ; nemo illa convicio, nemo fleu, nemo causis movet ; nihil nunquam parcat ulli, nec remittunt. Profunde parcamus lacrimis nihil proficimus ; felix enim non illi dolor iste adjicit, quam illum nobis reducit. Qui si nos torquet, non adjuvat ; primo quoque tempore deponentis est, et ab iustis solatilis, atque amara quidam libidine dolendi animus recipiendus. Nam lacrimis nostris, nil ratio finem fecerit, fortuna non facit. Omnes agendum mortales circumspice : larga ubique flendi, et assidua materia. Alium ad quotidianum opus laboriosa egestas vocat ; alium ambitio nunquam quieti sollicitat ; alius divitias, quis optaverat, metuit, et voco laborat suo : alium sollicitudo, alium labor torquet, alium semper vestibulum obsidens turba : hic habere se dolet liberos, hic perdidisse. Lacrimae nobis decurrunt, ante quam casus dolendi. Non vides, qualem vitam nobis rerum natura promiserit, que primum nascentium omeo fletum esse voluit ? Hoc principio edimur, huic omnis aequilium amorum ordo concessit ; sic vitam agimus : ideoque

ce dont il vous faut user souvent; et, tournant la tête pour voir combien d'afflictions se pressent sur nos pas, si nous ne pouvons empêcher nos larmes, saignons du moins les mettre en réserve. Il ne faut rien épargner davantage que ce qui exige un fréquent emploi. Ce ne sera pas non plus pour toi un médiocre allègement de songer que nul n'est moins flatté de ta douleur, que celui à qui tu sembles en faire offrande. Ou il ne veut pas que tu te tourmentes, ou il ne le sait pas. Il n'y a donc pas de motif raisonnable à cet hommage; car si celui auquel il s'adresse ne le sent pas, il est superflu; s'il le sent, il lui est déplaisant.

XXIV. Il n'est personne dans tout l'univers qui prenne plaisir à tes larmes; je le dis hardiment. Eh quoi? lorsque personne n'est ainsi disposé contre toi, penses-tu que ton frère puisse l'être? qu'il veuille te faire un supplice de ta douleur, et t'enlever à tes occupations, c'est-à-dire à l'étude et à César? Cela n'est pas vraisemblable. Il t'a toujours aimé comme un frère, vénéral comme un père, honoré comme un supérieur; il veut bien te causer des regrets, mais non pas des tourments. Pourquoi te plais-tu donc à te consumer dans une douleur que ton frère, s'il est quelque sentiment après la mort, désire voir finir. Si je parlais d'un frère autre que celui-là, dont le cœur fût moins sûr, j'emploierais le langage du doute, et je dirais: Ou ton frère veut de toi des tourments et des larmes sans fin; alors il est indigne de ton affection: ou bien, il ne les veut pas; alors écarte une douleur sans profit pour l'un et pour l'autre. Un frère qui n'aime pas ne mérite pas ces regrets; aimant, il les refuse. Mais

celui dont je parle, tu avais éprouvé sa tendresse: sois donc assuré que rien ne peut lui être plus pénible que de te voir en peine de sa mort, que de te causer aucun tourment, que de mouiller de larmes sans fin, et d'épuiser tout à tour tes yeux si peu faits pour cette souffrance.

Mais, ce qui peut avant tout arracher ta tendresse à cet inutile désespoir, c'est de songer que ton exemple doit enseigner à tes frères comment il faut supporter avec force ce coup de la fortune. Les grands capitaines, après un échec, se composent à dessein un visage joyeux, et déguisent leurs revers sous un faux semblant de gaieté, de peur que les soldats, voyant le cœur de leur chef abattu, n'en viennent eux-mêmes à perdre courage. C'est là ce que tu dois faire aujourd'hui. Prends un visage qui ne ressemble pas à ton âme, et, si tu le peux, bannis entièrement la douleur; sinon, enfouis-la profondément et coustie-la, dans la crainte qu'elle ne paraisse, et prends soin que tes frères l'imitent: tout ce qu'ils te verront faire, ils le croiront bonnet, et régleront leur âme sur ton visage. Tu dois être et leur consolation et leur consolateur: or, tu ne pourras pas retenir leur affliction, si tu l'abandonnes à la tienne.

XXV. Une autre chose, qui peut encore te défendre contre une affliction immodérée, c'est de bien te convaincre que rien de ce que tu fais ne peut rester secret. Un grand rôle t'a été imposé par le suffrage des hommes; il faut t'y maintenir. Toute cette foule de consolateurs qui se presse autour de toi, vient aussi épier ton âme et tâcher de surprendre tout ce qu'elle a de force contre la dou-

moderate id fieri debet a nobis, quod sepe faciendum est; et respicientes, quantum a tergo rerum tristium imminet, si non finire lacrimas, at certe reservare debemus. Nulli parcendum est rei magis quam huic, cujus tam frequens usus est. Illud quoque te non minimè adjuverit, si cogitaveris, nulli minus gratum esse dolorem tuum, quam ei cui præsidiari videtur. Torqueri ille te aut non vult, aut non intelligit; nulla itaque ejus officii ratio est, quod ei cui præsidiat, si nihil sentiat, supervacuum est, si sentiat, ingratum.

XXIV. Neminem toto orbe terrarum esse, qui delectetur lacrimis tuis, audacter dixerim. Quid ergo? quem memo adversus te animum gerit, cum esse tu credis fratris tui, ut cruciatu tuo vocet tibi; ut te velit abducere ab occupationibus tuis, id est, a studio, et a Cesare? Non est hoc simile veri. Ille enim indulgentiam tibi tanquam fratri præsistit, venerationem tanquam parenti, cultum tanquam superiori, ille desiderio tibi esse vult, tormento esse non vult. Quid itaque jurat dolore intabescere, quem, si quis defunctis sensus est, finire frater tuus cupit? De alio fratre, cujus incerta posset voluntas videri, omnia hæc dubie ponerem, et dicerem: Sive te torqueri lacrimis usquam desinentibus frater tuus cupit, indignus hoc affectu tuo est: sive non vult, utrique ves-

trum inertem dolorem dimittit; nec impius frater sic desiderari debet, nec pius sic velit. In hoc vero, cujus tam explorata pietas, pro certo habendum est, nihil esse illi posse acerbius, quam hic si tibi casus ejus acerbus est, si te ullo modo torquet; si oculos tuos, indignissimos hoc malo, sine ullo flendi fine et conturbat idem et exhaust. Pietatem tuam tamen nihil arque a lacrimis tam insulubilis abducat, quam si cogitaveris, fratribus te tuis exemplo esse debere, fortiter hanc fortune injuriam sustinendi. Quod daces magni faciunt, rebus affectis, ut hilaritatem de industria simulent, et adversas res adumbrata intellita abscondant, ne militum animi, si fractum ducis sui mentem viderint, et ipsi collabuntur; id nunc tibi quoque facendum est. Indue dissimilem animo tuo vultum, et, si potes, projice omnem ex toto dolorem: si minus, lutrosius abde et coustine, ne appareat, et da operam, ut fratres tui te imitentur: qui honestum putabant, quodcumque facientem viderint, animatumque ex vultu tuo sumunt. Et solitum debes esse, et consolator florum: non poteris autem horum merorū obstare, si tu indulueris.

XXV. Potest et illa res a luctu te prohibere similis, si tibi ipse renuntiaveris, nihil horum quæ facis posse subducere. Magnam tibi partem boniorum consensus imposuit: hæc tibi tuenda est. Circumstat te omnis ista consolatio-

leur; elle se demande si tu n'es habile qu'à user de la bonne fortune, ou si tu peux supporter en homme l'adversité; ou cherche à lire dans tes yeux. Celui-là jouit de sa pleine liberté, qui peut cacher ses sentiments: aucun mystère ne t'est permis; la fortune t'a placé au grand jour. Tout le monde saura comment tu te seras comporté en recevant cette blessure; si, te sentant frappé, tu as mis bas les armes, ou si tu es demeuré debout. Il y a longtemps que l'amitié de César t'éleva au plus haut rang, et que tes études t'y appelèrent: rien de vulgaire, rien de bas ne te convient. Or, quoi de plus bas, quoi de moins viril que de se livrer au proie à la douleur? Dans une affliction égale, il t'est moins permis qu'à tes frères. Bien des choses te sont défendues par l'opinion qu'on s'est faite de ton savoir et de tes mœurs: on exige beaucoup, on attend beaucoup de toi. Si tu voulais que tout te fût permis, pourquoi appeler sur toi les regards de tous? Maintenant il te faut tenir autant que tu as promis à tous ceux qui admirent les œuvres de ton génie, à ceux qui les publient, à ceux qui, s'ils n'ont pas besoin de ta faveur, ont besoin de ton génie. Ce sont les dépositaires de ta pensée: tu ne peux donc rien faire qui soit indigne de ta renommée de science et de vertu, sans qu'une foule d'hommes aient à se repentir de leur admiration pour toi. Il ne t'est pas permis de pleurer sans mesure; et ce n'est pas cela seulement qui ne t'est pas permis; mais il ne t'est pas permis de prolonger ton sommeil bien avant dans le jour, de fuir le tourbillon des affaires pour le loisir et la paix des

champs, ou de délasser, dans un voyage d'agrément, ton corps fatigué par les assidus travaux d'un poste laborieux, ou de charmer ton esprit par des spectacles variés, ou d'arranger les jours suivant la fantaisie.

XXVI. Bien des choses ne te sont pas permises, que l'en permet à l'humble mortel qui vit obscurément dans son coin. Une grande fortune est une grande servitude. Il ne t'est permis de rien faire à ta guise: tu as tant de milliers d'hommes à entendre, tant de requêtes à mettre en ordre! De tous les points du monde il t'arrive une telle multitude d'affaires, quo, pour les offrir dans leur rang à l'esprit d'un grand prince, il te faut d'abord relever le tien. Il ne t'est pas permis, te dis-je, de pleurer. Pour pouvoir entendre la foule de ceux qui pleurent, pour pouvoir sécher les larmes de ceux qui, sous le coup du châtiment, désirent parvenir jusqu'à la miséricorde du très-élément César, d'abord il te faut sécher les tiennes. Je vais te dire enfin le remède qui ne sera pas le moins propre à te soulager: quand tu voudras oublier tout, songe à César; pense quel dévouement, quels services tu dois à sa bonté; et tu comprendras que ployer sous le faix n'est pas chose plus permise à toi, qu'à celui qui, si l'on en croit la fable, porte le monde sur ses épaules. César lui-même a tout en son pouvoir, et c'est pour cela qu'il n'a pas le pouvoir de faire bien des choses. Il veille pour défendre les maisons de tous; il travaille pour le repos de tous; il se fatigue pour les délices de tous; il s'occupe pour le loisir

tium frequentia, et in animum tuum inquiri, ac perspicit quantum roboris ille adversus dolorem habeat, et utrumque tu tantum rebus secundis destere uti scias, an et adversas possis viriliter ferre; observatur oculi tui. Liberiora omnia sunt illi, quorum affectus legi possunt: tibi nullum secretum liberum est; in multa luce fortuna te posuit; omnes sciunt, quomodo te in laetis tu gesseris valere; utrumque statim percussus arma submisseris, an in gradu steteris. Olim te in altiore ordinem et amor Caesaris exulit, et tua studia deduxerunt: nihil te plebeum decet, nihil humile. Quid autem tam humile ac muliebre est, quam consumendum se dolori committere? Non idem tibi in luctu pari, quod luis fratribus licet; multa tibi non permittit opinio de studiis ac moribus tuis recepta; multum a te homines exigunt, multum expectant. Si volebas tibi omnia licere, ne convertisses in te ora omnium! tunc autem tibi præstandum est quantum promissum omnibus illis, qui opera ingenii tui laudant, qui describunt, quibus, quam fortunæ tua opus non sit, ingenio opus est. Custodes animi tui sunt; nihil inquam istaque potes indignum facere perfecti et eruditi viri professione, ut non multos admirationis de te susperant. Non licet tibi flere inmodice; nec hoc tam tummodum non licet, nec somnum quidem extendere in partem diu licet, aut a tumultu rerum in otium ruris

quieti confugere, aut assiduis laboribus officii statione fatigatum corpus voluptaria peregrinatione recreare, aut spectaculorum varietate animum delectare, aut tuo arbitrio diem disponere.

XXVI. Multa tibi non licent, quam humilissimè et in angulo jacentibus licent. Magna servitus est magna fortuna. Non licet tibi quidquam arbitrio tuo facere: audiendi sunt tot hominum milia, tot disponenti libelli, tantus rerum ex orbe toto coeuntium coegetus, ut possit per ordinem suum principis maximi animo subjici, erigendus tuus est. Non licet tibi, inquam, flere; ut multos fletus audire possis, ut periclitantium, et ad misericordiam mississimè Caesaris pervenire cupientium lacrimas, sic tibi tunc ascendere liceat. Hoc tamen etiam non te levioribus remediis adjuvabit: quum vales omnium rerum oblivisci, cogita Casarem; vide quantum bonis in te indulgentie idem, quantum industria debeas; intelliges non magis tibi incurvari licere, quam illi, si quia modo est fabula traditus, cujus humeris mundus immititur. Casari quoque ipsi, cui omnia licent, propter hoc ipsum multa non licent. Omnium domos illius vigilia defendit, omnium otium illius labor, omnium delicias illius industria, omnium vacacionem illius occupatio. Ex quo se Caesar orbis terrarum dedicavit, sibi eripuit; et siderum modo, quam irreposita semper cursus suos ex

de tous. Depuis que César s'est consacré à l'univers, il s'est ravi à lui-même, et, comme ces astres qui, sans relâche, fournissent incessamment leur carrière, jamais il ne lui est permis de s'arrêter et de rien faire pour soi. Aussi bien tu es en quelque façon esclave de la même nécessité : il ne t'est pas permis à toi d'avoir égard à tes affaires, à tes études. Tant que César possède l'empire du monde, tu ne peux donner ton temps ni au plaisir, ni à la douleur, ni à aucune autre chose ; tout entier tu te dois à César. Et que dis-je ? Toi qui declares sans cesse que César t'est plus cher que l'existence, il n'est pas juste que, du vivant de César, tu te plaignes de la fortune. Lui vivant, tous les tiens respirent : tu n'as rien perdu ; tu ne dois pas seulement avoir les yeux secs, mais riant : en lui tu trouves tout ; il te tient lieu de tout. Chose pourtant bien éloignée de la sagesse et de la droiture de ton âme, tu serais peu reconnaissant envers ta bonne fortune, si tu te laissais aller à pleurer quelque chose, du vivant de César. Maintenant je vais t'enseigner un remède non plus puissant, mais plus familier. Lorsque tu rentreras dans ta demeure, il te faudra craindre la tristesse. Car tant que tu seras en contemplation devant ton dieu, elle ne saura se faire accès jusqu'à toi ; César remplira toute ton âme. Mais aussitôt que tu l'auras quitté, soudain, comme si l'occasion s'offrait pour elle, la douleur dressera des embûches à ta solitude, et lentement se glissera dans ton esprit inoccupé. Ne permets donc pas qu'un seul de tes instants échappe à l'étude : que les lettres, auxquelles tu vouas longtemps un si fidèle amour,

s'acquittent alors avec toi de leur reconnaissance ; qu'elles te réclament alors, toi leur adorateur, toi le ministre de leurs autels : Homère, Virgile, ô vous qui avez aussi bien mérité du genre humain que Polybe mérita de vous et de nous tous, en vous faisant connaître à tant de gens pour qui vous n'avez pas écrit, venez alors en sa compagnie passer de longues heures ! Tout le temps que tu mettras sous leur sauvegarde, tu ne saurais le perdre. Alors mets tous tes soins à rassembler les hants faits de ton César, afin qu'un éloge domestique les raconte à tous les siècles : pour bien ordonner et composer une histoire, lui-même il t'offre à la fois la matière et l'exemple.

XXVII. Je n'ose pas aller jusqu'à te donner le conseil d'arranger, avec cette grâce qui t'est propre, des fables et des apologues à la manière d'Ésope, genre que n'a pas essayé le génie romain. Car il est difficile à une âme si rudement frappée d'aborder aïdôt ces compositions trop enjonnées : néanmoins, qu'il te soit prouvé qu'elle a repris ses forces et se possède elle-même, si elle peut descendre de plus graves écrits à cette littérature plus facile. Car ceux-là sauront distraire ton âme quoique malade encore, encore en lutte avec elle-même, par la sévérité des sujets qu'elle traitera ; quant à celle-ci, qui demande à l'écrivain un front déridé, ton esprit ne pourra s'y faire avant qu'il se soit de tout point rétabli. Aussi devras-tu d'abord l'exercer sur une matière plus grave, et le reposer ensuite sur une plus enjonnée. Ce qui ne sera pas non plus pour toi un médiocre soulagement, ce sera de te demander souvent : est-ce sur

plicanti, nunquam tibi licet nec subsistere, nec quidquam suum facere. Ad quemdam itaque modum tibi quoque eadem necessitas injungitur : non licet tibi ad utilitates tuas, ad studia tua respicere. Cæsare orbem terrarum possidente, impartiri te nec voluptati, nec dolori, nec ulli sibi rei potes ; totum te Cæsari debes. Adhuc nunc, quod, quum semper prædites cariorum tibi spiritum tuum Cæsa rem esse, fas tibi non est, salvo Cæsare, de fortuna queri. Hoc locum, salvi ibi sunt tui : nihil perdidisti : non tantum sicco oculo tuos esse, sed etiam letis oportet ; in hoc tibi omnia sunt, hic pro omnibus est. Quod longe a sensibus tuis prudentia-tibus pessimisque abest, adversus felicitatem tuam prorsum grata es, si tibi quidquam, hoc salvo, flere permittis. Monstrabo etiam nunc non quidem firmis remediis, sed familiaribus. Si quando te domum receperis, tunc erit tibi metuenda tristitia ; cum quando tuum tuum intuleris, nullum illa ad te invenit accessum : unum in te Cæsar tenet : quum ab illo discesseris, tunc, velut occasusque data, insidiabitur solitudinali tue dolor, et requiescenti animo tuum paulatim irrepit. Itaque non est, quod ullum tempus vacare potiaris a studiis ; tunc tibi litterarum tuse, tum diu ac tam fide-liter amata, gratiam referant : tunc te illarum amitiem

et cultorem suum vindicent : tunc Homerus et Virgilius, tam bene de humano genere meriti, quam tu de omnibus et de illis meruisti, quos pluribus notos esse voluisti quam scripserant, multum tecum morentur ; totum id erit eorum tempus, quod illis tuendum commiseris. Tunc Cæsaris tua opera, ut per omnia secula domesticis narrentur precant, quantum potes compone : non ipse tibi optime feramur condendique res gestas, et materiam dabit, et exemplum.

XXVII. Non audeo te usque eo producere, ut fabulis quoque et Æsopæis topis, interitatum Romani ingenii opus, nullis tibi venustate connectas ; difficile est quidem, ut ad hæc hilariora studia tam vehementer percussus animus tam cito possit accedere : hoc tamen argumentum habeo jam corroborati ejus, et redditi sibi, si poterit se a severioribus scriptis ad hæc solutiora producere. In illis enim quamvis ægrum eum adhuc, et secum retincentem, avocabit ipsa rerum quas tractabit austeritas ; hæc que remissa fronte commentanda sunt, non feret, nisi quum jam sibi ab omni parte consisterit. Itaque debet eum severioris materia primum exercere, deinde hilarioris temperare. Illud quoque magno tibi erit levamento, si sæpe te sis interrogaveris : Utrumque meo no-

moi que je pleure, ou sur celui qui est mort? Si je pleure sur moi, je n'ai plus à faire étalage de ma tendresse; et désormais ma douleur, à qui des motifs honnêtes peuvent seuls donner une excuse, n'ayant pour but que mon profit, n'a plus rien de commun avec la pitié. Or, quoi de plus malséant pour un homme de bien, que de faire profit de la mort d'un frère! Si c'est sur lui que je pleure, il faut que je me décide pour l'une de ces deux croyances. S'il ne reste après la mort aucun sentiment, mon frère est échappé à toutes les amertumes de la vie; il se retrouve au lieu où il était avant de naître; exempt de tout mal, il ne craint rien, ne désire rien, ne souffre de rien. Quelle est cette folie de ne pas esser de s'affliger sur celui qui ne s'affligera jamais? S'il reste après la mort quelque sentiment, l'âme de mon frère, comme délivrée d'une longue prison, s'applaudit d'être enfin libre et maîtresse d'elle-même; jouit du spectacle de la nature; des hauteurs où elle est placée, voit à ses pieds toutes les choses humbles, et contemple de près les choses divines, dont elle avait longtemps, en vain, interrogé les causes. Pourquoi donc me consumer à regretter un être auquel appartient la béatitude ou le néant? Gémir sur la bêtitude, c'est envie; c'est folie de gémir sur le néant.

XXVIII. La cause de ton chagrin, est-ce qu'on ton frère te semble dépouillé des biens immenses qu'il s'étendaient au loin autour de lui? Mais quand tu te seras persuadé qu'il a perdu bien des choses, persuade-toi qu'il en est davantage qu'il n'a plus à craindre. Il n'aura plus ni les

tourments de la colère, ni les abattements de la maladie, ni les angoisses du soupçon, ni les persécutions de l'envie rougeuse et toujours hostile aux succès d'autrui, ni les inquiétudes de la errante, ni les soucis dont nous assiège l'infidèle fortune, si prompte à déplacer ses faveurs. Si tu comptes bien, la mort lui fait grâce plutôt que dommage. Il ne jouira plus de la richesse, ni de ton crédit ni du sien; il ne recevra plus, il ne rendra plus de bienfaits. L'estimes-tu malheureux de ce qu'il a perdu toutes ces choses, ou bienheureux de ce qu'il ne les désire plus? Crois-moi : plus heureux est celui qui n'a pas affaire de la fortune, que celui qui l'a sous la main. Tous ces biens, qui nous charment par des attraits séduisants, mais trompeurs, l'or, la dignité, la puissance, et tant d'autres qui transportent l'aveugle cupidité de l'espèce humaine, on ne les possède qu'avec labeur, on ne les regarde qu'avec envie. Ceux-là même qu'ils décorent, ils les accablent; ils menacent plus qu'ils ne servent. Glissants et fugitifs, on ne peut jamais bien les tenir. Car, lors même qu'on n'a rien à craindre de l'avenir, il y a toujours bien des soucis dans la tutelle d'une grande fortune. Si tu veux en croire ceux qui sondent plus avant la vérité, toute vie est un supplice. Jetés sur cette mer profonde et mouvante balancée, par des lames contraires, qui tantôt nous élève à des hauteurs soudaines, tantôt nous précipite dans un gouffre plus profond, dans cette fluctuation incessante, jamais nous ne trouvons où nous arrêter et nous fixer. Nous flottons suspendus aux vagues; nous nous heurtons

mine doleo, an ius qui decessit? Si meo, perit meae indulgentiae iactatio, et incipit dolor, hoc uno excusatus quod honestus est, quam ad utilitatem respiciat pietatis deservens. Nihil autem minus bono viro convenit, quam in fratris luctu calculos ponere. Si illius nomino doleo, necesse est alterutrum ex his duobus esse iudicem. Nam si nullus defunctis sensus aspernet, evadit omnia frater mens vitae incommoda, et in eum resiliunt esse locum, in quo fuerat, atque iam nascitur, et impers omnia molli, nihil timet, nihil capit, nihil patitur. Quis iste est furor, pro eo me nunquam dolere desinere, qui nunquam doliturus est? Si est aliquis defunctis sensus, nonna animus fratris meli, velut ex diutino carcere emissus, tandem sui iuris et arbitrii gratia, et rerum naturae spectaculo fruatur, et humana omnia es superiore loco despicit; divitia vero, quorum dolere tandem frustra quaesierat, propius intuetur. Quid itaque ejus desiderio maeoror, qui aut beatus, aut nullus est! beatum dedere invidia est: nullum, dementia.

XXVIII. An hoc te moeret, quod videtur ingentibus et quam maxime circumfusus bonis caruisse! quam cogitaveris multa esse quae perdidit, cogita plura esse quam non timeat. Non ira eum iniquit, non morbus affliget, non suspicio laeset, non edax et inimica semper alienis

processibus invidia consecrabitur, non metus sollicitabit, non levitas fortunae cito munera sua transferentis inquietabit. Si bene computes, plus illi remissum, quam ereptum est. Non opibus fructur, non tunc simul ac sua gratia; non accipit beneficia, non dabit. Miserum putas quod ista amissit, an beatum quod non desiderat! mihi crede, la beatus est, cui fortuna supervacua est, quam is cui parata est. Omnia ista bona, quae nos speciosa, sed fallaci voluptate delectant, pecunia, dignitas, potentia, aliaque complura, ad quae generis humani circa cupiditas obstupescit, cum labore possidentur, cum invidia conspiciuntur; nosque ipsos quos exornant, et promunt; plus minuant, quam prosunt; lubrica et incerta sunt; nunquam bene tenentur; nam ut nihil de tempore futuro timeatur, ipsa tamen magnae felicitatis tutela sollicita est. Si velle credere altius veritatem intuentibus, omnis vita supplicium est. In hoc profundum inquietumque projecti mare, alienis aëribus reciprocam, et modo alternans nos subitis incrementis, modo majoribus damnis deferens, assidueque iactans, nunquam stabiliti consistimus loco: pendemus et fluctuamus, et alter in alterum illidimus, et aliquando unfragium facimus, semper timeamus. In hoc tam procelloso, ut in omnes tempestates exposto mari navigantibus, nullus portus nisi mortis

l'un contre l'autre; quelquefois faisant naufrage, redoutant le naufrage toujours. Quand on navigue sur cette mer orageuse, ouverte à toutes les tempêtes, on n'a pas d'autre port que le trépas. Ne sois donc pas ennemi du bonheur de ton frère; il repose : il est en lui libre, enfin tranquille, enfin éternel : César lui survit, et avec César toute sa race; tu lui survis, et avec toi tous les frères. Avant que la fortune ait changé quelque chose à sa destinée, il l'a quittée encore devant lui, et lui versant ses dons à pleines mains. Il jouit maintenant d'un eiel pur et sans nuage. De cette humble et basse région, il s'est élançé vers ee lien, quel qu'il soit, où, pour les âmes dégagées de leurs chaînes, s'ouvre le sanctuaire des bienheureux : et maintenant il erre en liberté; il découvre avec un suprême ravissement tous les trésors de la nature. Tu te trompes. Ton frère n'a point perdu la lumière; mais il en contemple une qui est impérissable. Tous nous devons suivre cette même route. Pourquoi pleurer son destin? Il ne nous a pas quittés; il a pris les devants.

XXIX. Il y a, crois-moi, une grande félicité à mourir au sein de la félicité. Rien n'est assuré, pas même pour un jour entier; qui pourrait soulever le voile de cette vérité mystérieuse, et décider si la mort fut pour ton frère une disgrâce ou un bienfait. Ce qui doit encore nécessairement te consoler, c'est de penser, avec ce sentiment de justice que tu portes en toutes choses, non pas au tort que te fait la perte d'un tel frère, mais à la faveur que tu as reçue, lorsqu'il l'a été permis d'user et de jouir si longtemps de sa tendresse.

C'est être injuste, que de ne pas permettre à celui qui donne, de rester l'arbitre de ses dons; c'est être avide, que de ne pas compter comme profit ce qu'on a reçu, mais comme perte ce qu'on a rendu; c'est être ingrat, que d'appeler disgrâce le terme du plaisir; c'est être inépuisé, que de ne voir de jouissance que dans les biens présents, au lieu de se reposer aussi sur les fruits du passé, et de trouver plus assurées les choses qui ne sont plus; car pour elles du moins il n'y a pas à haïr ce qu'elles vous échappent. C'est trop limiter ses joies de ne croire jouir que de ce que l'on a, de ce que l'on voit, et de ne compter pour rien ce que l'on a eu. Car tout plaisir est prompt à nous quitter; il s'écoule, il s'enfuit, et, presque avant d'arriver, il est déjà passé. Il faut donc reporter notre esprit vers le temps qui n'est plus, et ramener à nous tout ce qui nous charmait autrefois, et sans cesse y plonger notre pensée. Le souvenir de la jouissance est beaucoup plus durable, plus fidèle que la réalité. Ainsi donc, compte parmi les plus grands biens d'avoir eu un excellent frère. Il ne faut pas songer combien de temps encore tu pouvais l'avoir, mais combien de temps tu l'as eu. La nature te l'avait, comme aux autres frères, non pas donné en propriété, mais prêté; lorsque ensuite il lui a plu de le redemander, elle n'a pas consulté en cela la satiété, mais sa loi. Si quelqu'un s'indigne de rembourser une somme qu'il a reçue, et surtout lorsqu'elle lui a été prêtée sans intérêt, ne passera-t-il pas pour injuste? La nature a donné la vie à ton frère, elle te l'a donnée à toi; usant de son droit, elle a exigé sa dette de qui elle l'a

est. Ne itaque invideris fratri tuo : quiescit; tandem liber, tandem tutus, tandem æternus est : superstitem Cæsarem omnemque ejus prolem, superstitem te cum omnibus habet fratribus. Antequam quidquam ex suo favore fortuna mutaret, statim adhuc illum, et munera plena manu convergentem reliquit. Fruiat nunc aperto et libero celo; ex bonis atque depressis in eum emicuit locum, quiquis ille est, qui solutus vinculis animas bene recipit auro; et nunc libere vagatur, omni-que rerum nature bona cum summa voluptate perspicit. Erras; non perdidit lucem frater tuus, sed securiorum sortitus est; omnibus illo nobis commune est iter. Quid fata dolemus? non reliquit ille nos, sed antecessit.

XXIX. Est, mihi crede, magna felicitas in ipsa felicitate moriendi. Nihil ne in totum quidem diem certi est; quis in tam obscura et involuta veritate divinat, utrumne fratri tuo mores invideris, an consuluerit? Illud quoque, qua justitia in omnibus rebus es, necesse est te adjuvet cogitandum, non injuriam tibi factam, quod talem fratrem amissum, sed beneficium datum, quod tantam pietatem ejus uti fruique liceat. Iniquus est, qui munus sui arbitrium danti non reliquit; avidus, qui non lucris loco habet quod accepit, sed damni, quod reddidit. In-

gratus est, qui injuriam vocat finem voluptatis : stultus, qui nullum fructum esse putat bonorum, nisi presentium, qui non et in præteritis acquiescit, et en judicat certiora que abierunt, quia de illis, ne desinant, non est tinendum. Nimis angustat gaudia sua, qui eis tantummodo que habet ac videt, frui se putat, et habuisse eandem pro nihilo ducit : cito enim nos omnis voluptas reliquit, que finit et transit, et parva antequam veniat, auferitur. Itaque in præteritum tempus animus mittendus est, et quidquid nos unquam delectavit, redeundum, ac frequenti cogitatione pertractandum est. Longior si dolorem est memoria voluptatum, quam presentium. Quod habuisti ergo optimum fratrem, in summis bonis pone. Non est quod cogites, quanto diutius habere poteris, sed quamdiu habueris. Rerum natura illum tibi, sicut ceteris fratribus, non mancipio dedit, sed commodavit : quam visum est deinde, repetiit, nec tuum in eo sollicitatem secuta est, sed summa legem. Si quis pecuniam creditam solvisse se moleste ferat, cum præsertim ejus usum gratuitum acceperit, nonne injustus habebitur? Dedit natura fratri tuo vitam, dedit et tibi; que suo jure usa, a quo voluit debitum summi citius exigit : non illa in culpa est, ejus nota erat conditio, sed mortalis animi



voulu le plus tôt : la faute n'en est pas à elle, dont les conditions étaient connues d'avance, mais à l'esprit humain, si avide dans ses espérances, si vite oublieux de la nature des choses, et ne se rappelant jamais ce qu'il est, qu'alors que la mort l'avertit. Félicite-toi donc d'avoir eu un si bon frère, et sache apprécier la jouissance d'un tel bien, quoique trop peu durable selon tes vœux. Songe à la douceur de ce que tu as possédé, à la mortalité de ce que tu as perdu. Il n'y a rien de si contradictoire que de s'affliger d'avoir pour si peu de temps obtenu du destin un tel frère, et de ne pas se réjouir de l'avoir obtenu. » Mais sa perte fut si imprévue. » Chacun est le jouet de son illusion ; et dans ceux qu'il hérite, il oublie trop volontiers la condition mortelle. Il n'est personne envers qui la nature ait pris l'engagement de suspendre sa loi fatale. Tous les jours passent sous nos yeux les funérailles de gens connus et inconnus ; et nous, cependant, nous pensons à autre chose, et nous regardons comme un malheur soudain ce que tous les jours nous annoncent. Il n'y a donc pas là injustice du sort, mais dépravation de l'esprit humain, qui ne peut se rassasier en rien, et qui s'indigne de sortir d'un lieu où il ne fut admis qu'à titre précaire.

XXX. Combien était plus juste celui qui, apprenant la mort de son fils, fit entendre cette parole digne d'une grande âme : « Du jour que je l'engendrai, j'ai su qu'il mourrait. » Certes, il n'est pas étonnant qu'il naisse d'un tel père un homme sachant mourir avec courage. Il n'apprit pas, comme chose nouvelle, la mort de son fils ;

car qu'y a-t-il de nouveau qu'un homme meure ? lui dont toute la vie n'est qu'un achèvement vers la mort ? » Du jour que je l'engendrai, j'ai su qu'il mourrait. » Puis il ajouta avec plus de sagesse encore et de fermeté : « C'est pour cela que je l'élevai. »

Tous, c'est pour cela que nous sommes élevés : quiconque arrive à la vie, est destiné à la mort. Applaudissons-nous donc tous de ce qui nous a été donné, et rendons-le quand on nous le redemandera. Le sort atteint chacun à des heures différentes : il n'oublie personne. Que l'âme se tienne donc disposée ; qu'elle ne craigne jamais ce qui est inévitable ; qu'elle attende toujours ce qui est incertain. Rappellerai-je ces héros, ces fils de héros, signalés par tant de consulats ou de triomphes, tombant sous les coups du sort inexorable ; et ces rois et ces royaumes, ces peuples et ces nations qui subirent leur destin. Tout homme, que dis-je, toute chose marche à son dernier jour ; mais tous n'ont pas même fin ; l'un, c'est au milieu de sa course que la vie l'abandonne ; l'autre, c'est dès le premier pas qu'elle lui échappe ; tandis qu'un autre, accablé de son extrême vieillesse, et désireux d'en finir, obtient à peine son affranchissement. Chacun, sans doute, a son heur ; mais tous nous faisons route vers le même terme. Je ne sais s'il y a plus de folie à méconnaître la loi de la mort, que d'impudence à y résister.

Prends donc, prends en main les œuvres de ces deux poètes, rendus célèbres par le puissant travail de ton génie ; ces vers que tu as transformés avec tant de bonheur, qu'en perdant leur

spes avida, quæ subinde quid rerum natura sit obliviscitur, nec unquam sortis suæ meminit, nisi quum admoneatur. Gaudet itaque habuisse te tam bonum fratrem, et inamictum ejus, quamvis brevior voto tuo fuerit, boni consule. Cogita jucundissimum esse, quod habuisti humanum, quod perdidisti. Nec enim quidquam minus inter se consentaneum est, quam aliquem moveri, quod sibi talis frater parum diu consigerit, non gaudere, quod tamen contigerit. At inopinanti ereptus est. Saepe quæque credulitas decipit ; et id eia quæ diligit, voluntaria mortalitatis oblitus. Natura nulli se necessitatis suæ gratiam facturum esse testata est. Quotidie præter oculos nostros transeunt notorum ignominieque funera : nos tamen aliud agimus, et subito in putamus esse, quod nobis tota vita denuntiatur futurum. Non est itaque ista fatum iniquitas, sed mentis humanæ pravitas, insatiabilis rerum otulorum ; quæ indignatur inde se exire, quo admissa est precario.

XXX. Quanto ille junior, qui nuntiata filii morte, dignum magno viro vocem emisit : Ego quum genui, tum moriturum velui. Propterea non miseris ex hoc natum esse, qui fortiter mori posset. Non accepit tamen novum nuntium, filii mortem ; quid est enim novi, ho-

minem mori, cujus tota vita nihil aliud quam ad mortem iter est ? Ego quum genui, tum moriturum scivi. Deinde adjecti res majoris et prudentis et animi : Huic rei sustuli. Omnes huic rei tollimur : quisquis ad vitam editur, ad mortem destinatur. Gaudemus ergo omnes eo quod datur, reddimusque id quum reposemur ; alium alio tempore fata comprehendunt, neminem præteribunt. In præcincto stet animus ; et id quod necesse est, nunquam timet ; quod incertum est, semper expectet. Quid dicam doctæ, dumque progenies, et multis aut consulatibus conspicuus, sol triumphis, sorte defunctos inexorabili tota cum regibus regna, populi que cum gentibus tulere fatum suum. Omnes, immo omnia in ultimam diem spectant ; non idem universis finis est. Alium in medio cursu vita deserit, alium in ipso aditu relinquit, alium in extrema senectute fatigatum jam et exire cupientem vita emittit ; alio quidem atque alio tempore, omnes tamen in eundem locum tendimus. Utrumque stultus sit nescio, mortalitatis legem ignorare, ac impudentius, reosore. Agendum illa que multo ingenii tui labore celebrata sunt, in manus sume, utinamlibet auctoris carmina ; quæ tu ita resolvisti, ut quævis structura illorum recesserit, permanens tamen gratia. Sic

même, ils ont cousuré toute leur grâce. Car tu les as si bien fait passer d'une langue dans une autre, que, chose difficile ! toutes leurs beautés leur sont restées sous une forme étrangère. Il n'est pas un seul chant de ces poèmes qui ne te fournisse de nombreux exemples des vicissitudes humaines, des hasards imprévus, et des larmes arrachées par tant de causes diverses. Lis ces graves écrits où s'est déployé le tonnerre de ta parole ; tu rougiras de faiblir si tôt, et de déchoir d'une telle hauteur d'éloquence. Garde-toi que ceux qui naguère admiraient, qui admiraient encore tes écrits, se demandent comment un esprit si débile a enfanté la grandeur et la force. Ah ! plutôt, détourne ton esprit de ces pensées douloureuses, et reporte-le sur tant et de si grandes consolations ; contemple les excellents frères, contemple ta femme, contemple ton fils. Pour le salut de tous, la fortune a composé avec toi au prix d'un seul. Il te reste plus d'un asile où reposer ta douleur.

XXXI. Épargne-toi la honte de paraître aux yeux de la foule plus touché d'une seule douleur que de toutes ces consolations. Tu vois tous les tiens frappés avec toi, sans pouvoir te venir en aide ; que dis-je, c'est de toi qu'ils attendent leur soulagement : ainsi donc, moins il y a en eux de sagesse et de génie, plus il te faut résister au mal commun. Et c'est déjà une sorte d'allègement, que de faire entre beaucoup le partage de sa peine ; divisée entre plusieurs, il en doit rester dans ton âme une moindre part. Je ne me lasserai jamais de te mettre César devant les yeux : tant qu'il gouverne le monde, et qu'il prouve que

l'empire se conserve mieux par les bienfaits que par les armes, tant qu'il préside aux destinées humaines, il n'y a pas crainte que tu t'aperçoives que tu as perdu quelque chose : en lui tu trouves un soutien suffisant, une suffisante consolation. Relève-toi, et toutes les fois que des larmes viendront mouiller les yeux, chaque fois attache-les sur César ; elles se tariront au radieux aspect de cette puissante divinité. Éblouis de son éclat, tes regards ne pourront se porter sur rien autre ; il les tiendra fixés sur lui. C'est lui, lui que tu contemples et les jours et les nuits ; lui, dont jamais tu ne distrais ton âme, qui doit occuper ta pensée ; c'est lui que tu dois appeler à ton aide contre la fortune : je ne doute pas que ce prince si débonnaire, si bienveillant à l'égard de tous les siens, n'ait déjà, par des consolations nombreuses, cicatrisé la plaie, et ne t'ait prodigué des remèdes pour charmer ta douleur. Que dis-je ? n'en eût-il rien fait, la vue seule, la seule pensée de César ne suffirait-elle pas pour te donner aussitôt la plus grande des consolations ? Que les dieux et les déesses le prêtent longtemps à la terre ; qu'il égale les hauts faits du divin Auguste ; qu'il dépasse ses années ; tant qu'il sera parmi les mortels, qu'il ne s'aperçoive pas qu'il y ait rien de mortel dans sa maison. Qu'il voie son fils gouverner l'empire romain ; qu'il s'assure de lui par une longue épreuve ; qu'il le prenne pour l'associé de sa puissance, avant de l'avoir pour successeur. Qu'il vienne bien tard, qu'il ne soit connu que de nos derniers neveux, le jour où sa grande famille le placera dans le ciel.

enim illa ex aliâ lingua in aliam transtulisti, ut (quod difficilissimum erat) omnes virtutes in alienum te orationem secutæ sint. Nullus erit in illis scriptis liber, qui non plurima varietatis humanæ incertorumque casuum et lacrimarum, ex aliâ atque aliâ causa fluxerint, exempla tibi suggerat. Lege quanto spiritu ingenuis infonueris rebus : pudet te suisin deficere, et ex tanta orationis angustitudine decidere. Ne commiseris, ut quicquid extempus ac modis scripta tua mirabatur, quædam quomodo tam grandis tamque solida tam fragilis animus conceperit. Potius ab istis que te torquent, ad hæc tot et tanta que consolantur, converte, ac respice optimos fratres, respice uxorem, filium respice. Pro omnium horum salute, hæc tecum portione fortuna decidit. Multas habes in quibus acquiescas.

XXXI. Ab hæc te infamia vindicet, ne videatur omnibus plus apud te valere unus dolor, quam hæc tam multa solatio. Omnes iudeo una tecum percussos vides, nec posse tibi subvenire ; immo etiam nullo expectare, ut a te subleventur, intelligis : et ideo quanto minus in illis doctrinæ minusque ingratæ est, tanto magis resistere te necesse est communi malis. Est autem hoc ipsum solatii loco, inter multos dolorem suum dividere, qui, quia dispensatur inter plures, exigua debet apud te parte subidere. Non de-

sinam lotiens tibi afferre Casarem ; illo moderante terras, et ostendente, quanto melius beneficiis imperium custoditur, quam armis, illo rebus humanis præside, non est periculum, ne quid perdidisse te scotias ; in hoc uno tibi satis præsidii, satis solatii est. Attolte te, et quotiens lacryme suboriuntur oculis tuis, intrens illos in Casarem dirige ; siccabuntur, maxime et clarissimi conspectu nominis. Fugior ejus illos, ut nihil aliud possint adapiere, præstringet, in se hærentes detinebit. Ille tibi, quem tu diebus noctibus ac potibus, a quo nunquam deiecis animam, cogitans est, hic contra fortunam advocandus : nec dubium, quam laeta illi adversus amicos suos sit mansuetudo, tantæque indulgentia, quin multis jam solatiis tuam istud talis obduerit, nonnulla que dolari obstarant tuo, congeserit. Quid porro ? ut nihil horum fecerit, nonne protinus ipse conspectus per se tantummodo ergitatusque Casar maximo solatio tibi est ? Oii illum Deaque omnes terris duo commodet, acta hic divi Augusti æquet, annos vincat, ac, quando inter mortales erit, nihil ex dono sua mortale esse sentiat. Rectorem Romano imperio filium longa fide approbet, et ante illum consorem patris, quam successorem accipiat. Sera, et nepotibus demum nostris dies nota sit, qui illum gens sua cælo asserat.

XXXII. O fortune ! détourne de lui ta main cruelle, et ne signale sur lui ta puissance que par les bienfaits : permets qu'il guérisse les plaies du genre humain, depuis longtemps déjà malade et souffrant ; permets qu'il rétablisse, qu'il remette en place tout ce qu'ébranlèrent les fureurs du prince qui l'a précédé. Que cet astro, qui vint briller sur un monde plongé dans l'abîme, englouti dans les ténèbres, rayonne d'un éternel éclat ! Que César pacifie la Germanie, nous ouvre la Bretagne, qu'il obtienne les triomphes paternels et d'autres encore : et moi aussi j'en serai le témoin ; j'en ai pour gage sa clémence qui tient le premier rang parmi ses vertus. Car il ne m'a pas tellement abattu qu'il ne m'ait voulu pas me relever. Que dis-je ? il ne m'a pas même abattu ; mais quand je tombais, précipité par la fortune, il m'a soutenu ; comme je roulais dans l'abîme, sa main divine, guidée par l'indulgence, me déposa doucement sur ces bords. En ma faveur il a supplié le sénat, et ne m'a pas seulement accordé la vie, mais encore il l'a demandée pour moi. C'est à lui de voir comment il lui plaira de juger ma cause : ou sa justice la reconnaitra bonne, ou sa clémence la fera telle ; dans les deux cas, il y aura pour moi un égal bienfait, soit qu'il me voie, soit qu'il veuille me voir innocent. Cependant ce n'est une grande consolation dans mes misères, de voir sa miséricorde faisant le tour du monde : elle qui, dans ce coin où je suis enterré, est venue trouver tant de malheureux, ensevelis sous les débris des ans amoncelés, pour les déterrer et les rendre à la lumière. Je ne crains pas que pour moi seul

elle passe en m'oubliant. Mais le prince, mieux que tout autre, sait l'instant auquel il doit secourir chacun. Pour moi, je mettrai tous mes soins à ce qu'il ne rougisse pas de descendre jusqu'à moi. Heureuse ta clémence, à César ! elle par qui les exilés vivent sous ton règne avec moins d'alarmes que naguère les princes ne vivaient sous Calus. Ils ne tremblent pas, ils n'attendent pas le glaive à toutes les heures, ils ne pâlisent pas à la vue de tout vaisseau. Grâce à toi, leur fortune est limitée dans ses rigueurs, ils ont l'espérance d'un meilleur avenir et le repos du présent. Tu peux reconnaître que la foudre tombe avec justice, quand ceux même qu'elle a frappés l'adorent.

XXXIII. Ainsi donc, ce prince, consolateur public de tous les hommes, a déjà, sans doute, si teut ce que je vois ne m'abuse, retrempe ton âme, et appliqué sur une si grande plaie de plus grands remèdes. Déjà il t'a ravivé par tous les moyens : déjà tous les exemples propres à te contraindre à la résignation, sa mémoire si fidèle, te les a rapportés : déjà les préceptes de tous les sages, avec cette éloquence qui lui est si familière, il te les a développés. Aussi n'y a-t-il personne qui, mieux que lui, puisse remplir ce rôle de persuasion. Les paroles auront un tout autre poids dans sa bouche, d'où elles tomberont comme autant d'oracles : toute la violence de ta douleur viendra se briser devant sa divine autorité. Figure-toi donc l'entendre te dire : « Tu n'es pas le seul qu'ait choisi la fortune, pour l'accabler d'une si rude disgrâce : il n'y a pas dans tout l'univers, il n'y eut jamais une seule maison qui n'ait eu quelque sujet de

XXXII. Abstine ab hoc manus tua, fortuna, nec in isto potentiam tuam, nisi ex parte quo prodes, ostenderis ; patere illam generi humano jam diu agro et affecto incedi ; patere, quidquid prioris principis furor concussit, in locum suum restituere ac reposere. Sicut hoc, quod precipitatus in profundum, ac demerso in tenebras orbis refulsit, semper luceat. Ille Germaniam pacet, Britanniam aperit, et patrios triumphos ducat, et notos : quorum me quoque spectatorem futurum, quia primum ostinet locum ex virtutibus ejus, promittit clementia ; nec enim sic me deiecit, ut nollet erigere : immo ne deiecit quidem, sed impulsus a fortuna et cadentem sustinuit, et in preceptis euntium lenius divine manus usus moderatione deponit. Deprecatus est pro me senatum, et vitam mihi non tantum dedit, sed etiam petiit. Viderit, qualem volet aestimari causam meam : vel justitia ejus bonam perspiciat, vel clementia faciat, utrumque in æquo mihi ejus beneficium erit, sive innocentem me sceleris esse, sive voluerit. Interim magnam miserationum meorum solationem est, videre misericordiam ejus totum orbem pervagantem : quæ quum ex ipso angulo, in quo ego defusus sum, complures multorum jam sanctorum ruina obrutos effoderit, et in lucem redezerit, non vereor ne me unum trans-

est. Ipse autem optime novit tempus, quo cuique debent succurrere : ego omnem operam dabo ne perire ad me erubescat. O felix clementiam tuam, Cæsar ! quæ efficit, ut quietiorem sub te agant vitam exules, quum nuper sub Calo egere principes. Non trepidant, nec per singulas horas gladium expectant, nec ad nomen navium conspectum patent. Per te habent, ut fortune severitas modetur, ita spes quoque melioris ejusdem, ac presentis quietem. Scies sicut ex d-mum fulmina esse justissima, quæ etiam percussit colunt.

XXXIII. Ille itaque princeps, qui publicum omnium hominum solationem est, aut me omnis fuit, aut jam recessit animus tuum, et tam magno vulnere moxina adhibuit reme in : jam te omni confirmavi modo ; jam omnia exempla, quibus ad animi equitatem compellereris, lenissime memoria retulit ; jam omnium precepta sapientum assueti sibi fienda explicuit. Nullus itaque melius has n-quendi paries occupaverit ; aliud habebunt hoc dicere pondus verba, velut ut oratio missa ; omnem vim doloris tui divina ejus contundet clementia. Itane itaque tibi puto dicere : non te solam fortunam desumpsit sibi, quem tam gravi afficeret injuria ; nullæ domus in toto orbe terrarum aut est, aut fuit sine aliqua comploratione. Transibo

larmes. Je passe les exemples vulgaires, qui, bien que plus obscurs, n'en sont pas moins frappants; c'est devant nos fastes, devant nos annales publiques, que je veux te placer. Vois-tu toutes ces images qui remplissent le vestibule des Césars? Il n'y en a pas une qui ne soit fameuse par quelque peine domestique: il n'est aucun de ces héros, qui brillent dans les siècles dont ils sont l'ornement, qui n'ait eu à déplorer la perte des siens, ou qui n'ait été pour les siens un sujet déplorable des plus cuisantes douleurs. Te rappellerai-je Scipion l'Africain, qui apprit dans l'exil la mort de son frère. Celui qui put arracher un frère à la prison ne put l'arracher à la mort; tout le monde pourtant avait vu combien la tendresse de l'Africain souffrait impatiemment même les droits les plus justes: car le même jour qu'il enleva ce frère aux mains du vistor<sup>1</sup>, il osa, homme privé, s'opposer aussi au tribun du peuple. Cependant il supporta la mort de son frère avec autant de courage qu'il l'avait défendu. Rappellerai-je Scipion Émilien, qui vit, presque en un seul et même instant, le triomphe d'un père et les funérailles de deux frères? Toutefois, à peine adolescent, touchant presque à l'enfance, quand sa famille tombait au milieu des triomphes mêmes de Paulus, il supporta cet isolement soudain avec la fermeté d'un héros envoyé sur la terre pour qu'un Scipion ne manquât pas à Rome, pour que Carthage ne lui survécût pas.

XXXIV. « Rappellerai-je l'union des deux Lucullus, rompue par la mort? Et les Pompées? à qui

<sup>1</sup> Esclaves qui servaient de lieutenants aux tribuns.

la cruelle fortune ne permit pas même de tomber sous le même coup. Sextus Pompée survécut d'abord à sa sœur, dont la mort brisa les liens si solidement formés de la paix romaine. Il survécut à son digne frère, que la fortune n'avait tant élevé que pour le précipiter d'aussi haut qu'elle avait précipité son père: et toutefois, après cette épreuve, il put suffire non seulement à la douleur, mais encore à la guerre. De toutes parts se présentent d'innombrables exemples de frères séparés par la mort. Je dirai plus: jamais à peine un seul couple de frères n'a été vu vieillissant ensemble: mais je me contenterai des exemples de votre maison. Nul homme, sans doute, ne sera assez dépourvu de sens et de raison, pour se plaindre que la fortune lui envoie quelque affliction, lorsqu'il saura qu'elle a voulu voir couler les larmes des Césars. Le divin Auguste perdit Octavia, sa sœur chérie, et la nature n'affranchit pas de la nécessité de pleurer même celui qu'elle destinait au ciel. Bien plus encore, déchiré par tous les genres d'affliction, il vit périr le fils de sa sœur, celui qu'il préparait pour sa succession. Enfin, pour ne pas énumérer chacune de ses douleurs, il perdit et ses gendres, et ses enfants, et ses petits-enfants: de tous les mortels, nul, plus que lui, ne sentit qu'il était homme, tant qu'il fut parmi les hommes. Néanmoins, tant et de si grandes afflictions furent supportées par cette âme qui suffisait à tout; et le divin Auguste triompha non seulement des nations étrangères, mais encore de ses douleurs.

« Caius César, fils adoptif et petit-fils du divin

exempla vulgaria, que etiamsi minora, tamen mira sunt: ad fastos te, et annales perducam publicos. Vides omnes has imagines, que implere Casarem atrium? nulla non harum aliquo suorum incommodo insignis est: nemo nos ex istis lo ornamentum secularum refectiois viris, aut desiderio suorum torius est, aut a suis cum maximo animi cruciatu desideratus est. Quid tibi referam Scipionem Africanum, cui mors fratris lo exilio nuntiata est? Is frater qui eripuit fratrem carcere, non potuit eripere fato: et quam juris equi impolitus pietas Africanus fuerit, cunctis apparuit: eodem enim die, quo victoris maolibus fratrem absterat, tributo quoque plebis privatus intercessit; tam magno tamen fratrem desideravit hic animo, quam defenderat. Quid referam Emilium Scipionem, qui uno pane eodemque tempore spectavit patris triumphum, duorumque fratrum funera? adolescentulus tamen, ac prope modum puer, tanto animo tulit illam familiæ suæ, super ipsam Pauli triumphum coincidentis, subitum vastitatem, quanto debuit ferre vir lo hoc natus, ne orbi Romane aut Scipio deesset, aut Carthago superesset.

XXXIV. Quid referam duorum Locullorum direptam morte concordiam? Quid Pompeios? quibus ne hoc qui-

dem serviens reliquit fortuna, ut una denique conciderent ruius. Vixit Sextus Pompeius, primum sorori superstes, cuius morte optime coherentis Romanæ pacis vincula resoluta sunt. Idemque vixit superstes optimo fratri; quem fortuna lo hoc crederet, ne minus ille eum deieceret, quam patrem deiecerat: et post hunc tamen casum non tantum doluit, sed bello suffecit. Innumera bilis vixit exempla separationis mortis fratrum suorum: immo contra, vix omnia horum paria conspecta sunt una sceleratissima: sed contentus nostre domus exemplis ero. Nemo enim tam expertus erit sensus ac sanitatis, ut fortunam omni queratorem luctum luctulens, quem sciet etiam Casarem lacrimis concipisse. Divus Augustus amisit Octaviam sororem carissimam, et ne ei quidem rerum natura legendi necessitatem abstulit, cui colum destinaverat: immo vero idem omni genere orbitalis vexatus, sororis filium successiois preparationi sue perdidit. Deoque ne singulos ejus luctus enumerem, et generos ille amisit, et liberos, et nepotes: ac nemo magis ex omnibus mortaliibus hominem esse se, dum inter homines erat, sensit. Tamen tot tantisque luctus cepit rerum omnium capacissimum ejus pectus, victorque divus Augustus non gentium tantummodo externarum, sed etiam dolorum fuit.

Auguste, mon oncle, prince de la jeunesse, perdit, au sortir de l'adolescence, un autre prince de la jeunesse comme lui, dans son frère chéri Lnelus. C'était pendant les apprêts de la guerre Parthique : cette blessure fut plus terrible pour son âme que celle qu'il reçut ensuite ne le fut pour son corps, et il les endura toutes deux avec la même résignation et le même courage. César Tibère, mon oncle, vit mourir dans ses bras et au milieu de ses baisers, mon père, Drusus Germanicus, son frère puîné, qui avait pénétré au cœur de la Germanie, et soumis à l'empire romain les nations les plus indomptables : il mit pourtant un frein non seulement à son désespoir, mais à celui des autres ; et l'armée entière, triste, stupéfaite, et réclamant les restes de son Drusus, fut rappelée par lui dans les bornes d'une affliction romaine : il jugea que non seulement la guerre, mais aussi la douleur avait sa discipline. Il n'eût pu commander aux larmes des autres, si d'abord il n'eût réprimé les siennes.

XXXV. « M. Antoine, mon aïeul, qui ne fut inférieur à personne, si ce n'est à celui qui le vainquit, alors qu'il gouvernait la république, et que, chargé du pouvoir triomviral, il ne voyait rien au-dessus, et tout au-dessous de lui, à l'exception de ses deux collègues, apprit que son frère était tué. O fortune capricieuse ! combien tu fais un jeu du malheur des humains ! Dans le même temps que Marc-Antoine siégeait arbitre de la vie et de la mort de ses concitoyens, le frère de Marc-Antoine était traîné au supplice. Le triomvir endura cependant cette cruelle blessure avec

la même grandeur d'âme qui lui avait fait supporter ses autres adversités ; et ses pleurs, à lui, ce fut le sang de vingt légions immolées aux mânes fraternels. Mais sans rappeler tous les autres exemples, sans parler des autres coups qui m'ont aussi moi-même atteint, deux fois la fortune m'a frappé dans mes affections fraternelles, et deux fois elle a compris qu'elle pouvait me blesser, qu'elle ne pouvait me vaincre. J'ai perdu mon frère Germanicus : combien je l'aimais, c'est ce que comprendra, sans doute, tout homme qui sait combien un tendre frère aime son frère. Et pourtant j'ai si bien réglé ma douleur, que, sans rien omettre de ce qui devait être exigé d'un bon frère, je n'ai rien fait de ce qui pouvait être blâmé dans un prince. »

Suppose donc que le père de tous te rappelle ces exemples ; que ce même prince te montre qu'il n'est rien de sacré, rien d'inviolable pour la fortune, puisqu'elle ose aller choisir ses victimes dans ces pénates où elle va chercher des dieux. Que personne donc ne s'étonne de la trouver quelquefois ou cruelle ou injuste. Peut-elle, en effet, faire prente, envers des maisons privées, d'aucune équité, d'aucun ménagement, elle dont l'implacable fureur a tant de fois souillé, par le meurtre, la couche des Césars ? Nous avons beau l'accabler d'invectives ; ce n'est ni votre voix, ni même la voix publique qui peut la faire changer : sourde à toute prière, à toute expiation, ce que fut la fortune dans les choses humaines, elle le sera toujours ; elle ose tout, elle touche à tout. Sa violence se déployait partout, selon sa coutume de

« *Calus Caesar, ceteri Augusti avunculi mei filius ac nepos, circa primos juventutis sue annos Lucium fratrem carissimum sibi, principem juventutis principem ejusdem juventutis amicum, in apparatu Parthici belli, et graviore multo animi vulnere, quam postea corporis, laesus est ; quem utrumque piissime idem, et fortissime tulit. Caesar patruus meus, Drusum Germanicum patrem meum, minorem natu quam ipse erat fratrem, infirma Germanie recedentem, et gentes ferocissimas Romano subiectionem imperio, in complexu et oculis suis amicum : modum tamen lugendi non sibi tantum, sed etiam aliis fecit ; ac totum exercitum, non solum moralem, sed etiam altitudinem, corpus Drusi sui sibi vindicantem, ad morem Romanum tactus redegit ; judicisque non mittendi tantum disciplinam esse servandam, sed etiam dolendi. Non potuimus ille laceramus alienas compescere, nisi prius pressisset suas.*

XXXV. « M. Antonius avus meus, nullo minor nisi eo a quo victus est, tunc quam reipublicam consisteret, et triumvirali potestate praeditus, nihil supra se, exceptis vero duobus collegis omnia infra se cerneret, fratrem interfectum audivit. Fortuna impotens, quales ex humanis malis tibi ipsa indos facit : eo ipso tempore, quo M. Antonius civium suorum vitam sedebat mortisque arbitrum,

M. Antonii frater duci jobebatur ad supplicium. Tulit hoc tamen tam triste vulnus eadem magnitudine animi, qui cunctis aliis adversa toleraverat ; et hoc fuit et ingubre, viginti legionum sanguine fratri parentem. Sed ut omnia alia exempla praeterissem, ut in me quoque ipso alia tantum funera, bis me fraterno luctu fortuna aggressa est ; bis intellexit ludi me posse, vinci non posse. Atque Germanicum fratrem ; quem quomodo amaverim, intelligit profecto, quisquis cogitat, quomodo suos fratres plii fratres amant. Sic tamen affectum meum rexi, ut nec relinquere quidquam quod exigi deberet a bono fratre, nec facerem quod reprehendi posset in principe. »

Hæc ergo puta tibi parentem patricium referre exempla, eundem ostendere quam nihil sacrum intactumque sit fortune, quæ ex his penatibus sua est funera ducere, ex quibus erat deus petitur. Nemo itaque miretur aliquid ab illis aut crudeliter fieri, aut inique. Potest enim hæc adversus privatas domos uliam requitatem nosse, aut uliam modestiam, cujus implacabilis servitia totiens ipsa funestavit polivaria ? Faciomas licet illi coniviam, non nostro tantum ore, sed etiam publico, non tamen mutabimur ; adversas omnes se preces, omnesque ceremonias erigit. Hoc fuit in rebus humana fortuna, hoc erit, in illi inausum sibi reliquit : nihil intactum retinquit. Ibi via-

tous les temps, elle ira, pour le plaisir du mal, frapper aux maisons qui ont des temples pour avenues, et apportera des vêtements de deuil sous les portiques couronnés de lauriers.

XXXVI. Puissent seulement nos vœux, puissent les prières publiques, obtenir d'elle, si elle n'a pas encore résolu d'ancanter le genre humain, si elle regarde encore le uom romain d'un oeil favorable, que ce prince, accordé aux destinées éblouissantes de l'humanité, soit aussi sacré pour elle qu'il l'est pour tous les mortels. Qu'elle apprenne de lui la clémence; qu'elle soit douce envers le plus doux des princes. Il te faut donc considérer tous les grands hommes que je veux de citer, soit ceux qui sont déjà reçus dans le ciel, soit ceux qui s'en rapprochent, et souffrir avec résignation que la fortune étende jusqu'à toi cette main qui n'épargne pas même ceux par qui nous vivons. Il te faut imiter leur courage à soutenir, à vaincre la douleur, et, autant qu'il l'est permis à l'homme, marcher sur leurs traces divines. Quoiqu'en toute autre chose, les dignités et la noblesse opposent leurs distances, du moins la vertu est accessible à tous : elle ne dédaigne personne, pourvu qu'on se juge digne d'elle. Il est beau, sans doute, d'imiter ceux qui, pouvant s'indigner de n'être pas exempts du malheur, ont accepté, non comme une injure, mais comme une condition de l'humanité, de se voir, en cela seul, mis au niveau des autres mortels; qui ont subi tous les accidents, sans aigreur et sans amertume, comme sans mollesse et sans lâcheté. Car ne pas sentir ses maux, c'est n'être pas homme;

ne pas les supporter, c'est n'être pas un homme.

Après avoir passé en revue tous les Césars auxquels la fortune enleva des frères et des sœurs, je ne puis toutefois omettre celui qu'il faudrait retrancher du nombre des Césars, celui que la nature enfanta pour la ruine et l'opprobre du genre humain, pour renverser de fond en comble un empire que relève la clémence du plus sage des princes. Caius César, cet homme aussi incapable de s'affliger que de se réjouir en prince, ayant perdu sa sœur Drusilla, se déroba à la vue et au commerce de ses concitoyens, n'assista pas aux obsèques de sa sœur : ne rendit pas les derniers devoirs à sa sœur, mais retiré dans sa maison d'Albe, c'est aux dés, à la table de jeu, et aux autres occupations de même genre qu'il demanda une distraction à de si cruelles funérailles. O honte de l'empire ! un prince romain pleure une sœur, et la consolation de son âme, c'est un dé. Ce même Caius, dans les caprices de son délire, tantôt laisse croître sa barbe et ses cheveux, tantôt parcourt en insensé les rives de l'Italie et de la Sicile, n'étant jamais bien sûr s'il veut pour Drusilla des pleurs ou des autels. Car dans le moment même où il lui vouait des temples et des honneurs divins, il poursuivait des plus cruels châtimens ceux qui ne montraient pas une assez grande affliction.

C'était le même dérèglement d'esprit lorsqu'il recevait les coups de la mauvaise fortune, que lorsque, transporté par les faveurs de la prospérité, on le voyait gonflé d'un orgueil plus qu'humain. Loin de toute âme romaine cet exemple

lentior per omnia, sicut semper est solita, eas quoque domos ausa injuriæ causa iotrare, in quas per templa adiur, et aurum laurotis foribus laduet vestem.

XXXVI. Hoc unum optineamus ab illa voils se preclibus publicis, si nondum illi genus humanum placuit consuetudine, si Romanum adhuc nomen propitia respicit, huic principem, lapsis hominum rebus datum, sicut omnibus mortalibus, sibi esse sacrosanctum velit; dicat ab illo clementiam, atque ut nullissimo omnium principum mita. Debes itaque omnes intueri eos, quos paulo ante retuli, aut adiciis cetero, aut proximos, et ferre a quo nemo fortunam, ad te quoque porrigentem munus, quas ne ab eis quidem, per quos vivimus, abstinent. Debes illorum initiari firmitatem et perferendis et evadendis doloribus, et in quantum modo homini fas est, per divina ire vestigia. Quamvis in aliis rebus dignitatum ne nobilitatum magna discrimina sint, virtus in medio posita est : neminem designatur, qui modo dignum se illa iudicet, optine certe illos imitaberis, qui quam indignari possent non esse ipsos expertes hujus mali, tamen in hoc uno se ceteris exequari hominibus, non injuriis, sed jure mortaliatis judicaverunt; tuleruntque nec nimis acerbe et sapere quod acciderat, nec mollior et effeminat. Nam

et non sentire mala sua, non est hominis, et non ferre, non est viri.

Nec possum tamen, quam onides circumjervit Casares, quibus fortuna fratres et sorores eripuit, hunc præterire ex omni Casarum numero excerpendum; quem rerum natura in exitum opprobriumque humani generis edidit, a quo Imperium eversum funditus, principia plissimi recreatulentia. C. Caesar, amissa sorore Drusilla, is homo qui non magis dolere quam gaudere principiter posset, conspectum conversationemque civium suorum profugit, exequiisque sorora sua non interfuit, jura sorori non præsiliit, sed in Albano suo tesseri se fieri, et provocari hujus modi aliis occupationibus acerbissimi funeris levavit mala. Pro pudor imperit principis Romani lugentis sororem ales solatium suum fuit. Idem ille Caius furiosus inconstans, modo barbam capitulumque submittens, modo Italiae ac Siciliae oras errantibus permetiens, et nunquam satis certus utrum lugeri vellet, an coli sororem. Eodem enim tempore, quo templa illi consuebat ac pulvinaria, eos qui parum massi fuerant, crudelissima afflicta animadversione. Eadem enim totemperie animi adversarum rerum letus ferelut, qua secundorum elatus evenit, supra humanum

d'un insensé, qui veut distraire sa douleur par des jeux déplacés, ou l'irriter par le spectacle repoussant de la négligence et de la malpropreté, ou la charmer par les maux d'autrui, consolation indigne d'un homme. Quant à toi, tu n'as rien à changer de tes habitudes; car tu t'es attaché à choisir ces études qui ajoutent si grandement à la prospérité et allègent si aisément l'infortune, qui sont pour l'homme le plus bel ornement, en même temps que la plus douce consolation.

XXXVII. Maintenant donc plonge-toi plus avant dans les études : fais-en comme un rempart qui environne si bien ton âme, que la douleur ne puisse d'aucun côté y trouver accès. Tu dois aussi à ton frère de faire vivre sa mémoire, en lui élevant dans tes écrits un monument durable. Car voilà les seules œuvres de l'homme que n'outrage nulle tempête, que nul âge ne dévore : toutes les autres, qui ne s'appuient que sur des constructions de pierre, sur des monceaux de marbre, sur des entassements de terre élevée à d'immenses hauteurs, ne promettent pas un long avenir; car il faut que tout cela périsse à son tour. Il n'y a d'immortel que les souvenirs du génie; c'est là ce qu'il te faut accorder à ton frère, c'est là le temple où tu dois le placer : mieux vaut l'immortaliser par ton génie, fait pour vivre à jamais, que le poursuivre de stériles regrets.

Quant à ce qui concerne la fortune elle-même, sa cause, il est vrai, ne saurait maintenant se plaider devant toi; car toutes les choses qu'elle nous a données nous deviennent odieuses, par

cela qu'elle nous en a ôté une seule; cependant alors que le temps aura fait de toi un juge plus équitable, il sera permis de prendre sa défense, car alors tu pourras te réconcilier avec elle. En effet, elle t'a d'avance offert beaucoup de choses pour compenser ce dommage; elle te donnera encore beaucoup pour le racheter; enfin, ce qu'elle t'a ravi, ce fut elle-même qui te le donna. Ne va donc pas te servir de ton génie contre toi-même, ne va pas prêter des forces à ta douleur. Sans doute, ton éloquence a le pouvoir d'agrandir les petites choses, comme d'amoindrir les grandes et de les ramener aux plus petites proportions; mais il faut qu'elle réserve ses forces pour d'autres besoins, et que maintenant elle s'emploie tout entière à te consoler. Considère cependant si déjà cela même n'est pas inutile. Car la nature exige bien quelque chose de nous; mais la vanité demande encore davantage. Or, jamais je n'exigerai de toi que tu t'abstennes de toute affliction. Je sais qu'il se trouve des hommes dont la philosophie, plutôt cruelle que courageuse, nie que le sage puisse connaître la douleur. Mais ceux-là semblent n'être jamais tombés dans des afflictions de ce genre : autrement la fortune les eût fait renouer à cette superbe sagesse, et les eût contraints, en dépit d'eux-mêmes, à confesser la vérité. La raison aura fait assez, si elle retranche de la douleur ce qu'elle a de trop, ce qu'elle a de superflu; mais qu'elle l'étouffe entièrement, c'est ce qu'il ne faut ni espérer, ni souhaiter. Qu'elle s'en tienne plutôt à cette mesure qui ne ressemble ni à l'insensibilité ni au délire;

intuscesebat modum. Procul istud exemplum ab Romano viro, luctum suum aut intemperatam vocem iussus, aut sordium ac squaloris feditate irritare, aut alicuius malis oblectare, minime humano solatio. Tibi vero nihil ex consuetudine mutandum tua, quoniam quidem ea institisti amare studia, quæ et optime felicitatem extollunt, et facillime minuant calamitatem; eodemque et ornamentum hominum maxima sunt, et solatio.

XXXVII. Nunc itaque te studiis tuis immerge alius, nunc illa tibi velut munimenta animi circumda, nec ex ulla tui parte intus introitum dolor. Frateris quoque tui pro te memoriam aliquo scriptorum monumento locorum : hoc enim unum est rebus humanis opus, cui nulla tempestas nocet, quod nulla consumat vetustas : cetera quæ per constructionem lapideam, et marmoreas moles, aut terrenos tumulos in magnam eductos altitudinem constant, non propagabunt longam diem, quippe et ipsa intendant. Immortalis est ingenii memoria : hanc tuo fratri largire, in hæc eum colloca; melius illum duraturo semper consecrabis ingenio, quam irritò dolore lugebis.

Quod ad ipsum fortunam pertinet, etiam nunc agi apud te causa ejus non potest : amicus enim illa quæ nobis dedit, ob hoc ipsum, quod aliquid eripuit, iussa sunt :

tunc tamen erit agenda, quam primum æquiorum te illi iudicem dies fecerit; tunc enim poteris in gratiam cum illa redire. Nam multa providit, quibus hæc emendare injuriam; multa etiam nunc dabit quibus redimat; deique ipsum quod abstulit, ipsa dederat tibi. Noli ergo contra te ingenio alii tuo, noli adesse dolori tuo. Potest quidem clementia tua, quæ parva sunt approbare pro magna, rursus magna attenuare, et ad minima deducere : sed alio ista vires servet suas, nunc tota se in solatium tuum conferat. Sed tamen dispice, ne hoc jam quoque ipsum sit supervacuum; aliquid enim a nobis natura exigitur; plus vanitate contrahitur. Nunquam autem ego a te, ne ex tota merces, exigam. Et solum inveniri quosdam dicit magis quam fortis prudentia viros, qui negent doliturum esse sapientem. Hi vero videntur nunquam in huiusmodi casum incidisse : alioquin etiam si illis fortuna superbam sapientiam, et ad confessionem eos veri etiam invitos compulisset. Satis præstiterit ratio, si id nunc ex dolore, quod et superet et abundat, exciderit; ut quidem solummodo ornato esse eum patiantur, nec sperandum illi, nec concepiendum est. Nunc potius modum servet, qui nec impietatem imitetur, nec lassitiam; et nos in eo tenet habitus, qui et pie mentis est, nec

qu'elle nous place dans une condition qui appartenue à une âme sensible, mais non dérangée. Laissons couler nos larmes; mais qu'elles s'arrêtent bientôt; que des gémissements s'échappent du fond de notre poitrine; mais qu'ils aient aussi leur terme. Gouverne si bien ton âme que tu mérites l'estime et des sages et des frères. Que souvent tu te plaises à faire revivre en toi la mémoire de ton frère; célèbre-le dans tes discours, et que de fidèles souvenirs te le représentent sans cesse. C'est à quoi tu ne peux arriver que si tu rends ces souvenirs plutôt aimables que chagrins. Car il est naturel que l'esprit s'éloigne toujours des pensées auxquelles il ne revient qu'avec tristesse. Rappele-toi sa modestie; rappelle-toi son aptitude à entreprendre, son habileté à exécuter, sa fidélité

à tenir ce qu'il avait promis. Raconte aux autres toutes ses actions, toutes ses paroles, et redis-toiles à toi-même. Pense à ce qu'il fut, à ce qu'il promettait d'être. Car que ne pouvait-on pas garantir hardiment d'un tel frère?

Voilà, telles que j'ai pu les présenter, les réflexions d'un esprit affaibli et rouillé par une longue inertie. Si elles te semblent peu dignes de satisfaire ton génie, ou peu propres à guérir ta douleur, songe qu'il n'a guère de loisir pour consoler les autres, celui que ses maux personnels absorbent tout entier; songe combien les mots latins arrivent difficilement à un homme dont les oreilles sont déchirées par le grossier jargon des Barbares, choquant même pour les Barbares plus civilisés.

*mote. Fluant lacrymæ, sed eadem desinant; trahantur ex limo pectore gemitus, sed lidem et finiantur. Sic rege animum tuum, ut et sapientibus te approbare possis, et fratribus. Estote, ut frequenter fratris tui memoriam tibi velis occurrere, ut illum et sermonibus celebres, et assidue recordatione representes tibi. Quod ita denique consequi poteris, si tibi memoriam ejus jucundam magis, quam flebilem feceris; naturale est enim, ut semper animus ab eo refugiat, ad quod cum tristitia revertitur. Cogita modestiam ejus, cogita in rebus agendis solertiam, in exsequendis industriam, in precavissis constantiam.*

*Omnia dicta ejus ac facta et alia expono, et tibi ipse commemora. Quælibet furit cogita, qualisque sperari poterit: quid enim de illo non tuo sponderi fratre posses? Hæc, atque potui, longo jam situ obsolesco et hebetato animo composui: quæ si aut parum respondere ingenio tuo, aut parum mederi dolori videbuntur, cogita quam non possis la stitæ vacare consolationi, quem sua mala occupatum tenent, quam non facile istius ei verba homini succurrant, quem Barbarorum inconditis et Barbaris quoque humanioribus gravia fremitus circumsonant.*



# CONSOLATION A MARCIA.

I. Si je ne savais, Marcia, que ton âme ne s'est pas moins retranchée contre les faiblesses d'une femme que contre les autres vices, et que l'on t'admire dans tes mœurs comme un antique exemple, je n'oserais pas aller au-devant de ta douleur, quand les hommes mêmes s'abandonnent à la leur, s'y attachent et la caressent; et je ne me serais pas flatté, dans un moment si défavorable, près d'un juge si prévenu, devant une si grave accusation, de pouvoir réussir à te faire absoudre ta fortune. Ce qui m'a donné confiance, c'est la vigueur éprouvée de ton âme, c'est ta vertu signalée déjà par un si éclatant témoignage. On n'a pas oublié ta conduite à l'égard de ton père, lui que tu ne chérissais pas moins que les enfants, à cela près, que tu n'espérais pas le voir te survivre; et je ne sais même si tu ne l'as pas espéré: car les grandes affections se permettent certaines choses au-delà des sentiments les plus légitimes. Autant que tu le pus, tu

empêchas Crémantius Cordus, ton père, de se donner la mort. Quand il te montra qu'entouré par les satellites de Séjan, il ne lui restait que cette voie pour finir la servitude, sans encourager son dessein, vaincue, tu lui rendis les armes et versas des pleurs; en public, il est vrai, tu dévorais ta peine, mais pourtant tu ne la cachas pas sous un front joyeux; et cela dans un siècle où c'était une grande preuve de piété filiale, de ne pas faire parade d'impiété. Mais aussitôt que les temps changèrent, saisissant l'occasion, tu remis en circulation le génie de ton père, ce génie qui avait été condamné aux flammes; tu le rappelas d'une mort véritable; tu rendis aux monuments publics les livres qu'avait écrits de son sang cet homme d'un sublime courage. Que ne te doivent pas les lettres latines? Le bûcher en avait dévoré le plus bel bonheur. Que ne te doit pas la postérité, à qui parviendront purs de tout mensonge ces fidèles écrits qu'on lit payer si cher à leur au-

## CONSOLATIO AD MARCIAM.

I. Nisi te, Marcia, scirem tam longe ab infirmitate mulieris aoiui, quam a ceteris vitiis recessisse, et mores tuos velut antiquum aliquod exemplar aspicere; non aude-rem obiviam ire dolori tuo, cui viri quoque libenter haerent et incubant, nec spem concepissim, tam iniquo tempore, tui inimico iudice, tam invidioso erimiae, posse me efficere, ut fortunam tuam dissolveres. Fiduciam mihi dedit exploratum jam volui aoiui, et magno experimento approbata virtus tua. Non est ignotum, qualem te in personam patris tui gesseris, quem non minus quam liberos dilexisti, excepto eo, quod non optabas superstitem; nec scio an et optaveris. Permittit enim sibi quidam et contra

bonum morem magna pietas. Mortem A. Crematili Cordi, parentis tui, quantum poteras, inhibuisti. Postquam libi aperuit, inter Sejanianos satellites illum unum potere servitutis fugam, non favisti consilio ejus; sed dedisti manus vieta, fuditque lacrymas; patrem et genitum devorasti quicquam, non tamen hilari fronte texisti; et hoc illo seculo, quo magna pietas erat, nihil imple facere. Ut vero aliquam occasionem mutatio temporum dedit, ingenium patris tui, de quo sumtum erat supplielum, in usum humanum reduxisti; et a vera illum viodicasti morte, ne restituisi in publica monumenta libros, quos vir ille fortissimus sanguine suo scripserat. Optime meruisti de Romanis studiis; magna illorum pars arserat: optime de posteris, ad quos veniet incorrupta rerum fides, auctori suo magno imputata: optime de ipso, cujus viget vige-

teur? Que ne te doit-il pas lui-même, lui dont la mémoire vit et vivra tant qu'on mettra du prix à connaître les choses romaines, tant qu'il se trouvera un seul homme jaloux d'imiter les actions de nos ancêtres; un sens, curieux de savoir ce que c'est qu'un Romain, ce que c'est qu'un homme indomptable, un génie, une âme, un bras libre, alors que toutes les têtes s'inclinent et s'attellent au joug de Séjan. Certes, c'eût été une perte immense pour la république, si tu n'eusses déterré cette gloire condamnée à l'oubli pour ses deux plus beaux titres, l'éloquence et la liberté. On lit ton père, on l'admire; et nos malus et nos écarts l'ont accueilli; il n'a plus rien à craindre du temps. Mais bientôt on aura tout oublié de ses bourreaux, même leurs crimes, qui seuls leur valurent un nom.

Cette grandeur de ton âme ne m'a plus permis d'avoir égard à ton sexe, d'avoir égard à ton visage où se conserve encore la première empreinte d'une tristesse qui dure depuis tant d'années. Et vois combien pen je cherche à te surprendre, à faire illusion à ton cœur. Je rappelle à ton souvenir tes malheurs d'autrefois. Tu veux savoir si ta plaie nouvelle peut se guérir? Et je t'ai montré la cicatrice d'une blessure non moins profonde. Que d'autres te traitent mollement, caressent la douleur : pour moi j'ai résolu de lutter avec elle. Ces larmes que dans tes yeux épuisés et malades, l'habitude, excuse une franchise, fait déjà couler plutôt que le regret, je veux en arrêter le cours, toi-même, s'il se peut, aidant la guérison ; sinon, même malgré toi, quand tu retiendrais dans une

forte étreinte la douleur, que tu as fait survivre à ton fils pour le remplacer. Car enfin, quel en sera le terme? On a tout essayé vainement; et les remontrances de tes amis, dont tu as fatigué le zèle, et l'autorité des hommes considérables, qui sont tes proches, et les belles-lettres, ce précieux héritage de ton père, ne sont que des consolations vaines, à peine capables d'occuper ton âme un seul instant; ton oreille est sourde; elles passent sans t'éveiller. Le temps lui-même, ce remède naturel, qui apaise les plus grandes afflictions, sur toi seule a perdu toute sa force. Déjà trois ans se sont écoulés, et la douleur n'a rien diminué de sa première violence. Chaque jour elle se renouvelle et se fortifie; elle s'est fait un droit de sa durée, et elle en est venue au point qu'elle aurait honte de cesser.

De même que tous les vices s'enracinent plus profondément, si l'on ne les étouffe aussitôt qu'ils germent : ainsi dans une âme triste et malheureuse, la douleur, armée contre elle-même, finit par se repaître de ses propres amertumes, et l'infortune trouve dans le chagrin une jouissance dépravée. Aussi voudrais-je avoir entrepris ton traitement dans les premiers jours : un plus léger remède eût suffi pour dompter la violence du mal à son origine : il faut l'attaquer avec plus d'énergie lorsqu'il est invétéré. On guérit facilement une plaie d'où le sang vient de couler : alors on la brûle, on la sonde profondément; elle souffre le doigt qui l'interroge : mais, une fois corrompue et devenue avec le temps un ulcère malin, sa cure est plus difficile. Désormais ce n'est pas avec des ménagements et d'une main timide que je

bitque memoria, quando fuerit in pretio, Romana cognosci, quando quicumque erit, qui reverti velit ad acta majorum, quando quicumque, qui velit scire, quid scit vir Romanus, quid subactis jam cervicibus omnium, et ad Scyriarum jugum adactis, indomitus s'il homo, ingenio, animo, manu liber. Magnam neberecule detrimentum respublica ceperat, si illum ob duas partes pulcherrimas in oblivione consepit, eloquentiam et libertatem, non eruisse. Legitur, floret; in minus hominum, in pectora receptis, vetustatem nullam timet. At illorum carnificum cito sceleris quoque, quibus solis memoriam meruerant, facebant. Hæc magnitudo animi tui vetuit me ad sexum tuum respicere, vetuit ad vultum, quem tot annorum continua tristitia, ut semel obtulit, tenet. Et vide quam non surreponi tibi, nec faciem facere affectibus tuis cogitem. Antiqua sinita in memoriam reduci; et tibi scire hæc quoque plagam esse sanandam; ostendi tibi æque magni vulneris cicatricem. Alii itaque mollior agant, et blandior : ego confligere eum tuo more constitui, et defessos exhaustosque oculos, si verum audire vis, magis jam ex consuetudine, quam ex desiderio fluctantes, continebo, si fieri poterit, te favente remediis tuis; si non minus, vel invita; tentas licet

et amplexeris dolorem tuum, quem tibi in filii locum inspersit fecisti. Quis enim erit finis? umbra in supervacuum tentata sunt : fatigante allocutione amicum; auctoritates magnorum et affinium tibi vororum; studia, hereditarium et paternum bonum, surdas aures, irrita ac vis ad brevia occupationum proficiente solatio, transeunt; illud ipsum naturale remedium temporis, quod maximas arumnas quoque componit, in te una viam suam perdidit. Tertius jam præterit annus, quam interim nihil ex primo illo impetu cecidi : renovat se, et corroborat quotidie luctus, et jam sibi jam mora fecit, eoque adductus est, ut pueri turpe desinere. Quammodum omnia vitia penitus insidunt, nisi, dum surgunt, oppressa sint, in quoque hæc tristitia et misera, et in se æscientia, ipsa novissima occubitate pauciorum, et fit infelix animi prava voluptas dolor. Cupissem itaque primis temporibus ad istam curationem accedere; leviores medicinas fuisset oriens alibi restringenda vis; vehementius contra inveterata pugnandum esset. Nam vulnorum quoque sanitas facili est, dum a sanguine recentia sunt : tunc et arduus, et in altum revocatur, et digitos scrutantium recipiunt; ubi corrupta in matum alius veterarunt, difficilior curantur. Nos possum nunc per ob-

pourrais attelâdre une si profonde douleur : il faut y plonger le fer.

II. Je sais que d'ordinaire les remontrances commencent par des préceptes et finissent par des exemples : il est bon quelquefois de changer cette méthode ; à chacun il faut son traitement. Quelques-uns ébènt à la raison ; à d'autres il faut opposer de grands noms, dont l'autorité captive leur âme, dont l'éclat les éblouisse. Je vais mettre sous tes yeux deux exemples fameux, et de ton sexe, et de ton siècle : de ces deux femmes, l'une se livre à tout l'entraînement de sa douleur ; l'autre, affligée par une semblable disgrâce, mais perdant plus, ne laisse pas toutefois à son malheur un long pouvoir sur son âme, et l'a bientôt rendue à son calme habituel. Octavie et Livie, l'une sœur, l'autre femme d'Auguste, perdirent deux fils à la fleur de l'âge, auxquels était assuré l'espoir de régner un jour. Octavie perdit Marcellus, gendre et néveu d'un prince qui commençait à se reposer sur lui, et devait le charger du fardeau de l'empire ; jeune homme d'un esprit vif, d'un vigoureux génie, d'une sobriété, d'une continence très-merveilleuse pour son âge ou son rang, infatigable à la peine, ennemi des plaisirs, capable de porter tout ce que son oncle eût voulu placer, et pour ainsi dire, bâtit sur ses épaules. Il avait su choisir une base qui ne devait céder sous aucun poids. Tant que la mère survécut à son fils, elle ne mit pas de fin à ses larmes et à ses plaintes ; elle n'accueillit pas une parole qui lui apportât quelque soulagement ; elle ne souffrit pas même une distraction à sa douleur. Attachée à l'unique pensée

qui occupait son âme entière, elle fut toute sa vie telle qu'aux funérailles. Elle n'osait pas se relever de son abattement ; je dis plus, elle repoussait la main qui l'eût secourue, croyant que c'était perdre son fils une seconde fois que de renoncer aux larmes. Elle ne voulut avoir aucune image de son cher Marcellus, ni jamais entendre parler de lui. Détestant toutes les mères, elle avait surtout de la rage contre Livie, parce qu'il lui semblait que le fils de Livie héritait du bonheur promis au sien. N'aimant que les ténèbres et la solitude, ne regardant pas même son frère, elle refusa les vers faits pour célébrer la mémoire de Marcellus, avec les autres hommages des arts, et ferma ses oreilles à toute consolation. Elle a fui les cérémonies solennelles ; elle a même pris en haine la trop vive splendeur, dont rayonnait de toutes parts la fortune fraternelle, pour se faire un tombeau de sa retraite. Entourée de ses fils et de ses petits-fils, jamais elle ne quitta sa robe de deuil, outrage pour tous les siens, quand, eux vivants, elle se croyait restée seule dans le monde.

III. Livie avait perdu son fils Drusus, qui devait être un grand prince, déjà grand capitaine. Il avait pénétré jusqu'au fond de la Germanie, et planté les aigles romaines où l'on savait à peine qu'il existât des Romains. Mort vainqueur dans cette campagne, durant sa maladie ses ennemis mêmes l'environnent de respect et consentent à une suspension d'armes, n'osant pas souhaiter ce qui leur eût été si profitable. A la gloire de cette mort, reçue pour la république, se joignait le regret immense des citoyens, des provinces, de l'Italie

sequium, nec molliter assequi tam durum dolorem : frangendus est.

II. Selo a præceptis incipere omnes qui monere aliquid volunt, et in exempla desinere. Mutari hunc iterum morem expedit. Alter enim cum alio agendum est. Quondam ratio docet ; quibusdam nomina clara opponenda sunt, et auctoritas, quæ liberum non relinquat animum ad speciosa stuperem. Duo tibi posam ante oculos maximo, et setus et secuti tui exempli : alterius, femine, quæ se tradidit ferendam dolori : alterius, quæ pari affecta cum, majore damno, non tamen dedidit longum in se moris suis dominum, sed cito animum in sedem suam reposuit. Octavia et Livie, altera soror Augusti, altera uxor, amiserunt filios juvenes, utraque spe futuri principis certa. Octavia Marcellum, cui et avunculus et acer incumbere creperat, in quem omni imperii rediret, adulescentem animo aeternum, ingenio potentem ; sed et frugalitatis confidensque in illis sui amicus aut opibus non mediocriter admirandum ; patientem laboris, voluptatibus alienam ; quantumcumque imponere tibi avunculus, et (ut ita dicam) lædificare voluit, taturum. Recte legerat nulli cedere ponderi fundamenta. Nullum floem, per omnes vitæ sue tempus, flendi gemitique

fecit, nec ullas admittit voces salutare aliquid afferentes. Ne vocari quidem se passa est. Intenta in unum rem et toto animo affixa talis per omnem vitam fuit, qualis in funere ; non dico, non sua consurgere, sed allevari recusans, secundum orbitatem judicium, lacryarum mittere. Nullum habere imaginem filii existimare voluit, nullam sibi fieri de illo mentionem. Oderat omnes matres, et in Liviam maxime ferebat, quæ videbatur ad illius filium transisse sibi promissa felicitas. Tenebris et solitudinis familiarissima, ne ad fratrem quidem respiciens, carmina celebranda Marcelli memorie composita alioque studiorum honores rejectit, et aures suas adversus omne solatium clausit : a sollemnibus officiis seducta, et ipsæ magnitudinis fratris nunc circumluculentem fortunam exosa, defodit se, et absidit. Assidentibus liberis, nepotibus, lugubrem vestem non deposuit, non sine contumelia manum suorum, quibus salvis orba sibi videbatur.

III. Livie amiserat filium Drusum, magnam futurum principem, jam magnam decem. Intraverat penitus Germaniam, et ibi signa Romani fecerat, ubi visus esse Romanos motum erat. In expeditione victor decesserat, ipse illum hostilis agrum cum veneratione et pace multo prosequens, huc optare quod expediret adven-

tout entière, au travers de laquelle les colonies, les municipes accourus de toutes parts à la cérémonie lugubre, conduisirent jusqu'à Rome ces funérailles qu'on eût dit plutôt un triomphe. La mère n'avait pu s'enlvrer des derniers baisers de son fils et des douces paroles tombées de sa bouche mourante. Elle qui, suivant ces tristes restes durant le long trajet du cortège, avait vu fumer dans toute l'Italie ces hûchers sans nombre, dont s'irritait sa douleur, comme si tant de fois elle eût perdu son Drusus, aussitôt qu'elle l'eût déposé dans la tombe, elle enveloppe dans le même linceul et son fils et son chagrin. Sa douleur fut telle qu'il convenait à la fille des Césars, telle qu'elle était légitime pour une mère : aussine cessait-elle pas de célébrer le nom de son Drusus, de se représenter parlant son image en public et en particulier, et de prendre plaisir à entendre parler de lui : au contraire, personne ne pouvait garder et entretenir le souvenir de Marcellus, sans se faire un ennemi de sa mère.

Choisis donc celui de ces deux modèles que tu penses le plus louable. Si tu préfères suivre le premier, tu te retranches du nombre des vivants, tu prends en aversion et les enfants des autres et les tiens, et celui même que tu penses ; ta rencontre est pour les mères un sinistre augure ; tu repousses tout plaisir honnête et licite comme messéant à ton infortune ; tu maudis le jour ; ton âge, qui ne s'achève pas assez vite pour te jeter dans la tombe, tu l'as en horreur ; enfin, ce qui est le comble de la honte, ce qui répugne à ton âme distinguée par tant de beaux côtés, tu avoues

que tu ne veux pas vivre et que tu n'oses pas mourir.

Mais si tu t'appliques à imiter la magnanime Livie, plus retenue, plus calme dans la douleur, tu ne te laisseras pas sécher dans les tourments. En effet, quelle est cette démence que de se châtier soi-même de ses infortunes, et d'augmenter la somme de ses maux ? Cette pareté de mœurs, cette réserve dont jamais tu ne t'es écartée dans ta vie, se signaleront encore dans ta disgrâce : car la douleur elle-même a sa modestie. Tu mériteras à ton fils un glorieux repos en le nommant, en le rappelant sans cesse, et tu le placeras dans une plus haute région, si, comme de son vivant, il se présente encore à sa mère sous les traits du bonheur et de la sérénité.

IV. Je ne te soumets pas à des préceptes plus que rigides ; je ne te commande pas de supporter inhumainement des disgrâces humaines, et je ne viens pas sécher les yeux d'une mère le jour même des funérailles. Nous prendrons un arbitre. Entre nous deux il s'agit de savoir si la douleur doit être grande ou éternelle. Je ne doute pas que tu ne préfères l'exemple de Livie Augusta, dont tu as cultivé l'amitié. Elle t'appelle dans son conseil. Dans le premier transport de sa douleur, alors que l'affliction est plus impatiente et plus rebelle, Livie chargea de la consoler Aréus, le philosophe de son mari<sup>1</sup>, et confessa que cet homme avait beaucoup fait pour elle, plus que le peuple romain, qu'elle ne voulait pas attrister de sa tristesse ; plus qu'Auguste, qui eût été privé de l'un de ses

<sup>1</sup> Les grands avaient des philosophes attachés à leur personne.

libus. Accedebat ad hanc mortem, quasi ille pro republica obierat, ingens civium provinciarumque, et totius Italie desiderium, per quem, effusus in officium lugubre municipis colonisque, usque in Urbem ductum erat funus triumpho simillimum. Non lieuerat matri, ultimas filii ocula gratumque extremi sermonem oris haurire. Longo itinere reliquias Drusi sui prosecuta, tot per omnem Italiam ardentibus rogis, quasi totiens illum amitteret, irritata, ut primum tamen intulit tumulo, simul et illum et dolorem suum posuit ; nec plus doluit quam aut honestam erat Cæsari, aut æquum matri. Non desit itaque Drusi sui celebris nomen, ubique illum sibi privatim publicoque representare, et libentissime de illo loqui, de illo audire : quoniam memoriam alterius nemo posset retinere ac frequentare, quin illum tristem sibi redderet. Elige itaque, utrum exemplum potius probabilius ; si illud prius sequi vis, ultimus te numero vivorum : aversaberis et alienos liberos et tuos ipsamque, desiderans ; triste matribus omen occurret ; voluptates honestas, permissas, tanquam parum decora fortune tue reijces, invidiam habebis lucem, et ætati tue, quod non precipit te quamprimum et finiat, infestissima eris : quod turpissimum alienissimumque est animo tuo, in meliorem noto partem, ostendes te vivere velle, mori

non posse. Si ad hoc maxime femine te exemplum applicueris, moderatus ac mitius eris in ærumnis, nec te tormentis macerabis. Quæ enim, malum, amentia est, peras a se infelicitatis exigere, et malo suo angere ! Quam in omni vita servasti morum probitatem et verecundiam, in hac quoque re præstabis ; est enim quedam et dolendi modestia. Illum ipsam juvenem diligantissimè quietum semper nominans cogitantque facies, et meliore pones loco, si matri suæ, qualis vivus sotebat, hilaris et cum gaudio occurrat.

IV. Nec te ad fortiora ducam præcepta, ut inhumano ferre humana jubeam modo, ut ipso funebri die oculos matris exsiccem : ad arbitrium tecum veniam : hoc inter nos quæretur, « utrum magnus esse debeat, an perpetuus dolor. » Non dubito, quin Livie Augustæ, quam familiariter coluisti, magis tibi placeat exemplum. Ille te ad suum consilium vocat : illa in primo fervore, quom maxime impatientes ferocesque sunt miserie, se consolans Aræo philosopho viro sui præbuit, et multum eam rem profuisse sibi confessa est, plus quam populum Romanum, quem volebat tristem tristitia sua facere, plus quam Augustum, qui subducto altero adminiculo lituabat, nec luctu suorum inclinatus erat ; plus quam Tiberium filium, cujus pietas effliciebat, ut in illo acerbo et defleto

appuis<sup>1</sup>, et n'avait pas besoin d'être accablé par le deuil des siens; plus que Tibère son fils, dont la tendresse lui fit éprouver, après cette perte cruelle et déplorée des nauiques, qu'il ne lui manquait rien de ses enfants, si ce n'est le nombre. J'imaginais que près d'une femme si jalouse de maintenir sa renommée, Aréus dut entrer en matière et débiter de la sorte :

« Jusqu'à ce jour, Livie (autant du moins que je le puis savoir, moi, l'assidu compagnon de ton époux, initié par lui non-seulement à ce qui doit être divulgué devant la foule, mais aux plus secrets mouvements de vos âmes), tu as pris garde à ce qu'il n'y eût rien en toi qu'on pût reprocher. Non-seulement dans les plus graves, mais dans les moindres affaires, tu t'es gardée de ne faire aucune chose pour laquelle tu voulusses que la renommée, ce juge indépendant des princes, te donnât son pardon. Et moi aussi, je t'estime rien de plus beau, quand on siège au rang suprême, que d'accorder beaucoup de grâces et de n'en recevoir de personne. Sois donc, en cette occasion, fidèle à tes principes : ne te hasarde pas où tu voudrais un jour t'être engagée moins ou autrement.

V. « Ensuite, je te prie, je te conjure de ne pas te faire difficile et intraitable pour tes amis. Car tu ne peux ignorer que pas un d'eux ne sait comment se comporter avec toi. Doivent-ils parler quelquefois de Drusus en ta présence, ou n'en rien dire, lorsque oublier son nom e'est un outrage pour cet illustre jeune homme, lorsque le prononcer e'en est un pour toi? Quand, après l'avoir quittée, nous nous

<sup>1</sup> Drusus, frère de Tibère, seul survivant.

retrouvons ensemble, nous douons à ses actions et à ses paroles mémorables les hommages qui leur sont dus : devant toi nous gardons sur lui un profond silence. Aussi te manque-t-il le plus grand des bonheurs, l'éloge de ton fils, dont, s'il était possible, je ne doute pas que tu ne voulusses, au prix de tes jours, prolonger la gloire dans les siècles. Donc permets, provoque même les entretiens qui te parleront de lui : prête une oreille attentive au nom, à la mémoire de ton Drusus; que cela ne te pèse pas comme à tant d'autres qui croient, dans ces disgrâces, que c'est une partie du malheur que de s'en entendre consoler. Jusqu'ici tu t'es appuyée de tout ton poids sur ton côté souffrant : oubliant ce qu'elle a de meilleur, tu n'as vu de la fortune que la face la plus triste. Au lieu de te reporter aux jours passés avec ton fils, au charme de ses épanchements, à la douceur de ses caresses enfantines, à ses progrès dans les lettres, tu te complais à voir les choses sous leur dernier aspect : et, comme si elles n'étaient assez horribles d'elles-mêmes, tu les assombris autant que tu peux. Ah ! je t'en supplie, n'aie pas l'ambition dépravée de passer pour la plus malheureuse des femmes. En même temps, songe bien qu'il n'y a rien de grand à montrer du courage dans la prospérité, quand la vie s'achemine sur une route heureuse. Une mer tranquille, un vent favorable n'indiquent pas l'adresse du pilote : il faut un assaut de l'adversité pour mettre l'âme à l'épreuve. Ne fléchis donc pas : bien plus, résiste ferme et sans reculer : quel que soit le fardeau tombé sur ta tête, porte-le ; que le premier bruit t'ait seul effrayée. Rien ne chagrine plus la fortune qu'une âme égale. »

gentibus funere, nihil sibi nisi numerum deesse sentiret. Hic, ut opinor, aditus illi fuit, hoc principium apud feminam upilonis sue custodem diligentissimum : « Usque in hunc diem Livia (quantum quidem ego sciam, assiduus viri tui comes, cui non tantum que in publicum emittuntur, nota sunt, sed omnes quoque secretiores animorum vestrorum motus) delisti operam ne quid esset, quod in te quisquam reprehenderet. Nec id in majoribus modo observasti, sed in minimis, ne quid faceres, cui famam, liberrimum principum iudicem, velles ignoscere. Nec quidquam pulchrius existimo in fastigio collocatis, quam multarum rerum veniam dare, nullius petere. Servandus itaque tibi in hac re laus mos est, ne quid committas, quod minus aliter factum velis. »

V. « Deinde oro atque obsecro, ne te difficilem amicis et intraitabilem praestes. Non est enim quod ignores, omnes hos necesse quemadmodum se gerant : loquantur aliquid coram te de Druso, an nihil, ne aut obivio clarissimi juvenis illi faciat injuriam, aut mentio tibi. Quam necessimus, et in omni convenimus, facta ejus dictaque, quanto meruit suspecta, celebramus : coram te altum nobis de illo silentium est. Caris itaque maxima voluptas,

tate, filii tui laudibus, quas non dubito quin vel impendio vite, si peccatas detur, in avum omne sis prorogatura. Quare palere, immo arere sermones, quibus ille narretur, et apertas aures prebe ad nomen memoriamque filii tui ; nec hoc grave duxeris, ceterorum more, qui in ejusmodi casibus partem mali putant, audire solatia. Nunc incubasti tota in alteram partem, et ubi ubi meliorum, furta tua, quas deterior est, aspisti. Non covertis te ad coarctas filii tui, occursumque juvenis, non ad paucos dulcesque blanditias, non ad incrementa studiorum : ultimam illam faciem rerum premis. Illi, tanquam parum ipsa per se horrida sit, quidquid potes congeris. Ne, obsecro te, concupieris perversissimam gloriam, infelicitissimam videri. Simul cogita, non esse magnum, se rebus prosperis fortiter gerere, uti secundo curru vita procedit ; nec gubernatoris quidem artem tranquillum mare et obsequens ventus ostendit ; adversi aliquid incurrit oportet, quod animum probet. Proinde ne submiseris te, immo contra fige stabilem gradum ; et quidquid oerum supra cecidit, sustine, primo dumtaxat strepitu conterrita. Nulla re major invidia fortune fit, quam aequo animo. »

Ensuite, il lui montra qu'il restait un de ses fils, et que l'autre, en mourant, lui laissait des petits-fils.

VI. Ta cause est plaidée, Marcia; Aréus l'a défendue : échange les noms; c'est toi qu'il a consolée. Mais supposons, Marcia, que le sort t'ait plus ravi que ne perdit jamais aucune mère. Certes, je ne te flatte pas, je n'atténue pas ton malheur. Si les destins se laissent vaincre par les larmes, pleurons ensemble. Que tous nos jeurs s'écoulent dans le deuil; que la tristesse occupe nos nuits sans sommeil; déchirons de nos mains notre poitrine sanglante, attaquons même notre visage; que ce profitable désespoir s'exerce par toutes sortes de cruautés. Mais s'il n'est pas de larmes qui puissent nous rendre ce qui n'est plus; si le destin, irrévocablement fixé pour l'éternité, reste immuable devant toute affliction; si la mort retient tout ce qu'elle a ravi : que notre douleur cesse, puisqu'elle est vaine. Il faut donc nous gouverner de telle sorte, que cette bourrasque ne nous jette pas sur le flanc. Le pilote est déshonoré quand les vagues lui ont arraché le gouvernail, quand il abandonne les voiles flottantes, et livre la barque à la tempête; au contraire, il faut lever, même dans le naufrage, celui que la mer engloutit tenant la barre et luttant encore.

VII. « Mais il est naturel de regretter les siens. » Qui le nie, tant qu'en le fait modérément ? L'absence, à plus forte raison la mort de ceux qui nous sont le plus chers, est nécessairement une atteinte cruelle, et serre l'âme la plus solide; toutefois le préjugé nous entraîne plus loin que ne

commande la nature. Vois comme chez les animaux innés les regrets sont véhéments, et pourtant comme ils sont courts. On n'entend qu'un jeur ou deux le mugissement des vaches : la course errante et folle des chevaux ne dure pas plus longtemps. Quand la bête fauve, maintes fois revenue dans son gîte pillé par le chasseur, a suivi la trace de ses petits et parcouru les forêts, en peu de temps elle fait taire sa rage. Les oiseaux poussent des cris aigus autour de leurs nids dépeuplés : et puis en peu d'instant ils sont apaisés et reprennent leur vol. Aucun d'entre les animaux ne regrette longtemps sa race, si ce n'est l'homme : l'homme aide sa douleur, et son affliction n'est pas telle qu'il l'éprouve, mais telle qu'il se la propose. Ce qui le prouve combien il est peu naturel de succomber au chagrin, c'est que la même perte blesse les femmes plus que les hommes, les barbares plus que les nations aux mœurs douces et polies, les ignorants plus que les gens éclairés. Or, ce qui doit ses propriétés à la nature, les conserve identiques dans tous les êtres. Il suit que ce qui n'est pas uniforme n'est pas naturel. Le feu brûlera les citoyens, et de tous les âges, et de toutes les villes, tant les hommes que les femmes : le fer exercera sur tous les corps sa propriété de trancher. Pourquoi ? parce qu'il la tient de la nature, qui ne fait acception de personne. Mais la pauvreté, le deuil, l'ambition affectent diversement les hommes, suivant qu'ils sont influencés par l'opinion : ce qui nous rend faibles et sans cœur, c'est d'avoir cru terrible, par avance, ce qui ne devrait pas nous épouvanter.

Post hoc ostendit ille filium incolumem, ostendit ex amisso nepotes.

VI. Tuum illic, Marcia, negotium actum, tibi Arcus assedit; te mutata persona consolatus est. Sed puta, Marcia, exceptum tibi amplius, quam uia unquam mater amisit (non permoleo te, nec extremo calamitatu tuum); si sicibus fasti vincuntur, conferamus; est tantus inter lucus dies: nocem sine somno tristitia consumat; ingerantur lacerato pectori mœtus, et in ipsam faciem impetus fiat: utque inui se genere sativæ profecturus moror exerceat. Sed si nullis plancibus defuncta revocantur; si sors immota, et in æternum fixa, nulla miseria mutatur, et mors tenet quicquid absistit; desinat dolor, qui perit. Quare regamus: nec nos ista via transverso miseret. Turpis est navis rector, cui gubernacula fluctus eripuit, qui fluctuanda vela deseruit, permisit tempestatis ratem: at ille vel in naufragio laudandus, quem obruit mare clavum tenentem et obisum.

VII. « At enim naturale desiderium suum est. » Quis negat, quamvis modicum est? non ex discessu, non solum inuisione carissimorum necessarius morosus est, et firmissimorum quoque animorum contractio. Sed plus est, quod opinio adjicit, quem quod natura imperavit.

Adspice motorum animalium quam concitata sint desideria, et tamen quam brevia. Vaccarum uno die sterco magibus seditur; nec diutius equarum vagus ille mensurus discursus est. Fere quum vestigia catulorum consecuta sunt, et silvas pervagatur, quum saepe ad cubilis exposita redierint, rabies intra exiguum tempus exstinguitur. Aves cum stridore magno inanes uides circumfremant; intra momentum tamen quiete, volatus suos repetunt. Nec ulli animal longum fetus sui desiderium est, nisi homini, qui adolesti doli suo, nec tantum quantum sentit, sed quantum constituit, afficiatur. Ut scias autem non esse hoc naturale, luctibus frangi, priusquam magis feminas quam viros, magis Barbaros quam placidos crudelitate gentis homines, magis indoctos quam doctos eadem orbitas vulberat. Atqui ea, quæ a natura vim accepervunt, eandem in omnibus servant. Apparet non esse naturale, quod varium est. Ignis omnes ætates, omnium urbium cives, tam viros quam feminas, uret; ferrum in omni corpore exhibebit secandi potentiam; quare? quia vires illi a natura date sunt, quæ nihil in personam constituit. Paupertatem, luctum, ambitionem ubi aliter sentit, prout illum consuetudo inficit: et imbecillum impotentem reddit præsumpta opinio de non timendis terribilibus.

VIII. En outre, ce qui est naturel ne peut décroître par la durée : le temps use la douleur. Qu'elle soit opioïdâtre, qu'elle grandisse de jour en jour, et se révolte contre tout remède, le temps, si habile à dompter les plus farouches instincts, saura bientôt l'amortir. Il le reste, Marcia, un chagrin encore profond, qui semble avoir déjà fait calus dans ton âme ; en perdant sa première fougue, il est devenu tenace et obstiné : tel qu'il est, pourtant, les années le farracheront peu à peu : chaque fois que d'autres soins occuperont ton âme, elle prendra du répit ; maintenant tu veilles encore sur toi-même. Or, il est bien différent de se permettre ou de s'imposer le chagrin. Qu'il conviendrait mieux à la délicatesse de tes sentimens de prescrire plutôt que d'attendre le terme de ton deuil, et le faire durer jusqu'à ce jour où malgré toi cessera ta douleur ! sois la première à y renoncer.

IX. « D'où nous vient donc une telle obstination à gémir sur nous-mêmes, si ce n'est une loi de la nature ? » De ce que, ne prévoyant jamais le mal avant qu'il nous arrive, comme si nous avions le privilège d'être dans une vie différente et plus sûre, nous ne sommes pas avertis par les disgrâces d'autrui, qu'elles sont communes à tous les hommes. Tant de funérailles passent devant notre seuil, et nous ne songeons pas à la mort ; nous voyons tant de trépas prématurés, et notre pensée ne s'inquiète que de la tige de nos jeunes enfans, de leur service dans les camps, du patri-moine que nous leur laisserons en héritage ; la misère soudaine de tant de riches frappe nos regards, et jamais il ne nous vient à l'esprit que

nos biens reposent de même sur une pente glissante. Nécessairement nous tombons de plus haut, si nous sommes frappés comme à l'improviste : quand un malheur est dès longtemps prévu, ses coups arrivent amortis. Sache donc que tu es là, debout, exposée à toutes les atteintes, et que les traits qui ont frappé les autres vibrent autour de toi. Suppose que tu gravis sans armes une muraille, un fort occupé par d'épais bataillons et rude à la montée ; attends la mort et pense que ces pierres, ces flèches, ces javelots, qui volent sur ta tête, sont lancés contre toi, chaque fois qu'ils tombent à tes côtés ou derrière toi : dis à voix haute : Tu ne m'abuseras pas, fortune ; tu ne m'accableras pas dans l'indifférence ou la sécurité. Je sais ce que tu me prépares : tu frappes un autre ; c'est moi que tu visais. Qui jamais a considéré ses biens en homme qui doit mourir ? Qui de nous a osé jamais songer à l'exil, au défil, à l'indigence ? qui de nous, averti d'y songer, n'a pas repoussé bien loin cet augure sinistre et songé qu'il retomberait sur la tête de ses ennemis ou de ce conseiller importun ? Je ne pensais pas que cela serait ! Et pourquoi penses-tu que cela ne sera pas, quand tu sais que cela peut souvent être, quand tu vois que c'est advenu souvent ? Écoute une belle sentence de Publius, qui mérite d'être conservée :

« Ce qui peut arriver à quelqu'un peut arriver à chacun. »

Cet homme a perdu ses enfans ; et toi aussi tu peux les perdre. Cet autre a été condamné ; et toi, innocent, tu es sous le même coup. Telle est l'erreur qui nous aveugle, qui nous énerve : nous

VIII. Deinde quod naturale est non decrevit mora : dolorem des consumit : licet contumacissimum, quodlibet insurgentem, et contra remedia effervescentem, tamen illum effluviissimum mitigande ferociae tempus enervat. Maui etiam tibi, Marcia, etiamnum ingens tristitia, et pater videtur duxisse cultum, non illa concitata, quæ illis fuit, sed perennis et obstinata : tamen hanc quoque res tibi diminuat eximit. Quoties aliud egeris, animus relaxabitur : tunc te ipso custodis : multum autem interest, utrum tibi permittas morere, an imperes. Quinlo magis hoc morum tuorum elegantiam convellit, omem locum polius facere, quam expectare, nec illum opporiri diem, quo te invita dolor desinet ? Ipsa illi remanet.

IX. « Unde ergo tanta vobis pertinacia in deprecatione nostri, si id non sit naturale ? » Quod nihil nobis mali, antequam eveniat, proponimus, sed ut homines ipsi et aliud et pacatis ingreſſi iter alienis non admoneant casibus, illos esse communes. Tot præter domum nostram decurritur exsæque : de morte non cogitamus ; tot acerba funera : nos togam nostrorum infantium, non militiam, et paternæ hereditatis successorem animo agitantur ; tot divitum subita paupertas in oculos incidit : et nobis nunquam in mentem venit, nostras quoque opes

aque in tetrico possitas. Necesse est itaque magis corruam, qui quasi ex incognito sciamur. Que multo ante previsa sunt, languidius incurrunt. Vis tu scire te ad omnes expositum scito stare, et illa que alios tela fixerunt, circa te vibraſe ? velut, murum aliquem, aut obſcuram multo hoste locum, et arduum adscensum, inermis adeas, exspecta vultus, et illa superne volentis cum sagittis pilisque saxa puta in tuum l'brata corpus. Quoties aut ad laus, aut pons tergum crediderint. exclam : non decipies me, fortuna, nec accuram nil negligentem opprimas ; scio quid pores, aliam perussisti, me peristi. Quis nunquam res suas, quasi perituras, adspexit ? quis nunquam nostrum de exilio, de egestate, de lucis cogitare ausus est ? quis non, si admoneatur ut cogitet, longinquam diſtans oron respuat, et in capitis insipientem aut ipsius intempestivi monitoris abire illa jubet ? Non potest futurum ! Quidquam in putas non futurum, quod multis scia posse fieri, quod multis vides evenisse ? Egreſſum verum et dignum audi, qui non e Publio periret :

Culvis potest accidere, quod cuiquam potest.

Ile amittit liberos : et in amittere potes. Ille damnatus est : et tu innocentem sub icu est. Ille nos error decipit,

souffrons ce que nous n'avions jamais prévu devoir souffrir. C'est ôter leur force aux maux présents, que d'avoir en regard les maux futurs.

X. Toutes les choses, Marcia, qui nous environnent d'un éclat fortuit, les enfans, les honneurs, la richesse, les vastes portiques, les vestibules encombrés par la tourbe des clients que l'on repousse, une femme illustre, noble et belle, et tous les autres biens qui relèvent de l'incertaine et incostante fortune, ne sont qu'un étalage étranger qu'elle nous prête; il n'en est aucun dont elle nous ait fait don. la scène est ornée de décorations empruntées, qui doivent revenir à leurs maîtres. Les uns nous seront reprises aujourd'hui, les autres demain; peu resteront jusqu'au dénouement. Ainsi ne faisons pas les vains, comme si nous étions au milieu de nos possessions; nous ne les tenons que par bail. L'usufruit seul est à nous; la fortune limite à sa discrétion la durée de son bienfait; nous devons être toujours prêts à rendre ce qui nous fut commis pour un temps incertain, et restituer sans murmure à la première sommation. C'est un misérable débiteur, celui qui insulte son créancier. Ainsi tous nos proches, et ceux que l'ordre de la nature nous fait souhaiter de laisser après nous, et ceux dont le vœu légitime est de nous précéder dans la tombe, doivent nous être chers à ce compte, que rien ne nous assure l'éternité, pas même la durée de leurs vies. Habituez votre cœur à les aimer comme des choses qui vous échapperont, bien plus, qui vous échappent; à posséder les dons de la fortune comme des biens sur lesquels un maître s'est réservé des droits. Pressez-vous de jouir de vos enfans; en retour, faites que vos

enfants jouissent de vous-mêmes; épuisez sans retard tout votre bonheur. Rien ne vous assure de ce jour: que dis-je? le terme est trop long; de cette heure. Il faut se hâter: la mort presse vos talons; bientôt se dispersera tout cet entourage; bientôt au premier cri d'alerte, on pliera la tente où vous dormez. Tout, ici-bas, n'est que proie. Malheureux! Vous ne savez pas vivre en courant.

Quand tu pleures la mort de ton fils, tu accuses le jour de sa naissance, car en naissant, sa mort lui fut signifiée. A cette condition il te fut donné: c'est la destinée qui le poursuit depuis qu'il fut engendré dans ton sein. Nous sommes les sujets de la fortune, reine cruelle, inexorable, qui doit nous imposer à son caprice et le juste et l'injuste. Nos corps seront le jonc de sa tyrannie, de ses outrages, de ses cruautés. Les uns, elle les brûlera dans les flammes, ou comme châtiment, ou comme remède; elle enchaînera les autres et les livrera soit aux ennemis, soit à leurs concitoyens. Ceux-ci, tués et roulant sur l'océan mobile, après avoir lutté contre les flots, ne seront pas même jetés par elle ou sur le sable ou sur la plage; elle les plongera dans le ventre de quelque immense bête: ceux-là, quand elle les aura maigris par toutes sortes de maladies, longtemps elle les tiendra suspendus entre la vie et la mort. Capricieuse, changeante, maîtresse peu occupée de ses esclaves, elle distribuera à l'aventure les châtimens et les récompenses. Pourquoi ces pleurs sur un instant de la vie? C'est la vie tout entière qu'il faut pleurer. De nouvelles disgrâces seront venues fondre sur toi avant que tu aies satisfait aux anciennes.

hic affeminat, dum palmar, que nunquam pati nos posse previdimus. Aufert vim presentibus malis, qui futura precesit.

X. Quidquid est hoc, Marcia, quod circa nos ex adventu fuit, liberi, honores, opes, ampla atriâ, et exclusorum clientium turba referat vestibula, clara, nobilia, aut formosa conjux, ceteraque ex incerta et mobili sorte pendencia, alieni commodatque operatus sunt; nihil horum dono datur: collatis et ad dominos reditura instrumentis scena adornatur. Alia ex his primo die, alia secundo referentur; parva usque ad finem perseverabunt. Ita uou est quod nos suspiciamus, tanquam inter nostra positi; mutuo accepimus. Usufructus noster est, cuius tempus ille arbiter numeris sui temperat: nos oportet in promptu habere, que in incertum diem data sunt, et appellatis sine querela redire. Proximè est debitoris, creditori facere convicium. Omnes ergo nostros, et quos superstites lege nascendi optamus, et quos precedere iustissimum ipsorum vultum est, sic amare debemus, tanquam nihil nobis de perpetuitate, laudo nihil de diuturnitate carum promissum sit. Sicque admonendus est animus, amet ut recessura, imma tanquam recedentia; quidquid a fortuna datum est, tanquam exceptum auctori

possident. Rapide ex liberis voluptates, fruendus vos invicem liberi date, et sine dilatione omne gaudium haurite; nihil de hodiernis die promittitur; nimis magnam advectionem dedi: nihil de hac hora. Festinandum est; instat a longo mors: jam dilacietur iste comitatus: jam contubernia ista subito clamore solvantur. Rapina rerum omnium est. Mineri, necesse est fugam vivere!

Si mortuum tibi filium doles, ejus temporis, quo natus est, crimen est; mors enim illi nascendi denuntiata est. In hanc irrem datu; hoc fatum ab utero statim prosequabatur. In regnum fortune, et quidem durum atque invictum pervenimus, illius arbitrio digna atque indigna passuri; corporibus nostris impotenter, contumeliose, crudeliter abutetur: alios ignibus percutit, vel in prœcipit aditus, vel in remedium: alios vincit: id nunc hosti licet, nunc civi: alios per incerta nudos maria jactabit, et luctatos cum fluctibus, ne in arenam quidem eut litus explodet, sed in aliquos ventrem immensus bellum decodet: alios marborum varis generibus emaceratos, diu inter vitam mortemque medios definet. Ut varia, et libidinos, maculiorumque morum negligens domina, et penis et numeribus erubet. Quid opus est parles de fero? tota vita flebilis est. Urgeant nova incommoda,



Modérez donc votre affliction, vous surtout, femmes, affligées par tant de maux : il faut partager le cœur humain entre bien des craintes et bien des souffrances.

XI. Mais enfin, quel est donc cet oubli de ta condition et de celle de tous? Née mortelle, tu as enfanté des mortels. Être corruptible et périssable, soumis à tant d'accidents et de maladies, avais-tu donc espéré que ta frêle substance avait engendré la force et l'immortalité? Ton fils est mort; c'est-à-dire, il a touché le terme vers lequel sont entraînées les choses, selon toi, plus heureuses que le fruit de ton sein. Là, toute la foule que tu vois plaider dans le forum, s'asseoir dans les tribunes, et prier dans les temples, s'achèvent d'un pas inégal. Et ceux que tu adores et ceux que tu méprises ne seront qu'une même cendre. Telle est la leçon gravée sur le seuil de l'oracle pythien : Connais-toi. Qu'est-ce que l'homme? Je ne sais quel vase fêlé, je ne sais quoi de fragile. Il ne faut pas une grande tempête, mais une lame pour le mettre en pièces : au premier choc il sera brisé. Qu'est-ce que l'homme? Un corps frêle, débile, ou, sans défense naturelle, qui mendie l'aide étrangère, en lutte à tous les outrages du sort; qui, malgré l'effort de ses bras, est la pâture de la première bête, la victime du moindre ennemi; pétri de matière molle et fluide, et qui n'a de brillant que les dehors; incapable contre le froid, le chaud, la peine, et en qui l'inertie engendre la corruption; craignant ses aliments dont le manque ou l'excès le tuent; d'une conservation pénible et pleine d'alarmes; d'un souf-

fle précaire, qui ne tient à rien, qu'étonne une frayeur soudaine ou un grand bruit qui éclate; enfin, qui, pour se nourrir, se détruit, se dévore lui-même. Nous étonnerons-nous de la mort d'un homme, quand il faut que tous meurent? Eh quoi! pour abattre un homme, est-il besoin d'un si grand effort? Une odeur, une saveur, la lassitude, la veille, l'humeur, le manger, tout ce dont il ne peut se passer pour vivre, lui est mortel. Il ne saurait faire un pas sans avoir aussitôt conscience de sa faiblesse : tous les climats ne lui vont point; l'haleine, un changement d'eau, ou vent dont il n'a pas l'habitude, la plus mince des causes, un rieu, et il est malade; être de fange et de corruption, il fit avec des larmes son entrée dans la vie; et pourtant quel tumulte ne fait pas ce méprisable animal? à quelles ambitieuses pensées ne le pousse pas l'oubli de sa condition? L'infini, l'immortel occupent son âme, il arrange l'avenir de ses neveux et de ses arrière-neveux : au milieu de ses projets pour l'éternité, la mort le frappe, et ce qu'on appelle vieillesse n'est qu'une révolution de quelques années.

XII. Ta douleur, Marcia, si toutefois elle raisonne, a-t-elle pour objet ton malheur ou celui de ton fils qui n'est plus? Ce qui t'afflige dans cette perte, est-ce que tu n'as pas joui de ton fils, ou bien est-ce que tu pouvais en jouir davantage, s'il eût plus longtemps vécu? Si tu dis n'avoir reçu de lui aucun contentement, tu rends ta disgrâce plus supportable : on regrette moins ce qui n'a procuré ni bonheur, ni plaisir. Que si tu con-

priusquam veteribus satisfeceris. Moderandum est itaque, vobis maxime que immoderate fertis; et in metis, et in dolores humanum pectus dispensandum.

XI. Que denum ista tua publicæque conditionis oblitio est! Mortalis nata es, mortales peperisti : putre ipsa fluidumque corpus, et cæcis moribus reperta, sperasti tam imbecilla materia solida et æterna gestasse! Decestit filius tuus, id est, decucurrit ad hunc finem, ad quem, qui feliciora parvi tui putas, properavit. Huc omnis ista que in foro tûgat, in theatris desidet, in templis precatur turba, dispari gradu vadit. Et que veneraris, et que despicias, unus exequabitur cinis. Hoc jabet illa Pythia oraculis adscripta vox : Noverit te. Quid est homo! quodlibet quæsum vas, et quodlibet fragile : jactata, non tempestate magna, ut dissaperis, est opus. Ubiqueque arietatæ, solveris. Quid est homo! imbecillum corpus, et fragile, nudum, susceptæ naturæ inerme, alienæ opibus indigens, ad omnem fortune contumeliam projectum : quum bene læcetos exercuit, ejuslibet ferme pabulum, ejuslibet victimæ, et infamæ fluidique contextum, et lineameutis exterioribus nudum; frigoris, æstus, laboris impatiens; ipso rursus situ et otio luctum in labem; alimenta metuens sua, quorum modo inopia, modo copia rumpitur : anxie sollicitæque tæletæ, prece-

rii spiritus, et malæ hærentis, quem pavor repentinus adjectivæ ex improviso sonas auribus gravis excutit : soli semper sibi nutrimentum vitiosum et inutile. Miramur in hoc mortem unius, que singulis opus est? Namquid eum ut concidat, res magni molimenti est? Odor illi saporque, et lassitudo, et vigilia, et humor, et cinis, et sine quibus vivere non potest, mortifera sunt. Quocunque se movet, infirmitatis suæ statim conscium, non omne cælum ferens, æquæ novitatibus, flatuque non familiaris ære, et tenuissimis causis atque offensivioribus morbidum, putre, causarium, fletu vitam auspicantem : quum interim quantos tumultus hoc tam contentum animal movet? In quantas cogitationes obliam conditionis suæ venit? Immortalia, æterna voluit animo, et in nepotes prospectusque disponit; quum interim longa contentum cum mora opprimit; et hoc quod senectus vocatur, pauci sunt circuitus ætatis.

XII. Dolor tuus, o Marcia, si modo illi ulla ratio est, utrum sua specie incommoda, an ejus qui decessit? Utrumque animo filio movet, quod nullas ex illo voluptates cepisti : an quod majores, si distans vixisset, percipere potuisti? Si nullas te percipuisse diseris, tolerabilibus effices detrimentum tum; minus enim homines desiderant ea, ex quibus nihil gaudii lætitiæque perciperunt.

fesses en avoir reçu un grand contentement, tu ne dois pas te plaindre de ce qu'on t'a ravi, mais remercier de ce que tu as recueilli. Son éducation même t'a dignement payée de tes peines : si ces gens qui nourrissent avec tant de soin des chiens, des oiseaux, ou tout autre animal dont s'engouent leurs frivoles esprits, éprouvent un certain plaisir à les voir, à les toucher, à sentir les flatteries caressantes de ces bêtes muettes, sans aucun doute, pour ceux qui élèvent des enfants, l'éducation a sa récompense dans l'éducation même. Ainsi, quand ses talents ne t'auraient rien rapporté, quand son zèle ne t'aurait rien conservé, quand son intelligence ne t'aurait rien acquis, l'avoir possédé, l'avoir aimé, c'est assez pour ta récompense. « Mais elle pouvait être et plus durable et plus grande! » Toujours fus-tu mieux traitée que si tu n'avais eu rien du tout; car si l'on nous donne le choix on ne s'en va pas longtemps heureux ou de ne l'être jamais, certes nous préférerons un bonheur passager à la privation du bonheur. Aurais-tu souhaité quelque rejeton indigne, qui n'eût rempli que la place d'un fils, qui n'en eût porté que le nom, au lieu d'un noble enfant comme fut le tien? Si jeune, et déjà tant de sagesse, tant d'amour filial; sitôt époux, sitôt père, sitôt empressé pour tous ses devoirs, sitôt revêtu du sacerdoce; toutes les gloires si vite acquises!

Il ne se voit guère qu'on obtienne des biens à la fois grands et durables : le bonheur qui dure et persévère jusqu'à la fin est celui qui vient lentement. Les dieux immortels, qui te donnaient ton fils pour un instant, te l'ont sur-le-champ donné

tel que l'eussent pu former de longues années. Et tu ne peux pas même dire que les dieux t'aient échoisie, toi de préférence, pour te priver des joies maternelles. Promène tes regards sur la multitude des hommes connus et inconnus : partout s'offrent à toi de plus cruelles afflictions. Elles ont frappé les grands capitaines; elles ont frappé les princes; la fable elle-même n'en a pas affranchi ses divinités, afin sans doute que ce fût un soulagement à nos pertes, de voir s'écrouler jusqu'aux enfants des dieux. Regarde bien, te dis-je, de tous côtés : tu ne me diras pas de maison si malheureuse qui ne trouve dans une maison plus malheureuse encore de quoi la consoler. Non pas certes que j'aie assez mauvaise opinion de tes sentiments, pour croire que tu doives supporter plus patiemment ton infortune, si je te présente un grand nombre d'affligés : il est d'une âme peu généreuse de chercher des consolations dans la foule des misérables. Je rappellerai pourtant quelques exemples, non pour l'apprendre que le deuil est habituel chez les hommes, car il serait ridicule de rassembler des preuves de la mortalité; mais pour l'apprendre qu'il y a tant bien des hommes qui adoucissent leurs amertumes en les souffrant avec calme. Je commencerai par le plus heureux. L. Sylla perdit son fils, et cette perte n'abattit ni son ardent guerrier, ni la cruelle énergie qu'il déploya contre les ennemis et les citoyens, et ne donna pas à supposer qu'il eût adopté ce surnom d'heureux, du vivant de son fils plutôt qu'après sa mort. Il ne craignit ni la haine des hommes, dont tous les maux venaient de sa trop haute fortune; ni la colère des dieux, pour qui

Si confessa fueris percipisse magnas voluptates, nuper te non de eo quod detractum est queri, sed de eo gratis agere quod collegisti. Provenserunt enim satis magni fructus laborum tuorum ex ipsa educatione : nisi forte hi, qui catalos avesque, et frivola animalium ubielaementa, summo diligentia nutriti, frustor aliqua voluptate ex vivo tactuque et blanda adulantione morum ; liberis nutritibus, non fructus educationis ipsa educatio est. Licet illic tibi nihil industria ejus contulerit, nihil diligentia custodierit, nihil prudentia quaesierit, ipsum quod habuisti, quod amisti, fructus est. « At potuit longior esse, et major. » Melius tamen tecum actum est, quam si omnino non contigisset, quoniam, si posset et citio, citius salvis sit, non diu felicem esse, an nunquam, melius est discere nobis bonum, quam nullo contingere. Utinam malis degenerem aliquem, et numerum tantum nomenque filii expleturum habuisse, an tante indolis, quantæ tuus fuit? Juvenis cito prudens, cito pater, cito maritus, cito pater, cito omnis officii curiosus, cito sacerdos : omnia tam propera.

Nulli fere et magna bona, et diuturna contingunt : non durat, nec ad ultimum exit, nisi lenta felicitas. Filium

tibi dii immortales non diu daturi, statim talem dederunt, qualis diu effici potest. Ne illud quidem dicere potes, electam te a diis, cui frui non liceret filio. Circum per nomen notorum et ignotorum frequentiam oculis : occurrent tibi passi ubique infortia. Senserunt ista magni doctores, senserunt principes : ne deos quidem fabulae immunes reliquerunt, post, ut nostrorum fuerunt levamentum esset, etiam divini considerare. Circumplee, loquamur, nunc : nullum tam miseram nominabilis domum, que non inveniat in miserie consolationem. Non, mehercule, tam male de moribus tuis sentio, ut putem posse te levius pati casum tuum, si tibi ingentem numerum lugentium produxero : multo soli genus est, turba miserrorum. Quosdam tamen referam, non ut scias, hoc scire hominibus accidere : ridiculum est enim mortalitatis exempla colligere : sed ut scias fuisse multos, qui tolerarunt aspera ferendo placide. A felicitatis incipiam. L. Sylla filium amisit ; nec ea res aut militiam ejus, et acerrimam viriutem in hostes eivesque contudit, aut effecit, ut cognomen illud usurpasse salvis videretur, quod amisso filio assumpsit ; nec ulla hominum veritas, quorum malis illius, nimis secunde res constabat ; nec invidiam deo-

c'était un crime d'avoir fait l'heureux Sylla. Mais laissons parmi les choses non encore jugées, quel homme fut Sylla : ses ennemis mêmes avoueront qu'il prit à propos les armes, et les déposa à propos ; du moins, ce qu'il s'aglit de prouver, reste constant, que ce n'est pas un grand malheur celui qui arrive aux plus heureux.

XIII. Que la Grèce n'accorde pas trop d'admiration à ce père qui, au milieu d'un sacrifice, apprenant la mort de son fils, ordonna seulement au joueur de flûte de se taire, et détachant la couronne de son front, acheva le reste de la cérémonie. Ainsi fit le pontife Pulvillus, quand, le pied sur le seuil du Capitole qu'il consacrait, il apprit la mort de son fils. Fréignant de n'avoir pas entendu, il prononça les mots solennels de la formule pontificale, sans qu'un seul gémissement interrompit sa prière : il entendait le nom de son enfant et il célébrait Jupiter propice. Tu penses bien que ce deuil dut avoir un terme, puisque le premier moment, le premier transport de la douleur ne put arracher ce père aux autels publics, à cette invocation au dieu tutélaire. Certes, il était bien digne de cette mémorable dédicace, digne de ce suprême sacerdoce, cet homme qui ne cessa pas d'adorer les dieux même irrités contre lui. Et puis de retour dans sa maison, ses yeux se remplirent de larmes, il exhala quelques sanglots ; et après avoir accompli tous les devoirs pratiqués envers les morts, il reprit le visage qu'il avait au Capitole.

Paulus, vers ces jours du glorieux triomphe où il conduisit, enchaîné derrière son char, Persée, ce roi de grande renommée, donna deux de

ses fils en adoption, et vit mourir ceux qu'il n'était réservés. Juge ce que valaient les enfants qu'il avait gardés, quand parmi ceux qu'il avait cédés était Scipion ! Ce ne fut pas sans émotion que le peuple romain vit le char de Paulus vide. Et pourtant Paulus harangua la foule et rendit grâces aux dieux de ce qu'ils avaient couronné ses vœux. Car il avait prié le ciel que si la fortune jalouse réclamait quelque chose pour une si éclatante victoire, elle fut payée plutôt à ses dépens qu'à ceux du Rome. Vois combien son âme fut grande devant cette perte ; il s'applandit de n'avoir plus de fils. Et qui avait plus droit d'être affecté d'un tel changement ? Ses consolateurs et ses appuis, il les perd à la fois, et cependant Persée n'a pas la joie de voir Paulus dans la tristesse.

XIV. J'ai-je maintenant le promener d'exemples en exemples parmi tant de grands hommes, pour chercher des infortunés, comme s'il n'eût pas plus difficile de trouver des heureux ? Combien de maisons se sont-elles conservées jusqu'à la fin intactes dans toutes leurs parties et sans un seul dommage ? Prends l'année que tu veux ; cles-en les consuls : choisis-tu M. Bibulus et C. César ? Entre deux collègues divisés par la haine, tu vois une même fortune. Bibulus, homme plus honnête que brave, a ses deux fils tués à la fois, après avoir servi de proie aux brutalités des soldats égyptiens, afin sans doute qu'il n'eût pas moins à gémir sur de tels meurtriers que sur une telle perte. Et pourtant ce Bibulus, qui durant toute l'année de son consulat, pour rendre odieux son collègue, s'était tenu caché dans sa maison, en sortit le lendemain du jour où lui fut annoncé ce double

rum, quorum illud crimen erat, Sylla tam felix. Sed istud inter res nonnulli judicatis habetur, quibus Sylla fuerit : etiam inimici fatebuntur, bene illum arma summasse, bene posuisse : hoc, de quo agitur, constat, non esse maximum malum, quod etiam ad felicissimos pervenit.

XIII. Ne nimis admiraretur Græcia illum patrem, qui in ipso sacrificio multata filii morte, tibicenem tantum tacere jussit, et coronam capiti detraxit, cetera rite perfecit. Pulvillus efficit pontifex, cui potest tenuit, et Capitolium dedicavit, mors filii multata est : quam ille exaudisse diuina, et sollemnia pontificis carminis verba concepit, genitus non interumpente precatione, et ad filii sui nomen, Jove propitiato. Putasses ejus luctus aliquem finem esse debere, cujus primus dies, primas impetus ab altaribus publicis, et fasces nequepatione non abduxit patrem. Dignus, mercede, fuit memorabilis dedicatione, dignus amplissimo sacerdotio, qui colere deum ne lralis quidem destitit. Idem tamen, si rediit domum, et implevit oculos, et aliquas voces debiles misit, et peractis, que mos erat prestatore defunctis, ad Capitolium illum rediit tritum. Paulus circa illos no-

bilissimi triumphi dies, quo victum ante eurrum egit Persen, inelyti regis nomen, duos filios in adoptionem dedit : quos sibi servaverat, extulit. Quales retentos putas, quum inter commodatos Scipio fuisset ? Non sine motu vacuum Pauli eurrum populus Romanus aspexit : concionatus est tamen, et egit dis gratias, quod compos voti factus esset. Precatum enim se, ut si quid ob ingratum victoriam invidiar dandum esset, id accipere, quam publico damno sceleretur. Vides quum magno animo interit : orbitati non gratulatus est. Equum magis poterat movere tanti maris ? solalis simul atque auxilia perdidit : non contigit tamen tristem Paulum Perdidere.

XIV. Quid nunc te per innumerabilia impiorum virorum exempla ducam, et quæram miseros, quos non difficilis sit invenire felices ! Quota quæque domus usque ad exitum omnibus partibus suis constitit, in qua non aliquid turbatum sit : Unum quælibet annum occupa, et ex eo magistratus cita, Marcum, si vis, Bibulum, et C. Cæsarem : videbis inter collegas inimicissimos concordem fortunam. M. Bibuli, meliores quam fortioris viri, duo anni filii interfecti sunt, Ægyptio quidem militi ludibrio habit, ut non minus ipsa orbitate,

trépas, pour aller remplir comme à l'ordinaire ses fonctions publiques. Pouvait-il moins donner qu'un jour à ses deux fils ? Il eut sitôt fini de pleurer ses enfants, celui qui pendant une année pleura son consulat. Dans le temps où C. César parcourait la Bretagne, et ne pouvait plus borner sa fortune par l'Océan, il apprit la mort de sa fille, qui dans sa tombe entraînait la destinée de Rome. A ses regards s'offrait déjà Cneius Pompée, souffrant avec peine dans la république un rival de sa grandeur, et déjà voulant mettre un terme à des succès qui lui pesaient alors même qu'il en partageait les profits : cependant, après trois jours, il reprit les soins du commandement, et triompha de sa douleur aussi vite qu'il triomphait de tout.

XV. Te citerai-je les autres morts dans la famille des Césars, que la fortune me semble outrager de temps en temps, pour que dans le malheur ils soient encore utiles au genre humain, on lui montrant qu'eux-mêmes, réputés fils des dieux et bientôt pères de dieux nouveaux, ils n'ont pas en leur puissance leur propre sort comme celui du monde ? Le divin Auguste, ayant perdu ses fils et ses petits-fils, voyant la foule des Césars épuisée, étaya par l'adoption sa maison désolée. Cependant il supporta ces revers avec courage, comme s'il se trouvait déjà mis en cause, lui qui était si intéressé à ce que personne ne se plaignît des dieux. Tibère César perdit et son propre fils<sup>1</sup> et son fils d'adoption<sup>2</sup>. Lui-même cependant il fit dans les rostrs l'éloge du second, et debout, en face du cadavre dont il n'était séparé que

<sup>1</sup> Drusus. — <sup>2</sup> Germanicus.

par la voile qui doit cacher aux yeux du pontife l'image de la mort ; tandis que le peuple romain pleurait, Tibère ne détourna pas son visage. Ainsi témoigna-t-il à Séjan, debout à ses côtés, avec quelle résignation il pouvait perdre les siens.

Vois-tu combien elle est nombreuse la foule des grands hommes que ne respecta pas le sort devant qui tout succombe, malgré toutes les qualités de leur âme, malgré tout l'éclat de tant de grandeurs publiques et privées ? Ainsi l'ouragan se promène dans le monde, ravage, bouleverse tout sans choix, comme dans son domaine. Comande à chacun de l'apporter ses comptes : aucun n'a reçu le jour impunément.

XVI. Je sais que tu vas me dire : « Tu as oublié que tu consoles une femme : tu me cites des hommes pour exemple. » Mais qui donc osera dire que la nature ait traité peu généreusement le cœur des femmes, et limité pour elles les vertus ? Elles sont, crois-moi, aussi fortes que nous, et, quand il leur plaît, aussi capables d'actions bonnes ; avec l'habitude elles supportent aussi bien que nous le travail et la douleur. En quelle ville, bons dieux ! viens-je tenir ce langage ? dans une ville où Lucrèce et Brutus renversèrent les rois qui pesaient sur nos têtes : Brutus, à qui nous devons la liberté, Lucrèce, à qui nous devons Brutus ; dans une ville où Clélie, bravant le fleuve et l'ennemi, mérita par son insigne audace d'être placée même au-dessus des hommes. Assise sur son coursier d'airain, dans cette voie sacrée où se presse la foule, Clélie reprocho à nos jeunes gens qui montent dans leur litier, de franchir ainsi les portes d'une ville qui fit honneur

auctor ejus, digna res lacrymis esset. Bibulus tamen, qui, toto honoris sui anno, ob invidiam collega, domi iacerat, postero die quam genitum funus nuntiatum est, processit ad solita et publica officia. Quid minus poterat, quam unum diem duobus filiis dare ! iam cito liberorum luctum solvit, qui consulatum anno iuxerat. C. Caesar quum Britanniam peragraret, nec Oceanus felicitatem suam continere posset, audivit decessisse filium publicæ securi facta ducentem. In oculis erat jam Cn. Pompeius, non arquo leturus animam quemquam alium esse in Republica magnam, et modum impositurus incrementis, quæ gravis illi videbantur, etiam quam lu commune crescerent : tamen intra tertium diem imperatoria nubit munia, et iam eito dolorem vixit, quam omnia solebat.

XV. Quid aliorum tibi funera Caesarum referam : quos in hoc mihi interim videtur violare fortuna, ut sic quoque generi humano prosint, ostendentes, ne eos quidem, qui diis geniti deoque gentiliter dicantur, sit suum fortunam lu potestate habere, quemadmodum alienam. Divus Augustus multis liberis, nepotibus, exhausta Caesarum turba, adoptione desertam domum fulsit. Tulit tamen fortiter, langum ejus jam res ageretur, ejus quum maxime interesset, de diis neminem queri. Tib.

Cesar et quem genuerat, et quem adoptaverat, amisit : ipse tamen pro rostris ludavit filium, stetitque in conspectu posito corpore, interjecto luctuammodo velamento, quod pontificis oculos a funere arceret, et fiente populo Romanum non flexit vultum : expericendum se dedit Sejano ad latus stanti, quoniam palenter posset suos perdere.

Videamus quanta copia virorum maximorum sit, quos non exceptit hic amnis prostratus ensus ; in quos tot animi bona, tot ornamenta publice privatimque congesta erant. Sed videlicet ite orbem ista tempestas, et sine delectu vastat omnia, æquale ot sua. Jube singulos conferre rationem : nulli contigit impune nasci.

XVI. Sein quid dicas : Oblitus es feminam te consolari ; virorum refers exempla. « Quis aulem dixerit naturam maligne cum mulieribus ingenis egisse, et virtutes illarum in arcum retraxisse ? Par illis, mihi crede, vigor, par ad honesta (libertat) facultas est : laborem doloremque ex æquo, si consuevere, patiuntur. In qua istud urbe, dil boni, loquimur ? In qua regem Romanis capitibus Lucretia et Brutus dejecerunt. Brutum libertatem debemus, Lucretie Brutum. In qua Clæliam, contentum hospite et flumine, ob insignem audaciam tantum non in viros transcripimus. Equestri insident statuae, in sacra

de la statue équestre même à des femmes. Si tu veux que je te produise des exemples de femmes conragenses dans le deuil, je n'irai pas en quête de porte en porte : dans une seule famille, je te montrerai les deux Cornélie : la première, fille de Scipion, mère des Gracque, eut douze enfants, et vit passer douze funérailles. Encore n'eut-elle pas de peine à faire preuve de force pour ceux dont ni la naissance ni la mort ne furent sensibles à la république; mais elle vit Tibérius et Caius Gracchus, à qui l'on ne contestera pas d'avoir été de grands hommes, si l'on n'accepte pas qu'ils furent hommes de bien, massacrés et privés de sépulture. Et cependant, à ceux qui la consolait et plaignaient son malheur, elle répondit : « Jamais je ne cesserai de me dire heureuse, moi qui portai les Gracque dans mon sein. » Cornélie, femme de Livius Drusus, avait perdu son fils, illustre jeune homme, d'un noble génie, qui marchait sur les traces des Gracque, et qui, laissant en instance tant de lois proposées, fut tué dans ses pénates sans que l'on sût l'auteur du crime. Elle opposa cependant à cette mort précoce et imprévue autant d'énergie qu'en avait eu son fils en proposant des lois.

Te voilà, Marcia, réconciliée avec la fortune, puisqu'elle a frappé les Scipion, et les mères et les fils des Scipion, puisqu'elle a dirigé même contre les Césars les traits dont elle ne t'a pas fait grâce. La vie est pleine et infestée de mille maux : avec eux point de longue paix, je dirai presque point de trêve. Tu étais mère de quatre enfants, Marcia : toute flèche porte, dit-on, quand on l'a-

dresse sur des rangs épais. Est-il donc étrange qu'une si nombreuse famille n'ait pu traverser la vie sans provoquer les coups envieux du sort? — Mais la fortune est d'autant plus injuste, qu'elle n'a pas seulement enlevé, mais choisi mes fils! — Non, jamais tu ne trouveras injuste que le plus fort fasse part égale avec le plus faible : or, elle te laisse deux filles, et de ces filles deux petits-enfants; et ce fils même que tu pleures si tendrement, oublieuse du premier, elle ne te l'a pas ravi tout entier. Il te reste de lui deux filles : fardeau pesant si tu faiblis; sinon, grande consolation. La fortune te les a données, pour qu'en les contemplant tu te rappellasses ton fils, non la douleur. Le laboureur, voyant coucher par terre ses arbres déracinés par les vents, on brisés sous le choc soudain de la trombe tournoyante, soigne précieusement les rejetons qui survivent; aussitôt, par des plants ou des semences, il remplace les arbres qu'il a perdus; et, dans un moment (car le temps n'est pas moins empressé, moins agile pour relever que pour détruire), ces pousses grandissent plus verdoyantes que les premières. Remplace ton Métilius par ces filles, et comble ainsi le vide de la maison. Allège une seule douleur par cette double consolation. Je sais qu'il est naturel à l'homme de ne rien trouver qui le charme plus que ce qu'il a perdu, et que le regret de ce qu'il n'a plus le rend injuste envers ce qui lui reste : mais, si tu veux calculer combien la fortune t'épargne, même en te maltraitant, tu verras que tu possèdes encore plus que des consolations. Regarde à tes côtés tant de petits-fils et deux filles.

via, celeberrimam loco, Clodia exprobat juvenibus nostris pulvinum accidentibus, in ea illorum sic ingredi, in quam etiam feminas equo conavimus. Quod tibi si vis exempla referri feminarum, quæ suos torriter desideraverunt, non ostiolum quæram : ex una tibi f. milia duas Cornelias dabo. Primum Scipionis filiam. Græchorum matrem : duodecim filia pariter, tandem funibus recognoscitur ; et de ceteris facile est, quos nec edis, nec amicos civilis remittit. Tib. Græchorum, et Caium, quos etiam qui bono viros negaverit, magnos fatebitur, et occisos vidit et insepultos, con-olantibus tamen miseramque dicentibus : Nonquam, inquit, non felicem me dicam, quæ Græchos peperit. Cornelia Livii Drusi, clarissimum juvenem, illius ris ingenti, v. dentem per Græchana vestigia, imperfectis tot rugationibus, intra puentes intererunt suos amiserat, incertis credis auctore : tamen et acerbam mortem filii, et iustum, tam magno animo tollit, quam ipse leges tulit.

Jam cum for tua in gratiam, Marcia, reverteris, si tela, quæ in Scipiones, Scipionumque matres ac filios exegit, quibus Cæsares petiit, ne a te quidem continuit. Plena et infesta variis casibus vita est, a quibus nulli longa pax, vix induciæ sunt. Quatuor liberos insulteras,

Marcia : nullum abest frustra cadere telum, quod in confertum agmen immisum est. Mirum est, tantam turbam non potuisse sine invidia damnoque prætervehi? At hoc iniquior fortuna fuit, quod non tantum filios eripuit, sed elegit. Nunquam tamen injuriam dixeris, ex quo cum potentiore divideris : duas tibi reliquit filias, et harum nepotes ; et ipsam quem maxime luges, prioris oblitam, non ex toto abstulit. Habes ex illo duas filias ; si male fers, magno onera, si bene, minus solatia. In hoc te perduxit, ut illas quam videris, admovearis filiis, non doloris. Agricola, eversis arboribus, quas aut ventus radicitus evulsit, aut contortus repensino impetu turbo perfrægit, robustiori ex illis residuum fovet, et amissarum æmina statim plantisque disponit : et momento (nam ut in damna, ita ad incrementa rapidum veloxque tempus est) adulescent amissis lætiora. Hæc nunc Metili tui filias in ejus v. cem substituit, et vacantem locum exple. Unum dolorem geminam solatio leva. Hæc quidem natura mortalium est, ut nihil in gis placeat, quam quod amissum est ; iniquiores sumus adversus relicta, ereptorum desiderio : sed si æstimare valueris, quam illi vaide fortuna, etiam quoniam servieris, peperceris, acies te habere plus quam solatia. Respicit tot nepotes, duas filias.

XVII. Dis encore ceci, Marcia : « Je me laisserais fléchir, si le sort de chacun était suivant ses mœurs : si jamais le mal ne poursuivait les bons : mais je vois que les bons et les méchants sont indifféremment le jouet des mêmes orages. Pourtant, il est cruel de perdre un jeune homme qu'on a élevé, qui déjà, pour sa mère, pour son père, était un soutien, et un honneur. C'est une disgrâce cruelle, qui le nie? mais humaine. Tu es née pour perdre, pour périr, pour espérer, pour craindre, pour tourmenter les autres et toi-même, pour redouter et sonhalter la mort, et, ce qui est pis, pour ne jamais savoir quelle est ta vraie condition.

Si l'on disait à un homme portant pour Syracuse : « Je vais premièrement te faire connaître tous les ennuis et tous les agréments de ton prochain voyage ; avec ces instructions, embarque-toi. Voici donc ce que tu pourras admirer. Tu verras d'abord cette île, qu'un détroit resserré sépare de l'Italie. Il paraît certain qu'autrefois elle faisait partie du continent ; mais une soudaine irruption de la mer « arrache la Sicile des flancs de l'Hespérie ». Et puis (car il t'est permis de raser les bords du gonfre lusitain) tu verras la fabuleuse Charybde aplaisie tant qu'elle n'est pas occupée par les vents du midi, mais, au premier vent violent qui souffle de ces régions, engloutissant les navires dans ses abîmes béants et profonds. Tu verras cette fontaine si célèbre chez les poètes, Aréthuse, si limpide et si transparente, épanchant de son urne des ondes si fraîches ; soit qu'elle les trouve là naissantes et primitives, soit

« Virg. *Æneid.*, lib. III, v. 48.

XVII. Dic illud quoque, Marcia : « Moveret me, si esset cuique pro moribus fortuna, nunquam mala bonos sequerentur : nunc video, extento discrimine, et eodem modo malos bonosque jactari. Græve est tamen, quem educaveris juvenem, jam patri, jam patri præsidium ac decus, amittere. » Quis negat grave esse, sed humanum est. Ad hoc genita es ut perdes, ut perires, ut sperares, metueres, alios teque iniquiores, mortem et timores et optores, et quod est pessimum, nunquam scires cujus esses status.

Si quis Syracusan petenti diceret : omnia incommoda, omnes voluptates futuræ peregrinationis tua ante cognoscere, delatæ ita naviga. Hæc sunt que mirari possis : videbis primum ipsam insulam ab Italia angusta interclusam freto, quam continenti quondam cohesisse constat : subito illo mare irruit, et

Hesperium Siculo latas abscidit :

deinde videbis (licet enim tibi avidissimum maris vorticem stringere) stratum illam fabulosam Charybdem, quando ab aëre vacat : at si quid inde vehementius spiravit, magno litatu profundoque navigia sorbentem. Videbis ektrotissimum carminibus fontem Aréthusem nilidissimi se perfucidi ad immum stagni, gelidissimas

qu'elle revomisse un fleuve, qui, s'engouffrant sous le lit des mers, reparait ensuite sans avoir rien perdu, sans avoir rien altéré de ses eaux par leur mélange avec des flots impurs. Tu verras un port, le plus tranquille de tous ceux que la nature ait formés, ou qu'ait façonnés la main de l'homme pour protéger les flottes, et si bien abrité que la furie des plus violentes tempêtes n'y a pas accès. Tu verras où se brisa la puissance d'Athènes ; où, sous des roches creusées jusqu'à des profondeurs inlinies, plusieurs milliers de captifs eurent des carrières pour prison ; tu verras cette vaste cité, dont les tours s'étendent plus loin que le territoire de bien des villes ; où les hivers sont si tièdes, que pas un jour ne s'écoule sans avoir son soleil. Mais quand tu auras passé en revue toutes ces merveilles, un été lourd et malsain empoisonnera les bienfaits du ciel d'hiver. Là tu trouveras Denys le tyran, bourreau de la liberté, de la justice, des lois, avide du pouvoir même après les leçons de Platon, de la vie même après l'exil : il livrera les uns aux flammes, les autres aux verges : il fera décapiter ceux-là pour la moindre offense ; il appellera dans sa couche et les hommes et les femmes, et, au milieu du saut troupeau parqué pour les royales orgies, ce lui sera peu de jouer deux rôles à la fois.

« Tu sais ce qui peut t'attirer, ce qui peut te retenir, maintenant pars ou reste. » Après cet avertissement, s'il disait vouloir aller à Syracuse, de quel autre que de lui-même aurait-il droit de se plaindre, quand il ne serait pas tombé dans cette ville, mais qu'il y serait venu sciemment et volontairement ?

aquas profundement ; sive illas ibi primum nascentes invenit, sive immensum terris flumen integram subter tot maria, et a confusione pejoris unde servatum, reddidit. Videbis portum quietissimum omnium, quos aut natura posuit in tutelum classium, aut adjuvit manus, sic tutum ut ne maximum quidem tempestatum furor locum sit. Videbis ubi Athenarum potentia fracta : ubi tot milia captivorum, ille xæcis in infaniam stultitiam sæcis latumius corere iacuerat : ipsam ingeniem civitatem, et innox turrilam, quam multarum urbium fluxus sint : tepidissima hiberna, et nullum diem sine interventu solis. Sed quam omnia ista cognoveris, gravis et insubribilis ætas tribui cæli beneficia corrumpet. Erit Dionysius illic tyrannus, liberatæ, justitiæ, legum exitium, domitæ cupidus etiam post Platonem, vitæ etiam post exilium : alios uret, alios verberabit, alios ob leviem offensum jubebit detruncari : arcescit ad liliidum mores femineque, et inter fidos regie intemperantiæ greges parum erit simul liliis colore.

Audiat quid te invitare possit, quid abstergere : proinde aut naviga, aut reside. Post hanc denuntiacionem, stans dixisset intrare se Syracusan tellis, sciamus julum queretum de tulo, nisi de se, habere posset, qui non incidisset in illa, sed prudens scientique venisset ?

De même la nature dit à tous : a Je ne trompe personne : toi, si tu portes des enfans dans ton sein, tu pourras les avoir beaux, mais aussi bien les avoir laids ; et, si par hasard il t'en naît plusieurs, l'un d'eux pourra sauver la patrie, et l'autre la livrer. Ne désespère pas de les voir un jour dans un tel crédit que personne, à cause d'eux, n'ose t'outrager ; mais songe aussi qu'ils peuvent tellement se couvrir de honte, que leur nom même soit un outrage. Rien n'empêche qu'ils ne le rendent les derniers des vains et que les enfans ne prononcent ton éloge ; et cependant tiens-toi prête à les déposer sur le bûcher, soit enfans, soit hommes, soit vieillards, car les années n'y font rien ; car il n'est pas de funérailles qui ne soient prématurées quand une mère les accompagne. » Après ces conditions arrêtées d'avance, si tu engendres des enfans tu décharges de tout reproche les dieux qui ne t'ont rien garanti.

XVIII. Voyons, rapprochons de cette image l'entrée de l'homme dans la vie. Tu délibérais d'aller à Syracuse, je t'ai montré les charmes et les déplaisirs du voyage. Suppose qu'au jour de la naissance je sois appelé pour te donner des conseils. Tu vas entrer dans la cité commune des dieux et des hommes, qui embrasse tout, qu'entraînent des lois fixes, éternelles ; où, dans leurs révolutions, les astres accomplissent leur infatigable minutière. Tu verras la d'innombrables étoiles, et cet astre merveilleux qui remplit tout à lui seul, ce soleil dont le cours diurne marque les intervalles du jour et de la nuit et dont le cours annuel partage également les étés et les hivers. Tu

verras la lune lui succéder avec les ténèbres, empruntant aux rayons fraternels une lumière douce et tempérée, tantôt cachée, tantôt dévoilant au monde sa face tout entière, croissant et décroissant tour à tour, toujours différente de ce qu'elle était la veille. Tu verras cinq planètes suivant des routes diverses, et, dans leur marche contraire, résistant à la force qui emporte le monde : de leurs moindres mouvements dépend la fortune des peuples : c'est là que se décident les plus grandes et les plus petites choses, suivant l'apparition d'un astre propice ou malfaisant. Tu admireras les nuages amoncelés, les vents qui tombent, le vol oblique de la foudre et le fracas du ciel.

Quand, rassasiés de ces grands spectacles, tes yeux s'abaissent sur la terre, ils y trouveront un autre ordre de choses et d'autres merveilles. Ici de vastes plaines se prolongent dans des lointains infinis ; là, sur la croupe neigeuse des montagnes superbes, leurs crêtes élevées se dressent jusqu'à la nue ; les rivières s'épanchent dans les campagnes ; des fleuves, partis d'une même source, vont arroser l'orient et l'occident. Sur les plus hautes cimes se balancent des forêts, des bois s'étendent avec leurs hôtes sauvages, avec le concert varié de leurs oiseaux. Là sont des villes diversement situées ; des nations séparées entre elles par des abords impraticables ; les unes retirées sur de hautes montagnes, les autres emprisonnées par des fleuves, des lacs, des vallées, des marais ; là sont des champs fécondés par la main de l'homme ; des arbustes fertiles sans culture ; des ruisseaux qui serpentent mollement dans les prairies ; des gol-

*Dicit omnibus nobis natura : Neminem decipio ; tu si filios antuleris, poteris habere formosos, poteris et deformes ; et si fortasse tibi multi nascentur, esse ex illis aliquam tam servatorem patriæ, quam proditor poterit. Non est quod desperes tanta dignationis futuros, ut nemo tibi propter illos meliorem audeat ; propterea tamen et tantæ futuros turpitudinis, ut ipsi maledictum sint. Nihil vetat illos tibi suprema prestare, et tibi tibi te a liberis tuis ; sed sic te parat, inquam tu ignem positura, vel puerum, vel juvenem, vel senem. Nil enim ad rem pertinet anni ; quoniam nihil non acerbum fuit est, quod parvas æquæ. Post has leges propositas, si liberos tollis, omni deos invidiam liberis, qui libi nihil apponendunt.*

XVIII. Ad hanc imaginem aegidum totius vite introitum referamus. Syracusas visere deliberasti tibi, quid quid delectare poteris, quicquid offendere, exposui : puta nascenti me tibi volere in consilium. Intratura es urbem diu hominibusque communem, omnis complexam, certis legibus æternisque devictam, indefectis confessionibus officia volentem. Videbis illic innumerabiles aëlis, miraberis uno sideris omni impleri, solem quotidiano cursu diel noctisque spatio signantem, annuo ætates hiemesque æqualiter dividendum. Videbis nocturnum lunæ successorem, a fraternis occubibus lenè remis-

*amque lumen malignantem, et modo oculis, modo toto ore terris imminentem, accessio huius damnisque mutabilem, semper proximè dissimilem. Videbis quinque sidera diversas agentia vias, et in contrarium precipiti mundo silentia : ad horum televisis motibus fortune populorum dependunt, et maxima ac minima perinde fore autur, prout æquum iniquitas adus incessit. Miraberis collecta nubila, et cadentes aquas, et obliqua fulmina, et così fragorem.*

Quoniam satiatæ spectaculo supernorum in terram oculos dejectos, excipiet te alia fortune rerum, ceterique mirabilia. Hinc camporum tu infinitum patentium fusa planities ; hinc montium magnis et rivalibus surgentium jugis erectis tu sublime vertice ; dejectos fluminum, et ex suo fonte in Orientem Occidentemque defusi amnes ; et summa cacuminibus memora noxia, et tantum silvarum eunt suis animalibus, aviumque concentus dissono. Varii urbium situs et seclæ ædificiorum locorum difficultate, quarum illic se in erectos subtrahunt montes, alia ripa, loca, valibus, potius circumfunduntur ; adjuva cultu seges, et arbuta sine cultu fertilia, et rivoarum levis inter prata discursus, et ameni sinus, et littora in portum recedentia, sparse tot per vastum latus que interesti ano maris distinguunt. Quid lapidum gemma-

les gracieux, des rivages qui se creusent pour devenir des ports ; des îles sans nombre éparées, semées sur les mers, dont elles émaillent la vaste plaine. Là sont les pierres, les perles resplendissantes ; les torrents qui, dans leur course impétueuse, roulent des paillettes d'or mêlées à leur gravier ; et ces colonnes flamboyantes qui jaillissent du sein de la terre même au milieu des flots<sup>1</sup> ; et l'Océan, ce lien du monde, qui se divise en trois mers pour partager les nations, et bondit sur sa conche, sans frein et sans mesure. Là sont des vagues toujours mobiles, ondoyantes dans le silence des vents. Tu verras des animaux énormes, qui surpassent en grandeur ceux de la terre ; les uns, dont la masse pesante a besoin d'un guide pour la conduire ; les autres, agiles et plus rapides qu'une galère poussée à force de rames ; d'autres aspirant et soufflant l'onde amère, au grand péril des matelots. Là tu verras des navires allant chercher des terres qu'ils ne connaissent pas. Tu ne verras rien que n'ait tenté l'audace humaine, à la fois témoin et laborieuse associée de ces grands efforts. Tu apprendras, tu enseigneras les arts, et ceux qui entretiennent, et ceux qui embellissent, et ceux qui gouvernent la vie.

Mais là seront aussi mille fléaux du corps et de l'âme, et les guerres, et les brigandages, et les empoisonnements, et les naufrages, et les intempéries de l'air, et les maladies, et la perte prématurée de nos proches, et la mort, douce peut-être, peut-être pleine de douleurs et de tortures. Délibère avec toi-même, et pèse bien ce que tu veux ; une fois entrée dans cette vie de merveilles, c'est par là qu'il faut en sortir. Répondras-tu que tu veux

<sup>1</sup> Les volcans des îles Lipari.

vivre ? — Pourquoi non ? — Pour moi, je pense que tu ne consens pas à la vie, puisque tu te plains qu'on t'en ôte quelque chose. C'est à toi de l'accepter avec ses conditions. — Mais personne ne nous a consultés. — Nos parents se sont consultés pour nous ; ils connaissaient les lois de la vie, ils nous ont engendrés pour la subir.

XIX. Mais, pour en venir aux consolations, voyons d'abord quels maux il faut guérir, ensuite par quels moyens. Ce qui te fait verser des larmes, c'est le regret d'un fils que tu chérissais. Mais de soi-même cette perte semble tolérable. Car, loin des absents, nous ne les pleurons pas tant qu'ils vivent, bien que nous soyons entièrement privés de leur commerce et de leur présence. C'est donc l'opinion qui fait notre tourment, et nos maux ne s'élèvent qu'à la mesure que nous leur donnons. Le remède est en notre puissance. Regardons les morts comme des absents, et ce ne sera pas nous abuser nous-mêmes : nous les avons laissés partir ; que dis-je, nous les avons fait partir devant pour les suivre. Tu verses encore des larmes quand tu dis : « Qui me reste pour me protéger, pour me défendre du mépris ? » Console-toi ; car s'il est bon-  
heureux, il n'est que trop vrai que, dans notre cité, on gagne à voir mourir ses enfants plus de crédit que l'on n'en perd. Autrefois, c'était la ruine d'un vieillard que de rester seul ; maintenant, c'est un si beau titre à la puissance, que l'on en voit feindre de la haine contre leurs fils, désavouer leurs enfants, et vider leurs maisons par le crime. Je sais que tu vas me dire : « Ce qui me touche, ce n'est pas mon propre dommage : car on ne mérite pas d'être consolé quand on regrette la mort d'un fils, comme celle d'un esclave : quand on a le

rumque fulgor, et inter rapidorum cursum torrentium aurum aëre interfusus, et in media terra, medioque rursus mari silentis ignium faces, et vinculum terrarum Oceanus, contemni autem gentium triplici simul seclens, et ingenti licentia exarsimus ? Videbis hinc inquietas, et sine vento fluctu nullo aquis immanis et excedenti terrestria magnitudine amalia, quædam gravia et alieno se magisterio morentia, quidam velocia, concitata perniciosa remigis, quidam haurientia undas, et magno prænavigantium periculo effluantia. Videbis hic navigia, quas non potere terras quærentia. Videtis nihil humanæ audaciæ intentum, et curisque et spectatrix, et ipsa pars magna constantium ; discos docebatque artes, alias que vitam instruant, alias que orant, alias que regant.

Sed istæ erunt mille corporum et animorum pestes, et bella, et la, rucina, et venena, et naufragia, et intempéries cæli corporisque, et carissimorum acerba desideria, et mores, incertum, facilis, ad per pernam erociatumque Delibera tecum, et perpende quid velis ; ut in illa venias, per ista exendum est. Respondes a, velle te vivere ? quidni ? Immo, puto, ad id non accedes, et quo

tibi aliquid detrabi doles. Vixit ergo et convenit. Nemo, inquit, nos consulit. Consulti sunt de nobis parentes nostri ; qui quam conditionem vite noscent, in hæc nos consuluerunt.

XIX. Sed ut ad solatia veniam, videamus primum quid curandum sit, deinde quemadmodum. Movet ingenium desiderium ejus, quem dicitur. Id per se tolerabile apparet. Absentes enim absentes, dum viverent, non fleamus, quamvis omnis usus illorum nobis et conspectus ereptos sit. Opinio est ergo que nos cruciat ; et tanti quodque malum est, quanti illud laxavimus. In nostra potestate remedium habemus. Judicemus illos abesse, et nosmetipsi non fallamur ; dimisimus illos ; immo consecrari præsumimus. Movet et illud lugentem : « Non erit qui me defendat, qui a contentu vindictæ ! » Ut minime probabili, sed vero solatio ntar, in civitate nostra plus gratiæ arbitris confert, quam eripit. Adeoque contentu solitudo, que solati destrueret, ad potentiam ducit, ut quidam odia filiorum simulent, et liberos ejurent, et orbem manu faciant.

Scio quid dicas : « Non morietur me detrimenta mea ;



cœur de considérer dans un fils autre chose que lui-même. « Pourquoi donc pleures-tu, Marcia? parce que ton fils est mort, ou parce qu'il n'a pas assez longtemps vécu? Si c'est parce qu'il est mort, in as dû pleurer toujours; car toujours tu as au qu'il devait mourir. Persuade-toi bien que les morts n'éprouvent aucune douleur. Cet enfer, qu'on nous a donné pour si terrible, n'est qu'une fable : les morts n'ont à craindre ni les ténébres, ni les prisons, ni les torrents qui roulent la flamme, ni le fleuve de l'oubli : dans cet asile d'une pleine liberté, point de tribunaux, point d'accusés, point de nouveaux tyrans. Ce sont là jeux de poètes, qui nous ont poursuivis de vaines terreurs. La mort est la délivrance, la fin de toutes nos peines; nos malheurs ne la franchissent pas : c'est elle qui nous rend au sommeil tranquille dont nous jouissons avant de naître. Si vous pleurez les morts, pleurez aussi ceux qui ne sont pas usés. La mort n'est ni un bien ni un mal. Car, pour être soit un bien soit un mal, il faut être quelque chose; mais ce qui n'est rien, ce qui réduit tout à rien, ne nous impose ni l'une ni l'autre de ces conditions. Aux biens et aux maux, il faut un sujet quelconque sur lequel ils s'exercent. La fortune ne peut retenir ce que la nature abandonne, et l'on ne saurait être malheureux quand on n'est pas. Ton fils a dépassé les limites entre lesquelles on est esclave. Dans le sein d'une paix profonde, éternelle, il n'est plus tourmenté par la crainte de la pauvreté, par le souci des richesses, par les passions qui harcèlent notre âme

avec l'aiguillon de la volupté; il n'est pas envieux du bonheur des autres, ni envié dans le sien; jamais la calomnie ne blesse ses élastes oreilles; il n'a plus à prévoir ni calamités publiques ni privées; jamais sa pensée inquiète ne s'attache à l'avenir plein de plus tristes inquiétudes. Enfin, il est dans un asile d'où rien ne peut le bannir, où rien ne saurait l'effrayer.

XX. Oh! qu'ils s'aveuglent sur leurs maux, ceux qui ne célèbrent pas la mort comme la plus belle invention de la nature! Soit qu'elle achève notre bonheur, qu'elle écarte l'infortune, qu'elle éteigne au vieillard las et dégoûté de vivre, soit qu'elle nous moissonne au printemps de nos jeunes années, et bercés d'un espoir meilleur, soit qu'elle rappelle l'enfance, avant que la route devienne plus difficile, la mort est un terme pour tous, pour beaucoup un remède, un vœu pour quelques-uns, et ne mérite mieux de personne que de ceux qu'elle vient trouver avant qu'ils l'invoquent. La mort affranchit l'esclave malgré le maître; elle brise la chaîne du captif; elle ouvre les prisons aux malheureux qu'y tenait enchaînés une dévorante tyrannie : à l'exilé, qui sans cesse tourne vers la patrie et ses yeux et sa pensée, elle montre qu'il n'importe guère près de quelles cendres reposeront les siennes. Si la Fortune a mal distribué les biens communs à tous; si, tous naissant avec des droits égaux, elle a voulu que l'un fût possédé par l'autre, la mort rétablit partout l'égalité. C'est elle qui jamais n'a rien fait suivant le caprice d'un autre; elle auprès de qui jamais

estem non est dignus solatin, qui filium sibi decessisse, sicut municipem, moleste fert; cui quidquam in filio respicere, prius ipsum, vacat. « Quid igitur te, Marcia, movet? utrum, quod filius tuus decessit, an, quod non diu vixit? Si, quod decessit, semper debuit dolere; semper enim scisti mori. Cogita nullum defunctum moris affectu illa que nobis inferos faciunt terribiles, fabulam esse, nullas imminere mortuis tenebras, nec carcerem, nec flumina flagrantia igne, nec oblivionis amnem, nec tribunalia, et reos, et in illa libertate tam laxa ullos iterum tyrannos. Luserunt ista poete, et vana nos agitare verberantibus. Mors omnium dolorum et solutio est et finis; ultra quam mala nostra non eunt, que nos in illam tranquillitatem, in qua, antequam nasceremur, jacuimus, reponit. Si mortuorum aliquis miseretur, et non natorum miseretur. Mors nec bonum nec malum est. Id enim potest aut bonum aut malum esse, quod aliquid est: quod vero ipsum nihil est, et omnia in nihilum rediit, nulli nos fortune tradit. Mala enim bonaque circa aliquam versantur materiam. Non potest id fortuna tenere, quod natura dimisit; nec potest miser esse, qui nullus est. Excessit filius tuos terminos, intra quos versitur. Exceptit illum magna et eterna pax: non paupertas meto, non divitiarum cura, non libidinis per voluptatem animos carpenas stimulis incenditur, non

invidia felicitatis alienae tangitur, nec nos premitur, nec conviciis quidem ullis verecunde aures verberantur: nulla publica clades prospicitur, nulla privata: non sollicitus futuri pendet ex evenit, semper in deteriora dependent. Tandem ibi constitit, unde nil cum possit, ubi nil terreat.

XX. O ignaros malorum suorum, quibus non mors ut optimum inventum naturae inodatur! quae sive felicitatem includit, sive calamitatem repellit, sive satietatem aut lassitudinem senis terminat, sive juvenile ævum, dum meliora sperantur, in fine deducit, sive pueri iam ante duriores gradus revocat, omnibus finis, multis remedium, quibusdam votum, de nullis melius merita, quam de his ad quos venit antiquum invocaretur. Hæc servitatem invin domino remittit; hæc captivum catenas levat; hæc e carcere deducit, quos exire imperium impotens voluerat; hæc exsiliis in patriam semper animum neurologos tendentibus, ostendit, nihil interesse inter quos quique jacent; hæc, ubi res communes fortis male dividit, et æquo jure genitos alium alii donavit, exarquet omnia; hæc est, que nihil quidquam alieno fecit arbitrio; hæc est, in qua neutrum humilitatem suam sentit; hæc est, que nulli parat; hæc est, Marcia, quam pater tuus concepit. Hæc est, inquam, quæ efficit, et nasci non sit supplicium: quæ efficit, ut non

ou n'a rougi de sa condition; elle qui n'a jamais obéi à personne; elle qu'appellèrent les vœux de ton père, ô Marcia! C'est elle, dis-je, qui fait que ce n'est pas un supplice de naître; elle qui fait que je ne succombe pas sous les menaces du sort, et que je conserve mon âme intacte et maltraitée d'elle-même. Je sais où prendre terre. Là bas, je vois des croix de mille formes, variées suivant la fantaisie des tyrans. Celui-ci tourne vers la terre la tête des suppliciés pour les pendre; celui-là les empale; un autre leur étend les bras sur une potence. Je vois les chevalets, je vois les verges, et pour chaque membre, chaque muscle, un instrument de torture; mais je vois aussi la mort. Là-bas sont des ennemis sanglants, des citoyens superbes; mais là-bas aussi je vois la mort. La servitude n'est pas chose pénible, quand, las de votre maître, vous allez d'un seul pas trouver la liberté. Contre les outrages de la vie, j'ai le bienfait de la mort.

Sougez combien il est heureux de mourir à propos, à combien d'hommes il en a coûté d'avoir trop vécu. Si Cn. Pompée, la gloire et le soutien de cet empire, avait été, à Naples, enlevé par la maladie, il mourait, sans contredit, le premier des Romains: quelques jours de plus le précipitèrent du faite de sa grandeur. Il vit ses légions massacrées en sa présence; et, d'une bataille où le sonnet formait la première ligne, tristes restes! le chef lui-même a survécu. Il vit le bourreau égyptien; il offrit à un satellite cette tête sacrée pour les vainqueurs. Au reste, épargné par le glaive, il aurait eu à regretter son salut. Car

quoi de plus honteux que Pompée vivant par le bienfait d'un roi! M. Ciceron, s'il était mort au moment où il échappait au poignard dont Catilina le menaça en même temps que la patrie, eût été sauveur de la république qu'il venait d'affranchir; si même il eût suivi de près les funérailles de sa fille, alors encore il pouvait mourir heureux. Il n'eût pas vu briller les glaives nus sur la tête des citoyens, partager entre leurs égorgements les biens des victimes, pour qu'elles fussent les frais de leur mort; il n'eût pas vu les dépouilles des consuls vendues à l'encan, les meurtres, le marché public des brigandages, la guerre, le pillage, et tant de Catilinas. Si Marcus Caton, revenant de Chypre, où il était allé régler la succession d'un roi<sup>1</sup>, avait été englouti par la mer, même avec cet argent qu'il apportait pour soudoyer la guerre civile, n'eût-ce pas été un bonheur pour lui? Du moins alors emportait-il avec lui cette pensée, que personne n'eût osé le crime devant Caton. Quelques années de plus, et cet homme, né pour être libre, né pour la liberté publique, sera forcé de fuir César et de suivre Pompée.

Un trépas prématuré n'a donc fait aucun tort à ton Métellus: bien plus, il lui a fait remise de tous les maux. — Mais il mourut trop tôt et avant le temps. — Et d'abord suppose qu'il a survécu; imagine la vie la plus longue qui soit accordée à l'homme. Que c'est peu de chose! nous pour de très-courts instants, nous préparons cette hôtellerie, que nous devons quitter bientôt, pour d'autres qui viendront l'occuper aux mêmes con-

<sup>1</sup> Ptolémée, qui avait fait le peuple romain son héritier.

concedam adversus minus casum, ut servare animum saluum ac potentem sui possim. Habeo quo appellam. Video istuc cruce non unius quidem generis, sed aliter ab aliis fabricatas; capite quidam conversos in terram suspendere, alii per obscuram stipitem egerant, alii brachia patibulo explicaverunt. Video fiducias, video verbera, et membra et singulis articulis singula machinamenta; sed video et mortem. Sunt istuc hostes eruent, civis superbi; sed video istuc et mortem. Non est molestum servire, ubi, si domini pertusum est, licet uno gradu ad libertatem transire contra injurias vite, beneficium mortis habeo.

Cogita, quantum boni opportuna mors habent: quam multis distans vixisse nocuerit. Si Cn. Pompeium, decus istius firmamentumque imperii, Neapolim valendo aboluisset, indubitatus populi Romani princeps exacerasset. At non exigit temporis adjecto fastigio illum suo deperit. Vidi legiones in conspectu suo cecisse; et ex illo pectore, in quo prima acies senilis fuit, quam inflictae reliquae sunt, imperatorem ipsum superfluum vidi! Ægyptium circumflicam, et sacrosanctum vicioribus corpus aethiis præstiti, etiam in incolumis fuisse proclitum nullis scietur. Quid enim erat turpius, quam Pompeium

vivere beneficio regis? M. Cicero si eo tempore, quo Catilina ista devitavit, quibus pariter cum patris potestas est, concedisset, liberata republica conservator ejus; si denique illis aut funus seculis fuisset, etiam tunc felix mori potuit. Non vidisset strictos in civis capta mucrones, nec divites permissoribus oculorum boni, ut etiam de suo perirent, non bustum consularis spolia vendentem, nec credes, nec locis publice introitus, bella, rapinas, tantum Catilinarum. Marcus Catonem si a Cypro et hereditaria regie dispensatione redeuntem mare devorasset, vel cum illa pecunia, quam afferret civili bello stipendium, nonne illi bene actum foret? hoc certe secum tulisset, neminem amorem omnium Catone peccare. Nunc amorum adjecto proclitum virum libenter non sua tantum sed publicæ naturæ cogit, Casarem fugere, Pompeium sequi.

Nihil ergo mali immatura mors attulit illi: omnium etiam malorum remissio patientiam. « Nihil tamen cito perit, et immortale. » Primum, puta illius superfluitas: comprehendit quantum plurimum procedere homini licet: quantum est? Ad brevissimum tempus edit, cito cessari loco, venient in pectus hoc, proclitum hospitium. De nocturnis studiis loquor, quas incredibili celo-

ditions. Je parle de la vie humaine que nous voyons se dérouler avec une incroyable vitesse. Compte les siècles des cités; tu verras qu'elles n'ont pas été bien longtemps debout, celles-là même qui se glorifient de leur antiquité. Toutes les choses humaines sont éphémères, périssables, et ne tiennent aucune place dans l'infini des temps. Cette terre, avec tous ses peuples, ses villes, ses fleuves, sa ceinture de mers, n'est qu'un point pour nous, si nous la comparons à l'univers : notre vie est quelque chose de moins qu'un point, en regard de tous les temps. La mesure du temps est plus grande que celle du monde, puisqu'on peut compter tant de révolutions du monde accomplies dans le temps. Ainsi donc, à quoi bon étendre une chose qui, dans son prolongement, quel qu'il soit, n'est guère plus que rien? Le seul moyen d'avoir vécu beaucoup, c'est d'avoir assez vécu. Cite-moi, si tu veux, ces vieillards, dont la tradition nous raconte la longévité; même-les jusqu'à cent dix ans : quand ton âme se reportera vers l'éternité, tu ne verras plus de différence entre l'existence la plus longue et la plus courte, si, considérant tout le temps que chacun a vécu, tu le compares à tout le temps qu'il n'a pas vécu.

Ensuite, toi ils n'est pas mort avant le temps; il a vécu autant qu'il devait vivre. Il ne lui restait plus rien au-delà. Les hommes n'ont pas tous la même vieillesse; les animaux mêmes ne l'ont pas. Quelques-uns épuisent toute leur vie dans l'espace de quatorze années : pour eux c'est l'âge le plus long, quand c'est le premier âge pour l'homme. Tous nous avons reçu des droits iné-

gaux à l'existence : on ne saurait mourir trop tôt, puisqu'on ne devait pas vivre plus longtemps que l'on n'a vécu. Chacun a sa borne fixée : et cette borne restera toujours où d'abord elle fut établie; il n'est pas de soins ni de faveurs qui puissent la reculer; et toi ils n'eût pas voulu perdre à ce vain labeur et ses soins et ses calculs. Il a fait sa tâche.

« Il a touché la limite des jours qui lui furent donnés. » Ainsi, loin de toi cette accablante pensée : « Il eût pu vivre plus longtemps. » Sa vie n'a pas été interrompue; jamais le hasard n'intervient dans le cours de nos années : ce qui fut promis à chacun lui est payé. Les destins suivent leur propre impulsion; ils n'ajoutent rien, ils ne retranchent rien à leurs promesses : nos vœux, nos regrets n'y font rien. Chacun aura tout ce qui lui fut assigné le premier jour : dès l'instant qu'il a vu pour la première fois la lumière, il est entré dans le chemin du trépas, il s'est avancé d'un pas vers la mort; et ces mêmes années, dont s'enrichissaient sa jeunesse, appauvrirent sa vie. L'erreur qui nous égare, c'est de penser que nous ne penchons vers la tombe que vieux et cassés, quand tout d'abord l'enfance et la jeunesse, et tout âge nous y pousse. Les destins, qui poursuivent leur tâche, nous ôtent le sentiment de notre destruction; et, pour mieux dérober sa marche, la mort se cache sous le nom de la vie. Le premier âge devient l'enfance, l'enfance est absorbée par la puberté, la puberté par la jeunesse, la jeunesse par la vieillesse. Chaque progrès, à la bien prendre, est une décadence.

riante convoiti constat; computa urbium secula; videbis quam non diu steterint, etiam que vetuste gloriantur. Omnia humana brevia et caduca sunt, infiniti temporis nullam partem occupantia. Terram hanc cum populo, urbibusque, et fluminibus, et ambulo maris, puncti loco posuimus, ad universa referentes: minorem portionem aras nostra quam puncti habet, et tempori comparetur omni; cujus major est mensura quam mundi; utpote quum ille se intra hujus spatium toties remeatiatur. Quid ergo interest id extendere, cujus quantumcumque fuerit incrementum, non nullum erit a nihilo? Uno modo mutum est quod vivimus, si satis est. Licet mihi vivaces et in memoriam tradita senectutis viros nomines, centenos denosque percrenas annos : quum ad omne tempus dimiseris animam, nulla erit illa brevissimi longissimique ævi differentia, si, inspecto quanto quis vixerit spatio, comparaveris quanto non vixerit.

Deinde non immaturus decessit; vixit enim quantum debuit vivere. Nihil enim illi jam ultra preperat. Non una hominibus senectus est, ut ne animalibus quidem; intra quatuordecim quendam annos defatigantur; et hæc illis longissime ætas est, que homini prima; dispar euique vivendi facultas dato est: nemo nimis cito moritur,

qui victurus diutius quam vixit, non fuit. Fixas est cuique terminus; manebit semper ubi positus est; nec illum ulterius diligentia aut gratia promovebit; acit libenter alium ulterius diligentiam ex consilio perdidisse. Tultit suam.

Metasque dati pervenit ad ævi.

Non est ilaque quod sis te oneres : Puncti diutius vivere. Non est interrupta ejus vita, nec unquam ac annis ejus interiecit; solvitur quod cuique promissum est : enst vi sua fuit, nec adjuclunt quidquam, nec ex promissio semel demont : frustra vota ac studia sunt. Hæbebit quisque, quantum illi dies primus adscripsit; ex illo, quo primam lucem vidit, iter mortis ingressus est, accessitque faio propior : et illi ipsi, qui adiecliebantur adolescentia anni, vite detrahebantur. In hoc omnes errore versamur, ut non putemus ad mortem, nisi ænes inclinatæque jam vergere : quum illo infantia statim, et juvenia, omnisque ætas ferat. Actura opus suum fata nobis sensum nostræ necis auferant : quoque facilius obrepit mors, sub ipso vite nomine lateat. Infantem in se pueritia convertit, pueritiam pubertatem, pubertatem juvenia, juveniam senectas obstitit. Incrementa ipsa si bene computes, damna sunt.

XXI. Tu te plains, Marcia, que ton fils n'ait pas vécu aussi longtemps qu'il l'aurait pu. Mais d'où sais-tu qu'il lui fût profitable de vivre plus longtemps? ou que la mort n'ait pas été bien prévoyante pour lui? Qui pourras-tu trouver aujourd'hui dont les affaires soient établies sur une si forte base, qu'il n'ait rien à craindre de la marche du temps? Les choses humaines tombent et s'écroulent; et aucun côté de notre vie n'est si à découvert, si fragile, que celui qui nous plaît davantage. C'est donc aux plus heureux à souhaiter la mort; car, dans la vicissitude et la confusion des choses, rien n'est certain que ce qui est passé. Qui s'assurait que ce beau corps de ton fils, qui, sous la tutelle d'une sévère pudeur, s'est conservé pur au milieu des regards lubriques d'une ville débauchée, aurait échappé aux maladies, et porté, sans outrage, jusqu'à la vieillesse, l'honneur de sa beauté?

XXII. Songe aux mille souillures de l'âme; car les esprits les mieux faits ne se sont pas conservés jusqu'à la vieillesse comme le promettaient leur adolescence: souvent ils se sont dépravés. Ou bien c'est une luxure tardive, et d'autant plus honteuse, qui les gagne et les force à déshonorer de nobles débuts; ou bien, voués jennes encore à la taverne et à leur ventre, leur plus grande inquiétude est de savoir ce qu'ils vont manger et ce qu'ils vont boire. Ajoute les incendies, les ruines, les naufrages; le fer saignant du médecin, qui va chercher des os sous des chairs vivantes, qui plonge ses mains tout entières dans nos entrailles, et multiplie les douleurs pour guérir de honteuses

maladies. Vient ensuite l'exil; ton fils ne fut pas plus innocent que Rutilius: la prison; il ne fut pas plus sage que Socrate: la mort volontaire qui déchira la poitrine; il ne fut pas plus vertueux que Caton. En présence de ces grands enseignements, tu comprendras que la nature s'est montrée généreuse de mettre promptement en lieu sûr ceux à qui la vie réservait un pareil salaire. Rien n'est si trompeur que la vie humaine, rien n'est si perfide. Personne assurément ne l'accepterait; mais on nous la donne à notre insu. Si donc le plus grand bonheur est de ne pas naître, estime comme le second d'être bientôt affranchi de la vie, pour rentrer dans la plénitude de son être. Rappelle-toi les temps cruels où Séjan livra ton père, comme une largesse, à son client Satrius Secundus. Il t'était irrité d'un ou deux mois hardis que Crémulus n'avait pu contenir dans le secret de son âme, comme celui-ci: «on ne place pas Séjan sur nos têtes, il y monte.» On avait décrété d'élever à Séjan une statue dans le théâtre de Pompée, dont César<sup>1</sup> réparait l'incendie. Cordus s'écria: «C'est bien aujourd'hui que le théâtre tombe.» Et qui n'eût éclaté de voir ériger un Séjan sur les cendres de la Pompée, et le nom d'un soldat sans foi consacré sur le monument de cet illustre capitaine? Toutefois, il est consacré par une inscription; et ces chiens dévorants, qu'il engraisait de sang humain, afin de les rendre traitables pour lui seul et farouches pour tous les autres, poursuivent à ses ordres, le condamné de leurs aboiements. Que faire? S'il voulait vivre, il fallait sup-

<sup>1</sup> Tibère.

XXI. Quereris, Marcia, non tam diu visisse filium tuum, quam potuisset? Unde enim scis, an diutius illi expediret? an illi hac morte consultum sit? Quem invenire hodie potes, ejus res tam bene posite sunt et fundate, ut sibi illi, procedenti tempore, timendum sit? Labor ut humana, ac fluunt; neque pars vite nostre tam obnoxia aut tenera est, quam que maxime placet. Ideoque felicissima optanda mors est, quia in tanta inconstantia turbaque rerum, nihil nisi quod preterit, certum est. Quis tibi recepit, illud pulcherrimum filii tui corpus, et summa pudoris custodia inter luxuriosas urbis oculos conservatum, potuisse illos morbos evadere, ut ad senectutem formae illarum perferretur deus?

XXII. Cogita animi mille labe; neque enim recta ingenia, qualem in adolescentia spem sui fecerant, usque in senectutem perleverunt: sed interversa plerumque sunt. Aut sera coque fedior luxuria invasit, et coegit de honestate speciosa principia, aut in populum ventremque precequois summa tibi curam fuit, quid essent, quid haberent. Adice incendia, ruinas, naufragia, lacerationes medicorum ossa visis legentium, et totas in viscera manus demittentium, et cum simplici dolore pendenda curantiam. Post hæc exitium: non fuit innocen-

tior filius tuus, quam Rutilius. Carcerem: non fuit sapientior, quam Socrates. Voluntaria vulnere transfusum prelus: non fuit ameliore quam Calo. Quum ita perspexeris, scies optime cum his agi, quos natura, quia illis hoc manebat vite stipendium, cito in tutum recepit. Nihil est tam fallax, quam vita humana; nihil tam invidiosum; non mercede quisquam accipias, nisi daretur insidie; itaque si felicissimum est, non nasci, protinus puta, brevitate vite defunctus, cito in integrum restitui. Propono illud acerbissimum tibi tempus, quo Sejano patrem tuum clienti tuo Satrio Secundo congiarium dedi. Irascatur illi ob nomen aut alterum liberius dictum, quod tuius ferre non poterat, Sejantum in cervicem nostras nec impoi quidem, sed accendere. Decernebatur illi status in Pompeii theatro ponenda, quod euntium Cæsar respiciebat. Exclamavit Cordus: «Tunc vere theatrum perire.» Quis ergo non rumpere, supra cineres Cai. Pompeii constitui Sejantum, et in monumenta maximi imperatoris consecrari periculum militum? consecratur subscriptione: et accerimi canes, quos ille, ut sibi sui mansuetos, omnibus feris haberet, sanguine humano pascibat, circumstraro hominem, et illum imperatorem, incipiant. Quid faceret?

plier Séjan; mourir, il fallait supplier sa fille. Tous deux sont inflexibles : il a choisi de tromper sa fille. Ayant donc pris un bain pour s'affaiblir davantage, il se retira dans sa chambre comme pour faire une collation, et, renvoyant ses esclaves, il jeta par la fenêtre une partie des mets, pour faire croire qu'il avait mangé. Ensuite il s'abstint de souper, comme si déjà il eût assez mangé dans sa chambre. Le second et le troisième jour il en fit autant : le quatrième, la faiblesse de son corps le trahissait. Alors l'embrassant : « Ma chère fille, dit-il, apprends la seule chose que je t'aie jamais cachée; je suis entré dans le chemin de la mort, et déjà le passage est à demi franchi. Ne me retiens pas; tu ne le dois ni ne le peux. » Puis il ordonne qu'on ferme tout accès à la lumière, et s'enveloppe dans les ténèbres. Sa résolution connue, ce fut une joie publique de voir arracher cette proie à la gorge altérée de ces loups avides. Des accusateurs, excités par Séjan, se présentent au tribunal des consuls. Ils se plaignent que Cordus se laisse mourir, l'accusant d'un acte auquel ils le contraignent; tant ils craignaient que Cordus ne leur échappât! C'était une grande affaire, de savoir si la mort de l'accusé les privait de leurs droits. Pendant qu'on délibérait, pendant que les accusateurs reviennent à la charge, il s'était mis lui-même hors de cause. Vois-tu, Marcia, combien de vicissitudes foudrent à l'improviste sur nous dans ces temps d'iniquité? Tu pleures la mort d'un fils qui fut une nécessité cruelle; et celle de ton père fut un droit disputé!

XXIII. Outre que tout avenir est incertain, ou

n'offre de certain que des maux plus grands, la route vers les régions supérieures est bien plus facile aux âmes retirées de bonne heure du commerce des humains; car elles traitent après elles moins de fange, moins de fardeaux; affranchies avant d'être souillées, avant de se mêler trop intimement aux choses terrestres, elles remontent plus légères vers les lieux de leur origine, et se dégagent plus vite de leur élément impur et grossier. Aussi, jamais un long séjour dans le corps n'est-il cher aux grandes âmes; elles brûlent de sortir, de se faire jour; elles souffrent avec peine cette étroite prison, accoutumées qu'elles sont à s'égarer dans de sublimes essors, et à regarder d'en haut les choses humaines. Voilà pourquoi Platon s'écrie que l'âme du sage se porte tout entière vers la mort, que c'est là ce qu'elle veut, là ce qu'elle songe, là ce qui l'entraîne dans sa passion constante de s'élancer au dehors. Et toi, Marcia, lorsque tu voyais dans un jeune homme la prudence d'un vieillard, une âme victorieuse de toutes les voluptés, purifiée et affranchie du vice, cherchant les richesses sans avarice, les honneurs sans ambition, les plaisirs sans mollesse, pensais-tu qu'il pouvait longtemps se conserver? Tout ce qui atteint le sommet, est près de la chute. Une vertu achevée s'efface et se dérobe aux yeux; et le fruit qui mûrit de bonne heure n'attend pas l'arrière-saison. Plus un feu a d'éclat, plus vite il s'éteint; il est plus durable lorsque, luttant contre des matières dures et lentes à s'enflammer, sa lueur, d'abord éclipée par la fumée, sort comme d'un nuage : car la même cause qui nour-

si vivere vellet, Sejanus rogandus erat; si mori, filia; interque inesorabilis : constituit filiam fallere. Usus itaque balneo, et quo plus virium poneret, in cubiculum se quasi staturus contulit; et dimissis pueris, quandam per fenestram, ut videretur edisse, projecit : a cena delinde, quasi jam satis in cubiculo edisset, abstinuit : altero die, et tertio idem fecit. Quarto, ipsa infirmitate corporis faciebat indicium. Compulsi itaque te, « Carissima, inquit, filia, et hoc nunc, tota est vita, iter mortis ingressus sum, et jam medium fere iteao. Revocare me nec debes, nec potes. » Atque ita lumen omne praeclodi jussit, et se in tenebris condidit. Cognito consilio ejus, publica voluptas erat, quod ex faucibus avidissimorum luptum educeretur praeda. Accusatores, Sejanus auctore, adentem consulum tribunalia : querunt mori Cordum, incompellentes quod coegerant; adeo illis Cordus videbatur effugere. Magna res erat in questione, an morte rei prohiberentur; dum deliberatur, dum accusatores iterum adent, ille se absolvat. Videmus, Marcia, quantum iniquorum temporum viem ex inopinato ingruat? Res quod alicui tuorum mori necesse fuit? pame non licuit.

XXIII. Præter hoc, quod omne futurum incertum est,

et ad deteriora certius, facilius ad superos iter est animis cito ab humana conversatione dimissis; minus enim fecis ponderisque traverunt; antequam obducerent, et altius terrens compellerent, libera, leviores ad originem suam revolant, et facilius, quidquid est illud otiosi illitque, eluunt. Nec unquam magnis ingentis cura in corpore mora est; citius atque evanescere gressum, agre has angustias ferunt, vagi per omne sublime, et ex alto assueti humana despiciere. Inde est quod Plato clamat : Sapientis animum totum in mortem promittit, hoc velle, hoc mediari, hac semper cupidine ferri in exteriora tendentem. Qui tu, Marcia, quam videres senilem in juvene prudentiam, victorem omnium voluptatum animum, essendatum, carentem vicio, divitiis sine avaritia, honoris sine ambitione, voluptatis sine inuria appetentem, diu tibi putabas illum sospitem posse contingere? Quidquid ad summum pervenit, ad exitum prope est. Eripit se austerique ex oculis perfecta virtus : nec ultimum tempus expectant, que in primo maturaverunt. Ignis quo clarior fulsit, citius exanguitur : vivacior est, qui cum lenia difficilique materia commissus, fumoque demersus, ex sordido lucet; eadem enim delinet causa, que maligne alit; sic ingenia quo illustriora, eo bre-

rit pauvrement la flamme, la fait vivre longtemps. De même, les génies qui brillent le plus, passent le plus vite. Car dès que la place manque au progrès, on touche à la décadence. Fabianus rapporte un phénomène dont furent témoins nos pères : c'était un enfant de Rome qui avait atteint la stature d'un homme de haute taille; mais il vécut peu de temps; et il n'y avait personne de sage qui ne lui eût prédit une mort prochaine; car il ne pouvait parvenir à un âge qu'il avait anticipé. Ainsi la maturité est l'indice d'une prompte décomposition; et la fin approche, quand tous les développements sont accomplis.

XXIV. Estime désormais ton fils par ses vertus et non par ses années; et il aura bien assez vécu. Resté orphelin, il demeura sous la surveillance de ses tuteurs jusqu'à sa quatorzième année, sous la tutelle de sa mère, toute sa vie : quoiqu'il eût ses pénates, il ne voulut pas quitter les tiens. Jeune homme que sa taille, sa beauté, et tous les autres avantages d'un corps robuste semblaient destiner aux camps, il renouça aux armes pour ne pas s'éloigner de toi. Calcule, Marcia, combien il est rare pour les mères de voir leurs enfants, lorsqu'elles vivent dans des maisons séparées; calcule combien d'années s'échappent, et sont passées dans l'anxiété, lorsqu'elles ont leurs fils dans les armées; tu verras quel espace occupe le temps, dont tu n'as rien perdu. Jamais ton fils ne s'est éloigné de tes regards; c'est sous tes yeux que se forma aux études et esprit supérieur qui eût égalé son aïeul, s'il n'eût été retenu par la modestie qui a si souvent enseveli dans le silence les progrès du génie. Jeune, d'une beauté peu

commune, jeté au milieu de toutes ces femmes qui s'étudiaient à corrompre les hommes, il ne se prêta aux espérances d'aucune; et lorsque l'impudent de quelques-unes alla jusqu'à le provoquer, il rougit d'avoir plu, comme s'il eût péché. Cette pureté de mœurs lui valut d'être, à peine sorti de l'enfance, jugé digne du sacerdoce : le suffrage maternel l'appuyait sans doute; mais sa mère elle-même ne pouvait réussir que pour un candidat méritant.

Dans la contemplation de ses vertus, rappelle à toi ton fils, comme si maintenant il t'appartenait davantage. Maintenant rien ne peut le détourner de toi; jamais il ne te sera une cause d'inquiétude, jamais de chagrin. Tu as pleuré toutes les larmes que tu devais à un si digne fils : l'avenir, à l'abri des hasards, est désormais plein de charmes, pourvu que tu saches jouir de ton fils, pourvu que tu comprennes ce qu'il y avait en lui de plus précieux. Tu n'as perdu que l'image de ton fils, et encore d'un ressemblant bien imparfaite. Mais lui, désormais éternel, en possession d'un état meilleur, débarrassé de liens étrangers, il est tout à lui-même. Ces os, que tu vois entourés de muscles, cette peau qui les recouvre, ce visage, ces mains, ministres du corps, et toute cette enveloppe extérieure, ne sont pour l'âme qu'enraves et ténébreuses. Elle en est acablée, obscurcie, souillée : voilà ce qui l'enlaine loin du vrai, loin d'elle-même, pour la plonger dans le faux : toutes ces luttes sont contre cette chair qui lui pèse, qui voudrait l'enchaîner et l'abattre : elle aspire aux régions d'où elle est sortie; c'est là que l'attend le repos éternel, c'est là qu'après

vixit soni. Nam ubi incrementum locus non est, vicium occasus est. Fabianus ait, quod nostri quoque patres videre, puerum Romæ fuisse, statura ingentis viri : sed hic cito crevit; et moriturum brevi nemo non prudens dicit; non poterat enim, d. illam ætatem pervenire, quam præceperat. Ita est indicium imminutis est illi maturitas, et appetit finis, ut incrementum contraria sunt.

XXIV. Incipe viribus illum, non annis utilitare : satis diu vivit; pupillus relictus, sub tutorum cura usque ad decimum quartum annum fuit, sub matris tutela remper; quam haberet suos penates, relinquere non voluit. Adolescens statura, pulchritudine, cetero corporis robore castris aptus, militibus recusare, ne a te discederet. Computa, M. reia, quam raro liberis videntur, quo in diversis domibus habitant : exigit, tot illos perire annos matris, et per sollicitudinem exigi, quibus filios in exercitu habet : scies multum p. tulisse hoc tempus, es quo ubi perdidit. Nunciam a conspectu tuo recessi; sub oculis tuis studia formavi, excellentis ingenii, et æquatur avum, nisi obis illius viderenda, que multorum præceps ac silentium pressit. Adolescens rarissimæ formæ, in tota magna mulierum turba virum corruptentium, mul-

ties apud se præbuit, et quum quarundam usque ad tentandum pervenisset improbitas, erubuit, quasi peccasset, quod placuerat. Ille s. nullum morum effecti, et puer admodum dignus sacerdotio videretur, materna sine dubio suffragio fuit; sed ne mater quidem nisi pro bono candidato valeret. Utrum in contemplatione viri tantum filium gere, tanquam si nunc ille tibi magis varet. Nunc nihil habet quo avocetur; nunquam tibi sollicitudini, nunquam merore erit. Quid unum ex tam bono filio poteras dolere, doluisse : cetera exempla omnibus, plena voluplatis sunt, si modo nō filio scis, si modo quid in illo pretiosissimum fuerit, int. ligis. Imago dumtaxat filii tui perit, et effugies non similitudo : ipse quidem æternus, melioris quoque status est, de polius omnibus alienis, et aliis relictis. Hæc que vides ossa circumvoluta nervis, et obductam carnem, cui omnes et ministras manus, et cetera quibus involuti sumus, videntur, ænimurum tenebræque sunt. Obtruncat his a. manus, offocatur, inflectitur, ardetur a veris et suis, in falsis conjecis : omne illi cum hac carne gravi certamen est, ne destrahatur et sidat : utitur illo, unde dimissus est; ibi illum æterna regies manet, a confusi et crassique pura et liquida videntur.

avoir triomphé du chaos et de la nuit, elle ira contempler les célestes clartés.

XXV. Ainsi donc, il ne s'agit pas de courir au tombeau de ton fils. Là, tu ne trouveras qu'une dépouille grossière et gênante, qui ne faisait pas plus partie de lui que sa toge ou tout autre vêtement du corps. Sans rien perdre, sans rien laisser de lui sur la terre, il a pris son vol, il s'est débarrassé tout entier; et, après avoir quelque temps séjourné sur nos têtes, pour se purifier, pour se laver de la souillure des vices inhérents à toute vie mortelle, il s'est élancé au plus haut des cieux, où il plane au milieu des âmes heureuses, admis dans la troupe sacrée des Scipion et des Caton, héros d'adieu de la vie, et affranchis par le bienfait de la mort. Là, ton père, Marcia, quel que chacun y soit le parent de tous, se consacre à son petit-fils, tout ravi de ces clartés nouvelles: il lui enseigne la marche des astres qu'il entourent, et se plaît à l'initier aux mystères de la nature, non d'après des conjectures, mais d'après une science de toutes choses, puisée aux sources du vrai. Et de même que c'est un charme pour l'étranger, de parcourir avec son hôte les merveilles d'une ville inconnue, c'en est un pour ton fils d'interroger sur les causes célestes un interprète de famille. Il aime à plonger sa vue dans les profondeurs de la terre; il se plaît à regarder d'en haut les choses qu'il a quittées. Ainsi donc, Marcia, conduis-toi comme devant un père et devant un fils qui te contemplant; non pas ceux que tu connaissais, mais des êtres plus parfaits, habitants de sublimes demeures: rougis de toute pensée basse et vulgaire, rougis de pleurer les tiens dans leur

bienheureuse métamorphose. Lancés dans l'éternité des choses, à travers les libres domaines de l'espace, ils ne sont arrêtés ni par les barrières des flots, ni par les hauteurs des montagnes, ni par les profondeurs des vallées, ni par les mobiles écueils des Syries: partout les voies leur sont élargies; dans leur facile et rapide essor, leurs âmes se traversent l'une l'autre, et vont s'entremêler aux astres.

XXVI. Figure-toi donc, ô Marcia! entendre tomber de cette voûte céleste la voix de ton père, qui eut sur toi toute l'autorité que tu avais sur ton fils; ce n'est plus ce triste génie qui déploierait les guerres civiles, et condamnait lui-même ses proscriptions à une éternelle proscription; son langage est d'autant plus sublime qu'il parle de plus haut: « Pourquoi, ma fille, t'enchaîner à de si longs ennuis? Pourquoi, si obstinément, fermer les yeux à la vérité, et croire ton fils injustement traité, parce que, s'étant pris de dégoût pour la vie, de lui-même il s'est retiré vers ses ancêtres. Ignorez-tu par quels orages la fortune bouleverse toutes choses? Qu'elle ne se montre pour personne bienveillante et facile, si ce n'est pour ceux qui avaient le moins d'engagements avec elle. Te citerai-je les rois qui eussent été les plus heureux de la terre, si la mort était venue plus tôt les soustraire aux malheurs qui les menaçaient? Et ces généraux romains à la grandeur desquels rien n'eût manqué, si tu retranchais quelques années à leur vie; et ces nobles, ces illustres héros destinés à courber le tête sous le glaive d'un vil soldat? Regarde ton père et ton aïeul. Celui-ci fut livré à la merci d'une main étrangère.

XXV. Proinde non est, quod ad sepulchrum filii tui curras; pessima ejus et ipsi molestissima tibi jacent ossa cineresque; non magis filius paries quam vestes allaque tegumenta corporum. Integer ille nihilque tu terris reliquens fugit, et totus excessit: paulumque supra nos immoratur, dum ex purgatur, et in herentia vilia stiumque omnis mortalitas evi excutit; deinde ad excelsum subleatus, inter felices currit animas, excipitque illum cœtus sneer, Scipiones, Catinesque, utique contentiores vitam, et mortis beneficium liberi. Patres tunc, Marcia, illic nepotem suum, quamquam illic omnibus omne cognatum est, appllet sibi. nova luce gauden(em), et vicinorum siderum mensas docet, nec ex conjectura, sed oculum ex vero peritiam, in arcana nature libens docet. Uique ignorantium urbium monstratus hospitii gratus est, ille sciscitantium celestium causas domesticus interpres. Tu profunda terrarum permittere aciem juvat; delectat enim ex alto relicta respicere. Sic itaque, Marcia, te gere, tanquam sub oculis patris filisque posita, non illorum quos noveras, sed tanto excellentiorum, et in summo locatorem: erubescet quidquam humile aut vulgare, et mutatos in melius tuos heres. Tu eterna rerum per vasta et libera

spatia dimissos, non illos inter-usa maria discludunt, nec altitudo montium, aut lœvæ valles, aut incerta raria Syrtum; transiunt omnia plani, et ex facili mobiles, et expediti, et invicem pervii sunt, intermistique sideribus.

XXVI. Puta tamen ex illa arce cœlesti patrem tuum, Marcia, cui tantum apud te auctoritas erat, quod nunc tibi apud filium tuum; non illo ingenio, quo civilia bella deflevit, quo proscribentes in æternum ipse proscripsit, sed tanto cœlesti, quanto est ipse sublimior, dicere: cur te, filia, tam longa tenet ægritudo? Cur in tanta veri ignorantia versaris, utinam actum judices cum filio tuo, quod in ædium versus vixit, ipse ad majores se recepit suos? Nevis quantis fortunæ procellis disturbet omnia? quam nullis braviis facilem se præstiterit, nisi qui minimum cum illa contraxerant? Repesse tibi nomen felicitissimos futuros, si moluribus illis mors instantibus subtraxisset malis? An romanos duces, quorum nihil magnitudini deerat, si aliquid ætati detraxerit? an nobilissimos viros clarissimisque ad letum militaris gladii composuissent cervicæ foratores? Respice patrem atque avum tuum. Ille tu aïeul percussoris venit arbitrium. Ego nihil in me cuiquam permisi, et cibo prohibitus, ostendi quam

Moi je n'ai donné sur ma vie aucun droit à per-  
sonne, et, m'abstenant de toute nourriture, j'ai  
montré combien j'étais fier du courage qui dicta  
mes écrits. Pourquoi, dans noire famille, pleure-  
t-on le plus longtemps celui qui meurt le plus  
heureux? Ici nous ne formons qu'une seule âme;  
et, loin des épaisses ténèbres qui vous environ-  
nent, nous voyons que rien chez vous n'est, comme  
vous le pensez, désirable, rien n'est grand, rien  
n'est splendide; mais tout y est bassesse, misère,  
anxiété; et vos yeux ne reçoivent qu'un faible  
rayon de notre lumière. Faut-il ajouter qu'ici nous  
n'avons pas d'armées qui s'entre-choquent avec de  
mauvaises fureurs, de flottes qui viennent se bri-  
ser contre des flottes; qu'ici l'on ne trame pas, l'on  
ne rêve pas le parricide; que des forums ne re-  
tentissent pas des procès pendant des jours sans  
fin : ici rien n'est caché, toutes les âmes sont ou-  
vertes, tous les cœurs sont à nu; on vit en public  
et devant tous; on voit et l'avenir et le passé des  
âges. Je me faisais gloire de retracer les faits d'un  
seul siècle, accomplis par une poignée d'hommes  
dans un coin retiré du monde; maintenant il  
m'est donné de contempler tous les siècles, la  
suite et l'ennehainement de tous les âges, et toute  
la somme des années; il m'est donné de prévoir la  
naissance, la ruine des empires, la chute des  
grandes cités, et les nouvelles incursions de la  
mer. Car si tu peux trouver à tes regrets une con-  
solation dans la commune destinée, sache que

rien ne restera debout à sa place. Le temps doit  
tout abattre, tout emporter avec lui; et non-seu-  
lement il se jouera des hommes, misérables stomes  
dans le domaine du hasard, mais il se jouera et des  
lieux, et des contrées, et des parties du monde;  
il effacera les montagnes; ailleurs il fera jaillir en  
haut des roches nouvelles; il absorbera les mers, il  
déviendra les fleuves; et, rompant le commerce  
des nations, il dispersera les sociétés et la grande  
famille du genre humain. Ailleurs, il engloutira  
les villes dans des gouffres béants; il les renversera  
par des ébranlements; et, du sein de la terre, il  
vomira des vapeurs empoisonnées, et couvrira,  
par l'inondation, toute la terre habitée; dans le  
monde submergé périra tout être vivant, et, dans  
un vaste incendie, toutes les choses mortelles brû-  
leront dévorées. Et quand les temps seront venus,  
où le monde s'éteindra pour renaître, toute force  
se brisera par sa propre impulsion; les astres vien-  
dront heurter les astres; toute matière s'enflam-  
mera, et tout ce qui maintenant brille dans une  
si belle harmonie, se consumera dans un même  
brasier. Pour nous, âmes bienheureux, en pos-  
session de l'éternité, quand Dieu trouvera bon  
d'accomplir ces nouvelles révolutions, au milieu  
de l'univers ébranlement, nous-mêmes, débris  
chétifs de cette grande ruine, nous irons nous  
confondre dans les antiques éléments. Heureux  
ton fils, ô Marcia! qui déjà connaît ces mys-  
tères!

*magno me jurat animo scripserat! Cur in domo nostra  
divitiarum fugetur, qui felicissimum moritur? Coimus in  
unum omnes, videmusque non alia nocte circumdant, nil  
apud vos, ut palatii, optabile, nil excelsum, nil splen-  
didum; sed humilia cuncta, et gravia, et asiosa, et quo-  
tam partem lumbis nostri cernunt? Quid dicant, nulla  
hinc arma minis furere concursibus, nec classes clasibus  
frangi, nec parricidia aut flagiti, aut cogitari, nec foris li-  
tibus strepere dies perpetuos: nihil in obscuro, detectas  
montes, et aperta præcordia, et in publico medioque  
vilam, et omnis æri prospectum, eventumque? Jurabat  
animsi seculi me facta componere, in parte ultima mundi,  
et inter paucissimas gesta: tot secula, tot ætatum con-  
textum et seriem, quidquid annorum est, licet visere;  
licet succurrere, licet ruitura regna prospicere, et ma-  
gnarum urbium lapsus, et maris notos cursus. Nam si  
potest tibi solatio esse desiderii tui commune fatum, nihil  
quo stat loci stabili; omnia sterneret, abduceretque æcum ve-*

*lutas: nec hominibus solum (quod enim ista fortissime  
potentie portio est,) sed locis, sed regionibus, sed  
mundi partibus ludi; tot supprimebat montes; et alibi rupes  
in altum novas exprimebat; maria sorbebat, flumina  
avertet; et commercio gentium rupto, societatem generis  
humani exarsque dissolvit. Alibi hiis vastis abdu-  
cet arbes, tremoribus quatiet, et ex infimo pestilentie  
halitus mittet, et inundationibus, quidquid habitatur,  
oldacet: necabitque omne animal orbe submerso, et ig-  
nibus vastis torrebunt incendique mortalia. Et quam tem-  
pus advenit, quo se mundus renovaturus extinguit;  
viribus ista se suis cedent, et sidera sideribus locurrent,  
et omni flagrante materia, non igne, quod dicitur nunc ex  
dispositis lucet, ardebit. Nos quoque felices animæ, et  
æterna sortitæ, quam Deo visum erit iterum ista moliri,  
labentibus cunctis, et ipsæ parva roisæ ingentis accessio,  
in antiqua elementa vertimur. Felicem filium tuum,  
Marcia, qui ista jam novit.* »



# DE LA PROVIDENCE,

POURQUOI, S'IL Y A UNE PROVIDENCE, LES HOMMES DE BIEN SONT-ILS  
SUJETS AU MAL.

1. Tu me demandes, Lucilius, comment il se fait, si le monde est gouverné par une Providence, que tant de maux arrivent aux hommes de bien. J'aurais plus d'avantage à répondre dans le corps d'un ouvrage, où je prouverais que la Providence préside à toutes choses, et que Dieu est au milieu de nous; mais puisque tu veux que je détache une portion du tout, et que je discute cet incident, la question principale restant toujours entière, je le ferai, et sans difficulté, car je plaide la cause des dieux. Il est inutile, pour le moment, de démontrer que cette machine immense ne se maintiendrait point sans quelque soutien; que cette course réglée des astres ne vient pas d'une impulsion fortuite; que les choses poussées par le hasard se dérangent souvent et se heurtent bientôt; que c'est sous l'empire d'une loi éternelle que s'accomplissent sans accidents ces mouvements

rapides qui entraînent toute l'immensité des terres et des mers, et tous ces brillants flambeaux dont la symétrie nous éblait; que cet ordre n'appartient pas à la matière errante; que des aggrégations fortuites ne peuvent conserver ce parfait équilibre qui fait demeurer immobile la pesante masse de la terre, pendant qu'elle voit les cieux fuir rapidement autour d'elle; qui fait épandre la mer dans les vallées pour ramollir les terres, sans qu'elle-même se sente grossie par les fleuves; qui fait des plus petites semences naître les plus grands végétaux; nième les phénomènes qui semblent irréguliers et désordonnés, je veux dire les pluies et les neiges, les traits éclatants de la foudre, les feux lancés du sommet entr'ouvert des montagnes, les tremblements de la terre ébranlée; enfin, tous les autres mouvements que la partie orageuse de la nature

## DE PROVIDENTIA,

DEI.

QUARE BONIS VIRIS MALI ACCIDENT QUAM SIT PROVIDENTIA.

I. Quasiati a me, Lucili, quid ita, si providentia mandus ageretur, multa bonis viris acciderent mali? Hoc commodius in contextu operis redderetur, quam præse universis providentiam probaremus, et interesse nobis Deum: seu quoniam a totum particulum revelli placet, et unam contradictionem, manente lite integra, solvere, faciam rem non difficilem, causam deorum agam. Superstitionem est in presentia ostendere, non sine aliquo casuode tantum opus stare, nec hunc siderum certum di-

cursum fortuiti impetus esse, et que casus incitat, sæpe turberet et cito arietare: hanc in offensam velicilatem procedere æternæ legis imperio, tantum rerum terra marique gestantem, tantum clarissimorum luminum et ex dispositione luculentum: nonesse materiam errantem hunc ordinem, neque que temere coierunt, tanta arte pendere, ut terrarum gravissimum pondus sedet immotum, et circa se properantis cœli fugam spectet; ut in fusa vallibus mar a moliant terras, nec ullum incrementum fluminum sentiant; ut ex minimis seminibus nascentur ingentia. Ne illa quidem que videntur confusa et incerta, pluvias dico nubesque, et elisorum fulminum jactus, et incendia rupta montium verticibus effusa, tremores tabulis soli, et alia que tumultuosa para: erum circa terras movent, sine ratione, quævis subita sint, accidenti;

soulève autour de nous, si soudain qu'ils soient, n'arrivent pas sans raison : ils ont leurs causes non moins que ces productions que l'on regarde comme miraculeuses parce qu'elles ne sont pas à leur place, telles que les eaux chaudes au milieu des flots, les îles nouvelles qui jaillissent et s'étendent à la surface de la mer. Quoi donc ! celui qui verra l'Océan mettre à nu ses rivages en se retirant sur lui-même, et les recouvrir ensuite dans un court espace de temps, croira-t-il que c'est par quelque révolution aveugle que les ondes tantôt se resserrent et se replient, tantôt se développent et se précipitent pour regagner leur place ? tandis qu'elles ne croissent que par degrés, soumises à des périodes d'heure et de jour, plus hautes ou plus basses, selon que les attire l'astre lunaire qui règle à son gré leurs inondations.

Ces considérations trouveront ailleurs leur place ; d'autant mieux que tu ne donnes pas de la Providence, mais tu l'accuses. Je veux te réconcilier avec les dieux, toujours excellents pour les âmes excellentes. Car la nature ne comporte pas que le bien nuise aux bons. Il y a entre les hommes de bien et Dieu une amitié dont le lien est la vertu. Que dis-je, une amitié ? C'est plutôt une parenté, une ressemblance : car l'homme de bien ne diffère de Dieu que par la durée ; il est son disciple, son émule, son véritable enfant. Mais cet auguste père l'élève durement et, comme les parents sévères, lui demande un compte rigoureux des vertus qu'il lui a confiées.

Lors donc que tu verras les hommes de bien, les favoris de la divinité, travailler, suer, gravir les routes escarpées de la vie ; et les méchants, au

contraire, se reposer dans les délices, se baigner dans les voluptés, songe que nous aimons la modestie chez nos enfants, l'effronterie chez ceux des esclaves ; les premiers sont maintenus par une austère discipline, les seconds sont élevés à l'impudence. Il est évident que Dieu fait de même : il ne nourrit pas l'homme de bien dans les délices ; il l'éprouve, il l'endurcit, il se le prépare.

Il. « Pourquoi donc tant de malheurs surviennent-ils aux gens de bien ? » Rien de mal ne peut arriver à l'homme de bien. Les contraires ne se confondent point. De même que tous ces fleuves, toutes ces pluies qu'épauchent les cieux, toutes ces sources d'eaux médicinales, ne changent pas la saveur de la mer, ne l'affaiblissent même pas ; de même, le choc de l'adversité n'altère pas l'âme des hommes forts. Elle reste ce qu'elle était, et donne à chaque événement sa propre couleur. Car elle est plus puissante que tout ce qui est hors d'elle. Je ne veux pas dire qu'elle y soit insensible ; mais elle en triomphe, et, toujours calme et paisible, elle s'élève au-dessus des atteintes. Elle considère l'adversité comme un exercice. Qui de nous, pourvu qu'il soit homme, et d'un cœur élevé et généreux, n'aspire à un travail honorable, et ne s'élance au devoir à travers les périls ? Pour quelle âme active l'oisiveté n'est-elle pas un supplice ? Nous voyons les athlètes qui veulent entretenir leurs forces, se choisir les adversaires les plus robustes, et exiger de ceux qui les préparent au combat qu'ils usent de toute leur vigueur : ils se laissent frapper, maltraiter, et s'ils ne trouvent personne qui les égale, ils en provoquent

sed suas et illa causas habent non minus, quam que alienis locis conspecta miracula sunt, ut in mediis fluctibus calentes aque, et nova insularum in vasto exsistentium mari spatia. Jam vero si quis observaverit nondari storm pelago in se recedente, eademque in ra esiguum tempus aperiri, credet circa quadam volutatione modo contrahi undas, et intrinsecus agi, modo erumpere, et magno cursu repetere eadem sinum : quum ille interim portionibus crescent, et ad horum ac diem subsumt, ampliores minoresque, prout illas lunare sidus efficit, ad ejus arbitrium oceanus eundem? Non ista temporis reserventur, eo quidem magis, quod tu non dubias de providentia, sed queris. In gratiam te reducam cum diis, adversus optimos optimis. Neque enim rerum natura patitur, ut nunquam bonis boni necessent. Inter bonos viros ac Deum amicitia est, conciliante virtute ; amicitiam dico? Immo etiam necessitudo et similitudo : quoniam quidem bonus ipse tempore et tantum a Deo differt, discipulus ejus, emulatoreque, et vera progenies ; quem parens ille magnificus, vir utrum non lenis exactor, sicut severi patres, durior educat. Ut que quum videris bonos viros acceptoque ditia, laborare, sudare, per arduum ascendere, malos au-

tem lascivire, et voluptatibus fluere ; cogita filiorum non modestia delectari, veruscularum licentia : illos disciplina triari, et coniterni, horum autem audaciam. Idem tibi de Deo liquet : bonum virum in deliciis non habet ; experitur, indurat, ubi illam preparat.

II. « Quare multa bonis viris adversa veniunt ? » Nihil accidere bono viro mali potest. Non miscetur contraria. Quomodo modum tot animas, tantam superne deorum imbrium, tanta mediorum vis fontium, non mutant saporem maris, nec remittunt quidem, ita adversarum impetus rerum viri fortis non veritatem animi. Nam in statu, et quidquid evenit, in suum colorem trahit. Est enim omnibus externalis potentior : nec hoc dico, non sentit illa, sed vincit, et alioquin quiescit placidusque contra incurrentis attollitur. Omnia adversa, exercitationes putat. Quis autem, vir modo, et erectus ad honesta, non est laboris appetens justus, et ad officia cum periculo promptus ? cui non industrioso otium penes est ? Athletas videmus, quibus virum cura est, cum fortissimis quibusque colligere, et exigere ab his, per quos certantini preparantur, ut intus contra ipsos viribus nantur ; credit se versarique palantur, et si non intendunt singulas partes,

plusieurs à la fois. La vertu sans combat s'allanguit. Elle ne fait paraître tout ce qu'elle est, tout ce qu'elle vaut, tout ce qu'elle a de puissance, que lorsqu'elle montre tout ce qu'elle peut souffrir.

Sache donc que l'homme de bien doit en faire de même : qu'il ne craigne ni les malheurs ni les difficultés ; qu'il ne se plaigne pas du sort ; que tout ce qui lui arrive, il le prenne en bonne part, et le tourne à son profit. L'important n'est pas ce que tu souffres, mais comment tu le souffres. Ne vois-tu pas quelle différence il y a entre l'amour d'un père et celui d'une mère ? Le premier fait de bon matin réveiller les enfants pour qu'ils se livrent à l'étude ; même les jours fériés il ne les laisse pas oisifs ; il fait couler leur sueur et quelquefois leurs larmes ; mais la mère les tient sous son aile, à l'ombre du foyer ; elle ne veut pas de larmes, pas de chagrins, pas de travail. Dieu a pour les hommes de bien un cœur paternel ; il les aime sans faiblesse. « Qu'ils soient, dit-il, exposés aux fatigues, aux douleurs, aux infortunes, afin de recueillir la véritable force. » Les corps engraisés s'énervent dans l'inaction ; et, incapables non seulement de travail, mais de tout mouvement, ils s'affaiblissent sous leur propre poids. Une félicité non éprouvée ne résiste pas à la première atteinte. Mais lorsqu'elle a lutté constamment avec l'adversité, elle se fait un bouclier de ses souffrances, et ne se rend jamais au mal ; quand même elle serait abattue, elle combat encore à genoux.

Tu t'étonnes que Dieu, qui échet les bons, qui vent les rendre meilleurs, et les élever à la perfection, les livre, pour les exercer, aux coups de

la fortune. Et moi, je ne m'étonne pas que parfois il prenne fantaisie aux dieux de voir de grands hommes aux prises avec quelque malheur. Nous prenons bien plaisir à regarder un jeune homme de cœur qui reçoit sur son épieu une bête furieuse qui s'élance, qui soutient, sans trembler, la furieuse attaque du lion ; et le spectacle est d'autant plus agréable, que le combattant est plus illustre. Ce ne sont point ces puérilités, ces amusements de la frivolité humaine, qui peuvent attirer les regards de la divinité. Mais voici un spectacle qui mérite que Dieu se détourne des soins de son œuvre ; voici deux champions dignes de Dieu, l'homme fort aux prises avec la mauvaise fortune, surtout si c'est lui qui l'a provoquée. Non, je ne sache pas que Jupiter trouve rien de plus beau sur la terre, s'il daigne y abaisser ses regards, que de voir Caton, après les désastres répétés de son parti, debout et inébranlable au milieu des ruines publiques. « Que toutes choses, dit-il, tombent en la puissance d'un seul ; que les terres soient gardées par ses légions, les mers par ses flottes ; que le soldat césarien assiège les portes, Caton a une issue pour s'échapper. Il suffit d'une seule main pour frayer une large route à la liberté. Ce fer pur et innocent, même dans la guerre civile, va remplir enfin un rôle utile et glorieux ; il donnera à Caton la liberté qu'il n'a pu donner à la patrie. Exécute, ô mon âme ! un projet des longtemps médité ; dérobe-toi aux choses humaines. Déjà Pétréius et Juba se sont frappés l'un l'autre ; ils gisent étendus sous leurs coups mutuels. Noble et généreux accord pour mourir, mais qui serait malséant à notre gran-

pluribus simul obijcitur. Marcet siue adversario virtus ; tunc apparet quanta sit, quantum valeat, quantumque possit, quum quid possit, patientia ostendit. Scias licet, idem viris bonis esse faciendum, ut dura et difficilia non reformident, nec de fato querantur ; quidquid accidit, boni consulant, in bonum vertant. Non quid, sed quem admodum ferat, interest. Non vides quanto aliter patres, aliter matres indulgent ? illi excitari jubent liberos ad studia obsequia matris ; feritiam quoque diebus non patientur esse otiosam, et sudorem illis, et interdum lacrymas, excutunt : ut matres fovere in sinu, continere in umbra volunt ; nunquam flere, nunquam trisleri, nunquam laborare. Patrium habet Deus adversus bonos viros animum, et illos fortiter amat, et, corporibus, inquit, doloribus, ac damnis exagitantur, ut verum colligant robur ! Languent per inertiam signata, nec labore tantum, sed motu, at ipso sui onere deficiunt. Non fert illum letum ista felicitas ; ut ubi assidui fuit cum incommodis sua risa, calum per legras ducta, nec illi succedit ; sed stans occidit, de gemis gignit. Miraris tu, si Deus ille bonorum amantissimus, qui illos quam optime esse atque excellentissimos vult, fortunam illis cum qua exercentur assignet ? Ego vero non miror, si quip-  
uo

impetum capiunt dii spectandi magnos viros, collectantes cum aliqua calamitate. Nobis interdum voluptati est, si adolescentis constantia animi irruentem feram vultuulo exceptit, si teenis incursum interitus pertulit ; tenuique spectaculum est gratius, quanto id honestior fecit. Non autem ista, quae postea decorum in se vultum convertere, sed puerilia, et humana oblectamenta levitatis. Ecce spectaculum dignum, ad quod respiciat intentus operi suo Deus ; ecce par Deo dignum, vir fortis cum minus fortuna composuit, utique si et provocavit. Non video, inquam, quid habeat in terris Jupiter pulchrius, si convertere animum velit, quam ut spectet Catonem, jam paribus non semel fractis, stantem nihilominus inter ruinas publicas rectum. Licet, inquit, omnia in manus fortunae concesserint, custodiuntur legionibus terrae, classibus maria, Caesarianae portas miles obsidet ; Cato, qui exeat, habet. Una manu latam libertatis viam faciet ; feram istud, etiam civili bello purum et innocuum, bonas tamen et nobiles edet operas ; libertatem quam patriae non potuit, Catoni dabit. Aggredere, anime, diu meditatam : pas ; eripe te rebus humanis. Jam Petreius et Juba concurrerunt, jacuque aliter alterius manu cecit. Fortis et egregia fuit contentio, sed quae non deceat magis

deur ! Il serait également honteux pour Caton de demander à quelqu'un ou la mort ou la vie. »

Oui, j'en suis certain, les dieux contemplèrent avec une vive joie ce héros, lorsque, déjà libérateur intrépide de lui-même, il s'occupait du salut des autres, et préparait la retraite de ceux qui fuyaient ; lorsqu'il consacrait à l'étude même cette dernière nuit ; lorsqu'il plongeait le fer dans sa poitrine sacrée ; lorsqu'il dispersait ses entrailles, et arrachait de sa main cette âme sainte qui s'indignait d'être souillée par le fer. Voilà sans doute pourquoi le coup fut mal assésé et impuissant. Ce n'était pas assez pour les dieux immortels de contempler Caton une fois seulement ; sa vertu fut redemandée, ramenée dans l'arène, afin de se montrer dans un rôle plus difficile. Car il y a moins de courage à se donner le premier coup de la mort, qu'à le redoubler. Pourquoi n'eussent-ils pas pris plaisir à regarder leur élève se sauver par une voie si noble et si mémorable ? La mort est une consécration pour l'homme dont la fin est admirée par ceux mêmes qui la redoutent.

III. Dans la suite du discours, je montrerais combien il s'en faut que ce qui semble être un mal, le soit réellement. Maintenant je me borne à dire que ces accidents, que tu appelles malheureux, cruels, effroyables, sont d'abord profitables à ceux auxquels ils arrivent ; puis à la généralité des hommes, dont les dieux ont plus de souci que des individus ; enfin, qu'ils plaisent à qui les éprouve, ou qu'on mérite d'en souffrir s'ils déplaisent. J'ajouterai à cela que c'est dans l'ordre du destin, et qu'il est juste qu'ils atteignent les gens de bien en vertu de la même loi qui les a

faits bons. Je te prouverai ensuite qu'il ne faut jamais plaindre l'homme de bien ; car si on peut le dire malheureux, il ne peut pas l'être.

De toutes ces propositions, la plus difficile à démontrer semble être la première, savoir : que les accidents qui nous font frémir d'épouvante sont profitables à ceux qu'ils atteignent. Est-ce un profit, dis-tu, d'être relégué en exil, d'être réduit à ses enfants à la misère, de porter sa femme au tombeau, d'être taché d'infamie, d'être mutilé ? Si tu t'étonnes que cela puisse profiter à quelqu'un, étouffe-toi aussi que l'on guérisse certaines maladies par le fer et le feu, comme aussi par la faim et la soif. Mais si tu songes que, comme remède, on a quelquefois ou dénudé ou extrait des os, retranché des veines, amputé des membres qui ne pouvaient rester unis au corps sans causer sa destruction, tu te laisseras aussi convaincre que certains maux sont profitables à ceux qui les souffrent, non moins, assurément, que certaines choses, que l'on vante et que l'on recherche, sont nuisibles à ceux qu'elles charment, comme l'ivresse, l'indigestion et les autres excès qui tuent par le plaisir.

Parmi plusieurs belles maximes de notre Démétrius, en voici une dont l'impression sur moi est toute récente ; elle retentit encore et vibre à mon oreille : « Nul, dit-il, ne me semble plus infortuné que l'homme à qui il n'est jamais arrivé rien de malheureux. » En effet, il ne lui a pas été donné de s'éprouver. Quand tout lui réussirait à souhait, ou même avant ses souhaits, le jugement des dieux ne lui en est pas moins défavorable ; il n'a pas été estimé digne de vaincre quel-

nitudinem nostrum ! tam turpe est Catoni, mortem alicui petere, quam vitam. Liqueat mihi, cum magno spectasse gaudium deo, quum jam ille vir, acerrimus sui vindicæ, alienæ salutis convulsus, et insensibilis discedendum fugam : dum etiam sindia nocte ultimo tractat, dum gladium sacro pretori inligit, dum viscera spargit, et illam æternitatem ænium, indignaque quæ ferro committitur, mentis educit. Inde crediderim fuisse parum certum et efflux ænium ; non fuit diis immortalibus satis, spec ære Catonem semel ; relictæ ac revocata virtus est, ut in difficiliore parie se ostenderet. Non enim tam magno animo mori iulius, quam repetitur. Quotidi illester spectarent ælumnæ suæ, tam claro ac memorabili exitu evadentem ? Morti illos consensit, quorum exitum et qui timeat, laudant.

III. Sed jam procedente oratione ex eodem, quam non sinit, quæ videtur, mala. Nunc illud dico, ista quæ tu vocas æpera, quæ advena et abominanda, primum pro ipsis esse, quibus accidunt ; deinde pro universis, quorum major diis cura est, quam singularum ; post hæc, volentibus accidere ; ac dignos malo esse, si nolint. His adjiciam, fatis ista fieri, et recte eodem lege bonis evenire,

qua sunt boni ; persuadebo in te fatis, ne nunquam boni viri miserearis ; potest enim miser dici, non potest esse. Difficillimum, ex omnibus quæ proposui, videtur quod primum dixi ; pro ipsis esse quibus eveniunt lat, quæ horremus ac tremimus. Pro ipsis est, inquit, in casuum proijci, in egestatem deduci liberis, conjugem efferre, ignominia affici, debilitari ? Si miraris, hoc pro aliquo esse, miseris quosdam ferro et igne curari, nec minus fame ac sit. Sed cogita verè tecum, remedi causa quibusdam et radi ossa et legi, et extrahi venas, et quædam amputari membra, quæ sine totius periculis corporis harere non poterant ; hoc quoque poteris prohiberi quibusdam lacorummoda pro his esse, quibus accidunt, tam mercede, quum quædam quæ laudantur atque appetuntur, contra eos esse, quos delectaverunt, similissima eruditissimum eberle et aliusque et ceteris. quæ necni per voluptatem. Inter multa magnifica Demetrii nostri, et hæc vox est, a qua recens sum ; sonat ab hoc, et vibrat in auribus meis. « Nihil, inquit, mihi videtur infelicius eo, cui nihil unquam evenit adversi. » Non licuit enim illi se experiri. Ubi ex toto illi insenserint omnia, ut ante votum, male tamen de illi dii judicaverunt ; indignus visus est,

quefois la fortune. Elle aussi se détourne des lâches, comme si elle disait : Qu'ai-je affaire de choisir un adversaire pareil ? Dès l'abord il mettra bas les armes ; je n'ai pas besoin contre lui de toute ma puissance ; à la moindre menace il tournera le dos ; il n'ose me regarder en face. Allons chercher quelque autre qui puisse lutter avec nous. Il y aurait honte à combattre un homme prêt à se rendre.

Un gladiateur regarde comme un déshonneur d'être opposé à des adversaires trop au-dessous de lui ; il sait qu'il n'y a pas de gloire à vaincre celui qu'on vaincra sans péril. Ainsi fait la fortune ; elle se choisit les plus braves champions et passe avec dédain devant les autres. Elle attaque les plus fiers et les plus solides, contre qui elle puisse déployer toutes ses forces. Elle essaie le feu contre Mucius, la pauvreté contre Fabricius, l'exil contre Rutilius, la torture contre Régulus, le poison contre Socrate, la mort contre Caton.

Ce n'est que dans la mauvaise fortune que se rencontrent les grands exemples. Est-il malheureux Mucius, lorsqu'il saisit le feu sur l'autel et se punit lui-même de son erreur, lorsque sa main brûlée triomphe du roi que n'avait pu vaincre sa main armée ? Quoi donc ! eût-il été plus heureux, s'il eût échauffé sa main dans le sein d'une maîtresse ? Est-il malheureux Fabricius, lorsqu'il bêche son champ dans les moments de loisir que lui laisse la république ? lorsqu'il fait la guerre autant contre l'or que contre Pyrrhus ? lorsqu'assis à son foyer, il mange ces racines et ces herbes qu'arrache de son champ sa vieillesse triomphale ? Quoi donc ! eût-il été plus heureux s'il eût farcî son ventre de poissons pris sur de lointains rivages,

et d'oiseaux étrangers ? s'il eût, avec des coquillages de la mer inférieure et de la mer Supérieure, réveillé la paresse d'un estomac dédaigneux ? s'il eût flanqué de monceaux de fruits du gîte de première taille, dont la prise eût coûté bien du sang aux chasseurs ? Est-il malheureux Rutilius, parce que ceux qui l'ont condamné seront accusés devant tous les siècles ? parce qu'il souffrit plus volontiers d'être arraché à la patrie qu'à son exil ? parce que seul il refusa quelque chose au dictateur Sylla, et que non-seulement il recula devant un rappel, mais s'enfuit encore plus loin ? Qu'ils s'arrangent, dit-il, ceux que ton bonheur a surpris à Rome. Qu'ils voient le sang inonder le forum, et au-dessus du lac Servilius, ce charnier<sup>1</sup> des proscriptions de Sylla, flotter les têtes des sénateurs, et les hordes d'assassins errants dans la ville, et des milliers de citoyens romains, égorgés au même endroit, après la parole donnée, ou plutôt au moyen de la parole donnée. Qu'ils voient tout cela, les hommes qui ne peuvent s'exiler.

Quoi donc ? est-il heureux Sylla, parce qu'à sa descente au forum le glaive écarte la foule ; parce qu'il suspend au gibet les têtes des consulaires, parce qu'il fait payer par un questeur, et inscrire aux tables publiques, le prix du meurtre ? Et l'homme qui fait tout cela est l'auteur de la loi Cornelia ?

Venons à Régulus. Quel mal lui a fait la fortune en le montrant comme un monument de bonne foi, un monument de patience ? Les clous travers-

<sup>1</sup> *Spoilerium*, endroit du cirque où l'on dépouillait les gladiateurs égorgés, et où l'on achevait ceux qui étaient mourants. — <sup>2</sup> Loi contre les meurtres.

a quo vinceretur aliquando fortuna, quæ ignavisimum quemque refugit, quasi dicat : quid ego istum mihi adversarium assumam ? statim arma submitte ; non opus est in illum tota potentia mea ; levi comminatione pelietur ; non potest sustinere vultum meum. Alius circumspiciatur, cum quo conferre possimus inuicem ; pudet congre-di cum homine vieti parati. Ignominiam indicat gladiator, cum inferiore componit, et scit eum sine gloria vinci, qui sine periculo vincitur. Idem facit fortuna, fortissimos sibi pares quarrit, quondam fastidio transit. Contumacissimum quemque et recalcissimum aggreditur, adversum quem vim suam intendat. Igneus experitur Iu Mucio, paupertatem Iu Fabricio, exilium in Rutilio, tormenta Iu Regulo, venenum in Socrate, mortem Iu Catone. Magnum exemplum, nisi mala fortuna, non invenit. Infelix est Mucius, quod dextera ignes hostium premit, et ipse a se existit erroris sui poena ; quod regem, quem armata manu non potuit, evasis fugit ? Quid ergo ? felicius esset, si in suis amicis foveret manum ? infelix est Fabricius, quod rus suum, quantum a re publica vacavit, fodit, quod bellum tam cum Pyrrho, quam cum divitiis gerit ? quod ad focum erant illas ipsas radices, et herbas, quas in agro triumphalis senex vulsi ? Quid ergo ?

felicius esset, si Iu ventrem suum iniqui litoris pisces, et peregrina aucupia congereret ? si conchyliis superi atque inferi maris, pigritiam stomachi nauseantis erigeret ? si ingenti pomorum sive ciugeret primæ formæ feras, captas multa cande tenantium ? Infelix est Rutilius, quod qui illam dimissaverunt, causam dicent omnibus seculis ? quod equiore animo passus est se patriæ eripi, quam sibi exilium, quod Sulla dictatori solus aliquid negavit, et revocatus non tantum retro cessit, sed longius fugit ? Viderint, inquit, isti quos Roma deprehendit felicitas tua. Vident largum la fore sanguinem, et supra Servilium lacum (id enim proscriptionis Sullane spoliarium est) sensatrum capita, et postea vagantes per urbem percussorum greges, et multa millia civium Romanorum, uno loco post fidem, immo per ipsam fidem trucidata. Vident ista, qui exulare non possunt ! Quid ergo ? felix est L. Sulla, quod illi descendenti ad forum gladio submivetur, quod capis consularium virorum patitur appendi, et pretium cordis per quæstorum ac tabulas publicas numerat ? et hanc omnia facillie, qui legem Cornelianam tulit ? Venimus ad Regium ! quid illi fortuna vocat, quod illum documentum fidei, documentum patientiæ freit ? Figunt eadem clavi, et quocunque fatigatum corpus recit-

sent ses chairs, et de quelque côté qu'il appuie son corps fatigué, il pèse sur une blessure; ses paupières mutilées sont condamnées à des veilles sans repos. Plus il a de tourments, plus il a de gloire. Veux-tu savoir combien il se repent d'avoir mis ce prix à la vertu? Guéris ses plaies, renvoie-le au sénat, il répètera son avis.

Est-il donc plus heureux selon toi, ce Mécène, qui, passionné d'amour et pleurant les infidélités quotidiennes d'une femme capricieuse, demande le sommeil aux doux accents d'une symphonie inconnue? Il a beau s'assoupir dans le vin, se distraire au murmure des cascades, et tromper par mille voluptés son âme inquiète, il demeurera éveillé sur la plume, comme Régulus sur la croix. Mais celui-ci a pour consolation d'endurer le supplice pour la vertu, et au milieu des souffrances, il remonte à la cause; celui-là, épuisé de voluptés, flétri par l'excès du bonheur, est plus tourmenté par la cause qui le fait souffrir, que par ses souffrances mêmes. Le vice n'a pas tellement pris possession du genre humain, qu'il soit douloureux que, si l'on avait le choix de sa destinée, beaucoup d'hommes voulussent naître plutôt des Régulus que des Mécènes. Ou s'il s'en trouvait un qui osât dire qu'il aimerait mieux être Mécène que Régulus, le même aussi, quoiqu'il ne le dise pas, aimerait mieux être Téréntia<sup>1</sup>.

Penses-tu que la fortune maltraite Socrate, lorsqu'il vida cette coupe qui avait été remplie publiquement, comme s'il prenait un breuvage d'immortalité, et qu'il disserta sur la mort jusqu'à

<sup>1</sup> Femme de Mécène, célèbre par ses nombreuses infidélités.

la mort même? Était-ce un malheur pour lui, lorsque son sang se figeait, et que le froid s'insinuant peu à peu, arrêtait la circulation dans ses veines? Combien lui doit-on porter plus d'envie qu'à ceux qui boivent dans des vases précieux, et pour qui un jeune prostitué, instruit à tout permettre, d'une virilité effacée ou équivoque, délaie dans une coupe d'or la neige dont les flocons surnagent sur l'eau. Tout ce qu'ils ont bu, ils vont le rejeter avec les dégoûts du vomissement, avec l'amertume de la bile qui reflue : Socrate avale le poison avec joie et de grand cœur.

Pour ce qui regarde Caton, nous en avons dit assez : tous les hommes reconnaîtront, d'un commun accord, qu'il atteignit le comble de la félicité. C'est lui que choisit la nature pour combattre tout ce qu'il y a de plus terrible. Les inimitiés des grands sont cruelles; qu'il soit opposé en même temps à Pompée, César et Crassus. Il est cruel de se voir devancé par un rival sans mérite; qu'il soit sacrifié à Vatinius. Il est cruel d'être engagé dans les guerres civiles; qu'il aille par toute la terre défendre la bonne cause, avec autant de malheur que de constance. Il est cruel d'attenter à ses jours; qu'il le fasse. Qu'aurai-je gagné par là? que tout le monde sache que ce ne sont pas là des maux, puisque Caton m'a paru les mériter.

IV. Les prospérités descendent sur le vulgaire, sur les âmes communes; mais dompter le malheur et les faiblesses de la crainte, est le propre du grand homme. Être toujours heureux, et passer sa vie sans aucune blessure de l'âme, c'est ignorer une moitié de la nature humaine. Tu es

navis, vulneribus inenarrabilibus, et in perpetuam vigiliam suspensa sunt lumina. Quanto plus tormentis, tanto plus erit gloria. Vis scire, quam non peniteat hoc pretio astimasse virtutem? Refice tu illum, et mitte in senatum; eundem sententiam dicet. Feliciorum ergo tu Mecenatem putas, cui amoribus anxio, et morosae uxoris quotidiana repudiâ dolenti, sonans per symphonicarum cantum, ex longinquo lenes resonantibus, queritur? Mena se licet sopiat, et aquarum fragoribus avocet, et mille voluptatibus mentem anxiâ solvet, tam vigilabit in pluma, quam ille in cruce. Sed illi solatium est, pro honesto dura tolerare, et ad easdem a patientia respici. bene voluptatibus mactandam, et felicitate animâ laborantem, magis his quæ potitur venit causa potendi. Non usque eo in possessionem generis humani vitia venerunt, ut dubium sit, an electione facti data, plures Reguli nasci, quam Mecenates velint. Aut si quis fuerit, qui audet dicere, Mecenatem se quam Regulam nasci maluisse, idem iste, tacet licet, nasci se Tereñtiam maluit. Male tractatum Socratem iudicas, quod illum potione publice mixtam, non aliter quam medicamentum immortalitatis obduxit, et de morte disputavit usque ad ipsam? male eum illo actum est, quod gelatus est sanguis, ac paulatim frigore iuducto venarum vigor constitit? Quanto magis huic invidendum

est, quam illis quibus gemma ministratur, quibus exoleus omnia pati docuit, excecâ virilitatis, aut dubium, suspensam auro nivem diluit? Illi quicquid biberint, vomitu remissionem trahit, et bilem suam regurgitantes : at ille venenum iustus et libens baurit. Quod ad Catonem pertinet, satis dictum est; summumque illi felicitatem contigisse, consensus hominum fitebitur; quem sibi rerum natura delegit, eum quo metendâ collideret. Inimicitiarum potentium graves sunt? opposuit simul Pompeio, Casari, Crasso. Grave est a deterioribus honore auteriri? Vatinius postulerat. Grave est, civitibus bellis interesse? toto terrarum orbe pro causa bona tam infestiter, quam pertinaciter, militet. Grave est, si manus afferre? facit. Quid per hoc consequatur? ut omnes sciunt, non esse bene male, quibus ego dignum Catonem putavi.

IV. Prospera in plebem ac vilis ingenia deripiunt : ac calamitates terroresque moriundum sub jugum mittere, proprium magni viri est. Semper vero esse felicem, et sine ulla summi transire vitâ, ignorare est rerum naturæ alteram partem. Magnus es vir : sed unde scio, si tibi fortuna non dat facultatem exhibendæ virtutis? Descendisti ad Olympiâ : si nemo præter te, coronam habes, victoriam non habes. Non gratulor tanquam viro

un homme de cœur; mais d'où le saurais-je, si la fortune ne t'a pas donné l'occasion de montrer ta vertu? Tu es descendu dans la carrière olympique; si personne ne s'y présente que toi, tu gagnes la couronne, mais non pas la victoire. Je ne te félicite pas comme homme courageux, mais comme celui qui, obtenant le consulat ou la préture, doit sa grandeur à sa dignité. J'en puis dire autant à l'homme de bien, si l'adversité ne lui a donné nulle occasion où il pût, au moins une fois, faire paraître sa force d'âme. Je t'estime malheureux de n'avoir jamais été malheureux; tu as passé ta vie sans combat. Personne ne saura ce que tu valais, tu ne le sauras pas toi-même; car pour se connaître, on a besoin de s'éprouver. Nul ne sait ce qu'il peut, qu'après s'être essayé. Aussi a-t-on vu des hommes s'offrir d'eux-mêmes à l'adversité qui les épargnait, et chercher à leur vertu, qui se perdait dans l'obscurité, une occasion de briller. Oui, le malheur a parfois des charmes pour les grands hommes, non moins que les guerres pour les soldats courageux. Sous le règne de Caius César j'ai entendu Triumphus, le mirailleur, se plaindre de la rareté des Jeux : « Que de bon temps perdu, disait-il ! »

Le courage est avide de périls, et regarde où il tend, non ce qu'il doit souffrir; car ce qu'il doit souffrir fait une partie de sa gloire. Les guerriers se glorifient de leurs blessures, et, tout joyeux, ils montrent comme une faveur de la fortune leur sang qui s'écoule. Et encore que ceux qui reviennent du combat sans blessures aient fait tout autant, on regarde davantage celui qui revient blessé. Oui, la Divinité favorise ceux dont elle désire la perfection, toutes les fois qu'elle leur offre

l'occasion de faire quelque chose de grand et de courageux : pour cela, il leur faut des conjonctures difficiles. On apprécie le pilote dans la tempête, le soldat dans la mêlée. D'où puis-je savoir combien tu as d'énergie dans la pauvreté, si tu regorges de richesses? D'où puis-je savoir combien tu opposeras de constance à l'ignominie, au déshonneur, aux haines populaires, si tu vieillis au milieu des applaudissements, si tu t'appuyes sur une faveur inaltérable qui suit un certain entraînement des esprits? D'où saurai-je de quel cœur tu supporteras la perte d'un enfant, si tu vois autour de toi tous ceux que tu as élevés? Je t'ai entendu quand tu consolais les autres; mais je t'aurais vu, si tu te fusses consolé toi-même, si toi-même tu te fusses interdit la douleur. N'allez donc pas, je vous en supplie, vous égarer avec ces aiguillons dont les dieux immortels se servent pour réveiller les courageux! Le malheur est une occasion pour la vertu.

Les hommes qui on peut à bon droit appeler infortunés, sont ceux qui s'engourdissent dans l'excès du bonheur, qui sont comme enchaînés par un calme plat sur une mer immobile. Tout ce qui leur arrive est pour eux une nouveauté. Le chagrin est plus amer à ceux qui ne l'ont pas goûté; le joug est plus pesant à une tête novice. L'idée seule d'une blessure fait pâlir les guerriers; le vétérinaire voit d'un œil intrépide saigner ses plaies. Il sait que souvent la victoire a suivi le sang. Ainsi donc ceux que la Divinité favorise, qu'elle aime, elle les fortifie, les reconnaît, les exerce. Ceux, au contraire, qu'elle semble traiter avec douceur, avec ménagement, elle réserve leur faiblesse pour des maux à venir. Car tu te trompes si tu crois

forti, sed inquam consulatum preteritum adeptus; honore auctus es. Idem dicere et bono viro possum, si illi nullam occasionem difficultatis casus dedit, in qua una vix sui animi ostenderet : miserum le iudicio, quod nunquam fuisse miser; transit sine adversario vitam. Nemo sciet, quid poteris; ne tu quidem ipse. Opus est enim ad notitiam sui experimento; quod quisque posset, nisi tentando non didicit. Itaque quidam ultro se cessantibus malis obtulerant, et viri uti illarum in obscurum, occasionem, per quam emiserent, quaesierunt. Gaudet, inquam, magis viri aliquando rebus adversis, non aliter quam fortes in liliis bellis. Triumphum egomir-militem sub C. Cesare de raritate munerum audiri querentem : « Quam bella, inquit, atque perit ! » Avida est periculi virtus, et quo tendat, non quid passum sit, cogitat; quoniam et quod passura est, gloriæ pars est. Milites viri gloriantur vulneribus, bellum fluentem meliori casu sanguinem usculant. Idem licet fecerint, qui integri revertuntur ex acie, magis spectatur qui saucius rediit. Ipsi, inquam, Deum consulunt, quos esse quam honestissimos cupit, quoties illis materiam præbet nil-

quid minime fortiterque faciendi : ad quam rem opus est aliqua rerum difficultate. Gubernatorem in tempestate, in acie militem intelligas. Unde possum scire quantum adversus tempestatem tibi animi sit, et divitiis diffusus? Unde possum scire quantum adversus ignominiam et infamiam, odiumque popolare, constantiam habens, si inter pluvias senectus? si te inextinguibilis, et inclinatione quadam mentium proutis favor sequitur? Unde scio quam arquo animo taturus sis orbitatem, si quosdam simulati, vides? Audis le quam alios consolaberis : tunc conspiciam, si te ipse consolatus esses, si te ipse dolere videres. Nolle, obscuro vos, expavescere ista, que Di immortales, velut stimulos, admovent amicis ! Catonem virtutis occisio est. Illos merito quis dixerit miseros, qui nimia felicitate torpescunt, quos velut in mari lento tranquillitas lora detinet. Quidquid illis incedit, novum venit; magis argenti sava inextinguibilis, grave est tenera cervici jugum. Ad suspicionem vulneris illo pidescit : audaciter veteranus cruorem suum spectat, qui acie se sepe vicisse post sanguinem. Hos inque Deus, quos probat, quos amat, indarat, re-

qu'il y ait quelqu'un d'exempté. Cet homme longtemps heureux verra venir son tour. Quiconque paraît oublié, n'est que retardé.

« Mais pourquoi Dieu envoie-t-il aux plus honnêtes gens des maladies, ou d'autres afflictions ? » Pourquoi, dans les camps, les expéditions périlleuses sont-elles confiées aux plus braves ? Ce sont des hommes d'élite qu'envoie le chef, pour surprendre l'ennemi dans une embûche de nuit, pour reconnaître le pays, pour enlever un poste. Nul d'entre ceux qui partent ne dit : « Le général n'a pas eu confiance en moi ; » mais plutôt : « Il m'a bien jugé. » De même, tous ceux qui reçoivent l'ordre de souffrir des maux qui font pleurer les timides et les lâches, doivent se dire : « Dieu nous a jugés assez méritants pour éprouver sur nous jusqu'où peut aller la patience de l'homme. »

Fuyez les délices, fuyez un bonheur éternel, qui flétrit les âmes, qui les endort dans une ivresse perpétuelle, s'il ne survient quelque accident pour vous rappeler à la condition humaine. Celui que des vitraux garantissent toujours contre le vent, dont les pieds sont chauffés par des fomentations incessamment renouvelées, dont les salles à manger conservent une molle température par la chaleur qui circule sous le plancher et dans l'épaisseur des murailles, celui-là ne peut sans danger être effleuré par le plus léger zéphyr. L'excès en tout est nuisible ; mais rien n'est plus funeste que l'excès du bonheur. Il trouble le cerveau, évoque dans l'esprit de vains fantômes, et fait planer d'épais nuages entre le faux et le vrai. Ne vaut-il pas mieux supporter de continuelles infortunes qui

nous rappellent à la vertu, que de succomber sous le poids énorme de richesses démesurées ? Ou meurt doucement par le jeûne, ou crève par l'indigestion. Les dieux suivent la même méthode avec les hommes de bien que les précepteurs avec leurs disciples. Ils exigent plus d'efforts de ceux dont ils ont meilleure espérance. Crois-tu que les Lacédémoniens soient ennemis de leurs enfants, parce qu'ils éprouvent leur caractère par des flagellations publiques ? Les pères eux-mêmes exhortent leurs fils à souffrir courageusement les coups de fouet ; et, quand ils sont tout déchirés, demi-morts, ils les conjurent de présenter avec constance leurs blessures à des blessures nouvelles. Faut-il s'étonner que Dieu traite durement les esprits généreux ? Les enseignements de la vertu ne sont jamais faciles. La fortune nous frappe et nous déchire ? Souffrons. Ce n'est pas une persécution, c'est une lutte : plus souvent nous l'anrous engagée, plus nous serons forts. La partie du corps la plus robuste est celle que l'exercice a souvent mise en jeu. Nous devons nous offrir aux coups de la fortune, afin de nous fortifier par elle contre elle. Peu à peu elle fera de nous ses dignes rivaux. L'habitude des périls nous en inspirera le mépris. Ainsi le nautonnier endure son corps aux fatigues de la mer ; le laboureur a la main calleuse ; le bras du guerrier est habile à lancer les javalots ; le coureur a les membres déliés. Le côté fort de chacun est celui qu'il a exercé. L'âme arrive par la souffrance à braver la puissance du mal ; et tu sauras ce qu'elle peut faire en vous, si tu considères ce que

cognoscit, exercet ; eos autem quibus indulgere videtur, quibus parcere, molles venturis malis servat. Erratis enim, si quem judicialis exceptum : vultis ad illud diu felicem sua portio. Quisquis videtur dimissus esse, dilatus est. Quare Deus optimum quemque aut mala valetudine, aut aliis incommodis, afficit ? Quare in castris quoque periculosa fortissimè imperantur ? Dux lectissimos milia, qui nocturnis hostes agrediantur insidias, aut explorat iter, aut praesidium loco deficiant. Nemo eorum qui exeunt, dicit, « Male de me imperator me tulit ; » sed, « Bene judicavit. » Idem dicant quicunque jubentur pati timidis ignavisque scilicet : Digni vis sumus Deo, la quibus experiretur quantum humana natura posset pati. Fugite debiles ; fugite enervatam felicitatem, qua animi permadescunt, nisi aliquid interveniat, quod humanae soris admovet, velut perpetua ebrietas sopiti. Quem specularia semper ab edibus vindicantur, cujus pedes inter fomenta subinde mutata tepuerunt, cujus conationes subtilius et periculis circumfusis calor temperavit, hunc levis auro non solum periculum stringit. Quam omnia, que excessum modum, nocent, periculosissima felicitatis intemperantia est. Movet cerebri, in vana mentem imagines evocat, multum inter falsum ac verum media caliginis fundit.

Quidni salius sit, perpetuam infelicitatem quae advocat ad vicem sustinere, quam infinitis atque immodiis bonis rumpi ? Levior jejunio mors est : crudeliter dissiliunt. Hanc itaque rationem Dei sequuntur in bonis viris, quam in discipulis suis praecipites, qui plus laboris ab his exigunt, in quibus cerior spes est. Numquid tu laceros esse Lacédæmonios liberos suos credis, quorum experturur indolent publice verberibus admotis ? Ipse illos patres adhortantur, ut letus flagellorum fortiter perferant, et laceros ac semianimes rogant, perseverent vulnera praebere vulneribus. Quid mirum, si dure generosa spiritus Deus tentat ? Numquam virtutis in illo documentum est. Verbera nos et laeet fortuna ? Patiamur ; non est scilicet : certamen est ; quo asperius acrius, fortiores erimus. Solidissima pars est corporis, quam frequens usus agilitat. Praebendi fortunae sumus, ut eam ipsam ab ipsa duremur. Paulatim nos sibi pares iacit ; contentum periculorum asiduitas periculi dabit. Sic enim nascitur corpora ferendum dura : agere manus trite ; ad exequenda tela militares laerti valent ; agilis sunt membra cursoribus. Id in quoque solidissimum est, quod exereat. Ad contemnendam maiorem potentiam, animus potentia pervenit ; quae quid in nobis efficere possit, scies, si adapereris, quan-



rapporte le travail à des peuples tout nus et forts de leurs besoins. Vois ces pays où s'arrête la paix du monde romain; je parle des Germains et de toutes ces nations errantes que l'on rencontre sur les bords de l'Ister. Sous le poids d'un hiver éternel, d'un ciel sauvage, sur un sol stérile qui les nourrit à regret, sans autre protection contre les pluies qu'un toit de chanvre ou de feuillage, ils courent sur les marais durcis par les frimas, et vivent de la chair des bêtes fauves. Te semblent-ils malheureux? Il n'y a point de malheur dans ce qui est devenu naturel par l'habitude; et ce qui d'abord fut nécessité, devient insensiblement plaisir. Ils n'ont point de domicile, point de demeure, que celle que leur assigne chaque jour le besoin du repos. Leur grossière nourriture est le prix du combat, et leurs corps sans vêtements sont exposés aux rigueurs d'un climat horrible. Eh bien! ce qui te semble un malheur, est la vie d'une foule de peuples. Pourquoi donc t'étonner que les hommes de bien, pour être affermis, reçoivent des secousses? Il n'y a pas d'arbre plus fort, plus solide que celui qui est souvent battu par l'aquilon; les assauts de la tempête en resserrent les fibres, en fortifient les racines. Ceux qui croissent dans les vallons abrités sont fragiles. Il est donc de l'intérêt des hommes de bien, pour qu'ils soient au-dessus de la crainte, de se mêler souvent aux plus effrayants dangers, et de souffrir d'une âme impassible ces accidents qui ne sont des maux que pour celui qui les supporte mal.

V. Ajoute à cela qu'il est dans l'intérêt de tous que les plus honnêtes gens soient, pour ainsi dire, toujours sous les armes, toujours en activité. C'est

l'intention de Dieu, comme celle de l'homme sage, de montrer que toutes ces choses que le vulgaire recherche, qu'il redoute, ne sont ni des biens ni des maux; or, elles paraîtraient des biens, s'il ne les accordait qu'aux bons; et des maux, s'il ne les infligeait qu'aux méchants. La cécité serait une chose affreuse, si personne ne perdait la vue, que ceux qui méritent d'avoir les yeux arrachés. Qu'Appius et Méhellus soient donc privés de la lumière. Les richesses ne sont pas un bien: qu'elles soient données à Ellius l'eutremetteur, afin que cet argent, que les hommes consacrent dans les temples, ils le voient aussi dans les maisons de prostitution. Dieu ne pouvait mieux avilir les objets de noire cupidité, qu'en les étant aux honnêtes gens, pour les transporter aux infâmes.

« Mais il est injuste que l'homme de bien soit mutilé, mis en croix, chargé de chaînes, tandis que les méchants conservent leurs membres intacts, marchent en liberté et vivent dans les délices. » Eh quoi! il est donc injuste que les plus braves guerriers prennent les armes, veillent la nuit dans les camps, debout sur la tranchée, avec l'appareil sur leurs blessures, tandis que, dans la ville, les eunuques et les débanchés de profession jouissent de la sécurité? Eh quoi! il est donc injuste que les plus nobles vierges soient réveillées au milieu des nuits pour la célébration des sacrifices, tandis que les prostituées dorment d'un profond sommeil? Le travail réclame les hommes forts. Le sénat donne souvent des journées entières à ses délibérations; et, pendant ce temps, les plus vils citoyens amusent leurs loisirs dans le Champ-de-Mars, ou s'enferment dans une taverne, un

tum nationibus ovidia et inopia fortioribus, labor præstat. Omnes considera gentes, in quibus Romana pax desinit: Germanos dico, et quidquid circa Istrum vagarum gentium occurrat. Perpetua illis hiems, triste cæsum præmit, malignæ aërum steriles sustentat, imbreum culmo aut fronde defendunt, super durata glacie stagna persultant, in alimentum feras captant. Mueri tibi videtur? nihil miserum est, quod in naturam consuetudo perduxit; penulium enim voluptati sunt, que necessitate emperunt. Nulla illis domicilia, nullæ sedes sunt, nisi quas lassitudo in diem possit; viliæ, et hic quærendæ nana, vilius: horrenda iniquitas cæci, intacta corpora: hoc quod tibi calamitas videtur, tot gentium vita est. Quid miraris bonos viros, ut conflammentur, concuti? Non est arbor solida, nec fortis, nisi in quam frequens ventus incurrat: ipsa enim vexatione constringitur, et radices certius figit. Fragiles sunt, que in sprica valle creverunt. Pro ipsis ergo bonis viris est, ut esse interitui possint, multum inter formidolosos versari, et æquo animo ferre quæ non sunt mala, nisi male sustinenti.

V. Adjice nunc, quod pro omnibus est, optimum quemque, ut ita dicam, militare, et edere operas. Hoc

est propositum Deo, quod sapienti viro, ostendere hæc que vulgus appetit, que reformidat, nec bona esse nec mala: apparebunt autem bona esse, si illa non nisi bonis viris tribuerit; et mala esse, si malis tantum irrogaverit. Detestabilis erit cæcitas, si nemo oculos perdidit, nisi eui erudiendi sunt. Itaque careant luce Appian et Mehellus. Non sunt divitiæ bonum. Itaque habeat illas et Ellius leno; ut homines pecuniam quam in templis consecraverint, videant et in fornice. Nullo modo magis potest l'ens conceptus traducere, quam si illa ad turpissimos deferat, aut optimis abigat. « At iniquum est bonum virum debilitari, aut configi, aut aligari; majores integris corporibus solutos ac delicatos incedere. » Quid porro? non est iniquum nobilissimas virgines ad sœcra faciendâ noctibus excitari, altissimo somno inquinatas frui? Labor optimos elat. Senatus per totum diem sæpe consultat, quam illo tempore vilissimus quisque, aut in campo olivæ sumum oblectat, aut in popina inteat, aut tempus in aliquo circulo terat. Idem in

perdent leur temps dans quelque cercle d'oisifs. Tout va de même dans la grande république : les hommes de bien travaillent, se sacrifient, sont sacrifiés, et encore de grand cœur : ils ne sont pas entraînés par la fortune ; ils la suivent, et d'un pas égal : et s'ils avaient été mieux informés, ils eussent pris les devants.

Je me souviens encore d'avoir entendu ces paroles magnanimes de cet homme de cœur, Démétrius : « Je n'ai qu'un reproche à vous faire, ô dieux immortels ! c'est de ne m'avoir pas plus tôt fait connaître votre volonté. J'aurais de moi-même été au-devant de ces malheurs, au lieu de m'y offrir aujourd'hui à votre appel. Voulez-vous prendre mes enfants ? C'est pour vous que je les ai élevés. Voulez-vous quelque partie de mon corps ? Disposez-en. Je n'offre pas grand'chose ; bientôt je m'en séparerai tout entier. Voulez-vous ma vie ? Pourquoi non ? Je ne ferai pas difficulté de vous laisser reprendre ce que vous m'avez donné. C'est de mon plein gré que vous emporterez tout ce que vous demanderez. Oui, sans doute, j'aurais mieux aimé offrir qu'abandonner. Qu'est-il besoin d'enlever ce que vous pouvez recevoir ? Cependant, même aujourd'hui, vous ne m'enlevez rien ; car on m'arrache qu'à celui qui retient. Je ne suis en rien contraint, je n'endure rien malgré moi ; je n'obéis point à Dieu ; je suis d'accord avec lui ; et cela d'autant mieux que je sais que tout est décidé par une loi immuable, écrite de toute éternité. » Les destins nous conduisent, et ce qui reste de temps à chacun est réglé dès la première heure de la naissance. Une cause naît d'une autre cause, et le long enchaînement des destinées gouverne les choses publiques et particulières. Il faut donc

tout souffrir avec courage, parce que tout arrive non par aventure, mais par ordre. Il y a longtemps qu'a été réglé ce qui doit faire la joie, ce qui doit faire la peine, et quelle que soit la variété d'événements qui semble distinguer la vie de chacun, le tout se résout en une seule chose : périssables, nous avons reçu des biens périssables. Pourquoi tant nous indigner ? Pourquoi nous plaindre ? C'est la loi de notre existence. Que la nature dispose comme elle l'entend de corps qui lui appartiennent : nous, pleins de joie et de courage, quoi qu'il arrive, songeons que rien de ce qui périclité n'est à nous. Quel est le devoir de l'homme de bien ? De s'abandonner au sort : c'est une grande consolation que de tomber avec l'univers. Quelle que soit la puissance qui nous ordonne ainsi de vivre, ainsi de mourir, elle enchaîne aussi les dieux à une même nécessité. Une marche irrévocable entraîne également et les dieux et les hommes. Le Créateur lui-même, l'arbitre de toutes choses, a pu écrire la loi du destin, mais il y est soumis : il obéit toujours, il n'a ordonné qu'une fois.

« Mais pourquoi, dans le partage des destinées, Dieu a-t-il été assez injuste pour assigner aux hommes de bien la pauvreté, les souffrances, les morts cruelles ? L'ouvrier ne peut changer la matière ; elle est passive. Il y a certaines choses qui ne peuvent être disjointes ; elles sont liées entre elles et indivisibles. Les natures languissantes, engourdies dans le sommeil ou dans une veille qui y ressemble, sont formées d'éléments inertes : mais pour faire un homme dont on parle avec gloire, il faut un destin plus puissant. Il ne s'avance pas sur une route unie ; il lui faut monter, descendre, être ballotté par les flots, et conduire

hæc magna repulsiis fuit : boni viri laborant, impendunt, impenduntur, et volentes quidem : non trahuntur a fortuna, sequuntur illam, et æquant gradus ; si seiscem, antecessissent. Hinc quoque animosam Demetrium fortissimi viri vocem audisse me memini : « Hic enim, inquit, Di immortales, de vobis queri possum, quod non ante mihi voluntatem vestram usam fecistis. Præter enim ad ista venissem, ad que nunc vocatus adsum. Vultis liberos sumere ? illis vultis sustulisse. Vultis aliquam partem corporis ? sumitis. Non magnam rem promittitis : cito totum relinquam. Vultis spiritum ? Quid mihi nullam moram faciam, quo minus recipiam, quod dedistis ; a volente feretis, quiquid petieritis. Quid ergo est ? maluisse offerre, quam trahere. Quid opus fuit auferre ? accipere potuissis. Sed ne nunc quidem auferetis ; quia nihil eripitur, nihil retinetur. Nihil coger, nihil patior, inflatus, nec servio Deo, sed assentio, eo quidem magis, quod scio omnia certa et in æternum diæta lege decurrere. » Fata nos docent, et quantum cuique restet, prima natiuitatis hora disposuit. Causa præstat ex causa, privata ne publica longa : ordo rerum trahit, ideo fertur omne ferendum est : quia non, ut putamus, inci-

dunt cuncta, sed veniunt. Olim constitutum est, quid gratias, quid fletus : et quævis magna videntur varietate singulorum vita de lingui, summa in neam venit : accipimus per lura perituri. Quid ita indignamur ? quid querimus ? ad hoc parati sumus. Utitur, ut vult, suis natura corporibus : nos leti ad omnia et fortes copitemus nihil perire de nostro. Quid est boni viri ? præbere se fato. Grande solatium est cum universo rapi. Quidquid est quod nos sic vivere passat, sic mori : eadem necessitate et Deos obligat ; irreversibiles humana pariter ac divina cursus vehit. Ille ipse omnium conditor ac rector scripsit quidem fato, sed sequitur : semper parat, semel iussit. « Quare tamen Deus tam iniquus in distributione fatis fuit, ut bonis viris paupertatem, vulnera, et acerba funera adscriberet ? » Non potest artifex mutare materiam : hæc passa est. Quædam separari a quibusdam non possunt, coherere, indivisa sunt. Languida ingenia, et in somnum itura, aut in vigiliam somno simillimum, inertibus necitantur elementis : ut efficiatur vir cum cura dicendus, fortiore fato opus est. Non erit illi placum iter : sursum oportet ac deorsum est, fluctatur, ac navigium in turbido regat ; contra fortunam illi tenendus est cur-

son navire à travers la tempête, et diriger sa marche contre le souffle de la fortune. Il trouvera bien des passages rudes et dangereux ; mais il les aplanira, les surmontera de lui-même. L'or est éprouvé par le feu, l'homme fort par le malheur. Vois à quelle hauteur la vertu doit s'élever : tu comprendras qu'elle ne peut pas se frayer un chemin sûr et facile.

« La première montée est rude ; et à peine au matin, mes chevaux, encore frais, peuvent-ils la gravir : le plus haut point est au milieu du ciel, d'où moi-même souvent je n'ose regarder et la terre et les mers ; et ma poitrine frémit de crainte et de terreur : la descente est rapide, et demande une main sûre. Quelquefois même alors Tethys, qui me reçoit dans ses eaux profondes, tremble de me voir rouler dans l'abîme. »

A ce discours, le généreux jeune homme répond : « L'entreprise me séduit, je monte ; c'est quelque chose même de succomber en ce chemin. » Son père cherche encore à faire reculer devant la crainte cette âme énergique.

« Quand même tu tiendrais la route sans l'égarer, il te faudra marcher à l'encontre des cornes du Taureau, des flèches du Sagittaire, de la gueule furieuse du Lion. »

Il réplique de nouveau : « Attelle tes coursiers : en pensant me détourner, tu exiles mon courage ; j'ai hâte de me voir debout à l'endroit où tremble le soleil lui-même. Les cœurs faibles et lâches cherchent les routes sûres, la vertu s'élance sur les hauteurs. »

VI. Pourquoi cependant Dieu souffre-t-il qu'il arrive malheur aux gens de bien ? « Non, il ne le

souffre pas. Il a éloigné d'eux tous les maux, les crimes, les forfaits, les pensées coupables, les desseins ambitieux, les aveugles desirs, et l'avarice qui convoite le bien d'autrui ; il veille sur eux et les protège. Ne faut-il pas aussi exiger de Dieu qu'il garde leur bagage ? ils l'exemptent eux-mêmes de ce soin, en méprisant les choses extérieures.

Démocrite jeta ses richesses, estimant que c'était un fardeau pour une âme honnête. Pourquoi s'étonner que Dieu permette qu'il adienne à l'homme de bien, ce que l'homme de bien lui-même désire qu'il lui adienne ? « Les bons perdent leurs enfants. » Pourquoi non, puisqu'ennemmes, parfois, ils les font mourir ? « Ils sont envoyés en exil. » Pourquoi non, puisqu'eux-mêmes, parfois, quittent leur patrie pour n'y jamais revenir ? « Ils sont tués. » Pourquoi non, puisqu'eux-mêmes parfois se donnent la mort ? « Pourquoi souffrent-ils certaines adversités ? » Pour enseigner aux autres à souffrir. Ils sont nés pour l'exemple. Suppose donc que Dieu leur dise : « Qu'avez-vous à vous plaindre de moi, vous qui aimez la vertu ? J'ai entouré les autres de faux biens ; j'ai amusé leur esprit frivole par les longues déceptions d'un songe ; je les ai parés d'or, d'argent et d'ivoire ; mais au dedans ils n'ont pas un seul bien. Ces hommes que tu prends pour des heureux, juge-les non par ce qu'ils montrent, mais par ce qu'ils cachent : ce sont des malheureux souillés d'ordure et d'infamie, reluisant seulement à la surface comme les murs de leurs palais. Ce n'est pas là le bonheur solide et véritable ; ce n'en est que l'écorce, et encore bien mince. Aussi, tant qu'ils peuvent rester debout et

sus. Multa accident dura, aspera; sed quæ nulliat et complacet ipse. Ignis aurum probat, miseria furta viros. Vile quam alte ascendere debet virtus : scis illi non per secura vadendum esse.

Ardua prima via est, et quæ via morte recentis  
Entantur : equi, medio est altissimus cælis ;  
Unde mare et terras ipsi nullo vixere videre  
Fili timor, et parvula trepidat formidare pectus.  
Ultima proma via est, et egi moderandæ certo.  
Tunc etiam, quæ me sub cæcis excipit nuda,  
Ne ferat in præcepis. Tethys solet ipsa vereri.

Hæc quum audisset ille generosus adolescens, « Placeat, inquit, vi. Excedo : est tantum per ista ire casuro. » Non desinit aciem animam metu terriare :

Utque viam teneas, noli quæ errore traharis.  
Per tamen adversi gradibus cornua Tauri,  
Ænoo quæ arcus, violenteque ora Leonis.

Post hæc ait : « Jugez d'après ces gens-là, si les quibus deterreri me putas, incitor : libet illis stare, noli ipse sol trepidare ; humilis et incertus est, ista sectari : per alta virtus ille. »

VI. « Quare tamen bonis viris patitur aliquid mali Deus fieri ? » Ille vero non patitur. Omnia mala ab illis remota

viti, scelera et flagitia, et cogitationes improbas, et avida consilia, et libidinem cæcæ, et aliena imminentem avaritiam : ipsos lætatur ac vindicat. Numquid hoc quoque a Deo aliquid exigit, ut bonorum virum curam etiam sœcenas servet ? renuitum ipsi hæc Deo curam : externa contemnat. Democritus a diluvio præcædit, omnes illas bonas mentes existimans : quid ergo miraris, si id Deus bonos accidere patitur, quod vir bonus atque in vultu sibi accideret ? « Filios amittunt viri boni ; » quid noli, quum aliquando et ipsi occidant ? « In exilium mittuntur » quid noli, quum aliquando ipsi patriam non repetituri relinquunt ? « Occiduntur » : quid noli, quum aliquando ipsi sibi manus afferant ? « Quare quidam dura patiuntur ? » ut alios pati doceant ; uti sunt in exemplum. Pura itaque Deum dicere : « Quid habetis, quod de me queri possitis vos, quibus recta placuerunt ? Alia bona sibi circumdedit, et animos inanes velut longo fallacique somnia lusi ; auro illos, argenti et ebore ornavi ; lotus boni nihil est. Isti, quos pro felibus aspicitis, sibi non, quia occurrunt, sed quia latent, videritis, miseri sunt, sordidi, turpes, ad similitudinem parietum suorum extrinsecus culti. Non est ista solida et sincera felicitas ; crusta est, et quidem tenuis. Itaque dum illi licet stare, et ad arbitrium suum oc-

se montrer sous leur point de vue, ils brillent, ils en imposent ; mais arrive quelque chose qui les dérange, qui les démasque ; alors se découvre dans toute sa nudité la profonde souillure que cachait cet éclat emprunté. Les biens que je vous ai donnés sont réels et durables. Plus vous les examinerez, plus vous les retournerez sous toutes leurs faces, plus vous les trouverez grands et précieux. Je vous ai accordé de mépriser ce qu'on redoute, de ne pas tenir compte de ce qu'on désire. Votre éclat n'est pas extérieur : tous vos biens sont renfermés au fond de l'âme. Ainsi le monde dédaigne ce qui est hors de lui, heureux de se contempler lui-même. J'ai placé tous vos biens au dedans de vous ; votre bonheur est de n'avoir pas besoin du bonheur. Mais il survient des afflictions, d'affreux revers, de rudes épreuves. « Comme je ne pouvais vous y soustraire, j'ai armé vos cœurs : souffrez courageusement ; c'est par là que vous pouvez surpasser Dieu même. Il est hors des atteintes du mal, vous au-dessus de ses atteintes. Méprisez la pauvreté ; nul ne vit aussi pauvre qu'il est né : méprisez la douleur ; elle finira, ou vous finirez : méprisez la fortune ; je ne lui ai donné aucun trait qui porte à l'âme : méprisez la mort ; ce n'est qu'une fin ou une transformation. J'ai surtout pris garde à ce que nul ne pût vous retenir malgré vous ; la porte est ouverte : si vous ne voulez combattre, vous pouvez fuir. Aussi entre toutes les nécessités auxquelles je vous ai soumis, il n'en est pas que j'aie rendue plus facile que la mort ; j'ai placé la vie sur une pente rapide ; elle se précipite. Regardez un peu, et vous verrez combien est

courte et facile la voie qui conduit à la liberté. Je ne vous ai pas créé autant de difficultés pour sortir de la vie que pour y entrer ; autrement la fortune aurait ou sur vous un grand empire, s'il fallait à l'homme le même temps pour mourir qu'il faut pour naître. Que tous les âges, que tous les lieux vous enseignent combien il est facile de divorcer avec la nature, et de lui renvoyer son présent. Au pied même des autels, au milieu des solennels sacrifices, des prières pour la vie, étudiez la mort. Les corps vigoureux des taureaux succombent à une petite blessure ; et la force de ces animaux puissants est abattue d'un coup de la main de l'homme. Un fer mince sépare les articulations des vertèbres, et lorsque ces liens qui unissent le cou à la tête ont été tranchés, ces masses énormes tombent. La vie ne se cache pas profondément ; il n'est pas même besoin du glaive pour la faire sortir ; il n'est pas besoin de fouiller loin dans les entrailles, par de larges blessures. La mort est sous la main ; je n'ai point fixé pour frapper un endroit circonscrit : toutes les voies sont ouvertes. Ce qu'on appelle mourir, cet instant où l'âme se sépare du corps, est trop court pour qu'un mouvement si rapide puisse se sentir : soit qu'un nœud vous étrangle, soit que l'eau vous suffoque, soit que la dureté du sol vous brise le crâne, quand vous vous précipitez, soit que le feu que vous avez éteint interrompe le cours de votre respiration refoulée, quoi que ce soit, cela passe vite. Eh quoi ! balancez-vous ? craignez-vous si longtemps ce qui dure si peu ? »

\* Allusion à la mort de Porcia.

tendi, nitent et imponant : quum aliquid incidit, quod disturbet ac delegat, tunc apparet, quantum nitit ac verie fortitatis alienus splendor absconderit. Vobis dedi bona certa, mansura ; quando magis versaveritis, et undique inspexeritis, meliori majoraque. Permisit vobis, metuenda contemnere, cupiditates fastidire ; non fulgiet extrinsecus ; bona vestra luctuosus obversa sunt. Sic mundus exteriora contempsit, spectando sui latus. Intus omne posui bonum ; non egere felicitate, felicitas vestra est. « At nantis incidunt tristitia, horrenda, dura tolerata ! » Quia non poteram vos istis subducere, animos vestros adversus omnia armavi. Ferre fortiter ; hoc est, quo Deum antecessistis ; ille extra patientiam malorum est, vos supra patientiam. Contemnite pauperiem ; nemo tam pauper vixit, quam natus est. Contemnite dolorem ; aut solvetur, aut solvet. Contemnite mortem ; nullum illi telum quo feriret animam, dedi. Contemnite mortem ; que vos aut finit, aut transfert. Ante omnia cavi, ne quis vos teneret invitos ; patet exitus. Si pugnare non vultis, licet fugere. Ideo que ex omnibus rebus, quas esse vobis necessarias volui, nihil feci facilius, quam mori. Prono animam loco posui ; trahitur. Attendite modo, et videbitis, quam brevis ad

libertatem, et quam expedita ducat via. Non tam longas in exitu vobis, quam intrantibus, moras posui ; nilioquid magnum in vos regnum fortuna tenuisset, si homo tam tarde moreretur, quam nascitur. Omne tempus, omnis vos locus docet, quam facile sit renuntiare nature, et minus summi illi impingere. Inter ipsa altaria et solemnes sacrificiorum ritus, dum optabar vita, mortem condecite. Corpora optima taurorum exiguo conculcantur vulnere, et magnarum virium animalia humane manus letus impellit ; tenui ferro commissura cervicis abrumpluntur ; et quam articulus ille, qui caput collumque connectit, incisus est, tanta illa motus corruit. Non in alto iacet spiritus, nec ulique ferro eruentus est ; non sunt vulnere impresso penitus scrutanda precordia ; in proximo mors est. Non certum habet istas destinavi locum ; quocumque pervenit est. Ipsum illud quod vocatur mori, quo anima discedit a corpore, brevis est, quam aut sentire tanta velocitas possit. Sive fauces uodas elisit, sive spiramentum aqua preclinit ; sive in caput tepos subiectis soli duris committit ; sive haustus ignis eorum suum remeantis interscidit ; quidquid est, properat. Ecquid erubescitis ? quod tam cito fit, timetis diu ? »

# DES BIENFAITS.

## LIVRE PREMIER.

I. Dans la foule des erreurs diverses où nous entraîne une vie d'irréflexion et de hasard, nulle n'est peut-être plus fâcheuse, mon cher Libéralis, que de ne savoir ni donner, ni recevoir. En effet des services mal placés sont nécessairement mal payés. S'ils sont méconnus, il sera toujours trop tard pour nous en plaindre; car ils étaient perdus à l'instant qu'ils étaient rendus.

Il n'est donc pas étonnant qu'au nombre des plus grands vices, l'ingratitude soit le plus commun. J'en vois plusieurs causes. D'abord, en donnant, nous ne faisons pas un digne choix; mais, en dressant l'état de nos bienfaits, nous recherchons avec soin le patrimoine et le mobilier de l'obligé; pour ne pas répandre nos largesses sur un sol usé et stérile, nous les gaspillons au hasard, plutôt que nous ne les semons.

Il me serait difficile de dire s'il est plus bon-

teurs de nier que de rappeler un bienfait; car c'est une créance de telle nature, qu'il n'en faut retirer quo ce que le débiteur veut en rendre de son gré: y manquer, est d'autant plus vil que, pour se libérer, à défaut de fortune, l'intention suffit. Car celui qui avoue sa dette l'a déjà acquittée. Mais s'il y a des torts chez celui dont la reconnaissance ne va pas même jusqu'à l'aveu, il y en a aussi de notre côté. Nous rencontrons beaucoup d'ingrats, nous en faisons davantage. Ou nous sommes des importuns qui reprochons le bienfait et en exigeons l'usure, ou des hommes légers qui nous repentons bientôt de nos largesses, ou des chicaniers qui calomnient les moindres choses. Ainsi nous corrompons toute reconnaissance, non seulement après avoir donné, mais pendant que nous donnons.

Qui de nous, en effet, s'est contenté d'une prière discrète et d'un premier appel? Qui de nous, lorsqu'il prévoyait qu'on allait lui demander quelque chose, n'a pas assombri son visage, détourné

## LIBER PRIMUS.

I. Inter multos ac varios errores temere viventium inconsultaque, nihil premeditum indignius, optime Liberalis, dixerim, quam quod beneficia nec dare scimus, nec accipere. Sequitur enim, ut male collata, male debeantur. De quibus non redditus, sero querimus: ista enim perierant, quam darentur. Nec mirum est, inter plurima maximeque vitia nullum esse frequentius, quam ingrati animi. Id evenire ex pluribus causis video; prima, quod non eligamus dignos, quibus tribuamus; sed nomen facitori, diligenter in patrimonium et vasa debitoris inquirimus: semina in solum effusum et sterile non spargimus:

beneficia sine ullo delectu magis projicimus, quam damus. Nec facile dixerim, utrum turpius sit inficiari, an repetere beneficium; Id enim genus hujus crediti est, ex quo tantum recipiendum sit, quantum vitro referitur: de quo queri vere seditissimum ob hoc ipsum, quia non opus est ad liberandum fidem facultatibus, sed animo; reddit enim beneficium, qui libenter debet. Sed quum sit in ipsis crimen, qui ne confessione quidem grati sunt, in nobis quoque est. Multos experimur ingratos, plures facimus: quia alias graves exprobratores exactoresque sumus, alias leves, et quos paulo post numeris sui perirent, alias queruli, et minima momenta calumniantes. Ita gratum omnem corrumpimus; non tantum postquam dedimus beneficia, sed dum damus. Quis enim nostrum contentus fuit, aut leviter rogeri, aut semel? quis non, quum ali-

ses yeux, prétexté des occupations, mis en avant des discours sans fin, prolongés à dessein pour ôter l'occasion de demander; enfin, employé mille ruses pour esquiver l'indigence qui accourait à lui? Cependant, serrés de près, nous cherchons des délais qui ne sont que des refus timides, ou nous promettons, mais de mauvaise grâce, les secours francs, avec des paroles ambiguës et qui s'échappent avec peine.

Or, personne ne se sent obligé pour ce qu'il n'a pas reçu, mais arraché. Peut-on être reconnaissant envers celui qui laisse fastueusement tomber un bienfait, qui le jette avec colère, ou l'accorde de guerre lasse, pour s'épargner des ennuis? C'est se tromper que d'attendre un retour de celui qu'on a fatigué par des lenteurs et torturé par l'attente. La reconnaissance n'est obligée que dans la mesure de la bienveillance. Il ne faut donc pas donner légèrement; car on n'est débiteur qu'envers soi-même de ce qu'on a reçu d'un indifférent. Il ne faut pas donner tardivement; car, comme dans tout bienfait on met un grand prix à la volonté du bienfaiteur, accorder trop tard, c'est avoir refusé longtemps. Il ne faut pas donner avec insolence; car, comme il est dans la nature de l'homme que les injures se gravent plus profondément en lui que les services, et que le bien s'efface vite de sa mémoire opiniâtre à retenir le mal, quo peut attendre celui qui offense en obligeant? C'est assez de reconnaissance que de lui pardonner son bienfait.

Au reste, notre zèle à bien faire ne doit pas être ralenti par la multitude des ingrats. Car d'abord,

comme je l'ai dit, nous l'augmentons nous-mêmes. Ensuite, même les dieux immortels ne se laissent pas rebuter dans leur inépuisable bienveillance, parce qu'il y a des hommes qui les outragent ou les oublient. Ils suivent leur nature, et donnent à tous leur appui, même aux interprètes pervers de leur bienfaisance. Suivons leur exemple, autant que le permet la faiblesse humaine. Rendons des services, ne les prétions pas à intérêt. On mérite d'être trompé, quand, en donnant, on songe à recevoir. « Mais le bienfait a mal tourné. » Et nos femmes et nos enfants trompent souvent notre espoir : cependant nous nous marions, nous élevons des enfants. Nous sommes si bêtisés contre l'expérience, que nous retournons aux combats après la défaite, sur les mers après le naufrage. Combien n'est-il pas mieux de persister dans la bienfaisance ! Qui ne donne plus, parce qu'il n'a pas reçu, a donné pour recevoir, et fait bonne la cause des ingrats, pour qui il est surtout honteux de ne pas rendre, s'ils le doivent. Combien sont indignes de la lumière! cependant le jour se lève. Combien se plaignent d'être nés ! cependant la nature enfante des générations nouvelles, et permet d'être à ceux qui voudraient n'avoir pas été. C'est le propre d'un esprit grand et généreux de ne pas poursuivre le fruit du bienfait, mais le bienfait même, et de chercher encore l'homme de bien, quoiqu'il n'ait rencontré que des méchants. Où serait le mérite d'obliger beaucoup de gens, si personne ne trompait? La vertu consiste à donner : l'homme de bien ne calcule pas sur le retour, il en a aussitôt recueilli le fruit. L'ingra-

quid a se peti suspensus est, fronte adavult, vultum avertit, occupationes simulavit, longis sermonibus, et de industria non juvenien illos cultum, occasionem petenti abstulit, et varia artibus perpernas necessitates elusit? In angusto vero comprehensus, aut distulit, id est, timide negavit, aut promisit, sed diffidit, sed subdolis speciebus, sed malis et vis rursus in verbis? Nemo autem libenter debet, quod non accepit, sed expressit. Gratus esse adversum eum quicquam potest, qui beneficium aut superbe abiecit, aut iratus impiegit, aut fatigavit, ut molestis careret, dedit? Errat, si quis sperat repossurum aliquid, quem dilacione lassavit, expectatione toruit. Eodem animo beneficium debetur, quo datur; et ideo non est negligenter dandum. Sibi enim quisque debet, quod a nesciente accepit. Nec tarde quidem; quia, quum in omni officio magni estimetur danis voluntas, qui tarde fecit, diu vult. Ulque non contumeliose. Nam quum ita natura comparatum sit, ut altius injuria quam merita decendant, et illa cito defluant, has teux memoria custodiat: quid expectat qui offendit, dum obligat? Satis adversus illum gratus est, qui beneficio ejus ignoscit. Non est autem quod tardiores faciat ad bene merendum turba ingratorum. Nam primum, ut dixi, nos

illius augemus; deinde ne deos quidem immortales ab hac tam effusa necessitate sacrilegi, argutentque eorum, deterrent. Utuntur natura sua, et cuncta, interque illa ipsos munera suorum malos interpretes, juvant. Nos sequimur duces, quam humani imbecillitas potitur: demus beneficia, non coneremus. Dignus est decipi, qui de recipiendo cogitavit, quem daret. At si male esset, et liberi, et conjuges spem scellerunt; tamen educamus, et ducimus, adeoque adversus experientia perituros sumus, ut bella vici, et naufragi maris repetamus. Quanto magis permanere in danis beneficiis deceat qui si quis non dat quis non recipit, dedit non recipere, bonaque ingratorum facit causam, quibus turpe est non reddere, si liceat. Quia a multi indigni luce sunt; et tamen dies oritur. Quam molis, quod non sunt, queruntur! tamen natura sobolem novam gignit, ipsaque qui non fuisset malient, esse possunt. Illoc et magni animi et boni proprium est, non fructum beneficiorum sequi, sed ipsa; et post malos quoque bonum querere. Quid magnifici erat multis prodesse, si nemo deciperet? nunc est virtus, dare beneficia, non utique resistere, quorum a viro egregio statim fructus perceptus est. Adeo quidem istis res fugare nos, et pigriores ad rem pulcher-

titude doit si pen nous faire reculer et nous rendre plus froids pour une belle action, que si l'on m'ôtait l'espoir de rencontrer jamais un homme reconnaissant, j'aimerais mieux ne pas recevoir que de ne pas donner. Car le tort de qui ne donne pas vient avant le tort de l'ingrat. Je dirai ce que je pense. Méconnaître le don, c'est être plus coupable; ne pas donner, c'est l'être plus tôt.

II. Si tu veux prodiguer les bienfaits à la foule, pour en bien placer un, il en faut beaucoup perdre.

Dans le premier vers tout est à reprendre : d'abord les bienfaits ne doivent pas être répandus dans la foule; ensuite, on ne doit rien prodiguer, encore moins des bienfaits. Donnés sans discernement, ce ne sont plus des bienfaits, ils peuvent prendre tout autre nom.

Le sens du second est admirable en ce qu'il console de la perte de plusieurs dons par la réussite d'un seul. Mais vois, je te prie, s'il ne serait pas vrai, plus convenable à la dignité de l'homme généreux, de l'encourager aux bienfaits, quand pas un ne devrait être bien placé. Car il est faux de dire : *Il en faut beaucoup perdre*. Aucun ne périt : qui croit perdre, avait compté gagner. Dans les bienfaits le calcul est simple. Ce n'est qu'une mise de fonds : s'il me rentre quelque chose, c'est profit; s'il ne me rentre rien, ce n'est pas une perte. J'avais donné pour donner. Personne ne tient registre de ses bienfaits, pour aller, exacteur avaré, assigner au jour et à l'heure. Jamais l'homme de bien n'y songe, que lorsqu'ils lui sont rappelés par celui qui les rend. Autrement

le don prend la forme du prêt. C'est une usure honteuse, que de porter ses bienfaits en dépense.

Quel que soit le sort de tes premières largesses, persiste à en faire d'autres : elles seront mieux placées chez des ingrats, que la honte, l'occasion, l'exemple pourront un jour faire reconnaître. Ne te lasse pas : poursuis ton œuvre, remplis ton rôle d'homme de bien. Vies en aide à tous, de ta fortune, de ton crédit, de ton renom, de tes conseils, de tes préceptes salutaires.

III. Les bêtes mêmes sentent ce qu'on fait pour elles; et il n'y a pas d'animal si sauvage que nos soins ne puissent dompter et conduire à nous aimer. Le lion laisse manier sa gueule par son maître; le faronche éléphant se fait l'esclave obéissant de l'indien qui le nourrit; tant une bonté assidue et persévérante triomphe même des natures qui ne peuvent avoir l'intelligence et la conscience du bienfait. Cet homme est ingrat devant un service; devant deux il ne le sera pas. A-t-il oublié les deux? un troisième va rappeler à sa mémoire ceux mêmes qui lui sont échappés. On perd quand on pense trop tôt avoir perdu. Mais redouble, accumule présents sur présents, et tu arracheras la reconnaissance au cœur le plus dur et le plus oublieux. Il n'osera pas lever les yeux devant tant de largesses : de quelque côté qu'il se tourne pour échapper à ses souvenirs, qu'il te voie. Assiège-le de les bienfaits. Je dirai quelle en est la puissance, et la nature, si tu me permets de franchir d'abord ce qui n'appartient pas au sujet. Dirai-je pourquoi les Grâces sont trois, pour-

rimam facere non debet, ut si spes mihi praecidatur gratum hominem reperire, malum non recipere benefacti, quam non dare, quia qui non dat, vitium ingrati accedat. Dicam quod sentio : qui beneficium non reddit, magis peccat, qui non dat, etiam.

II. Beneficia in vulgus quam largiri institueris. Perdenda sunt multa, ut etiam pauci bene.

In priore verum utrumque reprehendas; nam nec in vulgus effundenda sunt; et nullius rei, minime beneficiorum, honesta largitio est, quibus si detraxeris iudicium, desinunt esse beneficia : in aliud quodlibet incidunt nomen. Sequens sensus mirificus est, qui uno bene posito beneficio multorum amissorum damna solatur. Vide, oro te, ne hoc et verius sit, et magnitudinal bene facientis aptius, ut illum hortemur ad danda, etiam si nullum bene positurus est. Illud enim falsum est, perdenda sunt multa. Nullum perit : quia qui perdit, computaverat. Beneficiorum simplex ratio est : tantum erogatur; si reddit aliquid, lucrum est : si non reddit, damnum non est. Ego illud dedi, ut darem; nemo beneficia in calendaris scribit, nec, avarus exactor, ad horam et diem appellat. Nunquam illa vir bonus cogitat, nisi admonitus a reddente : aliquando in formam crediti transeunt.

Turpis frateratio est, beneficium expensum ferre. Quatuorque priorum eventus est, persevera lo alios conferre; melius apud ingratos iacuerunt, quos aut pudor, aut occasio, aut imitatio aliquando gratos poterit efferre. Ne cessaveris : opus tuum perage, et paries boni viri exsequere. Allumare, alium fide, alium gratia, alium consilio, alium praeceptis sobrius adjuva.

III. Officia etiam ferre sentiant : nec ullum tam immensum animi testis. quod non cura mitiget, et in amorem sui vertat. Lenium ora a magistris impare tractantur : elephantum ferientem naque in servile obsequium demeretur cibus. Adeo etiam que extra totum etiam nique estimationem beneficii sunt posita, assidue tamen meriti pertinaciter evocant. Ingratus est adversus unum beneficium? adversus alterum non erit; duorum oblitus est? tertium etiam eorum que exiderunt, memoriam reducet. Is perdit beneficia, qui cito se perdidisse credit. At qui instat, et onerat prius sequentibus, etiam ex durn et immemori pectore gratiam extundit. Non audebit adversus multa nebulas attollere; quocumque se converterit, memoriam suam fugiens, ibi se videt; beneficia suis illum cioge. Quorum quæ vis, quare proprietatis sit, dicam, si prius illa, que ad rem non pertinent, transire mihi permiseris, quare tres Gratie, et quare sorores

quoi elles sont sœurs, pourquoi leurs mains sont entrelacées, pourquoi elles sont riantes, jeunes et vierges, avec leurs robes détachées et transparentes? Les uns prétendent qu'elles figurent, l'une, le bienfait donné; l'autre, le bienfait reçu; la troisième, le bienfait rendu. D'autres, qu'elles représentent trois sortes de bienfaits : le bienfait de ceux qui donnent, de ceux qui rendent, et de ceux qui à la fois reçoivent et rendent. Mais quel qu'opinion que je suive, que me sert cette vaine science? Que signifient ces mains entrelacées, ce cercle de jeunes filles qui se replient sur elles-mêmes? C'est qu'il y a enchaînement dans les bienfaits qui, passant de main en main, reviennent toujours à celui qui donne. Le prestige est détruit lorsqu'il y a solution : tout le charme est dans la liaison et la continuité. Elles sont riantes, parce que c'est le dehors de ceux qui rendent service, parce que tels se montrent d'ordinaire ceux qui donnent et ceux qui reçoivent. Elles sont jeunes, parce que la mémoire des bienfaits ne doit pas vieillir. Elles sont vierges, parce que les bienfaits sont purs, sincères et sacrés pour tout le monde : ils doivent être libres de toute contrainte, de tout lien; voilà pourquoi les robes sont détachées; elles sont transparentes, parce que les bienfaits veulent être aperçus. S'il est quelqu'un assez esclave des poètes grecs pour juger ces allégories nécessaires, au moins n'y aura-t-il personne qui attache un sens sérieux aux noms qu'Hésiode a donnés aux Grâces. Il appelle l'aînée Aglaé, la seconde Euphrosine, la troisième Thalie. Chacun interprète ces noms, les

plie à son système et se tourmente à leur trouver un sens; tandis que le poète a donné à sa création le nom qu'il a voulu. Aussi Homère l'a-t-il changé pour une qu'il appelle Pasithea, et il l'a mariée, afin que nous sachions que ce ne sont pas des Vestales. Je trouverai un autre poète qui attachera leur ceinture et hrodéra d'or leurs robes phrygiennes. Quelquefois Mercure est avec elles, non parce que la parole donne du prix au bienfait, mais parce que tel a été le caprice du peintre. Chrysippe lui-même, cet esprit subtil qui perce jusqu'aux dernières profondeurs de la vérité, dont les paroles sont toujours plines de choses, et qui n'emploie jamais que les mots nécessaires pour être compris, a cependant rempli tout son livre de ces inepties; en sorte qu'il dit fort peu de chose sur la manière de donner, de recevoir ou de rendre, et entremêle non des fables à ses préceptes, mais des préceptes à ses fables. Car, outre celles que transcrit Hécaton, Chrysippe ajoute que les trois Grâces sont filles de Jupiter et d'Eurynome; moins âgées que les Heures, mais plus belles; et c'est la raison qui les a fait donner pour compagnes à Vénus. Il juge aussi que le nom de la mère importe au sujet. On l'appelle Eurynome, parce que c'est le fait d'une maternité seconde de distribuer ses bienfaits; comme si c'était l'usage de nommer les mères après les filles, comme si les poètes rappelaient les véritables noms. De même qu'aux nomenclateurs l'effronterie tient lieu de mémoire, et qu'ils forgent les noms qu'ils ne retiennent pas, de même les poètes ne se croient pas obligés à dire vrai;

aut, et quare manibus implexis, quare ridentes, juvenes, et virgines, solutaque se pellucida veste. Alii quidem videri volunt unam esse, quæ det beneficium; alteram, quæ accipiat; tertiam, quæ reddat. Alii tria beneficiorum genera, promerentium, reddentium, simul et accipientium reddentiumque. Sed utrumlibet ex istis judicaverim: quid ista nos juvat scire? Quid ille coersitis manibus in se redeuntium chorus? Ob hoc, quia ordo beneficii per manus transeuntis nihilominus ad dantem reveritur, et totius speciem perdit, si usquam interruptus est: pulcherrimum, si coherat, et vices servat. Ideo ridentes; est aliquis tamen majoris dignatio, sicut promerentium. Vultus hilares sunt, quales solent esse qui dant, vel accipiunt beneficia. Juvenes: quia non debet beneficiorum memoria senescere. Virgines: quia incorrupta sunt, et sincera, et omnibus sancta, in quibus nihil esse obligati decet, nec adscripti; solis itaque tunicis utuntur; pellucida autem, quia beneficia conspici volunt. Sit aliquis usque quo Græci emancipatus, ut hæc dicta necessaria: nemo tamen erit, qui etiam illud ad rem judicii pertinere, quæ nomina illis Hæsiodus imposuerit. Aglaian maximam natam appellavit, mediam Euphrosynen, tertiam Thalian. Horum nominum interpretationem, et prout cuique visum est, deflectit, et ad rationem aliquam conatur perducere;

quum Hæsiodus puellis suis, quod voluit, nomen imposuerit. Itaque Homerus ut mutavit, Pasithean appellavit, et in matrimonium produxit, ut scias illas Vestales non esse. Inveniam alium poetam, apud quem præcipientur, et aptius auro Phrygiis prodest. Ergo et Mercurius una stat: non quia beneficia ratio commendat vel oratio, sed quia pictori ista visum est. Chrysippus quoque, penes quem subtile illud neumen est, et in unam penetrans veritatem, qui rei agende causa loquitur, et verba non ultra, quam ad intellectum solis est, tollit, totum librum suum his ineptis replet; ita ut de ratione dandi, accipiendi, reddendique beneficii paucis admodum dicat, nec his fabulis, sed hæc fabulis immit. Nam præter ista quæ Hæcaton transcribit, tres Chrysippus Grætiæ ait Jovis et Eurynomes filias esse; ætate autem minores quam Horas, sed melluscula facie, et ideo Veneri datas comites. Matris quoque nomen ad rem judicii pertinere. Eurynomen enim dictam, quia late potens matrimonii sit, beneficia dividere; tanquam matri post filias soleat nomen imponi, aut poete vera nomina reddat. Quæ admodum nomenclatori memorie loco amicta est, et cuiusque nomen non potest reddere, imponi; ita poete non putant ad rem pertinere, verum dicere, sed aut necessitate coacti, aut decore corrupti, id quæque



mais enlrvés par la mesure, séduits par l'harmonie, ils imposent à tout le nom qui va le mieux à leur vers. Et on ne leur fait pas un crime d'ajouter un nouveau nom à la liste. Car le premier poète venu après eux peut y substituer ceux que lui lui semble. Cela est si vrai, que voilà Thalie, dont on parle tant, qui est une Grâce dans Hésiode, dans Homère une Mnse.

IV. Mais, pour ne pas faire ce que je blâme, j'abandonne des discussions qui sont tellement hors du sujet, qu'elles ne le touchent même pas. Défends-moi néanmoins, si on me reproche d'avoir rappelé à l'ordre Chrysippe, grand homme, certes, mais Grec pourtant, dont le trait trop acéré s'émousse, ploie souvent sur lui-même, et, lorsqu'il paraît frapper, pique et ne pénètre pas. Or, à quoi bon tant de finesse? Il s'agit des bienfaits; il s'agit de régler la chose qui fait le lien le plus solide de la société; de donner des lois à la conduite, afin que, sous les dehors de la bonté, nous ne soyons pas séduits par une facilité irrédéchio, et que la méthode ne dessèche pas, en la modérant, cette libéralité qui ne doit ni tarir, ni déborder; il s'agit d'enseigner aux hommes à rendre volontiers ce qu'ils ont reçu volontiers, et de leur proposer un généreux combat où ils puissent non-seulement égaler leurs bienfaiteurs, de cœur et d'action, mais les surpasser encore. Car, en fait de reconnaissance, qui ne dépasse pas n'atteint pas. Enfin il faut enseigner aux uns à no rien faire valoir, aux autres à devoir plus qu'ils n'ont reçu. Pour nous exhorter à cette noble rivalité, à cette

victoire des bienfaits sur les bienfaits, Chrysippe nous dit que, comme les Grâces sont nées de Jupiter, il faut craindre que l'ingratitude ne soit un sacrilège et un outrage pour de si belles filles. Apprends-moi donc un peu comment je puis devenir plus bienfaisant, plus reconnaissant des bienfaits, comment luttent les cœurs de l'obligé et de celui qui oblige, l'un pour oublier qu'il a donné, l'autre pour se souvenir toujours qu'il a reçu. Quant à ces inepties, laissons les aux poètes, qui ne veulent que charmer l'oreille et noner une fable rianie. Mais, pour guérir les âmes, pour maintenir la confiance dans les transactions humaines, pour graver dans les cœurs la mémoire des bienfaits, il faut parler sérieusement et rassembler ses forces, à moins d'imaginer que des contes frivoles et allégoriques, des arguments de vieilles femmes, puissent empêcher la chose la plus funeste, qui serait de faire banqueroute aux bienfaits.

V. Mais, puisque je néglige les superfluités, je dois montrer qu'avant tout il nous faut apprendre ce que nous devons en retour d'un bienfait. L'un dit qu'il doit l'argent qu'il a reçu, un autre le consulat, celui-ci le sacerdoce, celui-là une province. Et, toutefois, ce ne sont pas là des services, ce n'en sont que les signes. On ne peut toucher de la main un bienfait, on le porte dans le cœur. Il y a bien de la différence entre la matière du bienfait et le bienfait lui-même. Aussi le bienfait n'est pas l'or, ni l'argent, ni rien de ce que nous recevons du dehors; c'est la volonté du bienfaiteur. Le vulgaire remarque seulement ce qui se

vocari jubent, quod belle facit ad versum. Nec illis fraudi est, si aliud quid in censum daturum; proximus enim poeta suum illa ferre nomen jubet. Hoc ut scias ita esse, ecce Thalia, de qua quom maxime agitur, apud Hesiodum Charis est, apud Homerum Mnse.

IV. Sed ne faciam, quod reprehendo, omnia ista, que ita extra rem sunt, ut nec circa rem quidem sint, relinquam. Tu modo nos tuere, si quis mihi objiciet, quod Chrysippum in ordinem coegerim, magnum mehercule virum, sed tamen Græcum, ejus acumen ulmis temere retrahitur, et in se sæpe replicatur: eam quam agere aliqui videntur, pungi, non perforari. Hoc vero quod acumen est? De beneficiis dicendum est, et ordinanda res, que maxime societatem humanam alligat: daoda lex ritæ, ne sub specie benignitatis inconvulsa facilitas placeat; ne liberalitas, quam nec deesse oportet, nec superflueret, hæc ipsa observatio restringat, dum temperat: docendi sunt libenter accipere, libenter reddere. et magnum ipsi certamen propouere, eo quibus obligati sunt, re animoque non tantum æquare, sed vincere: quia, qui referre gratiam debet, nunquam consequi ut, nisi præcessit, hi docendi sunt ubi imputare: illi plus debere. Ad hæc benevolentiam contentione, beneficiis beneficia vicendi, sic nos adhortatur Chrysippus, ut dicat, verendum esse, ne, quia Chariter Jovis filia sunt, parum

se gratis gerere, sacrilegium sit, et tam bellis puellis fiat injuria. Tu me aliquid eorum doce, per que beneficentior, gratiorque adversus bene merentes sum, per que obligatum, obligatorumque animi certent, ut qui præstituerint, obliviscantur, pertinax sit memoria debentium. Istæ vero inepiæ poetis relinquuntur, quibus aures oblectare propositum est, et dulcem fabulam sectare. At qui ingenia suare, et fidelem la rebus humanis retinere, memoriam officiorum ingerere animis volunt, serio loquantur, et nactus viribus agant: nisi forte exaliam, levi ac fabuloso sermone, et anilibus argumentis, prohiberi posse rem periculosissimam, beneficiorum novatabulas.

V. Sed quemadmodum supervacuo transcurram, ita exponere necesse est, hoc primum vobis esse dicendum quid accepto beneficio debeamus. Debere enim dicitur se nisi pecuniam quam accepit, nisi consilium, alias sacerdotium, alias provinciam. Isti autem sunt meritorum signa, non merita. Non potest beneficium mænu tangi; res animo geritur. Multum interest inter materiam beneficii, et beneficium; itaque nec surum, nec argentum, nec quidquam eorum que a proximis accipiuntur, beneficium est, sed ipsa tribuentis voluntas; imperi autem id, quod oculis laeurrit, et quod traditur possidentique, solum notat; contra, illud quod in re

voit, ce qui se manie, ce qui se possède : au contraire, ce qui a du prix, de la valeur en soi, il en fait peu de cas. Les objets que nous touchons, que nous voyons, auxquels s'acharne notre cupidité, sont périssables ; le sort ou l'injustice peut nous les enlever. La bonne action survit au don. Une chose bien faite est une chose qu'aucune puissance ne peut enlever. J'ai racheté mon ami des pirates ; un autre ennemi le prend et le jette en prison ; il n'a pas détruit mon bienfait ; il en a empêché la jouissance. J'en ai arraché au naufrage, j'en ai sauvé du feu, qui depuis ont été enlevés par la maladie ou quelque funeste hasard. Ce que j'ai fait pour eux subsiste même sans eux. Ainsi toutes ces choses, qui usurpent fausement le nom de bienfait, ne sont que des moyens par lesquels se montre une volonté amie. Il arrive en lieu d'autres occasions que la chose soit ici et l'apparence ailleurs. Un chef d'armée donne un collier, une couronne murale ou civique. Qu'a donc cette couronne de précieux en soi ? Que sont la prétexte, les fuscées, le tribunat et le char de triomphe ? Rien de tout cela n'est l'honneur ; ce n'en est que la marque. De même ce qui tombe sous les sens n'est pas le bienfait, ce n'en est que le signe, ce n'en est que l'empreinte.

VI. Qu'est-ce donc que le bienfait ? Un acte de bienveillance qui procure de la joie à celui qui en est l'objet et à celui qui en est l'auteur : c'est un acte volontaire et spontané. Ce qui importe donc n'est pas ce qui est fait, ce qui est donné, c'est l'intention ; parce que le bienfait ne consiste

pas dans la chose faite ou donnée, mais dans la pensée même de celui qui la donne ou la fait.

La grande différence de ces deux choses se fait comprendre en ce que le bienfait est toujours bien : or, ce qui est donné ou fait n'est ni bien ni mal. C'est l'intention, qui grandit les petites choses, donne un lustre aux plus communes, rabaisse les plus grandes, les plus évaluées. Les objets que l'on poursuit ont une nature neutre, sans caractère de bien ni de mal : tout dépend de l'intention qui les règle, les dirige, et leur impose une forme. Le bienfait n'est donc rien de ce qui se touche ; ainsi la pitié n'est pas dans la graisse des victimes ou l'or dont on les charge, mais dans la droiture et la pureté du cœur. Une simple écuelle, un gâteau de froment signale la religion de l'homme de bien ; et le méchant n'échappe pas à l'impiété, quoiqu'il hâte le flot dans des flots de sang.

VII. Si le bienfait consistait dans la chose et non dans la volonté de faire bien, la valeur de la chose fixerait toujours la valeur du bienfait ; ce qui est faux : car souvent j'ai beaucoup d'obligation à celui qui me donne peu, mais avec noblesse, qui égale dans son cœur les richesses des rois, qui m'offre un faible don, mais de bon cœur ; qui oublie sa pauvreté en voyant la mienne ; qui a non seulement la volonté, mais la passion de me servir ; qui eroit recevoir lorsqu'il donne ; qui donne comme s'il était assuré de recevoir ; qui reçoit comme s'il n'avait pas donné ; qui saisit, qui poursuit l'occasion d'être utile.

Au contraire, le don est sans mérite, comme je

carum atque pretiosum est, parvi pendunt. Hæc que tenemus, quæ adipiscimur, in quibus cupiditas nostra hæret, caduca sunt; auferre ea nobis et fortuna, et injuria potest: beneficium vero, etiam amisso eo quod datum est, durat. Est enim recte factum, quod irritum nulla vis efficit. Amicum a piratis redemi: hunc alius hostis excepit, et in carcerem condidit: non beneficium, sed usum beneficii mei sustulit. Ex naufragio aliqui raptos, vel ex incendio liberos reddidi: hos vel morbus, vel aliqua fortuita injuria eripuit: manet etiam sine illis, quod in illis datum est. Omnia itaque, quæ saluum beneficii nomen usurpant, ministeria sunt, per quæ se voluntas nostra exprimit. Hoc quoque in aliis evenit, ut aliubi sit species rei, aliubi ipsa res. Imperator aliquem tranquillum, morali, et civica donat: quid habet per se eorum pretiosum? quid prætexta? quid fasces? quid tribunat, et currus? nihil horum honor est, sed honoris imago. Sic non est beneficium id, quod sub oculis venit, sed beneficii vestigium et nota.

VI. Quid est ergo beneficium? Benevola ætio tribuens gaudium, capiensque tribuendo, in id quod fecit promittit, et sponte sua parat. Itaque non quid fiat, aut quid detur, refert, sed qua mente: quia beneficium non in eo quod fit aut datur, consistit, sed in ipso dantis aut fa-

cientis animo. Magnum autem esse inter ista discrimen, vel ex hoc intelligas licet, quod beneficium utique bonum est; id autem quod fit aut datur, nec bonum nec malum est. Aulus est, qui parva extolli, sordida illustrat, magni et in pretio habita dehonestat: ipsa, quæ appetuntur, neutram naturam habent, nec boni, nec mali; refert, quo ille rector impellit, a quo forma datur rebus. Non est ergo beneficium ipsum, quod numeratur, aut traditur; sed nec in victimis quidem, licet optime sial, auroque præfulgens. Deorum est honor, sed pia ac recta voluntate vœrantur. Itaque bove etiam farre ac fittila religiosi sunt; mali rursus non effugunt impietatem, quamvis aras sanguine multo cruentaverint.

VII. Si beneficia in rebus, non in ipsa beneficiendi voluntate consistèrent, eo majora essent, quæ majora sunt, quæ accipimus. Id autem subum est; nossum-quam magis nos obligat, qui dedit parva magnifice, qui exiguum æquavit opes animo, qui exiguum tribuit, sed liberat, qui pauperis oblitus est, dum mentem respicit, qui non voluntatem tantum invadit habuit, sed cupiditatem, qui accipere se putavit beneficium, quum daret, qui dedit tanquam recepturus, recepit tanquam non dedisset, qui occasionem, quæ prodesset, et occupavit et quæsit. Contra ingrati sunt, ut dixi, licet re ac

l'ai dit, quelque grand qu'il paraisse matériellement, s'il est dû à l'importunité ou à l'indifférence. On accueille avec plus de reconnaissance ce qui est donné à mains ouvertes qu'à mains pleines. Ce que l'un me donne est peu ; mais il ne pouvait davantage. Ce que me donne l'autre est beaucoup ; mais il a hésité, mais il a reculé, mais il gémissait de donner, mais il a donné avec faste, mais il a polétié son bienfait, et sans chercher à plaire à celui qui recevait ; ce n'est pas à moi qu'il donnait, c'est à sa vanité.

VIII. Beaucoup d'amis offrant à Socrate beaucoup de présents, chacun selon ses moyens, Eschine, disciple pauvre, lui dit :

« Je n'ai rien à t'offrir qui soit digne de toi, et c'est en cela seulement que je me sens pauvre. Je t'offre donc la seule chose que je possède : moi-même. Accueille avec bienveillance ce présent quel qu'il soit, et songe que les autres, en te donnant beaucoup, se sont réservés plus encore. Penses-tu donc, répondit Socrate, ne m'avoir pas fait un beau présent : ou, par hasard, l'estimes-tu peu de chose ? J'aurai donc soin de te rendre à toi-même meilleure que je ne t'ai reçu. » Eschine, par ce don, l'emporta sur Alcibiade, dont le cœur égalait les richesses, et sur la munificence de toute l'opulente jeunesse.

IX. Vais-tu comment le cœur trouve matière à libéralité, même au sein du besoin ? Eschine me semble dire : Tu n'as rien gagné, fortune, à vouloir que je fusse pauvre. Je trouverai néanmoins un présent digne de ce grand homme, et puisque ce ne peut être du tien, ce sera du mien. Et il

n'y a pas de quoi penser qu'il se rabaisse, parce qu'il se donne lui-même en paiement. L'ingénieux disciple trouve ainsi le moyen de se gagner Socrate. Il ne faut pas considérer la valeur de la chose, mais la valeur de celui qui donne. L'homme adroit offre un accès facile à ceux dont les désirs sont immodérés, et nourrit, par ses discours, de coupables espérances que ses actes doivent trahir. Mais j'estime encore moins cet homme aux paroles tranchantes, à l'air méprisant, qui provoque l'envie par l'étalage de sa fortune. Car ou le courtisane dans son bonheur, et on le déteste ; et ceux qui, s'ils pouvaient, feraient comme lui, le baissent pour l'avoir fait. Celui-ci se fait un jouet des femmes d'autrui, non pas en cachette, mais en public, et abandonne la sienne aux autres. Tel est un rustre, un brutal, un homme de mauvaise compagnie, perdu d'honneur chez les matrones, quand il défend à sa femme de s'afficher dans sa chaise et de se faire promener partout en évidence, invitant la multitude au spectacle de ses charmes. Si quelqu'un ne s'est pas distingué par une maîtresse, et ne fait pas de réclames à la femme d'un autre, les matrones l'appellent un homme de rien, de goûts communs, un coureur de servantes. Aussi, la plus décente espèce de fiançailles est l'adultère ; et, dans le célibat du veuvage qu'on s'est fait, nul ne se donne une épouse, s'il ne l'enlève. Ce qu'on a pris on le dissipe avec ardeur, ce qu'on a dissipé on le reprend, on le ramasse avec la même avarice ; on ne tient compte de rien ; on méprise la pauvreté dans autrui, on la redoute pour soi plus que tout autre mal ; on trouble, on violence les gens pacifiques ;

*specia magna videantur, quam danti aut extorqueantur, aut extendit, multoque gravis venit, quod facili, quam quod plene manu datur; exiguum est quod in me contulit, sed amplius non potuit. At hic quod dedit, magnum est: sed dubitavit, sed distulit, sed quum daret, genuit, sed superbe dedit, sed circumtulit, et placere ei, cui preestabat, voluit; ambitioni dedit, non mihi.*

VIII. Socrati quum multis multis prius suis quisque facultatibus offerrent, Æschines pauper audior: « Nihil, inquit, dignum te, quod dare tibi possum, invenio, et hoc uno modo prosperum me esse sentio. Itaque dono tibi quod unum habeo, me ipsum. Hoc minus rogo quicunque est, boni consulas, cogitesque alios, quum multum tibi darent, plus sibi reliquias. » Cui Socrates: « Quidvis tu, inquit, mihi magnum munus dederis, nisi forte parvo te estimas? Habebo itaque curas, ut te meliorem tibi reddam quam accepi. » Vixit Æschines hoc munere Alcibiades parum divitiarum animam, et omnem juventum opulentorum munificentiam.

IX. Vides quomodo animus inveniat liberalitatis materiam, etiam inter angustias? Videtur mihi dixisse: Nihil egisti fortuna, quod me pauperem esse voluisti; espediam nihilominus dignum huic viro munus; et quis de

*tuo ann possum, de meo dabo. Neque est quod existimes, illam vitem sibi fuisse, qui pretium se sui fecit: ingeniosus adulterans invenit, quemadmodum Socratem sibi daret. — Nam quanti quisque sint, sed a quali dantur, perspicendum. — Callidus non diffidens aditum præbet inmodice cupientibus; spesque iniquas, nihil re adjuvans, verbis foret. At peior, opinor, qui lingua asper, vultu gravis, eum invidia fortunam suam explicavit. — Colunt enim, delectanturque felitem, et, si potuerint, eadem felici odere facientem. — Conjugibus aliena nec enim quidem, sed aperte ludibria habitis, suas alius permisere. Rusticus, insulturnus, se nulli moris, et inter matronas abominanda conditio est, si quis conjugem in sella prostare vetuit. et vulgo admittit inspectores veti uodique perspicuum. Si quis nulli se amica fecit insignem, nec aliena uxori annua prestat, hanc matrona humilem, et sordide libidinis, et ancilliarium vocant. Inde decentissimum sponsalium genus, adulterium; et in consensu vidui coelibatus, neminem uxorem duxit, nisi qui abduxit. Jam rapta spergere, spera rapta avaritia recolligere certant; nihil penitus habere, paupertatem alienam contemnere, suam quam alium aliud vereri malum; pacem injuriis perturbare, imbe-*

on écrase les faibles par la force et la crainte. Car de ruiner les provinces, et, jnge vénal, d'écouter pour la forme les deux parties quand on est gagné à l'une, n'est pas chose étrange, puisque c'est le droit des gens, de vendre ce qu'on achète.

X. Mais, enraîné par le sujet, mon ardeur me mène trop loin. Je termine donc, en ajoutant que ces torts ne sont pas particuliers à notre siècle. C'est le cri de nos pères, c'est le cri de nos jours, ce sera le cri de nos enfants, que les mœurs sont perdues, que la méchanceté triomphe, que toute vertu disparaît, et que les affaires humaines tombent en décadence. Cependant elles restent en place et resteront longtemps, agitées seulement un peu çà et là comme les flots que la marée montante fait déborder, et enferme, en se retirant, dans l'enceinte intérieure du rivage. Tantôt l'adultère est le vice dominant, et la pudeur brise tout frein; tantôt règne la fureur des festins et le plus honteux fléau des patrimoines, la enisine; tantôt le luxe des vêtements et le culte de la beauté qui accuse la laideur de l'âme; tantôt la liberté mal gouvernée dégénère en licence et anarchie; tantôt on se jette dans les tyrannies publiques et privées, dans la frénésie des guerres civiles qui profanent les lois les plus saintes. Un jour l'ivresse sera un titre, et bien boire une vertu. Les vices ne demeurent pas ensemble; mais, mobiles et discordants, ils se soulèvent, se détrônent et se chassent tour à tour. Du reste, nous aurons de tout temps à prononcer le même jugement sur nous. Nous sommes méchants, nous l'avons tou-

jours été, et j'ajoute à regret, nous le serons toujours. Toujours il y aura des homicides, des tyrans, des voleurs, des adultères, des ravisseurs, des sacrilèges, des trahitres : au-dessous d'eux tous, je placerais l'ingrat, si tous ces vices n'étaient un signe d'ingratitude, sans laquelle ne se développe aucun grand forfait. Fuyons-la comme le plus odieux des crimes, pour ne pas y tomber; pardonnons-la comme l'offense la plus légère, si elle est commise. Car le pis qui nous en arrive, c'est d'avoir perdu notre bienfait. Mais le meilleur nous en reste : nous avons donné. Or, de même qu'il nous faut avoir soin d'obliger de préférence ceux dont la reconnaissance nous est assurée, de même il nous faut faire quelque chose pour ceux dont nous suspectons la reconnaissance, non-seulement si nous pensons qu'ils sont ingrats, mais encore si nous savons qu'ils l'ont déjà été. C'est ainsi que si je puis rendre des enfants à leur père, en les délivrant d'un grand danger, mais sans en courir aucun, je ne balancerai pas. Je défendrai un homme digne, même au prix de mon sang, et je prendrai ma part du danger; pour un indigne, si je puis l'arracher aux mains des voleurs, en les effrayant de mes cris, je ne regretterai pas d'avoir ouvert la bouche pour le salut d'un homme.

XI. Il nous reste à dire quels bienfaits il faut répandre et comment. Donnons d'abord le nécessaire, puis l'utile, ensuite l'agréable, et toujours des choses durables. Commençons par le nécessaire; car l'esprit accueille ce qui renferme la vie tout autrement que ce qui la meuble et la décore.

*cilliores vi ac metu premere. Nam provincias spoliari, et nummarium tributum, audita utriusque litigazione, alteri addici, non mirum, quando que emeris, vendere gentium jus est.*

X. Sed longius nos impetus evehit, provocante materia. Itaque sic finiamus, ne in nostro seculo culpa subidat. Hoc majores nostri questi sunt, hoc nos querimus; hoc posterì nostri querentur, eversos esse mores, regnare nequitiam, in deterius res humanas et omne fas labi. At ista stant loco eodem, stantque, periculum duntaxat nitro aut citro nota, ni fluctus, quæ istas accedens longius extali, recedens interiorum vestigio tenent. Nunc in adulteria magis, quam in cilia peccabatur, abruptaque frangis pudicitia; nunc convivorum vigebat furor, et fastidiosum patrimoniorum exitium, cultus; nunc cultus corporum nimis et formæ cura, præ se ferens animi deformitatem; nunc in petulantiam et audaciam crumpit male dispensata liberitas; nunc in crudelitatem privatam se publicam libit, bellorumque civilium insaniam, quæ omne sanctum ac sacrum profanetur. Hæbilitur aliquando ebrietati honor, et plurimum meri cepisse virtus erit. Non expectant uno loco vitia; sed mobilia et inter se dissidentia tumultuantur, pel-lunt invicem, fuganturque. Ceterum idem semper de

*nobis promutuari debebimus, malos esse nos, malos fuisse, invitæ adiciam, et futuros esse. Erunt homicidæ, tyranni, fures, adulteri, raptores, sacrilegi, proditores; infra ista omnia ingratas est, nisi quod omnia ista ab ingrato animo sunt, sine quo vix ullum magnum facinus accrevit. Hoc in cave, tanquam maximum crimen, ne admittas; ignoret tanquam levissimo, si admissum est. Hæc est enim injuriæ summa: Beneficium perdidisti. Salvum est tibi ex illo, quod est optimum: dedisti. Quemadmodum autem curandum, ut in eos potissimum beneficia conferamus, qui grata responderi erunt; ita quædam, etiam de illis male sperabitur, faciemus, tripanemusque, non solum si judicabimus ingratos fore, sed si sciemus fuisse. Tanquam si filios alicui restituere potero, magno periculo liberatos, sine ullo meo, non dubitabo. Dignum, etiam impendo sanguinis mei tuebtor, et in portem discriminis veniam: indignum, si eripere latronibus potero clamore subitio, salutarem vocem homini non pigebit emittere.*

Xi. Sequitur ut dicamus, quæ beneficia danda sint, et quemadmodum. Primo demus necessaria, deinde utilis, deinde jucunda, utique mansura. Incipiendum est autem a necessariis; aliter enim ad animum perveniri, quod vitam continet, aliter, quod esornari, aut instruit.

On peut faire le dédaigneux sur un bien dont on se passerait facilement, dont on peut dire : Reprends, je n'en ai pas besoin ; ce que j'ai me suffit : dans ce cas, ce qu'on rend, on le rejeterait avec indifférence. Des choses nécessaires, les unes tiennent le premier rang, celles sans lesquelles nous ne pouvons pas vivre ; les autres, le second, sans lesquelles nous ne devons pas vivre ; quelques-unes, le troisième, sans lesquelles nous ne voulons pas vivre. Parmi les premières, il faut ranger le bonheur d'être arraché aux mains de l'ennemi, aux colères des tyrans, à la proscription et aux autres périls, si imprévus et si divers qui assaillent la vie humaine. Plus le malheur que nous aurons détourné d'un homme sera cruel et terrible, plus nous aurons engagé sa reconnaissance. Car on se rappelle la grandeur du mal dont on a été délivré ; et la crainte passée fait le charme du bienfait. Cependant nous ne devons pas différer le salut d'un homme, pour que la crainte donne plus de prix à noire service. Viennent ensuite les biens sans lesquels, il est vrai, nous pouvons vivre ; mais d'une vie pire que la mort ; comme la liberté, l'honneur, la bonne conscience. Au troisième rang nous placerons les objets que l'affection, la parenté, l'usage et une longue habitude nous ont rendus chers, comme nos enfants, nos épouses, nos pères et autres biens auxquels l'esprit s'est tellement identifié, que la séparation lui paraît plus cruelle que la mort.

Suivent les choses utiles dont la matière est abondante et variée. Ainsi, une fortune raisonnable, suffisante à des désirs modérés ; ainsi les ti-

tres et les promotions à de beaux emplois. Car ce qu'il y a de plus utile, c'est d'être utile à soi-même.

Quant aux autres choses, elles sont de surcroît et ne font que rendre sensuel. Nous devons, en offrant celles-là, leur donner le mérite de l'apropos : par exemple, que ce ne soient pas choses communes ; mais qu'elles aient toujours été rares ou qu'elles le soient de notre temps : si elles n'ont point de valeur par elles-mêmes, qu'elles en empruntent aux lieux et aux circonstances. Cherchons quelles offres peuvent le mieux plaire, quels présents devront frapper le plus souvent la vue du possesseur, afin que celui qui les a reçus croie toujours nous voir en les voyant. Craignons dans tous les cas d'envoyer des cadeaux inutiles, comme des armes de chasse à une femme, à un vieillard, des livres à un paysan, des filets à un homme d'étude et de lettres. D'un autre côté, prenons également garde qu'en voulant flatter le goût, nous ne semblions faire allusion à quelque défaut ; en envoyant, par exemple, des vins à un buveur, des médicaments à un valetudinaire. Toute chose qui porte la marque des faiblesses de celui qui la reçoit, devient une épigramme, et n'est plus un présent.

XII. Si nous avons le choix, donnons de préférence des choses de durée, afin que nos dons soient le moins qu'il se peut périssables. Car il n'est guère d'hommes assez reconnaissants pour songer à ce qu'ils ont reçu, quand ils ne le voient plus : au lieu que même les ingrats retrouvent la mémoire avec le don : tant qu'il est sous les yeux, il ne se laisse pas oublier ; mais sans cesse il rappelle et représente son auteur. Il est

Potest in eo aliquis fastidiosus esse estimator, quo facile cariturus est, de quo dicere licet : Recipe, non desidero ; meo contentus sum. Interim non reddere tantum libet quod acceperis, sed abjicere. Ex his que necessaria sunt, quedam primum obtinent locum, sine quibus non possumus vivere ; quedam secundum, sine quibus non debemus ; quedam tertium, sine quibus nolumus. Prima hujus note sunt, bonorum moribus eripi, et tyrannice iræ, et proscriptioni, et aliis periculis, que varia et incerta tamenam vilam obsident. Quidquid horum discussimus, quo majus ac terribilius erit, hoc majorem inimicis gratiam. Sed et mora postea sit : tanquam libertas, et pudicitia, et mens bona. Post hæc habemus conjunctione, ac sanguine, usa jue, et consuetudine longa, cara : ut liberos, conjuges, parentes, ceteraque, que usque eo animus sibi applicuit, ut ab illis, quam a vita divelli graviter exultimet. Subsequuntur utilia, quorum varia et lata materia est. Hic erit pecunia non sa-

perflua, sed ad sanum modum habendi parata : hic erit honor, et processus ad altiora tendentium ; nec enim utilius quidquam est, quam sibi utilem fieri. Jam cetera ex abundantia veniunt, delicatas factura. In his sequimur, ut opportunitate grata sint, ut non vulgaria, quæ aut pauci habuerint, aut pauci laura hæc ætatem, aut hoc modo ; que etiam natura pretiosa non sunt, tempore aut loco sunt. Videamus quid oblatum maxime voluptati futurum sit, quid frequenter occursum habenti ; ut tot es nobiscum, quoties cum illo sit. Utique cavebimus, ne munera supervacua militamus : ut feminæ aut seni arma venatoria, aut rustico libros, aut stultis ac literis dedito retia. Æque ex contrario circumspiciemus, ne, dum grata mihi volumus, sumus eoque morbum expræbatur militamus : sicut ebriosa vina, et valetudinario medicamenta. Maledicimus enim incipit esse, non munus, in quo vitium scientiæ agnoscitur.

XIII. Si arbitrium dandi penes nos est, præcipue mensura queremus, ut quam minime mortale munus sit. Iusti enim sunt tam grati, ut quod acceperint, etiam si non vident, cogitent. Ingratis quoque memoria cum ipso munere locurrit, ubi ante oculos est, et oblivisci aut non sinit, sed auctorem suum ingerit et inculcat. Eo quidem

d'autant plus important de choisir des présents durables, qu'on ne doit jamais avertir la reconnaissance : il faut que les choses elles-mêmes réveillent sa mémoire qui s'éteint. Je donnerai plus volontiers de l'argenterie que de l'argent, des statues que des étoffes, et tout ce qui bientôt se détériore à l'user. Chez fort peu d'hommes la reconnaissance survit au présent. Il y en a bien davantage qui mesurent la durée de la reconnaissance sur la durée de la chose. C'est pourquoi je ne veux pas, autant que faire se peut, que mon présent se consume; qu'il subsiste, qu'il fasse corps avec mon ami, et qu'ils vivent ensemble.

Personne n'est si irrégulier qu'il le faille avertir de n'envoyer ni des gladiateurs ni des animaux après le spectacle; non plus que des vêtements d'été au cœur de l'hiver, des vêtements d'hiver à la canicule. Que le bon sens dirige nos largesses; ayons égard aux temps, aux lieux, aux personnes; car les circonstances font ou détruisent tout le charme d'un bienfait. Je serai bien mieux agréé si je donne à quelqu'un ce qu'il n'a point, que ce dont il regorge; ce qu'il a cherché longtemps sans le trouver, que ce qu'il voit partout.

Dans un présent ce n'est pas tant la magnificence que l'on considère, que la rareté ou une certaine recherche qui le fasse trouver à sa place même chez le riche. Ainsi les fruits les plus ordinaires, dédaignés quelques jours plus tard, flatteront dans leur primeur.

Nous verrons aussi recevoir avec plaisir ce que nul autre n'aura donné, ou ce que nous n'aurons donné à nul autre.

*magis duratura quæritur, quia nunquam admodum debemus: ipse res evanescentem memoriam excelsit. Libentius donabo argentum factum, quam signatum; libentius statuas, quam vestem, et quod usus brevis detorat. Apud paucos post rem manet gratia: plures sunt, apud quos non diutius in animo sunt donata, quam in usu. Ergo si fieri potest, consumi munus meum nolo; exstat, hæreat amico meo, convivat. Nemo laus stultus est, ut moneendus sit, ne cui gladiatores aut venationem jam munere edito mittat, et vestimenta æstiva bruma, hiemina solstitio. Sit in beneficio sensus communis; tempus, locus, personæ observat; quia momentis quidem grata et ingrata sunt. Quanto acceptius est, si id dicimus, quod quis non habet, quæm cuius copia abundat? quod diu quaerit, nec invenit, quam quod ubique visus est? Munera non tam pretiosa, quam rara et exquisita sint, quæ etiam apud divitem sui locum faciunt: si autem gregalia quæque ponas, etiam post paucos dies statim in fastidium delatant, si præcedere naturam. Ille quoque non erant sine honore, quæ aut nemo illis alius dedit aut nos nulli alii.*

XIII. Alexandro Macedoni, quæm victor Orientis

XIII. Lorsqu'Alexandre de Macédoine, vainqueur de l'Orient, se plaçait, dans son orgueil, au-dessus de l'humanité, les Corinthiens lui envoyèrent des députés pour le complimenter, et lui offrir chez eux le droit de cité. Alexandre riant de ce genre d'hommage, « Nous n'avons jamais, reprit l'un d'eux, accordé la cité qu'à Hercule et à toi. » Alors il reçut volontiers un honneur qui n'était pas avili, et coublant les députés d'invitations et d'autres marques d'égards, ne songes plus à ceux qui lui donnaient le droit de cité, mais à qui ils l'avaient donné. Un homme passionné pour la gloire, sans en connaître ni la nature, ni les limites, marchant sur les traces d'Hercule et de Bacchus, et ne s'arrêtant pas même où il ne les trouvait plus, oublia les auteurs du don pour le Dieu avec lequel il le partageait, comme si, parce qu'on le plaçait près d'Hercule, il occupait déjà le ciel, auquel aspirait son âme orgueilleuse. Qu'avait-il donc de commun avec lui, ce jeune insensé, qui n'est d'autre mérite qu'une heureuse témérité? Hercule ne vainquit jamais pour lui-même. Il fit le tonner du monde, non pour le conquérir, mais pour l'affranchir. Et qu'avait-il besoin de conquêtes, cet ennemi des méchants, ce protecteur des bons, ce pacificateur de la terre et de la mer? Mais lui, brigand dès l'enfance, destructeur des nations, fléau de ses amis autant que de ses ennemis, estimait comme souverain bien d'être la terreur des hommes, oubliant que non-seulement les monstres les plus fiers, mais les animaux les plus lâches se font craindre par leur venin.

XIV. Mais revenons à notre sujet. Le bien que

*animos supra humana tolleret, Corinthii per legatos gratulati sunt, et civitatem illam sibi donaverunt. Quæm risisset Alexander hoc officii genus, unus ex legatis, Nulli, inquit, civitatem nunquam dedimus alii, quam tibi et Herculi. Libens accepit delatum honorem, et legatos invitatione atque humanitate prosecutus, cogitavit, non qui sibi civitatem darent, sed cui dedisset. Et homo gloriae deditus, ejus nec miramur nec modum noverat, Herculis Liberique vestigia sequens, ac ne tibi quidem resistens, ubi illa defecerant, ad socium honoris sui respexit a dantibus; tanquam etiam, quod mente vanissima complectebatur, teneret, quia Herculi æquabatur. Quid enim illi simile habebat vœsum adolescentem, cui pro virtute erat felix temeritas? Hercules nihil sibi vixit; orbem terrarum transiit, non concupiscendo, sed vindicando. Quid vinceret malorum hostis, honorum vindex, terrarum marisque pænor? At hic a pueritia latro, gentiumque vastator, tam hostium perniciem, quam amicorum, qui summum bonum duceret, terrori esse cunctis mortalibus, oblitus, non ferociusiam tantum, sed ignavissimam quoque animella timere, cui verum malum.*

XIV. Ad propositum nunc revertamur. Beneficium

l'on offre à tout venant ne flatte personne. Nul ne se croit l'hôte d'un aubergiste, d'un cabaretier, ou le convive de celui qui donne un repas public : car on peut dire : Qu'a-t-il fait pour moi ? ce qu'il fait pour tout autre, pour un inconnu, un bateleur, un infâme. Est-ce par estime qu'il me convie ? nullement : c'est pour obéir à sa manie. Si tu désires que je prise tes dons, ne les prodigue pas. Qui voudrait, pour des choses banales, se charger d'une obligation ?

Qu'on n'aille pas en conclure que je veuille enchaîner la libéralité, et l'emprisonner dans des liens trop étroits. Qu'elle soit donc libre dans ses mouvements : qu'elle marche ; mais qu'elle ne s'égare pas.

On peut donner de manière que celui qui reçoit, même avec beaucoup d'autres, ne se croie pas confondu dans la foule. Qu'il n'y ait personne qui ne croie, à quelque marque distinctive, qu'on lui a fait une faveur spéciale. Qu'il puisse dire : Il m'a donné de même qu'à un tel ; mais spontanément : il m'a donné de même ; mais sans me faire attendre ; tandis que cet autre a été longtemps à le gagner. D'autres ont obtenu les mêmes choses ; mais pas avec le même tou, avec la même grâce. Un tel a reçu en sollicitant ; moi, après avoir été sollicité. Un tel a reçu ; mais il lui était facile de rendre, mais sa vieillesse sans enfants donnait beaucoup à espérer ; pour moi il m'a plus donné en me donnant autant, puisqu'il m'a donné sans espoir de retour.

Comme une coquette sait se partager entre plusieurs amants, de façon qu'il n'en soit pas un qui

ne porte quelque gage de sa tendresse ; de même, pour donner de l'agrément à nos bienfaits, il faut imaginer le moyen d'obliger beaucoup de monde, et cependant que chacun ait quelque chose qui le fasse croire à une préférence.

Pour moi, je ne mettrai pas d'entraves aux bienfaits, dont le mérite doit augmenter en raison de leur nombre et de leur prix. Mais j'y veux du discernement ; car en donnant au hasard et sans réflexion, on ne gagne le cœur de personne.

Si donc quelqu'un s'imagine que nous voulions, par nos préceptes, resserrer les limites de la bienveillance et rétrécir sa carrière, certes, il comprend mal nos avis. En effet, quelle vertu honorons-nous davantage ? à laquelle donnons-nous plus d'encouragement ? et à qui convient-il mieux d'y exhorter les hommes qu'à nous qui voulons raffermir la société ?

XV. Voici donc ma pensée. Comme nul mouvement de l'âme, quand même il part d'une volonté droite, n'est honnête, si la modération n'en a fait une vertu, je m'oppose à ce que la libéralité se tourne en dissipation. Il y a contentement à recevoir un bienfait, même à lui tendre les mains, lorsque la sagesse le dirige sur le mérite ; mais non quand le hasard ou une aveugle effervescence le jette au premier venu : il faut pouvoir le publier et s'en faire honneur. Appelles-tu bienfaits les présents dont tu t'oses avouer l'auteur ? Mais combien ils sont plus précieux, combien ils descendent plus avant dans les profondeurs du cœur, pour n'en sortir jamais, lorsqu'ils nous charment moins par l'idée du bienfait que par celle du

quod quilibet datur, nulli gratum est. Nemo se statuerit aut cupiens hospitem iudicat, nec convivam dantis epulum, ubi dici potest : Quid enim in me contulit ? Nempe hoc quod in illum, et vix bene notum sibi, et in illum etiam inimicum ac turpissimum hominem. Numquid enim me dignum iudicavit ? minime ; morbo suo morem gessit. Quod votes gratum esse, raram efficit ; quae patitur sibi imputari ? Nemo hanc ita interpretatur, tanquam reducatur liberalitatem, et francti artioribus reprimam. Illa vero, in quantum libet, exest : sed col, non erret. Licet ita largiri, ut unusquisque, etiam si eum nullus accepit, la populo se esse non pulet ; ut non habebat aliquam familiarum notum, per quam speret se propius admissum. Dicit : Accepi idem quod ille, sed ultra. Accepi quod ille : sed ego intra breve tempus, quam ille diu meruisset. Sui, qui idem habebat, sed non eisdem verbis datum, non eadem comitate tribuentis. Ille accepit, quam rogasset ; ego, quam rogaret. Ille accepit : sed ulla redditorum, sed eum senectus et libera orbis magna promittebat : mihi plus dedit, quamvis idem dederit, quia sine spe recipiendi dedit. Quammodum meretrix ita inter multos se dividit, ut nemo non aliquod signum familiaris animi ferat ; ita qui

beneficia sua amabilia vult esse, excogitet, quomodo et multi obligentur, et tamen singuli habeant aliquid, quo se ceteris praeferant. Ego vero beneficiis non obijciam moras ; quae quo plura maioraque fuerint, plus afferent laudis. Adsit tamen iudicium ; neque enim cordi esse cuiquam possunt forte ne tenero data. Quare si quis exultat uos, quam isia precepimus, benignitatis fines intrusus referre, et illi minus laum limitum aperire ; ne perperam monitiones nostras exaudiat. Quam eulo virtutem magis veneramus ? cui magis stimulos addimus ? quibusve tam convenit hinc adhortatio, quam nobis, societas humani generis assecrabilis ?

XV. Quid ergo est ? Quam sit nulla honesta vis animi, etiam si recta voluntate incipit, nisi quam virtutem modus fecit, veto liberalitatem nepotari. Tunc juvat accepisse beneficium, et stupidi quidem manibus, ubi illud ratio ad dignum perducit : non quo libet casus et consilii in tigris impetus differt ; quod ostentare libet, et inscribere sibi. Beneficia tu vocas, quorum nucleum fateri pudet ? At illa quanto gratiora sunt, quantoque in portem interiora animi nunquam exitura descendant, quam delectant cogitantem magis, a quo, quam quid accepit ? Crispus Passienus solebat dicere, quorundam

bienfaiteur. Crispus Passienus disait souvent qu'il y avait des gens dont il préférait l'estime au bienfait; d'autres, dont il préférait le bienfait à l'estime. Il s'appuyait d'exemples : « Du divin Auguste, disait-il, je préfère l'estime; de Claude, je préfère le bienfait. » Pour moi, je pense qu'on ne doit rechercher le bienfait d'aucun homme dont on méprise l'estime. Quoi donc? fallait-il rejeter le présent de Claude? non; mais le recevoir comme de la Fortune que l'on sait pouvoir demain nous devenir contraire. Pourquoi donc séparer des choses inséparables? Ce n'est pas un bienfait que le don auquel manque son plus beau côté, le discernement de celui qui donne. Autrement une grande somme d'argent, donnée sans jugement, sans une volonté éclairée, n'est pas plus un bienfait qu'un trésor trouvé. Or, il est beaucoup de choses qu'on peut recevoir, et qui n'obligent pas.

## LIVRE SECOND.

I. Maintenant, mon cher Libéralis, examinons, ce que j'ai omis dans le premier livre, comment il faut donner. Je crois pouvoir en indiquer une méthode très-simple. Donnons comme nous voudrions qu'on nous donnât, surtout de bon cœur, promptement, sans marchander.

Un bienfait est stérile, lorsqu'on l'a retenu longtemps dans sa main, qu'on semble ne l'avoir sacrifié qu'avec peine, et comme si l'on se faisait violence à soi-même. S'il survient des retards, évitons de toute manière de paraître dilérer.

se judicium mallo, quam beneficium; quomodo beneficium mallo, quam judicium; et subiecta exempla: Malo, si habet, divi Augusti iudicium; malo Claudii beneficium. Ego vero nullus puto expetendum esse beneficium, cuius vile iudicium est. Qu'd ergo? Non erat accipiendum a Claudio, quod dabatur? Erat; sed sicut a Fortuna, quam scire statim posse malum fieri. Quid ergo ista inter se mixta dividimus? Non est beneficium, cui deus pars optima, datum esse iudicis. Alloquitur pecunia tibi gens si non ratione, nec recte voluntate donata est, non magis beneficium est, quam thesaurus. Multa sunt autem, que oportet accipere, nec debere.

## LIBER SECUNDUS.

I. Incipiamus, Liberalis, vitiorum optime, id quod ex priore parte ad te superest, quemadmodum dandum sit beneficium; cuius rei expeditissimum video amicus tuus vlam. Sic denique, quomodo vel minus accipere: ante omnia libenter, cito, sine ulla dubitatione, iugiter est beneficium, quod diu inter manus dantis hæret, quod qui argere dimittit vltus est, et se, tanquam sibi eriperet. Etiam si quid more intervenit, et minus omni modo, ne debuisse videmur. Proximus est a negante, qui

L'irrésolution est tout près du refus et n'engage à aucune reconnaissance: car, comme le charme du bienfait se trouve dans la volonté du bienfaiteur, celui qui trahit son mauvais vouloir par son hésitation, n'a pas donné, mais n'a pu retenir ce qu'on lui arrachait. Bien des hommes ne sont généreux, que pour manquer de front.

Les bienfaits plaisent d'autant mieux qu'ils sont réfléchis, qu'ils s'offrent d'eux-mêmes et sont retardés seulement par la discrétion de celui qui reçoit. Le premier mérite est de devancer le désir; le second, de le suivre. Il vaut encore mieux prévenir la demande. Comme, en effet, l'honnête homme en demandant, a la parole embarrassée et la rougeur sur le front, celui qui lui épargne ce supplice multiplie ses bienfaits. Un don sollicité n'est pas un don gratuit; car, ainsi que le pensaient nos ancêtres si pleins de sagesse, rien ne coûte plus cher que ce qu'on achète par des prières. Les hommes seraient plus économes de vœux, s'ils devaient les faire en public; et même en adressant aux dieux les supplications les plus honorables, nous préférons prier dans le silence et le secret de nos cœurs.

II. C'est un mot humiliant, qui pèse et qu'on ne prononce que le front baissé : *Je vous prie*. Il faut en faire grâce à ton ami et à tout homme dont tu dois gagner l'amitié par tes bienfaits. Quel que soit ton empressement, ils viendront trop tard, s'ils viennent après la prière. Il faut donc deviner les désirs et, lorsqu'ils sont compris, affranchir de la triste nécessité de prier. Rappelle-toi que les bienfaits les plus agréables et qui vi-

dubitant, nullamque inibi gratiam. Nam cum in beneficio iucundissima sit tribuere, voluntas; qui voluntatem se tribuere ipsa cunctatione læstus est, non dedit, sed adversum ducem male reclusit. Multum enim sunt, quos libenter les facit, frontis infirmitas. Liberalia sunt beneficia parati, facilia et occurrentia, ubi nulla mora fuit, nisi in accipientis reverentia. Optatum est, a succedere desiderium cuiusque; proximum, sequi. Iudicium meum, occupare aut equum rogemur: quis quum homini probè ad rogandum os emoritur, et suffundat ut rubet, qui hoc tamen mentis relictis, multiplicat minus solem. Non fuit gratis, qui iugiter rogasset, accepit. Quoniam quidem, ut in verbis nostris, gravissimus virtutis, vltus est, nulla res carius constat, quam que prebitus emia est. Vota homines parcius ferrent, si patam ferenda essent; adeo etiam deos, quibus humilissime supplicamus, tæte malum et æra nosmetipsos precari.

II. Molestum verbum est, oserorum, et demisso vultu dicendum. Roga, itugus facientis est grata amicus, et euenique, qui amicum sis promerendo facietur. Propere, licet, sero beneficium dedit, qui roganti dedit. Ideo dividenda cuiusque voluntas, et quum iudicis est, a cessante gravissima rogandi libertate est. Illud beneficium iucundum, victrunque in animo scias, quod ob-



vent le plus dans les cœurs, sont ceux qui viennent au-devant de nous.

Si nous nous sommes laissés prévenir, conpons court aux paroles du solliciteur, pour ne pas paraître sollicités : mais à peine avertis, promettons aussitôt, et prouvons par notre empressement que nous eussions donné même avant qu'on nous demandât.

De même que pour un malade la nourriture est salutaire par son à-propos, et qu'un peu d'eau donnée à temps peut servir de remède ; ainsi quelque léger, quelque vulgaire que soit un service, s'il est prompt, s'il a été rendu sans perte d'un seul instant, il augmente de valeur et l'emporte en mérite sur un bien plus précieux qui ne serait que le produit tardif d'une longue réflexion. Celui qui oblige avec empressement ne laisse pas douter qu'il oblige de bon cœur : aussi il oblige avec joie, et son front devient l'image de son âme.

III. Quelquefois le silence ou la lenteur des paroles, qui contrefait la gravité et la mélancolie, gâtent les services les plus importants, puisque l'on promet de l'air dont on refuse. Combien n'est-il pas mieux d'ajouter de bonnes paroles à de bonnes choses, et de faire valoir ce que tu donnes, par des témoignages d'humanité et de bienveillance. Pour corriger quelqu'un de son hésitation à demander, tu peux ajouter quelque reproche amical : « Je t'en veux, quand tu avais besoin, de me l'avoir laissé ignorer si longtemps, d'avoir eu recours à un intermédiaire. Pour moi, je me félicite de voir mettre mon cœur à l'épreuve : doréna-

vant, ce que tu désireras réclame-le comme un droit. Pour cette fois, je pardonne à ton impolitesse. » Ainsi tu feras estimer plus ton cœur que le service, quel qu'il soit, qu'on était venu demander. C'est alors qu'il y a un grand mérite dans le don, c'est alors qu'il y a une bienfaisance, quand celui qui se retire se dit en lui-même : « Ce jour est pour moi une bonne fortune ; j'aime mieux avoir rencontré un tel homme, que si ces biens multipliés m'étaient arrivés par une autre voie. Jamais ma reconnaissance ne pourra égaler la bonté de son âme. »

IV. Il y a bien des hommes qui, par leur hauteur et la dureté de leurs paroles, font prendre en aversion leurs bienfaits, les accompagnant de propos et de manières superbes, qui font repentir de les avoir reçus. Ensuite viennent d'autres retardards entre la promesse et l'exécution : or, rien n'est plus pénible que d'être obligé de demander ce qu'on a déjà obtenu. Les bienfaits doivent être payés d'avance : il y a pourtant des gens de qui il est plus difficile de recevoir que d'obtenir. Il faut prier l'un de faire souvenir, l'autre de faire exécuter. C'est ainsi qu'un seul présent s'use dans beaucoup de mains, et l'auteur de la promesse perd beaucoup du mérite, qui se partage entre tous ceux qu'il faut solliciter après lui. Donc, si tu veux qu'on attache du prix à tes bienfaits, prends soin qu'ils arrivent à ceux qui en ont la promesse, vierges, et, comme on dit, sans déchet. Point d'intermédiaire, point de dépositaire ; car nul ne peut en faisant le don en ton nom, en tirer un mérite qui ne diminue le tien.

viam venit. Si non contingit prevenire, plura rogantis verba intercedamus, ne roganti videamur : sed certiores facit, statim promittimus, facitque nos citam antequam interpellaremur, ipsa festinatione approbemus. Quemadmodum in agris opportunitas citi salutaris est, et aqua tempestiva deinde remedium locum obtinuit ; ita quamvis leve et vulgare beneficium sit, si praesto fiat, si proximum quemque horum unum perdidit, nihil uni sibi adjicit, gratiamque pretiosam, sed lentam et diu cogitatum muneris vicem. Qui tam parate facit, non est dubium, quia libenter faciat. Laque latus facit, et induit sibi animi sui viam.

III. Ingentia quorundam beneficia, silentium autio-quendi tarditas, imitata gravitatem et tristitiam, corrum-pit, quam promittentes vultu negant. Quanto melius adijcere brevia verba reus honoris, et praeconatione humana benignique commendare quae praestes ? Ut ille se casus igit, quod tardius in rogando fuit, recipias licet familiarem quaeramus : « fra cor tibi, quod quam aliquod desideras-tes, unum tibi scribo me voluisse, quod tam diligenter ro-gasti, quod quemquam adhibuisti. Ego vero gratulor tibi, quod id experiri animum meum libuit ; postea quid-quid desiderabis, tuo jure exiges. Semel rusticola tui

ignoscitur. » Sic efficias, ut animum tuum plaris aestimes, quum illud quicquid est, ad quod petendum venerat. Tunc est summa virius tribuentis, tunc benignitas, ubi ille qui discessit, dicit sibi : « Magnum hodie lucrum feci ; nam quod illum talem inveni, quam si multum datum hoc ad me alia via pervenisset. Ille ejus animo unquam parem referam gratiam. »

IV. At plerique sunt, qui beneficia asperitate verborum et supercilii in odium adducunt, eo sermone usi, ea su-perbia, ut impetrare pariteret. Alia deinde pars rem pro-missam sequenter omne : nihil autem est : certius, quam ubi quoque, quod impetrasti, rogandum est. Repreheu-denda sunt beneficia ; quae a quibusdam accipere diffici-litas est, quam impetrare. Ille rogandus est, ut admo-neat ; ille, ut consummet. Sic enim animus per modum terri ut minus : ex quo gratiae minimum apud praestiten-tum remanet ; quia metori detrahit, quisque post illum rogandus est. Ille itaque eum habens, a gratiae suae et quae praestabis vult, ut beneficii tui liberos, ut int-gras ad eos, quibus promissum sunt, perveniant, una alia, quod aliud, deducit tunc. Nam illa intercipit, nemo d. timent i u m m eo quod datus es, gratiam suam facere po est, ut non tuum quod.

V. Rien n'est si cruel qu'une longue incertitude. On supporte bien mieux de voir avorter ses espérances, que de les voir languir. Or, c'est un défaut commun que de différer l'exécution des promesses, par une étroite ambition, pour ne point diminuer la foule des solliciteurs. Ainsi l'on voit les ministres de la puissance royale se plaire à faire durer le spectacle de leur orgueil : ils croiraient moins pouvoir, s'ils ne faisaient sentir à chacun, longtemps et fortement, tout ce qu'ils peuvent. Ils ne font rien sur-le-champ, rien en une fois : leurs outrages se précipitent, et leurs bienfaits se traînent.

Ainsi pèse bien dans toute sa vérité ce passage du comique :

« Quel ! tu ne comprends pas que tu enlèves à la reconnaissance tout ce qui s'ajoute au retard ? »

Et de là ces paroles qui arrache un dépit naturel : « Donne, si tu veux donner ; et : Ce n'est rien de si merveilleux : J'aime mieux un prompt refus. » Dès que l'esprit est amené au dégoût du bienfait par l'ennui de l'attente, peut-il eu être reconnaissant ? De même que c'est le comble de la cruauté de faire suspendre le supplice, et qu'il y a une sorte de pitié à tuer promptement (parce que la dernière douleur porte avec elle sa fin, et que le temps qui précède fait la plus grande partie du bâtiment qui s'approche) ; de même le mérite d'un service est d'autant plus grand, qu'il s'est fait moins attendre. Car on n'attend pas sans inquiétude même le bien qu'on espère ; et comme la plupart des bienfaits portent remède à quelque mal, si tu me laisses longtemps dans la souffrance, quand

tu peux m'en affranchir aussitôt ; si tu retardes mon bonheur, tu mutiles ton bienfait.

La bienfaisance se hâte, et l'on fait promptement ce qu'on fait volontiers. Celui qui tarde et remet de jour en jour ses services, n'oblige pas de bon cœur. Il perd ainsi deux choses essentielles, et le temps et la preuve de sa bonne volonté. Vouloir tard, c'est ne pas vouloir.

VI. En toute chose, Libéralis, la façon de parler ou d'agir n'est pas ce qui importe le moins ; la diligence fait beaucoup gagner, la lenteur fait beaucoup perdre. Ainsi, dans un javalo le fer est toujours de même nature ; mais la différence est grande, s'il est lancé à bras tendu, ou s'il s'échappe d'une main languissante. Le même glaive égratigne ou transperce, suivant la tension du muscle qui le dirige. De même quand on donne, la différence est dans la manière de donner.

Qu'un bienfait a de charme et du prix, si le bienfaiteur ne souffre pas les remerciements ; si en donnant il oublie déjà qu'il a donné ! Au contraire, c'est une folie de gourmander celui auquel on rend les plus grands services, et de confondre ensemble l'outrage et le don. Il ne faut donc pas aigrir un bienfait, et le mêler d'amertume. Si tu as quelque remontrance à faire, choisis un autre moment.

VII. Fabius Verrucosus comparait un présent donné avec rudesse, par un homme brutal, à des pains pierreux, que la faim force à prendre, et qu'on mange avec répugnance.

Tiberius César, sollicité par M. Allius Nepos, prétorien, de payer ses dettes, lui ordonna de présenter la liste de ses créanciers. Cela n'est pas

V. Nihil aequè amarum, quam diu pendere. Æquior quidam animo ferat præcidi spernam, quam trahi. Plerique autem hoc vitium est, ambitione prava diffidendi promissa, ne minor sit rogantium turba. Quales regere potentia ministri sunt, quos debeat superbia sua longum spectaculum ; minusque se iudicant posse, nisi diu multumque stinguat, quid possint, ostenderint. Nihil confestim, nihil senex faciant ; iugiter illorum præceptis, lenta benefactis sunt. Quare verissimum existimo, quod ille comicus dixit :

..... Quel ? tu non intelligis,  
Tantum te gratis demere, quantum moræ adjicit ?

Inde illi voces, quæ ingenuus dolor exprimit : Fac, si quid facis ; et, Nihil est tanti : Malo mihi jam neges. Ubi in tedium adductus animus incipit beneficium odiasse, dum expectas, potest id id gratis esse ? Quomodo modum acerbissima crudelitas est, quæ trahit porcum ; et misericordius genus est, cito occidere, quia tormentum ultimam fluxum sui secum affert ; quod antecedit tempus, maxima venturi supplicii pars est : ita major est muneris gratia, quo minus diu pendit. Est enim bonarum etiam rerum sollicita expectatio gravis ; et quam plurima beneficia remedium alicujus rei afferant ; qui aut diutius

torqueri possunt, quem protinus potest liberare, aut gaudere tardius, beneficio suo minus affert. Omnis benignitas prospera ; et propitius est libenter facientia, cito facere. Qui tarde, et diem de die extraxisse profuit, non ex animo fecit. Ita duas res maximas perdidit, et tempus, et argumentum amicæ voluntatis ; tarde velle, volentis est.

VI. In cunctis negotiis, Liberalis, non minima portio est, quomodo quidque aut dicitur, aut fiat ; nullam ecclesiasticam fecit, multum abstulit mora. Sicut in telis eodem ferri vis est : sed infinitum inter est, utrum excusso laqueo torquentur, an remissa manu efflatus. Gladius idem est strigilis ; et transforsit ; quæ pressa articulo venenit, refert. Idem est quod datur ; sed interest, quomodo datur. Quam dulces, quam pretiosum est, si gratias sibi agi non est passus, qui dedit ; si dedisse, dum dicit, oblitus est ! nam corripere eum, cui quomodo sime aliquid præstes, dementis est, et inserere contumeliam meritis. Itaque non sunt exasperanda beneficia, nec quidquam illis triste miscendum. Etiam si quid erit, de quo velle admonere, aliud tempus eligito.

VII. Fabius Verrucosus beneficium ab homine duro asperse datum, panem lapidosum vocabat, quem essentia accipere necessarium sit, esse, acerbum. Tiberius César rogatus a Nepote M. Allio prætorio, ut ari alieno

un don, mais une convocation de créanciers. Quand César eut les noms, il écrivit qu'il avait ordonné de compter la somme à un débauché; (*nepoti*) et ajoutant une outrageuse réprimande, il s'ensuivit que les dettes furent payées, et que ce ne fut pas un bienfait. Il le délivra de ses créanciers, mais il n'en fit pas son obligé.

Tibère avait en cela un but. Peut-être voulait-il empêcher que d'autres accourussent lui faire la même prière. C'était là sans doute un moyen efficace pour réprimer par la honte les mauvaises passions des hommes; mais, quand on offre un bienfait, il faut suivre une autre voie.

VIII. En général, quelque don que vous fassiez, il faut l'embellir pour le mieux faire agréer. Or, Tibère n'obligeait pas, mais châtiât. Et pour dire en passant ce que je pense là-dessus, il me semble peu convenable, même à un prince, de ne donner que pour flétrir. Encore Tibère ne put-il pas échapper aux ennuis qu'il croyait s'épargner de cette façon : car il se trouva bientôt des gens qui firent la même demande : tous reçurent ordre de rendre compte de leurs dettes en plein sénat, et à ce prix il leur donna la somme. Ce n'est pas là une libéralité; c'est une censure : ce n'est pas un secours; c'est une aumône de prince : ce que je ne puis me rappeler sans rougir n'est pas un bienfait. J'ai été envoyé devant un juge; j'ai plaidé pour obtenir.

IX. C'est pourquoi les maîtres de la sagesse enseignent que certains bienfaits doivent être publics, les autres cachés. Ils doivent être publics, lorsqu'il y a gloire à les mériter, comme les dons

militaires, les honneurs et tout ce qui augmente de prix par la renommée. Mais ce qui ne procure ni bonheur ni considération, ce qui est donné à l'infirmité, à l'indigence, à la pauvreté honteuse, doit être donné en secret, et n'être connu que de ceux qui en profitent. Quelquefois même il faut tromper ceux que l'on aide, de manière qu'ils reçoivent sans savoir de quelle main.

X. On raconte qu'Arcésilas avait un ami pauvre et qui dissimulait sa pauvreté, ne voulant pas même, étant malade, avouer qu'il manquait de quoi se procurer les choses les plus nécessaires : il résolut donc de l'aider en cachette, et plaça, à son insu, un sac d'argent sous son chevet, afin que cet homme, inutilement discret, parût trouver ce dont il avait besoin, plutôt que le recevoir.

Quoi donc! laisserai-je ignorer ce s'est de moi qu'il a reçu? sans doute : si d'abord cela même est une partie du bienfait; ensuite, je ferai bien d'autres choses, j'en donnerai bien d'autres qui lui feront deviner l'auteur du premier. Enfin, qu'il ne sache pas qu'il a reçu, que je sache que j'ai donné. C'est peu, diras-tu : c'est peu, si tu veux placer à intérêt; mais si tu veux donner de la manière la plus profitable pour celui qui reçoit, tu auras assez de ton témoignage. Autrement, ce n'est pas de faire le bien qui te charme, mais de paraître le faire. Je veng, dis-tu, qu'il le sache : tu cherches donc un débiteur. Je veng absolument qu'il le sache : quoi! s'il lui est plus utile de l'ignorer, plus honorable, plus agréable? ne changeras-tu pas d'avis? Je veng qu'il le sache : ainsi tu ne saurais pas un homme dans les ténèbres.

*ejus succurreret, edere illum sibi nomina creditorum jussit. Hoc non est donare, sed creditores convocare. Quam edita essent, scripsit, Nepoti jussisse se pecuniam solvi, adjecta contumeliosa admonitione, effectit, ut nec res alienam haberet, nec beneficium. Liberavit illum a creditoribus, ubi non obligavit. Aliquid Tiberius secutus est; puta, noluit plures esse, qui idem rogaturi concurrerent. Ita fortasse efficax ratio fuerit, ad hominum improbas cupiditates pudore reprimendas : beneficium vero danti tota alia sequenda est via.*

VIII. Omni genere quod des, quo sit acceptius, adorandum est. Hoc vero non est beneficium dare, deprehendere est. Et ut lo transitu de hac quoque parte dicam quod sentiam, ne principi quidem satis decorum est, domare ignominie causa. Tamen iniquitatem effugere Tiberius ne hoc quidem modo, quo vilabat, potuit. Nam aliquot postea, qui idem rogarent, inventi sunt; quos omnes jussit reddere lo senatu avis alieni causas, et ita illis certas summas dedit. Non est illud liberalitas; censura est; auxilium est; principis tributum est. Beneficium non est, cujus sine rubore meminsisse non possum. Ad judicem missus sum : ut impetrem, causam dixi!

IX. Principum itaque omnes auctores sapientior, quendam beneficia palam danda, quendam secreto. Palam,

*que consequi gloriosum est : ut militaria dona, et honores, et quicquid aliud notitia polchrior sit. Rursum quæ non producant, nec honestiorem faciunt, sed succurrunt infirmitati, egestati, ignominie, tacite danda sunt; ut nota sint solis, quibus promittit. Idcirco et ipsæ juraturæ, fallendus est, ut habeat, nec a quo acceptum, sciat.*

X. Arcesilas, ut alunt, amico pauperi, et pauperistam suam dissimulanti; regio autem, et ne hoc quidem confitenti, deesse sibi in sumum ad necessarios usus, quum clam succurrendum judicasset, pulvisque ignorantis sæculum subiecit, ut homo inutiliter verecundus, quod desiderabat, inveniret potius quam acciperet. Quid ergo? ille nesciat a quo accepit? Primum urciat, si hoc ipsum beneficii pars est, deinde multa alia faciam, multa tribuam, per quam intelligat et illius auctorem. Denique ille nesciat accepisse se : ego sciam me dedisse. Parum est, inquit. Parum, si fœnerare cogitas; sed si dare quo genero accipienti maxime profuturum erit, dabis, contentus eris te teste. Alioquin non benefacere delectat, sed tideri benefecisse. Volo, inquit, sciatis debitorum quæris. Volo utipso sciatis quid, si illi ullius est credere? si honestius, si gratius? non in aliam partem abitis? Volo sciatis ita tu hominem non servabis in tenebris? Non nego, quoties potitur res, percipiendum gaudium

Je ne m'oppose pas, quand l'occasion le permet, à ce qu'on recueille quelque joie du plaisir de celui qui accepte; mais s'il a besoin et bonté de mes secours; si mes dons l'offensent, à moins que je ne les cache, je n'irai pas enregistrer mon bienfait. Pourquoi? c'est que je ne dois pas lui faire connaître que c'est moi qui ai donné; puisqu'un des premiers préceptes, un des plus importants, est de ne jamais reprocher, et même de ne jamais rappeler un service. Car telle est la loi du bienfait entre deux hommes: l'un doit aussitôt oublier qu'il a donné; l'autre ne doit jamais oublier qu'il a reçu; c'est déchirer le cœur, c'est l'accabler, que de rappeler sans cesse vos services.

XI. On s'écrierait volontiers comme cet homme sauvé par un des amis de César de la proscription des triumvirs, et qui, ne pouvant plus supporter sa faiblesse, s'écria: « Rends-moi à César. » Jusqu'à quand diras-tu: « C'est moi qui t'ai sauvé la vie, c'est moi qui t'ai attaché à la mort? » Oui, c'est la vie pour moi, si tu me laisses m'en souvenir; si tu m'y forces, c'est la mort. Je ne te dois rien si tu m'as sauvé pour avoir quelque'un dont tu fasses parade. Jusqu'à quand me traîneras-tu partout? Jusqu'à quand m'empêcheras-tu d'oublier mon malheur? Un triomphateur ne m'eût promené qu'une fois.

Ne disons point ce que nous donnons; rappeler c'est redemander. Il ne faut pas insister sur un bienfait; il ne faut pas en provoquer le souvenir, à moins que les anciens bienfaits ne soient rappelés par de nouveaux. On ne doit pas même en parler aux autres: que celui qui donne se taise; que ce-

lui qui reçoit parle. Sinon on vous dira ce qu'on dit à un homme qui prônait partout son bienfait: « Tu ne nieras pas que tu l'aies repris? — Quand donc? — Mais souvent, et en beaucoup d'endroits, c'est-à-dire toutes les fois et partout où tu l'as raconté. »

Qu'as-tu besoin de parler? Pourquoi te charger de fonctions qui ne t'appartiennent pas? Il y en a d'autres qui s'en acquitteront plus honorablement; et en parlant, ils le loueront surtout de n'avoir pas parlé. Tu me prends pour un ingrat, si tu crois que personne ne saura ton bienfait, à moins que tu ne le révèles. Il faut si bien t'en garder, que même si quelqu'un le raconte devant toi, tu devras répondre: « Certes, il est très-digne qu'on fasse davantage; mais moi, je sais que jusqu'ici j'ai plutôt eu l'intention de le servir que je ne l'ai servi en effet. » Et ces mots doivent être dits sans affectation, et sans prendre cet air avec lequel certaines gens repoussent ce qu'ils veulent le plus attirer à eux.

Ensuite il faut y mettre tous les égards dont tu es capable. Le laboureur perdra ce qu'il a confié à la terre, s'il abandonne ses travaux après les semailles; ce n'est qu'à force de soins que le blé monte en épis; rien ne peut fructifier que par une surveillance constante et une culture toujours égale du premier au dernier jour. Les bienfaits ont le même sort. En peut-il être de plus grands que ceux des pères à l'égard de leurs enfants? Cependant ils ne seraient pas assurés s'ils s'arrêtaient à l'enfance, si une tendresse constante ne cultivait son ouvrage. Tous les autres bienfaits ont le même sort: tu les perds si tu n'y aides; c'est peu d'avoir donné, il faut entretenir. Si tu

ex accipientis voluntate: sin adjutari illum et oportet, et potest; si quod prestamus, offendit, nihil absconditur; beneficium in seia non mittit. Quidni? ego illi non sum judicaturus me dedisse, quam inter prima precepta ac maxime necessaria sit, ne unquam exprobarem, immo me admoneram quidem. Hæc enim beneficii inter duos lex est; alter statim oblivisci debet dati, alter accepti nunquam. Lacerat animum et premit frequens meritum commemoratio.

XI. Libet exclamare, quod ille triumvirali proscriptione servatus a quodam Cesaris amico exclamavit, quum suaverbium ejus ferre non posset: « Redde me Cesari. Quousque rices? Ego te servavi, ego te eripui morti! Istud, si meo arbitrio mentali, vita est; si tuo, mors est. Nihil tibi debem, si me servas; ut haberes, quam ostendes. Quousque me circumducis? quousque oblivisci fortune meæ non statim semel in triumpho ductus essem. » Non est dicendum, quid tribuimus; qui admonet, repellit. Non est laudandum, non est memoris revocanda: nihil ut aliud dando, priores ammoneras. Ne illis quidem narrare debemus; qui dedit beneficium, taceat; narret, qui accepit. Dicitur enim, quod illi ubique jaculantur beneficium suum: Num negalis, inquit, te rece-

pisse? et quam respondisset, Quando? Saepe quidem, inquit, et multis locis; id est, quoties et ubique narrasti. Quid opus est te loqui? quid alicui occupare officium? Est qui non facere honestius po sit; qui narrante et hoc laudante, quod ipse non narras, ingratum me judicas, si istud te laetante, nemo sciturus est? Quod ad o non est committendum, ut etiam quis eorum nobis narrabit, et respondendum sit: Dignissimum quidem ille est majoribus beneficiis, sed ego mihi velle me seio omnia illi prestare, quam adhuc præstis isse. Et hæc ipsa non veniunt, nec ea figura, qua quidam rejiciunt, quæ negis: sed se voluit strahere. Deinde adficienda omnia humanitas. Perdit agricola quod speravit, si labores suos destituit in semine. Multa cura sa perducuntur ad regem; nihil in fructum pervenit, quod non a primo usque ad extremum æquale cultura prosequitur; eadem beneficiorum est conditio. Numquid illa mihi jura possunt esse, quam quæ in liberis patres conferunt? Hæc tamen irratis sunt, si tu infusus à deservant, nihil longa pietas minus suum natiuit. Ealem ceterorum beneficiorum modico est; nihil illa adjuveris, perdes; parum est dedisse, forenda sunt. Si gratos vis habere quos obli gas, non tantum des oportet beneficia, sed et ames. Præcipue,



qui les obtiennent ; pour celles-là, ce n'est pas le don, mais le refus qui est un bienfait : c'est pour-quoi nous consulterons l'intérêt de celui qui demande, plutôt que sa volonté. Car souvent nous désirons des choses nuisibles, et nous ne pouvons voir combien elles sont pernicieuses, parce que la convoitise obscurcit le jugement ; mais lorsque l'ardeur s'est calmée, lorsque tombe la fougue d'une âme ardente qui repousse tout conseil, nous détestons les pernicieux auteurs de ces funestes présents. Comme nous refusons l'eau froide à un malade, le fer à la douleur et au désespoir, et aux amants tout ce que leur ardeur tournerait à leur préjudice ; de même nous persisterons à ne pas donner des choses nuisibles, quand elles nous seraient demandées avec humilité et soumission, et même avec larmes. Il faut considérer autant la fin des bienfaits que le commencement, et donner non seulement ce qu'on sera charmé de recevoir, mais ce qu'on sera charmé d'avoir reçu.

Il y a bien des gens qui disent : « Je sais que cela ne lui profitera pas ; mais que faire ? il m'en prie, je ne puis résister à ses instances. C'est son affaire ; il n'aura à se plaindre que de lui, non de moi. » Tu te trompes ; c'est de toi, et avec justice, lorsqu'il sera revenu de son délire, et que ce transport, qui enflamme son cœur, sera calmé. Et pourquoi ne haïrait-il pas le complice de sa perte et de sa ruine ?

C'est une bonté cruelle que de se laisser fléchir aux prières que les gens nous font à leur détriment. De même que c'est une très-belle action de sauver quelqu'un malgré lui et contre sa volonté ; de même c'est de la haine caressante et

affable de lui accorder à des dons empoisonnés.

Donnons des choses qui deviennent de plus en plus agréables par l'usage, qui ne se changent jamais en mal. Je ne donnerai point l'argent que je saurai devoir être compté à l'adultère, afin de ne pas me trouver mêlé à une mauvaise pensée ou à une mauvaise action. Si je puis, je dissuaderai le crime, sinon je n'y aiderai point. Soit que la colère entraîne son âme dans une fausse route, soit que l'ardeur de l'ambition le précipite dans une voie peu sûre, je ne m'exposerai pas à ce qu'il puisse dire un jour : « Celui-là m'a tué par son amitié. » Souvent il n'y a pas de différence entre les présents des amis et les vœux des ennemis. Tout ce que les uns nous souhaitent de maux, l'indulgence intempestive des autres le prépare et le précipite. Or, qu'y a-t-il de plus honteux ( ce qui n'arrive que trop souvent ), que de ne mettre aucune différence entre la haine et le bienfait ?

XV. Jamais ne donnons des choses qui doivent tourner à notre déshonneur. Comme la première loi de l'amitié est l'égalité entre amis, il faut consulter l'intérêt de chacun. Je donnerai à l'indigent, mais non pour me réduire à l'indigence : je secourrai celui qui va périr, mais non pour périr moi-même, à moins que je ne me dévoue à un grand homme ou à une grande action. Je ne donnerai rien, qu'il me serait honteux de demander.

Je ne veux ni enfler un faible service, ni permettre que l'on reçoive comme peu ce qui est beaucoup. Car de même que celui qui met en compte ce qu'il a donné, en détruit le mérite, de même celui qui montre combien il donne, fait

dare, sed negare, beneficium est. Estimabimus itaque utilitatem potius, quam voluntatem petentium. Sape enim noxia concupiscimus, nec displicere quam periculosum sibi licet, quia iudicium interpellat affectus ; sed quam subedit cupiditas, quam impetus ille flagrantis animi, qui consilium fugat, cecidit, detestamur perniciosos amicos numerum mactores. Ut frigidam aegris accipimus, ut lugentibus se sibi iratis ferrum, aut amantibus quicquid contra se usuris ardor petit ; sic ea, que nocitura sunt, impense se submissa, nonnumquam etiam miserabiliter rogantibus, verserabimur non dare. Tum tanta beneficiorum suorum spectare, tum etiam exitus decet ; et ea dare que non tantum necipere, sed etiam accipere delectet. Multi sunt qui dicant : Scio hoc illi non profuturum ; sed quid faciam ? rogat, resistere precibus ejus non possum. Viderit ; de se, non de me, que-retor. Fulsum est ; immo de te, et merito quidem, quam ad mentem bonam redierit, quam accessio illa, que animam inflammabat, remisit. Quidam cum oderit, a quo in damnum ne periculum suum adjutus est ? Etorari in perniciem rogantium, contra bonitas est. Quomodo-dum polcherrimum opus est, etiam invisos nolentesque servare ; ita rogantibus pestifera largiri, blandum et af-

fabile odium est. Beneficium demus, quod un magis ac magis placeat, quod nunquam in malum vertat. Pecuniam non dabo, quam numeratorem adulter sciam, ne in societate turpis fœci ac consilii inveniar. Si potero, revocabo ; sin minus, non adjuvabo secus. Sive illum ira, quo non debebat, impellit, sive ambitionis calor abducit a talia ; non a senet ipso vim sibi inferri patiar ; non committam, ut possit quandoque dicere : ille amando me occidit. Sape nihil interest inter amicorum munera, et hostium vota. Quidquid illi accidere optant ; in id bonum intempestiva indulgentia impellit, atque instruit. Quid autem turpius, quam, quod erexit frequentissime, ut nihil intersit inter odium, et beneficium ?

XV. Nunquam in turpitudinem nostram reditura tribuamus. Quam summa abstinentia sit, amicum sibi acquare, utrique minus consulendum est. Dabo egenti, sed ut ipse non egens ; succurram perituro, sed ut ipse non peream ; nisi si futurus ero magis homini, aut magis rei merces. Nullum beneficium dabo, quod turpiter petere ; nec exigam dilato, nec magna pro parvis accipi patiar. Nam ut qui quod dedit, impulat, gratiam destruit ; ita qui quantum det, ostendit, munus suum commendat, non exprobat. Respicunde sunt cuique facultates sue,

valoir son bienfait, ne le reproche pas. Ou doit consulter ses facultés et ses forces pour ne faire ni plus ni moins qu'on ne peut. Il faut apprécier aussi ceux à qui nous donnons ; car certaines choses sont trop modiques pour sortir de la main d'un homme puissant, d'autres sont trop grandes pour la main qui reçoit. Mettons donc en parallèle les personnes qui donnent et qui reçoivent, et comparons avec elles ce que nous donnons, afin que le don ne soit pour celui qui offre ni un fardeau ni une bagatelle, afin que celui à qui il est offert ne puisse le dédaigner ou le refuser.

XVI. Alexandre, cet insensé dont l'âme ne couvrait rien que de gigantesque, offrait à quelqu'un une ville en présent. Celui-ci, qui connaissait sa mesure, craignant l'envie qui lui attirerait un don si considérable, lui fit observer qu'il ne convenait pas à sa fortune : « Je ne cherche pas, répondit le roi, ce qu'il te convient de prendre, mais ce qu'il me convient de donner. »

Cet mot paraît sublime et royal, tandis qu'il n'est que ridicule. Car rien en soi-même ne convient à qui que ce soit : tout dépend de la chose, de la personne à qui elle est donnée, du moment, du motif, du lieu, et de bien d'autres choses qui, seules, déterminent le caractère de chaque action. Monstre gonflé d'orgueil ! s'il ne lui est pas convenable de recevoir, il ne l'est pas à toi de donner. Il faut une juste proportion entre les personnes et les dignités ; et comme en tout, la vertu a des limites, il y a autant de mal à les dépasser qu'à ne pas les atteindre. Sans doute c'était permis à toi, sans doute la fortune t'avait élevé assez haut, pour que tes cadeaux fussent des villes :

mais combien il eût été plus beau de ne pas les prendre que d'en faire largesse ! Cependant il peut se trouver quelqu'un de trop petit, pour que tu puisses le gorger du don d'une cité.

XVII. Un cynique demanda un talent à Antigone : il lui répondit que c'était plus qu'un cynique ne devait demander. A ce refus, il demanda un denier. Antigone répliqua que c'était au-dessus de ce qu'un roi devait donner. Une telle subtilité est bonteuse. Il trouva le moyen de ne rien donner. Dans le denier, il considéra le roi, le cynique dans le talent ; tandis qu'il pouvait donner le denier comme à un cynique, le talent comme roi. Quand même il y aurait quelque chose au-dessus de ce qu'un cynique pût accepter, il n'est rien de si petit que la bienveillance d'un roi ne puisse honorablement accorder.

Si tu me demandes mon avis, j'approuve Antigone : car rien n'est moins excusable que de demander de l'argent et de le mépriser. Tu as dit : haine à l'argent ; c'est là ta profession de foi ; tu as pris ce rôle ; il faut le jouer. C'est outrager toute morale, que d'acquiescer des richesses en faisant gloire de pauvreté. Chacun doit donc considérer non moins sa propre personne, que celle des gens qu'il pense à obliger.

Je veux me servir de la comparaison que notre Chrysippe emprunta au jeu de balle : la balle tombe nécessairement par la faute ou de celui qui l'envoie ou de celui qui la reçoit. Elle ne conserve sa direction que lorsqu'elle vole d'une main à l'autre, lancée et reçue habilement par les deux joueurs : mais il faut que le joueur soit adroit, que son jet soit différent lorsque son adversaire

viresque ; ne aut plus prestemus, quam possumus, aut minus. Estimanda est ejus persona, cui damus ; quædam enim minorâ sunt, quam ut eire a magnis viris debeant ; quædam accipiente majora sunt. Utriusque itaque personam confer, et ipsum, inter illas, quod donabis, examina, numquid aut danti grave sit, aut possum ; numquid rursus qui accepturus est, aut fastidiat, aut non cupiat.

XVI. Urbem cuidam Alexander donabat venans, et qui nihil animo non grande conciperet. Quom ille cui donabatur, se ipse mensus, tanti muneris invidiam fugisset, diceas non convenire fortune suæ : Non quero, inquit, quid te accipere deceat, sed quid me dare. Auidiosa vox videtur et regia, quom sit stultissima. Nihil enim per se quemquam decet ; refert quid, cui, quando, quare, ubi, et cetera, sine quibus facil ratio non constabit. Timidissimum animal ! si illum accipere hoc non decet, nec te dare. Hæbetur personarum se dignitatem proportio ; et quom sit ubique virtutis modus, æque peccat quod excedit, quam quod deficit. Licet istud sane tibi, et te in tantam fortunâ sustulerit, ut cogitaria tuas urbes sint ; quas quanto majoris animi fuit non cupere,

quam spargere ? est tamen aliquis minor, quam ut in sinu ejus condenda sit civitas.

XVII. Ab Antigono Cynicus petit talentum. Respondit, plus esse, quam quod Cynicus petere deberet. Repulsus petit denarium. Respondit, minus esse, quam quod regem decreet dare. Turpissima est ejusmodi cavillatio. Inventis quomodo neutrum daret ; in denario regem, in talento Cynicum respexit, quam posset et denarium tanquam Cynico dare, et talentum tanquam regi. Ut sit aliquid majus, quam quod Cynicus accipiat, nihil tam exiguum est, quod non honeste regis humanitas tribuat. Si me interrogas, probo ; est enim intolerabilis res, poscere nummos, et contemneret. Indixisti pecuniam odium, hoc professus es ; hanc personam induisti ; agenda est. Iniquissimum est, te pecuniam sub gloria egestas acquirere. Adspicienda ergo non minus sua cuique persona est, quam ejus, de quo jurando quis cogitat. Volo Chrysippi nostri uti similitudine de pille laui ; quam cadere non est dubium, aut mitteat villo, aut accipientis. Tunc capite anum servat, ubi inter manus utriusque apte ab utroque et jactat et excepta versatur ; necesse est autem luxor bonus, aliter illum collu-

est éloigné, ou lorsqu'il est rapproché. Il en est de même du bienfait : s'il n'est proportionné aux deux personnes qui donnent et qui reçoivent, il ne sortira pas comme il faut de la main de l'un, il n'arrivera pas jusqu'à l'autre. Si nous avons affaire à un joueur babile et exercé, nous lancerons la balle avec assurance, car de quelque manière qu'elle se présente, elle sera relevée par une main souple et agile. Si nous avons affaire à un novice et à un maladroit, nous ne la jeterons pas avec tant de raideur et de force, mais mollement et terre-à-terre, en la dirigeant jusque dans sa main. On doit en agir de même pour les bienfaits. Il faut instruire certains cœurs; et soyons contents, s'ils font des efforts, s'ils se risquent, s'ils ont bonne volonté. Mais nous faisons beaucoup d'ingrats, et nous les encourageons à l'être, comme si nos bienfaits ne devaient avoir de valeur qu'autant qu'on ne pourrait les reconnaître : semblables à ces joueurs malins qui cherchent à embarrasser leur adversaire, au détriment du jeu, qui ne peut durer que lorsqu'on s'entend bien.

Il y a des gens d'une si mauvaise nature, qu'ils aiment mieux perdre ce qu'ils ont donné, que de paraître l'avoir repris, hommes d'orgueil et de reproches. Combien n'est-il pas plus juste, plus humain de laisser son rôle à l'obligé et de l'encourager, de tout interpréter avec bonté pour aider la reconnaissance, de considérer les remerciements comme le paiement de la dette, de se montrer facile et de désirer même l'acquiescement de celui qu'on a obligé? On reçoit avec la même mauvaise grâce le prêteur lorsqu'il exige avec rigueur le remboursement et lorsque, par des dif-

feultés et des lenteurs, il y oppose des délais. Il faut aussi bien savoir reprendre le bienfait que ne pas l'exiger. Le plus honnête est celui qui a donné facilement, n'a jamais exigé, s'est réjoui quand on lui a rendu, et, oubliant franchement ce qu'il a donné, reprend du même cœur que s'il recevait.

XVIII. Il y a des gens qui, non-seulement donnent, mais reçoivent avec hanté : ce qu'il faut bien éviter. Car nous voici déjà arrivés à une autre partie de notre sujet, où nous indiquerons comment on doit se comporter en recevant des bienfaits. Tout devoir qui s'accomplit à deux, exige également de l'un et de l'autre. Lorsque tu auras établi comment doit être le père, il te reste encore autant à faire pour examiner comment doit être le fils : s'il est des lois pour le mari, il n'en est pas moins pour la femme. Ce sont des devoirs qui rapportent en proportion de ce qu'ils imposent, et qui veulent une règle commune, laquelle, comme dit Hécaton, est délicate. Car l'honnête est toujours d'un difficile accès, et même ce qui approche de l'honnête. Car il ne s'agit pas seulement de faire, mais, en faisant, de consulter la raison. C'est le guide qui doit nous conduire toute notre vie : c'est le conseil qui doit diriger les plus petites comme les plus grandes choses. Il faut donner ainsi qu'elle l'aura voulu. Ce qu'elle nous dira d'abord, c'est de ne pas recevoir de tout le monde. De qui donc recevrons-nous? Je te répondrai en peu de mots : de ceux à qui nous puissions paraître avoir donné.

Et ne faut-il pas choisir avec plus de précaution encore ceux à qui nous devons que ceux à qui nous donnerons? Car, pour ne point parler

sori longo, aller brevis mittit. Eadem beneficii ratio est, nisi utrique persone, dantis et accipientis, aptatur nec ab hoc eribit, nec ad illu perveniet, ut d. hrt. Si cum exiretis ei d. hoc negotium est, audacius pila mitte-mus; utique enim venerit, manus illam expediat et agila repercutit. Si eum firore et uolento non tam rigide, nec tam excusse, sed laquidius, et in ipsam ejus dirigentes numum, remisse occuramus. Idem faciendum est in beneficiis. Qui adem duc amas, et satis iudicemus, si cmanant, si valent, si vult facimus autem plerumque ingratis, et ut uol, favemus; inquam ita deum magna sint beneficia nostra, si gratia illis referri non possit; ut malignis insinulis provocamus est, colluorem tradere, eum damno scilicet huius lusus, qui non potest, ubi e nascitur, extrudi. Multi sunt tam prave nature, ut malis pe-dere que prasterunt. quam videri revipisse, superbi et impu'a oers. Quaro m. l. us, quandoque humanitas id agere, ut illi quique partes tunc contem; et favore, ut grati a sibi referri possit; benigne omnia interpretari, gratias agnoscere, non si ter quam si referat, audire, prestere se faciem, ad hoc, ne quem obligavit, etiam exsolvi scilicet? Male audire alet fenera-

tor, si acerbe exigit; aqne si in recipiendo tardus ac difficile moras querit; beneficium tam recipiendum est, quam non exigendum. Optimus ille, qui dedit facile, nunquam exigit; reddi gratus est, bonis fide quid prestasset, oblitus, qui accipientis animo recipit.

XVIII. Quidam non tantum dant beneficium superbe, sed etiam accipiunt; quod non est comendandum. Jam enim transimus ad alteram partem, tractaturi quomodo se gerere homines in accipiendis beneficiis debeant. Quodcumque ex dubio constat officium, intolandum ab atroque exigit. Quis prius esse debeat, quam sospexeris, scies non minus operis ille superasse, ut dispicias, quam esse oportet filium. Sunt aliqui partes mariti, sed non minores uxoris. Insicem ista quantum exigunt, prastant, et parum desiderant regnam; que, ut ait Hecaton, difficilis est. Omne enim hominum laudis est, e. iam quod vicinum honesto est; non enim tantum fieri debet, sed d. ra lene fieri. Hae dicit per totam vitam eundem est; minima maxime; que ex h. j. us om. l. lo gerenda sunt; quomodo hinc susserit, dandum. Hae autem hoc primum censebit, non ut omnia accipiendum. A quibus ergo accipiemus? Ut breviter tibi respondem: ab his



des autres inconvénients (et ils sont en grand nombre), c'est déjà un cruel supplice que de devoir à quelqu'un qui le répugne. Rien, au contraire, n'est si doux que d'avoir reçu un bienfait de celui que l'on pourrait aimer, même après des torts : la douceur de l'amitié se trouve alors légitimée. Mais c'est le comble du malheur pour un homme probe et réservé, s'il lui faut aimer celui qui lui déplaît.

Il est bon d'avertir encore une fois que je ne parle pas des sages, qui se plaisent à tout ce qu'il leur faut faire ; qui, maîtres absolus de leur âme, s'imposent la loi qu'ils veulent, et observent celle qu'ils imposent ; mais de ces hommes moins parfaits, qui désirent marcher au bien, et dont les passions n'obéissent souvent qu'à regret. Il me faut donc choisir celui de qui je veux recevoir.

On doit même choisir avec plus de soin son créancier pour les dettes de reconnaissance, que pour les dettes d'argent. Car il suffit pour celles-ci de rendre ce que j'ai reçu, et, en le rendant, je suis quitte et libéré ; mais pour les autres, il faut payer au-delà, et même après avoir restitué, je reste lié. Car lorsque je me suis acquitté, je dois m'acquitter encore.

L'amitié nous avertit de ne pas nous attacher à un homme indigne. Il en est de même du lien sacré de la bienfaisance, d'où naît l'amitié.

Mais, dis-tu, il n'est pas toujours en mon pouvoir de dire : Je ne veux pas : quelquefois il me faut accepter malgré moi. Un tyran cruel et emporté me donne : si je dédaigne son présent, il prendra mon refus pour un outrage : pourrai-je ne pas recevoir ? Mets sur la même ligne le bri-

gant et le pirate, avec ce roi qui a une âme de brigand et de pirate. Que faire ? et cependant il mérite peu que je lui sois redevable.

Lorsque je dis qu'il faut faire un choix, j'excepte la force et la crainte ; quand on les emploie, il n'y a plus de choix. Mais si vous êtes libre, si vous êtes le maître de vouloir, ou non, c'est alors qu'il faut bien peser vos raisons. Si la violence vous ôte le libre arbitre, vous saurez que vous n'acceptez pas, mais que vous obéissez. Personne ne s'oblige en acceptant ce qu'il ne lui a pas été permis de refuser. Veux-tu savoir si je veux ? fais que je puisse ne pas vouloir.

Cependant il t'a donné la vie : qu'importe ce qui est donné, s'il n'y a bonne volonté ni chez celui qui donne, ni chez celui qui reçoit. Si tu m'as sauvé, tu n'es pas pour cela mon sauveur. Le poison est quelquefois un remède : il n'est pas pour cela compté au nombre des choses salutaires. Il est des choses qui servent, et ne obligent point.

XIX. Un homme voulant tuer un tyran, lui ouvrit un abîme avec son glaive : le tyran ne dut pas le remercier de ce que, voulant lui nuire, il le guérît d'un mal qu'avait redoublé l'art des médecins. Vois-tu que la chose en elle-même n'a pas une grande importance ? parce que celui qui a fait du bien en voulant du mal, ne peut passer pour un bienfaiteur. Car le bien vient du hasard, le mal vient de l'homme.

Nous avons vu dans l'amphithéâtre un lion qui, reconnaissant son ancien maître dans une des victimes qu'on livrait aux bêtes, le protégea con-

quibus dedisse vellemus. Nam etiam m-jore dilecto querendus est, cui debeamus, quam cui prestemus ; n. m. ut non sequatur ut la incommodis, sequantur autem plurima, g. a e tamen tormentum est debere, cui nolia. Contra, jucundissimum est ab eo acceptisse beneficium, quem amare etiam post injuriam possis, ubi amicitiam, aliqui jactandam, causa flecti et justam. Illud vero homini verecundum et protinus miserrimum est, si eum amare oportet, quem non juvat. Tunc aduersionem necesse est, non loqui me de sapientibus, quos quicquid oportet, et juvat ; qui cum tamen la potes esse habere, et legem sibi, quam voluit, dicunt, et quam dicunt, servant ; sed de imperfectis hominibus, homines aequi volentibus, quorum affectus saepe eorum amicitiae pareat. Itaque eligendus est, a quo beneficium accipiam. Et quod dem diligens in querendus beneficium quam precium crediderit. Huic enim reddendum est, quantum accepit ; et si reddidi, solutus sum ac liber. At illi plus solvendum est ; et nihilominus etiam, relata gratia, eod remans ; debet enim, quum reddidi, rursus incipere. Moxque amicitia non recipere indignum ; s'c est bene scierum quidem secretissimum jus, ex quo amicitia oritur. Non a-nimem, inquit, mihi flecti dicere, Nolo : aliquando beneficium accipiendum est et invito. Dat tyrannus crudelis et incundus, qui munus

sum fas est dire la injuriam judicaturus est. Non accipiam ? Eodem loco pono latronem et piratam, quo regem, animam latronis ac piratam habere em. Quid faciam ? parum dignus est, cui debeam. Quum eligendum dico cui debeas, vim majorem et meam exple ; quibus adhibitis, electio perit. Si liberum est tibi, si arbitrium tui est, utrum velis, an non, id apud te ipse perpendas, si necessitas tollit arbitrium, acies te non accipere, sed parere. Nemo tu id accipiendum obligatur, quod illi repudiare non liceat. Si vis scire, an velim ; effice, ut possim nolle. Vitam tamen tibi dedit ; non refert quid sit, quod da ut, nisi a volente velentur detur. Si servus i me, non idem servator es. Venenum aliquando pro remedio fuit ; non ideo numeratur inter salubria. Quendam prostrat, nec obligat.

XIX. Tiber quidam tyranni gladio divit, qui ad eum occidendum venerat ; non ideo illi tyrannus gratias egit, quod rem quam medicorum manus re-ormidaverant, nocentia san vit. Vides non esse magnam in ipsa rem mentum, quoniam non videtur dedisse beneficium, qui malo animo profuit. Casus enim beneficium est, hominis injuria. Quoniam in amphithéâtre spectavimus, qui nunc e bestiarum agnatum, quum quondam ejus fuisset magister, protexit ab impetu bestiarum. Num ergo est

tre leur fureur. Est-ce donc un bienfait que le secours d'un animal? Non, sans doute : parce qu'il n'avait ni la volonté ni l'intelligence du bienfait. A la place du lion, suppose le tyran. L'un et l'autre donnent la vie : ni l'un ni l'autre ne fut bienfaiteur ; car il n'y a pas bienfait quand on est forcé de recevoir : il n'y a pas bienfait quand on doit à qui l'on ne veut pas devoir. Avant de me donner, il me faut mon libre arbitre : ensuite vient le bienfait.

XX. On a mis souvent en question si M. Brutus devait recevoir la vie de César, lorsqu'il avait le projet de le tuer. Nous examinerons ailleurs les raisons qui le décidèrent à ce meurtre. Car, en reconnaissant qu'il se montra grand homme dans toutes les autres circonstances, il me semble que dans celle-ci il s'abusa étrangement et ne se conduisit pas d'après le principe des stoïciens, en redoutant le nom de roi, quand le meilleur gouvernement est celui d'un roi juste ; en espérant, que la liberté pouvait revenir, quand il y avait tant de profit à commander et à servir ; en croyant que la cité pouvait être rendue à son ancienne forme, quand elle avait perdu ses anciennes mœurs, et que l'égalité des citoyens, la stabilité des lois étaient possibles, quand il voyait tant de milliers d'hommes combattant non pour savoir s'ils serviraient, mais qui ils serviraient. Quel fut son oubli de la nature des choses et de la condition particulière de sa ville, lorsqu'il s'imaginait qu'après la mort d'un homme, il ne s'en présenterait pas un autre qui voulût la même chose ; tandis qu'on trouva un Tarquin après tant de rois tués par le fer ou la foudre. Mais il devait accep-

ter la vie, sans pour cela regarder César comme un père, puisque celui-ci n'avait acquis le droit de lui offrir ce bienfait que par la violation du droit. Car ce n'était pas le sauver, que de ne pas le tuer. Il ne lui accorda pas un bienfait ; mais il l'affranchit de la mort.

XXI. Voici qui peut davantage être mis en discussion : Que doit faire un prisonnier qui se voit offrir le prix de sa rançon par un homme qui a prostitué son corps et sa bouche à l'infamie ? Accepterai-je mon salut d'un homme impur ? Et, sauvé par lui, quelle reconnaissance pourrai-je lui témoigner ? Vivrai-je avec un homme obscène ? Ne vivrai-je pas avec mon libérateur ? Ce qu'il faut faire, je vais te le dire.

Même d'un tel homme je recevrai de l'argent, quand ma tête en dépend ; mais je recevrai comme un prêt, et non comme un bienfait. Je lui restituerai son argent ; et si l'occasion de le servir se présente, je le sauverai dans le danger ; je ne descendrai pas jusqu'à l'amitié, qui est un lien entre semblables ; et je ne le considérerai pas comme un sauveur, mais comme un prêteur, auquel je saurai qu'il faudra rendre ce que j'ai reçu.

Un autre homme peut être digne que j'accepte de lui ; mais son bienfait lui serait funeste. Je n'accepterai donc pas, parce qu'il est prêt à me servir à son préjudice, ou même à son péril. Il doit me défendre dans une accusation ; mais par ce patronage il se fera un ennemi du prince. Je serai moi-même son ennemi, si, lorsqu'il veut s'exposer pour moi, je ne préfère pas, ce qui est bien plus facile, être exposé sans lui.

C'est un exemple ridicule et frivole que rap-

beneficium, ferre auxilium? Minime; quis nec voluit facere, nec beneficiendi animo fecit. Quo loco feram posui, tyrannum pongo. Et hic vitam dedit, et illa; nec hic, nec illa beneficium; quis non est beneficium, accipere cogi; non est beneficium, debere, cui nulla. Ante des oportet mihi arbitrium mei; deinde beneficium.

XX. Disputari de M. Bruto solet, an deberet accipere a D. Julio vitam, quem occidendum eum judicaret. Quam rationem in occidendo secutus sit, alius tractabimus. Nihil eum, quoniam vir magnus fuerit in aliis, in hac re videtur vehementer errasse, nec ex institutione Stoici se egisse, qui aut regis nomen extulit, quoniam optimus civitatis status sub rege iusto sit; aut ibi speravit libertatem futuram, ubi iam magnum praenium erat et imperandi, et serviendi; aut existimavit civitatem in priorem formam posse reverti, amissis pristinis moribus; futuramque ibi aequalitatem civilis juris, et statuta suo loco leges, ubi viderat tot milia hominum paganitia, non an servirent, sed utri. Quanta vero illum aut regem naturae, aut urbis suae tenent oblitio, qui, uno interempto, defuturum credidit alium, qui idem vellet; quoniam Tarquinius esset inventus, post tot reges ferro ac fulminibus

occisos! Sed vitam accipere debuit; ob hoc tamen non habere illum parentis loco, qui in ius dandi beneficii injuria venerat. Non enim servavit ille, qui non interfecit; nec beneficium dedit, sed missionem.

XXI. Illud magis venire in disputationem potest atque, quid faciendum sit captivo, cui redemptionis pretium homo prostitit corporis et infamis ore promittit. Patiar me ab impuro servari? servatus deinde, quam illi gratiam referam? Vitam cum obscuro? non vitam cum redemptore? Quid ergo placeat, dicam. Eiam ab aliquo tali accipiam pecuniam, quam pro capite dependam; accipiam autem inquam credidit, non inquam beneficium. Solam illi pecuniam, et si occasio fieri servandi periclitantem servabo: in amicitiam, quae similes jungit, non descendam; nec servatois illum loco numerabo, sed funeratois, cui sciam reddendum quod accipi. Est aliquis dignus, a quo beneficium accipiam; sed danti notatum est; ideo non accipiam, quia ille paratus est mihi cum incommodo, aut e iam periculo suo prodere. Defensurus est me, ream se illo patrocinio regem sibi est facturum inimicum. Inimicus sim, si, quoniam ille pro me periclitari velit, ego, quod facilius est, non facio, et

porte Hécaton, lorsqu'il eût Arcésilas, qui refusa de l'argent offert par un fils de famille, pour ne pas offenser un père avare. Que fit-il de si louable? Il n'a pas voulu prendre une chose dérobée; il a mieux aimé ne pas recevoir que rendre. Où est donc le désintéressement de ne pas accepter le bien d'autrui?

S'il nous faut l'exemple d'une belle âme, rappelez-vous Gracius Julius, ce grand citoyen que Caius fit mourir uniquement parce qu'il était plus homme de bien qu'il ne convient à un tyran d'en rencontrer. Ses amis lui apportant tons de l'argent pour la dépense des jeux publics, il refusa une somme considérable envoyée par Fabius Persicus. Ceux-ci, qui considéraient plutôt l'offrande que celui qui offrait, le blâmant de son refus: moi, répondit-il, que j'aie accepté un bienfait d'un homme dont je n'accepterais pas à table une santé! Et comme le consulaire Rebilus, homme non moins décrié, lui envoyait une somme encore plus forte, et insistait pour qu'il l'acceptât: « Je te prie, lui dit-il, de m'excuser; j'ai refusé Persicus. » Mettrait-on plus de scrupule dans le choix d'un sénateur, que cet homme dans le choix d'un bienfaiteur?

XXII. Lorsque nous aurons jugé convenable d'accepter, acceptons de bon cœur; ayons ouvertement notre joie et qu'elle soit si manifeste pour notre bienfaiteur, qu'il y trouve une récompense immédiate. Car c'est une cause légitime de joie, de voir un ami joyeux; plus légitime encore d'avoir fait sa joie. Montrons par d'affectueux épanchements, que nous avons reçu avec recon-

naissance; proclamons-la non seulement en présence du bienfaiteur, mais aux yeux de tous. Celui qui a reçu avec reconnaissance, a déjà fait son premier paiement.

XXIII. Il y en a qui ne veulent recevoir qu'en secret: ils évitent les témoins et les confidents d'un bienfait: ceux-là ont une arrière-pensée. De même que celui qui oblige ne doit divulguer son bienfait qu'autant que cela plaît à l'obligé; de même celui qui reçoit doit convoquer la foule. N'accepte point ce que tu as honte de devoir. Il y en a qui remercient furtivement, dans un coin, à l'oreille. Ce n'est pas là de la modestie, c'est une manière de désavouer. Il est ingrat celui qui, pour remercier, fuit les témoins.

Il y a des gens qui, en affaires, ne souffrent pas l'inscription de leur dette, ne veulent pas de courtiers, n'appellent pas de témoins à la signature, et refusent tout acte écrit. C'est ainsi qu'agissent ceux qui s'efforcent de dissimuler à tous, les services qui leur sont rendus. Ils craignent de les avouer, afin de paraître tout devoir à leur mérite plutôt qu'à l'appui des autres. Ils sont surtout sobres d'hommages pour ceux auxquels ils doivent la vie ou la fortune: et, en craignant de descendre au rôle de client, ils se rabaisent à celui d'ingrat.

XXIV. D'autres disent le plus de mal de ceux qui leur ont fait le plus de bien. Il est moins dangereux d'offenser certains hommes que de les obliger; ils cherchent dans la haine la preuve qu'ils ne vous doivent rien. Or, rien ne doit nous occuper davantage, que de fixer en nous le souvenir de nos

sine illo periclitari. Ineptum et frivolum hoc Hecaton posuit exemplum Arcesilas, quem nil a filio familias oblatam pecuniam non accepisse, ne ille patrem sordidum offenderet. Quid fecit laude dignum? quod furtum non recepit? quod matris non accepit, quam reddere? quæ est enim alienam rem non accipere modeste? Si exemplo magni animi opus est, utamur Gracii Julii viri egregii, quem C. Cæsar occidit ob hoc nomen, quod melior vir erat, quam esse quinquam tyranno expediret. Is quæ ab amicis conferentibus ad impemum ludorum pecunias acceperet, magnam pecuniam a Fabio Persico missam non accepit. Et oligurgantibus his, qui non estimabant mittentes, sed missa, quod repudiasset: Ego, inquit, ab eo beneficium accipiam, a quo propinquitatem accepturum non sim? Quamvis illi Rebilus consularis, homo ejusdem infamie, majorem summam misisset inareliquo, ut accipi juberet: Rogo, inquit, ignoscas, nam et a Persico non accepit. Utrum hoc munera accipere est? an senatum ledere?

XXII. Quam accipendum judicaverimus, hilares accipiamus, profectus gaudium; et id danti manifestum sit, ut fructum presentem capiat. Justa enim causa letitiae est, letum amicum videre; justior, fecisse. Grate ad

nos pervenisse indicemus effusis affectibus; quod non ipso tantum nuntiente, sed ubique testemur. Qui grate beneficium accepit, primum ejus pensionem solvit.

XXIII. Sunt quidam, qui nolunt nisi secreto accipere; testem beneficii et consensum vitant; quos scire licet male cogitare. Quomodo danti in tantum producenda notitia est muneris sui, in quantum delectatura est eum, cui datur; ita accipientis adhibenda curio est. Quod pudet debere, ne acceperis. Quidam furtive agunt gratias, et in angulo, et ad aurum. Non est ista vercundia, sed infiltandi genus. Ingratus est, qui, remotis arbitris, agit gratias. Quidam nolunt nomina secum fieri, nec interponi pariter, nec signaturos advocari, nec elidigraphum dare: idem faciunt, qui danti operam, ut beneficium in ipsos collatum, quam ignotissimum sit. Veretur palam ferre, ut sus potius virtute, quam alieno adjutorio consecuti dicantur. Bariores in eorum officia sunt, quibus aut vitam aut dignitatem debuit, et dum opinionem elatum timent, graviores subeunt ingratorum.

XXIV. Alii pessimo loquatur de optime meritis. Tutius est quosdam offendere, quam demeruisse: argumentum nihil debentium odio querunt. Alii nihil magis præstandum est, quam ut memoria nobis meritum hæc

obligations, et plus d'une fois il faut le renouveler; car celui qui se souvient peut seul reconnaître, et c'est déjà reconnaître que de se souvenir.

N'accepte point dédaigneusement, ni à voix basse, ni d'un air nonchalant, Car celui qui reçoit avec indifférence, alors qu'un bienfait récent charme toujours, que fera-t-il lorsque son premier plaisir sera refroidi? L'un reçoit d'un air enuoyé, comme s'il disait : « Je n'en ai pas besoin; mais puisque tu me presses avec tant d'ardeur, je me mets à ta discrétion. » Un autre se renverse en arrière, et laisse douter à celui qui l'oblige qu'il s'en soit aperçu : un troisième ouvre à peine les lèvres, et se montre plus ingrat que s'il se taisait.

Il faut parler avec d'autant plus de chaleur, que le don est plus important. On peut ajouter ces mots : « Tu fais plus d'heureux que tu ne penses. » Car il n'est personne qui ne se réjouisse de l'extension de ses bienfaits. « Tu ne sais pas tout ce que tu m'as donné; mais il faut que tu saches combien c'est au-dessus de ce que tu l'estimes. » C'est déjà de la reconnaissance que d'ajouter au poids de ses obligations. « Jamais je ne pourrai m'acquitter avec toi : mais du moins je ne cesserai de proclamer partout que je ne puis m'acquitter. »

XXV. Rien ne mérita mieux à Furnius les bonnes grâces d'Auguste, rien ne rendit facile le succès de ses autres demandes, comme ces paroles lorsqu'il obtint la grâce de son père qui avait suivi le parti d'Antoine. « J'ai, dit-il, un seul tort à te reprocher, César; tu me contrains de vivre et de

mourir ingrat. » Qu'y a-t-il de plus digne d'un cœur reconnaissant, que de ne pouvoir jamais se contenter; que de n'arriver pas même à l'espérance de jamais égarer un bienfait?

Par de telles paroles et d'autres semblables, nous ferons que notre bonne volonté ne reste pas cachée, mais se fasse jour et brille au dehors. A défaut de paroles, si nous sentons combien nous devons, notre conscience éclatera sur notre visage.

Celui qui doit être reconnaissant pense à rendre dès qu'il reçoit. Il ressemble, dit Chrysippe, au coureur qui, prêt à disputer le prix, et renfermé dans la barrière, doit attendre son tour pour s'élançer comme à un signal donné. Il lui faut une grande agilité, de grands efforts, pour atteindre celui qui l'a devancé.

XXVI. Voyons maintenant ce qui surtout fait les ingrats. Une trop haute opinion de soi, et le défaut naturel à l'humanité, de n'admirer que soi et ce qui est sien; ou l'avidité, ou l'envie : voilà les principales causes. Commençons par la première :

Tout homme est pour lui-même un juge indulgent : de là vient qu'il pense avoir tout mérité, et ne recevoir que ce qui lui est dû; et il ne se croit jamais apprécié à sa juste valeur. « Il m'a donné cela; mais après combien de temps? après combien d'efforts? j'aurais eu bien davantage, si j'avais eu recours à un tel ou à un tel, ou même à moi seul. Je ne m'attendais pas à cela : j'ai été confondu dans la foule; puisqu'il m'a jugé digne de si peu, il eût été plus bonnête de me passer. »

XXVII. L'augure Cn. Lentulus, qu'on citait

real. que subinde reficienda est : qu'a nec referre potest gratiam, nisi qui meminit; et qui meminit, jam refert. Nec delicate accipiendum est, nec submissè et humiliter. Nam qui negligens est in accipiendo, quam omne beneficium rectus placet, quid faciet, quam prima ejus voluptas refriserit? alius accepit fastidioso, tanquam qui dicit : « Non quidem mihi opus est; sed quis tam valde vis, faciam tibi nisi potestatem. » Alius supine, ut dubium præstanti relinquit, an senserit : alius vix labra diduxit, et ingrator, quam si tenuisset, fuit. Loquendum pro magnitudine rei impensis, et illa adicienda : « Plures quam putas, obligas. » Nemo enim nun gaudet beneficium suum laus patere. « Nescis quid mihi præstiteris; sed certe te oportet, quanto plus sit quam æstimas. » Sustin gratias est, qui se onerat : « Nunquam tibi gratiam referre potero; illud certe non desinam ulique cogitare, me referre non posse. »

XXV. Nullo magis Cæsarem Augustum demeruit, et ad alia impetranda faciliorem sibi reddidit Furnius, quam quod, quam parvi An quisque prius secundo venim impetrasset, dixit : Hæc enim, Cæsar, habeo injuriam tantam, effertis et ut viverem et morerer ingratus. Quid est tam grati animi, quam nullo modo sibi satisfacere, quam

nec ad spem quidem exequendi nunquam beneficii accedere? Iis atque ejusmodi vocibus id egimus, ut voluntas non lateat, sed aperitur, et luceat. Verba essent licet, si quemadmodum debemus affe ti sumus, conscientia amiserit in vultu. Qui gratias futurus est, statim dum accepit, de reddendo cogitat. Chrysippus quidem dicit, si unum vellet in certamen cursus compositum, et carceribus inclusum, opperiri debere suum tempus, ad quod velut data signo prorsit. Et quidem magna illi celeritate opus est, magna contentione, ut consequatur a precedentem.

XXVI. Videndum est nunc, quid maxime faciat ingratos. Aut nimis sui suspectus, et insulam mortalitatis vitium, se sumque mirandi : aut aviditas, aut invidia. Incipiamus a primo. Nemo non benignus est sui iudex; inde est, ut omnia meruisse se existimet, et in solutionem accipiat; nec satis sui pretio se æstimatum putet. Hoc mihi dedit; sed quam sero, sed post quot labores? quando consequi plura possem, si illum, aut illum, aut me colere maluissem? Non hoc speraveram. In turbam coniectus sum, tam exiguo dignum me iudicavit, honestius præteriri fuit.

XXVII. Cn. Lentulus ingrat, divitiarum maximum

comme le plus grand exemple de fortune, avant que le luxe des affranchis l'eût fait paraître pauvre (il vit dans ses coffres quatre cents millions de sesterces; ceci est à la lettre, car il ne lit que l'ivoire), avait un esprit aussi mince que stérile. Car, quoiqu'il fût très-avare, en en tirait plutôt de l'argent que des paroles, tant il était pauvre de langage. Il devait toutes ses richesses à Auguste, auquel il s'était présenté avec son indigence surchargée du poids d'un grand nom. Devenu le premier de la ville en richesse et en crédit, souvent il se plaignait d'Auguste, disant : qu'il l'avait arraché à ses études; que tous les biens accumulés sur lui n'égalent pas ce qu'il avait perdu en renouçant à l'éloquence. Et cependant c'était parmi toutes les autres, une faveur de plus, de l'avoir sauvé du ridicule et d'un travail inutile.

L'avidité ne permet à personne d'être reconnaissant; jamais ce qu'on donne ne semble assez à une espérance sans mesure. Plus on obtient, plus on désire, et l'avarice assise sur des monceaux de richesses n'en est que plus ardente; telle la flamme s'élance d'autant plus haut, qu'elle jaillit d'un plus vaste embrasement.

L'ambition ne permet pas plus qu'on s'arrête à une mesure d'honneurs à laquelle il eût d'abord semblé téméraire d'aspirer. Personne ne se contente du tribut; mais en se plaint de n'être pas arrivé à la préture; celle-ci n'a pas de charmes, si l'on n'obtient le consulat; et le consulat ne satisfait point s'il vient seul. La cupidité se dépasse elle-même, et n'a pas le sentiment de son bonheur, parce qu'elle ne regarde pas d'où elle vient, mais

où elle va. Un mal plus violent et plus tyrannique que tous ceux-là, c'est l'envie, qui vous tourmente par ses comparaisons.

XXVIII. « Il m'a donné; mais il a donné plus à celui-ci, et plus tôt à celui-là. » L'envie ne plaide pour personne; elle se fait valoir contre tout le monde. N'est-il pas bien plus simple, bien plus bonneté de relever le bienfait reçu, et de se persuader que nul ne peut être autant estimé des autres que de soi-même? Je devais recevoir davantage; mais il ne lui était pas facile de donner plus; il lui fallait partager sa libéralité entre plusieurs. C'est un commencement. Acceptons de bonne grâce, et par la reconnaissance appelons de nouveau ses bontés. Il a fait peu; mais il fera plus souvent: il m'a préféré un tel, mais il m'a préféré à beaucoup d'autres: un tel ne se recommande pas comme moi par son mérite ou ses bons offices; mais le dé de Vénus a été pour lui. En me plaignant, je ne me rendrai pas digne d'avoir plus, mais indigne de ce que j'ai eu. Des hommes décriés ont eu davantage. Qu'importe? Combien il est rare que la fortune débilite! Tous les jours nous nous plaignons que les méchants soient heureux: souvent la grâce passe sur l'enclos du plus malheureux homme, et va tomber sur la maison du juste. Il faut subir son sort en amié comme dans tout le reste.

Aucun bienfait n'est si complet, qu'il ne puisse être critiqué par la malveillance; aucun n'est si mequin qu'un bon esprit ne le grandisse en l'in-

<sup>1</sup> *Fusus on jaculis venerens* était le coup le plus heureux au jeu de dé.

exemplum, antequam illum libertali pauperem facerent (hic qui quater milibus se terentium summo vidi; proprie dicit: ubi enim amplius quem vidi?), ingenui fuit tam stertilis, quam pas illi in mi. Quomodo esset avarissimus, numeros elus emittit, quoniam verba: tanta illi inopia erat sermone. Ille quomodo omnia incrementa sua D. Augustus deberet, ad quem attulerat pauperem, sub voce n. bilis laborantem; princeps jam elisatus, et pecunia, et gratia, subinde de Augustus solebat queri. diem, a studiis se abducit; nihil tantum in se congestum esse, quamvis perdidisset reliqua eloquentia. At illi in. er sibi hoc quoque divus Augustus pres. erat, quod illum de. risu ac libere libris liberaverat. Non patitur vidit quemquam esse geritum; nunquam enim improbi spei, quod datur, satis est. Eo major cupimus, quo major veniunt; mihi quoque o. neitio est avaritia, in magnarum opum eug. a. cu. o. o. a. et flamme influita acriter vis. a. quo ex. na. ore. incendio em. cult. Aque aut. in non patitur quem, quoniam in mensura honorum conquiescere, quod quondam ejus fuit impudens votum. Nemo agit de tribu. in gra. ias, sed queritur, quod non est ad pri. uram u. que per. d. n. a. nec hinc grata est, si d. est consulatus; ne hic quidem satiat, si una est. Ultra se

cupiditas porrigit, et felicitatem suam non intelligit; quis non unde venerit respiciat, sed quo tendat. Omnibus his v. benevolus et importunus malum est invidia, que non inquietat, dum comparat.

XXVIII. Hoc mihi præs. illi; sed illi plus, sed illi martius; et deinde nullius casum agit. contra omnes sibi tavel. Quanto est simplicius, quanto prudentius, beneficium acceptum tacere, scire neminem tantum alio, quam si se ipso testimur? Plus accipere debui, sed illi facile non fuit plus dare, in multa dividenda liberalitas erat. Hoc initium est; boni consulatus, et animus ejus, grata exsulpit, evocemus. Parum fecit; sed superflua facit. Illam mihi prestat; et me multis. Ille non est mihi par vir ut illos, nec officio; sed habuit suum venerem. Querendo non efficitur, ut majoris in dignum sim, sed ut datis iodi. mus. Plena illis b. mi. ius turpissimis data sunt; quod ad rem? quoniam raro Fortuna judicat? Quod queritur, malis esse felices. Sepe que agellos possunt ejusque transierat, optimorum virorum segetem grandis percussit. Fert sortem suam, quisque, ut in ceteris rebus, ita in amicis. Nullum est tam plenum beneficium, quod non vellicare malignitas possit: aut omni tam angustum, quod non bonus interpretes ex. endat. Nunquam

terprétant. Jamais les sujets de plainte ne manqueront, si l'on regarde les bienfaits du mauvais côté.

XXIX. Vois avec quelle injustice sont appréciés les présents des dieux, même par ceux qui font profession de sagesse. Ils se plaignent de ce que nous n'avons pas la grandeur de l'éléphant, l'agilité du cerf, la légèreté de l'oiseau, la vigueur du taureau; de ce que notre peau n'est pas solide comme celle des animaux de proie, élégante comme celle du daim, épaisse comme celle de l'ours, souple comme celle du castor; de ce que le chien nous surpasse par la finesse de son odorat, l'aigle par la force du regard, le corbeau par la durée de sa vie, et beaucoup d'animaux par leur aptitude à nager. Et tandis qu'il y a des choses auxquelles la nature ne permet pas d'aller ensemble, comme la masse et la vitesse, ils crient à l'injustice de ce que l'homme n'est pas un assemblage de qualités opposées, qui s'excluent mutuellement; ils querellent les dieux d'avoir ouïglé de nous donner une santé inaltérable, un courage invincible, et la science de l'avenir. A peine sont-ils assez maîtres d'eux-mêmes pour ne pas porter leur témérité jusqu'à maudire la nature, de ce que nous sommes au-dessous des dieux et non pas à leur niveau. Qu'il vaut bien mieux revenir à la contemplation de tant et de si grands bienfaits, et les remercier de ce que dans cette magnifique demeure de l'univers ils nous ont laissé la seconde place et l'empire de la terre. Qui peut nous comparer les animaux dont nous sommes les maîtres? Tout ce qui nous a été refusé ne pouvait nous

être donné. Ainsi donc, qui que tu sois, injuste appréciateur de la condition humaine, rappelle-toi combien de choses nous a données le père des hommes, combien d'animaux plus forts que nous ont passé sous notre joug, combien de plus agiles nous atteignons; songe qu'il n'y a rien de mortel qui ne soit placé sous nos coups. Combien n'avons-nous pas reçu de vertus, combien d'arts, outre ce génie pour qui tout s'ouvre au moment qu'il y veut pénétrer, et qui, plus rapide que les astres, devance leur marche future dans les révolutions des siècles, enfin, combien de productions et de richesses, combien de trésors accumulés! Tu interrogas tous les êtres, et parce que tu n'en trouves pas un dont l'ensemble te paraisse préférable à toi, tu voudrais détacher de tous chaque partie que tu voudrais avoir! Pèse bien la bonté de la nature, et tu avoueras que tu es son enfant chéri. Oni, nous avons été les favoris des dieux immortels, et nous le sommes encore; et le plus grand bonheur qu'ils pussent nous faire, était de nous placer après eux. Nous avons beaucoup obtenu, nous ne pouvions tenir davantage.

XXX. J'ai cru, mon cher Libéralis, cette digression nécessaire, et parce qu'il fallait dire quelque chose des grands bienfaits, en parlant des moins importants, et parce que de la même source provient, dans tout le reste, l'andace de ce détestable vice, l'ingratitude. A qui répondra-t-il avec reconnaissance, quel don estimera-t-il grand et digne d'être rendu, celui qui méprise les bienfaits venus d'en haut? A qui croira-t-il devoir son salut ou son existence, celui qui nie avoir reçu des dieux la vie

decrunt causæ querendi, si beneficia a deteriore parte spectaveris.

XXIX. Vide quam iniqui erat divinorum munerum æstimatores, etiam quidam professi sapientiam. Queruntur, quod non magnitudine corporis æquemus elephantes, velocitate cervos, levitate aves, impetu tauras: quod solidior sit cutis belluis, decantior damis, densior ursis, mollior fribris: quod sagacitate nos naribus canes vincant, quod acie lunium aquila, apetto nitatis corvi, multa animalia mundi felicitate. Et quom quædam ne coire quidem in idem natura patiatur, ut velocitatem corporum et vires; ex diversis ac dissimilibus bonis hominem non esse compositum, injuriarum vocant; et in negligentes nostri deos querissimam jaciunt, quod non bona valetudo et virtus inespugnabilis data sit, quod non futuri sentias. Vis alia temperant, quin consue impudentia provehantur, ut naturam oderint, quod infra deos sumus, quod non in æquo illis stetimus. Quanto minus est ad contemplationem tot tantorumque beneficiorum reverti, et agere gratias, quod nos in hoc polterberrimo donatillo voluerunt secundas sortiri, quod terrenis preferunt. Aliquis ea animalia comparat nobis, quorum potestas penes nos est? Quidquid nobis negatum est,

dari non potuit. Proinde quisquis es iniquus æstimator sortis humane, cogita quanta nobis tribueris patens noster, quanto velociora animalia sub jugum miserimus, quanto velociora consequamur: quæ nihil sit mortale, non sub ictu nostro positum. Tot virtutes accepimus, tot artes, animam denique, cui nihil non eodem quo intendit momento pervium est, sideribus velociorem, quorum post multa secula futuros curvas antecedit; tantum deinde frugum, tantum opum, tantum rerum aliarum super alias accervatarum. Circumspecte licet cunctis: et quia nihil totum inventes, quod esse te malles, ex omnibus singula exerpas, quæ tibi dari velles. Bene æstimata malorum indulgentia, confusissimis necesse est, in deliciis te illi fuisse. Ita est: carissimos nos habuerunt dii immortales, habentque. Et qui maximus tibi bonus potuit, ab ipsis proximis collocaverunt. Magnam accepimus, majora non cepimus.

XXX. Hæc, mi Libéralis, necessaria credidi, ut dicerem, et quia loquendum aliquid de magnis beneficiis erat, quum de minutis loqueremur; et quia inde manifestum est in cetera hujus detestabilis vitii andacia. Cui enim respondebit grate, quod munus existimabit aut magnum, aut reddendum, qui numma beneficia spernit? Cui salu-

que tous les jours il leur demande? Ainsi quiconque enseigne la reconnaissance, plaide la cause des hommes et des dieux.

Car nous pouvons témoigner notre reconnaissance même à ceux qui n'ont besoin de rien et qui sont placés au-delà du désir. Il n'y a pas lieu de chercher une excuse à l'ingratitude dans notre faiblesse et notre misère, et de dire : « Que faire, et comment? Quand pourrai-je rendre aux puissances supérieures, aux maîtres de toutes choses? » Tu le peux facilement, et si tu es avare, sans dépense; si tu es paresseux, sans effort. Au moment même où tu es obligé, tu es quitte, si tu le veux, avec tout bienfaiteur; parce que celui qui a reçu de bon cœur, a rendu.

XXXI. De tous les paradoxes de la secte stoïcienne, celui-ci est, selon moi, le moins étrange, le moins contestable : celui qui a reçu de bon cœur a rendu. Car, comme nous rapportons tout à l'intention, chacun a fait tout ce qu'il eût voulu faire; et de même que la pitié, la bonne foi, la justice, et enfin toute vertu est parfaite en soi, encore qu'elle n'ait pu faire voir une main qui donne, de même un homme peut être reconnaissant par sa seule volonté.

Toutes les fois qu'on parvient à ce qu'on s'est proposé, on a recueilli le fruit de ses soins. Or, que se propose celui qui donne? d'être utile à celui qui reçoit, et de se contenter lui-même. Si son bot est rempli, si son cœur s'est mis en rapport avec le mien, s'il m'a fait partager sa satisfaction, il a obtenu ce qu'il désirait. Car il n'a pas voulu qu'à mon tour je lui rendisse quelque chose : en-

trement ce n'eût pas été un bienfait, mais un trafic.

Une navigation est heureuse, lorsqu'un a touché le port où l'on tendait; le trait qui frappe où l'on vise a répondu à l'impulsion d'une main adroite : celui qui donne veut qu'on reçoive avec reconnaissance; il a ce qu'il a voulu, si on a bien reçu. Mais il espère quelque profit : alors ce n'est pas un bienfait, dont le caractère est de ne jamais songer au retour. Si, en recevant, j'ai reçu du même cœur qu'on me donnoit, j'ai rendu. Autrement, la meilleure des choses aurait le pire sort; pour être reconnaissant on me renvoie à la fortune. Si, par suite de ses rigueurs, je ne puis répondre, le cœur doit suffire au cœur.

Quoi donc ! tout ce que je pourrai ne le ferai pas, ou le rendrai-je pas? Ne saisirai-je pas l'occasion, le temps, les circonstances; ne désirerai-je pas combler celui dont j'ai reçu quelque chose? Sans doute : mais un bienfait vient de mauvaise source, si on ne peut en être reconnaissant, même les mains vides.

XXXII. Mais, dit-on, celui qui a reçu un bienfait, quoiqu'il l'ait reçu de grand cœur, n'a pas encore rempli toute sa tâche; car il reste le chapitre de la restitution. De même au jeu, c'est quelque chose que de recevoir la balle avec art et habileté; mais on n'est pas appelé bon joueur, si après l'avoir reçue, on ne la renvoie avec adresse et vigueur. La comparaison n'est pas juste. Pourquoi? parce que tout le mérite du jeu consiste dans la souplesse et l'agilité du corps, et nullement dans l'esprit. C'est pourquoi ce qui se juge par les yeux doit se développer dans tout son ensemble. Et ce-

tem, cui spiritum debet, qui vitam accipisse se a diis negat, quam quotidie ab illis petit? Quicumque ergo gratias esse docet, et hominum causam agit, et deorum; quibus nullius rei indigentibus, positis extra desiderium, referre nihilominus gratiam possumus. Non est quod quisquam excusationem mentis ingratis ad infirmitatem atque inopia petat, et dicat : quid enim faciam, et quomodo? quando superioribus, dominisque rerum omnium gratiam referam? Referre facile est, si avarus es, sine improbitate, si iners, sine opera. Eodem quidem momento, quo obligatus es, si vis, cum quolibet paria fecisti; quantum qui libenter beneficium accepit, reddidit.

XXXI. Hoc est paradoxus Stoicæ sectæ minime mirabile, ut mea fert opinio, aut incredibile est, eam qui libenter accipit beneficium, reddidisse. Nam quum omnia ad animam referamus, fecit quisque, quantum voluit; et quum pietas, fides, justitia, omnis denique virtus intra se perfecta sit, etiam si illi manum exserere non licuit, gratias quoque potest esse homo volutate. Quoties quod proposuit quis consequitur, capis operis sui fructum. Qui beneficium dat, quid proponit? prodesse ei cui dat, et voluptati suæ esse. Si quod voluit, effecit, pervenitque ad me minus ejus, ac minus gaudio affecti, tulit quod

petit. Non enim sibi invicem aliquid reddi voluit; aut non fuit beneficium, sed negotiatio. Bæce navigavit, qui quem destinavit portum, tenuit; teli jactus certis manibus peregit officium, si peltæ percussit; beneficium qui dat, vult excipi gratis; habet quod voleat, si bene acceptum est. Sed speravit emolumentum aliquid : non fuit hoc beneficium, cuius proprium est, nihil de reditu cogitare. Quod accipimus, si eo animi accepti quo dabatur, reddidi. Alioquin pessima optimæ rei conditio est : ut gratus sim, ad fortunam mitior. Si ille invita responderet non possum, sufficit otiosus animo. Quid ergo? non quidquid potero, et faciam, ut reddam? temporum rerumque occasionem sequor, et ejus implere solum cupiam, a quo aliquid accipit? sed magis loco beneficium est, nisi et excusis manibus esse grato licet.

XXXII. Qui accepit, inquit, beneficium, licet animo benignissimo acciperet, non consummavit officium suum; restat enim pars reddendi. Sicut in lusu est aliquid, pium scilicet ac diligenter excipere; sed non dicitur bonus lusor, nisi qui apte et expedite remittit, quam exceperat. Exemplum hoc dissimile est; quare? quia hujus rei lusu in corporis motu est, et in agilitate, non in animi; explicari itaque totum debet, de quo oculis judicatur. Nec

pendant je n'appellerai pas mauvais jour ce lui qui a reçu la balle comme il fallait, si, quand elle n'est pas renvoyée, la faute ne vient pas de lui. Mais, ajoute-t-on, quoiqu'il ne manque rien à l'habileté du joueur qui n'a fait qu'une partie de ce qu'il devait faire, lorsqu'il pouvait faire tout; cependant il manque quelque chose au jeu, qui n'est complet que par les alternatives de l'allée et du retour. Je ne veux pas récuser plus longuement. Supposons que cela soit : qu'il manque quelque chose au jeu et non au joueur. Il en est de même dans le sujet qui nous occupe : il manque une partie à la chose donnée; c'est le retour qui lui est dû. Il ne manque rien au cœur qui a rencontré son péril. En voulant, il a fait tout ce qu'il pouvait faire.

XXXIII. Il m'a donné : je n'ai pas accepté autrement qu'il ne voulait lui-même que j'acceptasse. Il a ce qu'il demandait, et tout ce qu'il demandait; je suis donc reconnaissant. Après cela il lui reste le droit d'user de moi, et quelque profit à trouver un homme reconnaissant. Ceci n'est pas le reste d'un devoir incomplet; c'est l'accessoire du devoir accompli. Phidias fait une statue : la récompense de l'artiste est autre que celle de l'artisan; celle de l'artiste est d'avoir fait ce qu'il voulait; celle de l'artisan, de l'avoir fait avec profit. Phidias a accompli son œuvre, bien qu'il ne l'ait pas vendue. Pour lui sa récompense est triple. L'une est dans sa conscience; il l'obtient dès que son œuvre est terminée; la seconde est dans la renommée, la troisième dans le profit que doit lui assurer ou la faveur, ou la vente, ou quel-

qu'autre avantage. De même la première récompense du bienfait est dans la conscience. Elle est obtenue par celui qui a placé son dou où il le désirait. La seconde est dans la renommée; la troisième se trouve dans toutes ces choses qui peuvent se donner de l'un à l'autre. Ainsi, lorsqu'un bienfait a été accepté avec reconnaissance, celui qui a donné en a déjà reçu la valeur, mais non la récompense. Je reste donc débiteur pour ce qui est hors du bienfait; car j'ai payé le bienfait en recevant de bon cœur.

XXXIV. Mais quoi! dit-on, celui qui n'a rien fait peut-il avoir rendu? D'abord il a fait quelque chose : il a offert cœur pour cœur, et, ce qui est le propre de l'amitié, il a maintenu l'égalité. Ensuite, un bienfait se paie autrement qu'une érence. N'attends pas que je te fasse voir le paiement, c'est une affaire qui se traite entre cœurs.

Ce que je dis ne te paraîtra pas trop fort, quoique cela contrarie ton opinion, si tu veux t'y prêter, et te rappeler qu'il y a plus de choses que de mots. Il y a une foule de choses sans nom, que nous ne désignons point par des termes qui leur soient propres, mais par des dénominations étrangères et empruntées. Nous disons notre pied, le pied d'un lit, d'une voile, d'un vers; le mot chien désigne le chien de chasse, le chien de mer, une constellation. Tous les mots ne suffisant pas à toutes les idées, ils se font au besoin de mutuels emprunts. Le courage est la vertu qui méprise un danger nécessaire, ou l'art de repousser, de soutenir, de provoquer les périls : cependant nous appelons courageux le gladiateur et le miséra-

tamen ideo non bonum luorem dicam, qui pitem, ut oportebat, accepit, si per ipam mori, quo minus remi eret, non facit. Sed quantumvis, inquit, arti iulenus illi dedit, quia per eum quidem fecit, sed et parum quam vis fecit, potes. Ecce et iulenus amem ipse hunc recus est, qui consummatur vicibus miseris se remittendi. Non dicitur hoc reficere; existimemus la esse; dedit aliquid iuleni, non iuleni; a se et in hoc de quo disputa mus, deest aliquid re datur, cui parum aliquid debetur, am iuleno, qui non minus potum sibi auctus a te; quam um lo illi ex eo, ut vult, efficit.

XXVIII. Beneficium mihi dedit; accipi non aliter, quam ut accipi vult. Jam habet quod petat, et quod unum petat; ergo gratias agere. Post hoc et minus melius est, et aliud ex bonis gratis et inmodum; hinc non imperfecit officii reliqui pars est, sed perfecti accessio. Facit Phidias statuum; alius est fructus artis, alius artificis; artis est, fecisse quod voluit; artificis, fecit se eum fructu. Perfecti igitur sumus Phidias, etiam non vendidit. Tripe est illi fructus operis sui; minus et non sumus; hunc absolute opere percepit; aliter finis; verius alius est, quoniam alia una est; uti gratia, uti venditio, uti aliqua commoditas. Sic beneficii fructus primus ille est, con-

scire. Hunc percepit, qui quo voluit, munus suum pertulit. Secundus est finis; finis eorum, que prestari invicem possunt. Iam quoniam benigne acceptum est beneficium, is qui dedit, gratiam quidem jam recepit; in re deum non dandum. Debeo itaque quod ex re beneficium est, inon quod in bono accipere in perit.

XXXIV. Quid ergo? inquit. Re igitur gratiam, qui nihil fecit? Primum felix; bonis animo bonum obtulit; et, quod est amicitia, ex aequo. Post dicitur; alter beneficium, aliter credidit oblitum. Non est quod exasperet, ut additionem sibi ostendam; res in er minus geri ut. Quod dico, non videtur durum, quoniam primo contra opinionem pugnat tamen, si te et in modum veris mihi, et cogitaveris res eas plures, quam veris. Igitur copia est rerum alie unum, quoniam non propriis appetit bonibus non animis, sed alienis commoditatibus. Petem et nostrum dicimus, et lecti, et veli, et carolus; eam me, et veniunt, et innotum, et sicut. Quis non sufficiens, ut singulis singulis assignemus; quod non opus est, motum. Furtivum est virum, et servum ius a contentum, ut, scientia periculum repellendum, exprobandum, procaudum. Dicimus autem et gladiam orem fortem virum, et servum nequam, quem in contentum moris



ble esclave que la témérité précipite à la mort.

La parcimonie est l'art d'éviter les dépenses superflues, ou d'user modérément de son patrimoine ; cependant nous appelons parcimonieux l'homme d'un esprit mesquin et rétréci, tandis qu'il y a une distance infinie entre le milieu et l'extrême. Leur nature est différente : mais la pauvreté de la langue a fait qu'ils sont appelés tous deux parcimonieux ; ainsi qu'on nomme courageux celui dont la raison méprise les dangers imprévus, et celui qui, sans raison, s'élance au-devant ; de même la bienfaisance est, comme nous l'avons dit, l'acte ; le bienfait est ce qui est donné par cet acte, comme l'argent, une maison, la prêtre. Il n'y a pourtant qu'un nom pour les deux choses : mais leur essence et leur action sont bien différentes.

XXXV. Écoute-moi donc attentivement, et tu comprendras que je ne dis rien qui s'éloigne de ton opinion. Le bienfait qui est accompli par l'acte est rendu si je l'ai reçu avec bienveillance ; celui qui est contenu dans la chose donnée, nous ne l'avons pas rendu, mais nous avons la volonté de le rendre. Nous avons satisfait à l'intention par l'intention ; nous devons la chose pour la chose. Aussi, quoique nous disions que recevoir avec plaisir un bienfait c'est le rendre, nous imposons toujours l'obligation de rendre quelque chose de pareil à ce qu'on a reçu. Quelques-unes de nos opinions semblent s'écarter de la coutume ; elles y reviennent lorsqu'on les considère sous une autre face. Nous disons qu'il n'y a pas d'injures pour le sage ; et cependant, si quelqu'un le frappe du poing, il est condamné pour injure.

Nous disons que le fou ne possède rien ; et cependant celui qui dérobe quelque chose à un fou, est condamné pour vol. Nous disons que tous les fous déraisonnent ; et cependant nous ne leur donnons pas à tous l'ellébore ; et ceux mêmes auxquels nous contons sur la raison, nous leur donnons encore le droit de suffrage et de juridiction. De même nous disons que celui qui a reçu de bon cœur un bienfait s'est acquitté ; néanmoins nous lui laissons toujours une dette, afin qu'il s'acquitte de nouveau, après s'être acquitté déjà. Ce n'est pas là un désavou du bienfait, c'est un encouragement à la reconnaissance.

Ne soyons donc pas effrayés, et ne nous laissons pas abattre sous ce fardeau comme s'il était trop lourd. Il m'a comblé de biens, il a défendu ma réputation, il m'a sauvé du déshonneur, il m'a assuré la vie, et la liberté précieuse à la vie : comment pourrai-je lui prouver ma reconnaissance ? Quand viendra le jour où je lui témoignerai mes sentiments ? Ce jour est venu : c'est lorsqu'il t'a témoigné les siens. Saisis donc le bienfait, chériss-le, et réjouis-toi, non de ce que tu reçois, mais de ce que tu rends en restant débiteur. Nul danger assez grand ne pourra plus désormais l'exposer à ce que le sort le fasse ingrat. Je ne le proposerais pas des choses difficiles ; tu pourrais perdre courage, et la perspective de tes charges et d'une longue redevance pourrait te faire renoncer : je ne te renvoie pas à l'avenir ; parlons du présent. Tu ne seras jamais reconnaissant, si tu ne l'es sur-le-champ. Que feras-tu donc ? Il ne s'agit pas de prendre les armes ; mais plus tard, peut-être, il le faudra : il ne s'agit pas de parcon-

temeritas impolit. Parcimonia est scientia vitandi sumtus supervacuos, aut ars re familiari moderate utendi ; parcium tamen hominem vocamus pusilli animi et contracti ; quoniam infinitum intersit inter modum et angustias. Hinc alia sunt natura ; sed efficit inopia sermone, ut et hunc et illum parcam vocemus ; et ille ille fortis dicitur cum ratione fortis despiciens, et hic sine ratione in periculis scarrens. Sic beneficium est et actio, ut diximus, benefica, et ipsum quod datur per illum actionem : ut pecunia, ut domus, ut pretexius. Unum utrique nomen est : vis quidem ac potestas longe alia.

XXXV. Itaque attende ; jam intelliges nihil me, quod opinio tua refugiat, dicere. Illi beneficium quod actio perficit, relata gratia est, si illud benevole excipimus : illud alterum quod re continetur, nondum reddidimus, sed volumus reddere. Voluntati voluntate satisfacimus, rei rem debemus. Itaque quamvis re uti se illos gratiam dicamus, qui beneficium libenter accepit ; jubemus tamen aliquid simile ei quod accepit, reddere. A consuetudine quædam que dicimus, abhorrent ; deinde de alia via ad eam uti non redeunt. Negamus injuriam accipere sapientem : et tamen qui illum pagus percussit, injuria-

rum damnabitur. Negamus rem stulti esse : et tamen eum qui rem aliquam stulto surripuerit, furti condemnabimus. Insanire omnes dicimus : nectamen omnes curam in elliboro ; his ipsis quæ vocamus insanos, et suffragium et juridictionem eo committimus. Sic dicimus eum, qui beneficium bono animo accepit, gratiam retinere : nihil minus illum in arce alieno relinquimus, gratiam relaturum, etiam quum retulerit. Exhortatio est illa, non infestio beneficii. Ne timeamus, ne se labellatilli sarcina depressi delictum animo. Bona mihi donata sunt, et fama defensa, detractæ sordes, spiritus, et liberis potior spiritus ; et quomodo reterre gratiam potero ? quando ille vultu dicit, quoniam illi animum meum os emittit ? hic ipse est, quoniam ille summi ostendit. Exsipe beneficium, amplectere : gaude, non quod accepisti, sed quod reddas, debitorum que sis. Non adhibis tam magne rei periculum, non casus ingratum ferere te possit. Nullas illi proponamus difficultates, ne respondeas animo, ne laborum ac lingue servitutis expectatione deficiat ; non differo te ; de presentis ut fiat. Numquam eris gratus, nisi statim sis. Quid ergo facies ? non arma sumenda sunt ; et forte se erunt. Non maria emellenda ; fortasse etiam ventis munitibus

rir les mers; mais plus tard, peut-être, tu mettras à la voile, au souffle des vents menaçants. Veux-tu rendre un bienfait? reçois de bon cœur; tu as rendu : non pourtant que tu sois libéré; mais tu peux devoir en paix.

### LIVRE TROISIÈME.

I. L'ingratitude, Ébulius, est honteuse, et tout le monde l'avoue. Aussi, même les ingrats, se plaignent des ingrats; tandis que ce vice, qui déplaît à tous, est dans le cœur de tous; et nous marchons tellement à rebours, que certains hommes sont nos plus grands ennemis non-seulement après le bienfait, mais à cause du bienfait.

J'avoue que chez quelques-uns cela vient de la dépravation naturelle; chez beaucoup, c'est la marche du temps qui ôte la mémoire. Car des impressions, qui dans l'origine ont été très-vives, s'effacent par l'intervalle des années.

Je sais que là-dessus je n'étais pas d'accord avec toi, parce que tu prétendais que ce n'était pas de l'ingratitude, mais de l'oubli; comme si ce qui fait les ingrats devait les excuser; comme si celui qui oublie n'était pas un ingrat, tandis qu'il n'y a que l'ingrat qui oublie.

Il y a plusieurs espèces d'ingrats, comme de voleurs et d'homicides : leur crime, à tous, est le même; toutefois, dans les détails, ils diffèrent grandement. L'ingrat est celui qui nie le bienfait qu'il a reçu; l'ingrat est celui qui le dissimule; l'ingrat est celui qui ne le rend pas; le plus ingrat de tous est celui qui oublie.

solves. Vis reddere beneficium? benignè accipe, retolisti gratiam; non ut solvise te putes, sed ut securior debeas.

### LIBER TERTIUS.

I. Non referre beneficiis gratiam, et est turpe, et apud omnes habetur. *Abulii Liberalis.* Ideo de ingratis etiam ingrati queruntur, quoniam latet hoc omnibus heresat, quod omnibus displicet : adeoque in contrarium fitur, ut quosdam habeamus infestissimos non post beneficia tantum, sed propter beneficia. Hoc pravitate nature accidere quibusdam non negaverim : pluribus, quia memoriam tempus interpositum subducit. Nam quæ recentis apud illos vigerunt, ea interjecto spatio obsolescunt. De quibus fuisse mihi tecum disputationem scio, quoniam tu illos non ingratos vocares, sed oblitus. Tanquam ea res ingrati excuset, quæ facit, aut, quia hoc accidit alicui, non sit ingratus, quoniam hoc non accidat, nisi ingrato. Multa sunt genera ingratorum, ut furum, ut homicidarum; quorum una culpa est, ceterum in partibus varietas magna. Ingratus est, qui beneficium accepisse se negat, quod accepit; ingratus est, qui dissimulat; ingratus est non reddit; ingratus est omnium, qui oblitus est. Illi

En effet, si les autres ne paient pas, ils savent au moins qu'ils doivent; et il reste chez eux quelque trace du bienfait, cachée dans les replis d'une mauvaise conscience : un jour, peut-être, quelque cause pourra les convertir à la reconnaissance, soit qu'ils se laissent ramener par la honte, ou par un retour soudain à l'honnête, comme on le voit quelquefois, même dans des cœurs pervers; soit qu'une occasion facile les entraîne. Mais on ne peut jamais devenir reconnaissant lorsque le bienfait est complètement effacé.

Et lequel appelles-tu le plus coupable, ou celui qui manque de reconnaissance, ou celui qui manque de mémoire? Les yeux qui craignent la lumière sont de mauvais yeux; ceux qui ne la voient pas sont aveugles : c'est une impuissance de ne pas aimer ses parents; ne pas les reconnaître. C'est de la démence. Quelle plus grande ingratitude que d'écarter, de rejeter du cœur ce qui devrait y tenir le premier rang et s'y représenter sans cesse, que d'arriver jusqu'à l'ignorance totale du bienfait? Celui qui se laisse gagner par l'oubli ne paraît pas avoir souvent pensé à rendre.

II. Enfin, pour rendre il faut du courage, du temps, des moyens et l'aide de la fortune. Avec la mémoire, sans frais, on est reconnaissant. Celui qui ne fait pas ce qui n'exige ni efforts, ni richesses, ni bonheur, n'a aucune excuse qui plaide en sa faveur. Car jamais il n'a voulu être reconnaissant celui qui a rejeté si loin de lui le bienfait, qu'il l'a placé hors de sa vue. De même que les objets qui servent constamment, et qui, tous les jours, passent dans les mains, ne courent pas risque de se rouiller, tandis que ceux qui ne

enim si non solvant, tamen debent; et existit apud illos vestigium certe meritum intra malam conscientiam conclusurum; et aliquando ad referendam gratiam convertit ex aliqua causa possunt, si illos pudor admonuerit, si subita honestas rei cupiditas, qualem solet ad tempus etiam in malis pectoribus exurgere, si inviterit facillia occasio : hic nunquam fieri gratus potest, cui totum beneficium elapsum est. Et utrum tu pejorem vocas, apud quem gratia beneficii intercidit, an apud quem etiam memoria? vitiosi oculi sunt qui lucem reformidant, cæci, qui non vident. Et parentes tuos non amare, impietas est; non agnoscere, insanis. Quis tam ingratus est, quam qui quod in prima parte animi positum esse debuit, et semper occurrere, ita sepositum et alicui, ut in ignorantiam verteret? apparet illius non sæpe de reddendo cogitasse, cui obrepit oblitio.

II. Denique ad reddendam gratiam, et virtute opus est, et tempore, et facultate, et adspirante fortuna. Qui meminit, sine impendio gratus est. Hoc, quod non operam exigit, non opes, non felicitatem, qui non præstat, nullum habet, quo talat, patrocinium. Nunquam enim voluit gratus esse, qui beneficium tam longe projecit, ut extra conspectum suum poneret. Quemadmodum quæ in

lombent pas sous les yeux, mais sont relégués comme inutiles loin du service journalier, se chargent des souillures que leur apporte le temps; de même les sentiments qu'une pensée habituelle entretient et renouvelle, n'échappent jamais à la mémoire qui ne perd que ce qu'elle ne regarde pas souvent.

III. Outre cette cause, il en est encore d'autres qui nous dérobent quelquefois les services les plus importants. La première de toutes et la plus puissante, c'est que, toujours tourmentés de nouveaux desirs, nous ne regardons pas ce que nous avons, mais ce que nous poursuivons, occupés, non de ce qui est obtenu, mais de ce qui est souhaité : car tout ce qu'on a chez soi, perd son prix. Il en résulte que, dès que le bienfait reçu s'est affaibli par le désir de choses nouvelles, le bienfaiteur se trouve aussi déprécié. Nous l'avons aimé, révéré, proclamé le fondateur de notre fortune, tant que nous avons été contents de ce que nous avions obtenu. Ensuite, notre âme est saisie d'enthousiasme pour d'autres choses; c'est vers elles que nous nous élançons, selon l'habitude des mortels, que les grandes choses font aspirer à de plus grandes. Aussitôt disparaît tout ce qu'auparavant nous appelions bienfait; et nous ne voyons plus ce qui nous a mis au-dessus des autres, mais seulement ce que nous étale la fortune de ceux qui marchent devant nous. Or, on ne peut être en même temps envieux et reconnaissant, parce que l'envie est triste et chagrine; la reconnaissance est joyeuse.

Ensuite, comme chacun de nous ne connaît que le temps présent, qui passe si vite, peu de

gens reportent leur esprit vers le passé. C'est ainsi que périt le souvenir de nos maîtres et de leurs bienfaits, parce que nous avons laissé derrière nous notre enfance; c'est ainsi que s'effacent les biens accumulés sur notre jeunesse, parce qu'elle-même ne peut jamais revenir. Tout ce qui a été, nous le plaçons, non dans le passé, mais dans le néant. De là vient l'incoustance de la mémoire chez ceux qui ne s'attachent qu'à l'avenir.

IV. Ici je dois rendre un juste témoignage à Épicure, qui se plaint sans cesse que nous soyons ingrats envers le passé, que nous ne rapprochions pas de nous les biens que nous avons reçus, que nous ne les comptons pas parmi nos jouissances; comme s'il y avait une jouissance plus assurée que celle qui ne peut plus se perdre. Les biens présents ne sont pas encore d'une entière solidité; quelque revers peut les détruire : l'avenir est changeant et incertain : le passé seul ne court pas de risques. Comment donc peut-on être reconnaissant lorsqu'on franchit toute sa vie passée, pour ne regarder que le présent et l'avenir? La mémoire fait la reconnaissance : or, c'est donner peu à la mémoire que de donner beaucoup à l'espérance.

V. Il y a des choses, mon cher Libéralis, qui, une fois conçues, se fixent dans l'esprit; d'autres, pour être sues, n'exigent pas seulement qu'on les apprenne; car leur connaissance se perd, si elle n'est cultivée : par exemple, la géométrie, l'astronomie et les autres sciences que leur subtilité rend fugitives. De même, il y a des bienfaits dont la grandeur empêche l'oubli; d'autres,

non sunt, et manum quotidie tactoque patiuntur, nunquam periculum sibi adeunt; illa que ad oculos non revocantur, sed extra conversationem, ut aspersus jacuerunt, voces ipsa colligunt vetustate; illa quidquid frequens cogitatio exercet ac renovat, memorie nunquam subducitur, que nihil perdit, nisi ad quod non saepe respicit.

III. Præter hanc causam, alie quoque sunt, que nobis merita nonnunquam maxima velant. Prima omnium ac potissima, quod nova semper cupiditatibus occupat, non quid habemus, sed quid petamus, inspicimus, non in id quod est, sed quod appetit, intenti. Quidquid domi est, vile est. Sequitur autem, ut nihil quod acceperis, leve novorum cupiditas facit, ut fore quoque eorum non sit in pretio. Amamus aliquem et suscipimus, et fundatum ab illo statum nostrum professi sumus, quandoque nobis placebant ea que consecuti sumus; deinde irruunt animi aliorum admiratio, et ad ea impetus factus est, ut mortalibus nos est ex magnis majores cupendi; proinde escidit, quidquid ante apud nos beneficium vocabatur. Nec ea intuemur, que nos aliis preposuerunt, sed ea sola que fortuna præcedentium orientat. Non potest autem quisquam et invidere, et gratias agere; quia invidere, querentis et moestus est; gratias agere, gaudentis. Deinde quia nemo nostrum novit, nisi id tempus, quod quum

maxime transit; ad præterita rari animum retorquent. Sic fit, ut perceptores eorumque beneficia interdiciant, quia totum præteritum relinquimus; sic fit, ut in adolescentiam nostram collata pereant, quia ipsa nunquam retractatur. Nemo quod fuit, tanquam in præterito, sed tanquam in perditio ponit; ideoque caduca memoria est futuro immemor.

IV. Hoc bene reddendum est Epicuro testimonium, qui assidue querit, quod adversus præterita nimis ingrati, quod quæcumque percepta bona, non reducimus, nec inter voluptates numeramus; quam certior nulla sit voluptas, quam que jam eripit non potest. Præsentia bona nondum tota in solido sunt; potest illa casus aliquis incidere; futura præsent, et incerta sunt: quod præterit, inter tanta sepositum est. Quomodo ergo gratus quisquam esse adversus beneficia potest, qui omnem vitam suam transiit præsentium intuitu ac futurorum? Memoria gratum facit; memorie minimum tribuit, quisquis spei plurimum.

V. Quemadmodum, mi Liberalis, quedam res semel perceptæ hærent; quedam, ut scias, non est satis didicisse: interditi enim eorum scientis, nisi continetur; geometriam dico, et subtilium cursum, et si quas alia propter subtilitatem inbricata sunt: ita beneficia quedam

moins importants, mais plus nombreux, et de différentes époques, s'enfuient de la mémoire. Parce que, comme je l'ai dit, nous n'y revenons pas de temps à autre, et que nous ne faisons pas volontiers le relevé de ce que nous devons.

Écoutez les solliciteurs : il n'y en a aucun qui ne dise que le souvenir du service vivra éternellement dans son cœur, aucun qui ne se proclame un esclave dévoué, et qui ne trouve le mot le plus humble pour cautionner la reconnaissance. Peu de temps après, ces mêmes hommes évitent leurs premières paroles, comme basses et serviles; et arrivent ensuite à l'oubli, qui est, à mon avis, le dernier terme de l'ingratitude. Car on est si ingrat d'oublier, qu'il suffit de se souvenir pour être reconnaissant.

VI. On demande si ce vice odieux doit rester impuni, et si cette loi qui, traitée dans les écoles, admet l'action contre l'ingrat, ne pourrait pas être introduite dans la cité. Chacun trouve cela juste. Pourquoi non ? disent-ils; puisque les villes redemandent aux villes ce qu'elles ont donné, et exigent même des descendants ce que les ancêtres ont reçu.

Nos pères, ces grands citoyens, n'ont jamais rien réclamé de de leurs ennemis : ils donnaient de grand cœur et perdaient du même. Excepté la Macédoine, il n'y a point de nation qui ait accordé une action contre l'ingrat. C'est déjà une grande preuve qu'il ne fallait pas en accorder. Car, contre tous les autres crimes, on est d'accord : l'homicide, l'empoisonnement, le parricide, le sacrilège subissent, selon les lieux, une peine diffé-

rente; mais partout il y en a une. Ce crime, au contraire, le plus commun de tous, n'est puni nulle part, est condamné partout. Ce n'est pas que nous voulions l'absoudre; mais comme il était difficile d'apprécier l'ingratitude d'une manière certaine, nous l'avons seulement condamnée à la haine. en la faisant au nombre de ces crimes que nous renvoyons au jugement des dieux.

VII. Je trouve une foule de raisons pour que ce crime ne tombe pas sous l'autorité de la loi. La première de toutes, c'est que le plus beau côté du bienfait disparaît, si on admet une action comme pour une somme fixe, ou un fermage, ou une location. Car, ce qu'il y a de plus remarquable dans le bienfait, c'est de donner, même au risque de perdre, et de taut laisser à la discrétion de l'obligé. Si je l'assigne, si je l'appelle devant le juge, le bienfait commence à n'être plus un bienfait, mais une créance.

Ensuite, comme la reconnaissance est une très-belle qualité, elle perd ce titre, si elle est forcée; et il n'y aura pas plus de mérite à être reconnaissant qu'à rendre un dépôt, ou à payer une dette sans plaider. Ainsi, nous gâterons à la fois les deux plus belles choses qu'il y ait dans la vie humaine, la bienfaisance et la reconnaissance. Car où sera la gloire de l'un, si elle ne donne pas, mais prête; et de l'autre, si elle rend non par sa volonté, mais par contrainte? Il n'y a pas d'honneur à être reconnaissant, s'il n'y a pas de sûreté à être ingrat.

Ajoute à cela que tous les tribunaux suffiraient à peine à l'application de cette seule loi. Qui n'ac-

magitudo non patitur accidere, quædam minora, sed numero plurima, et temporibus diversa, effluunt. Quia, ut dixi, non subinde illa tractamus, nec libenter, quid cuique debeamus, recognoscimus. Audi voces pelenium! Nemo non victoriam semper in animo suo memoriam dicit; nemo non deditum se et devotum professus est, et si quod aliud humiliter verbum, quæ se oppigneraret, invenit. Post exiguum tempus, idem illi verba priora, quasi sordida et porum libera, evitant; perveniunt deinde eo, quo, ut ego exultabo, pessimam quisque atque ingratissimam pervenit, ut obliviscantur. Adro enim ingratus est qui oblitus est, ut gratus sit cui beneficium in mentem venit.

VI. Hoc tam invidiosum vitium, an impunitum esse debet, queritur; et an hæc lex, quæ in scholis exercetur, etiam in civitate ponenda sit, quæ ingrati datur ætio, quæ videatur æquis omnibus. Quidni? quem urbes quoque urbibus, quæ præstitere, exprobrant, et in majores collata a posteris exigunt. Nostri majores, maximi scilicet viri, ab hostilibus tantum res repellerant; beneficia magno animo dabant, magno perdebant. Excepta Medo um gentis, non est in illa gens adversus ingratum actio. Magnamque hoc argumentum, dandum non fuisse; quia ad-

versus maleficium omne consensus; et homicidii, verberum, parricidii, violatorum religionum, aliubi atque aliubi diversa ponat est: sed ubique si quis. Hoc frequentissimum crimen nequam puniunt, nique improbant. Neque absolvimus illud; sed quomodo difficultas esset incertæ rei æstimatio, tantum odio datur vitium, et inter ea relinquimus, quæ ad iudices deon mittimus.

VII. Rationes autem multe mihi occurrunt, propter quas crimen hoc in legem cadere non debet. Primum omnium, pars optima beneficij perit, si actio, aut certe pecuniæ, aut ex conducto et loco, datur. Hoc enim in illo speciosissimum est, quod dedimus vel perdituri, quod totum permittimus accipientium arbitrio. Si appetito, si ad iudicem voco, incipit non beneficium esse, sed creditum. Deinde quia res honestissimas sit, referre gratiam, desinit esse honesta, si necessaria est; non enim magis laudabit quisquam gratum hominem, quam eum qui depositum reddidit, aut, quod debebat, ultra iudicem adduxit. In duas res, quibus in vita humana nihil pulchrius est, corrumpimus, gratum hominem et beneficium. Quid enim aut in hoc maleficium est, si beneficium non datur, sed committitur? aut in illu qui reddit, non quia vult, sed quia necesse est? Non est gloriosa res, gratum esse,

tionnera pas? qui ne sera pas actionné? Tous les hommes grossissent leurs actions, tous exagèrent les moindres choses qu'ils ont faites pour autrui.

D'ailleurs, tous les objets qui peuvent faire la matière d'un procès sont compris dans la loi, et ne laissent pas au juge une latitude sans bornes. C'est pourquoi le succès d'une bonne cause paraît toujours plus sûr, quand elle est renvoyée devant le juge, que devant l'arbitre; parce que le juge se renferme dans la formule qui pose des limites certaines, qu'il ne peut dépasser : l'arbitre, dont la conscience est libre et dégagée de toute entrave, peut retrancher, peut ajouter et régler sa sentence, non sur les décisions de la loi et de la justice, mais d'après les impulsions de l'humanité et de la compassion. L'action contre l'ingrat n'enchaînerait pas le juge, mais lui ouvrirait une carrière sans limites; car on n'est pas d'accord sur la nature du bienfait, et son importance dépendrait de l'interprétation plus ou moins bienveillante du juge. Aucune loi ne définit ce que c'est que l'ingrat. Souvent celui qui a rendu ce qu'il a reçu est ingrat, celui qui n'a pas rendu est reconnaissant. Il y a des choses sur lesquelles même un juge ignorant peut porter une sentence, lorsqu'il s'agit de prouver si un fait existe ou n'existe pas, lorsque des preuves matérielles suffisent pour trancher la question. Mais, lorsque c'est à la raison à fixer les droits des parties, il faut prendre avis des conjectures : lorsque la question à décider est du ressort de l'intelligence seule, on ne peut aller chercher, pour de telles causes, un juge dans la foule des éligibles que le

cens ou l'hérédité de la chevalerie a fait inscrire au tableau.

VIII. Ainsi la chose a bien paru propre à être portée devant un juge; mais on n'a pas trouvé de juge propre à décider la chose. Tu n'en auras pas étonné, si tu considères toutes les difficultés qui doivent arrêter celui qui rencontrera un accusé de cette sorte. Un homme a donné beaucoup d'argent; mais il était riche et ne devait pas se ressentir de cette largesse. Un autre en a donné autant; mais il se séparait de son patrimoine. La somme est la même; le bienfait n'est pas le même. Ajoute encore ceci : L'un a payé pour délivrer un débiteur de la contrainte; mais il avait l'argent chez lui. L'autre a donné la même somme; mais il l'a empruntée, et il a eu le grand mérite de se charger d'une obligation. Places-tu sur la même ligne celui qui a pu à son aise laisser tomber un bienfait, et celui qui a reçu pour donner?

C'est là propos qui donne du prix à certains dons, et non la somme. C'est un bienfait de donner une propriété dont la fertilité puisse faire baisser le prix des vivres; c'est un bienfait qu'un seul pain dans la famine. C'est un bienfait de donner des terres qu'arrosent des fleuves nombreux et navigables; c'est un bienfait d'indiquer une source à un homme brûlant de soif, et aspirant avec peine un souffle d'air dans son gosier desséché. Qui peut comparer ces choses entre elles? Qui peut les peser? Il est difficile de se prononcer lorsqu'il ne s'agit pas de la chose, mais du mérite de la chose.

Les objets, quoiqu'ils soient les mêmes, donnés autrement, n'ont pas le même poids. Cet homme

nisi tantum est, ingratus fuisse. Adice nunc, quod hinc uel legi omnia fors vix sufficiant. Quis erit, qui non agat? quis, cum quo non agatur? omnes sua exhibunt, omnes etiam minima, que in alios contulere, dilataut. Præterea quæcumque in cognitionem cadunt, comprehendere possunt, et non dare infinitam licentiam iudicis. Ideo melior videtur conditio cause bonæ, si ad iudicem, quam si ad arbitrium mittitur; quia illum formula includit, et certos, quos non excedat, terminos ponit; hujus liberæ, et nulli a reicta vinculis religio, et detrudere aliquid potest, et adicere, et sententiam suam, non prout lex aut iustitia suadet, sed prout humanitas et misericordia impellit, regere. Ingrati actio non erit iudicem alligatura, sed regere liberum potestatem. Quid sit enim beneficium, non cunctat; deinde quancumque sit, refert, quam bene illud in expectetur iudex. Quid sit ingratus, nulla lex monstrat. Sæpe et qui reddidit quod accepit, ingratus est; et qui non reddidit, gratus. De quibusdam etiam impertius iudex dimittit. Teretibus illis potest; ubi fecisse, aut non fecisse, pro mutandum est, ibi prolati causamibus, controversa soluitur. Uti vero inter disputantes ratio non dicit, ubi animi conjectura expenda est; ubi illi, de quo sola sapientia dicerat, in controversa amittitur, non potest ad

hæc nisi iudex ex turba selectorum, quem sensus in alium, et equestris hereditas misit.

VIII. Itaque non hæc parum idonea res visa est, que deduceretur ad iudicem. Sed nemo hinc rei tanta idoneus iudex inventus est: quod non admiraberis, si exarseris, quid habiturus fuerit difficultatis, quisquis in ejusmodi reum exisset. Donavit aliquis magnam pecuniam, sed dives, sed non sensurus impendit. Donavit alius, sed toto patrimonio cessurus. Summa eadem est; beneficium idem non est. Etiam nunc adice. Ille pecuniam pro addito dependit, sed quam illam non minus protulisset; ille dedit eandem, sed multum sumit, aut negavit, et se obliquit ingenti merito passus est. Eodem etiam loco esse illum, qui beneficium ex facili largitus est, et tunc, qui accepit, ut dare? Tempore quondam magna fluit, non summa. Beneficium est donata possessio, cujus fertilitas lætare possit annuam; beneficium est unius in fame panis. Beneficium est donare regiones, per quas multa flumina et navigabilia decurrant: beneficium est, arenibus alii, et vix spiritum per siccas fauces decurrentibus, non a rarefontem. Quis inter se lata comparavit? quis expendit? difficultas est sententia, que non rem, sed vim rei querit. Eadem licet sint, aliter data non idem pendunt. Dedit

m'a donné ; mais à regret ; mais il s'est plutôt de donner ; mais il m'a regardé avec plus d'arrogance que de contume ; mais il m'a donné si tard, qu'il m'aurait plus obligé par un refus immédiat. Comment le juge fera-t-il son estimation, quand le ton, l'hésitation et l'air détruisent la reconnaissance ?

IX. D'ailleurs, on donne à certaines choses le nom de bienfait, parce qu'on les désire avec trop d'ardeur : certaines autres ne portent pas cette étiquette vulgaire, quoiqu'elles aient plus de prix, mais moins d'éclat. C'est un bienfait, selon toi, de donner le droit de cité chez un peuple puissant, d'accorder au théâtre le bane des chevaliers, de défendre d'une accusation capitale : mais donner de bons conseils, empêcher de tomber dans le crime, arracher le glaive à un homme prêt à se tuer, apporter à la douleur des remèdes efficaces, et lorsqu'elle voulait suivre ceux qu'elle pleurait, la décider à la vie, veiller au lit d'un malade, et lorsque sa santé et son existence dépendent des instants, épier le moment favorable pour lui faire prendre quelque nourriture, ramener par le vin ses artères défaillantes, et amener le médecin au monarque. Qui appréciera toutes ces choses ? Qui pourra ordonner de compenser ces bienfaits par des bienfaits d'une autre nature ? Celui-là t'a donné une maison ; mais moi je t'ai averti que la tienne allait tomber sur toi. Il t'a donné un patrimoine ; et moi une plaquette dans le naufrage. Il a combattu, si a été blessé pour toi ; mais moi je t'ai donné la vie par mon silence. Comme le bien est donné de tout autre manière qu'il n'est rendu, il est difficile d'appareiller les deux choses.

X. En outre, pour la restitution d'un bienfait,

mibi hic beneficium, sed non liberetur, sed dedisse se quæstus est, sed superbius me quam solebat, asperit ; sed tam tarde dedit, ut plus præstiturus fuerit, si cito negasset. Horum quomodo jud. x. iudiciæ actionem, quam sermo, et dubitatio, et vultus meriti gratiam destruant ?

IX. Quid, quod quidam beneficia veniunt quia nimis conspicuntur ; quidam non sunt ex hac vulgari nota, sed majora, etiam si minus apparent ? Beneficium vocas, dedisse potentis populi civitatem, lo quatuordecim deduxisse, et defendisse captivis reum : quid utilia suscipis ? quid retinuisse, ne in seculo rueret ? quid gladium excussisse morituro ? quid efficacibus remediis refecisse lugentem, et quos desiderabat volentem sequi, ad vitæ consilium deduxisse ? quid assidue agere, et quum valetudo ejus ac salus momentis consaret, exceptis idoneis cibo temporis, et cad nites venas viro refecisse, et medicum adduxisse morienti ? Hæc quis estimabit ? quis dissimilibus beneficiis jubebit beneficia pensari ? Donavit tibi domum ; sed ego tuam supra te ruere prædixi. Dedit tibi patrimonium : sed ego naufragum salutem. Pugnasti pro le, et vulnera excepti ; si ego vitam tibi silentio dedi. Quum aliter beneficium datur, aliter redditur, paria facere difficile est.

ou ne fixe pas un jour d'échéance, comme pour de l'argent prêté. Aussi celui qui n'a pas encore rendu, peut rendre. Dis, en effet, dans quel intervalle on peut être déclaré ingrat.

Les plus grands bienfaits ne peuvent se prouver : souvent ils sont cachés dans le silence de deux cœurs. Ordonnerons nous qu'on ne fasse le bien que devant témoin ? Ensuite, quelle peine infliger aux ingratis ? Sera-t-elle semblable pour tous, lorsque les bienfaits sont dissimilables ? Sera-t-elle différente et proportionnée au bienfait de chacun ? Soit ; la compensation roulera sur une somme d'argent : mais si le bienfait est la vie ou plus que la vie ? Quelle peine sera prononcée ? Moindre que le bienfait, c'est injuste : aussi grande, et par conséquent capitale ? Mais quoi de plus inhumain que d'ensanglanter les bienfaits ?

XI. Mais, dit-on, certains privilèges ont été accordés aux pères ; et puisqu'on en a tenu compte pour en faire des exceptions, ne pourrait-on en faire autant pour les autres bienfaits ?

Nous avons consacré la qualité des parents, parcequ'il importait que les enfants fussent élevés : il fallait exciter les pères à des travaux dont le succès est incertain. On ne pouvait leur dire comme aux bienfaiteurs : « Choisis qui tu veux aider. Si tu es trompé, ne t'en prends qu'à toi-même. Oblige qui le mérite. » Dans l'éducation des enfants rien n'est laissé au choix : il n'y a que des vœux à faire. Aussi, pour qu'ils courussent cette chance avec plus de courage, il a fallu leur donner quelque pouvoir.

D'ailleurs, il y a cette différence, que les pères qui ont fait du bien à leurs enfants, le font encore et

X. Dicis priores beneficio reddendo non diciur, sicut pecunie creditur. Itaque potest, qui vandum reddidit, reddere. Dic enim, intra quod tempus deprehendetur ingratu ? maxime beneficia prohibitionem non habent ; sæpe iura tacitum duorum conscientiam latent. An hoc inducimus, ut non demus beneficia sine teste ? Quam deinde penam ingratis constituamus ? nam omnibus, quom disparia beneficia sint ; an inæqualem, et pro cuiusque beneficio maiorem, aut minorem ? Age, intra pecuniam versabimur tantum ; quid quod quidam beneficia viti sunt, et majora vita ? His que pronuntiatim penam Minor beneficium iniqua est. Par et capitalis ? quid inhumanius, quam cruentos esse beneficiorum exitus ?

XI. Quidam, inquit, privilegia parentibus data sunt. Quomodo horum extra ordinem habita ratio est, sic aliorum quoque beneficiorum haberi debet. Parentum conditionem sacravimus, quia expediebat liberos tolli : sollicitandi ad hunc laborem erant, incertum adiuturi fortunam. Non poterat illis dici, quod beneficia danibus dicitur : Cui des, elige ; ipse tecum, si deceptus es, querere ; dignum adjura. In liberis tollendis nihil judicio tollentium licet : tota res voti est. Itaque ut acriore animo adirent aliam, danda illis aliqua potestas fuit. Deinde alia con-

le feront toujours : il n'y a pas de danger qu'ils en imposent en se disant leurs bienfaiteurs. Pour les autres, il faut chercher non-seulement si l'on a reçu, mais encore si l'on a donné. Les bienfaits paterneis sont à découvert; et comme il est ntile à la jeunesse d'être gouvernée, nous lui avons imposé comme des magistrats domestiques pour la maintenir sous leur surveillance.

Ensuite les bienfaits de tous parents, étant par-tout les mêmes, ont pu être appréciés une fois pour toutes : les autres, qui sont variés, dissimilables, séparés par des intervalles immenses, n'ont pu être assujettis à aucune règle; car il était plus juste de tout omettre que de tout niveler.

XII. Il y a des choses qui coûtent beaucoup à ceux qui les donnent; d'autres qui ne leur coûtent rien, mais sont d'un grand prix pour l'obligé. Quelquefois on donne à un ami, quelquefois à un inconnu. Tu donnes davantage en donnant la même chose, si tu fais connaissance avec quelqu'un par un bienfait. L'un offre des secours, l'autre des honneurs, un troisième des consolations. Tel homme pense que rien n'est plus doux, rien n'est plus important que d'avoir un cœur ami pour y reposer son infortune : tel autre aime mieux que l'on songe à sa dignité qu'à sa sécurité : un troisième croira devoir à celui qui lui assure la vie, plus qu'à celui qui l'a fait homme de bien. Toutes ces choses deviendront donc plus ou moins importantes, selon que le penchant du juge l'entraînera vers l'une ou vers l'autre.

D'ailleurs, c'est moi-même qui choisis mon créancier : je reçois souvent un bienfait de qui je

ne voudrais pas le recevoir; et quelquefois je suis obligé sans le savoir. Que feras-tu? Appelleras-tu ingrat celui auquel un bienfait a été imposé à son insu, et qui, s'il l'eût connu, ne l'eût pas accepté? N'appelleras-tu pas ingrat celui qui, de quelque façon qu'il ait reçu, ne rend pas?

XIII. Un homme m'a fait du bien, et puis après il me fait un outrage. Suis-je astreint par un seul don, à souffrir tous les outrages? ou serai-je quitte de ma reconnaissance, parce qu'il aura lui-même annulé son bienfait par l'injure qui l'a suivi? Comment eslimeras-tu ensuite si le bien que j'ai reçu équivaut au mal qu'on m'a fait?

Le temps me manquerait, si j'essais d'énumérer toutes les difficultés. On ralentit, dit-on, le zèle des bienfaiteurs, en n'assurant pas la restitution des bienfaits, en ne punissant pas ceux qui les désavouent. C'est, au contraire, toi qui arrives à ce résultat, en rendant beaucoup plus circonspect à recevoir, s'il faut courir les chances d'un procès et risquer son innocence dans une position dangereuse. Ensuite nous serons nous-mêmes, par cela, plus lents à donner; car personne n'aime à obliger un homme malgré lui : mais celui qui est invité à la bienfaisance par sa bonté, et par le charme de cette vertu, donnera même de plus grand cœur à qui ne sera débiteur que par sa volonté. Car tout le mérite d'un bienfait s'affaiblit, lorsqu'on a soigneusement pris ses garanties.

XIV. Je l'accorde, les bienfaits seront plus rares; mais ils seront plus vrais. Or, quel mal y a-t-il à empêcher la profanation des bienfaits? C'est le but que se proposaient ceux qui n'ont pas voulu

*ditio est parentum, qui beneficia, quibus dederunt, dum nihilominus datorique sunt; nec est periculum, ne dedisse se illo mentiantur. In ceteris quæri debet, non tantum an receperint, sed an dederint. Horum in confesso merita sunt; et quis utile est juventuti regi, imposuimus illi quasi domesticos magistratus, sub quorum custodia contineretur. Deinde omnino parentum unum erit beneficium; itaque æstimari senuel potius à illa diversa sunt, dissimilia, infinitis inter se intervallo distincta : itaque aut nullam regulam eadere poterunt, quum æquitas esset omnis relinquenda, quam omnia requiri.*

XII. Quædam magno datibus constant, quædam accipiendibus magna sunt, sed gratuita tribuentibus : quædam amicis data sunt, quædam ignotis. Plus est, quamvis idem deus, si ei detur, quem nemo a tuo beneficio incipit. Hic amilia tribuit, ille ornamenta, ille solatia. Inventus, qui nihil potest esse juvenis, nihil majus, quam habere in quo calamitas accipiat : invenit rursus, qui dignitas sua, quam securitas, consiliis malis est qui plus ei debere se judicat, per quem tutior est, quam ei per quem honestior. Proinde ista majores aut minora erunt, prout parvi judet, aut ad hanc, aut ad illa inclinat animo. Præterea creditorem mihi ipse eligo beneficium sæpe ab eo accipio, a quo nolo, et aliquando

*ignotus obligor. Quid facies? ingratus vocabis eum, cui beneficium inscio, et, si scivisset, non accepturo, impositum est : non vocabis eum, qui necumque acceptum non reddidit?*

XIII. Aliquis dedit mihi beneficium, sed idem postea fecit injuriam. Utrum uno munere ad patientiam omnium injuriarum adstringo : an perinde erit, se si gratiam refuturum, quia beneficium suum ipse insequenti injuria rescidit? Quomodo deinde æstimabis, utrum plus sit quod accepit, an in quo læsus est? Dies me deficiet, omnes difficultates persequi tentantem. Tardiores, inæquali, ad beneficia danda facimus, non vindicando dicta, nec inflictores eorum affliciendo prava. Sed illud quoque tibi e contrario occurrat : multo tardiores futuros ad accipienda beneficia, si periculum cause dicenda adiuri erunt, et innocentium sollicitudine habiuri loco. Deinde, erimus per hoc ipsi quoque ad danda tardiores : nemo enim libenter dat lavis : sed quicumque ad beneficendum bonitate invitatus est, et ipsa pulebriudine rei, etiam libentius dedit, nihil debitur nisi quod volent. Minuitur enim gloria ejus officii, cui diligenter cautum est.

XIV. Deinde, pauciora erunt beneficia, sed veriora; quid autem malè est, libere beneficiorum temeritate? Hoc enim ipsum secuti sunt, qui nullam legem bene con-

les soumettre à la loi ; afin que nous donnions avec réserve, que nous choissions avec réserve ceux à qui nous offrons nos services. Considère avec le plus grand soin qui tu obliges ; n'espère ni action, ni répétition. Tu te trompes si tu crois que le juge viendra à ton secours. Aucune loi ne se chargera de les recouvrements. Compte seulement sur la bonne foi de l'obligé.

De cette manière les bienfaits conservent leur dignité et leur éclat : tu les avilis, si tu en fais une matière à procès.

Rien de plus juste que ces mots, rien de plus conforme au droit des gens. « Rendis ce que tu dois. » Mais rien de plus honteux que ce mot dans un bienfait : Rends. Que rendra-t-il ? La vie qu'il doit, la dignité, le repos, la santé ! Les choses les plus importantes ne peuvent se rendre. Au moins, dit-on, qu'on donne quelque chose d'équivalent. Eh ! voilà ce que je disais, c'est tuer la dignité d'un acte aussi noble, que de faire du bienfait une marchandise. Il ne faut pas exciter le cœur à l'avarice, aux querelles, à la discorde : il y est assez porté de lui-même. Résistons-lui plutôt autant que nous le pouvons ; éloignons de lui les occasions qu'il cherche.

XV. Plût aux dieux que nous pussions même persuader aux hommes de ne recevoir l'argent prêté que de la bonne volonté ! Plût aux dieux qu'aucune stipulation ne liât l'acheteur au vendeur ! que les pae et les conventions ne fussent pas protégés par des serceaux ! que la bonne foi et une conscience humaine en fussent les seuls dépositaires ! Mais la nécessité l'a emporté sur le bien, et on a mieux aimé contraindre la bonne foi que

de compter sur elle. De part et d'autre on appelle des témoins : celui-ci emploie l'intermédiaire des courtiers et engage dans un acte plusieurs signatures : celui-là ne se contente pas d'une enquête, il lui faut dans les mains un titre pour accuser. O confession honteuse pour le genre humain, de la fraude et de la perversité publiques ! On croit plus à nos cachets qu'à nos consciences. Pourquoi ces personnages sont-ils convoqués ? Pourquoi impriment-ils leurs sceaux ? C'est pour que cet homme ne nie pas avoir reçu ce qu'il a reçu. Les estimes-tu des hommes incorruptibles, des garants sûrs de la vérité ? Mais, sur l'heure même, on ne leur confierait à eux de l'argent qu'avec les mêmes formalités. N'est-il donc pas plus honorable d'être trompé par quelques hommes, que de craindre la perfidie de tous ? La seule chose qui manque à notre avarice, c'est de ne plus accorder de bienfaits sans répondant. Il est d'un cœur généreux et magnanime d'aider et d'être utile : celui qui donne imite les dieux ; celui qui redemande imite les usuriers. Devons-nous, en donnant des garanties aux bienfaiteurs, les reléguer dans cette vile classe des usuriers ?

XVI. Il y aura, dit-on, plus d'ingrats si aucune action n'est donnée contre l'ingrat. Au contraire, il y en aura moins, parce qu'on mettra plus de discernement dans les bienfaits. D'ailleurs il ne convient pas de faire connaître à tous la multitude des ingrats : le nombre des coupables ôterait la honte du crime, et un vice général cesserait d'être un opprobre.

Quelle femme rougit aujourd'hui d'être répudiée, depuis qu'il se trouve des matrones nobles et

stiluenerunt : ut circumspectus donaremus, circumspectus eligeremus eos, in quos merita conerrentur. Etiam atque etiam cui des, cons d-ra; nulla actio erit, nulla responsio. Erras, si exalimas succursurum tibi iudicem. Nulla lex te in integrum res linet; solam accipiens fidem aperta. Hoc molto beneficium suaviorum suam tenent, et magnifica sunt : polles illa, si materiam filium fereris. Aequissima vox est et ius gentium pre se ferens. Redde quid debes. Hæc turpissima est in beneficio. Redde. Quid reddet ? Vitam, quam debet, dignitatem, securitatem, animum ? reddi maxima quæque non possunt. Aut pro his, inquit, aliquid quod tui sit. Hoc est quod debemus, interitum tantæ rei dignitatem, si beneficium mercedem facimus. Non est irritandus animus ad avaritiam, ad querelas, ad discordiam; sua sponte in ista furor. Quantum posumus resistamus, et querenti occasionem auferamus.

XV. U-nam quidem persuadere possemus, ut pecunia creditur tantum a voluntibus acciperetur: unam nulla stipulatio emolorem vendit: ubi q recti nec poeta convenit aq inpressis signis caudodur: fides potius illa servaret, et æquum cõlem animus ! Sed necessaria opit-

mis præstulerunt, et cogere fidem, quam spectare, maluit. Adhibentur ab utraque parte testes; ille per tabulas plurima nomina, interpositis poraribus, laici; ille non est interrogabone contentus, nisi reman manu sua tenuit. O turpem humano generi fraudem ac nequitie publicæ confessionem ! nullis nosris pios, quam amicus creditur. In quod isti viri orati adhibiti sunt ? in quod inrimunt signa ? necne ne ille orget recipere se quod accepit. Hos incorruptos viros, et vindicere veritatis existimas ? at his ipsa statim non aliter pecunie committentur. Ita non honestus erat a quibusdam fidem falli, quam ab omnibus perfidiam timeri ! Ille unus deest avaritiæ, ut beneficium sine sponsore non deum. Generosus animi et magnificus est, iurare et potest : qui dat beneficia, deos imitatur : qui repellit, fœderatores. Quid illos, dum vindicamus, in turpem sordidissimum redigimus ?

XVI. Piores, inquit, ingrati erunt, si nulla adversus ingratos datur actio. Immo potius, pauciores ; quia majore dictu debentur beneficia. Deinde, non expedit notum omnibus fieri, quam multum ingrati sint ; pudorem enim rei tollit multitudo peccatorum ; et desinit esse probi loco commune malicidum. Numquid jam ulla repu-



illustres qui comptent leurs années non par le nombre des consuls, mais par celui de leurs maris, qui divorcent pour se marier, se marient pour divorcer? On a redouté ce scandale, aussi longtemps qu'il a été rare. Mais depuis qu'aucune de nos audiances ne se passe sans un divorce, à force d'en entendre parler, on a appris à en user.

Qui aurait aujourd'hui aucune honte de l'adultère, depuis qu'on en est venu au point que nulle femme ne prend un mari que pour piquer un amant? La chasteté n'est plus qu'une preuve de laidéur. Quelle est la femme assez misérable, assez repoussante pour se contenter d'une seule paire d'amants, qui n'ait ses heures pour chacun, sans que le jour lui suffise pour tous, qu'on ne voie en litière chez l'un, au lit chez l'autre? Il n'y a qu'une niaise et une femme du vieux temps, qui ne s'ache pas que l'adultère avec un seul est appelé mariage. De même que la honte de ces crimes s'est effacée depuis qu'ils se sont propagés partout, de même tu rendras les ingrats plus nombreux et plus hardis, lorsqu'ils auront commencé à se compter.

XVII. Mais quoi? l'ingratitude sera donc impunie? Mais quoi? l'impiété sera donc impunie? et la méchanceté? et l'avarice? et l'emportement? et la cruauté? Ce qui est abhorré, le crois-tu impuni? ou estimes-tu quelque supplice plus rigoureux que la haine publique? Le châtimement de l'ingrat, c'est de n'oser ni recevoir de personne, ni donner à personne, d'être ou de se croire montré au doigt par tout le monde, d'avoir perdu le sentiment de l'affection la plus honnête, la plus douce. Tu ap-

nelles infortuné celui qui a perdu la vie, que la maladie a privé de l'ouïe; et tu n'appelles pas malheureux celui qui a perdu l'intelligence des bienfaits! Il redoute les dieux, témoins de tentes les ingratitudes; la conscience d'un bienfait qu'il a dérobé le ronge et le dévore; enfin, et cette peine est déjà seule assez forte, il ne goûte pas, comme je le disais, le fruit du sentiment le plus doux.

Mais celui qui a reçu avec plaisir, jouit d'une volupté toujours égale et toujours la même; et plus occupé du cœur de celui qui a donné que de l'objet donné, il en fait sa joie. L'homme reconnaissant est toujours charmé d'un bienfait, l'ingrat ne l'est qu'une fois.

Tu peux comparer la vie de tous deux : l'un, triste, inquiet, comme tout homme feurbe qui renie une dette, ne sent pas les égards dus ni à ses parents, ni à ses gouverneurs, ni à ses maîtres : l'autre, gai, content, attendant l'occasion de prouver sa reconnaissance, et trouvant son bonheur dans ce sentiment même. Lui de se soustraire au paiement, il cherche les moyens de rendre pleinement et avec profusion, non-seulement à ses parents et à ses amis, mais aussi aux plus humbles personnes. Car, même s'il reçoit un bienfait de son esclave, il considère ce qu'il a reçu, et non de qui il a reçu.

XVIII. Toutefois, on demande, et entre autres Hécaton, si un esclave peut être le bienfaiteur de son maître. Car il y en a qui font la distinction suivante. Certaines choses sont des bienfaits, certaines autres des devoirs, d'autres enfin des fonctions. Il y a bienfait dans le don reçu d'un

dia erubescit, postquam illustres quondam ac nobiles feminae, non consummatione, sed matrimonii causa, nubunt repudiati. Tunc d' u istud timebatur, quoniam d' rarum erat; quia vero nulla sine diverso actu sunt, quod si se audiebant, facere didicerunt. Numquid jam illis adultus in pudet, et est, postquam in ventum est, uti u la virum habent, nisi ut adulterum irriter? argumentum est deformitatis pudicitia. Quam invenies tam sordidam, tam sordidam, ut illi actus al. usum a miserorum par? nisi aliqua diva horat? et non sufficit dies venibus? si apud alium gestata est, apud alium mensis? Infinita et antiqua est, que veniat, matrimonium vocari, usum adulterium. Quomodo modum horum deficiorum jam etiam pudor, postquam res illius evagata est; ita ingratis plures efficit, et an lacrimas, si numerare se experiet.

XVII. Quid ergo? Impunius erit ingratum? Quid ergo? Impunius erit impius? quid avarus? quid crudelis? Impunita tu credis esse, que in via sunt aut ullum supplicium gravius existima publicis? diis? Pona est, quod non audeat ab ulla beneficium accipere, quod non audeat ulli dare, quod omnium designat nullo, aut designari se iudicat: quod intellectionem optime rei se dulcissime amicit. An tu infelicem

vocas, qui caret scilicet oculorum, cuius antea morbus obscurus; non vocas miserum eum, qui sensum beneficiorum amittit? Testes ingratorum unumquodque metuit, uti illum et angli. In erepti beneficii com-cientia; doli-quesa la hinc ipsa prona magna est, quod rei, ut dixeram, jocum insimul fructum non erepti. Et non juvat accepisse, aquali perpetuo voluptate frui; et animum ejus a quo accepit, non rem intus, gaudet. Gratium hominem semper beneficium dedit, ingratus semel; comparari autem potest utriusque vita, quoniam alit' tria sic et sollicitudo, quibus esse infelix tor ac transiulens solet, apud quem non paremum qui debet bonum est, non educatoris, non praeceptorum; al er letus, hilaris ocrasium referre gratie expectans, et ex hoc ipso affectu gaudium grande percipiens; nec quarens quomodo deo quas, sed quemadmodum plura aliterque respondent; aut solum parentibus et amicis, sed humilioribus quique personis. Nam etiam si a seruo suo beneficium accepit, nihil non a quo, sed quid accepit.

XVIII. Quamquam queritur a quibusdam, sicut ab Hecatore, an beneficium dare servis d' alium possit? Sunt enim qui ita distinguunt, ut servis beneficia esse, quondam officia, quodam misterio. Beneficium esse, quod aliquis det; alium est, qui potuit sine reprehensionibus

étranger ; l'étranger est celui qui peut s'abstenir sans blâme. Le devoir appartient aux enfants, à l'épouse, et à tous ceux que la parenté excite et force à s'entraider. Pour l'esclave, c'est sa fonction ; et son état le place dans une telle position, qu'il ne peut faire valoir auprès de son maître rien de ce qu'il fait pour lui.

D'ailleurs, ceux qui n'admettent pas le bienfait de l'esclave envers son maître, méconnaissent les droits de l'humanité : car il importe de considérer les sentiments de celui qui donne, et non sa condition. La vertu n'est interdite à personne, elle est accessible à tous ; elle accueille, elle invite tout le monde, les hommes libres, les affranchis, les esclaves, les rois, les bannis ; elle ne choisit ni la noblesse, ni le sexe, elle se contente de l'homme dans sa nudité. Quelle protection y aurait-il contre les revers imprévus ? à quoi de grand pourrait aspirer l'âme, si la fortune devait changer une vertu éprouvée ?

Si l'esclave ne peut offrir un bienfait à son maître, le sujet ne peut l'offrir à son roi, ni le soldat à son chef. Qu'importe, en effet, le pouvoir qui nous domine, s'il est également absolu ? Car si la nécessité, et la crainte des derniers châtimens ne permettent pas que les actions de l'esclave méritent le nom de bienfait, le même obstacle existe pour celui qui a un roi, pour celui qui a un chef ; parce que, bien que sous des titres différens, la même autorité pèse sur eux. Or, le sujet peut être bienfaiteur de son roi, le soldat de son général, et, par conséquent, l'esclave de son maître.

Un esclave peut être juste, courageux, magna-

nime : donc il peut être bienfaisant. Car c'est aussi de la vertu ; et il est si vrai qu'un esclave peut accorder un bienfait à son maître, que souvent sa vie est le bienfait de son esclave. Il n'est pas douteux qu'un esclave ne puisse être le bienfaiteur de tout autre : pourquoi donc pas de son maître ?

XIX. Parce que, répond-on, il ne peut devenir le créancier de son maître, s'il lui donne de l'argent. Autrement il en ferait tous les jours son obligé : il le suit dans ses voyages, l'assiste dans ses maladies, et consacre tous ses efforts à le servir. Cependant tous ces soins, qui de la part d'un autre seraient appelés bienfaits, ne sont, de la part de l'esclave, qu'une suite de ses fonctions. Car un bienfait est ce qu'on donne, en étant libre de ne pas donner. Mais l'esclave n'a pas le pouvoir de refuser ; ainsi il ne donne pas, mais obéit, et ne peut pas se glorifier de faire ce qu'il n'a pas le droit de ne pas faire.

Même avec ces restrictions, je gagnerai ma cause, et je te ferai voir que l'esclave est libre pour beaucoup de choses. Dis-moi, en attendant, si je te montre un esclave combattant pour la vie de son maître, sans égard pour la sienne, et tout percé de blessures, épuisant ce qui lui reste de sang enfin, par sa mort, lui créant des délais pour qu'il ait le temps de fuir, nieras-tu qu'il soit son bienfaiteur, parce qu'il est son esclave ? Si je t'en montre un autre, à qui l'on veut arracher les secrets de son maître, et que nulle promesse du tyran ne peut corrompre, nulle menace effrayer, nulle torture vaincre, détournant, autant qu'il est en lui, les soupçons de son bourreau, et sacrifiant sa vie à sa fidélité, nieras-tu qu'il soit le

sonne cessare. Officium esse filii, uxoris, et eorum personarum, quas necessitudo suscitât, et ferre opem jubet. Minutissimum esse servum, quem conditio sua eo loco posuit, ut nihil eorum que prestat, impetret superiori. Priores servos qui negat dare aliquando domino beneficium, ingratum est jura humani ; referi enim ejus animi si, qui prestat, non ejus status. Nulli prestat virum est, omnibus potest, omnes admittit, omnes invisit, ingenuos, libertinos, servos, reges, et exule ; non eligi domum, nec cœsum ; nudo homine contentus est. Quid enim erat tui silversus repentina ; quid tuius magnam promitteret tibi, si certam virtutem fortuna mutaret ? Si non dat beneficium servus domino, nec regi quisquam suo, nec duci suo miles. Quid enim intervi, quall quis teneatur imperio, si summo tenetur ? Nam si servo, quo minus tu nomen meriti pervenisti, necessest obest, et patienti ultimus timor. Item istud obstat, et ei qui regem habet, et ei qui ducem ; quoniam, sub dispari titulo, paria in illos licent. Atqui dant regibus suis, dant imperatoribus beneficia ; ergo et dominiis. Potest servus justus esse, potest furtis, potest magnanimitas : ergo et beneficium dare potest. Nam et hoc virtutis est ; adeoque

dominis servi beneficia possunt dare, ut ipsos saepe beneficii sui fecerint. Non est dubium, an servus beneficium dare possit cuiuslibet, quare ergo non et domino suo possit ?

XIX. Qui non potest, inquit, credidit dominum sui fieri, si pecuniam illi dederit. Alioqui quotidie dominum suum obligat : peregrinantem sequitur, ægro ministrat, et labore summo colit. Omnia tamen ista, que alio prestante beneficia dicerentur, prestante servo ministeria sunt. Beneficium enim id est, quod quis dedit, quam illi licet et non dare : servus tamen non habet negandi potestatem : ita non prestat, sed parat ; nec, id se fecisse, jactat, quod non fecere non potuit. Etiam sub ista lege vincam, et eo perducam servum, ut in multa liber sit. Interim dic mihi, si tibi ostendero aliquem servum pro salute domini sui, sine respectu sui dimicantem et confossum vulneribus, reliquis tamen sanguinis ab ipsis vitalibus fundentem, et ut ille effugendi tempus habeat, mortem sua morte querentem : hanc tu negabis beneficium dedisse, quia servus est ? Si tibi ostendero aliquem, ut secreta domini prodant, nulla tyranni pollice alicui corruptum, nullis terribus minis, nullis cruciatibus victum, avertisse, quantum poterit, suspiciones querentis, et

bienfaiteur de son maître, parce qu'il est son esclave? Prends garde que l'obligation ne soit d'autant plus grande, que l'exemple de la vertu chez les esclaves est plus rare; qu'elle mérite d'autant plus la reconnaissance, que, quoiqu'elle domination soit presque toujours odieuse, et toute contrainte pesante, l'attachement à un maître a triomphé de la haine ordinaire pour la servitude. Ainsi, loin de n'être pas un bienfait pour être venu d'un esclave, c'est quelque chose de plus, puisque la servitude même n'a pu en détourner.

XX. C'est une erreur de croire que la servitude descende dans l'homme tout entier: la plus noble partie de lui-même en est exempte. Le corps seul est l'esclave et la propriété du maître: l'âme s'appartient à elle-même: elle est si libre, si indépendante, que, même dans cette prison qui l'enferme, elle ne peut être empêchée de prendre tout son essor, pour s'élever aux plus grandes choses, et s'élancer dans l'infini, compagne des célestes intelligences. C'est donc le corps que la fortune a livré au maître: c'est le corps qu'il achète, c'est le corps qu'il vend. L'âme ne peut être traînée au marché; tout ce qui vient d'elle est libre. Car nous ne pouvons pas tout ordonner; les esclaves ne sont pas forcés d'obéir à tout; ils ne feront pas ce qu'on leur commandera contre la république; ils ne prêteront la main à aucun crime.

XXI. Il y a des choses que les lois ne commandent ni ne défendent; c'est dans elles que l'esclave trouve matière au bienfait. Tant qu'on n'obtient de l'esclave que ce qu'on a coutume d'exiger de lui, c'est une fonction; dès qu'il donne plus que

le devoir ne commande, c'est un bienfait; dès qu'il passe à des sentiments d'amitié, ce n'est plus une fonction. Il y a des choses que le maître doit fournir à l'esclave, comme la nourriture, le vêtement: personne n'appelle cela bienfait. Mais il a eu des égards, il lui a donné une éducation supérieure, il l'a initié aux arts qu'on enseigne aux hommes libres: c'est un bienfait. Et réciproquement il en est de même pour l'esclave. Tout ce qui dépasse la règle de son devoir d'esclave, ce qu'il fait, non par ordre, mais par volonté, est un bienfait: pourvu toutefois que, venant de tout autre, il méritât ce nom par son importance.

XXII. L'esclave, dit Chrysippe, est un mercenaire à vie. De même que celui-ci va jusqu'au bienfait dès qu'il dépasse les engagements qu'il a contractés, de même lorsque l'esclave, par sa bienveillance envers son maître, est allé au-delà des obligations de sa classe, lorsqu'il a eu le courage de s'élever à des actions qui honoreront même une naissance illustre, et qu'il a surpassé les espérances de son maître, on a trouvé un bienfaiteur dans sa maison. Te semble-t-il juste que ceux que l'on maltraite, s'ils font moins qu'ils ne doivent, ne rencontrent pas de reconnaissance, s'ils font plus qu'ils ne doivent, plus qu'ils n'ont coutume de faire?

Veux-tu savoir quand il n'y a pas bienfait? Lorsqu'on peut dire: Mais s'il n'avait pas voulu! Or, dès qu'il a donné ce qu'il lui était permis de ne pas vouloir, il y a du mérite à avoir voulu.

Le bienfait et l'outrage sont deux contraires. L'esclave peut accorder un bienfait à son maître,

*Impendisse spiritum fidei; hinc tu negabis beneficium domino dedisse, quia servus est? Vide ne eo majus sit, quo rarius est exemplum virtutis in servis; eoque gravior, quod, cum fere invisum imperia stat, et omnis necessitas gravis, commune servitutis odium in aliquo domini caritas vincit. Ita non ideo beneficium non est, quia a servo profectum est; sed ideo majus, quia deterrere ab illo nec servitus quidem potuit?*

XX. Errat, si quis existimat servitutem in totum hominem descendere: pars melior ejus excepta est. Corpora obnoxia sunt, et adscripta domini: mens quidem sui juris; que adven libera et vaga est, ni ne ab hoc quidem carcere cui inculus est, trahi queat, quo minus impetu sum utatur, et ingentia agat, et in infinitum contra celestibus esset. Corpus lique est, quod domino fortuna tradidit. Hoc emit, hoc vendit: interior illa pars mancipio dari non potest. Ab hac quidquid venit, liberum est: non enim aut nos omnia jubere possumus, aut in omnia servi parere coguntur: contra rempublicam imperata non faciunt, nulli scelerum manus commodant.

XXI. Quondam sunt quæ leges nec jubent, nec vetant facere: in his servus materiam beneficii habet. Quondam præstat, quod a servis exigere solet, ministerium est:

*ubi plus quam quod servo necesse est, beneficium. Ubi in affectum amicitie transit, desinit vocari ministerium. Est aliquid, quod dominus præstare servo debet, ut cibaria, ut vestiarium; nemo hoc dicit beneficium. At indulgentia, liberalitas eduxit, artes quibus eruduntur ingenui, traditis: beneficium est. Idem et contrario fit in persona servi. Quidquid est quod servitii officii formulæ excedit, quod non ex imperio, sed ex voluntate præstat, beneficium est: si modum tantum est, ut hoc vocari poterit, quolibet alio præstante.*

XXII. Servus, ut placet Chrysippo, perpetuus mercenarius est. Quemadmodum ille beneficium dat, ubi plus præstat, quam quod operis locavit; sic servus ubi benevolentia erga dominum fortune suæ modum transiit, et alius aliquid ausus, quod etiam felicibus nato decori esset, et spem domini antecessit, beneficium est intra domum inventum. An arguas tibi videatur, quibus, si minus debito faciant, irascimur, non haberi gratiam, si plus debito solitque fecerint? via scire, quando non sit beneficium? ubi dici potest, Quid sit anlet? Ubi vero id præstiti, quod non licet, tulisse laudandum est. Inter se contraria sunt, beneficium et injuria. Potest dare beneficium domino, si a domino injuriam accipere; atqui de

s'il peut recevoir un outrage : or, il y a un magistrat établi pour connaître des outrages des maîtres contre les esclaves, pour réprimer la cruauté, la débauche, et l'avarice qui leur dispute la chose nécessaire à la vie.

Quoi donc ! Le maître peut recevoir un bienfait de l'esclave ? Non ; c'est l'homme qui reçoit de l'homme. Enfin, il a fait ce qui était en son pouvoir ; il a offert le bienfait à son maître : il dépend de toi de ne pas recevoir de l'esclave. Mais quel est l'homme si haut placé, que la fortune ne puisse le réduire à avoir besoin même des gens les plus obscurs ? Je te citerai plusieurs exemples de bienfaits différents et même opposés. L'un fait don à son maître de la vie ; l'autre de la mort : un troisième le sauve au moment où il périssait, et, s'il le faut, périt en le sauvant. L'un favorise la mort, l'autre la trompe.

XXIII. Claudius Quadrigarius raconte au dix-huitième livre de ses *Annales*, qu'au siège de Grumentum, la place étant réduite aux dernières extrémités, deux esclaves passèrent à l'ennemi, et en obtinrent la récompense. Ensuite, la ville prise, et le vainqueur courant déjà de tous côtés, ils prirent les devants par des chemins connus, arrivèrent à la maison où ils avaient servi, et firent marcher leur maîtresse devant eux. À ceux qui les questionnaient, ils disaient que c'était leur maîtresse et une maîtresse très-cruelle qu'ils conduisaient eux-mêmes au supplice. Sortis des murs, ils la cachèrent avec le plus grand soin, jusqu'à ce que la fureur de l'ennemi fût calmée. Ensuite, dès que le soldat, bientôt rassasié, fut redevenu

Romain, ils redevinrent esclaves et se donnèrent eux-mêmes à leur maîtresse. Celle-ci les affranchit sur-le-champ tous deux, et ne rougit pas d'avoir reçu la vie de ceux sur qui elle avait eu le droit de vie et de mort. Elle dut même s'en féliciter d'autant plus que, sauvée de toute autre manière, elle eût joui du fruit d'une clémence vulgaire et de tous les jours ; tandis que, sauvée ainsi, elle devint un exemple mémorable et l'entretien de deux villes. Dans l'horrible confusion d'une cité prise, chacun ne songeant qu'à soi, tous l'alaudonnèrent excepté les transfuges. Mais eux, pour montrer quelle avait été leur intention en fuyant la première fois, passèrent, transfuges de nouveau, des vainqueurs à la captive, en prenant le rôle de parricides. Car, ce qu'il y eut de plus noble dans ce bienfait, c'est qu'ils ne craignirent point, pour empêcher le meurtre de leur maîtresse, de paraitre ses meurtriers. Non ; crois-moi ; non, te dis-je, ce n'est point d'une âme servile d'acheter une belle action par la réputation d'un crime.

C. Vettius, préteur des Marse, était entraîné prisonnier chez les Romains. Son esclave arracha le glaive du soldat même qui le conduisait, et tua d'abord son maître. Et puis : « Il est temps, dit-il, de songer à moi ; déjà j'ai affranchi mon maître ; » et il se perça lui-même d'un seul coup. Trouve-moi quelqu'un qui eût plus noblement sauvé son maître.

XXIV. César assiégeait Corfinium : Domitius y était tenu enfermé. Il consulta à son médecin, qui était aussi son esclave, de lui donner du poison. Le voyant hésiter : « Que tardes-tu, lui dit-

injuris dominorum in servos qui audiat positus est, qui et servitum et libidinem, et in præbendis ad victum necessariis avaritiam compescit. Quid ergo? beneficium duobus a servo accepti? humo homo ab homine. Deinde quod in illis potabile fuit, lecti: beneficium domino dedit: ne a servo acceperis, in tua potestate est. Quis autem iustus est, qui non fortuna indigere etiam tollimus cogat? Multa jam beneficiorum exempla referam, et dilatabo, et quædam inerte contraria. Dedit aliquis dum non suo vilis, dedit mortui, servatit perituri; et hoc si parum est, parum servatit; alius mortui domini auxilium, alius dedit.

XXI. Claudius Quadrigarius in duodevicesimo annaliu tradidit, cum obsideretur Grumentum, et jam ad summam desperationem ventum esset, duos servos ad hostem transgisse, et operæ pretium fecisse. Deinde urbe capta, postquam discurrense victorie, illos per nota liberâ ad domum in qua servierant, præconis urisse, et dominum suum ante se egisse; et querentibus quoniam esset, domum, et quidem cruciatissimam ad supplicium ab ipsis duci, professos esse. Educam deinde extra muros, summam eura ei esse, donec hostilis ira consideret; deinde, ut satietus miles etiam ad Romanos mores rediit,

illos quoque ad suos redire, et dominum sibi ipsos dedisse. Manus autem utrumque a vestigio illi; nec indignum est, aliis se vitam accepisse, in quorum nequeque potes aterni huiusmodi. Po ut sibi hoc vel magis grati art. Aliter enim servata, manus nostre et vulgari clementie habuisset: sic servata, nobilis in tua, et exemplum duorum urbium fuit. In tanta confusione capere etiam, quam sibi quisque consuleret, omne ab illa præter transfuges fugerunt. At hi, ut ostenderent quo animo facta esset prior illa transiit, a victoribus ad captivum transfugerunt, persuasum parricidiorum ferens. Quod in illo beneficio maximum fuit, tanti potius avocant, ne dominum occideretur, videri dominum occidere. Non est, mihi crede, non, dico, servilis animi, exemplum factum fama sceleris emisse. C. Vettius, prætor Marsorum, ductus a Romanis imperatorum. Servus ejus gladium militi ipsi, a quo trahetur, eduxit, et primum dominum occidit: deinde, Tempus est, inquit, me et meum consulere: jam dominum manum; abneque la se uno ictu transiit. De in hi quemquam, qui magnifico dominum servatit.

XXIV. Corfinium Caesar obsidebat: tecebatur iocinus Domitius. Imperavit medico eidemque servo suo

il, comme si tout dépendait de toi ? Je te demande la mort les armes à la main. » Al-tes il promit ; et lui donnant un breuvage innocent, qui ne fit que l'assoupir, il alla trouver son fils, et lui dit : « Fais-moi garder à vue jusqu'à ce que l'événement t'apprenne si c'est du poison que j'ai donné à ton père. » Domitius ne mourut pas, et César lui sauva la vie : mais son premier sauveur avait été l'esclave.

XXV. Dans la guerre civile, un esclave cacha son maître proscrit ; se parant ensuite de ses anneaux, couvert de ses vêtements, il vint se présenter à ceux qui le cherchaient, leur dit qu'il les priait pour toute grâce d'exécuter leurs ordres, et tendit le cou au glaive. Quelle grandeur d'âme ! de vouloir mourir pour son maître, dans un temps où c'était une rareté de ne pas vouloir la mort de son maître ; de rencontrer un trait d'humanité dans la cruauté publique ; un trait de fidélité dans la publique perfidie ; et, lorsque de grandes récompenses sont offertes à la trahison, de chercher la mort pour récompense de sa fidélité !

XXVI. Je n'oublierai pas les exemples de notre siècle. Sous Tibère César, les accusations étaient comme une rage presque générale, qui enleva plus de citoyens à la ville, en pleine paix, que toutes les guerres civiles. On épiait les paroles de l'ivresse, les naïvetés de la plaisanterie : tout était danger ; tout prétexte de sévir était bon. On ne s'informait plus du résultat des accusations parce qu'il n'y en avait qu'un. Le préteur Paulus se trouvait à un souper, portant à son doigt une pierre sur laquelle ressortait en relief

l'image de Tibère César. Je serais très-ridicule si je cherchais des mots pour dire qu'il prit un pot de chanthre. Le fait fut aussitôt remarqué par Maron, un des plus fameux délateurs du temps. Mais l'esclave de Paulus, comprenant que son maître allait tomber dans un piège, profita de son ivresse pour lui ôter son anneau ; et comme Maro prenait les convives à témoin que l'image de l'empereur avait été mise en contact avec un objet obscène, et libellait déjà sa dénonciation, l'esclave lui montra l'anneau à son doigt. Si quelqu'un appelle cet homme un esclave, il appellera aussi Maro un convive.

XXVII. Sous le divin Auguste les paroles n'étaient pas encore une cause de péril, mais déjà d'inquiétude. Le sénateur Rufus avait, au milieu d'un souper, exprimé le vœu que César ne revînt pas d'un voyage qu'il méditait, ajoutant que son vœu était aussi celui de tous les taureaux et les vœux. Il y eut des gens qui recueillirent soigneusement ses paroles. Dès qu'il fit jour, son esclave, qui, pendant le souper, s'était tenu à ses pieds, lui raconte ce qu'il avait dit dans son ivresse : il l'engage à se présenter à César, et à se dénoncer lui-même. Rufus suit ce conseil, et court à la rencontre de César, descendant du palais ; il jure que la veille il n'était pas dans son bon sens, et, faisant des vœux pour que sa faute retombe sur lui et ses enfants, il prie César de lui pardonner et de lui rendre ses bonnes grâces. César disant qu'il y consentait : Personne, continua Rufus, ne croira que tu m'aies rendu tes bonnes grâces, si tu ne me donnes quelque chose ; et il lui demanda et obtint

ut sibi venenum daret. Quam tergiversantem videret : Quid enuctaris, inquit, isaquum tua in potestate totum istud sit : mortem rogo armatis. Tum ille promittit, et medicamentum lutozium bibendum illi dedit : quoniam sopitus esset, accessit ad filium ejus : Jube me, inquit, asservari, dum ex eventu intelligas, un venenum patri tuo dederim. Vixit Domitius, et servatus a Casare est : prior tamen illum servus servaverat.

XXV. B. lo civilis, proscriptum dominum servus abscondit ; et quum annulos ejus sibi optasset, ac vestem induisset, speculatoribus occurrit : nihil se deprecari, quo minus imperata pergeret, disti ; et deinde erremque porrexit. Quum i viri est, pro domino eo tempore mori vellet, quo erat rara fides, dominum mori nolle ? in publica crudelitate mitem inveniri, in publica perfidia fidelem ? quam premia proditoris lugeat ostendatur, præmium fidei, mortem concupiscere ?

XXVI. Nostris seculi exempla non præteribit. Sub Tibério Casare fuit accusandi frequens et pene publica rabies, que omni civili bello gravius ingratum civitatem confecit. Excipiebatur ebriorum sermo, simpli elitis joculationum ; ubi erat talum : omnis servendi placebat occasio. Nec jam reorum expectabatur eventus, quum esset una. Consuevit Paulus prætorius in convivio quodam, imagi-

nem Tiberii Cæsaris habens, ectypam, et emittente gemma. Rem læptissimam fecero, si quæ verba quæsiero, quemadmodum dicam illum matellam sunaisæ. Quod lectum simul et Maro ex notis illius temporis investigatoribus notavit. At servus ejus cui necesse erat insidire, et ebrio anulum extraxit ; et quum Maro convivas testaretur, adnotata esse imaginem obscuris, et jam subscriptionem componere, ostendit in manu sua servus suum. Si quis hunc servum vocet, et illum contrarium vocabit.

XXVII. Sub divo Augusto nondum hominibus veritas sua periculosa erat, jam molesta. Rufus, vir ordinis severior, inter cœnam optaverat, ut Cæsar salvis rediret ex ea peregrinatione quam parabat ; et adjucebat, fidem omnes et tauros et vitulos optare. Fuerunt qui illa diligenter audirent. Ut primum diluxit, servus, qui cœnæ ad pedes steterat, narrat quæ inter cœnam ebrius dixisset ; horiator, ut Casarem occupet, atque ipse se deferat. Usus consilio, disceatuli Casari occurrit. Et quum malum mentem habuisse se pridie jasset, id ut in se et filios suos recideret, optavit, et Casarem, ut ignoscere sibi, rediretque in gratiam secum, rogavit. Quum dixisset se Casar fieri : Nemo, inquit, credet te mecum in gratiam redisse, nisi aliquid mihi donave-

une somme que n'eût pas dédaignée même un homme en faveur. César ajouta : « Dans mon intérêt, je prendrai soin de ne pas me flatter avec toi. » César fit bien sans doute de pardonner, d'ajouter la libéralité à la clémence. Ceux qui connaîtront cet exemple de générosité seront forcés de louer César; mais il faut auparavant louer l'esclave. Est-il besoin de raconter qu'il fut affranchi; mais ce ne fut pas un don gratuit : César avait payé le prix de sa liberté.

XXVIII. Après tant d'exemples, est-il encore douteux qu'un maître puisse quelquefois recevoir un bienfait de son esclave? Pourquoi l'action serait-elle rabaisée par la personne, plutôt que la personne humiliée par l'action? Notre commencement à tous est le même: notre origine est la même. Nul n'est plus noble qu'un autre, si ce n'est celui dont l'esprit est plus droit et plus disposé à de belles œuvres. Ceux qui exposent des images dans leur vestibule et placent sur la façade de leur maison, en longue rangée, les noms de leurs ancêtres, enchaînés l'un à l'autre dans les rameaux d'un arbre généalogique, sont plutôt des gens connus que des gens nobles. Tous ont un père commun, le ciel : soit par des degrés brillants, soit par des degrés obscurs, l'origine de chacun y remonte. Les grands te trompent moins que tu ne penses, lorsque, dans le dénombrement de leurs aïeux, partout où manque un nom célèbre, ils y posent un Dieu. Ne méprise aucun homme, quand même il serait entouré de noms obscurs et peu favorisés par la fortune. Soit que vous comptiez devant vous des affranchis, des es-

claves ou des hommes de race étrangère, relevez fièrement la tête, et franchissez d'un saut hardi cet intervalle humiliant : au terme vous attend une haute noblesse. Pourquoi, dans notre orgueil, nous laissons-nous emporter à un tel degré de vanité, que nous nous indignions de recevoir des bienfaits d'un esclave, et qu'oubliant son mérite, nous ne songions qu'à sa condition? Tu appelles quelqu'un esclave, toi l'esclave de ta luxure, de ton ventre, d'une prostituée, ou plutôt de la propriété commune de toutes les prostituées! Tu appelles quelqu'un esclave, toi! Mais où donc t'entraînent ces porteurs qui promènent partout ta litière? Ces esclaves en manteau, équ'pés comme des soldats, et même avec luxe, où, dis-moi, te mènent-ils? À la porte de quelque portier, aux jardins de quelque esclave inférieur, qui n'a pas même de fonctions réglées. Et puis tu contestes les bienfaits de ton esclave, quand c'est un bienfait pour toi que le baiser d'un esclave étranger! Quelle est donc cette contradiction de ton esprit? Au même instant tu méprises les esclaves, et tu leur fais la cour! Impérieux et emporté chez toi, rampant au-dehors, et aussi méprisé que méprisant. Car nul ne s'abaisse plus facilement que celui qui se grandit sans droit; nul n'est plus disposé à fouler les autres, que celui qui s'est appris à répandre des outrages, à force d'en recevoir.

XXIX. J'ai dû dire ces choses, pour rabattre l'insolence des hommes qui ne s'attachent qu'à la fortune, et pour revendiquer le droit de bienfait pour les esclaves, afin de le retendre aussi pour les fils. Car on demande si quelquefois les

ris : peti'que nou fastidendam a propitio summam, et impetravit. Caesar ait : Mea causa dabo operam, ne unquam tibi tra-car. Ille est Caesar, quod ignorat, quod liberalitatem dementie adiecit. Quicumque hoc audierit extinguit, necesse est Casarem laudat, sed quoniam servum ante laudaverit. Non expectat, ut tibi narrem manumissum, qui hoc fecerat? nec tamen gratis; pecuniam pro libertate ejus Caesar numeraverat.

XXXI. Post tot exempla non est dubium, quin beneficium aliquando a servo dominus accipiat? Quare potius personam in minus, quam personam res ipsa commendat? Eodem omnibus principia, eodemque origo : nemo altero utilior, si tui cui res hoc ingenium, et artibus tuis aptus. Qui imagines in atrio exponunt, et nomina familie sue longo ordine, ac multis stemmatum illigata flexuris, in parte primum oculum collocant, non magis, quam nobles sunt. Unus omnium parvus mundus est : sive per splendidum, sive per sordidum gradus, ad hoc primum cupique origo perducitur. Non est, quod te ista desipiat, qui quoniam majores suos recensent, ubique illius re nomen deficit, illi dum tale aut. Neminem despiciat, omnino circa illum adspicienda sunt nomina, et parum indulgente adjuva fortuna. Sive libertini

autem vos habebatur, sive servi, sive exterarum gentium homines. Er gito audacter animos, et quidquid in medio sordidi est, terne : expectat vos in summo magna mobilitas. Quid superbia in tantam vanitatem attollitur, ut beneficium a servis indignetur accipere, et sortem eorum spectemus, ostium meritorum? Servum in quemquam vocas, libidinis et gule servus, et adulterum, immo adulterarum commune maripitum? Servum vocas quemquam tu? Quo tandem ab istis generis rapieris cubile istud ibum circueant-ventibus? quo te populati isti in militum et quidem non vulgarem cultum adornati? quo, inquam, te isti efficiunt? ad ostium alicujus ostium, ad hortos alicujus ac ordinarium quidem habitus officium. Et deinde negas tibi beneficium a servo tui posses dari, cui osculum alicuius servi beneficium est. Quare est tanta animi discordia? eodem tempore servos despicias, et cultis. Impetis intra timen alicuius impotens, humilis foris : et tam contentus, quam contemnens. Neque enim a te magis abiciunt omnes, quam qui improbe tollunt : nulli quo ad calescentes alios peratitantes, quam qui contumelias lacere accipiendo didicerunt.

XXX. Dicenda hæc fuerunt, ad commendandam insolentiam hominum ex fortuna pendentium, vindicandam-

enfants peuvent accorder à leurs parents des bienfaits plus grands qu'ils n'en ont reçu. On reconnaît que beaucoup de fils ont été plus grands et plus puissants que leurs pères, et aussi qu'ils n'ont été meilleurs. Si on l'admet, il peut se faire qu'ils donnent mieux qu'ils n'ont reçu, puisque leur fortune est plus haute, et leur volonté meilleure. Quelque chose, dit-on, que le fils donne au père, il reste toujours au-dessous, parce que c'est au père qu'il doit le moyen de donner. Celui-ci ne peut donc jamais être surpassé en bienfaits, puisque c'est de lui que vient le bienfait par lequel il est surpassé. D'abord, certaines choses doivent leur origine à d'autres, et cependant deviennent plus grandes que leur origine : et ce n'est pas à dire qu'une chose ne soit plus grande que celle par où elle a commencé, parce qu'elle n'aurait pu devenir si grande, si elle n'eût commencé. Il n'y a rien qui n'aille bien au-delà de son principe. Les semences sont la cause de toutes choses, et cependant elles sont la plus petite partie de ce qui est venu d'elles. Vois le Rhin, vois l'Euphrate, enfin tous les fleuves célèbres : que sont-ils, si tu les juges par les sources d'où ils sortent ? Tout ce qui les fait craindre, tout ce qui les fait citer, ils l'ont gagné dans leur marche. Ote les racines ; les forêts ne s'élèveront plus, les hautes montagnes seront dépouillées de leurs vêtements. Vois ces arbres si élevés, si tu mesures leur hauteur, si spacieux, si tu regardes l'épaisseur et l'ampleur de leur feuillage ; combien est petit en comparaison l'espace qu'occupent les fibres délicates des racines ? Les temples, les murailles des villes se dressent appuyés

sur leur base ; et pourtant les fondements, qui sont toute la force de l'édifice, sont cachés aux regards. C'est ce qui arrive en toutes choses : la grandeur qui s'élève enservelit toujours son principe. Je n'aurais pu rien acquérir, si le bienfait de mes parents n'eût précédé : il ne s'ensuit pas que ce que j'ai acquis soit moins que la chose sans quoi je n'eusse rien acquis. Si une nourrice n'eût allaité mon enfance, je n'aurais pu faire rien de ce que je porte dans mon cœur et ma main, je n'aurais pu ni élever à cette hauteur de gloire que m'ont valu mes talents civils et militaires : méritas-tu donc les fonctions de la nourrice au-dessus des plus grandes actions ? Or, quelle différence y a-t-il entre les bienfaits de mon père et les caresses de ma nourrice, si sans l'un, comme sans l'autre, je n'aurais pu aller plus loin ?

XXX. Que si tout ce que je puis je le dois à mon commencement, songe que mon commencement n'est ni mon père, ni même mon grand-père. Car il y aura toujours quelque chose au-delà, d'où découle l'origine de notre origine la plus prochaine. Or, personne ne dira que je dois moins à mon père qu'à des inconnus, à des ancêtres auxquels ne peut remonter ma mémoire : et pourtant je leur dois plus, si mon père doit à ses ancêtres d'avoir pu me donner la vie. Tout ce que j'ai donné à mon père, dites-vous, quelque grand que ce soit, est au-dessous de la valeur de son présent ; car je ne serais pas, s'il ne m'avait pas engendré. De cette façon, si quelqu'un avait guéri mon père malade et près de la mort, je ne pourrais rien lui donner qui ne fût moins que son

que ejus beneficium dandi a servis, ut a filiis quoque vindicaretur. Quæritur enim, an aliquando liberi majora beneficia de parentibus suis possint, quam acciperint ? Illud conceditur, multos filios majores potentioresque existisse, quam parentes suos ; æque et illud, meliores fuisse. Quod si constat, potest fieri, ut meliora tribuerint, quam et fortius illis major esset, et melior voluntas. Quidquid, inquit, est, quod dicit patri filius, utique minus est, quia hanc ipsam dandi facultatem patri debet. Ita nunquam beneficium ejus vincitur, cujus beneficium est ipsum, quod vietur. Primum, quædam laudum ab aliis trahunt, et tamen initii suis majora sunt. Nec ideo aliquid non est majus eo quo capitur, quia non potuisset in tantum procedere, si inciperet. Nulli non res principia sua magno gradu transit. Semina omnium rerum causa sunt : et tamen minime partes sunt eorum que gignunt. Adspice Rheum, adspice Euphratem, omnes denique laetius amnes : quid sunt, si illos illic unde effluunt, aestimas ? Quæquid est quod timentur, quæ minuitur, in processu perveniunt. Tolle radicem, nemora non surgent ; nec tantum montes vestientur. Adspice trabes, sive procer talem aestimas, altissimas ; sive crassitudinem spatiumque ramorum, latissime fusas : quantum est his comparatum illud, quod radici tenui fibra completi-

tur ? Insistentium fundamentis suis templa, et illa urbis moenia : tamen que in firmamentum talis aperis jacet sunt, la ent. Idem in ceteris evenit : principia sua semper sequens magnitudo obruit. Non potuissent quidquam consequi, nisi parentum beneficium antecessisset : sed non ideo quidquid consecutus sum, minus est eo, sine quo consecutus non essem. Nisi me tulerit aliusvis infans, nihil eorum, que consilia se meum gerit, facere potuissent, nec in hanc emergere nominis claritatem, quam civilis ac militaris industria merui : nunquid tamen ideo maximis operibus præferes nutricis officium ? At quid interest, quævis æque sine patris beneficio, quam sine nutricis fumen o, non potuerim ad ulteriora procedere ?

XXX. Quod si initio men, quidquid jam possum, debeo, cogita non esse initium mei parentem, ne avum quidem. Semper enim erit alterius aliquid, ex quo origines proximæ origo descendat. Atqui nemo dicit me plus debere ignovis, et ultra me moriam positum majoribus, quam patri : plus autem debeo, si hoc ipsum quod gigni me pater meus majoribus debet. Quidquid præstiti patri, etiam si magnum est, infra æstimationem paternali numeris est, quia non essem, si non genuisset ? Isto modo, etiam si quis patrem meum ægrum ac moriturum salvaverit, ni-

bienfait; car mon père n'aurait pu m'engendrer, s'il n'eût été guéri. Mais voyons, ne serai-je pas mieux apprécier les choses que de considérer ce que j'ai pu, ce que j'ai fait, comme mon œuvre, l'œuvre de mes forces, l'œuvre de ma volonté. Considère en toi ce que c'est que m'avoir donné l'être : tu verras que c'est bien peu, un je ne sais quoi, matière de bien et de mal; sans doute le premier pas vers toutes choses, mais non plus grand que toutes choses, parce qu'il est le premier. J'ai sauvé mon père, je l'ai élevé au faîte des bonheurs, je l'ai fait le premier de sa ville : et non-seulement je l'ai grandi par mes actions, mais je lui ai ouvert un chemin large et facile, non moins sûr que glorieux, pour se distinguer par lui-même. Honneurs, richesses, tout ce qu'ambitionne le cœur humain, je l'ai entassé sur sa tête : placé au-dessus de tous, je me suis placé au-dessous de lui. Dis-moi maintenant que si j'ai pu ces choses, c'est précisément par le bienfait de mon père. Je te répondrai : sans doute, si, pour les faire, il suffit de naître. Mais, si vivre est la moindre partie de ce qu'il faut pour bien vivre, si tu ne m'as donné que ce que j'ai de commun avec les bêtes sauvages, avec les moindres animaux et même les plus ignobles, ne vas pas t'approprier ce qui ne vient pas de tes bienfaits, quoiqu'il t'ait fallu d'abord. Suppose que je t'aie rendu la vie pour la vie. J'ai encore dépassé ton bienfait, puisqu'en donnant je savais que je donnais, tu savais que tu recevais; puisque je t'ai donné la vie non pour ma jouissance, ou du moins par ma jouissance; puisque conserver la vie est

plus important que la recevoir, au lieu que ce n'est rien de mourir avant la crainte de la mort.

XXXI. Je t'ai donné la vie, quand tu devais en jouir aussitôt : tu l'as donnée à un être qui ne savait s'il vivrait : je t'ai donné la vie, quand tu redoutais la mort; tu m'as donné la vie pour que je pusse mourir : je t'ai donné une vie achevée, complète; tu m'as engendré dénué de raison, à charge aux autres. Veux-tu savoir pourquoi c'est si peu chose que donner la vie de cette façon? tu n'avais qu'à m'exposer; c'eût été pour lors un mauvais service de m'avoir engendré. D'où je conclus que c'est un mince bienfait que le rapprochement du père et de la mère, s'il ne s'y ajoute d'autres biens pour développer ce premier don, et le ratifier par d'autres services. Le bien n'est pas de vivre, mais de bien vivre. J'ai bien vécu : mais je pouvais mal vivre. Ainsi, la seule chose que je tiens de toi, c'est de vivre. Si tu me reproches la vie en soi, toute nue et dépourvue de raison, et que tu me la vantes comme un grand bien, songe que tu me reproches un bien qui appartient aux mouches et aux vers. Ensuite, pour ne parler que des beaux-arts dont l'étude a dirigé ma vie dans le bon chemin, tu as reçu dans ton bienfait même, plus que tu n'as donné. Car tu m'as donné à moi-même brut et ignorant; moi, je t'ai donné un fils tel que tu serais charmé de l'avoir engendré.

XXXII. Mon père m'a nourri. Si j'en fais autant, je lui rends davantage : car, non-seulement il a le plaisir d'être nourri, mais d'être nourri par son fils; et il jouit encore plus de mes sentiments

hil prestare ei potero, quod non beneficio ejus minus sit; non enim gemisset me pater, ni sanatus esset. Sed vide, ne illud verius sit asilari, an id quod potui, et id quod feci, meum sit, meorum virum, meo voluntis. Illud quod natus sum, per se incertum quale sit : animadvertes exiguum et incertum, et boni malique communem materiam, sine dubio primum ad omnia gradum : sed non idem majorem omnibus, quàm primum. Servavi patrem, et ad summam provehi digni sum, et principem urbis sue feci : nec tantum rebus a me gestis notissimam, sed et aliquid gerendarum ingentem se faciliem, nec tuam minus, quam gloriosam dedi materiam. Minores, opes, quicquid humanos ad se animo rapit, congressi, et quoniam supra omnes starem, infra illum velli. Die nunc, hoc ipsum, quod ista potuisti, patris munus est. Respondeo tibi, est gravior, si ad ista faciendo tunc satis est; sed si ad bene vivendum minima portio est vivere, et id tribui, quod cum feris igitur et animalibus quibusdam communis, quibusdam et illi in festissimis commune est; nulli tibi asserere, quod non ex tuis beneficiis, et tamen non sine tuis, oriatur. Puta me vitam pro vita reddidisse. Sic quoque munus tuum vici, quoniam ego dederim sustinenti, quoniam sentiens me dare; quoniam vitam tibi non voluptatis meae causa, aut certe per voluptatem dederim;

quam tanto majus sit retinere spiritum, quam accipere, quanto levius mori ante mortis metum.

XXXI. Ego vitam dedi statim illi viro : tu necessario, an viveret : ego vitam dedi, mortem simenti : tu vitam dedisti, ut mori possem : ego vitam tibi dedi consummatam, perfectam : tu me expertem rationis genuisti, omni alienum. Vis scire, quoniam non sit magnum beneficium, vitam sic dare? exposuisses : nempe inguria erat genuisse. Quo quidem colligo minimum esse beneficium, patris matrisque concupitum, nisi accesserint alia, quæ prosequerentur hoc inibi munus, et istis officiis ratum facerent. Non est bonum vivere, sed bene vivere. At bene vivo : sed potui et male : ita hoc tantum est tui, quod vivo. Si vitam ingenuis mihi per te, nudam, egentem contulisti, et id sit magnum bonum jactas, cogita te mihi impare munusculum ac vermiculum bonum. Delude, ut nihil aliud dicam, quoniam bonis artibus me studiose, ut eorsum ad rectum iter vitam dirigerem; in ipsa beneficio tuo, majus quoniam quod dedisti, recepi. Tu enim me mihi rudem et imperi tui dedisti : ego tibi filium, quem gratissime gauderes.

XXXII. Alit me pater. Si idem presto, plus reddo : quia non tantum ali se, sed a filio aliquid gaudet, et majorem ex animo meo, quam ex ipsa re, percipit voluptatem.



que de la chose même : au lieu que les aliments qu'il m'a donnés n'ont pénétré que mon corps. Quoi ! si un homme s'est élevé si haut, qu'il brille chez les nations par son éloquence, sa justice ou ses exploits guerriers, qu'il entoure aussi son père d'une grande gloire, qu'il dissipe par son éclat l'obscurité de son berceau, il n'aura pas répandu sur ses parents des bienfaits inestimables ! Qui connaîtrait Ariston et Gryllus, sans leurs fils Xéophon et Platon ? Sophronisque est devenu impérissable par Socrate. Il serait trop long d'énumérer tous les autres dont la mémoire n'est vivante que parce que la vertu supérieure de leurs enfants l'a transmise à la postérité. Qui a le plus reçu de l'autre, ou Agrippa de son père, lequel n'est pas même connu après Agrippa, ou celui-ci d'Agrippa, lequel fut décoré d'une couronne navale, seul exemple de cette glorieuse récompense militaire ; d'Agrippa qui, par la multitude d'édifices dont il embellit la ville, surpassa la magnificence des siècles précédents, sans pouvoir être surpassé dans la suite ? Qui apporta le plus grand bienfait à l'autre, ou d'Octave à son fils, ou du divin Auguste à son père, quoique celui-ci fût caché dans l'ombre du père adoptif ? Quelle jouissance il eût goûtée, s'il eût vu ce fils, après l'extinction des guerres civiles, présider à l'établissement d'une paix solide ? Sans doute il n'aurait pas reconnu son ouvrage ; et, en se regardant lui-même, il n'aurait pu croire qu'un tel homme fût né dans sa famille.

Pourquoi parlerai-je encore des autres, que l'oubli eût déjà dévorés, si la gloire de leurs fils ne

les eût arrachés aux ténèbres, et ne les retenait encore au grand jour ? D'ailleurs, nous n'examinons pas si quelque fils a rendu à son père plus qu'il n'avait reçu ; mais s'il est possible de rendre plus. Quand même les exemples que j'ai rapportés ne satisferaient pas, et que les bienfaits des parents ne seraient pas délégués, la nature peut enfanter ce qu'aucun siècle n'a encore produit. Si des mérites isolés n'ont pu surpasser la grandeur des bienfaits paternels, plusieurs, réunis en un seul, les surpasseront.

XXXIII. Scipion sauva son père dans un combat : encore revêtu de la prétexte, il poussa son cheval au milieu des ennemis. C'est peu d'avoir affrouté, pour arriver jusqu'à son père, tous les périls qui assiègent les plus grands capitaines, et triomphé de tant d'obstacles, d'avoir, soldat d'un jour, passé sur le corps aux vétérans, pour courir à la première ligne, d'avoir devancé son âge : suppose qu'il défende aussi son père accusé, qu'il l'arrache aux complots d'ennemis puissants, qu'il accumule sur lui un second, un troisième consulat, et les autres dignités qu'ambitionnent même les consulaires ; qu'il offre à sa pauvreté des richesses acquises par la victoire ; enfin, ce qui a le plus de prix pour un guerrier, qu'il le fasse riche avec les dépouilles des ennemis. Si ce n'est pas encore assez, ajoutez cette suite de commandements dans les provinces, de charges extraordinaires ; ajoutez qu'après la destruction des villes les plus puissantes, devenu le défenseur et le fondateur de l'empire romain, qui devait désormais, sans rival, s'étendre de l'Orient à

*Ilis alimenta ad corpus tantum meum pervenerunt. Quid si quis in tantum processit, ut aut eloquentia pergentes enotesceret, aut iustitia, aut bellis rebus, et patri quoque ingenium circumfunderet famam, tenebrasque natalium suorum clara luce discuteret ; non inestimabile in parentis nos beneficium contulit ? An quisquam Aristonem et Gryllum, nisi propter Xenophoniem ac Platonem filios nosset ? Sophronisicum Socrates exasperare non potuit. Ceteros enumerare longum est, qui vivunt ob nullam causam aliam, quam quod illos liberam eximia virtus tradidit posteris. Utrum majus beneficium dedit M. Agrippæ pater, an post Agrippam quidem notus, an patri dedit Agrippa, navali corona lunigalis, nuncium deplevis inter domum atriæ datus ? qui tot laude maxima opera excoluit, que et priorem magnificentiâ vinceret, et aulis poterat vincere ? Utrum Octavius majus ullum beneficium dedit filio, an patri divus Augustus, quamvis illum umbra adoptivi patris absconderit ? Quotiens equis voluptatum, si illum, post debellatâ armâ civilâ, vidisset arcum pectus præsertent, non agnosceret hominem suum, nec satis credens, quoties respiceret ad se, potuisse illum vivum in domo sua nasci ? Quid nunc ceteros persequar, quos jam consummisset*

*oblivio, nisi illos filiorum gloria e tenebris eruisset, et adhuc in luce retineret ? Deinde quem quarramus, non, quis filius patri majora beneficia reddiderit, quam a patre acceperat, sed an possit aliquis majora reddere : taliumque rebus exempla, nondum satisfaciunt, nec beneficia parentum suorum superant ; capit tamen hoc natura, quod videntem illa aras tollit. Si singula potuerunt meritorum magnitudinem exsuperare non possunt, plura in unum congesta superabunt.*

XXXIII. Servavit in prælio patrem Scipio, et prætextatus in hostes equum condegit : parum est, quod, ut perveniret ad patrem, tot pericula maximis duces quam maxime premensis contempsit, tot oppostas difficultates ; quod ad primum pugnam exiturus illo per ve crenorum corpora ecurrit ; quod mox nos transiit. Adjice, ut idem patrem cum defendens, et conspirantem infidelium potentiam erigens ; ut alterum ita consul tum, ac tertium, atque honores et incommensurabiles conceptis endos congerat ; ut postquam rapta belli jure opera tradidit ; et quod est militibus viris specialissimum, divitem illum spoliis etiam hostilibus fecit. Si adhuc parum est, adjice ut provincias et extraordinaria imperia continet : adjice ut divitis maximis urbibus, Romani imperii sine æquali

l'Occident; il ennoblit encore la noblesse de son père. Oppose à cela la paternité. Est-il à douter que le bienfait vulgaire de la génération n'ait été surpassé par cette piété filiale et cette vertu si grande, que je ne saurais décider si elle apporta à la ville plus d'appui que de gloire.

XXXIV. Et, si ce n'est pas encore assez, suppose qu'un fils arrache son père à la torture, et la subisse à sa place. Car tu peux, autant que tu le veux, étendre les bienfaits du fils, au lieu que le mérite du père est simple et facile : d'ailleurs, c'est un bienfait voluptueux et nécessairement accordé à beaucoup d'autres auxquels il en a fait part sans le savoir ; bienfaits dans lequel sa femme est de moitié, dans lequel il considérait les lois de son pays, les récompenses attachées à la paternité, la gloire de perpétuer son nom et sa famille, tout enfin, excepté celui auquel il donnait. Mais si un fils s'est élevé jusqu'à la sagesse, et l'a communiquée à son père, douterons-nous encore qu'il ait plus donné que reçu, puisqu'il rend à son père une vie heureuse, quand il n'a reçu que la vie ? Mais, dit-on, tout ce que tu fais, tout ce que tu peux donner, tu le dois au bienfait de ton père. C'est aussi à mon précepteur que je dois d'avoir réussi dans les sciences. Cependant nous dépassons ceux qui nous les ont enseignés, surtout ceux qui nous ont appris les premiers éléments : quoiqu'on ne puisse rien sans eux, il ne s'ensuit pas que celui qui s'est élevé aussi haut qu'on peut atteindre, reste néanmoins au-dessous d'eux. Il y a beaucoup de différence entre les premières choses et les choses les plus grandes ; et

de ce que les plus grandes ne peuvent exister sans les premières, les premières ne sont pas pour cela au niveau des plus grandes.

XXXV. Il est temps enfin de présenter, si je puis dire ainsi, quelque chose de notre monnaie. Celui qui accorde un bienfait au-dessus duquel il y a quelque chose, peut toujours être surpassé. Un père a donné la vie à son fils : or, il y a quelque chose au-dessus de la vie ; donc le père peut être surpassé, puisqu'il a accordé un bienfait au-dessus duquel il y a quelque chose. De plus, celui qui a donné la vie, s'il a été lui-même tué et deux fois délivré du péril de la mort, a reçu plus qu'il n'a donné. Or, un père a donné la vie : donc, s'il a été plusieurs fois délivré par son fils du péril de la mort, il peut recevoir plus qu'il n'a donné. Celui qui reçoit un bienfait, le reçoit d'autant plus grand, qu'il en a plus besoin. Or, celui qui vit déjà, a plus besoin de la vie que celui qui n'est pas encore né, et qui ne peut même avoir aucune espèce de besoin. Donc, le père qui reçoit la vie de son fils, reçoit un plus grand bienfait que fils ne le reçoit du père en naissant.

Les bienfaits du père ne peuvent être surpassés par les bienfaits du fils. Pourquoi ? parce qu'il a reçu la vie de son père, et, s'il ne l'avait reçue, il n'aurait pu répandre des bienfaits. Mais ce mérite du père lui est commun avec tous ceux qui ont donné la vie à quelqu'un ; car on n'aurait pu leur témoigner sa reconnaissance, si l'on n'eût point reçu la vie. On ne peut donc, par la reconnaissance, surpasser le bienfait du médecin ; car le médecin donne aussi la vie ; ni celui du matelot

ad prius occasusque venturi defensor et conditor, majorem nobilitatem nobili viro adiecit. Dicit Scipionis patrem : dubium est, quin generandi vulgare beneficium vicerit estimo pietas et virtus, ipsi urbi nescio utrum majus presidium affereat, an datus ?

XXXIV. Deinde, si hoc parum est, fingit aliquem tamen a patris discussione, finge in se transiit se. Licet tibi in quantum velis extendere beneficia filii, quoniam paternum minus et simplex sit, et facile ; sed et danti voluptarium, quod necesse est, ille multis dedit etiam, quibus dedit se ne scit ; in quam consortium habet, in quam spectavit legem patriam, prœmia patrum, domus et familie perpetuam, omnia potius quam cum cui dabit. Quid si quis sapientiam consecutus, hanc patri tradiderit, etiam nunc disputabimus, an majus aliquid dedit, quam acceperit ; quoniam vitam beatam patri reddiderit, acceperit tamen unam vitam ? Sed patri, inquit, beneficium est, quicquid fecit, quicquid prætare illi potes. Et præceptoris mei, quod in totis liberis illis præ feci. Ipsos tamen, qui tradiderunt illa, transcendimus ; utique eos, qui prima elementa dederunt. Et quævis sine illis nemo quicquam assequi posset, non tamen quantumcumque qui associatus est, infra illos est ; multum inter prima ac

maxima interest. Nec ideo prima maximorum instar sunt, quæ sine primis maxima esse non possunt.

XXXV. Jam tempus est quendam esse nostra, ut ille dicant, moneta præferri. Qui id beneficium dedit, quo est aliud melius, potest vinci : pater dedit filio vitam ; est autem aliquid vitæ melius : ita pater vinci potest, quia dedit beneficium, quo est aliqd melius. Etiam nunc, qui dedit alicui vitam, si semel et iterum liberatus est mortis periculo, majus accepit beneficium, quam dedit : pater autem vitam dedit ; potest ergo, si simpliciter periculo mortis liberatus a filio fuerit, majus beneficium accipere, quam dedit. Qui beneficium accepit, majus accepit, quæ magis eo indiget ; magis autem indiget vita qui vivit, quam qui natus novit, ut qui ne indigere quidem omnino possit : majus ergo beneficium accipit pater, si vitam a filio accepit, quam filius a patre, quod natus est. Patri bene scia vinci a filii beneficio non possunt ; quare ? quia vitam accepit a patre ; quam nisi accepisset, nulla de beneficio potuisset. Hoc commune est patri cum omnibus, qui vitam dederunt alicui ; non potuissent enim referre gratiam, nisi vitam accepissent. Ergo nec medico la majus gratia referri potest ; solet enim et medicus vitam dare ; nec navis, si naufragum sustulit. Atqui

qui nous a sauvés du naufrage. Cependant il est possible de surpasser les bienfaits de l'un et de l'autre, et généralement de tous ceux qui nous ont donné la vie de quelque manière; donc c'est possible par rapport au père. Si quelqu'un m'accorde un bienfait qui ait besoin d'être soutenu des bienfaits de beaucoup d'autres, et que moi, au contraire, je lui aie offert un bienfait qui n'ait besoin de l'appui de personne, j'ai plus donné que je n'ai reçu. Or, le père a donné à son fils une vie qui devait s'éteindre, si une foule de soins n'étaient venus la protéger; celle que le fils donne au père n'a besoin, pour se maintenir, d'aucun secours étranger. Donc, le père qui reçoit de son fils la vie qu'il lui avait donnée, reçoit un plus grand bienfait.

XXXVI. Cette doctrine ne porte pas atteinte au respect dû aux parents : loin de pervertir les enfants, elle ne peut que les rendre meilleurs. Car la vertu est naturellement ambitieuse et trône de dépasser ce qui la devance. La pitié filiale sera plus empressée, si elle vient à rendre des bienfaits avec l'espoir de vaincre. Les pères eux-mêmes s'y prêteront volontiers et avec joie : car il y a bien des circonstances où nous avons à gagner par une défaite. Heureuse concurrence, désirable félicité pour les pères, de se reconnaître vaincus par les bienfaits de leurs enfants ! L'opinion contraire fournit une excuse aux enfants, et ralentit leur reconnaissance. Nous devons plutôt les alimenter et leur dire : « Allons, vertueuse jeunesse, un noble défi est ouvert entre les parents et les enfants, pour savoir qui donnera ou recevra davantage. Ils ne sont pas vainqueurs, pour vous

avoir prévénus. Impirez-vous donc de sentiments convenables, et vous triompherez, si vous n'abandonnez pas ceux qui désirent votre triomphe. Dansez noble combat les chefs ne vous monqueront pas pour vous exciter par leur exemple, et pour vous ordonner de marcher sur leurs traces à une victoire déjà souvent remportée sur les parents. »

XXXVII. Êtée a vaincu son père : il n'avait été pour lui qu'un fardeau léger et sans danger ; au lieu qu'il se chargea d'Anchise, appesanti par l'âge, au milieu des bataillons ennemis, des ruines de la ville qui s'écroulait autour de lui ; quand le religieux vieillard, tenant dans ses bras les vases sacrés et les dieux pénates, surchargeait sa marebe d'un double poids, il le porta, que dis-je, et que ne peut la pitié ! il le transporta à travers les flammes, et vint l'offrir à nos adorations parmi les fondateurs de l'empire romain.

Les jeunes Siciliens vainquirent, lorsqu'au milieu des secousses de l'Etna ébranlé, au milieu des torrents de feu qui inondaient les villes, les campagnes et la plus grande partie de l'île, ils emportèrent leurs pères sur leurs épaules. On raconte que les flammes se retirèrent devant eux, et que, s'écartant des deux côtés, elles ouvrirent un libre chemin à la fuite de ces jeunes gens, si dignes d'achever en héros cette noble entreprise. Antigone vainquit, lorsqu'après avoir défait l'ennemi dans un grand combat, il abandonna à son père le prix de son triomphe, et lui céda le trône de Chypre. C'est être vraiment roi, que de ne vouloir pas régner quand on le peut.

Titus Manlius vainquit son père, tout impérieux qu'il était. Auparavant relégué par lui à la

[illegible]

XXXVI. Hinc non destruat parentum veneratorem,  
nec deteriores illis liberos faciat, (iuno enim) meliores;  
natura enim gloria-ae est virtus, et anteire priores cupit.  
Absterge erili pietas, et ad redenda beneficia cum vin-  
cendi spe veniit: Ipsis patribus illi volentibus iustique  
congruū; quoniam plerique suot, in quibus nos ro-  
bore vincimus. Unde certamen tu optabile, unde iu-  
tam felicitatem parentibus, et fateantur se ipsos aliorum  
beneficiis impares? Nisi hoc illis iugitacum, evulsionem  
damus liberia; et illis sequiores ad referendam gra-  
tiam facimus, quibus stimulus dicitur delendum, et dicere,  
Hoc asile, optimi iunetus proposita, est inter parentis

ac liberos honesta contentio, dederint maiora, an receperint. Non ideo vicerunt, quia occupaverunt. Semite modo animum, qualem decet, et deficere nolle, ut vincatis, optantes. Nec desuot tam pulchro certaminis duers, qui ad similia vis cohortentur, ac per vestigia sua ire ad victoriam. recedat iam rariam ex parentibus, iuvenit.

XXXVII. Vicit *Aeneas* per rem, ipse ejus in infania  
levit tantumque gestavit, grav in senio, per medio horum  
annos agnovit, et per cadentes ejus sae urbis roinas ferunt.  
quam complexus sacra se penitus deos religionis senex  
non simplici vaditum sarcina premeret: tollit illum per  
ignem, et, quid non pietas potest? per alii, colludimque  
inter conditores Romani iuveni posuit. Viceret Sicili  
juvenes, quam *Aeneas* maiore vi per-gitavit, in urbes, in  
agros, in magnam insula partem effudit set incendium.  
veterum parentes suos. Di-cessisse credunt set ignis,  
et utrinque flamma recedente laur em adaperit, per  
quem transcurrerent iuvenes dignissim, qui magni talis  
sunderet. Vicit *Antigonas*, qui quam ingenti praebio su-  
perasset hostem, praemio belli ad patrem transiit, et  
imperium ille *Cypr* tradidit: hoc est: regnum, nullo ragnare  
quam possit: Vicit patrem, imperium quidem.

campagne, à cause de l'incapacité et de la stupidité de sa jeunesse, il alla trouver un tribun du peuple qui avait mis son père en accusation, lui demanda une entrevue, et l'obtint. Le tribun espérait qu'il se ferait le déclarateur d'un père odieux; et pensait avoir bien mérité du jeune homme, dont l'exil était un des plus grands griefs de l'accusation. Titus, l'ayant trouvé seul, retira un glaive caché sous sa robe : « Si tu ne jures, lui dit-il, de te désister, je te perce de ce fer. Tu peux choisir de quelle manière mon père sera délivré d'un accusateur. » Le tribun jura : il tint parole, et rendit compte à l'assemblée du motif de son désistement. Jamais nul autre ne tenta impunément de faire reultrier dans l'ordre un tribun.

XXXVIII. De tous côtés se présentent les exemples de ceux qui ont arraché leurs pères au danger, qui de l'état le plus bas les ont élevés au plus haut, qui les ont tirés des rangs les plus obscurs de la foule, pour les transmettre, impérissables, à la voix des siècles. Nulle énergie de langage, nulle richesse d'éloquence ne sauraient exprimer tout ce qu'il y a de mérite, tout ce qu'il y a de gloire à jamais assurée dans la mémoire des hommes, à pouvoir se dire : J'ai obéi à mes parents, je leur ai cédé : je me suis montré soumis et complaisant à tous leurs ordres, soit justes, soit injustes et rigides : je n'ai été rebelle qu'en une seule chose, je n'ai pas voulu être vaincu en bienfaits. Entrez donc en lice, je vous en conjure; et si vous êtes battus, renouvelez le combat. Heureux les vainqueurs ! heureux encore les vaincus ! Quoi de plus beau, pour ce jeune homme, que de pouvoir se dire ;

car il ne lui est pas permis de le dire aux autres ; « J'ai surpassé mon père en bienfaits. » Quoi de plus heureux pour ce vieillard, que d'aller polirier partout que les bienfaits de son fils ont triomphé des siens ! Quoi de plus doux que d'avoir créé soi-même sa défaite !

#### LIVRE QUATRIÈME.

I. De toutes les questions que nous avons examinées, Ébatius Libéralis, il n'en est pas de plus importante, il n'en est pas qui recueille, selon l'expression de Salluste, être traitée avec plus de soin que celle qui nous occupe : la bienfaisance et la reconnaissance doivent-elles être recherchées seulement pour elles-mêmes ? Il y a des gens qui, dans l'honnête, ne voient que l'utile, qui ne trouvent aucun charme dans la vertu sans profit, tandis qu'il ne reste plus en elle rien de grand, s'il y a quelque chose de véniel. En effet, quoi de plus honteux que de calculer le taux de la probité ! La vertu n'invite pas par le gain, ne détourne pas par la perte; et loin de séduire par l'espoir et les promesses, elle ordonne, au contraire, de faire des sacrifices pour elle, et, le plus souvent, elle est elle-même un tribut volontaire. Foule aux pieds l'intérêt pour marcher à elle partout où elle l'appelle, partout où elle l'envoie, sans égard pour les biens; quelquefois aussi il faut aller sans épargner sa vie, et jamais il ne faut être rebelle à ses commandements. Que gagnerais-je, dis-tu, à faire

T. Manlius; qui quon ante id tempus relegatus esset a patre, ab adolescentiam brutam ac hebetem, ad iribonum plebis, qui patri sui dixerat diem, venit; petitoque tempore, quod ille dederat, sperans fore proditorem parentis laetui, et bene meruisse se de juvene credidit, cuius exitum pro gravissimo crimine iuter alia Manlio objiciebat, nactus adolescens secretum, stringit occultatum sicut ferrum, et, nisi juras, inquit, te diem patri remissurum, hoc te gladio transodiam. In tua potestate est, utro modo pater noster accusavere non habent. Juravi tribunus; nec fecellit, et causam ac omnis remissae eocationi reddidit. Nulli alii licuit impune tribunal in ordinem redigere.

XXXVIII. Alia ex aliis exempla sunt eorum, qui parentes suis periculis eripuerunt, qui ex infimo ad summum proleverunt, et e plebe acervumque ignobilium nunquam laedens aculis dederunt. Nulla vi verborum, nullo ingenii facilitate exprimi potest, quam unum opus sit, quam laudabile, quamque nunquam a mortalis hominum exiturum, posse hoc dicere : Parentibus meis parui, cessi : imperio eorum, sine æquum, sine iniquum ac durum fui, subsequenter submissumque me præbui : ad hoc unum contumax fui, ne beneficiis vincerem. Certate, obsecro vos, et fusi quoque restituite aciem. Felices, qui

vicerint : felices, qui vincuntur. Quid eo adolescente præclarior, qui sibi ipsi dicere poterit : neque enim fas est alteri dicere : Patrem meum beneficia vici ? Quid eo fortunatior senex, qui omnibus ubique prædicabit, a filio se sui beneficiis victum ? Quid autem est felicior, quam sibi cedere ?

#### LIBER QUARTUS.

I. Ex omnibus que tractavimus, Ébatius Libéralis, potest videri nihil tam necessarium, nisi magis, ut ait Sallustius, cum cura dicendum, quam quod in manibus est : An beneficium dare, et invicem gratiam referre, per se res appetendæ sint ? Investigamus qui bonæ in mercedem colant, quibusque non placeat virtus gratuita : que nihil habet in se magnificentum, si quidquam venale. Quid enim est turpis, quam aliquam compense quaerit vir bonus sit ; quam virtus non lucro inviti et, nec absterreat damnum, a quoque neminem spe ac sollicitudine corrumpat, si contra in se imprudens jubeat, ac servans in ultro tribulis ? Certe nulla utilitas ibi ad illam rem omest, quocunque vocavit, quocunque nudit, sine respectu rei sum illa : interdum etiam, sine illa a nugulis sui parcimonia vadendum, nec unquam imperium ejus detree-

le bien courageusement et avec plaisir? Tu gagnes de l'avoir fait. On ne te promet rien de plus : s'il survient au-delà quelque avantage, regarde-le comme un accessoire. La récompense des choses honnêtes est en elles-mêmes. Si la vertu doit être recherchée pour elle-même, et que la bienfaisance soit une vertu, son sort ne peut être différent, puisque sa nature est la même. Or, vous avez prouvé souvent et longuement que la vertu devait être recherchée pour elle-même.

II. Ici nous avons à combattre les Épicuriens, ces philosophes de table et de bosquets, qui font de la sagesse au milieu des festins. Pour eux, la vertu est l'instrument des plaisirs. Elle leur obéit, les sert et se place au-dessous d'eux. Il n'y a pas, disent-ils, de plaisir sans la vertu. Pourquoi donc places-tu le plaisir avant la vertu? Penses-tu que ce ne soit qu'une dispute de préséance? Il s'agit de la chose tout entière, de son essence même. Il n'y a plus de vertu, si elle vient en second. Le premier rôle lui appartient : c'est à elle à conduire, à commander, à tenir la place d'honneur, et tu lui ordonnes d'attendre le signal. « Que t'importe, dit-il, puisque je prétends, comme toi, qu'il ne peut y avoir de bonheur sans la vertu. Ce plaisir que je recherche, auquel je me suis asservi, je le réprouve, je le condamne, s'il n'est accompagné de la vertu. Le seul point qui nous divise, est de savoir si la vertu est le principe du souverain bien, ou si elle est elle-même ce souverain bien. » Quand ce serait notre seule contestation, pensestu que ce ne soit qu'un changement de rang. Mais c'est un bouleversement, un aveuglement mani-

feste, de placer les dernières choses avant les premières. Je ne m'indigne pas seulement que la vertu soit mise après le plaisir, mais qu'elle soit en aucune façon rapprochée du plaisir. Elle le méprise, elle en est l'ennemie, et, s'écartant bien loin de lui, elle s'associe au travail, à la douleur, aux mâles épreuves, plutôt qu'à ce bonheur efféminé.

III. J'ai dû faire ces réflexions, mon cher Libéralis, parce que le bienfait, dont nous traitons ici, étant une vertu, il est très-honteux de donner pour toute autre chose que pour donner. Car si nous offrons avec l'espoir de recouvrer, nous donnerons au plus riche et non au plus digne : tandis qu'aujourd'hui nous préférons le pauvre au riche insolent. La bienfaisance n'a point égard à la fortune. D'ailleurs, si l'intérêt seul devait nous inviter à être utile, ceux qui devraient répandre le moins de bienfaits seraient ceux qui le peuvent le plus, les riches, les puissants et les rois, qui n'ont pas besoin de l'aide des autres. Les dieux mêmes ne nous donneraient pas tous ces présents qu'ils versent jeûre et nuît sans relâche ; car leur nature leur suffit en tout, et leur procure la plénitude de biens assurés et inaltérables. Personne ne fera de bien, si on ne donne sans autre cause que sa propre considération et son intérêt. Ce n'est pas un bienfait, c'est de l'usure, que de regarder autour de soi, non pour placer honnêtement, mais pour trouver du profit et pour recueillir plus facilement. C'est parce que les dieux sont très-éloignés de cette pensée, qu'ils sont bienfaisants. Car, si le seul motif de donner était l'utilité de celui qui donne, Dieu n'aurait rien d'utile

landum. Quid consequar, inquit, si hoc fortiter, si hoc grate fecero? Quod feceris. Nihil tibi extra promittitur : si quid forte obtuleris commodi, inter accessiones numerabis. Rerum honestarum pretium in ipsis est. Si honestum per se expectandum est, beneficium autem honestum est, non potest alia ejus conditio esse, quam eadem natura sit. Per se autem expectandum esse honestum, arripe et rhonde probum est.

II. In hac parte nobis pugnæ est cum Epicureorum delicata et umbratica turba, in convivio suo philosophantium : apud quos virtus voluptatum ministra est. Illis parat, illis dæ servit, illas supra se videt. Non est, inquit, voluptas sine virtute. Sed quæro an et virtutem est? De ordine potius disputationem esse? De re bona, et de potestate ejus ambigatur : non est virtus, si sequi potest. Prime partes ejus sunt : ducere debet, imperare, summo loco stare : tu illam jubes signum petere. Quid, inquit, tuas refert et ego sine virtute neg bestiam vltum posse constare. Ipsam voluptatem, quam sequor, cui me mancipavi, remota illa, impuro et damno : de hoc una disputatur, utrum virtus summi boni causa sit, an ipsa summum bonum. Ut hoc autem queritur, ordinis tantum existimas mutationem? ista vero confusio est et manifesta

careitas, primis postrema præferre. Non indignor, quod post voluptatem positur virtus, sed quod omnino cum voluptate confortur. Contentrix ejus et hostis est, et longissime ab illa resiliens, labori se dolori familiarior, viriliter locomodis, quam isti effeminati bono.

III. Inserenda hæc, mi Liberalis, ferunt, quia beneficium, de quo nunc agitur, dare, virtutis est, et turpissimum, id causa usus alterius rei dare, quam ut datum sit. Nam si recipiendi spe tribueremus, locupletissimo enique, non dignissimo, daremus : uno vero diviti impetum pauperem præferamus : non est beneficium, quod fortunam spectat. Præterea, si ut prodessimus, sola nos invitaret a illis, minime beneficia distribuere deberet, qui facillime possent, locupletis, et potentes, et reges. Illis ope non indigen est. Di vero tolli monstra, quæ sine intermissione diebus ac noctibus foudant, non darent : in amnia enim illis natura sua sufficit, pleniorque et talior, et involabiles præstat. Nulli ergo beneficium dabunt : si una dendi causa est, se inveni et commodum summi. Istud non beneficium, sed fœcus est, circumspicere, non ubi optime ponas, sed ubi questuosissime habes, unde facillime tollas. Quod quam longe a diis remotum sit, sequitur ut illi liberales

à espérer de nous, Dieu n'a aucune raison de nous donner.

IV. Je sais ce qu'on répond à cela. Aussi Dieu n'accorde pas de bienfaits; mais, calme et indifférent à notre sort, ne songeant pas au monde, il fait tout autre chose; ou plutôt, ce qui semble à Épicure le suprême bonheur, il ne fait rien; et les bienfaits ne le touchent pas plus que les injures. Celui qui raisonne ainsi n'entend donc pas les voix des suppliants, il ne voit pas de toutes parts étendues vers le ciel les mains de ceux qui lui adressent tous ces vœux publics et particuliers. Certes, cela n'arriverait pas, tous les mortels ne se seraient pas accordés dans cette folie d'invoquer des divinités sourdes, des dieux impuissants, s'ils n'avaient éprouvé leurs bienfaits, tantôt offerts spontanément, tantôt accordés aux prières; toujours grands, toujours opportuns, et détruisant, par leur intervention, l'effet de quelque terrible menace. Quel est l'homme assez malheureux, assez abandonné, assez maltraité du sort et voué à la souffrance, qui n'ait jamais ressenti cette munificence des dieux? Cherche même ces hommes chagrins, qui sans cesse se plaignent de leur destinée, tu n'en trouveras pas qui soient entièrement déshérités des présents du ciel, tu n'en verras pas un qui n'ait quelquefois puisé à cette source bienfaisante. Est-ce donc si peu de chose que ce qui nous est également distribué à notre naissance? Sans parler des biens qui suivent, dont la mesure est inégalement répartie, la nature nous a-t-elle donné si peu de chose, en se donnant elle-même?

sint; non si una beneficii dandi causa sit dantis utilitas, non si utrum ex nobis utilitas Deo speranda est, nulla Deo dandi beneficii causa est.

IV. Scio quid de hoc loco respondeatur. Itaque non dat Deus beneficium, sed securus et negligens nostri, aversus a mundo, aliud agit, aut, quae maxima Epicuro felicitas videtur, nihil agit, nec magis illum beneficium, quam injuria tangunt. Hoc qui dicit, non ex audit precantium voces, et utique subito in oculis manibus vota laetantium, privatae publicae. Quod profecto non feret, nec in haec furorem omnes mortales commiserant. Illoquendi surda munia et inefficaces deos, nisi nosset illorum beneficia nunc ultra oblata, nunc irritabilis data, magna, tempus ita, ingrantes minus interventa sua solventia. Quis est autem tam miser, tam neglectus, quis tam duri lato, et in praemum gentilis, ut non tantum deorum munificentiam senserit? Ipsos illos complorantes a riem sumi, et querulæ circumspice; inversos non ex toto beneficiorum certatim exploras. nensum esse, ad quem non aliquid ex ita benigna sismo fuisse manaverit. Parum est autem id, quod nascendibus ex arquo distribuitur? Ut que sequuntur, iniqui dispensata mensura, transcamus, parum dedit natura, quoniam se dedit?

V. Dieu ne t'a fait aucun bien! D'où vient donc ce que tu possèdes, ce que tu donnes, ce que tu refuses, ce que tu gardes, ce que tu ravis? d'où viennent ces objets innombrables qui flattent les yeux, les oreilles, ton esprit? d'où vient cette abondance qui va jusqu'à la profusion? Carce n'est pas seulement à nos besoins que les dieux ont pourvu: leur amour se révèle jusque dans nos délices. Vois tous ces arbres si variés dans leurs fruits, ces végétaux salutaires, cette répartition de tant d'aliments sur toutes les saisons de l'année, de manière à faire jaillir de la terre, même sans culture, une nourriture imprévue; ces animaux de toute espèce, dont les uns naissent sur le sol sec et solide; les autres, dans les gouffres humides; d'autres enfin, dans les plaines de l'air, afin que chaque partie de la nature nous paie quelque tribut! Et ces fleuves qui enveloppent nos champs de leurs agréables contours; et ceux qui, promenant leur cours immense, ouvrent aux navires les routes du commerce, et ceux qui, à des jours marqués, prennent un accroissement miraculeux, pour apporter tout à coup à une terre aride et brûlée des feux du ciel, la fraîcheur de leurs vastes arrosements! Parle-je de ces veines d'eaux médicinales, de ces sources bouillantes qui jaillissent sur les rivages mêmes de la mer?

Toi, vaste Lariur, et toi, Benacus, qui t'élèves sur les flots en grondant comme la mer.

VI. Si l'on te donnait quelques arpents de terre, tu dirais que tu as reçu un bienfait; et ce ce n'est pas un bienfait pour toi que cet espace immense de terres étendues sans limites? Si quel-

V. Non dat Deus beneficium! Unde ergo ista quae possides? quae das? quae arguas? quae servas? quae rapis? unde haec innumrabilia, oculos, aures, animum munificentia? unde illa luxuria quoniam instruens copia? Neque enim necessitatibus tantummodo nostris provisorum est; neque in deliciis amorem. Tut arborum, non uno modo frugifera, tot herbae salutares, tot varietates ciborum per totum annum digestae, ut inerti quoque forniculo terrae alimenta parerent! Jam animalia omnis generis, alia in saeculo adituque, alia in humo de insensentia, alia per sublimem diuina; et omnis rerum naturae praeributum aliquid nobis conferret! Flumina haec amoenissimis flexibus campos cingentia, illi praebitura commercis viam, vasto et navigabili cursu vadentia, ex quibus generis, quidam et aliis diebus mirabile incrementum trahunt, ut arida et ferrenti subiecta caelo loca subita vis aetivi torrentis irriget! quid medicamentorum torrentium venas? quid in ipsis litibus aquarum calentium exundatio?

..... Te Lari maxime, teque  
Fluctibus, et fremitu austrigenae Benace marino?

VI. Si pouca quis tibi donasset jugera, accipisse te dicerem beneficium; immensa terrarum late patium

qu'un te donnait de l'argent et remplissait ton coffre, puisque c'est là ce qui te semble grand, tu y verrais un bienfait ; et lorsque Dieu a enfoulé pour toi tant de métaux, fait jaillir de la terre tant de fleuves qui roulent leurs sables chargés d'or, accumulé en tous lieux d'immenses amas d'argent, d'airain, de fer, qu'il livre à tes industrieuses recherches, en disposant sur la surface de la terre des signes qui te révèlent les trésors cachés, tu dis que tu n'as pas reçu de bienfait ? Si l'on te donnait une maison où brille un peu de marbre, où resplendisse un lambris diapré d'or et de couleurs, d'aurais-tu que c'est un médiocre présent ? Dieu t'a construit un immense palais, qui ne craint les ravages ni du feu, ni du temps, où tu ne vois pas des couches légères plus minces que le tranchant du fer qui les travaille, mais des blocs entiers des pierres les plus précieuses, des masses énormes de ces matières si variées, dont tu admires les moindres fragments, un lambris qui, la nuit et le jour, brille de nouvelles splendeurs ; et tu diras que tu n'as pas reçu de bienfait ! Et ces choses que tu estimes si haut, dans ta ingratitude, tu peusses ne les devoir à personne ! D'où te vient cet air que tu respères ? cette lumière qui te sert à régler et à ordonner les actes de ta vie ? ce sang, dont le cours entretient la chaleur vitale ? d'où te viennent ces saveurs exquis qui provoquent ton palais au-delà de la satiété ? d'où teus ces excitants de la volupté déjà lassée ? d'où ce repos dans lequel tu te corromps et te flétris. Si tu es reconnaissant, ne diras-tu pas :

*spatia negas esse beneficium ? Si pecuniam tibi aliquis donaverit, et arcum tuum, quoniam id tibi magnum videtur, impleverit, beneficium vocabis : tot metalla defodit, tot flumina emisit terra, super que decurrunt sola aurum vberibus ; argenti, aeris, ferri immenso pondus omnia locis distributa, cujus invenlegendi tibi facultatem dedit, ac latentium divitiarum in summa terra signa disposuit : negas te accepisse beneficium ? Si domus tibi donetur, in qua memoria aliquid resplendet, et lectum mitibus, auro aut coloribus sparsum, non modice munus vocabis ? Ingens tibi domicilium, sine ullo incendio aut ruina metu struxit, in qua vides non leones erectos, et ipsa que secantur lamina graviores, sed integras lapidei pretiosissimi moles, sed totas varias distinctaque materias, cujus in parvula frusta nilaris, lectum vero aliter nocte, aliter interdum fulgens : negas te altum munus accepisse ? Et quoniam ista que tibi bene magno aestimas, quod est ingrati hominis, nulli debere te iudicas ? Unde tibi istum, quem trahis, spiritum ? unde istam, per quam actus vite tue disponis atque ordinas, lucem ? unde sanguinem, cujus cursu vitæ continetur calor ? unde ista palatum tuum saporibus exquisitis atque satietatem lacessens ia ? unde hæc irritamenta jam assue voluptatis ? unde ista que es, in qua putrescis, ac marcesc ? Nonne, si gratus es, dicēs,*

a C'est un Dieu qui nous a fait ces loisirs : car il sera toujours un Dieu pour moi ; sur ses autels j'immolerai souvent un tendre agneau de mes bergeries. C'est lui qui laisse errer mes génisses comme tu vois ; c'est lui qui me laisse librement chanter mes chansons sur mes pipeaux rustiques. a

Oui, c'est ce Dieu, qui a envoyé non pas quelques génisses, mais d'immenses troupeaux sur toute la terre ; qui offre des aliments à ces bords partout vagabondes ; qui substitue les pâturages de l'été à ceux de l'hiver ; qui ne nous enseigne pas seulement à chanter sur des pipeaux, et à moduler, non sans quelque charme, des airs grossiers et rustiques ; mais qui a créé tous les arts, toute cette diversité de voix, tous ces sons qui empruntent leurs accents tantôt à notre souffle, tantôt à une haleine étrangère. Car ne dis pas que nos inventions nous appartiennent ; elles ne sont pas à nous plus que notre croissance, pas plus que l'ordre des fonctions de notre corps à des périodes déterminées. Aujourd'hui, c'est la chute des dents de l'enfance, puis les signes de la puberté, lorsque apparaît l'adolescence et que l'homme passe à un âge plus robuste ; enfin, cette dernière dent, qui pose une limite au développement de la jeunesse. Nous avons en nous les germes de tout âge et de toute science ; Dieu est le grand maître qui fait sortir les génies de leur obscurité.

VII. C'est la nature, dis-tu, qui me donne tous ces biens. Ne vois-tu pas qu'en parlant ainsi tu ne fais que changer le nom de Dieu ? La nature est-elle autre chose que Dieu, et la raison divine

..... Deus mihi hæc tota fecit :  
Namque ævis ille mihi semper Deus, illius aram  
Sæpe tener nostris ab ovibus induit agnus.  
Ille meus errare boves, ut cerne, et ipsum  
Ludere que vellem calamo permitti agresti.

Ille Deus est, non qui paucos boves, sed qui per totum urtem armenta dimisit, qui gregibus utique passim vagantibus pabulum præstat, qui pascua hibernis æstiva substituit, qui non calamo tantum canere, et agreste atque locœdium carmen ad aliquem tamen oblectationem modulari docuit, sed in arte, tot vocum varietate, tot sonis, alia spiritum nostrum, alia externo, canis editi oros, commentus est. Neque enim nus ra ista, que invenimus, dixeris ; non sapia, quam quod erescimus, quam quod ad constatum impus sua corpori officia respondeat. Nunc pueritium dentium lapsus, nunc ad surgentem jam ætatem, et in robustiorem gradum transiuntem pubertatem, et ultimus ille dens ætatis juvenis terminum ponens. Insita sunt nobis omnia ætatum, animique artium semina, magisterque ex oculo Deus producti ingenia.

VII. Nature, inquit, hæc mihi præstat. Non intelligis te, quoniam hoc dicis, mutare nomen Deo ? Quid enim aliud est natura, quam Deus, et divina ratio, isti mundo et partibus ejus inserta ? Quoties vides, tibi licet aliter

incorporée au monde entier et à chacune de ses parties ? Tu peux, autant que tu le veux, donner d'autres noms à l'auteur des choses. Ainsi tu peux appeler avec raison Jupiter le très-bon et très-grand, et le Tonnant, et le Stator, non parce qu'il arrêta, suivant les historiens, après le vœu de Romulus, l'armée fugitive des Romains, mais parce que tout s'appuie sur sa bienfaisance : et que de lui vient toute force, toute stabilité. Appelle-le encore le destin, tu ne te tromperas pas. Car, puisque le destin n'est que la succession des causes enchaînées l'une à l'autre, Dieu est la première de toutes les causes, d'où les autres découlent. Tous les noms que tu lui donneras seront convenables, s'ils caractérisent quelqu'une de ses propriétés, quel que effet de sa nature céleste. Chacun de ses bienfaits peut lui servir de titre.

VIII. Nos philosophes pensent que c'est lui qui est le père Liber, et Hercule et Mercure : le père Liber, parce qu'il est le père de toutes choses, le véritable créateur de ces semences fécondes qui nous reproduisent par la volupté : Hercule, parce que sa force est invincible, et qu'après l'accomplissement de ses travaux, il ira se reposer de ses fatigues au sein de la flamme : Mercure, parce qu'il est le principe de la raison, de l'harmonie, de l'ordre et de la science. De quelque côté que tu te tournes, tu le rencontreras devant toi ; rien n'est vide de lui : il remplit lui-même tout son ouvrage. Ainsi, tu ne gagnes rien, ô le plus ingrat des êtres ! à dire que tu ne dois rien à Dieu, mais à la nature ; parce que la nature n'est pas sans Dieu, ni Dieu sans la nature ; l'un et l'autre ne font qu'un ; leurs fonctions sont les mêmes. Si tu

avais reçu quelque chose de Sèneque, dirais-tu que tu dois à Anaxus ou à Lucius : tu ne changerais que le nom, mais pas le créancier, puisqu'il serait toujours le même, que tu l'appelles par son nom, son prénom ou son surnom. De même la nature, le destin, la fortune sont tous les noms du même dieu, dans les différentes fonctions de sa puissance. Ainsi, ta justice, ta probité, la prudence, la force, la tempérance sont toutes qualités d'une même âme : si tu aimes l'une d'elles, c'est l'âme que tu aimes.

IX. Mais, pour ne pas nous égarer dans une discussion étrangère au sujet, je le répète, tous ces nombreux, ces importants bienfaits, nous sont accordés par Dieu, sans espoir de retour ; car il n'a pas besoin de ce qu'il donne, et nous ne pouvons rien lui donner. Donc, le bienfait doit être recherché pour lui-même : il ne faut avoir égard qu'à l'intérêt de celui qui reçoit ; c'est à cela qu'il faut songer, sans consulter notre propre avantage.

« Mais, répliquera-t-on, vous dites qu'il faut choisir avec soin ceux à qui nous donnons, parce que le laboureur ne confie pas ses semences aux sables. Si cela est vrai, nous consultons notre intérêt en donnant, de même qu'en labourant et en semant ; car semer n'est pas une chose que l'on recherche pour elle-même. D'ailleurs, vous faites un choix pour le placement de vos bienfaits ; ce qui ne devrait pas être, si le bienfait devait être recherché pour lui-même ; car, quelque personne que l'on oblige, et de quelque manière, c'est toujours un bienfait. »

Nous ne recherchons la vertu pour aucune autre cause que pour elle-même. Cependant, qu'on

hanc auctorem rerum nostrarum compellere ; et Jovem illum optimum ac maximum rite dicere, et tonantem, et statorem : qui non, ut historici tradiderunt, est eo quod post votum susceptum acies Romanorum fugaret um stoltis, sed quod stat beneficium ejus omnia, stat, stabilitorque est : hunc eundem et fatum si dixeris, non mentiris ; nam quum fatum nihil aliud sit, quam series inopla causarum, ille est primus omnium causa, ex qua cetera pendunt. Quorumque voles illi nomina proprie ap alios, vim aliquam effectumque celestium rerum continetia. Tut appellationes ejus possunt esse, quot munerera.

VIII. Hunc et Liberum patrem, et Herculem, ac Mercurium nostri putant. Liberum patrem ; quia omnium parens sit, quod ab eo primum invenimus sensum vis est, consultura per voluptatem, Herculem ; quia vis ejus invicta est, quandoque victa fuerit operibus editis, in ignem res-sura, Mercurium ; quia ratio penes illum est, numerusque, et urbs, et scientia. Quicumque te deprecis, ibi illum videbis occurrentem tibi ; nihil ab illo vacat : opus tuum ipse impiet. Ergo nihil agis, ingratis-sime mortalium, qui te negas Deo debere, sed naturæ ;

qui nec natura sine Deo est, nec Deus sine natura ; sed idem est nimirum, nec distat officio. Si quid a Seneca accepisses, Annire te diceris debere, vel Lucio : non creditorem mutares sed nomen ; quoniam sive prænomen ejus, sive nomen discessis, sive cognomen, idem tamen ille esset. Sic tunc naturam vocas, fatum, fortunam : omnia ejusdem Dei nomina sunt, varie utentia sua potestate. Et justitia, probitas, prudentia, fortitudo, frugalitas, omnis animi bona sunt ; quidquid horum tibi placeat, animus placeat.

IX. Sed ne aliam disputationem ex obliquo habeam, purissima beneficia ac maxima in nos Deus confert sine spe recipiendi : quoniam nec ille collata sperat, nec nos ei quidquam conferre possumus. Ergo beneficium per se expetenda res est, una spectatur in eo accipientis utilitas : ad hanc accedamus, appositis omnino in nostris. Dicitis, inquit, diligenter et ingratis quibus beneficia deus, quia nec agricolæ quidem semini aereis committant. Quod si verum est, non tam utilitatem in beneficiis dandis sequimur, quemadmodum in arbori oriendoque : neque enim serere, per se res expetenda est. Præterea queritis, cui deus beneficium ; quod non esset facien-



que nous ne devions rechercher autre chose, nous examinons ce que nous faisons, quand nous devons faire, et comment : car tout dépend de là. C'est pourquoi, lorsque je choisis celui à qui je donne, je me comporte ainsi, pour qu'il y ait bienfait : car, si je donne à un infâme, il ne peut y avoir ni vertu, ni bienfait.

X. La restitution d'un dépôt est une chose qui doit être recherchée pour elle-même : cependant je ne rendrai pas toujours, ni en tous lieux, ni en tout temps. Quelquefois il n'y aura pas de différence entre nier un dépôt et le rendre publiquement. Je considérerai l'intérêt de celui à qui je dois rendre, et je lui refuserai son dépôt, s'il peut lui nuire. J'en agirai de même pour le bienfait : j'examinerai quand je dois donner, à qui, comment et pourquoi. Car rien ne doit se faire sans l'aveu de la raison ; or, il n'y a de bienfaits que ceux qui sont avoués par la raison, parce que la raison est la compagne de toute vertu. Que de fois entendons-nous ces paroles, de ceux qui se reprochent leur don inconsidéré : j'aimerais mieux l'avoir perdu, que de l'avoir donné à un tel homme ? La perte la plus humiliante est une largesse inconsidérée ; et il est beaucoup plus fâcheux de mal placer un bienfait, que de ne pas le recouvrer. Car c'est la faute d'un autre, si on ne nous rend pas : c'est la nôtre, si nous ne choisissons pas pour donner. Dans le choix, il n'y a rien qui m'occupe moins, ainsi que tu te l'imagines, que de rechercher de qui je pourrai recevoir : car je choisis celui qui sera reconnaissant, non celui qui rendra. Or, souvent celui qui ne rendra pas est

reconnaissant, celui qui a rendu est ingrat. C'est sur le cœur que porte mon estimation. Aussi, je me détournerai de l'homme riche, mais indigne ; je donnerai au pauvre honnête, car, dans la plus profonde misère, il sera reconnaissant, et, si tout lui manque, le cœur lui restera. Dans le bienfait, je n'ambitionne ni profit, ni plaisir, ni gloire. Satisfait de plaire à un seul, je donnerai pour faire mon devoir. Or, le devoir ne se fait pas sans choix. Ce choix, quel sera-t-il ? le voici :

XI. Je chercherai un homme intègre, simple, qui ait de la mémoire et de la reconnaissance, qui respecte le bien d'autrui, sans être sordidement économe du sien ; un homme bienveillant. Mais, lorsque je l'aurai choisi, quand même la fortune ne lui donnerait rien qui pût l'aider à s'acquitter, mes vœux seront remplis. Si l'intérêt et un vil calcul me font généreux, si je ne suis utile qu'à celui qui pourra m'être utile à son tour, je ne donnerai pas à celui qui part pour des régions écartées et lointaines ; je ne donnerai pas à celui qui s'en va pour toujours ; je ne donnerai pas au malade qui n'a nul espoir de guérison ; je ne donnerai pas quand je serai moi-même mourant, parce que je n'ai pas le temps de recueillir.

Mais ce qui le prouve que le bienfait est une chose recherchée pour elle-même, c'est qu'aux étrangers qui, pour quelques instants, sont poussés dans nos ports, qu'ils vont quitter aussitôt, nous offrons nos secours. Pour le naufragé inconnu, nous fournissons, nous équipons un vaisseau qui le reconduise. Il part, connaissant à peine celui qui l'a sauvé ; et, destiné désormais à

dum, si per se beneficium dare, expetenda res esset ; quæ quocumque loco, et quocumque modo daretur, beneficium erat. Honestum propter nullam aliam causam, quam propter ipsum, sequitur. Tamen etsi nihil aliud sequendum est, querimus quid faciamus, et quando, et quemadmodum : per hæc enim constat. Itaque quam eligo cui dem beneficium, id ago, ut beneficium sit, quæ si turpi datur, nec honestum esse potest, nec beneficium.

X. Depositum reddere, per se res expetenda est : non tamen semper reddam, nec quolibet loco, nec quolibet tempore. Aliquando nihil interest, utrum laudem, an palmam reddam. Intuebor utilitatem ejus, cui redditurus sum, et nocturnum illi depositum negabo. Idem in beneficio faciam ; vadebo quando dem, cui dem, quemadmodum, quare. Nihil enim sine ratione faciendum est ; non est autem beneficium, nisi quod ratione datur : quoniam ratio omnis honesti comæ est. Quam sæpe hominum, donationem suam inconsultam objurantium, hæc audimus vocem, Mallem perdidisse, quam illi dedissem ? Turpissimum genus domæ est inconsulta donatio, multoque gravior, male dedisse beneficium, quam non recepisse. Aliena enim culpa est, quod non recipimus ; quod cui daremus non eligimus, nostra. In electione nihil minus,

quam hoc quod in existimas, spectabo, a quo recepturus sim ; eligo enim eum qui gratus, non qui redditurus sit. Sæpe autem et non reddi.urus gratus est ; et ingratus, qui reddit. Ad animum tendit estimatio mea. Ideo locupletem, sed indignum, præteribo ; pauperi viro bono dabo. Existem in summo inopia gratus, et quæ omnia illi deest, supererit animus. Non lucrum ex beneficio capto, non voluptatem, non gloriam. Unum placere contentus, in hoc dabo, ut quod oportet, faciam. Quod oportet autem, non est sine electione ; quæ qualis futura sit, Interrogas ?

XI. Eligam virum integrum, simplicem, memorem, gratum, alieni abstinentem, sui non evare lenem, benevolum. Hunc vero quam elegero, licet nihil illi fortune tribuat, quo referre gratum possit, ex tentatis res geste erit. Si utilitas me et sordida computat ; liberalis facit, si nulli prosum, nisi ad invicem ille mihi prosit ; non dabo beneficium proficisci in diversas longinquasque regiones, non dabo abfuturo semper, non dabo sic affreto ut spes ei nulla sit convalescenti, non dabo ipse deficiens, non enim habeo tempus recipiendi. Atqui ut aciem, rem per se expetendam esse, bene facere, edvénis modo in nostrum delatis portum, et statim abitis, succurrimus. Ignoto nati frago navim, qui reveha-

ne plus nous revoir, il fait sur les dieux la détermination de sa dette, et les prie de payer pour lui : en attendant, la conscience d'un bienfait stérile souffrit pour nous charmer.

Lorsque nous touchons aux bornes de la vie, lorsque nous ordonnons notre testament, ne répandons-nous pas des bienfaits qui ne nous profiteront nullement ? Avec quelle sage lenteur nous combinons, dans le secret de notre âme, combien et à qui nous donnerons ? Et cependant qu'importe à qui nous donnerons, quand nous ne devons rien attendre de personne ? Or, jamais nous n'y mettons plus de soin, jamais nous ne pesons davantage nos jugements, que lorsque, dépouillés de tout intérêt personnel, la vertu se présente seule à nos yeux. Nous sommes, au contraire, de mauvais juges de nos devoirs, tant qu'ils sont faussés par l'espérance, la crainte et le plus lâche des vices, la volupté. Mais, lorsque la mort nous isole de tout, lorsqu'elle envoie, pour prononcer, un juge incorruptible, nous choisissons les plus dignes pour leur transmettre nos biens ; et nous ne réglons rien avec un soin plus religieux, que ce qui ne nous appartient plus.

III. Et, par Hercule ! c'est un grand contentement de pouvoir alors se dire : « Je rendrai celui-ci plus riche ; j'ajouterai quelque splendeur à la dignité de celui-là, en ajoutant à ses richesses. » Si nous ne donnons que pour reprendre, il nous faudra mourir intestats. Vous appelez, nous dit-on, le bienfait une créance qui ne se peut acquitter ; or, une créance n'est pas une chose qui doit être recherchée pour elle-même. Lorsque nous disons que c'est une créance, c'est dans un sens figuré et

métaphorique. Ainsi, nous disons que la loi est la règle du juste et de l'injuste, et pourtant une règle n'est pas une chose qui doit être recherchée pour elle-même. Nous descendons à ces expressions pour démontrer plus clairement la chose. Lorsque je dis que le bienfait est une créance, il faut entendre que c'est comme une créance. Veux-tu t'en convaincre ? J'ajoute qu'il ne peut s'acquitter, lorsque toute créance peut et doit être acquittée.

Il faut si peu faire le bien pour son utilité, que souvent, comme je l'ai dit, il faut le faire, à ses risques et à ses périls. Ainsi, je défends un homme entouré de valeurs, pour qu'il puisse continuer sa route en sûreté. Je protège un accusé succombant sous le crédit ; et, la cabale des hommes nuisants se tournant contre moi-même, je serai peut-être obligé de prendre, sous le coup des mêmes accusations, les tristes vêtements<sup>1</sup> que je lui aurai fait quitter ; lorsque je pouvais suivre un autre parti, et regarder en sûreté des débats étrangers. Je cautionne un débiteur condamné, et, m'engageant envers ses créanciers, je fais tomber les afflictions déjà suspendues pour la veule des biens d'un ami : pour sauver un homme dont les biens sont en vente, je m'expose moi-même à voir vendre les miens.

Personne, en songeant à acheter Tusculum ou Tibur, pour y trouver un air salubre et une retraite pendant l'été, ne pense à disputer sur le rapport annuel : lorsqu'il aura acheté, il lui faudra entretenir. Il en est de même des bienfaits ; car, lorsque tu demanderas ce que rapporte un

<sup>1</sup> Sordides vêtements que portaient les accusés pendant le jugement.

lur, et damus et instruimus. Discedit ille, vix satis non saluti meo ore, et nunquam amplius in conspectum nostrum reversurus, debitores nobis deos delegat, precaturque illi pro se gratiam referant : in enim nos juvat sterilis beneficii conscientia. Quid quum in ipso vitæ fine constitimus, quam te lamentum ordinamus, non beneficia nobis nihil prode ura divimus? quantum temporis consumitur, quantum secreto agitur, quantum et quibus demus? Quid enim interest, quibus demus, a nullo recepturi? Atqui nunquam diligentius damus, nunquam magis iusticia nostra torquemus, quam ubi, remota utilitatis, solum ante oculos honestum stetit : tandem officiorum molli iustices, quomodo illa depravat spes ac metus, ac incertitudo vilium, voluptas. Ubi mors intercludit omnia, et ad ferendum sententiam incorruptum iudicem misit, quæ imus dignissimo, quibus nostra tradamus; nec quæ de cura sanctorum composuimus, quam quod ad nos non pertinet.

XII. Et, mehercule, hunc magna voluptas salit egredientem, hunc ego locupletiorum faciam, hujus dignitati, adjectis opibus, aliquid splendoris affundam. Si non demus beneficiis, nihil recepturi, intestatis moriendum sit.

Dicitis, inquit, beneficium creditum insolubile esse : credimus autem non est res per se expetenda. Quam creditum diuinas, imagine et translatione aliorum. Sic et legem, justitiamque regum esse : et regum non est res per se expetenda. Ad hæc verba demonstranda causa descendimus. Quam dico creditum, inquit, tanquam creditum. Vis scire? Adjicio insolubile, quam creditum nullam non solvi aut possit, aut debeat. Adeo beneficium uti alia causa dandum non est, ut saepe, quomodo modum disti, cum damus ac periculo dandum sit. Si latronibus circumveniam defendo, ut toto transire permittatur : reum gratis laborantem tuor, et hominum poenitentiam factionem in me converto, quas illi detraxero sordes, cum accusatoribus litem fortasse sumurus, quam abire in partem alteram possim, et securus spectare aliena certamina : spondeo pro iudicando, et suspensum amici bonis libitum desicio, ex diu oribus ejus me obligaturus : ut possim servare proscriptum, ipse proscriptio periculum adeo. Nemo Tusculanum aut Tiberinum comparatur, solutivitis causa, et æstivis securus, quanto anno emurus sit dispart : quum emerit, laudandum est. Eadem in beneficiis ratio est : nam quam

bienfait, je te répondrai : une bonne conscience. Quo rapporte un bienfait ? Dis-moi, que rapporte la justice, l'innocence, la grandeur d'âme, la chasteté, la tempérance ? Si tu cherches autre chose qu'eux, ce n'est plus elles que tu cherches.

XIII. Pourquoi l'univers accomplit-il ses révolutions ? Pourquoi le soleil ramène-t-il les jours dans leur inégale durée ? Toutes ces choses sont des bienfaits ; car elles se font pour notre bien. De même que la fonction de l'univers est de faire mouvoir les corps célestes dans leurs sphères harmonieuses ; celle du soleil, de changer tous les jours le lieu de son lever et de son coucher, et de verser gratuitement sur nous ses faveurs salutaires ; de même la fonction de l'homme est, entre autres choses, de répandre des bienfaits. Pourquoi donc donne-t-il ? pour ne pas être sans donner, pour ne pas perdre l'occasion du bien faire. Votre plaisir à vous, Épicuriens, est d'abandonner à une lâche oisiveté votre corps délicat, de vous assoupir dans un repos semblable au sommeil, de vous réfugier sous l'épaisseur de l'ombre, et dans de molles pensées que vous appelez le calme ; de caresser la langue de vos âmes éuervées ; et, sous la charmillie des jardins, d'engraisser de mets et de boissons vos corps pâles d'indolence. Notre plaisir à nous est de répandre des bienfaits, soit pénibles, pourvu qu'ils soulagent la peine des autres, soit périlleux, pourvu qu'ils délivrent les autres du péril ; soit onéreux pour notre patrimoine, pourvu qu'ils adoucissent les besoins et la gêne d'autrui. Que m'importe que mes bienfaits me reviennent ? Et quand bien même ils ne me reviendraient pas, il faut donner. La fin des bienfaits est l'avantage de

celui qu'on oblige, et non pas le nôtre : autrement ce serait donner à nous-mêmes. Aussi, bien des choses qui rendent aux autres les plus grands services perdent leur mérite par la récompense. Le commerçant est utile aux cités, le médecin aux malades, le marchand d'esclaves à ceux qu'il vend : mais, comme tous ces gens ne servent l'intérêt d'autrui que pour le leur, ils n'obligent pas ceux auxquels ils sont utiles.

XIV. Il n'y a pas de bienfait quand on place pour son profit. Je donne tant, je recevrai tant : c'est un marché. Je n'appellerai point elaste la femme qui ne repousse un amant que pour l'enflammer, qui craint ou la loi ou son mari ; car, comme dit Ovide :

« Celle qui n'a pas accordé parce que cela ne lui était pas permis, a réellement accordé. »

C'est avec raison qu'on met au nombre des coupables celle qui ne doit sa chasteté qu'à la crainte, et non à elle-même. De même, ce n'est point donner que donner pour recevoir. Sommes-nous donc les bienfaiteurs des animaux que nous élevons pour notre usage ou pour notre nourriture ? Sommes-nous les bienfaiteurs des arbres que nous cultivons, pour qu'ils ne souffrent pas de la sécheresse et de la dureté d'une terre négligée et non cultivée ? Ce n'est point par un sentiment d'équité ou de vertu qu'on se livre à la culture d'un champ, ou à tout autre acte dont le fruit est en dehors de lui-même. Le bienfait n'est pas l'expression d'une pensée avare ou sordide, mais humaine et généreuse ; c'est le désir de donner, même quand on a déjà donné, d'ajouter aux anciens bienfaits des bienfaits nouveaux et répétés,

*Interrogaveris, quid reddat, respondebo, bonam conscientiam. Quid reddat beneficium ? dic tu mihi, quid reddat justitia, quid innocentia, quid magnitudo animi, quid pudentia, quid temperantia ? si quidquam præter ipsas, ipse non petit.*

XIII. *Mundus in quid vices suas absolvit ? in quid sol diem extendit et contrahit ? Omnia ista beneficia sunt : sunt enim in his profutura. Quomodo mundi officium est, circumagere rerum ordinem ; quomodo solis, loca mutare, ea quibus oritur, in quæ cecidit, et hæc solitaria nobis facere sine prævio : ita viri officium est inter alia, et beneficium dare. Quare ergo dicit ? ne non det, ne occasionem beneficii perdat. Vobis voluptas est, meritis tibi fore corporis, et securitatem spiritus in illis amare appetere, et sub densa umbra latitare, tenerissimeque cogitationibus, quas tranquillitatem vocatis, aut mihi morientia obicere corpore, et cibis potitionibusque intra hortorum latebrarum corpora ignavia pallentia agitare : nobis voluptas est, dare beneficia vel laboriosa, dum aliorum labores levant ; vel periculosa, dum alios a periculo extrahant ; vel rationes nostras aggravata, dum aliorum necessitates et angustias laesant. Quid mea interest, an recipiam beneficia ? etiam quum non recepero,*

*danda sunt. Beneficium ejus commodum præstat, cui præstat, non nostrum ; licet enim nobis illud damus. Inque multa, que summam utilitatem alia afferunt, pretio gratiam petunt. Mentior nobilibus prodest, medicis ægris, summo venalibus ; sed omnes isti, quis ad alium commodum pro suo veniant, nec obligant eos quibus pro ut.*

XIV. *Non est beneficium quod in quæstum militat. Hoc dabo, hoc recipiam ; aucto est. Non die in judicium, quæ amorem ut incenderet requirit ; quæ aut legem, aut virum limitat, ut ait Ovidius :*

*Quæ, quia non licuit, non dedit, illa dedit.*

*Non immerito in numerum pecuniarum referunt, quæ pudet iam timori præstat, non sibi. Eodem modo qui beneficium uti recipere dedit, non dedit. Ergo qui beneficium damus animalibus, quæ aut usui, aut alimento futura nutriuntur ; beneficium damus arboribus quæ colimus, ne aiecat, aut immortel et agrestis soli duritia laborent ? Nemo ad agrum colendum ex aquo et bono venit, nec ad ullam rem, cujus extra ipsam fructus est. Ad beneficium dandum non adducit cogitatio avara, nec sordida, sed humana, liberalis, cupiens dare etiam quum*

de n'avoir pour but que la somme des avantages qui reviennent à celui qui reçoit. Autrement c'est une action basse, sans mérite, sans gloire, que d'être utile, parce que cela profite. Qu'y a-t-il de beau à s'aimer, à se ménager, à acquérir pour soi? Toutes ces considérations sont interdites par un véritable désir de bienfaisance : la bienfaisance, de sa main puissante, nous entraîne même à la ruine, laisse à l'intérêt, trop beureuse de l'œuvre même du bienfait.

XV. Est-il douteux que le dommage ne soit le contraire du bienfait? Or, de même que faire tort est une chose qu'on doit éviter et fuir pour elle-même, ainsi le bienfait doit être recherché pour lui-même. D'un côté, la honte prévaut sur toutes les récompenses qui inrient au crime; de l'autre, nous attirant les charmes de l'honnêteté, nous nous laissons aller par eux-mêmes. Non, je ne mentirai pas si je dis qu'il n'est personne qui n'aime ses bienfaits; personne dont l'âme ne soit disposée à voir avec plus de plaisir celui qu'il a comblé de biens; pour qui ce ne soit une raison de donner encore que d'avoir donné déjà; ce qui n'aurait pas lieu, si nos bienfaits ne nous charment par eux-mêmes. Combien de fois t'entends-tu pas dire : « Je n'ai pas le cœur d'abandonner l'homme à qui j'ai donné la vie, que j'ai arraché du péril. Il me prie de plaider sa cause contre des adversaires puissants. Cela me coûte : mais que faire? Je l'ai déjà servi tant de fois. » Ne vois-tu pas qu'il y a là-dessous un ressort particulier qui nous pousse au bienfait? D'abord parce que c'est notre devoir, ensuite parce que nous avons donné?

*dedidit, et augere novis ac recentibus vetera, unum habens propositum, quanto ei, qui praestat, bono futura sit; alioquin humilis est, siue l'ude, siue gloria, prodesset, quia expedit. Quid magnifici est se amare, sibi parcere, sibi acquirere? ab omnibus his benevolentiam dandi cupidus avocet: ad detrimentum, laqueum manum, trahit, et utilitates relinquit, ipso benefaciendi opere laetissimo.*

XV. Numquid dubium est, quin contraria sit beneficium injuria? Quomodo injuriam facere, per se vitanda ac fugienda res est, sic beneficium dare, per se expetenda. Illic turpi udo contra omnia praemia in scelus humanum valet; ad hoc invitata honestas per se efficitur spei. Non mentiar, si dixerim, neminem non amare beneficia sua, neminem non ita compositum animo, ut beneficium cum videat, in quem multa congeruit; cui non causa si iterum dandi beneficium, semel dedisse; quod non accideret, nisi nos ipsa delictarent beneficia. Quam saepe dicentem audias: Non sustineo istum deservere, cui deus vitam, quoniam e periculo eripui! Rogi me, ut causam suam contra hominem gravioris agam. Nemo: sed quid faciam? jam illi semel, iterumque affui. Non vides inesse huius rei propriam quandam vim, quae nos beneficia dare cogit? primum

Celui auquel nous n'avions d'abord aucune raison d'accorder, nous lui accordons ensuite, parce que nous lui avons accordé déjà. C'est si peu l'utilité qui nous décide au bienfait, que nous persévérons à maintenir, à alimenter des services inutiles, par amour seul pour notre bienfait; et même, lorsqu'il a mal réussi, l'indulgence est aussi naturelle que pour un enfant dépravé.

XVI. Les mêmes philosophes avouent qu'ils sont reconnaissants, non parce que c'est bonneté, mais parce que c'est utile. Pour démontrer cette erreur, les preuves seront plus faciles; parce que les mêmes arguments par lesquels nous avons établi que le bienfait était une chose à rechercher pour elle-même, nous serviront aussi pour la reconnaissance. Nous avons posé pour base de tous nos autres raisonnements, que la vertu ne doit être cultivée que parce qu'elle est vertu. Or, qui osera mettre en question si la reconnaissance est une vertu? Qui ne déteste l'ingrat inutile à lui-même? Eh quoi! lorsqu'on te parle d'un homme ingrat envers les services les plus signalés d'un ami, comment te sens-tu affecté? Regardes-tu sans action comme infâme, ou comme l'omission d'une chose utile et qui devrait lui profiter? Sans doute tu le considères comme un méchant, auquel il faut un châtimement et non un curateur; or, tu ne penserais pas cela, si la reconnaissance ne devait pas être recherchée pour elle-même, si elle n'était une vertu.

D'autres vertus, peut-être, portent moins avec elles leur dignité; et, pour prouver leur noblesse, il leur faut des commentaires. La reconnaissance

*quia oportet, deinde quia dedimus. Cui initio ratio non fuisset praestandi, aliquid ei praestamus ob hoc, quia praestitimus. Adeoque nos ad beneficium non impellit utilitas, ut et inutilia meri ac fovere per-everimus, sola beneficium caritate: cui etiam infelicitate dato, indulgere, tam naturale est, quam liberis probris.*

XVI. Idem isti gratiam referre ipsos facient, non quia honestum est, sed quia utile; quod non esse ita, minore opera probandum est. Quia quibus argumentis collegimus beneficium dare, per se rem expetendam esse, eisdem etiam hoc colligemus. Fixum est illud, a quo in cetera probationes nostrae exiunt, honestum est nihil aliud causam, quam quia honestum sit, coll. Quia ergo controversiam facere audebit, an gratum esse, honestum sit? Quis non ingratum detestetur hominem, sibi ipsi inutilem? Quid metum? quum tibi narrauer de eo, qui adversus maxima beneficia amici sui ingratus est, quomodo id fers? utrum tanquam rem turpem fecerit, an tanquam nihil meri sibi et profuturum miserit? Puto, nequam hominem existimus; cui parca, non cui curatore opus sit: quo t non accideret, nisi gratum esse per se expetendum, honestumque esset. Alii fortasse minus dignitatem suam preferunt, et ad sibi honesta, interprete

est mise en vue, et sa place est trop belle, pour qu'elle brille d'un éclat faible et douteux. Quoi de plus louable, quoi de plus universellement gravé dans les cœurs que la reconnaissance envers ceux qui ont bien mérité de nous?

XVII. Or, dis-moi quel motif nous y pousse? L'intérêt? Mais on est ingrat quand on ne le méprise pas. La vanité? Mais quelle gloire y a-t-il à payer ce qu'on doit? La crainte? Il n'y en a pas pour l'ingrat. C'est la seule chose pour laquelle nous n'ayons pas de lois, comme si la nature y avait assez pourvu. Comme il n'y a point de loi qui ordonne l'affection pour les parents, la tendresse pour les enfants; car il est inutile de nous pousser où nous allons; comme il n'est besoin d'exhorter personne à l'amour de soi, qui nous possède dès notre naissance; ainsi n'avons-nous pas besoin qu'on nous exhorte à rechercher la vertu de nous-mêmes. Elle plait par sa nature, elle a tellement de charmes, que le méchant même, dans son cœur, applaudit aux belles actions. Quel est l'homme qui ne veuille paraître bienfaisant? qui, au milieu des crimes et des injustices, n'ambitionne la réputation de bonté? qui ne colore de quelque ombre d'honnêteté les actes les plus coupables, et ne cherche à paraître le bienfaiteur de ceux mêmes auxquels il a fait tort? Aussi les méchants souffrent-ils des remerciements de ceux qu'ils ont outragés, et feignent-ils la bienveillance et la générosité qu'ils ne peuvent avoir. C'est ce qu'ils ne feraient pas si l'amour de la vertu, qui se fait rechercher pour elle-même, ne les forçait à poursuivre une réputation contraire à leurs

mœurs, et à voiler l'iniquité dont ils convoient les fruits, tandis qu'elle-même ils la détestent et en rougissent. Personne ne s'est assez écarté de la loi naturelle, personne n'a assez dépouillé l'homme, pour être méchant par goût. Demandez à ces gens qui vivent de rapine, s'ils ne préféreraient pas obtenir par des voies honnêtes ce qu'ils doivent avoir et au brigandage. Celui dont le métier est d'arrêter et d'assassiner les passants aimerait bien mieux trouver ce qu'il ravit. Tu ne rencontreras personne qui ne désirent jouir des fruits de son crime, sans le crime même. Un des plus grands bienfaits de la nature, c'est que la vertu répand sa lumière sur tous les cœurs; ceux même qui ne la suivent pas, la voient encore.

XVIII. Une preuve que l'affection d'un cœur reconnaissant doit être recherchée pour elle-même, c'est que l'ingratitude doit être évitée pour elle-même. Car rien ne dissout et ne détruit l'accord du genre humain, comme ce vice. D'où vient notre sûreté, si ce n'est de la réciprocité des services? La seule garantie de notre vie, son seul rempart contre les attaques subites, c'est ce commerce de bienfaits. Supposez-nous isolés: que sommes-nous? la proie des animaux, la victime la plus faible, le sang le plus facile à couler. Les autres animaux ont assez de leur force pour se défendre: ceux qui naissent pour errer, pour mener une vie solitaire, sont armés. L'homme n'est entouré que de sa faiblesse: ni ongles tranchants, ni dents puissantes ne le font redouter: nu et infirme, c'est la société qui le protège. Dieu lui a donné deux puissances, qui d'un être

egent; hoc expositum est, pulchritudine, quam ut splendor ejus dubie ac parum incens. Quid tam laudabile, quid tam æqualiter in omnium animos receptum, quam referre bene meritis gratum?

XVII. Ad hoc, dic mihi, quæ causa nos perducit? Lucrum? quod qui non contemnit, ingratus est. Ambitio? et que jactatio est solvite, quod debetis? Metus? nullus ingratus: hinc enim aut rei non posuimus legem, tantum sibi natura cavisset. Quo modo nulli lex amare parentes, indigere liberis jubet: supervacuum est enim, in quo timus, inspicere. Quemadmodum nemo in amore sui cohortandus est, quem adeo dum nascitur trahit: ita ne ad hoc quidem, ut honesta per se petat. Placeat suapte natura, adeoque gratiosa virtus est, ut insitum sit etiam malis probare meliora. Quis est, qui non beneficus videri velit? qui non inter scelera et injurias opinionem bonitatis affectet? qui non ipsi que impotentissime fecit, speciebus aliquam induat recti? vellicet etiam illa videri beneficium dedisse, quos læsit? Gratias itaque agi sibi ab his, quos afflicere, putantur: bonoque se ac liberales fingunt, qui præstare non possunt. Quod non facerent, nisi illis honesti et per se expectandi amor cogeret, moribus suis opinionem contrariam quærere, et nequitiam abdere, cujus fructus concupiscitur, ipsa vero

odio pudorice est: nec quisquam tantum a naturali lege descivit, et hominem esset, ut animi causa malus sit. Dic enim colligit ex istis, qui rapto vivunt, an ad illa quæ atrocioris et furis consequuntur, malis ratione bona pervenire? Optabit ille, cui grassari et transire percutere questus est, potius illa invenire, quam eripere. Neminem reperies, qui non nequitiæ præmissa sine nequitiæ frui malit. Maximum hoc habemus nature meritum, quod virtus in omnium animos lumen solum permittit: etiam qui non sequuntur illam, vident.

XVIII. Ubi scis, per se expectandam esse grati animi affectionem, per se faciendam rem est ingratus esse: quoniam nihil æque concordiam humani generis dissociat ac distrahit, quam hoc vitium. Nam quo alio tñi sumus, quam quod multis juvamus officiis? hoc non instructior vita, contraque incuriones subitas melior est, beneficiorum commercio. Fac nos singulos; quid sumus? præda animalium et victimæ, ac imbecillissimus et facillimus singula. Quoniam ceteris animalibus in tutelam sui sola virtus est; quæcumque vaga nascuntur, et actura vitam segregem, armata sunt: hominem imbecillitas eligit: non ungulam vis, non dentium, terribilem ceteris fecit: nudum et infirmum societas munii. Dux se dedit, quæ illum obnoxium, validissimum facerent, rationem et

précaire eu ont fait le plus fort, la raison et la société : et celui qui, pris à part, serait inférieur à tous, est le maître du monde. C'est la société qui lui a donné la propriété de tous les animaux : né sur la terre, c'est la société qui a étendu son empire sur un élément étranger, et a voulu qu'il dominât même la mer. C'est elle qui repousse les assauts des maladies, prépare des appuis pour la vieillesse, apporte des consolations contre la douleur ; c'est elle qui nous rend courageux et nous permet d'invoquer son patronage contre la fortune. Détruis la société, et tu romps l'unité du genre humain, sur laquelle repose la vie. Or, tu la détruiras, si tu soutiens que l'ingratitude ne doit pas être évitée pour elle-même, mais par la crainte de quelque chose d'extérieur. Combien de gens, en effet, peuvent être ingrats impunément ? Enfin, j'appelle ingrat quiconque est reconnaissant par crainte.

XIX. Aucun esprit sain ne craint les dieux. Car il y a folie à redouter ce qui fait du bien, et la crainte exclut l'amour. Et toi-même, Épicure, tu imagines un dieu sans armes : tu lui ôtes toutes ses foudres, toute sa puissance, et, afin qu'il ne soit à craindre pour personne, tu le rejettes hors de la sphère du monde. A l'abri de je ne sais quel mur immense et impénétrable, séparé du contact et de la vue des mortels, il n'a pas de quoi se faire redouter ; il manque de matière pour le bien comme pour le mal. Solitaire, dans ces vastes intervalles d'un ciel à l'autre, loin des animaux, loin de l'homme, loin de tout, il se dérobe aux ruines des mondes qui s'écroulent au-dessus et autour

de lui, sourd à tous les vœux, indifférent à notre sort. Et tu veux paraître l'honorer comme un père ; apparemment, c'est par reconnaissance : ou si tu ne veux pas paraître reconnaissant parce que tu ne tiens rien de ses bienfaits, mais que les atomes et les particules t'ont seuls formé par leur aggrégation fortuite, pourquoi l'honorer ? A cause, dis-tu, de sa sublime majesté, de sa nature souveraine. Je te l'accorde : dès lors, tu le fais sans espoir, sans idée de récompense. Il y a donc quelque chose qui doit être recherché pour soi, et dont la beauté l'entraîne d'elle-même : voilà précisément la vertu. Or, quoi de plus vertueux que d'être reconnaissant ? L'objet de cette vertu s'étend aussi loin que la vie.

XX. Mais, dis-tu, il y a dans cette vertu quelque utilité. Et dans quelle vertu n'y en a-t-il pas ? Mais on dit qu'une chose est recherchée pour elle-même, lorsque, malgré les avantages extérieurs qu'elle présente, elle plaît indépendamment d'eux et sans eux. Il y a du profit à être reconnaissant : je le serai quand même il y aurait de la perte. Que se propose l'homme reconnaissant ? est-ce de se faire de nouveaux amis, de se concilier de nouveaux bienfaits ? Mais que sera-ce, si l'on doit s'attirer des ennemis ? Et si, loin de retirer de la reconnaissance de nouveaux avantages, on reconnaît qu'on va perdre même ceux qu'on avait obtenus et mis en réserve, descendra-t-on volontiers à ces sacrifices ? C'est être ingrat que d'envisager un second bienfait dans l'acquiescement du premier ; que d'espérer en restituant. J'appelle ingrat l'homme qui assiste un malade parce que celui-ci

societatem. Itaque qui per esse nulli posset, si sedne- retur, rerum potitur. Societas illi dominium omnium animalium dedit ; societas terris gentium, in alienis nature transiit Imperium, et dominari etiam la mori jussit. Hæc morborum impetus arcuit, senectutis adminicula prospexit, solacia contra dolores dedit : hæc fortis nos facit, quod licet contra fortunam advocare. Hanc tollit : et unitatem generis humani, qua vita sustinetur, scindit ; tollitur autem, si efficit ut ingratum animus non per se vitandus sit, sed quia aliud vitandum est. Quam multi sunt enim, quibus ingratis esse tuto licet ? Denique ingratus voco, quisquis metu gratus est.

XIX. Deos nemo sanus timet. Furor est enim metueri solitaria ; nec quisquam amat, quos timet. Tu denique, Epicure, Deum inermem facis : omnia illi tela, omnem detraxisti potentiam ; et ne cuiquam metuentis esset, projecti litum extra munim. Hunc igitur inaptum ingenti quodam et inexplicabili muro, divisumque a contactu et a conspectu mortalium, non habes quæ verearis : nulla illi nec iribendi, nec occidendi materia est. In medio intervallo hujus et alterius mundi desertus, sine animali, sine homine, sine re, ruinas mundorum supra se ducit : que se cadentium evitat, non exandens vota, nec

metri curiosus. Atqui hunc vis videri colere, non aliter quam parentem, grato, ut opinor, animo : aut si non vis videri gratus, quia nullum habes illius beneficium, sed te atomi et istæ micæ inæ foris ac tenere congluiverunt, cur colis ? Propter majestatem, inquis, ejus exuiam, singulareque naturam. Ut concedam tibi : nempe hoc facis nulla spe, nullo prelo inductus. Est ergo aliquid per se expectandum, cujus te ipsa dignitas ducit : id est honestum. Quid est autem honestius, quam gratum esse ? bonis virtutis materiam tam late patet, quam vita.

XX. Sed inest, inquit, huic bono etiam utilitas aliqua ; cui enim virtuti non læst ? sed id propter se expecti dicitur, quod quævis habent aliqua extra se commoda, sepositis quoque illis ac remotis placet. Prodest gratum esse ; ero tamen gratus, etiam si nocet. Qui gratus est, quid sequitur ? ut hæc res illi aliis amicis, alia beneficia conciliet ? Quid ergo, si quis alia offensas conciliaturus est ? si quis intelligit, adeo per hoc se nihil consecuturus, ut nulla etiam ex repositis sequiturque pendenda sint : nam libens in detrimenta descendit ? Ingratus est, qui in referenda gratia secundum datum videt, qui sperat quum reddat. Ingratus voco, qui ægro assidet, quia testamentum secutus est, cui de hereditate, aut de le-

doit faire son testament; qui a le loisir de s'occuper alors d'héritage et de legs. Il a beau faire tout ce que fait un ami vertueux et reconnaissant, si l'espérance se présente à son cœur, s'il court après le gain, si ses soins sont une amorce, il ressemble à ces oiseaux qui, se nourrissant de cadavres, épient, dans le voisinage, les troupeaux épuisés qui vont succomber à la contagion; de même il guette la mort, et rôde autour d'un cadavre.

XXI. Un cœur reconnaissant n'est séduit que par la droiture même de son intention. Veux-tu te convaincre qu'il en est ainsi, et qu'il ne se laisse pas souiller par des pensées d'intérêt? Il y a deux espèces de reconnaissance. On appelle reconnaissant celui qui rend quelque chose pour ce qu'il a reçu. Celui-là, peut-être, peut faire de l'ostentation: il a quelque chose à étaler dont il peut faire parade. On appelle reconnaissant celui qui reçoit de bon cœur, qui de bon cœur avoue sa dette. Ce sentiment est renfermé dans la conscience: or, quel profit peut résulter d'une affection cachée? Cependant il est reconnaissant, quand même il ne pourrait rien faire de plus. Il aime, avoue qu'il doit, et désire se montrer reconnaissant. Si tu lui demandes quelque chose de plus, la honte ne vient pas de lui. Tel n'en est pas moins bon artisan pour être privé des instruments propres à exercer son art, ni moins habile chanteur, parce que sa voix est couverte par les frémissements et le tumulte. Je désire payer de retour: après cela il ne reste quelque chose, non pour être reconnaissant, mais pour m'acquitter. Souvent, en effet, celui qui a rendu est ingrat,

et celui qui n'a pas rendu est reconnaissant. Car il en est de cette vertu comme de toutes les autres: tout son prix est dans le sentiment. Cet homme a-t-il fait son devoir? tout ce qui manque doit être imputé à la fortune. On peut être éloquent et se taire; vaillant, et les bras croisés ou même enchaînés; pilote, et sur terre, parce qu'une science consummée ne perd rien lors même qu'un obstacle l'empêche de s'exercer; ainsi on est reconnaissant seulement en voulant l'être, et sans avoir d'autre témoin de cette volonté que soi-même.

Je vais plus loin. On est quelquefois reconnaissant même en paraissant ingrat, lorsque l'opinion, interprète menteuse, dénature nos sentiments. Alors quel autre guide suit-on que sa conscience, qui, même lorsqu'on l'accable, vous donne le contentement; qui oppose sa voix aux cris de la foule et de la renommée, place tout en elle-même, et voyant contre elle la multitude des opinions qui la condamnent, ne compte pas les voix, mais triomphe par son seul suffrage. Que si elle voit la probité livrée au châtiment de la perfidie, elle ne descend pas de la hauteur où elle s'est placée, mais s'élève au-dessus de son supplice.

XXII. « J'ai, dit-elle, ce que je voulais, ce que je demandais. Je ne me repens pas: je ne me repentirai pas, et jamais les injustices de la fortune ne m'abaisseront jusqu'à me faire dire: « Qu'et-je voulais? que me sert aujourd'hui ma bonne volonté? » Elle sert sur le chevalot, elle sert sur le bûcher: quand on promènerait la flamme sur tous mes membres; quand elle circulerait lentement autour de mon corps vivant; quand ce corps, plein

gato vacat cogitare: faciat tunc omnia, quæ sacre bonis amicus et memor officii debet, si animo ejus observatur apes, si tunc capitor est, et hanc facit. Ut aves, quæ laceratione corporum aluntur, tanta morbo pecora et cæcursæ, e proximo speculantur; ita hic inanimat mori, et circa cadaver volat.

XXI. Gratus animus ipsa virtute propositi sui capitur. Vis scire bocita esse, nec ulla utilitate corrupti? Duo sunt genera grati hominis. Dicitur gratus, qui aliquid pro eo quod acceperat, reddit. Hic fortasse ostentare se potest: habet quod jactet, quod profertur. Dicitur gratus, qui bono animo accipit beneficium, bono debet. Hic intra conscientiam clausus est; quæ illi contingere potest utilitas, ex affectu intem? Atqui hic, etiam si ultra facere nihil potest, gratus est: amat, debet, referre gratiam cupit. Quidquid ultra desideras, non ipsi drest. Artifex est etiam, cui ad exercendum artem instrumenta non suppetunt, nec minus canendi peritus, cujus vocem exaudiri frenitibus obstreptant non sinit. Volo referre gratiam: post hoc aliquid superest mihi, non ut gratus, sed ut solutus sim. Sæpe enim et qui gratiam retulit, ingratus est; et, qui non retulit, gratus. Nam ut omnium aliarum virtutum, ita hujus ad animum tota æstimatio redit.

Hic si in officio est, quidquid defuit, fortasse peccat. Quomodo est diversus etiam qui tacet, fortis etiam qui compressis manibus, vel et aliqualis: quomodo gubernator etiam qui in sicco est, quia consummate scientiæ nihil deest, etiam si quid obstat quod minus se utatur: Ita gratus est, etiam qui vult tantum, nec habet hujus voluntatis suum ultimum alium, quam se, testem. Immo amplius adjicimus: est aliquando gratus, etiam qui ingratus videtur, quem malis interpretis opinio contrarium inducit. Hic quid aliud sequitur, quam ipsam conscientiam? quæ etiam obruta delectat, quæ condoni ac fauce reclamant, et in se omnia reposit, et quoniam ingentem ex altera parte turbam contra conscientiam adspexit, non numerat suffragia, sed una sententia vincit. Si vero bonam fidem perfidia supplicia affici videt, non descendit et fastigio, sed supra pressam suam consistit.

XXII. Habeo, inquit, quod volo, quod petii. Non penitet, nec penitebit, nec ulla iniquitate me eo fortuna perducet, ut hanc vocem audiam. Quid mihi volui? quid mihi nunc prodest bona voluntas? Prodest et in equale, prodest et in igne, qui si singulari mularis adjuvantur, et paulatim vivum corpus riquerunt; licet ipsum corpus plenum bona conscientia stillet: placebit illi ignis, per

d'une bonne conscience, répandrait tout son sang goutte à goutte, je bénirai les feux qui feront briller mon innocence. »

Revenons maintenant à cet argument que déjà nous avons employé. Pourquoi voulons-nous être reconnaissants à l'heure de la mort? Pourquoi pesons-nous les services de chacun? Pourquoi reportons-nous notre mémoire sur toute notre vie passée, dans la crainte d'oublier un seul service? Il ne reste plus rien où puisse tendre l'espérance; et cependant, placés aux dernières limites de la vie, nous voulons quitter les choses humaines le plus reconnaissants qu'il nous est possible. Car à ce sentiment lui-même est attachée une haute récompense: il est dans la vertu une grande puissance de séduction sur le cœur humain: sa beauté inonde les âmes, et les ravit, éblouies de sa lumière et charmées de ses splendeurs.

Mais la reconnaissance procure aussi de grands avantages. Les jours de l'homme probe sont plus assurés; il est heureux de l'amour et de l'estime des bons; sa vie est plus tranquille, lorsqu'elle a pour compagnes l'innocence et la gratitude. Car la nature eût été essentiellement injuste en condamnant une si noble vertu à n'être que misérable, inquiète et impuissante. Mais, bien que souvent on puisse l'aborder sans péril et sans peine, vois si tu consens à la poursuivre à travers les rochers et les précipices, sur un chemin que te disputent les serpents et les bêtes féroces.

XXIII. Il ne faut pas croire qu'une chose ne doive pas être recherchée pour elle-même parce qu'elle présente des avantages extérieurs. Car presque

toujours les plus belles choses sont accompagnées de qualités nombreuses et accessoires. Mais celles-ci viennent à la suite, les autres précèdent. Peut-on douter que les révolutions circulaires du soleil et de la lune n'aient une influence sur ce séjour qu'habite le genre humain? que l'un, par sa chaleur, n'alimente les corps, n'ouvre le sein de la terre, ne dissipe l'humidité surabondante, ne brise les tristes entraves de l'hiver; que l'autre, par ses rosées tièdes et pénétrantes, ne mûrisse les fruits, et ne règle, par son cours, la fécondité humaine? que l'un ne trace dans son orbite le cercle de l'année? que l'autre ne décrive les mois dans une sphère plus étroite? Cependant, à part tous ces bienfaits, le soleil ne serait-il pas un spectacle assez beau pour nos yeux, ne serait-il pas digne de nos adorations, quand il ne ferait que passer? La lune ne mériterait-elle pas nos regards, quand elle ne serait qu'un astre inutile, roulant sur nos têtes? L'univers même, lorsqu'à travers la nuit il a versé tous ses feux, lorsqu'il resplendit de ses innombrables étoiles, n'élève-t-il pas chacun à la contemplation? Toutefois, en l'admirant, qui songe à son utilité? Vois les astres qui se poursuivent dans leur marche silencieuse, et déguisent leurs rapides mouvements, sous l'apparence de l'inaction et de l'immobilité. Que de choses se passent dans cette nuit que tu n' observes que pour distinguer et calculer les jours! Quelle multitude de révolutions s'accomplit dans ce silence! Quel vaste enchaînement de destinées se déploient dans les limites d'une seule zone! Chacun de ces mondes, que tu crois semés

quem bona fides collucebit. Nunc quoque illud argumentum, quævis dictum jam, reducatur. Quid est quare grati velimus esse, quum morimur? quare singulorum perpendamus officia? quare id agamus in omnem vitam nostram memoris decore, ne cuius officii videamur oblit? Nihil jam superest, quo spes porrigatur; id illo tamen cordis possit, aliud e rebus humanis quam gratias volumus. Est videlicet magna in ipso opere merces rei, et ad allevandas mentes hominum ingens bonæ potentia: cuius pulchritudo animos circumfundit, et definitis admiratione luminis ac fulgoris sui rapit. At multa hinc commoda oriuntur. Et tunc est vita melioribus, amorque et æquum bonorum iudicium, minusque securus, quum innocentia, quam grata mensa prosequitur. Fuisse enim taliquis rerum natura, si hoc tantum bonum miserum, et onerosum, et sterile fecisset. Sed illud fortasse, so ad istam virtutem, que sæpe e toto ac facili additur, etiam per saxa, et rupes, et feris ac serpentibus obsessum iter, fueris liturus.

XXIII. Non ideo per se non est expetendum, cui aliquid extra quoque emolumentum adharret: fere enim pulcherrima quoque, multis et adventitiis comitata sunt donibus: sed illas trahunt, ipsæ præcedunt. Non dubium

est, quid hoc homini generis domicilium circuitus solis ac lune vicibus suis temperet? quid alterius calore stantur corpora, terræ relaxentur, immo dii humores comprimantur, alligantur omnia hiemis tristitia frangatur; alterius tepore effluat et penetrabit rigetur naturæ frugum? quin ad huius cursum fecunditas humanæ respondent? quid ille animi observabilem fecerit circumspectu suo; hæc mensum, minoribus se spiritibus detinet? Et tamen detrahas ista, non erat ipse sol idoneum oculis spectaculum, dignusque adorari, si tantum præteriret? non erat digna aspectu luna, etiam si oculos sidus transcurreret? ipse mundus quædam per noctem ignis suos fodit et tantum stellarum innumerabilium refoluit, quem non loquentem in se tenet? qui sibi illa, tunc quem miratur, prodeesse cogitat? Adspice ista locis succenta labentia, quem admodum velocitatem suam sub specie stantis atque immoti operis abscondunt! Quantum ista nocte, quum tu in numerum ac discrimen dierum observas, agitur? quanta rerum turba sub hoc silentio evolvitur? quantam fatorum seriem certius fines educit? Ista que tu novalliter, quem tu decorem sparsa consideras, singula lo opere sunt. Nec enim est, quod existimes septem sola discurre, cetera herere; paucorum motus comprehendimus:



la comme des ornements, fait son travail. Car ne pense pas qu'il n'y en ait que sept qui marchent, et que les autres se reposent : nous ne pouvons saisir que les mouvements d'un petit nombre ; mais dans les profondeurs où ne peuvent plonger nos regards, se cache tout un peuple de dieux qui vont et reviennent sans cesse. Et, parmi ceux qui se laissent atteindre par nos regards, la plupart s'avancent à pas obscurs, et nous déroberont leur course mystérieuse. Quoi donc ! tu ne serais pas frappé de l'éclat de ces masses, quand même elles ne serviraient pas à te gouverner, à te conserver, à te féconder, à te produire, à t'animer de leur vie ?

XXIV. Ainsi, quoique ces corps célestes soient de première utilité, et d'une nécessité vitale, cependant leur seule majesté remplit toute notre âme : de même toute vertu, et en particulier la reconnaissance, procure beaucoup d'avantages ; mais ce n'est pas pour cela qu'elle veut être aimée : elle a quelque chose de plus en elle, et n'est pas suffisamment comprise par celui qui la met au nombre des choses utiles. Tu es reconnaissant, parce que cela te rapporte : donc tu ne le seras pas au-delà du rapport. La vertu ne veut pas un amant sordide : il faut venir à elle les mains ouvertes. L'ingrat se dit à lui-même : « Je voudrais être reconnaissant ; mais je crains la dépense, je crains les risques, je redoute la disgrâce. J'aime mieux faire ce qui m'est utile. » La même raison ne peut pas faire un ingrat et un homme reconnaissant. Leurs intentions doivent différer comme leurs actions. L'un est ingrat par intérêt, contre son devoir : l'autre est reconnaissant par devoir, contre son intérêt.

XXV. Nous nous proposons de vivre selon la nature, de suivre l'exemple des dieux. Or, dans tout ce que font les dieux, ils ne suivent que la raison qu'ils ont de le faire ; à moins que tu n'imagines qu'ils recueillent le fruit de leurs œuvres dans la vapeur des entrailles, et les parfums de l'encens. Vois tout ce qu'ils élaborent chaque jour pour nous, tous les dons qu'ils nous distribuent, tous les fruits dont ils couvrent la terre, tous ces vents favorables qui font mouvoir la mer en soufflant sur tous les rivages, et toutes ces pluies abondantes et subites, qui amolissent les plaines, ramolissent les veines sèches des sources, et, par de secrets conduits, leur versent de nouveaux aliments. Tous ces bienfaits, les dieux nous les accordent sans récompense, sans qu'il leur en revienne aucun avantage. Voilà ce qu'observera notre raison, si elle ne s'écarte pas de son modèle ; elle ne doit pas offrir à la vertu un service à gages. Honte à tout bienfait vénal ! Les dieux donnent gratuitement.

XXVI. Si tu imites les dieux, nous dit-on, donne aussi aux ingrats. Car le soleil se lève pour les criminels, et les mers s'ouvrent pour les pirates. Ici l'on demande si l'homme de bien doit donner à un ingrat, sachant qu'il est ingrat. Qu'on me permette d'abord quelques réflexions, pour n'être pas surpris par des questions insidieuses. L'école stoïcienne distingue deux sortes d'ingrats. L'un est ingrat parce qu'il est insensé. L'insensé est aussi méchant : le méchant a tous les vices ; donc il est ingrat. Ainsi nous appelons tous les méchants intempérants, avarés, luxurieux, perfides, non parce que tous ces vices sont

innumerabiles vero, longiusque a conspectu nostro se ducti dii erant, redeuntque. Et ex his qui oculos nostros patiuntur, plerique obscuro gradu pergunt, et per occultum aguntur. Quid ergo? non speras tante utilis aspectu, etiam si te non regat, non custodiat, non foveat, generetque, se spirito suo rigat?

XXIV. Quædammodum hæc quam primum usum habent, et necessaria vitalique sint, majestas tamen eorum totum mentem occupat : ita omnis virtus, et in primis grati animi, multum quidem præstat, sed non vult ob hoc diligi : amplius quiddam in se habet, nec satis ab eo intelligitur, a quo inter utilia numeratur. Gratus est, quia expedit? ergo et quantum expedit. Non recepit sordidum virtus amatorum : soluto ad illam sicut veniendum est. Ingratus hoc cogitat : volebam gratiam referre, sed timeo impensam, timeo periculum, vereor offensam : faciam potius, quod expedit. Non potest eadem ratio et gratum facere, et ingratum. Ut diversa illorum opera, ita soler se diversa proposita sunt. Ille ingratus est, quamvis non oporteat, quia expedit : hic gratus est, quamvis non expediat, quia oportet.

XXV. Propositum est nobis secundum rerum naturam

vivere, et deorum exemplum sequi ; dii autem quodcumque faciunt, in eo quid præter ipsam faciendi rationem sequuntur? nisi forte assistunt illos fructum operum suorum ex fumo extorunt, et thuris odore percipiunt. Vide quanta quotidie moliantur, quanta distribuant, quantas terras fructibus implent, quam opportunis et lo omnes oras ferentibus ventis maria permoveant, quoties imbribus repente dejectis solum molliant, ventis ne fœnum arentes reintegrent, et infuso per occultis nutrimento norent. Omnia ista sine mercede, sine ullo ad ipsos perveniente commodo, faciunt. Hæc quæ nostra ratio, si ab exemplari suo non aberrat, servet, ne ad res honestas conducta veniat. Pudeat alium venale esse beneficium : gratulus habemus deos.

XXVI. Si deos, inquit, imitaris, da et ingratis beneficia. Nam et sceleratis sol oritur, et piratis patet maria. Hoc loco interrogant, an vir bonus daturus sit beneficium ingrato, sciens ingratum esse? Permite mihi aliquid interloqui, ne interrogatio insidiosa capiamur. Duos ex consuetudine Stoici accipe ingratos; alter ingratus, quia stultus est. Stultus etiam malus est; qui malus est, nullo viro caret: ergo et ingratus est. Sic omnes malos

développés et notoires chez chacun d'eux, mais parce qu'ils peuvent les avoir ; et ils les ont eu effet, quoiqu'ils soient cachés.

L'autre ingrat, dans l'acception vulgaire, est celui qui incline vers le vice par un penchant naturel. L'homme de bien donnera à l'ingrat, qui n'a ce vice que comme il a tous les autres ; car s'il excluait cette classe d'hommes, il ne donnerait à personne. Quant à cet ingrat, qui s'est fait fraudeur de bienfaits, et qui s'est plongé tout entier dans ce vice, on ne lui accordera pas plus un bienfait qu'on ne prêterait de l'argent à un banqueroutier, qu'on ne confierait un dépôt à celui qui en a déjà né plusieurs. On dit qu'un homme est peureux parce qu'il est insensé : le même raisonnement s'applique aux méchants, qui sont environnés de tous les vices, sans distinction. On appelle proprement peureux celui qui, par nature, tremble au moindre bruit. L'insensé à tous les vices ; mais il n'est point par nature porté à tous : l'un penche vers l'avarice, l'autre vers la débauche, l'autre vers la violence.

XXVII. C'est donc mal à propos qu'on adresse aux stoïciens ces questions : « Quoi donc ! Achille est peureux ? Quoi donc ! Aristide, à qui la justice a donné son nom, est injuste ? Quoi donc ! Fabius, qui par ses lenteurs prudentes a relevé la cause romaine, est téméraire ? Quoi donc ! Décimus craint la mort ? Marius est un traître ? Camille un déserteur ? Nous ne disons pas que tous les vices soient chez tous aussi saillants que certains vices chez quelques-uns ; mais que le méchant et l'insensé

ne sont exempts d'aucun. Nous n'affranchissons même pas l'audace de la crainte, et nous n'absolvons pas le prodigue de l'avarice. De même qu'un homme a tous les sens, et que cependant tous les hommes n'ont pas la finesse des yeux du lynx ; de même l'insensé n'a pas tous les vices aussi énergiquement développés que certains vices chez certains hommes. Tous les vices sont chez tous ; mais tous n'existent pas chez chacun. L'un, par sa nature, est poussé à l'avarice ; l'autre est livré aux femmes ou au vin ; ou, s'il n'y est pas encore livré, il est constitué de manière à ce que son naturel l'y entraîne.

Ainsi, pour revenir à ma proposition, tout méchant est ingrat ; car il porte en lui les germes de tout mal ; cependant on appelle proprement ingrat celui qui peche vers ce vice : à celui-là donc je n'accorderai pas de bienfait. De même que c'est mal pourvoir sa fille que de lui donner pour époux un homme brutal et souvent divorcé déjà ; de même que ce serait passer pour mauvais père de famille que de confier le soin de son patrimoine à un homme condamné pour gestion infidèle ; de même qu'un testateur serait insensé de donner à son fils un tuteur accoutumé à dépouiller ses pupilles ; ainsi c'est très-mal placer ses bienfaits que de choisir des ingrats, dans le sein desquels ils seront étouffés.

XXVIII. « Les dieux aussi, dit-on, accordent beaucoup aux ingrats. » Mais leurs bienfaits étaient destinés aux bons : ils descendent quelquefois sur les méchants, parce qu'on ne pouvait les mettre à

*dicimus, intemperantes, avaros, inxariosos, malignos : non quia ista omnia singulis magna et nota vitia sint, sed quia esse possint : et sunt, etiam si latent. Alter est ingratus, qui a vulgo dicitur, in hoc vitium natura pronus et propensus. Illi ingrato, qui sic hoc culpa non caret, quomodo ulla caret, debet beneficium vir bonus ; nulli enim dare poterit, si tales homines submoverit. Hunc ingrato, qui beneficiorum fraudator est, et in hanc partem procubuit animo, non magis debet beneficium, quam deceptor periculum credet, aut depositum committet ei, qui jam pluribus abnegavit. Timidus dicitur aliquis, quia stultus est : si hoc quidem malus sequitur, quos indideret et universa vitia circumstaret ; dicitur timidus proprie, natura etiam ad inanes zonas pavida. Stultus omnia vitia habet, sed non in omnia natura pronus est ; alius in avaritiam, alius in luxuriam, alius in petulantiam inclinat.*

XXVII. Itaque errant illi, qui interrogant Stoicos : Quid ergo ? Achilles timidus est ? Quid ergo ? Aristides, qui iustitia nomen dedit, injustus est ? Quid ergo ? et Fabius, qui cunctando restituit rem, temerarius est ? Quid ergo ? Decius mortem timeat ? Marius proditor est ? Camillus desertor ? Non hoc dicimus, sic omnia vitia esse in omnibus, quomodo in quibusdam singula eminent ;

*sed malum ac stultum ulla vitio vacare ; nec audemus quidem timoris absolvimus ; ne prodigum quidem avaritiam liberamus. Quomodo homo omnes sensus habet, nec ideo tamen omnes homines aciem habent. Lynceus similis : sic qui stultus est, non tam acutus et concitata habet omnia, quam quidam quidam. Omnia in omnibus vitia sunt : sed non omnia in singulis extant. Hunc natura ad avaritiam impellit : hic timidus, hic vino delectus est : aut si nondum delectus, illa formatus, ut in hoc illum mores sui frangat. Itaque ut ad propositum revertar, nemo non ingratus est, qui malus est : habet enim omnia acquirere sensus : tamen proprie ingratus appellatur, qui ad hoc vitium vergit ; hunc ergo beneficium non dabo. Quomodo male filius consulti, qui illam contumeliosus et aspe repudiato colluevit : quomodo malus paterfamilias habebitur, qui negotiorum gestorum damnato, patrimonii sui curam mandaverit : quomodo dementissime testabitur, qui totorem filio reliquerit, pupillarum spoliatorum : sic penam beneficia dare dicitur, quicunque ingratos eligit, in quos peritura conferat.*

XXVIII. Dii quoque, loquitur, multa ingratis tribuunt. Sed illa bonis paraverant : contingant autem mala quia separari non possunt. Scitis est autem, prodesse

part. Or, il vaut mieux faire du bien aux méchants à cause des bons, que de manquer aux bons à cause des méchants. Ainsi, le jour, le soleil, les révolutions de l'hiver et de l'été, les températures intermédiaires du printemps et de l'automne, les pluies, les sources d'eaux, les vents alisés; tous ces biens que tu cites, ont été créés pour tout le monde : il était impossible de faire des préférences. Les rois offrent des boueours à ceux qui en sont dignes; ils font des distributions même à une foule indigne. Le Mé des greniers publics tombe aux mains du voleur, du parjure, de l'adultère, enfin de tous ceux qui sont inscrits sur les tablettes, sans distinction de moralité. Enfin, tout ce qui est donné à titre de citoyen et non à titre d'homme de bien, les bons et les méchants le reçoivent également. Ainsi il y a des dons que Dieu a versés en bloc sur tout le genre humain : il n'y a d'exclusion pour personne. En effet, il ne pouvait se faire que le vent fût favorable aux bons et contraire aux méchants : il était de l'intérêt général que le commerce des mers fût ouvert, que l'empire du genre humain étendit ses limites. On ne pouvait soumettre à une loi la chute des pluies, pour qu'elles n'arrosassent pas les champs des vicieux et des méchants.

Il y a des choses faites pour tout le monde. Les villes sont bâties pour les méchants comme pour les bons : les monuments du génie, publiés et répandus, tombent dans des mains indignes; la médecine apporte ses secours même aux scélérats; personne n'a supprimé les recettes salutaires pour empêcher les méchants d'être guéris. Exige un contrôle et une estimation des personnes, pour les

dons qui se font séparément et en récompense du mérite, et non pour ceux qui sont indistinctement jetés à la multitude. Car il y a bien de la différence entre choisir et ne pas exclure. On fait droit même aux voleurs : les homicides eux-mêmes jouissent de la paix; même celui qui a ravi le bien des autres, peut réclamer le sien. Les assassins et les meurtriers domestiques sont défendus contre l'ennemi par les murailles de la ville : le rempart des lois protège celui qui les a le plus outragées. Certains biens ne pourraient échoir à quelques-uns, s'ils n'étaient donnés à tous. Il ne faut donc pas argumenter de ces choses auxquelles nous sommes tous invités sans distinction : mais le bienfait qui doit aller trouver quelqu'un de mon école, je ne l'accorderai pas à un homme que je sais ingrat.

XXIX. « Par conséquent, dit-on, vous ne donnerez pas un conseil à un ingrat qui vous consulte, vous ne lui permettrez pas de puiser de l'eau, vous ne lui montrerez pas son chemin lorsqu'il sera égaré? Ou bien, ferez-vous toutes ces choses, sans vouloir rien donner? » Distinguons, ou du moins tâchons de distinguer. Un bienfait est une œuvre utile; mais toute œuvre utile n'est pas un bienfait; car il en est de si petites qu'elles ne méritent pas le nom de bienfait. Deux conditions doivent se trouver réunies pour caractériser le bienfait. D'abord la grandeur de la chose; car certains services ne sont pas à la hauteur de ce nom. Qui a jamais appelé bienfait un quartier de pain, une aumône de vile monnaie, ou la permission d'allumer du feu? Quelquefois cependant ces services sont plus utiles que les plus grands ;

etiam malis propter bonos, quam bonis deesse propter malos. Ita, que refert, diem, solem, hiemis aestatique cursus, et media veris autumnique temperamenta, imbres, et fontium lautas, ventorum status flatus pro universis invenimus : excerpere singulos non poterunt. Rex honores dignis dat, cogitatum et indignis. Frumentum publicum tam fur quam perjuris et adulter accipimus, et, sine defectu morum, quibus inclusus est; quidquid aliud est, quod tanquam civi, non tanquam bono datur, et æquo boni ac mali fecunt. Deus quoque quædam munera in universum humanum generi dedit, a quibus excluditur nemo: nec enim poterat fieri, ut ventus bonis viris secundus esset, contrarius malis: commune autem bonum erit, patere commercium maris, et regum humani generis relaxari. Nec poterat lex casibus imbebis dici, ne in malorum improborumque rursus deflueret. Quædam in medio ponuntur. Tam bonis quam malis conduntur arbes: monumenta ingeniorum et ad indignos perventura publicavit editio: medicina etiam sceleratis operi monstrat. Compositiones remediorum salutarium nemo suppressit, ne sanareorur indigni. In his exige censuram, et personarum estimationem,

que separatim tanquam digno dantur: non in his, que promiscue turbam admittunt. Multum enim refert, utrum aliquem non excludas, an eligas. Jus et furi dicitur: pæcæ etiam homicidæ frangitur: sua repetunt, etiam qui alienis rapuerunt. Percussores et domi ferrum exercentes murus ab hoste defendit: legum præsidio, qui plurimum in illis precaverunt, protegentur. Quædam non poterant cæteris contingere, nisi universis darentur. Non est itaque quod de iustis disputas, ad que publicæ invitati animi: illud quod iudicio meo ad aliquem pervenire debet, et quem ingratum sciam, non dabo.

XXIX. Ergo, inquit, nec consilium deliberantibus ingratis, nec aquam basiare permittes, nec viam errantibus monstrabis? an, hæc quidem facies, et nihil donabis? Distinguas istud, certe tentabo distinguere. Beneficium est opera utilis: sed non omnia opera utilis beneficium est. Quædam enim tam exigua sunt, ut beneficium nomen non occupent. Dux res coræ debent, que beneficium efficiant. Primum, rei magnitudo: quædam enim sunt infra hujus nominis mensuram. Quis beneficium dixit quadam panis, aut stipem æris abjecti, aut ignis accendendi factum potestatem? et interdum ista plus pro-

mais leur modicité en ôte le prix, lors même que la circonstance les a rendus nécessaires.

Ensuite, ce qui est très-important, il faut qu'en voulant offrir un bienfait à quelqu'un, je le fasse à son intention, que je l'en juge digne, que je donne de bon cœur, et que j'éprouve de la jouissance dans mon présent. Rien de tout cela ne se trouve dans les choses dont il est question. Car nous ne les donnons pas comme récompense au mérite, mais indifféremment, comme chose peu importante : ce n'est pas à l'homme, c'est à l'humanité que nous donnons.

XXX. Je conviens que, quelquefois, je donnerais certaines choses à des hommes indignes, en considération d'autres; de même que, dans la carrière des honneurs, des gens infâmes l'ont emporté, à cause de leur noblesse, sur des hommes habiles, mais nouveaux. Ce n'est pas sans raison que la mémoire des grandes vertus est sacrée, et plus de gens sont heureux de bien faire, quand le mérite du bien ne meurt pas avec eux. Qui a fait consul le fils de Cicéron, sinon son père? Qui naguère a conduit Cinna du camp des ennemis au consulat? et Sextus Pompée et les autres Pompée? sinon la grandeur d'un seul homme, assez considérable autrefois pour élever, même sur sa ruine, tous les siens aussi haut? Quel titre a valu le sacerdoce, dans plus d'un collège, à un Fabius Persicus, dont les baisers rendraient stériles même les prières de l'homme de bien, sinon le souvenir des Verrucos, des Allobrogiens et de ces trois cents qui, pour la république, avaient opposé une seule famille à l'invasion des ennemis? C'est un hommage

que nous devons aux vertus, de les honorer non-seulement quand elles sont présentes, mais aussi lorsqu'elles ont disparu de nos yeux. De même que ceux qui ont fait les grandes actions n'ont pas voulu en restreindre l'utilité à un seul âge, mais ont transmis leurs bienfaits pour vivre après eux; ainsi notre reconnaissance ne doit pas se restreindre à une seule génération. Celui-ci a donné le jour à de grands hommes : quel qu'il soit, il est digne de nos bienfaits; celui-là est né d'illustres aïeux, quel qu'il soit, que l'ombre de ses pères le protège. Comme les lieux les plus sales rayonnent sous les reflets du soleil, ainsi des hommes impuissants brillent de l'éclat de leurs ancêtres.

XXXI. Je veux ici, mon cher Libéralis, justifier les dieux. Nous répétons sans cesse : A quoi songeait la Providence, de placer sur le trône un Aridaus? Est-ce à lui, pensos-tu, que le trône fut donné? c'est à son père et à son frère. Pourquoi livra-t-elle l'empire du monde à Caius César, cet homme si altéré du sang humain qu'il ordonnait de le faire couler en sa présence, comme s'il eût voulu s'en abreuver? Quoi! penses-tu donc que c'est à lui qu'il fut donné? c'est à son père Germanicus, à son aïeul, à son bis-aïeul, et à d'autres non moins illustres avant eux, quoiqu'ils aient passé leurs jours dans l'égalité de la vie privée. Quoi! lorsque tu vis monter au consulat Namerctus Scaurus, ignorais-tu qu'il avait coutume de recueillir dans sa bouche béante le flux menstruel de ses servantes? En faisait-il mystère lui-même? Se souciait-il de paraître pur? Je te rapporterai un mot de lui sur lui-même, que je me souviens

sunt, quam maxima : sed tamen vilis sua illis, etiam ubi tempore facta suot necessaria, detrahit pretium. Deludo quod potissimum est, oportet accedat, ut ejus causa faciam, ad quem solum pervenire beneficium; dignumque eum judicem, et libens id tribuam, percipiensque ex munere meo gaudium. Quorum nihil est in istis, de quibus loquebamur. Non enim tanquam dignis illa tribuimus, sed negligenter tanquam parva; et non homini damus, sed humanitati.

XXX. Aliquando daturum me etiam indignis quendam non negaverim, in honorem aliorum : sicut io petendis honoribus quosdam turpissimos nobilitas industria, sed novis, præstat. Non sine ratione sacra est magnarum virtutum memoria, et esse plures bonos juvat, ut gratia honorum non cum ipsis cadat. Ciceronem filium que res consulens fecit, nisi pater? Cinna nuper qui res ad consulatum recepit ex hostium castris? que Sextum Pompeium, aliosque Pompeios, nisi unius viri magnitudo? tanta quondam, ut satis sit omnes suos etiam ruina ejus attolleret. Quid nuper Fabium Persicum, cujus oculum etiam insuperaret viri vota boni, sacerdotem nunc in uno collegio fecit, nisi Verrucosi, et Allobrogi, et illi trecenti, qui hostium incursioni pro republica unam domum objecerant? Hoc debemus virtutibus, ut non præ-

sentes solum illas, sed etiam abitas et conspectu colamus. Quo modo illi id egerunt, ut non in unam ætatem prodessent, sed beneficia sua etiam post ipsos relinquerent : ita et nos non una ætate grati sumus. Ille magnos viros genuit, dignos est beneficiis, qualescumque est; dignos dedit. Ille egregios majoribus ortus est; qualescumque est, sub umbra suorum lateat. Ut loca sordida repercussu solis illustrantur, ita inertes majorum suorum inces resplendent.

XXXI. Exornare hoc loco, mi Liberalis, deos volo. Interdum ruim soleamus dicere : Quid sibi voluit Providentia, quæ Aridæum regno imposuit? Illi putas hoc datum? patri ejus datum est, et fratri. Quæ C. Cæsarem orbis terrarum præfecit, hominem humani sanguinis avidissimum, quem non aliter fluere in conspectu suo jubebat, quam si ore excepturus esset? Quid? ergo tu illi hoc datum existimas? patri ejus Germanico datum, datum avo, proavæque, et ante hos aliis non minus claris viris, etiam si privati pæresque aliis vitam exegerunt. Quid? Tu, quam Namerctum Scaurum Cos. fecerit, ignorabas ancillarum suarum menstruum ore illum bionte exceptare? Numquid enim ipse dissimulabat? numquid purus videri volebat? Referam dictum tibi ejus in se, quod circumferri memini, et ipso præsentè laudari. Pol-

d'avoir entendu colporter et louer en sa présence. Un jour, trouvant Asinius Pollion couché, il lui dit, en termes obscènes, qu'il allait lui faire ce qu'il préférerait qu'on lui fit; et voyant Pollion froncer le sourcil : « Si j'ai dit quelque chose de mal, reprit-il, eh bien ! que ce mal me soit fait à moi. » Il racontait lui-même son bon mot. Et tu as livré les faisceaux, le tribunal, à un homme aussi ouvertement obscène ! Non, mais en te rappelant le vieux Scaurus, prince du sénat, tu aurais souffert avec peine que sa race se traînât dans l'obscurité.

XXXII. Il est probable que les dieux traitent avec plus de faveur les uns à cause de leurs pères, de leurs aïeux, les autres à cause des mérites futurs de leurs neveux, de leurs arrière-neveux et de leur dernière postérité. Car ils connaissent la chaîne des destinées de leur œuvre : la science de toutes les choses qui doivent leur passer par les mains se dévoue incessamment à eux. Pour nous elle sort d'une source cachée; et les choses que nous croyons soudaines sont pour eux prévues et familières. Que ceux-ci soient rois; car leurs ancêtres ne l'ont pas été; ils n'avaient pour trône que la justice et la tempérance, et n'ont pas sacrifié la république à eux-mêmes, mais eux-mêmes à la république. Que ceux-là règnent; car ils ont en pour ancêtres un homme de bien, qui a porté son cœur au-dessus de sa fortune, qui, dans une lutte civile, ne consultant que l'intérêt de la chose publique, a mieux aimé être vaincu que vainqueur. Après tant d'années, il ne peut lui-même en recevoir la récompense : qu'en souvenir de lui, cet homme gouverne le peuple, non parce qu'il est instruit ou

capable, mais parce qu'un autre a mérité pour lui. Celui-là est difforme de corps, bideux d'aspect et doit livrer la pourpre à la risée : déjà je me vois accuser d'être un aveugle, un téméraire qui ne sait où placer les faveurs dues aux plus dignes et aux plus vertueux. Mais moi, je sais que c'est à un autre que je donne, à un autre que je paie une dette ancienne. D'où connaît-on cet homme nouveau, si ardent à fuir la gloire qui le poursuit, qui court au danger du même air que les autres en viennent, cet homme qui ne distingue jamais son bien du bien public ? Où est-il, dis-tu ? qui est-il ? d'où vient-il ? tu l'ignores. Pour moi je tiens registre fidèle des recettes et des dépenses : je sais ce que je dois, et à qui : les uns, je les remets à longue date; les autres, je les paie d'avance, auivant l'occasion et l'état de mon épargne.

XXXIII. Je donnerai donc quelquefois à l'ingrat; mais non à cause de lui. « Alors que feras-tu, dit-on, lorsque tu ne sauras pas s'il est ingrat ou non ? Attendras-tu que tu le saches ? Et ne perdras-tu pas l'occasion de bien faire ? » Attendre, c'est long : car, comme dit Platon, il est difficile de deviner le cœur humain ; ne pas attendre, c'est imprudent. Je répondrai donc que nous n'attendons jamais une certitude complète, parce que la recherche du vrai est un abîme ; mais nous allons où nous conduit le vraisemblable. Telle est la marche de tous les devoirs ; c'est d'après cette règle que nous semons, que nous naviguons, que nous combattons, que nous nous marions, que nous élevons des enfants ; tandis que, pour tous ces actes, le résultat est incertain. Nous entreprenons

honi Asinio jacentis, obsecro verbo natus, dixerat se facturum id quod pati malebat; et quam Pollionis attractionem vidisset frontem : Quidquid, inquit, mali dixi, mihi et capiti meo. Hoc dictum suum ipse narrabat. Hominem iam palam obscenorum, ad fauces, et ad tribunal admisisti? nempe dum veterem illum Scaurum, senatus principem cogitas, indigne fers sobolem ejus jacere.

XXXII. Deos verisimile est, ut alios indulgentius tractent, propter parentes avosque, alios propter futuram nepotum pronepotumque, ac longe sequentium posterorum indulgentiam. Nota est enim illis operis sui series : omninoque illis rerum per manus suas iturarum scientia in aperto semper est : nobis ex abdito subit; et que receptiva futurum, illis provisiva venient ac familiaris. Sicut hi reges, qui majores eorum non fuerunt, quia pro summo imperio habuerunt jussitiam, abstinentiam, quia non reipublicam sibi, sed se reipublice dicaverunt. Regnent hi, quia vir bonus quidam proavus eorum fuit, qui animum supra fortunam gessit, qui in dissensione civili, quoniam ita expediebat reipublice, vinci quam vincere maluit. Refertur illi gratia tam longo spatio non potuit, in illius respectum iste populo presideat; non quia scit aut potest, sed quia alius pro eo meruit. Hic corpore deformis est, ad aspectum foedus, et ornamenta sua

traducturus; jam me homines accusabunt, cæcum et temerarium dicent, nescientem quo loco, que summi ac excellentissimis debentur, possum. At ego scio, ubi me istud dare, ubi alium debitum solvere. Unde isti norunt illum quemdams, glorie sequentia fugachissimum, eo vultu ad pericula euntem, quo alii ex periculo redeunt? nunquam bonum suum a publico distinguunt? Ubi, inquit, iste, aut quis est? unde? nescitis; apud me istæ expensarum acceptorumque rationes disponuntur. Ego quid cui debeam, scio; aliis post longam diem repo, aliis in antecessum, ac pro ut occasio, et reipublice meæ facultas tulit.

XXXIII. Ingrato ergo aliquando quidam, sed non propter ipsum dabo. Quid si, inquit, nescis, utrum gratus sit, an ingratus? expectabis donec scias, an dandi beneficii tempus non amittes? Expectare longum est; nam, ut Plato ait, difficilis hominum animi conjectura est; non expectare, temerarium est. Huic respondebimus, nunquam expectare nos certissimum rerum comprehensionem : quoniam in arduo est veri exploratio; sed ea ire, qua ducit veri similitudo. Omne hac via procedit officium; sic serimus, sic navigamus, sic militamus, sic uxores ducimus, sic liberos tollimus; quoniam omnium horum incertus sit eventus. Ad ea accedimus, de quibus

tout ce dont nous avons bon espoir. Qui, en effet, garantirait un cultivateur une bonne récolte, au marin le port, au soldat la victoire, au mari la chasteté d'une épouse, au père l'amour de ses enfants? C'est noire raison qui nous guide plutôt que la vérité. Si, pour faire, in attends une réussite assurée, si tu n'as que d'après une certitude absolue, toute la vie s'arrête dans l'immobilité. Mais moi, qui toujours me laisse entraîner d'un côté ou de l'autre, non par le vrai, mais par le vraisemblable, je donnerai à celui dont la reconnaissance s'en vraisemblable.

XXXIV. Mais il peut survenir bien des circonstances, à la faveur desquelles le méchant se glisse à la place du bon, et où le bon soit repoussé comme méchant : car les apparences, d'après lesquelles nous jugeons, sont trompeuses. Qui le conteste? Mais je ne trouve point d'autre règle pour me décider. Ce sont mes seuls guides pour me conduire à la vérité : je n'en ai pas de plus sûrs ; je mettrai tous mes soins à les apprécier le plus scrupuleusement possible et ne me rendrai pas trop promptement. Car il peut aussi m'arriver dans un combat que ma main, qui s'abuse et s'égare, dirige un trait sur mon concitoyen, et que j'épargne un ennemi le croyant mon ami. Mais c'est ce qui arrive rarement, et nullement par ma faute, puisque mon intention est de frapper l'ennemi, de défendre mon concitoyen. Si je sais qu'un homme est ingrat, je ne lui accorderai pas de bienfait. Mais il m'a surpris ; il m'en a imposé. Ici, il n'y a pas de ma faute ; car je comptais donner à un homme reconnaissant.

Si tu promets, dit-on, à quelqu'un un bienfait, et que tu découvres ensuite qu'il est ingrat, donneras-tu, ou non? Si tu le fais, tu pêches sciemment ; car tu donnes à qui tu ne dois pas ; si tu refuses, tu pêches encore, en ne donnant pas à qui tu as promis. Ici chancelle votre constance, stoiciens, et cette prétention superbe de vos sages, de ne jamais se repentir de ce qu'ils ont fait, de ne jamais revenir sur ce qu'ils auront fait, de ne point changer de décision.

Le sage ne change pas sa décision, toutes choses restant ce qu'elles étaient au moment où il l'a prise. Ainsi le repentir ne lui vient jamais ; car il ne pouvait alors mieux faire qu'il n'a résolu. Du reste, il ne s'engage à quelque chose qu'avec cette restriction : S'il ne survient rien qui fasse obstacle. Voilà pourquoi nous disons que tout lui réussit, que rien ne lui arrive d'inopiné, parce qu'en son âme il a présumé qu'il pourrait survenir quelque chose qui arrêterait l'exécution de ses projets. C'est une fausse assurance que de répondre de la fortune pour soi : le sage la voit toujours sous ses deux faces. Il sait quel pouvoir à l'erreur, quelle incertitude ont les choses humaines, combien d'obstacles s'opposent à tout projet. Il s'avance avec précaution sur une route glissante et périlleuse du sort, guidé par une résolution certaine au milieu d'événements incertains. Or, cette restriction, sans laquelle il ne projette, il n'entreprend rien, sert encore ici à le garantir.

XXXV. J'ai promis un bienfait, à moins qu'il ne m'arrive quelque chose qui m'empêche de donner. En effet, que sera-ce si la patrie me demande

bono sperandum esse credimus. Quis enim pollicetur serenū proventum, naviganti portum, militanti victoriam, marito pudicam uxorem, patri filios liberos? Sequitur quæ ratio, non quæ veritas irahit. Expecta, ut nisi bene cessura non facias, et nisi comperta veritate, nihil moveris : reflecte omni actu vitæ consistit. Dum verisimilia me in hoc aut in illud impellant, non vera ; et beneficium dabo, quem verissime erit gratum esse.

XXXIV. Multa, inquit, interveniunt, per quæ et malus pro bono surripit, et bonus pro malo dispicitur : fallaces enim sunt rerum species, quibus credimus. Quis negat? sed nihil aliud invenio, per quod cogitationem meam. His veritas mihi vestigia sequenda est ; certiora non habeo. Hæc ut quam diligentissime astutem, operam dabo, nec cito illis assentiar. Sic enim in prælio potest accidere, ut telum meum in committentem manus dirigat, siquæ errore decipit ; et hosti, tanquam meo, percam. Sed hoc et raro accidit, et non vitio meo ; cui propitium est hostem ferire, civem defendere. Si sciam ingratum esse, non dabo beneficium. At obrepit, si imponit. Nulla hinc culpa tribuentis est, quia tanquam grato dedi. Si promiseris, inquit, te daturum beneficium, et postea ingratum esse scieris, dabis, an non? Si facis,

sciens peccas ; das enim cui non debes ; si arguas, et hoc modo peccas, quia non das ei, cui promisti. Constantia vestra hoc loco timet, et illud superbum promissum, nunquam sapientem fieri sui perituro, nec unquam emendare quod fecerit, nec mutare consilium. Non mutet sapiens consilium, omnibus his assensibus que erant, quæ sumeret. Ideo nunquam illum penitentia subit, quia nihil melius illo tempore fieri potuit, quam quod factum est ; nihil melius consilium, quam quod constitutum est. Cæterum ad omnia cum exceptione valet ; si nihil incidit, quod impedit. Ideo omnia illi succedere dicimus, si nihil contra opinionem accidere, quia præsumit nullo, posse aliquid intervenire, quod destinata prohibeat. Imprudens illa fiducia est, fortunam sibi pondere ; sapiens utramque partem ejus cogit ; scit quantum liceat errori, quam incerta sint humana, quam multa consilia obstant ; incertum rerum ac lubricum totum suspensus sequitur, et consiliis certis incertos eventus. Exceptio autem, alio quo nihil destinatum, nihil ingreditur, et hic illud intuetur.

XXXV. Promisi beneficium, nisi si quid incidisset, quare non deberem dare. Quis enim, si quod illi pollicitus sum, patria sibi me dare jussisset? Si lex lata erit,

pour elle ce que j'ai promis à un autre? si une loi vient défendre à tout homme de faire ce que j'ai promis de faire pour mon ami? Je t'ai promis ma fille en mariage: depuis, j'ai découvert que tu étais étranger: il n'y a pas pour un étranger droit d'alliance avec moi. Ce qui est un empêchement devient mon excuse. Alors seulement j'aurai manqué à ma parole, alors on pourra m'accuser d'inconstance, quand, toutes choses étant les mêmes qu'au moment de ma promesse, je refuserai de l'exécuter; mais tout changement me rend libre de délibérer de nouveau, et me dégage de ma parole. J'ai promis de plaider pour toi; mais, depuis, j'ai découvert que, par ce procès, tu cherchais à nuire à mon père. J'ai promis de t'accompagner en voyage; mais on m'annonce que les chemins sont infestés de voleurs. Je devais t'assister en personne; mais mon fils est malade; mais ma femme est en couches. Toutes les circonstances doivent être les mêmes qu'elles étaient lorsque je promettais, pour que tu aies un droit acquis sur ma promesse. Or, quel plus grand changement peut survenir, que de découvrir que tu es un méchant, un ingrat? Ce que je donnais à un homme digne, je le refuserai à un indigne; et j'aurai encore le droit de m'irriter contre toi, pour m'avoir abusé.

XXXVI. J'aurai cependant égard à l'importance de l'objet dont il s'agit: la valeur de la chose promise portera conseil. Si elle est modique, je donnerai; non parce que tu le mérites, mais parce que j'ai promis. Et je ne la donnerai pas comme un présent, mais pour racheter ma parole; sauf à m'en

tirer l'oreille. La perte sera le châtiment de mon imprudente promesse. Voilà, me dirai-je, de quoi le punir; le faire parler avec plus de réserve. Je paierai, comme on dit, les frais de ma langue. Si la chose est importante, je ne m'exposerai pas du moins à ce que, selon ces paroles de Mécène, cent mille sesterces m'en fassent le reproche. Car je composerai entre elles l'une et l'autre circonstance. C'est quelque chose que de persévérer à ne pas donner à un homme indigne. Il faut cependant considérer la grandeur du service. S'il est léger, fermons les yeux; mais s'il doit tourner à mon détriment ou à ma honte, j'ai mieux aimé avoir à m'accuser une fois pour refuser, que toujours pour avoir donné. Le tout dépend, si-je dit, du prix que j'attache aux termes de ma promesse. Non-seulement je retiendrai ce que j'ai imprudemment promis, mais encore je redemanderai ce que j'aurai mal à propos donné. Il y a folie à croire sa foi engagée par une erreur.

XXXVII. Philippe, roi de Macédoine, avait un soldat plein de valeur, qui lui avait rendu de grands services dans plusieurs expéditions: souvent il lui accordait une part du butin en récompense de son courage, et, par des gratifications fréquentes, encourageait l'ardeur de cette âme vaillante. Cet homme fut un jour poussé par le naufrage sur les terres d'un Macédonien: à cette nouvelle, celui-ci accourut, le rappela à la vie, le transporta dans sa maison de campagne, lui céda son lit, le ranima faible et mourant, le soigna trente jours à ses frais, le rétablit, et le fournit de tout pour son voyage. Plus d'une fois le soldat

ne id quisquam faciat, quod ego me amico meo facturum promiseram? Promisi tibi filiam in matrimonium; postea peregrinus apparuisti; non est tibi cum externo consuetudinem. Eadem res me defendit, quæ vult. Tunc fidem fallam, tunc inconstantiam crimen asilem, si, quum omnia eadem sint, quæ erant promittente me, non præstitero promissum; aliquis quiddam mutatur, libertatem facit de integro considerandi, et me fide liberat. Promisi advocacionem; postea apparui, per illam causam prædictam tu potrem necum queri; promisi me peregre una salturum; sed iter infestari introcinis nuntiatur; in rem præsentem venturus fui; sed puer filius, et pueros pariter tenet. Omnia esse debent eadem, quæ fuerunt quum promitterem, ut promittentis fidem teneas. Quæ autem major fieri mutatio potest, quum si te malum virum et ingratum comperi? quod tanquam digno dabam, indigno negabo, et irascendi quoque causam habeo deceptus.

XXXVI. Insuper timet, et quantum sit de quo agitur: dabit tibi consilium promissæ rei modus. Si exiguum est, dabo; non quia dignus es, sed quia promisi; nec tanquam munus dabo, sed verba mea redimam; et aurem tibi pervertem; damno castigabo promittentis

temeritatem. Ecce ut dolent, ut postes consideratis loquar; quod dicere soleamus, Rogarium dabo. Si majus erit, non committam, quemadmodum Mæcenæ ait, ut sestertio eedies oburgandus sim. Inter seosolim utrumque comparabo. Est aliquid, in eo quod promiseris, persequere: est rursum multum in eo, ne indigno beneficium des. Hoc tamen quantum sit, attendendum; si leve, connivescimus; si vero magno tibi aut detrimento, aut rabori futurum, malo semel excusare, quam negaverim, quam semper, quare dederim. Totum, inquam, in eo est, quantum promissi mei verba laxetur. Non tantum quod temere promisi, retinebo, sed quod non recte dedi, repelam. Demeus est, qui fidem præstat errori.

XXXVII. Philippus Macedonum rex habebat militem manu fortem, ejus in multis expeditionibus utilem expertus operam, subito ex præda ab illi virtutis causa ducebat, et humilem venalis animæ erebris auctoritatis accendebat. Hic conflagras in possessiones ejusdem Macedonis expulsum est; qui, ut mutatum est, accurrens, spiritum ejus recogit; in villam illum suam transtulit, lectulo suo cecit, affectum seminimemque recreavit, diebus triginta impensa sua curavit, refect, viatico instructum, subinde dicentem: Gratiam tibi refe-

avait répété : « Compte sur ma reconnaissance : que je puisse seulement voir mon général. » Il raconta à Philippe son naufrage, ne parla pas du service reçu ; et, sur-le-champ, demanda qu'il lui fût donné la propriété d'un certain homme qu'il désigna. Or, ce certain homme était son hôte lui-même, qui l'avait accueilli, qui l'avait guéri. Il arrive souvent aux rois, surtout en temps de guerre, de donner les yeux fermés. Un seul homme juste ne suffit pas contre tant de passions armées. On ne peut être en même temps homme de bien et bon général. Comment rassasier tant de milliers d'hommes insatiables ? Que leur reviendrait-il si chacun conserve son bien ? Voilà ce que se dit Philippe en envoyant le soldat en possession de la propriété qu'il demandait. Mais le Macédonien, chassé de son héritage, ne souffrit pas cette injustice en silence, comme un pauvre paysan qui se serait cru trop heureux de n'être pas lui-même compris dans la donation. Il écrivit donc à Philippe une lettre ferme et pleine de liberté, dont la lecture mit ce prince dans une telle colère, qu'il manda sur-le-champ à Paussias de rétablir le premier possesseur dans ses biens, et, en outre, de faire imprimer sur le front de ce soldat pervers, de cet hôte ingrat, de cet avide naufragé, des stigmates qui devaient publier son ingratitude envers son hôte. Il méritait sans doute que ces lettres détractantes fussent non-seulement inscrites, mais gravées profondément, lui qui avait expulsé son hôte, le jetant nu et semblable à un naufragé, sur ce même rivage d'où il avait été relevé géant. Nous verrons plus tard à quel degré aurait dû s'arrêter le châtement. Cependant il fallait,

avant tout, lui ôter ce qu'il avait envahi par le plus grand des crimes. Mais qui serait touché du châtement d'un homme qui avait commis un acte après lequel personne n'aurait osé secourir les malheureux ?

XXXVIII. Philippe devait-il donner parce qu'il avait promis, quoiqu'il ne le dût pas, quoiqu'il commît une injustice, un crime ; quoique, par cette seule action, il fermât les rivages aux naufragés ? Il n'y a pas légèreté à revenir d'une erreur que l'on a reconnue et condamnée. Il faut savoir naïvement avouer qu'on n'a pas bien vu, qu'on s'est trompé. Il n'y a que l'obstination d'un sot orgueil qui puisse s'écrier : « Ce que j'ai dit une fois, quoi que ce puisse être, doit être fixe et irrévocable. » Il n'y a pas de honte à changer d'avis avec les circonstances. Si Philippe eût laissé le soldat en possession du rivage dont il s'était emparé par son naufrage, n'était-ce pas interdire l'eau et le feu à tous les malheureux ? Il vaut mieux, dit-il, que tu ailles dans l'intérieur de mon empire, promener sur ton front maudit ces lettres, qui auraient dû être imprimées dans tes yeux. Montre quelle chose sacrée ce doit être que la table de l'hospitalité. Fais lire sur ta face cet ardent qui enseigne à tous que ce n'est plus un danger capital d'offrir à des malheureux l'asile de son toit. Ce décret sera ainsi plus authentique que si je l'enseigne gravé sur l'airain.

XXXIX. Pourquoi donc, dis-tu, votre Zénon, ayant promis à quelqu'un de lui prêter cinq cents deniers, et apprenant qu'il n'en était pas digne, persévéra-t-il à donner, malgré les conseils de ses amis, parce qu'il avait promis ?

ram ; videre tantum mihi imperatorem meum contingat ! Narravi Philippo naufragium suum, auxilium tulit, et protinus petiit, ut sibi prædia cujusdam donaret. Ille quidam erat hospes ejus, is ipse, a quo receptus erat, a quo sanatus. Multa interim reges, in bello præsertim, operis oculis donant ; non sufficit homo justus unus tot armis cupiditatibus ; non potest quicquam eodem tempore et bonum virum, et bonum ducem agere. Quomodo tot milia hominum insatiabiles satiantur ? quid habebunt, si sum quisque habuerit ? hoc Philippus sibi dixit, quoniam induci in bona quæ petebat jussit. Expulsi bonis suis ille, non ut rusticus injuriam tacitus tuli, contentus quod non et ipse donatus esset ; sed Philippo epistolam strictam ac liberam scripsi ; quæ accepta ita exarsit, ut statim Paussias mandaret, bona priori domino restitueret ; cæterum improbissimo militi, ingratisimam hospitii, avidissimam naufragi, stigma inscriberet, ingratum hospitem testantia. Dignus quidem fuit, cui non inscriberetur ille litteræ, sed insculperentur, qui hospitem suum, nudo et naufragi similem, in id io quo jaceret ipse litus expulserat. Sed videbimus, quis modus pœnæ servandus fuerit ; sufferendum utique fuit, quod

summo scelere invaserat. Quis autem pœna ejus moveretur, qui id commiserat, propter quod nemo miserari miseris posset ?

XXXVIII. Dabit tibi Philippus quia promisit, etiam si non debet, etiam si injuriam, etiam si scelus factorus est, etiam si non fuit præclusurus est naufragis litora ? Non est levitas, a cognito ei damnato errore discedere ; et ingenere intendam est : « Alud putavi ; deceptus sum. » Hæc vero superbie stultitiæ perseverantia est : « Quod semel dixi, quæcumque est, fixum ratumque sit. » Non est torpe, cum re mutare consilium. Age, si Philippus possessorem illum eorum litorum reliquisset, quæ naufragio ceperal, non omnibus miseris quæ et igitur interdixerat ? Potius est, inquit, laeta spes regni mei, te litteras istas oculis inscribendas, durissima fronte circumferre ; ostende quam sacra res sit mensa hospitalis ; præbe in facie tua legendum istud decretum, quo caveatur, ne miseris lecto jurare capitale sit. Magis ista constitutio sic erit rata, quam si istam in æs incidissem.

XXXIX. Quare ergo, inquit, Zeno vester, quem quingentos denarios minus cuidam promississet, et illum parum idoneum comperisset, amicis suadentibus ne da-



Observons d'abord que autre chose est un prêt, autre chose un bienfait. On a un recours même pour un prêt mal placé. Je puis assigner le débiteur, et, s'il fait banqueroute, j'en tirerai un dividende. Le bienfait péricule tout entier et sur-le-champ. D'ailleurs l'un suppose un méchant homme; l'autre un mauvais père de famille. Ensuite Zénon lui-même, si la somme eût été plus forte, n'aurait pas persisté à prêter. Cinq cents deniers, ce n'est, comme on dit, que le prix d'un caprice; cela ne valait pas de rétracter sa parole. Je me suis engagé pour un souper; j'irai, même par le froid; mais non pas s'il tombe de la neige. Je me lèverai pour aller à vos fiançailles, parce que j'ai promis, bien que j'aie une indigestion; mais non pas si j'ai la fièvre. J'irai au Forum te cautionner, parce que je l'ai promis; mais non pas s'il faut te cautionner pour une somme indéterminée, et si tu m'obliges envers le fisc. Il y a toujours, ai-je dit, cette restriction tacite, si je puis, si je dois, s'il en est ainsi. Fais que les choses soient dans le même état, lorsque tu réclames, que lorsque j'ai promis. Il n'y aura pas de légèreté à te manquer, s'il est survenu du nouveau. Pourquoi s'étonner? La condition de ma promesse est changée, j'ai changé d'avis. Fais-moi la position pareille, et je suis le même. J'ai promis de comparaître pour toi. — Cependant tu m'as fait défaut. — Il n'y a pas d'action contre tous ceux qui font défaut; la force majeure est une excuse.

XL. On peut faire la même réponse à cette question : faut-il, de toute façon, être reconnaissant et toujours rendre un bienfait? Je dois mon-

trer un cœur reconnaissant; mais quelquefois ma misère, quelquefois la prospérité de celui qui m'oblige, ne me permettent pas de rendre. Parvenir, que rendrai-je à un riche, à un roi, lorsqu'il y a des gens, surtout, qui sont blessés qu'on leur rende leurs bienfaits, et qui ne cessent de les accumuler? Que puis-je offrir de plus à de tels personnages, que ma bonne volonté? Car je ne dois pas rejeter un bienfait nouveau, parce que je n'ai pas encore rendu le premier. Je recevrai d'aussi bon cœur qu'on me donnera, et je fournirai à mon ami ample matière à exercer sa bienfaisance. Celui qui refuse de nouveaux bienfaits semble s'offenser des premiers. Je ne rends pas la pareille. Qu'importe? La faute ne vient pas de moi, s'il me manque l'occasion ou le moyen. Celui-là m'a obligé : c'est qu'il en a eu l'occasion, le moyen. Est-il homme de bien ou méchant? S'il est homme de bien, j'ai gagné ma cause : s'il est méchant, je ne la plaide point. Je ne pense même pas qu'on doive s'empresse de payer de retour, malgré eux, ceux à qui l'on offre le paiement, ni les poursuivre de sa reconnaissance lorsqu'ils s'y dérobent. Ce n'est pas les payer de retour, que de leur rendre contre leur gré ce que tu as reçu de bon gré. Il y a des gens qui, lorsqu'ils reçoivent quelque faible cadeau, en renvoient aussitôt un autre, maladroitement, et pensent s'être acquittés. C'est une manière de refuser, que d'envoyer de suite quelque chose d'équivalent, et d'effacer un présent par un présent.

Quelquefois aussi, je ne rendrai pas un bienfait, quoique j'en aie le pouvoir. Dans quel cas?

ret, perseveravit credere, quia promiserat? Primum alia conditio est in credito, alia in beneficio. Pecunie etiam male creditæ exactio est; appellare debitorem ad diem possum; et si foro cesserit, portionem feram; beneficium et totum perit, et statim. Præterea hoc mali viri est, illud mali patris familiaris. Deinde ne Zeno quidem, si major fulset summa, credere perseverasset. Quingenti denarii sunt, illud, quod dici solet, in marbo consumat; fuit tanti, uno revocare promissum sum. Ad eamque quia promisi, ideo, etiam si frigus erit; non quidem, si nives cadent. Surgam ad sponsam, quia promisi, quamvis non concoceris; sed non, si febricitaveris. Sponsam descendam, quia promisi; sed non si spondere in incertum jubebis, si fisco obligabis. Scies, inquam, tacitis exceptis, si potero, si debebo, si hæc ita erunt. Effice, ut idem status sit, quem exigitur, qui fuit, quem promitterem. Destituere levitas non erit, si aliquid intervenit novi; quid miraris, quum conditio promittentis mutata sit, mutatum esse consilium? eadem mihi omnia præsta; et idem sum. Vadimonium promittimus; tamen deseris; in omnes datur actio descrentes; vis major excusat.

XL. Idem etiam illa in questione responsum existimo,

an omnimodo referenda sit gratia, et an beneficium otique reddendum sit. Animum præstare gratum debeo; cæterum aliquando me referre gratiam non patitur mea infelicitas, aliquando felicitas ejus, cui debeo. Quid enim regi, quid pauper diviti reddam? utique quum quidam recipere beneficium, injuriam iudicent, et beneficia subinde aliis beneficiis onerent. Quid amplius in horum personarum possum, quam velle? nec enim idus beneficium novum rejicere debeo, quia nondum prius reddidi. Accipiam iam libenter, quam debui; et præbebo me amico meo exercende bonitatis suæ capacem materiam. Qui nova accipere non vult, acceptis offenditur. Non refero gratiam; quid ad rem? non est per me mora, si aut occasio mihi deest, aut facultas. Ille præstat mihi, nempe quum occasione haberet, quum facultatem. Utrum bonus vir est, an melior? apud bonum virum bonam causam habeo; apud malum non ago. Ne illud quidem existimo faciendum, ut referre gratiam, etiam injuriis his quibus refertur, properemus, et iustis recedentibus. Non est referre gratiam, quod volens acciperis, nolenti reddere. Quidam, quum aliquid illis missum est munusculum, subinde aliud intempestive remittunt, et nihil se debere testantur. Replendi genus est, propterea aliud

lorsque je dois m'ôter à moi plus que je ne donnerai à mon ami ; s'il ne doit tirer aucun avantage d'une restitution qui doit beaucoup me priver. Ainsi donc, celui qui se dépêche de rendre n'a pas le cœur d'un homme reconnaissant, mais d'un débiteur. En deux mots, celui qui est trop pressé de payer, doit à contre-cœur : celui qui doit à contre-cœur est un ingrat.

## LIVRE CINQUIÈME.

I. Dans les premiers livres, je croyais avoir épuisé la matière, en examinant comment il faut donner, comment il faut recevoir ; car c'est à quoi se borne le bienfait. Si je vais au-delà, c'est moins obéir au sujet, que m'y complaire ; or, il faut marcher plutôt où il nous mène, qu'où il nous convie. Car souvent il se présente des questions qui séduisent l'esprit par quelque charme, et qui, sans être inutiles, ne sont pas nécessaires. Mais, puisque tu le veux, poursuivons ; et, après avoir traité ce qui appartenait au sujet même, entrons maintenant dans les questions qui, à vrai dire, y sont plutôt connexes qu'inhérentes, et dont l'examen scrupuleux, sans être un travail indispensable, n'est pourtant pas un travail sans fruit. Mais pour toi, Libéralis Ébottis, pour la nature noble et disposée à la bienfaisance, il n'y a jamais assez d'éloges donnés aux bienfaits. Je n'ai jamais vu personne apprécier avec autant de bienveillance même les plus légers services. Dans les dons

épauchements de la bonté, tu le regarderais presque comme le débiteur de tous les bienfaits qui se distribuent ; et, afin que personne ne se repente de son bienfait, tu es prêt à payer pour les ingrats. Tu es si loin de toute ostentation, si empressé de décharger ceux que tu obliges, que, dans toutes les libéralités, tu sembles vouloir ne pas donner, mais rendre. Aussi, ce que tu répands de la sorte te revient avec plus d'abondance ; car les bienfaits accroissent en quelque sorte sur les traces de ceux qui ne les rappellent pas. Et de même que la gloire suit de préférence ceux qui la fuient, ainsi le bienfait récompense de fruits plus abondants ceux qui souffrent l'ingratitude. Il ne tient pas à toi qu'on ne te demande des bienfaits, après en avoir déjà reçu ; tu ne refusas pas d'en accorder d'autres ; qu'on les oublie, qu'on les dissimule, tu en augmentes le nombre et l'importance. Le but de ton âme grande et généreuse, est de tolérer l'ingrat jusqu'à ce que tu l'aies fait reconnaissant. En suivant cette conduite, tu ne seras jamais trompé. Car les vices cèdent aux vertus, si tu ne te hâtes pas trop de les haïr.

II. Une maxime qui te plaît singulièrement, et que tu regardes comme sublime, c'est qu'il est honteux d'être vaincu en bienfaisance. Mais ce n'est pas sans raison qu'on a mis en doute si c'est une vérité, et la chose est tout autre que ton esprit ne la conçoit. Car jamais il n'est honteux d'être surpassé dans les combats de vertu, pourvu que tu ne jettes pas les armes, et que, même vaincu, tu cherches encore à valuer. Tous s'appor-

invenio militere, et munus munere expugnare. Aliquando et non reddam beneficium, quam possum ; quando ? si plus mihi detractus ero, quam illi collatus ; si ille non erit sensurus ullam accessionem recepto eo, quo reddito, mihi multum abscissurum erit. Qui festinat utique reddere, non habet animum grati hominis, sed deservitoris. Et ut breviter, qui nimis cito cupit solvere, injurias debet ; qui invitatus debet, ingratus est.

## LIBER QUINTUS.

I. In prioribus libris videbar consummasse propositum, quam tractassem, quemadmodum dandum esset beneficium, et quemadmodum accipiendum ; hi enim sunt hujus officii fines. Quidquid ultra moror, non servio materiam, sed indulgeo ; quæ quo ducit, sequendum est, non quo latet. Subinde enim nascitur, quod lacessat aliquis dulcedine animum, magis non superfluum, quam necessarium. Verum quia ita vis, perseveremus, peractis quæ rem continēbant, scrutari etiam ea, quæ, si vis verum, concessa sunt, non cohererent ; quæ quisquis diligenter aspiciat, nec facit operæ pretium, nec tamen perdit operam. Tibi autem homini natura optimo, et ad beneficia

propenso, Liberalis Ébottis, nulla eorum laudatio satisfaci. Neminem nunquam vidi tam benignum etiam le visumorum officiorum estimatorem. Jam bonitas tua eo nique proleptus est, ut tibi dari potes beneficium, quod nulli datur ; paratus es, ne quem beneficij penitus, pro ingratis dependere. Ipse nique eo alius ab omni jactatione, usque eo statim vis exonerare quos obligas, ut quidquid in aliquem confers, velis videri non prestare, sed reddere. Ideoque plenius ad te sic data revertuntur ; non fere sequuntur beneficia non representem ; et ut gloria fugientes magis sequitur, ita fructus beneficiorum gratius respondet illis, per quos etiam esse ingratis licet. Per te vero non ea mora, quo minus beneficia qui acceptant, ultro repetant ; nec recusant conferre alia, et suspectis dissimulatisque plura ac majora adjicere. Propositi optimi viri, et ingentis animi est, tam diu ferre ingratos, donec feceris gratos. Nec te ista ratio decipiet ; succumbant vitia virtutibus, si illa non cito odiose properaveris.

II. Illud utique unice tibi placet, velis magnifice dictum : Turpe est beneficiis vincl. Quod an sit verum, non immerito queri solet ; longepere aliud est, quam mente coarctis. Nunquam enim in rerum honestarum certamine superari turpe est, dummodo arma non projicias, et vio-

tent pas les mêmes forces, les mêmes moyens, le même bonheur, à l'exécution d'une bonne œuvre, et c'est le bonheur qui règle au moins le succès des plus vertueuses entreprises. La seule volonté de se diriger vers le bien est louable, quoiqu'un autre principe plus agile ait pu la devancer. Ce n'est pas comme dans les combats dont on offre au peuple le spectacle, où la palme annonce le plus habile; quoique la même le sort favorise souvent le plus faible. Lorsqu'il s'agit du devoir que chacun de son côté désire remplir le plus pleinement, si l'un a pu davantage, s'il a eu sous la main des ressources suffisantes à son intention, si la fortune a secondé tous ses efforts; si l'autre, avec une volonté égale, a cependant rendu moins qu'il n'a reçu, ou s'il n'a rien rendu du tout, pourvu qu'il veuille rendre, et qu'il s'y applique de toutes les facultés de son âme, il ne sera pas plus vaincu que celui qui mène les armes à la main, parce qu'il a été plus facile à l'ennemi de le tuer que de le faire reculer. Cette défaite que tu regardes comme honteuse, l'homme de bien n'y est pas exposé; car jamais il ne succombera, jamais il ne renoncera: jusqu'au dernier jour de sa vie, il se tiendra prêt à combattre; et il mourra à son poste, avec la conscience d'avoir beaucoup reçu et beaucoup voulu rendre.

III. Les Lacédémoniens défendent chez eux les combats du pancrace et du ceste, où la seule marque d'infériorité est l'aveu de la défaite. A la course, celui qui atteint le premier la borne a surpassé les autres en vitesse, mais non en volonté. Le lutteur trois fois terrassé perd la palme,

mais ne la livre pas. Comme les Lacédémoniens avaient à cœur que leurs citoyens ne fussent pas vaincus, ils leur interdirent les combats où la victoire n'est décidée ni par un juge, ni par l'événement même, mais par la voix du vaincu, qui proclame sa défaite. Ce principe, qu'ils maintenaient chez leurs concitoyens, de ne jamais s'avouer vaincus, la vertu et une volonté ferme le garantissent à tous les hommes; car l'âme est toujours invincible, même dans la défaite. Aussi l'on ne dit pas que les trois cents Fabius ont été vaincus, mais tués. Régulus a été pris par les Carthaginois, mais non vaincu. Ainsi en est-il de tout homme qui, accablé sous les coups d'une cruelle fortune, n'a pas laissé fléchir son âme. Il en est de même pour les bienfaits: on en a reçu de plus grands, de plus nombreux, de plus fréquents, on n'est pourtant pas vaincu. Peut-être certains bienfaits peuvent-ils être surpassés par d'autres, si tu mets en balance les choses données et reçues; mais si tu compares celui qui donne et celui qui reçoit, en ne tenant compte que de l'intention, la palme n'appartiendra ni à l'un ni à l'autre. Car il arrive souvent que deux combattants, dont l'un est tout percé de coups, et l'autre légèrement blessé, se retirent, laissant la victoire indécise, quoique l'un paraisse avoir été inférieur.

IV. Nul ne peut donc être vaincu en bienfaits, s'il reconnaît qu'il doit, s'il veut s'acquitter, si, par ses sentiments, il balance les choses qu'il ne peut rendre. Tant qu'il persiste dans cette disposition, tant qu'il se malicie dans cette volonté, sa reconnaissance se témoigne par des signes ex-

tus quoque velis vincere. Non omnes ad bonum propositum eandem afferunt vires, eandem facultates, eandem fortunam, que optimorum quoque consiliorum duntaxat exitus temperat. Voluntas ipsa rectum petens, laudanda est, etiamsi illam alius gradu velocius antecessit; non, ut in certaminibus ad spectaculum editis, meliorem palmam declarat, quemquam in illis quoque sæpe deteriorem præstulit casus. Usq. de officio agitur, quod necque a suo parte esse quam plenissimum cupit, si alter plus potuit, et ad manum habuit materiam sufficientem animo suo, si illi, quantum conatus est, fortuna permisit; alter autem voluntate præ est, etiamsi minus quam accepit reddidit, ut omnino non reddidit, sed vult reddere, et toto in hoc intentus est animo; hic non magis victus est, quam qui in armis moritur; quem occidere facilius hostis potuit, quam avertere. Quod turpe existimas, id pericere viro bono non potest, ut vincatur; nunquam enim succumbit, nunquam renuntiabit; ad ultimum usque diem vitæ stabilis paratus, et in hac statione morietur; magna se accepisse præ se ferens, parvis voluisse.

III. Lacédæmonii velant suos pancratio aut cestu decerere, ubi inferiorem ostendit vicij confessio. Cursor

cretum prior contingit; velocitate alium, non animo, superavit. Luctator ter abjectus perdidit palmam, non tradidit. Quam invictos esse Lacédæmonii civis suos magno astutarent, ab his certaminibus removerent, in quibus victorem facit non iudex, non per se ipse exitus, sed vos credentis, et tradere jubentis. Hoc quod illi in civibus suis custodiunt, virtus ac bona voluntas omnibus præstat, ne unquam vincatur, quoniam quidem etiam inter superantia animus invictus est. Ideo nemo trecentos Fabios victos dicit, sed occisos. Et Régulus captus est a Peris, non victus; et quisquis alius servientis fortune vi ac potestate oppressus, non submittit animum. In beneficiis idem est: plura et quæ accepti, majora, frequentiora; non tamen victus est. Beneficiis fortasse beneficiis victi sunt, si inter se data et accepta computas; si dentem et accipitorem comparaveris, quorum animi et per se astutandi sunt, penes neutrum erit palma. Solet enim fieri, ut tunc quum alter molliis vulneribus confusus est, alter leviter quidem saucius, pares exisse dicantur, quamvis alter videatur inferior.

IV. Ergo nemini vinci potest beneficiis, si solum debere, si vult referre, si quod rebus non potest, animo aequat. Hic, quam diu in hoc permanet, quam diu tenet volun-

térieurs : qu'importe de quel côté l'on compte le plus de cadeaux ? Tu peux donner beaucoup ; mais moi, je ne puis que recevoir : in as pour toi la fortune, j'ai pour moi ma bonne volonté. Tu n'as donc pas d'autre supériorité sur moi que celle de l'homme armé de toutes pièces sur un homme nu ou armé à la légère. Ainsi, personne n'est vaincu en bienfaisance, parce que la reconnaissance va aussi loin que la volonté. Car, si c'est une honte d'être surpassé en bienfaits, il ne faut pas recevoir des hommes puissants à qui l'on ne peut rendre la pareille ; par exemple, des princes, des rois, que la fortune a placés à une hauteur d'où ils peuvent verser à profusion des largesses dont ils ne recevront qu'un prix nécessairement faible et inférieur. Je parle de princes et de rois auxquels on peut cependant rendre des services, et dont la haute puissance ne repose que sur l'accord et l'appui des inférieurs. Mais il est des hommes qui sont à l'abri de tout désir, qui peuvent à peine être atteints par les besoins de l'humanité, auxquels la fortune elle-même ne peut rien donner. Je dois nécessairement être vaincu en bienfaisance par Socrate. Je dois nécessairement être vaincu par Diogène, qui marche nu au milieu des trésors de la Macédoine, et foule aux pieds les richesses des rois. Ah ! certes alors, à ses propres yeux et à ceux des hommes auxquels un usage ne voilait pas la vérité, ne paraissait-il pas bien au-dessus de celui qui faisait tout ployer devant lui ? Il était plus puissant, plus riche qu'Alexandre, alors maître du monde ; car il pouvait refuser beaucoup plus que le roi ne pouvait donner.

V. Il n'y a pas de honte à être vaincu par de tels hommes ; car je ne suis pas moins fort si tu me mets aux prises avec un adversaire invulnérable : le feu n'en est pas moins brûlant parce qu'il rencontre une matière incombustible, et le fer n'a pas perdu sa qualité tranchante, pour avoir à diviser une pierre solide que n'entament point ses coups, et qui résiste aux corps les plus durs. J'en dis autant d'un homme reconnaissant. Il n'y a pas de honte pour lui à être vaincu en bienfaisance, si ceux qui l'obligent ferment tout accès à l'espoir de restituer, soit par la grandeur de leur fortune, soit par la supériorité de leur vertu. Presque toujours nous sommes vaincus par nos parents. Car nous ne les avons que dans un temps où nous les jugeons incommodes, où nous n'avons pas l'intelligence de leurs bienfaits. Lorsque l'âge nous a donné quelque sagesse, et que nous commençons à comprendre que nous devons les aimer pour les choses mêmes qui nous éloignaient d'eux, c'est-à-dire les reprimandes, la sévérité, et leur soin à veiller sur une jeunesse imprudente, ils nous sont ravis. Peu d'entre eux parviennent à l'âge où l'on recueille les véritables fruits de la paternité : les autres n'en connaissent que le fardeau. Il n'y a cependant pas de honte à être surpassé en bienfaits par un père. Et comment y aurait-il de la honte vis-à-vis de lui, quand il n'y en a vis-à-vis de personne ? Car, égaux sous certains rapports, nous sommes inférieurs sous d'autres : égaux par les sentiments du cœur, la seule chose qu'on exige, la seule chose que nous promettons ; inférieurs par la fortune, qui, si elle

tatem, gratum animum igitur approbat : quid interest, ab utra parte munuscula plura numerentur ? Tu multa dare potes ; at ego tantum accipere possum : tecum stat fortuna, tecum bona voluntas ; tamen tam par tibi sum, quam multis armatisimis nudi, aut leviter armati. Nemo itaque beneficiis vincitur : quia tam gratus est quisque, quam voluit. Nem si turpe est beneficiis vinci, non oportet a præpotentibus viris accipere beneficium, quibus gratiam referre non possis. A principibus dico, a regibus ; quos eo loco fortuna posuit, ex quo largiri multa possent, paucæ admodum et impariæ datis recepturi. Reges et principes disti, quibus tamen potest opera navari, et quorum illa extollens potentia per minorum consensum ministeriumque consistit. Sunt quidem extræ omnium subdæ : capillatæ, qui vix ullis humanis desideriis continguntur ; quibus nihil potest præstare ipsa fortuna. Necesse est a Socrate beneficium vincari ; necesse est a Diogene, qui per medias Mædonum gazas nudus incessit, calcatis regis opibus. O ne ille tunc merito et tibi et cæteris, quibus ad displicendam veritatem non erat offusa caligo, supra eum eminare videretur, infra quem omnia jacebant ! Multo potentior, multo locupletior fuit omnia tunc possidente Alexandro ; plus enim erat, quod hic nollet accipere, quam quod ille posset dare.

V. Non est turpe, ab his vinci ; neque enim minus fortis sum, si cum invulnerabili me hoste committis : nec ideo igitur minus urere potest, si in materiam incidit inviolabilem flamma ; nec ideo ferrum secandi vim perdidit, si non recipiens tutum lapis solidum, in detraque adversus dura naturæ, dividendus est. Idem tibi de homine grato respondeo. Non turpiter vincitur beneficiis, si ab his obligatus est, ad quos aut fortune magnitudo, aut eximia virtus adiutæ redditus ad se beneficia elauit. A parentibus fere vincimur ; nam tam diu illos habemus, quam diu graves iudicamus, et quam diu beneficia illorum non intelligimus. Quam jam ætas aliquid prudentie collegit, et apparere coepit, propter illa ipsa eos amari a nobis debere, propter quæ non amabantur, admonitiones, severitates, et inconsulte adolescentiæ diligentem custodiam, rapinæ nobis. Pausæ usque ad verum fructum a liberis percipiendum perdidit ætas : cæteri liberos opere erantur. Non est tamen turpe, vinci beneficiis a parente ; quidam non sit turpe, quam a nullo turpe sit ? Quibusdam enim et pares, et imparès sumus ; pares animo, quem solum illi exigunt, quem nos utrum promittimus ; imparès fortuna, quæ si cui obstitit quo minus referret gratiam, non ideo illi tanquam victo erubescendum est. Non est turpe, non consequi, dummodo sequaris. Sarpe necesse est, ante

nous empêche de payer de retour, ne doit pas nous en faire rougir comme si nous étions vains. Il n'y a pas de honte à ne pas atteindre, pourvu qu'on poursuive sa route. Souvent il est nécessaire de solliciter de nouveaux bienfaits avant d'avoir acquitté les premiers. Il ne faut pas s'interdire la demande, ou la regarder comme honteuse, parce qu'on prévoit qu'on devra sans pouvoir rendre; car il ne dépendra pas de nous de n'avoir pas toute la reconnaissance possible. Il peut survenir du dehors quelque chose qui fasse obstacle. Mais nous ne serons pas vains en bonne volonté; et il n'y a pas de honte à l'être par ce qui échappe à notre pouvoir.

VI. Alexandre, roi de Macédoine, se glorifiait souvent de n'avoir jamais été vain en bienfaits. Cet esprit superbe comptait-il pour rien les Macédoniens, et les Grecs, et les Carions, et les Perses, et tant d'autres nations soumises sans combat. Pouvait-il ne leur pas devoir cet empire qui s'étendait depuis un coin de la Thrace jusqu'aux rivages des mers inconnues? C'était Socrate qui pouvait se glorifier de cet avantage; c'était Diogène, par qui surtout il fut vain. Oui, sans doute, il fut vain, cet homme qui dépassait la mesure de l'orgueil humain, le jour où il rencontra quelqu'un à qui il ne pouvait rien donner, ni rien prendre.

Le roi Archélaüs pria Socrate de venir à sa cour. On raconte que Socrate répondit qu'il ne voulait pas aller chez un homme dont il recevrait des bienfaits sans pouvoir lui rendre la pareille. D'abord, il dépendait de lui de ne pas accepter; ensuite, c'est de lui que serait parti le premier bienfait. Car il venait après avoir été prié, et il donnait ce

que le roi n'eût jamais pu rendre à Socrate. Enfin, Archélaüs eût donné de l'or et de l'argent, pour recevoir en échange le inépris de l'or et de l'argent. Quoi! Socrate n'aurait pu s'acquitter envers Archélaüs? Que pouvait-il recevoir d'aussi grand que ce qu'il donnait, s'il lui eût fait voir un homme qui savait les secrets de la vie et de la mort, placés sur les limites de l'une et de l'autre; si, éclairant ce prince aveugle en plein jour, il l'eût initié aux mystères de la nature, qu'il ignorait tellement, qu'un jour d'éclipse de soleil, il fit fermer son palais et raser son fils, comme c'était la coutume dans les temps de deuil et de calamité? Quel bienfait, si, l'arrachant du la retraite où se cachait sa peur, il lui eût ordonné de reprendre courage, en disant : « Ce n'est point ici une extinction du soleil, ce n'est que la rencontre de deux astres, au moment où la lune, qui décrit une route moins élevée que le soleil, passe au-dessous de lui, le couvre de son disque, et nous le dérobe par son interposition. Tantôt elle n'en cache qu'une faible partie, si elle ne fait qu'elle effleurer à son passage; tantôt elle en couvre davantage, si elle interpose une plus grande partie de son orbite; tantôt elle l'intercepte entièrement, si, par un équilibre parfait, elle occupe le point intermédiaire entre la terre et le soleil. Mais bientôt ces deux astres vont, par leur vitesse, être emportés en sens contraire : déjà le jour est rendu à la terre; et cet ordre subsistera pendant la durée des siècles, lesquels ont certains jours fixes où prévus où l'interposition de la lune empêchera le soleil de verser tous ses rayons. Encore un moment, et l'émergence va se faire; le soleil va se dégager de cette

alia beneficia petimus, quam priora reddimus. Nec ideo nos petimus, aut turpiter petimus, quia non reddituri debemus : quia non per nos erit mora, quo minus gratissimus animus. Sed interveniet aliquid extrinsecus, quod prohibeat; nos tamen nec vincemur animo, nec turpiter his rebus superabimur, quæ non sunt in nostra potestate.

VI. Alexander Macedonum rex gloriari solebat, a nullo se beneficiis victum. Non est quod nimis animi Macedonas, et Græcos, et Carios, et Persas, et nationes districtas sine exercitu suspicet! ne hoc sibi præstulisse regnum a Thracie angulo porrectum magne ad litas incogniti maris iudicet! Eadem re gloriari Socrates potuit, eadem Diogenes, a quo utique victus est. Quidni victus ait illo die, quo homo supra mensuram humane superbie tumens, visisti atque, cui nec dare quicquam posset, nec eripere? Archætaus rex Socratem rogavit, ut ad se veniret; dixisse Socrates traditur, Nolle se ad eum venire, a quo acciperet beneficia, quam reddere illi paria non posset. Primum, in ipsius potestate erat non accipere; deinde ipse dare beneficium prior incipiebat. Venisset enim rogatus, et id debuit, quod utique ille non

erat Socrati redditurus. Etenimne Archætaus daturus erat aurum et argenteum, recepturus contentum auri et argenti. Non poterat ergo Archætaus referre Socrates gratiam? et quid tantum erat accepturus, quantum dabat, si ostendisset hominem vitæ ac mortis peritum, utrinque fines tenentem? Si regem, la luce media errantem, ad rerum naturam admisisset, usque eo huius ignarum, ut quo die solis defectio fuit, regiam clauderet, et filium, quod in luctu ac rebus adversis moris est, fonderet? Quotum fuisset beneficium, si timentem et latetris suis extraxisset, et bonum animum habere iussisset, dicens : Non est ista solis defectio, sed duorum siderum coitus, quum luna humilioris cursus via, infra ipsum solem orbem suum posuit, et illum objecta sui abscondit; quæ modo partes ejus exiguas, si in transcurso strinxit, obduci; modo plus tegit, si majorem partem sui objecti; modo excludit lotius aspectum, si recto libramento inter solem terraque media successit? Sed jam ista sidera huc et illo diuocet velocitas sua; jam recipiat dicam terræ, et hic sit ordo per secula, quæ dispositos ac prædictos dies habent, quibus sol intercursum lune replet omnes radios effundere. Pantum expecta; jam emerget, jam istam ve-

espèce de nage, et délivré de tout obstacle, va répandre librement sa lumière. « Quoi! Socrate n'aurait pu s'acquitter envers Archélaüs, s'il lui eût appris à régner? C'était déjà recevoir un grand bienfait de Socrate, que d'être mis à même de donner quelque chose à Socrate. Que voulait donc dire le philosophe? Esprit caustique, il avait coutume de s'exprimer en métaphores; raillant tout le monde et surtout les puissants, il aimait mieux refuser avec finesse qu'avec orgueil et arrogance. Il dit qu'il ne voulait pas recevoir de bienfaits d'un homme auquel il ne pouvait rendre la pareille. Il craignait peut-être d'être obligé d'accepter ce qu'il ne voulait pas: il craignait d'accepter quelque chose d'indigne de Socrate. On dira qu'il eût refusé si cela ne lui eût pas convenu. Mais il eût irrité contre lui un monarque arrogant, qui voulait qu'on attachât un grand prix à tout ce qu'il offrait. Il n'y a guère de différence entre refuser de donner à un roi, ou d'accepter de lui: il met sur la même ligne l'un et l'autre refus; et il est plus insupportable à l'orgueil d'être dédaigné que de n'être pas craint. Veux-tu savoir ce que Socrate refusa réellement? Il refusa d'aller chercher une servitude volontaire, lui dont une ville libre ne put supporter la liberté.

VII. Nous avons, je pense, suffisamment examiné cette question, s'il est honteux d'être vaincu en bienfaisance. Ceux qui la font, savent bien que les hommes n'ont pas l'habitude de s'offrir des bienfaits à eux-mêmes; car il eût été uanifeste, alors, qu'il n'y aurait pas de honte à être vaincu par soi-même. Cependant quelques stoïciens ont mis en

doute si quelqu'un pouvait être son propre bienfaiteur, et si l'on se doit de la reconnaissance. Ce qui faisait leur incertitude, c'était cette manière habituelle de s'exprimer: *Je me fais bon gré; et, je ne puis m'en prendre qu'à moi-même; je m'en veux; je m'en punis; je me hais*, et d'autres locutions semblables par lesquelles on parle de soi, comme s'il s'agissait de tout autre. Si je puis, disent-ils, me faire du mal, pourquoi ne pourrais-je pas me faire du bien? D'ailleurs, si les services que je rends à d'autres, sont appelés des bienfaits, pourquoi ceux que je me rends à moi-même n'en seraient-ils pas? Si j'avais reçu d'un autre, je devrais; pourquoi, si je ne donne à moi-même, ne devrais-je pas? Pourquoi serais-je ingrat envers moi-même? N'est-ce pas moins honteux que d'être avare, dur, cruel ou négligent envers soi? Il y a autant de honte à prostituer son corps que celui des autres. On blâme le complaisant qui se fait l'écho des paroles d'autrui, le louangeur toujours prêt au mensonge; mais on ne blâme pas moins celui qui se caresse, s'admire lui-même, et se fait pour ainsi dire son propre complaisant. Les vices ne sont pas seulement odieux lorsqu'ils se montrent au dehors, mais encore lorsqu'ils se repaissent sur eux-mêmes. Qui admirera-tu plus que celui qui sait se commander, qui est maître de soi? Il est plus facile de gouverner des nations barbares, indociles au long étranger, que de contenir son âme et de la faire son esclave. Platon remercie Socrate pour ce qu'il a appris de lui: pourquoi Socrate ne se remercierait-il pas pour ce qu'il s'est appris à lui-même? M. Caïon a dit: Ce qui te manque, em-

tut nubem relinquet, jam exstinctis impediementis, lucem suam libere mittet. Socrates parem gratiam Archelao referre non posset, si illum docuisset regnare? parum scilicet magnum beneficium a Socrate accipiebat, si illum dare potuisset Socrati. Quare ergo hoc Socrates distul? Vir tacet, et ejus per figuram sermo procedere nullus erat, deorsum onulum, maxime potentium, maluit illi insule negare, quam eorumque se superbe distul, se nullo beneficia ab eo accipere, cui non posset paria reddere. Timuit fortasse, ne cogere accipere que nollet: si nullo, ne quid indignum Socrate acciperet. Dicit aliqui: Negasset, si nollet. Sed insisteret in se regem iudicantem, et omnia sua magno estimari volentem. Nihil ad rem pertinet, utrum dare aliquid veli nolis, an accipere a rege: in utroque utramque possit repulsam; et superbo fastidiri certissimè est, quam non fimeri. Vis scire, quid vere notaverit? Noli ire ad voluntariam servitutem in, ejus libertatem civitas libera ferre non potuit.

VII. Satis, ut existimo, hanc partem tractavimus, an turpe esset beneficiis vinet. quod qui querit, scit non solum homines sibi ipsos beneficium dare; manifestum enim fuisse, non esse turpe a se ipso vinet. Atque apud stoicos quoddam et de hoc ambigitur, an possit aliquis

sibi beneficium dare? an debeat referre sibi gratiam? Quod ut videtur querendum, illa fecerunt: solummodo dicere, Gratias mihi ago, et, De nullo queri possum alio, quam de me. Ego mihi ingratus, et, Ego a me peccata exigam, et, Odi me, nulla preterea hujusmodi, per que unusquisque de se inquam de altero loquitur. Si notere, inquit, mihi possum, quare non et beneficia mihi dare possum? Preterea quare, si in alium contulissim, beneficium vocaretur, quare, si in me contuli, non sint? Quod, si ab altero accepissim, deberem; quare, si mihi ipse dedi, non debeam? Quare si adversus me ingratum; quod, non minus turpe est, quam in se sordidum esse, et in se durum ac ærum, et sui negligentem? Tam alieni corporis levi malo audiri quam sui. Nempe reprehenditur assentator, et aliena subsecutus verba, paratus ad falsam laudator; non minus placeas sibi, et se suspiciens, et, ut ita dicam, assentator suus. Vitia non tantum quom foris peccant, invisæ sunt, sed quom in se retorquentur. Quem quis admittit, quam qui imperat sibi, quam qui se habet in potestate? Genies facillius est barbaras, impotentique alieni arbitrii, regere, quam animam suam continere, et tradere sibi. Plato, inquit, agit Socrati gratias, quod ab illo didicist; quare Socrates sibi non

prunte-le à toi-même. Pourquoi ne puis-je me donner, si je puis me prêter ? Il est une infinité de circonstances où l'usage fait de nous deux hommes différens. Nous avons coutume de dire : « Laisse-moi me consulter ; » ou « Je m'en tirerai l'oreille. » Si ces expressions sont justes, de même que l'on peut s'irriter contre soi, l'on peut aussi se remercier ; de même que l'on peut se faire des reproches, on peut aussi s'adresser des éloges ; de même que l'on peut se faire du tort, on peut aussi se faire du bien. Le tort et le bienfait sont contraires. Or, si nous disons de quelqu'un : il s'est fait tort, nous pourrions dire : il s'est accordé un bienfait.

VIII. Est-il naturel de se devoir à soi-même ? Il est naturel que l'on doive d'abord, et qu'ensuite vienne la reconnaissance. Il n'y a pas de débiteur sans créancier, pas plus que de mari sans femme, ou de père sans fils. Il faut que quelqu'un donne pour que quelqu'un reçoive : ce n'est donner ni recevoir, que de faire passer une chose de la main gauche dans la main droite. De même qu'on ne se porte pas soi-même, quoiqu'on remue son corps et qu'on le déplace ; de même que personne, quoique plaçant pour soi, ne s'appelle son conseil, et ne s'élève une statue connue à un patron ; de même qu'un malade, qui se guérit par ses propres soins, n'exige aucun salaire de soi-même ; ainsi, en toutes choses, celui qui a su se rendre utile à soi-même, ne se devra cependant pas de reconnaissance, parce qu'il n'aura personne envers qui la témoigner. Quand j'accorderais qu'on puisse être bienfaiteur envers soi-même, dès qu'on

donne, on reçoit : quand j'accorderais qu'on peut recevoir de soi un bienfait, dès qu'on reçoit, on rend. Le transfert se fait, comme on dit, à la maison, et cette dette illusoire est aussitôt effacée. Car celui qui donne n'est pas autre que celui qui reçoit, c'est un seul et même homme. Ce mot *devoir*, suppose toujours deux personnes : comment pourrait-il s'appliquer à un seul qui se libère en s'obligeant ? Dans un globe ou une balle, il n'y a ni haut ni bas, ni commencement ni fin, parce que le mouvement fait changer la position, met devant ce qui était derrière, dessus ce qui était dessous : toutes choses, de quelque côté qu'elles se tournent, reviennent toujours au même point. Il en est ainsi d'un homme, remuez-le dans tous les sens, il est toujours un. Il s'est frappé : il n'a personne à actionner pour dommage : il s'est garrotté, il s'est emprisonné : il ne peut être poursuivi pour voies de fait. Il s'est donné quelque chose : aussitôt il a rendu à celui qui avait donné. On dit que la nature ne perd rien, parce que tout ce qui lui est ôté lui revient ; et que rien ne peut périr, parce que tout n'a d'issue pour s'échapper, parce que toute chose est retenue à la source d'où elle émane. Quel rapport, dis-tu, entre cet exemple et la question dont il s'agit ? Je vais te le dire. Suppose qu'un sois ingrat, le bienfait n'est pas pour cela perdu : celui qui l'a offert, en jouit. Suppose que tu refuses de reprendre : la chose est dans tes mains avant d'être rendue. Tu ne peux rien perdre ; car ce qui t'est enlevé, l'est néanmoins acquis. Tu tournes dans un cercle : tu donnes en recevant ; tu reçois en donnant.

agit, quod ipse se docuit ? M. Cato ait : Quod tibi docuit, a te ipso mutare ; quare donare mihi non possum, si commodare possum ? Innumera ista sunt, in quibus consuetudo nos dividit. Dicere soleamus : Sine loquar mecum ; et, Ego mihi aurem percellam. Quae si vera sunt, quemadmodum aliquis sibi irasci debet, sic et gratias agere ; quomodo objurare se, sic et laudare ; quomodo damno sibi esse, sic et lucri potest. Injuria et beneficium contraria sunt ; si de aliquo dicimus : Injuriam sibi fecit ; poterimus dicere : Beneficium sibi dedit.

VIII. Natura sibi debet ? Natura prima est, ut quis debeat, deinde ut gratiam referat ; debitor nam est sine creditore, non magis quam maritus sine uxore, mul sine filio pater. Aliquis dare debet, ut aliquis accipiat ; non est dare, nec recipere, in dexteram manum de sinistra transferre. Quomodo nemo se potest, quoniam corpus suum moveat et transferat ; quomodo nemo, quoniam pro se dicat, afflicto sibi dicitur, nec statum sibi tanquam patrono petit ; quomodo, si ager cum cura sua coluit, mercedem a se non exigit ; sic in omni negotio, etiam quum aliquis proficere sibi fecerit, non tamen debet referre gratiam sibi, quia non habebit, qui referat. Ut concedam aliquem dare sibi beneficium, dum dat, et

recipit ; ut concedam aliquem a se accipere beneficium, dum accipit, reddit. Domi, quod aient, versura sint, et velut lucrorum nomen statim transit. Neque enim alius dat quam qui accipit, sed unus atque idem. Hoc verum : Debere, non habet nisi inter dum locum ; quomodo ergo in uno consistit, qui se obligando liberat ? Ut in arbo ne pila nihil est immo, nihil summum, nihil extremum, nihil primum, quia motu ordo mutatur, et quae sequuntur praecedunt, et quae occidunt nuntiant, omnia quomodoqueque ferunt, in idem revertuntur ; Ita in homine existim fieri ; quem illum in multa mutaverit, unus est. Cecidit se ; injuriam cum quo agat omni habet ; alligavit et eversit ; de vi non tenetur ; beneficium sibi dedit ; profectus danti reddidit. Recram natura nihil dicitur perdere, quia quidquid illi acciderit, ad illum redit ; nec perire quidquam potest, quod uno excedit non habet ; sed eodem revolvitur unde discedit. Quid simile, inquit, habet hoc exemplum propositae questionis ? Dicam. Puta te ingratum esse ; non peribit beneficium, habet illud qui dedit ; puta te recipere nolle ; apud te est, antequam reddatur. Non potes quidquam amittere, quia quod derubatur, nihilominus tibi acquiritur. Intra te ipsum orbis agitur ; accipiendo das ; dando accipis.

IX. On doit, dit-on, être bienfaisant envers soi-même; donc on doit être reconnaissant. D'abord le principe est faux, et les conséquences y répondent. On n'est pas bienfaisant envers soi-même; mais on obéit à sa nature qui commande l'amour de soi. De là vient cette sollicitude à éviter ce qui est nuisible, à rechercher ce qui est utile. Aussi n'y a-t-il pas de générosité à se faire des dons, de clémence à se pardonner, de pitié à être touché de ses maux. Ce qui, appliqué aux autres, serait générosité, clémence, pitié, appliqué à soi, n'est qu'une impulsion naturelle. Le bienfait est une chose volontaire; mais l'utile pour soi est une chose nécessaire. Aussi, plus on répand de bienfaits, plus on est bienfaisant. Mais qui jamais a obtenu des éloges pour s'être protégé soi-même? pour s'être délivré des voleurs? On ne s'accorde pas plus un bienfait que l'hospitalité. On ne peut pas plus se donner à soi-même que se prêter. Si l'on s'accorde des bienfaits, on s'en accorde toujours, sans relâche; ou ne peut en compter le nombre. Comment donc pouvoir être reconnaissant, puisque c'est encore un bienfait de plus que d'être reconnaissant. Comment disloguer si l'on se donne, ou si l'on se rend, puisque tout se passe chez le même homme? Je me suis préservé d'un danger: c'est un bienfait. Je m'en préserve une seconde fois; est-ce un bienfait ou une restitution? Ensuite, quand j'admettrais cette première proposition, que nous pouvions nous-même nous accorder un bienfait, je n'admettrais pas les conséquences. Car, même quand nous donnons, nous ne devons pas. Pourquoi? parce que nous recevons

aussitôt. Dans tout bienfait, il faut recevoir, ensuite devoir, ensuite rendre. Or, il n'y a pas lieu à devoir, puisque nous recevons sans aucun délai. Nul ne peut donner qu'à un autre; nul ne peut devoir qu'à un autre; nul ne peut rendre qu'à un autre. Ainsi, un acte qui exige toujours qu'on soit deux, ne peut se passer chez un seul.

X. Un bienfait consiste à accorder quelque chose d'utile: or, ce mot accorder est relatif à d'autres. Ne prendrait-on pas pour un fou celui qui dirait qu'il s'est vendu quelque chose? car une vente est une aliénation, le transport fait à un autre de sa chose et du droit sur sa chose. Or, lorsqu'on donne, c'est, comme lorsqu'on vend, se défaire d'une chose, et livrer aux mains d'un autre ce que l'on tient. Si cela est, personne ne peut être bienfaisant envers soi-même, parce que personne ne se doit à soi-même. Autrement ce serait faire en une seule chose l'accord de deux contraires, en considérant comme un même acte de donner et de recevoir. Et cependant il y a une très-grande différence entre donner et recevoir. Pourquoi? c'est que ces deux mots sont opposés. Or, si l'on pouvait être son propre bienfaiteur, il n'y aurait pas de différence entre donner et recevoir.

Je disais tout à l'heure qu'il y avait des mots relatifs aux autres, et formés de telle manière, que toute leur signification repoussait l'idée de notre seule personne. Je suis frère, mais d'un autre; car personne n'est son propre frère. Je suis l'égal, mais de quelqu'un; car qui est l'égal de soi-même? Ce qui se compare, ne peut se concevoir sans un

IX. *Beneficium, inquit, sibi dare oportet; ergo et referre gratiam oportet. Primum illud falsum est, ex quo pendunt sequentia. Nemo enim sibi beneficium dat, sed nature sue paret, a qua ad caritatem sui compositus est; unde illi summa cura est nocitura vitandi, profutura appetendi. Itaque nec liberalis est, qui sibi donat; nec clemens, qui sibi ignoscit; nec misericors, qui malis suis tangitur. Quod nila prestare liberalitas est, elementa, misericordia; sibi prestare, natura est. Beneficium res voluntaria est; si prodesset sibi, necessarium est. Quo quis plura beneficia dedit, beneficentior est. Quis nunquam laudatus est, quod sibi ipse fuisset auxilio? quod se eipsum latronibus? nemo sibi beneficium dat, non magis quam hospitium; nemo sibi donat, non magis quam credit. Si dat sibi quisque beneficium, semper dat, sine intermissione dat; inire beneficium aurum non potest numerum. Quando ergo gratiam referet, quum per hoc ipsum, quo gratiam refert, beneficium des? Quomodo eum discernere poterit, utrum des sibi beneficium, an reddat, quum istis eundem hominem res geratur? Liberaui me periculo; beneficium mihi dedi; iterum me periculo libero: utrum do beneficium, an reddo? Deinde ut primum illud concedam, dare nos beneficium nobis;*

*quod sequitur, non concedam; nam etiamsi damus, non debemus; quare? quia statim recipimus. Accipere beneficium nos oportet, deinde debere, deinde referre. Deinde locus non est, quia sine ulla mora recipimus. Dat nemo, nisi alteri; debet nemo, nisi alteri; reddit nemo, nisi alteri. Id intra unum non potest fieri, quod toties duos exigit.*

X. *Beneficium est, prestasse aliquid utilem; verbum autem prestasse, ad alios spectat. Numquid non de mens videbitur, qui aliquid vendidisse sibi se dicet? quia venditio alienatio est, et rei sue jurisque in ea sui in alium translatio. Atqui quemadmodum vendere, sic dare aliquid, a se dimittere est, et id quod teneris, habendum alteri tradere. Quod si est, beneficium nemo sibi dedit, quia nemo dat sibi. Alioqui duo contraria in uno coeunt, ut idem sit dare, et accipere. Etiamnum multum interest inter dare et accipere: quidam? quum ex diverso ista verba posita sint; atqui si quis sibi beneficium dat, nihil interest inter dare et accipere. Paullo ante dicebam, quendam ad alios pertinere, et sic esse formata, ut tota significatio illorum ducebat a nobis. Frater sum, sed alterius, nemo est enim sum frater. Par sum, sed alicui; quis est enim par sibi? Quod compa-*



autre objet; ce qui se réunit, suppose un autre objet. De même ce qui se donne, se donne à autrui; il n'y a pas de bienfait sans autrui. Cela ressort du terme lui-même qui signifie faire du bien. Or, on ne se fait pas du bien, pas plus qu'on ne se favorise, pas plus qu'on ne prend son parti. Je pourrais étendre ce principe, et le fortifier de plusieurs exemples. En effet, le bienfait s'exerce sur des choses qui exigent une seconde personne. Il y a des choses honnêtes, belles, d'une haute vertu, qui n'ont lien que vis-à-vis d'un autre. On loue, on estime la bonne foi comme une des grandes perfections de la nature humaine : or, dit-on jamais qu'un homme a été de bonne foi envers lui-même?

XI. Je passe maintenant à la seconde partie : Pour l'acquiescement d'un bienfait, il faut dépenser quelque chose, comme pour le paiement d'une dette. Or, celui qui s'acquiesce envers lui-même, ne dépense rien, pas plus qu'il ne gagne en recevant de lui-même un bienfait. Le bienfait et le retour doivent aller et venir : il n'y a pas de réciprocité chez un seul individu. Celui qui s'acquiesce est utile à son tour à la personne de qui il a reçu; mais celui qui s'acquiesce envers lui-même, à qui est-il utile? à lui-même. Et qui donc viendra nier que la reconnaissance se place ailleurs que le bienfait? Celui qui s'acquiesce envers lui-même est utile à lui-même. Et quel est donc l'ingrat qui refuserait d'en faire autant? ou plutôt qui n'est pas devenu ingrat, pour en avoir fait autant? Si, dit-on, nous nous devons des remerciements, nous nous devons aussi de la reconnaissance. Or, nous

disons : Je me rends grâce de n'avoir pas voulu épouser telle femme, de ne m'être point lié avec tel homme. Lorsque nous parlons ainsi, c'est un éloge que nous nous donnons; et, pour approuver notre action, nous abusons des termes du remerciement. Un bienfait est une chose qui peut, lorsqu'elle a été accordée, ne jamais être rendue : celui qui s'accorde un bienfait, ne peut pas ne pas recevoir ce qu'il a donné : donc il n'y a pas de bienfait. Un bienfait est reçu dans un moment, est rendu dans un autre. Dans un bienfait ce qu'il faut louer, ce qu'il faut admirer, c'est que, pour être utile à un autre, on a oublié son propre intérêt; que pour donner à un autre, on s'est dépouillé soi-même; c'est ce que ne fait pas celui qui se donne à lui-même. Un bienfait est une chose sociale : il nous concilie les uns, il oblige les autres : se donner à soi n'est pas un lien social, ne concilie personne, n'oblige personne, ne fait naître chez personne cette espérance qui fait dire : « Cet homme est bon à cultiver : il a donné à un tel ; il pourra me donner à moi. » Il y a bienfait, lorsqu'on donne, non dans son intérêt, mais dans l'intérêt de celui auquel on donne. Or, l'homme bienfaisant envers lui-même, donne dans son propre intérêt. Donc il n'y a pas bienfait.

XII. Trouves-tu que je manque à ce que je t'avais promis au commencement de ce livre? Diras-tu que je m'écarterais de tout ce qui fait l'importance du sujet, ou plutôt que je prends de bonne foi une peine perdue? Attends : tu le diras avec plus de raison quand je t'aurai conduit à travers ce labyrinthe; et, lorsque tu en seras sorti, tu

salut, sine altero non intelligitur; quod jungitur, sine altero non est. Sin et quod datur, sine altero non est, et beneficium sine altero non est. Id ex ipso vocabulo apparet, in quo hoc continetur, beneficium. Nemo autem sibi beneficit, non magis quam sibi facit, quam suarum partium est. Diutius hoc et pluribus exemplis licet prosequi; quidni? quoniam inter ea sit habendum beneficium, quae secundum personam desiderant. Quaedam quoniam sint honesta, pulcherrima, summae virtutis, cum altero non habent locum. Laudatur, et inter maxime humani generis bona fides colitur; cum quis ergo dicitur sibi fidem praestitisse?

XI. Venio nunc ad ultimam partem. Qui gratiam refert, aliquid debet impendere, sicut qui solvit pecuniam: nihil autem impendit, qui gratiam sibi refert, non magis quam consequitur, qui beneficium a se accepit. Beneficium et gratiae relatio utro citroque ire debent; inira enim hominem non est vicissitudo. Qui ergo gratiam refert, invicem prodest ei, ut quo consecutus est aliquid; qui sibi gratiam refert, cui prodest? sibi. Et quis non ultra loco relationem gratiae, alio beneficium cogitat? Qui gratiam sibi refert, sibi prodest; et quis unquam ingratus hoc voluit facere? immo quis non ingratus fuit, ut

hoc faceret? Si gratias, inquit, nobis agere debemus, et gratiam referre debemus. Dicimus autem: Ago gratias tibi, quod illam usorem nolui ducere, et cum illo non contrahi societatem. Quomodo dicimus, laudamus nos; et ut factum nostrum comprobemus, gratias agentium verbis abutimur. Beneficium est quod potest, et quoniam datum est, non reddit: qui sibi beneficium dat, non potest iam recipere, quod dedit; erga non est beneficium. Alio tempore beneficium accipitur, alio redditur. In beneficio hoc est probabile, et suspiciendum, quod alteri sit aliqua prolesse, utilitatis interim suae oblitus est; quod alteri dedit, abutatur sibi; hoc non facit, qui beneficium sibi dat. Beneficium dare, acerbis res est, aliquem conciliat, aliquem obligat; sibi dare, non est socialis res, neminem conciliat, neminem obligat, neminem in spem inducit, ut dicat: Hic homo colendus est: illi beneficium dedit; dabit et mihi. Beneficium est, quod quis non sua causa dat, sed quoniam cui dat. Is qui sibi beneficium dat, sua causa dat; non est ergo beneficium.

XII. Videor tibi jam illud, quod in principio diximus, mentis? Deis me abesse ab eo qui aperte pretium facit: immo totam operam bona fide perdere? Especta: etiam hoc verius dico, simul ac te ad has latebras perduxero, a

n'auras rien gagné, que d'échapper à des difficultés où tu étais maître de ne pas t'engager. Quel avantage y a-t-il à défaire péniblement des nœuds que tu as attachés pour le plaisir de les défaire? Mais de même qu'on s'amuse quelquefois à les entrelacer par passe-temps, et pour donner à une main inhabile l'embarras de les dénouer, ce que fait sans peine celui qui les a formés, parce qu'il en connaît les complications et les obstacles, et de même que ces difficultés ont un certain charme, parce qu'elles exercent la finesse de l'esprit et réveillent l'attention : de même ces arguments, qui ne paraissent que subtils et captieux, chassent de l'esprit l'indolence et le sommeil. Car, tantôt il faut lui ouvrir de vastes champs où il se promène, tantôt il faut lui opposer des sentiers difficiles et raboteux, où il gripe et se fasse laborieusement un passage.

On dit que personne n'est ingrat. Voici comme on le prouve. Le bienfait est ce qui est utile : or, selon les stoïciens, personne ne peut être utile au méchant; donc le méchant ne reçoit pas de bienfaits, donc il n'est pas ingrat. En outre, le bienfait est une chose honnête et louable. Or, pour une chose honnête ou louable, il n'y a pas place chez le méchant : donc, non plus pour le bienfait : s'il ne peut en recevoir, il n'est pas tenu de rendre; par conséquent, il ne peut être ingrat. En outre, vous dites que l'homme de bien fait tout avec droiture : s'il fait tout avec droiture, il ne peut être ingrat. Ainsi, l'homme de bien rend le bienfait; le méchant n'en reçoit pas : si cela est, personne n'est ingrat, ni le bon, ni le mé-

chant; par conséquent, l'ingrat n'existe pas dans la nature.

Tout cela est vide de sens. Nous n'admettons qu'un seul bien; c'est l'honnête : or, l'honnête ne peut atteindre le méchant; car il conserne d'être méchant, dès que la vertu aura pénétré jusqu'à lui. Mais, tout qu'il reste méchant, il ne peut y avoir de bienfait pour lui; car le bien et le mal sont incompatibles, et ne peuvent se rencontrer au même lieu. Aussi, personne ne peut lui être utile, parce que tout ce qui lui tombe entre les mains, il le corrompt par un mauvais usage. De même qu'un estomac altéré par la maladie, et surchargé de bile, dénature tous les aliments qu'il reçoit, et fait de toute nourriture une cause de douleur; de même vous ne confiez rien à un esprit aveugle, qui ne devienne pour lui un malheur, qui ne tourne à sa perte et à son malheur. C'est ainsi que les hommes les plus heureux et les plus opulents rencontrent le plus d'orages; et ils se retrouvent d'autant moins qu'ils sont soulevés par les flots d'une mer plus vaste. Rien d'utile ne peut donc arriver jusqu'au méchant : on plutôt rien que de nuisible ne peut lui arriver. Tout ce qui lui convient, il l'assimile à sa propre nature, et les avantages extérieurs qui seraient utiles en de meilleures mains, lui deviennent pernecieux. C'est pourquoi il ne peut accorder de bienfaits, parce que nul ne peut accorder ce qu'il n'a pas : il manque même de la volonté de bien faire.

XII. Quel qu'il en soit cependant, le méchant peut recevoir des dons qui ressemblent à des bienfaits; et s'il ne les rend, il est ingrat. Il y a des

quibus quoniam exaceris, nihil amplius assecutus eris, quam ut eas difficultates effugeris, in quas licuit non descendere. Quid enim boni est uodis operose solvere, quos ipse ut solveres feceris? Sed quemadmodum quendam in oblectamentum ac jocum sic illigantur, ut eorum solutio temperito difficilis sit, quæ ille qui inspicit, sine illo uergo separat, quia commissuras eorum et moras novit; et nihilominus illa habent aliquam voluptatem, tentant enim acumen animorum et ingenium excitant : in hac quæ videtur cutilla et insidiosa, securitatem, ac seguitem ingratil auferunt; quibus modo campus in quo vagatur, sternendus est, modo creperit aliquid et confragosa obliedendum, per quod crepat, et sollicitæ vestigium faciunt. Dicitur enim ingratus esse; id sic colligitur. Beneficium est quod prodest; prolesse autem nemo homini malo potest, ut dicitur Stoici; ergo beneficium non accipit malus; itaque nec ingratus est. Etenimne beneficium honesta et probabili res est. Apud malum nullo honesta rei nul probabili locus est; ergo nec beneficium; quod si neppure non potest, non reddere quidem debet; et ideo non sit ingratus. Etenimne, ut dicitur, bonus vir omnia recte facit; si omnia recte facit, ingratus esse non potest. Bonus beneficium reddit; malus non

accipit; quod si est, nec bonus quisquam ingratus est, nec malus; ita ingratus in rerum natura est nemo. At hoc inane. Unum est apud nos bonum, honestum; id pervenire ad malum non potest; desinit enim malus esse, si ad illum virum intraverit. Quamdiu autem malus est, nemo illi dare beneficium potest; quia bonum malumque dissentit, nec in unum eunt. Ideo uero illi prodest, quia quidquid ad illum pervenit, id pravo usu corrumpit. Quamvismodum stomachus morbo vitatus, et colligens bilem, quo-cumque accipit cibos, mutai, et omnes alimentum in causam doloris trahit; ita suavis cæcus, quidquid illi commiseris, id omni sumi, et pernecium et occasionem miserie facit. Felicissimus itaque opulentissimusque plurimum arsus habet, minusque se levandum, quo in majorem materiam incidendum, qua fluctuaretur. Ergo nihil potest ad malum pervenire, quod prodest; immo nihil quod non nocet. Quocumque enim illis contigerunt, in naturam suam vertunt; et extra speciem, profuturæque sibi meliori darentur, illi perniciosa sunt. Ideo nec beneficium dare possunt, quoniam nemo potest quod non habet, dare; hic beneficiendi voluntate caret.

XIII. Sed quamvis huc ita sint, accipere tamen malus potest, quæ beneficiis similia sunt; quibus non reddi-

biens de l'âme, du corps, de la fortune. Les biens de l'âme sont interdits aux sots et aux méchants; mais ceux-là y sont admis, qui peuvent les recevoir, et qui doivent les rendre; s'ils ne les rendent pas, ils sont ingrats. Et cela ne résulte pas de notre doctrine seulement. Les péripatéticiens eux-mêmes, qui reculent bien plus loin que nous les limites de la félicité humaine, assurent que les méchants peuvent recevoir de légers bienfaits, et que celui qui ne les rend pas est un ingrat. Nous qui ne considérons pas comme bienfaits les choses qui ne doivent pas rendre l'âme meilleure, nous ne refusons cependant pas de les mettre au rang des avantages qu'on peut rechercher. Ces choses, le méchant peut les donner au bon, et les recevoir de lui; par exemple, de l'argent, des vêtements, des honneurs et la vie; et s'il ne sait pas les reconnaître, il mérite le nom d'ingrat.

Mais, dit-on, comment y a-t-il ingratitude à ne pas rendre ce que vous ne voulez pas regarder comme bienfait. Il y a des objets qui, sans être identiques, sont néanmoins, à cause de leur ressemblance, compris sous la même dénomination. Ainsi, une boîte, qu'elle soit d'or ou d'argent, a toujours le même nom : ainsi, nous appelons illettré, non celui qui est totalement ignorant, mais celui qui ne s'est pas élevé à la haute littérature; ainsi, en voyant un homme mal vêtu et couvert de haillons, on dit qu'on a vu un homme tout nu. De même, les choses dont nous parlons ne sont pas des bienfaits, mais elles en ont l'apparence. Alors, nous dit-on, si elles n'en ont que l'apparence, le méchant n'a que l'apparence d'un ingrat, il n'est pas ingrat. Erreur : car ces choses sont appelées

bienfaits et par celui qui donne et par celui qui reçoit. Ainsi donc, celui qui trompe sous l'apparence d'un véritable bienfait, est aussi bien un ingrat, que celui qui donne un soporifique, en croyant que c'est du poison, est un empoisonneur.

XIV. Cléanthe va bien plus loin. « Quoique, dit-il, ce ne soit pas un bienfait que reçoit le méchant, il n'en est pas moins ingrat, parce qu'il n'eût pas rendu quand même il eût reçu. Ainsi, un voleur est déjà tel, même avant de souiller ses mains, parce qu'il est armé pour le meurtre, parce qu'il a la volonté de dépouiller et de tuer. La méchanceté s'exerce, se manifeste, mais ne commence pas à l'œuvre. Ce qu'il a reçu n'était pas un bienfait, mais en avait le nom. Les sacrilèges sont punis, quoique personne ne puisse porter la main jusque sur les dieux. » Mais, dit-on, comment peut-on être ingrat envers un méchant, puisqu'il est incapable d'un bienfait? Par la raison qu'on a reçu de lui quelque-une de ces choses que les ignorants regardent comme des biens. Si les méchants les possèdent en abondance, il faut que la reconnaissance s'exerce sur la même matière, et quelle que soit la qualité des choses, dès qu'on les a reçues comme des biens, il faut les rendre comme des biens. On est également débiteur, soit qu'on doive des pièces d'or ou des morceaux de cuir frappés au coin public, tels qu'il y en eut à Lacédémone, et qui figuraient l'argent comptant. La reconnaissance doit être du même genre que l'obligation.

XV. Il ne vous appartient pas de demander ce que c'est que le bienfait, et si la grandeur de ce beau nom peut descendre jusqu'à s'appliquer à une ma-

tia, ingratus erit. Sunt enim bona, sunt corporis, sunt fortunæ. Illa namque bona a stulto ac malo submoventur; ad hæc admittitur, quæ et accipere potest, et debet reddere; et si non reddit, ingratus est. Nec hoc ex nostra constitutione habetur. Peripatetici quoque, qui felicitatis humanæ longe lateque terminos ponunt, aiunt minuta beneficia perventura ad malos; hæc qui non reddit, ingratus est. Nobis itaque beneficium esse non placet, quoniam non sunt animus factura meliorem; commoda tamen illa esse, et expetenda, non negamus. Hæc et viro bono dare malis potest, et accipere a bono; ut preculum, vestem, honores, et vitium; quæ si non reddat, in ingrati nomen incidit. At quandoquidam ingratum vocat, eo non reddit, quod negat esse beneficium? Quædam etiam vera non sunt, propter similitudinem eisdem vocabulo comprehensa sunt. Sic pyxidem, et argenteam et auream dilectum; sic illiteratum, non ex toto rudem, sed ad literas allicre non perductum; sic qui male vestitus et pinguissimum videt, nudum se vidisse dicit. Beneficia ista non sunt; habent tamen beneficii speciem. « Quomodo ista sunt tanquam beneficia, sic et ille tanquam ingratus est, non ingratus. » Falsum est; quia ista beneficia, et qui datappellat, et qui accipit. Ita et qui veri beneficii specie fe-

liciti, tam ingratus est, quam veneficus, qui soporem, quoniam venenum crederet, miscuit.

XIV. Cléanthes vehementius agit. « Licet, inquit, beneficium non sit quod accipit, ipse tamen ingratus est; quis non fuit redditurus, etiam si accepisset. Sic latro est, etiam antequam manus iniquet; quia ad occidendum jam armatus est, et habet apollandi alique interficiendi voluntatem. Exerceret et apertur operu neptus, non incipit. Ipsum quod accipit, beneficium non erat, sed vocabatur. Sacrilegi dant pecunias, quamvis nemo unquam ad deos manus porrigat. » Quomodo, inquit, adversus malum ingratus est quisquam, quoniam malo dari beneficium non possit? Ea scilicet ratione, quia accepta ab illo aliquid ex his, quæ apud imperitios bona sunt; quorum si mala copia est, ipse quoque in simili materia gratus esse debet, et illa quæcumque sunt, quoniam pro bonis accepti, pro bonis reddere. Ne alienum habere dicatur, et qui aureos debet, et qui corium forma publica percussum, quale apud Lacædæmonios fuit, quod usumnumerate pecunie præstat. Quo genere obligatus es, hoc fidem exsolve.

XV. Quid sint beneficia, an etiam hæc sordidam humilique materiam deduci magnitudo nominis clari debeat,

tière basse et sordide : c'est à d'autres à chercher le vrai. Vous, réglez votre âme sur l'apparence du vrai, et puisque vous parlez de vertu, adrez quel que ce puisse être qu'on décore du nom de vertu. Mais, dit-on, puisque, selon vous, personne n'est ingrat, de cette manière tout le monde est ingrat. Car, comme vous le dites, tous les sots sont méchants ; or, celui qui a un vice les a tous ; or, tous les hommes sont sots et méchants ; donc, tous les hommes sont ingratis. Ehl quel donc ? ne le sont-ils pas ? N'est-ce pas l'accusation soulevée de toutes parts contre le genre humain ? N'est-ce pas le cri général, que les bienfaits se perdent ; qu'il y a très-peu d'hommes qui ne répondent par des offenses aux plus grands bienfaits. Et ne crois pas que nous seuls nous fassions entendre ces murmures, et mettions au rang du mal et du vice tout ce qui n'atteint pas la règle de l'honnêteté. Voici je ne sais quelle voix qui sort, non de l'école des philosophes, mais qui émane du milieu de la foule, pour condamner les peuples et les nations :

« L'hôte n'est pas en sûreté avec son hôte ; le beau-père avec son gendre : l'accord des frères est aussi une rareté : le mari menace la vie de sa femme, la femme celle de son mari. »

On va bien plus loin aujourd'hui : les bienfaits sont couverts en crimes, et l'on n'épargne pas le sang de ceux pour qui on devrait verser le sien. C'est avec le glaive et le poison que nous reconnaissons les bienfaits : porter la main sur sa patrie, l'écraser sous ses propres faisceaux, c'est là la puissance, c'est là la grandeur. Tout homme se croit dans une situation obscure, et humi-

liante, s'il n'est placé au-dessus de la république. Les armes reçues d'elle sont tournées contre elle, et voici la harangue du général : Combattez contre vos femmes, combattez contre vos enfants : attaquez, le fer à la main, vos autels, vos foyers, vos pénales. Vous qui, même pour triompher, ne deviez pas entrer dans la ville sans l'ordre du sénat, vous qui, ramenant une armée victorieuse, ne receviez audience que hors des murs ; aujourd'hui, après le meurtre de vos concitoyens, souillés du sang de vos proches, entrez dans Rome, enseignes déployées ! Que la liberté se taise au milieu de l'appareil militaire ; que ce peuple vainqueur et pacificateur des nations, qui a repoussé si loin la guerre, qui a dissipé toutes les terreurs, assiégé maintenant dans ses murs, pâlisse devant ses propres aigles.

XVI. L'ingrat c'est Coriolan : sa pitié tardive ne vint qu'après le repentir du crime. Il posa les armes, mais au milieu de son parrieide. L'ingrat c'est Catilina : pour lui c'est peu de s'emparer de la patrie, s'il ne la ruine, s'il ne déchaine contre elle les cohortes des Allobroges, si un ennemi appelé d'au-delà des Alpes n'assouvit des haines antiques et innées, si le sang des chefs romains ne satisfait les expiations dues si longtemps aux mânes des Gaulois. L'ingrat c'est C. Marius ; parvenu du rang de soldat à celui de consul, cet homme, s'il n'eût égalé les funérailles romaines aux massacres cimériques, s'il n'eût donné le signal, ou pour mieux dire, s'il n'eût été lui-même le signal de la persécution et du meurtre civil, n'eût pas assez senti le châtement que les revers

ad vos non pertinet : in alios queritur verum. Vos ad speciem veri compositis animanti, et dum honestum dicitis, quidquid est id, quod nomine honesti peccatur, id colitis. Quomodo, inquit, nemo per vos ingratus est, nec rursus omnes ingrati sunt. Nam, ut dicitis, omnes stulti mali sunt ; qui autem habet vitium unum, habet omnia ; omnes autem stulti et mali sunt ; omnes ergo ingrati sunt. Quid ergo ? non sunt ? non indicque humano generi convicium fit ? non pulchra querela est, beneficia perire, et paucissimos esse, qui de beneficentibus non invicem pessime merentur ? Nec est quod hanc lasiam nostram mormurationem putes, pro pessima praxique numerantium, quidquid citra recti formalium cecidit. Ecce nescio qui non ex philosophorum domo elinatus, ex medio conventu populos gentesque damnatore vox militum,

..... Nos hospes ab hospite tolus,  
Non socer a genero ; fratrum quoque gratia rara est ;  
luminet extio vir conjugis, illa mariti.

Hoc jam amplius est ; beneficia in scetas versa sunt ; et sanguis eorum non parcitur, pro quibus sanguis fundendus est. Gladio, ac venenis beneficia sequimur ; ipsi patrie manus afferre, et fascibus suis illam premere, potentia ac dignitas est. Humili se ac depresso loco putat

stare, quisquis non supra rempublicam stetit. Accepti ab illa exercitus in ipsam convertuntur, et imperatoria concio est : Pugnat contra conjuges, pugnat contra liberos ; aras, focos, penates, armis incessit. Qui ne triumphaturi quidem intrare urbem injusta seantibus deberetis, quibusque exercitum victorem reducentibus curia extra muros præberetur ; quæ civibus caris, perfusi cruore cognato, urbem subrectis lairate vestitis. Obmutescat inter militaria signa libertas ; et ille victor peccaturque gentium populus, remotis procul bellis, omni terrore compresso, intra muros obsessus, aquilas suas horret.

XVII. Ingratus est Coriolanus ; vero et post sceleris penitentiam pius posuit arma, sed in medio paricidio posuit. Ingratus Catilina ; parum est illi cupere patriam, nisi verterit, nisi Allobrogum in illam cohortes immiserit, et trans Alpes acclius hostia vetera et ingentia odia sativerit, ac diu debitas inferias Gallie hostis duces Romani persolverint. Ingratus C. Marius, ad consulatum a caliga perductus ; qui nisi Cimbricis caedibus Romanæ funera requireret, nisi civis exili et trucidationis non tantum dederit signum, sed ipse signum fuerit, parum multatam ac repositam in prorem locum fortunam suten sentiet. Ingratus L. Sulla ; qui patriam durioribus remediis,

inligèrent à sa fortune ramenée à son premier état. L'ingrat c'est L. Sylla; lui qui guérit sa patrie avec des remèdes plus cruels que le danger. Après avoir marché dans le sang humain, depuis la citadelle de Préneste jusqu'à la porte Colline, il livra la ville à d'autres combats, à d'autres massacres. Il égorga deux légions entassées dans une étroite enceinte, ce qui était une erreur après la victoire, un crime après sa parole donnée! Il fut l'inventeur des proscriptions. Grands dieux! celui qui tuait un citoyen romain, recevait l'impunité et de l'argent: il ne lui manquait que la couronne civique. L'ingrat c'est Cn. Pompée; pour trois consuls, pour trois triomphes, pour tant de dignités, presque toutes envahies avant l'âge, la reconnaissance qu'il témoigne à la république, c'est de la partager avec d'autres ambitieux, comme s'il eût dû diminuer l'odieux de sa puissance en donnant à plusieurs un droit qui n'appartenait à personne. Il est ingrat, lorsqu'il ambitionne des commandements extraordinaires, lorsqu'il distribue les provinces pour y faire son choix, lorsqu'il partage la république en trois, de manière à en retenir deux parts dans sa maison, lorsqu'il réduit le peuple romain à ne pouvoir plus se sauver que par le bienfait de la servitude. Ingrat fut aussi l'ennemi et le vainqueur de Pompée. De la Gaule et de la Germanie, il transporta la guerre jusque dans Rome; et ce flateur de la multitude, cet homme populaire, campa dans le cirque de Flaminio, plus près que Persenna. Sans doute il tempéra les droits cruels de la victoire: il fit ce qu'il disait souvent; il ne tua personne qui ne fût armé.

Qu'importe! les autres ont rougi le glaive de plus de meurtres; mais, une fois rassasiés, ils l'ont déposé: César remplit bientôt le glaive dans le fourreau, mais il ne le quitta jamais. Antoine fut ingrat envers son dictateur, lorsqu'il déclara qu'il avait été légitimement tué, lorsqu'il livra des provinces et des commandements à ses menestriers; tandis que sa patrie, déchirée par les proscriptions, les invasions et les guerres, recevait de lui, après tant de maux, des maîtres qui n'étaient pas même Romains; elle qui avait rendu aux Achéens, aux Rhodiens, et à plusieurs villes célèbres, l'intégrité de leurs droits, et la liberté avec leurs immunités, fut réduite à payer tribut à des ennemis.

XVII. Le jour entier ne suffirait pas pour énumérer tous ceux qui ont été ingrats, jusqu'à vouloir ruiner la patrie dans ses fondements. Ce serait une tâche moindre, si j'entreprenais d'examiner combien la république, à son tour, a été ingrate envers ses citoyens les meilleurs et les plus dévoués, et de prouver qu'elle n'a pas failli moins souvent, qu'on n'a failli envers elle. Elle a envoyé Camille en exil; elle a relégué Scipion. Après Catilina, Cicéron fut exilé; ses pénates furent détruits, ses biens pillés; on lui fit tout ce qu'eût fait Catilina vainqueur. Rutillius, pour prix de sa vertu, fut contraint de se cacher en Asie. Calpurne se vit refuser une fois la préture et toujours le consulat. Nous sommes un peuple d'ingrats. Que chacun s'interroge: il n'y a personne qui n'ait à se plaindre d'un ingrat. Or, il ne peut se faire que tout le monde se plaigne, sans qu'on soit en droit de se plaindre de tout le monde. Donc vous

quam pericula erant, sciebat; qui quum a Præneste arce, usque ad Collinam portum, per sanguinem humanum incessasset, alia edidit in urbe prælia, alias cedes; legiones duas, quod crudele est, post victoriam, quod nefas, post fidem, in angulo congestas contrucidavit, et proscriptionem commentus est: dii magni! ut qui evem Romanum occidisset, impunitatem, et pecuniam, tantum non civicam acciperet. Ingratus Cn. Pompeius; qui pro tribus consulibus, pro triumphis tribus, dum provincias, ut eligat, distribuit; dum ita cum tertio rempublicam dividit, ut tamen in sua domo duæ partes essent, eo redegit populum Romanum, ut solus esse non posset, nisi beneficium servitutis. Ingratus ipse Pompeii hostis ac victor a Gallia Germanique bellum in urbem circumiecit, et ille plebeus, ille popularis, castra in circo Flaminio posuit, propius quam Persenna fuerat. Temperavit quidem jam crudelitatemque victoriam; quod dicere solebat, præstitit: neminem occidit nisi armatum. Quid ergo

est? Ceteri arms eruentibus exercuerunt, satietati tamen aliquando subiecerunt; hic gladium cito condidit, nunquam posuit. Ingratus Antonius in dictatorem suum, quem jure cesum pronuntiavit, interfectores ejus in provincias et imperia dimisit, patriam vero proscriptionibus, incursionibus, bellis incensavit, post tot male deservivit ne Romanis quidem regibus: ut quæ Achæis, Rhodis, et pærisque urbibus clara jus integrum, libertatemque cum immunitate reddiderat, ipsa tributum apudonibus penderet.

XVII. Deficiet dies enumerantem ingratos usque in ultima patriæ editus. Æque immensum erit, si percurrere corpore ipsa respublica quam ingrati in optimos ac devotissimos sibi fuerit; quanquam non minus arpe peccaverit, quam in ipsam peccatum est. Camillum in exilium misit; Scipionem dimisit; exsolvit post Catilinam Cicero, diruti ejus penates, bona direpta, factum quid victor Catilina fecisset. Rutillius innocencie prælium tulit in Asia latere; Calpurni populum Romanum prætorum negavit, consulatum pernegavit. Ingrati publice sumus. Se quisque interroget; nemo non aliquem queritur ingratum. Aliqui non potest ferri, ut omnes querantur, nisi querendum est de omnibus. Omnes ergo ingrati sunt.

sommes tous ingrats. Est-ce là tout? Nous sommes aussi tous envieux, tous envidieux, tous lâches, et surtout ceux qui paraissent braves. Ajoute que tous les hommes sont ambitieux, tous impies. Mais il n'y a pas de quoi leur en vouloir. Pardonne-leur : ce sont tous des fous. Je ne veux pas te rappeler des choses équivoques, en te disant : Vois combien la jeunesse est ingrate. Quel est le fils assez simple pour ne pas souhaiter la mort de son père? assez modéré pour ne pas l'attendre? assez pieux, pour ne pas y songer? Où est le mari qui craigne la mort d'une excellente épouse, qui ne calcule pas dessus? Où, je te le demande, où est le plaideur qui, après avoir été défendu, conserve le souvenir d'un si grand bienfait au-delà des soucis du moment? Cela, chacun l'avoue. Quel est l'homme qui meurt sans se plaindre, qui ose dire, à son dernier jour : J'ai vécu ; j'ai fourni la carrière que le destin m'avait tracée. Qui ne sort de la vie en luttant et en gémissant? Or, c'est de l'ingratitude de ne pas se contenter du passé. Tes années seront toujours trop courtes, si tu les comptes. Songe que le bien suprême ne consiste pas dans le temps ; tel qu'il est, il faut en profiter. Il importe peu au bonheur que le jour de ta mort soit prorogé ; car le délai ne rendra pas ta vie plus heureuse, mais seulement plus longue. Combien ne vaut-il pas mieux se montrer reconnaissant des plaisirs déjà goûtés ; et, au lieu de supputer les années des autres, bien apprécier les siennes, et en faire son profit? Dieu a jugé que je méritais cela ; cela me suffit. Il pouvait davantage ; mais c'est déjà un bienfait. Soyons re-

connaissants envers les dieux, reconnaissants envers les hommes, reconnaissants envers ceux qui nous ont donné quelque chose ; reconnaissants même envers ceux qui ont donné aux nôtres.

XVIII. Arrêtez : vous m'engagez indéfiniment, lorsque vous ajoutez ces mots aux nôtres. Mettez-y quelque borne. Celui, dites-vous, qui rend un service au fils, le rend aussi au père. Je vous demande d'abord d'où vient ce service, et jusqu'où il va. Ensuite, je voudrais bien être fixé sur cette question : si le service retombe sur le père, retombe-t-il aussi sur le frère, et sur l'oncle, et sur l'alcôve, et sur l'épouse, et sur le beau-père. Dites-moi où je dois m'arrêter, jusqu'à quel point je dois suivre cette série de personnages. Si je cultive ton champ, ce sera un bienfait ; si j'éteins la flamme qui consume ta maison, si j'étais celle-ci pour l'empêcher de tomber, ne sera-ce pas un bienfait? Si je salue ton esclave, je ferai valoir ce service ; et si je salue ton fils, tu ne seras pas lié par mon bienfait?

XIX. Vous citez des exemples qui n'ont pas de rapport. Celui qui cultive mon champ, ne rend pas service à mon champ, mais à moi. Celui qui étale ma maison pour l'empêcher de croquer, n'oblige que moi ; car ma maison n'a point de sentiment. C'est moi seul qui suis son débiteur, puisqu'il n'en a pas d'autre. D'ailleurs, celui qui cultive mon champ ne prétend pas faire plaisir à mon champ, mais à moi. J'en dis autant de l'esclave ; c'est une portion de ma propriété ; c'est pour moi qu'on le salue ; c'est donc moi qui dois pour lui. Mais mon fils est susceptible d'être obligé : c'est

Tantum? et cupid omnes, et maligni omnes, et invidi omnes, illi in primis qui videntur audaces. Adde et ambitioni omnes sunt, et impii omnes. Sed non est quod irascaris. Ignosce illis, omnes insanunt. Nolo te ad incerta revocare, ut dicam, vide, quam ingrata sis juvenis. Quis non patri suo supremum diem, ut innocens sit, optat? ut moderatus, exspectat? ut plus, cogitat? Quousque utoris optime moriam timeat, ut n. a et computet? Cui, rogi, cui filio? defuncto iam magis benefici ultra res proximas memoria duravit? Illud in confesso est; quis sine querela moritur? quis extremo die dicere audeat:

Vale, et quem deberat curam forens, perperam?

quis non recusat, quis non gemens exit? Atqui hoc ingrati est, non esse contentum præterito tempore. Semper postea dies erant, si illis numeraveris. Cogita non esse summum bonum in tempore; quantumcumque est, boni consule. Ut prorogetur tibi dies mortis, nihil proficit ad felicitatem; quoniam mora non sit beatorum vita, sed longior. Quanto salius est, gratum adversus percipere voluptates, non aliorum annos computare, sed mos benigno assequere, et in lucro ponere? Hoc me dignum iudicari Deum; hoc satis est. Potuit plus! sed hoc quo-

que beneficium est. Grati sinus adversus deos, grati adversus homines, grati adversus eos, qui nobis aliquid præstiterunt; grati etiam adversus eos, qui nobis præstiterunt.

XVIII. In infinitum, heus, inquit, me obligas, quum dicis, et nobis; itaque pone aliquem finem. Qui filio beneficium dat, ut dicis, et patri ejus dat. Primum moneo, quo, quero. Deinde illud utique mihi determinari volo, si et patri beneficium datur, nunquid et fratri? nunquid et patruo? nunquid avi? nunquid uxori, et socero? Dic mihi, ubi debeam designare quousque personarum series sequar. Si agrum tuum coluero, tibi beneficium dederò; si domum tuam ardentem resinero, nūc ne concedat excepere, tibi beneficium non dabo? Si servum tuum servaturo, tibi inquitabo; si finium tuum servaturo, non habebis beneficium meum?

XIX. Dissimula potius exempla; quis qui agrum meum colit, agro beneficium non dat, sed mihi; et qui domum meam, qua minus ruat, falcit, præstat mihi; ipsa enim domus sine sensu est. Debitorem me habet, quia nullum habet. Et qui agrum meum colit, non libat, sed me deus erit vult. Idem de servo d. cam; mei mancipii res est, nūc servatur; ideo ego pro illo debeo. Filius ipse benefici capax est; itaque ille accipit; ego beneficio lator;

donc lui qui reçoit le bienfait : moi, je m'en réjouis, j'en suis touché ; mais je ne suis pas obligé. Je voudrais cependant, toi qui penses ne rien devoir, que tu me répondisses : la santé du fils, son bonheur, son patrimoine concernent-ils le père ? Sera-t-il plus heureux, s'il conserve son fils ; plus malheureux, s'il le perd ? Quoi donc ! Celui qui, par moi, devient plus heureux, et que je mets à l'abri du plus grand des malheurs, ne reçoit pas de bienfait ? Non, répondez-vous ; car les avantages procurés à d'autres, peuvent bien s'étendre jusqu'à nous ; mais on ne peut les mettre sur le compte que de ceux auxquels ils sont procurés. De même l'argent n'est redemandé qu'à celui auquel il fut prêté, de quelque manière qu'il puisse m'être parvenu. Il n'y a point de bienfaits dont les fruits ne se fassent sentir à ceux qui vous environnent, quelquefois même à ceux qui sont placés loin de vous. Il ne s'agit pas de savoir où va le bienfait, à partir de celui qui l'a reçu, mais où d'abord il a été placé. Tu n'as d'action contre un coupable, et cette action est toute personnelle. Mais, je te prie, ne dis-tu pas : Vous m'avez rendu mon fils ; s'il eût péri, je ne lui aurais pas survécu. Ne me seras-tu pas redoutable pour sa vie, que tu préfères à la tienne ? Cependant, lorsque j'ai sauvé ton fils, tu es tombé à genoux, tu as remercié les dieux, comme si tu étais sauvé toi-même. Tu as laissé échapper ces paroles : Il n'y a pas de différence entre me sauver et sauver les miens : vous avez sauvé deux personnes ; que dis-je ? vous m'avez sauvé plus que moi. Pourquoi ces paroles, si tu ne reçois pas de bienfait ? Parce que,

si mon fils emprunte de l'argent, je paierai son créancier, et cependant je ne devrai pas moi-même ; parce que, si mon fils est surpris en adultère, j'en rougirai, sans être moi-même adultère. Je dis que je vous suis obligé pour mon fils, non parce que je le suis, mais parce que je veux m'offrir à vous comme débiteur volontaire. Toutefois, de sa conservation résulte pour moi un grand contentement, une grande utilité ; elle m'épargne la cruelle blessure que m'eût causé sa perte. Il ne s'agit pas ici de savoir si vous m'avez été utile, mais si vous avez été mon bienfaiteur. Car, on retire de l'utilité des animaux, et des pierres, et des plantes ; on n'en reçoit pas cependant de bienfait, car le bienfait ne peut venir que de la volonté. Or, vous avez voulu donner, non au père, mais au fils ; quelquefois vous ne connaissiez pas le père. Ainsi, à cette question : N'ai-je donc pas été le bienfaiteur du père, en sauvant son fils ? opposez cette autre : Ai-je donc été le bienfaiteur du père, que je ne connais pas, auquel je n'ai pas songé ? Que sera-ce si, ce qui arrive quelquefois, vous haïssez le père, et vous saluez le fils ? Vous présenterez-vous comme le bienfaiteur de celui dont vous étiez le plus cruel ennemi, lorsque vous l'obligiez ? Mais, renonçant à la discussion dialoguée, je déciderai en jurisconsulte, qu'il faut regarder l'intention de celui qui donne. Il a donné à celui à qui il voulait donner. S'il l'a fait en considération du père, c'est le père qui reçoit le bienfait ; mais le père n'est pas lié par le bienfait accordé au fils, quand même il en profite. Si cependant il en trouve l'occasion, il voudra aussi faire

conferre, non obligare. Velim tamen, tu qui debere non potes, respondeas mihi : Filius meus voluit, scilicet, patrimonium, pertinet ad patrem ? Felicitas futurus est, si saltem habuerit filium, infelicitas, si amiserit ? Quid ergo ? qui et felicitas aut a me, et infelicitas maxime periculo liberatur, non accipit beneficium ? Non, inquit ; quodam enim in alios conferuntur, sed ad nos usque permittunt ; ab eo autem exigit quidque debet, in quem conferunt ; sicut pecunia ab eo possit, cui creditur est, quantum ad me illa aliquo modo venerit. Nullum beneficium est, cuius commodum non et proximis tangit, nonnumquam etiam longius posuit. Non queritur, quod beneficium ab eo cui datum est, transferatur, sed ubi primo collocatur ; a reo tibi ipso et a spite repetitum est. Quid ergo oro te, non dicis. Filium mihi donasti, et si hic perisset, victurus non fui ? pro ejus vita beneficium non debes, cuius ritum tunc precor ? Etiamne quoniam filium tuum servavi, ad genus procumbis, diis vota solvis, tanquam ipse servatus. Ille vocem exivit tibi ; nihil interest, meo an me servaveris ; dnos servasti ; immo me magis. Quare ista dicis, si non accipis beneficium ? quid et si filius meus pecuniam mutuum sumerit, creditori numerabo, non tamen ideo ego debebo ; quia et si fi-

lius meus in adulterio deprehensus erit, erubescam, non ideo ego ero adulter. Dico me tibi obligatum pro filio, non quia sum, sed quia volo me offerre tibi debitorem voluntarium. At pervenit ad me summa ex incohabitate ejus voluptas, summa utilitas, et orbitalis gravissimus vulnus effugit. Non queritur nunc, an profueris mihi, sed an beneficium dederis ; profectus enim et animal, et lapis, et herba ; nec tamen beneficium dant, quod nunquam datur, nisi a volente. Tu autem non vis patri, sed filio dare ; et interim as nosti quidem patrem. Itaque quam dixeris, Patri ergo beneficium non dedi, filium ejus servando contra oppone, Patri ergo beneficium dedi, quem non nosti, quem non cognovi ? Et quid quod aliquando evenit, ut patrem oderis, filium serves ? beneficium et videberis dedisse, qui tunc inimicissimus eras, quam dares ? Sed ul, dialogorum altercatione reposita, inquam jurisconsultus respondeam, mens spectanda est dantis. Beneficium ei dedi, cui datum voluit. Sicut si in patriâ honorem fecit, pater accepti beneficium ; sed pater beneficium in filium collato non obligatur, etiam si fructus. Si tamen occasionem habueris, vult et ipse præstare aliquid ; non longum fore uti necessitatem habeat ; sed inquam incipienti casum. Repetit a patre benefi-

quelque chose, non qu'il se croie dans la nécessité de s'acquitter, mais parce qu'il aura un motif pour commencer. On ne peut exiger nul retour du père : s'il rend quelque service en considération de celui-là, c'est de la justice, non de la reconnaissance. Car ce serait à n'en pas finir : si j'oblige le père, j'oblige aussi la mère, et l'aïeul, et l'oncle, et les enfants, et les alliés, et les amis, et les esclaves, et la patrie. Où donc le bienfait commence-t-il à s'arrêter? On tomberait dans cet insoluble sorite, auquel il est difficile de fixer un terme, parce que, se traînant pas à pas, il a besoin de gagner du terrain. On pose souvent cette question : Deux frères sont ennemis ; si j'en salue un, suis-je le bienfaiteur de l'autre, qui verra avec peine qu'on n'ait pas laissé périr un frère qui lui est odieux? Il n'est pas douteux que ce ne soit un bienfait d'être utile à un homme, même malgré lui ; de même que ce n'est pas un bienfait de lui être utile malgré soi.

XX. Quoi ! dit-on, vous appelez bienfait une action qui afflige, qui tourmente? Beaucoup de bienfaits ont des dehors tristes et rigoureux : ainsi, le médecin coupe, brûle, attache pour guérir. Il ne faut pas considérer si on se plaint en recevant un bienfait, mais s'il doit réjouir par la suite. Un docteur n'est pas mauvais, parce qu'un Barbare, qui ne connaît pas le coin public, l'aura refusé. Un bienfait a déçu, et cependant il a été accepté : pourvu qu'il soit utile, pourvu que celui qui donnait ait voulu qu'il fût utile, il importe peu qu'une bonne chose soit reçue de mauvais cœur. Retourne la proposition. Cet homme hait son frère ; mais il lui est utile de l'avoir. Je

tue ce frère ; ce n'est pas un bienfait, quoiqu'il le regarde comme tel, et qu'il s'en réjouisse. C'est uirer en traître que de se faire remercier du mal que l'on fait. Je comprends. Une chose est nulle : alors il y a bienfait : elle est nuisible, alors il n'y a pas bienfait. Mais voici qui n'est ni utile, ni nuisible, et qui cependant est bienfait. Je trouve mort le père de quelqu'un, dans un endroit écarté ; je l'eusevelis : je n'ai rien fait d'utile pour lui ; car peu lui importait de quelle manière il devait se dissoudre ; ni pour le fils ; car quel avantage en résultait pour lui? Je vais le dire ce qui en résultait. Il s'est acquitté par mes mains d'un devoir solennel et nécessaire. J'ai fait pour son père ce qu'il aurait voulu, ce qu'il aurait dû faire lui-même. Cependant, pour que ce soit un bienfait, il ne faut pas qu'il soit accordé à la compassion, à l'humanité qui m'engage à recouvrir un cadavre quelconque : il faut que j'aie reconnu le corps, que j'aie songé que je faisais cela pour le fils. Mais si j'ai jeté de la terre sur un mort inconnu, je ne le salue pas par ce service ; j'accomplis un devoir envers le public.

Mais pourquoi, dira-t-on, tant de soins pour savoir à qui tu donnes, comme si tu devais un jour redemander? Il y a des philosophes qui pensent qu'il ne faut jamais redemander ; voici leurs raisons. L'homme indigne du bienfait en rendra pas même quand on lui redemanderait : l'homme qui en est digne rapportera de lui-même. D'ailleurs, si tu as donné à un homme de bien, attends ; ne lui fais pas l'injure de réclamer, comme s'il ne devait pas rendre spontanément : si tu as donné à un méchant, portes-en la peine. Ne déshonore pas ton

cium non debet ; si quid pro hoc benignè facit, justus, non gratus est. Nam illud finire non potest ; si patri do beneficium, et matri, et avo, et avunculo, et liberis, et affini bus, et amicis, et servis, et patriæ. Ubi ergo beneficium incipit stare? Sorites enim ille inespiciabilis subit, cui difficile est modum imponere, quis paulatim surrepit, et non desinit serpere. Illud scire quæri : Fratres duo dissident ; si alterum servo, an dem beneficium et, qui fratrem inviam non perisio modeste laborus est? Non est dubium, quia beneficium sit etiam invito prodesset, sicut non dedit beneficium, qui inivus profuit.

XX. Beneficium, inquit, vocas, quo ille offenditur, quo torquetur? Multa beneficia irascentem fronsiem et asperam habent, quoniam modum secare et urere ut sanes, et vincentis coercere. Non est spectandum, an dolent quis beneficium accepto, sed an gaudere debeat. Non est malus denarius, quem barbarus et ignarus formæ publicæ reject. Beneficium et odit, et accipit ; si modo id prodest, si is qui dabit, ut prodesset dedit, illi refert an bonam rem malo animo quis accipiat. Agendum, hoc in contrarium verit. Odit fratrem suum, quem ille expedit habere ; hunc ego occidi ; non est beneficium, quamvis ille

dicit esse, et gaudet. Invidiosissime nocet, cui gratia agitur pro injuria. Video. Prodest aliqua res, et ideo beneficium est ; nocet, et ideo non est beneficium. Ecce quod nec prosit, nec nocet, dabo ; et tamen beneficium est. Patrem alicuius in solitudine exanimem inveni, corpus ejus sepelivi ; nec ipse profuit, quid enim illius interest, quo genere dilaberetur? nec filio, quid enim per hoc commodi accessit illi? Dicam quid conseruatus sit : officio solenni et necessario per me sanatus est. Præstati patri ejus, quod ipse prestare voluisset, nec non et debueret. Hoc tamen ita beneficium est, si non misericordie et humanitati dedi, ut quodlibet cadaver subeunderem ; sed si corpus agnovi, si filio tunc hoc prestare me cogitavi. At si terram ignoto mortuo iuxi, nullum habeo hujus officii debitorem, in publicum humanus. Dicit aliquis, quid tantopere quæris, cui dederis beneficium, tanquam repetiturus aliquando? Sont qui nunquam judicant esse repetendum, et has causas afferunt. Indigna etiam repetitio non reddet, dignus ipse per se refert. Præterea si bono viro dediti, exacta ; ne injuriam illi facias appellando, inquam non fuisse a sponte redditurus ; si malo viro dediti, plectere. Beneficium veritas



bienfait par un autre nom, en en faisant une dette. D'ailleurs, quand la loi n'ordonne pas de redemander, elle le défend. Tout cela est vrai : tant que rien ne me presse, tant que la fortune ne m'y oblige pas, je demanderai plutôt un bienfait que je ne le redemanderai ; mais s'il s'agit de la vie de mes enfants, si ma femme est exposée à quelque péril, si le salut et la liberté de la patrie me forcent d'aller où je ne voudrais pas, je commanderai à ma répugnance, et je prouverai que j'ai tout fait pour me passer des secours d'un ingrat. A la fin, la nécessité de recouvrer mon bienfait surmontera la honte de le redemander. Ensuite, lorsque je donne à un homme de bien, je lui donne comme si je ne devais jamais lui redemander, à moins d'y être contraint.

XXI. Mais la loi, dit-on, en ne permettant pas d'exiger la restitution, le défend. Beaucoup de choses n'ont pour elles ni loi, ni action, et l'usage, plus puissant que toute loi, les a consacrées. Aucune loi n'ordonne de garder les secrets d'un ami. Aucune loi ne prescrit d'être fidèle à sa parole, même envers un ennemi. Quelle loi nous oblige de donner à quelqu'un ce que nous lui avons promis ? Cependant je me plains de celui qui n'aura pas respecté une confidence secrète, et je m'indignerai de voir manquer à une parole donnée. Mais, dit-on, c'est faire du bienfait une créance. Point : car je n'exige pas ; je redemande ; et même je ne le demande pas, je ne fais qu'avertir. La dernière nécessité ne me poussera pas à recourir à un homme avec lequel il me faudra longtemps lutter. s'il est assez ingrat pour qu'un avertissement ne

lui suffise point, je passerai outre, et je ne le jugerai pas digne d'être contraint à la reconnaissance. De même qu'un créancier n'assigne pas certains débiteurs qu'il sait avoir fait banqueroute, et chez lesquels il ne reste plus d'honneur à perdre ; de même je laisserai de côté certains ingrats affichés et endurcis, et je ne redemanderai jamais un bienfait à celui dont il me faut l'arracher, non le recevoir.

XXII. Il y a beaucoup d'hommes qui ne savent ni désavouer ce qu'ils ont reçu, ni le rendre ; qui ne sont ni assez bons pour être reconnaissants, ni assez méchants pour être ingrats ; indolents et engourdis, payeurs tardifs, mais non insolubles. Ceux-là je ne les sommerai point ; mais je les avertirai, et je les ramènerai de leurs autres affaires à leur devoir : ils me répondront aussitôt : « Pardonne, je ne savais assurément pas que tu en eusses besoin, autrement je te l'eusse offert de moi-même. Je te prie de ne pas me croire un ingrat ; je me souviens de ce que tu as fait pour moi. » Ceux-là, pourquoi balancerai-je à les rendre meilleurs et pour eux et pour moi ? J'empêcherai tout homme, autant que je le pourrai, de faire une faute ; à plus forte raison j'empêcherai un ami de faire une faute, et surtout vis-à-vis de moi. C'est un nouveau bienfait de ma part, de le sauver de l'ingratitude. Et je ne lui reprocherai pas avec dureté ce que j'ai fait ; mais, le plus doucement possible, je lui en renouvellerai le souvenir ; je demanderai, il comprendra de lui-même que je redemande. Quelquefois je me servirai de paroles plus dures, si j'espère pouvoir le corriger.

*ne corrueris, creditum faciendo. Præterea, lex quod non jussit repeti, vetuit. Vera sunt lata ; quædiu me nihil urget, quædiu fortuna nihil cogit, petam potius beneficium quam repetam ; sed si de salute liberorum agitur, si la periculum visor deducitur, si patriæ salus ac libertas militi me etiam quo ire nollem, imperabo pudori meo, et testabor omnia me fecisse, ne opus esset mihi auxilio hominis ingrati ; novissime recipiendi beneficii necessitas repetendi verecundiam vincet. Delude, quum bono viro beneficium do, sic do, tanquam nunquam repetiturus, nisi necesse fuerit.*

XXI. Sed lex, inquit, non permittentem exigere, vetuit. Multa legem non habent, nec actionem ; ad quæ consuetudo vitæ humanæ, lege omni valentior, dat adiutur. Nulla lex jubet amicorum secreta non eloqui ; nulla lex fidem etiam inimico præstare. Quæ lex ad id præstandum nos quod alicui promissimus, alligat ? Quæram tamen eum eo qui arcum sermonem non continerit, et fidem datam, nec servatam, indignabor. Sed ex beneficio, inquit, creditum facio. Minime ; non enim exigo, sed repetito ; et ne repetito quidem, sed admonero. Ne ultima quidem necessitas in hoc agat, ut ad eum venim, cum quo diu mihi luctandum sit. Qui tam ingratus est, ut illi non

*si satis admoneri, eum transibo, nec dignum judicabo, qui gratius esse cogatur. Quomodo frenerator quosdam debitores non appellat, quos scilicet decuisse, et in quorum pudorem vitæ superest, quod perest ; sic ego quosdam ingratos potius ac pertinaciter præteritum, nec ab illo beneficium repetam, nisi a quo non abliturus ero, sed recepturus.*

XXII. Multi sunt, qui nec negare sciunt, quod acceperunt, nec referre ; qui nec tam boni sunt quam grati, nec tam mali quam ingrati, æquos et tardi, lenia nomina, non mala. Hos ego non appellabo, sed commonefaciam, et ad officium aliud ingratis educam, qui statim mihi sic respondebunt : ignoscere, non meliusculum scilicet hoc te desiderare, alioquin ultro obtulissem. Rogo ne me ingratos existimes ; memini quid mihi præstiteris. Hos ego quare dubitem et sibi meliores et mihi facere ? Quæcumque potero, precare prohibebo, multo magis amicum, et ne peccet, et ne in me potissimum peccet. Alterum illi beneficium do, si illum ingratum esse non patior ; nec duro illi exprobrabo quæ præstiti, sed quam potero mollissime, ut potestatem referenda gratiæ faciam, renovabo memoriam ejus, et petam beneficium ; ipse me repetere intelliget. Aliquando utar verbis duric-

Car, s'il est désespéré, je ne le tourmenterai pas pour cela, de peur que son infirmité ne vienne s'ajouter à son ingratitude. Que si nous épargnons aux ingrats l'affront des avis, nous les faisons plus enclinés à rendre. Mais ceux qui peuvent être guéris, qui peuvent devenir bons, si quelque chose les pique, les laisserons-nous périr faute de ces avis, par lesquels un père a quelquefois réformé un fils, une épouse ramené un mari égaré, un ami ranimé l'affection languissante de son ami?

XXIII. Pour réveiller certains gens, il n'est pas besoin de les frapper, mais de les secouer : de même, dans certaines âmes, les souvenirs de la reconnaissance ne sont pas éteints, mais assoupis : réveillons-les. Ne vas pas changer ton bienfait en injure. Car c'est une injure, si tu ne redemandes pas afin de ne faire ingrat. Ne puis-je ignorer ce que tu désires? Ne puis-je être engagé par d'autres occupations, détourné par d'autres objets, et perdre ainsi l'occasion de rendre? Montre-moi ce que je puis, ce que tu veux. Pourquoi désespères-tu avant de m'éprouver? Pourquoi l'empresser de perdre un lâcheté et un ami? d'où sais-tu que c'est refus ou ignorance, mauvaise volonté ou impuissance? Montre-moi l'épreuve.

J'avertirai donc, sans amertume, en secret, sans invective, de manière à ce qu'il croie rentrer dans ses souvenirs, non y être rappelé.

XXIV. Un certain vétérân, accusé pour quelques violences exercées contre ses voisins, plaidait sa cause devant le divin Jules, et son procès tournait mal. — « Vous souvenez-vous, général, dit-il, d'une

entorse au talon que vous vous donâtes en Espagne, près du Sacron. » César dit qu'il s'en souvenait. — « Vous souvenez-vous encore, continua-t-il, que voulant vous reposer, par un soleil très-ardent, sous un arbre qui ne donnait que très-peu d'ombre, le seul qui eût pu croître parmi les rochers arides dont le sol était hérissé, un de vos compagnons de guerre étendit sous vous son manteau? » — « Comment ne pas m'en souvenir, répondit César. Je me souviens même que, dévoré de soif, et ne pouvant me transporter jusqu'à une source voisine, j'allais m'y traîner par les mains, lorsque le soldat, homme fort et vigoureux, m'apporta de l'eau dans son casque. » — « Pourriez-vous donc, général, reconnaître l'homme ou le casque? » César dit qu'il ne pourrait reconnaître le casque, mais que pour l'homme il le reconnaîtrait très-bien : et il ajouta, un peu piqué, je pense, de le voir interrompre l'information par une vieille histoire : « A coup sûr tu n'es pas cet homme-là. » — « Vous avez raison, César, dit-il, de ne pas me reconnaître; car à cette époque j'avais tous mes membres. Depuis, j'ai perdu un oeil à Munda, et on m'a retiré quelques os de la tête. Vous ne reconnaîtrez pas davantage le casque, si vous le voyiez, car il a été fendu en deux par un glorieux ennemi. » César défendit que l'affaire allât plus loin, et fit don à son soldat des champs que traversait le chemin vicinal, cause de la querelle et du procès.

XXV. Et pourquoi donc n'aurait-il pas rappelé ce bienfait à son général, dont les souvenirs étaient confus au milieu de tant d'événements, et au-

ribus, si emendari filium speravero posse; nam deploratum propter hoc quoque non exagitulo, ne ex ingrato inimicum faciam. Quodsi admonitionis quoque suggestionem ingratis remittimus, digniores ad reddenda beneficia faciemus. Quosdam vero sanabiles et qui fieri boni possunt, si quid illos monuerit, perire patiemur, admonitione subita, et si poter filium aliquando correxit, et uxor maritum aberrantem se reduxit, et amicum linguentem amicum fidem crexit?

XXIII. Quisdam ut exproscantur, non ferendi, sed commovendi sunt; eodum modo quorundam ad referendam gratiam filios non cessat, sed longum; hanc pervertemus. Non minus tamen in injuriis vertere. Injuria est enim, si in hoc non repelis, et ingratus sis. Quid si ignoro, quid desideres? quid si occupationibus distractus, et in alia vocatus, occasionem non observavi? ostende mihi quid possum, quid velis. Quare desperas, antequam tentas? Quare prosperas et beneficium, et amicum, perdere? Unde velis, noli, an ignores, aninus, an facilius desit mihi? sperare. Admonere ergo, non amare, non palam, sine convicio; sic, ut se reducere in memoriam, non reduci possit.

XXIV. Causam dicebat apud divum Julium ex veteribus quidam patris violentior adversus vicinos suos, et causa premebatur. Meministi, inquit, imperator, in His-

panis talium le torzise circa Sacronem? Quam Caesar meminisse se dixisset? Meministi quidem, inquit, sub quodam arborescuntum umbra spargendo, quam velles residere ferventissimo sole, et esset asperissimus locus, in quo ex rupibus natis unica ille arbor exasperat, quendam ex commilitonibus penulam suam subtraxerat. Quam dixisset Caesar? Quodsi induerim? et quidem cili commisit, quia inopeditus ire ad fontem penulam non poteram, repere manibus totidem, nisi commisit, homo fortis se strepens, aquam mihi in galea non attulerat. Potes ergo, inquit, imperator, agnoscere illum bonum, aut illum galeam? Causa est, se non posse galeam agnoscere, hominem palare posse; et adjecti, pote est hoc iratus, quod se a cognitione media ad veterem fabulum adduceret: Tu nique ille non es. Merito, inquit, Caesar, me non agnosces: non quia hoc factum est, in-fert erat, potes ad Munda in acie oculos mihi offensus est, et in capite laesa ossa. Nec galeam illam si videres agnosceres; machina enim Hispana divisa est. Vult ille exhibere angustiam Caesar; et agnosces, in quibus vicinalis via, causa rixae ac litium fuerat, mihi suo demittit.

XXV. Quid ergo? non repotest beneficium ab imperatore, cujus memoriam multitudo rerum confederat? quem fortuna ingens, exercitus disponentem, non potes-

quel sa haute fortune et toutes les armées dont il disposait, ne permettaient pas de songer à chacun de ses soldats? Ce n'est pas là redemander un bienfait, mais le reprendre après l'avoir placé en lieu sûr et disposé pour l'occasion : mais cependant pour le prendre, il faut étendre la main. Je redemanderai donc, soit que je le fasse par nécessité, soit dans l'intérêt de celui auquel je redemande.

Quelqu'un parlant à Tibère César, lui dit au commencement de son discours : « Vous saluez-vous » et il allait lui raconter quelques traits de leur ancienne amitié : « Je ne me souviens pas, dit Tibère, de ce que j'ai été. » Pourquoi, à un tel homme, rappeler des bienfaits? C'est l'ouïfi qu'il fallait souhaiter. Il fuyait les souvenirs de tous ses amis, de tous ceux de son âge; il voulait que l'on ne considérât que sa fortune présente, qu'elle seule occupât, qu'elle seule fût racontée. Un vieil ami était pour lui un espion.

Il faut plus d'à-propos pour redemander un bienfait, que pour le demander. Les mots doivent être si mesurés, que même l'ingrat ne puisse dissimuler. Si nous vivions au milieu de sages, il faudrait se taire et attendre : et cependant, même aux sages, il vaudrait mieux exposer ce qu'exige l'état de nos affaires. Nous prions les dieux, à la connaissance desquels nulle chose n'échappe, et nous vœux les fléchissons moins qu'ils ne les aversissent. Le prêtre d'Homère rappelle aux dieux le mérite de ses fonctions, et le soin religieux qu'il a de leurs autels.

Aimer les avis, en profiter, et obéir pour mériter de la complaisance est une vertu secondaire. Ils sont rares, ceux en qui l'âme est son meilleur

guide, et qui n'ont besoin que d'un léger mouvement du frein pour être dirigés de côté et d'autre. Après eux viennent ceux qui, avertis, rentrent dans la voie. Ceux-là, il ne faut pas les priver de guide. Même dans les yeux fermés, la vue subsiste; mais elle ne s'exerce pas : c'est la lumière envoyée par les dieux, qui rappelle l'organe à ses fonctions. Les outils sont inutiles, si l'artisan ne les applique à son ouvrage. De même la bonne volonté subsiste dans les âmes : mais elle sommeille soit dans la mollesse et l'oisiveté, soit dans l'ignorance du devoir. Il faut l'utiliser : et, au lieu de l'abandonner par humeur au vice, supporter avec indulgence les fautes d'une mémoire fugitive, comme les maîtres qui enseignent aux enfants. Et de même que, souvent, l'aide d'un mot ou deux ramène tout le fil du discours à réfléchir, ainsi un avertissement suffit pour réveiller la reconnaissance.

## LIVRE SIXIÈME.

I. Certaines questions, mon cher Libéralis, ne sont propres qu'à exercer l'esprit, et sortent des faits ordinaires de la vie. Il en est encore d'autres qui plaisent quand on les recherche, et prolifèrent quand on les a résolues. Je vais l'en présenter une seule de toutes sortes. C'est à toi, selon qu'elles te conviennent, à m'ordonner de les traiter à fond, ou de les faire paraître sur la scène pour en montrer l'étendue. Celles même que tu me diras d'écarter aussitôt, ne seront pas sans profit : car il est bon de connaître même ce

haur singulis militibus occurrere? Non est hoc repetere beneficium, sed resumere bonum loco positum, et paratum; ad quod tam a et sumatur, manus porrigenda est. Repetam itaque, quia hoc aut necessitate facturus ero, aut illius causa, a quo repetam. Tiberius Cæsar inter luitia dicendi cuidam, Mementi, antequam plures notas familiaritatis veteris proferret : Non mementi, inquit, quid fuerim. Ab hoc quidam non esset repetendum beneficium? optanda erat oblitio. Aversabatur omnium amicorum et aquidam notitiam, et illum solum præsentem fortunam suam aspici, illum solum cogitari ac narrari volebat; inquisitorem habebat veterem amicum. Magis tempestive repetendum est beneficium, quam petendum. Adhibenda verborum moderatio, ut nec ingratus possit dissimulare. Tacendum et expectandum, si inter sapientes vivereamus; et tamen sapientibus quoque indiciore melius fuisse, quid rerum nostrarum status posceret. Deus, quorum notitiam nulla res effugit, rogatus; et illos vota non exorant, sed admovent. Dil: quoque, inquam, Homericus ille sacerdos allegat officia, et aras religione cultas. Moneri velle ac posse, secunda victis est, et quo obsequentes facias, parere. Huc illic francis leviter motis

facilestus est paucis animis, sui rectore optimis. Præsent sunt, qui admoniti tu vix redunt. His non est dux detrahendus. Operis oculis inest acies, sed sine usu, quam lumen a diis immisum ad ministeria sua evocat. Instrumenta cessant, nisi illa in opus suum artes moverit. Inest interim animis voluntas bona; sed torpet, modo delictis re sita, modo officii incitatis. Hanc utilem facere debemus; nec irati relinquere in vitiis, sed ut magistri puerosque discendum, patienter ferre affectiones memorie latentis. Que, quemadmodum sepe subjecto anno aut altero vicio, ad contentum reddenda orationis adducta est, sic ad referendum gratiam admonitione revocanda est.

## LIBER SEXTUS.

I. Quendam, Libéralis, virorum optime, extremum tantum ingenii ensis queruntur, et semper extra vitam jacent; quendam et dum quaeruntur, oblectamenta sunt, et quæ sita sunt. Orantium tibi copiam faciam; tu illa, utcumque tibi vixum erit, aut peragi jubebo, aut ad explicandum laborum ordinem induci. Hi quoque, si abire

qu'il est inutile d'apprendre. Je vais donc me guider sur ton visage, et selon ce qu'il m'aura conseillé, je m'arrêterai plus longtemps sur certaines questions, j'en rejeterai d'autres, et les mettrai au néant.

II. On demande s'il est possible de reprendre un bienfait. Quelques philosophes le nient, parce que le bienfait n'est pas une chose, mais un acte; de même que le don n'est pas la donation, le navigateur n'est pas la navigation : et quoiqu'il n'y ait pas de malade sans maladie, cependant le malade n'est pas la même chose que la maladie : ainsi autre chose est le bienfait, autre chose l'objet qui nous est acquis par le bienfait. Le bienfait est incorporel et ne peut être annulé; mais la matière du bienfait se transporte de côté et d'autre, et change de maître. Aussi, quoique tu reprennes, la nature ne peut pas révoquer ce qu'elle a donné. Elle interrompt ses bienfaits, mais ne les anéantit pas. Celui qui meurt a cependant vécu; celui qui a perdu les yeux a cependant vu. On peut faire que les choses qui nous parviennent ne soient pas; on ne peut faire qu'elles n'aient pas été. Or, une portion du bienfait, et même la plus essentielle, est ce qui en a été. Quelquefois on peut empêcher une plus longue jouissance des bienfaits, on ne peut effacer le bienfait lui-même. Quand la nature soulèverait toutes ses forces, elle ne saurait revenir en arrière. On peut reprendre une maison, de l'argent, un esclave, enfin tout ce qui a porté le nom de bienfait; mais lui demeure constant et immuable. Nulle puissance ne peut faire que l'un n'ait pas donné, que l'autre n'ait pas reçu.

III. C'est un beau mot, selon moi, que le poète Ralarius fait dire à M. Antoine, lorsque voyant que sa fortune se porte ailleurs, et qu'il ne lui reste plus que le droit de mourir (et encore fallait-il qu'il se bâât d'en user), il s'écrie : « Je n'ai plus que ce que j'ai donné. » O que de choses il pouvait avoir, s'il eût voulu ! Voilà les richesses assurées qui, malgré toute l'inconstance des destinées humaines, restent toujours dans les mêmes mains; et plus elles seront accumulées, moins elles exciteront d'envie. Pourquoi les méuager comme si elles t'appartenaient? tu n'en es que le régisseur. Tous ces biens qui vous gonflent d'orgueil, qui vous transportent au-dessus des choses humaines, vous font oublier votre faiblesse, ces biens que, les armes à la main, vous gardez sous des portes de fer, ces biens ravis avec le sang d'autrui, défendus par le vôtre, pour lesquels vous lancez les flottes qui vont ensanglanter les mers, pour lesquels vous ébranlez les villes, sans savoir combien de traits la fortune amasse contre ceux qu'elle va trahir; pour lesquels les liens qui vous unissaient à un allié, à un ami, à un collègue, ont été tant de fois brisés; pour lesquels le monde entier a été broyé dans le choc de deux rivaux; tous ces biens ne sont pas à vous. Ils vous ont été remis en dépôt, et déjà ils attendent un autre maître, déjà ils sont la proie d'un ennemi, ou des sentiments ennemis d'un successeur. Sais-tu comment tu peux te les assurer? En les donnant en don. Consulte donc ton intérêt, et prépare toi une possession certaine et inattaquable de ces richesses, que tu vas rendre non-seulement plus honorable, mais

protinus jussis, nonnihil actum erit : nam etiam quod discere supervacuum est, prodest cognoscere. Ex vultu igitur tuo pendebo, prout ille suggerit mihi : alia detinebo diutius, alia expellam, et capite agam.

II. An beneficium eripi possit, quaesitum est. Quidam negant posse; non enim res est, sed actio : quomodo aliud est munus, aliud ipsa donatio, aliud qui navigat, aliud navigatio. Et quantvis eger non sit sine morbo, non tamen idem est eger et morbus : ita aliud est beneficium ipsum, aliud, quod ad usumque nostrum beneficium pervenit. Illud incorporale est, irritum non sit; materiam vero ejus huc et illic jactatur, et dominum mutat. Itaque quum eripis, ipsa rerum natura revocare quod dedit non potest. Beneficia sua interrumpt, non rescindit. Qui moritur, tamen vivit : qui amisit oculos, tamen vidit. Quae ad nos pervenerunt, ne sint, effici potest; ne fieri, non potest; pars autem beneficij et quidem certissima est, quae fuit. Nonnumquam usu beneficij longiore prohibemur, beneficium quidem ipsum non eraditur. Licet omnes in hoc vires suas naturae advocet, retro illi agere se non licet. Potest eripi domus, et pecunia, et mancipium, et quidquid est, in quo haesit beneficij nomen : ipsum vero stabile et immotum

est. Nulla vis efficiet, ne hie dederit, ne ille acceperit.

III. Egregie mihi videtur M. Antonius apud Ralirium poetam, quum fortunam suam transeuntem alio videret, et sibi nihil relictum, praeter jus mortis, id quoque si cito occupaverit, exclamare : Hoc habeo, quodcumque dedit ! O quantum habere potuit, si voluisset ! Ille sunt divitiae certe, in quaevisque sortis humanae levitate uno loco permansurae ; quae quo majores fuerint, hoc minorem habebunt invidiam. Quid tanquam tuo pareis ? Procurator es. Omnia ista quae vos timidos, et supra humanas elatos oblivisci cogunt vestra fragilitatis, quae ferreis claustris custoditis armati, quae ex alieno sanguine rapta vestro defenditis ; propter quae classes cruciaturas macula drudecili, propter quae quassatis urbes, ignari, quantum telorum in adversos fortuna comparet ; propter quae ruptis toties affinitatibus, amicitiarum, collegij fratribus, inter contentendos duos iterarum orbis elatus est ; non sunt vestrae : in depositi causa sunt, jam jamque ad alium dominum spectantia, aut hostis ista, aut hostilis animi successor, invadat. Quaeris quomodo illa tua facias ? dono dando. Consule ergo rebus tuis, et certum tibi eorum atque inespugnabilem possessionem para, honestiores illos non solum, sed timiores facturas : illud quod rapiti

plus sûres. Ce que tu admires, ce qui te fait eroire à ta richesse et à la puissance, est flétri, tant que tu le gardes, par des noms grossiers. Cela s'appelle maison, esclave, argent : quand tu l'as donné, c'est un bienfait.

IV. « Vous admettez, dit-on, que quelquefois nous ne devons pas à celui de qui nous avons reçu, donc le bienfait a été repris. Il y a beaucoup de cas où nous cessons de devoir, non parce que le bienfait nous a été ravi, mais parce qu'il a été corrompu. Un homme m'a défendu en justice ; mais il a outragé, violé, souillé mon épouse. Il ne m'a pas repris son bienfait ; mais, en y opposant une injure égale, il me fait quitter de ma dette ; et, s'il m'a plus lésé qu'auparavant il ne m'avait aidé, non-seulement la reconnaissance est éteinte, mais j'ai le droit de me venger et de me plaindre, aussitôt que, dans la balance, l'injure l'emporte sur le bienfait : ainsi le bienfait n'est pas ravi, mais surpassé. Eh quoi ! n'y a-t-il pas des pères si cruels, si infâmes, qu'il soit légitime et permis de les haïr et de les renier ? Ont-ils donc repris ce qu'ils avaient donné ? Nullement : mais l'impie des derniers moments a détruit le mérite des premiers services. Ce n'est pas le bienfait qui périt, mais la reconnaissance du bienfait, et je ne cesse pas d'avoir, mais je cesse de devoir. Ainsi un homme m'a prêté de l'argent ; mais il a brûlé ma maison : la dette est compensée par le dommage : je ne lui ai rien rendu, et cependant je ne lui dois rien. De même, un homme fait quelque chose pour moi avec bienveillance, avec générosité ; mais ensuite il me donne beaucoup de pré-

ves d'orgueil, d'insolence, de cruauté ; il me met en position d'être aussi libre envers lui que si je n'avais rien reçu : il a violé ses bienfaits. Ou n'a pas d'action contre son fermier, quoique le contrat subsiste encore, si on a foulé aux pieds ses moissons, si on a coupé ses arbres, non parce qu'il a payé ce qu'il avait promis, mais parce qu'on a fait qu'il ne pouvait payer. Ainsi, le créancier est souvent condamné envers son débiteur, s'il lui a enlevé, sous un autre titre, plus qu'il ne peut réclamer en vertu du prêt. Ce n'est pas seulement entre un créancier et un débiteur que s'établit un juge pour dire : tu as prêté de l'argent à cet homme ; mais quoi ? tu as emmené ses troupeaux, tu as tué son esclave, tu possèdes son champ, sans l'avoir acheté : estimation faite, tu t'en retourneras débiteur, après être venu comme créancier. La même compensation se fait entre les bienfaits et les torts. Souvent, ai-je dit, le bienfait reste, mais n'oblige plus, lorsque le don a été suivi du repentir, lorsque le bienfaiteur s'est trouvé malheureux d'avoir donné, lorsqu'en donnant il a soupiré, froncé le sourcil, lorsqu'il a cru perdre plutôt que donner, lorsqu'il a donné pour lui ou du moins non pas pour moi ; lorsqu'il n'a cessé d'insulter, de se glorifier, de se vanter partout, de rendre son bienfait amer. Le bienfait reste donc, quoiqu'il ne soit pas dû ; de même que certaines sommes, pour lesquelles le créancier n'a pas d'action en droit, sont dues, sans pouvoir être exigées.

V. « Tu as accordé un bienfait ; ensuite tu as fait tort : il t'est dû reconnaissance pour le bien-

cia, quo te divitem ne potuerim puias, quando possides, mihi nomine sordido jacet. Donus est, servus est, summi sunt : quam dotas i, beneficium est.

IV. Fateris, inquit, non aliquando beneficium non debere ei, a quo accepimus : ergo ereptum est. Multa sunt, propter que beneficium debere desalimus : non quia ablatum, sed quia corruptum est. Aliqua reum me defendit : sed uxorem meam per vim stupro violasti. Non abulit beneficium, sed opponendo illi parem injuriam, solvit me debito : et si plus lésas, quam ante profueras, non tantum gratia extinguitur, sed uticandis querendisque libertas fit, ubi in comparatione beneficii preponderat injuria ; ita non auctior beneficium, sed vincitur. Quid ? non tam duri quidam, et tam scelerati patres sunt, ut filios aversari et ejurare jas fasque sit ? Numquid ergo illi abstulerunt, que dederunt ? minime : sed impietas sequentium temporum, commendationem omnis prioris offendi sustulit. Non beneficium tollitur, sed beneficium gratia : et efficitur, non ne habesem, sed ne debeam. Tanquam pecuniam aliquis mihi credidit : sed domum meam incendit : pensatum est creditum damno : nec reddidi illi, nec tamen debeo. Eodem modo et hic, qui aliquid benigne adversus me fecit, aliquid liberaliter, sed

postea multa superbe, contumeliose, crudeliter : eo loco me posuit, ut perinde liber adversus eum essem, quam non accepissem : vim beneficii sola attulit. Colonum suum non tenet, quamvis tabellis manentibus, qui segetem ejus procuraverit, qui succidit arbusta : non qui recepti quod pepigerat, sed qui non ne reciperet, effertit. Sic delictori suo ereditor sepe damnatur, ubi plus ex illa causa abstulit, quam ex creditu petiit. Non tantum inter creditorem et debitorem iudex adest qui dicat : Pecuniam credidisti ; quid ergo ? pecus abegisti, arvom ejus occidisti, agellum, quem non emerat, possides : estimatione facta, debitor discede, qui ereditor teneris. Inter beneficium quoque et injuriam ratio confertur. Sepe, inquam, beneficium manet, nec debetur, si sequi est dantem parentem, si miserum se dixit, quod dedisset, si quam daret, suspiravit, vultum addivit, perdere se credidit, non donare : si sua causa, aut certe non mea dedit : si non desit insultare, gloriar, et ubique jactare, et acerbum munus suum facere. Manet itaque beneficium, quamvis non debetur : sicut quidam pecunia, de quibus his ereditor non dicitur, debetur, sed non exigitur.

V. Decidit beneficium : injuriam postea fecisti : et be-  
ficio gratia debetur, et injuria ulio. Nec ego illi gratiam

fait, vengeance pour le tort. Non : je ne lui dois pas de reconnaissance, il ne me doit pas de châtiement : l'un et l'autre se détruisent. Lorsque nous disons : Je lui ai rendu son bienfait; ce n'est pas dire que nous avons rendu la chose que nous avions reçue, mais un équivalent. Car rendre, c'est donner une chose pour une autre. Et en effet, dans tout paiement, on ne rend pas la même chose, mais autant. On dit que nous avons restitué une somme, quoique nous ayons comblé de l'or pour de l'argent; et quand même nous ne donnerions pas des espèces, mais seulement une délégation ou une promesse, le paiement n'en est pas moins parfait.

Il me semble l'entendre dire : « Que de peines perdues ! Que m'importe de savoir que le bienfait subsiste, s'il n'est pas dû ? Ce sont là de ridicules subtilités de jurisconsultes qui prétendent qu'il n'y a pas d'usucapion pour l'héritage, mais seulement pour les choses qui se trouvent dans l'héritage, comme s'il y avait une différence entre l'héritage et les choses qui se trouvent dans l'héritage. Décide plutôt ce qui peut rentrer dans la question, si, lorsque le même homme qui m'a accordé un bienfait m'a depuis fait tort, je dois lui rendre son bienfait, et néanmoins me venger de lui; si ce sont comme deux dettes différentes auxquelles il faut répondre séparément; ou bien s'il faut compenser l'une par l'autre, et n'avoir plus affaire ensemble, parce que le bienfait est effacé par le dommage, le dommage par le bienfait. Car je vois que cela se pratique ainsi dans le forum : quelle est la jurisprudence de vos écoles ? C'est à vous à le savoir. On sépare les actions, et pendant

que nous poursuivons pour une chose, nous sommes poursuivis de notre côté. Les formules ne se confondent pas, et si quelqu'un dépose chez moi de l'argent, et vient ensuite à me voler, j'aurai contre lui l'action de vol; il aura contre moi l'action de dépôt.

VI. Les exemples que tu me proposes, mon cher Libéralis, sont assujettis à des lois fixes qu'il est nécessaire de suivre : une loi ne se confond pas avec une autre. Chacune a sa marche : il y a une action spéciale pour le vol aussi bien que pour le dépôt. Mais le bienfait n'est soumis à aucune loi; j'en suis l'unique arbitre. J'ai le droit de comparer entre eux les services qu'un homme m'a rendus et les torts qu'il m'a faits, et de prononcer ensuite s'il m'est dû plus que je ne dois. Dans les exemples cités, rien n'est à notre discrétion : il faut aller où l'on nous mène. Dans le bienfait, tout est à ma discrétion : c'est donc moi qui juge le tort : je ne sépare point, je ne divise point; mais je traduis au même tribunal le tort et le bienfait. Autrement, c'est m'ordonner en même temps d'aimer et de haïr, de me plaindre et de remercier; ce que la nature n'admet point. Il vaut mieux, comparaison faite du bienfait et du tort, que je voie s'il ne m'est pas encore dû quelque chose. De même, si quelqu'un, sur nos tablettes, écrit des vers par-dessus les nôtres, il n'efface pas les premiers caractères, mais ne fait que les recouvrir; de même le tort qui suit le bienfait l'empêche de paraître.

VII. Mais je vois ton visage, que je me suis imposé pour guide, se contracter, et ton front se charger de rides, comme si je m'écartais trop loin.

*debeo, nec ille mihi prestat : alter ab altero absolvitur. Quam dicimus, beneficium illi reddidi : non hoc dicimus, illud nos quod acceperamus reddidisse : sed aliud pro illo. Reddere enim est, rem pro re dare. Quidni ? quum omnis solutio non idem reddat, sed tantundem. Nam et pecuniam dicimus reddidisse, quumvis numeravimus pro argenteis aureos, quamvis non intervererint nummi, sed delegatione et verbis perfecta solutio sit. Videris mihi dicere : Perdis operam. Quorsum enim perlinet scire me, an moment quod non debeatur ? Jurisconsultorum istæ acule inepiæ sunt, qui hereditatem negant usucapi posse, sed ea que in hereditate sunt : tanquam quidquam aliud sit hereditas, quam ea que in hereditate sunt. Illud mihi potius distingue, quod potest ad rem pertinere, quam idem homo beneficium mihi dedit, et postea fecit injuriam, utrum et beneficium illi reddere debeam, et me ab illo injuriarum vindicare, se veluti duobus omnibus separatim respondere : an alterum alteri contribuere, et nihil argui habere, ut beneficium injuria tollatur, beneficium injuria. Illud cum video in hoc foro fieri : quid tu vestra schola juris sit, vos scitis. Separantur actiones, et de eo quod agimus, de eodem nobiscum agitur. Non confusibilis formula, si qui apud me*

*preonium deposuerit, idem mihi postea factum fecerit, et ego cum illo furti agam, et ille mecum depreidat.*

VI. Que proposuisti, mi Libéralis, exempla, certis legibus continentur, quæ necesse est æqui : lex legi non miscetur. Utraque sua via it : depositum habet actionem propriam, tam metuetis quam furtivum. Beneficium nulli legi subiectum est : me utriusque utilis; licet, me comparare inter se quoniam profuerit mihi quique, aut quantum invenit; tam promittere, utrum plus debeatur mihi, an debeam. In illis nihil est nostre potestatis : eundem est, qui docimur. In beneficio lata potestas mea est : ego itaque iudico ita : odo spero, nec timido, sed injurias ac beneficia ad eundem iudicium mitto. Alioquin jubes me eodem tempore amare et odire, quæ et gratias agere : quod utrum non recipit. Potius comparatione facta inter se beneficii et injuriæ, video an etiam ultro mihi debeatur. Quomodo si quis scriptis nostris, alios superne imprimit versus, priores litteras non tollit, sed adcondit : sic beneficium superveniens injuria apparet non paritur.

VII. Vultus tuus, cui regendum me tradidi, colligit rugas, et trahit frontem, quasi longius exeam. Videris mihi dicere :

Il me semble que tu dis : « Pourquoi donc aller tant à droite : dirige ta course par ici ; préfère le rivage. » Je ne puis mieux faire. C'est pourquoi, si tu penses que nous avons assez discoursé sur cette question, passons à celle-ci : « Devons-nous quelque chose à celui qui nous a été utile contre son gré ? » J'aurais pu m'exprimer plus clairement, si l'argument ne devait être un peu général, afin de montrer, en établissant immédiatement après une distinction, qu'il s'agit de cette double question : « Devons-nous à celui qui nous a été utile sans le vouloir, devons-nous à celui qui nous a été utile sans le savoir ? » Car, si quelqu'un nous a fait du bien par contrainte, il est trop évident qu'il ne nous oblige pas, pour dépenser des paroles à le prouver. Cette question est facile à résoudre, ainsi que toutes les questions semblables que l'on pourrait soulever, si chaque fois nous reportons notre pensée vers ce point : Il n'y a de bienfait que pour ce qui nous est offert d'abord avec intention, ensuite avec une intention amie et bienveillante. Ainsi nous ne remercions pas les fleuves, quoiqu'ils portent de grands navires, quoique, dans leur cours abondant et perpétuel, ils se promènent pour le transport de nos richesses, quoique leurs eaux riantes et poissonneuses arrosent et fertilisent nos campagnes. Personne ne croit devoir de la reconnaissance au Nil, pas plus que de la haine, si ses débordements ont été excessifs ou sa retraite trop tardive. On ne reçoit pas de bienfaits du vent, même lorsque son souffle est doux et favorable, ni des aliments, quoique utiles et sains. Car, pour m'accorder un bienfait, il faut non-seulement être utile, mais vouloir l'être. Ainsi l'on

ne doit pas de reconnaissance aux animaux muets, et cependant combien d'hommes arrachés au danger par la vitesse de leurs chevaux ! ni aux arbres ; et combien d'hommes accablés de chaleur ont été protégés par l'épaisseur de leur ombre ! Or, quelle différence y a-t-il entre me servir sans le savoir ou sans pouvoir le savoir, puisque, dans les deux cas, la volonté manque ? Quelle différence y a-t-il entre me prescrire de la reconnaissance pour un vaisseau, un char, une lance, ou pour un homme qui n'a pas eu plus que ces choses l'intention du bienfait, mais qui m'a servi par hasard ?

VIII. On peut recevoir un bienfait à son insu, jamais à l'insu de celui qui donne. Ainsi, certaines choses fortuites sautent, sans être pour cela des remèdes. On a vu des malades tomber dans un fleuve et se trouver guéris par le saisissement du froid ; d'autres chez qui la fièvre quartie a été dissipée par la flagellation : souvent une peur soudaine, en détournant l'esprit vers d'autres inquiétudes, a trompé les heures de crise ; et cependant rien de tout cela n'est salutaire, bien que tout cela soit cause de salut. De même, certains hommes peuvent nous être utiles, quoiqu'ils ne le veulent pas, ou même parce qu'ils ne le veulent pas. Nous ne leur devons cependant pas de reconnaissance parce que la fortune a fait trouver en bien leurs mauvais desseins. Penses-tu que je doive quelque chose à celui dont la main, en me visant, a frappé mon ennemi, et qui m'eût blessé s'il ne s'était trompé ? Souvent un ennemi, en se jurant ouvertement, empêche qu'on ajoute foi même à des témoignages véridiques, et appelle la pitié sur un accusé qui semble victime d'un complot. Quelquefois on

Quo tantum mihi dexter abis? hinc dirige cursum.  
Litem ama.

Non possum magis, itaque si hinc satisfactum existimas, illo itineas me, *ne ei debeatur aliquid, qui nobis tantus profuit.* Hoc apertius potui dicere, nisi propositio deberet esse confusio, ut distinctio statim subsequens ostenderet utrumque queri, an ei debeamus, qui nobis, dum non vult, profuit; et an ei, qui dum nocet. Nam si quis eoracis aliquid boni fecit, quia nos non obliget, manifestum est, quam ut illa in hoc verba impendenda sint. Et hinc questio facile expeditur, et si qua similis hinc moveri potest: si talis illo cogitationem nostram converterimus: beneficium nullum est, nisi quod ad nos pervenit aliqua cogitatio defert, deinde amica et benigna. Itaque nec simulacris gratias agimus, quamvis an magna navigia patiantur, et ad subvehendas copias largo se perenni atque currant, aut piscosa et amena pinguius arvis interflumat: nec quisquam Nilo beneficium debere se iudicat, non magis quam odium, si immodicus superfluit, tandem recessit: nec ventus beneficium dat, licet lenis et accendens aspiret, nec utilis et salubris cibus. Nam qui beneficium mihi daturus est, debet non tantum

prodesse, sed velle. Ideo nec multis animalibus quidquam debetur: et quam multos et periculo velocibus equi rapuit? nec arboribus: et quam multos ardu laborantes, ramorum opaculis lesit? Quid autem interest, utrum mihi qui nescit, profuerit, an quicquid non potuit? quam utrique velle defuerit. Quid item interest, utrum me iubeas navi, aut vehiculo, aut lineare ducere beneficium: an ei qui se me quam ista propositum beneficiandi multum habuit, sed profuit casu?

VIII. Beneficium aliquis nesciens percipit, nec a nesciente. Quomodo multos fornicia sanant, nec ideo remedia sunt, et in flumen aliquid cecidisse frigore magno causa sanitatis fuit: quomodo quorundam flagellis quartana discissa est, et metus repentinus animum in aliam curam averteudo suspectas horas fefellit: nec ideo quidquam horum, etiam si saluti fuit, salutare est: sic quidam nobis prout, dum nolunt, immo quia nolunt; non tamen ideo illis beneficium debemus, quod pernicia illorum consilia fortuna deflexit in melius. An existimas me debere ei quidquam, cuius manus, quam me petere, percussit hostem meum, qui nocuisset, nisi errasset? Saepe hostis dum aperte pejerat, etiam veris testibus ab-

a été sauvé par la puissance même qui opprimait, et les juges ont refusé à la faveur une condamnation que méritait la cause. Cependant il n'y a pas de bienfait pour l'accusé de la part du faux témoin et de l'oppresser, quoiqu'ils lui aient été utiles; parce que l'on considère où a été dirigé le trait, non pas où il a frappé; le bienfait se distingue de l'injure non par l'événement, mais par la volonté. Mon adversaire, en se contredisant, en offensant les juges par son orgueil, et en réduisant l'accusation à son seul témoignage, a rendu ma cause meilleure; je ne cherche pas si son erreur m'a profité: sa volonté était contre moi.

IX. Car, pour être reconnaissant, je dois avoir la même volonté de faire, qu'a dû avoir mon bienfaiteur en m'obligeant. Y a-t-il rien de plus injuste que de haïr un homme parce que, dans la foule, il vous a marché sur le pied; parce qu'il vous a éclaboussé; parce qu'il vous a piassé un peu hors de votre chemin? Or, qu'est-ce qui vous empêche de lui chercher querelle, lorsque la chose est une injure en soi, si ce n'est qu'il l'a faite à son insu? La même raison qui fait qu'il n'y a pas bienfait, fait aussi qu'il n'y a pas injure: c'est l'intention qui fait les amis et les ennemis. Combien d'hommes la maladie dérobe-t-elle à la guerre? Il y en a qui, retenus par l'assignation d'un ennemi, ont évité d'être érasés par la chute de leur maison; quelques-uns ont dû au naufrage de ne pas tomber dans les mains des pirates. Cependant nous ne sommes pas redevables dans tous ces cas, parce que le hasard n'a pas la conscience de l'obligation: nous ne devons pas davantage à votre ennemi

dont le procès nous a sauvé la vie, pendant qu'il nous tourmentait et nous arrêtait. Il n'y a de bienfait que ce qui émane d'une bonne volonté, que ce qui est dans l'intention de celui qui donne. On m'a servi sans le savoir; je ne dois rien: on m'a servi en voulant me nuire; j'en ferai autant.

X. Revenons au premier. Pour me montrer reconnaissant, tu veux que je fasse quelque chose: il n'a rien fait pour m'obliger. Pour passer au second, tu veux que je montre ma reconnaissance par ma volonté de rendre, quand il n'a pas eu la volonté de donner. Car pourquoi parlerai-je du troisième, qui est tombé de l'outrage dans le bienfait? Pour que je te doive un bienfait, il ne suffit pas que tu aies voulu donner; pour que je ne te doive pas, il suffit que tu n'aies pas voulu. Car la volonté seule ne constitue pas un bienfait: mais ce qui ne serait pas un bienfait, si l'événement manquait à la volonté la meilleure et la plus entière, n'est pas non plus un bienfait, si la volonté n'a précédé l'événement. Il ne suffit pas de m'être utile pour que je te sois obligé, il faut aussi l'intention de m'être utile.

XI. Cléanthe cite cet exemple. « J'envoie, dit-il, deux esclaves pour chercher Platon à l'Académie et me l'amener. L'un le cherche dans tous les coins du Portique, parcourt tous les autres lieux où il espérerait le trouver, et revient à la maison après des courses aussi fatigantes qu'inutiles. L'autre s'assoit près du premier joueur de gobelets qu'il rencontre; vagabond et flâneur, il s'arrête à jouer avec d'autres esclaves<sup>1</sup>, et voit passer Platon qu'il ne cher-

<sup>1</sup> *Perneantibus*, esclaves nés dans la maison du maître.

rogavit fidem, et reum velut factione circumventum miserabilem reddidit. Quodam ipsa quæ premebat, potentia eripuit: et judices quem damnaturi erant causa, damnum gratis soluerunt. Non tamen hi reu beneficium dederunt, quamvis profuerint: quia idem quo missum sit, non quo pervenerit, queritur, et beneficium ab injuria distinguit non eventus, sed animus. Adversarius meus dum contraria dicit, et judicem superbia offendit, et in usum testem de me rem demittit, causam meam erexit. Non quæro an pro me erraverit, contra me voluit.

IX. Nempè ut gratus sim, velle debeo idem facere, quod ille, ut beneficium daret, debuit. Numquid est iniquus homine, qui cum odit, a quo la turba calcatus, aut respassus, aut quo mollet, impulsus est? Atqui quid est aliud, quod illum querere existat, quam in re sit injuria, quam necesse, quid faceret? Eadem res efficit, ne hic beneficium dederit, ne ille injuriam fecerit; et amicum et inimicum voluntas facit. Quam multos militie morbus eripuit? quosdam ne ad ruinam domus sue occurrerent, inimicus vadimonio tenuit: ne la pluralium manus pervenirent, quidam naufragio consecuti sunt. Nec his tamen beneficium debemus: quoniam extra scutum officii casus est; nec inimico cujus nos hic servavit, dum verat ac diffinit. Non est beneficium, nisi quod a bona

voluntate proficiunt, alia illud agnoscit, qui dedit. Profuit aliquis mihi dum nocuit; nihil illi debeo: profuit quum vellet nocere; imitabor ipsam.

X. Ad primum filium revertamur. Ut gratiam referam, aliquid facere me vis; ipse ut beneficium mihi daret, nihil fecit. Ut ad alterum transeamus, vis me huic gratiam referre, ut quod a nolente accepi, volens reddam. Nam quid de tertio loquar, qui ab injuria in beneficium delapsus est? Ut beneficium tibi debeam, parum est voluisse te dare: ut non debeam, satis est noluisse. Beneficium enim voluntas nuda non efficit: sed quod beneficium non esset, si optime se pensassim voluntati fortuna desisset, id æque beneficium non est, nisi fortunam voluntas antecessit. Non enim profuisse te mihi oportet, ut ob hoc tibi obliger, sed ex destinato profuisse.

XI. Cléanthe exemplo ejusmodi utitur: « Ad quærendum, inquit, et accessendum est academiam Platonem, duos paucos misi; alter totam porticum periculus est, alia quoque loca in quibus illum inveniri posse sperabat, percurrit; et domum non minus lassus quam irritus rediit; alter apud proximum circulatorum resedit, et dum vagus atque errans versuculis congregaret et ludit, transivisse Platonem, quem non quæsierat, invenit. Illum, inquit, laudabimus parum, qui, quantum la se erat,



chait pas. Nous louerons le premier esclave, qui a fait, autant qu'il était en lui, ce qu'on lui avait ordonné; nous châtierons l'autre si heureux dans sa négligence. »

C'est la volonté qui est à nous, ceux la règle du devoir, voir quelles conditions elle doit réunir pour me rendre redevable. C'est peu de vouloir, si l'on ne m'a été utile : c'est peu de m'être utile, si on ne l'a voulu. Car suppose qu'on ait voulu me faire un présent et qu'on ne l'ait pas fait ; je joins de l'intention, mais je ne joins pas du bienfait : pour qu'il soit complet, il faut l'intention et la chose. De même que je ne dois rien à celui qui a bien voulu me prêter de l'argent, mais qui ne l'a pas fait, de même je puis être l'ami, mais non pas l'obligé de celui qui a voulu me rendre service, et ne l'a pas pu. Je voudrais aussi faire quelque chose pour lui ; car il l'a voulu pour moi. Mais si, plus favorisé de la fortune, je lui fais quelque don, ce sera offrir un bienfait, non rendre par reconnaissance. C'est à lui maintenant à me payer de retour : c'est de là que commencent nos comptes : non mon se trouve en tête.

XII. Je comprends déjà ce que tu veux demander : tu n'as pas besoin de parler ; ton visage en dit assez. « Si quelqu'un, dis-tu, nous oblige pour son propre intérêt, lui devons-nous quelque chose ? Souvent, en effet, je l'entends te plaindre que les hommes se rendent à eux-mêmes certains services, et les portent au compte des autres. Je te répondrai, mon cher Libéralis ; mais auparavant, je veux scinder cette petite question, et séparer le juste de l'injuste. Car il y a bien de la différence

entre considérer si quelqu'un nous oblige pour soi ou pour nous, ou s'il nous oblige et pour soi et pour nous. L'homme qui ne voit que lui, lui tout seul, et ne nous sert que parce qu'il ne peut autrement se servir, est à nos yeux au même rang que celui qui donne à ses troupeaux le fourrage d'hiver et d'été, qui nourrit bien ses captifs pour qu'ils se vendent mieux, qui engraisse et écarte des bœufs choisis; au même rang que le maître d'esclave qui dresse et équipe avec le plus grand soin sa troupe de gladiateurs. Il y a, comme le dit Cécante, bien loin d'un bienfait une spéculation.

XIII. Néanmoins je ne suis pas assez injuste pour penser ne rien devoir à celui qui, en m'étant utile, l'a été à lui-même. Car je n'exige pas qu'il s'occupe de moi, sans égard pour lui : je souhaite, au contraire, que le bienfait qu'il m'accorde lui profite encore plus qu'à moi, pourvu qu'en donnant il ait en eu vue deux personnes, et qu'il ait partagé entre lui et moi. Quand même il aurait la meilleure part, pourvu qu'il m'admette au partage, pourvu qu'il pense à deux, je serais non-seulement injuste, mais ingrat, si je ne me réjouissais pas de voir que ce qui m'a profité, lui profite aussi. C'est le comble de l'exigence de n'appeler bienfait que ce qui doit couvrir quelque préjudice à celui qui donne.

Quant à celui qui ne donne que dans son propre intérêt, je répondrai : Tu te sers de moi ; pourquoi donc dis-tu que tu m'es utile plutôt que je ne le t'ai été à toi-même ? Je suppose, dis-tu, que je ne puisse obtenir une magistrature qu'à condition de racheter dix citoyens, sur un grand nombre

quid iussus est fecit: hunc feliciter inertem castigabimus. » Voluntas est, quae apud nos ponit officium: cuius ride quae conditio sit, ut me debito obstringat. Parum est illi velle, nisi profuit: parum est profuisse, nisi voluit. Pula enim aliquem donare voluisse, nec donasse; animam quidem eius habere, sed beneficium non habere: quod consummat et res, et animus. Quomodo enim ei qui voluit mihi quidem pecuniam credere, sed non dedit, nihil debet: ita et qui voluit mihi beneficium dare, sed non potuit, amicus quidem ero, sed non obligatus. Et volui illi aliquid praestare: nam et ille voluit mihi; ceterum si benigniore fortuna usus praestitero, beneficium dederò, non gratiam retinebo. Illi mihi gratiam debetū referre: hinc bi flom fiet: a me nameratur.

XII. Intelligo jam quid velle querere; non opus est le dicere: vultus tuus loquitur. Si quis tua causa non nobis profuit, eine, inquit, debetur aliquis? hoc enim sarpe te consequenter audio, quod quendam promissis suis praestant, aliis impiant. Dicam, mi Labeirus: sed prius bene quaerimusculum id videri, et rem aequam ab iniqua separabo. Multum tuae interest, utrum aliquis beneficium nobis dei tua causa, an nostra: an sua et nostra. Ille qui totus ad se special, et nobis prodest, quia aliter sibi pro-

desse non potest; eo loco nihil est, quo qui pecori sui hibernum et arivum pabulum prospiciat; eo loco, quo qui captivos suos, ut commodius veniant, pascit, et optimos hortes saginat ac defricat; qui lanista, qui familiaris suam suavia cura exerceat, alique ornât. Multum, ut ait Cicerones, a beneficio distat negotium.

XIII. Rursus non sum tam iniquus, ut nihil ei debeam, qui quoniam mihi utilis esset, follet et alibi. Non enim exigo, ut sine respectu sui mihi consulat: immo etiam opto, ut beneficium mihi donec, vel magis danti profuerit: dummodo id qui dabit, danti iurata dederit, et inter me neque diuersit. Læti id ipse ex maiore parte possident, si modo me in consortium admittit, si duci cogitavit: ingratus sum, non solum iniustus, nisi gaudio hoc illi profitear, quod proderat mihi. Summe malignitatis est, non vocare beneficium, nisi quod dantem aliquo incommodo affeclit. Aliter illi, qui beneficium danti causa, respondebo. Utis me, quare possum te mihi profitear dicere, quam me illa? Puta, inquit, aliter fieri non posse me magistratum, quam si decem captiui ciues ex magno capivorum numero redimero: nihil debebis mihi, quoniam te servitute ac vinculis liberavero? aliquid tibi id ergo faciam. Adversus hoc respondeo. Aliquid tibi

de captifs; ne me devras-tu rien si je te délivre de la servitude et des chaînes? et cependant je ne l'aurai fait que pour moi. A cela je réponds : Tu fais là quelque chose dans ton intérêt, quelque chose dans le mien; dans le tien, lorsque tu rachètes; car il te suffirait, pour ton utilité, de racheter les premiers venus. Ainsi, je te dois non pas de m'avoir racheté, mais de m'avoir choisi; car tu pouvais arriver au même but par le rachat de tout autre, comme par le mien. Tu parles avec moi le profit de ton action, et tu m'admetts à un bienfait qui doit servir à deux. Tu me préfères aux autres : cela, tu le fais entièrement pour moi. Mais si le rachat de dix captifs doit te conduire à la préture, et que nous ne soyons que dix, aucun de nous ne te devra rien, parce que tu n'auras rien, en dehors de ton intérêt, à mettre sur le compte de quelqu'un. Je ne veux pas dénigrer les bienfaits, je ne veux pas les concentrer sur moi seul; prends-en ta part.

XIV. Mais quoi, dis-tu, si j'avais tiré vos noms au sort, et que le tien se fût trouvé parmi ceux à racheter, ne me devrais-tu rien? Si, je devrais; mais peu de chose; et je te le dirai quoi. Tu fais quelque chose pour moi en m'associant à la chance du rachat; et si mon nom est sorti, je le dois au hasard; qu'il ait pu sortir, c'est à toi que je le dois. Tu m'as donné accès à ton bienfait; et j'en dois la plus grande part à la fortune; mais je te dois à toi d'avoir pu devoir à la fortune. Je ne m'occuperai nullement de ceux dont le bienfait attend son salaire; ceux-là ne calculent pas à qui, mais pour combien ils donneront; ils

ne tiennent compte que d'eux-mêmes. Quelqu'un me vend du blé; je ne puis vivre si je ne l'achète; mais je ne lui dois pas la vie parce que je l'ai acheté. Je ne considère pas combien ce blé m'était nécessaire, puisque sans cela je n'aurais pas pu vivre; mais combien m'érite peu de reconnaissance ce que je n'aurais pas eu sans l'acheter! Eu me l'apportant, le marchand ne sougeait pas de quel secours il serait pour moi, mais de quel profit pour lui. Ce que j'ai acheté, je ne le dois pas.

XV. A ce compte, tu diras que tu ne dois rien à ton médecin que ses faibles honoraires; ni à ton précepteur, dès que tu lui auras donné quelque argent; et cependant ce sont gens à qui nous accordons une grande affection, une grande estime. On répond à cela, qu'il y a des choses qui valent plus qu'on ne les achète. Tu achètes d'un médecin une chose sans prix, la vie et la santé; d'un maître de belles-lettres, les arts libéraux et la culture de l'âme. Ceux-là reçoivent non la valeur de la chose, mais la récompense de leur peine; ils se consacrent à nous : pour venir à nous, ils se détournent de leurs affaires; on leur paie le prix non de leur mérite, mais de leur temps. On peut cependant dire autre chose de plus vrai, que j'établirai, dès que je l'aurai montré comment il faut réfuter l'objection suivante. Il y a des objets qui valent plus qu'ils ne sont vendus, et à cause de cela tu me dois quelque chose en sus de ces objets, quoiqu'ils aient été achetés. D'abord, qu'importe ce qu'ils valent, si le prix est convenu entre l'acheteur et le vendeur? Ensuite, je t'ai pas acheté la chose son prix, mais le tien.

*tu causa facis, aliquid mea. Tuo, quod redimis; tibi enim ad utilitatem tuam salis est qualibet redemptio. Itaque debeo, non quod redimis me, sed quod eligis: poteras enim et aliorum redemptionem idem consequi, quod mea. Utilitatem rei pariter mecum, et me in beneficium recipis, duobus profuturum. Præfers me aliis: hoc totum mea causa facis. Itaque si prætorum le factura esset decem captivorum redemptio, decem autem soli captivi essentis, nemo quidquam tibi deberet ex nobis: quia nihil haberet, quod equivoque impetaret, a tua utilitate deductum. Non sum invidus beneficii interceptus, nec desidero illud mihi tantum dari, sed et tibi.*

XIV. Quid ergo, inquit, si in sortem nomina vestra conjici jussimus, et tuum nomen inter redimendos exisset, nihil deberes mihi? Immo debere, sed exiguum. Quid sit hoc, dicam. Aliquid scilicet mea causa facis, quod me ad sortum unam redemptionis admissis; quod nomen meum exiit, sortem debem: quod extra petuit, tibi. Aditum mihi ad beneficium tuum devoti, cuius majorem partem fortunæ debeo; sed hoc ipsum tibi, quod fortunæ debere petui, illud ex toto præteritis, quoniam mercenarium beneficium est: quod qui datur, non computat cui, sed quanti daturus sit, quod utique in se contentum est. Vixit mihi aliquis frumentum: vivere non possum, nisi eum;

*sed non debeo vitum, quia emi. Nec quam necessarium fuerit, assium, siue quo victurus non fui: sed quam ingratum, quod non habuimus, nisi emissem; in quo inveniente mercator non cogitavit quantum auxilium illudurus esset mihi, sed quantum lucrì sibi. Quod emi, non debeo.*

XV. Isto modo, inquit, ne medico quidquam debere te, nisi mercedulam, dicis: nec præceptorì, quia aliquid numeraveris; aliquid amicum horum apud nos magna caritas, magna reverentia est. Adversus hoc respondetur, quidam plurius esse, quam emuntur. Emis a medico rem inestimabilem, vitam ne valeat inveni bonam: a bonorum artium præceptore studium liberalia, et animi cultum. Itaque his non rei pretium, sed operæ solvitur, quod deserviant, quod a rebus suis avocant nobis vacat; mercedem non meriti, sed occupationis suæ ferunt. Aliud tamen dici potest. Verius, quod altum ponam, si prius quomodo istud refelli possit, ostendero. Quidam, inquit, plurius sunt quam varnerunt, et ob hoc aliquid mihi extra pro illis, quamvis emta sint, debet. Primum, quod interest quanti sint, quomodo de pretio inter ementem et vendentem convenirent? Unde non cui illud suo pretio, sed tuo. Plurius est, inquit, quam varuit. Sed plurius varire non potuit: pretium autem cuiusque rei pro tem-

Elle vaut, dis-tu, plus qu'elle n'a été vendue. Mais elle n'a pu se vendre plus cher : le prix de chaque chose dépend de la circonstance. Quand tu me vanterais ces objets, ils ne valent que ce qu'ils ont pu être vendus. D'ailleurs, celui qui achète à bon compte ne doit rien au vendeur. Ensuite, quand même ils vaudraient beaucoup plus, il n'y a aucune faveur de ta part, puisque l'estimation ne se règle pas sur l'avantage et l'utilité réelle, mais sur l'usage et le prix courant. Quel prix assigneras-tu aux services du pilote qui traverse les mers, qui, après avoir perdu de vue la terre, nous fraie une route assurée à travers les flots, prévoit les tempêtes à venir, et, au milieu de la sécurité commune, ordonne tout à coup de plier les voiles, de baisser les agrès, de se tenir prêt au choc de l'orage, et sait résister à sa fureur soudaine? Cependant le prix du passage nous acquitte d'un si grand bienfait. Comment apprécieras-tu un abri dans le désert, un toit pendant la pluie, un bain ou du feu pendant le froid? Cependant je sais à quel prix je trouverai tout cela dans une auberge. Combien fait pour nous celui qui était notre maison chancelante, et tient suspendu avec un art incroyable un bâtiment isolé que les crevasses lézardaient du haut en bas? Cependant les états se paient un prix fixe et modéré. Les murs nous garantissent contre les attaques des ennemis et les incursions subites des brigands; cependant ces tours, ces remparts qui s'élèvent pour la sécurité publique, en coûtent combien par jour le manœuvre qui les bâtit.

XVI. Ce serait à n'en pas finir si je voulais chercher plus loin tous les exemples qui prouvent

que souvent de grands services coûtent peu. Pourquoi donc dois-je quelque chose de plus au médecin et au précepteur? Pourquoi leurs honoraires ne suffisent-ils pas à m'acquitter? Parce que de médecin et de précepteur, ils se chaugent en amis, et nous obligent moins par l'art qu'ils nous vendent, que par leur intention bienveillante et amicale. Si donc le médecin ne fait que me tâter le pouls, m'inscrire sur la liste de ses clients, m'ordonne sans affection ce qu'il faut faire, ce qu'il faut éviter, je ne lui dois plus rien; parce qu'il ne m'est pas venu voir comme un ami, mais comme un client qui le paie. Je ne suis non plus tenu à aucun respect envers mon précepteur, s'il m'a confondu dans la foule de ses disciples, s'il ne m'a pas jugé digne de soins personnels et particuliers, s'il n'a jamais arrêté sur moi son attention: lorsqu'il laissait tomber sa science pour tout le monde, je l'ai plutôt ramassée que reçue. Pourquoi donc devons-nous beaucoup à l'un et à l'autre? Ce n'est pas que ce qu'ils ont vendu, valût plus que ce que nous l'avons acheté; c'est qu'ils ont fait quelque chose pour nous-mêmes. L'un a donné plus qu'on n'exige d'un médecin: il a craint pour moi, non pour sa réputation d'habilité; il ne se sent pas contenté d'indiquer les remèdes, il les a lui-même administrés. Il a pris place au milieu de mes amis affligés; il est accouru dans tous les moments de crise: aucune fonction ne lui a semblé pénible, aucune ne l'a rebuté. Mes gémissements ne l'ont pas trouvé insouciant: dans la foule des malades qui l'invoquaient, j'ai été son malade de prédilection; il n'a donné aux autres que le temps que lui laissait mon état. Ce n'est donc pas

poro est. Quam bene ista laudaveris, tanti sunt, quanto pluris venire non possunt; præterea nihil venditori debet, qui bene emit. Deinde etiam si pluris ista sunt, non tamen ullum istis bonum minus est, ut non ex usu refecturæ, sed ex consuetudine et amicitia distingatur. Quod in periculum posui traficienti maria, et per medicos lineas, quam e terra conspectu recessit, certum secanti viam, et pro pæcatis futuris tempestates, et, securis omnibus, jubenti subito vela stringi, armamenta demitti, paratos ad incursum procelles, et repentinum impetum stare? huc tamen tantæ rei præmium ventura persolvit. Quamvis æstimas in solitudine hospitium, in limbo lectum, in frigore balneum, aut ignem? Scio tamen quanti ista consecuturus diversorium subeam. Quantum nobis præstat, qui habentem domum suscepit? et agentem ex timo rimas insulam incerdilili arte suspendit? certo tamen et levi pretio fultura conductor. Mortuus nos ab hostibus tutos, et a subitâ latronum incursionibus præstat: notum est tamen, illos turres, pro securitate publica propugnacula habituras, evitaturas faber quid in diem merat.

XVI. Infinitum erit, si latius exempla conquiram, quibus appareat, parvo magno constare. Quid ergo?

quare, et medico et præceptori plus quiddam debeo, nec adversus illos mercede defungor? Quis ex medico ac præceptore in amicum transeat, et vos non arte quam vendunt, obligant, sed benigno et familiari voluntate. Itaque medico, si nihil amplius quam manus tangit, et me inter eos, quos perambulati, ponit, sine ulla affectu faciunda vitandæ præcipiens, nihil amplius debeo, quia me non tanquam amicum vidit, sed tanquam imperatorem. Ne præceptorem quidem habeo cur venerer, si me in grege discipulorum habuit, si non potavi dignum propria et pecuniari cura, si usquam in me discessit animus: et quum in medium effunderet, quare sciebat, non didici, sed excepit. Quid ergo est, quare istis debemus mollius? non quis pluris est quod vendiderunt quam emimus, sed quis nobis ipsa aliquid præstiterunt. Ille magis peccavit, quam medico necesse est: pro me, non pro fama artis, evitavit: non fuit contentus remedia monstrare, sed admovit. Inter sollicitos assedit, ad suspecta tempora occurrit: nullum ministerium operi illi, nullum fastidio fuit. Gentilis meos non securus adjuvit, in turba multorum invocantibus ego illi potissimum curatio fui; tantum aliis vacavit, quantum mea solitudo permiserat.

comme à un médecin, c'est comme à un ami que je suis obligé. L'autre, pour m'instruire, a supporté les fatigues et l'ennui : outre les leçons que le professeur donne en commun, il m'a transmis, il a infiltré en moi d'autres principes ; par ses exhortations, il a développé mes bonnes dispositions ; tantôt ses éloges ont relevé mon cœur, tantôt ses avis ont secoué ma paresse. Il a forcé à sortir mon esprit lent et tardif, en le pressant de la main, si je puis dire ainsi : il ne m'a pas communiqué ce qu'il savait avec parcimonie et pour se rendre plus long-temps nécessaire ; mais il aurait voulu, s'il l'avait pu, verser en moi tout à la fois. Je serais un ingrat si ma reconnaissance ne le mettait parmi mes plus chers amis.

XVII. Les courtiers, dans le commerce le moins élevé, reçoivent de nous au-delà du prix convenu, si leur zèle nous paraît plus actif ; et nous ajoutons à la gratification du pilote, du plus vil artisan, de l'homme de journée. Mais, dans les arts libéraux qui sont le soutien ou l'ornement de la vie, celui qui croit ne pas devoir plus qu'il n'a promis, est un ingrat. Ajoute que la communication de cette sorte d'études est un lien d'amitié. Dans ce cas, on paie au précepteur comme au médecin, le prix de la peine ; on lui doit celui du cœur.

XVIII. Platon passant un fleuve dans une barque, sans que le batelier lui demandât rien, eut que c'était par égard pour lui, et dit que ce service engageait la reconnaissance de Platon. Quelque temps après, le voyant transporter plusieurs autres personnes gratuitement, avec le même zèle,

il dit que Platon n'était engagé à aucune reconnaissance. Car pour que je te sois obligé de ce que tu fais, il faut non-seulement me le faire à moi, mais à cause de moi. Tu ne peux imputer à personne un bien que tu répands sur tout un peuple. Quoi donc ? ne devras-tu rien pour cela ? rien personnellement : je paierai avec tout le monde ce que j'ai reçu avec tout le monde.

XIX. Nieras-tu, dit-on, que je reçoive un bienfait de celui qui me fait, sur sa barque, passer gratuitement le Pô ? Je le nie. Il me fait quelque bien ; ce n'est pas un bienfait ; car il le fait pour lui, ou au moins non pas pour moi. En somme, lui-même ne croit pas m'accorder un bienfait ; mais il travaille ou pour la république, ou pour le voisinage, ou pour sa vanité, et il attend de ce service tout autre avantage que ce qu'il doit recevoir de chacun en particulier. Mais quoi ? dit-on, si le prince accordait le droit de cité à tous les Gaulois, l'exemption d'impôts à tous les Espagnols, chaque individu ne devrait donc rien à ce titre ? Pourquoi non ? Ils devraient non pour un bienfait personnel, mais pour leur part d'un bienfait public. Cependant, dites-vous, il n'a pas songé à moi. Au moment où il rendait service à tous, il n'a pas voulu me donner la cité à moi personnellement ; sa pensée ne se dirigeait pas sur moi.

Pourquoi donc lui serai-je redevable, puisqu'il ne m'avait nullement en vue lorsqu'il allait faire ce qu'il a fait ? D'abord, lorsqu'il se proposait de servir tous les Gaulois, il se proposait aussi de me servir ; car j'étais Gaulois, et s'il ne m'a pas signalé particulièrement, il m'a compris sous la

Hinc ego non tanquam medico, sed tanquam amico, obligatus sum. Alter rursus docendo et labore et lædium tui, præter illa que a præcipulis in commune dicuntur, aliqua instillavit ac tradidit, hortando bonam indolem erexit, et modo laudibus fecit animum, modo admonitionibus discussit desidiam. Tum ingenium latens et pigrum, injecta, ut ita dicam, manu, extraxit : nec que scribat, iustigne dispensavit, quo diutius tæset necessarius, sed cupit, si posset, universa transfundere. Ingratus sum, nisi illum inter gratissimos necessitudines diligo.

XVII. Sordidissimorum quoque artificiorum institutoribus supra constituta atque adjecta, si nobis opera illorum enitor vis est : et gubernatori, et officii vilissimæ mercis, et in diem se locali corollarium aspernimus. In optinis vero a libus que vitam aut conservant, aut excolunt, qui nihil se plus exi timet debere quam pepigit, ingratus est. Adipce, quo l'altum studiorum traditio miscet amicos ; hoc quon factum est, tam medico quam præceptoris pretium operæ solvitur, animi debetur.

XVIII. Platon quon flumen nave transisset, nec ab illo quidquam per ille exegisset, honori hoc suo datum credens, dixit positum illi esse apud Platone officium. Deinde paulo post, quon alium atque alium gratis cadem

transverheret sedulitate, negavit illi iam apud Platone positum officium. Nam ut tibi debeam aliquid, pro eo quod præstas, debes non tantum mihi præstare, sed tanquam mihi ; non potes ob id quemquam appellare, quod spergis in populum. Quid ergo ? nihil tibi debetis pro hoc ? tanquam ab uno, nihil ; cum omnibus solvam, quod tibi cum omnibus debo.

XIX. Negas, inquit, altum dare beneficium emi, qui ne gratia nave per flumen Padum tulit ? nego. Aliquid boni facit, beneficium non dat ; facit enim sua causa, aut utique non mea. Ad summum, ne ipse quidem se mihi beneficium iudicat dare : sed aut recipitur aut vicinæ, aut ambitioni suæ præstat, et pro hoc aliud quoddam commodum expectat, quam quod a singulis receptoris est. Quid ergo, sequitur, si Princeps civitatem dederit omnibus Gallis, si immunitatem Hispanis, nihil hoc noniam singuli debebunt ? Quidni debeant ? debebunt autem non tanquam proprium beneficium, sed tanquam publicum partem. Nullam, inquit, habuit cogitationem mei. Illo tempore, quo universa proderat, noluit mihi propriam civitatem dare : nec in me direxit animum. Ita quare ei debeam qui me illi non misit, quon facturus esset quod fecit ? Primum, quon cogitavit Gallis omnibus prodesse, et mihi cogitavit prodesse : eram cum Gallis : et

dénomination générale. Ensuite je ne suis pas redevable d'un bienfait personnel, mais commun : citoyen de la nation, j'en paie pas pour mon compte; j'en contribue pour celui de la patrie.

XX. Si quelqu'un prête de l'argent à ma patrie, je ne me dirai pas son débiteur; soit candidat, soit accusé, je ne le reconnaitrai pas cette dette; cependant, pour l'acquitter, je donnerai ma part. De même je me refuse comme débiteur pour un présent donné à tous; parce qu'on m'a donné, il est vrai, mais non pour moi; et même en me donnant, on ne savait pas qu'on me donnait : néanmoins je sais que j'ai quelque chose à rendre, parce qu'il m'est revenu quelque chose, bien que par un long détour. Pour qu'une chose m'oblige, il faut qu'elle soit faite à cause de moi. D'après ce principe, dit-on, tu ne dois rien à la lune ou au soleil; car ils ne se meuvent pas pour toi. Mais, comme ils se meuvent pour la conservation de tous, ils se meuvent pour moi; car je fais partie du tout. Ajoute encore que notre condition et la leur est bien différente. Car l'homme qui m'est utile pour se l'être aussi à lui-même, ne m'accorde pas de bienfait, parce qu'il me fait l'instrument de son utilité. Mais le soleil et la lune, quoiqu'ils nous soient utiles pour eux-mêmes, ne le sont pourtant pas dans le but de l'être pour eux; car que pourrions-nous faire pour eux?

XXI. Je saurais, dis-tu, que le soleil et la lune veulent nous être utiles, s'ils pouvaient ne le vouloir pas : or, il ne leur est pas libre de ne pas se mouvoir. D'ailleurs, qu'ils s'arrêtent, qu'ils suspendent leurs révolutions! Vois par combien

de raisons ceci se réfute. On ne veut pas moins, parce qu'on ne peut pas ne pas vouloir : au contraire, c'est la plus grande preuve d'une volonté ferme, de ne pouvoir pas changer. L'homme de bien ne peut pas ne pas faire ce qu'il fait; car il ne serait pas homme de bien, s'il ne le faisait. Donc l'homme de bien n'accorde pas de bienfait, parce qu'il fait ce qu'il doit : car il ne peut pas ne pas faire ce qu'il doit. D'ailleurs, il y a une grande différence entre dire : Il ne peut pas ne pas faire cela puis qu'il y est forcé, ou, il ne peut pas ne pas vouloir. Car, s'il est contraint de le faire, ce n'est pas à lui que je suis redevable du bienfait, mais à celui qui le contraint. Mais, s'il est contraint de vouloir parce qu'il n'a rien de mieux à vouloir, c'est lui-même qui se contraint. Ainsi, ce que je ne lui devrai pas quand il est contraint, je le lui devrai quand il se contraint. Qu'ils cessent, dis-tu, de vouloir! Ici je te prie de réfléchir. Quel est l'homme assez insensé pour ne pas reconnaître comme volonté celle qui n'est pas en danger de périr, de se trouver jamais en opposition avec elle-même; tandis qu'au contraire personne ne peut paraître vouloir aussi fortement, que ce qui a une volonté constante au point d'être éternelle. Si nous accordons la volonté à celui qui peut aussitôt ne pas vouloir, ne la reconnaitrions-nous pas à celui dans la nature duquel il n'entre pas de ne pas vouloir.

XXII. Eh bien! dis-tu, s'ils le peuvent, qu'ils s'arrêtent! C'est comme si tu disais : Que tous ces corps séparés par d'immenses intervalles, couronnés pour le maintien de l'univers, abandon-

ne, etiam si non mea, publica tamen non comprehendi. Deinde ego quoque illi non tanquam proprium debito, sed commune: unus et populi, non tanquam pro me solvam, sed tanquam pro patria conferam.

XX. Si quis patrie meae pecuniam credat, non dicam me illius dei torem, nec hoc res alienum profitebor aut candidatus, aut reus: ad exsolvendum tamen hoc portionem meam dabo. Si istius munera quod universis datur, debitorem me nego: quia mihi dedit quidem, sed non propter me: et mihi quidem, sed noscimus an mihi daret: nihilominus aliquid mihi dependendum scimus, quia ad nos quoque circuitu longo pervenit. Propter me factum debet esse, quod me obliget. Isto, inquit, modo, nec luna nec soli quidquam debet: non enim propter te marentur. Sed quoniam in hoc movantur, ut universa conservent, et pro me moventur: universorum enim pars sum. Adice nunc, quod nostris et horum conditio dissimilis est. Nam qui mihi prodest, ut per me proat et sibi, non dedit beneficium: quia me instrumentum utilitatis suae fecit. Sol autem et Luna etiam si nobis proeunt sua causa, non in hoc tamen proeunt, ut per nos proeant sibi: quid enim nos illis conferre possumus?

XXI. Sciam, inquit, solem ac lunam nobis velle prodesse, si nulle poterint: illis autem non licet non mo-

veri; ad summum, consistant, et opus suum intermittant! Hoc vide quot modis refellatur. Non ideo minus vult, qui non potest nolle: immo maximum argumentum est firmæ voluntatis, ne mutari quidem posse. Vir bonus non potest non facere, quod facit: non enim erit bonus, nisi fecerit; ergo nec bonus vir beneficium dat, quia facit quod debet; non potest autem non facere, quod debet. Præterea multum interest, utrum dicas, Non potest hoc non facere, quia cogitur; an, Non potest nolle. Nam si necesse est illi facere, non debet ipsi beneficium, sed cogenti. Si necesse est illi velle ad hoc, quia nihil habet melius quod velit, ipse se cogit. Ita quod tanquam coacto non debent, tanquam cogenti deo. Desinant, inquit, velle! Hoc loco tibi illud occurrat. Quis tam demens est, ut eam neget voluntatem esse, cui non est periculum desinendi, vertendique se in contrarium; quoniam ex diverso nemo a quo videri debeat velle, quam cuius voluntas usque eo certat, ut æternus sit? An si le quoque vult, qui potest statim nolle, la non videbitur velle, in cuius nostram non cadit nolle?

XXII. Agedum, inquit, si possunt, resistunt! Hoc dicas, Omnia ista ingentibus intervalis diducata, et in custodiam universi disposita, stationes suas deserant, subito confusi: nec rerum sidera sideribus incurrant, et

nent leurs postes, que, dans le désordre subit des éléments, les astres se heurtent aux astres, que l'harmonie de la nature soit détruite, que les cieux tombent en ruine, que ces corps, d'une vitesse si prodigieuse, arrêtent au milieu de leur course leurs vicissitudes déterminées pour tant de siècles; que ces astres, qui vont et reviennent alternativement, et dont les heureux contrepoils balancent l'équilibre du monde, s'embrasent d'un soudain incendie; que toutes ces substances diverses se confondent et se mêlent en une seule ruine! Que le feu s'empare de tout, qu'une nuit stérile lui succède, et qu'un âme sans fond dévore tous ces dieux! Faut-il donc, pour te convaincre, cette chute universelle? Mais ces astres te servent malgré toi; c'est pour toi qu'ils marchent, quoiqu'ils aient une cause première et supérieure.

XLIII. Ajoute maintenant que les choses extérieures n'agissent pas sur les dieux; mais leur éternelle volonté fait leur loi. Ils ont établi un ordre pour ne le changer jamais. Ils ne peuvent donc paraître faire quelque chose sans le vouloir; parce qu'ils ont voulu faire durer ce qu'ils ne peuvent interrompre. Jamais les dieux ne se repentent de leur premier dessein. Sans doute il ne leur est pas libre de s'arrêter ou de marcher en sens contraire; mais ce n'est que parce que leur propre force les maintient dans ce qu'ils ont résolu: ce n'est point de leur faiblesse que vient leur constance, mais de ce qu'ils ne peuvent pas s'écarter de la voie qui est la meilleure: leur marche est tracée par leurs immuables décrets. Toutefois, dans leur constitution primitive, lorsqu'ils coordonnaient toutes choses, ils ont pensé aussi à nous, et ils ont tenu compte de l'homme. Ainsi donc

ils ne peuvent paraître se mouvoir seulement pour eux-mêmes, pour étaler leur ouvrage, puisque nous aussi nous sommes une partie de cet ouvrage. Nous devons donc de la reconnaissance au soleil et à la lune et aux autres divinités; car, quoique leurs révolutions s'opèrent dans un but plus important, cependant ils nous servent, tout en marchant, à de plus hautes destinées. D'ailleurs, ils nous servent volontairement: nous leur sommes donc obligés, puisque ce n'est pas à leur insu que leurs bienfaits tombent sur nous, et ce que nous avons reçu, ils savaient que nous devions le recevoir. Quoique leurs pensées s'élèvent plus haut, quoique leurs travaux aient un plus noble but que la conservation de choses périssables; cependant, dès l'origine du monde, leur prévoyance a pourvu aussi à nos besoins, et cet ordre a été donné à l'univers, afin qu'il paraisse que nous n'avons pas été un de leurs derniers soins. Nous devons de l'amour à nos parents; et pourtant beaucoup ne se sont pas mis pour engendrer. Mais on ne peut accuser les dieux d'avoir ignoré ce qu'ils faisaient, puisqu'ils ont au même instant fourni à tous des aliments et des appuis; ils n'ont pas produit avec imprévoyance des êtres pour lesquels ils produisaient tant de choses. La nature nous a créés avant de nous créer; et nous ne sommes pas si peu de chose que nous ayons pu lui tomber des mains. Vois combien elle nous a donné; l'empire de l'homme ne se borne pas à l'homme seul! Vois jusqu'où nos corps peuvent se porter; les limites des terres ne sauraient nous arrêter; nous plongeons dans toutes les parties de la nature! Vois jusqu'où peuvent s'élever nos esprits; seuls ils connaissent, ils interrogent les dieux, et, par un

*rupis rerum concordia in ruinam divina labantur, coeleftisque et celestibus ciuitatibus, in tot secula promissis viuis, in medio flumine destitutis; et quia nunc eunt alterius redemptio opportunitas liberamenti, mundum ex aqua temperantia, repente euertentur incendio, et ex tanta varietate solvantur, atque eunt in unum omnia! Igna cuncta possident, quem deinde pigra nos occupet, et profunda vorago toti cœli sorbeat! Est tanti, ut tu compararis, ista considerare? Præsumit tibi etiam invito, eundem ista tua causa; etiam maior illis alia, ne prius causa est.*

XLIII. Adice nunc, quod non externa cogunt deos, sed sua illis in legem æterna voluntas est; statueruntque non mutarunt. Itaque non possunt videri fieri aliquid, quamvis non ut; quid quidquid deinere non possunt, perseverare videntur; nec unquam prius consilium deos penitet. Sine dubio stare illis et desciscere in contrarium, non licet; sed non ob aliud, quam quia via sua illis in proposito tenet; nec habilitate perueniunt, sed quia non libet ab optatis aberrare; et sic ire decretum est. In prima autem illis constitutione, quam universa

disponerent, etiam nostra viderunt, rationemque hominis habuerunt. Itaque non possunt videri sua tantum causa deinere, et expellere nunc suum, quia prius operis sumus et nos. Debenus ergo ei nisi, et bene, et ceteris celestibus beneficium, quia, etiam priores illis sunt, in que oritur, nos tamen in maiora iura iuvant. Adice, quod ex destino iuvant; idcirco obligati sumus, qui non in benevolentia igni arantibus incidimus, sed hæc que accipimus, necesse est scire; et quamquam majus illis proposuit sit, in quoque actus sui fructus, quam servare metalla, tamen la nostras quoque utilitates a principio rerum curamus. Sine dubio, et la erga mundo datus, ut appareat curam nostri non inter ultima habitem. Debenus porro nobis nostris pietatem, et multi non ut perirent, colerent. Dii non possunt videri necesse, quid effecturi essent, quam omnibus alimenta prout, et auxilia providerent; nec eos per negligentiam gerere, quibus tant multa generabant. Cogitavit enim nos ante natura, quam fecit, nec tam late nunc sumus, ut illi poterimus excidere. Vide quantum nobis permiserit, quod non intra humines humani imperii conditio sit? Vide in quantum

sublime enthousiasme, veut siéger auprès des intelligences divines! Sache donc que l'homme n'est pas une œuvre de désordre et d'irréflexion. Parmi ses plus nobles productions, il n'y en a pas dont la nature se fasse plus gloire, ou du moins à qui elle fasse plus de gloire. Quel est donc ce délire, d'entrer avec les dieux en controverse sur leurs bienfaits? Comment serait-on reconnaissant envers les hommes avec qui on ne s'acquitte pas sans frais, lorsqu'on ne voit rien reçu de ceux dont on a tout reçu, qui doivent toujours dîner et ne jamais reprendre? Mais quelle perversité, de ne pas se croire redevable envers quelqu'un, par cela seul qu'il est bienveillant, même envers ceux qui le relient, et de considérer la suite et l'enchaînement de ses bienfaits comme une preuve de leur nécessité. Je n'en veux pas! Qu'il les garde! Qui les lui demande? A ces paroles, ajoute toutes les autres expressions de l'effronterie. Il n'en aura pas moins bien mérité de toi, puisque sa libéralité te poursuit même quand tu la méconnaissais, puisque le plus grand de ses bienfaits est de te donner encore en dépit de tes plaintes.

XXIV. Ne vois-tu pas comment les parents contraignent leurs enfants, dès leurs plus tendres années, à souffrir des contrariétés salutaires? Malgré leurs pleurs, malgré leurs répugnances, ils environnent leurs corps de soins empressés. De peur qu'une liberté précoce ne contrefasse leurs membres, ils les contraignent pour qu'ils se développent dans une bonne direction. Bientôt ils leur inculquent les arts et les sciences, et triomphent de leur mauvaise volonté par la crainte. Enfin ils

plient leur jeunesse impétueuse à la frugalité, à la pudeur, aux bonnes mœurs, et, s'ils sont indociles, ils les y obligent. Même dans leur adolescence, lorsqu'ils sont déjà maîtres d'eux-mêmes, s'ils repoussent par cruauté ou dérision les remèdes salutaires, ils sont domptés par la contrainte et la servitude. Ainsi les plus grands bienfaits sont ceux que nous recevons de nos parents, sans le savoir, ou sans le vouloir.

XXV. A ces ingrats qui repoussent les bienfaits, non parce qu'ils n'en veulent pas, mais parce qu'ils craignent de devoir, ressemblent, dans un genre opposé, ceux qui, par excès de gratitude, font des vœux pour qu'il arrive aux hommes qui les ont obligés quelque contrariété, quelque malheur, qui leur soit une occasion de prouver leurs sentiments de reconnaissance pour le bienfait reçu. On demande si c'est bien agir, s'il y a de la pitié dans ce zèle. Je les comparerais volontiers à ceux qui, brûlant d'un amour aveugle, souhaitent à leur ami l'exil pour l'accompagner dans sa fuite et sa solitude; la pauvreté, pour prévenir ses besoins par des présents; la maladie, pour s'asseoir à son chevet; et qui le dévotent à tous les maux qu'un ennemi pourrait appeler sur lui. Aussi un fol amour a presque toujours les conséquences de la haine. La même chose arrive à ceux qui souhaitent à leurs amis des infortunes pour les soulager, et marchent au bienfait par le mal: tandis qu'il vaudrait bien mieux s'abstenir, que de chercher par le crime une occasion de remplir un devoir. Que serait-ce si un pilote demandait aux dieux des orages et d'effroyables tempêtes, pour

corporibus vagari liceat, quæ non cocerunt fineterrarum, sed omnem in partem sui misit? vide, nihil quantum audeant, quemadmodum soli aut noscunt deos, aut querant, et mente in altum data divina comitentur! Sclari, non esse hominem luminisæcium et incogitatum opas. Inter maxima rerum sanctorum, natura nihil habet quo magis gloriatur, aut certe cui gloriatur. Quantum iste furor est, controversant diis muneri sui licere? Quomodo adversus eos hic reli gratias, quibus gratia referri sine impendio non potest? qui negat ab his accepit et se, a quibus quam maxime accipit: qui et semper daturus sunt, et nunquam recepturi? Quamvis autem perversitas, ubi hoc alient non debere, quin etiam infanti benignus est, et continuationem spiritum, seriemque beneficiorum, argumentum vocare necessario dantis? Nolo! nihil habet! quis illum rogat? et omnes alias impudentis animi voces hi adstrue. Non ideo de te talis meretur te, cuius liberalitas ad te, etiam dum negas, pervenit, cuiusque beneficiorum vel hoc maximum, quod etiam querenti daturus est.

XXIV. Non vides, quemadmodum tenerum liberorum infantiam parentes ad salubrem rerum patientiam cogant? Plentium corpora, ac repugnantium, diligent cura fovet: et, ne membra liberis immutetur deterqueat,

in rectum exitura constringunt; et mox liberalia studia locutant, adhibito timore notentibus. Ad alium, audacem juvenem frugalitati, pudori, moribus bonis, si parum sequitur, coercionem applicant. Adolescentibus quoque, ac jam potentibus sui, si remedia metu aut intemperantia rejiciunt, vis adhibetur ac servitus. Itaque beneficiorum maxima sunt, quæ a parentibus accipiuntur, dum aut nescimus, aut volumus.

XXV. His ingratis, et repudiatis beneficiis, non quia nolunt, sed ne debeant, similes sunt ex diverso animi grati, qui aliquid incommodi precari solent his qui minus obligati sunt, aliquid adversi, in quo affectum memorem accepti beneficii apprehendit. An hoc recte faciunt, et pia voluntate, queritur; quorum animus similis est pravo amore flagrantibus, qui amice suæ optant exitum, ut deserant fugientemque comitentur; optant in piam, ut navis desiderant danti; optant morbum, ut assident; et quicquid inimicus optat, amicos volunt. Fere idem itaque exitus est odii, et amoris insanit. Tale quiddam et his accidit, qui amicis incommoda optant, quæ debeat, et ad beneficium injuria veniant; quam salus sit vel ensare, quam per seculi officio locum querere. Quid si gubernator a diis tempestates infestissimas, et procelas petat, ut gravior ars sua periculo fiat?

donner, par le péril, plus de mérite à son habileté ! Que serait-ce si un général implorait les dieux, pour qu'une troupe nombreuse d'ennemis environnât son camp, franchît ses fossés dans son attaque soudaine, arrachât ses retranchements devant son armée tremblante, et plantât ses drapeaux vainqueurs aux portes mêmes du camp, afin de relever avec plus de gloire les affaires compromises et chancelantes ? Tous ces gens-là font prendre à leurs bienfaits une route détestable, qui invoquent les dieux contre celui qu'ils veulent secourir, et qui veulent le voir renversé avant de le voir relevé. Il y a inhumanité, il y a perversité dans la reconnaissance, lorsqu'on forme des vœux contre celui qu'on ne pourrait abandonner sans dishonneur.

XXVI. Mon vœu, dis-tu, ne lui fait aucun tort, puisque j'appelle en même temps le mal et le remède. C'est avouer que tu es coupable ; mais moins que si tu appeles le mal sans le remède. Il y a méchanceté à me jeter à l'eau pour m'en tirer ; à me pousser par terre pour me relever ; à me mettre en prison pour me délivrer. Ce n'est pas un bienfait que de mettre un terme à l'outrage, et il n'y a jamais de mérite à détourner un malheur qu'avait provoqué celui qui le détourne. J'aime mieux n'être pas blessé que d'être guéri. Tu peux mériter ma reconnaissance en me guérissant quand je suis blessé, mais non en me blessant pour me guérir. La cicatrice ne plaît jamais que par comparaison avec la blessure ; mais si aises que nous soyons de la voir se former, nous aimerais mieux qu'elle n'eût jamais été. Si tu souhaitais un pareil malheur à celui dont tu n'aurais reçu aucun bien-

fait, ton vœu serait inhumain : ne l'est-il pas bien davantage lorsque tu le souhaites à ton bienfaiteur ?

XXVII. Mais, dis-tu, je demande en même temps à pouvoir lui porter secours. D'abord, si je l'arrête au milieu de ton vœu, déjà tu es un ingrat. Je n'ai pas encore entendu ce que tu veux faire pour lui ; je sais ce que tu veux qu'il souffre. Tu appelles sur lui les soucis, la crainte, et quelque chose de plus encore : tu souhaites qu'il ait besoin de secours ; voilà qui est contre lui : tu souhaites qu'il ait besoin de ton secours ; voilà qui est pour toi : tu ne veux pas le secourir, mais l'acquiescer. Celui qui se presse tant, veut être dégagé, et non dégager. Ainsi la seule chose qui, dans ton vœu, pourrait paraître honorable, est justement une honteuse ingratitude ; c'est la crainte de devoir. Car tu demandes non d'avoir le moyen de témoigner à ton bienfaiteur ta reconnaissance, mais qu'il soit dans la nécessité de l'implorer. Tu te donnes la supériorité, et, ce qui est un ermine, tu mets ton bienfaiteur à tes genoux. Combien ne serait-il pas préférable de lui devoir avec bonne volonté, que de le payer par de mauvais moyens ? Si tu n'ais ta dette, tu serais moins coupable, car il ne perdrait alors que ce qu'il avait donné. Maintenant tu veux l'assujettir à toi par la perte de sa fortune, et, par le changement de son état, le réduire au point qu'il soit abaissé au-dessous de son bienfait : puis-je te croire reconnaissant ? Forme tes souhaits en présence de celui à qui tu veux être utile. Appelles-tu un vœu favorable celui qui peut appartenir à la fois à la haine et à la reconnaissance, et qu'on jugerait indubitablement venu d'un adversaire et

quid si imperator deos orat, ut magna vis hostium circumfusa castris, fossas subito impetu compleret, et vallum trepidante exercitu convellat, et in ipsius portis iofesta signa constituat, quo majore cum gloria rebus lapsa profligisque succurrat ? Omnes isti beneficia sua detestabiles vix deum, qui deos contra eum advocat, cui ipsi astituri sunt, et ante illos stant, quam erigi volunt. Iohannem ista perverse grati animi natura est, contra eum optare, cui honeste deesse non possit.

XXVI. Non nocet illi votum meum, inquit, quia simul opo et periculum, et remedium. Hoc dicis, nonnihil te peccare, sed minus quam si sine remedio periculum optares. Nequitia est, ut extrahas, mungere, cernere, ut auscultes, ut emittas, includere. Non est beneficium, injuria fuit ; nec unquam id detrahisse meritis est, quod ipse, qui detrahit, intulerat. Non vulnera me malo, quam sanas ; potes infire gratiam, si, quia vulneribus sum, sanas ; non, si vulneras, ut sanandus sim. Nonquam clementer, nisi collatis vulneri placeat ; quod ita coisse gaudemus, ut non fuisse mallemus. Si hoc ei optares, cuius nullum beneficium haberes, inhumanum erat votum ; quando inhumana ei optas, cui beneficium debes ?

XXVII. Simul, inquit, et possum ferre illi opem, precor. Primum, ut te in media parte voti tui occupem, jam ingratum es ; nondum audio quid illi velis prestare ; scio quid illam velis pati. Sollicitudinem illi et metum, et magis aliquod imprecari malum ; optas, ut opo indigeat ; hoc contra illum est ; optas ut tui indigent opo ; hoc pro te est ; non succurrere via illi, sed solvere. Qui sic preperat, ipse solvi vult, non solvere. Ita quod unum in voto tuo honestum videri poterat, ipsum torpe et ingratum est, nolle debere ; optas enim, non ut la facultatem habens referre gratie, sed ut ille necessitatem imploraret. Superiorem te facis, et quod nefas est, bene meritum ad pedes tuos mittis : quanto satius est, honeste voluntate debere, quam per malam rationem habere ? Si iohannem quod acceperas, minus peccares ; nihil enim nisi quod dederat, amitteret ; non vis illum subiecti tibi iactura rerum suarum, et status mutatione in id derogari, ut iofra beneficia sua iacet. Gratium te putabo ? coram eo, cui prodesse via, opta. Votum tu istud vocas, quod roter gratum et ianimum potest dividi ? quod non dubites adversarium et hostem fecisse, si extrema laceantur ? Hostes quoque optaverunt capere quasdam urbes,



d'un ennemi, si l'on supprimait les derniers mois ? Des ennemis aussi ont souhaité prendre certaines villes pour les conserver, vaincre certains adversaires pour leur pardonner. Ces vœux n'ou sont pas moins hostiles ; car tout ce qu'il y a d'indulgence ne vient qu'après la cruauté. Enfin, quel caractère attacher à ces vœux, dont personne ne désirerait moins les succès que celui pour qui tu les fais ? C'est mal agir envers lui que d'appeler sur sa tête les colères des dieux afin de le détourner, c'est être injuste envers les dieux ; car tu leur imposes le rôle le plus fâcheux, tu te réserves le plus beau. Pour que tu fasses lo bien, les dieux feront-ils le mal ? Si tu excitais contre lui un accusateur, pour l'écartier après ; si tu l'engageais dans quelque procès, pour ensuite le dégager, personne ne douterait de ton erime. Quelle différence y a-t-il entre provoquer ce résultat par la fraude, ou par tes vœux, sinon, que tu vas lui chercher des adversaires plus puissants ? Tu as beau dire : Quel tort lui ai-je fait ? Tes vœux sont ou superflus ou coupables, ou plutôt coupables quand même ils seraient vains. Tout ce que tu n'obtiens pas est une grâce de Dieu ; tout ce que tu souhaites est un crime. Cela suffit : nous ne devons pas moins nous indigner contre toi que si tu n'avais réussi.

XXVIII. Si mes vœux, dis-tu, se fussent accomplis, ils se fussent aussi accomplis pour ce que regarde ta sûreté. D'abord, le péril que tu me souhaites est certain, le secours incertain : ensuite, en supposant l'un et l'autre certains, c'est le mal qui vient en premier. D'ailleurs, tu seul connais la condition de ton vœu ; moi je suis surpris par la tempête, et j'ignore si j'aurai du secours.

cours, si j'atteindrai le port. Et ne crois-tu pas que ce soit un grand tourment d'avoir eu besoin, quand même j'aurais reçu ; d'avoir eu peur, quand même je serais sauvé ; d'avoir été accusé, quand même je serais absous ? Jamais la fin des craintes n'est si douce qu'une sécurité solide et inébranlable ne le soit plus encore. Souhaite de pouvoir me rendre mon bienfait quand j'en aurai besoin ; ne souhaite pas que j'en aie besoin. Si c'eût été en ton pouvoir, le mal que tu me souhaites, tu ne l'eusses fait toi-même.

XXIV. Combien ton vœu serait plus honnête, si tu disais : « Puisse-t-il être en état de répondre toujours des bienfaits sans jamais en avoir besoin ! Que toujours la fortune le suive, cette fortune dont il use si largement pour distribuer et secourir : que jamais il ne connaisse la disette pour donner, le repentir pour avoir donné. Que son naturel, disposé de lui-même à l'humanité, à la compassion, à la clémence, soit réveillé et excité par la multitude des gens reconnaissans : qu'il ait le bonheur de les rencontrer, sans avoir besoin de les mettre à l'épreuve. Qu'il se laisse toucher par tout le monde, sans être obligé de toucher personne. Que la fortune, toujours constante, lui continue ses faveurs, de manière à ce que personne ne soit dans le cas de lui prouver sa reconnaissance autrement que de cœur. Ces vœux ne sont-ils pas beaucoup plus justes, puisqu'ils ne te remettent pas à une occasion, mais te font de suite reconnaisant ? Qui empêche, en effet, de payer de retour même la prospérité ? Combien de moyens de rendre tout ce que nous devons, même aux heureux ! Un avis sincère, un commerce assidu, une conversation

ut servarent; et vincere quosdam, ut ignoscerent; nec ideo non hostilia vota; in quibus, quod mitissimum est, post crudelitatem venit. Denique qualia esse iudicia vota, quae nemo tibi minus vult, quam is pro quo fuit, succedere? Pessime cum eo agis, cui vis a deo noceri, a te succurri; inique cum ipse diis. Illis enim durissimas partes imponis, tibi humanas: ut in precibus, dii nocuant? Si accusatore subitares, quem deinde removers, si alicui illam lice implicare, quem subinde discutere, nemo de tuo scelere dubitaret; quid interest, utrum latius frange tentetur, an votum nudi quod potentiores illi adversarios quaeris. Non est quod diis: Quam enim illi injuriam facio? Votum tuum aut supercuum est, aut injuriosum; immo injuriosum, etiam si irritum. Quidquid non efficit, Deo minus est; injur: a te, quidquid optas. Satis est; tibi non aliter debemus irasci, quam si feceris.

XXVIII. Si vota, inquit, valuisse, et in hoc valuisse, ut tutus esses. Primum, certum mihi nptas periculum sub incerto auxilio; deinde utrumque certum putas; quod nocet, prius est. Præterea, tu conditionem vult tui voti: nos tempestas occupavit, portus ac praesidiis du-

biini. Quantum existimas tormentum, etiam accipere,  
equise? etiam servatus fuero, trepidasse? etiam abso-  
lutus fuero, causam dixisse? Nullus meus tunc gratus  
est finis, ut non gratus sit solida et inconcussa securitas.  
Opta, ut reddere mihi beneficium possis, quam npos  
erit, non ut opus sit. Si esset in tua potestas quod opta-  
bas, inu fecisses.

XXIX. Quanto hoc honestius vitium est: Opto in eo  
stare illi, sequo a imper beneficium distribuit, nunquam de-  
sideret! Sequatur illam materiam, quo tam benignè ma-  
gisque iuvandoque, ut nunquam illi sit dandorum be-  
neficiorum laopia, datorum penitentia. Nulquam per  
se pronam ad humanitatem, ad misericordiam, et cle-  
mentiam, irrisit et provocet turba gemitum: quos illi  
et habere contigit, ac exsperiri necesse sit. Ipse nulli  
impossibilis sit, qui nemo piscandus: tam aequi in cum  
fortuna indulgentia perseveret, ut nec in illum possit  
esse nisi clementia gratia. Quanta haec iustitia votu-  
m, quae te in nullam occasionem differat, sed gratiam  
eandem faciat! Quid enim prohibet referre gratiam pen-  
speris rebus: quam nulla sunt, per quae quidquid de-  
bemus, si dederit etiam felicibus possumus? Fidele consi-

donnée et agréable, sans flatterie, des oreilles attentives dans les délibérations, discrètes dans les confidences, enfin l'intimité de l'affection. Personne n'est placé assez haut par la fortune pour n'avoir pas d'autant plus besoin d'un ami qu'il a moins besoin de tout le reste.

XXV. Une si triste occasion, tu dois la repousser de tous tes vœux, l'écartier bien loin. Pour pouvoir être reconnaissant le faut-il donc la colère des dieux? Ne comprends-tu pas que tu fais une faute par cela même qu'il en va mieux pour l'homme envers qui tu es ingrat? Figure-toi la prison, les chaînes, les accusations, la servitude, la guerre, la pauvreté; voilà les occasions que tu imploras: si quelqu'un a traité avec toi, voilà les moyens qui doivent l'acquitter. Pourquoi donc ne pas souhaiter plutôt la puissance et le bonheur à l'homme à qui tu dois tout? Car, qu'est-ce qui t'empêche, comme je le disais, de te montrer reconnaissant, même envers les hommes qui ont atteint le faite du bonheur? Tu en trouveras la matière abondante et variée. Quoi! ne sais-tu pas que l'on paie ses dettes même aux riches? Mais je ne veux pas t'enchaîner malgré toi; supposons que l'opulence et la richesse ferment toutes les autres voies à la reconnaissance; je vais t'indiquer quelque chose dont le besoin se fait sentir aux plus hautes fortunes, et qui manque à ceux qui ont tout. C'est un ami qui dise la vérité, qui arrache au concert unanime des flatteries un homme enivré de mensonges, et conduit à l'ignorance du vrai par l'habitude d'entendre toujours des paroles complaisantes au lieu de paroles honnêtes. Ne vois-tu pas dans quel précipice l'entraîne cette

absence de toute franchise, cette amitié dégénérée en servile soumission: pas un ne cherche à persuader ou à dissuader d'après la conviction de son cœur; mais, dans ce combat d'adulations, le seul soin de tous les amis, leur seule émulation est de chercher à qui caressera le mieux ses passions. Aussi les grands s'abusent sur leurs forces, et, comme ils se croient aussi puissants qu'on le leur dit, ils courent à la conquête du superflu; ils se jettent dans des guerres inutiles qui doivent mettre toutes choses en question, et troublent une paix utile et nécessaire. Emportés par des colères que personne ne contredit, ils ont épuisé le sang des peuples, et finissent par verser le leur, tandis qu'abandonnant le certain, ils poursuivent l'inconnu, voient autant de honte à se laisser fléchir qu'à se laisser vaincre, et croient à l'éternité d'une puissance, qui n'est jamais plus chancelante que lorsqu'elle est à son apogée. Ils ont fait écrouler sur eux et sur les leurs de vastes empires, sans comprendre que, sur ce théâtre éblouissant de grandeurs si vaines et si fragiles, il n'y a pas d'infortunes qu'ils n'aient dû attendre, du jour où ils n'ont pu entendre aucune vérité.

XXVI. Quand Xerxès déclara la guerre à la Grèce, il n'y eut personne qui n'excitât cette âme gonflée d'orgueil, qui oubliât combien était périssable cette grandeur qui faisait sa confiance. L'un disait que l'ennemi ne tiendrait pas contre le bruit de la guerre, et tournerait le dos à la première nouvelle de sa venue: un autre, qu'il n'y avait pas à douter que la Grèce ne fût non-seulement vaincue, mais écrasée par cette masse formidable; que la seule crainte devait être de

lium, assidua conversatio, sermo comis, et sine adulatione jucundus; autem, si deliberare velit, diligenter; tute, si credere; convictus familiaritas. Nominem tam ante secunda posuerunt, ut non illi eo magis amicus desit, quia nihil abest.

XXV. Ista trahis, et omni voto subveniente occasio, ac procul repellenda: ut gratas esse possis, iratis deis propitius sis? Nec ex hoc quidem precare te iubeo ligis, quod melius cum eo agitur, cui ingratus es? Propono animo tuo carcere, vincula, sordes, servitutem, bellum, egestatem; hæc sunt occasiones tui velli; si quis tecum coarctatus, per ista dimittitur. Quia potius cum poteramus esse velis, cui plurimum debes, et beatum? Quid enim, ut divi, velit, te referre etiam summa felicitate præditis gratiis, cuius plena tibi occurrit et varia materia? Quis? In necesse delictum etiam locupletibus scilicet? Nec te invitum distringam. Omnia sane exclusit opulenta felicitas: monstrabo tibi, cuius rei tanta laborat magna fastidia, quid omni possidentibus desit. Scilicet ille, qui verum dicat, et tamen inier mentes stupentem, ipsaque consuetudine non pro rectis blandi audiendi, ad ignorantiam veri perducitur, vincit et consensu contrarietate laborum. Non vides, quemadmodum illis in præ-

ceptis agat extincta libertas, et fides in obsequium servile submissa, dum nemo ex animo sui sententia audet, dissuadetque, sed adulandi certamen est, et unioni amicorum omnium officium, una contentio, quos blandissime fallit? Ignorare viros suos, et dum se tunc magnos, quam audiri, erudiri, attrahere supervacua, et in discredendum omnia pervertuntur bellis; utilem et necessarium repere concordiam; secuti iram, quam nemo retinebat, multarum sanguinum haurerunt, furore noxissime enim, dum vindicant inexplorata pro certis, flectit ipso non minus existens turpe quam vinci, et perpetuum credunt, quæ in suum perducta maxime narrant. Ingentia super se ac sua regna frangunt, nec intellectus est, in illa scena, et vixit et cito diffusiis bonis resurgente, ex eo tempore ipsos nihil non adversi spectare debuisse, ex quo nihil veri audire poterunt.

XXVI. Quam bellum Græciæ indicere Xerxes, animi tumorem, oblii tunc quam edula consideret, nemo non impellit. Alius nichil, non laturos nationum belli, et ad primum adventum famam terga versuros; alius, nihil esse dubii, quia illa mole non vinci saluti Græciæ, sed obrui possit; magis verendum, ne vacuis desertant, que irbes inveniant, et profugis hostibus vastæ solitudi-

trouver les villes désertes et vides, de vastes solitudes où la fuite des ennemis ne permit pas d'essayer de si grandes forces : un autre, que la nature elle-même lui suffirait à peine, que les mers seraient trop étroites pour ses flottes, les camps pour ses soldats, les plaines pour le déploiement de sa cavalerie ; qu'à peine les airs offriraient assez d'espace pour contenir les traits lancés de tant de mains. Pendant que ces bravades, retentissant de toutes parts sur le même ton, exaltaient le délire de sa présomption, le seul Démonarque, de Lacédémone, osa dire : Que cette multitude, qui faisait son orgueil, informe et désordonnée, n'était redoutable que pour son chef ; que ce n'était pas la de la force, mais de la masse ; que ce qui n'a pas de mesure ne peut avoir de règle ; que ce qui n'a pas de règle ne peut avoir de durée. « A la première montagne, dit-il, tu trouveras les Lacédémoniens qui te donneront la preuve de ce qu'ils sont. Tant de milliers de peuples s'arrêteront devant trois cents hommes, que tu verras fixés immobiles à leur poste ; défendre les défilés qui leur sont confiés, et murer le passage avec leurs corps. L'Asie entière ne les déplorera pas. Tout ce menaçant appareil, ces efforts impétueux de presque tout le genre humain, iront se briser contre quelques hommes. Lorsque la nature, par le bonversement de ses lois, l'aura laissé franchir les mers, tu l'arrêteras devant un sentier, et tu calculeras les pertes futures, quand tu compteras ce que l'aura coûté le défilé des Thermopyles. Tu sauras que tu peux être mis en fuite, quand tu auras su que tu peux être arrêté. Ils reculeront sur plusieurs points, comme devant un

torrent nouvellement débordé, dont la première irruption cause un grand effroi ; bientôt ils se rassembleront de différents côtés, et l'acableront de tes propres forces. On a raison de dire que ce déploiement de troupes est trop grand pour pouvoir être contenu par le pays que tu te proposes d'envahir. Mais cela même est contre nous : la Grèce aura de quoi te vaincre, parce qu'elle n'aura pas de quoi te loger : tu ne peux t'y mouvoir tout entier. D'abord, ce qui est la principale ressource, tu ne pourras remédier aux premiers revers, ni porter secours à tes troupes chancelantes, ni appuyer on raffermir les soldats en désordre. Tu seras vaincu, bien avant que de te savoir vaincu. Au reste, il ne faut pas croire que tout doive céder à tes troupes, parce que leur chef lui-même en ignore le nombre. Il n'y a rien de si grand qui ne puisse périr ; et, pour le repos des autres, toute grandeur renferme en elle-même sa cause de ruine. » Il arriva ce que Démonarque avait prédit. Ce prince, qui s'attaquait aux dieux et aux hommes, qui renversait tout ce qui lui faisait obstacle, trois cents guerriers lui environnèrent de s'arrêter : ce Xerxès, qui couvrait toutes les plaines de la Grèce, comprit la différence d'une foule à une armée. Plus malheureux de sa honte que de sa perte, Xerxès remercia Démonarque d'avoir été le seul à lui dire la vérité, et lui permit de demander ce qu'il voulait. Celui-ci demanda d'entrer à Sardes, ville principale de l'Asie, monté sur un char, ayant la tiare droite sur la tête ; ce qui n'était permis qu'aux rois seuls. Il était digne de cette récompense, avant de la demander ; mais quelle misérable nation, que celle où il ne se trouve

nes relinquere, non habitare, ubi tantas vires exercere possent. Alius, ubi vis rerum naturam sufficere, angusta esse classibus maria, milia castra, explicandis equestribus copis campustria, vix potere eorum satis ad emittenda omni manu tela. Quam in hunc modum multa antequam paterentur, quam bonam animam ostensionem ad forentem concitarent, Demaratus Lacédemonius solus dixit : « Ipsam illam que sibi placeret multitudinem, indigestam et gravem, morandam esse ducunt : non enim vires, sed pondus habere ; immodica nunquam regi posse ; nec diu durare, quicquid regi non potest. » In primo, inquit, statim moræ Læones obicere, dabunt tibi sui experimentum. Tot ista gentium milia trecenti morantur ; hærent in vestigio fidei, et commissa sibi angustia luctantur, et corporibus obstunt ; tota illas Asia non movet loco ; tantas minas belli, et parve totius generis humani ruentis impetum, paucissimi sistent. Quam te multis legibus suis astra transierint, in sentia hærebis, et æstimabis futura damna, quam putaveris quando Thermopylarum angustia emittentur. Scies te fugari posse, quam scieris posse retineri. Cedent quidem tibi pluribus locis, velut torrentis modo ablati, cuius cum

magna terræ prima vis defluit ; deinde hinc atque illinc eorundem, et tuis te viribus preme. Verum est quod dicitur, majorem belli apparatus esse, quam qui recipi ab his regionibus possit, quam oppugnare constituit. Sed hæc res contra nos est ; ob hoc ipsam te Græciæ vincet, quia non capit ; atque tota te non potest. Præterea, que una rebus salus est, occurrere ad primos rerum impetus, et insualis æquæ ferre non poteris, nec fulere ac firmare labentia. Nullo ante vinceris, quam vietam esse te sentias. Ceterum non est quod excurram tuum ob hoc sustineri potes non posse, quia noneris egi : duci quæque ignotus est. Nihil tam magnus est, quod perire non possit ; cui casetur la perire, ut alia quædam, et ipsa magnitudine sua causa. » Acciderunt que Demaratus prædixerat. Divina æque humana impellentem, et tantam quicquid obstiterat, terræ a stare jussuram ; stratumque per totam passim Græciam Xerxes iniecit, quantum ab exercitu terribi diceret. Itaque Xerxes pudore, quam damno miserum, Demarato gratias egit, quod solus sibi verum dixisset, et perdidit petere quod volebat ; petiit illa, ut Sardes, maximam Asiæ civitatem, curru velut intraret, recam capite hanc gerens ; in solis da-

pour dire aux rois la vérité qu'un homme qui ne se la disait pas à lui-même !

XXXII. Le divin Auguste relégua sa fille, impudique, au-delà des bornes connues de l'impudicité, et initia le public aux scandales de la maison impériale : ses amants admis par troupes, ses promenades et ses festins nocturnes, le forum et les rostrs, d'où le père avait publié sa loi contre l'adultère, préférés par la fille pour ses prostitutions, les attroupements de tous les jours près de la statue de Marsyas<sup>1</sup>, lorsque d'adultère devenue fille publique, elle se ménageait, dans des amours inconnus, le droit de tout faire ; toutes ces infamies furent publiées par un père peu maître de son courroux, tandis que le prince aurait dû les punir et les taire, parce que la honte de certaines choses retombe même sur celui qui les punit. Ensuite, lorsqu'à quelque temps de là, la honte eut fait place à la colère, il gémit de n'avoir pas enseveli dans le silence des débauches qu'il avait ignorées jusqu'au moment où il n'avait pu en parler sans rougir, et s'écria souvent : « Rien de cela ne me serait arrivé, si Agrippa ou Mécène eussent encore vécu. » Tant il est difficile, avec des milliers d'hommes, d'en remplacer deux ! Ses légions furent battues ; d'autres furent levées sur-le-champ. Sa flotte fut détruite, et sous peu de jours une nouvelle flotte parcourait les mers. La flamme dévora les monuments publics ; de plus hauts s'élevèrent sur leurs ruines ; mais pendant toute sa vie la place d'Agrippa et de Mécène resta

<sup>1</sup> Elle était dans le Forum. Tous ceux qui avaient gagné leur procès étaient dans l'usage de mettre une couronne sur cette statue. Plébe nous apprend que Julie y mettait aussi les siennes pour des succès d'un autre genre.

vide. Qu'en dois-je conclure ? que leurs pareils ne purent se retrouver, ou que ce fut la faute d'Auguste, qui aimait mieux qu'on vint au-devant de lui, qu'à aller au-devant des autres ? Ce n'est pas qu'il faille croire qu'Agrippa et Mécène fussent dans l'habitude de lui dire la vérité : s'ils eussent vécu, ils eussent dissimulé comme les autres. Mais il entre dans le caractère des rois de louer ceux qu'ils ont perdu, pour faire injure à ceux qui restent, et d'attribuer le mérite de dire la vérité à ceux de qui ils ne courent plus risque de l'entendre.

XXXIII. Mais, pour revenir à mon sujet, tu vois combien il est facile de s'acquitter envers les heureux, envers ceux qui se trouvent placés au faite de la puissance humaine. Dis-leur non ce qu'ils veulent entendre, mais ce qu'ils voudront avoir toujours entendu : qu'à leurs oreilles pleines d'adulations vienne quelquefois retentir une parole sincère : donne un conseil utile. Tu cherches ce que tu peux faire pour un homme heureux ? fais qu'il ne se fie pas à son bonheur ; qu'il sache qu'il lui faut un grand nombre de bras fidèles pour le maintenir. Est-ce faire peu de chose pour lui que de lui ôter une fois la folle confiance dans l'éternelle durée de sa grandeur, que de lui apprendre que les biens donnés par le hasard sont fugitifs, et s'en vont plus vite qu'ils ne viennent, que l'on ne redescend pas par les degrés qu'on a franchis pour monter au faite ; mais que, souvent, il n'y a pas d'intervalle entre la plus haute fortune et la plus basse ? Tu ignores tout le prix de l'amitié, si tu ne comprends pas que tu donneras beaucoup à celui auquel tu donneras un ami, chose rare

tum regibus. Dignus fuerat præmio, antequam peteret, sed quæ miserabilis gens, in qua nemo fuit, qui verum diceret regi, nisi qui non dicebat sibi ?

XXXII. Divus Augustus filii in ultra impudicitie maledictum impudicam relegavit, et flagitis Principis domus in publicum emisit ; admisso gregem adulteros ; præteritam nocturnis conversationibus civitatem ; forum ipsum ac rostra, ex quibus pater legem de adulteris tulerat, illis in stupra placuisse, quosdamque ad Marsyam concursum : quoniam, ex adultera in quæstorian versa, jus omnis timentis sub ignoto adultero peteret. Hæc tam vindicant Principi quæ laudent, quia quarundam rerum turpitudine etiam ad vindicantem redit, porum potens iræ publicaverat. Deinde quoniam, interposito tempore, in locum iræ subisset verecundia, gemit, quod non illa silentio pressisset, quæ tandem nesciret, donec loqui turpe esset, sæpe exclamavit : « horum mihi nihil accidisset, si aut Agrippa, aut Mæcenæ vivisset. » Adeo tot habent milia hominum, duos reparare difficile est ! Cæsar suæ legiones, et protinus scriptæ ; fracta classis, et intra paucos dies navavit novæ ; sævitum est in opera publicæ ignibus ; surreverant meliores consensu : tota illis, Agrippæ

et Mæcenatis vacavit locus. Quid potem ? defuisse similes qui assumerentur, an ipsius vitium fuisse, qui maluit queri, quam querere ? Non est quod existimemus, Agrippam et Mæcenatem solitos illi vera dicere ; qui si vixissent, inter dissimulatores fuissent. Regalis ingenii mos est, in presentium contumeliam amicos laudare, et his virtutem dare vera dicendi, a quibus jam audiendi periculum non est.

XXXIII. Sed ut me ad propositum reducam, vides quam facile sit, gratiam referre felicibus, et in summo humanarum opum positis. Dic illis non quod voluit audire, sed quod audisse semper voluit ; plenis aures adulationibus aliquando vera vix intret : da consilium utile. Quæris, quid felici præstare possis ? effice, ne felicitati sue credat ; ut sciat illum multis et fidis manibus continentam. Parum illi illum contuleris, si illi semel stultam fiduciam permansura semper potentie excusseris, docuerisque mobilitate esse quæ dedit casus, et majore cursu fugere quam veniunt : nec his portionibus, quibus ad summa pervenimus est, retro ire, sed sæpe inter fortunam maximam et ultimam nihil interesse ? Nescis quantum sit pretium amicitie, si non intelligis multum te ei

non-seulement dans les familles, mais dans les siècles; et dont il n'y a jamais plus disette qu'aux lieux où l'on croit qu'ils abondent. Quoi! tu t'imagines que ce sont des amis qui sont inscrits sur ces registres qui fatiguent la mémoire et la main des nomenclateurs? Ce ne sont pas des amis, ceux qui viennent par gros bataillons frapper à ta porte, et qui sont classés pour la première et la seconde audience. C'est un vieil usage des rois et de ceux qui copient les rois, d'enregistrer tout un peuple d'amis. C'est le propre de l'orgueil de considérer comme une faveur de te laisser entrer, et toucher le seuil de sa porte, de te réserver comme un honneur le droit de t'asseoir le plus près du portique, de mettre le pied avant les autres dans une maison où l'on trouve ensuite une multitude d'autres portes qui laissent encore dehors ceux qui sont dedans.

XXXIV. Ce furent, parmi nous, C. Gracchus, et, peu après, Livius Drusus, qui établirent une classification pour leurs visiteurs : les uns étaient admis dans l'intimité, les autres en société, les autres tous pêle-mêle. Ils enrent donc ainsi, ces hommes, des amis de première et de seconde classe, jamais de vrais amis. Appelles-tu ami celui dont le salut est réglé d'avance? Et penses-tu qu'il puisse t'ouvrir son âme, celui à qui tu ouvres la porte avec tant de précaution, qu'il se glisse chez toi plutôt qu'il n'y entre? Comment lui sera-t-il permis de s'élever jusqu'à s'armer de franchise, celui qui doit attendre son tour pour offrir un compliment vulgaire et banal, un bonjour donné à tout venant. Aussi, lorsque tu rencontreras n'importe lequel de ces hommes dont le lever met la ville en

rumeur, quand même tu verrais les rues assiégées d'une foule immense, les places resserrées par les flots pressés de ces adulateurs qui se heurtent en sens contraire, sache que tu es arrivé dans un lieu plein d'hommes et vide d'amis. C'est dans le cœur qu'il faut chercher un ami, non sous le portique : c'est là qu'il faut le recevoir, c'est là qu'il faut le retenir, c'est dans le sentiment qu'il faut le renfermer. Enseigne cela aux grands, tu seras reconnaissant. C'est avoir mauvaise opinion de toi, que de te croire utile seulement aux affligés, superflu dans la prospérité. De même que, dans les circonstances périlleuses, malheureuses et heureuses, tu te conduis avec sagesse, en faisant preuve de prudence dans le péril, de courage dans l'adversité, et de modération dans le bonheur; de même, en tout événement, tu peux te montrer utile à un ami. Ne l'abandonne pas dans l'adversité; mais ne le lui souhaite pas; car, dans de si grandes vicissitudes, il surviendra indépendamment de tes vœux, beaucoup d'incidents qui te fourniront matière à exercer ta bonne volonté. Celui qui souhaite des richesses à quelqu'un pour en avoir sa part, ne pense qu'à lui-même, quoiqu'il paraisse faire des vœux pour un autre : il en est de même de l'homme qui souhaite à son ami quelque malheur pour l'en délivrer par son aide et son affection. C'est de l'ingratitude; il se préfère à lui, et n'a tant à cœur de le voir malheureux, que pour se montrer reconnaissant; et par conséquent il est ingrat. Car il veut se débarrasser, se soulager d'un fardeau qui lui pèse. Il y a bien de la différence entre s'empresser à payer de retour pour rendre un bien-

*daturum, cui dederis amicum, rem non domibus tantum, sed seculis raram; que non aliubi magis deest, quam ubi creditur abundare. Quid? istos tu liberos, quos vis nomenclatorum complecti aut memoria, aut manus, amicorum existimas esse? Non sunt isti amici, qui egmine magno janam pulsat, qui la primas et secundas admissiones discernunt. Consuetudo latius est regibus, regesque simulaculis, populum amicorum describere. Est proprium superbie, magno estimare latrocinium ac tactum sui limitis, et pro honore dare, ut ostio suo propius assides, ut gradum prior intra domum ponas in quo deinceps multa sunt ostia, que receptos quoque excludunt.*

XXXIV. Apud nos primi omnium C. Gracchus, et mox Livius Drusus instituerunt segregare turban suum, et alios in secreta recipere, alios cum pluribus, alios universos. Habuerunt itaque isti amicos primos, habuerunt secundos, nunquam veros. Amicum vocas, cujus disponente salutatio aut potest hujus tibi patere fides, qui per fores malignas apertas non intrat, sed illabitur? Hinc pervenire usque ad distinguendam libertatem licet, ejus vulgare et publicum verbum et promissum ignotus,

*Ave, non nisi suo ordine emittitur? Ad quemcumque itaque istorum veneris, quorum salutatio urbem concitât, scito, etiam si animadverteris obsessos ingenti frequentia vicos, et commentum in utramque portem ceteris itineris compages, tamen venire te in locum hominibus plenum, amicia vacuum. In pectore amicus, non in aërio curtilar; illo recipiendus te et in duitis, et in adversis, et in letis sapienter geris, ut dubia prudenter tracies, adversa fortiter, leta moderate : ita in omnia alitem te amico exhibere potes. Adversus ejus si nec deservieris, nec optaveris, multa nihilominus, ut non optes, in tanta varietate, que tibi materiam exerceat fidei præbeant, incident. Quemadmodum qui optat divitias alicui in hoc, ut illarum portem ipse serat, quavis pro illo videatur optare, sibi prospicit : sic qui optat amico aliquam necessitatem, quam adjutorio suo fideque discat, quod est ingratus, se illi præfert, et tanti estimat illum miserum esse, ut ipse gratus sit, ob hoc ipsum ingratus. Exonerare enim se vult, et ut gravi sarcina liberare. Mutum*

fait, ou pour ne plus être redevable. Celui qui veut rendre, se conformera aux intérêts de son bienfaiteur, et voudra attendre le moment favorable; celui qui ne veut que se libérer, désirera y arriver par tous les moyens; ce qui est faire preuve d'une coupable disposition.

XXXV. Je l'ai dit, cette ardeur empressée est une marque d'ingratitude: je ne puis le montrer plus clairement qu'en répétant ce que j'ai déjà dit. Tu ne veux pas rendre un bienfait reçu, mais t'y soustraire. Tu sembles dire: Quand serai-je délivré de cet homme? Employons tous les moyens pour ne plus lui être obligé. Si tu souhaitais de le payer de son propre fonds, tu serais loin de paraître reconnaissant: ce que tu souhaites est encore plus comble. Car tu le détestes, et tu dévotés cette tête sacrée par les plus sinistres imprécations. Nul homme, que je pense, ne douterait de la monstruosité de ton âme, si tes malédictions appelaient ouvertement sur lui la pauvreté et la captivité, la faim et la terreur. Qu'importe que ces paroles ne soient pas exprimées dans ton vœu? Il serait plus rationnel de souhaiter quelqu'un de ces maux. Va donc, et regarde comme un acte de reconnaissance ce que ne ferait pas même un ingrat qui ne se laisse pas aller jusqu'à la haine, mais seulement jusqu'au dévouement du bienfait.

XXXVI. Qui donnerait à Énée le nom de pieux, si, pour arracher son père à la captivité, il eût désiré que sa patrie fût prise? Qui le donnerait aux jeunes Siciliens, si, pour donner un bon exemple aux enfants, ils eussent souhaité que l'Etna,

plus ardent et plus enflammé que de coutume, se répandit en torrents de feu, et leur fournit l'occasion de déployer leur pitié filiale, en arrachant leurs pères à l'incendie? Rome ne doit rien à Scipion, si pour fuir la guerre Punique, il l'a alimentée; rien aux Décies, pour avoir sauvé la patrie par leur mort, s'ils ont souhaité auparavant que la triste nécessité des choses donnât lieu à leur glorieux dévouement. La plus grande infamie d'un médecin, serait de chercher de la besogne. Il s'en est vu plusieurs qui, après avoir provoqué et développé la maladie, pour avoir plus de gloire à la guérir, n'ont pu la combattre, ou n'en ont triomphé qu'à force de tourmenter le malheureux patient.

XXXVII. Callistrat, dit-on, du moins Hécaton le raconte ainsi, partait pour l'exil, accompagné de plusieurs citoyens qu'une ville tumultueuse et livrée à la licence banissait avec lui: un d'entre eux souhaitant que la nécessité forçât les Athéniens de rappeler les exilés, Callistrat repoussa avec indignation l'idée d'un tel retour. Notre Rutilius fut encore plus énergique. Quelqu'un lui disant, pour le consoler, que la guerre civile était imminente, et qu'il arriverait bientôt que tous les exilés reviendraient: Quel mal t'ai-je fait, lui dit-il, pour me souhaiter un retour plus affreux que mon départ? J'aime mieux que ma patrie ait à rougir de mon exil qu'à gémir de mon retour. Cela n'est pas un exil, qui fait plus de honte à tout le monde qu'un condamné. De même que ces hommes illustres conservaient un juste sentiment de leur devoir de citoyens, en

interest, utrum properes referre gratiam, ut reddas beneficium, an ne debeas. Qui reddere vult, illius se commodo aptabit, et idoneum illi venire tempus volet: qui nihil aliud quam ipse liberari vult, quomodocumque ad hoc cupiet pervenire: quod est pessime voluntatis.

XXXV. Ista, inquam, nimis festinatio ingrati est; id apertius exprimere non possum, quam si repetero quod dixi. Non vis reddere acceptum beneficium, sed effugere. Hoc dicere videris, quando isto carebo? quocumque modo mihi laborandum est, ne isti obligatus sim. Si optarce ut illi solveres de tuo, multum abesse videreris a grato: hoc quod optas, iniquius est. Exsecraris enim illum, et caput sanctum tibi dira imprecatione defligis. Nemo, ut existimo, de immunditate animi tui dubitaret, si aperte illi poptatatem, si captivitatem, si famem ne metum imprecareris. Aliquid interest, utrum vox ista voti sit tui? Sanius aliquid enim bonum optas! I nunc, et hoc esse grati puta, quod ne ingratus locum faceret, qui modo non unque in odium, sed tantum ad inficionem beneficii perveiret.

XXXVI. Quis pinxim dicet Eneam, si patriam capsi vo fuerit, ut captivitate patrem eripiat? Quis Siculos juvenes, ut bona liberis exempla monstrarent, si optaverunt

ut Etna immensa ignium vi supra solitum ardens et incensa precipitet, datus ipsa occasione exhibende pietatis, ex medio parentibus incendio rapiti? Nihil debet Scipioni Roma, si Punicum bellum ut finiret, minit: nihil Decis, quod morte patriam servaverunt, si prius optaverunt, ut devotiori fortissime locum ultima rerum necessitas faceret. Gravissima infamia est medici, opus querere. Multi quos nuserant morbos, et inclaverant, ut majore gloria sanarent, non poterunt discultere, nisi cum magna miserorum vexatione vicerunt.

XXXVII. Callistratum nunc, ita certe Hécaton auctor est, quam in exilium iret, in quod multos simul cum illo seditionis civitas et intemperanter libera expulserat, optante quodam, ut Atheniensibus necessitas restituendi exules esset, abominatum talem reditum. Rutilius noster animosus: quem quidam illum consolaretur, et diceret lassare arma civilia, brevi futurum, ut omnes exules reverterentur: Quid tibi, inquit, mali feci, ut mihi peyorem reditum, quam exitum optares? Male, ut patria exilio meo erubescit, quam reditu moriet. Non est istud exilium, ejus nemiorem non magis, quam damnatum patet. Quemadmodum illi servaverunt honorum civium officium, qui reddi sibi penales vos noluerunt clade com-

ne voulant pas rentrer dans leurs pénates au prix d'une calamité publique, parce qu'il valait mieux que deux hommes fussent frappés d'un mal injuste, que tous d'un mal commun; de même celui-là ne conserve pas un sentiment de reconnaissance, qui veut que son bienfaiteur soit accablé d'adversités pour les écarter de lui : quand sa pensée serait honnête, ses vœux seraient coupables. Ce n'est point une faveur, encore moins une gloire, d'éteindre l'incendie que tu aurais allumé.

XXXVIII. Dans quelques villes, un vœu impie a été considéré comme un crime. Il est du moins certain qu'à Athènes, Demades fit condamner un homme qui vendait des choses nécessaires aux funérailles : il prouva qu'il avait souhaité de faire un gain considérable, ce qui ne pouvait lui arriver que par la mort d'un grand nombre de citoyens. Cependant on a mis en question s'il était juste de le condamner. Peut-être désira-t-il, non de vendre beaucoup, mais cher, et d'acheter à bon marché ce qu'il voulait vendre. Puisque le commerce consiste dans l'achat et la vente, pourquoi n'interpréter son vœu que sous un rapport, tandis que le gain se trouve dans les deux ? D'ailleurs il faudrait condamner tous ceux qui sont dans le même commerce ; car tous veulent la même chose, c'est-à-dire qu'ils le souhaitent intérieurement. Ce serait condamner la plus grande partie des hommes. Lequel, en effet, ne fonde pas son profit sur le dommage des autres ? Le soldat qui souhaite la gloire, souhaite la guerre : la cherté des vivres est l'espoir du laboureur : la multitude des procès fait le prix de l'éloquence : une année malsaine fait le profit du médecin. Ceux qui détestent

les marchandises de luxe s'enrichissent par la corruption de la jeunesse. Qu'aucun orage, qu'aucun incendie n'endommage les maisons, les ouvriers seront sans travail. Le vœu d'un seul homme a été puni, et c'est le vœu de tout le monde. Crois-tu qu'au Aruntius, ou Aterius et les autres qui s'exercent à l'art de capter les testaments, ne forment pas les mêmes vœux que les désignateurs et les libitinaires ? Encore ceux-ci ne connaissent pas ceux dont ils souhaitent la mort ; au lieu que ceux-là désirent la mort de leurs plus intimes amis, dont ils espèrent le plus, en vertu de cette amitié même. Personne ne vit au préjudice des premiers : ceux qui diffèrent de mourir, ruinent les derniers. Car ceux-ci souhaitent non-seulement de recevoir ce qu'ils ont mérité par une honteuse servilité, mais encore de se voir délivrés d'un impôt onéreux. Il n'y a donc pas à douter qu'ils ne forment, à plus forte raison, le vœu que l'on n'a puni qu'en un seul homme : quand la mort de quelqu'un doit leur être profitable, sa vie doit leur être nuisible. Cependant les vœux de ces gens-là sont aussi votoires qu'impunis. Enfin, que chacun s'interroge, pénétre les secrets de son cœur, et examine ce qu'il a souhaité en silence : combien de vœux qu'on n'oserait pas s'avouer à soi-même ! combien peu qu'on puisse faire devant témoins !

XXXIX. Néanmoins, tout ce qui est répréhensible n'est pas pour cela punissable : témoin ce vœu dont il est question entre nous, d'un ami qui, usant mal de sa bonne volonté, tombe dans le vice qu'il veut éviter ; car, en se pressant de lé-

\* Directeurs et employés des cérémonies funèbres.

muni, quia salius erat duos iniquo misio affici, quam omnes publico : ita non servat grati hominis officium, qui bene de se mercedem difficultatibus vult opprimi, quos ipse submovet ; qui etiamsi bene cogitat, male precatur. Ne in putrocinium quidem, nedum in gloriam est, incendium extinxisse, quod feceris.

XXXVIII. In quibusdam civitatibus impium votum sceleris vicem tenuit. Demades certe Athenis cum, qui necessariis funeribus venditabat, damnatum, quum probasset magnam lucrum optasse : quod contingere illi sine multorum morte non poterat. Queri tamen solet, an merito damnatus sit. Fortasse optavit, non ut multis venderet, sed ut care : ut parvo sibi constaret, quæ vendendus esset. Quum constet negotiatio ex emto et vendita, quare votum ejus in unam partem trahit, quum lucrum ex utraque sit ? Præterea omnes licet, qui in ista negotiatione sunt, damnes : omnes enim idem volunt, id est, intra se optant. Magnam hominum partem damnabis ; cui enim non ex alieno incommodo lucrum ? Miles bellum optat, si gloriam ; agricola annone caritas erigit ; eloquentie exceptat pretium illius numerus ; medicis gravis annus in quiescu est ; institores deliciarum

mercium juvenis corrupti locupletat ; nulla tempestate, nulli igne exdantur lecta, jacebit opera fabrilis. Unius votum deprehensum est, omnium simile est. An lo Aruntium et Aterium, et ceteros qui caplandorum testamentorum srem professi sunt, non putas eodem habere, que designatores et libitinares, vota ? illi tamen quorum mores optant, nesciunt ; hi familiarissimum quemque, ex quo propter amicitiam rei plurimum est, mori cupiunt. Illorum damna nemo vitit : hos quisquis differt, exurit. Optant ergo, non tantum ut accipiant, quod turpi servitute meruerunt, sed etiam ut tributo gravi liberentur. Non est itaque dubium, quin hi magis quod damnatum est in uno, optant ; quibus quisquis morte profuturus est, vita nocet. Omnium tamen istorum tam nota sunt vota, quam impunia. Denique se quisque consult, et in secretum pectoris sui redet, et incipiat quid tacitus optaverit ; quam multa sunt vota, quæ etiam sibi fieri potest ! quam pauca, quæ facere coram teste possumus.

XXXIX. Sed non, quidquid reprehendendum, etiam damnandum est : sicut hoc votum amici, quod in manibus est, male utilis bona voluntate, et lo id vitium incidentis, quod eritat ; nam dum gratum animum festinat

moigner sa reconnaissance, il devient ingrat. C'est dire : Que mon bienfaiteur soit à ma discrétion ! qu'il ait besoin de ma reconnaissance : que sans moi il ne puisse compter sur sa vie, son honneur, sa sûreté : qu'il soit si malheureux que tout ce que je lui rendrais lui tienne lieu de bienfait. Voilà ce qu'entendent les dieux ! Qu'il soit environné de pièges domestiques, dont, seul, je puisse le délivrer. Qu'il soit poursuivi par un ennemi puissant et acharné, par une foule menaçante et armée : qu'il soit pressé par un créancier ou un accusateur !

XL. Vois comme tu es juste ! Tu ne lui souhaiterais rien de tout cela, s'il ne t'eût pas accordé de bienfait. Pour passer sous silence les autres torts plus graves que tu commets, en rendant le mal pour le bien, tu es au moins coupable en ceci, que tu n'attends pas le moment convenable pour chaque chose : or, il y a autant de mal à le devancer qu'à rester en arrière. De même que le bienfait ne peut pas être reconstruit à tout moment, de même il ne peut pas être à tout moment rendu. Si tu me rendais sans que j'eusse besoin, tu serais ingrat : ne l'es-tu pas bien davantage en me forçant d'avoir besoin ? Attends : pourqu'en ne veux-tu pas que mon présent reste chez toi ? Pourquoi supportes-tu si impatiemment une obligation ? Pourquoi, comme si tu avais affaire à un usurier impitoyable, te presser de solder nos comptes ? Pourquoi me chercher des difficultés ? Pourquoi exciter les dieux contre moi ? Comment donc exigerais-tu un paiement, toi qui l'acquittes de la sorte ?

XLI. Ainsi donc, Libéralis, apprenons avant tout à devoir tranquillement les bienfaits à saisir

les occasions de rendre, sans les amener de force : souvenons-nous qu'il y a de l'ingratitude dans cette impatience même de se libérer au premier moment. Car un homme ne rend de bon cœur ce qu'il doit contre son gré ; et ce qu'il ne veut pas garder chez lui, il le considère comme un fardeau, non comme un présent. Combien n'est-il pas plus bonnête et plus juste d'avoir toujours sous les yeux les bienfaits des amis ; d'offrir le retour, non de le faire accepter de force ; enfin de ne jamais se croire pressé d'une dette ? Car un bienfait est un lien commun qui enchaîne deux cœurs. Dis : Il ne tient pas à moi que ton bienfait ne te revienne : je désire que tu le reçoives avec joie. Si le sort menace l'un de nous deux, si les destins ont décidé que tu sois obligé de reprendre ton bienfait, ou moi d'en recevoir un nouveau, que celui-là donne plutôt qui en a l'habitude. Je suis tout prêt. « Turnus ne restera pas en arrière ! » Je te ferai connaître mon cœur à la première occasion : en attendant, j'ai pour témoins les dieux.

XLII. Souvent, mon cher Libéralis, j'ai remarqué en toi, et pour ainsi dire touché du doigt, cette disposition qui te fait l'alarme et l'impatient de peur d'être en retard dans tes devoirs. Cette inquiétude ne convient pas à un cœur reconnaissant, qui se doit au contraire une entière confiance, et tous ces scrupules tombent devant la conscience d'une véritable affection. C'est presque un outrage de dire : Reprends ce que je te dois. Que le premier droit du bienfait soit de laisser celui qui a donné, choisir le moment pour recevoir. — Mais je craignais que les autres ne parlent mal de moi. — Ce n'est pas bien agir que d'être re-

ostendere, ingratus est. Hic, ait, in potestatem meam recidat, gratiam meam desideret, sine me saluus, honestus, tutus esse non possit; tum miser sit, ut illi beneficii loco sit, quicquid reddat. Hæc diis audientibus! Circumveniant illum domesticæ insidiae, quas ego possim solus opprimere; insiet potius inimici et gravis, infesta turba nec inermis, et creditor arguet et accusator.

XL. Vides quam sis æquus? horum optares nihil, si tibi beneficium non dedisset. Ut alia taceam, quæ graviora committis, pessima pro optimis referenda, hoc certe delinquis, quod non expectas suam cuiusque rei temperis: quod æque peccat, qui non sequitur, quam qui antecedit. Quomodo non semper beneficium recipiendum est, sic non utique reddendum. Si mihi non desiderant redderes, ingratus es: quanto ingratior es, qui desiderare me cogis? Expectas; subdare apud te minus meum non vis? quare obligatum molestè fers? quare, quasi cum acerbo funeraliore, signare parum properas? Quid mihi negotium quæris? quid tu me deos immittis? quomodo exiges, qui sic reddis?

XLI. Ante omnia ergo, Liberalis, hoc discamus, benevolentiam secure debere, et occasiones reddendum obser-

vare, non metu facere: hæc ipsam cupiditatem primo quoque tempore liberandi se, meminerimus ingrati esse. Nemo enim libenter reddit, quod laetus debet: et quod apud se non vult esse,onus iudicat esse, non munus. Quanto melius ac iustius, in promptu habere merita amicorum et offerre, non ingerere; nec abstrahere se iudicare? quoniam beneficium commune vinculum est, et inter se duos alligat. Dic, nihil miror, quo minus tuam reverentiam ad te: opto hilaris socius; si necessitas alterutri nostrum imminet, futoque quodam datum est, aut aut in cognitis beneficium recipere, aut ego accipere, det potius qui solet. Ego paratus sum. « Nulle mora in Turno ostendam hunc animum, quam primum tempus adveniet: interim dii testes sunt.

XLII. Sæpe, mi Liberalis, notare hunc in te affectum, et quasi manu prendere, verentis et æstuantis, ne in illo officio sis tardior. Non decet gratum animum sollicitudo, contra summa fiducia sui, et ex conscientia veri amoris dimissa omnia anxietas. Tanquam convicium est. Recipe, quod debet: hoc primum beneficii doli sit finis, ut recipiendi tempus eligat, qui dedit. At vercor, ne homines de me sequens loquuntur. Male agit, qui tam, non con-



connaissant pour le public et non pour sa conscience. Tu as deux juges de ton action : toi-même, que tu ne peux tromper ; le public, que tu ne peux décevoir. Mais quoi ! si aucune occasion ne se présente, serai-je toujours redevable ? Tu le seras, mais tu le seras ouvertement, mais tu le seras de bon cœur, mais tu verras toujours avec grand plaisir le dépôt qui reste chez toi. On se repent d'avoir reçu lorsqu'on s'afflige de n'avoir pas encore rendu. Pourquoi celui qui l'a paru digne que tu reçusses de lui, te paraît-il indigne que tu lui doives ?

XLIII. C'est une grave erreur de croire qu'il y ait de la grandeur d'âme à beaucoup offrir, à beaucoup donner, à verser des bienfaits dans le sein de beaucoup, à remplir des maisons : tout cela ne prouve pas une grande âme, mais une grande fortune. On ignore combien, souvent, il est plus difficile, plus méritant de réserver ses dons que de les répandre. Car, sans déprécier ni l'une ni l'autre conduite, y ayant parié de mérite entre deux actions que la vertu inspire, il ne faut pas une âme moins élevée pour devoir que pour donner. Et même l'un est d'autant plus difficile que l'autre, qu'il faut plus de soins pour garder ce qu'on a reçu, que pour le donner. Il ne faut donc pas s'agiter pour rapporter promptement, ni se presser mal à propos ; parce que c'est une faute égale de manquer l'occasion de la reconnaissance, et de la brusquer hors de saison. Il a fait un placement sur moi : je ne crains ni pour lui ni pour moi. Toutes ces sûretés sont prises : il ne peut perdre son bienfait qu'avec moi : il ne le perdrait pas même avec moi. Je lui en ai su gré ; c'est-à-dire que je l'ai

payé. Celui qui s'occupe trop de rendre un bienfait suppose qu'un autre s'occupe trop de le recevoir : montrons-nous disposés à tout : s'il veut recouvrer son bienfait, supportons-le, redonnons-le avec joie. S'il aime mieux que nous le gardions, pourquoi déterrer son trésor ? pourquoi en refuser la garde ? Il mérite de pouvoir faire son choix. Quant à l'opinion et à la renommée, mettons-les à leur place, qui est de nous suivre et non de nous guider.

## LIVRE SEPTIÈME.

I. Bon courage, mon cher Libéralis : « Tu touches au rivage. J'abrégierai mon discours et ne te retiendrai plus dans les détours d'un long préambule. » Ce livre renferme le reste du sujet ; et, la matière étant épuisée, je cherche de tous côtés, non ce que je dois dire, mais ce que je n'ai pas dit. Donne toutefois ton approbation à ce qui reste, quand même ce serait superflu pour toi. Si j'eusse voulu me faire valoir, j'aurais dû faire grandir mon œuvre par degrés, et réserver pour la fin les morceaux capables de réveiller la satiété. Mais j'ai accumulé d'abord tout ce qui était le plus important. Maintenant je ne fais que recueillir ce qui m'est échappé. Et assurément, si tu m'interroges, je ne pense pas qu'il importe beaucoup au sujet, après avoir exposé les principes qui règlent la conduite, de poursuivre des détails moins propres à guérir l'âme qu'à exercer l'esprit. Car c'est avec raison que Démétrius le Cynique,

scientiar gratias est. Duos istius rei iudices habes : te, quem non potes fallere ; et illum, quem potes. Quid ergo, si nulla interveniret occasio ? semper debebo ? Debebis ; sed palam debebis, sed libenter debebis, sed cum magna voluptate apud te dispositum interberis. Permittit accepti beneficii, quem nunc redditiū piget ; quare qui tibi dignus visus est, a quo acciperes, indignus videntur, cui debeas ?

XLIII. In magnis erroribus sunt, qui ingratia animi credunt, proferre, donare, plurimum sinum ac domum replere : quum ista interdum non magnos animus faciat, sed magna fortuna. Nesciunt, quanto interitui majus ac difficiliori sit capere, quam fundere. Nam ut oibit alteri detrahant, quoniam utrumque ubi ex virtute fit, par est ; non minoris est animi beneficium debere, quam dare : eo quidem operosius hoc quam illud, qui majore diligentia custodiuntur accepta, quam dantur. Itaque non est trepidandum, quam cito reponamus, nec procurandum intempestive, quia a quo delinqunt, qui ad referendam gratiam suo tempore cessat, quam qui alieno properat. Positum est illi apud me : nec illius nomine, nec meo timen. Bene illi custum est : non potest hoc beneficium perdere, nisi mecum, immo ne mecum quidem. Egi illi gratias, id est, retuli. Qui nimis de beneficio reddendo cogitat, nimis cogitare alterum de recipiendo

putat : praeiit se in utrumque facilem ; si vult recipere beneficium, referamus, reddamusque istis. Illud apud nos custodiri mavult : quid thesaurum ejus eruiamus ? quid custodiam recusamus ? dignus est, cui istum volet, licet. Opinionem quidem et famam eo loco habemus, tanquam non ducere, sed sequi debeat.

## LIBER SEPTIMUS.

\* I. Bonum, mi Libéralis, habes animum vno :

In manibus terre. Non ille te carmine longo,  
Alphe per ambages et longa exorsa teneto.

Reliqua hic liber erigit, et exhausta materia, circumspectio, non quod dicam, sed quid non dicam. Boni tamen consules quidquid superest, quam tibi superfuert. Si voluisses lenocinari mihi, debuisti paulatim opus crescere, et ea pars in finem reservari, quam quilibet etiam satias appeteret. Sed quidquid maxime necessarium erat, in primum congressi : anne si quid effugit, recolliga. Nec, mehercule, si me interrogas, nimis ad rem existimo pertinere, ubi dicta sint que regunt mores, persequi cetera, non in remedium animi, sed in exercitium ingamii iuvata. Egrégie enim hoc dicere Demetrius Cyni-

grand homme à mon avis, même par comparaison avec les plus grands, a coutume de dire : « Qu'il est plus profitable de connaître un petit nombre de sages préceptes à sa portée et à son usage, que d'en apprendre beaucoup qu'on n'a pas sous la main. » De même, dit-il, qu'un habile lutteur n'est pas celui qui a appris à fond toutes les poses et toutes les complications de mouvemens dont l'usage est rare dans le combat ; mais celui qui, après s'être exercé longuement et avec soin à une ou deux d'entre elles, éprouve l'occasion de les appliquer ; car il ne lui importe pas de savoir beaucoup, pourvu qu'il sache assez pour vaincre ; de même, dans cette étude, il y a beaucoup de choses qui plaisent, peu qui assurent la victoire. Tu peux ignorer quelle cause soulève l'Océan et le rappelle dans son lit, pourquoi chaque septième année imprime un nouveau caractère à la vie de l'homme ; pourquoi, vue de loin, la largeur d'un portique ne conserve pas ses proportions, les extrémités se rapprochant et se resserrant, et les colonnes se touchant dans leurs derniers intervalles ; pourquoi les jumeaux, séparés dans la conception, sont réunis dans l'enfantement, si une conception se partage en deux êtres, ou s'il y a eu double conception ; pourquoi, nés au même temps, leurs destins sont si divers ; pourquoi les événements mettent entre eux de si grandes distances, lorsque leur naissance était si rapprochée. Tu ne perdras rien à négliger des choses dont la connaissance nous est interdite et inutile. L'obscurité se cache dans un abîme. Et nous ne pouvons accuser la malveillance de la nature ; car il n'y a de difficile à décou-

vrir que les choses dont la découverte ne rapporte d'autres fruits que la découverte même. Tout ce qui peut nous faire meilleurs ou heureux, elle l'a placé sous nos yeux, à notre portée. Si l'homme s'est fortifié contre les hasards, s'il s'est élevé au-dessus de la crainte, si, dans l'avidité de son espoir, il n'embrasse pas l'infini, mais apprend à chercher ses richesses en lui-même ; s'il a borné la terreur des dieux et des hommes, persuadé qu'il a peu à craindre de l'homme, et rien à craindre de Dieu ; si, méprisant toutes les frivolités qui sont aussi bien le tourment que l'ornement de la vie, il est parvenu à comprendre que la mort ne produit aucuns maux et en termine beaucoup ; s'il a dévoué son âme à la vertu, et trouve le chemin facile partout où elle l'appelle ; s'il se regarde comme un être social né pour vivre en communauté ; s'il voit le monde comme la demeure commune de tous, s'il a ouvert sa conscience aux dieux et vit toujours comme en public ; alors, se respectant plus que les autres, échappé aux tempêtes, s'il s'est fixé dans un calme inaltérable ; alors il a rassemblé en lui toute la science vraiment utile et nécessaire : le reste n'est que l'amusement du loisir. Car il est permis à une âme déjà retirée à l'abri de s'égarer quelquefois dans ces spéculations qui servent à orner l'esprit plutôt qu'à le fortifier. »

II. Ces préceptes, notre Démétrius ordonne au disciple de la sagesse de les tenir à deux mains, de ne jamais s'en dessaisir, mais de se les identifier, de se les incorporer, afin d'obtenir, par des méditations de tous les jours, que les pensées salutaires se présentent d'elles-mêmes, que par-

cus, vir meo judicio magnus, etiam si maximis comparetur, solet : « Plus prodense, si pauca precepta aspiantur tenens, sed illi in promptu tibi et in usu sint, quam si multa quidem didiceris, sed illa non habens ad manum. Quemadmodum, inquit, magnus luctator est, non qui omnes numeros nexusque perdidit, quorum usus sub adversarii rariis est, sed qui in ano se aut altero bene et diligenter exercuit, et eorum occasione laetus expectat : nec enim refert, quam multa sciat, si scit quantum victorie satis est ; sic in hoc studio multa delectant, pauca vincunt. Licet nescias, quare ratio Oceanum effundat ac revocat ; quare septimus quisque annus etati signum imprimat ; quare luitudo porticus ex remoto spectantibus : nec enim refert, quam multa sciat, sed nullo in angustias coeant, et columnarum novissime intervalla jungantur ; quid sit, quod geminorum conceptionem separet, partem jungat ; utrum unus concubitus spargatur in duos, an toties concepti sint : cur portiter natis ita divergant, maximisque rerum spatia distat, quorum inter octas minimum interest. Non multum tibi nocetbit transisse, quare nec licet scire, nec prodest. Involant veritas in illo luct. Nec de multiplicata natura queri possumus :

quin nullius rei difficultas inventio est, nisi cujus hic unus inventus fructus est, invenisse. Quiddam nos meliores beatosque facturum est, aut in aperto, aut in proximo posuit. Si animus fortuito contempnit, si se supra metam sustulit, nec arida spe infinita complectitur, sed distat a se petere diffidit ; si deorum humanique formidinem eiecit, et scilicet non multum esse ab homine timendum, a Deo nihil ; si contempnit omnino, quibus torquetur vita, dum ornatur, eo perductus est, ut illi liqueat, mortem nullius mali esse materiam, multorum finem ; si animum virtuti consecravit, et, quicumque vocat illa, plenum putat ; si, sociali animi et in commune gentis, mundum ut unum omnium domum spectat, et conscientiam suam disaperit, semperque tanquam in publico vivit, se magis veritus quam alios, subductus ille tempestatibus, in solido ac sereno stetit, consummavitque scientiam utilium, atque necessarium ; reliqua oblectamenta omnia sunt. Licet enim jam in luctum retracto animo, ad hanc quoque excurre, cultum, non robur, ingenis afferentia. »

II. Hinc Demetrius noster utraque manu tenere proficcientem jubet ; hanc nequam dimittere, immo affigere et partem sui facere, eoque quotidianam meditationem perducit,

tout, et dès qu'il en a besoin, elles soient à sa disposition, qu'elles lui reproduisent sur-le-champ la distinction de l'honnête et du deshonnête, et lui apprennent qu'il n'y a pas d'autre mal que le deshonnête, pas d'autre bien que l'honnête. Quo sur cette règle, il distribue tous les actes de sa vie, que, d'après cette loi, il fasse tout, il exige tout : qu'il considère comme les plus malheureux des mortels, quel que soit l'éclat de leur fortune, les esclaves de leur ventre et de leurs plaisirs, ceux dont l'âme s'engourdit dans une lâche oisiveté. Qu'il se dise à lui-même : La volupté est fragile, passagère et sujette au dégoût : plus on s'en abuse, plus elle se transforme tantôt en un sentiment contraire, que suit toujours le repentir ou la honte. En elle rien n'est beau, rien n'est conforme à la nature de l'homme, de tous les êtres le plus près de la divinité : c'est une chose basse qui emprunte le ministère des membres les plus vils et les plus honteux, et qui se termine par je ne sais quoi d'abject. La volupté digne d'un homme, d'un héros, n'est pas de remplir, d'engraisser son corps, d'irriter ses desirs, dont le repos est notre plus grande sûreté ; mais de se mettre à l'abri de toute inquiétude, et de celle qui réveille l'ambition des hommes, ou guerre les uns avec les autres, et de celle dont les amertumes ont une origine céleste, quand nous croyons des dieux ce que raconte la fable, quand nous les jugeons d'après nos propres vices. C'est cette volupté toujours égale, toujours libre de crainte, jamais ennuyée d'elle-même, que goûte le sage dont nous traçons

le portrait. Instruit des lois divines et humaines, il jouit du présent, sans dépendre de l'avenir. Car rien n'est solide pour qui se porte vers l'incertain. Exempt des soucis rongeurs qui déchirent l'âme, il n'espère rien, ne désire rien, ne remet rien au hasard, content de ce qu'il a. Et ne crois pas qu'il soit content de peu de chose : tout lui appartient ; non comme tout appartenait à Alexandro, qui, lorsqu'il s'arrêta sur les bords de la mer Rouge, possédait moins qu'il n'avait acquis. Il n'était pas même maître des régions qu'il occupait, qu'il avait conquises, puisque Onésicrite errait sur l'Océan qu'il avait mission d'explorer, et cherchait de nouvelles guerres sur une mer inconnue. N'était-ce pas assez découvrir son indigence, que de porter ses armes au-delà des bornes de la nature ? que de se jeter avec une aveugle avidité dans des espaces profonds, inconnus, immenses ? Qu'importe combien de royaumes il ravit, il donna, combien de terres il accabla de tributs ? Il lui manque tout ce qu'il désire.

III. Et ce ne fut pas le défaut d'Alexandre seulement, qu'une heureuse témérité conduisit sur les traces de Liber et d'Hercule, mais de tous ceux que la fortune altera en los abreuvant. Vois Cyrus et Cambyse, parcourus toute la galerie des monarques persans, en trouves-tu un seul qui, rassasié, arrêta les bornes de son empire ? un seul que la mort n'ait surpris au milieu de quelque pensée d'agrandissement ? Cela n'est pas étonnant. Tout ce qu'obtient la cupidité est aussitôt absorbé, englouti. Peu importe ce qu'on accumule ; c'est un abîme sans fond. Le sage seul est maître de toutes

ui sua sponte occurrant salutaria, et ubique se statim desiderata praeesto sint, et sine mora illa veniat illa turpis honestaque distinctio, ac statim nec malum esse ullum nisi turpe, nec bonum nisi honestum. Haec regula vitae opera distribuit : ad hanc legem et agere cuncta, et est :gati : miseratissimos mortuorum iudicet, in quoscunque opibus refugiebant, ventris ac libidinis deditos, quorum animus inertis nila torpet. Dicit ipse alibi : Voluptas a fragilis est, brevis, fluctibus obiecta : qui avidius hausa est, citius la contrarium recidens, cuius subinde necesse est aut penitet, aut poenitet. In quo nihil est magnificum, aut quod naturam hominis, diis proximi, deceat : res humilis, membrorum turpium ac villum ministerium veniens, exitu foeda. Ista est voluptas et hominis et viro digna, non implere corpus, nec saginare, nec empiditates trillare, quorum turpissima est quies : sed perturbatone enervare, et ea quae hominum inter se risantium ambitus consentit, et ea quae intolerabilis ex alto venit, ubi de diis fuisse creditum est, vitisque illos nostris assimilavimus. Hanc voluptatem aequam, intrepidam, nunquam sensuram sui tedium, perpexit hic quem deformamus quam maxime : qui, ut ita dicam, divini juris atque humani peritus, praesentibus gaudet, ex futuro non pendet : nihil enim firmiter habet, qui in incerta propensus est. Ma-

gnis itaque euri exemptus, et dolorquentibus mentem, nihil sperat, aut cupit, nec se milit in dubium, suo contentus. Nec illum existimes parvo esse contentum : omnia illius sunt, non sic, quemadmodum Alexandri fuerunt : cui, quamquam in litore maris Rubri steterat, plus deerat quam quae venerat : illius ne ea quidem erant, quae tenebat, aut vicerat, quum in Oceano Onesicritae praenotata explorator erraret, et bella in ignoto mari querebat. Non satis apparebat inopem esse, qui extra naturae terminos arma proferret ? qui se in profundum, inexploratum et immensum, aviditate caeca prorsus immitteret ? Quid interest, quod eriperit regna, quod dederit, quantum terrarum libito premit ? tantum illi deest, quantum cupit.

III. Nec hoc Alexandri tantum vitium fuit, quem per Liberis Herculesque vestigia felix temeritas egit, sed omnium quae fortuna irritavit implenda. Cyrum et Cambysem, et totum regni Persiae stemma perorse, quem invenies, cui modum imperii satietas fecerit ? qui non vitam in aliquo ulterius proeundi cogitatione finivit ? Nec id mirum est, quicquid cupiditati contingit, peritus haurit et condidit : nec interest, quantum eo quod inexplorabile est, coegeras. Unus est sapiens, cuius omnia sunt, nec ex difficili luenda. Non habet milendos

choses, et n'a point de peine à les garder. Il n'a pas de lieutenants à envoyer à travers les mers, pas de camps à tracer sur les rives ennemies, pas de garnisons à distribuer dans des positions avantageuses : il ne lui faut ni légions ni corps de cavalerie. De même que les dieux immortels gouvernent sans armes leur empire, et veillent sur leur œuvre dans le calme de leur sublime séjour, de même le sage remplit sans trouble ses devoirs, quelque étendus qu'ils soient, et, le plus puissant et le plus vertueux parmi les hommes, il voit tous les autres au-dessous de lui. Tu peux rire : mais quand dans ton âme, qui franchit les distances et les profondeurs des solitudes, tu parcoures l'Orient et l'Occident, quand tu vois cette multitude d'animaux, cette abondance de biens que la nature a répandus pour notre bonheur, il y a quelque chose de vraiment digne d'un grand cœur à faire entendre cette parole de Dieu : Tout cela est à moi. C'est ainsi qu'on n'a plus rien à désirer ; car rien n'est au-delà du tout.

IV. Voilà, dis-tu, ce que je voulais : je te tiens : il faut voir comment tu te dégageras de ces filets où toi-même tu t'es enlacé. Dis-moi comment on peut donner quelque chose au sage, si tout lui appartient. Car ce qu'on lui donne est aussi à lui. Ainsi donc on ne peut accorder un bienfait au sage, puisque tout ce qu'on donne, on le donne du sien : pourtant vous prétendez qu'on peut donner au sage. Mais apprends que je t'ai fait la même question au sujet des amis : vous prétendez que tout est commun entre eux : donc personne ne peut donner à un ami, car ce serait donner sur le bien

commun. Rien n'empêche que la même chose n'appartienne au sage et à celui qui la possède, à qui elle a été donnée et adjugée. Par le droit civil, tout est au souverain ; et cependant toutes ces choses, dont le souverain a la possession universelle, sont distribuées entre plusieurs maîtres, et chaque chose a son possesseur. Ainsi nous pouvons donner au souverain une maison, un esclave, de l'argent, sans qu'on dise que nous lui donnons du sien. Car la puissance sur tout est au souverain, la propriété est à chacun. Nous appelons limites des Athéniens et des Campaniens, des plaines qu'ensuite les voisins entre eux distinguent par des délimitations particulières. Tout le territoire appartient à l'une ou à l'autre république, et porte ensuite le nom de son maître particulier. Ainsi nous pouvons donner nos champs à la république, quoiqu'on dise qu'ils sont à elle ; parce qu'ils lui appartiennent d'une autre façon qu'à moi. Met-on en doute que l'esclave avec son pécule n'appartienne à son maître ? Cependant il fait des présents à son maître. Car il ne résulte pas que l'esclave n'ait rien de ce qu'il n'aurait rien si son maître n'y consentait point ; et ce qu'il donne de plein gré n'en est pas moins au présent, quoiqu'on pût le lui ravir même contre son gré. Comme nous avons prouvé que tout appartenait au sage (car désormais c'est un point convenu entre nous), il s'agit maintenant d'établir par des exemples la question qui nous occupe, c'est-à-dire comment il peut rester maître à libéralité envers celui que nous reconnaissons comme maître de tout. Tout ce qui est dans la

*trans maria legatos, nec melius in ripis hostilibus castra, non opportunis castris disponenda praesidia; non opus est legione, nec equestribus turmis. Quomodo modum dii immortales regnum incertum regunt, et illa rerum suarum ex editu tranquilloque tutela est; illa hic officia sua, quamvis latissime possent, sine tumultu obit; et omne humanum genus, potentissimus ejus optimusque, infra se videt. Desideras licet; ingentis spiritus res est, quum Orientem Occidentemque lustraveris animo, quo etiam remota et solitudinibus interclusa penetrantur, quum tot amicitia, tantam copiam rerum, quas natura beatissime fundit, aspexeris, emittere hanc Dei vocem: Haec omnia mea sunt. Sic fit, ut nihil cupiat; quia nihil est extra omnia.*

IV. Hoc ipsum, inquis, volo; teneo te: volo videre, quomodo ex his laqueis, in quos tua sponte decidisti, expliceris. Dic mihi, quomodo modum potest aliquis dare sapienti, si omnia sapienti sunt? nam id quoque quod illi donat, ipse est. Itaque non potest dari beneficium sapienti; cui quicquid datur, de suo datur; atqui dicitis, sapienti posse donari. Idem autem me scito et de amicis interrogare. Omnia dicitis illis esse communis; ergo nemo quidquam amico donare potest: donat enim

*illi communia. Nihil prohibet aliquid et sapientis esse, et ejus qui possidet, cui datum et assignatum est. Jure civili omnia regis sunt: et tamen illa quorum ad regem pertinet universa possessio, in singulos dominos descripta sunt, et utraqueque res habet possessorem suum. Itaque dare regi et domum, et mancipium, et pecuniam possumus: nec dare illi de suo dicimus. Ad regem enim potestas omnium pertinet, ad singulos proprietatis. Fines Atheniensium aut Campanorum vocamus, quos deinde inter se vicini privata terminatio distinguit; et totus ager hujus aut illius reipublicae est: pars deinde suo domino quoque censetur; ideoque donare agros nostros reipublicae possumus, quamvis illius esse dicantur; quia aliter illius sunt, aliter mei. Numquid dubium est, quin servus cum pecunia domini sit? dat tamen dominus suo munus. Non enim ideo nihil habet servus, quia non est habiturus, si dominus illum habere noluerit; nec ideo non est munus, quamvis volens dedit, quia potuit eripi, etiam si noluisse. Quomodo modum probemus omnia, nunc enim omnia sapientis esse, inter nos convenit, illud quod quaeritur colligendum est, quomodo liberalitatis materia adversus eum super sit, cujus universa esse concessimus. Omnia patris sunt, quae in liberorum manu sunt: quia tamen patris*

possession des enfants appartient au père : qui ne sait toutefois que le fils peut donner au père ? Toutes choses appartiennent aux dieux : cependant nous leur faisons des offrandes, nous leur jetons une pièce de monnaie. Si ce que je possède est à toi, il ne s'ensuit pas que ce ne soit pas à moi ; car la même chose peut être à toi et à moi. Celui, dis-tu, à qui appartiennent des prostituées est un entremetteur : or, tout appartient au sage ; mais dans le tout sont comprises les prostituées ; donc les prostituées appartiennent au sage : or, celui auquel appartiennent les prostituées est un entremetteur, donc le sage est un entremetteur. C'est d'après le même raisonnement qu'ils veulent que le sage ne puisse rien acheter : Personne, disent-ils, n'achète ce qui est à lui : or, tout est au sage ; donc le sage n'achète rien. De même ils ne veulent pas qu'il emprunte, parce que personne ne paie d'intérêt pour son propre argent. C'est ainsi que l'on nous oppose des subtilités sans nombre, quoique l'on comprenne très-clairement ce que nous disons.

V. En effet, je dis que tout appartient au sage ; mais de manière néanmoins à ce que chacun ait son droit personnel sur ses biens, de même qu'un bon roi possède tout par droit de souveraineté, quand chacun possède par droit de propriété. Le temps viendra de prouver cette vérité. En attendant, il suffit pour notre question que je puisse donner au sage ce qui appartient au sage d'une façon, à moi d'une autre. Et il n'y a rien d'étouffant que je puisse donner quelque chose à celui qui possède tout. J'ai loué la maison. Il y a là quelque chose à toi, quelque chose à moi : la chose

est à toi, l'usage de la chose est à moi. Ainsi tu ne peux toucher aux fruits de ton champ malgré ton fermier, quoiqu'ils naissent sur ta propriété ; et s'il y avait cherté ou disette de vivres. « Hélas ! tu regarderais en vain les vastes provisions d'un autre, » nées sur ton terrain, placées dans ton fonds, accumulées dans tes greniers. Quoique maître, tu n'entreras pas dans la maison que j'ai louée ; tu n'emmèneras pas ton esclave, s'il est à mes gages ; et lorsque je t'aurai loué un chariot, ce sera de ma part un bienfait si je te permets de t'asseoir dans ta propre voiture. Tu vois donc qu'il peut se faire que quelqu'un, en recevant ce qui lui appartient, reçoive un présent.

VI. Dans tous ces exemples que je viens de citer, la même chose a deux maîtres. Comment ? c'est que l'un est maître de la chose, l'autre de l'usufruit. Nous disons les livres de Cicéron, et le libraire Dorus les appelle aussi ses livres ; et il y a vérité des deux parts. L'un les appelle les siens comme auteur, l'autre comme acquéreur ; et l'un et l'autre disent bien. Car ils sont à l'un et à l'autre ; mais pas de la même manière. Ainsi Tite-Live peut recevoir ses livres de Dorus, ou les lui acheter. Je puis donner au sage ce qui est personnellement à moi, quoique tout soit à lui. Car, quoique, à la manière des rois, il possède tout par sa conscience, tandis que la propriété de chaque chose est répartie sur chacun, il peut recevoir et devoir, acheter et emprunter. Tout appartient à César ; mais le fisc renferme ses biens personnels et particuliers : sa propriété universelle est dans l'empire, sa propriété personnelle dans son patrimoine. On peut, sans diminuer son autorité,

donare aliquid et filium patri? Omnia deorum sunt : tamen et dicta posuimus donum, et alipem jecimus. Non ideo quod habeo, meum non est, si tamen est : potest enim idem esse meum et laum. Is, inquit, cois prostitute sunt, leno est : omnia autem sapientis sunt ; inter omnia autem et prostitute sunt : ergo et prostitute sapientis sunt : leno autem est, cuius prostitute sunt : ergo sapientis est leno. Sic istum velant emere ; dicunt enim : Nemo rem suam emat : omnia autem sapientis sunt : ergo sapientis nihil emat. Sic velant et totum sumere, quis nemo usum pro pecunia sua pendat. Incumer : hilla sunt, per que cavillatur, quum pulcherrime, quid a nobis dicatur, intelligatur.

V. Enim sic omnia sapientis esse dico, ut nihilominus proprium quisque in rebus suis dominium habet ; quemadmodum sub optimo rege omnis rex imperio possidet, singuli domino. Tempus istius probandum rei tenet ; interim hoc huc questioni sat est, id quod aliter sapientis, aliter meum est, me posse donare sapienti. Nec mirum est, aliquid ei, cuius est totum, posse donari. Conduxi domum a te : in hac aliquid tuum, aliquid meum ; res tua est : usus rei tue, meus est. Itaque nec fractus tanges,

colono tuo prohibente, quamvis tua in possessione nascatur : et si aliena carior fuerit, aut fames,

Nec frustra magnam alterius spectabis acervum.

In tuo natum, in tuo positum, in horreum tuum tua. Nec conductum meum, quoniam in his domibus, intrabitis : nec serrum tuum, mercenarium meum abdone : et quum alibi rhedem confuturo, beneficium accipies, si tibi in vehiculo tuo sedere permiseris. Vides ergo posse fieri, ut aliquid accipiendo quod suum est, minus accipiat.

VI. In omnibus istis que modo retuli, uterque eundem rei dominus est ; quomodo ? quis alter rei dominus est, alter usus. Libros dicturus esse Cicero : eundem Dorus librarius suos vocat : et utrumque verum est ; alter illos tanquam auctor alibi, alter tanquam emptor asserit : ac recte utriusque dicuntur esse. Utriusque enim sunt ; sed non eodem modo ; sic potest T. Livius a Doris accipere, aut emere libros suos. Possum donare sapienti, quod viriliter meum est, licet illius sint omnia. Nam quum regio more euncta conscientia possideat, singulorum autem rerum in unumquemque proprietates sint sparsa ; et accipere minus, et debere : et emere, et conducere potest.

demandeur ce qui est à lui, ce qui n'est pas à lui : car la chose même dont il est dépossédé, comme appartenant à un autre, est à lui sous un autre rapport. Ainsi, la propriété universelle est dans l'âme du sage, sa propriété personnelle est dans son droit et son patrimoine.

VII. Bien rassemble des arguments pour prouver tantôt que tous les hommes sont sacrilèges, tantôt que personne ne l'est. Veut-il jeter tout le monde de la roche Tarpéienne, il dit : « Quiconque enlève, dissipe, applique à son usage ce qui appartient aux dieux, est sacrilège : or, toutes choses appartiennent aux dieux ; donc tout ce que l'on prend, on le prend aux dieux, puisque tout leur appartient ; donc, quiconque prend quelque chose, est sacrilège. » Veut-il ensuite qu'on puisse impunément briser les temples et piller le Capitole, il dit qu'il n'y a pas de sacrilège. Car tout ce qui est enlevé d'un lieu qui appartient aux dieux est transféré dans un lieu qui appartient aux dieux. On répond à cela que tout, sans doute, appartient aux dieux, mais que tout ne leur est pas consacré ; que le sacrilège s'applique aux choses que la religion a vouées à la divinité. Ainsi le monde entier est le temple des dieux immortels ; il est même le seul digne de leur grandeur et de leur magnificence ; et cependant on distingue le sacré du profane, et l'on ne permet pas, dans ce petit espace qu'on a consacré par le nom de temple, tout ce qui est permis à la face du ciel et des étoiles. Sans doute le sacrilège ne peut faire injure aux dieux, que leur divinité met hors de sa portée ; mais il est puni comme s'il avait cet effet. C'est notre opinion

et la sienne qui le condamnent au châtimement. Ainsi donc, de même que l'on considère comme sacrilège celui qui enlève un objet consacré, quoique, partout où il le puisse transporter, son larcin doit rester dans les limites du monde, de même on peut faire un vol au sage. Car on lui enlève non une des choses qu'il possède dans l'universalité, mais une des choses sur lesquelles il a une propriété reconnue, et qui lui servent personnellement. Mais il ne reconnaît que la première possession ; l'autre il ne voudrait pas l'avoir, quand même il le pourrait : il fera entendre les paroles de ce général romain auquel, en récompense de son courage et de ses services, avaient été décernées autant de terres qu'il pouvait en comprendre dans le labourage d'un jour : « Vous n'avez pas besoin, dit-il, d'un citoyen qui aurait besoin de plus qu'il ne faut à un citoyen. » Ne penses-tu pas qu'il y a plus de grandeur à refuser ce présent, qu'à le mériter ? Beauvoup, en effet, ont entrepris sur les autres, personne ne s'est imposé des limites soi-même.

VIII. Lors donc que nous considérons l'âme du sage, maîtresse de toutes choses, embrassant l'espace universel, nous disons que tout lui appartient, quoique, dans le droit ordinaire, il ne dût, s'il y avait lieu, figurer que comme une tête au livre des censeurs. Il y a une grande différence à estimer ses possessions par la grandeur de son âme, ou par le cens. Le sage aurait horreur de posséder tous ces objets dont tu parles. Je ne te rappellerai pas Socrate, Chrysippe, Zénon et d'autres, grands hommes à la vérité, mais plus grands sans doute parce que l'envie ne cherche plus à obscurcir les

*Cæsar omnia habet, flucus ejus privata tantum. ac sua : et universa in imperio ejus sunt, in patrimonio propria. Quid ejus sit, quid non sit, sine diminutione imperii queritur ; nam id quoque quod tanquam alienum adjudicatur, aliter illius est. Sic sapiens universa animo possidet, jure ac dominio suo.*

VII. Bien modo omnes sacrilegos argumentis esse colligit, modo neminem. Quomodo omnes de saxo dejecturus est, dicit : Quisquis id quod decorum est, suscipit et consumpfit, atque in usum suum vertit, sacrilegus est : omnia autem decorum sunt : quod quicunque ergo tollit, decorum tollit, quorum omnia sunt : ergo quisquis tollit aliquid, sacrilegus est. Deinde quum effringi templa, et expiari impune Capitolium jubet, dicit : Nullum sacrilegium esse ; quia quidquid sublatum est ex eo loco qui decorum erat, in eum transferitur locum, qui decorum est. Hic respondetur : Omnia quidem decorum esse, sed non omnia ejus dicata. tu his observari sacrilegium, quæ religio numini adscripta. Sic et totum mundum decorum esse immortalium templum, solum quidem amplitudine illorum ac magnificentia dignum : et tamen a sacris profana discerni, et non omnia licere in angulo, cui nonnulli fani impositum est, quæ sub cælo et conspectu siderum licent. Injuriam sacrilegus Deo quidem non potest facere ;

*quem extra letum sua divinitas possit : sed puniunt, quia tanquam Deo fecit. Opinio illam nostra ac sus obligat perne. Quomodo ergo sacrilegus videtur, qui aliquid aufert sacri, etiamsi quocumque transiit, quod surripuerat, intra terminos est mundi : sic et sapientis factum potest fieri. Aufertur enim illi non ex his quæ universa habet, sed ex his quibus dominus inscriptus est, quæ universum ei servant. Illam alteram possessionem agnovit, hanc nolit habere, etsi poterit : enititurque illam vancem, quam censemus imperator emitti, quum illi ob virtutem et bene gestam rempublicam tantum agri decernerentur, quantum arando uno die circuire potuisset : Non est, inquit, vobis eo opus citæ, cui plus opus sit, quam nui civi. Quanto majoris viri patas, respicite hoc manus, quam meruisse ? multi enim fines alius abstulerunt, sibi nemo constituit.*

VIII. Ergo quum animam sapientis intuemur potentem omnium, et per universa diffusam, omnia illius esse dicimus, quum ad hoc vis quotidianum, si illa res toleret, capite cessabit. Multum interest, possensio ejus animi magnitudine instimetur, ac censu : hæc universa habere, de quibus loquens, abominabatur. Non referam libi Socratem, Chrysippum, Zénonem, et ceteros magnos quidem viros, majores quidem, quia in laudem ve-

gloires anciennes. Tout à l'heure je le citais Démétrius, que la nature me semble avoir fait naître de nos jours, pour montrer qu'il ne pouvait être changé par nous, ni nous changés par lui; homme d'une sagesse achevée, quoiqu'il ne l'avoue pas lui-même, d'une constance inébranlable dans ce qu'il a résolu, avec cette éloquence qui convient à de graves matières, sans apprêt, sans expressions tourmentées, mais d'une nature élevée, et, surtout où l'emporte le mouvement de l'esprit, suivant toujours son objet. Je ne doute pas que la Providence ne lui ait donné une telle vertu et une telle éloquence, pour qu'il ne manquât à notre siècle ni un exemple, ni un sujet de reproche.

IX. Si quelqu'un des dieux voulait livrer à Démétrius la possession de nos richesses, à la condition qu'il ne pourrait en rien donner, j'ose affirmer qu'il les rejeterait en disant : « Quant à moi, je ne m'enchaîne pas à ce fardeau insupportable, et je ne vais pas jeter un homme libre dans cette fange profonde. Pourquoi m'offrir les mœurs réunies de tous les peuples. Je n'accepterais même pas ces choses, quand je pourrais les donner; car j'en vois beaucoup qu'il ne me conviendrait pas de donner. Je veux passer en revue ces trésors qui éblouissent les yeux des nations et des rois. Je veux examiner ce qui est le prix de votre sang et de vos âmes. Montre-moi d'abord les dépouilles du luxe, soit que tu veuilles me les déployer une à une, soit, ce qui vaut mieux, que tu me les présentes en un seul monceau. Je vois l'écaille travaillée en lames finement déliées, et l'enveloppe

des animaux les plus difformes et les plus lents, achetée des sommes immenses, et cette bigarrure, qui on fait le charme, empruntant à des couleurs étrangères les apparences du vrai. Je vois là des talles, du bois estimé la fortune d'un sénateur, et d'autant plus précieux que la difformité de l'arbre l'a rendu à un grand nombre de nœuds. Je vois là des vases de cristal, dont la fragilité augmente le prix; car en toutes choses la jouissance s'accroît pour les insensés en raison des risques qui devraient la faire éviter. Je vois des coupes murrines; car on n'eût pas assez fait pour le luxe si les convives n'eussent fait circuler dans d'immenses pierreries les boissons qu'ils vont bientôt vomir. Je vois des perles, non pas une attachée à chaque oreille; car les oreilles sont excrécées à porter des fardeaux; mais ces perles sont accouplées et superposées les unes au-dessus des autres. Le délice des femmes n'aurait pas suffisamment asservi les hommes, si deux ou trois patrimoines ne leur pendaient à chaque oreille. Je vois des vêtements de soie, si l'on peut appeler vêtement ce qui ne protège ni le corps, ni la pudeur, et avec lequel une femme ne pourrait en toute assurance jurer qu'elle n'est pas nue. Nous faisons venir à grands frais ces étoffes de paysignores même du commerce, afin que nos matrones ne puissent montrer à leurs amants dans la chambre à coucher, plus qu'elles ne montrent au public. »

X. « Que fais-tu donc, avarice? Par combien de choses précieuses ton or est-il vaincu? Tous ces objets que je viens de citer sont plus honorés et

tustorum invidia non obstat. Paulo ante Demetrium retuli, quem mihi videtur rerum natura nostris tulisse temporibus, ut ostenderet, nec illum a nobis corrumpi, nec nos ab illo corrumpi posse: virum exacte, licet neget ipse, sapientiae; firmoque in his, quae proposita, constantiae; eloquentiae vero ejus, quae res fortissimas decet, non concinnatae, nec in verba sollicitae, sed ingenti animo, prout impetus tollit, res suas prosequens. Haec non dubito, quia Providentia et talem vitam, et talem dicendi facultatem deferret, ne aut exemptum seculo nostro, aut convicium deesset.

IX. Demetrio si res nostras aliquis decem possidentem vult tradere sub lege certa, ne tibi donare, affirmaverim repudiatorem, dicaturumve: « Ego vero me ad istud inextricabile pondus non alligam, nec in altam fœcem rerum hunc expeditum hominem demitto. Quid ad me defers populorum omnium mala! quae nec daturus quidem acciperem: quoniam multa video, quae me donare non decet. Volo sub conspectu meo ponere, quae gentium oculis regnumque praestringunt! volo intueri gentium sanguinis, autimarumque vestrarum? Prima mihi luxurie spolia propono; si illa vis per ordinem expendere, sive, ut est melius, in unum accervum dare. Video elaboratam scrupulosa distinctione testimonium, et fa-

disimorum pigerrimorumque animalium testas, ingentibus pretiis emptas, in quibus ipsa illa quae placeat varias, subtilis medicamentis, in similitudinem veri coloratur. Video istae mensae, et arcturatum lignum senatoria censa, eo pretiosius, quo illud in plures nodos, arboris infirmitas torset. Video istae crystallina, quorum accredit fragilitas pretium; omnium enim rerum voluptas apud imperitos, ipsa quo fugare debet periculo, crescit. Video murrinis pocula: parum scilicet luxuria magno fuerit, nisi quod vomani, capacibus geminis inter se praenunciarent. Video uniones, non singulos singulis auribus comparatos: jam enim exercitate aures ovari ferendo sunt: iugularum inter se, et insuper illi his superponuntur: non satis mulieribus insanda viros subiecerat, nisi bina ac terma patrimonialia auribus singulis pependissent. Video sericas vestes, si vestes vocandae sunt, in quibus nihil est quo defendi aut corpus, aut denique pudor possit: quibus sumptis, molles parum liquido, nudam se non esse jurohnt. Haec ingenti summa, ab ignotis etiam ad commercium gentibus arcessuntur, ut matrones nostrae, ne adulteria quidem, plus sui in cubiculo, quam in publico ostendant.

X. « Quid agis avaritia? quot rerum caritate aurum tuum vicum est? omnia ista quae retuli in majore honore

plus estimés. Je veux maintenant interroger tes richesses, ces lames de l'un et de l'autre métal, qui éblouissent notre cupidité. Mais, par Hercule, la terre qui a exposé à sa surface tout ce qui pouvait nous être utile, a caché, a enfoui ces dangereux trésors qui ne devaient sortir de son sein que pour le malheur des nations, et a pesé dessus de tout son poids. Je vois le fer sortir des mêmes abîmes que l'or et l'argent, afin qu'il ne manquât au meurtre ni son instrument ni sa récompense. Et encore ces métaux ont-ils quelque chose de matériel, quelque chose où l'esprit peut être entraîné par l'illusion des yeux. Mais je vois là des diplômes, des contrats, des billets, vains simulacres de la propriété, vains fantômes de l'avarice en délire, faits pour tromper les esprits avides de chimères. Que sont en effet toutes ces choses? Que sont les intérêts, les calendaires, l'usure, sinon des noms nouveaux cherchés hors de la nature à la cupidité humaine? J'ai droit de me plaindre de la nature, pour n'avoir pas caché plus profondément l'or et l'argent, pour ne les avoir pas surchargés d'un poids si grand qu'il eût été impossible de les détériorer. Mais que sont ces tablettes, ces calculs, cette vente du temps, et ces sanglantes usures. Mauvaises volontaires, nées de notre propre constitution, où l'on ne trouve rien qui puisse être soumis aux yeux, être touché de la main, vains rêves de l'avarice! Malheur à celui qui se réjouit en voyant le registre immense de ses domaines, et les vastes plaines cultivées par des esclaves, et ces hordes de troupeaux qui ont pour pâturages des provinces et des royaumes,

et tout ce domestique plus nombreux que des nations belliqueuses, et ces édifices particuliers qui surpassent l'étendue des grandes villes! Lorsqu'il aura bien contemplé tous ces objets sur lesquels il a placé et dispersé ses richesses, lorsqu'il aura bien caressé son orgueil, qu'il compare ce qu'il possède avec ce qu'il désire, il sera pauvre. Laisse-moi, rends-moi à mes richesses. Moi je possède l'empire de la sagesse, empire immense et paisible. C'est ainsi que je suis maître de toutes choses, en les abandonnant à tous.

XI. Aussi Calus César offrant à Démétrius deux cents sesterces, il les rejeta en souriant, ne jugeant pas même la somme assez forte pour se glorifier de son refus. Dieux et déesses, avec quels pauvres moyens il veut ou honorer ou corrompre une telle âme! Je dois rendre témoignage à ce grand homme. Je lui ai entendu dire un mot sublime, lorsqu'il s'étonnait de la folie de César qui avait pensé de gagner à si bon marché. « S'il se proposait, dit-il, de me tenter, il fallait en faire l'épreuve avec tout son empire. »

XII. On peut donc donner quelque chose au sage, quoique tout lui appartienne. Rien n'empêche non plus que l'on ne puisse donner à un ami, bien que nous disions que tout est commun entre amis. Car la communauté entre amis ne ressemble pas à la communauté entre associés, où une part est à l'un, une part à l'autre; mais à la communauté du père et de la mère dans leurs droits sur leurs enfants; s'ils en ont deux, ils n'ont pas chacun le leur, mais ils en ont deux chacun. Avant

pretioque sunt. Nunc volo tuas opes recognoscere, laminas utriusque materie, ad quas cupiditas nostra caligat. At mehercule terra, que quicquid utile futurum nobis erat protulit, ista defodit et occultat, et ut noxiosis rebus ac malo gentium in medium proditoris, toto pondere incubuit. Video ferrum ex eisdem tenebris esse prolatum, quibus aurum et argentum: ne aut instrumentum in cedes manus decederet, uti pretium. Et adhuc ista aliquam materiam habent; est in quo errorum oculorum animus subsequi possit: video istos diplomata, et syngraphas, et cautiones, vacua habendi simulacra, umbra quasdam avaritie laborantis, per quas decipiunt animum, inuani opinione gudentem. Quid enim ista sunt? quid fenum, et kalendarium, et usura, nisi humanæ cupiditatis extra naturam quæsitæ nomina? Possum de rerum natura queri, quod aurum argentumque non interius rhecondit, quod non illis majus, quam quod detrahi posset, pondus iocere. Quid sunt istæ tabulæ, quæ computationes, et venale tempus, et sanguinolentæ centesimæ? Voluntaria mata ex constitutione nostra pendentiæ, in quibus nihil est, quod subijci oculis, quod teneri manu possit, insani avaritie somnia. O miserum! si quem decebat sui patrimonii liber magnus, et vasta spatia terra-

rum colenda per vineas, et immensi greges pecorum per provincias ac regna pacendi et familia belliciosis nationibus major, et ædificia privata levitatem urbium magnarum vincencia! quoniam bene ista, per que divitiis suis disposuit ac fudit, circumspexerit, superbumque se fecerit, si quicquid habet, et quod cupit comparet, pauper est. Dimittite me, et illis divitiis meis redde. Ego regnum suppletis, novi, magnum, securum; ego sic omnia habeo, ut omnium sint.

XI. Itaque quomodo C. Cæsar illi decemta donaret, ridens reject, ne dignum quidem summam iudicasset, quæ non accepta glorietur. Dil demque, quam pusillo illum animam aut honorare veluit, aut corrumpere! Reddendum egregio viro testimonium est. Ingentem rem ab illo dici auidi, quomodo miraretur Cæsi demeritum, quod se potasset tantis posse mutari. Si tentare, inquit, me constituerat, toto illi fui experiendus imperio.

XII. Sapienti ergo donari aliquid potest, etiam si sapientis omnia sunt. Neque sibi prohibet, quoniam omnia amicis dicamus esse communia; aliquid amico donari. Non enim mihi sic cum amico communis sunt, quomodo cum socio, ut pars mea sit, pars illius; sed quomodo patri materique communes liberi sunt: quibus quam duo



tout, je feroi en sorte que celui, quel qu'il soit, qui m'associe avec lui, sache qu'il n'a rien de commun avec moi. Pourquoi? parce que ce lien n'existe qu'entre les sages, qui seuls connaissent l'amitié : les autres ne sont pas plus des amis que des associés. Ensuite il peut y avoir communauté de différentes manières. Ainsi, les quatorze bancs appartiennent à tous les chevaliers romains : néanmoins la place que j'y prends me devient propre ; si je la cède à quelqu'un, quoique je lui cède une chose qui nous est commune, je suis pourtant censé lui donner quelque chose. Il y a des choses que l'on ne possède que sous certaines conditions. J'ai une place sur les bancs équestres, non pour la vendre, non pour la louer, non pour l'habiter, mais pour voir le spectacle. Je ne mentirai donc pas si je dis que j'ai une place sur les bancs équestres : mais, lorsque je viens au théâtre, si tous les bancs sont pleins, j'y ai légalement une place, parce que j'ai droit de m'y asseoir, et je n'en ai pas, parce que ceux qui ont ce droit en commun avec moi les occupent toutes. Sache qu'il en est de même entre amis. Tout ce qu'à notre ami nous est commun avec lui : mais il a en propre ce qu'il possède, et je ne puis en user sans son aveu. Tu te moques de moi, diras-tu. Si ce qui est à mon ami est à moi, n'ai-je pas droit de le vendre. Non sans doute, pas plus que les places au théâtre, et cependant elles te sont communes avec les autres chevaliers. Ce n'est pas une preuve que quelque chose ne soit pas à toi parce que tu

ne peux ni la vendre, ni la consommer, ni la modifier en bien ou en mal. Car elle est à toi-même, quoiqu'elle soit à toi sous certaine condition. J'ai reçu, mais tous ont reçu de même.

XIII. Pour ne pas te retenir plus longtemps, un bienfait ne peut être plus grand qu'un autre ; mais les choses qui font la matière du bienfait peuvent être plus grandes ; elles peuvent être plus multipliées, lorsque la bienveillance se livre à ses effusions et se complait en elle-même, à la manière des amants, dont les baisers multipliés et les étroits embrassements s'accroissent par l'amour, mais l'exercent. La question qui se présente ensuite a été déjà épuisée dans les livres précédents : aussi nous ne ferons que l'effleurer légèrement. Car les arguments qui ont servi peuvent se transporter ici. On demande si celui qui a tout fait pour rendre un bienfait, l'a rendu. La preuve, dit-on, qu'il n'a pas rendu, c'est qu'il a tout fait pour rendre. Il est donc évident qu'il n'a pas fait ce qu'il n'a pas eu occasion de faire. Ainsi, un débiteur n'a pas remboursé son créancier, si, ayant cherché de quoi le rembourser, il ne l'a pas trouvé. Il entre dans les conditions de certaines choses d'exiger que l'intention soit suivie de l'effet ; dans d'autres, l'intention tient lieu de l'effet, si on a tout essayé pour y arriver. Si un médecin a tout fait pour guérir, il a rempli son rôle. Malgré la condamnation d'un accusé, l'orateur conserve tout le mérite de son éloquence, s'il a usé de toutes les ressources du droit. Les honneurs du commandement sont rendus même au général vaincu, s'il a rempli ses fonctions avec

\* Dans les amphithéâtres, les chevaliers romains avaient quatorze bancs réservés.

sunt, non singuli singulos habent, sed singuli binos. Primum omnium jam effeciam, ut quisque ista, qui me in societatem vocat, sciat se nihil mecum habere commune. Quare? quia hoc consortium solum inter sapientes est, inter quos amicitia est; ceteri non magis amici sunt, quam socii. Deinde pluribus modis communia sunt. Equestris omnium equitum Romanorum sunt : in illis tamen locus meus tibi proprius, quem occupavi; hoc si cui cessi, quamvis illi communis re cessarem, tamen aliquid dedisse videor. Quædam quorundam sub certa conditione sunt; habeo in equestris locum, non ut vendam, non ut locem, non ut habitem; in hoc tantum, ut spectem. Propterea non mentiar, si dicam me habere in equestris locum : sed quum in theatrum vent, si plena sunt equestra, et jure quorundam modis, quia sedere mihi licet; et non habeo, quia alibi, cum quibus jus mihi loci commune est, occupatus est. Idem inter amicos pnta fieri. Quidquid habet amicus, commune est nobis : sed illius proprium est, qui tenet; ut hiis, illo nolente, non possum. Desides me, inquit. Si quod amici est, meum est, licet mihi vendere. Non licet; nam nec equestris, et tamen communia tibi cum ceteris equitibus sunt. Non est argumentum, ideo aliquid tuum non esse, quia vendere non potes, quia consumere, quia mutare in

desideris aut malis non potes. Tuum enim est, etiam quod tibi lege certa tuum est. Accepi, sed concili non minus.

XIII. Ne te traham longius, beneficium majus esse non potest; eo per quod beneficium datur, possumus esse majora : et plura, in quæ se indigne beneficentia effundat, et sic sibi indulget, quemadmodum amantes solent; quorum plura ocula, et complexus arctiores, non augent amorem, sed exercent. Hæc quoque, quæ venit questio, profigata est in prioribus : itaque breviter perscringatur. Possum enim in banc, quæ data sunt alia, argumenta transferri. Queritur, an qui omnia fecit, ut beneficium redderet, reddiderit. Ut scias, inquit, illum non reddidisse, omnia fecit, ut redderet. Apparet ergo, non esse id factum, cujus facti di occasione non habuit. Ut credideris non pecuniam non solvis is, qui ut solveret, ubique quæsit, nec invenit. Quædam ejus conditionis sunt, ut effectum præstare debeant : quibusdam pro effectu est, omnia attentasse, ut efficerent. Si omnia fecit ut sanaret, peregit medicus partes suas; etiam damno reo, oratori constat eloquentie officium, si omni jure usus est. Laus imperatoria etiam victo duci redditur, si et prudentia, et industria, et fortitudo muneribus suis functa est. Omnia fecit, ut beneficium redde-

prudence, avec habileté, avec courage. Ton obligé a tout fait pour te rendre : ton bonheur y a mis obstacle. Il ne t'est rien arrivé de fâcheux, pour mettre à l'épreuve la sincérité de son amitié. Tu es riche, il n'a pu te donner; tu le portes bien, il n'a pu s'asseoir à ton chevet; tu es heureux, il n'a pu te secourir : il t'a payé de retour, quoiquo ton bienfait ne te soit pas rendu. Du reste, celui qui, toujours attentif à épier l'occasion de la reconnaissance, y a consacré tous ses soins, toute son activité, a plus fait que l'homme à qui il arrive de s'acquitter sur-le-champ.

XIV. La comparaison du débiteur est fautive : il ne lui suffit pas d'avoir cherché de l'argent, s'il ne paie. Car d'un côté l'on a toujours sur les épaules un créancier impitoyable, qui ne laisse tomber aucun jour sans intérêt; de l'autre, un homme bienveillant qui, en voyant les démarches, ton empressement, ton iniquité, te dit : Bannis ces soucis de ton cœur. Cesse de te poursuivre de tes propres importunités. J'ai assez reçu de toi. Tu me fais injure, si tu crois que j'exige quelque chose de plus. Je suis pleinement convaincu de tes sentiments. Mais voyons, dit-on : Tu prétends que celui qui a ainsi témoigné sa reconnaissance a rendu le bienfait. Donc celui qui a rendu et celui qui n'a pas rendu sont au même niveau. A cela oppose le raisonnement contraire : s'il eût oublié le bienfait reçu, s'il n'eût pas même essayé d'être reconnaissant, dirais-tu qu'il s'est acquitté ? Mais celui-ci s'est fatigué jour et nuit; il a renoncé à tout autre devoir, toujours dévoué à celui-là seul, toujours aux aguets pour ne pas laisser fuir

l'occasion. Seront-ils donc au même niveau, celui qui a rejeté loin de lui tous les soucis de la reconnaissance, et celui qui n'en a jamais été libre un moment ? Tu es injuste, si tu exiges de moi des effets, quand tu vois que l'intention ne m'a pas manqué. En résumé, suppose que tu sois pris par des pirates; j'emprunte de l'argent, je livre mes biens pour la garantie du créancier, j'en embarque au milieu des rigueurs de l'hiver, je parcours des rivages infestés de brigands, j'affronte tous les dangers que peut offrir même une mer tranquille : après avoir traversé de vastes solitudes pour chercher des hommes que tout le monde fuyait, j'arrive enfin jusqu'aux pirates : déjà un autre t'avait racheté. Nieras-tu que je me sois acquitté ? Même si, dans cette navigation, le naufrage m'a fait perdre l'argent que j'avais amassé pour ta délivrance; même si je tombe dans les fers que je voulais t'ôter; vierras-tu que je me sois acquitté ? Mais, par Hercule, les Athéniens donnent à Armodius et à Aristogiton le nom de tyrannicides; et la main de Mucius, laissée dans le brasier d'un ennemi, passa pour avoir tué Porcenna; et la vertu luttant avec la fortune conserve son éclat, même sans atteindre le but qu'elle se proposait. Il a plus fait, celui qui a poursuivi les occasions fugitives, qui a épié tous les moyens de témoigner sa gratitude, que celui que la première occasion a fait, sans aucune fatigue, reconnaissant.

XV. Mais, dit-on, le bienfaiteur t'a apporté deux choses, sa bonne volonté et le don : tu lui dois donc aussi deux choses. Tu aurais raison de tenir ce langage à celui qui ne te rapporterait

ret; nihil illi felicitas tua. Nihil incidit durius, quod veram amicitiam experiretur. Locupletis domus non potuit, sano assidere, felici succurrere : gratiam retulit, etiam si in beneficium non recepit. Præterea, hunc intentus semper, et hujus rei tempus opperens, qui la hoc multum curæ, multum sollicitudinis impendit, plus laboravit, quam cui cito referre gratiam cōstitit.

XIV. Debitorum exemplum dissimile est : cui porum est pecuniam quæsitæ, nisi solvit. Ille enim stat acertius super caput creditor, qui nullum diem gratis occidere patitur; hic benignissimus, qui quam te viderit cunctantem et sollicitum atque anxium, dicat : N'le hanc de pectore eura. Desine tibi molestus instare; omnia a te habeo. Injuriam mihi facis, si me quidquam amplius desiderare iudicas. Plurissime ad me perveniet animus tuus. Dic, inquit, mihi : reddidisse beneficium diceres illam, qui sic gratiam retulit? Eodem ergo loco est, qui reddidit, et qui non reddidit. Contra, nunc illud pone, si oblitus esset accepti beneficii, si ne tentasset quidem gratis esse, negares illum gratiam retulisse. At hic debens noctibusque se laxavit, et omnibus aliis recusatâ officis, hunc aut immanem, et operatus, ne qui se fugeret occasio. Eodem ergo loco eruit, ille qui curam referenda gratiæ

abiecit, et hic qui nunquam ab illa recessit? Iniquus es, si rem a me exigas, quam videns animum non defuisti. Ad summum, puta, quam capius esses, me pecuniam mutuum, rebus meis in secretis in creditoris opposita, navigasse hieme jam sæva, per infesta latrocinia litora, enisum quiddam periculi offerre potest etiam pocalum mare : peragratis omnibus solitudinibus, quam quos nemo non fugebat ego quærerem, tandem ad piratas perveni : et jam to alius redemerat; negabis me gratiam retulisse? Etiam si in illa navigatione pecuniam, quam salutis tæ contraxeram, naufragus perdidit? Etiam si in vincula que detrahære tibi volui, ipse incidit? Negabis me retulisse gratiam? At mercede Athenienses, Hæmodium et Aristogitonem, tyrannicidas vocant; et Mucii manus to hostili ara relictæ, instar occisi Porcennæ fuit : et semper contra fortunam luctata virtus, etiam citra effectum propositi operis, coluit. Plus præstitit, qui fugientes occasiones secutus est, et alia atque alia captavit, per quæ referre gratiam posset, quam quem sine ullo sudore gratum prius fecit occasio.

XV. Duas, inquit, res ille tibi præstitit, voluntatem, et rem; in quoque illi duas debes. Merito istud d.ceres ei, qui tibi reddidit voluntatem olosum; hinc vero, qui

qu'une volonté oisive, mais non à celui dont la volonté s'épuise en efforts et ne néglige aucun moyen : car il donne les deux choses, autant qu'il est en lui. D'ailleurs il ne faut pas toujours calculer d'après le nombre. Quelquefois une chose en vaut deux. Ainsi le dou se trouve remplacé par cette volonté si active, si avide de rendre. Si le cœur sans la chose ne suffit pas pour être reconnaissant, personne n'est reconnaissant envers les dieux, auxquels on n'offre que la seule volonté. Mais, si je ne puis donner davantage à celui que je dois payer de retour, pourquoi donc ne serai-je pas reconnaissant envers un homme au même prix qu'envers les dieux ?

XVI. Si pourtant tu me demandes mon opinion, si tu veux que je te signifie ma réponse, je te dirai : Que l'un se croie remboursé, que l'autre sache qu'il n'a pas rendu : que l'un affranchisse, que l'autre reste enchaîné ; que l'un dise : j'ai reçu, que l'autre réponde : je dois. Dans toute question ayons pour but le bien général. Il faut interdire aux ingrats toute excuse où ils puissent se retrancher, qui leur serve à dénigrer leur mauvaise volonté. J'ai tout fait ! eh bien ! fais encore. Quoi ? Penses-tu que nos ancêtres fusent assez insensés pour ne pas comprendre combien il est injuste de mettre au même rang celui qui a dépensé au jeu ou aux plaisirs l'argent reçu d'un créancier, et celui qui, par suite de vol, d'incendie ou de quelque accident plus fâcheux, a perdu le bien d'autrui avec le sien ? Cependant ils n'ont admis aucune excuse, afin d'apprendre aux hommes qu'il faut, avant tout, remplir ses engagements. Car il valait

mieux refuser au petit nombre même une excuse légitime, pour que tout le monde ne fût pas tenté d'en chercher une frivole. Tu as tout fait pour rendre : cela suffit pour lui ; c'est trop peu pour toi. Car, de même que lui, s'il comptait pour rien la constance et les efforts de ton zèle, serait indigne de la reconnaissance ; de même, toi, tu es ingrat, si, lorsqu'il prend en paiement ta bonne volonté, tu ne restais son débiteur d'autant plus volontiers qu'il te tient quitte. Mais ne va pas l'emparer de cette quittance, ni faire venir de témoins : n'en poursuis pas moins les occasions de rendre. Rends à l'un, parce qu'il redemande ; à l'autre, parce qu'il te fait remise ; à l'un, parce qu'il est méchant ; à l'autre, parce qu'il ne l'est pas. Et ne crois pas qu'il l'appartienne de juger la question suivante : Si on a reçu un bienfait d'un sage, est-on tenu de rendre lorsqu'il a cessé d'être sage, pour se tourner au mal ? Car tu lui rendrais un dépôt qu'il t'aurait confié étant sage ; tu lui paieras sa créance même quand il deviendrait méchant. D'où vient qu'il n'en serait pas de même du bienfait ? Parce qu'il est échangé, te change-t-il ? Quoi ! Si tu recevais quelque chose d'un homme bien portant, tu ne lui rendrais pas s'il était malade : tandis que nos obligations s'accroissent toujours envers un ami en raison de sa faiblesse. Or, celui-ci est malade d'esprit : il faut l'assister, il faut le supporter. La sottise est une maladie de l'esprit. Ici, pour être mieux compris, je crois qu'il faut distinguer.

XVII. Les bienfaits sont de deux espèces : les uns, que le sage seul peut offrir au sage : ceux-là

et vult, et conatur, et nihil intentatum relinquit, non potes dicere; utraque enim perstat, quantum in se est. Deinde, non semper numero numerus requendus est; aliquando res pro duobus valet. Itaque in locum rei succedit tam propensa voluntas, et cupida reddendi. Quod si animus siacere, ad referendum gratiam non valet, nemo adversus deos gratus est, in quos voluntas sola confertur. Dile, inquit, nihil aliud prestare possumus. Sed si huic quoque, cui referre gratiam debeo, nihil aliud prestare possum, quid est, quare non eo adversus hominem gratus sim, quo nihil amplius in deos coufero ?

XVI. Si tamen quid sentiam queris, et vis signare responsum; hic beneficium recepisse se iudicat; ille se sciat non reddidisse. Hic illum dimittit: ille se tenet; hic dicit, habeo; ille respondet, debeo. In omni questione propositum sit nobis bonum publicum. Præcludende sunt excusationes ingratulæ, ad quas refugere possint, et sub quibus infirmitatem suam tegere. Omnia feci! fac eadem nunc. Quid? tu tam impudentes iudices majores nostros fuiste, ut non intelligerent iniquissimum esse, eodem loco haberi eum qui pecuniam, quam a credulore acceperat, libidine aut alia absumit, et eum qui interdicto, aut latrocinio, aut aliquo casu tristiori, aliena cum

nisi perdidit? nullam excusationem receperunt, ut homines scirent fidem utique præstandam. Sapiens enim erat a paucis etiam iustam excusationem non accipit, quam ab amicis aliquam tentari. Omnia fecisti ut redderes. Hoc illi satis est; illud parum. Nam quemadmodum ille, si etiam et solutam operam transire pro irrita patitur, cui gratia referatur indignus est; ita tu ingratus es, si noli ei, qui voluntatem bonum in solutum accepit, eo libentius debes, quia dimittit. Non rapinis tunc, nec testis; occasionem reddendi nihilominus queris. Revide illi, quia repelit; huic, quia remittit: isti, quia malus; huic, quia non malus. Ideoque non est, quod ad te hanc questionem iudices pertineat; an, quod beneficium quis a sapiente acceperit, reddere debeat, si ille desit esse sapiens, et in malum versus est. Redderes enim et depositum, quod a sapiente accepisses; et eadem modo redderes credidum: quid est, cur ann et beneficium? Quia mutatus est ille, tu malus? Quid? si quid a sano accepisses, ergo non redderes; quum plus semper imbecillo amico debeamus! Et hic ager est animo: adjuvetur, feratur; stultitia morbus est animi. Distinguendum hoc, quo magis intelligatur, existimo.

XVII. Duo sunt beneficia; nunc. quod dare nisi sa-

sont parfaits et véritables. Les autres, vulgaires et inférieurs, dont nous autres hommes grossiers nous faisons l'échange. Nul doute que ceux-ci ne doivent être rendus à qui que ce soit, qu'on devienne homicide, on voleur, ou adultère. Les crimes sont soumis aux lois : le juge les punira mieux que l'ingrat. Que nul homme ne te fasse méchant parce qu'il l'est. Je jetterai son bienfait au méchant, je le rendrai à l'homme de bien ; à celui-ci parce que je lui dois, à celui-là pour ne pas lui devoir.

XVIII. Quant à l'autre espèce de bienfaits, il y a doute : si je n'ai pu les recevoir qu'en raison de ma sagesse, je ne puis les rendre qu'à un sage. Suppose en effet que je rende : lui ne peut recevoir : car il n'en est plus susceptible ; il a perdu la faculté d'en user. C'est m'ordonner de renvoyer la balle à un manchot. Il y a folie à donner à quelqu'un ce qu'il ne peut recevoir. Pour commencer à répondre par où tu finis, je ne lui donnerai pas ce qu'il ne pourra recevoir ; je lui rendrai même ce qu'il ne pourra reprendre. Car je ne puis obliger que l'homme qui reçoit : je puis me libérer seulement si je rends. Il ne pourra en faire usage ? C'est son affaire. La faute en est à lui, non pas à moi.

XIX. Rendre, dit-on, c'est remettre à qui peut recevoir. Car si tu dois du vin à un homme, et qu'il t'ordonne de le verser dans un fût ou un cruche, diras-tu que tu as rendu, ou voudras-tu rendre une chose qui, au moment où tu la rends, est perdue pour tous deux ? Rendre, c'est donner ce que tu dois à celui qui en est le maître, avec sa

volonté. Voilà tout ce que j'ai à faire. Que ce qu'il reçoit de moi lui reste, c'est un soin qui ne me regarde pas. Je ne lui dois pas la tuelle, mais ma parole ; et il vaut beaucoup mieux pour moi qu'il n'ait pas, que de ne pas lui rendre. Dût mon créancier porter immédiatement au marché ce qu'il aura reçu, je n'en rendrai pas moins. Même s'il fait une délégation à une femme adultère, à laquelle je devrai compter l'argent, je paierai ; et si sa robe est détachée, lorsqu'il verse dans ses plis l'argent qu'il reçoit, je donnerai encore. Car je suis tenu de rendre, non de conserver ou de surveiller ce que j'aurai rendu. J'ai sons ma garde le bienfait reçu, non le bienfait rendu. Tant qu'il est avec moi, qu'il reste intact ; mais, dût-il glisser des mains de celui qui reçoit, je dois rendre à qui redemande. Je rendrai à l'homme de bien, quand il conviendra ; au méchant, quand il demandera. Tu ne peux, dit-on, lui rendre le bienfait tel que tu l'as reçu. Car tu as reçu d'un sage, tu rends à un fou. Non. Je le lui rends à lui, tel qu'il peut maintenant le recevoir ; ce n'est point par mon fait qu'il a perdu sa valeur, mais par le sien : je rendrai ce que j'ai reçu. S'il revient à la sagesse, je le lui rendrai tel que je l'ai reçu ; tant qu'il est parmi les méchants, je le lui rends tel qu'il peut le recevoir. Mais, dit-on, si non-seulement il est devenu méchant, mais féroce et monstrueux comme Apollodore ou Phalaris, lui rendras-tu le bienfait que tu en avais reçu ? La nature ne comporte pas chez le sage un aussi grand changement. Car, de la plus haute vertu tombé au plus profond du vice, il doit nécessairement conserver même dans

plena sapienti non potest : hoc est absolutum et verum beneficium ; alterum, vulgare, plebeium, cuius inter nos imperitos commercium est. De hoc non est dubium, quin illi, qualiscunque est, debeam reddere, sive homicida, sive fur, sive adulter erasit. Habent scelera leges suas ; melius istos iudex, quam ingratos, emendat ; nemo te malum, quia est, facit. Male beneficium projiciam, bono reddam ; bene, quia debeo ; illi, ne debeam.

XVIII. De altero beneficii genere dubitatur, quod si accipere non potui nisi sapiens, ne reddere quidem nisi sapienti possum. Pote enim me reddere ; ille non potest recipere ; non est jam hujus rei capax ; attentionem utendi perdidit. Quid si me remittere mance plam jubens ? stultum est dare alicui, quod accipere non possit. Ut respondere ab ultimo incipiam : Non dabo illi, quod accipere non poterit ; reddam, etiam si recipere non poterit. Obligare enim non possum, nisi accipientem ; liberaui tantum, si reddo, possum. Ille uti illo non poterit ; viderit ; penes illum erit culpa, non penes me.

XIX. Reddere est, inquit, acceptum tradidisse. Quid enim si cui vinum debeas, et hoc ille insuadere reticulo jubens, aut erubro ; reddidisse le dicis, aut reddere vides, quod dum redditur, inter duos perit ? reddere, est id

quod debes, et cuius est, volenti dare ; hoc unum mihi prestandum est. Ut quidem habeam quod a me accipit, jam ulterioris est curæ. Non tutebam illi, sed fidem debeo ; nullaque salus est, illum non habere, quam me non reddere. Et creditori statim in macellum lituro, quod acceperit, reddam ; etiam si mihi adulterum, cui numerem, delegaverit, solvam ; et si minimos quos accipiet, la stium suum discretus fundet, dabo. Reddendum enim mihi est, non servandum, quum reddidero, aut tuendum. Beneficii accepti, non redditus custodiam debeo. Dum apud me est, saluum est ; ceterum licet accipientis manibus effluat, dandum est repositum. Reddam bono, quum expediet ; malo, quum petet. Tale, inquit, beneficium, quale accepisti, non illi potes reddere. Accepisti enim a sapiente ; stulto reddis. Non ; reddo illi, quale nunc potest accipere, nec per me fit quod dederis, sed per illum, id quod accepit, reddam. Cui si ad sapientiam redierit, reddam quale accepit ; dum in malis est, reddam quale ab illo potest accipi. Quid, inquit, si non tantum malus factus est, sed ferus, sed immanis, qualis Apollodoreus, aut Phalaris ; et hunc beneficium, quod acceperas, reddas ? Mutationem sapientis tantam naturam non patitur : nam in p summa ab optimis lapsus, necesse

le mal quelques vestiges du bien. Jamais la vertu ne s'éteint si complètement, qu'elle ne laisse dans l'âme des empreintes trop profondes, pour qu'aucun changement puisse les effacer. Les bêtes fauves élevées au milieu de nous, si elles s'échappent dans les bois, conservent quelque chose de leur première éducation ; elles tiennent le milieu entre les animaux les plus doux et les bêtes vraiment féroces qui n'ont pas subi la main de l'homme. On ne tombe jamais au dernier degré de la méchanceté, lorsqu'une fois on s'est attaché à la sagesse. La teinte est trop vive pour pouvoir disparaître entièrement, et se changer en une autre couleur. D'ailleurs, je te demandais si cet homme n'est que féroce dans l'âme, ou s'il se déchaîne pour devenir une calamité publique. Tu m'as cité Apollodore et le tyran Phalaris : si le méchant leur ressemble intérieurement, pourquoi ne lui rendrais-je pas son bienfait, afin de n'avoir plus rien de commun avec lui ? Mais, s'il se plaît dans le sang humain, s'il s'en abreuve, si sa cruauté s'exerce au supplice sur des êtres de tout âge, s'il s'empare de leur colère, mais par je ne sais quelle fureur de détruire, s'il égorge les fils sous les yeux de leurs pères, si, non content d'une simple mort, il a recours aux tortures ; et non-seulement fait brûler, mais rôti ses victimes ; si son palais est toujours baigné d'un sang nouveau, c'est peu de chose de ne pas lui rendre son bienfait. Tous les liens qui m'unissaient à lui, il les a brisés en violant les droits de la société humaine. Si, après m'avoir rendu service, il portait les armes contre ma patrie, tout son mérite serait effacé, et ce serait

un crime de lui témoigner de la reconnaissance. Si, sans attaquer ma patrie, il est un fléau pour la sienne ; si, loin de mon pays, c'est le sien qui l'opprime, sa dépravation l'a néanmoins séparé de moi. Même s'il ne devient pas pour moi un ennemi, il me devient odieux ; ma première règle, que je mets avant ses services, est de me rappeler ce que je dois au genre humain, plutôt que ce que je dois à un homme.

XX. Mais, quoi qu'il en soit, queique je sois en tout libre envers lui, du moment où, violant toute justice, il a fait que rien ne pouvait être entrepris injustement contre lui, voici la règle que je croirai devoir observer à son égard. Si mon bienfait ne doit pas ajouter aux forces qu'il applique à la ruine commune, ni raffermir celles qu'il a ; si c'est une chose de nature à pouvoir être rendue sans qu'il en résulte aucun malheur public, je la rendrai. Je sauverai son fils en bas âge. En quoi nait ce bienfait à aucun de ceux que déchire sa cruauté ? Mais je ne lui donnerai pas d'argent pour sonder ses satellites. S'il désire du marbre et des étoffes, ces fantaisies de luxe ne feront de mal à personne ; mais je ne lui fournirai ni soldais, ni armes. S'il demande comme un beau présent des comédies, des concubines et autres choses qui puissent amollir sa férocité, je les offrirai volontiers. Je ne lui enverrai ni trirèmes ni galères couvertes d'airain ; mais je lui enverrai des vaisseaux de parade, des gondoles et autres fantaisies de rois se baignant sur la mer, mais si sa santé est entièrement désespérée, de la même main que j'offrirai un bienfait à tout le monde, je le rendrai à lui ; car

est etiam in malo vestigia boni tenent. Nunquam tantum virtus extinguitur, ut non certiores animo notas imprimat, quam si illas eradat illa mutatio. Ferre inter nos educata, quum in silvas erumpunt, aliquid mansuetudinis pristinae retinent : tantumque a placidissimis absumunt, quantum a veris feris et nunquam humanum manum patitur. Nemo in summam nequitiam incidit, qui nunquam habuit sapientie : alius infectus est, quum ut ex toto erui, et transire in colorem alium possit. Deinde iterro, utrum iste ferus sit animo tantum, an et in perniciem publicam excurrat ? Proponam enim mihi Apollodorum et Phalaris tyrannum, quorum si naturam habet intra se malis, quidam ego isti beneficium suum reddam, ne quis mihi eum eo sit juris amplius ? Si vero sanguine humano non tantum gaudet et pascitur, sed et supplicis omnium aetatum crudelitatem insatiabilem exercet, nec ira, sed aviditate quadam satietati furit, si in ore parentum filios jugulat, si non contentus simplicis morte, ditorquet, nec viril solium periculosus, sed excoquit, si arx ejus cruore semper recenti madet ; parum est hunc beneficium non reddere. Quicquid erit, quo mihi cohereret, intercipia juris humani societas abscidit. Si permississet quidem mihi aliquid, sed arx patriae meae inferret ; quicquid

meruerat, perdidisset, et referre illi gratiam acutus haberetur : si non patriam meam impugnat, sed sua gravis est, et sepositus a mea gente, suam exagitat ; abscidit quibuscumque illum tanta pravitas animi : etiam si non inimicum, laetum mihi efficit : priusque mihi ac postor ejus officii ratio est, quod humano generi, quam quod uni homini debeo.

XX. Sed quamvis hoc ita sit, et ex eo tempore omnia mihi in illum sint libera, ex quo, eorummodo fas omne, ut nihil in eum nefas esset, effecerit : illum mihi servandum modum credam, ut si beneficium illi meum neque vires majores dalarum est in exitum commune, nec confirmatum quae habet, id auiem erit, quod illi reddi sine periculis publicis possit ; reddam. Servabo filium ejus infantem ; quid hoc beneficium obest cuiquam eorum, quos crudelitas ejus laerant ? pecuniam quam solitatem stipendio tenent, non administrabo. Si marmora et vestes desideraverit, nihil obest eumque id quo laetitia ejus instruitur : militem et arma non suggeram. Si pro magno petet munere artifices scire, et scior, et quae fertatem ejus emolliant, libens offeram. Cui triremes et aratas non mitterem, iacuos et cubicularios, et alia ludibria regum in mari lascivientium militum. Et si es totus

à de tels caractères, il n'y a de remède que le trépas, et c'est un bonheur de mourir, pour celui qui ne doit jamais revenir à lui. Mais cette perversité est rare, et ou la compte au nombre des prodiges, comme un tremblement de terre, ou l'éruption des feux qui jaillissent des cavités de la mer. Écartons-nous-en donc, et parlons de ces vices qui appellent la haine mais non l'horreur. A ce méchant, que je puis rencontrer dans chaque carrefour, que redoute un chacun, je rendrai le bienfait que j'en ai reçu. Il ne faut pas que sa méchanceté me profite : que ce qui n'est pas à moi retourne à son maître, bon ou méchant. Avec quel soin j'examinerais cette dernière alternative, s'il ne s'agissait pas de rendre mais de donner ? A ce propos je me rappelle une anecdote.

XXI. Un certain pythagoricien avait acheté d'un cordonnier des chaussures grecques, objet important, quand en n'a pas d'argent comptant. Quelques jours après il revient à la boutique pour payer : il la trouve fermée ; il frappe à plusieurs reprises. — « Pourquoi perdre ton temps, lui dit un voisin ; ce cordonnier, que tu cherches, est mort et réduit en cendres. Ce qui peut-être est cruel pour nous, qui perdons nos amis pour toujours, doit l'être fort peu pour toi, qui sais qu'il doit renaître. » Il raillait le pythagoricien. Notre philosophe remporta sans regret ses trois ou quatre deniers, les faisant de temps en temps sonner. Bientôt se reprochant ce plaisir secret qu'il avait eu de ne pas rendre, et se rappelant combien ce faible gain lui avait souri, il retourna à la même boutique,

en disant : « Cet homme est vivant pour toi ; rends ce que tu dois. » Ensuite, à travers la porte, à l'endroit où s'entr'ouvrait la jointure, il introduisit ses quatre deniers et les jeta dans la boutique, pour se punir de sa coupable cupidité, et pour ne pas s'accoutumer au bien d'autrui.

XXII. Ce que tu dois, cherche à qui le rendre ; et si personne ne demande, fais sommation à toi-même. Qu'il soit bon ou méchant, cela ne te regarde pas. Paie-le, et accuse-le ; et songe que ébauché de vous a des devoirs différents : il lui est ordonné d'oublier, il t'est prescrit de te souvenir. Ce serait une erreur cependant de croire, lorsque nous disons que le bienfaiteur doit oublier, que nous voulions effacer de son âme le souvenir d'une action des plus honnêtes. Nos préceptes sont quelquefois outrés à dessein, pour qu'on les ramène à leur véritable mesure. Lorsque nous disons : il doit oublier, nous entendons qu'il ne doit pas publier, se vanter, ni se rendre importun. Car il y a des gens qui s'en vont raconter dans tous les cercles le bien qu'ils ont fait. Ils en parlent à jeun ; ils en parlent dans l'ivresse ; ils le jettent aux inconnus ; ils le confient aux amis. C'est pour affaiblir cette mémoire exagérée et accusatrice, que nous avons prescrit l'oubli au bienfaiteur, et en lui commandant plus qu'il ne peut valoir accorder, nous lui avons conseillé le silence.

XXIII. Toutes les fois qu'on a peu de confiance dans ceux que l'on commande, on exige plus qu'il ne faut, afin d'obtenir tout ce qu'il faut. Si l'hyperbole exagère, c'est pour arriver au vrai

ejus sanitas desperata fuerit, eadem manu beneficium omnibus dabo, illi reddam ; quando ingenis talibus ultra exilis remedium est ; optimumque est obire ei, qui ad se nunquam rediturus est. Sed hæc rara nequitia est, et semper periculis loco habita, sicut hiatus terre, et de cavernis maris ignium eruptio. Itaque ah illa recedamus ; de his loquamur vilis, que detestamur sine horrore. Hæc homini malo, quem invenire in quolibet foro possum, quem singulis timent, reddam beneficium quod accepi. Non oportet mihi nequitiam ejus prodere : quod meum non est, rededi ad dominum, bonus sit an malus. Quam diligenter istud excutierem, si non redderem, sed darem ? Ille locus fabulam poscit.

XXI. Pythagoricus quidam emerat a sutores pharicas, rem magnam, non presentibus nummis. Post aliquot dies venit ad tabernam, redditurus ; et quum elatusum dno peteret, fuit qui diceret : quid perdis speram tuam ? sutor ille quem quæris, elatus, combustus est. Quod nobis fortasse molestum est, qui in æternum nostros amittimus, illi minime, qui scis futurum, ut recensatur ; joctatus in Pythagoricum. At philosophus nosse tres ait quatuor denarios, non invita manu, domum retulit, subinde coactitios. Deinde quum reprehendisset hanc suam non reddendi tacitam voluptatem, intelligens arripisse sibi illud intellexit, redit ad eundem tabernam, ei

ait : ille tibi vivit ; redde, quod debes. Deinde per elatusum, qua se commissura laxaverat, quatuor denarios in tabernam inseruit, et misit, puerus a se exigens improbe cupiditatis, ne alieno assuesceret.

XXII. Quod debes, quero cui reddas : etsi nemo poscet, ipse te appellat. Malus an bonus sit, ad te non pertinet. Redde, et accusa, non oblitus, quemadmodum inter vos officia divisa sunt ; illi oblitio imperata est, tibi meminisse mandavimus. Errat tamen, si quis existimat, quum dicimus eum qui beneficium dedit, oblitisci oportere, excutere nos illi memoriam rei præsertim boæstilitatis ; quædam præceptum ultra modum, ut ad verum et suum redeant. Quum dicimus, meminisse non debet ; hoc vulgus intelligit, prædicare non debet, nec jactare, nec gravis esse. Quædam enim beneficium quod dederunt, omnibus circulari narrat ; hoc sobrie loquuntur, hoc ebrii non continent : hoc ignotus ingruunt, hoc amici committunt. Ut hæc talia et exprobratrix memoria subsideret, oblitisci eum qui dedit, jussimus ; et plus impetrando quum præstari poterat, silentium suavisimus.

XXIII. Quoties parum fiducia est in his quibus imperas, amplius eis exigendum quam vultis est, ut præstetur quantum salis est. In hoc omni hyperbole extenditur, ut ad verum mendacem redeat. Itaque qui dicit,

Qui candore nives anteferat, emulsus guras :

par le mensonge. Ainsi, le poëte, en disant : « Plus blanc que la neige, plus léger que les vents, » a dit ce qui ne pouvait être, afin qu'on en erût le plus possible ; et celui qui a dit : « Plus ferme qu'un rocher, plus rapide qu'un torrent, » n'a pas imaginé qu'il persuaderait qu'un homme fût plus ferme qu'un rocher ; jamais l'hyperbole n'espère tout ce qu'elle ose : mais elle affirme l'in croyable pour arriver au croyable. Lorsque nous disons : Que celui qui a donné oublie, nous disons qu'il paraîtse oublier : que le souvenir ne se montre pas, ne s'affiche pas. Lorsque nous disons qu'il ne faut pas réclamer un bienfait, nous ne proscrivons pas entièrement le droit de réclamation ; car souvent il faut aux méchants une assignation, aux bons un avertissement. Eh quoi ? n'indiquerai-je pas l'occasion à celui qui l'ignore ? Ne lui dévoilerai-je pas mes besoins ? Pourquoi lui laisser dans son ignorance un motif de mentir ou de se plaindre ? De temps à autre, il faut un avertissement, mais discret ; que ce ne soit pas une demande, encore moins une sommation.

XXIV. Socrate dit un jour tout haut, en présence de ses amis : « J'aurais acheté un manteau, si j'avais eu de l'argent. » C'était ne demander à personne, en avertissant tout le monde. Ils se disputèrent tous le droit de le lui offrir. Cela devait être. Que c'était peu de chose, en effet, que recevait Socrate ! Mais c'était beaucoup d'être celui de qui Socrate recevait. Pouvait-il les réprimander plus doucement ? « J'aurais acheté un manteau, si j'avais eu de l'argent. » Après cela, celui qui se

hâta le plus, donna trop tard. Déjà Socrate avait eu besoin. C'est en vue des sommations rigoureuses, que nous défendons de redemander : non afin qu'on ne le fasse jamais, mais afin qu'on le fasse avec discrétion.

XXV. Aristippe, prenant un jour plaisir à respirer des parfums : « Maudits soient, dit-il, les efféminés qui ont compromis une aussi douce chose ! » On peut dire de même : Maudits soient les méchants et importuns délateurs de leurs bienfaits, qui ont fait proscrire une aussi douce chose que les avertissements entre amis ! Pour moi, j'usurai de ce droit de familiarité, et je redemandai un bienfait à celui de qui je l'aurais demandé : il regarda comme un second bienfait le pouvoir de me le rendre. Jamais, même au milieu de mes plaintes, je ne disai : « Je l'ai accueilli jeté par la mer tout nu sur le rivage ; insensé, je l'ai admis au partage de l'empire. » Ce n'est pas là un avertissement ; c'est un reproche : c'est appeler la haine sur le bienfait ; c'est faire que l'ingratitude soit permise ou qu'on s'y plaise. Il suffit de réveiller les souvenirs par des paroles modestes et affectueuses : « Si j'ai bien mérité de toi, si quelque douceur t'est venue de moi. » Alors, à son tour, il dira : « Comment n'as-tu pas bien mérité de moi ? Tu m'as accueilli jeté tout nu sur le rivage. »

XXVI. Mais, dis-lui, nous n'y gagnerons rien ; cet ingrat désarçonne ; il a tout oublié : que dois-je faire ? Tu me demandes une chose très-importante, et par laquelle il convient de couronner ce traité :

quod non poterat fieri, dixit : ut crederetur quantum plurimum posset. Et qui dixit,

*His immobilior scopulis, violentior semine*

nemini hoc quidem se persuasurum putavit, aliquem tam immobilem, esse, quam scopulum. Nunquam tantum sperat hyperbola, quantum nudet ; sed incredibila affirmat, ut ad credibilia perveniat. Quam dicimus, qui beneficium dedit, obliviscatur : hoc dicimus, similis sit oblio ; memoria ejus non appareat, nec incurat. Quam dicimus, beneficium repelli non oportere, oco ex toto repetitionem tollimus ; saepe enim opus est nullis exatore, etiam bonis admonitione. Quid ergo ? occasionem ignoranti non ostendam ? necessitates illi meas non detegam ? quare necesse se aut mediatur, aut dolens ? Interveniât aliquando ad utilitatem, sed vorecunda, qua non poscat, nec in jus vocet.

XXIV. Socrates amicis audientibus : « Emissem, inquit, pallium, si nummos haberem. » Neminem poposci, omnes admonuit ; a quo acciperet, ambitus fuit. Quidni esset ? Quantum enim erat, quod Socrates acciperet, aut multum erat, eum fuisse, a quo Socrates acciperet. Nam l'oa castigare mollius potuit ? « Emissem, inquit, pallium, si nummos haberem. » Post hoc quisquis properaverit, sero dat ; jam Socrati defuit. Propter necros

exalores repetere prohibebamus ; oco ut oonquam fiat, sed ut parer.

XXV. Aristippus aliquando delectatus unguento : « Male, inquit, istis clientulis evenit, qui rem tam bellam infamaverunt ! » Idem dicendum est : male istis improbis et importunis beneficiorum suorum quadruplatoribus evenit, qui tam bellam rem, admonitionem inter amicos, mactulerunt ! Ego tamen utro hoc jure amicitie, et beneficium ab eo repetam, a quo petissem : qui alterius beneficii loco accepturus est, potius reddere. Nunquam, ne quereis quidem, dicam :

..... Ejectum litore egentem

Esce, et regni domus in parte locavi.

Non est ista admonitio ; consilium est. Ille est in ollum beneficia perducere ; hoc est efflorre, ut ingratiu esse, aut licet, aut juret. Sic abundeque est, submissis et familiaribus verbis, memoriam revocare :

Si bene quid de te merui, fuit aut tibi quidquam

Dulce meum.

Ille invicem dicit : quidni merueris ? ejectum litore egentem excepisti.

XXVI. Sed nihil, inquit, proficimus : dissimulat, oblitus est ; quid facere debemus ? Queris rem maxime necessariam, et in qua hanc materiam consummare decet,

comment faut-il supporter l'ingratitude? Avec calme, douceur et magnanimité. Jamais l'insensibilité, l'oubli de l'ingrat ne te blessera au point qu'il ne te reste plus de plaisir pour avoir donné. Que jamais une injustice ne t'arrache ces paroles : « Je voudrais n'en avoir rien fait ! » Que même l'insuccès de ton bienfait te plaise encore. L'ingrat se repentira toujours, si, même à présent, tu ne te repens pas. Il n'y a pas de quoi l'indigner, comme s'il arrivait quelque chose de nouveau : tu devrais l'étonner davantage, si cela n'arrivait pas. L'un recule devant la peine, l'autre devant la dépense ; l'un devant le danger, l'autre devant une fausse honte, de crainte qu'en rendant il n'ayone qu'il a reçu ; celui-ci pèche par ignorance du devoir, celui-là par paresse, un troisième par trop d'occupations. Vois comme les passions des hommes, toujours insatiables, désirent et mendient toujours ; tu ne seras pas surpris que personne ne rende, quand personne ne croit avoir assez reçu. Chez tous ces hommes, quelle est l'âme assez sûre, assez robuste pour que tu y déposes en sécurité un bienfait? L'un est fou de débauches, l'autre est l'esclave de son ventre ; celui-ci, dévoré de la soif du gain, ne calcule que la somme, et jamais les moyens ; celui-là est travaillé par l'envie, ce dernier, par une aveugle ambition qui se rue sur les glaives. Ajoutes-y la léthargie d'une âme décrépite, et l'état contraire d'un cœur agité et inquiet que trouble de perpétuels orages. Ajoutes-y la folle estime de soi-même et cet orgueil insolent qui s'applaudit de ce qui fait sa honte. Que dirai-je de l'opiniâtreté qui s'obstine au mal, de

la légèreté qui passe incessamment d'un objet à l'autre? Joins-y l'impétueuse témérité, la peur, qui ne donne jamais un bon conseil, et les mille erreurs qui nous entraînent, l'audace des plus lâches, la discorde des plus vils, et cette maladie universelle de poursuivre l'incertain, de se dégoûter de ce qu'on possède, de convoiter ce qu'on n'espéra jamais d'obtenir.

XXVII. Au milieu de tant de passions tumultueuses, tu cherches la vertu la plus calme, la bonne foi! Si tu te représentes le tableau véritable de notre vie, il te semblera voir l'image d'une ville prise d'assaut, où, comme à un signal donné pour tout bouleverser, on met de côté toute considération de retenue ou d'honneur, pour ne prendre conseil que de la force. On n'épargne ni la flamme ni le fer : les crimes s'affranchissent des lois : la religion même, qui au milieu des armes ennemies a protégé des suppliants, n'est pas un rempart contre l'ardeur de la proie. L'un pille le particulier, l'autre le public ; l'un te profane, l'autre le sacré. Celui-ci brise, celui-là escalade ; cet autre, que gêne un passage trop étroit, renverse ce qui l'arrête, et marche au lucre par la destruction. L'un dérobe sans mentir ; l'autre charge sa main de sanglantes dépouilles : il n'y a personne qui n'emporte quelque chose à autrui. Dans cette cupidité de la race humaine, certes, tu n'ublies trop la condition commune, si tu cherches un homme qui rende parmi tant de ravisseurs. Si tu te plains qu'il y ait des ingrats, plains-toi des débauchés, plains-toi des avarés, plains-toi des impudiques, plains-toi des malades hideux,

quemadmodum ingrati ferendi sint? Pœdo animo, mansueto, magno. Nunquam te tam inlustris, et inmemor, et ingratus offendat, ut non tamen dedisse delectet. Nunquam in his voces injuria inpellit : vellem non fecisse! Beneficii tui tibi etiam infidelitas placuit. Semper illum pernitent, si te ne noce quidem pernitet. Non est, quod indigneris tanquam aliquid novi accidisset; magis mirari deberes, si non accidisset. Alium inhor, alium impensa deterret, alium periculum, alium turpis verecundia, ne, dum reddit, fustulatur accepisse; alium ignorantia officii, alium pigritia, alium occupatio. Adaspice, quemadmodum lumen horum cupiditates bene semper, et poseunt; non miraberis ibi neminem reddere, ubi nemo satis accipit. Quis est istorum tam firme mentis ac solidæ, ut tanto apud eum beneficia deponas? Alius libidine insanit, alius abdomini servit, alius tueri totus est, cuius summum, non vias spectet; alius invidia laborat, alius ceca ambitione, et in gladiis irruente. Adjice torporem mentis ac senium, et hule contrariam inquieti pectoris agitationem, tumultusque perpetuos; adjice estimationem sui nimiam et tumorem, ob que contemnendum est, inanolentem. Quid contumaciam in perversa mentium, quid levitatem semper alio transiientem loquar? Hoc accedat

temeritas præcepta, et nonquam fidele consilium datorum timor, et mille errores, quibus volumur; audacia timidissimorum, discordia familiarissimorum, et publicum malum, incertissimis fidere, fastidire possessa, optare que consuegi posse spes non fuit.

XXVII. Inter affectus inquietissimos, rem quietissimam, fidem, quæras? Si tibi vite nostre vera imago succurrat, videberis tibi videre captum quem maxime civitatis faciem, in qua, omisso pudoris recule respectu, vires in consilio sunt, vultu signo ad permiscenda omnia dato. Non igni, non ferro abstinetur; soluta legibus seclera sunt; nec religio quidem, que inter arma hostilia supplens teat, ullum impedimentum est metum in prædam. Ille ex privato, hic ex publico, hic ex profano, hic sacra rapit; hic effragit, hic transiit, hic non contentus angusto lituere, ipsa quibus arcetur, everit, et in lucrum ruina venit. Mæ sine corde popolatur, hic spolia cruenta manu gestat; nemo non fert aliquid ex altero. In hac aviditate generis humani, non tu nimis fortasse communis oblitus es, qui queris inter rapientes referentem. Si indignaris ingratis esse, indignare luxuriosos, indignare avaros, indignare impudicos, indignare agros deformes, senes pallidos. Est istud grave vitium, est into-



plains-toi des vieillards pâles. Sans doute c'est un vice affreux, intolérable, qui déshonore la société, qui sape et ruine la concorde, l'unique soutien de notre faiblesse; mais c'est un vice si commun, que celui qui s'en plaint n'y peut échapper.

XXVIII. Examine en toi-même si tu l'es acquitté envers tous les bienfaiteurs, si jamais entre les mains aucun service ne s'est perdu, si le souvenir de tous les bienfaits l'accompagne sans cesse. Tu verras ceux qui furent accordés à ton enfance oubliés avant ta jeunesse, ceux qui furent versés sur ton adolescence corrompus avant ta vieillesse. Les uns nous les pardons, les autres nous les jetons; ceux-ci ont disparu insensiblement de notre vue, ceux-là, nous en avons détourné les yeux. Pour excuser à tes yeux ta faiblesse, je te dirai d'abord que la mémoire est fragile et ne suffit pas à la multitude des choses. Il est nécessaire qu'elle perde à mesure qu'elle reçoit, et que le présent étouffe le passé. De là vient le peu d'influence que la nourrice conserve sur toi : c'est que le progrès de l'âge a éloigné de toi son bienfait. De là vient que tu n'as plus de respect pour ton précepteur. Ainsi, il arrive qu'occupé des comices consulaires, ou devenu candidat du sacerdoce, tu as oublié les suffrages qui t'ont donné la questure. Ce vice, dont tu le plains, peut-être en fouillant avec soin, tu le trouveras caché dans quelque repli de ton cœur. Il y a injustice à l'irriter contre le crime commun, il y a sottise à l'irriter contre le tien. Pardonne pour être absous. Tu peux rendre l'ingrat meilleur par l'indulgence; mais à coup sûr tu le rendrais pire par la sévérité. Ne vas pas endurcir son

front : s'il lui reste quelque pudeur, souffre qu'il la conserve. Souvent la voix trop éclatante du reproche a fait tomber le masque à l'ingratitude encore timide. Nul ne craint d'être ce qu'il paraît déjà : la pudeur surprise se perd.

XXIX. J'ai perdu mon bienfait ! Disons-nous donc que nous avons perdu les offrandes consacrées aux Dieux ? Le bienfait est parmi les choses consacrées ; quand il réussirait mal, il est bien placé. Cet homme n'est pas tel que nous l'avions espéré. Soyons tels que nous avons été ; ne lui ressemblons pas. La perte remonte au jour du bienfait : elle ne se découvre que maintenant. Ce n'est pas sans quelque honte pour nous que nous dénonçons l'ingrat : car se plaindre qu'on a perdu un bienfait, c'est avouer qu'on a mal donné. Autant que nous le pouvons, plaidons la cause de l'ingrat au dedans de nous-mêmes : peut-être n'a-t-il pas pu ; peut-être n'a-t-il pas su ; peut-être rendra-t-il. Certaines mauvaises dettes sont devenues bonnes par la patience et la sagesse du créancier qui les a soutenues et assurées par des délais. Il nous faut faire de même. Réchauffons une foi languissante.

XXX. J'ai perdu mon bienfait ! Insensé, tu ne connais pas la date de la perte. Tu as perdu, mais au moment que tu donnais ; aujourd'hui seulement tu l'en aperçois. Même dans les choses qui sont comptées comme perdues, la modération profite grandement. Les maladies de l'âme, comme celles du corps, veulent être traitées avec précaution. Les fils qu'on eût détreffés avec le temps, se rompent si on les tire brusquement. A quoi bon les impré-

lerable, et quod dissociet homines, quod concordiam, qua imbecillitas nostra fulcitur, acindat ac dissipet : sed usque eo vulgare est, ut illud ne qui queritur quidem effugerit.

XXVIII. Cogita tecum, an quibuscunque debuit, gratiam retuleris, ne nullum unquam apud te perierit officium, an omnium te beneficiorum memoria committatur. Videbis quæ pueri data sunt, ante adolescentiam elapsa; quæ in juvenem collata sunt, non perdaras in senectute. Quædam perdidimus, quædam projecimus; quædam a conspectu nostro paulatim exierunt; a quibusdam oculis averimus. Ut excusam tibi imbecillitatem tuam, imprimis fragilis est memoria, et rerum in hoc non sufficit; necesse est quantum recipi, emitari, et antiquissimæ recentissimæ oblitui. Sic factum est, ut minima apud te nutriti esset auctoritas; quia beneficium ejus longius ætas sequens posuit; sic factum est, ut præceptoris tibi non esset illa veneratio; sic evenit, ut circa consularia occupati comitis, aut sacerdotiorum candidato, quæsturæ suffragari ejus videret. Fortasse vitium, de quo queris, si te diligenter excuseris, in sinu invenies. Inique publicæ irascere crimini : stulte, tu; ut abolaris, ignosce. Meliorem illum facies ferendo, utique pejorem

exprobrando; non est quod frontem ejus indares; sine, si quid est pudoris residui, servet. Sæpe dubium verecundiam vox committantis clarior rapit; nemo id case, quod jam videtur, timet; deprehensus pudor amittitur.

XXIX. Perdidit beneficium. Namquid quæ consecravimus, perdidisse non dicimus ! Inter consecrata beneficium est, etiam si male respondit, bene collatum. Non est ille, quem speravimus. Sumus quales fuimus nos, et dissimiles; damnum tunc factum, nunc apparuit. Ingratus una sine nostro pudore potest trahi, quoniam quidem querere amissi beneficii, non bene dati signum est. Quantum possumus, causam ejus apud nos agamus; fortasse non potuit, fortasse ignoravit; fortasse facturus est. Quædam nomina bona lentus ac sapiens ereditor fecit, qui sustinuit, ac nostra fovit. Idem nobis faciendum; nutriturus fidem languidam.

XXX. Perdidit beneficium ! Stulte, non nosti detrimenti tui temporis; perdidisti, sed quam dures; nonne palam factum est. Etenim in his que videntur in perditio, moderatio plurimum profuit. Ut corporum, ita animorum mollior vitia tractanda sunt; sæpe quod explicavit mors, peritiora trahentis abruptum est. Quid opus est maledictis ? quid querelis ? quid insecutione ? quare illum li-

cations, les plaintes, les outrages? Pourquoi le libérer toi-même? Pourquoi l'affranchir? Dès que tu le declares ingrat, il ne doit plus rien. Quelle raison y-a-t-il d'espérer l'homme auquel tu as rendu de grands services, pour, d'un ami douteux, en faire un ennemi déclaré, pour qu'il se cherche un défenseur dans notre propre honte? Et il ne manquera pas de gens qui diront : « Je ne conçois pas comment il ne peut supporter celui auquel il doit tant : il y a quelque chose là-dessous. Il n'y a personne qui, par ses plaintes, ne jette quelque tache sur la dignité d'un supérieur, quand même il ne pourrait la souiller : et moi ne se contente d'inventer des fautes légères; car l'exagération de la calomnie provoque la crédulité. »

XXXI. Tu suivras une bien meilleure route, en conservant avec l'ingrat l'apparence de l'amitié, ou même l'amitié s'il revient à la vertu. Une bonté opiniâtre triomphe des méchants : et il n'y a pas de cœur assez dur, assez ennemi de tout ce qui doit être aimé, pour ne pas être entraîné vers les gens de bien, auxquels il va devoir cette obligation de plus, qu'il sera impuissamment insolvable. Dirige d'abord tes pensées de ce côté. Ou n'a pas reconnu mes services : que ferai-je? Ce que font les dieux, généreux auteurs de toutes choses : ils commencent par verser leurs bienfaits sur l'homme à son insu ; ils les continuent à l'homme ingrat. L'un les accuse de négligence, l'autre d'injustice ; celui-ci les banit de son univers et les suppose relégués dans les ténèbres, oisifs, indolents, inoccupés. Pour un autre, le soleil, à qui nous devons la division du temps entre le travail et le repos, qui nous em-

pêche d'être plongés dans l'obscurité et la confusion d'une éternelle nuit ; qui règle l'année par son cours, nourrit les corps, fait germer les semences et mûrir les fruits ; le soleil est quelque pierre, quelque globe de feu fortieusement agglomérés, enfin tout autre chose qu'un dieu. Néanmoins, semblables à de bons pères qui sourient aux colères de leurs petits enfants, les dieux ne cessent pas d'accumuler leurs bienfaits sur ceux qui doutent de l'auteur des bienfaits : d'une main toujours égale, ils répartissent leurs dons sur tous les peuples, n'ayant reçu en partage qu'un seul pouvoir, celui de faire le bien. Ils arrosent les terres de pluies opportunes, ils agitent les mers par le souffle des vents, marquent les heures par le cours des astres ; ils tempèrent les hivers et les étés par l'haleine bienfaisante des zéphirs caressants, ils supportent avec calme et bonté les erreurs des âmes déçues. Imitons-les. Donnons, même si nous avons donné beaucoup en vain : donnons à d'autres, donnons à ceux mêmes qui nous ont fait perdre. La destruction d'une maison n'empêche personne de la rebâtir ; et quand la flamme a consumé nos pénates, nous jetons de nouveaux fondements sur la terre encore chaude ; souvent nous élevons des villes sur le même sol qui les a englouties : tant l'âme est opiniâtre à conserver bon espoir. Le travail de l'homme cesserait sur la terre et sur la mer, si les mauvais succès n'étaient suivis de nouvelles tentatives.

XXXII. Il est ingrat : ce n'est pas à moi qu'il a fait tort, c'est à lui-même. Moi, j'ai joui de mon bienfait en l'accordant. Je ne donnerai pas avec moins de cœur, mais avec plus de soin. Ce que j'ai

beras? quare dimittis? Si ingratus est, jam nihil debet. Quis ratio est exactione eum, in quem lingua contuleris, ut ex amico dubio fiat non dulcis inimicus, et patrociniū aibi nostra infamia querat? Nec desit : arseio quid est, quod eum, cui tantum debuit, ferre non potuit : subest aliquid. Nemo non superioris dignitatem querendo, etiam si non inquisivit, asperit : nec quisquam flugere contentus est levius, quam magnitudine mendacii lidem quareat.

XXXI. Quanto illa melior via, qua servator illi species amicitiae, et si reverit ad amicitiam venit, etiam amicitia? Vixit malis peritiam bonitas; nec quisquam tam duri infestique adversus diligenda animi est, ut etiam vi tractus bonus non amet : quibus hoc quoque cepit debere, quod impune non solvit. Ad illa itaque cogitationes tuas ferte. Non est nihil relato gratia; quod faciam? quod illi omnium rerum optimi auctores? qui beneficia ignorantibus dare incipiunt, ingratis perseverant. Alius illis obicit negligetiam nostri, alius iniquitatem, alius illos extra mundum suum projicit, et ignavos, belletesque sine luce, sine ullo opere destituit. Alius solem, cui debemus, quod inter labores quietemque tempus dividimus, quod, non

lenebris immersi, confusionem internae noctis effugimus, quod annuat curam suo temperat, et corpora alit, salta evocat, percoquit fructus, assum aliquid, aut fortuitorum ignium glutium, et quidvis potius quam deum appellat. Nihilominus tamen more optimorum parentum, qui malefictis suorum infantium arident, non cessant diu beneficia cingere, de beneficiolorum auctore dubitantibus; sed aequali tenore bona sua per gentes populosque distribunt, unum potentiam sortiti, prodese. Spargunt opportunis imbribus terras, maria flatu movent, siderum cursum notant tempora, hiemes aestatesque interventa lenioris spiritus uellunt; errorem labentium animarum placidi ac propitii ferunt. Imitemur illos; demus, etiam si multa in irritum data sint; demus nihilominus alius, demus ipsi, apud quos jactura facta est. Neminem ab exstingenda domo ruina deterreat, et quum penates ignis absoruit, fundamenta tepente adhuc arva ponimus, et urbes haustus saepius eodem solo condimus. Adeo ad bonas spes pertinax animus est. Terra marique humana opere cessarent, nisi male cadentia iterum tentare libuisset.

XXXII. Ingratus est; non mihi fecit injuriam, sed alii; ego beneficio meo, quum darem, tuus sum, nec ideo pi-

perdu avec celui-là, je le gagnerai avec d'autres.

A celui-là même je donnerai encore ; et semblable au bon laboureur, à force de soins et de culture, je triompherai de la stérilité du sol. Mon bienfait

est perdu pour moi ; lui, il est perdu pour tout le monde. Il n'y a pas de grandeur d'âme à donner et à perdre ; de la grandeur d'âme, c'est de perdre et de donner.

grius dabo, sed diligentius ; quod in hoc peridi, ab aliis recipiam. Sed huic ipsi beneficium dabo iterum, et tanquam bonus agricola, cura cultoque sterilitatem soli vin-

cam. Perit mihi beneficium ; iste omnibus. Non est magni animi, dare et perdere ; hoc est magni animi, perdere et dare.



# DE LA CONSTANCE DU SAGE,

ou

QUE L'INJURE N'ATTEINT PAS LE SAGE.

LIVRE UNIQUE.

A ANNÆUS SÉRÉNUS.

I. Je puis dire à bon droit, Sérénus, qu'il y a entre les stoïciens et les autres sectes qui font profession de sagesse, autant de différence qu'entre l'homme et la femme : bien que l'un et l'autre sexe contribuent également au bonheur de la vie commune : l'un semble né pour commander, l'autre pour obéir. Les autres philosophes agissent avec mollesse et complaisance, à peu près comme ces médecins domestiques et de famille, qui prescrivent à leurs malades non les remèdes les meilleurs et les plus actifs, mais ceux qu'on veut bien accepter. Les stoïciens, au contraire, marchant dans la route des vrais hommes, s'occupent moins de la faire paraître agréable à ceux qui s'y engagent, que de nous sauver au plus tôt, et de nous transporter dans ces régions élevées qui sont tellement hors de la portée des traits, qu'elles dominent la fortune. — Mais la voie où ils nous appellent est es-

carpée et raboteuse. — Est-ce donc par la plaine qu'on gagne les hauteurs ? Et même cette route n'est pas si malaisée que quelques-uns se l'imaginent. C'est la première partie seulement qui a des pierres et des rochers, et semble sans issue ; souvent ainsi la plupart des objets vus de loin paraissent escarpés et liés entre eux tant que la distance trompe les regards. Ensuite, quand on s'en approche, ces mêmes objets, dont l'illusion des yeux avait fait une seule masse, se dégagent insensiblement, et ceux qui, dans l'éloignement, semblaient taillés à pic, reprennent la forme d'une douce pente. Dernièrement, lorsque nous vîmes à parler de M. Caton, tu t'indignais, toi qui ne peux souffrir l'injustice, que son siècle l'eût assez mal compris pour mettre au-dessous des Vatinius cet homme qui s'élevait au dessus des Pompée, des César ; tu trouvais révoltant que, lorsqu'il com-

## DE CONSTANTIA SAPIENTIS.

I. Tantum inter Stoicos, Serene, et ceteros sapientiam profectos interesse, quantum inter feminas et viros, non immerito dixerim : quum utraque turba ad vite societatem tantumdem conferat, sed altera pars ad obsequendum, altera imperio nata sit. Ceteri sapientes moliter et blande, ut fere domestici et familiares medici agris corporibus, non qua optimum et celerissimum est, medentur, sed qua licet : Stoici virilem ingressi viam, non ut amena inenitibus videatur curæ habent, sed ut quamprimum nos eripiant, et in illum editum verticem edu-

cant, qui adeo extra omnem teli jactum surrexit, ut supra fortunam emineat. At ardua per que vocamus et contragosa sunt. Quid enim plius aditit excelsum ? Sed ne tam abrupta quidem sunt, quum quidam putant : prima tantum pars sata rupesque habet, et inviti speciem, sicut pleraque ex longinquo speculantibus abscesa et connexa videri solet, quum aciem longinquitas faciat. Deinde propius advenitibus eadem illa, que in unam congesterat error oculorum, paulatim adaperiuntur : tum illa, que præcipitia ex intervallo apparebant, rotit leno fastidium. Nuper quum incidisset mentio M. Catonis indigne feribus (sicut es iniquitatis impatiens) quod Catonem atas

batait une loi, on lui eût arraché sa toge en plein forum; que, depuis les Rostres jusqu'à l'ore de Fabius, traîné par les mains d'une faction séditieuse, il eût subi les propos insultants, les outrages et tous les autres outrages d'une multitude en délire. Je te répondis alors que si tu avais sujet de t'offenser, ce devait être pour la république qu'un Clodius, d'une part, de l'autre, un Vatinius, et les plus méchants citoyens mettaient à l'encheire, sans comprendre, dans l'enlèvement de leur aveugle cupidité, qu'en vendant l'état ils se vendaient eux-mêmes.

II. Pour ce qui est de Caton, je te disais de te rassurer; que nul sage ne pouvait recevoir d'injure ni d'offense, et que Caton nous avait été donné par les dieux immortels comme un modèle de sagesse, encore plus sûr qu'Ulysse et Hercule dans les âges anciens. Nos stoïciens les ont proclamés des sages invincibles aux travaux, contempteurs de la volupté, vainqueurs de toutes les épreuves. Mais Caton n'eut pas à combattre des bêtes féroces; c'est une bête qui convient à un chasseur et à un paysan; il ne poursuivit pas de monstres avec le fer et la flamme, et ne vécut pas dans un temps où l'on croyait que le ciel se reposait sur les épaules d'un homme; depuis longtemps on était revenu de l'antique erreur, et le siècle s'était élevé aux plus hautes connaissances. Caton fit la guerre à la brigue, ce vice aux mille formes, à l'insatiable soif du pouvoir, que n'avait pu satisfaire le partage du monde entier entre trois hommes, aux vices d'une cité dégénérée qui s'affaiblissait sous sa propre grandeur : Seul resté debout, il était

la république chancelante, autant que le pouvait faire la main d'un seul homme, jusqu'à ce qu'enfin entraîné, précipité lui-même, il s'offrit à partager la ruine qu'il avait si longtemps retardée. Alors ou vit s'ancrer en même temps ce qu'il était criminel de séparer : Caton ne survécut pas à la liberté, ni la liberté à Caton. Crois-tu donc que le peuple ait pu lui faire injure, parce qu'il le dépouilla de sa prêtrise ou de sa toge, parce qu'il arrosa cette tête sacrée des ordures de sa bouche? Non : le sage est partout en sûreté; il ne peut être atteint ni par l'injure, ni par l'offense.

III. Il me semble voir ton âme s'échauffer et s'enflammer; tu es prêt à l'écrier : « Voilà ce qui compromet l'autorité de vos enseignements ! Vous promettez de belles choses, que l'on n'ose pas même espérer, bien loin qu'on y puisse croire ; ensuite, lorsque faisant sonner de grands mots, vous niez que le sage soit pauvre, vous ne niez pas que souvent il n'ait ni esclave, ni vêtement, ni toit, ni aliment ; lorsque vous niez que le sage puisse déraisonner, vous ne niez pas qu'il puisse être aliéné et tenir des discours extravagants, et oser tous les actes où l'entraîne la force de la maladie ; lorsque vous niez que le sage soit esclave, vous convalez qu'il peut être vendu, qu'il peut exécuter les ordres d'un maître, et remplir auprès de lui toutes les fonctions serviles. Ainsi, après que votre orgueil s'est dressé de toute sa hauteur, vous descendez aussi bas que les autres, en changeant seulement le nom des choses. Je soupçonne qu'il y a quelque chose de pareil dans

sua parum sollicitasset, quod supra Pompeios et Cæsares surgentem infra Vatinius posuisset, et illi indignum videbatur, quod illi dissuasum legem, toga in Foro esset erepta, quodque a Rostris usque ad arcem Fabianum per seditiosæ factionis manus tractus, voces improbas, et spolia, et omnes illas insanæ multitudinis contumelias pertulisset. Tunc ego respondi habere te quod reipublice nomine movereris, quam hinc P. Clodius, hinc Vatinius, ac postremo quisque vendebatur, et exca cupiditate corrupti, non intelligebant, se, dum vendunt, et vident.

II. Pro ipso quidem Catone securum te esse jussi ; nullum enim sapientem nec injuriam scilicet, nec contumeliam posse ; Catonem autem certius exemplar sapientis vel natus deos immortales dedisse, quam Ulyssem et Herculem prioribus seculis. Hos enim Stoici nostri sapientes pronuntiant, invidiosos laboribus, contemptores voluptatis, et victores omnium terrarum. Caton cum feris manibus non confectus, quas consecrari venatoris agrestique est ; nec monitis ligne ac ferro persecutus est, nec in ea tempora inclit, quibus credi posset ceterum vultus humeris innit ; excussa jam antiqua eccelsitate, et secundo ad summum periculo se vertit. Cum ambitu congressus, nulli formi malo, et cum potentia immensa cupiditate, quam totus orbis in tres divites saliare non po-

terat, adversus vicia civitatis degenerasset, et pessum sua mole ideata, stetit solus, et eandem rempublicam, quantum modo non retrahi man poterat, reitout ; donec vel abreptus, vel abstractus, comitem se diu sustentatæ ruinæ dedit ; simulque existit a sunt, que nefas erat dividi. Neque enim Caton post libertatem vivit, nec libertas post Catonem. Illic tu putas injuriam fieri potuisse a populo, quod aut pretraham illi detrahi, aut togam ? quod sacrum illud caput purgamentis oris aspersit ? Tulus est sapiens, nec ulla affici aut injuria, aut contumelia potest.

III. Videor mihi intueri animum tuum incensum, et effervescentem ; peras exclamare : « Hæc sunt que auctoritatem præceptis vestris detrahunt ! Magna promittitis, et que ne sperari quidem, modum eredi possint ; deinde ingentis loculi, quam pauperem negatis esse sapientem, non negatis solere illi et servum, et vestem, et locum, et cibum deesse ; quam sapientem orgastis insaniæ, non negatis et alienari, et parum sua verba emittere, et quicquid vis mortis cogit, audere ; quam sapientem negatis segetum esse, fidem non illi infusa, et venum iturum, et imperata faciem, et domos suo servilia præditorum ministeria. Ita, subitæ atque superciliosæ, in eadem que ceteri, descenditis, malitia rerum omnibus. Tale

cette maxime qui, au premier abord, est belle et magnifique; que le sage ne recevra ni injure, ni offense. Or, il y a une grande différence entre placer le sage au-dessus de l'indignation, et le placer au-dessus de l'injure. Car si vous dites qu'il souffrira avec courage, il n'a aucun privilège : il lui arrive une chose vulgaire, et qui s'apprend par l'habitude de l'injure, la patience. Si vous dites qu'il ne reçoit pas d'injures, c'est-à-dire que personne ne tentera de lui en faire, je laisse là toute affaire, et je me fais stoïcien. Quant à moi, je n'ai pas prétendu parer le sage de l'éclat d'un titre imaginaire, mais le placer en un lieu où nulle injure ne puisse l'atteindre. « Eh quoi ! il n'y aura personne qui le provoque, personne qui l'éprouve ? » Il n'y a dans la nature rien de sacré qui échappe au sacrilège ; mais les choses divines n'en sont pas moins dans une sphère sublime, quoiqu'il se trouve des gens qui adressent leurs coups impuissants à une grandeur bien au-dessus de leur portée. Nous appelons invulnérable non pas ce que rien ne frappe, mais ce que rien ne blesse. A ce signe, reconnais le sage. N'est-il pas constant que la force qui n'est pas vaincue, est plus assurée que celle qui n'est pas attaquée ? On peut douter d'une puissance non éprouvée ; mais on peut à bon droit regarder comme la fermeté la plus assurée celle qui a repoussé tous les assauts. Ainsi, persuade-toi bien que le sage est d'une nature meilleure quand aucune injure ne lui nuit, que quand il ne lui en est fait aucune. J'appellerai brave celui que les horres ne domptent point, que l'approche des

forces ennemies n'effraie point, et non celui qui s'engraisse dans l'oisiveté, au milieu de peuples indolents. C'est ainsi que j'entends que le sage n'est exposé à aucune injure. Peu importe donc combien on lui lance de traits, puisqu'il est impénétrable à tous. De même que la dureté de certaines pierres les met à l'épreuve du fer, et que le diamant, qui ne peut être ni taillé, ni brisé, ni usé, émousse au contraire tout ce qui s'y attaque ; de même qu'il y a des matières qui ne peuvent être consumées par le feu, mais qui, au milieu des flammes conservent leur forme et leur consistance ; de même que les rochers qui s'avancent dans la mer, brisent la fureur des flots, et ne portent aucune trace des orages qui les battent depuis tant de siècles ; ainsi est ferme l'âme du sage : elle a tant ramassé de forces, qu'elle est aussi assurée contre l'injure que les choses dont je viens de parler.

IV. Eh quoi ! n'y aura-t-il personne qui tente de l'outrager ? On le tentera ; mais l'injure n'arrivera pas jusqu'à lui. Car une trop grande distance l'éloigne du contact des choses inférieures, pour qu'une force nuisible puisse s'étendre jusqu'à lui. Alors même que les grands nés pour l'empire, et qui tirent leur force de l'asservissement volontaire de la foule, lâcheraient de lui nuire, tous leurs traits tomberaient avant d'atteindre le sage, comme ceux qui, chassés dans les airs par l'arc ou la baliste, s'éclairent au-delà de notre vue, et cependant décrivent leur courbe bien en-deçà du ciel. Quoi donc ! alors que ce roi stupide obscurcissait le jour par une nuée

itaque aliquid et in hoc esse suspicio, quod primum specie pulchrum aliquid magnificum est, nec injuriæ nec contumeliam accepturum esse sapientem. Multum autem interest, utrum sapientem extra indignationem, an extra injuriam ponas. Nam si dicis, illum æquo animo latum, nullum habet privilegium ; contigit illi res vulgaris, et que discitur ipsa injuriarum assiduitate, patientia. Si negas accepturum injuriam, id est, neminem illi tentaturum facere ; omnibus rebus negotiis, Stoicus fio. » Ego vero sapientem non imaginari hominem verborum exornare constanti, sed eo loco ponere, qui nulla permittitur injuria. « Quid ergo ? nemo erit qui læssat, qui tentet ? » Nihil in rerum natura tam sacrum est, quod sacrilegium non inveniat ; sed non ideo divina minus in sublimi sunt, si existunt, que magnitudinem, multum ultra se possunt, non leturi appetant. Invulnerabile est, non quod non feritur, sed quod non triditur. Ex hac tibi nota sapientem exhibeo. Numquid dubium est, quin certus robur sit, quod non vincitur, quam quod nun læssatur ? quam dubie sicut vires inextinguuntur ; ac merito certissima firmitas habetur, que omnes incursus respuit. Sic tu sapientem nullo modo sedit esse nature, si nullus illi injuriæ nocet, quam si nulla sit. Et illum fortem virum dicam, qui in bella non subigit, nec aduata via hostili

exterret ; non enim pingue otium est, inter desides populos. Hujusmodi igitur sapientem nulli esse injuriæ obnoxium. Itaque non ferri, quam multa in illum conflantur tela, quam si nemo penetrabit. Quomodo quorundam lapidum inespugnabilis ferro duritia est, nec securi adamas, aut credi, vel deteri potest, sed incurrentia ultro retundit ; quemadmodum quidam non possunt igne consumi, sed flamma circumfusa rigorem suum habitumque conservant ; quemadmodum projecti in altum scopuli mare frangunt, nec ipsi ulla servilia vestigia, int' verberata seculis, ostendant ; ita sapientis animus solidus est, et id roboris collegit, ut tam tutus sit ab injuria, quam illa que retuli.

IV. « Quid igitur ? non erit aliquis qui sapientem facere tentet injuriam ? » Tentabit, sed non perveritum ad eum. Majore enim intervallo a contactu inferiorum abductus est, quam ut ulla vis noxia usque ad illum vires suas perferat. Etiam quum potentes, et imperio editi, et consensu servientium validi, nocere ei intendunt ; tam citra sapientem omnes eorum impetus deficient, quam que ferro tormentum in altum exprimitur, quam extra visum exaltantur, citra celum tamen fluctuant. Quid ? tu putes, quum stolidus ille rex multitudine torum diem obscussisset, ultam sagittam in solem inci-

de flèches, crois-tu qu'une seule ait frappé le soleil? Crois-tu que les chaînes qu'il plongeait dans l'abîme nient pu toucher Neptune? Comme les choses divines échappent à la main de l'homme, comme ceux qui détruisent les temples, ou fondent les statues, ne font pas tort au ciel; ainsi, tout ce que l'audace, l'arrogance et l'orgueil tentent contre le sage, demeure sans effet. — Mais il eût mieux valu que personne n'eût la pensée de lui faire outrage. — Tu souhaites au genre humain une chose difficile, des mœurs inoffensives. Que l'outrage ne soit pas fait, c'est l'intérêt de celui qui doit le faire, non de celui qui ne peut en souffrir, quand même il serait fait. Je ne sais pas même si le sage ne témoignerait pas mieux combien est forte sa tranquillité au milieu des assauts : Ainsi un chef d'armée ne prouve jamais mieux la puissance de ses armes et de ses troupes que par une sérénité calme sur la terre ennemie. Distinguons, si tu le veux bien, Sérénus, l'injure de l'offense. La première est de sa nature plus grave; celle-ci est plus légère, et grave seulement pour les gens susceptibles; elle ne blesse pas, elle froisse. Telle est cependant la faiblesse et la vanité des esprits, que, pour la plupart, rien n'est si cruel. Ainsi, tu trouveras un esclave qui aimera mieux être battu de verges que recevoir un soufflet, et qui supportera plus volontiers la mort et les coups que des paroles offensantes. Nous en sommes venus à ce point de déraison, que non-seulement la douleur, mais l'idée que nous nous en faisons est un supplice pour nous; ainsi l'enfant s'effraie d'une ombre, d'un masque

difforme, d'un visage contrefait, se met à pleurer aux noms désagréables à son oreille, aux signes qu'on lui fait avec les doigts, et à toute autre chose, dont la brusque illusion le surprend et le fait fuir.

V. L'injure a pour but de faire du mal à quelqu'un; or, la sagesse ne laisse pas de place au mal. Car elle ne connaît qu'un seul mal, la honte, qui ne peut pénétrer où sont déjà l'honneur et la vertu : donc l'injure n'arrive pas jusqu'au sage. Car si l'injure est un mal dont on souffre, comme le sage ne souffre d'aucun mal, aucune injure n'atteint le sage. Toute injure ôte quelque chose à celui qu'elle attaque, et nul ne peut recevoir une injure sans quelque préjudice de sa dignité, de sa personne, ou des choses extérieures : or, le sage ne peut rien perdre; il a tout renfermé en lui; il n'a rien commis à la fortune; tous ses biens sont des biens solides; il se contente de la vertu, qui n'a pas besoin des dons du hasard. C'est pourquoi son trésor ne peut ni augmenter, ni diminuer; car ce qui est parvenu à son comble, n'a plus de place pour s'accroître. La fortune n'enlève que ce qu'elle a donné; or, elle ne donne pas la vertu, donc elle ne l'ôte pas. C'est une chose libre, inviolable, que rien n'émoult, que rien n'ébranle, tellement endurcie contre le sort, qu'on ne saurait même la fléchir, loin de la vaincre. Les plus menaçants spectacles, elle les regarde d'un œil fixe : son visage ne change pas, qu'on lui présente la disgrâce ou le bonheur. Donc le sage ne perdra rien dont il puisse ressentir la perte. Il n'a qu'un patrimoine, la vertu dont on ne pourra

disce? aut demissa in profundum catenis Neptunum posside contingi? Ut caelestia hominibus sensus effugiant, et ab his qui templa diruunt, aut simulacra conflant, nihil divinitatis nocet; ita quicquid sit in sapientem protegere, petulantem, superbe, frustra tentatur. « At satius erat, neminem esse qui facere vellet! » Rem difficilem optas humano generi, innocentiam. Et non fieri eorum interest qui facturi sunt, non ejus qui pati, ne si fiat quidem, non potest. Immo nescio, an magis vires sapientis ostendat tranquillitas inter lacerantia; sicut maximum argumentum est imperatoris, arma virisque possidere, tuta securitas et in hostium terra. Dividua, si illi videtur. Serene, injuriam a contumelia; prior illa natura gravior est; hæc levior, et tantum delicatior gravis: qua non lacerantur, sed offenduntur. Tanta est tamen animorum dissolutio et vanitas, ut quidam nihil acerbius putent. Sic iuvencis servum, qui illagellis quam colaphis cordi malit, et qui mortem ac verbera tolerabiliora credat, quam contumeliosa verba. Ad tantas ineptias perventum est, ut non dolore tantum, sed doloris opinione veniamur: more porcorum, quibus metus incutit umbra, et personarum deformitas, et depravata iacies; lacrimas vero evocant nomina parum grata auri-

bus. et digitorum motus, et alia, quæ impetu quodam erroris improvidi refugiant.

V. Injuria propositum hoc habet, aliquem malo afficere; malo autem sapientia non relinquit locum. Unum enim malum illi est turpitudo; quæ intrare eo, ubi jam virtus honestatque est, non potest; injuria ergo ad sapientem non pervenit. Nam si injuria aliquis mali patientia est, sapiens autem nullius mali est patient, nulla ad sapientem injuria pertinet. Omnis injuria diminutio ejus est, in quem incurrit, nec potest quisquam injuriam accipere sine aliquo detrimento vel dignitatis, vel corporis, vel rerum extra nos positarum; sapiens autem nihil perdere potest; omnia in se reposita, nihil fortæ credi, bona sua in nihil habet, contentus virtute, quæ fortuita non indiget. Ideoque nec augeri, nec minui potest; nam in summum perducta incrementi non habent locum. Nihil eripit fortuna, nisi quod dedit; virtutem autem non dat; idem nec detrahit. Libera est, inviolabilis, immota, inconcussa; sic contra casus indurata, ut nec lacerari quidem, necum vinci possit. Adversus apparatus terribilissimæ reos oculos tenet, nihil ex vultu mutat, sive illi dant, sive secunda ostendantur. Itaque nihil perdet, quod prius securus sit. Unus enim in possessione



jamais le déposséder; de tout le reste, il n'use qu'à titre d'emprunt: or, qui s'afflige de perdre ce qui n'est pas à lui? Que si l'injure ne peut rien endommager des choses qui sont personnelles au sage, parce qu'elles sont garanties par leur propre vertu, on ne peut faire injure au sage. Démétrius, surnommé Poliorcète, avait pris Mégare. Comme il demandait au philosophe Stilpon, s'il n'avait rien perdu. « Rien, répondit celui-ci, car tous mes biens sont avec moi. » Et cependant son patrimoine avait été livré au pillage, ses filles avaient été ravies, sa patrie était tombée au pouvoir de l'étranger, un roi, qu'entourait une armée victorieuse, l'interrogeait lui-même du haut de sa grandeur. Stilpon lui ravit ainsi son triomphe, et au sein d'une ville esclave, il témoigna qu'il était non-seulement à l'abri de la victoire, mais à l'abri du dommage; car il avait avec lui les vrais biens qui sont insaisissables. Mais ceux qu'il voyait disperser, piller, emporter, il ne les considérait pas comme siens, mais comme accidentels, et soumis aux caprices de la fortune: aussi ne les aimait-il pas comme des choses qui lui fussent propres. Car tout ce qui arrive du dehors est d'une possession incertaine et fragile. Vois maintenant si un voleur, un calomniateur, un voisin puissant, ou quelque riche exerçant cet empire que donne une vieillesse sans enfants, peut faire du mal à cet homme à qui la guerre et ce terrible ennemi qui professait le bel art de renverser des villes, ne put rien enlever. Parmi les glaives étincelants de toutes parts, au milieu du pillage, du tumulte de la guerre, au milieu des flammes,

du sang, des ruines d'une cité éroulante, au milieu du fracas des temples qui s'abîment sur les dieux, un seul homme est en paix.

Vt. Ne juge donc pas témérité l'engagement que j'ai pris, et si tu as peu de confiance en moi, je t'en donnerai un garant. Car à peine pens-tu croire que tant de constance, tant de grandeur d'âme puisse se rencontrer dans un mortel. Mais si lui-même s'avancait et te disait: « Il n'y a pas à douter qu'un simple mortel ne puisse s'élever au-dessus des choses humaines, envisager sans crainte les douleurs, les pertes, les amertumes; les blessures, les violentes tempêtes qui grondent autour de lui; supporter avec calme les disgrâces, et le bonheur avec modération, sans ployer sous les vives, sans se fier à l'autre, se montrer toujours égal, toujours le même dans les fortunes diverses, persuadé que rien n'est à lui, que lui-même, et encore la plus noble partie de lui-même. Me voici pour vous en donner la preuve: que, devant ce destructeur de tant de villes, les murailles tombent en poussière sous le choc du bélier; que les tours les plus élevées s'affaissent subitement, minées par de secrètes tranchées; qu'une chaussée monte au niveau des plus hautes citadelles; non, il ne saurait pas inventer de machines qui puissent ébranler une âme bien assise. Tout à l'heure je m'échappais des ruines de ma maison, à la lueur d'un immense incendie, et je fuyais la flamme à travers le sang. Mes filles, quel est leur sort? est-il pire que le sort de tous? je l'ignore. Seul et vieux, ne voyant autour de moi que des visages ennemis, je le déclare cependant, mes biens sont intacts et

virtutis est, ex qua depelli nunquam potest; ceteris precari nititur; quis autem jactura movetur alieni? Quodsi injuria nihil ledere potest ex his, que propria sapientis sunt, quia virtute sua salva sunt, injuria sapientis non potest fieri. Megaram Demetrius cepit, cui cognomen Poliorcetes fuit; ab hoc Stilpon philosophus interrogatus, numquid perdidisset. « Nihil, inquit; omnia namque mea mecum sunt. » Atque patrimonium ejus in pradam cessavit, et filias rapuerat hostis, et patria in alienam ditionem venerat, et ipsum rex circumfusus victoris exercitus armis ex superiore loco rogitabat. Ille victoriam illi exequit, et se, urbe capta, non lucrum tantum, sed indemnem esse testatus est; habebat enim secum vera bona, in que non est manus injectio. At ex que dissipata et diripita feriebantur, non judicabat sua, sed adventitia, et tutum fortune sequentia; ideo non ut propria dilexerat. Omnium enim extrinsecus affluentium lubrica et incerta possessio est. Cogita nunc, an huic fur, aut calumniator, aut vicinus potens, aut dives aliquis regnum orbis senectute exercens, facere injuriam possit, cui bellum et hostis ille egregiam artem quassandorum urbium professus, eripere nihil potuit. Inter micantes ubique gladios, et militarem in rapina tumultum, inter

flammas et sanguinem stragemque impulsæ civitatis, inter fragorem plendorum super deos suos eudentium, nulli homini pax fuit.

Vt. Non est itaque quod audeat iudices promissum; cupis illi, si parum fidei habeo, sponsorem dabo. Vix enim credis tantum firmitatis in hominem, aut tantam animi magnitudinem cadere, sed si prodit in medium, qui dicit: « Non est, quod dubites, an tollere se homo iustus supra humum possit, an dolores, damna, ulcerationes, vulnera, magnus motus rerum circa se fremuntium securus adspiciat, et dura placide ferat, et secunda moderate; nec illis cedens, nec his fretus, unus quicunque inter diversa sit, nec quidquam suum, nisi se, putet esse, eoque parte que melior est. En adsum hoc vobis probaturus, sub ista tot civitatum evertere, monumenta incensa arctis labefieri, et turrim altitudinem anniculis ac latitibus fossis repente residere, et æquarum editissimas arces aggerent crescere, at nulla machinamenta posse reperiri, que bene funtatum animum agitent. Erepsi modum ruinis domus, et incendiis undique reluctantibus, flammam per sanguinem fugi. Filias meas qui causæ habent, an pejor politico, necio. Solus, et senior, et hostilia circa me omnia vident, tamen in-

saavés; je conserve, j'ai encore tout ce que j'avais à moi. Tu n'as pas lieu, Démétrius, de me croire le vaincu, toi le vainqueur : ta fortune a vaincu ma fortune. Ces choses périssables et qui changent de maître, où sont-elles? Je ne sais. Quant à moi véritable avoir, il est avec moi, il sera toujours avec moi. Ces riches ont perdu leur patrimoine, ces libertins leurs amours, et leurs courtisanes aimées publiquement, au grand scandale de la pudeur; ces ambitieux, la curie, le forum, et les lieux affectés à l'exercice public de tous les vices; ces usuriers ont perdu leur argent, où l'avarice, dans l'illusion de ses joies, calcule d'imaginaires richesses; et moi j'emporte les miennes entières et sans dommage. Et maintenant Interroge ceux qui pleurent, ceux qui se lamentent, ceux qui, pour leurs trésors, opposent leur poitrine nue aux glaives menaçants; ceux qui fuient l'ennemi, courbés sous le poids de l'or. « Reconnais donc, Sérénus, que cet homme accompli, tout plein des vertus humaines et divines, ne saurait rien perdre. Ses biens sont environnés de solides et impenetrables remparts. Ne vas pas y comparer les murs de Babylone, où si pénétrer Alexandre, ni ceux de Carthage et de Numance, que détruisit un seul bras; ni le Capitole ou sa citadelle : ta l'ennemi a laissé sa trace. Les murailles qui protègent le sage sont à l'abri de la flamme et de tout assaut : elles n'offrent aucun accès; elles sont hautes, insurmontables, égales aux cieux.

VII. Il ne s'agit pas de dire, selon la coutume, que notre sage ne se trouve nulle part. Ce n'est pas un vain portrait forgé pour honorer la nature hu-

maine, ni l'image grandiose d'un être mensonger. Tel nous affirmons qu'est le sage, tel nous l'avons montré et le montrerons. C'est une rareté sans doute, qui ne se rencontre dans les siècles qu'à des intervalles lointains; car les choses grandes, qui excèdent la mesure ordinaire et commune, n'apparaissent que rarement. Au surplus, je crains bien que ce M. Caton, dont le nom servit d'argument à cette controverse, ne soit même au-dessus de notre modèle. Enfin, ce qui blesse est plus puissant que ce qui est blessé. Or, la méchanceté n'est pas plus forte que la vertu; donc le sage ne peut être blessé. L'injure n'est essayée que par les méchants contre les bons; entre eux les bons sont en paix; les méchants ne sont pas moins hostiles entre eux qu'aux bons. Que s'il n'y a que le faible qui puisse être blessé, comme le méchant est plus faible que le bon, et que les bons n'ont à craindre l'injure que de ceux qui ne sont point leurs pareils, l'injure n'atteint pas le sage. Car il n'est plus besoin de le rappeler qu'il n'y a de bon que l'homme sage. « Si, dis-tu, Socrate a été condamné injustement, il a reçu une injure. » Il faut ici bien nous entendre : il peut arriver que quelqu'un me fasse une injure, et que moi je ne la reçoive pas; si quelqu'un, par exemple, me dérobe quelque chose dans ma métairie, et le le dépose dans ma maison, il aura fait un vol, je n'aurai rien perdu. Un homme peut être mal-faiteur, sans avoir fait le mal. Celui qui couche avec sa femme, la prenant pour celle d'autrui, est adultère, quoique sa femme ne le soit pas. On m'a donné du poison; mais il a perdu sa force en se

tegrum locolumenque esse censum mensi proficere; te-neo, habeo quiddam mei habui. Non est quod me victum, victoremque te credas; vixit fortis tua fortunam meam! Cauda illa, et dominum mutabile, ubi sint nescio; quod ad res mea pertinet, mecum sunt, mecum erant. Perdidit isti divites patrimonium, libidinosi amores suos, et magni pudoris impendio dilecta scortis, ambitioni curiam, et forma, et loca exercendis in publico vilis destinata; feneratorum perdidit isti tabulas suas, quibus avaritia falso laeta divitiis imaginatur; ego quidem omnia integra illibataque habeo. Proinde istos interrogo qui flet, qui lamentatur, strictis gladiis nudis pro pecunia corpora opponunt, qui hostem onerato sinu fugiunt. « Ergo tū bene, Serene, perfectum tibi virum, humanis divinisque virtutibus plenum, nihil perdere. Bona ejus solida et insuperabilibus munimentis praecincta sunt. Non Babylonicis illi muros contuleris, quos Alexander intravit; non Carthaginis aut Numantiae moenia, non manu capta; non Capitolium, arcemque; habent ista hostile vulgum, illa quae sapientem tuerentur, a flamma et ab incursu tota sunt; nullum introitus praebent, excelsa, insuperabilia, diis aequa.

VII. Non est quod dicas, ita ut soles, homo sapientem nostrum nusquam inveniri. Non fingimus istud humani

ingenii vanum decus, nec ingentem imaginem falsae rei conspicias; sed qualem confirmamus, exhibuimus, et exhibebimus. Raro forsitan, magnisque atque intervallicis invenitur; neque enim magis, et excedentia solitum ac vulgarem modum, crebro gignuntur; ceterum hic ipse M. Cato, a cuius mentione haec disputatio processit, verior et supra nostrum exemplar sit. Denique valdus debet esse quod laedit, eo quod laeditur; non est autem fortior nequitia virtute; non potest ergo laedi sapiens. Injuria in bonos nisi a malis non tentatur; bonis inter se potest esse; mali tam bonis perniciosa quam inter se. Quod si laedi nisi infirmum non potest, nullus autem bono infirmior est, nec injuria bonis, nisi a dispari, verenda est, injuria in sapientem virum non cadit. Ibi dum iam non ea adhibeantur, neque enim bonum esse nisi sapientem. « Si injuste, inquit, Socrates damnatus est, injuriam accepit. » Hoc loco intelligere nos oportet, posse evenire, ut faciat aliquis injuriam mihi, et ego non accipiam; tamquam si quis rem quam et villa mea surripuit, in domo mea ponat; ille furum fecerit, ego nihil perdidit. Potest aliquis nocens fieri, quamvis non nocerit. Si quis enim uxore sua tamquam alienam contemnit, adulter erit, quamvis illa adultera non sit. Aliquis mihi venenum dedit, sed viam suam remissum elibo perdidit; venenum illud

mélant avec les aliments; en me donnant ce poison, on s'est chargé d'un crime, encore qu'on ne m'ait pas fait de mal. Il n'en est pas moins un assassin, celui dont j'ai troué le fer en lui opposant ma loge. Tout crime, même avant l'exécution, est, quant à ce qui suffit à la culpabilité, déjà consommé. Certaines choses sont dans un tel état de connexion et de réciprocité, que l'une peut être sans l'autre; et qu'au contraire celle-ci ne peut être sans celle-là. Ce que je dis, je vais tâcher de le rendre clair. Je puis mouvoir les pieds sans courir; je ne puis courir sans mouvoir les pieds. Je puis, quoique dans l'eau, ne pas nager; si je nage, je ne puis pas n'être pas dans l'eau. Il en est ainsi dans la question qui vous occupe. Si j'ai reçu une injure, il est nécessaire qu'elle ait été faite; si elle est faite, il n'est pas nécessaire que je l'aie reçue. Car il peut survenir bien des choses qui détournent l'injure. Le hasard peut abattre la main qui me menace, et détonner le trait qu'on m'a lancé; de même l'injure, quelle qu'elle soit, peut être repoussée, arrêtée en chemin par un obstacle quelconque; en sorte qu'elle aura été faite et non reçue.

VIII. D'ailleurs, la justice ne peut rien souffrir d'injusto; car les contraires ne s'allient pas; or, l'injure ne peut être faite qu'injustement; donc l'injure ne peut être faite au sage. Et il n'y a pas lieu de l'émervouiller que personne ne puisse lui faire injure; car personne ne peut non plus lui faire du bien. Il ne manque au sage rien qu'il puisse accepter en dou; et le méchant ne peut rien donner au sage. Car il doit avoir avant que de donner; or, il n'a rien qu'un sage soit flatté de recevoir.

Il n'y a donc personne qui puisse, soit nuire, soit être utile au sage; c'est ainsi que les divinités n'ont besoin d'aucune aide, et sont au-dessus de toute offense. Or, le sage est placé le plus près des dieux; il est leur voisin; et, à la mortalité près, il est semblable à la divinité. Il s'élève, il monte vers ces hauteurs, au sein de l'ordre, de la paix, où tout marche d'un pas égal et harmonieux, dans une bienfaisante sécurité; où pour le bonheur public, utile à lui-même et aux autres, rien d'abject ne souille ses desirs, rien ne le fait pleurer, lui qui, appuyé sur la raison, traverse avec un courage divin les vicissitudes humaines. Et quand je dis que l'injure n'a pas de prise sur lui, ne crois pas qu'il s'agisse seulement de celle qui lui vient de l'homme; la fortune même est impuissante; elle qui, toutes les fois qu'elle engage une lutte avec la vertu, n'en sort jamais son égale. Si ce dernier terme, au-delà duquel sont impuissantes les colères de la loi, comme les menaces des plus cruels tyrans, où vient se briser l'empire de la fortune, est accepté par nous d'une âme égale et tranquille; si nous savons que la mort n'est pas un mal, encore moins une injure, nous supporterons bien plus facilement tout le reste, et les dommages, et les souffrances, et les ignominies, et les déplacements, et la perte de nos enfants, et les violentes séparations; quand même toutes ces calamités environneraient le sage, elles ne l'engloutiraient pas; encore moins peut-il être ébranlé par des secousses isolées. Et s'il endure avec constance les injures de la fortune, que pourront contre lui celles des hommes puissants, qu'il sait n'être que les instruments de la fortune?

IX. Il souffre donc tout, comme il souffre

dando, seclere se obligavit, etiam non nocuit. Non minus inire est, enias telum opposita vesto elatum est. Omnia seclera etiam ante effectum opera, quantum culpe satis est, perfecta sunt. Quendam ejus conditionis sunt, et hoc vice copulantur, ut alterum sine altero esse possit, alterum sine altero non possit. Quod dico, conabor invere manifestum. Possum pedes movere, ut non curram; currere non possum, nisi pedes non moveam; possum, quando in aqua sum, non natare; si natus, non possum in aqua non esse. Ex hac serie et hoc est, de quo agitur; si injuriam accepti, nocere est factum esse; si est facta, non est necesse accipere non. Multa enim incidere possunt, quae autem nocent injuriarum. Ut intantum manum deicere casus potest, et cassus telus declinare; ita injurias qualescunque potest aliquis res depellere, et in medio intercipere, ut et facta sint, nec accipere.

XII. Præterea nihil injuriam justitia pati potest, quia non eorum contraria; injuria autem non potest fieri, nisi iniuste; ergo sapientis injuria non potest fieri. Nec est quod mireris, si nemo potest illi injuriam facere, nec proletem quidem quicumque potest; et sapientis nihil deest, quod accipere possit loco muneris; et melius nihil potest trahere sapientis. habere enim prius debet, quam

dare; mihi autem habet, quod ad se transfert sapientis gaverum sit. Non potest ergo quisquam aut nocere sapienti, aut prolesse; quemadmodum divina nec juriari desiderant, nec laedi possunt; sapientis autem vicissim proximumque diis consilii, excepta mortalitate, similia Deo. Ad ista natus pergensque excolet, ordinata, impetida, æquali et concordati cursu flumina, secunda, benigna, homo publico notus, et sibi et aliis solutis, nihil humile concupiscit, nihil flebit, qui ratione instructus, per humanos casus divino laetetur animo. Non habet ubi accipit injuriam; ab homine me tantum dicere patris? nec a fortuna quidem; quæ quodcumque cum virtute ingressa est, nunquam per recessit. Si mortuus ibid, ultra quod nihil habent irate leges, aut aversum domui minister, in quo imperium suum fortuna consumit, æquo placidoque animo accipimus, et scilicet mortem malum non esse, ob hoc ne injurias quidem; namque facilius nila tolerabimus, damna, dolores, ignominia, locorum commutationes, arbitres, discipula; quæ sapientem, etiam universa circumveniant, non mergunt; neque ad singulorum impulsus morantur. Et si fortunæ injurias moderato fert, quanto magis hominum potentium, quos est fortune manus esse?

les rigueurs de l'hiver et l'intempérie du ciel, et les ardeurs de l'été, et les maladies, et tous les autres accidents du hasard. Il n'a d'aucun homme assez bonne opinion pour croire qu'il fasse quelque chose par réflexion; cela n'appartient qu'au sage : il y a chez tous les autres absence de raison; ce ne sont que fraudes, trahisons, mouvements désordonnés de l'âme, mis par le sage au nombre des accidents. Or, nous sommes hors de la portée des coups et des outrages de tout ce qui est fortuit. Le sage considère aussi quelle latitude offre à l'injure tout ce qui peut nous jeter dans quelque péril; par exemple, un accusateur suborné, de fausses imputations, les fougueuses colères des grands, et tous les autres brigandages qui s'exercent sous la loi. Une autre injure fréquente, c'est de dérober à quelqu'un, soit les profits d'une affaire, soit une récompense longtemps poursuivie; c'est d'enlever une succession à qui l'avait captée à force de soins, de ravir la faveur d'une maison opulente. Le sage échappe à tout cela, lui qui ne sait pas ce que c'est que de vivre dans l'espoir ou dans la crainte. Ajoute encore que personne ne reçoit une injure sans en être ébranlé : dès qu'elle se fait sentir, on s'émeut. L'homme fort, au contraire, ne connaît pas l'émotion; maître de lui-même, il jouit d'une paix profonde et inaltérable. Il est clair que si l'injure le touche, elle le trouble et lui ôte sa liberté. Mais le sage est étranger à la colère, qui provoque l'idée de l'injure; comment donc serait-il étranger à la colère, s'il ne l'était à l'injure, qu'il sait ne pouvoir lui être faite? De là cette assurance, ce contentement;

IX. Omnia itaque sic patitur, ut hiemis rigorem, ut intemperantiam cœti, ut feroces morbosque, et cœtera forte accidentia. Nec de quoquam tam bene judicat, ut illum quidquam puer consilio fecisse, quod in uno sapiente est; aliorum omnium non consilia, sed fraudes, et insidias, et motus animorum inconditi sunt, quos casibus adnumerat. Omne autem fortuitum citra nos sevit, et injuriatur. Illud quoque cogitat, injuriarum latissime patere materiam illis, per que periculum nobis questum est; ut, cœcitate submisso, aut criminazione falsa, aut tergita in nos potentiorum motibus, quæque alia inter totius latrocinia sunt. Est et illa injuria frequens, ut lucrum alicui exsequum est, aut præmium diu captatum; si magno labore affectata hereditas aversa est, et questuosa domus gratia erepta; hæc effugit sapiens, qui nec cit nec in spe, nec in metu vitare. Adijce nunc, quod injuriam nemo insimul mente accipit, sed ad accusum ejus perturbatur; caret autem perturbatione vir erectus, moderatur sui, alia quietem et placide. Nam si illum tangit injuria, et movet, et impedit; caret autem ira sapiens, quem exultat injuriarum species; nec aliter caret ira, nisi et injuria, quam sciri aibi non posse fieri. Inde tam erectus letaque est, inde continuo gudio elatus, adeo ad

de là cette joie continuelle qui le transporte; de là cette sérénité qu'il oppose aux choses qui lui viennent des choses ou des hommes; tellement que l'injure même lui profite, en lui servant à s'éprouver lui-même, à sonder sa vertu. Faites silence, je vous en conjure; prêtez à cette vérité une âme et une oreille attentives; le sage est exempté de l'injure. Et pour cela rien n'est retranché à vos emportements, rien à vos avides passions, rien à votre aveugle témérité, rien à votre orgueil. C'est en vous laissant tous vos vices que nous cherchons l'indépendance du sage; nous ne prétendons pas qu'il ne vous est plus permis de faire injure, mais que le sage repousse au loin toute injure et se défend par la patience et la grandeur d'âme. Ainsi, dans les jeux sacrés, beaucoup n'ont triomphé qu'en fatiguant, par une opiniâtre patience, les bras qui les frappaient. Il faut placer le sage au rang de ceux qui, par de longs et constants exercices, ont acquis la force de supporter et de laisser tous les assauts.

X. Maintenant que nous avons achevé la première partie de notre tâche, passons à la seconde, où, par des arguments, dont quelques-uns nous sont propres, mais dont la plupart appartiennent à tous, nous combattons la réalité de l'offense. C'est quelque chose de moins que l'injure, dont on peut se plaindre plutôt que se venger, et que la loi ne juge digne d'aucune réparation. Cette disposition naît de la faiblesse d'une âme qui se révolte d'un manque d'égards, soit en action, soit en parole. Cet homme ne m'a pas reçu quand il en recevait d'autres; quand je parlais il détournait

offensiones rerum hominumque non contrahitur, ut ipsa illi injuria usui sit, per quam experimentum sui caput, et virtutem leniat. Faciamus, obsecro vos, huc propositum, æquique et animis et auribus assimile, dum sapiens injuriæ excipitur; nec quidquam ideo petulantia nostra, aut rapacissima cupiditas illius, aut cœce temeritatis superbiaque detrahatur. Solvia vitia vestra, hæc sapientis libertas quaeritur; non, ut vobis ferere non liceat injuriam, agamus, sed ut ille omnes injurias in altum dimittat, patientique se ac magnitudine animi defendat. Sic in certaminibus sacris plerique vicere; cœcitate manus obtinuit patientia facta genio. Ex hoc pota genere sapientum eorum, qui exercitatione longa ac fideli, robur perpetuè lassandique omnia inimicium vim concecunt sunt.

X. Quoniam priorem partem percurramus, ad alteram transeamus; qua jam quibusdam propria, plerisque vero communibus contumeliam rebus habemus. Est minor injuria, quam queri magis quam exsequi possumus, quam leges quoque nulla dignam vindicta palaverunt. Hunc affectum movet humilitas animi contrahentis ac obliuiscit dictamque inhonorificum. Ille me hodie non admittit, quam alios admittit; sermonem meum aut au-

dédaigneusement la tête, ou me riait au nez; ce n'est pas au milieu du lit, c'est au bout qu'il m'a placé; et autres griefs de même force. Quel nom leur donnerai-je? Ce sont les plaintes d'une âme dégoûtée, auxquelles s'abandonnent volontiers la mollesse et la prospérité; car on n'a pas le loisir d'y songer quand on est menacé de maux plus sérieux. Les esprits inoccupés, naturellement infirmes et efféminés, qui, à défaut d'injures véritables, s'irritent par caprice, s'émouvent de ces riens, dont toute l'importance vient d'être mal interprétée. Ce n'est donc montrer ni sagesse, ni confiance en soi-même, que d'être touché d'une offense. Car, à coup sûr, on se croit méprisé; et cette blessure ne saurait atténuer qu'une âme qui, en quelque manière, se rapetisse et s'humilie. Mais le sage n'est méprisé par personne; il a conscience de sa grandeur; il se dit à lui-même que nul n'a tant de droits sur lui; et toutes ces misères, que je n'appellerai pas des infortunes, mais des ennuis de l'âme, je ne dirai pas qu'il les surmonte; il ne les sent même pas. Il est d'animes disgrâces qui frappent le sage, mais sans l'abattre; comme la douleur du corps, les infirmités; la perte des amis, des enfants; les malheurs de la patrie déchirée par la guerre. Je conviens que le sage est sensible à tout cela; car nous ne lui attribuons pas la dureté de la pierre ou du fer. Il n'y a pas de vertu à endurer ce qu'on ne sent pas.

XI. Que fait-il donc? Il reçoit certaines blessures; mais il les reçoit pour en triompher, pour les guérir, pour les fermer. Quant à ces autres

plus légères, il ne les sent même pas; il n'use pas contre elles de la force qu'il déploie ordinairement contre le mal; mais, ou il n'y prend pas garde, ou il croit ne devoir qu'en rire. D'ailleurs, comme la plupart des offenses viennent des gens superbes, insolents, et qui soutiennent mal la prospérité, le sage a pour dédaigner cette enflure du cœur la plus belle de toutes les vertus, la santé de l'âme, sa grandeur. Devant elle passent toutes ces vanités, comme les images mensongères de nos rêves, comme les apparitions nocturnes, qui n'ont rien de solide, ni de réel. Il songe en même temps que tous ces hommes sont placés trop bas, pour oser regarder avec dédain ce qui est tant au-dessus d'eux. Le mot offense (*contumelia*) vient de mépris (*contemptus*), parce qu'on n'imprime cette sorte d'outrage qu'à celui qu'on méprise. Or, on ne méprise jamais plus grand, ni meilleur que soi, alors même qu'on se donne des airs de mépris. L'enfant frappe au visage son père, défait et arrache les cheveux de sa mère, la couvre de crachats, diala aux yeux des aïeux ce qu'on doit tenir caché, et ne so fait pas faute de paroles obscènes; et cependant nulle de ces choses ne s'appelle offense: pourquoi? parce que celui qui les fait ne peut mépriser. Par la même raison nous nous amusons des bons mots de nos esclaves, bien qu'offensants pour les maîtres, et de cette hardiesse qui s'assure bientôt des droits sur tous les convives, quand elle a commencé par le maître de la maison. Plus un homme est méprisé, plus il sert de jouet, plus sa langue est sans frein. On achète même pour cela de jeunes esclaves

perbe aversatus est, aut palam risit; et non in medio me lecto, sed imo colloavit; et alia hujus notæ. Quæ quid vocem, nisi querelas nascentes animi, in quas fore delicatæ et felices incidunt? non valet enim hæc notare, cui pejora iustant. Nimio odio ingenia natura infirma et muliebria, et inopia veræ injuriæ lascivientia, his commoventur, quorum pars major constat visio interpretantia. Itaque nec prudentis quidquam in se esse, nec fiducia ostendit, qui contumelia afficitur; non dubio enim contumeliam se judicat; et hic morros non sine quadam humilitate animi eruit, supprementis se se descendentis. Sapiens autem a nullo contemnitur, magnitudinem suam novit; nullique tantum de se licere remanet sibi; et omnes has quas non miseris animorum, sed molestias dixerim, non vincit, sed ne sentit quidem. Alia sunt que sapientem ferunt, etiam non pervertunt; ut dolor corporis, et debilitas, aut amicorum liberorumque amissio, et patriæ bello flagrantis calamitas. Hæc non nego sentire sapientem; nec enim lapidia illi duritiam ferrive asserimus; nulla virtus est, que non sentias, perperit.

XI. Quid ergo est? Quodam letus recipit; sed receptus evincit, sanat, et comprimit; hæc vero minora ne sentit quidem, nec adversus ea solita illa virtute utiliter

dura tolerandi; sed aut non annoiæ, aut digna risu putat. Præterea, quum magnam partem contumeliarum superbi lascivientie feriant, et male felicitatem ferentes; habet quo istum affectum infinitum respuat, palcherrimam virtutem omnium, animi sanitatem, magnitudinemque. Illa, quidquid hujusmodi est, transcurrit, et vanas somniorum species, visusque nocturnos, nihil habentes solidi atque veri. Stimul illud cogitat, omnes inferiores esse, quam ut illis audacia sit tanto excelsior despiciere. Contumelia a contumelia dicta est; quia nemo, nisi quem contemnit, tali injuria notat; nemo autem majorem melioremque contemnit, etiam si facit aliquid quod contemnentis solet. Nam et pueri os parvulum feriant, et crines matris turbavit lascivientie infans, et spulso asperat, aut nodavit in conspectu suorum tegenda, et verbis obscenioribus non præfert: et nihil horum contumeliam dicimus; quare? quia qui fecit, contemnere non potest. Eadem causa est, cur nos mancipiorum nostrorum uranitas, in dominos contumeliosa, delectet; quorum audacia illi denum sibi in convivas jura facit, si corpit a domino. Ut quisque contemnitur et in libris est, ita solutissime lingue est. Paucos quidem in hoc mercantur proceres, et eorum impudentiam annuit, et

ves effrontés, on aiguillonne leur impudence, on les tient sous un maître pour qu'ils pratiquent l'insolence avec art; ce ne sont plus là pour nous des offenses, mais des jeux d'esprit.

XII. Or, quelle folie d'être tantôt ébahé, tantôt offensé d'une même chose, et d'appeler impertinence, dans la bouche d'un ami, une parole qui, dans celle d'un esclave, est un aimable sarcasme ! Ce quo nous sommes avec les enfants, le sage l'est avec tous les hommes, enfants encore après leur jeunesse et sous leurs cheveux blancs. Ont-ils gagné quelque chose avec l'âge, ces hommes dont les âmes sont malades, chez qui l'erreur seule a grandi, qui ne se distinguent des enfants que par la taille et la forme du corps; d'ailleurs, aussi légers, aussi volages, poursuivant les voluptés sans discernement, peureux, pacifiques, non par caractère, mais par crainte? Qu'on ne dise pas qu'il y ait quelque différence entre eux et les enfants, parce que ceux-ci sont avides d'osselets, de noix et de jetons, et que ceux-là le sont d'or, d'argent, de villes; parce que les premiers jouent entre eux à la magistrature, contrefont la prétexte, les faisceaux et le tribunal, tandis que les seconds, au Champ-de-Mars, au Forum, au Sénat, jouent sérieusement les mêmes jeux; parce que les uns, amoncelant le sable du rivage, élevent des simulacres de maisons, et que les autres, pensant faire de grandes choses en s'occupant à entasser des pierres, des murailles et des toits, ont rendu périlleuses des choses inventées pour la sûreté. Ainsi, dans l'enfance et dans l'âge avancé, les erreurs sont pareilles; seulement les unes tombent sur des faits différents et d'une plus

grande importance. Ce n'est donc pas sans raison que le sage accepte les offenses des hommes comme des enfantillages. Quelquefois, comme à des enfants, il leur inflige une punition qui soit pour eux une douloureuse leçon; mais ce n'est pas qu'il ait reçu l'injure, c'est parce qu'ils l'ont faite, et pour qu'ils ne la fassent plus. Ainsi nous domptons les animaux par les coups; et, sans nous mettre en colère quand ils refusent le cavalier, nous leur imposons le frein, pour que la douleur triomphe de leur résistance. De la sorte se trouve aussi résolue cette objection qu'on nous oppose : Pourquoi le sage, s'il ne reçoit ni injure ni offense, en punit-il les auteurs? Il ne se venge pas, mais il les corrige.

XIII. Et pour quelle raison croirais-tu donc que cette fermeté d'âme ne se rencontre pas chez le sage, puisque tu peux la signaler chez d'autres hommes, guidés, il est vrai, par des motifs différents? Quel médecin se met en colère contre un frénétique? Lequel prend en mauvaise part les imprécations d'un fiévreux auquel il interdit l'eau froide? Le sage est dans les mêmes dispositions envers tous, quo le médecin envers les malades, dont il ne craint pas de toucher les parties honteuses, si elles ont besoin d'être pansées, ni d'examiner les déjections et les sécrétions, ni d'essuyer les invectives quand le délire les transporte. Le sage sait que tous ceux qui marchent sous la toge et la pourpre, bien portants et colorés, ont l'âme peu saine : il ne voit en eux que des malades hors d'eux-mêmes. Aussi ne se fâche-t-il même pas contre eux, si, dans leurs accès, ils se permettent quelque violence contre leur médecin;

sub magistro habent, qui probra meditate effundant; nec has contumelias vocamus, sed argutias.

XII. Quanta autem dementia est, itidem modo detestari, modo offendi; et rem ab amico dictam maledictum vocare, a servulo, joculare convicium? Quem animum nos adversus pueros habemus, hunc sapiens adversus omnes, quibus etiam post iuventutem canosque puerilitas est. An quidquam isti profecerunt, quibus animi mala sunt, autque in minus errores; qui a pueris magnitudine tantum formaque corporum differunt; ceterum non minus vagi incertique, et duplicem sine dilecta appetentia, trepidi, et non ingenio. sed formidine quiesci? Non ideo quidquam inter illos puerosque interesse quis dixerit, quod illis laborum onerumque et aris minuti avorta est, his sari argentique et urbium; quod illi inter ipsos magistratus gerunt, et prætestam fascesque ac tribunal imitantur, hi eadem in campo furore et in curia serio ludunt: illi in litoribus arena congesta simulacra domuum excutunt, hi, ut magnam aliquid agentes, in lapidibus ac parietibus, et telis molienda occupati, ad tutelam corporum inventa in periculum verterunt? Ergo par pueris, longinquaque progressis, sed in alia majoraque error est.

Non immerito illic horum contumelias sapiens et jocis accipit; et attingenda illos, tanquam pueros, mala penaque admonet et afficit: non quia accipit injuriam, sed quia fecerunt, et ut desistant facere. Sic enim et pœna verberare donatulus; nec trascinari illis, quam sanctorum recenserint, sed compescimus, ut dolor contumeliam vincat. Ergo et illud aditum scire, quod nobis opponitur. Quare si non accipit injuriam nec contumeliam sapiens, punit eos qui fecerunt? non enim se ulciscitur, sed illos emendat.

XIII. Quid est autem, quare hanc animi firmitatem non credas in virum sapientem cadere, quoniam tibi in illis idem notare, sed non ex eadem causa licet? Quis enim phreneticus medicus irascitur? quis febricitantis et a frigida prohibiti maledicta in malam partem accipit? Hunc affectum adversus omnes habet sapiens, quem adversus ægros suos medicus, quorum nec obsecra, si remedio egent, contemnere, nec reliquias et effusis litori dedignatur, nec per furorem servientium exterpere conatur. Scit sapiens, omnes hos, qui inquit purpuratique tædunt, valentes coloratosque male sanos esse; quos non aliter videt, quam ægros intemperantes. Illic ne suc-

et la même indifférence qu'il oppose à leurs hommages, il l'oppose à leurs insultes. Comme il ne se croit pas honoré, si un mendiant lui fait sa cour; ni offensé, si un homme des derniers rangs de la plèbe ne lui rend pas son salut; ainsi ne se prise-t-il pas davantage, parce qu'il sera prisé par une foule de riches. En effet, il sait qu'ils ne diffèrent en rien des mendiants, ou plutôt qu'ils sont bien plus malheureux; car les mendiants ont besoin de bien peu, les riches de beaucoup. Et puis il ne se chagrinerait pas si un roi des Mèdes ou un Attale d'Asie, qu'il aura salué, passe fièrement et sans dire mot. Il sait que leur condition n'est en rien plus digne d'envie que celle de l'esclave au quel échoit, dans un nombreux domestique, le soin de traiter les malades et les fous. Irrai-je m'indigner de ne pas me voir rendre une politesse par un de ces marchands qui, près du temple de Castor, vendent et achètent de méchants esclaves, dont le rebut encombre leur boutique? Je ne le pense pas. Que peut-il, en effet, y avoir de bon dans cela qui ne possède rien qui ne soit mauvais? Ainsi donc le sage tient aussi peu de compte de l'honnêteté ou de la malhonnêteté de cet homme que de celle d'un roi. Tu as sous toi des Parthes, des Mèdes, des Bactriens; mais tu ne les contiens que par la crainte; mais ils ne te permettent pas de détendre ton arc; mais ce sont les derniers des esclaves, mais ils sont à vendre au plus offrant, mais ils ne soupirent qu'après un nouveau maître. Le sage ne peut donc s'émouvoir d'aucune offense; car si les hommes diffèrent entre eux, le sage les estime tous semblables, en

ce que leur folie est égale. Si une fois il se rabaisse jusqu'à s'émouvoir d'une injure ou d'une offense, son âme ne pourrait jamais être en repos; or, ce repos est le bien propre du sage. Et il ne se risque pas, en se vengeant d'une insulte, à faire honneur à l'homme qui l'a commise. Car s'il est un homme dont le mépris nous chagrine, nécessairement son estime nous réjouit.

XIV. Il y a des gens assez fous pour croire qu'une femme peut leur faire outrage. Qu'importent ses richesses, le nombre de ses porteurs, le poids des bijoux qui chargent ses oreilles, l'ampleur de sa litière? Ce n'en est pas moins un animal sans raison, féroce et esclave de ses passions, si toutefois de saines doctrines, de laborieuses études, ne l'ont pas corrigée. Il y en a qui trouvent mauvais d'être coudoyés par un friseur, qui appellent offenses les rebuts d'un portier, la morgue d'un nomenclateur, les hauteurs d'un chambrier. Oh! quel rire tout cela doit soulever, quelles voluptés doivent remplir l'âme, quand, en dehors des erreurs tumultueuses de la foule, on contemple au propre tranquillité! — Quel donc! le sage ne s'approchera pas d'une porte que défend un gardien brutal? — Pourquoi non? si une affaire indispensable l'appelle, il en tentera l'accès; et cet homme, quel qu'il soit, il l'adoucira en lui jetant de la pâtre comme à un chien hargneux. Il ne s'indignera pas de dépenser quelque chose pour franchir le seuil d'une maison, en songeant qu'il y a des ponts où l'on paie le passage. Il donnera donc aussi à cet autre, quel qu'il soit, qui lève des contributions sur les visites: il sait ache-

consent quidem, si quid in morbo petulantius aut sunt adversus medentem, et quo animo honores eorum nihilo aestimat, eodem parum honorifice faeta. Quomodo non placet sibi, si illum mendicus coluerit, nec contumeliam judicabit, si illi hominibus ultimum salutantibus tantam salutationem non reddiderit: si nec se suspiciet quidem, si illum multi divites suspexerint; scit enim illos nihil a mendicis differre, immo miserescent esse; illi enim exigui, hi multo graves. Et rursum non tangetur, si illum res Medorum, Attasive Asiae, salutantem sinitullo ac vultu arroganti transierit; scit statim eum non magis habere quidquam laudandum, quam ejus cui in magna familia eura obliqui argens insanosque compescere. Num molestae feram, si mihi non reddiderit nomen aliquis ex his qui ad Castoria negotiantur, nequam municipia ementes vendentesque, quorum tabernae pessimorum serum lura referta sunt? non; ut puto; quid enim la boni habet, sub quo nemo nisi malus est? Ergo ut hujus humanitatem inhumanitatemque negligi, ita et regis. Habes sub te Parthos, Medos, et Bactrianos; sed quos metu continet, sed propter quos remittere arcum tibi non contingit, sed postremo, sed venales, sed novum ancepsantes dominum. Nullus ergo movebitur contumelia; omnes enim inter se differant; sapiens quidem pares illos, ob aequa-

tem stultitiam, omnes putat. Nam si senel se dimiserit eo, ut aut injuria moveatur, aut contumelia, non poterit unquam esse securus; securitas autem proprium bonum sapientis est. Nec committet, ut vitandis sibi contumeliis faciam, honorem habere ei qui fecit; necesse est enim, a quo quisque contemni molestae ferri, suscipi gaudere.

XIV. Tanta quosdam dementia tenet, ut contumeliam sibi posse fieri patet a muliere. Quid refert, quantum habuit, quot lecticarios, quam operatos aures, quam laenam saltum? neque imprudens animal est, et nisi assentia accedat ac multa credulo, ferum, cupiditatem incontinens. Quisdam se a eternis impulsus molestae ferunt, et contumeliam vocant ostentis difficultatem, nomenclatoris superbiam, cubiculari supercilium. O quamvis inter ista risus tollendus est, quanta voluptate impendens animus, ex alienorum errorum humilitate, contemptum quietem suam! « Quid ergo? sapiens non accedet ad fores, quas durus janitor obidet? » Ille vero, si res necessaria vocabit, experietur, et illum, quisquis erit, tantum emem acrem, obiecto cibo leniet, nec indignabitur aliquid impendere, ut limen transeat, cogitant et in pontibus quibusdam pro transitu dari. Itaque illi quoque, quisquis erit, qui hoc salutationum publicum exerceat, donabit; scit emere venalia. Ille pusilli animi est, qui sibi placet,

ter ce qui se vend. Il n'y a qu'un petit esprit qui s'applaudisse d'avoir répondu verbiement à un portier, d'avoir brisé sa bague, d'être allé trouver le maître, et solliciter un châtiment. Celui qui lutte se pose comme adversaire, et, pour vaincre, il accepte l'égalité. — Mais le sage qui reçoit un soufflet, que fera-t-il ? — Ce que fit Caton quand il fut frappé au visage ; il ne prit pas feu, il ne vengea pas son injure ; il ne la pardonna même pas, mais il nia qu'elle eût été commise. Il y avait plus de grandeur d'âme à désavouer qu'à pardonner. Nous n'insisterons pas longtemps sur ce point. Car personne n'ignore que nulle de ces choses, qui sont estimées des biens ou des maux, n'apparaît au sage sans la même face qu'aux autres hommes. Il ne s'occupe pas de ce que c'est que les hommes jugent bon ou mauvais ; il ne va pas où va la foule ; mais ainsi que les astres s'avancent en sens contraire du ciel, il remonte le courant des opinions communes.

XV. Cessez donc de dire : « Le sage ne recevra-t-il pas d'injure, s'il est battu, si on lui arrache un œil ? Ne recevra-t-il pas d'offense, s'il est poursuivi sur le Forum par les méchants propos d'hommes obscènes ; si, au festin d'un roi, on lui ordonne de s'asseoir au bas de la table, de manger avec les esclaves chargés des plus vils emplois ; s'il est contraint de subir ce qu'on peut imaginer de plus humiliant pour la fierté d'un homme libre ? » Quelque nombreuses, quelque graves, quelque répétées que soient ces insultes, elles seront toujours de même nature. Si elles ne le touchent pas quand elles sont petites,

plus grandes elles ne le toucheront pas ; si elles ne le touchent pas quand elles sont rares, fréquentes elles ne le toucheront pas. C'est sur votre faiblesse que vous prenez la mesure d'une âme forte ; et lorsque vous avez calculé jusqu'où pouvait, selon vous, aller votre patience, vous placez quelque peu plus loin la limite de la patience du sage. Mais lui, transporté par sa vertu dans d'autres régions du monde, n'a rien de commun avec vous. Aussi, quelque terribles, quelque pénibles à supporter, quelque effrayants pour les yeux et les oreilles que soient tous ces maux, il ne sera pas accablé de leur choc commun ; mais tel il résisterait à chacun, tel il résiste à tous. Prétendre que telle chose soit supportable pour le sage, et que telle autre ne le soit pas, et restreindre ainsi la grandeur d'âme dans un cercle déterminé, c'est mal raisonner. La fortune triomphe de nous, si nous ne triomphons d'elle entièrement. Et ne crois pas que ce soit ici de la sévérité stoïcienne. Épicure, que vous adoptez comme patron de votre lâcheté, qui selon vous ne prêche que la mollesse, l'indolence et tout ce qui mène aux voluptés, Épicure a dit : « Rarement la fortune surprend le sage. » Que c'est là presque parler en homme ! Éleve un peu plus la voix, et chasse-la tout à fait. Cette maison du sage, petite, sans ornements, sans fracas, sans appareil, n'est surveillée par aucun de ces portiers dont la vénalité fait ses choix dans la foule : mais ce seuil libre, qui n'est pas encombré de gardiens, la fortune ne le franchit pas : elle sait qu'il n'y a pas place pour elle où il n'y a rien à elle. Que si Épicure lui-même, qui a tant accordé

quod ostiario libere respondit, quod virgami ejus fregit ; quod ad domum accessit, et petiit coram. Fecit se adversarium qui contendit, et ut vincat, par fuit. « Al sapiens colaphis percussus, quid faciet ? » quod Cato, quum illi os percussus esset, non exarsit, non vindicavit injuriam ; nec remisit quidem, sed factam negavit. Injure animo non agnovit, quum ignorasset. Non dicit in hoc hereticus ; quis enim ariet, nihil ex his que creduntur bona aut mala, ita videri sapienti ut omnibus ? Non respicit quid homines turpe judicent, aut miserum ; non ita qua populus : sed ut sidera contrarium mundo iter intendant, ita hic adversus opinionem omnium vadit.

XV. Desinite itaque dicere : « Non accipiet ergo sapiens injuriam ; si credetur ? si oculus illi eruetur ? non accipiet contumeliam, si obscenorum vocibus improbis per forum agatur ? si in convivio regis, recumbere infra mensam, vinctique cum servis ignominiosa officia sortitis jubebitur ? si quid aliud ferre cogitur eorum, que excogitari potior ingenio molestia possunt ? » In quantumcumque ista vel numero, vel magnitudine creverint, ejusdem nature erunt. Si non tangunt illum parva, ne majora quidem ; si non tangunt pauci, ne plura quidem. Sed ex

imbecillitate vestra conjecturam capitis ingentis animi ; et quum cogitatis, quantum potestis vos pati posse, sapientis patientie paulo ulterius terminum ponitis. Al illum in aliis mundi flubus sua virtus collocavit, nihil volucum commune habentem. Quare etiam aspera, et quantumcumque toleranda, gravia sunt, eundemque et vim refugienda, non obstruit corum exitu, et qualis singulis, talis universis obstat. Qui dicit, illud tolerabile sapienti, illud intolerabile, et animi magnitudinem intra certos fines tenet, male agit ; vincit nos fortuna, nisi tota vincatur. Nec putes istam Stoicam esse duritiam. Epicurus, quem vos patronum inertis vestre assumitis, putatque molles ac desidiosos precipere, et ad voluptates ducentia, « Raro, inquit, sapienti intervenit fortuna. » Quam parve emitit viri vocem ! Vis tu fortius loqui, et illum ex toto submovere ? Dominus hanc sapientiam angusta, sine cultu, sine strepitu, sine apparatu, nullis observator janitoribus, turbam venit fastidio digerentibus ; sed per hoc limen vacuum, et ab ostiario liberum, fortuna non transit, scilicet non esse illi e sibi locum, ubi sui nihil est. Quod si Epicurus quoque, qui corpori plurimum indulget, adversus injurias exurgit ; quid apud nos incredibile videri



à la matière, se met au-dessus de l'injure, qu'y a-t-il, dans ce que vous prétendons, qui doive sembler incroyable, ou au-dessus de la mesure des forces humaines? Lui souvient que les injures sont supportables au sage, nous qu'il n'y a pas d'injure pour le sage.

XVI. Il ne s'agit pas de dire que cela répugne à la nature. Nous ne contestons pas qu'il ne soit fâcheux d'être battu, d'être mal mené, de perdre quelque membre; mais nous contestons que dans toutes ces choses il y ait injure: nous ne leur disputons pas la puissance de faire souffrir, mais le nom d'injure, qui ne peut être admis sans blesser la vertu. Qui de vous deux est plus dans le vrai, nous le verrons: quant au mépris de l'injure, l'un et l'autre nous sommes d'accord. Tu demandes quelle est la différence qu'il y a entre les deux écoles? La même qu'entre ces deux braves gladiateurs, dont l'un presse de la main sa blessure, et se tient encore debout, tandis que l'autre, se tournant vers le peuple frémissant, lui fait signe que ce n'est rien, et ne lui permet pas d'intervenir. Il ne faut pas croire que notre dissentiment soit grave. Car la maxime dont il s'agit, et qui appartient à notre école seule, est également contenue dans les deux exemples qui enseignent à mépriser les injures et les offenses, lesquelles j'appellerai des ombres et des soupçons d'injure. Pour les dédaigner, il n'est pas besoin du sage, mais seulement d'un homme éclairvoyant qui puisse se dire: «Ai-je mérité ce qui m'arrive, ou ne l'ai-je pas mérité? Si je l'ai mérité, ce n'est pas offense, c'est justice: si je ne l'ai pas mérité, c'est à celui-là de rougir, qui a commis l'injustice. Et qu'est-ce

done qu'on appelle offense? Il s'est raillé de ma tête chauve, de mes yeux malades, de mes jambes grêles, de ma petite taille. Est-ce une offense que de s'enlendre dire ce que tout le monde voit? Un mot qui nous fait rire devant un témoin, nous indigne devant plusieurs; et nous ne laissons point aux autres la liberté de dire ce que nous nous disons tous les jours. La raillerie modérée nous amuse; immodérée, elle nous irrite.»

XVII. Chrysippe rapporte qu'un homme se fâcha pour avoir été appelé mouton de mer. Au sénat, nous avons vu pleurer Fidus Cornélius, gendre de Nason, parce que Corbulen l'avait appelé autrefois pelée. Contre d'autres reproches qui déshonoraient ses mœurs et sa vie, il était resté le front impassible; contre cette absurde invective, il ne rejeta pas ses larmes. Tout l'âme est faible quand la raison l'abandonne! Que dirai-je de notre indignation, quand on imite notre voix, notre démarche, quand on contrefait quelque défaut de notre corps ou de notre langue, comme s'ils étaient plus apparents dans ceux qui les imitent que dans nous qui les avons! Quelques-uns ne veulent pas entendre parler de vieillesse, de cheveux blancs, de cet âge enfin où tous demandent à parvenir. Il y en a d'autres qu'enflamme le reproche de pauvreté; et pour lapt la cacher, s'est soi-même s'en faire un crime. Ainsi, pour ôter toute ressource aux impertinents, à ceux dont tout l'esprit est dans le sarcasme, il faut être le premier à entamer le sujet: nul ne prête à rire aux autres, quand il commence de lui-même. Vatinus, cet homme né pour être un objet de risée et de haine, nous est donné comme

potest, aut supra humane naturæ mensuram? Ille aut injurias tolerabiles esse sapienti, nos injurias non esse.

XVI. Nec est quod dicas, hoc naturæ repugnare. Non negamus rem incommodam esse, verberari et impelli, et aliquo membro carere, sed omnia ista negamus injuriæ esse; non sensum illis doloris detrahimus, sed nomen injuriæ, quod non potest recipi virtute saiva. Uter verius dicat, videbimus; ad contentum quidem injuriæ nterque conseruit. Queris quid inter duos interit? Quod inter gladiatores fortissimos; quorum aliter premit vulnus, et stat in gradu, alter respiciens ad clamantem populum significat nihil esse, et intercedi non palliat. Non est quod pntes magnum quo dissidemus. Illud, de quo agitur, quod nunc ad nos pertinet, utriusque exempla hauriantur: continere injurias, et, quas injuriarum umbris ac suspitione discernim, contumelia, ad quas despicendas non sapienti opus est viro, sed tantum sapientem, qui sibi possit dicere: a ntrum merito mihi ista accidunt, an immerito? Si merito, non est contumelia, judicium est; si immerito, illi qui injusta fecit, erubescendum est. Et quid est illud, quod contumelia dicitur? in capitis mei levitatem jocus est, ei in oculorum valetudinem, et in crurum gracilitatem, et in staturam. Quæ contumelia est,

quod apparet, audire? Carrum uno aliquid dictum ridemus, coram pluribus indignamur; et coram aliis libertatem non relinquimus, quæ ipsi in nos dicere assuerimus. Joci temperatis delectamur, inmodicis irascimur.

XVII. Chrysippus ait quendam indignatum, quod illum aliquis Verretem murinum dixerat. In senatu fentem vidimus Fidum Corneliæ, Nasonis generum, quum illum Corbulo Stratiocæmelum depitatum dixeret. Adversus alia maledicta, mores et vitam convenerantia, frontis illi firmitas consistit: a versus hoc tam absurdum lacryme procedunt. Tanta animorum imbecillitas est, ubi ratio discedit! Quod, quod offenditur, si quis sermonem nostrum imitatur, si quis incessum, si quis vitium aliquod corporis aut lingue exprimit? quasi notiora illa fieri alio imitante, quam nobis facientibus. Senectatem quidam inviti audiunt, et canos, et alia, ad quæ voto perveniunt. Panperlativ maledictum quendam perussit, quam sibi obiect, quisquis abacodit. Itaque materis petulantibus et per contumeliam urbanis detrahitur, si ultro illum et prior occupas; nam aliis risum prebit, qui et se cepit. Vatinium hominem natum et ad risum, et ad odium, scurram fuisse venustum ac diaconem, memoriam proditum est. In pedes suos ipse plurima dicebat, et in

un railleur agréable et facétieux. Il disait lui-même force bons mots sur ses pieds gouteux, sur les incisions de sa gorge : c'est ainsi qu'il échappait aux brocards de ses ennemis, plus nombreux encore que ses infirmités, et surtout à ceux de Cicéron. Ce que put obtenir de soi, ou se faisant un front d'airain, cet homme à qui les outrages répétés avaient désappris la honte, pourquoi ne l'oblendrait pas celui en qui les études libérales et le culte de la sagesse auraient porté leurs fruits ? Ajoute que c'est une sorte de vengeance d'enlever à l'offenseur le plaisir de l'offense. On l'eût dit dire : Quel malheur ! je crois qu'il n'a pas compris ! tant il est vrai que tout le succès de l'offense est dans le sentiment et l'indignation de l'offensé. Ensuite l'offenseur ne manquera pas de trouver son pareil, qui saura bien le venger.

XVIII. Caius César, parmi les autres vices dont il regorgeait, avait un merveilleux penchant à lancer le sarcasme partout où quelque défaut lui donnait prise, lui qui offrait une si féconde matière à la risée. Qu'on se figure cette hideuse pâleur qui décèle la folie, ces yeux louches, cachés sous un front de vieille, la laideur de ce crâne pelé et parsemé de cheveux d'emprunt ; vois le derrière de cette tête hérissée de soies rudes, et ces jambes grêles, et ces pieds énormes. Je ne finirais pas, si je voulais raconter en détail les outrages qu'il vomissait contre ses parents et ses aïeux, et tous les ordres de l'état ; je raconterai seulement ceux qui causèrent sa mort. Parmi ses intimes était Asiaticus Valérius, homme fier et à peine capable de supporter patiemment une injure faite à un autre. C'est à lui qu'en plein banquet, c'est presque dire en assemblée publique,

il reprocha, d'une voix éclatante, les habitudes galantes de sa femme au lit. Justes dieux ! un mari eût-ore cela, un prince le savoir, et pousser assez loin l'impudence pour raconter à un consulaire et à un ami, que dis-je, à un époux, et son adultère et ses dégoûts de prince ! Chéréas, tribun militaire, dont le cœur était plus haut que la parole, avait une voix languissante et cassée, qui faisait de lui quelque chose de suspect. Lorsqu'il venait prendre le mot d'ordre, Calus lui donnait tantôt Vénus, tantôt Priape ; reprochant à ce guerrier, d'une façon ou de l'autre, sa nature efféminée ; et lui-même il se montrait en robe transparente, en pantoufles, en bracelets. Chéréas fut donc contraint de recourir au glaive pour ne pas demander le mot d'ordre. Ce fut lui qui, parmi les conjurés, frappa le premier ; ce fut lui qui fendit d'un seul coup la tête de l'empereur ; puis vinrent, de tous côtés, se plonger dans le sang de César des poignards vengeurs des injures publiques et privées. Mais le premier qui agit en homme fut celui qui paraissait le moins homme. Le même Caius ne voyait dans tout que des offenses, non moins incapable de les supporter que prompt à les faire. Il s'emporta contre Hérennius Maer, qui l'avait sauvé du nom de Caius ; et ce ne fut pas impunément qu'un premier centurion l'appela Caligula. Nè dans les camps, c'était une coutume de lui donner ce nom et celui d'Enfant des Légions ; il n'était pas autrement connu des soldats ; mais Caligula lui semble un sarcasme outrageant, dès qu'il a chaussé le cothurne. Cela même sera donc pour nous une consolation, quand notre humeur accommodante dédaignera la vengeance, de savoir qu'il se trouvera quelque'un pour châtier

fauces conelas . sic inimicorum , quos plures habebat quam morbos , et in primis Cicéronis urbanitatem effugit . Si ille hoc petenti dicitur oris , qui aspidem convicia depudere didicerat , cur is non possit , qui studiis liberalibus , et sapientie cultu , ad aliquem profectum pervenerit ? Adjice , quod genus ultionis est , eripeve ei qui fecit , contumacie voluptatem . Solent dicere : miserum me , puta non incidisset ! adeo fractus contumelia in aere et indignatione patientis est . Deinde non deerit illi aliquando parum invenire qui te quoque vindicet .

XVIII. C. César en'ter cetera vitia , quibus abundabat , contumeliosis mirabiliter ferebatur omnibus aliqua nota ferendis , ipse materia risus benignissima . Tanta illi potioris lausnam testantis fortis erat , tanta oculorum sub fronte anili latentium torrens , tanta capitis destituit , et emenditatis capillis aspera deformitas ; adice obsessam ætis cervicem , et exilitatem erorum , et enormem pondus . Immensum est , si velim singula referre , per que in patres , et quoque suos contumeliosus fuit , per que in universos ordines : ea referam , quæ illum exilio dederunt . Asiaticum Valerium in primis amicis habebat , ferocem vicem , et vis equo animo alienas contumelias latum .

Hic in convivio , id est , in convivio , voce clarissima , quis in convivio esset moriens , abiecit . Dicit boni tunc virum audire , principem seire , et naque in convivio pervenisse , ut non dico consulari , non dico amico , sed tantum mariti principis et adulterum suum morret , et fastidium ? Chereas , tribunum militum , sermo non pro manu erat , languidus sono , et infirma voce suspectus . Hic Caius signum petenti modo Veneris , modo Priapi dicit : aliter atque aliter exprobrans armis mollium . Hæc ipse per lucidus , repletus , auratus . Cogit itaque illum uti ferro , ne sapius signum peteret . Ille primus inter conjuratos manum sustulit ; ille cervicem medium non leu incidit : plurimum deinde indigne publicas ac privatas injurias vicescentium gladiatorum ingestum est ; sed primus vir fuit , qui minime vixit est . Ad idem Caius omnia contumelias patebat , et sicut ferendarum impatiens , faciendarum cupidissimus . Iratus fuit Herennio Maero , quod illum Caium salutis erat ; nec impune essit principis , et alimons legionum vocari volebat , nullo nomine militibus familiariter unquam dictus ; sed jam Caligulam convivium et probrum judicabat cothurnatus .

l'insolence, l'orgueil et l'outrage ; car ces vices ne s'épuisent jamais sur un seul homme et dans une seule offense. Interrogeons les exemples de ceux dont nous louons la patience : voyons Socrate assister aux comédies qui lui prodigent publiquement les sarcasmes, les recevoir de bonne grâce, et n'en rire pas moins que le jour où sa femme Xanthippe l'arrosa d'une eau immonde. On reprochait à Antisthène d'être né d'une mère barbare et thrace : il répondit que la mère des dieux était du mont Ida.

XIX. Il ne faut jamais en venir aux rixes et aux coups : reculons bien loin, et quelque outrage que nous fasse un insensé (car l'innocent peut seul outrager), n'en tenons pas compte. Il faut voir du même oeil les hommages et les affronts du vulgaire, sans se chagriner des uns, sans se réjouir des autres. Autrement la crainte ou le déplaisir des offenses nous fera négliger beaucoup d'affaires essentielles ; nous ne nous empresserons pas à nos devoirs publics et privés, même dans les circonstances capitales, si, dans notre angoisse, nous tremblons comme des femmes de rien entendre qui nous déshonore. Quelquefois aussi, courroucés contre les puissants, nous trahirons nos rancunes par l'intempérance de notre liberté. Or, la liberté n'est pas de ne rien supporter. Détroupons-nous. La liberté consiste à mettre son âme au-dessus de l'injure, à se rendre tel, qu'on trouve en soi-même toutes ses joies, à se détacher des choses extérieures, pour ne pas mener une vie inquiète, qui redoute tous les rires, toutes les laugues. En effet, qui ne pourra nous offenser, si un seul le

peut ? Mais le sage et le disciple de la sagesse n'usent pas du même remède. A l'homme imparfait et qui se dirige encore par les jugements de la foule, nous devons représenter qu'il lui faut vivre au milieu des injures et des offenses. Les accidents prévus sont toujours plus légers. Plus vous êtes élevé par votre naissance, votre renommée, votre patrimoine, plus vous devez montrer de cœur : et vous rappelant que les soldats les plus grands se tiennent en première ligne, supportez les offenses, les paroles outrageantes, les diffamations et les autres opprobres, comme ils supportent les clameurs de l'ennemi, les dards lancés de loin et les pierres qui, sans blesser, tombent en retentissant sur les casques. Quant aux injures plus graves, sachez les endurer comme des traits qui percent tantôt vos armes, tantôt vos poitrines, sans qu'ils puissent vous abattre, ni même vous faire reculer. Quelque danger, quelque force ennemie qui vous presse et vous assiège, il est toujours honteux de céder. Défendez le poste que vous assigne la nature. Vous demandez quel est ce poste ? celui d'homme. Le sage a d'autres ressources tout opposées ; car vous, vous combattez encore ; pour lui la victoire est acquise. Ne soyez pas rebelle à votre bonheur, et pendant que vous marez à la vérité, nourrissez à votre tour l'espérance du triomphe ; recevez avec amour des doctrines meilleures, et aidez-en l'effet par vos discours et vos suffrages. Qu'il se rencontre un homme invincible, un homme contre lequel la fortune ne puisse rien, c'est là ce qui importe à la république du genre humain.

Ergo hoc ipsum solutio erit, etiam si nostra facilitas utilitatem omiserit, futurum aliquem, qui potius exigit a proce, et superbo, et injurioso : que vitia nunquam in uno homine, et in una contumelia consumuntur. Respicimus eorum exempla, quorum laudamus patientiam ; ut Socratis, qui comediarum publicos in se et spectatos sales in partem bonam accepit, risique non minus, quam quum ab uxore Xanthippe immundis aqua perfunderetur. Antistheni mater barbara et Thersa objicebatur ; respondit, et decorum matrem Idream esse.

XIX. Non est in risum colluctationemque veniendum : procul aufereodi pedes sunt, et quidquid bonum ab imprudentioribus fiet (fieri autem nisi ab imprudentibus non potest), negligendum. Et honores et injurie vulgi, in promissione habendi sunt ; nec his dolendum, nec illis gaudendum. Aliqua multa, timore contumeliarum aut tardio, necessaria omittimus ; et publicis privatisque officiis, aliquando etiam salutaribus, non occurremus, dum mulieribus nos cura angit, aliquid contra animum audire. Al quando etiam obstricti potentibus, detegimus hunc affectum intemperanti libertate. Non est autem libertas, nihil pati. Fallimur ; libertas est, animum supponere injuriis, et eum facere se, es quo solo sibi gaudenda ve-

niant ; exteriora deducere a se, ne inquieta agreda sit vita, omnium risus, omnium litigiosa timeo. Quis est enim, qui non possit contumeliam facere, si quisquam potest ? Diversa autem remedia utitur sapiens, associatque sapientie. Imperfectis enim, et adhuc ad publicum se judicium dirigentibus, hoc proponendum est, iociter injurias ipsos contumeliasque debere versari. Omnia leviora accidunt expectantibus ; quo quisque honestior genere, fama, patrimonio est, hoc se fortius gerat ; memor, in prima acie altis ordinibus stare, contumelias et verba probrosa, et iugumular, et cetera debonesta, velut clamorem hostium ferat, et longioque tela, et saxa sine vulnere circa gressus ereptantia. Injuriis vero, ut vulnera, nulla arma, alia pectori inflat, non dejectus, ne motus quidem gradu, assulerit. Etiam premeris et in-festa vi urgeris, cedere tamen turpe est ; assignatum a naturam locum tuere. Queris quis hic sit locus ? viri. Sapientis aliud auxilium est huic contrarium. Vos enim rem geritis ; illi partu victoria est. Ne repugnet vestro bono, et hanc spem, dum ad verum pervenitis, alio in animis ; libentesque meliora exipite, et opinione se voto jurate. Esse aliquem invictum, esse aliquem in quem nihil fortuna possit, e republica humani generis est.



# DE LA BRIEVETÉ DE LA VIE.

I. La plupart des mortels, Paulinus, accusent l'avarice de la nature, qui nous fait naître pour si peu d'années, qui nous donne à parcourir un espace où nos jours fuient si tôt, si vite, qu'à l'exception d'un très-petit nombre, tous les hommes se voient délaissés par la vie, au moment même où ils s'apprentent à vivre. Et ce n'est pas seulement la foule, le vulgaire ignorant qui gémit sur ce qu'on appelle un mal commun : même à des hommes célèbres ce sentiment arracha des plaintes. De là cette exclamation du plus grand des médecins : « La vie est courte, l'art est long. » De là, prenant à partie la nature, Aristote lui intente un procès peu digne d'un sage. Il l'accuse de n'avoir de faveurs que pour les animaux, dont l'existence se prolonge pendant cinq ou dix siècles ; tandis que l'homme, né pour des destinées si grandes et si diverses, se trouve arrêté bien en-deçà de ces limites. Non, nous n'avons pas trop peu de temps, mais nous en perdons beaucoup.

## DE BREVI-TATE VITÆ.

I. Major pars mortalium, Pauline, de nature malignitate conqueritur, quod in exiguum ævi gignimur, quod hæc tam velociter, tam rapide dâi nobis temporis spatia decurrant; adeo ut, exceptis admodum paucis, ceteros in ipso vitæ apparatu vita destituit. Nec hinc publico, ni opinantur, malo, turba tantum et imprudens vulgus ingemuit; clarorum quoque virorum hic affectus querelas evocavit. Iude illa maximi medicorum exclamatio est: « Vitam brevem esse, longam artem. » Iude Aristoteli, cum rerum natura exigenti, minime conveniens sapienti viro lis est; illam animalibus tantum indul-

La vie est assez longue ; et il nous a été donné une latitude anfrsante pour mener à fin les plus grandes choses, si tous nos jours sont bien occupés. Mais, après qu'ils se sont écoulés dans les plaisirs et l'indolence, après qu'ils ont été dépensés à tout autre chose qu'àu bien, le terme fatal vient enfin nous surprendre ; et cette vie que nous n'avions pas vue marcher, nous apprenons qu'elle est passée. Il en est pourtant ainsi : nous n'avons pas reçu la vie courte, mais nous la faisons courte : nous ne sommes pas pauvres d'années, mais nous en sommes prodigues. De même que d'immenses, de royales richesses entre les mains d'un mauvais maître sont dissipées en un instant, tandis que des biens même médiocres, confiés à une direction habile, s'accroissent par un bon emploi ; ainsi la vie ouvre une vaste carrière à qui sait bien l'ordonner.

II. Pourquoi nous plaindre de la nature ? Ce n'est pas elle qui manque de générosité : la vie

sise, et quina aut dena secula educeret, homini in tam multa ac magna genito, tanto citiorem terminum stare. Non exiguum temporis habemus; sed multum perdimus. Satis longa vita, et in maximarum rerum consummationem large data est, si tota bene collocaretur. Sed ubi per luxum ac negligentiam deficit, ubi nulli rei bonæ impenditur; ultima demum necessitate cogente, quam lire non intelleximus, transisse sentimus. Ita est : non accepimus brevem vitam, sed fecimus; nec incopes ejus, sed prodigi sumus. Sicut amplæ et regis opes, ubi ad malum dominum pervenerunt, momento dissipantur, at quamvis modice, si bono custodi traditæ sunt, aug crescunt; ita vitæ nostra bene dispositæ multum patet.

II. Quid de rerum natura queritur? illa se benignè

est assez longue pour qui sait en user. Mais l'un est dominé par une insatiable avarice; l'autre s'applique laborieusement à d'inutiles travaux; un autre se noie dans le vice; un autre croupit dans l'inertie; un autre est agité d'une ambition toujours dépendante du jugement d'autrui; un autre, dans l'entraînement d'une passion mercantile, est poussé, par l'espoir du gain, sur toutes les terres, sur toutes les mers. Quelques-uns sont tourmentés de l'ardeur des combats; toujours rêvant à mettre les autres en péril, ou craignant d'y tomber eux-mêmes : il en est qui, faisant à des supérieurs une cour sans profit, se dévouent à une servitude volontaire. Plusieurs ne s'occupent qu'à envier la fortune d'autrui, ou à maudire la leur. Beaucoup d'autres, sans aucun but certain, cèdent à une légèreté irrésolue, inconstante, importune à elle-même, qui les jette sans cesse en de nouveaux projets. Quelques-uns ne trouvent à rien assez d'attraits pour exciter leur activité; et c'est engourdis et bâillants que la mort vient les surprendre. De sorte que je tiens pour vraie cette sentence échappée comme un oracle au plus grand des poètes : « La plus petite partie de notre vie est celle que nous vivons. »

Car tout le reste de la carrière n'appartient pas à la vie, mais au temps. De tous côtés les vices nous assiègent, nous accablent : ils ne nous permettent ni de nous remettre sur pied, ni de relever nos yeux vers la contemplation du vrai; mais ils nous tiennent plongés dans l'abîme des passions. Jamais il ne nous est donné de revenir à nous, même lorsque le hasard amène quelque relâche : nous flottons comme sur une mer profonde

où, même après la chute du vent, il reste encore des ondulations; et jamais nos passions ne nous laissent un instant de calme. Tu crois peut-être que je parle de ceux dont les misères sont étalées au grand jour. Regarde ceux dont le bonheur attire la foule, empressée : leurs biens les étouffent. Que d'hommes pour qui les richesses sont un fardeau ! Que d'hommes qui, dans la carrière de l'éloquence, où chaque jour ils s'efforcent de déployer leur génie, vomissent le sang de leur poitrine épuisée ! Que d'hommes pâlis par de continuelles voluptés ! Que d'hommes à qui le peuple de clients qui les assiege ne laisse aucune liberté ! Parcoure enfin tous les rangs, depuis les plus humbles jusqu'aux plus élevés. Celui-ci fait plaider pour lui, celui-là plaide pour un autre; l'un voit sa vie en péril, l'autre le défend, un troisième est juge. Personne ne s'appartient; chacun s'use au profit d'un autre. Informe-toi de tous ceux dont les noms s'apprennent par cœur : voici à quels signes tu verras qu'on les reconnaît : « Celui-ci cultive tel personnage, celui-là tel autre; nul ne se cultive soi-même. » Ensuite, rien de plus extravagant que la colère de quelques-uns; ils se plaignent de la hauteur des grands qui, lorsqu'ils voulaient les aborder, n'ont pas trouvé un moment pour eux. Comment ose-t-il se plaindre de l'orgueil d'un autre, celui qui jamais ne trouve un moment pour lui-même ? Et pourtant cet homme, quel qu'il soit, qui l'a regardé, l'en conviens, d'un air insolent, l'a regardé au moins; il a prêté l'oreille à tes discours; il t'a fait place à ses côtés; et toi, jamais tu n'as daigné ni le regarder, ni l'écouter toi-même.

gessit : vita, si seias uti, longa est. Alium insatiabilis tenet avaritia; alium in supervacuis laboribus operosa defatigat; alius vinum madet; alius inertia torpet; alium defatigat et nientis judicis suspensa semper ambitio; alium merendi præceptis cupiditas circa omnes terras, omnia maria, spe lucri, ducit. Quosdam torquet cupidæ militiæ, nunquam non aut alienis periculis intentos, aut suis anxios, sunt quos ingratus superiorum cultus voluntaria servitutis consumat. Multos aut affectatio aliene fortune, aut sine odium detinuit; plerosque nihil certum sequentes, vaga et inconstans, et sibi displicens levitas, per nova consilia jactavit. Quibosdam nihil quo cursum dirigant, placeat, sed marcentes oscitantibus suis deprehendunt; adeo ut quod apud maximum poetarum more oraculi dictum est, verum esse non dubitem :

*Nihilus pars est vite, quam nos vivimus.*

Ceterum quidem omne patium, non vita, sed tempus est. Urgenti circumdant vitia undique; nec resurgere, aut in dispectum verti atque oculos sinant, sed mersos, et in cupiditibus infixos premunt. Nunquam illis recurrere ad se licet, si quando aliquis fortuito colligit;

vetui in profundo mari, in quo post ventum quoque volutatio est, fluctuantur, nec unquam illis a cupiditatibus suis otium instat. De istis me putas disserere, quorum in confesso mata sunt? aspice illos, ad quorum felicitatem concurrunt: bonis suis efflorescunt. Quam multa graves sunt divitiæ? quam multarum eloquentia, quotidiano ostentandi ingenii spatio, sanguinem educit? quam multi continuis voluptatibus patient? quam multa nihil liberi relinquit circumfusus clientium populus? Omnes denique latas, ab infimis usque ad summis, pererant; hic advocat, hic adest; ille periclitatur, ille defertur, ille iudicat. Nemo se sibi vindicat; alius in alium committitur. Interroga de istis, quorum nomen ediscuntur; his illos dignosci videbis notis: « Hic illius cultor est, ille illius, suus nemini. » Deinde dementissimum quorundam indignitas est; queruntur de superiorum fastidio, quod ipsi adire volentibus non varaverint. Adest quisquam de alterius superbis queri, qui sibi ipse nunquam vacat? Ille tamen, quisquis est, insolenti quidem vultu, sed aliquid respondit; ille aures suas ad tua verba demisit; ille te ad latas manus recepit; tu non inspicere te unquam, non audire dignatus es.

III. Il n'y a donc pas à faire valoir, auprès de qui que ce soit, ces bons offices ; car, lorsque tu les rendais, c'était moins par le désir d'être avec un autre, que par impuissance de roster avec toi-même. Quand tous les génes qui ont jamais brillé mettraient en commun leurs méditations sur ce sujet, jamais ils ne pourraient assez s'émerveiller de cet aveuglement de l'esprit humain. Nul ne laisse usurper son champ ; et, pour la plus petite discussion sur le bornage, on fait voler les pierres et les javelots ; et chacun souffre qu'on empiète sur sa vie ; bien plus, c'est nous-mêmes qui y introduisons le nouveau possesseur. On ne trouve personne qui veuille partager son argent ; et chacun distribue sa vie à tous venans. Tous s'attachent à ménager leur patrimoine ; mais, dès qu'il s'agit de la perte du temps, ils sont prodigues à l'excès du seul bien dont il serait beau d'être avare. Qu'il me soit donc permis d'apostropher quelqu'un dans cette foule de vieillards : « Te voilà parvenu, je le vois, au terme le plus reculé de la vie humaine : tu as cent ans ou plus sur la tête ; béni bien ! récapitule ta vie. Dis, sur ce temps, combien t'a ravi un créancier, combien une maîtresse, combien un accusé, combien un client, combien les querelles de ménage, combien la correction de des esclaves, combien les courses officieuses à travers la ville. Ajoute les maladies que nos excès ont faites ; ajoute les moments restés sans emploi ; tu verras que tu as beaucoup moins d'années que tu n'en comptes. Tâche de te rappeler combien de fois tu as été constant dans une résolution ; combien de jours ont eu la desti-

nation que tu leur promettais ; quel avantage tu as retiré de toi-même ; combien de fois ton visage a été calme, ton cœur intrépide ; combien tu as fait de besogne ou de si longues années ; combien de gens ont pillé ta vie, sans que tu comprisses ce que tu perdis ; combien t'ont dérobé de temps les vaines douleurs, les folles joies, les convoitises avides, les doux entretiens ; combien peu il t'est resté du tien ; tu reconnaîtras alors que la mort est prématurée. »

IV. Quelle en est donc la cause ? Hommes, vous vivez comme si vous deviez vivre toujours : jamais il ne vous souvient de votre fragilité ; vous ne remarquez pas combien de temps a déjà passé : vous le perdez comme s'il y avait plénitude, surabondance ; tandis que ce jour même, que vous sacrifiez à un homme, à une chose, sera peut-être le dernier. Comme mortels, vous craignez tout ; vous désirez tout, comme si vous étiez immortels. Tu entendras dire à plusieurs : « A cinquante ans, j'irai vivre dans la retraite : à soixante ans, je renoncerai aux emplois. » Et de qui donc as-tu reçu caution pour la durée de ta vie ? Qui permettra que tout se passe comme tu l'arranges ? N'as-tu pas honte de garder pour toi les restes de ta vie, et de ne destiner à la sagesse que le temps qui n'est plus bon à rien ? Qu'il est tard de commencer à vivre au moment même où il faut cesser ! Quel fol oubli de la condition mortelle, de remettre à cinquante ou soixante ans les résolutions sages, et de vouloir débiter dans la vie à un âge où peu d'hommes parviennent. Entends les paroles qui échappent aux personnages les plus

III. Non est itaque, quod ista officia cuiquam impites ; quoniam quidem quam illa faceres, non esse cum alio volebas, sed tecum esse non poterat. Omnia hec, que nunquam ingenio falsaverat, in hoc unum consentiant, nunquam satis hanc humanarum mentium cunctationem mirabuntur. Prædita sua occupat a nullo pollicetur, et si exigua contentio est de modo suorum, ad lapides et arma discurrunt ; in vitam suam incedere alios sinunt, immo vero ipsi etiam possessores ejus futuros inducunt. Nemo invenitur, qui pecuniam suam dividere velit ; vitam unusquisque quam malis distribuit ! Adstricti sunt in contemnendo patrimonio ; simul ad temporis jacturam volemus est, profundissimi in eo, cujus unus honesta avaritia est. Libet itaque ex seniorum turba comprehendere aliquem ! « Pervenisse te ad ultimum statum humane videmus ; contestans tibi, vel impra, premiar annos ; aegredum, ad computationem ætatem tuam revoca ! Dic, quantum ex isto tempore credider, quoniam amica, quantum reus, quantum clientis abstuleris ; quantum his uxoribus, quantum servorum coercitis, quantum officiorum per urbem discursatio. Adice morbos, que mano fecimus ; adice, quod et sine usu jecit ; videbis te pauciores annos habere, quam numeras. Repete memoria tecum, quando certum consilium fueris, quotus quotique dies, ut

destinaveras, recesserit ; qui tibi usus tui fuerit ; quando in statu suo vultus, quando animus intrepidus ; quid tibi in tam longo ævo facti operis sit ; quam multi vitam tuam diripuerint, te non sentiente quid perderes ; quantum vane dotor, stulta lætitia, avida cupiditas, inanis conversatio abstulerit ; quam exiguum tibi de tuo relictum sit ; intelliges, te immaturum mori ! »

IV. Quid ergo est in causis ? tanquam semper victuri vivitis ; nunquam vobis fragilitas vestra succurrit. Non observatis quantum jam tempora transierit ; venit ex plebe et abundanti perditis, quam interim fortasse ille ipse, alicui vel homini vel rei donatus, ultimus dies sit. Omnia, tanquam mortales, timetis ; omnia, tanquam immortales, concupiscitis. Audies plerosque dicentes : « A quinquagesimo in ultimum accedam ; sexagesimum annos ab officiis me demittet. » Et quem tandem longiora vitam prædum accipit ? quis ista, sicut disponis, ire patietur ? Non pudet te reliquias vite tibi reservare, et id solum tempus bonæ menti destinare, quod in nullam rem conferri possit ? Quam serum est, tunc vivere incipere, quam desinendum est ? que tam stulta mortalitatis oblivio, in quinquagesimum et sexagesimum annum differro sans cœditis ; et inde velle vitam incipere, quo pauci perducerunt ? Potentissimis, et in situ subitis homini-

puissants, les plus haut placés; ils désirent, ils vantent le repos, ils le préfèrent à tous leurs biens. Ils aspirent à descendre de leur faite, pourvu qu'ils le puissent sans danger. Car, bien que rien au dehors ne les menace ou les ébranle, la fortune toutefois peut s'écrouler sur elle-même.

V. Le divin Auguste, à qui les dieux accordèrent plus qu'à tout autre mortel, ne cessa d'invoquer le repos, de réclamer quelque relâche aux soins de son gouvernement. Tous ses discours le ramenaient sans cesse vers les vœux qu'il faisait pour obtenir du loisir. C'est par cette consolation douce, quoique illusoire, qu'il charmait ses travaux, en répétant : qu'un jour il vivrait pour lui. Dans une de ses lettres, adressée au Sénat, où il promettait que son repos ne manquerait point de dignité, et ne démentirait point sa gloire précédente, se trouvent ces mots : « Mais de tels projets seraient encore plus beaux à réaliser qu'à concevoir. Toutefois, dans mon impatience de voir arriver un moment tant désiré, j'ai pu me permettre, puisque ce bien se fait encore attendre, d'en goûter par avance la douceur par le seul plaisir d'en parler. » Le repos lui semblait chose si précieuse, qu'à défaut de la réalité, il l'anticipait par la pensée ! Celui qui voyait tout dépendre de lui, qui disposait de la fortune des hommes et des nations, pensait avec bonheur au jour où il dépouillerait sa grandeur. Il avait éprouvé combien ces honneurs, dont l'éclat éblouissait toute la terre, coûtaient de sueurs; combien ils cachèrent de secrètes inquiétudes. Forcé de combattre la main armée d'abord ses con-

citoyens, ensuite ses collègues, puis enfin ses parents, il versa des flots de sang et sur terre et sur mer. Entraîné par la guerre en Macédoine, en Sicile, en Égypte, en Syrie, en Asie, sur presque tous les rivages, il dirigea contre les étrangers ses armées fatiguées du meurtre des Romains. Tandis qu'il pacifia les Alpes, qu'il dompta les ennemis incorporés à l'empire dont ils troublaient la paix; tandis qu'il recule les limites du monde romain au-delà du Rhin, de l'Euphrate et du Danube, au sein même de la ville s'aiguisaient contre lui les poignards des Murena, de Cépion, des Lépidus, des Egnatins. A peine a-t-il échappé à leurs embûches, que sa fille et une foule de jeunes nobles, liés par l'adultère comme par un serment, épouvantés sa vieillesse fatiguée, et lui font craindre plus qu'une nouvelle Cléopâtre avec un autre Antoine. Il retranche ses plaies avec ses propres membres; d'autres renaissent aussitôt. Comme un corps trop chargé de sang, il y avait toujours rupture de quelque côté. Aussi, appelait-il le repos : c'était dans cet espoir, dans cette pensée qu'il trouvait un allègement à ses travaux. C'était là le vœu de celui qui pouvait combler les vœux de tous. Ce Marcus Cicéron, dont la vie s'agitait entre les Catilina et les Claudius, les Pompée et les Crassus, les uns ses ennemis avoués, les autres ses amis douteux; qui, ballotté avec la république, la gouverna au milieu des écueils, et prit enfin sa retraite; qui n'eut ni repos dans la bonne fortune, ni courage dans l'adversité, combien de fois ne maudit-il pas son même consulat qu'il avait loué non sans sujet, mais sans fin?

bus excedere voces videbis, quibus utimur optent, laudent, omnibus bonis suis preferant. Cupiunt interim ex illo fastigio suo, si tuto liceat, descendere. Nam ut nihil estra laesset, aut qualis, in se ipsa fortuna ruit.

V. Divus Augustus, cui dii plura quam ulli præstiterunt, non desit quietem sibi precari, vacationem a republica petere. Omnis ejus sermo ad hoc semper revolutus est, ut sibi speraret otium. Hoc labores suos, elisum falso, dulci tamen oblectat solatio : « Aliquando se victorum sibi. » In quondam ad senatum missa epistola, quem requiem suam non vacuum fore dignitatis, nec a peliore gloria discrepantem, pollicitus esset, hæc verba invenit : « Sed ista fieri speciosius, quam promitti possunt; me tamen cupido temporis optatissimi mihi procehit, ut quoniam rerum letitia moratur adhuc, precipere aliquid voluptatis ex verborum dulcedine. » Tanta vis est res otium, ut illud, quin aus non poterat, cogitatione præsumeret ! Qui omnia videbat ex se uno pendente, qui hominibus gentibusque fortunam dabat, illum diem iustissimus cogitabat, quo magnitudinem suam exueret. Expertus erat, qualem illa bona, per omnes terras fulgentia, sudoris experirent, quantum occurrarum sollicitudinum tegerent : cunctis civibus primum;

deinde cum collegis, novissime cum affinis, coactus armis decernere, mari terraque sanguinem fudit; per Macedoniam, Siciliam, Egyptum, Syriam, Asiamque, et omnes prope oras bello circumactus, Romanæ cæde laesos exercitus ad externa bella convertit. Dum Alpes pacat, immixtosque medius belli et imperio hostes perdomat, dum ultra Rhenum, Euphratem et Danubium terminos movet, in ipsa urbe, Murenæ, Cæpionis, Lepidii, Egnatiorum in eum mucrones accedebant. Nondum horum effugerat insidias; filia, et tot nobiles juvenes adulterio velut sacramento adacti, jam infractionem ætatem terribant; plæque et iterum timenda cum Antonio mulier. Hæc mirra cum ipsis membris abscederet; alia subnascebantur; velut grave multo sanguine corpus, parte semper aliqua rumpebatur. Ilque otium optabat; in huius spe et cogitatione labores ejus residebant; hoc votum erat ejus, qui voti compotes facere poterat.

Marcus Cicero inter Catilinas Clodiosque jectatus, Pompeiosque et Crassos, partim manifestos inimicos, partim dubios amicos, dum fluctuatur cum republica, et illam petrum euntem tenet, novissime abductus, nec secundis rebus quietus, nec adversarum patiens, quotiens illum ipsum consilium suum non sine causa, sed sine



A quelles tristes lamentations ne se livre-t-il pas dans certaine lettre adressée à Atticus, au moment où Pompée le père étant déjà vaincu, le fils ranime encore en Espagne son parti abattu ! « Tu me demandes, dit-il, ce que je fais ici. Je vis à moitié libre dans mon champ de Tusculum. » Puis il ajoute d'autres réflexions, où il déplore le passé, se plaint du présent, et désespère de l'avenir. Cicéron se dit à moitié libre ! Jamais, par Hercule, on sago n'acceptera un nom si humiliant ; jamais il ne sera à moitié libre : toujours il jouira d'une liberté cutière et solide, affranchi de toute chaîne, dans la plénitude de ses droits, supérieur à tous les autres. Qui pourrait, en effet, être au-dessus de celui qui est au-dessus de la fortune ?

VI. Livius Drusus, homme hardi et violent, qui renouela par ses lois la funeste époque des Gracques, ayant toute l'Italie pour son immense cortège, hors d'état de prévoir l'issue des choses, qu'il n'avait ni le pouvoir de mener à fin, ni la liberté d'abandonner, une fois qu'il y fut engagé, maudissait, dit-on, sa vie agitée dès son berceau, et disait : « Que lui seul, même dès son enfance, n'avait jamais connu de jours de fête. » En effet, encore en tutelle et revêtu de la prétexte, il osa recommander des accès aux juges, et interposer dans le Forum son crédit avec tant d'efficacité, qu'il demeure constant que plusieurs jugements furent arrachés par lui. Jusqu'où ne devait pas se pousser une ambition si prématurée ? On pouvait déjà calculer la somme des maux publics et particuliers que préparait une audace aussi précoce. C'est donc tardivement qu'il se plaignait

« de n'avoir pas connu de jours de fête ; » lui, dès son enfance, séditionnel et tyran du Forum. On est incertain si lui-même se donna la mort : car il tomba tout à coup frappé d'une blessure à l'aîne : quelques-uns doutèrent que sa mort fût volontaire, nul, qu'elle ne fût opportune. Il serait superflu de rappeler l'exemple de tant d'autres hommes qui, lorsqu'ils paraissaient les plus heureux d'entre tous, rendaient contre eux-mêmes un témoignage sincère, en confessant tous les actes de leur vie. Mais ces plaintes ne changeaient ni les autres, ni eux-mêmes. Car à peine ces paroles étaient échappées de leur bouche, que leurs passions les ramenaient à leurs habitudes. Oui, certes, votre vie, se prolongeât-elle au-delà du mille ans, serait encore trop bornée ; car il n'y a pas de durée que ces vices ne dévorent. Aussi, cet espace que la nature traverse en courant, mais que la raison peut étendre, doit nécessairement bientôt vous échapper ; car vous ne saisissez pas, vous ne retenez pas, vous ne retardez pas dans sa course la chose de toutes la plus rapide ; mais vous la laissez fuir comme chose superflue et réparable. Je mets en première ligne ceux qui n'ont d'autre passe-temps que le vin et la débauche ; car il n'en est pas de plus honteusement occupés. Les autres, quoique séduits par les illusions d'une vaine gloire, ne sont pas sans grandeur dans leurs égarements. Tu peux passer en revêtu les avarés, les hommes colères, ceux qu'entraînent des inimitiés ou des guerres injustes ; il y a dans tous ces défauts quelque chose de viril ; mais être l'esclave de son ventre et de la débauche, c'est une tache infamante.

fine laudatum, detestatur? Quam flebilis voces exprimit in quadam ad Atticum epistola, jam victo patre Pompeio, adhuc filio in Hispania fracta arma refovente? « Quid agam, inquit, hic quaeris? moror in Tusculano meo semilibet. » Alia deinceps adjicit, quibus et priorem iracundiam complorat, et de praesenti queritur, et de futura desperat. Semilibetum se dicit Cicero! at mehercules, nunquam sapiens in tam humile nomen procedet, nunquam semilibet erit; integre semper liberatis et solida, solutus, et sui juris, aliorum ceteris. Quid enim supra eum potest esse, qui supra fortunam est?

VI. Livius Drusus, vir acer et vehemens, quem leges novas et mala Gracchanæ movisset, stipatus ingenti totius Italiae exercitu, exitum rerum non providens, qui nec agere licebat, nec jam liberum erat semel inchoatis relinquere, exsecratus inquietam a primordiis vitam, dicitur dixisse: « Uni sibi, nec puero quidem, unquam ferias contigisse. » Ausus enim et pupillus adhuc et praetextatus, iudicibus reos commoedere, et gratiam suam foro interponere tam efflicax, ut quaedam iudicia consistat ab illo rapta. Quo non irrumperet tam immatura ambitio? scires in malum ingens, et privatum et publicum, evasuram illam tam praecocem adolecentiam!

Sero itaque querebatur, « nullas sibi ferias contigisse, » a puero seditiosus, et foro gravis. Disputatur, an ipse sibi manus attulerit; subito enim vulnere per inguen accepto collapsus est; aliqui dubitante, an mors voluntaria esset; nullo, an tempeste. Supervacuum est commemorare plures, qui quum aliis felicissimi viderentur, ipsi in se verum test monium dixerunt, prodentes omnino actum aeternorum suorum. Sed his querelis nec alios movaverunt, nec se ipsos. Nam quum verba eruperunt, affectus ad consuetudinem refluunt. Vestra mehercule vita, licet supra mille annos esset, in aeternissimum contractetur; ista vltis nullum non seculum devorabunt; hoc vero spatium, quod, quumvis nulla currit, vltio dilatat, cito vos effugiat necesse est. Non eam apprehenditis, nec retinetis, nec velocissime omnium rei moram facitis, sed abire ut re. u supercraueno ac reparabilem stois. In primis autem et illos numero, qui nulli rei, nisi vino ac libidinali vacant; nulli enim turpius occupati suat; ceteri, etiam si vane glorie imagine teneantur, speciose tamen errant. Licet avarus militi, licet vel irascendus oratore, vel odia exerecentis lajasta, vel bella; omnes isti viribus pereant; in ventrem ac ibidem proiectorum inbonedam labes est. Omnia istorum tempora exerce; adspice quam-

Examine maintenant l'emploi que ces gens-là font de leurs jours; vois quel temps ils passent à compter leur or, quel temps à dresser des embûches, quel temps à trembler, quel temps à courtoiser, quel temps à être courtoisés, quel temps à offrir ou à recevoir caution, quel temps à donner des repas qui sont maintenant des fonctions publiques; tu verras quo ni leurs maux ni leurs biens ne les laissent respirer. Enfin tout le monde tombe d'accord que rien de bien ne peut être fait par un homme trop occupé; il ne peut cultiver ni l'éloquence, ni les sciences libérales; car un esprit surchargé ne reçoit rien profondément, mais rejette tout comme un fardeau qu'on lui impose. L'homme occupé ne songe à rien moins qu'à vivre; aucune chose pourtant n'est plus difficile à savoir.

VII. Pour les autres sciences, des professeurs se trouvent partout et en grand nombre : on a même vu des enfants en comprendre si vite quelques-unes, qu'ils auraient pu les enseigner aux autres. Mais c'est toute la vie qu'il faut apprendre à vivre; et, ce qui le surprendra peut-être davantage, toute la vie il faut apprendre à mourir. Bien des hommes illustres, mettant de côté tout soit embarrassant, renonçant aux richesses, aux emplois, aux plaisirs, ne se sont occupés, jusqu'au terme de leur carrière, quo d'une seule chose, de savoir vivre; et plusieurs cependant ont avoué, en quittant la vie, qu'ils ne le savaient pas encore. Tant s'en faut que ceux dont nous parlons puissent le savoir. Il est, crois-moi, d'un grand homme, élevé bien au-dessus des orreurs humaines, de ne rien laisser échapper de son temps; aussi, la vie est-elle très-longue pour celui qui,

tant qu'elle a duré, s'est voué tout entier à elle. Il ne s'en est rien trouvé de stérile ou d'inoccupé; il n'en a rien mis à la disposition d'un autre; car il n'a rien rencontré qui fût digne d'être échangé contre son temps, dont il a été l'économe dépositaire. Aussi, son temps lui a suffi; au lieu que, nécessairement, le temps a dû manquer à ceux dont la vie fut livrée en proie à tout un peuple. Et ne va pas croire qu'ils n'aient pas le sentiment de leur perte. La plupart de ceux qu'une grande prospérité accablo, tu les entendras souvent s'écrier au milieu de leurs troupeaux de clients, du conflit des procès, ou autres honorables misères : « Je n'ai pas le temps de vivre ! » Pourquoi non ? parce que tous ceux qui l'attirent à eux, l'entraînent à lui-même. Combien de jours t'a ravis cet accusé ! combien ce candidat ! combien cette vieille, fatiguée d'enterrer ses héritiers ! combien ce riche, qui fait le malade pour irriter l'avarice des capitaineurs ! combien ce puissant ami qui te donne une place, non dans son amitié, mais dans son cortège ! Vérifié, dis-je, un à un, et passe en revue tous les jours de ta vie : tu verras qu'il n'en est resté pour toi qu'un fort petit nombre, et encore des plus inutiles. Celui qui a obtenu les faiseaux tant souhaités, n'aspire qu'à les déposer, et s'écrie souvent : « Quand cette année sera-t-elle passée ? » Celui-là qui préside aux jeux, et qui avait considéré comme une grande faveur du sort, que leur célébration lui fût écho : « Quand, dit-il, serai-je débarrassé ? » On s'arrache cet avocat dans tout le Forum ; la place est encombrée d'un si grand concours d'auditeurs, que tous ne peuvent l'entendre. Il s'écrie pourtant : « Quand les fêtes viendront-

diu computent, quamdiu insidiantur, quamdiu timeant, quamdiu colant, quamdiu colantur, quantum vadimonis sua atque aliena occupent, quantum convivia, que jam ipsa officia sunt; videbis, quemadmodum illos respirare non sinit vel mala sua, vel bona. Denique inter omnes convenit, nullam rem bene exerceri posse ubi homines occupati; non eloquentiam; non liberales disciplinas; quando districtus animus nihil aliud recipit, sed omnia velut incolentes respuit. Nihil minus est hominibus occupati quam vivere; nullius rei difficilior est scientia.

VII. Professura illarum artium vulgi multique sunt; quoddam verni ex his parvi admodum ita percepisse viam sunt, ut etiam præcipere possent; vivere tota vita discendum est; et quod magis fortasse mirabere, tota vita discendum est mori. Toti maximi viri, relictis omnibus impedimentis, quam divitiis, officiis, voluptatibus renuntiassent, hoc numquam in extremam usque aetatem egerunt, ut vivere scirent; plures tamen ex his nondum se scire confessi o vita abierunt; nondum ut illi sciant.

Ma foi, moi-même, et supra humanas erroris eminentis viri est, nihil ex suo tempore delituri sinere; et ideo vita ejus longissima est, cui quantumcumque potuit,

totum ipsi vacavit. Nihil inde incultum otiosumque jamuit; nihil sine alio fuit; neque enim quidquam reperit dignum, quod cum tempore suo permutaret custos ejus percissimus. Liagne nihil illi fuit; his vero necesse est defuisse, ex quorum vita multum populus luit. Nec est quod putet, hinc illos non intelligere damnum suum; plerisque certo hædies ex his quos magna felicitas gravat, inter clientium greges, aut castrorum actiones, aut ceteras honestas miseras exclamare interdum : « Mihi vivere non licet ! » Quid non licet ? omnes illi qui se sibi advocant, sibi abducunt. Ille reus quod dies abstulit ? quot ille candidatus ? quot illa anus, effervens hereditibus laeta ? quot ille ad irritandum avariciam captivum simulatus niger ? quot ille potentior amicis, qui vos non in suavia, sed in apparatus habet ? Dispunge, inquam, ac recense vitæ tuæ dies; videbis paucos admodum et ridiculos apud te revidere. Assecutus ille quos optaverat fasces, cupit potius, et subinde dicit : « Quando ille annus præteribit ? » Facit ille ludos, quorum sortem sibi obtingere magno estimavit : « Quando, inquit, istos effugiam ? » Diripitur ille toto foro patrum, et magna concinnata omnia, ultra quam audiri potest, complet : « Quando, in-

elles suspendre les affaires? » Chacun précipite sa vie; et, fatigué du présent, on est travaillé des impatiences de l'avenir. Mais celui qui a consacré tout son temps à son profit personnel, qui règle chacune de ses journées comme sa vie entière, ne désire ni ne redoute le lendemain. Y a-t-il, en effet, une seule heure qui puisse lui apporter un plaisir nouveau? Il a tout connu, tout goûté jusqu'à satiété. Quant au reste, que l'aveugle fortune en décide comme elle l'entendra; sa vie est déjà en sûreté. Il peut y être ajouté; il ne peut en être rien retranché; et encore il peut y être ajouté de la même manière qu'un homme, dont l'estomac est rassasié, mais non rempli, prend encore quelques aliments, mais sans aucun appétit.

VIII. Ainal donc, parce qu'un homme a des cheveux blancs et des rides, ne va pas croire qu'il ait longtemps vécu : il n'a pas longtemps vécu; mais il a longtemps duré. Quoi donc! penses-tu qu'il a beaucoup navigué, celui qui, surpris dès le port par une tempête cruelle, se trouve hâlé à et là, et tourne toujours dans un même espace sous le souffle changeant des vents déchaînés? Il n'a pas beaucoup navigué; mais il a beaucoup flotté. Je m'étonne toujours quand je vois certaines gens demander aux autres leur temps, et ceux que l'on supplie si faciles à l'accorder. Chacun considère l'affaire pour laquelle on lui demande son temps; mais le temps même, aucun n'y songe. Comme si c'était un rien que l'on demande, un rien que l'on accorde, on se jone de la chose la plus précieuse de toutes. Ce qui les abuse, c'est que c'est une chose incorporelle, qui ne saute pas aux yeux : c'est pour cela qu'on l'estime si peu, ou que

plûôt on lui reconnaît à peine une valeur quelconque. Les hommes les plus nobles reçoivent des libéralités annuelles, et donnent en échange leurs travaux, leurs services, leurs soins : personne ne met un prix à son temps; chacun en fait profusion, comme s'il ne coûtait rien. Mais regarde les mêmes hommes quand ils sont malades; s'ils voient d'un peu près la mort qui les menace, ils embrassent les genoux du médecin; s'ils redoutent le supplice capital, ils sont prêts, pour vivre, à donner tout ce qu'ils ont : tant il y a de désaccord dans leurs sentiments. Que si l'on pouvait faire connaître à chacun le nombre de ses années à venir, aussi bien que celui des années écoulées, quel serait l'effroi de ceux qui verraient le peu qui leur en reste! Comme ils eu deviendraient économes! Or, il est facile de ménager un bien, si petit qu'il soit, lorsqu'il est assuré; mais il faut conserver avec plus de soin encore celui qui peut manquer sans qu'on sache à quel moment. Necrois pas, toutefois, que ces gens ignorent combien le temps est chose précieuse. Ils ont coutume de dire à ceux qu'ils aiment fort qu'ils sont prêts à leur donner une partie de leurs années. Ils donnent, en effet, mais sans intelligence : ils donnent de façon à se dépouiller eux-mêmes, sans profit pour les autres; ils ne savent même pas qu'ils se dépouillent; aussi supportent-ils facilement le dommage d'une perte cachée. Personne ne te restituera tes années; personne ne te rendra à toi-même. La vie suivra le chemin qu'elle a commencé; sa marche ne sera ni ramenée en arrière, ni suspendue; elle ne fera pas de bruit; elle ne fera rien qui t'avertisse de sa rapidité; mais elle glisera

quit, res profereant? » Præcipiat quisque vitam suam, et futuri desiderio laborat, presentium tedio. At ille, qui nullum non tempus in usus suos confert, qui omnes dies tanquam vitam ordiatur, nec optat crastinum, ore timet. Quid enim est, quod jam illa hora novæ voluptatis possit afferre? Omnia nota, omnia ad satietatem percepta sunt; de cetero fors fortuna, ut volet, ordinet; vita jam in tuto est. Hinc adici potest, detrahi nihil; et adici sic, quemadmodum aliqua venire satius jam, non pleno, aliquid citi, quod nec desiderat, capit.

VIII. Non est laque, quod quemquam propter enos aut rugas putes die viasine; non ille din videt, sed din fuit. Quid enim? si illum malum putes navigasse, quem astra tempestas a portu exceptum hinc et illic balli, ac viribus ventorum ex diverso furellum per eadem spatia in orbem egit? non ille multum navigavit, sed multum fortis est. Mirari soles, quum videas aliquos tempus petere, et eos, qui rogantur, facillimos. Illud uterque special, propter quod tempus petitur est; ipsum tempus quidem neuter. Quasi nihil petitur, quasi nihil datur; re eamum pretiosissima habetur. Fallit autem illos; quia res incorporea est, quæ sub oculis non ve-

nit; ideoque vilis; ma æstimatur. Immo pene nullum pretium ejus est. Annos congruâ homines christimal accipiunt, et his aut laborem, aut operam, aut diligentiam suam locant; nemo æstimat tempus; utuntur illo laxius, quasi gratuito. At eodem agros vide, si mortis periculum admotum est propius, medicorum genus taceat; si metum capitale supplicium, opula sua, ut vivant, paratos impendere; tanta in illis discordia affectuum est. Quod si posset, quemadmodum præteritorum annorum enjmeque numerus proponi, sic futurorum; quomodo illi, qui paucos vident et superesse, trepidarent, quomodo illis porcerent? Adici facili est quævis exiguum dispendere quod erratum est; id debet servari diligentius quod esse a quo defleat. Nec est tamen, quod ignorare putes illos, quum eam res sit. Dicere solent is, quos validissime diligunt, paratos se partem annorum suorum dare. Dom, nec intelligunt; dant autem illa, ut sic illorum incriminatos sibi detrahant; sed hoc ipsum ad detrahant, neciunt; ideo tolerabilis est illis jactura detrimendi latentis. Nemo restituit annos, nemo iterum te tibi reddet. Illi quæ crepit ætas, nec cursum suum aut retrocabat aut supprimit; nihil immutabilis, nihil ad-

ou silence. Ni les ordres des rois, ni la faveur du peuple ne la feront aller plus loin : elle remplira la carrière qui lui fut assignée le premier jour : nulle part elle ne se détournera ; elle ne s'arrêtera nulle part. Qu'arrivera-t-il ? Tu es occupé, la vie se hâte ; la mort cependant arrivera, et bon gré mal gré il faudra te livrer à elle.

IX. Or, comment pourrait être prêt, je le demande, aucun de ces hommes qui font étalage de sagesse, et sont trop laborieusement occupés pour être capables de mieux vivre ? Ils arrangent leur vie aux dépens de leur vie, et font des dispositions pour un avenir éloigné : à quoi perd-on la plus grande partie de la vie ? à différer. Tout s'éloigne de nous, nous arrache le premier jour ; il dérobe le présent, en nous promettant l'avenir. Le plus grand empêchement de la vie, c'est l'attente qui dépend du lendemain. Tu perds la journée d'aujourd'hui : ce qui est encore dans les mains du hasard, tu en disposes ; ce qui est dans les tiennes, tu le jettes. Quel est ion but ? Jusqu'où s'étendent tes espérances ? Tout ce qui est à venir repose sur l'incertain : vis dès cette heure. Voici ce que proclame un très-grand poète, voici les utiles leçons que chante sa muse inspirée par le souffle divin : « Le jour le plus précieux pour les malheureux mortels, est celui qui s'enfuit le premier. » Pourquoi tarder, dit-il, pourquoi remettre ? Si tu ne l'empares de ce jour, il s'échappe ; et quand tu l'en seras emparé, il s'échappera encore. Il faut donc combattre la rapidité du temps par la promptitude à en user. Il faut se hâter d'y puiser comme dans un torrent

impétueux dont le cours doit cesser. Et remarque que pour mieux te reprocher l'infini de tes pensées, le poète ne dit point la vie la plus précieuse, mais le jour. Comment oses-tu dans ta sécurité, dans tes lenteurs, en présence du temps dont la fuite est si prompte, prolonger au gré de ton avidité et les mois et les années, et la longue suite des âges ? On te parle d'un jour, et d'un jour qui s'enfuit. Il ne faut donc pas en douter : le jour le plus précieux est celui qui le premier échappe aux mortels malheureux, c'est-à-dire occupés : leurs esprits, encore dans l'enfance, sont accablés par la vieillesse, qui les surprend dépourvus et désarmés. En effet, ils n'ont rien prévu ; ils sont tombés dans la vieillesse à l'improviste et sans y penser : ils ne sentaient pas que tous les jours elle s'approchait. De même qu'un réci, une lecture, ou quelque pensée intérieure interrompent le voyageur sur la longueur du chemin, et qu'il s'aperçoit de son arrivée avant d'avoir su qu'il l'approchait ; ainsi, ce chemin de la vie continu et rapide, qu'éveillés ou endormis nous parcourons du même pas, les hommes occupés ne le mesurent que lorsqu'ils sont au bout.

X. Ces principes que j'ai posés, si je voulais les diviser et les déduire en forme d'arguments, je ne manquerais pas de preuves pour établir que la vie des hommes occupés est extrêmement courte. Fabianus, qui n'était pas un de ces philosophes de parade, mais un vrai sage à la manière antique, avait coutume de dire : « C'est à force ouverte et non par des subtilités qu'il faut combattre les passions ; et ce n'est pas par des atteintes légères, mais

*monibili velocitatis sue ; tacita labetur. Non ille se regis imperio, non favore populi longius proferet ; sicut missa est a primo, decurre ; nusquam divertet, nusquam remorabitur. Quid fiet ? tu occupatus es, vita festinat ; mors interim aderit, cui, velle nolis, vacandum est.*

IX. Potesne quisquam, dico, hominum eorum, qui prudentiam jactant, et operibus occupati sunt, quem tu melius possint vivere ? Impendit vitæ viam instruunt, cogitationes suas in longum ordinant ; maxima porro vitæ jactura dilatio est. Illa primum quemque extrahit diem, illa eripit presentia, dum ulteriora promittit. Maximum vivendi impedimentum est expectatio, que pendet ex crastino. Perdis hodiernum ; quod in manu fortune positum est, disponis ; quod in tua, dimittis. Quo spectas, quo te tendis ? omnia que ventura sunt, in incerto jacent ; proinus vive. Clamavi ecce maximus vates, et velut divino ore instinctus salutare carmen casit :

*Optima queque ille miseris mortalibus avi  
Prima fugit.*

Quid cunctaris, inquit, quid cessas ? Nisi occupas, fugit ; quam occupaveris, tamen fugiet. Isque cum celestis temporis intendi velocitate certandum est ; velut

*ex torrente rapido, nec semper casuro, cito hauriendum est. Hoc quoque pulcherrime ad exprobandam infinitam cogitationem, quod non optimam quamque artem, sed diem dicit. Quid securus, et in tanta temporum fuga lentus, menses tibi et annos, et longam seriem, utamque aviditati tue visum est, exporrisgis ? de die tecum loquitor, et de hoc ipso fugiente. Non dubium est ergo, quin prima queque optima des fugiat mortalibus miseris, id est, occupatis ; quorum pueriles adhuc animos senectus opprimit, ad quam imparati inermesque veniunt. Nihil enim proutum est ; subito in illam, nec opinantes inciderunt ; accedere eam quotidie non sentiebant. Quemadmodum aut verum, aut ficto, aut aliqui interior cogitatio iter facientes decipit ; perreisse se ante sciunt, quam appropinquasse ; ita hoc iter vitæ assiduum et citissimum, quod dormientes vigilantesque eodem gradu facimus, occupatis non apparet, nisi in fine.*

X. Quod proposui, si in partes velim et argumenta deducere, multa mihi occurrunt, per que probem brevissimam esse occupatorum vitam. Solebat dicere Fabianus, non es his cathedrariis philosophis, sed es veris et antiquis : « Contra affectus impetu, non subtilitate pagandum, nec nimis vulneribus, sed incensu avertendum

par une impétueuse attaque, qu'il faut détourner une pointe traitresse : car il faut émousser l'arme du sophisme, et non jouer avec. » Cependant, en reprochant aux hommes leurs erreurs, il ne faut pas seulement les plaindre, mais les éclairer.

La vie se divise en trois époques : celle qui est, celle qui fut, celle qui doit être. De ces trois époques, celle que nous possédons est courte ; celle que nous posséderons est incertaine ; celle que nous possédée est assurée : car sur elle la fortune a perdu tous ses droits ; et il n'est au pouvoir de personne de la ressaisir. C'est là ce que perdent les hommes occupés ; car ils n'ont pas le loisir de porter un regard en arrière ; et quand ils l'auraient, il n'y a rien d'agréable dans le souvenir de choses que l'on regrette. C'est avec déplaisir qu'ils retracent à leur esprit le temps mal employé, et ils n'osent se rappeler ces jours où le vice, que voilaient alors les séductions d'un plaisir présent, se montre à nu dans les souvenirs. Nul homme ne se reporte volontiers vers le passé, si ce n'est celui qui a toujours soumis ses actions à sa propre censure, laquelle ne s'égare jamais. Mais celui qui dévora une ambition sans frein, qui promena partout ses superbes mépris, qui fit abus de la victoire, qui vécut de fraudes et de trahisons, qui fut un déprédateur avare, un dissipateur insensé, doit nécessairement craindre sa mémoire. Et pourtant cette portion de notre vie est sacrée, inviolable, échappée aux hasards de l'humanité, et hors du domaine de la fortune : ni la pauvreté, ni la crainte, ni l'invasion des maladies ne peuvent la troubler ; elle ne saurait être ni agitée, ni

ravie ; ou la possède sans interruption et sans alarmes. Le présent ne s'obtient que jour par jour, ou plutôt moment par moment : mais tous les jours du passé se représenteront à toi, quand tu l'ordonneras ; ils se laisseront passer en revue et retenir à ton gré. C'est ce que les hommes occupés n'ont pas le loisir de faire. Il est d'une âme paisible et calme de revenir sur toutes les époques de la vie ; mais l'esprit des hommes occupés est comme sous le jong ; ils ne peuvent se retourner et regarder en arrière. Leur vie s'est donc perdue dans un ahîme ; et de même que la quantité n'y fait rien, quand on verse quelque chose dans un vase sans fond et qui ne peut rien contenir, ni garder ; de même, il n'importe guère combien il est accordé de temps, s'il n'est retenu par rien : il s'échappe à travers ces âmes brisées et percées à jour. Le présent est très-court, si court que quelques hommes l'ont nié. En effet, il est toujours en marche ; il court et se précipite : il a cessé d'être avant que d'arriver ; et ne s'arrête pas plus que le monde et les astres, qui, dans leurs continuelles révolutions, ne connaissent pas le repos, et ne restent jamais à la même place. Ainsi donc, le présent seul appartient aux hommes occupés ; et toutefois ce temps si court, qu'il est insaisissable, leur échappe encore, distraits qu'ils sont par mille affaires.

XI. Enfin, veux-tu savoir combien peu longtemps ils vivent ? Vois combien ils désirent de vivre longtemps. Des vieillards décrépits mendient dans leurs prières un supplément de quelques années. Ils se figent en jeunes gens, ils se bercent de

acem non probam; cavillationem enim retundi debere, non vellicari. » Tamen ut illis error exprobretur suus, docendi, non tantum deplorandi sunt.

In tria tempora vita dividitur: quod est, quod fuit, et quod futurum est. Es his quod agimus, breve est; quod acturi sumus, dubium; quod egimus, certum. Hoc est enim, in quod fortuna jns perdidit, quod in nullius arbitrium reduci potest. Hoc amittunt occupati; nec enim illis vacat præteritis respicere, et si vacet, injuncta est percontanda rei recordatio. Inviti namque ad tempora male exacta animam revocant, nec audent ea retentare, quorum vita etiam que aliquo præsentis voluptatis lenocinio subripiebantur, retractando patebant. Nemo, nisi a quo omnia acta sunt sub censura sua, que nunquam fallitur, libenter se in præteritum retorquet. Ille qui molli ambitione concepit, superbe contemnit, impotenter vieti, insidiose decipit, avare rapuit, prodige effudit, necesse est memoriam suam timeat. Atqui hæc est pars temporis nostri sacra ac dedicata, omnes humanos casus supergressa, extra regnum fortune subducta; quam non inopia, non metus, non morborum incursum exagitat. Hæc nec turbari, nec eripi potest; perpetua ejus et intrepida possessio est. Singuli tantum dies, et hi per moment

présentes sunt; ac præteriti temporis omnes, quum jaseris, aderunt; ad arbitrium tuum se insipio se delinere patientur; quod facere occupati non vacat. Secure et quiete mentis est, in omnes vite sue partes discurrere; occupatorum animi velut sub jugo sunt; flectere se ac respicere non possunt. Abili igitur vita coram in profundum, et ut nihil prodest, quantumlibet ingeras, si non subest quod excipiat, ac servet; sic nihil refert, quantum temporis detur, si non est tibi subsidat; per quosdam fortioresque animos transmittitur. Præsens tempus brevissimum est, adeo quidem, ut quibusdam nullum videatur; in eam enim semper est, fluit et præcipitatur; ante decessit esse, quam venit; nec magis moram petit, quam modus, aut sidera, quorum irrequieta semper agitatio, nunquam in eodem vestigio manet. Solum igitur ad occupatos præsens pertinet tempus; quod tam breve est, ut arripi non possit, et id ipsum illis, distractis in multa, subducitur.

XI. Denique vis scire, quam non diu vivant? vide quam cupiant diu vivere. Decrepiti senes paucorum annorum accessionem votis mendicant; minores natu se ipso esse fingunt, mendacio sibi blandiuntur, et tam libenter fallunt, quam si fata una decipiant. Jam vero quum illos

mensonges, et s'abusent avec autant de confiance que s'ils pouvaient en même temps tromper le destin. Mais si quelque infirmité vient les avertir de leur condition mortelle, avec quel effroi ils se voient mourir ! Ils ne sortent pas de la vie, ils en sont arrachés. Ils s'écrient qu'ils ont été des insensés de n'avoir pas vécu ; qu'ils échappent seulement à cette maladie, et ils vivront dans le repos. Alors ils reconnaissent combien il était inutile d'amasser des biens dont ils ne devaient pas jouir, combien tous leurs travaux furent impuissants et stériles. Mais ceux dont la vie s'est passée en négligence, rien n'en est retranché pour en faire largesse, rien n'en reste sans emploi. Tous les moments sont, pour ainsi dire, placés à intérêt. Aussi, quelque courte qu'elle soit, elle leur suffit grandement : c'est pourquoi le sage n'hésitera pas à marcher vers la mort d'un pas assuré. Tu me demanderas peut-être quels sont les hommes que j'appelle occupés. Ne va pas croire que je réserve ce nom seulement pour ceux qui n'abandonnent les basiliques que lorsque les chiens viennent leur donner la chasse ; pour ceux que tu vois magnifiquement étouffés dans la foule de leurs clients, ou heurtés avec mépris par les clients des autres ; pour ceux que d'obscureux devoirs arrachent de leurs maisons pour aller se presser à la porte des grands ; pour ceux à qui le prêteur adjuge à l'encaissement un profit infâme qui sera pour eux quelque jour une plaie dévorante. Il y a des gens dont le

loisir même est affairé : dans leur villa, dans leur lit, au sein de la solitude, quoique éloignés du monde, ils sont insupportables à eux-mêmes : la vie de certains hommes peut être appelée non une vie de loisir, mais une vaine occupation.

XII. Appelles-tu homme de loisir celui qui range avec une méticuleuse symétrie des vases de Corinthe, qui n'out de valeur que par la manie de quelques fous, et passe la plus grande partie de ses jours à polir des laucres rouillées ? et celui qui, au gymnase (car, ô dépravation ! les vices dont nous sommes souillés ne sont pas même romains), va, pour contempler les jeunes combattants, s'installer dans le lieu même où ils se frottent d'huile ? et celui qui accouple, par âge et par couleur, ses troupeaux de lutteurs ? et celui qui nourrit la voracité des athlètes les plus renommés ? Appelles-tu homme de loisir ceux qui passent plusieurs heures chez un barbier, pour se faire arracher le moindre poil qui leur sera poissé pendant la nuit, pour tenir conseil sur chaque cheveu, pour qu'on rétablisse leur coiffure dérangée, ou que de chaque côté l'on ramène les cheveux sur leur front dégarni ? Comme ils s'emportent si le barbier, croyant raser des hommes, y met un peu de négligence ! Comme ils s'enflamment, si l'on coupe quelque chose de leur crinière, si quelques cheveux dépassent les autres, si tous ne tombent pas en boucles bien égales ! Quel est celui d'entre eux qui ne préférerait voir sa patrie en désordre plutôt que sa coiffure ? qui ne soit plus inquiet de l'ajustement de sa tête que du soin de sa vie ? qui n'aimât mieux être bien coiffé que vertueux ? Appelles-tu homme de loisir ceux dont le temps est par-

aliqua imbecillitas mortalitatis admonuit, quemadmodum parentes moriuntur, non tanquam extant de vita, sed tanquam extrahuntur ! Sultus se fuisse, quod non vicerit, clamitavit, et, si modo evaserit in illa valetudine, in otio victuros. Tunc, quam frustra paraverint, quibus non fruerentur, quam inanes omnis labor ceciderit, cogitant. At quibus vita prociat ab omni negotio agitur, quidvis spatiose sit ? Nihil ex illa delegatur, nihil alio atque alio spargitur, nihil inde fortune traditur, nihil negligentia interit, nihil largitione detrahitur, nihil supervacuum est : tota (ut ita dicam) in reditu est. Quantulumcumque itaque abunde sufficit : et ideo quodcumque ultimus dies venerit, non cunctabitur vir sapiens ire ad mortem certo gradu.

Quæris forte, quos occupatos vocem ? non est quod me solos putes dicere, quos a basilicis immisi domum canes ejiciunt ; quos aut in sua vides turba speciosius elidi, aut in aliena contentius ; quos officia domibus suis evocant, ut alienis foribus illident ; quos hinc prætoris infami hinc, et quodcumque supplicatorio, exercet. Quorumdam otium occupatum est ; in villa, aut in lecto suo, in media solitudine, quævis ab omnibus recessant, sibi ipsi mo-

lesti sunt ; quorumdam non otiosa vita est dicenda, sed desidiosa occupatio.

XII. Illum tu otiosum vocas, qui Corinthiis pæcorum furoræ pretiosa, anxii subtilitate concinat, et majorem diurnam partem in ærugiosis lamellis consumit ? qui in æromate (nam, prob facinus, de romanis quidem vitiiis laboramus !) spectator puerorum rixantium sedet ? qui victorum suorum greges in ætium et eorum partem diducit ? qui athletas notissimos percellit ? Quid ? illos otiosos vocas, quibus apud tonsorem in molle hore transmittitur, dum decerpitur, si quid proxima nocte succrevit, dam de singulis capillis in consilium litur, dum aut disjecta coma restituitur, aut deficiens hinc atque illinc in frontem compellitur ? Quomodo intranscunt, si tonsor paulo negligentior fuit, tanquam virum tondere ! Quomodo exascescant, si quid ex juba sua docius est, si quid extra ordinem jacuit, nisi omnia in annulos suos redierint ? Quis est istorum, qui non malit rempulsilem suam turbare, quam coram ? qui non sollicitior sit de capitis sui decore, quam de salute ? qui non corior esse malit, quam honestior ? Hos tu otiosos vocas, inter præcinem spectulumque occupatos ? Quid illi, qui in componendis,

tagé entre le peigne et le miroir? Et que dire de ceux qui sont toujours appliqués à composer, à écouter, à réciter des chansons; qui, forçant leur voix, formée par la nature à rendre des sons faciles, simples et agréables, la plient à de languissantes modulations; dont les doigts sonores marquent toujours en cadence la mesure de quelque mélodie; qui, même au milieu de circonstances sérieuses, et souvent tristes, s'amuse à fredonner entre leurs dents? Ces gens-là n'ont pas de loisir; ils ont des affaires sans portée. Quant à leurs festins, par Hercule, je ne les compterais point parmi les moments de repos, quand je vois avec quelle sollicitude ils rangent leur vaisselle, avec quelle recherche ils retroussent les tanniques de leurs ennuis, avec quelle anxiété ils suivent un sanglier de la cuisine à la table, avec quelle célérité, au signal donné, leurs esclaves sans poil s'emprescent à leurs fonctions, avec quel art les oiseaux sont découpés en fines aiguillettes, avec quel soin de malheureux petits esclaves essaient les matières vomies par l'ivresse. C'est avec cela qu'ils se font une réputation de magnificence et de délicatesse, et leurs vices les accompagnent si constamment dans toutes les périodes de leur vie, qu'ils ne peuvent ni boire, ni manger sans ostentation. Tu ne compteras pas sans doute parmi les hommes de loisir ceux qui se font porter çà et là en chaise et en litière, et qui ne manquent jamais l'heure de leur promenade, comme s'il ne leur était pas permis de s'en abstenir; et ceux qui ont besoin qu'on les avertisse quand ils doivent se laver, quand ils doivent se baigner, quand ils doivent souper : leur âme languie est tellement

énervée par la mollesse, qu'ils ne sauraient dire par eux-mêmes s'ils ont faim. J'ai ouï dire qu'un de ces voluptueux (si pourtant on peut nommer volupté cet oubli de la vie et des habitudes humaines), au moment où plusieurs bras l'enlevaient du bain et le plaçaient sur un siège, demanda : « Suis-je assis? » Et cet homme qui ignore s'il est assis, penses-tu qu'il sache s'il vit, s'il volt, s'il est en repos? Il me serait difficile de dire s'il méprise plus de pitié pour l'avoir ignoré, ou pour avoir feint de l'ignorer. Ces gens, sans doute, oublient beaucoup de choses; mais il y en a beaucoup où ils simulent l'oubli : certains vices les charment, comme des preuves de prospérité. Ce serait passer pour un homme obscur et méprisable que de savoir ce que l'on fait. Va croire maintenant que nos mimes outrent la vérité, quand ils tournent en ridicule notre luxe. Par Hercule, ils en passent beaucoup plus qu'ils n'en inventent; et cette foule de vices qui passent toute croyance a pris un tel essor, qu'aujourd'hui nous pouvons accuser les âmes d'être au-dessous du vrai. Il se rencontre un homme tellement enseveli dans la mollesse, que, pour savoir s'il est assis, il lui faut consulter quelqu'un !

XIII. Celui-là n'est donc pas un homme de loisir; donne-lui un autre nom : il est malade, ou plutôt il est mort. L'homme qui a du loisir a le sentiment de son loisir; mais cet autre est à peine vivant, qui a besoin d'un aide pour comprendre la position de son corps<sup>9</sup> : comment pourrait-il être maître de quelque portion de son temps? Il serait trop long de suivre tous ceux qui ont usé leur vie aux échecs, à la panne, ou à se griller

audientis, dicendis canticis operati sunt; dum vocem, corpus rectum cursum naturæ et optimum et simplicissimum fecit, illi-æu modulationis inertissimæ torquent? quorum digiti aliquod inter se carmen melitice sumpsit sonant; quorum quoniam ad res seriæ, sæpe et tristes, adhibiti sunt, exaudiat tacita modulatio? Non habent istotium, sed inertis negotium. Convivia mœchære horum non posuerim inter vacantis tempora, quum videam, quum solliciti argentum ordinant, quum diligenter esuletorum suorum tunicas succingant, quum suspensi sint, quomodo spera equo erant : quanta celeritate, signo dato, glabri ad ministeria discurrant : quanta arte secundum ares in frusta non enormia : quum curiose infelices pueruli ebriorum sputa detergant. Ex his elegantie litiisque fuma capient, et usque eo in omnes viæ successus mala sua illos sequuntur, ut nec bibant sine ambitione, nec edant. Nec illos quidem inter otiosos numeraveris, qui ælia se et lectica hoc et illos ferunt, et ad gestationum suarum, quasi discurrere illis non liceat, horas occurrunt; quos, quando lavari debent, quando naturæ, quando ornare, alius admonet : et usque eo nimio delicati animi languore solvuntur, ut per se scire non possint an esuriant. Audio

quemdam ex delicatis (si modo delicie vocande sunt vitam et consuetudinem humanam deducere!), quum ex balneo inter manus elatus, et in ælia positus esset, distasse interrogando : « Jam sedro? » Hunc tu ignorantem an sedeat, potas scire an vivat, an videat, an otiosus sit? non facile disertis, utrum magis miserari, si hoc ignorat, an si se ignorare finit. Multarum quidem rerum oblivionem sentiant, sed mularum et litiarum; quoniam vitæ illos, quasi felicitatis argumenta, delectant. Nimis humilis et contemni hominis esse videtur, scire quid faciat. Iam, et nimis multa mendari ad improbandam luxuriam puta. Plura mœchære præterunt quam fingunt, et tanta incredibilium vitiorum copia, ingenioso in hoc nummi seculo, processit, ut jam minorum arguere possumus negligentium. Esse aliquem, qui usque eo delicis interierit, ut an sedeat, alteri credat!

XIII. Non est ergo otiosus hic; aliud nomen imponas; niger est; immo mortuus est. Ille otiosus est, cui nulli sui sensus est : hic vero semivivus, qui ad intelligendum corporis sui habitus fœdæ opus est; quomodo potest hic alius temporis dominus esse? Persequi singulos longum est, quorum aut istroneuli, aut pila, aut excoquendi in

le corps au soleil. Ce ne sont pas des hommes de loisir, ceux pour qui les plaisirs deviennent une grande affaire. Car pour ceux qui, dans les lettres, s'appliquent à d'inutiles études, personne ne doute qu'avec toutes leurs peines ils ne font rien : et déjà chez les Romains aussi le nombre en est assez grand. Ce fut la maladie des Grecs de chercher quel nombre de rameurs accompagnait Ulysse, lequel fut écrit le premier, de l'Illiade ou de l'Odyssée, si ces deux poèmes étaient du même auteur, et autres questions de même importance, qui, à les garder pour soi, ne peuvent procurer aucune satisfaction intérieure, et à les communiquer aux autres, font paraître non plus savant, mais plus ennuyeux. Voici que les Romains, à leur tour, sont envahis par ce goût frivole des études sans profit. J'entendais ces jours derniers un certain philosophe rapporter ce que chacun des généraux romains avait fait le premier. Duillius avait le premier vaincu sur mer; Curius Dentatus avait le premier montré des éléphants à son triomphe. Encore, quoique ces connaissances ne mènent pas à la vraie gloire, elles s'exercent sur des exemples empruntés aux belles actions de nos concitoyens. Une telle science n'est guère profitable; toutefois il y a même dans ces choses vaines un certain éclat de souvenir qui nous flatte. Nous pardonnons aussi à ceux qui cherchent lequel fut le premier à conseiller aux Romains de monter sur un vaisseau : ce fut Claudius, surnommé pour cette raison Caudex, nom que les anciens donnaient à un assemblage de plusieurs planches; d'où les tables publiques sont appelées Codes; et de nos jours encore, les navires qui, de temps immémorial,

apportent les provisions sur le Tibre, s'appellent Caudiciaires. Sans doute il n'est pas sans importance de savoir que Valérius Corvinus s'empara le premier de la ville de Messana, et que le premier de la maison Valéria, empruntant son nom à une ville prise, fut appelé Messana, puis vulgairement Messala, au moyen d'un changement de lettre. Nous pouvons encore permettre à quelqu'un de se mettre en peine de savoir que L. Sylla, le premier, introduisit, dans le cirque, des lions déchaînés, tandis qu'anparavant ils étaient attachés, et que le roi Bocchus envoyait des archers pour les tuer. Cela peut encore se pardonner. Mais que Pompée, le premier, ait présenté dans le cirque dix-huit éléphants pour les faire combattre contre des condamnés, à quel bon résultat cela mène-t-il? Le premier de Rome, que son extrême bonté fit comparer, dit-on, à ceux qui furent les premiers chez nos ancêtres, crut que c'était un genre de spectacle mémorable, d'inventer une méthode nouvelle pour faire périr les hommes. Ils combattent; ce n'est pas assez; ils sont mis en pièces : ce n'est pas assez; il faut qu'ils soient écrasés par l'énorme masse des éléphants. Il valait mieux laisser de pareilles choses dans l'oubli, de peur que plus tard quelque homme puissant ne les connût, et ne voulût encore eucharier sur ces actes inhumains.

XIV. O quel épais usage répand sur l'esprit humain une haute fortune ! Sans doute il se croyait au-dessus de la nature, lorsqu'il livrait des troupes d'infortunés à des bêtes féroces, nées sous un autre ciel; lorsqu'il engageait le combat entre des animaux si disproportionnés; lorsqu'il versait des

*sole corpora cura, consumere vitam. Non sunt otiosi, quorum voluptates multum ugotii habent. Nam de illis nemo dubitavit, quin operose nihil agant, qui in literarum institutum studiis detineantur; quæ jam apud Romanos quoque magna manus est. Grecorum iste morbus fuit, querere, quem numerum remigum Ulysses habuisset : prior scripta erat Ilias, an Odyssæa; præterea, ad ejusdem auctoris. Alii deinceps hujus note; quæ sive continens, nihil tacitum consilium juvant : sive profusa, non docetur videris, sed molestior. Ecce Romanos quoque invasit inane studium superæcua discendi ! Illis diebus audivi quendam sapientem referentem, quæ primus quisque ex Romanis ductibus fecisset. Primus navali prælio Duillius vicit, primus Curius Dentatus in triumpho duxit elefantos. Estimamus ista, etiam ad veram gloriam non tendunt, circa civilium tantum operum exempla versantur. Non est profutura talis sciencia; est tamen quæ nos speciosa rerum vanitate detineat. Hoc quoque querentibus resistentibus. quis Romanis primus persuasit navem conscrbere ? Claudius is fuit ; Caudex ob hoc ipsum appellatus, quia plurium tabularum contextus, caudex apud antiquos vocabatur ; unde publicæ tabulæ, codices dicuntur : et naves nunc quoque, quæ ex antiquis consue-*

*tudine per Tiberim commeatus subvehunt, caudicariæ vocantur. Sane et hoc ad rem pertinet, quod Valerius Corvinus primus Messanam vicit, et primus ex familia Valeriorum, urbis capite in se translatæ nomine Messana appellatus est, paulatimque vulgo permittente literas, Messala dictus. Nos et hoc quævisquam curæ permittas, quod primus L. Sulla in circo leones solutus dedit, quæ utroquin alligati derentur, ad conficiendos eos misit a rege Boccho jactatoribus ? et hoc sane remittatur. Num et Pompelium primum in circo elefantorum duodeciginti pugnam edidisse, commisisse more prælii notis hominibus, ad ullam rem bonam pertinet ? Princeps civitatis, et inter antiquos principes, si fame tradidit, bonitatis eximie, memorabile putavi spectaculi genus, novo more perdere homines. Depugnant ? parum est ; tanquam ? parum est ; ingenti mole animalium exterantur. Satius erit ista in oblivionem ire, ne quis postea potius disceret, invideretque rei minime humanæ.*

XIV. O quantum cultigis mentibus humanis obijcit magnæ felicitas ! Ille se supra verum naturam esse tum credidit, quæ tot miserorum hominum catervas sub alio cælo tanta bellis obijceret ; quæ bellum inter tam dispersa animalia committeret ; quæ in conspectu populi



flots de sang en présence du peuple romain, qu'il devait bientôt contraindre à en verser à son tour davantage. Mais lui-même, plus tard, victime de la perfidie des Alexandrins, présenta sa tête au dernier des esclaves, et comprit alors enfin toute la vanité de son orgueilleux surnom. Mais, pour revenir au sujet dont je me suis écarté, et pour montrer sur d'autres points les inutiles travaux de certains hommes, le même savant racontait que Métellus, après avoir vaincu les Carthaginois en Sicile, fut le seul Romain qui, devant son char de triomphe, fit marcher cent vingt éléphants captifs; que Sylla fut le dernier des Romains qui agrandit le Pomérim, tandis que nos ancêtres n'avaient pour coutume de l'agrandir qu'après une conquête sur l'Italie, mais non sur les provinces. Encore est-il plus utile de savoir cela que d'apprendre, comme il l'affirmait, que le mont Aventin est en dehors du Pomérim, pour l'une ou l'autre de ces deux causes : soit parce que les plébéiens s'y retirèrent, soit parce que Rémus, interrogeant les oiseaux sur cette colline, ne les trouva pas favorables ! et mille autres choses encore qui sont ou controuvées ou semblables à des mensonges. Car, quand tu leur accorderais qu'ils disent tout cela de bonne foi, quand ils garantissent ce qu'ils écrivent, de qui ces vains travaux corrigeront-ils les travers, de qui réprimeront-ils les passions, qui feront-ils plus brave, plus juste, plus libéral? Notre Fabianus disait souvent qu'il ne savait s'il ne valait pas mieux ne s'appliquer à aucune étude, que se perdre dans celles-là. Les seuls hommes qui aient du loisir sont ceux qui se reposent dans la sagesse : seuls ils vivent ; car non-

seulement ils veillent soigneusement sur leurs jours, mais à leurs années ils ajoutent les siècles. Tous les âges qui se sont écoulés avant eux leur sont acquis. Oni, si nous n'étions pas tous pleins d'ingratitude, nous reconstituons qu'ils sont nés pour nous, ces illustres fondateurs des saintes doctrines, que pour nous ils ont préparé la vie. A ces éclatantes merveilles qui, tirées des ténébres, rayonnent au grand jour, nous initie le labeur d'autrui : aucun siècle ne nous est interdit ; dans tous nous sommes admis ; et si, dans la puissance de notre âme, nous voulons franchir les limites étroites de l'humaine faiblesse, il est vaste l'espace où le temps nous permet de nous développer. Nous sommes libres de disputer avec Socrate, de disputer avec Carnéade, de nous reposer avec Épicure, de versiner la nature humaine avec les Stoïciens, de l'outrepasser avec les Cyniques, et de marcher d'un pas égal avec la nature, contemporains de tous les siècles. Pourquoi, durant ces instants si passagers, si courts, si périssables, ne me livrerai-je pas de toute mon âme à ces conceptions immenses, éternelles, qui m'associent aux plus grands des mortels? Tous ces gens qui s'empressent à de frivoles devoirs, qui se tourmentent, eux et les autres, lorsqu'ils auront bien satisfait leur manie, lorsqu'ils auront, chaque jour, frappé à toutes les portes, lorsqu'ils n'en auront passé aucune qu'ils sient trouvée ouverte, lorsqu'ils auront colporté dans les différentes maisons leurs salutations intéressées, combien de monde auront-ils pu voir dans cette ville immense et agitée de tant de passions diverses? Combien s'en trouvera-t-il dont le sommeil, les débauches

Romani multum sanguinis funderet, mox plus ipsum fundere coactus. At idem postea Alexandrina perfidia deceptus, ultimo municipii transfodiendum se prebuit, tum demum intellecta inani jactatione cognovimus sui. Sed ut illo revertar unde decessi, et in alia materia utendam supervacuum quorundam diligentium, idem narrabat, Metellum, victis in Sicilia Pœnis, triumphentem, unum omnium Romanorum ante eum currum centum et viginti captivos elephantos duxisse; Sullam ultimam Romanorum protulisse Pomœrium, quod nunquam provinciali, sed Italico agro acquisito nos proferre apud antiquos fuit. Hoc scire magis prodest, quam Aventinum montem extra Pomœrium esse, utile affirmabat, propter alteram ex duabus causis; aut quod plebs eo recessisset, aut quod Rœmo suspicante illo loco esse non addixisset! Alia deinceps innumerabilia, que soli ficta sunt, aut mendacii similia. Nam si concedas omnia ex fide bona diorere, ut ad præstationem scribant, tamen cujus ista errores minuent? cujus cupiditates premunt? quem fortiterem, quem justiorum, quem liberaliorem facient? Dubitare se interim Fabianus noster aiebat, an satius esset nullis studiis admoveri, quam his implicari. Soli omnium

otiosi sunt, qui sapientie vacant: soli vivunt; nec enim suam tantum ætatem bene luerunt: omne ævum suo adjiciunt. Quidquid annorum ante illos actum est, illis acquisitum est. Nisi ingratisimè simus, illi clarissimi veterum opinionum conditores, nobis nati sunt, nobis vitam præparaverunt. Ad res pulcherrimas, ex tenebris ad lucem eruat, alieno labore deducimur: nullo nobis sæculo interdictum est: in omnia admittimur: et si magnitudinis animi egredi hamæque imbecillitatis angustias libet, multum per quod spatium temporis est. Disputare cum Socrate licet, dubitare cum Carneade, cum Epicuro quiescere, homines naturam cum Stoicis vincere, cum Cynicis excedere, cum rerum natura in consortium omnis ævi pariter incidere. Quidni ab hoc exigua et caduco temporis transitu, in alia nos toto demus animo, que immensa, que æterna sunt, que cum melioribus communia? Isti qui per officia decurrunt, qui se aliosque inquietant, quam bene insanierint, quam omnium limina quotidie perambulaverint, nec alias apertas fores præterierint, quam per diversas domos meritorum salutationem circumlulerint: quotum quæque ex tam immensa, et variis cupiditatibus distracti, urbe poterint

ou la dureté les auront éconduits? Combien qui, après leur avoir fait subir les tourments d'une longue attente, leur échapperont, sous le prétexte d'une affaire pressée? Combien éviteront de sortir par leur vestibule encombré de clients, et s'enfuiront par quelque secrète issue? comme s'il n'était pas plus cruel de tromper, que de refuser sa porte! Combien, à moitié endormis et alourdis encore des orgies de la veille, entr'ouvriront à peine les lèvres pour balbutier avec un dédaigneux hâlement le nom mille fois annoncé de ces misérables qui ont hâté leur réveil pour attendre celui d'un autre? Mais ceux-là, disons-le, peuvent se complaire dans leurs véritables devoirs, qui, tous les jours, vivent dans l'intimité des Zénon, des Pythagore, des Démocrite, des Aristote, des Théophraste, et des autres grands maîtres de la science morale. Il n'est aucun de ces sages qui n'ait du loisir pour eux; aucun qui ne renvoie ceux qui viennent à lui plus heureux et plus aimants; aucun qui souffre qu'on se retire les mains vides. Et la nuit et le jour tout mortel peut les aborder. Avenu d'eux on le forcera, tous l'apprendront à mourir; aucun d'eux ne dissipera les années; chacun d'eux offrira le tribut des sienes: nul ne te compromettra par ses discours; nul ne te mettra en danger par son amitié; nul ne te fera chèrement acheter sa faveur.

XV. Tu retireras d'eux tout ce que tu voudras: il ne tiendra pas à eux quo plus tu auras pris, plus tu ne puises encore. Quelle félicité, quelle belle vieillesse attendent celui qui s'est mis sous leur patronage! Il aura des amis avec qui détié-

rer sur les plus grandes comme sur les plus petites choses; avec qui, tous les jours, il prendra conseil sur lui-même, de qui il entendra la vérité sans outrage, la louange sans flatterie, à l'image desquels il pourra se former. Souvent nous disons qu'il ne fut pas en notre pouvoir de choisir nos parents, que le hasard nous les a donnés. Et pourtant il nous est permis de naître à notre gré. Il y a des familles de nobles génies: choisis celle où tu veux être admis: l'adoption ne te donnera pas seulement l'héritage du nom, mais des biens eux-mêmes; ces biens, tu n'auras pas à les garder avec une sordide parcimonie: ils s'accroîtront d'autant plus, que tu en feras part à plus de gens. Ces sages t'ouvriront le chemin de l'éternité; ils t'élèveront à une place d'où personne ne te renversera: voilà le seul moyen de prolonger une vie mortelle, bien plus, de la convertir en immortalité. Les honneurs, les monuments, tout ce que l'ambition a commandé par ses décrets, tout ce qu'elle a élevé par ses efforts, s'écroule bien vite: il n'est rien que ne détruise une longue durée, et elle frappe de préférence ce qu'elle a consacré. Mais la sagesse est à l'abri de toute atteinte; aucun âge ne peut la détruire, aucun âge l'affaiblit. Le siècle suivant, et tous les autres à mesure qu'ils s'accumuleront, viendront ajouter quelque chose aux respects qu'elle inspire: car l'envie s'attache à ce qui est proche; et nous admirons plus facilement ce qui est placé au loin. La vie du sage est donc fort étendue: elle n'est pas renfermée dans les limites assignées aux autres. Seul il est affranchi des lois du genre humain. Tous les siècles lui sont soumis

videre? quam multi erunt, quorum illos aut somnus, aut luxuria, aut inhumanitas subnoctat? quam multi, qui illos, quam diu torserint, simulata festinatione transcurrant? quam multi per refectum clientibus atrium prodire stantibus, et per obscurum aditum aditus profugient? quasi non inhumanitas ait decipere, quam excluderet? quam multi hesternæ erapula semisomnes et graves, illis miseris somnum suum rumpentibus, ut alienum expectent, via allevis tabulis insurreptum milites nomen, oscitatione superbiatibus reddent? Hos in veris officiis morari licet dicamus, qui Zenonem, qui Pythagoram quotidie, et Democritum, ceterosque antiquos bonarum artium, et Aristotelem et Theophrastum volent habere quam familiarissimos! nemo horum non vacabit, nemo non venientem ad se beatorem amantioresque sui dimittet, nemo quonquam vacans a se manibus abire patietur. Nocte conveniri et interdum ab omnibus mortalibus possunt. Horum te mori nemo coget, omnes docebunt: horum nemo annos tuos conerit, suos tibi contribuet: nullius ex his nemo periculosus erit, nullius amicitia capitalis, nullus sententia observatio.

XV. Feres ex his quicquid voles: per illos non stabit, quo minus, quantum plurimum eperis, haurias. Que illum felicitas, quam pulchra senectus manet, qui se in

horum clientelam contulit! Habetit cum quibus de minimis maximisque rebus deliberet, quas de se quotidie consulat, a quibus audiat verum sine contumelia, laudetur sine adulatione, ad quorum se similitudinem effingat. Solemus dicere, non fuisse in nostra potestate, quos sortiremur parentes: sorte nobis datos; nobis vero ad nostrum arbitrium nasci licet. Nobilissimorum ingenuorum familie sunt; elige in quam adscisci velis; non in nomen tantum adoptaberis, sed in ipsa bona; que non erunt sordide nec maligne custodienda: majora sunt, quo illa pluribus diviseris. Illi tibi dabunt ad eternitatem iter, et te in illum locum, ex quo nemo ejiciet, sublevent; hæc una ratio est extendende mortalitatis, immo in immortalitatem vertende. Honores, monumenta, quicquid aut decretis ambicio jussit, aut operibus exstruxit, esto subruat; nihil non longa demolitur vetustas, et morietur oculus, quod consecravit. Sapientia noceri non potest; nulla debilit ætas, nulla diminuet; sequens se deinde semper ulterius aliquid ad venerationem conferret; quoniam quidem in vicino versatur invidia: simpliciter longe posita miramur. Sapientia ergo multum potest vitæ: non idem illum, qui ceteros, terminus incindit; solus generis humani legibus solvitur; omnia illi sæcula, ut Deo, servantur. Transiit tempus aliquod? hoc recordatione con-

comme à Dieu. Le temps passé, il le ressaisit par le souvenir; le présent, il sait en user; l'avenir, il en jouit d'avance. Tous les temps, réunis en un seul, lui font une longue vie. Mais qu'elle est courte et inquiète l'existence de ceux qui oublient le passé, négligent le présent et redoutent l'avenir! Ce n'est qu'arrivés au dernier moment, qu'ils comprennent trop tard, les malheureux, qu'ils ont été si longtemps occupés à ne rien faire.

XVI. Et de ce que parfois ils invoquent la mort, ne va pas l'en faire un argument pour prouver qu'ils mènent une longue vie. Leur folie les agite de passions aveugles qui les poussent vers ce qu'ils craignent: souvent aussi ils ne désirent la mort que parce qu'ils la redoutent. Ne va pas non plus regarder comme une preuve qu'ils vivent longtemps, de ce que souvent le jour leur paraît long, de ce qu'en attendant le moment fixé pour leur souper, ils se plaignent que les heures marchent lentement. Car, si quelquefois leurs occupations les abandonnent, ils se consacrent dans le repos où elles les laissent, et ne savent ni comment l'employer, ni comment s'en débarrasser. Aussi, cherchent-ils une occupation quelconque; et, dans l'intervalle, toutes les heures leur sont à charge: c'est ainsi que, lorsqu'on a annoncé le jour d'un combat de gladiateurs, lorsqu'on attend l'époque fixée pour tout autre spectacle ou divertissement, ou voudrait franchir les jours intermédiaires. Quand ils désirent une chose, tout retard leur paraît long. Mais ces heures qu'ils aiment sont rapides et fugitives, et d'autant plus rapides qu'elles sont plus souillées. Car ils fuient une chose pour une autre,

et ne peuvent se fixer longtemps à une seule passion: les jours ne leur sont pas longs, mais odieux. Combien, au contraire, leur semblent courtes ces nuits qu'ils passent dans les bras des courtisanes et dans le vin? Aussi, les poètes qui, dans leur délire, entretenaient par des fictions les égarements des hommes, ont-ils imaginé que Jupiter, enivré des voluptés d'une nuit amoureuse, en doubla la durée. N'est-ce pas enflammer nos vices que de les consacrer par l'autorité des dieux, et d'offrir une excuse aux déportements du mal dans l'exemple de la divinité? Peut-elle ne pas leur sembler si courtes, ces nuits qu'ils achètent si cher? Ils perdent le jour dans l'attente de la nuit, la nuit dans la crainte du jour. Leurs plaisirs mêmes sont inquiets, agités par des terreurs diverses, et, au milieu de leurs plus vives allégresses, vient les surprendre cette soucieuse pensée: « Combien cela durera-t-il? » Cette réflexion a fait pleurer sur leur puissance les rois, moins séduits par la grandeur de leur fortune, qu'effrayés du terme qu'ils voyaient dans l'avenir. Lorsqu'il déployait sur les vastes espaces des campagnes ses bataillons, dont il ne calculait pas le nombre, mais l'étendue, cet insolent roi de Perse versa des larmes, à l'idée que dans cent ans personne ne devait survivre d'une si belle jeunesse. Mais lui-même, qui pleurait, il allait, pour eux, hâter l'heure fatale; il allait perdre les uns sur la terre, les autres sur la mer, les autres dans le combat, les autres dans la fuite; il allait dévorer en peu d'instants toutes ces existences, pour lesquelles il redoutait la centième année.

prehendit; instat? hoc utiliter; venturum est? hoc precipit. Longam illi vitam facit omnium temporum in unum collatio; illorum brevissima ac sollicitissima ætas est, qui præteritorum obliviscuntur, presentia negligunt, de futuro timent; quam ad extrema venerint, vero intelligunt miserè, tandem se, dum utilitatem agunt, occupatos fuisse.

XVI. Nec est, quod hoc argumento probari putes, « longam illos agere vitam, quia interdum mortem invocant. » Vixit illos imprudentia licetis affectibus, et incurritibus in ipsa que metant; mortem sæpe ideo optant, quia timent. Illud quoque argumentum non est, quod putes, diu viventium, « quod sæpe illis longus videatur dies: quod dum volant ad eundem tempus cenæ, tarde ire horas querunt; » nam si quando illos deserunt occupationes, in otio relictæ astuant, nec quomodo id disponent, aut existant, sciunt. Itaque ad occupationem aliquam tendunt, et quod interjacet, omne tempus grave est: tam inebriata, quam quum dies munera gladiatorum edictus est, aut quum aliquis alterius vel spectaculi vel voluptatis expectatur constitutum, transilire medios dies volunt. Omnis illis sperant rei longa dilatio est. At illud tempus, quod amant, breve est, et præcepta, breviusque multo his suo vitio; aliunde enim alio transu-

gunt, et consistere in una cupiditate non possunt; non sunt illis longi dies, sed lœvi. At contra, quam exigua noctes videntur, quas in complexu scortorum, aut vino exiguunt? Inde etiam poetarum furor, fabulis humanos errores æmulum, quibus vixit est Jupiter, voluptate concubitus delinquit, duplicasse noctem. Quid aliud est vitia nostra incendere, quam auctores illis inscribere deos, et dare morbo, exemplo divinitatis, excusantem licentiam? Possunt istis non brevissimæ videri noctes, quas tam care mereantur? diem noctis expectatione perdit, noctem lævis metus. Ipsæ voluptates eorum trepidæ, et virilis terroribus inquietæ sunt, subique quum maxime exsultantes sollicita cogitatio: « Hæc quum diu? Ab hoc affectu reges suam fervere potentiam, nec illius magnitudo fortune suæ delectant, sed venturus aliquando finis exterruit. Quam per magna camporum spolia porrigeret exercitum, nec numerum ejus, sed mensuram comprehenderet Persarum rex insolentissimus, lacrymas profudit, quod intra centum annos nemo ex tanta juventute superfuturus esset. At illis erat admoturus salum ipse, qui flebat, perditurusque alios in terra, alios in mari, alios in prælio, alios in fuga, et intra exiguum tempus consumpturus illos, quibus centesimum annum timebat!

XVII. Et d'où vient que leurs joies sont inquiètes ? C'est qu'elles ne reposent pas sur des principes solides, et sont troublées par ces riens qui les font naître. Et que penses-tu que soient les instants dont ils avouent eux-mêmes les misères, quand ceux pour lesquels ils se glorifient et se placent au-dessus de l'humanité, ne sont pas sans orage ? Les plus grands biens sont tous pleins de sollicitudes, et nulle fortune n'est moins assurée que la plus haute. Pour conserver notre bonheur, il nous faut un nouveau bonheur, et pour les vœux accomplis, il faut encore faire d'autres vœux. Car tout ce que nous tenons du sort est peu solide ; plus on est élevé, plus la chute est facile : or personne n'est séduit par ce qui menace ruine. Elle est donc non-seulement très-courte, mais nécessairement très-malheureuse et la vie de ceux qui gagnent avec de grands efforts en dout la possession leur en coûtera de plus grands : ils acquièrent à grand-peine les biens qu'ils désirent, ils conservent avec inquiétude les biens qu'ils ont acquis. Et cependant on ne tient nul compte du temps qui ne doit jamais plus revenir. De nouvelles occupations remplacent les anciennes ; l'espérance nourrit l'espérance ; l'ambition nourrit l'ambition. On ne cherche pas la fin des misères, on en change le sujet. Nos bonheurs ont-ils tourmenté notre vie ? Ceux d'autrui nous ont pris plus de temps. Candidats, sommes-nous à la fin de nos brigues ? nous allons quêter des suffrages pour les autres. Dépoussons-nous, fatigués, le rôle d'accusateur ? nous prenons celui de juge. A-t-on cessé de juger ? on veut présider le tribunal. A-t-on vieilli gérant mercenaire des biens d'autrui ? on est tenu par

ses propres richesses. Marius a quitté la chaussure de soldat, il s'est chargé des soucis du consulat. Quintius s'empresse-t-il d'achever sa dictature ? bientôt on le rappellera de la charrue. Scipion marchera contre les Carthaginois, avant l'âge voulu pour une si grande entreprise : vainqueur d'Annibal, vainqueur d'Antiochus, ornement de son propre consulat, caution du consulat de son frère, si lui-même il n'y met obstacle, il sera placé près de Jupiter. Oui ; mais sauveur de la patrie, les séditions civiles le poursuivront : jeune homme, il aura dédaigné des hommages qui l'égalent aux dieux ; vieillard, il se complaira dans l'ambition d'un exil obstiné. Jamais ni le bonheur, ni l'infortune ne nous épargneront les inquiétudes : les affaires nous interdiront le repos. On n'en jouira jamais, toujours on le désirera.

XVIII. Arrache-toi donc à la foule, mon cher Paulinus, et après plus de traverses que n'en comporte le nombre de tes jours, retire-toi dans un port plus tranquille. Songe combien de bourrasques tu as essuyées, combien d'orages domestiques tu as affrontés, combien de tempêtes publiques tu as appelées sur toi. Assez déjà ta vertu s'est témoignée par des épreuves laborieuses et pleines d'alarmes ; essaie ce qu'elle pourra dans le repos. Que la plus grande part de ta vie, et certes la meilleure, ait été dévouée à la république ; prends maintenant pour toi quelque chose de ton temps. Et je ne t'invite pas à un repos lâche et indolent, je ne t'invite pas à ensevelir dans le sommeil, dans les voluptés chères à la foule, tout ce qui te reste de vie dans le cœur. Ce n'est pas là se reposer. Tu trouveras encore de plus graves affaires

XVII. Quid, quod gaudia quoque eorum trepida sunt ? non enim tollidis curas inhiuntur, sed eodem, qua orantur, vanitate turbantur. Quæta autem putes tempora esse etiam ipsorum confessione misera, quoniam hæc quoque, quibus se attollunt, et supra hominem efferunt, parum siocera sunt ? Maxima quoque bona sollicita sunt : nec ulli fortunæ minus bene, quam optima, creditur. Alia felicitate ad tuendam felicitatem opus est, et pro ipsa, quam successerunt votis, vota faciendæ sunt. Omne enim, quod fortuito venit, instabile est ; quod aliis surrexerit, opportuna est in occasum ; non enim porro casura delectat. Miseriam ergo cessare est, non tantum brevissimam, vitam eorum esse, qui magno parant labore quod majore possident ; operose consequuntur quæ volunt, anxii tenent quæ assensu sunt. Nulla interim nunquam amplius redituri temporis est ratio. Novæ occupationes veteribus substituantur, spes ipem excipit, ambitionem ambitio ; miseriarum non finis queritur, sed materia mutatur. Nostri nos honores torserunt ; plus temporis alieni asserunt. Candidati laborare deservimus ; suffragatores incipimus. Accusandi deposuimus molestiam ; judicandi nanciscimur. Jures desit esse ? quæsitur est. Alienorum

bonorum mercenaria procuracione consensu ? suis opibus detinetur. Marium caliga dimisit ? consulatus exerecit. Quintius dictaturam properat pervadere ? ab aratro revocatur. tibi in Prenos nondum tante maturas rei Scipio, victor Hannibalis, victor Antiochi, sui consulatus decus, fraternal sponsor ; vi pro ipsum mora sit, cum Jove respondeatur ; civiles satorum agitantur seditiones, et post fastidios a juvene diis æquos honores, jam semem contomelias exiliu delectabilis ambitio. Nunquam deerunt vel felices, vel misera sollicitudinis causæ ; per occupationes intercludetur otium ; nunquam agitur, semper optabimur.

XVIII. Exercee itaque te vulgo, Pauline carissime, et in tranquillorem portum, non pro ætatis spatio justatus, tandem recede. Cogita quoniam fluctus subieris, quoniam tempestates partim privatas sustinueris, partim publicas in te converteris. Satis jam per laboriosa et inquieta documenta exhibitæ virtus est : experire, quid in otio faciat. Major pars ætatis, certo melior, et Republicæ data sit ; aliqûod temporis tui some etiam tibi. Nec te ad ægerem aut inertem quietem voco ; non ut somno, et caris turbæ voluptatibus, quicquid est in te iocundis vivæ, demergas. Non est istud acquiescere : invenies majora omnibus ad-

que celles dont tu t'es jusqu'ici si noblement acquitté, et tu les traiteras avec loisir et sécurité. Tu administras, il est vrai, les revenus de l'univers avec réserve, comme étant ceux d'autrui : avec zèle, comme s'ils étaient les tiens ; avec respect, comme étant ceux de l'État. Tu te concilies l'amour des peuples, dans une fonction où il est difficile d'éviter la haine : et cependant, creusant, mieux vaut régler les comptes de sa vie que ceux des subsistances publiques. Cette force d'âme capable des plus grandes choses, retire-la d'un ministère honorable sans doute, mais peu propre à rendre la vie heureuse, pour l'appliquer à toi-même. Songe que si dès ta première jeunesse tu t'es donné de tout cœur aux études libérales, ce n'était pas pour devenir l'honnête dépositaire de plusieurs mille mesures de froment ; tu avais fait espérer de toi quelque chose de plus grand et de plus élevé. On ne manquera pas d'hommes qui joignent à une laborieuse activité une intégrité scrupuleuse. Les chevaux pesants sont plus propres à porter des fardeaux que les coursiers de noble race : et qui jamais accable leur généreuse ardeur sous un lourd bagage ? Songe d'ailleurs à combien de sollicitudes t'expose nue si pénible charge. C'est au ventre des hommes que tu as affaire ; un peuple affamé n'entend aucune raison, ne se calme devant aucune justice, ne fléchit devant aucune prière. Naguère, dans les jours où périt Caius César, sans doute avec le triste regret (s'il est encore quelque sentiment dans les enfers) de voir, en mourant, le peuple romain lui survivre, il ne restait de subsistances tout au plus que pour sept ou huit jours. Tandis qu'il enchaîne

des navires pour construire ses ponts, qu'il joue avec les forces de l'empire, on en était venu à ce dernier de tous les maux, même pour des assiégés, la disette de vivres. La mort, la famine et tous les ébranlements publics qui suivent la famine, voilà ce que faillit nous attirer cette contre-façon d'un roi insensé, d'un roi étranger, si malencontreux dans son orgueil. Quels durent être alors les sentiments des magistrats chargés des approvisionnements publics ? Menacés du fer, des pierres, du feu, du glaive, ils voilaient du plus grand mystère un mal encore caché dans les entrailles. Ce fut sage, sans doute ; car certaines maladies doivent être traitées sans que les malades aient conscience de leur état : beaucoup d'hommes sont morts d'avoir connu leur mal.

XIX. Rentre donc dans une pensée plus calme, plus sûre, plus grande. Crois-tu que veiller à ce que le blé entre dans les magasins, sans que, dans le transport, il soit altéré par la fraude ou la négligence, à ce que l'humidité ne puisse le gâter ou l'échauffer, à ce que rien n'y manque sur le poids ou la mesure ; crois-tu, dis-je, que ces soins puissent être comparés à ces études saintes et sublimes qui te révéleront et la nature des dieux, et leurs joies, et leur condition, et leur forme ; quel sort attend ton âme, dans quel lieu nous dépose la nature, lorsque nous sommes affranchis de notre corps ? quelle puissance soutient au milieu de l'espace les corps les plus pesants de cet univers, balance dans les hauteurs les corps les plus légers, porte au sommet de l'éther la matière enflammée, imprime aux astres leurs révolutions,

huc strenue tractatis operibus, quæ repositus et securus agites. Tu quidem orbis terrarum rationes administras, tam absintenter quam alienas, tam diligenter quam tuas, tam religiose quam publicas ; in officio amorem conseruas, in quo odium vitare difficile est : sed tamen, mihi crede, satius est vitæ suæ rationes, quam frumenti publici nosse. Istam animi vigorem, rerum gravitarum capacissimum, a ministerio honorifico quidem, sed periculum ad beatum vitam apto, ad te revoca : et cogita, non id equæ te ab ætate prima, omni cultu studiorum liberatum, ut tibi multa millia frumenti bene committerentur : majus quiddam et aliud de te promissum. Non decuit et frugalitatis exacte homines, et laboriosæ operæ. Tanto aptius exportandis oneribus tarda jumenta sunt, quam nobiles equi ; quorum gener. suæ perniciem quis unquam gravi sarcina pressit ? Cogita præterea, quantum sollicitudinis sit, ad tantam te moltem obicere : cum ventre humano tibi negotium est ; nec rationem patitur, nec æquitate mitigatur, nec ulla prece flectitur populus esuriens. Modo intra paucos flos dies, quibus C. Cæsar perit (si qui inferis sensus est, hoc gravissimum fereus, quod decebat populo Romano superstitæ), septem aut octo

certe dierum cibaria superesse ! dum ille pontes navibus jungit, et viribus imperii ludit, adest ultimum maiorum obsessis quoque, alimentorum egestas. Exilio pene in fame constitit, et, quæ famem sequitur, rerum omnium ruina. furiosæ, et externæ, et infeliciter superbi regis imitatio. Quem tunc animus habuerunt illi, quibus erat mandata frumenti publici cura ? ferrum, sars, ignes, gladium excepturi summa dissimulatione tantum inter viscera latentia mali tegerent : cum ratione scilicet. Quidam enim ignorantibus ægia curanda sunt ; causa multis moriendi fuit, morbum suum nosse.

XIX. Recippe te ad hæc tranquilliora, tutiora, maiora. Simile tu putas esse, utrum cures, ut incorruptum a fraude adventum et negligens frumentum transfundatur in horrea, ne concepto humore viliatur et concrescat, ut ad mensuram pondusque respondet ; an ad hæc sacra et sublimia accedas, sciturus quæ materia sit diis, quæ voluptas, quæ condicio, quæ forma ? quis animum tuum casus expectet ? ubi nos a corporibus dimissos natura componat ? quid sit, quod huiusmodi gravissima quæque in medio sustineat, supra levata suspendat, in summum agmen ferat, sidera curibus suis exci-

et tant d'autres phénomènes si merveilleux? Veux-tu, renonçant à la terre, t'élever en esprit vers ces régions? C'est maintenant, quand ton sang bout encore, quand ton corps est dans sa vigueur, qu'il faut t'élever vers des pensées meilleures. Tu rencontreras dans cette nouvelle route de la vie le cortège des bonnes sciences, l'amour et la pratique de la vertu, l'oubli des passions, l'art de vivre et de mourir, le calme profond de la retraite. La condition de tous les gens occupés est malheureuse; mais la plus malheureuse est celle des hommes qui s'occupent sans même travailler pour leur compte: ils règlent leur sommeil sur celui d'autrui; ils marchent au pas d'autrui; ils mangent à l'appétit d'autrui; pour almer et baïr, deux choses de toutes les plus libres, ils attendent des ordres. Ceux-là, s'ils veulent savoir combien leur vie est courte, qu'ils se demandent quelle part leur en revient. Quand donc tu verras la prétexte souvent prise, quand tu verras un nom célèbre dans le Forum, n'en sois pas jaloux. Tout cela s'achète aux dépens de la vie: pour attacher son nom à une seule année, on use toutes ses années. Quelques-uns prennent leur essor ambitieux vers les plus hauts emplois, et, dès les premiers efforts de cette lutte, la vie les abandonne; d'autres, après s'être fait jour par mille indignités, jusqu'au faîte des honneurs, sont poursuivis de la triste pensée qu'ils n'ont travaillé que pour une épitaphe: il en est dont la vieillesse décrépite fait des plans pour des espérances nouvelles qui n'appartiennent qu'au jeune âge, et, au milieu de ses efforts pénibles et impuissants, succombe d'épuisement.

XX. Honte à celui qui, accablé d'années, s'en va, dans un procès pour d'obscurs plaideurs, mendier les applaudissements d'un auditoire ignorant, perd haleine et s'éteint! Honte à celui qui, plus tôt lassé de vivre que de travailler, expire au milieu des occupations! Honte à celui qui meurt en recevant ses comptes, et devient la risée de l'héritier qu'il a longtemps fait attendre! Je ne puis passer sous silence un exemple qui se présente à mon esprit. Le vieillard Turannius fut un administrateur économe et actif: après sa quatre-vingt-dixième année, ayant été destitué par Calus César de ses fonctions de préfet des subsistances, il se fit dans son lit envelopper du drap mortuaire, et ordonna à tous ses esclaves, qui l'environnaient, de le pleurer comme mort. Tout à la maison déplorait le loisir de son vieux maître, et les lamentations ne cessèrent que lorsqu'on lui rendit les travaux de sa charge. Est-il donc si doux de mourir occupé? La plupart des hommes ont la même manie: le désir du travail survit au pouvoir de travailler; ils combattent contre la faiblesse de leur corps; ils n'osent la vieillesse fâcheuse que pour cette seule cause; elle les éloigne des affaires. Après la cinquantième année, la loi n'appelle plus le soldat; après la soixantième, elle dispense le sénateur des fonctions de la curie. Les hommes obtiennent plus difficilement le repos d'eux-mêmes que de la loi. Cependant, tandis qu'ils entraînent, et sont entraînés; tandis que l'un trouble la paix de l'autre, qu'ils se rendent mutuellement malheureux, la vie passe sans fruit, sans plaisir, sans aucun profit pour l'âme. Il n'y a personne qui se mette la mort devant les yeux; il

let? Cetera deinceps ingentibus plena miraculis. Vis tu, relicto solo, mente ad ista respicere? nunc, dum calet anguis, videntibus ad meliora eundum est. Expectat te in hoc genere vite multum bonorum artium, amor virtutum atque usus, cupiditatum oblitio, vivendi atque moriendi scientia, alia rerum quies. Omnium quidem occupatorum conditio misera est; eorum tamen miserissima, qui ne suis quidem occupationibus laborant; ad alienum dormiunt somnum, ad alienum ambulanti gradum, ad alienum comedendi appetitum; amare et odire, res omnium liberrimas, jubentur. Illi si velint scire quam brevis ipsorum vita sit, cogitent ex quota parte sua sit. Quam videris lingue præteritam sæpe jam sustinere, quam celebre in foro nomen, non invideris. Ista vite damno parantur: ut unus ab illis numeretur annus, omnes annos tuos conterant. Quosdam autem quom in summum ambitionis exerceantur, inter prima luctantes, alios relinquit; quosdam quom in consummationem dignitatis per mille indigent alios irruunt; misera subtili cogitatio, ipso laborasse in titulum sepulchri: quorundam ultima senectus, dum in novas spes, ut juvenis, disponitur, inter conatus magnos et improbos invalida deficit.

XX. Fœdus ille, quom in iudicio pro ignotissimis litigatoribus grandem natu, et imperitie corone absentationes captantem, spiritus figuli! turpis ille, qui vivendo lassus citius, quam laborando, inter ipsa officia collapsus est! turpis, quem accipiendis immorieniem rationibus diu tractas risit heres! Præterire, quod tibi occurrit exemplum, non possum. Turannius fuit exacte diligentis senex: qui post ætatem nonagesimam, quam vacationem procuratoris a C. Cæsare nitro accepisset, cum ponti se in lecto, et velut exanimem a circumstante familia plangi jussit. Lugebat domus olim domini senis, nec finivit ante triduum, quam labor illi suus restitutus est. Adeone juvat occupatum mori? Idem plerisque animus est; diutius cupiditas illis laboris, quam facultas est: cum imbecillitate corymbis pugnat; senectutem ipsom nullo alio nomine gravem judicant, quam quod illos seposit. Lex a quinquagesimo anno militem non cogit, a sexagesimo senatorem non eligit; difficilis homines a se otium imperant. Quous a lege. Interim dum rapiuntur et rapiunt, dum alter alterius quietem rumpit, dum minores sunt miseri, vita est sine fructu, sine voluptate, sine ullo profectu animi: nemo in conspicuo moriem habet, nemo

n'y a personne qui n'étende bien loin ses espérances. Quelques-uns encore règlent d'avance ce qui est au-delà de leur vie, des sépultures d'une grandeur démesurée, des dédicaces de monuments publics, les jeux funèbres de leur bûcher, et

d'ambitieuses obsèques. Mais, par Hercule, les funérailles de ces gens-là devraient, comme s'ils n'avaient guère vécu, se faire aux torches et aux flambeaux <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> On enterrait ainsi les enfants.

non procul spes intendit. Quidam vero disponunt etiam illa quæ ultra vitam sunt, moles magnas sepulcrorum, et operum publicorum dedicationes, et ad rogum munera,

et ambitiosas exsequias. At, mehercule, istorum funera, tanquam minimi vixerint, ad facies et ad ceres ducenda sunt.





## DU REPOS

ET

## DE LA RETRAITE DU SAGE.

.....XXVIII. Dans les cirques, la foule est d'accord pour nous recommander les vices. Quand nous n'aurions jamais recours qu'à des remèdes salutaires, toujours est-il que par elle-même la retraite nous fera profit; isolés, nous deviendrons meilleurs. Dira-t-on qu'il est permis de chercher cette retraite auprès des hommes les plus vertueux, et de choisir quelque modèle sur lequel on règle sa vie? Cela ne se fait pas ailleurs que dans le repos. Alors on peut atteindre le but qu'on s'est une fois proposé, quand il n'intervient personne qui, secondé par la multitude, détourne notre jugement encore mal affermi : alors marche d'un pas égal, et tout d'une tenue, cette vie, que brisent et dispersent les projets les plus contraires. Car, entre tous nos maux, le pire c'est que nous changeons de vices : ainsi, nous n'avons pas même l'avantage de persévérer dans un mal qui nous était familier. L'un nous plait après l'autre; et, pour

ajouter à notre tourment, nos jugements ne sont pas seulement dépravés, ils sont encore capricieux. Toujours flottants, nous embrassons une chose et puis une autre : ce que nous avons cherché, nous l'abandonnons; nous cherchons de nouveau ce que nous avons abandonné : le désir, le regret se succèdent tour à tour dans notre âme. En effet, nous dépendons tout entiers des jugements d'autrui, et ce qui nous semble le meilleur est ce qui est recherché, vané par le grand nombre, non ce qu'on doit vanter et rechercher. Nous jugeons la route bonne ou mauvaise, non par elle-même, mais par ces mille traces dont il n'est aucune de gens qui reviennent. Tu me diras : « Que fais-tu, Sénèque? Tu désertes ton parti. Assurément vos Stoïciens disent : Jusqu'au dernier terme de la vie nous serons à l'œuvre; nous ne cesserons de consacrer nos travaux au bien commun, d'assister les misères particulières,

### DE OTIO SAPIENTIS.

.....XXVIII. Circi nobis magno consensu vitia commendant. Licet nihil aliud quam quod sit salutare tentemus, proderit tamen per se ipsam secedere; meliores erimus singuli. Quid, quod secedere ad optimos viros, et aliquod exemplum eligere, ad quod vitam dirigamus, licet? quod nisi in otio non fit. Tunc potest obtinere quod semet placuit, ubi nemo intervenit, qui iudicium adhuc imbecillum, populo adiutore, detorqueat; tunc potest vita equali et uno tenore procedere, quam proposita diversissimam acindimus. Nam inter cetera mala illud pessimum est, quod vitia ipsa mutamus; sic ne hoc

quidem nobis contingit permansere in malo iam familiari. Aliud ex alio placet; veniatque nos hoc quoque, quod iudicia nostra non tantum prava, sed etiam levia sunt. Fluctuamus, aliudque ex alio comprehendimus; petita relinquimus, relicta repetimus; alternatim cupiditatem nostram et pavorem vices suat. Pendemus enim toti ex alienis iudiciis, et id optimum nobis videtur, quod pettores laudatoresque multos habet, non id quod laudandum petentibus est. Nec viam bonam ne malam per se aestimamus, sed turba vestigiorum, in quibus nulla sunt redeuntium. Dices mihi : « Quid agis Seneca? deseris partem. Certe Stoici vestri dicunt : Usque ad ultimum vitam finem in actu erimus; non desinemus communi bono operam dare, adjuvare singulos, operi ferre

et d'offrir à nos ennemis le secours d'une main bienveillante. C'est nous qui n'accordons d'exemption à aucun âge; et, comme disait cet éloquent guerrier : « Nous pressons sous le casque notre blanche chevelure. » C'est nous qui permettons si peu de loisir avant la mort, que, s'il est possible, pour nous la mort elle-même n'est pas oisive. Que viens-tu nous citer les préceptes d'Épicure dans le camp même de Zénon? Si tu te déplaçais sous ton drapeau, fais mieux que le trahir; passe vite sous le nôtre. » Pour le moment, je te répondrai ceci : « Ne démaignes-tu quelque chose de plus que de me rendre semblable à mes chefs? Eh bien! j'irai, non pas où ils m'auront envoyé, mais où ils m'auront conduit. »

XXIX. Maintenant je te prouverai que je ne déserte pas plus les préceptes des Stoïciens qu'eux-mêmes, qui les ont établis, ne les ont désertés; et pourtant je serais très-excusable quand je suivrais, non leurs préceptes, mais leurs exemples. Je diviserai mon discours en deux parties. D'abord, j'établirai que l'on peut, même dès la première jeunesse, se livrer tout entier à la contemplation de la vérité, chercher un système de conduite, et le pratiquer en restant à l'écart; ensuite, qu'après avoir fait son temps de service et déjà dans l'âge de la décrépitude, l'homme est plus que jamais en droit d'agir ainsi, et d'appliquer son âme à des œuvres nouvelles; comme ces vierges de Vesta, qui, partageant leurs années entre les fonctions diverses, apprennent à célébrer les cérémonies, et, quand elles l'ont appris, l'enseignent aux autres.

XXX. Je montrerai que les Stoïciens aiment aussi

cette façon d'agir : non pas que je me sois fait une loi de ne rien hasarder contre le dire de Zénon ou de Chrysippe; mais la chose même permet que je me range à leur opinion : suivre toujours l'opinion d'un seul n'est pas d'un sénat, mais d'une faction. Ah! sans doute, plutôt au ciel que déjà l'on connaît tout, et que la vérité fût sans voile et sans contradiction! Nous ne changerions rien à ce qui est arrêté : aujourd'hui nous cherchons la vérité avec ceux-là mêmes qui l'enseignent. Deux sectes, les premières de toutes, se disputent sur ce point, celle des Épicuriens et celle des Stoïciens : mais l'une et l'autre envoient au repos par des chemins différents. Épicure dit : « Le sage ne s'engagera pas dans les affaires publiques, à moins qu'il ne survienne quelque chose. » Zénon dit : « Il s'engagera dans les affaires publiques, à moins que quelque chose ne l'en empêche. » L'un se livre au repos de son propre mouvement, l'autre par une cause extérieure; mais cette cause s'étend loin. Si la république est trop corrompue pour qu'on puisse la secourir; si elle est envahie par les méchants, le sage ne s'épuisera pas en efforts superflus; il ne voudra pas se sacrifier pour ne servir à rien, s'il a peu de crédit ou de puissance : et la république non plus ne l'acceptera pas, si sa santé doit être un obstacle. Comme il ne livrerait pas à la mer un vaisseau fracassé, comme il ne se ferait pas inscrire pour la malice, étant débile, ainsi ne s'engagera-t-il pas dans une vie qu'il saura devoir être impuissante. Aussi bien, celui dont tout l'avoir est encore intact peut-il, avant de subir aucune tempête, se tenir en lieu sûr, se consacrer, dès l'abord,

*cum inimicis miti manus. Nos annus, qui nullis annis vacationem damus, et, quod ait ille vtr discretissimus : Cantemus galea premimus.*

Nos sumus, apud quos usque eo nihil ante mortem otiosum est, ut, si res palliat, non sit ipsa mors otiosa. Quid nobis Epicuri præcepta in ipsis Zenonis principiis loqueris? Quia tu bene naviter, si portum piget, trans-fugas portus, quam prodia? Hoc tibi in presentia respondebo : Numquid vis amplius, quam ut me similem ducibus meis præsent? Quid ergo est? non quo miserent me illi, sed quo duxerint, illo.

XXIX. Nunc probabo tibi, nec desinere me a præceptis Stoicorum; nam ne ipsi quidem a suis desierunt; et tamen excusationibus essem, etiam si non præcepta illorum sequeretur, sed exempla. Hoc quod dico, in duas dividam partes. Primum, ut possit aliquis, vel a primo ætate, contemplationi veritatis totum se tradere, rationem vivendi querere, atque exercere, secreto. Deinde, ut possit hoc aliquis emeritis jam stipendit, profligata ætate, jure optimo facere, et ad alios actus animam referre; virginum Vestalium more, que, suis inter officia divinis, dicunt facere mora, et quoniam didicerunt, docent.

XXX. Hæc Stoici quoque placere ostendam; non, quia legem dixerim mihi, nihil contra dictum Zenonis (Chrysippe committere; sed quia res ipsa patitur me ire in illorum sententiam; quam si quis semper unius sequitur, non id curie, sed jam factionis est. Utinam quidem jam tenerentur omnis, et inoperta ac confessa veritas esset: nihil ex decretis mistaremus: nunc veritatem, cum illis ipsis qui docent, querimus. Dux maxime in hoc re-disident sectæ, Epicureorum et Stoicorum; sed utraque ad otium diversa via militat. Epicurus ait : « Non accedet ad rempublicam sapiens, nisi si quid inteventerit. » Zénon ait : « Accedet ad rempublicam, nisi si quid impedierit. » Alter alium ex proposito petit, alter ex causa. Causa autem illa laque patet. Si respublica corruptior est, quam ut adjuvari possit, si occupata est multis, non valetor sapiens in supervacuum, nec se nihil profuturus impendit, si parum habebit auctoritatis aut virtutis; non illud erit adinsumus respublica, si valitudo illius impediet. Quomodo navem quasam non deduceret in mare, quomodo nomen in militiam non daret debilis, si ad vitam, quam inhabilem sciet, non accedet. Potest ergo et ille, cui omnia adhuc in integro sunt, antequam ulla expectetur tempestas, in tuto subsistere, et premus

à de nouvelles études, et traverser la vie dans ce bienheureux repos, cultivant les vertus, dont la pratique est permise même au sein de la plus absolue quiétude. Car voici les obligations de l'homme : être utile, si faire se peut, à beaucoup d'hommes ; s'il se peut moins, à quelques-uns ; si moins, aux plus proches ; si moins encore, à lui-même. Et en effet, lorsqu'il se rend propre à servir les autres, il s'occupe de l'affaire commune. Comme celui qui se corrompt ne fait pas tort seulement à lui, mais à tous ceux auxquels, devenu meilleur, il pouvait être utile : ainsi, quand on mérite bien de soi-même, on se rend utile aux autres, en cela qu'on se prépare à leur être utile.

XXXI. Embrassons par la pensée deux républiques : l'une, grande et vraiment publique, qui renferme et les dieux et les hommes, où nous n'adoptons pas tel ou tel coin, mais où nous mesurons notre cité par le cours entier du soleil ; l'autre, à laquelle nous attacha la condition de notre naissance. Cette dernière sera celle d'Athènes, ou de Carthage, ce sera toute autre ville qui n'est pas propre à tous les hommes, mais à certains d'entre eux. Quelques-uns travaillent en même temps pour l'une et l'autre république, pour la grande et la petite : quelques-uns, seulement pour la petite ; quelques-uns, seulement pour la grande. Cette grande république, nous pouvons la servir même dans le repos ; bien plus, je ne sais si le repos n'est pas préférable pour agiter ces questions : Qu'est-ce que la vertu ? en est-il une seule, ou plusieurs ? Est-ce la nature ou l'art qui fait les gens de bien ? Est-elle unique, cette substance qui embrasse et les mers et les terres,

et tout ce que contiennent et la mer et aux terres ; ou bien Dieu a-t-il semé dans l'espace beaucoup de corps semblables ? Est-elle, dans son entier, pleine et continue, cette matière où s'engendrent toutes choses ; ou bien est-elle divisée de sorte que le vide s'entremêle au solide ? Du haut de son siège, Dieu contemple-t-il ou veut-il son œuvre ? Est-il errant alentour, au dehors du monde, ou l'occupe-t-il tout entier ? Le monde est-il immortel ; ou bien, est-ce parmi les choses caduques et nées pour un temps qu'il faut le compter ? Mais que servent à Dieu ces contemplations ? à ce que les œuvres de sa magnificence ne soient pas sans témoin. Nous avons coutume de dire que le souverain bien est de vivre suivant la nature : or, la nature nous a engendrés tout à la fois et pour la contemplation des choses, et pour l'action.

XXXII. Maintenant prouvons ce que nous avons dit d'abord. Et quoi ! ne sera-ce pas prouvé si chacun s'interroge, s'il s'avoue quelle ardeur il a de connaître l'inconnu, quel charme il trouve à toutes les fables ? Il est des gens qui naviguent, qui supportent les fatigues des courses les plus longues, sans autre profit que de connaître une chose cachée et lointaine. C'est là ce qui appelle en foule les peuples aux spectacles, ce qui excite à percer toutes les barrières, à fouiller les réduits les plus secrets, à dérouler les antiquités, à écouter tant de récits sur les mœurs des nations barbares. La nature nous fit donc d'un esprit curieux : dans la conscience de son adresse et de sa beauté, elle nous engendra pour assister en spectateurs au spectacle de tant de merveilles, sachant bien

commendare se novis artibus ; et illud bentum otium exigere, virtutum cultor, quæ exerceri etiam a quietissimis possunt. Hoc nempe ab homine exigitur, ut prosit hominibus, si fieri potest, multis ; si minus, paucis ; si minus, proximis ; si minus, sibi. Nam quum se utilem ceteris efficit, commune agi negotium. Quomodo qui se deteriorem facit, non sibi tantummodo nocet, sed etiam omnibus his, quibus melior factus prodesse potuisset ; sic et quis bene de se meretur, hoc ipso aliis prodest, quod illis profuturum parat.

XXXI. Duas res publicas animo complectamur, alteram magnam, et vere publicam, quæ diti atque homines continentur, in qua non ad hunc angulum respicimus, aut ad illum, sed terminos civitatis nostræ cum sole metimur ; alteram, cui nos adscripsit conditio nascendi. Hæc aut Atheniensium erit, aut Carthaginiensium, aut aliorum alicujus urbis, quæ non ad omnes pertinet homines, sed ad certos. Quidam eodem tempore et utriusque reipublice dant operam, majori minorque ; quidam tantum minori ; quidam tantum majori. Hæc majori reipublice et in otio describere possumus ; imo vero nescio, an in otio melius, ut queramus, quid sit virtus, una pluresve sint ; natura an ars bonos viros faciat ? unum est hoc, quod maris ter-

rasque, et mari ac terris inserta complectamur, an multa ejusmodi corpora Deus sparsit ? continua sit cunctis et plena materia, ex qua cuncta giganteur, an diducta, et solidis locis permixta sit ? Deus sedens opus suum spectet, an tractet ? utrumne extrinsecus illi circumfusos sit, an toti inditus ; immortalis sit mundus, an inter caducos, et ad tempus nato, numerandus ? Hæc qui contemplantur, quid Deo prorsus ? ne tanto ejus opera esse teste sint. Solemus dicere, summum bonum esse, secundum naturam vivere : natura nos ad utrumque genuit, et contemplationi rerum, et actioni.

XXXII. Nunc probemus quod prius diximus. Quid porro ? hoc non erit probatum, si se unusquisque contueri, quantum cupiditatem habet ignota noscendi, quam ad omnes fabula excutit ? Navigant quidam, et labores peregrinationis longissime una mercede perpetuantur, cognoscendi aliquid abditum remotumque. Hæc res ad spectacula populi contrahit, hæc cogit prædium rimari, ærecciora exquirere, insignitiores evolvere, mores barbarorum audire gentium. Carthagini nobis natura largitum dedit ; et artis sibi ne putentur indolis suæ consilio, spectatores nos tantis rerum speculaculis genuit, perditura fructum soli, si tam magnos, iam clara, iam

qu'elle perdrait tout le fruit d'elle-même, si des ouvrages si grands, si splendides, si habilement conduits, si achevés et beaux sous tant de formes, n'étaient montrés qu'à la solitude. Afin que tu n'ignores pas qu'elle veut être contemplée, et non point seulement aperçue, vois quelle place elle nous a marquée. En nous établissant au milieu d'elle-même, elle nous a donné de promener nos regards sur toutes choses, et non-seulement elle a formé l'homme droit, mais, comme elle le destinait encore à la contemplation, pour qu'il pût suivre le déclin des astres depuis le levant jusqu'à couchant, et tourner son visage à mesure que tourne le monde, elle l'a fait avec une tête haute, posée sur un cou flexible. Ensuite elle a produit sur la scène six planètes de jour et six planètes de nuit, et s'est déployée dans toutes ses parties, voulant que le spectacle offert à la vue de l'homme lui fût désirer de connaître le reste. Car nous ne voyons pas les objets aussi nombreux, aussi grands qu'ils sont; mais notre regard se fraie un chemin par sa propre curiosité et jette les fondements du vrai, de telle sorte que dans cette recherche arrive à travers les clartés jusqu'aux ténèbres, et trouve quelque chose d'antérieur au monde lui-même. D'où les astres sont-ils sortis? Quel fut l'état de l'univers, avant que chacune des parties se séparât du tout? Quelle raison démêla les choses dans ce gouffre de confusion? Qui leur assigna des places? Est-ce de leur propre nature que les corps pesants descendirent, que les corps légers prirent leur vol en haut? Ou bien, malgré la résistance et le poids des corps, quelque force souveraine leur a-t-elle à chacun imposé la loi? Ou bien

encore, est-il vrai, ce qui est la meilleure preuve que l'homme est formé d'esprit divin, est-il vrai qu'une part et comme une étincelle des feux sacrés, tombant sur la terre, se soit fixée dans ces lieux étrangers? Notre pensée force les remparts du ciel, et ne se contente pas de savoir ce qui lui est montré. Ce que je soude, dit-elle, c'est ce qui s'étend au-delà du monde : l'espace est-il sans fond, a-t-il aussi ses limites? Quel aspect ont les choses qui n'y sont pas comprises? Sont-elles informes, confuses; occupent-elles un même espace dans toutes leurs dimensions; sont-elles aussi disposées avec une certaine élégance? Tiennent-elles à cet univers? ou sont-elles à de grandes distances, et roulent-elles dans le vide? Sont-elles des corps indivisibles, qui forment tout ce qui est et tout ce qui sera; ou bien, la substance des corps est-elle continue et muable dans son entier? Les éléments sont-ils opposés entre eux, ou bien, sans se combattre, tendent-ils à une seule fin par des moyens divers? L'homme étant fait pour de telles recherches, juge combien peu de chose est le temps qui lui a été donné, encore qu'il se le réserve tout entier. Dût-il n'en laisser rien dérober par sa complaisance ni rien perdre par sa négligence, dût-il ménager ses heures avec la plus grande avarice et atteindre les dernières limites de l'existence humaine; dût-il ne rien déranger à l'ordre que la nature avait établi en lui pour obtenir la connaissance des choses immortelles, toujours l'homme sera trop mortel. Donc, je vis suivant la nature, si je me livre à elle tout entier, si je l'admire, si je l'adore. Or, la nature a voulu que je fisse deux choses : agir et vagner à la contempla-

subtiliter dicta, tam nitida, et non uno genere formosa, solitudinem ostenderet. Ut scias illam spectari voluisse, non tantum aspicere, vide quem nobis locum dederit. In media nos sui parte constituit, et circumspicuum omnium nobis dedit : nec erexit tantummodo hominem, sed etiam ad contemplationem factum, ut ab ortu sidera in occasum labentia prosequi posset, et vultum suum circumferre cum toto, sublime fecit illi caput, et collo flexibili imposuit. Deinde sena per diem, sena per noctem signa produxit; nullam non partem sui explicuit; ut per hæc que obtulerat ejus oculis, cupiditatem faceret etiam ceterorum. Nec enim omnia, nec tanta visimus, quanta sunt : sed acies nostra aperit sibi investigandam viam, et fundamenta veri jactat, ut inquisitio transeat ex aperitis in obscura, et aliquid ipso mundo juveniat antiquius. Unde ista sidera exierint? quis fuerit universi status, antequam singula in partes discederint? que ratio mens et confusa didicerit? quis locus rebus assignaverit? sumptis natura gravia descendere, leviter leviter; aut prater cunctos pondusque corporum aliorum aliqua via legem singula dixerit? an illud verum sit, quod maxime probatur, hominem divini spiritus esse, partem ac velint scintillas

quosdam sacrorum in terras desiluisse, atque alieno loco hæcisse? Cogitatio nostra cuncta manimenta perumpit, nec contenta est, id quod ostenditur seire. Illud, inquit, scrutator, quod nostra mundum jactat : utrumque profunda vastitas sit, an et hoc ipsum terminis suis eludatur? quas sit habitus exclusis : informis et confusa sint, an in omnem partem tantumdem loci obtineant, an et illa in aliquem eultum descripta sint? bulic coherentur mundo, an longe ab hoc recesserint, et in vacuo volventur? Iodivina sint, per que struatur omne id quod natum futurumque est, an confusa eorum materia sit, et per totum tantibilibus? utrum contra la inter se elementa sint, an non pugnent, sed per diversa conspirent. Ad hæc querenda natas, insani, quam non multum acceperit temporis, etiam si illud totum sibi vindicaret. Cui licet oibis facilitate eripi, nihil negligentia potatur esse, et hoc bonas avarissime servet, et usque in ultimam ætatis humane terminos procedat, nec quidquam illi ex eo quod natura constituit, furtiva consulat; tamen homo ad immortalium cognitionem nimis mortalis est.

Ergo secundum naturam vivo, si totum me illi dedit, si illius admirator cultorque sum. Natura autem naturam.

tion. Je les fais toutes deux, car la contemplation même ne saurait être sans l'action. « Mais, me dis-tu, il importe de savoir si on la recherche pour son plaisir, ne lui demandant rien, qu'une contemplation assidue, sans résultat : en effet, elle est douce, elle a des charmes qui lui sont propres. » A cela je te réponds : Il n'importe pas moins de savoir dans quelle intention tu embrasses la vie civile. Est-ce donc pour toujours vivre agité, sans jamais prendre le temps de lever les regards des choses humaines sur les choses divines? De même que pour s'adonner aux affaires, sans aucun amour de la vertu, sans culture de l'esprit, et ne produire que des œuvres vaines, on ne mérite pas l'approbation (car tout cela doit s'allier et se mêler ensemble); de même c'est au bien imparfait, languissant, que cette vertu qui s'abandonne à un repos inactif, et jamais ne revise ce qu'elle apprend. Oserait-on nier qu'elle doive essayer d'avancer dans la pratique, et non-seulement rêver à ce qu'il faut faire, mais parfois encore mettre la main à l'œuvre, et conduire ses méditations jusqu'à la réalité? Mais quoi! si ce n'est pas du sage que vient le retard, s'il n'y a point faute d'ouvrage, mais d'ouvrage, ne lui permettras-tu pas de rêver avec lui-même? Dans quelle intention le sage se retranche-t-il dans le repos? N'est-ce pas pour savoir que, seul avec lui-même, il peut encore faire des actes qui profiteront à la postérité? Oui, nous affirmons que Zénon et Chrysippe ont accompli de plus grandes choses que s'ils eussent conduit des armées, géré des fonctions et fait des lois; ils en ont fait non pour

une seule ville, mais pour le genre humain tout entier. Pourquoi ne conviendrait-il pas à un homme de bien, ce repos dans lequel il gouvernera les siècles futurs, et portera la parole, non pas devant un petit nombre, mais devant tous les hommes de toutes les nations, et qui sont, et qui seront? En somme, je le demande, n'est-ce pas suivant leurs préceptes que vécurent Cléanthe, et Chrysippe, et Zénon? Certes, tu répondras qu'ils ont vécu comme ils avaient dit qu'il fallait vivre. Or, aucun d'eux n'administra la république. — « Ils n'eurent, dis-tu, ni la fortune, ni le rang où l'on prend d'ordinaire ceux qui sont appelés au maniement des affaires. » — Toujours est-il qu'ils ne menèrent pas une vie paresseuse, et trouveront moyen de rendre leur tranquillité plus utile aux hommes, que les courses et la sueur des autres. Aussi n'en ont-ils pas moins passé pour avoir beaucoup fait, bien qu'ils n'eussent rien fait dans la république.

Au surplus, il y a trois genres de vie, entre lesquels on a coutume de chercher le meilleur : l'un est tout à la volupté, l'autre à la contemplation, le troisième à l'action. Et d'abord, mettant de côté le débat et cette haine implacable que nous avons jurée aux sectateurs des autres écoles, voyons si toutes ces choses n'arrivent pas à la même fin sous des noms différents. Ni celui qui tient pour la volupté n'est sans contemplation; ni celui qui se consacre à la contemplation n'est sans volupté; ni celui dont la vie est destinée à l'action n'est sans contemplation. « Il est bien différent, dis-tu, qu'une chose soit le

que facere me voluit, et agere, et contemplationi vacare. Utinamque fucio, quoniam ne contemplatio quidem sine actione est. « Sed refert, inquit, an ad hanc voluptatis causa accesserit, nihil aliud ex illa petens, quam assiduum contemplationem, sine cultu; est enim dulcis, et habet illecebras suas. » Adversus hoc tibi respondeo: neque refert, quo animo civilem agas vitam, an ut semper inquietus sis, nec unquam sumas ultimum tempus, quo ab humanis ad divina respicias. Quomodo res appetere, sine ullo virtutis amore, et sine cultu ingenii, ac ousas edere operas, minime probabile est (miseri enim inter se lais, et consensu debent); sic imperfectum ac languidum bonum est, in otium sine actu projecta virtus, nunquam id quod dedit ostendens. Quis negat illum debere profectus suos in opere tentare, nec tantum, quid faciendum sit, cogitare, sed etiam aliquando manum exercere, et, ea que meditata sunt, ad verum perducere? Quid? si per ipsum sapientem non est mora, si non nescit deest, sed agenda docuit; equid illi secum esse permittes? Quo animo ad otium sapientis accedis? ut scilicet secum quoque es acturum, per que posteris prodes. Non certe sumus, qui dicimus, et Zenonem et Chrysippum majores egisse, quam si duxissent exercitus, gessissent honores, leges laxisent, quas non uni civitatis, sed toti hu-

mano generi forent. Quid ergo est, quare tale otium non conveniat bono viro, per quod futura secula ordinet, nec apud paucos concioetur, sed apud omnes omnium gentium homines, quique sunt, quique erunt? Ad summam quaero, an ex praeceptis suis vixerint Cléanthes, et Chrysippe, et Zenon? Non dubie respondebis, sic illos visasse, quemadmodum dixerat esse vivendum. Atqui nemo illorum rempublicam administravit. « Non fuit illis, inquit, sui fortuna, aut dignitas, que admitti ad publicarum rerum tractationem solet. » Sed illem nihilominus non segnem egere vitam; invenerunt, quemadmodum plus quis illorum hominibus prodesset, quam aliorum discursus et sudor. Ergo nihilominus hi multum egisse vis sunt, quarevis nihil publice agerent.

Præterea tria genera sunt vite, inter que, quod sit optimum, queri solet; nunc voluptati vacat, alteram contemplationi, tertium actioni. Primum, deposite contentione depositoque odio, quod implacabilem diversam sequentibus indidimus, videsmus, ad hanc omnia ad idem sub alio titulo perveniant. Nec ille, qui voluptatem probat, sine contemplatione est; nec ille, qui contemplationi inservit, sine voluptate est; nec ille, cuius vita actioni destinata est, sine contemplatione est. « Plurimum, inquit, discriminis est, utrum aliqua res propositum, an

but ou l'accessoire d'un but qui n'est pas elle-même. « Sans doute la différence est grande : toutefois l'un n'est pas sans l'autre. Cet homme ne contemple pas sans action ; celui-là n'agit pas sans contemplation. Celui même que nous nous accordons à réprouver, le troisième, ce n'est pas une volupté inerte qu'il estime, mais une volupté qu'il rend solide par sa raison. — Ainsi donc cette secte de voluptueux est elle-même en action ! » — Pourquoi ne serait-elle pas en action, quand Épicure lui-même dit que parfois il quittera la volupté et désirera la douleur, soit quand le repentir planera sur la volupté, soit quand il faudra éviter une douleur moindre par une douleur plus forte ? — A quoi tend ce propos ? — A rendre évident que la contemplation plaît à tous les hommes. D'autres y aspirent : pour nous c'est un lien de relâche, non un port. Ajoute à cela que, d'après la loi de Chrysippe, il est permis de vivre dans le repos : je ne dis pas par résignation, mais par choix. Ceux de notre école disent que le sage ne doit prendre emploi dans aucune république. Mais qu'importe que le sage arrive au repos soit parce que la république lui manque, soit parce qu'il manque lui-même à la république ? Si la république doit manquer à tous (or, toujours elle

doit manquer à ceux qui la cherchent avec dédain), je demande dans quelle république le sage ira prendre emploi. Dans celle d'Athènes ? Là, Socrate est condamné ; Aristote s'enfuit pour ne l'être pas ; là, l'envie opprime les vertus. Tu ne me diras pas que le sage puisse prendre emploi dans cette république. Sera-ce dans celle de Carthage ? Là, règne éternellement la sédition ; là, la liberté est mortelle à tous les gens de bien ; le juste, l'honnête sont au plus bas taux ; contre les ennemis s'exerce une cruauté sauvage, qui traite en ennemis même les citoyens. Le sage devra fuir encore cette république. Si je les veux toutes en revue, je n'en trouverai aucune qui puisse tolérer le sage, ou que le sage puisse tolérer. Aussi bien, si je ne trouve pas une république comme celle que nous imaginons, dès lors le repos devient une nécessité pour tous, puisque la seule chose qu'on pouvait préférer au repos n'existe nulle part. Qu'un homme dise qu'il est fort bon de naviguer, et ensuite nie qu'il faille naviguer sur cette mer où l'on voit tant de naufrages, où s'élèvent souvent de subites tempêtes qui emportent le pilote à l'opposé de sa route ; cet homme, je crois, me défend de lever l'ancre, bien qu'il me prône la navigation.

propositi alterius accessio sit. « Sans grande discrétion ; tamen alterum sine altero non est. Nec ille sine actione contemplatur, nec hic sine contemplatione agit. Nec ille eritius, de quo male existimare consuevimus, voluptatibus merum probat, sed eam, quam ratione efficit firmam sibi. « Ita et hæc ipsa voluptaria secta in actu est ! » Quidni in actu sit, quum ipse dicat Epicurus, aliquando se recessurum a voluptate, dolorem etiam appetiturum, si aut voluptati imminere pericula, aut dolor minor pro graviore sumatur ? « Quo pertinet hoc dicere ? » Ut appareat, contemplationem placere omnibus. Ah ! petunt illam ; nobis hæc statim est, non portus. Adice nunc hoc, quod e lege Chrysippi vivere otioso licet ; non dico, ut otium palat, sed ut eligat. Negant nostri sapientem ad quælibet rempublicam accessurum. Quid autem interest, quomodo sapiens ad otium veniat ; ntrum quis respublica illi deest, an quia ipse respublicæ ? Si omnibus defutura respublica est (semper autem deest fastidiosæ

quærentibus), interrogo, ad quam rempublicam sapiens accessurus sit ? Ad Atheniensem, in qua Socrates damnatur, Aristoteles, ne damnaretur, fugit ? in qua opprimit invidia virtutes ? Negabis nulli accessurum ad hanc rempublicam sapientem. Ad Carthaginiensem ergo rempublicam sapiens accedet, in qua assiduo seditio, et optimo cuique infesta libertas est, summa æqui ac boni vitæ, adversus hostes inhumani crudelitas, etiam adversus suos hostilis ? Et hanc fugiet. Si percontare singulas volueris, nullam inveniam, quæ sapientem, aut quem sapiens pati possit. Quod si non invenitur illa respublica, quam nobis flagimus, incipit omnibus esse otium necessarium, quia, quod nunc præferri poterat otio, nunquam est. Si quis dicit optimum esse navigare, deinde negat navigandum in eo mari, in quo naufragia fieri solent, et frequenter subite tempestates sunt, que rectorem in contrarium rapiunt ; puto, hic me vetat navem solvere, quamquam laudat navigationem....

## DE LA TRANQUILLITÉ DE L'ÂME.

I. En interrogeant mon âme, Sénèque, j'y ai trouvé quelques vices appareus et manifestes, et que je pouvais toucher au doigt; d'autres plus voilés et cachés dans ses profondeurs; d'autres qui, sans être continus, reparaissent par intervalles: ceux-là je les appellerai les plus fâcheux de tous, ennemis nomades, épiant toujours le moment de nous assaillir, et avec lesquels on ne sait jamais s'il faut se préparer à la guerre ou se reposer dans la paix. Toutefois, l'état habituel que je surprends chez moi (car pourquoi ne le dirais-je pas la vérité, comme à un médecin?), c'est de n'être ni franchement délivré de ceux que je craignais et que je hais, ni de nouveau leur esclave. Sans être au plus mal, je me trouve dans un état douloureux et pénible, ni malade, ni bien portant. Et ne va pas me dire qu'à leur naissance toutes les vertus sont faibles, et qu'avec le temps elles prennent de la consistance et de la force. Je n'ignore pas que

le mérite qui s'adresse aux yeux, comme l'état d'une dignité, la gloire de l'éloquence, et tout ce qui tient aux suffrages d'autrui, grandit avec le temps: les vertus qui assurent la véritable force, et les qualités qui, pour plaire, se couvrent d'un certain vernis extérieur, attendent leur effet des années, dont l'action graduelle consolide leurs couleurs. Cependant je craignais que l'habitude qui raffermirait toutes choses n'enracinât plus profondément chez moi ce défaut dont je t'ai parlé. Un long commerce avec le bien comme avec le mal devient un attachement; mais il m'est moins facile de te faire connaître ou résumer qu'en détail cette infirmité de mon âme, qui, incertaine entre les deux, ne se penche fortement ni vers l'honnête ni vers le déshonnête. Je te dirai les accidents que j'éprouve: c'est à toi de trouver un nom à la maladie. J'ai un goût prononcé pour l'économie, je l'avoue: ce qui me plaît, ce n'est pas

### DE TRANQUILLITATE ANIMI.

I. Inquirenti mihi in me quendam vitâ apparebant, Seneca, in aperto posita, quæ manu prenderem; quædam obscuriora, et in recessu; quædam non continas; sed ex intervallis redeuntia, quæ vel molestissima dicerim, ut hostes vagos, et ex occasione assilientes, per quos neutrum licet, nec tanquam in bello paratum esse, nec tanquam in pace securum. Ilum tamen habitum in me maxime deprehendo (quare enim non verum, ut medico, fatear?), nec bona fide liberatum iis, quæ timebam et oderam, nec rursus obsessum. In statu ut non pessimo, ita maxime querulo et moroso positus sum; nec egrolo, nec valeo. Non est quod dicam, omnium virtu-

tum tenera esse principia, tempore ipsa duramentum et robur accedere. Non ignoro, etiam quæ in speciem laborant, dignitatem dico, et eloquentiæ famam, et quidquid ad alienum suffragium venit, mora convalescere, et quæ veras vires parant, et quæ ad placendum furo quodam subornantur, expectant annos, donec paulatim colorem distinctissimum ducat; sed ego vereor ne consuetudo, quæ rebus affert constantiam, hoc vitium in me altius figat. Tam bonorum quam malorum longa conversatio amorem induit. Hæc animi inter utrumque dubii, nec ad recta fortiter, nec ad prava vergentis, infirmitas qualis sit, non tam semel tibi possum quam per partes ostendere. Dicam quæ accidunt mihi; in morte nomen juvenis. Tenet me summus amor parcimonie, fateor; placet non in ambitionem cubile compositum, non ex

un lit à draperies ambitieuses, ce n'est pas un vêtement que l'on retire du fond d'un coffre, que l'on presse à force de poids et de machines pour lui donner du lustre; mais c'est une robe commune, à bon marché, que l'on garde et que l'on porte sans inquiétude. J'aime une nourriture que n'apprête point, que ne surveille point une troupe d'esclaves; qui n'ait point été commandée plusieurs jours d'avance, et ne soit pas servie par une multitude de bras; mais facile à préparer et à disposer; qui n'ait rien d'exotique ni de rare, qui puisse se trouver partout, qui ne soit à charge ni à la bourse ni à l'estomac, et qu'il ne faille pas rendre par où elle est entrée. J'aime un échançon simplement vêtu et un esclave sans prétention; l'argenterie massive de mou père, homme de campagne, sans enlure, sans nom d'ouvrier; j'aime une table qui ne soit ni remarquable par la variété de ses nances, ni célèbre dans la ville par les maîtres élégants qui l'ont successivement possédée, mais qui serve à mon usage, sans que les yeux des convives soient distraits par l'admiration, ou enflammés par l'envie. Mais, tout en aimant cette simplicité, mon esprit se laisse éblouir par l'appareil de quelque pédagogium, par ces esclaves plus richement vêtus, plus couverts d'or que dans une pompe publique, par des légions de serviteurs resplendissants. J'ai plaisir à voir cette maison où les pieds ne foulent que des matières précieuses, où les richesses sont dispersées dans tous les coins, où brillent même les toits, où se presse une foule avide, accompagnement ordinaire des patrimoines qui tombent. Que dirai-je de ces eaux limpides jusque dans leurs profon-

denrs, qui s'épanchent en nappes autour des salles de festin, et de ces banquets dignes du théâtre où on les dresse? Moi qui sors tout rouillé de ma longue frugalité, si tôt que je me vois entouré de ce luxe splendide, et que j'entends retentir tout cet appareil, ma vue chancelle, et mon esprit résiste plus facilement que mes yeux. Je me retire donc, non plus mauvais, mais plus triste: et, dans mon étroite demeure, je ne marche plus la tête si haute; un chagrin secret me travaille, et je doute si je ne dois pas préférer ce que je viens de voir: de tout cela il n'y a rien qui me change, mais rien qui ne m'ébranle. Il me plaît de suivre les mâles leçons de nos maîtres, et de me jeter au milieu des affaires publiques: il me plaît d'aspirer aux honneurs et aux faiseurs, non par goût pour la pourpre ou les haches, mais pour être plus en mesure de servir mes amis, mes proches, mes concitoyens, tous les hommes enfin. Formé par eux, je suis de plus près Zénon, Clément et Chrysippe; car, si au lieu d'eux ne s'est mêlé aux affaires, il n'est au lieu d'eux qui n'y ait envoyé ses disciples. Survient-il quelque choc à mon esprit inaccoutumé à combattre de front, on quelque humiliation, comme il y en a tant dans la vie humaine, ou quelque obstacle difficile à vaincre; des choses peu importantes demandent-elles beaucoup de temps; je retourne à mon loisir, et, comme les chèvres, même fatigués, je double le pas en regagnant la maison. J'aime à renfermer ma vie dans son intérieur. Que pas un seul jour ne me soit enlevé; rien ne pourrait me dédommager d'une si grande dépense. Que mon âme s'attache à elle-même, qu'elle s'en-

arcula prolaia vestis, non mille ponderibus aut tormentis splendore cogentibus pressa; sed domestica et villa, nec servata, nec sumenda sollicita. Placet cibus, quem nec parens familiaris, nec spectent; non ante multos imperatus dies, ore multorum insubulis ministratus, sed parabilis facillique; nihil habens accessit prelosive, nihil non defuturus, nec patrimonio gravis, nec corpori, nec redditurus qua intraverat. Placet minister incultus et rudis vernula; argentum grave rusticis patris, sine ullo opere et nomine artificis; et mens non varietate molarum conspicua, nec per notas elegantium dominorum successiones civilium notis; sed in usum posita, que nullius convivæ oculos nec voluptate moritur, nec accendat invidia. Quam bene ista placeant, præstigiis animi apparatus alieque pedagogii, diligentius quam in transitu vestita et auro culta municipia, et agmen servorum nitentium. Jam domus, etiam qua calcatur, preloso, et ditibus per omnes singulos dissipatis, tecta ipsa fulgentia, et associatorum conspectu patrimoniorum percentium populi. Quid perincentes ad inani aqum, et circumfluentes ipsa convivia, quid epulas loquar secus sua dignas? Circumfudit me ex longo frugalitatis situ venientem multu

splendore luxuria, et undique circumsonnit. Paulum titubet acies; facilius adversas illam animum quam oculos attollo. Recedo itaque non peior, sed tristior; nec inter illa frivola me tam altus incedo, taciliusque morosus subit, et dubitatio, omnique illa meliora sicut, nihil horum me mutat, nihil tamen non concutit. Placet vix præceptorum sequi, et in medium ire rempublicam; placet haec fascisque, non purpura aut virgis adductum capessere, sed ut amicis propinquisque, et omnibus civibus, omnibus deinde moralibus prætor utiliorque sim. Propius compositis sequor Zenonem, Clémentem, Chrysippum; quorum tamen nemo ad rempublicam accessit, nemo non misit. Ubi aliquid animam, insolitum arietari, percussit, ubi aliquid occurrit, aut indignum (ut in omni vita humana multa sunt), aut parum ex facili fluens, aut multum temporis res non magno evadenda poposcant, ad otium convertor, et quemadmodum pecoribus, fatigatis quoque, velocius domum gradus accit; placet intra parietes suos vitam coercere. Nemo ullum auferat diem, nihil dignum tanto impendio redditurus; alii ipse animus hæret, ac colat, nihil aliud agat, nihil quod ad iudicem spectet; ametur expers publice privateque



trétiennne, qu'elle ne se mêle à rien d'étranger, à rien qui la soumette au jugement d'autrui. Que sans aucun souci des affaires publiques et particulières, elle se complaise dans sa tranquillité. Mais lorsqu'une lecture plus forte a exalté mon âme, que je me sens aiguillonné par de nobles exemples, je veux m'élancer dans le Forum, prêter à l'un le secours de ma voix, à l'autre celui de mon travail; et, quand même je n'y réussis pas, m'efforcer au moins d'être utile; je veux rabattre en plein Forum l'orgueil de cet homme qu'une prospérité inique, rend insolent. Dans l'art oratoire, je pense assurément qu'il vaut mieux considérer les choses en elles-mêmes, ne parler que pour elles, du reste y subordonner les mots, afin que le discours suive sans effort la pensée partout où elle le mène. Qu'est-il besoin de composer pour la durée des siècles? Tu veux travailler aujourd'hui pour que la postérité ne se taise pas sur toi? Tu es né pour mourir. Les funérailles sans bruit sont les moins douloureuses. Ainsi donc, compose quelque écrit simple, pour occuper le temps, pour ton utilité, non pour les applaudissements. Il faut moins de travail à ceux qui s'entendent que pour le moment présent. Oui; mais sitôt que ma pensée agrandit mon esprit, il cherche des paroles ambitieuses, il veut que les mots s'enflent comme les choses, et mon discours s'élève avec la majesté du sujet : oubliant alors les entraves d'un goût trop étroit, je prends un sublime essor, et ma voix ne m'appartient plus. Sans m'arrêter aux détails, cette même faiblesse de bonne intention m'accompagne partout; je craignais d'y succomber insensiblement, ou, ce qui est plus inquiétant,

de rester comme suspendu sur l'abîme, toujours prêt à y tomber; je craignais qu'il n'y ait peut-être plus de mal que je n'en prévoyais; car nous nous familiarisons avec les choses de tous les jours, et la complaisance obscurcit le jugement. Je crois que beaucoup d'hommes auraient pu parvenir à la sagesse, s'ils n'avaient pensé y être parvenus, s'ils ne s'étaient dissimulé certains défauts qui étaient en eux, s'ils n'avaient passé, les yeux ouverts, devant d'autres. Ne erois pas que l'adulation d'autrui nous soit plus mortelle que la nôtre. Quel homme a osé se dire la vérité? Quel homme, entouré d'un troupeau de flatteurs et de panégyristes, ne s'est pas plus encore applaudi à lui-même? Je t'en conjure donc, si tu connais quelque remède pour fixer mes incertitudes, ne me crois pas indigne de te devoir la tranquillité. Ces mouvements de l'âme ne sont pas dangereux, ils s'entraînent pas d'orages avec eux, je le sais. Pour l'exprimer par une comparaison juste et dont je me plains, ce n'est pas la tempête qui me tourmente, c'est le mal du mer. Guéris-moi donc de ce mal, quel qu'il soit, et secours un malheureux qui souffre en vue du rivage.

II. Il y a bien longtemps, Sérénus, que moi-même je cherche en secret à quoi peut ressembler une telle situation de l'âme. Je ne saurais mieux la comparer qu'à l'état de ceux qui, délivrés d'une longue et sérieuse maladie, s'inquiètent pour des frissons, pour de légères malaises. Échappés à tout le reste, ils se tourmentent de maux imaginaires, et, déjà bien portants, ils tendent le pouls au médecin, et interprètent en mal la moindre chaleur du corps. Ces gens-là, Sérénus, ne sont pas mal

eare tranquillitas. Sed ubi lectio fortior erexit animum, et aculeos subdiderunt exempli nobilia; prosilire libet in forum, commodare alteri vocem, alteri operam, etsi ubi libi profuturam, tamen constans prodesse; alicujus coercere in foro superbiam, male secundis rebus elati. In studiis, puto, mehercule, melius esse, res ipsas intueri et harum causa loqui, osteram verba rebus permittere, ut qua duxerit, hac laborata sequatur oratio. Quid opus est oculis duratura componere? Vis tu vixisse id agere, ne te posteritas? Morti natus es; minus molestiarum habet fumus tacitum. Itaque occupandi temporis causa, in unum tuum, non in preconiium, aliquid simpliciter stylo scribere; minore labore opus est studentibus in diem. Rursus, ubi se animus cogitationis magnitudine levavit, ambitiosus in verba est, altiusque ut spirare, ita eloqui gestit, et ad dignitatem rerum exit oratio; oblitus tum legis prescripque iudicii, sublimis feror, et ore jam non meo. Ne singula diutius persequar, in omnibus rebus hac me sequitur bonae mentis infirmitas; cui ne paulatim defluam vereor, nunc quod est sollicitus, ne semper casuro similis pendeam, et plus furta se ait, quam quod ipse providet; familiariter enim domestica aspiciamus,

et semper iudicio favor officit. Puto, multos potuisse ad sapientiam pervenire, nisi potuissent se pervenisse, nisi quendam in se dissimulassent, quendam apertis oculis transmississent. Non est enim, quod nos magis aliena iudices adulatione perire, quam nostra. Quis tibi verum dicere ausus est? quis non inter tantarum blandientiumque positus greges, plurimum tamen sibi ipse assensatus est? Rogo itaque, si quod habes remedium, quo hanc fluctuantem mentem sistas, dignum putes me, qui tibi tranquillitatem debeam. Non esse periculosos motus animi, nec quidquam tumultuosum asferentes, scio: ut veni tibi similitudine id de quo quæror exprimam, non tempestas vexas, sed nausea. Detrahe ergo quicquid hoc est mali, et succorre in conspectu terrarum laborant.

II. Quæro, mehercule, jamdudum, Serene, ipse tacitus, cui talem affectum animi similitem patem; nec oñius propius admooverim exemplo, quam eorum qui ex longa et gravi valetudine expulsi, motuque levissimumque interrim offensis perstriguntur, et quam reliquias effugerint, suspiciosis tamen inquietantur, medicisque jam sani manum porrigunt, et omnem calorem corporis sui rumant. Horum, Serene, non parum sauci est cor-

guéris; mais ils ne sont pas encore accoutumés à la santé : ainsi frémit encore une mer calme, un lac qui se repose de la tempête. Tu n'as pas besoin de ces remèdes violents, par lesquels nous aussi nous avons passé, et qui consistent, tantôt à faire effort sur toi-même, tantôt à te gourmander, tantôt à insister plus vivement. Il ne te faut plus que ces soins qui viennent en dernier, comme d'avoir confiance en toi-même, de te persuader que tu marches dans le droit chemin sans te laisser détourner par les traces de cette foule errante qui croise ta route, ou qui s'égare aux alentours même de la bonne voie. Ce que tu demandes est quelque chose de grand, de sublime, et qui te rapproche de Dieu, c'est d'être inébranlable. Cette constante stabilité de l'âme, appelée chez les Grecs *εὐπνία* et sur laquelle Démocrite a fait un excellent traité, moi je l'appelle *tranquillité*; car il n'est pas nécessaire de copier les Grecs et de calquer les mots sur une forme étrangère : la chose dont il est question doit être désignée par quelque mot ayant la force de l'expression grecque et non sa physionomie. Nous cherchons donc comment l'âme peut marcher d'un pas toujours égal et sûr, d'accord avec elle-même, contempler avec bonheur ses propres biens, sans interrompre ce contentement, et se maintenir dans un état paisible, sans jamais s'élever ou s'abaisser. Ce sera là la tranquillité. Comment y parvenir? Cherchons-le d'une manière générale : tu prendras du remède commun autant que tu en voudras. Nous allons donc montrer au grand jour le mal tout entier, afin que chacun y reconnaisse sa part : et tu comprendras

aussitôt combien tu as moins à faire avec ce dégoût de toi-même que ces hommes enchaînés à de spécieux principes de conduite, et dont la maladie s'est décorée d'un titre imposant, lesquels s'obstinent dans leur rôle menteur, plutôt par honte que volontairement. Tous sont dans les mêmes conditions; et ceux qui sont tourmentés par leur mobilité, par l'ennui, par l'inconstance, qui aiment toujours ce qu'ils ont abandonné; et ceux qui sont éternels et engourdis. Ajoute ceux qui, semblables aux hommes qui ont le sommeil difficile, se tament sans cesse, et s'arrangent tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, jusqu'à ce qu'ils trouvent le repos par la fatigue : à force de refaire de jour en jour leur façon de vivre, ils s'arrêtent enfin à celle où les surprend non le dégoût du changement, mais la vieillesse, trop paresseuse pour innover. Ajoute ceux qui sont immobiles dans la vie, non par constance, mais par inertie. Ils vivent non comme ils veulent, mais comme ils ont commencé. Les variétés du vice sont innombrables; mais toutes ont un même résultat, le déplaisir de soi-même. Cela vient de la mauvaise disposition de l'âme, et de l'irrésolution ou du peu de succès des désirs : on bien l'on n'ose pas, ou bien l'on n'obtient pas tout ce que l'on ambitionne; et, payé tout entier sans l'espérance, on est comme elle variable et inconstant : c'est ce qui arrive nécessairement à ceux qui restent suspendus entre des vœux contradictoires. Toute leur vie est indécise; ils s'instruisent et se forcent à des actions honteuses et difficiles; et, lorsque leur peise est sans récompense, ils maudissent un déshonneur

pus, sed sanitati parum assuevit; alicui est quidam tremor etiam tranquilli maris, aut locus, quam ex tempestate requievit. Opus est itaque non illis durioribus, quæ etiam transcurrimus, ut alicubi oboles tibi, alicubi irascaris, alicubi insies gravior; sed illud, quod ultimum venit, ut fidem tibi habeas, et recta ire via te credas, nihil avocatus transveris aulicorum vestigiis, passim discurrentium, quorundam circa ipsam errantium viam. Quod desideras autem, magnum et summum est Deoque vicinum, non concubi. Hanc stabilem animi sedem Græci *εὐπνία* vocant, de qua Democriti voluminem egregium est; ego tranquillitatem voco; nec enim bulbari, et transferre verba ad illorum formam necesse est; res ipsa, de qua agitur, aliquo signanda nomine est, quod appellativis græcæ vim debet habere, non faciem. Ergo querimus: quomodo animus semper aequali secundoque cursu eat, propitiusque sibi sit, et sua lætus adspiciat; et hoc gaudium non interrumpat, sed placidum statu maneat, nec altollens se unquam, nec deprimes. Id tranquillitas erit. Quomodo ad hanc perveniri possit, in universum queramus; sumus tu ex publico remedio, quantum vales. Totum interim vitium in medium protrahendum est, ex quo cognoscat quisque partem suam; simul tu intelligas, quanto

minus negotii habebas cum fastidio tui, quam hi quos ad professionem speciosam obligatos, et sub ingenti titulo laborantes, in sua simulatione pudor magis, quam voluntas tenet. Omnes in eadem causa sunt, et hi qui levitate vesantur, ac tædio, assidueque mutatione propositi, quibus semper magis placet quod reliquerunt; et illi, qui marcent et oscitantur. Adice illos, qui non aliter, quam quibus difficilis somnus est, versant se, et hoc atque illo modo componunt, donec quietem lassitudine inveniant; statum vite sue formando subinde, in eo novissime morantur, in quo illos non morandi odium, sed sectatus ad novandum pigra deprehendit. Adice et illos, qui non constantia in vita parum leves sunt, sed inertes. Vivunt, non quomodo volunt, sed quomodo ceperunt. Innumera bilis deinceps proprietates sunt, sed unus effectus vitii, displicere sibi. Hoc oritur ab intemperie animi, et cupiditatibus timidis, aut parum prosperis, ubi aut non audent, quantum conceperunt, aut non consequuntur, et in spem totam prociunt, semper instabiles mobilesque; quod necesse est accendere pendentes ab vota sua. Omni vita pendet, et inhonesta se ac difficilia docent, cogantque; et ubi sine prævio labor est, torquet illos irritum dedecus, nec dolent, prava sed frustra voluisse. Tunc

utile, et regrettent non d'avoir voulu le mal, mais de l'avoir voulu en vain. Alors ils se partagent entre le repentir d'avoir commencé, et la crainte de recommencer; également incapables de commander à leurs desirs et d'y céder, ils se laissent inégalement gagner à ces doutes de l'esprit, à ces incertitudes d'une vie qui ne peut suivre son cours, à ce honteux sommeil d'une âme abusée dans tous ses vœux. Tout cela est encore plus grave lorsque, en haine d'un malheur si chèrement acheté, ils cherchent un asile dans le repos, dans les études solitaires, dont ne peut s'accommoder un esprit qui ambitionne les emplois publics, qui se tourmente du besoin d'agir, et, naturellement inquiet, ne peut trouver en lui-même que peu de consolation. Aussi, privé de ces distractions que les affaires mêmes apportent aux hommes actifs, on ne peut supporter sa maison, sa solitude, son intérieur; et l'âme, livrée à elle-même, se regarde avec dégoût. De là cet ennui, ce déplaisir de soi-même, cette agitation de l'âme, qui ne se repose sur rien, et cette loquacité et chagrine impatience de l'inaction. Alors, comme on rongit d'avouer la cause de son mal, la honte reflue à l'intérieur toutes les angoisses; et les desirs, renfermés à l'étroit dans un lien sans issue, s'étouffent eux-mêmes. De là la mélancolie et l'engourdissement, et les mille fluctuations d'une âme incertaine, toujours en suspens pour les entreprises commencées, toujours aux regrets pour celles qu'elle a manquées. De là cette disposition à maudire son repos, à se plaindre de n'avoir rien à faire; de là cette jalousie, envieuse jurée de l'agrandissement d'autrui. Car l'aliment de l'envie,

c'est l'oisiveté mécontente; on voudrait voir tomber tout le monde, parce qu'on n'a pu s'élever. Bientôt dépitée des succès des autres, désespérant des siens, l'âme s'irrite contre le sort, se plaint du siècle; et, retirée dans ses profondeurs, elle y court son chagrin, par ennui, par dégoût d'elle-même. En effet, l'esprit humain est naturellement actif et porté au mouvement: toute occasion de s'exciter et de se distraire semble agréable, surtout aux méchantes âmes, qui s'usent volontiers, dans les occupations. Comme certains éléments provoquent la pluie qui les enveuille, et se plaisent à l'atouchement, comme dans la gale hideuse tout ce qui irrite le mal est une jouissance, ainsi dans ces esprits où les passions sont en éruption, comme des ulcères malins, le travail et la peine ont aussi leur bonheur. Il est encore des mouvements qui, même avec une certaine douleur, charment notre corps; comme de se retourner dans son lit, de changer de côté avant même qu'on soit las, et de se rafraîchir par la diversité des positions. Tel l'Achille d'Homère, se couchant tantôt sur le ventre, tantôt sur le dos, épuise toutes les positions; ce qui est le propre des malades, qui ne peuvent longtemps supporter la même chose, et cherchent un remède dans le changement. De là ces voyages sans suite, ces courses errantes sur les rivages, cette mobilité qui essaie tantôt de la mer, tantôt de la terre, toujours ennemie du présent. Maintenant allons en Campanie! Bientôt on se dégoûte des belles campagnes; il faut voir des pays incultes: parcourons les forêts du Brutium et de la Lucanie! Cependant au milieu de ces déserts il faut encore

illos et penitentia capti tenet, et incipiendi timor, subrepente illa jactatio animi, non inventientis exitum, quia nec cupiditatibus suis imperare, nec obsequi possunt; et cunctatio vite parum se explicantis, et inter desinita vota torpentis animi situs. Quae omnia graviora sunt, ubi adio infelicitatis operose ad odium perferunt, et ad secreta studia quae pati non potest animus ad civilia erectus, agendique cupidus, et natura inquietus, parum scilicet in se solatiorum habens; ideoque detrimis oblectationibus, quae ipsae occupationes discurruntibus praebent, domum, solitudinem, parietes non ferit, invitum adspicit se sibi relictus. Hinc illud est triduum, et displicentia sui, et nunquam residentis animi volutatio, et otii sui tristis atque agra patientia; nique ubi causas fateri pudet, tormenta introrsus egri verecundia, in angusto clausae cupiditates, sine exitu, se ipsae strangulant. Inde moror mercoreque, et mille fluctus mentis incertae, quum inchoata habent suspensam, deplorata tristem; inde ille affectus otium suum detestantium, quereantiumque nihil ipsos habere quod agant, et alienis incrementis inimicissimis livida. Alii enim livorem infelicitatis; et omnes destrui cupiunt, quia se non potuerunt provehere; et ex

hae delinde aversatione alienorum processuum, et suorum desperatione, obrutescent fortune animus, et de seculo querens, et in angulos se retrahens, et penae incubus suae, dum laedet sui, pigrescit. Natura enim humanus animus agilis est, et pronus ad motus; grata omnis illi excitandi se abstergebendique materia est, gratior pessimis quibusque ingratiss, quae occupatioribus libenter deseruntur. Ut altera quodam nocitatis manus appetunt et tactu gaudent, et fœdem corporum scabiei dolectat, quicquid osasperat; non aliter diversim huiusmodi, in quas cupiditates velut mala alicra eruperunt, volupatati esse liborem versatiorumque. Sui enim quidam, quae corpus quoque nostrum cum quodam dolore delectant; ut, versare se, et nutare nondum fessum latus et alio atque alio posita ventilari. Quasi ille Homericus Achilles est, modo pronus, modo sapiens, in varios habitus se ipse componens; quod proprium acri est, nihil citius pati, et mutationibus ut remediis illi. Inde peregrinationes suscipiunt vagae, et litore pererrantur, et modo mari se, modo terra expellitur semper praesentibus infesta levitas. Nunc Campaniam petamus! jam delicata fastidio sunt; inculta videantur; Brutios et Luca-

quelque chose ôtreposer nos yeux délicats, après la continuelle aspérité de ces lieux effroyables. Allons voir Tarente, et ce port renommé, et ce beau ciel d'hiver, et ces maisons dont la magnificence ne serait pas indigne même de leurs anciens habitants. Le moment est venu de diriger nos pas vers Rome : trop longtemps nos oreilles se sont reposées loin du bruit et du tumulte : il nous tarde de goûter le plaisir de voir couler le sang humain. Un voyage succède à l'autre, un spectacle remplace un autre spectacle ; et, comme dit Lucrèce :

C'est ainsi que chacun se fuit toujours soi-même.

Mais à quoi bon, s'il ne peut s'échapper ? Il se suit lui-même, compagnon incommode qui ne se quitte pas. Sachons donc bien que ce qui nous tourmente ne tient pas aux défauts des lieux, mais aux nôtres. Trop faibles pour rien supporter, nous ne pouvons endurer ni la peine, ni le plaisir, ni ce qui vient de nous, ni ce qui vient d'ailleurs. Aussi, certains hommes ont-ils été poussés à se donner la mort, parce que, changeant toujours de projets, ils retombaient dans le même cercle, sans espoir de trouver rien de nouveau. Alors commença le dégoût de la vie et du monde même ; et, dans son délire furieux, le voluptueux s'écria : « Jusques à quand la même chose ! »

III. Contre cet ennui tu me demandes quel est, à mon avis, le remède à employer. « Le meilleur serait, comme dit Athénodore, de s'occuper du maulement des affaires, de l'administration de la république, de fonctions civiles. Car, comme il est des hommes qui passent leur journée en plein

soleil, à prendre de l'exercice pour fortifier leur corps, et que, pour les athlètes, il est essentiel de donner la plus grande partie de leur temps à l'entretien de leurs bras et de cette force dont ils font profession ; de même pour nous, qui préparons notre esprit aux luttes civiles, n'est-il pas bien plus beau d'être toujours en haleine ? Car, si l'on se propose d'être utile à ses concitoyens et aux hommes, on s'exerce et on profite en même temps, lorsqu'on se place au centre des affaires, et qu'on administre, selon ses facultés, les intérêts publics et particuliers. » — « Mais, ajoute-t-il, comme dans cette folle ambition des hommes, dans cette foule de calomnieux qui tournent en mal les actions les plus droites, l'innocence n'est guère en sûreté, comme elle doit rencontrer plus d'obstacles que de succès, il faut s'éloigner du Forum et des affaires publiques. Même dans le foyer domestique, une grande âme a l'occasion de se déployer. Car, si la vigueur des lions et des autres animaux est comprimée dans leurs cages, il n'en est pas de même de l'homme, dont l'activité grandit dans la retraite. Cependant il se renfermera de manière qu'en quelque lieu qu'il ait caché sa solitude, il puisse être utile à tous et à chacun, par ses talents, ses paroles et ses conseils. Car celui-là n'est pas seul utile à la république, qui produit les candidats, défend les accusés, et décide de la paix et de la guerre ; mais celui qui instruit la jeunesse, qui, dans une si grande disette de bons précepteurs, forme les âmes à la vertu, arrête dans leur fougue, et ramène ceux qui se précipitent vers le luxe et les richesses, ou, s'il ne fait autre chose,

nos salus persequamur ! Aliquid tamen inter deserti ameni requiratur, in quo luxuriosi oculi longo locorum horrentium squalore releventur. Tarentum petatur, laudatusque portus, et hiberna cœli minoris, et tecta vel antiquæ sætæ opulenta turbar. Jam fleximus cursum ad Urbem ; nimis diu à plausu et fragore aures vacaverunt ; juvat jam et humano sanguine frui. Aliud ex illo iter incipitur, et spectacula spectaculis mutantur ; ut sit Lucrèce,

Hoc se quisque modo semper fugit.

Sed quid proderit, si non effugit ? sequitur se ipse, et arget gravissimus comes. Itaque scire debemus, non locorum vitium esse quo laboramus, sed nostrum. Infirmitas sumus ad omne tolerandum, nec laboris patientes, nec voluptatis, nec nostræ, nec ullius rei diutius. Hoc quodam egit ad mortem, quod proposita sæpe mutando, in eandem revolvebantur, et non reliquerant novitatis locum. Fastidio illis esse cœpit vita, et ipse mundus ; et subit illud rutidarum deliciarum : Quousque eadem ?

III. Adversus hoc tedium quo flexum potem ulendum, queris. « Optimum erat, ut ait Athénodore, actione rerum et républicæ tractatione, et officiis civilibus se dedicere ; nam ut quidam sole, et exercitatione, et eura

corporis, diem educunt, athleticæ utilissimum est, lacertos suos, roburque cui se nisi dicaverunt, majore temporis parte nutrire ; ita nobis animus ad rerum civilium certamen parantibus, in opere esse. Non longe pulcherrimum est ? Nam quum nihil se efficere civibus mortalibusque propositum habent, simul et exerceant et proficiunt, qui in mediæ officii positi, communia privatæque pro facultate administrant. » — Sed quis in hoc, inquit, tam insana hominum ambitione, tot calumniarioribus in deterius recta torquentibus, parum ita simplicis est, et plus futurum semper est quod obedit, quam quod succedat, a foro quidem et publico recedendum est : sed habet, uti se etiam in privato iure explicet magnus animus ; nec, ut leonum animaliumque impetus caveis coercetur, sic hominum, quorum maxime in seductis actiones sunt, ita tamen delictuæ, ut, ubicunque utilium suum absconderit, prodente veli et singulis et universis, ingenio, voce, consistit. Nec enim is solus républicæ prodest, qui candidatos extrahit, et tuelur reos, et de pace belloque censeat ; sed qui juvenitatem exhortatur, qui in tanta bonorum præceptorum inopia, virtute instruit animos, qui ad penuriam luxuriamque cursu ruentes prestat ac retrahit, et si nihil aliud, certe moratur, in privato publicum negotium agit. An ille plus præstat, qui inter peregrinos et

au moins les retarde ; celui-là remplit en son particulier une fonction publique. Le magistrat qui prononce entre les étrangers et les citoyens, ou le préteur urbain, qui répète à tous venants la formule de l'assesseur, fait-il davantage que celui qui enseigne ce que c'est que la justice, la pitié, la patience, le courage, le mépris de la mort, la connaissance des dieux, et quel bien gratuit c'est qu'une bonne conscience ? Ainsi donc, si tu consacres à l'étude le temps que tu dérobes aux fonctions publiques, ce n'est pas désertier, ce n'est pas manquer à tes devoirs. Car on ne considère pas comme soldat seulement ceux qui combattent sur le champ de bataille, et défendent l'aile droite ou l'aile gauche, mais aussi ceux qui protègent les portes, qui occupent un poste moins dangereux, mais non inutile, qui font les veilles de nuit, qui gardent le dépôt d'armes : toutes ces fonctions, quoiqu'elles ne coûtent pas de sang, comptent cependant comme services. Si tu te recueilles dans l'étude, tu évitais tous les dégoûts de la vie ; tu n'invoqueras pas la nuit par ennui du jour ; tu ne seras ni à charge à toi-même, ni inutile aux autres. Beaucoup rechercheront ton amitié, et il y en aura autour de toi affluence de gens de bien. Car jamais la vertu, quoique obscure, ne demeure inconnue ; elle laisse voir des signes qui lui sont propres, et quiconque en est digne peut la suivre à la trace. Si nous hrisons tous les liens qui nous unissent à la société, si nous renonçons au genre humain, si nous vivons uniquement concentrés en nous-mêmes, cette solitude, vide de toute occupation, amènera bientôt l'absence de toute affaire. Nous commencerons à faire des cou-

structions, à jeter bas des maisons, à déplacer la mer, à conduire des eaux à travers tous les obstacles des lieux, et à mal employer le temps que la nature nous a donné pour en bien user. Quelques-uns en sont avares, d'autres en sont prodiges ; ceux-ci le dépensent de manière à pouvoir en rendre compte, ceux-là de façon à ce qu'il n'en reste rien. Aussi rien n'est plus révoltant qu'un vieillard d'un grand âge qui n'a d'autre preuve, pour témoigner qu'il a longtemps vécu, que le nombre de ses années. » Quant à moi, très-cher Sérénius, il me semble qu'Athénodore se soumet trop aux circonstances, et fait retraite trop promptement. Non que je conteste qu'il ne faille quelquefois reculer ; mais ce doit être insensiblement, à pas lents, les drapeaux saufs, et avec les honneurs de la guerre. Il y a plus de gloire et de sûreté auprès des ennemis, à se rendre les armes à la main. Voilà, selon moi, ce que doivent faire la vertu et le disciple de la vertu : si la fortune prévient et lui enlève les moyens d'agir, il n'ira pas aussitôt tourner le dos, et fuir sans armes, cherchant un asile, comme s'il y avait un seul lieu où la fortune ne pût l'atteindre : mais il faut qu'il se mêle aux affaires avec plus de réserve, et qu'il cherche avec discernement en quoi il peut être utile à la patrie. Ne peut-il faire la guerre ? qu'il aspire aux charges civiles. Est-il réduit à la vie privée ? qu'il se fasse orateur. Le silence lui est-il prescrit ? qu'il aide ses concitoyens de ses consultations particulières. Ne peut-il, sans danger, se présenter au Forum ? que dans les maisons, dans les spectacles, dans les repas, il se montre bon compagnon, ami fidèle, convive tempérant. S'il a perdu les droits du ci-

cives, est urbanus prætor aduentibus assessoris verba pronuntiatur, quam qui docet quid sit iustitia, quid pietas, quid patientia, quid fortitudo, quid mortis contentus, quid decorum intellectus, quam gratulatio bonum sit bona conscientia ? Ergo si tempus in studia conferas, quod subdixeris officiis, non deserueris, nec manus detraheris. Neque enim ille solus militat, qui in acie stat, et coram dextrâ levâque defendit; sed et qui portas tuetur, et statione minus periculosa, non otiosa tamen fungitur, vigilansque servat, et armamentario præest : qui ministeria quamvis incrementa sint, in numerum stipendiorum veniunt. Si te ad studia revocaveris, omne vitæ fastidium effugeris; nec noctem fieri optabis lætio lucis, nec tibi gravis eris, nec aliis supervacuis : multos in amicitia strabes, affluetque ad te optumus quisque. Nunquam enim quamvis obscura virtus latet, sed militet sui signa; quoque dignus fuerit, vestigia illam colliget. Nam si omnem conversationem tollimus, et generi humano renuntiamus, virtutisque in nos tantum converti, sequetur hanc solitudinem, omni studio carentem, incopia rerum agendarum. Incipiemus ædificia alia ponere, alia subvertere, et mare submovere, et aqua contra dif-

ficultates locorum ducere, et male dispensare tempus, quod nobis natura consumendum dedit. Alii parce illius timor, alii prodige; alii sic impendimus, ut possim rationem reddere, alii, ut nullas habemus reliquias. Quare nihil turpius est, quam grandis nati senex, qui nullum aliud habet argumentum, quo se probet diu visisse, præter ætatem. » Mihi, carissime Séréne, nimis videtur submississe temporibus se Athénodorus, nimis cito refugisse. Nec ego negaverim, aliquando cecidum : sed sensim relato gradu, et salvis signis, salva militari dignitate. Sanctorum tutioresque sunt hostibus suis, qui in fidem cum trans veniunt. Hoc patet virtutis faciendum, studiosque virtutis : si prævalebit fortuna, et præcidet agendi facultatem, non statim averis inermique fugiat, latebras querens, quasi ullus locus sit in quo non possit fortuna persequi : sed parcius se inferat officiis, et cum dilectu interveniat aliquid, in quo utilis civitati sit. Militare non licet? honores spectet: privato vivendum est? sit orator: studium indictum est? facili advocacione cives juvet: periculosum etiam ingressu forum est? in donibus, in spectaculis, in convivii, bonum contubernium, amicis cum fidelem, temperantem convivam agat. Officia si civis

toyeu, qu'il exerce ceux de l'homme. C'est pour-  
quoi, nous autres stoïciens, dans la hauteur de  
notre philosophie, nous ne nous renfermons pas  
dans les murs d'une cité; mais nous entrons en  
communication avec le monde entier, et nous  
adoptons l'univers pour notre patrie, afin d'é-  
largir à la vertu une plus vaste carrière. Le tribunal  
l'est-il fermé, les rostrès et les cémices te sont-ils  
interdits? regarde derrière toi quelle immense  
étendue de régions se dépeuple, quelle infinité de  
peuples! Jamais tu ne seras exclu d'une si grande  
partie de la terre, qu'il ne t'en reste pas une  
plus grande encore. Mais prends garde que cela  
ne provienne entièrement de ta faute. Tu ne veux,  
en effet, te mêler aux affaires publiques, que si  
tu es consul, ou prytane, ou céryx, ou suffète.  
Eh quoi! ne veux-tu faire la guerre que comme gé-  
néral ou tribuu? Mais, quand même d'autres tien-  
draient le premier rang, le sort t'a placé parmi  
les triaires; là tu peux combattre de la velx, du  
cour, par tes encouragements, par ton exemple.  
Même les mains coupées, il y a moyen de servir  
son parti, en gardant son rang, en excitant les  
autres par ses cris. Tu peux en faire autant, si la  
fortune t'élève des premiers rangs de l'Etat; reste  
debout et assiste-le de la velx; si l'en te serro  
la gorge, reste debout encore et assiste-le de  
ton silence. Jamais les efforts d'un bon citoyen ne  
sont inutiles. Ses oreilles, ses yeux, son visage,  
ses gestes, sa muette persévérance, sa démarche  
même, tout peut servir. De même que certains re-  
mèdes salutaires opèrent sans qu'on les goûte, ou  
qu'on y touche, par le seul odorat; ainsi la vertu,

quoique cachée et dans l'éloignement, répand son  
utile influence: soit qu'elle puisse se déployer et  
user de ses droits, soit qu'on ne lui laisse qu'un  
accès difficile qui la force de replier ses voiles,  
inactive ou muette, renfermée à l'étroit ou en  
toute liberté, en quelque état qu'elle soit, elle  
sert toujours. Quoi donc! penses-tu qu'il n'y ait  
pas quelque chose d'utile dans l'exemple d'un ver-  
tueux loisir? Ce qu'il y a de plus sage, c'est de  
mêler le repos aux affaires, toutes les fois que des  
empêchements fortuits ou l'état de la cité nous  
défendent la vie active. Car jamais la carrière n'est  
tellement fermée à la vertu, qu'il n'y ait place  
pour quelque action bonne. Trouve-moi une  
ville plus malheureuse que celle d'Athènes dé-  
chirée par ses trente tyrans. Ils avaient immolé  
treize cents citoyens, les plus hommes de bien de  
la ville: et encore leur cruauté, loin de s'étein-  
dre, s'irritait par ses excès. Dans cette ville était  
l'Arcopage, tribunal sacré, où s'assemblaient le sé-  
nat et un peuple semblable au sénat: tous les jours  
siégeait le triste collège des bourreaux, et sa som-  
bre curie était trop étroite pour les tyrans. Pou-  
vait-il y avoir du repos pour cette ville, dans la-  
quelle il y avait autant de tyrans que de satellites?  
Nul espoir de recouvrer la liberté ne pouvait  
même s'offrir aux âmes. On ne voyait pas où por-  
ter le remède contre tant de maux réunis. Car eût  
cette malheureuse cité pouvait-elle trouver assez  
d'Harmodius? Et pourtant Socrate était là qui con-  
solait les sénateurs éplorés, relevait ceux qui dés-  
espéraient de la république, reprochait aux riches,  
qui craignaient pour leurs trésors, le repentir lar-

amiserit, hominis exerceat. Ideo magno animo nos non  
unius urbis moribus clausimus, sed in totos orbis com-  
mercium evulsimus, patriamque nobis mundum professi  
sumus, ut liceat latius virtutis campum dare. Prac-  
tissimum tibi tribunal est, et rostris prohiberis, aut co-  
mitibus? respice post te, quantum latissimarum regnum  
patent, quantum populorum! Nunquam tibi ita magna  
pars obducitur, ut non major relinquatur? Sed vide, ne  
totum istud villum tuum sit: non vis enim nisi consul,  
aut prytanes, aut ceryx, aut suffes administrare rempu-  
blicam. Quid si militare nolis, nisi imperator, aut tribu-  
nus? Etiam si nulli primum frontem tenebunt, le soris in-  
ter triarios passit: inde voce, adhortatione, exemplo,  
animo militis. Præcis quæ nanctibus ille in prælio in-  
venit, quod paribus confert: qui stat latum, et cla-  
more juvat. Tale quiddam facies, si a prima te republice  
parte fortuna submoverit: stes tamen, clamore juves; si  
quis fauces oppresserit, stes tamen, et silentio juves.  
Nunquam tantum est opera civis boni; audis enim, visus,  
vultus, notus, obstinatione facili, incassaque ipso prodest.  
Ut salutaris quædam, citra gustum incensum, odore  
proficiunt: ita virtus militatorem etiam ex longinquo et late-  
tus fundit, sive spatietur et se militis suo jure; sive pre-

carious habet accessus, cogiturque vela contrahere; sive  
otiosa mutique est, et angusto circumscripta, sive ad-  
aperta, in quocumque habita est, prodest. Quid tu pa-  
ram utile putas exemplum bene quiescentis? Longe ita-  
que optimum est miscere otium rebas, quotiens actio  
vita impedimenta fortuita, aut civitatis conditione prohi-  
betur. Nunquam enim usque eo interclusa sunt omnia,  
ut nulli actioni honeste locus sit. Nonquid potes inve-  
nire urbem miseriozem, quam Atheniensem fuit, quum  
illum triginta tyranni divellerent? Mille trecentos cives,  
optimum quemque, occiderunt: nec finem ideo faciebant,  
sed irritabat se ipsa severitas. In qua civitate erat Ariopa-  
gos, religiosissimum iudicium, in qua senatus populus-  
que senatus similis: colbat quotidie carmenium tritæ co-  
legium, et infelix curia tyrannum angusta. Poteratne illa  
civitas conquirere, in qua tot tyranni erant quot sa-  
tellites essent? Ne spes quidem illa recipiende libertatis  
nimis poterat offerri: nec ulli remedio locus apparebat,  
contra tantam vim maiorum; unde enim miseræ civitati  
tot Harmodius? Socrates ismen in mefo erat, et Ingen-  
tes patres consolabatur, et desperantes de republica  
exhortabatur, et divites, opes suas metuentibus, ex-  
probrabat seram perditione avaritie penitentium; et lini-

dif de leur funeste avarice, et donnait à ceux qui voulaient l'imiter un grand exemple, en marchant libre au milieu de tant de maîtres. Cependant cette même Athènes le tua dans sa prison; et cet homme, qui avait impunément bravé toute une troupe de tyrans, la liberté publique ne put endurer la sienne. Tu vois donc que, dans une république opprimée, le sage trouve encore l'occasion de se montrer; et que, dans une république heureuse, florissante, règnent l'argent, l'envie et mille autres vices, tyrans sans armes. Ainsi, selon l'état de la république, selon que nous la permettra la fortune, il faut nous déployer ou nous replier sur nous-mêmes : dans tous les cas, nous nous remercions, et nous ne resterons pas engourdis dans les liens de la crainte. Au contraire, celui-là sera vraiment homme, qui, menacé de tous côtés par le péril, environné du tumulte des armes et des chaînes, ne vaudra ni briser, ni cacher sa vertu. Car il ne le doit pas; il voudra se conserver et non pas s'enfuir. Si je ne me trompe, c'est Curius Dentatus qui disait qu'il aimait mieux être mort que vivre mort. C'est le pire de tous les maux, d'être effacé du nombre des vivants avant que de mourir. Mais si tu es venu à une époque difficile, il faut donner davantage au repos et à l'étude, et, comme dans une navigation périlleuse, regagner au plus vite le port : n'attends pas que les affaires te quittent, mais fais toi-même divorce avec elles.

IV. Nous devons d'abord nous considérer nous-mêmes, puis les affaires que nous entreprenons, enfin ceux pour qui ou avec qui nous agissons.

Inter volentibus magnum circumferre exemplum, quum inter triginta dominos liber incederet. Hunc tamen Athenæ ipsæ in carcere occiderunt; et qui tam insulterat agmina tyrannorum, ejus libertatem libertas non tulit : ut scias et in afflictâ republicâ esse occasionem sapienti viro ad se profectum, et in florenti ac beatâ, pecuniam, lividiam, mille aliâ vitia inermia regnare. Utrumque ergo se respicienda debet, utrumque fortuna periclitet, ita ut explicabimus nos, aut contrahemus : utique morebitur, nec aliqual metu torpescimus. Immo ille vir fuerit, qui periculis undique imminuentibus, armis circa et calenis frementibus, non aliter virtutem, nec absciderit. Non enim debet; servare se vult, nec obtrahere. Ut opinor, Curius Dentatus siebat, malis esse se mortuum, quam vivere. Utilem malorum est, ex virorem numero exire, antequam mariscis. Sed sciendum erit, si in republicâ tempus minus tractabile incidit, ut plus otio ac liberâ vindicet : nec aliter quam in periculosa navigatione, anside portum petas : nec expectes donec res te dimittant, sed ab illis te ipse disjungas.

IV. Inspicere autem debemus primam nosmetipsos, deinde que aggredimur negotia, deinde eos quorum causa, aut cum quibus agendum est. Ante omnia necesse est se ipsam estimare, quia fere plus nobis videtur

Avant tout, il faut avoir s'apprécier, parce que souvent nous croyons pouvoir plus que nous ne pouvons. L'un succombe pour trop se fier à son éloquence : l'autre charge son patrimoine de plus de dépenses qu'il n'en peut supporter ; un troisième accable son faible corps de fonctions trop pénibles. La timidité de ceux-ci les rend peu propres aux affaires civiles, lesquelles exigent un front assuré ; la fierté de ceux-là n'est pas de mise à la cour. Quelques hommes ne sont pas maîtres de leur colère, et, au moindre dépit, ils éclatent en propos téméraires. D'autres ne peuvent retenir leurs saillies, ni s'abstenir de bons mots dangereux. À tous ceux-là le repos convient mieux que les affaires. Une nature altière et impatiente doit éviter les excitations d'une liberté périlleuse.

V. Il faut ensuite peser ce que vous entreprenez, et comparer vos forces avec les choses que nous voulons tenter. Car il doit toujours y avoir plus de puissance dans le porteur que dans le fardeau, et nécessairement le fardeau accable lorsqu'il est plus fort que celui qui le soulève. Et puis il est des affaires qui sont moins importantes que fécondes et qui deviennent le germe de beaucoup d'autres ; or il faut fuir toute affaire d'où il naît des occupations nouvelles et compliquées. On ne doit pas s'engager dans un lieu d'où l'on ne puisse librement revenir. Mets la main aux affaires dont tu dois voir, ou du moins espérer de voir la fin ; abandonne celles qui se prolongent à mesure qu'on y travaille, et qui ne s'arrêtent pas aux limites que tu leur avais fixées.

VI. Il faut également bien choisir les hommes,

posse quam possumus. Aliis eloquentiæ fiducia prohibetur : aliis patrimonio suo plus imperavit, quam ferre possit : aliis infirmum corpus laborioso oppressit officio. Quorundam parum idonea est verecunda rebus civilibus, quæ firmam frontem desiderant : quorundam contumacia non facit ad animum ; quidam non habent iram in potestate ; et illis ad temeraria verba quælibet indignitas effert ; quidam urbanitatem neciunt continere, nec periculosos abstinent sensibus. Omnibus his utilior negotio quies est : feroc impatiensque natura irritamenta nocturna libertatis evitet.

V. Estimanda sunt deinde ipsa, quæ aggredimur, et vires nostræ cum rebus, quas tentaturi sumus, comparanda. Debet enim semper plus esse virtutis in actore, quam in opere : necesse est opprimant membra, quæ ferre non possunt. Quædam præberent non tam magnam sunt negotia, quam secunda, multumque negotiorum ferunt : et hæc refugienda sunt, ex quibus nova occupatio multiplexque nascitur. Nec accedendum eo, unde liber regressus non sit : his admodum manus est, quorum finem aut facere, aut certe sperare possis. Relinquenda, quæ latius actu procedunt, nec tibi proposueris destinant.

VI. Hominum utique defectus tabendus est, an digni

voir s'ils sont dignes que nous leur consacrons une partie de notre vie, en si la perte de notre temps doit leur profiter. Car il y a des gens qui nous imputent à dette les services que nous leur rendons. Athénodore dit qu'il n'irait pas même sonper chez un homme qui ne lui en aurait aucune obligation. Tu comprends bien, je pense, qu'il irait encore moins chez ceux qui composent par leurs dîners les services de leurs amis, et font de leur table une distribution de rations, comme s'ils étaient intempérants pour faire bennur aux autres. Éloigne d'eux les témoins et les spectateurs; ils ne se plaindront pas à une orgie secrète. Il faut encore considérer à quoi ta nature est le plus propre, à l'activité des affaires, ou aux loisirs de l'étude et de la contemplation, et te porter du côté où t'appelle ton penchant. Isocrate ne craignit pas d'user de violence pour arracher Éphorus au barreau, le jugeant plus apte à écrire l'histoire. Car un esprit contraintré réussit mal, et tout travail est inutile en opposition avec la nature....

VII. Mais rien ne charme autant l'âme qu'une amitié douce et fidèle. Quel bonheur de rencontrer des cœurs bien préparés, où tout secret puisse s'épancher en sûreté, dont la conscience te soit meins à craindre que la tienne, dont les entretiens calment les inquiétudes, dont la sagesse te conseille, dont la gaieté dissipe ta tristesse, dont la vue seule te réjouisse! Ces amis, nous les choisissons, autant que possible, exempts de passions. Car les vices s'insinuent, se communiquent de proche en proche, et corrompent par le contact. Aussi, de même que, dans la peste, il faut bien

se garder de s'asseoir au lit de ceux que l'atteinte brûlante du mal a déjà touchés, car ce serait appeler le danger et respirer le mal; de même, dans le choix d'un ami, nous mettrons nos soins à nous attacher les cœurs les meins corrompus. C'est un commencement d'épidémie que le mélange des gens sains et des malades. Ce n'est pas que je te recommande de ne suivre, de n'attirer personne que le sage : où, en effet, trouverais-tu celui que nous cherchons dans tant de siècles? Le meilleur, c'est le meins mauvais. A peine pourrais-tu le flatter d'un cheix plus heureux, si parmi les Platon, les Xénophon, et toute cette génération enfantée par Socrate, tu cherchais des hommes de bien; ou si tu avais à ta discrétion ce siècle de Caton, qui produisit bien des hommes dignes de valtre au temps de Caton, et aussi beaucoup d'autres, les plus méchants qu'on eût jamais vus, les plus grands artisans de crimes. Il fallait, en effet, beaucoup d'hommes de l'une et l'autre sorte, pour que Caton pût être bien compris : il devait rencontrer et des gens de bien pour mériter leur approbation, et des méchants pour éprouver sa vertu. Mais aujourd'hui, dans une si grande disette d'hommes de bien, nous devons être meins difficiles dans nos choix. Évitions surtout les gens tristes, qui se plaignent de tout, qui se plaisent à chercher partout des sujets de chagrin. Fût-il bienveillant et fidèle, un compagnon toujours inquiet, toujours gémissant, est le plus grand ennemi de ton repos.

VIII. Passons maintenant aux richesses, la source la plus féconde des misères humaines. Car

sint, quibus partem vite nostre impendamus, an ad illos temporis nostri iactura perveniet. Quidam enim uitro officia nostra nobis imputant. Athenodorus ait : ne ad eorum quidem se iturum ad eum, qui sibi nil pro hoc debitum sit. Puto intelligi, multo meius ad eos iturum, qui cum amicorum officii parem mensam faciunt, qui fercula pro congiariis numerant : quasi in alienum honorem intemperantes sint. Deme illis testes spectatoresque, non delectabit populi secreta. Considerandum est, utrum natura tua agendis rebus, an otioso studio contemplationique aptior sit : et eo inclinandum, quo te vis ingenii deferat. Isocrates Ephorum injecta manu a foro subduxit, n'illorum componendis monumentis historiarum ratum. Male enim respondet coacta ingenia ; reluctante natura irritus labor est....

VII. Nil tamen æque oblectaverit animum, quam amicitia fidelis et dulcis. Quoniam hominem est, ubi sunt præparata pectora, in quo tuto secretum omne descendat, quorum conscientiam meius quam tuam timeas, quorum sermo sollicitudinem leniat, sententia consilium expediat, hilulas tristitiam dissipet, conspectus ipse delectet? Quos reitet vacuos, quantum fieri poterit, a cupiditatibus, eilegemus. Serpunt enim vitia, et in proximum quemque transiunt, et conspecta nocent. Itaque, ut in

paucis curandum est, ne corruptis jam corporibus et morbo flagrantibus assidemus, quia pericula trahemus, affluatque ipso laborabimus ; ita in amicorum legendis ingenia debemus operam, ut quam minime inquinatos assumamus. Initium morbi est, ægris assu miscere. Nec hoc præceperim tibi, ut neminem nisi aspectum æquaris, aut attrahas ; ubi enim istum invenies, quem tot seculis quaerimus ? Pro optimo est minime malus. Vis tibi easet facultas delectus fructibus, si inter Platones et Xenophontas, et illum Socrati felus provenitum bonos quaereres, aut si tibi potestas Catoniana fieret atatis, que ptereros dignos tuis, qui Catonis seculo nascerentur, sicut multos peiores, quam unquam alias, maximorumque moliores ætatem. Utraque enim turba opus erat, ut Cato posset intelligi : habere deum et bonos, quibus se approbaret, et malos, in quibus vim suam experiretur. Nunc vero in tanta bonorum egestate, minus fastidium fiat electis. Præcipue tamen videntur tristes, et omnia deplorantes, quibus nulla non causa in querelas pincet. Constat illi tunc fides et benevolentia, tranquillitati tamen inimicus est comes perturbatus, et omnia gemens.

VIII. Transcramus ad patrimonia, maximam humanarum ærumnarum materiam. Nam si omnia alia, quibus



si tu compares tous les autres maux qui nous tourmentent, la mort, la maladie, la crainte, le regret, le poids des travaux et des douleurs, avec les maux que nous attire notre argent, c'est de ce côté que l'emportera la balance. Il fut donc songer combien est plus léger le chagrin de ne pas avoir, que celui de perdre; et nous comprendrons que nous aurons d'autant moins à souffrir de la pauvreté, que nous aurons moins à perdre. Car tu t'abuserais en croyant que les riches supportent les pertes avec plus de courage. La souffrance d'une blessure est aussi vive pour les grands corps que pour les petits. Bion a dit avec esprit : « Qu'il y avait une égale douleur pour les chauves comme pour les chevelus à s'arracher les cheveux. » Il faut que tu saches qu'il en est ainsi des pauvres et des riches; leurs regrets sont égaux; car aux uns comme aux autres l'argent tient si fort à l'âme, qu'il ne peut en être arraché sans douleur. Il est donc plus supportable, comme je l'ai dit, et plus facile de ne pas acquérir que de perdre; aussi, verras-tu plus de contentement chez ceux que la fortune n'a jamais favorisés, que chez ceux qu'elle a abandonnés. Diogène, homme d'une grande âme, le comprenait bien; et il fit en sorte que rien ne pût lui être ôté. Appelle cela pauvreté, dénuement, misère, donne à cette sécurité tel nom avilissant que tu voudras, je consens à ne pas croire Diogène heureux, si, parmi les autres hommes, tu m'en trouves un seul qui ne puisse rien perdre. Ou je me trompe, ou c'est être roi, que d'être, au milieu des avarés, des fourbes, des larrons, des receleurs d'esclaves, le seul à qui l'on ne puisse

nuire. Celui qui met en doute la félicité de Diogène, peut aussi mettre en doute si dans leur état les dieux immortels peuvent vivre heureux, n'ayant ni métairies, ni jardins, ni champs fertilisés par un colon étranger, ni capitaux rapportant gros intérêts sur la place. N'as-tu pas honte de t'émerveiller devant des richesses? Contemple donc l'univers; tu verras les dieux tout nus, donnant tout, n'ayant rien. Est-il pauvre à ton avis, ou semblable aux dieux immortels, celui qui s'est dépouillé de tout ce qui dépend du hasard? Appelles-tu plus heureux ce Démétrius, affranchi de Pompée, qui n'eut pas honte d'être plus riche que son maître? Chaque jour on lui présentait la liste de ses esclaves, comme à un général celle de son armée, lui qui aurait dû se trouver riche avec deux vicaires et une celline un peu large. Mais Diogène, dont l'esclave unique s'échappa, ne jugea pas que ce fût la peine de le reprendre lorsqu'on le découvrit. « Il serait honteux, dit-il, que Manès pût vivre sans Diogène, et que Diogène ne pût vivre sans Manès. » Il me semble l'entendre dire : « Fais tes affaires, fortune : il n'y a rien chez Diogène qui soit à toi ! mon esclave s'est enfui : que dis-je ? Il s'en est allé libre. » Une suite d'esclaves exige le vêtement, la nourriture; il faut soigner le ventre de tous ces animaux affamés; il faut acheter des habits; il faut surveiller toutes ces mains rapaces; il faut recourir aux services de tous ces êtres qui déplorent et détestent leur condition. Combien est plus heureux l'homme qui ne doit rien qu'à celui auquel il peut hardiment refuser, c'est-à-dire, à lui-

angitur, compares, mories, agrolationes, metus, desideria, dolorum laborumque patientiam, cum ista que nobis mala pecunia nostra exhibet; hæc pars multum prægravabit. Itaque cogitandum est, quanto levior dolor sit, non habere, quam perdere; et intelligemus, paupertati eo minorem tormentorum, quo minorem damnum esse materiam. Erras enim, si putas animosius detrimenta divites ferre; maximis minimisque corporibus par est dolor vulneris. Bion eleganter ait : « Non minus molestum esse calvis, quam comatis, pilos vellere. » Idem scias fiet de pauperibus locupletibusque, par illis esse tormentum; utrique enim pecunia sua obarsit, nec sine ulla revelli potest. Tolerabilis autem est, ut dixi, facilisque, non acquirere, quam amittere; ideoque lectores videbis, quos nunquam fortuna respexit, quam quos deseruit. Vidit hoc Diogenes, vir ingentis animi, et effecit ne quid sibi eripi posset. Tu istud paupertatem, inopiam, egestatem vocas, et quod voles ignominiosum securitati nomen impone; putabo hunc non esse felicem, si quem mihi alium inveniris, qui nihil percat. Aut ego fallor, aut regnum est, inter avaros, circumscriptores, latrones, plagiarios, unum ei-e cui noceri non possit. Si quis de felicitate Diogenis dubitat, potest idem dubitare

ei de deorum immortalium statu, an parum bene degant, quod illis non prædica, nec horti sint, nec alieno colono rara prelosa, nec grande in foro forum. Non te pudet, quisquis divitiis odistopes? Respice aegredum mundum: nudos videbis deos, omnes dantes, nihil habentes. Hunc tu pauperem putas, an diis immortalibus similem, qui ne fortuitis omnibus exsit? Feliciorem tu Demetrium Pompeianum vocas, quem non puduit locupletiores esse Pompeio? Numerus illi quotidie servorum, velut imperatori exercitus, referebatur, cui jam dudum divitiæ esse debebant duo vicarii, et cella laxior. At Diogeni servus unicus fugit, nec eum reducere, quam monstrantur, tanti polavit. « Turpe est, inquit, Manem sine Diogene posse vivere, Diogenem sine Mane non posse. » Videatur mihi dixisse: Age tuum negotium, fortuna; nihil apud Diogenem jam tuum est! Fugit mihi servus? immo liber stetit. Familia vestiarium petit, victumque; tot ventres avidissimorum animalium luendi sunt; emenda vestis, et custodiende rapacissimæ manus, et sentium detestantiumque ministerii utendum. Quanto ille felicior, qui nihil ulli debet, nisi qui facillime negat, ubi? Sed quoniam non est tantum roboris nubis, angustanda certe sunt patrimonii, ut minus ad injurias fortune sinus expositi,

même ! Mais puisque nous n'avons pas assez de force en nous, il faut borner notre patrimoine, pour être moins exposés aux coups du sort. Les hommes petits qui peuvent s'envelopper de leurs armes sont de plus de services que ces grands corps qui débordent les rangs, et que leur vaste surface offre de tous les côtés aux blessures. La meilleure mesure de fortune est celle qui, sans tomber dans la pauvreté, ne s'en éloigne pas beaucoup.

IX. Or, cette mesure nous conviendra, si d'abord nous aimons l'économie, sans laquelle aucun patrimoine ne suffit, aucun n'est assez vaste. Elle nous conviendra d'autant mieux que le remède est toujours à notre portée, et que la pauvreté même peut se convertir en richesse, avec le secours de la frugalité. Habitueons-nous à repousser le faste, et en toutes choses consultons l'utilité et non l'éclat. Mangeons pour apaiser la faim, buvons pour la soif; que nos appétits n'aillent pas au-delà du besoin. Apprenons à faire usage de nos membres, à ne pas disposer nos vêtements et nos repas suivant les modes nouvelles, mais suivant les mœurs de nos pères. Apprenons à redoubler de continence, à réprimer le luxe, à modérer la gourmandise, à adoucir la colère, à regarder la pauvreté d'un œil calme, à pratiquer la frugalité, dussions-nous rougir d'opposer à des besoins naturels des remèdes peu coûteux; enfin, à éteindre les espérances effrénées, les ambitions de l'âme qui s'élance vers l'avenir, et à faire en sorte que nous devions nos richesses plutôt à nous-mêmes qu'à la fortune. Il est impossible, je le répète, au milieu des coups si multipliés, si aveugles du sort, de s'en garder si bien que de

nombreux orages ne viennent pas assaillir ceux qui déploient au vent de larges voiles : il faut nous resserrer sur un espace étroit, pour que les traits de la fortune frappent dans le vide. Aussi, parfois l'exil et les disgrâces sont devenus des préservatifs, et de grands maux ont été guéris par des maux plus légers, alors qu'un esprit, rebelle aux enseignements, n'admettait pas un traitement plus doux. Pourquoi ces adversités ne lui seraient-elles pas profitables, si la pauvreté, l'ignominie, une ruine totale le menacent ? Un mal s'oppose à l'autre. Accoutumons-nous donc à souffrir sans être entourés de tout un peuple, à ne faire servir par un petit nombre d'esclaves, à ne porter des vêtements que pour l'usage qui les a fait inventer, à nous loger plus à l'étroit. Ce n'est pas seulement dans les courses, dans les luttes du cirque, mais aussi dans cette carrière de la vie qu'il faut se replier sur soi-même. Même les dépenses pour les études, quoique les plus honorables, ne me semblent raisonnables qu'autant qu'elles sont mesurées. Que me font ces bibliothèques, ces livres innombrables dont le maître pourrait à peine lire les titres, s'il y consacrait toute sa vie ? La quantité accable l'esprit et ne l'instruit pas : il vaut beaucoup mieux s'attacher à un petit nombre d'auteurs, que s'égarer avec des milliers. Alexandrie vit brûler quatre cent mille volumes, superbe monument de l'opulence des rois. Que d'autres le vantent avec Titus-Live, qui dit que ce fut une œuvre de goût et de sollicitude royale. Pour moi, je n'y vois ni goût, ni sollicitude, mais un luxe scientifique : que dis-je, scientifique ? ce n'était pas pour la science, c'était pour

Habituati sunt corpora pusilla, que in arma sua contrahi possunt, quam cum superfunduntur, et undique magnitudo sua vulneribus obicit. Optimus pecunie modus est, qui nec in paupertatem cadit, nec procul a paupertate discedit.

IX. Placebit autem hæc nobis mensura, si prius parcimoniam præceperit, sine qua nec ultæ opes sufficiunt, nec ultæ non satis patient præsertim quum in vicino remedium sit, et possit ipse paupertas in divitias se, advocata frugalitate, convertere. Inascemus a nobis removere pomum, et usus rerum, non ornamenta meliori. Cibis famem domet, potu sitim, libidinem quæ necesse est fuit. Discamus membra nostra iuvare, cultum victumque non ad nova exempla componere, sed ut majorum studentium mores, Discamus continentiam augere, luxuriam coercere, gulam temperare, iracundiam lenire, paupertatem æquis oculis adspicere, frugalitatem colere (etiam si non pudebit desideria naturalibus parvo parata remedia adhibere), spes effrenatas, et animam in futura eminentem velut sub vinculis habere; id agere, ut divitias a nobis potius quam a fortuna petamus. Non potest, inquam, tanta varietas et inquietas casuum ita depelli, ut

non multum procellarum irruat magna armamenta pendentes : cogenda in arcum res sunt, ut tela in vacuum cadant. Ideoque exilia iuvant calamitatesque in remedium cessare, et levioribus incommodis graviores sanata sunt; ubi perim audit præcepta animus, nec curat mollius potest. Quid ni consultat, si et paupertas, et eligoimia, et rerum eversio adhibetur ? minime melius opponitur. Assuescimus ergo coarctare posse sine populo; et servis paucioribus serviri, et vestes perare in quod inventum sunt, habitare contractus. Non in cursu tantum circique ceramine, sed in his apertis vite interioribus flectendum est. Studiorum quoque, quæ liberalissima impensa est, tandem rationem habere, quædam modum. Quo mihi innumerabiles libros et bibliothecæ, quarum domibus vix tota vita suadentes perlegi ? Onerat discendum luxuria, non instruit; multoque satius est paucis se auctoribus tradere, quam errare per multos. Quadringenta milia librorum Alexandria arserunt, pretiosissimum regie opulentie monumentum; alias lauda verit, sicut Livius, qui elegantie regum curæque egregium id opus attulisse. Non fuit eleganti illud, aut cura, sed studiosa luxuria; immo ne studiosa quidem, quoniam non in studium, sed

ou faire parade qu'on ramassait ces collections. C'est ainsi que bien des gens qui n'ont pas même autant de littérature que les esclaves, ont des livres non comme objets d'études, mais pour en orner leurs salles à manger. Qu'on n'achète pas de livres plus qu'il n'en faut, jamais par ostentation. « Mon argent, dis-tu, sera plus utilement employé à ces dépenses qu'en vases de Corinthe ou en tableaux. » En toutes choses, l'excès est un vice. Qu'y a-t-il donc qui te rende si indulgent pour un homme qui s'attache aux armoires de cèdre et d'ivoire, qui fait des collections d'auteurs inconnus ou méprisés, hâte au milieu de cette foule de livres, et s'apprécie dans tous ses volumes que le dos et les titres? Ainsi, c'est chez les hommes les plus paresseux que tu trouveras tout ce qu'il y a d'orateurs et d'historiens, et des rayons élevés jusqu'aux toits. Car aujourd'hui même dans les bains, dans les thermes, on trouve une bibliothèque, ornement obligé de toute maison. Je le pardonnerais sans doute, si cela venait d'un excès de zèle pour l'étude. Mais à présent on ne recherche ces beaux goûts, on n'achète leurs œuvres admirables, ornées de leurs portraits, que pour la décoration et l'embellissement des murailles.

X. Mais tu es tombé dans une position difficile; et tu t'es insu des malheurs publics ou personnels t'ont imposé des liens que tu ne peux ni délier ni briser. Songe alors que ceux qui sont enchaînés endurent d'abord avec peine le poids et la gêne des fers; ensuite, dès qu'ils se sont résolus à ne plus se révolter, mais à souffrir patiemment, la nécessité leur apprend à les supporter avec cou-

rage, l'habitude avec facilité. Dans toute situation de la vie, tu trouveras des charmes, des adoucissements et des plaisirs, à moins que tu ne t'obstines à croire ta vie malheureuse, plutôt qu'à la rendre digne d'envie. A aucun autre titre, la nature n'a mieux mérité de nous, que lorsque sachant à combien de disgrâces nous étions destinés, elle inventa, comme soulagement à nos peines, l'habitude, qui insensiblement nous familiarise avec les plus grandes douleurs. Personne ne pourrait y résister, si les adversités avaient dans toute leur durée la même puissance qu'au premier choc. Nous sommes tous accouplés à la fortune, les uns à l'aise avec une chaîne d'or, les autres à l'étroit avec une chaîne de fer. Mais qu'importe? la même prison renferme tous les hommes: ceux qui nous enchaînent sont enchaînés eux-mêmes, à moins que tu ne trouves les fers moins pesants sur le bras gauche. Les uns sont attachés aux honneurs, les autres aux richesses; celui-ci est accablé de sa noblesse, celui-là de son obscurité; quelques-uns sont asservis à la tyrannie d'autrui, quelques autres à leur propre tyrannie. Ceux-ci sont enchaînés au même endroit par l'exil, ceux-là par le sacerdoce. Toute vie est un esclavage. Il faut donc s'accommoder de sa condition, s'en plaindre le moins possible, et s'emparer de tous les avantages qu'on y rencontre. Il n'en est point de si dure où un esprit raisonnable ne puisse trouver quelque soulagement. Souvent un espace étroit a pu, par le talent de l'architecte, s'étendre à plusieurs usages, et une habile disposition a rendu habitable la plus petite surface. Aux diffi-

in spectaculum comparaverunt: sicut plerique, ignavia etiam servitium literarum, libri non studiorum instrumenta, sed ostentationis ornamenta sunt. Paretur itaque librorum quantum satis sit, ubi in apparatus. Honestinus, inquit, in hoc impensas, quam in Corinthiis pietasque tabulas effuderim. Vtiliorum est ubique, quod nimium est. Quid habes cur ignores homini armarium cedro atque ebore explanti, corpora consequenti aut ignotorum auctorum, aut improbarum, et inter tot millia librorum escienti, cui voluminum suorum frontes maxime placeant, titulusque? Apud desidiosissimos ergo videbis, quiquid orationum historicarumque est, et lecto tenus extracta localimenta; jam enim inter balnearia et thermas bibliotheca quoque, ut necessarium domus ornamentum, expositur. Ignoscere plane, si e studiorum nimis cupidine oriretur; nunc lata exequita, et cum imaginibus suis descripta sacrorum opera ingeniorum, in speciem et cultum parietum comparatur.

X. Atque aliquid genus vite difficile incidisti, et tibi ignorantia vel publica fortuna vel privata laqueum impexit, quem nec vivere possis, nec obstruere. Cogita compeditis primo nigre ferre onera et impedimenta crurum; deinde, ubi non indignari illa, sed pati propone-

ruunt, necessitas fortiter ferre docet, consuecudo facile. Invenies in quolibet genere vite oblectamenta, et remissiones, et voluptates, si moleris malum putare vitam potius, quam invidiosam facere. Nullo melius nomine de nobis natura meruit, quam quod quoniam sciret, quibus arumulis nasceretur, calamitatum molimentum, consuetudinem, invenit, cito tu familiaritatem gravissimam adducens. Nemo duraret si rerum adversarum eandem viam assiduam haberet, quam primus ictus. Omnes enim fortune copulati sumus; aliorum aures culena est et laza, aliorum areta et sordida. Sed quid refert? eadem custodia universos circumdedit; atque sunt etiam qui alligaverunt, nisi tu forte leviorum in sinistra calenam putas. Alium honores, alium opes vincunt; quosdam nobilitas, quosdam humilitas premit; quibusdam aliena supra caput imperia sunt, quibusdam sua; quosdam exsilia in loco tenent, quosdam sacerdotie. Omnis vita servitium est. Assuescendum itaque conditioni sue, et quam minimum de illa querendum; et quicquid habet circa se incommodi, apprehendendum est. Nihil tam acerbum est, in quo non æquus animus solatium inveniat. Edigere sæpe arce in multos usus, deserventia arte, patere, et quamvis angustum pedem dispositio fecit habitabilem. Adhibe

cultés, oppose la raison ; ce qui est dur peut s'ammolir, ce qui est étroit s'élargir, ce qui est pesant s'alléger si on sait le porter. Il ne faut pas d'ailleurs laisser nos desirs s'égarer sur des objets lointains, mais seulement leur permettre des excursions à notre portée, puisque nous ne pouvons entièrement les renfermer en nous-mêmes. Renonçant donc à ce qui ne peut se faire, ou à ce qui se fait difficilement, attachons-nous à ce qui est placé près de nous, et qui nous convie à l'espérance ; mais sachons bien que toutes choses sont également frivoles, et que, malgré la diversité de leur apparence, elles ont au fond même vanité. Et ne portons pas envie à ceux qui sont placés au-dessus de nous : ce qui nous semble hauteur, n'est qu'un précipice escarpé. Au contraire, ceux qu'une fortune perfide a placés sur ce terrain glissant, seront plus en sûreté, si, dépouillant l'orgueil d'une grandeur naturellement orgueilleuse, ils abaissent, autant qu'ils le peuvent, leur fortune à un plus humble niveau. Il en est beaucoup qui, par nécessité, sont enchaînés à leur élévation, et qui ne peuvent descendre qu'en tombant ; mais ceux-là mêmes témoignent que leur plus pesant fardeau est de se voir contraints d'être à charge aux autres, au-dessus desquels ils ne sont pas élevés, mais attachés. Quo par leur justice, leur douceur, l'humanité de leurs lois, la bienveillance de leur autorité, ils se préparent des ressources qui rendent leur chute moins pesante ; et cet espoir les console des dangers de leur position. Rien toutefois ne les assurera mieux contre ces orages de l'âme, que de fixer toujours quelque limite à leur grandeur, de ne pas laisser

la fortune se retirer à sa discrétion ; mais de prendre conseil d'eux-mêmes pour s'arrêter, et bien en-deçà du terme. Quelques desirs viendront encore peut-être irriter l'âme ; mais ils seront bornés, et ne l'entraîneront pas dans les incertitudes de l'infini.

XI. C'est aux esprits incomplets, médiocres et molasses, que mon discours s'adresse, et non pas au sage. Pour lui, ce n'est point avec timidité ni pas à pas qu'il doit marcher ; car telle est sa confiance en lui-même, qu'il n'hésitera pas d'aller au-devant de la fortune, et que jamais il ne reculera devant elle. Et en effet, il n'a pas lieu de le craindre, puisqu'il compte comme choses précieuses non-seulement ses esclaves, ses biens, ses dignités, mais aussi son corps, et, ses yeux et ses mains, et tout ce qui peut lui rendre la vie plus chère, et même sa personne. Il vit comme si sa vie était un emprunt, préparé à la rendre sans regret à la première sommation. Et il n'est pas dégradé à ses yeux, parce qu'il sait qu'il ne s'appartient pas ; mais il met à toutes choses autant de soin et de prudence qu'en met un homme probe et religieux à surveiller un dépôt qui lui est confié. Quand il lui sera ordonné de rendre, il ne se querellera pas avec la fortune ; mais il dira : « Je te remercie pour tout ce que j'ai eu et possédé. Il m'en a coûté beaucoup, c'est vrai, pour administrer tes biens ; mais puisque tu l'ordonnes, je te les rends avec reconnaissance et de grand cœur. Si tu veux me laisser quelque chose de toi, je consens encore à le garder ; si tu en décides autrement, vole l'argent monnayé et isolé, ma maison, mes esclaves, prends, je te remets tout. »

rationem difficultatibus ; possum et dura moliri, et angusta laxari, et gravis scilicet ferentes minus premere. Non sunt preterea cupiditates in longinquum mittenda, sed la vicinum illa egredi permittamus ; quoniam includi est toto non patior. Relictis his, quæ aut non possunt fieri, aut difficulter possunt, prope posita æque nostræ altitudo sequamur ; sed aciamus, omnia quæ levis esse extrinsecus diversas facies habentia, introitus pariter vana. Nec iavideamus altius stantibus ; quæ excois videbuntur, prærupta sunt. Illi rursus, quos sora iniqua in aciepsit possit, tutiores erunt superbiæ detrahendu rebus per se superbis, et fortunam summ, quum maxime poterent, in planum deferendo. Multi quidem sunt, quibus necessariu barrendum sit in fastigio suo, ex quo non possunt nisi cadendo descendere ; sed hoc ipsum tesentur, maximum onus suum esse, quod aliis graves esse eugantur, nec sublevari se, et sufficere ; justitia, mansuetudine, humani lege, et benigna monu præparent multa ad secundos casu præsidia, quorum spe securus pendeant. Nihil tamen æque hoc ab his animi fluctibus violaverit, quam semper aliquem incrementis terminum figere ; sed fortunæ arbitrium desinendi dare, sed

se ipsos, multo quidem citra extrema, horrentius consistere. Sic et aliquæ cupiditates animus accendit, sed finit ; non in immensum incertamque producent.

XI. Ad imperfectos et mediocres et male sanos hic meus sermo perinet, non ad sapientem. Hic non timide, nec pedetentim ambulandum est ; tuto enim fiducia sui est, ut obitiam fortunæ ire non dubitet, nec unquam loco illi cossurus sit ; nec habet sibi illam timent, quis non principis tantum possessionesque et dignitatem, sed corpus quoque suum, et oculos, et manum, et quicquid est cariorem vitam facturum, æque ipsam, inter præcaria numerat, vivique ut commodatus sibi, et repencitibus sine tristitia redditurus. Nec ideo est vilis sibi, quia selt se suum non esse ; sed omnia tam diligenter facit, tam circumspecte, quam religiosus homo sanctusque solet tueri fidei commissa. Quomodoque autem reddere jubebitur, non queretur cum fortuna, sed dicit : « Gratias ago pro eo quod possedi, habuique. Magna quidem res tua mercede colui, sed quia imperas, cedo gratias libensque : si quid habere me tui volueris, etiamnonne servabo ; si aliud placeat, ego vero factum signatumque argentum, domum, familiamque meam reddo, restituo. »

Sommes-nous appelés par la nature qui fut notre premier créancier, nous lui dirons : « Prends une âme meilleure que tu ne me l'as donnée : je n'hésite, je ne recule pas. Je te rends librement un bien que tu m'as donné à mon insu : emporte-le. » Retourner d'où l'on est venu, qu'y a-t-il là de si pénible ? On vit mal quand on ne sait pas bien mourir. Il faut donc, avant tout, rabaisser le prix de l'existence, et compter la vie au nombre des servitudes. Parmi les gladiateurs, dit Cicéron, nous prenons en haine ceux qui par tous les moyens cherchent à conserver la vie ; nous favorisons ceux qui portent sur leur visage le mépris de la mort. Rappelle-toi qu'il en est ainsi pour nous ; car souvent la peur de mourir est une cause de mort. La fortune, qui se donne à elle-même des jeux, s'écrie : « Pourquoi l'épargnerai-je, animal méchant et poltron ? Puisque tu ne sais pas teindre la gorge, tes blessures n'en seront que plus nombreuses et plus profondes. Mais toi, tu vivras plus longtemps, et tu mourras d'une mort plus prompte, toi qui as envisagé couragementement le glaive sans détourner la tête, sans opposer les mains. Celui qui errait la mort ne fera jamais cette d'homme vivant. Mais celui qui sait que cet arrêt lui fut signifié, au moment même qu'il fut conçu, vivra selon les termes de l'arrêt, et puisera ainsi une force d'âme suffisante pour que rien de ce qui arrive ne soit imprévu. Car en regardant de loin, comme devant arriver, tout ce qui est possible, il amortira tous les malheurs. Pour l'homme préparé, pour l'homme qui s'y attend, le mal n'offre rien de nouveau ; il n'est accablant que pour celui qui vit sans inquiétude dans la

perspective du bonheur. La maladie, la captivité, la ruine, l'incendie, rien de tout cela n'est inattendu. Je savais dans quelle demeure orageuse la nature m'avait renfermé. Combien de fois, dans mon voisinage, ai-je entendu les derniers adieux adressés aux morts ! Combien de fois, devant ma porte, ai-je vu les torches et les flambeaux précéder des funérailles prématurées ! Souvent a retenti à mes oreilles le fracas d'un édifice s'écroulant. Bien des gens que le forum, la curie, la conversation avaient rassemblés autour de moi, la nuit les enlevait. Combien de mains réunies dans une étroite amicale ont-elles été séparées ! M'étonnerai-je de voir un jour arriver jusqu'à moi des dangers qui sans cesse planent sur moi ? Pourrait, la plupart des hommes, quand ils se mettent en mer, ne songent pas à la tempête. Jamais, pour une bonne chose, je ne rougirai de citer un mauvais auteur. Publius, le plus élevé des poètes tragiques et comiques, toutes les fois qu'il renonçait aux bouffonneries déplacées et aux quolibets qui s'adressaient aux derniers bancs de l'amphithéâtre, a dit entre autres mots au-dessus du style non-seulement de la comédie, mais encore du cothurne : « Ce qui arrive à l'un peut arriver à tous. » Celui qui ne se pénétrerait pas de cette vérité, et qui en voyant les maux qui, tous les jours et en si grand nombre, assiegent les autres, songerait que le cheuin leur est ouvert pour veir jusqu'à lui, celui-là s'armerait longtemps avant que d'être assailli. Il est trop tard, après le péril, d'instruire l'âme à braver le péril. « Je ne croyais pas que cela dût être ; je n'aurais jamais pensé que cela arriverait. » Pourquoi non ? Où sont les richesses à la suite

Appellateri natura, que prior nolus credidit ; et hunc dicemus : « Recipe animum meliorem quam dedisti ; non tergiversor, nec refugio ; paratum habeo a volente, quod non sentienti dedisti : aufer ! » Reverti unde veneris, quid grave est ? male vivet quisquis nesciet bene mori. Hinc itaque primum rei pretium detrahendum est, et spiritus iuler servituti numerandus. Gladiatores, ait Cicero, invitos habemus, si omni modo vitam impetrare cupiunt ; favemus, si contentum egius pre se ferunt ; idem evenire noluis scias ; imple enim causa moriendi est timore mori. Fortuna illa que ludos sibi facit : « Quo, inquit, te reservem, malum et trepidum animus ? eo magis convulseruberis et confuderis, quia nescis præbere jugulum. At tu et vites diutius, et morieris expeditius, qui ferrum non subducta cervice, nec manibus oppositis, sed animose recipis ! » Qui mortem timebit, nihil unquam pro homine vitio faciet ; at qui scit hoc sibi, quom concipietur, statim conditum, vivet ad formulam et simul illud quoque eodem animi robore præstabit, ne quid ex his quæ eveniunt, subitum sit. Quidquid enim fieri potest quasi futurum prospiciendo, malorum omnium impetus molliet ; qui ad præparatos expectantesque nihil afferunt mori, securis et hec tantum spe-

tantibus graves eveniunt. Morbus enim, captivitas, ruina, ignis, nihil horum repentinum est. Sciebam inquam tumultuosum me contubernium natura chasissat. Totiens in vicinia mea conclamatum est ; totiens præter illos immaturos exsequias fax cæcæque præcebat ; super alius ruentis ædificii fragor sonat ; multos ex his quoque forum, curia, sermo mecum contraxerat, non absoluti, et vinculis ad sodalium manus copulatis interdicti. Mirer aliquando ad me pericula accessisse, quæ circa me semper erraverunt ? Magna pars hominum est, que navigatione de tempestate non cogitat. Nunquam me in bona re mali podetibi auctor. Publius tragico comicoque rebe-mior ingenuis, quotiens nimis inopias inepias, et verba ad summum cateau spectantis reliquit, inter multa alia collatum, non tantum sperio, fortiora et hoc ait :

Cuius potest accidere, quod cuiquam potest.

Hoc si quis in medullas demiserit, et omnia aliena mala, quorum ingens quotidie copia est, sic adpesset, tanquam illis liberum et ad se iter sit, multo ante se armabit, quam pectus. Sero animus ad periculorum patiem-tiam post pericula instruitur. « Non putavi hoc fulgurum ; nunquam hoc eventum credidissim ! » Quare antea

desquelles ne cheminent pas la pauvreté, la faim, la mendicité? Où est la dignité dont la robe prétexte, le bâton augural et la chausse patricienne ne se voient accompagnés par les accusations, et l'exil, et l'infamie, et mille flétrissures, et le dernier mépris? Où est le roi que n'attendent pas une chute, une dégradation, un maître, un bourreau? et ces événements n'arrivent pas à de grands intervalles. Il n'y a qu'une heure de distance entre le trône et les genoux du vainqueur. Sache donc que toute condition est changeante; ce qui tombe sur l'autrui peut tomber sur toi. Tu es riche : es-tu plus opulent que Pompée? Eh bien! lorsque Calus son parent, par une hospitalité étrange, lui ouvrait le palais des Césars, pour lui fermer sa propre maison, il n'eut de pain et d'eau. Lui, qui possédait des fleuves ayant dans ses domaines leur source et leur embouchure, mendia l'eau des gouttières, et mourut de faim et de soif dans le palais de son parent, tandis que son héritier faisait prix pour les funérailles publiques de ce pauvre affamé. Tu as été chargé des plus hautes dignités : en as-tu d'aussi grandes, d'aussi inespérées, d'aussi accumulées que Séjan? Le jour même que le sénat lui avait fait cortège, le peuple le mit en pièces : de ce corps, sur lequel les dieux et les hommes avaient amoncelé tout ce qui se peut réunir d'honneurs, il ne resta rien pour le croc du bourreau. Tu es roi? Je ne te renverrai pas à Crésus, qui par ordre du vainqueur monta sur le bûcher, et le vit s'éteindre, survivant non-seulement à sa royauté, mais aussi à sa mort; ni à Jugurtha, qui, dans la même année, fit trembler le peuple romain et

lui fut donné en spectacle. Nous avons vu Ptolémée roi d'Afrique, Mithridate roi d'Arménie, dans les fers de Caius. L'un fut conduit en exil; l'autre souhaitait qu'on l'y conduisit avec plus de bonne foi. Dans ces alternatives de fortunes qui s'élèvent et s'abaissent, si tu ne regardes pas tout ce qui peut être fait comme devant se faire, tu donnes contre toi des forces à l'adversité que surmonte celui qui l'a prévue. Ce qui importe ensuite, c'est de ne pas se tourmenter pour des choses vaines, ou vainement, c'est-à-dire, ou de ne pas convoiter ce que nous ne pouvons acquérir, ou, l'ayant obtenu, de ne pas reconnaître trop tard, et après beaucoup de honte, la frivolité de nos desirs; c'est-à-dire, enfin, que nos efforts ne soient pas stériles et sans effet, ou que les effets ne soient pas indignes de nos efforts. Car on a presque un égal déplaisir à ne réussir pas, ou à rougir de la réussite.

XII. Il faut renoncer à courir çà et là, comme la plupart des hommes que l'on voit se promener des maisons aux théâtres, des théâtres au Forum. Faisant toujours offre de leurs services, ils ont toujours l'air affairé : demande à l'un d'eux, quand il sort du chez lui : « Où vas-tu? quels sont les projets? » Il te répondra : « Par Hercule! je n'en sais rien; mais je verrai du monde, je trouverai à m'occuper. » Ils vont et viennent sans but, cherchant des affaires; et ils ne font pas celles qu'ils projetaient, mais celles qu'ils rencontrent. Ce sont des courses aveugles, inconsidérées, comme celles des fourmis, qui s'agitent à travers les arbustes; elles montent jusqu'au sommet; elles descendent

non? Que tant *divitiæ, quam non egestas, et fames, et mendicitas a tergo sequatur? Que dignitas, cujus non pretextum et augurale et lora patriciæ et sordæ comitentur, et exportatio, et notus, et mille macule, et extrema contentio? Quod regnum est, cui non parata sit ruina, et prociectio, et dominus, et carnifex? nec magnis lala intervallis divisa, sed horæ momentum interest inter solium et aliena genua. Scito ergo, omnem conditionem veritatem esse; et quidquid in altum incurrit, posse in te quoque incidere. Locuples es : numquid ditiior Pompeio? cui quam Caius velus cognatus, hospes uxor, aperuisset Cæsaris domum, ut suam cluderet, defuit panis et aqua; quam tot illam possideret in suo orientis, et suo cælestis, mendicavit stititidias; fame se sibi perit, in palatio cognati, dum illi heres publicum funus exierit locat. Honoribus summis functus es : numquid aut tam magnis, aut tam insperatis, aut tam universis, quam Sæjanus? Quo die illum senatus deduxerat, populus in frusta divisit; in quem quicquid congeri poterat, dil hominesque contulerat, ex eo ubi speravit, quod carnis traheret. Rex es? non ad Cræsum te mittam, qui rogum suum et ascendit iussus, et exstingui vidit, factus non regno laulium, sed etiam mortu suæ superstes; non ad Jugurtham, quem populus romanus infra annum*

quam timerat, spectavit. Ptolemaum Africæ regem, Armeniæ Mithridatem, inter Cæianas captivitas vidimus; alter in exilium missus est; alter ut meliori fide militetur, optabat. In tanta rerum sursum ac deorsum euntium versatone, si non quidquid fieri potest pro futuro habes, das in te vires rebus adversis, quas infregit, quisquis prius vidit. Proximum tibi his erit, ne aut in supervenis, aut ex supervenit liboremus; id est, ne aut quem non possumus consequi, concupiscamus; aut adepti, cupiditatem vultualem nostrarum aere, post nullum pudorem, intelligamus; id est, ne aut labor irritus sine effectu sit, aut effectus labore indigens. Fere epim ex his tristitia sequitur, si aut non successit, aut successus paret.

XII. Circumcidenda est concursatio, qualis est magnam partem hominum, domos, et theatra, et fora pererrantium. Alienis se negotiis offerunt, semper aliquid agentibus similes. Horum si aliquem exequum de domo interrogaveris : Quo tu? quid cogitas? respondet tibi : « Non, mehercule scio, sed aliquos video, aliquid agam. » Sine proposito vagantur, querentes negotia; nec que destitaverunt, agunt, sed in que incurruerunt. Inconsultis illis vanusque cursus est, qualis formicis, per arbusta reptantibus; que in summum cœcumen, deinde in immum

jusqu'aux racines, et toujours à vide. C'est une vie semblable que mènent la plupart de ces hommes; et on pourrait à bon droit l'appeler une remuante oisiveté. Quelques-uns, conrant comme à un incendie, font pitié à voir : c'est au point qu'ils heurtent les passants, les font tomber par terre et tombent avec eux. Cependant, après avoir bien couru, soit pour sauver quelqu'un qui ne leur rendra pas leur salut, soit pour suivre les funérailles d'un inconnu, ou le procès d'un plaideur de profession, on les flanquilles d'un homme qui change souvent de femme, soit pour escorter une litière que de temps à autre ils portent eux-mêmes; ils rentrent enfin chez eux, accablés d'une inutile fatigue; ils jurent qu'ils ne savent pas eux-mêmes pourquoi ils sont sortis, où ils sont allés, et le lendemain ils iront recommencer les mêmes courses. Toute peine doit donc rapporter quelque chose, doit tendre à quelque but : or, ce n'est pas le travail, ce sont des chimères qui occupent ces esprits remuants, non moins que les fous. Car ceux-ci même ne s'agitent pas sans un certain espoir; ils sont excités par quelque image, dont leur esprit malade ne comprend pas la fausseté. Il en est de même pour ceux qui ne sortent que pour grossir la foule : des causes vaines et frivoles les promènent à travers la ville, et, sans qu'ils aient rien à faire, l'aurore les chasse de chez eux : après avoir en vain frappé à plusieurs portes, après avoir salué tous les nomenclateurs, après avoir été repoussés de plus d'une maison, il n'y a encore personne qu'ils trouvent plus difficilement au logis qu'eux-mêmes. De cette manie résulte un vice des plus odieux, l'habitude de se mettre aux

écoutes, de s'enquérir des secrets publics et privés, d'apprendre une foule de choses qu'on ne peut, sans péril, ni raconter ni entendre. C'est à cela, je pense, que Démocrite faisait allusion en disant : « Celui qui veut vivre tranquille ne doit entreprendre que peu d'affaires, soit publiques, soit privées. » Cela se rapportait sans doute aux affaires inutiles. Car, pour celles qui sont nécessaires, on doit non-seulement entreprendre beaucoup, mais même n'en pas fixer le nombre; si toutefois nul devoir important ne nous appelle, il faut nous abstenir.

XIII. Car celui qui fait beaucoup donne à la fortune beaucoup de prise sur lui. Le plus sûr est de la mettre rarement à l'épreuve; du reste, de penser toujours à elle, et de ne rien se promettre de sa loyauté. Je m'embarquerai, si quelque accident ne m'arrête; je serai prêteur, si quelque obstacle ne s'y oppose; cette affaire me réussira, si quelque malheur ne s'en mêle. Voilà comment nous disons que rien n'arrive au sage contre son attente; nous ne l'avons pas exempté des accidents, mais des erreurs de l'homme : toutes choses ne tournent pas comme il l'a voulu, mais comme il l'a prévu; or, il a prévu avant tout que quelque chose pouvait contrarier ses projets. Il est certain que la douleur d'une passion déçue touchera bien plus légèrement ton âme, lorsque tu ne te seras pas flatté d'avance du succès.

XIV. Nous devons aussi nous rendre souples et faciles, pour ne pas trop nous attacher à nos projets. Passons dans le chemin où nous mènera le sort, et ne craignons pas les changements de dessein ou de condition, pourvu que ce ne soit pas la lé-

inanes aguntur. His plerique simplices vitam agunt, quorum non immerito quæ inquietam inertiam dixerit. Quorundam, quasi ad incodium currentium, miseris; usque eo impellunt obvios, et se aliosque præcipitant; quam interim concurrerint, aut salutatui aliquem non resalutatum, aut funus ignoti hominis prosecuturi, aut judicium sepe litigantis, aut sponsalia sepe nubentis, et levissimæ affectatæ quibusdam loca et ipsi interint; deinde domum eam supervacuis redeuntibus lassitudine, jurent necesse se ipsos, quare ceteris, ubi fuerint, postero die erraturi per eandem illa vestigia. Omnis itaque labor aliquo referatur, aliquo respiciat. Non industria inquietos et insanos, falsæ rerum imagines agitant; non ne illi quidem sine aliquo spe moveantur; prorius illis alienas rei species, cuius vanitatem capis mens non cognita. Eodem modo unusquisque ex his, qui ad augendam urbem eunt, lances et leves causas per urbem circumducunt, nihilque habentem in quo laboret lux orta expellit; et quum multorum frustra luminibus illius nomenclatores perambulavit, a multis exclusus, omnino ex omnibus diffidit domi, quam se, convulsit. Ex hoc melio dependet illud terribilium vitium, auscultatio, et publicorum secretorumque inquisitio, et multarum rerum

scientia, quæ nec tuto narratur, nec tuto audimur. Hoc secutum puto Democritum illa enipisse : « Qui tranquille vult vivere, nec privatim agat multa, nec publice : » ad supervacua scilicet referentem. Num si necessaria sunt, et privatim et publice non tantum multa, sed innumerabilia agenda sunt; ubi vero nullum officium solumne nos citat, inhibendo actiones sunt.

XIII. Nam qui multa agit, sæpe fortune potentiam sui facit; quam incertissimam est raro experiri, ceterum sæpe de illa cogitare, et sibi nihil de illa ejus promittere. Navigabo, nisi si quid insiderit; et prætor fiam, nisi si quid obstitit; et negotiatio mihi respondebit, nisi si quid intervererit. Hoc est quare sapienti nihil contra opinionem dicamus accidere; non illum casibus hominum exceptimus, sed erroribus; nec illi omnia, ut voluit, cedunt, sed ut cogitavit; inprimis autem cogitavit, aliud posse propositis suis resistere. Necesse est autem levius ad animum pervenire destitute cupiditatis dolore, cui successum non utique promiseris.

XIV. Faciles etiam nos facere debemus, ne nimis destinatis rebus indulgeamus; transamus in ea, in quæ nos casus deduxerit; nec mutationes aut consilii aut status pertimescimus; dummodo nos levitas, inimicissimum

gèreté, le vice le plus ennemi du repos, qui nous entraîne. Car l'obstination est nécessairement inquiète et malheureuse, la fortune lui enlevant toujours quelque chose; plus fâcheuse encore est la légèreté, qui ne peut s'arrêter à rien. Ce sont deux excès également contraires à la tranquillité, de ne pouvoir rien changer, ni rien souffrir. Il faut donc que l'âme, rentrant en elle-même, se détache de tous les objets extérieurs, qu'elle ait confiance, qu'elle se réjouisse en soi, qu'elle estime ses propres biens, et se retire autant qu'elle peut de ceux d'autrui; qu'elle s'appuie sur elle-même, insensible aux pertes, et prenant en bonne part jusqu'à l'adversité. Notre Zénon, apprenant que tous ses biens venaient de périr dans un naufrage: « La fortune, dit-il, m'ordonne de philosophe mieux à mon aise. » Un tyran menaçait de la mort le philosophe Théodore, et d'une mort sans sépulture. « Tu as, dit-il, de quoi te satisfaire; j'ai vu de pinte de sang à ton service: quant à la sépulture, quelle ineptie de penser que je m'inquiète de pourrir sur la terre un dessous? » Canus Julius, homme des plus remarquables, qui n'a rien perdu de sa gloire, même pour être né dans notre siècle, ayant eu avec Calus une longue altercation, ce Phalaris lui dit, au moment où il s'en allait: « Ne te flatte pas au moins d'une folle espérance; j'ai ordonné ton supplice. » — « Je te remercie, reprit-il, excellent prince! » Quelle était sa pensée? Je l'ignore; car il se présente à moi plusieurs conjectures. Voulait-il le braver et lui montrer toute l'étendue d'une cruauté qui faisait de la mort un bienfait? ou lui repro-

chait-il cette dévoue de tous les jours, qui obligeait à lui rendre grâces ceux dont il tuait les enfants, et dont il ravissait les biens: ou bien, recevait-il avec plaisir la mort comme un affranchissement? Quoi qu'il en soit, sa réponse paraît d'un grand cœur. « Mais, dira-t-on, Canus aurait pu le laisser vivre. » Canus n'avait pas cette crainte: pour de tels ordres on connaissait l'exactitude de Calus. Croiras-tu que Canus passa dans la plus parfaite tranquillité les dix jours d'intervalle qui devaient s'écouler entre sa condamnation et son supplice? Les discours, les actions, le calme profond de ce grand homme dépassent la vraisemblance. Il jouait aux échecs lorsque le centurion traînant une troupe de condamnés, vint l'avertir. Canus compta ses points, et dit à son adversaire: « Ne va pas, après ma mort, dire faussement que tu m'as gagné. » Puis, se tournant vers le centurion: « Tu seras témoin que je le dépasse d'un point. » Peuses-tu que Canus jouait sur ce dautier? Non; il se jouait. Ses amis étaient consternés de perdre un tel homme. « Pourquoi vous affliger, dit-il: vous vous demandez si les âmes sont immortelles; moi je le sais tout à l'heure. » Et il ne cessa pas, jusqu'au dernier moment, de chercher la vérité, et de demander à sa mort une solution. Son philosophe l'accompagnait; et déjà on approchait de l'éminence où tous les jours on faisait des sacrifices à César notre dieu: « A quoi peuses-tu, Canus? dit-il, et quelle idée l'occupe? » — « Je me propose, répondit Canus, d'observer, dans ce moment si rapide, si l'âme se sent en aller. » Et il promit, s'il découvrait quelque

quieti vitium, non excipiet. Nam et pertinacia necessaria est animis et misera sit, cui fortuna sæpe aliquid extorqueat; et levitas multo gravior, nusquam se continens. Utrumque infestum est tranquillitati, et nihil mutare posse, et nihil pati. Utiq; animus ab omnibus externis in se revocandus est; sibi confidat, se gaudet, sua suspiciat, recedat, quantum potest, ab alienis, et se sibi applicet, demas non sentiat, etiam adversa benigne interpretetur. Nuntiatio naufragii, Zeno noster, quam omnia sua audiret submersa, jubet, inquit, me fortuna expeditus philosophari. Minalatur Theodoro philosopho tyrannus mortem, et quidem insepultam. « Habes, inquit, cur tibi placeas; hienus sanguis in tua potestate est; nam quod ad sepulturam perlinet, ut te insepultum, si putas interesse, supra terram, au infra putrescam. » Canus Julius, vir imprimis magnus, infans admiratione ne hoc quidem ubiast, quod nostro seculo natus est, cum Caio diti alteros, postquam abenti Phalaris ille dixit: « Ne forte inepta te tibi blandaris, duci te jussit! » « Gratias, inquit, ago, optime princeps! » Quid senserit, dubito; multa enim occurrunt mihi. Cœculumelius esse videtur, et ostendere quanto crudelitas esset, in qua mors beneficium erat? An exprobravit illi quotidianam detractionem? agebat enim gratias, et quorum liberi

occisi, et quorum bona ablata erant. An tanquam libertatem libenter accepti? Quidquid est, magno summo respondit. Dicit aliqui: Potuit post hæc jubere illum Caius vivere. Nam limitit hoc Canus; nota erat Caii in talibus imperiis fides. Credisse illum decessu medio usque ad supplicium dies sine ulla sollicitudine exegisse? verimilimon est, que vir ille diserit, quam fecerit, quam in tranquillo fuerit? Ludebat intrinsecis, quoniam centurionem, agmen peritorum trahens, illum quoque exteriori jubet. Vocatus numeravit calculos, et sodali suo: « Vide, inquit, ne post mortem meam mentiaris te vicisse! » Tum annuens centurioni, « Testis, inquit, eris, non me autecedere. » Lussit se Canus illa tabula putat? Illiusit. Tristes erant amici talem audisuri virum. « Quid misit, inquit, estis? Vos queritis, an immortales anime sint; ego jam sci mi; » nec desit in ipso veritate sine scrutari, et ex morte sua questionem habere. Prosequetur illum philosophus suus, nec jam procul erat tumultus, in quo Cæsar Deo nostro fiebat quotidianum sacrum. « Quid, inquit, Cane, nunc cogitas? aut qui tibi mens est? » « Observare, inquit, Canus, proposui illo vehicissimo momento, an sensurus sit animus exire se; » promissique, si quid exprobrasset, circumdaturum amicos, et indicaturum quis esset animarum status, Ecce in me-



chose, de revenir trouver ses amis, pour leur dévoiler la condition des âmes. Voilà de la tranquillité au milieu de la tempête ! Voilà un homme digne de l'éternité ! Lui qui appelle le trépas en témoignage de la vérité ; qui , placé aux dernières limites de la vie , interroge son âme qui s'échappe ; et qui non-seulement veut apprendre jusqu'à la mort, mais encore apprendre quelque chose de la mort elle-même. Personne n'a philosophé plus longtemps ! Mais il ne faut pas quitter brusquement un si grand homme, dont on ne doit parler qu'avec vénération. Oui , nous transmettrons ton nom à tous les siècles, illustre victime, qui tiens que si grande place dans les forfaits de Caïn !

XV. Il ne suffit pas d'éloigner les causes personnelles de tristesse : quelquefois nous sommes atteints de misanthropie, et nous nous représentons toute la foule des crimes heureux, et l'honnêteté si rare, et l'innocence si obscure, et la bonne foi négligée quand on n'y trouve rien à gagner, et les profits et les prodigalités également odieuses de la débauche, et l'ambition dépassant même ses propres bornes, jusqu'à chercher l'éclat dans la turpitude. Alors l'âme se perd dans les ténèbres ; et, comme si c'en était fait des vertus, lesquelles il ne lui est ni permis d'espérer chez les autres, ni profitable d'avoir eu elle, une sombre nuit l'environne. Il faut donc nous accoutumer à regarder les vices des hommes non comme odieux, mais comme ridicules ; imitons Démocrite plutôt qu'Héraclite. Car celui-ci pleurerait toutes les fois qu'il sortait en public ; celui-là rioit. L'un, dans tout ce que nous faisons, ne voyait que misère, l'autre que folie. Il faut donc

attacher à tout peu d'importance, et tout supporter avec calme ; il est plus dans l'humanité de se moquer de la vie, que de la déplorer. D'ailleurs, on mérite mieux du genre humain à en rire qu'à en pleurer. Dans le premier cas, on laisse quelque place à l'espérance ; dans le second, il y a sottise à gémir sur ce qu'on désespère de pouvoir corriger. Enfin, à tout bien considérer, celui qui ne peut s'empêcher de rire a plus de caractère que celui qui ne peut retenir ses larmes ; car il ne remue en lui que l'affection la plus légère de l'âme, et, dans tout cet appareil de la vie, il ne voit rien de grand, rien de sévère, rien même de sérieux. Que chacun se représente toutes les causes qui peuvent nous réjouir ou nous trister, et il reconnaîtra la vérité de ce que disait Bion : « Toutes les affaires des hommes ressemblent à des comédies, et leur vie n'est pas plus respectable, ni plus sérieuse que des desseins ébauchés. » Mais il vaut mieux accepter tranquillement les mœurs communes et les vices des hommes, sans se laisser aller ni aux rires ni aux larmes. Car, se tourmenter des maux d'autrui serait un supplice éternel ; et se réjouir des maux d'autrui, c'est un plaisir inhumain : comme aussi c'est une compassion inutile, que de pleurer et de composer son visage, parce qu'un homme va mettre son fils en terre. Il faut de même, dans les malheurs privés, accorder à la douleur, non ce qu'exige l'usage, mais la raison. Car bien des gens versent des larmes seulement pour les faire voir, et ils ont toujours les yeux secs dès qu'il n'y a point de témoin : ils pensent qu'il y a de la honte à ne pas pleurer quand tout le monde le fait. Ce tra-

dia tempestate tranquillitas! ecce animus aternitate dignus, qui fatum suum in argumentum veri vocat, qui in ultimo illo gradu iussus essentem animum percontatur, nec usque ad mortem latum, sed aliquid etiam ex ipsa morte discit: Nemo diutius philosophatus! sed non raptim relinquere magnus vir, et cum cura dicendus; dabimus le in omnem memoriam, clarissimum caput, Cæsaræ cladis magnus portio?

XV. Sed nihil prodest privata tristitia causas abieciisse. Occupat enim nonnunquam odium generis humani, et occurrat tot scelerum felicitum turba; quam cogitaveris quam sit rara simplicitas, quam ignota innocentia, et vix nunquam, nisi quam expedit, fides, et libidinis lucra damnaque pariter invisæ, et ambitio usque eo jam se suis non continens terminis, ut per turpitudinem splendeat. Agitur animus in noctem, et velut eversa virtutibus, quas nec sperare licet, nec habere prodest. lenebræ obducuntur. In hoc itaque flectendi sumus, ut omnis vulgi vitia non invisæ nobis, sed ridicula videantur; et Democritum potius imitemur, quam Hæracitum. Ille enim quoties in publicum processerat, flebat; ille ridebat; huic omnis que agitur, miseriæ; illi læptin videbantur. Elievanda ergo omnia, et facili animo ferenda; huma-

nus est deridere vitium, quam deplorare. Adhuc, quod de humano quoque genere melius meretur qui ridet Bion, quam qui lugeat. Ille et spei bene aliquid reliquit; hic tamen stultie deficit, quæ corrigi posse desperat; et universas contemplatus, majoris animi est, qui risum non tenet, quam qui lacrimas, quando levissimum affectum animi movet, et nihil magnium, nihil severum, nec serium quidem, ex tanto apparatu patit. Singula, propter quæ læti ac tristes sumus, ubi quisque proponat, et sciat verum esse, quod Bion dixit: « Omnia bonitum negotia similia noxiaque esse, nec vitam illorum magis sanctam aut severam esse, quam conceptus inchoatos. » Sed satius est, publicos mores et humanæ vitæ placide accipere, nec in risum, nec in lacrimas exidere. Nam alienis malis torqueri, æterna miseria est; alienis delectari malis, voluptas inhumana; sicut illa invidiis humanitas, flere, quis aliquis filium efferat, et frontem suam flagere. In his quoque malis id agere te oportet ut dolori tantum des quantum poenit ratio, non quantum commotio. Perique enim lacrimas fundunt, ut ostendant, et toties alicui oculus habent, quoties spectator defuit, torpe iudicantes non flere, quam omnes faciant. Adeo poenitus hoc se malum fuit, ex aliena opinione pendere,

vers, do dépendre de l'opinion d'autrui, a pris de si profondes racines, que le sentiment le plus naïf, la douleur, s'est appris à feindre. Vient ensuite une considération qui, d'ordinaire, et nous sans raison nous attriste et nous jette dans le découragement, c'est la mauvaise fortune des hommes de bien. Ainsi, Socrate est obligé de mourir en prison; Rutilius, de vivre dans l'exil; Pompée et Cicéron, de tendre la gorge à leurs clients; et ce Caton, la vivante image de la vertu, de témoigner, en se jetant sur son glaive, que la république périclète avec lui. On doit nécessairement s'affliger quand la fortune distribue de si injustes récompenses : et chacun de nous, que peut-il espérer en voyant ce qu'il y a de meilleur souffrir et ce qu'il y a de pire? Que faire donc? Voir comment chacun d'eux a supporté l'infortune, et, si c'est avec fermeté, envier leur grand cœur : s'ils sont morts lâchement et comme des femmes, en les perdant on n'a rien perdu. Ou bien leur fermeté les rend dignes de ton admiration, ou bien leur lâcheté les rend indignes que tu les plains. Quoi de plus honteux pour nous, si la mort courageuse des grands hommes nous rendait timides? L'ouïs ce héros digne de tant de louanges, et dis-moi : D'autant plus heureux, que tu as été plus brave, tu as échappé aux misères humaines, à l'envie, à la maladie ; te voilà sorti de prison : tu n'as pas, devant les dieux, mérité la mauvaise fortune, mais quo désormais la fortune ne pût rien contre toi. Mais, pour ceux qui reculent et qui, sous le coup de la mort, ramènent leurs regards vers la vie, il faut les livrer au bourreau.

Je ne pleurerai ni l'homme qui se réjouit, ni l'homme qui pleure. L'un a déjà essayé mes larmes ; l'autre a fait, par ses larmes, qu'il n'est plus digne des miennes. Moi je pleurerai Hercule qui se brûle vivant ; Régulus, percé de mille pointes ; Caton, supportant ses blessures avec tant de courage ? Tous ces hommes, au prix de quelques instants, ont gagné de devenir éternels : c'est par la mort qu'ils sont parvenus à l'immortalité. Ce n'est pas un médiocre travail que de se composer laborieusement, de ne jamais se montrer simple, aussi que tant de gens dont la vie n'est qu'un déguisement, une parure d'ostentation. Quel tourment que cette surveillance assidue de soi-même, que cette crainte d'être surpris hors de ses habitudes ! Nous ne sommes jamais libres du souci, quand nous croyons qu'on nous juge toutes les fois qu'on nous aperçoit. Car bien des choses adviennent, qui nous dévoient malgré nous ; et si bien que réussisse cette attention sur soi-même, cependant la vie n'est pas plus douce, plus tranquille pour ceux qui vivent toujours sous le masque. Mais quel contentement renferme cette simplicité franche, qui n'a d'autre ornement qu'elle-même, qui ne jette pas un manteau sur ses mœurs ? Toutefois cette vie même s'expose au mépris, si elle se révèle tout entière à tous. Car il y en a qui dédaignent ce qu'ils voient de trop près ; mais ce n'est pas la vertu qui risque de se déprécier en s'offrant aux regards, et il vaut mieux être méprisé pour sa simplicité, que d'être tourmenté par une dissimulation perpétuelle. Il faut toutefois en cela une juste mesure. Car il y

ut in similitudinem etiam simplicissima res, dolor, venit ! Sequitur pars, que solus non immerito contristare, et in solitudinem adducere, ubi bonorum exitus mori sunt. Ut Socrates cogitur in carcere mori, Rutilius in exilio vivere, Pompeius et Cicero clientibus suis probere cervicem ; Caton illa, virtutem visa imago, incumbens gladio, simul de se ac de republica palmam ferre. Necesse est loqueri, tam iniqua prœmia fortunam persolvere ; et quid tibi quisque unne speret, cum videret postrema optatos pati ? Quid ergo est ? vide quomodo quisque illorum interit ; et si fortes fuerant, ipsorum illos animas desiderare ; si muliebiter et ignave perire, nihil periri. At digni sunt, quorum virtus illi placeat ; aut indigni, quorum desideretur ignavia. Quid enim est turpius, quam si maxime viri timidos fortiter moriendum faciunt ? Laudamus toties dignum laudibus, et dicamus : Tant fortior, tanto felicior humanas effugisti casus, furorem, morbum ; existi ex custodia ; non tu dignus nota fortuna diti visus es, sed indignus in quem jam aliquid fortuna posset ! Subducuntibus vero se, et in ipsa morte ad vitam respectantibus manus tuijciendæ sunt. Neminem flebo tristem, neminem fletum ; ille lacrimas meas ipse abstergit ; hic suis lacrimis efficit, ne ulli dignus sit. Ego Herculem

fleam, quod virtus uritur, aut Regulum, quod tot etatis configitur, aut Catonem, quod vulnera sua fortiter iulit. Omnes isti leri temporis impensa invenierunt, quomodo æterni fierent ; ad immortalitatem moriendo venerunt. Est et illa solitudo non mediocri materia, si te ante componas, nec ulli simpliciter ostendas ; qualem multorum vita est, fletu, et ostentationi parata. Torquet enim assidua observatio sui, et deprehendi alicui, ac solus, metuit ; nec unquam cura solvitur, nihil obtendens nos æstimari putamus, quales sumus. Nam et multa incidunt, que invitos derident ; et ut bene cedat tanta sui diligentia, non tamen jucunda vita, aut securus est, semper sub personis vivimus. At illa quantum habet voluptatis nocera et per se ornata simplicitas, nihil obtendens moribus suis ? Subit tamen et hæc vita contentus periculum, si omnia omnibus patiantur ; sunt enim qui fastidiunt, quidquid propius adierint. Sed nec virtutis periculum est, ne admota oculis revilescent ; et a tunc est simplicitate contenti, quam perpetua simulatione torquent. Modum tamen rei adhibeamus ; multum interest, simpliciter vivere, an negligenter. Multum etio se recedendum est ; conversatio animi dissimulatio bene composita disturbat, et renovat affectus, et quidquid inbecillum in animo, nec

a bien de la différence entre vivre simplement ou avec trop d'abandon. Il faut souvent se retirer en soi-même ; car la société de ceux qui ne nous ressemblent pas trouble l'harmonie de notre âme, réveille les passions, irrite toutes les plaies du cœur qui ne sont pas bien fermées. Il faut néanmoins extrêmement, alterner ces deux choses, la solitude et le monde. La solitude nous fera désirer les hommes, et le monde nous-mêmes ; l'une sera le remède de l'autre. La solitude nous guérira de l'aversion pour la foule ; la foule, des ennuis de la solitude. Il ne faut pas toujours tenir l'esprit tendu vers la même chose ; il faut quelquefois le ramener au plaisir. Socrate ne congissait pas de jouer avec des enfants ; Caton jouissait par le vin son esprit fatigué des affaires publiques ; et Scipion, ce héros, ce triomphateur, s'exerçait à la danse, non pas en se débauchant avec mollesse, comme font aujourd'hui ceux qui, même en marchant, se laissent aller à des poses plus molles que celles des femmes ; mais à la manière de nos anciens héros, lorsque, dans les jeux et les fêtes, ils s'abandonnaient à une danse virile où ils n'eussent rien perdu de leur honneur à être vus, même des ennemis de la patrie. Il faut donner du relâche à l'esprit ; après le repos il se relève plus fort, plus ardent. De même qu'il ne faut pas trop exiger d'un champ fertile, car une fécondité toujours active l'épuiserait bientôt ; de même un travail assidu brise la vigueur de l'âme. Un instant de repos et de distraction lui rend ses forces. L'assiduité du travail produit dans les âmes l'affaissement et la longueur. Les hommes ne seraient pas entraînés avec tant d'ardeur vers les jeux et les divertisse-

ments, s'ils n'y trouvaient naturellement un certain plaisir, dont le trop grand abus ferait perdre à l'esprit toute solidité et toute vigueur. Car le sommeil aussi est nécessaire à la réparation des forces ; cependant, le prolonger jour et nuit serait une mort. Il y a une grande différence entre relâcher les choses, ou les délier. Les législateurs ont institué des jours de fête pour réunir les hommes dans des réjouissances publiques ; ils jugèrent nécessaire d'interrompre leurs fatigues par ces délasséments. Et de grands hommes, m'a-t-on dit, se donnaient chaque mois certains jours de congé : d'autres partageaient chaque journée entre le repos et les affaires. C'est ainsi, je m'en soutiens, qu'Asinius Pollion, ce grand orateur, ne se laissait retenir par aucune affaire, passé la dixième heure ; de ce moment, il ne faisait pas même ses lettres, de peur qu'elles ne fissent naître quelque soin nouveau ; mais pendant ces deux heures, il se reposait des fatigues de toute la journée. D'autres s'arrêtent au milieu du jour, et remettent à l'après-midi les affaires de moindre importance. Nos ancêtres défendaient d'ouvrir, dans le sénat, une délibération nouvelle après la dixième heure. Les soldats se partagent les veilles, et ceux qui reviennent d'une expédition ont la nuit franche. Il faut ménager l'esprit et lui accorder de temps à autre un repos qui soit comme un aliment à ses forces : la promenade dans des lieux découverts, sous un ciel libre et au grand air, élève et agrandit l'âme. De temps à autre un voyage en litière, un changement de lieu redonneront de la vigueur, ainsi qu'un bon repas, quelques coupes bues au-delà du nécessaire : par-

periculum est, exulcerat. Miscenda tamen ista, et alternanda sunt, solitudo et frequentia. Illis nobis facit hominum desiderium, hac nostri; et erit altera alterius remedium; otium turbæ sanabit solitudo, tedium solitudinis turba. Nec in eadem intentione aequaliter retinenda mens est, sed ad jocos revocanda. Cum pueris Socrates ludere non erubescibat; et Cato vino laxabat animum, curis publicis fatigatum; et Scipio triumphale illud et militare corpus moris ad numeros, non mollior se inflexit, ut nunc mos est etiam incensum ipso ultra mulierum mollium fluctibus; sed ut illi antiqui viri solebant, inter lusus ac festi tempora, virilem in modum tripudium, non facturi detrimentum, etiam si ab hostibus oculi spectarentur. Danda est remissio animis; meliores acioresque requieti surgent. Ut fertilis agris non est imperandum, cito enim exhaustus illos nunquam intermissa fecunditas; ita animum impetus assidui labor fragit. Vires recipiunt pontum resoluti et remissi. Nasellus ex assiduitate laborum animorum hebetatio quedam, et languor. Nec ad hoc tanta hominum cupiditas tenderet, nisi naturalem quandam voluptatem haberet iussu jocisque, quarum frequens usus, omne animis pon-

das omnemque vim eripiet. Nam et somnus refectioque necessarius est; hunc tamen si per diem noctemque continas, mors erit. Multum interest, remitti aliquid, an solvas. Legum conditores festos instituerunt dies, ut ad hilaritatem homines publice egerentur; tanquam necessariam laboribus interponentes temperantem. Et magni, ut didici, viri quidam ubi menstrua certis diebus ferias dabant; quidam nullum non diem iulæ et illius et eurus dividebant; qualem Pollentius Asinium, oratorem magnam, meminimus, quem nulla res ultra decimum retinebat; ne epistulas quidem post eam horam legebat, ne quid novæ curæ nasceretur; sed totius diei lassitudinem duabus illis horis ponebat. Quidam medio die interjanserunt, et in postmeridianas horas aliquid levioris operæ distulerunt. Majores quoque nostri novam relationem, post horam decimam, in sensu fieri volebant. Mites vigilas dividit, et non immunda est ab expeditione redemptum. Indulgendum est animo; dandumque subside alium, quod alimentum ac virium ioca sit; et in nebulatibus neptis vagandum, ut cælo libero et multo spiritali augmentatque se animus. Aliquando vegetatio herique et multa regni vigorem dabant, coarctatamque et li-

fois même on peut aller jusqu'à l'ivresse, non pour s'y noyer, mais pour s'y distraire. Car elle chasse les soucis, renne l'âme jusque dans ses profondeurs, et, entre autres maladies, guérit la tristesse. L'inventeur du vin a été appelé *Liber*, non parce qu'il provoque la licence des paroles, mais parce qu'il libère l'âme de la servitude du chagrin, la soutient, la fortifie et l'enhardit à toutes sortes d'efforts. Mais, dans le vin comme dans la liberté, la modération est nécessaire. On assure que Solon et Arcésilaüs se livrèrent au plaisir du vin. On a reproché à Caton l'ivrognerie : ceux qui lui adressent ce reproche me feront plus facilement voir une vertu dans ce défaut, qu'un vice chez Caton. Néanmoins, quoi qu'il ne faille pas en user trop souvent, de peur d'en contracter la mauvaise habitude, on peut quelquefois appeler l'âme au plaisir et à la liberté, et s'écarter pour un temps d'une sobriété trop austère. Car si l'on s'en rapporte au poëte grec :

« Il est doux quelquefois de perdre la raison. »

Platon a dit : « Vainement un homme de sang-froid frappe aux portes des Muses ; » et Aristote : « Il n'y eut jamais de grand génie sans un grain de folie. » Il n'y a qu'une âme émue qui puisse parler dans un langage au-dessus du vulgaire. Lorsque, dédaignant les pensées de tous les hommes et de tous les jours, elle s'élève dans ses inspirations sacrées, alors elle fait entendre des accents surhumains. Tant qu'elle se renferme en elle-même, elle ne peut atteindre rien de sublime et aucune eime escarpée. Il faut qu'elle s'écarte des routes battues, qu'elle prenne son essor, et que, mordant son frein, elle entraîne son guide et le transporte en des lieux qu'il n'aurait osé de lui-même escalader. Voilà, cher Sérénus, par quels moyens on peut conserver la tranquillité de l'âme, la regagner, et résister aux insinuations du vice. Mais n'oubliez pas qu'aucun d'eux n'est assez fort pour garder un bien si fragile, si votre âme chancelante n'est environnée de soins constants et assidus.

berator potio; nonnunquam et usque ad ebrietatem veniendum, non ut mergat uos, sed ut deprimat. Erit enim curas, et ab imo animus movet; et ut morbis quibusdam, ita tristitiæ medetur: Liberque non ob licentiam lingue dictus est inventor vini, sed quia liberat servitio curarum animum, et aserit, vegetatque et audaciorum in omnes conatus facit. Sed ut libertatis, ita vini salubria moderatio est. Et Solonem, Arcesilæumque luduisse vino credunt. Catoni ebrietas obiecta est; facilius efficiet, quicquid objecerit, hoc crimen honestum, quam turpem Catonem. Sed nec sæpe faciendum est, ne animus malam consuetudinem ducat; et aliquando tamen in exultationem libertatemque extrahendus, tristisque sobrietate removenda paulisper. Nam, sive Græco poetæ credimus,

« Aliquando et lassare jucundum est : » sive Platoni,

« Frustra poeticas fores compos aut populi : » sive Aristoteli, « Nullum magnum ingenium sine mixtura demætiæ fuit. » Non potest grande aliquid et supra ceteros loqui uel mota ruina. Quam vulgaris et solis contemnit, instinctuque æero narreat excelsior, tunc demum aliquid cœclit grandis ore mortali. Non potest sublime quidquam et in arduo positum contingere, quando apud se est. Desciscat oportet a solio, et effertur, et morient frenos, et rectorem rapit saum; eoque foras quo per se timuisset ascendere. Habes, Serene crisalme, que possint tranquillitatem tuam, que restituere, que surreptibus vitis resistant. Illud tamen scito, nihil horum satis esse validum, rem insubcillem servantibus, nisi intentis et assidua cura circumstant animum labentem.

# DE LA CLÉMENTE.

## LIVRE PREMIER.

I. Je me suis proposé, Néron César, d'écrire sur la clémence, pour te servir en quelque sorte de miroir, et, en te montrant à toi-même, te faire arriver à la première de toutes les joies. En effet, quoique le véritable fruit des bonnes actions soit de les avoir faites, et qu'aucun prix digne de la vertu ne se trouve en dehors d'elle-même, il est doux pourtant de contempler, de parcourir une bonne conscience; puis de jeter les yeux sur cette foule immense, discordante, séditieuse, effrénée, prête à s'élançer également à la perte des autres et à la sienne, si elle vient à briser son joug; il est doux de pouvoir se dire : « C'est moi qui suis le préféré entre tous les mortels, choisi pour remplir sur la terre les fonctions des dieux; c'est moi qui suis parmi les nations l'arbitre de la vie et de la mort. Le sort et la condition de chacun

sont dans ma main. Ce que veut donner la fortune à chacun des hommes, elle le déclare par ma bouche : c'est de notre réponse que dépend la joie des peuples et des villes. Nulle partie du monde ne fleurit que par ma volonté et ma faveur. Tous ces milliers de glaives que ma paix retient dans le fourreau, vont en sortir à mon signal. Quelles nations seront anéanties, lesquelles seront transportées, lesquelles recevront la liberté, lesquelles la perdront, quels rois deviendront esclaves, quels fronts seront ornés du diadème royal, quelles villes tomberont, lesquelles seront fondées, tout cela est mon ressort. Avec ce pouvoir de tout faire, je n'ai été entraîné à ordonner d'injustes supplices ni par la colère, ni par la fougue de la jeunesse, ni par la témérité et l'obstination des hommes, qui souvent chassent la patience des cœurs les plus calmes, ni par cette gloire cruelle fréquemment

## LIBER PRIMUS.

I. Scribere de clementia, Nero Caesar, institui, ut quodammodo speculi vice fungerer, et te libi ostenderem perventurum ad voluptatem maximam omnium. Quamvis enim recte factorum verus fructus sit fecisse, nec alium virtutum pretium dignum illis extra ipsas sit, juvat inspicere et circuire bonam conscientiam, tum immittere oculos in hanc immensam multitudinem, discordem, seditionem, impotentem, in perniciem alienam summeque pariter exultanturam, si hoc jugum fregerit, et ita loqui secum : « Ego ex omnibus mortalibus placui, electusque sum, qui in terris deorum vice fungerer; ego vite necisque gentibus arbitri qualem quique sortem statui-

que habeat, in manu mea positum est. Quid cuique mortalium fortuna datum velli, meo ore pronuntiat : ex nostro responso letitie causas populi urbesque concipiunt. Nulla pars usquam, nisi volente propitioque me, floret. Hæc tot millia gladiatorum, quæ pax mea comprimit, ad nutum meum stringuntur : quas nationes funditis excindit, quas transportari, quibus libertatem dari, quibus eripi, quos reges nuncipia fieri, quorumque captivi regiam circumdari decus oporteat, quæ riant urbes, quæ oriantur, mea jurisdictio est. In hac tanta facultate rerum, non ira me ad iniqua supplicia compulsi, non juvenilis impetus, non temeritas hominum et contumacia, quæ sæpe tranquillissimis pectoribus quoque patientiam extorsit : non ipsa ostentans per terrores potentie dira, sed frequens

ambitionnée par les maîtres des empires, de faire éclater ma puissance par la terreur. Chez moi, le glaive est renfermé ou plutôt captif, tant je suis avare du sang même le plus vil. Il n'est personne à qui le titre d'homme, à défaut de tout autre, ne fasse trouver faveur auprès de moi. Je tiens la sévérité cachée, la clémence toujours en exercice. Je m'observe, comme si je devais rendre compte aux lois que j'ai tirées de la poussière, que j'ai évoquées des ténèbres pour les mettre au grand jour. Je me suis laissé toucher par les jeunes années de celui-ci, par les vieux jours de celui-là. J'ai fait grâce à la grandeur de l'un, à la petitesse de l'autre; et quand je ne trouvais aucune cause d'indulgence, je pardonnais pour moi-même. Aujourd'hui, si les dieux immortels m'appelaient à rendre compte, je suis prêt à leur rendre compte du genre humain. « Oui, César, tu penses hardiment proclamer quo de toutes les choses confiées à ta foi, à ta tutelle, tu n'as rien enlevé à la république, soit en secret, soit par violence. Tu as ambitionné une gloire bien rare et que n'obtient jamais aucun prince, celle de ne point faire de tort. Tu n'as pas perdu la peine, et cette bonté singulière n'a pas rencontré des appréciateurs ingrats ou malveillants. Tu es acquies à la reconnaissance. Jamais un homme ne fut aussi cher à un autre homme que tu l'es au peuple romain, toi, son bien suprême et durable! Mais c'est un grand fardeau que tu t'es imposé. Personne ne cite plus le divin Auguste, ni les premiers temps de Tibère César; personne ne cherche hors de toi-même un exemple qu'on désire te voir imiter. Ce qu'on demande, c'est que tout ton règne réponde à cet

avant-goût de la première année. Ce serait chose difficile, si cette bonté qui t'appartient n'était pas naturelle, si tu ne l'avais empruntée que pour un temps; car personne ne peut longtemps porter le masque. Tout ce qui est déguisé reprend bientôt sa nature; tout ce qui repose sur la vérité, tout ce qui, pour ainsi dire, a des racines solides, ne fait que croître et s'améliorer avec le temps. C'était une grande chance que courait le peuple romain, lorsqu'on ignorait encore quelle direction prendrait ton naturel généreux. Maintenant, les espérances publiques sont assurées de leur accomplissement; car il n'est plus à craindre que tu tombes tout-à-coup dans l'oubli de toi-même. Il est vrai que l'excès du bonheur rend exigeant; et jamais les desirs ne sont assez modérés, pour s'arrêter à ce qu'ils ont atteint. Pour nous, un grand bien n'est qu'un pas vers un plus grand, et les plus folles espérances naissent d'un bonheur inespéré. Aujourd'hui, cependant, tu forces tes sujets d'avouer qu'ils sont heureux, et qu'il ne manque à leur félicité que de durer toujours. Bien des motifs leur attachent cet aveu, le plus tardif que fasse l'homme: leur sécurité profonde, source abondante de biens, leurs droits placés au-dessus de toute atteinte. Les yeux s'arrêtent sur cette heureuse forme de gouvernement, à laquelle rien ne manque pour parvenir à la plus haute liberté, que la licence qui se détruit elle-même. Mais ce qui surtout pénètre également les plus grands comme les plus petits, c'est l'admiration de ta clémence. Car tous les autres avantages, chacun les éprouve ou les désire plus grands ou plus petits, en proportion de sa fortune; la clémence

magnis imperiis gloria. Conditum, immo constitutum apud me ferro est summa parsimonia etiam vilissimi sanguinis; nemo non, cui alia desint, hominis nomen est quo gratus es. Severitatem abdidi, clementiam in prociuo habeo; sic me custodio, tanquam legibus, quas ex ista ac lenchris in lucem evocavi, rationem redditurus sim. Alterius recto prima motus sum, alterius nimis: aliorum dignitati donavi; alium humilitati; quotiens nullam invenere misericordie casum, mihi peperi. Hodie dicit immortalibus, si a me restitutum repetat, enumerare penus humanum prorsus sum. » Potes hoc, Caesar, predicare audacter, omnium, quæ in fidem teclumque hominum venerunt, nihil per te, neque vi, neque calce reipublice ereptum. Rarissimam laudem, et nulli adhuc principum concessam contempsisti, innocentiam. Non perdis operam; nec bonitas ista tua singularis ingratos aut malignos assilimores necesse est; referat tibi gratia. Nemo unus homo aut homini tua carus unquam fuit, quam in populo romano; magnam longaque ejus hominum! Sed iugum tibi omnis impossibile; nemo jam divum Augustum, nec Tiberii Cæsaris prima tempora loquitur; nemo quod te iuliani veli exemplar exire te querit.

Principatus tunc ad summum gaudium exigitur. Difficile hoc fuisset, si non naturalis tibi ista bonitas esset, sed ad tempus summa; nemo enim potest personam diu ferre. Ficta cito in naturam summa recidunt; quibus veritas subest, quareque (ut ita dicam) ex solido consistunt, tempore ipso in magis meliusque procedunt. Magnam addidit aliam populus romanus, quam incertam esset, quæ se statim in nihil indoles daret. Jam vota publica in tuto sunt; nec enim periculoso est, ne te subito tui exipiat oblitio. Facit quidem avidos omnia felicitas; nec tunc temperare cupiditates sumi unquam, ut in eo, quod colligit, desinam; gradus a magnis ad majora fit, et spes improbius complectuntur insperata assecuti. Omnibus tamen nunc civibus ius et hæc confessio exprimitur, esse felices: et illa, nihil in his accedere bonis posse, nisi ut perpetua sint. Nulla illis cogit ad hanc existimationem, quæ nullo in homine tardior est: securitas alia, affluentia; per supra omnia iuguriam posuim. Observatur oculis tristissima forma reipublice, cui ad summam libertatem obit deest, nisi percon ille licentia. Principes tamen æquales ad maximos humos pervenit clementie tue admiratio. Cetera eorum bona pro portione fortunæ suæ quisque sentit aut

offre à tous le même espoir. Et il n'est personne qui s'applaudisse assez de son innocence, pour ne pas se réjouir d'avoir sous les yeux la clémence prête à tendre la main aux humains égarés.

II. Il en est, je le sais, qui pensent que la clémence est un encouragement à la méchanceté; car sans le crime elle est superflue, et c'est la seule vertu qui reste oisive parmi les gens de bien. Mais d'abord, de même que la médecine, qui ne sert qu'aux malades, est néanmoins en honneur auprès des gens bien portants, de même la clémence, bien qu'elle ne soit invoquée que par les coupables, est pourtant révérencée par les innocents. Ensuite elle trouve à s'appliquer même en la personne des innocents, parce que la fortune quelquefois tient lieu de crime : et la clémence vient en aide non-seulement à l'innocence, mais souvent encore à la vertu, lorsqu'il arrive, selon la condition des temps, que des actions louables sont exposées à être punies. Ajoute qu'une grande partie des hommes peut revenir à l'innocence. Il ne faut pas cependant pardonner au hasard. Car, lorsque toute différence est effacée entre les bons et les méchants, la confusion survient et le vice fait irruption. Il faut donc user de réserve, et savoir distinguer les caractères guérissables de ceux qui sont désespérés. La clémence ne doit être ni aveugle, ni basale, ni restreinte; car il y a autant de cruauté à pardonner à tous, qu'à ne pardonner à personne. Il faut un terme moyen; mais comme ni juste équilibre est difficile, si la balance doit pencher d'un côté, que ce soit du côté de l'humanité.

III. Mais ces choses se diront mieux en leur place. Maintenant je diviserai mon sujet en trois parties. La première servira d'introduction. Dans la seconde, je démontrerai la nature et les attributs de la clémence. Car, comme certains vices imitent la vertu, on ne peut les en distinguer qu'en marquant la vertu de signes qui la fassent reconnaître. En troisième lieu, nous rechercherons comment l'âme arrive à cette vertu, comment elle s'y affermit, et se l'approprie par l'usage. Or, il faut tenir pour constant que de toutes les vertus, nulle ne convient plus à l'homme, parce que nulle n'est plus humaine : et cette vérité est reconnue non-seulement par nous, qui voulons que l'homme soit considéré comme un animal sociable, né pour le bien commun de tous, mais encore par ces philosophes qui abandonnent l'homme à la volupté, et qui rapportent toutes leurs paroles, toutes leurs actions à leur utilité. Car, si l'homme cherche le plaisir et le repos, la vertu la plus appropriée à sa nature est celle qui chérit la paix et qui retient son bras. Cependant, de tous les hommes, ceux à qui la clémence convient le plus sont les princes et les rois. Car une grande force n'est honorable et glorieuse qu'autant qu'elle a le pouvoir d'être utile; et c'est un fléau qu'un prince puissant qui n'est capable que de nuire. Enfin, la grandeur n'est stable et bien assurée que lorsque tous savent qu'elle existe moins au-dessus d'eux que pour eux; lorsque tous les jours on éprouve que la sollicitude du prince veille au salut de chacun et de tous; lorsqu'à son approche on ne s'enfuit pas comme devant un animal méchant et dangereux.

expectat majora minoraque : ex elementis omnes ideis spernit. Nec est quisquam, cui tam valde innocentia sua placeat, ut non stare in conspectu elementum, paratam humanis erroribus, gaudet.

II. Ene autem aliquis scio, qui clementia proximam quempae potest sustineri, quoniam nisi post crimine superveniat, et sola hæc virtus inter innocentes cessat. Sed primum omnium, sicut medicinae apud agros non, etiam apud sanos honor est; ita clementiam quamvis parva digni innocent, etiam innocentes colunt. Deinde habet hæc in persona quoque innocentium locum, quia interita fortuna pro culpa est: nec innocentie tantum clementia succurrit, sed sæpe virtuti, quoniam quidem conditione temporum ineluctum quodam, quæ possint laudata puniri. Adjice, quod magna pars hominum est, quæ reveri ad innocentiam possit. Sed non tamen vulgi ignoscere debet: nam ubi discrimen inter malos bonosque subsistat est, confusio sequitur, et viduarum erupit. Insuper adhibenda est moderatio, quæ similibus ingenuis distinguere a deploratis sciat. Nec promiscuum habere ac vulgaris clementiam oportet, nec absensam; nam tam omnibus ignoscere crudelitas est, quam nulli. Modum tenere debemus; sed quia difficile est temperamen-

tum, quidquid equo plus futurum est, in partem humaniorum præponderet.

III. Sed hæc suo loco melius dicentur. Nunc in tres partes materiam hæc materiam dividam. Prima erit nomenclatio: secunda, quæ naturam elementis habitumque demonstret; nam quoniam sint illa quædam virtutes imitanda, non possunt secreti, nisi signa quibus dignoscantur impressis: tertio loco queremus, quomodo ad hanc virtutem perveniant animus, quomodo confirmetur, et non solum faciat. Nullum vero ex omnibus virtutibus magis homini convenire, quam sit nulla humanior, existet necesse est: non solum inter nos, qui hominem, sociale animal, communi bono generum videri volumus; sed etiam inter illos, qui hominem voluptati donant, quorum omnia dicta factaque ad utilitatem suam spectant; nam si quidem petiti et obtinui, hanc virtutem naturæ sine tactus est, quæ pacem non i, et nonis retinet. Nullum tamen elementis ex omnibus magis, quam regem aut principem deceat. Ita enim magis vires decori gloriæque sunt, si illis salutaris potentia est; nam pestifera vis est, valere ad nocendum. Illius denique magnitudo stabilis fundataque est, quem omnes non tam supra se esse, quam pro se, sciunt; cuius curam exornare

qui s'élance de son antre, mais que de toutes parts, au contraire, on vole vers lui comme vers un astre lumineux et bienfaisant; lorsque pour lui on est prêt à s'exposer aux glaives des conspirateurs, à lui faire un rempart de cadavres, et, si le soin de sa vie l'exige, à joncher sa route de victimes humaines. Les veilles des sujets protègent son sommeil: pressés autour de lui, leurs poitrines défendent sa poitrine; ils forment une muraille contre les dangers qui le menacent. Ce n'est pas sans raison que les peuples et les villes s'accordent ainsi pour protéger et chérir leurs rois, pour se sacrifier, avec tout ce qui leur appartient, toutes les fois que l'exige le salut du chef de l'empire. Et ce n'est ni faire trop bon marché de soi, ni faire acte de folie que de livrer au fer tant de milliers de têtes pour une seule, de racheter par tant de morts une seule vie, et quelquefois celle d'un vieillard infirme. De même que le corps entier est au service de l'âme, bien qu'il soit beaucoup plus étendu, beaucoup plus apparent, tandis que l'âme subtile se dérobe aux regards, et ne connaît pas même la retraite où elle se cache; cependant c'est pour elle que travaillent les mains, les pieds, les yeux; c'est elle que protège votre enveloppe extérieure; à son ordre, nous nous reposons; à son ordre, nous nous empressons. Quand ce maître commande, s'il est avaré, nous labourons la mer pour gagner des richesses; s'il a du cœur, nous nous hâtons de livrer notre main aux flammes, à nous précipiter volontairement dans le gouffre; ainsi cette immense multitude, groupée autour d'une seule âme, est gouvernée par son

souffle et modérée par sa raison; tandis qu'elle succomberait sous le poids de ses propres forces, si elle ne s'appuyait sur la sagesse d'un chef.

IV. C'est donc leur propre sûreté qu'aiment les peuples, lorsque pour un seul homme dix légions se rangent en bataille, lorsque le soldat s'élance au premier rang, lorsqu'il présente sa poitrine aux blessures, pour que les drapeaux de son empereur ne reculent pas. Car c'est lui qui est le lien d'union de la république; c'est lui qui est le souffle vital que respirent tant de milliers d'hommes qui ne seraient par eux-mêmes qu'un inutile fardeau et une proie facile, si cette âme de l'empire en était détachée.

« Le roi vit, tous ont une même pensée; il meurt, tout lien est brisé. »

Ce malheur serait la destruction de la paix romaine, et ruinerait la fortune d'un si grand peuple. Il sera à l'abri de ce danger tant qu'il saura supporter le frein: si une fois il le brisait, ou si, quelque révélation l'en ayant dégoûté, il refusait de le reprendre, cette unité, ce faisceau d'un grand empire se briserait en mille éclats: Rome cessera de dominer du jour où elle cessera d'exister. Aussi, n'est-il pas étonnant que les princes, les rois, ou, quelque nom qu'on leur donne, ces gardiens de la fortune publique, soient aimés au-delà des affections privées. Car, si pour les hommes sages l'intérêt public est préférable à l'intérêt particulier, il en résulte qu'ils doivent encore plus chérir celui en qui la république s'est transformée. Depuis longtemps le César s'est tellement incorporé avec la république, qu'en ne peut retrancher l'un sans

pro salute singulorum atque universorum quotidie experiantur; quo procedente, non, tanquam malum aliquod aut noxam animæ e cubili prostraverit, diffugiant, sed tanquam ad clarum ac beneficium sidus certatim advoctant, obsequere se pro illo mucronibus insidiantium paratissimi, et subternere corpora sua, si per stragem illi humanam iter ad salutem stravedum sit. Somnum ejus nocturnis excubiis mutant; latera objecti circumfusique defendunt; locurrentibus periculis se opponunt. Non hic est sine ratione populi urbisque consensus, sic protegendum amandique reges, et se suaque jactandi, quocumque desideraverit imperantis solus. Nec hæc villitas est, aut demencia, pro uno capite tot milia exsepere ferrum, ac nullis mortibus noxam animam redimere, nonnunquam ævis et invalidi. Quemadmodum totum corpus animo deservit, et quum hoc tanto majore tantoque speciosius sit, ille in occultis manens tenet, et in qua sede latet letectus; tamen manus, pedes, oculi negotium illi gerunt: illam hæc cutis mœuit; illius jussu jacemus, aut inquieti discurremus; quum ille imperavit, sive avarus dominus est, mare luci causa scrutamur, sive ambitiosus, jamdudum dexteram flammeis objicimus, aut voluntarie sublimius; sic hæc immensa multitudo, unus animæ circumdata, illius spirito regitur, illius ratione flectitur,

pressura se ac fractura viribus suis, nisi consilio sustineatur.

IV. Snam itaque incolumitatem amant, quum pro uno homine decem legiones in aciem deducunt, quum in prima fronte procurrant, et adversa vulneribus pectora ferunt, ne imperatoris mors siges vertantur. Ille est enim vinculum, per quod respublica coheret; ille spiritus vitalis, quem hæc tot milia trahunt, nihil per ipsa se futura nisi cunus et præda, et mens illa imperii subtrahatur.

Rege incolumi mens omnibus una:  
Animo ruptæ fidem.

Ille casus romanæ pacis exitium erit, hic tanti fortunæ populi in ruinas agit. Tandem ab isto periculo ab erit hic populus, quum sciet ferre frenos; quos si quando elapserit, vel aliquem casum discussos reponi sibi passus non erit, hæc unitas et hic maximi imperii contextus in partes multas dissilet: idemque hinc arbitri domandi finis erit, qui parandi fuerit. Ideo principes regesque et quocumque alio nomine sunt, tutores status publici, non est mirum amari ultra privatos etiam necessitudines. Nam si sanis hominibus publica privata potiora sunt, sequitur, ut si quoque carior sit, in quem se respublica convertit. Otium enim illa se induit respublicæ Cæ-



les perdre tous deux. Car il faut à l'un des bras, comme à l'autre une tête.

V. Il semblerait que mon discours s'écarte loin du but; mais, par Hercule! il pénètre au fond du sujet; car si, comme je viens de l'établir, tu es l'âme de la république, elle est ton corps : tu vois, je pense, combien la clémence est nécessaire; car c'est toi-même que tu épargnes lorsque tu sembles épargner un autre. Il faut donc épargner les citoyens même coupables, ainsi que tu en agiras avec un membre malade; et si parfois il faut tirer du sang, retiens la main, de peur de faire une incision plus forte qu'il n'est besoin. Donc, comme je le disais, la clémence est sans doute dans la nature de tous les hommes; mais c'est surtout chez les souverains qu'elle est glorieuse, parce que par eux elle trouve plus à conserver, elle trouve pour se déployer une plus ample matière. Quel faible mal, en effet, produit la cruauté privée! mais la fureur des princes est une guerre. Bien qu'il y ait accord entre toutes les vertus, et que l'une ne soit ni meilleure, ni plus honorable que l'autre, quelques-unes cependant conviennent davantage à certaines personnes. La grandeur d'âme sied à tout mortel, même à celui qui n'a rien au-dessous de lui. Qu'y a-t-il, en effet, de plus grand, de plus noble, que de vaincre la mauvaise fortune? Cependant, cette grandeur d'âme est plus au large dans la prospérité, et se fait mieux voir sur le tribunal que sur la place. La clémence, quelque demeure qu'elle pénètre, la rend heureuse et paisible; mais, dans celle des rois, plus elle est rare, plus elle est admirable. Qu'y a-t-il, en effet, de plus remarqua-

ble que de voir celui dont la colère ne rencontre pas d'obstacle, dont les sentences les plus rigoureuses reçoivent la sanction de ceux même qui périssent, qui ne doit de compte à personne, même de ses plus violents emportements, et que personne ne tenterait de fléchir, se mettre à lui-même un frois, et faire de sa puissance un usage meilleur et plus doux? Il se dit à lui-même : « Malgré la loi, il n'y a personne qui ne puisse tuer; il n'y a personne qui puisse sauver, excepté moi. » Une grande fortune exige un grand cœur; car si on ne s'élève jusqu'à elle, si on ne se place plus haut, on la ravale elle-même plus bas que la terre. Or, c'est le propre d'une grande âme d'être calme et tranquille, de regarder du haut de son mépris les injures et les offenses. C'est aux femmes qu'appartiennent les emportements de la colère; c'est aux bêtes féroces, et encore aux moins généreuses, à redoubler leurs morsures et leurs attaques sur un ennemi terrassé. Les éléphants et les lions abandonnent celui qu'ils ont renversé; l'acharnement ne convient qu'aux animaux ignobles. Une colère cruelle et inexorable ne sied pas à un roi; car il ne se montre guère supérieur à l'homme vers lequel il se rabaisse en s'irritant contre lui; mais s'il donne la vie à ceux que menace la mort, s'il donne les dignités à ceux qui méritent de les perdre, il fait ce qui n'est possible qu'à celui qui peut tout. Car la vie peut être arrachée même à un supérieur, jamais elle ne peut être donnée qu'à un inférieur. Sauver, c'est le privilège d'une haute fortune; et jamais elle ne doit être tant admirée que lorsqu'il lui arrive de pouvoir ce que peuvent

as, ut seduci alterum non possit sine nitrisque pernicië; nam ei illi viribus opus est, ita et huic capite.

V. Longius videtur recessisse a proposito oratio mea : at mercurius rem ipsam premit. Nam si, quod nobis colligitur, animus reipublice tu es, illa corpus totum : vides, ut puto, quam necessaria elementa sit; tibi enim parvis, quam videris alteri parcere. Parcedum itaque est etiam improbandis elisibus, non alter quam membris laqueantibus; et si quando mæsto sanguine opus est, susciendū est, ne ultra, quam necesse sit, incidas. Est ergo, ut dicebam, elementa omnibus quidem hominibus secundum naturam, maxime tamen decora imperatoribus : quanto plus habet apud illos quod servet, quantoque in majore materiâ appareat. Quisulom enim nocet privata crudelitas? Principum sævitas, bellum est. Quam aucta virtutibus inter se sit concordia, nec ulla aliera melior aut honestior sit, quædam tamen quibusdam personis aptior est. Decet magnanimitas quælibet mortalem, etiam illum infra quem nihil est. Quid enim majus, aut fortius, quam malum fortunam retundere? Hæc tamen magnanimitas in bona fortuna laxiorem locum habet, meliusque in tribunali, quam in plano conspicitur. Clementia in quæcumque domus pervenerit,

cam felicem tranquillamque præstat; sed in regia quoque rarior, eo mirabilior. Quid enim est memorabilius, quam eum, cujus iræ nihil obstat, cujus graviore sententiâ ipsi qui percuti assentiunt, quem nemini interrogaturus est, immo si vehementius excedendi, nec deprecaturus quidem, ipsum sibi manum injicere, et potestatem suam in melius placidiusque uti? hoc ipsum cogitantem : occidere contra legem nemo non potest; servare nemo, præter me. Magnam fortunam magnus animus decet, qui nisi se ad illum extulit, et altior sibi, illam quoque infra terram deducit. Magni autem animi est proprium, placidum esse, tranquillumque, et injuriarum atque offensionum superne displicere. Muliebres est, furere in ira; ferarum vero, nec generosorum quidem, præmeditare et urgere projectos. Elephas illi conquestrat, quem impulerunt; ignobilis bestia periculis est. Non decet regem sæva et inexorabilis ira; non multum enim supra eum eminet, cui se irascendo exæquat; at si dat vitam, si dat dignitatem periculisque potest fieri. Viti enim animam superiori eripitur, non quam nisi inferiori datur. Servare proprium est excellentis fortune; que nunquam magis conspicitur, quam quum illi contingit idem posse quod dicit,

les dieux, au bienfait desquels, tous, bons et méchants, nous devons la lumière. Que le prince donc s'inspire des sentiments de la divinité; que, parmi ses sujets, il en voie avec amour quelques-uns, parce qu'ils sont utiles et bons; qu'il laisse le reste dans la foule; qu'il se félicite de l'existence de ceux-ci, qu'il tolère ceux-là.

VI. Songe que tu es dans cette ville où la multitude, dont les flots se pressent sans relâche à travers de larges rues, étouffe dès qu'un obstacle interrompt le cours de ce rapide torrent; où le peuple se fait jour vers trois théâtres à la fois, où l'on consomme toutes les moissons du monde entier: en quelle solitude, en quel désert se changera-t-elle, s'il n'y restait que ceux qu'absoudrait un juge sévère! Quel est le magistrat interrogateur qui ne soit reprochable devant la loi même au nom de laquelle il interroge? Quel est l'accusateur qui soit exempt de faute? Je ne sais même s'il est quelqu'un qui se montre plus difficile à accorder le pardon que l'homme qui, le plus souvent, a eu besoin de l'implorer. Tous nous avons commis des fautes, les uns de plus graves, les autres de plus légères; les uns de propos délibéré, les autres par l'impulsion du hasard, ou par l'entraînement d'une perversité étrangère; quelques-uns n'ont pas su persister fermement dans de bonnes résolutions, et perdent leur innocence à regret et à leur corps défendant. Non-seulement nous avons failli, mais jusqu'à la fin de la vie nous continuerons à faillir. Quand même il serait quelqu'un qui eût si bien purifié son âme, que rien ne pourrait plus ni la troubler, ni l'égarer, cependant il

n'est arrivé à l'innocence qu'à travers le péché.

VII. Puisque j'ai parlé des dieux, je proposerai au prince le plus bel exemple sur lequel il puisse se former, en se montrant envers ses sujets ce qu'il voudrait que les dieux fussent envers lui. Lui conviendrait-il de trouver les divinités inexorables pour ses fautes et ses erreurs? Lui conviendrait-il qu'elles le poursuivissent jusqu'au dernier châtiment? Qui d'entre les rois peut être assuré que les aruspices ne recueilleraient pas ses restes? Que si les dieux, dans leur indulgence et leur justice, ce punissent pas aussitôt par la foudre les crimes des puissants, combien n'est-il pas plus juste qu'un homme établi au-dessus des hommes écrase son empire avec douceur, et se demande si l'aspect du monde n'a pas plus d'agréments et de charmes pour les yeux, durant un jour pur et serein, qu'au milieu des éclats répétés du tonnerre qui ébranlent l'espace, et des feux qui brillent de toutes parts? Or, le spectacle d'une autorité paisible et modérée n'est pas autre que celui d'un ciel pur et sans nuage. Un règne cruel est tumultueux et voilé de ténèbres; les peuples tremblent et s'épouvantent à des bruits soudains, et celui-là même qui trouble tout n'est pas à l'abri des secousses. On excuse plus volontiers chez les hommes privés l'opiniâtreté de la vengeance; car ils peuvent être blessés, et leur ressentiment vient de l'injure; ils craignent d'ailleurs le mépris; et ne pas rendre la pareille à l'offenseur semble de la faiblesse, non de la clémence. Mais celui à qui la vengeance est facile, s'il y reconnoît, obtient sûrement un renom de bonté. Dans une condition ob-

quorum beneficio in lucem edimur, tam boni quam mali. Deorum itaque sibi animum asserens princeps, alios ex civibus suis, quos niles bonique sunt, libens videat, alios in numerum relinquat: quosdam esse gaudeat, quosdam patiatur.

VI. Cogita te in hac civitate, in qua turba per latissima itinera sine intermissione defluens effluit, quocumque aliquid instabit, quod cursum ejus velut torrentis rapidi moraretur; in qua tribus eodem tempore theatris vie postulatur; in qua consumitur, quidquid terris omnibus aratur: quanta solitudo et vastitas futura sit, si nihil relinqueret, nisi quod iuxta severos absolverit! Quoties quisque ex quæstoribus est, qui non ea ipse lege teneatur, qua quærit? Quoties quisque accusator vocat culpa? et necesse, an nemo ad damnum veniam difficillius sit, quam qui illam petere sæpius meruit. Peccavimus omnes: alii gravia, alii leviora, alii ex destinato, alii forte lapsi, aut aliena nequitia ablati; alii in bonis consiliis porum fortiter celsimus, et innocentiam invicti ac recitantes perdidimus. Nec delinquimus tantum, sed usque ad extremum vel delinquimus. Etenim quia tam bene purgari astringunt, ut nihil obturbare eum amplius possit ne fallere, ad innocentiam tamen peccando pervenit.

VII. Quoniam deorum feci mentionem, optime hoc exemplum principi constituam, ad quod formetur, ut se talem esse civitatem, qualem sibi deos vult. Expedit ergo habere inexorabilia peccatis atque erroribus nomina? expedit usque ad infamam infesta pericula? Equis regum erit tutus, cujus non membra aruspices colligunt? quodsi dii placabiles et æqui delicta potestatem non statim fulminibus persequuntur, quanto æquius est, hominem hominibus præpositum mihi animo exercere imperium, et cogitare, utrum mundi status fragoribus potestiorque sit sereno et puro die, an quoniam fragoribus crebris omnia quantantur, et ignes hinc atque illinc micant? Atqui non alia facies est quiesci modesteque imperii, quam sereni cœli et silentis. Crudele regnum, turbidum, tenebrisque obscurum est, inter tremantes et ad repetendum socium espavescentes, nec eo quidem qui omnia turbat incommoiso. Facilis privatis ignoscitur pertimescit se vindicantibus; possunt enim lædi, dolores eorum non laqueare veni; timent præterea concitium; et non restitisse laqueibus gratiam, infinitas videtur, non clementiam. At cui utilis in facili est, si omnia ea, certum tandem mansuetudinis consequatur. Illius loci positis exercere manum, litigare, in rixam procurare,

scure, on est plus libre de menacer de la main, de se disputer, d'engager une querelle et de suivre les penchans de sa colère. Entre pareils, les coups sont légers. Dans un roi, même les cris et l'intempérance de paroles dérogent à la majesté.

VIII. Tu trouves pénible pour les rois de se voir arracher la liberté de parler, qui appartient aux plus humbles. « C'est, dit-on, une servitude, et non un empire. » Eh quoi ! ne sens-tu pas en effet que c'est à nous l'empire, à toi la servitude ? Elle est tout autre, la condition de ceux qui sont cachés dans une foule qu'ils ne dépassent pas ; leurs vertus, pour se faire jour, ont longtemps à lutter, et leurs vices sont enveloppés d'obscurité. Mais toi, la renommée recueille les actes et les paroles, et nul ne doit davantage s'inquiéter de la réputation qu'il aura, que celui qui doit en avoir une grande, par quelques actions qu'il la mérite. Combien de choses ne ta sont pas permises, qui, grâce à toi, le sont pour nous ? Je puis, dans tous les quartiers de la ville, me promener seul et sans crainte, quoique nulle suite ne m'accompagne, que nul glaive ne soit chez moi, ni à mon côté : toi, dans ta paix, il le faut vivre armé. Tu ne peux t'écarter de ta fortune ; elle t'assiège, et n'importe où tu veux descendre, elle te poursuit de son imposant appareil. C'est là la servitude de la grandeur suprême, de ne pouvoir s'amoindrir : mais cette nécessité t'est commune avec les dieux ; car le ciel les retient aussi captifs, et descend leur est aussi peu permis, qu'il serait pour toi peu sûr. Tu es enchaîné à ta grandeur. Peu de personnes sentent nos mouvements : nous pou-

rons aller, revenir, changer nos allures, sans que le public en ait conscience ; toi, il ne t'est pas plus qu'un soleil donné de te cacher. Une éclatante lumière t'environne, et tous les yeux sont tournés vers elle. Tu crois sortir, et tu t'élèves sur l'horizon. Tu ne peux parler sans que ta voix retentisse chez toutes les nations de la terre : tu ne peux être en colère, sans que tout tremble ; de même tu ne peux frapper un homme, sans ébranler tout ce qui l'entoure. De même que la foudre tombe au péril d'un petit dombe, au grand effroi de tous, de même les emportemens de pouvoir suprême répandent la terreur bien plus loin que le mal ; et ce n'est pas sans raison. Car, dans celui qui peut tout, on envisage moins ce qu'il fait que ce qu'il pourrait faire. D'ailleurs, dans la condition privée, la patience après les injures reçues expose à en recevoir de nouvelles : la clémence garantit la sécurité des rois. De fréquentes rigueurs répriment la haine d'un petit nombre, irritent celle de tous ; il faut que la volonté de sévir cesse avant le motif. Autrement, ainsi que les arbres taillés se reproduisent par de nombreux rameaux, et que certaines plantes repoussent plus touffues quand on les a coupées ; ainsi la cruauté des rois augmente le nombre de leurs ennemis, en les détruisant. Car les parents et les enfans de ceux qui furent tués, et leurs proches, et leurs amis, se lèvent à la place de chacune des victimes.

IX. Je veux te prouver la vérité de cette assertion par un exemple pris dans ta famille. Le divin Auguste fut un empereur élément, si l'on ne commence à le juger qu'à dater de son empire,

ac morem ire sue gerere, liberius est ; leves laque paria letus sunt ; regi vociferatio quoque, verborumque intemperantia non ex majestate est.

VIII. Grave pulvis, eripi loquendi arbitrium regibus, quod humilibus habent ? « Ita, inquit, sortitus est, non imperium. » Quid tu ? non experieris latet nobis esse, tibi servitium ? Alia conditio est eorum qui la turba, quam non excedunt, latent : quorum et virtutes ut appareant, diti hiantur, et vilia tenebras habent. Vestra facta dictaque rumor excipit : et ideo nullis magis curandum est, quatenus famam habent, quam qui qualemcumque meruerint, modicum habituri sunt. Quam multa tibi non licent, quae nobis beneficio tuo licent ? Possum in qualibet parte urbis solus incedere sine timore, quamvis nullus sequatur comes, nullus sit domi, nullus ad laque gladius : tibi in tua pace armato vivendum est. Aberrare a fortuna tuo non potes ; obidet te, et quocumque descendis, magno apparatu sequitur. Est haec summæ magnitudinis servitus, non posse fieri minus : sed cum diis tibi communis lata necessitas est ; non illos quoque extum alligatos tenet : nec magis illis descendere datum est, quam tibi tutum. Fastigio tuo afflatus es. Nostros motus pauci sentiunt ; prodire nobis, ac recedere, et

mutare habitum sine sensu publico licet : tibi non magis, quam soli, latere contingit. Multa contra te lux est : omnium in istam conversi oculi sunt. Prodire te putas ? ovire : loqui non potes, nisi ut vocem tuam, quae ubique sunt gentes, excipiant ; irasci non potes, nisi ut omnia tremant ; sic neminem potes affligere, nisi ut quid circa fuerit, qualitas. Ut fulminis paucorum periculo cadunt, omnium metu ; sic animadversiones magnarum potestatum terrent latius, quam nocent : non sine causa. Non enim quoties fecerit, sed quoties facturus sit, cogitatur in eo, qui omnia potest. Adhuc tunc, quod privatos homines ad accipiendas iniurias opportuniorem acceptarum potestatem facit : regibus certior est ex mansuetudinis securitas. Quia frequens vindicta paucorum odium reprimit, omnium irritat ; voluntas oportet ante exilendi, quam causa, deficiat. Alioquin quemadmodum praecise arbores plurimis ramis repaillant, et multa satorum genera, ut densores surgant, recidunt ; ita regis crudelitas et iniussorum numerum tollendo. Parentes enim laborique eorum, qui interfecit sunt, et propinqui, et amici, in locum singulorum succedunt.

IX. Hoc quam verum sit, admonere te exemplo domesticum volo. Divus Augustus fuit militis princeps, si quis

Mais, quand la république avait plusieurs maîtres, sa main usa du glaive. A l'âge que tu as maintenant, à peine sorti de sa dix-huitième année, déjà il avait plongé son poignard dans le sein de ses amis; déjà il avait, par des embûches, menacé la poitrine du consul M. Antoine; il avait été le collègue des proscripteurs. Mais, lorsqu'il eut dépassé sa quarantième année, pendant son séjour dans les Gaules, il lui fut donné avis que Lucius Cinna, homme d'un esprit étroit, lui dressait des embûches. On lui dit où, quand et comment il devait frapper; un des complices était le dénonciateur. Auguste, résolu de se venger de lui, fit réunir ses amis en conseil. Sa nuit fut agitée: car il sougeait qu'il allait condamner un jeune homme noble, et à cela près irréprochable, petit-fils de Cn. Pompée. Il ne pouvait déjà plus se résoudre à la mort d'un seul homme; et pourtant, avec M. Antoine, il avait dicté l'édit de proscription au milieu d'un souper. Il gémissait, et faisait entendre des paroles entrecoupées et contradictoires: « Quoi donc! souffrirai-je que mon assassin s'en aille libre et tranquille, quand je suis en alarmes? Il ne serait pas puni, celui qui, menaçant une tête tant de fois épargnée par les guerres civiles, échappée à tant de combats maritimes et terrestres, après que les terres et les mers sont pacifiées, entreprend, non de me tuer, mais de m'immoler? » Car il voulait le frapper pendant le sacrifice. Puis, après un intervalle de silence, élevant la voix, il s'emportait beaucoup plus violemment contre lui-même que contre Cinna: « Pourquoi vis-tu, si

l'aut d'hommes ont intérêt à ta mort? Quand s'arrêteront les supplices? Quand s'arrêtera le sang? Je suis pour les jeunes nobles une tête dévouée, contre laquelle ils aiguïsent leurs poignards. La vie n'est pas si précieuse que, pour ne pas périr moi-même, il faille perdre tant de monde! » Enfin sa femme Livie l'interrompt: « En croiras-tu, dit-elle, les conseils d'une femme? Fais ce que font les médecins; lorsque les remèdes ordinaires ne réussissent pas, ils emploient les contraires. La sévérité ne t'a pas encore profité: après Salvidienus est venu Lépidus; après Lépidus, Murena; après Murena, Cæpion; après Cæpion, Egnatius; je ne nomme pas les autres qui rougissent d'avoir tant osé: essaie maintenant du moyen de la clémence. Pardonne à L. Cinna; il est découvert: il ne peut déjà plus te nuire; il peut encore être utile à ta gloire. » Heureux d'avoir trouvé un avocat dans sa cause, Auguste remercie son épouse, donne aussitôt contre-ordre aux amis qu'il avait convoqués en conseil, et mande Cinna tout seul. Revenant alors tout le monde de sa chambre, après avoir fait placer un second siège pour Cinna: « Ce que je te demande avant tout, lui dit-il, c'est de ne pas m'interrompre, c'est de ne pas t'écrier au milieu de mon discours: il te sera donné ensuite le loisir de parler. Je t'ai trouvé, Cinna, dans le camp de mes adversaires, non pas devenu, mais né mon ennemi: je t'ai donné la vie, je t'ai rendu tout ton patrimoine. Aujourd'hui tu es si heureux, si riche, que le vaincu fait envie aux vainqueurs. Tu demandes le sacerdoce; et repoussant de nombreux

illam a principibus suo seclumare incipiat. In communi quidem republica gladium moris; quoniam hoc utilis esset quod tu nunc es, duodevicesimum egressus annum, jam pugiones in sinum amicorum absconderat, jam insidiis M. Antonii consulta lotus petierat, jam fuerat collega proscriptionis: sed quum annum quadragesimum transisset, et in Gallia moraretur, delatum est ad eum indicium, L. Cinna, stolidi ingenii virum, insidias ei struere. Dictum est ubi, et quando, et quemadmodum aggredi vellet: omnes ex consensu deferunt. Constituit se ab eo vindicare; consilium amicorum adlocutus iussit. Nox illi inquieta erat, quum cogitaret adolescentem nobilem, hoc detracto, integrum, Cn. Pompeii nepotem de manibus. Jam unum hominem occidere non poterat, cum M. Antonio proscriptionis edictum inter cenam diceret. Gemens ubique voces emittebat varias, et inter se contrarias. « Quid ergo? egn percutiendum mecum securum ambulare poteris, me sollicito? Ergo non dabit penas, qui tot civibus bellis fractis petulum caput, tot insulibus, tot pedestribus præstitis incedum, postquam terra narique pax parva est, non occidere constituit, sed immolare? » nam sacrificantem placuerat adoriri. Rursus silentio interposito majore multo voce, sibi, quam Cinna, irascere

hæret. « Quid vivis, si perire te tam multorum interest? quis fletis erit suppliciorum? quis sanguinis? Ego sum nobilissimus adolescentulis expositum caput, in quod mucrones acunt. Non est tanti vita, si, ut ego non peream, tam multa perdenda sunt. » Interceperat tandem illum Livia uxor: et, « Adulteris, inquit, muliebres consilium? Fæ quod medici solent; qui ubi ulsati remedia non procedunt, tentant contraria. Severitate nihil adhuc profecisti: Solvidienum Lepidus secutus est, Lepidum Murena, Murenam Cæpio, Cæpionem Egnatius, et alios faciem, quos tantum ausos pudet: nunc tenta quomodo tibi cedat elementa, ignoret L. Cinna; deprehenus est: jam nocere tibi non potest, prodesse fæmæ tuæ potest. » Gavius, sibi quod advocatum invenerat, uxor quidem gratias egit: remittari autem exemplo amicis, quos in consilium rogaverat, imperavit, et Cinnae unum ad se accessit: dimissisque amictibus et cubiculo, quum alterum Cinnae ponti cathedram jussisset: « Hoc, inquit, primum a te peto, ne me loquentem interpres, ne medio sermone meo proclamet: dabitur tibi loquendi liberum tempus. Ego te, Cinna, quum in bodianis castris invenissem, non factum tantum mihi inimicum, sed natum servavi, patrimonium tibi omne concessi. Hodie tam felix

compétiteurs dont les pères avaient combattu près de moi, c'est à toi que je le donnai. Après avoir si bien mérité de toi, tu as décidé de m'assassiner. A ces mots, Cinna s'écriant qu'un tel égarement était bien loin de lui : « Tu tiens mal ta promesse, Cinna, reprit-il ; il était convenu que tu ne m'interromprais pas. Tu veux, je le répète, m'assassiner. » Puis il indiqua le lieu, les complices, le jour, le plan de la conspiration, le bras auquel le fer devait être confié. Ensuite, le voyant les yeux baissés et gardant le silence moins par respect pour la convention faite que par la conscience de son crime : « Quel est ton loi ? lui dit-il. Est-ce pour régner toi-même ? Par Hercule ! le peuple romain est à plaindre, si entre toi et l'empire je suis le seul obstacle. Tu ne peux même défendre ta maison ; ces jours derniers, dans une contestation privée, tu as succombé sous le crédit d'un affranchi. En es-tu donc à ne trouver rien de plus facile que de choisir César pour adversaire ? Soit ; si je suis le seul empêchement à tes espérances. Mais s'accommoderaient-ils de toi, les Paulus, les Fabius Maximus, les Cossus, les Servilius, et cette longue suite de nobles, non de ceux qui portent de vaines titres, mais de ceux qui honorent les images de leurs aïeux ? » Je ne reproduirai pas tout son discours, qui remplirait la plus grande partie de cet écrit : car il est certain qu'il parla plus de deux heures, voulant prolonger ce supplice, le seul qu'il lui préparât. « Cinna, continua-t-il, je te donne la vie une seconde fois ; la première, c'était à un ennemi ; maintenant, c'est à un traître et à un par-

ricide. Qu'à dater de ce jour notre amitié commence : Intiens désormais à qui mettra le plus de loyauté, moi en te donnant la vie, toi en me la devant. » Depuis, il lui offrit de lui-même le consulat, en lui reprochant de n'avoir pas osé le demander. Auguste n'eut pas d'ami plus fidèle, et fut son seul héritier. Il n'y eut plus personne qui formât le complot contre lui.

X. Ten donc pardonna aux vaineux ; car, s'il n'eût pardonné, sur qui eût-il régné ? Ce fut dans le camp ennemi qu'il recruta Silluste, et les Coecilius, et les Dellius, et toute la cohorte de ceux qui avaient les premières entrées. Déjà, par sa clémence, il avait conquis les Donitius, les Messala, les Asinius, les Ciceron, et toute la fleur de Rome. Et Lépidus lui-même, comme il lui permit de mourir tard ! Pendant un grand nombre d'années, il le laissa conserver les insignes de la principauté, et ce ne fut qu'après sa mort, qu'il consentit à ce qu'on lui transférât à lui-même le souverain pontificat. Il aime mieux qu'on l'appelât un honneur qu'une dépouille. Cette clémence lui assura le salut et le repos : c'est elle qui le rendit cher et agréable, quoiqu'il eût imposé son joug à des têtes qui n'y étaient pas encore habituées ; c'est elle qui, aujourd'hui, lui vaut une renommée qui accompagne rarement les princes, même de leur vivant. Nous croyons qu'Auguste est un dieu, mais sans qu'en nous l'ordonne. Nous reconnaissons qu'il fut un bon prince et mérita le nom de père ; et la seule raison, c'est que même les outrages, qui d'ordinaire sont pour les princes plus sensibles que les crimes, ne prova-

es, et tam dives, ut victis victoribus insisteret. Sacerdotium tibi potest, præsertim si compluribus, quorum parentes mecum militaverant, dedisti. Quum sis de te meruerim, occidere me consilium. » Quum ad hanc vocem exclamasset, protulit hanc ab se absente dententiam : « Non prius, inquit, fidem, Cinna ; convenerat ne interloquereris. Occidere, inquam, me potes ; » adjecit locum, socios, diem, ordinem insidiorum, cui commissum esset ferrum. Et quum defunctum videret, nec ex conventione jam, sed ex conscientia tacentem : « Quo, inquit, hoc minus facis ? Ut ipse sis princeps ? male, hercule, cum populo romano agitur, si tibi ad imperium nihil præter me obstat. Domum tuam tam non potes ; neque libertini hominis gratia in privato judicio superabis es : adeo nihil facilius potes, quam contra Cæsarem advocare ? Cedo, si spes tua sola impedit. Panlusne te, et Fabius Maximus, et Cossus, et Servilius ferant, tantumque agmen nobilium, non nomina nomina preferendum, sed eorum qui imaginibus suis decori sunt ? » Ne totum ejus orationem repetendum, magnam partem voluminis occupem ; divinus enim quum dubius horis locutus esse constat, quum hanc perorant, qua sola erat contentus futurus, extenderet. « Vitam tibi, inquit, Cinna, iterum do, prius

ho-ti, nonne insidiatori ne parricida. Ex hodierno die inter nos amicitia incipiat : contendimus, utrum ego meliore fide vitam tibi dederim, an tu debes. » Post hæc detailit ultro consulatum, questus, quod non auderet petere : amicissimum fidelissimumque habuit : heres solus fuit illi, nullis amplius inimicis ab ullo petitis est.

X. Ignovit abovis ius viciis ; nam si non ignovisset, quibus imperasset ? Sallustium, et Coecilius, et Dellius, et totam cohortem prime admissionis, et adversariorum castris conscripsit. Jam Domitios, Messalos, Asinius, Cicerones, et quidquid floris in civitate erat, clementie sue debebat. Ipsum Lepidum quomodo morti passus est ! Per quatuor annos tulit ornamenta principis retinentem ; et pontificatum maximum, non nisi mortuo illo, transferri in se passus est ; maluit enim illum honorem vocari, quam spoliari. Hæc cum clementia ad salutem securitatemque perduxit ; hæc gratum ac favorabilem reddidit, quævis nondum subactis reipublicæ cervicibus mentum imposuisset ; hæc bodieque præstat illi famam, quæ vix viris principibus servit. Deum esse, non tanquam jussu credimus. Bonum principem Augustum, et bene illi convenisse parentis nomen, fatemur ; ob nullam aliam causam, quam quod continuius quinque suis, quæ acer-

qu'écart jamais chez lui la cruauté; c'est qu'aux paroles offensantes il se contenta de rire; c'est qu'il semblait être puni quand il punissait; c'est qu'après avoir condamné les complices des adultères de sa fille, bien loin de les faire mourir, il les relégua, et leur délivra des ordres écrits pour garantir leur sûreté. Or, si l'on considère combien il y a d'hommes tout prêts à se charger des colères du prince et à lui offrir en don le sang d'autrui, c'est là pardonner, que de faire plus que sauver la vie, c'est à savoir la garantir.

XI. Voilà ce que fit Auguste vieillard, ou du moins quand ses années inclinaient vers la vieillesse. Sa jeunesse fut emportée, ardente de colère, coupable du bien des actes sur lesquels il repartait ses yeux avec regret. Personne n'oserait comparer à la clémence celle du divin Auguste, quand même on mettrait en balance sa vieillesse plus que mère contre les jeunes années. Sans doute il fut élément et mêlé, mais après avoir souillé de sang remuait les flots d'Actium, mais après avoir brisé sur les rives de Sicile ses flottes et celles des ennemis, mais après les sacrifices de Pérouse et les prescriptions. Mais moi, je n'appelle pas clémence la cruauté lassée. La vraie clémence, César, consista, comme celle dont tu fais preuve, à ne pas commencer par le repentir des rigueurs passées, à n'avoir aucune tâche, à ne verser jamais le sang des citoyens. La véritable modération d'esprit dans le pouvoir suprême, celle qui mérite l'amour du genre humain, de la commune patrie, qui l'est maintenant consacrée, se reconnaît à ce que loin de se laisser ni enflammer

par les passions, ni entraîner par la témérité, ni corrompre par les exemples des princes ses prédécesseurs, jusqu'à faire des expériences pour essayer combien on peut abuser de ses sujets, on émousse le glaive du pouvoir. Tu as fait, César, que notre ville est pure de sang; et cette gloire, dont s'est vanté ton âme généreuse, « de n'avoir pas versé dans le monde entier une seule goutte de sang, » est d'autant plus grande, d'autant plus étonnante, que jamais le glaive ne fut coulé à de plus jeunes mains. La clémence apporte, non seulement plus d'honneur, mais plus de sûreté; elle est ou même temps l'ornement des empires, et leur appui le plus assuré. Pourquoi donc, en effet, les rois vieillissent-ils sur le trône, pour le transmettre ensuite à leurs fils et à leurs petits-fils, tandis que le règne des tyrans est court et détesté? Et quelle est la différence entre un tyran et un roi (car en apparence leur fortune et leur puissance est la même), si ce n'est que les tyrans sévissent par plaisir, les rois par raison et nécessité?

XII. « Mais quoi! les rois eux-mêmes ne font-ils pas mourir? » Oui, toutes les fois que l'utilité publique commande de le faire; mais la sévérité est dans le cœur des tyrans. Aussi ce n'est pas le nom, mais les actions qui distinguent le tyran du roi. Car Denis l'Ancien peut, à juste titre, être préféré à bien des rois; et L. Sylla, rien n'empêche de l'appeler tyran, lui qui ne cessa d'égorger que faute de victimes. Qu'importe qu'il soit descendu de la dictature, qu'il ait repris la loi? Quel tyran s'abreuve jamais plus avidement du sang humain, que celui qui fit massa-

liores principibus solent esse, quam injuria, nulla crudelitate exercebatur; quod probro in se dictis aris; quod dare illum penam apparebat, quam exigeret; quod quocumque ob adulterium filie sue damnaverat, solo non occidit, ut dimissis, quo tutores essent, diplomata daret. Hoc est ignoscere, quam scias multos futuros, qui pro te irascuntur, et tibi alioquo sanguine gratificentur, non dare tantum salutem, sed prestare.

XI. Hæc Augustus senex, aut jam in senectutem annis vergentibus. In adolescentie caluit, arsit ira, multa fecit, ad quæ invitatus oculos retorquebat. Comparare nemo maiorem in hac audebit divum Augustum, etiam in certamen juveniliu munorum duxerit senectutem plus quam maturam. Fuit moderatus et clemens; nempe post more Actiacum Romana erore infectum, nempe post fractas in Sicilia classes, et suas et alienas; nempe post Perusinas aras, et proscriptiones. Ego vero clementiam non voco lassam crudelitatem. Hæc est, Cæsar, clementia vera, quam tu prestas, que non servilis prudentia cepit: nullam habere mentem, nunquam civem singulorum fuisse. Hæc est in maxima potestate verissima animi temperantia, et humani generis, communis patriæ, nunc dicte tibi, amor, non cupiditate aliquo,

non temeritate incendi, non priorum principum exemplis corruptum, quantum in civis suos liceat, experiendo tentare; sed hebetare aciem imperii sui. Perastit, Cæsar, civitatem lætentem, et hoc, quod magna animo gloriatus es, « Nullum te toto orbe aillam cruoris humani misisse, » en majus est mirabilemque, quod nulli unquam citius gladius commissas est. Clementia ergo non tantum honorat, sed tutores præsidi ornatumque imperiorum est simul certissima salus. Quid enim est, cur reges consenserint, liberique ac nepotibus tradiderint regna, tyrannorum execrabiliis ac brevis potestas est? Quid interest inter tyrannum et regem? apertis enim ipsa fortuna ac licentia patet, nisi quod tyranni in voluptate serviunt, reges non nisi ex causa ac necessitate.

XII. « Quid ergo! non reges quoque occidere solent? » Sed quoties id fieri publica utilitas permittet; tyrannis servilis cordi est Tyrannorum autem a rego distat factis, non nomine. Nem et Dionysius major jure meritoque præferri multis regibus potest; et L. Sullam appellari tyrannum quid prohibet, cum occidendi licentia fuit in ipsa hostium? Descenderit licet dictatura sua, et se lege reddiderit, quis tamen nunquam tyrannus iam avide huma-

crer à la fois sept mille citoyens romains? Et lorsque, près du théâtre de cette boucherie, siégeant dans le temple de Bellone, il entendit les cris de tant de milliers d'hommes qui se débattaient sous le glaive, il dit au sénat épouvanté : « Continuons, Pères conscrits, c'est un petit nombre de séditieux qu'on exécute par mon ordre. » En cela il ne mentait pas; c'était pour Sylla un petit nombre. Mais bientôt on entendit encore ce même Sylla s'écrier : « Sachons, par la manière dont on doit s'irriter contre des ennemis, comment il convient de traiter des citoyens qui ont pris le nom d'ennemis et se sont détachés du corps de la république. » Au reste, la clémence fait, ce que je disais, qu'il y a une grande différence entre un roi et un tyran. Quoique l'un et l'autre soient entourés des mêmes armes, le premier les a pour s'en servir à fortifier la paix, l'autre pour emprimer de grandes laines par une grande terreur. Ces bras mêmes auxquels il s'est confié, il ne les regarde pas sans effroi; les excès le poussent dans des excès contraires. Car il est hai, parce qu'il est craint; et il veut être craint, parce qu'il est hai. Il cite ce vers exécrable qui a précipité tant de princes : « Qu'on me haisse, pourvu qu'on me craigne ! » Malheureux, qui ne soit pas jusqu'où la rage éclate, quand les haines ont comblé la mesure ! En effet, une crainte modérée contient les esprits; mais lorsqu'elle est continuelle et violente, lorsqu'elle reproduit sans cesse l'image des derniers supplices, elle relève l'audace dans les âmes abattues, et pousse à tout excès. Ainsi l'on retient les bêtes fauves dans une enceinte de cordes et de plumes; mais si, le

fer à la main, le chasseur vient les presser par derrière, elles tenteront la fuite à travers ce qu'elles fuyaient, et fuiront aux pieds l'épouvantail. Le courage le plus terrible est celui que fait éclater l'extrême nécessité. Il faut que la crainte laisse quelque sécurité, et fasse envisager plus d'espoir que de péril; autrement, si l'homme tranquille n'en a pas moins à trembler, il aime mieux se jeter dans le danger, et prendre la vie d'un autre. Un roi doux et modéré a des appuis sûrs dans ceux qu'il emploie pour le salut de tous; et le soldat, glorieux de voir consacrer ses services à la sécurité publique, supporte avec joie tous ses travaux : car c'est un père qu'il garde. Quant à ce tyran farouche et sanguinaire, il est inévitable que ses satellites le prouvent eu dégoût.

XIII. Nul ne peut avoir des ministres fidèles et de bonne volonté, quand il s'en sert comme de machines à torture, de chevalets, d'instruments de mort, quand il leur jette des hommes comme à des bêtes féroces. De plus en plus coupable dans ses actes, plus outragé parce qu'on redoute les hommes et les dieux témoins et vengeurs de ses forfaits, on en arrive au point de ne pouvoir plus changer de mœurs. Car, parmi ses autres maux, la cruauté a cela de pire, qu'il faut qu'on y persévère, et que le retour vers le bien est interdit. Les crimes doivent être appuyés par d'autres crimes : or, qu'y a-t-il de plus malheureux que celui auquel il est nécessaire d'être méchant? Oh ! qu'il est à plaindre, du moins à ses yeux, car ce serait un crime pour les autres de le plaindre, celui qui a signalé son pouvoir par le meurtre et les rapines,

nam sanguinem bibiit, quam ille, qui septem millia civium romanorum contrahere jussit? Et quanta in vicino, ad templum Bellonæ sedens, extendisset conclamationem tot millium sub gladio gementium, exterrito senatu : « Hoc agamus, inquit, P. C. ! seditiosi pauculum meo jussu occidantur. » Hoc non est mentitus; pauci Sylla videbantur. Sed mox ille Sulla. « Con equaniam, quomodo hostibus irascendum sit, utique si in hostilem mentem cives, et ex eodem corpore abrupti, transferant. » Interim hoc quod dicebam, clementia efficit, ut magnam inter regem tyrannumque discrimen sit : uterque licet non minus armis valdeat; sed alter arma habet, quibus in munimentum perfici utitur; alter ut magni timore magna odia compescat. Nec illis ipsis manus, quibus se commisit, securus adspiciat; contra ris in contraria utitur; nam et iustus est, quis timet, et timere vult, quia iustus est; et illo execrabili versu, qui multos dedit precipites, utitur :

Oderunt dum metuant. . . . .

Ignarus quanta rabies oritur, ubi supra modum odia creverunt ! Temperatus enim timor cohibet animos; audax vero et acer, et extrema admovent, in audaciam jacules excitat, et omnia experiri sinit. Sic ferus ille

et pinna classis continens; eisdem a tergo eques telis incessat : tentant, fugam per ipsa que fugerant, procubantque formidinem. Acer itaque virtus est, quous ultimum necessitas extendit. Relinquitur oportet acuti aliquid metus, multoque plus spei quam periculorum ostendit : alioquin ubi quiescenti paria metuantur, incurere in pericula juvat, et aliena animas abici. Placido tranquilloque regi fida sunt auxilia sua, quibus ad communem salutem utatur : gloriosaque miles (publicæ enim securitati dare operam videtur) omnem liborem libens patitur, ut parentis castos. At illum acerbum et sanguinarius necesse est graviter stipulores sui.

XIII. Non potest habere quisquam bonæ ac fidæ voluntatis ministros, quibus in tormentis, et equaliter, et ferramentis ad mortem paratis utitur, quibus non aliter quam bestiis homines objectat : omnibus rebus noxiæ ac sollicitæ, ut qui homines deoque testes ac iudices facinorum linunt, eo perducitur, ut non liceat illi mutare mores. Hoc enim inter cetera vel pessimum habet crudelitas, quod perseverandum est, nec ad meliora patet regressus. Scelerum enim scelertibus laenda sunt; quid autem eo inflicius, cui jam esse nullo necesse est? O miserabili sem illum, sibi certe ! avin ceteris misereri quis nefas est

pour qui tout est devenu suspect autour de lui, au dedans et au dehors; qui redoute les armes, et a recours aux armes; qui ne croit, ni à la fidélité de ses amis, ni à la pitié de ses enfants. Lorsqu'il envisage tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il doit faire, lorsqu'il découvre sa conscience pleine de crimes et de tourments, souvent il redoute la mort; plus souvent il la souhaite, odieux à lui-même encore plus qu'à ses esclaves.

Le prince, au contraire, qui prend soin de toutes choses, quoiqu'il surveille les unes plus, les autres moins; qui alimente toutes les parties de la république, comme si elles faisaient corps avec lui; qui enclia à la douceur, même quand il est utile de sévir, montre avec quelle répugnance il a recours à de cruels remèdes; qui n'a dans l'âme rien d'hostile, rien de farouche; qui exerce paisiblement un pouvoir salutaire; qui veut faire aimer son empire aux citoyens; qui se croit trop heureux, s'il peut faire part de sa fortune; ce prince, aux paroles affables, à l'abord facile, au visage aimable et fait pour gagner les peuples; qui accueille avec faveur les demandes justes, et repousse sans aigreur les prétentions iniques, est chéri, défendu et révéré par toute la république. La même chose qu'on dit de lui en public, on la dit dans le particulier. On désire des enfants, et la stérilité, signe du malheur public, disparaît : chacun croit bien mériter de ses enfants, en leur montrant un si beau siècle. Un tel prince, protégé par ses bienfaits, n'a pas besoin de gardes : les armes ne sont pour lui qu'un ornement.

XIV. Quel est donc son devoir? celui des bons

pères, qui ont coutume de réprimander leurs enfants, tantôt avec douceur, tantôt avec menaces, et quelquefois même de les corriger en les frappant. Y a-t-il un homme de bon sens qui déshérite son fils à la première offense? Il faut que des torts graves et répétés aient vaincu sa patience; il faut que les fautes qu'il redoute soient plus grandes que celles qu'il punit, pour qu'il se détermine à une sentence irrévocable. Il tente auparavant tous les moyens pour ramener un caractère indécis, déjà placé sur le penchant de l'altière, et ce n'est qu'alors que tout est désespéré, qu'il a recours aux voies extrêmes. On n'en vient aux derniers châtimens qu'après avoir épuisé les remèdes. Ce que fait le père doit être fait par le prince que nous avons appelé le père de la patrie, sans y être conduits par une frivole adulation; car les autres surnoms ne sont qu'honorifiques. Il en est que nous avons appelés grands, heureux, augustes, et nous avons entassé tout ce que nous pouvions de titres sur leur ambitieuse majesté : ce tribut ne s'adressait qu'à leurs personnes. Mais lui, nous l'avons nommé père de la patrie, pour qu'il sût bien qu'on lui confiait une puissance paternelle, c'est-à-dire, tempérée, toujours prévoyante pour ses enfants, et plaçant leurs intérêts avant les siens. Que le père se décide tard à retrancher un de ses membres : que, même lorsqu'il l'aura retranché, il désire de le remettre en sa place; qu'il gémissé en le tranchant, après avoir beaucoup et longtemps hésité. Qui condamne vite, est près de condamner avec plaisir; qui punit trop, est près de punir injustement. Il nous sou-

qui creditas ac rapinis potentiam exerceat, qui suspecta sibi cuncta reddidit, iam externa quam domestica; quam arma metuit, ad arma confugiens; non amicorum fidelis credens, non liberorum pietatis. Qui ubi circumspexit quæque fecit, quæque facturus est, et conscientiam suam pietatem sceleribus ac tormentis adaperuit, sæpe mortem timet, sæpius optat, invasor sibi quam servientibus. Et contrario est cui curæ sunt universa, quamquam alia magis, alia minus tueri, nullum non reipublicæ partem tanquam sui nutrit, inclinatus ad miora, etiam si ex non est animadvertere, ostendens quam intus aspero remedium manus admovent; in ejus animo nihil hostile, nihil eterum est; qui potentiam suam placide ac salutariter exerceat, approbare imperia sua civibus cupiens; felix abunde sibi visus, si fortunam suam publicaverit; sermone affabilis, accessusque facilis; vultus, qui maxime populos demeretur, amabilis, æquis desideris propensus, nec iniquis ærebus, a toto evulsis amittit, defenditur, colitur. Eadem de isto homines secretis loquuntur, quæ palam. Tollere illos cupiunt, et publicis iustis austeritas indicta recluditur; bene se meritum de liberis suis quibus non dubitat, quibus tale secretum ostenderit. Illic princeps suo beneficiis tutus, nihil præditiis eget; arma ornamenti causa habet.

XIV. Quod ergo officium ejus est? quod bonorum parentum, qui oburgare liberos nonnumquam blande, nonnumquam minaciter solent, aliquando admovent etiam verberibus. Numquid aliquis sanus filium a prima offensa exhereditat? nisi magnæ et multæ injuriæ patientiam exierint nisi plus est quod timeat, quam quod damnet, non accedit ad decretorum stilum. Multa sibi tentat, quibus dubium indolem et pejore locum possum revocat; simul deplorata est, ultima experitur. Nemo ad supplicia exigenda pervenit, nisi qui remediis consumit. Hoc quod parenti, etiam principi intendendum est, quem appellavimus patrem patriæ, non adulatione vana adducit. Cetera enim cognomina honori data sunt. Magnos et Felices et Augustos divinus, et ambliose majestatis quicquid potius titulorum congressibus, illis hoc tributum est. Patrem quidem patriæ appetivimus, ut sciret datam sibi potestatem patriam, quæ est temperatissima, liberis consulens, inique post illos reponens. Tarde sibi pater membra sua abscidit; etiam quam absciderit, reponere cupit; et in abscondendo gemat, cunctatus multum diuque. Prope enim est, ut libenter damnet, qui cito; prope, ut inique puniat, qui minus. Etiamque equitem commens memoria nostra, quia filium suum flagellis occiderat, populus in loco graphis confudit. Vivit illam Augusti Cæsaris, necio-



vient qu'Erison, chevalier romain, pour avoir fait périr son fils sous le fouet, fut, dans le Forum, percé par le peuple à coups de stylets. L'autorité d'Auguste César ne l'arracha qu'avec peine aux mains des pères et des fils irrités.

XV. T. Arius, ayant surpris son fils en flagrant délit de parricide, lui fit son procès et le condamna à l'exil : il n'y eut personne qui ne l'admirât de ce qu'il s'était contenté de l'exil, et d'un exil bien doux ; car il relégua le parricide à Marseille, et lui accorda une pension annuelle égale à celle qu'il lui accordait avant son crime. Il fit par cette générosité que, dans une ville où les plus méchants trouvent toujours des défenseurs, personne ne mit en doute que le condamné ne fût réellement coupable, lui que condamnait un père qui ne pouvait haïr. Ce même exemple nous donnera l'occasion de comparer un bon prince à un bon père. Quand il jugea son fils, T. Arius invita César Auguste à son conseil. César se rendit dans des pénates privés, prit place et s'assit au conseil d'une famille étrangère. Il ne dit pas : « Qu'il vienne dans mon palais. » S'il l'eût fait, le juge eût été César et non le père. La cause enclenchée, et toutes les preuves discutées, tant celles que fit valoir le jeune homme, que celles qu'on invoquait contre lui, Auguste demanda que chacun donnât son opinion par écrit, de peur que l'avis de César ne devint celui de tout le monde. Ensuite, avant qu'on ouvrit les tablettes, il jura qu'il n'accepterait pas la succession d'Arius, homme très-riche. On dira qu'il y avait de la faiblesse d'âme dans cette crainte de paraître vou-

loir, par la condamnation du fils, ouvrir un accès à ses propres espérances. Pour moi, je pense le contraire. Chacun de nous aurait pu avoir, contre les interprétations malveillantes, assez de confiance dans le témoignage d'une bonne conscience ; mais les princes doivent accorder beaucoup, même à l'opinion. Il jura donc qu'il n'accepterait pas la succession. Arius, il est vrai, perdit ainsi dans le même jour un second héritier ; mais César acheta la liberté de son suffrage ; et après avoir prouvé que sa sévérité était désintéressée, ce qu'un prince doit toujours avoir à cœur, il dit : « Que le coupable soit relégué dans le lieu que désignera le père. » Il ne vota ni pour le sac, ni pour les serpents, ni pour la prison, songeant non à celui qu'il jugeait, mais au juge qu'il assistait. Il pensa qu'un père devait se contenter du genre de supplice le moins sévère envers un fils encore jeune, qui avait été excité au crime, et qui l'avait tenté avec une timidité voisine de l'innocence ; il lui parut qu'il suffisait de l'éloigner de la ville et des regards paternels.

XVI. O prince digne d'être appelé au conseil des pères ! digne d'être institué cohéritier des fils vertueux ! Voilà la clémence qui convient à un prince ; c'est celle qui apporte la modération partout où il se montre. Que nul homme n'ait assez peu de valeur, pour que le roi ne sente pas sa perte ; quel qu'il soit, il fait partie de l'empire. Demandons à une autorité inférieure des exemples pour l'autorité souveraine. Il y a plus d'une manière de commander : le prince commande à ses sujets, le père à ses enfants, le précepteur à ses

*locitis infestis tam patrum quam filiorum manibus eripuit.*

XV. T. Arium, qui filium deprehensum in parricidio exsilio damnavit, causa ergula, nemo non surprisit, quod contentus exsilio, et exsiliu delictu. Mansit parricidum continuu, et annu illi præsedit, quanta præsare integro solebat. Hac liberalitas effect, ut, in qua civitate nunquam deest patronus peioribus, nemo dubitaret, quin reus merito damnavus esset, quem la pater damnavit potuisset, qui odisse non poterat. Hoc ipso exempli dabo, quem compares bono patri bonum principem. Cogniturus de filio T. Arius advocavit in consilium Caesarem Augustum; venit in privatos penates, assedit; pars alicui consilii fuit. Non dixit : « Immo in meum domum veniat. » Quod si factum esset, Caesaris futura erat rogatio, non patris. Audita causa, excusisque omnibus, et his que adolescens pro se dixerat, et his quibus arguebatur, petiit, ut sententiam suam quisque scriberet, ne ea omnium fieret, que Caesaris fuisset. Deinde, priusquam aperirentur codicilli, juravit se T. Arii hominis locupletis hereditatem non aditurum. Dicit aliquis, pusillo animo; timui ne videretur iorum spei sue aperire velle filii damnatione. Ego contra scilicet. Quilibet nostrum debuit adversus opinionem malignam suis fi-

*ducia habere in bona conscientia; principes multa debent etiam fama dare. Juravit se non aditurum hereditatem. Arius quidem eodem die et alterum heredem perdidit; sed Caesar libertatis sententiam suam redemit; et postquam approbavit gratuitam esse severitatem suam, quod principis semper curandum est, dixit: Relegandum qui patri videretur. Non culcum, non serpentes, non carcerem decrevit, memit nunc de quo censeret, sed cui in consilio esset. Modestissimo genere prae contentum esse debere patrem dixit in filio adulescentulo, impulsu in id aelus, in quo se, quod proximum erat ab innocentiis, timide gessisset; debere illum ab urbe et a parentis oculis submoveri.*

XVI. O dignum, quem in consilium patres advocarent! a dignum, quem coheredem innocentibus liberis scriberent! Hac clementia principum deest, ut quicumque venerit, mansuetiora iustitia fiat. Nemo regi tam vili sit, ut illum perire non sentiat; quicumque, pars imperii est. In magna imperio ex minoribus petamus exemplum. Non est usum imperandi gratia; imperat princeps civibus suis, pater liberis, preceptor discipulis, tribunus vel centurio militibus. Nonne pessimas pater videbitur, qui assiduis plagis liberos, etiam ex le-

élèves, le tribun ou le centurion à ses soldats. Ne regarderait-on pas comme le plus mauvais des pères celui qui sans cesse accablait ses enfants de coups, même pour la cause la plus légère? Quel est le précepteur le plus digne d'enseigner les sciences libérales, de celui qui se fera le bourreau de ses disciples, si leur mémoire est en défaut, si leur coup-d'œil n'est pas assez rapide pour lire sans hésiter, ou de celui qui, pour les instruire et les corriger, aime mieux les reprendre et les faire rougir. Donne-moi un tribun ou un centurion cruel; il fera des déserteurs, et ils mériteront l'indulgence. Est-il donc juste de commander aux hommes avec plus de rigueur et de dureté qu'aux animaux muets? Cependant l'écuier habile n'effarouche pas le cheval par des coups redoublés: L'animal deviendrait ombrageux et rétif, si une main caressante ne le flattait. Le classeur en fait autant, lorsqu'il dresse de jeunes chiens à suivre la piste, ou lorsque, après les avoir exercés, il s'en sert pour lancer ou pour suivre le gibier. Il n'est pas sans cesse à les menacer; car il refroidirait leur ardeur, et tout ce qu'ils ont de feu s'éteindrait sous l'influence décourageante de la crainte; mais il ne leur laisse pas non plus la liberté de s'écarter et de courir au hasard. Ajoute à ces exemples celui des bêtes de somme même les plus paresseuses: quoiqu'elles semblent nées pour les ouvrages et les mauvais traitements, une excessive cruauté les contraint à secouer le joug.

XVII. De tous les animaux le plus intraitable est l'homme; aucun n'a besoin d'être conduit avec plus d'art, aucun n'exige plus d'indulgence. Qu'y a-t-il, en effet, de plus insensé que d'avoir honte de se mettre en colère contre des bêtes de somme

et des chiens, et de faire que la pire condition soit celle de l'homme soumis à l'homme? Nous traitons les maladies sans nous irriter contre elles; or, le vice est une maladie de l'âme, qui exige un traitement doux et un médecin sans rudesse pour le malade. Il est d'un mauvais médecin de désespérer, pour se dispenser de guérir. Il en est de même pour le traitement des âmes malades: celui auquel est confié le salut de tous ne doit pas premièrement rejeter tout espoir, ni déclarer les symptômes mortels. Qu'il lutte contre les vices, qu'il résiste; qu'aux uns il reproche leur maladie; qu'il trompe les autres par un régime doux, et les guérisse plus vite et plus sûrement par des remèdes déguisés. Que le prince mette ses soins non-seulement à sauver, mais encore à ne laisser que des esclaves honorables. Il n'y a, pour un roi, nulle gloire dans un châiment cruel. Qui doute, en effet, de son pouvoir? Il y a, au contraire, une très-grande gloire, s'il commande à sa violence, s'il arrache beaucoup de victimes à la colère des autres, et n'en immole aucune à la sienne.

XVIII. Commander aux esclaves avec modération est un mérite; et il te faut songer non combien tu peux les faire souffrir avec impunité, mais ce que te permet sur eux la loi du bien et de l'équité; or, elle commande d'épargner même les captifs et les hommes achetés à prix d'argent. N'est-elle pas bien plus juste encore, quand elle ordonne de ne pas abuser, comme d'un esclave, de l'homme libre, noble et bonneté, mais de le traiter comme un citoyen que tu domines par ton rang, dont tu es le tuteur et non pas le maître? Les esclaves trouvent un asile près de la statue du prince: quoiqu'on puisse tout contre eux, il y a

visumis comis, comperet? Uter autem præceptor liberalibus studiis dignior, qui escarnificabat discipulos, si memoria illis non constiterit, aut si parum agilis in legendo oculus haberet; an qui monitionibus et verecundia emendare se docere solent? Trifidum centurionem quoque daævum desertores faciet, quibus tamen ignoscitur. Numquidam æquum est, gravius homini et durius imperari, quam imperatur animalibus mutis? Atqui equum non crebris verberibus exerceat domandi peritus magister. Fiet enim formidolosus et contumax, nisi cum laeta blandimenta permulseris. Idem facit venator, qui instituit catulos vestigia sequi, quique jam exercitatus utitur ad esectundas vel persequendas feras. Nec crebris illis minatur, contundet enim socios, et quicquid est indolis communiatur trepidatione degeneri; nec licentiam vagandi errandique passim concedit. Adiciat his licet tardiora agentia iumenta, que quomodo sunt contumelias et miserias nota sint, minus sævitiis euguntur jugum delectare.

XVII. Nullum animal morosius est, nullum majore arie tractandum, quam homo; nulli magis parcendum. Quid cuius stultius, quam in iumentis et canibus erubescere

iram exercere, pessima autem conditio sub homine hominem esse? Morbis medemur, nec traelumur: atqui et hic morbus est animi; melius medicinam desiderat, ipsamque modestam minus infestum agro. Mah mediet est, desperare, ne curet. Idem in his, quorum animus affectus est, fœdere debet, cui credita silis omnia est; non cito spem projicere, nec morifera signa proutiare. Luctatur cum vitis, resistit; aliis morbum suum exprobat; quosdam moti curantibus decipit, citius meliusque sanaturis remediis foliuntibus. Agri præceptores eorum, non tantum salubris, sed etiam honeste cie tricia. Nulla regi gloria est ex sava animadversione; quis enim dubitat posse? at contra maxima, si vim suam continet, si multos ira afflicte eripit, nequam sane impendit.

XVIII. Servis imperare moderate, laus est; et in principis cogitandum est, non quantum illud lingue pati possit, sed quantum tibi permittat requi bonique natura, que curare et an captivis et pretio paratis jubet. Quanto justius jubet, hominibus liberos, ingenuis, honestis, non ut principis alius, sed his quos grati antecessores, quorumque tibi non tradita servitus sit, sed tutela? Servis

des choses qu'interdit contre l'homme le droit commun des êtres; car tout homme est de la même nature que toi. A qui Védus Pollion n'était-il pas encore plus odieux qu'à ses esclaves, lui qui engraisait ses murènes de sang humain, et faisait jeter ceux qui l'offensaient dans un vivier rempli de véritables serpents? O homme digne de mille morts! soit qu'il réservât pour sa table les murènes auxquelles il donnait à dévorer ses esclaves, soit qu'il ne les nourrit que pour les nourrir de cette manière. De même que les maîtres cruels sont signalés dans toute la ville comme des objets de haine et d'exécration, de même l'injustice et l'infamie des rois se déploient sur un vaste théâtre, et leur nom est livré à la malédiction des siècles. Combien eût mieux valu ne naître jamais, que de compter parmi les hommes nés pour le malheur des autres!

XIX. On ne peut rien imaginer, pour un souverain, de plus beau que la clémence, de quelque manière et à quelque titre qu'il ait été placé au-dessus des autres. Nous avouerons toutefois qu'elle a d'autant plus d'éclat et de grandeur, qu'elle s'exerce dans la souveraine puissance, laquelle ne saurait être nuisible, si elle suit les lois de la nature. C'est la nature, en effet, qui a veu la royauté: on peut s'en convaincre en observant les autres animaux, entre autres les abeilles, dont le roi occupe la demeure la plus spacieuse, la plus centrale et la plus sûre. En outre, exempt lui-même de toute charge, il fait rendre aux autres compte de leur travail: à sa mort tout l'essaim se disperse. Jamais les abeilles n'en souffrent plus d'un, et elles cher-

chent le plus vaillant aux combats. Du reste, ce roi se fait remarquer par sa force, diffère des autres en grandeur et en éclat. Voici surtout ce qui le distingue: les abeilles sont très-irascibles, et, eu égard à leur petitesse, très-ardentes au combat: toujours elles laissent leur aiguillon dans la plaie; le roi, au contraire, est sans aiguillon. La nature n'a pas voulu qu'il fût cruel, ni qu'il exerçât une vengeance qui eût coûté trop cher; elle lui a donc refusé un dard, et a laissé sa colère désarmée. C'est là un puissant exemple pour les grands rois. Car la nature a pour habitude de se dévoiler dans les petits détails, et d'offrir, dans ses moindres ouvrages, des leçons pour les grandes choses. Rongissons donc de ne pas atteindre à la sagesse de ces faibles insectes, nous pour qui la modération est d'autant plus nécessaire, que notre violence est plus désastreuse. Plût aux dieux que l'homme fût soumis à la même loi, que ses armes se brisassent avec sa colère, qu'il ne lui fût permis de frapper qu'un seul coup, et que sa haine ne pût s'exercer à l'aide de forces étrangères! car la fureur se laisserait aisément si elle se satisfaisait d'elle-même, et si elle ne dépensait sa force qu'au péril de la vie. Cependant, même avec ses moyens actuels, elle ne peut se donner carrière en toute sécurité. Car on doit nécessairement craindre autant qu'on a voulu être craint; on doit surveiller toutes les mains, se croire menacé même alors qu'il n'y a pas de complots, et n'avoir aucun instant libre de terreur. Est-il un homme qui consente à supporter une si misérable existence, lorsqu'il est possible, sans faire de mal aux

ad statum licet confugere; quam lo servum omnia ti-  
cent, est aliquid, quod in hominem licere commune jus  
animantium vetat; quia ejusdem nature est, cujus tu.  
Quis non Vedium Pollionem prius oderat, quam servi  
sui, quod muræna sanguine humano agnabat, et eos  
qui se aliquid offenderant, in vivarium, quid aliud, quam  
serpentium, subici jubebat? O hominem mille mortibus  
dignum! sive devorandos servos obijciat murænis,  
quas esurus erat, sive in hoc latum illas alebat, ut sic  
aleret. Quemadmodum domus crudelis tota civitate com-  
muniatur, iniquique et detestabiles sunt; ita regum  
et injuria, latius patet et infamia, atque odium oculis  
traditur. Quanto autem non aucti sunt, quam numerari  
inter publico malo natos!

XIX. Excogitare nemo quidquam poterit, quod magis  
decorum regenti sit, quam clementia, quocunque modo  
is, et quocunque jure prepositus ceteris erit. Eo scilicet  
formosius id esse magnificentiusque fatelamur, quo in  
majori præstabitur potestate, quam non oportet noxiam  
esse, si ad naturam legem componitur. Natura enim com-  
menta est regem; quod et ex aliis animalibus licet cog-  
noscere, et ex apibus, quarum regi amplissimum cubile  
est, mediocriter ac latissimo loco. Præterea exercere vacat,

exactior alienorum operum; et amisso rege lotum dilabi-  
tur examen; nec unquam plus unum patimur, melio-  
remque pugna quæramus. Præterea insignis regi forma est,  
dissimilisque ceteris, tum magnitudine, tum alore; hoc  
tamen maxime distinguitur, lætundissima, ac pro cor-  
poris captu pugnacissima: sunt apes, et aculeos in vulnere  
relinquunt; res ipse sine aculeo est. Nulli illum laqueis  
nec servum esse, nec ulloquam magno constatarum pe-  
tore; telumque detrahit, et ipsum ipsius laqueum relinquit.  
Exemplar hoc magna regibus ingens est. Est enim illi  
mos essere se in parvis, et ingratum rerum de-  
crementa minus agere. Pudeat ab exiguis animalibus non  
trahere mores; quam tanto hominum moderatior esse  
animus debet, quanto vehementius nocet. Utinam qui-  
dem eadem homini lex esset, et ira cum telu suo frange-  
retur, nec arctus liceret nocere quam semel, nec alienis  
vitiis exercere odia! Facile enim insaretur furor, si  
per se sibi satisfaceret, et si mortis periculo vim suam  
effunderet. Sed ne omne quidem illi cursus tutus est. Tan-  
tum enim necesse est timere, quantum timere voluit, et  
minus omnium observet, et eo quoque tempore, quo non  
captatur, peti se judicet, nullamque momentum immune  
a metu habet. Hanc aliquis agrum vitam sustinet, quam

autres, et par conséquent sans en craindre, d'exercer à la satisfaction de tous les droits tutélaires de la puissance? Car il se trompe celui qui croit qu'il y ait sûreté pour un roi, quand rien n'est en sûreté contre lui. La sécurité ne s'achète que par une sécurité réciproque. Il n'est pas besoin de construire dans les airs de hautes citadelles, ni de fortifier les rudes escarpements des collines, ni de couper à pic les flancs des montagnes, ou de s'enfermer dans les enceintes multipliées des tours et des murailles. La clémence garantit la sûreté des rois en champ découvert. Il n'y a qu'un seul rempart inexpugnable, l'amour des citoyens. Qui de plus beau que de vivre entouré des vœux de tout un peuple, qui n'adresse pas aux dieux sa prière sous la surveillance des satellites? quand, au moindre soupçon de maladie, s'éveille non l'espoir, mais la crainte; quand personne n'a rien de si précieux qu'il ne veuille l'échanger contre le salut du chef; quand chacun se persuade que ce qui arrive au prince vient aussi le toucher! Ces témoignages quotidiens de sa bonté, voilà ce qui prouve que la république n'est pas à lui, mais qu'il est lui à la république. Qui oserait, contre un tel roi, dresser des embûches? Qui même ne voudrait pas, s'il le pouvait, détourner les coups du sort de celui sous lequel règne la justice, la paix, la chasteté, l'ordre et la dignité publique; sous lequel l'État enrichi possède tous les biens en abondance? A la vue de leur souverain, les citoyens sont animés des mêmes sentimens que nous le serions à la vue des dieux immortels, s'ils daignaient se montrer à nous pour recevoir nos hommages et nos adorations. N'occupe-t-il pas, en

effet, une place auprès des dieux, celui qui, dans sa conduite, se conforme à leur nature, bienfaisant, généreux et puissant pour faire le bien? Voilà où il faut aspirer, voilà l'exemple à suivre: n'être le plus grand que pour être le meilleur.

XX. Il y a deux motifs qui portent le prince à punir: ou il se venge, ou il venge autrui. Je discourrai d'abord sur la partie qui le concerne; car il est plus difficile de se modérer quand on se venge par colère, que quand on se venge pour l'exemple. Il est ici superflu de lui recommander de ne pas croire facilement, d'approfondir la vérité, de protéger l'innocence, et de prouver qu'à ses yeux l'affaire dont il s'agit n'a pas moins d'importance pour le juge que pour l'accusé. Ceci appartient à la justice, plutôt qu'à la clémence. Maintenant nous exhortons le prince, lorsque l'offense est manifeste, à se rendre maître de son âme, à remettre la peine, s'il le peut sans danger, à son, à la modérer; enfin, à se montrer plus indulgent pour ses propres injures, que pour celles des autres. Car, de même que l'homme généreux n'est pas celui qui fait des libéralités avec le bien d'autrui, mais celui qui prend du sien pour donner à un autre; de même j'appelle clément, non le prince qui pardonne facilement les injures faites aux autres, mais celui qui, lorsqu'il souffre de ses propres blessures, ne se laisse pas enporter, qui comprend qu'il est d'une grande âme de supporter les injures au faite de la puissance, et qu'il n'est pas de gloire égale à celle d'un prince impunément offensé.

XXI. La vengeance conduit ordinairement à deux résultats: elle offre à celui qui a reçu l'in-

licet innotiam aliis et ubi hoc securum, salutare potentia jus istis omnibus tractare? Errat enim, si quis existimat tutum esse ibi regem, ubi nihil a rege tutum est. Securitas securitate multis periculis est. Non opus est intrare in alium (dilas ares necia advensum arduos colles enunire, nec latera montium abscondere, multiplicibus se maris turribus respire; saluum regem in aperto clementia prestat. Unum est inexpugnabile munimentum, amor civium. Qui pulchrius est, quam vivere opantibus cunctis, et vota non sub custode numerantibus? si paulum volentis libitavil, non spem hominum excitari, sed melius nihil esse cuiquam iam pretiosum, quod non pro salute presidii sui commutatum vellet? omne quod illi contingit, sibi quoque evenire deprelet? In hoc asiduis humanis argumentis probavi, non republicam summi esse, sed se reipublice. Quis hinc audent struere aliquid periculum? quis ab hoc non, si possit, fortunam quoque avertere velit, sub quo iustitia, pax, pudicitia, securitas, dignitas flurent, sub quo opulenta civitas coepta bonorum omnium abundantia? Nec alio audent rectorem suum intrare, quam, si di immortales potestatem visendi sui faciant, impetrant venerantes co-

lesentique. Quid autem? non proximum illis locum tenet is, qui se ex decorum natura gerit, beneficium ac largus, et in melius potens? Hæc offerat, hæc imitari decet; maximum ita haberi, ut optimas simul habentur.

XX. A duobus causis punire princeps solet, si aut se vindicat, aut alium. Prins de ea parte disseram, que ipsum contingit; difficile est enim moderari, ubi dolor delebat ultio, quam ubi exemplo. Supercarum est hoc loco admonere, ne facile credat, ut verum excusat, ut innocentem faveat, et appareat, ut non minorem agi rem periculis, quam indignis, sciat; hoc ad iustitiam, non ad clementiam pertinet. Nunc illum hortamur, ut manifeste trusantem in potestate habent, et premam, si tunc poterit, docet; sin minus, temperet; longaque sit in suis, quam in alienis exorabilior iniquis. Nam quemadmodum non est magni animi, qui de alieno liberalis est, sed ille qui quod alteri doant, sibi detrahit; ita clementem vocabo, non in alieno dolore faciem, sed enim qui, quam suis stimulis exagitur, non proiicit; qui intelligi magni animi esse, loqui in summa potentia pati, nec quidquam esse gloriose principis impune lesio.

XXI. Ultio diu res parare solet; aut solutum affectu

jure soit une consolation passagère, soit la sécurité pour l'avenir. Or, la condition du prince est trop élevée pour qu'il ait besoin de consolation; et sa puissance est trop manifeste pour qu'elle cherche à faire preuve de force par le malheur d'autrui. Je ne parle que dans le cas où il a été attaqué et insulté par des inférieurs; car, s'il voit au-dessous de lui ceux qui autrefois étaient ses égaux, il est assez vengé. Un esclave, un serpent, une flèche tuent un roi; mais, pour sauver quelqu'un, il faut être plus puissant que celui que l'on sauve. L'homme qui a le pouvoir de donner et d'ôter la vie doit donc noblement user de ce magnifique présent des dieux, surtout envers ceux qu'il sait avoir occupé le même rang que lui: dès qu'il est l'arbitre de leur sort, sa vengeance est remplie, et il leur a suffisamment infligé un véritable châtement. Car c'est avoir perdu la vie, que de la devoir; et tout homme qui, jeté du haut des grandeurs aux pieds d'un ennemi, a dû attendre la sentence d'un autre sur sa tête et sa couronne, ne vit plus que pour la gloire de son sauveur, et lui vaut plus de réputation en vivant, que si on l'eût fait disparaître. Tous les jours il sert de trophée à la vertu d'un autre: conduit en triomphe, il n'eût fait que passer. Mais, si le vainqueur a pu sans danger lui laisser aussi son royaume, et le replacer sur le trône d'où il était tombé, à quelle immense hauteur s'élève la renommée de celui qui, sur un roi vaincu, ne peut prendre que la gloire! C'est là triompher même de sa victoire, et témoigner qu'il n'a rien trouvé chez les vaincus qui fût digne du vain-

queur. Quant aux citoyens, aux innocents, aux humbles, il faut les traiter avec d'autant plus de modération, qu'il y a moins de mérite à les avoir terrassés. Aux uns, fais-toi un plaisir de pardonner; des autres, dédaigne de te venger, et retire ta main comme on fait pour ces faibles insectes qui souillent celui qui les écrase. Mais pour ceux dont la punition ou la grâce seront proclamées par toutes les bouches, attends, pour user de la clémence, une occasion qui la fasse connaître.

XXII. Passons aux offenses commises envers les autres: la loi, en les punissant, s'est proposé un triple but, que doit aussi se proposer le prince, c'est-à-dire, ou de corriger celui qu'elle châtie, ou de rendre les autres meilleurs par l'exemple du châtement, ou d'assurer la sécurité des bons, en retranchant les mauvais. Quant aux coupables, tu les corrigeras mieux par des peines modérées; car on prend plus de soin de sa réputation, quand il en rest encore quelque chose d'intact. Mais personne ne ménage un nom déjà perdu; c'est une sorte d'impunité que de ne pas donner prise à la punition. Quant aux mœurs publiques, on les corrige mieux en étant sobre de châtements; car la multitude des délinquants crée l'habitude du délit: la flétrissure est moins sensible quand la foule des condamnés l'alimente; et la sévérité, en se prodiguant, perd cette autorité qui fait la force du remède. Le prince assure les bonnes mœurs dans un État, il en extirpe le vice, lorsqu'il se montre tolérant, non en homme qui l'approuve, mais en homme qui n'en vient au châtement qu'à regret et avec une vive douleur. La clémence

ei qui accepit injuriam, aut in reliquam securitatem. Principis major est fortuna, quam ut solent egent; manifestiorque vis, quam ut alieno malo opinionem sibi virum querat. Hoc dico, quom ab inferioribus petitis violatusque est; nam si, quos pares aliquando habuit, infra se videt, satis vindictam est. Regem et servum occidit, et serpens, et sagitta; servavit quidem oculo, nihil minus eo quem servavit. Ut itaque animose debet tanto munere decorum dandi antequam vitam potius, in his presentibus sui gloriam vivit, plusque nominis ejus conferi incolumia, quam si ea oculis natus esset. Assidua enim spectaculum aliene virtutis est; in triumpho cito transisset. Si vero regnum quoque manu tuto reit, ut apud eos possit, reponere eo unde deciderat, ingenti incrementum surgit laus ejus, qui contentus fuit ex rege victo oibis præter gloriam sumere. Hoc est etiam ex victoria in triumphum, testatur, nihil se quod dignum esset victorie, apud victos invenisse. Cum civibus, et ignotis,

atque humilibus eo moderatius agendum est, quon minoris est afflicto eorum. Quibusdam libenter parcas; a quibusdam te vindictæ fastidias; et non aliter, quam ab animalibus parvis et obterentem innotuit: illis redeo manus est; si in eis, qui in ore civitatis servati paulatim erant, occasione nam clementie ostenduntur et.

XXII. Transimus ad iniurias iniurias, in quibus vindictæ hinc tria les secuta est, quæ princeps quoque cogit debet; aut ut eum, quos punit, emendet; aut ut perna ejus ceteros meliores reddat; aut ut sublati malis securiores ceteri vivant. Ipsos si citius emendabis minore pœna; diligeotius eorum virtutem, cui aliquid integri superest. Nemo dignitati perditæ parcat; impositis genus est, jam non habere proinde locum. Civilis autem mores magis corrigi parcas animadversum; facit enim consuetudinem peccandi multitudo peccantium; et minus gravis nota est, quam turba damnatorum levit; et severitas, quod maximum remedium habet, assiduitate auferit auctoritatem. Constat bonos mores civitatis principis, et vicia erunt, si paucos eorum est, non tanquam probet, sed tanquam ioritur, et non magno tormento ad castigandum veniat. Verendum peccandi facit ipsa clementia regis. Gravior multo pœna videtur, quæ a mihi viro constituitur.

même du souverain fait la bonte du crime. La peine semble d'autant plus sévère, qu'elle est prononcée par un juge indulgent.

XXIII. Tu verras d'ailleurs que les fautes qui se commettent souvent sont celles qui sont souvent punies. Ton père, en cinq ans, a fait couler dans le sang plus de parricides qu'on n'en avait connu dans tous les siècles précédents. Les enfants se montrèrent moins hardis à commettre le plus odieux des crimes, tant qu'il n'y eut pas de loi contre ce forfait. Ce fut par l'effet d'une haute sagesse et d'une connaissance approfondie de la nature des choses, que d'illustres législateurs aimèrent mieux le passer sous silence, comme un crime impossible et dépassant les limites de l'audace, plutôt que de montrer, en le punissant, qu'il pouvait être commis. Ainsi les parricides ont commencé avec la loi, et la peine enseigne le forfait. La piété filiale fut bien compromise, alors que nous avons vu plus de saes que de croix. Dans une cité où l'on punit rarement, il s'établit un contrat d'innocence; on cultive cette vertu comme une propriété publique. Qu'une cité se croie innocente, elle le sera. On s'indigne davantage contre ceux qui s'écartent de la probité commune, lorsqu'ils sont en petit nombre. Il est dangereux, crois-moi, de montrer à une cité en quelle majorité sont les méchants.

XXIV. Une sentence du Sénat avait jadis ordonné qu'un vêtement particulier distinguerait les esclaves des hommes libres : bientôt on comprit quels dangers nous menaceraient, si nos esclaves commençaient à nous compter. Sache que la même chose est à craindre, si l'on ne pardonne à personne : on verra bientôt combien

l'emporto la portion la plus mauvaise de la cité. La multitude des supplices n'est pas moins déshonorante pour le prince, que la multitude des funérailles pour le médecin. On obéit de meilleur gré à celui qui commande avec douceur. L'esprit humain est naturellement rebelle; et luttant contre les obstacles et la contrainte, il suit plus volontiers qu'il ne se laisse conduire. De même que le coursier fier et généreux est plus facile à diriger lorsque son mors est doux, de même l'innocence marche par une impulsion volontaire et spontanée à la suite de la clémence; et la cité la regarde comme un trésor digne d'être conservé. On obtient donc davantage par cette voie. La cruauté est un vice qui n'a rien d'humain, et qui répugne à la douceur de notre nature. C'est une rage de bête féroce, que de prendre plaisir au sang et aux blessures; c'est abdiquer l'homme pour se transformer en animal des bois.

XXV. Jo te le demande, Alexandre, quelle différence y a-t-il entre jeter Lysimaque à un lion, et le déchirer de tes propres dents? Ces lèvres sanglantes sont les tiennes; la bête féroce, c'est toi. Oh! que tu voudrais bien mieux avoir toi-même ces griffes, avoir toi-même cette gueule assez large pour englober des hommes! Nous ne te demandons pas que cette main, qui porte à tes amis une mort assurée, soit secourable pour aucun, quo cette âme cruelle, insatiable fléau des nations, se rassasie sans meurtre et sans carnage; nous dirons que c'est de la clémence, si pour tuer un ami tu choisis un bourreau parmi les hommes. Voilà ce qui rend la cruauté surtout exécration, c'est qu'elle dépasse d'abord les limites ordinaires, ensuite les limites humaines. Elle re-

XXIII. Præterea videlicet ex saepe commissis, quæ saepe vindicantur. Pater luns plures infra quinquennium culleo insuit, quam omnibus sceleris insulas accepimus; nullo minus audivimus libet melius ultimum admittere, quamdiu sine lege crimen fuit. Summa eorum prudentia utilissimi viri et rerum naturæ peritissimi audiverunt, velut incredibile sceleris, et ultra audaciam positum prædere, quam, dum vindicant, ostendere posse fieri. Hæc periculis cum lege coeperunt, et illis facinus pœna nonstravit; pessimo vero loco pietas fuit, postquam saepius cultos victimas, quam cruceas. In qua civitate raro homines puniuntur, in ea concessus fit innocentie, et indulgentia velut publico bono. Pudet se innocentem esse civitas; erit; neque insuetudine a communi fragilitate descendit, si paucos eos esse viderit. Periculosum est, mihi crede, ostendere civitati quanto pauciores mali sint.

XXIV. Indictis est aliquando n Senua sententia, ut servos a liberis cultus distingueret; deinde apparuit, quantum periculum lumenet, si servi natri numerare nos coepissent. Idem scilicet metuendum est, si nulli ignoscitur; elle apparebit, pars civitatis deterior quanto

prægraveret. Non minus principi turpis sunt multa supplicia, quam medico multa funera. Remissis imperand melius paretur. Natura contrarius est humanis animis, et in contrarium atque arduum nitens, sequiturque facilitas quæ ducitur. Et ut generosi atque nobiles equi melius facili freno reguntur; ita clementia voluntaria innocentis impetu suo sequitur, et dignum putat civis, quam servet sibi; plus atque hæc via proficitur. Crudele est melius humanum malum est, indignum tibi mihi animo. Ferina ista rabies est, sanguine gaudere ac vulneribus, et, affecto homine, la silvestre animal tremere.

XXV. Quid enim interest, oro te, Alexander, teoni Lysimachum objicere, an ipse læceres dentibus suis? Iuum blud os est, ita tibi feris. O quam cuperes tibi potius ungues esse, tibi rictum illum edendorum hominum capere? Non exigimus a te, ut nosus lata, exitum familiarium certissimum, aut solutis sit; ut lete animus ferox, insatiabile gentium malum, et ræ sanguinis credem que scietur; r'ementis vobiscum, si ad occidendum alicuius caridus tuus hominis eligatur? Hoc est, quare vi maxime abominanda sit servilia, quod excedit fines, pri-

cherche de nouveaux supplices, elle appelle à son aide l'imagination, elle invente des instruments pour varier et prolonger la douleur; elle fait ses délices des souffrances de l'homme. Cette horrible maladie de l'âme arrive au comble de la démence, alors que la cruauté s'est convertie en volupté, et que c'est une jouissance de tuer un homme. Un tel monstre est poursuivi par la ruine, la haine, le poison et le poignard. Aussi grand est le nombre des dangers qui le menacent, que le nombre de ceux pour qui lui-même est un danger. Tantôt il est assiégré par des complotis privés, tantôt par l'indignation publique : car une injure légère et individuelle ne soulève pas des villes entières; mais celle qui étend au loin ses ravages, et blesse tout le monde, appelle les traits de toutes parts. Les petits serpents s'échappent, et l'on ne se rassemble pas pour les tuer; mais si un reptile passe la mesure ordinaire, si sa grandeur en fait un monstre, s'il infecte les sources où il s'abreuve, s'il brûle de son haleine, s'il broie tout ce qu'il rencontre, on l'attaque avec des ballistes. Les petits maux peuvent s'excuser et passer inaperçus; quand le mal est extrême, on court à l'encontre. Ainsi un seul malade ne trouble pas même une maison; mais quand la peste s'est annoncée par des morts fréquentes, toute la cité gémit dans le deuil; on fuit, on porte la main sur les diex eux-mêmes. La flamme a-t-elle brillé sur le toit d'une seule maison, la famille et les voisins l'éteignent et y jettent de l'eau; mais que l'incendie soit vaste, qu'il ait déjà dévnré beaucoup de maisons, on sacrifie, pour l'éteuffer, une partie de la ville.

mun solitior, deinde humanior. Nova supplicia conquiri, ingenium advocat, instrumenta excogitat, per que varietur atque extendatur dolor; et delectatur malis hominum. Tunc ille diros animi morbos ad insaniam pervenit ut insanum, quam crudelitatem versa est in voluptatem, et jam occidere hominem juvat. Nam totum virum a tergo sequitur eversio, odia, venena, gladii; tam multis periculis pellitur, quam multorum ipse periculum est; privatique nonnunquam consiliiis, alias vero conatibus publicis circumvenitur. Leviss enim et privata peccata non totas urbes movent; quod late furere cepit, et omnes appetit, undique confligitur. Serpentes parvulus inspicit, nec publice conficiuntur; ubi aliqua solitiam mensuram transiit, et in monstrum excrevit, nihil fonsis poin infest, et si affert, denique uterique quocunque incensit, ballistis pellitur. Possunt verba dare, et exadere pusillis malis; ingentibus obstruitur. Sic unus ager nec diutum quidem perturbat; at ubi crebris moribus pestilentiam esse apparuit, conculcatur civitatis, ac fuga est, et diis ipsis munus incutitur. Sub uno aliquoties incensa apparuit; familia vicinique agmina insperunt; at incendium vacillum, et nullas jam domos depositam, porto urbis obstruitur.

XXVI. Pour venger des cruautés privées, il a quelquefois suffi du bras d'un esclave, malgré le péril assuré de la croix; mais pour celles des tyrans, les nations et les peuples, et tous ceux dont ils étaient le fléau, et tous ceux dont ils menaçaient de le devenir, se sont soulevés pour y mettre fin. Quelquefois leurs propres gardes se sont révoltés contre eux, et ont pratiqué sur eux les leçons de perfidie, d'implété, de féroceité qu'ils en avaient reçues. Que peut-on espérer en effet de celui que l'on a instruit à être méchant? Le méchancelé n'obéit pas longtemps, et ne s'empporte pas aussi loin qu'on le lui ordonne. Mais, supposons que la cruauté ne coure aucun danger: quel règne que le sien! C'est l'image d'une ville prise d'assaut; c'est l'effrayant tableau de la terreur publique. Ce n'est que tristesse, alarmes, confusion: on redoute jusqu'au plaisir. Nulle société, ni dans les festins, où l'ivresse même est obligée de surveiller avec soin ses discours, ni dans les spectacles, où l'on cherche des prétextes aux accusations et aux supplices. Qu'importe qu'ils étaient à grands frais les pompes royales, et les noms illustres des artistes! Quel homme peut se plaire aux jeux publics dans une prison? Quel délire, bons dieux, que de tuer, de sévir, d'aimer le bruit des chaînes, de trancher les têtes des citoyens, de verser partout où l'on passe des flots de sang, de voir à son aspect tout trembler, tout fuir! Quelle autre vie mènerait-on, si les lions et les ours régnaient, si les serpents et les animaux les plus nuisibles avaient l'empire sur nous? Et encore ces êtres privés de raison, et con-

XXVI. Crudelitatem privatorum serviles quoque manus sub certo crucis periculo viles sunt; tyrannorum, gentes populique, et quorum erat malum, et bi quibus imminet, excindere aggressi sunt. Aliquando sui presidia in ipsos consurrexerunt, perfidiamque, et impietatem, et feritatem, et quicquid ab illis didicerant, in ipsos exercuerunt. Quid enim potest ab eo quisquam sperare, quem malum esse docuit? Non diu apparel nequitia, nec quantum jubeat, precat. Sed puta intam esse crudelitatem; quare ejus regnum est? Non aliud, quam captivum urbium forma, et terribilis facies publici metus. Omnia morosa, irrepida, confusa; voluptates ipse timentur. Non contraria secuta incant, in quibus lingua sollicita etiam ebriis custodienda est; non spectacula, ex quibus materia criminis ac periculi quaeritur. Apparitorum licet magna impressa, et regis opibus, et artificum exquisitis nominibus; quom tamen ludi in carcere jacent? Quod istud, dil boni, malum est, credere, sarrere, delectari non enturam, et civium capita decidere, quocunque ventum est nullum sanguinis fundere, aspectu suo terrere ac fugare? Quare alia vita esset, si leones nrisque regnerent? si serpentibus in nos, ac mortuosimo cuique animali daretur potestas? Illa rationis expertia et a nobis tu

damnés par nous comme coupables de cruauté, épargnent leur espèce : chez les bêtes féroces la ressemblance est une sauvegarde. Mais la rage du tyran ne s'abstient pas même des siens : étrangers et parens sont pour lui sur une ligne égale ; le meurtre des individus est un exercice qui le prépare au massacre des nations. Lancer la torche sur les maisons, faire passer sa charrue sur les villes antiques, voilà ce qu'il appelle la puissance ; ordonner la mort d'un homme ou de deux lui semble peu royal, et si un troupeau d'infortunés ne lend la gorge tout à la fois, il se figure qu'on tyrannise sa cruauté. Le vrai bonheur est d'assurer le salut de beaucoup d'hommes, de les rapeler de la mort à la vie, et, par la clémence, de mériter la couronne civique. Il n'y a pas d'ornement plus digne de la majesté du prince, que cette couronne accordée pour avoir sauvé des citoyens ; il n'y eu a pas de plus beau, ni les trophées d'armes enlevées aux ennemis vaincus, ni les chars arrosés du sang des Barbares, ni les dépouilles conquises par la valeur. Sauver en masse des populations entières, c'est un pouvoir divin ; faire périr au hasard des multitudes, c'est le pouvoir de l'incendie et de la destruction.

## LIBRE SECOND.

I. Ce qui, surtout, m'a engagé à écrire sur la Clémence, c'est une parole de toi, Néron César, que je n'ai pu sans admiration ni t'entendre préférer, ni raconter moi-même aux autres : parole géné-

reuse inspirée à une grande âme par une grande douceur, qui ne fut ni étudiée, ni prononcée pour des oreilles étrangères, mais qui s'échappa soudain, et mit au grand jour la bonté en lutte avec les devoirs de ton rang. Burrhus, ton préfet, homme illustre et honoré de ton amitié, forcé de sévir contre deux voleurs, te pria d'écrire les noms des coupables et le motif de leur condamnation. Après plusieurs délais, il insistait pour qu'enfin justice fût faite. Lorsqu'à regret il te présenta la sentence, et qu'à regret tu la pris, tu t'écrias : « Je voudrais ne pas savoir écrire ! » O parole digne d'être entendue de tous les peuples qui habitent l'empire romain, et de tous ceux qui, sur nos frontières, n'ont qu'une liberté douteuse, et de tous ceux qui ont assez de force et de courage pour se lever contre nous ! O parole faite pour être transmise à l'assemblée de tous les mortels, pour devenir la formule du serment des princes et des rois ! O parole digne de l'innocence primitive du genre humain, digne de faire revivre ces âges antiques ! C'est maintenant, sans doute, qu'il convient de marcher d'accord vers le bien et le juste, de banir la convoitise du bien d'autrui, source de tous les maux de l'âme ; de réveiller la pitié, la droiture, en même temps que la bonne foi et la modération ; c'est maintenant qu'après les abus d'un trop long règne, les vices vont faire place à un siècle de bonheur et de pitié.

II. Cet avenir, César, il nous est permis d'espérer et de prédire qu'il nous est en grande partie réservé. Cette douceur de ton âme se communiquera ; elle pénétrera peu à peu tous les mem-

manitatis crimine damnata, abstinent suis ; et tanta est etiam inter feras similitudo. Horum ne a necessariis quidem rabies temperat sibi ; sed externa suaque in aquo habet, quo possit exercitator a singulorum crudelibus deinde in exitia gentium serpere. Et incipere teretis ignem, aratrum vetustis arboribus inducere, potentiam potat ; et unum occidi jubere aut alterum, parum imperatorum credit ; nisi eodem tempore grex miserorum subiectus atell, crudelitatem suam in ordinem coactam putat. Felicitas illa, multis soluitur dure, et ad vitam ab ipsa morte revocare, et mereri clementis civem. Nullum ornamentum principis fastigio dignius pulchriusque est, quam illa corona ob cives servatos ; non hostilia arma detrecta victis, non currus Barbarorum sanguine cruenti, non parva bello spolia. Hæc divina potentia est, gregatim ac publice servare ; multos autem occidere, et la discretos, incendii ac ruinæ potentia est.

## LIBER SECUNDUS.

I. Ut de Clementia scriberem, Nero Caesar, una me vix tua maxime compulsi ; quam ego non sine admiratione, et, quam diceretur, amissæ memoriæ, et deinde aliis

narrasse. Vocem generosam, magni animi, magnæ lenitatis, que non composita, nec alienis auribus data, subito erupit, et bonitatem tuam cum fortuna tua libenter in medium adduxit ! Animadversurus in latrones duos Burrhus prefectus tuis, vir egregius, et tibi principi notus, exiebat a te, scriberes, in quos et ex qua causa animadverti velles ; hoc sæpe dilatum, ut aliquando fieret, instabat. Invitus invito quam charum protulisset, traderetque, exclamasti : « Vellem noscire literas ! » O dignam vocem, quam audirent omnes gentes, que romanum Imperium incoluit, queque juxta parent dubiæ libertatis, quoque se contra viribus tot animis attollunt ! O vocem, in concisionem omnium mortalium mittendam, in cujus verba principes regesque jurarent ! O vocem publicæ generis humani innocentis dignam, cui redderetur antiquum illud seculum ! Nunc profecto consentire decebat ad æquum bonumque, expulsa alicui cupiditate, ex qua omni animi malum oritur ; pietatem integritatemque cum sit ac modum in remanere ; et villa disturno alium regnum tandem felicit ac puro seculo dare locum.

II. Futurum hoc, Cesar, ex magna parie sperare et confiteri libet ; traditur ista animi tui mansuetudo, diffusæ clarque pietatis per nunc imperii corpus, et cuncta



bres de l'empire, et tous se formeront à ton image. C'est dans la tête qu'est le principe de la santé : de là vient que tout est actif et vigoureux, tout est faible et languissant, selon que l'âme est saine ou malade. Et les citoyens, et les alliés seront dignes de cette bonté, et dans tout l'univers renaitront les bonnes mœurs; partout disparaîtra la violence. Souffre qu'en parlant de toi j'insiste encore, non pour flatter ton oreille, car ce n'est pas mon habitude : j'aimerais mieux te blesser par la vérité que de te plaire par l'adulation. Quel est donc mon but? Je n'en ai pas d'autre que le désir de te familiariser le plus possible avec ce que tu as fait, ce que tu as dit de bien, afin de convertir en principe réfléchi ce qui n'est encore que l'état d'un heureux naturel. Je ne dis à moi-même qu'il s'est introduit parmi les hommes des maximes hardies, mais détestables, et dont la célébrité se comporte partout, comme celle-ci : « Qu'on me haisse, pourvu qu'on me craigne, » à laquelle ressemble ce vers grec : « Qu'après ma mort la terre soit livrée au feu ; » et d'autres de même sorte. Pour moi, je ne sais comment des esprits monstrueux et exécrables ont pu créer, quand la matière s'y prêtait tant, des termes aussi violents, aussi énergiques ; tandis que je n'avais entendu jusqu'à ce jour aucune parole passionnée venir d'un prince doux et humain. Eh bien ! ces sentences qui t'ont rendu l'écriture odieuse, et que tu ne signes que rarement, à regret, et après une longue hésitation, il faut pourtant les signer quelquefois ; mais il le faut, ainsi que tu le fais, après une longue hésitation, après de longs délais.

III. Dans la crainte que, par hasard, le nom séduisant de clemence ne nous abuse et ne nous entraîne dans un défaut contraire, voyons ce qu'est la clemence, comment elle se comporte, et quelles sont ses limites. La clemence est la modération d'une âme qui a le pouvoir de venger ; ou bien c'est l'indulgence d'un supérieur envers son inférieur dans l'application des peines. Il est plus sûr de proposer plusieurs définitions, de peur qu'une seule n'embrasse pas tout le sujet, et que nous ne péchions, pour ainsi parler, par un vice de formule. Ainsi l'on dit encore que la clemence est un penchant de l'âme vers la douceur, lorsqu'il s'agit de punir. Il est une autre définition qui trouvera des contradicteurs, quoiqu'elle approche beaucoup de la vérité. Si nous disons, par exemple, que la clemence est cette modération qui remet quelque chose de la peine due et méritée, on se récriera en soutenant qu'il n'y a aucune vertu qui fasse moins que ce qui est dû. Cependant tout le monde comprend que la clemence consiste à se tenir en-deçà du châtiement qui pourrait être à bon droit infligé. Les ignorants s'imaginent que son contraire est la sévérité ; mais il n'y a pas de vertu qui soit le contraire d'une autre vertu.

IV. Quel est donc l'opposé de la clemence ? C'est la cruauté, qui n'est autre chose que la dureté de l'âme dans l'application des peines. Cependant il y a des gens qui, sans appliquer des peines, sont néanmoins cruels : ainsi ceux qui tuent des inconnus et des passants, non en vue d'un profit, mais pour le plaisir de tuer. Souvent ils ne se contentent pas de faire mourir, mais ils

in similitudinem tui formantur. A capite bona valetudo; inde omnia vegeta sunt atque erecta, aut languore demissa, prout animus eorum viget, aut mareat. Et erunt cives, erunt socii digni hac bonitate, et in totum orbem recti mores revertentur; pariter ubique manibus. Tuis dictis me morari hic poterò, non ut blandum auribus tuis; nec enim mihi hic mos est; maluerim veris offendere, quam placere adulando; quid ergo es? præter id, quod bene factis dielique tuisquam familiari-ssimum esse te cupio, ut, quod nunc natura et impetus est, fiat iudicium. Illud mecum considero, multas voces magnas, sed detestabiles, in vitam humanam pervenisse, celebresque vixisse ferri, ut illam: « Oderint, dum metuant! » Cui grævus verus similis est, « qui se mortuo terram misceri ignibus jubet » et alia hujus notæ. Ac nescio, quomodo iogenia immanis et inrisa materia secundiori expresserunt sensus vehementes et conciliatos. Nullam adhuc vixem audiri ex bono lenique animosum. Quid ergo est? ut raro, invitis, et cum magna cunctatione, ita aliquando scribis necesse est illud, quod tibi in odium literas adduxit; sed, sicut facis, cum magna cunctatione, cum multis dilationibus.

III. Et ne forte decipit nos speciosum clementiæ nomen, aliquando et in contrariam abducat, videamus quid sit clementia, qualisque sit, et quos fines habeat. Clementia est temperantia animi, in potestate ulciscendi, vel lenitas superioris adversus inferiores in constituendis penis. Plura proponere est tutius, ne una definitio parum rem comprehenderit, et, ut ita dicam, formam excidat; itaque dici potest et inclinat animi ad lenitatem in pena exigenda. His finibus contradictiones inveniet, quamvis maxime ad verum accedat. Si dixerimus clementiam esse moderationem aliquid ex merita ac debita pena remittentem, reclamabit nullam virtutem quidquam minus debito fieri. Alqui hoc omnia intelligunt elementiam esse, quæ se facit citra id quod merito constitui possit. Hinc contrariam imperiti putant severitatem; sed nulla virtus virtuti contraria est.

IV. Quid ergo oppositur elementie? Crudelitas, quæ nihil aliud est, quam atrocitas animi in exigendis penis. Sed quidam non exigunt penas, crudeles tamen sunt; tanquam qui ignotos homines et obvios non in compendium, sed occidendi causa occidunt. Nec interficere contenti saviunt, ut Sines ille et Procles, et piræ, qui

veulent torturer : comme Sinis, comme Procuste, comme les pirates, qui accablent de coups leurs prisonniers, et les mettent vivants sur le bûcher. C'est là sans doute de la cruauté : mais comme elle n'est pas une suite de la vengeance (car il n'y a pas eu d'offense), comme elle ne s'exerce pas contre un coupable (car elle n'est précédée d'aucun crime), elle est en dehors de notre définition, laquelle ne comprend que l'excessive rigueur dans l'application des peines. Nous pouvons dire qu'il n'y a pas cruauté, mais férocité à chercher des jouissances dans les tourments des autres. Nous pouvons dire que c'est de la folie ; car la folie est de diverses espèces, et aucune n'est plus caractéristique que celle qui va jusqu'au meurtre et aux tortures. J'appelle donc cruels ceux qui, avec de justes motifs pour punir, ne gardent pas de mesure. Tel était Phalaris auquel on reproche, non à la vérité d'avoir puni des innocents, mais d'avoir été dans ses supplices au-delà des bornes de l'humanité et de la justice. Pour échapper aux mauvaises plaisanteries, nous pouvons définir la cruauté un penchant de l'âme vers la rigueur. C'est ce que la clémence repousse loin de soi ; car il est certain qu'elle peut s'accorder avec la sévérité. Il entre dans notre sujet d'examiner ici ce que c'est que la compassion. Car en général ou la vante comme une vertu, et l'on appelle bon l'homme compatissant. Et pourtant elle est un des vices de l'âme. La cruauté et la compassion sont sur les limites, l'une de la sévérité, l'autre de la clémence. Nous devons donc les éviter, de peur que, sous une apparence de sévérité, nous ne tombions dans la cruauté, et, sous une appa-

rence de clémence, dans la compassion. Dans ce dernier cas, l'erreur est moins dangereuse ; mais en tout cas elle est égale dès que l'on s'écarte de la vérité.

V. De même donc que la religion honore les dieux, et que les superstitions les outragent, de même les gens de bien feront preuve de clémence et de douceur, mais éviteront la compassion. C'est le vice d'une âme faible qui succombe à l'aspect du mal d'autrui. Aussi est-il très-commun, même chez les méchants. On voit des vieilles femmes qui s'attendrissent aux larmes des plus grands coupables, et qui, si elles le pouvaient, briseraient les portes des prisons. La compassion ne considère pas la cause, mais seulement l'infortune ; la clémence s'attache à la raison. Je sais que la secte des Stoïciens est mal venue auprès des ignorants, comme trop dure, comme incapable de donner aux princes et aux rois des bons conseils. On lui reproche de refuser au sage le droit de compatir, le droit de pardonner. La doctrine ainsi posée serait odieuse ; car elle semble ne laisser aucun espoir aux erreurs humaines, et envoyer au supplice tous les délits. S'il en était ainsi, que serait donc cette philosophie qui ordonnerait d'oublier l'humanité, et qui, nous interdisant de nous entraider, nous ferait voir le port le plus sûr contre l'adversité ? Mais nulle secte, au contraire, n'est plus bienveillante, plus douce ; nulle n'est plus amie des hommes, plus occupée du bien général ; car elle enseigne non pas seulement à être secourable, à être utile à soi-même, mais à surveiller les intérêts de tous et de chacun. La compassion est une douleur de

capto verberant, et in ignem vivos imponunt. Hæc crudelitas quidem ; sed quia nec ultionem requirit (non enim læsa est), nec peccatum alieni irascitur (nullum enim necessitat crimeum) extra finitionem nostram cadit ; quæ finitio concludit in exigendis poenis intemperantiam animi. Possuntus dicere, non esse hæc crudelitatem, sed feritatem, cui voluptatis sevitia est : possuntus insuavis vocare ; non veritas autem generis ejus, et nullum certius, quam quod in exces hujusmodi et lætationes percipit. Illos ergo crudeles vocabo, qui puniendi causam habent, modum non habent. Sicut in Phalaris, quem simul non quidem in homines innocentes, sed super hominum ac probalium modum vivisse. Possuntus flagitare crudelitatem, et ita fuisse, ut sit crudelitas inclinatio animi ad asperitatem. Hanc elementum respicit longius a se : nam severitatem illi convenire certum est. Ad rem pertinet, querere hoc loco, quid sit misericordia. Plerique enim ut virtutem eam laudant, et bonum hominem vocant misericordem. At hæc virtus animi est. Utrique circa asperitatem, erantque elementum positum sunt ; quæ vitare debemus, ut per speciem severitatis in crudelitatem, neve per speciem elementis in misericordiam incidamus.

In hoc, leviori periculo errant, sed per error est a vero recedendum.

V. Ergo quemadmodum religio deos colit, superstilio violat, ita elementum non-utroqueque omnes boni perstant, misericordiam autem vitant. Est enim vitium pusilli animi, ad speciem alienorum malorum succedentis. Itaque pessimum cuique familiarissimum est. Anus et misericordia sunt, quæ lætymis nocentissimum morientur, quæ, si derelictæ, carcerem effrangerent. Misericordia non enim, sed fortissimum spectat ; elementum rationi accedit. Scio male audire apud imperitios sectam Stoicorum, tamquam nimis duram, et minime principibus regibusque bonum daturum consilium. Obijcit enim illi, quod sapientem negat misereri, negat ignorare. Hæc si per se posuimus, iusta sunt ; videntur enim nullam spem relinquere humanis erroribus, sed omnia delicta ad poenam deducere. Quod si est, quidam hæc sententia, quæ deducere humanitatem jubet, portumque adversus fortunam certissimum nostrum auxilium claudit. Sed nulla secta benignior leniorque est, nulla amantior hominum, et communis usque bonis attentior : ut propositum sit uti esse aut auxilio, nec sibi tantum, sed universis

l'âme, occasionnée par la vue des misères d'autrui; ou bien une tristesse produite par les maux d'autrui, que l'on s'imagine n'être pas mérités. Or, la douleur n'atteint pas la sage: son esprit est toujours sans nuages, et aucun événement ne peut l'obscurcir. Rien ne lui sied mieux qu'une âme forte; or, elle ne peut être forte, si la crainte et l'affliction l'amollissent, l'obscurcissent et la resserrent. C'est ce qui n'arrivera pas au sage, même dans ses propres malheurs: mais il reposera et verra se briser à ses pieds tout le courroux du sort. Il conservera toujours le même visage, calme et impassible; ce qu'il ne pourrait faire, s'il se laissait atteindre par la tristesse. Ajoute que le sage est prévoyant et tient sa raison toujours en éveil. Or, jamais ce qui est limpide et pur ne provient de ce qui est trouble. Car la tristesse est inhabile à discerner les objets, à calculer l'utile, à éviter les périls, à apprécier le juste. Ainsi donc il ne comparera pas aux misères d'autrui, parce qu'il lui faudrait rendre son âme misérable: pour toutes les autres choses que foud d'ordinaire les gens compatissants, il les fera volontiers, mais dans un autre sentiment.

VI. Il essiera les larmes des autres, il n'y mêlera pas les siennes. Il offrira la main au naufragé; à l'exilé, l'hospitalité; à l'indigent, l'aumône; non cette aumône humiliante, que la plupart de ceux qui veulent passer pour compatissants jettent avec dédain au malheureux qu'ils secourent, et dont le contact les dégoûte; mais il donnera comme un homme à un homme, sur le patrimoine commun. Il rendra le fils aux larmes

d'une mère, il fera tomber les chaînes de l'esclave, il retirera de l'arène le gladiateur, il ensevelira même la cadavre du criminel. Mais il fera tout cela dans le calme de son esprit, et d'un visage inaltérable. Ainsi donc le sage ne sera pas compatissant; mais il sera secourable, il sera utile aux autres; car il est né pour servir. d'appui à tous, pour contribuer au bien public, dont il offre une part à chacun. Même pour les méchants, que selon l'occasion il réprimande et corrige, sa bonté est toujours accessible. Mais quant aux malheureux et à ceux qui souffrent avec constance, il leur viendra en aide avec bien plus de cœur. Toutes les fois qu'il le pourra, il s'interposera entre eux et la fortune. Quel meilleur usage, en effet, ferait-il de ses richesses et de son pouvoir, que de rétablir ce que la sort a détruit? Sans doute, ni son visage, ni son âme ne seront abattus, en voyant la misère et les baillons du mendiant décharné, et sa vieillesse qui se traîne appuyée sur un bâton. Mais il obligera tous ceux qui la mériteront, et, ainsi que les dieux, il fera tomber sur l'infortune un regard favorable. La compassion est voisine de la misère; elle en tient, elle en emprunte quelque chose. On s'aperçoit que des yeux sont faibles, lorsqu'ils coulent eux-mêmes en voyant couler les autres; de même c'est un signe d'infirmité et non de gaieté, que de rire toujours au rire des autres, comme d'ouvrir la bouche chaque fois que quelqu'un bâille. La compassion est l'infirmité des âmes trop sensibles à la misère: l'exiger du sage, c'est presque exiger de lui des lamentations et

singulaque consilere. Misericordia est agilitudo animi, ob alienarum miserationum speciem, aut tristitia ex alienis malis contracta, quæ accidere immerentibus credit. Agilitudo autem in sapientem virum non edit; serena ejus mens est, nec quidquam incedere potest, quod illam obducit. Nihilque, quam magnus animus decet; non potest autem magnus esse idem, si metus et amor contundi, si mentem obducit et contrahit. Hoc sapienti ne in suis quidem accidit calamitatibus, sed omnem fortune iram reterberabit, et ante se franget; eandem semper faciem servabit, placidam, inexcusam; quod facere non posset, si tristitia reciperet. Adice, quod sapiens providet, et in expedito consilium habet; unquam autem liquidum sincerumque ex turbido venit. Tristitia enim inlubilis est ad discipulanda res, utilis exagitando, periculosas vitanda, æquas sustinenda. Ergo non miseretur, quia et sine miseria animi non fit; cetera omnia, quæ qui miseretur solent facere, hic filius et alius animo facit.

VI. Succurrit alienis lacrymis, non accedit; dabit manum naufrago, exsulis hospitium, egentis alimen, non hanc contumeliosam, quæ per majorum, qui se misericordes videri volunt, abiecti et insidit quos adiuvat,

contingique ab his timet: sed ut homo homini, ex communi dabit. Donabit lacrymis interitis filium, et catenas solvi jubebit, et ludu eximet, et cadaver etiam nostrum sepeliet. At faciet ista tranquilla mente, vultu suo. Ergo non miserabitur sapiens, sed succurrit, sed proderit, in eumque novitiam status se publicum bonum, ex qua dabit cuique partem: etiam ad calamitosos pro portione improbos et emendandos bonitatem suam permittet. Afflictis vero, et fortis laborantibus, multo libentius subveniet. Quotiens poterit, fortune intercedet; ubi enim opibus potius nitetur, aut viribus, quam ad restituenda, quæ casus impulit? vultum quidem non deiecit, nec animum ob ærummentis civis aridum ac puerumque marorem, et innoxiam benevolentem: ceterum omnibus dignis proderit, et deorum more calamitosos propitius respiciet. Misericordia vitiosa est miserie; habet enim aliquid, trahitque ex ea. Imbecilles oculos esse acies, qui ad alienam hippodromem et ipsi suffunduntur; iam inebrietur, quem suorum esse, non liberandum, semper erridere ridetibus, et ad omnium oscitationem ipsum quoque os d'adecere. Misericordia vitiosa est animorum, nimis miserie faventium: quam si quis a sapiente exigit, prope est, ut lamentationem exigit, et in alienis funcribus genitus.

des gémissements aux funérailles d'un étranger.

VII. Mais pourquoi ne pardonne-t-il pas? Je vais le dire. Commençons par établir ce que c'est que le pardon, afin de nous convaincre que le sage ne doit pas l'accorder. Le pardon est la remise d'une peine méritée. Pourquoi le sage ne doit-il pas l'accorder? On en trouve les raisons longuement développées chez ceux qui ont traité cette matière. Pour moi, je les dirai en peu de mots, comme rendant compte de l'opinion d'autrui. On pardonne à celui qui aurait dû être puni. Or, le sage ne fait rien de ce qu'il ne doit pas, n'omet rien de ce qu'il doit faire. Il ne remet donc pas la peine qu'il doit infliger; mais ce qu'on veut obtenir par le pardon, il l'acquiesce par une voie bien plus honorable; car le sage épargne, conseille et corrige. Il fait la même chose que s'il pardonnait, et pourtant il ne pardonne pas, parce que pardonner c'est avouer qu'on omet quelque chose que l'on devait faire. A l'un, il adressera des réprimandes, mais il ne le pourra pas, en considération de son âge qui lui permet de s'amender; à l'autre, que son crime expose à la haine publique, il assurera son salut, parce qu'il a failli par la séduction, ou par l'ivresse. Les ennemis, il les renverra avec la vie sauve, quelquefois même avec éloges, s'ils ont pris les armes pour des motifs honorables, pour la foi du serment, pour une alliance, pour la li-

berté. Ce ne sont pas là des œuvres de pardon, mais de clémence. La clémence a son libre arbitre: elle ne prononce pas d'après des formules, mais d'après le bien et l'équité. Il lui est permis d'absoudre, et de taxer la peine au prix qui lui convient. Et en agissant ainsi, elle ne prétend pas déroger à la justice, mais quo ses arrêts soient ce qu'il y a de plus juste. Or, pardonner, c'est ne pas punir ce que l'on juge pardonnable. Le pardon est la remise d'une peine due: la clémence a pour premier effet de déclarer que ceux qu'elle épargne ne devaient subir rien de plus. Elle est donc plus complète et plus honorable que le pardon. C'est à mon sens une dispute de mots: mais on est d'accord sur les choses. Le sage remettra un grand nombre de peines; il conservera un grand nombre d'hommes d'un esprit peu sain, mais qu'on peut rendre à la santé. Il imitera l'habile agriculteur, qui ne cultive pas seulement les arbres droits et élevés, mais adapte des appuis, pour les redresser, à ceux qu'un accident quelconque a tordus. Il émonde les uns pour que leurs rameaux n'arrêtent pas leur essor; il alimente ceux qui languissent sur un sol paresseux; à d'autres, sur qui pèse une ombre étrangère, il découvre les yeux. Suivant ces principes, le sage parfait examinera quel traitement particulier convient à chaque esprit, pour fléchir et redresser ceux qui ne sont pas droits.

VII. At quare non ignoscat, dicam. Constitutus nunc quoniam quid sit venia, ut sciamus dari illam a sapiente non debere. Venia est penae meritis remissio. Hanc sapiens quare non debeat dare, reddant rationem distans, quibus hoc propositum est. Ego ut breviter, tanquam in alieno iudicio, dicam: ei ignoscitur, qui puniri debuit; sapiens autem nihil est, cui quod non debet, nihil praeferat illi quod debet; itaque potant, quasi exigere debet, non donat; sed illud, quod ex venia consequi vis, honestate tibi via tribuit: paret enim sapiens, censebit, et corriget. Idem facit, quod si ignosceret, nec ignoscit: quoniam qui ignoscit, fatetur aliquid se, quod fieri debuit, omisisse. Aliquem verbis tantum edonabit, poena non afflicta, adulem eptis credentibus inuicem: aliquem invidia criminalis manifeste laborantem iubebit ioculamentum esse, quin decrepatus est, quia per vitium lapsus. Hostes dimittet astutos, aliquando etiam laudatos, si honestis causis pro fide, pro fodere, pro libertate in bellum accincti sunt. Haec omnia non venia, sed clementiae opera sunt. Cle-

mentia liberum arbitrium habet; non sub formula, sed ex aequo et bono iudicat. Et absolvere illi licet, et quicquid vult, taxare licens. Nihil ex his facit, tanquam iusto minus fecerit, sed tanquam id quod constituit, iustissimum sit. Ignoscere autem est, quae iudicas poenienda, non punire. Venia debite poenae remissio est: clementia hoc primum praestat, ut quos dimittit, nihil aliud illos pati debeisse pronuntiet. Peior est ergo quam venia, et honestior. De verbo (ut mea fert opinio) controversa est; de re quidem convenit. Sapiens multa remittit, multos parum sanat, sed sanabilis ingenii, servat illi. Agricolas bonos humiliter, qui non tantum rectas protervasque arbores colant, sed illis quoque, quas aliquis depravavit causa adimiculis quibus regantur, applicat. Afra circumcidit, ne proceritatem rami premant, quasdam, infirmas vitiis huius, nutriendas, quasdam, aliena nubra laborantibus, curam aperit. Secundum haec videtur perfectus sapiens, quod ingenium iam ratione tractandum sit, quomodo in rectum prava flectatur.

## DE LA VIE HEUREUSE.

I. Vivre heureux, voilà, mon frère Gallien, ce que veulent tous les hommes. Mais s'agit-il de distinguer clairement ce qu'il faut pour rendre la vie heureuse, leur vue s'obscurcit. Et il est si peu facile d'atteindre la vie heureuse, que, si une fois on s'est trompé de chemin, chacun s'en étonne d'autant plus que sa course est plus rapide; car, dès qu'on marche en sens contraire, la vitesse elle-même augmente la distance. Il faut donc d'abord déterminer ce que c'est que nous cherchons, ensuite regarder de tous côtés par où nous pouvons y arriver avec le plus de célérité : dans la route même, pourvu que ce soit la bonne, nous saurons combien chaque jour nous aurons gagné, de combien nous serons plus près du but vers lequel nous pousse un désir naturel. Tant que nous errons au hasard, sans suivre aucun guide, mais abusés par des sons confus, par des cris discordants qui nous appellent sur des points opposés, notre vie s'use en égarements,

cette vie si courte, quand même jour et nuit nous travaillerions à rendre notre âme meilleure. Il faut donc décider où nous allons, et par où; mais non sans l'assistance de quelque homme habile qui ait exploré les chemins que nous devons parcourir; car ici les circonstances ne sont pas les mêmes que dans les autres voyages. Dans ces derniers il y a quelque sentier tracé, et les habitants auxquels on s'adresse ne vous laissent pas égarer; mais ici le chemin le plus battu, le plus fréquenté, est celui qui trompe le plus. Il faut donc nous attacher, avant tout, à ne pas suivre, comme des moutons, le troupeau qui nous précède, en passant, non par où il faut aller, mais par où l'on va. Or, rien ne nous entraîne dans de plus grands maux, que de nous régler sur l'opinion, en croyant que le mieux est ce que la foule applaudit, et ce dont il y a beaucoup d'exemples; c'est vivre non suivant la raison, mais par imitation. De là cet énorme entassement de gens qui tombent les uns sur les au-

### DE VITA BEATA.

I. Vivere. Gallio frater, nuncius beate volunt, sed ad peritendum, quid sit quod beatam vitam efficiat, cogitant. Adeoque non est facile consequi beatam vitam, ut ab ea qualesco eo longius recedat, quo ad illam concitatus feriar, si via lapsus est: quare ubi in contrarium ducti, ipsa velocitas majoris intervalli causa sit. Proposandum est itaque primum quid sit quod appetamus: tunc circumspiciendum est, ipsa eundem illo eclerissime possumus; intellecturi in ipso itinere, si modo rectum erit, quantum quotidie prodigetur, quantumque propius ab eo simus, ad quod nos cupiditas naturalis impellit. Quamdiu quidem passim vagamur, non decem seculi, sed frenitum

et clamorem dissonum in diversa vocantium, conferitur vita inter errores, brevis, eliam diu morietur bone menti laborum. Decernatur itaque et quo tendamus, et qua; non sine perito aliquo, cui explorata sint ea, in qua procedamus: quoniam quidem non eadem via, que in ceteris peregrinis locis, condita est. In illis comprehensus aliquis limes, et interrogati incolae, non potius errare; at hic tristissimum quaque via, et eclerissima, maxime decept. Nihil ergo magis prastandum est, quam ne, pecorum ritu, sequamur antecedentium gregem, pergentes non qua eundum est, sed qua iur. Atqui nulla res nos majoribus malis implicat, quam quod ad rumorem componimur optime rati ea, que magno assensu recepta sunt, quorumque exempla nobis multa sunt; nec ad rationem, sed ad similitudinem vitamus. Inde ista tanta

tres. C'est là ce qui se passe dans un grand carnage d'hommes; lorsque la multitude se refoule sur elle-même, nul ne tombe sans entraîner sur lui quelque autre; les premiers font trébucher ceux qui les suivent : voilà ce que, dans toute vie, tu peux voir arriver. Personne ne s'égare tout seul; mais on devient la cause et l'auteur de l'égarer d'autrui. Car ce qui unit, c'est de s'appuyer sur ceux qui marchent devant; et comme chacun aime mieux croire que juger, la vie est livrée non au jugement, mais à la crédulité. Ainsi nous ébranle et nous abat l'erreur transmise de main en main, et nous périssons victimes de l'exemple. Nous serons guéris, si une fois nous nous séparons de la foule; mais aujourd'hui le peuple, défenseur de ses vices, s'est retranché contre la raison. Aussi arrive-t-il ce qui a lieu dans les comices, où les mêmes hommes qui ont nommé les préteurs s'étonnent qu'ils aient été nommés, lorsque change le vent de l'inconstante faveur. Les mêmes choses, nous les approuvons, nous les blâmons. Tel est le résultat de tout jugement où c'est la majorité qui prononce.

II. Lorsqu'il s'agit de la vie heureuse, il n'y a pas lieu, comme pour le partage des voix, de me répondre : « Ce côté paraît le plus nombreux. » Car c'est pour cela qu'il est le plus mauvais. Les choses humaines ne vont pas si bien, quo ce qui est le mieux plaise au plus grand nombre : l'argument du pire, c'est l'autorité de la foule. Cherchons ce qui est le meilleur, non ce qui est le plus ordinaire; ce qui nous met en possession d'une éternelle félicité, non ce qui a l'approbation du

vulgaire, le plus mauvais interprète de la vérité. Or, j'entends par vulgaire, et les gens en chlamyde, et les personnages couronnés. Car je ne regarde pas aux couleurs des vêtements qui enveloppent le corps : pour juger un homme, je n'en crois pas mes yeux. J'ai une lumière meilleure et plus sûre pour discerner le vrai du faux. Que l'âme trouve le bien de l'âme. Si jamais elle a le temps de respirer, de rentrer en elle-même, et de se mettre à la question, oh ! comme elle savourera la vérité ! « Tout ce que j'ai fait jusqu'ici, se dira-t-on, j'aimerais mieux que ce ne fût pas fait : lorsque je me rappelle tout ce que j'ai dit, je porte envie aux êtres muets : tout ce que j'ai souhaité a été d'accord, je pense, avec les imprecations de mes ennemis : tout ce que j'ai craint, grands dieux ! combien c'était meilleur que ce que j'ai désiré ! J'ai été l'ennemi d'un grand nombre, et de la haine je suis revenu à la bonne intelligence, si toutefois il peut y avoir bonne intelligence entre les méchants ; je suis le seul dont je ne me sois pas encore fait aimer. J'ai mis tous mes soins à sortir de la foule, à me faire remarquer par quelque grande qualité : qu'ai-je gagné, que de m'exposer aux traits, que de monter à la malveillance où ses dents avaient prise ? » Tu vois tous ces gens qui valent l'éloquence, qui escortent la richesse, qui flattent la faveur, qui exaltent le pouvoir : tous sont des ennemis, ou, ce qui revient au même, peuvent le devenir. La multitude des envieux est égale à la multitude des admirateurs.

III. Pourquoi plutôt ne chercherais-je pas quelque chose qui soit bon à l'usage, quelque chose que

concursio aliorum super alios roentium. Quod in strage hominum nungus evenit; quam ipse se populus premit, nemo ita cadit, ut non alium lu se attrahat: primi exitu sequentibus sunt: hoc in omni vita accidere videas licet: nemo sibi tantummodo errat, sed alieni erroris et causi et auctor est. Noct enim applicat autecedentibus: et dum unusquisque marult credere, quam iudicare, nunquam de vita iudicatur, semper creditur: veraque nos et precipitit traditus per manus error, alieni que primus exempli. Sonabimur, si modo separemur a ceteris: nunc vero stat contra rationem, defensor mali sui, populus. Itaque id evenit, quod in comitiis, in quibus eos factos praetores idem qui fecere mirantur, quam se mobilis favor circumplegit. Eodem probamus, eadem reprehendimus: hic exitus est omnis iudicii, in quo secundum plures datur.

II. Quom de lesta vita agitur, non est quod mihi illud discessionum more respondeas: « Hæc pars major esse videtur. » Idem enim peior est. Non tam bene cum rebus humanis agitur, ut meliora pluribus placeant: argumentum pessimi, turis est. Queramus, quid optimum facium sit, non quid utatisimum, et quid nos in possessione felicitatis æternæ constituent, non quid vulgo, veritatis pessimo interpreti, probatum sit. Vulgum autem jam

chlamydatos, quam coronatos voco. Non enim colorem vestium, quibus pretexta corpora sunt, aspicio; oculis de homine non credo; habeo melius certiusque lumen, quo a falsis vera dijudicem. Animi bellum animus inveniat. Hic, si unquam illi respirare et recedere in se vacaverit, o quam sibi ipse verum, tortus a se, festibitur, se dicit: « Quidquid feci adhuc, infectum esse nullo; quidquid dixi quam recogito, malis invidetur; quidquid optavi, invidiarum et acerarum puto; quidquid timui, dii boni, quanto melius fuit, quam quod concupivi? Cum multis inimicis gessi, et in gratiam ex odio (si modo ulla inter malos gratia est) redii: mihi ipsi nondum amicus sum. Omnem operam dedi, ut me multitudinis edocuerem, et aliqua date notitiam facerem; quid aliud quam tris me opposui, et invulneratæ, quod morderet, ostendi? » Vides istos, qui eloquentiam laudant, qui apes sequuntur, qui gratia adulantur, qui potentiam exaltant? Omnes aut sunt hostes, aut (quod in æquo est) esse possunt. Quam magnus mirandus, tam magnus iavidentium populus est.

III. Quin potius quero aliquid usu bonum, quod sentiam, non quod ostendam? Ista que spectantur, ad que consistitur, que alter alteri stupens imponitur, foris ni-

je sente, et non point dont je fasse parade? Tous ces objets, qui attirent les regards, devant lesquels on s'arrête, que, tout ébahi, l'on se montre l'un à l'autre, sont brillants au dehors; mais au dedans ils sont misérables. Cherchons quelque chose qui ne soit pas seulement bon en apparence, mais qui soit constamment solide, et toujours plus beau dans ses replis les plus cachés. Voilà le bien qu'il faut découvrir, et il n'est pas loin; il se trouvera; il faut seulement savoir où porter la main. Maintenant, comme dans les ténèbres, nous passons à côté des choses, nous heurtant contre celles mêmes que nous désirons. Mais, pour ne pas te faire faire trop de détours, je passerai sous silence les opinions des autres; car il serait long de les énumérer et de les réfuter: écoute la nôtre. Quand je dis la nôtre, je ne m'asservis pas à tel ou tel des maîtres du stoïcisme: j'ai le droit de donner mon avis. En conséquence, je me rangerai du côté de l'un, j'exigerai de l'autre la division de la question: peut-être même que, consulté après tous, je ne désapprouverai rien de ce que les premiers auront décidé, et je dirai: «Voici ce que je propose encore.» Cependant, d'accord en cela avec tous les stoïciens, je me prononce pour la nature des choses: ne pas s'en écarter, se former sur sa loi et sur son exemple, voilà la sagesse. La vie heureuse est donc celle qui est en accord avec sa nature; or, on ne peut l'obtenir que si d'abord l'âme est saine et en possession constante de son état sain; ensuite, si elle est courageuse et ardente, belle et patiente, propre à toutes circonstances, soigneuse du corps et de tout ce qui s'y rapporte, non toutefois jusqu'à

s'en tourmenter; attentive aux autres choses qui pourroient à la vie, sans en admirer aucune; usant des dons de la fortune, sans en être l'esclave. Tu comprends, quand même je ne l'ajouterais pas, que de là résulte une continuelle tranquillité, et la liberté, puisqu'on s'est affranchi de tout ce qui peut irriter ou effrayer. Car, au lieu des voluptés, au lieu de ces jouissances petites et fragiles, fauques même au sein du désordre, une joie grande, inébranlable et assurée nous vient. Alors nous venons la paix et l'harmonie, et la grandeur avec la bienveillance. Car toute cruauté procède de faiblesse.

IV. Le bien, selon nous, peut encore être défini autrement, c'est-à-dire, être compris dans le même sens, mais non dans les mêmes termes. De même qu'une armée peut tantôt se déployer au large, tantôt se resserrer à l'étroit, quelquefois, se recourbant vers les ailes, disposer le centre en croissant, ou bien se développer en ligne droite, et cependant, quelle que soit sa disposition, avoir toujours la même force, la même volonté de combattre pour la même cause; ainsi la définition du souverain bien peut tantôt s'étendre et se développer, tantôt se réduire et se replier en soi. Ce sera donc tout un, si je dis: Le souverain bien est une âme qui méprise le hasard, et fait sa joie de la vertu; ou si je dis: C'est une invincible force d'âme qui à l'expérience des choses, calme dans l'action, pleine de bienveillance pour les hommes, de soins pour ceux qui nous entourent. Je veux encore le définir, en disant que l'homme heureux est celui pour qui n'existe rien de bon, rien de mauvais, qu'une bonne ou une mauvaise

sent, introrsus misera sunt. Quarramus aliquid non in speciem bonum, sed solidum et aquabile, et a secrete parte formosius. Hoc crassius; nec longe positum est; invenietur; seire tantum opus est, quo manum porrigas. Nunc velut la tenebris vicinis transimus, offensantes in lysa quæ desideramus. Sed ne te per circuitus traham, aliorum quidem opiniones præteribo; nam et enumerare illas longum est, et coarguere; nostram accipe. Nostram vero quam dico, non alio quo ad unum aliquem ex stoïcis proceribus; est et mihi censendi jus. Itaque aliquem sequar, aliquem jubebo sententiam dividere; fortasse et post nuncius citius, nihil imprudens ex his que priores decreverunt, et dicam: «Hoc amplius conseo.» Interim, quod inter omnes stoïcos convenit, eorum nature assenti; et ab illa non deviare, et ad illius regem exemplumque formari, sapientia est. Beato est ergo vita, conveniens nature sue; que non aliter contingere potest, quam si primum sana mens est, et in perpetua possessione sanitalis sue. Deinde, si fors ne teletum, tum pulcherrima et patiens, apta temporibus, corporis sui pertinentiisque ad id curata, non ante tamen, aliarum rerum que vitam instruant, diligens, sine

admiratione ejusquam; una fortune munera, non servitura. Intellegis, etiam si uno adjecim, sequi perpetuum tranquillitatem, libertatem, depulsis his, que aut terrent nos, aut terrent. Nam pro voluptatibus, et pro illis que parva ne fragilia sunt, et in ipsis flagitia nata, ingens gaudium subit, incensissimum, et æquabile; tum pax et concordia animi, et unguendo cum mansuetudine. Omnis enim ex infirmitate feritas est.

IV. Potest aliter quoque defini bonum nostrum; id est, eadem sententia, non isdem comprehendi verba. Quemadmodum idem exercitus modo laus ponditur, modo in angustiam conelatur, et aut in cornu, sinuata media perit. curvatur, aut recta fronte expulsiur; vis illi, utcumque ordinatus est, eadem est, et voluntas pro itadem partibus standi; in deficiis summi boni alias diffusi potest et exporrigi, aliis colligi et in se cogi. Idem nique erit, si dixerò: Summum bonum est, animus fortis de-piciens, virtute intus; aut, invicta vis animi, perita rerum, gloria in actu, cum humanitate multa, et constantissimi cura. Libet et ita definire, ut bratum dicamus hominem eum, cui nullum bonum malumque sit, nisi bonus malusque animus, honesti cultor, virtute con-

âme, qui pratique l'honnête, qui se contente de la vertu, que le hasard ne saurait ni élever ni abattre, qui ne connaît pas de plus grand bien que celui qu'il peut se donner lui-même, pour qui la vraie volupté sera le mépris des voluptés. Permis à toi, si tu aimes les digressions, de présenter la même chose sous telle ou telle autre face, pourvu que tu ne portes pas atteinte à la vérité de la signification. Qui nous empêche, en effet, de dire que ce qui fait la vie heureuse, c'est une âme libre, élevée, intrépide et inébranlable, placée au-dessus de toute crainte, de tout désir, pour qui le seul bien est l'honnête, le seul mal le déshonnête? Tout le reste n'est qu'un vil ramas de choses, qui n'ôte rien à la vie heureuse, n'y ajoute rien, vient et s'en va, sans accroître ni diminuer le souverain bien. L'homme qui appuie sa vie sur de telles bases, doit nécessairement, bon gré, mal gré, la voir accompagnée de joies continues, d'un haut contentement, et qui lui vient de haut, puisqu'il se complait dans ce qui lui est propre, et n'aspire à rien de plus grand que ses biens domestiques. Pourquoi n'opposerait-il pas avec succès ce contre-poids aux mouvements éphémères, frivoles et inconstants de ce misérable corps? Le jour où il aura été dominé par le plaisir, il sera aussi dominé par la douleur.

V. Or, tu vois à quelle triste et cruelle servitude sera asservi celui que posséderont tour à tour les plaisirs et les douleurs, ces maîtres les plus capricieux et les plus tyranniques de tous. Il faut donc se retirer vers la liberté; et rien autre chose ne la donne que l'indifférence pour la fortune. Alors naîtra cet inestimable bien, le

calme et l'élévation de l'âme placée dans un asile sûr. Toute terreur étant bannie, de la connaissance du vrai naîtra une grande et immuable joie; puis viendront les douceurs et les épanchements de l'âme, laquelle y trouvera des charmes, non comme à des biens, mais comme à des fruits de son propre bien. Puisque j'ai commencé à me donner une grande latitude, je puis encore dire heureux celui qui, grâce à la raison, ne désire, ne craint rien. Bien que les pierres soient insensibles à la crainte et à la tristesse, et qu'il en soit de même des bêtes, il n'y a cependant personne qui les appelle heureux, parce qu'elles n'ont pas l'intelligence du bonheur. Il faut mettre sur la même ligne les hommes qu'on réduit au rang des bêtes et des animaux une nature abrutie et l'ignorance de soi-même. Il n'y a aucune différence entre les premiers et les derniers; car chez ceux-ci la raison est nulle, chez ceux-là elle est dépravée, ingénieuse seulement à leur nuire et à les pervertir. On ne peut appeler heureux l'homme qui est jeté hors de la vérité. La vie heureuse est donc celle qui a pour base immuable un jugement droit et sûr. Alors, en effet, l'âme est sereine et affranchie de tous maux, quand elle a évité non-seulement les déchirements, mais aussi les blessures légères, toujours ferme au point où elle s'est arrêtée, prête à défendre son poste même contre les attaques et les colères de la fortune. A l'égard du plaisir, encore qu'il s'épanche tout autour de nous, qu'il nous pénètre par tous les sens, qu'il charme l'âme par des caresses qui s'irritent l'une par l'autre pour solliciter notre être tout entier, et chaque partie de notre être,

tenetur, quem nec extollant fortuito, nec frangunt; qui nullum majus bonum eo, quod sibi ipse dare potest, noverit; cui vera voluptas erit, voluptatum contentio. Liber, si evagari velis, idem in altam atque aliam faciem, saltem integra potestate, transferre. Quid enim prohibet nos beatam vitam dicere, liberum animam, et erectam, et interterritam ac stabilitem, extra metum, extra cupiditatem positam? cui enim bonum honestas, nunc malum turpitudine? Cetera vitis turba rerum, nec delectans quidquam beatæ vitæ, nec adiciens, sine actu ac detrimento summi boni veniens ac recedens. Hanc ita funditus necesse est, veli nudi, sequatur hitaritas cominus, et lætitia alta atque ex alto veniens, ut que non gaudet, ne majora domesticis cupiat. Quidvis ita penset bene cum multis, et frivolis, et non perscrutabilibus corporeculi mobilis? Quo die infamia voluptatum fuerit, et infra dolorem erit.

VI. Vides autem, quam malum et noxiam servitutem servilium sit, quam voluptibus doloreque, incertissima dominia, impotensistimque, alternis possidebunt. Ergo exaudiam ad libertatem est; hanc non alia res tribuit, quam fortune negligentia. Tum illud nescire incertum-

bile bonum, quies mentis in toto allocata, et sublimitas, expulsiæ terroribus, ex cognitione veri gaudium grande et immotum, comitasque et diffuso animi, quibus delectabitur non ut bonis, sed ut ex bono suo ortis. Quoniam liberaliter agere cepti, potest beatus dei, qui nec cupit, nec timet, beneficio rationis. Quoniam et saxa timore et tristitia carent, nec minus precudes, non ideo tamen quisquam felicia dixerit, quibus non est felicitatis intellectus. Eodem loco pone homines, quos in numerum pecorum et animalium redegehætes natura, et ignorantia sui. Nihil latet inter hos, et illa; quoniam illis nulla ratio est, his prava, et malis suo atque in periculis solens. Beatus enim nemini dei potest, extra veritatem projectus; beata ergo vita est, la recto certoque iudicio stabilis, et immutabilis. Tunc enim pura mens est, et soluta omnibus malis, quoniam non tantum lætationibus, sed etiam veltationibus effugerit; statim semper sibi constitit, ne sedem suam, etiam irata et infestante fortuna, vindicet. Nam quod ad voluptatem pertinet, licet circumfunditur audique, per omnes vias influat, animusque blandimentis suis leniat, atque ex illis admoveat, quibus totos partesque nostri sollicit; quis mortalius, cui ultiam superest ho-



quel mortel cependant, s'il reste en lui quelque vestige d'homme, voudrait se laisser chatoïiller, nuit et jour, et, déserteur de son âme, donner tous ses soins à son corps ?

VI. \* Mais l'âme aussi, dit l'épicurien, aura ses plaisirs. \* Soit ; qu'elle les ait, qu'elle cède à la débauche, qu'à l'arbitre des voluptés, elle se gorge de tout ce qui peut charmer les sens ; qu'ensuite elle se repoitte vers le passé, qu'en souvenir de ses plaisirs dissolus, elle retourne à ses passions premières, et anticipe sur des passions nouvelles ; qu'elle dispose ses espérances, et, tandis que le corps s'engraisse dans la fange du présent, qu'elle dépêche ses sens vers les jouissances de l'avenir ! En cela elle ne me semble que plus misérable ; car prendre le mal pour le bien, c'est folie. Or, sans la saine raison, nul n'est heureux ; et nul n'est sain d'esprit, si, au lieu des choses les meilleures, il aspire aux choses nuisibles. L'homme heureux est donc celui qui a le jugement droit ; l'homme heureux est celui qui se contente du présent, quel qu'il soit, et qui est ami de son propre bien ; l'homme heureux est celui que la raison approuve et recommande en toute situation. Ils voient, ceux-là mêmes qui ont dit que la volupté était le souverain bien, quelle place honteuse ils ont réservée à celui-ci. Aussi nient-ils que le plaisir puisse être détaché de la vertu ; et ils prétendent qu'aucun homme ne peut vivre honnêtement qu'il ne vive joyeusement, ni vivre joyeusement qu'il ne vive aussi honnêtement. Je ne vois pas comment ces deux contrastes peuvent être conciliés. Qu'y a-t-il, je vous prie, qui empêche de séparer le plaisir de la vertu ? Sans

doute, c'est que tout bien a son principe dans la vertu ; c'est de ses racines que surgissent ces choses mêmes que vous aimez, que vous recherchez. Mais si le plaisir et la vertu étaient inséparables, nous ne verrions pas certaines choses être agréables et non honnêtes, certaines autres être très-honnêtes, mais pénibles et ne s'obtenant que par la douleur.

VII. Ajoute encore que le plaisir accompagne même la vie la plus honteuse, tandis que la vertu n'admet pas une mauvaise vie. D'ailleurs, certains hommes sont malheureux, non par défaut de plaisir, mais à cause même du plaisir ; ce qui n'arriverait pas si à la vertu était lié le plaisir, dont la vertu manque souvent, dont elle n'a jamais besoin. Pourqu'on veuille réunir des choses dissimilaires, ou plutôt contraires ? La vertu est quelque chose de grand, d'élevé, de souverain, d'invincible, d'infatigable ; le plaisir, quelque chose de bas, de servile, de faible, de périssable, dont le séjour et l'asile sont les lieux de prostitution et les tavernes. Tu trouveras la vertu dans le temple, le forum, la curie, debout sur les remparts, couverte de poussière, le visage hâlé, les mains calleuses : le plaisir, tu le trouveras le plus souvent caché, cherchant les ténèbres, rôdant autour des bains, des étuves, humecté de vin et de parfums, pâle ou fardé, et souillé de cosmétiques. Le souverain bien est immortel, et ne saurait disparaître ; il ne couait ni la satiété ni le repentir, car jamais une âme droite ne dévie : aussi jamais elle ne se prend en haine ; jamais elle n'a changé en rien, parce qu'elle a tou-

minus vestigium, per diem noctemque lillari velit, deserto animo, corpori operam dare ?

VI. \* Sed et animus quoque, inquit, voluptates habebit suas. \* Hæc est sane, cedatque luxurie, et, voluptas ardet, implet, se cunctis illis, que oblectare sensus solent ; deinde præterita respicit, et exoletarum voluptatum memor evallit præteritis, futurisque jam imminet, ac spes orditæ sua, et dum corpus in præsentis sagina perit, cogitationes ad futura præmittit ! hoc nihil videtur miseror, quoniam mala per bonis legere dementia est. Nec sine sanitate quisquam beatus est ; nec sanus, cui offutura pro optimis appetuntur. Bonus est, ergo judicii rectus ; beatus est præsentibus, qualiacumque sunt, contentus, nulliusque rebus suis ; beatus is, cui omnem habitum rerum suarum ratio commendat. Videat illi, qui summum bonum voluptatem dicunt, quam turpi illud loco posuerint. Haque negant posse voluptatem a virtute diduci, et alunt, nec honeste quemquam vivere, ut non jactentur, nec jaceant, ut non honeste quique. Non video, quomodo ista diversa in eandem copulam conciliantur. Quis est, oro vos, qui separari voluptas virtute non possit ? videlicet, quod omne boni ex virtute

principium est ; ex his radiis etiam ea, que vis et amatis et expetitis, oriuntur. Sed si ista indiscrète essent, non videremus quendam jucunda, sed non honesta, quendam vero honestissima, sed aspera, et per dolores exigenda.

VII. Adice nunc, quod voluptas etiam ad vitam turpissimam venit ; ad virtutis malam vitam non admittit, et infelices quidam non sine voluptate, immo ob ipsam voluptatem sunt : quod non eveniret, si virtuti se voluptas immiscuisset, qua virtus sepe caret, nunquam indiget. Quid disimilis, immo diversæ compositionis ? alium quidam est virtus, excelsum, regale, invictum, infatigabile : voluptas humile, servile, imbecillum, erudum, cuius statio ne domitellum furculos et pupinæ sunt. Virtutem in templo latentes, tu foro, in curia, pro muris stantem, pulverulentam, coloratam, callosas habentem manus : voluptatem latitantem sepius, ac tenebras captantem ; circa balnea ne sudatoria, ac loca ædium incontinentium ; mollem, enervem, meris atque unguento madentem, pallidam aut fucatam, et medicamentis pollutam. Summum bonum immortale est, necesse est ; nec satietatem habet, nec præsentiam ; nunquam enim recta mens ver-

jours suivi la bonne route. Le plaisir, au contraire, alors qu'il charme le plus, s'éteint; il n'a pas devant lui un grand espace; aussi le remplit-il bientôt; il amène l'ennui, et, après son premier essor, s'alanguit. D'ailleurs, ce n'est jamais une chose certaine que celle dont la nature consiste dans le mouvement : ainsi il ne peut même y avoir aucune réalité dans ce qui vient, pour passer au plus vite, pour périr dans l'usage même de son être. Car le plaisir ne parvient qu'au point où il cesse, et, au moment où il commence, il voit déjà sa fin.

VIII. Qu'importe que le plaisir existe également et chez les bons et chez les méchants; que les hommes infâmes se plaisent autant à leur turpitude que les gens honnêtes aux belles actions? C'est pour cela que les anciens nous prescrivent de suivre la vie la meilleure, et non la plus agréable, afin que le plaisir soit le compagnon, non le guide d'une volonté saine et droite. Car c'est la nature qui doit être notre guide; c'est elle qu'on observe, c'est elle que consulte la raison. C'est donc une même chose que vivre heureux et vivre selon la nature. Qu'est-ce que vivre selon la nature? Je vais te l'expliquer. C'est conserver soigneusement et sans crainte, comme choses fugitives et données pour un jour, les avantages du corps et ce qui est approprié à notre nature; c'est ne pas nous y soumettre en esclaves, et ne pas nous laisser maltraiter par les objets extérieurs; c'est tenir compte de tout ce qui pèse au corps, de tout ce qui survient accidentellement, comme on fait des auxiliaires et des troupes légères dans les camps. Que toutes ces choses servent et ne

commandent pas; c'est ainsi seulement qu'elles sont utiles à l'esprit. Que l'homme soit incorruptible aux choses extérieures, invincible, admirateur seulement de lui-même, confiant dans son âme, préparé à l'une et à l'autre fortune, seul artisan de sa vie. Que sa confiance ne soit pas sans intelligence, son intelligence sans fermeté; qu'une fois prises, ses résolutions tiennent, et quo dans ses décrets il n'y ait pas de rature. On comprend, sans que j'aie besoin de l'ajouter, qu'un tel homme sera posé, rangé, et qu'il fera tout avec grandeur, en même temps qu'avec aménité. Chez lui, la véritable raison sera greffée sur les sens; elle y trouvera son point de départ; car elle n'a rien autre où s'appuyer, pour prendre son essor, pour s'élever vers la vérité, et ensuite revenir en elle-même. En effet, le monde aussi qui embrasse tout, ce Dieu qui régit l'univers, se mêle aux choses extérieures, et cependant de toutes parts et tout entier il revient en soi. Que notre esprit fasse de même : lorsqu'en suivant les sens qui lui sont propres il se sera, par leur moyen, étendu vers les objets extérieurs, qu'il soit maître d'eux et de lui-même; qu'il encaîne, pour ainsi dire, le souverain bien. De là résultera une unité de force et de puissance, en harmonie avec elle-même; de là naîtra cette certitude de raison qui n'admet ni dissidence, ni hésitation dans ses opinions et dans ses conceptions, non plus que dans sa persuasion. Cette raison, lorsqu'elle s'est arrangée, coordonnée dans toutes ses parties, et, pour ainsi parler, mise à l'ouïssoir, a touché le souverain bien. Il ne reste plus en elle rien d'inégal, rien de glissant, rien qui la fasse broncher ou chau-

lur; nec sibi odio est, nec quidquam movit, quia semper secuta est optima; at voluptas tunc, quum maxime delectat, exstinguitur. Nec multum loci habet; itaque cito impet; et tadio est, et post primum inpetum marcescit. Nec ad unquam certum est, cujus in motu natura est; ita ne potes quidem ulla ejus esse substantia, quod veni transitu ceterum, in ipso sui finem periturum. Eo enim pervenit, ubi desinit; et dum incipit, apertat ad finem.

VIII. Quid, quod tam bonis, quam malis, voluptas laest? nec minus turpes dedecus sumus, quam honestos egregia delectant. Ideoque praeceperunt veteres, optimum sequi vitam, non jucundissimam; ut recte ac bene voluntatis non dux, sed comes voluptas sit. Natura enim ducit utendum est; hanc ratio observat, hanc consulit. Idem est ergo bestio vivere, et secundum naturam. Hoc quid sit, jam aperiam. Si corpora dotes, et apta naturae, conservabimus diligenter et invadide, tanquam in diem data et fugacia; si non subditorum eorum servitutem, nec nos aliena possederint; si corpori grata et adventitia eo nobis loco fuerint, quo sunt in castris auxilia, et armatura levis. Servitutis iste, non imparet; ita dumum utilia

sunt mentis. Incorruptus vis sit externis, et insuperabilis, miratorumque tantum sui, fidens animi, atque in utrumque paratus, artifex vitae. Fiducia ejus non sine scintilla sit, scientia non sine constantia; maneat illi senex placida, nec ulla in leceris ejus futura sit. Intelligitur, etiam non adjectero, compositum ordinatumque fore talem virum, et in his quae apud eum comitate, magnificum. Est vera ratio sensibus suis, et sapientis inde principia; nec eulm habet aliud unde concludit, aut unde ad verum inpetum expiat, et in se revertitur. Nam mundus quoque cuncta complectens, rectorque universi Deus, in exteriora quidem tendit, sed tamen in totum undique in se redit. Idem nostra mens facit; quum secuta sensus suos, per illos se ad externa porrevertit, et illorum et sui potens sit, et (ut ita dicam) devinctum summum bonum. Ille modo una efficitur vis ne potestas, tuncors sibi; et ratio illa certa nascetur, non dissidens nec hesitans in opinabilibus comprehensionibusque, nec in sua persensione. Quae quum se dispoit, et partibus suis consentit, et (ut ita dicam) concludit, summum bonum tetigit. Nihil enim pravi, nihil lubrici superest, nihil in quo arietet, aut labet. Omnia facit ex imperio suo, nihilque

celer. Elle fera tout de sa propre autorité : pour elle point d'accident imprévu ; mais toutes ses actions arriveront à bien, facilement et promptement, sans qu'en agissant elle tergiverse. Car la lenteur et l'hésitation indiquent la lutte et l'inconstance. Ainsi tu peux avouer hardiment que le souverain bien est l'harmonie de l'âme. Car les vertus seront nécessairement là où sera l'accord et l'unité : le désaccord est avec les vices.

IX. « Mais toi aussi, dit l'épicurien, tu ne cultives la vertu que parce que tu en espères quelque plaisir. » D'abord, si la vertu doit procurer le plaisir, il n'en résulte pas que ce soit à cause de lui qu'on la recherche ; car ce n'est pas le plaisir seul qu'elle procure, c'est le plaisir outre d'autres biens : ensuite ce n'est pas pour lui qu'elle travaille ; mais son travail, quoiqu'il ait un autre but, atteindra encore celui-là. Dans un champ qui a été labouré pour la moisson ; quelques fleurs naissent parmi les grains ; cependant, quoique ces brins d'herbe rejoignent la vue, ce n'est pas pour eux que l'on a pris tant de peine : c'est une autre chose que vouloir le sement ; celle-là est venue de surcroît. Ainsi le plaisir n'est pas la récompense, le but de la vertu, mais l'accessoire ; et ce n'est point parce qu'il a des charmes qu'il lui plaît, c'est parce qu'il lui plaît qu'il a des charmes. Le souverain bien est dans le jugement même et dans la disposition d'une âme parfaite ; lorsqu'elle s'est déployée dans toute sa sphère, lorsqu'elle s'est retranchée dans ses propres limites, pour elle le souverain bien est complet ; elle ne désire rien de plus. Car il n'y a rien au-delà du tout, pas plus qu'au-delà des limites. C'est donc une folie de me demander

quelle est la chose pour laquelle je poursuis la vertu ; car c'est chercher quelque chose au-delà de ce qui est tout. Tu me demandes ce que je poursuis dans la vertu ? elle-même : car elle n'a rien de meilleur ; elle-même elle est son prix. Est-ce là une chose peu considérable ? Quand je te dis que le souverain bien est la fermeté d'une âme inflexible, et sa prévoyance, et son discernement, et son bon sens, et sa liberté, et son harmonie, et sa beauté, veux-tu donc exiger encore quelque chose de plus grand qui soit le but de tout cela ? Que me parles-tu de plaisir ? Je cherche le bien de l'homme, non du ventre, qui est plus ample chez les bêtes de somme et les animaux sauvages.

X. « Tu feins, reprend-il, de ne pas entendre ce que je dis. Car moi je nie qu'on puisse vivre agréablement, si tout à la fois on ne vit honnêtement, ce qui ne peut appartenir aux animaux muets, ni aux hommes qui mesurent leur bien sur les plaisirs du ventre. Oui, je le déclare hautement, publiquement, cette vie, que j'appelle agréable, on ne peut l'obtenir sans l'alliance de la vertu. » Mais qui ne sait que même les plus insensés regorgent de vos plaisirs, que la méchanceté abonde en jouissances, et que l'âme même en suggère non-seulement de dépravées, mais de nombreuses ? D'abord, l'insolence, l'estime outrée de soi-même, cette bouffissure qui nous élève au-dessus des autres, un amour aveugle et inconsidéré de ce que l'on possède ; puis de molles délices, des transports pour des objets mesquins et puérils ; enfin la causticité et l'orgueil qui se plaît aux outrages, et la paresse, le

inopinitum accidit ; sed quidquid aget, in bonum exiit, facile et parate, et sine tergiversatione agentis. Nam pigritia et hesitatio pugnam et inconstantiā ostendit. Quare audacter licet profiteri, summum bonum esse animi concordiam. Virtutes enim ibi esse debebunt, ubi consensus atque natus erit ; dissident vitiis.

IX. « Sed tu quæras, inquit, virtutem non ob aliud colis, quam quia aliquam eis libi speras voluptatem. » Primum, non, si voluptatem præstatura virtus est, ideo propter hanc petitis ; non enim hanc præstat, sed et hanc ; nec hinc laborat, sed labor ejus, quamvis aliud petat, hoc quoque assequitur. Sicut in arvo, quod segeti proserissem est, aliqui flores internascentur, non tamen hinc herbule, quamvis delectet oculos, tamen operis inasuntum est : aliud finis erit propositum, hoc supervenit : sic et voluptas non est merces, nec causa virtutis, sed accessio ; nec quia delectat, placet ; sed quia placet, delectat. Summum bonum in ipso iudicio est, et habuit optimæ mentis : que quoniam summum animum implevit, et finibus se suis elixit, consummatum est summum bonum, nec quidquam amplius desiderat. Nihil enim extra totum est, non magis quam ultra finem. Itaque erras, quoniam interrogas,

quid sit illud propter quod virtutem petamus ? queris enim aliquid supra summum. Interrogas, quid petam ex virtute ? ipsam. Nihil enim tamet melius, ipsa pretium sui. An hoc parum magnum est ? Quam tibi dicam, summum bonum est in fragilis animi rigor et providentia, et utilitas, et sanitas, et libertas, et concordia, et digne ; aliquid eiusmodi exisimo magis, ad quod ista referantur ? Quid mihi voluptatem nominas ? Hominis bonum quero, non ventris, qui periculosus ac bellus luvor est.

X. « Di-simulas, laigit, quid a me dixeris : ego enim nego quæquam posse jucunde vivere, nisi simul et honeste vivat ; quod non potest multis contingere animalibus, nec bonum summo cibo medicamentis. Clare, inquam, se palam testor, hanc vitam, quam ego iurandum voco, non sine adjecta virtute contingere. » At quis ignorat, plenisimam esse voluptatibus vestris stultissimos quosque, et acquiescat abunde jucundis ; animoque ipsum non tantum genera voluptatis prava, sed multa saggere ? In primis insolentem et nimiam aestimationem sui, tumoremque clausi supra ceteros, et amorem rerum suarum cæcæ et improvidæ ; delicias fluviæ, ex minimis ac puerilibus causis exultationem ; jam discitatem, et su-

laisser aller d'une âme lâche qui s'endort sur elle-même : toutes ces choses, la vertu les écarte ; elle nous réveille, nous secoue, et pèse les plaisirs avant de les accepter : ceux qu'elle approuve, elle n'en fait pas grand prix (car elle les accepte seulement), et ce n'est pas d'en user, c'est de les tempérer qu'elle fait sa joie. Or, la tempérance, en tant qu'elle diminue le plaisir, est une atteinte à ton souverain bien. Tu embrasses le plaisir, moi je l'enchaîne ; tu jouis du plaisir, moi j'en use. Tu penses qu'il est le souverain bien, moi, qu'il n'est pas même un bien ; tu fais tout pour le plaisir, moi rien. Quand je dis que je ne fais rien pour le plaisir, je veux parler de ce sage, auquel seul tu accordes le plaisir.

XI. Mais je n'appelle pas sage l'homme au-dessus duquel est placé quoi que ce soit, encore moins le plaisir. Une fois qu'il y est soumis, comment résistera-t-il au travail, au danger, à l'indigence, à tout de menaces qui grondent tout autour de la vie humaine ? Comment soutiendra-t-il l'aspect de la mort, et l'aspect de la douleur, et les tempêtes du monde, et les cris de tant d'ennemis acharnés, lui vaincu par un si faible adversaire ? Tout ce que le plaisir lui aura conseillé, il le fera. Eh ! ne vois-tu pas combien de choses il lui doit conseiller. « Il ne pourra, dis-tu, rien lui conseiller de honteux, parce qu'il est associé à la vertu. » Ne vois-tu pas, à ton tour, quel serait ce souverain bien ; qui, pour être un bien, a besoin d'un surveillant ? Or, la vertu comment régira-t-elle le plaisir qu'elle suit, puisque suivre c'est obéir, régir c'est commander ? Tu mets en arrière ce

qui commande. Le bel emploi, en vérité, que vous donnez à la vertu, de faire l'essai des plaisirs ! Mais nous verrons si, chez ceux qui traitent si outrageusement la vertu, elle est encore vertu : car elle ne peut garder son nom, si elle a quitté sa place. En attendant, je montrerai, et c'est ce dont il s'agit, beaucoup d'hommes assiégés par les plaisirs, sur lesquels la fortune a versé tous ses dons, et que tu seras forcé d'avouer méchants. Regarde Nomentanus et Apicius poursuivant les biens (comme ils les appellent) de la terre et de la mer, et passant en revue, sur leur table, les animaux de toutes les contrées. Vois ces gens attendre du haut de leur lit de roses les produits de leur cuisine, charmer leurs oreilles par le son des voix, leurs yeux par des spectacles, leur palais par des mets savoureux. Tout leur corps est chatouillé de douces et molles frictions ; et, de peur que, pendant ce temps, les narines n'aient point leur part de voluptés, on parfume d'odeurs variées le lieu même où l'on fait les funérailles de la débauche. Voilà des gens que tu diras être dans les plaisirs ; et cependant ils ne s'en trouveront pas bien ; car ce dont ils jouissent n'est pas un bien.

XII. « Ils s'en trouveront mal, dit-il, parce qu'il survient beaucoup de choses qui troublent l'âme, et les opinions opposées entre elles agiteront l'esprit. » Qu'il en soit ainsi, je l'accorde : mais toutefois ces inconvénients eux-mêmes, bien que d'humeur inégale, bien que placés sous le coup du repentir, n'en éprouvent pas moins de grands plaisirs. En sorte qu'il faut avouer qu'ils sont alors

perhibens confusum gaudium, desiderium, dissolutionemque signis animi indormientis sibi. Hæc omnia virtus disculit, et sæpe percellit, et voluptates æstimat, antequam admittat ; nec quas probavit, magni pendit (nisi enim admittit), nec usu carum, sed temperantia lecta est. Temperantia autem quam voluptates nimant, summi boni injuria est. Tu voluptatem complecteris ; ego comasco ; tu voluptate froriscis ; ego ulor ; tu illam summum bonum putas ; ego nec bonum ; tu omnia voluptatis causa facis ; ego nihil. Quam diu, me nihil voluptatis causa facere, de illo loquor sapiente, cui soli concedis voluptatem.

XI. Non voco autem sapientem, supra quem quidquam est, nedum voluptas. Alqui ab hæc occupatus quomodo resistit labori, ac periculo, egestati, et toti humanam vitam circumstrepentibus malis ? quomodo conspectum mortis, quomodo doloris feret ? quomodo mundi fragores, et tantum terrarum hominum, a tam nobili adversario vicinis ? Quidpiam voluptas ausertit faciet. Age, non vides quam multa suavia sit ? « Nihil, inquis, poterit sustinere turpiter, quia æquæta virtuti est. » Nun in vides iterum, quale sit summum bonum, cui custode opus est, ut bonum sit ? Virtus autem quomodo voluptatem reget,

quam requirit, quam sequi parentis sit, regere imperantem ? n' tergo possit, quod imperat. Egregium autem virtutis apud vos officium, voluptates prægustare ! Sed videbimus, an apud quos tam concinnissime tractatur virtus est, adhuc virtus sit : qui habere nomen suum non potest, si loco cessit ; interim de quo agitur, multos ostendam voluptatibus abscissos, tu quos fortissimè omnia munera sua effudit, quos fœderis necesse est nutus. Adspice Nomentanum et Apicium, terrarum ac maris (ut isti vocant) bonis consequentes, et super niemiis reconvalescentes omnium generum animalia. Vide hæc eundem e rurgenti rose expectantes populum suum, aures vocum sono, speculaculis oculis, saporibus palatum suum delectantes. Mollius lenibusque fomentis totum lacerantur eorum corpus ; et ne nares interim cessent, odoribus vapida inficitur locus ipse, in quo luxuria parentatur. Hoc esse in voluptatibus diem ; nec tamen illis bene erit, quia non bono gaudent.

XII. « Male, inquit, illis erit, quia multa interveniunt, quæ perturbant animum, et opiniones inter se contrariæ incertum iniquitatum. » Quod illa esse concedo ; sed nihilominus illi ipsi stulti, et inæquales et subieto promittuntur possit, magnas percipiunt voluptates : ut sitendum sit,

aussi loin de tout chagrin que du bon sens; et, ainsi qu'il arrive souvent, ils sont fous d'une folie gaie, et délirent eu riant. Au contraire, les plaisirs des sages sont calmes, modérés et presque languissants, concentrés et à peine apparents : c'est que d'abord ils viennent sans être provoqués; ensuite, lorsqu'ils se présentent d'eux-mêmes, on ne leur rend pas honneur, et ils sont reçus sans enthousiasme par ceux qui les goûtent. Car ils les mêlent à leur vie, ils les y interposent comme un jeu et un relâchement parmi les affaires sérieuses. Que l'on cesse donc de joindre des choses sans rapport entre elles, d'accoupler le plaisir avec la vertu, et, par ce vicieux assemblage, de flatter les hommes les plus méchants. Celui-là qui s'use dans les plaisirs, qui, toujours ivre, se vautre toujours, sachant qu'il vit avec le plaisir, eroit aussi vivre avec la vertu; car il entend dire que le plaisir ne peut être séparé de la vertu; ensuite il donne à ces vices le titre de sagesse, et met en vue ce qu'il devrait cacher. Ainsi donc, ce n'est pas l'enseignement d'Épicure qui les fait débauchés; mais, livrés aux vices, ils cachent leur débauche dans le sein de la philosophie, et ils accourent au lieu où ils ont appris qu'on louait le plaisir. Ce n'est pas non plus le plaisir d'Épicure qu'ils apprécient, puisque ce plaisir (c'est ainsi du moins que je le comprends) est sobre et tempéré; mais ils se rangent avec empressement sous ce nom, cherchant à leurs orgies quelque patrouage, quelque voile. C'est ainsi qu'ils perdent le seul bien qu'ils avaient dans leurs maux, la honte de pêcher. Ils louent, en effet, ce qui les faisait rougir, et font

gloire du vice. D'où il résulte qu'il n'est plus loisible, même à la jeunesse, de se relever, une fois qu'un titre honnête se rattache à une honteuse oisiveté.

XIII. Voilà pourquoi cet éloge du plaisir est pernicieux : les préceptes honnêtes se cachent sous un voile; ce qui corrompt est à découvert. Moi-même aussi, et je le dirai en dépit des hommes de notre école, je suis d'avis que les préceptes d'Épicure sont pleins de sainteté, de rectitude, et si tu les considères de plus près, pleins de tristesse; car son plaisir à lui est réduit à quelque chose d'assez étroit, d'assez maigre. La loi que nous imposons à la vertu, il l'impose au plaisir : il lui ordonne d'obéir à la nature; mais ce qui est assez pour la nature est peu pour la débauche. Qu'arrive-t-il? C'est que celui qui nomme honneur une lâche oisiveté et les jouissances alternatives de la gourmandise et de la luxure, cherche un bon garant pour une mauvaise cause; et, en se dirigeant du côté où l'attire un uom séduisant, il suit le plaisir, non tel qu'on le lui enseigne, mais tel qu'il l'apporte avec lui; et dès qu'il commence à eroire ces vices conformes aux préceptes, il s'y abandonne, mais non avec timidité ou en cachette; il fait de la débauche à visage découvert. Ainsi, je ne dis pas, comme la plupart des nôtres, que la secte d'Épicure soit une école de désordres, mais je dis ceci : Elle a mauvaise réputation; elle est diffamée, et elle ne le mérite pas. Qui peut le savoir, s'il n'a été admis à l'intérieur? C'est le frontispice qui donne lieu aux bruits qui se répandent, et invite à de coupables espérances.

tam longe tam illos ab omni molestia abesse, quam a bona mente, et (quod pterit-que contingit) hilarem insensam insanire, ac per risum furere. At contra, sapientium remissae voluptates et modestae, ac pene languidae sunt, compressaeque, et vix notabiles; ut quae neque accessitiae veniant, nec, quamvis per se accesserint, in honore sint, neque ullo gaudio percipientium exerceat. Miscent enim illas, et interpositum vilit, ut indum jocumque inter aeria. Desinunt ergo inconvenientia jungere, et virtuti voluptatem implicare, per quod vitium pessimis quibusque adulantur. Ille effusus in voluptates, reprobundus semper atque ebrius, quia scit ac cum voluptate vivere, credit et eam virtutem; audit enim voluptatem virtute separari non posse : deinde villis suis sapientiam inscribit, et abscondenda profitetur. Ille non ab Epicuro impulsus luxuriatur; sed vitis dedit luxuriam suam in philosophiae sive abscondit, et eo concurrunt, ubi audiunt laudari voluptatem. Nec aestimatur voluptas illa Epicuri (ita enim meretriculus sentio), quam sibi et athena sit; sed ad nomen ipsum advolant, quærentes libidinisque potestatem aliqualid ac velamentum. Itaque quod autem habebant in malis bonum, perdunt, peccandi reprecundiam. Laudant enim ea quibus erubescerant, et

vicio gloriantur. Ideoque ne resurgere quidem adolescentior licet, quam honestas turpi desidia litibus accessit.

XIII. Hoc est, cur ista voluptatis laudatio perniciosa sit, quin honesta praecepta intra latent; quod corruptum, apparet. In ea quidem ipse sententia sum (in illis hoc nostris popularibus diem), sancta Epicurum et recta precipere, et, si propius accesseris, trista : voluptas enim illa ad parum et ex se revocatur; et quam nos virtuti legem dicimus, cum ille dicit voluptati. Jubet illum porere naturae; parum est enim luxuriae, quod naturae satis est. Quid ergo est? Ille quisquis desiderium ultimum, et gule ac libidinis vices felicitatem vocat, bonum male rei querit sectorem : et dum illa venit, blando nomine inductus, sequitur voluptatem, non quam audit, sed quam nituit; et vigia sua quam cepit putare similia praeceptis. Indulget illis, non timide nec obscure; luxuriam etiam laoperta capite. Itaque non dico, quod pterique nostrorum, sectam Epicuri flagitiorum magistrum esse : sed illud dico, male audit, infamia est, et immerito. Hoc scire quis potest, nisi interius admittas? frons ipsa dat locum fabulae, et ad malum spiritum invitât. Hoc tale est, quod vir fortis stolam indutus. Constante tibi pudicitia veritas salva est; non corpus tuum patientiae vocat, sed in

C'est comme si un homme de cœur était vêtu d'une robe de femme. Fidèle à la pudeur, tu sais respecter la vérité; ton corps ne se prête à aucune souillure; mais à la main tu tiens un tambourin. Que l'un choisisse donc un titre honnête, et une enseigne qui, d'elle-même, excite l'âme à repousser les vices qui l'écrasent aussitôt qu'ils y ont accès. Quiconque s'est approché de la vertu a donné l'espoir d'un généreux caractère; celui qui poursuit le plaisir paraît déjà énérvé, accablé, déchu de la dignité d'homme, voué à de honteux excès; à moins que quelqu'un ne lui ait appris à faire la distinction des plaisirs, de manière à ce qu'il sache lesquels s'arrêtent dans les limites des désirs naturels, lesquels sont emportés vers l'abîme, sont sans bornes, et deviennent, à mesure qu'on les rassase, d'autant plus insatiables. Eh bien! que la vertu marche devant; partout sur sa trace il y aura sûreté. Trop de plaisir nuit: dans la vertu il n'y a pas à craindre qu'il y ait rien de vert; car en elle-même est sa mesure. Ce n'est pas un lieu, ce qui souffre de sa propre grandeur.

XIV. D'ailleurs tu es doté d'une nature raisonnable: qu'y a-t-il de mieux à te proposer que la raison? Si pourtant l'on tient à cette union, si l'on tient à cette compagnie pour aller à la vie heureuse, que la vertu marche devant, que le plaisir l'accompagne, et qu'autour du corps il s'agite comme une ombre. Mais la vertu, de toutes les choses la plus excellente, en faire la servante du plaisir, c'est d'un esprit qui ne conçoit rien de grand. Que la vertu soit la première, que ce soit elle qui porte l'étendard: nous n'en aurons pas moins le plaisir; mais nous en serons les maîtres

et les modérateurs: elle nous demandera quelque chose; elle ne nous imposera rien. Mais ceux qui ont livré au plaisir le premier rang sont privés de l'un et de l'autre: car ils perdent la vertu; et d'ailleurs, ce ne sont pas eux qui pussent le plaisir, c'est le plaisir qui les possède. S'il manque, ils sont dans les tortures: s'il abonde, ils étouffent. Malheureux s'ils en sont délaissés, plus malheureux encore s'ils en sont accablés! semblables à ces navigateurs qui, surpris dans la mer des Syrtes, sont tantôt laissés à sec, tantôt ballottés par des torrents impétueux. Or, cela n'arrive que par une trop grande intempérance, par un amour aveugle des richesses; car, pour celui qui recherche le mal au lieu du bien, il est dangereux de réussir. De même que nous chassons les bêtes sauvages avec fatigue et danger, et que, lorsqu'elles sont prises, c'est une possession qui inquiète; car souvent elles déchirent leurs maîtres: de même ceux qui ont de grands plaisirs, sont tombés dans un grand mal, et ce qu'ils ont pris finit par les prendre. Plus les plaisirs sont nombreux et grands, plus il est petit, plus il a de maîtres, celui que le vulgaire appelle heureux. Je veux encore insister sur la même métaphore. Celui qui fouille les tanières des bêtes, qui met une grande importance à prendre le gibier dans ses filets, à cerner de ses chiens les vastes forêts, abandonne, pour se précipiter sur leurs traces, des soins préférables, et renonce à de nombreux devoirs: ainsi, celui qui poursuit le plaisir met toutes choses en arrière: ce qu'il néglige d'abord, c'est sa liberté; elle paie pour son ventre; et il n'achète pas les plaisirs pour lui, mais il se vend lui-même aux plaisirs.

maum tympanum est. Titulus illic honestus eligatur, et inscriptio ipso excitans animum ad ea repellenda, quæ statim eversant, quæ venerint, vitia. Quisquis ad virtutem accessit, dedit generare indulgētem spem; qui voluptatem sequitur, videtur enervis, fractus, degenerans a viro, pervertentur in turpia; nisi aliquis distinxerit illi voluptates, ut sciat, quæ ex his intra naturale desiderium sistant, quæ in præceptis ferantur. Infinitæque sint, et quo magis implentur, eo magis inextinguibiles. Age dum, virtus antecedit: tutum erit omnino festigiū. Voluptas nocet nimis: in virtute non est verendum, ne quid nimium sit; quia in ipsa est modus. Non est bonum, quod magnitudine laborat sua.

XIV. Rationabilem porro sortiris naturam: quæ melius res quam ratio preponitur? et si placet illi junctura, si hoc placeat ad beatam vitam ire constituta, virtus antecedit, comitetur voluptas, et elevari corpus, ut umbra; veretur. Virtutem quidem, excellentissimam omnium, voluptati tradere auctam, nihil magnum nimis cupiens est. Prima virtus sit, hæc ferat sigus; habebimus nihilominus voluptatem, sed domini ejus et temperatores erimus; aliquid nos exorabit, nihil coget. At si qui voluptati

tradidere principio, viroque caruere, virtutem enim amittunt; ceterum non ipsi voluptatem, sed ipsos voluptas habet; ejus aut inopia torquentur, aut copia stragulantur. Miseri, si deserantur ab illa; miserrimos, si obstruantur! sicut dispreheni maris Syrtæ, modo in lico relinquantur, modo torrente unda fluctantur. Evenit autem hoc nimis intemperantia, et amore carco rei; nam in de pro boali pretiis, periculosum est assequi. Ut feras enim labore periculoque vinamur, et captivum quoque illarum sollicita possessio est: sæpe enim tanisul dominos: ita habentes magnas voluptates in magnam malum evasere, capique crepere. Quæ quo plures majoresque sunt, eo illo minus ac plurim servus est, quem felicem vulgus appellat. Permanere libet in hac etiam nunc hujus rei imagine. Quemadmodum qui bestiarum cubilis indigat, et — iniquo expiare feras — magno asistunt, et — magno casibus circumdare solus, et ut illarum vestigia premat, potiora deserit, nullisque officiis renuntiat: ita qui sectatur voluptatem, omnia postponit; et priusquam liberatem negligit, ac prout ventre dependit; nec voluptates sibi emit, sed se voluptatibus vendit.

XV. \* Cependant, dit-il, qui empêche de réunir en un seul tout la vertu et le plaisir, et d'arranger le souverain bien de telle manière, qu'il soit à la fois l'honnête et l'agréable? \* C'est qu'il ne peut exister une partie de l'honnête qui ne soit l'honnête; et que le souverain bien n'aura pas toute sa pureté, s'il voit en lui quelque chose qui diffère de ce qui est le meilleur. Le contentement même qui naît de la vertu, quoiqu'il soit un bien, n'est cependant pas une partie du bien absolu, pas plus que la joie et la tranquillité, encore qu'elles procèdent des sources les plus pures. En effet, ce sont des biens, mais des conséquences et non des rompléments du souverain bien. Mais celui qui fait une société entre le plaisir et la vertu, et encore sans les mettre de pair, affaiblit par la fragilité de l'un des biens toute la vigueur de l'autre, et met sous le joug cette liberté qui n'est invincible qu'autant qu'elle ne connaît rien de plus précieux qu'elle-même. Car (ce qui est la plus dure servitude) il commence à avoir besoin de la fortune. Il en résulte une vie inquiète, soupçonneuse, pleine d'alarmes, craignant les vicissitudes, suspendue à la balance du hasard. Tu ne donnes pas à la vertu une base solide, inébranlable; mais tu lui ordonnes de se tenir ferme sur un point mobile. Or, qu'y a-t-il de si mobile que le désir des choses fortuites, que la variabilité du corps et des objets qui affectent le corps? Comment peut-il obéir à Dieu et supporter avec grand cœur tout ce qui arrive, ne pas se plaindre du destin, prendre en bonne part ses mésaventures, celui qui s'agit aux plus petites piqures des plaisirs et des douleurs? Mais il ne

sera même pas pour sa patrie un bon défenseur ou un vengeur, ni un protecteur pour ses amis, s'il penche vers les plaisirs. Que le souverain bien s'élève donc à une hauteur d'où nulle force ne puisse l'arracher, où il n'y ait accès ni pour la douleur, ni pour l'espérance, ni pour la crainte, ni pour aucune chose qui puisse altérer le droit du souverain bien. Or, c'est la vertu seule qui peut s'y élever; c'est de son pas qu'il faut gravir cet escarpement; c'est elle qui se tiendra ferme et supportera tout événement, non-seulement avec patience, mais avec volonté; elle saura que toute difficulté des temps est une loi de la nature. Comme un bon soldat supportera ses blessures, comptera ses écartrées, et, transpercée de traits, aimera encore en mourant le chef pour lequel il tombe; de même la vertu aura dans l'âme cet antique précepte : Suis Dieu. Mais quiconque se plaint, et pleure, et gémit, est contraint par force à faire ce qui est commandé, et, en dépit des répugnances, se trouve néanmoins entraîné à mourir. Or, quelle démenée de se faire pousser plutôt que de suivre? elle n'est pas moindre assurément que si par déraison ou ignorance de notre condition, tu allais t'affliger de ce qu'il t'arrive quelque chose de fâcheux, ou t'étonner, ou t'indigner de ces accidents qui frappent les bons comme les méchants, je veux dire les malades, les morts, les infirmités et les autres misères qui viennent se jeter à la traverse de la vie humaine. Qu'un grand effort obtienne de notre âme la patience pour tout ce qu'il faut endurer d'après la constitution de l'univers. Voici l'obligation par laquelle nous sommes liés : supporter les condi-

XV. Quid tamen, inquit, prohibet in unum virtutem voluptativamque confundi, et effici summum bonum, ut idem et honestum et jucundum sit? Quia pars boni si non potest esse, nisi honestum; nec summum bonum habebit sinceritatem suam, si aliquid in se viderit dissimile meliori. Nec gaudium quidem quod ex virtute oritur, quamvis bonum sit, absolutum tamen huius pars est; non magis quam letitia et tranquillitas, quamvis ex pulcherrimis causis nascentur. Sunt enim ista bona, sed consequentia summum bonum, non consummationis. Qui vero voluptatis virtutem societatem facit, et ne ex æquo quidem, fragilitate eleritur boni, quicquid in altero vigor est, debet, libertatemque illam ita demum, si a illi se prestantia movi, letitiam, sub jugum militi. Nam (quæ maxima servas est) incipit illi opus esse fortuna; sequitur vita anxiosa, suspensiva, trepida, casuum pavens, temporum suspensa momentis. Non dux virtutis fundamentum grave, immobile; sed jaces illum in loco volubili stare. Quid autem tam volubile est, quam fortuitarum expectatio, et corporis, rerumque corpus afflictiuum varietas? Quomodo hic potest Deo parere, et quicquid evenit, bono animo excipere, nec de fato queri, cuiusmodi suorum benignus interpres, si ad voluptatum dolorumque pun-

ditiones concitatur? Sed nec patriam quidem bonus tutor aut vinlex est, nec amicorum propagator, si ad voluptates vergit. Illo ergo summum bonum ascendat, unde nulla vi detrahat, quo neque dolor, neque spes, neque lumen sit nullus, nec ulli rei quæ deterius summi boni pars faciat. Ascendere autem illo sola virtus potest; illius gradus civitas iste frangendus est: illa firmiter stabili, et quicquid evenit, feret: non palens totum, sed etiam volens: omnesque temporum difficultates seclæ legem esse naturæ. Et ad bonum illes feret vulnera, enumerabit cicatrices, et transverberatus laeis, moriens amabit cum, pro quo cadet, imperitorem: habebit in animo illud vetus præceptum: Deum sequere. Quisquis autem queritur, et plorat, et gemit, imperat facere vi cogitur, et invitus rapitur ad iussa nihilominus. Quæ autem demeritis est, potius trahi quam sequi? tam méchante, quam stultitia et ignorantia conditionis suæ, dolere, quod aliquid tibi luctu durius, aut mirari, aut indigne ferre es, quæ tam bonis accidit quam malis: morbos dico, fœdera, debilitates, et cetera ex transverso in vitam humanam incurrentia. Quidquid ex universal constitutione patendum est, magno usque eripiat animo; ad hoc sacramentum adduci sumus, ferre mortalia, nec pertur-

tions de la mortalité, et ne pas nous laisser troubler par les choses qu'il n'est pas en notre pouvoir d'éviter. C'est dans un royaume que nous sommes nés : obéir à Dieu, voilà la liberté.

XVI. Donc c'est dans la vertu qu'est placé le vrai bonheur. Or, que te conseillera-t-elle ? De ne pas estimer bien ou mal ce qui ne résulte ni de la vertu, ni de la méchanceté ; ensuite d'être inébranlable même contre un mal provenant du bien ; enfin, d'être, autant qu'il t'est permis, l'image de Dieu. Et pour une telle entreprise que t'est-il promis ? de grandes faveurs, égales à celles de la divinité. Tu ne seras forcé à rien ; tu ne manqueras de rien ; tu seras libre, en sûreté, à l'abri de tout dommage ; tu ne tenteras rien en vain ; tu ne seras empêché de rien ; tout réussira selon ta pensée ; il ne t'arrivera rien de fâcheux, rien contre ton opinion, rien contre ta volonté. « Quoi donc ! la vertu suffit-elle pour vivre heureux ? » Parfaite et divine, pourquoi n'y suffirait-elle pas ? Je dis mieux : elle est plus que suffisante. En effet, que peut-il manquer à l'homme placé hors du désir de toutes choses ? Qu'a-t-il besoin de ce qui est extérieur, celui qui a rassemblé tous ses biens en lui-même ? Mais celui qui est dans le chemin de la vertu, lors même qu'il s'y est beaucoup avancé, a cependant besoin de quelque indulgence de la fortune, tandis qu'il se débat encore au milieu des choses humaines, tandis qu'il détache ce nœud et tout lien mortel. Quelle différence y a-t-il donc ? C'est que les uns sont attachés, les autres enchaînés, d'autres même garrottés. Celui qui s'est transporté vers la région supérieure, qui s'est élevé dans les hauteurs,

traîne une chaîne lâche, et, sans être encore libre, il respire déjà la liberté.

XVII. Si donc quelqu'un de ces aboyeurs qui attaquent la philosophie, s'en vient dire selon leur coutume : « Pourquoi donc parles-tu mieux que tu ne vis ? Pourquoi baisses-tu le ton devant un supérieur ; et regardes-tu l'argent comme un meuble nécessaire pour toi, et te troubles-tu pour un dommage, et verses-tu des larmes que ne l'exige l'usage prescrit par la nature ? Pourquoi n'est-ce pas selon les préceptes que tu soupes ? Pourquoi as-tu ce mobilier si brillant ? Pourquoi, chez toi, boit-on du vin qui a plus d'années que toi ? Pourquoi ta maison est-elle si bien disposée ? Pourquoi sont plantés ces arbres qui ne doivent rien donner que de l'ombre ? Pourquoi ta femme suspend-elle à ses oreilles le revenu d'une opulente famille ? Pourquoi les jeunes esclaves portent-ils retroussées des tuniques d'une étoffe précieuse ? Pourquoi est-ce un art chez toi quo de servir à table ? Car l'argenterie n'est pas mise en place au hasard et comme elle se rencontre ; mais elle est habilement disposée. Pourquoi y a-t-il un maître à découper la viande ? » Ajoute, si tu veux, « pourquoi possèdes-tu au-delà des mers ? Pourquoi plus de propriétés que tu n'en connais ? C'est une honte que tu sois assez négligent pour ne pas connaître un petit nombre d'esclaves, ou assez fastueux pour en avoir plus que ta mémoire ne peut suffire à en connaître. » Je t'aiderai tout à l'heure : des repro-

hori his, quæ vitare nostræ potestatis non est. Iu regno nati sumus : Deo parere libertas est.

XVI. Ergo in virtute posita est vera felicitas. Quid hæc tibi suadet? ut quid aut bonum, aut inaleum existimes, quod nec virtute, nec malitia continget; deinde, ut sis immobilis et contra malum ex bono, ut, quia fas est, Deum effragar. Quid tibi pro hæc expeditio promittitur? ingentia et aqua divinis. Nilil cogeris; nullo indigebis; liber eris, tutus, indomitus; nilil frustra tentabis, nilil prohibebris. Omnia tibi ex sententia cedunt; nilil adversum accidit, nilil contra opinionem ac voluntatem. Quid ergo? virtus ad vivendum beatæ sufficit? perfecta illa et divina quidnt sufficit? Immo superfluit. Quid enim dense potest extra desiderium omnium posita? quid extrinsecus opus est ei, quæ omnia sua in se collegi? Sed ei qui ad virtutem tendit, etiam si multum processit, opus est tamen aliquis fortune indulgentia, adhuc inter humana luctari, dum nadium illum exolvit, et omne vinculum mortale. Quid ergo interest? quod aliis alligati sunt, alii adstricti, alii districti quoque. Ille qui ad superiora progressus est, et se altius extulit, is jam catenam trahit, nondum liber, jam tamen pro libero.

XVII. Si quis itaque ex talis qui philosophiam contrahant, quod solent, dixerit : « Quare ergo la fortius loqueris quam visis? quare superiori verbis summissis, et pecuniam necessarium tibi instrumentum existimas, et domum mœstis, et lacrymas, audita conjugis aut amici morte, demittis, et respicis famam, et malignis sermonibus laceras? Quare cultus rus tibi est, quam naturalis usus desiderat? car nos ad præscriptum tuum eramus? cur tibi nitidior impellat? eur apud te vinum ætate tua vetustius bibitur? eur autem domus dispositur? eur arbores præter umbram nilil dantur concutunt? quare usur tua locupletis domus censum aurius gerit? quare pedagogum pretiosa veste sociagitur? quare ars est apud te ministrare, (nec temere, et ut libet, eullocatur argentum, sed perile servatur) et est aliquid sciendi obsoleti magister? Adice, si vis, cur trans mare possides? eur plura, quam nosit? Turpiter aut tam negligens es, ut non noveris pauculos sortos; aut tam luxuriosus, ut plures habes, quam quorum antice memoria sufficit. Adjuro postmodum convicia; et plura mihi quam putas, objicam; donec hoc respondebo tibi: non sum sapiens, et, ut malevolentium tump parcam,



ches, je m'en adresserai plus que tu n'imagines; pour l'instant, voici ce que je te répondrai : Je ne suis pas sage, et, pour donner pâture à ta malveillance, je ne le serai pas. Ce que j'exige donc de moi, ce n'est pas d'être égal aux hommes les meilleurs, mais d'être meilleur que les mauvais; il me suffit de retrancher chaque jour quelque chose à mes vices, et de gourmander mes erreurs. Je ne suis point arrivé à la santé, je n'y arriverai même pas : ce sont des calmants plutôt que des remèdes que j'applique sur ma goutte, satisfait si elle revient plus rarement, si elle ronge moins fort. Mais si l'on compare mes jambes aux vôtres, impotents, je suis un coureur.

XVIII. Ces choses, je ne les dis pas pour moi; car moi, je suis plongé au plus profond des vices; mais c'est pour celui qui a quelque chose d'acquis. « Tu parles, dit-on, d'une manière, tu vis d'une autre. » Cette objection, ô têtes pleines de malignité et de haine pour tout homme vertueux, fut faite à Platon, faite à Épicure, faite à Zénon. Car tous ils disaient, non comment ils vivaient eux-mêmes, mais comment il fallait vivre. C'est de la vertu, non de moi, que je parle; et lorsque je m'emporte contre les vices, c'est d'abord contre les miens. Quand je le pourrai, je vivrai comme je le dois. Et cette malignité, qui se pare de couleurs empoisonnées, ne me détournera pas du mieux; ce venin même, dont vous arrosez les autres, et avec lequel vous vous tuez vous-mêmes, ne m'empêchera pas de persister à vanter la vie, non pas quo je mène, mais que je sais qu'il faut mener; d'adorer la vertu et de la suivre, dussé-

je ne me traîner que de loin sur ses traces. Attendrai-je donc qu'il y ait quelque chose d'inviolable pour cette malveillance qui ne respecta ni Rutillius, ni Caton? Pourquoi n'y aurait-il pas aussi quelqu'un de trop riche aux yeux de ceux pour qui Démétrius le Cynique n'est pas assez pauvre? Ces gens-là nient qu'il soit assez indigent, cet homme énergique qui lutte contre tous les besoins de la nature, plus pauvre que les autres cyniques, en ce que ceux-ci s'étant interdit tout avoir, lui s'est interdit même de demander! Car, voyez-vous, ce n'est pas la doctrine de la vertu, c'est la doctrine de l'indigence qu'il a professée.

XIX. Diodore, philosophe épicurien, qui, ces jours derniers, a terminé sa vie de sa propre main, ils nient encore qu'il ait agi suivant les décrets d'Épicure, en se coupant la gorge : les uns veulent, dans cette action, voir de la dénience, les autres de la témérité. Lui, cependant, heureux et plein du sentiment d'une bonne conscience, il s'est rendu témoignage en sortant de la vie; il a vanté le calme de ses jours passés dans le port et à l'ancre, et il a dit (et pourquoi vous autres l'avez-vous entendu à regret, comme s'il vous en fallait faire autant?) : « J'ai vécu, et la carrière que m'avait donnée la fortune, je l'ai remplie. » Vous disputez sur la vie de l'un, sur la mort de l'autre; et au seul nom d'hommes grands par quelque éclatant mérite, vous aboyez comme de petits chiens à la rencontre de gens qu'ils ne connaissent pas. Il vous convient, en effet, que personne ne paraisse bon; comme si la vertu d'autrui était la censure de vos méfaits. Vous comparez malgré vous ce qui a de l'éclat,

nec ero. Exige itaque a me, non ut optimis par sim, sed ut malis melior; hoc mihi satis est, quôdlibet aliquid ex vitiis meis demere, et errores meos oburgare. Non perveni ad sanitatem, ne perveniam qui dem : delinimenta magis quam remedia podagrae meae compono, contentus si rarius accedat, et si minus terminatur. Vestris quidem pedibus comparatis, debiles, error sum.

XVIII. Haec non pro me loquor : ego enim in alto vitiorum omnium sum : sed pro illo, cui aliquid acti est. « Aliter, loquor, loqueris, aliter visis. » Hoc, malignissima capita et optimi virique iniunctissimum, Platonis auctum est, obiectum Epicuro, obiectum Zenoni. Omnes enim isti dicebant, non quemadmodum ipsi viverent, sed quemadmodum vivendum esset. De virtute, non de me loquor; et quam vitiis convicium facio, in primis acria leio; quam potuero, vitam quemodo oportet. Nec malignitas me ista multo tunc tincta deseruit ab optimis, ne virum quidem istud, quo alios arguitis, vos necatis, me impelet, qui minus perseveravi laudare vitam, non quam ago, sed quam agendam seio, quo minus virtutem adorem, et ex intervallo ingenti replebundus sequor. Expectabo scilicet, ut quidquam malevolentiae inviolatum

sit, cui sacer nec Rutillus fuit, nec Caton? Cur et atiqua non istis dives nimis videatur, quibus Demetrius Cynicus parum pauper est? Virum acerrimum, et contra omnia naturae desideria pugnantem, hoc pauperiorem, quam ceteri cynici, quod quum sibi interdicerent habere, interdixit et poscere, negant satis egere? Vides eum? non virtutis scientiam, sed egestatis professus est.

XIX. Diodorum epicureum philosophum, qui intra paucos dies finem vitae suae manu sua imposuit, urgant ex decreto Epicuri fecisse, quod sibi guttur praescivit : alii demeritum videri votum factum hoc ejus, alii temeritatem. Ille interim beatus, se plenus bona conscientia, revidit sibi testimonium vita excedens, laudavitque statim in portu et ad ancoram aequa quietem, et dixit : (quid vos inviti audistis, quasi vobis quoque faciendum sit?)

Vixit, et quem dederat cursum fortunae, peregit.

De alterius vita, de alterius morte disputatis, et ad nomen magnorum ob aliquam eximiam laudem virorum, sicut ad occursum ignotorum hominum nuntii eant, latratis. Expedit enim videri, utinam videri bonum ; quasi aliena virtus exprobratio delictorum vestrorum sit.

avec vos souillures, sans comprendre combien cette audace tourne à votre détriment. Car si ceux qui suivent la vertu sont avarés, débauchés et ambitieux, qu'êtes-vous donc, vous à qui le nom même de la vertu est odieux? Vous niez qu'aucun d'eux fasse ce qu'il dit, et règle sa vie sur ses discours. Qu'y a-t-il d'étonnant, puisqu'ils disent des choses fortes, grandes et qui échappent à toutes les tempêtes de l'humanité; puisqu'ils s'efforcent de s'arracher à des croix dans lesquelles chacun de vous enfonce lui-même ses elous? Condamnés pourtant au supplice, ils restent suspendus chacun à un seul poteau. Mais ceux qui se punissent eux-mêmes sont disloqués par autant de croix qu'ils ont de passions; et toujours médisans, ils se donnent des grâces en outrageant les autres. Je croirais que pour eux c'est un loisir, s'il n'y avait des gens qui du haut du gibet erachent sur ceux qui les regardent.

XV. Les philosophes ne font pas ce qu'ils disent? Ils font cependant beaucoup, en ce qu'ils le disent, en ce que leur esprit conçoit l'honnête. Car si leurs actions étaient d'accord avec leurs discours, qu'y aurait-il de plus heureux que les philosophes? En attendant, il n'y a pas lieu de mépriser de bonnes paroles, et des cœurs pleins de bonnes pensées. Poursuivre de salutaires études, dût-on même rester en-deçà du but, est digne d'éloges. Est-il surprenant qu'ils ne montent pas jusqu'au sommet, ceux qui gravissent des pentes escarpées? Admire plutôt, même lorsqu'ils tombent, des hommes qui s'efforcent à de grandes choses. C'est une noble tâche, que de vouloir, en consultant, non pas ses forces, mais celles de sa nature, se

porter vers les hauteurs, s'y essayer; que de concevoir en son esprit des projets supérieurs à ce que pourraient exécuter ceux-là mêmes qu'onnobilit une grande âme. L'homme qui a pris cette résolution, voici sa pensée : « Moi, j'entendrai mon arrêt de mort du même air que je prononcerai, que je contemplerai la mort d'un criminel; moi, je me soumettrai au travail, quelque rude qu'il puisse être; l'âme étouffera le corps; moi, j'aurai un égal mépris pour les richesses et présentes et absentes, sans être plus triste, si quelque part elles gisent inutiles, ni plus présomptueux, si elles brillent autour de moi; moi, je ne serai sensible à la fortune, ni quand elle viendra, ni quand elle s'en ira; moi, je regarderai toutes les terres comme étant à moi, les miennes comme étant à tous; moi, je vivrai comme sachant que je suis né pour les autres, et, à ce titre, je rendrai grâces à la nature des choses. Comment, en effet, pouvait-elle mieux arranger mes affaires? Elle m'a donné moi seul à tous, et tous à moi seul. Ce que j'aurai, je ne veux ni le garder en avarice, ni le répandre en prodigue. Rien ne sera mieux en ma possession que ce que j'aurai bien donné. Je n'évaluerai les bienfaits ni par le nombre, ni par le poids, ni par aucun autre mérite, que le mérite de celui qui reçoit. Jamais je ne croirai donner beaucoup quand un homme digne recevra. Dans ce que je ferai, rien pour l'opinion, tout pour ma conscience : je crurai avoir le peuple pour témoin de tout ce que j'ferai avec le témoignage de ma conscience. En mangeant et en buvant, mon but sera d'apaiser les besoins de la nature, non de remplir le ventre et de le vider. Moi, gracieux

*Invisi splendida cum sordibus vestris conferta, nec intelligitis, quanto id vestro detrimento audatis. Nam si illi qui virtutem sequuntur, avari, libidinosi, ambiciosi que sunt; quid vos estis, quibus ipsum nomen virtutis odio est? Negatis quemquam prestare quae loquuntur, nec ad eorumque orationis suae vivite. Quid mirum, quomodo loquuntur fortis, loquentis, animas humanas tempestates evadentia? quomodo refugere se crucibus carotum, in quibus unusquisque vestrum etiam suis ipse adigit? ad supplicium tamen acti stipulibus singulis cadunt. Illi qui in se ipsi asomoverunt, quot cupiditatibus, tot crucibus distrahuntur; et maledicti, in altissimum conulum veniunt sunt. Crederem illis hoc avarae, nisi quidam ex patibulo suos spectatores computarent.*

XX. Non praesant philosophi quae loquuntur? multum tamen praesant, quod loquuntur, quod honesta mente concipiunt. Nam si et poria dictis agerent, quid esset illis brevis? inferum non est quod contrarios boni verba, et bonis cogitationibus plena praecordia. Studiorum salutarium, etiam extra effectum, laudanda tractatio est. Quid mirum, si non ascendunt in altum ardua aggressi? sed viros suspice, etiam decidit, magna conantes. Gene-

*rosa sua est, respicientem non ad suas, sed ad naturae suae vires, coarctari alia, tentare, et mente suajura concipere, quam quae etiam ingenti animo adorantibus effici possunt. Qui sibi hoc proposuit : « Ego unum eodem votum audiam, quo jubedo et video; ego laboribus, quotcumque illi erant, parebo, animo faveans corpus; ego divitiis et praesentibus et absentes reque conlumam : nec, si alicubi jacebant, tristior; nec, si circa me fulgebant, auliosior; nec fortunam nec venientem sentiam, nec recedentem; ego terras omnes longam meam videbo, meas tanquam omnium; ego sic vivam, quasi sciam alia me animari, et cetera rerum hoc agere gratias agam : qua enim melius genere negulium meum agere potui? unum me duxit animos, nisi olli omnes. Quidquid habeo, nec sordide custodiam, nec prodige spargam; nihil magis possidere me credam, quam bene donata; non numero, nec pondere beneficii, nec ulla, nisi acceptis aestimatione, pendam. Numquam id mihi multum erit quod dignus accipiam. Nihil opinionis erunt, omnia conscientiae facium, populo teste fieri credam, quidquid me conscio feriam. Edendi erit bibendique sua, desideria naturae restinguere, non implere alium, et exina-*

pour mes amis, doux et facile pour mes ennemis, je serai fléchi avant d'être prié: j'irai au-devant des demandes honnêtes. Je saurai que ma patrie c'est le monde auquel président les dieux, que ceux-ci se tiennent au-dessus de moi, autour de moi, censeurs de mes actions et de mes paroles. En quelque moment que la nature rappelle mon âme, ou que ma raison la délivre, je m'en irai en prouvant que j'ai eu la bonne conscience et les bonnes études, quo je n'ai rien à la liberté de personne, que personne n'osa rien sur la mienne. »

XXI. Celui qui se proposera d'agir ainsi, qui le vaudra, qui le tentera, entrera dans la voie de Dieu; et certes, quand même il ne s'y tiendrait pas, il ne tombera pourtant qu'après avoir osé de grandes choses. Mais vous, qui haïssez la vertu et son adorateur, vous ne faites rien de nouveau; car les yeux malades relient le soleil, et les oiseaux de nuit fuient l'éclat du jour; éblouis par ses premiers rayons, de tous côtés ils gagnent leur retraite, et se cachent dans quelque trou, loin de cette lumière qui les épouvante. Criez, exercez votre malheureuse langue à outrager les gens de bien; poursuivez-les, mordex tous à la fois; vous briserez vos dents bien avant quo d'en laisser la marque! » Pourquoi celui-là est-il plein d'ardeur pour la philosophie, et même-t-il une existence si opulente? Pourquoi dit-il qu'on doit mépriser les richesses, et en a-t-il? La vie, selon lui, doit être méprisée, et il vit! La santé doit être méprisée, et cependant il la ménage avec le plus grand soin, et il la voudrait parfaite. Il pense que l'exil est un vain mot, et il dit: Quel mal, en effet, y a-

t-il à changer de contrée? Et pourtant, si faire se peut, il vieillit dans sa patrie. Il décide qu'entre un temps plus long et un temps plus court, il n'y a nulle différence: cependant, si rien ne l'en empêche, il prolonge ses jours, et, dans une vieillesse avancée, il jouit paisiblement de sa verdure. « Oui, sans doute, il dit que ces choses-là doivent être méprisées; non pour ne pas les avoir, mais pour n'en être pas tourmenté quand il les a; il ne les chasse pas loin de lui, mais lorsqu'elles s'en vont, il les suit par derrière avec sécurité. Où, d'ailleurs, la fortune déposera-t-elle plus sûrement les richesses, que dans un lieu où elle peut les reprendre sans aucune plainte de celui qui les rend? M. Caton, lorsqu'il vantait Curius et Cornécanus, et ce siècle où c'était un crime aux yeux des censeurs que d'avoir quelques petites laines d'argent, possédait lui-même quarante millions de sesterces. C'était moins sans doute que Crassus, mais plus que Caton le Censeur. Si on fait la comparaison, il avait dépassé son bi-auteul de bien plus loin qu'il ne fut dépassé par Crassus. Et si de plus grands biens lui étaient échus, il ne les eût pas dédaignés; car le sage ne se croit indigne d'aucun présent de la fortune. Il n'aime pas les richesses, mais il les préfère; eo n'est pas dans son âme, c'est dans sa maison qu'il les reçoit: il ne rejette pas celles qu'il possède, mais il les domine, et veut qu'une matière plus ample soit fournie à sa vertu.

XXII. Or, comment mettre en doute que pour l'homme sage il y ait plus ample matière à déployer son âme dans les richesses que dans la pauvreté? Dans celle-ci, en effet, il n'y a qu'un seul

nire. Ego amicus jucundus, inimicus mitis et facilis, exorabor antequam roget, honestis precibus occurram. Patriam meam esse mundaui sciam, et præsidet deos: huc supra me, circæque me stare, factorum dierumque ensiores. Quandoquæque auleo natura spiritum repetet, aut ratio dimittet, testatus cubito, bonam me conscientiam emasse, bona studia; nullius per me libertatem dimissam, a nemine meam. »

XXI. Qui hoc facere proponet, vult, tentabit, ad deos iter faciet: ne ille, etiam si non tenuerit, magnis tamen excidet amnis. Vos quidem, qui virtutem cultioremque ejus odistis, nihil novi læcitis: nam et solent lumbis ægra formidant, et avertuntur diem splendidi nocturnis: nimis la, que ad primum ejus ortum stupet, et latibula sua pas-im petant, abduntur in aliquis rimas timida lucis. Gemite, et infestæ linguæ bonorum everete concilio: insanie, commendate: citius multo frangitis dentes, quam impræmetis! » Quare ille philosophia studium est, et tam dives vitam agit? quare opes contemnenda dicit, et habet? vitam contemnendam putat, et tamen vivil? valetudinem contemnendam, et tamen illam diligentissime tuetur, atque optimam mavult. Et exilium no-

men vatum putat, et ait: Quid est enim mali, mutare regiones? et tamen, si licet, a seculis in patria. Et inter longius tempus et brevius nihil interesse indicat: tamen si nihil probet, excidit actatem, et in multa senectute placidus vivil? » Ad ista delere contentui: non ne habet, sed ne sollicitus habet: non abigit illa a se, sed abeuntia securus prosequitur. Divitiis quidem obli-tus furus deponet, quam id, unde sine quærela redditus receptura est? M. Caton quom laudaret Curium et Cornécanium, et seculum illud in quo censorium crimen erat, pauca argenti lamelle, p-sidebat ipse: quadragesimis sesterium: minus sine dubio quam Crassus, plus tamen quam censorius Cato. Majoræ apam, si comparantur, proutiam vivil: opes, a Crasso vivileretur. Et si majores illi obvenissent: quæ, non sperviret: nec enim se sapiens indignum ulli s numeritis fortuitis putat. Non amat divitiæ, sed mavult: non in animum illas, sed in domum recipit: nec respuit possessiones, sed continet, et majorem virtutis suæ materiam subministrari vult.

XXII. Quid autem dubit est, quia major materia sapientii virtutis sit, animæ multiplicandi suum in d. viliis, quam in paupertate? quon in hoc nom genus virtutis sit, non

genre de vertu, qui est de ne pas plier, de ne pas être abattu : dans les richesses, au contraire, la tempérance, la libéralité, le discernement, l'économie, la magnificence, ont toutes une carrière ouverte. Le sage ne se méprisera pas quand même il serait de la plus petite taille ; il voudrait cependant être grand ; quoiqu'il ait le corps grêle, quoique privé d'un œil, il se portera bien ; il aimera cependant mieux avoir la force de corps. Et il pense ainsi, tout en sachant qu'il y a en lui autre chose plus robuste ; il supportera la mauvaise santé, il préférera la bonne. Car bien que certains accessoires soient si peu importants, relativement à l'ensemble, qu'on pourrait les retrancher sans détruire le bien principal, ils ajoutent cependant quelque chose à cette joie continuelle qui naît de la vertu. Les richesses agissent sur le sage et le réjouissent, comme sur le navigateur un bon vent qui le pousse, comme un beau jour, comme en hiver et durant le froid un lieu exposé au soleil. Or, qui d'entre les sages, je veux parler des nôtres, pour lesquels l'unique bien est la vertu, prétend nier que ces choses mêmes que nous appelons indifférentes, aient en elles quelque prix, et que les unes soient préférables aux autres ? A certaines d'entre elles on accorde un peu d'estime ; à certaines autres beaucoup. Ne vous y trompez donc pas : parmi les choses préférables sont les richesses. Pour quoi donc, dis-tu, me tourner en ridicule, puisque chez toi les richesses sont placées au même rang que chez moi ? Veux-tu savoir combien peu elles occupent le même rang ? A moi, les richesses, si elles m'échappent des mains, ne m'ôtent rien qu'elles-mêmes ; toi tu seras

stupéfait, et tu paraîtras te manquer à toi-même, si elles se retirent de toi : chez moi les richesses occupent un rang quelconque ; chez toi, le premier ; enfin les richesses m'appartiennent ; toi, tu appartiens aux richesses.

XXIII. Cesse donc d'interdire l'argent aux philosophes ; personne n'a condamné la sagesse à la pauvreté. Oui, le philosophe a d'amples richesses, mais elles ne seront ni dérobées, ni souillées du sang d'autrui : elles seront acquises sans faire tort à qui que ce soit, sans honteux profits ; elles sortiront de chez lui aussi honnêtement qu'elles y seront entrées ; elles ne feront gémir personne, si ce n'est l'envieux. Exagère-les tant que tu voudras ; elles sont honnêtes ; et, quoiqu'il s'y trouve bien des choses que chacun voudrait pouvoir dire siennes, il ne s'y rencontre rien que personne puisse dire à soi. Lui cependant ne repoussera pas les faveurs de la fortune ; et, maître d'un patrimoine acquis par des moyens honnêtes, il ne vaudra ni s'en glorifier ni en rongir. Il aura toutefois de quoi se glorifier, si, ouvrant sa maison et admettant toute la ville dans son intérieur, il peut dire : « Ce que chacun reconnaîtrait à lui, qu'il l'émporte. » Oh ! le grand homme, le riche par excellence, si le fait s'accorde avec cette parole, si, après cette parole, il possède encore autant ! Je veux dire s'il a pu, sans crainte et sans danger, offrir au public de fouiller sa maison ; si personne n'a rien trouvé chez lui sur quoi mettre la main ! C'est hardiment, ouvertement qu'il sera riche. De même que le sage n'admettra pas chez lui un seul denier qui y entrerait par une mauvaise porte, de même de grandes richesses, présent de la for-

inclinari, nec deprimi : in divitiis, et temperantia, et liberalitas, et diligentia, et depositio, et magnificentia, campum habet potentem. Non contemnet se sapiens, etiamsi fuerit minimè stature : esse tamen se procerum volet ; et exilis corpore, ac umbrato oculo valebit : molem tamen sibi esse corporis roborem. Et hanc illa, ut sibi esse aliud in se volentis ; malum valetudinem tolerabit, bonum opinabit. Quædam enim, etiamsi in summum rei parva sunt, ut et subditi sine rubra principia hui possint, adieciunt tamen aliquid ad perpetuum latitium, et ex virtute nascuntur. Sic illam afficiunt divitiæ, et exultant, ut navigant secundas et frenas ventus, ut oies boni, et la bruma se frigore apricus locus. Quis porro sapientum, nostrorum dico, quibus unum est bonum virtus, negat etiam hanc que indifferentia vocamus, habere in se aliquid pretii, et alia oïlis esse potiora ? Quibusdam ex his tribuitur aliquid honoris, quibusdam multum. Ne erres itaque, inter potiora divitiæ sunt. « Quid ergo, inquis, desideras, quum eundem apud te locum habeant, quem apud me ? » Vis scire, quum non habeant eundem locum ? multi divitiæ si effugerint, nihil auferunt, nisi semelipsum ; tu stupescis, et videberis tibi sine te relictus,

si illæ a te recesserint : apud me divitiæ aliquem locum habent ; apud te, summum ; ad postremum, divitiæ mentium ; tu divitiarum es.

XXIII. Deslus ergo philosophis pecunia interdiciere : nemo sapientem paupertate domavit. Hic ubi philosophus amplas opes, sed nulli detractas, nec illeco sanguine cunctas, sine cuiusquam injuria parvas, sine soldis queridas, quarum iam honestas sit exitus quam introitus, quibus nemo ingemiscit, nisi malignas. In quantum vis, exagere illas ; honeste aut : in quibus quam multa sint que quisque sua dicere velit, nihil est quod quisquam suum possit dicere. Ille vero fortune benignitatem a se non submovet, et patrimonio per honesta quæstio nec gloriatur, nec erubescit. Flatebit tamen etiam qui gloriatur, si aperta domo, et admisso in res suas civitate, poterit dicere : Quod quisque suum agnovit, tollat ! O magnum virum, optime divi em, si opus ad hanc vocem consuet, si post hanc vocem latitudinem habuerit : ita dico, si talis et securus servationem populo præbuerit ; si nihil quisquam apud illum invenit, quo manus intrectæ ; nudacter ei propalam erit dives. Sicut sapiens nullum denarium intro lumen suum admittet, mole

tune et fruit de la vertu, ne seront par lui ni repudiées, ni exclues. Quel motif, en effet, anrait-il de leur refuser une bonne place? Qu'elles viennent, qu'elles reçoivent l'hospitalité. Il n'en fera ni parade, ni mystère; le premier est d'un esprit étroit; le second, d'un homme craintif et pusillanime, agissant comme s'il tenait un grand bien renfermé dans son sein. Et le sage, comme je l'ai dit, ne les classera pas non plus de sa maison. Que dira-t-il, en effet? Sera-ce : Vous êtes inutile? Ou bien : Je ne sais point user des richesses? De même que, pouvant faire une route à pied, il aime cependant mieux monter en voiture; de même, s'il peut être riche, il le voudra, et il aura sans doute des biens, mais comme choses légères et fugitives, et sans vouloir qu'ils soient un fardeau, ni pour aucun autre, ni pour lui-même. Il donnera..... Pourquoi as-tu dressé les oreilles? Pourquoi tends-tu le pen de la robe? Il donnera, oui, soit aux gens de bien, soit à ceux qu'il pourra rendre bons. Il donnera avec une extrême circonspection, faisant choix des plus dignes, en homme qui se rappelle qu'il faut rendre compte aussi bien de la dépense que de la recette. Il donnera d'après des motifs justes et plausibles; car, au nombre des gaspillages honteux, il faut mettre un présent mal placé. Il aura une bourse facile à ouvrir, mais non percée, d'où beaucoup sort, d'où rien ne tombe.

XXIV. Il se trompe celui qui croit que donner soit chose facile. C'est une affaire qui présente beaucoup de difficultés, si toutefois on veut donner avec réflexion, et non prodiguer au hasard et par bonté. J'oblige l'un, je m'acquitte envers l'au-

tre; celui-ci je le secours; celui-là je le plains; cet autre je l'équipe; car il ne mérite pas d'être courbé sous la pauvreté, d'être tenu sous sa domination. Il en est à qui je ne donnerai pas, quoiqu'ils aient besoin; car, lors même que je leur aurai donné, ils auront encore besoin. Il en est à qui j'offrirai; il en est même à qui j'imposerais. Je ne puis, dans cette affaire, mettre de la négligence; jamais je ne fais de meilleurs placements que quand je donne. Eh quoi! dis-tu, c'est donc pour recouvrer que tu donnes? Bien mieux, c'est pour ne pas perdre. Qu'un don soit déposé en un lieu d'où il ne doive pas être repris, d'où il puisse être rendu. Qu'un bienfait soit placé comme un trésor, profondément enfoncé, que l'on ne doit pas déterrer, à moins qu'il n'y ait nécessité. Mais quoi! la maison seule de l'homme riche n'offre-t-elle pas une ample matière à la bienfaisance? Qui voudrait, en effet, ne réserver le nom de libéralité qu'à celle qui s'adresse aux citoyens en toge? C'est aux hommes que la nature nous ordonne d'être utiles; qu'ils soient esclaves ou libres, ingénus ou affranchis; qu'ils aient reçu la liberté, suivant les formes, ou dans une réunion d'amis, qu'importe? Partout où il y a un homme, il y a une place pour un bienfait. Le riche peut donc, en répandant l'argent même dans l'intérieur de sa maison, exercer sa libéralité, qui est ainsi nommée, non parce qu'on la doit à des hommes libres, mais parce qu'elle part d'une âme libre. Chez le sage on ne la voit ni se jeter à la tête des gens malhonnêtes et indignes, ni jamais errer tellement épuisée, qu'elle ne puisse, chaque fois qu'elle rencontre un homme digne, couler

infrantem : illa et magnas opes, munus fortunæ, fructumque virtutis, non repudiabit, nec excludet. Quid enim est, quare illis bonum locum videant? veniant, hospitentur. Nec jactabit illas, nec abscondet; alterum infranti animi est; alterum timidi et pusilli, velut magnam bonum intra sinum continentis. Nec, ut dixi, ejiciet illas ex domo. Quid enim dicit? utrumque, inutile est? an, ego uti divitiis nescio? Quemadmodum etiam si pedibus suis poterit iter conficere, exscendere tamen vehiculum malei; sic si poterit esse dives, volet, et habebit utique opes, sed tanquam leves et avolutas; nec illi ulli, nec sibi graves esse poterit. Donabit... Quid ex his aures? quid expeditis simum? Donabit, aut bonis, aut illa quos facere poterit bonis. Donabit cum summo consilio, dignis hominibus et iis; ut qui meminerit, tam expensorum quam acceptorum rationem esse reddendum. Donabit ex recta et probabili causa; nam inter turpes jacturas malum munus est. Habebit sinum facilem, non perforatum; ex quo multa exeat, nihil exeat.

XXIV. Errat, si quis existimat facilem rem esse donare. Plurimum ista res habet difficultatis, si modo consilio tribuatur, non casu et impetu spargitur. Hunc promereor,

illi reddo; huic succurro, huic misereor. Illum lauro, dignum quem non deducet paupertas, nec occupatum tenent. Quibusdam non dabo, quamvis deit; quia etiam si dederò, erit defuturum; quibusdam offeram; quibusdam etiam ioculabo. Non possum in hac re esse negligens; nunquam magis nomina facio, quamquam dono. « Quid? tu, inquis, recepturus donas? » immo non perditurus. Ea loco sit donatio, unde repeti non debeat, reddi possit. Beneficium collocatur, quemadmodum thesaurus ante obrutus, quem non eras, nisi fuerit necesse. Quid? domus ipsa divitis viri, quantum habet benefecendi materiam? Quis enim liberalitatem tantum ad togatos vocat? hominibus produsse natura jubet; servi libertine sint, ingenui aut libertini, iuste libertatis, an inter amicos date, quid refert? ubicunque homo est, ibi beneficio locus est. Potest itaque pecuniam etiam intra limen suum diffundere, et liberalitatem exercere; quæ non quia libera debetur, sed quia a libero animo proficitur, ita nominata est. Hæc apud sapientem nec nunquam in turpes indignoque impingitur, nec nunquam in defatigata errat, ut non, quotiens dignum eruerit, quasi ex pleno fluat. Non est ergo quod perperam et audaciter, quæ honeste, fortiter, animose,

comme à pleins bords. Il n'y a donc pas de quoi si mal interpréter ce que disent d'honnête, de courageux, de magnanime, ceux qui étudient la sagesse. Et d'abord, faites attention à ceci : autre est celui qui étudie la sagesse, autre est celui qui déjà la possède. Le premier te dira : « Je parle très-bien ; mais je me vautre encore dans beaucoup de vices. Il n'y a pas lieu de t'emparer de ma formule pour me poursuivre, puisque je m'applique à me faire, à me former, à m'élever jusqu'à devenir un grand exemple. Si j'atteins le but que je me suis proposé, exige alors que les actions répondent aux paroles. » Mais celui qui est parvenu à la plus haute perfection humaine dans le bien, en agira autrement avec toi, et dira : « D'abord, tu ne dois pas te permettre de donner un avis sur ceux qui sont meilleurs que toi. C'est déjà une bonne fortune pour moi et une preuve de droiture, que de déplaire aux méchants. Mais, pour que je te rende un compte que je ne refuse à aucun mortel, écoute ce que je stipule, et le prix que je mets à chaque chose. Je nie que les richesses soient un bien ; car, si elles en étaient un, elles feraient des gens de bien : or, puisqu'on les rencontre chez les méchants, je leur refuse ce nom. Du reste, qu'il faille les avoir, qu'elles soient utiles, qu'elles apportent à la vie de grands avantages, je l'accorde. »

XXV. Qu'est-ce donc ? pourquoi ne les compté-je point parmi les biens, et en quoi, au milieu d'elles, me comporté-je autrement que vous, puisque, des deux côtés, il est convenu qu'il en fait avoir ? Écoutez. Qu'on me place dans la maison la plus opulente, où l'or et l'argent soient d'un usage commun ; je ne m'estimerai pas da-

vantage à cause de ces objets, qui, bien que chez moi, sont cependant hors de moi. Que l'on me transporte sur le pont Sublicius, et que l'on me jette parmi les indigents ; je ne me mépriserais pas pour être assis au nombre de ces gens qui tendent la main pour une pièce de monnaie. Qu'importe, en effet, qu'il manque un morceau de pain à celui auquel ne manque pas le pouvoir de mourir ? Qu'est-ce donc ? cette maison splendide, je l'aime mieux que le pont. Que l'on me place dans un attirail resplendissant, au milieu d'un appareil recherché, je ne me croirai nullement plus heureux, parce que j'aurai un petit manteau moelleux, parce que dans mes festins la pourpre s'étalera sous mes pieds. Je ne serai nullement plus malheureux, si ma tête fatiguée se repose sur une botte de foin, si je couche sur la bourre qui, des attelées du cirque, s'échappe à travers les reprises d'une vieille toile. Qu'est-ce donc ? j'aime mieux montrer tout ce qu'il y a d'âme en moi, étant vêtu de la prétexte ou de la chlamyde, qu'ayant les épaules nues ou à moitié couvertes. Que pour moi tous les jours s'écoulent à souhait ; que des félicitations nouvelles s'unissent aux précédentes, ce ne sera pas pour cela que je me plairai à moi-même. Que l'on change, au contraire, cette indulgence des temps ; que de tous côtés mon âme soit frappée par des pertes, des afflictions, des assauts divers ; qu'une seule heure ne s'écoule pas sans quelque sujet de plainte ; pour cela, je ne me dirai pas malheureux, au milieu même des plus grands malheurs ; pour cela je ne maudirai pas un seul jour ; car j'ai pourvu à ce que pour moi aucun jour ne fût néfaste. Qu'est-ce donc ? j'aime mieux modérer

a studiosis sapientie dicuntur : et hoc primum attendite. Aliud est, studiosus sapientie, aliud, jam adeptus sapientiam. Ille tibi dicit : « Optime loquor, sed adhuc inter mala veloxior plurima. Non est, quod me ad formulam meam exigas, quum maxime facie me et formo, et ad exemplum laqueis attollo ; si processero, quantum proposui, exige et dictis facta respondeant. » Assecutus vero humi boni summum, aliter tecum agat, et dicit : « Primum, non est quod tibi permitas de melioribus ferre sententiam ; mihi jam, quod argumentum est recti, contigisti, malis displicere. Sed ut tibi rationem reddam, quum oculi mortalium laudeo, audi quid promittam, et quanti quæque aestimem. Divitiis neque bonum esse : nam si essent, bonos facerent ; nunc quoniam quod apud malos deprehenditur, dici bonum non potest, hoc illis nomen nego ; ceterum et laudandus esse, et utilis, et magna commoda vite afferentes fateor. »

XXV. Quid ergo est ? quare illas non in bonis numeravi, et quid in illis præstent illud, quam vos, quousque inter utrosque conveni habendas, audite. Pone in epule-

promiscue usu sit ; non suspicium me ebis, quæ, etiam si apud me, extra me tamen sunt. In Sublicium pontem me transfer, et inter egales abice ; non ideo tamen me despicim, quod in illorum numero consideo, qui manum ad stipitem porrigunt ; quid enim ed rem, an frustum panis desit, cui non deest mori posse ? Quid ergo est ? domum illam splendens mole, quam positem. Pene in instrumentis splendidibus, et delicato apparatu ; nihilo me feliciorum credam, quod mihi molle erit amicum, quod purpure in conviviis meis subternatur. Nihilio miserior ero, si lassa cervix mea in manipulo freni acquiescet, si super Circus lomentum, per sarturas veteris linteii effluens, incubabo. Quid ergo est ? malo quid mihi animi sit occludere, præstolatus et chlamyditus, quam nudis scapulis tunc semitectis. Ut omnes mihi dies ex voto cedant, nova gratulaciones prioribus subternantur ; non ob hoc mihi placebo. Muta in contrarium hanc indulgentiam temporis ; hinc illæ percutiat animus, dæmon, lucia, incursiones variæ, nulla omnino hora sine aliqua querela sit ; non ideo me dicam inter miserissima miserum, non ideo aliquem execrabor diem ; pro-

des joies qu'apaiser des douleurs. Voici ce que le dira le grand Socrate : « Suppose-moi vainqueur de toutes les nations ; que le magnifique char de Liber me porte triomphant depuis les lieux où se lève le soleil jusqu'à Thèbes ; que les rois des Perses me demandent des lois ; c'est alors surtout que je penserais être homme, quand de tous côtés je serais salué dieu. Par non brusque métamorphose, fais-moi tomber du haut de cette grandeur ; que je sois placé sur un braucard étranger, pour orner la pompe d'un vainqueur superbe et farouche ; traîné sous le char d'un autre, je ne serais pas plus bas qu'il debout sur le mien. Qu'est-ce donc ? Cependant j'aime mieux être vainqueur que prisonnier. Je mépriserais tout l'empire de la fortune ; mais dans cet empire, si le choix m'est donné, je prendrai ce qu'il y a de plus doux. Tout ce qui m'arrivera deviendra bon ; mais j'aime mieux qu'il m'arrive des choses plus faciles, plus agréables, et qui donneront moins de peine à celui qui les manie. Ne va pas croire, en effet, qu'il y ait aucune vertu sans travail ; mais à quelques vertus il faut l'aiguillon, à d'autres le frein. De même que le corps a besoin d'être retenu dans une descente et poussé dans une montée, de même certaines vertus suivent la pente, d'autres gravissent la côte. Est-il douloureux qu'il y ait à monter, à faire effort, à lutter pour la patience, le courage, la persévérance et toute autre vertu qui fait tête aux adversités, et dompte la fortune ? Eh quoi ! n'est-il pas également manifeste que c'est par une pente naturelle que marchent la libéralité, la tempérance, la douceur ? Dans celles-

ci nous retenons l'âme, de peur qu'elle ne tombe ; dans celles-là nous l'exhortons, nous l'excitons. Ainsi donc, à la pauvreté, nous opposerons les vertus les plus ardues, celles dont le courage grandit avec l'attaque ; aux richesses, nous opposerons les plus soigneuses, celles qui marchent d'un pas grave et conservent leur équilibre.

XXVI. Cette division ainsi établie, j'aime mieux avoir pour mon usage celles qui peuvent se pratiquer plus tranquillement, que celles dont l'exercice veut du sang et des sueurs. Ce n'est donc pas moi, dit le sage, qui vis autrement que je ne parle ; c'est vous qui entendez tout de travers. Le son des paroles est seul parvenu à vos oreilles ; ce qu'il signifie, vous ne le cherchez pas. « En quoi donc différons-nous, moi le fou, et toi le sage, si nous voulons tous deux posséder ? » En beaucoup de choses. Chez le sage, en effet, les richesses sont dans la servitude ; chez le fou, elles ont l'empire : le sage ne donne aucun droit aux richesses ; à vous, les richesses les donnent tous. Vous, comme si quelque'un vous en avait garanti la possession éternelle, vous vous y accoutumez ; vous vous incorporez à elles ; le sage se prépare à la pauvreté, alors surtout qu'il est placé au milieu des richesses. Jamais un général ne croit tellement à la paix, qu'il ne s'apprête pour la guerre ; quoiqu'elle ne se fasse pas, elle peut être déclarée. Ce qui vous ébahit vous, c'est une belle maison, comme si elle ne pouvait ni brûler, ni s'écrouler ; c'est une opulence inaccoutumée, comme si elle était placée au-dessus de tout péril, comme si elle était trop grande pour que la for-

visum est enim a me, ne quis mihi ater dies esset. Quid ergo est ? malo gaudis temperare, quam dolores compescere. Hoc tibi ille Socrates dicit : « Fec me victorem universarum gentium ; delicatus ille Liberi currus triumphantis usque ad Thebas a solis ortu velat ; jura reges Persarum prestat ; me hominem esse tum maxime cogitabo, quum Deus undique consulat. Huic tam nobilim fastidio conjunge prolixum precipitem mutationem ; in alienum imponere feraculum, exornaturus victoris superbi ac feri pompon ; non humilior sub alieno curru agar, quam in meo steteram. » Quid ergo est ? vincere laudem, quam capi malo. Totum fortium regnum despiciam ; sed ex illo, si dabitur electio, molliora sumam. Quidquid ad me venerit, bonum fiet ; sed malo faciliora ac jucundiora velant, et minus vexatura tractantem. Non est enim quod ullam existimas esse sine labore virtutem, sed quendam virtutes stimulis, quendam frenis regent. Quemadmodum corpus in proclivo retineri debet, in ardua impelli ; ita quendam virtutes in proclivi sunt, quendam effluvi subeunt. Ad debilius alii, qui excedant, nitatur, obducitur patientia, fortitudo, perseverantia, et quaecunque illis datis opposita virtus est, et fortunam subigit ? Quid ergo ? non aequè manifestum est per de-

vestum ire liberalitatem, temperantiam, mansuetudinem ? In his continemus animum, ne prolabatur ; in illis exhortamur, incitamusque. Acerrimas ergo paupertati adhibebimus, illas, quæ impugnant sunt fortiores ; divitiis illas diligenter, quæ suspensum gradum ponunt, et pondus suum sustinent.

XXVI. Quum hoc ita divisum sit, malo has in usu mihi esse, quæ exercendæ tranquillius sint, quam eas, quarum experimentum sanguis et sudor est. Ergo non ego, inquit sapiens, aliter vivo quam loquor, sed vos aliter auditis. Sonus tantummodo verborum ad auris vestras pervenit ; quid significet, non quaeritis. « Quid ergo inter me stultum, et te sapientem interest, si uterque habere volumus ? » Plurimum. Divitibus enim apud sapientem virum in servitute sunt ; apud stultum in imperia ; sapiens divitiis libelli permittit ; vobis divitiis omole. Vos, tanquam aliis vobis æternam possessionem eorum promiserit, assuescitis illis, et cohercetis ; sapiens tunc maxime paupertatem meditatur, quum in mediis divitiis constitit. Nunquam imperator its paci credit, ut non se præparet bello ; quod etiam non geritur, iudicium est. Vos domus formosa, tanquam nec ardere nec ruere possit, insolentes vos opes, tanquam periculum onne transcent-

tune eût assez de force pour l'énervant! Sans nul souci, vous jouez aux richesses, et vous n'en prévoyez pas tout le danger. Ainsi, le plus souvent, les Barbares qui sont bloqués et qui ne connaissent pas les machines, regardent avec indifférence les travaux des assiégeants, et ne comprennent pas à quoi tendent ces ouvrages qui s'élèvent au loin. La même chose vous arrive : vous croupissez au milieu de vos biens, sans songer combien de malheurs vous menacent de tous côtés, prêts à emporter de précieuses dépouilles. Quiconque enlève au sage ses richesses, lui laisse encore tous ses biens; car il vit satisfait du présent, tranquille sur l'avenir. « Il n'est rien, dit Socrate ou quelque autre qui a le même droit et le même pouvoir sur les choses humaines, il n'est rien que je me sois autant promis que de ne pas faire plier à vos opinions la conduite de ma vie. Rassemblez de toutes parts vos propos habituels : ce ne seront pas des invectives que je croirai entendre, mais des ragissements comme en poussent les enfants les plus misérables. » Voilà ce que dira celui qui a la sagesse en partage; celui auquel une âme affranchie de vices ordonne de gourmander les autres, non par haine, mais pour apporter remède. Il ajoutera encore ceci : « Votre opinion me touche, non pour ma part, mais pour la vôtre : hâle et attaque la vertu, et se abjurer tout espoir du bien. Vous ne me faites aucun tort, pas plus que n'en font aux dieux mêmes ceux qui renversent leurs autels; mais l'intention coupable se montre à découvert, et le projet est coupable, alors même qu'il n'a pu nuire. Vos hallucinations, je les supporte, comme le grand Jupiter

supporte les extravagances des poètes : l'un d'eux lui a donné des ailes; un autre, des cornes; tel autre le représente adultère et débauché; celui-ci le montre cruel envers les dieux; celui-là, injuste envers les hommes; cet autre, ravisseur infâme d'adolescents, jusque dans sa famille; un dernier, parricide et usurpateur du trône paternel : ce qui n'avait d'autre résultat que d'ôter aux hommes la honte du péché, s'ils eussent cru cela des dieux. Mais, quoique toutes ces choses ne me blessent en rien, c'est cependant dans votre propre intérêt que je vous avertis : honorez la vertu. Croyez-en ceux qui, après l'avoir suivie longtemps, crient à haute voix qu'ils suivent quelque chose de grand, et qui, de jour en jour, leur apparaît plus grand encore. Offrez-lui donc vos hommages à elle, comme aux dieux; à ceux qui la professent, comme à des pontifes; et chaque fois qu'il sera fait mention solennelle des livres sacrés, faites silence! Cette formule ne vient pas, comme bien des gens le pensent, du mot *faveur*; mais on commande le silence, afin que le sacrifice puisse être accompli régulièrement, sans que le bruit d'aucune mauvaise parole vienne l'interrompre.

XXVII. C'est ce qu'il est beaucoup plus nécessaire de vous commander à vous, pour que toutes les fois que cet oracle prononcera quelque chose, vous écoutiez attentivement et sans mot dire. Lorsqu'un de ces hommes qui agitent le sistre<sup>1</sup>, vient mentir par ordre; lorsqu'un de ceux qui font métier de déchirer leurs muscles<sup>2</sup>, ensanglantant ses bras et ses épaules d'une main légère; lorsqu'un autre, se traînant sur ses genoux à travers la voie

<sup>1</sup> Les prêtres d'Isis. — <sup>2</sup> Les prêtres de Djéhone.

derisus, majoresque sint quam quibus consumendis salis virium habeat fortuna, obstupescunt! Otiosi divitiis tutitia, nec providetis illarum periculum; sicut Barbari plerumque inclusi, et ignari machinarum, signis laborum obsidentium spectant, nec quo illa pertineant, quæ ex longinquo struuntur, intelligunt. Idem vobis evenit; marceatis in vestris rebus, nec cogitatis quot casus audique imminant, jamque pretiosa spolia latari. Sapientia quicquid abstulerit divitiis, omnia illi sua relinquat; vivit enim præsentibus lætus, futuro securus. « Nihil magis, Socrates inquit, aut aliquis alius, cui idem jus adversus humana atque eadem potestas est, persuasi mihi, quam ne ad opinionem vestram actum vitæ mere flecterem. Solita conferre undique verba; non conviciari vos putabo, sed vagire velut infantes miserrimos. » Hæc dicit ille, cui sapientia contigit, quem solius vitiorum immunitas increpare alios, non quia odii, sed in remedium, jubet. Adjiciet his illa : « Exististis me vestra non meo nomine, sed vestro more; odioso et læcessare virtutem, bonæ spei ærario est. Nullum mihi injuriam facili, sicut ne diis quidem hi, qui aras erigunt; sed malum propositum apparet, malumque consilium, etiam mihi nocere non potuit. Sic vestras alienationes fero, quemadmodum Ju-

pter optimus maximus ineptias poetarum : quorum alius illi alas imposuit, alius cornus; alius adulterum illum induxit, et abnecantem; alius servum in deos, alius latronem in homines; alius raptorum ingeniorum corruptorem, et cognatorum quidem; alius parricidum, et regni alieni paternique expugnatorem. Quibus nihil aliud actum est, quam ut pudor hominibus peccandi demeretur, si tales deos credidissent. Sed quoniam ista me nihil ledunt, vestra lamen vos moneo causa, suscipite virtutem. Credite his, qui illum diu secuti, magnum quodammodo ipsos, et quod in dies majus appareat, requi elamant. Et ipsam ut deos, et professores ejus ut antistites colite; et quotiens mentio sacra literarum interveniet, faveite linguis! Hoc verbum non, ut plerique existimant, a favore trahitur; sed imperatur silentium, ut rite peragi possit sacrum, nulla voce nulla obstreperante.

XXVII. Quod multo magis necessarium est imperari vobis, ut, quotiens aliquid ex illis proferetur auriculo, inienti et compressa voce auditis. Quam sistrum aliquis concutiens et imperiis mentitur; quam aliquis secundi lacertos suos artífex, brachia atque humeros suspensa manu cruentat; quam aliquis genibus per viam repens ululat; laurumque lineatus senex, et mediolacernam die



publique, pousse des burlemens; lorsqu'un vieillard, vêtu de lin<sup>1</sup>, portant devant lui un laurier et une lanterne en plein midi, s'en va criant que quelqu'un des dieux est irrité, vous accourez tous, vous étonnez, et, alimentant à l'envi votre stupeur réciproque, vous affirmez qu'il est inspiré. Voici que Socrate vous crie du fond de cette prison qu'il purifie en y entrant, et qu'il rendit plus honnête que pas une curie : « Quelle est cette nature ennemie des dieux et des hommes? Vouloir diffamer les vertus, et, par de méchants discours, violer les choses saintes! Si vous le pouvez, louez les gens de bien; sinon, passez votre chemin. Que si vous tenez à donner carrière à cette infâme licence, ruez-vous les uns sur les autres; car, lorsque vous ruez contre le ciel, je ne dis pas que vous commettiez un sacrilège, mais vous perdez votre peine. Moi, j'ai fourni jadis à Aristophane un texte de raillerie : toute cette bande de poëtes burlesques a répandu sur moi le venin de ses sarcasmes. Ma vertu fut illusée par les traits qu'on lui lançait; car il lui convient d'être produite au grand jour, d'être soumise à des épreuves; et nul ne comprend mieux combien elle est grande, que ceux qui ont senti ses forces en la combattant. La dureté du caillou n'est connue de personne mieux que de ceux qui le frappent. Je me présente tout ainsi qu'un rocher isolé au milieu d'une mer semée d'écueils; de quelque côté que soient poussés les flots, ils ne cessent de le battre; mais pour cela ils ne peuvent ni le déplacer, ni l'ébranler, ni, par leurs assauts répétés pendant tant de siècles, le miner. Attaquez,

<sup>1</sup> Les prêtres égyptiens.

donnez l'assaut; c'est en vous supportant que je triompherai. Tout ce qui vient assaillir les choses qui sont fermes et insurmontables n'emploie sa force qu'à son déiriment. Cherchez donc quelque matière molle et sans consistance, dans laquelle vos traits puissent pénétrer. Mais avez-vous bien le loisir de fouiller les misères d'autrui, et de prononcer un jugement sur quelqu'un? Pourquoi ce philosophe est-il logé au large? Pourquoi celui-là soupe-t-il si fastueusement? Chez les autres vous remarquez une petite rougeur, et vous êtes vous-mêmes tout couverts d'ulcères. C'est comme si l'on voyait plaisanter sur les taches et les verrues des plus beaux corps, celui que dévore une lèpre hideuse. Reprochez à Platon d'avoir demandé de l'argent, à Aristote d'en avoir reçu, à Démocrite d'en avoir fait peu de cas, à Épicure d'en avoir dissipé; à moi-même reprochez sans cesse Alcibiade et Phèdre. Oh! vous serez trop heureux dans votre apprentissage, quand, pour la première fois, il vous sera donné d'imiter nos vices! Que n'envisagez-vous plutôt vos propres maux, qui, de toutes parts, vous poignent? Les uns vous assiègent du dehors, les autres consomment vos entrailles. Non, les choses humaines n'en sont pas à ce point, bien encore que vous connaissiez, par votre situation, qu'il vous reste tant de loisir, et que, pour accuser des gens meilleurs que vous, vous ayez le temps de remuer votre langue.

XXVIII. « Voilà ce que vous ne comprenez pas, et vous prenez des airs méprisants à votre fortune : semblables à tant de gens qui tiennent le temps au cirque ou au théâtre, lorsque déjà leur maison est en défil, et qu'ils n'ont pas encore reçu la nouvelle du

præferens, conciliat insimul aliquem deorum; concurretis et auditis, et divinum esse eum, invicem mutuum adentes stuporem, affirmatis. Ecce Socrates ex illo carcere, quem intrando purgavit, omnique honestiorem curia reddidit, præclamat : « Quis iste furor? quæ ista homines dila hominibusque natura est? infamare virtutes, et malignis sermonibus sancta violare? Si potestis, bonos laudate; si minus, transeite. Quod si vobis exercere terram istam licentiam placeat, alter in alterum incurstate; nam quum in coram insolitis, non dico sacrilegium facitis, sed operam perditis. Præbui ego aliquando Aristophani materiam jocorum; tota illa mimicorum portarum manus in me venenosos sales suos effudit. Illustrata est virtus mea, per ea ipsa, per quæ petebatur; produci enim illi et tentari expedit; nec ulli usque intelligunt quanta sit, quam qui vires ejus læcescendo senserunt. Duritia silicis nulli magis, quam ferientibus, nota est. Præterea me non alter, quam rapas aliqua in vadoso mari destituta, quam fluctus non desinunt undecunque moti sunt verberare; nec ideo aut tunc eam moveat, aut per tot ætates crebro incurso suo consumant. Auscille, facili impetum; ferendo vos vincam. In ea, quæ firma et inq-

perabilia sunt, quidquid incurrit, malo suo vim suam exercet. Proinde querite aliquam mollem cedentem materiam, in quam tela vestra signatur. Vobis autem vacat aliena scrutari mala, et sententias ferre de quocumque? Quare hic philosophus laxius habitat, quare hic lætius conat? Papulas observatis alienas, ipsi obalti plurimis ulceribus. Hoc tale est, quale si quis pulcherrimorum corporum navos aut verrucas deridat, quem fœda scabies depascitur. Objicite Platoni, quod petierit pecuniam; Aristoteli, quod acceperit; Democrito, quod neglexerit; Epicuro, quod consumerit; mihi ipsi Alcibiadem et Phædrum obiectate. O vos usu maxime felices, quam primum vobis imitari vitia nostra contigerit! Quin potius mala vestra circumspectis, quæ vos ab omni parte confodiunt, atque grassantis extrinsecus, alia in visceribus ipsa ardentia? Non eo loco res humane sunt, etiam si atum vestrum parum notis, ut vobis lætam otii supersit, ut in probra meliorum agitare linguam vacet.

XXVIII. « Hoc vos non intelligitis, et alienum fortune vestræ vultum geritis; sicut plurimi quibus in circo aut in theatro desidentibus jam fœcunda domus est, nec annuntiatum malum. At ego ex alto prospiciens, video quæ

malheur. Mais pour moi, qui d'en haut porte mes regards au loin, je vois qu'elles tempêtes vous menacent, et doivent un peu plus tard déchirer leur nuage, ou lesquelles, déjà tout proches et sur le point de vous emporter, vous et vos biens, s'avancent plus vite encore. Eh quoi donc ! à cette

lieure même (quoique vous le sentiez peu), un tourbillon ne roule-t-il pas vos âmes dans ses replis ! Tandis qu'elles fulent et recherchent les mêmes choses, ne les entraîne-t-il pas avec rapidité, tantôt les élevant au plus haut, tantôt les brisant dans les profondeurs !..... »

tempestates aut imminet vobis, paulo tardius ruptore  
nimbum suum, aut jam vicinæ vos ac vestra raptura,  
propius accesserint. Quid porro ? nonne nunc quoque

(etiam si parum sentitis) turbo quidem animos vestros  
rolat, et involvit. fugientes prætereaque eadem, et nunc in  
sublime elevatos, nunc in infima aliosos rapit ! . . . . . »



FACÉTIE

## SUR LA MORT DE CLAUDE CÉSAR,

VULGAIREMENT APPELÉE

### APOKOLOKYNTOSE.

I. Ce qui se fit au ciel, avant le troisième jour des ides d'octobre, Asinius Marcellus, Acilius Aviola étant consuls, nouvel an, à l'aurore de ce bienheureux siècle, je veux l'apprendre à nos neveux. Je ne dirai rien par rancune ou par reconnaissance. Que si l'on s'enquiert d'où je tiens cette si véridique histoire, premièrement, s'il ne me plaît, je ne répondrai pas. Qui pourrait m'y forcer ? Je n'ignore pas que j'ai gagné ma liberté le jour où mourut celui qui justifia ce proverbe : « Il faut naître ou roi ou fou. » S'il me convient de répondre, je dirai ce qui me viendra dans la bouche. A-t-on jamais exigé d'un historien des témoins assermentés ? Cependant, s'il faut le produire mon auteur, demande à celui qui vit Drusilla monter au ciel. Il te dira qu'il a vu Claude prendre le même chemin, d'un pas inégal. Bon gré, mal gré, il lui faudra bien voir tout ce qui

se fait au ciel. Il est inspecteur de la voie Appienne, par où l'on sait que le divin Auguste et Tibère César sont allés chez les dieux. Si tu l'interroges, il t'en causera seul à seul ; en présence de plusieurs, jamais il n'en dira mot. Car depuis qu'il a juré devant le sénat avoir vu Drusilla graviter vers les cieux, et que, pour le payer d'une si bonne nouvelle, personne n'a voulu croire à ce qu'il avait vu, il a déclaré, suivant la formule, qu'il ne révélerait plus rien, même quand il verrait tuer un homme en plein forum. Ce que je tiens de lui, je te le présente comme certain, comme positif : les dieux lui donnent et bonheur et santé !

II. Par un plus court chemin l'astre qui nous éclaire Dirigeait à nos yeux sa course journalière ;  
Le dieu fantasque et brun qui préside au repos,  
A de plus longues nuits prodiguait ses parols ;

I. Quid actum sit in coelo ante diem tertium idus octobris, Asinius Marcellus, Acilius Aviola Cons. anno novu, in fin seculi felicissimi, volo memorie tradere. Nihil offensa nec gra se dabitur. Hæc ita vera si quis quaesierit unde sciam, primum, si novero, non respondebo. Quis coacturus est ? Ego scio me liberum factum, ex quo suum diem obijt ille, qui verum proverbium fecerat. « Aut regem, aut fatuum nasci oportere. » Si liberum respondere, dicam quid mihi in buccam venerit. Quis unquam ab historico juratores exegit ? Tamen si necesse fuerit auctorem producere, quaerite ab eo qui Drusillam euntem in caelum vidit. Idem Claudium vidisse se dicet iter facientem, non passibus æquis. Vellit, noluit, necesse est illi omnia

videre, que in coelo agantur. Appie viæ curator est; qua scis et divum Augustum, et Tiberium Caesarem. ad deos iare. Hunc si interrogaveris, soli narrabit; coram pluribus nunquam verbum faciet. Nam ex quo in senatu juravit se Drusillam vidisse eorum ad-eundem, et illi pro tam bono puncto nemo credidit quod videret; verbis conceptis affirmavit, se non indiesturum, etiam in medio foro hominem vidisset occisum. Ah hoc ego quocunque audiri, certa claraque afferre: illi illum salvum et felicem habeam !

II. Jam Phœbus brevioris viæ contraxerat orium  
Lucis, et eburi crescebant corpora somni ;  
Jamque suum victrix agebat Cythia regnum ;

La blafarde Cynthie, aux dépens de son frère,  
De sa frêle lueur éclairait l'hémisphère,  
Et le difforme Hiver obtenait les bonheurs  
De la saison des fruits et du dieu des bœufs;  
Le voyageur tardif, d'une main engourdie,  
Otaït encore du cep quelque grappe fleurie.

Je pense que tu comprendras mieux, si je te dis qu'on était au mois d'octobre, et au troisième jour des ides d'octobre. Je ne saurais le dire précisément l'heure. On mettrait plus facilement d'accord les philosophes que les horloges. Toutefois, c'était entre six et sept. Roste que je suis ! C'est peu pour les poètes de décrire le lever et le coucher du soleil, ils entreprennent volontiers de fatiguer de leurs chants même le milieu du jour; et moi je laisserais passer une si belle heure !

Déjà du haut des cieux le dieu de la lumière  
Avait en deux moitiés partagé l'hémisphère,  
Et pressant de la main ses coursiers déjà las  
Vers l'espérèque bord accélérait leurs pas.

III. Claude commence à pousser son âme au dehors, mais il ne peut lui trouver une issue. Alors Mercure, qui s'était toujours fort amusé de cette faétieuse nature, appelle une des trois Parques et lui dit : « Pourquoi, femme cruelle, permets-tu qu'on tourmente ce pauvre homme ? Il ne fallait pas le torturer si longtemps ; voici soixante-quatre années qu'il lutte avec son âme. Pourquoi lui en veux-tu ? Laisse une fois dire vrai les astrologues, qui, depuis qu'il est devenu prince, l'enterrent tous les ans, tous les mois. Du reste, ce n'est pas merveille s'ils se trompent ; personne n'a jamais su l'heure de sa naissance. En effet, personne

n'a jamais cru qu'il fût né. Allons, fais ta besogne :

Laisse, toi mort, regner au plus digne à sa place.

« Par Hercule ! répondit Clotho, je voulais ajouter quelques jours à sa vie, pour qu'il fit citoyens ce peu de gens qui restent à l'étré. Car il s'était promis de voir en toge tous les Grecs, les Gaulois, les Espagnols et les Bretons. Mais, puisqu'il le convient de laisser pour la graine quelques étrangers, et qu'ainsi tu l'ordonnes, ainsi soit-il. » Et puis, ouvrant son coffre, elle en sort trois fuseaux. L'un était celui d'Angurinus, l'autre de Baba, le troisième de Claude. « Tous trois, dit-elle, je les ferai mourir dans la même année, à peu d'intervalle l'un de l'autre : je ne renverrai pas celui-là sans compagne. Lui qui voyait naguère tant de milliers d'hommes et le suivre, et le précéder, et l'entourer de leur cortège, je ne puis pas tout à coup le laisser seul. Il faudra bien qu'il se contente de ces deux couvres. »

IV. Elle dit, et d'un tour fait sur un vil fuseau,  
Du stupide mortel abrégant l'agonie,  
Elle tranche le cours de sa royale vie.  
A l'instant Lachésis, une de ses deux sœurs,  
Dans un habil paré de festons et de fleurs,  
Et le front couronné des lauriers du Permesse,  
D'une toison d'argent tire une longue tresse,  
Dont son adroite main forme un fil délicat.  
Le fil sur le fuseau prend un nouvel écart :  
De sa rare beauté les sœurs sont étonnées ;  
Et toutes à l'eury, de guirlandes ornées,  
Voyant brûler leur taine et s'enrichir encore,  
Avec un fil doré tissent le siècle d'or.  
De la blanche toison le laine détreabée,  
Et de leurs doigts légers rapidement touchée,

Et deformis Hiems grates carpebat honores  
Divitis Autumni, visoque transiret Baccho  
Carpebat raras serus vindemitor avas.

Puto magis intelligi, si dicere, mensis erat october, dies tertius idus octobris. Horam non possum tibi certam dicere. Facilius inter philosophos, quam inter horologia conveniet. Tamen inter sextam et septimam erat. Nimis rustice aequales tui oneri poetæ, non contenti ortus et occasus describere, et etiam medium diem inquietant : tu sic transibis horam tam bonam ?

Jam medium curro Phœbus disliverat orbem,  
Et propior nocti fœsus qualibet habenas,  
Cibi quo flexam deducens tramite lucem.

III. Claudius animum agere cepit, nec invenire exitum poterat. Tum Mercurius, qui semper ingenio ejus delectatus esset, unam e tribus Parcis educit, et ait : « Quid, femina crudelissima, hominem miserum torqueri patieris ? nec unquam tandem cruciandus esset ; summa sexagesimus et quartus est, ex quo cum anima luctatur. Quid huc invades ? Patere mathematicos aliquando verum dicere, qui illum, ex quo princeps factus est, omnibus annis, omnibus mensibus effringit. Et tamen non est mirum si errant ; horam ejus nemo novit. Nemo enim illum unquam natum putavit. Fæc quod sciendum est :

Dede neci ; melior vacua sine regret in aula.

Sed Clotho : « Ego, mehercule, inquit, passillum temporis adijcere illi volebam, dum hos pauculos, qui supersunt, civitate donaret. Consulatur enim omnis Græcorum, Gallos, Hispanos, Britannos, togatos videre. Sed quotiam placet aliquos peregrinos in semen relinquit, et in ita jubet fieri, fiat. » Aperit illi capsum, et tres fusos profert. Unus erat Angurini, alter Babæ, tertius Claudii. « Hos, inquit, tres uno anno exigula intervallis temporum divinos mori jubet, nec illum incomitatum dimittam. Non oportet enim eum, qui modo se tot millia hominum sequentia videbat, post præcedentia, tot circumfusa, subito solui destitui. Contentus erit his interim convivoribus. »

IV. Hæc ait, et turpi convolvens stamina fuso.

Abrupti stolidæ regalia tempora vite.  
Et Lachesis redimita comas, cœnata capillo,  
Pleria crinem lauro fronteque coronans,  
Camidæ de niveo subtramina vellere fudit.  
Felix moderanda manu ; que ducta colorem  
Assuarecæ novum ; mirantur pensæ sorores.  
Mutatur villi pretioso lana metallo.  
Aures formoso descendunt secula filo.  
Nec modus est illis ; felicia vellera dantur.  
Et gaudent implere manus ; mox detota possa,  
Sponte sua festinat opus, nulloque labore.

Couste à l'instant sans peine, et file, et s'embellit :  
De mille et mille tours le fuseau se remplit.  
Qu'il passe les longs jours et la trame fertile  
Du rival de Céphale et du vieux roi de Pyle.  
Phébus, d'un chant de joie, annonçant l'avenir,  
De fuseaux toujours neufs s'empresse à les servir,  
Et cherchant sur sa lyre un ton qui les séduise,  
Les trompe heureusement sur le temps qui s'épuise.  
Puisse un si doux travail, dit-il, être éternel !  
Les jours que vous filez ne sont pas d'un mortel :  
Il me sera semblable et d'air et de visage,  
De la voix et des chants il aura l'avantage ;  
Des siècles plus heureux rattrairont à sa voix ;  
Sa loi fera cesser le silence des rois.  
Comme on voit du matin l'étoile radieuse  
Annouer le départ de la nuit ténébreuse,  
Ou tel que le Soleil, dissipant les vapeurs,  
Rend la lumière au monde et l'allégresse aux cœurs :  
Tel César va paraître, et la terre éblouie  
A ses premiers rayons est déjà réjouie. »

Ainsi dit Apollon. Lachésis, pour faire sa cour  
à un si bel homme, obéit, file à pleines mains, et  
prend sur elle d'accorder à Néron de nombreuses  
années. Pour Claude tous décident,

Riant, se gaudissant, de le mettre dehors :

et Claude vomit son âme et cessa de paraître en  
vie. Il expira comme il écoutait des comédiens :  
tu le vois donc bien, ce n'est pas sans cause que  
je crains ces gens-là. Les derniers mots qu'il fit  
entendre parmi les hommes, ce fut quand il rendit  
un bruit sonore par l'endroit d'où il parloit plus  
facilement : « Pough ! dit-il, je me suis tout con-  
chié. » — Co qu'il fit, je l'ignore : il est bien sûr  
que depuis longtemps il avait tout conchié.

*Mœlis contorto distendunt staminis furo ;  
Vincunt Tythoni, vincunt et Nestoris annos.  
Phœbus adest, cantuque juvat, gaudetque futura ;  
Et lætus pūnc plectra movet, nūc pensa ministrat ;  
Detrahet intrinsecus cantu, fallitque laborum.  
Dumque nimis citharam, fraternæque carmina laudant,  
Pius solito necere manu : humanae lata  
Laudetur transgredit opus. Na demitte, Parce,  
Phœbus ait : vincit mortalis tempora vitæ,  
Ille mihi amicus vultu, simulique decore.  
Nec cantu, nec voce minor : lælicia lausis  
Secula præstatibi, legumque silentia rumpet.  
Qualis discipulus lugubria lucifer atra.  
Aut qualis surgit redemptibus hæesperis astris,  
Qualis cum primis tenebris Aurora sobolis  
Induxit rutilanda diem, toi adloquit orbem  
Luctuos, et primos a carcere concitat enses ;  
Talis Cæsar adest. Ialem jam Roma Neronem  
Adspiciet ; flagrat nitidus fulgore remissus  
Vultus, et effuso cervix formosa capillo. »*

Hæc Apollo. At Lachesis, quæ et ipsa homini formosissimo faveret, fecit, et plena orditur manu, et Neroni multos annos de suo donat. Claudium autem jubent omnes, *χαίροντες, ἀποκλίνοντες ἐκ τῆς αἰῶνος διαίτης*. Et ille quidem animam ebullit, et eo desuit vivere videri. Exspiravit autem dum comendos audit, ut scias me non sine causa illos timere. Ultima vox ejus hæc inter homines audita

V. Te dire ce qui s'est ensuite passé sur la terre, c'est peine perdue : tu le sais du reste. Il n'y a pas de danger que tu oublies ce que l'allégresse publique a si bien gravé dans ta mémoire. Personne ne perd le souvenir de son boulier. Pour ce qui s'est fait au ciel, j'en laisse à mon auteur la responsabilité. Ou fait savoir à Jupiter qu'il vient d'arriver un quidam d'une taille honnête, à la tête blanche, qui murmure je ne sais quelle menace, branle incessamment son chef, et traîne son pied droit : interrogé de quel pays il était, il a répondu je ne sais quoi avec des sons confus et d'une voix inarticulée : on ne comprenait pas son idiome ; il n'était ni Grec, ni Romain, ni d'aucune nation connue. Alors Jupiter appelle Hercule, qui, s'étant promené par tout le monde, devrait connaître toutes les nations, et il lui commande d'aller examiner quelle espèce d'homme c'était. Hercule, à la première vue, fut naturellement interdit, encore qu'il n'eût pas tremblé devant les monstres de Junon. Quand il vit cette face d'un genre nouveau, cette démarche insolite ; quand il entendit cette voix qui n'était celle d'aucun animal terrestre, mais dont les sons rauques et embarrassés semblaient appartenir à quelque monstre marin, il crut qu'il lui tombait sur les bras un treizième travail. Après un examen plus attentif, il crut reconnaître une façon d'homme : il s'approcha donc, et, chose facile à comprendre pour un amateur de grec, il lui dit :

Quel es-tu ? d'où viens-tu ? quels remparts t'ont vu naître ?

est, quum majorem sonitum emisisset illa parte, qua facilis loquebatur : « Vae t me, puto, concacavi me. » Quid autem fecerit, nescio ; omnia certe concacavi.

V. Que in terris postes sint acta, supervacuum est referre. Scilis enim optime, nec periculum est, nec excidant, quæ memoriae publicum gaudium impræstat. Nemo felicissimis tunc obliviscitur. In oris quæ acta sunt, audire : fides penes auctorem erit. Nantiatur Jovi, venisse quendam bonæ stature, bene canum, nescio quid illam minari ; assidue enim caput movere, pedem detritum trahere : quisvis se cupis nationis esset, respondisse nescio quid perturbato sono, et voce confusa ; non intellegere se linguam ejus ; nec Græcum esse, nec Romanum, nec ullius gentis nate. Tum Jupiter Herculem, quia totum orbem terrarum pererraverat, et nosse videbatur omnes nationes, jubet ire et explorare, quorum hominum esset. Tum Hercules primo aspectu assidue perturbatus est, ut qui etiam non Junonia monstra timeret. Ut vidit novi generis faciem, insolitum locum, vocem nullius terrestris animalis, sed (qualis esse marinis bellis solet) ræcam et implentem, putavit sibi tertium decimum laborem venisse. Diligentius innotuit, vius est quasi homo. Accersit itaque, et, quod facillimum fuit Græculo, ait : τίς σὺ καὶ ἐκ ποῦ, ποῦ καὶ ἔρχῃ. Ubi hæc Claudius, gaudet esse illic philologos homines ; sperat futurum

A ces mots, Claude est tout joyeux de rencontrer là des philologues ; il espère qu'il va trouver à placer ses histoires. Et lui aussi, à son tour, avec un vers d'Homère, fait entendre qu'il est César :

Des bords troyens le vent me pousse en Cléonie.

Or, le vers qui suit eût été plus vrai, et de même pris à Homère :

Dont j'ai détruit les murs, tué les citoyens.

VI. Et pen s'en fallut qu'il ne fût croire son conte à Hercule, n'eût été la Fièvre qui, laissant ses autels, était venue avec lui ; tous les autres dieux étaient restés à Rome. — « Cet homme, dit-elle, te conte de pures menées : je te le dis, moi qui vécus tant d'années avec lui. C'est à Lyon qu'il est né. Tu vois un mancipie de Munatius : comme je te le raconte, il est né à seize bornes de Vienne ; c'est un frane Gaulois. Aussi, comme devait faire un Gaulois, il a pris Rome. Je te le donne pour né à Lyon, où Licinius régna tant d'années. Toi qui as connu plus de pays que le plus infatigable muletier, tu dois connaître les Lyonnais, et savoir que bien des milles séparent le Xanthe du Rhône. » — Là-dessus, Claude devient tout blême, et crie aussi haut qu'il peut faire gronder son courroux. Ce qu'il disait, personne ne le comprit. Il ordonnait de conduire la Fièvre au supplice, avec ce geste par lequel ses mains éternuées, assez fortes seulement pour cela, commandaient d'ordinaire qu'on décollât des hommes. Il avait ordonné qu'on lui coupât le cou. Vous eussiez dit

que tous étaient ses affranchis, à voir comme ils s'inquiétaient peu de lui.

VII. Alors Hercule : « Écoute-moi, dit-il, toi, et cesse de faire le sot : tu es ici dans un pays où les rats rongent le fer. Vito, dis-moi la vérité, sinon je rabats ton impertinence. » Et pour se rendre plus terrible, il fait le tragique, et dit :

Nomme, à l'instant, les lieux où tu reçus le jour,  
Ou ta race avec toi va périr sans retour.  
De grands rois ont senti cette lourde masse,  
Et ma main dans ses coups ne s'est jamais déçue :  
Tremble de l'éprouver encore à tes dépens.  
Quels murmures confus entends-tu entre les dents ?  
Parle, et ne me tiens pas plus longtemps en attente.  
Quels climats ont produit cette tête branlante ?  
Jadis, dans l'Hispanie, au triple Géryon  
J'allai porter la guerre, et par occasion  
De ces nobles troupeaux ravis dans son étable,  
Ramenai dans Argos le trophée honorable.  
En route, au pied d'un mont doré par l'orient,  
Je vis se réunir, dans un séjour saint,  
Le rapide courant de l'impétueux Rhône,  
Et le cours incertain de la paisible Saône :  
Est-ce là le pays où tu reçus le jour ?

Ce qu'il débita non sans clinquer et sans forfauterie. Toutefois, le dieu, qui n'avait pas l'âme bien rassurée, éraizait le soufflet d'un fou. Claude, voyant devant lui ce vaillait héros, ne songea plus à badiner : il comprit bien que si personne à Rome n'était son poreil, il n'avait pas en ces lieux même puissance, et que le coq est toujours maître sur son fumier. Alors, autant qu'on put le comprendre, il parut dire : — « O toi ! le plus brave des dieux, Hercule, j'espère que tu me serais

aliquem historiis amicus locum. Itaque et ipse Homericus versus Casarem se esse significans, ait :

*Quidam me puerum dixisse Nihilotenus minime.*

Est autem sequens versus verior, atque Homericus.

*Exilis et Epheus videri legimus, Galiam & vicinam.*

VI. Et lorsqu'on eut dit à Hercule toutes ces choses, il fut si étonné, qu'il ne savait plus que dire, et se mit à rire. Mais, comme il était si étonné, il ne put rien dire de plus. Il se mit à rire, et se mit à dire : « Cet homme, dit-elle, te conte de pures menées : je te le dis, moi qui vécus tant d'années avec lui. C'est à Lyon qu'il est né. Tu vois un mancipie de Munatius : comme je te le raconte, il est né à seize bornes de Vienne ; c'est un frane Gaulois. Aussi, comme devait faire un Gaulois, il a pris Rome. Je te le donne pour né à Lyon, où Licinius régna tant d'années. Toi qui as connu plus de pays que le plus infatigable muletier, tu dois connaître les Lyonnais, et savoir que bien des milles séparent le Xanthe du Rhône. » — Là-dessus, Claude devient tout blême, et crie aussi haut qu'il peut faire gronder son courroux. Ce qu'il disait, personne ne le comprit. Il ordonnait de conduire la Fièvre au supplice, avec ce geste par lequel ses mains éternuées, assez fortes seulement pour cela, commandaient d'ordinaire qu'on décollât des hommes. Il avait ordonné qu'on lui coupât le cou. Vous eussiez dit

VII. Tum Hercules : « Audi me, inquit, tu, et desine fatuari : venisti hoc, ubi mores ferreus rodunt. Citius mihi verum, ne tibi elogias excutiam, dicito. Et quo terribilius esset, tragicus fit, et ait :

Exprobra propere, sedis quo gentis elias.  
Hoc ne perennis stipes, ad terram accidas.  
Hæc clara reges saepe maculasti feroc.  
Quid nunc profute vocis luctuosa sonant ?  
Quæ patria, quæ regis mobile eduxit caput,  
Edidisti. Equidem regna tergenis petras  
Longinqua regia, unde ab Ætæpæ mari  
Inachium ad urbem nobilis advenit pecus.  
Vidi duobus luminibus Ævum jugum,  
Quod Phæobus ortu semper obverso videt :  
Ubi Rhodanus læpæ anse præcepit doli.  
Aræque dubitans, quo viros cursum agat.  
Tacitas quætos alibi ripas vadis.  
Estne illa tellus spiritibus aliter tui ?

Hæc sibi animose et fortiter. Nihilominus mentis suæ non est, et timet *παρὰ λόγον*. Claudius ait vidit virum valentem, obliis ugarum, intellexit neminem parum sibi Romæ fuisse, illic non habere se idem gratum ; Galium in suo sterquilino plurimum posse. Itaque quantum intelligi potuit, hæc visus est dicere : « Ego te, fortissime deorum, Hercules, operari mihi affuturum apud alios ; et

en aide auprès des autres ; et, si on m'eût demandé ou répondait, c'est toi que j'aurais nommé, comme me connaissait à merveille. Car si tu rappelles les souvenirs, je suis celui qui, devant ton temple, rendait la justice dans les mois de Jules et d'Auguste. Tu sais combien j'ai subi là de déboires à écouter les avocats et le jour et la nuit : si, comme moi, tu avais eu affaire à eux, si brave que tu te croies, tu ensses mieux aimé nettoyer les écuries d'Augias : pour moi, j'ai avalé bien plus d'ordures.

VIII. \* Mais puisque je veux.... Il n'est pas étouffant que tu aies fait irruption dans notre sénat : rien n'est fermé pour toi. Voyons, dis nous quel dieu tu veux qu'on fasse de cet homme ; ce ne peut être le dieu d'Épicure, le dieu qui n'a rien à faire et ne fait rien pour les autres : celui des stoïciens ? Comment peut-il être rond, et comme dit Varron, sans tête et sans prépuce ? Au fait, il y a quelque chose en lui du dieu stoïcien ; oui, je le vois, il n'a ni cœur, ni tête. Si, mon cher Hercule, il eût sollicité un bienfait de Saturne pour qui, pendant son règne, il célébrait toute l'année le mois des Saturnales, même avec un tel patronage, il n'eût pas obtenu sa divinité de Jupiter, qu'il avait, autant qu'il fut en lui, condamné pour inceste. Car il tua L. Silanus son gendre. Pourquoi ? je vous le demande ; parce que Silanus avait une sœur, la plus attrayante de toutes les jeunes filles, que tout le monde nommait Vénus, et qu'il aime mieux nommer Junon. — Pourquoi, je vous prie, dit Claude, sottement conseiller sa

sœur ? — Mais à Athènes c'est à moitié permis, et tout-à-fait à Alexandrie. — Parce qu'à Rome, dit le dieu, les rats lècheient les gâteaux sacrés, et l'homme veut-il redresser ce qui est tortu chez vous ? Ce qu'il fait dans sa chambre, je l'ignore : mais le voilà qui sonde les régions du ciel et veut devenir dieu. Il ne lui suffit pas d'avoir un temple dans la Bretagne, d'être adoré par les Barbares et prié comme un dieu. \*

IX. Enfin il vint à l'esprit à Jupiter qu'en présence d'un étranger dans la curie, il ne convenait ni de dire son avis, ni de discuter. \* Pères Conscrits, dit-il, je vous avais permis d'interroger, et vous avez fait de la pauvre besogne. Je veux que vous observiez la discipline de la curie. Celui-là, quel qu'il soit, que pensera-t-il de nous ? \* Quand on l'eut mis dehors, le premier à qui on demanda son avis, fut le père Janus : il avait été désigné consul post-méridien, pour les calendes de juillet, homme passablement jovial, qui toujours regarde par devant et par derrière. En habitué du forum, il dit avec facilité bien des choses que le greffier ne put pas suivre ; c'est pour cela que je ne les rapporte pas, pour ne pas donner son discours en termes dont il n'usa pas. Il parla copieusement de la grandeur des dieux, opinant qu'il ne fallait pas accorder un tel honneur au vulgaire. \* Autrefois, dit-il, c'était une grande affaire de devenir dieu : en éparpillant ce titre, vous en avez fait la moindre des choses. Aussi, pour ne pas paraître donner avis sur la personne et non sur la chose, je vote pour qu'à dater de ce jour nul ne soit fait dieu parmi ceux qui mangent les fruits de la terre, parmi ceux que nourrit la terre qui donne la

\* Tout ce chapitre est inintelligible à cause des lacunes ; nous n'essaierons pas de l'interpréter.

si quis a me noluerit petisset, te tui nominaturus, qui me optime noñi. Nam si memoria repetit, ego eram, qui tibi ante templum tuum jus dicebam totis diebus, mense Julio et Augusto. Tu scis, quantum ille miseriarum pertuleris, quum cunctissimos audirem, et diem et noctem ; in quos si incidisses, valde fortis flecti videreris, maluisse cunctas Anglie purgare ; multis plus ego stercoreis exvinsi.

VIII. \* Sed quoniam volo... non mirum, quod impetum in curiam fecisti ; mihi tibi clausi est. Modo dic nobis, qualem deum istum fieri velis : *ἀποκροῦναι θεῶν* non potest esse, *ἀπὸ αἰθέρος ἀνθρώπων θεῶν, αἰθέρα ἀλλαντῶν ἀνθρώπων*. Stoïcism ? quomodo potest rotundum esse (ut ait Varro), sine capite, sine præputio ? Est aliquid in eo Stoici Dei. (jam video) nec cor, nec caput habet. — Si, mi Hercule, a Saturno petisset hoc beneficium, cujus meminem toto anno celebravit [Saturnalia ejus] princeps, non tulisset illum Deus ab Jove, quem, quantum quidem in illo fuit, damnavit incestu. L. Silanum enim generum suum occidit. Oro, propter quid ? sororem suam, festivissimam omnium puellarum, quam omnes Jovem vocarent, malebat Junonem vocare. Quare, inquit, quero enim, sororem

suum similem stodere ? Athenis dimidium flect, Alexandria totum. Quia Romæ, inquit, mures moles linguæ, hic nobis curva corrigit. Quid in cubiculo suo faciat, aescio ; etiam corli scrutatur plagas, deus fieri vult. Parum est quod templum in Britannia habet, quod hunc Barbari colunt, et ut Deum erant. \* *Ἀλλοῦν πάλαιον χρεῖν.* \*

IX. Tandem Jovi venit in mentem, privatis intra curiam morantibus sententiam dicere, nec disputare. \* Ego inquit, P. C. interrogare volis permiseram ; vos mora mapalis fecistis. Volo servetis disciplinam curiæ. Hic quaecumque est, quid de nobis existimabit ? Illo dimisso, primus interrogator sententiam Janus posuit ; is designatus erat in kal. Julis postmeridianus Cos., homo quantumvis suaver, qui semper videt *jam noster est deus tuus*. Is multa dixerit, quod in foro virat, dixit, quæ notarius persequi non potuit ; et ideo non refero, ne illa verbis ponam, quæ ab illo dicta sunt. Multa dixit de magnitudine deorum ; non debere hunc vulgo dari honorem. \* Olim, inquit, magnus res erat, deum fieri ; jam fama minimum fecisti. Itaque ne videam in personam, non te rem sententiam dicere, censeo, ne quis post hunc diem deus fiat ex his, qui *ἀποκροῦναι* vocantur *θεοὶ*, aut ex his,

vie. Quiconque, au mépris de ce sénatus-consulte, sera fabriqué dieu par la brosse ou le eiseau, je le voue aux larres, et la première fois que nous aurons spectacle, je veux qu'il soit battu de verges avec les apprentis gladiateurs. » Après lui, celui dont on demanda l'avis fut Diespiter, le fils de Vica Pota, aussi désigné consul, consul de la petite banque. Celui là vivait de sa boutique, où chaque jour il débitait quelques petits droits de cité. Hercule l'aborda galamment et lui toucha le bout de l'oreille. Aussitôt Diespiter parla ainsi : « Puisque le divin Claude touche par le sang le divin Auguste, et aussi bien la divine Augusta, son aïeule, à qui lui-même il commanda d'être déesse; puisqu'il surpasse de bien loin tous les mortels en sagesse; puisqu'il importe à notre république que Romulus ne soit pas seul à dévorer ses raves bouillantes; je vote pour qu'à dater de ce jour le divin Claude soit fait dieu, tout aussi bien que ceux qui le méritèrent le plus avant lui, et que cette merveille soit ajoutée aux *Métamorphoses* d'Ovide. » Les opinions étaient diverses, et Claude semblait devoir l'emporter. Car Hercule, voyant que son fer était au feu, courait par-ci, courait par-là, disait : « Voyons, ne me faites pas tort : c'est mon affaire; plus tard, si vous voulez quelque chose de moi, je vous rendrai la pareille : une main lave l'autre main. »

X. Alors le divin Auguste se lève, son tour étant venu de donner son avis, et parle avec une noble faconde. « Pères Conscrits, vous m'êtes témoins que depuis l'heure où j'ai été fait dieu, je n'ai pas dit un seul mot. Jamais je ne m'occupe

que de mes affaires. Mais je ne puis dissimuler plus longtemps et contenir une douleur que la honte rend encore plus cruelle. Est-ce pour cela que j'ai purifié la terre et la mer? pour cela que j'ai comprimé les guerres civiles? pour cela que j'ai fondé Rome par des lois, que je l'ai décorée de mes ouvrages? Je ne trouve pas de termes pour m'exprimer, Pères Conscrits; les mots sont au-dessous de mon indignation. Il me faut donc répéter cette belle parole de l'éloquent Messala Corvinus : « Il a châtié l'autorité de l'empire! » Cet être-là, Pères Conscrits, qui ne semble pas capable de mettre une mouche dehors, tuait aussi facilement les hommes, que le chien tombe au jeu de dés. Mais que dirai-je de tous les méfaits de sa justice? Je n'ai pas le loisir de plorer les calamités publiques, quand je contemple les misères de ma famille. Aussi, j'oublierai les unes pour raconter les autres... (*Phrase inexplicable*). Quoique Phormion ne sache pas le grec, moi je le sais. Il se fait vieux.... Cet homme que vous voyez, qui, tant d'années se cache sous mon nom, m'en a témoigné sa reconnaissance en tuant deux Julies, mes petites-filles, l'une par le fer, l'autre par la faim; puis un de mes petits-fils, Silanus. Fais attention, Jupiter; si cette cause est mauvaise, certes, elle sera la tienne, quand il sera reçu parmi vous. Mais, dis-moi, pourquoi condamnaient-ils, divin Claude, ceux et celles que tu faisais mourir, avant de les entendre, avant d'avoir pris connaissance de leur cause? Est-ce l'usage? Cela ne se fait pas au ciel.

XI. « Voici Jupiter qui règne depuis tant d'an-

quos alit *Castigatus dignum*. Qui contra hoc S.-C. Deus factus, fictus, pietatis erit; cum dedi larvis, et proximo numere, inter novos auctoratos, ferulis vapulare placet. » Proximus interrogatur sententiam Diespiter, Vica Potæ filius, et ipse designatus Cos nummulariorum. Hic quaestus se sustinebat, vendere civitatulas volebat. Ad huncce belle accessit Hercules, et auriculanti ei tetigit. Illoque in hæc verba cecidit : « Quam Divus Claudius Divum Augustum sanguine contingit, nec minus Divam Augustam aviam suam, quam ipse Deum esse jussit, longæque omnes mortales sapientia antecellit, sitque a republica esse aliquem, qui cum Romulo possit

..... Ferventia rapa vorare :

censco, ut D. Claudius ex hac die deus fiat, ita ut ante eum quis optimo jure factus sit; eoque rem ad *perjuratorem* Ovidii adijcendum. » Varie erant sententiae, et videbatur Claudius sententiam vincere. Hercules eum, qui videret ferrum summi igne esse, modo hæc, modo illic cursabat, et aiebat : « Noli mihi lividere, nra res agitur; deinde si quid volueris invicem, faciam : Manus manum lavat. »

X. Tunc Divus Augustus surrexit sententiae suo loco dicendæ, et summa fecundis disseruit. » P. C., vos testes

habeo, ex quo deus factus sum, nullum verbum me fecisse. Semper meum negotium ego. Sed non possum amplius dissimulare, et dolorem, quem graviores pudor fecit, continere. In hoc terra merique pecem peperit; ideo civile bella compepsi; ideo legibus Urbem fundavi, operibus ornavi? Et quid dicam. P. C., non invenio; omnia infra indignationem verba sunt. Confutandum est illoque a me ad Messalam Corvinum disertissimum viri illam sententiam : Præcidit jus Imperii? Hic, P. C., qui nobis non posse videtur munera cretare, iam fœde homines occidebat, quam canis excidit. Sed quid ego de tot actibus jura dicam? Non vacet deflere publicas cladis, intuenti domestica mala. Illoque illa omittam, hæc referam. Etiam Phormes græce nescit, ego scio. ESTIKOSTO-ΝΥΧΗΣΑΙΝ, nescit. Iste, quem videtis, per tot annos sub meo nomine letus, hanc mihi gratiam rettulit, ut duas Julias promptus meus occideret, alteram ferro, alteram fame, unum abnepotem L. Silanum. Videtur Jupiter, an la causa mala, certe in tua, si hic inter nos fururus est. Dic mihi, Dite Claudi, quare quemquam ex his, quos, quasque occidisti, antequam de causa cognosceres, antequam audires, damnavisti? hoc fieri solet? In celo non fit.



nées ; il ne brisa la cuisse qu'au seul Vulcain , lequel

Il prit par le talon , et lança de l'Olympe.

Irrité contre sa femme , il la suspendit par les pieds. A-t-il tué quelqu'un ? Toi , n'as-tu pas tué Messaline , dont j'étais le grand-oncle , aussi bien que lo tien ? — Je l'ignore , dis-tu. — Que les dieux te mandissent ! tant il est plus honteux d'ignorer que d'avoir fait ce meurtre ! Cet homme n'a cessé de suivre l'exemple de C. César après sa mort. Celui-ci tua son beau-père ; Claude son gendre. C. César défendit que le fils de Crassus s'appelât le *Grand* : Claude lui rendit ce nom , mais lui prit sa tête. Dans une seule famille , il tua Crassus-le-Grand , Scribonia , Tristonia , Asarion , quoique de noble maison ; C. Crassus , entre autres , était assez sot pour mériter aussi le trône. Songez , Pères Conscriis , quel est le monstre qui veut être admis au nombre des dieux ! Voulez-vous maintenant en faire une divinité ? Voyez ce corps formé par la colère des immortels. Au reste , qu'il prononce vite trois mots , et je veux qu'il m'échappe pour son esclave. Qui l'adorera , qui le reconnaîtra comme un dieu ? Et vous-mêmes , si vous faites des dieux pareils , qui voudra reconnaître que vous êtes des dieux ? En somme , Pères Conscriis , si je me suis honnêtement conduit parmi vous , si je n'ai répondu durement à personne , vengez mes injures. Pour moi , voici mon vote ainsi motivé. » Et puis il lut sur ses tablettes : « Attendu que le divin Claude a tué son beau-père Appius Silanus ; ses deux gendres , Pompée

le Grand , et Luc. Silanus ; le beau-père de sa fille , Crassus le Frugal , cet homme qui lui ressemblait autant qu'un œuf à un œuf ; Scribonia , belle-mère de sa fille ; Messaline , sa femme , et tant d'autres dont on ne pourrait faire le compte ; je vote pour qu'il soit sévèrement châtié , condamné à juger des procès sans fin et sans vacation , tout d'abord exporté , avec ordre de sortir du ciel avant trente jours , et de l'Olympe avant trois. » Tous les dieux vinrent se ranger auprès d'Auguste. Aussitôt , le messager de Cyllène saisit Claude par la nuque et le traîna aux enfers ,

D'où nul , dit-on , ne retourna jamais.

XII. Tandis qu'ils descendent par la voie Sacrée , Mercure demande ce que veut dire tout ce concours de gens , si ce ne sont pas les funérailles de Claude ? En effet , le cortège était des plus magnifiques , et comme on n'avait rien épargné pour la dépense , il était aisé de voir qu'on enterrait un dieu : des gens avec flûtes , cornets , trompettes de mille formes , il y en avait une telle foule , une telle cohue , que Claude lui-même eût pu les entendre. Tous étaient pleins de joie , pleins d'allégresse. Le peuple romain se promenait comme en liberté. Agathou et quelques autres avocats pleuraient , mais de tout cœur. Les jurisconsultes sortaient de leurs tombes , pâles et maigres , ayant à peine pu souffler , comme des malheureux qui revenaient à la vie. Un d'eux , voyant les avocats qui se groupaient et déplaçaient leur fortune , s'approcha d'eux et leur dit : « Je vous disais bien que les Saturnales ne dureraient pas tou-

XI. « Ecce Jupiter , qui tot annos regnat , uni Volcano crus fregit , quem

*« Hic propter scelus dei Jovis hostem ».*

Et iratus fuit uxori , et suspendit illum ; nunquid occidit ? Tu Messalinam , cujus reque avunculus major eram , quam tuus , occidisti. Nescio , inquis ? Dili tibi malefaciant ! adeo istud turpis est , quod nescis , quam quod occidisti. Iste C. Casarem non desit mortuum persequi. Occiderat ille socrum ; hic et generum. Caius Caesar Crassi filium vult Magnum vocari ; hic nomen illi reddidit , caput tulit. Occidit in una domo Crassum Magnum , Scriboniam , Tristioniam , Asarionem , nobiles tamen ; Crassum vero tam fetum , ut etiam regnare posset. Cogitate , P. C. , quale portentum in numerum decorum se recipi cupiat. Hunc unus deum facere vultis ? Videtis corpus ejus , diu iratis natum. Ad summum , tria verba cito dicat , et servum me ducit. Hunc deum quis colat ? quis credet ? deique dum tales deos faciat , nemo vos deos esse credet. Summa res , P. C. , si honeste inter vos gerat , si nulli durius respondi , vindicatis injurias meas. Ego pro sententia mea hoc censeo. Atque lis ex tabella recitavit : « Quandoquidem Divus Claudius occidit socrum suum Appium Silanum , generos duos , Pompeium Magnum et L. Sila-

num , socrum filie sue Crassum Frugi , hominem tam similem sibi , quam ovo ovum , Scriboniam socrum filie sue , Messalinam uxorem suam , et ceteros , quorum numerus liri non potuit ; placet mihi in eum severe animadverti , nec illi rerum iudicandarum vacationem dari , eumque quamprimum exportari , et cito intra dies xxx excedere , Olympe intra diem tertium. » Peditibus in hanc sententiam istum est. Nec mora , Cyllentus ilium collo oborto trahit ad inferos ,

Hinc unda negant redire quemquam.

XII. Dum descendunt per viam sacram , interrogat Mercurius , quid sibi velit ille concursus hominum , nam Claudii funus esset ? Et erat omnium formosissimum , et impensum cura plenum , ut seires deum efferri ; tibicinum , cornicinum , nannique generis ænestorum tanta turba , laetus conventus , ut etiam Claudius audire posset. Omnes læti , hilares : P. R. ambulabat tanquam liber. Agatho et pauci cæcidiis plorabant , sed plane ex animo. Jurisconsulti et tenebris procedebant , pallidi , graciles , vix habentes animam , tanquam qui cummaxime reviviscerent. Ex his unus quum vidisset capita conferebant , et fortunas suas , deplorantes cæcidiis , accedit , et ait : « Delectam vobis. Non semper Saturnalia erunt. »

jours. « Claude, voyant ses funérailles, comprit qu'il était mort. Car on chantait à tue-tête cette hymne de deuil, en vers anapestes.

O cris ! ô perte ! ô douleurs !  
De nos funérailles clameurs  
Faisons retentir la place :  
Que chacun se contrefasse ;  
Crions d'un commun accord :  
Ciel ! ce grand homme est donc mort !  
Il est donc mort ce grand homme !  
Hélas ! vous savez tous comme  
Sous la force de son bras  
Il mit tout le monde à bas.  
Fallait-il vaincre à la course ;  
Fallait-il, jusque sous l'Ourse,  
Des Bretons presque ignorés,  
Du Cance aux cheveux dorés  
Mettre l'oguet à la chaîne,  
Et sous sa hache romaine  
Faire trembler l'Océan ?  
Fallait-il en moins d'un an  
Dompter le Parthe rebelle ?  
Fallait-il d'un bras fidèle  
Bander l'arc, lancer des traits  
Sur des ennemis défaits,  
Et d'une audace guerrière  
Blesser le Mède au derrière ?  
Noire homme était prêt à tout,  
De tout il venait à bout.  
Pleurons ce nouvel oracle,  
Ce grand prononceur d'arrêts,  
Ce Minos, que par miracle

Le ciel forma tout exprès.  
Ce phénix des beaux génes  
N'épuisait point les paries  
En palloyers superflus ;  
Pour juger sans se méprendre  
Il lui suffisait d'entendre  
Une des deux tout au plus.  
Quel autre toute l'année  
Voudra siéger désormais,  
Et n'avoir, dans sa journée,  
De plaisir que les procès ?  
Minos, cédez-lui la place,  
Déjà son ombre vous chasse,  
Et va juger aux enfers.  
Pleurez, avocats à vendre,  
Vos cabinets sont déserts.  
Rimeurs, qu'il daignait entendre,  
A qui tirez-vous vos vers ?  
Et vous qui complices d'avance  
Des cornets et de la chance  
Tirez immense trésor,  
Pleurez, brelandier célèbre,  
Bientôt un bûcher funèbre  
Va consumer tout votre or.

XIII. Claude était fort ravi d'entendre sa louange, et désirait jouir plus longtemps de ce spectacle. Mais le Talthybius des dieux mit la main sur notre homme, et lui en cloppant la tête de peur qu'on ne le reconnût, l'entraîna par le Champ-de-Mars : puis, entre le Tibre et la Voie-Couverte, il descendit aux enfers. Déjà, par un chemin plus

Claudius ut vidit fumus suum, intellexit se mortuum esse. Ingenti cum *αἰγιόχοιο* navia cantantur anapestis :

Fundite fletus,  
Edite placentes,  
Fingite luctus ;  
Resonet tristis  
Glamore forum ;  
Cecidit pulchre  
Cordatus homo,  
Quo non alius  
Fuit in toto  
Fortior orbe.  
Iste citato  
Vincere cursum  
Poterat celeres,  
Iste rebelles  
Funderet Partbos,  
Lexibetque sequi  
Perfida letis,  
Certaque manu  
Tendere nervum ;  
Qui precipites  
Vulnere parvo  
Figeret hostes,  
Pictaque Medi  
Terga fugacia.  
Iste Britannos  
Ultra notis  
Litora posuit,  
Et exerebras  
Scuts Belgicas  
Dare Romanis  
Colla catenis  
Jussit, et ipsum

Nova Romanæ  
Jura securis  
Tremere Oceanum.  
Desset virum,  
Quo non alius  
Potius citius  
Ducere causas,  
Cui tantum  
Parce audita,  
Sæpe et pœnita.  
Quis nunc iudex  
Toto litis  
Audiet amos ?  
Tibi jam credet  
Nec relictis,  
Qui dat populo  
Jura silenti,  
Cretæ tenens  
Oppida centum.  
Cadente mortis  
Pectora palmas,  
O caudici,  
Vincite genus.  
Vosque Poete  
Lugre novi ;  
Vosque in primis  
Qui concusso  
Magna paratis  
Loera frangis.

XIII. Delectatur tantibus suis Claudius, et cupiebat diutius spectare. Iniecit illi manum Talthybius deorum, et trahit capite obvoluto, ne quis eum posset agnoscere, per campum Martium ; et inter Tiberim et viam Tectam des-

court, Narcisse, son affranchi, l'avait précédé pour faire les honneurs à son patron : il se présente au-devant de lui, tout frais et brillant, comme un homme qui sort du bain, et s'écrie : « En quel lieu les dieux ont-ils donc affaire aux hommes ? — Va plus vite, lui dit Mercure, et annonce notre venue. » Mais l'autre faisait plus de caresses à son patron. Une seconde fois Mercure lui commande de se presser, et, comme il tardait, il le pousse avec son caducée. Narcisse s'envole plus prompt que la parole. La porte est rapide et la descente facile. Aussi, bien que podagre, en un moment il arrive au seuil de Pluton. Là, était couché Cerbère, ou, comme dit Horace, *le monstre aux cent têtes* s'agitant et secouant ses crins hideux. Narcisse, qui avait fui Sydélius, qui n'était qu'une chienne blanche, fut un instant troublé quand il vit ce chien noir à long poil, tel que certes tu ne voudrais pas en rencontrer dans les ténèbres. Puis il dit à haute voix : « Claude César arrive. » Aussitôt accoururent, en battant des mains, des gens qui chantaient : « Nous l'avons trouvé, réjouissons-nous ! » C'étaient C. Silius, consul désigné ; Juncus, ancien prêteur ; Sextus Trallus, M. Helvius, Trogus, Colla, Vectius Valens, Fabius, tous chevaliers romains, que Narcisse avait fait conduire au supplice. Au milieu de cette multitude chantante, était Mnester le pantonime, que, pour lui donner plus de grâce, Claude avait racourci. Bientôt aussi parvient jusqu'à Mesalpine la nouvelle de la venue de Claude. Les premiers de tous volent auprès de lui les affranchis Polybe, Myron, Harpocras, Amphibius et Phé-

naete que Claude avait envoyés devant lui, pour n'être en aucun lieu pris au dépourvu. Suivent les deux préfets, Justus Catonius et Rufus, fils de Pompée ; puis ses amis, Saturnius Luscius, et Pedit Pompéius, et Lupus, et Celer Asinius, consuls. En dernier lieu, la fille de son frère, la fille de sa sœur, son gendre, son beau-père, sa belle-mère, tous bien ses parents. Tout ce bataillon accourt vers Claude. Claude, dès qu'il les voit, s'écrie : « Tout est plein de mes amis. Par quel hasard êtes-vous ici. » Alors Pedit Pompéius : « Que dis-tu, le plus cruel des hommes ? Tu demandes par quel hasard ? Quel autre nous a envoyés ici que toi, l'assassin de tous tes amis ? Allons devant les juges : je vais te montrer où ils siègent. »

XIV. Il le conduit au tribunal d'Éaque. Éaque informait suivant la loi Cornelia, portée contre les meurtriers. Pompéius requiert que le nom de Claude soit inscrit, il signe au-dessous : « Sénateurs tués, XXX; chevaliers romains, CCCXV et plus; simples citoyens, autant que de sable et de poussière. » Effrayé, Claude promène ses regards de tous côtés; il cherche quelque débiteur pour le charger de sa défense. Il ne trouve aucun avocat. Enfin s'avance P. Petronius, son ancien convive, homme éloquent à la manière de Claude, qui requiert d'être entendu. Refusé. Pedit Pompéius l'accuse à grands cris. Petronius commence à vouloir répondre. Éaque, en homme plein de justice, le lui défend. Après n'avoir entendu que l'une des parties, il le condamne, disant :

Souffre ce que tu fis : c'est de toute justice.

Il se fit un grand silence. Tous étonnés, stu-

pendit ad inferos. Antecesserat jam compendiaris via Narcissus libertus, ad patronum excipendum, et venientis ostendit et erat a balneo, occurrit, et ait : « Quid dii ad homines ? — Celerius i, inquit Mercurius, et ventre nos audia. » Ille autem patronum plura blanditiis volebat; quem Mercurius iterum festinare iussit, et virga morantem impulit. Diecto citius Narcissus evolat. Omnia procliva sunt, facile descenditur. Itaque quamvis podagricus esset, momento temporis pervenit ad ianua Dilei, ubi jacebat Cerberus, vel, ut ait Horatius, *belua centiceps*, sese movens, villosa que horrendos evolutus. Pusillum subperturbatur (libani canem in deliciis habere consueverat) ut illum vidit canem nigrum villosum; sane quem non velis tibi in tenebris occurrere. Et magna inquit voce : « Claudius Caesar venit. » Ecce extemplo cum plausu procedunt cantantes : *Εὐχαῖσται, οὐρανοῖσιν αἶσα*. Ille erat C. Silius Cos. design. Juncus Praetorius, Sect. Trallus, M. Helvius, Trogus, Colla, Vectius Valens, Fabius, Equi Rom. quos Narcissus duce jussisset. Medius erat in hac cantantium turba Mnester pantonimus, quem Claudius decoris causa minorem fecerat. Nec non ad Mesalpinam illo rumor percrebruit, Claudium venire. Convolarunt primum omnium liberti, Polybius, Myron, Harpocras, Amphibius et Phé-

ronactes, quos omnes, necul imperatoris esset, praemisserat. Deinde praefecti duo, Justus Catonius, et Rufus Pompeii F. Deinde amici, Saturnius Luscius, et Pedit Pompeius, et Lupus, et Celer Asinius, consules. Novissime fratris filius, nec et filius, gener, socer, socrus, omnes plane consanguinei. Et agmine facto Claudio occurrit. Quos quum vidisset Claudius, exclamat : « *Πότερ πλεονεκτήεις ?* Quomodo vos huc venistis ? » Tum Pedit Pompeius : « Quid dicis, homo crudelissime ? Quæris, quomodo ? Quis enim eos alius huc misit quam tu, omnium amicorum interfector ? In jus eamus; ego tibi hic sellas ostendam. »

XIV. Ducit illum ad tribunal Æaci. Is lege Cornelia, quæ de sicariis lata est, quaerebat; postulat nomen ejus recipi, edit subscriptionem : « *Ορεῖσται* Senatores XXX, Equites Rom. CCCXV, atque plures; ceteros cives *δεῦρ ἰσχυρίζομαι* et *ἀνέγω* » Exterritus Claudius oculos undecunque circumfert. vestigat aliquem patronum, qui se defendere vellet. Advocatum non invenit. Tandem procedit P. Petronius, vetus convivitor ejus, homo Claudianus lingua disertus, et postulat ad vocationem. Non datur. Accusat Pedit Pompeius magnis clamoribus. Incipit Petronius velle respondere : Æacus, homo justissimus, vetat. Illum

préfaits de ces formes nouvelles, n'iaient que jamais cela se fût pratiqué. Pour Claude, il trouvait cela plutôt injuste que nouveau. Longtemps on disputa sur le genre de peine qu'il lui fallait infliger. Il y en eut qui dirent que, si l'on perdait un seul jour, Tantale mourrait de soif si l'on ne le secourait; que Sisyphé ne soulèverait jamais son fardeau; que bientôt on verrait s'embraser la roue du malheureux Ixion. Cependant Éaque ne fut pas d'avis de faire grâce à ces vétérans, de peur que Cléon n'en espérait quelque jour autant pour lui. Il lui plut d'imaginer un nouveau supplice, d'inventer pour lui un travail inutile, une sorte d'illusion à son âme en proie, qui serait sans fin comme sans résultat. Alors Éaque lui commanda de joner aux dés dans un cornet percé. Et le voici qui déjà commence à chercher ses dés toujours fugitifs, sans rien gagner.

XV. Car à peine agitant le mobile cornet,  
Aux dés prêts à sortir il demande sonnet,  
Que malgré tous ses soins entre ses doigts avides  
Du cornet défuncté, loangean des Danaïdes,  
Il sent couler les dés; ils tombent, et souvent  
Sur la table, entraîné par ses gestes rapides,  
Son bras avec effort jette un cornet de vent.  
Ainsi pour terrasser son adroit adversaire,  
Sur l'arène un athlète, enflammé de colère,  
Du geste qu'il ète espère le frapper;  
L'autre gauche, esquive, à le temps d'échapper,  
Et le coup, frappant l'air avec toute sa force  
Au bras qui l'a porté donne une rude entorse.

Aussitôt apparut C. César, qui vint le réclamer pour son esclave. Il produisit des témoins qui l'avaient vu de sa main chargé d'étrivières, de férules et de soufflets. Il est adjugé à C. César. Éaque le lui abandonne. Celui-ci le livre à Ménandre son affranchi, pour en faire un débrouilleur de procès.

Intum altera parte audita cœdemus, et ait : Etes mibi  
râ s'îpâs, dîq' s'îlîn yvâs. Ingras silendium factum  
est. Stupebat unces, navitate rei attoniti; negabant  
hoc unquam factum. Claudii iniquum magis videbatur,  
quam verum. De genere poenæ dū disputatum est, quid  
illum pati oporteret. Erant qui dicerent, si uni diei labe-  
ram fecissent, Tantulum sibi peritum, nisi illi succur-  
reretur; non inquam Sisyphum onere relevari; s'i-  
quando Ixionia miseri rotam sufflammandam. Non pla-  
cuit illi ex veteranis missionem dari, ne vel Claudius  
unquam simile speraret. Placuit novam poenam excogi-  
tari debere, instituum illi laborem irritum, et ali-  
cujus cupiditatis species sine fine et effectu. Tum Ææna  
jubei illum alea ludere pertuso fritillo. Et jam exerat

fugientes semper tesseras quærere, et nihil proficere.

XV. Nam quoties missurus erat resonante fritillo,  
Utrique subducto fugiebat tessera fundi;  
Cumque recolectos omdet mittere talos,  
Lusuro similis semper, semperque petenti,  
Decipere fidem; refugit, diptaque per ipsos  
Fallax assidue dilabatur alea furto.  
Sic quom jam summi tanguntur culmina montis,  
Itria Sisypho volvantur pondera colli.

Apparuit subito C. Cesar, et petere illum in servitutem  
cepit; producit testes, qui illum viderant ab illo flagris,  
ferulis, colaphis vulpulentem. Adjudicatur C. Cesari;  
illum Ææcus donat. Is Menandro liberti suo tradidit,  
ut s cognationibus ei esset.

## PETITES PIÈCES DE VERS.

### I. — A LA CORSE.

Corse, antique Cyroos, qu'antrefois cultiva  
L'aventurier des bords de la Phœcïde;  
Molandre que la Sardaigne, et plus grande qu'Illa,  
Corse, horrible séjour, quand sur ta plage aride  
Le soleil des éés d'ède ses traits brûlants,  
Quand Sîrius en feu dessèche les torrents;  
Corse inhospitalière, où l'étr. nger succombe,  
Épargne un exilé : car l'exil c'est la tombe;  
O terre! sois légère aux cendres des vivants!

### II. — SUR LA MÈRE.

Parmi d'affreux rochers ces bords nus et sauvages  
N'offrent pas tout à l'œil que déserta sans abris.  
Le printemps n'y voit point n'être ses doux ombrages,  
Ni l'été ses moissons, ni l'automne ses fruits;  
Jamais, quand l'hiver sombre au loin blanchit ses plaines,  
La liqueur de Pallas sous mon toit n'a brûlé;  
Point de pain, point de feu, point de fraîches fumées:  
Qu'y trouver? un exil; qu'y voir? un exilé.

### I. — AU CORNICAN.

Cornea Phœacico telius habitata colono.  
Cornea, que patrio nomine Cyroos eras.  
Cornea Sardinia brevior, porcelletur illa.  
Cornea puerula perula fluminibus,  
Cornea terribilis, quem primum incanduit ætas,  
Sævier, ostendit quom ferus ora Causi,  
Parce relegatis, hoc est, jam parce sepulchris;  
Victorum clacri sit tua terra levio.

### II. — DE RÆDEN.

Barbara prærupta inchoa est Cornea saxis.  
Horrida, desertis modique vasta locis.  
Non poma Autumnus, sæpè non educat. Ætas;  
Canaque Palladio monere Bruma caret;  
Umbrarum nullo Ver est letabile fein,  
Nullaque la infansio nascitur herba solo;  
Non pascis, non hæutes æque, non ultimus ignis;

### III. — PLAINTA CONTRE UN ENNEMI.

Toi dont le fer sanglant fouille encor ma blessure,  
Épargne un malheureux brisé par la douleur:  
Sautent un bras glacé, que ramenait l'injure,  
Plonges la mort au sein d'un odieux valaqueur.

### IV. — CONTRE LE MÊME.

Cruel!... (dis-je nommer? la douleur fait tout dire)  
Que cherche ton poign rd dans mon sein qu'il déchire?  
Tu vis na chute horrible, et souris de mes maux;  
Le li épas a passé sur ma tête blanchie,  
Et de na cendre encor tu troubles le repos!  
Mais va, si rien n'a pu, sombre et fatale envie,  
Éteindre dans ton cœur la soif de m'outrager,  
Les ombres ont des droits : elles aient venger  
L'usile de la mort profané par l'impie.  
Entends les dieux; entends mon ombre qui le crie :  
La tombe a repoussé de sacrilèges mains;  
Le malheur est asser! respecte mes destins.

Mic sola hæc duo sunt, exsilii, et exilium.

### III. — QUERELA.

Occidit jugulum quisquis scrutari, amice,  
Tu miserum neobum me suis esse putas?  
Desere confœssum : victori volens iniquo  
Mortiferum impertire mortua sepe manus.

### IV. — ITER.

Quisquis es : (et nomen dicam, dolor omnis cogit)  
Qui nostrum cinerem nunc, inimice, premis,  
Et non contentus tantis, subitque ruinis,  
Siringis in exultatum tela cruenta capui,  
Credere mihi, vires si quas natura sepulchris  
Attribuit; tumulus vindicat umbra meos.  
Ipso crede Deos hoc nunc tibi dicere, Livor,  
Hoc tibi nunc Manes dicere crede meos;  
Res est ætera miser. Noli mea tangere fata,  
Særilique bustis abstinerere manna.

## V. — AUTRE.

Tes vers sont pleins de fiel, de sarcasmes amers,  
Et ton don est encor plus noire que les vers.  
Hommes, femmes, enfans, tout ressent la morsure,  
Tout, même le vieillard, que respecte l'injure.  
De tes traits au hasard le public est percé ;  
Tel, tantôt des cailloux, s'agit le l'ennemi ;  
Mais la foule plus sage, aussitôt se rallie ;  
On te fait payer cher une courtoisie folle,  
Car la muse publique à la rage répond,  
Et plus d'un vers brûlant stigmatise ton front.

Quand de ma chute encore à peine raffermi,  
Je ne puis, vieux soldat, recevoir l'ennemi,  
Un plaisir m'assassine, et de ses traits perfides  
Distille avec gaieté les venims homicides.  
— Mais à table... en riant? — Que l'importe en effet  
Si de mes pleurs amers ton rire est le sujet?  
Ah! doit-on se jouer de ceux que l'on déchire?  
Des jeux qui sont mortels ne finit jamais sourire.

## VI. — A UN AMI.

Crispus, mon noble appui, l'ancre de ma détresse,  
Toi, dont l'ancien forum eût vanté la sagesse,  
Toi qui ne fus puissant que pour sauver autrui,  
Qui sers à mon naufrage et de port et d'abri;  
Dont l'amitié m'honore, et dont l'heureuse égide  
Dens mon affliction me rassure et me guide;  
D'un ami trop paisible l'irrépressible vengeur,  
On, du mal le plus pur ton don a la douceur;  
On, lorsque le banni gémit dans sa retraite,  
C'est toi par-dessus tout, c'est toi seul qu'il regrette;  
Et de l'enfer en vain il a subi la loi;  
Par delà ses rochers son cœur est avec toi.

## V. — ITEN.

Carmina mortifero tui sunt suffusa veneno.  
Et sunt carminibus pectora nigra magis.  
Nemo tui fuit, non vir, non femina, dentes.  
Haud puer, haud ætas undique tota senis.  
Uique ferus totas immitit saxa per urbes.  
In populum sic tu verba maligna iactas.  
Sed solet locutus populum compescere sævus.  
Et repletum motum saxa remissa caput.  
In te nunc stringit nullus non carmina vates;  
Inque tuam rabiem publica Musa furit.  
Dum sua compositus molibus bene concutit arma  
Miles, ille et nostra lævora tortis manibus.  
Bellus homo valde capitalis carmina ludit;  
Deque tuis manant atra venena iocis.  
Sed tu preque iocum dicis vinumque. Quid ad rem.  
Si plorans, risus si tuis ista facis?  
Quare tolle iocos; non est iocus, esse malignum:  
Nunquam sunt grati, qui nocere siles.

## VI. — AD AMICUM.

Crispe, mea vires, lazarumque ancora rerum;  
Crispe vel antiquo conspiciende foro;  
Crispe potius nunquam, nisi quum prodesset volebas;  
Naufragio litus tutaque terra meo.  
Solut hanc nobis, arx et insula nobis,  
Et nunc affectu solo quis animo.  
Crispe, fides dulcis, placidæ acerrima virtus,  
Cujus Cæsarque preceps anile madent;  
Maxima facinus vel ævi, vel gloria patri;  
Quo solo caret si quis, in exilio est.  
An tua, qui jaceo saxa telluris adherens,  
Mens necum est, nulla que collibetur humo.

## VII. — FÉLICITÉ DU TEMPS.

Il n'est rien qu'il ne range, il n'est rien qu'il n'ait;  
Sous ses pas destructeurs tout change et se détraque;  
L'Océan laisse à nu son antique rivage,  
Le mont altier s'écroule, et le fleuve tarit.  
Et que dis-je? des dieux l'éclatante demeure  
Doit s'embraser aux feux des astres confondus.  
Est-ce un châtiment? Non, c'est la loi que tout meure;  
Et le monde et les cieux un jour ne seront plus.

## VIII. — UN VOIE.

Puissiez-vous me survivre, ô frères que j'adore!  
Et n'avoir à pleurer de moi que mon trépas!  
Rivalisons d'amour: ici la lutte honore;  
Vaincre ou céder est dont dous ces nobles combats.  
Que la mix de mon fils, aujourd'hui bégaïante,  
Puisse un jour défer vautre voix éloquent.

## IX. — A LA VILLE DE CORDOUE.

Prends le deuil, ô Cordoue! étale tes douleurs;  
Ma cendre attend ici le tribut de tes pleurs:  
Tes pleurs sont dus à ton poète.  
Tu dus en verser moins, lorsque sur les remparts  
Rome et le monde entier fondaient de toutes parts.  
Quand, de terreur longtemps muette,  
Et d'un double fléau seule attirant le poids,  
Sous Pompée et César tu perissais deux fois.  
Tu versas moins de pleurs dans cette nuit funeste  
Où, de tant de héros noble et précieuse reste,  
Succombaient trois cents de tes fils,  
Et quand l'affreux brigand de la Lusitanie  
Lançait contre tes murs une flèche immonde.  
Où, moi qui fus l'amour, l'orgueil de mon pays,  
Sur ce roc enchaîné je sens finir ma vie.  
Prends le deuil, ô Cordoue! à ton éloignement

## VII. — DE QUALITÉ TEMPORES.

Omnia tempus edax depascitur, omnia carpit,  
Omnia solet morer, nil sinit esse diu.  
Flumina delictum, profluvium mare litore siccant;  
Subsidunt montes, et juga celsa ruunt.  
Qui tam parva loquor? moles pulcherrima cæli  
Ardebit flammis tota repente suis.  
Omnia mors possit. Lex est, non pœna, perire.  
Iste aliquo modus tempore molis erit.

## VIII. — VOTUM.

Sic mihi si frater, majorque, minorque, superes,  
Et de me dolant nil, nisi morte mea.  
Sic illos vincam, sic vincam rursus amando;  
Mutuos tuos sic bene certet amor.  
Sic dulci Marus qui nunc sermone fratriat;  
Facundo patris provocet ore duos.

## IX. — AN CORDUBAM.

Corduba, solve comas, et tristes indue vultus;  
Inlucrumque ciceri munera mitte meo.  
Nunc longinqua tuum deplora, Corduba, statem.  
Corduba non illo tempore mensis magis.  
Tempore non illo, quo veris viridibus Orbis.  
Incubant ludi tota ruita tibi;  
Quum geminis oppressa magis intrinque peribis.  
Et illi Pompeius, Cæsar et hostis erat;  
Tempore non illo, quo ter tibi fœdera erant  
Hæc vox sua desit, que tibi summa fuit;  
Non, Læmæus quæret quum moris latero,  
Fugret et portus lancea torta tua.  
Ile tuos quondam magnus, tua gloria, civis  
Infigat scopulo. Corduba, solve comas;

Du moins detras-tu quelque chose :  
De l'exil homicide où languit ton enfant  
Tu sours moins vite la cause.

ÉPIGRAMME DE SÉNÈQUE, ÉCRITE PAR LUI-MÊME, D'APRÈS  
L'ÉDITION DE MURET.

Soins, travaux, dignités, honneurs dus à l'emploi

Que j'occupai naguère et qu'un autre possède,  
Allez, vous n'avez plus aucun charme pour moi :  
À de vaineurs aeteurs sans regret je vous cède.  
Loin de vous Dieu m'appelle à l'éternel repos ;  
Adieu monde, séjour où tout est périssable ;  
Toi, terre, couvre-moi de quelques grains de sable :  
Je rends mon âme au ciel et te laisse mes os.

Et gratare tibi, quod te natura supremo  
Adhuc Oceano; tardius ista doles.

X. — ÉPIGRAMME SÉNÈQUE AB IPSO CONSCRIPTUM.

Cura, labor, meritum, sumpti pro munere honores,

He, alias posthac sollicitate animas.  
Me proci a vobis Deus avocat; illicet actis  
Rebus terrenis, hospita terra, vale.  
Corpus avara tamen solennibus excipe saxa;  
Namque animam cœlo, reddidit omnia tibi.





# QUESTIONS NATURELLES

A LUCILIUS,

## LIVRE PREMIER.

### PRÉFACE.

Autant il y a de distance, vertueux Lucilius, entre la philosophie et le reste des sciences humaines, autant j'en trouve, dans la philosophie même, entre la partie qui s'occupe de l'homme et celle qui a les dieux pour objet. Celle-ci plus relevée, plus aventureuse, s'est permis davantage : elle ne s'est point contentée de ce qui s'offre à votre vue ; elle a pressenti que la nature avait placé au-delà du monde visible quelque chose de plus grand et de plus beau. En un mot, il y a de l'une à l'autre philosophie tout l'intervalle de Dieu à l'homme. La première enseigne ce qu'il faut faire ici-bas ; la seconde, ce qui se fait dans le ciel. L'une dissipe nos erreurs, et porte le flam-

beau qui éclaire les voies trompeuses de la vie ; l'autre plane fort au-dessus du brouillard épais où l'homme s'agit en aveugle : elle l'arrache aux ténèbres pour le conduire à la source de la lumière. Oui, je rends surtout grâce à la nature, lorsque, non content de ce qu'elle montre à tous les yeux, je pénètre dans ses plus secrets mystères ; lorsque je m'enquiers de quels éléments l'univers se compose ; quel en est l'architecte ou le conservateur ; ce que c'est que Dieu ; s'il est absorbé dans sa propre contemplation, ou s'il abaisse parfois sur nous ses regards ; s'il crée tous les jours, ou s'il n'a créé qu'une fois ; s'il fait partie du monde, ou s'il est le monde même ; si aujourd'hui encore il peut rendre de nouveaux décrets et modifier les lois du destin, ou s'il lui est impossible de retoucher son œuvre sans desceudre de sa majesté et reconnaître qu'il s'est trompé. Il doit eu effet aimer toujours les mêmes

## LIBER PRIMUS.

### PRÆFATIO.

Quantum inter philosophiam interest, Lucili virorum optime, et ceteras artes ; tantum interesse existimo in ipsa philosophia, inter illam partem que ad homines, et hanc que ad deos spectat. Altior est hæc, et animosior ; multum permisit sibi ; non fuit oculis contenta ; magis esse quiddam suspensa est, ac potius, quod extra conspectum natura posuisset. Denique tantum inter duas interest, quantum inter Deum et hominem. Altera docet,

quid in terris agendum sit ; altera, quid agatur in cælo. Altera errores nostros disciunt, et tamen admonet, quo discernantur ambiguæ vitæ ; altera multo supra hanc calliginem in qua volutamur excedit, et e tenebris ereptum illi perdocit, unde lucet. Equidem tunc naturæ rerum gratias ago, quoniam illam non ab hac parte video, que publica est, sed quoniam secretiora ejus intravi ; quoniam dico, que universi materia sit, quis auctor sit, aut custos ; quid sit Deus ; totus in se intendat, an ad nos aliquando respiciat ; faciat quotidie aliquid, an semel fecerit ; pars mundi sit, an mundus ; liceat illi hodieque decernere, et ex lege fatorem aliquid derogare ; an majestatis deminutio sit, et confessio erroris, mutanda sententia ; necesse est

choses celui qui ne saurait aimer que les choses parfaites ; et il n'est pas pour cela moins libre ni moins puissant ; car il est à lui-même sa nécessité. Si l'accès de ces mystères m'était interdit, à quoi m'eût servi de naître ? Pourquoi alors me féliciterais-je d'être au nombre des vivants ? Pour filtrer des breuvages et digérer des aliments ? Pour soigner ce débile et misérable corps qui périt dès que je cesse de le remplir ? Pour jouer toute ma vie le rôle de garde-malade, et craindre la mort, pour laquelle nous naissons tous ? Otez-moi cette inestimable jouissance, l'existence vaut-elle que je m'épuise pour elle de fatigues et de sueurs ? Oh ! que l'homme est petit, tant qu'il ne s'élève pas au-dessus des choses de la terre ! Tout le temps qu'il lutte contre ses passions, que fait-il de si admirable ? Sa victoire même, s'il l'obtient, a-t-elle rien de surnaturel ? A-t-il le droit de s'admirer lui-même, parce qu'il ne ressemble pas aux êtres les plus dépravés ? Je ne vois pas qu'on doive s'applaudir d'être plus robuste qu'un malade. Il y a loin de cet état à la santé parfaite. Vous vous êtes soustrait aux faiblesses de l'âme ; votre front ne sait point mentir ; la volonté d'autrui ne vous fait ni composer votre langage, ni déguiser vos sentiments ; vous fuyez l'avarice, qui ravit tout aux autres pour tout se refuser ; la débauche, qui prodigue honteusement l'argent qu'elle regagne par des voies plus honteuses encore ; l'ambition, qui ne mène aux dignités que par d'indignes bassesses. Jusqu'ici pourtant, vous n'avez rien fait : sauvé de tant d'écueils, vous n'avez pas échappé à vous-même. Si cette vertu

à laquelle nous aspirons est digne d'envie, ce n'est pas quo ce soit proprement un bien d'être exempt de tout vice, mais c'est que cela agrandit l'âme, la prépare à la connaissance des choses célestes, et la rend digne d'être associée à Dieu même.

La plénitude et le comble du bonheur pour l'homme, c'est de fouler aux pieds tout mauvais désir, de s'élançer dans les cieux, et de pénétrer les replis les plus cachés de la nature. Avec quelle satisfaction, du milieu de ces astres où vole sa pensée, il se rit des mosaïques de nos riches, et de notre terre avec tout son or, non pas seulement de celui qu'elle a rejeté de son sein et livré aux empreintes de notre monnaie, mais de celui qu'elle garde en ses flancs pour la cupidité des âges futurs. Pour dédaigner ces portiques, ces plafonds éclatants d'ivoire, ces forêts taillées en jardins, ces fleuves contraints de traverser des palais, il faut avoir embrassé le cercle de l'univers, et laissé tomber d'en haut un regard sur ce globe étroit, dont la plus grande partie est submergée, tandis que celle qui surnage, brûlante ou glacée, présente au loin d'affreuses solitudes. Voilà donc, se dit le sage, le point que tant de nations se partagent le fer et la flamme à la main ! Voilà les mortels avec leurs risibles frontières ! Le Danube ne franchira pas l'Ister ; le Strymon devra borner la Thrace, et l'Euphrate arrêter les Parthes ; le Danube séparera la Sarmatie de l'empire romain ; le Rhin sera la limite de la Germanie ; entre les Gaules et les Espagnes, s'élèveront les cimes des Pyrénées ; d'immenses déserts de sables

enim ei eadem placere, cui nisi optima placere non possunt; nec ob hoc minus liber et potens est. Ipse enim est necessarius suis. Nisi ad hæc admittitur, non fuerat nasci. Quid enim erat, cur la numero viventium me postum esse gauderem? An ut cibos et potiones perciperem? ut hoc corpus casurum ac fluidum, periturumque nisi subinde impeter, arcerem, et viverem aegri minister? ut mortem timerem, cui omnes nascimur? Detrahe hoc inestimabile bonum, non est vita tanti, ut eandem, ut æstuum. O quam contraria res est homo, nisi supra humanam surrexerit! Quomodo cum affectibus colloquimur, quid magnifici facimus? etiam superiores sumus, portenta vincimus? Quid est, cur suspicamus nosmetipsos, qui dissimiles deterrimus sumus? non video quare sibi placeat, qui robustior est valetudinario. Multum interest inter vires et bonam valetudinem. Effugisti vitis animi; non est tibi frons fida, nec in alienam voluntatem sermo compositus, nec cor involutum, nec avaritia, que quidquid omnibus abstulit, sibi ipsi arguit; nec invidia pecuniam turpiter amittens, quam turpius reparet; nec ambitio, que te ad dignitatem nisi per indignum non ducet. Nihil adhuc consecutus es; multa effugisti, te nondum. Virtus enim ista quam affectamus, magnifica est; non

quia per se bestium est malo caruisse, sed quia animum laxat, ac præparat ad cognitionem cælestium, dignumque efficit, qui in consortium Dei veniat. Tunc consummatum habet plenumque bonum sortis humanæ, quoniam, calcato omni malo, petit altum, et in interiora naturæ aium venit. Tunc jussu inter sidera ipso vagantem, divitum pavimenta ridere, et totum cum æro suo terram; non illo tantum, dico, quod egessit, et signumque monete dedit, sed et illo, quod in oculo servat posterorum avaritiæ. Nec potest ante contemnere porticus, et lætaria chore fulgentis, et tonsas silvas, et derivata in domos flumina, quam totum circumest mundum, et terrarum orbem super ne despicies, angustum, et magnæ ex parte operum mari, etiam quæ exstat, iste squallidum, et aut ustum aut rigentem. Sibi ipse ait: hoc est illud punctum, quod inter tot gentes ferro et igni dividitur! O quam ridiculi sunt mortaliæ tenuis! Ultra Istrum Deos non astat; Strymon Thraciam includit; Parthis obstat Euphrates; Denubius Sarmaticæ ac Romanæ diuturnit; Rhemus Germaniæ modum facit; Pyreneus medium inter Gallias et Hispanias jugum attollit; inter Ægyptum et Æthiopias arearum inculta vastitas jacet! Si quis formidat dei intellectum hominis, nonne et ille

s'étendront de l'Égypte à l'Éthiopie! Si l'on donnait aux fourmis l'intelligence de l'homme, ne feraient-elles pas comme lui plusieurs provinces de l'aire d'une grange? Quand vous vous serez élevé à ces choses vraiment grandes, dont je parle, chaque fois que vous verrez des armées marcher enseignes déployées, et comme si tout cela était chose sérieuse, des cavaliers tantôt voler à la découverte, tantôt se développer sur les ailes, vous serez tenté de dire :

La noire légion sous les herbes chemine.

Ce sont là des évolutions de fourmis, qui se donnent beaucoup de mouvement sur peu d'espace. Quelle autre chose les distingue de nous, que l'exiguïté de leur corps? C'est sur un point que vous naviguez, que vous guerroyez, que vous distribuez des empires, imperceptibles à l'œil, n'eussent-ils de barrière que les deux Océans. Il est là-haut des régions sans bornes, que notre âme est admise à posséder, pourvu qu'elle n'emporte avec elle que la moindre partie possible de son enveloppe matérielle, et que, purifiée de toute souillure, libre d'entraves, elle soit assez légère et assez sobre en ses desirs pour voler jusque-là. Dès qu'elle y touche, elle s'y nourrit et s'y développe : elle est comme délivrée de ses fers et rendue à son origine. Elle reconnaît sa divinité à l'attrait qui l'emporte vers le ciel ; loin qu'il soit pour elle un monde étranger, elle y reconnaît sa patrie. Elle volt avec sécurité le coucher, le lever des astres, les routes si diverses qu'ils suivent sans désordre. Elle observe le point d'où chaque planète commence à nous luire, son

plus haut degré d'élévation, le cercle qu'elle parcourt, la ligne jusqu'où elle s'abaisse. Aride spectatrice, il n'est rien qu'elle n'examine et n'interroge. Eh ! qui l'en empêcherait ? Ne sait-elle pas que tout cela est son domaine ? Combien alors elle juge mesquines les proportions de son séjour terrestre ! Qu'est-ce en effet que l'espace qui s'étend des rivages les plus reculés de l'Espagne jusqu'aux Indes ? Une traversée de quelques jours, lorsqu'un bon vent enfla la voile. Et les plaines du ciel ouvrent une carrière de trente coudées à la plus rapide de toutes les planètes, qui, sans jamais s'arrêter, va constamment de la même vitesse ! Là enfin l'homme apprend ce qu'il a si longtemps cherché ; là il apprend à connaître Dieu ? Qu'est-ce que Dieu ? L'âme de l'univers. Qu'est-ce que Dieu ? Tout ce que vous voyez et tout ce que vous ne voyez pas. Si l'on rend enfin à l'être suprême sa grandeur, qui passe toute imagination, si seul il est tout, au dedans comme au dehors, son œuvre est pleine de lui. Quelle est donc la différence entre la nature de Dieu et la nôtre ? C'est que dans l'homme la plus noble partie est l'âme, et qu'il n'y a rien en Dieu qui ne soit âme. Il est tout raison ; tel est, au contraire, l'aveuglement des mortels, qu'à leurs yeux cet univers si beau, si régulier, si constant dans ses lois, n'est que l'œuvre et le jeu du hasard, qui se laisse rouler au milieu des tonnerres, des inées, des tempêtes et des autres météores qui tourmentent le globe et son atmosphère. Et ce délire ne s'arrête pas au vulgaire ; il a gagné jusqu'à des hommes qui se donnent pour sages. Il en est qui, tout en reconnaissant en eux une âme prévoyante,

unam aream in multis provinciis divideat? Quam te in illa vere magna materis; quoties videbis exercitus subrectis ire vesillis, et, quasi magnum aliquid agatur, equitem modo ultiora explorantem, modo a lateribus affusum, libebit dicere :

Il nigrum campis agmen. . . . .

Formicarum iste discursus est, in angusto laborantium. Quid illis et nobis interest, nisi exigui mensura corpusculi? Punctum est istud in quo navigatis, in quo bellatis, in quo regna disponitis; minima, etiam quum illis intrinsecus Oceanus occurrat. Superius ingentia spacia sunt, in quorum possessionem animus admittitur; et ita, si minimum secum ex corpore tulit, si sordidum omne detulit, ei expeditus levissusque contentus modico emiculi. Quam illa teigit, altius, crescit; ac venit vinculis liberatus, in originem redit. Et hoc habet argumentum divinitatis sue, quod illum divina delectat; nec nil alienis interest, sed ut suis. Secure spectat oceanus siderum atque ortus, et tam diversas concordantium vias. Observat, ubi quæque stella primum terris lumen ostendat, ubi culmen ejus summum, qua cursus sit, quousque descendat. Curiosus

spectator essentis singulis, et querit. Quidni querat? Scit illa ad se pertinere. Tunc contentum domicilii prioris angustias. Quantum colim est, quod ab ultimis littoribus Hispanie usque ad Indos jacet? Paucissimorum dierum spatium, si naveis suis ventis implevit. At illa regio orientis per triginta annos velocissimo sideri viam præstat, nunquam resistenti, sed aequaliter cilo. Illic demum discit, quod diu quaerivit; illic incipit Deum nosse. Quid est Deus? Mens universi. Quid est Deus? Quod vides totum, et quod non vides totum. Si demum magnitudo sua illi redditor, qua nihil majus excogitari potest, si solus est omnia, opus suum et extra et intra locat. Quid ergo interest inter nostram Del et nostram? Nostri melior pars animus est; in illo nulla pars extra animam. Totus ratio est, quum interius tantus error mortalis tenet, ut hoc, qui neque formosus est quidquam, nec dispositus, nec in proposito constitutus, existimant homines fortitum et causi volubile, ideoque tumultuosum inter fulmina, nubes, tempestates, et cetera quibus terræ ac terris vicinis pulsantur. Nec hinc intra vulgum dementia est, sapientiam quoque profanos contigat. Sanè qui patet, nibi ipso animam esse, et quidem providam

capable d'embrasser dans ses moindres détails ce qui les touche eux et les autres, refusent au grand tout, dont ils font partie, toute espèce d'intelligence, et le supposent enporté par je ne sais quelle force aveugle, ou par une nature ignorante de ce qu'elle fait. Combien, dites-moi, n'importe-t-il pas d'être éclairé sur toutes ces choses, et d'en bien déterminer les limites? Jusqu'où va la puissance de Dieu; forme-t-il la matière dont il a besoin, ou ne fait-il que la mettre en œuvre; l'idée est-elle préexistante à la matière, ou la matière à l'idée; Dieu accomplit-il tout ce qu'il veut, ou trop souvent le sujet ne manque-t-il pas à l'exécution; et des mains du suprême artisan ne sort-il pas maintes fois des ouvrages défectueux, non point faute d'art, mais parce que les éléments qu'il emploie sont rebelles à l'art? Admiration, étudier, méditer ces grands problèmes, n'est-ce point franchir la sphère de sa mortalité et s'insérer citoyen d'un monde meilleur? Mais, direz-vous, à quoi vous serviront ces études? Quand je n'en tirerais pas d'autre avantage, je saurai du moins que tout est borné, lorsque j'aurai voulu mesurer Dieu. Mais ces réflexions viendront plus tard.

I. J'aborde maintenant mon sujet. Écoutez ce que les philosophes veulent qu'on pense de ces feux que l'air fait mouvoir transversalement. Ce qui prouve avec quelle force ils sont lancés, c'est l'obliquité de leur course, et leur extrême vitesse; on voit qu'il y a là, non un mouvement propre, mais une impulsion étrangère. Ils sont aussi nombreux que variés dans leurs formes. Il

Y en a une espèce qu'Aristote désigne sous le nom de *Chèvre*. Si vous m'en demandez la raison, je vous prierais de m'expliquer d'abord pourquoi on les appelle aussi *Boucs*. Si, au contraire, ce qui est mieux, nous convenons entre nous de nous épargner ces questions sur le dire des auteurs, nous gagnerons plus à rechercher la cause du phénomène qu'à nous étonner de ce qu'Aristote appelle *Chèvre* un globe de feu. Telle fut la forme de celui qui, pendant la guerre de Paul Émile contre Persée, apparut grand comme le disque de la lune. Nous mêmes avons vu plus d'une fois des flammes qui offraient l'aspect d'un ballon énorme, mais qui se dissipaient dans leur course. Vers le temps où Auguste quitta la vie, pareil prodige se renouvela; nous le revîmes lors de la catastrophe de Séjan, et le trépas de Germanicus fut annoncé par un semblable présage. Quoi! me direz-vous, seriez-vous enfoncé dans l'erreur au point de croire que les dieux envoient des signes avant-coureurs de la mort, et qu'il soit rien d'assez grand sur la terre pour que la chute en retentisse dans l'univers? Je traitera ce point dans un autre temps. Nous verrons si les événements se déroulent tous dans un ordre fatal; s'ils sont tellement liés les uns aux autres, que ce qui précède devienne la cause ou le présage de ce qui suit. Nous verrons si les dieux prennent souci des choses humaines, si la série même des causes révèle par des signes certains quels seront les effets. En attendant, j'estime que les feux dont nous parlons naissent d'une violente compression de l'air qui s'est rejeté d'un côté, mais sans se dissiper, et en réagissant sur lui-même. Cette réaction fait jaillir

ac dispensant/em singula, et sua, et aliena; hoc autem universum, in quo nos quoque sumus, experts esse consili, etiam ferri lemeritate quadam, aut natura neciente quid faciat. Quam nulle existimus ista cognoscere, et rebus terminos ponere? quantum Deus vult? materiam ipse sibi format, an data ulatur? utrum idea materie prius superveniat, an materia idea? Deus quidquid vult efficit, an in multis rebus illum tractanda destituit; et a magno artifice prove formetur nulla, non quia cessat ars, sed quis id in quo exerceat, sepe inobsequans arti est? — Hinc inspicere, hinc discere, his locutare, nonne transire est? materiam enim, ista proderunt? Si nihil aliud, hoc certe sciam, nonnulla angusta esse, mensura Deum. Sed hanc decido.

I. Nunc ad propositum veniam opus. Audi quid de ignibus philosophia velit, quos per transversos agit. Magna vi illos excusi argumentum est, quod obliqui feruntur, et præcipida celeritate. Apparet illos non ire, sed propici. Ignium multæ varique facies sunt. Aristoteles quoddam genus illorum Capram vocat. Si me interrogaveris,

quare? prior mihi rationem reddas oportet, quare Hordi vocetur. Si autem, quod commodissimum est: conveni inter nos, ne alter alterum interroget; quid dicat illa? responde; satius erit de re ipsa querere, quam mirari, quid ista Aristoteles glorum ignis appellaverit Capram. Tuis tibi forma ejus, qui, bellum adversus Persæum Paullo gerente, lunæ magnitudine, apparuit. Nos quoque vidimus non semel flammam ingens pileæ specie, que tamen in ipso cursu suo dissipata est. Vidimus circa divi Augusti exercitum simile prodigium; vidimus quam de Sejano actum est; nec Germanici mors sine denuntiatioe tui fuit. Dices mihi: Ergo tu in tantis terroribus et in existimis Deos mortuorum signs præmittere, et quidquam esse in terra tam magnam, quod perire mundus sciat? Erit aliud isti res. Tempus. Vidimus, nam certis omnium rerum ordo ducitur, et alia alia ita complexa sint, ut quod antecedit, aut causa sit sequentium, aut signum. Vidimus, an diis humani sint curæ; an series ipsa, quid factura sit, certis rebus notis unius. Interim illud existimo, huiusmodi ignes existere, vere vehementius trito, quam inellatio ejus in alteram partem facia est, et non cessat, sed intra se pugnat. Ex hac

des poutres, des globes, des torches, des incendies. Si la collision est plus faible, si l'air n'est, pour ainsi dire, qu'effleuré, l'éruption lumineuse est moindre,

Et l'étoile, en filant, traîne sa chevelure :

Alors de minces étincelles tracent dans le ciel un sillon imperceptible et prolongé. Ansa n'y a-t-il point de nuit qui n'offre ce spectacle : car il n'est pas besoin pour cela d'une grande commotion de l'air. Pour tout dire, en un mot, ces feux ont la même cause que les foudres, mais moins énergique : ainsi, un léger choc des nuages produit l'éclair ; un choc plus violent, la foudre. Voici l'explication d'Aristote : « Le globe terrestre exhale quantité de vapeurs de tout genre, les unes sèches, les autres humides, quelques-unes glacées, d'autres inflammables. » Il n'est pas étonnant que les émanations de la terre soient de nature si multiple et si variée, puisque les corps célestes mêmes ne se montrent pas tous sous la même couleur. La canicule est d'un rouge plus vif que Mars, et Jupiter n'a d'autre éclat que la netteté d'une lumière pure. Il faut donc que de cette infinité de molécules que la terre rejette de son sein et envoie vers la région supérieure, les nuages en attirent des parties ignifères, susceptibles de s'allumer par leur choc mutuel, et même par la simple inhalation des rayons solaires ; comme il arrive sous nos yeux que la paille enduite de soufre s'allume même à distance du feu. Il est donc vraisemblable qu'une matière analogue, concentrée dans les nuages, s'enflamme aisément et

produit des feux plus ou moins considérables, suivant qu'ils ont plus ou moins d'énergie. Car rien de plus absurde que de croire que ce sont des étoiles qui tombent, ou qui traversent le ciel, ou des parcelles qui s'entraînent et se séparent des étoiles ; si cela était, depuis longtemps il n'y aurait plus d'étoiles : car il n'y a pas de nuit où l'on ne voie plusieurs de ces feux courir, entraînés en sens divers. Or, chaque étoile se retrouve à sa place, et leur grandeur ne varie point. Il suit de là que ces feux naissent au-dessous d'elles, et ne s'évanouissent siôt dans leur chute que parce qu'ils n'ont ni foyer, ni siège assuré. — Mais pourquoi ne traversent-ils pas aussi l'atmosphère pendant le jour ? — Quo répondrait-on, si je disais que de jour il n'y a pas d'étoiles parce qu'on ne les voit pas ? Elles disparaissent, effacées par l'éclat du soleil : de même alors des feux parcourent le ciel, mais la clarté du jour absorbe leur lumière. Si pourtant il en est parfois dont l'explosion soit assez distincte pour ressortir au milieu même de l'éclat du jour, ceux-là sont visibles. Il est certain que l'âge présent en a vu plusieurs de cette sorte se dirigeant les uns d'orient en occident, les autres dans le sens contraire. Les gens de mer voient un signe de gros temps dans le grand nombre des étoiles filantes : si elles annoncent des vents, il faut qu'elles se forment dans la région des vents, c'est-à-dire dans l'air, entre la terre et la lune. Dans les grandes tempêtes, il en est qui semblent de vraies étoiles posées sur les voiles des vaisseaux. Le mulet en péril se croit alors sous la protection du Castor et de Pollux.

vexatione nascentur trabes, et globi, et faces, et ardores. At quom levius collatus, et, ut ita dicam, strictus est, minora lumina excubuntur. *crisquam* volatilia sidera dicunt. Tunc ignes tenuissim iter exille designant, et celo produunt. Ideo nulle sine hujusmodi spectaculis nox est ; non enim opus est ad efficienda ista magno aeris motu. Denique, ut breviter dicam, eadem ratione finit ista, qui fulminas, sed vi minore. Quomodo enim nubes medioeriter collise, fulgurstationes efficiunt ; majore impetu pulsæ, fulminas. Aristoteles ejusmodi rationem reddit : « Varia et molli terrarum orbus expirat, quædam humida, quædam siccæ, quædam algida, quædam congelenda igitur idoneæ. » Nec mirum est, si terre omnis generis et vario evaporata est ; quoniam la celo quoque non unus apparet color rerum, sed acrior sit canicula rubor, Martis rufior, Jovis nullus, la lucem puram uitore producit. Necesse est ergo in magna copia corporulorum, que terre eieciunt, et in superiorem agunt partem, aliqui in nubes pervenire simenta igitur, que non tantum collis possint ardere, sed etiam afflate radiis solis. Nam spud nos quoque, stramenta sulphure aspersa, igitur ex intervallo trabunt. Veri ergo simile est, talem materiam intra nubes congregatam fa-

cile succendi, et majores minoresque ignes existeri, prout illis fuit plus aut minus virium. Illud enim stultissimum est existimare, aut stellas decidere, aut transire, aut aliquid illis asferri et abstrahi ; nam si hoc fuisse, jam defuissent. Nulle enim nox est, qua non plurimum ire, et in diversum videatur abire. Atqui, quo rotem, quæque inveniantur loco ; magnitudo sua singulis constat. Sequitur ergo ut infra illas ista nascentur, et cito intercedant, quia sine fundamento sunt et sede certa. Quare ergo etiam non interdum transferuntur ? Quid, si dicam stellas interdum non esse, quis non apparet ? Quomodo enim ille latus, et solis fulgure obscurantur ; sic fœces quoque transcurrunt etiam interdum, sed abstruuntur ex diurni luminis claritate. Si quando laquei tanta via emittit, ut etiam adversus diem vindicare sibi solum fulgorem possint, apparent. Nostra certe ætas non semel vidit diurnas faces, alias ab oriente la occidentem versas, alias ab occidente ortum. Argumentum tempestatis potius, quam nubes transvolant stelle. quod si signum ventorum est, illi est, uti venti sunt, id est, in ære, qui medius inter lunam et terram est. In magna tempestate apparent quasi stelle velo insidentes. Adjuvari se tunc periclitantes existimant Pollucis et Castoris numine. Causa

Mais la seule cause qui doit le rassurer, c'est qu'elles se montrent quand l'ouragan faiblit et que le vent tombe. Quelquefois ces feux voltigent sans se fixer. Glylpe, voguant vers Syracuse, en vit un s'arrêter sur le fer même de sa lance. Dans les camps romains, des faisceaux d'armes parurent s'enflammer de ces étincelles qui venaient les effleurer, et qui souvent frappent comme la foudre les animaux et les arbustes. Lancées avec moins de force, elles ne font que glisser et tomber mollement, sans frapper, ni blesser. Elles jaillissent tantôt d'entre les nuages, tantôt du sein de l'air le plus pur, s'il contient assez de principes inflammables. Et même ne tonne-t-il pas quelquefois dans le ciel le plus serein, comme par un temps couvert, par suite d'une même collision atmosphérique? L'air, si transparent, si sec qu'il puisse être, est pourtant compressible; il peut former des corps analogues aux nuages, et qui, choqués, fassent explosion. De là les pontres, les boucliers ardents, les dieux qui semblent tout en feu, lorsque des causes semblables, mais plus actives, agissent sur les mêmes éléments.

II. Voyons maintenant comment se forment les cercles lumineux qui entourent quelquefois les astres. Ou rapporte que le jour où Auguste revint d'Apollonie à Rome, on vit autour du soleil un cercle empreint des couleurs variées de l'arc-en-ciel. C'est ce que les Grecs nomment *Halo* et que nous pouvons très-justement appeler Couronne. Voici comme on en explique la formation : qu'on jette une pierre dans un étang, on voit l'eau s'écartier en formant plusieurs cercles, dont le pre-

mier, fort rétréci, est successivement environné d'autres de plus en plus larges, jusqu'à ce que l'impulsion se perde et meure dans la surface unie et immobile des eaux. Il faut supposer dans l'air des effets analogues. Quand ce fluide condensé est susceptible de percussion, les rayons du soleil, de la lune, d'un astre quelconque le forcent, par leur action, à s'écarter circulairement. L'air, en effet, comme l'eau, comme tout ce qui reçoit une forme d'un choc quelconque, prend celle du corps qui la frappe. Or, tout corps lumineux est sphérique; donc l'air qui en sera frappé prendra la forme ronde. De là le nom d'Aïres donné par les Grecs à ces météores, parce que les liens destinés à battre le grain sont ronds généralement. Du reste, il n'y a pas la moindre raison de croire que ces cercles, quelque nom qu'en leur donne, se forment dans le voisinage des astres. Ils en sont fort éloignés, bien qu'ils paraissent les ceindre et leur servir de couronne. C'est près de la terre que se dessinent ces apparitions; et l'œil de l'homme, toujours faible et trompé, les place autour des astres mêmes. Rien de pareil ne peut se former dans le voisinage du soleil et des étoiles, où règne l'éther le plus subtil. Car les formes ne peuvent absolument s'imprimer que sur une matière dense et compacte; sur des corps subtils elles n'auraient ni prise ni consistance. Dans nos bains mêmes, on observe un effet semblable autour des lampes, au milieu de cet air dense et obscur, surtout par le vent du midi, qui rend l'atmosphère lourde et épaisse. Ces cercles parfois se dissolvent et s'effacent insensiblement, parfois se rompent sur un

antem melioris spei est, quod jam apparet frangi tempestatem, et desinere ventos. Aliquando feruntur ignes, non sedent. Glylippo Syracusan petenti via est stalla super ipsam lanceam constituta. In Romanorum castris vias ant ardere pita, igoibus scilicet in illa detropis; qui saepe, fulminum more, animalia ferire solent et arbusta. Sed si minore vi militum, defluent tantum et insident, non furios, nec vulnerant. Alii inter nubes eliduntur, alii sereno, si aer ad exprimendum ignem aptus fuit. Nam sereno quoque celo aliquando innat, ex eadem causa, qua nimbis, aere inter se collato. Qui etiam est incidiore ac sicior, colore tamen et facere corpora quædam similia nubibus potest, que percussa reddant sonum. Quandoque igitur flunt trabes, quandoque clypei, et vastorum imagines ignium, ubi in tantum materiam incidit similis causa, sed major.

II. Videmus nunc quemadmodum fiat in fulgor, qui sidera circumnectit. Memorie proditum est, quo die divus Augustus orbem, ex Apollonia reversus, intravit, circa solem visum coloris varii circumful, qualis esse in arcu solet : hunc Greci *Halo* vocant, nos dicere Coronam ætissimè posuimus. Quædammodum fieri dicunt, exponant. Quam is piscinæ lapis missus est, videmus in multos orbis aequos discedere, et fieri primum angu-

stissimum orbem, deinde latorem, ac deinde alios majores, donec evanescat impetus, et in planitiem immensarum aquarum solvatur. Tale quiddam eoghemus fieri etiam in aere, quum spissior factus, plagam sentire possit; tunc solis aut inaur vel coalescent sideris incurrit recedere illum in circulos cogit. Nam humor, et aer, et omne quod ex lecto formam accipit, in talem habitum impellitur, qualis est ejus quod impellit. Omne autem lumen rotundum est : ergo et aer in hunc modum, percussus lumine, cohibet. Ob hoc lites splendoris Greci Aërea vocaverunt, quia fore terrendis frugibus loca destinata sunt rotunda. Nam est autem quod existimemus, letis, sive aere, sive coronæ sint, in vicina siderum fieri. Plurimum enim abstant, quævis tangere et et corrosare vis desunt. Non longe a terra sit talis effluget, quum vis noster solis imbecillitate deceptus, circa ipsum sidus putat jactam. In vicina autem solis et stellarum nihil tale potest fieri, quia illic æther tenuis est. Nam forme crassæ demum spæsiore corporibus imprimi solent ; in subtilibus non habent ubi consistant, aut hærent. In nubibus quoque circa lucernam tale quiddam adspici solet, ob aeris densi obscuritatem ; frequentissime autem in aëro, quum colorum maxime grave et spissum est. Nonnunquam osculatione dissolvitur et desinunt, nonnunquam ab aliqua

point, et les marins attendent le vent du côté du ciel où la rupture s'est faite : l'aquilon, si c'est au nord ; si c'est au couchant, le zéphyre. C'est une preuve que ces couronnes prennent naissance dans la même région que les vents. Au-delà, les vents ne se forment plus, ni par conséquent les couronnes. A ces preuves ajoutez que jamais ces météores ne s'engendrent que dans un air immobile et stagnant : le contraire ne se voit pas. En effet, un air tranquille peut recevoir une impulsion, prendre une figure quelconque ; un alragité se dérobe à l'action même de la lumière : car il n'a ni forme ni consistance ; les molécules qui sont frappées les premières sont aussitôt disséminées. Ces cercles donc qui couronnent les astres n'auront jamais lieu qu'an sein d'une atmosphère dense et sans mouvement, et par là propre à retenir la ligne de la lumière qui la frappe circulairement. Et en effet, revenez à l'exemple que je citais tout à l'heure. Une pierre jetée dans un bassin, dans un lac, dans toute eau dormante, y produit des cercles sans nombre ; ce qu'elle ne fait pas dans une eau courante. Pourquoi ? Parce que l'eau qui suit empêche toute figure de se former. Il en est de même pour l'air : tranquille, il peut recevoir une forme ; impétueux et agité, il ne laisse plus de prise et brouille toutes les empreintes qui viennent s'y appliquer. Quand les couronnes se dissolvent également sur tous les points, et s'évaporent sans déplacement, c'est une marque que l'air est tranquille ; et ce calme universel annonce de l'eau. Se rompent-elles d'un côté seulement, le vent souffra

du côté de la rupture ; se déchirent-elles en plusieurs endroits, il y aura tempête. Tous ces accidents s'expliquent par ce que j'ai exposé plus haut. Car, que l'ensemble du phénomène se décompose à la fois, cela démontre l'équilibre, et, parlant, le calme de l'air. Si la fracture est unique, c'est que l'air pèse de ce côté, et que de là doit venir le vent. Mais si le cercle est déchiré et morcelé de toutes parts, évidemment il subit le choc de plusieurs courants qui tourmentent et assaillent l'air dans tous les sens. Cette agitation de l'atmosphère, cette lutte et ces efforts en tous sens, signalent la tempête et la lutte imminente des vents. Les couronnes ne paraissent guère que la nuit autour de la lune et des autres astres ; de jour elles sont si rares, que quelques philosophes grecs prétendent qu'on n'en voit jamais ; et pourtant il y en a des preuves dans l'histoire. La cause de cette rareté, c'est que le soleil, ayant trop de force, agite, déchauffe et volatilise trop l'air : l'action de la lune, moins vive, est plus aisément soutenue par l'air ambiant ; il en est de même des autres astres, également incapables de le diviser. Dès lors leur figure s'imprime et peut s'arrêter sur cette vapeur plus consistante et moins fugace. En un mot, l'air ne doit être ni tellement compacte qu'il éloigne ou repousse l'immersion de la lumière, ni tellement subtil et délié, qu'il n'en retienne aucun rayon. Telle est la température des nuits, alors que les astres, dont la lumière dense ne vient plus heurter l'air brusquement, se peignent dans ce fluide, plus con-

parte rumpuntur ; et inde ventum nautici expectant, unde coelestis coronæ perit. Si enim a septentrione discesserit, Aquilo erit ; si ab occidente, Favonius. Quod argumentum est, intra eam partem cœli has fieri coronas, intra quam venti quoque solent. Superiora autem non habent coronas, quis ne ventos quidem. Ille argumentis et illud adijce, nunquam coronas colligi, nisi stabili aere et pigro vento. Aliter non solet adspici : nam qui stat aer, impetu et deducit, et in aliquam faciem fingi potest : is autem qui fluit, ne fertur quidem lumen. Non enim formatur, nec realit ; quia prius quoque pars ejus dissipatur. Nunquam ergo nilum sidus talem sibi efficiunt circumdabil, nisi quum aer erit densus atque immotus, et ob hoc custodiens incidentem in se rotundi lineam luminis ; nec sine causa. Repete enim exemplum, quod paulo ante proposui. Lapillus in piscum aut lacum et aliquam alligatam aquam missus, circulos facit innumerebiles ; et hoc idem non facit in flumine. Quare ? quia omnem figuram fingens aqua distorbat. Idem ergo in aere evenit, ut ille qui menet, possit figurari, et ille qui rapitur et currit, non dei sui potentiam, et omnem ictum venientemque formam extorbet. Hæc, de quibus dixi, coronæ quum dissipæ sunt æquillæ, et in semetipsas evanescunt, significatur aeris quies ; est omnium tran-

quillitas, et tunc æquum est species. Quum ab una parte ecesserunt, illiæ ventos inde fluduntur. Si rupta pluribus locis sunt, tempestas sit. Quare id accidit, ex his que jam exposui, intelligi potest. Nam si facies universa subsedit, apparet temperatum esse aere, et sic placidum. Si ab una parte interitum est, apparet inde aere incumbere, et ideo illa regio ventum dabit. At quum undique et concepta et laerata est, manifestum est a pluribus partibus in illam impetum fieri, et inquietum aere bino atque illinc assilire. Itaque et hæc inconstantia cœli tam multa tentavit, et indigne laborantia, futura tempestas venturum plurimum apparet. Hæc coronæ nocilites fere circa lunam et alias stellas notantur, interdum raro ; adeo ut quidam et Græci negaverint eas omnino fieri, quum illos historie cognovissent. Causa autem raritatis hæc est, quod solis fortius lumen est, et aer ipse agitatior ab illo, calefactusque, s-tulior est ; lune autem interior vis est, et ideo quia facillè a circumpositis aere facilius sustinetur ; aque sidera cœtera infirma sunt, nec percurrere aera vi sua possunt. Excipitur itaque illorum imago, et in materia solidiore ac minus cedente versatur. Debet enim aer nec tam spissus esse, ut excludat ac submoveat a se lumen immissum, nec tam tenuis et solutus, ut nullam venientibus radiis morum præbeat. Hæc nocturnis tempe-

densé qu'il ne l'est d'ordinaire pendant le jour.

III. L'arc-en-ciel, au contraire, n'a pas lieu de nuit, si ce n'est très-rarement, parce que la lune n'a pas assez de force pour pénétrer les nuages et y répandre ces teintes qu'ils reçoivent quand le soleil les frappe. Cette forme d'arc et cette diversité de teintes viennent de ce qu'il y a dans les nuages des parties plus saillantes et d'autres plus enfoncées; des parties trop deuses pour laisser passer les rayons, et d'autres trop inconsistantes pour leur fermer accès. De ces inégalités résultent ces nuances alternatives d'ombre et de lumière, et cette admirable variété de l'arc-en-ciel. On l'explique encore autrement. Quand un tuyau vient à se percer, on voit l'eau qui jaillit par une étroite ouverture offrir à l'œil les couleurs de l'iris, si elle est frappée obliquement par le soleil. Pareille chose peut se remarquer dans le travail du foulon, lorsque la bouche, remplie d'eau, fait pleuvoir sur l'étoffe étendue sur le châssis une rosée fine et comme un nuage humide, où paraissent toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Nul doute que la cause de ce phénomène ne réside dans l'eau; car il ne se forme jamais que dans un ciel chargé de pluies. Mais examinons comment il se forme. Suivant quelques philosophes, il y a dans les nuages des gouttes d'eau perméables aux rayons du soleil, et d'autres, plus denses, qu'ils ne peuvent traverser : les premières renvoient la lumière, les autres restent dans l'ombre; et de leur interposition se forme un arc, dont une partie brille et reçoit la lumière, tandis que l'autre la repousse

et couvre de son obscurité les points adjacents. D'autres auteurs nient qu'il en soit ainsi. L'ombre et la lumière, disent-ils, pourraient ici passer pour causes uniques, si l'arc n'avait que deux couleurs, s'il n'était composé que de lumière et d'ombre.

Mais ses mille couleurs, abossant l'œil séduit,  
Néient le ton qui cesse à la teinte qui suit :  
La nuance n'est plus, et semble encor la même.

Ce n'est qu'aux deux bords qu'est le contraste. L'iris présente du rouge, du jaune, du bleu, et d'autres teintes si finement nuancées, comme sur la palette du peintre, que, comme dit le poète, pour discerner entre elles les couleurs, il faut comparer les premières aux dernières. Car la transition échappe, et l'art de la nature est tellement merveilleux, que des couleurs qui commencent par se confondre, finissent par contraster. Que font donc ici vos deux seuls éléments d'ombre et de lumière pour expliquer des effets sans nombre? D'autres donnent de ces mêmes effets la raison suivante : dans la région où il pleut, toutes les gouttes sont autant de miroirs, toutes peuvent réfléchir l'image du soleil. Ces images, multipliées à l'infini, se confondent dans leur chute précipitée, et l'arc-en-ciel naît de la multitude confuse de ces images du soleil. Voici sur quel on base cette conclusion. Exposer au soleil des milliers de bassins, tous renverront l'image de cet astre; supposez une goutte de rosée sur chaque feuille d'un arbre, il y paraîtra autant de soleils qu'il y aura de gouttes, tandis que dans le plus vaste

ratura colligit, quasi sidera collectum æra loco levi non pugnaciter nec asperè feriant, spissioreneque, quam solis esse interdicto, insistant.

III. At contra arcus in nocte non alit, nisi admodum raro, quia luna non habet tantum virium, ut nubes traheant, et illis colorem suffundat, qualem accipiunt sole perstricta. Sic enim formam arcus discoloris efficiunt, quia aliæ partes in nubibus humidiores sunt, aliæ aridiores; quædam crassiores, quam ut solem transmittant; aliæ imbecilliores, quam ut excludant. Hæc inæqualitas alternis lucem umbræque permittit, et exprimit illam mirabiliter arcus varietatem. Altera causa quædammodum arcus reddiderit. Videmus, quum fistula oblique loco rupta est, aquam per tenue foramen elidi; quæ sparsa contra solem oblique posita, faciem arcus repræsentat. Idem videmus accidere, si quando volueris observare fulgurinem : quum in aqua implexit, et vestimenta ridiculis diducta leviter aspergit, apparet varios eorum colores in illo aere asperso, quales in arcu fulgere solent. Illius rei causam in humore esse ne dubitaveris. Non sit enim nunquam arcus, nisi nubila. Sed quæremus quomodo fiat. Quidam aiunt esse aliquam stillicidiam, quæ solem transmittit, quædam umbris coacta, quam ut transluceant; itaque ab illis fulgorem reddi, ob his umbram, et sic utriusque in egressu effici arcum, in quo pars fulget, quæ solem recipit,

pars obscurior sit, quæ excludit, et ex se umbram proximis fecit. Hoc ita esse quidam negant. Poterat enim umbra et lux causæ videri, si arcus duos tantum haberet colores, et sic ex lumine umbræque constaret.

Sed nunc diversi nitantur quam mille colores.  
Transit ipse tamen spectantis lumina fallit;  
Usque adeo quod sperant idem est, tamen nitima di-tant.

Videmus in eo aliquid flumini, aliquid lutei, aliquid carulei, et alia in picturæ modum subtilibus lineis ducta, ut ait poeta, ut in dissimiles colores solit, acire non possis, nisi cum primis extrema contuleris. Nam communis decipit; usque adeo mira arte nature, quod a similibus corpus, in dissimilia desinit. Quid ergo istæ duo colores faciunt luminis atque umbræ, quum innumerabilium ratio redeunda sit? Quidam ita excludunt arcum fieri dicunt in ea parte, in qua pluit, singulis stillicidia pluvie eadem singula specula esse; a singulis ergo imaginem reddi solis; deinde multas imagines, immo innumerabiles, et diversas, et in præceptis transcurrentes confundi; itaque et arcum esse multarum imaginum solis confusorem. Hæc s'c colligunt. Pelles, inquit, mille diæ sermo pone, et omnes habebunt imaginem solis; in singulis facili dispois: singulas guttas; singulas habebunt imaginem solis. At contra ingens stagnum non habebit nisi imagi-



étang on n'en verra qu'un seul. Pourquoi? Parce que toute surface luisante, circonscrite, si étendue que soient ses limites, n'est qu'un seul miroir. Supposiez cet étang immense coupé par des mers en plusieurs bassins, il s'y formera autant d'images du soleil qu'il y aura de bassins. Laissez l'étang dans son entier, il répètera toujours une image unique. Il n'importe que ce soit un ponce d'eau ou un lac; dès qu'il est circonscrit, c'est un miroir. Ainsi, ces gouttes innombrables, qui se précipitent en pluie, sont autant de miroirs, autant d'images du soleil. L'œil placé en face n'y voit qu'un confus assemblage, et l'intervalle de l'une à l'autre s'efface par le lointain. De là, au lieu de gouttes distinctes, on n'aperçoit qu'un brouillard formé de toutes les gouttes. Aristote porte le même jugement. Toute surface lisse, dit-il, renvoie les rayons qui la frappent. Or, quoi de plus lisse que l'eau et l'air? L'air condensé renvoie donc vers nos yeux les rayons qui en sont partis. Nos yeux sont-ils faibles et souffrants, la moindre répercussion de l'air les trouble. Il est des malades dont l'affection consiste à se figurer que partout c'est en face d'eux-mêmes qu'ils arrivent, et qui voient partout leur image. Pourquoi? Parce que leur rayon visuel, trop faible pour pénétrer l'air le plus voisin, se replie sur lui-même. Ainsi, ce que l'air dense fait sur les autres, un air quelconque le fait sur eux, puisque le moins opaque l'est assez pour repousser leur vue débile. Mais une vue ordinaire est repoussée par l'air, s'il est assez dense, assez impénétrable pour arrêter et refouler le rayon visuel sur son

point de départ. Les gouttes de pluie sont donc autant de miroirs, mais tellement petits qu'ils réfléchissent seulement la couleur et non la figure du soleil. Or, ces gouttes innombrables et qui tombent sans interstice, réfléchissant toutes la même couleur, doivent produire non pas une multitude d'images distinctes, mais une seule image lointaine et continue. Comment, direz-vous, supposer des millions d'images où je n'en vois aucune? Et pourquoi, quand le soleil n'a qu'une couleur, ses images ont-elles des teintes si diverses? Pour répondre à votre objection, ainsi qu'à d'autres qu'il n'est pas moins nécessaire de réfuter, je dois dire que la vue est le juge le plus faux, non-seulement des objets dont l'éloignement s'oppose à la netteté de ses perceptions, mais de ceux même qui sont le plus à sa portée. Dans une eau transparente la rame la plus droite semble brisée. Les fruits vus sous le verre paraissent bien plus gros. L'intervalle des colonnes entre elles semble nul à l'extrémité d'un long portique; et, pour revenir à mon texte, le soleil même, que la raison nous prouve être plus grand que toute la terre, est tellement rapetissé par nos yeux, que des philosophes ne lui ont pas donné plus d'un pied de diamètre. La planète que nous savons la plus rapide de toutes, aucun de nous ne la voit se mouvoir; et l'on ne croirait pas qu'elle avance, si l'on ne voyait les progrès de sa course. Ce monde qui tourne, incliné sur lui-même, avec tant de vitesse, qui roule en un moment de l'orient à l'occident, nul de nous ne le sent marcher. Qu'un ne s'étonne donc pas si notre œil n'aperçoit point les

nem unam. Quare? quia nanis circumscripta levitas et circumdata suis finibus, speculum est. Il que piscinam ingentis magnitudinis, insertis parietibus, in plures dividit; itemdem illa habet imagines solis, quæ locus habuerit. Relinque illam sicut est diffusa; semel tibi imaginem reddet. Nihil refert, quæm exiguis sit humor aut locus. Si circumscriptus est, speculum est. Ergo stillicidia illa infusa, quæ imber cadens defert, itemdem specula sunt, itemdem solis facies habent. Hæc contra intentum perturbare apparent: nec disiciuntur intervalia, quibus aënis distanti, spatio prohibente discerni. Deinde pro singulis apparet non facies turbida ex omnibus. Aristoteles idem judicat. Ab omni, inquit, levitate aëris radios mos replent. Nihil autem levius aqua et aere. Ergo etiam ab aere spisso visus noster in nos redit. Ubi vero hebes et infirma est acies, quilibet aeris ictu deficit. Quidam hoc genere valetudinis laborant, ut ipsi sibi videantur occurrere, ut ubique imaginem suam cernant. Quare? quia infirma vis oculorum non potest ne primum quidem sibi aerem percurrere, sed resistit. Itaque quod in aliis efficit densus aer, in his facit emuls. Satis enim valet quicumque ad imbecilem aërem repellendum: tamen autem magis visum nostrum nobis remittit, qui ravior est, et pervincit non potest, sed radios luminum

nostrorum moratur, ei eo unde exierint, reflectit. Ergo quum multa stillicidia sint, totidem specula sunt. Sed quia parva sunt, solis colorem sine figura expriment. Deinde quum in stillicidiis innumerabilibus, et sine intervalle cadentibus, reddatur idem color, incipit facies esse non multarum imaginum intermissarum, sed unius longæ atque continue. Quomodo, loquar, tu mihi multa millia istæ imaginum esse dicis, ubi nullum video? Et quare quum solis color unus sit, imaginum diversus est? ut et hæc quæ proponunt, refellam, et alia quæ non minus refellenda sunt, illud dicam oportet: nihil acie nos ra fallacius, non tantum in his, a quibus subtiliter pervidendis illarum colorum diversitas summet, sed et in his quoque, quæ ad manum cernit. Remus integer in tenui aqua fracti speciem reddit. Poma per vitrum adspicere oculibus multo majora sunt. Columnarum intervallo porticus longiores jungunt. Ad ipsam solem revertere: hanc quem iam urbe terrarum majorem probat ratin, acies nostra sic contrahit, ut sapientes viri pediem esse contenderint. Quæm velocissimum omnium esse scimus, nemo nostrum videt moveri; nec ire crederemus, nisi appareret isse. Mundum ipsum præcipiti velocitate labentem, et ardens occasusque intra momentum temporis revoventem, nemo nostrum sentit procedere. Quid ergo

intervalles des gouttes de pluie, et ne peut distinguer à une telle distance cette infinité d'images si ténues. Il est hors de doute que l'arc-en-ciel est l'image du soleil, reçue dans une nuée concave et gonflée de pluie. La preuve en est qu'il se montre toujours à l'opposite du soleil, au haut du ciel ou à l'horizon, suivant que l'astre s'abaisse ou s'élève, et alternativement. Souvent le nuage se trouve latéral au soleil; mais, ne recevant pas directement son empreinte, il ne forme point d'arc. Quant à la variété des teintes, elle vient uniquement de ce que les uns sont empruntées au soleil, les autres au nuage même. Ce nuage offre des bandes blanches, vertes, purpurines, jaunes et couleur de feu, variété produite par deux seules teintes, l'une claire, l'autre foncée. Ainsi, le même coquillage ne donne pas toujours à la ponrpre le même aspect. Les différences proviennent d'une macération plus ou moins longue, des ingrédients plus épais ou plus liquides dont on a saturé l'étoffe, du nombre d'immersions et de coctions qu'elle a subies, si enfin on l'a teinte une ou plusieurs fois. Il n'est donc pas étrange que le soleil et le nuage, c'est-à-dire un corps et un miroir, se trouvant en présence l'un de l'autre, il se reflète une si grande variété de couleurs qui peuvent se diversifier en mille nuances plus fortes ou plus douces. Car, autre est la couleur que produit un rayon igné, autre celle d'un rayon pâle et effacé. Parient ailleurs nous tâtonnons dans nos recherches, quand nous n'avons rien que la main puisse saisir, et nos conjectures doivent être plus aventurées : ici

on voit clairement deux causes, le soleil et le nuage; l'iris n'ayant jamais lieu par un ciel tout à fait pur ou assez couvert pour cacher le soleil, il est donc l'effet de ces deux causes, puisque l'une manquant, il n'existe pas.

IV. Il suit de là, chose non moins évidente, qu'ici l'image est renvoyée comme par un miroir, car elle ne l'est jamais que par opposition, c'est-à-dire, lorsque en face de l'objet visible se trouve l'objet répercutant. Des motifs non de persuasion, mais de conviction forcé, en sont donnés par les géomètres; et il ne reste d'autre pour personne que si l'iris reproduit mal l'image du soleil, c'est la faute du miroir et de sa configuration. A notre tour, essayons d'autres raisonnements qu'on puisse saisir sans difficulté. Je compte, entre autres preuves du développement défectueux de l'iris, la soudaineté de ce développement : un moment déploie dans l'espace ce vaste corps, ce tissu de nuances magnifiques; un moment le détruit. Or, rien n'est aussi vite renvoyé qu'une image l'est par un miroir; en effet, le miroir ne fait pas l'objet, il le montre. Artémidore de Paros va même jusqu'à déterminer quelle doit être la forme du nuage pour reproduire ainsi l'image du soleil. « Si vous faites, dit-il, un miroir couvrir d'une boule de verre coupée en deux, en vous tenant hors du foyer, vous y verrez tous ceux qui seront à vos côtés, plus près de vous que du miroir. Même chose arrive quand nous voyons par le flanc un nuage rond et concave : l'image du soleil s'en détache, se rapproche de nous et se tourne de notre côté. La couleur de

miraris, si oculi nostri limbum stillicidia non separant, et ingenti spatio intuentibus minutarum imaginum discrimen interit! Illud esse dubium nulli potest, quin arcus imago solis sit, roranda et cava nube concepta. Quod ex hoc tibi apparet. Nunquam non adversa soli est, sublimis aut humilis, prout ille se submisit, aut sustulit, contrario motu. Illo enim descendente aliorum est, alto depressor. Saepe talis nubes a latere solis est, nec arcum efficit, quia non ex recta imaginem trahit. Varietas autem non ob aliam causam illi, quam quia pars coloris a sole est, pars a nube illa; humor autem modo cæruleas lineas, modo virides, modo purpureas simulat, et intus aut igneus durit, duobus coloribus tunc varietatem efficiens, remisso et intento. Sic enim et purpura eodem conspectu non in unum modum cait. Interest, quamvis macerata sit, crassius medicamentum, an aquatius traxerit; superius mersa sit et excocta, an semel lineta. Non est ergo mirum, quam diu res sint, sol et nubes, id est, corpus et speculum, si tamen multa genera colorum exprimamus, quæ in multis generibus possunt aut incitari, aut relinqueretur. Alius enim est color ex igneo lumine, alius ex obtuso et leniore. In aliis rebus vaga inquisitio est, ubi non habemus quod manu tenere possimus, et late conjectura mittenda est : hic apparet duas causas

esse arcus, solem, nubemque, quin nec sereno uoquam sit, nec ita nubilo, ut sol lateat. Ergo utique ex his est, quorum sine altero non est.

IV. Jam nunc illud accedit, quod æque manifestum est, speculi rationem imaginem reddi, quia nunquam nisi a contrario redditur; id est, nisi ex altera parte steterit quod apparet, ex altera quod ostendit. Rationes, quæ non persuadent, sed cogunt, a geometris afferuntur. Nec dubium cuiquam reliquitur, quin arcus imago solis male expressi sit, ob vitium figuræque speculi. Nos interim repetamus alias probationes, quæ de plano legi possunt. Inter argumenta sine maceris arcus pono, quod celerrime nascitur : ingens enim variumque corpus cælo intra momentum subsedit, et æque celeriter abolet; nihil autem tam cito redditur, quam a speculo imago; non enim facit quidquam, sed ostendit. Pariaque Artémidorus adjicit, et quæ genus nobis esse debent, quod hanc solis imaginem reddat. « Si speculum, inquit, concavum feceris, quod sit sectæ pitæ pars, si extra medium constitueris, quatenusque joxta se steterint, universi a te videntur, propioris tibi quam speculo. Idem, inquit, evenit, quando rotunda et cava nubes intuemur a latere, ut solis imago a nube discedat, propiorque nobis sit, et tu nos magis conversa. Color igitur igneus a sole

feu vient donc du soleil, et celle d'azur du nuage; le mélange de l'une et de l'autre produit toutes les autres. »

V. A ces raisonnements on répond : Il y a sur les miroirs deux opinions; ce qu'on y voit, d'après les uns, ce sont des simulacres, c'est-à-dire les figures de nos corps, émanées et distinctes de ces mêmes corps; selon d'autres, l'image n'est pas dans le miroir; ce sont les corps mêmes qu'on voit par la réflexion du rayon visuel qui revient sur lui-même. Or, ici l'essentiel n'est pas de savoir comment nous voyons ce que nous voyons, mais comment l'image renvoyée devrait être semblable à l'objet, comme elle l'est dans un miroir. Qu'y a-t-il de si peu ressemblant que le soleil et un arc où, ni la couleur, ni la figure, ni la grandeur du soleil ne sont représentées? L'arc est plus long, plus large, la partie rayonnante est d'un rouge plus foncé que le soleil, et le reste présente des couleurs tout autres que celles de l'astre. Et pour comparer l'air à un miroir, il faudrait me montrer une surface aussi lisse, aussi plane, aussi brillante. Mais aucun nuage ne ressemble à un miroir; nous traversons souvent les nues, et n'y voyons pas notre image. Quand on gravit le sommet des montagnes, on a sous les yeux des nuages, et cependant on ne peut s'y voir. Que chaque goutte d'eau soit un miroir, je l'accorde; mais je nie que le nuage soit composé de gouttes. Il renferme bien de quoi les produire, mais elles n'y sont pas toutes produites; ce n'est point la pluie qui compose le nuage, c'est la matière de ce qui sera pluie. Je vous concéderai même qu'il

il y a dans un nuage d'innombrables gouttes, et qu'elles réfléchissent quelque objet; mais toutes ne réfléchissent pas le même, chacune a le sien. Rapprochez plusieurs miroirs, ils ne confondront pas leurs reflets en un seul; mais chaque miroir partiel renfermera en soi l'image de l'objet opposé. Souvent, d'une quantité de petits miroirs, on en forme un seul : placez un homme vis-à-vis, il vous semble voir tout un peuple, parce que chaque fragment renvoie une figure distincte. On a eu beau joindre et adapter ensemble ces fragments, ils n'en reproduisent pas moins à part leurs tableaux, et font d'un seul homme une multitude. Mais ce n'est pas un entassement confus; les figures sont réparties une à une entre les diverses facettes. Or, l'arc-en-ciel est un cercle unique, continu; il n'offre en tout qu'une seule figure. Mais, dira-t-on, l'eau qui jaillit d'un tuyau qui s'est rompu, on sous les coups de la rame, ne présente-t-elle pas quelque chose de pareil aux couleurs de l'arc-en-ciel? — Cela est vrai; mais non par le motif qu'on prétend faire admettre, savoir que chaque goutte d'eau reçoit l'image du soleil. Elles tombent trop vite pour pouvoir s'empreindre de cette image. Il faut qu'elles s'arrêtent, pour saisir la forme à reproduire. Qu'arrive-t-il donc? Elles retracent la couleur, non l'image. D'ailleurs, comme l'a dit fort élégamment l'empereur Néron :

Le cou des oiseaux de Cypris  
Brille en se balançant des couleurs de l'iris :

de même le cou du paon, au moindre mouve-

est, cæruleus a nubæ; cæteri atriusque mixturæ. »

V. Cœlia hæc illa dicuntur : De speculis duæ opinionæ sunt : alii enim in his simulacra cerni putant, id est corporum nostrorum figuras, a nostris corporibus emissas ac separatas, alii imagines aliud non esse in speculo; sed ipsa adspici corpora, retorta oculorum scie, et in se rursus reflecta. Nunc nihil ad rem pertinet, quomodo videamus quodcumque videmus, sed quomodo imago similibus debeat, ut speculo, reddi. Quidam est tam dissimile, quam sol, et arcus, in quo neque color, neque figura solis, neque magnitudo apparet? arcus enim longior ampliorque est, longiorque in parte, qua fulget, rubicundior quam sol; cæteri vero coloribus diversis. Deinde quævis speculum aëri comparare, de oportet mihi eandem levitatem corporis, eandem æqualitatem, eandem nitorem. Atqui nulle nubes habent similitudinem speculi : per medias sæpe transiunt, nec in illis nos cernimus. Qui montium summæ condescunt, spectant nubem, nec tamen imaginem suam in illa cernunt. — Singula stillicidia singula specula sunt. — Concedo : sed illud nego, ex stillicidiis constare nubem. Habet enim quædam, ex quibus fieri stillicidia possunt, non ipsa. Nec quædam quidem habent nubes, sed materiam futuræ aquæ. Concedam etiam

tibi et guttas innumerabiles in nubibus esse, et illas faciem reddere; non tamen omnes unam reddunt, sed singule singulas. Deinde inter se specula conjungunt : in unam imaginem non coarctant; sed quæque particula in se rei similitudinem claudet. Sunt quædam specula ex multis minutissimæ composita; quibus si unum ostenderis hominem, populus apparet; unaquæque parte faciem suam exprimente. Hæc quæ sunt conjuncta et simul collocata, nihilominus redeunt imagines suas, et ex uno turbæ efficiunt. Ceterum cæteram litam non confundunt, sed distinctam in facies singulas distribuant : arcus uno circumscriptus est ductu; una totius est facies. Quid ergo? inquit, non et aquæ, raptâ flatula, sparsa, et remota excussa, habere quiddam simile his quæ videmus in arcu coloribus solis? Verum est; sed non ex hac causa, ex qua tu videri vis, quia unaquæque stilla recipit imaginem solis. Citius enim cadunt stillæ, quam ut concipere imaginem possint. Stantem aut, ut id quod imitantur excipiant. Quid ergo sit? Colorem, non imaginem ducunt. Alioquin, ut ait Nero Cæsar disertissime,

Colla Cytheriacæ splendens agitata columbæ :

et variis coloribus pavonum cervix, quoties aliquo de-

ment qu'il lui imprime, respandit de teintes diaprées. Faudra-t-il donc appeler miroirs, des plumes dont la nature est telle, qu'à chaque inclinaison nouvelle elles développent de nouveaux reflets? Eh bien! les nuages, par leur nature, diffèrent autant des miroirs que les oiseaux dont je parle, que les caméléons et autres animaux qui changent de couleur, soit d'eux-mêmes, quand la colère ou le désir les enflamme, et que l'humeur, répandue sous la peau, la couvre de taches; soit par la direction de la lumière, qui modifie la couleur, et qui les frappe de face ou obliquement. En quoi des nuages ressemblent-ils à des miroirs, ceux-ci n'étant pas diaphanes, et ceux-là laissant passer la lumière? Les miroirs sont denses et compacts, les nuages vaporeux; les miroirs sont formés tout entiers de la même matière; les nuages, d'éléments hétérogènes assemblés au hasard, et par là même sans accord et sans cohésion durable. Et puis, nous voyons au lever du soleil une partie du ciel rongir; nous voyons des nuages parfois couleur de feu. Qui donc empêche, s'ils doivent cette couleur unique à l'apparition du soleil, qu'ils ne lui en empruntent pareillement plusieurs, bien qu'ils n'aient pas la propriété d'un miroir? Tant à l'heure, dira-t-on, un de vos arguments pour prouver que toujours l'arc-en-ciel surgit en face du soleil, était qu'un miroir même ne réfléchit que les objets qu'il a devant lui; ce principe est aussi le nôtre. Car, comme il faut opposer au miroir ce dont on veut qu'il reçoive l'image, de même, pour que le nuage soit coloré, il faut que le soleil soit dans une position convenable : l'effet

n'aurait pas lieu, si la lumière brillait sur tous les points; il faut, pour le produire, une direction propre des rayons solaires. Ainsi parlent ceux qui veulent qu'on admette la coloration du nuage. Posidonius, et les auteurs qui jugent que le phénomène s'opère comme sur un miroir, répondent : S'il y avait dans l'iris une couleur quelconque, elle serait persistante, et paraîtrait d'autant plus vive qu'on en serait plus près. Mais la lueur de l'arc, vive dans le lointain, meurt à mesure qu'on s'en approche. Je n'admets pas cette réponse, tout en approuvant le fond de l'idée, et voici pourquoi. Le nuage, il est vrai, se colore, mais de telle sorte que la couleur n'est pas visible de tous côtés, pas plus que ne l'est le nuage lui-même; ceux qui sont dedans ne le voient pas. Est-il donc étrange que la couleur soit inaperçue de ceux pour qui le nuage même n'est pas visible? Cependant, quoique inaperçue, il existe; par conséquent la couleur aussi. Ne concluons donc pas qu'elle est imaginaire, de ce qu'elle ne paraît plus la même quand on en approche; car cela arrive même pour les nuages, qui n'en sont pas moins réels pour n'être pas vus. Quand on vous dit aussi qu'un nuage est teint du soleil, ce n'est pas vous dire que cette teinte le pénètre comme corps résistant, immobile et qui dure, mais comme corps fluide et volatil, qui ne reçoit autre chose qu'une très-passagère empreinte. Il y a, au surplus, telles couleurs dont l'effet ne frappe les regards qu'à distance. Plus la pourpre de Tyre est belle et richement saturée, plus il la faut tenir haul, pour qu'elle déploie tout son éclat. Est-ce à dire qu'elle soit sans reflet, parce que l'excel-

llectus, nitet. Nimquid ergo dicemus specula ejusmodi plumas, quarum omnis inclinatio in colores novos transit? Non minus nubes diversam speculis naturam habent, quam aves quas retinui, et chameleontes, et reliqua animalia, quorum color aut ex ipsis mutatur, quam ira vel cupidine accensa eorum suam variant humore suffusa, aut positione lucis, quam prout rectam vel obliquam reperiunt, ita colorantur. Quid enim simile speculis habent nubes, quam illa non pertueant, hic transmittant lucem? Illa densa et coacta, hic rare sint? Illa ejusdem materie tota, hic a diversis temere compositæ, et ob hoc discordes, nec diu cohesura? Præterea videmus ortu solis pariem quantam cæli rubere; videmus nubes aliquando ignis coloris. Quid ergo prohibet, quomodo hunc colorem unum accipiunt solis occursu, sic multos ab illis trahi, quamvis non habeant speculi potentiam? Modo, inquit, inter argumenta ponebas, semper arcum contra solem excitari, quia nec a speculo quidem imago redderetur, nisi adverso. Hoc, inquit, commune nobis est. Nam quæsi modum opportundum est speculo id, cuius imaginem in se transferat; sic, ut nubes inflexi possint, ita sol ad hoc apte ponendus: non enim item facit, ut

undique effulsit, et ad hoc opus est radiorum idonea locatio. Hæc dicuntur ab illis qui videri volunt nubem colorari. Posidonius, et hi qui speculati ratione effecti iudicant visum, hoc respondent: Si illius esset in arcu color, permaneret, et viseretur eo manifestus, quo propius. Nunc imago arcus ex longinquo clara est; interit, quum e vicino est ventura. Itaque contradictioni non consentio, quam ipsam sententiam probem. Quare? dicam. Quia coloratur quidem nubes; sed ita, ut color ejus non undique appareat. Nam ne ipsa quidem undique appareat. Nubem enim nemo qui in ipsa est, videt. Quid ergo mirum, si color ejus non videtur ab eo, a quo ipsa non videtur? Alqui, quamvis ipsa non videtur, est: ergo et color. Ita non est argumentum falsi coloris, quia idem apparere accedentibus desinit. Idem enim in ipsis eventus nobilis; nec idcirco falsæ sunt, quia non videtur. Præterea quum dicat tibi, nubem solo esse suffectam, non colorem illum immisitum esse teint duro corpori ac stabili et manenti; sed ut fluído et ergo, et nihil amplius quam perirentem speciem recipienti. Sunt oïum quidam colores, qui ex intervallo vim suam ostendunt. Purpuream Tyriam, quæ melior saturiorque est, eo opor-

lence de sa teinte ne se fait pas voir sous quelque jour qu'on l'étale. Je suis du même sentiment que Posidonius : j'estime que l'arc-en-ciel se forme sur un nuage qui figure un miroir concave et rond, ayant l'aspect demi-sphérique. Le démontrer, sans l'aide des géomètres, est impossible : ceux-ci enseignent, par des arguments qui ne laissent pas de doute, que c'est l'image du soleil, non ressemblante. Tous les miroirs, en effet, ne sont pas fidèles. Il en est où l'on craint de jeter les yeux, tant ils déforment et altèrent le visage de ceux qui s'y regardent ; la ressemblance s'y retrouve en laid. On pourrait, à voir certains autres, prendre une haute idée de ses forces, tant ils grossissent les muscles et amplifient outre nature les proportions de tout le corps. D'autres placent à droite les objets qui sont à gauche ; d'autres les contournent ou les renversent. Faut-il s'étonner qu'un miroir de ce genre, qui ne reproduit qu'une image imparfaite du soleil, puisse se former aussi dans un nuage ?

VI. A toutes ces preuves, ajoutons que jamais l'iris ne forme plus d'un demi-cercle, lequel est d'autant moindre que le soleil est plus haut. Si Virgile a dit :

..... Et l'arc-en-ciel immense  
Plonge et boit l'azur des mers,

c'est quand la pluie est imminente ; mais il n'apporte pas les mêmes pronostics, sur quelque point qu'il se montre. Au midi, il annonce des pluies abondantes, qui n'ont pu être dissipées par le so-

leil dans toute sa force, parce qu'elles étaient trop considérables. S'il brille au couchant, il faut s'attendre à de la rosée, à une pluie fine. Parait-il à l'orient ou à peu de distance de l'orient, il promet un temps serein. Mais pourquoi, si l'iris est un reflet du soleil, se moule-t-il beaucoup plus grand que cet astre ? Parce qu'il y a tel miroir dont la propriété est de rendre les objets bien plus considérables qu'il ne les voit, et de donner aux formes un prodigieux développement, tandis que tel autre les rapetisse. A votre tour, dites-moi pourquoi l'iris se courbe en demi-cercle, si ce n'est pas à un cercle qu'il répond ? Vous expliquerez peut-être d'où vient cette variété de couleurs ; mais cette forme de l'iris, vous ne l'expliquerez pas, si vous n'indiquez un modèle sur lequel il se dessine. Or, il n'en est pas d'autre que le soleil, auquel vous avouez qu'il doit sa couleur ; donc il lui doit aussi sa forme. Enfin, vous convenez avec moi que ces teintes, dont une partie du ciel se colore, viennent du soleil. Un seul point nous divise : vous croyez ces teintes réelles, je les crois apparentes. Réelles ou apparentes, elles viennent du soleil ; et vous n'expliquerez point pourquoi elles s'effacent tout d'un coup, quand toutes les couleurs ne s'effacent qu'insensiblement. J'ai pour moi cette apparition subite et cette subite disparition. Car le propre d'un miroir est de réfléchir l'objet non par la reproduction successive des détails, mais par un calque instantané du tout. Et l'objet n'est pas moins

let silius teoens, ut fulgorem suum ostendat. Non tamen ideo non habet illa colorem; quia quem optimum habet, non quomodo cumque explicetur, ostendit. In eadem sententia sum, quæ Posidonius, ut arcum judicem fieri nube formata in modum concavi speculi et rotundi, cui forma sit paria et pila secia. Hoc probari, nisi geometra adjuerint, non potest; qui argumentis nihil dubii relinquuntibus docent, nulla illam esse effigiem, non similem. Neque enim omnia adversus specula respondent. Sunt que videre existimescas; tanta deformitate corruptam faciem visentium reddunt; servata similitudine in pejus. Sunt que quam videris, placere tibi vires tue possint; in tantum læviter crescant, et totius corporis supra humanam magnitudinem habitus augeatur. Sunt que dextræ facies ostendant, sunt que sinistras, quot que torquens vel evertant. Quid ergo mirum est, ejusmodi speculam, quo solis species visio reddatur, in nube quoque fieri?

VI. Inter cetera argumenta et hoc erit, quod nunquam major arcus dimidio circulo apparet; et quod in minor est, quo altior est sol. Ut ait Virgilius noster,

..... Et labit ingens  
Arcus,

quam adveniat imber; sed non eundem, neccumque apparuit, minus albet. A meridie orbis magnam vim

aquarum vehet: vinei enim non poterunt vtrinversimò sole; tantum est illis virium. Si circa occasum refusa sit, rorabit, et leviter implet. Si ab ortu circum sorrescit, serena promittit. Quare tamen, si imago solis est arcus, longe ipso sole major apparet? Quis est alieuius speculi natura talis, ut majora multo quam videat, ostendat, et in portuosam magnitudinem augeat formas; alienas invicem talis est, ut minuat. Illud mihi dicit, quare in orbem est facies, nisi orbi redditor? Dicis fortasse, unde sit illi color varius; unde talis figura sit, non dices, nisi aliquid exemplar, ad quod formetur, ostenderis. Nullum autem aliud quam solis est, a quo quam fatisca sit illi colorum dari, sequitur ut debet et forma. Denique inter me et te convenit, colores illos quibus regio celi depingitur, a sole esse. Illud unum inter nos non convenit: in diebus illam colorem esse, ego videri. Qui vero est, iste videtur, a sole est; in non expedies, quare color ille subito desinat, quam omnes fulgures paulatim discutiuntur. Pro me est et repentina ejus facies, et repentina intrinsecus. Proprium enim est speculi hoc, quod non per partes struitur, quod apparet, sed statim totum sit. Neque cito omnis imago in lito aboletur, quam possit. Nihil enim aliud ad ita effluenda vel removenda opus est, quam ostendi et abdoce. Non est proprium in ista nube substantia, nec corpus, sed mendacium, et alio re similitudo. Vis scire hoc ita esse? Desinet arcus, si obtueris solem. Opponit, inquam, soli

prompt à s'éclipser qu'à se dessiner : car, pour qu'il paraisse ou s'évanouisse, il ne faut que le montrer ou l'ôter. L'iris n'est pas une substance, un corps essentiel du nuage ; c'est une illusion, une apparence sans réalité. En voulez-vous la preuve ? L'arc s'effacera, si le soleil se voile. Qu'un second nuage, par exemple, intercepte le soleil, adieu les couleurs du premier. — Mais l'iris est quelque peu plus grand que le soleil. — Je viens de dire qu'on fait des miroirs qui grossissent tout ce qu'ils représentent. J'ajouterai que tous les objets, vus à travers l'eau, semblent bien plus considérables. Des caractères menus et embrouillés, lus au travers d'un globe de verre plein d'eau, sont plus gros à l'œil et plus distincts. Les fruits qui uagent dans le cristal paraissent plus beaux qu'ils ne sont ; les astres, plus grands à travers un nuage ; parce que les rayons visuels, flottant dans un fluide, ne peuvent saisir exactement la figure des objets. Cela devient manifeste si vous remplissez d'eau une coupe, et que vous y jetiez un anneau ; l'anneau a beau demeurer au fond, son image est répercutée à la surface. Tout ce qu'on voit à travers un liquide quelconque est beaucoup plus gros que nature. Est-il étonnant que l'image du soleil grossisse de même, vue dans l'humidité d'un nuage, puisque deux causes y concourent à la fois, la transparence en quelque sorte vitrée du nuage et sa nature aqueuse ? Car, s'il ne contient pas l'eau toute formée, du moins le nuage offre-t-il les principes de ce fluide, et c'est en eau qu'il doit se convertir.

VII. Puisque, va-t-on me dire, vous avez parlé de verre, je prends texte de là même pour argu-

menter contre vous. On fabrique des baguettes de verre cannelées ou à plusieurs angles saillants, comme ceux d'une massue, lesquelles, si elles reçoivent transversalement les rayons du soleil, présentent les teintes de l'iris, preuve que ce n'est pas là l'image du soleil, mais l'imitation de ses couleurs par répercussion. Cet argument milité en grande partie pour moi. D'abord il démontre qu'il faut un corps poli et analogue au miroir, pour répercuter le soleil ; ensuite, que ce ne sont nullement des couleurs qui se forment alors, mais de faux semblants comme ceux qui, je l'ai dit, paraissent ou s'effacent sur le cou des pigeons, selon qu'ils se tournent dans tel ou tel sens. Or, il en est de même du miroir, qui, on le voit, n'a pas de couleur à lui, mais ne fait que simuler en quelque sorte une couleur étrangère. Un seul fait pourtant reste à expliquer ; c'est qu'on ne voit pas dans cette baguette l'image du soleil, parce qu'elle n'est pas disposée pour la bien reproduire. Il est vrai qu'elle tend à le faire, vu qu'elle est d'une matière polie et propre à cet effet ; mais elle ne le peut, parce qu'elle est irrégulièrement faite. Convenablement fabriquée, elle réfléchirait autant de soleils qu'elle aurait de faces. Ces faces n'étant pas assez détachées les unes des autres, et n'ayant pas assez d'écart pour faire l'effet d'un miroir, elles ébauchent la ressemblance, elles ne la rendent point ; ces images trop rapprochées se confondent et n'offrent plus qu'une seule bande colorée.

VIII. Mais pourquoi l'iris n'est-il pas un cercle complet, et n'en laisse-t-il voir que moitié dans le prolongement le plus étendu de sa courbe ? Sui-

alteram nubem ; hujus varietas peribit. At major est altitudo arcus, quam sol. Dicit modo, fieri specula, quæ multiplicent omne corpus quod imitantur. Hinc adjectum omnia per aquam videntibus longe esse majora. Literæ quævis minutæ et obscuræ, per vitream pilam aqua plenam majores et clariores cernuntur. Poma formosiora quæ sunt videntur, si instant vitro. Sidera ampliora per nubem adspiciendi videntur, quia aëris nostra in humido latit, nec apprehendere, quod vult, fideliter potest. Quod manifestum fiet, si poculum impleveris aqua, et in id conjeceris annulum. Nam quum in ipso fundo jaceat annulus, facies ejus in summo aque redditur. Quidquid videtur per humorem, longe amplius vero est. Quid mirum, majorem reddi imaginem solis, quæ in nube humida videtur, quum de cæcis duabus hoc accidat ? Quia in nube est aliquid vitro simile, quod potest perfringere ; est aliquid et aquæ, quum si nondum habet, tamen jam apparet ejus natura, in quam et vis vertitur.

VII. Quoniam, inquit, vitri fecisti mentionem, es hoc ipso contra te argumentum sumum. Virgula scet fieri vitrea, striata, vel pluribus angulis in modum clavæ tortuosa ; hæc si ex transversa solem accipit, colorem talem,

qualis in arcu videri solet, reddi ; ut scias hic non imaginem solis esse, sed coloris imitationem ex re percussu. In hoc argumento multa sunt pro me. Primum, quod apparet quiddam inter æque debere, simile speculo, quod solem repercutiat ; deinde, quod apparet non fieri alium colorem, sed speciem falsi coloris, qualem, ut dicti, columbarum cervix et sunit et possit, atqueque deflectitur ; hoc autem et in speculo est, ejus nullus videtur color, sed simulatio quædam coloris alieni. Unum tamen hoc solvendum est, quod non videtur in illis virgula solis imago, ejus bene exprimendæ capax non est. Ita constat quidem reddere imaginem, quæ a livida est materia, et ad hoc habilis ; sed non potest, quia enormiter facta est. Si apte fabricata foret, totidem redderet soles, quot habuisset inspectiones. Quæ quia non discernantur inter se, nec satis in vicem speculi nitent, inchoant tantum imagines, nec exprimunt, et ob ipsam viciniam turbant, et in speciem coloris unius adducunt.

VIII. At quare arcus non implet orbem, sed dimidius pars ejus videtur, quum plurimum porrigitur, incurvaturque ? Quidam ita opinantur. Si quum sit multo altior nubibus, a superiore tantum illas percutit parte ; sequi-

vant l'opinion de quelques-uns, le soleil, bien plus élevé que les nuages, et ne les frappant qu'à la partie supérieure, la partie inférieure n'est pas atteinte par ses rayons. Et comme ils ne reçoivent le soleil que d'un côté, ils n'en réfléchissent qu'une partie, qui s'excède jamais la moitié. Cette raison est peu concluante; en effet, le soleil a beau être plus élevé, il n'en frappe pas moins tout le nuage, et par conséquent le colore, puisque ses feux le traversent et le pénètrent dans toute son épaisseur. Ces mêmes auteurs disent une chose qui va contre leur proposition. Car, si le soleil donne d'en haut, et, partant, ne colore que la partie supérieure des nuages, l'arc ne descendra jamais jusqu'à terre. Or, il s'abaisse jusque-là. De plus, l'arc est toujours opposé au soleil; peu importe qu'il soit plus bas ou plus haut; car tout le côté qui est en face se trouve frappé. Ensuite le soleil couchant produit quelquefois des arcs, et certes c'est le bas du nuage qui est frappé, l'astre touchant presque à terre. Et pourtant alors il n'y a qu'un demi-cercle, quoique le nuage reçoive le soleil dans sa partie la plus basse et la plus impure. Nos stoïciens, qui veulent que la lumière soit renvoyée par le nuage comme par un miroir, supposent la une concave et semblable à un segment de sphère, qui ne peut reproduire le cercle entier, puisqu'il n'est lui-même qu'une partie de cercle. J'admets les prémisses, sans approuver la conclusion. Car, si un miroir concave peut représenter toute la circonférence d'un cercle, rien n'empêche que la moitié de ce miroir ne reproduise un globe entier. Nous avons déjà parlé de

cercles qui paraissent autour du soleil et de la lune en forme d'arcs : pourquoi ces cercles sont-ils complets, et ceux de l'iris ne le sont-ils jamais ? Ensuite, pourquoi sont-ce toujours des nuages concaves qui reçoivent le soleil, et non des nuages plans ou convexes ? Aristote dit qu'après l'équinoxe d'automne, l'arc-en-ciel peut se former à toute heure du jour, mais qu'en été il ne se forme qu'au commencement ou au déclin de la journée. La raison en est manifeste. D'abord, c'est qu'au milieu du jour, le soleil, dans toute sa chaleur, dissipe les nuages dont les éléments qu'il divise ne peuvent renvoyer son image. Le matin, au contraire, et lorsqu'il penche vers son couchant, il a moins de force, et ainsi les nuages peuvent résister et le répercuter. Ensuite, l'iris ne se forme d'ordinaire que quand le soleil fait face au nuage, dans les jours courts, l'astre est toujours oblique. Ainsi, à toute heure de la journée, il trouve, même au plus haut du son cours, d'autres nuages qu'il frappe directement. En été, il est vertical par rapport à nous, et à midi surtout il est trop élevé et trop perpendiculaire, pour qu'aucun nuage puisse se trouver en face ; ils sont tous au-dessous.

IX. Parlons maintenant de ces verges lumineuses qui brillent, comme l'iris, de teintes variées, et que nous regardons aussi comme pronostics de pluie. Elles ne sont pas difficiles à expliquer, n'étant autre chose que des arcs-en-ciel imparfaits : elles sont colorées, mais ne prennent point la forme demi-circulaire ; c'est en ligne droite qu'elles s'allongent. Communément elles se for-

tur ut inferior pars eorum non tangatur lumine. Ergo quam ab una parte solem accipiant, unam partem ejus tantum intendant, que unquam dimidia major est. Hoc argumentum parum potens est. Quare? quis, quavis sol a superiori parte sit, totam tamen percussit nubem. Ergo et tangit. Quidni? quum radios transmittere solet, et omnem densitatem percurrere. Deinde contrarium rem propositum uno dicunt. Nam si superior est sol, et ideo tantum superiori parte nubium affunditur, unquam terra totum descendit arcus. Atqui usque in humum demittitur. Præterea unquam non contra solem est arcus. Nilil ad rem pertinet, supra infrare ait; quia totum, quod contra est, latius verbaliter. Deinde aliquando arcum et occidentem facit, quum certe ex inferiore parte nubes ferit, terris propinquas. Atqui et tunc dimidia pars est, quavis solem nubes ex humil et arido accipiant. Nostri qui sic in nube, quomodo in speculo, lumen reddi volunt, nubem eorum faciant, et secum pluv partem; que non potest totum orbem reddere, quia ipsa est pars orbis. Propositio accedo, argumento non assentio. Nam si in concavo speculo tota facies oppositi orbis exprimitur, et in semiorbe nihil prohibet adspici totam pluv. Etenim nunc dimidius circulus apparere solv unquam in similitu-

dinem arcus circumdatus; quare in illis circulus jungitur, in arcu unquam? Deinde quare semper concava nubes solem accipiant, nec aliquando plana et tumentes? Aristoteles ait, post autumnale æquinoctium qualibet hora diei arcum fieri, æstate non fieri, nisi aut incipient aut inclinatio jam die. Cujus rei causa manifesta est. Primum, quia medio die sol calidissimus nubes evulsit, nec potest ab his imaginem suam recipere, quas scindit. At matutino tempore, et vergens ad occasum, minus virium habet; et ideo a nubibus et sustinet et repercutit potest. Deinde quum arcum facere non solet, nisi adversus his, in quibus facit, nubibus; quam breviores dies sunt, semper obliquas est. Itaque quilibet diei parte, etiam quum altissimus est, habet aliquas nubes, quas ex adverso ferire potest. At temporibus æstivis supra nostrum verticem fertur. Itaque medio die exæclisimus terras rectiore adspicit fiores, quum ut illis nubibus possit occurrere; omnes enim tunc sub se habet.

IX. Nunc dicendum est de virgis, quas non minus pictas variasque, et æque plurimum signa solemus accipere. In quibus non multum operæ consumendum est, quia virge vltimi sicut quum imperfecti arcus sunt. Nam factes quidem illa est picta, sed nihil curvati habent. In

s'apercevoir dans l'air, quand il est assez dense, assez transparent pour recevoir cette image que tout autre nuage reçoit aussi, mais qu'il laisse échapper s'il est trop mobile, ou trop raréfié, ou trop unir : mobile, il disperse les traits de l'image ; raréfié, il la laisse passer ; chargé de vapeurs impures et grossières, il n'en reçoit pas l'empreinte, comme nous voyons que les miroirs ternis ne renvoient plus les objets.

XIII. Souvent deux paréties se montrent simultanément ; ce qui s'explique de même. Rien n'empêche en effet qu'il ne s'en forme autant qu'il se trouve de nuages propres à réfléchir l'image du soleil. Suivant quelques auteurs, de deux paréties simultanées, l'un est produit par le soleil et l'autre par l'image. Ainsi plusieurs miroirs opposés les uns aux autres nous offrent tous des images dont une seule pourtant reproduit l'objet réel ; les autres ne sont que des copies de ces images. Peu impure en effet ce qu'on met en présence du miroir ; il répète tout ce qu'on lui montre. De même, dans la haute région de l'air, lorsque le hasard dispose deux nuages de telle sorte qu'ils se regardent l'un l'autre, celui-ci reflète l'image du soleil, et celui-là l'image de l'image. Mais il faut, pour produire cet effet, des nuages densés, lisses, brillants, d'une nature analogue à celle du soleil. Tous ces météores sont de couleur blanche et ressemblent au disque de la lune, parce qu'ils relient des rayons que le soleil leur darde obliquement. Si le nuage est près de l'astre et au-dessous, la chaleur le dissipe ;

s'il est trop loin, il ne renvoie pas les rayons, et l'image n'est pas produite. Il en est de même de nos miroirs : trop éloignés, ils ne nous rendent pas nos traits, le rayon visuel n'ayant plus la force de répercussion. Ces soleils, pour parler comme les historiens, annoncent aussi la pluie, surtout s'ils paraissent au midi, d'où viennent les nuages les plus gros et les plus chargés. Quand ils se mourent à droite et à gauche du soleil, si l'on en croit Aratus, on est menacé d'une tempête.

XIV. Il est temps de passer en revue les autres météores, si variés dans leurs formes. Quelquefois ce sont des étoiles qui brillent soudainement, quelquefois des flammes ardentes, les unes fixes et stationnaires, les autres qui roulent dans l'espace. On en remarque de plusieurs genres. Les bolhynes sont des cavités ignées du ciel, entourées intérieurement d'une espèce de couronne, et semblables à l'entrée d'une caverne creusée circulairement. Les pithites ont la forme d'un immense tonneau de feu, tantôt mobile, tantôt se consumant sur place. On appelle chasmata ces flammes que le ciel en s'entr'ouvrant laisse apercevoir dans ses profondeurs. Les couleurs de ces feux sont aussi variées que leurs formes. C'est, par exemple, un rouge éblouissant, ou une flamme légère prompte à s'évanouir ; quelquefois une lumière blanchâtre, quelquefois un éclat éblouissant, d'autres fois une lueur jaunâtre et uniforme qui ne scintille, ni ne rayonne. Ainsi nous voyons

Fuir en longs traits d'argent l'étoile pélasgique.

capit lucem, tunc scilicet, quum uterque urbis sub eodem libramento stetit. Quomodo enim ergo utrinque imago in terris adspici potest ; ita in aere, quum sic oculus aer et limpidus constiterit, ut faciem solis acciperet, quam et alie nubes accipiunt, sed transmittunt, si aut mobiles sunt, aut rare, aut sordide. Mobiles enim spargunt effluvia, rare emittunt, sordide turpesque non sentiunt, sicut apud nos imaginem maculosa non reddunt.

XIII. Solem et bina fieri parvella, eadem ratione. Quid enim impedit, quo minus ita sint, quot nubes fuerint apte ad exhibendam imaginem solis ? Quidam in illa sententia sunt, quodbus duo simulacra talia existant, ut judicet, unum esse solis, alterum imaginis. Nam apud nos quoque quum plura specula disposita sunt ita, ut alteri sit conspectus alterius, omnia sibi impleantur, et una imago a vero est, ceteræ imaginum effluvia sunt. Nulli enim refert, quid sit, quod speculo ostendatur. Quiddid enim videt, reddit, ita illic quoque in sublimi, si nubes fura aliqua disposuit, ut inter se adspiciant, altera nubes solis imaginem, altera imaginis reddit. Debet autem hæc nubes, quæ hoc præstat, de nate esse. levis, splendida, plane naturæ solis. Ob hoc omnia que hujusmodi sunt simulacra, candida sunt, et similia lunæ sub circulis ; quia ex percussu oblique accepto sole respondent. Nam si infra solem nubes fuerit, et propior, ab eo dissipatur ;

tur ; longo autem posita radios non remittit, nec imaginem efficit. Quis apud nos quoque specula, quum a nobis procul abdacta sunt, faciem non reddunt, quia acies nostra non habet usque ad nos recursum. Plurimarum autem et hi soles, utar enim historica lingua. Indicia sunt utique si a parte Austri constiterunt, unde maxime nubes ingravescent ; quum utrinque solem circum talis effluvia, si Arato credimus, tempestas surgit.

XIV. Tempus est, alias quoque ignes percurrere, quorum diversæ figure sunt. Aliquando emicat stella, aliquando ardores sunt, aliquando flui et herentes, nonnunquam volabiles. Horum plura genera conspiciuntur. Sunt bolhynes, quum velut corosa cingente mirrorum igneus cordi recessus est, similis efflores in orbem apertus. Sunt pithites, quum magnitudo vasti rotundique ignis dolio similis, vel ferit, vel in uno loco flagrat. Sunt Chasmata, quum aliquod cordi spatium desedit et flammam delibans velut in abditis ostendat. Colores quoque horum omnium plurimi sunt. Quidam rubris accerunt, quidam evanide ac lev s flammæ, quidam candidæ luci, quidam micantes, quidam æquæ et sine eruptionibus aut radiis fulbi. Videmus ergo,

stellarum longos a tergo albescere tractus.

Et velut stellæ exsiliunt et transvolant, videnturque



Ces prétendues étoiles s'élancent, traversent le ciel, et semblent, à cause de leur vitesse incalculable, laisser après elles une longue traînée de feu; noire vue, trop faible pour distinguer chaque point de leur passage, nous fait croire que toute la ligne parcourue est une ligne de feu. Car la rapidité de leurs mouvements est telle, qu'on ne peut en suivre la succession; on n'en saisit que l'ensemble. On voit plutôt l'apparition que la marche du météore; et il semble marquer toute sa route d'un seul trait de feu, parce que notre œil trop lent ne peut suivre les divers points de sa course; nous voyons du même coup d'où il part et où il est arrivé. Telle nous paraît la foudre: nous croyons qu'elle trace une longue ligne de flamme, parce qu'elle fournit sa course en un clin d'œil, et que nos regards sont frappés à la fois de tout l'espace qu'elle parcourt dans sa chute. Mais ce corps igné n'occupe pas toute la ligne qu'il décrit; une flamme si allongée et si ténue n'a pas dans son élan tant de consistance. Mais comment jaillissent ces étoiles? C'est le frottement de l'air qui les allume, et le vent accélère leur chute; cependant elles ne proviennent pas toujours de ces deux causes. Les régions supérieures abondent en molécules sèches, chaudes, terreuses, parmi lesquelles ces feux prennent naissance; c'est en courant après les substances qui les alimentent qu'ils se précipitent avec tant de rapidité. Mais pourquoi sont-ils de diverses couleurs? Cela tient à la nature de la matière inflammable et à l'énergie du principe qui enflamme. Ces météores présagent le vent, et il vient de la région d'où ils partent.

XV. Vous demandez comment se forment les feux que nous appelons, nous, *fulgores*, et les Grecs, *sela*. Do plus d'une manière, comme on dit. La violence des vents peut les produire, comme aussi la chaleur de la région éthérée. Car ces feux, qui de là se disséminent au loin, peuvent se porter en bas, s'ils y trouvent des aliments. Le mouvement des astres dans leur cours peut réveiller les principes inflammables et propager l'incendie au-dessous de leur sphère. En un mot, ne peut-il pas arriver que l'atmosphère lance jusque dans l'éther des molécules ignées qui produisent cet éclat, cette flamme ou cette sorte d'étoile excentrique? De ces *fulgores*, les uns se précipitent comme des étoiles volantes; les autres, fixes et immobiles, jettent assez de lumière pour dissiper les ténèbres et donner une sorte de jour, jusqu'à ce que, faute d'aliments, ils s'obscurcissent, et, comme une flamme qui s'éteint d'elle-même, finissent après une constante déperdition par se réduire à rien. Quelquefois ces feux apparaissent dans les nuages, d'autres fois au-dessus: ce sont alors des corpuscules ignés, couvés près de la terre par un air condensé qui les fait jaillir jusqu'à la région des astres. Il en est qui ne peuvent durer; ils passent, ils s'éteignent à l'instant presque où ils s'allument. Voilà les *fulgores* proprement dits, parce que leur apparition est courte et fugitive, et qu'ils sont dangereux dans leur chute, aussi désastreuse parfois que celle de la foudre. Ils frappent des maisons, que les Grecs désignent alors sous le nom d'*astrapoplecta*. Ceux dont la flamme a le plus de force et de durée, qui suivent, ou le mouvement du ciel, ou une marche

longum ignem porrigere, propriè immensum celeritatem; quomodo scies nostra non discernat transiitum eorum, sed quomodo occurrerunt, id totum igneum credit. Tanta enim est velocitas motus, ut paries qui non dispiciantur, sed tantum summus prendatur. Intelligimus magis, quæ apparent stellæ, quam quæ est. Itaque venit igne continuo totum iter signat, quia visus nostri tarditas non subsequitur momenta currentis, sed videt simul et unde exierit, et quo pervenerit. Quod sit in fulmine, longum nobis videtur ignis ejus, quia cito spatium suum transiit, et oculis nostris occurrit universum, per quod dejectus est. At ille non est æterni corporis per omne quæ venit. Neque tam longa et æterna in impetu valent. Quomodo ergo prolixi sunt? Attritu aeris ignis incensus, vento præcepit impellitur; non semper tamen vento attritus sit. Nonnumquam ex aliqua opportunitate aeris nasclitur. Multa enim sunt in sublimi sicca, calida, terrena, inter quæ uritur, et pabulum suum subsequens defluit, ideoque velocius rapitur. At quare color diversus est? Quia refert, quo sit id quod incenditur, et quam vehemens quo incenditur. Ventum autem significat ejusmodi lapsus, et quidem ab ea parte quæ erumpit.

XV. Fulgores, loquens, quomodo fiunt, quos Græci Sela appellant? Multis, ut aiunt, modis. Potest illos ventorum vis edere, potest superioris ætheris ferre. Nam quum lata fusus sit ignis, inferiora aliquando, si sunt idonea accendi, corripit. Potest stellarum motus cursu suo excitare ignem, et in subjecta transmittere. Quid porro? non potest fieri, et aer vim igneam naque in æthera elidat, ex qua fulgor ardore sit, vel æthere similia excursus? Ex his fulgoribus quædam in præcepis eunt, similia profluentibus stellis; quædam certo loco permanent, et tantum lucis emittunt, ut fugient tenebras, et diem representent, donec consumulo alimentis, primum obscuriora sint, deinde flammæ modo, quæ in se cadit, per assiduum diminutionem redigatur in nihilum. Ex his quædam in oculis apparent, quædam supra nubes, quæ aer apertus ignem, quem propriè terris diu pavent, usque in sidera expressit. Horum aliqua non patiuntur moram, sed transcurrunt aut exstinguuntur subito quæ relaxerunt. Hi fulgores dicuntur, quia brevis facies illorum et caduca est, nec sine inguinis decedens; sæpe enim fulminum notas ediderunt. At his tecta videmus icta, quæ aspera Græci plecta vocant. At quibus longior

qui leur est propre, sont regardés par nos stoïciens comme des comètes; vous en parlerons plus tard. De ce genre sont les pogonies, les lampes, les éparisses, et tout météore dont le corps se termine par une flamme éparse. On doute si l'on doit ranger dans cette classe les pontres et les pithites, dont l'apparition est fort rare, et qui exigent une grande agglomération de feux pour former un globe souvent plus gros que n'est le disque du soleil levant. On peut rapporter au même genre ces phénomènes fréquemment cités dans l'histoire, tels qu'un ciel tout en feu, où l'embrasement parfois s'élève si haut qu'il semble se confondre avec les astres, et parfois s'abaisse tellement qu'il offre l'aspect d'un incendie lointain. Sous Tibère, des cohortes coururent au secours de la colonie d'Ostie, qu'elles croyaient en feu, trompées par un météore de cette sorte qui, pendant une grande partie de la nuit, jeta la lueur sombre d'une flamme épaisse et fuligineuse. Personne ne met en doute la réalité des flammes qu'on aperçoit alors; bien certainement ce sont des flammes. Il y a contestation pour les météores dont j'ai parlé plus haut, je veux dire l'arc-en-ciel et les couronnes. Sont-ce des illusions d'optique et de fausses apparences, ou doit-on y voir des réalités? A notre avis, les arcs et les couronnes n'ont effectivement point de corps, tout comme en un miroir nous ne voyons rien que simulacre et mensonge dans les représentations de l'objet extérieur. Car le miroir ne renferme pas ce qu'il nous montre; autrement cette image n'en sortirait point, et ne serait pas effacée à l'instant

par une autre; on ne verrait pas des formes innombrables paraître et s'évanouir tour à tour. Que conclure de là? Que ce sont des représentations, des imitations vaines d'objets réels. Ajoutez que certains miroirs sont construits de manière à défigurer ces objets: quelques-uns, comme je l'ai dit ci-dessus, représentent de travers la face du spectateur; d'autres le grandissent hors de toute mesure, et prêtent à sa personne des proportions surhumaines.

XVI. Je veux ici vous conter une histoire, où vous verrez combien la débauche est peu dédaigneuse de tout artifice qui provoque au plaisir, et combien elle est ingénieuse à stimuler encore ses propres fureurs. Hostius Quadra était d'une impudicité qui fut même traduite sur la scène. C'est ce riche avaro, cet esclave de cent millions de sesterces, qui fut tué par ses esclaves, et dont Auguste jugea la mort indigne de vengeance, eu s'abstenant toutefois de déclarer qu'elle lui parût légitime. Il ne bornait pas aux femmes ses jouissances contre nature; il était avide de l'un comme de l'autre sexe. Il avait fait faire des miroirs comme ceux dont je viens de parler, lesquels reproduisaient les objets bien plus grands qu'ils n'étaient, et où le doigt paraissait plus long et plus gros que le bras. Il disposait ces miroirs de telle sorte que, quand il se livrait à un homme, il voyait sans tourner la tête tous les mouvements de ce dernier; et les énormes proportions que figurait le métal trompeur, il en jouissait comme d'une réalité. Il allait dans tous les bains recruter ses hommes, et il les choisissait à sa mesure; et

nora et fortior ignis est, motomque oculi sequens, aut qui proprios curas agust, Cometas nostri putant; de quibus dein. Horum genera sunt pogonia, lampades, et eparissae, et alia omnia, quorum ignis in exitu sparsus est. Dubium, an inter hos ponantur trabes, et pithites; rursus sunt visi. Motus enim conglabatione ignium indigent, quam lacus florum orbis aliquando metatolui amplitudinem solis occuparet. Inter haec ponis licet et quod frequenter in historiis legitimus, eorum ardere visum; cuius nonnunquam tam sublimis ardor est, ut inter ipsa sidera videatur; nonnunquam tam humilis, ut speciem longinqui incendii praestet. Sub Tiberio Caesare cohortes in auxilium Ostiensis coloniae concurrerunt, tanquam conflagrantis, quam eorum ardor fuisse per magnam partem noctis, parum lucidus, crassus fumidique ignis. De his nemo dubitat, quin habeant flammam quam ostendunt; certa illis substantia est. De prioribus queritur, de arcu dico et coronis, an decipiant aemul; et mendacis constant; an illis quoque verum sit quod apparet. Nobis non placet, in arcu aut coronis subesse aliquid corporis certi; nihil enim iudicamus in speculis, nisi fallaciam esse, nihil aliud quam alienum corpus mentibus. Non enim est in speculo, quod ostenditur. Alioquin

non exiret, nec alia protinus imagine obduceretur; nec innumerabiles modo interirent, modo existerent formae. Quid ergo? Simulacra ista sunt, et iminis verorum corporum imitatio; suntque ista a quibusdam ita composita, ut et haec possent detorqueere in praeium. Nam, ut dixi, sunt specula, quae faciem prospectantem obliquant; sunt, quae in infolium augent, et humanum habitum excedunt, modumque nostrorum corporum.

XVI. Hoc loco volo tibi narrare fabellam, ut intelligas, quam nullum instrumentum irritandum voluptatis libido contemnat, et ingeniosa sit ad incitandum furorem suum. Hostius Quadra fuit obscenitatis usque in scenam productus. Hunc divitem avarum, sestertiis milibus servum, divus Augustus indignum vindicta iudicavit, quam a servis occipere esset, et tantum non pronuntiavit iure carum videri. Non erat ille tantummodo ab uno sexu imparvus, sed tam virorum quam feminarum avidus fuit; fecitque specula ejus nolae, cujus modo retuli, imagines longe majores redditiss, et quibus digitus brachii mensuram et longitudinem in crassitudine excederet. Hae autem ita disponebat, ut quam virum ipse pateretur, aversus omnes admittari sui motus in speculo videret, ac deinde falsa magnitudine ipsius membri tanquam vera gauderet.

cependant il lui fallait encore recourir à l'illusion pour assouvir son insatiable lubricité. Qu'on dise maintenant que c'est au goût de la parure qu'est due l'invention du miroir ! On ne peut rappeler sans horreur ce que ce monstre, digne d'être déchiré de sa bouche impure, osait dire et exécuter, alors qu'entouré de tous ses miroirs, il se faisait spectateur de ses turpitudes ; on, ce qui, même demeuré secret, pèse sur la conscience ; ce que tout accusé nie, il en souillait sa bouche, il le touchait de ses yeux. Et pourtant, ô dieux ! le crime recule devant son propre aspect ; les hommes perdus d'honneur et voués à toutes les humiliations, gardent comme un dernier scrupule la pudeur des yeux. Mais lui, comme si c'était peu d'endurer des choses inouïes, inconnues, il conviait ses yeux à les voir ; et non content d'envoyer toute sa dégradation, il avait ses miroirs pour multiplier ces sales images et les grouper autour de lui ; et comme il ne pouvait tout voir aussi bien quand il se livrait aux brutales étreintes de l'un, et que, la tête baissée, sa bouche s'appliquait aux plaisirs d'un autre, il s'offrait à lui-même, à l'aide de ses miroirs, le tableau de son double rôle. Il contemplait l'œuvre infâme de cette bouche ; il se voyait possédant tout ce qu'il pouvait admettre d'hommes. Partagé quelquefois entre un homme et une femme, et possesseur de toute sa personne, que d'abominations ne voyait-il pas ? Que restait-il que cet être immonde eût pu réserver pour les ténèbres ? Loin que le jour lui fit peur, il s'étalait à lui-même ses monstrueux accouplements, il se les faisait admi-

rer. Que dis-je ? Doutez-vous qu'il n'eût souhaité d'être peint dans ces attitudes ? Les prostituées même ont encore quelque retenue, et ces créatures, livrées à la brutalité publique, tendent à leur porte quelque voile qui cache leur triste docilité : tant il est vrai qu'il n'est pas jusqu'aux repaires du vice qui n'aient pour ainsi dire leur pudeur. Mais ce monstre avait érigé son ignominie en spectacle ; il se mirait dans ces actes que la plus profonde nuit ne voile pas assez. « On, se dit-il, homme et femme m'exploient à la fois ; et de ces lèvres qui me restent libres j'imprime une fêlissure pire encore que celles que j'accepte. Tous mes membres sont pollués et envahis : que mes yeux aussi aient part à l'orgie, qu'ils en soient les témoins, les appréciateurs ; et ce que la position de mon corps m'empêche de voir, que l'art me le montre ; qu'on ne croie pas que j'ignore ce que je fais. Vainement la nature n'a donné à l'homme que de chétifs moyens de jouir, elle qui a si richement pourvu d'autres races. Je trouverai le secret d'étonner même ma frénésie, et de la satisfaire. Que me sert mon compagne génie, s'il ne va pas outre nature ? Je placerai autour de moi de ces miroirs qui grossissent à un point incroyable la représentation des objets. Si je le pouvais, j'en ferais des réalités ; ne le pouvant pas, repaissons-nous du simulacre. Que mes appétits obscènes s'imaginent tenir plus qu'ils n'ont saisi ; et s'émerveillent de leur capacité. » Lâcheté indigne ! C'est à l'improviste peut-être, et sans la voir venir, que cet homme a reçu la mort. C'était devant ses miroirs qu'il fallait l'immoler.

In oculis quidem haec noli agebat ille dilectum, et apta membra legebat viros ; sed nihilominus mendacila quoque luscillabile malum delectabat. I aunc, et dic, speculum munditiarum causa reperit ? Fœdis dicta sunt, quæ porcum illud, ore suo licentiam, dixerit, feceritque, quum illi specula ab omni parte apponerentur, ut ipse flagitiorum suorum spectator esset, et, que secreta quoque conscientiam premunt, et que accusatus quique fecisse se negat, non in os tantum, sed in oculos suos ingereret. At hercules scelera conspectum suum reformidant ! In perditis quoque, et ad omne dedecus etpositis, terribissima est oculorum verecundia. Ille autem, quasi parum esset, insanabile et lucis ignis poli, oculos suos ad illa adiecit, nec quantum peccabam videre contentus, specula sibi, per que flagitia sua divideret disponeretque, circumdedit ; et quia non tam diligenter inveni poterat, quum compressus erat, et caput merserat, inguibusque alienis obhæserat, opus sibi autem per imagines offerebat. Speculabatur illam libidinem oculis suis, spectabat sibi admissos pariter in omnia viros. Nonnunquam iater marem et feminam distulit, et toto corpore potentie extrulso, spectabat nefanda. Quidnam homo impurus reliquit, quod in tenebris faceret ? Non pertimuit diem, sed ipsos concubitus portentosos sibi ipse ostendit,

sibi ipse approbavit ! Quid ? Non putas in ipso habitu voluisse pingi ? Est aliquis etiam prostituta modestia ; et illa corpora, publico objecta ludibrio, aliquid, quo infelix patientia læset, obtinendū ; adeo quodammodo lupanar quoque verecundum est. At illud monstrum obscenitatem suam spectaculum fecerat, et ea sibi ostentabat, quibus abscondendis nulla solis ulla vox est. « Simul, inquit, et virum et femine patior ; nihilominus ita quoque supervacua mihi parte aliquos contemnitatem majorem exerceo. Omnia membra stupra occupata sunt, oculi quoque in partem libidinis veniunt, et istos ejus aspectusque sinit ! Eiam ea que ab aspectu corporis nostri pudore submovit, arte visantur, ne quia me potest necesse quid faciam ! Nihil egit natura, quod hominem libidini ministeria tam maligna dedit, quasi aliorum animatum concubitus melius instruit. Inveniam, quemadmodum morbo meo et potiar et satisficiam. Quod nequitiam meam, si ad naturæ modum pecco ? Id genus speculorum circumponam mihi, quod incredibilem imaginum magnitudinem reddat. Si liceret mihi, ad verum ita præderem ; quia non licet, mendacia posce. Obsecro vitas meas, plus quam caput, vident, et potentiam suam ipsa miretur. » Facinus indignum ! Ille fortasse cito, et antequam videret, occisus est. Ad spectum suum immolatus fuit.

XVII. Qu'on rie maintenant des philosophes qui dissertent sur les propriétés du miroir, qui cherchent pourquoi notre figure s'y représente aussi retournée vers nous; dans quel but la nature, tout en écartant des corps réels, a voulu que nous en vissions encore les simulacres; pourquoi, enfin, elle a préparé des matières propres à recevoir l'image des objets. Ce n'était pas certes pour que nous vinssions devant un miroir nous épiler la barbe et la face, et lisser notre visage d'hommes. En rien elle n'a voulu faire les affaires de notre mollesse; mais ici, que s'est-elle proposée d'abord? Comme nos yeux, trop faibles pour soutenir la vue directe du soleil, auraient ignoré sa vraie forme, elle a, pour nous le montrer, amorti son éclat. Rien qu'en effet il soit possible de le contempler alors qu'il se lève ou se couche, cependant la figure de l'astre lui-même, tel qu'il est, non d'un rouge vif, mais d'un blanc qui éblouit, nous serait inconnue, si à travers un liquide il ne se laissait voir plus net et plus facile à observer. De plus, cette rencontre de la lune et du soleil, qui parfois intercepte le jour, ne serait pour nous ni perceptible, ni explicable, si en nous baissant vers la terre nous ne voyions plus commodément l'image des deux astres. Les miroirs furent inventés pour que l'homme se vît lui-même. De là plusieurs avantages; d'abord la connaissance de sa personne, puis quelquefois d'utiles conseils. La beauté fut prévenue d'éviter ce qui déshonore; la laideur, qu'il faut racheter par le mérite les attraits qui lui manquent; la jeunesse, que le printemps de l'âge est le moment

des études fortes et des énergiques entreprises; la vieillesse, qu'elle doit renoncer à ce qui messie aux cheveux blancs, et songer quelquefois à la mort. Voilà dans quel but la nature nous a fournis les moyens de nous voir nous-mêmes. Le cristal d'une fontaine, la surface polie d'une pierre réfléchit à chacun son image.

*J'ai vu mes traits naguère au bord de l'onde,  
Quand la mer et les vents sommeillaient....*

Dites-moi quelle était la toilette quand on se parait devant de tels miroirs? A cet âge de simplicité, contents de ce que leur offrait le hasard, les hommes ne détournaient pas encore les bienfaits de la nature au profit du vice. Le hasard leur présentait d'abord la reproduction de leurs traits; puis, comme l'amour-propre, inné chez tous, leur rendait ce spectacle agréable, ils revinrent souvent aux objets dans lesquels ils s'étaient vus pour la première fois. Lorsqu'une génération plus corrompue s'enfonça dans les entraînes de la terre, pour en tirer ce qu'il faudrait y ensevelir, le fer fut le premier métal dont on se servit; et on l'aurait impunément tiré des mines, s'il en avait été tiré seul. Les autres métaux de la terre suivirent: le poli des métaux offrit à l'homme son image, qu'il ne cherchait pas; l'un la vit sur une coupe, l'autre sur l'airain préparé dans tout autre but. Bientôt après on façonna des miroirs éternels; mais, au lieu du poli de l'argent, ce n'était encore qu'une matière fragile et sans valeur. Alors aussi, durant la vie grossière de ces anciens peuples, on croyait avoir

XVII. Deridentur nunc philosophi, quod de speculi natura disserant, quod inquirent, quid ita facies nostra nobis, et quidem in nos obversa, reddatur; quid sibi rerum natura valuerit, quod quoniam vera corpora dedisset, etiam simulacra eorum adspici voluit; quorsus pertinuerit, hanc comparare materiam, esculpendarum imaginum capacem. Non in hoc scilicet, ut ad speculandum barbaram faciemque velleremus, aut ita faciem viti poliremus. In nulla re illa negotium laxissime concessit; sed primum omnium, quia imbecilli oculi ad sustinendum continuis solis ignorationi erant formam ejus, hebetatis illum luminis ostendit. Quamvis enim eum orientem occidentemque contemplari liceat; tamen habitum ejus, ipsam qui versa est, non habemus, sed candida luce fulgens, oscuremus, nisi in aliquo nobis humore levius et respiciendi facilius occurreret. Præterea duorum siderum occursum, quo interpellari dies solet, non videremus, nec scire possemus, quid raret, nisi liberius hamis solis lunæque imaginem videremus. Inventa sunt specula, ut homo ipse se videret. Multum ex hoc consequitur; primo autem notitia, deinde et ad quendam consilium. Formosus, ut vitaret infamiam; deformis, ut sciret redimendum esse virtutibus, quicquid corpori deesset; juvenis, ut flore

at-tis admoneretur, illud tempus esse discendi, et fortis audendi; senes, ut indecora canis deponeret, et de morte aliquid cogitaret. Ad hoc rerum natura facultatem nobis dedit nosmetipsos videndi. Fons cuique perfectus aut leve saxum imaginem reddidit.

*..... Nuper me in litore vidi,  
Cum placidum vultu staret mare.*

Quem fuisse cultum putas ad hoc speculum se curatum? *Ætas illa simplicior, et fortassis contenta, nondum in vitium beneficium detorquebat, nec inventam naturam in illudinem luxuriam rapiebat. Primo faciem suam cuique casus ostendit; deinde quoniam inebis vel mortalibus amor dulcem aspectum formæ suæ faceret, sæpius ea despicere, in quibus prius effigies suæ videbant. Proutque deterior populus subtili in ipsas terras, effusus obruenda, ferrum primo in usum fuit, et id homines impune eruerant, si alium eruerent. Tunc demum alia terre mala, quorum levitas et lud agentibus speciem suam obtulit, quam hic in poculo, ille in aere ad aliquos usus comparato vidit; et mox propriis hunc ministerio preparatis est orbis, nondum argenti alior, sed fragilia viliusque materia. Tunc quoque quoniam antiqui illi*

assez fait pour la propreté quand on avait lavé au contrant d'un fleuve les sonillures contractées par le travail, quand on avait peigné sa chevelure et réparé le désordre d'une longue barbe ; tous soins que l'on prenait soi-même ou qu'on se rendait réciproquement. C'était la main d'une épouse qui démaillait cette épaisse chevelure qu'on avait coutume de laisser flottante, et que ces hommes, assez beaux à leurs yeux sans le secours de l'art, seconaient comme les nobles animaux secouent leur crinière. Par la suite, le luxe ayant tout envahi, on fit des miroirs de toute la hauteur du corps ; on les cisela d'or et d'argent, on les orna même de pierreries ; et le prix auquel une femme acheta un seul de ces meubles, excéda la dot qu'anciennement le trésor public donnait aux filles des généraux pauvres. Vous figurez-vous un miroir étincelant d'or chez les filles de Scipion, dont la dot fut une pesante monnaie d'airain ? heurieuse pauvreté, qui leur valut une pareille distinction ! Elles ne l'eussent pas reçue du sénat, si leur père les avait dotées. Or, quel que fut celui à qui le sénat servit ainsi de beau-père, il dut comprendre qu'une telle dot n'était pas de celles qu'on peut rendre. Aujourd'hui, de simples filles d'affranchis n'auraient pas assez pour un seul miroir de ce que le peuple romain donna à Scipion. Le luxe a poussé plus loin l'exigence, encouragé qu'il était par le progrès même des richesses : tous les vices ont reçu d'immenses développements, et toutes choses ont été tellement confondues par nos raffinements criminels, que l'attirail des femmes, comme on le nommait, a passé tout entier dans le bagage des hommes, c'est trop

pen dire, dans celui du soldat. Aujourd'hui, le miroir, appelé dans l'origine au seul service de la toilette, est devenu nécessaire à tous les genres de vices.

## LIVRE DEUXIÈME.

I. L'étude complète de l'univers peut se diviser en trois parties : le ciel, la région météorique et la terre. La première considère la nature des astres, leur grandeur, la forme des feux qui circrivent le monde ; si le ciel est un corps solide, une matière ferme et compacte, ou un tissu de molécules subtiles et ténues ; s'il reçoit ou donne le mouvement ; s'il a les astres au-dessous de lui, ou adhérents à sa propre substance ; comment le soleil règle le retour des saisons ; s'il revient sur ses pas ; et bien d'autres questions semblables. La seconde partie traite des phénomènes qui se passent entre le ciel et la terre. Tels sont les nuages, les pluies, les neiges, et *la foudre aux humains apportant l'épouvante*, et tout ce que l'air subit ou opère de révolutions. Nous appelons cette région météorique, parce qu'elle est plus élevée que le globe. La troisième partie s'occupe des champs, des terres, des arbres, des plantes, et, pour parler comme les jurisconsultes, de tout ce qui tient au sol. Pourquoi, direz-vous, placer la question des tremblements de terre à l'endroit où vous parleriez des tonnerres et des éclairs ? Parce que les tremblements de terre étant produits par le vent, qui n'est que l'air agité, quoique cet air circule souterrainement, ce n'est

virî incondite virerent, satis ualida, si aequalorem opere collectam adterso lumine eluerent, eura comere capitulum fuit, ne prominentem barbam depelcere ; et in hac re quisque sibi, alterique operam dabat inuicem. Coniungum quidem manu crini ille, quem effundere olim mox viris fuit, attrahabatur ; sed illum sibi sine ulla artifice formos! quæbant, non aliter quam pulam generosa animalia. Postea rerum jam potente luxuria, specula totis pars corporibus auro argenteoque cælestis sunt, denique gemmis adornatis ; et ploris unum ex his feminis consistit, quem antiquorum dos fuit illa, que publice dabatur imperatorum pauperum filiabus. An tu existimas, ex auro nitidum habuisse Scipionis illas speculum, quam illis dos fuisse as grave ? O pauperes felix, que tanta titulo locum fecit ! Non facisset illis senatus dotem, si habuissent. At quisque ille fuit, cui soceri loco senatus fuit, intellexit se accepisse dotem, quam fas non erat reddere. Cum libertinorum virginebus in nomen speculum non sufficit illa dos, quam dedit P. Ro. Scipioni. Procecit enim molestus, paulatim opibus ipsis inuista, luxuria ; et incrementum ingens vitii acceperunt. Adeoque omnia indiscreta sunt peruersissimis artibus, ut quid-

quid mundus mulieris vomberet, sarcinæ viriles sint ; minus dico, etiam militares. Jam speculum ornatus tantum esset exhibitum, nulli non vitio necessarium factum est.

## LIBER SECUNDUS.

I. Omnis de universo questio in cælestia, sublimia, et terrena dividitur. Prima pars naturam siderum scrutatur, et magnitudinem, et formam ignium, quibus mundus includitur ; solidumne sit celum, ac firme concretæque materis, an ex subtili tenuisque nexum ; agitat, an stat ; et infra se sidera habeat, an in contextu sui fixa ; quemadmodum sol anni vices seruet ; an retro flectat ; cetera deinceps his similia. Secunda pars tractat inter celum terræque versantia. Hæc sunt nubila, imbres, ulves, et humanas motura tonitrua mentes ; quæcumque aer facit petiiturve. Hæc sublimia dicimus, quia editoria locis sunt. Tercia illa pars de agris, terris, arbutis, satis quærit, et, ut jurisconsultorum verbo utar, de omnibus que solo continentur. Quomodo, inquit, de terrarum motu questionem eo posuisti loco, quo de tonitruis fulgoribusque dicturus ? Quia, quom motus terræ sit spi-

pas là qu'il faut le considérer. Il faut le voir par la pensée en la place où la nature l'a mis. Je dirai même, ce qui semblera plus étrange, qu'à propos du ciel on devra parler aussi de la terre. Vous demandez pourquoi? Le voici : quand nous examinons en leur lieu les questions propres à la terre, si elle est un plan large, inégal et indéfini, ou si elle affecte la forme d'une boule et ramène toutes ses parties à la sphère; si elle sert de lien aux eaux, ou si elle est assujettie par elles; si c'est un être vivant, ou une masse inerte et insensible, pleine d'air, mais d'un air étranger; quand tous ces points et d'autres semblables viennent à leur tour de discussion, ils rentrent dans l'histoire de la terre, et sont rejetés à la troisième partie. Mais quand on se demande quelle est la situation de la terre; en quel endroit de l'univers elle s'est fixée; comment elle s'est mise en regard des astres et du ciel; cette question remonte à la première partie, et mérite, pour ainsi parler, une place plus honorable.

II. Maintenant que j'ai parlé des divisions dans lesquelles se classe l'ensemble de ce qui compose la nature, je dois avancer quelques faits généraux, et tout d'abord ce principe, que l'air est du nombre des corps doués d'unité. Que veut dire ce mot, et pourquoi ai-je dû débiter par cet axiome? Vous le saurez, quand, reprenant les choses de plus haut, j'aurai distingué les corps continus des corps connexes. La continuité est l'union non interrompue des parties entre elles. L'unité est la continuité sans connexion, le contact de deux corps juxtaposés. N'est-il pas vrai que parmi les

corps que l'on voit et que l'on touche, doués de sensations ou agissant sur les nôtres, il en est de composés? Or, ils le sont par texture ou par convection; par exemple, une corde, un tas de blé, un navire. Il en est de non composés, comme un arbre, une pierre. Il faut donc accorder que des corps même qui échappent à nos sens et ne se laissent saisir que par la pensée, quelques-uns sont doués de l'unité. Voyez combien je ménage votre oreille; je pouvais me tirer d'affaire en employant le terme philosophique *corpus un*; puisque je vous en fais grâce, payez-moi de retour. Qu'est-ce à dire? Que si je me sers du mot *un*, vous vous rappelez que je le rapporte non pas au nombre, mais à la nature du corps qui, sans aucune aide extérieure, est cohérent par sa propre unité. L'air est un corps de cette espèce.

III. Le monde comprend tous les corps qui sont ou peuvent devenir l'objet de nos connaissances. Parmi ces corps, les uns font partie du monde, les autres sont des matériaux mis en réserve. Toute la nature a besoin de matériaux, de même que tout art manuel. Ainsi, pour éclaircir ma pensée, j'appelle parties de notre corps les mains, les os, les nerfs, les yeux; et matériaux, les sucs des aliments qui se distribuent dans ces parties, et s'y assimilent. Le sang à son tour est comme partie de nous-mêmes, bien qu'il soit compté parmi les matériaux, comme servant à former les autres parties, et n'en est pas moins l'une des substances dont le corps entier se compose.

IV. C'est ainsi que l'air est une partie du monde et une partie nécessaire. Car c'est l'air qui

rien, spiritus autem sit aer agilitus, et si subest terra, non ibi spectandus est; cogitetur in ea sede, in qua illum natura disposuit. Dicam, quod magis videbitur mirum; inter celestia et de terra dicendum erit. Quare? inquit; quis quum propriis terræ escotibus suo loco, utrum leti sit, et inaequalis, et enormiter projecta, an tota in formam pile spectet, et in orbem partes suas cogat, aliget aquas, an aquas aligetur ipsa; animi sit an inera corpus, et sine sensu, plenum quidem spiritus, sed siliem; et cetera hujusmodi quoties in mentem venerint, terram sequentur. et in limbo collocabuntur. At ubi queretur, quis terram sit situs, qua parte mundi subederit, quomodo adversa sidera ceteraque possit sit, hoc quaestio cedit superioribus, et, ut illa dicam, meliorem conditionem sequitur.

II. Quoniam dixi de partibus, in quas omnia rerum naturæ materia dividitur, quædam in commune sunt dicenda, et hoc primum presumendum, inter ea corpora, a quibus unitas est, aëre esse. Quod sit hoc et quare precipiendum fuerit, scies, si paulo alius repetiero, et dicero aliquid esse continuum, aliquid commissum. Continuitas est partium inter se non intermissa conjunctio. Unitas est sine commissura continuatio, et duorum inter se conjunctorum corporum tactus. Numquid dubium est, quin ex his corporibus que videmus tractamusque, que

sunt sentiantur aut sentiant, quædam sint composita? Illa constant aut nexa, aut acervatione; ut piscis funis, frumentum, navis. Rursus non composita; ut arbor, lapis. Ergo concedas oportet, ex his quoque quæ sensum quidem effugiant, ceterum ratione prehendunt, esse in quibusdam unitatem corporum. Vide, quomodo auribus tuis parcam. Expedire me poteram, si philosophorum lingua uel voluissim, ut dicerem unita corpora; hoc quum tibi remittam, tu loquere mihi refer gratiam. Quare istud? si quando dixerò nuntii, memineris me non ad numerum referre, sed ad naturam corporis, nulla ope externa, sed unitate sua coherentia. Ex hac nota corporum aer est.

III. Omnia que in notitiam nostram cadunt vel eundem possunt, mundus complectitur. Ex his quædam sunt partes, quædam materia loco relicta. Desiderat omnia natura materiam, sicut ars omnis que mens constat. Quid si hoc apertius faciam? Para est nostri, manus, oes, nervi, oculi; materia, succus rotenti sibi iturus in partes. Rursus, quasi para nostri est sanguis, qui tamen et materia est. Preparat enim et alia, et obsequiosa in numero est eorum, quibus totum corpus efficitur.

IV. Sic mundi para est aer, et quidem necessaria; hic est enim qui cœlum terramque connectit, qui ima se

joint la terre et le ciel. Il sépare les hautes régions des régions inférieures, mais en les unissant; il les sépare comme intermédiaire; il les unit, puisque par son secours tous deux se communiquent. Il transmet plus haut tout ce qu'il reçoit de la terre, et réciproquement rend à la terre les émanations des astres. Je dis que l'air est partie du monde, de même que les animaux et les plantes, lesquels font partie de l'univers, puisqu'ils entrent comme compléments dans le grand tout, et que l'univers n'existe pas sans eux. Mais un seul animal, un seul arbre, n'est pour ainsi dire qu'une quasi-partie; car il a beau périr, l'espèce, malgré cette perte, est encore entière. L'air, comme je le disais, touche au ciel ainsi qu'à la terre: il a été créé pour tous deux. Or, l'unité appartient à tout ce qui fut créé partie essentielle d'une chose; car rien ne reçoit l'être sans unité.

V. La terre est l'une des parties du monde, ainsi que l'un de ses matériaux. Pourquoi en est-elle une partie? C'est, je pense, ce que vous ne demanderez pas; autant vaudrait demander pourquoi le ciel en est une. C'est qu'en effet l'univers n'existerait pas plus sans l'une que sans l'autre; l'univers existant au moyen des choses qui, comme le ciel et la terre, fournissent les aliments que tous les animaux, toutes les plantes et tous les astres se partagent, c'est de là que tous les individus tirent leur force, et le monde de quoi satisfaire à ses innombrables besoins; de là provient ce qui nourrit ces astres si nombreux, si actifs, si avides, qui, nuit et jour à l'œuvre, ont des pertes continuelles à réparer; c'est là que la na-

ture puise ce qu'exige l'entretien de toutes ses parties. Le monde s'est fait sa provision pour l'éternité. Je vais vous donner en petit l'analogie de cet immense phénomène: un œuf renferme autant de liquide qu'il en faut pour la formation de l'animal qui doit éclore.

VI. L'air est contigu à la terre: la juxta-position est telle, qu'il occupe à l'instant l'espace qu'elle a quitté. Il est une des parties du monde; et néanmoins tout ce que la terre transmet d'aliments, il le reçoit, et sous ce rapport doit être compté comme l'un des matériaux, et non comme partie du grand tout. De là son extrême inconstance et ses bruyantes agitations. Quelques-uns le disent composé de molécules distinctes, comme la poussière, ce qui s'éloigne infiniment du vrai. Car jamais un corps composé ne peut faire effort que par l'unité de ses parties, qui toutes doivent concourir à lui donner du ressort en mettant leur force en commun. Mais l'air, s'il était morcelé en atomes, demeurerait épars, et, comme toute chose disséminée, ne pourrait faire corps. Le ressort de l'air se démontre par le ballon qui se gonfle et résiste aux coups; il se démontre par ces objets pesants transportés au loin sans autre véhicule que le vent; il se démontre par la voix, qui faillit ou s'éteint proportionnellement à l'impulsion de l'air. Qu'est-ce, en effet, que la voix, si non l'air, mis en jeu par la percussion de la langue pour produire un son? Mais la faculté de courir, de se mouvoir, l'homme ne la doit-il pas à l'action de l'air respiré avec plus ou moins de force? C'est l'air qui donne aux nerfs leur vigueur.

*unum sic separat, ut tamen jungat. Separat, quia medius intervenit; jungit, quia utrique per hoc inter se consensus est. Supra se dat, quidquid accipit a terra; rursus vim siderum in terram transfundit. Quam sic partem mundi voco, ut animalia et arboris. Nam genus animalium arborumque pars est universi, quia in communi omnium totius assumunt, et quia non est sine hoc universum. Unum autem animal, et non arbor, quasi pars est; quia quamvis perierit, tamen id ex quo perit, totum est. Aer autem, ut dictum, et caelo et terris cohaeret. Utrique locustis est. Habet autem universum, quidquid aliquid rei nativae pars est. Nihil enim nascitur sine uni aere.*

V. Terra et pars est mundi et materia. Pars quare sit, non potest interrogatum, aut a quo interrogas, quare totum pars sit; quia scilicet non magis sine hoc, quam sine illa universum esse potest, quod cum his universum est, ex quibus, id est, tum ex illis, quam ex ista, alimentis omnibus animalibus, omnibus aëre, omnibus stellis dividuntur. Hinc quidquid est virgum singulis, hinc ipsi mundo tam multa poscenti subministratur; hinc profertur quo sustinentur tot sidera, tam exercitata, tam avida, per diem noctemque, ut in opere, ita et in pectus;

*et omnium quidem rerum natura, quantum in nutrimentum sui satis sit, apprehendit. Mundus autem, quantum in aeternum desiderat, invasit. Puillum tibi exemplum magis rei ponam; ora tantum complectantur humoris, quantum ad effectum animalis exituri satis est.*

VI. Aer continus terrae est, et sic appositus, ut aërem tibi futurus sit, unde illa discessit. Pars est totius mundi; sed idem tamen, quidquid terra in alimentum misit, recipit, ut scilicet materia, non pars intelligi debeat. Ex hoc omnis inconstantia eius tumultuosaque est. Hinc quidem ex distantibus corpusculis, quae pulverem, ferunt, plurimumque a vero recedunt. Nunquam totum contenti nisi per unitatem corporis mus est, quam partes consentire ad intentionem debeant, et conferre vires. Aer autem, si in atomos dividitur, sparsus est. Teneri vero disjecta non possunt. Intentionem aëris ostendunt tibi inflata, nec ad totum codentia. Ostendunt pondera, per magnam spaliem ablati, gestante vela. Ostendunt voces, quae remissae electrique sunt, prout aer se conciliavit. Quid enim est vox, nisi intentio aëris, ut in aëre, lingue formata percussus? Quid cursus et motus omnis, nonne intenti spiritus opera sunt? Hic facit vim nervis, et velocitatem currentibus. Hic quam vehementer concit-

et aux coureurs leur agilité. Quand il s'agit et tonbillonne avec violence, il arrache les arbres et les forêts, il emporte et détruit des édifices entiers. La mer immobile et stagnante par elle-même, c'est l'air qui la soulève. Passons à de moindres effets; que serait le chant sans la compression de l'air? Les cors, les trompettes, et ces instruments qui, grâce à l'introduction de l'eau, rendent un son plus fort que ne peut faire notre bouche, n'est-ce pas à l'air comprimé qu'ils doivent leurs effets? Considérons quelle force immense et inaperçue déploient des graines presque imperceptibles, et qui, par leur ténuité, ont trouvé place dans les jointures des pierres: elles viennent à bout de séparer des roches énormes et de détruire des monuments; les racines les plus menues, les plus déliées fendent des blocs massifs de rochers. Quelle autre cause serait-ce, sinon l'élasticité de l'air, sans laquelle il n'est point de force, et contre laquelle nulle force n'est assez puissante? Quant à l'unité de l'air, elle peut se déduire suffisamment de la solution de toutes les parties du corps humain. Qui les maintient de la sorte, si ce n'est l'air? Qui donne le mouvement, chez l'homme, au principe vital? Comment y a-t-il mouvement s'il n'y a ressort? D'où vient ce ressort, si ce n'est de l'unité, et cette unité, si ce n'est de l'air lui-même? Enfin, qui pousse hors du sol les récoltes, l'épi si faible à sa naissance; qui fait grandir ces arbres verdoyants; qui étend leurs branches ou les élance vers le ciel, si ce n'est le ressort et l'unité de l'air?

VII. Certains auteurs veulent que l'air se divise

et se partage en molécules, entre lesquelles ils supposent le vide. Ce qui prouve, selon eux, que ce n'est pas un corps plein, mais qu'il s'y trouve beaucoup de vide, c'est la facilité qu'ont les oiseaux à s'y mouvoir et à le parcourir, les plus grands comme les plus petits. L'argument est faux; car l'eau offre la même facilité, et il n'y a point de doute sur l'unité de ce liquide qui ne reçoit les corps qu'en refluant toujours en sens contraire de l'immersion. Ce déplacement circulaire, *circumstantia* chez nous, et chez les Grecs *péristase*, s'opère dans l'air aussi bien que dans l'eau. L'air entoure tous les corps qui le pressent, et l'existence du vide n'est point nécessaire. Mais nous reprendrons ailleurs ce sujet.

VIII. De tout ceci il faut conclure qu'il y a dans la nature un principe d'activité de la plus grande force. En effet, il n'est point de corps dont l'élasticité n'augmente l'énergie. Ce qui n'est pas moins vrai, c'est qu'un corps ne saurait développer dans un autre une élasticité qui ne serait pas naturelle à celui-ci; tout comme nous disons que rien ne saurait être mu par une action étrangère sans avoir en soi une tendance à la mobilité. Or, que jugerons-nous plus essentiellement élastique que l'air? Qui lui refusera cette propriété en voyant comme il bouleverse la terre et les montagnes, les maisons, les murailles, les tours, de grandes cités et leurs habitants, les mers et toute l'étendue de leurs rivages. Son élasticité se prouve par sa rapidité et sa grande expansion. L'œil plonge instantanément à plusieurs milles de distance; un seul son retentit à la fois dans des villes entières; la lumière ne

tutus ipse se torcit, artusta alivisque con-elit, et aedificia tota corripens in alium frangit. Ille mare per se longuidum et iacens inclinat. Ad minora veniamus. Quis enim sine intensione spiritus cantus est? cornus et tubus, et que aquarum pressura majorem sonitum formant, quam qui ore re-di potest, nonne aëria intensione partes suas explicant? Consideremus quam ingentem vim per occultum agent parvula admodum semina, et quorum exitus in commissura lapideum locum invenit; in tantum convalescent, ut ingens saxa dicantur, et monumenta dissolvant; stupidos rupesque findunt radii ces minuti-alme, ac tenuissimas. Hoc quid est aliud, quam intensio spiritus, sine qua nil validum, et contra quam nil validius est? Esse autem unitatem in aëre, vel ex hoc intelligi potest, quod corpora nostra inter se coherent. Quid enim aliud est quod tenet ea, quam spiritus? Quid est aliud quo animas nostre agitur? Quis est ille motus, nil intensus? Que intensio, nil ex mutuo? Que unitas, nil habet easel in aëre? quid autem aliud produci fruges et sege em imbecillam, ac virentes erigit arbores, ac distendit in ramos, aut in altum erigit, quam spiritus intensio et animas?

VII. Quidam cœra diacerpunt, et in particulas didu-

cunt, ita ut illi inane permisceant. Argumentum autem existimant non pleni corporis, sed multum vacui habentis, quod evibus in illo tum factis motus, quod mastais minimeque per illum transcurtus est. Sed falluntur. Nam aquarum quoque similis facilitas est; nec de unitate illarum dubium est, que sic corpora accipiunt, et semper in contrarium accepti s' relinunt. Illic nostri circumstantiam, Græci aut m *peristase* appellant, que in aëre quoque sicut in aqua est. Circumstat enim omne corpus a quo impellitur. Nihil autem opus erit inani admisso. Sed hoc alias.

VIII. Nunc autem esse quendam in rerum natura vehementiam, magis impetus, est colligendum. Nihil enim non intensione vehementius est; et tamen mercurale quam nihil intendi ab alio poterit, nil per semetipsum fuerit intantum. Dicimus enim, eodem modo non posse quidquam ab alio moveri, nil aliquid fuerit mobile ex semetipso. Quid autem est, quod magis credatur et semetipso habere intensionem, quam spiritus? Hunc intendit quis negabit, quam viderit jactari terram cum montibus, tecta, murosque, et turres, et magnas cum populis arbes, cum totis maris litibus? Ostendit intensionem spiritus, velocitas ejus et ductio. Oculis statim per multa milia aëtem quam intendit: vox una totas urbes



s'infiltre pas graduellement, elle inonde d'un jet toute la nature.

IX. L'eau, à son tour, quel ressort pourrait-elle avoir sans le secours de l'air? Doutez-vous que ces jets, qui du fond et du centre de l'arène s'élancent en colonnes jusqu'à la falte de l'auphithéâtre, soient produits par le ressort de l'eau? Or, il n'est ni pompe ni machine qui puisse lancer ou faire jaillir l'eau plus fort que ne le fait l'air. L'air se prête à tous les mouvements de l'eau qui, par le mélange et la pression de ce fluide, se soulève, luit en cent façons contre sa propre nature, et monte, en dépit de sa tendance à descendre. Par exemple : un navire qui s'enfonce à mesure qu'on le charge ne fait-il pas voir que ce n'est point l'eau qui l'empêche d'être submergé, mais l'air? Car l'eau céderait, et ne pourrait soutenir un poids quelconque, si elle-même n'était soutenue. Un disque qu'on jette de haut dans un bassin d'eau ne s'enfonce pas, il rejaille; comment cela, si ce n'est l'air qui le repousse? Et la voir, par quel moyen passerait-elle à travers l'épaisseur des murs, si dans les matières solides mêmes il ne se trouvait de l'air pour recevoir et transmettre le son qui frappe du dehors? Oui, l'air n'agit pas seulement sur les surfaces, il pénètre l'intérieur des corps, ce qui lui est facile, parce que ses parties ne sont jamais séparées, et qu'à travers tout ce qui semble le diviser il conserve sa cohérence. L'interposition des murailles, des montagnes les plus hautes, est un obstacle entre l'air et nous, mais non entre ses molécules; elle ne nous ferme que les voies par où nous aurions pu le suivre.

X. L'air traverse les corps mêmes qui le divisent, et non-seulement il se répand et redou autour des milieux solides, mais ces milieux sont même perméables pour lui : il s'étend depuis l'éther le plus diaphane jusqu'à notre globe, plus mobile, plus délié, plus élevé que la terre et que l'eau; il est plus dense et plus pesant que l'éther. Froid par lui-même et sans clarté, la chaleur et la lumière lui viennent d'ailleurs. Mais il n'est pas le même dans tout l'espace qu'il occupe; il est modifié par ce qui l'avoisine. Sa partie supérieure est d'une sécheresse et d'une chaleur extrêmes, et par cette raison rarifiée au dernier point, à cause de la proximité des feux éternels, et de ces mouvements si multipliés des astres, et de l'incessante circonvolution du ciel. La partie de l'air la plus basse et la plus proche du globe est dense et nébuleuse, parce qu'elle reçoit les émanations de la terre. La région moyenne tient le milieu, si ou la compare aux deux autres, pour la sécheresse et la ténuité; mais elle est la plus froide des trois. Car la région supérieure se ressent de la chaleur et du voisinage des astres; la région basse aussi est atténuée d'abord par les exhalaisons terrestres, qui lui apportent beaucoup d'éléments chauds, puis par la réflexion des rayons solaires qui, aussi haut qu'ils peuvent remonter, adoucissent sa température doublement réchauffée; enfin, au moyen de l'air même expiré par les animaux et les végétaux de toute espèce, lequel est empreint de chaleur, puisque sans chaleur rien ne saurait vivre. Joignez à cela les feux artificiels que nous voyons, et ceux qui, couvant sous la terre, font

simul percussit; lumen non pariatim proripit, sed simul universa infunditur rebus.

IX. Aqua autem sine spiritu quemadmodum posset intendi? Numquid dubitas, quin speras illa que ex fundamentis medice aree crescent in summam altitudinem amphitheatrum pervenit, cum intensione aque fiat? Aliquid vero nec manus, nec ullum aliud tormentum aquam poterit mittere, nisi agere, quam spiritus. Hinc se commodat; hoc inserto et coegente attollitur, et contra naturam suam nullo conatur, et ascendit, nisi defuerit. Quid? navis arcibus depressa, parum ostendunt, non aquam sibi resistere quo minus mergatur, sed spiritum? Aqua enim cederet, nec posset pondera sustinere, nisi ipse sustineretur. Discus ex loco superiore in placinam missus, non descendit, sed resiliit; quemadmodum, nisi spiritus referretur? Vox autem qui ratione per parietem montium transmittitur, nisi quod solido quoque aer loci, qui sonum extrinsecus mittit et accipit et remittit? accipit spiritum non aperta tantum intendens, sed etiam obdita et inclusa. Quod illi facere expeditum est, quia nunquam divisa, sed per ipso quibus separari videtur, colla secum. Interposita licet murus et medium altitudinem montium, per omnia ista prohibetur nobis esse pervius,

non sibi; id enim intercluditur tantum, per quod illum nos sequi possumus.

X. Ipse quidem transit per ipsum quo dividitur, et media non circumfundit tantum, et utrinque cingit, sed permeat, ab aethere incelsissimo aer in terram usque diffusus; agilior quidem, teniorque et altior terra, nec minus aquis; ceterum aethere spissior graviorque, frigidus per se et obscurus; limen illi coloris aliunde sunt; sed per omne spatium sui similis non est; mixtur enim a proximis. Summa pars ejus est sicciissima calidissimaque, et ob hoc etiam tenuissima, propter viciniam aethereorum ignium, et illos tot motus siderum, assiduamque cœli circumvectionem. Ista pars ima et vicina terris densa et caliginosa est, quia terrenis exhalationibus recepta. Media pars temperata, si summa imaque confusas, quædam ad sicciorem tenuitatemque pertinet; ceterum utrinque parte frigidior. Nam superiora ejus calorem viciorum siderum sentiunt; inferiora quoque tepent, primum terrarum bulla, qui multum secum calidi affert, deinde quia radii solis replicantur, et quousque redire poterunt, duplicato calore benignius forent; deinde etiam illo spirito, qui omnibus animalibus, herbæque ac cœli cadus est. Nihil enim viveret sine calore. Ad hoc nunc ignes,

éruption en certains lieux, on brûlent incessamment loin de tout regard dans leurs innombrables et invisibles foyers. Ajoutez les émanations de tant de pays fertiles, qui doivent avoir une certaine chaleur, le froid étant un principe de stérilité, et la chaleur de reproduction. Il s'ensuit que la moyenne partie de l'air, soustraite à ces influences, garde la température froide, puisque, de sa nature, l'air est froid.

XI. De ces trois régions de l'air, l'inférieure est la plus variable, la plus inconstante, la plus capricieuse. C'est dans le voisinage du globe que l'air est le plus agissant, comme aussi le plus passif, qu'il cause et éprouve le plus d'agitation, sans toutefois qu'il soit affecté partout de la même manière : son état change selon les lieux ; l'oscillation et le désordre ne sont que partiels. Les causes de ces changements et de cette inconstance sont d'ores et déjà quelquefois à la terre, dont les diverses positions influent puissamment sur la température de l'air ; quelquefois au cours des astres, et au soleil plus qu'à tout autre ; car il règle les saisons, et amène, par sa proximité ou son éloignement, les étés et les hivers. Après le soleil, c'est la lune qui a le plus d'influence. De leur côté, les étoiles n'influent pas moins sur la terre que sur l'air qui l'environne ; leur lever ou leur coucher contraires occasionnent les froids, les pluies et les autres intempéries d'ici-bas. Ces préliminaires étaient indispensables avant de parler du tonnerre, de la foudre et des éclairs ; puisque c'est dans l'air que se passent ces phénomènes, il fallait expliquer la nature de cet élément pour faire concevoir plus

aisément le rôle actif ou passif qu'il joue dans leur formation.

XII. Maintenant donc, il s'agit d'un triple phénomène, l'éclair, la foudre et le tonnerre, lequel, bien que simultané dans sa formation, ne le paraît pas à nos sens. L'éclair montre le feu, la foudre le lance. L'un n'est, pour ainsi dire, qu'une menace, qu'une tentative sans effet ; l'autre est un coup qui frappe. Sur certains points de leur origine tout le monde est d'accord ; sur d'autres, les opinions sont diverses. Chacun convient que ces trois phénomènes sont formés dans les nuages et par les nuages, et en outre que l'éclair et la foudre sont ou semblent être du feu. Passons aux points sur lesquels on dispute. Le feu, disent les uns, réside dans les nuages ; selon d'autres, il s'y forme au moment de l'explosion, et n'existe pas auparavant. Les premiers se partagent encore sur la cause productrice du feu ; celui-ci le fait venir de la lumière ; celui-là, des rayons du soleil qui, par leurs entrecroisements et leurs retours rapides et multipliés sur eux-mêmes, font jaillir la flamme. Anaxagore prétend que ce feu émane de l'éther, et que de ses hautes régions embrasées il tombe une infinité de particules ignées qui courent longtemps au sein des nuages. Aristote croit, non pas que le feu s'amasse longtemps d'avance, mais qu'il éclate au moment même où il se forme ; sa pensée peut se résumer ainsi : Deux parties du monde, la terre et l'eau, occupent la partie inférieure de l'espace ; chacune a ses émanations. Les vapeurs de la terre sont sèches et de même nature que la fumée ; de là les vents, le tonnerre, la

non tantum manu factos et certos, sed aperti terris, quorum aliqui eruperunt, innumerabiles in abscondito flagrant et obscuro semper. Effluunt tot partes ejus fertiles rerum habent aliquid teporis, quoniam sterile est frigidum; calor autem gignit. Media ergo pars aeris ab his submoti in frigore suo minuit. Natura enim aeris gelida est.

XI. Qui quoniam sic divisus sit, una sui parte maxime varius et inconstans et mutabilis est. Circa terram plurimum movetur, plurimum patitur, exagitat et exagilatur; nec tamen eodem modo totus afficitur, sed alter aliud, ne pariter iniquetur et sic turbidus. Causas autem illius mutationis et inconstantie alias terra prebet, alias positiones huc aut illo versa, magna ad aeris temperiem momenti sunt; alias siderum cursus. Ex quibus soli plurimum impetis. Illum sequitur annus; ad illius flexum biemes aestatesque vertuntur. Lunæ proximam pars est. Sed et ceteræ quæque stellæ non minus terram quam incumbentem speliem terris afficiunt, et ortu suo occasuque contrario, modo frigora, modo imbres, aliasque terrarum lujurias turbide movent. Hoc necessarium fuit præloqui, dicturo de tonitruo ac fulminibus et fulgurationibus. Nam quia in aere fiunt, naturam ejus explicare

oportebat, quo facilius appareret, quid facere aut pati posset.

XII. Tris sunt ergo quæ accidunt, fulgurationes, fulminis, et tonitrus; quæ una facta series assequitur. Fulguratio ostendit ignem; fulminatio emittit. Illa, ut ita dicam, comminatio est, et comatio sine ictu; ista, percussio cum ictu. Quædam sunt ex his, de quibus inter omnes convenit; quædam, in quibus diversæ sententiæ sunt. Convenit illis, omnia ista in nubibus et e nubibus fieri; etiamine convenit, et fulgurationes et fulminationes, aut igneas esse, aut ignea specie. Ad illa uno transsumus, in quibus illis est. Quidam putant ignem esse in nubibus, quidam ad tempus fieri; nec prius esse, quam mitti. Nec inter illos quidem quid proferat ignem, convenit. Alii enim a tam re illic colligit; quidam autem radios solis intercurrentes recurrentisque, serpiens in se relictos, ignem excitare dicunt. Anaxagoras vero ait illum ex æthere distillari, et ex tanto ardore enim multa decedere, quæ umbra diu inclusa custodiant. Aristoteles multo ante ignem colligi non putat, sed eodem momento exsurgere, quo fiat. Cujus sententiæ talis est: Dux mundi partes in imo jacent, terra et aqua; utraque ex se reddi aliquid. Terreus vapor sicus est, et fumo similis, qui ventos,

fondre; l'eau n'exhale que de l'humide; elle produit les pluies et les neiges. Ces vapeurs sèches de la terre, dont l'accumulation engendre les venis, s'échappent latéralement par suite de la violente compression des nuages, puis vont de là frapper sur un large espace les nuages voisins; et cette percussion produit un bruit analogue à celui que fait entendre dans nos foyers la flamme qui pétille en dévorant du bois trop vert. Dans le bois vert, ce sont les bulles d'un air chargé de principes humides qui crèvent par l'action de la flamme; dans l'atmosphère, les vapeurs qui s'échappent, comme je viens de le dire, des nuages comprimés, vont frapper d'autres nuages, et ne sauraient faire explosion ni jaillir sans beaucoup de bruit. Le bruit diffère selon la différence du choc. Pourquoi? Parce que les nuages présentent un flanc plus large les uns que les autres. Du reste, c'est l'explosion des vapeurs comprimées qui est le feu: on l'appelle éclair; il est plus ou moins vif, et s'embrase par un choc léger. Nous voyons l'éclair avant d'entendre le son, parce que le sens de la vue, plus prompt, devance beaucoup celui de l'ouïe.

XIII. Quant à l'opinion de ceux qui veulent que le feu soit en dépôt dans les nuages, beaucoup de raisons en prouvent la fausseté. Si ce feu tombe du ciel, comment n'en tombe-t-il pas tous les jours, puisque la température y est constamment embrasée? D'ailleurs les partisans de cette opinion n'osplient pas la chute du feu qui, par sa nature, tend toujours à monter. Car ce feu éthéré est bien différent de celui que nous allumons, d'où il tombe des étincelles, dont le poids peut

être apprécié. Aussi, ces étincelles ne descendent pas; elles sont plutôt entraînées et précipitées. Rien de semblable n'arrive pour ce feu si pur de l'éther: il ne contient rien qui le porte en bas; s'il s'en détachait la moindre parcelle, le tout serait en péril; car ce qui tombe en détail peut bien aussi crouler en masse. Et puis, cet élément, que sa légèreté empêche tous les jours de tomber, comment, s'il recelait des particules pesantes, eût-il pu séjourner à cette hauteur d'où il devait naturellement tomber? — Mais quoi! ne voit-on pas tous les jours des feux se porier en bas, ne fût-ce que la foudre même dont il est ici question? — J'en conviens; ces feux, en effet, ne se meuvent pas d'eux-mêmes; ils sont emportés. La puissance qui les entraîne n'est point dans l'éther: car là, point de violence qui comprime ou qui brise; rien d'inaccoutumé ne s'y produit. Un ordre parfait y règne, et ce feu épuré, placé à la région supérieure du monde pour sa conservation, circule magnifiquement autour de la création; et ce poste, il ne saurait le quitter ni en être chassé par une force étrangère, parce que dans l'éther il n'y a place pour aucun corps hétérogène; ce qui est ordre et fixité n'admet point la lutte.

XIV. On objecte que nous disons, pour expliquer la formation des étoiles filantes, que peut-être quelques parties de l'air attirent à elles le feu des régions supérieures, et s'enflamment ainsi par le contact. Mais bien autre chose est de dire que le feu tombe de l'éther contre sa tendance naturelle, ou de vouloir que de la région ignée la chaleur passe aux régions inférieures et y excite

touitros, et fulmina facit; aquarum halitus humidus est, et imbres et nives creat. Sed sicus ille terrarum vapor, unde venis origo est, quia conservatus est, cum coilo nubium vehementer a latere eliditur; deinde, ubi intus ferit nubes proximas, hæc plaga cum sono inculitur, quæ in nostris igitibus resedit, quem flamma vitæ lignorum virulentum crepat. Et ille spiritus habens aliquid humidum secum, quum est conglobatus, rumpitur flamma: eodem modo spiritus ille, quem paulo ante exprimi coactis nubibus dixi, inspicua aliis, nec rumpi nec exillire silentio potest. Dissimilis autem crepitus sit, ob dissimilem inpositionem nubium. Quare alia majorem aliam habent, alia minor. Ceterum illa vis expressi spiritus igitis est, qui fulgurionis nomen habet, levi impetu accensus et varius. Ante autem videmus fulgurationem, quam sonum sudans; quia oculorum velocior est sensus, et multum aures antecedit.

XIII. Fabam autem esse opinioem eorum, qui ignem in nubibus servant, per multa colligi potest. Si de celo cadit, quomodo non quotidie sit, quum tantumdem illic semper ardet? Deinde nullam rationem reddiderunt, quare ignis, quem natura sursum vocat, desiliat. Alia enim conditio nostrorum ignium est, ex quibus faville

cadunt, quæ ponderis secum aliquid habent. Ita non descendit ignis, sed præcipitatur et deductur. Hinc simile nihil accedit in illo igne purissimo, in quo nihil est quod deprimitur: aut si ulta pars ejus decidit, in periculo totus est; quia totum potest excidere, quod potest corpi. Deinde illud quod quotidie levitas eundem prohibet, si in ædicio non tenet grave, quomodo illic esse potuit, unde caderet? Quid ergo? Non aliqui ignes in inferiora ferri solent, sicut hæc ipsa de quibus querimus fulmina? Falsior. Non enim eunt, sed feruntur. Aliqui illos potentia deprimit, quæ non est in æthere. Nihil enim iniqua illic cogitur, nihil rumpitur, nihil præter solitum evenit. Ordo rerum est, et expurgatus ignis in custodia mundi, summus sortitus oras, operas quiberrime circumstit; hinc discedere non potest, sed ne ab externo quidem expulsi, quia in æthere nulli incerto corpori locus est. Certis enim et ordinatis non pugnant.

XIV. Vos, inquit, dicitis, quum causas stellarum transvolantium requirit, posse aliquas partes rerum id se trahere ignem, ex his locis superioribus et hoc ardore accendi. Sed plurimum interest, utrum aliqui dicat ignem ex æthere decidere, quod natura non patitur; an dicat, ex ignea si ratione la es, quæ subjecta sunt, transilire,

un embrasement : car le feu ne tombe pas de l'éther, chose impossible, il se forme dans l'air même. Ne voyons nous pas dans nos villes, lorsqu'un incendie se propage au loin, des bâtiments isolés, longtemps échauffés, prendre feu d'eux-mêmes ? Il est donc vraisemblable que la région supérieure de l'air, qui a la propriété d'attirer le feu à elle, s'allume sur quelque point par la chaleur de l'éther placé au-dessus ; nécessairement entre la couche inférieure de l'éther et la couche supérieure de l'air, il existe quelque analogie, et de l'un à l'autre il n'y a pas de semblance, parce qu'il ne s'opère point de transition brusque dans la nature. Au point de contact le mélange des deux qualités se fait insensiblement, de sorte qu'on ne saurait dire où l'air commence et où l'éther finit.

XV. Quelques stoïciens estiment que l'air, pouvant se convertir en feu et en eau, ne tire point d'une source étrangère de nouveaux éléments d'inflammation, vu qu'il s'allume par son propre mouvement ; et lorsqu'il brise les parois épaisses et compactes des nuages, il faut bien que l'explosion de ces grands corps soit accompagnée d'un bruit qui s'entende au loin. Or, cette résistance des nuages, qui cèdent difficilement, contribue à rendre le feu plus énergique, tout comme la main aide le fer à couper, quoique ce soit le fer qui coupe.

XVI. Mais quelle différence y a-t-il entre l'éclair et la foudre ? La voici : l'éclair est un feu largement développé ; la foudre, un feu concentré et lancé impétueusement. S'il nous arrive de remplir d'eau le creux de nos mains réunies, puis de les serrer vivement, le fluide en jaillit comme d'un

siphon. Quelque chose de semblable se produit dans l'atmosphère. Figurez-vous que des nuages étroitement comprimés entre eux l'air interposé s'échappe et s'enflamme par le choc, chassé qu'il est comme par une machine de guerre. Nos balistes mêmes et nos scorpions ne lancent les traits qu'avec bruit.

XVII. Quelques-uns pensent que c'est l'air qui, en traversant des nuages froids et humides, rend un son, comme le fer rouge qui siffle quand on le plonge dans l'eau. De même donc que le métal incandescent ne s'éteint qu'avec un long frémissement ; ainsi, dit Anaximène, l'air qui s'engouffre dans la nue produit le tonnerre, et dans sa lutte contre les nuages déchirés qui l'arrêtent, il allume l'incendie par sa fuite même.

XVIII. Anaximandre attribue tout au vent. Le tonnerre, dit-il, est le son produit par le choc d'un nuage. Pourquoi ce son est-il plus ou moins fort ? Parce que le choc a plus ou moins de force. Pourquoi tonne-t-il même par un ciel serein ? Parce qu'alors aussi le vent traverse l'air, qu'il agite et déchire. Mais pourquoi tonne-t-il quelquefois sans éclair ? C'est que le vent, trop ténu et trop faible pour produire la flamme, a pu du moins produire le son. Qu'est-ce donc proprement que l'éclair ? Un ébranlement de l'air qui se sépare, qui s'affaisse sur lui-même et ouvre les voies à une flamme peu active qui ne serait pas sortie toute seule. Qu'est-ce que la foudre ? Le brusque élan d'un vent plus vif et plus dense.

XIX. Anaxagore prétend que tout s'opère ainsi, quand l'éther envoie quelque principe actif dans

se hic accendi. Non enim illæ ignis edit, quod non potest fieri, sed hic nascitur. Videmus certe, apud nos late lucendum persurgente, quandam insulas, quæ diu concubuerant, ex se concipere flammam. Itaque verisimile est, in ære summo, qui naturam rapiendi ignis habet, aliquid accendi calore ætheris superpositi. Necesse est enim ut et tunc æther habeat aliquid æris simile, et summus aer non sit dissociatus inno ætheri ; quia non fit statim ex diverso in diversum transitus. Præstatim ista confinio vim suam miscet, ita ut dubitare possis an ær, an hic jam æther sit.

XV. Quidam ex nostris existimant, æra, quum in ignem et aquam mutabilis sit, non trahere aliunde causas flammarum novas : ipse enim se movendo accendit, et quum demum compactisque nubium sinu dissipat, necessario vastum in tam inagnorum corporum diruptione reddit sonum. Ita porro nubium difficulter ceditum pugna aliquid coactum ad concitandum ignem : sic, quemadmodum ferro aliquid manus ad secundum confert ; sed secare, ferrum sit.

XVI. Quid erga inter fulguratinnem et fulmen interest ? dicunt. Fulguratio, est late ignis explicitus ; fulmen, est coactus ignis, et impetua pectus. Sæpius duabus manibus inter se junctis aquam concipere, et compressa

utrimque palma la modum siphonis exprimere. Simile quiddam et illic fieri putat. Nubium inter se compressarum angustia medium spiritum emittunt, et hoc ipso inflammant, et tormenti modo ejiciunt. Nam baliste quoque et scorpiones tela cum sono expellunt.

XVII. Quid in existimant, ipsum spiritum per frigida atque humida entem, somni reddere. Nam ne ferrum quidem ædens silentio tingitur. Sed quemadmodum, si in aquam fervens massa descendit, cum multo murmure distinguitur ; ita, ut Anaximenes ait, spiritus incensus nubibus tonitrus edit, et dum tactatur, per obstantis et interstici vadens, ipsa ignem fugæ accendit.

XVIII. Anaximander annuit ad spiritum retulit. Tonitrus, inquit, sunt nubis late sonus. Quare inæqualitas sunt ? quia et ipse ictus inæqualis est. Quare et sereno tonat ? quia nunc quoque per quassum et scissum æra spiritus proscit. At quare aliquando non fulgurat et tonat ? quia lenior et infirmior spiritus, qui in flammam non valet, in sonum valet. Quid est ergo ipsa fulguratio ? æria diducenda se, corruentisque jactata, languidum ignem, nec exitum aperiens. Quid est fulmen ? ærioris densiorisque spiritus cursus.

XIX. Anaxagoras sit, omnia late ære fieri, ut ex æthere aliqua via in inferiora descendit. Ita ignis impactus nu-

es régions inférieures; qu'alors le feu étant poussé contre un nuage froid, on entend le tonnerre. S'il déchire la nue, l'éclair brille; du plus ou moins d'énergie de ce feu naît la foudre ou l'éclair.

XX. Selon Dîgène d'Apollonie, certains tonnerres se forment du feu, d'autres sont dus au vent. Ceux qui naissent du feu, le feu les précède et les annonce; le vent produit ceux qui retentissent sans trace de flamme. J'accorde que l'un des deux phénomènes peut avoir lieu sans l'autre, sans pourtant qu'il y ait deux forces distinctes, l'une et l'autre pouvant produire les mêmes effets. Car qui niera qu'une impulsion violente de l'air puisse produire la flamme comme elle produit le son? Qui ne conviendra en outre que le feu quelquefois, tout en brisant les nuages, peut ne pas en jaillir, si, quand il en a déchiré quelques-uns, un trop grand amas d'autres nues vient à l'étouffer? Ainsi alors le feu se dissipe sous forme de vent, et perd l'éclat qui le décèle, tandis qu'il enflamme ce qu'il a pu remplir dans l'intérieur de sa prison. Ajoutez que, nécessairement, la foudre, dans son essor, chasse l'air devant elle, et que le vent la précède et la suit, quand elle fend l'air avec tant de violence. Voilà pourquoi tous les corps, avant d'être atteints par la foudre, sont ébranlés par la vibration du vent que le feu pousse devant lui.

XXI. Congédions ici nos guides, et commençons à marcher par nous-mêmes, à passer des faits avoués aux faits problématiques. Or, qu'y a-t-il d'avoué? Que la foudre est du feu, aussi bien que l'éclair, lequel n'est autre chose qu'une flamme qui serait foudre, si elle avait plus d'énergie. Ce

n'est point la nature de ces deux météores qui diffère, c'est leur degré d'impétuosité. La foudre est du feu; c'est ce que prouve la chaleur qui l'accompagne; et, à défaut de chaleur, c'est ce que prouveraient ses effets; car souvent la foudre a causé de vastes incendies. Elle a consumé des forêts, des rues entières dans nos villes; quelquefois même ce qu'elle n'a pas frappé s'en porte pas moins une empreinte de feu; d'autres fois, c'est comme une teinte de suie. Que dirai-je de l'odeur sulfureuse qu'exhalent tous les corps foudroyés? Il est donc constant que la foudre et l'éclair sont du feu, et qu'ils ne diffèrent l'un de l'autre que par le chemin qu'ils parcourent. L'éclair est la foudre qui ne descend pas jusqu'au globe; et réciproquement on peut dire : La foudre est l'éclair qui vient toucher le globe. Ce n'est pas comme vain exercice de mots que je prolonge cette distinction, c'est pour mieux prouver l'affinité, la parité de caractère et de nature des deux phénomènes. La foudre est quelque chose de plus que l'éclair; retournons la phrase : l'éclair est à peu de chose près la foudre.

XXII. Puisqu'il est établi que tous deux sont des substances ignées, voyons comment le feu s'engendre parmi nous : car il s'engendre de même dans les régions célestes. Le feu, sur la terre, naît de deux façons : d'abord par la percussion, comme quand on le fait jaillir de la pierre; ensuite par le frottement, tel que celui qui s'opère avec deux morceaux de bois. Toute espèce de bois pourtant n'est pas propre à donner ainsi du feu : c'est une vertu qui appartient à quelques-unes, comme au lanrier, au lierre, et à certaines

bibus frigidis sonat. At quoniam illas interscindit, fulget; et minor vis ignium fulgurationes facit, major fulmina.

XX. Diogenes Apolloniates ait, quædam tonitrua igne, quædam spiritu fieri. Illi ignis facit, quem ipse antecedit et annuntiat; illi spiritus, quem sine splendore crepescunt. Utrumque sine altero fieri et esse aliquando, concedo; ita tamen, ut non discreta illis potestas sit, sed utrumque ab utroque efficere possit. Quis enim negabit spiritum magno impetu latum, quam efficit sonum, effecturum et ignem? Quis et hoc non concedet, aliquando ignem quoque rumpere posse nubes, et non ex-irre, si plurimarum æervo nubium, quam paucas persciderit, oppressus est? Ergo et igitur illi in spiritum, perdetque fulgorem et speciem, dum recta iuxta incendit. Adhuc nunc, quod necesse est, ut impetus fulminis et prenditis spiritus, et agat sule se, et a tergo trahat ventum, quoniam tam vasto ictu æera incidit. Itaque omnia, antequam feriatur, intremiscunt vibrata vento, quem ignis ante se prestat.

XXI. Dimissis nunc præceptoribus, incipiamus per nos moveri, et a confessis transierimus ad dubia. Quid enim confesit est? Fulmen ignem esse; æque fulgurationem, que nihil aliud est quam flamma futura fulmen,

si plus virium habuisset. Non natura ista, sed impetu distant. Esse illum ignem calor ostendit; quisi non caset, ostendit effectus. Magnorum enim sæpe incendiorum causa fulmen fuit. Silve illo tremit, et urbium partes; etiam que non percussa sunt, tamen adusta cernuntur; quædam vero velut fulgine colorantur. Quid quod omnis fulguratio aut sulphurea est? Ergo et utrumque rem ignem esse constat, et utrumque rem inter se mesando distare. Fulguratio est fulmen, non in terras usque perlatum. Et rursum licet dicat, fulmen esse fulgurationem usque in terras productam. Non ad asserendum verba hæc diutius pertracto, sed ut ista cognita esse, et ejusdem notæ ac naturæ, probem. Fulmen est quiddam plus, quam fulguratio. Veritatem istud. Fulguratio est præse fulmen.

XXII. Quoniam constat esse utrumque rem ignem, videamus quemadmodum apud nos fieri solent ignis. Eadem enim ratione et supra illi, duobus modis; uno, si excutatur sicut ex lapide; altero, si attritus intus, sicut quoniam duo ligna inter se diutius trita sunt. Non omnis hoc illi materia præstat, sed idonea efficiendis ignibus; sicut laurus, hedera, et alia in hunc usum nota

autres connues des bergers pour cet usage. Il peut donc se faire que les nuages s'enflamment de même, ou par percussion, ou par frottement. Voyez avec quelle force s'élancent les tempêtes, avec quelle impétuosité se roulent les tourbillons. Tout ce qu'ils trouvent sur leur passage est fracassé, emporté, dispersé au loin. Faut-il s'étonner qu'avec une telle force ils fassent jaillir du feu, ou de matières étrangères, ou de leur propre substance? On conçoit quelle intensité de chaleur doivent éprouver les corps qu'ils froissent dans leur course. Toutefois, on ne saurait attribuer à ces météores une action aussi énergique qu'aux astres, dont la puissance est aussi grande qu'incontestée.

XXIII. Peut-être aussi des nuages poussés contre d'autres nuages par l'impulsion légère d'un vent qui fraîchit doucement, produisent un feu qui luit sans éclater; car il faut moins de force pour former l'éclair que pour engendrer la foudre. Tout à l'heure nous avons reconnu à quel haut degré de chaleur certains corps s'élevaient au moyen du frottement. Or, lorsque l'air, qui peut se convertir en feu, agit sur lui-même de toute sa force par le frottement, on peut admettre avec vraisemblance qu'il en jaillisse une flamme passagère et prompte à s'évaporer, comme ne sortant pas d'une matière solide où elle puisse prendre de la consistance. Elle ne fait donc que passer, elle n'a de durée que celle du trajet qu'elle parcourt, jetée dans l'espace sans aliments.

XXIV. On ne demandera comment, lorsque vous attribuons au feu une tendance vers les régions supérieures, la foudre néanmoins se dirige

vers la terre. Y a-t-il erreur dans notre énoncé? On voit en effet le feu monter aussi bien que descendre. — Ces deux mouvements sont possibles; car le feu naturellement surgit en pyramide; et, sauf obstacle, il tend à monter, comme naturellement aussi l'eau se porte en bas; si pourtant une force étrangère intervient qui la refoule en sens contraire, elle s'élève vers le lieu même d'où elle est tombée en pluie. Ce qui fait que la foudre tombe, c'est la même puissance irrésistible qui l'a lancée. Le feu éprouve alors ce qui arrive aux arbres dont la cime encre souple peut être courbée jusqu'à toucher le sol, mais qui, abandonnée à elle-même, reprend sa place tout d'un élan. Il ne faut pas considérer les choses dans un état contraire à la loi de leur nature. Laissez au feu sa direction libre, il regagnera le ciel, séjour des corps les plus légers; si quelque chose vient à l'entraîner et à faire dévier son essor, il ne suit plus sa nature, il devient passif.

XXV. Vous dites, objecte-t-on encore, que le frottement des nuées produit la flamme, lorsqu'elles sont humides ou même chargées d'eau; mais comment la flamme peut-elle se développer dans ces nuées, qui semblent aussi incapables que l'eau même de la produire?

XXVI. Je réponds d'abord que les nuages qui produisent le feu ne sont pas de l'eau; c'est un air condensé, disposé à former de l'eau; la transformation n'est pas faite, mais elle est probable et toute prête. Il ne faut pas croire que l'eau se rassemble dans les nuages pour s'en épancher ensuite; sa formation, sa chute sont simultanées. Je réponds en outre que quand j'accorderais qu'un nuage est

pastoribus. Potest ergo fieri, ut nubes quoque ignem eodem modo vel percussae reddant, vel attritae. Videmus quantis procelis viribus ruant, quanto vertantur impetu turbinae. In id quod torquentur obvium fit, dissipatur, et rapitur, et longe a loco suo projicitur. Quid ergo mirum, si tanta vis ignem excutit, vel attunde, vel sibi? Vides enim quantum fervorem sensum corpora sunt horum transita trita. Nihil tamen tantum in his debet credi, ac in vi siderum, quorum ingens et confessa potentia est.

XXIII. Sed forsitan nubes quoque in nubes incidunt, frangente vento et leviter urgente, ignem evocabunt, qui aspersionem, nec exsultat. Minore enim vi ad fulgurandum opus est, quam ad fulminandum. Superioribus collegimus, in quam vim fervorem quandam attrita perducitur. Quam autem aer mutabilis in ignem, nautis viribus suis in ignem conversus, alteratur, credibile est et verisimile, ignem eandem excutit, et cito interitum, quin non ex solida materia erit, nec in quo possit consistere. Transit itaque, tantumque habet morae, quantum luctus et cursus; sine alimentis coactas est.

XXIV. Quomodo, inquit, quam dicitur hanc ignis esse naturam, ut velit superiora, fulmen tamen terram

petit? an falsum est, quod de igne dixisti? Est enim illi aequa visum iter, aequa deorsum. • Utrumque verum potest esse. Ignis enim natura in verticem surgit, et si nihil illum prohibet, ascendit. Sicut aqua natura defertur; si tamen aliqua vis accessit, quae illam in contrarium circummoveret, illo intenditur, unde imbres dejecta est. Fulmen autem eandem necessitate, quae auctur. Id his ignibus accidit quod arboribus; quarum caecinita si tenera sunt, ita deorsum trahi possunt, ut etiam terram attingant, sed quum permiseris, in locum suum exsultant. Itaque non est quod eum species cuiusque rei habitum, qui illi non ex voluntate est. Si ignem permittis ire quo velis, eandem, id est, levissimam cuiusque sedem repetit; ubi est aliquid, quod eum ferat, et ab impetu suo avertit, id non natura, sed servilis ejus fit.

XXV. Dieltis, inquit, nubes attritis edere ignem, quem stat humide, immo nunc; quomodo ergo possunt gignere ignem, quem non magis verisimile est ex nube, quam ex aqua generari?

XXVI. Ignis qui nascitur, primum in nubibus non est aqua, sed aer spiritus, ad gignendam aquam preparatur, eandem in illum mutatus, sed jam prout et vergens.

humide et plein d'eau toute formée, rien n'empêcherait que le feu sortît de l'humide et même, chose plus étonnante, du principe de l'humide, de l'eau. Des philosophes ont soutenu que rien ne peut se convertir en feu sans s'être d'abord couvert en eau. Il se peut donc qu'un nuage, sans que l'eau qu'il contient change de nature, lance du feu de quelqu'une de ses parties, comme le bois qui, souvent, brûle d'un côté et sue de l'autre. Je ne dis pas que les deux éléments soient incompatibles et que l'un détruise l'autre; mais où le feu est plus fort que l'eau, il l'emporte, comme aussi quand c'est l'eau qui relativement surabonde, le feu demeure sans effet. Voilà pourquoi le bois vert ne brûle point. Ce qui importe, c'est donc la quantité de l'eau qui, trop faible, ne résiste pas et n'empêche point l'action du feu. Comment n'en serait-il pas ainsi? Du temps de vos pères, au rapport de Posidonius, tandis qu'une île surgissait dans la mer Égée, la mer écumaient pendant le jour, et de la fumée s'élevait du sein de l'onde; ce qui trahissait l'existence d'un feu qui ne se montra pas continu, mais qui éclatait par intervalles, comme la foudre, chaque fois que l'ardeur du foyer sous-marin soulevait le poids des eaux qui le couvraient. Ensuite il vomit des pierres, des rocs entiers, les uns intacts et classés par l'air avant leur calcination, les autres rongés et réduits à la légèreté de la pierre-ponce; enfin, la crête d'une montagne brûlée parut au-dessus de la mer. Peu à peu sa hauteur s'accrut, et ce rocher s'agrandit au point de former une île. De notre temps, sous le consulat de Valérius

Asiaticus, le même fait s'est renouvelé. Pourquoi rapporté-je ces exemples? Pour faire voir que ni la mer n'a pu éteindre le feu sur lequel elle passait, ni cette énorme masse d'eau l'empêcher de se faire jour. C'est de deux cents brasses de profondeur, au dire d'Asclépiodote, disciple de Posidonius, que, fendant l'obstacle des flots, le feu a fait éruption. Si cet immense volume d'eau n'a pu étouffer une colonne de flamme qui jaillissait du fond de la mer, combien moins la subtile vapeur, les gouttelettes des nuées éteindraient-elles le feu dans l'atmosphère? Elles apportent si peu d'empêchement à la formation des feux, qu'on ne voit luire la foudre que dans un ciel chargé d'eau; elle n'a pas lieu par un temps serein. Un jour pur n'a pas à la redouter, non plus que les nuits qui ne sont pas obscurcies de nuages. — Mais quoi? Dans un ciel illuminé d'étoiles, et par la nuit la plus calme, ne voit-on pas quelquefois des éclairs? — Oui; mais soyez sûr qu'un nuage se trouve au point d'où part l'éclair, nuage que la forme sphérique de la terre ne nous laisse pas voir. Ajoutez qu'il se peut que des nuages bas et voisins du sol fassent jaillir de leur choc un feu qui, poussé plus haut, se montre dans la partie pure et sereine du ciel; mais toujours naît-il dans une région plus grossière.

XXVII. On a distingué plusieurs espèces de tonnerres. Il en est qui s'annoncent par un murmure sourd comme celui qui précède les tremblements de terre, et que produit le vent capif et frémissant. Comment pense-t-on que se forme ce phénomène? le voici. Quand l'air se trouve en-

Non est quod eam existimes tunc colligi, dein effundi. Simul et fit, et cadit. Deinde si concessero humidam esse nubem conceptis aquis plenam, nihil tamen prohibet, ignem ex humido quoque educi, sicut ex ipso, quod magis mireris, humore. Quidam negaverunt in ignem quidquam posse mutari, priusquam mutatum esset in aquam. Potest ergo nubes, salva, quam continet, aqua, ignem porre aliqua sui reddere; ut saepe alia pars igni ardet, alia sudat. Nec hoc dico, non contraria inter se ista esse, et alterum altero perire: sed ubi valentior ignis quam humor est, vincit; rursum ubi copia humoris exasperat, tunc ignis sine effecta est. Itaque non ardent virentia. Refert ergo, quantum augeat aut. Exigua enim resistit, nec ignem impedit. Quidni? Majorum nostrorum memoria, ut Posidonius tradidit, quoniam insula in Ægei mari surgeret, spumabat ante du mare, et fumus ex alto forebatur. Nam demum probebat ignem, non continuum, sed ex intervallis emicentem, fulminum more, quoniam ardor inferius jacebat superum pondus evitavit. Deinde saxa revolvit, ruperunt portum illarum, quos spiritus, antequam vertereot, expulserat, partim exeat, et in levitatem pumicis verse; novissime cacumen exstit moentis emicuit. Postea altitudinali adjectum, et saxum illud in magnitudinem lumbi crevit. Idem nostra memoria,

Valerius Asiaticus consule, iterum accidit. Quoniam hæc relatu? ni appareret, nec exstinctum ignem mori superfuso, nec impetum ejus, gravitate ingentis unde prohibitum exire. Ducentorum passuum fuisse altitudinem Asclepiodotus Posidonii auditor tradidit, per quam, diruptis aquis, ignis emersit. Quod si immensa aquarum vis solentem ex imo flammam vim non potuit opprimere, quanto minus in ære exstantem ignem poterit nubium tenuis humor et roscidus? Adeo res ista non habet illam moram, que contra causam ignis sit, quoniam non videmus emicare, nisi impendente celo. Sereenam sine fulmine est. Non habet igitur metus dies purus, nec nos quidem, nisi obscuro alioquin. Quid ergo? Non aliquid quando etiam apparentibus stellis, et nocte tranquilla fulgurant? Sed scias licet nubes illi esse, unde splendor effertur, quas videri a nobis terrarum tumor non sinit. Adice tunc, quod fieri potest, et nubes imæ et humiles atritu suo ignem reddant; qui in superiora expressus, in parte sincera puraque cœli visior; sed fit in sordida.

XXVII. Tonitrus distinxere quidam ita, ut dicerent, unum esse genus, cuius sit græte murmur, quale terrarum motum antecedit, clauso vento et fremente. Hoc quomodo illis videtur fieri, dicam. Quoniam spiritum laira

fermé dans un amas de nuages où il se roule de cavités en cavités, il fait caudeure une sorte de mugissement rauque, uniforme et continu. Et comme, si elles sont chargées d'éléments humides, les régions basses du ciel lui ferment passage, les tonnerres de cette espèce sont les préludes d'une pluie imminente. Il est une autre espèce de tonnerre dont le son est aigu, aigre même, pour mieux dire, tel que l'éclat d'une vessie que l'on brise sur la tête de quelqu'un. Ces tonnerres ont lieu lorsqu'un nuage roulé en tourbillons crève et laisse échapper l'air qui le distendait. Ce bruit se nomme proprement fracas : aussi soudain qu'éclatant, il terrasse et tue les hommes ; quelques-uns, sans perdre la vie, demeurent étourdis et sont tout-à-fait hors d'eux-mêmes, *attoniti* ; ainsi appelle-t-on ceux que l'explosion du feu céleste a jetés dans l'alléation. Cette explosion peut venir aussi d'un air enfermé dans le creux d'un nuage et qui, raréfié par son mouvement même, se dilate, puis, cherchant à se faire une plus large place, résonne contre les parois qui l'enveloppent. Car enfin, si nos deux mains frappées l'une contre l'autre retentissent avec force, la collision de deux nuées ne doit-elle pas produire un bruit d'autant plus grand que ce sont de plus grandes masses qui s'entrechoquent ?

XXVIII. On voit, me dira-t-on, des nuages heurter des montagnes, sans qu'il en résulte de retentissement. Mais d'abord toute collision de nuages ne produit pas de bruit ; il faut pour cela une aptitude et une disposition spéciale. Ce n'est pas en battant des poins sur le revers qu'on peut applaudir, c'est en frappant paume contre paume ;

il y a même une grande différence selon qu'on frappe du creux ou du plat des mains. Ensuite, il ne suffit pas que les nuages se meuvent, il faut qu'ils soient poussés violemment par une sorte de tourmente. D'ailleurs, la montagne ne fend pas la nue, elle en change seulement la direction, et en émousse tout au plus les parties saillantes. Il ne suffit pas que l'air sorte d'une vessie gonflée, pour rendre un son ; si c'est le fer qui la divise, l'air s'échappe sans bruit ; pour qu'il y ait explosion, il faut la rompre et non la couper. J'en dis autant des nuages ; sans un choc brusque et violent, ils ne retentissent pas. Ajoutez que les nuages poussés contre une montagne ne se brisent point ; ils se mouleut autour de certaines parties de la montagne, autour des arbres, des arbustes, des roches escarpées et saillantes ; c'est ainsi qu'ils se disséminent et laissent fuir sur mille points l'air qu'ils peuvent contenir, lequel, à moins qu'il n'éclate sous un grand volume, ne fait pas explosion. Ce qui le prouve, c'est que le vent qui se divise en traversant les branches des arbres, siffle et ne tonne pas. Il faut un coup qui frappe au loin et qui disperse simultanément le nuage tout entier, pour produire le son éclatant que fait entendre le tonnerre.

XXIX. De plus, l'air est de sa nature propre à transmettre les sons. Qu'est-ce, en effet, que le son ? Rien autre chose que la percussion de l'air. Il faut donc que les nuages qui viennent à être déchirés soient creux et distendus ; car vous voyez qu'il y a bien plus de sonorité dans un espace vide que dans un espace plein, dans un corps distendu que dans celui qui ne l'est pas. Ainsi, les lam-

se elancare nubes, in concavis partibus eorum volutatus aer, similis agni mugilibus sonum, rancum et aequalem, et continuo. Itaque etiam nisi illa regio humida est, exilium claudat. Ideo hujusmodi tonitruum venturi prænuntia habetis sunt. Aliud genus est acre, quod aeribus magis discretis, quam sonoris ; qualem audire solentis, quam super caput attingens disrupta vesien est. Talia eduntur tonitruis, quam globata dissolvitur nubes, et spiritum, quo diuina fuerat, emittit. Hoc proprie fragor dicitur, sublimis et vehemens ; quo edito concidunt homines, et exanimantur, quidam vero viri stupent, et in totum sibi excidunt, quos vocamus attonitos, quorum mentis sensus ille crebescit loco populi. Ille fieri illo quoque modo potest, ut inclusus aer eava nube et motu ipso extrinsecus diffundatur. Deinde quum majorem sibi locum querit, a quibus involutus est, sonum protulit. Quid autem ? non quemadmodum illius manus inter se piansum edunt, sic illisargui inter se turbium sensus potest esse magnus, quia magna concurrunt inter se ?

XXVIII. Videmus, inquit, nubes impingi montibus, nec sonum fieri. Primum omnium non quocumque modo illius sunt, sonant, sed si apte sunt compositae ad sonum

edendum. Aversae inter se manus collisae non plaudunt, sed palma cum palma collata plausum facit. Expirantium interea, utrum cavie concutiantur, an plana et exiliter. Deinde non tantum nubes ire oportet, sed agi magna vi, et procellosa. Etiam mons non scindit nubem, sed digerit, et primum quancumque partem ejus solvit. Ne vesica quidem, quocumque modo aspiratum emittit, sonat. Si ferro divisa est, sine ulla aurium sensu exit. Rumpit illam oportet, ut sonet, non secari. Idem de nubibus dico : nisi multo impetu dissolvatur, non sonant. Adice nunc, quod nubes in motum acta non frangitur, sed circumfunduntur in aliquas partes annula, arboris ramos, frutices, aspera saxa et emicula. Et tunc discutiuntur, et si quem habent spiritum, multiformi emittunt ; qui nisi universus erumpit, nec crepat. Hoc ut scias, ventus qui circa arborem funditur, sibilat, non tonat. Lato, ut ita dicam, lecto, et totum globum semel dissipante opus est, ut sonitus erumpat, quod audire quum sonat.

XXIX. Præter hæc natura aptos est aer ad voces. Quidni ? quæ vox ubi aliud sit, quam velis aer. Debet ergo nubes utrimque dissecari, et eava et intente.



bours ne résonnent que parce que l'air qui résiste est repoussé contre leurs parois intérieures; et le bruit aigu des cymbales n'est dû qu'à la compression de l'air dans leurs cavités.

XXX. Quelques philosophes, et entre autres Asclépiodote, pensent que le tonnerre et la foudre peuvent être produits par la rencontre de corps quelconques. Jadis l'Etna, dans une de ses grandes éruptions, vomit une immense quantité de sables brûlants. Un nuage de poussière voila le jour, et une nuit soudaine épouvanta les peuples. En même temps, dit-on, il y eut quantité de tonnerres et de foudres formés du concours de corps arides, et non par les nuages, qui vraisemblablement avaient tous disparu de cette atmosphère enflammée. Cambyse envoya contre le temple de Jupiter Ammon une armée, qui fut d'abord couverte, puis ensevelie sous des sables que l'Auster soulevait et laissait retomber comme une neige. Alors aussi, probablement, il jaillit des foudres et des tonnerres du frottement des sables entrecroqués. Cette opinion ne répugne pas à notre théorie; car nous avons dit que la terre exhale des corpuscules de deux espèces, secs et humides, qui circulent dans toute l'atmosphère. Dans les cas dont il est ici question, il se forme des nuages plus compacts et plus denses que s'ils n'étaient qu'un simple tissu de vapeurs. Ceux-ci peuvent se briser avec retentissement; mais les autres assemblages qui remplissent l'air de matières enflammées ou de vents qui ont balayé la surface de la terre, nécessairement produisent le nuage avant le son. Or, le nuage peut se former d'éléments secs comme d'é-

léments humides, puisqu'il n'est, avons-nous dit, que la condensation d'un air épais.

XXXI. Au reste, pour l'observateur, les effets de la foudre sont merveilleux, et ne permettent pas de douter qu'il n'y ait dans ce météore une énergie surnaturelle, inappréciable à nos sens. Elle fond l'argent dans une bourse qu'elle laisse intacte et sans l'endommager; l'épée se liquéfie dans le fourreau qui demeure entier, et le fer du javalot coule en fusion le long du bois qui n'est pas touché. Les tonneaux se brisent sans que le vin s'écoule; mais cette consistance du liquide ne dure que trois jours. Un fait à remarquer encore, c'est que les hommes et les animaux que la foudre a frappés ont la tête tournée du côté où elle est sortie, et que les rameaux des arbres qu'elle a renversés se tiennent droits, dirigés dans le même sens. Enfin, les serpents et les autres animaux, dont le venin est mortel, une fois atteints par la foudre, perdent toute propriété malfaisante. D'où le savez-vous? me dira-t-on. C'est que dans les cadavres venimeux il ne naît pas de vers, et qu'au cas dont je parle, les vers pullulent au bout de quelques jours.

XXXII. Que dirons-nous de la vertu qu'a la foudre d'annoncer l'avenir, je ne dis pas un ou deux faits, mais souvent l'ordre et la série entière des destins, et cela on caractères non équivoques et plus frappants que s'ils étaient écrits! Or, voici en quoi nous ne sommes pas d'accord avec les Toscans, consommés dans l'interprétation de ces phénomènes. Selon nous, c'est parce qu'il y a collision de nuages, que la foudre fait explosion; se-

Vides enim quanto teratiora sunt vacua quam plena, quanto intentius quam remissa. Ita tempora et cymbala sonant, quia illa repugnantem ex interiori parte spiritum pulsant, hæc ad ipsum aerem acta, nihil concavo, non linunt.

XXX. « Quidam, inter quos Asclepiodotus est, iudicant sic, quorundam quoque corporum concursu tonitrua et fulmina exsurgere posse. Etna aliquando multo igne abundavit; ingentem viam arena urentis affudit. Involatus est dies pulveris, populosque subita nos terruit. Illo tempore non tantum plurimum fulgur tonitrua et fulmina, que concursu aridorum corporum facta sunt, non nubium quoque verisimile est, in tanto fervore aeris, nullas fuisse. Aliquando Cambyres ad Ammonem iussit exercitum; quem arena Austro mole, et more nivis incidens, tenuit, deinde obruit. Tunc quoque verisimile est fuisse tonitrua fulminaque, atritu arena sese afflicta. » Non repugnat proposito nostri lata opinio. Dissimus enim, nrisque naturæ corpora fillare terras, et scire aliquid et humida in tota ære vagari. Inque si quid tale intervenit, nubem facit solidiorum crassiorumque, quam si tantum simplici spiritu interveirent. Illos frangi potest, et edere sonum; ita que dixi, alve incendiis vaporantibus æra repleverunt, æve ventis terras verrentibus, necesse est nubem faciant antequam sonum. Nubem autem tam arida

quam humida conferunt. Est autem nubes, ut diximus, apertitudo aeris crassi.

XXXI. Ceterum mira fulminis, si intueri velis, opera sunt, nec quodquam dubii relictum, quin divina imit illis et subtilis potentia. Loculis integris ac illis conficitur argentum. Meneie vagina, gladius liquescit. Et inviolato figuo, cirea pila ferrum omne distillat. Sunt fracta dolia vinum, nec ultra triduum rigor ille durat. Itaque inter annotanda ponas licet, quod et hominum, et ceterorum animalium que ieta sunt, caput spectat ad exitum fulminis; quod omnium perossorum arborum contra fulmine bustule surgunt. Quid, quod meliorum serpentium, et aliorum animalium, quibus mortiferi vias inest, cum fulmine ieta sunt, venenum omne consumitur? Unde, inquit, scis? in venenatis corporibus vermina non nascitur. Fulmine ieta intra paucos dies verminant.

XXXII. Quid, quod futura portendunt? nec minus tantum ad alterius rei signa dant, sed sæpe locum futurorum sequentium ordinem nuntiant, et quidem de ceteris evidentibus, longæque citioribus, quam si scriberentur? Hoc autem inter nos et Tuscos, quibus nimis perscrutandorum fulminum est scientia, interest. Nos putamus, quod nubes collisæ sunt, ideo fulmina emittit. Ipsi existimant, nubes collidi, et fulmina emittantur. Nam quomodo omnia

lon eux, il n'y a collision que pour que l'explosion se fasse. Comme ils rapportent tout à Dieu, ils sont persuadés, non pas que les foudres annoncent l'avenir parce qu'elles sont formées, mais qu'elles sont formées parce qu'elles doivent annoncer l'avenir. Au reste, elles se produisent de la même manière, que le pronostic en soit la cause ou la conséquence. Mais comment la foudre présage-t-elle l'avenir, si ce n'est pas Dieu qui l'envoie? Comment des oiseaux, qui n'ont pas pris tout exprès leur vol pour s'offrir à nos yeux, donnent-ils des auspices favorables ou contraires? C'est encore Dieu, disent les Toscans, qui a dirigé leur vol. — On lui suppose trop de loisir et on l'occupe de bien chétifs détails, si l'on croit qu'il arrange des songes pour tel homme, des entrailles de victimes pour tel autre. Sans doute l'intervention divine a lieu dans vos destinées; mais ce n'est pas Dieu qui dirige les ailes de l'oiseau, et qui façonne les entrailles des animaux sous le couteau du sacrificateur. Le destin se déroule d'une tout autre manière: il envoie d'avance et partout des indices précurseurs, dont les uns nous sont familiers, les autres nous sont inconnus. Tout événement devient le pronostic d'un autre; les choses fortuites seules et qui s'opèrent en dehors de toute règle, ne donnent point prise à la divination. Ce qui procède d'un certain ordre peut dès lors se prédire. On demandera pourquoi l'aigle a le privilège d'annoncer les grands événements; le corbeau de même, et d'autres oiseaux en fort petit nombre, tandis que la voix des autres n'a rien de prophétique? C'est qu'il y a des faits qui ne sont pas encore entrés dans le corps de la

science, et d'autres qui ne peuvent même y entrer, parce qu'ils se passent trop loin de nous. Du reste, il n'est aucun être dont les mouvements et la rencontre ne présagent quelque chose. Si tous les indices ne sont pas remarqués, quelques-uns le sont. L'auspice a besoin de l'observateur; il est déterminé par l'homme qui y dirige son attention; ceux qui passent inaperçus n'en avaient pas moins leur valeur. L'influence des cinq planètes est consignée dans les observations de Chaldéens. Mais, dites-moi, tant de milliers d'étoiles luiraient-ils en vain dans le ciel? Qu'est-ce qui égare les tireurs d'horoscopes, si ce n'est leur système de ne rattacher notre sort qu'à cinq astres seulement, quand pas un de tous ceux qui brillent sur nos têtes n'est sans quelque influence sur notre avenir? Les astres les plus rapprochés de l'homme agissent peut-être plus immédiatement sur lui, ainsi que ceux qui, par la fréquence de leurs mouvements, le frappent, lui et les autres êtres, sous des aspects plus variés. Mais ceux mêmes qui sont immobiles, ou que leur rapidité, égale à celle du monde, fait paraître tels, ne laissent pas d'avoir droit et empire sur nous: considérez autre chose encore que les planètes; tenez compte de tout, et l'horoscope sera complet. Mais il n'est pas plus facile d'apprécier le pouvoir des autres, qu'il n'est permis de le mettre en doute.

XXXIII. Revenons aux foudres, dont la science forme trois parties: l'observation, l'interprétation, la conjuration. La première suppose une règle, une formule particulière; la seconde constitue la divination; la troisième a pour but de rendre les dieux propices, ou leur demandant d'envoyer

ad Deum referant, in ea sunt opinione, tanquam, non quia facta sunt, significant; sed quia significatura sunt, sunt. Eadem tamen ratione sunt, si va illis significare propositum est, sine consequens. Quomodo ergo significat, nisi a Deo mittatur? Quomodo aves non in hoc motu, ut nolis occurrerent, destrum aspiciunt sinistram fecerunt. Et illas, inquit, Deus movit. Nihil illam ostendit, et pusillum rei ministrum lucis, si sitis somnia, si sitis extra disponit, licet nubilumque divina ope gerantur; sed non a Deo penitus avium reguntur, nec pecudum viscera sub ipsa securi formantur. Alia ratione futurum series explicatur, indicia venturi ubique praevident, ex quibus nobis quaedam familiaria, quaedam ignota sunt. Quidquid sit, aliquae rei futurae signum est; fortuita, et sine ratione vaga, divinationem non recipiunt. Cujus rei ordo est, etiam praedictio est. Cur ergo aquila hic honor datus est, ut magnorum rerum faceret auspiciis, aut corvus, aut puellusque vilibus; ceterarum sine praesagio vox est? Quia quaedam in artem nondum redacta sunt, quaedam vero ne redigi quidem possunt, ob nimiam remotam conversationem. Ceterum animam animal est, quod non motu et occurru suo praedicat aliquid. Non om-

nia scilicet, sed quaedam notantur. Auspicium est observans. Ad eum itaque pertinet, qui in ea direxerit animum. Ceterum et illa quae percipiunt. Quinque stellarum potestatem Chaldaeorum observatio excepit. Quid tu? tot nulla siderum iudices otiosa lucere? Quid est porro aliud, quod errorum incutit peritis animum, quam quod parva non sideribus assignant; quoniam omnia quae supra nos sunt, partem sibi nostri violant? Submissiora forsitan in nos propius vim suam dirigunt; et ea quae frequentius mota, aliter nos, aliter cetera animalia praecipiant. Ceterum et illa quae sui immota sunt, aut propter velocitatem universo mundo parem laetitia similia, non extra jus dominumque nostri sunt. Aliud aspice, et distribuis rem officiis, tractas. Non magis autem facile est scire quid possint, quam dubitari debet, an possint.

XXXIII. Nunc ad fulmina revertamur, quorum ars in tria dividitur; quomodo enim exploramus, quomodo interpretamur, quomodo ad evocandum. Primum pars ad formalium spectat; secundum, ad divinationem; tertium, ad propitiandum deos, quos bona rogare oportet, mala deprecari. Rogare, ut promissa firment; deprecari, ut remittant minas.

les biefs, d'écarter les maux, c'est-à-dire de confirmer leurs promesses ou de retirer leurs menaces.

XXXIV. On attribue à la foudre une vertu souveraine, parce que tout autre présage est annulé dès qu'elle intervient. Tous ceux qu'elle donne sont irrévocables, et ne peuvent être modifiés par aucun autre signe. Tout ce qu'on peut voir de menaçant dans les entrailles des victimes, dans le vol des oiseaux, la foudre propice l'efface; tandis que rien de ce que la foudre annonce ne saurait être démenti ni par le vol des oiseaux, ni par les entrailles des victimes. Ici la théorie me semble en défaut. Pourquoi? Parce qu'il n'y a rien de plus vrai que le vrai. Si les oiseaux ont prédit l'avenir, il est impossible que cet auspice soit neutralisé par la foudre; ou, s'il peut l'être, c'est qu'ils n'ont pas prédit l'avenir. Car ici ce n'est pas l'oiseau et la foudre, ce sont deux signes de vérité que je compare; s'ils prophétisent vrai tous les deux, l'un vaut l'autre. Si donc l'intervention de la foudre ruine les indications du sacrificateur ou de l'augure, c'est qu'on a mal inspecté les entrailles, mal observé le vol des oiseaux. Le point n'est pas de savoir lequel de ces deux signes a le plus de force et de vertu; si tous deux ont dit vrai, sous ce rapport ils sont égaux. Que l'on dise : La flamme a plus de force que la fumée, on aura raison; mais, comme indice du feu, la fumée vaut la flamme. Si donc on entend que chaque fois que les victimes annoncent une chose et la foudre une autre, la foudre doit obtenir plus de créance, peut-être eu demeurerai-je d'accord; mais si l'on veut que, les premiers signes ayant

prédit la vérité, un coup de foudre réduise tout au néant et obtienne exclusivement foi, on a tort. Pourquoi? Parce que peu importe le nombre des auspices : le destin est un; s'il a été bien interprété par un premier auspice, un second ne peut rien détruire, puisque c'est la même chose. Encore une fois, il est indifférent que ce soit le même présage ou un autre qu'on interroge, dès qu'on l'interroge sur la même chose.

XXXV. La foudre ne peut échanger le destin. Comment cela? C'est qu'elle-même fait partie du destin. A quoi donc servent les expiations et les sacrifices, si les destins sont immuables? Permettez-moi de défendre la secte rigide des philosophes qui excluent ces cérémonies, et ne voient, dans les vœux qu'on adresse au ciel, que la consolation d'un esprit malade. La loi du destin s'exécute selon d'autres voies; nulle prière ne le touche, il n'est pitié ni recommandation qui le fléchisse. Il maintient irrévocablement son cours; l'impulsion première continue jusqu'au terme assigné. Comme l'eau rapide des torrents ne revient point sur elle-même, ne s'arrête jamais, parce que les flots qui suivent précipitent les premiers; ainsi la chaîne des événements obéit à une rotation éternelle, et la première loi du destin c'est de rester fidèle à ses décrets.

XXXVI. Que comprenez-vous, en effet, sous ce mot destin? C'est, selon moi, l'universelle nécessité des choses et des faits, que nulle puissance ne saurait briser. Croire que des sacrifices, que l'immolation d'une brebis blanche le désarme, c'est méconnaître les lois divines. Il n'y a pas jusqu'au sage dont la décision, vous le dites, ne soit

XXXIV. Summus esse vim fulminum iudicari, quia quidquid alia portendunt, interventus fulminis tollit. Quidquid ab hoc portenditur, fixum est, nec alterius ostentis significatione minuitur. Quidquid exta, quidquid aves minabuntur, secundum fulmine abolēbitur. Quodquid fulmine denunciatum est, nec extis, nec ave contraria refellitur. In quo mihi fidei videntur. Quare? quia vero veris nihil est. Si aves fulura cecinerant, non potest hoc auspiciū fulmine irritum fieri; aut, si potest, non futura cecidere. Non enim nunc atem computo et fulmen, sed duo veri signa; quæ si verum significant, paria sunt. Itaque si fulminis interventus abluoret extarum vel augurum iudicia, male inspecta exta, male observata auguria sunt. Non enim refert, utrius rei maior potentiorve natura sit; si utraque res veri atituli signum, quantum ad hoc, par est. Si d'cas, flammæ vim majorem esse, quam fumi, non mentiaris; sed ad indicandum ignem, idem valet flamma, quod fumus. Itaque si hoc dicunt, quodvis esta aliud significabunt, aliud fulmini, fulminis erit auctoritas major, fortasse consentiant; sed si hoc dicant, quamvis altera signa verum prædixerint, fulminis totus priora derelict, et ad se fidem trahit, falsum est.

Quare? quia nihil interest, quam multa auspicia sint; fatum unum est; quod si bene primo auspicio intellectum est, secundo non interit; idem est. Ita dico, non refert, idem an aliud sit, per quod querimus; quoniam, de quo querimus, idem est.

XXXV. Fatum fulmine mutari non potest. Quidam? Nam fulmen ipsum fati pars est. Quid ergo? expiationes procuracionesque quo pertinent, si immutabilia sunt fata? Permite mihi istam rigidam sectam lueri eorum, qui exsistant ita, et nihil aliud esse existimant vota, quam ægræ mentis solatia. Aliter jura suum peragunt, nec ulla commoveatur prece, non misericordia flectuntur, non gratia. Servant cursum irrevocabilem; ingesta ex destinato fluunt. Quemadmodum rapidorum aquarum torrentium in se non recurrit, nec moratur quidem, quia priorem superveniens præcipitat; sic ordinem rerum fati æternæ series rotat, cuius hæc prima lex est, stare decreto.

XXXVI. Quid enim intelligis fatum? Existimo necessitatem rerum omnium actionumque, quam nulla vis rumpat. Hanc si sacrificiis, et capite niveo agnus exorari iudicet, divina non movet. Sapientis quoque viri sententia

immuable; que sera-ce de Dieu? Le sage ne sait ce qui vaut le mieux qu'à l'instant présent; mais tout est présent pour la divinité. Néanmoins je veux bien ici plaider la cause de ceux qui estiment que l'on peut conjurer la foudre, et qui ne doutent point que les expiations n'aient quelquefois la vertu d'écarier les périls, ou de les diminuer, ou de les suspendre.

XXXVII. Quant aux conséquences de ces principes, je les suivrai plus tard. Pour le moment, il n'y a point commun entre les Étrusques et nous, c'est que nous aussi nous pensons que les vœux sont utiles, sans que le destin perde rien de son action et de sa puissance. Car il est des chances que les dieux immortels ont laissées indécises, de telle sorte que pour les rendre heureuses, quelques prières, quelques vœux suffisent. Ces vœux alors ne vont pas à l'encontre du destin, ils entraînent dans le destin même. La chose, dites-vous, doit ou ne doit pas arriver. Si elle doit arriver, quand même vous ne formeriez point de vœux, elle aura lieu. Si elle ne doit pas arriver, vous auriez beau en former, elle n'aura pas lieu. Ce dilemme est faux; car voici, entre ces deux termes, un milieu que vous oubliez, savoir, que la chose peut arriver si l'on forme des vœux. Mais, dit-on encore, il est aussi dans la destinée que des vœux soient ou ne soient pas formés.

XXXVIII. Quand je donnerais les mains à ce raisonnement et confesserai que les vœux eux-mêmes sont compris dans l'ordre du destin, il s'ensuivrait que ces vœux sont inévitables. Le destin de tel homme est qu'il sera savant, s'il étu-

die; mais ce même destin veut qu'il étudie; donc il étudiera. Un tel sera riche, s'il court la mer; mais cette destinée, qui lui promet des trésors, veut aussi qu'il coure la mer : donc il la courra. J'en dis autant des expiations. Cet homme échappera au péril, s'il détourne par des sacrifices les menaces du ciel; mais il est aussi dans sa destinée de faire ces actes expiatoires; aussi les fera-t-il. Voilà, d'ordinaire, par quelles objections on veut nous prouver que rien n'est laissé à la volonté humaine, que tout est remis à la discrétion du destin. Quand cette question s'agitera, j'expliquerai comment, sans déroger au destin, l'homme a aussi son libre arbitre. Pour le présent, j'ai résolu le problème de savoir comment, le cours du destin restant invariable, les expiations et les sacrifices peuvent conjurer les pronostics sinistres, puisque, sans combattre le destin, tout cela rentre dans l'accomplissement de ses lois. Mais, direz-vous, à quoi bon l'arspice, dès que, indépendamment de ses conseils, l'expiation est inévitable? L'arspice vous sert comme ministre du destin. Ainsi la guérison, quoique annoncée par le destin, n'en est pas moins due au médecin, parce que c'est par ses mains que le bienfait du destin nous arrive?

XXXIX. Il y a trois espèces de foudres, au dire de Cécinnas : les foudres de conseil, d'autorité, et les foudres de station. La première vient avant l'événement, mais après le projet formé; ainsi, lorsque nous méditons une action quelconque, nous sommes déterminés ou détournés par un coup de foudre. La seconde suit le fait accompli, et indique

tiamegatis posse mutari. Quamvis magis Dei? quam sapientis quid sit optimum in presentia sciat, illius divinitati omne præsens sit. Agere tamen nunc eorum volo causam, ut procuranda existant fulmina, et expiationes non dubitant prodire, aliquando ad subvertenda pericula, aliquando ad levanda, aliquando ad differenda.

XXXVII. Quid sit quod sequitur, paulo post prosequar. Interq. hoc habent commune nobilissimum, quod nos quoque existimamus vota proficere, salva vi ac potestate futurum; quædam enim a diis immortalibus ita suspensa relictæ sunt, ut in bonum vertant, si alimot diis preces fuerint, et vota suscepta. Ita non est hoc contra fatum, sed ipsam quoque in fato est. Aut futurum, inquit, est, aut non. Si futurum est, etiam si non susceperis vota, fiet. Si non est futurum, etiam si susceperis vota, non fiet. Falsa est ista interrogatio; quia illam mediam inter ista exceptionem præterita. Futurum, inquam, hoc est, sed si vota suscepta fuerint. Hoc quoque necesse, inquit, est, facio committendum sit, aut suscipias vota, aut non.

XXXVIII. Puta me tibi minus dare, et fieri hoc quoque fato res comprehensum, ut aliquæ fiant vota: ideo fiunt. Fatum est, ut hic dictum sit, sed si literas didicerit; ab eodem fato continetur, ut literas discat;

ideo discet. Hic divus erit, sed si navigaverit. At in illo fati ordiæ, quo patrimonium illi grande promittitur, hoc quoque proleum ad fatum est, ut nagevit; ideo navigabit. Idem dico illi de expiationibus. Effugiet pericula, si expiaverit prædictas divinitus minus. At hoc quoque in fato est, ut expiet; ideo expiabit. Ista nobis opponi solent, ut probetur a hil voluntati nostre refectum, et omne jus fato traditum. Quam de ista res agatur, dicam quemadmodum, moxente fato, aliquid sit in hominis arbitrio. Nunc vero id de quo agitur, explicavi, quomodo, et fati certis est ordo, expiationes procuratoris quoque prodigiorum, pericula avertant; quia cum fatum non pugnant, sed ipsa lege facti fiunt. Quid ergo, inquit, aruspex nihili prodest? Utique enim expiare, etiam non succedente illo, mihi necesse est. Hoc prodest, quod fati minister est. Sic quædam sanitas videtur esse de fato, debetur et tuedio, quia ad nos beneficium fati per huius manus venit.

XXXIX. Genera fulminum tria esse ait Cécinnas : consiliarium, auctoritatis, et quod ait ins dicitur. Consiliarium ante rem fit, sed post cogitationem; quæ aliquid in animo versantibus, aut suadet fulminis ictu, aut dissuadet. Auctoritatis est, ubi post rem factam venit, quam bonam fortunam malamve significat. Status est, ubi

à il est propice ou funeste. La troisième survient à l'homme en plein repos, qui n'agit ni ne projette aucune action; celle-ci menace, ou promet, ou avertit. On l'appelle admonitrice; mais je ne vois pas pourquoi ce ne serait pas la même que la foudre de conseil. C'est un conseil aussi que l'admonition; toutefois il y a quelque nuance, et c'est pourquoi on les distingue. Le conseil engage ou dissuade; l'admonition se borne à faire éviter un péril qui s'avance, quand, par exemple, nous avons à craindre un incendie, une trahison de nos proches, un complot de nos esclaves. J'y vois encore une autre distinction: le conseil est pour l'homme qui projette; l'admonition pour celui qui n'a nul projet. Les deux faits ont leur caractère propre. On conseille celui qui déjà délibère, ou avertit spontanément.

XL. Disons tout d'abord que les foudres ne diffèrent point par leur nature, mais par leurs significations. Il y a la foudre qui perce, celle qui rouverse, celle qui brûle. La première est une flamme pénétrante, qui s'échappe par la moindre issue, grâce à la pureté et à la ténuité de ses éléments. La seconde est roulée en globe et renferme un mélange d'air condensé et orageux. Aussi, la première s'échappe et revient par le trou par où elle est entrée. La force de la seconde, s'étendant au large, brise au lieu de percer. Enfin, la foudre qui brûle contient beaucoup de particules terrestres; c'est un feu plutôt qu'une flamme: c'est pourquoi elle laisse de fortes traces de feu empreintes sur les corps qu'elle frappe. Sans doute le feu est toujours inséparable de la foudre; mais

on appelle proprement ignée celle qui imprime des vestiges manifestes d'embrasement. On elle brûle, ou elle noircit. Or, elle brûle de trois manières: soit par inhalation, alors elle lèse ou endommage bien légèrement; soit par combustion, soit par inflammation. Ces trois modes de brûler ne diffèrent que par le degré ou la manière. Toute combustion suppose ustion; mais toute ustion ne suppose pas combustion, non plus que toute inflammation; car le feu peut n'avoir agi qu'en passant. Qui ne sait que des objets brûlent sans s'enflammer, tandis que rien ne s'enflamme sans brûler? J'ajouterai un seul mot: il peut y avoir combustion sans inflammation, tout comme l'inflammation peut s'opérer sans combustion.

XLI. Je passe à cette sorte de foudre qui noircit les objets qu'elle frappe. Par là elle les décolore ou les colore. Pour préciser la différence, je dirai: Décolorer, c'est altérer la teinte sans la changer; colorer, c'est donner une autre couleur; c'est, par exemple, azurer, noircir ou pâlir. Jusqu'ici les Étrusques et les philosophes pensent de même; mais voici le dissentiment: les Étrusques disent que la foudre est lancée par Jupiter, qu'ils arment de trois sortes de carreaux. La première, selon eux, est la foudre d'avis et de paix; elle part du seul gré de Jupiter. C'est lui aussi qui envoie la seconde, mais sur l'avis de son conseil. Les douze grands dieux convoqués. Cette foudre salutaire, n'est pas sans faire quelque mal. La troisième est lancée par le même Jupiter, mais après qu'il a consulté les dieux qu'on nomme inférieurs et enveloppés. Cette foudre ravage, en-

quietis, nec agentibus quidquam, nec cogitantibus quidem, fulmen interruit. Hoc aut minor, aut promittit, aut monet. Hoc monitorium vocat; sed nescio quare non idem sit, quod consiliarium. Nam et qui monet, consilium dat; sed habet aliquam distinctionem. Ideoque separatur a consiliario, quia illud suadet dissuadetque, hoc solum impendens periculis evitandum continet; ut, quoniam finem ignem aut fraudem a proximo, aut insidiam a servis. Etenim tamen aliam distinctionem utriusque video; consiliarium est, quod cogitanti factum est; monitorium, quod nihil cogitanti. Habet autem utraque res suam proprietatem. Suscipitur deliberantibus; at alio nubatur.

XL. Primum nuntium non sunt fulminum genera, sed significationum. Nam fulminum genera sunt illa, quod terebrat, quod discutit, quod urit. Quod terebrat, subtile est et flammaceum, cui per angustissimum fagus est, ob sincerum et purum flammam tenuitatem. Quod discutit, congestum est; et habet admixtam vim spiritus coacti et procellosi. Itaque illud fulmen per id foramen, quod ingressum est, redit et erudit. Huius late spatia vis rumpit icta, non perforat. Tertium illud genus, quod urit, multum terreni habet, et igneum magis est quam flammaceum. Itaque relinquit magnas ignium notas, quae

pertusis inhaerent. Nullum quidem sine igni fumen venit; sed hoc proprie igneum dicimus, quod manifesta ardoris vestigia imprimunt. Quod aut urit, aut monet. Tribus modis urit; est enim afflat, et tenui injuri laedit, aut conurit, aut accendit. Omnia ista urunt, sed genere et modo differunt. Quodcumque combustum est, atque et ustum est. At non omne quod ustum, atque et combustum est. Item quod accensum est; potest enim illud ipso transitu ignis ussisse. Quis nescit, ut quid, nec ardere, nihil autem ardere, quod non uratur? Unum hoc adiciamus. Proest aliquid esse combustum, quod non sit accensum; potest accensum esse, nec combustum.

XLI. Nunc ad id transio genus fulminis, quo ictus fuscatur. Hoc aut decolorat, aut coloret. Utraque distinctionem suam reddam. Decoloratur id, cuius color vitatur, non mutatur. Coloratur id, cuius alia fit quam fuit facies; tanquam carulea, vel nigra, vel pallida. Haec ad hoc Etrusci et philosophi communiter aut. In illis dissentunt, quod fulmina dicunt a Jove mitti, et tres illi manubias dant. Primum, ut aiant, monet, et placato est, et ipsius consilii Jovis nuntius. Secundum mitti quidem Jupiter, sed ex consilii sententia; dandam enim deos advocat; quae prodest quidem, sed non impone. Tertium manubiam idem Jupiter mittit; sed adhibitis in consilium

globe et dénature impitoyablement tout ce qu'elle rencontre, choses publiques ou privées. C'est un feu qui ne laisse rien subsister dans son premier état.

XLII. Ici, si l'on ne veut point considérer le fond des choses, l'antiquité se serait trompée. Car quoi de plus absurde que de se figurer Jupiter, du sein des nuages, foudroyant des colosses, des arbres, ses propres statues quelquefois; laissant les sacrilèges impunis, pour frapper des moutons, incendier des autels, tuer des troupeaux inoffensifs, et enfin prenant conseil des autres dieux, comme incapable de se consulter lui-même? Croirai-je que la foudre sera propice et pacifique, lancée par Jupiter seul, et funeste, quand c'est l'assimilation des dieux qui l'envoie? Si vous me demandez mon avis, je ne pense pas que nos ancêtres aient été assez stupides pour supposer Jupiter injuste, ou, pour le moins, impuissant. Car de deux choses l'une : en lançant ces traits qui doivent frapper des têtes innocentes, et ne point toucher aux coupables, ou il n'a point voulu mieux diriger ses coups, ou il n'y a pas réussi. D'après quel principe ont-ils donc émis cette doctrine? C'était comme frein à l'ignorance, que ces sages mortels ont jugé la crainte nécessaire; ils voulaient que l'homme redoutât un être supérieur à lui. Il était utile, quand le crime porte si haut son audace, qu'il y eût une force contre laquelle chacun trouvât la sienne impuissante. C'est donc pour effrayer ceux qui ne consentent à s'abstenir du mal que par crainte, qu'ils ont fait planer sur leur tête un Dieu vengeur et toujours armé.

XLIII. Mais ces foudres qu'envoie Jupiter de son seul mouvement, pourquoi peut-on les conjurer, tandis que les seules funestes sont celles qu'ordonne le conseil des dieux délibérant avec lui? Parce que si Jupiter, c'est-à-dire le roi du monde, doit à lui seul faire le bien, il ne doit pas faire le mal sans que l'avis de plusieurs ne l'ait décidé. Apprenez, qui que vous soyez, puissants de la terre, que ce n'est pas inconsidérément que le ciel lance ses feux : consultez, pesez les opinions diverses, tempérez la rigueur des sentences, et n'oubliez pas que, pour frapper légitimement, Jupiter lui-même n'a point assez de son autorité propre.

XLIV. Nos ancêtres n'étaient pas non plus assez simples pour s'imaginer que Jupiter changeât de foudres. C'est là une idée qu'un poète peut se permettre :

Il est un foudre encoir, plus léger et plus doux.  
Mêlé de moins de flamme et de moins de courroux :  
Les dieux l'ont appelé le foudre favorable.

Mais la profonde sagesse de ces hommes n'est point tombée dans l'erreur qui se persuade que parfois Jupiter s'escrime avec des foudres de légère portée : ils ont voulu avertir ceux qui sont chargés de lancer la foudre sur les coupables, que le même châtiment ne doit pas frapper toutes les fautes; qu'il y a des foudres pour détruire, d'autres pour toucher et effleurer, d'autres pour avertir par leur apparition.

XLV. Ils n'ont pas même cru que le Jupiter adoré par nous au Capitole et dans les autres temples, fût celui qui lançait la foudre. Ils ont re-

dit, quos superiores et involutos vocant. Que vastat et includit, et inique mutat statum privatum et publicum, quem invenit. Ignis enim ubi esse, quod sit, patitur.

XLII. In his, prima specie si intueri velis, errat antiquitas. Quid enim temeritum est, quam credere fulmina a cubitus Jovem mittere, columnas, arbores, statuas suas nunquam petere, et, impositis sacrilegiis, perennis ovibus, incensis aris, pecudes innoxias feriat, et ad summum consilium in Jove deos, quasi in ipso parum consilii sit, advocari; illa laeta et placata esse fulmina, que solus excensit; perniciosas, quibus mitissima major omnium turba interfoit? Si queris a me, quid sentiam, non existimo tanta hebetas fuisse, ut crederent Jovem, aut non aequo vulnibus, aut certe minus paratum esse. Utrum enim, vel tunc quomodo misit ignes, quibus innoxia capita percuteret, scelerata transiret, aut voluit justum mittere, aut non incessit? Quid ergo secum sunt, quomodo dicerent? Ad coercendos minus imperituros sapientissimi viri judicaverunt inevitabilem metum, ut supra nos aliquid timeremus. Utile erat in tantum audacia scelerum aliquid esse, adversum quod nemini satis potens videretur. Ad conterendos itaque eos, quibus innocentia nisi metus non placet, ponere super caput vindicem, et quidem armatum.

XLIII. Quare ergo id fulmen quod solus Jupiter mittit, placabile est; perniciosum id, de quo deliberavit, et quod aliis quoque diis auctoribus misit? Quia Jovem, id est, regem, prodere etiam solum oportet, nocere non, nisi quam pluribus visum est. Discant illi, quicunque magnam potentiam inter homines adepti sunt, alio consilio nec fulmen quidem in illi; advocent, considerent multorum sententias, placita temperent, et hoc sibi proponant, ubi aliquid percuti debet, ne Jovi quidem suum scitis esse consilium.

XLIV. In hoc quoque tam imperiti non fuere, ut Jovem existimarent talem mutare; potestum ista licentiam decet.

Est aliud levius fulmen, cui dextra Cyclopsum  
Servit flammeque minus, minus addidit ira :  
Tota secunda vocant superi.

Illi vero altissimos viros error iste non tenuit, ut existimarent, Jovem modo levioribus fulminibus et laetioris telis uti; sed voluerunt adnumerare eos quibus adversus peccata hominum fulminandum est, non eodem modo omnia esse percutienda; quædam frangi debere, quædam sibi et deserviri, quædam admovere.

XLV. Ne hoc quidem crediderunt, Jovem, qualem in Capitolio et in pæteris ædibus colimus, mittere manu ful-

connu le même Jupiter que nous, le gardien et le modérateur de l'univers dont il est l'âme et l'esprit, le maître et l'architecte de cette création, celui enfin auquel tout non peut convenir. Voulez-vous l'appeler Destin? Vous ne vous tromperez pas; de lui procèdent tous les événements, en lui sont les causes des causes. Le nommerez-vous Providence? Vous aurez encore raison. C'est sa prévoyance qui veille aux besoins de ce monde, à ce que rien n'en trouble la marche, et qu'il accomplisse sa tâche ordonnée. Aimez-vous mieux l'appeler la Nature? Le mot sera juste; c'est de lui que toute pris naissance; il est le souffle qui nous anime. Voulez-vous voir en lui le monde lui-même? Vous n'aurez pas tort; il est tout ce que vous voyez, tout entier dans chacune de ses parties, et se soutient par sa propre puissance. Voilà ce que pensaient, comme nous, les Étrusques; et s'ils disaient que la foudre nous vient de Jupiter, c'est que rien ne se fait sans lui.

XLVI. Et pourquoi Jupiter épargne-t-il parfois le coupable, pour frapper l'innocent? Vous me jetez là dans une question trop importante; ce n'est ni le lieu, ni le moment de l'examiner. Je réponds seulement que la foudre ne part point de la main de Jupiter, mais qu'il a tout disposé de telle sorte que les choses mêmes qui ne se font point par lui, ne se font pourtant pas sans raison, et que cette raison vient de lui. Les causes secondes agissent, mais par sa permission; bien que les faits s'accomplissent sans lui, c'est lui qui a voulu qu'ils s'accomplissent. Il ne préside pas aux détails; mais il a donné le signal, l'énergie et l'impulsion à l'ensemble.

XLVII. Je n'adopte pas la classification de ceux qui divisent les foudres en perpétuelles, déterminées ou prorogées. Les perpétuelles sont celles dont les pronostics concernent toute une existence, et, au lieu d'annoncer un fait partiel, embrassent la chaîne entière des événements qui se succéderont dans la vie. Telles sont les foudres qui apparaissent le jour où l'on entre en possession d'un patrimoine, et sitôt qu'un homme ou une ville vient à changer d'état. Les foudres déterminées ne se rapportent qu'à un jour marqué. Les prorogées sont celles dont on peut reculer, mais non conjurer ou détruire les effets menaçants.

XLVIII. Je vais dire pourquoi cette division ne me satisfait pas. La foudre qu'on nomme perpétuelle est également déterminée; elle répond aussi à un jour marqué; elle ne cesse pas d'être déterminée par cela seul qu'elle s'applique à un temps plus long. Celle qui semble prorogée est déterminée tout de même; car, du propre aveu de ceux que je combats, on sait jusqu'où on peut obtenir d'en reculer l'effet. Le délai, selon eux, est de dix ans seulement pour les foudres particulières, et de trente ans pour les foudres publiques. Ces sortes de foudres sont donc déterminées en ce qu'elles portent avec elles le terme de leur prorogation. Ainsi toutes les foudres et tous les événements ont leur jour marqué; car l'incertain ne comporte pas de limites. Quant à l'observation des éclairs, le système est sans liaison et trop vague. On pourrait suivre cependant la division du philosophe Attalus, qui s'était attaché à ce point de doctrine, et noter le lieu de l'apparition,

mina, sed eundem quon nos Jovem intelligunt, eundem rectoremque universi, animam ac spiritum, monentem hujus operis dominum et artificem, cui nomen omne convenit. Vis illum Fatum vocare? non errabis. Hic est, ex quo suspensa sunt omnia, ex quo sunt omnes causae censurarum. Vis illam Providentiam dicere? recte dicies. Est enim, cuius consilio huic mundo providetur, ut inconfusus est, et actus sans explicet. Vis illum Naturam vocare? non peccabis. Est enim, ex quo nata sunt omnia, cuius spiritus vivimus. Vis illum vocare mundum? non falleris. Ipse enim est, intum quod vides, totus suis partibus inditus, et se sustinens vi sua. Idem Etrusci quoque visum est; et ideo fulmina a Jove mitti dicebant, quis sine illo nihil geritur.

XLVI. At quare Jupiter aut ferienda transit, aut innotia fert? In majorem me questionem vocas; cui suus locus, suus dies dandus est. Interim hoc dico, fulmina non mitti a Jo. e., sed sic omnia disposita, ut eis etiam quae ab illo non fiunt, tamen sine ratione non fiunt, quae illis est. Vis eorum illius permissa est. Nam etsi Jupiter illa nunc non facit, fecit ut fierent. Singulis non adest, sed signum, et vim, et causam dedit omnibus.

XLVII. Haec illorum divisioni non accedo; sicut aut perpetua, aut finita esse fulmina, aut prorogativa. Perpetua, quorum significatio in totam vitam pertinet; nec unum rem id ennuat, sed coeternum rerum per omnem deinceps aetatem futurarum completitur. Haec sunt fulmina, quae prius accepto patrimonio, et in novo hominis aut urbis statu fiunt. Finita ad diem tantum respondent. Prorogativa sunt, quorum mine differri possunt, averti tollique non possunt.

XLVIII. Dicam quid sit, quare haec divisioni non consentiam. Nam et quod perpetuum vocant fulmen, finitum est. Aequae enim talia ad diem respondent. Nec ideo finita non sunt, quia multum tempus significant. Et quod prorogativum videtur, finitum est. Nam illorum quoque confessione certum est, quousque impetretur distat. Privatim enim fulmina negant ultra decimum annum, publica ultra tricesimum posse deferri. Hoc modo et lata finita sunt, quia ultra quod non prorogantur, inclusum est. Omnium ergo fulminum et omnis eventus dies data est. Non potest enim ille incerti esse compitibus. Quae inspicendi sunt in fulgore, possim et vage dicunt, quon possint sic dividere, quemadmodum ab Attalo philosopho,

le temps, la personne, la circonstance, la qualité, la quantité. Si je voulais traiter à part chacun de ces détails, je m'engagerais dans une œuvre sans fin.

XLIX. Parlons ici sommairement des noms que Cæcinnæ donne aux foudres, et énonçons là-dessus notre pensée. Il y a, dit-il, les *postulatoires*, qui exigent qu'un sacrifice interrompu ou fait contre les règles soit recommencé; les *monitoires*, qui indiquent les choses dont il faut se garder; les *pestifères*, qui présagent la mort ou l'exil; les *fallacieuses*, qui font du mal et paraissent de bon augure: elles donneront un consulat funeste à qui doit le gérer, un héritage dont la possession sera chèrement payée; les *déprécatives*, qui annoncent un péril, lequel ne se réalise pas; les *péremptives*, qui neutralisent les menaces d'autres foudres; les *attestantes*, qui confirment des menaces antérieures; les *aterrantes*, qui tombent dans un lieu fermé; les *ensevelies*, qui frappent un lieu déjà foudroyé et non purifié par des expiations; les *royales*, qui tombent soit dans les consules, soit dans les lieux où s'exerce la souveraineté d'une cité libre qu'elles menacent de la royauté; les *infernales*, dont les feux s'élancent de la terre; les *hospitalières*, qui appellent, ou, pour me servir de l'expression plus respectueuse qu'on emploie, qui invitent Jupiter à nos sacrifices, lequel Jupiter, s'il est irrité contre celui qui les offre, n'arrive pas, dit Cæcinnæ, sans grand péril pour les invitants; enfin, les *auxiliaires*, qui portent bonheur à ceux qui les ont invoquées.

L. Combien était plus simple la division d'Al-

lains, cet homme remarquable, qui à la science des Etrusques avait joint la subtilité grecque! « Parmi les foudres, disait-il, il en est dont les pronostics nous regardent; il en est sans aucun pronostic, ou dont l'intelligence nous est interdite. Les foudres à pronostics sont ou propices ou contraires; quelques-unes ne sont ni contraires, ni propices. Les contraires sont de quatre sortes. Elles présagent des maux inévitables, ou évitables, qui peuvent ou s'atténuer ou se différer. Les foudres propices annoncent des faits ou durables ou passagers. Il y a, dans les foudres qu'il appelle mixtes, du bien et du mal, ou du mal qui se change en bien, ou du bien qui se tourne en mal. Celles qui ne sont ni contraires, ni propices, annoncent quelque entreprise où nous devons nous engager sans crainte ni joie, telle qu'un voyage dont nous n'aurions rien à redouter, comme aussi rien à espérer. »

LI. Revenons aux foudres à pronostics, mais à pronostics qui ne nous touchent point: telle est celle qui indique si, dans la même année, il y aura une foudre de la même nature. Les foudres sans pronostic, ou dont l'intelligence nous échappe, sont, par exemple, celles qui tombent au loin dans la mer ou dans des déserts, et dont le pronostic est nul ou perdu pour nous.

LII. Ajoutons quelques observations sur la force de la foudre, qui n'agit pas de la même manière sur tous les corps. Les plus solides, ceux qui résistent, sont brisés avec éclat; et parfois elle traverse sans dommage ceux qui cèdent. Elle lutte contre la pierre, le fer et les substances les plus

qui se hinc disciplinae dederat, divisa sunt, ut Inspectus ubi factum sit, quando, cui, in qua re, quale, quantum. Hæc si digerere in partes suas voluero, quid potes faciam, nisi in immensum procedam?

XLIX. Nunc nomina fulminum, quæ a Cæcinnæ ponuntur, perstringam, et quid de his sentiam, exponam. Altissime postulatores, quibus sacrificia intermissa, aut non rite facta repetuntur. Monitoria, quibus docetur, quid cavendum sit. Pestifera, quæ mortem exitumque portant. Fallacia, quæ per speciem aliquid boni occent. Dant consulatum malo futurum gerentibus, et hereditatem, cuius compendium magno ut luendum incommodo. Deprecantia, quæ speciem periculi sine periculo afferunt. Peremptoria, quibus tolluntur priorum fulminum minæ. Altestata, quæ prioribus consentiunt. Atterræca, quæ in inclusu fiunt. Obrepta, quibus jam prius percussa nec proventus feruntur. Regalia, quorum vi tangitur vel committitur, vel principalia urbis libera loca; quorum significatio regnum civitatis minatur. Inferna, quum e terra exitum faciunt. Hospitalia, quæ sacrificiis ad nos Invem accedunt, et, ut verbo eorum molliori utar, invitent; sed si irascunt domino lavant, tunc venire cum magno iuventutem periculo affert. Auxiliaria, quæ advocata, sed advocantibus bono tenent.

L. Quanto simplicior divisio est, quæ utatur Altilus noster, egregius vir, qui Etruscorum disciplinam græcæ subtilitate miscuerat! Ex fulminibus quedam sunt, quæ significant id quod ad nos pertinet; quedam aut nihil significant, aut id cuius intellectus ad nos non pervenit. Ex his quæ significant, quedam sunt letia, quedam ad-versa, quedam nec adversa nec letia. Adversarum hæc species sunt. Aut inevitabilia mala portant, aut evitabilia, aut quæ minus possunt, aut quæ prorogari. Letia aut mansura significant, aut caduca. Mixta aut partem habent boni, partem mali; aut malis in bonum, aut bonis in malum vertunt. Nec adversa, nec letia sunt, quæ aliquam nobis actionem significant, quæ nec terri nec letari debemus; ut peregrinationem, in qua nec metus nec spes quidquam sit.

LI. Revertar ad ea fulmina, quæ significant quidem aliquid, sed quod ad nos non pertinet; tanquam, utrum eodem anno idem futurum sit fulmen, quod factum est. Nihil significant fulmina, aut id cuius notitia nos effugit; ut illa quæ in altum mare sparguntur, aut in desertis solitudines; quorum significatio vel nulla est, vel perit.

LII. Parca adhuc adjiciam ad enarrandam vim fulminis, quæ non eodem modo omnem materiam terat. Valentiora, quia resistent, vehementius dissipat; cedentia



dures, obligée qu'elle est d'y pénétrer de vive force, et de s'y ouvrir une issue. Quant aux substances tendres et poreuses, elle les épargne, quelque inflammables qu'elles paraissent d'ailleurs; le passage étant plus facile, sa violence est moindre. Voilà pourquoi, comme je l'ai dit, sans endommager la bourse, elle fond l'argent qui s'y trouve; ses feux, des plus subtils, traversent des pores même imperceptibles. Mais les parties solides du bois lui opposent une matière rebelle dont elle triomphe. Elle vario, je le répète, dans ses modes de destruction; la nature de l'action se révèle par celle du dommage, mais toujours on reconnaît l'œuvre de la foudre. Quelquefois elle produit sur divers points du même corps des effets divers: ainsi, dans un arbre, elle brûle les parties les plus sèches, remplit et perce les plus solides et les plus dures, enlève l'écorce du dehors, déchire et met en pièces l'écorce intérieure, et enfin froisse et crispe les feuilles. Elle congèle le vin, et fond le fer et le enivre.

LIII. Une chose étrange, c'est que le vin gelé par la foudre, et revenu à son premier état, est non breuvage mortel ou qui rend fou. En me demandant compte de ce phénomène, voici l'idée qui s'est offerte à moi. Il y a dans la foudre quelque chose de vénéneux, dont vraisemblablement il demeure des miasmes dans le liquide condensé et congelé, qui, en effet, ne pourrait se solidifier si quelque élément de cohésion ne s'y ajoutait. L'huile, d'ailleurs, et tous les parfums touchés de la foudre, exhalent une odeur repoussante. Ce qui fait voir que ce feu si subtil, dont la direction

est contre nature, renferme un principe pestilentiel, qui tue non-seulement par le choc, mais par la simple exhalation. Enfin, partout où la foudre tombe, il est constant qu'elle y laisse une odeur de soufre; et cette odeur naturellement forte, respirée en abondance, peut causer le délire. Nous reprendrons à loisir l'examen de ces faits. Peut-être tiendrons-nous à prouver combien la théorie qu'on en a faite découle immédiatement de cette philosophie, mère des arts, qui la première a cherché les causes, observé les effets, et, ce qui est bien préférable à l'inspection de la foudre, rapproché les résultats des principes.

LIV. Je reviens à l'opinion de Posidonius. De la terre et des corps terrestres s'exhalent des vapeurs, les unes humides, les autres sèches et semblables à la fumée: celles-ci alimentent les foudres, et celles-là les pluies. Les émanations sèches et fumeuses qui montent dans l'atmosphère ne se laissent pas enfermer dans les nuages, et brisent leurs barrières; de là le bruit auquel on donne le nom de tonnerre. Dans l'air même il est des molécules qui s'attèment et qui, par là, se dessèchent et s'échauffent. Retenues captives, elles cherchent de même à fuir et se dégagent avec fracas. L'explosion est tantôt générale et accompagnée d'une violente détonation, tantôt partielle et moins sensible. C'est l'air ainsi modifié qui fait jaillir la foudre, soit en déchirant les nuages, soit en les traversant. Mais le tourbillonnement de l'air emprisonné dans la nue est la cause la plus puissante d'inflammation.

nonnunquam sine injuria transit. Cum lapide ferroque, et durissimis quibusque, configit; quia viam necesse est per illa impetu quaerit. Itaque facit viam qua effugiat; teneris et rarioribus parit, quanquam et illamvis opportuna videantur, quia transiit patente minus avertit. Loculis itaque, ut dixi, integris, pecunia que in his fuerat, confusa reperitur; quia ignis tenuissimus per occulta foramina transcurrit. Quidquid autem in ligno solidum invenit, ut coniumax vincit. Non novo aatem, ut dixi, modo avertit, sed quid quaque vis fecerit, ex ipso genere injuriæ intelligis, et fulmen opere cognoscis. Interitum in adeo materia, multa diversa eisdem vis fulminis facit: sicut in arbore, quod aridissimum est, urit; quod solidissimum et durissimum est, terrobrat et frangit; summos cortices dissipat, interiores libros interioris arboris rumpit ac scindit, folia pertundit et stringit; vinum gelat, ferrum et aes fundit.

LIII. Illud est mirum, quod vinum fulminis gelatum, quam ad priorem habitum redit, potum aut exanimat, aut dementes facit. Quare id accidit quaerenti nihil, illud occurrit. Inest fulmini vis pestifera. Ex hoc aliquam remanere spiritum in eo humore quem coegit gelavitque, verisimile est. Nec enim alitergi potuisset, nisi aliquod illi esset additum vinculum. Præterea oiet quoque, et

omnis unguenti, leter post fulmen odor est. Ex quo apparet, inesse quandam subtilissimo igni, et contra naturam acto, pestilentem potentiam, quo non tantum sola cadunt, sed etiam afflata. Præterea quocumque decidit fulmen, ibi odorem sulphuris esse certum est; qui quia natura gravis est, sapientis haustus alienat. Sed ad hoc vaeul revertemur. Fortasse enim libebit ostendere, quantum omnia ista a philosophia artium parente fluxere. Illa priusquam et quævis causas rerum, et observavit effectus; et quod fulminis inspectione longe melius est, initia rerum exitus contulit.

LIV. Nunc ad opinionem Posidonii revertar. E terra terreusque omnibus pars humida efflatur, pars sicca et frigida. Remanet hæc, fulminibus alimentum est; illa imbecilis. Quidquid in æra sicel fumosique pervenit, id includi se nubibus non fert, sed rumpit claudencia. Inde est sonus, quem nos tonitruum vocamus. In ipso quoque aere quidquid attenuatur, simul siccatur et calet. Hoc quoque si inclosum est, æque fugam quaerit, et cum sono erudit. Et modo universam eruptionem fecit, eoque vehementius innotat; modo per partes et minutatim. Ergo tonitruum hic spiritus exprimit, dum aut rumpit nubes, aut pervolat. Volantio autem spiritus, in nube conelut, valentissimum est accendendi genus.

LV. Le tonnerre n'est autre chose que le son produit par un air desséché; ce qui n'a lieu que de deux manières, par frottement ou par explosion. La collision des nuages, dit Posidonius, produit aussi ce genre de détonation; mais elle n'est pas complète, parce que ce ne sont pas de grandes masses qui se heurtent, mais des parties détachées. Les corps mous ne retentissent que s'ils se choquent contre des corps durs; ainsi les floes ne s'entendent que lorsqu'ils se brisent sur la place. Objeztera-t-on que le feu plongé dans l'eau siffle en s'éteignant? Quand j'admettrai ce fait, il serait pour moi; car ce n'est pas le feu qui rend un son, c'est l'air qui s'échappe de l'eau où s'éteint le feu. En vous accordant que le feu naîsse et s'éteigne dans les nuages, toujours naît-il de l'air et du frottement. Quoi! dit-on, ne se peut-il pas qu'une de ces étoiles filantes dont vous avez parlé, tombe dans un nuage et s'y éteigne? Supposons que ce fait puisse quelquefois avoir lieu; mais c'est une cause naturelle et constante que nous cherchons ici, et non une cause rare et fortuite. Si je convenais qu'il est vrai, comme vous le dites, qu'on voit parfois, après le tonnerre, étinceler des feux semblables aux étoiles qui volent obliquement et paraissent tomber du ciel, il s'ensuivrait que le tonnerre aurait été produit non par ces feux, mais en même temps que ces feux. Selon Clidémus, l'éclair n'est qu'une vaine apparence; ce n'est pas un feu: telle est, dit-il, la lueur que pendant la nuit le mouvement des vagues produit sur la mer. Ces deux cas sont différents: cette lueur paraît pénétrer la substance même de l'eau; mais celle qui se forme

dans l'atmosphère, en jaillit et s'en échappe.

LVI. Héraclite compare l'éclair à ce premier effort du feu qui s'allume dans nos foyers, à cette flamme incertaine qui tantôt meurt, tantôt se relève. Les anciens nommaient les éclairs *fulgetra*; nous disons *tonitrua* au pluriel; ils employaient le singulier *tonitruum* ou *tonum*. Je trouve cette dernière expression dans Cæcinnus, auteur élégant, qui aurait eu un nom dans l'éloquence, si la gloire de Cicéron n'eût étouffé la sienne. Notons aussi que, dans le verbe qui exprime l'éruption hors des nues d'une clarté subite, les anciens faisaient brève la syllabe du milieu, que nous faisons longue. Nous disons *fulgère*, comme splendère. Ils disaient *fulgêre*.

LVII. Mais vous voulez savoir mon opinion à moi: car je n'ai encore fait que tenir la plume pour consigner celles d'autrui. Je dirai donc: L'éclair est une lumière soudaine qui brille au loin; il a lieu quand l'air des nuages se raréfie et se convertit en un feu qui n'a pas la force de jaillir plus loin. Vous n'êtes pas surpris, je pense, que le mouvement raréfie l'air, et qu'ainsi raréfié il s'enflamme. Ainsi se liquéfié le plomb lancé par la foudre; le frottement de l'air le fait fondre comme ferait le feu. Les foudres sont plus fréquentes en été, parce que l'atmosphère est plus chaude, et que l'inflammation est plus prompte quand le frottement a lieu contre des corps échauffés. Le mode de formation est le même pour l'éclair, qui ne fait que luire, et pour la foudre, qui porte coup; seulement l'éclair a moins de force, il est moins nourri; enfin, pour m'expliquer en peu de mots, la foudre, c'est l'éclair

LV. *Tonitrua nihil aliud sunt, quam sicci aeris sonitus, qui fieri, nisi dum aut terit, aut rumpitur, non potest. Et si colliduntur, inquit, nubes inter se, fit is quem desideras levis, sed non universus. Neque enim tota ta is concurrunt, sed partibus partes. Nec sonant mollia, nisi illius duris sint. Itaque non auditur fluctus, nisi inapacibus. Igis, inquit, missus in aquam, sonat, dum extinguitur. Puta ita esse; pro me est. Non enim ignis hanc sonum efficit, sed spiritus per extinguentia effluens. Ubi dum tibi, et fieri ignem in nube et extingui, e spiritum nascitur et alitru. Quid ergo? inquit, non potest aliquis ex his transcurrentibus stellis incidere in nubem, et extingui? Existimemus posse aliquando et hoc fieri. Nunc naturalem causam querimus et assiduam, non raram et fortuitam. Puta me confiteri verum esse, quod dicis, aliquando post tonitrua emicare ignes, stellis transversis et eandemque similes. Non ubi hoc tonitrua facta sunt, sed quomodo fieret, tonitrua facta sunt. Clidemus ait, fulgurationem speciem tantum esse, non ignem. Sic enim per noctem splendorem motu rememorari videtur. Dissimile est exemplum; illic enim splendor intra ipsam aquam apparet; hic qui fit in aere, erumpit et exiit.*

LVI. *Heraclitus existimat fulgurationem esse velut apud nos incipientium ignium conatus, et primum flammam incertam, modo interuentem, modo reurgentem. Ille antiqui fulgetra dicebant; tonitrua nos pluraliter dicimus. Antiqui aut tonitruum dixerunt, aut tonum. Hoc apud Cæcinnum invenio, juvenumque vrum, qui habebat et aliquid in eloquentia nomen, nisi illum Cicerois umbru pressisset. Etiamnum illo verbo utebatur Antiqui correpto, quo nos, producta una syllaba, utimur. Dicimus enim ut splendêre, sic fulgêre. At illa ad significandum base e nubibus subitè lucis eruptionem mox erat, media syllaba correpta, ut dicebant fulgêre.*

LXII. *Quid ipse existimem, queris? Atque enim aliis op nionibus accommodavi meum. Dicam: Fulgurat, quam repentinum tale lumen emicuit. Id evenit, ubi in ignem extensum nubibus aer vertitur, nec vires, quibus longius prodilat, invenit. Non uulvris, puta, si aera aut motus extensat, aut extensio incendi. Sic liquescit extensa glans fructu, et attrita aëria velut igne distillat. Ideoestate plurima sunt fulmina, quia plurimum calidi est. Facilius autem attrita calidioris ignis existit. Eodem modo fit fulgor qui tantum splendet, et fulmen*

avec plus d'intensité. Lors donc que les éléments chauds et fumeux, émanés de la terre, se sont absorbés dans les nuages et ont longtemps roulé dans leur sein, ils finissent par s'échapper; et, s'ils manquent de force, ils ne donnent qu'une simple lumière; mais si l'éclair a trouvé plus d'aliments et s'est enflammé avec plus de violence, ce n'est point un feu qui apparaît, c'est la foudre qui tombe.

LXIII. Quelques auteurs sont persuadés qu'après sa chute elle remonte; d'autres, qu'elle reste sur le sol quand elle est surchargée d'aliments et n'a pu porter qu'un faible coup. Mais d'où vient que la foudre apparaît si brusquement, et que son feu n'est pas plus durable et plus continu? Parce que c'est la chose du monde la plus rapide qui est en mouvement; c'est tout d'un trait qu'elle brise les nues et enflamme l'atmosphère. Puis la flamme s'éteint en même temps que le mouvement cesse: car l'air ne forme pas des courants assez suivis pour que l'incendie se propage; et une fois allumé par la violence même de ses mouvements, il ne fait d'effort que pour s'échapper. Dès qu'il a pu fuir et que la lutte a cessé, la même impulsion tantôt le pousse jusqu'à terre, tantôt le dissémine, selon que la force de dépression est plus ou moins grande. Pourquoi la foudre se dirige-t-elle obliquement? Parce qu'elle se forme d'un courant d'air, et que ce courant suit une ligne oblique et tortueuse; or, comme la tendance naturelle du feu est de monter, quand quelque obstacle l'abaisse et le comprime, il prend l'inclinaison oblique. Quelquefois ces deux tendances se neutralisent, et tour à tour le feu s'élève

et redescend. Enfin, pourquoi la cime des montagnes est-elle si souvent foudroyée? C'est qu'elle avoisine les nuages, et que dans sa chute le feu du ciel doit les rencontrer.

LIX. Je vois d'ici ce que vous désirez dès longtemps et avec impatience. Je tiendrais plus, dites-vous, à ne pas redouter la foudre qu'à la bien connaître. Enseignez à d'autres comment elle se forme. Otez-moi les craintes qu'elle m'inspire, avant de m'expliquer sa nature. Je viens à votre appel; car à tout ce qu'on fait ou dit doit se mêler quelque utile leçon. Quand nous sondons les secrets de la nature, quand nous traitons des choses divines, songeons à notre âme pour l'affranchir de ses faiblesses et peu à peu la fortifier: je le dis pour les savants eux-mêmes dont l'unique but est l'étude; et que ce ne soit pas pour éviter les coups du sort, car de tous côtés les traits volent sur nous; que ce soit pour souffrir avec courage et résignation. Nous pouvons être invincibles, nous ne pouvons être inattaquables, et pourtant j'ai parfois l'espoir que nous le pourrions. Comment cela? dites-vous. Méprisez la mort; et tout ce qui mène à la mort vous le mépriserez du même coup: les guerres, les naufrages, les morsures de bêtes féroces, les édifices dont la masse s'écroule tout à coup. Que peuvent faire de pis tous ces accidents, que de séparer l'âme du corps, séparation dont ne nous sauve nulle précaution, dont nulle prospérité n'exempte, que nulle puissance ne rend impossible? Le sort dispense inégalement tout le reste; la mort nous appelle tous, est égale pour tous. Qu'on ait les dieux contraires ou propices, il faut mourir: prenons courage de

quod mittitur. Sed illi levior vis, alimentique est minus. Et, ut breviter dicam quod sentio: Fulmen est fulgur intantum. Erga ubi calidi fumidique natura, emissæ terræ, in nubes incidit, et dicit in illarum sicut voluntas est, novissime erumpit. Et quia vires non habet, splendor est. At ubi fulgurs plura habuerit materie, et major impetu arserunt, non apparent tantum, sed decidunt.

LXIII. Quidam utique existimant fulmen reverti: quidam solidare, ubi alimenta pręgravaverunt, et fulmen levis languidiore delatum est. At quare vires subito apparet, nec continuatur assiduis ignis? Quia celerissimi motus est: simul et nubes rumpit, et aera incendit. Deinde desinit flamma quiescente motu. Non enim est assiduus spiritus corpus, ut ignis possit extendi, sed quoties fortius ipsa jactatione se accendit, fugiendi impetum capit. Deinde quomodo evasit, et pœna desit, ex eadem causa modo usque ad terram profertur, modo dissolvitur, si minore vi depressus est. Quare oblique fertur? Quia spiritali constat. Spiritus obliquus est, flexuosusque. Et quia natura ignem sortum vocat, injuria decursum premit, incipit obliquus esse. Interdum dum neutra vis alteri cedit, et ignis in superiora mittitur, et in inferiora deprimi-

tur. Quare frequenter cœcissima montium feriuntur? Quia inposita sunt nubibus, et e cœlis cadentibus per hæc transeundum est.

LIX. Intelligi quid jam datum desideres, quid ediscigas. Molo, inquit, fulmina non timere, quoniam me se. Li- que silios doce, quomodo modum sunt. Ego mihi metum illucum excutit solo, quod naturam indicari. Sequor quo vacas; omnibus enim rebus, nihilque sermonibus sili- quid salutare miscendum est. Quoniam imus per occulta nature, quoniam divina tractamus, vindicandus est a malis animis, ac subinde firmandus; quod etiam erudi- tis, et hoc animum agentibus, necessarium est: non ut ef- fugiamus ictus rerum; undique enim tela in nos jaciun- tur; sed ut fortiter constanterque patiamur. Inveniri esse possumus, inconvulsos non possumus; quoniam interim spes subit, inconvulsos quoque esse nos posse. Quomodo- modum, inquit? Contemne mortem; et omnia que ad mortem ducunt, contemna sunt; sive illa bella sint, sive naufragia, seu morsus ferarum, seu numerum subito lapsu procedentium pondera. Numquid amplius scire possunt, quam ut corpus ab anima resolvant? Hæc nulla diligentia evasit, nulla felicitas donat, nulla potentia evin-

notre désespoir même. Les animaux les plus lâches, que la nature a créés pour la fuite, quand toute issue leur est fermée, tentent le combat malgré leur impuissance. Il n'est point de plus terrible ennemi que celui qui doit son audace à l'impossibilité d'échapper; la nécessité provoque toujours des efforts plus irrésistibles que la valeur seule. Il se surpasse, ou du moins il reste l'égal de lui-même, l'homme de cœur qui voit tout perdu. Campés en présence de la mort, tenons-nous pour trahis, et nous le sommes : oui, Lucilius, nous lui sommes tous promis. Tout ce peuple que vous voyez, tout ce que vous imaginez d'hommes vivants sur ce globe, sera tout à l'heure rappelé par la nature et poussé dans la tombe; certain de son sort, on n'est incertain que du jour, et c'est au même terme que tôt ou tard il faut venir. Or, n'est-ce pas le comble de la pusillanimité et de la démenée, que de solliciter avec tant d'instance au moment de répit? Ne mépriserez-vous pas l'homme qui, au milieu de gens condamnés à mort comme lui, demanderait comme une grâce de tendre la gorge le dernier? Ainsi nous faisons tous; nous regardons comme un grand avantage de mourir plus tard. La peine capitale a été décernée contre tous, et décernée bien équitablement. Car, et telle est la grande consolation de qui va subir l'arrêt fatal, ceux dont la cause est la même ont le même sort. Livrés au bourreau par le juge ou le magistrat, nous le suivrons sans résistance, et nous présenterons la tête; où est la différence, dès que nous allons à la mort, que ce soit de force ou de gré?

Quelle folie, ô homme! et quel oubli de ta fragilité, si tu ne crains la mort que lorsqu'il tonne! Ton existence tient donc au soufre de la foudre! Tu es sûr de vivre si tu lui échappes! Mais le fer, mais la pierre, mais la fièvre vont l'attaquer. Non, la foudre n'est pas le plus grand, mais bien le plus étourdissant des périls. Tu seras sans doute iniquement traité, si l'incalculable célérité de ta mort t'en dérobe le sentiment, si ton trépas est expié, si, même en expirant, tu n'es pas inutile au monde, si tu deviens pour lui le signe de quelque grand événement! Te voilà iniquement traité d'être enserveli avec la foudre! Mais tu trembles au fracas du ciel, un vain nuage te fait tréssaillir; chaque fois que brille un éclair, tu te meurs. Eh bien! quoi? trouves-tu plus beau de mourir de peur que d'un coup de foudre? Ah! n'en sois que plus intrépide quand les cieux te menacent; et le monde dût-il s'embraser de toutes parts, songe que de cette masse immense tu n'as vraiment rien à perdre. Que si tu penses que c'est contre toi que s'apprête ce bouleversement de l'atmosphère, cette lutte des éléments; si c'est à cause de toi que les nuages amoncelés s'entrechoquent et retentissent; si c'est pour ta perte que jaillissent ces irrésistibles carreaux, accepte du moins comme consolation l'idée que la mort mérite tout cet appareil. Mais cette idée même ne viendra pas à temps pour toi; de tels coups font grâce de la peur. Entre autres avantages, la foudre a celui de prévenir ton attente. L'explosion n'épouvante qu'après qu'on y a échappé.

cit. Alla varia sorte disponatur : mors omnes æque vocat. Iratis diis propitiisque moriendum est; omnes ex ipsa desperatione sumatur. Ignovissimum animalia, que natura ad fugam genita, ubi exitus non potest, tenent fugam corpore inerte. Nullus periculis hostis est, quam quem audacem angustia claudit; longaque violentius semper ex necessitate, quam ex virtute corrumpitur. Major, aut certe paria coarctat onus magnum se perditus. Capite nos, quantum ad mortem, proditi esse; et tunc in est, Lucili. Omnes reservamur ad mortem. Totum hunc quem vides populum, quos usquam cogitas esse, cito mura retrocabit : con et; nec de re, sed de die queritur. Eodem citius tardiusve veniendum est. Quid ergo? Non tibi timida imus oculum videtur, et insipientissimum, qui magno ambu a rogat moram mortis? Nunc contereres eum, qui inter perituros constitutus, benefici loco ; eteret, ut nilimus cervicem præberet? Idem facinus. Magna animamus mori tardius. In eorum constitutus est capitale supplicium, et quidem constitutione iustissima. Nam, quod maximum solet esse solitum extrema passuris, quorum eadem causa, sors eadem est. Sequemur traditi a iudice aut magistratu, et essimili nostro præstare obsequium : quid inter-

est, utrum ad mortem juri casus, an ultionem? O te dementem, et oblium fragilitatis tue, si tunc mortem times, quomodo tonit? Ille salus tua in hoc vertitur? Vives, si fulmen effugeris? Periet te gladius, periet lapis, periet febris. Non maximum ex periculis, sed speciosissimum fulmen est. Male scilicet erit actum tecum, si sensum mortis tue celeritas lullula præveniat, si mors tua procurabitur. si ne tunc quidem quum expiras, supervenias, sed alienus magnæ relictum es. Male scilicet tecum agitur, si cum fulmine conderis. Sed parces ad erili fragorem, et ad hanc nubilum trepidas, et quales aliquid fluitis, expiras. Quid ergo? bouetius judica deprectione animi perire quum expiras? En ilaque fortior adversus erili minas surge, et quum mundus undique exarserit, cogita te nihil halere de tanta mole perendum. Quid si tibi parari credis illam erili confusioem, illam tempestatum discordiam, si propier te ingesta illaque nubis strepunt, si in tuum exitum tanta vis ignium excutitur; at tu soliti loco numera tantis esse mortem tuam? Sed non erit hanc cogitationi locus. Casus lae donat metum. Est inter cetera quoque hoc commodum eris, quod expectationem tuam antecedit. Nemo unquam fulmen timuit, nisi qui effugit.

## LIVRE TROISIÈME.

## PRÉFACE.

Je n'ignore pas, mon excellent ami, de quel vaste édifice je pose les fondements, à mon âge, moi qui veux parcourir le cercle de l'univers, et découvrir les principes des choses et leurs secrets, pour les porter à la connaissance des hommes. Quand pourrai-je mettre à fin tant de recherches, réunir tant de faits épars, pénétrer tant de mystères? La vieillesse est là qui me presse et me reproche les années sacrifiées à de vaines études; nouveau motif pour me hâter et pour réparer par le travail les lacs d'une vie mal occupée. Joignons la nuit au jour, retranchons des soins inutiles; laissons là le souci d'un patrimoine trop éloigné de son maître; que l'esprit soit tout à lui-même et à sa propre étude, et qu'au moment où la fuite de l'âge est le plus rapide, nos regards se reportent du moins sur nous. Eh bien! oui: telle sera ma tâche assidue, et je saurai mesurer chaque jour la brièveté du temps. Tout ce que j'ai perdu peut se regagner par l'emploi sévère du présent. Le plus fidèle ami du bien, c'est l'homme que le repentir y ramène. Volontiers, m'écrierai-je avec un illustre poète :

Un noble but m'enflamme, et pour mon œuvre immense  
Je n'ai que peu de jours. ....

Ainsi parlerais-je, même adolescent ou jeune encore; car il n'est si long avenir qui ne soit trop court pour de si grandes choses. Mais cette carrière sérieuse, difficile, infinie, c'est après le

mi-di de ma vie que je l'ai abordée. Faisons ce qu'on fait en voyage; parti trop tard, on rachète le délai par la vitesse. Usons de diligence, et ce travail déjà si grand, qui restera inachevé peut-être, poursuivons-le sans donner notre âge pour excuse. Mon âme s'agrandit en présence de son entreprise gigantesque; elle envisage ce qu'elle doit faire encore, et non ce qui lui reste de vie. Des hommes se sont consumés à écrire l'histoire des rois étrangers, à raconter les maux que les peuples ont faits ou soufferts tour à tour. Combien n'est-il pas plus sage d'étouffer ses propres passions, que de raconter à la postérité celles des autres? Combien ne vaut-il pas mieux célébrer les œuvres de la divinité, que les brigandages d'un Philippe, d'un Alexandre et de leurs pareils, fameux par la ruine des nations, fléaux non moins funestes à l'humanité que ce déluge qui couvrit toutes les plaines, que cet embrasement général où périrent la plupart des êtres vivants? On sait nous dire comment Annibal a franchi les Alpes; comment il a porté en Italie une guerre imprévue, que les malheurs de l'Espagne rendaient encore plus redoutable; comment, acharné contre les Romains, après ses revers, après la ruine de Carthage, il erra de cour en cour, s'offrant pour général, demandant une armée et ne cessant, malgré sa vieillesse, de nous chercher la guerre dans tous les coins du monde; comme s'il eût pu se résigner à vivre sans patrie, mais non sans ennemis. Ah! plutôt enquérons-nous de ce qui doit se faire, au lieu de ce qui s'est fait, et enseignons aux hommes qui lirent leur sort à la fortune,

## LIBER TERTIUS.

## PREFATIO.

Non propter me, Lucili virorum optime, quam magnarum rerum fundamenta ponam senex, qui mundum circum consulas, et causas secretisque eas erueri, at que alia noscenda prodere. Quando tam multa consequar, tam sparsa colligam, tam occulta perspiciam? Premit a tergo senectus, et obicit annos. Inter tanta studia constituis; tanto nimis urgeamus, et damna relictis maie essentia labor sarcina. Nunc ad diem accedat; occupationes recedantur: patrimoni longe a domino parentis cura solvatur; illi locus animus vacet, et ad contemplationem aut saltem in ipso fugae impetu respiciat! Faciet, se sibi instabit, et quotidie breviter tempore melior. Quidquid amissum est, id diligenti usu presentis vite recolligit. Fidelissimus est ad honesta ex presentia transitus. Libet mihi exclamare illum poetae Lucyli versum:

Tollimus ingraves animos, at maxima parto  
Tempore molimur.

Hoc dicerem, si puer juvenis moliret. Nullum enim non tam unguis brevis tempus angulam est. Nunc vero

ad rem serium, gravem, immensam, post meridianas horas accessimus. Faciamus quod in itinere fieri solet. Qui tardius exierunt, velocitate pensant moram. Festinamus, et opus nescio in superabile, magnum certe, sine ictibus excusatione tractemus. Crescit animus, quod corpus magnitudinem attendit, et cogitat, quantum proposito, non quantum sibi supersit. Consumere se quidam, dum acta regum externorum componunt, quinque passim invicem amicum sunt populi. Quanto satius est sua mala extinguere, quam aliena posteris tradere? Quanto potius deorum opera celebrare, quam Philippi aut Alexandri atrociora, ceterorumque, qui exilio gentium clari, non minores fuisse penes mortalem, quam inmoderati, qui plenum omne perfunctum est, quam conflagratio, qua nunc pars asiniamum exurit? Quemadmodum Hannibal superavit Alpes, scribunt; quemadmodum confusum Hispanie cladibus bellum Italie insopitatus intulerit; fractisque rebus etiam post Carthaginem perituras, reges pererraverit, contra Romanum ducem se promittens, exercitum petens; quemadmodum non desierit senex unguis angulis bellum querere. Adeo sine patria esse pati poterat, sine hoste non poterat. Quanto satius, quid faciendum sit, quam quid factum sit, que-

qu'il n'y a rien de stable dans ses dons, que tous s'échappent plus légers que les vents. Car elle ne sait point se fixer, elle se plôt à verser les larmes sur les biens, à confondre les ris et les larmes. Que personne donc ne se fie à la prospérité; que personne ne se décourage dans le malheur; triste ou riant, le sort a ses retours. Pourquoi tant d'alhégresse? La puissance qui te porte si haut, tu ne sais pas où elle te laissera. Elle ne s'arrêtera pas à ton gré, mais au sien. Pourquoi cet abattement? Te voilà au fond de l'abîme, c'est l'heure de te relever. De l'adversité on passe à de meilleurs destins, et du but désiré à un état moins doux. Il faut que ta pensée envisage ces vicissitudes communes et aux moindres maisons qu'un rien fait tomber ou s'élever, et aux maisons souveraines. On a vu des trônes sortis de la poussière dominer les maîtres dont ils relevaient d'abord, et d'antiques empires s'écrouler dans l'éclat même de leur gloire. Qui pourrait compter les puissances brisées les unes par les autres? Dans le même moment Dieu fait surgir celles-ci et abaisse celles-là, et ce n'est pas doucement qu'elles descendent; il les jette à bas de toute leur hauteur, sans qu'il reste d'elles un débris. Grands spectacles, pour nous qui sommes si petits! Car c'est souvent notre petitesse, plutôt que la nature des choses, qui nous les fait juger grandes. Qu'y a-t-il de grand ici-bas? Est-ce de couvrir les mers de ses flottes, de planter ses drapeaux sur les bords de la mer Rouge, et, quand la terre manque à nos dévastations, d'errer sur l'Océan à la recherche de plages inconnues? Non: c'est avoir vu tout ce monde par les yeux de l'esprit, et avoir remporté le plus beau triomphe,

le triomphe sur ses vices. On ne saurait nombrer les hommes qui se sont rendus maîtres de villes, de nations entières; mais combien peu l'ont été d'eux-mêmes! Qu'y a-t-il de grand ici-bas? C'est d'élever son âme au-dessus des menaces et des promesses de la fortune; c'est de ne rien voir à espérer d'elle qui soit digne de nous. Qu'a-t-elle, en effet, qu'on doive souhaiter, quand, du spectacle des choses célestes, nos regards retombant sur la terre, n'y trouvent plus que ténèbres, comme quand on passe d'un clair soleil à la sombre nuit des cachots? Ce qu'il y a de grand, c'est une âme ferme et sereine dans l'adversité, qui accepte tous les événements comme si elle les eût désirés; et ne devrait-on pas les désirer, en effet, si l'on savait que tout arrive par les décrets de Dieu? Pleurer, se plaindre, gémir, c'est être rebelle. Ce qu'il y a de grand, c'est que cette âme, forte et inébranlable aux revers, repousse les voluptés, et même les combats à outrance; qu'elle ne recherche ni ne fuie le péril; qu'elle sache se faire son destin sans l'attendre; qu'elle marche au-devant des biens comme des maux, sans trémer et sans inquiétude, et que, si l'orage, ni la riante fortune ne la déconcerte! Ce qu'il y a de grand, c'est de fermer son cœur aux mauvaises pensées, de lever au ciel des mains pures; c'est, au lieu d'aspirer à des biens qui, pour aller jusqu'à vous, doivent être donnés ou perdus par d'autres, prétendre au seul trésor que nul ne vous disputera, la sagesse, quant à tous ces avantages, si fort prisés des mortels, il faut les regarder, si le hasard vous les apporte, comme devant s'échapper par où ils sont venus! Ce qu'il y a de grand, c'est

re, ac docere eos, qui sua permisere fortuna, nihil stabile ab illa datum esse, ejus omnia fluere aura mobilis? Nescit enim quiescere, gaudet letitia tristitia suscitare, et utraque miscere. Itaque in secundis nemo confidat, in adversa nemo deficiat; alternat sunt vices rerum. Quid exultas? Ista quibus vehementer in summum, necis alii te relictura sint; habebunt suum, non tuum, finem. Quid jaces? Ad summum detatus es; nunc est resurgendi locus. In melius adversa, in deterius optatis fluctatur. Ista concipienda est animo varietas, non privatarum tantum domum, quas levis casus impellit, sed etiam publicarum. Regna ex infimo coorta supra imperantes constituerunt. Vetera imperia in ipso flore cecidere. Iniri non potest numerus, quam multa ab aliis fracta sint: nunc cum maxime Deus alia exaltat, alia submittit, nec mollior ponit, sed ex fastigio suo nullas habituras reliquias jectat. Magna ista, quia parvi sumus, credimus. Multis rebus non ex natura sua, sed ex humilitate nostra, magnitudo est. Quid precipuum in rebus humanis est? Non clausus maris complexus, nec in Rubri maris litore signa fixisse, nec, deficientem terra, ad injurias aliorum errasse in Oceano, ignota quarentem; sed animo omnes vidisse, et

qua nulla est major victoria, viles domuisse. Innumera-biles sunt, qui urbes, qui populos habuere in potestate; paucissimi, qui se. Quid est precipuum? Erigere animum supra minas et promissa fortune, nihil dignum putare quid speres. Quid enim habet dignum, quod concupiscas? qui a divinarum conversatione quoties ad humanos recideris, non aliter cillabis, quam quorum oculi in densam umbram ex claro sole redire. Quid est precipuum? Posse luto animo adversa tolerare; quicquid acciderit, sic ferre, quasi tibi volueris accidere. Debulis enim velle, si scisses omnia ex decreto Dei fieri. Fiere, queri, ingemere, declinare est. Quid est precipuum? Animus contra calamitates foris et eorum, luxurie non adversus tantum, sed et infestas, nec avidus periculi nec fugax, qui sciat fortunam non expectare, sed facere, et adversus utramque in trepidis incoufususque prodire, nec illius tumultu, nec hujus fulgore preensus. Quid est precipuum? non admittere in animum mala consilia, parvis decerni manus tollere; nullum perire bonum, quod ni ad te transierit, aliquis dare debet, aliquis amittere; optare, quod sine adversario optatur, bonum mentem; cetera magno astimata mortalibus, etiam si quia

de voir tomber à ses pieds les traits du sort; c'est de se souvenir qu'on est homme; c'est, si l'on est heureux, de se dire qu'on ne le sera pas longtemps; malheureux, qu'on ne l'est plus dès qu'on croit ne pas l'être! Ce qu'il y a de grand, c'est d'avoir son âme sur le bord des lèvres et prête à partir; ou est libre alors non par droit de cité, mais par droit de nature. Être libre, c'est n'être plus esclave de soi; c'est avoir fini cette servitude de tout instant, qui n'admet point de résistance, qui pèse sur nous nuit et jour, sans trêve ni relâche. Qui est esclave de soi subit le plus rude de tous les jougs; mais le secouer est facile: qu'on ne se fasse plus à soi-même mille demandes; qu'on ne se paie plus de son propre mérite; qu'on se représente et sa condition d'homme et son âge, fût-on des plus jeunes; qu'on se dise: Pourquoi tant de folies, tant de fatigues, tant de sueurs? Pourquoi bouleverser le sol, assiéger le forum? J'ai besoin de si peu, et pour si peu de temps! Voilà à quoi nous aidera l'étude de la nature qui, nous arrachant d'abord aux objets indignes de nous, donne ensuite à l'âme cette grandeur, cette élévation dont elle a besoin, et la sou-traît à l'empire du corps. Et puis, l'intelligence exercée à sonder les mystères des choses ne dégoûtera pas dans des questions plus simples. Or, quoi de plus simple que ces règles salutaires où l'homme puise des armes contre sa perversité, contre sa folie, qu'il condamne et ne peut quitter.

I. Parlons maintenant des eaux, et cherchons comment elles se forment. Soit, comme le dit Ovide,

domum casus attulerit, sic intueri, quasi exitura, qui venerit. Quid est præcipuum? Allos supra fortassis spiritus attulere: hominis nemini se, ut, si te felix eris, scias hoc non futurum dei; si te infelix, scias hoc te non esse, si non putes. Quid est præcipuum? in primis laetitia animam habere. Hæc res efficit non e jure Quiritium liberum, sed e jure nature. Liber autem est, qui servitutem effugit sui. Hæc est assidua servitus, et ineluctabilis, et per diem ac noctem æqualiter premeo, sine intervallo, sine commutatu. Sibi servire, gravissima servitus est, quam discere facile est, si desideris multa te pascere, si desideris tibi referre mercedem, si ante oculos et naturam tuam poveris et aetatem, flecti prima sit; ne tibi ipse dixeris: Quid insanio? quid anheo? quid in dolo? quid terram verso? quid forum visu? Nec multo opus est, nec diu. — Ad hoc proderit nobis inspicere rerum naturam; primo discedemus a viciis, deinde salum ipsum, quo magno summoque opus est, sednemus a corpore. Deinde la oculis exercitata subtilitas non erit in aperiri de erior. Nihil autem est apertius his salutaribus, que contra nequitiæ nostram furorēque discuntur, que damnamus, nec ponimus.

I. Queramus ergo de aquis, et luvēstigemus qua ratione sunt: sive, ut ait Ovidius,

Qu' une source limpide en flots d'argent s'épandre;  
on, comme dit Virgile,

Que des monts mugissants  
Neuf sources à la fois éluent leurs flots puissants,  
Mer grondante, qui presse une campagne immense,  
ou, comme je le trouve dans vos écrits mêmes,  
mon cher Junior,

Qu'un fleuve de l'Élide en Sicile soit né;

par quel moyen ces eaux sont-elles fournies à la terre? Où tant de fleuves immenses alimentent-ils jour et nuit leur cours? Pourquoi quelques-uns grossissent-ils en hiver; pourquoi d'autres s'en-fleurent-ils à l'époque où le plus grand nombre baisse? Eu attendant, nous n'ignorons le Nil hors de ligne, vu qu'il est d'une nature spéciale et exceptionnelle; nous ajournerons ce qui le concerne, pour traiter en détail des eaux ordinaires, tant froides que chaudes, et à l'occasion de ces dernières, nous chercherons si elles ont une chaleur naturelle ou acquise. Nous nous occuperons aussi de celles qu'on rendues célèbres ou leur siveur ou une vertu quelconque. Car il en est qui soulagent les yeux, d'autres les nerfs; il en est qui guérissent radicalement des maux invétérés et dont les médecins désespèrent; quelques-unes cicatrisent les ulcères; celles-ci, prises en boisson, fortifient les organes intérieurs et adoucissent les affections du poulmon et des autres viscères; celles-là arrêtent les hémorrhagies: elles sont aussi variées dans leurs effets que dans leurs saveurs.

II. Les eaux sont toutes ou stagnantes ou cou-

Fons erat illius nubilæ argenteis nectis:

sive, ut ait Virgilius,

L'onde per ces vases en marbre moisés

Il mare prætopium, et petas premit arva sonant:

sive, ut apud te, Junior carissime, invenio,

Elleis Sicula de fontibus exiit annas;

que ratio aquarū administraret; quomodo tot flumina ingentia per diem noctemque decurrant; quare alia hibernis aquis intumescant, alia in defectu ceterorum annuam crescant. Nilum interim septembris a turbis, proprie nature et singularis: illi diem suum dabimus: nunc vulgares aquas prosequemur, tam frigidas quam calentes. In quibus querendum erit, utrum calide nascentur, an flant. De ceteris quoque disceremus, quas in ignes aut sapor aut odoris reddit utilitas. Quædam enim oculos, quædam nervos juvant, quædam inveterata et desperata a medicis videri prestant. Quædam moderate ulcers, quædam interiora foras poa, et pulmonis ac viscerum quædam levant. Quædam suppriment singulorum; tam viciis singulis usus, quam gustus est.

II. Aut stant omnes aquæ, aut fluant; aut colliguntur, aut varias balneis venas. Alie sunt dulces, alie varice

rautes; réunies par masses, ou distribuées en filets. On en voit de douces; on en voit de toutes sortes: il s'en rencontre d'âcres, de sâbles, d'amères et de médicinales; dans ces dernières nous rangeons les sulfureuses, les ferrugineuses, les alumineuses: la saveur indique la propriété. Elles ont encore de nombreuses différences, qu'on reconnaît au toucher: elles sont froides ou chaudes; au poids: elles sont pesantes ou légères; à la couleur: elles sont pures ou troubles, ou azurées, ou transparentes; enfin, à la salubrité: elles sont saines, salutaires, ou mortelles, ou pénétrables. Il y en a d'extrêmement légères; il y en a de grasses; les unes sont nourissantes, les autres passent sans soutenir le corps; d'autres procurent la fécondité.

III. Ce qui rend l'eau stagnante ou courante, c'est la disposition des lieux: elle coule sur les plans inclinés; en plaine, elle s'arrête immobile; quelquefois le vent la pousse devant lui; il y a alors contrainte plutôt qu'écoulement. Les amas d'eau proviennent des pluies; les cours naturels naissent des sources. Rien n'empêche cependant que les deux phénomènes aient lieu sur le même point: témoin le lac Fœcia, où se déchargent tous les ruisseaux qui coulent des montagnes circonvoisines. Mais il recèle aussi dans son bassin des sources abondantes; c'est pourquoi, quand les torrents de l'hiver s'y jettent, son aspect ne change pas.

IV. Examinons au premier lieu comment la terre peut fournir à l'entretien continu des fleuves, et d'où sort une telle quantité d'eaux. On s'étonne que les fleuves ne grossissent pas sensible-

ment les mers; il ne faut pas moins s'étonner que tous ces écoulements n'appauvrissent pas sensiblement la terre. D'où vient que ses réservoirs secrets regorgent au point de toujours couler et de suppléer incessamment à ses pertes? La raison que nous donnerons pour les fleuves s'appliquera, quelle qu'elle soit, aux ruisseaux et aux fontaines.

V. Quelques auteurs prétendent que la terre réabsorbe toutes les eaux qu'elle épanche; et que, si la mer ne grossit jamais, c'est qu'au lieu de s'assimiler les courants qui s'y jettent, elle les restitue aussitôt. D'invisibles conduits les ramènent sous terre; ou les a vus venir, ils s'en retournent secrètement; les eaux de la mer se filtrent pendant ce trajet; à force d'être agitées dans les sinuosités sans nombre de la terre, elles déposent leur amertume, et à travers les couches si variées du sol se dépoillent de leur saveur désagréable, pour se changer en eau tout-à-fait pure.

VI. D'autres estiment que la terre ne rend par les fleuves que les eaux fournies par les pluies; et ils apportent comme preuve la rareté des fleuves dans les pays où il pleut rarement. L'aridité des déserts de l'Éthiopie, et le petit nombre de sources qu'offre l'intérieur de l'Afrique, ils l'attribuent à la nature dévorante du climat, où l'été règne presque toujours. De là ces marais plains de sables, sans arbres, sans culture, à peine arrosées du loin à loin par des pluies que le sol absorbe aussitôt. On sait, au contraire, que la Germanie, la Gaule, et, après ces deux contrées, l'Italie, abondent en ruisseaux et en fleuves, parce que le

a-pere quippe intersciant, false quæque aut medicata: ex quibus sulphuratas dicimus, ferratas, aluminosas. Indistincti sunt sapor. Hæc bene præterea multa discrimina. Primum tactus; frigide calidæque sunt: deinde pondus; leves et graves sunt: deinde coloris; puræ sunt et turbide, æreolæ, lucidæ: deinde salubritatis; sunt enim salubres et utiles, sunt mortiferae, sunt que cognant in lapidem. Quædam tenues, quædam pingues; quædam alutæ, quædam sine ulla hibernis ope transcuti, quædam hæc utraque fecunditatem afferunt.

III. Ut sit aqua, aut fluida, loci positio efficit; in depresso fluit, in plano confluit et stagnat, et aliquando in adversum spiritu impellitur; tunc cogitur, non fluit. Colligitur ex imbribus; ex non fonte nativa est. Nihil tamen prohibet eodem loco aquam colligi et nasci; quod in Fœnio videmus in quem montis effluentis, quicquid fudit, fluxu dei hauritur. Sed et magnæ hinc itaque in ipse venit sicut; itaque etiam quæ hibernis defluere torcularibus, faciunt sicuti servat.

IV. Primum ut ergo queramus, quomodo ad continuandum fluminis cursus terra sufficiat, unde tantum aquarum erat. Miramur quod accessionem fluminum maria

non sentiant. Equæ mirandum est quod de cœmentis executioni terra non sentit. Quid est quod illam sic impleverit, ut prætere tantum ex reconditis possit, ac salubre sic suppleat? Quæcumque rationem reddiderimus de flumine, eadem erit risorum de fontium.

V. Quid iam judicent, terram, quicquid aquarum evasit, rursus accipere, et ab hoc maris non erescere, quia quod infudit, non in suum vertunt, sed protinus reddunt. Oculis enim liuere sicut terras, et palam vultu, secreto reverentur, colanturque in transitu mare; quod per multiplex anfractus terrarum verberatum, amari-tudinem possit, et pravitatem saporis in tanta soli varietate eviti, et in stercem aquam transit.

VI. Quidam existimant, quicquid ex imbribus terra concepit, in flumina rursus emitti. Et hoc argumenti loco ponunt, quod paucissimi flumina sunt in his locis, in quibus rarus est imber. Ideo sicca esse alunt. At hinc solitudines, paucosque inveniri in in-riore Africa fontes, quia fervida est natura sit, et pene semper estiva. Squalida itaque sine arboribus, sine cultore arva jaceant, raris imbribus sparæ, quæ statim combiunt. At contra constat, Germaniam Galliamque, et proximæ ab his Ita-



climat dont elles jouissent est humide, et que l'été même n'y est pas privé de pluies.

VII. Vous voyez qu'à cette opinion on peut objecter bien des choses. D'abord, en ma qualité de vigneron qui sait son métier, je puis vous assurer que la pluie, si grande qu'elle soit, ne mouille jamais la terre à plus de dix pieds de profondeur. Toute l'eau est bue par la première couche, et ne descend point plus bas. Comment pourrait-elle alimenter des fleuves, cette pluie qui n'imbibe que la superficie du sol? Elle est en majeure partie entraînée dans la mer par le canal des fleuves. Bien peu en est absorbé par la terre, qui ne la garde pas; car ou la terre est altérée, et elle boit tout ce qui tombe, ou elle est saturée, et elle ne reçoit pas au-delà de ce qu'elle désirent. C'est pourquoi les premières pluies ne font pas grossir les rivières; la terre, trop sèche, attirant tout à elle. Comment d'ailleurs expliquer ces eaux qui s'échappent en fleuves des rochers et des montagnes? Quel tribut reçoivent-elles des pluies qui coulent le long de ces rocs dépouillés, sans trouver de terre qui les retienne? Ajoutez que des puits creusés dans les lieux les plus secs, à deux ou trois cents pieds, rencontrent d'abondantes veines d'eau à cette profondeur où la pluie ne pénétre point; preuve que ce ne sont pas là des eaux tombées du ciel, ou des amas stagnants, mais ce qu'on appelle vulgairement des eaux vives. L'opinion que je combats se réfute aussi par cette réflexion, que des sources jaillissent du sommet de certaines montagnes, sources évidemment poussées par une force d'ascension, ou nées sur le

lieu même, puisque toute eau pluviale s'écoule bien plus bas.

VIII. Selon d'autres, de même qu'à la surface du globe s'étendent de vastes marais, de grands lacs navigables, et que d'immenses espaces sont envahis par les mers qui couvrent tous les lieux bas; de même l'intérieur de la terre est rempli d'eaux douces, stagnantes, comme nous voyons l'Océan et ses golfes, mais relativement plus considérables, les cavités souterraines étant plus profondes que celles de la mer. De ces inépuisables masses sortent nos grands cours d'eau. Doit-on s'étonner que la terre ne se sente pas appauvrir par ces fleuves, quand la mer ne s'en trouve pas enrichie?

IX. D'autres adoptent cette explication-ci, et disent : L'intérieur de la terre renferme des cavités profondes et beaucoup d'air qui, nécessairement, se refroidit dans l'ombre épaisse qui le comprime; cet air luette et sans mouvement, ne pouvant plus maintenir son principe, finit par se convertir en eau. De même qu'au dessus de nos têtes, de l'air ainsi modifié naît la pluie; de même se forment sous terre les fleuves et les rivières. L'air ne peut longtemps demeurer immobile et peser sur l'atmosphère; il est de temps à autre raréfié par le soleil, ou dilaté par les vents; aussi y a-t-il de longs intervalles d'une pluie à une autre. Quelle que soit la cause qui agisse sur l'air souterrain pour le changer en eau, elle agit sans cesse : c'est la perpétuité de l'ombre, la permanence du froid, l'inertie et la densité de cet air; les sources et les fleuves ne cesseront donc pas d'être alimentés.

ham, abundare rivis et fluminibus, quia celo humido utuntur, et ne arida quidem imbribus careat.

VII. Adversus hæc multa dici posse vides. Primum ego illi vinearum diligens fonsor affiruo, nullam pluviam esse tam magnam, quæ terram ultra decem pedes in altitudinem infusetur. Omnis humor infra primam crustam consumitur, nec in inferiora descendit. Quomodo ergo potest imber suggerere annibus vires, qui summum humum flagit? Pars major ejus per flumina atque in mare auferitur. Estiguum est quod sorbet terra, nec id servat. Aut enim arida est, et absorbit quicquid in se suum est; aut satia, si quid supra desiderium cecidit, exciuit. Et ideo primis imbribus non augentur amnes, quia totos in se sitiens terra trahit. Quid, quod quædam flumina et eruptum saxis et montibus? Illis quæ conferunt pluvie, quæ per nudas rupes deferruntur, nec habent terram cui insideant? Adice, quid in aridissimis locis puti in altum acti, per ducunt aut trecentum pedum spatia, inveniant aquarum interres vena, in ea altitudine, in quam aqua non penetrat; ut scias ille non existeret esse nec collectum humorem, sed quod dici solet, vivam aquam. Illo quoque argumento hæc opinio refellitur, quod quidam fontes in summo montis cacumine redundant. Appa-

ret ergo, illos sursum agi, aut ibi concepti, quum omnis aqua pivialis decurrat.

VIII. Quidam existimant, quemadmodum in exteriori parte terrarum vastæ paludes jacent, magni et navigabiles loci, quemadmodum ingenti spatio terræ maria porrecta sunt, infusa vallibus, sic interiora terrarum abundare aquis duteibus, nec minus illas stagnare, quam apud nos Oceanum, et sinus ejus immo et latius, quo plus terra in altum patet. Ergo ex illa profunda copia isti amnes egerantur; quos quid miraris si terra detractos non sentiat, quum adjectos maria non sentiant?

IX. Quibusdam hæc placet causa. Aint habere terram intra se cavos recessus, et multum spiritus, qui necessario frigescit, umbra gravi pressus. Deinde piger et immotus, in aquam, quum se desit ferre, convertitur. Quemadmodum supra nos malatio aeris imbrem facit, ita infra terras flumen aut rivum agit. Supra nos stare non potest segnis diu et gravis; aliquando enim sole tenuatur, aliquando ventis expanditur. Itaque intervalla magna imbribus sunt. Sub terra vero quicquid est, quod illum in aquam convertit, idem semper est, umbra perpetua, frigus æternum, inextinguibilis densitas: semper ergo prebebit fonti aut flumini causas. — Placet nobis terram esse

La terre, suivant nous, est susceptible de transmutation. Tout ce qu'elle exhale, n'ayant pas pris naissance dans un air libre, tend à s'épaissir et à se convertir promptement en eau.

X. Telle est la première cause de la formation des eaux dans l'intérieur du globe. Ajoutez que tous les éléments naissent les uns des autres : l'eau se change en air, et l'air en eau ; le feu se forme de l'air, et l'air du feu. Pourquoi la terre ne serait-elle pas de même produite par l'eau, et l'eau par la terre ? Si la terre peut se convertir en air et en feu, à plus forte raison peut-elle se changer en eau. La terre et l'eau sont homogènes, toutes deux pesantes, denses, et reléguées dans la région inférieure du monde. L'eau produit de la terre, pourquoi la terre ne produirait-elle pas de l'eau ? — Mais les fleuves sont si considérables ! — Si grands que vous les trouviez, voyez aussi de quel grand corps ils sortent. Vous êtes surpris que les fleuves, qui ne cessent de couler, et quelques-uns rapidement, trouvent, pour s'alimenter, une eau toujours nouvelle et toujours prête. Et pourquoi n'êtes-vous pas surpris que l'air, malgré les vents qui le poussent dans toutes ses parties, non-seulement ne s'épuise pas, mais coule jour et nuit avec le même volume ? Et pourtant il ne court pas comme les fleuves dans un canal déterminé ; il embrasse dans son vaste essor l'espace immense des cieux. Pourquoi n'êtes-vous pas surpris qu'il survienne toujours de nouvelles vagues après les vagues sans nombre qui se sont brisées sur la grève ? Ce qui revient sur soi-même ne s'épuise pas. Tous les éléments sont soumis à ces retours alternatifs. Les pertes de l'un vont toutes enrichir

l'autre ; et la nature semble tenir ses différentes parties dans la balance, de peur que l'équilibre une fois troublé, l'univers ne tombe dans le chaos. Toutes se retrouvent dans chacune. Non-seulement l'air se change en feu, mais il n'existe jamais sans feu : ôtez-lui la chaleur, il devient concret, immobile et solide. L'air passe à l'état d'eau ; et jamais il n'existe sans ce liquide. La terre se convertit en air et en eau ; mais elle n'est jamais sans eau, non plus que sans air. Et ces transmutations sont d'autant plus faciles, que l'élément à naître est déjà mêlé au premier. Ainsi la terre contient de l'eau, et elle la fait sortir ; elle renferme de l'air, que l'ombre et le froid condensent et font se résoudre en eau ; elle-même est liquéfiée ; ce sont ses propres ressources qu'elle met en œuvre.

XI. « Mais, direz-vous, si les causes d'où proviennent les fleuves et les sources sont permanentes, pourquoi ces cours d'eau tarissent-ils parfois ? Pourquoi se montrent-ils dans des endroits où l'on n'en voyait point ? » Souvent un tremblement de terre dérange leurs directions ; un éboulement leur coupe le passage, les force, en les retenant, à se chercher une issue nouvelle, qu'ils s'ouvrent par une irrapiion sur un point quelconque ; ou bien la secousse même du sol les transporte ailleurs. Il arrive souvent en ce pays que des rivières, qui ne retrouvent plus leur lit, rednent d'abord et ensuite se fraient une route pour remplacer celle qu'elles ont perdue. Ce phénomène, dit Théophraste, eut lieu au mont Corygne, où, après un tremblement de terre, on vit jaillir des sources jusqu'alors inconnues. On fait encore intervenir d'autres causes accidentelles qu'on sup-

mutabilem. Hoc quoque quidquid effluit, quia non aere libero concipitur, crassescit, et protinus in humorem convertitur.

X. Habes primam aquarum sub terra nascentium causam. Adjleas etiam licet ; quod sicut omnis ex omnibus. Ex aqua aer ; et aere aqua ; ignis ex aere ; ex igne aer. Quare ergo non terra fiat ex aqua, et ex terra aqua ? quæ si in aliis mutabilis est, et in aquam : immo maxime in hanc. Utraque cognata res est, utraque gravis, utraque densa, utraque ut extremum mundi compulsa. Ex aqua terra fit. Cur non aqua fiat e terra ? At magnæ flumina sunt. Quam videris quanta sunt, rursus ex quanto prodant, adipice. Miraris, quam labatur assidue, quædam vero concitata rapiuntur, quæ præsto sit illis semper aqua nova ? Quid si mireris, quod quom ventu totum aera impellant, non deficiat spiritus, sed per dies noctesque æqualiter fluit, nec, ut flumina, certo alveo ferunt, sed per vastum cœli apertum lato impetu vadit ? Quid si nillam nondum superesse mireris, quæ superveniat tot fluctibus fractis ? Nihil deficit quod in se redit. Omnium elementorum alterni recurrant sunt. Quidquid alteri perit, in alterum transit. Et natura partes suas velut in ponde-

ribus constitutas exarminat, ne portionem aequitate turbata, mundus præponderet. Omnis in omnibus sunt. Non tantum aer in ignem transit, sed nunquam sine igne est. Deinde illi calorem rigescit, stabit, durabitur. Transit aer in humorem ; sed nihilominus non sine humore. Et aera et squam facit terram ; sed non magis unquam sine aqua est, quæ sine aere. Et ideo facillimè invicem transiunt est, quia illis, in quæ transcendunt est, jam mixta est. Habet ergo terra humorem ; hunc exprimit. Habet aera ; hunc umbra hiberni frigoris densat, ut faciat humorem. Ipsa quoque mutabilis est in humorem ; natura sua videtur.

XI. « Quid ergo ? Inquis, si perpetua sunt causæ, quibus flumina oriuntur, ac fontes, quare aliquando siccantur, aliquando quibus non fuere locis exsunt ? » Sæpe motu terrarum itinera turbantur, et ruini intereundit aquæ, quæ relictæ novæ exitus querunt, et aliquæ impetu faciunt, aut ipsæ quæstione terræ alio modo alio transferuntur. Apud nos evenire solet, ut amissæ canali suo flumina primum refundantur, deinde quia perdidissent viam, faciunt. Hoc accidisse ait Theophrastus in Coryco monte, in quo post terrarum tremorem nova vis

pose capables de faire jaillir des sources, ou de détourner et de faire varier leur cours. Le mont Hémus était jadis dépourvu d'eau; mais une peuplade gauloise, assiégée par Cassandre, s'étant retranchée sur cette montagne, dont elle s'abattit les forêts, ou découvrit de l'eau en abondance, que, sans doute, les arbres absorbaient pour s'en alimenter. Ces arbres coupés, l'eau qu'ils ne consommèrent plus parut à la surface du sol. Le même auteur dit qu'une découverte semblable se fit aux environs de Magnésie. Mais, n'en déplaise à Théophraste, j'oserais dire que le fait n'est pas vraisemblable; car les lieux les plus ombragés sont communément les plus riches en eau; ce qui n'arriverait pas, si les arbres absorbaient les eaux: or, ceux-ci s'alimentent de l'humidité qui imbibé la couche supérieure du sol, tandis que la source des fleuves est dans des couches intérieures, trop profondes pour que les racines des arbres y puissent atteindre. Ensuite, les arbres coupés n'en ont que plus besoin d'eau; il leur en faut non-seulement pour vivre, mais encore pour prendre une nouvelle croissance. Théophraste rapporte encore qu'aux environs d'Arcadia, ville de Crète, qui n'existe plus, les lacs et les sources tarirent, parce qu'on cessa de cultiver le territoire après la destruction de la ville; quand les cultivateurs revinrent, les eaux reparurent. Il donne pour cause de ce dessèchement le resserrement du sol, qui s'était durci, et qui, n'étant plus remué, ne pouvait plus donner passage aux pluies. Pourquoi donc voyons-nous des sources nombreuses aux lieux les plus déserts? Il y a beaucoup plus de terrains cul-

tivés à cause de leurs eaux, que de terrains où l'eau n'est venue qu'avec la culture. Ce n'est pas de l'eau pluviale qui roule en fleuves immenses, navigables dès leur source; ce qui le prouve, c'est que l'été comme l'hiver leur source verse la même quantité d'eau. La pluie peut former un torrent, et non pas ces fleuves qui coulent entre leurs rives d'un cours égal et soutenu; elle ne les forme pas, mais elle les grossit.

XII. Reprenons la chose de plus haut, si bon vous semble, et vous verrez que rien ne vous embarrassera plus si vous examinez de près la véritable origine des fleuves. Un fleuve est le produit d'un volume d'eau qui s'épauche sans interruption. Or, si vous me demandez comment se forme cette eau, je vous demanderai, moi, comment se forme l'air ou la terre? S'il existe quatre éléments, vous ne pouvez demander d'où vient l'eau, puisqu'elle est nu des quatre éléments. Pourquoi s'étonner qu'une portion si considérable de la nature puisse fournir à des écoulements perpétuels? De même que l'air, qui est ainsi l'un des quatre éléments, produit les vents et les orages, de même l'eau produit les ruisseaux et les fleuves. Si le vent est un cours d'air, le fleuve est un cours d'eau. J'attribue à l'eau assez de puissance, quand je dis: C'est un élément. Vous comprenez que ce qui vient d'une pareille source ne saurait tarir.

XIII. L'eau, dit Thalès, est le plus puissant des éléments, le premier en date, celui par qui tout a pris vie. Nous pensons comme Thalès, au moins sur le dernier point. En effet, nous prétendons que le feu doit s'emparer du monde entier

fontium emersit. Sed et alios quoque causa intervenire quidam opinantur, qui aliter evocant aquas, aut a cursu suo deficiant, aliquo avertunt. Fuit aliquando aquarum inopi Hæmus; sed quoniam Gallorum gens a Cassandro obsessa lo illum se contulisset, et silvas occidisset, ingens aquarum copia apparuit, quas videlicet in alimentum animi memora ducunt; quibus excisis, humor, qui deest in arboribus consumi, superfluous est. Idem ait et circa Magnesium accidisse. Sed potest Theophrasti ditiore licet, non hoc est simile veri; quia fere aquosissima sunt quæcumque ambrosissima. Quod non eveniret, si aquas arboribus sicarent, quibus alimentum ex proximo est; fluminem vero vis ex intimo manat, utrique excipitur, quam radicibus evagari licet. Drinde surcibus arbores plus humoris desiderant. Non enim tantum id quo vivunt, sed et id quo crescant, trahunt. Idem ait, circa Arcadium, quæ urbs in Cræta insula fuit, fontes et lacus subsicisse, quia deserit colli terra, diruta urbe; postea vero quoniam cultiores receperit, aquas quoque recepisse. Causam aliquid hanc posuit, quod nihil arerit constricta tellus, nec potuerit imbres insuper transmittere. Quomodo ergo plurimos videmus in loca desertissimis fontes? Plura denique invenimus, quæ propter aquas colli cooperunt,

quam quæ aquas habere cuperint, quia colentur. Non enim esse pluviam hanc aquam, quæ vastissima flumina a fonte s'atlen, magna apta navigis deferri, ex hoc intelligas licet, quod per huncem ætatemque par est a capite dejectus. Pluvia potest facere torrentem; non potest autem æqualiter inter ripas suas tenere ibidem aquam: non facit imbres, sed incitat.

XII. Paulo repetamus hoc alius, si videtur; et scies non habere quod queras, quoniam ad veram annuum originem accesseris. Finem neque fecit copia cupaque æque perennis. Ergo si queris a me, quomodo aqua fiat, interrogabo mihiem, quomodo aer fiat, aut terra. Si rerum elementa sunt quatuor, non potes interrogare unde aqua sit: quarta enim pars est natura. Quid ergo miraris, si rerum nature portio tam magna potest et se semper aliquid effundere? Quomodo lo aer, et ipse quarta pars mundi, ventos et aura movet, sic aqua rivas et flumina. Si veritas est fluens aer, et flumen est fluens aqua. Solis multum illi varium dedi, quoniam dixi, elementum est. Interlegis, quod ab i lo proficiscitur, non posse deflere.

XIII. Aqua, ait Thalès, valentissimum elementum est; hoc fuisse primum putat, ex hoc surrigitur omnia. Sed et nos quoque aut in eadem sententia, aut in ultimis

et convertir tout en sa propre substance, puis s'évaporer, s'affaïsser, s'éteindre et ne rien laisser autre chose dans la nature que l'eau; qu'en un mot l'eau recèle l'espoir du monde futur. Ainsi périra par le feu cette création dont l'eau redeviendra le principe. Êtes-vous surpris que des fleuves sortent incessamment d'un élément qui a tenu lieu de tout, et d'où tout est sorti? Quand les éléments furent séparés les uns des autres, l'eau fut réduite au quart de l'univers, et placée de manière à suffire à l'écoulement des fleuves, des ruisseaux, des fontaines. Mais voici une idée absurde de ce même Thalès. Il dit que la terre est soutenue par l'eau dans laquelle elle vogue comme un navire; qu'à la mobilité d'un tel support sont dues les fluctuations qu'on appelle tremblements de terre. Ce ne sera donc pas merveille qu'il y ait assez d'eau pour alimenter les fleuves, si tout le globe est dans l'eau. Ce système grossier et suranné n'est que risible; vous ne sauriez admettre que l'eau pénétre notre globe par ses interstices, et que la cale est entr'ouverte.

XIV. Les Égyptiens reconnaissent quatre éléments; puis ils les divisent chacun en mâle et femelle. L'air mâle est le vent; l'air femelle est celui qui est nébuleux et stagnant. L'eau de la mer est mâle; toutes les autres sont femelles. Le feu mâle est celui qui brûle et flamboie; la partie lumineuse et inoffensive est la femelle. Les portions résistantes de la terre s'appellent mâles : tels sont les rochers et les pierres; ils qualifient de terre femelle celle qui se prête à la culture.

sumus. Dicimus enim ignem esse, qui occupet mundum, et in se cuncta convertit. Hinc evanidum considerare, et nihil relinqui aliud in rerum natura, igne restincto, quam motorem; in hoc futuri mundi spem latere. Ita ignis exitus mundi est, humor primordialis. Micaris amnes ex hoc posse arise semper, qui pro omnibus fuit, et ex quo sunt omnia? Hic humor in deductione rerum ad quartas reductus est, sic positus, ut fluminihus edendis sufficere, ut rivis, ut fustibus posset. Quæ sequitur, Thalæis inepta sententia est. Ali enim, terrarum orbem aqua sustineri, et vehi more navigii, mobilitateque ejus fluctare, hinc quom dicitur tremere. Non est ergo mirum, si abundat humor ad flumina fundenda, quam mundus in humore sit totus. Hinc valerem et rudem sententiam explere. Nec est quod credas, in hunc orbem aquam subire per rimas et facere seninam.

XIV. Ægyptii quatuor elementa fecere; deinde ex singulis binas, marem et feminam. Aerem marem judicant, qui ventus est; feminam qui nebulosus et iners. Aquam virilem vocant mare, muliebrem omnem aliam. Ignem vocant masculum, qui ardet flammæ; et feminam, qui laet in ignis lacu. Terram fortiorum marem vocant, sua cunctaque; feminæ nomen assignant huic tractabili ad culturam.

XV. Il n'y a qu'une mer, et elle existe depuis l'origine des choses; elle a ses conduits, qui donnent lieu à ses courants et à son flux. L'eau douce a, comme la mer, d'immenses canaux souterrains qu'aucun fleuve n'épuiserait. Le secret de ses ressources nous échappe; elle ne joit au dehors que son superflu. J'admets quelques-unes de ces assertions; mais voici ce que je pense en outre. Il me semble que la nature a organisé le globe comme le corps humain, qui a ses veines et ses artères pour contenir, les unes le sang, les autres l'air; de même la terre a des canaux différents pour l'air et pour l'eau qui circulent en elle. La conformité est si grande entre la masse terrestre et le corps humain, que nos ancêtres même en ont tiré l'expression de veines d'eau. Mais comme le sang n'est pas le seul fluide qui soit en nous, comme il s'y trouve bien d'autres humeurs toutes diverses, les unes essentielles à la vie, les autres viciées, d'autres plus épaisses, telles que dans le crâne, la cervelle; dans les os, la moelle; puis les mucosités, la salive, les larmes, et ce liquide lubrifiant qui rend plus prompt et plus souple le jeu des articulations; ainsi la terre renferme plusieurs variétés d'humeurs, dont quelques-unes en mûrissant se durcissent. De là tout ce qui est terre métallique, d'où la cupidité tire l'or et l'argent; de là tous les liquides qui se convertissent en pierre. En certains lieux, la terre détrempée avec l'eau se liquéfie et se change en bitume ou autres substances analogues. Ainsi se forment les eaux selon les lois et l'ordre naturels. Au reste, ces

XV. Mare unum est, ab initio scilicet ita constitutum: habet suas venas, quibus impellitur atque ardet. Quomodo maris, sic et hujus aque inferioris vasta in occulto via est, quam nullius fluminis cursus exhauriet. Aldia est virum ejus ratio. Tantum ex illa, quantum superfluum sit, emittit. Quædam ex istis sunt, quibus assentire possumus; sed hoc amplius censeo. Piacet natura regi terram: et quidem ad nostrorum corporum exemplar, in quibus et venæ sunt et arteriæ: illæ sanguinis, hæ spiritus receptacula. In terra quoque sunt alia itinera, per quæ aqua; et alia, per quæ spiritus circit: adeoque illam ad similitudinem humorum corporum natura formavit, ut majores quoque nostri a quarum appellerent venas. Sed quemadmodum in nobis non tantum sanguis est, sed multa genera humoris, alia necessarij, alia corrupti, ac paulo pinguioris, in emile cerebri, in oculi, in medullæ, muci, salivæque et lacrymæ, et quiddam additum articulis, per quod ciliis flectitur ex lubrico; alia in terra quoque sunt humoris genera complura, quædam quæ natura durescit. Hinc est omnis metallorum humor, ex quibus aurum argentumque petit aurilia; et quæ in lapidem ex liquore veritunt. In quibusdam vero locis terra humorque liquescit, sicut bitumen, et cetera hujus similia. Hæc et causa aquarum secundum legem na-

humeurs, comme celles de nos corps, sont sujettes à se vicier : un choc, une secousse quelconque, l'épuisement du sol, le froid, le chaud, en altéreront la nature; ou le soufre, en s'y mêlant, les congèlera plus ou moins promptement. Dans le corps humain, une fois la veine ouverte, le sang coule jusqu'à ce qu'il soit épuisé, ou que l'incision soit fermée, ou que le sang rétrograde par quelque autre cause. De même les veines de la terre une fois déchirées et ouvertes, il en sort des ruisseaux ou des fleuves, selon la grandeur de l'orifice et les moyens d'écoulement. Tantôt il survient un obstacle qui tarit la source; tantôt la déchirure se cicatrise pour ainsi dire et ferme l'issue qu'elle offrait; d'autres fois la terre, que nous avons dite être transmutable, cesse de fournir des matières propres à se liquéfier; d'autres fois aussi les pertes se réparent ou par des forces naturelles, ou par des secours venus d'ailleurs; car souvent un endroit vide, placé à côté d'un endroit plein, attire à soi le liquide; et souvent la terre, portée à changer d'état, se fond et se résout en eau. Il s'opère sous la terre le même phénomène que dans les nuées : l'air s'épaissit, et dès lors, trop pesant pour ne pas changer de nature, il devient eau. Souvent encore les gouttelettes éparses d'un fluide délié se rassemblent, comme la rosée, et se réunissent dans un réservoir commun. Les fontainiers donnent le nom de sueur à ces gouttes que fait sortir la pression du terrain, ou que fait transpirer la chaleur. Mais ces faibles écoulements formeront tout au plus une

source. Il faut des causes puissantes et de vastes réservoirs pour engendrer un fleuve. Il sort paisible, si l'eau n'est entraînée que par son propre poids; impétueux et déjà bruyant, si l'eau est chassée par l'air qui s'y trouve mêlé.

XVI. Mais d'où vient que certaines fontaines sont pleines six heures durant, et à sec pendant six autres heures? Il serait superflu d'énumérer tous les fleuves qui grossissent dans certains mois, et le reste du temps n'ont que très-peu d'eau, ou de chercher les causes de chaque phénomène, quand la même peut s'appliquer à tous. De même que la fièvre quarte a ses heures réglées, la goutte ses époques fixes, les menstrues, si rien ne les arrête, leurs retours périodiques, et que l'enfant naît au mois où il est attendu; de même les eaux ont leurs intervalles pour disparaître et pour se représenter. Ces intervalles sont parfois plus courts, et dès lors plus sensibles; parfois plus longs, mais toujours réguliers. Fant-il s'en étonner, quand on voit l'ordre de l'univers et la marche invariable de la nature? Jamais l'hiver ne se trompe d'époque; l'été ramène ses chaleurs au temps prescrit; l'automne et le printemps les remplacent tous deux à leur tour; et le solstice et l'équinoxe reviennent à jour fixe. La nature régit le monde souterrain par des lois moins connues de nous, mais non moins constantes. Il faut admettre pour l'intérieur du globe tout ce qu'on voit à la surface. Là aussi sont de vastes cavernes, des abîmes immenses, et de larges vallées creusées sous des montagnes suspendues. Là sont des

luræ voluntentque nascentium. Ceterum ut in nostris corporibus, ita in illis sæpe humores vitia coeipiunt; aut letus, aut quasatio aliqua, aut loci senium, aut frigus, aut æstus, corrumpere naturam; et sulphureo contrahit humorem, qui modo distensus est, modo brevis. Ergo ut in corporibus nostris sanguis, cum percussa vena est, tandem nunt, donec unius effluisit, aut donec vena scissura sibi edit, atque intercluit, vel aliqua alia causa retro dedit sanguinem : ita in terra, solutis ne potestatis venis, rivus aut flumen effunditur. Interdum, quantum aperta sit vena, quomodo consumta aqua sit. Modo exsiccat atque impediunt, modo coit velut in cicatricem, comprimitur quæ fecerat viam : modo illa vis terræ, quam esse mirabilem diximus, desinit posse alimenta in humorem convertere : aliquando autem exhausta replatur, modo per se viribus recollis, modo aliunde translati. Sæpe enim inopia apposita plena humorem in se attrahunt. Sæpe transire facili in aliud ipsa terra in fibem resolvitur, et humescit. Idem evenit sub terra, quod in nubibus, ut spæssur, graviusque quam ut manere in natura sua possit, gignit humorem. Sæpe colligitur raris modo, tenuis et dispersus liquor, qui ex multis in unum loci confluit. Sudorem æquiles vocant, quia gutta quædam vel pressura loci eliduntur, vel æstu evocantur. Hæc tenuis unda vix fœculi sufficit. At ex mag-

nis causis, magnisque conceptibus excitant animas; nonnunquam leviter, si aqua pondere suo se tantum detulit; nonnunquam vehementer et cum sono suo, si illum spiritus intermixtus eiecit.

XVI. Sed quare quidam fontes ænis horis pleni, ænisque siccis sunt? Supercuum est nominare singula flumina, quæ certis mensibus magno, certis angusta sunt, et occasione singulis querere, quomodo possint eandem causam omnibus reddere. Quomodo quædam ad horum venit, quemadmodum potest ad tempus respondet, quemadmodum purgatio, si nihil ubi sit, statim diem serrat, quemadmodum præsto est ad mensem suum partus; sic æque intervalla habent, quibus se retrahunt, et quibus redeunt. Quædam autem intervalla minora sunt, et ideo notabilia; quedam majora, nec minus certa. Et quid hoc mirum est, quomodo vides ordinem rerum et naturam per constituta procedere? Hiems nunquam aberravit. Æstus suo tempore incanduit, Autumnus, verisque, ut solet, facta mutatio est. Tam solitum, quomodo æquinoctium, suos dies retinet. Sunt et sub terra minus nota nobis jura nature, sed non minus certa. Crede infra, quicquid vides supra. Sunt et illo specus vasti, sunt ingenies recessus, et apertis suspensis hinc et inde montibus lura. Sunt abrupti in infinium hiatus, qui sæpe illas urbes receperunt, et ingentem in alto ruinam coode-

gouffres béants et sans fond, où souvent s'engouffrent des villes entières, où d'énormes débris sont profondément ensevelis. Ces cavités sont pleines d'air, car le vide n'existe pas, et des étangs occupent leur ténébreuse étendue. Il y naît aussi des animaux, mais pesants et informes, à cause de l'air épais et sombre où ils sont conçus, et des eaux stagnantes où ils vivent : la plupart sont aveugles, comme les taupe et les rats souterrains qui n'ont pas d'yeux, parce qu'ils leur seraient inutiles. Enfin Théophraste affirme qu'en certains pays on tire de terre des poissons.

XVII. Ici mille objections vous seront suggérées par l'in vraisemblance du fait que poliment vous vous bornerez à traiter de fable : comment croire qu'on aille à la pêche sans filets, sans harpons, la pioche à la main ? Il ne manque plus, direz-vous, que d'aller chasser dans la mer. Mais pourquoi les poissons ne passeraient-ils pas sur notre élément ? Ne passons-nous pas sur le leur ? Ce ne sera qu'un échange. Le phénomène vous étonne ! Et tout ce que fait le luxe n'est-il pas bien plus incroyable, alors qu'il imite ou qu'il surpasse la nature ? Les poissons nagent dans la salle du festin ; on les prend sous la table même pour les y servir l'instant d'après. Le molet n'est pas assez frais, s'il ne meurt dans la main du convive. On présente les mulets dans des vases de verre, on observe quelle est leur couleur dans leur agonie, par quelles nombreuses nuances les fait passer cette lutte de la vie qui s'éteint ; d'autres fois on les fait mourir dans le garum, et on les cuit tout vivants. Après quoi on traite de fable l'existence des poissons souterrains, qui s'ex-

bument et ne se pêchent pas. N'est-il pas plus invraisemblable que des poissons nagent dans la sance, qu'on tue au milieu d'un service ceux mêmes qu'on ne veut pas servir, qu'on se détecte longtemps de les voir mourir, et qu'on rassasse ses yeux avant son palais ?

XVIII. Souffrez que j'oublie un instant mon sujet pour m'élever contre la sensualité du siècle. Rien de plus beau, dit-on, qu'un molet expirant. Dans cette lutte, où son dernier souffle s'exhale, il se colore d'un rouge vif, qui peu après vient à pâlir : quelle succession ménagée de nuances, et que de lois ses teintes changent entre la vie et la mort ! Elle a été longue, la léthargie où sommeillait le génie des cuisines ! Qu'il s'est éveillé tard, et que tard il s'est aperçu des restrictions qui le sevreraient de tant de délices ! Un si grand, un si merveilleux spectacle avait fait jusque-là le plaisir des seuls pêcheurs. Qu'ai-je besoin d'un poisson tout cuit, qui ne vit plus ? Qu'il meure dans l'assaisonnement même. Nous admirions jadis qu'il y eût des gens assez difficiles pour ne pas toucher à un poisson qui ne fût du jour même, et, comme ils disent, qui ne sentit encore la mer. Aussi l'amenaient-on en grande hâte, et les porteurs de marrée, qui accouraient hors d'haleine et avec de grands cris, voyaient tout s'écarter devant eux. Où n'a-t-on pas poussé le raffinement ? Le poisson d'aujourd'hui, s'il a cessé de vivre, est déjà gâté pour eux. — C'est aujourd'hui qu'on l'a pêché. — Je ne saurais me fier à vous sur un point de cette importance. Je ne dois en croire que moi-même : qu'on l'apporte ici ; qu'il meure sous mes yeux. Le palais de nos gourmets est devenu si dé-

runt. Hæc spiritus plena sunt, nihil enim usquam inane est, et stagna obsessa tenebris et locis amplis. Animalia quoque illis innaesunt, sed tarda et informis; ut in ære exco pinguique concepta, et in aquis torpentibus sic; piraque ex his caris, ut taupes et subterranei mures, quibus deest lumen, quos supervacuum est. Inde et Theophrastus affirmat, pisces quibusdam locis exauritur.

XVII. Multa hoc loco tibi in mentem venient, que urbane in re incredibili fabulam dicas; non cum retibus ritum, aut cum hamis, sed cum dolabra ire piscatum. Exspecit ut aliquis in mari venetur. Quid est autem, quare pisces in terram non transiunt, si nos maria transimus? Permutabimus sedes. Hoc miraris accidere; quanto increduliora sunt opera Insularum, quoties naturam aut mentitur, aut vincit? In cubili natant pisces, et sub ipsa mensa capitur, qui statim transferuntur in mensam. Parum videtur recens multos, nisi qui in convivio manus moriuntur. Vitreis oculis lectus offeruntur, et observatur morientium color, quem in multis mutationes mors instantis spiritus vult; alii occidunt in garo, et coadunt vivos. Hi sunt qui fabulas putant, pisces vivere posse sub terra, et effodi, non capi! Quam incredibile illis videretur, si

audirent naturæ in garo pisces, nec carnæ causâ occisum esse super coram, quam multum in deliciis fuit, et oculis, antequam gulam, parit!

XVIII. Permite mihi, questione seposita, castigare luxuriam! Nihil est, inquit, multo exspirante formosius. Ipsa collocatione animæ effluviis rubor primum, deinde pallor suffunditur; quomodo arguet variator et in ceteris facies inter vitam et mortem coloris! Est vacatio longa somnolosaque inertieque invaria. Quæ sero expressa, sero circumscripti se et fructu tanto boni sentiit! Hoc adhuc tanto spectaculo et tam pulchro piscatore frangebatur. Quomodo eorum piscem? Quomodo exanimem? In ipso ferulo exspiret. Mirabatur tantum in illis esse fastidium, ut militem attingere nisi eodem die capere piscem, qui, ut aiunt, sapret ipsam mare. Ideo cursu advehabatur, ideo gerulis cum anhelitu et clamore properantibus delatatur via. Quomodo pervenere delicias? Jam pro putrido his est piscis hodie occisus. Hodie eductus est. Nescio de re magna tibi credere. Ipse oportet mihi credere: hoc afferatur, coram me animam agat! Ad hunc fastum pervenere ventres delicatiorum, ut gustare non possint piscem, nisi quem in ipso convivio natantem palpitantemque viderint.

lieat, qu'ils ne peuvent goûter le poisson s'ils ne l'ont vu dans le repas même nager et palpirer. Tout ce que gague de nouvelles ressources ou luxe bientôt à bout d'inventions, est prodigué en combinaisons chaque jour plus subtiles, en élégances plus extravagantes, dédaigneux qu'on est des recettes connues. On nous disait hier : rien de meilleur qu'un mulet de rocher ; on nous dit aujourd'hui : rien de plus charmant qu'un mulet qui expire. Passez-moi le local ; que je l'y voie tressaillir et palpirer. Après un long et pompeux éloge, on le tire de ce vivier de cristal ; alors quelque fin connaisseur en fait la démonstration : voyez comme il s'allume d'un pourpro éclatant, plus vif que le plus beau carmin ; voyez ces veines qui courent le long de ses flancs ; voyez : ne croiriez-vous pas ce ventre eusanglanté ; et ce rellet d'azur qui a brillé comme l'éclair ! Le voilà qui se raidit, qui devient pâle ; toutes ses couleurs n'en font plus qu'une seule. Pas un de ces spectateurs n'assiste à l'agonie d'un ami ; pas un n'a la force de voir la mort d'un père, cette mort qu'il a souhaitée. Combien peu suivent jusqu'au bûcher le corps d'un parent ! On délaisse un frère, un proche à sa dernière heure ; et à la mort d'un mulet on accourt en foule. Est-il, en effet, une plus belle chose ? Non, je ne puis m'empêcher de hasarder quelquefois des termes qui pourraient paraître impropres : ou n'a pas assez, pour l'orgie, des dents, du ventre et de la bouche ; on est encore gourmand par les yeux.

XIX. Mais pour revenir à mon texte, voici une preuve que la terre nous cache de grands amas d'eau, fertiles en poissons immondes. Que cette

eau vienne à sortir de la terre, elle apporte avec elle une foule prodigieuse d'animaux repossants à l'œil comme au goût, et funestes à qui s'en nourrit. Il est certain que dans la Carie, aux environs de la ville d'Hydise, on vit se former tout à coup un amas d'eau souterraine, et que tous ceux qui goûtèrent des poissons amenés par ce nouveau fleuve à la face du ciel jusqu'alors inconnu pour eux, en moururent. Qu'on ne s'en étonne pas : c'étaient des masses de chair alourdies et tuméfiées par un long repos ; privés d'ailleurs d'exercice, et engraisés dans les ténèbres, ces poissons avaient manqué de cette lumière d'où vient toute salubrité. Ce qui indique que des poissons peuvent naître sous terre et à cette profondeur, c'est qu'il nait des anguilles dans des trous creusés dans la vase, et que le même défaut d'exercice les rend d'autant plus lourdes à digérer, que les retraites où elles se cachent sont plus profondes. La terre renferme donc, et des veines d'eau dont la réunion peut former des fleuves, et en outre des rivières immenses, dont les vagues poursuivent leur cours invisible jusqu'au golfe qui les absorbe : le reste se décharge dans quelque lac. Personne n'ignore qu'il existe des lacs sans fond. Que conclurai-je de là ? Qu'évidemment les grands cours d'eau ont un réservoir permanent, dont les limites sont aussi peu calculables que la durée des fleuves et des fontaines ?

XX. Mais pourquoi les eaux n'ont-elles pas la même saveur ? Cela vient de quatre causes. D'abord, du sol qu'elles traversent ; ensuite de la conversion de ce même sol en eau ; puis de l'air qui aura subi pareille transformation ; enfin de l'al-

Quoniam ad solertiam luxurie percussus accedit, tanto subtilius quidam et elegantius aliquid excogitat furor, insatiable contemnens. Illa audiebamus : Nihil esse melius satiatili mollo. At nunc audimus : Nihil est moriente formosius. De mihi la manus vas vitreum, in quo exsultet, in quo trespdet. Ubi molitum diuque laetatus est, ex illo periculo vivario extrahitur ; tunc alit quisque peritior est, monstrat. Vide quomodo exarsit rubor, omni cerior animo ; vide quia per latera vena agit ; ecce sanguineum putes ventrem ; quam lucidum quiddam, caruleumque sub ipso tempore effusit ; in perigilur et pallet, et in immo colorem componitur ! Ex his nemo morienti amico assidet, nemo videre mortem patriâ sui sustinet, quam optavit. Quotisqueque funus domesticum ad rogam prosequitur ? Fratrum propinquorumque extrema hora deseritur ; ad mortem molli concurrunt. Nihil enim est illo formosius. Non tempera mihi, quin utar iu'erdui temerariis verba, et proprietatis modum excedam ; non sunt nil potius dentibus, et ventre, et ore contenti ; oculi la quoque gaudi sunt.

XIX. Sed ut ad propositum revertar, accipe argumentum ; magnam vim aquarum in subter : ante oculos, fer-

idem fœdorum sicut piscium. Si quando erupit, offert secum inmensam animantium turbam, horridam adspici, et turpem ne notiam quoniam. Certe quoniam in Caria circa Hydissum urbem talis exsultet unda, perire quicunque illos edersent pisces, quos ignoto ante eum diem orlo novus amnis ostendit. Nec id mirum. Erant enim pinguis et differta, ut ex largi obtu, corpora ; ceterum luxuriata, et in tenebris agitata, et lucis expectata, ex qui salubritas ducitur. Nasci autem posse pisces in illo terrarum profundo, sit indicium, quod anguilla quoque latebris loca nascuntur ; gravi et ipse cibus ab ignaviam, utique si altitudo illas luti penitus abscondit. Habet ergo non tantum vena quatuor terra, ex qui us corrivatis flumina efflu possunt, sed et amnes magnitudinis vastæ ; quarum aliis semper in occulto cursus est, donec aliquis sinit derocentur ; alii sub aliquo basi emergunt. Jam quis ignorat esse quardam stagna sine fundo ? Quorsus hoc pertinet ? Ut appareat, hanc ne quis amibus aternum esse materiam, cuius non tanguntur extrema, sicut flumina et fontium.

XX. At quare aquis sapor varius ? propter quatuor causas. Ex solo primo est, per quod feruntur. Secunda

lération produite souvent par des corps étrangers. Voilà les causes qui donnent aux eaux leurs saveurs diverses, leurs vertus médicinales, leur odeur forte, leurs exhalaisons mortelles, leur légèreté ou leur pesanteur, leur chaleur ou leur froid de glace. Elles se modifient selon qu'elles passent sur un sol saturé de soufre, de nître ou de bitume. L'eau viciée de la sorte est une boisson qui peut donner la mort. Tel est ce fleuve des Cicones dont l'eau, selon Ovide,

*Pétrifie en passant l'estomac qu'elle arrose ;  
Le marbre enduit bientôt tout ce qu'on y dépose.*

Ce fleuve contient une substance et un limon de nature telle, qu'il solidifie et durcit les corps. Le sable de Pouzzolo devient pierre au contact de l'eau ; ainsi, par un effet contraire, l'eau de ce fleuve, en touchant un corps solide, s'y attache et s'y colle ; et tout objet qu'on jette dans ce lac n'en est retiré qu'à l'état de pierre : transformation qui s'opère en quelques endroits de l'Italie, où une branche, une feuille plongée dans l'eau se change, au bout de quelques jours, en une pierre formée par le limon qui se dépose autour de ce corps, et y adhère insensiblement. La chose vous paraîtra moins étrange si vous réfléchissez que l'Albula et presque toutes les eaux sulfureuses enduisent d'une couche solide leurs canaux et leurs rives. Il y a une propriété analogue dans ces lacs dont l'eau, au dire du même poète,

*De qui s'y dissémine égare la pensée,  
Ou clot d'un lourd sommeil sa paupière affaîcée.*

Elle agit comme le vin, mais avec plus de force.

ex eodem, si mutatioe ejus nascitur. Tertio ex spiritu, qui in aquam transfiguratus est. Quarta ex vitio, quod aspe concipiunt corruptæ per injuriam. Hæc cause saporem dant aquis varium ; hæc medicinam potentiam ; hæc gravem spiritum, odoremque pestiferum ; hæc levitatem gravitatemque, aut calorem, aut nihilum rigorem. Inter est, utrum per loca sulphurea, an vitro, an bitumine plena transeant. Hæc ratione corruptæ, cum vitæ periculo bibuntur. Hinc illud, de quo Ovidius ait :

*Flumen habent Cicones, quod potum saxes reddit  
Viceræ, quod tactu inducit marmora rebus.*

Medicatum est, et ejus naturæ habet flumen, ut corpora et agglutinet et induret. Quæmadmodum Puteolani pulvis, si aquam attingit, saxum est ; sic e contrario, hæc aqua si solidum tetigit, hæret et affigitur. Inde est, quod res abjectæ in eundem lacum lapideæ subinde extrahuntur. Quod in Italia quibusdam locis evenit, sive virgum, sive frondem demerseris, lapideæ post paucos dies extrahis. Circumfunditur enim corpori limus, soliditurque paulatim. Hoc minus videbitur tibi mirum, si notaveris, Albulam, et fere sulphuream aquam, circa canales, suos rivisque durari. Aliquam harum habent canum illi lacus, quos quavis faucibus hausit, ut idem poëta ait,

*Aut fuit, aut potius mirum gravitate oporem.*

De même que l'ivresse, tant qu'elle n'est pas dissipée, est une démence, ou une pesanteur extrême qui jette dans l'assoupissement ; de même ces eaux sulfureuses, imprégnées d'un air nuisible et vénéneux, exaltent l'homme jusqu'au délire, ou le frappent de léthargie. Les eaux du Lynceus ont cette maligne influence :

*Quiconque en a trop bu tout aussitôt chancelle ;  
On dirait que le vin a troublé sa cervelle.*

XXI. Il y a des cavernes sur lesquelles on ne peut pencher la tête sans mourir ; les miasmes sont si prompts, qu'ils tuent les oiseaux qui volent par-dessus. Tel est l'air, tel est le lieu d'où s'échappent ces eaux qui donnent la mort. Si la nature pestilentielle de l'air et du sol a moins d'énergie, sa malignité est moindre ; elle se borne à attaquer les nerfs et à y produire l'engourdissement de l'ivresse. Je ne m'étonne pas que le sol et l'air corrompent l'eau et lui communiquent quelque chose des lieux d'où elle vient et de ceux qu'elle a traversés. La saveur des herbes se retrouve dans le lait ; et le vin, devenu vinaigre, garde encore sa force. Il n'est point de substance qui ne représente quelque trace de ce qui l'a produite.

XXII. Il y a une autre espèce d'eaux que nous croyons aussi anciennes que le monde : s'il est éternel, elles ont toujours existé ; s'il a eu un commencement, elles sont contemporaines de la grande création. Et ces eaux, quelles sont-elles ? L'Océan et les mers méditerranéennes qui en sortent. Selon quelques philosophes, les fleuves aussi, dont on ne peut expliquer la nature, datent de la

*Sicilem habet vinu moro, sed vehementiore. Nam quæsimodum ebrietas, donec exalceat, d'inebria est, et nimis gravitate defertur in somnum ; sic aquæ hujus sulphureæ vis habet quoddam : eras ære nostro vitium, quod mentium aut in furorem movet, aut sopore opprimit. Hæc habet mali et Lynceusius amala :*

*Quem quicunque parum moderate gubare traxit,  
Neque alter turbat, quam si mera vina bibisset.*

XXI. In quosdam specus qui despexere, moriuntur ; tam velox malum est, ut transvolantis aves deficiat ; talis est aer, talis locus, ex quo letalis aqua decillat. Quod si remissius fuerit aeris et loci pestis, ipsa quoque temperatio nata, nihil amplius quam tenet nervos, tenet ebrietate torpentes. Nec mirum, si locus atque aer quos sufficit, simile quoque regionibus reddit, per quos, et ex quibus veniunt. Fabuli sapor apparet in lacte, et vini vis existit etiam in aceto ; nulla res est, quæ non ejus a quo nascitur notas reddat.

XXII. Aliud est etiam aquarum genus, quod notis placet et ipse cum mundo. Sive ille æternus est, hæc quoque fuit semper ; sive initium aliquid est illi, hæc quoque cum toto dispositum est. Quid sit hoc, queris ? Oceanus, et quodcumque ex illo mare terras interluit. Judicant quidam flumina quoque, quorum inenarrabilis na-



naissance même du monde; tels sont l'Ister, le Nil, immenses cours d'eau, trop remarquables pour qu'on puisse leur donner la même origine qu'aux autres.

XXIII. Telle est la division des eaux, établie par quelques auteurs. Après cela ils appellent célestes les eaux que les nuages épanchent du haut des airs; dans les eaux terrestres ils distinguent celles que je nommerai surnageantes et qui glissent à la surface du sol, puis celles qui se cachent sous terre, et dont nous avons rendu compte.

XXIV. D'en vient qu'il existe des eaux chaudes, et quelquefois même tellement bouillantes, qu'on ne peut en faire usage qu'après les avoir laissées évaporer à l'air libre, ou en les tempérant par un mélange d'eau froide? On donne de ce fait plusieurs explications. Selon Empédocle, les feux, qu'en maint endroit la terre couve et recèle, échauffent l'eau qui traverse les couches au-dessous desquelles ils sont placés. On fabrique tous les jours des serpents, des cylindres, des vases de diverses formes, dans l'intérieur desquels on ajuste des tuyaux de cuivre fort minces qui vont en pente et forment plusieurs couloirs, et par ce moyen l'eau, se repliant plusieurs fois au-dessus du même feu, parcourt assez d'espace pour s'échauffer au passage. Elle est entrée froide, elle sort brûlante. Empédocle estime que la même chose a lieu sous terre; et il n'aura pas tort dans l'opinion de ceux qui savent échauffer leurs bains sans feu. Dans un local où la chaleur est déjà grande, on introduit un air brûlant qui, par les canaux où il circule, agit, comme ferait la présence du feu même, sur les murs et les ustensiles

du bain. Ainsi, de froide qu'elle était, toute l'eau devient chaude, et l'évaporation ne lui ôte pas sa saveur propre, parce qu'elle conte enfermée.

D'autres pensent que les eaux, en sortant ou en entrant dans des lieux remplis de soufre, empruntent leur chaleur à la matière même sur laquelle elles coulent, ce qu'attestent l'odeur même et le goût de ces eaux; elles ont acquis les qualités de la substance qui les a échauffées. Que la chose ne vous étonne point: l'eau qu'en jette sur de la chaux vive ne bouillonne-t-elle pas?

XXV. Il y a des eaux mortelles qui ne se trahissent ni au goût, ni à l'odorat. Près de Nemaïris, en Arcadie, une source, appelée Styx par les habitants, trompe les étrangers en ce qu'elle n'a ni aspect ni odeur suspecte; ainsi, les préparations des habiles empoisonneurs ne se révèlent que par l'homicide. Cette eau, en un instant, donne la mort; et il n'y a pas de remède possible, parce qu'elle se coagule aussitôt qu'on la boit; elle se prend, comme le plâtre mouillé, et colle les viscères. En Thessalie, auprès de Tempé, se trouve une eau dangereuse, qu'évitent les animaux et le bétail de toute espèce; elle passe à travers le fer et l'airain: elle possède une telle force, qu'elle amollit les corps les plus durs; aucun arbre ne peut s'en nourrir, et elle fait mourir le gazon. Certains fleuves ont aussi des propriétés merveilleuses: qu'ilques-uns donnent une autre teinte à la laine des brebis qui y boivent; en peu de temps les toisons noires deviennent blanches, et les blanches en ressortent noires. Il y a en Béotie deux fleuves qui produisent ce double effet: l'un est par ce motif appelé *Mélas* (noir); et tous deux sortent

turn est, cum ipso mundo transisse principia, ut Istrum, ut Nilum, vastos amnes, magisque insignes, quam ut dici possit, eandem illis originem, quam ceteris esse.

XXIII. Hæc est ergo aquarum divisio, ut quibusdam videtur. Post illas celestes, quas ex superioribus nubila ejiciunt. Ex terrenis aliæ sunt, ut ita dicam, supernantes, que in summa humi repunt; aliæ abditæ, quarum reddita est ratio.

XXIV. Quare quidam aque caleant, quarum etiam ferverent in latium, ut non possint esse usui, nisi aut in aperto evanescere, aut mixtura frigida intemperare, plures easse redduntur. Empedocles existimat ignibus, quos multis locis terra aperta legit, aquam calefcere, si subiecti sunt s.c.o, per quod aquis transcursum est. Facere solent dracones et mullaria et complures formas, in quibus aere tenui statum struimus, per declivem circumdatis; ut sæpe eandem ignem ambiens aqua per tantum spatium, quantum effluendo calori sat est. Frigida itaque intrat, effluit calida. Idem autem terra Empedocles existimat fieri; quem non falli credent illi, quibus balnearia sine igne calefunt. Spiritus in illa ferrens loco æstuanti infunditur. Ille per rivos lapsus, non aliter quam

igne subdito, parietes et vasa balnei calefacit. Omnis denique frigida transit mutatur in calidam, nec trahit saporem evaporationis, quia elausa perhibetur. Quidam existimant, per loca sulphure plena exuales vel intromittentes, calorem beneficio materiz, per quam fluunt, trahere: quod ipso odore gustaque testantur. Reddunt enim tranquillatem ejus, qui caluerunt, materiz. Quod ne accideret mireris, vivæ colici aquam intusde, ferteltil.

XXV. Quædam aque mortifera sunt, nec odore notabiles, nec sapore. Circa Nonerion in Arcadia Styx appellata ab incolis, advena fallit, quia non facit, non odore suspecta est; quædam sunt magnorum artificum venena, que deprehendi nisi morte non possunt. Hæc autem, de qua poulo ante retuli, aqua, summa efferetia corrumpit, nec remedio locus est, quia potius hausta duratur; nec aliter quam gypsum aut humor constrigitur, et abigit viscera. Est autem mixta aqua in Thessalia circa Tempé, quam et ferræ et piceus omne devilit: per ferrum et æra exit: tanta vis illi test, etiam dura molliendi: quæ arbuta quidem alla alii, et herbas necat. Quibusdam fluminibus vicinest mira. Alia eum sunt, que pota inficiunt greges etiam, inique breve tempus,

du même lac avec une vertu opposée. On voit aussi en Macédoine, au rapport de Théophraste, un fleuve où l'on amène les brebis dont on veut que la toison prenne la couleur blanche; quand elles ont bu quelque temps de cette eau, leur laine est changée comme au sortir d'une teinture. Si c'est de la laine noire que l'on veut, on a tout prêt un toiturier gratuit : on mène le tronpeau aux bords du Pénée. Je vois dans des auteurs modernes qu'un fleuve de Galatie produit ce même effet sur tous les quadrupèdes; qu'un autre, en Cappadoce, n'agit que sur les chevaux, dont il parseme le poil de taches blanches. Il y a des lacs dont l'eau soustient ceux qui ne savent pas nager; le fait est notoire. On voyait, en Sicile, et l'on voit encore en Syrie, un lac où les briques surgissent et où les corps pesants ne peuvent s'enfoncer. La raison en est palpable : peser un corps quelconque, et comparez-en le poids avec celui de l'eau, pourvu que les volumes soient les mêmes; si l'eau pèse davantage, elle supportera le corps plus léger qu'elle, et l'élèvera à une hauteur proportionnée à la légèreté de l'objet; s'il est plus pesant, au contraire, il descendra. Si l'eau et le corps comparés sont de poids égaux, il ne plongera ni ne montera; il se nivellera avec l'eau, flottant, à la vérité, mais presque enfoncé et ne dépassant pas la surface. Voilà pourquoi on voit flotter des poutres, les unes presque entièrement élevées sur l'eau, les autres à demi-submergées, d'autres en équilibre avec le liquide. En effet, quand le corps et l'eau sont d'égale pesanteur, aucun des deux ne cède à

l'autre; le corps est-il plus pesant, il s'enfonce; plus léger, il surnage. Or, sa pesanteur et sa légèreté peuvent s'apprécier, non par nos mesures, mais par le poids comparatif du liquide qui doit le porter. Lors donc que l'eau est plus pesante qu'un homme ou qu'une pierre, elle empêche la submersion du corps qui ne peut vaincre la résistance qu'elle oppose. Il arrive ainsi que, dans certains lacs, les pierres mêmes ne peuvent aller à fond. Je parle de pierres dures et compactes; car il en est beaucoup de poreuses et de légères qui, en Lydie, forment des îles flottantes, à en croire Théophraste. J'ai vu moi-même une île de ce genre à Cutilies : il en existe une sur le lac de Vadinon, et une autre sur celui de Staton. L'île de Cutilies est plantée d'arbres et produit de l'herbe, et cependant l'eau la soutient : elle est poussée çà et là, je ne dis pas par le vent seulement, mais par la moindre brise; ni jour ni nuit elle ne demeure stationnaire, tant elle est mobile au plus léger souffle! Cela tient à deux causes : à la pesanteur d'une eau chargée de matières étrangères, et à la nature d'un sol qui se déplace facilement, n'étant point d'une matière compacte, lieu qu'il nourrisse des arbres. Peut-être cette île n'est-elle qu'un amas de troncs d'arbres légers et de feuilles semées sur le lac qu'un humeur glutineuse aura réunis. Les pierres mêmes qu'on peut y trouver sont poreuses et perméables, pareilles aux concrétions que l'eau forme en se durcissant, surtout aux bords des sources médicinales, où les imauodices des eaux sont rapprochées et consolidées par l'écume. Un

que fuerit nigra, albam ferunt innam; que albe veniant, nigra abeunt. Hoc etiam in Beroia annis duo efficiunt; quorum alteri ab effectu Melas nomen est : ulterque ex eodem lacu exenit, diversa facturi. In Macedonia quoque, ut ait Theophrastus, est flumen, ad quod qui facere albas oves volunt, adducunt. Quod ut diutius potaverit, non aliter quam infecta mutantur. At si illa iam opus fuerit pulla, paratim grauitas infector est : ad Peneum eundem gregem appellant. Auctores novos habeo, esse in Galatia flumen, quod idem in omnibus efficiat : esse in Cappadocia, quo polo equis, nec nili præterea animal, color mutatur, et spargitur alba cutia. Quodam locus esse, qui nudi imperitis ferant, notum est. Erat in Sicilia, est adhuc in Syria stagnum in quo ustant lateres, et mergi projecta non possunt, illece graui sint. Huius rei palmi causa est. Quamcumque vis rem expende, et contra aquam statne, dummodo utriusque par sit modus; si aqua grauior est, leuiorem rem, quam ipsa est, feret, et tanto supra se extollit, quanto erit leuior; grauiora descendunt. At si aqua, et ejus rei quam contra pensabit, par pondus erit; nec pessum ibit, nec extabit, sed tranquilla aqua; et notabit quidem, sed parne nerna, ac nulla eminens parte. Hoc est cur quendam signa supra aquam prene tota efflantur, quendam

ad medium submersa sint, quodam ad æquilibrium aque descendunt. Namque quem utriusque pondus par est, neutroque res alteri cedit, grauiora descendunt, leuiora gestantur. Graue autem et leue est, non æstimatione nostra, sed emporatione ejus quo rehi debet. Itaque nbi aqua grauior est hominis corpore, aut saxi, non sinit id quo non vincitur, mergi. Sic euenit, ni in quibusdam stagna ne lapides quidem pessum eant; de solidis et duris loquor. Sunt enim multi pumicosi et leues, ex quibus que constant innem, in Lydia nant. Theophrastus est auctor. Ipse ad Cutilies natatiem innem vidit. Alla in Vadinonis lacu rehitur, alia in lacu Statoniat. Cutiliarum insula et arbores habet, et herbas nutrit, tamen aqua sustinetur : et lo hanc aqua illam partem non tantum vento impellitur, sed et aera. Nec unquam illi per diem et noctem in uno loco statio est : adeo mouetur ieri flatu. Hinc duplex causa est. Aquæ grauitas medicata, et ob hoc ponderosa; et ipsius insule materia uectabilis, que non est corporis solidi, quamvis arbores sint. Fortasse enim leres troncos, frondesque in lacu sparsas, pinguis humor apprehendit, ac vincit. Itaque etiam qui in illa saxa sunt, interuenit exesa et fistulosa : quæ sunt que duratis humor efficit, utique circa medicatorum fontium rivos; que ubi purgamenta aquarum coole-

assemblage de cette nature, où il existe de l'air et du vide, a nécessairement peu de poids. Il est des choses dont on ne peut rendre compte : pourquoi, par exemple, l'eau du Nil rend-elle les femmes fécondes au point que celles mêmes dont une longue stérilité a fermé le sein, deviennent capables de concevoir? Pourquoi certaines eaux, en Lycie, ont-elles pour effet de maintenir le germe, et sont-elles visitées par les femmes sujettes à l'avortement? Pour moi, ces idées populaires me semblent peu réfléchies. On a cru que certaines eaux donnaient la gale, la lèpre, parsemaient de taches le corps de ceux qui en buvaient ou qui s'y lavaient : inconvenient qu'on attribue à l'eau de rosée. Qui ne croirait que ce sont les eaux les plus pesantes qui forment le cristal? Or, c'est tout le contraire; il est le produit des eaux les plus légères qui, par leur légèreté même, se congèlent le plus facilement. Le mode de sa formation est indiqué par le nom même que les Grecs lui donnent : le mot *επιστάλλω* rappelle, en effet, et le minéral diaphane, et la glace dont on croit qu'il se forme. L'eau du ciel, ne contenant presque point de molécules terreuses, une fois durcie, se condense de plus en plus par la continuité du froid, jusqu'à ce que, totalement dégagée d'air, elle se comprime tout entière sur elle-même; alors, ce qui était eau, devient pierre.

XXVI. Il y a des fleuves qui grossissent en été, comme le Nil, dont nous expliquerons ailleurs les phénomènes. Théophraste affirme que, dans le Pont, certains fleuves ont leur crue à cette époque.

runt, ex spuma solidantur. Necessario leve est, quod ex ventoso inanique concretum est. Quorundam causa non potest reddi, quare aqua Niloticæ fecundiores feminas faciat, a quo ut quorundam viscera longa sterilitate præclusa, ad conceptum relaxaverit; quare quædam in Lycia aquæ conceptum futurorum custodiant, quas saltem petere, quibus parum tenax vulva est. Quod ad me attinet, pono ista inter temere vulgata. Creditum est, quædam aquæ scabiem afferre corporibus, quædam vitiliginem, et fædum ex alio varietatem, sive infusa sive pota sit; quod vitium dicunt habere aquam ex rure collectam. Quis non gravissimas esse aquas credat, quæ in crystallum coeunt? Contra autem est; tenuissimas enim hoc erant, quas frigus sub ipsam tenuitatem facillime gelat. Unde autem fiat ejusmodi lapis, apud Græcos ex ipso nomine apparet : *επιστάλλω*, enim appellant aquæ hunc periclitum lapidem, quam illi in glaciem, qua fieri lapis creditur. Aqua enim crevisis minime in se terrenti balens quum induruit, longioris frigoris pertinacia spissatur magis ac magis; donec omni aere exclusa in se tota compressa est, et hinc ut fieri lapis effectus est.

XXVI. *Ætate quorundam fluminum augentur, ut Nilus; ejus alias ratio reddetur. Theophrastus est auctor, in Pontis quoque quosdam annis crescere tempore æstivo;*

On donne quatre raisons de ces singularités : ou bien la terre alors est plus disposée à se changer en eau; ou bien il tombe vers les sources des pluies qui, par des conduits souterrains et inaperçus, s'en vont alimenter ces fleuves; ou bien leur embourbure est plus fréquemment battue par des vents qui refoulent leurs flots et arrêtent leur courant, lequel parait grossir parce qu'il ne s'écoule plus. La quatrième raison est que les astres, dans certains mois, font sentir davantage aux fleuves leur action absorbante, tandis qu'à d'autres époques, étant plus éloignés, ils attirent et consomment moins d'eau. Ainsi, ce qui auparavant se perdait produit une espèce de crue. On voit des fleuves qui tombent dans un gouffre où ils disparaissent aux regards; on en voit d'autres diminuer graduellement, puis se perdre, et à quelque intervalle reparaître et reprendre leur nom et leur cours. Cela s'explique clairement; ils trouvent sous terre des cavités, et l'eau se porte naturellement dans les lieux les plus bas et où des vides l'appellent. Reçus dans ces lits nouveaux, ils y suivent leur cours invisible; mais, dès qu'un corps solide vient leur faire obstacle, ils le brisent sur le point qui résiste le moins à leur passage, et coulent de nouveau à la face du ciel.

Tel le Lycus longtemps dans la terre englouti,  
Sous un ciel égaré remuit loin de sa source,  
Tel, perdu dans un gouffre et caché dans sa course,  
L'Eranin reparait dans les plaines d'Argos.

Il en est de même du Tigre en Orient; la terre l'absorbe, et il se fait chercher longtemps; ce n'est

qu'après avoir été jugé cassé. Aut quia tunc maxime in humores mutabilia terra est; aut quia majores in remotis imbres sunt, quorum aqua per secretos cuniculos reddit, tacite suffunditur. Tertia, si crebrioribus ventis oculum carditur, et reverbatur fluctu, aquas restitit; qui crescere videtur, quia non effunditur. Quarta ratio est siderum. Hæc enim quibusdam mensibus magis oritur, et exhauriunt flumina; quum longius recesserunt, minus consumuntur atque trahunt. Itaque quod impendit accendit, id incrementum accedit. Quædam flumina potius in aliquem specum decidunt, et sic ex oculis auferuntur; quorundam consuevit paulatim, et intercidunt; eisdem ex intervallo revertuntur, recipiuntque et nomen et cursum. Causa manifesta est, sub terra valet locus. Omnis autem humor natura ad inferius et ad inane defertur. Illo itaque recepta flumina cursum egere secretum; sed quum pluvium aliquid solidi, quod obstaret, occurrat, perrupta parte, quæ minus ad exitum repugnabat, reprobere eursum suum.

Sic ubi terræ Lycus est opotus blati  
Exstiterit procul hinc, aliquæ rinascat ore;  
Sic modo condubitur, tacito modo surgit lapsum  
N delius arphæis ingens Eraninus in undis.

Idem et in Oriente Tigris facit; absorbetur, et de sidera-

qu'à une distance considérable, et on ne doute pas alors que ce ne soit le même fleuve, qu'on le voit sortir de l'abîme. Certaines sources rejettent, à des époques fixes, les immondices qu'elles contiennent; c'est ce qui arrive à l'Aréthuse en Sicile, tous les cinq ans, au temps des jeux olympiques. De là l'opinion que l'Alphée pénètre sous la mer de l'Achale jusqu'en Sicile, et ne sort de terre que sur le rivage de Syracuse; et que, pour cette raison, durant les jours olympiques, il y apporte les excréments des victimes qui ont été jetés dans son courant. Ce cours de l'Alphée, men cher Lucilius, vous l'avez mentionné dans un poème, vous et Virgile, quand il s'adresse à Aréthuse :

Qu'ainsi jamais Doris aux bords siciliens  
N'ose à tes flots mêler l'amertume des siens.

Dans la Chersonèse de Rhodes se trouve une fontaine qui, après qu'on l'a vue longtemps pure, se trouble et élève du fond à la surface quantité d'immondices, dont elle ne cesse de se dégager jusqu'à ce qu'elle soit devenue tout à fait claire et limpide. D'autres fontaines se débarrassent, par le même moyen, non-seulement de la vase, mais des feuilles, des tessons et de toute matière putréfiée qui y séjournerait. La mer fait partout de même; car il est dans sa nature de rejeter sur ses rivages toute sécrétion et toute impureté; néanmoins, sur certaines plages ce travail est périodique. Aux environs de Messine et de Myles, elle vomit, en bouillonnant, et comme dans des accès de fièvre, une sorte de fumier d'une odeur infecte; de là la fable a fait de cette île les étables des bœufs du Soleil. Il est en ce genre des faits difficiles à

expliquer, surtout lorsque les périodes sont mal observées et incertaines. On ne saurait donc en donner une raison directe et spéciale; mais, en général, on peut dire que toute eau stagnante et immobile se purge naturellement. Car, pour les eaux courantes, les impuretés n'y peuvent séjourner; le mouvement seul entraîne et classe tout au loin. Celles qui ne se débarrassent point de cette manière ont un flux plus ou moins considérable. La mer élève du fond de ses abîmes des cadavres, des végétaux, des objets semblables à des débris de naufrage; et ces purgations s'opèrent non-seulement quand la tempête bouleverse les flots, mais par le calme le plus profond.

XXVII. Mais ici je me sens invité à rechercher comment, quand viendra le jour fatal du déluge, la plus grande partie de la terre sera submergée. L'Océan avec toute sa masse et la mer extérieure se soulèveront-ils contre nous? Tombera-t-il des torrents de pluies sans fin; ou, sans laisser place à l'été, sera-ce un hiver opiniâtre qui brisera les cataractes du ciel, et en précipitera une énorme quantité d'eaux; ou les fleuves jailliront-ils plus vastes du sein de la terre, qui ouvrira des réservoirs inconnus; ou plutôt, au lieu d'une seule cause à un si terrible événement, tout n'y concourra-t-il pas, et la chute des pluies, et la érue des fleuves, et les mers chassées de leurs lits pour nous envahir? Tous les fleuves ne marcheront-ils pas de front à l'annéantissement de la race humaine? Oui, certes; rien n'est difficile à la nature, quand surtout elle a bâte de se détruire elle-même. S'agit-il de créer, elle est avare de ses

tas dia, tandem longe remoto loco, non lamen dubius an idem sit, emergit. Quidam fontes certo tempore purgamenta eieciunt; ut Aréthusa in Sicilia, quanta quaque aestate per Olympos. Inde opinio est, Alphæon ex Achæis eo naque penetrare, et agere sub mare cursum, nec ante quam in Syracusanò litore emergere. Ideoque his diebus quibus Olympia sunt, victimarum sterces secundo traditum fluminis liti redundare. Hoc et a te traditum est in poemate, Lucii carissime, et a Virgilio, qui alloquitur Aréthusam :

Sic tibi, cum finctus subterlabere Sicano,  
Doris amara suam non intermiscet undam.

Est in Chersoneso Rhodiorum fons, qui post magnam intervallum temporis, fons quidam turbidus ex intimo fundat, donec liberatus eliquitusque est. Hoc quibusdam locis fontes faciunt, ut non tantum lulum, sed foia, testasque, et quicquid putre jacuit, expellunt; ubique autem facit mare; cui hæc natura est, ut omne immundum stercoreosamque litibus impingat. Quidam vero partes maris id certis temporibus faciunt; ut circa Messaniam et Myles limo quiddam simile, turbulentum in litus mare proferit, ferretique et æstuat, non sine odore fædo. Unde

Illic stabulare Solis boves, fabula est. Sed difficilis ratio est quorundam; utique ubi tempus ejus rei, de qua queritur, observatum et incertum est. Itaque proxima quidem inveniri et vicia non potest causa, ceterum publica est illa: Omnis aquarum stancium clausurarumque natura se purgat. Nam in his quibus cursus est, non possunt vitia consistere, quæ sua via defect et exportat. Ille qui non emittunt quicquid insedit, magis minusve æstuat. Mare vero cadavera, stramenta, et usufragorum reliquis similia, ex intimo trahit, nec tantum tempestate fluctaque, sed tranquillum quoque placidumque purgatur.

XXVII. Sed monet me locus, ut queram, quomodo fatis dies diluvi venerit, quemadmodum magna pars terrarum undis obruatur. Utrum Oceani viribus fiet, et exterminum in nos pelagus exurgat; an crebris intermissionibus imbres, et, elusa æstate, hiems pernix immensam vim aquarum ruptis nubibus deruat; an fluminis telus largius fundat, aperisque fontes novos; aut non si non tanto malo causa, sed omnis ratio consentiat, et simul imbres cadant, flumines increscant, maria sedibus sua exorta percurrant, et omnia uno agmine ad exitium humani generis incumbant. Ita est. Nihil difficile est na-

secons, et ne les dispense que par d'insensibles progrès; c'est brusquement qu'elle brise son œuvre, elle y apporte toute sa force. Que de temps ne faut-il pas pour que le fœtus, une fois conçu, se maintienne jusqu'à l'enfancement! Quo de peines pour élever cet âge si tendre! quo de soins pour le nourrir, pour conduire ses frères organes jusqu'à l'adolescence! Et comme un rien défait tout l'ouvrage! Il faut un âge d'homme pour bâtir une ville, une heure pour la ruiner; un moment va réduire en cendre une forêt d'un siècle. D'immenses ressorts soutiennent et font agir l'ensemble des choses, qui peut se rompre et crouler d'un seul coup. Que la nature vienne à fausser le moindre de ses ressorts, c'en est assez pour que tout périsse. Lors donc qu'arrivera l'inévitable catastrophe, la destinee fera surgir mille causes à la fois: une telle révolution n'aurait pas lieu sans un bouleversement général du monde, comme pensent certains philosophes, et Fabius est du nombre. D'abord tombent des pluies excessives; plus de soleil aux cieux, qu'assombrissent les nuages et un brouillard permanent, sorti d'humides et épaisses ténèbres qu'aucun vent ne vient éclaircir. Dès lors le grain se corrompt dans la terre; les moissons amaigries ne poussent que de stériles épis. Tout ce que sème l'homme se dénature, et l'herbe des marais croît sur toute la campagne; bientôt le mal atteint des végétaux plus puissants. Détaché de ses racines, l'arbre entraîne la vigne dans sa chute; aucun arbrisseau ne tient plus à un sol fluide et sans consistance, où déjà les gazon, les rians pâturages périssent par l'excès des eaux. La

famine vient sévir: la main se porte sur les aliments de nos premiers pères; on secoue l'yeuse, le chêne, et les arbres dont les racines implantées dans la masse pierreuse des montagnes ont résisté à l'inondation. Les maisons chancellent rongées par l'eau qui pénétre jusqu'en leurs fondements affaiblis, et qui fait de la terre un marais; en vain veut-on étayer les édifices qui s'écroulent, tout appui ne peut que glisser où il porte, et sur ce sol boueux rien n'est ferme. Cependant les nuages s'entassent sur les nuages; les neiges, amoncelées par les siècles, se fondent en torrents, se précipitent du haut des montagnes, arrachent les forêts déjà ébranlées, et roulent des quartiers de rochers qui n'ont plus de lieu. Le fleuve emporte pêle-mêle troupeaux et métaïries, et de l'habitable cabane qu'il enlève en passant, il s'élance et court au hasard attaquer des masses plus solides. Il entraîne les villes et les habitants prisonniers dans leurs murs, incertains s'ils doivent plus redouter ou la mort sous des ruines, ou la mort sous les ondes; double calamité qui les menace à la fois! Bientôt l'inondation, accrue des torrents voisins qu'elle absorbe, va çà et là ravager les plaines, tant qu'elle, chargée des immenses débris des nations, elle triomphe et domine en loin. A leur tour les fleuves que la nature a faits les plus vastes, grossis outre mesure par les pluies, ont franchi leurs rives. Qu'on se figure le Rhône, le Rhin, le Danube, qui, sans quitter leur lit, sont déjà des torrents, qu'on se les figure débordés, et déchirant le sol pour se créer de nouveaux rivages en dehors de leur cours. Quel impétueux

turra, nique ubi in finem sui properat. Ad originem rerum parce nititur viribus, dispensatque se incrementis fallentibus; subito ad ruinam toto impetu venit. Quam longo tempore opus est, ut conceptus ad puerperium perducatur infans, quantis laboribus tener educatur? quem diligenti nutrimento obnoxium novissime corpus adolescit? at quam nullo negotio solvitur? Urbes constituit ætas; hora dissolvit. Memento fi cinis, diu astra. Magna tutela sunt ac vigent omnia; cito ac repente dissolunt. Quidquid ex hoc statu rerum naturæ flexerit, in exitum mortalis ætis. Ergo quam affert illa necessitas temporis, multa sunt fata causas movent; nec sine concussione mundi tanta mutatio est, ut quidam putant, inter quos Fabius est. Primo immodici cadunt imbres, et sine ulla solibus triste nubilo cœlum est; nebulæ continuæ, et ex humido spissa colligo, nunquam essiccantibus ventis. Inde vitium sativæ, et segetum sine fruge surgentiam marcor. Tunc corruptis que feruntur mona, palustris omnibus campis herba succrescit; mox injuriam et validiora sentire. Solibus quippe radicibus, arbutis preceunt et vitis; atque omne virgultum non tenetur solo, quod molle fluidumque est; jam nec gramina aut pabula læta aquis sustinet. Fama laboratur, et manus ad

antiqua alimenta porrigitur; quare illex et quercus excutitur, et quæcumque in his arduis arbor commissura stricta lapidum stetit. Labant ac movent tecta, et in imum usque receptis aquis fundamenta desidunt, ac tota barata stagnat, frustra titubant fulcra tentantur. Omne enim fundamentum in lubrico figitur, et lutoso humo nihil stabile est. Postquam magis magisque nimbi ingruunt, et congestis seculis talæantur olivæ, devolutis torrentis altissimis montibus rapit silvas male hærentes, et saxa revolutis remissa compagibus rotat. Abiit villas, et intermixtos orbem greges deiecit; valisque minoribus tectis, que in transitu abduxit, tandem in majora violentia evertit. Urbes, et implicitos trahit menibus suis populos, ruinam ac naufragium querunt, incertos; adeo simul, et quod opprimeret, et quod mergeret, venit. Auscus deinde processu aliquo in se torrentibus rapitis planis passim popularum. Novissime ruina magna gentium clarus onustusque diffunditur. Flumina vero sumptu natura vasta, et tempestatibus rapta, alveos reliquerunt. Quid ut esse Rhodanum, quid patas Rhenum, atque Danubium, quibus torrent etiam in cinili suo curas est, quam superflui notas sibi fecere ripæ, ac scissis humo simul excessere alveo? Quanta cum precipitatiope vol-

développement, quand le Rhin, répandu dans les campagnes, plus large et ou moins rapide, accumule ses flots comme dans le plus étroit canal! quand le Daoube vient battre, non plus le pied ni le flanc des montagnes, mais leur cime, ébarbant des quartiers énormes de monts, des rocs abattus, de vastes promontoires arrachés de leur base ébouillant et détachés du continent; lorsqu'enfin, ne trouvant plus d'issue, car il se les est toutes fermées, il se replie circulairement sur lui-même et engloutit, dans le même gouffre, une immense étendue de terres et de cités!

Cependant les pluies continuent, le ciel épaissit ses vapeurs, les causes de destruction s'accroissent les unes par les autres. Le brouillard devient nuit, nuit d'horreur et d'effroi, coupée par intervalles d'une clarté sinistre; car la foudre ne cesse de luire; les tempêtes bouleversent la mer qui, pour la première fois, grossie par les fleuves qui s'y jettent, et à l'étroit dans son lit, cherche à reculer ses bords. Elle n'est plus contenue par ses limites, mais par les torrents qui lui font obstacle et recoulent ses vagues en arrière; puis eux-mêmes, en grande partie, refluent comme arrêtés à une embouchure trop resserrée, et donnent à la plaine l'aspect d'un lac immense. Tout ce que la vue peut embrasser est assiégé par les eaux. Toute colline a disparu sous l'onde à une énorme profondeur; les sommets seuls des plus hautes montagnes sont encore guérables. Là se sont réfugiés les hommes avec leurs enfants, leurs femmes, leurs troupeaux qu'ils chassent devant eux. Plus de communications pour ces malheureux, plus de

rapports d'une cime à l'autre; l'eau a tout couvert sous leurs pieds. Ainsi se tient attaché aux sommets du globe ce qui reste du genre humain; heureux encore dans cette extrémité d'être passé de l'épouvante à une stupeur morne; la surprise n'a pas laissé place à l'effroi; la douleur même n'est plus possible; car elle perd sa force dès qu'on souffre au-delà de ce qu'on peut sentir. On voit donc s'élever, comme des îles, des pointes de montagnes qui forment de nouvelles Cyclades, suivant l'heureuse expression de ce poète si ingénieux, qui ajoute, avec une magnificence digne du tableau :

Tout était mer; la mer n'avait plus de rivages.

Mais le noble entraînement de son génie et du sujet devait-il aboutir à ces puériles naïvetés :

Au milieu des brebis nageait avec les loups  
Le terrible lion désormais sans courroux ?

C'est être peu sobre d'esprit que d'oser en faire sur ce globe que dévore l'abîme. Il était grand le poète, il rendait bien cette immense scène de bouleversement, quand il disait :

Les fleuves déchirés roulent sur les campagnes...  
Sous le gouffre écumant les ours élançés, l'ambent.

Tout cela était beau, s'il ne se fût pas occupé de ce que faisaient les brebis et les loups. Nage-t-on dans un déluge qui emporte tout à la fois? Et la même impétuosité qui entraîne les animaux ne les engloutit-elle pas? Vous avez couçu, comme vous le deviez, l'image imposante de ce globe enseveli sous l'eau, du ciel même éroulant sur la terre; soutenez ce ton : vous saurez ce qu'il convient de

ventur, ubi per campestria flumens Rhemus, ne spoitū quidem languides, sed latissimū velut per angustū aquas implet? Quamque Danubius non jam radices nec media montium stringit, sed juga ipsa sollicitat, ferens arcum madescentem montium latera, rupesque dejectas, et magnarum promontoria regnum, que fundamentis lateribus a continēte reosserunt? Deinde non inveniens exitum, omnia enim sibi ipse præmiserat, in orbem redit, ingeniosusque terrarum ambitum atque urbium una vortice involvit. Interim permanent imbres, fit exortum gravior, ac sic diu malum ex malo colligit. Quod olim fuerat ambubium, nunc est, et quidem horrida et terribilis, intercurrentibus diris; crebra enim micant fulmina, procelle quatunt mare : tunc primum aeternum flumens accessit, et sibi angustum, jam promoveit litus; non continetur solum fluitibus, sed prohibent exire torrentes, aguntque fluctus retro : pars tamen major, ut multum ostio repleta, restagnat, et agros in formam unius loci redigit. Jam omnia, quae prospici possunt, aquis absidentur. Omnis tumulus in profundo latet, et immensa ubique altitudo est; tantum in summis montium jugis vada sunt. In ea escisissimum cum liberis conjugibusque fugere, actis ante se gregibus; diremptum inter miserum commercium ac transitus; quoniam quicquid submissum erat, id

unda complevit. Editissimis quibusque adhaerebant reliquiae generis humani; quibus in extrema perditione, hoc unum solatio fuit, quod transierat in stuporem metus; non vacabat timere mirabilibus; ne dolor quidem habebat locum. Quippe vim suam perdit in eo qui ultra sensum non misit est. Ergo insularum modo eminent montes, et sparsas Cycladas augent, ut ait ille postarum ingeniosissimus egregie, sicut illud pro magnitudine rei dixit :

Omnia pontus erant; deorant quoque libris pontus;  
nisi tantum impetum ingenii et materiae ad pueriles ineptias rediret.

Nat lupus inter oves, fultus rehil unda leone.  
Non est res solis sobria, lascivire devorato orbe terrarum. Dixit ingenia, et tante confusionis imaginem cepit, quum dixit :

Expallata ruunt per aperios flumina campos...  
... Pressaque labant sub gurgite turres.

Magnifice hoc, si non curavit, quid oves et lupt faciant. Niteri autem in diluvio et in illa rapina potest? aut non eodem impetu petus amne, quo raptum erat, mergam est? Concepsisti imaginem quantam debitas, mirabilis omnibus terris, color ipso in terram ruente : porfir : scia

dire si vous songez que c'est tout un monde qui se noie. — Revenons maintenant à notre sujet.

XXVIII. Quelques personnes pensent que des pluies excessives peuvent dévaster le globe, mais non le submerger ; qu'il faut de grands coups contre une si grande masse ; que la pluie peut gâter les moissons, la grêle abattre les fruits, et les ruisseaux grossir les fleuves, mais qu'ils rentreront bientôt dans leurs lits. La mer se déplacera, assurent quelques autres : telle est la cause qui amènera la grande catastrophe ; il n'y a ni torrents, ni pluies, ni fleuves déchaînés, capables de produire un si vaste naufrage. Quand l'heure de la destruction est venue, quand le renouvellement du genre humain est résolu, les eaux du ciel tombent sans interruption et par torrents qui ne s'arrêtent plus ; je l'accorde ; les aquilons, tous les vents qui dessèchent ont cessé ; les autans multiplient les nuages, et les pluies, et les fleuves.

.... Le mal, hélas ! incessamment s'augmente ;  
Ces moissons, des mortels et l'espoir et l'amour,  
Ces travaux d'une année ont péri sans retour.

Or, il s'agit non plus de nuire à la terre, mais de l'engloutir. Ce n'est là qu'une espèce de prélude, après lequel enfin les mers s'élèvent à une hauteur extraordinaire, et portent leurs flots au-dessus du niveau qu'ils atteignent par les plus grandes tempêtes. Puis les vents les chassent devant eux, et roulent d'immenses nappes d'eau qui vont se briser loin des anciens rivages. Lorsque la mer a reculé ses bords et s'est fixée sur un sol étranger, présentant la désolation de plus près, un courant violent s'élance du fond de l'a-

bîme. L'eau est en effet aussi abondante que l'air et que l'éther, et plus abondante encore dans les profondeurs où l'œil ne pénètre pas. Une fois mise en mouvement, non par le flux, mais par le destin, dont le flux n'est que l'instrument, elle se gonfle, elle se développe de plus en plus, et pousse toujours devant elle. Enfin, dans ses bonds prodigieux, elle dépasse ce que l'homme regardait comme d'inaccessibles abris. Et c'est pour l'eau chose facile ; sa hauteur serait celle du globe, si l'on tenait compte des points où elle est le plus élevée. Le niveau des mers s'égale, comme aussi le niveau général des terres. Partout les lieux creux et plats sont les plus bas. Or, c'est cela même qui régularise la rondeur du globe, dont font partie les mers elles-mêmes, et elles contribuent pour leur part à l'inclinaison de la sphère. Mais, de même que dans la campagne les pentes gradnées échappent à la vue, de même les courbures de la mer sont imperçues, et toute la surface visible paraît plane, quoiqu'étant de niveau avec le continent. Aussi, pour déborder, n'a-t-elle pas besoin d'un énorme exhaussement ; il lui suffit, pour couvrir un niveau que le sien égale, de s'élever quelque peu ; et ce n'est pas aux bords, mais au large où le liquide est amoncelé, que le flux commence. Ainsi, tout comme la marée équinoxiale, dans le temps de la conjonction du soleil et de la lune, est plus forte que toutes les autres, de même celle-ci, envoyée pour envahir la terre, l'emporte sur les plus grandes marées ordinaires, entraîne plus d'eau avec elle ; et ce n'est qu'après avoir dépassé la cime des monts qu'elle

quid decant, si cogitaveris orbem terrarum natare. Nunc ad propositum revertamur.

XXVIII. Sunt qui existimant, immodicis imbribus vetari terras posse, non obrui. Magno impetu magna ferienda sunt. Faciet pluvia segetes malas, fructum granda decutiet ; intumescunt rivis flumina, sed resident. Quibusdam placet mori mori, et illinc exsuum tante eladis arcescit. Non potest torrentium, aut imbricium, aut fluminum injuria fieri tam grande naufragium. Ubi instant illa perniciës, mutaturque genus humanum placuit, flumina assidue imbre, et nun esse modum pluvis coequesse ; imbris, oppressis aquilonibus, et flatu steclore ; austris nubes et imbris et amies abundare.

.... Sed adhuc in damno protectum est.  
Sternuntur segetes, et deplorata colonia  
Vota jacent ; longaque perit labor irritus omni.

Non lœdi debent terræ, sed abscondi. Denique quum per lita profunum est, crescent maria, sed super solium, et fluctum ultra extremum tempestatis maxime vestigium mittunt. Deinde a tergo ventis urgentibus, ingens aquor evolvunt, quod longe a conspectu interioris litoris frangit. Deinde ubi litus his prolatus est, et peragus in

alieno constitit, velut admoles mala cominus procurrit æstus ex limo recessus maris. Nam ut aeris, ut ætheris, sic hujus elementi larga materia est, multoque in abditi plenior. Hæc satis nota, non æstus, non æstus fuit ministerium est, atollit vasto alio fretum, agitque ante se. Dilatæ in miram altitudinem erigitur, et illis totis hominum receptaculis superest. Nec id aquis arduum est, quoniam æquo terris fastigio ascendunt, si quis excelsa pertulret. Maria paria sunt. Nam per undique ubi ipsa tellus est. Cava et plana undique inferiora sunt. Sed ista adeo in rotundum orbis æquitas est, in parte autem quæ et maria sunt, quæ in minus æquitate pile coerent. Sed quædammodum campos intuentem, quæ paulatim detexa sunt, fallunt, sic non intelligimus curvaturas maris, et videatur planum quicquid apparet ; at itad æquale terris est. Ideoque ut effluat, non magna mole se tollit ; dum salis est illi, ut supra paria veniat, leviter exurgere ; nec a litore ubi inferius est, sed a medio, ubi ille cunatus est, defluit. Ergo ut solet æstus æquinoctialis, aut ipsam tanæ solisque colium, amplexus, alius major mordre ; sic hic qui id occupandas terras milititer, solitis maximisque violentior, plus aquarum trahit ; nec antequam supra cacumina eorum, quos perfusus est,

doit couvrir, qu'enfin elle rétrograde. Sur certains points, la marée s'avance jusqu'à cent milles, sans dommage et d'un cours régulier; car alors c'est avec mesure qu'elle croît et décroît tour à tour. Au jour du déluge, ni lois, ni frein n'arrêtaient ses élans. Quelles raisons à cela? dites-vous. Les mêmes qu'à la future conflagration du monde. Le déluge d'eau ou de feu arrive lorsqu'il plait à Dieu de créer un monde meilleur et d'en finir avec l'ancien. L'eau et le feu soumettent la terre à leurs lois; ils sont agents de vie et instruments de mort. Lors donc que le renouvellement de toutes choses sera résolu, ou la mer, ou des flammes dévorantes seront déchainés sur nos têtes, selon le mode de destruction qui sera choisi.

XXIX. D'autres y joignent les commotions du globe qui entr'ouvrent le sol et découvrent des sources nouvelles d'où jaillissent des fleuves, tels qu'en doivent venir des réservoirs jusqu'alors inactifs. Béruse, traducteur de Bêlus, attribue ces révolutions aux astres, et d'une manière si affirmative, qu'il fixe l'époque de la conflagration et du déluge. Le globe, dit-il, prendra feu quand tous les astres, qui ont maintenant des cours si divers, se réuniront sous le Cancer, et se placeront de telle sorte les uns sous les autres, qu'une ligne droite pourrait traverser tous leurs centres. Le déluge aura lieu quand toutes ces constellations seront rassemblées de même sous le Capricorne. Le premier de ces signes régit le solstice d'hiver; et l'autre, le solstice d'été. Leur influence à tous deux est grande, puisqu'ils déterminent les deux principaux changements de l'année. J'admets aussi cette double cause; car il en est plus d'une à no-

tel événement; mais je crois devoir y ajouter celle que les stoïciens font intervenir dans la conflagration du monde. Que l'univers soit une âme, ou un corps gouverné par la nature, comme les arbres et les plantes, tout ce qu'il doit opérer ou subir, depuis son premier jusqu'à son dernier jour, entre d'avance dans sa constitution, comme en un germe est enfermé tout le futur développement de l'homme. Le principe de la barbe et des cheveux blancs se trouve chez l'enfant qui n'est pas né encore; il y a là en petit l'invisible échange de tout l'homme et de ses âges successifs. Ainsi, dans l'enfantelement du monde, entre le soleil, et la lune, et les révolutions des astres, et la reproduction des animaux, était déposé le principe de tous les changements terrestres, et aussi de ce déluge qui, de même que l'hiver et l'été, est appelé par la loi de l'univers. Il aura donc lieu non par les pluies seulement, mais aussi par les pluies; non par l'irruption de la mer, mais entre autres choses par cette irruption; non par la commotion du globe, mais par cette commotion aussi. Tout viendra en aide à la nature, pour que les décrets de cette nature s'exécutent. Mais la plus puissante cause de submersion sera fournie par la terre contre elle-même; la terre, avons-nous dit, est transmutable et se résout en eau. Lors donc qu'aura lui le jour suprême de l'humanité, que les parties du grand tout devront se dissoudre ou s'anéantir complètement pour renaître complètes, neuves, purifiées de telle sorte qu'il ne reste plus aucune influence corruptrice, il se formera plus d'eau qu'on n'en aura vu jusqu'alors. Aujourd'hui les éléments sont répartis

monium crevit, devolvitur. Per cretens milia quibusdam locis natus exterrit innotuit, et ordinem servat. Ad mensuram enim crevit, iterumque decrevit. At illo tempore solutus legibus, sine modis fertur. Quæ ratione inquis. Eadem, quæ conflagratio futura est. Utrumque fit, quoniam Deo visum ordiri meliora, vetera finire. Aqua et ignis terrenis dominantur. Ex his ortus, et ex his interitus est. Ergo quandoque placere res nostre mundo, sic in nos mare emittitur desuper, ut fervor ignis, quam aliud genus extitit placuit.

XXIX. Quidam existimant terram quoque contineri, et disrupto solo nova fluminum capita detegere, quæ amplius et a plenis profundant. Berosus, qui Bêlum interpretatus est, ait cursum laterum fieri; et adeo quidem affirmat, ut conflagrationi atque diluvio tempus assignet; arctura enim terrena contendit, quando omnia sidera, quæ nunc diversos agunt cursus, in Cancerem conveniant, sic sub eodem posita vestigio, ut recta linea exire per orbem omnium possit; inundationem futuram, quam eadem siderum turba in Capricornio contenerit. Ille substituit, hic bruma conficitur. Magnæ potentie signa; quando in ipsa mutatione anni momenti sunt.

Et istas ego receperim causas; neque enim ex uno est tanta perniciosa; et illam quæ in conflagratione nostra placet, hæc quoque transferendam pulo, sine animæ et mundi, sive corpus, natura gubernantis, ut arbores, et salæ, ab initio ejus usque ad exitum quicquid ferre, quicquid pati debeat, incursum est; ut lo semine omnis futuri ratio humilis compehensum est. Et regem barbari et canorum nondum natus infans habet; lotius enim corporis, et sequentis ætatis in parvo occultato florentia sunt. Sic origo mundi, non minus solem et lunam, et vicis siderum, et animalium ortus, quam quibus mutarentur terrena, continetur. In his loit insimulatio, quæ non necis quam biens, quam malis, legem mundi venit. Itaque non pluvia istud fiet, sed pluvia quoque; non incursu maris, sed maris quoque incursu; non terre motu, sed terre quoque motu. Omnia adjuvant naturam, ut naturæ constantia persurgant. Maximam tantum causam, ad se inundandum, terra ipsa præstat; quæ diximus esse mutabilem, et acti in humorem. Ergo quandoque erit terminus rebus humilis; quam pars ejus interire debuerit, absterive funditus lotæ, ut de integro lotæ, rudes innotiesque generentur, nec asperit in deteriora



dans une juste proportion. Il faut que l'un d'eux se trouve en excès, pour que l'équilibre du monde soit troublé. C'est l'eau qui sera en excès; maintenant elle ne peut qu'envelopper la terre et non la submerger. Tout accroissement devra donc la pousser à un envasement. Il faudra que la terre cède à un élément devenu plus fort qu'elle. Elle commencera par s'amollir, puis se détrempa, se délaiera et ne cessera de couler sous forme liquide. Alors, de dessous les montagnes ébranlées, surgiront des fleuves qui fuiront ensuite sourdement par mille crevasses. Partout le sol rendra les canx qu'il creve; du sommet des montagnes jailliront des sources; et de même que la corruption s'étend à des chairs saines, et que les parties voisines d'un ulcère finissent par s'ulcérer, de proche en proche, les terres en dissolution feront tout dissoudre autour d'elles, puis l'eau sortira par filets, par courants; et des rochers entr'ouverts de toutes parts, des torrents se précipiteront dans le sein des mers qui, toutes, n'en formeront plus qu'une seule. Il n'y aura plus d'Adriatique, de détroit de Sicile, de Charybde, de Scylla; la nouvelle mer absorbera toutes ces illustrations mythologiques; et cet Océan, aujourd'hui limite et ceinture du monde, en occupera le centre. Que dirai-je enfin? L'hiver envalira les mois consacrés aux autres saisons; il n'y aura plus d'été, et les autres qui dessèchent la terre perdront leur activité et leur chaleur. Elles périront toutes, ces dénominations de mer Rouge et de mer Caspienne, de golfe d'Ambracie et de Crète, de Pont et de Prépendide; toute distinction disparaîtra. Alors

sera confondu ce plan de la nature qui faisait du globe diverses parties. Ni remparts, ni tours ne protégeront plus personne; il n'y aura d'asile ni dans les temples, ni dans les hauteurs citadelles; l'onde y devancera les fuyards et les balaiera du sommet des tours. Elle fondra par masses de l'occident; elle fondra de l'orient; en un jour elle aura enseveli le genre humain. Tant ce que la fortune a mis tant de temps et de complaisance à édifier, tout ce qu'elle a fait de supérieur au reste du monde, tout ce qu'il y a de plus fameux et de plus beau, grands nations, grands royaumes, elle abîmera tout.

XXX. Rien, je le répète, n'est difficile à la nature, quand surtout ce sont choses primitivement décrétées par elle, et que ce n'est pas brusquement qu'elle s'y porte, mais après maint aversissement. Dès le premier jour du monde, quand, pour former l'ordre actuel, tout se dégageait de l'inferme chaos, l'époque de la submersion du globe fut fixée; et do peur que la tâche ne fût trop difficile pour les mers, si elle était toute nouvelle, elles y préludent depuis longtemps. Ne voyez-vous pas comme le flot heurte le rivage et semble vouloir le franchir? Ne voyez-vous pas la marée aller au-delà de ses limites, et mener l'Océan à la conquête du monde? Ne voyez-vous pas cette lutte incessante des eaux contre leurs barrières? Mais pourquoi tant redouter ces irrutions bruyantes, et cette mer, et ces débordements de fleuves si impétueux? Où la nature n'a-t-elle point placé de l'eau pour nous assaillir de toutes parts quand elle voudra? N'est-il pas vrai qu'en feuil-

magister; plus hamoris, quam semper fuit, fiet. Nunc enim elementa ad id, quod debetur, penes sunt. Aliquid oportet alteri accedat, ut que libramento stans, inquantitas turbet; accedet hamori. Nunc enim habet quo ambient terras, non quo obruat. Quidquid illi accesserit, accessit est in alium locum eandem. Unde ergo terra non minus debet, ut validiori infirma succumbat. Incipit ergo putrescere, debitas laxata ire in humorem, et assidue tunc defluere. Tunc exsillent sub moutibus flumina, ipsosque impetu quatiant; inde mura facili manebant. Solum omne aqua reddit, summi scaturient montes, quemadmodum lo morbum trahunt sana, et ulceri vicina consentiunt; ut quæque proxima terris fluentibus fuerint, ebulliant, stillabunt, et deinde current, et bianta pluribus locis saxo, per fretum satiant, et maria inter se componant. Nihil erunt Hadriatici, nihil Sicuti æquoris fauces, nihil Charybdis, nihil Scylla. Omnes motum mare fabulas obruat, et ille qui terras cingit Oceanus extremis, venit in medium. Quid ergo est? nihilominus tenebri silentio menses hiems, æstas prohibebitur, et quæcumque terras sidus exsiccet, compresso ardore cessabit. Peribunt tot nomina, Caspium et Rubrum mare, Ambracii et Cretici sinus, Propontis et Pontus. Peribit

omne discrimen. Confundetur quidquid in suis partes natura digessit. Non muri quemquam, non turres tuebuntur. Non proderunt templi supplicibus, nec urbium summi; quippe fugientes unda prævehiunt, et ex ipsis arcibus deferet. Alia ab occasu, alia ab oriente concurrunt; unus humanum genus coulet dies. Quidquid tam longa fortunæ indulgentia excoluit, quidquid supra ceteros extulit, nobilia pariter suble ædornata, magnarumque gentium regna pessumdabit.

XXX. Sunt omnia, ut dixi, facilia natura; utique quæ a primo sacre constituti; id quæ non subito, sed et demum venit. Jam autem a primo die mundi, quæ in bene habitum et infirmi unitate duceret, quando mergeretur terrenus, decretum est; et ne sit quæcumque velut in novo opere dura molitio, omni ad hoc maris se exercet. Non vides, ut fluctus in littora, tanquam exterritus, incurrat? Non vides, ut æstus fluctus suos transeat, et in possessionem terrarum mare inducat? Non vides, ut illi perpetua cum claustris suis pugna sit? Quis porro istine, unde tantum tumultum vides, metus est et mari, et magno impetu erumpentibus fluviis? Ubi non humorem natura disposuit, ut undique nos, quam voluisset, aggredi posset? Menior, nisi eruentibus terram humor

lant la terre, c'est de l'eau qu'on rencontre? Toutes les fois que la cupidité, ou toute autre cause nous porte à creuser profondément le sol, les travaux cessent par la présence de l'eau. Ajoutez qu'il y a dans l'intérieur du globe des lacs immenses, et plus d'une mer enfouie, et plus d'un fleuve qui coule sous nos pieds. Sur tous les points donc abonderont les éléments du déluge, puisqu'il y a des eaux qui coulent dans le sein de la terre, sans compter celles dont elle est environnée : longtemps contenues, elles triompheront enfin et réuniront les fleuves aux fleuves, les lacs aux lacs. La mer souterraine emplira les bassins des sources dont elle fera d'immenses gonffres béants. De même que notre corps peut s'épuiser par un flux continu, et nos forces se perdre par une transpiration excessive, la terre se liquéfiera, et, quand nulle autre cause n'y contribuerait, elle trouvera en elle-même de quoi se submerger. Je conçois ainsi le concours de toutes les grandes masses d'eaux, et la destruction ne sera pas longue à s'accomplir. L'harmonie du monde sera troublée et détruite, dès qu'une fois la nature se relâchera de sa surveillance tutélaire : soudain, de la surface et de l'intérieur de la terre, d'en haut et d'en bas les eaux feront irruption. Rien de si violent, de si immodéré dans sa fougue, de si terrible à ce qui lui résiste, qu'un immense volume d'eau. Usant de toute sa liberté, et puis-que ainsi le voudra la nature, l'eau couvrira ce qu'elle sépare et environne maintenant. Comme le feu qui éclate en plusieurs endroits se confond bientôt en un vaste incendie, tant les flammes ont hâte de se réunir; ainsi, en un moment, les

mers débordées n'en feront plus qu'une seule. Mais la licence des ondes ne sera pas éternelle. Après avoir consommé l'ancêtrement du genre humain et des bêtes farouches dont l'homme avait pris les mœurs, la terre réabsorbera ses eaux; la nature commandera aux mers de rester immobiles, ou d'enfermer dans leurs limites leurs flots en fureur; chassé de nos domaines, l'Océan sera refoulé dans ses profondeurs, et l'ancien ordre rétabli. Il y aura une seconde création de tous les animaux; la terre reverra l'homme, ignorant le mal et né sous de meilleurs auspices. Mais son innocence ne durera pas plus que l'enfance du monde nouveau. La perversité gagne bientôt les âmes; la vertu est difficile à trouver; il faut un maître, un guide, pour aller à elle; le vice s'apprend même sans précepteur.

## LIVRE QUATRIÈME.

### PRÉFACE.

Vous aimez donc, à en juger d'après vos lettres, sage Lucilius, et la Sicile, et le loisir que vous laissez votre emploi de gouverneur. Vous les aimerez toujours, si vous voulez vous tenir dans les limites de cette charge, si vous songez que vous êtes le ministre du prince, et non le prince lui-même. Ainsi ferez-vous, je n'en doute pas. Je sais combien vous êtes étranger à l'ambition, et ami de la retraite et des lettres. Que ceux-là regrettent le tourbillon des affaires et du monde, qui ne peuvent se souffrir eux-mêmes. Vous, au contraire, vous êtes si

occurrit, et quoties nos avaritia aut defodit, aut aliqua causa penetrare altius cogit, et rucendi finis unda est. Adjee nunc, quod immensae sunt in abdito lacus, et multum muris conditi, multum fluminum per opera latentium. Undique ergo erant causae diluvii, quum aliae aquae sub- insistentis terras, aliae circumstant, quae diu coercitae vin- cent, et amnes emittunt juugum, paludibus stagna. On- uium tunc mare ora fontium implebit, et majore bialu solvet. Queniammodum corpora nostra ad egestum ven- ter exhausta, queniammodum erant in sudorem vires; ita tellus liquebit, et aliae causae quae centibus, intra se, quo mergatur, inveniet. Sic magna omnia collata credide- rim. Nec erit longa mora exiti. Tentatur divelli urque concordia, quum semel aliquid ex hac idonea diligentia remiserit mundus; statim undique ex aperto, ex abdito, superne, ab imo, aquarum fiet irruptio. Nihil est tam vio- lentum et incontinens uni, tam contumax, infestumque retinentibus, quam magna vis undae; utetur libertate per- missa, et jubente natura, quae scindit circuitque, com- plet. Ut ignis avaritia locis ortus, cito miscet inced- dium, flammis colore propterantibus; sic momentum redun- dantis maris se committent. Nec eni semper scintilla uni-

dis erit; sed peracto exitio generis humani, extinctisque pariter feris, in quorum homines ingenia transierunt. Iterum aquas terra sorbebit; natura pelagus stare, aut intra terminos suos furere coget; et reversione nostris sed- ibus, in sua secretis pelletur Oceanus; et antiquus ordo revocabitur. Omne ex integro animal generabitur, dabi- turque terra homo insulas aetherum, et melioribus aus- picis natus. Sed illis quoque innocentia non durabit, nisi dum novi sunt. Cito nequitia subrept; virtus difficilis inventa est, rectorem duceque desiderat. Eiam sine magistro villa discuntur.

## LIBER QUARTUS.

### PRÉFAT.

Delectat te, queniammodum scribis, Lucili virorum optime, Sicilia, et officina procuratoris otiosa. Detre- tabit, si confingere id intra fines suos volueris, nec effi- cere imperium, quod est procuratio. Facturum te hoc, non dubito. Scio quam sis ambitiosus alienus, quam fa- miliaris otio et literis. Turbam rerum hominum de- siderent, qui se pati neciunt! Tibi tecum optime con-

bien avec vous ! Je ne m'étonne pas que peu d'hommes aient ce bonheur : nous sommes nos propres tyrans, nos persécuteurs ; malheureux tantôt de nous trop sinner, tantôt du dégoût de notre être ; tour à tour l'esprit enflé d'un déplorable orgueil, ou tendu par la cupidité ; nous laissant aller aux plaisirs ou nous consumant d'inquiétudes ; et, pour comble de misère, jamais seuls avec nous-mêmes. Nécessairement, dans une demeure habitée par tant de vices, il y a lutte perpétuelle. Faites donc, cher Lucilius, ce que vous avez coutume de faire. Séparez-vous, tant que vous pourrez, de la foule ; et ne prêtez pas le flanc aux adulateurs ; ils sont adroits à circonvenir les grands ; vous aurez le dessous avec eux, si bien en garde que vous soyez. Cröyez-moi, vous laisser flatter, c'est vous livrer à la trahison. Tel est l'attrait naturel de la flatterie : même lorsqu'on la rejette, elle plait ; longtemps exclue, elle finit par se faire admettre ; car elle va jusqu'à nous faire un mérite de ce que nous ne voulons pas d'elle, et les affronts même ne peuvent la décourager. On ne peut croire ce que je vais dire, et pourtant cela est vrai : Chacun de nous est surtout vulnérable à l'endroit qu'on attaque en lui ; peut-être, en effet, ne l'attaque-t-on que parce qu'il est vulnérable. Armez-vous donc bien, mais sachez qu'il vous est impossible d'être à l'épreuve des blessures. Eussiez-vous tout prévu, vous serez frappé au défaut de vos armes. L'un emploiera l'adulation avec déguisement et sobriété ; l'autre ouvertement, en face, affectant une bonhomie brusque, comme si c'était franchise de sa part et non pas artifice. Plancus, le plus grand maître en ce genre avant Vitellius, disait

qu'il ne fait ni mystère, ni dissimulation dans la flatterie. Elle perd ses avances, disait-il, si elle les cache : heureux le flatteur qu'on prend sur le fait ; plus heureux celui qu'on réprimande, qu'on force à rougir. Un personnage tel que vous doit s'attendre à rencontrer bien des Plancus ; et le remède à un si grand mal n'est pas de refuser la louange. Crispus Passienus, l'homme le plus subtil en toutes choses que j'aie connu, notamment dans l'appréciation et la cure des vices, disait souvent : « Nous mettons la porte entre nous et la flatterie, nous ne la fermons pas. Nous agissons avec elle comme avec une maîtresse. On aime que celle-ci pousse la porte, on est ravi qu'elle l'ait forcée. » Démétrius, philosophe du premier ordre, disait, il m'en souvient, à un fils d'affranchi puissant : « J'aurais, pour m'enrichir, une méthode aisée, le jour où je me repentirais d'être homme de bien. Je ne vous cacherais pas ma recette ; j'enseignerais à ceux qui ont besoin d'acquiescer, comment, sans s'exposer aux risques de la mer, ni aux difficultés d'achat et de vente, sans tenter les profits peu sûrs de l'agriculture, ni ceux moins sûrs encore du barreau, ils trouveront moyen de faire fortune facilement, gaîment même, et de charmer les hommes en les dépouillant. Toi, par exemple, je jurerais que tu es plus grand que Fido Annius, et qu'Apollonius Pyela, quoique ta taille soit aussi ramassée que celle d'un Thrace aux prises avec un Thrace. Je dirai qu'on n'est pas plus libéral que toi, et je ne mentirai point ; on peut se figurer que tu donnes aux gens tout ce que tu ne leur prends pas. »

Oui, mon cher Junius, plus la flatterie est à

venit. Nec mirum paucis istud contingere ; imperiosi nobis ipsis et molesti sumus ; modo amore nostri, modo tedio laboramus ; infelicem animum nunc superbia inflatus, nunc cupiditate distendimus ; nunc voluptate laxatus, nunc sollicitudine exurimus. Quod est miserrimum, nunquam animus tingit. Necesse est itaque assidua utamur, in tam magno vitiumum conubernio, risa. Fac ergo, mi Lucii, quod facere consuevit. A turba, quantum potes, te separa, nec adulatoribus latus præbeas ; artifices sunt ad captandos superiores. Per illos, etiam bene caveris, non eris. Mihi crede, proditum, si capitis, ipse te tradet. Habent hoc in se naturale blanditiæ ; etiam quum rejiciantur, placeant ; sæpe excludere, novissime recipiant. Hoc eodem ipsum impatiunt, quod repelluntur ; et subigi ne contumelia quidem possunt. Incredibile est, quod dicturus sum, sed tamen verum. Ea maxime quisque potest, qui petitur. Fortasse enim ideo, quia patet, petitur. Sic ergo formare, ut scias non posse te consequi, ut sis impenetrabilis ; quum omnia caveris, per ornamenta feriet. Alius adulatione clam utetur, parce ; alius ex aperto, palam, rusticitate simulata, quasi simplicitas illa, non ars sit. Plancus artifex ante Vitellium maxi-

mus, siebat non esse occulte, nec ex dissimulato blandiendum. Perit, loquitur, procari, si latet. Plurimum adulator, quum deprehensus est, proficit ; plus etiam nunc, si oburgatus est, si erubuit. Futuros multos in persona tua Plancus cogit ; et hoc non esse remedium tanti mali, nolle laudari. Crispus Passienus, quo ego mihi cognovi subtilius in omnibus rebus, maxime la distinguendis et curandis vitiis, sæpe dicebat, « adulationi non opponere, non eludere ostium, et quidem sic, quænamadmodum opponi amicis solet, que si impulsi, gratia est ; gratior, si effregit. » Demetrius egregium virum memini dicere eundem libertino potest, scilicet sibi esse ad divitiis viam, quo die permitisset bonæ mentis. « Nec invidelo, inquit, volis hanc artem, sed docebo eos quibus questio opus est, quænamadmodum non dubiam fortunam moris, non emendi vendendi item subeant, non incertam fidem raris, incertiorum fori teotent, quænamadmodum non solum facili, sed etiam hilari via pecuniam faciant, gaudentesque dispolent. Te, inquit, longiorum Fido Annio jurabo, et Apollonium Pyela, quantum animam habes Threæ eum Threæ composuit. Hominem quidem non esse ullum liberaliorem, non mentiri, quum possis videri !

découvert, plus elle est hardie; plus elle s'est endurci le front et a fait rougir celui des autres, plus son triomphe est prompt. Car on en est venu à ce point d'extravagance, que qui nous loue modérément nous paraît envieux. Je vous ai dit souvent que Gallion mon frère, lui qu'on aime encore trop peu quand on l'aime autant qu'on peut aimer, était étranger aux autres vices et avait de plus la flatterie en horreur; vous l'avez attaqué sur tous les points. D'abord vous avez admiré son génie, le plus beau génie du siècle, fait pour le ciel, disiez-vous, et non pour un profane vulgaire: cet éloge l'a fait reculer. Vous avez voulu louer cette modération qui met entre les richesses et lui une distance telle, qu'il ne semble ni en jouir ni les condamner: dès l'abord il vous a coupé la parole. Vous vantiez son affabilité, le charme et la simplicité de ses manières, qui rassurent ceux mêmes auxquels il ne prend pas garde, et obligeait, sans qu'il lui en coûtât, jusqu'à ceux qu'il ne voit qu'en passant; car jamais mortel n'a su plaire à un seul autant qu'il plaît à tous; et cela avec un naturel si heureux et si entraînant, que rien chez lui ne sent l'art ni l'affectation. Chacun se laisse attribuer volontiers un mérite publiquement reconnu; eh bien! ici encore il résista à vos cajoleries, et vous vous écriâtes: « J'ai trouvé un homme invincible à des séductions auxquelles tout homme ouvre son cœur; « Vous avouâtes que sa prudence et sa persévérance à éviter un mal inévitable vous émerveillaient d'autant plus, que vous comptiez le trouver accessible à des éloges qui, bien que faits pour chatouiller l'oreille, n'é-

taient que des vérités. Mais il n'y vit qu'une raison de plus pour les repousser: car c'est toujours à l'aide du vrai que le mensonge attaque la vérité. Toutefois, ne soyez pas mécontent de vous, comme un acteur qui aurait mal joué son rôle, et comme si Gallion s'était douté de la comédie et du piège; il ne vous a pas découvert, il vous a repoussé. C'est pour vous un exemple à suivre. Quand quelque flatteur s'approchera de vous, dites-lui: « Mon ami, ces compliments, qui passent d'un magistrat à l'autre avec les faveurs, portez-les à quelqu'un qui, prêt à vous payer de la même monnaie, veuille vous écouter jusqu'au bout. Moi, je ne veux pas duper, et je ne veux pas être dupe; vos éloges me tenteraient, si vous n'en donniez aussi aux méchants. » Mais qu'est-il besoin de descendre si bas, que les flatteurs puissent se mesurer de près avec vous. Qu'un long intervalle vous sépare d'eux. Quand vous souhaiterez de francs éloges, pourquoi les demanderiez-vous à autrui? Louez-vous vous-même; dites: « Je me suis voué aux études libérales, quoique la pauvreté me conseillât d'autres partis, et appelât mon génie à des travaux dont le prix ne se fait pas attendre. Je me suis livré à la poésie, sans espoir de récompense, et aux salutaires méditations de la philosophie. J'ai fait voir que la vertu peut entrer dans tous les cœurs; j'ai triomphé des entraves de ma naissance, et mesurant ma grandeur non sur ma fortune, mais sur la hauteur de mon âme, je me suis vu l'égal des plus grands. Mon affection pour Gétulius ne m'a point fait trahir Caligula; Messala et Narcisse, longtemps ennemis de Rome avant de l'être l'un

omnibus donasse, quidquid dereliquisti. » Ita est, mi Junior, quo apertior est adulatio, quo improbius, quo magis frontem suam perficitur, occidit alienam, hoc est expugnat. Eo enim jam dementia venimus, ut qui parce adulatur, pro maligno sit. Solebam tibi dicere, Gallionem fratrem meum, quem nemo non parum amat, etiam qui amare plus non potest, illa villa non noverat, hoc etiam odisse; ab omni laudum parte tentasti. Ingenium suspicere cepisti, omnium maximum et dignissimum, quod consecrasti malis, quam conferri pedes abutuli. Frugalitatem laudare cepisti, quam sic a membris recitasti, ut illos nec habere nec damnare videretur; grima statim verba præcedit. Cœpi tibi mirari comitem et incompositum avaritatem, que illos quoque, quos transiit, abducit, gratulatum eripit in obvio meritum. Nemo enim mortali non tam deleis est, quam hic omnibus; quam interim tanta naturalis boni vis est, ut artem simulationemque non redolent. Nemo non impetrari sibi bonitatem publicam patitur; hoc quoque loco blanditiis tibi restitit, ut etiam invidiam, invenisse te inexpectantibus virum adversus invidiam, quam nemo non la si domi recipit. En quidem magna haec ejus prudentiam, et in evitanda inevitabili malo perficiamiam te suspicere confessus es, qui speraveras

posse apertis auribus recipi, quamvis blanda diceret, quia vera dicebas. Sed eo magis intellexit obstandum. Semper enim falsis a vero petitur veritas. Nolo tamen tibi displicere, quasi male egeris omnino, et quasi illo aliquid jocorum aut doli suspicatus sis. Non deprehendit te, sed repulit. Ad hoc exemplar componere. Quam quis ad te adulator accesserit, dicito: « Vis tu ista verba, que jam ab alio magistrato ad alium cum lictoribus transeunt, ferre id aliquem, qui paria fecerunt, vult quidquid dixeris, audire? Ego nec decipere volo, nec decipi possum. L. udari me a vobis, nil laudaretis etiam minus, vellem. » Quid autem necesse est hoc descendere, ut te pterea romani possint? Longum inter vos intervallum sit. Quam cupieris bene laudari, quare hoc vult debere? Ipse te invid. Dic: « Liberalibus me studia tradidi, quamvis paupertas nil suaderet, et ingenium cum abduceret, ubi precesse studii pretium est. Ad gratuita carmina flexi me, et ad salutem philosophiæ studium contuli. Ostendi in omne petens eundem virtutem; et electatus nullum angustia, nec acrie me, sed animo membris, par maximis steli. Non ulla mihi elia Gétulii Cæli idem eripuit; non in aliorum persequam infelicitate amatorum, Messala et Narcissus, diu publici hostes, antequam sui,

de l'autre, n'ont pu détruire mon dévouement à d'autres personnages qu'il était funeste d'aimer. J'ai offert ma tête pour garder ma foi. Pas une parole qui ne pût sortir d'une conscience pure ne m'a été arrachée. J'ai tout craint pour mes amis, je n'ai craint pour moi que de les avoir trop pen-  
 aimés. D'indignes pleurs n'ont point coulé de mes yeux ; je n'ai embrassé en suppliant les mains de personne. Je n'ai rien fait de mésestant à un homme de bien, à un homme de cœur. Plus grand que mes périls, prêt à marcher au devant de ceux qui me menaçaient, j'ai su gré à la fortune d'avoir voulu éprouver quel prix j'attachais à ma parole. C'était une chose trop grande pour qu'elle me coûtât peu. La balance ne me tint pas longtemps incertain ; car les deux poids n'étaient pas égaux : valait-il mieux sacrifier ma vie à l'honneur, ou l'honneur à ma vie ? Je ne me jetai pas d'un oeil aveugle dans la résolution extrême qui devait m'arracher à la fureur des puissants du jour. Je voyais autour de Catigula des torturés, des brasi-  
 ers ardents. Je savais que dès longtemps, sous ce mensire, on en était réduit à regarder la mort comme une grâce. Cependant je ne me suis point courbé sur la pointe d'un glaive, ni élan-  
 cé, bouche béante, dans la mer, de peur qu'on ne crût que je ne savais mourir que pour mes amis. Ajoutez que jamais les présents n'ont pu corrompre votre âme, et que, dans cette lutte si générale de cupidité, jamais vos mains ne se sont tendues vers le lucre. Ajoutez votre frugalité, la modestie de vos paroles, vos égards pour vos inférieurs, votre respect pour vos supérieurs. Et puis, deman-  
 dez-vous si le détail de tous ces mérites est vrai ou

faux : s'il est vrai, vous aurez été loué devant un précieux témoin ; s'il est faux, l'ironie n'aura été entendue de personne. Moi-même, maintenant, on pourrait croire que je veux vous capier ou vous éprouver. Pensez-en ce qu'il vous plaira, et commencez par moi à craindre tout le monde. Méditez ce vers du Virgile :

Plus de foi nulle part...

ou ceux-ci d'Ovide :

La cruelle Eriannys règne au loin sur la terre ;  
 Tout mortel soumise au crime engagé par serment ..

ou cette parole de Ménandre (car est-il un beau génie qui, sur ce point, ne se soit ému, pour mandir ce fatal concert du genre humain qui le pousse au mal ?) : « Nous sommes méchants, tous tant que nous sommes, » s'écrie le poète qui jette ce mot sur la scène avec une rudesse campagnarde. Il n'est ni vieillard qu'il excepte, ni enfant, ni femme, ni homme ; il dit plus : ce n'est pas individuellement, ni en petit nombre, c'est en masse qu'on ourdit le crime. Il faut donc fuir, se recueillir en soi, on plutôt encore se sauver de soi-même. Je veux tenter, bien que la mer nous sépare, de vous rendre un service ; vous êtes pen sûr de votre route ; que je vous prenne la main pour vous guider vers un meilleur but ; et, pour que vous ne sentiez point votre isolement, je causerai d'ici avec vous. Nous serons réunis par la meilleure partie de notre être : nous nous donnerons mutuellement des conseils que le visage de l'auditeur ne modifiera point. Je vous mène loin de votre Sicile, pour vous empêcher d'ajouter grande foi aux histoires et de venir à vous complaire en vous-

propositum meum poluerunt eretere. Certe non pro fide appo-uit. Nullum verbum mihi quod non salva conscientia procederet, excessum est. Pro amicis omnia timui, pro me nihil ; nisi ne parum bonus amicus fuissim. Non mihi moliebres fluxero lacryme, non e manibus nullus supplex pependi. Nihil indecorum nec boni, nec viro feci. Periculis meis major, potius lene in eis que minime, cpi gratias fortune, quod experiri voluisset quam utilitatem fidem. N. n. debet mihi parvo res tanta constare. Nec examinavit me quidem diu ; neque enim paria pendebat, utrum salus esset me perire pro fide, an fidem pro me. Non principii impetu in ultimum constitui, quo me eriperem furori potentium, nisi. Videbam apud Calum tormenta, videtur ignes. Sciebam olim sub illo in eum statum res humana descendisse, ut inter natericordie opera haberetur, cecidit. Non tamen ferro incubui, nec in mare aperta ore desili, ne viderer pro fide tantum mori posse. Adice nunc in istum numerum animum, et in istis a varietate certamine nunquam suppositum mentem tuam. Adice nunc victus parcimoniam, sermonis modestiam, adversus minores humanitatem, adversus majores reverentiam. Post hoc ipse te consule, verum an falsa

memoraveris. Si vera sunt, coram magno teste laudatus es ; si falsa, sine teste derisus es. Possum et ipse non videri te te capere, aut experiri. Utrum libet credere, et omnes timere a me iubeo. Virgilianum illud excute :

Nuquam tanta fides . . . .

aut Ovidianum :

. . . . Quia terra patet, feru regnat Eriannys.  
 In facinus jurasse potes. . . .

aut illud Ménandri (quis enim non in hoc magnitudinem ingeni sui qui statit, deest tunc consensus humani generis, tentatis ad rita ?) Omnes, ait, malos vitare ; et in aciem, velut rusciens, poeta producit. Non solum excipit, non poerum, non feminam, non virum ; et adject, non singulos peccare, nec paucos, sed jam secus esse coniectum. Fugiantem erem, et in se redeundum est, immo etiam a se recedendum. Hoc tibi, et al dividi-  
 mur mari, prorsus tentabo, ut dubium vie, injecta manu, et meliora perducam. Et ne solitudinem sentias, hinc tecum macebo sermones. Erimus : una, qui porte optati sumus ; dabimus invicem consilia, et ex vultu audientis pendentes longe te ab ista provincia abducam,

même chaque fois que vous vous diriez : Je la tiens sous mon autorité, cette province qui soutint le choc et brisa les armées des deux plus grandes cités du monde, alors qu'entre Rome et Carthage elle demeurerait le prix d'une lutte gigantesque; alors qu'elle vit les forces de quatre généraux romains, c'est-à-dire de tout l'empire, réunies sur un seul champ de bataille; alors qu'elle ajouta encore à la haute fortune de Pompée, qu'elle fatigua celle de César, fit passer ailleurs celle de Lépide, et changea celle de tous les partis : témoin de ce prodigieux spectacle, où les mortels ont pu clairement voir avec quelle rapidité on glisse du faite au plus bas degré, et par quelle variété de moyens la fortune détruit l'édifice de la grandeur. Car la Sicile a vu, dans le même temps, Pompée et Lépide précipités, par une catastrophe différente, de la plus haute élévation dans l'abîme, Pompée fuyant l'armée d'un rival, Lépide sa propre armée.

I. Je veux vous enlever tout à fait à ces souvenirs, et bien que la Sicile possède en elle et autour d'elle nombre de merveilles, je passerai sous silence tout ce qui est relatif à cette province, et reporterai vos réflexions sur un autre point. Je vais m'occuper avec vous d'une question que je n'ai point voulu traiter au livre précédent, savoir, pourquoi le Nil croît si fortement en été. Des philosophes ont écrit que le Danube est de même nature que ce fleuve, parce que leur source, à tous deux, est inconnue, et qu'ils sont plus forts l'été que l'hiver. Chacun de ces points a été reconnu faux : on a découvert que la source du Danube

est en Germanie; et s'il commence à croître en été, c'est quand le Nil reste encore enfermé dans son lit, des les premières chaleurs, lorsque le soleil, plus vif à la fin du printemps, amollit les neiges qu'il a fondues avant que la terre, gonflée du Nil soit sensible. Pendant le reste de l'été il diminue, revient à ses proportions d'hiver, et tombe même au-dessous.

II. Mais le Nil grossit avant le lever de la canicule au milieu de l'été, jusqu'après l'équinoxe. Ce fleuve, le plus noble de ceux que la nature étale aux yeux de l'homme, elle a voulu qu'il inondât l'Égypte à l'époque où la terre, brûlée par le soleil, absorbe plus profondément ses eaux, et doit en retenir assez pour suffire à la sécheresse du reste de l'année. Car, dans ces régions qui s'étendent vers l'Éthiopie, les pluies sont uulles ou rares, et ne profitent point à un sol qui n'est point accoutumé à recevoir les eaux du ciel. Tout l'espoir de l'Égypte, vous le savez, est dans le Nil. L'année est stérile ou abondante, selon qu'il a été avare ou libéral de ses eaux. Jamais le laboureur ne consulte l'état du ciel. Mais pourquoi ne pas faire de la poésie avec vous qui êtes poète, et ne pas vous crier votre cher Ovide, qui dit :

Les champs n'imploront point Jupiter pluvieux ?

Si l'on pouvait découvrir où le Nil commence à croître, les causes de son accroissement seraient trouvées. Tout ce qu'on sait, c'est qu'après s'être égaré dans d'immenses solitudes où il forme de vastes marais, et se partage entre vingt peuples, il rassemble d'abord autour de Philé ses flots er-

ne forte magnam historici esse fidem credas, et placere tibi incipias, quoties cogitaveris; hanc ego habeo sub meo jure provinciam, quæ maximum urinum exercitus et sustinuit et fregit, quom inter Carthaginem et Roman ingentis belli prælium jacuit, quom quatuor Romanorum principum, id est, totius imperii vires contractas in unum locum vidit, atque Pompeii fortunam erexit, Caesaris fat pavit, Lepidi transtulit, omninoque cepit; quæ illi ingentis spectaculo interfuit, ex quo liquere mortalibus posset, quam velox foret ad omem lapsus ex summo, quamque diversa via magnam potentiam fortunæ destrueret. Uno enim tempore vidit Pompeium Lepidumque, ex maximo fastigio aliter ad extrema dejectis, quom Pompeius alienum exercitum fegeret, Lepidus suum.

I. Itaque ut totum mente abducam, quamvis multa habeat Sicilia in se. circueque se mirabilia, omnia interim provincie tue questiones præteribo, et in diversum cogitationes tuas abstraham. Quæcum enim tecum id quod libro superiore distuli: Quid ita Nilus æstivis mensibus abundet. Cui Danubium si simile natura philosophi tradiderunt, quod et fons ignoti, et æstate quam hieme major sit. Utrumque apparuit falsum. Nam et caput ejus in Germania esse comperimus; et æstate quidem incipit

crecere, sed æstive mensuræ intra mensuram suam Nilus, primis coloribus, quam sol vehementior inter extrema veris aives emollit, quæ ante consumit, quam intumesce Nilus incipit. Reliquo vero æstatis inultur, et ad hibernam magnitudinem redit, atque ex eo dimittitur.

II. Al Nilus ante ortum Caniculæ augetur modis æstibus, ultra æquinoctium. Hunc nobilissimum artem natura exhibuit ante humani generis oculos, et ita disposuit, ut eo tempore inundaret Ægyptum, quæ maxime uita fervoribus terra nadem altius traheret, tantum hauriens, quantum sicclatis annis sufficere possit. Nam in eo parte, quæ in Æthiopiæ vergit, aut nulli imbres sunt, aut rari, et qui inuclum aquis celestibus terram non adjuvent. Unam, ni seis, Ægyptus in hoc spem suam habet. Proinde aut sterilis annus, aut fertilis est, prout ille magnos infuxit, aut parcos. Nemo aratorum adspicit celum. Quare non cum poeta nesci joco, et illo Ovidium suum impingo, qui ait :

.... Nec pluvio supplicat herba Jovi?

Unde crecere incipit, si comprehendi posset, causæ quoque intremum inveiretur. Nunc vero magnas solitudines pervagatur, et in paludes diffusæ, genibus

ranis et vagabonds. Philé est une île d'accès difficile, escarpée de toutes parts. Elle a pour ceinture deux rivières qui, à leur confluent, deviennent le Nil, et portent ce nom. Le Nil entoure toute la ville : alors plus large qu'impétueux, il ne fait que sortir de l'Éthiopie et des sables à travers lesquels passe le commerce de la mer des Indes. Puis il rencontre les Cataractes, lieu fameux par la grandeur du spectacle dont on y jouit. Là, en face de rochers aigus et ouverts sur plusieurs points, le Nil, irrité, soulève toutes ses forces ; brisé par les masses qu'il rencontre, il lutte dans d'étroits défilés ; vainqueur ou repoussé, sa violence reste la même. Alors, pour la première fois, se courrouce son onde arrivée d'abord sans fracas et d'un cours paisible ; feignueuse, elle se précipite en torrent par ces passages resserrés, elle n'est plus semblable à elle-même : jusque-là, en effet, elle coule trouble et fangueuse. Mais une fois engagée dans ces gorges rocailleuses, elle écume et prend une teinte qui ne vient pas de sa nature, mais de celle de ce lieu où elle passe difficilement. Enfin, il triomphe des obstacles ; mais tout à coup le sol l'abandonne, il tombe d'une hauteur immense, et fait au loin retentir de sa chute les contrées d'alentour. Une colonie fondée en ces lieux sauvages, ne pouvant supporter ce fracas étourdissant et continu, s'en alla chercher ailleurs un séjour plus calme. Parmi les merveilles du Nil, on m'a cité l'incroyable témérité des indigènes. Ils montent à deux de petits batelets, l'un pour conduire, l'autre pour rejeter l'eau. Puis, longtemps ballottés par la rapidité furieuse

du Nil et par ses contre-courants, ils gagnent enfin ses étroits canaux entre des rocs rapprochés qu'ils évitent ; ils glissent emportés avec le fleuve tout entier, gouvernent le canot dans sa chute, et, au grand effroi des spectateurs, plongent la tête en bas : on croit que c'en est fait d'eux, qu'ils sont ensevelis, abîmés sous l'effroyable masse, lorsqu'ils reparaissent bien loin de la cataracte, fendant l'onde comme des traits lancés par une machine de guerre. La cataracte ne les noie pas, elle ne fait que les rendre à une onde aplatie. Le premier accroissement du Nil se manifeste aux bords de cette île de Philé dont je viens de parler. Un faible intervalle la sépare d'un rocher qui divise le fleuve, et que les Grecs nomment *ἀπέρου* et où nul, excepté les prêtres, ne met le pied ; c'est là que la crue commence à devenir sensible. Puis, à une longue distance, surgissent deux écueils, appelés dans le pays *veines du Nil*, d'où sort une grande quantité d'eau, pas assez grande, toutefois, pour couvrir l'Égypte. Ce sont des bouclies où, lors du sacrifice annuel, les prêtres jettent l'offrande publique, et les gouverneurs des présents en or. Depuis cet endroit, le Nil, visiblement plus fort, s'avance sur un lit profondément creusé, et ne peut s'étendre en largeur, encaissé qu'il est par des montagnes. Mais libre enfin près de Memphis, et s'égarant dans les campagnes, il se divise en plusieurs rivières ; et par des canaux artificiels, qui dispensent aux riverains telle quantité d'eau qu'ils veulent, il court se répandre sur toute l'Égypte. D'abord disséminé, il ne forme bientôt plus qu'une vaste nappe

sparsum, circa Philis primum ex vago et errante colligitur. Philis insula est aspera et undique prærupta ; duobus in modum coarctatis amittitur cingitur, qui Nilo mutantur, et ejus nomen ferunt. Urbem totam complectitur hæc Nilus, magnus magis quam visceratus, egressus Æthiopiæ, arenosque, per quas iter ad commercia Indici maris est, præliabitur. Excipitur eum Cataractæ, nobilissimus insignis speculaculi locus. Ibi per arduas et claustrum pluribus locis rupes Nilus insurgit, et vires suas concitat. Frangitur enim occurrentibus saxis, et per angusta eluciat, ubiqueque vincit, aut vincitur, flænat ; et illis excelsis primum aquis, quas, sine tumultu, leni alveo duxerat, violentius, et torrens per longiores transitus prostril, dissimilis sibi. Quippe ad id lutosus et turbidus fluit. At ubi in scopulis faucium intravit, spumat ; et illi non et natura sua, sed ex injuria loci color est. Tandemque eluciat obtusior, in vastam æquidistantem subito desinitus cadit, cum ingenti circumpectantem regionem æreplum. Quem perfræge gens ibi asperis collocta non potuit, cæcis assidue fragore auribus, et ob hoc ædibus translati sunt. Inter miras in fluminis incredibilem incolumem audacem accepit. Bini parvula navigia cunctabantur, quorum alter navem regit, alter exhausti. Deinde multum inter rapi-

dam insaniæ Nil, et recipere fluitus voluntati, tandem lenissimos cantus tenent, per quos angusta rupium effugiant ; et cum toto flumine effusi, navigant roens manu temperant, magnoque spectantium metu in caput nili, quam jam adploraveris, merisque sique obortus tanta mole credideris, longe ab eo, in quem ceciderant, locum navigant, tormenti modo missi. Nec mergit eadem onda, sed planis aquis tradit. Primum incrementum Nilæ circa insulam quam modo retuli, Philas, nascitur. Exiguæ ab hac spatio petra dividitur, *ἀπέρου* Græci vocant ; non illum ulli, nisi antistes calcant ; illa primum saxa æquum fluminis sentunt. Post magnum deinde spatium duo eminenti scopuli ; Nilæ venas vocant incolæ ; ex quibus magna vis funditur, non tamen tanta aperire possent Ægyptum. In hac ara silperæ sacerdoles, et auræ dum præfecit, quam sæcena vultu æcerum, jaciunt. Hinc jam manifestus naturæ virium Nilus, altis ac profundis alveo fertur, ne in latitudinem excedat, objectis montium pressus. Circa Memphim denum liber, et per campestræ vagus, in plura scinditur flumina, namque creberrime flectit, ut sit modus in derivantium potestate, per totum decurrat Ægyptum. Initio diducitur, deinde continuas aquis in faciem huius ac turbidi maris stagnat ; cursum illi violent-

semblable à une mer bourbeuse et stagnante : la violence de son cours est paralysée par l'étendue des contrées qu'il couvre ; car il embrasse à droite et à gauche le pays tout entier. Plus le Nil s'élève, plus on a d'espoir pour la récolte de l'année. C'est un calcul qui ne trompe pas l'agriculteur, tant la hauteur du fleuve est l'exacte mesure de la fertilité qu'il apporte ! Il vient sur ce sol sablonneux et altéré répandre son onde et une terre nouvelle. Comme, en effet, ses flots sont troubles, il en dépose tout le limon aux endroits qui se fendent de sécheresse : tout ce qu'il porte avec soi d'engrais, il en enduit les parties arides, et profite aux campagnes de deux manières ; il les arrose et il les fume. Tout ce qu'il ne visite pas demeure stérile et désolé. Une crue excessive est pourtant nuisible. Le Nil a de plus cette vertu merveilleuse que, différant des autres rivières qui délaient et creusent les entrailles du sol, lui, malgré sa masse si supérieure loin de ronger, ni d'enlever quoi que ce soit, il ajoute aux ressources du terrain, et son moindre débail est de le détrempier ; car le limon qu'il y verse désaltère les sables et leur donne de la cohérence ; et l'Égypte lui doit non-seulement la fertilité de ses terres, mais ses terres mêmes. C'est un spectacle magnifique, que le débordement du Nil sur les campagnes. La plaine en est convertie, les vallées ont disparu, les villes sortent de l'eau comme des îles. Les habitants du milieu des terres ne communiquent plus qu'en bateau ; et moins elles voient de leur territoire, plus la joie des populations est grande. Lors même que le Nil se tient renfermé dans ses rives, il se décharge dans la mer par sept embouchures

dont chacune est une mer ; et il ne laisse pas d'étendre une foule de rameaux sans nom sur l'une et l'autre de ses rives. Il nourrit des monstres qui ne sont ni moins gros, ni moins redoutables que ceux de la mer. On peut juger de son importance par ce fait, que d'énormes animaux trouvent dans son sein une pâture et un parcours suffisants. Babilus, cet excellent homme, d'une instruction si rare en tout genre de littérature, dit avoir vu, pendant sa préfecture d'Égypte, à la bouche héracleotique du Nil, la plus large des sept, des dauphins venant de la mer, et des crocodiles menant du fleuve à leur rencontre une troupe de leurs qui livrèrent aux dauphins une sorte de combat en règle : les crocodiles furent vaincus par ces pacifiques adversaires, dont la morsure est inoffensive. Les crocodiles ont toute la région dorsale dure et impénétrable à la dent même d'animaux plus forts qu'eux ; mais le ventre est mou et tendre. Les dauphins, en plongeant, le leur perçaient avec la scie qu'ils portent saillante sur le dos, et les entraînaient en remontant vivement à la surface de l'onde. Beaucoup de crocodiles ayant été déçus de la sorte, le resto n'osa tenir et se sauva. Cet animal fuit devant un ennemi hardi ; il est plein d'audace quand on le craint. Les Tentyrites en triomphent, non par une vertu particulière de leur race, mais par la mépris qu'ils en font, et par la témérité. Ils le poursuivent intrépidement ; ils lui jettent, dans sa fuite, un licon et le tirent à eux ; beaucoup de ces hommes périssent pour avoir manqué de présence d'esprit dans l'attaque. Le Nil, autrefois, roulait une onde salée comme celle de la mer, au rapport de Théophraste. Il est

tianque eripit latitudo regionum, in quas extenditur, dextra laevaque totam amplexus Ægyptum. Quantum crevit Nilus, tantum spei in annum est. Nec computatio fallit agricolam ; adeo ad mensuram fluminis respondet, quam fertilem facit Nilus. In areis solo et silentio solo et aquam iuduci et terram. Nam quam turbulenta fluit, ansem in siccis atque blattibus locis fecem relinquit, et quidquid pingue secum tulit, arenosis locis effundit ; juratque agros duabus ex causis, et quod inodiat, et quod oblituit. Ita quidquid non audit, sterile ac squalidum jacet. Si crevit super debitum, nocuit. Miræ quæ natura fluminis, quid quæ ceteri amnes abundant terras et evaserunt, Nilus tantum ceteris major, adeo ubi exiit, nec abradit, et contra adiciat vires, minimeque in eo sit quod solum temperet. Ilato enim limo, areos saturat ac jungit. Debetque illi Ægyptus non tantum fertilitatem terrarum, sed ipsam. Ita facies paleherrima est, quem jam se in agros Nilus ingredit. Latens campi, aperta que sunt valles ; oppida insularum modo essant. Nullum in mediterraneis, nisi per navigia commercium est. Majorque est letitia gentibus, qui montes terrarum suarum vident. Sic quoque quam se ripis continet Nilus, per septem ostia in mare effunditur ; quodcumque elegerit ex his, mare est.

Multos utilitominus ignobiles ramos in aliud atque aliud Nilus porrigit. Ceterum bellius, maris vel magnitudine vel noxa pares, educat. Et ex eo quantos ait, aestimari potest, quod ingenuis animalis, et pabula sufficere, et ad virgandum loco, continet. Babilus, virorum optimus, in omni litterarum genere rarissimus, auctor est, quam ipse prefectus obtinuerit Ægyptum, Heracleotico ostio Nili, quod est maximum, spectacula sibi fuisse delphinarum a mari occurrentium, et crocodilorum a flumine adversum agmen agentium, velut pro paribus prælium ; crocodilos ab animalibus placidis morsuque launius victos. His superior pars corporis dura et impenetrabilis est etiam majorem animalium densitas, si inferior mollior ac tenera ; hanc delphini spolia, quas duro eminebat gerunt, submersi vulnerabant, et ad adversum eorum dividebant. Necesse hoc modo pluribus, ceteri velut acie versa refugerunt ; fugax animal audaci, audacissimum timida. Nec illos Tentyritæ generis aut sanguinis proprietate superant, sed contenta et temeritate. Ultero enim insequuntur, fugientesque luto tractant laqueo ; plerique percutiunt, quibus minus præsens animus ad persequendum fuit. Nilum aliquando maris aquam deluisse, Theophrastus est auctor. Bimio continuo, regnante Cleopa-



constant que deux années de suite, la dialème et la onzième du règne de Cléopâtre, le Nil ne déborda point, ce qui prophétisait, dit-on, la chute de deux puissances : Antoine et Cléopâtre virent en effet crouler la leur. Dans des siècles plus reculés, le Nil fut neuf ans sans sortir de son lit, à ce que prétend Callimaque. Abordons maintenant l'examen des causes qui font croître le Nil en été, et commençons par les plus vieux auteurs. Anaxagore attribue cette crue à la fonte des neiges qui, des montagnes de l'Éthiopie, descendent jusqu'au Nil. Ce fut l'opinion de toute l'antiquité. Eschyle, Sophocle, Euripide énoncent le même fait; mais une seule de raisons en font ressortir la fausseté. D'abord, ce qui prouve que l'Éthiopie est un climat brûlant, c'est le teint noir et brûlé de ceux qui l'habitent, et les demeures que les Troglodytes se creusent sous terre. Les pierres y brûlent comme au sortir du feu, non-seulement à midi, mais jusque vers le déclin du jour; le sable est comme embrasé, et le pied de l'homme ne saurait s'y tenir; l'argent se sépare du plomb; les soudures des statues se détachent; toutes les dorures ou argentures disparaissent. L'auster, qui souffle de ce point, est le plus chaud des vents. Les animaux qui se cachent au temps froid ne disparaissent là en aucun temps. Même en hiver, les serpents restent à la surface du sol, en plein air. A Alexandrie, déjà fort éloignée de ces excessives chaleurs, il ne tombe pas de neige; et même plus haut on ne voit point de pluie. Comment donc une contrée où il règne de si grandes chaleurs, aurait-elle des neiges qui durassent tout

l'été? S'y trouvât-il même des montagnes pour les recevoir, elles n'en recevraient jamais plus que le Caucase ou les montagnes de la Thrace. Or, les fleuves de ces montagnes grossissent au printemps et au début de l'été, mais bientôt baissent au-dessous du niveau d'hiver. En effet, les pluies du printemps commencent la fonte des neiges, que les premières chaleurs achèvent de faire disparaître. Ni le Rhin, ni le Rhône, ni le Danube, ni le Caistre ne sont sujets à cet inconvénient, ni ne grossissent l'été, quelqu'il y ait de très-hautes neiges sur les cimes du septentrion. Le Phasé et le Borysthène auraient aussi leurs crues d'été, si, malgré les chaleurs, les neiges pouvaient grossir leur cours. Et puis, si telle était la cause des crues du Nil, c'est au commencement de l'été qu'il coulerait à plein canal; car alors les neiges conservées jusque-là sont en plus grande quantité, et c'est la couche la moins dure qui fond. La crue du Nil, pendant quatre mois, est toujours la même. A en croire Thalès, les vents étiens repoussent le Nil à sa descente dans la mer, et suspendent son cours en le faisant refluer vers ses embouchures. Ainsi refoulé, il revient sur lui-même, sans pour cela grossir; mais l'isthme lui étant barrée, il s'arrête, et bientôt s'ouvre, partout où il le peut, le passage qui lui est refusé. Euthymène, de Marseille, en parle comme témoin : « J'ai navigué, dit-il, sur le mer Atlantique. Elle cause le débordement du Nil, tant que les vents étiens se soutiennent; car c'est leur souffle qui alors pousse cette mer hors de son lit. Dès qu'ils tombent, la mer aussi redevient

tra, non ascendisse, decimo regni anno et nocturno constat. Significatam enim duobus rerum potentibus defectionem. Antonienim Cleopatraeque deficit imperium. Per novem annos non ascendisse Nilum superioribus seculis, Callimachus est auctor. Sed nunc ad inspicendum causas, propter quas aestate Nilus crescat, accedam, et ab antiquissimis incipiam. Anaxagoras ait, ex Æthiopia jugis solutus nives ad Nilum usque decurrere. In eadem opinione omnia vetula sunt. Hoc Æschylus, Sophocles, Euripides, tradunt. Sed falsum esse, argumentis pluribus patet. Primo Æthiopiæ ferocissimam esse induram hominum adustus calor, et Troglodyte, quibus subterraneæ domus sunt. Saxa velut igni fervecunt, non tantum medio, sed inclinato quoque die; ardens pulvis, nec humeni vestigiæ solent; argentum replumbatur; signorum cingenta solvantur; cultum materiam superadornata manet operimentum. Auster quoque, qui ex illo tractu venit, ventorum calidissimus est. Nullum ex his animalibus, quæ latent bruma, nunquam reconditur. Etiam per hiemem in summo et aperto verpet est. Alexandria quoque longe ab hujusmodi immodicis caloribus est posita; nives non cadunt, superiora pluvia carent. Quomodo ergo regio tantis subjecta ferocibus duraturus

per totam æstatem nives recipi? Quas sane aliqui montes illic quoque exceperant; nunquam magis quam Alpes, quam Thraciæ jugis aut Caucasus. Atqui horum montium flumina vere et prima æstate intumescunt, deinde hiemis minoræ sunt. Quippe veris temporibus imbres nivem diluant; reliquis ejus primus calor dissipat. Nec Rhæmus, nec Rhodanus, nec Liger, nec Caystrus subjacent malo; æstate proveniunt. Alissinus sunt et in illis septentrionalibus jugis nives. Phasis quoque per id tempus et Borysthenes crescit, si nives flumina possent contra æstatem magna producere. Præterea si hæc causa attolleret Nilum, æstate prima plenissimus foret. Tunc enim maximæ et integræ adhuc nives, ex molissimoque fabes est. Nilus autem per menses quinque liquitur, et illi æqualis accessio est. Si Thalys credis, Etesie descendenti Nilo resistunt, et cursus ejus æsto contra o-lia mari sustinent; ita reverberatus in se recurrit; nec crescit, sed exitu prohibitus resistit, et quoque mox potuit, inconcessus erumpit. Euthymenes Massiliensis testimonium dicit : « Navigavi, inquit, Atlanticum mare. Inde Nilus fluit major, quando Etesie tempus observant; tunc enim efficitur mare instantibus ventis. Quum recederint, et pelagus conquiescit, minorque descendenti inde vis Nilo est. Ce-

calme, et le Nil rencontre moins d'obstacles à son embouchure. Du reste, l'eau de cette mer est douce, et nourrit des animaux semblables à ceux du Nil. Mais pourquoi, si les vents étiens font enfler le Nil, sa crue commence-t-elle avant la saison de ces vents, et dure-t-elle encore après ? D'ailleurs le fleuve ne grossit pas à mesure qu'ils soufflent plus violemment. Son plus ou moins de fougue n'est point réglé sur celle des vents étiens, ce qui aurait lieu, si leur influence le faisait hausser. Et puis ils battent la côte égyptienne, le Nil descend à leur rencontre : il faudrait qu'il vint du même point qu'eux, si son accroissement était leur ouvrage. De plus, il sortirait pur et ancré de la mer, et non pas trouble comme il est. Ajoutez que le témoignage d'Euthymène est réfuté par une foule d'autres. Le mensonge pourrait se donner carrière, quand les plages étrangères étaient inconnues ; on pouvait de là nous envoyer des fables. A présent, la Mer Extérieure est cotoyée sur toutes ses rives par des trafiquants dont pas un ne raconte qu'aujourd'hui le Nil soit azuré ou que l'eau de la mer soit douce. La nature elle-même repousse cette idée ; car les parties les plus douces et les plus légères de l'eau sont pompées par le soleil. Et encore pourquoi le Nil ne croît-il pas en hiver ? Alors aussi la mer peut être agitée par des vents quelque peu plus forts que les étiens, qui sont modérés. Si le mouvement venait de l'Atlantique, il couvrirait tout d'un coup l'Égypte : or l'inondation est graduelle. Œnopide de Chin, dit que l'hiver la chaleur est concentrée sous terre ; ce qui fait que les cavernes sont chaudes, que l'eau des puits est plus tiède, et

qu'ainsi les veines de la terre sont desséchées par cette chaleur interne. Mais, dans les autres pays, les pluies font enfler les rivières. Le Nil, qu'aucune pluie n'alimente, diminue l'hiver et augmente pendant l'été, temps où la terre redevient froide à l'intérieur et les sources fraîches. Si cette cause était la vraie, tous les fleuves devraient grossir, et tous les puits hausser pendant l'été ; outre cela, la chaleur n'augmente pas, l'hiver, dans l'intérieur de la terre. L'eau, les cavernes, les puits semblent plus chauds, parce que l'atmosphère rigoureuse du dehors n'y pénètre pas. Ainsi ce n'est pas qu'ils soient chauds, c'est seulement qu'ils excluent le froid. La même cause les rend froids en été, parce que l'air échauffé, qui en est loin, ne saurait passer jusque-là. Selon Diogène d'Apollonie, le soleil pompe l'humidité ; la terre desséchée la reprend à la mer et aux autres eaux. Or, il ne peut se faire qu'une terre soit sèche et l'autre humide ; car toutes les parties du globe sont criblées de pores et perméables. Les terrains secs empruntent aux humides. Si la terre ne recevait rien, elle ne serait que poussière. Le soleil attire donc les eaux ; mais les régions où elles se portent sont surtout les régions méridionales. La terre, desséchée, attire alors à elle plus d'humidité ; tout comme dans les lampes, l'huile afflue où elle se consume, ainsi l'eau se rejette vers les lieux où une forte chaleur et un sol altéré l'appellent. Or, d'où est-elle tirée ? Des points où règne un éternel hiver, du septentrion, où elle s'abonde. C'est pourquoi le Pont-Euxin se décharge incessamment dans la Mer Inférieure avec tant de rapidité, non pas, comme les autres mers,

terum dulcis maris sapor est, et similes Niloticis bellue. Quare ergo, si Nilum Etesiae provocant, et ante illos inepti incrementum ejus, et post eos duri ? Præterea non fit major, quam illi fluvare vehementius. Nec remittit incitatusque, prout illi impetus fuit ; quod fieret, si illorum viribus cresceret. Quid, quod Etesiae litus Ægyptium verberant, et contra illos Nilos descendit, inde venturus, unde illi, si arido ab illis esset ? Præterea ex mari purus et cæruleus effluere, non ut nunc turbidus venit. Adde, quod testimonium ejus testium turba conculitur. Tunc erat mendacis locus, quam ignota essent externa. Licebat illis fabulas mittere. Nunc vero tota Exterioris Maris ora mercatorum oculibus stringitur ; quorum nemo narrat nunc cæruleum Nilum, aut mare asporis alterius, quod et natura credit retia ; quia dulcissimum quodque et levissimum sol trahit. Præterea quare hieme non crescit ? et tunc potest ventis concitari mare, aliquando quidem majoribus. Nam Etesiae temperati sunt. Quod si e mari ferretur Atlanticus, semel expletur Ægyptum. At nunc per gradus crescit. Œnopides China ait, hieme calorem sub terris contineri ; idem et specus calidos esse, et tepidiores putei aquam ; itaque venas interno calore siccat. Sed in

aliis terris argenter imbribus flumina. Nilum, quia nullo imbre adjutur, tenuari, deinde crescere per æstatem ; quo tempore frigus interiora terrarum, et reddit rigor fontibus. Quod si verum esset, æstate flumina crescerent, omnesque putei æstate abundarent. Deinde non calorem hieme sub terris esse majorem. Aqua et specus et putei tepent, quia æra rigentem extrinsecus non recipiunt. Ita non calorem habent, sed frigus excludunt. Ex eadem causa æstate refrigerant, quia illo remota sedulitas aer calefactus non pervenit. Diogenes Apolloniæ ait : « Sol humorem ad se rapit ; hunc exsiccat tellus tum ex mari ducit, tum ex cæteris aquis. Fieri autem non potest, ut non sicca sit tellus, sed frigus excludat. Ex eadem perfusa omnia, et in itinera pervia. Sicca ab humidis sumunt aliquando. Nisi aliquid terra acciperet, exaridiret. Ergo undas sol trahit ; sed ex his, que premunt, maxime hæc meridiana sunt. Terra quam exaruit, plus ad se humoris adducit ; ut in lucernis oleum illo fluit, ubi exurit ; sic aqua illa incubit, quo vis caloris et terræ astutius ardeat. Unde ergo trahitur ? ex illis scilicet partibus semper hiemale, septentrionalibus, unde exundat. Ob hoc Pontus in Infernum Mare assidue fluit rapi-

par flux et reflux, mais par une pente toujours la même, et comme un torrent. Si elle ne suivait cette route, et par là ne rendait à telle partie ce qui lui manque, et ne soulageait telle autre de ce qu'elle a de trop, dès longtemps tout serait ou desséché ou inondé. Je voudrais demander à Diogène pourquoi, si la mer et tous ses affluents passent les uns dans les autres, les fleuves ne sont pas partout plus grands en été? Le soleil alors brûle l'Égypte avec plus de force; voilà pourquoi le Nil s'élève. Mais ailleurs aussi les rivières grossissent quelque peu. Ensuite, pourquoi y a-t-il des contrées privées d'eau, puisque toutes l'attirent des autres contrées, et l'attirent d'autant plus qu'elles sont plus échauffées? Enfin, pourquoi l'eau du Nil est-elle douce, si elle vient de la mer? Car il n'en est point de plus douce au goût que celle de ce fleuve.

III. Si je vous affirmais que la grêle se forme dans l'air, de même que la glace parmi nous, par la congélation d'une nuée entière, ce serait par trop de témérité. Rangez-moi donc dans la classe de ces témoins secondaires qui disent : Je ne l'ai pas vu, certes, mais je l'ai ouï dire. On encore, je ferai ce que font les historiens : ceux-ci, quand ils ont, sur nombre de faits, menti tout à leur aise, en citent quelqu'un dont ils ne répondent pas, ajoutant qu'ils renvoient le lecteur aux sources. Si donc vous êtes peu disposé à me croire, Posidonius s'offrira pour garant tant de ce que j'ai dit ci-dessus que de ce qui va suivre. Il affirmera, comme s'il y eût été, que la grêle provient de nuées pleines d'eau, ou même déjà changées en

eau. Pourquoi les grêlons sont-ils de forme ronde? Vous pouvez le savoir sans maître, si vous observez qu'une goutte d'eau s'arrondit toujours sur elle-même. Cela se voit sur les miroirs qui retiennent l'humidité de l'haléine, sur les vases mouillés, et sur toute surface polie. Voyez même les feuilles des arbres ou des herbes : les gouttes qui s'y arrêtent y demeurent en globules.

Qui est de plus dur qu'un roc? quoi de plus mou que l'onde  
Qui laisse au dur rocher une empreinte profonde?

ou, comme a dit un autre poète :

L'eau qui tombe goutte à goutte  
Creuse le plus dur rocher.

Et ce creux est sphérique. D'où l'on peut juger que l'eau qui le produit est sphérique aussi, et se fait une place selon sa forme et sa figure. Au reste, il se peut, quand les grêlons ne seraient pas tels, que dans leur chute ils s'arrondissent, et que, précipités à travers tant de couches d'un air condensé, le frottement les façonne en boules, et d'une manière égale. Cela ne saurait avoir lieu pour la neige; elle est trop peu consistante, trop diluée, et ne tombe pas d'une grande hauteur, mais se forme non loin de la terre. Elle ne traverse pas dans les airs un long intervalle; elle se détache d'un point très-rapproché. Mais pourquoi ne prendrais-je pas la même liberté qu'Anaxagore? car c'est entre philosophes surtout qu'il doit y avoir égalité de droits. La grêle n'est que de la glace suspendue; la neige est une congélation flottante, de la nature des gelées blanches. Nous avons déjà dit qu'il y a, entre la gelée blanche et

dus, non aut cetera maria, alternata ultra citro estibus, in unum partem semper prout et torrent. Quod nisi faceret, hisque itineribus, quod cuique deest, redderetur, quod cuique superest, emitteretur; jam soli ceteris essent omnia, aut inundata. — Interrogare Diogenem libet, quare, quam potius et omnes cuncti intermi commoent, non omnibus locis estatio maiora sunt flumina? Ægyptum sol magis percoquit: itaque Nilus magis erascit. Sed in ceteris quoque terris aliqua fluminibus fit adjectio. Deinde quare ulla pars terræ sine humore est, quam omnis ad se ex aliis regionibus trahit, eoque magis, quod calidior est? Deinde quare Nilus dulcis est, si illi et mari unda est? Næ enim nisi fluminum dulcor gustus.

III. Grandinem hoc modo fieri si tibi affirmavero quo apud nos glacies fit, gelata nube tota, minus audacem rem fecero. Itaque ex his me testibus numero secundo note, qui vidisse quidem se negant, sed audias. Aut quod historici faciunt, et ipse faciam. Illi quam multa mentis sunt ad arbitrium suum, unum aliquam rem nominat pondero, sed adijcunt: Penes suciores fides erit. Erga si mihi parum credis, Posidonius tibi auctoritatem promittet, iam in illo quod prescribit, quam in hoc quod secuturum est. Grandinem enim fieri ex nube aquea, et jam in humorem versa, sic affirmabit, tanquam inter-

fuerit. Quare autem rotunda sit grando, etiam sine magistro scire potes, quam adnotaveris stillicidium omne conglomerari. Quod et in sp. culis apparet, quæ humorem bullis colligant, et in poculis sparitis, si aque omni levitate; nam et in herbaram vel arborum foliis, si quæ gutta adhererant, in rotundum jacent.

Quid magis est saxo durum? quid mollius unda?

Entra lumen molli saxa cavatur aqua.

Aut, ut alius poeta ait:

Stillicidii casus lapidem cavat;

et hæc ipsa excavatio rotunda fit. Ex quo apparet, illud hinc quoque simile esse quod cavat. Locum enim sibi ad forum et habitum summi excoluit. Præterea potest, etiam si non fuerit grando talis, quam deferunt, corroborari, et inter per spatium aeris densa devoluta equalibet alique in urbem feri. Quod nix pot. non potest; quia non est tam solida, tanto quia tam fusa est, et non per magnam altitudinem cadit, sed circa terras initium ejus est. Ita non longius illi per aera, sed ex proximo lapsus est. Quare non i ego idem mihi permittam, quod Anaxagoras, quam inter molles magis quam inter philosophos esse debet æquis libertas? Granda nihil aliud est quam suspensa glacies. Nix, in pruina pendens congelata-

la glace, entre la neige et la grêle, la même différence qu'entre l'eau et la rosée.

IV. Le problème ainsi résolu, je pourrais me croire quitte ; mais je vous ferai bonne mesure ; et, puisque j'ai commencé à vous ennuier, je ne vous ferai grâce d'aucune des difficultés de la matière. Or, on se demande pourquoi, en hiver, il neige et ne grêle pas ; et pourquoi, au printemps, quand les grands froids sont passés, il tombe de la grêle. Car, au risque de me laisser tromper pour votre instruction, la vérité me persuade aisément, moi crédule, qui vais jusqu'à me prêter à ces légers mensonges, assez forts pour vous fermer la bouche, mais qui ne le sont pas assez pour vous crever les yeux. En hiver l'air est pris par le froid, et dès lors ne tourne pas encore en eau, mais en neige, comme se rapprochant plus de ce dernier état. Avec le printemps, l'air commence à se dilater davantage, et l'atmosphère, plus chaude, produit de plus grosses gouttes. C'est pourquoi, comme dit notre Virgile :

..... Quand le printemps vient nous verser ses pluies, la transmutation de l'air est plus active, car il se dégage et se détend de toutes parts, et la saison même l'y décide. Aussi les pluies sont-elles alors plus fortes et plus abondantes que continues. Celles de l'hiver sont plus toutes et plus menues ; ainsi l'on voit par intervalles tomber de rares et faibles gouttes mêlées de neige. Nous appelons temps neigeux les jours où le froid est intense et le ciel sombre. D'ailleurs, quand l'aquilon souffle et règne dans l'atmosphère, il ne tombe que de fines pluies ; par le vent du midi elles

sont plus obstinées et les gouttes plus grosses.

V. Voici une assertion de nos stoïciens que je n'ose ni citer, parce qu'elle me semble peu soutenable, ni passer sous silence. Car, où est le mal de tenter quelquefois l'indulgence de son juge ? Et certes, vouloir peser, balancer en main, toutes les preuves, serait se condamner au silence. Il est si peu d'opinions sans contradicteur ! Lors même qu'elles triomphent, ce n'est pas sans l'lie. Les stoïciens disent que tout ce qu'il y a de glaces accumulées vers la Scythie, le Pont et les plages septentrionales, se fond au printemps ; qu'alors les fleuves gelés reprennent leur cours, et que les neiges descendent en eau des montagnes. Il est donc à croire que de là partent des courants d'air froid qui se mêlent à l'atmosphère du printemps. Ils ajoutent à cela une chose, dont je ne salue pas à faire l'expérience, et je vous conseillerais aussi de ne pas la faire vous-même, si vous aviez envie de vous assurer de la vérité. Ils disent que les pieds se refroidissent moins à fouler une neige ferme et durcie, qu'une neige ramollie par le dégel. Donc, s'ils ne mentent pas, tout le froid produit dans les régions du nord par la neige en dissolution et les glaçons qui se brisent, vient saisir et condenser l'air tiède et déjà humide des contrées du midi. Voilà comment ce qui devait être pluie devient grêle sous l'influence du froid.

VI. Je ne puis me défendre de vous exposer toutes les folies de nos amis. N'affirment-ils pas que certains observateurs savent prédire, d'après les nuages, quand il y aura grêle, et qu'ils ont pu l'apprendre par expérience, en remarquant la

tio. Illud enim jam diximus, quod inter aquam et rorem interest, hoc inter pruinaem et glaciem, nec non inter nivem et grandinem interesse.

IV. Poteram me, peracta questione, dimittere ; sed bene emensum dabo ; et quoniam cepti tibi molestus esse, quidquid in hoc loco quaeritur, dicam. Quaeritur autem, quare-biame nigrat, non grandinet ; et vix jam frigore infracto, grando cadit. Nam ut fallar tibi, verum mihi quidem persuadet, qui me usque ad mendacia hinc leviora, in quibus os praecidi, non oculi erui solent, credulum pressio. Hieme aer riget ; et ideo nondum in aquam vertitur, sed jam nivem, cui aer propior est. Quam ver cepti, major inclinatio aeris sequitur, et calidius caelo majora sunt sillicidia. Ideo, ut ait Virgilius noster,

..... quum ruit imbriferum ver,

vehementior immutatio est aeris, undique patefacti et solvantis se, ipso lepore adjuvante. Hoc ob nimbi graves magis vastique quam pertinaces deferuntur. Bruma leas pluvias habet et teoues ; quales saepe solent intervenire, quum pluvia rara et mioula nivem quoque admixtam habet. Dicimus nivalem diem, quum altum frigus, et triste caelum est. Praeterea aqouione flante, et suum etiam ha-

bente, mioune pluviae sunt ; Austro imber improbiore est, et guttae pleniores sunt.

V. Rem a nostris postula nec dicere audeo, quia infirma videtur, nec praeferre. Quid enim maius est, utique et fauiliiori judici scribere ? Immo si mala argumenta ad obruendum expeririis exigere, silentium indicetur. Pensa enim admodum sunt sine adversario. Cetera etiam si vincunt, ligunt. Ainnt, quidquid eires Scythiam et Pontum et septentrionalem plagam glaciis et adstrictum est, vere retaxori ; tunc flumina gelata discedere, tunc obrutos montes nivem solvere. Credibile est ergo, frigidis spiribus inde fieri, et verno coelo remitteri. Illud quoque adijciunt, quod nec sum expertus, nec experiri cogito. Tu quoque, censeo, si volueris verum exquirere, nivem ita cave experiaris. Minus algere sicut pedes eorum, qui fixam et duram nivem calcant, quam eorum, qui teneram et labilem. Ergo, si non mentiantur, quidquid ex illis septentrionalibus locis, jam disturbata nive, et glacie frangente se fertur, id meridiane partis tepentem jam humidumque aerem colligit, et perstrigit. Itaque quum pluvia futura erat, grando fit, injuria frigoris.

VI. Non tempero mihi, quo minus omnes nostrorum

couleur de ceux qui étaient toujours suivis de grêle? Un fait incroyable, c'est qu'à Cléono il y avait des préposés pulvères, nommés *chalazophylaces* ou observateurs de la grêle. Au signal qu'ils donnaient de l'approche du fléau, que pensiez-vous que faisaient les gens? qu'ils couraient prendre des manteaux ou des couvertures? Non : chacun, selon ses moyens, immolait soit un agneau, soit un poulet; et soudain, après avoir goûté quelque peu de sang, la nuée glissait plus loin. Vous riez? Vous allez rire plus encore. Ceux qui n'avaient ni agneau, ni poulet, se tiraient du sang à eux-mêmes, pour épargner la dépense. N'allez pas croire que les nuages fissent trop avides ou cruels: on ne faisait que se piquer le doigt d'un stylet bien affilé; telle était toute la libation. Et la grêle ne se détournait pas moins du champ de l'homme qui faisait cette humble offrande que de celui qui l'avait conjurée par de plus riches sacrifices.

VII. D'où vient cela? demandent quelques personnes. Les uns, comme il convient aux vrais sages, disent qu'il est impossible à qui que ce soit de fuir un poète avec la grêle et de se racheter de l'orage par de légères offrandes, bien que les dieux mêmes se laissent vaincre par des présents. Les autres supposent dans le sang une vertu particulière qui détourne les nuages et les repousse. Mais comment y aurait-il dans ce peu de sang une vertu assez forte pour pénétrer si haut et agir sur les nuages? N'était-il pas bien plus simple de dire: Mensonge et fable que cela! Mais à Cléono, on rendait des jugements contre ceux qui étaient

chargés de prévenir l'orage, lorsque, par leur négligence, les vignes avaient pâti, non que les moissons étaient couchées par terre. Et, chez nous, les douze Tables ont prévu le cas où quelqu'un frapperait d'un charme les récoltes d'autrui. Nos grossiers ancêtres croyaient que les pluies s'attiraient et se repoussaient par des enchantements, toutes choses si visiblement impossibles, qu'il n'est besoin, pour s'en convaincre, d'entrer dans l'école d'aucun philosophe.

VIII. Je n'ajouterai plus qu'une chose, à laquelle vous adhérez et applaudirez volontiers. On dit que la neige se forme dans la partie de l'atmosphère qui avoisine la terre, vu que cette partie est plus chaude, par trois motifs. D'abord, toute évaporation de la terre, ayant en soi beaucoup de molécules ignées et sèches, est d'autant plus chaude qu'elle est plus récente. Ensuite, les rayons du soleil sont répercutés par la terre et se replient sur eux-mêmes. Cette réflexion échauffe tout ce qui est près de la terre, et y envoie d'autant plus de calorique, que le soleil n'y fait doublement sentir. En troisième lieu, les hautes régions sont plus exposées aux vents, tandis que les plus basses sont plus à l'abri.

IX. Joignez à cela un raisonnement de Démocrite : « Plus un corps est solide, plus il reçoit vite la chaleur, et plus longtemps il la conserve. » Mettez au soleil un vase d'airain, un de verre et un d'argent, la chaleur se communiquera plus vite au premier et y restera plus longtemps. Voici, en outre, les raisons de ce philosophe pour croire

inoptas proferam. Quosdam peritos observandum nubium esse affirmant, et prædicere, quum grandio futura sit, et hoc intelligere usu ipso, quum colore nubium notarent, quum grandio toties insequatur. Modum incredibile, Cleonis fuisse præpositum *χμαζοφύλακας*, speculatores future grandinis, tunc quum signum dedissent, adesse jam grandinam, quid expectas? ut homines ad penulas discurrerent, aut ad scortica? tum pro se quisque alius agnum immolabat, alius pullum. Protinus autem illæ nubes alio decia bant, quum aliquid gustasset sanguinis. Hoc ridet Arceps, quod ridet magis. Si quis nec agnum nec pullum habebat, quod sine damno fieri poterat, manus sibi afferebat. Et ne tu avidas aut crudelis existimes nubem, digitum suum bene acuto graphice purgabat, et hoc sanguine bibat. Nec minus ab hujus agello grandio se avertibat, quam ab illo, in quo majoribus hostiis exorata erat.

VII. Rationem hujus rei quidam querunt. Alii, ut homines sapientissimos decet, negant posse fieri, ut cum grandine aliquis pericetur, et tempestates manusculis redimat; nec agnum nec pullum habebat, quod sine damno fieri poterat, manus sibi afferebat. Et ne tu avidas aut crudelis existimes nubem, digitum suum bene acuto graphice purgabat, et hoc sanguine bibat. Nec minus ab hujus agello grandio se avertibat, quam ab illo, in quo majoribus hostiis exorata erat.

penetret, et eam sentiant nubes? Quanto expeditius erat dicere, mendacium et fabule est? At Cleonem judicia reddebant in illos, quibus delegata erat cura providende tempestatis; quod negligentia eorum vinum vapulae sent, aut segres prociabant. Et apud nos in quoddecim tabulis cavetur, ne quis alienos fructus evocassit. Radix adhuc antiquitas credebat et atrahi imbres castibus, et repelli; quorum nihil posse fieri, tam palam est, ut hujus rei causas nullius philosophi schola intranda sit.

VIII. Unam rem adhuc adjiciam, et favere se plaudere te jubabit. Aiant vivere in ea parte aeris fieri, quæ prope terras est; hæc enim plus habere caloris ac tribus causis. Una, quod omnis terrarum evaporatio, quum multum intra se fervit aridique habet, hoc est calidior, quo recentior. Altera, quod radii solis a terra resiliunt, et in se recurrunt. Horum duplicatio proxima quæque a terris catenat, quod ideo plus habent leprosi, qui soli sunt sentiant. Tertia causa est, quod magis superiora perflantur; et quæcumque depressa sunt, minus ventis verberantur.

IX. Accedit his ratio Democriti. Omne corpus quo solidius est, hoc calorem citius concipit, et diutius servat. Itaque si in sole posueris æneum vas et vitreum et argenteum, æneo citius calor accedet, diutius hærebit. Adhuc

qu'il en est ainsi : les corps plus durs, plus compactes, plus denses que les autres, ont nécessairement, dit-il, les pores plus petits, et l'air y pénètre moins. Par conséquent, de même que les petites éaves et les petites baignoires s'échauffent plus promptement, ainsi ces cavités secrètes et imperceptibles à l'œil sentent plus rapidement la chaleur, et, grâce à leurs étroites proportions, sont moins promptes à rendre ce qu'elles ont reçu.

X. Ce long préliminaire nous amène à la question. Plus l'air est proche de la terre, plus il est dense. De même que dans l'eau et dans tout liquide la lie est au fond, ainsi les parties de l'air les plus denses se précipitent en bas. Or, on vient de prouver que les matières les plus compactes et les plus massives gardent le plus fidèlement la chaleur qu'elles ont contractée; mais, plus l'air est élevé et loin des grossières émanations du sol, plus il est pur et sans mélange. Il ne retient donc pas la chaleur du soleil; mais il la laisse passer comme à travers le vide, et par là même s'échauffe moins.

XI. Cependant quelques-uns disent que la cime des montagnes doit être d'autant plus chaude qu'elle est plus près du soleil. C'est s'abuser, ce me semble, que de croire que l'Apenin, les Alpes et les autres montagnes connues par leur extraordinaire hauteur, soient assez élevées pour se ressentir du voisinage du soleil. Elles sont élevées relativement à nous; mais, comparées à l'ensemble du globe, leur petitesse à toutes est frappante. Elles peuvent se surpasser les unes les autres; mais rien n'est assez haut dans le monde pour que la grandeur même la plus colossale marque dans

la comparaison du tout. Si cela n'était, nous ne débarrasserions pas le globe une immense boue. Un ballon a pour forme distinctive une rondeur à peu près égale en tous sens, comme celle que peut avoir une balle à jouer. Ses feutes et ses coutures n'y font pas grand-chose, et n'empêchent pas de dire qu'elle est également ronde partout. Tout comme sur ce ballon ces solutions n'altèrent nullement la forme sphérique, ainsi, sur la surface entière du globe, les proportions des plus hautes montagnes ne sont rien, quand on les compare à l'ensemble. Ceux qui diraient qu'une haute montagne recevant de plus près le soleil, en est d'autant plus chaude, n'ont qu'à dire aussi qu'un homme d'une taille élevée doit avoir plus tôt chaud qu'un homme de petite taille, et plus tôt chaud à la tête qu'aux pieds. Mais quiconque mesurera le monde à sa vraie mesure, et réfléchira que la terre n'est qu'un point dans l'espace, concevra qu'il ne peut y avoir à sa surface d'élévation telle, qu'elle sente davantage l'action des corps célestes, comme s'en approchant de plus près. Ces montagnes si hautes à nos yeux, ces sommets encombrés de neiges éternelles, n'en sont pas moins au plus bas du monde: sans doute elles sont plus près du soleil qu'une plaine ou une vallée, mais de la même façon qu'un cheveu est plus gros qu'un cheveu, un arbre qu'un arbre, et une montagne qu'une autre montagne. Car alors on pourrait dire aussi que tel arbre est plus voisin du ciel que tel autre; ce qui n'est pas, parce qu'il ne peut y avoir de grandes différences entre de petites choses, à moins qu'on ne les compare entre elles.

deinde, quare hoc existimet fieri. His, inquit, corporibus que durius, et pressiora densioraque sunt, necesse est minor foramen esse, et transire in singulis spiritum. Sequitur ut quemadmodum minora balnearia et minora miliaria citius calefunt, sic har foramina occultis et oculis effugientia, et rutilius fervorem sentiant, et propter eandem angustias quidquid receperunt, tardius reddant.

X. Hæc longe preparata ad id perduravit, de quo ante queritur. Omnis aer qui propior est terris, hoc crassior. Quomodo in laqueis et in oculis humore fax ima est, ita in ære spississima quæque desinit. Jam autem probatum est, omnia que crassiores solidiorisque materie sunt, hoc fidelius custodire calorem receptum; sed quæ editor est aer et quo iniqua terrarum colluvie recessit, hoc atrocior poriorque est. Itaque solem non reficit, sed velut per inane transmittit; ideo minus calefit.

XI. Contra autem quidam alio, cæcumeni montium hoc solidiora esse debere, quo soli propiora sunt. Qui mihi vi tentur errare, quod Apeninum, et Alpes, et alios notos ob existant altitudinem montes in tantum putant crescere, ut illorum magnitudo sentiret solis viciniam possit. Excelsi sunt ita, quando nobis comparantur; et vero ubi universum respexeris, manifesta est omnium

humilitas. Isoler se vincuntur, et vincunt. Ceterum in tantum nihil attollitur, ut collatione totius nulli sit vel maximis portio: quod nisi esset, non diceremus, totum orbem terrarum pilam esse. Pila proprietas est, cum æqualitate quadam rotunditas; æqualitatem autem hanc accipe, quoniam vides in fusoria pila. Non multum lit commensurare et rime eorum nocent, quo minus par sibi ab omni parte dicatur. Quomodo lo hac pila, nihil illa intervalla officium ad speciem rotundi, sicut in universo quidem orbe terrarum rotundi montes, quorum altitudo totius mundi collatione consumitur. Qui dicit altiorum montem, quia solem propius excipit, magis calere debere; idem dicere potest, longiorum hominem citius quam pusillum debere calefieri, et citius caput ejus quam pedes. At quia quæ tantum mensura sua astinuerit, et terram cogitaverit terre pauci locum, intelligit nihil in illa posse ita ruinare, ut cælestia magis sentiat, velut in propinquum illis accesserit. Montes isti quoque suspensissimi, et vertices æterni nix obscuri, nihilominus in imo sunt; et propius quidem soli est mons, quam campus aut vallis; sed sic, quo modo est pilis pilo crassior, arbor arbore, et mons monte major esse dicitur. Iste enim modo, et arbor atque magis quam atque dicitur vicina cælo; quod falsum est; quia inter pusilla non potest esse magnum dis-

Quand on prend l'immensité pour point de comparaison, il n'importe de combien l'une des choses comparées est plus grande que l'autre; car la différence fût-elle considérable, elle n'est toujours qu'entre deux atomes.

XII. Mais, pour revenir à mon sujet, les raisons qui précèdent ont fait presque généralement croire que la neige se forme dans la partie de l'air la plus proche de la terre, et que ses molécules sont moins fortement unies que celles de la grêle, parce que la condensation de la neige est produite par un froid moins grand. En effet, cette partie de l'air est trop froide pour tourner en eau et en pluie; mais elle ne l'est pas assez pour se durcir en grêle. Ce froid moyen, qui n'a point trop d'intensité, produit la neige par la coagulation de l'eau.

XIII. Pourquoi, direz-vous, poursuivre si péniblement ces recherches frivoles qui jamais ne rendent l'homme plus instruit ni meilleur? Vous dites comment la neige se forme: il serait bien plus utile de nous dire pourquoi on ne devrait pas acheter de neige. C'est vouloir que je fasse le procès au luxe, procès de tous les jours et sans résultat. Plaidons toutefois, et dût le luxe l'emporter, que ce ne soit pas sans combat ni résistance de notre part. Mais quoi! pensez-vous que l'observation de la nature ne conduise pas au but que vous me proposez? Quand nous cherchons comment se forme la neige, quand nous disons qu'elle est de même nature que les gelées blanches, et qu'elle contient plus d'air que d'eau, n'est-ce pas, dites-moi, reprocher aux voluptueux et les faire

rongir d'acheter de l'eau, puisque c'est même moins que de l'eau qu'ils achètent? Pour nous, étudions plutôt comment se forme la neige, que comment elle se conserve, puisque, non contents de transvaser dans des amphores des vins écumeux et de les classer selon leur saveur et leur âge, nous avons trouvé moyen de condenser la neige pour lui faire défier l'été et pour la défendre, dans nos glaciers, contre les ardeurs de la saison. Qu'avons-nous gagné à cet artifice? De transformer en marchandise l'eau qu'on avait pour rien. On a regret que l'air, que le soleil ne puisse s'acheter, que ce jour qu'on respire arrive même aux hommes de plaisir et aux riches naturellement et sans frais. Malheureux que nous sommes! Il est quelque chose que la nature laisse en commun au genre humain! Ce qu'elle fait couler à la portée de tous, pour que tous y puisent la vie, ce qu'elle prodigue si largement, si libéralement pour l'usage tant de l'homme que des bêtes féroces, des oiseaux et des animaux les moins industrieux, la mollesse, ingénieuse à ses dépens, en fait une chose vénale. Tant il est vrai que rien ne lui plaît s'il ne coûte. Sous un seul rapport les riches descendaient au niveau de la foule; et le plus pauvre n'était pas inférieur à l'homme que son opulence embarrassait. On imagine de rendre l'eau elle-même un objet de luxe. Comment sommes-nous arrivés à ne trouver aucune eau fluide assez fraîche? Le voici. Tant que l'estomac reste sain, et s'accommode de choses salubres, tant qu'on le satisfait sans le surencher, les boissons naturelles lui suffisent. Mais quand, grâce à des indigestions quo-

*erimen nisi dum inter se comparantur. Ubi ad collationem immensi corporis veniunt est, nihil interest, quanto alterum altero sit majus; sed etiam magno discrimine, tamen neutrum vincuntur.*

XII. Sed ut ad propositum revertar, propter has quas retuli causas, plerisque placuit, in ea parte aeris nivem concipi, quæ vicina terris est; et deo minus alligari, quia minore frigore collit. Nam vicinis aer et vis habet frigoris, quam ut in aquam et imbrem trahatur, et minus, quam ut duretur in grandinam. Hoc medio frigore non nimis intento nives fluit coactis aquis.

XIII. Quid istas, inquit, ineptias, quibus nec literator sit quisquam, nec melior, tam opere persequeris? Quomodo flant nives, alio, quam multo magis ad nos dici a te pertinet, quare emendare non sint nives. Jubes me cum luxuria litigare. Quotidianum istud et sine effectu jurgium est. Litigamus tamen: etiam si superior futura est, pugnantes se reluctantes vincat. Quid porro? Hanc ipsam inspectionem nature nihil judicis ad id, quod vis, conferre? quam querimus. Quomodo nix fiat, et dicimus istam prorsus similem habere naturam, plus illi spiritus quam aquæ intesse, non potius exprobari illa, quam emere aquam turpe sit, si nec aquam quidem emmi? Nos vero queramus potius, quomodo flant nives, quam

quomodo servantur: quoniam non contenti tina diffundere veterana, et per sapes atatesque disponere, invenimus quomodo stipremus nivem, ut ea molatem evinceret, et contra omni fervorem defenderetur loci frigore. Quid hæc diligentia consecuti sumus? Nempe ut gratissimam mercenariam aquam. Nobis dolet, quod spiritum, quod solem emere non possumus, quod hic aer etiam delicatis divilibusque ex facili nec eminus venit. O quam nobis misle est, quod quidquam a rerum natura in medio relictum est! Hoc quod ita fluere et patere omnibus volumus, cuius haustum vite publicum fecit, hoc quod tam homini, quam feris avibusque, et inextinguibilibus, in namque large ac bene profuit, contra se ingeniosa luxuria redigit ad pretium. Adeo nihil potest illi placere, nisi eam! Unum hoc erat, quod divites in aquam inebreduceret, quo non possent antecedere pauperum. Illi cui divitiæ moleste sunt, excogitatum est, quomodo etiam aqua caperet luxuriam. Unde ad hoc perventum sit, ut nulla nobis aqua satis frigida videretur quæ fluere, dicam. Quamvis sanus et salubris cibi capax stomachus est, impleturque, non premitur, naturalibus fomentis contentus est. Ubi quotidianis creditatibus non temporis ætas, sed ætas sentit, nix acrietas continua viceribus insedit, et præcordia bile, in quam vertitur,

tiennes, il se sent altéré, non par l'ardeur de la saison, mais par un feu interne; lorsqu'une ivresse non interrompue s'est fixée dans ses viscères, s'est tournée en bile qui dévore les entrailles, il faut bien chercher quelque chose pour éteindre cette ardeur que l'eau redouble encore et qui s'accroît par les remèdes mêmes. Voilà pourquoi l'on boit de la neige non-seulement en été, mais au cœur de l'hiver. Quel serait le motif de ce goût bizarre, sinon un mal intérieur, des organes ruinés par trop de jouissances, et qui, sans avoir jamais eu un seul intervalle de relâche, étaient fatigués de dîners succédant à des soupers prolongés jusqu'au jour; des organes déjà distendus par le grand nombre et la variété des mets, et quo des orgies nouvelles achevaient d'accabler? Bientôt ces actes continnels d'intempérance font que ce qu'auparavant l'estomac digérait, il le repousse, et sa soif de rafraîchissement toujours plus énergique s'en allume davantage. On a beau entourer la salle du festin de draperies et de pierres spéculaires, triompher de l'hiver à force de feu, l'estomac défaillant, et que sa propre ardeur consume, n'en cherche pas moins quelque chose qui le réveille. Tout comme on jette de l'eau fraîche sur l'homme évanoui et privé de sentiment pour le faire revenir à lui; ainsi des entrailles engourdies par de longs excès restent insensibles à tout, si un froid pénétrant ne les saisit et ne les brûle. De là vient, je le répète, que la neige ne leur suffit plus, et qu'ils demandent du la glace, comme plus consistante, et par là concentrant mieux le froid. On la fait fondre dans l'eau qu'on y verse à plusieurs reprises; et ce n'est pas le dessus des

glacières qu'on prend, mais, pour que le froid ait plus d'énergie et de persistance, on extrait les morceaux du fond. Aussi, n'est-elle pas toujours du même prix; l'eau non-seulement a ses vendeurs, mais, ô honte! elle a aussi des taux qui varient. Les Lacédémoniens chassèrent de leur ville les parfumeurs, et leur enjoignirent de passer au plus tôt la frontière, les accusant de perdre l'huile. Qu'auraient-ils fait, s'ils avaient vu des magasins de neige dont on fait provision, et tant de bêtes de somme occupées à transporter cette eau, dont la teinte et la saveur se dénaturent dans la paille qui la conserve? Et pourtant, qu'il est aisé de satisfaire la soif naturelle! Mais rien peut-il émonvoir un palais blasé, endurci par des mets qui le brûlent? Par la même raison qu'il ne trouve rien d'assez frais, rien n'est assez chaud pour lui. Des champignons brûlants, trempés à la hâte dans leur sauce, sont engloutis fumants encore, pour être refroidis à l'instant par des boissons saturées de neige. Oui, vous verrez les hommes les plus frères, enveloppés du polliolum et du capuchon, pâles et malades, non-seulement boire, mais manger la neige et la faire tomber par morceaux dans leurs coupes, de peur qu'elle ne tiédie entre chaque rasade. Est-ce là une simple soif, dites-moi? Non, c'est une fièvre d'autant plus violente, que ni le pous, ni la chaleur de la peau ne la trahissent. C'est le cœur même que consume cette mollesse, mal indomptable, qui, à force de délicatesse et de langueur, nous endureit jusqu'à nous rendre la souffrance facile. Ne voyez-vous pas que tout perd sa force par l'habitude? Aussi cette neige même, dans laquelle vous nagez, pour ainsi

torret, aliquid necessario queritur, que autis ille frangatur, qui ipsi aquis incalcescit, remedia incitat vitium. Itaque non asale tantum, sed et media bene nivem hac causa bibunt. Que hujus rei causa est, nisi intestinum malum, et lusu corrupta præcordia, quibus nullum intervallum unquam quo interquiescerent, datum est, ac prædita cornu usque in lumen perductis ingesta sunt, et distenta copia ferculorum ne varietate commissabile altius mersi? Deinde nunquam intermissa intemperantia, quidquid ante decerneret, offeravit, et in desiderium semper novi frigoris accendit. Itaque quævis carnalium velis ac specularibus maneat, et igitur multo dementiorem, nihilominus stomachus ille solutus, et æstu suo languidus, querit aliquid quo erigatur. Nam sicut animo relictos stupentesque frigida spargimus, ut ad sensum sui redeant; ita viscera istorum villis torpentis nihil scilicet, nisi frigore illa vehementiore peruritur. Inde est, inquam, quod nec nive contenti sunt, sed glaciem, velut certior illi ex solido rigor sit, exquirunt, ac sæpe repetitis aquis dantur; quæ non e summo tollitur, sed in vim majorem habet, et peritissimas frigis, ex abdito effudit. Itaque ne unum quidem est pretium; sed habet instiores aquas,

et annonam, prohi pudor! varium. Unguentarios Lacædæmonii urbe expulerunt, et propriæ cedere finibus suis jussurunt, quia oleum disperderent. Quid illi fecissent, si vidissent reponende nivis officinas, et tot jumenta portandæ aquæ deservientia, cujus colorem aporemque paleis, quibus custodiunt, inquinant? At dicit tunc, quam facile est extinguere sitim suam? Sed quid sentire possint emortui fauces, et occallite cibis ardentibus? Quenam edemum viliis illis satis frigidum, sic nihil satis calidum est. Sed arcentes boietos, et raptim condimento suo mercatos, demittunt præce fumantes, quos deinde resiliunt nivatis potionibus. Videbis, inquam, quosdam graciles, et pallide focaliter circumlatos, pollicentes et ægros, non sorbere solum nivem, sed etiam esse, et frusta ejus in æcyphos suos deicere, ne inter ipsam bibendi moram se pescant. Sitim istam esse putas? Febris est: et quidem eo accitior non tacta venarum, nec in eutem effuso caloreprehenditur. Sed cor ipsam excoquit luxuria, invicium malum, et ex molli fluidoque durum atque patiens. Non intelligis, omnia consuetudine vim suam perdere? Itaque nix sola, in qua etiamnunc nascitur, eo pervenit usu, et quædam stomachi servitute, ut aquæ ho-



dire, est arrivée, par l'usage et grâce à la docilité journalière de vos estomacs, à faire l'effet de l'eau. Chercher leur encore quelque substance plus glacée ; car ce n'est déjà plus rien qu'un stimulant si familier.

## LIVRE CINQUIÈME.

I. Le vent est un courant d'air. Selon quelques-uns, c'est l'air qui prend cours sur un point. Cette définition semble plus exacte, parce que l'air n'est jamais tellement immobile qu'il n'éprouve quelque agitation. Ainsi l'on dit que la mer est tranquille, quand elle n'est que légèrement émue et qu'elle ne se porte pas tout d'un côté. Lors donc que vous lisez :

Quand la mer et les vents soumeillaient...

dites-vous bien qu'il s'agit de flots, non pas tout à fait immobiles, mais faiblement soulevés ; et que l'on nomme calme l'état d'une mer qui ne se meut pas plus fort dans un sens que dans l'autre. Il faut en dire autant de l'air, qui n'est jamais sans mouvement, même à l'état paisible ; et vous allez le concevoir. Quand le soleil s'insinue dans quelque lieu fermé, nous voyons des corpuscules déliés se porter à sa rencontre, monter, descendre, s'entre-choquer de mille manières. Ce serait donc donner une définition imparfaite, que de dire : Les flots sont une agitation de la mer, car cette agitation existe même lorsque la mer est

tranquille. Pour parler exactement, il faut dire : Les flots sont une agitation de la mer poussée en un sens. De même, dans la question actuelle, on échappe aux contradictions, si l'on dit : Le vent est un air qui prend cours sur un point ; ou un cours d'air impétueux, ou un effort de l'air vers un seul côté, ou un de ses élan plus fort que de coutume. Je sais ce qu'on peut répondre en faveur de la première définition : qu'est-il besoin d'ajouter que c'est sur un point qu'il prend cours ? Nécessairement ce qui court, court sur un point quelconque. Nul ne dit que l'eau court, quand elle se meut sur elle-même ; c'est quand elle se porte quelque part. Il peut donc y avoir mouvement, sans qu'il y ait cours ; et en revanche, il ne peut y avoir cours qui ne tende quelque part. Si cette brève définition est à l'abri de la critique, employons-la ; si l'on y veut plus de scrupule, ne lésinons pas sur un mot dont l'addition préviendrait toute chicane. Venons maintenant à la chose même ; c'est assez discuter sur les termes.

II. Démocrite dit que le vent se forme lorsque dans un vide étroit se trouvent réunis un grand nombre de corpuscules, qu'il appelle atomes ; l'air, au contraire, est calme et paisible, lorsque dans un vide considérable ces corpuscules sont peu nombreux. Dans une place, dans une rue, tant qu'il y a peu de monde, on circule sans embarras ; mais si la foule se presse en un passage étroit, les gens qui se renversent les uns sur les autres se prennent de querelle ; ainsi, dans l'atmosphère qui nous environne, qu'un espace exigé soit rempli d'un grand nombre d'atomes, il faudra qu'ils

cum obliuescit. Aliquid adhuc querite illi frigidus, quis pro nihilo est familiaris rigor :

## LIBER QUINTUS

I. Ventus est fluens aer. Quidam illi definierunt : ventus est aer fluens in unam partem. Hæc definitio videtur diligenter ; quis namquam aer tam immobilis est, ut non in aliquam agitationem. Sic tranquillum mare dicitur, quum leviter commoveatur, nec in unam partem inclinatur. Hæcque si legeris,

Quum placidum ventis staret mare....

scito illud non stare, sed succum leviter ; et dici tranquillum, quia nec hoc nec illo impetum capiat. Idem et de aere iudicandum est, non esse unquam immobilem, etiam si quiescat. Quod ex hoc intelligas licet. Quum sit in aliquo clausum locum infusus est, si tenuis corpuscula visum in adversum ferri, alia sursum, alia deorsum, varie concursantia. Ergo parum diligenter comprehendet quod vult, qui dixerit : Fluctus est maris agitatio ; quia tranquillum quoque agitur. At ille abunde sibi caverit, cuius hæc definitio fuerit : Fluctus est

maris in unam partem agitatio. Sic in hac quoque re, de qua cum maxime quarimus, non circumscribetur, quia ita se gesserit, ut dicat : Ventus est fluens aer in unam partem ; aut, Ventus aer est fluens impetu, aut vis aeris in unam partem euntis, aut cursus aeris aliqui concitator. Scin quid responderi pro definitione altera possit. Quod necesse est adijcere le, in unam partem fluens aer? Utique enim quod fluit, in unam partem fluit. Nemo æquam fluere dicit, si tantum intra se moveri, sed si aliquis fertur. Potest ergo aliquid moveri, et non fluere ; at e contrario non potest fluere, nisi in unam partem. Sed sive hæc brevitas satis a calumnia tuta est, sive utamur ; sive aliqua circumspicienda est, verbo non percat, cuius rejectio cavillationem omnem poterit excludere. Nunc ad ipsam rem accedamus, quoniam satis de formula disputatum est.

II. Democritus ait, quum in angusto inani multa sunt corpuscula, quæ ille atomas vocat, sequi ventum. At contra, quietum et placidum aeris statum esse, quum in motu inani parum sunt corpuscula. Nam quum in modum in foro aut vico quondam paucitas est, sive tumultu ambulatur ; ubi turba in angustum concurrat, aliorum in alios incidentium rixa sit : sic in hoc quo circumdati

lombent l'un sur l'autre, qu'ils se poussent et repoussent, qu'ils s'entrelacent et se compriment. De là se produit le vent, lorsque ces corps qui luttent entre eux commencent à céder et à fuir après une longue fluctuation. Dans un espace considérable, où nageront quelques atomes, il n'y aura ni choc, ni impulsion.

III. Cette théorie est fautive, et ce qui le prouve, c'est que parfois il n'y a pas le moindre vent quand l'air est tout chargé de nuages. Alors pourtant il y a plus de corps pressés et à l'étroit, ce qui produit l'épaisseur et la pesanteur des nuages. Ajouter qu'au-dessus des fleuves et des lacs s'élève fréquemment des brouillards dus à l'agglomération de corpuscules condensés, sans que pour cela il y ait du vent. Quelquefois même le brouillard est assez épais pour dérober la vue des objets voisins; ce qui n'aurait pas lieu sans l'entassement d'une multitude d'atomes dans un lieu étroit. Jamais pourtant il n'y a moins de vent que par un temps nébuleux; et même, ce qui combat encore la doctrine opposée, le soleil, au matin, dissout, en se montrant, les vapeurs humides qui épaississent l'air. Alors le vent se lève, après que la masse de ces corpuscules, enfin dégagée, se résout et se dissémine.

IV. Comment donc se forment les vents? Car vous ne nîez pas qu'ils se forment. De plus d'une manière. Tantôt c'est la terre elle-même qui exhale et chasse à grands flots l'air de son sein; tantôt, lorsqu'une grande et continue évaporation a poussé de bas en haut ces exhalaisons, c'est de

leur modification et de leur mélange avec l'air que naît le vent. Car je ne puis me résoudre ni à admettre ni à taire cette idée, que, tout comme, dans le corps humain, la digestion donne lieu à des vents qui offensent vivement l'odorat, et dont nos entrailles se débarrassent tantôt bruyamment, tantôt en silence; de même ces immenses corps de la nature enfante des vents lorsqu'il digère. Estimons-nous heureux que ses digestions soient toujours bonnes: autrement nous aurions à craindre de plus graves inconvénients. Ne serait-il pas plus vrai de dire que de toutes les parties du globe il s'élève incessamment des masses de corpuscules qui, d'abord agglomérés, puis raréfiés peu à peu par l'action du soleil, exigent, comme tout corps comprimé qui se dilate, un espace plus considérable, et donnent naissance au vent?

V. Eh quoi! n'y aurait-il, selon vous, d'autre cause des vents que les évaporations de la terre et des eaux qui, après avoir pesé sur l'atmosphère, se séparent impuissamment, et, de compactes qu'elles étaient, venant à se raréfier, s'étendent nécessairement plus au large? J'admets aussi cette cause. Mais une autre beaucoup plus vraie et la plus puissante, c'est que l'air a naturellement la propriété de se mouvoir, qu'il n'emprunte point d'ailleurs, mais qui est en lui tout comme malade autre félicité. Pouvez-vous croire que l'homme ait reçu la puissance de se mouvoir, et que l'air seul demeure inerte et incapable de mouvement? L'eau n'a-t-elle pas le sien, même en l'absence de tout

amnis spatio, quom exiguum locuto molia corpora imple verlot, necesse est alia aliis locidant, et impellantur ac repellantur, impellunturque et comprimantur, ex quibus nascitur ventus, quom illa que colluctantur, incubere, et dio fluctuata ac dubia inclovere se. At nbi in magnis latitate corpora pauci versantur, nec arctare possunt, nec impelli.

III. Hoc falsum esse, vel ex eo colligas licet, quod tunc interim minime ventus est, quom aer nullo gravius est. Atqui tunc plurima corpora s- lo angustum continere, et inde spissatam nobilum gravitas est. Adhuc nunc, quod circa flumina et locos frequens nebula est, arctatis congestiue corporibus, nec tamen ventus est. Interdum veni tuta caligo effunditur, ut conspe tum io virtuo stantium eripiat; quod non exiret, nisi in parvum locum corpora se multa compellerent. Atqui nullum tempus magis, quam nebulosum, caret vento. Adhuc nunc, quod e contrario venit, ut si matutinum aera spissum et humidum aera suo tenet. Tunc surgit aura, quom datum est laxamentum corporibus, et spatio librum ac turba resoluta est.

IV. Quomodo, inquis, ergo venti fiunt, quos non negas fieri? Non uno modo. Alias enim terris ipsa magnam vim aeris ejcit, et ex abditio spiriti; alia quom magna et continua ex imo evaporatio in altum egit que emiserat,

mutatis ipsa balibus misti in ventum veritur. Illud enim nec ut credam, mibi persuaderi potest, nec ut faciam: quomodo in nostris corporibus ex cibo fit inflatio, que non sine magna varium injuria emittitur, et ventrem interdum cum sono exonerat, interdum secretus; sic paluit et hanc magnam rerum naturam alimenta multorum emittere spiritum. Bene nobiscum agitur, quod semper concoquit; alioquin immo diu aliquid timeremus. Numquid ergo hoc verius est, dicere, nulla ex omni parte terrarum et assidue ferri corpuscula; que, quom coacta sunt, deinde extenuati sole exerunt, quis omnia quod lo angusto dilatur, spatium majus desiderat, ventus ex-istit?

V. Quid ergo? hanc saltem esse causam venti existimas, aquarum terrarumque evaporatioes? Ex his gravitatem aeris fieri, deinde subri impels, quom que deorsum atent, ut est necesse, estorsum altius in ampliore locum? Ego vero et hanc judico. Ceterum illis est longe verior causa, vincturque, balere aera naturalem vim motendi se; ore altius concipere, sed inerte illi aliorum rerum, ita hujus potentiam. An hoc existimas, nobis quidem datas vires esse, quibus nos moveremus, aera autem inertem et inagilabilem reticere esse? quom aqua motum suum habent, etiam rotas quiescentes; nec enim aliter animalia edere possent. Magnam quom in-

veut? Autrement elle ne produirait aucun être animé. Ne voyons-nous pas la mousse naître dans son sein, et des végétaux flotter à sa surface?

VI. Il y a donc un principe vital dans l'eau : que dis-je dans l'eau? Le feu, par qui tout se consume, est lui-même créateur, et, chose invraisemblable, qui pourtant est vraie, certains animaux lui doivent naissance. Il faut donc que l'air possède une vertu analogue; et c'est pourquoi tantôt il se condense, tantôt se dilate et se purifie; d'autres fois, il rapproche ses parties, puis il les sépare et les dissémine. Il y a donc entre l'air et le vent la même différence qu'entre un lac et un fleuve. Quelquefois le soleil lui seul produit le vent, en raréfiant l'air épais, qui perd, pour s'étendre, sa densité et sa cohésion.

VII. Nous avons parlé des vents en général; entrons maintenant dans le détail. Peut-être découvrirons-nous comment ils se forment, si nous découvrirons quand et où ils prennent leur origine. Examinons d'abord ceux qui soufflent avant l'aurore et qui viennent des fleuves, des vallées, ou des golfes. Tous ces vents n'ont point de persistance, ils tombent dès que le soleil a pris de la force, et ne montent qu'à peu de distance de la terre. Ces sortes de vents commencent au printemps et ne durent pas au-delà de l'été; ils viennent surtout des lieux où il y a beaucoup d'eau et beaucoup de montagnes. Bien que l'eau abonde dans les pays de plaine, ils manquent d'air, je veux dire de cet air qui peut s'appeler vent.

VIII. Comment donc se forme ce vent que les Grecs nomment *Enkolpia*. Toutes les exhalaisons

des marais et des fleuves (et elles sont aussi abondantes que continues) alimentent le soleil pendant le jour; la nuit, elles cessent d'être pompées et renfermées dans les montagnes, elles se concentrent sur le même point. Quand l'espace est rempli et ne peut plus les contenir, elles s'échappent par où elles peuvent, et se portent toutes du même côté; de là naît le vent. Le vent fait donc effort où il trouve une issue plus libre et une capacité plus grande pour recevoir tout cet amas de vapeurs. La preuve de ce fait, c'est que durant la première partie de la nuit il n'y a pas de vent; parce que c'est alors que commencent à s'entasser ces vapeurs qui regorgent déjà vers le point du jour, et cherchent un écoulement pour se décharger; elles se portent du côté où s'offre le plus de vides et où s'ouvre un champ vaste et libre. Le soleil levant les stimule encore davantage en frappant cette atmosphère froide. Car, avant même qu'il paraisse, sa lumière agit déjà; ses rayons n'ont pas encore frappé l'air, que déjà la lumière qui le précède le provoque et l'irrite. Mais quand il se montre lui-même, il attire en haut une partie de ces émanations, et dissout l'air par sa chaleur. Aussi ces courants d'air ne sauraient-ils durer plus tard que l'aurore; toute leur force tombe en présence du soleil; les plus violents s'affaiblissent vers le milieu du jour, et jamais ne se prolongent au-delà de midi. Les autres sont plus faibles, moins continus, et toujours en raison des causes plus ou moins puissantes qui les engendrent.

IX. Pourquoi les vents de cette espèce ont-ils

nasci aqvis, et herbosa quedam videmus, summo insuetantia.

VI. Est ergo aliquid in aqua vitale. De aqua dico? Ignis qui omnia consumit, quedam etiam creat; et quod videri non potest simile veri, sed tamen verum est animalia igne generari. Habet ergo aliquam vim talem aer, et ideo modo spissat se, modo expandit et purgat; alias contrahit, alias diluit, ac differt. Hoc ergo interest inter aerem et ventum, quod inter lacum et flumen. Aliquando per se ipse sol causa venti est, fundens rigentem aerem, et ex denso coactoque expulsum.

VII. In universum de ventis distinximus; nunc virilium incipiemus illos excludere. Fortasse apparebit quemadmodum fiant, si appauerit, quando et unde procedant. Primum ergo anhelantes flatus inspiciamus, qui aut ex fluminibus, aut ex conuallibus, aut ex aliquo sinu feruntur. Nullus ex his perennis est, sed cadit hirsute jam sole; nec ferit ultra terrarum adspicuum. Hoc ventorum genus incipit vere, nec ultra desinet durare. Et inde maxime venit, ubi aquarum plurimum et montium est. Plana licet abundent aquis, tamen carent aura; hæc dico, quæ pro vento valet.

VIII. Quomodo ergo talis status concipitur, quem

Græci *Enkolpia* vocant? Quidquid ex se paludes et flumina emittunt, id autem et multum est, et assiduum, per diem solis alimentum est; nocte non exhauritur, sed montibus inclusum, in sinu regionem colligitur. Quam illam implevit, et jam se non capit, sed exprimitur aliquo, et in unam partem procedit; hic ventus est. Itaque eo iniebit, quo liberior exitus inuiat, et loci lasitas, in quam conuersata iurant. Huius rei argumentum est, quod prima noctis parte non spirat. Incipit enim fieri tunc illa collectio, quæ circa lucem jam plena est, et onerata querit quo defluat; et eo potissimum exitu, ubi plurimum vacui est, et magna se patens aëre. Adiecit autem ei stimulus ortus solis, feriens gelidum aerem. Nam etiam antequam appareat, lumine ipso valet; et nondum quidem aëre radiis impellitur, jam tamen laesit et irritat, luce præmissa. Nam quum ipse processit, alia superius rapiuntur, alia diffunduntur tepore. Ideo non ultra multum illis datur flere; omnis florum vis conspectu solis extinguitur; etiam violentiores flavere, circa medium tamen diem relanguescunt; nec nunquam usque in meridiem aura producitur. Alia autem inbecillior ac brevior est, prout valentioribus minoribusque collecta causis est.

IX. Quare tamen tales venti vere etestate validiores

plus de force au printemps et en été ; car ils sont très-faibles le reste de l'année et ne peuvent enfler les voiles? C'est que le printemps est une saison humide, et que la grande quantité des eaux et des lieux que sature et arrose l'humidité naturelle de l'atmosphère augmente les évaporations. Mais pourquoi soufflent-ils de même l'été? Parce qu'après le coucher du soleil la chaleur du jour dure encore et subsiste une grande partie de la nuit : elle facilite la sortie des vapeurs, et attire puissamment toutes les émissions spontanées de la terre ; après quoi la force lui manque pour les consumer. Ainsi la durée des émanations et des exhalaisons du sol et des eaux est plus longue que dans les temps ordinaires : or, le soleil, à son lever, produit du vent non-seulement par sa chaleur, mais encore par la percussion. Car la lumière qui, comme je l'ai dit, précède le soleil, n'échauffe pas encore l'atmosphère, elle la frappe seulement. Ainsi frappé, l'air s'écoule latéralement. Je ne saurais pourtant accorder que la lumière soit par elle-même sans chaleur, puisque c'est la chaleur qui la produit. Peu-être n'a-t-elle pas autant de chaleur que son action le ferait croire ; elle n'en fait pas moins son effet, en divisant, en atténuant les vapeurs condensées. Les lieux mêmes que la nature jalouse a faits inaccessibles au soleil, sont du moins réchauffés par une lumière louche et sombre, et sont moins froids de jour que de nuit. D'ailleurs la chaleur a pour effet naturel de chasser, de repousser loin d'elle les brouillards. Le soleil doit donc en faire autant ; d'où quelques-uns se sont figuré que le vent port du même point que le soleil ; opinion évidemment

fausse, puisque le vent porte les vaisseaux de tous côtés, et qu'on navigue à pleines voiles vers l'orient ; ce qui n'aurait pas lieu, si le vent venait du côté du soleil.

X. Les vents étiens, dont on veut tirer un argument, ne prouvent guère ce qu'on avance. Exposons cette opinion avant de donner les motifs qui nous la font rejeter. Les vents étiens, dit-on, ne soufflent pas en hiver ; les jours alors étant trop courts, le soleil disparaît avant que le froid soit vaincu ; les neiges peuvent s'amoucler et darcir. Ces vents ne commencent qu'en été, lorsque les jours deviennent plus longs et que le soleil nous darde des rayons perpendiculairement. Il est donc vraisemblable que les neiges, frappées d'un chaud plus pénétrant, exhalent plus d'humidité, et qu'à son tour la terre, débarrassée de cette enveloppe, respire plus librement. Il se dégage donc de la partie nord de l'atmosphère plus de corpuscules, qui refluent dans les régions basses et chaudes. De là l'essor des vents étiens ; et s'ils commencent dès le solstice et ne tiennent pas au-delà du lever de la canicule, c'est que déjà une grande partie des émanations septentrionales a été renouée vers nous ; au lieu que, quand le soleil échangeant de direction, est plus perpendiculaire sur nos têtes, il attire à lui une partie de l'atmosphère et repousse l'autre. C'est ainsi que l'haleine des vents étiens tempère l'été, et nous protège contre la chaleur accablante des mois les plus brûlants.

XI. Maintenant, comme je l'ai promis, expliquons pourquoi ces vents ne sont d'aucun secours et ne fournissent aucune preuve à la cause de mes

sunt? Levissimi enim cetera parte anni, nec qui vela impieant, surgunt. Quia ver aquosius est, et ex plurimis aquis, lociave ob humidam cœli naturam saturis et redundantibus, major evaporatio est. At quare æstate profunditur? Quia post occasum solis remanet diurnus calor, et magna noctis parte perdurat; qui evocat essentia, ac vehementius trahit, quicquid ex his sponte reddi solet; deinde non tantum habet virium, ut quod evocavit, absumat. Ob hoc diutius corpuscula, emanare solita et efflari, terra ex se atque humor emittit. Facit autem ventum sol natus, non calore tantum, sed etiam ictu. Læx enim, ut dist, qui solem antecedit, nondum aera calefacit, sed percussit tantum; percussus autem in istas cedit. Quoniam ego ne illud quidem concesserim, lucem ipsam sine calore esse, quum ex calore fiat. Non habet forsitan tantum leporia, quantum actu apparatus. Opus tamen suum facit, et densa diducit ac tenuat. Præterea loca, quæ aliquis iniquitate nature ita clausa sunt, ut solem accipere non possint, illa quoque nubila et tristi luce calefiunt, et per diem minus quam noctibus rigent. Eademque natura calor omnis abigit nebulas, et a se repellit. Ergo sol quoque idem facit. Et ideo quibusdam videtur, inde flatus esse, unde sol. Hoc falsum esse ex eo

apparet, quod aura in omnem partem vehit, et contra ortum plenis ventis navigatur. Quod non eveniret, si semper ventus foretur a sole.

X. Etesia quoque, qui in argumentum a quibusdam advocatur, non a mus propositum adjuvant. Dicam primum quid illa placeat; deinde, cur displiceat mihi. Etesia, inquam, biemo non sunt; quia brevissimis diebus sol desinit, priusquam frigus evincatur. Itaque nives et ponantur et durantur. Æstate incipiet flare, quum et longius extenditur dies, et recti in nos radii dirigitur. Veri ergo simile est, concussas calore magnum nives plus humidit efflare. Item terras exoneratas nive, resectasque aprare liberius. Itaque plura ex septentrionali parte cœli corpora exire, et in hæc loca, quæ submissiora ac tepidiora sunt, deferri. Sic impetum Etesias sumere; et ob hoc a solstitio illis initium est, ultraque ortum Cæcilon non valent; quia jam multum et frigida cœli parte in hanc egestum est. At sol multo cursu in nostram rectius tenditur; et alteram partem aeris attrahit, aliam vero impellit. Sic ille Etesiarum flatus æstatem frangit; et a mensium ferventissimorum gravitate defendit.

XI. Nunc, quod præmia, dicendum est, quare Etesia illos non adjuvant, nec quidquam huic conferant causæ.

adversaires. Nous disons que l'aurore éveille le souffle du vent, qui baisse sitôt que l'air a été touché du soleil : or, les gens de nier nomment les Étéiens dormeurs et paresseux, attendu, comme dit Gallion, qu'ils ne sauraient se lever matin, et qu'ils ne font acte de présence qu'à l'heure où les vents les plus opiniâtres ont cessé; ce qui n'arriverait pas, si le soleil les absorbait comme les autres. Ajoutez que, s'ils avaient pour cause la longueur du jour et sa durée, ils devraient souffler avant le solstice, temps où les jours sont le plus longs et la fonte des neiges le plus active; car, au mois de juillet, la terre est tout à fait déconverte, ou du moins fort peu d'endroits sont encore cachés sous la neige.

XII. Certains vents sortent de nuages qui crèvent et se dissolvent en s'abaissant; les Grecs les appellent *Ecnéphies*. Voici, je pense, le mode de leur formation : l'évaporation terrestre jette dans les airs quantité de corpuscules hétérogènes et d'inégales dimensions, les uns secs, les autres humides. Quand toutes ces matières antipathiques et qui luttent entre elles sont réunies en un même ensemble, il est vraisemblable qu'il se forme des nuages creux, entre lesquels s'établissent des intervalles cylindriques, étroits comme le tuyau d'une flûte. Dans ces intervalles est enfermé un air subtil, qui aspire à s'étendre plus au large sitôt que le frottement d'un passage trop resserré l'échauffe et augmente son volume; alors il déchire son enveloppe, il s'échappe : c'est un vent rapide, orageux presque toujours, vu la hauteur dont il descend et l'énergie que sa chute lui donne. Car

il n'est pas libre et à l'aise; il est contraint, il lutte et s'ouvre de force une route. D'ordinaire cette fureur dure peu. Comme il a brisé les nuages qui lui servaient de retraite et de prison, il arrive avec impétuosité, accompagné quelquefois du tonnerre et de la foudre. Ces sortes de vents sont beaucoup plus forts et durent davantage, quand ils absorbent dans leur cours d'autres vents issus des mêmes causes, et que plusieurs n'en font qu'un seul. Ainsi, les torrents n'ont qu'une grandeur médiocre tant qu'ils courent isolés; mais, grossis par la jonction d'un grand nombre d'autres eaux, ils deviennent plus considérables que des fleuves réglés qui coulent toujours. On peut croire qu'il en est de même des ouragans : ils durent peu, tant qu'ils soufflent seuls; mais dès qu'ils ont associé leurs forces, et que l'air, chassé de plusieurs points de l'atmosphère, se ramasse sur un seul, ils y gagnent plus de fougue et de persistance.

XIII. Un nuage qui se dissout produit donc du vent; or, il se dissout de plusieurs manières : ce globe de vapeurs est crevé quelquefois par les efforts d'un air enfermé qui cherche à sortir, quelquefois par la chaleur du soleil, ou par celle que déterminent le choc et le frottement de masses énormes. Nous pouvons, si vous le voulez, examiner ici comment se forment les tourbillons. Tant qu'un fleuve coule sans obstacle, son cours est uniforme et en droite ligne. S'il rencontre un rocher qui s'avance du rivage dans son lit, ses eaux rebroussement faute de passage, et se replient circulairement. Elles tournent ainsi et s'absorbent d'elles-

Dicimus autem luce auram incitari, tandem subsidere, quam illum sol stiligit. Atqui Etwire ob hoc somnolenti a matutis, et delicti vocantur, quod, ut ait Gallio, mane nesciunt surgere : eo tempore incipiunt prodire, quo ne pertinax quidem nux est : quod non accideret, si ut anarus, ita illos sol commoveret. Adjice nunc, quod si causa illis fitis est spatium diei ac longitudinis, etiam nunc solstitium non discent, quam longissimus dies sunt, et cum maxime nives labescunt. Julia enim mensis jam dispolata sunt omnia, sunt certe animorum pauca jacent adhuc sub nive.

XII. Sunt quedam genera ventorum, qui rupte nubes et in praeonem solute emittunt. Il s Græci ventos *Ecnepes* vocant. Qui hoc, ut puto, modo sunt. Quam magna inequalities ac dissimilitudo corporum, que vapor terræ emittit, in sublimi est, et alia ex his corporibus sicca sint, alia humida; ex tanta discordia corporum inter se pugnantium, quoniam in unum conglobata sunt, verisimile est quendam causam effici nubes, et intervalla inter illas relinquere fluitantem, et in modum fluitantis angustia. His intervallis tenuis inclauditur spiritus, qui majus desiderat spatium, quam everberatus cursu parum libero incaluit; et ab hoc amplior fit, et citiusque eiaculata, et erumpit in ventum, qui fere procerbus est, quia superne demittitur, et in nos cadit vehementer et acer; quod non fuit, nec

per apertum venit, sed laborat, et iter sibi vi ac pugna parat. Hoc fere brevis illis est. Quia receptaculum nubium per que feriebatur, ac monumenta prærumpit; ideo tumultuosus venit aliquando non sine igne ac sonu cæli. Hi venti multo majores distansioresque sunt, si plius quoque illius et eadem causa ruentes in se subsistere, et in unum confluisse plures; sicut torrentes modice magnitudinis eunt, quando separatim suis cursus est; quoniam vero plures in se aquas convertere, fluminum justorum ac perennium magnitudinem etcedunt. Idem credibile est fieri et in præcæli, ut sint breves quando singule sunt; ubi vero sociaverint vires, et ex pluribus cæli partibus eiusdem spiritus eodem se conflant, et impetus illis accedit, et mora.

XIII. Facit ergo ventum resoluta nobis; que pluribus modis solvitur. Nonnunquam conglobationem illam spiritus rumpit incaluit et in exitum nitentis tueltatio; nonnunquam calor, quem modo sol fecit, modo ipsa æritas ingenuum inter ac corporum et attritus. Hoc loco, si libet videtur, queri potest, cur turbo fit. Evenire in fluminibus solet, ut, quando sine impedimento feruntur, simplex et rectum illis iter sit; ubi incurvere in aliquid maxum ad latus ripe prominens, retorquentur, et in orbem aquas sine exitu Rectant, ita ut circumdate in

mêmes de manière à former un tourbillon. De même le vent, tant que rien ne le contraire, pousse ses efforts droit devant lui. Repoussé par quelque promontoire, ou resserré par le rapprochement de deux montagnes dans un canal étroit, il se roule sur lui-même à plusieurs reprises, et forme un tourbillon semblable à ceux qu'on voit dans les fleuves, comme nous venons de le dire. Ce vent donc, mu circulairement, qui tourne sans cesse autour du même centre, et s'irrite par son propre tournolement, s'appelle tourbillon. Avec plus de fougue et plus de durée dans sa circonvolution, il s'enflamme et devient ce que les Grecs nomment *prester* : c'est le tourbillon de feu. Ces tourbillons sont presque aussi dangereux que le vent qui s'échappe des nuages; ils emportent les agrès des vaisseaux, et souèvent les navires mêmes dans les airs. Il y a des vents qui en engendrent d'autres tout différents, et qu'ils poussent au hasard dans l'air, selon des directions tout autres que celles qu'ils affectent eux-mêmes. Et, à ce propos, une réflexion se présente à moi. De même que la goutte d'eau qui déjà penche et va tomber, ne tombe toutefois que lorsque plusieurs s'ajoutent à elle et la renforcent d'un poids, qui enfin la détache et la précipite; de même, tant que les mouvements de l'air sont légers et répartis sur plusieurs points, il n'y a pas encore de vent; le vent ne commence qu'à l'instant où toutes ces tendances parallèles se confondent en un seul essor. Le souffle et le vent ne diffèrent que du plus au moins. Un souffle considérable s'appelle vent; le souffle proprement dit est un léger écoulement d'air.

XIV. Reprenons ce que j'ai dit primitivement. Il y a des vents qui sortent des cavernes et des retraites intérieures du globe. Le globe n'est point solide et plein jusqu'en ses profondeurs; il est creux en grande partie,

Et suspendu sur de sombres abîmes.

Quelques-unes de ces cavités sont absolument vides et sans eau. Bien que nulle clarté n'y laisse voir les modifications de l'air, je crois pouvoir dire que dans ces ténébreuses séjourner des nuages et des brouillards. Car ceux qui sont au-dessus de la terre n'existent pas, parce qu'on les voit; ou les voit parce qu'ils existent. Les nuages souterrains n'en existent donc pas moins, pour être invisibles. Vous devez savoir que sous terre il existe des fleuves semblables aux nôtres : les uns coulent paisiblement; les autres roulent et se précipitent avec fracas sur des rochers. Vous m'accorderez aussi, n'est-ce pas, l'existence de lacs souterrains, d'eaux stagnantes et privées d'issue? Si tout cela existe, nécessairement l'air, dans ces cavités, se charge d'exhalaisons qui, pesant sur les couches inférieures, donnent naissance au vent par cette pression même. Il faut donc reconnaître que les nuages souterrains alimentent des vents qui couvent dans l'obscurité, et qui, après avoir amassé assez de forces, renversent l'obstacle qu'oppose le terrain, ou s'emparent de quelque passage ouvert à leur fuite, pour s'élaner sur notre globe par ces voies cavernueuses. Il est en outre manifeste que la terre enferrme dans son sein d'énormes quantités de soufre et d'autres substances également inflammables. Le vent qui s'y engouffre pour

se sorbeantur, et vortices efficiant. Sic ventus, quando nihil obstat, vires suas effundit. Ubi aliquis promontorium reperimus est, aut vis locorum contrarium in eundem devenimus tuncque collectus; superius in se volutatur, similisque illis, qui in fluminibus convertitur, aqua facit vortices. Ille ventus circunctus, et emittens ambrosia locum, et se ipsa vertigine concitans, turbo est. Qui si pugnacior est, ac diutius volutatur, inflammationem, et efficit quem *prester* Greci vocant. Ille est igneus turbo. Et fere omnia pericula venti erupit de nubibus produnt, quibus armamenta capiuntur, et tota naves in sublimem tolluntur. Etiamne quidem venti diversos ex se generant, et impulsus aera in alias quoque partes, quem in quas inclinare, dispergunt. Illud quoque diem, quod mihi occurrit, quocumque modo stillicidia, quavis jam inclinant se et labantur, nondum tamen effecere lapsum, sed ubi plura coiere et turbo vires dedit, tunc fluere et ire dicuntur: sic quando ille levis sub aeris motus, agitati pluribus locis, nondum ventus est; tunc esse incipit, quum omnes illos miscuit, et in unum impetum coadit. Spiritum a vento modus separat; vehementior enim spiritus ventus est; invicem spiritus leviter fluens ser-

XIV. Repetam nunc quod in primo diximus, ede e specu ventos, recessaque interiora terrarum. Non tota solido continetur terra in unum usque fundatur, sed multis partibus cava,

..... et cæcis mæpensa latetris.

Alicubi habet inania sine humore. Ibi etiam nulla vis discrimen aeris monstrat, dicunt tamen ubi nebulae in obscuro consistere. Nonne hæc quidem supra terras, quia videntur, sunt: sed quia sunt, videntur. Illic quoque nihilominus ob id sunt, quod non videntur. Fluvium illic scias licet, nostris paria, subitibi: alia leviter ducta, alia in confragis locis; recipiuntur sonantia. Quid ergo, non illud a quo dabis, esse aliquando et sub terra lacus, et quosdam aquas sine exitu stagnare? Quasi ista sunt, necesse est et illud, aera moveri, oneratumque incumbere, et ventum propulsu suo concitare. Ex illis ergo subterraneis nobis scimus materiam inter obscura flumina, quum tantum virum fecerint, quam aut terræ obstantia auferant, aut aliquod spectum ad hos effatus iter occupent, et per hanc cavernam in nostras terras efferrant. Illud vero manifestum est, magnam esse sub terris vim sulphuris, et aliorum non

trouver une issue doit, par le seul frottement, allumer la flamme. Bientôt l'incendie gagne au loin; l'air même qui était sans action se dilate, s'agite et cherche à se faire jour, avec un frémissement terrible et des efforts impétueux. Mais je traiterai ceci avec plus de détail quand il s'agira des tremblements de terre.

XV. Permettez-moi ici de vous raconter une anecdote. Au rapport d'Asclépiodote, Philippe fit descendre un jour nombre d'ouvriers dans une ancienne mine, depuis longtemps abandonnée, pour en explorer les richesses et la situation, et voir si l'avidité de ses aïeux avait laissé quelque chose à leur postérité. Les ouvriers descendirent avec une provision de flambeaux pour plusieurs jours. Ils découvrirent, après une longue et fatigante route, des fleuves immenses, de vastes réservoirs d'eaux dormantes, pareils à nos lacs, et au-dessus desquels la terre, loin de s'affaisser, se prolongeait en voûte, spectacle qui les remplit d'effroi. J'ai lu ce récit avec un bien vif intérêt. J'ai vu par là que les vices de notre siècle ne sont pas d'hier, mais remontent, par une déplorable tradition, aux temps les plus reculés; et que ce n'est pas de nos jours seulement que l'avidité, fouillant le sein de la terre et les veines des rochers, y chercha des trésors que leurs ténèbres nous cachaient mal. Nos ancêtres aussi, dont nous célébrons les louanges, dont nous gémissons d'avoir dégénéré, ont, dans la soif de s'enrichir, coupé des montagnes: ils ont vu l'or sous leurs pieds et la mort sur leurs têtes. Avant le Macédonien Philippe, il s'est trouvé des rois qui, poursuivant l'or

jusque dans les plus profonds abîmes, et renouant à l'air libre, s'enfouaient dans ces gouffres où n'arrive plus rien qui distingue le jour de la nuit, et laissent loin derrière eux la lumière. Quel était donc ce grand espoir? Quelle impérieuse nécessité a courbé si bas l'homme, fait pour regarder les cieux? Qui l'a pu enfouir et plonger au sein même et dans les entrailles du globe pour en exhumer l'or, l'or aussi dangereux à poursuivre qu'à posséder? C'est pour de l'or qu'il a creusé ces longues galeries, qu'il a rampé dans les boues autour d'une proie incertaine, qu'il a oublié le soleil, oublié cette belle nature dont il s'exilait! Sur quel cadavre la terre pèse-t-elle autant que sur ces malheureux jetés par l'impitoyable avarice sous ces masses gigantesques, déshérités du ciel, ensevelis dans les profondeurs qui recèlent ce poison fatal? Ils ont osé descendre au milieu d'un ordre de choses si nouveau pour eux, sous ces terres suspendues et qui menaçaient leurs têtes; et les vents qui soufflaient au loin dans le vide, ces effrayantes sources dont les eaux ne coulaient pour personne, cette épaisse et éternelle nuit, ils ont bravé tout cela, et ils craignent encore les enfers!

XVI. Mais je reviens à la question qui m'occupe. Quatre vents se partagent les quatre points du ciel, le levant, le couchant, le midi et le septentrion. Tous les autres, qu'on appelle de tant de noms divers, se rattachent à ces vents principaux.

L'Eurus oriental règne sur l'Arabie;  
L'impétueux Borée envahit la Scythie;

minus ignem alentium. Per hac loca quum se, exitum querens, spiritus torat, accendat flammam ipso affrictu necesse est. Deinde flammis talis fasis, etiam quid ignavi acris erat, extenuatum moveri, et viam cum fremitu vasto, atque impetu querere. Sed hoc diligentius persequar, quum queram de mulibus terræ.

XV. Nunc mihi permittite narrare fabulam. Asclepiodotus auctor est, demissos quum plurimos a Philippo in metallum antiquum olim desitatum, ut explorentur quæ ubertatis ejus esset, qui status, an aliquid futuris reliquisset veias avaritiæ; descendisse illos cum multo lumine, et multo duratiora dies; deinde longa vis fatigatos, viderisse flumina lugentia, et conceptus aquarum inertium vastos, poros doctis, nec compressos quidem terra superimmissos, sed libere laxatis, non sine horrore visos. Cum magna hæc legi voluptate; intellexi enim seculum nostrum, non novis vitis, sed jam inde antiquitas traditis laborare; nec nostra male primam avaritiæ, venas terrarum lapidumque rimatum, in temetris male abstrusa questisse. Illi quoque majores nostri, quos celebramus laudibus, quibus dissimiles querimus nos esse, spe ducti montes ceciderunt, et supra lucrum sub ruina steterunt. Ante Philippum Macedonem reges fuisse, qui

pecuniam in altissimis usque latebris sequerentur, et relicto spiritu libero in illos se demitterent specus, in quos nullum noctium diurnumque perveniret discrimen, et a tergo lucem relinquere. Quæ tanta spes fuit? Quæ tanta necessitas hominem ad sidera erectum locuravit, et defodit, et in fundum telluris latine mersit, ut erueret aurum, non minore periculo querendum, quam possidendum? Propter hoc cuniculos egit, et circa prædæ luteolum incertamque reptavit, oblitus diem, oblitus uitare melioris, a qua se avertit. Nulli ergo mortuo terra tam gravis est, quam latæ, supra quos avaritiæ urgens terrarum pondus luecit, quibus absistit celum, quos in imo, ubi illud malum virus latet, infodit. Illo descendere ausi sunt, ubi novam rerum positionem, terrarumque pendulum habitas, ventosque per colum inane experirentur, et aquarum nulli fluentium horridos fontes, et aliam perpetuamque noctem. Deinde quum lata fecerint, inferos metum!

XVI. Sed ut ad id, de quo agitur, revertar, venti quatuor sunt, in ortum, occiduum, meridiem, septentrionemque divisi. Ceteri, quos variis nominibus appellamus, his applicantur.

Eurus ad aurofani Nabathæque reges recitat.

Les bords où le soleil étoit ses derniers feux  
Échurent à Zéphyre, et l'Aéon nébuleux  
Souffla sur le midi la pluie et les orages.

Où, pour les énumérer en moins de mots, faites  
ce qui n'est nullement faisable : réunissez-les en  
une seule tempête :

L'Eurus et le Notus, l'Africus orageux,  
Tous s'élancent...

Et le quatrième aussi, quoiqu'il ne fût pas de la  
mêlée, l'aquilon. D'autres comptent douze vents :  
ils subdivisent en trois chacune des quatre parties  
du ciel, et adjoignent à chaque vent deux subal-  
ternes. C'est la théorie du judicieux Varron ; et  
cet ordre est rationnel. Car le soleil ne se lève ni  
ne se couche pas toujours aux mêmes points. A  
l'équinoxe, qui a lieu deux fois l'an, son lever ou  
son coucher n'est pas le même qu'au solstice d'hiver  
ou au solstice d'été. Le vent qui souffle de  
l'orient équinoxial s'appelle en notre langue *Subsolanus*, et en grec *Apheliotes*. De l'orient d'hiver  
souffle l'Eurus, qui, chez nous, est Vulturne.  
Tite-Live lui donne ce nom dans le récit de cette ba-  
taille funeste aux Romains, où Annibal sut mettre  
notre armée en face tout à la fois du soleil levant et  
du Vulturne, et nous vainquit, ayant pour auxi-  
liaires le vent et ces rayons dont l'éclat éblouissait  
les yeux de ses adversaires. Varron aussi se sert  
du mot Vulturne. Mais *Eurus* a déjà obtenu droit  
de cité, et ne se produit plus dans notre idiome  
à titre d'étranger. De l'orient solstitial nous arrive  
le *Cecias* des Grecs, qui, chez nous, n'a point de

nom. L'occident équinoxial nous envoie le *Favo-  
nius* que ceux mêmes qui ne savent pas le grec  
vous diront s'appeler Zéphyre. L'occident solstitial  
enfante le *Corus*, nommé par quelques-uns *Ar-  
gestes*, ce qui ne me semble pas juste ; car le *Co-  
rus* est un vent violent, qui n'a qu'une seule di-  
rection ; tandis que l'*Argestes* est ordinairement  
doux, et se fait sentir à ceux qui vont comme à  
ceux qui reviennent. De l'occident d'hiver vient  
l'*Africus*, vent furieux et rapide que les Grecs ont  
nommé *Lips*. Dans le flanc septentrional du monde,  
du tiers le plus élevé souffle l'aquilon ; du tiers  
qu'occupe le milieu, le septentrion ; et du tiers le  
plus bas, le *Thracius*, pour lequel nous n'avons  
pas de nom. Au midi se forment l'*Euro-Notus*, le  
*Notus*, en latin *Auster*, et le *Libo-Notus*, qui est  
aussi sans nom parmi nous.

XVII. J'adopte cette division en douze vents ;  
non qu'il y en ait partout autant, car l'inclinaison  
du terrain en exclut souvent quelques-uns ; mais  
parce qu'il n'y en a nulle part davantage. Ainsi,  
quand nous disons qu'il y a six cas, ce n'est pas  
que chaque nom en ait six, c'est parce qu'aucun  
n'en reçoit plus de six. Ceux qui ont reconnu  
douze vents se sont fondés sur la division ana-  
logue du ciel. En effet, le ciel est partagé en cinq  
zones, dont le centre passe par l'axe du monde.  
Il y a la zone septentrionale, la solstitiale, l'é-  
quinoxiale, la brumale et la zone opposée à la  
septentrionale. On en ajoute une sixième qui  
sépare la région supérieure du ciel de la région  
inférieure. Car, comme vous savez, toujours une

Persicique, et radis juga subdita matrisinis.  
Vesper et occidit quæ litora sole trespunt,  
Proxima sunt Zephîro. Scythiam septemque triones  
Horreifer invast boreas. Contraria tellus  
Nubibus assidue, persicique madescit ab Austro.

Vel, si brevis illos complecti mavis, In unam tempesta-  
tem, quod fieri nullo modo potest, congregentur.

Una Ennasque Notusque ruunt, creberque procellos  
Africus,

et qui locum in illis rixis non habuit, Aquilo. Quidam illos  
duodecim faciunt. Quatuor enim cæli partes in terminis di-  
vidunt, et singulis ventis binos subalternos dant. Hæc arte  
Varro, vir diligens, illos ordiunt ; nec sine causa. Non  
enim eodem semper loco sol oritur, aut occidit. Sed alius  
est ortus occasus æquinoctialis ; his autem æquinoctiam  
est, alius hibernus. Qui surgit ab oriente æquinoctiali, sub-  
solus noster apud nos dicitur : Græci illum *apeliotes* vocant. Ab  
oriente hiberno *Eurusæstis* ; quem nostri vocaverunt *Vulturnum*. Et Livius hoc illum nomine appellat, in illis pugna  
Romæ parum prospera, in qua Hannibal et contra totam  
orientem exercitum nostrum, et contra ventum constituit ;  
quem venti adiutorie ad fulgorem præstringentis oculos  
hostium viciit. Varro quoque hoc nomen usurpat. Sed et  
*Eurus* jam civile datus est, et nostro sermoni non  
tamquam alienus intervenit. Ab oriente solstitiali exis-

tens, Græci *Keras* appellant : apud nos sine nomine est.  
Æquinoctialis occidens Favonium mittit, quem Zephy-  
rum esse dicunt tibi, etiam qui græce noscunt loqui. A  
solstitiali occidente Corus venit, qui apud quosdam  
Argestes dicitur. Mihi non videtur : quia Cor violentia vis  
est, et in unam partem rapax ; Argestes fere mollis est,  
et tam cunctibus communis, quam redeuntibus. Ab occi-  
dente hiberno Africus furibundus et ruens, apud Græcos  
Aps dicitur. A septentrionali latere summus est Aquilo,  
medius Septentrio, imus Thracicus. Hæc deest apud nos  
vocabulum. A meridiano axe Euro-notus est ; deinde No-  
tus, latine Auster ; cæinde Libonotus, qui apud nos sine  
nomine est.

XVII. Pisset autem duodecim ventos esse ; non quia  
ubique tot sint, quosdam enim lectio terrarum ex-  
cludit, sed quoniam plures æquum sunt. Sic casus sex  
dicimus ; non quia omne nomen sex recipit, sed quia  
nullum plures vult esse. Qui duodecim ventos esse dice-  
runt, hoc secuti sunt, totidem ventorum esse, quot cæli  
discrimina. Cæli enim dividitur in circulos quinque,  
qui per mundi cardines sunt. Est septentrionalis, est  
solstitialis, est æquinoctialis, est brumalis, est contra-  
rius septentrionalis. His sextus accedit, qui superiorem  
partem mundi ab inferiore seccat. Ut scilicet enim, dimi-  
dia pars mundi semper super, dimidia infra est. Hanc



moitié du monde est sur notre tête, et l'autre sous nos pieds. Or, cette ligne, qui passe entre la portion visible et la portion invisible, les Grecs l'ont appelée *horizon*; les Romains, *finitor* ou *finiens*. Il faut joindre à ce cercle le méridien, qui coupe l'horizon à angles droits. De ces cercles, quelques-uns courent transversalement et coupent les autres par leur rencontre. Par une suite nécessaire, les divisions du ciel égalent en nombre ces coupures. Donc l'horizon, un cercle finiteur, en coupant les cinq cercles dont je viens de parler, forme dix portions, dont cinq à l'ouest, et cinq à l'est. Le méridien, qui coupe aussi l'horizon, donne deux régions de plus. Ainsi, l'atmosphère admet douze divisions, et fournit même nombre de vents. Quelques-uns sont particuliers à certaines contrées, et ne vont pas plus loin, ou ne se portent que dans le voisinage. Ceux là ne s'éloignent point des parties latérales du monde. L'Atabulus tourmente l'Apulie, l'Aëcis la Calabre, le Sciron Alibènes, le Catégis la Pamphylie, le Circius la Gaule. Bien que ce dernier renverse même des édifices, les habitants lui rendent grâces; ils croient lui devoir la salubrité de leur ciel. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'Auguste, pendant son séjour en Gaule, lui voua un temple qu'il bâtit en effet. Je ne finirais pas si je voulais nommer tous les vents; car il n'est presque aucun pays qui ne voie quelque vent valtre dans son territoire et mourir dans ses environs.

XVIII. Parmi tant d'autres créations de la Providence, celle-ci d'une manière bien l'admiration d'un observateur; car ce n'est pas dans un but

unique qu'elle a imaginé et disposé les vents sur tous les points du globe. Ce fut d'abord pour empêcher l'air de croupir et pour lui donner, par une agitation perpétuelle, cette propriété vitale, indispensable à tout ce qui respire. Ce fut aussi pour envoyer à la terre les eaux du ciel, et prévenir en même temps leur trop grande abondance. Tantôt, en effet, ils entassent les nuages, tantôt ils les disséminent, afin de répartir les pluies sur tous les climats. L'Auster les pousse sur l'Italie; l'Aquilon les refoule en Afrique; les vents étésiens ne les laissent pas séjourner sur nos têtes. Ces mêmes vents, à la même époque, versent sur l'Inde et l'Éthiopie des torrents continuels. Ajouterais-je que les récoltes seraient perdues pour l'homme, si le souffle de l'air ne détachait la paille superflue du grain à conserver, s'il n'aidait au développement de l'épi et ne donnait au froment la force de rompre l'enveloppe qui le cache et que les laboureurs appellent *follicule*? N'est-ce pas par le secours des vents que tous les peuples communiquent entre eux, et que se réunissent des races qu'avaient séparées les distances? Im-mense bienfait de la nature, si l'homme, dans sa démen-ce, ne s'en faisait un instrument de ruine! Ce que Tite-Live et tant d'autres ont dit de Jules César, qu'on ne sait lequel aurait mieux valu pour la république qu'il eût ou n'eût pas existé, on peut aussi l'appliquer aux vents, tant leur utilité, leur nécessité même sont plus que compensées par tout ce que les hommes, dans leur démen-ce, savent en tirer pour leur ruine. Mais le bien ne

lineam, que inter aperta et occulta est, Græci *ῥιζών* vocant; nostri *finitorem* dicere, alii *finientem*. Adjicien-dus est ad hunc meridianus circulus, qui horizonti rectis angulis secat. Ex his quidam circuli in transversum eun-tur, et alios intervenit suo secludunt. Necesso autem est, totaeris discriminis esse, quod partes. Ergo horizon sive finiens circulus quinque illos orbes, quos modo dixi feri, secat, et efficit decem partes, quinque ab oriente, quinque ab occidente. Meridianus circulus, qui in horizonte incurrit, regiones duas adjicit. Sic duodecim aer diversimodum accipit, et totidem facit ventos. Quidam autem quorundam locorum proprii, qui non transmittunt, sed in proximum erunt. Non est illis in latere universi mundi impetus. Atabulus Apuliam infestat, Calabrum Japyx, Aethæus Sciron, Pamphylium Catægis, Galliam Circius; cui ædificia quassant, imes incolas gratias agunt, tan-quam salubritatem cæli sui debeant ei. Divus certe Au-gustus templum illi, quum in Gallia moraretur, et votis et fecit. Infinitum est, si singulos velim persequi. Nulli enim perperammodo regio est, que non habeat atiquem finem et se nascentem, et cetera se evidenter.

XVIII. Inter cetera itaque Providentis opera hoc quo-que aliquis, ut dignum admiratione, suspenderit. Non enim ex una causa ventos, aut laventi, aut per diver-

dispositi; sed primum ut aera non inerent pigrescere, sed assidue ventilatione utiliter redderent, vitalemque trac-turam. Deinde ut inanes terra subministrarent, ædemque nimis compescerent. Nam modo adducunt nubes, modo difflant, ut per totum orbem pluvias dividi possent. In Italiam Auster impellit, Aquilo in Africam rejicit; E-tiæ non patitur apud nos nubes consistere, idem to-tum Indum et Æthiopiam continens per id tempus aquis terrigent. Quid, quod fruges percipi non possunt, nisi flatu supervento admittit servandis ventilarentur, nil esset quod segetem esclaret, et lentem frugem, ruptis velamentis suis, que folliculi agricolæ vocant, adpe-rirer? Quid, quod omnibus inter se populis commer-cium dedit, et gentes dissipatas locis miscuit? Ingens nature beneficium, si illud in injuriam suam non vertit hominum furor! Nunc quod de Cesare majore vulgo dic-tatum est, et a Titum Livio posuit, in incerto esse, utrum illum magis nasci reipublicæ profuerit, an non aere; dici etiam de ventis potest: adeo quidquid ex illis utile et necessarium est, non potest his repensari, que in pernici-em suam generis humani demeritis exegerit ei. Sed non ideo non sunt illa natura sua bona, si vultu male uten-tium nocent. Nimirum in hoc Providentia, se dispositio ille mundi Deus, aera ventis exercendum dedit, et illos

change pas de nature, par la faute de ceux qui en abusent pour nuire. Certes, lorsque la Providence, lorsque Dieu, ce grand ordonnateur du monde, a livré l'atmosphère aux vents qui ont soufflé de tous les points, afin que rien ne dépérit faute de mouvement; ce n'était pas pour que des flottes, remplies d'armes et de soldats, bordassent presque tous nos rivages et allassent sur l'Océan ou par-delà l'Océan nous chercher un ennemi. Quelle frénésie donc nous transporte et nous enseigne cette tactique de destruction mutuelle? Nous volons à toutes voiles au-devant des batailles, et nous cherchons le péril qui mène à des périls nouveaux. Nous affrontons l'incertaine fortune, la fureur de ces tempêtes qu'il n'est pas donné à la puissance humaine de vaincre, et une mort sans sépulture. La paix même vaudrait-elle qu'on la poursuivît par des voies si hasardeuses! Nous, cependant, échappés à tant d'invisibles écueils, aux pièges des bas-fonds semés sous nos pas, à ces caps redoutés contre lesquels les vents poussent les navigateurs, à ces ténèbres qui voilent le jour, à ces affreuses nuits plus sombres encore et que la foudre seule éclaire, à ces tourbillons qui brisent en éclats les navires, quel fruit retirerons-nous de tant de peines et d'effroi? Fatigués de tant de maux, quel sera le port qui nous accueillera? La guerre, un rivage hérissé d'ennemis, des nations à massacrer et qui entraîneront en grande partie le vainqueur dans leur ruine, d'antiques cités à livrer aux flammes. Pourquoi ces peuples lotés en masse, ces armées que nous mettons sur pied, quo nous rangeons en bataille au milieu des flots? Pourquoi fati-

guons-nous les mers? La terre, sans doute, n'est point assez spacieuse pour nous égarer. La fortune nous traite avec trop de tendresse; elle nous donne des corps trop robustes, une santé trop florissante! Le destin ne nous décline pas assez brusquement, et chacun peut fixer à son aise la mesure d'années qu'il veut vivre, et arriver doucement à la vieillesse! C'est donc sur la mer qu'il nous faut aller, qu'il faut provoquer le destin trop lent à nous atteindre. Malheureux! que cherchez-vous? La mort? elle est partout. Elle vous arrachera même de votre lit : que du moins elle vous en arrache innocents; elle vous saisira jusqu'en vos foyers : mais qu'elle ne vous saisisse pas méditant le crime. Comment appeler autrement que frénésie ce besoin de promener la destruction, de se ruor furieux sur des inconnus, de tout dévaster sur son passage, sans y être provoqué, et, comme la bête féroce, d'égarer sans hait? Celle-ci, du moins, ne mord jamais que pour se venger ou assouvir sa faim; mais nous, prodiges du sang d'autrui et du nôtre, nous labourons les mers, nous les couvrons de flottes, nous livrons notre vie aux orages, nous implorons des vents favorables, et ces vents favorables sont ceux qui nous mènent au carage. Raco criminelle, jusqu'où nos crimes nous ont ils emportés? Le continent était trop peu pour nos fureurs. Ainsi, cet extravagant roi de Perse envahit la Grèce, que son armée inonde, mais qu'elle ne peut vaincre. Ainsi Alexandre, qui a franchi la Bactriane et les Indes, veut connaître ce qui existe par-delà la grande mer, et s'indigne que le monde ait pour lui des limites. Ainsi la cupidité fait de Crassus la victime des Parthes; rien

ab omni parte, ne quid esset silu squalidum, effudit; non ut nos classes partem freti occupaturas completeremus mil le armati, et hostem in mari aut post mare inquirere-mus. Quæ nos dementia exagitat, et in natiuum compo-nit exitum? Vela ventis damus: bellum petituri, et pe-riclitamur periculi causis. Incertam fortunam experimur, rim tempestatum nulla ope humana superabilem, mor-tem sine spe sepulture. Non erat tanti, si ad pacem per-ida reheremus. Nunc autem quum etaserimus tot sco-polos latentis, et insidias radolis maris: quum effugi-mus procellosos desuper montes, in quos præcep- naves velas impingit; quum involutos nobilis dies, et nimis ac tonitruis horrendas noctes, quum turbinibus diversa navigia: quis erit hujus laboris ac metus fructus? quis nos fessos tot malis portis exiciet? Bellum scilicet, et obitus in more hostis, et trucidande gentes tractæne magnæ ex parte victorem, et antiquarum urbium flamma. Quid in arma cogimus populos? quid exer- tus scribitur, directam: ciem in mediis finibus? quid moris inquietas? Parum videlicet ad mortes nostras terra late pa-tet! Nimis delicate fortuna nos tractat; nimis dura dedit nobis corpora, felioem valetudinem! Non depopulat

nos casus incurrens; emetiri euique annos suos es com-modu licet, et ad sen etatem decurrere! Itaque eamus in pelagus, et vocemus in nos fata cessantia. Miseri, quid queritis? mortem, quæ ubique superest? Peti! Illa vos et ex leclulo; sed ubique innocens peat: occupabit vos in vestra dono; sed occupet nullum inoffensum malum. Hoc vero quid aliud quis dixerit, quum insaniam, eie-cumferre pericula, et rueri in ignolis iratum, sine inju-ria occurrentia devastatum, ne ferarum more occidere, quem non oderis? Illis tamen in ulionem, aut ex fame morsus est; nos sine ulla parcimonis nostri alieni pæ san-guinis, moventis maris, et naviga deducimus; saltem committimus fluctibus, secundos optamus velos, quum felicitas est ad bellu perferri. Quousque nos malos mala nostra capere? Parum est, intra orbem suum fu-rere. Sic Persarum rex stolidissimus in Græciam trajeci, quam exercitus non vici, quum impleretur. Sic Alexan-der ulterior Bactris et Indis volet quærrere, quid sit ultra magnam mære, et indignatur aliquid esse ultimum sibi. Sic Parthia avaritia Crassum dabit. Non horrebit revo-candis diras tribuni, non tempestates longissimi maris, non circa Euphratem præsaça fulmina, et deos resistent-

ne l'émeut; ni les imprécations du tribun qui le rappelle, ni les tempêtes d'une si longue traversée, ni les foudres prophétiques qui grondent vers l'Euphrate, ni les dieux qui le repoussent. En vain éclate le courroux des hommes et des dieux; il faut marcher au pays de l'or. On n'aurait donc pas tort de dire que la nature eût mieux fait pour nous d'enchaîner le soufflé des vents, de couper court à tant de courses insensées, et d'obliger chacun à demeurer sur le sol natal. N'y gagnât-on rien de plus, on ne porterait malheur qu'à soi et aux siens. Mais non : on n'a pas assez des malheurs domestiques; on veut aussi aller pâtir à l'étranger. Il n'est point de terre si lointaine qui ne puisse envoyer quelque part les maux qu'elle éprouve. Qui peut me dire si aujourd'hui le chef de quelque grand peuple insensé, enflé des faveurs de la fortune, n'aspire pas à porter ses armes au-delà de ses frontières et n'équipe pas des flottes dans un but mystérieux? Qui peut me dire si tel ou tel vent ne va pas m'apporter la guerre? Quel grand pas vers la paix du monde, si les mers nous eussent été closes! Cependant, je le dis encore, nous ne pouvons nous plaindre du divin auteur de notre être, quand nous dénâtrons ses bienfaits par un usage contraire à ses desseins. Il nous a donné les vents pour maintenir la température du ciel et de la terre, pour attirer ou repousser les pluies, pour pouvoir nourrir les moissons et les fruits des arbres; l'agitation même qu'ils produisent hâte, entre autres causes, la maturité; ils font monter la sève que le mouvement empêche de grouir. Il nous a donné les vents pour découvrir ce qui est au-delà des mers; car quel être

ignorant que l'homme, et qu'il n'aurait pu d'expérience des choses, s'il était renfermé dans les limites du sol natal! Il nous a donné les vents pour que les avantages de chaque contrée du globe devinssent communs à toutes, et non pour transporter des légions, de la cavalerie, les armes les plus meurtrières de chaque peuple. A estimer les dons de la nature par l'usage pervers qu'on en fait, nous n'avons rien reçu que pour noire mal. A qui profite le don de la vue, de la parole? Pour qui la vie n'est-elle pas un tourment? Trouvez une chose tellement utile sous tous les aspects, que le crime n'en puisse faire une arme anisible. Les vents aussi, la nature les avait créés dans la pensée qu'ils seraient un bien : nous en avons fait tout le contraire. Tous nous mènent vers quelque fléau. Les motifs de mettre à la voile ne sont pas les mêmes pour chacun de nous : nul n'en a de légitimes; divers stimulants nous excitent à tenter les hasards de la route; mais toujours est-ce pour satisfaire quelque vice. Platon dit ce mot remarquable, et nous finissons par son témoignage : « Ce sont des riens, que l'homme achète au prix de sa vie. » Oh ! oui, mon cher Lucilius, si vous êtes bon juge de la folie des hommes, c'est-à-dire de la nôtre (car le même tourbillon nous emporte), combien ne devez-vous pas rire à nous voir emasser, dans le but de vivre, ce à quoi nous dépensons notre vie!

## LIBRE SIXIÈME.

I. Pompeii, ville considérable de la Campanie, qu'avaisinent d'un côté le cap de Sorrente, et

tes. Per hominum decorumque tras ad aurum ibitur. Ergo non iudicem quis dixerit, rerum asturam melius aeternam fuisse nobiscum, si ventos flare venisset, et inhibito discursu furentium, in sua quævisque terra stare jussisset. Si nihil aliud, certe suo quisque tantum ac suorum malo nasceretur. Nunc parum mihi domestica, externis quæque laborandum est. Nulla terra tam longe remota est, quam non emittere aliquo suum malum possit. Unde scio, an nunc aliquis magnæ gentis in alio domus, fortune indulgentia tumens, non continet intra terminos arma, an parat classes ignota militans? Unde scio, hic mihi, an ille ventus bellum invehit? Magnus pars erat pacis humare, maris præclari. Non tamen, ut paulo ante dicebam, queri possumus de auctore nostri Deo, si beneficia ejus corrumpimus, et ut essent contraria, efficiamus. Dedit ille ventos ad custodiendam celi terrarumque temperiem, ad evocandas supprimendasque aquas, ad alendos satorem atque arborum fructus; quos ad maturitatem cum aliis causis adducit ipsa jactatio, utraqueque cibum in summo, et ne torpent, movens. Dedit ventos, ad ulteriora noscenda : fuisset enim imperitum ansal, et sine magna experientia rerum homo, si circumscriberetur

notalis soli fine. Dedit ventos, ut commodi cujusque regionis fierent commoda; non ut legiones equitumque gentarent, nec ut perniciosæ gentium arma transirent. Si beneficia nature attentum pervitute perperamus, nihil in nostro malo acceptum. Cui videre expedit? cui loqui? Cui non vita tormentum est? Nihil juvenies tam macilentes utilitatis, quod non in contrarium transferat culpa. Sic ventos quoque natura bono futuros invenerat; ipsi illos contrarios fecimus. Omnes in aliquid nos malum ducunt. Non eadem est hic et illa causa solvendi; sed justa nulli; diversis enim irritamentis ad tentandum iter impellimur. Utique alicui vitio navigatur. Egregie Plato dicit, qui nobis circa ætatem jam testium loco dandus est : malum esse quæ homines emant vita. Immo, Loculi carissimæ, si bene furem illorum æstimaveris, id est, nostram, in eadem enim turba volutemur, magis ridebis, quam cogitaveris, vitæ parari, in quæ vita consumitur.

## LIBER SEXTUS.

I. Pompeios, celeberrimam Campaniæ urbem, in quam ab altera parte Sorrentinum Salsitanumque litus, ab altera

Stabies, et de l'autre le rivage d'Herculanum, entre lesquels la mer s'est creusé un golfe riant, fut abîmée, nous le savons, par un tremblement de terre dont souffrirent tous les alentours; et cela, Lucilius, en hiver, saison privilégiée contre ces sortes de périls, au dire habituel de nos pères. Cette catastrophe eut lieu le jour des nones de février, sous le consulat de Régulus et de Virginius. La Campanie, qui n'avait jamais été sans alarme, bien qu'elle fût restée sans atteinte et n'eût payé au fléau d'autre tribut que la peur, se vit cette fois cruellement dévastée. Onire Pompeii, Herculanum fut en partie détruite, et ce qui en reste n'est pas bien assuré. La colonie de Nucérie, plus respectée, n'est pas sans avoir à se plaindre. A Naples, beaucoup de maisons particulières, mais point d'édifices publics, ont péri; l'épouvantable désastre n'a fait que l'effleurier. Des villas qui couvrent la montagne, quelques-unes ont tremblé, et n'ont point souffert. On ajoute qu'un troupeau de six cents moutons perdit la vie, que des staines se fendirent, et qu'après l'événement on vit errer des hommes devenus fous et furieux. L'étude de ces phénomènes et de leurs causes entre dans le plan de mon ouvrage, comme partie nécessaire, et j'y trouve l'à-propos d'un fait contemporain. Cherchons donc à rassurer les esprits effrayés, et guérissons l'homme d'une immense terreur. Car où vorrions-nous quelque sécurité, quand la terre même s'ébranle et que ses parties les plus solides s'affaissent, quand la seule base inébranlable et fixe qui soutient et affermit tout le reste, s'agit comme une mer; quand le sol perd l'avantage qui lui est propre, l'immobilité?

Où nos craintes pourraient-elles cesser? Où nos personnes trouveraient-elles un refuge? Où fuirions-nous, dans une nuit épouvante, si le danger naît sous nos pas, si les entrailles du globe nous l'envoient? Au premier craquement qui annonce qu'une maison va crouler, tous ses habitants prennent l'alarme, se précipitent dehors et abandonnent leurs pénalités pour se fier à la voie publique. Mais quel asile s'offre à nos yeux, quelle ressource, si c'est le monde qui menace ruine; si ce qui nous protège et nous porte, ce sur quoi les villes sont assises, si le centre et le fondement de l'univers, comme ont dit quelques-uns, s'entr'ouvre et chancelle? Que trouver, je ne dis pas qui vous secoure, mais qui vous console, quand la peur n'a plus même où fuir? Quel rempart assez ferme, en un mot, pour nous défendre et se défendre soi-même? A la guerre, un mur me protège; des forteresses hautes et escarpées arrêteront, par la difficulté de l'accès, les plus nombreuses armées. Contre la tempête, j'ai l'abri du port; que les ondes crèvent sur nos têtes et vomissent sans fin des torrents de pluie, mon toit la repoussera; l'incendie ne me poursuit pas dans ma fuite; et lorsque le ciel tonne et menace, des souterrains, des cavernes profondes me mettent à couvert. Le feu du ciel ne traverse point la terre; il est rebroussé par le plus mince obstacle du sol. En temps de peste, on peut échanger de séjour. Point de fléau qu'on ne puisse éviter. Jamais la foudre n'a dévoré des nations entières; une atmosphère empoisonnée dépeuple une ville, mais ne la fait pas disparaître. Le fléau dont je parle s'étend bien plus loin; rien ne lui échappe, il est insatiable,

Herculanense conveniunt, mareque ex aperto reduciunt  
aureo sinu cingunt, desedisse terre motu, venatis quacumque  
adjacebant reginibus, Lucili virosum optime, audivimus; et quidem diebus hibernis, quos vacare a tali periculo majores nobis solebant promittere. Nona Febr. fuit motus hic, Regulo et Virgino consulibus, qui Campaniam nunquam securam hujus mali, indemnem tamen, et toties defunctam metis, magna strage vastavit. Nam et Herculanensis oppidi pars ruit, dubieque stant etiam que relicta sunt. Et Nuceriensis colonia, si sine elade, ita non sine querela est. Neapolis quoque privatim multa, publice nihil amisit, leviter ingenti malo perstrata. Ville vero nuperque passim sine injuria tremuere. Adjiciunt his sexcentarum otium gregem exanimatum, et divites statuas; mole post hoc mentis aliquos atque impetentes sui errasse. Quorum vi causis excusamus, et propositi opera contextus eligit, et ipse in hoc tempus congruens causis. Querenda sunt trepidis solatia, et demendus ingens timor. Quid enim cuiquam salis talem videri potest, si mandus ipse concussit, et partes ejus solidissime labant? Si, quod nunquam immobile est in illo firmoque, ut cuncta in se inclusa sustinet, fluctat; si

quod proprium habet terra, perdidit, stare; ubi tandem resident metus nostri? Quod corpora receptaculum invenient? quo solliciti confugiant, si ab imo metus nascitur, et funditus irrahitur? Constat omnium est, ubi lecta crepere, et ruinas signum dedit; tunc precepta quisque se proripit, et penates suos deserit, ac se publica credit. Quam latebram prospicimus, quod auxilium, si arbis ipse ruinas agitet? si hoc, quod nos tunc se sustinet, supra quod urbes stant sunt, quod fundamentum quidam orbis esse dixerunt, discedit ac titubat? Quid tibi esse non dico auxilii, sed solatii potest, ubi timor fugam perdidit? Quid est, inquam, satis munus? quid ad insulam alterius ac sui firmum? Hostem muro repellam; praeceptor altitudinis castella vel magnos exercitus difficultate astus morabuntur. A tempestate nos vindicant porus; nimborum vim effusum, et sine fine cadentes aquas lecta repellunt; fugientes non sequitur incendium; adversa tonitrua et minus oculi, subterraneas domos, et deorsum in altum specus, remedia sunt. Ignis ille coelestis non transverberat terram, sed eis quoque ejus objectu retunditur. In pestilentia mutare sedes licet. Nullum malum sine effugio est. Nunquam fulminis populos perussit. Pedileas con-

raisonnements, que les eaux abondent là où sont toutes les eaux du globe. Car comment suffirait-il à produire tant de rivières, sans l'impénétrable réserve d'où il les tire? S'il en est ainsi, n'est-il pas inévitable que quelquefois l'un de ces fleuves déborde, abandonne ses rives, et frappe d'un choc violent ce qui lui fait obstacle? Il y aura alors ébranlement dans la partie de la terre que le fleuve aura frappée, et qu'il ne cessera de battre jusqu'à ce qu'il décroisse. Il peut se faire qu'un fort courant d'eau mine quelque canton et on emporte des débris, dont l'éroulement fasse trembler les couches supérieures. Enfin, c'est être trop esclave de ses yeux et ne pas porter au-delà sa pensée, que de ne pas admettre qu'il y ait dans les profondeurs de la terre toute une mer immense. Je ne vois point quel obstacle empêcherait que ces cavités ensemblent aussi leurs rivages, leurs secrets canaux aboutissant à une mer aussi spacieuse que les nôtres, et peut-être plus spacieuse, la surface du sol devant se partager entre les eaux et une foule d'êtres vivants; au lieu que l'intérieur, dépourvu d'habitants, laisse aux eaux une place plus libre. Pourquoi alors n'auraient-elles pas leurs fluctuations et ne seraient-elles pas agitées par les vents qu'engendre tout vide souterrain et toute espèce d'air? Il se peut donc qu'une tempête plus forte que de coutume soulève violemment quelque partie du sol. N'a-t-on pas vu souvent, assaillis tout à coup par la mer, des lieux éloignés de ses rivages, et des villas, qui la regardaient au loin, submergées par les flots qu'auparavant on y entendait à peine? La mer souterraine peut de même faire

des incursions, qui n'ont point lieu sans que la surface du globe soit ébranlée.

VIII. Je ne crois pas que vous hésitez longtemps à admettre des fleuves souterrains et une mer intérieure : car d'où s'élanceraient ces eaux qui montent jusqu'à nous, si la terre n'en renfermait les sources? Quand vous voyez le Tigre, interrompu au milieu de sa course, se dessécher et disparaître non tout entier, mais peu à peu et par des pentes insensibles, qui finissent par se réduire à rien, où pensez-vous qu'il aille, sinon dans les profondeurs de la terre, lorsque d'ailleurs vous le voyez bientôt reparaître tout aussi fort qu'auparavant? Ne voyez-vous pas aussi l'Alphée, tant célébré par les poètes, se perdre en Achaïe, et, après avoir traversé la mer, se retrouver en Sicile sous le riant aspect de la fontaine Aréthuse? Ignorez-vous que dans les systèmes qui expliquent le débordement du Nil en été, il en est un qui le fait venir de la terre même, et qui attribue la crue du fleuve non aux eaux du ciel, mais aux eaux intérieures? J'ai entendu dire à deux centurions que l'empereur Néron, passionné pour toutes les belles choses et surtout pour la vérité, avait envoyé à la recherche des sources du Nil; qu'ayant parcouru une longue route, favorisés par le roi d'Éthiopie et recommandés aux princes voisins, ils voudraient pénétrer plus avant et arrivèrent à d'immenses marais. Les indigènes, ajoutaient-ils, ne savent pas quel en est le terme, et il faut désespérer de le savoir, tant les herbages y sont entremêlés à l'eau, tant cette eau est peu guéable et impraticable aux navires. Une petite barque,

multas aquas esse, ubi omnes sunt. Neque enim sufficeret tellus ad tot flumina edenda, nisi ex reposito multoque funderet. Si hoc verum est, necesse est aliquando illic omnis extrescat, et relictis ripis violentas in obstantia incurrat. Sic fiet motus alicujus partis, in quam flumen impetum dedit, et quam, donec decrescat, verberabit. Potest fieri, ut aliquam regionem rivus affluens exeat, ac secum trahat aliquam molem; quo lapsa, superposita quatiantur. Jam vero nimis oculis permittit, nec ultra illos sibi producere autum, qui non credit esse in abcondito terræ sinus maris vasti. Nec enim video, quid prohibeat vel obstat, quo minus illic habeatur aliquod etiam in abcondito litus, et per oculos aditus receptum mare, quod illic quoque tantumdem loci tenet, aut fortassis hoc amplius, quod superiora cum tot animalibus erant dividenda; abstrusa enim, et sine possessore deserta, libenter undis vacant. Quas quis vetat illic fluctuare, et venis, quos omne intervallum terrarum, et omnis aer erant, impellit? Potest ergo major solito exorta tempestas aliquam partem terrarum impubem vehementius movere. Nam apud nos quoque multa, quæ procul a mari fuerant, subito ejus accessu vapulatori et villas in conspectu collocatas, fluctus qui longe audiebatur, invasi. Illic quoque potest accedere pelagus

infernum; quorum neutrum sit sine motu superstantium.

VIII. Non quidem existimo diu te hesitaturum, an credas esse subterraneos sinues et mare abconditum. Unde enim ista prorumpunt, vnde ad nos veniunt, nisi quod origo humoris inclusa est? Age, quum vides interruptum Tigrum in medio itineris siccare, et non unversum averti, sed paulatim, non apparentibus damnis, minui primum, deinde consumi; quo illum putas abire nisi in obscura terrarum; atque quum vides emergere iterum, non minorem eo, qui prior fluxerat? Quid quum vides Alphæum, celebratum poetis, in Achaïa mergi, et in Sicilia rarus transjecto mari effundere amoenissimum fontem Aréthusam? Nescis autem, inter opiniones, quibus narratur Nilii æstiva inædactio, et hanc esse, a terra illum erumpere, et augeri non spernis aquis, sed ex intimo reddite? Ego quidem centuriones duos, quos Nero Cæsar, ut altarium virtutum, ita veritatis in primis amantissimus, ad investigandum caput Nilii miserat, audivi narrantes, longum illos iter peregrisse, quum a rege Æthiopie instructi audito, commendatique proximis regibus, penetrassent ad interiora. Equidem, si visum, pervenimus ad immensas paludes, quarum exitum nec incolæ noverant, nec sperare quisquam potest, ita implicite aquis herbar sunt, et aquæ nec pediti eluctabiles,

avec un seul homme, est tout ce que peut porter un marais fangeux et embarrassé de plantes. Là, me dit l'un des centurions, nous vîmes deux rochers d'où tombait un énorme cours d'eau. Quo ce soit la source ou un affluent du Nil, qu'il naisse en ce lieu ou ne fasse qu'y reparaitre après une course souterraine; quoi que ce soit enfin, doutez-vous que cette eau ne vienne d'un de ces grands lacs dont j'ai parlé? Il faut que la terre renferme en maint endroit beaucoup d'eaux éparées, qu'elle réunît en un bassin commun, pour faire jaillir des courants si impétueux.

IX. D'autres, qui attribuent les tremblements de terre au feu, varient sur le mode d'action. Anaxagore est partiellement de cette opinion, et croit que la cause des orages est aussi celle des tremblements de terre, c'est-à-dire qu'un vent enfermé sous terre vient à en briser l'air épais et condensé en nuages, aussi violemment que sont brisées les nuées du ciel; et que de cette collision de nuages, de ce choc de l'air contre lui-même s'échappent des feux soudains. Ces feux, heurtant tout ce qui s'offre à eux, cherchent une issue, écartent tout obstacle, jusqu'à ce que, resserrés dans un étroit passage, ils trouvent une route pour s'échapper à l'air libre, ou s'en ouvrent une par la violence et la destruction. Ceux qui expliquent autrement le même phénomène disent que ces feux, éparés en plus d'un endroit, consomment tout ce qui les avoisine, et que, si les parties consumées tombent, leur chute entraîne tout ce qui perd en elles son appui, nul support nouveau ne s'offrant pour arrêter l'éroulement. Alors s'ou-

vrent des gouffres béants, de vastes abîmes, ou, après avoir brulé longtemps, le sol se rassemble sur les parties demeurées fermes. C'est ce que nous voyons arriver dans nos villes, quand un incendio en consume quelques édifices; les poutres une fois brûlées, ou les supports de la toiture rongés par le feu, la faite s'abîme après avoir balancé longtemps; l'ébranlement, les oscillations ne cessent que lorsqu'il rencontre un point d'appui.

X. Anaximène voit dans la terre elle-même la cause de ses tremblements: selon lui, elle ne reçoit du dehors aucune impulsion; mais dans son sein tombent les débris détachés d'elle-même, dissous par l'eau, ou rongés par le feu, ou emportés par un souffle violent, et à défaut même de ces trois causes, les causes internes de déchirement et de destruction ne manquent pas. Tout en effet s'écroule avec le temps, et rien n'est à l'abri de la vieillesse, qui mine peu à peu les corps les plus solides et les plus robustes. Tout comme, dans les vieux édifices, il est des portions qui tombent, même sans aucun choc, quand la force ne fait plus équilibre au poids; ainsi, dans cette charpente du tout lo globe, il arrive à certaines parties de se disjoindre de vétusté, et d'ébranler par leur chute ce qui est au-dessus d'elles, d'abord en se détachant, car aucun corps considérable ne se détache d'un autre sans le mettre en mouvement; ensuite, lorsqu'elles se précipitent en rebondissant sur le sol, comme une balle qu'on voit rejaitter, reponssée chaque fois qu'elle tombe, et reprendre chaque fois un nouvel élan, si ces débris tombent dans une eau stagnante,

nec navigio, quod nisi parum et unius capax, limosa et obrita palus non ferat. Ibi, inquit, vidimus duas petras, ex quibus ingens vis fluminis exidebat. Sed sive caput illa, sive accessio est Nili, sive tunc nascitur, sive in terras ex priore recepta cursa redit, nonne tu eradis illum, quidquid est, ex nungno terrarum lacu ascendere? Hæbeant enim oportet pluribus locis sparsum humorem, et in imo coactum, ut eructare tante impetu possint.

IX. Ignem causam motus quidem, et quidem non eandem judicant. Imprimis Anaxagoras, qui existimat, aliquid penes ex causa et sera concili, et terram, quam in inferiore parte spiritus crassum neta, et in nubes coactum, eadem vi, qua apud nos quoque nebula frangi solet, rumpit, et ignis ex hoc collis nubium curaque elisi aeris emicuit. Ille ipse in obvia incurrit, exitum querens ac divellit repugnantia; donec per angusta aut nactus est viam extendit ad coelum, aut vi alique injuria fecit. Alii in igne causam quidem esse, sed non ob hoc judicant; sed quia pluribus obris locis ardent, et proxima quoque consumunt. Quæ si quando excessa ceciderint, tunc sequi malum eorum partem, que subjectis adminiculis destituta labant, donec corrumpi; nullo occurrente, quod omnia exiperet. Tunc chasmata, tunc hiatus vasti aperiantur; aut quum diu dubitaverunt, super ea

se, que supersunt statique, component. Hoc apud nos quoque videmus accidere, quoties incendio pars civitatis laborat; quum exuste trabes sunt, aut corrupta que superioribus firmamentum dabant; tunc diu agitata fastigia concident, et tam diu differunt atque incerta sunt, donec in solido resederunt.

X. Anaximenes ait, terram ipsam sibi esse causam motus, nec extrinsecus incurrere quod illam impellit; sed intra ipsam et ex ipsa quidam partes ejus decidere, quas aut humor solverit, aut ignis excederit, aut spiritus violentia excusserit. Sed his quoque cessantibus non desine, propior quod aliquid abcedat aut reveletur. Nam primum omnia vetustate labuntur, nec quidquam tutum a æternitate est. Hæc solida quoque et magni roboris carpit. Itaque quemadmodum in ædificiis veteribus quidam non percreta læmen decidunt, quum plus ponderis baluere quam virum; ita in hoc universo terre corpore evenit, ut partes ejus vetustate solvantur, solute cadant, et tremorem superioribus afferant; primum dum abcedunt, nihil enim ulique inguin sine motu ejus, cui hæsit, absconditur, deinde quum deciderunt, subdo excepte resiliant, pile more, que quum cecidit, exsultat, se seipsum pellitur, talis a solo in novum impetum missa. Si vero in stagnantibus aquis delata sunt, hic ipse casus vi-

cette terre même où nous marchons n'est pas solide. Car le sol de la Campanie, de Tyr, de l'Asie, n'est pas le seul qui ait ce défaut de cohésion, et que mainte cause puisse désunir; toute la terre est de même : l'ensemble demeure, les parties croulent successivement.

II. Mais que fais-je ? J'avais promis de rassurer contre le péril, et je signale partout des sujets d'alarme. J'annonce que rien dans la nature n'est éternellement calme : tout peut périr et donner la mort. Eh bien ! cela même est un motif de me rassurer, motif le plus puissant de tous ; car enfin, dès qu'un mal est inévitable, le craindre est une folie. La raison guérit les sages de la peur ; les autres doivent au désespoir leur profonde sécurité. C'est pour le genre humain, croyez-moi, que s'est dit le mot adressé à ces hommes qui, pris tout à coup entre l'incendie et l'ennemi, restaient frappés de stupeur :

*Le salut des vaincus est de s'en plus attendre.*

Voulez-vous ne plus craindre rien, songez que vous avez tout à craindre. Jetez les yeux autour de vous : qu'il faut peu de chose pour vous emporter ! Ni le manger, ni le boire, ni la veille, ni le sommeil ne sont salutaires que dans une certaine mesure. Ne sentez-vous pas que nos corps chétifs ne sont que faiblesse et fragilité, et que le moindre effort les détruit ? Ne faut-il donc rien moins, pour qu'il y ait chance de mort, que des tremblements de terre, des disparitions du sol, la formation soudaine des abîmes ? C'est prendre une haute idée de son être, que de craindre plus

que tout le reste la foudre, les secousses du globe et ses déchirements : ayons la conscience du peu que nous sommes, et redoutons plutôt la pitié. Sommes-nous donc si heureusement nés, nous a-t-on donné des membres si robustes et une taille si haute, que nous ne puissions périr si le monde ne s'ébranle, si le ciel ne lance son tonnerre, si la terre ne s'entr'ouvre sous nos pas ? Un mal à l'ongle, je ne dis pas à l'ongle tout entier, mais la plus petite déchirure suffit pour nous abattre ; et je craindrais les tremblements de terre, moi qu'un fleuve peut étouffer ! Je tremblerais que la mer ne sortît de son lit ; que le flux, plus impétueux que de coutume, ne poussât une plus grande masse d'eau sur la côte, quand on a vu des hommes suffoqués par un breuvage avalé de travers ! Insensés, que la mer épouvante, vous savez qu'une goutte d'eau peut vous faire périr ! La grande consolation de la mort est dans la nécessité même de mourir, et rien n'affermait contre tous ces accidents qui nous menacent du dehors comme l'idée des dangers sans nombre qui couvent dans notre propre sein. Qu'y a-t-il de moins sage que de défaillir au bruit du tonnerre ; que d'aller rampant sous la terre pour se dérober à ses coups ; que d'appréhender l'ébranlement ou la chute soudaine des montagnes, les éruptions de la mer rejetée hors de ses limites, quand la mort est partout présente et menace de toutes parts, quand le plus imperceptible atome suffirait pour perdre le genre humain ? Loin que ces catastrophes doivent nous consterner, loin que les éroirs en elles-mêmes plus terribles qu'une fin ordinaire, tout au contraire, puisqu'il faut

*luis humanis velocissima est levitas, habituram in aliquo pondus ac moram credimus ! Perpetuo sibi omnia promittentibus in mentem non venit, id ipsum, supra quod stamus, subito non esse. Neque enim Campanie istud, neque Tyri, nec Achæie, sed omnis soli tilium est, male coherere, et ex causis pluribus resolvit ; et summa numero, partibus ruere.*

II. Quid ago ? Solitum adversus pericula dare promiseram ; ecce nuncque timenda denuntio. Nego quidquam esse quietis æternæ, quod perire possit, et perdere. Ego vero hoc ipsum soluti loco pono, et quidem valentissimum, quandoquidem sine remedio timor stultus est. Ratio terrorem prudentibus excutit ; imperitis fit magna ex desperatione securitas. Hoc itaque generi humano dictum pulchrum illis subita evocitate inter ignes et hostem stipendibus dictum est,

*Una salus victis, nullum sperare salutem.*

Si vultis nihil timere, cogitate omnia esse ligenda ; circumspicite quam levibus causis discutiuntur. Non cibum nobis, non humorem, non vigiliam, non somnum, sine mensura quadam, salutaria sunt. In intelligitis ingloriam nos esse corporeis, et imbecillam, fluida, non magna mo-

*litione peragenda. Sine dubio id unum periculi solis erat, quod tremant terre, quod subito dissipantur, ac superposita dicuntur. Magni se existimant, qui fulmina et motus terrarum hiatusque formidant ; vult ille imbecillitatis suæ sibi concessus timere putantem ! Ita videlicet noti sumus, tam felices sortiti membra, et la hanc magnitudinem crevimus, et ob hoc nunc quædam partibus motis, nisi cælum intueretur, nisi terra subderetur, perire non possumus ! Unguiculi nos, et ne totius quidem dolor, sed aliqua a latere ejus seclusura conficit ; et ego timeam terras tremantes, quem crassior saliva suffocat ? Ego extimescam commotum sedibus suis mare, et ne æstas, majore quam solent eris, plus aquirum trahens superveniat ; quam quoddam strangulaverit potio, male lapsus per foveas ! Quam stultum est mare horrere, quam acies stultitudo perire te posse ! Nullum est majus solacium mortis, quam ipsa mortalitas ; nullum autem omnium laborum quod extraneus terrent, quam quod insuperabilia pericula in ipso sunt. Quid enim demeritis, quam ad lonitrua succidere, et sub terram corripere fulminum metu ? Quid stultum, quam timere outationem aut subitus montium lapsus, eruptionis maris extra litus ejeci, quam mare ubique præsto sit, et undique occurrat ; salubius sit tam*

sortir de la vie, et que notre âme un jour nous quittera, soyons fiers de périr dans ces grandes crises de la nature. Il faut mourir dans tel ou tel lieu, plus tôt ou plus tard. Cette terre, dût-elle demeurer ferme, ne rien perdre de ses limites, n'être bouleversée par aucun fléau, elle n'en sera pas moins un jour sur ma tête. Qu'importe donc qu'on la jette sur moi, ou qu'elle s'y jette d'elle-même? que, déchirée par je ne sais quelle puissance irrésistible et fatale, ses flancs se crevent et me précipitent dans d'immenses profondeurs; qu'est-ce à dire? La mort est-elle plus douce à sa surface? Qu'ai-je à me plaindre, si la nature ne veut pas que je repose dans un lieu sans renom, si elle me fait une tombe d'un de ses débris? C'est une noble pensée que celle de Vagellius dans ce passage bien connu :

S'il faut tomber,

dit-il,

je veux tomber des cieux.

Nous pouvons dire comme lui : S'il faut tomber, tombons alors que le globe s'ébranle; non que des désastres publics soient choses désirables; mais parce qu'un grand motif de se résigner à la mort, c'est de voir que la terre elle-même est périssable.

III. Il est bon aussi de se convaincre que les dieux n'opèrent aucune de ces révolutions; que ce n'est point leur courroux qui ébranle le ciel ou la terre. Ces phénomènes ont des causes plus immédiates, et leurs ravages ne sont l'effet d'aucune volonté; ce sont, comme dans le corps humain, des effets de quelques vices désorganiseurs, et

lorsqu'elle paraît faire souffrir, c'est la matière qui souffre. Mais, dans l'ignorance où nous sommes de la vérité, tout nous étonne; et la rareté de l'événement augmente nos terreurs. Des accidents habituels frappent moins; l'insolite effraie plus que tout le reste. Or, qui rend un fait insolite pour l'homme? C'est qu'il voit la nature par d'autres yeux que ceux de la raison; c'est qu'il songe, non à ce que peut cette nature, mais à ce qu'elle a fait. Ainsi, nous sommes punis de notre irréflexion par la peur que nous donnent des faits tout nouveaux, ce nous semble, et qui sont seulement inaccoutumés. Et, en effet, n'est-il pas vrai qu'une religieuse terreur saisit les esprits et la multitude surtout, quand le soleil, ou même la lune, dont les éclipses sont plus fréquentes, nous dérobent tout ou partie de leur disque? C'est pis encore lorsque des flammes traversent obliquement le ciel; lorsqu'on voit une partie de l'atmosphère en feu, ou des astres chevelus, ou plusieurs soleils à la fois, ou des étoiles en plein jour, ou des feux soudains qui volent dans l'espace avec une longue traînée de lumière. On tremble alors et l'on s'étonne; or, cette crainte venant d'ignorance, que coûterait-il de s'instruire pour ne plus craindre? Combien il vaudrait mieux s'enquérir des causes, et diriger sur ce point toutes les forces de notre attention? Il n'est rien à quoi l'esprit puisse, je ne dis pas se prêter, mais se dévouer plus dignement.

IV. Cherchons donc quelles causes agitent la terre jusqu'à ses fondements et secouent cette masse si pesante; quelle est cette force, plus puis-

est quom, quod non in perniciem generis humani satis valent? Adeo non debent uos ista confundere, tanquam plus in se malū habeant, quam vulgaris mors; ut contra, quam sit necessarium e vita exire, et aliquando emittere animam, majore perire ratione jovei. Necesse est mori ubicunque, quandoque. Stet licet ista humus, et se levent suis finibus, nec ulla jactetur injuria; supra me quandoque erit. Interest ergo, illam ego mihi, an ipsa se mihi imponat? Didicimus latenter potentia nescio cujus mali; rumpitur, et me in immensam altitudinem abducit. Quid porro? Mors levior in plano est? Quid habeo quod queram, si rerum natura non vult me jacere in ignobilis loco? si mihi licuit sui portem? Egredere vero Vagellius meus in illo inclyto carmine :

Si cadendum est,

loquor,

mihi, cœlo cecidisse velim.

Idem licet dicere : Si cadendum est, eandem orbe concesso; non quia fas est optare publicum eandem, sed quia ingens mortis solatium est, terram quoque videre mortalem.

III. Illud quoque proderit presumere animo, nihil horum deos facere, nec ira numinum aut cœlum converti, sui terram. Satis ista causas habent; nec ex im-

perio seylunt, sed ex quibusdam vitis, ut corpora nostra, turbantur; et tunc, quum facere videntur injuriam, accipiunt. Nobis autem ignorantibus verum omnia terribilia sunt, utpote quorum metum raritas augeat. Levius accidit familiaria; ex insolito formido est major. Quare autem quidquam nobis insolitum est? quia naturam oculis, non ratione comprehendimus; nec cogitamus, quid illa facere possit, sed tantum, quid fecerit. Demum itaque hujus negligentie ponas, tanquam novis terribi, quum illa non sint nova, sed insolita. Quid ergo? Non religiosem incutit mentibus, et quidem publice, sive delictæ sol vitæ est, sive lueat, ejus obscuratio frequenter, sui parte sui, aut tota, detriti? Longeque magis illa scire in transversum feces, et cœli magna pars ardens, et crinita sidera, et plures solis orbes, et stellæ per diem vitæ, subitque transcursum ignium, multam post se lucem trahentium? Nihil horum sine timore miramur; et quum timendi sui causa nescire, non est tantum scire, ne timeas? Quanto salius est, causas inquirere, et quidem toto in hoc intentum animo? Neque enim illo quidquam inveniri dignitas potest, cui se non tantum commodet, sed impendat.

IV. Quæramus ergo, quid sit quod terram ab infimo motest, quid tanti molem ponderis impellat, quid sit



sante que le globe, qui en fait crouler les immenses supports; pourquoi la terre tantôt tremble, tantôt s'affaisse sur elle-même, tantôt se disjoint et se morcelle; pourquoi les intervalles de ses écroulements sont quelquefois longs, quelquefois brusques et rapprochés; pourquoi elle engloutit des fleuves renommés pour leur grandeur, ou en fait sortir de nouveaux de son sein; pourquoi elle ouvre de nouvelles sources d'eau chaude, ou en refroidit d'anciennes; pourquoi des feux jaillissent des montagnes ou des rochers par des cratères jadis inconnus; tandis que des volcans fameux pendant des siècles viennent à s'éteindre. Que de prodiges accompagnent les tremblements de terre! Ils changent la face des lieux, déplacent des montagnes, exhausent des plaines, comblent des vallées, font surgir du fond des mers de nouvelles îles. Les causes de ces révolutions méritent, certes, d'être approfondies. — Mais, direz-vous, que m'en reviendra-t-il? Un avantage au-dessus duquel il n'est rien, la connaissance de la nature. Ces sortes de recherches, si utiles d'ailleurs, ont pour l'homme tout l'intérêt du merveilleux; c'est moins le profit que l'admiration qui l'attire. Commençons donc l'étude de ces mystères auxquels il m'est si doux d'être initié, que bien qu'ayant déjà publié dans ma jeunesse un livre sur les *tremblements de terre*, j'ai voulu m'essayer encore une fois, et voir si l'âge m'a fait gagner en science ou du moins en sagacité.

V. La cause qui fait trembler la terre est due, selon les uns, à l'eau; selon d'autres, au feu; d'autres nomment la terre elle-même; d'autres

l'air; quelques-uns admettent le concours de plusieurs de ces causes; il en est qui les admettent toutes. Enfin, on a dit qu'évidemment c'était l'une d'elles; mais laquelle? On n'en était pas sûr. Passons en revue chacun de ces systèmes; ceux des anciens, je dois le dire avant tout, sont peu exacts et pour ainsi dire informes. Ils erraient encore autour de la vérité. Tout était nouveau pour eux qui n'allaient d'abord qu'à tâtons; on a poli leurs grossières idées, et si quelques découvertes ont été faites par nous, c'est à eux néanmoins que l'honneur en doit revenir. Il a fallu des esprits élevés pour écarter le voile qui couvre la nature, et, sans s'arrêter à ce qu'elle montre aux yeux, sonder jusqu'en ses entrailles et descendre dans les secrets des dieux. C'est avoir beaucoup aidé aux découvertes que de les avoir crues possibles. Écoutez donc les anciens avec indulgence; rien n'est complet dès son début. Et cela n'est pas vrai seulement de la question qui nous occupe, si importante et si obscure, que même, après de nombreux travaux, chaque siècle aura encore sa part d'explorations à faire; mais toujours et en quoi que ce soit les commencements sont loin de la perfection.

VI. Que l'eau soit cause des tremblements de terre, c'est ce que disent divers auteurs et avec divers arguments. Thalès de Milet estime que le globe entier a pour support une masse d'eau sur laquelle il flotte, et qu'on peut appeler Océan ou grande mer, ou élément jusqu'ici de nature simple, l'élément humide. Cette eau, dit-il, soutient la terre, immense navire qui pèse sur le liquide qu'il comprime. Il est superflu d'exposer les mo-

illa valentius, quid tantum onus vi sua inflectet; cur modo tremat, modo laxata subaudit, nunc in partes divisa diædat; et alius intervallum ruinæ suæ diu servet, alius cito comprimat; nunc amnes magnitudinis notæ convertat introrsus, nunc novos exprimat; aperiat aliquando aquarum calentium venas, aliquando refrigeret; ignesque nonnumquam per aliquod ignotum antea montis aut rupis foramen erigat, aliquando volas et per secula notitias comprimat. Milla miracula movet, faciemque mutat locis, et defert montes, anbrigit plenas, vallas exulcerat, novas in profunda insulas erigit. Hæc ex quibus causis accidant, digna res est excuti. Quod, inquit, erit præfatum opus? quod nullum majus est, nosse naturam. Neque enim quisquam habet in se hujus materie tractatio pulchrior, quam multa habet futura usui, quam quod hominem magnificentia sui detinet, nec mercede, sed miraculo collitur. Iuspiciamus ergo, quid sit, propter quod accidant hæc; quorum est adeo mihi dulcis inspectio, ut quævis aliquando de motu terrarum volumen juvenis ediderim, tamen lectore me viderem, et experiri, an ætas aliquid notis aut ad scientiam, aut certe ad diligentiæm adjecerit.

V. Causam, ipsa terra conculcit, alii in aqua esse,

alii in ignibus, alii in ipsa terra, alii in spiritu polavere; alii in pluribus, alii in omnibus his. Quidam liquere ipsas aliquas ex ista causam esse dixerunt; sed non liquere, quæ esset. Nunc singula persequamur. Illud ante omnia mihi dicendum est, opinionibus veteres parum exactas esse, et rudes. Circa verum adhuc errabatur. Nunc omnia erant primo tentantibus, post eadem illa limitata sunt; et si quid laventum est, illa nihilominus referri debet acceptum. Magni animi res fuit, rerum nature latebras dimovere, nec contentum exteriori ejus conspectu, intraspicere, et in decorum secreta descendere. Plurimum ad inveniendum contulit, qui speravit posse reperiri. Cum excusatione itaque veteres audiendi sunt. Nulla res consummata est, dum incipit. Nec in hac tantum re omnium maxima atque involutissima, in qua etiam quam multum actum erit, omnia tamen ætas quod agat inveniet; sed in omni alio negotio longe semper a perfecto fuisse principia.

VI. In aqua causam esse, nec ab uno dictum est, nec uno modo. Thalès Milesius totam terram subjecto judicat humore portari et innasare; sive illud Océanum vocas, sive magnum mare, sive alterius naturæ simplicem adhuc aquam et humidum elementum. Hæc, inquit, unda sustinetur orbis, velut aliquod grande navigium et grave his

chargé du poids de l'air qui le presse par derrière, il fuit avec effort par quelque ouverture, et avec d'autant plus de rapidité qu'il est plus comprimé. Ceci ne peut avoir lieu sans luité, ni la luité sans ébranlement. Mais si l'air ne trouve pas même d'ouverture pour s'échapper, il se roule avec fureur sur lui-même, et s'agit en tous sens, il renverse, il débile. Puissant, malgré sa ténuité, il péètre dans les lieux les plus embarrassés, il disjoint et divise tous les corps où il s'introduit. Alors la terre tremble; car ou elle s'ouvre pour lui donner passage, ou, après lui avoir fait place, dépourvue de base, elle s'éboute dans le gouffro dont elle l'a fait sortir.

XV. Suivant une autre opinion, la terre est criblée de pores; elle a non-seulement ses canaux primitifs, qui lui furent originairement donnés comme autant de soupîrans, mais encore une quantité d'autres que le hasard y a pratiqués. L'eau a entraîné la terre qui couvrait certains points; les torrens en ont rongé d'autres; ailleurs, de grandes chaleurs ont fait fendre le sol. C'est par ces interstices qu'entre le vent; s'il se trouve en fermé et poussé plus avant par la mer souterraine, si le flot ne lui permet pas de rétrograder, alors ne pouvant ni s'échapper, ni remonter, il tourbillonne, et comme il ne peut suivre la ligne droite, sa direction naturelle, il fait effort contre les vôtés de la cavité, et frappe en tous sens la terre qui le comprime.

XVI. Énonçons encore un point que la plupart des auteurs soutiennent, et qui, peut-être, partagera les esprits. Il est évident que la terre n'est point dépourvue d'air; et je ne parle pas

seulement de cet air qui la rend consistante, qui rapproche ses molécules, et qui se trouve jusque dans les pierres et les cadavres, mais d'un air vital, végétatif, qui alimente tout à sa surface. Autrement, comment pourrait-elle infuser la vie à tant d'arbustes, à tant de graines, qui sans air n'existeraient pas? Comment suffirait-elle à l'entretien de tant de racines qui plongent de mille manières dans son sein, les unes presque à sa surface, les autres à de grandes profondeurs, si elle n'avait en elle des flots de cet air générateur d'où naissent tant d'être variés qui le respirent et qui lui doivent leur nourriture et leur croissance? Ce ne sont encore là que de légers arguments. Ce ciel tout entier, que circonserit le feu subtil de l'éther, partie la plus élevée du monde, toutes ces étoiles dont le nombre est incalculable, tout ce chœur céleste, et, sans parler des autres astres, ce soleil qui poursuit son cours si près de nous et qui dépasse plus d'une fois notre globe en gros-seur, tous tirent leurs aliments de la terre et se partagent les vapeurs qu'elle exhale, seule pâture qui les entretienne. Car ils ne se nourrissent pas d'autre chose. Or, la terre ne pourrait suffire à des corps si nombreux et si vastes et plus considérables qu'elle-même, si elle n'était remplie d'un air vivifiant qui, nuit et jour, s'échappe de tous ses pores. Il est impossible qu'il en ait en reste pas beaucoup, malgré l'immense déperdition qu'elle éprouve, et il faut que ce qui sort d'elle se reproduise incessamment. Car elle n'aurait pas de quoi fournir sans fin à l'entretien de tous ces corps célestes, sans la transmutation continuelle et réciproque des éléments. Mais il faut en outre que

primo infundente se a tergo aere. Deinde per aliquam rimam maligne fugit, et hoc aeris fertur, quo augustus. Id sine pugna non potest fieri, nec pugna sine motu. At si nec rimam quidem per quam affluit invenit, conglobatus ille furit, et hinc atque illo circumagitur, atque deiecit, alia intercidit; quoniam tenuissimus, idemque fortissimus, et irrepat quavis in obstructa, et quicquid intravit, vi sua diducit et dissipat; hinc terra jectatur. Aut enim detura vento locum diacedit; aut quoniam dediti, in ipsum, quo illum emisit, eternam fundamento spoliatu eorundem.

XV. Quidam ita existimant. Terra nullis locis perforata est, nec tantum primos illos editus habet, quos velut spiramenta ab initio sui recepit, sed multos ille casus imposuit. Alicubi deduxit, quicquid superne terreni erat, aqua; alia torrentis exordia, illa malibus magnis disrupta paluere. Per hanc intervalla intrat spiritus, quoniam si includit mare, et alius adgredit, nec fluctus retro abire permittit, hinc ille, exitu simul redituque precluso, volutatur. Et quis in rectum non potest tendere, quod illi naturale est, in sublimem se intendit, et terram prententem diverberat.

XVI. Etiamnum dicendum est, quod plerique aucto-

ribus placet, et in quod fortasse fiet discussio. Non esse terram sine spiritu, palam est. Non tantum illo dico, quo se lenet, ac partes sui jungit, qui inest etiam assis mortuorum corporibus; sed illo dico vitali, et vegeto, et aënte omnis. Hinc nihil haberet, quomodo tot arbutus spiritum infunderet, non aliunde virentibus, et tot arboribus? Quomodo modum tam diversas radices, aliter atque aliter in se mersas forent, quasdam summa receptas parte, quasdam altius tractas, nihil multum haberet animæ, tam multa, tam variis generibus, et hausu atque alimento suo educantur? Lexibus adhuc argumentis ago. Totum hoc celum, quod igneus æther, mundi summa pars, claudit, omnes hic stelle, quarum iniri non potest numerus, omnis hic orbis cœtus, et, ut alia præteream, hic tam prope a nobis agens cursum sol, unius terrarum amplitudine non sensu major, alimentum ex terreno trahunt, et inter se partiantur, nec ullo alio scilicet, quam habitu terrarum sustentantur. Hoc illis alimentum, hic passus est. Non posset autem tam multa, tamque, et seipsa majora, terra nutrire, nisi plenus esset animæ, quoniam per diem et noctem ab omnibus partibus suis fundit. Fieri enim non potest, ut non multum illi supersit, ex qua tantum petatur ac sumitur; et ad tempus quidem, quod exeat,

cet air abonde dans la terre, qu'elle en soit remplie, qu'elle ait des réservoirs où elle puise. Il n'est donc pas douteux que la terre ne cache dans ses interstices des gaz en grand nombre, et que l'air qui s'y introduit n'occupe de sombres et vastes cavités. S'il en est ainsi, il arrive nécessairement que de fréquentes commotions troublent cette masse toute pleine de ce qu'il y a de plus mobile au monde. Car, et ce ne sera un paradoxe pour personne, de tous les éléments, l'air est le plus ennemi du repos, le plus inconstant, le plus exposé à l'agitation.

XVII. Il s'ensuit donc qu'il agit selon sa nature, et que, toujours prêt à se mouvoir, il met quelquefois en mouvement ce qui l'avoisine. Et quand? C'est lorsqu'il est arrêté dans son cours. Tant que rien ne l'en empêche, il coule paisiblement; est-il repoussé ou retenu, il devient furieux et brise ses barrières; on peut le comparer

A l'Araxe indigné contre un pont qui l'outrage.

et qui, tant que son lit est libre et ouvert, développe paisiblement ses eaux. Mais si la main de l'homme ou le hasard a jeté sur son passage des rochers qui le resserrent, alors il se ralentit pour mieux se précipiter; et plus il a d'obstacles devant lui, plus il trouve de force pour les vaincre. Toute cette eau, ou effet, qui survient par derrière et qui s'amoncelle sur elle-même, cédant enfin sous son propre poids, devient une masse destructive qui se précipite au loin avec ses digues entraînées. Il en est de même de l'air. Plus il est puissant et délié, plus il court

avec rapidité, et écarte violemment les obstacles: de là un ébranlement de la partie du globe sous laquelle la lutte a lieu. Ce qui prouve que cela est vrai, c'est que souvent, après une commotion, quand il y a eu déchirement du sol, des vents s'en échappent pendant plusieurs jours, comme la tradition le rapporte du tremblement de terre de Chalcis. Asclépiodote, disciple de Posidonius, en parle dans son livre des *Questions naturelles*. On trouve aussi dans d'autres auteurs que la terre s'étant ouverte en un endroit, il en sortit assez longtemps un courant d'air qui évidemment s'était frayé le passage par lequel il débouchait.

XVIII. La grande cause des tremblements de terre est donc l'air, naturellement rapide et mobile. Tant qu'il ne reçoit aucune impulsion, et qu'il reste dans un espace libre, il y repose inoffensif et ne tourmente pas ce qui l'avoisine. Si un météore accidentel le trouble, le repousse, le comprime, il ne fait encore que céder et vaguer au hasard. Mais si tout moyen de fuir lui est enlevé, et si tout lui fait obstacle, alors

Il ébranle les monts,

Et mugit furieux dans ses noires prisons...

que longtemps il ébranle, et qu'il finit par briser et faire voler en éclats, d'autant plus terrible que la résistance est plus forte et la lutte plus longue. Enfin, quand il a longtemps parcouru les lieux où il est enfermé et dont il n'a pu s'évader, il rebrousse vers le point même d'où vient la pression, et s'infilte par des fentes cachées que les secousses

nasclitur. Nec enim esset perennis illi copia suffecturi in tot emflecta spiritalis, nisi insicem ista escurrerent, et in aliud alia solveretur. Sed tamen necesse est abundet ac plena sit, et ex condito proferat. Non est ergo dubium, quin multum spiritalis interlatuit, et circa sub terra apatia aer latus obtineat. Quod si verum est, necesse est id sepe moveatur, quod re mobilissima plenum est. Numquid enim dubium esse potest cuiquam, quin nihil sit tam inquietum quam aer, et tam versatile et agitatione gaudens?

XVII. Sequitur ergo, ut naturam suam exercent, et quod semper moveri vult, aliquando et alia moveat. Id quando fit? Quando illi cursus interdictus est. Nam quando non impeditur, placide fluit; quum effunditur et retinetur, insauit, et moras suas abruptit, non siliet quam ille

..... Pontem indignatus Araxes.

Quando illi facilis et liber est altus, primas quasque aquas explicat. Ubi saxa manu vel casso illata pressere venientem, tuus impetum mora querit; et quo plura opposita sunt, plus invenit virium. Omnis enim illa unda quæ a tergo supervenit, et in se crecit, quum ovis suum sinuere non potuit, vim ruinæ parat, et prona cum ipsis quæ obiacent fugit. Idem spiritus fit: qui quo videntur hor agiturque est, eo citius rapitur, et vehementius

sepius omnes disturbat. Ex quo motus fit scilicet ejus peris, sub qua pugnatum est. Quod dicitur, verum esse ex illo probatur; sepe enim quum terræ motus fuit, si modo pars ejus aliqua dirupta est, inde ventus per multos dies fluit; ut traditur factum ex terræ motu, quo Chalcis laboravit; quod apud Asclépiodotum invenies, audientem Posidonius, in his ipsis questionum naturalium causis. Invenies et apud alios auctores, blasæ uno loco terram, et inde non exiguo tempore spirasse ventum; qui scilicet illud iter ipse sibi fecerat, per quod ferebatur.

XVIII. Maxima ergo causa est, propter quam terra moveatur, spiritus naturæ citus, et locum et loco mutans. Ille quando non impeditur, et in vacanti spatio latet, jacet innotus, nec circumjectis molestus est. Ubi illum extrinsecus superveniens causa sollicitat, compellitque et in arcem agit, scilicet adhuc cedit tantum, et vagatur. Ubi crepta discedendi facultas est, et undique obstat, tuus

..... magno cum murmure montis

Circum claustra fremit, .....

que diu pulsata convellit ac jactat; eo acrior, quo cum violentiore mora tactus est. Deinde quum circa perstravit omne quod tenebatur, nec potuit evadere, inde quo maxime impactus est, resilit; et aut per occulta diducitur, ipso terræ motu raritate facta, aut per a vnum

ont formées dans le sol, on s'élève au dehors par une brèche nouvelle. Ainsi, rien ne peut contenir une telle force; point de lien qui enchaîne le vent; il rompt toutes les barrières, il emporte tous les fardeaux, il se glisse dans d'étroites fissures, qu'il sait agrandir pour se mettre à l'aise; c'est une nature indomptable, une puissance que la résistance courrouce, et qui reprend toujours ses droits. Oui, le vent est une chose invincible, et il n'est prison au monde.

Qui tiens sous le frein de lois assez puissantes  
Les vents séditieux, les tempêtes bruyantes.

Sans doute la poésie, par ce mot de prison, a voulu entendre ce lien souterrain qui les cache et qui les recèle. Mais elle n'a point vu que ce qui est enfermé n'est point encore un vent, et que ce qui est vent ne peut pas être enfermé. L'air captif est calme et stagnant; le vent est toujours en fuite. Ici se présente un nouvel argument, qui prouve que les tremblements de terre sont produits par l'air. C'est que nos corps mêmes ne frissonnent que si quelque désordre en agite l'air intérieur, condensé par la crainte, ou allongé par l'âge, ou engourdi dans les veines, ou glacé par le froid, ou dérangé dans son cours aux approches de la fièvre. Tant qu'il circule sans accident, tant qu'il suit sa marche ordinaire, le corps ne tremble point; mais si une cause quelconque vient embarrasser ses fonctions, alors il ne suffit plus à soutenir ce qu'il maintenait par sa vigueur, et il rompt, en fléchissant, tout l'équilibre qui résultait de son état normal.

XIX. Écoutons, il le faut bien, ce que Métrodore de Chio énoncé comme un orrèt. Car je ne me permets pas d'omettre même les opinions que je n'admets point : il est plus sage de les exposer toutes, et mieux vaut condamner ce qu'on désapprouve que de n'en point parler. Or, que dit-il ? Que tout comme la voix d'un chanteur enfermé dans un tonneau en parcourt la totalité, eu fait vibrer et résonner les parois, et quoique poussée légèrement, ne laisse pas, par sa éirconvallation, d'ébranler avec frémissement le vaisseau où elle est espiive; ainsi les spacienses cavernes qui s'enfoncent sous le sol contiennent de l'air qui, frappé par l'air supérieur, les ébranle de même que ces vaisseaux dont je viens de parler et dont la voix d'un chanteur fait résonner les vides.

XX. Venons à ceux qui admettent à la fois toutes les causes ci-dessus énoncées, ou du moins plusieurs d'entre elles. Démocrite en admet plusieurs. Il dit que les tremblements de terre sont dus quelquefois à l'air, quelquefois à l'eau, quelquefois à tous deux; et il explique ainsi son idée : Il y a dans la terre des cavités où affluent de grandes masses d'eaux; de ces eaux, les unes sont plus légères et plus fluides que les autres; repoussées par la chute de quelque corps pesant, elles vont heurter la terre et l'agitent. Car cette fluctuation des eaux ne peut avoir lieu sans un mouvement du corps frappé? Ce que nous disions tout à l'heure de l'air doit se dire pareillement de l'eau accumulée dans un lien trop étroit pour la contenir; elle pèse sur quelque point, et s'ouvre une route

ventus emicuit. Ita ejus vis tanta non potest cohiberi, nec ventum tenet ulla compages; solvit enim quodcumque vinculum, et omne onus fert secum, infansque per minima laxamentum superat, indomitæ naturæ potentia liber, utique concitatus, sibi jus suum vindicat. Spiritus vero invicta res est; nihil enim erit quod

Luctantes ventos, tempestatesque sonoras  
Imperio premat, ac vincula et carcere franget.

Sine dubio poete hanc voluerant videri carcerem, in quo sub terra clausi laterent. Sed hoc non intellexerunt, nec id quod clausum est, esse adhuc ventum; nec id quod ventus est, posse jam claudi. Nam quoniam in clauso est, quiescit, et neris statio est; unius in fuga ventus est. Etiamcum et illud accedit his argumentis, per quod appareat, motum effici spiritus, quod corpora quoque nostra non aliter trement, quam si spiritum aliquo causa conturbat; cum timore contractus est, eum senectute languescit, et venis torpentibus marcet, cum frigore inhibetur, aut sub accessionem carni suo deicitur. Nam quando sine injuria perfluit, et ex more procedit, nullus est tremor corpori; quoniam aliquid occurrit quod inhibeat ejus officium, tunc parum potest perferendis his que suo vigore tenebat, deficiens concutit quidquid integer tulerat.

XIX. Metrodorum Chium necesse est andiamma, quod vult sententia loco dicentem. Non enim permittit mihi nec res quidem opiniones præterire, quas improbo; quoniam satius sit omnium copiam fieri, et que improbamus, damnare potius, quam præterire. Quid ergo dicit? Quomodo in dollo cavantis vox illa per totum cum quadam discussione pereurrit ac resonat, et tam leviter mota, tam circust, non sine tactu ejus tumultuque, quo inclusa est; sic spæncærum sub terra penduntium vasillas habet æern ærum; quoniam similis ærum superne incidens percussit, agitat non aliter quam illa, de quibus paulo ante retuli, iustia indito clamore sonnerunt.

XX. Veniamus nunc ad eos, qui omnia laia que retuli, in causa esse dixerunt, aut ex his plura. Democritus plura potat. Alii enim, motum aliquando spiritus fieri, aliquando aquæ, aliquando utroque; et id hoc modum prosequitur. Aliqua pars terre concava est, et in hanc aquæ magna vis confluit. Ex hac est aliquid letune, et ceteris liquidius. Hoc quoniam superveniente gravitate rejectum est, terra illiditur, et illas movet. Nec enim fluctuari potest sine motu ejus, in quod impingitur. Etiamcum quod modum de spiritum dicebamus, de aqua quoque dicendum est. Ubi in unum locum congesta est, et capere se desit, aliquo incumbit, et primo viam pendere aperit, deinde impetu. Nec enim exire viam per deventum potest, id in

tant par son poids que par son impétuosité; longtemps captive, elle ne peut trouver d'issue que par une pente, ni tomber directement sans une certaine force ou sans ébranlement des parties à travers lesquelles et sur lesquelles elle tombe. Mais si, lorsqu'elle commence à fuir, un obstacle l'arrête et la fait se replier forcément sur elle-même, elle est rebroussée vers la terre qu'elle rencontre et donne une secousse aux endroits les moins bien assis. Parfois aussi la terre s'affaisse plus ou moins profondément, selon qu'elle est pénétrée par l'eau et que ses fondements mêmes sont minés; alors une pression plus forte s'exerce sur le côté où le poids des eaux se fait le plus sentir. D'autres fois c'est le vent qui pousse les eaux, et qui, déchaîné avec violence, ébranle la partie de la terre contre laquelle il lance les ondes amoncelées. Souvent, engouffré dans les caux intérieurs du globe, d'où il cherche à fuir, il agite tous les alentours: car la terre est perméable aux vents, fluide trop subtil pour pouvoir être repoussé, et trop puissant pour qu'elle résiste à son action vive et rapide. Épicure admet la possibilité de toutes ces causes, et en propose plusieurs autres: il blâme ceux qui se prononcent pour une seule, vu qu'il est téméraire de donner comme certain ce qui ne peut être qu'une conjecture. L'eau, dit-il, peut ébranler la terre, en la détrempant et en rongant certaines parties qui deviennent trop faibles pour servir de bases comme auparavant. Le tremblement peut être produit par l'action de l'air intérieur, dans lequel l'introduction de l'air extérieur porte le trouble. Peut-

être l'écrasement de quelque masse venant à refouler l'air, cause-t-il la commotion. Peut être le globe est-il en quelques endroits soutenu par des colonnes et des piliers qui, entamés et fléchissants, font chanceler la masse qu'ils supportent. Peut-être un vent brûlant, converti en flamme et analogue à la foudre, fait-il en courant un immense abattis de ce qui lui résiste. Peut-être des eaux marécageuses et dormantes, soulevées par le vent, ébranlent-elles la terre par leur choc ou par l'agitation de l'air que ce mouvement accroît et porte de bas en haut. Au reste, il n'est aucune de ces causes qui paraissent à Épicure plus efficace que le vent.

XXI. Nous aussi, nous croyons que l'air seul peut produire de tels efforts; car il n'est rien dans la nature qui soit plus puissant, plus énergique; et sans air les principes les plus actifs perdent toute leur force. C'est lui qui anime le feu; sans lui les eaux croupissent; elles ne doivent leur fougue qu'à l'impulsion de ce souffle, qui emporte de grands espaces de terre, élève des montagnes nouvelles, et crée au milieu des mers des îles qu'on n'y avait jamais vues. Thérè, Therasia, et cette île contemporaine que nous avons vue naître dans la mer Égée, peut-on douter que ce ne soit ce même souffle qui les ait produites à la lumière? Il y a deux espèces de tremblements, selon Posidonius: chacun a son nom particulier. L'un est une secousse qui agite la terre par ondulations; l'autre, une inclinaison qui la penche latéralement comme un navire. Je crois qu'il en est une troisième, justement et spécialement désignée par nos pères sous le nom de tremblement, et qui

clausa; nec in directum cadere moderate, aut sine concussione eorum, per quam et in que cadit. Si vero, quam jam rapti cepit, aliquo loco substat, et illa vis flammis in se revoluta est, in occursum terram repellitur, et illam, qua parte maxime pendet, exagitat. Præterea aliquando madefacta tellus, liquore penitus accepto altius sedit, et fundus ipse vitilatur; tunc ea pars premitur, in quam maxime aquarum vergentium pondus inclinat. Spiritus vero nonnumquam impellit undas; et si vehementius instillat, eam scilicet terræ partem movet, in quam concitas aquas instillat. Nonnumquam in terram interna conjecta, et exitum querens, movet omnia; terra autem penetrabilis ventis est, et spiritus subtilior est, quam ut possit excludi, et vehementius, quam ut suscipi concitatus ac rapidus. Omnes istas esse posse causas Epicurus ait, pluresque alias tulit; et alios, qui aliquid unum ex istis esse affirmaverunt, corripit, quam sit arduum, de his que conjectura sequenda sunt, aliquid certi promittere. Ergo, ut ait, potest terram movere aqua, si partes aliquas eruit, et abrasit, quibus desit posse excutitis sustineri, quod integris feruntur. Potest terram movere impressio spiritus. Fortasse enim ex extrinsecus alio intrusione aere agitur. Fortasse aliqua parte subito decedente percussur, et inde motum capit. Fortasse aliqua parte terræ ve-

lut columnis quibusdam ac pilis sustinetur; quibus vitilatis ac recedentibus, tremat pondus impositum. Fortasse calida vis spiritus in ignem versa, et fulminis similis, cum magnæ strage obstantium feriat. Fortasse polantes et jacentes aquas aliquis flatus impellit, et inde aut levis terram quatit, aut spiritus agitando, ipso modo erescens, et se locutans, ab imo in summa usque perferat: nullum tamen illi placet causam motus esse majorem, quam spiritum.

XXI. Nobis quoque placet, hunc spiritum esse, qui terra possit commoti, quo nihil est in rerum naturæ potentius, nihil arrius, sine quo nec illa quidem, que vehementissime sunt, valent. Ignem spiritus concitat; aquas, si ventum detrahens, inertes sunt, tunc densum impetum sumunt, quam illas agit flatus; qui potest dissipare magnæ spatia terrarum, et montes subiectos extollere, et insulas non ante vias in medio mari ponere. Theron, et Therasiam, et hanc nostram insulam insulam, spectantibus nobis in Ægeæ mari captam, quis dicitur quæ in locum spiritus venerit? Duo genera sunt, ut Posidonius placet, quibus movetur terra: utrique nomen est proprium. Altera successione est, quam terra quatitur, et sursum ac deorsum movetur; altera inclinatio, in qua latera unius navigit more. Ego et tertium illud existimo, quod nostro

leur chute doit ébranler tous les lieux voisins par la secousse que donne aux eaux un énorme poids tombant tout à coup d'une grande hauteur.

XI. Certains philosophes, tout en expliquant les tremblements de terre par le feu, lui assignent un autre rôle. Ce feu, qui bouillonne en plusieurs endroits, exhale nécessairement des torrents de vapeurs qui n'ont pas d'issue et qui dilataient fortement l'air ; quand ils agissent avec plus d'énergie, ils renversent les obstacles ; moins véhéments, ils ne peuvent qu'ébranler le sol. Nous voyons l'eau bouillonner sur le feu. Ce que nos foyers produisent sur ce peu de liquide dans une étroite chaudière, ne doutons pas que le vaste et ardent foyer souterrain ne le produise avec plus de force sur de grandes masses d'eaux. Alors la vapeur de ces eaux bouillonnantes secoue vivement tout ce qu'elle frappe.

XII. Mais l'air est le mobile qu'admettent les plus nombreuses et les plus grandes autorités. Archélaüs, très-versé dans l'antiquité, s'exprime ainsi : Les vents s'engouffrent dans les cavités de la terre ; là, quand tout l'espace est rempli, et l'air aussi condensé qu'il peut l'être, le nouvel air qui survient foule et comprime le premier, et de ses coups redoublés il le resserre, puis bientôt le disperse en désordre. L'air, qui cherche à se faire place, écarte tous les obstacles et s'efforce de briser ses barrières ; ainsi arrivent les tremblements de terre, par la lutte de l'air impatient de s'échapper. Ces commotions ont pour avant-coureur un air calme et que rien n'agit, parce que la force, qui d'ordinaire décalme les vents, est concentrée dans les cavités souterraines. Naguère,

en effet, lors du tremblement de la Campanie, bien qu'on fût en hiver, l'atmosphère, quelques jours avant, fut constamment tranquille. Qu'est-ce à dire ? La terre n'a-t-elle jamais tremblé pendant que le vent soufflait ? Du moins il est rare que deux vents soufflent à la fois. La chose pourtant est possible et s'est vue : si nous admettons, et s'il est constant que le phénomène est produit par l'action simultanée de deux vents, pourquoi l'un n'agitait-il pas l'air supérieur, et l'autre l'air souterrain ?

XIII. On peut compter parmi les partisans de cette opinion, Aristote et son disciple Théophraste, dont le style, sans être divin comme le trouvaient les Grecs, a de la douceur et une élégance qui ne sent point le travail. Voici ce que l'un et l'autre pensent : Il sort toujours de la terre des vapeurs tantôt sèches, tantôt mêlées d'humidité. Celles-ci, sorties du sein du globe, et s'élevant autant qu'elles le peuvent, lorsqu'elles ne trouvent plus à monter davantage, rétrogradent et se replient sur elles-mêmes ; et comme la lutte des deux courants d'air opposés repousse violemment les obstacles, soit que les vents se trouvent renfermés, soit qu'ils fassent effort pour s'échapper par un étroit passage, elle cause les tremblements et le fracas qui les accompagne. De la même école est Straton, lequel a cultivé spécialement et exploré cette branche de la philosophie qui a pour objet la nature. Voici comment il se prononce : Le froid et le chaud se contrarient toujours et ne peuvent demeurer ensemble ; le froid passe à l'endroit que le calorique abandonne ; et réciproquement la chaleur revient quand le froid est chassé. Ceci est incontestable :

*cine concitili flucta, quem subitum vastaque Nilum ex alto pondus ejcit.*

XI. Quidam ignibus quidem assignant hanc tremorem, sed aliter. Nam quum pluribus locis ferreant, necesse est ingentem vaporem sine exitu volvant, qui vi sui spiritum intendit, et si aerius insidit, opposita diffundit ; si vero remissior fuit, nihil amplius quam movet. Videmus aquam spumare, igne subiecto. Quod in hac aqua foetilitium et angusta, multa magna illic fecere credimus, quum violentus ac vastus ingentes aquas excilat. Tunc ille vaporum inondantium aquarum, quicquid pulsaverit, agitat.

XII. Spiritum esse qui movet, et plurimis et maximis auctoribus placet. Archelaus, antiquitatis diligens, ait ita : Ventis in concava terrarum deferuntur ; deinde ubi jam omnia spatia plena sunt, et in quantum aer potuit, densatus est, is qui supervenit spiritus, priorem premit et elidit, ac frequentibus plagis primo cogit, deinde perturbat. Tunc ille quærens locum, omnes angustias dimovet, et claudra sua constat confringere. Sic evenit, ut terræ spiritus luctante, et fugam querente, moveantur. Itaque quum terræ motus futurus est, præcedit aeris tranquillitas et quietas ; videlicet, quia vis spiritus, que

*concitare ventos solet, in inferna sede detinetur. Nunc quoque quum hic motus in Campania fuit, quamvis iberno tempore, tamen quietus per superiores dies a celo aer stetit. Quid ergo ? Nunquam flante vento terra concussa est ? Admodum raro duo flaverè simul venti. Fieri tamen et potest, et solet : quod si recipimus, et constat duos ventos rem simul gerere, quidam accidere possit, ut alter superiorem aera agitet, alter inferum ?*

XIII. In hac sententia licet ponas Aristotelem, et discipulum ejus Theophrastum, non, ut Græcia vixum est, divini, tamen et dulcis eloqui virum, et nihil sine labore. Quid utriusque placeat, exponam. Semper aliquis evaporatio est e terra, quæ modo arida est, modo humido mixta. Hæc ab infimo edita, et in quantum potuit, elata, quum ulteriorum locum in quem exire non habet, retro fertur, atque in se revolvitur ; dumque rixa spiritus reciprocantis jactat obstacula, et sive interclusus, sive per angusta enisus est, motum ac tumultum elat. Suralto et eodem schola est, qui hanc partem philosophiæ maxime coluit, et rerum naturæ inquisitor fuit. Unus tale decretum est : frigidum et calidum semper in contraria abeunt, et una esse non possunt : eo frigidum confluit, unde vis calida discedit, et in locum hic calidum est, unde

diffère des deux autres. Car alors il n'y a ni secousse étendue, ni inclinaison; il y a vibration. Ce cas est le moins nuisible, comme aussi la secousse l'est beaucoup moins que l'inclinaison. En effet, s'il ne survenait complètement un mouvement opposé, qui redressât la partie inclinée, un vaste écroulement s'ensuivrait. Les trois mouvements différent entre eux, en raison de leurs causes diverses.

XXII. Parlons d'abord du mouvement de secousse. Qu'une longue file de chariots s'avance pesamment chargée, et que les roues tombent lourdement dans des ornières, vous sentez la secousse imprimée au sol. Asclépiodote rapporte que la chute d'un rocher énorme détaché du flanc d'une montagne fit écrouler par le contre-coup des édifices voisins. Il peut se faire de même sous terre qu'une roche détachée tombe bruyamment de tout son poids dans les cavités qu'elle dominait, avec une force proportionnée à sa masse et à son élévation. Et ainsi la voûte de la vallée souterraine doit trembler tout entière. Vraisemblablement la chute de ces rochers est déterminée d'abord par leur poids, et ensuite par les fleuves qui roulent au-dessus, et dont l'action permanente ronge le lien des pierres, en emporte chaque jour quelques parties, l'eau écorchant pour ainsi dire la peau qui la contient. Cette action continuée pendant des siècles et ce perpétuel frottement minent le rocher, qui cesse de pouvoir soutenir son fardeau. Alors s'écroulent des masses d'une pesanteur immense; alors le rocher se précipite, et, rebon-

dissant après sa chute, ébranle tout ce qu'il frappe.

Le fracas l'accompagne et tout croule avec lui,

comme dit Virgile. Voilà comme je conçois la cause du mouvement de secousse. Passons au second mouvement.

XXIII. La terre est un corps poreux et plein de vides. L'air circule dans ces vides, et quand il en est entré plus qu'il n'en laisse sortir, cet air captif ébranle la terre. Cette cause est admise par beaucoup d'auteurs, comme je viens de vous le dire, si tant est que la foule des témoignages fasse autorité pour vous. C'est aussi l'opinion de Callisthène, homme bien digne d'estime; car il eut l'âme élevée, et ne voulut point souffrir les extravagances de son roi. Sa mort sera pour Alexandro une tâche éternelle, que ni d'autres vertus, ni des guerres toujours heureuses n'effaceront jamais. Chaque fois qu'on dira : Quo de milliers de Perses sont tombés sous ses coups! on répondra : Et Callisthène aussi. Chaque fois qu'on dira : Il a fait mourir Darius, Darius le grand roi; et Callisthène aussi, répondra-t-on. Chaque fois qu'on dira : Il a tout vaincu jusqu'aux bords de l'Océan; il l'a même envahi avec les premières flottes qu'aient vues ses ondes; il a étendu son empire d'un coin de la Thrace aux bornes de l'Orient; on répondra : Mais il a tué Callisthène. Eût-il surpassé en renommée tous les capitaines et rois de l'antiquité, il n'a rien fait qui efface le crime d'avoir tué Callisthène. Callisthène, dans l'ouvrage où il a décrit la submersion d'Hélène et de Buris, la catastrophe qui jeta ces

vocabulo signatum est; non enim alio casu tremorem terre dixere majores, qui utriusque dissimilis est; nam nec succutuntur tunc omnia, nec inclinantur, sed vibrantur. Res minime in huiusmodi casu nova, sicut longe perniciosior est inclinatio concussione. Nam nisi celeriter et ex altera parte properabit motus, qui inclinatio restituit, ruina necessario sequitur. Quam dissimilis is motus inter se sint, causas quoque eorum diversas sunt.

XXII. Prius ergo de motu quatenus dicamus. Si quando magna onera per vias vehiculorum plurimum trahuntur, et rotæ majore nisu in salsabris inciderunt, terram concuti senties. Asclepiodotus tradit, quomodo petra ex latere montis abrupta cecidisset, adificia vicina tremore collapsa sunt. Idem sub terris fieri potest, ut ex his qui impendent rupibus aliqui resoluti, magno pondere ac sono in subsecumem cavernam ceciderunt, eo vehementius, quo aut plus pondera veniunt, aut altius. Et sic commovetur omne lectum cavæ in vallibus. Nec tantum pondere suo abscindi saxa credibile est, sed quomodo flumina supra feruntur, assiduus humor commissuras lapide extenuat, et quotidie his ad que religatis est aufert, et illam, ut ita dicam, cutem qua continetur, abradit. Deinde longa per ævum diminutio usque eo inflamat illa, quæ quotidie attrahitur, ut deus esse cœri ferendo. Tunc saxa vasti

ponderis decidunt, tunc illa præcipitosa rupes, quidquid ab imo repercutiunt, non passura consistere,

... soulevé venait, et ruere omnia via repente...

ut ait Virgilius nostri. Hujus motus succutientis terras hæc erit causa. Ad alteram transeo.

XXIII. Rara terre natura est, nunquam habens vacui; per has raritates spiritus fertur; qui ubi major influxit, nec emittitur, concutit terram. Hæc placet et aliis. In paulo ante retuli, causam, si quid apud te profectura testium turba est. Hinc etiam Callisthenes probat, non contentus vir. Fuit enim illi nobile ingenium, et furibundi regis impatiens. Hæc est Alexandri crimen interitum, quod nullis virtus, nulla bellorum felicitas redimebat. Nam quoties quis dixerit: Oecidit Persarum multa milia; opponatur, et Callisthenem. Quoties dictum erit: Oecidit Darium, pene quem tunc magnum regnum erat; opponatur, et Callisthenem. Quoties dictum erit: Omnia Oceano tenus vici; ipsam quoque tentavit novis clausibus, et imperium ex angulo Thraciæ usque ad Orientis terminos protulit; dicatur, sed Callisthenem occidit. Omnia licet aulica decem regumque exempla transierit, ex his quæ fecit, nihil tam magnum erit, quam scelus Callisthenis. Hic Callisthenes in libris, quibus describit

ces mêmes parois qui supportent toute l'immense voûte, et avec elles ensevelissent des villes entières dans des profondeurs inconnues. La tradition, si vous voulez y croire, prétend que jadis l'Ossa et l'Olympe ne faisaient qu'un, mais qu'un tremblement de terre les sépara, et d'une montagne immense en forma deux; que c'est alors qu'on vit jaillir le Pénée, lequel uilt à sec les marais qui rendaient malsain l'air de la Thessalie, et entraîna les eaux qui crouplissaient fante d'écoulement. L'origine du Ladon, qui coule entre Élis et Mégalo polis, date d'un tremblement de terre. Que pronvent ces faits? Que de vastes cavernes (c'est bien le nom qui convient aux cavités souterraines) servent à l'air de réceptacle; autrement les secousses embrasseraient de bien plus grands espaces, et plusieurs pays seraient ébranlés du même coup. Mais elles ne se font sentir que dans des limites fort restreintes, et jamais au-delà de deux cents milles. Le tremblement dont le monde entier vient de parler n'a point dépassé la Campanie. Ajouterai-je que, quand Chalcis tremblait, Thèbes restait immobile? Quand la ville d'Ægium était bouleversée, Patras, qui en est si voisine, ne le sut que par ouï-dire. L'immense secousse qui effaca du sol Hélice et Buris s'arrêta en-deçà d'Ægium. Il est donc évident que le mouvement ne se prolonge qu'à proportion de l'étendue du vide souterrain.

XXVI. Je pourrais appuyer cette assertion de l'autorité d'hommes dignes de foi, lesquels nous disent qu'il n'y a jamais en Égypte de tremble-

ments de terre. La raison qu'ils en donnent, c'est que le pays est tout entier formé de limon. En effet, s'il faut en croire Homère, Pharos était éloignée du continent de tout l'espace que peut franchir en un jour un vaisseau voguant à pleines voiles; elle fait maintenant partie de ce continent. Les eaux honorables du Nil, chargées d'une vase épaisse qu'elles déposent incessamment sur le sol ancien, l'ont toujours accru par ces alluvions annuelles. Aussi ce terrain, gras et limoneux, n'offre-t-il aucun interstice; devenu compacte à mesure que la vase se desséchait, il a pris la consistance d'un ciment massif par l'agglutination de ses molécules, sans qu'aucun vide s'y pût former, puisque toujours aux parties sèches venaient s'ajouter des matières liquides et molles. Cependant l'Égypte tremble, aussi bien que Délos, en dépit de Virgile, qui vent

Qu'immobile, elle brave et les vents et les flots.

Les philosophes aussi, race crédule, en avaient dit autant, sur la foi de Pindare. Thucydide prétend que, jusque-là toujours immobile, elle trembla vers le temps de la guerre du Péloponèse. Callisthène parle d'une autre secousse à une époque différente. Parmi les nombreux prodiges, dit-il, qui annoncèrent la destruction d'Hélice et de Buris, les plus frappants furent une immense colonne de feu, et la secousse que ressentit Délos. Selon lui, cette île est difficile à ébranler, parce que, outre les flots qui la supportent, elle a pour bases des roches poreuses et des pierres perméables qui

nonnunquam in tantum, ut parietes quibus fertur omnes tegimen cavi, decedant in illum subterraneanum locum, totaque urbes in immensam altitudinem vergant. Si velis credere, avari, aliquando Ossum Olympe coarctasse, deinde terrarum motu recessisse, et scissam unius magnitudinem montis in duas partes; tunc effugisse Peneum, qui paludes quibus laborabat Thessalia, sicca vit, et ducte in se que sine exitu stagnaverant aquis. Ladon flumen inter Eliam et Megalopolim medius est, quem terrarum motus effudit. Per hoc quid probat? In laos specus, quid enim aliud appellem loca vena sub terris? spiritum concurre. Quod nisi esset, magna terrarum spatia commoverentur, et una nulla sitarent. Nunc exigue partes laborant, nec unquam per ducenta miliaria nuntius extenditur. Ecce hic qui implevit fabulis orbem, non transcedit Campaniam. Quid dicam, quum Chalcis tremuit, Thèbas stetit? quum laboravit Ægium, tam propinquas illi Patras de motu solum audisse? Illa vasta consensio, que duas suppressit urbes Helicem et Buris, intra Ægium constitit. Apparet ergo, in tantum spatium motum proferre, quantum illa sub terris vacantis loci incassum patet.

XXVI. Poteram ad hoc probandum alius auctoritate magnorum virorum, qui Ægyptum nunquam tremulise

tradunt. Ratioem autem hujus rei hanc reddunt, quod ex limo tota concreverit. Tantum enim, si Homero fides est, aberat a continenti Pharos, quantum navis diurno cursu meliri plenis iata velis potest; sed continenti admodum est. Turbidus enim defluens Nilus, multumque secum limum trahens, et eum subinde apponeus prioribus terris, Ægyptum annuo incremento semper ultra tulit. Inde pinguis et limosus sol est, nec ulla intervalla in se habet, sed crevit in solidum arecente limo; coque pressa erant et sedens structura, quum partes glutinarentur, nec quidquam inane intervenire poterat, quum solidum liquidum se molle semper accederet. Sed moveatur et Ægyptus et Delos, quum Virgilius stare jussit,

Immutataque colli dedit, et contemnere ventos.

Hanc philosophi quoque, credulis nam, dixerunt non moveri, auctore Pindaro. Thucydides ait, antea quidem immutam fuisse, sed circa Peloponnesiacum bellum tremuisse. Callisthenes et alio tempore ait hoc accidisse. Inter multa, inquit, prodigia, quibus denuntiata est duarum urbium Helicis et Buris eversio, fuisse motum notabilem, columnam ignis immensam, et Delos agitata. Quum ideo stabilem videri vult, quia mari imposita, habet concavas rupes et sava pennis, que dent deprehenso aeri;



laissent s'échapper l'air qui s'y engage. Il ajoute que, par la même raison, le sol des îles est plus assaré, et les villes d'autant plus à l'abri des secousses, qu'elles sont plus voisines de la mer. Assertion fautive, comme ont pu le voir Herculaneum et Pompei. Toutes les côtes, au reste, sont sujettes aux tremblements de terre. Témoin Paphos, renversée plus d'une fois, et la fameuse Nicopolis, pour qui c'était un fléau familier. Cypre, qu'environne une mer profonde, n'en est pas exempte, non plus que Tyr elle-même, quoique baignée par les flots. Tolles sont à peu près toutes les causes que l'on assigne aux tremblements de terre.

XXVII. Cependant on cite, du désastre de la Campanie, certaines particularités dont il faut rendre raison. Un troupeau de six cents moutons a, dit-on, péri sur le territoire de Pompei. Il ne faut pas croire que ces animaux soient morts de peur. Nous avons dit qu'ordinairement les grands tremblements de terre sont suivis d'une sorte de peste, ce qui n'est pas étonnant, car le sein de la terre recèle plus d'un principe de mort. D'ailleurs l'air même, qui s'y corrompt, soit par l'action de la terre, soit par sa propre stagnation dans ces éternelles ténèbres qui le glacient, est funeste aux êtres qui le respirent; on, vicié par l'action délétère des feux intérieurs, lorsqu'il sort des lieux où il croupit depuis si longtemps, il souille et dénature notre atmosphère pure et transparente, et le fluide inaccoutumé qu'on respire alors apporte avec soi des maladies d'une espèce nouvelle. Et puis, l'intérieur de la terre renferme aussi des eaux dangereuses et pestilentielles, parce que jamais aucun mouvement ne les agite, et que l'air

libre ne les bat jamais. Épaissies par le brouillard pesant et continu qui les couvre, elles ne contiennent que des miasmes contagieux et funestes à l'homme. L'air aussi qui s'y trouve mêlé et qui séjourne dans ces marais ne s'en échappe pas sans répandre au loin son poison et sans tuer ceux qui boivent de ces eaux. Les troupeaux, naturellement sujets aux épidémies, sont atteints d'autant plus vite, qu'ils sont plus avides; ils vivent bien plus que nous à ciel ouvert et font un fréquent usage de l'eau, plus malsaine alors que l'air lui-même. Les moutons, dont la constitution est plus délicate et qui ont la tête plus voisine du sol, ont dû être atteints à l'instant; et la chose est simple: ils respiraient l'exhalaison presque à son foyer. Elle eût été fatale à l'homme même, si elle fût sortie avec plus d'abondance; mais la grande masse d'air parut la neutraliser, avant qu'elle s'élevât à portée de la respiration humaine.

XXVIII. Que la terre renferme beaucoup de principes mortels, c'est ce que prouve l'abondance des poisons qui, sans qu'on les ait semés, naissent spontanément; car elle a en elle les germes des plantes nuisibles comme des plantes utiles. Et sur plusieurs points de l'Italie ne s'exhale-t-il pas, par certaines ouvertures, une vapeur pestilentielle que ni l'homme, ni les animaux ne respirent impunément? Les oiseaux mêmes qui traversent ces miasmes, avant qu'un air plus pur en ait diminué l'influence, tombent au milieu de leur vol; leur corps devient livide, et leur cou se gonfle comme s'ils eussent été étranglés. Tant que cette vapeur, retenue dans la terre, ne fuit que par d'étroites fissures, son action se borne à tuer ceux qui bais-

reilitum. Ob hoc etiam insulas esse certioris soli, urbesque eo tutiores, quo propius ad mare accesserunt. Falsa hæc esse Pompei et Herculaneum sensere. Adijce nunc quod omnis ora maris obnoxia est motibus. Sic Paphos non semet coecruit; sic nobilis et huc jam familiaris malo Nicopolis. Cyprum ambit altum mare, et agitator. Tyros et ipsa tam moretur, quam diluitur. — Hæc ferè causæ redduntur, propter quas tremit terra.

XXVII. Quædam tamen propria in hoc Campano motu acidissæ narrantur, quorum ratio redditæda est. Aint enim sexcentarum ovium gregem examinatum in Pompeiana regione. Non est quare hoc putēs eivibus illis timore accidisse. Distingui solet potè magnos terrarum motus pestilentiam fieri. Nec id mirum est, multa enim mortifera in alto latent. At aer ipse, qui vel terrarum culpa vel pigrâta, et æterna nocte torpescit, gravis haerentibus est; vel corruptus interiorum ignium viâio, quibus est loogo situ emissus, parum huic liquidumque mœntat; ac polluit, insuetumque ducentibus spiritum offert nova genera morborum. Quid, quod aquæ quoque inutilis pestilentesque in abdito latent, ut quas nunquam unis exerceat, nunquam aura liberior exeret? Crasse

liasse, et gravi caligine sempiterna tectæ, ubi nisi pestiferum in se et corporibus nostris contrarium habent. Aer quoque qui admixtus est illis, quique inter illas paludes jacet, quum emersit, iste vitium suum spargit, et haerentes necat. Faellius autem pecora sentiunt, in qua pestilentia locurrere solet, quo avidiores sunt; aperto celo plurimum utuntur, et aquis, quarum maxima in pestilentia culpa est. Oves vero mollioris naturæ, quo propius terris ferunt capita, correptas esse non miror, quum afflatus diri aeris circa ipsam humum exereat. Nocuisse ille et hominibus, si major esset; sed illum copia aeris sinceret et diluit, antequam ut ab homine posset trahi, surgeret.

XXVIII. Multa autem terras habere mortifera, vel ex hoc intellige, quod tot venena nascuntur, non magno sparsa, sed sponte; solo scilicet habente, ut boui, ita mali æminæ. Quid, quod pluribus Italiæ locis per quædam foramina pestilens exhalatur vapor, quem non homini ducere, non ferre tutum est? Aves quoque si in illam inciderint, antequam celo meliore transiatur, in ipso volatu cadunt, liventesque corpora, et non aliter quam per vim ellæc fauces tument. Illic spiritus quamdæ terris continetur, tenui foramine flans, non plus potentia ha-

sont la tête sur la source ou qui l'approchent de trop près. Mais quand, pendant des siècles, renfermée dans d'affreuses ténèbres, elle s'est viciée de plus en plus et a redoublé de malignité avec le temps, son état de stagnation la rend plus funeste encore. Trouve-t-elle une issue, se dégage-t-elle de cette glaçante et éternelle prison, de cette infernale nuit, notre atmosphère en est infectée; car les substances pures cèdent aux substances corrompues. L'air salubre alors cesse de l'être. De là cette continuité de morts subites et ces maladies aussi monstrueuses dans leur genre qu'extraordinaires par leurs causes. Cette calamité est plus ou moins longue, selon l'intensité du poison, et le fléau ne disparaît qu'après que ces lourds miasmes se sont disséminés au loin, délayés par les vents.

XXIX. Quant aux hommes qui errèrent dans les campagnes comme hors de sens et frappés de vertige, ce fut un effet de la peur, laquelle suffit pour égarer la raison, quand elle connaît encore des horreurs et n'est inspirée que par un sentiment d'intérêt personnel. Mais, quand l'alarme est générale, au milieu de villes écroulées, de peuples écrasés, au milieu des convulsions du sol, faut-il s'étonner qu'elle trouble des esprits sans ressource entre la douleur et l'épouvante? Il n'est pas facile, dans les grandes catastrophes, de garder toute sa raison. Alors la plupart des âmes faibles arrivent à un point de terreur qui les jette hors d'elles-mêmes. Jamais la terreur ne vient sans ôter quelque chose à l'intelligence; c'est une sorte de délire; mais il y a des hommes qui re-

viennent bientôt à eux, tandis que d'autres, plus vivement affectés, arrivent à la démence. C'est pour cela que, dans les batailles, beaucoup d'hommes errent en insensés; et nulle part on ne trouve plus de prophètes qu'aux lieux où la terreur se mêle à la superstition pour frapper les esprits. Qu'une statue se fende, je ne m'en étonne pas, quand des montagnes, comme je l'ai dit, se séparent, quand le sol se déchire jusqu'en ses abîmes.

*Cette terre arrachée, à grand bruit s'ébranlant,  
(Tant sa longue vieillesse a pu échanger le monde !)  
Dans ses flancs entr'ouverts reçoit la mer profonde;  
Et Neptune baigne de ses flots resserrés  
Les villes et les champs désormais séparés.*

Vous voyez des contrées entières arrachées de leurs bases, et la mer partager des montagnes qui se joignaient jadis; vous voyez des villes même et des nations se séparer, lorsqu'une partie du globe s'ébranle soudainement, ou qu'un souffle impétueux a poussé la mer sur quelque point; effets d'une puissance aussi prodigieuse que celle de la nature entière. Quoique cette puissance n'agisse que sur une partie du globe, elle emprunte la force du grand tout. Ainsi la mer e arraché les Espagnes du continent africain; ainsi, l'inondation célébrée par de grands poètes a retranché la Sicile de l'Italie. Mais les forces qui partent du centre de la terre ont quelque chose de plus irrésistible; elles sont d'autant plus énergiques qu'elles sont gênées dans leur action. Mais c'est assez parler des vastes effets et des merveilleux phénomènes que présentent les tremblements de terre.

XXX. Pourquoi donc s'étonner de voir éclater

bet, quam ut despectantis et ultro sibi illata conficiat. Ubi per secula conditis tenebris ac tristitia loci crevit in vitium, ipse ingravescit mora; pejor, quo sequitur. Quam putens exitum nactus est, aeternum illud umbrosi frigoris malum, et infernam noctem solvit, ac regionis nostrae aera infuscat. Vincuntur enim meliora peyoribus. Tunc etiam ille spiritus furior transit in noxium. Inde subito continuatur mortis, et monstrosa genera morborum, ut ex nova orta causa. Brevis iam longa elades est, prout vitia valuerunt. Nec prius pestilentia desinit, quam spirituum illam gravem exercuit lassitas corli, venditorumque pestatio.

XXIX. Nam quod aliquot, insanis stultisque simul, discurrere fecit metus, qui exultit mentes, ubi privatus se modicus est; qui, ubi publico terret, ubi cadunt urbes, populi opprimuntur, terra concutitur, quid mirum est animos inter dolorem et metum destitutos aberrasse? Non est facile inter magna mala non desipere. Itaque lentissime fere ingens in tantum venere formidinis, ut sibi existerent. Neque quidem sine aliqua jactura somnatis exsolvit; simulisque furem, qualem timet; ad alios cito timor sibi reddit, alios vehementius perturbat, et in demum transfert. Inde inter bella errare lymphatici; nec unquam piora exempla valdecanum invenies, quam

ubi formido mentes religione mista percussit. Statim divisam non miror, quam dixerim montes a montibus recessisse, et ipsam disruptam esse ab imo solum.

*Hæc loca, vi quondam et vasta convulsa ruina,  
Tantum evi longinquæ valet metare velustas,  
Disinisse ferunt, quum protinus utraque tellus  
Una foret, venit medio vi pontus, et nudis  
Hesperium Sicula latus abscidit, arvasque et urbes  
Litorè ductæ, angusto miserat mæta.*

Vides totas regiones a suis sedibus revelli, et trans mare jacere, quod in confinio fuerat; vides et urbium fieri gentiumque didicium, quum pars naturæ concita est de se, vel aliquo mare, ignis, spiritus impetit; quorum mira, ut ex toto, vis est. Quamvis enim parte serviat, mundi tamen viribus arvit. Sic et Hispania a contextu Africæ mare eripuit. Sic hæc inundatione, quam poetarum maximi celebrant, ab Italia Sicilia resecta est. Aliquantum autem plus impetus habent, quæ ex infimo veniunt. Acroria enim sunt, quibus natus est per angusta. Quantas res ii terrarum tremores, quamque mira speculaculo ediderint, satis dictum est.

XXX. Cur ergo aliquis ad hoc stupet, quod æs unius

une statue dont le bronze n'était point massif, mais creux et mince, et dans laquelle peut-être l'air s'était enfermé pour chercher ensuite une issue? Qui ne sait que, par les tremblements du sol, des édifices se sont fendus diagonalement, puis rejoints; que souvent d'autres, mal assis sur leurs bases, ou bâtis trop négligemment et de peu de consistance, se sont raffermis? Que si alors des murs, des maisons entières peuvent se fendre, si l'on voit tomber les pans les plus solides des tours, et chanceler les fondements de vastes ouvrages, est-ce un fait bien digne de remarque qu'une statue se soit divisée en deux parties égales de la tête aux pieds? Mais pourquoi le tremblement a-t-il duré plusieurs jours? La Campanie a éprouvé des secousses non interrompues, moins fortes sans doute qu'au commencement, mais désastreuses, parce que des édifices, déjà ébranlés et chancelants, n'avaient pas besoin, pour tomber, d'une secousse violente; le moindre mouvement suffisait. C'est que tout l'air n'était pas encore sorti, mais continuait de s'agiter, bien que la plus grande partie se fût échappée.

XXXI. A tous les arguments qui démontrent que l'air produit les tremblements de terre, on peut, sans hésiter, joindre celui-ci : Après une violente secousse, qui a maltraité des villes, des contrées entières, la secousse subséquente ne saurait être aussi forte; à cette première en succèdent de moindres, parce que déjà le courant de l'air s'est fait passage. Ce qui peut en rester n'a plus la même puissance; il n'est plus besoin de lutte;

l'issue est trouvée; l'air n'a qu'à suivre la voie qu'il s'est ouverte dans sa première et plus forte explosion. Je crois devoir rapporter ici la remarque d'un savant des plus dignes de foi, qui était au bain lors du tremblement de terre de Campanie. Il affirmait avoir vu les carreaux qui pavalaient le sol du bain se séparer les uns des autres, puis se rapprocher; l'eau se montrait dans les interstices au moment de la séparation, puis se refoulait en bouillonnant quand le rapprochement avait lieu. J'ai ouï dire, par le même, qu'il avait vu les corps mousses éprouver des secousses plus fréquentes, mais plus douces que les corps naturellement durs.

XXXII. Voilà, mon cher Lucilius, ce qu'on peut dire des causes des tremblements de terre. Parlons des moyens de nous affirmer contre la terreur qu'ils inspirent : il importe plus à l'homme de grandir en courage qu'en science; mais l'un ne va pas sans l'autre. Car la force ne vient à l'âme que par la science, que par l'étude réfléchie de la nature. Quel homme, en effet, ne se sentira rassuré et fortifié par ce désastre même contre tous les autres désastres? Pourquoi redouterai-je un homme, une bête sauvage, une flèche ou une lance? Il y a bien d'autres périls qu'il m'attendent. La foudre, ce globe même, tous les éléments nous menacent. Portons à la mort un généreux défi, soit qu'elle mène de front contre nous un immense appareil, soit qu'elle nous apporte une fin vulgaire et de tous les jours. Qu'importe avec quelles terreurs elle se présente, ou quel vaste cortège elle traîne contre nous? Ce qu'elle veut de nous

statue, ne solidum quidem, sed concavum ac tenue, disruptum est, quom fortasse in illud se spiritus, querens fugam, incluserit? Illud vero quis cecidit? Didoclis ædificia angulis vidimus moveri, iterumque compoiti. Quendam vero parvam aptalam postulo suo, et a fabris negligentius solutiusque composita, terræ motus sæpius agitata compegit. Quod si totas parietes et totas fundit domos, et latera magnarum turrium, que solida sunt, scindit, et pilis operibus subditiis dissipat; quid est, quare quicum dignum adnotari putet, sectam esse æqualiter ab uno ad enput in partes duas statuum? Quare tamen per plures dies motus fuit? Non desit enim assidue tremere Campaniæ, elementis quidem, sed ingenti damno, quia pressa et quassa quælibet; quibus ad eademque male assutibus, non erat impelli, sed agitari. Nondum videlicet spiritus omnis exierat, sed adhuc omnia parte in ore oberrabat.

XXXI. Inter argumenta quibus probatur spiritus isla fieri, non est quod dubites et hoc ponere. Quam maxime edibus tremor est, quo in urbes terræque sacrum est, non potest per illi subsequi altus, sed post maximum levis motus sunt, quia vehementius exitum ventis inelutibus fecit. Reliquis deinde residui spiritus non ideam possunt, nec illis pugna opus est; quum jam viam invenierit, sequentibus eam qua prima via ac maxima

erant. Hoc quoque dignum memoria iudico, ab eruditissimo et gravissimo viro cognitum; forte enim quum hoc evenit, lavabatur. Vidisse se affirmabat in balneo tessellæ, quibus solum erat stratum, alteram ab altera separari, iterumque committi; et aquam modo recipi in commissuras, pavimento recedente; modo, compresso, bullire et eildi. Eundem audivi narrantiem, vidisse se, molles materias mollius crebrisque tremere, quam natura dursas.

XXXII. Hæc, Lucili virorum optime, quantum ad ipsas causas. Illa nunc que ad confirmationem animorum pertinent, quos magis refert nostra fortiores fieri, quam doctiores! Sed alterum sine altero non fit. Non enim aliunde animo venit robur, quam a bonis artibus, quam a contemplatione naturæ. Quem enim non hic ipso casus adversus omnes firmaverit et erexerit? Quid est enim, cur ego hominem aut feram, quid est, cur agilitatem aut lanceam tremam? majora me pericula expectant. Fulminibus et terris, et magnis naturæ partibus petimur. Ingenii itaque animo mors provocanda est, si ve nos arquo vastoque impetu aggreditur, si ve quotidiano et vulgari exitu: ubi refert, quam minax veniat, quantumque sit, quod in nos trahit; quod a nobis petit, minimum est. Hoc senectus a nobis ablatura est, hoc nunciat dolor, hoc in nobis humoris corrupti abundantia, hoc citius pa-

n'est rien. Ce rien, la vieillesse, un mal d'oreille, quelque peu d'humeur vieilles, un mets antipathique à l'estomac, une égratignure au pied peuvent nous l'enlever. C'est peu de chose que la vie de l'homme; mais c'est beaucoup de savoir la mépriser. Qui méprise la vie, verra sans trembler les mers bouleversées, quand elles seraient battues de tous les vents, quand un flux extraordinaire, amené par quelque grande révolution, ferait de toute la terre un océan. Il verra sans pâlir l'horrible et menaçant tableau d'un ciel qui vomirait la foudre, et dont la voûte brisée anéantirait sous ses feux toute la race humaine, et lui le premier. Il verra sans pâlir se rompre la charpente du globe entr'ouvert sous ses pieds. L'empire même des morts se découvrirait-il à ses yeux, sur le bord de l'abîme, il demeurera ferme et debout; peut-être même, puisqu'il y devra tomber, se précipitera-t-il. Quo m'importe la grandeur de l'instrument de ma mort? La mort elle-même n'est pas si grand'chose. Si donc nous voulons vivre heureux et n'être en proie ni à la crainte des dieux, ni à celle des hommes ou des choses, et regarder en dédain les vaines promesses de la fortune, comme ses prières menaces; si nous voulons couler des jours tranquilles et le disputer aux immortels mêmes en félicité, tenons toujours notre âme prête à partir. Si des pièges nous sont dressés, si des maladies, si les glaives ennemis, si le fracas de tout un quartier qui s'écroule, si la ruine du globe ou un déluge de feux embrassant cités et campagnes dans une même destruction, si l'un ou l'autre de ces fléaux menace ou demande notre vie, qu'il la prenne. Qu'ai-je à faire, sinon de ré-

conforter mon âme au départ, de la congédier avec de bons auspices, de lui souhaiter courage et bonheur, de lui dire : N'hésite point à payer ta dette. Elle n'est point douloureuse; l'époque seule du paiement l'était. Tu fais ce que tu devais faire tôt ou tard. Point de supplications, point de crainte; ne recule pas, comme si tu allais au devant du malheur. La nature, dont tu es fille, t'appelle en une meilleure et plus sûre patrie. Là, point de sol qui tremble; point de vents qui fassent retentir les nœes de leurs luttes bruyantes; point d'incendies qui dévorent des villes, des régions entières; point de naufrages qui engloutissent toute une flotte; point d'armées où, suivant des drapoux contraires, des milliers d'hommes s'acharnent avec une même furie à leur mutuelle destruction; point de ces pestes qui entassent sur un bûcher comme les peuples pâle-mêle expirants. La mort est peu de chose : que craignons-nous? Si c'est un grand mal, mieux vaut qu'il nous frappe une fois, que s'il planait sans cesse sur nos têtes. Craindrai-je donc de périr, quand la terre elle-même périrait avant moi; quand le globe, qui fait trembler toutes choses, tremble le premier, et ne me porte atteinte qu'à ses propres dépeus? Hérice et Buris ont été totalement englouties par la mer, et je craindrais pour ma ébétive et unique personnel! Des vaisseaux élingent sur deux villes, sur deux villes que nous connaissons, dont l'histoire a gardé et nous a transmis le souvenir. Combien d'autres cités submergées ailleurs! Que de peuples sur lesquels la terre ou les flots se sont refermés! Et je ne voudrais pas de fin pour moi, quand je sais que je dois finir, que dis-je? quand

rum obsequia stomacho, hoc pes leviter offensus. Passilla res est hominis anima; sed iugens res est contentus animæ. Illic qui contemserit, securus videbit maria turbata; etiam illi omnes excitaverint venti, etiam si æstus, aliquæ perturbatio mundi, totum tu terras vertent occurrant. Securus adspiciet fulminantis colli truncem et horridam faciem; fragrantur licet ozium, et ignes suos in exitum omnium, in prima summa, miscet. Securus adspiciet ruptis compagibus dehiscens solum. Illa licet inferorum regna retegantur, stabilis super illam voraginem lutrepidus; et fortasse quo debet cadere, desiliat. Quid ad me, quam sint magna quibus pereat? Ipsum perire non est magnam. Proinde si volumus esse felices, si nec hominum, nec deorum, nec rerum timore vesari, si despiciere Fortunam supervacua promittentem, levissimum tantum, si volumus tranquille degere, et ipsi Diis de felicitate controversiam facere, animi in expeditio est habenda. Sive illam insidite, sive morbi petem, sive hostium gladii, sive insularum cadentium fragor, sive ipsarum ruinam terrarum, sive vasta vis ignium, urbes agrosque paritate complexa, qui valet, illum accipit. Quid aliud debet, quam exultant horari, et cum bonis omnibus

emittere: Vade fortiter, vade feliciter? Nihil dubitaveris reddere. Non de re, sed de tempore est questio. Facis quod quandoque faciendum est. Nec rogeris, nec timeris, nec te velot in aliquod malum exiturum tuleris retro. Recum natura te, que gemit, expectat, et locus melior ac tutior. Ille non tremant terra, nec inter se ventum cum magno nubium fragore concurrant, non incendia regiones urbesque vastant, non naufragiorum totas classes sorbentium melas est, non arma contrariis disposita vexillis, et in mutuum perniciem multorum millium per furor, non pestilentia, et ardentes promiscue commones populi cadentibus rogi. Istud leve est: quid timeamus? Grave est: potius semet incidat, quam semper impendat. Ego autem perire timeam, quam ante me periret, quam ista quantantur que quantant, et in injuriam nostram non sine sua veniant? Helicon Burique totas mare accepit; ego de uno corpusculo timeam? Supra oppida duo navigavit; duo autem, que noverim, que in nostram notitiam memoris litteris errata perduxit. Quam nulla alia illis locis mersa sunt? quot populos aut terra, aut intra se mare inclusit? Ego recusem mei finem, quam sciam me sine fine non esse? immo

je sais que tout a sa fin ! ce qui n'est pour l'homme qu'un dernier soupir, m'effrayerait ! Fortifiez-vous donc le plus que vous pourrez, Lucilius, contre la crainte de la mort ; sentiment qui nous rapetasse, qui, pour ménager notre vie, la trouble et l'empoisonne, qui nous exagère les périls des tremblements de terre et de la foudre. Tons ces périls, vous les braveriez avec constance, si vous songez qu'entre la plus courte et la plus longue vie la différence est nulle. Nous n'y perdons que quelques heures. Admettez que ce soient des jours, que ce soient des mois, que ce soient des années, nous ne perdons que ce qu'il eût toujours fallu perdre. Qu'importe, dites-moi, que j'arrive ou non à ce temps perdu ? Le temps fuit ; malgré toute notre avidité à le saisir, il nous échappe. Ni l'avenir n'est à moi, ni le passé. Je flotte suspendu sur un point mobile de la durée : et encore c'est beaucoup que d'être si peu de temps. Qu'elle est ingénieuse la réponse de Lælius à l'homme qui disait : j'ai soixante ans ! — Parlez-vous des soixante ans que vous n'avez plus, reprit le sage ? Nous ne sentons pas que la vie est de nature insaisissable, et que le temps n'est pas fait pour l'homme ; nous ne le sentions pas, nous qui ne comptons que les années déjà perdues. Gravons dans nos âmes et ne cessons de répéter cet avertissement : il faut mourir ! Quand ? Pen nous importe. La mort est la loi de la nature, le tribut et le devoir des mortels, le remède enfin de tous maux. Vous la souhaiteriez quelque jour, vous tous qui en avez peur. Oui, Lucilius, laissez là tout le reste, et appliquez-vous uniquement à ne pas craindre ce mot : la mort. Rendez-vous-

la familière à force d'y penser, de sorte qu'au besoin vous soyez prêt à courir au-devant d'elle.

## LIVRE SEPTIÈME.

I. Il n'est point de mortel si apathique, si stupide, si appesanti vers la terre, dont l'âme tout entière ne s'échauffe et ne s'élève jusqu'aux divines demeures, alors surtout que quelque nouveau phénomène apparaît dans les cieux. Car, tant que les phénomènes journaliers suivent leur cours, l'habitude du spectacle en dérobe la grandeur. Tel est l'homme en effort : quelque admirable que soit ce qu'il voit tous les jours, il n'en est pas frappé, tandis que les faits les plus indifférents, dès qu'ils sortent de l'ordre accoutumé, le captivent et l'intéressent. Les astres qui peuplent cette immense voûte, dont ils relèvent la magnificence, n'attirent pas l'attention des peuples ; mais qu'il s'y produise quelque chose d'extraordinaire, tons les regards sont fixés sur le ciel. Le soleil n'a de spectateur que lorsqu'il vient à s'éclipser. On n'observe la lune qu'au moment où elle subit pareille crise. Alors les cieux possèdent un cri d'alarme, alors une vaine superstition agite tous les cœurs. Combien n'est-il pas plus merveilleux de voir le soleil parcourir autant de degrés qu'il fait naître de jours, ce soleil qui, dans son tour, enferme l'année ; qui, après le solstice, fait décroître les jours en rétrogradant, et dans sa marche toujours plus oblique laisse aux nuits plus d'espace ; qui efface la clarté des astres ; qui, tant de

quam aciam omnia esse flotta? Ego utimum suspitium timeam? Quantum potes itaque, ipse te cohortare, Lucili, contra metum mortis. Hic est qui nos humiles facit; hic est qui ipsam vitam, cui parci, inquietat ac perdit. Hic omnia ista dilatat, terrarum mores, et fulmina. Que omnia feres constanter, si cogitaveris nihil interesse inter exiguum tempus et longum. Hæc sunt quas perdimus. Puta dies esse, puta menses, puta annos; perdimus illos nempe perituros. Quid, oro te, refert, nunc perveniam ad illos? fluit tempus, et avidissimos sul deserit. Nec quod futurum est meum est, nec quod fuit. In puncto fugientis temporis pendeo; et magni est, modicum fuisse. Eleganter Lælius ille sapiens decenti cuidam, Sexaginta annos habeo: Nos, inquit, dicis sexaginta, quos non habes? Ne ex hoc quidem intelligimus incomprehensibilis vitæ conditionem et sortem temporis semper alienæ, quod annos innumeramus amissos. Hoc affligimus animo, hoc nobis sub ideo dicimus: Moritundum est. Quando? Quid tas? Mors nature lex est, mors tributum officinaque mortaliæ, maiorisque omnium remedium est. Optabit illam, qui quis ilmet. Omnibus amissis, hoc unum, Lucili, mediare, ne mortis nomen reformideas;

effice illam tibi cogitatione multa familiarem, ut, si ita tulerit, possis illi vel obviæ exte.

## LIBER SEPTIMUS.

I. Nemo usque eo tardus, et hebes, et demissus in terram est, ut ad divina non erigatur, ac tota mente consurgat; utique ubi novum aliquid et exco miraculum fuit. Nam quando solita decurrant, magnitudinem rerum consuetudo subducit. Ita enim compositi sumus, ut nos quotidiana, etiam si admiratione digna sunt, transierint; contra mirabilium quoque rerum, si insolite prodierint, spectaculum dulce fiat. Hic itaque ortus astrorum, quibus immensi corporis pulchritudo distinguitur, populum non convocat. At quum aliquid ex more mutatum est, omnium vultus in cæcis est. Sol specularem, nisi quum deficit, non habet. Nemo observat lunam, nisi laborantem. Tunc urbes conclamant, tunc pro se quisque impetitione vana trepidat. Quanto ista maiora sunt, quod sol totidem, et ita dicam, gradus, quot dies habet, et annum circuitu suo elaudat; quod a solstitio ad minucendos dies vertitur, quod a solstitio statim inclinat; et dat spatium noctibus; quod sidera abscondit; quod

fois plus grand que la terre, ne la consume point, mais la réchauffe par sa chaleur, qu'il dispense tour à tour plus intense et plus faible; qui s'illumine ou s'obscurcit jamais le disque de la lune que lorsqu'elle lui fait face! Et tout cela n'est point remarqué, tant que l'harmonie ne s'interrompt point. Survient-il quelque trouble, quelque apparition inaccoutumée, on regarde, on interroge, on provoque l'attention des autres. Tant il est dans notre nature d'admirer le nouveau plutôt que le grand! Même chose a lieu pour les comètes. S'il apparaît de ces corps de flamme d'une forme rare et insolite, chacun veut savoir ce que c'est; on oublie tout le reste pour s'informer du nouveau venu; on ne sait s'il faut admirer ou trembler: car on ne manque pas de gens qui sèment la frayeur et qui tirent de là d'effrayants présages. Aussi l'on s'enquiert, on brûle de savoir si c'est un prodige ou seulement un astre. Il n'est point, selon moi, de recherche plus noble, de science plus utile que celle qui révèle la nature des étoiles et des corps célestes; y a-t-il là, comme nous devons en croire nos yeux, une flamme concentrée d'où émanent lumière et chaleur; ou bien, au lieu de globes enflammés, sont-ce des corps solides et terrenx qui, roulant dans des plages ignées, en reçoivent une couleur d'emprunt, une clarté dont le foyer n'est pas en eux? Cette opinion fut celle de grands esprits qui regardèrent les astres comme des substances dures et compactes qui s'alimentent de feux étrangers. La flamme toute seule, disent-ils, se dissiperait, si elle n'était retenue par un corps qu'elle retient à son tour; un globe de lumière

qui n'adhérerait pas à un corps stable par lui-même serait bientôt dispersé par le tourbillon du monde.

II. Avant d'entrer dans cette recherche, il sera bon de se demander si les comètes sont de même nature que les astres. Elles ont avec eux des points de ressemblance, tels que le lever, le coucher, et aussi la forme extérieure, sauf la diffusion et le prolongement de leurs rayons; du reste, même feu, même éclat. Si donc tous les astres sont des corps terrestres, elles le seront pareillement. S'ils ne sont qu'une flamme pure, qui subsiste six mois durant et résiste à la rapide révolution du monde, les comètes peuvent être aussi formées d'une substance déliée, que la rotation perpétuelle des cieux ne saurait dissoudre. Il ne sera pas hors de propos non plus de rechercher si le monde tourne autour de la terre immobile, ou si c'est la terre qui tourne et le monde qui reste fixe. Des philosophes ont dit, en effet, que c'est nous que la nature emporte à notre insu; que ce n'est pas le ciel, mais bien notre globe qui se lève et qui se couche. C'est une question digne de toute notre attention, que celle de savoir quelle situation est la nôtre: si notre demeure est stationnaire ou donnée du plus rapide mouvement; si Dieu fait rouler l'univers autour de nous, ou nous autour de l'univers. Il faudrait aussi avoir le tableau de toutes les comètes qui apparaissent avant nous: car leur rareté empêche de saisir la loi de leur course, et de s'assurer si leur marche est périodique, si un ordre constant les ramène au jour marqué. Or, l'observation de ces corps célestes est de date ré-

terras, quam tanto major sit illis, non urit, sed calorem suum intentionibus ac remissionibus temperando fovet; quod lunam nunquam implet, nisi adversam sibi, nec obscurat. Hæc tamen non aenolamus, quamdiu ordo servatur. Si quid turbatum est, aut præter consuetudinem emicuit, spectamus, interrogamus, ostendimus. Adeo naturale est, magis nova, quam magna mirari. Idem in cometa fit. Si rarus et insolitus figure ignis apparuit, nemo non scire quid sit, cupit; et oblitus aliorum, de adventu querit; ignarus, utrum debeat mirari, an timere. Non enim desunt qui terrant, qui significationes ejus graves prædicant. Sciscitatur itaque, et cognoscere volunt, prodigium sit, an sidus. At mercurius non aliud quis aut magnificentius quesierit, aut didicerit nullus, quam de stellarum siderumque natura; utrum flammæ contractæ, quod et visus noster affirmat, et ipsam ab illis fluens lumen, et calor inde descendens; an non sint flammæ orbis, sed solida quedam terrenque corpora, que per igneos tractus labentia inde splendorem trahant, coloreque, non de suo clara. In qua opinione magni fuisse viri, qui sidera crediderunt ex duro concretis, et igoem alienum pascuntia. Nato per se, inquiunt, flamma diffunderet, nisi aliquid haberet quod teneret, et a quo tene-

retur; conglobataque nec stabili indilam corpori profecto jam mundus turbine suo dissipasset.

II. Ad hæc investiganda proderit querere, num cometæ ejus conditionis sint, cujus superiora. Videtur enim cum illis quedam habere communis, ortus et occasus, ipsam quoque, quamvis spargentur et longius exeant, faciem; æque enim ignem splendidi sunt. Itaque si omnia terrena sidera sunt, his quoque eadem ratio erit. Si vero nihil aliud sunt quam purus ignis, manentque mensibus suis, nec illos conversio mundi solvit et velocitas; illa quoque possunt et tenui constare materia, nec hoc diebus assidue oculi circumactio. Illo quoque pertinebit hoc excussisse, ut sciamus, utrum mundus terra stante circumact, an mundo stante terra vertatur. Fuerunt enim qui dicerent, nos esse, quos rerum natura nescientes ferat, nec cæli moenibus fieri ortus et occasus, ipsos oriri et occidere. Digne res est contemplatione, ut sciamus, in quo rerum statu simus; perigerrimus sortiti, an velocissimam sedem; circa nos Deus omnia, an nos ægal. Necessarium est autem, veteres ortus cometarum habere collectos. Deprehendi enim propter raritatem eorum cursus adhuc non potest, nec explorari, an vicæ servent, et illos ad suum diem certus ordo producat,

cento et ne s'est introduite que depuis peu dans la Grèce.

III. Démocrite, le plus sagace des philosophes anciens, soupçonne qu'il y a plus d'étoiles errantes qu'on ne croit : mais il n'en fixe pas le nombre, et ne les nomme point ; le cours des cinq planètes n'était pas même alors déterminé. Eudoxe, le premier, a transporté cette théorie d'Égypte dans la Grèce : toutefois il ne dit rien des comètes ; d'où il résulte que les Égyptiens mêmes, le peuple le plus curieux d'astronomie, avaient peu approfondi cette partie de la science. Plus tard, Conon, observateur aussi des plus exacts, consigna les éclipses de soleil qu'avaient notées les Égyptiens, mais ne fit aucune mention des comètes, qu'il n'eût point omises, s'il eût trouvé chez eux la moindre notion sur ce point. Seulement, deux savants qui disent avoir étudié chez les Chaldéens, Épigène et Apollonius de Myndes, ce dernier si habile astrologue, diffèrent entre eux sur ce même sujet. Selon Apollonius, les comètes sont mises par les Chaldéens au nombre des étoiles errantes, et ils connaissent leurs cours ; Épigène, au contraire, dit qu'ils n'ont rien d'arrêté sur les comètes, mais qu'ils les prennent pour des corps qu'enflamme un tourbillon d'air violemment roulé sur lui-même.

IV. Commençons, si vous le voulez bien, par exposer le système d'Épigène et par le réfuter. Saturne est, selon lui, la planète qui influe le plus sur les mouvements des corps célestes. Lorsqu'il pèse sur les signes voisins de Mars, ou qu'il entre dans le voisinage de la lune, ou en conjonc-

tion avec le soleil, sa nature froide et orageuse condense l'air et le reule en globe sur plusieurs points ; s'il absorbe ensuite les rayons solaires, le tonnerre gronde et l'éclair luit. Si Mars concourt à son action, la foudre éclate. Outre cela, dit-il, les éléments de la foudre ne sont pas les mêmes que ceux des éclairs : l'évaporation des eaux et de tous les corps humides ne produit dans le ciel que des lueurs menaçantes, qui restent sans effet ; mais plus chaudes et plus sèches, les exhalaisons que la terre envoie font jaillir la foudre. Les poutres, les torches, qui ne diffèrent entre elles que par le velume, ne se forment pas autrement. Lorsqu'un de ces globes d'air, que nous appelons tourbillons, s'est chargé de particules à la fois humides et terrestres, quelque part qu'il se porte, il offre l'aspect d'une fumée étendue ; et l'apparition dure autant que subsiste cette masse d'air saturée d'éléments humides et terrestres.

V. Réfutons d'abord la dernière de ces erreurs, et disons qu'il est faux que les poutres et les torches soient produites par des tourbillons. Le tourbillon ne se forme et ne court que dans le voisinage de la terre : aussi déracine-t-il les arbustes et dépeuple-t-il le sol partout où il se jette, emportant quelquefois les forêts et les maisons ; presqu'il toujours plus bas que les nuages, jamais du moins il ne s'élève au-dessus. C'est dans une partie plus élevée du ciel que paraissent les poutres, et jamais on ne les voit entre la terre et les nuages. De plus, le tourbillon est toujours plus rapide que les nuages et il est lancé circulairement ; en-

*Nova hæc celestium observatio est, et omper io Græciam lorecta.*

III. Democritus quoque, nobilissimos antiquorum omnium, suspicari ait se, plures stellas esse, quæ current; sed nec numerum illarum posuit, nec nomina, nomenque comprehendens quinque siderum cursibus. Eudoxos primus ab Ægypto hos intus in Græciam transtulit. Hic tamen de cometis nihil dicit. Ex quo apparet, ne apud Ægyptios quidem, quibus major cæli cura fuit, hanc partem elaboratam. Conon postea diligens et ipse inquisitor, defectiones quidem solis servatis ab Ægyptiis collegit, nullam autem mentionem fecit cometarum; non prætermisimus, si quid explorati apud illos comperisset. Duo certe, qui apud Chaldaeos studuisse se dicunt, Epigenes et Apollonius Myndios, peritissimus inspicendorum natalium, inter se dissident. Hic enim ait, cometas io numero stellarum errantium poni a Chaldeis, teneque cursus eorum. Epigenes contra ait, Chaldaeos nihil de cometis habere comprehendit, sed videri illos accendi turbine quadam aeris conlati et intorti.

IV. Primum ergo, si tibi videtur, opinionones hujus ponamus, ac refellamus. Hinc videtur plurimum virium habere ad omnes sublimium motus stella Saturni. Hæc

quam proxima signa Marti premit, aut io lune viciniam tranxit, aut io solis incidit radios, uttura ventosa et frigida contrahit pluribus locis aera, congelatque. Deinde si radios Solis assumit, ionat, fulguratque. Si Martem quoque consensilem habet, fulminat. Præterea, inquit, aliam materiam habent fulmina, aliam fulgurationes. Aquarum enim et omnis humidi evaporatio splendoris tantum cæli citra letum minores movet; illi autem calidior siciorque terrarum exhalatio fulmina extrahit. Trabes vero et faces, quæ nullo alio inter se quam magnitudine distant, hoc modo fiunt. Quam humida terræque io se globos aliquos aeris clausit, quem turbinem dicimus, quæcumque fertur, præbet speciem ignis extensi, quæ tam diu durat, quamdiu mansit aeris illa complexio, humidum intra se terreneque multum rebus.

V. Ut a proximis mendaciis incipiam, falsum est, faces et trabes exprimi turbine. Turbo enim circa terras concipitur ac fertur. Ideoque arbusta radicitus vellit, et quocumque incubit, solum nulat; silvas interim et tecta corripit, inferior fere nubes, utique nunquam altior. At contra trabes editæ cæli pers ostendit. Ila nunquam nubibus obstituerunt. Præterea turbo omni nube velocior rapitur, et io orbem vertitur. Super ista velocior desi-

fin, il cesse brusquement et crève par sa violence même. Les poutres ni les torches ne traversent pas le ciel d'un horizon à l'autre; elles stationnent et brillent toujours sur le même point. Charimandre, dans son traité des comètes, dit qu'Anaxagore vit dans le ciel une lumière considérable et extraordinaire, de la dimension d'une grosse poutre, et que le météore dura plusieurs jours. Une flamme allongée, d'un aspect semblable, au rapport de Callisthène, précéda la submersion d'Hélène et de Buris. Aristote prétend que ce n'était pas une poutre, mais une comète, dont au resto, vu l'extrême chaleur de la saison, les feux disséminés n'avaient pas frappé les regards; mais que plus tard la température radoucie laissa la comète paraître ce qu'elle était. Cette apparition, remarquable sous plus d'un rapport, l'est surtout en ceci, qu'aussitôt après la mer couvrit ces deux villes. Aristote regardait-il cette poutre, ainsi que toutes les autres, comme des comètes? Mais il y a cette différence que la flamme des poutres est continue, et celle des comètes éparpillée. Les poutres brillent d'une flamme égale, sans solution de continuité, sans affaiblissement, seulement plus concentrée vers les extrémités. Telle était, d'après Callisthène, celle dont je viens de parler.

VI. Il y a, dit Épigène, deux espèces de comètes. Les unes projettent en tous sens une flamme vive, et ne changent point de place; les autres ne jettent que d'un côté une flamme éparse comme une chevelure, et passent au milieu des étoiles; de cette espèce furent les deux comètes que notre siècle a vues. Les premières sont hérissées dans

leur contour d'une sorte de crinière; immobiles, elles avoisinent la terre et sont produites par les mêmes causes que les poutres et les torches, par les modifications d'un air épais qui s'imprègne des émanations humides et sèches de notre globe. Ainsi le vent, comprimé dans des lieux étroits, peut enflammer l'air supérieur, s'il est riche d'éléments inflammables; il peut ensuite repousser de ce centre lumineux l'air voisin, qui rendrait fluide et ralentirait le globe de feu; enfin, le lendemain et les jours suivants, il peut s'élever encore pour enflammer les mêmes points. Nous voyons, en effet, les vents plusieurs jours de suite renaitre aux mêmes heures. Les pluies et les autres météores orageux ont aussi leurs retours périodiques. En un mot, pour énoncer sommairement la théorie d'Épigène, il eroit ces comètes formées d'une manière analogue à l'explosion de feux qu'amène un tourbillon. La seule différence est que les tourbillons viennent fondre des régions supérieures sur le globe, au lieu que les comètes s'élèvent du globe vers ces mêmes régions.

VII. On fait contre ce système plusieurs objections. D'abord, si le vent était ici cause agissante, il venterait toujours à l'apparition des comètes; or, elles se montrent par le temps le plus calme. Ensuite, si le vent leur donnait naissance, elles disparaîtraient à la chute du vent; si elles commençaient avec lui, elles s'accroîtraient de même; elles auraient d'autant plus d'éclat qu'il aurait plus de violence. A quoi j'ajouterais encore que le vent agit sur plusieurs points de l'atmosphère, et que les comètes ne se montrent qu'en une seule

uit, et ipse se sua vi rumpit. Trabes autem non transcurrunt, nec prætervolant, ut facies, sed commorantur, et in eodem parte oculi collucent. Charimander quoque, in eo libro quem de cometis composuit, ait, Anaxagoræ visum grande insolitumque celo lumen magnitudine amplius trabis, et id per multos dies subsistere. Talem effugient ignis longi fuisse Callistheus tradit, antequam Buris et Helien mare absconderet. Aristoteles ait, non trabem illam, sed cometam fuisse; ceterum ob nihil ardentem non apparuisse sparsum ignem, sed procedente tempore, quam jam minus flagraret, reddidit summæ cometæ faciem. In quo ignis multa quidem fuerunt digna que notarentur; nihil tamen magis, quam quod, ut ille fuit in celo, statim supra Buris et Helien mare fuit. Numquid ergo Aristoteles non illam tantum, sed omnes trabes cometæ esse credebat? Hanc habet is differentiam, quod illa continuus ignis est, ceteris sparsus. Trabes enim flammam æqualem habent, nec illo loco intermissam aut languidam, in ultimis vero partibus coactam, qualem fuisse illam, quam modo retuli, Callisthenes tradit.

VI. Duo, inquit Epigenes, cometarum genera sunt. Alii ardorem undique effundunt, nec locum mutant; alii in unam partem ignem vagum, in modum comæ,

pergunt, et stellas prætermesant; quales duo mete nostri videri sunt. Illi priores erant undique et immoti, humiles fere sunt, et eisdem causis quibus trabes faciesque conflantur, et ex interperie aeris turbidi, multa secum arida humidaque terribis exhalata versantur. Potest enim spiritus per angusta effusus accendere supra se positum aerem, plenum alimentis idoneis igni; deinde propellere ex alio, ne ex aliqua causa reflux rursus, ac remittatur; deinde iterum proximo die ac sequentibus consumere, et eundem locum inflammare. Videmus enim ventos per complures dies ad constitutum redire. Phævæ quoque, et alia tempestatum genera, ad præscriptum revertuntur. Ut breviter autem voluntatem ejus exprimam, eandem fere ratione hos fieri cometæ existimat, quæ fluit ignis turbine ejicit. Hoc unum interest, quod illi turbine ex superiori parte in terras deprimitur, hi de terra in superiora elewantur.

VII. Adversus hæc multa dicuntur. Primum si ventus in causa esset, nunquam cometes sine vento appareret; nunc autem et quietissimo aere apparet. Deinde si ventus ferret, cum vento cederet; et si vento inciperet, cresceret vento; eoque esset ardentior, quam ille incitator. His accedit illud quoque. Ventus multas aeris partes impel-



région ; à une certaine élévation le vent n'arrive plus, et l'on voit des comètes bien au-delà du domaine des vents. Épigène passe ensuite à l'espèce de comètes qui, dit-il, ressemblent plus spécialement aux étoiles, qui ont un mouvement et dépassent la ligne des constellations. Il leur attribue la même origine qu'à ses comètes inférieures, à cela près que les exhalaisons terrestres qui les forment sont surtout composées de parties sèches qui tendent naturellement à s'élever, et sont poussées par l'aquilon vers les régions supérieures du ciel. Mais si l'aquilon les poussait, elles iraient toujours vers le midi, qui est la direction de ce vent. Or, leurs tendances sont toutes diverses ; les unes se portent à l'orient, les autres au couchant, toutes suivent une courbe que le vent ne leur imprimerait pas. Enfin, si c'était l'aquilon qui les fit monter de la terre dans les cieux, les comètes ne se lèveraient jamais par d'autres vents ; et c'est le contraire qui a lieu.

VIII. Réfutons maintenant la seconde raison dont Épigène s'appuie : car il en donne deux. Tout ce que la terre exhale de sec et d'humide doit, une fois réuni, par l'incompatibilité même des principes, rouler l'air en tourbillon. Ce vent fougueux, mù circulairement, enflamme tout ce qu'il ramasse dans sa course et le fait monter dans les airs. L'éclat du feu qu'il fait jaillir dure autant que ce feu peut s'alimenter, et tombe dès qu'il ne le peut plus. Raisonner ainsi ce n'est pas voir combien la marche des tourbillons diffère de celle des comètes. Ceux-ci, dans leur rapide violence, sont plus impétueux que les vents mêmes ; les comètes se meuvent tranquillement, de manière à nous

dérober ce qu'elles traversent d'espace en un jour et une nuit. D'ailleurs, la marche du tourbillon est vagabonde, sujette à mille écarts et, selon l'expression de Salluste, capricieuse ; celle des comètes est régulière et suit une route bien précise. Qui pourrait croire que la lune, que les cinq planètes soient emportées par le vent, ou roulées par un tourbillon ? Personne, je pense. Pourquoi ? parce qu'elles ne sont pas désordonnées, irrégulières dans leur cours. Disons la même chose des comètes. Rien de confus, ni de tumultueux dans leur allure, rien qui fasse augurer qu'elle soit déterminée par des causes irrégulières et inconstantes. Et puis, quand ces tourbillons seraient assez forts pour s'emparer des émanations humides et terrestres et les lancer de la terre jusqu'au ciel, ils ne les élèveraient pas au-dessus de la lune ; toute leur action s'arrête aux nuages. Or, nous voyons les comètes rouler au plus haut de cieux, parmi les étoiles. Il n'est donc pas vraisemblable qu'un tourbillon se soutienne jusqu'à une hauteur aussi considérable ; car, plus il est fort, plus tôt il tend à s'affaïsser.

IX. Ainsi, qu'Épigène choisisse : avec une force médiocre, le tourbillon ne pourra s'élever si haut ; violent et impétueux, il sera plus prompt à se briser. Que dit-il encore ? Que si les comètes inférieures ne montent pas davantage, c'est parce qu'elles ont plus de parties terrestres. C'est leur pesanteur qui les retient près de terre. Cependant, il faut bien que les autres comètes, plus durables et plus élevées, soient plus riches de matière ; elles ne brûleraient pas si longtemps si elles ne trouvaient plus d'aliments. Je disais tout à l'heure

lit, cometas in uno loco apparet; ventos in rubine non pervenit, cometa autem visitur supra quam ventis ire licet. Transit deinde ad illos, quos ait ceriorem habere stellarum speciem, qui et procedunt, et signa pretereunt. Hos ait ex eisdem causis fieri, quibus illos, quos dicit humiliores; hoc tantum interesse, quod terrarum exhalationes multa secum arida ferentes, celsiorem petunt partem, et in editiora cœli aquilone pelluntur. Deinde si illos aquilo propelleret, ad meridiem semper ageretur, quo ventus hic nititur. Atqui varie concurrunt, alii in ortum, alii in occasum, omnes in flexum; quod fieri non daret ventus. Deinde si aquilonis illos impetus a terris in altum levaret, alii ventis non orientur comete; atqui oriuntur.

VIII. Illos nunc rationem ejus, utraque enim nititur, refellamus. Quidquid humidi a ridique terra effluit, quum in unum coit, ipsa discordia corporum, spiritum versat in turbine. Tunc illa vis venti circumstantis quidquid intra se comprehendit, cursu suo necedit, et levat in altum; ac tam diu manet splendor ignis expressi, quando alimenta sufficiunt; quibus desinentibus, et ipse subest. Qui hoc dicit, non notat, qualis sit turbine cursus, et qualis cometarum. Illosum rapidos ac violentos, et ipsis ventis ciliotus est; cometarum lentis, et qui

per diem et noctem quantum transierat, abscondit. Deinde turbine motus vagus est et disiectus, et, ut Sallustii utar verbo, verlicosus; cometarum autem compositus, et desinitium iter carpens. Nam quis nostrum crederet, aut lunam, aut quinque sidera rapti vento, aut turbine rotari? Non, ut puto. Quare? quia non est illis perturbatus et impotens cursus. Ad cometas idem transferamus. Non confuse nec tumultuose eunt, ut aliqui credat illos causis turbulenti et inconstantibus pelli. Deinde etiam verices isti comprehendere terrena humidaque, et ex humili in altum exprimere possent; non tamen supra lunam efferrent. Omnia illis usque in nubium vis est. Cometæ autem immitibus stellis videmus per superiora labentes. Ergo verisimile non est, in tantum spatium pervenere turbine; qui quo major est, maturius corrumpitur.

IX. Uirumlibet itaque eligat; aut vis levis tam ille pervenire non poterit, aut magna et concitata cilius ipsa se frangat. Præterea humiliores illi comete ob hoc, ac putant, non exeat altius, quia plus terreni habent. Graviatas illos sui in proximo tenet. Atqui necesse est, his cometis diuturnioribus et celsioribus plenior materia sit. Neque enim diutius apparent, nisi majoribus alimentis.

qu'un tourbillon ne peut subsister longtemps ni monter au-dessus de la lune et au niveau des étoiles. C'est qu'un tourbillon n'est formé que par la lutte de plusieurs vents; lutte qui ne peut être longue. Quand des courants d'air, incertains et sans direction fixe, ont tourné en cercle quelques instants, l'un d'eux finit par prédominer. Jamais les grandes tempêtes ne durent; plus l'orage est fort, plus il passe vite. C'est quand les vents ont atteint leur plus haut point d'intensité, qu'ils perdent toute leur violence, et par cette impétuosité même ils tendent forcément à s'éteindre. Aussi, jamais n'a-t-on vu de tourbillons durer tout un jour, ni même toute une heure. Leur rapidité étonne; leur courte durée n'étonne pas moins. Ajoutez que leur véhémence et leur célérité sont plus sensibles sur la terre et dans son voisinage; en s'élevant ils s'étendent, se relâchent et se dissipent. Enfin, quand ils atteindraient même la région des astres, le mouvement qui emporte tous ces grands corps les décomposerait. Quoi de plus rapide, en effet, que cette révolution du monde? Elle dissiperait l'effort de tous les vents coalisés, la solide et massive charpente de ce globe; que ferait-elle donc de quelques molécules d'air roulées en tourbillons?

X. Au reste, ces feux, élevés dans l'éther par un tourbillon, n'y subsisteraient qu'avec le tourbillon même. Or, quoi de moins admissible que la longue durée d'un tourbillon? Un mouvement est détruit par un mouvement contraire, et l'éther est soumis à ce mouvement de rotation qui emporte le ciel,

Qui lance et fait tourner les astres dans l'espace.

En accordant même quelque durée aux tourbillons, contre toute possibilité, que dira-t-on des comètes qui se montrent six mois de suite? Ensuite il faudrait qu'il y eût deux mouvements en même lieu : l'un permanent, de nature divine, et poursuivant son œuvre sans relâche; l'autre, nouveau, accidentel, imprimé par un tourbillon. Nécessairement ils se feront mutuellement obstacle. Or, les révolutions de la lune et des planètes qui roulent au-dessus d'elle sont irrévocables; jamais d'hésitation ni de cesse, jamais rien qui nous donne à croire qu'elles rencontrent quelque empêchement. Il n'est pas croyable qu'un tourbillon, c'est-à-dire le plus violent, le plus désordonné des orages, arrive jusqu'au milieu des astres, et se rue à travers ces rangs si paisibles, si harmonieux. Admettons-nous que des circonvolutions d'un tourbillon il puisse naître du feu, et que ce feu, lancé jusque dans les cieux, nous offre incontestablement l'aspect d'un astre allongé? Au moins cette flamme devrait-elle, ce me semble, avoir la forme de ce qui la produit : or, la forme d'un tourbillon est ronde; il tourne sur place, comme ferait une colonne sur son axe; la flamme qu'il porterait dans ses flancs devrait donc être modelée sur lui. Mais la flamme des comètes est longue, éparse et nullement cylindrique.

XI. Laissons Épigène, et procédons à l'examen des autres opinions. Mais, avant de les exposer, rappelons-nous que les comètes ne se montrent pas dans une seule région du ciel, ni dans le cercle du zodiaque exclusivement; elles paraissent au

lis sustinerent. Dicebam modo, non posse diu vorticem permanere, nec supra locum, aut tunc in stellarum locum crescere. Nempe efficit turbineum plurimum ventorum inter ipsos luctatio. Hæc diu non potest esse. Nam quum vagus et locutus spiritus convolutus est, novissime ubi vis omnium cedit. Nulla aulem tempestas magna perdurat. Procellæ quælo plus habent virum, tæto minus temporis. Ventum quom ad summum venerunt, remittuntur omni violentia. Necesse est ista concitacione in exitum sui tendunt. Nemo itaque turbineum toto die vidit, ne hora quidem. Mira velocitas ejus, et mira brevitatis est. Præterea violentius celeriusque in terra circaque eam volvit; que celsior, eo sutilior, laxiorque est, et ob hoc diffusior. Adhuc nunc, quod etiam in summum perenderet, ubi sideribus iter est, utique ab eo motu, qui universam trahit, solveretur. Quid enim est illa conversio modici citius? hæc omnium ventorum in unum coniecta via dissiparetur; et terræ solida fortique compages, nedum particula ceria torer.

X. Præterea in alio manere non potest ignis turbine illatus, ubi ipse quoque permaneret turbo. Quid porro tam incredibile est, quam in turbine longior mora? Utique motus moto contrario vincitur; habet enim suam locum ille vertiginem, quem rapit cælum,

Sideraque alta trahit, celerique volumine torquet.

Et ut de his aliquam advocacionem, quod fieri nullo modo potest; quid de his cometis dicemus, qui senis mensibus apparuerunt? Deinde duo debent esse motus eodem loco; alter ille divinus et assiduus, autem alio intermissione pergens opus; alter novus et recens, et turbine illatus. Necesse est ergo alter alteri impedito sit. Atqui lunaris illa orbita, ceterorumque supra lunam mensium motus irrevocabilis est; nec hesitat nunquam, nec resistit, nec dat ullam nobis suspitionem objectæ sibi moræ. Fidem non habet, turbineum, violentissimum et periorbitissimum tempestatis geon, in medios siderum ordines pervenire, et inter disposita ac tranquilla versari. Credamus ignem circumæo turbine accendi, et hunc expulsum in sublimem, præbere nobis opinionem speciemque sideris longi? At, puto, tale esse debet, quæ sit id quod ignem efficit. Turbinis autem rotunda facies est. In eodem enim vestigio versatur, et eodemque modo circumægentis se volvit. Ergo ignem quoque qui incensus est, similem esse illi oportet. Atqui longus est, et disjectus, minimeque similis in orbem coacto.

XI. Epigenem relinquamus, et aliorum opinionem persequamur. Quas antequam exponere incipiam, illud in

levant tout comme au couchant ; mais le plus souvent vers le nord. Leur forme est variable ; car, quoique les Grecs en aient fait trois catégories : l'une, dont la flamme pend comme une barbe ; l'autre, qui s'écoule d'une sorte de chevelure ; la troisième, qui projette devant elle un cône de lumière ; toutes cependant sont de la même famille, et portent justement le nom de comètes. Mais, comme elles n'apparaissent qu'à de longs intervalles, il est difficile de les comparer entre elles. Durant même leur apparition, les spectateurs ne sont point d'accord sur leurs caractères ; mais, selon qu'on a la vue plus perçante ou plus faible, on les dit plus brillantes ou plus rouges, on juge leur chevelure plus ramassée sur le corps de l'astre, ou plus saillante sur les côtés. Au reste, qu'il y ait entre elles quelques différences ou qu'il n'y en ait aucune, il faut nécessairement que toutes les comètes soient produites par les mêmes causes. Le seul fait bien constant, au sujet des comètes, c'est que leur apparition est insolite, leur forme étrange, et qu'elles traînent autour d'elles une flamme échevelée. Quelques anciens se sont arrêtés à cette explication-ci : Quand deux étoiles errantes se rencontrent, leurs lumières, confondues en une seule, offrent l'aspect d'un astre allongé ; ce phénomène doit se produire non-seulement par le contact, mais par l'approche même des deux corps. Car alors, l'intervalle qui les sépare, étant illuminé et enflammé par toutes deux, doit figurer une longue traînée de feu.

XII. A cela nous répondrons que le nombre de

ces étoiles mobiles est déterminé, et quo toutes paraissent alors même que la comète se montre : il est donc manifeste que ce n'est pas leur jonction qui produit cet astre, lequel a son existence propre et indépendante. Souvent même une planète passe sous l'orbite d'une autre plus élevée, par exemple, Jupiter sous Saturne, Vénus ou Mercure sous Mars, qui est alors perpendiculairement au-dessus, sans que de ces rapprochements résulte la formation d'une comète, ce qui, sans cela, aurait lieu chaque année ; car tous les ans il se rencontre quelques planètes dans le même signe du zodiaque. S'il suffisait, pour produire une comète, qu'une étoile passât sur une autre étoile, la comète ne durerait qu'un instant, le passage des planètes étant des plus rapides. C'est aussi pourquoi toute éclipse est si courte ; les astres se séparent aussi vite qu'ils se sont rapprochés. Nous voyons le soleil et la lune se délayer en quelques instants des ténèbres qui les obscurcissent : combien les étoiles, si petites comparativement, doivent-elles être promptes à se séparer ! Cependant des comètes durent jusqu'à six mois ; ce qui n'arriverait pas, si elles étaient produites par l'union de deux planètes, puisque celles-ci ne peuvent rester longtemps unies, et qu'elles doivent suivre incessamment la loi de vitesse qui les régit. Ces planètes d'ailleurs, qui nous semblent voisines entre elles, sont séparées par d'immenses intervalles. Comment les foux d'une de ces étoiles pourraient-ils se porter jusqu'à l'autre, de manière à les faire paraître réunies, malgré tout l'es-

primis presumendum est, cometas non in una parte caeli adspici, nec in signifero tantum orbe, sed tam in certis quam in occasu, frequentissime tamen circa septentrionem. Forma eis non est una. Quamvis enim Graeci discrimina fecerint eorum quibus in morem barbae flamma dependet, et eorum qui undique circa se velut comam spargunt, et eorum quibus fasces quidem est ignis, sed in verticem tendens; tamen omnes isti ejusdem naturae sunt, cometaeque recte dicuntur. Quorum quum post longum tempus appareant formae, inter se eos comparare difficile est. Illa ipso tempore, quo apparent, inter spectantes de habitis illorum non conveniunt; sed prout cuique exterior acies aut hebetior, ita dicit aut lucidiorum esse aut rubundiorum, et eriores aut in interiora deducit, aut in latera diviso. Sed si vel sint aliquae differentiae illorum, si vel non sint, eadem fiant ratione necesse est cometae. Illud unum constare debet, praeter solum adspici novam sideris faciem, circa se dissipatum ignem trahentis. Quibusdam antiquiorum haec placebat ratio: Quum ex stellis errantibus altera se alteri applicuit, confuso in unum duarum luminis, faciem longioris sideris reddi. Nec hoc tunc tantum evenit, quum stella stellam attingit, sed etiam quum appropinquavit. Intervallum enim, quod inter duas est, illustratur ab utraque, inflammaturque, et longum ignem efficit.

XII. His illud respondebimus, certum esse numerum stellarum mobilium. Solere autem eodem tempore et has apparere, et cometen. Ex quo manifestum fit, non illarum coitu fieri cometen, sed proprium et sui juris esse. Etiamnum frequenter stella sub altioris stellae vestigium venit; et Saturnus aliquando supra Jovem est, et Mars Venerem aut Mercurium recta linea despicit; nec tamen propter hunc cursum, quum aliter alterum subit, cometes fit; si loquimur omnis omnibus fieret; omnibus enim aliquae stellae in eodem signo simul sunt. Si cometa faceret stella stellae superveniens, momento esse disrinceret. Summa enim velocitas transcurrentium est. Ideo omnis siderum defectio brevis est; quia cito illas idem cursum, qui admoerat, abstrahit. Videmus solem et lunam intra ea longum tempus, quum obscurari ceperint, liberari; quanto celerior debet fieri in stellis digressio, tanto minoribus? Aliqui cometae senis mensibus manent; quod non accideret, si duarum stellarum conventu gignerentur. Ille enim diu cohaerere non possunt, et necesse est, ut illas lex celeritatis suae semper agat. Praeterea lata nimis viciis videntur, ceterum intervallis ingentibus dissident. Quomodo ergo potest altera stella inque ad alteram stellam ignem mittere, ita ut utraque juncta videatur, quum sint longiusculi regione diductae? Stellarum, loquimur, duarum lumen miscetur, et praebet unius speciem. Nempe sic,

pace qui les tient respectivement éloignées? La lumière de deux étoiles, dites-vous, se confond sous une même apparence, de même que les nuages rougissent quand le soleil les frappe, de même que le crépuscule et l'aurore prennent une teinte dorée, ou que l'iris, en présence du même astre, réfléchit tour à tour des couleurs diverses. Mais, d'abord, tous ces effets sont dus à une cause très-active; c'est le soleil qui produit ces teintes enflammées. Les planètes n'ont pas même puissance; et d'ailleurs, tous ces phénomènes n'arrivent que dans le voisinage de la terre, au-dessous de la lune. La région supérieure est pare, sans mélange qui l'altère, et a toujours sa couleur propre. Et si pareil phénomène s'y manifestait, il n'aurait pas de durée, il disparaîtrait bien vite, comme ces couronnes qui se forment autour du soleil et de la lune, et qui s'effacent presque aussitôt. L'arc-en-ciel même ne dure guère, et si la lumière de deux planètes pouvait remplir l'espace intermédiaire entre elles, elle ne serait pas moins prompte à se dissiper, ou du moins ne subsisterait pas aussi longtemps que les comètes. Les planètes décrivent leurs révolutions dans le zodiaque, et l'on voit des comètes sur tous les points : l'époque de leur apparition n'est pas plus fixe que les limites tracées à leur orbite.

XIII. Artémidore répond que les cinq planètes connues sont les seules observées, mais non pas les seules existantes; qu'il nous en échappe une foule innombrable, soit que l'obscurité de leur lumière nous les cache, soit que la position de leur orbite ne nous permette de les voir que quand elles en touchent le point extrême. Il intervient donc, se-

lon lui, des étoiles nouvelles qui confondent leur lumière avec celle des étoiles fixes, et projettent une masse de flammes plus considérable que celle des étoiles ordinaires. De tous les mensonges d'Artémidore, celui-ci est le plus léger; car sa théorie du monde n'est, d'un bout à l'autre, qu'une fable absurde. A l'en croire, la région supérieure du ciel est solide, et résistante comme le serait un toit; c'est une voûte profonde et épaisse, qui n'est autre chose qu'un amas d'atomes condensés; la couche suivante n'est formée que de feux, et elle est si compacte qu'elle ne peut ni se dissiper ni s'altérer. Elle offre néanmoins des soupîraux, et comme des fenêtres par lesquelles sortent les feux de la partie extérieure du monde, non pas toutefois en si grande quantité qu'ils en puissent troubler la partie intérieure, de laquelle ils remontent au-dessus du ciel. Ceux qui paraissent contre l'ordre accoutumé proviennent de ce foyer extérieur. Réfuter de telles choses serait donner des coups en l'air, et s'écrier comme les vents.

XIV. Je voudrais pourtant que ce philosophe, qui a fait au ciel un plancher si ferme, m'expliquât pourquoi nous devons croire à l'épaisseur dont il nous parle. Quelle puissance a porté si haut ces masses si compactes, et les y retient? Des éléments si massifs sont nécessairement d'un grand poids. Or, comment des corps pesants restent-ils au plus haut des cieux? Comment cette masse ne descend-elle pas, ne se brise-t-elle pas par son poids? Car il ne peut se faire que ces blocs énormes, arrangés par Artémidore, demeurent suspendus et n'aient qu'un fluide léger pour appui. On ne dira même pas que certains liens les retiennent.

quemadmodum rubicunda fil nubes solis locursu, quemadmodum vespertina aut matutina flavescent, quemadmodum arcus pluvie nec nil sole pingitur. Hæc omnia primum magna vi effluuntur. Sol enim est, qui ista succendit. Stellarum non est eadem potentia. Deinde nihil horum, nisi infra lunam in terrarum vicinia nascitur. Superius pura et sinceræ sunt, et coloris sui semper. Præterea si quid tale sceleret, non haberet moram, sed extingueretur cito; sicut coronæ, quæ solem lumine cingunt, intra brevissimum spatium coalescunt. Nec arcus quidem diu perseverat. Si quid esset tale, quo medium inter duas stellas spatium confunderetur, æque cito dilaberetur. Utique non in tantum moraret, quantum morari comætæ solent. Stella intra singuliferum cursus est, hunc gyrum premunt; et comætæ ubique errantur. Non magis certum est illis tempore apparere, quam locus ullus, ultra quem non exeat.

XII. Adversus hoc ab Artémidore illa dicuntur, non has tantum stellas quinque discernere, sed solas observatas esse. Ceterum innumerabiles ferri per occultum, aut propter obscuritatem luminis nobis ignotas, aut propter circularum positionem talem, ut tunc demum, quum

ad extrema eorum venire, visantur. Ergo intercurrent quedam stellæ, ut ait, nobis novæ, quæ lumen suum cum stantibus misceant, et majorem quam stellæ mos est, porrigant ignem. Hoc ex his quæ mentiuntur, levissimum est; tuto ejus narratio mundi mendacium impudens est. Nam si illi credimus, summa cæli ora solidissima est, in modum tecti durata, et alii crassaque corporis, quod atomi congestæ concervatæque fierent. Huic proxima superflues est ignis, ita compacta, ut solvi vitæque non possit. Habet tamen spiramenta quedam et qual fenestras, per quas ex parte exteriori mundi influant ignes, non tam magni, ut interiora conturbent. Rursus ex modo in exteriora labuntur. Itaque hæc quæ præter consuetudinem apparent, influxerunt ex illa ultra mundum jacenti materia. Solvere ista quid aliud est, quam manum exercere, et in vultum jacere lachrya?

XIV. Velim tamen mihi dicat iste, qui mundo tam firmam lacunaria imposuit, quid sit quare credamus illi tantum esse crassitudinem cæli. Quid fuit, quod illo tam solida corpora adduceret, et ibi detineret? Deinde quod tantæ crassitudinis est, necesse est et magni ponderis sit. Quomodo ergo in summo manent gravia? Quomodo illa

nent extérieurement et empêchent leur chute, ni qu'entre eux et nous il y ait des supports sur lesquels ils pèsent et s'élaient. On n'osera pas dire non plus que le monde est emporté dans l'espace, et qu'il tombe éternellement sous qu'il y paraisse, grâce à la continuité même de sa chute, qui n'a pas de terme où elle puisse aboutir. C'est ce qu'on a dit de la terre, faute de pouvoir expliquer comment cette masse demeurerait fixe au milieu des airs. Elle tombe éternellement, dit-on; mais on ne s'aperçoit pas de sa chute, parce qu'elle s'opère dans l'immensité. Qui vous autorise ensuite à conclure que le nombre des planètes n'est pas borné à cinq; qu'il y en a une foule d'autres, et sur une foule de points? Si vous n'avez pour le conclure aucun argument plausible, pourquoi ne dirait-on pas aussi que toutes les étoiles sont errantes ou qu'aucune ne l'est? Enfin, toute cette multitude d'astres vagabonds vous est d'une faible ressource; car, plus il y en aura, plus leurs rencontres seront fréquentes: or, les comètes sont rares, et c'est pour cela qu'elles étonnent toujours. D'ailleurs, le témoignage de tous les siècles s'élève contre vous; car tous ont observé l'apparition de ces astres et en ont transmis l'histoire à la postérité.

XV. Après la mort de Démétrius, roi de Syrie, père de Démétrius et d'Antiochus, peu de temps après la guerre d'Achate, brilla une comète aussi grande que le soleil. Son disque était rouge et enflammé, sa lumière assez éclatante pour triompher de la nuit. Inscussiblement elle diminua de grandeur, son éclat s'affaiblit; enfin, elle disparut

totale. Combien a-t-il donc fallu d'étoiles réunies pour former un si grand corps? L'assemblage de mille astres de cette espèce n'égalerait pas la grosseur du soleil. Sous le règne d'Attalus, on vit une comète, petite d'abord, qui ensuite s'éleva, s'étendit, s'avança jusqu'à l'équateur, et grossit au point d'égal, par son immense étendue, cette plage du ciel qu'on nomme *Voie lactée*. Combien encore n'a-t-il pas fallu d'étoiles errantes pour remplir d'un feu continu un si grand espace du ciel?

XVI. Maintenant que j'ai réfuté les preuves, je vais combattre les témoins. Je n'aurai pas grand-peine à dépoiler Euphorus de son autorité; il n'est qu'historien. Or, parmi les historiens il en est qui cherchent à se donner du relief en rapportant des faits incroyables; et, comme leur lecteur s'endormirait sur des événements trop communs, ils le réveillent par des prodiges. D'autres sont crédules, d'autres négligents. Quelques-uns se laissent prendre au mensonge, quelques autres y trouvent du charme; ceux-ci le recherchent, ceux-là ne savent pas l'éviter. C'est le défaut du genre: ces écrivains croient que leurs ouvrages ne peuvent être goûtés ni devenir populaires, si le mensonge ne les assaisonne. Euphorus, l'un des moins consciencieux, est souvent trompé, souvent aussi trompeur. Cette comète, par exemple, qui fut observée par tout le monde, comme la cause occasionnelle d'une grande catastrophe, la submersion d'Hélios et de Baris, il prétend qu'elle se sépara en deux étoiles, et il est le seul qui l'ait

moles non deseruisti, et se omnia uno frangit? Fieri enim non potest, ut tanta vis ponderis, quantum ille substatuit, pendat, et levibus inleixa sit. Nec illud quidem potest dici, extrinsecus aliqua esse retinacula, quibus cadere prohibeatur. Nec rursus de medio aliquid esse oppositi, quod imminens corpus excipiat ac fulciat. Illud etiam nunc nemo dicere audebit, mundum ferri per immensum, et cadere quidem, sed non apparere, an cadat; quia precipitatio ejus aeterna est, nihil habens novissimum, in quod incurral. Hoc quidam de terra dixerunt, quum rationem nullam invenirent, propter quam pondus in aere staret. Fortur, inquam, nemp; sed non apparet, an cadat, quia infinitum est in quod cadit. Quid est deinde quo probet, non quinque tantum stellas moveri, sed multas esse, et in multis mundi regionibus? Aut si hoc sine ulla probabili argumenta; licet respondere, quid est, quare non aliquis aut omnes stellas moveri, aut nullam dicit? Præterea nihil te eduxit ista stellarum passim eundem turba. Nam quo plures fuerint, sæpius in aëris incident; rari autem Comete, et ob hoc mirabiles sunt. Quid, quod testimonio dicit contra te omnia ætas, quæ talium stellarum exortus et annotavit, et posteris tradidit?

XV. Post mortem Demetrii Syriæ regis, cujus Demetrius et Antiochus liberi fuerunt, paulo ante Achæum bellum, Cometes effulsit non minor sole. Primo ingens ac

rubicundus orbis fuit, clarumque lumen emittens, quanto vinceret noctem. Deinde paulatim magnitudo ejus districta est, et evanuit claritas. Novissime enim totius intercidit. Quot ergo colore stellas oportet, ut tantum corpus effluant? Mille in unum licet congreges, nunquam huiusmodi habitum solis æquebunt. Attalus regem, initio Cometes apparuit modicus. Deinde sustulit se diffusique, et usque in æquinoctialem circumum venit, ita ut illum plagam cœli, cui lactea nomen est, in immensum extensus æquaret. Quot ergo convalesce debent errantes, ut tam longum cœli tractum occuparent igitur continuo?

XVI. Contra argumentum dictum est; contra testes dicendum est. Nec magna molitione detractanda est auctoritas Ephoro; historicus est. Quidam incredulitatem relato commendationem parant, et lectorem aliud acturum, si per quotidianam doctorem, miraculo exultant. Quidam creduli, quidam negligentes sunt; quibusdam mendaciam obrepat, quibusdam placet. Illi non evitant, hi appellant. Et hoc in commune de tota natione; quæ approbati opus sum, et fieri popolare non potest posse, nisi illud mendacio expersit. Ephorus vero non religiosissime fidelis, sæpe decipitur, sæpe decipit. Sicut hic Cometen, qui tantum mortalium oculis custodita est, quia ingentis rei traxit eventus, quum Helicem et Baris ortu suo murerit, nil illud discessisse in duas stellas: quod præter

dit. En effet, qui aurait pu saisir le moment de cette séparation, de ce fractionnement de la comète en deux parties? Et comment, si quelqu'un la vit se dédoubler, n'a-t-on pu la voir se former de deux étoiles? Pourquoi Ephorus n'a-t-il pas ajouté les noms de ces deux étoiles, puisqu'elles devaient faire partie des cinq planètes?

XVII. Apollonius de Myndes est d'une autre opinion. Selon lui, les comètes ne sont pas des assemblages de planètes; mais une foule de comètes sont des planètes réelles. Ce ne sont point, dit-il, des images trompeuses, des feux qui grossissent par le rapprochement de deux astres; ce sont des astres particuliers, tel qu'est le soleil ou la lune. Leur forme n'est point précisément ronde, elle se développe et s'étend en longueur. Du reste, leur orbite n'est pas visible; ils traversent les plus hautes régions du ciel, et ne deviennent apparents qu'au plus bas de leur cours. Ne croyons pas que la comète qu'on vit sous Claude est la même que celle qui parut sous Auguste, ni que celle qui s'est montrée sous Néron, et qui a réhabilité les comètes, ait ressemblé à celle qui, après le meurtre de Jules César, durant les jeux de Vénus Génitrice, s'éleva sur l'horizon vers la onzième heure du jour. Les comètes sont en grand nombre et de plus d'une sorte; leur dimension diffère, leur couleur varie; les unes sont rouges, sans éclat; les autres blanches et brillantes d'une pure lumière; d'autres présentent une flamme mêlée d'éléments peu subtils, et s'environnent de vapeurs fumeuses. Quelques-unes sont d'un rouge de sang, menaçant présage de celui qui sera bientôt répandu. Leur

lumière augmente et décroît comme celle des autres astres qui jettent plus d'éclat, qui paraissent plus grands à mesure qu'ils s'approchent de nous, plus petits et moins lumineux lorsqu'ils rétrogradent et s'éloignent.

XVIII. On répond facilement à tout cela, qu'il n'y a pas des comètes comme des autres astres. Du premier jour où elles paraissent, elles ont toute leur grosseur. Or, elles devraient s'accroître en s'approchant de nous, et cependant leur premier aspect ne change pas, jusqu'à ce qu'elles commencent à s'éteindre. D'ailleurs on peut dire contre Apollonius ce qu'on dit contre les auteurs précités : si les comètes étaient des astres vagabonds, elles ne rouleraient pas en dehors du zodiaque, dans lequel tous les astres font leur révolution. Jamais étoile ne paraît au travers d'une autre, et la vue de l'homme ne peut percer le centre d'un astre, pour voir au-delà quelque astre plus élevé. Or, on découvre à travers les comètes, comme à travers un nuage, les objets ultérieurs : les comètes ne sont donc point des astres, mais des feux légers et irréguliers.

XIX. Zénon, notre maître, estime que ce sont des étoiles dont les rayons convergent et s'entremêlent, et que de cette réunion de lumières résulte une étoile allongée. Partant de là, quelques philosophes pensent que les comètes n'existent réellement pas; que ce sont des apparences produites par la réflexion des astres voisins, ou par leur rencontre et leur cohérence. D'autres admettent leur réalité, mais pensent qu'elles ont leur cours particulier, et qu'après certaines périodes

illum nemo tradidit. Quis enim posset observare illud momentum, quo Cometes solutus, et in duas partes reductus est? Quomodo autem, si est qui viderit Cometam in duas dirimi, nemo vidit fieri ex duobus? Quare autem non adiecit, in quas stellæ divinus sit, quam aliqua ex quinque stellis esse deberet?

XVII. Apollonius Myndius in diversa opinione est. Enim, Cometæ non nunquam ex multis erraticis efficit, sed multos Cometæ erraticos esse. Non est, inquit, species falsa, nec duarum stellarum confusio ignis extensus; sed et proprium sidus Cometæ est, sicut solis aut lune. Talis forma est, non in rotundam restricta, sed procerior, et in longum producta. Ceterum non est illi palam cursus; aliorum mundi sciet; et tunc denique apparet, quam in immensum cursus sui venit. Nec est quod polemum, etiamvis visum esse sub Claudio, quem sub Augusto vidimus; nec hunc qui sub Nerone Cesare apparuit, et Cometæ detraxit infamiam, illi similem fuisse, qui post necem divi Julii, Veneris Iudæ Genitricis, circa undecimum horam diei emersit. Multi variegati sunt, dispares magnitudinis, dissimiles colore; plerique ruber est sicut illa lux; alii candor, et purum liquidumque lumen; alii flamma; et hæc non sineera, non tenuis, sed multum circa se volvens fumidi ardoris. Cruentum quidam, min-

ces, qui omen post se futuri sanguinis ferunt; hi minuant augentque lumen suum, quemadmodum alia sidera, quæ clariora, quam descendere, sunt, majoraque et loco propius visantur; minora, quam redeunt, et obscuriora, quia abducunt se longius.

XVIII. Adversus hoc profutius respondetur, non idem accidere in Cometis, quod in ceteris. Cometa enim quod primum die apparuerit, maximè sunt. Atqui deberent crescere, quo propius accederent. Nunc autem minuet illis prima facies, donec incipiant exstingui. Deinde quod adversus priores, etiam adversus hunc dicitur: si erraret cometes, easque sidera, intra signifieri terminos moveretur, intra quos omne sidus cursus suos colligit. Nunquam apparet stella per stellam. Acies nostra non potest per medium sidus exire, ut per illud superiora prospiciat. Per Cometam autem non aliter quam per nubem ulteriora cernuntur; ex quo apparet, illum non esse sidus, sed levem ignem ne tumultuariam.

XIX. Zeno noster in illa sententia est: congruere iudicat stellæ, et radios inter se committere; hoc societas luminis existere imaginem stellæ longioris. Ergo quidam nullo esse Cometæ existimant, sed species istorum per repercussionem vicinorum siderum, aut per conjunctionem coherentium reddi. Quidam alium esse quidem, sed

elles reparaissent aux yeux des hommes. D'autres enfin, qui sur le premier point pensent de même, leur refusent le nom d'astres, vu qu'elles se dissipent, ne durent que peu de temps et s'évaporent très-vite.

XX. Presque tous ceux de notre école sont de cette opinion, qui leur semble ne pas répugner à la vérité. Et en effet, nous voyons au plus haut des airs s'allumer des feux de toute espèce; tantôt le ciel s'enbrase; tantôt

Fait en longs traits d'argent l'étoile blanchissante;

tantôt des torches courent dans l'espace avec de larges sillons de feu. La foudre même, malgré sa prodigieuse rapidité, qui nous fait passer en un clin d'œil de l'éblouissement aux ténèbres, qu'est-elle, sinon un feu dû à l'air froissé, un feu qui jaillit d'une forte collision atmosphérique? Aussi n'est-ce qu'une flamme sans durée, qui s'éclaire et qui passe, et qui cesse d'être à l'instant même. Les autres feux subsistent plus longtemps, et ne se dissipent point quo l'aliment qui les nourrissait ne soit entièrement consumé. A cette classe appartiennent les prodiges décrits par Posidonius, les colonnes, les boucliers ardents, et d'autres flammes remarquables par leur étrangeté, auxquelles nul ne prendrait pas garde, si ce n'était autant d'exceptions à l'ordre et à la loi de la nature. Chacun s'étonne à ces apparitions d'un feu subit au haut des airs, soit qu'il ne fasse que briller et disparaître, soit que, produit par la compression de l'air qui s'enflamme, il prenne une consistance dont on s'émerveille. Et enfin, ne voit-on pas quelquefois l'éther, en se

refoulant sur lui-même, creuser une vaste cavité lumineuse? On pourrait s'écrier: Qu'est cela?

Je vois les cieux tout à coup s'entr'ouvrir,  
Leurs étoiles tomber dans l'espace.....

et souvent ces phénomènes, sans attendre la nuit, ont brillé en plein jour. Mais c'est pour une autre raison que paraissent à un moment si peu fait pour eux, ces astres dont l'existence est constante, alors même qu'en ne les voit point. Beaucoup de comètes sont invisibles, parce que les rayons du soleil les effacent. Posidonius rapporte que pendant les éclipses de cet astre on a vu paraître une comète qu'il cachait par son voisinage. Souvent, après le coucher du soleil, on voit près de son disque des feux épars; c'est que le corps même de la comète, noyé dans la lumière du soleil, ne peut se distinguer, tandis que sa chevelure est en dehors des rayons.

XXI. Ainsi nos anciens pensent que les comètes, comme les torches, les trompettes, les poutres et les autres météores proviennent, d'un air condensé. C'est pourquoi les comètes apparaissent plus fréquemment au nord, parce que l'air stagnant y abonde. Mais pourquoi la comète marche-t-elle, au lieu de rester immobile? Le voit. Elle est comme le feu, qui suit toujours ce qui l'alimente; et bien qu'elle tende aux régions supérieures, la matière inflammable venant à lui manquer, il faut qu'elle rétrograde et descende. Dans l'air même elle n'incline point à droite ou à gauche, car elle n'a point de route réglée, elle se porte lentement où l'attire la veine de l'élément qui la nourrit: ce n'est pas une étoile qui marche,

habere ensus suos, et post certa iusura in conspectum mortalium esse. Quidam esse quidem, sed non quibus siderum nomen imponas; quia dilabantur, nec diu durant, et exigui temporis mora dissipantur.

XX. In hac sententia sunt plerique nostrorum; nec hi putant veritati repugnare. Videmus enim, in sublimi varia ignium concipi genera, et modo eorum ardere, modo

Longos a tergo flammarum albescere tractus.

non ita facies cum igne vasto rapi. Jam ipsa fulmina, etsi velocitate mira, simul et perstringunt aëtem, et remittunt, ignes sunt aeris tritū, et impetu toler se majore colitis. Ideo non resistunt quidem, sed expressi flunt, et praelius pereunt. Alii veri igitur diu manent; nec autem discedunt, quam co-actum est omne, quo pacebantur, alimentum. Hoc loco sunt illa a Posidonio scripta miracula, columnae, clypeique flagrantēs, alique insigni novitate flammæ; quæ non adverterent animos, si ex consuetudine et lege decurrerent. Ad hæc stupent omnes, quæ repentinum ignem ex alto efferunt, sive emicuit aliquid et fugit, sive compresso aere et in ardorem coacto, loco miraculi stellæ. Quid ergo? Non aliquando locum

ordinis retro ætheris petiit, et vastum in concavo lumen? Exclamare posses: Quid est hoc?

..... medium video discedere cælum,  
Palantes, ne polo stellas. ....

quæ aliquando non expectata nocte fulserunt, et per medium craterum diem. Sed alia hujus rei ratio est, quare alieno tempore apparent in aere, quæ esse, etiam latentes, constat. Multos Cometas non videmus, quod obscurantur radiis solis; quo deficiente, quemdam Cometen apparuisse, quem sol vicinus obtulerat, Posidonius tradit. Sæpe autem quum oculis sol, sparsi ignes non procul ab eo videntur. Videlicet ipsa stella solis perfunditur, et ideo adapari non potest; comæ autem radios solis effugiant.

XXI. Placeat ergo no-tris, Cometas, sicut facies, sicut tubas, irasque, et stia ostenta erit, denso acre creati. Ideo circa septentrionem frequentissime apparent, quia illic plurimum est aeris pigri. Quare ergo non stat Cometes, sed procedit? Dicam. Ignium modo alimentum sequitur; quamvis enim illi ad superiora nimis est, tamen deficiente materie retrotrans ipse descendit. In aere quoque non dexteram levamque premit partem. Nulla

c'est un feu qui s'alimente. Pourquoi donc ses apparitions sont-elles longues; pourquoi ne s'évanouit-elle pas plus tôt? En effet, six mois durant s'est montrée celle que nous avons vue sous l'heureux empire de Néron, et qui tournait en sens inverse de celle qui parut sous Claude. Car, partie du septentrion et s'élevant vers le midi, elle gagna l'orient en s'obscurcissant toujours davantage; l'autre, venue du même point, avec tendance vers l'occident, tourna au midi où elle disparut. C'est que la première, nourrie d'éléments plus humides et plus propres à la combustion, les suivit toujours; la seconde fut favorisée par une région plus féconde et plus substantielle. Les comètes se dirigent donc où les attire leur aliment, et non dans une voie prescrite. Les circonstances ont été différentes pour les deux que nous avons observées, puisque l'une se portait à droite, l'autre à gauche. Or, le mouvement de toutes les planètes a lieu du même côté, c'est-à-dire en un sens contraire au mouvement des cieux. Les cieux roulent de l'est à l'ouest; les planètes vont de l'ouest à l'est. Aussi ont-elles deux mouvements, celui qui leur est propre, et celui qui les emporte avec tout le ciel.

XXII. Je ne pense pas comme nos stoïciens. Selon moi, la comète n'est pas un feu qui s'allume subitement; je la range parmi les créations éternelles de la nature. D'abord, tout météore dure peu; il est fagacé et prompt à changer comme l'élément qui l'a produit. Comment rien de permanent pourrait-il valtre de l'air, qui ne demeure jamais le même, qui est toujours fluide et n'a de

calme que passagèrement? En moins de rien il passe d'un état à un autre: tantôt pluvieux, tantôt serein, tantôt à l'état intermédiaire. Les nuages qui se forment si souvent dans l'air, dans lesquels il se condense pour se résoudre en pluie, tantôt s'agglomèrent, tantôt se disséminent, mais ne sont jamais sans mouvement. Il est impossible qu'un feu permanent s'établisse en un corps si fagacé, et s'y tienne avec autant de ténacité que ceux que la nature a fixés pour toujours. D'ailleurs, si la comète était inséparable de son aliment, elle descendrait toujours. Car l'air est d'autant plus épais qu'il est plus voisin de la terre: or, jamais les comètes ne descendent si bas et n'approchent de notre sol. Enfin, le feu va où sa nature le mène, c'est-à-dire en haut; ou bien il se porte où l'entraîne la matière à laquelle il s'attache et dont il se nourrit.

XXIII. Les feux célestes ordinaires n'ont point une route tortueuse; il n'appartient qu'aux astres de décrire des courbes. D'anciennes comètes en ont-elles décrit? Je l'ignore; mais de notre temps deux l'ont fait. Ensuite tout feu qu'une cause temporaire allume s'éteint promptement. Ainsi les torches ne luisent qu'en passant; ainsi la foudre n'a de force que pour un seul coup; ainsi les étoiles filantes ou tombantes ne font que traverser l'air qu'elles sillonnent. Jamais feu n'a de durée, si son foyer n'est en lui-même; je parle de ces feux divins, de ces éternels flambeaux du monde, qui sont ses membres et ses ouvrages. Mais ceux-ci accomplissent une tâche, fournissent une carrière, gardent un ordre constant et sont toujours les mêmes. D'un jour à l'autre on les verrait croître

enim illi via est; sed quo illum vens populi sui duxit, illo repit, nec ut stella procedit, sed ut ignis pascitur. Quare ergo per longum tempus apparet, et non cito extinguitur? Sex enim mensibus hic, quem nos Neronis principis in latissimo vidimus, spectandum se præbuit, in diversum illi Claudiano circumactus. Ille enim a Septentrione in verticem surgens, Orientem petiit semper obscurior; hic ab eadem parte exiit, sed in Occidentem tendens, ad meridiem flexit, et ibi se subduxit oculis. Videlicet ille humidiora habuit, et aptiora ignibus, que prosecutus est; huic rursus uberior fuit plenior regio. Ille itaque descendit, invitante materia, non illine. Quod apparet duobus, quo spectavimus, fuisse diversum; quoniam hic in dextrum motus sit, ille in sinistram. Omnibus autem stellis in eandem partem cursus est, id est, contrarius mundo. Hic enim ab ortu voluit in occasum; ille ab occasu in ortum eunt. Et ob hoc duplex hic motus est: ille quo eunt, et hic quo auferantur.

XXII. Ego nostris non assentior. Non enim existimo Cometen subitaneum ignem, sed later eterna opera nature. Primum quæcumque aer creat, brevis sunt. Nascentur enim in re fugaci et mutabili. Quomodo potest enim in aere aliquid idem diu permanere, quoniam ipse aer

nonquam idem maneat? Fuit semper, et brevis illi quies est. Intra exiguum momentum in alium, quem in quo fuerat, statum vertitur. Nunc pluvius, nunc serenus, nunc inter utrumque varius; nubesque illi familiarissime, in quas colit, et ex quibus solvitur, modo congregantur, modo digeruntur, nonquam immode jacent. Fieri non potest, ut ignis certus in corpore vago sedeat, et ita perinde heret, quam quem natura, ne unquam excuteretur, aptavit. Deinde si alimentum suo hæreret, semper descenderet. Eo enim erasior aer est, quo terra propior: nunquam Cometes in immum usque demittitur, neque appropinquat solo. Etiamne ignis sui il quo illum natura sua ducit, id est, sursum; sed eo quo trahit materiam, cui adhæsit, et quam depascitur.

XXIII. Nulla ignibus ordinaria et cretibus hic flexus est. Sideris proprium est, ducere orbem. Atqui hoc an Cometæ alii fecerint, nescio; duo nostra atque fecerunt. Deinde modo quod causa temporaria accendit, cito intercidit. Sic facies ardent, dom transeunt: sic fulmina in unum valent ictum; sic que transverse dicuntur stelle et cadentes, perturbant et secant aera. Nulla ignibus nisi in suo mora est; illis dico divinis, quos habet mundos æternos, quin partes eius sunt, et opera. Hi



le ciel que de vue, et ne savent pas pourquoi la lune s'éclipse et se couvre d'ombre ! Nous-mêmes nous n'avons que depuis peu un système arrêté sur ce point. Le temps viendra où ce qui est mystère pour nous sera éclairci par le laps des ans et les études accumulées des siècles. Pour de si grandes recherches, la vie d'un homme ne suffit pas, fût-elle toute consacrée à l'inspection du ciel. Qu'est-ce donc, quand de ce peu d'années nous faisons deux parts si inégales entre l'étude et de vils plaisirs ? Ce n'est donc que successivement et à la longue que ces phénomènes seront dévoilés. Le temps viendra où nos descendants s'étonneront que nous ayons ignoré des choses si simples. Ces cinq planètes qui assiègent nos yeux, qui se présentent sur tant de points et forcent notre curiosité, nous ne connaissons que d'hier leur lever du matin et du soir, leurs stations, le moment où elles s'avancent en ligne directe, la cause qui les fait revenir sur leurs pas. Les émersions de Jupiter, son coucher, sa marche rétrograde, ainsi a-t-on appelé son mouvement de retraite, ne nous sont familiers que depuis peu d'années. Il s'est trouvé des philosophes pour nous dire : C'est une erreur de croire qu'il y ait des étoiles qui suspendent ou détournent leur cours. Les corps célestes ne peuvent ni être stationnaires, ni dévier : tous vont en avant, tous obéissent à leur direction primitive. Leur course cessera le jour où ils cesseront d'être. L'éternelle création est soumise à des mouvements irrévocables ; si jamais ils s'arrêtent, c'est qu'il surviendra des obstacles que la marche égale et régulière du monde rend jusqu'ici impuissantes.

XXVI. Pourquoi donc y a-t-il des astres qui

semblent rebrousser chemin ? C'est la rencontre du soleil qui leur donne une apparence de lenteur ; c'est la nature de leurs orbites et des cercles dispersés de telle sorte qu'en certains moments il y a illusion d'optique. Ainsi les vaisseaux, lors même qu'ils vont à pleines voiles, semblent immobiles. Il naîtra quelque jour un homme qui démontrera dans quelle partie du ciel errent les comètes ; pourquoi elles marchent si fort à l'écart des autres planètes ; quelle est leur grandeur, leur nature. Contentons-nous de ce qui a été trouvé jusqu'ici ; que nos neveux aient aussi leur part de vérité à découvrir. Les étoiles, dit-on, ne sont pas transparentes, et la vue perce à travers les comètes. Si cela est, ce n'est point à travers le corps de la comète, dont la flamme est dense et substantielle ; c'est à travers la traînée de lumière rare et éparse en forme de chevelure qui entoure la comète. C'est dans les intervalles du feu, et non à travers le feu même, que vous voyez. Toute étoile est ronde, dit-on encore, les comètes sont allongées ; évidemment ce ne sont pas des étoiles. Mais qui vous accordera que les comètes ont la forme allongée ? Elles ont naturellement, comme les autres astres, la forme sphérique ; mais leur lumière se projette au loin. De même que le soleil darde ses rayons au loin et au large, et cependant présente une forme autre que celle de ses flots lumineux ; ainsi le noyau des comètes est rond, mais leur lumière nous apparaît plus longue que celle des autres étoiles.

XXVII. Pourquoi cela ? dites-vous. — Dites-moi d'abord vous-même pourquoi la lune réfléchit une lumière si différente de celle du soleil, quand

Multaque hodie sunt gentes, que tantum facie noverant certum, quæ nondum sciunt cur luna deficiat, quare nubescat. Hoc apud nos quoque nuper ratio ad certum perdidit. Veniet tempus, quo ista que nunc latent, in lucem dies extrahat, et longioris ævi diligentia. Ad inquisitionem tantorum actus uno non sufficit, et tota color vacet. Quid, quod tam paucos annos inter studia ac vitia non æqua portione dividimus ? Itaque per successiones iatas longas explicabuntur. Veniet tempus quo posterit nostri tam æperia annos mirentur. Harum quinque stellarum, quæ se ingenuis nobis, que alio obque alio occurrentes loco, curiosos nos esse cogunt, qui matutini vespertinique ortus sint, quæ stationes, quando in rectum ferantur, quare agantur retro, modo corpibus scire. Utrum emerget Jupiter, an occideret, an retrogradus esset, nam hoc illi nomen imponere credunt, ante paucos annos didicimus. Inventi sunt qui nobis dicent : Erratis, qui ullam stellam aut supprimere eorum iudicatis, aut vertere. Non illos stare celestibus, nec averti ; produnt omnia ; ut semel missa sunt, vadunt. Idem erit illis cursus, qui sui finis. Opus hoc æternum irrevocabiles habet motus ; qui si quando consisterint, alia ex adverso incident, que nunc tenor et æqualitas servat.

XXVI. Quid est ergo, cur aliqua redire videantur ? Solis occurrentis speciem illa tarditatis imponit, et natura viarum circulatorumque sic posituram, ut certa tempore latentes fulsant. Sic naves, quamvis plenis vela eant, videntur tamen stare. Erit qui demonstrat aliquando, in quibus Cometæ paribus errent, cur tam seducti a celeris eant, quanti qualesque sint. Contenti sumus inventis, aliquid veritati et posterit conferant. Per stellas, inquit, ulterius non ceramus, per Cometæ aciem transmittimus. Primum si fit istud, non in ea parte fit, qui sidus ipsum est apud æ solidi ignis, sed quo rarus splendor exurit, et in erines dispergitur. Per intervallo ignium, non per ipsos vides. Stella, inquit, omnes rotundæ sunt, Cometæ porrecti ; et quo apparet, stellas non esse. Quia enim tibi concedet, Cometæ longos esse ? Quorum astura quidem, ut ceterorum siderum, globus est, ceterum fulgor extenditur. Quomodo modum sui radios quos longe lateque dimittit, ceterum ipsi alia est forma, alia et quod ex ipso fluit luminis ; sic Cometarum corpus ipsum corrotundatur, splendor autem longior quam ceterorum sidum apparet.

XXVII. Quare ? inquit. Dic te mihi prius, quare luna dissimilimum soli tamen accipit, quam accipiat a sole ?

c'est du soleil qu'elle la reçoit ? Pourquoi est-elle tantôt rouge, tantôt pâle ? Pourquoi devient-elle livide et sombre, quand la vue du soleil lui est dérobée ? Dites-moi pourquoi les étoiles diffèrent toutes de forme entre elles d'abord, mais surtout avec le soleil. Comme rien n'empêche que tous ces corps soient des astres, bien que dissemblables, qui empêcherait que les comètes fussent éternelles et de même nature qu'eux, malgré la différence de leur aspect ? Car enfin, le ciel même, à le bien considérer, ne se compose-t-il pas de parties diverses ? D'où vient que le soleil est toujours ardent dans le signe du Lion, et qu'alors il dessèche et brûle la terre ; tandis que dans le Verseau il rend l'hiver plus intense et enchaîne les fleuves d'une barrière de glace ? Les deux signes pourtant sont de même espèce, quoique leurs effets et leur nature soient fort opposés. Le Bélier se lève en fort peu de temps ; la Balance est des plus tardives ; et ces deux signes n'en sont pas moins de même nature, malgré la vélocité de l'un et la lenteur de l'autre. Ne voyez-vous pas combien les éléments sont opposés entre eux ? Ils sont pesants ou légers, froids ou chauds, humides ou secs. Toute l'harmonie de l'univers résulte de ces discordances. Vous niez que la comète soit un astre, parce que sa forme ne répond pas à votre forme-modèle et n'est pas celle des autres. Mais considérez combien l'astre qui n'achève son cours qu'en trente ans ressemble peu à celui qui en une année a fini le sien. La nature n'a pas jeté tous ses ouvrages dans un moule uniforme ; elle est fière de sa variété même. Elle a fait tel astre plus

grand, tel autre plus rapide ; celui-ci a plus de puissance ; l'action de celui-là est plus modérée ; quelques-uns, mis par elle hors de ligne, marchent isolés et avec plus d'éclat ; les autres composent la foule. C'est méconnaître les ressources de la nature, que de croire qu'elle ne peut jamais que ce qu'elle fait habituellement. Elle ne montre pas souvent des comètes ; elle leur a assigné un lieu à part, des périodes différentes, des mouvements tout autres que ceux des planètes. Elle a voulu rehausser la grandeur de son œuvre par ces apparitions, trop belles pour qu'on les croie fortuites, soit qu'on ait égard à leur dimension, soit qu'on s'arrête à leur éclat plus ardent et plus vif que celui des autres étoiles. Leur aspect a ceci de remarquable et d'exceptionnel, qu'au lieu d'être enfermée et condensée dans un disque étroit, la comète se déploie librement et embrasse à elle seule l'espace d'un grand nombre d'étoiles.

XXVIII. Aristote dit que les comètes présagent des tempêtes, des vents violents, de grandes pluies. Pourquoi, en effet, ne pas croire qu'un astre puisse être un pronostic ? Ce n'est pas sans doute un signe de tempête, comme il y a un signe de pluie lorsqu'une lampe

Se couvre en pétillant de noirs flocons de mousse ;  
ou comme il y a indice de gros temps quand l'oiseau des mers

Parcourt en se jouant les rivages déserts ;  
Ou lorsque le héron, les ailes étendues,  
De ses marais s'élance et se perd dans les nues.

C'est un pronostic général, comme l'est celui de

quare modo rubeat, modo pallent ? quare lividas illi et alve colne sit, quum a conspectu solis excluditur ? Die mihi, quare omnes stelle inter se dissimiles habeant aliquentius faciem, diversissimam soli ? Quomodo nihil prohibet, ista sidera esse, quamvis similia non sint ; ita nihil prohibet, Cometas æternos esse et sortis ejusdem, cujus cetera, etiam si faciem illis non habent similem. Quid porro ? mundus ipse, si consideres illum, nonne et diversis compositus est ? Quid est quare in Leone semper sol ardet, et terras ardentibus torreat ; in Aquario adstringit hiemem, flumina gelu claudat ? Et hoc tamen et illud sidera ejusdem conditionis est, quum effectus et natura dissimile sit. Intra brevissimum tempus Arctus extollitur, Libra tardissime pangitur ; et tamen hoc sidus et illud ejusdem naturæ est ; quum illud exiguo tempore ascendat, hoc diu profuerit. Non vides, quum contraria inter se elementa sint ? gravis et levis aëre, frigida et calida, humida et siccis. Tota hujus mundi concordia et discordibus constat. Negas Cometen stellam esse, quia forma ejus non respondeat ad exemplar, nec sit ceteris similia. Vides enim, quam similis sit illis, que tricesimo anno reverteritur ad locum suum, hujus que intra annum revolvit sedem suam ? Non ad unam naturam formam opus suum præstat, sed ipsa varietate se prætat. Alia majora, alia

velociora alia fecit ; alia validiora, alia temperiora. quidam autem eduxit a turba, ut singula et conspicua procederent ; quidam in gregem misit. Ignorat naturam potentiam, qui illi non parat aliquid quando licet nisi quod arripit facit. Cometas non frequenter ostendit, attribuit illis alium locum, alia tempora, dissimiles ceteris motus. Voluit et his magnitudinem operis sui colere, quorum formator facies est, quum ut fortissimum putes, alve amplitudinem eorum consideres, alve fulgorem, alve majorem ardentissimam quam ceteris. Facies vero habet inigne quiddam et singulare, non in angustum contracta et relictum, sed dimissa liberius, et multarum stellæ rursus amplexa regionem.

XXVIII. Aristoteles ait, Cometas significare tempestatem, et ventorum intemperantiam atque intemum. Quid ergo ? non judicam sidus esse, quod futura denuntiat ? Non enim sic hoc tempestatis signum est, quomodo futuræ pluriæ,

Scintillare oleum, et putres coalescere fungos ;  
aut quomodo indicium est servituri maris, si maris  
In sicco ludant fulcra ; nequeque paludes  
Deserit, atque nitam supra volat ardes nubem ;  
sed sic, quomodo arcturoctium in colorem frigisque flo-

l'équinoxe, qui vient changer la température en chaud ou en froid, comme ce que prédisent les Chaldéens, de la bonne ou mauvaise étoile sous laquelle on naît. Cela est si vrai, que ce n'est pas pour le moment même qu'une comète annonce les vents et la pluie, comme l'ajoute Aristote ; c'est l'année entière qu'elle rend suspecte. Évidemment donc, les pronostics de la comète ne lui viennent pas d'éléments voisins d'elle et pour une époque immédiate ; elle les tire de plus loin ; ils tiennent aux lois mystérieuses du ciel. Celle qui apparut sous le consulat de Patereulus et de Vopiscus réalisa ce qu'en avaient prédit Aristote et Théophraste : parlant régnerait de violentes et continues tempêtes ; et, en Asie comme en Macédoine, des villes furent renversées par des tremblements de terre. La lenteur des comètes, au dire d'Aristote, prouve leur pesanteur et qu'elles recèdent beaucoup de parties terrestres ; leur marche aussi le prouve ; car elles se dirigent presque toujours vers les pôles.

XXIX. Ces deux arguments sont faux. Réfutations d'abord le premier. La lenteur de la marche serait une preuve de pesanteur ! Et pourquoi ? Saturne, celle de toutes les planètes qui achève le plus lentement sa carrière, est donc la plus pesante. Or, ce qui prouve sa légèreté, c'est qu'elle est plus élevée que toutes les autres. Mais, dites-vous, elle décrit un plus grand cercle ; sa vitesse n'est pas moindre, mais sa course est plus longue. Songez que j'en puis dire autant des comètes, quand même leur marche serait plus lente, ce qui est contraire à la vérité. La dernière comète a

parcouru, en six mois, la moitié du ciel ; la précédente a mis moins de temps à disparaître. Mais, dit-on encore, elles sont pesantes, puisqu'elles descendent. D'abord, ce n'est point descendre que se mouvoir circulairement ; ensuite la dernière comète, partie du nord, s'est avancée par l'occident vers le midi, et c'est à force de s'élever qu'elle s'est dérobée à nos yeux. L'autre, la Claudienne, fut d'abord vue au septentrion, et ne cessa de monter perpendiculairement jusqu'à ce qu'elle disparut. Voilà, sur les comètes, tout ce que je sache d'intéressant pour moi ou pour les autres. Sais-je dans le vrai ? C'est à ceux qui le connaissent à en juger. Pour nous, nous ne pouvons rien que chercher à tâtons, que cheminer dans l'ombre et par conjecture, sans être sûrs de trouver juste, comme aussi sans désespérer.

XXX. Aristote a dit admirablement : Ne soyons jamais plus circonspects que lorsque nous parlons des dieux. Si nous entrons dans les temples avec recueillement, si nous n'approchons d'un sacrifice que les yeux baissés et la toge ramenée sur la poitrine, si tout alors, dans notre maintien, témoigne de notre respect ; combien plus de retenue ne doit-on pas s'imposer quand on discute sur les astres, les planètes, la nature des dieux, pour n'avancer rien de téméraire ou d'irrévérencieux, ne pas affirmer ce qu'on ne sait point, ni mentir à la vérité que l'on sait ! Faut-il s'étonner qu'on découvre si lentement ce qui est si profondément caché ! Panaetius et ceux qui veulent faire croire que les comètes ne sont pas des astres ordinaires, et qu'elles n'en ont que la fausse apparence, ont

tentis anni, quomodo illa quæ Chaldei canunt, quid stella nascentibus triste luctumque constituit. Hoc ut scias illa esse, non statim Cometes ortus ventos et pluvias ministur, ut Aristoteles ait, sed annus lotum suspectum facit. Ex quo apparet, illum non esse proximo, quæ in proximum daret, alio transire, sed habere reposita et compressa legibus mundi. Fecit ille Cometes, qui Patereulo et Vopisco consulis apparuit, quæ ab Aristotelo Theophrastoque sunt predicta. Fuerunt enim maxime et continue tempestates ubique. At in Aschia, Macedoniæque, urbes terrarum motibus prostratæ sunt. Tarditas, inquit, illarum argumentum est, graviore esse, multumque in se habere terreni ; ipsi præterea cursu ; fere enim compelluntur in cardines.

XXIX. Utrumque falsum est. De priore dicam prius. Quid ? quæ tardius feruntur, graviora sunt ? Quid ergo ? Stella Saturni, quæ ex omnibus iter suum lentissime efficit, gravis est. Atqui levitatis argumentum habet, quod super ceteras est. Sed majore, inquit, ambitu circum, nec tardius it quam ceteræ, nec longius. Succurrunt illi, Idem me de Cometis posse dicere, etiam si sequior illis cursus sit. Sed mendacium est, ire eos tardius. Nam intra solum meum dimidium coeli partem transcurrit

hic proximus ; prior intra pauciores menses recepit se. Sed quia graves sunt, inferius deferuntur. Primum non deferitur, quod circumfertur. Deinde hic proximus a Septentrione motus sui initium fecit, et per Occidentem in Meridianum pervenit, erigensque suum cursum obliquit. Alter ille Claudianus a Septentrione primum visus, non desit in rectum assidue eclisior ferri, donec excessit. Hæc sunt quæ aut alios movere ad Cometæ pertinentia, aut me. Quæ an vera sint, discant, quibus est scientia veri. Nobis rimari illa et conjectura ire in oculo tantum licet, nec cum fiducia luvendi, nec sine spe.

XXX. Egregie Aristoteles ait, nunquam nos verediores esse debere, quam quæ de diis agitur. Si intramus templa compositi, si ad sacrificium accessuri votum submittimus, togam adducimus, si in omne argumentum modestiam fingimus ; quanto hoc magis facere debemus, quæ de sideribus, de stellis, de decorum natura disputamus, ne quid temere, ne quid impudenter, aut ignorantem affirmemus, aut scientes mentiamur ? Nec miremur tam facile erui, quæ tam alte jacent. Panaetio, et his qui videri volunt Cometæ non esse ordinariæ sidus, æd falsam sideris faciem, diligenter tractatum est, an æque omnis pars anni edendis Cometis ætis apta sit

soigneusement examiné si toutes les saisons sont également propres à ces apparitions; si toute région du ciel peut en engendrer; si elles peuvent se former partout où elles peuvent se porter, et autres questions qui s'évanouissent toutes, si, comme je le dis, les comètes ne sont pas des embrasements fortuits; si elles entrent dans la constitution même du ciel, qui les montre rarement et nous dérobe leurs évolutions. Combien d'autres corps roulent en secret dans l'espace, et ne se lèvent jamais pour les yeux de l'homme! Dieu, en effet, n'a pas tout fait pour nous. Quelle faible portion de ce vaste ensemble est accordée à nos regards! L'arbitre, le créateur de tant de prodiges, le fondateur de ce grand tout dont il s'est fait le centre; ce Dieu, la plus belle et la plus noble partie de son ouvrage, se dérobe lui-même à nos yeux; il n'est visible qu'à la pensée.

XXXI. Bien d'autres puissances, voisines de l'être suprême par leur nature et leur pouvoir, nous sont inconnues, on peut-être, merveille encore plus grande, échappent à nos yeux à force de les éblouir, soit parce que des substances si ténues deviennent imperceptibles à la vue de l'homme, soit parce que leur majestueuse sainteté se cache dans une retraite profonde pour gouverner leur empire, c'est-à-dire elles-mêmes, et ne laisser d'atècs qu'à l'âme. Quel est cet être sans lequel rien n'existe? Nous ne pouvons le savoir, et nous sommes surpris de ne connaître qu'imparfaitement quelques points lumineux, nous à qui échappe ce dieu qui, dans l'univers, tient la plus grande place! Que d'animaux nous ne connaissons que depuis le siècle actuel! Combien d'autres, incon-

nus de nous, seront découverts par les races futures! Que de conquêtes pour les âges à veur, quand notre mémoire même en sera plus! Que serait le monde, s'il n'eussent cette grande éoigne que le monde entier doit chercher? Il est des mystères religieux qui ne se révèlent pas en un jour. Élénsis réserve des secrets pour ceux qui la viennent revoir. Ainsi, la nature ne se manifeste pas toute au premier abord. Nous nous croyons initiés, et nous sommes encore aux portes du temple. Ses merveilles ne se découvrent pas indistinctement et à tout mortel; elles sont recuées et enfermées au fond du sanctuaire. Ce siècle en verra quelques-unes; d'autres seront pour l'âge qui va nous remplacer. Quand donc ces connaissances arriveront-elles à l'homme? Les grandes découvertes sont lentes, surtout lorsque les efforts languissent. Il n'est qu'une chose où nous tendons de toutes les forces de notre âme, et nous n'y atteignons pas encore: c'est d'être le plus corrompu qu'il soit possible. Nos vices sont encore en progrès. Le luxe trouve à se passionner de nouvelles folies; la débauche invente contre elle-même de nouveaux outrages; la vie de délices qui dissout et consume tout l'homme trouve à eucharier sur ces raffinements homicides. Nous n'avons pas assez fait abdication de virilité. Ce qui nous reste d'habitudes mâles disparaît sous le luisant et le poli de nos corps. Nous avons vaincu les femmes en toilette; le fard des courtisanes, que nos dames romaines se sont interdit, nous, Romains, l'avons adopté. On affecte des attitudes molles, une allure de femme, un pas incécis; on ne marche plus; on se laisse aller. Des anneaux parent nos

earli regio idonea, in qua creentur; an quœcumque ire, ubi etiam cœlepsi possint; et cœtera, quæ universa soluntur, quam dicillos forinsecus non esse ignes, sed intextos mundo, quos non frequenter educit, sed in occulto movet. Quam multa præter hoc per secretum eunt, nunquam humanis oculis orientia? Neque enim omnia Deus homini fecit. Quotâ pars operis tant nobis committitur? Ipse qui in tractat, qui condidit, qui totum hoc fundavit, dedidit circa se, majorque est pars operis sui, ac melior, effugit oculos, cogitatione visendus est.

XXXI. Multa præterea cognata omni summo, et vicina sortis potentia, obscura sunt. Aut fortasse, quod magis mireris, oculos nostros et implent et effugunt: sive illa tanta subtilitas est, quantum consequi aëre humano non possit; sive in sanctiore recessu maiestas tanta stetit, et regnum suum, id est, se, regit, nec ulli aditus dat, nisi animo. Quid sit hoc, siue quo nihil est, scire non possumus; et miramur, si quos igneus parum noverimus, quoniam maxima pars mundi Deus latet? Quam multa animalia hoc primum cognovimus seculo, et quidem multa vententis ævi populus ignota nobis sciet. Multa seculis tunc futuris, quoniam memoria nostri exoleverit,

reservantur. Pussila res mundus est, nisi in illo quod querat omnia mundus habent. Non semel quondam sacra traduntur. Eleusin servat, quod ostendit revisentibus. Rerum natura sacra sua non simul tradit. Initiatos non credimus; in vestibulo ejus hæremus. Illa arcana non promiscue nec omnibus patent; reducta et in interiore aserario clausa sunt. Es quisbus aliud hæc ætas, aliud que post nos subit, discipiet. Quando ergo tanta la notitia nostram perducetur? Tarde magna proveniunt; utique si labor cessat. In quod unum toto agitur animo, modum perfectimus, ut pessimi essemus. Adhuc in processu vitia sunt. Inventit luxuria aliquid novi, in quod insanit. Inventit impudicitia novam contumeliam sibi. Inventit delicium dissolutio et tabes aliq' d' tenerris molliorque, quo pervat. Nondum satis robur omne projecimus. Adhuc quidquid est boni moris, extinguimus levitate et poltura corporum. Muliebre munditia antecessimus, colores metreticos, matronis quidem non inducimus, viri sumimus. Tenero et molli ingressu suspendimus gradum; non ambulant, sed incedimus. Evocamus ananila digitos; in omni articulo gemma disponitur. Quotidie comminiamur, per que virilitati fiat injuria, aut tradocatur,

doigts; sur chaque phalange brille une pierre précieuse. Tous les jours nous imaginons de nouveaux moyens de dégrader notre sexe ou de le travestir, ne pouvant le dépouiller : l'un livre au fer ce qui le fait homme; l'autre cherche l'asile déshonoré du cirque, se loue pour mourir, et s'arme pour devenir infâme. L'indigent même est libre de satisfaire ses goûts monstrueux.

XXXII. Vous êtes surpris que la science n'ait pas encore achevé son œuvre ! L'immoralité n'a pas acquis tout son développement. Elle ne fait que de naître, et tous pourtant nous lui vouons nos soins ; nos yeux, nos mains se font ses ministres. Mais la science, quels amis a-t-elle ? qui la croit digne de mieux que d'un coup-d'œil en passant ? Et la philosophie, les arts libéraux, quels qu'ils soient, leur donne-t-on d'autres moments que ceux que laisse l'intervalle des jeux ou une journée pluvieuse, d'autres moments que les moments perdus ? Aussi, les branches de la grande famille philosophique s'éteignent-elles faute de rejetons. Les deux académies, l'ancienne et la moderne, n'ont plus de pontife qui les continue. Chez qui puiser la tradition et la doctrine pyrrhoniennes ? L'illustre

mais impopulaire école de Pythagore n'a point trouvé de représentant. Celle des Sextins, qui la renouvelait avec une vigueur toute romaine, suivie à sa naissance avec enthousiasme, est déjà morte. En revanche, que de soins et d'efforts pour que le nom du moindre pantomime ne puisse périr ! Elle revit dans leurs successeurs la noble race de Pylade et de Bathylle ; pour ce genre de sciences il y a force disciples, force maîtres. Chaque maison n'est plus qu'un bruyant théâtre de doutes où figurent les deux sexes. Le mari et la femme se disputent chacun leur partenaire. Le front usé par le masque mimique, on court ensuite aux lieux de prostitution. Pour la philosophie, nul n'en a souci. Aussi, bien loin que l'on découvre ce qui a pu échapper aux investigations de nos pères, la plupart de leurs découvertes meurent dans l'oubli. Et pourtant, ô dieux ! quand nous y voudrions toutes nos facultés ; quand notre jeunesse, tempérante, en ferait son unique étude ; les pères, le texte de leurs leçons ; les fils, l'objet de leurs travaux, à peine arriverions-nous au fond de cet abîme où dort la vérité, qu'aujourd'hui notre indolente main ne cherche qu'à la surface du sol.

quia non potest exui. Alius genitalia excidit, alius lo obscenam partem ludi fugit, et locatus ad mortem, infamiae armatur. Egenus etiam, in quo morbum suum exerceat, legit.

XXXII. Miraris, si nondum sapientia nomine opus suum implevit ? Nondum tota se nequitia protulit. Adhuc nascitur, et huic nomines operam dnmus ; huic oculi nostri, huic manus servant. Ad sapientiam quis accedit ? quis dignam iudicat, nisi quam in transitu noverit ? Quis philosophiam, autulum liberale respicit stadium, nisi quam ludi intercalantur, quem aliquis pluvius intervenit dies, quem perdere licet ? Itaque tot familie philosophorum sine successoribus deficiunt. Academici et veteres et minores nullum soliditatem reliquerunt. Quis est qui tradat præcepta Pyrrhonia ? Pythagorica illa invidiosa turba scholæ præceptorem non invenit. Sextinorum nova et Romani ro-

boris secta, inter iniuria sua, quam magno impetu expiasset, exstincta est. At quanta cura laboratur, ne cujuslibet pantomimi nomen intercidat ? Stat per successores Pyladis et Bathylli domos ; harum artium multi discipuli sunt, multique doctores. Privatus urbe tota sonat pulpitum. In hoc viri, in hoc feminae tripudiant. Mores inter se utroque contendunt, uter dei lotus illis. Delude sub persona quem diu trita frons est, transiunt ad gremium. Philosophia nulla cura est. Itaque adeo nihil invenitur ex his quæ parum investigata antiqui reliquerunt, ut multa quæ inventa erant, obliuerentur. At melius scilicet si hoc totis membris premeremus, si in hoc jurentus sobria inculcaberet, hoc majores docerent, hoc minores addicerent, vix ad fundum ventretur, in quo veritas posita est, quam nunc in summa terra et levè manu querimus.

# FRAGMENTS.

## FRAGMENTS TIRÉS DE LACTANCE.

I. Ne comprends-tu pas l'autorité et la majesté de ton Juge? Régulateur de notre globe, Dieu du ciel et de tous les autres dieux, de lui relèvent ces puissances célestes qui se partagent nos adorations et notre culte.

II. Alors qu'il jetait les premiers fondemens de son édifice merveilleux, et qu'il ébauchait cette œuvre, la plus vaste et la plus parfaite que la nature ait connue, il voulut que chaque chose marchât sous son chef, et bien que lui-même s'incorporât à tout l'ensemble de son empire, le dieu se créa aussi des ministres.

III. Notre origine se rattache à quelque chose qui est hors de nous. Et notre pensée se reporte à un être à qui nous sommes redevables de ce qu'il y a en nous de meilleur. Nous tenons d'un autre notre naissance, tout ce que nous sommes : Dieu n'est l'œuvre que de lui-même.

## FRAGMENTA.

I. Non intelligis, inquit, auctoritatem ac majestatem judicis tui? Rector is orbis terrarum, cœlique et decorum omnium Deus, a quo ista nomina, quæ singula adoramus et colimus, suspensa sunt.

XII. Hic, quum prima fundamenta mois pulcherrime jaceret, et hoc ordiretur, quo neque majus quidquam novit astari, nec melius, ut omnia sub duobus aus irent, quamvis ipse per totum se corpus intenderat, tamen ministros regni sui deos genuit.

III. Nos aliunde pendemus. Itaque ad aliquem respiciemus, cui, quod est optimum in nobis, debeamus. Alios nos edidit, alius instruxit : Deus ipse se fecit.

IV. D'où vient donc que Jupiter, si incontinence chez les poètes, a cessé de procréer des enfans? Est-il devenu sexagénaire, et la loi Papia l'a-t-elle soumis à l'infibulation? A-t-il obtenu le privilège de n'avoir que trois enfans? Ou lui est-il venu enûu à l'esprit qu'il faut s'attendre à recevoir des autres ce qu'on a fait à autrui ; et craint-il qu'on ne le traite comme lui-même a traité Saturne?

V. Ils vénèrent les simulacres des dieux, ils les supplient même le genou en terre, ils les adorent ; ils se tiennent tout un jour assis ou debout devant ces images ; ils leur jettent de l'argent, leur immolent des victimes, prodiguent à ces œuvres de l'homme le culte le plus passionné ; et l'ouvrier qui les a fabriquées, ils le méprisent.

VI. Nous ne sommes pas deux fois enfans, comme on a coutume de le dire ; nous le sommes toujours. Mais il y a cette différence, que nos enfans sont plus forts.

VII. Ne louerons-nous donc point Dieu parce

IV. Quid ergo est, quare apud portas salicissimas Jupiter desiderit liberos tollere? Utrum sexagenarius factus est, et illi iex Papia fibulam imposuit? an impetravit jus trium liberorum? an tandem illi venit in mentem, ab alio expectes, alteri quod feceris? et timet, ne quis sibi faciat, quod ipse Saturno?

V. Simulacra deorum venerantur; illis supplicant genu posito; illa adorant; illis per totum assident diem, aut adstant; illis stipitem jaciunt, victimas cadunt; et quum hæc tantopere aspiciant, fabros qui illa fecere, contemnunt.

VI. Non his pueri sumus (ut vulgo dicitur), sed semper. Verum hoc interest, quod majora nos iudimus.

VII. Ergo, Deum non laudabimus, cui naturalis est

que sa vertu est dans sa nature? En effet, il ne l'a apprise de personne. Oui vraiment, nous le lisons; car bien que sa vertu soit dans sa nature, c'est lui qui se l'est donnée, puisque sa nature c'est Dieu lui-même.

VIII. La philosophie n'est autre chose qu'une règle morale de conduite, ou bien la science de vivre honnêtement, ou l'art d'ordonner moralement sa vie. Nous ne nous tromperons point en disant que la philosophie est la loi qui nous fait bien et honnêtement vivre; et qui la définirait la règle de la vie, lui restituerait son vrai nom.

IX. La plupart des philosophes sont des hommes tels, que leurs belles paroles tournent à leur propre honte; à les ouïr pérorer contre l'avarice, la débauche, l'ambition, on dirait que c'est eux-mêmes qu'ils dénoncent, tant rejaillissent sur eux les traits qu'ils lancent sur la société. Il couvient de les comparer à ces charlatans dont l'enseigne annonce des remèdes, et dont les tiroirs sont pleins de poisons. Il est de ces philosophes que ne retient même pas la honte de leurs vices, et qui se forgent des apologies pour pallier leur turpitude, pour paraître même pécher honnêtement.

X. Le sage fera quelquefois ce qu'il n'approuvera point, si c'est un moyen d'arriver à un plus noble but; il ne renoncera pas aux principes du bien, mais il les accommodera au temps; et ce que d'autres exploitent au profit de leur morgue ou de leurs plaisirs, il le fera servir au bien commun.

XI. Tout ce que font les voluptueux, les ignorants, le sage le fera aussi, mais non de la même manière ni dans les mêmes vues.

*virtus? Nec enim illam didicisti ex ullo. Immo insidabimus; quamvis enim naturalis illi sit, sibi illam dedit, quoniam Deus ipse natura est.*

VIII. Philosophia nihil aliud est, quam recta vivendi ratio; vel honeste vivendi scientia; vel ars recte vite agendi. Non errabimus, si dixerimus, philosophiam esse legem bene honesteque vivendi. Et qui dixerit illam regulam vite, suam illi nomen reddiderit.

IX. Plerique philosophorum tales sunt, ut sint disertissimi in conviviis suum; quos si audias in avaritiis, in infidiis, in ambitionem perorantibus, professionis indicium putes; adeo reducant in ipsos maledicta in publicam missa; quos non aliter intueri decet, quam medicos, quorum tituli remedia habent, pyxides venenis.

X. Faciet sapiens, etiam quæ non probabit, ut etiam ad majora transitum inveniat; nec reliquit bonos mores, sed temporis aptabit; et quibus alii nitentur in gloriam, sui voluntatem, utatur agendi rei causa.

XI. Omnia quæ luxuriosi faciunt, quæque imperiti, faciet et sapiens, sed non eodem modo, eodemque proposito.

XII. Nondum sunt, mille anni, ex quo initiis sapientie nota sunt.

XII. Il n'y a pas encore mille ans que les principes de la sagesse sont connus.

XIII. La plus haute vertu à leurs yeux, c'est un grand courage; et ces mêmes hommes tiennent pour frénétique celui qui méprise la mort, ce qui révèle en eux une profonde perversité.

XIV. L'homme vraiment honorable n'est pas celui que la pourpre ou le bandeau royal et une escorte de licteurs distinguent entre tous; c'est celui qui, sans être inférieur à aucune situation, voit la mort à ses côtés sans en être troublé comme d'une chose qui lui semblerait nouvelle; c'est celui qui, soit qu'il lui faille livrer aux tortures toutes les parties de son corps, ou recevoir dans la bouche un tison ardent, ou étendre ses bras sur un gibet, songe alors non à ses souffrances, mais au moyen de les bien supporter.

XV. Il est grand, quel qu'il soit, et plus grand qu'on ne le saurait concevoir, ce Dieu au culte duquel nous consacrons notre vie; c'est son suffrage qu'il nous faut mériter. Car il ne sert de rien que notre conscience soit fermée à tous les regards; elle est ouverte à Dieu.

XVI. Que fais-tu? Que machines-tu? Que caches-tu? Ton surveillant te suit. Tu en as eu d'autres qu'un voyage, que la mort, que la maladie t'enlèveront; celui-ci reste à tes côtés, et jamais il ne te manquera. Pourquoi choisir un lieu reculé, éloigner les témoins? Crois-tu donc avoir réussi à te soustraire aux yeux de tous? Insensé! que te sert de n'avoir pas de confident? N'as-tu pas ta conscience?

XVII. Ne sauriez-vous concevoir un Dieu dont la grandeur égale la mansuétude, un Dieu véné-

*XIII. Summa virtus illis videtur magnus animus; et iidem eum, qui contemnit mortem, pro furioso habent; quod est nique summæ perversitatis.*

XIV. Hic est ille homo honestus, non apice, purpuræ, non licterum insignis ministerio, sed nulla re minor; qui quam mortem in vicino videt, non se perturbatur, langnam rem notam viderit; qui, si vite toto corpore tormenta patiendâ sunt, sive flamma ore recipienda est, sive extendendæ per patibulum manus, non querit quid patiatur, sed quam bene. Qui autem Deum colit, hæc patitur, nec timet.

XV. Magnum, nescio quid, majusque quam cogitari potest, nomen est; cui vivendo operam dantis, hinc nos approbamus. Nihil prodest inclisam esse conscientiam; patemus Deo.

XVI. Quid agis? quid machinaris? quid abscondis? Custos te nunc sequitur. Alium tibi peregrinatio subdixit, alium mors, alium valetudo; hæret hic, quo carere nunquam potes. Quid locum additum legis, et arbitros removes? Putas tibi contigisse, ut oculos omnium effugas? Demens, quid tibi prodest non habere confitem, habenti conscientiam?

XVII. Vultisne vos deum cogitare? magnum et pla-

table par sa douce majesté, ami de l'homme, toujours présent à ses côtés, et qui demande non point des victimes ni des flots de sang pour hommage (quel plaisir, en effet, de voir égorger d'innocents animaux), mais une âme pure, mais des intentions droites et vertueuses. Il n'a pas besoin qu'on lui construise des temples, en élevant à une grande hauteur des masses de pierres; c'est dans son cœur que chacun doit lui consacrer un sanctuaire.

XVIII. La première enfance de Rome se passa sous le roi Romulus, qui fut son père et commença pour ainsi dire son éducation. Le second âge a été sous les rois suivants; elle grandit et se forma à l'abri de leurs nombreux réglemens et de leurs institutions. Mais quand Tarquin régna, Rome, adulte déjà, devint impatiente de la servitude, rejeta le joug d'une orgueilleuse domination, et aima mieux obéir aux lois qu'à la volonté d'un seul. Son adolescence finit avec les guerres puniques; alors ses forces avaient pris tout leur développement, et elle entra dans la jeunesse. Carthage, en effet, ayant cessé d'être, après lui avoir longtemps disputé l'empire, Rome étendit en tous lieux, sur terre et sur mer, ses puissantes mains, tant qu'enfin, rois et peuples réunis tous sous son commandement, et la guerre ne lui offrant plus de théâtre, elle fit de ses forces un funeste usage en les tournant à sa propre ruine. De là date sa vieillesse, alors que déchirée de guerres civiles, en proie à des convulsions intestines, elle tombe de nouveau sous le régime d'un chef unique, et rétrograde vers l'enfance. Après la perte

de cette liberté que, sur les pas et à la voix de Brutus, elle avait su défendre, sa décrépitude devint telle, qu'elle sembla ne plus pouvoir se soutenir qu'en cherchant quelque appui dans la tutelle des gouvernans.

## FRAGMENTS TIRÉS DE SAINT JÉRÔME.

I. Mieux lui eût valu cependant que cet événement eût servi à glorifier en elle une chasteté incontestée, plutôt qu'à la justifier des soupçons.

II. L'amour de la beauté physique est un oubli de la raison, qui touche à la folie, une faiblesse dégradante qui ne sied nullement à une âme saine, qui trouble le jugement, paralyse les sentimens nobles et généreux, et des hautes spéculations de l'esprit nous ravale aux pensées les plus basses; il nous rend grondeurs, irascibles, téméraires, impérieux jusqu'à la dureté, on servilement flatteurs, inutiles à tous, et à l'amour même. Car l'insatiable passion de jouir qui le dévore lui fait perdre presque tout le temps en soupçons, en larmes, en plaintes éternelles; il se fait haïr, et finit par se prendre en haine à son tour.

III. Sénèque rapporte encore qu'il a connu un homme distingué qui, lorsqu'il avait à sortir, entourait d'un voile à plusieurs replis le sein de sa femme, et ne pouvait rester même l'espace d'une heure privé de sa présence: ni la femme, ni le mari ne prenaient aucun breuvage quo l'au-

cidium, et majestate leni verendum; amicum, et semper in proximo; non immolationibus et sanguine nullo colendum; que enim ex trucidatione immerentium voluptas est? sed mente pura, bono honestoque proposito. Non temple illi, congestis in altitudinem saxi, struenda sunt; in suo cuique con-secrandus est pectore.

XVIII. Primam enim dixit infantiam sub rege Romulo fuisse, a quo et genita, et quasi educata sit Roma; deinde pueritiam sub ceteris regibus, a quibus et aucta sit, et discipulis pluribus institutis formata; at vero Tarquinio regnante, quum jam quasi adulta esse copisset, servitium non tulisse, et rejecto superbie dominationis jogo, maluisse legibus obtemperare, quam regibus; quamque et adolescentia ejus fine Pontici belli terminata, tum denique confirmata viribus cepisse juvenescere. Subiata enim Carthagine, que tam diu emula imperii fuit, manus suas in totum orbem terra marique porrexit; donec regibus cunctis et nationibus imperio subjugatis, quum jam bellorum materia deficeret, viribus suis male interiret, quibus se ipsa confecit. Hinc fuit prima ejus senectus, quum bellis lacerata civibus, atque intestino malo pressa, rursus ad regimen singularis imperii recidit, quasi ad alteram infantiam revoluta.

Amica enim libertate, quam Bruto duxit et auctiore defendebat, ita consuevit, tanquam sustentare se ipsa non valeret, nisi adminiculo regentium nitetur.

## S. HIERONYMIUS ADVERSUS Jovinianum LIBRO PRIMO.

I. Melius tamen, cum ille esset actum, si hoc quod erent, ornamento potius explorare fuisset pudicitiam, quam dubie patrocinium.

II. Amor formæ oblitio est, et insanie proximum, fœdum minimeque contentis animo sospiti vitium; turbat consilium, alios et generosos spiritus frangit, a magnis cogitationibus ad humilissimas detrahit; querulos, iracundos, temerarios, dure imperiosos, serviliter blandos, omnibus inimiles, ipsi novissime amoris, facit. Nam quum fruendi cupiditate insatiabilis flagrat, plura tempora suspicionibus, lacrymis, conquestionibus perdit, odium sui facit, et ipse novissime sibi odio est.

III. Refert præterea Seneca, cognovisse se quendam oratum hominem, qui exiurus in publicum, fascis uxoris pectus colligebat, et ne puncto quidem hora presentia ejus carere poterat; potiusquam nullam, nisi alterius tactam labris, vir et uxor hauriebant; alia deinceps



tre ne l'eût touché de ses lèvres; faisant du reste mille autres extravagances où éclatait l'aveugle violence d'une passion sans frein.

IV. Car que dire des citoyens pauvres, dont la plupart ne se déterminent à prendre le nom de

mari que pour éluder les lois portées contre le célibat? Comment peut-il régler les mœurs de sa compagne, et lui prescrire la chasteté, et maintenir l'autorité maritale, celui qui dans sa femme a pris un maître?

non minus inepta facientes, in que improvida vis ardentis affectus erumpebat.

IV. Nam quid de viris pauperibus dicam? quorum in nomen mariti, ad eludendas leges que contra co-

libes sunt, pars magna conducitur. Quomodo potest regere mores, et præcipere castitatem, et mariti auctoritatem tueri, cui nupit?



## ÉPÎTRES A LUCILIUS.

### ÉPÎTRE PREMIÈRE.

Que le temps est précieux , et qu'il en faut être bon ménager.

Faites en sorte, mon cher Lucile, que vous soyez à vous-même; et ménager le temps que l'on a coutume de vous ravir, ou de vous dérober, ou que vous-même laissez échapper. Croyez que c'est une vérité, qu'il y a des heures que l'on nous emporte, d'autres que l'on nous sousirait, et d'autres enfin qui s'écoulent insensiblement; mais la plus honteuse de toutes ces pertes est celle qui arrive par noire négligence. Si vous y prenez garde, vous trouverez qu'il se passe beaucoup de la vie à mal faire, davantage à ne rien faire, et tout à faire autre chose que ce qu'on devrait faire. Où voit-on une personne qui sache estimer le temps et la valeur d'une journée, et qui considère que chaque jour il approche de sa fin? Voici ce qui vous

trompe; nous regardons la mort comme si elle était loin de nous; bien qu'en effet la plus grande partie en soit déjà passée; car le temps qui s'est écoulé jusqu'à cette heure appartient à la mort.

Continuez donc ce que vous m'écrivez que vous faites; tenez compte de toutes les heures, afin qu'ayant profité du temps présent, vous ayez moins besoin de l'avenir. La vie se consume devant toutes nos remises. En vérité, il n'y a rien qui soit tant à nous que le temps, et l'on peut dire que tout le reste n'est point à nous. C'est la seule chose dont la nature nous a mis en possession, qui toutefois est si légère et si glissante, que le premier venu nous le peut ôter. Les hommes ont cette fantaisie, qu'ils se tiennent obligés pour des bagatelles qu'on leur a accordées, et comptent pour rien le temps qu'on leur a donné, qui est pourtant une chose que les plus reconnaissans ne sauraient payer.

Vous me demanderez peut-être ce que je fais,

### EPISTOLA I.

#### DE TEMPORIS CURA.

Ita fac, mi Lucili, vindice te tibi, et tempus, quod adhuc aut auferrebat, aut subripiebatur, aut excidebat, collige et cerva. Persuade tibi hoc, sic esse ut scribo: quædam tempora eripiuntur nobis, quædam subducuntur, quædam effluunt. Terribissima tamen est jactura, quæ per negligentiam fit; et, si volueris attendere, maxima pars vite elabitur male agentibus, magna nihil agentibus, tota vita aliud agentibus. Quem mihi dubia, qui aliquid pretium tempori ponat? qui diem æstimet? qui intelligi se quotidie mori? In hoc enim fallimur,

quod mortem prospicimus; magna pars ejus jam præterit; quiddam ætatis retro est mors tenet. Fac ergo, mi Lucili, quod facere te scis; omnes horas compicere: sic fiet, ut minus ex crastino penderes, si hodierno manum injeceris. Domus differtur vita, transeunt. Omnia, mi Lucili, aliena sunt; tempus tantum nostrum est. In hujus rei unitis fugacis ac lubricæ possessionem natura nos misit, ex qua expellit quicumque vult; et tanta stultitia mortalium est, ut, quæ minima et vilissima sunt, certe reparabilia, imputari sibi, quam impetrare, petantur; nemo se judicet quidquam debere, qui tempus accepit; quam interim hoc unum est, quod ne gratias quidem potest reddere. Interrogabis fortasse,

moi qui vous donne ces avis; je vous avouerai que je fais comme ces gens qui vivent dans le luxe, mais avec quelque économie. Je tiens registre de ma dépense; je ne dirai pas que je ne perds rien, mais au moins dirai-je combien je perds : en un mot, je rendrai raison de ma pauvreté. Il m'arrive aussi, comme à ceux qui sont tombés en disette, sans qu'il y ait de leur faute : tout le monde les excuse, et personne ne les soulage. Mais quoi ! je n'estime pas pour moi celui qui se contente du peu qui lui reste. J'aime mi-ux pourtant que vous conserviez ce que vous avez et que vous commenciez de bonne heure; car, suivant l'ancien proverbe, il est bien tard d'épargner le vin lorsqu'il est à la lie. Pour ce qui reste au fond du vaisseau, outre que c'est peu de chose, encore est-ce le plus mauvais.

## ÉPIÔTE II.

Il ne faut pas lire toute sorte de livres; il suffit de lire les bons. — Le pauvre n'est pas celui qui a peu de chose, mais celui qui désire plus que ce qu'il a.

Ce que vous m'écrivez et ce que l'on me dit de vous, ne fait bien espérer de vous : vous ne courez point, vous ne changez point continuellement de lieux; cette agitation n'appartient qu'à un esprit malade. Il me semble que la meilleure marque d'un esprit bien fait, c'est de pouvoir s'arrêter et demeurer avec soi-même. Mais prenez garde que dans cette lecture que vous faites de plusieurs auteurs et de toutes sortes de livres, il

n'y ait quelque chose de vague et de trop léger. Il faut s'attacher, et se nourrir de leur esprit, si nous en venions tirer quelque chose qui demeure au fond de notre âme. Qui est partout, n'est nulle part. Ceux qui ne s'arrêtent à aucun auteur, et qui passent légèrement sur les matières, sont semblables aux voyageurs, lesquels se font beaucoup d'hôtes et point d'amis. La visée prise et rendue presque en même temps ne sert de rien pour la nourriture du corps; rien n'est si contraire à la guérison que de changer souvent de remèdes. La plaie ne se ferme point tant qu'on y essaie divers médicaments; un arbre ne prend point racine s'il est souvent transplanté, et il n'y a rien dans la nature de si salutaire qui puisse servir quand il ne fait que passer.

Car enfin, la multitude des livres dissipe les forces de l'esprit : c'est pourquoi, comme on n'en peut pas lire autant qu'on en peut avoir, il suffit d'en avoir autant qu'on en peut lire. — Mais, direz-vous, je veux lire tantôt celui-ci, tantôt celui-là. — C'est la marque d'un estomac dégoûté de vouloir tâter de plusieurs viandes, qui, par leurs qualités différentes, corrompent plutôt qu'elles ne nourrissent. Lisez donc toujours des auteurs approuvés, et, s'il vous arrive d'en lire d'autres, reprenez les premiers. Faites chaque jour quelque fonds contre la mort, contre la pauvreté et contre les autres misères de la vie. Quand vous surez parconru beaucoup de choses, choisissez-en une pour la bien digérer ce jour-là.

Pour moi, j'en use ainsi, et je m'arrête d'ordinaire à quelque point, entre plusieurs que j'ai

quid ego faciam, qui tibi ista præcipio? Fatebor legere; quod apud luxuriosum, sed diligentem, evenit; ratio mihi constat impense. Non possum dicere, nihil perdere; sed quid perdam, et quare, et quemadmodum, dicam: causas paupertatis meæ reddam. Sed evenit mihi, quod plerique non suo vitio ad inopiam redactis; omnes ignorent, nemo succurrit. Quid ego est? Non puto pauperem, cui, quantumcumque superest, sat est. Tu tamen male serves tua; et bono tempore incipies. Nam, ut visum est maioribus nostris, sera parcimonia in fundo est. Non enim tantum minimum in suo, sed pessimum remanet. Vale.

## ÉPIÔTE II.

DE ITINERIBUS ET DE LECTIOE.

Ex his que mihi scribis, et ex his que audio, bonum spero de te concipio; non discurris, nec locorum mutationibus inquietaris. Agri animi ista jactatio est. Primum argumentum compositæ mentis existimo, posse consistere, et secum morari. Illud autem vide, ne ista lectio auctorum multorum et omni generis voluminum habeat aliquid vagum et instabile. Certis ingenii im-

morari et innutriti oportet, si vellis aliquid trahere, quod lo animo fideliter sedeat. Nunquam est, qui obique est. Vitam in peregrinatione exigentibus hoc evenit, ut multa hospitia habeant, nullas amicitias. Idem accidit necesse est his, qui nullius se ingenio familiariter applicant, sed omnia cursim et propeptas transmittunt. Non prodest cibus, nec corpori accedit, qui statim sumptus emittitur. Nihil æque animum inprædit, quam remedium crebra mutatio. Non venit valens ad cicatriceem, in quo medicamento tenuior; non convalescit piola, que sæpe transferatur; nihil tam utile est, ut in transitu præsit. Distinguit librorum multitudo. Itaque quum legere non possis quantum habueris, talis est habere quantum legas. — Sed modo, inquis, hunc librum evolvere volo, modo illum. — Fastidienti stomachi est multa degustare; que ubi varia sunt et diversa, inquietant, non alunt. Probato itaque semper lege; et, si quando ad alios diverti libuerit, ad priores redi. Aliquid quotidie adversus paupertatem, aliquid adversus mortem auxilii compara, nec minus adversus ceteros pestes; et quum multa percurreris, unum exerce, quod illo die concoquas. Hoc ipse quoque facio; ex pluribus, que legi, aliquid apprehendo. Modestum hoc est, quod spod Epi-

lus. Voici ce que j'ai trouvé aujourd'hui chez Épicure : car j'en treuve quelquefois dans le parti contraire, non pas comme transfuge, mais comme espion. « C'est, dit-il, une chose fort bonne qu'une pauvreté gaie et contente; » mais si elle est contente, elle n'est pas pauvreté; car celui qui s'accommoda avec la pauvreté est riche en effet; et on doit estimer pauvre, non celui qui a peu de chose, mais celui qui en désire davantage. Qu'importe d'avoir beaucoup d'argent, de grains, de troupeaux et de rentes, si l'on convoite le bien d'autrui, et si l'on considère plus ce que l'on voudrait posséder que ce que l'on possède? Voulez-vous savoir les bornes que l'on doit mettre aux richesses? La première est d'avoir le nécessaire, et la seconde ce qui suffit. Adieu.

## ÉPÎTRE III.

Il est bon de délibérer avant que de faire un ami; mais, quand on l'a fait, on ne lui doit rien cacher.

Vous me mandez que vous avez donné des lettres à notre ami pour me les rendre; puis vous m'avez dit de ne lui rien communiquer de ce qui vous touche, parce que vous avez coutume d'en user ainsi. Vous l'avez, dans une même lettre, avoué et désavoué pour votre ami; partant, il est à croire que vous avez suivi l'usage, et que vous l'avez appelé votre ami de la manière que nous qualifions gens de bien tous ceux qui briguent les dignités, et que vous appelons monsieur celui que nous avons à la rencontre, quand son nom ne se présente pas. Passe pour cela; mais si vous

prenez pour ami une personne en qui vous n'avez pas autant de confiance qu'en vous-même, vous vous trompez lourdement, et vous ne connaissez guère ce que c'est qu'une amitié véritable.

Examinez toutes choses avec votre ami; mais examinez votre ami avant toutes choses : avant le choix on peut tout discuter; quand il est fait, on doit tout croire. Il y a des gens qui, par un ordre renversé et contre les préceptes de Théophraste, examinent après avoir aimé, et cessent d'aimer lorsqu'ils ont examiné.

Songez longtemps si vous devez prendre un tel pour ami; quand vous l'aurez résolu, recevez-le à cœur ouvert, et lui parlez avec autant de confiance qu'à vous-même. Vivez pourtant de telle façon que vous ne fussiez rien que vous ne puissiez dire même à votre ennemi; mais, hormis de certaines choses que la bienséance a rendues secrètes, vous devez faire part à votre ami de toutes vos pensées et de toutes vos affaires. Vous le rendrez fidèle, si vous croyez qu'il le soit; outre que l'on donne envie de tromper en craignant d'être trompé, et qu'il semble qu'on met en droit de commettre une faute celui que l'on soupçonne d'être capable de la faire.

Qu'est ce donc qui me peut obliger à retenir mes paroles en présence de mon ami? Pourquoi ne eroirais-je pas que je suis seul quand je suis avec lui? Certaines gens disent à tout le monde ce qu'ils ne devraient confier qu'à leurs amis, et déchargent ce qui les presse dans le sein du premier qui se rencontre; d'autres, au contraire, se cacheraient volontiers à eux-mêmes, et n'oseraient se découvrir à leurs meilleurs amis; ils resserrent

curum nactus sum (soleo enim et in aliena castra transire, non tanquam transfuga, sed tanquam explorator) : « Honesta, inquit, res est, laeta paupertas. » Illa vero non est paupertas, si laeta est. Non qui parum habet, sed qui plus cupit, pauper est. Quid enim refert, quantum illi in aëre, quantum in herreis jaceat, quantum piscat aut feneret, si alieno imminet, si non adquisita, sed adquirenda computat? Quis sit divitiarum modus, quaeris? Primus, habere quod necesse est; proximus, quod sat est. Vale.

## EPISTOLA III.

DE ELIGENDIS AMICIS.

Epistolas ad me porferendas tradidisti, ut scribis, amico tuo. Deinde admones me, ne omnia cum eo ad te pertinentia communicem, quia non solum ne ipse quidem id facere. Ita eadem epistola illam et dixisti amicam, et negasti. Itaque sic priore illo verbo, quasi publico, usus es, et sic illum amicum vocasti, quomodo omnes candidatos bonos viros dicimus; quomodo obvios, si nomen non succurrit, dominos salutamus. Ille aberit! Sed si aliquem amicum existimas, cui non tantumdem cro-

dis, quantum tibi, vehementer erras, et non satis nostri vim veræ amicitiae. Tu vero omnia cum amico delibera, sed de ipso prius. Post amicitiam credendum est, ante amicitiam judicandum. Illi vero priore officia permiscet, qui contra præcepta Theophrasti, quam amaverunt, judicant, et non amant, quem judicaverunt. Dico cogita, an tibi in amicitiam aliquis recipiendus sit; quam placeat fieri, toto illum pectore admitte; tam audacter cum illo loquere, quam tecum. Tu quidem ita vive, ut nihil tibi committas, nisi quod committere etiam inimico tuo possis; sed, quia interveniunt quædam, quæ consuetudo fecit arcana, cum amico omnes curas, omnes cogitationes tuas misce. Fidelem si putaveris, facies. Nam quidam fallere docuerunt, dum timent falli; et illis jus peccandi suspicando fecerunt. Quid? quare ergo nula verba coram amico meo retraham? quid est, quare me coram illo non putem solem? Quidam, quæ tantum amicis committenda sunt, obvis narrant, et in quolibet aures, quicquid illis urit, exonerant; quidam rursum etiam carissimum conscientiam reformidant, et, si possent, ne sibi quidem credituri, interius premunt omne secretum. Neutrum sciendum est; utriusque enim

leur secret au dedans. Il faut éviter ces deux extrémités; car ce sont deux défauts, de se fier à tout le monde, et de ne se fier à personne; mais l'un est plus honnête, et l'autre plus sûr.

De même on blâmerait également deux personnes, dont l'une serait toujours en action, et l'autre toujours en repos; car cette industrie qui éclate parmi le tumulte n'est, à vrai dire, que la saillie d'un esprit inquiet; et ce repos, qui ne peut souffrir aucune agitation, est plutôt une lâcheté ou une langueur. Vous retiendrez donc ce que j'ai lu dans Pomponius: « Il y a des gens qui se sont si fort enfoncés dans l'obscurité, que tout ce qui est au jour leur paraît trouble: » Enfin, il faut prendre ces deux choses alternativement, le travail quand on s'est reposé, et le repos quand on a travaillé. Si vous consultez la nature, elle vous dira qu'elle a fait le jour et la nuit.

## ÉPIÎTRE IV.

La véritable joie consiste dans le règlement des passions.  
— La vie ne peut être tranquille sans le mépris de la mort.

Continuez comme vous avez commencé, et habitez-vous tant que vous pourrez, afin que vous jouissiez plus longtemps du plaisir de voir vos passions adoucies et réglées. Vous en jouirez même au moment que vous les adouciez et que vous les réglerez; mais c'est bien un autre plaisir de se contempler soi-même affranchi de la corruption ordinaire des hommes. Vous souvient-il de la joie que vous reçûtes, lorsqu'ayant quitté l'habit

d'adolescent vous prîtes la robe virile, et que vous fûtes introduit dans le barreau? Je vous en promets une plus grande lorsqu'ayant perdu la faiblesse des enfants, vous aurez acquis la force des hommes sages. Car il est vrai que nous ne sommes plus enfants; mais nous retenons encore quelque chose de l'enfance; et ce qui est de pire, nous avons l'autorité des vieillards avec les défauts des enfants, et des enfants au berceau: ceux-là s'effraient de peu de chose, ceux-ci de ce qui n'est pas, et nous de tous les deux.

Appliquez cela maintenant, et vous connaîtrez qu'il y a de certaines choses qui sont d'autant moins à craindre qu'elles nous ôtent beaucoup de sujets de craindre. Le mal n'est jamais grand quand c'est le dernier qui doit arriver. La mort vient à vous; véritablement elle serait à appréhender si elle pouvait subsister avec vous. Mais il faut qu'elle ne vienne pas, ou qu'elle passe. Il est difficile, me direz-vous, d'accoutumer son esprit au mépris de la vie. — Ne voyez-vous pas qu'on l'abandonne tous les jours pour des bagatelles? Un amant se pend devant la porte de sa maîtresse; un serviteur se précipite du haut d'une maison, ne pouvant supporter plus longtemps la mauvaise humeur de son maître; un autre se donne de l'épée dans le ventre, pour ne pas retourner au lieu d'où il s'était échappé. Ne croyez-vous pas que la vertu puisse faire ce que fait une forte appréhension? Personne ne peut avoir une vie tranquille, qui se met trop en peine de l'avoir longue, et qui compte entre ses biens le nombre des consuls qu'il a vus.

Faites souvent réflexion sur toutes ces choses,

vilium est, et omnibus credere, et nulli; sed alterum honestius dixerim vilium, alterum tutius. Sic utroque reprehendas, et eos qui semper inquieti sunt, et eos qui semper quiescunt. Nam illi, tumultu gaudens, non est industria, sed exagitatione mentis concursatio; et hæc non est quies, que motum omnem motestatem judicat, sed dissolutio et languor. Itaque hoc quod apud Pomponium legi, animo mandabile: « Quidam adeo in latioribus refugerunt, ut possent in turbido esse quicquid in luce est. » Inter se ista miscenda sunt; et quiescenti agendum, et agenti quiescendum est. Cum rerum natura delibera; illa dicit tibi, et dicit fecisse et noctem. Vale.

## ÉPIÎTOLA IV.

DE MORTIS METU.

Persevera ut exipisti, et quantum potes propera, quo diutius frui emendato animo et composito possis. Frueria quidem ritum dum emendas, etiam dum compositis; nilia tamen illa voluptas est que percipitur ex contemplatione mentis ab omni labe puræ et splendide. Teneo uti-

que memoria, quasotum senaria gaudium, quum, prætexta posita, sumpsiisti virilem togam, et in forum deductus es: majus expecta, quum puerilem animum de posueris, et te in viros philosophia transcriperis. Adhuc enim non puerilis, sed, quod est gravius, puerilitas remanet. Et hoc quidem pejus est, quod incertitatem habemus senam, villa porcorum; nec puerorum tantum, sed infantium; illi levia, hi falsa fornicant; nos utraque. Profecto modo; intelligis, quædam ideo minus timenda, quia multum metus afferunt. Nullum magnum, quod extremum est. Mors ad te venit? timenda erat, si lectum esse posset: necesse est, aut non perveniet, aut transeat. — Difficile est, inquit, animum perducere ad contemplationem animæ. — Non vides, quam ex frivolis causis contentamur? Alius ante amica fores laqueo pependit; alius se præcipitavit e lecto, ne dominum stomachastem diutius audiret; alius, ne reduceretur et fuga, ferrum adegit in viscera. Non putas virtutem hoc effecturam, quod effectus ulmia formido? Nulli potest secura vita contingere, qui de producenda nimis cogitat, qui inter magna bona multos consules numerat. Hoc quotidie mediare, ut possis æquo animo vitam relinquere,

pour vous disposer à quitter librement la vie, que la plupart embrassent de la même façon que ceux qui sont entraînés par les eaux d'un torrent s'attachent aux ronces et aux épines. Il y en a beaucoup qui sont flottants entre la crainte de la mort et les déplaisirs de la vie. Ils ne voudraient point vivre, mais ils ne savent pas mourir. Faites-vous une vie contente, en quittant l'appréhension que vous avez de la perdre. Le bien n'accorde point celui qui le possède, s'il n'est résolu de le perdre quand il faudra. Or, il n'y a rien qui se puisse perdre plus doucement que ce qui ne peut être regretté lorsqu'il est perdu. Vous devez donc vous endurcir et vous animer contre tous les accidents qui pourraient arriver, même aux plus grands. N'a-t-on pas vu un pupille et un eunuque décider de la vie de Pompée; un particulier cruel et insolent de celle de Crassus? Cains César contraignit Lépida de présenter sa tête à Dexter, maréchal-de-camp; il donna la sienne à Chéréas, son assassin. La fortune n'a jamais mis personne en état de ne point appréhender ce qu'elle lui avait permis de faire à d'autres. Défilez-vous de la tranquillité présente; la mer se change en no moment, les vaisseaux se perdent à l'endroit même où un peu auparavant ils s'étaient joués. Songez qu'un voleur ou un ennemi peut vous surprendre et vous conner la gorgo. Mais, sans chercher d'autre puissance, il n'y a point de serviteur qui n'ait votre vie et votre mort entre ses mains. Je vous assure que quiconque néglige sa vie est maître de la vôtre. Si vous rappelez les exemples de ceux qui sont périés par des surprises on par

des violences domestiques, vous trouverez que la haine des serviteurs en a fait mourir autant que la colère des princes. Qu'importe donc si celui que vous craignez est puissant, puisque chacun l'est assez pour faire ce que vous craignez? Peut-être, si vous tombiez entre les mains des ennemis, le vainqueur vous ferait conduire à la mort; mais c'est où vous allez. Pourquoi vous flatter-vous, feignant de n'avoir pas compris jusqu'à présent ce que vous faites et y a si longtemps? Car je vous assure que vous allez à la mort depuis le jour de votre naissance. Il faut donc entretenir notre esprit de toutes ces considérations, si nous voulons arriver doucement à cette dernière heure qui jette du trouble dans tous les moments de la vie.

Mais pour finir cette lettre, je veux vous donner ce que je viens de cueillir dans le champ d'austérité, et qui m'a semblé parfaitement bon. « La pauvreté qui est conforme à la loi de la nature est une grande opulence. » Savez-vous en quoi cette loi consiste? C'est de nous garantir de la faim, du froid et du froid. Pour éviter ces choses, il n'est pas nécessaire de se rendre assidu à la porte des grands, ni de s'exposer à leur mépris sourcilieux ou à leur civilité négligente. On n'a pas besoin de passer les mers, ni de suivre les armées. Le nécessaire est facile à trouver; il est exposé devant nous; on ne travaille que pour le superflu; c'est cela qui nous fait user nos robes dans le barreau, qui fait blanchir nos cheveux à la guerre, et qui nous fait passer dans les pays étrangers. Nous avons en notre pouvoir ce qui nous suffit.

quam multi ale complectantur et tenent, quomodo, qui aqua torrente raptantur, spinas et aspera. Pericula inter mortis metum, et vite tormenta, miseri fluctant; et vivere nolunt, et mori nesciunt. Fac itaque tibi jucundam vitam, omnem pro illa sollicitudinem deponendo. Nullum bonum adjuvat habentem, nisi ad ejus amissionem paratus est animus. Nullus autem rei facilius amissio est, quam que desiderari amissa non potest. Ergo adversus omnia, que incidere possunt etiam potentissimis, adhortare te et indura. De Pompeii capite pupillus et spado lictore sententiam; de Crasso crudelis et insolens Parthus, Caius Caesar jussit Lepidum Dextro tribuno præbere cervicem; ipse Chærese prestitit. Neminem eo fortuna provertit, et non tantum illi minaretur, quantum permisisset. Noli huic tranquillitati confidere. Memento mare avertitur; eodem die, ubi fuerant navigia, sorbentur. Cogita, posse et tronem et hostem admoveere jugulo tuo gladium; ut potestas major aliat, armo non servus habet in te vite necisque arbitrium. Ita dico: quisquis vitam suam contempsit, tum dominus est. Recognosce exemplum eorum, qui domesticis insidiis perierunt, aut aperta vi, aut dolo; intelliges nos pauciores servorum ira cecidisse, quam regum. Quid ad te itaque, quam po-

teus sit quem times, quam id, propter quod times, nemo non possit? At, si forte in manus hostium incidere, victor te duet jubebit! — Eo nempe quo ducere. Quid te ipso decipis, et hoc nunc primum, quod olim petieras, intelligis? Ita dico: ex quo natus es, ducere. Hæc et hujusmodi versanda in animo sunt, si volumus illam ultimam horam pacis spectare, cuius metus omnes stiles inquietas facit.

Sed ut finem epistolæ imponam, accipe quod mihi hodierno die placuit (et hoc quoque ex alienis hortibus sumptum est): « Magnæ divitiæ sunt, lege naturæ compositæ paupertas. » Lex autem illa naturæ sels quos nobis terminos statuit? Non esurire, non sitire, non algere. Ut famem sitisque depellas, non est necesse superbis asidere liminibus, nec supercilium grave et contumeliosum etiam humilissimum pati; non est necesse maria tentare, nec sequi castra. Parabile est quod natura desiderat, et appositum; ad supervacua sedatur. Illa sunt que togam coterunt, que nos senescere sub tentorio cogunt, que in aliena litora impingunt. Ad munus est, quod satis est. Cul cum paupertate bene convenit, dices est. Vale.

## ÉPÎTRE V.

Il faut éviter la singularité et se conformer à la coutume.

Je me réjouis de l'assiduité que vous apportez à l'étude, et du soin que vous prenez de vous rendre tous les jours plus homme de bien, préférablement à toute autre affaire. Je ne vous exhorte pas seulement, je vous prie encore de continuer; mais je vous donne avis de ne pas faire comme ceux qui, par un motif de vanité plutôt que de vertu, affectent certaines choses qui sont extraordinaires, soit en leurs habits, soit en leur façon de vivre; fuyez tout ce qui conduit à l'ambition par des voies obliques, comme un extérieur désagréable, des cheveux trop longs, une barbe négligée, l'aversion contre l'argent, un lit posé contre terre. Le seul nom de philosophe est assez choquant, encore même qu'il se rencontre en la personne d'un honnête homme; que sera-ce si nous venons à nous séquestrer de la coutume des autres hommes? Faisons donc que le dehors s'accoutume à l'esprit du peuple, et que le dedans ne lui ressemble point. Que vos habits ne soient ni splendides, ni vilains; n'ayons point de vaisselle d'or ciselée, mais ne nous imaginons pas que ce soit une marque de tempérance de n'avoir ni or ni argent en notre vaisselle. Faisons seulement que notre vie soit meilleure, mais non pas tout autre que celle du peuple; autrement nous éloignerons de nous tous ceux que nous désirons corriger, et ferons si bien qu'ils ne voudront nous imiter en rien, de peur d'être obligés de nous imiter en tout. La philosophie se propose avant

toutes choses de former le sens commun et de régler les devoirs de la vie et de la conversation; nous nous en bannirons si nous faisons profession de vivre autrement que les autres.

Prenons donc garde que ce qui vous doit rendre considérables ne nous rende ridicules et odieux; il est certain que notre principale intention est de vivre selon la nature; mais il est contre la nature d'affliger son corps, de mépriser une propreté qui ne coûte rien, de se plaire dans l'ordure, et de se repaître de viandes qui donnent du dégoût et de l'horreur. Comme il y a du luxe à rechercher les choses délicates, il y a aussi de la folie à s'abstenir de celles qui sont communes et qui ne coûtent guère. La philosophie nous oblige à la frugalité et non pas à la souffrance. Or, il peut y avoir une frugalité avec quelque politesse; et ce tempérament me plaît.

Que notre vie se maintienne entre les bonnes mœurs et la coutume publique; que tout le monde l'admire, mais que chacun la connaisse. Et quoi donc, nous pourra-t-on dire, ferons-nous tout ce que les autres font? N'y aura-t-il point de différence entre eux et nous? Oni, beaucoup; il faut que l'on connaisse que nous sommes au-dessus du commun, quand on nous aura considérés de près, et que celui qui sera entré dans notre chambre admire davantage notre personne que notre ameublement. Oh! que celui-là est grand qui se sert de vaisselle de terre comme si c'était de la vaisselle d'argent! Mais celui-ci n'est pas moindre qui se sert de vaisselle d'argent comme si c'était de la vaisselle de terre. En vérité, c'est une imbecillité d'esprit de ne pouvoir supporter les richesses.

## EPISTOLA V.

DE PHILOSOPHICÆ ORATIONIS ET DE VERÆ PHILOSOPHIÆ.

Quod pertinetur studeas, et omnibus oris tuis hoc nomen agas, ut te meliorem quotidie facias, et probo et gaudeo; nec tantum horior, ut perseveres, sed etiam rogo. Illud autem te admoceo, ne eorum more, qui non proficere, sed conspici cupiunt, facias aliquid, quæ in habitu tuo, aut genere vitæ notabilia sint. Asperum cultum, et inordinatum caput, et negligentem barbam, et indicium argenti odium, et cubiculi tui positum, et quicquid aliud ambitionem perversa via sequitur, evita. Satis ipsum nomen philosophiæ, etiam si modeste tractatur, invidiosum est; quid, si nos hominum consuetudini experimus excipere? Intus omnia dissimilia sint; foras nostra populo conveniunt. Non splendens toga; ne sordens quidem. Non habemus argentum, in quod solidi auri ætutata descenderit; sed non putamus frugalitatis indicium, auro argenteoque caruisse. Id agamus, ut meliorem vitam æquamus, quam vulgus, non ut contrariam; adeoque, quos emendari volumus, fugamus a nobis, et avertemus. Illud quoque efficiamus, ut nihil imitari velint nostri, dum tamen ne imitandi sint omnia. Hunc primum philosophia

promittit, sensum communem, humanitatem, et congregationem; a qua professione dissimilitudo nos separabit. Videmus, ne ista per quam admirationem parare volumus, ridicula et odiosa sint. Nempe propositum nostrum est, secundum naturam vivere. Hoc contra naturam est, torquere corpus suum, et faciles odiosas munitias, et squalorem appetere, et cibis non tantum vitibus uti, sed tetris et horridis. Quemadmodum desiderare delicatas res, luxurie est; ita sistas et non magno parvitas fugere, mendacii. Frugalitatem exigit philosophia, non penam; potest autem esse non incompata frugalitas. Ille mihi modus placet. Temperetur vita inter bonos mores et publicos; suspiciant omnes vitam nostram, sed et agnoscant. — Quid ergo? eadem faciemus, quæ ceteri? nihil inter nos et illos intererit? — Plurimum! Dissimiles esse nos vulgo sciat qui insperaverit propius. Qui domum intraverit, nos potius miretur, quam suspectilem nostram. Magnus ille est, qui scilicet sic nititur, quemadmodum argento; nec ille minor est, qui sic argento nititur, quemadmodum scilicet. Infelix animi est, pati non posse divitiis.

Sed, ut hujus quoque diei intellectum tecum communicem, apud Hecleodem nostrum juveni, cupiditatem si-

Mais, pour vous faire part du profit que j'ai fait aujourd'hui, j'ai trouvé dans notre hécaton que la fin des desirs sert de remède à la crainte. « Tu cesseras, dit-il, de craindre, si tu cesses d'espérer. » Vous me direz : Comment des choses si différentes peuvent-elles se trouver ensemble ? Cela est ainsi, mon cher Lucile : quoiqu'elles semblent séparées, elles sont pourtant jointes ensemble. Comme une même chaîne lie le captif et le soldat qui le garde ; ainsi ces deux choses, qui sent si dissemblables, marchent d'un même pas. La crainte suit l'espérance, et je ne m'en étonne pas ; car l'une et l'autre procèdent d'un esprit qui est en suspens et dans l'attente d'un événement incertain. La principale cause vient de ce que nous n'arrêtons pas nos pensées aux choses qui sont présentes ; mais nous les étendons à celles qui sont encore éloignées. Voilà comme la prévoyance, qui est un avantage particulier de la condition humaine, est tournée à son préjudice. Les bêtes fuient le péril qu'elles voient devant leurs yeux ; l'ayant évité, elles demeurent en repos ; mais nous sommes tourmentés du futur et du passé ; les biens qui nous sont donnés par la nature nous sont nuisibles ; car la mémoire nous ramène le sentiment de la crainte, et la prévoyance le va querir bien loin. Enfin, il n'y a personne qui s'afflige seulement du mal présent.

## ÉPÎTE VI.

C'est une disposition pour s'amender que de connaître ses défauts. — La conversation instruit mieux que les préceptes.

Je m'aperçois, cher Lucile, que non-seulement

je deviens meilleur, mais que je me transforme pour ainsi dire. Ce n'est pas que je me permette qu'il ne refluera rien chez moi qui doive être changé. Pourquoi n'y aurait-il pas quantité de choses à corriger, à retrancher ou à perfectionner ? C'est une preuve de l'amendement de notre vie, que d'en connaître les défauts, lesquels nous ne remarquons pas auparavant. L'on congratule certains malades, lorsqu'ils commencent à sentir leur mal. Je voudrais bien vous communiquer ce changement si soudain qui s'est fait en moi ; je croirais alors être parfaitement assuré de cette amitié véritable qui est entre nous, que l'espérance, la crainte, ni l'intérêt ne sauraient altérer ; de cette amitié, dis-je, avec laquelle les hommes meurent, et pour laquelle ils se sacrifient. Je vous en nommerai beaucoup qui n'ont pas manqué d'amis, mais seulement d'amitié ; cela, toutefois, ne peut arriver entre personnes qu'une même inclination associe à la recherche de la vertu. Mais pourquoi cela ne se peut-il ? parce qu'ils savent bien que toutes choses sont communes entre eux, et principalement les adversités.

Vous ne sauriez vous imaginer combien je fais de profit chaque jour. Faites-nous part, direz-vous, des moyens que vous avez trouvés si efficaces. J'en ferais volontiers une transfusion dans votre âme, s'il m'était possible ; car je ne prends plaisir à apprendre quelque chose que pour l'enseigner aux autres. En vérité, rien ne me satisfait jamais, quelque excellent et salutaire qu'il soit, si je ne le puis savoir que pour moi. Je refuserais même la sagesse si elle m'était offerte à condition de la tenir cachée et de ne la communiquer à personne. La possession du bien est insi-

nem etiam ad timoris remedia proficere. « Desines, inquit, timere, si sperare desieris. » Dices : Quomodo ista tam diversa pariter sunt ? Ita est, mi Lucili ; quam videntur dissidere, conjuncta sunt. Quomodo eadem catenas et custodiam et militem copulat ; sic ista, quæ tam dissimilia sunt, pariter incedunt. Spem metus sequitur. Nec miror ista sic ire ; utrumque pendens solus est, utrumque futuri expectatione sollicitum. Maxima autem utriusque causa est, quod non ad præsentia aptamur, sed cogitationes in longinqua præmittimus. Itaque providentia, maximum bonum conditionis humane, in malum versa est. Fere pericula, quæ vident, fugiunt ; quæ effugere, secum sunt ; nos et venturo torquemur, et præterito. Multa bona nostra nobis nocent ; timoris enim tormentum memoria reducit, providentia anticipe. Nemo tantum presentibus miser est. Vale.

## EPISTOLA VI.

DE VERA AMICITIA.

Intelligo, Lucili, non emendari me tantum, sed transfigurari. Nec hoc promitto jam aut spero, nihil

in me superesse, quod tantandum sit. Quidni multa habeam, quæ debeat colligi, quæ extenuari, quæ attingi ? Et hoc ipsum argumentum est in melius transiit animi, quod vitia sua, quæ adhuc ignorabat, videt. Quibusdam ægris gratulatio fit, quæ ipsi ægros se esse sentiant. Capeream itaque tecum communicare tam salutem mutationem meli : tunc amicitia nostræ ceterorum fiduciam habere cupissem ; illius veræ, quam non spes, non timor, non utilitatis rursus cura divellit ; illius, cum qua homines moriuntur, pro qua moriuntur. Multos tibi dabo, non qui amico, sed amicitia caruerunt. Hoc non potest accidere, quam animos in societatem honesta cupiendi par voluntas trahit. Quidni non possit ? Soud enim ipsos omnia habere communia, et quidem magis adversa. Concipere animo non potes, quantum momenti afferre tibi singulis dies videam.

Mitte, inquit, et nobis ista, quæ tam efficace expertus es ! Ego vero cunctis in te cupio transfundere, et in hoc aliquid gaudeo discere, et docere ; nec me nila res detrahit, licet sit eximia et salutaria, quam mihi uni acrisurus sum. Si cum hac exceptione detur sapientia, ut illam



pide sans un compagnon. Je vous enverrai donc ces livres d'où j'ai tiré ces moyens, et j'y ferai des notes, afin que vous ne perdiez point le temps à chercher ce qu'il y a de bon, et que vous trouviez incontinent les endroits que j'approuve et que j'admire.

Toutefois la vive voix et la conversation vous profiteraient plus que la lecture ; il faut voir la chose devant soi : premièrement, parce que les hommes prennent ordinairement plus de créance en leurs yeux qu'en leurs oreilles ; secondement, parce que le chemin est plus court par les exemples que par les préceptes. Cléanthe n'eût pas bien compris le sentiment de Zénon pour avoir été seulement son auditeur ; il avait vécu avec lui, il avait pénétré dans ses secrets ; il avait observé s'il vivait selon ses maximes. Platon et Aristote, et tous les philosophes qui se sont partagés en diverses sectes, ont plus appris des mœurs que de la doctrine de Socrate. Ces grands hommes, Métrodore, Hermarchus et Polyenus, se sont formés dans la conversation d'Épicure, et non pas dans son école. Je ne vous fais point cette exhortation afin que vous profitiez pour vous seul, mais afin que vous profitiez encore pour autrui ; car, par ce moyen, nous nous rendrons utiles l'un à l'autre.

Cependant, pour m'acquitter de la rente que je vous dois, je vous veux dire ce qui m'a plu aujourd'hui dans Hécaton. « Vous demandez, dit-il, quel profit j'ai fait ; je commence à m'être ami. » Il a sans doute beaucoup profité, il ne sera jamais seul. Sachez que quiconque est ami à soi-même, l'est à tous les hommes.

*inclinam teneam nec enuntiem, rejiciam. Nullius boni, sine socio, jucunda possessio est. Militum itaque ipsos tibi liberos ; et, ne multum opere impendas dum passim profutura seclaris, imponam notas, ut ad ipsa profuturus, quæ probo et miror, accedam. Plus tamen tibi et viva vox et convicius, quam oratio, proderit. In rem presentem venias oportet ; primum, quia homines amplius oculis quam verbis credunt ; deinde, quia longum iter est per præcepta, breve et efficax per exempla. Zenonem Cléanthes non expressisset, si cum tantummodo audisset. Vitæ ejus interitum, secretis perspexit, observavit illum, non ex formula sua viveret. Plato, et Aristoteles, et omnis in diversum itura sapientium turba, plus ex moribus quam ex verbis Socratis traxit. Métrodorum, et Hermarchum, et Polyenum, magnos viros non schola Epicuri, sed contubernium, fecit. Nec in hoc te arcesco tantum, ut proficias, sed ut prosis : plurimum enim alter alteri conferemus.*

Interim, quoniam diurnam tibi mercedulam debeo, quid me hodie apud Hecatonem delectaverit, dicam. « Queris, inquit, quid profecerim ? Amicus esse mihi. » Multum profecti ; nunquam erit solus. Scito hunc amicum omnibus esse. Vale.

## ÉPIÔTE VII

Les compagnies et les spectacles incontinent facilement le vice.

Vous me demandez ce que vous devez principalement éviter. Ce sont les grandes compagnies ; je n'y trouve point encore de sûreté pour vous. J'avoue mon faible ; jamais je n'en reviens tel que j'y étais entré ; il y a toujours quelque mouvement, que j'avais assoupi, qui se réveille, ou quelque pensée que j'avais bannie, qui revient ; ce qui arrive aux malades affaiblis de longue main, quo l'on ne saurait porter dehors sans leur faire tort, nous arrive aussi, à nous autres de qui les esprits se rétablissent d'une longue maladie. La conversation d'un grand nombre de personnes nous est contraire ; on rencontre toujours quelqu'un qui favorise le vice, qui nous l'imprime ou qui nous l'insinue ; et plus il y a de gens, plus il y a de périls. Mais rien n'est si préjudiciable aux bonnes mœurs que de s'arrêter longtemps aux spectacles publics, parce que le plaisir qu'on y reçoit fait couler le vice plus aisément ; que voulez-vous que je vous dise ? On, je reviens plus avare, plus ambitieux et plus inhumain que je n'étais, pour avoir été parmi des hommes.

Je me suis rencontré à un spectacle qui se donnait à midi, où je pensais entendre quelques bons mots, et voir des jeux et quelque divertissement pour récréer les yeux, rebutés du sang humain que l'on venait de répandre ; mais, au contraire, les combats qui avaient précédé n'étaient que des actions de miséricorde. Il n'y a plus de jeux ; ce

## EPISTOLA VII.

PECCATA EST TURBA.

Quid tibi vitandum præcipue existimas queris. — Turbam ! Nondum illi tuto committeris. Ego certe confitebor imbecillitatem meam. Nunquam mores, quos extuli, reffero ; aliquid ex eo, quod composui, turbatur ; aliquid ex his, quæ fugavi, redit. Quod ægris evenit, quos longa imbecillitas usque eo affecti, ut nunquam sine offensa proferantur, hoc accidit nobis, quorum animi ex longo morbo reficiuntur. Inimica est multorum conversatio. Nemo non aliquod nobis vitium aut commendat, aut imprimit, aut nascensibus affluit. Ulque quo major est populus, cui miscemur, hoc periculi plus est. Nihil vero tam damnosum bonis moribus, quam in aliquo spectaculo desiderare ; tunc enim per voluptatem facillius vitia subreunt. Quid me existimas dicere ? Avarius redeo, ambitiosior, inauricioior, immo vero crudelior et inhumanior, quia inter homines fui. Cum in meridianum spectaculum incidit, lusus expectans, et sales, et aliquid laxamenti, quo hominum oculi ab humano corpore acquiescant. Contra-

n'est que massacre; les combattants sont à nu, et ne portent point de coup à faux. C'est un divertissement que bien des gens préfèrent à celui des gladiateurs qui sont apparés et choisis; et pourquoi, selon leurs goûts, ne les préféreraient-ils pas? Il n'y a point de casque ni de bouclier pour arrêter l'épée; car, à quoi servent, disent-ils, ces cuirasses? A quoi bon toute cette escrime? Cela ne fait que retarder la mort. Au matin, on expose les hommes aux lions, aux ours; à midi, on ramène devant leurs spectateurs ceux qui ont tué de ces bêtes, et on les fait combattre entre eux. Quand l'un a dépêché son compagnon, on l'arrête pour être expédié par un autre. L'affaire se termine par le fer et par le feu, et le sort des combattants est toujours la mort. Cela se fait tandis que le champ n'est pas occupé. Après tout, quelqu'un de ces gens-là avait fait un vol, et méritait d'être pendu. Quelque autre avait commis un homicide, et méritait d'être puni. Mais toi, misérable, qu'as-tu fait? et qui t'oblige d'assister à un si cruel spectacle, où l'on crie : Frappe, brûle, tue? Pourquoi celui-là va-t-il si lâchement contre l'épée? Pourquoi tue-t-il avec si peu de hardiesse? Pourquoi meurt-il avec si peu de résolution? — Ou les bat pour les faire combattre; et, comme leurs corps sont exposés et tout nus, ils portent et reçoivent en même temps tous les coups qu'ils se donnent. Le spectacle est-il cessé, on égorge des hommes afin qu'on ne reste pas sans rien faire. Mais ne savez-vous pas que les mauvais exemples retombent sur ceux qui en sont les auteurs? Vous devez rendre grâce aux dieux immortels de ce que vous enseigniez la cruauté à un prince qui ne la saurait apprendre.

Il ne faut pas laisser parmi ces grandes assemblées une âme tendre qui n'est pas encore confirmée dans le bien. On se range volontiers du côté du grand nombre. Socrate, Caton et Lélie eussent peut-être changé de mœurs, s'ils eussent vu quantité de personnes avoir des sentimens opposés aux leurs; tant il est véritable qu'il n'y a personne (particulièrement lorsque nous formons notre esprit) qui puisse résister à l'effort des vices qui viennent si bien accompagnés. Un seul exemple d'amour ou d'impureté fait beaucoup de mal; un homme délicat, avec lequel nous mangeons ordinairement, est capable de nous amollir et de nous énerver peu à peu; un voisin riche irrite notre convoitise, et un compagnon de mauvaise vie communique son venin à une âme simple et candide. Que pensez-vous donc qu'il arrive à ceux que le public s'efforce de pervertir? Il est nécessaire que vous imitiez ou que vous haïssez. Il faut toutefois éviter l'un et l'autre; car on ne doit pas se conformer aux méchants, à cause qu'ils sont en grand nombre; ni se rendre ennemi de ce grand nombre, à cause qu'il ne vous ressemble pas.

Retirez-vous donc dans vous-même autant que vous pourrez; recherchez ceux qui peuvent vous rendre meilleur, et recevez aussi ceux que vous pourrez rendre meilleurs; cela est réciproque; les hommes apprennent lorsqu'ils enseignent. Il ne faut pas toutefois, pour faire montre de votre esprit, vous produire partout et faire des leçons publiques. Je vous le permettrais, si vos sentimens s'accordaient avec ceux du peuple; mais il n'y a personne qui vous puisse entendre, hormis

est; quiddam ante pugnatum est, misericordia fuit. Nunc, omnis nagle, mera homicidia sunt; ubi habent quo legantur; ad ictum totis corporibus expositi, nunquam frustra manum mittunt. Hoc plerique ordinariis paribus et popularibus praeferunt. Quidam praeferant? non geleu, non seuto repellitur ferrum. Quo maxime? quo artes? Omnia ista mortis moris sunt. Mane leonibus et ursis homines, meridie spectatibus suis obiciuntur. Interfectores interfectis jubentur obici; et victorem in aliam detinent eadem. Exitus pugnantium mors est; ferro et igne res geritur. Hinc fluit, dom vacat arena. — Sed introcinum fecit aliquid; quid ergo? meruit ut suspendatur. Occidit hominem qui occidit, ille meruit ut hoc pateretur. — Tu quid meruisti miser? ut hoc species. « Occide, verbera, ure! Quare tam timide incurrit in ferrum? quare parum audacter occidit? quare parum libenter moritur? » — Plagis agitur in vulnera, ut mutuos letus nudis et obvis pectoribus exipiant. — Intermissum est spectaculum; interim jugulantur homines, ne nihil agatur. »

Age, ne hoc quidem intelligitis, mala exempla in eos redundare qui faciunt? Agite Diis immortalibus gratias,

quod eum docetis esse crudelem, qui non potest discere. Subducendus populo est tener animus, et parum tenax recti: facile transit ad plures. Socrati, et Catoni, et Lelio exulere morem suum dissimilis multitudo potuisset; adeo nemo nostrum qui, quom maxime concinnatus ingenium, ferre impetum vitiorum tam magno comitatu venientium potest. Unum exemplum luxurie aut avaritiae multum mali facit: convictor delicatus paulatim enervat et molli; vicinus dives cupiditatem irruit; malignus comes quavis caudis et simplici rubiginem suam adficiat: quid tu accidere his moribus credis, in quos publice factus est impetus? Necesse est aut imitari, aut odire. Utroque autem devitandum est: ne vet similis malis fiat, quia multi sunt; neve inimicus multis, quia dissimiles sunt. Recede in te ipse quantum potes; cum his versare, qui te meliorem facturi sunt; illos admittite, quos tu potes facere meliores: Mutuo ista fluit; et homines, dum docent, discunt. Non est ergo quod te gloria publicandi ingenii producat in medium, et recitare istis velis, aut disputare; quod facere te vellem, si haberes isti populo idoneam mercedem. Nemo est, qui intelligere te possit. Aliquis fortasse unus aut alter incidet: et hic ipse

peut-être un ou deux, et encore serez-vous obligé de les former et de les rendre capables de vous entendre. Pourquoi donc, direz-vous, ai-je appris toutes ces choses ? N'en avez point de regret ; vous n'avez pas perdu votre peine, car vous les avez apprises pour vous.

Mais, afin qu'on ne m'impute pas de n'avoir rien appris aujourd'hui pour moi seul, je vous communiquerai trois sentences parfaitement belles, que j'ai rencontrées presque sur notre sujet, dont l'une paiera la dette de ce jour, et les deux autres vous seront données par avance. Démocrite dit : « Je compte un homme seul pour tout un peuple, et tout un peuple pour un homme seul. » Celui-là, quel qu'il fût (car on n'en sait pas l'auteur), répondit aussi fort à propos à ceux qui lui demandaient à quoi servirait ce raffinement si exquis de son art, vu que fort peu de gens le pourraient connaître : « C'est assez de gens ; c'est assez d'un seul ; ce serait même assez quand il n'y aurait personne. »

Ce dernier trait-ci est excellent. Épicure, écrivant à un de ses compagnons d'étude : « Les choses que j'écris, dit-il, ne sont pas pour tout le monde, elles ne sont que pour toi seul ; car nous sommes l'un à l'autre un assez ample théâtre. » Il fantimprimer ces paroles dans votre mémoire, mon cher Lucile, afin que vous méprisiez ce chatoillement de l'applaudissement qui vient d'un grand nombre de personnes. Beaucoup de gens vous estiment. Eh bien ! sans vous en savoir tant de gré et vous croire si accompli, faites servir tout cela à perfectionner de plus en plus votre intérieur.

*formandos tibi erit, institutendusque ad intellectum tui. — « Cai ergo ista didici ? — Non est quod timeas ne operam perdidicis ; tibi didicisti.*

Sed ne tibi soli hodie didicim, communicabo tecum que occurrerunt mihi egregie dicta circa eundem fero sensum tria ; ea quibus nunc hæc epistula in debitum sortis, duo in antecessum accipe. Democritus ait : « Unus mihi pro populo est, et populus pro uno. » Bene et ille, quisquis fuit (ambigitur enim de auctore), quam quæreretur ab illo, quo tanta didicisti artis spectaret ad penicillimos perventura : « Satis sent, inquit, mihi pauci, satis est unus, satis est nullus. » Egregie hoc tertium Epicurus, quam uni ex consortibus studiorum suorum scriberet : « Hæc, inquit, ego non multis, sed tibi ; satis enim magnam alter alteri theatrum sumus. » Ista, mi Lucile, condenda in animum sunt, ut contrarias voluptatem ex plurium assensione veniant. Nulli te hudeant. Et qui tales cur placeas tibi, si is es quem intelligant nulli ? Interiora bona tua spectant. Vale.

## ÉPITRE VIII.

Il ne faut pas demeurer oisif dans la retraite. — Les biens de fortune ne sont pas à nous.

— Vous me dites que je vous conseille d'éviter les compagnies, de vous retirer, et de vous contenter du témoignage de votre conscience ; et vous demandez que sont devenus nos préceptes qui recommandent si fort de mourir dans l'action. — Eh quoi ! pensez-vous que je demeure toujours assis ? Je ne me suis caché et renfermé que pour être utile à tout le monde ; il n'y a point de jour que je ne travaille ; je donne une partie de la nuit à l'étude ; je tiens mes yeux sur l'ouvrage, tout appesantis et fatigués de veilles, et je ne dors que quand je ne puis plus m'empêcher de dormir. Je me suis retiré non-seulement des hommes, mais encore des affaires, et particulièrement des niéennes. Je travaille pour la postérité. J'écris des choses qui lui puissent servir. Je mets sur le papier de salutaires avis, comme l'on y met des compositions de bons remèdes. J'en ai reconnu les effets par l'application que j'en ai faite sur mon mal, lequel, bien qu'il ne soit pas entièrement guéri, au moins n'a augmenté-t-il pas. Je montre aux autres le droit chemin que j'ai connu trop tard, et après m'être lassé en courant de côté et d'autre. Je crie à haute voix : Fuyez tout ce que le peuple estime, tout ce que le hasard donne, et tenez pour suspects tous les présents de la fortune ; c'est ainsi que l'on trompe les poissons et les autres animaux par la douceur de quelque amorce. Croyez-vous que ce soient des présents de la fortune ? Ce ne sont que

## EPISTOLA VIII.

CEI QUI SAPIENS OPERAM INFENDERE HERBAT.

« Tu me, inquit, vitare turbam jubes, secedere, et conscientia esse contentum ! Ubi his precepta vestra, que imperant in actu mori ? — Quid ? ego tibi videor interiri sedere ? In hoc me recondidi, et fora clausi, ut prodesse pluribus posim. Nullus mihi per otium dies exiit ; partem noctium studiis vindico ; non vaco somno, sed succumbo ; et oculos, vigilia fatigatos cadentesque, in opere defino. Secus non tantum ab hominibus, sed enim a rebus, et privatus a turba. Posterorum argolium ago ; illis aliquæ, que possint prodesse, conscribo ; salutaris admonitiones, velut medicamentorum utilium compositiones, litteris mendo ; esse illas efficaces in meo ulceribus expertus, que, etiamsi persanari non sunt, serpere desierunt. Rectum iter, quod aëro cognovi et lassus errando, aliis monstro. Clamo : « Vitare quamcumque vulgo placeat, que casus attribuit ! ad omne fortuitum bonum suspiciosi pervidete ! El fera, et pascia, spe aliqua oblectante decipitur. Munera ista fortunæ pulvis ! In-

des pièges. Quiconque veut vivre en sûreté, qu'il évite autant qu'il pourra des bienfaits si engageants; car, en les pensant prendre, il se trouve que nous sommes pris. Ce chemin conduit à un précipice, et une vie si éclatante finit ordinairement par une chute funeste. D'ailleurs on ne peut plus s'arrêter quand la prospérité commence à vous emporter. Tenez-vous ferme, ou retirez-vous; car si vous en usez ainsi, la fortune pourra bien vous donner quelque seconne, mais elle ne vous renversera pas.

Gardez ce régime de vivre qui est fort salubre. Donnez seulement à votre corps ce qui suffit pour se bien porter. Il faut le traiter un peu rudement, de peur qu'il ne soit pas assez soumis à l'esprit. Ne mangez que pour apaiser la faim, et ne buvez que pour étancher la soif. Ne cherchez dans votre habit qu'à vous défendre du froid, ni en votre logement qu'à vous mettre à couvert des injures de la saison. Il est indifférent que votre maison soit bâtie de gazons ou de marbre; un homme est aussi bien sous une couverture de cheuue que sous un lambris doré; et l'on ne doit point faire état des embellissemens qui sont superflus. Songez qu'il n'y a rien en vous de considérable que l'esprit, lequel étant grand, tout lui doit paraître petit. Si je m'entretiens de ces pensées et que je les transmette à la postérité, ne vous semble-t-il pas que je fais beaucoup plus de fruit que d'aller plaider une cause, que d'apposer mon cachet à quelque testament, ou de prêter ma voix et ma main, dans le sénat, à un ami qui briguera quelque charge? Croyez-moi, ceux que l'on pense

être à ne rien faire, sont ceux qui quelquefois font les plus grandes choses; ils traitent en même temps de ce qui regarde les dieux et les hommes.

Mais il faut finir, et payer quelque chose pour cette lettre, comme j'ai de coutume; ce ne sera pas du mien. Revoyons encore Épicure, dont voici une parole que j'ai lue aujourd'hui. « Il faut servir la philosophie pour jouir d'une véritable liberté: » Elle ne diffère point à nous affranchir, et ne remet pas de jour à autre ceux qui arrêtent ce bienfait d'elle; car c'est être libre en effet que de servir la philosophie. Vous me demanderez peut-être pourquoi je rapporte tant de sentences plutôt d'Épicure que de nos gens. Mais pourquoi croyez-vous que les paroles d'Épicure ne soient pas publiques? Combien les poëtes disent-ils de choses qui ont été ou qui seront dites par les philosophes! Je ne parle point des poëtes tragiques, ni de nos pièces romaines, qui tiennent de la comédie et de la tragédie. Combien y a-t-il de beaux vers dans la bouche des bonfons! Combien de bonnes choses, dont Publius est l'auteur, qui mériteraient d'être récitées, non pas devant la canaille, mais devant des gens de qualité! Je veux vous rapporter un de ses vers qui regarde la philosophie et cette partie que nous venons de toucher. Il dit que les choses fortuites ne doivent pas être comptées comme à nous :

Nous ne nous devons point l'effet de nos souhaits.

Je me souviens de vous en avoir ont dire un, qui me semble meilleur et plus concis :

Ne comptons point à nous les présents du hasard.

stolus sum. Quisquis vestrum totum agere vitam videt, quantum plurimum potest, ista viscata beneficia devitet; in quibus hoc quoque miserrimi fallimur: habere nos potamus, habemus. In principibus cursus iste deducit; hujus eminentis vite exitus, cadere est. Deinde ne resistere quidem licet, quam caput transversos agere felicitas. Aut saltem rectis, aut semel ruere! Non veriti fortunas, sed commat et alidit. Hanc ergo sanam et salubrem firmitatem vite tenete, ut corpori tantum indulgentis, quantum bonae valetudinis salis est. Durius tractandum est, ne animo male pareat; cibum famem sedet, polio sitim extinguit, vestis arceat frigus, domus munimentum sit adversus infesta corpori. Hanc utrumque creverit, an variis lapsis gentis alienae, nihil interest; scilicet tam bene hominem culmo, quam auro tegi. Contemnite omnia, quae supervacuos labor velut ornamentum ac decus possit. Cogitate, nihil preter animam esse mirabile, cui magno nihil magnum est!

Si haec mecum, si cura posteris longior, non videor tibi plus prodere, quam quam ad vadimonium advocatus descendere, aut tabulis testamenti annulum imprimere, aut in senatu candidato vocem et meum commodum? Mihi erode: qui nihil agere videntur, majora

agunt; humana divinaque simul tractant. Sed jam finis faciendus est, et aliquid, ut institui, pro hac epistola dependendum. Id non de meo fiet; adhuc Epicurum replicamus, cujus hanc vocem hodierno die legi: « Philosophiae servas oportet, ut tibi contingat vera libertas. » Non differat in diem, qui se illi subieci et tradidit. Statim circumagatur: hoc enim ipsum, philosophiae servare, libertas est. Potest fieri, si me interroges, quare ab Epicuro tam multa bene dicta referam potius, quam nostrorum? Quid est tamen, quare tu istas Epicuri voces potes esse, non publicas? Quam multa poëta dicunt, quae philosophis aut dicta sunt, aut dicenda! Non Attigam tragicos, aut togatas nostras (habent enim hic quoque aliquid severitatis, et sunt inter comedias et tragicas medice): quantum discretissimorum versuum inter mimos jacet! quam multa Publii, non excolescit, sed cothurnatis dicenda sunt! Unum versum ejus, qui ad philosophiam pertinet, et ad hanc partem quo modo fuit in manibus, referam, quo negat fortuita in nostris habenda:

Alienum est omne, quidquid optando venit.

Hunc versum a te dici non paulo molius et adstrictius memini:

Je n'en veux pas omettre un autre qui veut encore de vœux, et qui est de même forcé :

On peut ravir le bien que l'on a pu donner.

Ce n'est pas pour vous payer de votre propre bien, que j'ai dit cela. Adieu.

### ÉPIÔTE IX.

Quoique le sage se suffise à lui-même, il est bien aise d'avoir un ami, sans trop s'affliger quand il le perd.

Vous voulez savoir si Épicure a raison de blâmer, dans une certaine épile, ceux qui disent que le sage est content de lui, et par conséquent qu'il n'a que faire d'amis. C'est ce qu'Épicure objecte à Stilpon et à tous ceux qui sont du sentiment que le souverain bien consiste en l'impassibilité. Nous tomberons dans l'équivoque, si nous voulons interpréter précisément le mot grec *ἀδιαφορία* par celui d'impatience; car on pourra entendre le contraire de ce que nous voulons dire, et quoique nous voulions signifier celui qui n'est touché d'aucun mal, il semblera que c'est celui qui ne peut supporter aucun mal. Voyez donc s'il ne sera pas mieux dit une âme invulnérable, ou une âme qui est au-dessus de toute souffrance. Voici la différence qui est entre ces philosophes et nous. Notre sage surmonte à la vérité toute sorte d'incommodes, mais il les sent, et le leur ne les sent pas. Ce que nous avons de commun ensemble, c'est que le sage trouve tout en lui, et qu'il est toutefois bien aise d'avoir un ami, un voisin et un compagnon. Considérez qu'il faut

bien qu'il se suffise à lui-même, puisqu'il a encore assez d'une partie de lui-même. Si dans une maladie ou dans un combat il perd une main, si quelque disgrâce lui ôte un œil, il sera satisfait de ce qui lui restera, et ne sera pas moins content dans un corps estropié, qu'il l'était dans un corps entier. Il ne désire point ce qui lui manque, mais véritablement il aimerait mieux qu'il ne lui manquât aucune chose : ainsi le sage est content de lui-même; non pas qu'il veuille être sans amis, c'est assez qu'il le puisse être; et quand je dis qu'il le puisse être, j'entends qu'il souffre sans émotion la perte d'un ami : car il ne sera jamais sans ami, puisqu'il est en son pouvoir de réparer bientôt cette perte. Comme Phidias, s'il avait perdu une statue, en ferait bientôt une autre; ainsi celui qui sait faire des amitiés, peut substituer facilement un ami pour un autre qu'il a perdu. Vous êtes en peine comment il pourra faire si tôt un ami; je vous le dirai, si nous tombons d'accord que cela m'acquitte présentement de ce que je dois pour cette lettre.

Hécaton dit : « Je veux apprendre un secret pour vous faire aimer sans herbe et sans charme. Aimez, si vous voulez que l'en vous aime. » C'est un grand plaisir que de faire de nouvelles amitiés et de jeur des anciennes. C'est à peu près la différence qu'il y a entre deux laborieux, dont l'un sème, et l'autre recueille. Le philosophe Attalus avait coutume de dire « qu'il y avait plus de plaisir de faire un ami que de l'avoir fait, comme il est plus doux à un peintre de faire un tableau que de l'avoir fait. » Car cet attachement qu'il a à son ou-

Non est tium, fortuna quod fecit tium.

Ilud etiam nunc melius dictum a te non preteribo :

Dari bonum quod potuit, auferri potest.

Hoc non imputo in solentem, de tuo tibi. Vale.

### EPIÔTE IX.

DE SAPIENTIS AMICITIA.

AN merito reprehendat in quadam epistola Epicurus eos, qui dicant sapientem se ipso esse contentum, et propter hoc amico non indigere, desideras scire. Hoc obijcit Stilponi ab Epicuro, et his quibus summum bonum visum est animus inapientis. (In ambiguitatem incidendum est, si exprimere *amicitia* non verbo cito voluerimus, et impatientiam dicere. Poterit enim contrarium ei, quod significare volumus, intelligi. Nos cum volumus dicere, qui respuit omne mali senuum : accipietur is, qui nullum ferre possit autem. Vide ergo, num satius sit, aut invulnerabilem animam dicere, aut solium extra omnem patientiam positum. Hoc inter nos et illos interest : nos sapientem vincit quidem incommodum omne, sed sentit; illorum, ne sentit quidem. Illud nobis et illis commune est, sapientem se ipso esse contentum ;

sed tamen et amicum habere vult, et vicium, et contentum, quamvis sibi ipse sufficiat. Vide quam sit contentus; aliquando sui parte contentus est, si illi malum aut morbus aut hostis exciderit. Si quis oculum casu excusserit, reliquie illi sue satisfaciunt; et erit immutato corpore et amputato tam letus, quam integer fuit. Sed, que sibi desunt, non desiderat; non deesse matuit. Ita sapiens se contentus est, non ut velit esse sine amico, sed ut possit; et hoc, quod dico, possit, tale est : amicum equo animo fert. Sine amico quidem nunquam erit; in sua potestate habet, quam cito reparat. Quomodo, si perdidit Phidias statum, protinus alterum faciet; sic et hic, si desiderum amicum amicum ardet, substituit alium in locum amicum. Queris, quomodo amicum cito facturus sit? dicam; si illud mihi tecum convenit, ut statim tibi servam quod debes, et quantum ad hanc epistolam, paria faciamus. Iterum ait : « Ego tibi monitum amicum sine medicamento, sine herbo, sine ullius veteris carmine. Si vis amari, ama ! » Habet autem non tantum amicitie usus, veteris et certe, magnam voluptatem, sed etiam initium et comparatio novae. Quod interest inter mentem agricolam, et scirentem, hoc inter eum qui paravit amicum, et qui parat. Attalus philosophus dicere solebat : « Jucundius esse amicum facere, quam habere,

vrage le charme dans le travail ; mais quand il est achevé, il jouit à la vérité du fruit de son art, mais il jouissait de l'art même quand il travaillait. Les enfants rendent plus de services quand ils sont grands ; mais ils donnent plus de plaisir quand ils sont petits. Revenons maintenant à notre propos.

Le sage, quoiqu'il se contente de lui-même, est toutefois bien aise d'avoir un ami, quand ce ne serait que pour exercer l'amitié, et faire qu'une si grande vertu ne demeure pas oisive. Ce n'est pas pour la raison dont parle Épicure dans cette épître, afin qu'il ait un ami près de soi quand il sera malade, un ami qui l'assiste dans la captivité ou dans l'indigence ; mais afin qu'il ait une personne, laquelle il puisse soulager dans la maladie, et délivrer de la captivité. Celui qui se considère en contractant une amitié, ne fait rien qui vaille ; il finira comme il a commencé. Il a fait un ami pour en être assisté dans les fers ; et lui, sitôt qu'il entendra le bruit de la chaîne, il se retirera. Voilà ce que le peuple appelle des amitiés du temps. L'ami que l'on a choisi par intérêt, sera agréable autant de temps qu'il sera utile. C'est pourquoi vous voyez une foule d'amis auprès des gens qui sont en fortune, et une étrange solitude chez ceux qui n'ont pas le vent en poupe. De là vient que les amis se retirent dans les occasions où l'on en doit faire épreuve, et que l'on voit tant de mauvais exemples de personnes qui abandonnent leurs amis par crainte, et d'autres qui les trahissent par lâcheté. Aussi faut-il que la fin ait du rapport avec le commencement. Celui qui a commencé d'être ami parce que cela

lui était expédient, ne refusera pas l'avantage qui lui sera offert au préjudice de l'amitié, s'il estime qu'il y ait un plus grand avantage que l'amitié même. Pour quelle raison fais-je donc un ami ? Afin que j'aie une personne pour qui je puisse mourir, que j'accompagne dans l'exil, et que je défende de la mort aux dépens de ma propre vie. Cette amitié dont vous nous donnez l'idée, n'est autre chose qu'un trafic où l'on considère ses commodités et le profit qu'on y pourrait faire.

Sans doute, l'amour a quelque chose qui ressemble à l'amitié ; vous le pourriez appeler une amitié violente. Y a-t-il quelqu'un qui devienne amoureux pour le profit, pour l'ambition ou pour la gloire ? L'amour, cette passion qui se néglige toute autre chose, engage l'esprit à la recherche de la beauté, sans autre motif que l'espérance de s'en faire aimer. Quoi donc ! Une cause plus honnête produira-t-elle une affection qui soit infâme ? Il ne s'agit pas, dites-vous maintenant, de savoir si l'on doit désirer l'amitié à cause d'elle-même, ou pour quelqu'autre sujet ; car, si on la doit désirer à cause d'elle-même, celui qui trouve son contentement en soi, s'en peut approcher comme d'une chose parfaitement belle, sans espérance d'en profiter, et sans craindre les caprices de la fortune. Celui-là dégrade l'amitié de sa noblesse, qui la recherche pour s'en servir en besoin.

Beaucoup de gens, mon cher Lucile, entendent fort mal ces paroles : Le sage est content de soi-même. Ils l'éloignent de toutes choses, et le renferment dans sa peau ; mais il faut distinguer cela, et savoir l'essence et l'étendue de ces mots : Le

quomodo artifex jucundius pingere est, quam pinxisse. • Illa in opere suo occupata sollicitudo ingens oblectamentum habet in ipsa occupatione. Non æque delectatur, qui ab opere perfecto remossi manum : jam fructu artis sue fruitur ; ipsa fruebatur arte, quem pingeret. Fructuosior est adolescentia liberorum, æd infantiæ doloris.

Nunc ad propositum revertatur. Sapiens, etiam si contentus est se, tamen habere amicum vult ; si ob nihil aliud, ut exerceat amicitiam, ne tam magnus virtus jaceat ; non ob hoc, quod Epicurus dicebat in hac ipsa epistola, « ut habeat qui sibi ægro assidet, succurrat in vincula conjecto vel inopi ; » sed ut habeat aliquem, cui ipse ægro assidet, quem ipsum circumventum hostili custodia liberet. Qui se spectat, et propter hoc ad amicitiam venit, male cogitat ; quemadmodum cepit, sic desinet. Parvum amicum, adversus vincula tutorum opem ; quum primam erequerit catenam, discedet. Hæ sunt amicitie, quas temporarias populus appellat. Qui causa utilitatis assumptus est, tandem placebit, quomodo utilis fuerit. Hæc re florentes amicorum turba circumdedit ; circa erasos solitudo est ; et inde amici fugiunt, ubi probantur. Hæc re ista tot æstiva exempla sunt, aliorum metu reliquorum, aliorum metu prodentium. Necessæ est initiis

inter se et exitis congruent. Qui amicus esse cepit, quia expedit, placebit ei aliquod pretium contra amicitiam, si ullum in illa placeat præter ipsam. In quid amicum paro ? ut habeam pro quo mori possim, ut habeam quem in exilium sequar, ejus me morti et opponam et impendam. Ista, quam in describis, negotiatio est, non amicitia ; quæ ad commodum accedit, quæ, quid consecutur sit, spectat. Non dubie aliquid habet simile amicitie affectus amantium ; possis dicere, illam esse insanam amicitiam. Numquid ergo quicumque amat lucri causa ? Numquid ambitionis aut gloriæ ? Ipse per se amor, omnium aliarum rerum negligent, animos in cupiditatem forme, non sine spe multæ caritatis, accendit. Quid ergo, ex honestiore causa colit turpis affectus ? — « Non agitur, inquit, nunc hoc, an amicitia propter se, an propter aliud sit expetenda ; nam si propter se ipsam expetenda est, potest ad illam accedere, qui se ipso contentus est. » — Quomodo ergo ad illam accedit ? quomodo ad rem pulcherrimam, non lucro captus, nec variæ fortunæ perterritus. Detrahât amicitie majestatem suam, qui illum parat ad bonos causas. Se contentus est aspicere.

Hoc, mi Lucili, plerique perperam interpretantur ; sapientem undique submovent, et iura cætem suam co-

sage est content de soi ; mais pour vivre, mais pour vivre heureusement. Car pour celui-là, il a besoin de beaucoup de choses, et pour celui-ci, il n'a besoin que d'un esprit ferme et droit qui méprise la fortune. Je vous veux encore donner la distinction du Chrysippe. Il dit que le sage ne manque de rien, et pourtant qu'il a besoin de plusieurs choses : au contraire, le sot n'a besoin de rien, car il ne sait user d'aucune chose, mais il manque de tout ; le sage a besoin de maux et d'eux, et de beaucoup d'autres choses qui semblent nécessaires à notre usage. Néanmoins il ne manque de rien ; car ce mot de manquer emporte nécessité. Or, il n'y a rien qui soit nécessaire au sage. De tout cela je conclus que le sage est content de soi ; mais qu'en même temps il a besoin d'amis, et voudrait en avoir un grand nombre. Ce n'est pas pour vivre heureusement ; car il le peut faire même sans amis. Le souverain bien ne va point chercher du secours au dehors, il règne chez soi, il procède entièrement du soi ; car, s'il procédait tant soit peu d'ailleurs, il commencerait à être sujet à la fortune. Mais voulez-vous savoir quelle sera la vie du sage s'il se trouve abandonné, sans amis, dans une étroite prison ou parmi des peuples étrangers, s'il est arrêté dans un voyage de long cours, ou jeté sur quelque rivage désert ? Elle sera semblable à celle de Jupiter, lequel, lorsque le monde et les dieux retournent dans l'anéanti chaos, et que la nature cesse d'agir pour un peu de temps, trouve sa satisfaction dans ses pensées. C'est à peu près ce que fait le sage ; il se retire dans soi-même, il se tient compagnie. Tant qu'il

lui est permis de conduire ses affaires à sa discrétion, il est content de soi, et n'a besoin de personne : il épouse une femme, il a des enfants, quoiqu'il pût vivre content sans cela. Si ce lui était toutefois une nécessité absolue de vivre seul, il aimerait mieux ne vivre pas ; il s'engage dans l'amitié par une pure inclination, sans aucune prétention d'utilité ; car il est de l'amitié comme d'autres choses qui sont agréables à notre goût, et nous aimons la compagnie comme nous haïssons la solitude ; le même lusus qui concilie l'homme avec l'homme, nous inspire le désir de faire des amis : néanmoins, quoique le sage aime extrêmement ses amis, qu'il en fasse autant d'état et souvent plus que de soi, il fera consister tout son contentement dans lui-même.

Il dira ce que dit Stilpon, lequel Épicure raille dans une certaine épître. Ce philosophe, après la prise de sa ville natale, après la perte de sa femme et de ses enfants, s'étant retiré de l'incendie général, seul et toutefois heureux, répondit à Démétrius Poliorcète, qui lui demandait s'il n'avait rien perdu : Tous mes biens sont avec moi. O l'homme fort et généreux ! Il a triomphé de la victoire de son ennemi ; car, en disant : Je n'ai rien perdu, il l'a fait douter s'il l'avait vaincu. Tous mes biens sont avec moi, c'est-à-dire la justice, la vertu, la prudence, la tempérance, et cette belle résolution de ne pas estimer rien celui qui peut être ôté.

Nous admirons certains animaux qui passent au travers des flammes, sans en être atteints : cet homme n'est-il pas plus admirable, qui, parmi

gant. Distinguendum est autem, quid et quatenus vox ista promittat. Se contentus est sapiens, ad beate vivendum. Ad hoc enim multis illi rebus opus est; ad istud tantum animo sano, et erecto, et despiciente fortunam. Volo tibi Chrysippi quoque distinctionem indicare. Ait, « sapientem nulla re indigere, et tamen multis illi rebus opus esse: contra stulto nulla re opus est; nulla enim re scilicet, sed omnibus eget. » Sapientem et manibus, et oculis, et multis ad quotidianum usum necessariis opus est; eget nulla re: egere enim, necessitatis est; nihil necesse sapienti est. Ergo, quamvis se ipso contentus sit, amicis illi opus est; hos cupit habere quam plurimos; non ut beate vivat, vivit enim etiam sine amicis beate. Summum bonum extrinsecus instrumentum non querit; domi colitur; ex se totum est. Incipit fortunæ esse subjectus, si quam partem sui foris querit. Quæsit tamen futura est vita sapientis, si sine amicis relinquatur in custodiam conjectus, vel in aliqua gente aliena destitutus, vel in navigatione longa relictus, aut in desertum litus ejectus? Quæsit est Jovis, quam resolutio mundo, et Diis in unum confusus, paulisper cessante natura, acquiescit sibi, cogitationibus suis traditus! Tale quiddam sapiens facit; in se reconducitur; secum est. Quamdiu quidem illi licet suo arbitrio

res suas ordinare, se contentus est: et dicit uxorem, se contentus; et liberos soliti, se contentus; et lumen non vivet, si fuerit sine homine victurus. Ad amicitiam fortissimum nulla utilitas sua, sed naturalis irritatio. Nam, ut altissimum nobis rerum innata dulcedo est, sic amicitia. Quomodo solitudo in odium est, et appetitio societas quomodo hominem homini natura conciliat; sic iunctio huius quoque rei stimulus, qui nos amicitiarum appetentes faciat. Nihilominus, quum sit amicorum amantissimus, quum illos sibi comparet, sæpe præferat, omnia intra se bonum terminavit, et dicit quod Stilpon ille dixit, quem Epicurus epistola insequitur. Ille enim, capta patria, amissis liberis, amissa uxore, quum ex incendio publico scetus, et tamen beatus exiret, interroganti Demetrio, cui cognomen ab exilio urbium Poliorcetes fuit: « Numquid perdidisset omnia, inquit, bona mea mortuus es? » Ecce vir, fortis ac strenuus! ipsam hostiam victoriam vicit. Nihil, inquit, perdidit; dubitare illum cogit an vicisset. Omnia mea mecum sunt: justitia, virtus, prudentia, hoc ipsum, nihil bonum putare quod eripi possit. Miramur animalia quædam, que per medios ignes sine noxa corporum transeunt: quanto hic mirabilior vir, qui per ferrum et ruinas et ignes, illaque

le fer, le pillage et le feu, s'est retiré sans avoir reçu de perte? Vous voyez comme il est plus facile de valere tout un peuple qu'un homme seul. Le stoïcien parle de même que Stilpon; il emporte aussi bien que lui ses biens entiers au milieu des villes brûlées; car, étant content de soi-même, il borne là sa félicité. Mais ne vous imaginez pas qu'il n'y ait que nous qui ayons en la bouche des paroles si généreuses. Épicure même, qui reprend Stilpon, en a dit de semblables, lesquelles vous prendrez, s'il vous plaît, en bonne part, quoiqu'il ne doive rien pour ce jour. Quelconque, dit-il, ne trouve point ses biens assez amples, il est misérable, quoiqu'il possède toute la terre. Ou si vous aimez mieux (car il faut s'attacher au sens et non aux paroles), celui qui ne se croit pas heureux est misérable, quoiqu'il commande à tout le monde. Mais afin que vous sachiez que ces sentiments sont communs, et que la nature les dicte à toutes sortes de personnes, vous trouverez chez le poëte comique :

Il ne trouve d'heureux que ceux qui pensent l'être.

Car, qu'importe quel soit votre état, si vous n'en êtes pas satisfait? Et quel donc, à votre compte, si ce riche infâme, et cet autre qui a un si grand nombre de valets, mais qui a encore plus de maîtres, disent qu'ils sont heureux, le seront-ils en effet pour cela? Il faut considérer, non ce qu'ils disent, mais ce qu'ils pensent; non ce qu'ils pensent un jour, mais ce qu'ils pensent continuellement. Ne craignez pas qu'une vertu si excellente vienne entre les mains de personnes si indignes; il n'y a que le sage qui soit

satisfait de soi; tous les sots ont du dégoût d'eux-mêmes.

## ÉPÎTRE X.

La solitude n'est propre que pour le sage. — De quelle manière on doit parler à Dieu et vivre avec tous les hommes. — Il faut se proposer quelque homme d'honneur pour témoin de toutes ses actions.

Oui, je ne m'en dédis point, fuyez les grandes compagnies, fuyez aussi les petites; fuyez même la conversation d'un homme seul; je ne vois personne avec qui vous puissiez communiquer; et regardez où va ma pensée et l'estime que je fais de vous. J'aime mieux vous laisser en votre disposition. On dit que Cratès, qui était disciple de Stilpon, duquel je viens de parler, ayant rencontré un jeune homme qui se promenait à l'écart, lui demanda ce qu'il faisait là tout seul: « Je m'entretiens, dit-il, avec moi-même; » à quoi Cratès répliqua: « Prenez bien garde que vous ne soyez en mauvaise compagnie. »

On tient ordinairement compagnie à une personne affligée, ou qui est dans la crainte de quelque événement fâcheux, et l'on ne doit pas laisser un esprit léger sur sa bonne foi, de peur qu'il ne fasse un mauvais usage de sa solitude: car c'est alors qu'il renaît de mauvaises pensées, et qu'il bâtit des desseins au préjudice d'antri et de lui-même; c'est alors qu'il range en bataille ses passions, et qu'il pousse dehors tout ce que la crainte ou la pudeur lui faisait tenir caché; enfin c'est alors que sa témérité s'emporte, que sa convoitise s'irrite, et que sa colère s'échauffe: il joint par ce

et indemnus evast! Vides, quanto facilius est totam gentem, quam unum virum vincere? Hæc vox illi communis est cum Stœco: æque et hic intacta bona per concremata nubes fert. Se enim ipse contentus est; hoc felicitatem suam sine designat. Ne existimes nos solos generosa verba jectare: et ipse Stilponis objurgator Epicurus, similem illi vocem emisit; quam tu bonæ consule, etiam hæc diem jam expunxit. « Si est, inquit, sua non videtur amplissima, licet totius mundi dominus sit, tamen miser est. » Vel, si hoc modo tibi melius enuntiarî videatur (id enim agendum, ut non verbis servimus, sed sensibus): « Miser est, qui se non beatissimum judicat, licet imperet mundo. » Ut scias autem hæc sensus esse communes, natura scilicet dictante, apud Comicum invenies :

Non est beatus, esse se qui non putat.

Quid enim refert quæ sit status laus ista, si tibi videtur malus? — Quid ergo? Inquit, al beatum se dixit ille turpiter dives, et ille meliorem dominus, sed plurimum servus: beatus sua sententia fiet? — Non, quid dicat, sed quid sentiat, refert; nec, quid uno die sentiat, sed quid ædulus. Non est autem quod verearis, ne ad indignum

res tota perveniat. Nisi sapient, sua non placent: omnia stultitia laborat fastidio sui. Vale.

## EPISTOLA X.

DE SOLITUDINIS UTILITATE.

Sic est! non moto sententiam: fuge multitudinem, fuge paucitatem, fuge etiam usum. Non habeo cum quo te communicatum velim. Et vide quod judicium mentis habeam; andeo te tibi credere. Crates, ut alunt, hujus Ipsius Stilponis auditor, cujus mentionem priore epistola feci, quam vidisset adolescentulum secreto ambulante, interrogavit, « quid illic solus faceret? — Mecum, inquit, loquor. — Cui Crates: Cave, inquit, rogo, et diligenter attende ne cum homine malo loquaris! » Lugentem illic mihi que casto-fire solemus, ne solitudine male utatur: oemo est ex imprudentibus qui reliquit sibi debent. Tunc meo consilia agitant; tunc aut aliis, aut ipsi futura pericula struunt; tunc cupiditates impetibus ordiunt; tunc quicquid aut metu, aut pudore celabat, animus expouit: tunc audaciam acuit, libidinem irritat, iracundiam incitigat. Denique, quod unum solitudo habet commodum,



moyen du seul avantage qui se trouve dans la solitude, de ne rien confier à personne, et de ne craindre aucun témoin, puisqu'il se découvre et se trahit lui-même.

Considérez donc combien j'espère de vous, mais combien jo m'en promets. (Car, espérer se dit d'un bien incertain.) Je ne trouve personne avec qui j'aime mieux que vous conversiez qu'avec vous : je repasse dans ma mémoire les choses que vous avez dites avec tant de force et de générosité, je m'en réjouis, et je dis en moi-même : Cela ne vient pas du bout des lèvres, mais du fond du cœur ; cet homme-ci n'est pas du commun, il regarde ce qui est salutaire.

Parlez et vivez toujours de même ; prenez garde que rien ne vous fasse baisser le cœur ; quand vous remercirez les dieux du bon succès de vos prières, ne craignez point de les fatiguer par d'autres ; faites-leur encore celles-ci, demandez-leur le bon sens, la santé de l'esprit et celle du corps ; pour-quoi ne feriez-vous pas souvent ces prières ? Vous pouvez demander hardiment à Dieu quand vous ne lui demanderez rien du bien d'autrui.

Mais afin que, selon ma coutume, j'accompagne cette lettre d'un petit présent, je vous donne ce que j'ai lu chez Athénodorus : croyez que vous serez libre de toute convoitise, lorsque vous viendrez à ce point de ne rien demander à Dieu, que vous ne lui puissiez demander en public. Mais que les hommes d'aujourd'hui sont fous ! Ils font aux dieux des prières qui sont bonteuses ; aussi les font-ils tout bas ; si quelqu'un prête l'oreille, ils se taisent incontinent : Ainsi ils disent à Dieu ce qu'ils ne voudraient pas dire à un homme ; faites

donec que l'on ne soit pas contraint de vous dire : Vivez avec les hommes comme si Dieu vous regardait, et parlez à Dieu comme si les hommes vous écoutaient.

## ÉPIÔRE XI.

Que l'art ne saurait corriger les défauts qui viennent du tempérament, et que les grands personnages sont sujets à rougir.

Je me suis entretenu avec votre ami, qui m'a paru de bon naturel, et le discours qu'il m'a tenu d'abord m'a fait connaître combien il a de cœur, d'esprit et de capacité : car, quoiqu'il m'ait parlé par occasion seulement et sans aucune préparation, il a pourtant donné un essai de ce qu'il pourra faire un jour. Quand il est venu à se remettre, à peine a-t-il pu se défaire de la rougeur qui couvrait son visage, tant elle était grande : c'est toutefois une bonne marque dans un jeune homme, laquelle, à mon avis, pourra bien lui demeurer après qu'il sera guéri de tous ses défauts, quelque assurance et quelque sagesse qu'il puisse acquérir : car il n'y a point de sagesse qui puisse nous délivrer des défauts naturels du corps et de l'esprit. L'art peut bien les amoindrir, mais non pas les effacer. Il y a des gens fort résolus, qui ne sauraient parler en public, sans se mettre en sueur comme s'ils étaient déjà las et bien échauffés. Il y en a d'autres à qui les genoux tremblent quand ils veulent parler ; d'autres les dents s'entrechoquent, la langue bégaye et les lèvres s'embarrassent. On ne se défait de tout cela ni par l'accoutumance ni par l'art ; la nature veut témoigner son

nihil ulli committere, non timere indicem, perit stulto : ipse se prodit. Vide itaque quid de te sperem, immo quid spondeam mihi (apes enim incerti boni nomen est) : nec invenio cum que te malim esse, quam tecum. Respeto memoria, quam magno animo quedam verba proiecisti, quam roboris plena. Gratulatus sum protinus mihi, et dixi : non a summis labris ista venerunt ; habent hæc voces fundamentum ! iste homo non est unus e populo ; ad salutem spectat ! Sic loquere, sic vive : vide ne te illa res deprimat. Votorum tuorum veterum licet Diis gratias facias, alia de integro suspice : roga bonam mentem, bonam valetudinem animi, deinde iunc corpora. Quidvis in ista sæpe fecias ? Adactes Deum roga : nihil libere alieno rogator es. — Sed ut more meo cum aliquo munusculo epistolam mittam, verum est, quod apud Athénodorum invenit : « Tunc scire esse te omnibus cupiditatibus solutum, quam eo perveneris, ut nihil Deum roges, nisi quod rogare possis patam ! » Nunc enim quanta deinde est hominum ! turpissima vota Diis immorant : si quis admoverit aurem, conticescent ; et quod scire hominem noluit, Deo narrant. Vide ergo ne hoc præcipi salubriter possit : sic vive cum hominibus,

tanquam Deus videret : sic loquere cum Deo, tanquam homines audiant. Vale.

## EPISTOLA XI.

QUI VALLET SAPIENTIA AD EMENDANDA VITIA.

Locus est mecum amicus tuus bonæ indolis, in quo quantum esset animi, quæstem ingenti, quantum jam etiam profectus, sermo primus extendit. Dedit nobis gustum, ad quem respondebit : non enim ex preparato locutus est, sed subito deprehensus. Ubi se colligebat, reverendum, bonum in adolescentem signum, vix potuit excurrere : adeo illi ex alto suffusus est rubor. Vide illum, quantum suspicor, etiam quum se confirmaverit et omnibus vitiis exuerit, sapientem quoque sequetur. Nulla enim sapientia naturalia corporis, aut animi vitia ponuntur : quicquid infirmum et ingratum est, lenitur arte, non vincitur. Quibusdam etiam constantissimis in conspectu populi sador erumpit, non aliter quam fatigatus et moribus solus : quibusdam tremunt genum dicturis ; quorundam dentes colliduntur, lingua titubet, libra concutitur. Hæc nec discipulis, nec unus unquam excutit ; sed natura

pouvoir, et faire connaître aux plus robustes ce qu'ils ont de plus faible; la rougeur est de ce nombre, elle surprend aussi les personnes d'autorité.

Il est vrai que cette faiblesse paraît davantage dans les jeunes gens, qui ont le sang plus chaud et le cuir plus délicate; mais elle ne laisse pas de passer jusqu'aux vieillards. Il y en a qui ne sont jamais plus à craindre que lorsqu'ils rougissent, comme s'ils avaient jeté toute leur honte. Sylla était extrêmement violent lorsque le sang lui était monté au visage. Il n'y avait rien de plus facile à émouvoir que le visage de Pompée; souvent il rougissait dans les compagnies particulières, souvent aussi dans les assemblées publiques. Je me souviens que Fabianus rogitant était produit pour témoin dans le sénat; et cette pudeur fut trouvée merveilleusement bienéante: cela lui arriva non par faiblesse d'esprit, mais pour la nouveauté du sujet, qui fait quelquefois que, sans demeurer interdit, on ne laisse pas d'être ému quand la nature y est disposée; car, comme il y a des personnes qui ont le sang tempéré, il y en a d'autres qui l'ont si vif et si subtil, qu'il monte incontinent au visage.

C'est ce que toute la sagesse ne saurait empêcher, ainsi que j'ai déjà dit; autrement elle serait maîtresse de la nature. Les choses qui viennent de la naissance ou du tempérament demeurent encore après que l'esprit a bien travaillé pour se former; il est autant impossible de les chasser que de les faire venir. Les comédiens, qui imitent toutes les passions, qui représentent si naïvement la crainte et la tristesse, se servent de ces gestes-ci pour exprimer la honte: ils baissent la tête, ils affaiblis-

sent leur parole, ils tiennent leurs yeux arrêtés contre terre, et toutefois ils ne sauraient se faire rougir, parce que cela ne peut être provoqué ni empêché. La sagesse ne peut rien promettre ni rien faire contre ces sortes de maux; ils sont indépendants, ils viennent et se retirent suivant le caprice.

Il est temps de mettre fin à cette lettre; mais je veux qu'elle vous soit utile et salutaire, et que vous l'imprimiez bien avant dans votre esprit. Il faut se proposer quelque homme de bien, et l'avoir toujours devant les yeux, afin de vivre comme s'il était présent, et de faire toutes choses comme s'il nous regardait. C'est, mon cher Lucile, ce qu'Épicure a recommandé; il nous a donné le pédagogue et cet observateur avec raison; car on ne serait guère de mauvaises actions si l'on avait un témoin quand on va les faire.

Il est bon que l'esprit se représente une personne pour laquelle il ait des respects, et dont la considération rende même son secret et ses pensées plus honnêtes. Oh! que j'estime heureux celui de qui le regard ou le souvenir est capable d'arrêter le vice d'autrui! Heureux encore celui qui peut révéler une personne de telle sorte, qu'à son souvenir il se continue dans son devoir! Qui peut exercer ce respect méritera bientôt d'être respecté. Proposez-vous donc Caton, et s'il vous semble trop austère, prenez Lélius, qui est un esprit plus doux; enfin, choisissez celui dont la vie et les discours vous auront plu davantage; et vous faisant un portrait de son esprit et de son visage, montrez-le-vous dans toutes les occasions, soit pour conseil, soit pour exemple. Ou a besoin, je le répète, d'une personne sur qui nos mœurs se ré-

vinaenam exercet, et illo vitio sui etiam robustissimos admonet. Inter hæc esse et ruborem scio, qui gravissimis quoque viris subitus affunditur. Magis quidem in juvenibus apparet, quibus et plus calor est, et tenera frons; nihil minus veteranos et senes tangit. Quidam nunquam magis, quam quum erubuerint, timendi sunt; quasi omnem verecundiam effuderint. Sulla tunc erat violentissimus, quum faciem ejus sanguis invaserat. Nihil erat mollius ore Pompeii; nunquam non coram pluribus rubuit, utique in concionibus. Fabianum, quum in senatum testis esset inductus, erubuisse memini; et hic illum mire pudor decuit. Non accidit hoc ab infirmitate mentis, sed a novitate rei, quæ inervitatos etiam non concitat, movet naturam in hoc facilitate corporis promota, ut quidam boni sanguinis sunt, ita quidam incitati et mobilis, et cito in os prodentis. Hæc, ut dicti, nulla sapientia abigit; alioquin haberet rerum naturam sub imperio, si omnia eraderet vitia. Quæcumque aliterbit conditio nascendi et corporis temperatura, quum multum ac diuque animus composcitur, hærebunt. Nihil horum vetari potest, non magis quam accessit. Artifices scenici, qui imitantur affectus, qui metum et trepidationem ex-

primunt, qui tristitiam representant, hoc indicio imitantur verecundiam: deijciunt vultum, verba submittunt, figunt in terram oculos et depriment; ruborem sibi exprimere non possunt; nec prohibetur hic, nec adducitur. Nihil adversus hæc sapientia promittit, nihil prolefit; soli juris sunt; injussu veniunt, injussu discedunt. — Jam clausulam epistolæ poscit. Accipe equidem nilitem et salutarum, quam te affigere animo volo: « aliqui viri boni nobis eligendus est, ac semper ante oculos habendus, ut sic tanquam illo spectante vivamus, et omnia tanquam illo vidente faciamus. » Hoc, mi Lælii, Epicurus præcepit: custodem nobis et pædagogum dedit; nec immerito. Magna pars peccatorum tollitur, si peccatori testis assistit. Aliquem habeat animus, quem veretur, ejus auctoritate etiam secretum suum sanctius faciat. O felicem illum, qui non præsens tantum, sed etiam cogitatus emendat! O felicem, qui sic aliquem vereri potest, ut ad memoriam quoque ejus se componat, atque ordinet. Qui sic aliquem vereri potest, cito erit verendus. Elige itaque Catonem; si hic tibi videtur nimis rigidus, elige remissioris animi virum Lælium; elige eum, cujus tibi placeat et vita, et oratio, et ipse animus note se ferens vultus; illum tibi

gleut. Sans une règle vous ne sauriez corriger ce qui n'est pas droit.

## ÉPIÏRE XII.

Que la vieillesse a ses avantages. — Qu'il faut être à toute heure disposé à la mort.

De quel côté que je me tourne, je vois des preuves de mon vieux âge. J'étais venu en ma maison des champs, et je me plaignais de la dépense que l'on avait faite pour rétablir un vieux bâtiment. Le concierge me répondit qu'il n'y avait point de sa négligence, mais que la maison était vieille. C'est moi pourtant qui ai fait bâtir cette maison. Que n'arrivera-t-il donc si les pierres de mon âge sont déjà gâtées? M'étant fâché contre lui, je pris la première occasion qui se présenta pour crier. Je vois bien, lui dis-je, que l'on n'a pas soigné de ces platanes; ils n'ont point de feuilles, ils sont tout pleins de nœuds et leurs branches toutes tortues; voyez comme le pied est noir et vilain; cela n'arriverait pas si on bêchait à l'entour et si on les arrosait. Alors, il me protesta qu'il faisait tout ce qu'il pouvait, et n'omettait aucune chose; mais que les arbres étaient vieux; cependant je les ai plantés et en ai vu la première feuille; ce qui soit dit entre nous. Après cela, m'étant tourné vers la porte : « Qui est, dis-je, ce vieillard décrépit? On a eu raison de l'avoir mis auprès de la porte; car je le mettrai bientôt dehors. Où l'as-tu trouvé? Quel plaisir prends-tu d'amener ici un mort étranger? » Lui, aussitôt : « Ne me connaissez-vous pas, dit-il; je suis le fils de Philostatus, votre receveur;

je suis ce Félicio qui était autrefois votre favori, à qui vous aviez coutume d'apporter de petites images. — Ce bonhomme radote, dis-je; quelle apparence qu'il ait été mon mignon? les dents lui tombent. » Enfin, j'ai cette obligation à ma maison, qu'elle m'a fait voir partout des marques de ma vieillesse.

Mais il faut chérir cette vieillesse, car elle est pleine de satisfaction quand on en sait bien user. Les pommes ne sont bonnes que lorsqu'elles commencent à passer : la beauté de l'enfance paraît sur sa fin. Ceux qui aiment le vin prennent grand plaisir au dernier coup qu'ils boivent, à ce coup qui les plonge dans l'ivresse et qui les noie. Ce qu'il y a de plus exquis dans les plaisirs de l'homme est réservé pour la fin. L'âge avancé et qui n'est pas encore décrépit, est bien agréable, et je le crois même que celui qui est venu à l'extrémité a ses plaisirs; au moins cela lui tient lieu de plaisir, de n'en avoir plus besoin. Qu'il est doux d'avoir chassé ces mouvements impétueux ! Cela est fâcheux, direz-vous, d'avoir toujours la mort devant les yeux; mais les jeunes gens la doivent avoir présente aussi bien que les vieillards; car nous ne sommes pas appelés à tour de rôle.

D'ailleurs, il n'y a personne si âgé qui n'ait raison de se promettre encore un jour. Or, un jour est un degré de la vie, qui est composée de plusieurs parties, et qui contient divers cercles, les moindres enfermés dans les plus grands : il y en a un qui embrasse et environne tous les autres; celui-là s'étend depuis le jour de la naissance jusqu'au jour de la mort : il y en a un autre qui borne

semper ostende, vel custodem, vel exemplum. Opus est, inquam, aliquo, ad quem mores nostri se ipsi exigunt. Nisi ad regulam, prava non corriges. Vale.

## EPISTOLA XII.

DE SENECTUTIS CONDOIS, ET MORTE ULTRO APPETITA.

Quocumque me verti, argumenta senectutis meae video. Veneram in suburbium meum, et querebar de impensis adificiis delibentis : ait villicus mihi, non esse negligentie suae villam, omnia se facere, sed villam veterem esse. Haec villa inter mentes meas crevit; quid mihi futurum est, si ista putrida sunt etatis meae saxa? Iratus illi, proximum stonacandi occasionem arripio. Apparet, inquam, has platane negligi : nullas habent frondes ! quam modici sunt et roturridi rami ! quam tristes et squalidi trunci ! hoc non accideret, si quis has circumfoderet, si irrigaret ! Jurat per Genium meum, se omnia facere, in nulla re cessare curam suam ; sed illas vetulas esse. — Quod inter nos sit, ego illas posueram, ego illarum primum videram folium. — Conversus ad januam : « Quis est, inquam, iste decrepitu, et merito ad ostium adnotatus ? foras enim spectat. Unde istunc nactus es ? quid te detectavit, alienum mortuum tollere ? » At ille : « Non cognovis me ? inquit : ego sum Felicio, cui solebas sigillaria

afferre ; ego sum Philostati villici filius, delictorum tuum. — Profecio, inquam, iste delirat ! Pupulus etiam delictum meum factus est ? Prorus potest fieri : dentes illi quum maxime cadunt ! »

Debeo hoc suburbano meo, quod mihi senectus mea, quocumque adverteram, apparuit. Complectamur illam, et amemus : plena est voluptas, si illa scias nisi. Gratissima sunt poma, quum fugiunt ; puertitia maxime in exitu decor est ; delictos vino potio extrema delectat, illa quae mergit, quae ebrietati summam manum imponit. Quod in se jucundissimum omnium voluptas habet, in finem sui differt. Jucundissima est ars detersa jam, non tamen princeps : et illam quoque in extrema regula statim judicio habere suas voluptates ; aut hoc ipsum succedit in locum voluptatum, nullis egere. Quam dulce est, cupiditates fatigare ac relinquere ! — « Molestum est, inquis, mortem ante oculos habere ! » — Primum ista tam seni ante oculos debet esse, quam juveni ; non enim clamatur ex censu ; deinde nemo tam senex est, ut improbe unum diem speret. Unus autem dies, gradus vite est : tota ars partibus constat, et orbes habet circumductos majores minoribus. Est aliquis, qui omnes complectatur et cingat ; his pertinet a natali ad diem extremum : est aliter, qui annos adolecentie excludit ; est qui totam pue-

l'adolescence, un autre qui enferme l'enfance; puis il y a l'an qui contient en soi tous les temps de la multiplication, desquels la vie est composée. Le mois a un cercle plus étroit; celui du jour l'est beaucoup davantage; mais il va aussi du commencement à la fin, et de l'orient à l'occident. C'est pourquoi Héraclite, surnommé le Ténébreux à cause de l'obscurité de ses discours, dit qu'un jour est pareil à tous les autres; ce que l'on a interprété diversement. Les uns disent qu'il est pareil en heures, ils ne mentent pas; car, si le jour est un temps du vingt-quatre heures, il est nécessaire que tous les jours soient pareils, parce que la nuit gagne ce que le jour perd; les autres disent qu'un jour est semblable à tous les temps; car il n'y a rien dans un long espace de temps que vous ne trouviez dans un seul jour, savoir : la lumière et la nuit, et cette vicissitude alternative du monde. Cela se reconnaît mieux par la nuit, qui est tantôt plus courte et tantôt plus longue; c'est pourquoi il faut disposer chaque jour comme s'il devait assembler tous les autres, et faire la conclusion de notre vie.

Pacuvius, celui qui usait de la Syrie comme de son patrimoine, se faisait inhumer chaque jour; car s'étant enseveli dans le vin, en ce festin qu'il avait fait préparer comme pour honorer ses funérailles, on le portait de la table dans une chambre, et parmi les gémissements d'une troupe de garçons prostitués, on chantait en musique : *Il a vécu, il a vécu!* Ce qu'il a fait par débauche, faisons-le par raison; et quand nous nous irons coucher, disons galement :

J'ai parcouru les ans marqués par mes destins.

*ritum ambitu suo attingit; est deinde ipse annus, in se omnia continens tempora, quorum multiplicatione vita componitur. Mensis arciores præciogitur circulo : angustissimum habet dies gyrum; sed et hic ab initio ad exitum venit, ab ortu ad occasum. Ideo Heraclitus, cui cognomen Scotion fecit orationis obscuritas : « Unus, inquit, dies per omni est. » Hoc alius aliter accepit : dixit enim, parem esse horis; nec mentitur : nam si dies est tempus viginæ et quatuor horarum, necesse est omnes inter se dies pares esse, quia nix habet quod dies perdidit. Alius ait, parem esse unum diem omnibus similitudine : nihil enim habet longissimi temporis spatium, quod non et in nox die invenias, lucem et noctem; et in alternas mundi vias plura fecit ita, non alia, alias contractiones, alias productiones. Itaque sic ordinandus est dies omnis, tanquam cogit agnere, et consumat aliquem expleat vitam. Pacuvius, qui Syriam usu suum fecit, quum vino et illis funeris epulis sibi parentaverat, sic in calculeum ferebatur a cœna, ut inter plures excoleorum hoc ad symphoniam caneretur, *felixque felixque!* Nullo non se die extulit. Hoc, quod ille ex mala conscientia faciebat, nos ex bona faciamus; et in sortum luri, læti hilaresque dicamus :*

Vixi et, quem dederat curam fortuna, peregi.

Si Dieu nous donne le lendemain, recevons-le avec joie; celui-là est heureux et sait jouir de la vie, qui attend le lendemain sans inquiétude. Quiconque dit : J'ai vécu, il profite du jour qui vient après.

— Mais il est temps de finir cette lettre. — Quoi direz-vous, viendra-t-elle sans quelque régal ? — Ne vous mettez point en peine, elle portera quelque chose avec soi. Mais que dis-je, quelque chose, je dis beaucoup de choses; car, qu'y a-t-il de plus excellent que ce mot que je lui donne pour vous porter ? C'est un grand mal de vivre en nécessité; mais il n'y a aucune nécessité de vivre en nécessité. Pourquoi n'y en a-t-il point ? Il y a de toutes parts des chemins courts et aisés, qui sont ouverts à la liberté. Remercions Dieu de ce que l'on ne peut retenir personne dans le monde; il est permis de braver la nécessité. Vous me direz : Mais Épicure a dit cela; pourquoi prenez-vous ce qui appartient à autrui ? J'ai droit sur toutes les vérités, et je continuerai de vous alléguer Épicure, afin que les gens qui considèrent, non pas ce qui a été dit, mais seulement celui qui l'a dit, sachent que ce qui est bon est commun à tout le monde.

## ÉPÎTRE XIII.

Que l'on peut connaître ses forces sans s'être éprouvés contre la fortune. — Que notre mal n'est le plus souvent que dans l'opinion.

Je sais que vous avez beaucoup de courage; car, avant que je vous donne des avis salutaires pour surmonter les adversités, vous vous

*Crastinum si adjecerit Deus, læti recipimus. Ille bestialis est, et securus sui possessor, qui crastinum sine sollicitudine expectat. Quisquis dixit : Vixi! quotidie ad lucrum surgit.*

Sed jam debeat epistolam includere. — Sic, inquit, sine ullo ad me peculini veniet? — Noli timere; aliquid accum feret; quare aliquid dixi? multum. Quid enim hoc voce præclarior, quam illi trade ad te perferendam? Multum est, in necessitate vivere; sed in necessitate vivere, necessitas nulla est. Quidni nulla sit? patent undique ad libertatem viæ multe, breves, faciles. Agamus Deo gratias, quod nemo in vita teneri potest; calcare ipsas necessitates licet. — Epicurus, inquit, dixit. Quid tibi cum alienis? Quid verum est, meum est; perseverabo Epicurum tibi ingerere; ni isti, qui in verbis jurant, nec quid dicatur ardeant, sed a quo, sciunt, quæ optima sunt, esse communia. Vale.

## EPISTOLA XIII.

QUE S'ENSEIGNE LES SAGESSES PAR L'ÉTUDE. DE L'ÉTAT DE LA SOLICITUDE.

Multum tibi esse animi scio. Nam etiam, antequam instrueres le préceptes salutaires et dura vinculis, sa-

promettez assez de vous-même contre les assauts de la fortune; vous vous en devez promettre davantage à présent que vous êtes venu aux prises avec la fortune, et que vous avez éprouvé vos forces, dont on ne peut jamais s'assurer qu'après avoir vu les difficultés élevées de toutes parts, et le péril tout proche. C'est ainsi que l'on éprouve un bon courage qui n'est pas pour fléchir sous la puissance d'autrui. Un athlète qui n'a point encore été battu ne saurait apporter une grande résolution au combat : cela n'appartient qu'à celui qui a versé son sang, à qui on a cassé les dents; qui, étant jeté par terre, a soutenu son ennemi sur son corps, et qui, sans perdre courage, s'est relevé plus animé qu'auparavant, et s'en revient au combat, enflé d'espérance.

Pour continuer la comparaison, la fortune a eu souvent le dessus; mais, bien loin de vous rendre, vous vous êtes dérobé de dessous elle, et vous vous êtes présenté plus fier qu'auparavant; car la vertu prend de nouvelles forces quand elle est attaquée; néanmoins, munissez-vous, s'il vous plaît, de quelques secours que je veux vous donner. Il y a, mon cher Lucile, plus de choses qui nous font peur, qu'il n'y en a qui nous font mal, et nous sommes plus souvent malades par opinion qu'en effet. Je ne vous parle point avec une élévation stoïcienne, mais d'un ton plus bas; car nous disons que toutes ces choses qui tirent des pleurs et des gémissements sont légères et dignes de mépris. Laisant à part toutes ces paroles magnifiques, mais véritables (ô dieux, vous le savez), je vous conseille seulement de ne vous point faire malheureux avant le temps; car ce que vous

craignez comme tout prêt à venir, ne viendra peut-être jamais; au moins est-il certain qu'il n'est pas encore venu. Il y a des choses qui nous tourmentent plus qu'elles ne doivent, et d'autres encore qui nous tourmentent sans qu'elles le doivent. Ou nous augmentons notre mal, ou nous le faisons, ou nous le prévenons. Ne parlons point du premier, parce que c'est une matière contentieuse, et que nous avons là-dessus un procès qui est indécis; car, ce que je dirai léger, vous l'appellerez insupportable. Je sais qu'il y en a qui rient parmi les fouets, et d'autres qui pleurent pour un soufflet; nous verrons ensuite si le pouvoir de ces choses-là consiste en leur force, ou en notre faiblesse.

Je vous demande seulement que, lorsque vos amis seront auprès de vous, qui vous diront que vous êtes malheureux, vous fassiez réflexion, non sur ce que vous entendrez, mais sur ce que vous sentirez; que vous consultiez votre patience, et que vous vous demandiez à vous-même, qui êtes bien instruit de vos affaires: Qu'y a-t-il donc? Pourquoi ces gens-ci se viennent-ils condoler avec moi? Qu'y a-t-il qui les fait trembler en m'approchant? Craignent-ils que mon malheur ne soit contagieux, et qu'il ne passe jusqu'aux autres? Interrogez-vous vous-même. Est-ce quelque chose de si dangereux? Le bruit n'est-il point plus grand que le mal? N'est-ce point sans raison que je me tourmente, que je m'attriste, et que j'appelle mal ce qui ne l'est pas? Comment, dites-vous, connaîtrai-je si ce qui m'afflige est un mal imaginaire ou véritable? En voici la règle. Nous sommes tourmentés par les choses présentes ou futures, ou par

tis adversus fortunam placebas illi; et multo magis, postquam cum illa conservasti manum, viresque expertus es tunc, quæ nunquam certam dare fiduciam tui possunt, nisi quæ nullas difficultates hinc et illinc apparuerunt, aliquando vero et propius accesserunt. Sic verus ille animus, et in alienum non venturum arbitrium, probatur; hæc ejus natura est. Non potest athleta magnos spiritus ad certamen afferre, qui nunquam singillatim est. Ille, qui vidit sanguinem suum, cuius dentes crepaverunt sub pugno; ille, qui supplantatus adversarium into tulit corpore, nec projecti sulcum projectus; qui, quoties cecidit, contumaciore resurrexit; cum magnus spe descendit ad pugnam. Ergo, ut similitudinem istam prosequar, sæpe jam fortuna supra te fuit; nec tamen tradidisti te, sed sublevisisti, et actus constitisti; multum enim adjicit tibi virtus necessitas. Tamen, si tibi videtur, accipe a me consilia, quibus vivere te possis. Plura sunt, Lucili, quæ nos terrent, quàm quæ premunt; et sæpius opinione, quàm re, laboramus. Non loquor tecum Stolica lingua, sed hæc summissiori. Nos enim dicimus, omnia ista quæ gemitus magnisque exprimunt, levia esse, et contempnenda. Omittamus hæc magna verba, sed, Dilecti! vera.

Illud tibi præcipio, ne sis miser ante tempus; quum illa, quæ velut imminente espavisti, fortasse nunquam ventura sint, certe nondum venerint. Quædam ergo nos magis torquent, quàm debent; quædam ante torquent, quàm debent; quædam torquent, quum omnino non debeant. Aut augemus dolorem, aut fingimus, aut præcipimus. Primum illud, quia res in controversia est, et licet contestam habemus, in præsentia differatur. Quod ego leve diceo, in gravissimum esse contendes; sed alios inter flagella ridere, alios genere sub colapho. Postea videbimus, utrum ista vis viribus valeant, an imbecillitate nostra; illud præsta mihi, ut, quoties circumstiterint qui tibi te miserum esse persuadeant, non, quid audias, sed quid sentias, cogites; et cum patientia tua deliberes; ac te ipse interroges, qui tui optime nosti, quid est quare isti me complorent? quid est quod trepidant, quod contagium quoque mei timeant, quasi transire calamitatis possit? Est aliquid istis mali? an res ista magis infans est, quàm mala? Ipse te interroga; numquid sine causa cruciar, et mæreo, et, quod non est, malum facio?

Quomodo, inquit, intelligam, vana sint, an vera, quibus angor? — Accipe hujus rei regulam! Aut præsentibus

nules deux ensemble. Il est aisé de juger des choses présentes, si votre corps est en liberté, s'il est sain, si on ne lui a point fait de mal; nous verrons ensuite les choses futures; il n'en est pas question aujourd'hui. — Mais, direz-vous, elles arriveront.

Premièrement, considérez s'il y a des conjectures infaillibles du mal qui doit arriver; car souvent nous sommes travaillés de soupçons, et trompés par les faux bruits qui perdent quelquefois des armées, et à plus forte raison des particuliers. Il en va ainsi, mon cher Lucile. Nous nous rendons incontinent à l'opinion, nous n'examinons point les choses qui nous font craindre; mais nous tremblons et nous tournons le dos comme ces soldats qui abandonnent leur camp, effrayés de la poussière que des bestiaux courants ont émue, ou d'une fausse nouvelle qui s'est répandue sans qu'on en sache l'auteur. Je ne sais pourquoi les choses fausses étonnent davantage que les véritables, sinon parce que celles-ci ont leur mesure et leur être déterminé, et que celles-là qui sont incertaines dépendent de notre esprit qui y met du plus ou du moins, comme bon lui semble. De là vient qu'il n'y a point de craintes si dangereuses que ce qu'on appelle terreurs paniques; car, si les autres craintes sont sans raison, celles-ci sont encore sans connaissance. Examinons donc l'affaire exactement.

Il est vraisemblable qu'il arrivera quelque mal? Cela ne conclut pas qu'il soit vrai. Combien de choses, que l'on n'attendait pas, sont-elles arrivées? et combien de choses, que l'on attendait, n'ont-elles point eu d'événement? Mais je veux que le

mal arrive, à quoi sert de l'anticiper? Il vous tourmentera assez tôt quand il sera venu: cependant espérez mieux. Que gagnerai-je? Du temps. Il pourra survenir beaucoup de choses qui arrêteront ou détourneront le péril prochain. On a vu des gens se sauver par un incendie; d'autres tomber doucement à terre avec les ruines d'un bâtiment. N'a-t-on pas vu aussi quelquefois détourner l'épée de dessus la tête qu'elle allait abattre, et le condamné survivre à son bourreau? La mauvaise fortune a de la légèreté aussi bien que la bonne; peut-être sera-t-il, peut-être ne sera-t-il pas; tandis qu'il n'est pas, espérez mieux. Assés souvent, sans aucune apparence de mal, l'esprit se forme des illusions en interprétant sinistrement un mot ambigu, ou il grossit l'injure de la personne offensée; considérant, non pas jusqu'où monte sa colère, mais jusqu'où elle peut monter. Certainement on n'aurait pas raison d'aimer la vie, et la misère des hommes serait extrême, s'il fallait craindre tout le mal qui se peut faire. Servez-vous ici de votre prudence, et chassez par force d'esprit la crainte même la mieux fondée; sinon, sauvez un défaut par un autre; modérez la crainte par l'espérance. Il n'y a rien de si certain parmi les choses que nous craignons, qu'il ne soit encore plus certain que les choses que nous craignons s'adonnissent souvent, comme celles que nous espérons s'évanouissent. Examinez donc votre crainte et votre espérance, et quand vous les trouverez l'une et l'autre incertaine, croyez ce que vous aimerez le mieux. Si vous avez plus de sujet de craindre, penchez toutefois de

bon torquemur, aut futuris, aut utriusque. De presentibus facile est iudicium. Si corpus tuum liberum est, sanum est, nec illius ex injuria dolor est; videbimus quid futurum sit; hodie nihil negotii habet. At enim futurum est! Primum diapice, an certa argumenta sint venturi mali; plerumque enim suspicionibus laboramus; et illud nobis illa, quæ conficere bellum solet, fama, multo autem magis singulos conficit. Ita est, mi Lucili. Cito accedimus opinioni; non conquirimus illa, quæ nos in metum adducunt, nec excutimus; sed trepidamus, et sic vertimus terga, quemadmodum illi, quos pulvis motus fuga pecorum evexit castris, aut quos aliqua fabula sine auctore sparsa conterruit. Nescio quomodo, magis vana perturbant; vera enim modum suum habent; quidquid ex incerto venit, conjecturae et preventis animi licentiae traditur. Nulli itaque tam perniciosis, tam irrevocabiles, quam lymphatici metus sunt; ceteri enim sine ratione, hi sine mente sunt. Inquiramus itaque in rem diligenter. Verisimile est, aliquid futurum mali? non statim verum est. Quam multa non expectata venerunt; quam multa expectata nunquam comparuerunt! Etiam si futurum est, quid juvat dolori tuo occurrere? Satis cito dolabis, quam veneris! Interim tibi meliora promitte. Quid facies tueri?

tempus! Multa interveniunt, quibus vicinum periculum, ut prope adnotum, aut sublestat, aut desinat, aut in alienum caput transeat. Incendium ad fugam potuit; quodam molititer ruina deposuit; aliquando gladius ab ipsa cervice revocatus est; aliquis carnifici suo superstiti fuit. Habet etiam mala fortuna levitatem. Fortasse erit; fortasse non erit; interim non est; meliora propone. Nonnunquam nullis apparentibus signis, quæ mali aliquid pronuntient, animus sibi falsas imagines fingit, aut verbum aliquid dubie significationis detorquet in pejus, aut majorem sibi offensam proponit alicujus, quam est; et cogitat, non quam iratus ille sit, sed quantum liceat irato. Nulla autem causa vitæ esset, nulla miseriarum modus, si timeretur quantum potest. Illic prudentia prosit, hic robore animi evidentem quoque metum respice; si minus, vitio vitium repelle, spe metum tempera. Nihil tam certum est ex his quæ timeantur, ut non certius sit, et formidata subidere, et sperata decipere. Ergo et spem ac metum examina, et, quales incerta erunt omnia, tibi fave; crede quod navis. Si plures habebis sententias metus, nihilominus in hanc partem potius inclina, et perturbare te desine. Ac subinde hoc in animo dux, majorem partem mortaliem, quam illi nec sit nec tibi duxum mali,

l'autre côté, et cessez de vous travailler. Ensuite représentez-vous que la plupart des hommes se tourmentent et s'agitent, quoiqu'ils ne sentent point de mal, et qu'il soit certain qu'il ne leur en doit pas arriver. Personne ne se retient, lorsqu'il est une fois ébranlé, et ne prend soin de régler sa crainte sur ce qui est effectivement vrai. Personne ne dit : C'est un imposteur, il l'a inventé, on il l'a cru légèrement. Nous nous abandonnons aux premiers rapports; nous appréhendons ce qui est douteux, comme s'il était certain; nous ne gardons aucune mesure; du scrupule nous passons incontinent à la crainte. J'ai honte de vous parler de la sorte, et de vous vouloir guérir avec de si petits remèdes. Si quelqu'un dit : Peut-être cela n'arrivera-t-il pas; dites : Mais quand il arriverait ? Nous verrons s'il arrivera, et ce sera peut-être pour mon avantage; en tout cas ma mort fera honneur à ma vie. Le poison a fait la grandeur de Socrate; si vous ôtiez à Caton le poignard qui lui conserva la liberté, vous lui retrancheriez une grande partie de sa gloire. Je suis trop longtemps à vous exhorter, vu que vous n'avez besoin que d'être averti.

Je ne force point votre inclination, car je sais que vous êtes né pour les choses dont je vous entretiens. Servez-vous-en donc pour cultiver et accroître ces beaux talents que vous possédez.

Mais je ne puis finir cette lettre sans y mettre le cachet, c'est-à-dire sans lui donner quelque parole de conséquence à vous porter. « Le sot, outre tous ses défauts, a encore celui-ci, de commencer toujours à vivre. » Pesez ce que cela signifie, mon cher Lucile, et vous comprendrez combien est honteuse la légèreté de ces gens qui changent

tous les jours de façons de vivre, et qui trament de nouveaux desseins sur la fin de leurs jours. Représentez-vous chaque homme en particulier; vous trouverez des vieillards qui songent encore aux honneurs, aux charges, au trafic et aux voyages lointains; mais qu'y a-t-il de plus honteux qu'un vieillard qui commence à vivre ? Je ne déclarerais point l'auteur de cette sentence, si elle n'était des plus particulières et des moins communes d'épicure et de celles que je me suis donné le pouvoir de m'approprier.

## ÉPIÔTE XIV.

Qu'il faut aimer son corps, mais sans préjudice de son honneur. — Que l'on ne doit point se commettre avec les grands, ni se mêler dans le désordre des affaires.

J'avoue que nous aimons naturellement notre corps, et que nous devons le traiter avec quelque indulgence, parce que nous en sommes les tuteurs, mais non pas les esclaves; car, quoiqu'on se rend sujet à son corps, et lui rapporte tous ses soins, se charge sans doute d'une grande servitude. Conduisons-nous donc comme sachant que nous ne devons pas vivre pour le corps, mais que nous ne pouvons pas vivre sans le corps. En effet, quand on l'aime trop, on se trouve agité de crainte, embarrassé de soins, et exposé à mille déplaisirs. Qui hérit trop sa personne ne considère guère l'honnêteté et la bienséance. Je veux bien que l'on en prenne tout le soin possible; mais à condition de l'abandonner au feu, lorsque la raison, l'honneur et la foi le demanderont. Cependant évitons autant que nous pourrions, non-seulement

neque pro certo fatum sit, neque ac discurre. Nemo enim resistit sibi, quum capiti impelli; nec timorem suum redigit ad verum. Nemo dicit: vanus auctor est, vanus est; aut flexit, aut credidit! Damus nos referentibus; expavescimus dubia pro certis; non serius modum rerum; statim in timorem veniunt scrupulus.

Pudet me ibi sic tecum loqui, et tam levibus te remediis foelitare. Alius dicit: fortasse non veniet! tu dic: quid porro, si veniet? videlicet inter vineas; fortasse pro me veniet, et mors ista vitam honestat. Cicuta magnam Socratem conficit; Catoni gladium amentorem liberatistatue torquer, magnam partem detraxeris glorie. Nimium dux te cohoris, quum tibi admonitione magis, quam exhortatione opus sit. Non in diversum te a natura ducimus; natus es ad ista que dicimus. Eo magis bonum tuum ange, et exorna. Sed jam finem epistolae faciam, si illi signum suum impressero, id est, si quum magnificent vocem perferendum te te maddovera. « Inter cetera mala hoc quoque habet stultitia, semper incipit vivere. » Considera quid vox ista significet, Lucili virorum optime, et intelliges, quum feda sit hominum jentis, quotidie nova vite fundamenta potentiam, no-

vas spes etiam in exitu inehonorem. Ciceronipius deum singulos; occurrunt tibi senes, qui se quum maxime ad ambitionem, ad peregrinationes, ad negotiandum parent. Quid est turpius, quum tenes vivere incipiens! Non adjicerem auctorem tute voci, nisi esset secretior, nec inter vulgata Epicuri dicit; que nihil et laudare, et adoptare permittit. Vale.

## EPIÔTE XIV.

QUERENDO CORPORE CONCLUDEND.

Pateor humanum esse nobis corporis nostri caritatem; fateor nos hujus genere tutellam; non nego indulgentiam illi; servientum nego. Multis enim serviet, qui corpori servit; qui pro illa nimium timet, qui ad illud omnia fert. Sic gerere nos debemus, non tanquam propter corpus vivere debeamus, sed tanquam non possumus sine corpore. Hujus ac alius amor timoribus laqueatur, sollicitudinibus oneratur, contrariis obijcit. Honestum est vite est, ad corpus animi carum est. Agitur res diligentissime curâ; ita tamen, ut, quum exigit ratio, quum dignitas, quum fides, mittendum in ignem sit. Nihilominus, quantum possumus, evitemus incommoda quoque,

les dangers, mais encore les incommodités; et tâchent de nous mettre en sûreté par les moyens que nous jugerons plus propres pour nous garantir des choses que nous avons à craindre, qui sont de trois sortes, si je ne me trompe; savoir : la pauvreté, les maladies et l'oppression des personnes puissantes; mais la dernière de ces choses est celle qui nous ébranle davantage, parce qu'elle vient accompagnée de bruit et de tumulte. Les deux autres sont des maux naturels qui se glissent doucement, et qui ne frappent ni les yeux ni les oreilles; mais l'oppression se produit avec appareil, elle est environnée de couteaux, de feux, de chaînes, et suivie d'une troupe de bêtes farouches, toutes prêtes à déchirer les entrailles de ceux qui leur seront exposés. Représentez-vous en cet endroit une prison, des creux, des chevalots, des angles de fer, un pieu qui traverse le milieu du corps et qui sort par la bouche; des membres tirés à quatre chevaux; une chemise trempée dans le soufre, et tout ce que la cruauté a inventé d'auteurs. Il ne se faut pas étonner si l'en conçoit une forte appréhension de ces choses dont l'appareil et la diversité sont si terribles; car, comme le bourreau augmente la crainte du supplice par le nombre des instruments qu'il expose aux yeux du condamné (en sorte que cette multitude effroie abât souvent celui que la patience aurait fait résister), ainsi, entre les choses qui agissent sur nos esprits, celles-là ont plus de force qui ont plus d'apparence et d'extérieur. Il y a des maux qui ne sont pas moindres, je veux dire la faim, la soif, les ulcères intérieurs, et la fièvre qui brûle les entrailles; mais ils sont cachés, et n'ont rien à

faire voir qui menace et qui donne de l'effroi; les autres maux sont comme ces grandes armées à qui tout cède à la vue de leur appareil.

C'est pourquoi il faut prendre garde de n'offenser personne. Quelquefois c'est le peuple que nous devons redouter. Quelquefois ce sont ceux qui ont crédit dans le sénat, si le gouvernement est ainsi disposé. Quelquefois ce sont les particuliers qui ont reçu l'autorité du peuple, pour l'exercer sur le peuple même. Il est bien difficile d'avoir tous ces gens-là pour amis; c'est assez de ne les avoir pas pour ennemis. Par cette raison, le sage ne se doit pas attirer la haine des personnes puissantes; au contraire, il la doit éviter comme un écueil. Quand vous allez en Sicile, il faut passer le détroit. Un pilote téméraire ne se mettra guère en peine si le vent du midi souffle; c'est pourtant celui qui agite cette mer, et y excite des orages; il ne se retirera pas à côté vers le bord, mais il s'avancera jusqu'où Charybde roule des vagues impétueuses. Un autre, plus avisé, demandera à ceux qui connaissent les lieux d'où vient cette agitation, quel signe donneait l'air et les nuages, et il prendra sa route bien loin de cet endroit fâcheux par tant de naufrages. Le sage lieut la même conduite, il évite les puissances qui lui pourraient nuire, avec cette précaution, qu'il ne parait pas avoir dessein de les éveiller; car, notre sûreté consiste en partie à ne pas fuir ouvertement, parce qu'il semble que l'en condamne tout ce que l'on fuit.

Il faut donc user de circonspection, pour nous mettre à couvert du peuple. Premièrement, ne lui demandons rien pour les choses qui peuvent

non tantum periculis; et in tutum nos redeamus, exagitantes subito, quibus possint timenda depelli. Quorum tria, si fallor, genera sunt: timetur inopia, timeatur morbi, timeatur que per vim potentioris eveniunt. Ex his omnibus nihil nos magis concutit, quam quod ex aliena potentia impendat; magno enim strepitu et tumultu venit. Naturalis mala que reituli, inopia atque morbi, silentio subeunt, nec oculis, nec auribus quidquam terroris inculcunt; loquens alterius nulli pompa est; ferrum circa se habet, et igoas, et catenas, et turbam ferarum, quam in viscera immittit humana. Cogita hoc loco carcerem, et cruces, et equosque, et uncum, et adactum per medium hominem, qui per os emerget, stipitem, et distracta in diversum actis loricibus membra; illam tunicam, alimentis ignam et liliam et textam; quicquid aliud, præter hæc, commenta severitas est. Non est itaque mirum, si maximus hujus rei timor est, ejus et varietas magna, et apparatus terribilis est. Nunc quædamdam plus agit terror, quo plura instrumenta doloris exposuit (specie enim vincitur, qui patienter resistissent); ita ex his, que animos nostros subigunt et domant, plus proficiunt que habent quod ostendant. Ille pes non minus graves suat, famem dico, et sitim, et præcordio-

rum aspirationes, et febres viscera ipsa torrentes; sed latent, nihil habent quod intenteat, quod preferant; hæc, ut magna bella, aspectu peratque videntur.

Denique itaque operam, abstinemus offensis. Interdum populus est, quem timere debeamus; interdum, si en civilatis disciplina est, ut plurimum per senatum transiguntur, gratiosi in eo viri; interdum singuli, quibus potestas populi, et in populum, data est. Hoc omnes amicos habere, sperosum est; salus est, inimicos non habere. Itaque sapiens nunquam potentium iras provocabit; immo declinabit, non aliter quam in navigando procellem. Quom peteres Siciliam, trajecisti fretum. Temerarius gubernator contempsit auri minas (ille est enim, qui Siculum pelagus exasperet, et in vortices eogat); non sinistram petiti litus, sed id, quo propior Charybdis maris convolvit; at ille caudior peritior locorem rogat, qui æstus sit, que signa dent nubes; et longe ab illa regione vorticibus infami cursum tenet. Idem facit sapiens; nocivam potentiam vitat, hoc primum cursum, ne vitare videatur. Pars enim securitatis et in hoc est, non ex professo eam petere; quia, que quis fugit, damnet. Circumspiciendum ergo nobis est, quomodo a vulgo tuti esse possimus. Primum nihil idem concupiscimus; rita est Inter



exciter des débats et nous attirer des compétiteurs. Après cela, n'ayons rien qui puisse faire la fortune de celui qui nous le voudrait ravir; qu'il n'y ait pas même grand butin à faire en nous dépouillant. Il y a peu de gens qui versent le sang pour le sang seulement, et l'on rencontre plus d'avares que d'ennemis; le voleur laisse passer celui qui n'a rien à perdre, et le pauvre marche en paix dans un chemain couvert de soldats. Il faut ensuite éviter trois choses, suivant l'ancienne maxime : la haine, l'envie et le mépris. La sagesse seule peut enseigner la méthode, car c'est un tempérament assez difficile. Il y a danger que, craignant l'envie, on ne tombe dans le mépris, et que ne voulant pas nous élever au-dessus des autres, nous ne leur fassions voir qu'ils peuvent nous mettre sous leurs pieds : d'autre part, beaucoup de gens sont obligés de craindre, parce qu'il y a sujet de les craindre; assurés-nous de tous côtés; il n'est pas moins dangereux d'être méprisé que d'être envié. Il faut donc avoir recours à la philosophie : cette étude est en vénération, non-seulement aux gens de bien, mais encore à ceux qui ne sont pas tout à fait perdus. L'éloquence du barreau et tout ce qui sert à persuader les peuples a toujours une partie adverse; mais la philosophie, qui est tranquille et qui ne se mêle que de ses affaires, n'est jamais méprisée, puisque tous les arts et les sciences lui rendent honneur, même chez les peuples les plus barbares. Le vice n'aura jamais tant de crédit, et la conspiration qu'il a jurée contre la vertu ne sera jamais assez forte pour empêcher que le nom de la philosophie ne demeure véné-

nable et sacré; mais enfin il en faut user avec modestie et avec prudence.

Quoi ! ne direz-vous, vous semble-t-il que Marcus Caton philosopheât comme il faut, de prétendre empêcher par son avis la guerre civile de se jeter au milieu de deux princes armés et furieux, et tandis que les uns se déclaraient contre Pompée, et les autres contre César, de les choquer tous les deux ensemble? Ou pourrait douter que le sage fit bien de prendre part au gouvernement de la république dans un temps de confusion.

Que prétendez-vous, Caton? Il ne s'agit plus à présent de la liberté, il y a longtemps qu'elle est perdue; on demande seulement si Pompée ou César sera le maître; quel intérêt prenez-vous dans ce différend? Rien ne vous regarde ici, on veut faire choix d'un maître. Que vous importe qui demeure le vainqueur? Celui qui succombera aurait bien pu, à la vérité, devenir plus méchant; mais celui qui demeurera victorieux n'en sera pas meilleur.

J'ai parlé des derniers temps de Caton; mais dans les temps précédents les conseils d'un homme si sage, qui voulait prévenir la ruine de la république, ne furent point écoutés; il ne cessa de crier et de faire des harangues inutiles, tandis que porté sur les maies du peuple et tout couvert de l'ordure qui lui avait été jetée, on le tirait hors de la place, ou qu'on le traînait du sénat dans la prison. Mais nous verrons bientôt si le sage doit s'employer quand il n'y a nulle apparence de succès; cependant je vous propose pour exemple ces grands personnages, lesquels étant exclus des affaires publiques, se sont retirés pour

compétiteurs. Deinde nihil habebamus quod cum magno emolumento insidiantis eripi possit; quam minimum sit in corpore tuo spoliatorum. Nemo ad humanum sanguinem propter ipsum venit, aut admodum pauci; plures computant, quam oderunt; undum latro transmittit; etiam in obscuro via pauperi pax est. Tris deinde, ex præceptione veteri, præstanda sunt ut vitentur; odium, invidia, contemptus. Quomodo hoc fiat, sapientia sola monstrabit. Difficile enim temperamentum est; verendumque, ne in contemptum nos invidia timor transferat; ne, dum calcare nobiscum, videamur posse calcari; multis timendi altius causas, timeri posse. Undique nos reducamus; non minus contemni, quam supel, nocet.

Ad philosophiam ergo confugiendum est; hæc litteræ, non dico apud bonos, sed apud mediocriter malos, infularum loco sunt. Nam furoris eloquentia, et quæcumque alia populum movet, adversarius habet; hæc, quæta et sui negotii, contemni non potest; cui ab omnibus aribus, etiam apud pessimos, honor est. Nunquam in tantum convalescet nequitia, nunquam sic contra virtutes conjurabit, ut non philosophia nonne venerabile et sacrum munus. Cæterum philosophia ipsa tranquille modesteque præstanda est. — Quid ergo? inquias, videtur tibi Marcus

Cato modeste philosophari, qui bellum civile sententia sua reprimi? qui furentium principum armis medius intervenit? qui aliis Pompeium offendentibus, aliis Cæsarem, sinistri incessit duos? — Potest aliquis disputare, an illo tempore capessenda fuerit sapientiæ respública. Quid tibi vis, Marce Cato? jam non agitur de libertate; ultimæ pessumdata est! Queritur utrum Cæsar, an Pompeius possidet rempublicam. Quid tibi cum ista contentione? uille partes tuæ sunt. Dominus cægitur; quid tua, uter vincit? Potest melior vincere; non potest non peior esse, qui vicerit! Ultimas partes attingi Catonis; sed ne priores quidem suoi fuerunt, qui sapientem in illam rapinam rempublicam admittent. Quid aliud quam vociferatus est Cato, et misit irritas voces, quam modo per populi iuratus mensus, et obrutus spatii, et portandus extra forum traheretur, modo a seant in carcerem duceretur? Sed postea videbimus, an sapientis opera perdesenda sit; interim ad hoc te Stoicos voco, qui a república exclusi, secesserunt ad cotendam vitam, et humano generi iura condenda, sine ulla potentioris offensa. Non conturbabit sapientis publicos mores, nec populum in se vite mortale convertet. Quid ergo? utique erit tutus, qui hoc propositum sequetur? Promittere tibi hoc non magis possum,

mener une vie privée et donner des lois à tous les hommes sans choquer ceux qui avaient le pouvoir en main. Le sage ne va point contre les coutumes établies, et ne s'attire point la haine du peuple par la singularité de sa conduite. Quoi donc ! Celui qui suivra cet avis, sera-t-il en sûreté ? C'est de quoi l'on n'oserait vous répondre, non plus qu'on ne saurait promettre la santé à un homme sobre ; et toutefois la sobriété fait qu'on se porte bien. Il périt quelquefois un vaisseau dans le port ; mais que pensez-vous qu'il arrive en pleine mer ? Combien celui qui n'est pas en sûreté, vivant en repos, serait-il plus exposé s'il se jetait dans les affaires et dans l'embaras ! Les bons périssent quelquefois ; qui en doute ? Mais cela est plus ordinaire aux méchants. On ne laisse pas d'être bon escrimeur pour avoir reçu quelques coups dans la garde de son épée. Enfin, le sage considère en toutes choses ce qu'il entreprend, et non pas ce qu'il en viendra. Nous sommes maîtres de nos entreprises ; la fortune ordonne du succès : à la vérité, je ne me soumettrai jamais à ses jugements. Vous me direz qu'elle donne souvent du chagrin et des traverses : il est vrai ; mais on ne condamne pas le voleur au même temps qu'il fait le coup.

Je m'imagine présentement que vous tendez la main pour recevoir la paie ordinaire ; je vous la veux payer en or ; et puisque je parle de la possession de ce métal, il faut que vous appreniez la manière de vous en servir utilement et avec plaisir. « Celui-là jouit parfaitement des richesses, qui n'a nullement besoin de richesses. » Vous ne demanderez le nom de l'auteur ; c'est Épicure, Métrodore, ou quelque autre de la même secte. Jugez de ma bonté, puisque je fais ainsi valoir les

sentiments d'autrui. Mais qu'importe qui l'ait dit ? Il est dit pour tout le monde. Qui a besoin de richesses a peur de les perdre ; or, la jouissance d'un bien qui donne du soin ne satisfait point le propriétaire ; il veut toujours l'augmenter, et tandis qu'il songe à l'accroître, il ne pense pas à en jouir : il se rend compte à lui-même, il plaide, il feuillette son journal, et de maître il devient procureur de sa maison.

## ÉPITRE XV.

Il est plus nécessaire d'exercer l'esprit que le corps. — Les biens de fortune ne sauraient remplir nos vœux.

C'était la coutume des anciens, qui s'observait encore de mon temps, de mettre au commencement d'une lettre : Si vous vous portez bien, tout va bien. Nous pouvons dire avec autant de raison : Si vous philosophiez, tout va bien ; car enfin, c'est par là qu'on se porte bien, autrement l'esprit est malade. Le corps même, quoiqu'il soit robuste, ne l'est qu'à la manière des furieux et des frénétiques. C'est pourquoi ayez un soin particulier de conserver cette santé ; puis vous pourvoirez à l'autre, qui ne vous coûtera pas beaucoup, si vous voulez vous bien porter. Car je trouve, mon cher Lucile, que c'est une sottise occupation et fort indécente à un homme de lettres d'exercer ses bras, de se grossir le cou et de s'affermir les reins ; vous avez beau vous engraisser et fortifier vos membres, vous ne serez jamais si gros qu'un bœuf ; outre que l'embonpoint étouffe l'esprit et le rend pesant. C'est pourquoi resserrez tant que vous pourrez votre corps, et donnez le

quam in homine leperant bonam valetudinem ; et la ment fecit temperantia bonam valetudinem. Perit aliquis navis in portu ; sed quid tu accidere in medio mari credis ? Quanto huic periculum paratius foret, multa agentis moestitiae, cui ne otium quidem tutum est ? Perunt aliquando innocentes ; quis negat ? nocentes tamen sapient. Ars est constare, qui per ornamenta percussus est. Denique consilium, rerum omnium sapiens, non exitum, spectat. Initia in potestate nostra sunt ; de aereota Fortuna iudicat, cui de me sententiam non do. Aliquid venerationis afferret, aliquid adversi ! Nunc dominatur latro, quem occidit.

Nunc ad quotidianum stipem manum porrigit. Aurea te stipe implebo ; et quis facta est auri mentio, accipe quemadmodum usus fructusque ejus tibi esse gratior possit. « La maxime divilis fructus, qui minime divitiis indiget. » — Ede, inquit, auctorem. — Ut scias quam beignis simus, propositum est aliena laudare ; Epicuri est, aut Metrodori, aut alienus ex illis officio. Et quid interest, quis dixerit ? omnibus disti. Qui eget divitiis, timet pro illis ; nemo autem sollicito bono fruitur ; adicere illis ali-

quid statet ; dum de incrementis cogitat, oblitus est usus ; rationes accipit, forum conerit, kalendarium versat, fit ex domino procurator. Vale.

## EPISTOLA XV.

DE CORPORA EXERCITATIONIBUS.

Mos antiquis fuit, usque ad meam servatus aetatem, primis epistolae verbis adicere : « Si vales, bene est ; ego valeo. » Recte et nos dicimus : Si philosopharis, bene est. Valere enim hoc demum est ; sine hoc aeger est animus. Corpus quoque, etiam si magnas habet vires, non aliter quam furiosi aut parentelici validum est. Ergo hanc praecipue valetudinem cura ; deinde et illam secundam, quae non magno tibi constabit, si volueris bene valere. Stultus est enim, mi Lucili, et minime convalescens lile-rato viro, occupatio exercendi lacertos, et dilatandi cervicem, ne latera firmandi. Quam tibi felicitate sagina eraserit, et tori creverint ; nec vires anquam optimi bovis. oec pondus aequabis. Adice nunc, quod majore corporis sarcina nimis eliditur, et minus agilis est. Itaque, quan-

large à votre esprit. Ceux qui s'adonnent à ces exercices violents s'engagent à beaucoup d'incommodités, car en premier lieu, le grand travail, en épuisant les esprits, rend l'homme incapable d'une forte application et d'une étude sérieuse, et puis le poids des viandes lui rend la conception plus tardive. Vous voyez encore des esclaves qui montrent les exercices, gens de mauvaise vie, qui ne font rien que boire et s'ôindre d'huile, et qui croient avoir bien employé la journée quand ils ont bien sué, et puis avalé quantité de vin au lieu de la sueur qu'ils ont rendue. C'est une vie de malade que de boire et de suer continuellement. Il y a des exercices courts et aisés qui délient le corps, et n'emportent guère de temps, ce qu'il faut considérer avant toutes choses. Par exemple la course, le mouvement des mains chargées de quelque poids, le saut en l'air ou par bas, ou celui qui se fait à la mode des Saliens, ou, pour parler plus librement, le saut du foulon; choisissez celui qu'il vous plaira de ces exercices, l'usage vous le rendra facile.

Mais quoi que vous fassiez, revenez bientôt du corps à l'esprit, et l'exercez le jour et la nuit. Il n'y a pas grand-peine à l'entretenir; le froid, le chaud, ni même la vieillesse ne vous empêchera pas de cultiver un bien qui devient meilleur plus il vieillit. Ce n'est pas que je veuille que vous soyez continuellement attaché sur un livre ou sur vos tablettes; il faut donner à l'esprit quelque repos qui le récré et ne l'épuise pas. Il est bon de se faire porter en litière; cela rempe le corps, et n'empêche pas l'étude; car vous y pouvez lire, dicter, parler et écouter. La promenade fait la

même chose. Vous ne devez pas aussi négliger l'exercice de votre voix; mais je ne puis approuver que vous l'éleviez avec de certains tons, et que vous l'abaissiez ensuite. Si vous voulez encore apprendre à marcher, vous ferez venir de ces gens à qui la nécessité a fait inventer des règles pour cela; vous en trouverez qui compasseront vos pas, qui observeront les morceaux que vous mangerez, et qui prendront autant de licence que votre patience leur en donnera. Quoi! faut-il d'abord parler en criant et en faisant effort? Il est si naturel de s'émuouvoir petit à petit, que les plaideurs mêmes ne crient qu'après avoir parlé doucement; il n'y a personne qui implore le secours et la foi des Quirites dès le commencement d'une cause. C'est pourquoi suivez le mouvement de votre esprit, en reprenant le vice tantôt plus impétueusement, et tantôt plus lentement, selon que votre vœux et votre poumon se trouveront disposés; mais, quand vous reprendrez haleine, prenez garde que votre voix s'abaisse doucement, et qu'elle ne tombe pas tout à coup; il faut qu'elle se ressente des qualités de celui qui la gouverne, et qu'elle ne s'adoucisse pas d'une manière inepte et grossière; car il ne s'agit pas d'exercer notre voix, mais de nous exercer avec notre voix.

Je ne vous ai pas déchargé de peu d'affaires, en vous donnant tous ces avis; je veux joindre à cette grâce un présent qui ne vous déplaîra pas. Voici un beau précepte. « La vie des fous est égarée, agitée de crainte et tout embarrassée de l'avenir. » Vous me demandez qui a dit cela? C'est celui que je vous ai nommé ci-devant. Maintenant quelle est, à votre avis, cette vie des fous? Est-ce

tum potes, circumscribere corpus tuum, et animo locum laxa! Multa sequuntur incommoda huic dedito curæ; primum exercitationes, quarum labor spiritum exhaurit, et inbalilem intentioni ac studii acrioribus reddit; deinde copia ciborum subtilitas impediunt. Accedunt pessime: nota mancipia in singulorum recepta, homines inter oleum et vinum occupati; quibus ad votum dies actus est, si luxu desudaverunt, si in locum ejus quod effluxit, multum potionis altius in jejuniis hauri regresserunt. Bibere et sudare, vita cardiaca est. Sunt exercitationes et faciles et breves, quæ corpus et sine mora laxant, et temporis parent, eorum præcipua ratio habenda est. Cursus, et cum aliquo pondere manus motus, et saltus, vel ille qui corpus in altum levat, vel ille qui in longum mittit, vel ille, ut ille dicam, saltus, aut, ut contumeliosius dicam, saltionis. Quod libet ex his elige; uti sit facile. Quidquid facies, cito redi a corpore ad animum; illum noctibus ac diebus exerce; laboro modico altius ille. Hæc exercitatio non frigus, non æstus impedit, ne senectas quidem. Id bonum cura, quod velutis sit melius. Neque ego te jubeo semper immorari libro, aut pugillaribus; dandum est aliquod intervallum animo; ita tamen ut non

resolvatur, sed remittatur. Gestatio et corpus concutit, et statim non offit; possis legere, possis dicere, possis loqui, possis audire; quorum nihil ne embolus quidem vetat fieri. Nec in intentionem vocis contempneris; quam velo te per gradus et certos modos altollere, deinde deprimere. Quod si velis deinde, quemadmodum ambules, discere, admittis istos, quos nova artificia docuit fumes; erit qui gradus istos temperet, et buccas et dentes observet, et in tantum procedat, in quantum ejus audaciam patientie credulitate produxerit. Quid ergo? a clamore protinus et a summa contentione vox tua incipiet? Unque eo naturale est, penitus licet, ut ille qui quoque a sermone incipit, ad vociferationem transierit; omo statim Quiritium fidem implorat. Ergo utcumque impetus tibi animi ruserit, modo vehementius fac in vices convicium, modo lentius, prout vox quoque te fortabitur et labus. Modestum, quoniam receperis illam revocarique, descendat, non decidat; moderatoris aut temperamenti habet, nec hoc inducto ille rustico more deservit. Non enim id agimus, ut exerceatur vox, sed ut exerceat.

Delecti tibi non possunt orationum mercedis et tunc gradus ad hæc beneficia accedet. Ecce insignis præceptum:

celle de Baba et d'Ixion? Non, je vous assure, c'est celle que nous menons, nous autres qu'une aveugle convoitise porte à la recherche de quantité de choses plus capables de nous nuire que de nous rassasier, nous qui serions déjà satisfaits, si quelque chose nous pouvait suffire, nous qui ne considérons pas combien il est doux de ne rien demander, et combien il est magnifique de vivre de ce qui suffit sans dépendre de la fortune. Souvenez-vous donc, mon cher Lucile, de tant de biens que vous avez acquis, et, au lieu de regarder combien de personnes il y a au-dessus de vous, songez combien il y en a au-dessous de vous; voulez rendre ce que vous devez aux dieux et à votre condition. Considérez tant de gens que vous avez passés. Mais que vous sachiez-vous des autres, puisque vous vous êtes passé vous-même? Mettez une borne que vous ne puissiez outrepasser quand vous en auriez envie; ils s'en iront un jour ces biens si dangereux, et qu'il vaut mieux attendre que posséder. S'ils avaient quelque chose de solide, on verrait au moins quelque personne qui serait rassasiée; mais ils ne font qu'irriter la soif de celui qui en goûte; et l'appareil du festin est ordinairement ce qui donne de l'appétit. Après tout, pourquoi veux-je avoir plutôt obligation à la fortune de me donner ce qui roule dans le hasard, qu'à moi-même de ne le pas demander? Mais pourquoi le demander à moins que d'avoir oublié la fragilité des choses humaines? Amasserai-je? à quel dessein? Travaillerai-je? Voici le dernier jour de ma vie; en tout cas il n'est pas éloigné du dernier.

## ÉPÎTRE XVI.

La sagesse rend l'homme heureux, et le dispose à obéir aux ordres de la Providence.

Je crois que vous savez, mon cher Lucile, que l'on ne peut vivre heureusement, non pas même commodément, sans l'étude de la sagesse; que la vie est heureuse quand on a fait cette acquisition, qu'elle est même assez douce aussitôt qu'on y a fait quelque progrès. — Mais il y faut penser souvent, afin de vous affermir dans cette connaissance, et de vous l'imprimer plus fortement. Il est sans doute plus difficile de garder une bonne résolution que de la prendre, et vous devez fortifier votre âme par une étude continuelle, jusqu'à ce que vous ayez fait une bonne habitude de ce qui n'est encore qu'une bonne volonté. Au reste, je vois bien que vous avez beaucoup profité, sans que vous m'en assuriez par tant de paroles. Je sais d'où procède ce que vous écrivez: il n'est ni contrefait, ni fardé; je dirai toutefois ce que j'en pense. J'espère bien de vous; mais je n'ose pas encore m'en assurer: je vous conseille de faire la même chose; car il n'est pas à propos que vous preniez si tôt confiance en vous-même. Examinez-vous, sondez-vous auparavant, prenez garde, sur toutes choses, si ce profit que vous avez fait n'est pas plutôt pour la philosophie que pour les mœurs.

La philosophie n'est pas une pièce de montre, destinée pour le peuple; elle s'arrête seulement aux choses et non aux paroles; ou ne la prend pas pour se divertir durant quelque journée, ou pour se désennuyer quand on est de loisir. Elle forme

« *Siculi vita ingrata est, iropida, tota in futurum fertur.* »

— Quis hæc, inquit, dicit? — Idem qui supra. Quam tu nunc vitam dici exstimas stultam? Babæ et Ixionis? Non ita est; nostra dicitur, quos cæci cupiditas in nocturna, certe nunquam satiatæ, præcipitat; quibus, si quid satis esse possent, fuisset; qui non cogitamus, quam incundam sit, nihil potere; quam magnificentem sit, plenum esse, nec ex fortuna pendere. Subinde itaque, Lucili, quam multa sis consequutus, recorder; quum adspiceris quot te antecesserit, cogita quot sequantur. Si vis gratas esse adversus Deos et adversus vitam tuam, cogita quam multos antecesseris. Quid tibi cum cæteris? te ipse antecessisti! Finem constitite, quem transire ne possis quidem, si velis; discedent aliquando ista invidiosa bona, et sperantibus meliora, quætu consequentia. Si quid in illis esset solidi, aliquando et implerent; nunc banientium situm conciliant. Mantentur speciosi apparatus; et, quod futuri temporis incerta sors voluit, quare potius a fortuna impetrem, ut des, quam a me, ne petam? Quare autem petam, oblitus fragilitatis humane? congeram in quid laborem? Ecce hinc dies ultimus est ut non sit, prope ah ultimo est! Vale.

## EPISTOLA XVI.

DE UTILITATE PHILOSOPHIÆ.

Liquere hoc tibi, Lucili, scio, neminem posse bracte vivere, ne tolerabiliter quidem, sine sapientie studio; et beatam vitam perfectæ sapientie efficit, cæterum tolerabilem etiam inchoata. Sed hoc, quod liquet, firmandum et altius quotidianis meditatione figendum est. Plus operis est in eo, ut proponitis casualibus, quam ut honesta proponas. Perseverandum est, et assiduo studio robur addendum, donec bona mens sit, quod bonæ voluntas est. Itaque tibi apud me pluribus verbis haud affirmandum, nec tam longis; intelligi, multum te proficiat. Quæ scribis, unde veniant scio; non sunt ficti, nec colorata. Dicam tamen quid sentiam; jam de te spern habeo, nondum fiduciam. Tu quoque idem facis, volo; non est quod tibi elio et Lucile credas; excute te, et varie scrutare, et observare! Illud ante omnia vide, utrum in philosophia, an in ipsa vita profeceris. Non est philosophia populæne artificium, nec ostentatio peralatum; non in verbis, sed in rebus est. Nec in hoc adhibetur, ut eum aliquam oblectatione consumatur dies, ut dematur otio nausea; autimum

L'esprit, ordonne la vie, règle les actions, montre ce qu'il faut faire et ce qu'on ne doit pas faire; elle tient le gouvernail et conduit le vaisseau dans les passages dangereux. Sans elle personne n'est en sûreté; il arrive à toute heure une infinité de choses où l'on a besoin de conseil, et c'est ce qu'elle vous donnera. Mais (dira quelqu'un) à quoi me servira ma philosophie, s'il y a une destinée? Si Dieu gouverne toutes choses, ou si le hasard en est le maître (car les événements certains ne peuvent être changés, et l'on ne sait qu'opposer contre les incertains); à quoi, dis-je, me servira la philosophie, si Dieu a prévenu mon dessein et a ordonné ce que je ferai, ou si la fortune ne me donne pas le loisir de délibérer?

Que cela soit vrai en tout ou en partie, je raisonne ainsi, mon cher Lucile. Soit que la destinée nous lie par une nécessité immuable, soit que Dieu, comme arbitre de l'univers, ordonne de toutes choses, soit que le hasard roule et conduise aveuglément les affaires humaines, il est certain que la philosophie nous assistera toujours; elle nous exhortera de nous soumettre volontairement à Dieu, de résister constamment à la fortune, de suivre les ordres de la Providence, et de supporter les coups du hasard. Mais je ne veux pas examiner présentement ce qui demeure en notre pouvoir, soit que la Providence nous gouverne, ou que le destin nous entraîne, ou que les accidens subits se rendent maîtres de notre liberté. Je reviens donc à mon sujet, et je vous avertis de ne pas laisser refroidir la chaleur de vos bonnes intentions;

affermissez-les et faites-les passer en habitude.

Mais, si je connais bien votre humeur, vous regardez dès le commencement de cette lettre le fruit qu'elle vous doit apporter; examinez-la bien, et vous le trouverez: ne vous étonnez pas si je vous fais encore libéralité du bien d'autrui. Mais pourquoi d'autrui, si je puis m'approprier tout ce qui a été bien dit par un autre, comme cette sentence d'Épicure! « Si vous vivez selon la nature, vous ne serez jamais pauvre; si vous vivez selon l'opinion, vous ne serez jamais riche. La nature demande peu de choses; l'opinion en veut une infinité. Que l'on assemble dans votre maison toutes les richesses qu'un grand nombre de personnes ont possédées; que la fortune vous donne plus d'argent que n'en eut jamais un particulier; qu'elle vous habille de pourpre et qu'elle vous loge dans ses palais lambrissés d'or et pavés de marbre, enfin que vous ayez des richesses sur la tête et sous les pieds; qu'elle y ajoute des statues, des peintures et tout ce que les arts ont jamais fait pour contenter le luxe; tout cela ne servira qu'à vous en faire souhaiter davantage. Les desirs de la nature sont bornés; ceux de l'opinion ne savent où s'arrêter, car l'erreur n'a point de terme certain. Celui qui tient le droit chemin vient à son but, celui qui s'égare n'y arrive jamais. Retirez-vous donc des vanités, et quand vous voudrez savoir si ce que vous désirez est selon la nature, voyez s'il peut s'arrêter en quelque endroit; car il ne sera point naturel si, s'étant fort avancé, il veut encore aller plus loin.

format et fabricat, vitam disposuit, actiones regit, agenda et omittenda demonstrat, sed et ad gubernaculum, et per ancipitia fluctantium dirigit cursum. Sine hac nemo securus est; innumerabilia cadunt singulis horis, que consilium exigant, quod ab hac petendum est. — Dicit aliquis: « Quid mihi prodest philosophia, si fatum est? quid prodest, si Deus rector est? quid prodest, si casus imperat? Nam et mutari certa non possunt, et nihil preparari potest adversus incerte; si aut consilium meum Deus occupavit, decrevitque quid facerem, aut consilio meo nihil fortuna permittit. » — Quidquid est ex his, Lucili, vel si omnia hæc sunt, philosophandum est; sive nos inconstabili lege fata constringunt, sive arbitrio Deus universi cuncta disposuit, sive casus res humanas sine ordine impellit et jectat, philosophia nos iuvare debet. Hæc adhortabitur, ut Deo libenter pareamus, ut fortune contumaciter resistamus; hæc docebit, ut Deum sequaris, feras casum. Sed non est omne in hæc disputationem transiendum, quid sit iuris nostri, si Providentia in imperio est, aut si fatum series ligatos trahit, aut si repentini ac subita dominantur; illo nunc revertor, ut te moneam et exhorter, ne petaris impetum animi tui debili et refrigerare. Contine illum, et constitue, ut habitus fiat quod est impetus:

Jam ab initio, si bene te novi, circumspectis æquid hæc epistola munusculi attulerit? excute illum, et invenies. Non est quod mireris animum meum; ad hoc de alieno liberalia sum. Quære autem alienum dicit? quidquid bene dictum est ab illo, meum est. Sic quoque quod ab Epicuro dictum est: « Si ad naturam vives, nunquam eris pauper; si ad opinionem, nunquam eris dives. » Exiguam naturam desideras, opinio immensum. Cogitatur in te quidquid multi locupletia possederunt; ultra privatum pensas modum fortune te probat, auro legat, purpura vastat; eo deliciarum opusculum perducit, ut terram marmoribus abscondas; non tantum habere tibi liceat, sed calcare divitias; accedant istæque et picturæ, et quidquid ars ulla luxurie elaboravit; majora cupere ab his disces. Naturalia desideria finita sunt; ex falsa opinione nascuntur, ubi desinit, non habent; nihil enim terminus falso est. Via eunt aliquid extremum est; error immensus est. Retrahe ergo te a vana; et quam vides scire, quod petis autem naturalem habere, an eam cupidiorem, considera an possit alicubi consistere. Si longe progressio semper aliquid longius consistat, scito id naturale non esse. Vale.

## ÉPÎTE XVII.

Il faut acquiescer à la sagesse par préférence à tous les autres biens. — Les richesses peuvent bien changer les mœurs, et ne peuvent pas les flétrir.

Quittez toute sorte d'occupations, si vous êtes sage, mais plutôt afin que vous le deveniez ; suivez le chemin de la vertu à grands pas et de toutes vos forces, et s'il y a quelque chose qui vous arrête, il faut vous en défaire ou le rompre. « Mais, me direz-vous, le soin de ma maison me retient, je la veux établir en sorte que je puisse subsister sans rien faire, afin que n'étant point incommodé, je ne sois incommode à personne. » Quand vous parlez ainsi, il semble que vous ne compreniez pas assez la force et l'étendue du bien que vous prétendez. Vous entendez à la vérité le principal de l'affaire, et combien la philosophie est utile ; mais vous ne pénétrez pas encore dans le détail, et ne connaissez pas combien vous en tirez de secours en toutes choses, et de quelle manière (pour user des termes de Cicéron) « elle vous assiste dans les grandes affaires et nous sert encore dans les petites. » Consultez-la, si vous me croyez : elle vous dira que vous ne vous amusez pas à compter ce que vous avez de biens, car vous ne prétendez par là qu'éviter la pauvreté ; mais à quel propos, s'il est vrai qu'on la doit désirer, et que les richesses ont fait obstacle à beaucoup de gens qui se voulaient appliquer à la philosophie ?

La pauvreté, au contraire, est toujours libre et tranquille. Quand la trompette sonne, elle sait bien que ce n'est point pour elle ; si elle entend l'alarme, elle regarde par où elle sortira, et non

pas ce qu'elle emportera. S'il faut aller sur mer, on n'attend point de bruit au port, et le rivage n'est point embarrassé de son équipage ; on ne la voit point environnée d'une troupe de valets, pour la nourriture desquels tout ce qui est dans un pays peut à peine suffire. Il est aisé de rassasier plusieurs personnes quand leur estomac est bien réglé, et ne demande autre chose que de se remplir. Il coûte peu pour contenter la faim, et beaucoup pour satisfaire le dégoût. Il suffit à la pauvreté d'apaiser la nécessité qui est pressante. Pourquoi donc refusez-vous sa compagnie, puisque même le riche, quand il est de bon sens, suit son exemple ? Si vous voulez vaquer à l'étude, il faut être pauvre, ou du moins semblable à celui qui est pauvre ; car, pour étudier avec profit, il faut de la sobriété, qui est une pauvreté volontaire.

Ne dites donc plus pour excuse : « Je n'en ai point encore assez ; si je puis amasser tant de biens, alors je me donnerai entièrement à la philosophie. » Et cependant il n'y a rien que vous devriez acquiescer plus tôt que ce que vous voulez acquiescer le dernier : c'est par là qu'il faut commencer. « Je veux, dites-vous, amasser auparavant de quoi vivre. » Apprenez, en même temps, comment il faut amasser. Ce qui vous peut empêcher de bien vivre ne saurait vous empêcher de bien mourir. La pauvreté, ni la disette, ne vous doivent point détourner de la philosophie ; elle mérite bien que l'on endure pour elle la faim que l'on souffrirait dans un siège, pour ne pas tomber entre les mains d'un ennemi victorieux, puisqu'elle vous promet une liberté perpétuelle, et que vous

## EPISTOLA XVII.

SINE MORA AMPLECTANDAM ESSE PHILOSOPHIAM : PAUPERIATUM ESSE BONUM.

Propter omnia ista, si sapia, immo ut sapias ; et ad hanc mentem magni curam ac totis viribus tende. Si quid est quo teneris, aut expedit, aut incide. — « Moralur, inquit, me res familiaris : sic illum disponere volo, ut sufficere nihil agendi possit ; ne aut paupertas mihi oneri sit, aut ego alicui. — Quam hoc dicis, non videris vim ac potentiam ejus, de quo cogitas, bene nosse ; et summam quidem rei perdidisti, quantum philosophia prodest, partes autem nondum satis subtiliter discipulis, necdum seitis, quantum ubique nos adjuvet, quemadmodum est « in maximis, ut Cicerois utar verbo, opituletur, et in minimis descendat. » Mihi crede, advoca illum in consilium ! suadebit tibi, ne ad calceos aedas. Nempe hoc queris, et hoc ista dilatione vis consequi, ne tibi paupertas timenda sit. Quid si appetenda est ? Multis ad philosophandum obstitere divitiis ; paupertas expedita est, secuta est. Quam classicum cecinit, ait non se peti ; quam aliquis condemnatum est, quomodo exest, non quid offerat, querit. Si navigandum est, non strepunt portus, nec unus

comitatu inquieta sunt litora ; non circumstat illum turba servorum, ad quos pascendos transmarinarum regionum est optanda fertilitas. Facile est pascere paucos venores, at bene institutos, et nihil aliud desiderantes, quam impleri. Parva fames consistit, magno fastidium. Paupertas contenta est desideriis instantibus satisfacere.

Quid est ergo quare ut hanc recusas contubernalem, ejus mores sensus dives imitatur ? Si vis vacare animo, aut pauper sis oportet, aut pauperi similia. Non potest studium salutare fieri sine frugalitatis cura ; frugalitas autem, paupertas voluntaria est. Tolle illaque istas excusationes : « Quantum sat est, nondum habeo ; si ad illam summam pervenero, tunc me intum philosophiæ dabo. » Alqui nihil prius, quam hoc, parandum est, quod tu differas et post cætera paras ; ab hoc incipiendum est. « Parare, inquit, audeo vivam, volo. — Simul et parare discat ! Si quid te velat bene vivere, bene mori non velat. Non est quod nos paupertas a philosophiâ revocet, ne egratius quidem. Tolerauds est enim ad hoc properantibus vel fames, quam tolerare quidam in obsidionibus. Et quod aliud erat illius patientis premium, quam in arbitrium non cadere victoria ? quanto hoc majus est, quo promittitur perpetua libertas, nullius nec hominis

n'anrez rien à craindre du côté des hommes, ni du côté de Dieu. Après tout, il en faut venir là, quand on devrait mourir de faim. Si des armées entières ont souffert une disette générale de toutes choses, ont vécu d'herbes et de racines dans une faim qui faisait horreur; et tout cela (le croirez-vous!) afin de conquérir un royaume pour autrui; se trouvera-t-il quelqu'un qui ne veuille pas souffrir la pauvreté afin de délivrer son âme de la tyrannie des passions?

Il n'y a donc rien que l'on doive acquérir préférentiellement, et l'on peut s'embarquer sans aucunes provisions pour la conquête de la sagesse. Je vois votre pensée. Après que vous aurez tout, vous voudrez avoir encore la sagesse, qui sera le dernier acquêt de votre vie, et une espèce de supplément. Mais si vous avez du bien, commencez à philosopher; car qui vous a dit que vous n'en avez pas trop? Si vous n'avez rien, il faut rechercher ce bien-là avant tous les autres. « Oui, mais je manquerai de ce qui m'est nécessaire. » En premier lieu, il ne vous manquera pas, puisque la nature demande fort peu de choses, et que le sage sait s'y accommoder. Mais s'il tombe dans la dernière nécessité, il est en son pouvoir de s'en délivrer bientôt et de n'être plus à charge à lui-même; que s'il a fort peu de chose pour subsister, il s'en consolera, et, sans se mettre en peine que du nécessaire, il pourvoira doucement à son vivre et à ses habits, se moquant de l'embarras des riches et de l'empressement de ceux qui courent après les richesses; il se dira d'un visage tranquille et riant: Pourquoi, mon ami, diffères-tu si longtemps à travailler pour toi-même? Attendras-tu

le profit de quelque argent prêté, ou de quelque marchandise achetée, ou qu'un riche vieillard te fasse son héritier, si tu peux te faire riche dès à présent? La sagesse tient lieu de toutes sortes de biens, elle les donne même quand elle les fait mépriser. Mais cela est bon pour d'autres, car à votre regard on peut dire que vous approchez davantage de ceux que l'on appelle riches; fermez votre bourse, elle n'est que trop pleine; car il n'y en a point où l'on ne trouve ce qui suffit.

Si je ne vous avais point gâté, je pourrais ici finir ma lettre; mais comme il n'est pas permis de saluer le roi des Parthes sans en présent à la main, on ne saurait aussi prendre congé de vous qu'il n'en coûte quelque chose. Que sera-ce donc? Je le veux emprunter d'Épicure. « Il y a bien des gens qui ne trouvent pas la fin, mais plutôt le changement de leur misère dans les richesses qu'ils ont acquises. » Je ne m'en étonne pas; car le défaut ne vient pas des choses, mais des personnes; c'est pourquoi les richesses leur sont à charge aussi bien que la pauvreté.

Il n'importe pas que vous couchiez un malade dans un lit d'or ou de bois, car sa maladie le suivra partout; ainsi il est indifférent qu'un esprit malade soit parmi les richesses ou dans la pauvreté, puisque son mal demeurera toujours attaché à sa personne.

### ÉPÎTRE XVIII.

Il est bon quelquefois de pratiquer la pauvreté volontaire. — Celui qui méprise les richesses est digne de Dieu.

Voici le mois de décembre, et le temps où la

nec Dei timor! Equidem vel euriendi ad ista veniendum est. Perpetui sunt exercitus inopiam omnium rerum, viciunt herbarum radices, et dicta fœdis tolerunt famem. Hæc omnia passi sunt pro regno (quo magis mireris) alieno; dubitabit aliquis ferre paupertatem, ut animum furoribus liberet? Non est ergo prius acquirendum; licet ad philosophiam citius sine vitio pervenire. Ita est; quam omnia habueris, tunc habere et sapientiam voles; hæc erit ultimum vite instrumentum, et, ut ita dicam, additamentum. Tu vero, sive aliquid habes, jam philosophare (unde enim scis an jam non minus haberes?), sive nihil, hoc prius quære, quam quidquam. « At necessaria decurrunt! » Primum quæssio non poterant, quia natura minimum petit; natura autem se sapientia accommodat. Sed, si necessitates ultime inciderint, jamdudum exsiliat e vita, et molestus sibi esse desinit. Si vero exiguum fuerit et angustum quoniam vita produci, id boni consuevit, nec ultra necessaria sollicitas aut anxius, ventri et capiti suum reddit, et occupationes divitum, concursationesque ad divitias emulium, securus latusque ridebit, se dicit: Quid in longum ipse te differas? expectabamne famoris quantum, aut ex merce compendium, aut tabulas

besti scis, quam fieri possis statim dives? Representat opes sapientia; quos, eumque fecit supervacuos, dedidit. Hæc ad alios perflorent; in locupletibus propior es. Seculum muta, nimis habes; id est omni secum quod sat est.

Poteram hoc loco epistolam claudere, nisi te male instituissem. Reges Parthos non potest quicquam soluturo sine manere; tibi valdeesse non licet gratiam. Quid istic? ab Epicuro mutuum sumam. « Multis, parasse divitias, non flois miseriarum fuit, sed mutatis. » Nec hoc miror; non est enim in rebus vitium, sed in ipso animo. Illud, quod paupertatem gravem fecerat, et divitias graves fecit. Quædammodum nihil differt, utrum agrum in ligno leclo an in aureo colloces; quocumque illum transtuleris, morbum suum secum transferet; sic nihil refert, utrum animus ager in divitiis an in paupertate ponatur; malum illum suum sequitur. Vale.

### EPISTOLA XVIII.

DE COLLECTIONIBUS SAPIENTIS.

December est mensis: quam maxime civitas audas; jus

ville s'échauffa davantage dans la débauche; elle est universelle, et comme de droit public; on fait partout du bruit et de grands préparatifs, comme si les Saturnales étaient autre chose que les jours ouvriers; il y a toutefois si peu de différence, que celui qui a dit que décembre ne durait autrefois qu'un mois, et qu'il dure à présent toute l'année, me semble avoir bien rencontré. Si je vous avais ici, je conférerais volontiers avec vous de ce que nous devons faire; si nous vivrons à l'ordinaire, ou si, pour ne pas paraître ennemis de la coutume, nous quitterons la robe et nous nous réjouirons comme les autres; car nous changeons d'habits présentement aux jours de récréation, comme on faisait autrefois lorsque la république était en trouble ou en tristesse. Si je connais votre esprit, vous en userez comme un amiable compositeur, qui voudrait qu'en cette occasion l'on ne fût pas entièrement conforme, ni aussi entièrement contraire à la populace, si ce n'est peut-être que l'on doit se retirer dans la dissolution. Il faut, à la vérité, de la vertu, pour garder la sobriété, tandis que le peuple se plonge dans le vin; aussi faut-il beaucoup de conduite pour faire ce que font les autres, mais d'une manière plus honnête, sans se distinguer et se retirer à part, et sans se mêler aussi avec toute sorte de personnes. Ne peut-on pas se réjouir sans passer jusqu'au débordement?

Au reste, j'ai tant d'envie d'éprouver la force de votre âme, que je vous conseille, suivant l'avis

de ces grands personnages, de prendre quelques jours pour être nourri et vêtu grossièrement, afin que vous puissiez dire: N'est-ce que cela de quoi j'avais tant de peur? Il faut, dans la tranquillité, se préparer aux choses fâcheuses, et, durant les faveurs de la fortune, se munir contre ses injures. Le soldat, durant la paix, s'exerce à la course, dardo le javelot, et se laisse à des travaux inutiles, afin de pouvoir fournir au nécessaire. Pour ne se point étonner dans l'occasion, il se fait éprouver auparavant; c'est ce qu'ont fait plusieurs personnes considérables qui se sont soumises à la disette et à une pauvreté volontaire durant quelques jours de chaque mois, afin de n'être jamais surpris de ce qu'ils avaient si souvent pratiqué. Ne vous imaginez pas que je veuille vous obliger seulement à ne pas faire si bonne chère, à passer dans l'appartement des pauvres, et à embrasser les fausses abstinences que les riches ont inventées pour guérir leur dégoût; je prétends que vous n'aurez qu'une paillasse, qu'un haqueton de bure avec du pain dur et bis: faites cela trois ou quatre jours, et quelquefois davantage, afin que ce ne soit pas un jeu, mais une véritable épreuve.

Vous ne sauriez croire, mon cher Lucile, combien vous serez content lorsque vous verrez que pour deux oboles vous serez rassasié, et que vous n'aurez pas besoin du secours de la fortune, puisque sa malignité ne peut empêcher que vous n'ayez le nécessaire. Mais ne vous imaginez pas alors avoir fait quelque chose de fort grand; car vous n'aurez rien fait qu'une infinité de pauvres et d'esclaves ne fassent tous les jours. Sachez-vous gré seulement de l'avoir fait sans y être forcé; il vous

luxurie publice datum est; ingenti apparatu sonant omnia; tanquam quidquam inter Saturnalia intersit et dies rerum agendum. Adeo nihil interest, ut videatur mihi non errasse qui dixit, olim mensem decembrem fuisse, nunc annum. Si te hic haberem, libenter tecum conferrem quid existimares esse faciendum; utrum nihil ex quotidianis consuetudine moriendum; an, ne dissidere videremur cum publicis moribus, et hilaris comendum, et exuendum togam. Nam, quod fieri nisi in tumultu et tristi tempore civitatis non solebat, voluptatis causa, ac festorum ditium, vestem mutavimus. Si te bene novi, arbitri portibus funclis, nec per omnia non similes esse placeat turbae voluisses, nec per omnia dissimiles; nisi forte his maxime diebus animo imperandum est, ut tunc voluptatibus solus abstinere, quam in illis omnia turba procubuit. Certissimum argumentum firmitatis tuæ capiti, si ad blanda et in inturium trabesta nec ita, nec abducitur. Hoc multo fortius est, ebrio ac vomitante populo sicum ac sobrietatem esse; illud temperantiam, non excerpere se, nec insuavis, nec miseri omnibus; et eadem, sed non eodem modo, florere; hoc enim siue luxuria agere festum diem. Ceterum adeo mihi placeat tentare animi

tui firmitatem, ut ex præcepto magnorum virorum tibi quoque præcipiam; interponas aliquot dies, quibus contentus minimo ac vilissimo cibus, dura sique borrida veste, dicas tibi: Hoc est quod timebatur! In ipsa secretis amicis ad difficultatem se præparet, et contra injurias fortunæ inter beneficia firmetur. Mies in media pace decurrit sine ullo hoste, vellum jacet, et superciliis labore lassatur, ut sufficere necessario possit. Quem in ipsa re trepidare molueris, ante rem exerceas. Hoc secuti sunt qui omnibus mensibus pauperitatem imitanti, prope ad inopiam accesserunt, ne unquam esparerentur quod nepe didicissent. Non est tunc quod existimes me dicere Timoneas curas, ac pauperum cellas, et quidquid aliud est, per quod luxuria divitiarum tadin tollit. Grabatus ille verus sit, et sagum, et panis durus et sordidus. Hoc triduum et quadriduum fer, interdum pluribus diebus; a non lusus sit, ac experimenium. Tunc, mihi crede, Lucili, exultabis, dispondis satur, et intelliges ad securitatem non minus esse fortunam; hoc enim, quod necessitati sal e sit, debet etiam irata. Non est tamen quare tu tantum tibi facere videaris; facies enim quod multa millia servorum, multa millia pauperum faciunt. Illo nomine te



sera aussi facile de souffrir cela toujours que de l'essayer quelquefois. Exerçons-nous-y, et de peur que la fortune ne nous prenne au dépourvu, rendons-nous la pauvreté familière; nous serons riches avec moins d'appréhension quand nous saurons que ce n'est pas na si grand mal que d'être pauvre. Épicure, ce grand maître de la volupté, avait de certains jours où il ne se rassasiait qu'à demi, pour voir si cela pouvait diminuer cette grande et parfaite volupté qu'il recherchait, pour voir combien elle diminuait et si la chose méritait que l'on s'en tourmentât beaucoup. C'est ce qu'il dit dans les lettres qu'il écrivit à Polyemus durant le gouvernement de Charinus, où il se vante qu'il se rassasiait pour moins d'un sou, et que Métrodore, qui n'était pas encore si sobre, le dépensait entier. Vous aurez peut-être de la peine à croire qu'il y ait de quoi contenter l'appétit dans ces sortes de repas : il y a même de la volupté, non pas une volupté vaine et passagère, qui ait besoin d'être entretenue, mais une satisfaction solide et assurée; car il n'y a pas grand plaisir à boire de l'eau et à manger du pain d'orge; mais c'est une extrême commodité de s'en pouvoir contenter et de s'être réduit à des choses que la fortune la plus contraire ne vous saurait ôter. On vit plus largement dans la prison, et l'on traite mieux les criminels qui sont réservés pour le dernier supplice. Oui, mais quelle grandeur d'âme d'embrasser volontairement ce que l'on ne souffrirait pas même si l'un était réduit aux plus malheureuses extrémités! Cela s'appelle prévenir les insultes, et émousser les traits de la fortune. Commencez donc,

mon cher Lucile, à suivre une si louable coutume, et choisissez quelques jours pour vous mettre en retraite et pour vous apprivoiser avec l'indigence; établissez une bonne correspondance avec la pauvreté.

Soyez digne des dieux par le mépris de l'or.

Il n'y a que celui qui méprise les richesses, qui soit digne de celui qui les a créées; je ne vous défends pas d'en avoir, mais je veux que vous les possédiez sans inquiétude. Vous y réussirez si vous vous persuadez que vous ne laisserez pas de vivre heureux sans elles, et si vous les regardez toujours comme si elles étaient prêtes à vous quitter.

Mais il est temps de fermer cette lettre. Vous m'allez dire : Acquitez auparavant ce que vous devez. Je l'assignerai sur Épicure; ce sera lui qui le paiera. L'excès de la colère trouble le sens. Vous devez savoir combien cette sentence est véritable, puisque vous avez des valets et des ennemis. Car cette passion qui vient d'amour aussi bien que de haine s'échauffe contre toute sorte de personnes, et non moins parmi les divertissements que dans les occupations sérieuses : c'est pourquoi l'un ou l'autre doit pas regarder l'importance du sujet, mais plutôt la disposition de l'esprit qui en est touché, de même qu'il n'importe pas combien le feu soit grand, mais seulement sur quelle matière il tombe : car il y a des choses si solides, qu'elles sont impénétrables au plus grand feu; d'autres, au contraire, en sont si susceptibles, qu'une seule étincelle y peut causer un grand embrasement. Oui, je dis, cher Lucile, que l'excès de la colère ne se

suspice, quod facies non coactus, quod tam facile erit tibi illud potui semper, quam aliquando experiri. Exerceamur ad potum! et, ne imparatos fortune deprehendat, fiat nobis paupertas familiaris! Securus divites erimus, si scierimus quam non sit gravis paupertas esse. Certos habebat dies ille magister voluptatis Epicurus, quibus malignae famem exstingueret, visurus an aliquid deesset ex plena et consummata voluptate, vel quantum deesset, et an dignum, quod quis magno labore pensaret; hoc certe in his Epistolis ait, quas scripsit, Charino magistratu, ad Polyemum. Et quidem gloriatur, « non toto aere pasci; Metrodorum, qui nondum tantum profecerit, toto. » Hoc in in victu austeritatem putas esse? et voluptas est! voluptas autem non illa levis et fugax, et subinde reficienda, sed stabilis et certa. Non enim jucunda res est aqua et potenta, aut frustum bordacei panis; sed summa voluptas est, posse capere etiam ex his voluptatibus, et ad id se deducisse, quod eripere nulla fortuna iniquitas possit. Liberiora sunt alimenta carceris; apertius ad capitale supplicium non tam angustus, qui occisurus est, pascit. Quanta est animi magnitudo, ad id sua sponte decedere, quod ne ad extrema quidem decretis timendum sit! hoc est preoccupare levis Fortune. Incipe ergo, mi Lu-

cili, sequi horum consuetudinem; et aliquos dies destina, quibus recedas a tuis rebus, minimeque te facias familiarem; incipe cum paupertate habere commercium!

Aude, hospes, contemnere opes, et te quoque dignum  
Finge Deo!

Nemo alius est Deo dignus, quam qui opes contempnit. Quorum possessionem tibi non interdico; sed efficere volo, ut illas intrepide possideas; quod uno consequaris modo, si te etiam sine illis beate victurum persuaseris tibi; si illas tanquam exituras semper aspereris.

Sed jam incipiamus epistolam complere. — « Primum, inquit, redde quod debes. » Delebo te ad Epicurum; ab illo tibi numeratio. « Immodica ira giglot insaniens. » Hoc quam verum sit, necesse est scias, quum habueris et servum et iulnicum. In omnes personas hic exardescit affectus; tam ex amore nascitur, quam ex odio; non minus inter seris, quam inter lusus et joas. Nec interest, ex quam magna causa nascatur, sed in quem perveniat animum. Sic igitur non refert quam magnus, sed quo incidit; nam etiam maximum solida non receperunt; rursus arida, et corripit facilia, sciunt illam quoque sicut usque in incendium, ita est, mi Lucili, iugentis irae exitus,

termine que par la fureur : il faut donc éviter la colère, non tant pour garder la modération, que pour conserver le bon sens.

## ÉPÎTRE XIX.

Que l'on ne peut acquérir la sagesse qu'il n'en coûte quelque chose. — Pour faire des amis, il faut donner avec discernement, et non pas à l'aventure.

J'ai bien de la joie lorsque je reçois de vos lettres; car elles me répondent à présent de ce qu'elles m'avaient autrefois fait espérer de vous. Continuez, je vous prie et je vous en conjure; car saurais-je demander quelque chose de meilleur à mon ami, que ce que je voudrais demander pour lui? Savez-vous, s'il y a moyen, de l'embaras dans les affaires; nous avons assez perdu de temps durant la jeunesse; commençons à nous recueillir dans l'arrière-saison: quel blâme en pouvons-nous recevoir? Si nous avons vécu parmi le trouble, montrons dans la tranquillité. Ce n'est pas que je vous conseille de vous rendre fameux par l'oisiveté, puisqu'il n'en faut faire ni vanité, ni mystère; je ne prétends pas aussi vous engager dans la solitude et dans la retraite, en vous exagérant la corruption des hommes. Faites seulement, si votre repos paraît, qu'il n'éclate pas. C'est affaire à ceux qui peuvent disposer de leurs personnes, de délibérer s'ils veulent passer leur vie dans l'obscurité; mais cela ne vous est pas libre: votre génie, vos écrits, et tant d'illustres amis vous ont trop fait connaître; et quand vous affecteriez de vous cacher, la lumière de vos belles actions, étant inséparable de votre personne, vous

déconvirait assez. Vous pouvez toutefois vous mettre en repos sans que personne le trouve mauvais, et sans que vous en ayez aucun remords; car que laisserez-vous dont vous puissiez avoir regret? Des clients? Il n'y en a pas un qui s'attache à vous, pour en dire la vérité; c'est plutôt à quelque avantage qu'il y rencontre. Des amis? on recherchait autrefois l'amitié, et à présent on ne considère que l'intérêt. Mais peut-être que certains vieillards vous effaceront de leur testament quand ils ne vous verront plus, et que des gens qui étaient assidus en votre logis iront faire leur cour ailleurs. Que voulez-vous? Il est malaisé qu'une chose qui vaut beaucoup ne coûte guère: voyez si vous aimez mieux vous abandonner vous-même que quelque pièce de ce qui vous appartient. Plût à Dieu que vous fussiez demeuré dans l'état de votre naissance, et que la fortune ne vous eût point si fort élevé! Mais la prospérité, les gouvernements et les emplois, avec les espérances qui les accompagnent, vous ont bien empêché d'envisager les douceurs d'une vie paisible et tranquille; vous aurez encore de plus grandes charges, et celles-là vous en attireront d'autres; mais quelle en sera la fin? Qu'attendez-vous pour vous reposer? D'avoir tout ce que vous désirez? Jamais ce temps-là ne viendra.

Mais disons que les causes qui produisent les passions ont un enchaînement pareil à celles qui font le destin; les unes tirent leur origine de la fin des autres. En vérité, vous êtes engagé dans un genre de vie qui vous tiendra toujours esclave; secouez le joug; il vaudrait mieux, pour ainsi dire, avoir une fois le cou rompu, que de l'avoir

furor est; et ideo ira vilanda est, non moderationis causa, sed sanitatis. Vale.

## EPISTOLA XIX.

QUE SINT QUIETIS CONDITI.

Exulto quoties epistolâ tuâ accipio; implet enim me bona spe; et jam non promittunt de te, sed spoliunt. Ita fac! oro atque obsecro; quid enim habeo melius, quod amicum rogem, quam quod pro ipso rogaturus sum? Si potes, subduc te istis occupationibus, si minus, eripe. Satis multum temporis parvulus; incipimus in senectute vasa colligere. Numquid invidiosum est? in freto vicinus, moriamur in portu. Neque ego sanarum tibi nomen ex otio petere, quod nec jactare debes, nec abscondere. Nunquam enim naque eo te abigam, generis humani furore damnato, nisi inteream tibi aliquam parari et oblivionem velim; id age, ut otium tuum non emineat, sed appareat. Deinde videbunt de isto quibus tuleris sunt et prima consilia, an velint vitam per obscurum transmittere. Tibi liberum non est; in medium te protulit ingenii vigor, scriptorum elegantia, claræ et nobilis amicitia; jam notitia te invasit; ut in extrema mergaris,

se penitus recondaris, tamen priora monstrabunt. Tenebras habere non potes; sequetur, quocumque fugeris, multum pristinae lucis. Quiescem potes vindicare, sine ullius odio, sine desiderio aut morbo animi tui. Quid enim reliques, quod invitus relictum a te possis cogitare? Clientes? quorum nemo te ipsum sequitur, sed aliquid ex te! Amicos? olim amicitia petebatur, nunc preda! Multabunt testamenta delibuit senes; migrabit ad aliud limen salutaris; non potest parva res magno constare. Ætatis nitrum te relinquere, an aliquid ex tuis malis. Utinam quidem tibi senescere contigisset intra natalium tuorum modum, nec te in vitum tortura misisset! Tuli te longe a conspectu vite salubris rapida felicitas, provincta et procuratio, et quidquid ab istis promittitur; majora deinde officia te excipient, et ex aliis alia. Quis exilus erit? Quid expectas donec desinas? Habere quod cupias? Nunquam erit tempus. Quislem dicimus esse seriem causarum, ex quibus necitur filium, talem et cupiditatem; altera ex fine alterius nascitur. In eam demissus es vitam, que nunquam tibi miseriarum terminum se avertit illa ipsa factura sit. Subduc cervicem jugo irritam; semel illum incidit, quam semper premi, satius est. Si te ad privata

toujours chargé. Si vous vous remettez dans la vie privée, tout vous semblera plus petit, mais il vous satisfera pleinement ; au lieu qu'une infinité de choses que l'on vous apporte de toutes parts ne sauraient vous contenter en l'état où vous êtes. Préfèrerez-vous l'abondance qui ne remplit pas la disette qui rassasie ? La prospérité est avide et sujette à l'avidité d'autrui ; et tandis que rien ne vous suffira, à peine aussi suffirez-vous aux autres. Mais comment, direz-vous, en sortirai-je ? Comme vous pourrez. Considérez combien de choses vous avez entreprises pour acquérir de l'honneur et des richesses : il faut aussi entreprendre quelque chose pour se mettre en repos, ou bien se résoudre à finir sa vie dans le fracas des affaires et dans le tumulte des charges publiques, agité de loix et de nouveautés continuelles que l'adresse de votre esprit ni la douceur de votre naturel ne sauraient éviter. Mais à quoi sert de vous mettre en repos ? Votre fortune ne le permet pas. Que sera-ce donc si vous la poussez plus loin ? Cet accroissement ne fera que multiplier les sujets de vos craintes. Je veux, en cet endroit, vous rapporter un bon mot de Mécéas ; il en a justifié la vérité par sa propre expérience. « La grande hauteur, dit-il, s'étonne d'elle-même. » Vous me demandez en quel livre il l'a dit : c'est en celui qui est intitulé *Prométhée*. Il a entendu dire que la grande hauteur étonne ceux qui s'y voient élevés ; y a-t-il grandeur dans le monde qui mérite que l'on fasse une si étrange confession ? C'était un homme d'esprit, lequel, sans doute, aurait laissé une belle idée de l'éloquence romaine, si les richesses ne l'eussent point énérvé, ou plutôt efféminé à la manière des eunuques. Vous aurez un pareil sort si vous ne pliez

les volles, et que vous ne veniez de bonne heure en terre ferme, comme il le voulait faire, mais trop tard.

Je pourrais, avec cette sentence de Mécéas, m'acquiescer de ce que je vous dois ; mais, si je vous connais bien, vous me ferez un procès, et ne voudrez pas être payé en monnaie neuve, encore que de bon aloi. Ainsi, il faut que j'en emprunte d'autre chez Épicure. « Vous devez, dit-il, prendre garde avec qui il vous faudra boire et manger, avant que de voir ce que vous boirez et mangerez ; car, de se repaître de viandes sans la compagne d'un ami, c'est une vie de lion et de loup. » Mais cela ne vous arrivera pas si vous ne faites retraite ; car vous verrez manger à votre table tous ceux que l'intendant de votre maison aura choisis entre les gens qui viennent vous faire la cour. Ce n'est point dans une salle que l'on trouve des amis ; ce n'est point à la table qu'on les éprouve. Le plus grand malheur d'un homme qui a de grands emplois et de grands biens, c'est de tenir pour ses amis ceux auxquels il n'est pas ami, s'imaginant que les grâces qu'il leur fait ont usé de force pour gagner leur amitié, quoiqu'il y ait certains esprits lesquels aiment d'autant moins qu'ils se sentent plus obligés. Une petite somnole prêtre vous rend un homme redoutable, un gros vœux le rend ennemi. Quel donc ! les bienfaits ne servent-ils de rien pour acquérir des amis ? Oui, ils servent si vous avez pu choisir des personnes dignes de les recevoir ; si vous avez donné avec discernement et non pas à l'aventure. C'est pourquoi, tandis que vous formez votre conduite, suivez l'avis des sages, et ne regardez pas tant le don que vous faites que la main qui le reçoit.

retuleria, minora erant omnia, sed affatim implebant ; si nunc plurima et undique ingesta non satiant. Utrom autem maris, ex inopia saturati sum, an in copia finem ? Et avida felicitas est, et alienae aviditati exposita. Quamdiu tibi satis nihil fuerit, ipse alius non eris. « Quomodo, inquit, eris ? Utcumque ? Cogita, quam multa temere pro pecunia, quam multa laboriose pro honore tentaveris ; aliquid et pro otio audendum est, aut, in ista sollicitudine procuratorum et deinde urbanorum officiorum, senescendum in tumultu ac semper novis fluctibus, quos effugere nulla modestia, nulla vite quiete contingit. Quid enim ad rem periret ; an in quiescere vellet fortuna tua non vult. Quid si illi etiam nunc permiseris crescere ? quantum ad successum accesserit, accedet ad metum. Volo tibi hoc locum referre dictum Materuatii, verum in ipso equivoce elocuti : ipsa enim altitudo attonat summa. » Si queris, in quo libro dixerit in eo qui *Promethæus* inscribitur. Hoc voluit dicere : « Attollit habet iomani. » Est ergo tanti alte potentia, ut sit tibi tam ebrius sermo ? Ingenuus vir ille fuit, magnum exemplum Romanæ eloquentiæ daturus, nisi illum enervasset felicitas, immo

castrasset. Ille te exilis manet, nisi jam contritus vela, nisi (quod ille zero voluit) terram tetes.

Poteram tecum hæc Marcianis sententia parem facere rationem ; sed moribus mihi controversiam, si te novi, nec vult, quod debeo, nisi in asperis et probo accipere. Ut se res habet, ab Epicuro verum facienda res. « Adde, inquit, circumspiciendum est, cum quibus edas et bibas. Nam, sine amico thæcraio, teneas ac lupi vita est. » Hoc non cogitasti tibi ; nihil accesseris ; alioquin habebis convivam, quæ ex turba salutantium comenclator digressit. Irrata autem qui amicum in atrio querit, in convivio probat. Nullum habet meum istum occupatum homo, et tamen suis obsecras, quatin quod amicis sibi potuit, quatin ipse non est ; quod beneficia sua efficacia iudicat ad conciliandos amicos, quatin quidam, quo plus debent, magis oderunt. Lete me alienum debitorem facit, grave inimicum. — « Quid ergo, beneficis non parcas amicitias ? » — Parant, et acceptulos sicut eligere ; et collocant, non sparsa sunt. Itaque, dum incipis esse medicum tuum, totum hoc consilio spectatum vitare, ut magis ad rem existimes pertinere, quis, quam quid accepit. Vite.

## ÉPÎTRE XX.

Qu'il faut que nos actions s'accordent avec nos paroles. — Que la plupart des hommes ne savent ce qu'ils veulent qu'au moment qu'ils le veulent.

Si vous vous portez bien, et que vous jugiez qu'un jour vous pourriez être à vous-même, j'ai grand sujet de me réjouir; car je tiendrai à gloire de vous pouvoir arracher de ce lieu, où vous êtes toujours flottant sans aucune espérance d'en sortir. Mais ce que je désire, mon cher Lucile, est que vous fassiez descendre l'amour de la sagesse dans le fond de votre cœur, et que vous reconnaissiez le progrès que vous aurez fait, non par des discours ou des écrits étudiés, mais par la fermeté de votre âme, et par l'affaiblissement de vos passions. Vérifiez vos paroles par les effets; il ne s'agit pas ici du devoir d'un déclamateur qui veut persuader une assemblée, ni de celui d'un sophiste qui prétend seulement divertir de jeunes faucons en disconrant agréablement sur différentes matières. La philosophie enseigne à faire, non à parler; elle veut que chaque vive à la manière qu'elle prescrit, que nos paroles et nos actions se rapportent, et qu'il n'y ait point en cela de bigarrures; c'est un des plus grands avantages et la principale marque de la sagesse, quand les actions conviennent avec les paroles, et que l'on voit un homme toujours égal à soi-même. Qui pourra faire cela? Peu de gens à la vérité; il s'en trouve pourtant quelques-uns; j'avoue que la chose est difficile; aussi, je ne dis pas que le sage doive marcher toujours d'un même pas, mais bien par un même

chemin. Prenez donc garde si votre habit répond à votre logement, si vous êtes magnifique en votre personne, et trop ménager en votre train; s'il y a de la frugalité en votre table, et du luxe en vos bâtiments. Prescrivez-vous une fois une règle de vie, et la suivez le reste de vos jours. Il y en a qui sont resserrés dans leurs maisons, et qui se mettent au large quand ils sont dehors; cette inégalité est un défaut qui marque un esprit vacillant, dont la conduite n'est pas encore assurée.

Mais je vous veux dire d'où vient cette légèreté, et cette contrariété d'actions et de volontés: c'est que personne ne se propose un but arrêté, et, si l'on s'en propose quelque'un, on ne s'y arrête pas, mais on passe par-dessus, on le quitte, on y retourne, embrassant quelquefois ce qu'on avait auparavant condamné. C'est pourquoi, sans rechercher les anciennes définitions de la sagesse, je me contenterai de celle-ci, qui s'étend à toutes les conditions de la vie humaine. En quoi consiste la sagesse? à vouloir toujours une même chose ou à la rejeter toujours. Je n'y ajoute point cette condition, pourvu que la chose que vous voulez soit juste, parce qu'il n'y a rien qui puisse toujours plaire s'il n'est juste. Ainsi vous voyez que la plupart des hommes ne savent ce qu'ils veulent qu'au moment qu'ils le veulent, et que personne n'est certain de ce qu'il doit vouloir ou ne vouloir pas. On change tous les jours de sentiment, on passe même dans celui qui est opposé. Aussi, la vie de beaucoup de gens n'est, à vrai dire, qu'un badinage. Achetez donc ce que vous avez commencé; vous arriverez peut-être au

## EPISTOLA XX.

DE HOMINIS INCONSTANTIA.

Si vales, et te dignum pias sit aliquando filius luos, gaudeo: mea enim gloria erit, si te istinc, ubi sine spe eteundi fluctuans, extraxero. Idcirco autem te, mi Lucili, rogo atque hortor, ut philosophiam in præcordis tuis admittas, et experimentum profectus tui capias non oratione, nec scripto, sed animi firmitate, et cupiditatum diminutione. Verba rebus proba: aliud propositum est declamantibus et assensionem coronæ captantibus; aliud his qui juvenum et otiosorum aures disputantibus variâ ac volubili detinent. Facere docet philosophia, non dicere; et hoc exigit, ut ad teipsum suam quique vivat, ne orationi vitâ dissentiât, nisi ipsa inter se vitâ unius, sine actionum dissensione, æcolis sit. Maximum hoc est et officium sapientiæ, et iudicium, ut verbis operâ concordent, ut ipse ubique par sibi idemque sit. Quis hoc præstabit? Pauci: aliqui tamen. Est difficile hoc; nec hoc dico, sapientem uno semper liturum gradu, sed una via. Observa itaque, nunquid vestis tua domusque dissentiât, nunquid in te liberalis sis, in tuos sordidus; nunquid

cornes frugaliter, ædifices luxuriose. Unam semel, ad quam vivas, regulam prende, et ad hanc omnem vitam tuam exæqua. Quidam se dum contrahunt, dilatant foris et extendunt. Vitium est hæc diversitas, et signum vacillantis animi, ac vinctum habentis tenorem suum. Eiusmodi nunc dicam, unde sit ista inconstantia, et dissimilitudo rerum consiliorumque. Nemo proponit sibi quid velit; nec, si proposuit, perseverat in eo, sed transiit; nec tantum mutat, sed redit, et in ea, que deseruit ac damnavit, revolvitur.

Itaque ut relinquam definitiones sapientiæ veteres, et totum complectar humanæ vitæ modum, hoc possum contentus esse: Quid est sapientia? Semper idem velle atque idem nolle; licet illam exceptioem non adiciam, ut rectum sit quod vellis; non potest enim eulquam idem semper placere, nisi rectam. Noscunt ergo homines quid velint, illo monesulo, quo volunt; in totum, nulli velle aut nolle decretum est. Variatur quotidie iudicium, et in contrarium vertitur, ac perisque agitur vitâ per tutum. Preme ergo quod coepisti, et fortasse perducas aut ad summum, aut eo, quod summum nonnumquam esse solus intelligas. — « Quid fiet, inquis, huic turbæ familiarum? » — Turba lata quam a te pasci desideris, ipse se pascit;

plus haut degré, ou moins, à tel degré que vous seul pourrez connaître que ce n'est pas encore le plus hant. Mais que deviendra, me direz-vous, ce grand nombre de domestiques? Quand vous ne les nourrirez plus, ils se nourriront eux-mêmes; à l'égard des autres, la diminution de votre bien vous fera connaître ce que vous n'aurez pu apprendre par vos bienfaits; car vos véritables amis demeureront auprès de vous, et ceux qui suivaient votre fortune plutôt que votre personne, se retireront. La pauvreté n'est-elle pas agréable en ce qu'elle vous découvre ceux qui sont effectivement vos amis? Quand viendra le jour que personne ne mentira plus pour vous faire honneur?

N'ayez donc point d'autre pensée, d'autre soin, ni d'autre désir que de trouver le fond de votre satisfaction et de votre bonheur en vous-même; peut-il y avoir une félicité qui approche davantage de celle de Dieu? Mettez-vous si bas que vous ne puissiez tomber; et afin que vous ne fassiez plus volontiers, j'appliquerai à ce propos la sentence qui doit finir cette lettre. Épicure me la fournira de bon cœur, quand vous devriez en être jaloux. « Vos paroles assurément auront plus d'autorité, quand elles seront prononcées sur un lit de paille et dans un habit de bure, car elles seront dites et vérifiées en même temps. » Pour moi, j'écoute plus volontiers notre Démétrius, quand il parle presque tout nu couché sur une paille; car il n'est pas alors précepteur, mais plutôt témoin de la vérité. Quoi donc! ne peut-on pas mépriser les richesses que l'on possède? Pourquoi non? J'estime qu'un homme doué d'une belle âme les voyant autour de soi, et ne sachant comment elles lui sont venues, en sourit, et entend dire

qu'elles lui appartiennent, sans que lui-même s'en aperçoive. C'est beaucoup de ne pas se laisser corrompre par la compagnie des richesses; celui-là est grand, à mon avis, qui demeure pauvre au milieu de l'abondance; mais je trouve cet autre plus en sûreté qui est effectivement pauvre et ne possède rien. Vous me direz peut-être: Je ne sais si celui que vous nous figurez pourrait supporter la pauvreté si elle lui arrivait; et moi, qui sers d'interprète à Épicure, je doute aussi si cet autre, qui est effectivement pauvre, pourrait mépriser les richesses si elles lui arrivaient: c'est pourquoi il faut examiner le fond de leur âme; si l'un est satisfait de sa pauvreté, et si l'autre a de l'indifférence pour ses richesses; autrement, la paille et la bure seraient une assez mauvaise preuve de la vertu d'une personne, puisqu'il faut savoir si cette personne s'accommode à cet état par nécessité ou par choix.

An reste, un homme de bon sens ne doit point courir après les inconvénients comme étant des choses excellentes, mais bien s'y préparer comme étant faciles à supporter; elles sont faciles en effet, mon cher Lucile; elles sont même menaçantes quand on s'en approche, après les avoir longtemps méditées; car on y trouve de la sûreté; sans quoi nul état ne nous peut satisfaire. C'est pourquoi j'estime qu'il est à propos de choisir quelques jours pour nous disposer à la véritable pauvreté par la pratique de la pauvreté volontaire, ainsi qu'ont fait ces grands personnages dont je vous ai ci-devant écrit, ce qui est d'autant plus nécessaire en ce temps où les délices ont causé tant de relâchement que les moindres inconvénients nous semblent insupportables. Il vaut mieux toutefois pi-

aut quod in beneficio tu non potes scire, paupertatis scire. Illa veros certoque amicos retinebit; discedet quicquid non te, sed aliud sequetur. Non est autem vel ob hoc nam amanda paupertas, quod, a quibus amaris, ostendit? O quando ille veniet dies, quo nemo in honorem tuum mentitur! Hoc ergo cogitationes tue tendant, hoc cura, hoc opta, omnia alia vota Deo remissurus, ut contentus sis temetipso et et te nascentibus bonis. Que potest esse felicitas propior? Redige te ad portam, ex quibus cadere non possis: idque ut libenter facias, ad hoc pertinebit tributum epistolæ hujus, quod statim conferam. Juvideas licet, etiam nunc libenter pro me dependet Epicurus. Magnificenter, mihi crede, sermo tuus in grabato videtur et in puero; non enim dicitur tantum ille, sed prohibetur. « Ego certe aliter audio que dicit Demetrius noster, quem illum vidi nudum (quanto nilius quam in stramentis!) incubantem: non præceptor veri, sed testis est. — « Quid ergo? non licet divitias in sinu positas contemnere? » Quidni licet? Et ille iugentis aulæ est, qui illos, circumfusos sibi, tantam diuque miratur quod ad se venerint, ridet, suasque

audit magis esse quam sentit. Multum est, non corrupti divitarum contubernio: magnus ille, qui in divitiis pauper est: sed securior qui caret divitiis. — Nescio, inquis, quomodo paupertatem iste faturus sit, si, in illum incidit. — Nec scio ego, Epicuri an amulus ita pauper contempturus sit divitias, si in illas incidit. Itaque in utroque metuendum est, inspicendumque, an ille paupertati indulget, an hic divitiis non indulget. Alioquin leve argumentum est bonæ voluntatis, grabatus, aut pauper; nisi apparuit alioquin illa non necessitate pati, sed male. Ceterum magnæ indolis est, ad ista non properare tanquam ad meliora, sed præparare tanquam ad facilia. Et sunt, Lucili, facilia; quoniam vero multo ante meditatibus accesseris, jucunda quoque. Inest enim illis, sine qua nihil est jucundum, securitas. Necessarium ergo iudico id, quod tibi scripsi magnos viros sæpe fecisse, aliquos dies interponere, quibus nos imaginaria paupertate exercemus ad veram; quod eo magis faciendum est, quod delicias permodum, et omnia dura ac difficilia iudicamus. Potius exilium est somno, et reliquæ est animus, admonendusque natura nobis mi-

quer et réveiller notre esprit, en lui représentant que la nature n'a ordonné que bien peu de chose pour notre subsistance. Personne ne vient riche dans le monde; il est enjoint à tous ceux qui y entrent de se contenter d'un peu de lait et d'un peu de linge; et cependant, après de si petits commencements, des royaumes entiers ne nous suffisent pas.

## ÉPITRE XXI.

Que les bons auteurs peuvent immortaliser le nom de leurs amis. — Contre ceux qui interprètent mal la doctrine d'Épicure.

Croyez-vous n'avoir à faire qu'avec ceux dont vous m'écrivez? Vous avez beaucoup plus à faire avec vous-même, puisque vous vous tourmentez continuellement; vous n'êtes pas bien certain de ce que vous voulez; vous savez mieux louer la vertu que vous ne savez la suivre; vous voyez bien où réside la félicité; mais vous n'avez pas le courage de vous y acheminer. Comme vous ne connaissez pas, peut-être, ce qui vous en empêche, il faut que je vous le dise : vous estimez beaucoup ce que vous quitterez alors; et dans le même temps que vous vous représentez la tranquillité dont vous jouirez, vous êtes sans doute arrêté par l'éclat de la vie que vous menez, comme si vous deviez tomber dans un état obscur et sordide; vous vous trompez, mon cher Lucile, il faut monter pour y arriver. Votre vie est différente de l'autre, comme la splendeur l'est de la lumière; car celle-ci éclaire de son propre fonds, et l'autre brille d'une clarté empruntée; mais, comme la vie où vous êtes n'a

qu'un éclat de répercussion, il ne faut pas s'étonner si, quelqu'un venant à se mettre entre deux, elle demeure convertie d'ombre, au lieu que celle où vous aspirez conserve toujours la clarté qui lui est naturelle.

Les lettres, assurément, vous rendront illustre et fameux. Je vous veux rapporter un exemple d'Épicure, lequel, écrivant à Idomeneus, homme chargé de grands emplois et ministre d'un prince fort absolu, et voulant l'attirer du poste éclatant où il était à la profession d'une gloire véritable et assurée, lui dit : « Si vous êtes touché de la réputation et del'onneur, mes lettres vous feront plus connaître que toutes les grandeurs que vous recherchez et qui vous font rechercher. » A votre avis, a-t-il dit la vérité? Qui connaîtrait présentement Idomeneus, si Épicure n'en avait parlé dans ses lettres? Tous les grands seigneurs, les satrapes et le roi même, duquel Idomeneus tirait son éclat, sont ensevelis dans la poussière et dans l'oubli! Les épitres de Cicéron font encore subsister le nom d'Atticus. Ses grandes alliances lui auraient peu servi, et les noms d'Agrippa, son gendre, de Tibère, père de son gendre, et de Drusus César, son arrière-neveu, n'auraient pas conservé le sien, si Cicéron ne l'avait fait connaître à la postérité. Il se fera après nous un prodigieux amas de siècles, il y aura peu de beaux esprits qui demeureront la tête levée, et qui pourront se défendre longtemps contre l'oubli, avant que de tomber dans la condition des autres. Ce qu'Épicure put promettre à son ami, je vous le promets, mon cher Lucile. J'ai quelque crédit auprès de la postérité, je puis choisir des personnes,

nium constituisset. Nemo nascitur dives; quisquis exit in lucem, jussus est laete et paucis esse contentus. Ab his initiis nos regna non capiunt. Vale.

## EPISTOLA XXL.

DE VERA PHILOSOPHI GLORIA.

Cum istis tibi esse negotium iudicas, de quibus scriberes? Maximum negotium tecum habes; tu tibi molestus es; quid velis nocere; nullas probas honestas, quam sequeris; vides, ubi sit posita felicitas, sed ad illam pervenire non audes. Quid sit autem quod te impediatur, quia parum ipse dispicias, dicam. Magna esse hanc existimas, quæ relicturus es; et, quam proposuisti tibi illam securitatem, ad quam transiurus es, retinet te hujus vitæ, a qua recessurus es, fulgor, tanquam in sordida et obscura casurus. Erras, Lucili; ex hac vita ad illam ascenditur. Quod interest inter splendorem et lucem, quam huc certam originem habere ad eam, ille nitens niemo; hoc inter hanc vitam et illam. Hæc fulgore extrinsecus veniente percussa est, crassam illi statim umbram faciet

quisquis obstiterit; illa suo lumine illustris est. Studia te tua clarum et nobiliter efficiunt. Exemplum Epicuri referam. Quum Idomeneo scriberet, et illum a vita speciosa ad fidem stabilemque gloriam revocaret, rigide innocebat potentia ministrum, et magis tractantem : « Si gloria, inquit, lauderis, notiorum epistolæ meæ te facient, quam omnia ista quæ cois, et propter quæ coteris. » Numquid ergo mentitus est? Quis Idomeneus vocet, nisi Epicurus illum amicum litteris iocundasset? Omnes illos megastenas et satrapas, et regem ipsum, ex quo Idomenei titulus petebatur, oblivio alta suppressit. Nomen Attici perire Ciceronis epistolæ non sinunt; nihil illi profuisset gener Agrippa, et Tiberius progenies, et Drusus Cæsar propepos; inter tam magna nomina laceretur, nisi Cicero illum applicuisset. Profunda supra nos altitudo temporis veniet; pauci ingenia caput exserent, et, idem quandoque silentium obtura, oblivioni resistent, ac se diu vindicabunt. Quod Epicurus amico suo potuit promittere, hoc tibi promitto, Lucili. Habebo apud posteros gratiam, possum mecum duratura nomina educere. Virgilius noster duobus memoriam æternam prorsit, et præstat :

et les faire durer autant que moi; notre Virgile avait promis d'en rendre deux immortels, comme il a fait :

Couple heureux, si mes vers sont des ans respectés,  
 Vos noms ne mourront point, par ma muse chantés.  
 Je les ferai durer tant que la destinée  
 Rendra Rome soumise aux descendants d'Énée,  
 Tant que ceux de son sang, par leurs honneurs divers,  
 Régneront sur ces murs, ces murs sur l'univers.

Tous ceux que la fortune a élevés, et qui ont eu part à la puissance des souverains, ont été en crédit, et leurs maisons ont été fréquentées tant que leurs maîtres ont subsisté; mais la mémoire s'en est abolie aussitôt que ces princes sont disparus; au contraire, l'estime des beaux-esprits augmente après leur mort, et passe jusqu'aux personnes qui ont eu quelque liaison avec eux.

Mais, afin qu'on ne m'impute pas d'avoir produit Idoménée dans cette lettre, sans sujet, je veux l'achever à ses dépeus. Épicure lui écrivit ce beau mot pour le dissuader d'enrichir Pythoclès par les moyens ordinaires, voulant qu'il en prit de plus assurés : « Si vous voulez, dit-il, que Pythoclès devienne riche, il ne faut pas augmenter ses trésors, mais il faut diminuer sa convoitise. » Cette sentence est trop claire pour avoir besoin d'interprétation, et trop étendue pour souffrir un commentaire. Mais ne croyez pas que cela ait été dit pour les richesses seulement, vous le pourriez appliquer à tout ce qu'il vous plaira. Si vous voulez rendre Pythoclès vertueux, vous direz qu'il ne faut point accroître ses honneurs, mais diminuer cette même convoitise : si vous voulez que Pythoclès vive dans une satisfaction continuelle, vous direz encore qu'il ne faut pas augmenter ses vo-

luptés, mais diminuer ses désirs. Enfin, si vous voulez que sa vie soit longue, vous direz qu'il ne sert de rien d'augmenter le nombre de ses années, mais qu'il est nécessaire de diminuer celui de ses passions.

Ne vous imaginez pas que ces sentiments soient particuliers à Épicure, ils sont communs à tout le monde. Pour moi, je tiens qu'il faut faire dans la philosophie ce qui se fait ordinairement dans le sénat : lorsqu'un sénateur, en opinant, a dit quelque chose qui ne plaît, je le prie de diviser son avis, et je m'y range quant à ce chef. Je rapporte volontiers les discours d'Épicure, afin de convaincre ces gens mal intentionnés, qui cherchent dans cet auteur de quoi prêter leurs débauches, pour leur montrer qu'ils doivent bien vivre en quelque lieu qu'ils aillent. Quand ils seront entrés dans ses jardins, et qu'ils y verront cette inscription : « Passant, vous serez bien logé céans; on n'y connaît point de plus grand bien que la volupté; à vous trouverez le concierge de cette maison tout disposé à vous recevoir; il est humain, il est honnête, il vous réglera d'un gîteau et vous donnera de l'eau largement; il vous dira ensuite : « Hé bien ! n'avez-vous pas été bien traité ? Dans ces jardins, dis-je, on ne provoque point l'appétit, mais on le contente; on n'irrite point la soif par des breuvages délicieux, mais on l'apaise par un remède qui est naturel et qui ne coûte rien. » Avec cette volupté, je suis parvenu à la vieillesse.

Je prétends vous parler seulement des désirs qui n'écontent point de raison, et qu'il faut satisfaire en leur accordant quelque chose; car pour ces appétits extraordinaires, qui ne sont pas si

Fortunati esbo: si quid mea carmina possunt.  
 Nulla dies unquam memori vos eximet avis,  
 Dum domus Aeneae Capitolii immovebit iasum  
 Accolet, Imperiumque patet Romanus habebit.

Quoecumque in medium fortuna prociuit, quicunque membra ac partes alienae potentiae fuerant, horum gratia viguit, domus frequentata est, dum ipsi alicuius; post ipsos cito memoria defecit. Ingratum crescit dignitas; nec ipsis tantum honor habetur, sed, quicquid illorum memoriae adheret, excipitur.

Ne gratis Idomeneus in epistolas meas venerit, ipse eam de suo redimet. Ad hunc Epicurus illam nobilitem sententiam scripsit, qui hortatur, ut Pythocles locupletem non publica, nec amplius via faciat. « Si via, inquit, Pythocles divitem facere, non pecunie adiciendum, sed cupiditatis detrahendum est. » Et apertior ista sententia est, quam ut interpretanda sit, et disertior, quam ut adjuvanda. Hoc unum te admonet, ne istud tantum estimas de divitis dictum; quocumque transieris, idem poterit: si via Pythocles honestum facere, non honoribus adiciendum est, sed cupiditatis detrahendum; si via

Pythocles esse in perpetua voluptate, non voluptatibus adiciendum est, sed cupiditatis detrahendum; si via Pythocles senem facere, et implere vitam, non annis adiciendum est, sed cupiditatis detrahendum. Has voces non est quod Epicuri esse iudices; publice sunt. Quod fieri in senatu solet, facendum ego in philosophia quoque existimus; quam cumuli aliqui quod ex parte nihil placeat, jubet illud dividere sententiam, et atque pro eo quod probet. Et libenter Epicuri egregia dicta commemoramus, ut istis, qui ad illa confugient sine male inducet, qui vellentum ipsos vitiorum suorum habitibus existimant, probem, quocumque lerit, honeste esse vivendum. Quom adierit latos hortulos, et inscriptionem huius: « Hospes, hic bene manebis, hic summum bonum voluptas est! » paratus erit istius domitilii entos, hospitalis, humanus, et te potius excipiet, et aquam quoque large infundebat, et dicit: « Ecquid bene acceptus es? Non irritant, inquit, hi hortuli faciem, sed extinguunt, nec majorem ipsis potatibus sitim faciunt, ad naturam et gratuito remedia sedunt. » In hac voluptate consenti. De his tecum desideria loquor, quae consolationem non

pressants et que l'on peut adoucir ou retrancher, je vous dirai que ce sont des délicatesses qui ne sont point naturelles, ni nécessaires, auxquelles, par conséquent, vous ne devez rien. Si vous leur accordez quelque chose, cela dépend de votre volonté. Mais le ventre d'écouie point de remoutrances : Il demande, Il crie sans cesse ; ce n'est pas toutefois un créancier fort rigoureux, Il se contente de peu de chose, pourvu que vous lui fournissiez ce que vous lui devez seulement, non pas tout ce que vous pourriez lui donner.

## ÉPÎTRE XXII.

Le sage doit se retirer de l'embarras des affaires. — La plupart sortent de la vie comme s'ils y venaient d'entrer.

Vous voyez bien qu'il faut vous défaire de ces occupations éclatantes et toutefois pernicieuses ; mais vous demandez comment vous pourrez en venir à bout. Il y a des choses que l'on ne peut enseigner si l'on n'est présent. Le médecin ne saurait prescrire de loi à son malade les heures qu'il doit manger ou se mettre dans le bain, il faut qu'il lui tâte le pouls. Le vieux proverbe dit que le gladiateur prend conseil sur-le-champ ; le visage de son ennemi, le mouvement de sa main, et le branle de son corps l'avertissent de ce qu'il a à faire. On peut bien ordonner et écrire ce que l'on doit et que l'on a coutume de faire en général, et ces sortes d'instructions sont autant pour la postérité que pour les personnes absentes ; mais il est impossible d'avertir de loin quand et de quelle manière on doit agir ; il faut prendre avis

dans les affaires mêmes. Ce n'est pas assez d'être présent, si l'on n'est encore vigilant pour épier l'occasion. Observez-la donc bien, et, si elle se présente, saisissez-vous-en, et faites tous vos efforts pour vous retirer de l'embarras des affaires. Cependant, écoutez, s'il vous plaît, mon sentiment sur cette matière. J'estime qu'il vous faut renoncer à la vie, ou mener une autre vie ; il y a toujours un tempérament à garder, savoir : de dénuer doucement plutôt que de rompre avec éclat les liens où vous vous êtes emparé ; mais, si vous ne pouvez autrement, ouvrez-vous un passage à la liberté ; il n'y a personne si timide qui n'aimât mieux tomber une fois que d'être toujours suspendu. Cependant, prenez garde surtout de ne vous point engager davantage. Contenez-vous des affaires que vous avez embrassées, ou (pour parler à votre gré) que vous avez rencontrées. Vous ne devez donc pas aller plus avant, si non vous n'aurez plus d'excuse, et, outre cela, vous ferez voir que votre engagement est volontaire. Car ce discours, qui est ordinairement en la bouche des hommes, est très-faux : « Je n'ai pu faire autrement ; quand je ne l'aurais pas voulu faire, la nécessité m'y aurait forcé. » Personne n'est obligé de courir après la prospérité ; c'est quelque chose de s'arrêter, et de ne pas presser la fortune qui nous emporte, quoique volontairement. Mais, enfin, ne trouvez-vous point mauvais que je me mêle de vous donner conseil, et que j'y appelle de plus habiles gens que moi, de qui j'ai coutume de prendre les avis ? J'ai là une lettre d'Épiciure à Idmonens, touchant cette matière ; il le prie « de se retirer le plus vite qu'il lui sera possible, avant qu'il arrive une force

recipiant, quibus dandum est aliquid, ut desistant. Nam de illis extraordinaria, que licet differre, licet castigare et opprimere, hoc unum commune facit : ista voluptas naturalis est, non necessaria ; illis oñibz debes ; si quid impendis, voluntarium est. Venter præcepta non audit ; potes, adpellat ; non est laqueo molestus credidit ; parvo dimittitur, si modo das illi quod debes, non quod potes. Vale.

## EPISTOLA XXII.

DE DIABIS MORIBZ. — DE FUGIENDO NEGOTIIS.

Jam intelligis educandum esse te ex istis occupationibus specialibus et multis ; sed, quomodo id consequi possis, queris. — Quando non nisi a presente monstratur. Non potest medicus per epistolam cibi aut balnei tempus eligere ; vena laqueus est. Vetus proverbium est, « gladiatorem lo arena capere consilium : » aliquid silversaril vultus, aliquid manus motus, aliquid ipas inclusio corporis, inanessem moct. Quid fieri solet, quid oporteat, lo noverum et mandari potest et scribi ; tale consilium non tantum absentibus, etiam posteris datur ; illud attendum, quando fieri debeat, aut quemadmodum, ex lo-

quod nemo madebit ; cum rebus ipsis deliberandum est. Non tantum presentibus, sed vigilantibus est, occasione observare properantem. Itaque hæc circumspice ; hanc, si videris, prende, et toto impetu, totis viribus id age, ut te istis officiis evas. Et quidem quem seculotiani feram attende ; coofer, aut ex ista vita tibi, aut ex vita exeuendum. Sed idem illud existimo, leni eundem via, ut, quod male impendisti, totas potius quam abruptas dummoio, si alia solvendi ratio non erit, vel abruptas. Nemo tam timidus est, ut malit semper pendere, quam semel cadere. Interim, quod primum est, impide te noli ; contentus esto negotiis, in que descendisti, vel, quod videri malis, incidisti. Non est quod ad alteriora nitaris ; aut perdes excusationem, et apparebit te non incidisse. Ista enim que dici solent, falsa sunt : « Non potui aliter ; quid, si nollem, necesse erat ! » Nulli necesse est felicitatem cursu sequi ; est aliquid, etiam si non repugnare, ambulare, nec lassare fortune ferent.

Namquid offenderis, si in emensum non venio tunc ; nam, sed ad voca epiden prudentiores quam ipse tuus, ad quem soleo deferre, si quid delibero ? Epiciur epist. clam ad hanc rem pertinentem lege, idomeo que scribitur ; quem



supérieure qui lui en ôte la liberté. Il ajoute toutefois « qu'il ne faut rien entreprendre, que le temps et l'occasion ne soient propres; mais il faut sortir, dit-il, aussitôt que ce temps-là sera venu. » Il ne permet pas même à celui qui médite sa retraite, de s'endormir; il lui fait espérer un favorable succès dans les plus grandes difficultés, pourvu qu'il n'agisse point avant le temps, mais qu'il agisse quand il sera temps.

Vous demanderez peut-être maintenant l'avis des stoïciens; il n'y a pas lieu de les faire passer auprès de vous pour des gens remplis de témérité, car ils sont, je vous assure, plus prudents que hardis. Vous vous imaginez peut-être qu'on va vous les faire parler de cette sorte: « Il est honteux d'abandonner sa charge; rendez-vous maître de l'emploi que vous avez pris; un homme de cœur ne fuit point le travail; au contraire, il s'anime davantage par les difficultés qu'il rencontre. » Il est vrai que l'on vous tiendrait ce langage, s'il était question de vous exhorter à la persévérance dans une occasion où vous seriez obligé par honneur de faire ou de souffrir quelque chose; autrement, un homme de bien ne doit pas se consumer dans un travail qui n'est pas honnête; ni demeurer dans le fracas, par la seule inclination qu'il a pour les affaires. S'il se trouve embarqué dans les grands emplois, ne vous imaginez pas qu'il en veuille toujours souffrir les agitations; car, quand il aura reconnu les détroits et les périls dans lesquels il se verra engagé, il reculera un pas en arrière, et, sans tourner le dos, il fera docilement sa retraite et se mettra en sûreté. Il vous sera aisé, mon cher Lucile, de vous défaire des emplois, si vous mé-

prisez les avantages qui les accompagnent; c'est ce qui nous attache et nous retient ordinairement. Quoi! direz-vous, abandonnerai-je de si grandes espérances? Quitterai-je au temps de la moisson? Marcherai-je sans compagnie? Ma lièvre demeurera-t-elle sans escorte, et ma maison sans officiers, ni courtisans? Voilà ce que les hommes ont de la peine d'abandonner, aimant le fruit de l'esclavage qui leur est en horreur; ils se plaignent de l'ambition comme ils feraient d'une maîtresse; mais si vous pénétrez dans le fond de leurs pensées, ce n'est point par haine, c'est plutôt par chagrin. Examinez un peu ces gens qui déclinent les choses qu'ils ont ardemment désirées, et qui parlent avec tant d'indifférence des biens dont ils ne pourraient supporter la moindre perte. Vous trouverez qu'ils s'attachent avec complaisance à tout ce qu'ils témoignent leur être à charge.

Il en va ainsi, mon cher Lucile, il y a plus d'esclaves volontaires que de forcés. Mais je vois bien que c'est tout de bon que vous aimez la liberté et que vous avez dessein de vous affranchir. Vous demandez seulement conseil, afin que vous le puissiez faire sans en avoir jamais de regret. Mais n'est-ce pas assez que la secte entière des stoïciens approuvera votre résolution? Les Zénon et les Chrysippes vous donneront toujours des conseils pleins de modération, sincères et raisonnables; mais si vous vous arrêtez à voir ce que vous emporterez, et quelle provision d'argent vous pourrez faire avant que de vous retirer, vous ne vous retirerez jamais: on ne se salue guère à la nage, étant chargé de hardes. Passez donc à une meilleure vie sous la faveur des dieux, qui ne

rogat, ut, « quantum potest, fugiat et properet, antequam aliqua vis major interveniat, et auferat libertatem recedendum. » Idem tamen subjicit, « nihil esse tentandum, nisi quum apte poterit tempestiveque tentari; sed, quum illud tempus captatum diu venerit, exilendum sit. » Dormitare de fuga cogitantem vetat, et sperat salutarem etiam ex difficilissimis exitum, si nec properemus ante tempus, nec essemus in tempore. Puto, nunc et stoicam sententiam queris. Non est quod quicquam temeritatis illor apud te infamet; cunctiores quam fortiores, sunt. Expectas forsitan, ut tibi hec dicatur: « Turpe est cedere oneri; incare cum officio quod semel recepit! Non est vir fortis et strenuus, qui laborem fugit, nisi crescit illi animus ipsa rerum difficultate. » Dicuntur tibi ista: « Si opere pretium habebit perseverantia; si nihil indignum bono viro faciendum putandumve erit: » atque in sordido se et contumelioso labore non conteret, nec in negotiis negotii causa erit. Ne illud quidem quod existimas facturum eum, faciet, ut, ambitiosis rebus implicatus, earum semper astutus ferat. Sed quum viderit breviter, in quibus volutatur, incerta, ancipilla, referet pedem, nec vertet terga, sed senam recedit in tutum. Fa-

cile est autem, mi Lucili, occupationum evadere, si occupationum pretia contempseris. Illa sunt, quæ nos morantur et detinent. — « Quid ergo? tam magna spes reliquam? ab ipsa messe discedam? nudum erit latas? incumulta lectica? atrium vacuum? » — Ab his ergo invitati homines recedunt; et mercedem miserationum amant, ipsas exsecrantur. Sic de ambitione, quomodo de amicis, queruntur; id est, ut verum affectum eorum inspicias, non oderunt, sed ligant. Excute istos, qui, que cupiere, deplorant, et de earum rerum loquuntur fuga, quibus carere non possunt, videbis voluntariam esse illis in eo morem, quod augere ferro ipsos et misere loquuntur. Ita est, Lucili, paucos servitus, plures servitutem terat. Sed, si deponere illam in animo est, et libertas bona fide placuit, in hoc autem unam advocacionem petis, ut sine perpetua sollicitudine id tibi facere contingat; quidni tota te cohors stoicorum probitura sit? Omnes Zénon et Chrysippi moderata et honesta et vera suadebunt. Sed, si propter hoc tergitesaris, ut circumspicias, quantum feras tecum, et quam magna pecunia instruas otium; nunquam exitum invenies. Nemo cum sarcinis evolat. Emerge ad meliorem vitam, propitius Deus! sed non sic, quomodo

vous traiteraient pas comme ceux auxquels ils accordent des grâces qui leur sont funestes, n'ayant pu refuser ce qu'on leur demandait avec importunité.

Je mettais le cachet à cette lettre; mais il la faut ouvrir pour y joindre le présent ordinaire, je veux dire une sentence aussi éloquent que véridique, tirée d'Épique; car je fais volontiers honneur à l'ouvrage d'autrui: «La plupart sortent de la vie comme s'ils y venaient d'entrer.» Choisissez qui vous voudrez, jeunes, vieux, de moyen âge, vous trouverez qu'ils craignent tous également la mort, et ne savent ce que c'est que la vie. Personne n'a encore rien du fait, car on remet tout à l'avenir. Ce qui me plaît dans cette sentence, c'est qu'on reproche aux vieillards qu'ils sont encore enfants. «Personne, dit Épicure, ne sort de la vie autrement qu'il y est entré.» Cela est faux en quelque façon, car nous mourons plus méchants que nous ne sommes nés; c'est par notre faute, il n'en faut rien imputer à la nature; elle aurait raison de se plaindre et de dire: Qu'est-ce que cela? Je vous ai mis au monde sans desirs, sans craintes, sans superstition, sans infidélité et sans tous ces désordres qui règnent parmi vous; sortez-en tels que vous y êtes entrés. En vérité, celui-là possède le fond de la sagesse, qui peut mourir avec autant d'assurance qu'il est né; mais nous tremblons à la vue du péril, notre courage s'abat, notre couleur change, nous laissons couler des larmes inutiles. Y a-t-il rien de plus honteux que d'avoir peur, lorsque l'on est près d'entrer en un lieu de sûreté? Cela vient de ce que

nous ne trouvons point en nous à la fin de la vie les bonnes œuvres que nous voudrions avoir faites. Car alors il n'en demeure pas la moindre partie en notre puissance, elle est passée, elle est écoulée. Personne n'a soin de bien vivre, mais seulement de vivre longtemps, quoique tout le monde puisse bien vivre, et que personne ne puisse vivre longtemps.

## ÉPÎTRE XXIII.

En quoi consiste la véritable joie. — La volupté tombe par une peine naturelle dans la douleur.

N'attendez pas que je vous écrive que l'hiver a été doux et court; que le printemps est fâcheux et nous donne du froid hors de saison; ni d'autres bagatelles que débilitent ordinairement ceux qui ne cherchent que des paroles: mais je vous écrirai des choses qui pourront vous être utiles aussi bien qu'à moi; ce que je ne saurais faire qu'en vous exhortant à la vertu. Vous demanderez peut-être quel en est le fondement: c'est de ne point se réjouir pour des choses vaines et légères; et ce n'en est pas seulement le fondement, c'en est aussi le comble. Car celui-là est monié au plus haut degré, qui sait de quoi il se doit réjouir, et qui ne fait point dépendre son bonheur du pouvoir d'autrui. On est dans un état inquiet et incertain, quand on est ému par l'espérance de quelque bien, quoique la conquête en soit facile et que le succès n'ait jamais manqué. Apprenez donc, mon cher Lucile, avant toutes choses, de quoi vous devez vous réjouir. Vous croirez peut-être que je

atlis propitii sunt, quibus bono ac benigno vultu mala magnifica tribuerunt, ad hoc enim excusati, quod ista, que urunt, que eternant, opantibus data sunt.

Jam imprimendam epistolam signum; resolvenda est, ut cum solenni ad te munusculo veniat, et aliquam magnificam vocem ferali secum; et occurrat mihi, ecce, nescio utrum vocem, an eloquentior — cujus? inquit — Epicuri (adhuc enim alienas sarcinas adorno): «Nemo non ita exit e vita, tanquam modo intraverit.» Quocumque vis occupa, adolescentem, senem, medium; invenies æque limitum mortis, æque latum vite. Nemo quidquam habet facti; in futurum enim nostra distulimus. Nihil me magis in ista voce delectat, quam quod exprobratur senibus infamia: «Nemo, inquit, aliter, quam quomodo matris est, exit e vita.» Falsum est! Pejores morimur, quam nascimur. Nostrum istud, non natura, vitium est. Ista de nobis conqueri debet, et dicere: Quid hoc est? sine cupiditatibus vos genui, sine timoribus, sine superstitione, sine perfidia, æternisque pestibus; quales intrastis, exiistis! Percepit patientiam, si quis tam securus moritur, quam nascitur. Nunc vero trepidamus, quum periculum accedit; non minus nobis, non color constat; lacrymæ nihil profuturæ cadunt. Quid est turpius, quam

in ipso limine securitatis esse sollicitum? Causa autem hæc est, quod inanes omnium bonorum sumus, vite desiderio laboramus. Non enim apud nos parvus ejus ulla subsedit; transmissa est, et effluxit. Nemo quam bene vivat, sed quam diu, curat; quum omnibus possit contingere, ut bene vivant, si diu, nulli. Vae.

## EPISTOLA XXIII.

IN PHILOSOPHIA VERAE ESSE VOLUPTATEM.

Putas me tibi scripturum, quum humane nobiscum hiems egerit, quæ et remissa fuit, et brevis; quum malignum ver sit, quam præposterum frigus, et alia ineptias verba querentium. Ego vero aliquid, quod et mihi, et tibi prodere possit, scribam. Quid autem id erit, nisi ut te exhorter ad bonam mentem? Hujus fundamentum quod sit, quære? Ne gaudens vanis! Fundamentum hoc esse dixi; cæumen est. Ad summum pervenit, qui scit quo gaudent, qui felicitatem suam in aliena potestate non ponit. Sollicitus est et incertus sui, quem spes aliqua proterit, licet ad manum sit, licet non ex difficili petatur, licet nunquam illum sperari deciperint. Hoc sane omnia fac, mi Lucili! discere gaudere! Existimas nunc me de-

vous retrancher beaucoup de plaisirs par la soustraction que je prétends faire des choses fortuites, et de toutes les espérances dont naissent les plus douces satisfactions de la vie; au contraire, je prétends vous maintenir dans une satisfaction continuelle; je veux même vous la rendre familière et domestique pour ainsi dire; ce qui arrivera si vous la portez au dedans de vous. Les autres joies ne descendent point jusqu'au cœur; elles s'arrêtent seulement sur le front, parce qu'elles sont superficielles et légères; à moins qu'on ne veuille dire qu'il suffit de rire pour être content. Mais il faut avoir pour cela l'esprit libre, ferme et au-dessus de toutes choses. Enfin, soyez persuadé que la véritable joie a toujours quelque chose de sévère. Quoi! pensez-vous qu'on puisse, avec un visage ouvert et un air riant (comme parlent nos délicats), mépriser la mort, accepter la pauvreté, tenir en bride la volupté, et se résoudre à supporter la douleur? Celui qui roule ces pensées dans son esprit a certainement beaucoup de joie, quoiqu'elle ne chatouille guère les sens. Je veux vous mettre en possession de cette joie; elle ne vous manquera jamais, quand vous en aurez trouvé une fois la source. Les métaux communs sont proches de la superficie de la terre; ceux qui sont précieux ne se trouvent que dans le fond, et se montrent à mesure que l'on fouille plus avant. Les choses qui sont agréables au commun des hommes n'apportent qu'un plaisir fort léger, et le bien qui vient de dehors n'est appuyé sur aucun fondement; celui dont je vous parle, et où je veux vous conduire, est solide, et se fait connaître principalement au dedans.

Enfin, mon cher Lucile, faites une chose qui

peut vous rendre heureux; ne vous arrêtez point aux apparences extérieures, ni aux promesses d'autrui; cherchez le vrai bien et jouissez en paix de ce qui est à vous. Mais, quand je dis ce qui est à vous, j'entends de votre personne, et de la meilleure partie de vous-même; car vous m'avouerez que ce corps chétif (sans lequel pourtant on ne peut rien), bien qu'il soit quelque chose de nécessaire, est fort peu considérable; il nous fournit de faux plaisirs, qui sont de peu de durée et sujets au repentir, lesquels, si on n'y apporte beaucoup de modération, passent souvent dans l'extrémité qui leur est opposée. Car il est certain que la volupté se précipite d'une pente naturelle dans la douleur, si vous ne la retenez, et l'on se retient assez rarement dans les choses que l'on croit être bonnes. En un mot il n'y a que l'avidité du vrai bien qui soit sûre et hors de péril. Si vous me demandez ce que c'est et ce qui le produit; je vous répondrai que c'est la bonne conscience, les intentions droites, les actions vertueuses, le mépris des choses fortuites, avec un genre de vie tranquille et toujours égal. Car est-il possible que ces gens qui, ayant embrassé un dessein, se jettent volontairement ou sont poussés par quelque hasard dans un autre, demeurent dans un état certain et arrêté, puisqu'ils sont toujours agités et irrésolus? Il y a peu de personnes qui se conduisent par conseil dans leurs mœurs et dans leurs affaires; tous les autres vont au courant de l'eau, comme les choses qui flottent sur les rivières. Vous en verrez une partie portée doucement sur une eau dormante; l'autre, poussée par une vague impétueuse qui, venant à se ralentir, les met infailliblement auprès du rivage; l'autre, enfin,

trahere tibi multas voluptates, qui fortuita submouet, qui spes, dulcissima oblectamenta, deuitandas existimo? Immo contra nota tibi unquam deesse letitiam. Volo illam tibi domi nasci; nascetur, si modo intra te ipsum sit. Ceteræ hilaritates non impleant pectus; frontem remittunt, levæ sunt; nisi forte tu iudicem esse gaudere, qui ridet. Animus debet esse alacer et fidens, et super omnia erectus. Mihi crede, res cetera est varum gaudium. Ac tu existimas quemquam soluto vultu, et, ut isti delicati loquuntur, bilari oculo, mortem continere? paupertatis domum aperire? voluptates tenere sub frango? mediari dolorum potentiam? Hinc qui apud se versat, in magno gaudio est, sed porum blando. In huius gaudii possessione esse te volo: nunquam deficiet, quam semel, modo petitar, invenieris. Levius metelliarum fructus in summo est; illa opulentissima sunt, quorum in alto intel vena, assidue plebis responsura fodiunt. Hæc, quibus delectatur vulgus, tenuem habent ac perfusoriam voluptatem; et, quodcumque iustitiam gaudium est, fundamento caret; hoc, de quo loquor, ad quod le conor perducere, solidum est, et quod plus patet intorsus. Fæ, oro te, Lucili carissime, quod unum potest te prestare

felicem; diutius et concius ita que extrinsecus splendent, que tibi promittuntur ab alio; ad verum bonum specta, et de tuo gaude. — Quid est autem hoc, dii tui? — Te ipso, et tui optimi parte. Corpusculum quoque, etiam si nihil fieri sine illo potest, magis necessarium rem crede, quam magnam; vana suggerit voluptates, breves, paritendas, ac, nisi magna moderatione temperetur, in contrarium abituras. Ita dico: in præceptis est voluptas, ad dolorem vergit, nisi modum teneat; modum autem tenere tu eo difficile est, quod bonum esse crederis. Veri boni aviditas ita est. Quid sit istud, interroga, aut unde subest? Dicam: Ex bona conscientia, ex honestis consiliis, ex rectis actionibus, ex contemptu fortuitarum, ex placido vite et continuo tenore usam presentis viam. Nam illi, qui ex alius propositis to alia transiunt, aut ne transiunt quidem, sed casu quodam transmittuntur, quomodo habere quidquam certum consequi possunt, suspensi et vagi? Paret aut, qui consilio se nunquam dispoant; ceteri eorum more, que fluctibus insistant, non eunt, sed feruntur. Ex quibus alia lenior unda detrahit, ac mollius valet; alia vehementior rapuit; alia proxime ripæ, cursu languescente, depo-

est entraînée dans la mer par la rapidité des flots. C'est pourquoi il faut déterminer une fois ce que nous voulons faire, et nous y arrêter fixement.

Mais voici l'endroit où il faut payer ce que je dois; je le puis faire avec une parole de votre Épicure : « Cela est ennuyeux de commencer tous les jours à vivre; on si vous trouvez cette expression-ci meilleure : « Ceux-là ignorent comme il faut vivre, qui commencent tous les jours à vivre. » Pourquoi cela ? direz-vous (car cette parole a besoin d'explication) ; c'est à cause que la vie est toujours imparfaite à leur égard ; et il ne se rencontre aucun temps où ils aient fait ce qu'il faut faire une fois au moins, qui est de se préparer à la mort. Nous devons pourtant nous persuader que nous avons assez vécu ; mais cela n'entre point dans l'esprit de celui qui pense toujours être au commencement de sa vie. Ne vous imaginez pas que ce soit le défaut de peu de personnes ; c'est celui presque de tout le monde. Les uns commencent à vivre lorsqu'il faut cesser de vivre ; si vous en êtes surpris, je vous dirai encore qu'il y en a qui cessent de vivre avant que d'avoir commencé à vivre.

## ÉPÎTRE XXIV.

Qu'il ne faut point se rendre malheureux avant le temps.

— On doit séparer les disgrâces de la fortune des circonstances extérieures qui les accompagnent.

Vous m'écrivez que vous êtes en peine de l'événement d'un procès qu'un ennemi vous a suscité, croyant que je vous conseillerais d'avoir d'autres pensées, et de vous flatter d'une meilleure espé-

rance : car, que sert-il de hâter le mal, d'anticiper les disgrâces que l'on souffre assez à temps lorsqu'elles sont venues, et de troubler le présent par la crainte de l'avenir ? En vérité, c'est une folie de se rendre présentement malheureux parce qu'on doit l'être un jour ; mais je veux vous mettre en repos par d'autres raisons.

Pour vous affranchir de toute inquiétude, imaginez-vous que tout ce que vous craignez vous arrivera, puis réglez votre crainte à proportion du mal. Quand vous l'aurez bien considéré, vous trouverez assurément que le sujet de votre appréhension sera de peu d'importance ou de peu de durée. Il serait bien facile d'apporter des exemples pour vous fortifier ; il n'y a point de siècle qui n'en ait produit ; on ne saurait même repasser dans sa mémoire les affaires domestiques ou étrangères, que l'on ne rencontre des âmes d'une grandeur héroïque, soit par nature ou par étude. Vous saurait-il arriver pis en perdant votre procès que d'être envoyé en exil ou en prison ? Que peut-on craindre pour le corps davantage que de le perdre ? Examinez toutes ces choses, et vous trouverez qu'il y a tant de gens qui les ont méprisées, qu'il est plus aisé de nommer ces personnages que de les choisir. Rutilius reçut sa condamnation sans y trouver rien à redire, sinon que la justice avait été mal rendue. Métellus porta constamment son exil. Rutilius s'y soumit volontairement. L'un voulut bien revenir pour l'utilité de la république, et l'autre ne voulut pas demeurer pour les prières de Sylla, à qui, toutefois, on n'osait rien refuser en ce temps-là. Socrate discourt sur plusieurs questions durant sa prison ; il n'en voulut point

suit; alia torrens impetus in mare eiecit. Ideo constitendum est, quid velimus, et in eo perseverandum.

Hic est locus solvendi aeris alieni. Possum enim vocem tibi Epicuri tui reddere, et hanc epistolam liberare : « Molestum est, semper vitam inchoare ; » aut (si hoc modo magis sensus potest exprimi) : « Male vivunt qui semper vivere incipiunt. » — Quare ? inquis ; desiderat enim explanationem ista vox. — Quia semper illis imperfecta vita est. Non potest autem stare paratus ad mortem, qui modo incipit vivere. Id agendum est, ut satis viscerimus ; nemo hoc putat, qui orditur quomodo maxime vitam. Non est quod existimes, paucos esse hos ; propemodum omnes sunt. Quidam vivere tunc incipiunt, quum desinendum est. Si hoc iudicis mirum, adiciam quod magis admiraris ; quidam ante vivere desierunt, quum inciperent. Vale.

## EPISTOLA XXIV.

DE FUTURI METU ET DE MORTE.

Sollicitum te esse scribis de iudicii eventum, quod tibi furor inimici demouit ; et existimas me satiusnam ut meliora tibi ipse proponas, et acquiescas spei blanda. Quid enim necesse est mala arcessere, et, satis cito pa-

ticidum quum venerit, presumere, ac presens tempus futuri metu perdere ? Est siue dubio stultum, quia quandoque sis futurum miser, esse jam miserum ; sed ego alia te ad securitatem via ducam. Si vis omnem sollicitudinem evadere, quidquid vereris ne eveniat, eventurum utique propone ; et, quodcumque est illud malum, tecum ipse metire, ac timorem tuum ita ; ut illud profectum, aut non magnum, aut non longum esse, quod metus. Nec diu exempla, quibus confirmaris, colligenda sunt ; omnis illa res tibi. In quoniamque partem rerum, vel civilium, vel externarum, memoriam miseris, occurrunt tibi ingruis aut profectum, aut impetus magis. Num quid accidere tibi, si denuis, potest duris, quam ut militaris in exilium ? ut ducaris in carcerem ? cum quid ultra quidquam timeendum est tibi, quum ut uratur ? quum ut pereat ? Singula ista consilia, et contemtores eorum eia ; qui non querendi, sed eligendi sunt. Damnationem suam Rutilius sic tulit, tanquam tibi illi molestum aliud esset, quam quod male iudicaretur. Exilium Metellus furibiles tulit, Rutilius etiam libenter ; alter, ut rediret, reipublice prestitit ; alter reditum suum Sylla negavit, cui nihil tunc negabatur. In carcere Socrates disputavit, et exire (quum essent qui promitterent fugam) noluit,

sortir, quoiqu'on offrit de le sauver; c'était afin d'être aux hommes, par son exemple, la crainte des deux plus grands maux qui soient au monde, j'entends la mort et la prison. Mucius porta sa main dans le feu; c'est une grande peine pour d'être brûlé, mais c'en est encore une plus grande de se brûler soi-même. Vous voyez néanmoins un soldat, sans aucuns préceptes contre la mort et contre la douleur, et par lo seul effort d'une résolution militaire, vonger sur sa personne la faute d'une entreprise mal exécutée; il regarda froidement sa main qui distillait dans la flamme en présence de Porcenna, et ne la retira, tout fondue et décharnée qu'elle était, qu'après que le feu fut éteint par l'ordre de son ennemi. Il pouvait bien faire quelque chose avec plus de succès; mais il ne pouvait rien faire avec plus de force. Voyez comme la vertu est plus diligente à prévenir les peines, que n'est la cruauté à les ordonner. Porcenna pardonna plus facilement à Mucius de l'avoir voulu tuer, quo Mucius ne se pardonna de l'avoir manqué.

Vous me direz: « On n'entend autre chose dans les écoles que ces sortes d'histoires, et vous, Sénèque, vous ne manquerez pas, lorsque l'on viendra à parler du mépris de la mort, de me citer Caton. » Pourquoi ne lo citerais-je pas? Il prit, en sa dernière nuit, un livre de Platon, qu'il lut, ayant un poignard sous son chevet (car il avait fait provision de ces deux instruments, afin que dans l'extrémité il se servit de l'un pour se disposer à la mort, et de l'autre pour se la donner), et, après avoir mis tel ordre aux affaires que le mauvais état où elles étaient réduites le pouvait per-

mettre, il crut qu'il devait faire en sorte que personne n'eût la gloire d'avoir tué ou d'avoir sauvé Caton; c'est pourquoi, tirant son poignard, qui n'avait point encore été souillé de sang: « Tu n'as, dit-il, rien gagné, ô Fortuno! en l'opposant à tous mes desseins; jo n'ai point combattu jusqu'ici pour ma liberté, mais pour celle de ma patrie; et ce que j'ai fait avec tant d'application n'a point été pour me rendre libre, mais plutôt pour vivre avec des personnes libres. Puis donc que toutes choses sont à présent déplorées, il est temps de mettre Caton en lieu d'assurance. » Après ces paroles il se fit une plaie mortelle, et quoique les médecins, étant accourus, l'eussent bandée, et qu'il se trouvât avec moins de sang et de force, son courage ne diminua pas; car alors, animé contre lui-même, aussi bien que contre César, il enfonça les mains dans sa plaie, et l'ayant déchirée, il arracha plutôt qu'il ne rendit cette âme généreuse, qui ne fléchit jamais sous une puissance étrangère.

Je ne ramasse point ces exemples pour exercer mon esprit, mais pour fortifier lo vôtre contre ce qui paraît le plus terrible dans le monde. Mais jo crois qu'il me sera plus aisé de vous persuader si jo vous fais voir que, outre ces grands hommes qui ont méprisé ce passage si court de la vie à la mort, il s'est encore trouvé des gens, quoique faibles d'ailleurs, qui ont égalé en ce point le courage des plus généreux. Témoin ce Scipion, beau-père du grand Pompée, lequel ayant été reporté sur la côte d'Afrique par un vent contraire, et voyant son vaisseau pris par les ennemis, se perça de son épée. Et comme l'on demandait où était le général, il répondit: Le général est bien. Cette pa-

remansique, ut duarum rerum gravissimarum hominibus metum demeret, mortis et carceris. Mucius ignibus manum imposuit. Acerbum est tunc; quanto acerbius, si id te faciente patiaris? Vides hominem non eruditum, nec ullis præceptis contra mortem aut dolorem subornatum, militari tantum robore instructum, premis a se irritis constans exigentem! spectator distillans in hostili foco dextræ stetit, nec ante removit nudis osibus fluentem manum, quam illi ab hoste subducta est. Facere siquid in illa castris felicitas potuit, nihil fortius. Vide quanto acrior sit ad occupanda pericula virtus, quam crudelitas ad irroganda. Facilius Porcenna Mucio ignovit, quod voluerat occidere, quam sibi Mucius, quod non occiderit.

Decantate, inquit, in oculibus schollæ fabulæ hinc snotti! Tamen mihi, quum ad contemnendam mortem ventum fuerit, Catonem narrabit? — Quidam ego marrem ultimam illa nocte Platonis librum legentem, posito ad caput gladio? Duo hæc in rebus extremis instrumenta prosperaverat, alterum, ut vellet mori, alterum, ut posset. Compositis ergo rebus, utcumque composui fractæ atque ultimæ potestatis, id agendum existimavi, ne cui Catonem aut occidere liceret, aut servare contingeret; et, stricto gla-

dio, quem usque io illum diem ab omni cede purum servaverat: « Nihil, inquit, egisti, Fortuna, omnibus consiliis meis obtinendo! non pro mea adhuc, sed pro patriæ libertate pugnavi! nec agebam tanta pertinacia, ut, liber, sed ut inter liberos viverem; nunc, quoniam deploratae sunt res humani generis, Cato deducatur in letum. » Impressit deinde mortiferum corpori vulnus. Quo obligato a medicis, quum minimis sanguinis haberet, minus virum, animi idem: jam non tantum Cæsari, sed sibi iratus, nudas in vulnus manus egit, et generosum illum contemptoremque omnis potentie spiritum non emisit, sed eiecit.

Non in hoc exempla nunc congero, ut ingenium exerceam, sed ut lo adversus id, quod maxime terribile videtur, exhorter. Facilius autem exhortabor, si ostendero, non fortes tantum viros hoc momentum effundere animæ contempsisse, sed quosdam, ad alia ignavos, in hac re acquasse animum fortissimorum; sicut illum Cn. Pompeii acerrum Scipionem, qui, contrario lo Africam ventu relictus, quum teneri navem suam vidisset ab hostibus, ferro se transverberavit, et quærentibus ubi imperator esset: Imperator, inquit, se bene habet. Vix hæc illum pareto majoribus fecit, et solum Scipionibus in Africa

role seule le rendit égal à ses ancêtres, et fit que la gloire des Scipion, qui était fatale à l'Afrique, ne fut point interrompue. C'était beaucoup de dompter Carthage, mais c'était encore plus de vaincre la mort, en disant : Le général est bien. Un général, qui commandait à Caton en personne, pouvait-il mourir plus dignement ? Je ne vous renvoye point à l'histoire, ni vous ramener tous ceux qui, dans les siècles passés, ont méprisé la mort, lesquels sont en grand nombre. Considérez seulement le temps où nous vivons, que l'on accuse de lenieut et de mollesse ; vous y trouverez pourtant des gens de toutes sortes d'âges et de qualités, qui ont accourci leurs disgrâces par la mort. En vérité, mon cher Lucile, il n'y a point de raison de craindre la mort, puisqu'il n'est rien de plus avantageux. Ne vous inquiétez donc pas des menaces de votre ennemi, et quoique votre conscience vous mette en sûreté, néanmoins, parce qu'il y a bien des choses que l'on met en considération hors le fond d'une affaire, espérez que l'on vous conservera la justice, et résolvez-vous en même temps de souffrir l'injustice.

Souvenez-vous principalement de séparer les choses du bruit qu'elles font, et de les considérer seulement en elles-mêmes ; vous trouverez qu'elles n'ont rien de terrible que la peur qu'on en a. Ce qui arrive aux enfants, nous arrive aussi à nous qui sommes leurs aînés ; ceux qu'ils aiment, et avec lesquels ils ont accoutumé de jouer, leur font peur s'ils se présentent masqués : il faut voir les choses à déconvert aussi bien que l'on voit les hommes, et les considérer dans leur visage naturel. A quoi sert de me montrer des bourreaux,

des couteaux et des brasiers, qui vous environnent ? Otez cet appareil dont vous épouvantez les faibles ; ce n'est que la mort dont mon valet et ma servante se sont moqués ces jours passés. Que sert-il encore d'exposer à mes yeux des fouets, des chevaux et des outils inventés pour tourmenter certaines parties, avec mille autres instruments propres à faire mourir un homme par pièces ? Détournez toutes ces machines qui donnent de l'effroi ; faites cesser les plaintes, les gémissements et l'horreur des cris entrecoupés par l'effort du la torture ; ce ne sera plus qu'une douleur, dont un gouteux ne se met pas en peine ; qu'un gourmand, qui a mauvais estomac, supporte au milieu de la bonne chère, et qu'une jeune femme souffre d'ordinaire dans son premier accouchement. Elle sera légère, si je la puis souffrir ; elle sera courue, si je ne la puis supporter.

Repassez dans votre esprit ce que vous avez si souvent ouï dire, et ce que vous avez dit vous-même si souvent ; faites voir par les effets si vous l'avez entendu et si vous l'avez dit comme vous le deviez, car certainement il est honteux (ce qu'on nous reproche d'ordinaire) de parler en philosophe et de ne point agir en philosophe. Quel ! ne savez-vous pas encore que vous êtes sujet à la mort, à l'exil et à la douleur ? Vous êtes né sous cette condition. Regardez tout ce qui peut arriver, comme s'il devait arriver. Mais je m'assure que vous avez déjà fait ce que je vous conseille de faire ; je vous avertis seulement de ne point plonger votre esprit dans le chagrin, de peur qu'il ne se trouve appesanti et moins vigoureux, lorsque vous le voudrez relever ; faites-le passer de votre affaire

gloriam non est interruptum passu. Multum fuit, Carthaginem vincere ; sed amplius, moriem. Imperator, inquit, se bene habet ! An aliter debebat imperator, et quidem Catonis, mori ? Non revoco te ad historias, nec et umbras aeneas contemtores mortis, qui sunt plurimi, colligo ; respice ad hæc nostra tempora, de quorum languore se deficiis querimus ; omnia ordinis homines succurrunt, omnia fortune, omnis ætatis, et cum sua morte præcedunt. Mihi crede, Lucili, adeo mors timenda non est, ut beneficio eius nihil timendum sit. Securus itaque inimici minas audi ; et, quamvis conscientia tibi tua fiduciam faciat, tamen, quia multa extra causam valent, et, quod exquisitum est, spera, et ad id te, quod est iniquissimum, compara. Illud autem ante omnia memento, demere rebus tumultum, ac videre quid in quaque re sit ; scies nihil esse in ista terribile, nisi ipsum timorem. Quod vides accidere pueris, hoc nobis quoque, majusculis pueris, erunt ; illi, quos amas, quibus assueverunt, cum quibus induit, si personatos vident, expaveant. Non hominibus tantum, sed et rebus persona demenda est, et reddenda facies sua. Quid mihi gladius et ignes ostendis, et turbam carnificum circa te frementem ? Tolle istam

pompam, sub qua lætes, et stultos territas ! Mors est, quam nuper servus meus, quam ancilla contempnit. Quid tu rursus mihi flagella et equiles magni apparatus expleas ? quid singulis articulis singulis machinamenta, quibus extorqueantur, aptata, et mille alia instrumenta excarnificandi particulatim haurias ? Pone ista, quæ nos obstupesciunt ; jube continescere gemitus et exclamationes, et vocem luter licentiorum eliorum acerbiorem. Nempe dolor est, quem podagricus ille contemnit, quem stomachicus ille in ipsa deliciis perfert, quem la puerperio poena perpetitur. Levis est, si ferre possum ; brevis est, si ferre non possum.

Hæc in animo voluta, quæ sepe audisti, sepe dixisti ; sed, an vere audieris, an vere dixeris, effecta proba ! hoc enim turpissimum est, quod nobis objici solet, verba non philosophiæ, non opera tractare. Quid tu ? nunc primum tibi mortem immisere scisti, nunc existim, nunc dolorem ? In hæc natus es ! Quidquid fieri potest, quasi futurum cogitemus ; quod facere in morbo, scio certe fecisse. Nunc admones, ut animum tuum non mergas in istam sollicitudinem ; hebetabitur enim, et minus habebit vigoris, quam ensurgendum erit. Abduc illam a privata

particulière à celle qui est générale; et dites que vous avez un petit corps mortel et fragile, qui peut être tourmenté, non-seulement par la persécution d'un ennemi ou d'une puissance supérieure, mais encore par la volupté même, qui se change quelquefois en douleur. Les viandes donnent des crudités, le vin engourdit les nerfs et cause le tremblement, la luxure débilité les pieds, les mains et toutes les jointures. Que sera-ce, si je deviens pauvre? J'aurai bien des compagnons. Si je suis banni? Je me persuaderai d'être né dans le lieu de mon exil. Si je suis dans les lieux? Qu'est-ce que cela? Suis-je libre, étant lié à mon corps, qui est naturellement pesant? Si je meurs, je dirai: Je ne puis plus être malade, ni captif, et je ne pourrai plus mourir.

Je ne suis pas si impertinent que de répéter en cet endroit la chanson d'Épéeure, et de dire que la crainte des enfers est une superstition; qu'ixion n'est pas occupé à tourner une roche, ni Sisyphe à pousser une pierre contre mont; et qu'il est impossible que les entrailles d'une même personne soient dévorées et renaissent chaque jour. Il ne s'en rencontre point qui soient si fort enfants que de craindre le Cerbère, et d'avoir peur des ténèbres et de ces fantômes qui paraissent sous des os nus et décharnés. La mort nous réduit au néant, ou nous transporte en un autre lieu; l'état de ceux qui sont transportés devient meilleur, puisqu'ils sont déchargés de leur fardeau. Pour ceux qui sont réduits au néant, il n'en reste rien; ainsi ils sont également incapables de bien et de mal. Permettez-moi de vous rapporter ici un vers de votre façon, après vous avoir dit que vous l'avez

écrit, non pour les autres, mais pour vous-même. S'il est honteux de dire une chose, et d'en penser une autre, il l'est encore davantage d'écrire une chose et d'en croire une autre. Je me souviens de vous avoir eu quelquefois raisonner sur cette matière, que nous ne tombons point subitement entre les mains de la mort, mais que nous y arrivons petit à petit: nous mourons tous les jours, parce que nous perdons tous les jours une portion de notre vie, laquelle même diminue lorsque nous croissons. Le temps de l'enfance est évanoui, nous avons passé celui de l'adolescence et de la jeunesse; en un mot, tout le temps qui s'est écoulé jusqu'à ce jour d'hier est perdu pour nous, et ce jour même où nous sommes sera partagé entre la vie et la mort. Comme la dernière goutte ne vide pas une bouteille, mais bien toutes celles qui en sont sorties auparavant; de même, ce n'est pas la dernière heure qui fait la mort, mais celle qui l'accomplit; nous y arrivons alors, mais il y avait longtemps que nous y allions. Lorsque vous discordez de ces choses avec votre éloquence ordinaire, vous me parlez toujours grand; mais je ne trouve rien de plus ferme que ces paroles que vous prêtâtes à la vérité:

Nous mourons tous les jours; mais on n'appelle mort  
Que celle enfin qui vient terminer notre sort.

J'aime mieux que vous lisiez votre ouvrage que ma lettre, car vous verrez par là que la mort que nous craignons n'est pas la seule qu'il y ait: ce n'est que la dernière. Mais je vois ce que vous attendez; vous voulez savoir de quoi j'accompagnerai cette lettre, si c'est de quelque parole géné-

causa ad publicum; die moriat libi et fragile corpusculum esse, cui non ex injuria tantum aut ex potentioris viribus denotabitur dolor; ipse in tormentis voluptates veniunt. Epule eruditatem affrunt; chrietat: a nervorum torporum tremoremque; libidines pedum, manuum, articulorum una cum depravationes. Pauper flans? Iulius plures ero. Exul flans? Ibi me natum putabo, quo militem. Alligabor? quid enim? nonne solutus sum? ad hoc me malata grave corporis mei pondus adstrinxit. Morietur hoc dicat, desinam egrotare posse, desinam alligari posse, desinam mori posse. Non sum tam ineptus, ut epilepticum canentem hoc loco persequar, et dicam, vanos esse inferorum metus; nec lictorem rota volvi; nec saxum humeris Sisyphei trudi in adversum, nec ullius viscera et renasci posse quotidie et carpi. Nemo tam puer est, ut Cerberum timeat, et tenebras, et larvalem habitum audis oculibus coherentiam. Mors nos aut consumit, aut emittit. Emittit meliores restant, opere detractis; consumptis nihil restat, bona poriter malique submoti sunt. Permittit mihi hoc loco referre versum tuum, si prius admonueris, ut te iudices non aliis scripasis lata, sed etiam libi. Turpe est aliud loqui, aliud sentire; quanto turpius,

aliud scribere, aliud sentire? Memini te libum locum aliquando tractasse, non repente nos in mortem incidere, sed minutim procedere. Quotidie moriamur, quotidie enim demitur aliqua pars vite; et tunc quoque, quam crescimus, vita decrescit. Infantiam amissimus, deinde pueritiam, deinde adolescentiam; usque ad hesternum, quicquid transiit temporis, perit; hunc ipsum, quem agimus, diem cum morte dividimus. Quemadmodum cleydram non extremum stillicidium exhaurit, sed quicquid ante defluxit; sic ultima hora, qua esse desinimus, non sola mortem facit, sed sola consummat. Tunc ad ultimum pervenimus, sed diu vivimus. Hanc quam descripsisses, que sola est, semper quidem magnus, nusquam tamen acior quam ubi veritati commodas verba, dixisti:

Mors non una venit; sed, que rapit, ultima mors est.

Malo te legas, quam epistolam meam; apparebit enim tibi hanc, quam timeamus, mortem extremam esse, non solam.

Video quo aspectu; quavis quid hanc epistolam infoluerim, quod dictum sitque animosum, quod preceptum utile? Ex hac ipsa materia que in manibus fuit, mittetur

reuse et hardie, prononcée par quelque grand personnage, ou de quelque avis salutaire; il faut tirer cet avis du sujet même que nous traitons. Épicure blâme également ceux qui souhaitent la mort et ceux qui la craignent: « Il est, dit-il, bien ridicule de rechercher la mort pour le dégoût de la vie, lorsque la vie que vous avez menée vous oblige à rechercher la mort. » Il dit encore en un autre endroit: « Est-il rien de plus impertinent que de souhaiter la mort, pour s'être fait une vie malheureuse par la crainte de la mort? » A quoi on peut ajouter ceci, qui est à peu près de même sens: « Que l'imprudence, ou plutôt la folie des hommes est telle, qu'il y en a que la crainte de la mort réduit enfin à vouloir mourir. » Vous ne trouverez aucun de ces raisonnements qui ne dispose votre esprit à supporter sans chagrin la vie ou la mort: car il ne faut prendre garde de ne pas trop aimer, ni aussi de ne pas trop haïr la vie; et quand la raison nous oblige de la quitter, il ne le faut pas faire légèrement et avec précipitation. Un homme généreux et sage ne doit pas se dérober de la vie, mais en sortir honnêtement: surtout il faut éviter cette envie passionnée de mourir, qui est tombée autrefois dans l'esprit de beaucoup de gens; car il est certain, mon cher Lucile, que l'âme se porte quelquefois aveuglément au désir de la mort, ainsi qu'à d'autres objets, et que cela est arrivé tantôt à d'honnêtes gens et tantôt à des lâches. Ceux-là méprisaient la vie, ceux-ci en étaient incommodés; il y en a plusieurs aussi qui, lassés de faire et de voir toujours les mêmes choses, prennent du dégoût de la vie, sans toutefois en avoir de l'aversion. C'est à quoi la philosophie nous porte

insensiblement, lorsque nous disons: « Quoi! tous les jours les mêmes choses? Dormir, se réveiller, avoir faim, se rassasier, avoir froid, avoir chaud? Bref, toutes les choses du monde n'ont point de fin: elles se suivent, elles se salvent, et sont liées les unes aux autres par un enchaînement qui recommence sans cesse. La nuit chasse le jour, puis le jour chasse la nuit; l'été se termine dans l'automne, l'automne finit dans l'hiver, et l'hiver dans le printemps. Tout passe pour revenir après; je ne vois et je ne fais rien de nouveau. » Il arrive quelquefois que l'on se dégoûte de cela; c'est pourquoi plusieurs estiment que, s'il n'est point fâcheux, il est au moins superflu de vivre longtemps.

## ÉPÎTRE XXV.

On se peut toujours amender, tandis que l'on a bonté de mal faire. — Pour bien vivre, il faut être censeur de soi-même.

Pour ce qui est de nos deux amis, il les faut traiter d'une manière bien différente; car il faut réformer les défauts de l'un, et détruire ceux de l'autre: je suis résolu d'en user fort librement, et je n'aimerais pas le premier, si je ne le persécutais. — Quoi donc, direz-vous, pensez-vous remettre en telle ou telle pupille de quarante ans? Considérez qu'il est dans un âge dur et incapable de réformation; car il n'y a que les choses tendres qu'on puisse redresser. — Je ne sais si j'y gagnerai quelque chose; mais j'aime mieux ne pas réussir que de manquer à ce que je dois; d'ailleurs, il ne faut pas désespérer de la guérison des

aliquid. Objurgat Epicurus non minus eos, qui mortem concupiscunt, quam eos, qui timeant, et ait: « Ridiculum est currere ad mortem tædium vitæ; quam genere vitæ, ut curreremus ad mortem esset, effeceris. » Item alio loco dicit: « Quid iam ridiculum, quam appetere mortem, quam vitam inquietam tibi feceris uetu mortis? » His adjecta et illud ejusdem notæ licet: « Tantam hominum imprudentiam esse, immo dementia, ut quidam timore mortis cogantur ad mortem. » Quidquid horum tractaveris, confirmabis animum, vel ad mortem, vel ad vitæ patientiam. Ad utrumque enim moriendi ac ferendi sumus, et ne nimis amemus vitam, et ne nimis oderimus. Etiam quam ratio susect floire, non temere, nec cum procursu cupiendus est impetus. Vir fortis ac sapiens non fugere debet e vitâ, sed eire. Et aut omnia ille quoque vitetur affectus, qui multos occupavit, libido moriendi. Est enim, mi Lucili, ut ad alia, sic etiam ad moriendum incoarsuit animi inclinatio, que sæpe generosos atque acerrime ludis viros corripit, sæpe ignavos jacentes; que illi contemnant vitam, hi gravantur. Quosdam subit eadem facendi visendi que satietas, et vitæ non odium, sed fastidium, in quod probatur ipsa impellente philo-

sophia, dum dicitur: « Quousque eadem? Nempe expergiscit, dormiam, satior, aurium, algero, restuabo; nullus rei finis est, sed in orbem deus suot omnia; fugiam ac sequentur. Diem non premit, dies noctem, astas in autumnum desinit, autumno hiems incit, que vere concipitur; omnia sic transeunt, ut revertantur; nihil novi facio, nihil novi video; sit aliquando et hujus rei nausea? » Multi suot qui non cerbum judicant vivere, sed supervacuam. Vale.

## EPISTOLA XXV.

DE SOLITUDINIS PERICULO. DE FALPENTATIS CONNOBIS.

Quod ad duos amicos nostros pertinet, diversa via eundem est; alterius enim vitæ emendando, alterius frangendo sunt. Utar illi erante tota; non amo illum, nisi effendero. — Quid ergo? Inquit, quodrogenarium pupillum cogitas sub tutela; tu conlueris? Respice atatem ejus jam duram et intractabilem; non potest reformari; tenera singuntur. — An profectus sim nescio; malo successum mihi, quam fidem, decere. Nec desperaveris, etiam divinos nigros posse sanari, si contra intemperantiam sic-



manx invétérés, si vous arrêtez l'intempérance du malade, et le forcez de faire et de souffrir beaucoup de choses qui peuvent ne lui pas plaire. Ce n'est pas que je me tiens fort assuré de notre autre ami, sinon que je vois qu'il rougit encore de faire mal; il faut avoir soin d'entretenir cette pudeur, car tant qu'elle subsiste dans une personne, il y a toujours lieu d'en bien espérer. Je crois qu'il faudra agir plus doucement avec ce vieux pécheur, de peur qu'il ne perde l'espérance de sa guérison, et je ne crois pas qu'on puisse l'entreprendre dans un temps plus propre que celui-ci, tandis qu'il est tranquille et qu'il paraît tout réformé. Cette intermission, toutefois, qui a trompé bien des gens, ne me trompera pas; car, comme je sais que ses défauts ne sont point guéris, mais seulement endormis, je m'attends bien qu'ils reviendront avec plus de violence qu'auparavant. Quoi qu'il en arrive, j'emploierai volontiers mon temps pour ce sujet, et je verrai si l'on peut y faire quelque chose ou non.

Pour vous, soyez toujours ferme et généreux, et commencez à plier bagage. Souvenez-vous que si nous suivons la loi de nature, il n'y a presque rien qui nous soit nécessaire parmi les choses que nous possédons. Les richesses sont exposées à tout le monde; car ce de quoi nous avons besoin se donne gratuitement ou pour peu de chose; mais, comme il ne consiste qu'en du pain et de l'eau, il ne se voit presque personne qui en soit indigent, et celui qui peut borner là ses desirs, a droit de prétendre au souverain bonheur, concurremment avec Jupiter, et comme disait fort bien Épicure.

Je veux finir cette lettre par un de ses avis : « Faites, dit-il, toutes choses comme si quelqu'un vous regardait. » Il est sans doute très-utile d'avoir quelqu'un auprès de soi, que vous regardiez comme s'il était présent à toutes vos pensées; mais il est beaucoup plus honorable de vivre comme si vous étiez en la présence de quelque homme de probité. Je serai content, pourvu que vous fassiez toutes choses comme si quelqu'un vous voyait. La solitude ne vous inspire que du mal. Quand vous serez venu au point d'avoir du respect pour vous-même, alors vous pourrez congédier votre contrôleur; cependant conduisez-vous sous l'autorité de quelques personnes considérables, comme de Caton, de Scipion, de Lélius, ou de quelque autre dont l'idée soit capable d'arrêter la licence des plus abandonnés. Quand vous aurez fait cela, et que vous commencerez à avoir quelque considération pour votre personne, je vous permettrai ce que conseille Épicure, quand il dit : « Retirez-vous en vous-même, surtout lorsque vous serez obligé de vous trouver en compagnie. » Il ne faut pas que vous soyez semblable à cette multitude; c'est pourquoi il y aurait du péril à sortir de vous-même. Considérez tous ces gens-là que vous voyez; il n'y en a pas un qui ne fût mieux avec un autre qu'avec soi. Oui, je le répète, retirez-vous en vous-même, lorsque vous serez obligé de vous trouver en compagnie, pourvu toutefois que vous soyez homme de bien, pacifique et modéré; autrement, produisez-vous partout, sortez de vous-même, vous ne sauriez être en plus mauvaise compagnie.

teris, si multa invitos et facere coegeris et pati. Ne de altero quidem satis fiducia habeo; excepto eo, quod adhuc peccare erubescit. Nutriendum est hic pudor; qui quando in animo ejus duraverit, aliquis erit bonæ spei locus. Cum hoc retro non parvum agendum puto, ne in desperationem sui veat; nec alium tempus aggrediendi fuit melius, quam hoc, dum interquiescit, dum emendatio simili est. Alia hæc intermissio ejus imposuit; mihi verba non dūt; exspecto cum magno fenore vitæ reditura, que nunc sciri cessare, non desse. Impendunt huic rei dies, et, utrum possit aliquid agi, an non possit, experiri. Tu nobis te, ut facis, fortem præsta, et sarcinas conturbæ. Nihil ex his, que habemus, necessarium est. Ad legem naturæ revertamur; divitiæ paratæ sunt. Aut gratulatio est, quo egemus, aut vilitas. Pauperem et æquum natura desiderat; neam ad hæc pauper est; « intra quæ quicquid desiderium suum cluit, cum ipso Jove de felicitate contendat, » et alii Epicurus, cujus aliquam vocem huic epistolæ involvam. « Sic fac, inquit, omnia, tanquam spectet Epicurus! » Prodest sine dubio, custodem sibi imposuisse, et habere quem respicias, quem interesse cogitationibus tuis judices. Hoc quidem longe magni-

centius est, sic vivere tanquam sub alienius boni viri, ac semper præsentis, oculis; sed ego etiam hoc contentum sum, ut sic facias quæcumque facies, tanquam spectet aliquis. Omnia nobis mala solitudo persuadet. Quam jam profectus tantum, ut sit tibi etiam tui reverentia, licet dimittas pedagogum; interim aliquorum te auctoritate custodi. Aut Cato ille sit, aut Scipio, aut Lælius, aut cujus interitum perdidit quoque homines vitæ supprimerent; dum te efficit eum, cum qui peccare non audeas. Quam hoc effeceris, et aliqua corpori apud te tui esse dignatio, incipiam tibi permittere; quod idem suadet Epicurus : « Tunc præcipue in te ipse secede, quam esse cogaris in turba; » si bonus vir es, si quietus, si temperans; alioquin in turbam libi a te recedendum est; istis male viro propius est. Vale.

## ÉPÎTRE XXVI.

C'est à la mort que la vertu se reconnaît.

Je vous disais, il n'y a pas longtemps, que j'entraînais dans la vieillesse; je craignais présentement que je ne l'aie passée : ce nom ne convient plus à mon âge plein de vigueur et non pas impuissant. Vous pouvez donc me compter entre les personnes décrépites et les gens qui touchent à leur fin. Je vous avoue pourtant que je me sais bon gré de ce que je ne sens la vieillesse que dans le corps, et non pas dans l'esprit; il n'y a que le vice et ce qui servait au vice qui se soit affaibli chez moi; l'esprit est encore vigoureux et se réjouit de n'avoir plus tant de commerce avec le corps. Comme il se voit déchargé d'une bonne partie de son fardeau, il soutient qu'il n'est pas vieux, et qu'il n'est que dans sa fleur; il faut le croire et le laisser jouir de son avantage. Mais il est bon d'examiner ce que la philosophie et ce que l'âge a contribué à la modération de mes passions, comme aussi ce que je ne puis faire, si je puis faire encore quelque chose que je ne veuille pas faire; car, s'il y a quelque chose que je ne puisse pas faire, je ne me fais point de cette impuissance, parce que l'on ne se doit pas plaindre qu'une chose qui doit finir soit arrivée à son terme. Mais, direz-vous, cela est bien fâcheux de se voir diminuer, et, pour parler ainsi, de se voir fondre; car nous ne sommes pas poussés et renversés tout d'un coup; chaque jour nous mine et altère quelque chose de nos forces. Qu'il peut-on mieux finir que d'arriver doucement à la fin par la défaillance de

la nature? Ce n'est pas que ce soit un grand mal d'être poussé subitement hors de la vie; mais il est toujours plus agréable d'en sortir doucement.

Pour moi, je vous avoue que je m'observe, et je me parle comme si j'allais être mis à l'épreuve, et que ce dernier jour qui doit juger de tous les autres fût tout proche. Je dis à part moi : « Tout ce que nous avons témoigné jusqu'ici par nos paroles ou par nos actions n'est encore rien; ce ne sont que des talents d'esprit légers et trompeurs. Je verrai à la mort le profit que j'aurai fait; c'est pourquoi je me prépare sérieusement à ce jour-là, auquel je pourrai juger, sans nulle obscurité, si j'ai eu la vertu sur les lèvres ou dans le cœur, et si tant de paroles hardies que j'ai dites contre la fortune n'étaient point des productions de la vanité et de la dissimulation. Ne l'arrête point à l'opinion que les hommes ont de toi, qui est toujours fort incertaine; ne l'arrête point encore à tes études; examine toute ta vie, et tu trouveras qu'il n'y a que la mort seule qui puisse juger de ce que tu es. Oui, je le dis, les disputes, les doctes conversations, et les discours empruntés des sages de l'antiquité, ne sont pas une preuve de la force de l'âme; les plus timides parlent quelquefois hardiment; on connaît par quel ressort tu auras agi, lorsque tu rendras l'esprit : j'accepte volontiers cette condition, je t'appréhende point ce jugement. Voilà ce que je me dis à moi-même; imaginez-vous que c'est à vous que je le dis : vous êtes jeune, mais qu'importe? La mort ne compte point les années, vous ne savez où elle vous attend : c'est pourquoi attendez-la partout.

## EPISTOLA XXVI.

SENECTUTIS LAUDER.

Modo dicebam tibi, in conspectu esse me senectutis; jam veror ne senectutem post me reliquerim. Aliud jam his annis, certe huic corpori, vocabulum convenit; quoniam quidem senectus lasce ætatis, non fractæ, nomen est. Inter decrepitos me numera et extrema tangentes. Gratias tamen mihi apud te ago; non sentio in nimio ætatis injuriâ, quam sentiam in corpore; tantum vitia et viliorum ministeria senuerunt. Viget animus, et gaudet non multum sibi esse cum corpore; magnam partem oneris sui posuit; exultat, et mihi fuit controversiam de senectute; hunc ait esse florem suum. Credamus illi; bono suo natura!

Ire in cogitationem juvat, et dispicere, quid ex hac tranquillitate et modestia morum sapientie debeamus, quid ætati; et diligenter excutere, quæ non possim facere; quæ nolim, posse habiturus. Atqui si nolim quidquam possum, non posse me gaudeo. Quæ enim querela est, quod incommodum, si, quod debet desinere, deficit? — Incommodum summum est, iniqui, nimii et depravati; et, ut proprie dicam, liquescere. Non enim subito im-

polui se prostrati sumus; carpitur; singuli dies aliquid subtrahunt viribus. — Et quis exitus est melior, quam tu finem suum, natura solvente, dilabi? non quia aliquid mali est citius et e vita repentinus excessus; sed quia lenis hæc via est, subdola. Ego certe velut appropinquat experimentum, et ille intus sententiam de omnibus annis meis dies venerit, ita me observo et siloquor : « Nihil est enim, iniquum, adhuc, quod aut rebus, aut verbis exhibuimus. Levis sunt ista et fallacia pigrior animi, multique involuta lenociniis; quid profecerim, morti crediturus sum. Non timide itaque compono ad illam diem, quo, remotis strophis ac facis, de me iudicatoris sum, utrum loqueri fortis, an sentiam; omnem simulato fuerit et minus, quidquid contra fortanam jactari verborum contumaciam. Remove existimationem hominum! dubia semper est, et in partem utramque dividitur. Remove studia tota vita tractata? mors de te pronuntiata est. Ita dico; disputationes, et litteralis colloquii, et ex præceptis sapientum verba collecta, et eruditus sermo, non ostendunt verum robur animi; est enim oratio etiam timidulantis audax. Quid egeris, tunc apparebit, quum animam ages. Accipio conditionem, non reformido iudicium. — Hæc necem loquor; sed tecum quoque me loquentem puta. Juvencior est quid referi? non diuime.

Je voulais finir, et j'étais près de fermer cette lettre; mais je me suis souvenu qu'il fallait en payer le port. Quand je ne vous dirais pas où je le veux emprunter, vous savez bien de quelle bourse je me sers ordinairement. Attendez encore un peu; je le trouverai dans ma bibliothèque; cependant Épicure me le prêtera. « Voyez, dit-il, lequel est le plus commode, ou que la mort vienne à nous, ou que nous allions à elle. » Voici le sens; c'est une belle chose d'apprendre à mourir. Vous croirez possible qu'il n'est guère nécessaire d'apprendre une chose dont on ne se peut servir qu'une seule fois; c'est pour cela qu'il y faut penser; car il faut toujours étudier ce que l'on ne peut s'assurer du bien savoir. Pensez à la mort; quiconque dit cela vous porte à penser à la liberté. Celui qui sait mourir ne sait plus servir: s'il n'est au-dessus, il est au moins au-delà de toutes les puissances. Qu'est-ce que les chaînes et les prisons peuvent contre lui, puisqu'il a toujours une porte libre? Il n'y a qu'une chaîne qui nous tient captif, c'est l'amour de la vie, lequel il ne faut pas éteindre, mais seulement modérer, afin que dans le besoin rien ne nous empêche de faire de bonne heure ce que nous devons faire quelque jour.

## ÉPIÔTE XXVII.

Il est honteux à un vieillard d'avoir encore les desirs d'un enfant. — Dans l'étude de la sagesse on n'agit point par procurer.

Vos lettres me disent que je vous instruis après m'être instruit et corrigé moi-même, et que c'est

pour cela que je m'applique à réformer les autres. Je ne suis pas si impertinent que de me vanter de guérir les autres, tandis que je suis malade; mais, me trouvant couché dans une même infirmité, je parle avec vous du mal qui nous est commun; je vous fais part des remèdes que je sais. Écoutez-moi donc, comme parlant à moi-même, et vous faisant part de mon secret. Je me dis en votre présence et je crie à mes oreilles: Compte les années, et tu seras honteux de désirer les mêmes choses que tu désirais étant encore enfant; donne-toi cette satisfaction de voir mourir les vices avant toi; quitte ces infâmes plaisirs qui coûtent si cher, car les passés incommodes autant que ceux qui sont à venir, comme les crimes laissent toujours de l'inquiétude, quoiqu'ils n'aient pas été découverts lorsqu'ils ont été commis; c'est ainsi que les plaisirs débonnêtes donnent du regret après qu'on s'en est rassasié; ils ne sont ni solides ni fidèles; ils te quitteront, quand ils ne te feraient point d'autre mal. Cherche plutôt quelque bien qui ait de la stabilité.

Mais il n'y en a point, hormis celui que l'âme trouve au dedans de soi. La vertu seule est capable de donner une satisfaction solide et perpétuelle; s'il arrive quelque obstacle, il en est comme des nuages qui pèsent sous le soleil, et n'éteignent jamais sa clarté. Quand verrons-nous le jour qui nous fera jouir de cette satisfaction? On ne cesse de la demander, mais on ne se hâte point de l'acquiescer; il y a bien encore à travailler, il faut veiller et s'y appliquer en personne; car en cette af-

faire auit. Incertum est, quoniam loco mors expectet; statim tu illum omnino loco expectas.

Desinere jam voluimus, et manus spectabat ad clausulam; sed consilenda sunt sacra, et huius epistolæ vitiolum deadum est. Puta me non dicere, unde sumpturus sim mulum; scis cuius arca utar. Expecta pusillum et de duna fiet numeratus; interim commodavit Epicurus, qui ait: « Meditare mortem, vel si commodius sit transire ad nos, vel nos ad eam. » Hic potest sensus; egregia res est, mortem considerare. Superacuum forsitan poterit id discernere, quo semel utendum est? hoc est ipsum, quare meditari debeamus; semper discendum est, quod, non sciamus, experiri non possumus. Meditare mortem! Qui hoc dicit, meditari libertatem jubet. Qui mori didicit, servitè didicit; supra omnem potentiam est, certe extra omnem. Quid ad illum carcer, et custodia, et claustra? liberum osium habet! Uno est catena; que nos alligatos tenet, amor vite; qui, ut aora est diligendus, ita minendus est; ut, si quicquid res exigit, nihil nos detineat, nec impediat, quo minus parati simus, quod quandoque faciendum est, statim facere. Vale.

## EPISTOLA XXVII.

SULLA NISI IN TRICTIS TERAM VOLUPTATUM.

Tu me, inquit, mones! Jam enim te ipse monuisti,

jam correxisti? ideo aliorum emendationi vacas? — Non sum tam improbus, ut curationes æger obeam; sed, tanquam in eodem valetudinari jaceam, de communi malo tecum colloquor, et remedia communico. Sic loquar me sodd tanquam mecum loquar; in secretum te meum admitto, et, te adhibito, mecum exigo. Clamo mihi ipse: Numerus annos tuos; et pudeat eadem velle, que volueras potius, eadem parare. Hoc denique tibi cura diem mortis preme; moriantur ante te vitia! Dissolve istas voluptates turbidas, magno iocundus; non ventura tantum, sed præterita notent. Quemadmodum, scelera etiam si non sint deprehensa quoniam fierent, sollicitudo non eum ipsius nobilitas; ita improbarum voluptatum, etiam post ipsas, penitentia est. Non sunt solide; non sunt fideles; etiam si non nocent, fugiunt. Aliquid potius bonum mansurum circumspecte; nullum autem est, nisi quod animus ex se sibi invenit. Sola virtus præstat gaudium perpetuum, securum; si quid obstat, nobis modo intervenit, que intra feruntur, nec augmen diem veniunt. Quando ad hoc gaudium pervenire contingeret? Non quidem cessaret adhuc, sed festinaret. Multum restat operis, in quod ipse accessit est vigiliam, ipse laborem tuum impendat, si effici cupis. Delegationem res ista non recipit. Aliud literarum genus adiutorium admittit. Calpurnius Sabinus memoria nostra fuit dives; et patrimonium habebat libertini,

faire on n'agit point par procureur; dans un autre genre d'étude, on peut recevoir quelques secours.

Calvisius Sabinus, qui vivait de notre temps, était un homme riche qui avait un fort grand et fort ample patrimoine. Je ne vis jamais une personne puissante plus luepte : il avait la mémoire si malheureuse, qu'il oubliait tantôt le nom d'Ulysse, tantôt celui d'Achille et tantôt celui de Priam, quoiqu'il les connût comme nous connaissons les maîtres qui nous enseignent; jamais truchement ne déchira plus cruellement les noms, qu'il faisait ceux des Troyens et des Grecs. Il voulait néanmoins passer pour savant, et voici l'expédient dont il s'avisait. Il acheta bien cher deux esclaves, l'un pour apprendre Homère par cœur, et l'autre pour apprendre Hésiode; il en acheta neuf autres, à chacun desquels il fit apprendre un poëme lyrique. Ne vous étonnez pas s'ils lui coûtèrent beaucoup, parce qu'il ne les trouva pas instruits, mais il les fit instruire. Après qu'il eut composé cette troupe, il commença à persécuter les gens qui mangeaient à sa table; il avait à ses pieds ceux qui lui suggéraient les vers qu'il désirait; mais le plus souvent il demeurait à moitié. Enfin, Satellinus Quadratus, aussi grand railleur qu'il était grand écornifleur, lui conseilla d'avoir des vœux pour ramasser les paroles qu'il laissait tomber; mais Calvisius lui ayant dit que chacun de ces esclaves lui coûtait deux mille écus, il lui répondit : Vous auriez eu autant de bibliothèques à meilleur marché. Cet homme pourtant avait toujours la fantaisie de croire qu'il savait tout ce que ses domestiques savaient. Le même Satellinus lui proposa un jour de s'exercer à la lutte, quoiqu'il le vit

pâle, maigre et languissant; mais Calvisius lui ayant répondu : Comment le pourrai-je faire? A peine me puis-je soutenir; à il lui repartit : Ne dites pas cela, je vous prie; ne voyez-vous pas combien vous avez de vœux qui sont forts et robustes? A après tout, l'esprit de vertu et de probité ne se prête ni ne s'achète. Je crois même que, s'il y en avait à vendre, personne n'en voudrait acheter; mais pour l'esprit de fourberie, on ne débite autre chose tous les jours.

Il est temps que je parle ce que je dois, et que je prenne congé de vous. La pauvreté qui s'accorde à la loi de nature tient lieu de richesses. C'est ce qu'Épicure dit souvent, tantôt d'une manière et tantôt d'une autre; mais on ne saurait trop dire une chose que l'on n'apprend jamais assez. Il y a des gens à qui il ne faut que proposer les bons avis, et d'autres à qui l'on a peine de les mettre dans la tête.

## ÉPÎTRE XXVIII.

Les voyages ne guérissent point les maladies de l'âme.  
— C'est déjà quelque amendement que de reconnaître sa faute.

Vous croyez qu'il est nouveau, et qu'il n'est arrivé qu'à vous seul, d'avoir fait un long voyage et traversé divers pays sans avoir pu dissiper votre tristesse et votre chagrin; il vous faut changer d'esprit et non pas de lieu. Quoique vous passiez les mers, et que la terre et les villes se reculent loin de vous, comme parle notre Virgile, vos passions vous suivront partout où vous irez. Socrate répondit à celui qui lui faisait la même plainte :

et ingenium. Nonquam vidi hominem beatum indecentem. Hinc memoria tam mala erat, ut illi omeo modo Ulysis excideret, modo Achillis, modo Priami, quos tam bene noverat, quam pedagogoſ nostros novimus. Nemo velutis oomenclator, qui nomina non reddit, sed imponit, tam perperam iribus, quam ille Troianos et Achivos, persalutabat. Nihilominus eruditus volebat videri. Hinc itaque compendiarium excogitavit; magna somma emit seros, unum qui Homerum teneret, alterum qui Hesiodym; novem præterea Lyricis singulos assignavit. Magna emisse illum non est quod mireris; non leviter; faciecos locavit. Postquam hæc familia illi comparata est, corpi contras suos inquietare. Habebat ad pedes hos, a quibus subinde quum peteret versus quos referebat, sæpe in medio verbo excidebat. Suasit illi Satellinus Quadratus, multorum divitum error, et (quod sequitur) arrior, et, quod dubius his adjuclum est, decisor, ut grammaticos haberet anectas. Quam diuisset Sabinus, centenis milibus sibi consistere singulos seros; Minore, inquit, totidem scrias emisses! Ille tamen in ea opinione erat, ut putaret se scire quod quisque in domo sua sciret. Idem Satellinus illum hortari cepit, ut luctaretur;

hominem ægrum, pallidum, gracilem. Quam Sabinus respondisset: Et quomodo possum? vix vivo! Noli, obsecro te, inquit, istud dicere! non vides, quam multis seros valentissimos habes? — Bona mens nec commo-detur, nec emitur; et puto, si venalis esset, non haberet emptorem; at mala quotidie emitur.

Sed accipe jam quod debeat, et vale. « Divitibus sunt, ad legem naturæ composita pauperibus. » Hoc sæpe dicit Epicurus, aliter alque aliter; sed nunquam nimis dicitur, quod nunquam salis dicitur. Quibusdam remedia monstranda, quibusdam inculcanda sunt. Vale.

## EPISTOLA XXVIII.

INUTILES ESSE AD SANANDAM MENTIS PERGRINATIONES.

Hoc tibi soli putas accidisse, et admiraris quæ rem novam, quod peregrinatione tam longa, et tot locorum variatibus, non discussisti tristitiam gravitatemque mentis. Animum debes mutare, non eorum! Licet vastum trajeceris mare, licet, ut ait Virgilius noster,

..... Terrarumque urbesque recedant;

sequantur te, quocumque perreaveris, villa. Hoc idem

« Vous étonnez-vous que vous ne profitiez pas de vos voyages, puisque vous vous portez en tous les endroits où vous allez ? » La même raison qui vous a fait voyager vous travaille encore. De quoi vous peut servir le changement des lieux, et la connaissance que vous acquérez des villes et des provinces ? Tout cela n'est qu'une agitation inutile, et si vous demandez pourquoi toutes ces courses demeurent sans fruit, c'est que vous les faites en votre compagnie. Il faut décharger votre esprit de tout ce qui lui pèse ; autrement vous ne trouverez point de lieu qui vous puisse être agréable. Imaginez-vous que vous êtes en l'état de cette prêtresse que notre Virgile représente tout agitée et remplie d'un esprit étranger :

Elle s'agite et cherche à se voir délivrée  
De la divinité chez elle renfermée.

Vous allez çà et là pour vous soulager de ce poids que l'agitation rend encore plus incommode. Comme la charge d'un vaisseau presse moins quand on ne la remue pas, aussi met-elle plus tôt à fond le côté sur lequel on la jette, quand on ne la remue pas également. Tout ce que vous faites vous est préjudiciable ; le mouvement même vous est contraire, car vous remuez un malade. Mais, quand vous serez guéri de ce mal, toutes sortes de lieux vous seront agréables. Quand vous seriez relégué au bout du monde, ou confiné dans le fond de la Barbarie, vous vous trouveriez bien partout où vous feriez votre demeure ; cela dépend plus de l'hôte que de la maison ; aussi ne doit-on attacher son affection en aucun endroit. Il faut vivre dans

cette persuasion, que nous ne sommes pas nés pour être fixés dans un petit coin de terre, et que tout le monde est notre pays. Si vous conceviez bien cela, vous ne seriez pas surpris de voir que l'ennui vous faisant partir d'un pays, vous n'êtes pas plus satisfait dans un autre où vous arrivez ; car le premier ne vous aurait pas déplu, si vous étiez bien persuadé que vous êtes de tout pays. Ce n'est pas voyager, c'est marcher à l'aventure et changer seulement de lieu, puisque, ne cherchant qu'à vivre à votre aise, vous le pouvez faire partout. Y a-t-il un lieu moins tranquille que le barreau ? Cependant on y peut vivre en repos quand on y est attaché ; ce n'est pas que celui qui peut disposer de sa personne ne doive fuir le voisinage et la vue même du barreau ; car, comme des lieux malsains peuvent altérer une santé vigoureuse, il y a aussi des choses peu salutaires qui peuvent corrompre des esprits qui ne sont pas encore confirmés dans le bien. Je t'approuve point ces gens qui se jettent au milieu des flots et qui, se plaisant dans le tumulte, combattent nécessairement parmi les affaires et les difficultés. Un bonhomme prendra patience, mais il ne choisira pas ce genre de vie, et préférera toujours la paix à la guerre ; autrement il ne servirait guère d'avoir dompté ses passions, si l'on était obligé de combattre encore celles des autres. Vous me direz que trente tyrans ont attaqué Socrate, et ne l'ont point abattu ; mais qu'importe combien il y ait de maîtres ? Il n'y a qu'une servitude, et celui qui l'a une fois surmontée est libre au milieu de cent maîtres.

Il est temps de flûter ma lettre ; mais il faut au-

querenti cūdam Socrates ait : « Quid miraris, nihil tibi peregrinationes prodesse, quum te circumferas ? » Premittit te eadem causa, quæ expulit. Quid terrarum juvare novitas potest ? quid cognitio urbium, aut locorum ? In irritum cedit ista jactatio. Quæris, quare te fuga ista non adjuvet ? Tecum fugis. Otus animi deponendum est ; non ante tibi ultus placebit locus. Talem nunc esse habitum tuum cogita, qualem Virgilius noster valis induci jam concitatæ et insatigatæ, multumque habentis in se spiritus non sui :

Baccharis vales, magnum si pectore possis  
Excessisse Deum.

Vadis huc illuc, ut excutias insidens pondus, quod ipsa jactatione incommodius fit ; sicut in navi coæra immotus minus urget ; inæqualliter convoluta citius eam partem, in quam incumbere, demergunt. Quidquid facis, contra te facis, et motu ipso nocet tibi ; ægrum enim concutis. At, quum istud exemeris natum, omnis mutatio loci jucunda fiet. In ultimis expellaris terras licebit ; in quolibet barbari angulo colloceris, hospitalis tibi illa qualiscunque aedes erit. Magis, quia veneris, quam quo, interest ; et jdeo nulli loco addicere debemus animum. Cum hæc per-

mutatione vivendum est : Non sum nūi angulo natus ; patria mea totus hic mundus est. Quid si liqueret tibi, non admirareris nil adjuvari te regionum varietatibus, in quas subinde priorum tedio migras ; prima enim quæque placuisset, si omnem tuam crederes. Nunc non peregrinaria, sed erras, et ageris, ac locum ex loco multas ; quum illud, quod quæris : Bene vivere, omni loco positum sit. Num quid tam tardidum fieri potest, quam forum ? ibi quoque licet quiete vivere, si necesse sit. Sed, si licet disponere se, conspectum quoque et viciniam fori procul fugiam ; nam ut loca graviora etiam firmissimam valetudinem tentant, ita homines quoque mentis, necdum adhuc perfectæ et convalescentis, sunt aliquæ perum salubria. Dissentio ab his, qui in fluctus medios eunt, et, tumultuosam probantes vitam, quotidie cum difficultatibus rerum magno animo colloctantur. Sapiens feret ista, non eliget ; et maluit in pace esse, quum in pugna. Non multum prodest vitia sua projecisse, si cum stentis rixandum est. — Triglita, inquis, tyranni Socratem circumsteterunt ; nec potuerunt animum ejus infringere. — Quid interest, quot domini sint ? servitus una est ; hæc qui contempsit, in quantalibet turba donsuantium liber est.

Tempus est desistere, sed si prius portorium solvero,

paravant en payer le port. « C'est déjà quelque amendement de reconnaître sa faute. » Épieure, ce me semble, a dit cela fort à propos : car celui qui ne reconnaît point sa faute ne la veut pas corriger. En effet, il faut se surprendre et se convaincre soi-même avant que de se pouvoir réformer. Il y en a qui font gloire de leurs imperfections; pensez-vous que ces gens-là songent à guérir un mal qui passe dans leur esprit pour une vertu? C'est pourquoi je vous conseille de vous reprendre et de veiller sur vous. Soyez votre accusateur, puis votre juge; demandez-vous grâce quelquefois, et, s'il est besoin, imposez-vous quelque peine.

## ÉPÎTRE XXIX.

Il faut reprendre le vice, même quand il est enduré.  
— Celui qui aime la vertu ne peut être aimé du peuple.

Vous me demandez des nouvelles de Marcellinus notre ami, et vous voulez savoir ce qu'il fait. Il vient rarement chez moi, et je n'en sais point d'autre raison, sinon qu'il ne prend pas plaisir à entendre la vérité. Il est en sûreté de ce côté-là; car on ne la doit dire qu'à celui qui la veut bien entendre. C'est pour cela qu'on ne demeure pas d'accord quo Diogène et les autres philosophes Cyniques aient bien fait d'instruire, comme ils faisaient, sans garder aucune bienséance, tous ceux qu'ils rencontraient par les rues; car, que sera-ce si vous vous adressez à des gens qui sont sourds ou muets? Mais pourquoi, direz-vous, épargnerai-je mes paroles? elles ne me coûtent rien. Je ne puis pas savoir si je gagnerai quel-

que chose auprès de celui que j'instruis; mais je sais bien que je ferai profit à quelqu'un si j'en instruis beaucoup. Il faut jeter la main partout; il est impossible que, sondant à beaucoup d'endroits, on ne rencontre quelquefois. C'est, mon cher Lucile, ce que je n'estime pas qu'un homme d'honneur doive faire, parce que son autorité se perd et n'a plus assez de force pour corriger ceux qui s'y seraient soumis auparavant. Un archer doit donner d'ordinaire dans le blanc; il peut bien le manquer parfois. L'art ne doit point opérer par hasard, et, comme la sagesse est un art, elle doit aussi prendre le certain, et faire choix de ceux qui sont capables de profiter de ses avis, en abandonnant les autres dont elle n'espère rien. Ce n'est pas qu'il faille les abandonner si tôt; au contraire, on doit employer les derniers remèdes quand ils sont dans ce malheureux état. Après tout, je ne désespère pas de notre Marcellinus; on le peut encore sauver, pourvu qu'on lui prête bientôt la main; mais il y a danger qu'il n'entraîne celui qui la lui prêterait, à cause de la rapidité de son esprit, qui se porte déjà fortement au mal. Je veux bien courir ce hasard, et je suis résolu de lui faire connaître tous ses défauts.

Je m'attends qu'il en usera à son ordinaire, et qu'il dira des plaisanteries et des contes à faire rire des gens qui voudraient pleurer. Il raillera premièrement de lui, puis de moi, et prévient tout ce que je lui voudrai dire. Il fera l'examen de toutes nos sectes, et me trouvera des philosophes pensionnaires des princes, sujets à des maîtresses et au vin. Il me fera voir l'un à la cour, l'autre en adultère, et l'autre au cabaret. Il ne man-

« Iustitiam est salutis notitia peccati. » Egregie mihi hoc dixisse videtur Epicurus; nam qui peccare se nescit, corrigi non vult; deprehensas se oportet, autemquam emendes. Quidam vitia gloriantur. Tu existimas, aliquid de remedio cogitare, qui mala sua virtutum loco numerant? Ideo, quantum potes, te ipse conque! Inquire in te; accusatoris primum partibus fungere, deinde iudicis, novissime deprecatoris; aliquando te offende! Vale.

## EPISTOLA XXIX.

DE INOPPORTUNITATE NOTITIS.

De Marcellino nostro queris, et vis scire quid agat. Raro ad nos venit, nulla illa est causa, quam quod audire verum timet. A quo periculo jam abest; nulli enim nisi audituro dicendum est. Ideo de Diogene, nec minus de aliis Cynicis, qui libertate promissa sui sunt et obvia monuerunt, dubitari solet, an hoc facere debeuerint. Quid enim, si quis surdos objurgat, aut natura morbove mutos? — Quare, inquis, verbis parcam? gratuita sunt. Non possum scire an ei profuturus sim, quem admonere;

illud scio, alieni me profuturum, si multos admon. (ver Spargenda manus est); non potest fieri, ut non aliquando succedat multa tentant. — Hoc, mi Lucili, non existimo magno viro faciendum; distulitur ex auctoritas, nec habet apud eos satis ponderis, quos posset minus obolefacta corrigere. Sagittaria non aliquando ferire debet, sed aliquando decurrere. Non est ars, que ad effectum eam venit. Sapientis ars est; certum petat; eligat profuturos; ab his quos desperavit, recedat; non tamen eos relinquit, et in ipsa desperatione extrema remedia tentet. Marcellinum nostrum ego nondum despero. Etiamnum servari potest, sed si cito illi manus porrigitur. Est quidem periculum, ne porrigentem trahat; magis in illo lugendi vis est, sed jam tendentis in pravum. Nihilominus adibo hoc periculum, et antheo illi mala sua ostendere. Faciet quod solet; adrocebit illas facellas, que risum evocare lugentibus possunt; et in se primum, deinde in nos iocabitur; omnia, que dicturus sum, occupabit. Scrutabitur rebolas nostras, et obijcet philosophis congaris, amens, gulum; ostendet mihi alium in adulterio, alium in popina, alium in aula; ostendet mihi lepidum philosophum Aristonem, qui in gestatione disserbat; hoc enim

quera pas de me citer Ariston, ce philosophe galant, qui ne discourait jamais que lorsqu'on le portait dans sa litière; car c'était le temps qu'il avait échoisi pour débiter sa doctrine; ce qui donna sujet à Scaurus de répondre à celui qui lui demandait de quelle secte il était : Au moins n'est-il pas péripatéticien. Julius Gracinus encore, homme de mérite, pressé de dire quel sentiment il avait de ce philosophe, répondit : Je ne puis vous le dire; car je ne sais point ce qu'il fait sur ce siège branlant;—comme si on lui eût parlé d'un cocher. Après cela, Marcellinus m'amènera une troupe de charlatans, qui auraient mieux fait de renoncer à la philosophie que de la débiter mercenaiement. Je suis pourtant résolu de souffrir toutes ses injures; s'il me fait rire, je pourrai bien le faire pleurer. Que s'il continue de railler et de rire, je ne consolerai, comme on fait dans les autres maux, de ce qu'en perdant la raison, il soit au moins devenu un fou plaisant. Mais la gâté de telles gens n'est dure pas longtemps; car, si vous y prenez garde, vous les verrez rire et s'affliger avec excès, presque en même temps. J'ai envie de l'entreprendre, et de lui faire voir qu'il valait beaucoup mieux, lorsqu'il était moins estimé de beaucoup de gens. J'arrêterai au moins ses vices, si je ne les arrache tout-à-fait. Je leur donnerai quelque intermission; et, à force d'intermission, on guérit enfin : c'est même une espèce de guérison, dans les graves maladies, que la suspension du mal.

Tandis donc que je me préparerai contre lui, vous qui avez déjà des forces, qui connaissez le progrès que vous avez fait, et qui pouvez juger de la jusqu'où vous pouvez monter, réglez vos pas-

sions, relevez votre esprit, tenez ferme contre tout ce qui donne de la crainte, et ne considérez pas le nombre de ceux qui vous paraissent formidables. Ne tiendriez-vous pas pour un fou celui qui craindrait de rencontrer une troupe d'ennemis dans un lieu où l'on ne peut passer que l'un après l'autre? Tout le monde peut bien vous menacer de la mort, mais tout le monde n'est pas en pouvoir de vous la donner; car la nature a voulu que, comme il n'y a qu'une seule personne qui vous a donné la vie, il n'y en ait aussi qu'une qui vous la puisse ôter.

Au reste, si vous étiez un peu généreux, vous me remettiez la dette de ce jour; toutefois je la veux payer, et ne rien retenir du bien d'autrui. Je n'ai jamais prétendu de plaire au peuple, il n'approuve pas les choses que je sais, et je ne sais pas celles qu'il approuve. Qui dit cela, me demanderez-vous? comme si vous ne saviez pas à qui je le fais dire; c'est Épicure. Mais les philosophes de toutes les sectes vous chanteront la même chose : Péripatéticiens, Académiciens, Stoïciens, Cyniques. Car, comment voulez-vous que celui qui aime la vertu soit aimé du peuple? La faveur du peuple ne s'acquiert que par de mauvaises moyens. Il faut vous rendre semblable à lui; autrement, il ne vous connaîtra pas, et vous ne pourrez lui être agréable. Mais il importa plus que vous connaissiez quel vous êtes, que de vous faire savoir aux autres. On ne peut gagner l'amitié des gens de basse condition que par des actions ravalées. De quoi servira, me direz-vous, cette philosophie que l'on élève si haut, et que l'on préfère à tous les arts et à toute sorte de biens? Ce

ad edendos operas tempus exceperat. De cuius secta quam quæreretur Scaurus, ait : Utique Peripateticus non est ! Do eodem quam consuleretur Julius Gracinus, vir egregius, quid sentiret : Non possum, inquit, tibi dicere; nescio enim quid de gradu fœiat : tanquam de essedarii interrogaretur. Hos mihi circulatoris, qui philosophiam honestis neglectissem, quam vendunt, in faciem ingeret. Constitui tamen contumelias perpeti. Morat illo mihi risum; ego fortasse illi iocundus movebo; aut, si ridere perseveraret, gaudere, tanquam in malis, quod illi genus insanis hilare configit. Sed non est illi hilaritas longa : observa : videbis eodem intra exiguum tempus acerrime ridere, et acerrime habere. Propositum est aggredi illum, et ostendere quanto pluri fuerit, quam multis minoris videretur. Vilia ejus, eadem si non existero, inhabebo; non desinet, sed intermittet; fortasse autem et desinet, si intermittere consuetudinem fecerint. Non est hoc ipsum fastidiosum, quoniam quidem graviter affectis iustis loca est bona remissio. Dum me illi paro, in interu, qui potes, qui intelligis, unde, quo ostensis, et ex eo suspicaria quoniam ais exstans, compone mores tuos, attolle animum, adversus formidata

conside; numerare eos noli, qui tibi metum faciunt. Nonno videntur stultus, si quis multitudinem eo loco timeat, per quem transitus singulis est? Æque ad tuum mortem multis aditus non est, licet illum multi minentur. Sic istud natura disposuit; spiritum tibi tantum non eripiet, quam unus dedit.

Si pudorem haberes, ultimam mihi pensionem remisisses; sed ne ego quidem me sordide geram in faecore artis alienæ, et tibi, quod debeat, impingam. « Nuncquam volui populo placere; nam, quæ ego scio, non probat populus; quæ probat populus, ego nescio. » — Quis hoc loquitur. — Tanquam nescias, cui imperem? Epicurus. Sed idem hoc nunc tibi ex omni domo conelamabunt, Peripatetici, Academicæ, Stoici, Cynici. Quis enim placere potest populo, cui placet virtus? Malis artibus popularis favor queritur; siudem te illis facias oportet; non probabunt, nisi agnoverint. Nullo autem ad rem magis pertinet, qualis tibi videaris, quam qualis alius. Conciliari, nisi turpi ratione, amor largum non potest. Quid ergo illa landas, et nimis præferenda artibus rebusque, philosophia præstabit? Scilicet, ut malis tibi placere, quam populo; ut restantes iudicia, non numeres; ut sine metu

sera d'avoir plus soin de vous plaire que de plaire au peuple; de peser et de ne pas compter les jugements quand vous les examinerez; de vivre sans craindre le reproche des dieux ni des hommes; enfin, de surmonter les adversités ou de savoir les terminer. Au reste, si je vous vois élevé par les suffrages du peuple; si vous entrez dans les spectacles au bruit des acclamations, des applaudissements et des instruments de bateleurs; si les femmes et les enfants chantent vos louanges par les rues; ne trouvez pas étrange que j'aie pitié de vous, sachant, comme je fais, par quelle voie en obtient ces faveurs.

## ÉPÎTRE XXX.

La vieillesse n'a point de ressource contre la mort. — Il n'y a que le sage qui sache bien mourir.

Le bonhomme Bassus Anfidius, que je vis ces jours passés, est tout cassé, et fait ce qu'il peut pour se défendre contre la vieillesse; mais il est si courbé sous le poids de ses années, que je ne erois pas qu'il se puisse jamais redresser. Vous savez qu'il a toujours eu un corps infirme et fort maigre, et qu'il l'a conservé au plutôt raccommo-  
dément fort longtemps par sa façon de vivre; le voilà enfin tombé tout à coup. Comme dans un navire qui fait eau on peut bien boucher une fente ou deux, mais s'il y en a beaucoup on ne peut plus sauver le vaisseau; de même, on peut bien soutenir pour quelque temps la faiblesse d'un vieux corps; mais, lorsqu'il vient à se relâcher, comme font les vieux bâtiments, et que l'on voit tomber en endroit, tandis que l'on en était un autre, il est temps de regarder par où l'on pourra sortir. Néanmoins

notre Bassus a toujours l'esprit gai, et cela par un privilège de la philosophie, qui rend un homme ferme dans un corps infirme, heureux et content aux approches de la mort, et capable de se soutenir dans la défaillance même. Un bon pilote ne laisse pas de voguer quand les voiles sont en pièces; et, après que tout l'équipage est rompu, il rajuste encore quelques pièces du débris pour achever sa course. C'est ce que fait Bassus; car il voit arriver sa fin avec tant de tranquillité, que vous le blâmeriez s'il regardait ainsi la fin d'une autre personne.

C'est une chose importante, mon cher Lucile, et que l'on n'apprend qu'avec beaucoup de temps et beaucoup de peine, de savoir partir sans regret quand la source de la vie est épuisée, et qu'on a atteint l'heure inévitable. Les autres genres de mort sont mêlés d'espérance: la maladie cesse, un embrasement s'éteint, la chute d'un bâtiment peut mettre doncement à terre ceux qu'elle devait écraser; la mer jette quelquefois des gens sur le rivage au même état qu'elle les avait engloutis. Un soldat retient aussi quelquefois son épée lorsqu'il est près d'en percer son ennemi; mais la vieillesse ne laisse point d'espérance à celui qu'elle conduit à la mort, car rien ne s'y peut opposer. Il est vrai qu'il n'y a point de genre de mort qui soit plus doux, il n'y en a point aussi de plus long. A voir notre Bassus, il semble qu'il se soit couché dans le tombeau, et que, survivant à soi-même, il assiste à ses funérailles, et regarde indifféremment la dissolution de sa machine. Car il nous dit beaucoup de choses de la mort, et tâche de nous persuader que, s'il y a quelque chose de fâcheux dans cette affaire, on ne le doit pas imputer à la

decorum hominumque vivas; ni aut vicinis mala, aut finias. Ceterum, si te videro celebrem secundis vocibus vulgi; si, intrante te, clonior et plausus pantomimica ornamenta obstupescunt; si tota civitate femine te puerique laudaverint; quidui ego tui miserar, quum sciam, quæ via ad istum favorem ferat? Vale.

## EPISTOLA XXX.

RESPECTANDAM ESSE AQUO ANIMO MORTEM, EXEMPLE BASSI ILLUSTRO.

Bassum Anfidium, virum optimum, vidi quassum, ætati oblectantem; sed jam plus illum degravat, quom quod positi nulli; magna senectus et universo pondere incubuit. Sels illum semper laetum corporis et exucl fulsae; diu illud continuit, et, ut verius dicam, concinnavit; subito deficit. Quemadmodum in nave quæ sentinam trahit, uni riuæ non aliter obsistunt; ubi plurimis locis laxari corpi et cedere, succurri non potest navigio debilitati: ita in senili corpore aliquatenus imbecillitas

sustineri et fuleiri potest; ubi, tanquam in patri ædificio, omnis junctura diducitur, et, dum alio excipitur, alio discinditur, circumspectandum est quomodo et euss. Bassus tamen noster alioer animo est. Illos philosophia præstat; in conspectu mortis hilarem, in quocunque corporis habitu fortem intumque; nec deficientem, quavis deficiatur. Magnus gubernator et seisso navigat vela, et, si exarmatur, tamen reliquias navigii aptat ad cursum. Hoc facit Bassus noster, et eo animo vultque finem suum spectat, quo alienum spectare, nimis securi putares. Magna res est hæc, Lucili, et diu discenda, quum adventat hora illa inevitabilis, æquo animo abire. Alia genera mortis spei mixta sunt. Desinit morbus; incendium exstinguitur; ruina, quos videbatur oppressura, deposuit; mare, quos huserat, si eodem, qua sorbebat, ejecit incolomes; gladium miles ab ipso perituri cervi ce retonavit; nil habet quod speret, quom senectus ducit ad moriendum; huic uni intercedi non potest. Nullo genere homines mollius moriuntur, sed ne diutius. Bassus noster videbatur nihil prosequi se et componere, et vivere tanquam superstes sibi, et aspicienter ferre desiderium sui. Num de morte



mort, mais à celui qui meurt, et que l'on ne souffre pas plus de mal au temps de la mort qu'après la mort même; que c'est une égale folie d'appréhender ce que l'en ne sentira pas, et de craindre ce que l'en ne souffrira jamais. — Est-il possible de s'imaginer que l'on sentira une chose qui fera que l'on ne pourra rien sentir? Partant, conclut-il, la mort est tellement exempte de mal, qu'elle est exempte même de la crainte si on la prend comme il faut. Je sais bien que toutes ces choses ont été dites et se diront encore souvent; mais quand je les ni lues on que je les ai entendues de la bouche de ceux qui en discourent, et qui blâmaient la crainte du mal lorsqu'ils en étaient encore éloignés, je n'en ai point été touché comme lorsque j'ai ouï ce vieux philosophe parler de la mort, de laquelle il était si proche.

Pour vous dire franchement ce que j'en pense, je crois que l'on est plus ferme dans l'agonie que dans les approches de la mort qui ne sont pas si voisines; car, lorsqu'il n'y a plus lieu d'espérer, et qu'elle se montre à découvert, elle inspire aux plus faibles la résolution de souffrir ce qu'ils ne sauraient éviter. C'est la raison pourquoi nous voyons que le gladiateur qui avait paru timide dans le combat, s'abandonne à son ennemi qui l'a terrassé, et prête la gorge à son épée. Mais la mort qui est voisine et qui vient lentement demande une fermeté de cœur étudiée, laquelle est assez rare, et ne se rencontre qu'en la personne du sage. C'est pourquoi j'écoutais volontiers Bassus comme un juge expert de la mort, et qui en connaissait d'autant mieux la nature, qu'il l'avait

envisagée de plus près. Je crois, pour en dire la vérité, que vous auriez encore plus de foi pour une personne qui serait ressuscitée, et qui vous assurrerait, par sa propre expérience, qu'il n'y a point de mal dans la mort; cependant vous pouvez savoir le trouble qu'elle apporte quand elle arrive par la bouche de ceux qui se sont trouvés près d'elle, qui l'ont vue venir et qui l'ont reçue.

Bassus est de ce nombre; il ne veut pas que nous y soyons trompés, et dit qu'il y a aussi peu de raison à craindre la mort que de craindre la vieillesse; car, comme la vieillesse succède à l'âge viril, ainsi la mort succède à la vieillesse. Celui qui ne veut pas mourir semble n'avoir pas voulu vivre, parce que la vie ne lui a été accordée qu'à condition de mourir. C'est donc folie de s'en effrayer, puisque l'on ne doit craindre ce qui est incertain, et que l'on doit attendre ce qui est certain. La mort est d'une nécessité invincible et égale à tout le monde. Qui pourrait se plaindre d'une loi qui n'exempte personne? L'égalité fait la principale partie de l'équité. Mais il n'est pas besoin de plaider ici la cause de la nature, et de dire qu'elle n'a point voulu que notre condition fût autre que la sienne; elle défait tout ce qu'elle a fait, et refait tout ce qu'elle a défait. Cependant, si la vieillesse détache doucement une personne, et la met sans violence hors de la vie, cette personne doit remercier les dieux de l'avoir conduite au centre du repos, qui est si nécessaire après un si long travail.

Vous en voyez qui souhaitent la mort avec plus de passion que d'autres ne demandent la vie. Je

mutta loquuntur, et id agit sedulo, ut nobis persuaderent, « si quid incommodi aut metus in hoc negotio est, morientis vitium esse, non mortis; nec magis in ipsa quidquam esse molestiæ, quam post ipsam. Tam demens autem est qui timet quod non est passurus, quam qui timet quod non est sensurus. An quisquam hoc futurum credit, ut, per quam nihil sentitur, ea sentitur? Ergo, inquit, mors adeo extra omne malum est, ut sit extra omnem malorum metum. »

Hæc ego scio et sæpe dicta, et sæpe dicenda; sed neque, quam legerem, neque mihi profuerunt, neque, quam audirem, his dicentibus, qui negabant timenda, a quorum metu aberant. Hic vero plurimum apud me auctoritatis habuit, quem loqueretur de morte vicina. Dicam etiam quid sentiam; puto, fortissem eum esse qui in ipsa morte est, quam qui circa mortem. Mors enim admota etiam insperatis animis dedit non vitandi inevitabilia. Sic gladiator, tota pugna timidissimus, jugulum adversario præstet, et errantem gladium sibi attemperat. At illa, quam in propinquo est, utique ventura, desiderat tantam animi firmitatem; quæ est rarior, nec potest, nisi a sapientie, præstari. Libentissime itaque illum audiebam, quasi fervorem de morte sententiam, et qualis esset ejus natura, velint propius inspicere, indicantem. Plus, ut puto,

fidei haberet apud te, plus ponderis, si quis revisisset, et in morte nihil mali esse narraret expertus. Accessus mortis quam perturbationem afferret, optime hi tibi dicent, qui secundum illam sieterunt, qui valentem et viderunt, et receperunt. Inter hos Bassum licet numeres, qui nos decipi voluit; is ait, tam stultum esse, qui mortem timent, quam qui senectutem. Nam quemadmodum senectus adolescentiam sequitur, ita mors senectutem. Vivere voluit, qui mori non vult. Vita enim cum exceptione mortis data est; adhaeretur. Quam ideo timere demeritis est; quia certa expectantur, dubia metuantur. Mors necessarium habet arquam et iuvicium. Quis queri potest, in ea conditione se esse, in qua nemo non est? Prima autem pars est æquitas, æqualitas. Sed nunc supervacuum est, naturæ causam agere, quæ non aliam voluit legem nostram esse, quam suam. Quidquid composuit, resolvit; et, quidquid resolvit, componit iterum. Jam vero si cui contigit, ut illum senectus leniter emitteret, non reputet ætatem vitæ, sed minutim subducitur; nonne hic agere gratias Diis omnibus debet, quod ætatis ad requiem homini necessariam, lassæ gratiam, perductus est? Vides quoniam optantes mortem, et quidem magis, quam rogari solet vitam. Nescio utros existimem majorem nobis animam dare, qui deponant mor-

ne sais qui des deux témoigne plus de courage, ou celui qui demande la mort, ou bien celui qui l'attend avec tranquillité; parce que l'un arrive quelquefois par un mouvement subit de rage et de dépit, et l'autre ne se fait que par la délibération d'un jugement rassisé. Il s'en trouve bien qui courent à la mort en colère, mais on n'en voit point qui la reçoivent d'un visage gai, excepté celui qui s'y est préparé de longue main. J'avoue donc que j'ai visité fréquemment ce bonhomme pour plusieurs raisons; mais particulièrement afin de voir si je le trouverais toujours de même, et si la vigueur de son esprit ne diminuait point avec les forces de son corps; mais, au contraire, je la voyais augmenter comme on voit paraître la joie de ces cavaliers lorsqu'ils courent la septième carrière et qu'ils sont près de recevoir le prix. Il disait, suivant l'opinion d'Épicure : « En premier lieu, qu'il se persuadait que dans les derniers soupirs on ne sent point de mal; que s'il en sentait, il s'en consolait parce qu'il serait court, puisque les grandes douleurs ne peuvent pas être longues. Au reste, que si la séparation de l'âme et du corps se faisait avec douleur, ce lui serait un grand soulagement de penser qu'il n'en pourrait plus souffrir d'autre; mais qu'il savait que l'âme des vieillards était sur le bord des lèvres et se détachait du corps sans beaucoup de violence; quo, comme le feu qui s'est pris à une matière solide ne s'éteint qu'avec beaucoup d'eau, et quelquefois avec la ruine du sujet; aussi, celui qui ne trouve point de nourriture s'apaise et s'amortit de lui-même. » Je vous avoue, mon cher Lucile, que j'entends volontiers ces propos; non pas qu'ils

me soient nouveaux, mais à cause que je suis sur le point d'en faire l'expérience. Quoi donc ! n'ai-je jamais vu personne s'arracher la vie ? Oui, certes, j'en ai vu beaucoup et je les ai considérés; mais je fais plus d'état de ceux qui, sans haïr la vie, vont docilement à la mort, et qui la reçoivent sans l'avoir appelée. Il disait encore « que c'est par notre faute qu'il arrive que la mort nous trouble quand nous la croyons proche de nous; car de qui s'est-elle pas proche, puisqu'elle peut arriver en tous lieux et à tous moments ? Quand nous prévoyons quelque sujet qui nous peut causer la mort, considérons combien il y en a d'autres qui sont plus proches de nous et que nous ne craignons pas. » Un tel menaçait son ennemi de le faire périr; la colique l'a prévenu et ne lui a rien laissé à faire. Enfin, si nous voulons examiner les sujets de nos appréhensions, nous trouverons que ce n'est rien moins que ce qu'il nous semble. Nous ne craignons point la mort, mais seulement l'idée de la mort; car nous en sommes toujours également proches. S'il fallait craindre la mort, il la faudrait craindre sans cesse; car, quel temps est exempt de son pouvoir ? Au reste, je crains que vous ne baissiez plus que la mort des lettres qui sont si longues; c'est pourquoi je finirai en vous disant qu'il faut penser toujours à la mort pour ne la craindre jamais.

## ÉPÎTRE XXXI.

La voix du peuple, ni les vœux de nos amis ne nous donnent point la sagesse. — Elle vient du travail qui perfectionne la raison et rend l'homme heureux.

Je reconnais mon ami Lucile, il commence à

tem, au qui hilares eam quælibet opperiantur; quoniam illud ex rabe interdum ac repentis indignatione fit, hæc ex judicio cerio tranquillitas est. Venit aliquis ad mortem iratus mortis; venientem nemo hilaris excipit, nisi qui se ad illam diu composuerat. Fator ergo, ad hominem mihi carum ex pluribus me causis frequentius voluisse, ut scirem an illam toties eundem forentem; namquid cum corporis viribus minueretur animi vigor; qui sic crescebat illi, quomodo manifestaret notari solet agitarum letitia, quam septimo spatii palmæ appropriant. Dicebat quidem ille, Epicuri præcepta obsequens : « Primum sperare se, nullum dolorem esse in illo extremo nobilitate; si tamen esset, habere aliquantulum in ipsa brevitate solatii; nullum enim dolorem longum esse, qui magnus est. Cæterum succursurum sibi eam in ipsa distractione animæ corporisque, si eam crudelitatem id ferret, post illum dolorem se dolere non posse. Non dubitare autem se, quin sentis animam in primis labris esset, nec magis ut distraberetur a corpore. Igna, qui valentem materiam occupavit, aqua et interdum ruina extinguendus est; ille, qui alimentis defleuit, sua sponte subsidit. » Libenter hæc, mi Lucill, audio, non tanquam novum, sed tanquam in rem præsentem perductum. Quid ergo? non multos

spectavi abrumpeantes vitam? Ego vero vidi; sed plus momenti apud me habent, qui ad mortem veniunt sine odio vitæ, et admittunt illam, non attrahunt. Illud quidem, niebat, tormentum nostra nos sentire opera, quod tunc trepidamus, quum prope a nobis esse credimus mortem. A quo enim prope non est, parata omnibus locis omnibusque momentis? Sed consideremus, inquit, tunc, quum aliqua causa moriendi videtur accedere, quomodo illic propiores sim, quum non timentur. Hostis alicui mortem minabatur; hæc cruditas occupavit. Si distinguere voluerimus causam metus nostri, invenimus alia esse, alios videri. Non mortem timentus, sed cogitationem mortis; ab ipsa enim semper tantumdem absumus. Ita, si timenda mora est, semper timenda est; quod enim morti tempus exemptum est?

Sed vereri debeo, ne tam longas epistolas pejus, quam mortem, oderis; itaque finem faciam. Tu tamen mortem, ut nunquam timeas, semper cogita. Vale.

## EPISTOLA XXXI.

DE CONTENDENDA VULGI EXISTIMATIONE.

Agnosco Lucillum meum: incipit, quem promiserat

se rendre tel qu'il avait promis. Sûvez, je vous prie, ce beau feu avec lequel vous vous portiez à la vertu, méprisant la faveur populaire. Je ne demande point que vous deveniez plus grand ni meilleur que vous vous l'êtes proposé. Les fondements que vous en avez jetés occupent bien de la place ; achevez seulement ce que vous avez entrepris, et exécutez vos bonnes résolutions. Vous serez parfaitement sage si vous bouchiez vos oreilles, non pas comme Ulysse obligea ses compagnons de faire, mais avec quelque chose de plus ferme et de plus épais ; car la voix qu'ils craignaient était douce à la vérité, mais elle n'était pas publique ; outre que celle que vous avez à craindre ne vient pas d'un seul endroit, mais de tous les cotés de l'univers. Ne vous arrêtez donc pas dans une contrée, ni même dans ces villes qui vous seront suspectes de mollesse et de débauche ; rendez-vous sourd à la voix de vos meilleurs amis. Ils souhaitent d'ordinaire des choses fort mauvaises à bonne intention ; et, pour devenir heureux, il n'y a qu'à prier les dieux que les choses que vos amis souhaitent n'arrivent pas. Ce ne sont pas des biens, que les avantages dont ils veulent vous combler ; car il n'y a qu'un seul bien qui fait le bonheur de la vie, savoir : de s'assurer de soi-même ; mais on ne le peut acquérir qu'en n'appréhendant point le travail, et le mettant au rang des choses qui ne sont ni bonnes ni mauvaises. Car il est impossible qu'une même chose soit tantôt bonne et tantôt mauvaise, tantôt aisée et tantôt fâcheuse. Le travail, de soi et seulement en tant que travail, n'est pas une chose absolument bonne.

Qu'y a-t-il donc de bon ? C'est de ne point appréhender ce même travail. Ainsi, j'aurais tort de blâmer ceux qui travaillent ; au contraire, j'admire ceux qui s'occupent à des choses honnêtes, et je les estime d'autant plus qu'ils s'y attachent ; je leur crie : Prenez courage, et franchissez la carrière tout d'une haleine si vous pouvez : le travail nourrit les âmes généreuses.

Il n'y a point d'apparence que vous formiez votre établissement sur les desseins que vos parents ont autrefois projetés, et, après avoir passé dans de grandes affaires, il vous serait honteux d'importuner les dieux par vos demandes. Qu'est-il besoin de faire des vœux ? Reuendez-vous heureux vous-même ; vous le serez pourvu que vous soyez persuadé qu'il n'y a rien de bon sans vertu, et que le vice accompagne toujours ce qui est déshonnéte. Comme il n'y a rien d'éclatant sans lumière, ni rien d'obscur sans ténèbres, rien de chaud sans feu, ni rien de froid sans air ; de même les choses sont honnêtes ou infâmes, selon l'alliance qu'elles ont avec la vertu ou avec le vice. En quoi donc consiste le bien ? A bien connaître les choses, et le mal à ne les connaître point. De là vient que l'homme prudent et avisé les reçoit ou les rejette selon la conjoncture des temps ; mais il les reçoit sans admiration, et les rejette sans crainte, quand il a l'âme forte et généreuse. Je n'entends point que vous ayez le courage abattu, et ce n'est point assez de ne pas refuser le travail, il le faut chercher. Mais quel est, direz-vous, le travail qu'on appelle inutile et superflu ? C'est celui dont le sujet est ravalé. Il n'est pas mauvais absolument,

exhibere ! Sequere illum impetum animi, quo ad optima queque, cæcis popularibus bonis, hasi ! Non desidero majorem melioreque te fieri, quam mollioribus. Fundamenta tua multum loci occupaverunt : tantum effice, quantum coelasti es ; et illa, que tecum in animo tuâs, traeta. Ad summum, sapiens eris, si cluseris aures ; quibus ceram porum est obdere, firmiore assumentio opus est, quam in sociis usum Ulysses ferunt. Ille vos, que timebatur, erat blanda, non tamen publica : al hanc, que timenda est, non es uno scopulo, sed es cuncti terrarum parti circumsonant. Præterrehere itaque non unum locum insidiosæ voluptatis suspectum, sed omnes arbes ; surdum te amantissimis tui præsto. Bono animo male precorur : et, si esse vis felix, Deos oro, ne quid tibi ex his, que optantur, eveniat. Non sunt ista bona, que in te intus vult congeri ! nam bonum est, quod bestia vite causa et firmitatem est, sibi fidere. Ille autem contingere non potest, nisi contemptus est labor, et in eorum numero habitus, que neque bona sunt, neque mala. Fieri enim non potest, ut una res modo mala sit, modo bona ; modo levis et perierenda, nunc expavescentia. Labor bonum non est : quid ergo est bonum ? Laboris contemptio. Itaque, in vanum operosus culpaverim ; rursus, ad

honestâ mentis, quanto magis incubuerint, minusque sibi vinei se strigare permiserint, admirabor, et clamabo : Tanto melior surge, et inspira ; et citum istum uno, si potes, spiritus exspere ! Generosos animos labor nutrit. Non est ergo quod ex illo vetere voto perentium tuorum eligas, quid colligere tibi velis, quid optes : et, in tutum, jam per summa necti viro turpe est eliamine Deos fatigare. Quid vobis opus est ? Eie le ipse felicem : facies autem, si intellexeris bona esse, quibus admista virtus est ; turpia, quibus multâ conjuncta est. Quædammodum sine mixtura lucis nihil splendidum est ; nihil strum, nisi quod tenebras habet, aut aliquid in se traxit obscuro ; quemdammodum sine adiutorio ignis nihil calidum est, nihil sine cere frigidum : his honestis et turpia virtutis ac militie societas efficit.

Quid ergo est bonum ? Rerum scientia. Quid malum est ? Rerum impetibilia. Ille prudens atque artifex, pro tempore, queque repellit, aut eligit. Sed nec, que repellit, timet ; nec miratur, que eligit : si modis magnas illi et invictus animus est. Submitti te ac deprimi veto : laborem si non recuses, primum est : posee ! — Quis ergo, inquis, labor frivolis et supervacuis est ? — Quem humiles cause vocaverunt. Non est malus ; non magis quam

et a quelque chose de louable, aussi bien que celui qui s'emploie aux belles choses, parce qu'il témoigne de la patience d'un esprit qui s'anime contre les difficultés, et se dit : Pourquoi demeurer oisif ? Un homme de cœur n'appréhende point la peine ; il faut qu'il aille deçà et delà, et qu'il perfectionne sa vertu en menant un train de vie toujours égal.

Cela ne se peut faire sans une connaissance parfaite des choses, et sans cet art qui nous apprend tout ce qui concerne les dieux et les hommes. C'est là le souverain bien ; si vous le possédez, vous commencez à être compagneon des dieux, vous n'êtes plus leur suppléant. Comment, me direz-vous, peut-on arriver à ce point ? Il n'est pas besoin de traverser l'Apennin ni l'Olympe, les déserts de Candave, ni les dangers de Scylla et de Charybde, lesquels vous avez pourant tous essayés à l'occasion d'un petit emploi ; le chemin est sûr et aisé, la nature vous a pourvu de tout ce qui est nécessaire pour le parcourir. Ce qu'elle vous a donné, si vous ne le négligez point, vous fera marcher de pair avec Dieu ; mais ce ne sera point l'argent qui vous rendra pareil à lui, ni les habits somptueux, car Dieu est tout nu ; ni encore la réputation répandue parmi les peuples ; personne ne connaît Dieu ; plusieurs même en parlent mal et impunément ; ni enfin les esclaves qui portent votre litière aux champs et par la ville ; Dieu, tout grand et tout puissant qu'il est, porte toutes choses dans sa main. La beauté non plus, ni la force du corps ne vous sauraient rendre heureux ; car elles sont sujettes à la vieillesse.

*ille, qui pulchris rebus impenditur : quoniam animi est ipsa tolerantia, quæ se ad dura et spera hortatur, et dicit : quid cessas ? non est viri, timere sudorem ! Hinc et illud accedit, ut perfecta virtus sit, æquitas ac tenor vitæ per omnia consonans tibi : quod non potest esse, nisi rerum scientia coniugal, et ars, per quam divinus et humani noscantur. Hoc est summum bonum ; quod si occupas, incipis Deorum socius esse, non supplex. — Quomodo, inquit, isto pervenitur ? — Non per Periculum Græmiste montem, nec per desertâ Candaviæ ; nec Syrtis tibi, nec Scylla aut Charybdis, advenire sinit ; quæ tamén omnium transiit præcavationeque prælio. Tutum iter est, jocundum est, ad quod natura te instruxit. Dedit tibi illa, quæ si non deserueris, per Deo surgas. Parem autem te Deo pecunia non faciet ; Deus nihil habet : prætexta non faciet ; Deus undus est : fama non faciet, nec ostentatio tui, et in populo nominis dimissa notitia ; nomen novit Deum, nulli de illo male existimant, et impio non turba sermorum, lætissimæ tuæ per litæra urbana ac peregrina portantiam ; Deum ille maximus potentissimisque ipse vixit omnia. Ne forma quidem, et vires, beatum te facere possunt : nihil horum palitur ve-*

*Il faut donc chercher quelque chose qui ne se corrompe point, à quoi rien ne fasse obstacle, et qui soit le meilleur de tous les souhaits que l'on puisse faire. Qu'est-ce que cela ? C'est l'esprit ; mais j'entends un esprit droit, bon et courageux. Doit-on l'appeler autrement qu'un Dieu logé dans un corps humain ? Cet esprit se peut rencontrer dans un affranchi et dans un esclave aussi bien que dans un chevalier romain. Qu'est-ce qu'un chevalier romain ? Qu'est-ce qu'un affranchi et un esclave ? Ce sont des noms que l'injustice a introduits dans le monde. On peut s'élever au ciel, de l'endroit de la terre le moins connu. Élevez-vous donc maintenant, et formez vous une image digne de Dieu. Ce ne sera point avec de l'or et de l'argent, car ce sont des matières dont on ne peut faire un portrait qui lui ressemble. Souvenez-vous que les dieux étaient faits de terre, au temps qu'ils étaient si propices aux hommes.*

## ÉPÎTRE XXXII.

*Que la vie étant si courte, on doit commencer de bonne heure à la régler.*

*Je m'informe de vos nouvelles, et je demande à tous ceux qui viennent de vos quartiers ce que vous faites, en quel lieu et avec qui vous demeurez. Vous ne sauriez m'en faire accroire ; car je suis toujours avec vous. Vivez donc comme étant persuadé que je puis entendre, même voir toutes vos actions. Si vous me demandez ce qui me plaît davantage de ce que l'on me rapporte de vous ; c'est que l'on ne m'en dit rien, à cause que la plu-*

*tustatem. Querendum est, quod non fiat in dies deterior, cui non possit obdari. Quid hoc est ? Animus ; sed hic rebus, bonus, magnus. Quid aliud vocas hunc, quæ Deum in humano corpore hospitantem ? Hic animus tam in equitem romanum, quam in libertum, quam in servum, potest cadere. Quid est eques romanus, aut libertinus, aut servus ? Nomina, ex ambitione, aut ex injuria nata. Subillire in ærulum ex angulo licet : exurge modo !*

*..... Et te quoque dignum  
Finge deo ! .....*

*Finger autem, non auro, non argenteo ; non potest ex hujus materiæ imago Deo exprimi similis : cogita, illos quum propiti essent, stiles fuisse. Vale.*

## EPISTOLA XXXII.

*MORTATIN AD PHILOSOPIAN.*

*Inquiro in te, et ab omnibus sciscitor, qui ex ista regione veniunt, quid agas, ubi et cum quibus moreris. Verba dare non potes : brevis sum. Sic vive, inquam, quid facias, auditorus sim, immo tanquam visurus. Quæris, quid me maxime ex his quæ de te audio, delectet ?*

part de ceux que j'interroge ne savent ce que vous faites. Il est bon de ne pas converser avec des gens qui ont des sentiments et des inclinations contraires aux nôtres. Ce n'est pas que je ne sois assuré que l'on ne saurait vous changer, et que vous demeurerez ferme dans votre résolution, quoique vous soyez sollicité par une foule de gens qui vous obsèdent.

Qu'y a-t-il donc? Je ne crains point qu'ils vous pervertissent, j'appréhende seulement qu'ils ne vous détournent; car, en vérité, on fait grand tort à celui que l'on amuse, vu que la vie est si courte, et que nous l'abrégeons encore par notre légèreté, commençant à vivre d'une manière, et après d'une autre; ainsi nous déchirons, pour ainsi dire, notre vie, et la coupons par morceaux. Hâtez-vous donc, mon cher Lucile, et songez combien vous vous presseriez si vous aviez l'ennemi à dos, et si vous craigniez que la cavalerie ne vint courir sur les fuyards. C'est pourtant ce qui se fait : on vous poursuit, hâtez-vous, sauvez-vous, mettez-vous en sûreté; puis considérez que c'est une belle chose d'achever sa vie avant la mort, et de voir ensuite écouler le reste de ses jours avec tranquillité, car la plus longue vie n'est pas la plus heureuse. Hé! quand verrez-vous ce temps auquel vous saurez que vous n'aurez plus besoin du temps, et que, sans vous soucier du lendemain, vous demeurerez paisible et dans une pleine sâtief de la vie?

Voulez-vous savoir d'où vient que les hommes sont si avides du futur? C'est que personne n'est encore acquis à soi-même. Je sais bien que vos parents vous ont souhaité des choses bien diffé-

rentes de celles-ci; aussi fais-je pour vous des vœux bien contraires; je vous souhaite un mépris généreux de toutes les choses dont il vous ont souhaité l'abondance : leurs souhaits ruinaient beaucoup de personnes pour vous enrichir; car ce qu'ils vous donneraient, il faudrait l'ôter à d'autres. Je souhaite seulement que vous vous possédiez, et que votre esprit, après une longue agitation de pensées vagues, s'arrête enfin et demeure fixe; que vous soyez saisi de vous-même, et que, connaissant les véritables biens (qu'il suffit de connaître pour les posséder), vous n'ayez pas besoin d'un plus grand nombre d'années. Enfin, celui-là est au-dessus de toutes les nécessités, frane et libre, qui vit encore après avoir achevé sa vie.

### ÉPIÔTE XXXIII.

Que les livres des Stoïciens sont tous remplis de belles sentences. — Qu'il est bon de réciter toujours les sentiments d'autrui, et de ne produire jamais les siens.

Vous désirez que j'insère dans ces lettres quelques paroles de nos fameux auteurs, comme j'ai fait dans les précédentes. Ils ne se sont pas amusés à des fleuriettes; leur style est mâle et plein de force. Sachez qu'il y a de l'inégalité dès le moment que ce qui est élevé se fait remarquer. On ne s'étonne point de voir un grand arbre quand toute la forêt est de pareille hauteur. Les poètes et les historiens sont remplis de semblables discours. Aussi ne veux-je pas que vous croyiez qu'ils appartiennent à Épicure; ils sont au public et à nous en particulier; mais on les remarque dans cet au-

Quod nihil audio; quod plerique ex his, quos interrogo, nesciunt quid agas. Hoc est salutare, non conversari dissimilibus et diversa cupientibus. Habes quidem fiduciam, non posse te detorqueri, manurumque in proposito, etiam si sollicitum turba circumeat. Quid ergo est? non timeo ne mutes te; timeo ne impediant. Minus autem nocet etiam qui moratur; utique in tanta brevitate vite, quam breviorum inconstantium facinus, aliud ejus subinde atque aliud facientes iniitum. Didicimus itam in particulas ac iacintamus. Propterea ergo, Lucile carissime, et cogita, quantum addideris celeritati facie, si a tergo hostis instaret, ac equitem adveolare suspensarere ac fugientium premerere vestigia. Fit hoc; premeris; accelera, et evade; perdone te in tantum; et subito considera, quam pulchra res sit consummare vitam ante mortem, deinde expectare securum reliquam temporis sui portem; inani sibi, in possessione beate vite positum; que beator non fit, si inglor. O quando videbis illud tempus, quo scies tempus ad te non pertinere! qui tranquillus placidusque eris, et crastini negligens, et in anima tuo sature! Vis scire, quid sit, quod fecit humina avidos futuri? Nemo sibi contigit. Optaverunt ul-

que tibi alia parentes tui; sed ego contra, omnium tibi eorum contemptum opto, quorum illi copiam. Vota illorum multos compilant, ut te locupletent: quidquid ad te transferunt, alieni detrabendum est. Opto tibi tui facultatem, ut vagis cogitationibus agitata mens tandem resistat, et certa sit; ut placeat sibi, et, intellectis veris bonis (que, sicut intellecta sunt, possidentur), atatis adjectione non egeat. Ille demum necessitates supergressus est, et exoneratus ac liber, qui vivit vite perfecta. Vale.

### EPIÔTE XXXIII.

DE SESTERTIIS PHILOSOPHICIS.

Desideras his quoque epistolis, sicut prioribus, adscribi aliquas voces nostrorum procerum. Non fuerunt circa fasciculos occupati; totus contextus illorum virilis est: Inequitatem scias esse, ubi que eminent sunt notabilia. Non est admirandum una arbor, ubi in eadem altitudinem tota silva surrexit. Ejusmodi vocibus repleta sunt carmina, repleta historie. Itaque nolo illas Epicuri esse existimes; publicæ sunt, et maxime nostræ. Sed illi

teur, d'autant plus qu'ils y sont rares et moins attendus, et qu'il est assez surprenant qu'un homme qui fait profession de mollesse dise quelque chose de fort. C'est ainsi qu'en jugeat la plupart.

Pour moi, j'aime Épicure homme de vertu, tout fourré qu'il est contre la mauvaise saison. La valeur, l'industrie, et l'inclination pour la guerre se rencontrent aussi bien chez les Perses, qui portent de longs habits, que chez les peuples qui portent les chausses retroussées. Il ne faut donc pas que vous me demandiez des sentences triées et choisies; car on peut choisir dans les autres livres; mais, dans les vôtres, tout y est également fort. Aussi n'avons-nous point de moultre pour tromper les marchands, qui ne trouveront rien quand ils seront entrés dans la boutique. Nous leur permettons de prendre des échantillons de tout ce qui leur plaît. Pensez-vous que nous voulions détacher quelques sentences d'un si grand nombre que nous en avons? A qui les attribuerons-nous? à Zénon, à Cléanthe, à Chrysippus, à Panætius, ou à Posidonius? Nous n'avons point de tuteur, chaëun jouit de ses drois. Chez les autres, tout ce que dit Hermachus ou Métrodorus se rapporte au chef de la secte. Tout ce qui se traite dans leur école, c'est sous les auspices et sous l'autorité du maître; nous ne saurions, comme j'ai déjà dit, rien détacher d'un si grand amas de choses toutes égales, quand nous le voudrions faire.

Le pauvre seulement doit compter son troussier.

Dans tous les endroits où vous jetterez les yeux,

magis annotator, quia rare interim interveniunt, quia inexpectatæ, quia mirum est fortiter aliquid dici ab homine molliam professore. Itæ enim perique judicant: apud me est Epicurus et fortis, licet mollior sit. Fortitudo, et industria, et ad bellum prompta mens, tam in Persas, quam in alie cinctos, cadit. Non est ergo quod exigas excerpta et repetiita; continuum est apud nostros, quicquid apud alios excerptitur. Non habemus itaque ista oculiferia; non emptorem decipimus, nihil inventurum, quum intraverit, prius illa que in fronte suspensæ sunt. Ipsis permitimus, nade velint sumere exemplaria. Puta nos velle singulares sententias ex turba separare: cui illas assignabimus? Zenoni, an Cleanthi, an Chrysippo, an Panætio, an Posidonio? Non sumus sub rege; sibi quisque se vindicat: apud istos, quicquid dicit Hermachus, quicquid Metrodorus, ad unum refertur. Omnia, que quisquam in illis contubernio locutus est, unius dicta et auspiciis dicta sunt. Non possumus, inquam, licet tentemus, edicere aliquid ex tanta rerum æquatione multitudine.

Puuperia est numerare pecunia.

Quocumque miseris oculum, id tibi occurrit quod emittere posses, nisi inter paria loqueretur.

vous y trouverez toujours quelque chose qui pourrait être admiré si le reste n'était point semblable. C'est pourquoi, défaits-vous de cette pensée, que vous puissiez goûter par extrait les esprits de ces grands personnages; il les faut voir en leur entier, il les faut tâter de tous côtés. Leurs ouvrages, qui portent le caractère de leurs esprits, sont tissus de telle manière que vous n'en sauriez rien détacher sans les détruire; je veux bien que vous considériez chaque membre en particulier, pourvu que ce soit dans le sujet entier. Une femme n'est point estimée belle pour avoir la jambe ou le bras bien fait, mais lorsque, sans considérer aucune des parties, il se forme une idée avantageuse de tout le corps. Si toutefois vous le désirez, j'agirai plus libéralement avec vous, et je vous donnerai à pleines mains. Il y a quantité de bonnes choses répandues dans nos livres; il n'y a qu'à prendre, il ne faut point choisir; elles ne tombent point par gouttes, elles coulent en abondance et sans interruption. Ce qui me fait croire qu'elles seraient fort utiles aux personnes qui se font instruire; car on retient plus aisément ce qui est borné et mesuré à la manière d'un vers. C'est pour cela que nous faisons apprendre aux enfants des sentences, et ce que les Grecs appellent *apophthegmes*, parce que leur esprit les embrasse facilement et ne peut aller plus avant. Mais il est honteux à un homme fait de chercher de beaux mots, de s'attacher à certaines phrases qui sont communes, et de ne se faire considérer que par sa mémoire. Qu'il se soutienne de soi-même, qu'il dise et ne récite pas; car il n'est pas honnête à un vieillard

Quare depono istam spem, posse te summam degustare logenia maximorum virorum: tota tibi incipiunda sunt, tota tractanda. Res geritur, et per lineamenta sua ingenti opus necitur, ex quo nihil subdaci sine ruina potest. Nec recuso, quo minus singula membra, dummodo in ipso homine, consideres. Non est formosa, cujus crura laudatur aut brachium; sed illa, cujus universa facies admirationem partibus singulis abstulit. Si tamen ategeris, non tam mendice tecum agam, sed plena manu fiet. Ingens eorum turba est, passim jaceant; amanda erunt, non colligenda. Non enim exsident, sed fluant: perpelus et inter se connexæ sunt. Nec dubito, quin multum conferant rudibus adhuc, et extrinsecus auscultantibus. Facilius enim singula insidunt circumscripta, et carminis modo inclusa. Ideo pueris et sententias ediscendas domus, et has quas Græci *chrias* vocant, quia completi illas puerilis animus potest, qui plus adhuc non capit certi profectus. Viro captare flosculos turpe est, et fuscire se notissimis ac penicillissimis vocibus, et memoria stare. Sibi jam innotuit; dicat ista, non teneat. Turpe est enimsunt, aut prospicienti senectutem, et commentarie sapere. Hoc Zenon dixit: tu quid? Hoc Cleanthus; tu quid? Quousque sub alio moretæ? et impera, et

ou à un homme avancé dans l'âge, de parler par tablettes. Zénon a dit ceci, Cléanthe cela. Et vous, que je sache ce que vous dites, jusqu'à quand vous laisserez-vous conduire par un autre? Parlez et produisez quelque chose de votre cru? C'est ce qui me fait croire que ces gens qui sont toujours interprètes et jamais auteurs, et qui se couvrent de l'ombre d'autrui, ne sont guère hardis, puisqu'ils n'osent faire une fois ce qu'ils ont étudié si longtemps. Ils n'apprennent que pour exercer leur mémoire. Autre chose est de se souvenir, et autre chose est de savoir : se souvenir, c'est garder ce qui a été mis dans sa mémoire; savoir, au contraire, c'est s'approprier une chose, n'avoir plus besoin de patron, ni de regarder son maître. Zénon et Cléanthe disent cela. Mettez, je vous prie, quelque différence entre vous et votre livre; apprendrez-vous toujours? Il est temps que vous enseigniez. Qu'ai-je à faire d'écouter ce que je puis lire quand il me plaira?

Vous me direz, la vive voix fait beaucoup : non pas celle qui ne fait que rapporter les paroles d'autrui, comme ferait un greffier; joint que ces tutelles suivent leurs auteurs en des opinions qui ne sont plus à la mode, ou bien en des choses que l'on cherche encore. Ainsi, l'on ne trouvera jamais rien si l'on se contente de ce qui a été trouvé; d'ailleurs, celui qui suit un autre, ne suit rien, ne trouve rien, mais plutôt ne cherche rien. Quoi donc! ne marcherai-je point sur les traces des anciens? Pour moi, je ne servirai de leur route; mais si j'en trouve une plus courte, je la prendrai. Tous ceux qui ont remué des questions avant nous, ne sont pas nos maîtres, mais seulement

nos guides. La vérité est exposée à tout le monde : personne ne s'en est encore emparé; il en reste encore assez pour ceux qui viendront après nous.

## ÉPÎTRE XXXIV.

L'homme de bien est celui duquel les paroles et les actions s'accordent ensemble.

Je me réjouis, je me porte mieux, et je me réchauffe, nonobstant ma vieillesse, toutes les fois que je reconnais par vos lettres et par votre conduit, combien vous vous surpassez vous-même, après avoir, il y a longtemps, surpassé les autres. Si le jardinier prend plaisir à voir le fruit de l'arbre qu'il a planté; et le berger, celui du troupeau qu'il conduit; s'il n'y a personne qui ne s'intéresse à voir croître l'enfant qu'il nourrit; que pensez-vous qu'il arrive à ceux qui ont cultivé des esprits et qui les ont formés tout tondres, lorsqu'ils les voient parvenus de bonne heure à leur maturité?

Je vous avoue pour être à moi; vous êtes mon ouvrage. Aussitôt que je reconnus votre bon naturel, j'y mis la main; je vous exhortai, je vous pressai, et vous laissâtes point marcher lentement. Ensuite je vous excitai comme je fais encore à présent; mais c'est en courant dans la lice d'où vous m'exhortiez réciproquement par votre exemple. Vous me direz : Que désirez-vous davantage? J'avoue que c'est beaucoup; car il en va des ouvrages de l'esprit comme des autres que l'on tient à demi faits quand ils sont bien commencés. Il est vrai que c'est une partie de la bonté de vouloir être bon. Mais savez-vous qui j'appelle bon?

dū, quod memoriæ tradatur; aliquid et de tui proferi! Omnes itaque istos, nunquam auctores, semper interpretes, sub aliena umbra latentes, nihil existimo habere generosi, nunquam ausos aliquid inde facere, quod diu didicerant. Memoriam in alienis exercuerunt; aliud autem est meminisse, aliud scire. Meminisse, est rem commissam memoriæ custodire; ut contra scire, est et sua facere quæque, nec ab exemplari pendere et toties respicere ad magistrum. Hoc dixit Zeno, hoc Cléanthes. Aliquid interit inter te, et liberum? quousque discas? jam et principie. Quid est, quare autem, quod legere possum? — Multum, inquit, viva vox facit. — Non quidem hæc, quæ alienis verbis committitur, et æturi vix fungitur. Adjice nunc, quod isti, qui nunquam tutelæ suæ sunt, primum in ea re sequuntur priores, hæc qua nemo non a priore deservit; deinde in ea re sequuntur, quæ adhuc queritur; nunquam autem invenitur, si contenti fuerimus inventis. Præterea, qui alium sequitur, nihil invenit, immo nec querit. — Quid ergo? non ibi per priorem vestigia? — Ego vero ultra via vetere; sed si priorem planiorēque invenero, hæc maniam. Qui scite his ista moverunt, non domini nostri, sed duces sunt. Patet om-

nibus veritas, nondum est occupata: multum ex ista etiam futuris relictum est. Vale.

## ÉPISTOLE XXXIV.

CONSILII ET HORATIONIS AD PERGRINUM.

Cresce et esultat, et discas senectute reculesco quoties ex his, quæ agis et scribis, intrinsecus, quantum tu ipse (nam turbam omnem reliquias) supergredieris. Si agricola arbor ad fructum perducta delectat; si pastor ex fetu gregis sui caput voluplatum; si alumnus suum nomen aliter intulit, quoniam ad adolescentiam illius suam judicet: quid evenire credis his, qui ingenia educaverunt, et, quæ tenera formaverunt, adultæ subito vident? Adhuc te nihil: meum opus es. Ego quum vidissem idolem tuum, injeci munus, exhortatus sum, addidi stimulum, nec lente ire possum, sed subinde incitavi: et nunc idem facio, sed jam currentem hortor, et juvenem horantem. — Quid aliud, inquit, adhuc vides? — In hoc plurimum est. Nam sic quomodo principia totius operis dimidium occupare dicuntur, ita res animo constat: itaque pars magna bonitatis est, velle fieri bonum.

C'est un homme parfait et accompli, que la violence et la nécessité ne sauraient rendre mauvais. Je prévois que vous serez tel si vous continuez, et si vous faites en sorte que toutes vos paroles et vos actions s'accordent ensemble, et soient comme frappées à un même coin. L'esprit n'est pas bien droit quand les actions se trouvent toujours opposées.

## ÉPÎTE XXIV.

Il n'y a que le sage qui soit véritablement ami.

Lorsque je vous prie avec tant d'empressement de vaquer à l'étude, je fais mon affaire : je veux avoir un ami ; ce qui ne me peut arriver, si vous ne travaillez à vous former comme vous avez commencé ; car, encore que vous m'aimiez présentement, il ne s'ensuit pas pour cela que vous soyez mon ami. Quoi donc ? sont-ce des choses différentes ? Oui, voire dissemblables ; car celui qui est ami, aime ; mais celui qui aime n'est pas toujours ami ; c'est pourquoi l'amitié est toujours utile, et l'amour, au contraire, est nuisible quelquefois. Quand il n'y aurait point d'autre raison, faites profit dans l'étude de la sagesse, afin seulement que vous appreniez à aimer. Hâtez-vous donc, tandis que ce profit est pour moi, de peur qu'il n'arrive que vous ayez appris pour un autre ; j'en reçois déjà le fruit par avance, quand je m'imaginais que nous serions unis de cœur comme de sentiments, et que je recouvrerais dans votre âge, quoiqu'assez proche du mien, tout ce que les années m'ont ôté de vigueur et de force. Mais je

veux jouir de ce bien en effet. La joie que nous recevons de nos amis qui sont absents est légère et passe incontinent ; mais le plaisir que nous donnent leur vue, leur présence et leur conversation, a quelque chose de vif et d'animé, particulièrement si c'est une personne qui ait les qualités telles que nous les désirons.

Faites donc que je reçoive un riche présent en votre personne, quand vous viendrez ici. Et afin que vous ne perdiez point de temps, songez que je suis vieux et que vous êtes mortel ; hâtez-vous de venir avec moi, mais soyez premièrement avec vous ; profitez, et surtout soyez ferme dans vos résolutions. Quand vous voudrez éprouver si vous avez fait quelque profit, voyez si vous voulez aujourd'hui ce que vous vouliez hier ; ce changement de volonté est la marque d'un esprit flottant, qui se laisse conduire au gré du vent. Ce qui est fixe et bien fondé ne branle point : cette fermeté se trouve pleine et entière dans le sage ; elle n'est pas si grande en celui qui n'est pas si parfait. Mais en quoi différent-ils ? Celui-ci est ému, il branle, mais il ne sort pas de son assiette, et l'autre ne sent pas la moindre émotion.

## ÉPÎTE XXXVI.

La jeunesse est la saison d'apprendre. — L'exercice du sage est le mépris de la mort. — Tout meurt, et rien ne périt dans le monde.

Exhortez votre ami à mépriser courageusement les geus qui lui reprochent de s'être plongé dans l'oisiveté, et d'avoir préféré le repos aux charges,

Sed quem bonum dicam? perfectum, absolutum, quem maxime facere nulla res, nulla necessitas possit. Hunc in te prospicio, si perseveraveris et incubueris, et id egeris, ut omnia facta dictaque tua inter se congruant ac respondeant sibi, et una forma percussa sit. Non est hujusmodi animus in recto, cuius acta discordant. Vale.

## EPISTOLA XXXV.

SIBI SIBI INTER BONOS AMICITIA.

Quam te tam valde rogo ut studeas, meum negotium agere. Habere amicum volo ; quod confingere mihi, nisi pergas, nil cepisti, excolere te, non potes ; nunc enim amas me ; amicus non es. — Quid ergo ? hæc inter se diversa sunt ? — Immo dissimilis ! Qui amicus est, amat ; qui amat, non est ille amicus est. Itaque amicitia semper prodeat ; amor aliquando etiam nocet. Si nihil aliud, citi hoc profice, ut amare discas. Festina ergo, dum mihi proficis ; ne istud alteri didiceris. Ego quidem percipiam jam fructum, quem mihi flago, non nos amicum futuros, et, quicquid etiam meæ vigoris abscessit, id a me ex te, quanquam non multum abest, restitutum ; sed tamen ro quoque ipsa esse letus volo. Venit ad nos ex his, quos

amamus, etiam absentibus, gaudium ; sed id leve et evanidum. Compectus, et præsentis, et conversatio aliquid habet vivæ voluptatis ; utique si non timam, quem velis, sed qualem velis, videas. Alter itaque te mihi, ingens munus ! et, quo magis tastes, cogitis te mortalem esse, me secum. Propere ad me ; sed ad te prima ! Profice, et ante omnia hoc cura, ut constes libi. Quoties experiri voles an aliquid actum sit, observa an eodem hodie velis, que heri. Mutatio voluntatis indicat animum nutare, alibi atque alibi, apparere, prout tulit ventus. Non vagatur, quod fixum atque fundatum est. Totid sapiens perfectio contagiis, aliquatenus et proficiens proveloque. — Quid ergo interest ? — Ille commovetur quidem, nos tamen transit, sed suo loco natus ; ille ne commovetur quidem.

## EPISTOLA XXXVI.

QUAM SIT CONNOBIS QUES ! DE TOTIS VELIS ! DE CONTENVENTIA MORTE.

Amicum tuum hortare, ut istos magno animo contemnat, qui illum objurgant quod amicum et omnem petierit, quod dignitatem suam destituerit, et, quam plus const-



qu'il a quittées, lorsqu'il pouvait monter plus haut, il leur fera voir chaque jour comme il a bien fait. Ceux qui sont les objets de l'envie ne subsistent pas longtemps : les uns tombent, les autres sont écrasés. La prospérité est une chose inquiète et turbulente; elle se tourmente, elle se trouble la cervelle de toutes les manières. Elle inspire aux uns le désir de l'autorité, aux autres l'inclination au plaisir; elle enflé ceux-ci, elle amoilit et énerve ceux-là. Mais il y a des gens qui la portent bien? Oui, comme il y en a qui portent bien le vin : ce qui fait qu'on ne doit point s'imaginer que celui-là est heureux, qui est environné d'un grand nombre de personnes qui s'abordent chez lui à peu près comme à une fontaine; ils en troublent enfin et en tarissent les eaux; ils se plaignent que c'est un farinçant, qui ne s'amuse qu'à des bagatelles. Ne savez-vous pas qu'il y a des gens qui disent et qui signent des choses toutes contraires? Ils appellent votre ami heureux auparavant; mais l'était-il en effet? Je ne me soucie pas même que quelques-uns le trouvent d'un esprit trop rude et sévère. Ariston disait : « qu'il aimait mieux un jeune homme sérieux, qu'un sot qui fût gai et plaisant; que le vin qui est rude au commencement devient bon avec le temps; mais que celui qui a de l'agrément dès la envie ne peut pas se garder. » Souffrez qu'ils appellent mélancolique et ennemi de son avancement; cette mélancolie tournera à bien dans son vieux âge, pourvu qu'il continue d'aimer la vertu, et de s'appliquer à l'étude, non pas de ces choses qu'il sniffait de savoir superficiellement, mais de celles qu'il faut posséder à fond. C'est à présent

le temps d'apprendre. Quoi donc? n'est-il pas toujours saison d'apprendre? Non; car, comme il est honnête d'étudier en tout temps, il ne l'est pas aussi de se faire instruire en tout âge. Il ferait beau voir un vieillard apprendre l'alphabet; il faut apprendre étant jeune, pour s'en servir étant vieux.

Vous ferez donc une action qui vous sera très-utile, si vous rendez votre ami homme de bien. Ce sont là des biens qu'il est aussi bon de donner que de recevoir, non pas comme ceux qui sont sous le pouvoir de la fortune. Après tout, il n'est plus libre, il a donné sa parole. Il est moins honteux de manquer à son créancier que de ne pas répondre à l'espérance que l'on a donnée. Pour payer ses dettes, le marchand a besoin d'une heureuse navigation; le laboureur, de la fertilité de la terre et de la faveur du ciel; mais pour l'autre, il n'a besoin que de sa volonté, sur laquelle la fortune n'a point de pouvoir. Qu'il la dispose en sorte qu'il puisse acquiescer cette tranquillité, et se revêtir de cet esprit qui ne sent point s'il a perdu ou s'il a gagné; qui demeure en même assiette quelque événement qu'aient les affaires; qui se trouve toujours au-dessus des biens qui lui arrivent, et ne descend point plus bas, quand la fortune les reprend ou lui en ôte une partie; qui tiendrait de l'arc dès son enfance chez les Parthes, et lancerait le javalot dès son bas âge, s'il était né en Allemagne; qui eût appris à monter à cheval et à combattre de près s'il fût né au temps de nos pères; ce sont toutes choses que la discipline du pays oblige de savoir. A quoi faut-il donc que celui-ci pense et s'exerce? A mépriser la mort, qui

qui posset, præteriret quietem omnibus. Quam nihiliter annis negotium gesserit, quidvis illis ostendet. Illi, quibus invidetur, non desunt transire; alii eliduntur, alii cadunt. Res est iniqua felicitas: ipsa se exagitat, movet cerebrum, non uno genere. Alios in aliud irritat; hos in potentiam, illos in luxuriam; hos inflat, illos molit, et lotos resolvit. — At bene aliquis illam fert? — Sic, quo modo vinum. Itaque non est quod tibi isti persuaderent, omni esse felicem, qui a nullis obsidetur: sic ad illum, quemadmodum ad locum, concurrunt; quem, qui exhaerent, et turbant. — Navigatorum et incertum vocant. Scis, quondam perverse loqui, et significare contraria. Felicem vocabant: quid ergo, erat? Ne illud quidem curo, quod quibusdam nimis horridi animi videtur et terribile. Ariston aiebat: « Mille se adolescentem tristem, quem illarem et amabilem turbat. Vinum enim bonum fieri, quod recens durum et asperum visum est; non pati artatem, quod in dolo placuit. » Sine eum tristem appellent, et inimicum processibus suis; bene se delecti in vetustate ipsa tristitia. Perseveret modum coere virtutem, perhibere liberam studio; non illa, quibus perfundi satis est, sed hæc, quibus tingendus est animus. Hoc est discendi tempus. — Quid ergo? aliquid est,

quo non sit discendum? — Minime! sed quemadmodum omnibus annis studere honestum est, ita non annis instat. Turpis et ridicula res est elementarius senex: juveni parandum, seni intendum est. Facies ergo rem otiosissimam tibi, si illum quam optimam feceris. Hæc alius benevolentia esse expectanda tribuendaque, non dubie primis sortis, qui tam dare prodest quam accipere. Denique nihil illi jam liberi est: spondit! minus autem turpe est creditori, quam spel donare, decedere. Ad illud est otiosum solvendum, opus est negotiandi navigationeque prospera, agrum colendi ubertate ejus quam colit terra, et ex illi favore: ille, quod debet, sola potest voluntate persolvere. In mores fortis jam non habet. Hæc disponit, ut quem tranquillissimus ille animus ad perfectum veniat; qui nec ablatum sibi quidquam sentit, nec adjectum, sed in eodem habitat est, quomodocumque res cedunt; cui sive aggerantur vulgaria bona, supra res suas eminet; sive aliquid ex istis vel omnia casus exuasit, minor non fit. Si in Parthia natus esset, arcum infans stultim tenderet; si in Germania, proleptus puer tenerum hastilio vibraret; si avorum nostrorum temporibus fuisset, equitare, et hostem cominus percutere didicisset.

est une bonne défense contre toutes sortes d'attaques et d'ennemis. Car personne ne doute qu'elle n'ait en soi quelque chose de terrible qui effarouche les hommes à qui la nature a insinué l'amour de leur être; autrement il ne serait pas nécessaire de se préparer et de s'animer à une chose que nous ferions par instinct, comme de se porter à sa conservation. Personne ne s'exerce, afin que dans une nécessité il puisse couler sur des roses; mais on s'endort afin que la foi ne cède point aux tourments, afin que, s'il est nécessaire, on puisse passer la nuit dans la tranchée, même blessé et tout debout, sans s'appuyer sur ses armes, de peur d'être surpris du sommeil.

La mort n'a rien d'incommode en soi; car ce qui donne de l'incommodité doit avoir de l'existence. Que si tu as tant envie de vivre, songe que rien ne périt de tout ce qui disparaît à nos yeux; il retourne dans le sein de la nature pour en sortir encore bientôt. Tout fluit, mais rien ne périt. La mort, que nous craignons et rebutions si fort, fait cesser la vie pour un temps, mais elle ne l'ôte pas; un jour viendra qui nous remettra dans le monde où bien des gens ne voudraient pas rentrer, s'ils se souvenaient d'y être venus. Mais je vous montrerai ci-après plus exactement que tout ce qui semble périr ne fait que changer. On doit donc s'en aller sans regret, quand on s'en va pour revenir. Considérez la vicissitude des choses, vous trouverez que rien ne s'annule dans le monde, mais tombe et se relève successivement. L'été s'en va, mais une autre année le ramène; l'hiver est

passé, mais la saison le ramènera aussi; le nuit cache le soleil, mais le jour la chassera bientôt. Tout le cours des étoiles n'est qu'un passage et un retour qui se fait alternativement sur les mêmes routes; une partie du ciel se lève continuellement, l'autre s'abaisse. Je veux finir en ajoutant que les enfants et les fous ne craignent point la mort, et qu'il est bien honteux que l'on n'acquiesce point par la raison l'assurance que donne la folie.

## ÉPÎTRE XXXVI.

Ce n'est pas un exercice aisé de se rendre homme de bien.  
— Tout nous sera soumis, si nous nous soumettons à la raison.

Vous avez promis de vous rendre homme de bien, c'est un grand engagement à le devenir. Vous en avez fait serment : l'on vous flatte, si l'on vous dit que c'est un exercice doux et aisé; je ne veux pas que l'on vous trompe. Ce serment si bonnette que vous avez fait, n'est point différent, quant aux paroles, de cet autre si infâme que prêtent ces gens qui se louent pour les spectacles, et qui boivent et mangent ce qu'ils doivent payer de leur sang bientôt après. On leur fait jurer qu'ils endureront malgré eux les fouets et le fer, et on vous demande que vous souffrirez toutes choses volontairement. Il leur est permis de mettre les armes bas et de demander grâce au peuple, mais cela vous est interdit. Il vous faut mourir debout et victorieux. Que sert-il de gagner quelques jours ou quelques années? Nous venons au monde pour

*Hæc singulis disciplina gentis sum suadet, et imperat.*

Quid huic ergo meditandum est? quod adversus omnia tela quod adversus omne hostium genus bene facit: mortem contemnere! Que quis habet aliquid in se terribile, ut animos nostros quos in amorem sui natura formavit offendat, nemo dubitat; nec enim opus esset in id comparari et acul, in quod instinctu quodam voluntario tremus, sicut feruntur omnes ad conservationem sui. Nemo dicit, ut, si necesse fuerit, quoquo animo la rosa jaceat: sed in hoc duratur, ut tormentis non submittat fidem; ut, si fuerit, stans, etiam aliquando saucius, pro vallo perigilet, et ne pilo quidem incumbat, quia solet obrepere interitus in aliquod utrimque reclinat. Mors nullum habet incommodum: esse enim debet aliquid, cum sit incommodum. Quod si tanta cupiditas le longioris ævi tenet, cogita, nihil coram te ab oculis abest, et in rerum naturam, ex qua prodierunt, se nos processura sunt, reconducunt, consumunt. Desinunt ista, non per se. Et mors, quam pertimescimus ac recusamus, intermittit vitam, non eripit: venit iterum, qui nos in lucem reponat, dies; quem multi recusarent, nisi obitus recederet. Sed postea diligenter docebo, omnia que videntur perire, mutari. Equo animo debet rediturus exire. Observa orbem rerum in se remeantem; videbis nihil in hoc mundo exstare

qui, sed vicibus descendere, ac surgere. *Ætas abiit, sed alter illam annus adducit; hiems cecidit, referent illam sui menses; solem nox obruit, sed ipsam statim dies abigit. Stellarum iste decursum, quiddam præterit, repellit; pars cæli levatur assidue, pars mergitur. Denique finem spectam, si hoc unum adiecero, nec infantes, nec pueros, nec mentis lapsos, timere mortem; et esse turpissimum, si eam securitatem nobis ratio non præstat, ad quam stultitia perducit. Vale.*

## EPISTOLA XXXVII.

DE FORTUNEUXE QUAM SUPPEDITAT PHILOSOPHIA.

Quod maximum vinculum est ad bonam mentem, promissum; virum bonum. Sacramento rogatus es. Deridebat, si quis tibi dixerit, mollem esse militiam et facilem; nolo te decipi. Eadem honestissimi hominis, ut vincti, ferroque necari. At his, qui manus arene locant, et edunt ac bibunt que per sanguinem reddunt, cavetur, ut ista vel inviti patientur; a te, ut volens libensque patiaris. Tiliis flecti arma submittere, misericordiam populi tentare; in neque submittere; nec viliu rogabis; recto tibi invictoque moriendum est. Quid porro prodest, paucos dies aut annos lucrari facere? sine missione nascimur. — Quomodo ergo,

combattre sans relâche. Comment, direz-vous, me sauverai-je? Vous ne pouvez éviter la nécessité, vous la pouvez bien surmonter. Il faut se faire un chemin, et la philosophie vous montrera ce chemin; suivez-le, si vous voulez être en sûreté, vivre heureux, et surtout libre; vous ne sauriez l'être autrement. En vérité, le vice est une chose basse, vilaine, servile et sujette à beaucoup de passions très cruelles. La sagesse vous délivrera de ces tyrans fâcheux qui règnent quelquefois l'un après l'autre, quelquefois tous ensemble. Il n'y a qu'un chemin pour y arriver; il est droit; vous ne sauriez vous égarer, marchez avec assurance.

Si vous voulez que toutes choses vous soient soumises, soumettez-vous premièrement à la raison; vous conduirez les autres, si la raison vous conduit; elle vous apprendra ce que vous devez entreprendre, et comment vous le pouvez exécuter; vous ne ferez rien par hasard. On ne trouve personne qui sache comment il a commencé à vouloir ce qu'il veut; c'est par instinct qu'il s'y est engagé, et non point par raison. La fortune nous rencontre aussi souvent que nous la rencontrons. Cela est honteux de se laisser emporter, et de ne se pas conduire. Quelle faiblesse à celui qui se voit entraîné par le torrent des affaires, de demander : Comment suis-je venu ici?

## ÉPÎTRE XXXVIII.

La conversation instruit mieux que la dispute.

C'est avec raison que vous désirez que les lettres soient fréquentes entre nous. Un discours que l'on verso dans l'âme comme par goutte profite

loquis, me expediam? — Effugere non potes necessitates; potes vincere. Fias via! et hanc libi viam debet philosophia. Ad hanc te confer, si vis salva esse, si securus, si beatus; denique si vis esse, quod est maximum, liber. Hoc contingere aliter non potest. Humilis res est stultitia, abjecta, sordida, servilis, multis affectibus et aestimatis subiecta. Hoc tam graves dominos, interdum alternis imperantes, interdum pariter, dimittit a te sapientia, quae sola libertas est. Una ad hanc fert via, et quidam recta; non aberrabis; vade certo gradu! Si vis omnia libi subijcere, te subijce rationi! Nullus reges, si ratio te reuertit. Ab illa disces, quid et quemadmodum aggredi debeat; non incidere rebus. Neque enim mihi dulcis, qui seiat, quomodo, quod vult, corpori velle: non consilio adductus ulla, sed impetu impetus est. Non minus saepe fortuna in nos incurrit, quam nos in illam. Turpe est non ire, sed ferri, et subito, in medio turbine rerum stupentem, querere: Huc ego quemadmodum veni? Vale.

## EPISTOLA XXXVIII.

LAUDAT BEVIRE BEBONES.

Merito exigit, ut hoc inter nos epistolatum commet-

beauconp, et ces disputes qui se font avec appareil, en présence du peuple, ont trop de bruit, et n'ont point assez de familiarité. Il est certain que la philosophie donne de bons conseils; mais personne ne donne conseil en criant. Il est pourtant à propos d'user quelquefois de cette manière de harangues, lorsqu'il est question de pousser une personne qui est encore irrésolue; mais quand il ne s'agit que de l'instruire et non pas de l'obliger à apprendre, on doit, ce me semblo, employer des paroles plus douces, afin qu'elles entrent et demeurent plus facilement.

Il n'en faut pas beaucoup, pourvu qu'elles soient efficaces; à peu près comme la semence, laquelle, quoique petite, étant jetée dans un lieu bien disposé, étend sa force, et fait des productions d'une grandeur étonnante. La raison en fait de même, elle est petite en apparence, elle croît dans l'action. On dit peu de paroles; mais quand elles sont bien reçues, elles germent et se fortifient merveilleusement. Je dis encore qu'il arrive aux maîtres comme à la semence; ils font beaucoup avec des préceptes fort courts, pourvu, comme j'ai dit, qu'ils soient reçus dans un esprit qui les embrasse et qui s'en nourrisse. Il en produira beaucoup d'autres à son tour, et rendra avec usure ce qu'il aura reçu.

## ÉPÎTRE XXXIX.

Les richesses médiocres sont préférables à celles qui sont excessives. — L'habitude au plaisir rend nécessaires les choses qui étaient superflues.

Je vous enverrai les mémoires que vous me de-

cium frequentemus. Plurimum prolefit sermo, qui inuicem irrepit animo: disputationes preparatae et effusae, audiente populo, plus habent streptus, minus familiaritatis. Philosophia bonum consilium est; consilium nemo clare dat. Aliquando utendum est et illis, ut sit discam, concionibus, ubi, qui dubitat, impellendus est: ubi vero non hoc agendum est, ut veli discere, sed ut discat, ad hoc submissione verba veniendum est. Facilius iurant et barrent; nec enim nullis opus est, sed efficacibus. Semel modo spargenda sunt; quod, quamvis sit exiguum, quum occupavit idoneum locum, vires suas explicat, et ex minimo in maximos auctus diffunditur. Idem fecit ratio; non late patet, si aspicias; in opere crescit. Pauca sunt quae dicuntur; sed si illa solutus bene exceperit, conualescunt et insurgunt. Eadem est, inquam, praeceptorum coddilo, quae scintilla; multum efficiunt, etiam angusta sunt; tantum, ut dixi, idonea mens rapiat illa et tu se trahat. Multa iuvem et ipsa generabit, et plus reddet, quam acceperit. Vale.

## EPISTOLA XXXIX.

DE INCOMMODIS BOVE PORTUVE.

Commentarius, quos desideras, diligenter ordinatos et

mandez, et je les ferai autant succincts et polis qu'il me sera possible. Mais voyez si un discours fait à l'ordinaire ne vous profiterait pas davantage que ce qu'on appelle présentement un abrégé, et que l'on appelait un sommaire au temps que l'on parlait bon latin. Le dernier est plus propre pour celui qui apprend, et le premier pour celui qui sait déjà; car l'un fournit des préceptes, et l'autre les remet seulement en mémoire. Mais ne vous mettez pas en peine de celui que vous me devez demander; puisque j'ai dessein de vous donner l'un et l'autre, je serai clair à mon ordinaire; il est certain que l'on n'est pas entendu quand on a besoin d'être expliqué. Cependant vous avez quantité d'auteurs dont les écrits me semblent assez confus, et vous le verrez si vous lisez la liste des philosophes. Ce sera un sujet de vous réveiller, et connaissant combien d'honnêtes gens ont travaillé pour vous, vous aurez envie d'être de ce nombre. Une âme généreuse a cela de propre qu'elle se laisse facilement porter aux choses honnêtes, et ce qui est sordide et ravalé ne touche point un esprit sublime.

Nous sentons que l'idée que nous concevons des grandes choses nous attire et nous élève. Comme la flamme monte droit en hauteur, et ne peut ramper, ni se reposer; ainsi, notre esprit étant tenn, paraît d'autant plus actif et violent qu'il est prompt de son naturel. Mais heureux celui qui sait bien employer cette impétuosité; il se peut mettre hors du pouvoir de la fortune, se modérant dans la prospérité, se consolant dans l'adversité, et méprisant beaucoup de choses que tout le monde admire. C'est le propre d'un grand cœur

de mépriser les grandes richesses, et de préférer les médiocres à celles qui sont excessives; car les premières sont toujours utiles, et les autres peuvent être nuisibles à cause de leur superfluité. C'est ainsi que l'abondance couche les grains par terre, que les branches rompent étant trop élargées de fruits, et que la trop grande fécondité ne saurait venir en maturité. Il en arrive de même à ces gens qui ne sauraient porter l'excès de leur prospérité, et qui s'en servent non-seulement au préjudice d'autrui, mais encore à leur dommage.

Se trouve-t-il des ennemis plus cruels que sont les plaisirs, au regard de certaines gens? Vous pouvez, à la vérité, excuser l'impertérence de ces gens par cette seule raison, qu'ils espient par leurs souffrances le mal qu'ils se sont procuré: ils méritent bien cette punition; car la cupidité tombe dans l'excès sitôt qu'elle a passé les bornes de la nature, laquelle a son étendue réglée, au lieu que le luxe est sans terme et sans fin. Les choses nécessaires se mesurent par l'utilité qu'elles apportent; mais quelle mesure prendrez-vous pour les superfluités? Ces gens-là se plongent tellement dans les plaisirs, que s'en étant fait une habitude, ils ne s'en peuvent plus passer, malheureux en cela, que ce qui leur était auparavant superflu leur devient enfin nécessaire. C'est pourquoi je dis qu'ils sont dans l'esclavage, et non pas dans la jouissance des voluptés, puisqu'ils ont pour leurs maux quelque sentiment de tendresse, ce qui est le plus grand de tous les maux. Car enfin, le malheur est extrême lorsque les choses déshonnêtes sont non-seulement les sources de nos plaisirs, mais encore les objets de notre complai-

in angustum coactos, ego vero componam; sed vide ne plus profectura sit ratio ordinaria, quam hæc, que nunc vulge brevitarum dicitur; olim, quum latine loqueremur, summarium vocabatur. Illa res discendi magis necessaria est, hæc scienti: illa enim docet, hæc admonet. Sed utriusque rei tibi copiam faciam. Tu a me non est quod illum aut illum exigas; qui notorem dat, ignotus est. Scribam ergo quid vis, sed meo more. Interim multos habes, quorum scripta nescio an tuis ordinent. Sume in manus Iudicem Philosophorum; hæc ipsa res expergiat te cogit, si videris quam malis tibi laboraveris: concupiscere et ipse ex illis natus esse. Habet enim hoc optimum in se generosus animus, quod concitatur ad honesta. Neminem excelsi ingenii virum humilia delectant et sordida; magnarum rerum species ad se vocat, et extollit. Quemadmodum flamma surgit in rectum, jacere se deprimi non potest, eo magis quam quiescere; ita noster animus in modum est, eo melior et actuosior, quo vehementior fuerit. Sed felix, qui ad meliora hunc impetum dedit; ponet se extra jus dilaoemque fortune; secunda temperabit, adversa comminet, et aliis admiranda depreciet. Magni animi est magna continere, ac mediocria

male quam nimis; illa enim utilis vitalisque sunt; et hæc, eo quod superfluum, nocent. Sic segetem flamma sterat ubertas; æceram oere frangitur; sic ad maturitatem non pervenit nimis fecunditas. Idem animi quoque evenit, quos immoderata felicitas rumpit; qui non tantum in aliorum injuriam, sed etiam in suam, utuntur. Quis hostis in quemquam tam contumeliosus fuit, quam in quosdam voluptates suæ sunt? quorum impotentia atque insana libidine eis hoc uonum possis ignoscere, quod, quæ fecere, patiantur. Nec immerito hic illos furor vexat; necesse est in immensum esse cupiditas, quæ naturalem modum transiit. Illa enim habet suum finem; ista et ex libidine orta sine termino sunt. Necessaria mittitur utilis litæ; superflua quo redigat? Voluptatibus itaque se mergunt, quibus in consuetudinem adductis carere non possunt: et ob hæc miserrimi sunt, quod eo pervenerunt, ut illis, quæ superflua fuerant, facta sint necessaria. Serviant itaque voluptatibus, non fruantur; et mala sua (quod meliorum ultimum est) amant. Tunc autem consummatum est infelicitas, ubi turpia non solum delectant, sed etiam placent; et desit eis remedio locus, ubi, quæ fuerant vitia, mores sunt. Vale.

sance; et le mal est sans remède depuis qu'une fois les vices sont passés en habitude.

## ÉPÎTRE XL.

Les lettres rendent les amis présents. — Il est plus honnête de parler lentement.

Je vous remercie de ce que vous m'écrivez souvent, car c'est le seul moyen que vous avez de vous rendre présent à mes yeux; ainsi ne reçois-je jamais de vos lettres, que nous ne soyons incontinent ensemble. Si nous aimons les portraits de nos amis, parce qu'ils les rappellent dans notre souvenir, et ehcrment d'un faux plaisir l'ennui que nous avons de leur absence, combien devons-nous chérir les lettres qui nous en apportent des traits et des marques véritables! Car ce qu'il y a de plus doux dans leur conversation, leur main nous le fait reconnaître sur le papier.

Vous me mandez que l'on vous a dit que le philosophe Scéraphon étant autrefois débarqué sur la côte où vous êtes, faisait de grands discours, et précipitait ses paroles, parce qu'il se présentait tant de choses à son imagination, qu'une seule voix ne les pouvait produire. Je n'approuve point cette manière en un philosophe, de qui la parole doit être aussi réglée que la vie. Or, il est certain que tout ce qui se hâte et se précipite n'est pas bien réglé. Vous voyez aussi, dans Homère, que cette parole impétueuse qui s'épanche dru et neu comme la neige, est donnée à un orateur, et l'on en fait couler une autre plus douce que le miel de la bouche d'un vieillard. Croyez donc que cette éloquence rapide et féconde convient

mieux à celui qui veut surprendre ses auditeurs, qu'à celui qui traite de quelque affaire importante, et qui fait profession d'enseigner les autres. Pour moi, je ne la veux ni trop lente, ni trop brusque; je ne veux point qu'elle m'ennuie, ni qu'elle m'ébourdise; tant il est vrai qu'un discours lent rend l'auditeur moins attentif et le lasse même par sa pesanteur: ce n'est pas toutefois que ce qui est attendu s'imprime plus aisément que ce qui passe si vite. Enfin, si les maîtres doivent donner des préceptes à leurs disciples, une chose qui s'envuit n'est pas proprement donnée: joint qu'un discours qui recherche la vérité doit être simple et sans ornement. Ceux qui se font en public n'ont rien de véritable; leur but est seulement d'émonvoir l'assemblée, et d'enlever la créance d'un peuple ignorant; ils ne permettent pas qu'on les examine, car ils s'évanouissent incontinent. Comment peuvent-ils modérer les autres, puisqu'ils ne sauraient se modérer eux-mêmes? Que sera-ce, si j'ajoute que ce qui se dit pour la réformation des mœurs doit passer jusqu'au cœur? Les remèdes ne profitent point s'ils ne séjournent quelque temps; outre que ces sortes de discours ont toujours beaucoup de pompe et de vanité, et font plus de bruit que de fruit.

J'ai besoin d'adoucir ce qui m'épouvante, de retenir ce qui m'échauffe, d'examiner ce qui me trompe, enfin, de me guérir de l'amour et de l'avarice; y a-t-il rien de tout cela qui se puisse faire subitement? Où est le médecin qui guérit ses malades en passant? D'ailleurs ce bruit de paroles proférées tumultueusement et sans échoix ne chatouille guère les oreilles; il en est de même de certaines choses que l'on croyait impossibles,

## EPISTOLA XL.

QUE DEBET PHILOSOPHUS ELOQUENTIA.

Quod frequenter mihi scribis, gratias ago; nam que uno modo potes, te mihi ostendis. Nusquam epistolam tuam accipio, ut non prolixius una simus. Si imagines notis amicorum absentium jucunda sunt, que memoriam renovant, et desiderium absente falso atque inani solatio levant; quanto juvenciores sunt litteræ, que vera amici absentis vestigia, veras notas afferunt! Nam, quod in conspectu dulcissimum est, id amici manus epistolæ impressa præstat, agnosce.

Andis te, scribis, Scéraphionem philosophum, quem istæ applicuisset, solere magna cursu verba convolvere, que una effundit, immo premittit et arget; plura enim veniunt, quam quibus una vox sufficit. Hoc non probo in philosopho, cujus pronuntiatio quoque, sicut vita, debet esse composita; nihil autem ordinatum est, quod præcipitur et prosperat. Itaque oratio illa apud Homerum concitata, et sine intermissione in morem nivis superveniens, oratoris datus est; et lenis et melle dulcor sent pro-

fluit. Sic lique habe, istam vim dicendi rapidam atque abundantem aptiorem esse circumstanti, quam aptiori magnam ne seriam docentem. Equè stillicite liliam nolo, quam currere; nec extendas aures, nec obrui. Nam illa quoque inopia et exilitas minus intentum auditorem habet, tedio interruptæ tarditatis; faciles tamen insidit quod expectatur, quam quod prætervolat. Denique iradere homines discipula præcepta dicuntur; non traditur, quod fugit. Adjice nunc, quid, que veritati operam dat oratio, incomposita debet esse et simplex. Hæc popularis nihil habet veri; movere vult turbam, et inconsideratas aures impetu rapere; tractandam se non præbet; aufertur. Quomodo autem regere potest, que regi non potest? Quid, quod hæc oratio, que sanandis mentibus adhibetur, descendere in nos debet? remedia non prosunt, nisi immorentur. Multum præterea habet inanitatis et vani; plus sonat, quam valet. Lenienda sunt que me exterrent, compeenda que irritant, discutienda que fallunt; inhibenda luxuria, corripienda avaritia. Quid harum raptim potest fieri? quis medicus in transitu curat ægro? Quid, quod ne vatupatam quidem ullam habet talis verborum

c'est assez de les avoir vus une fois, il suffit aussi d'avoir ouï un seul discours de ces grands parleurs. Que peut-on apprendre ou imiter, même que peut-on juger de ces gens qui parlent avec tant d'embarras et de précipitation, et qui ne sauraient s'arrêter? Comme ceux qui courent contrebas ne se peuvent retenir et sont emportés plus loin qu'ils ne veulent par le branle de leur corps; ainsi ce babil, étant une fois ému, ne saurait plus s'apaiser. Il fait déshonneur à la philosophie, qui doit fonder et ne pas jeter ses paroles en l'air; elle doit procéder avec ordre et mesure. Eh quoi! ne s'échauffera-t-elle jamais? Pourquoi non? mais elle conservera sa gravité, qui se perd ordinairement dans la violence et l'emportement. Je veux bien que le discours ait de la force, pourvu qu'il ait de la modération; que ce soit un flux continu, et non pas un torrent.

A peine pourrais-je souffrir qu'un orateur s'annonçât avec tant de promptitude et de précipitation: car comment un juge qui ne serait pas fait au barreau le pourra-t-il suivre, particulièrement lorsque la vanité ou sa verve l'emporteront? Qu'il ne se presse donc pas, et qu'il n'en débite qu'autant que les auditeurs en pourront recevoir. Ainsi vous ferez bien si vous ne voyez point ces gens qui ont plus de soin de parler beaucoup que de bien parler: suivez plutôt la manière de P. Vinicius, si l'occasion vous oblige de parler. On demandait un jour comment il parlait; Asellius répondit: En traitant. Car Gémus Varus avait dit auparavant: « Je ne sais pourquoi vous estimez cet homme éloquent, il ne saurait dire trois mots de suite. » Un

autre le voyant arracher ses paroles, et les prononcer comme s'il les eût dictées, lui dit: « Parlez, ou ne parlez plus. » Cette lenteur vaut encore mieux que la rapidité de Haterius, laquelle me semble bien contraire au jugement: c'était le plus fameux orateur de son temps, qui jamais n'hésitait, et jamais ne faisait de pause. Il entrait un discours d'une traite, depuis le commencement jusqu'à la fin.

J'ai vu pourtant qu'il y a des manières qui conviennent mieux à certaines nations qu'à d'autres. Cette licence pouvait être tolérée parmi les Grecs. Pour nous autres, lorsque nous écrivons, nous mettons des points entre nos mots, et notre Cicéron, père de l'éloquence romaine, marchait pour ainsi dire à pas réglés dans ses harangues. Le langage romain a du faste, il connaît son mérite, et veut se faire entendre à loisir. Fabius, personnage insigne pour sa probité, pour sa science, et (ce que je mets au troisième rang) pour son éloquence, plaiderait aisément, et non pas vite; de sorte que l'on pouvait dire que c'était une facilité plutôt qu'une rapidité. Je n'exige point cette facilité; mais je la souhaite à un homme judicieux, afin que son discours passe sans hésiter, quoiqu'il importe moins qu'il soit constant que bien prononcé.

Mais, ce qui m'oblige davantage à vous donner de l'aversion pour ce défaut, c'est que vous n'y sauriez tomber sans perdre toute honte. Car il faut n'avoir point de front et ne se vouloir pas écouter soi-même pour parler si brusquement, et dire des choses que l'on voudrait après n'avoir pas dites. Je vous le répète, c'est un défaut qui vous

sine delectu ruentim strepitus? Sed, ut pteraque, quam fieri posse non erodere, cognovisse satis est; ita istos, qui verba everterunt, abundo est semel audisse. Quid enim quis dicere, quid imitari velit? quid de eorum animi judicio, quorum oratio perturbata et immissa est, nec potest reprimi? Quomodo modum per proclive currentium, non ubi visum est, gradus sistitur; sed incitato corpora pendere se rapit, ne longius, quam voluit, effertur, sic ista dicendi celeritas nec in sua potestate est, nec satis decora philosophiæ, quæ ponere debet verba, non proligere, et pedetentim procedere. — Quid ergo? non aliquando et insurge? — Quidni? sed ista dignitate morum, quam violenta ista et nimia vis exurit. Habent vires magnæ, moderatas tamen; perniciis si vis, non torrens. Vix oratori permiscerim taleni dicendi velocitatem, irrevocabilem, ne sine lege videntem. Quomodo modum enim iudex sublequi poterit, aliquando etiam imperitus et caudus? Tum quoque, quam illum aut ostentatio abstinuit, aut affectus impetus sui, tantum extinet alique ingerat, quominus aures pati possint.

Recte ergo facies, si non videris istos, qui, quantum dicant, non quemadmodum, querant; et ipse malueris, si necesse est, vel P. Vinicium dicere. — Qui ilaque? Quam quæreretur quomodo P. Vinicium diceret, Asellius

ait: « Tractans. » Nam Geminus Varus ait: « Quomodo istum dicerem dicenti, nescio; tria verba non potest iungere. » — Quidni malis tu sic dicere, quomodo Vinicium? Aliquis tam inultus intervenerit, quam qui illi singula verba vellenti, tanquam diatretæ, non diceret, ait: « Dic, vel nunquam dicas. » Nam Q. Haterii carsum, suis temporibus oratoris celeberrimi, longe abesse ab homine sano volo. Nunquam dubitavit, nunquam intermisit; semel incipiebat, semel desinebat. Quædam tamen et notissimum puto magis aut minus convenire. In Græcis hæc licentiam tulit; nos, etiam quam scribimus, interponere asserimus. Cicero quoque noster, a quo Romana eloquentia castitæ, gravior fuit. Romanus sermo magis se circumspicit, et æstimat, præbelique astinendum. Fabianus, vir egregius et vita, et scientia, et (quod post ista est) eloquentia quoque, disputabat expedit magis, quam concitate; ut posset dicere, facilitatem esse illam, non celeritatem. Hanc ego in viro sapiente recipi; non exigo, ut oratio ejus sine impedimento exeat; præferatur tamen malo, quam profusa. Eo autem magis te deterro ab isto morbo, quod non potes tibi res ista contingere aliter, quam si te pudere desideris. Perfrices frontem oportet, et te ipse non sudes; multa enim inobservata illicens sciret, quæ reprehendere velis. Non

jetterait dans l'impudence, et qui, d'ailleurs, veut que l'on s'exerce tous les jours, et que l'on ait plus de soin des paroles que de la matière : mais, quand vous les auriez à commandement, et que sans peine elles vous couleraient de la bouche, il ne faudrait pas laisser de les modérer ; car il ne sied pas moins à un honnête homme de parler doucement, que de marcher avec modestie. Enfin, pour tout réduire en un mot, je vous conseille de parler lentement.

## ÉPIÔTE XLI.

Dieu réside au-dedans de l'homme. — Les forêts, les fleuves et tous les ouvrages de la nature nous font sentir qu'il y a un Dieu.

Vous faites fort bien et utilement pour vous, si vous persistez dans le chemin de la vertu, comme vous me le mandez ; il serait impertinent de le souhaiter, puisque vous pouvez obtenir de vous-même cette vertu. Il ne faut point lever les mains vers le ciel, ni prier le sacré saint qu'il vous laisse approcher de l'idole, afin que vous puissiez lui parler à l'oreille ; car Dieu est près de vous ; il est avec vous, il est au-dedans de vous. Oui, mon cher Lucile, je vous dis qu'il réside au-dedans de nous un esprit saint, qui observe et qui garde comme un dépôt le bien et le mal que nous faisons ; il nous traite selon que nous l'avons traité. Sans ce Dieu, personne n'est homme de bien ; sans son secours, personne ne se pourrait mettre hors du pouvoir de la fortune. Il donne des conseils hardis et courageux. Il y a certainement un

Dieu dans tous les gens de bien ; mais quel est ce Dieu ? Nul ne le peut dire.

Si vous passez dans une forêt pensée de vieux arbres d'une hanteur extraordinaire, dont les branches, étendues les unes sur les autres, vous dérobent la vue du ciel, l'excessive grandeur de cette forêt, le silence du lieu, et cette ombre si vaste et si épaisse au milieu d'une campagne, vous font connaître qu'il y a un Dieu. Si vous voyez une grotte creusée sans art, et par les mains de la nature, qu'avec des pierres entr'ouvertes et toutes mangées soutient une montagne suspendue, vous êtes aussitôt touché de quelque sentiment de religion. On a de la vénération pour les sources des grands fleuves ; on dresse des autels à l'endroit où certaines rivières sortent subitement hors de terre ; on rend du culte aux fontaines d'eaux chaudes ; il y a des étangs consacrés à cause de l'obscurité ou de la profondeur de leurs eaux. Si vous remarquez un homme intrépide dans les dangers, invincible aux plaisirs, heureux dans l'adversité, tranquille au milieu de la tempête, et qui voit les hommes au-dessous de lui, et les dieux à ses côtés, n'avez-vous point quelque vénération pour lui ? Ne direz-vous pas : Cela est trop grand et trop relevé pour croire que rien de semblable se puisse trouver dans un si petit corps ? Une force divine lui est venue d'en haut, et c'est une puissance toute céleste qui fait agir cette âme si modérée, qui passe légèrement sur toutes choses, comme lui étant inférieures, et qui méprise celles que nous craignons ou que nous désirons. Une chose si grande ne pourrait subsister sans

potest, inquam, tibi contingere res ista, si va veretur. Præterea exercitatione opus est quotidiana, et a rebus studiū transferendum est ad verba. Hæc aulem, etiam si aderunt, et potest alio ullo tuo labore decurrere, tamen temperanda sunt; nam quemadmodum sapient viro incessus modestior conuenit, ita oratio pressa, non anxia. Summa ergo summarum hæc erit: tardilocoque te esse iubeo. Vale.

## EPISTOLA XLI.

DEUS IN VIRO BONO REVERERE.

Faels rem optimam, et tibi salutarem, si, ut scribis, perseverare ire ad bonam mentem; quam stultum est optare, quam possis a te impetrare. Non sunt ad celum eleuande manus, nec exorandus iudicatus, ut nos ad aulem simulacri, quasi magis exaudiri possimus, admittat; prope est a te Deus, tecum est, intus est! Ita dico, Lucili; sacer intra nos spiritus sedet, malorum bonorumque nostrorum observator et custos; hic, prout a nobis tractatus est, ita nos ipse tractat. Bonus vir sine Deo nemo est. An potest aliquis supra fortunam, nisi ab illo adiutus, exurgere? Ille dat consilia magnifica et erecta. In unoquoque virorum bonorum

(Quis Deus, incertum est) habitat Deus.

Si tibi occurrat vetustis arboribus et solitam altitudinem egressis frequens lucus, et conspectum cœli densitate ramorum aliorum alios progenitum submovent; illa proceritas silvæ et secretum loci, et admiratio umbræ, in aperto tam densa atque confusa, fidem tibi numinis facit. Et, si quicquid specus saxi penitus exis montem suspenderit, non manu factus, sed naturalibus causis in tantam lassitatem excavatus, animum tuum quadam religionis suspitione percutiat. Magnorum fluminum capita venerantur; subita ex abdito vasti amula eruptio aras habet; coluntur aquarum calentium fontes; et stagna quædam vel opacitas, vel immensa altitudo sacrævit. Si boniorem videris interitum periculis, inactum cupiditatibus, inter adversa felicem, in mediis tempestatibus placidum, ex superiore loco homines videntem, ex æquo Deos, non subitè te ejus veneratio? non dicis: Ista res major est altiore, quam ut credi similis hære, in quo est, corpore possit? Vis istius divini descendit. Animum excellentem, moderatum, omnia tanquam minora transeuntem, quidquid timemas optaturnaque ridentem, cœlestis potentia agitat. Non potest res tanta sine adminiculo Numinis stare; Itaque majore sui parte illic est, unde descendit,

l'assistance de quelque divinité. C'est pourquoi elle tient par sa meilleure partie au lieu d'où elle est descendue. Comme les rayons du soleil touchent bien la terre, mais ne quittent point le lieu d'où ils sont envoyés; de même cette âme grande et sainte, qui n'est envoyée ici-bas que pour nous montrer de plus près les choses divines, converse, à la vérité, avec nous; mais elle demeure attachée au lieu de son origine; c'est d'où elle relève; c'est où elle jette ses regards, et où elle aspire. Cependant elle est parmi nous comme la plus excellente chose que nous ayons.

Mais quelle est cette grande âme? Celle qui ne reluit que par ses bonnes qualités; car y a-t-il rien de plus inepte que de louer un homme de ce qui n'est pas en lui, ou d'admirer ce qui peut en un moment passer entre les mains d'un autre? Le frein doré ne rend pas le cheval meilleur. Ce lion, tout sauvage et plein de vigueur, paraît bien mieux ce qu'il est, que cet autre qui se laisse manier et dorer le crin après avoir été réduit par la lassitude à souffrir des ornements; car le premier, avec sa férocité naturelle et son poil hérissé qui lui sert de parure; celui-là, dis-je, de qui la beauté consiste à faire trembler ceux qui le regardent, est préférable à ce dernier, qui est adouci et paré autrement. On ne se doit priver de ce qui est à soi. Nous estimons une vigne chargée de fruits lorsqu'elle fait ployer les échafas qui la soutiennent; lui préférera-t-on une autre vigne qui aura les feuilles et les raisins dorés? La fertilité est la vertu propre de la vigne: l'on ne doit aussi estimer un homme que de ce qui est en lui. Il a un beau train et une belle maison, il a beaucoup

de terres, il a beaucoup de rentes; rien de tout cela n'est en lui, mais autour de lui; louez ce qui ne lui peut être donné ni ravi, qui est le propre bien de l'homme.

Si vous demandez ce que c'est, je vous dirai que c'est une âme en qui la raison est parfaite. Car l'homme est un animal raisonnable; son bien est au plus haut degré lorsqu'il a accompli ce pour quoi il est né. Mais qu'est-ce que cette raison exige de lui? Une chose très-aisée, savoir, de vivre selon sa nature: toutefois l'erreur commune la rend difficile; car nous nous poussons l'un l'autre dans le vice. Comment donc pourrait-on arrêter ceux que tout le monde entraîne et que personne ne retient?

## ÉPÎTRE XLII.

On ne devient pas utilement homme de bien. — Le manque de pouvoir couvre les vices de beaucoup de gens.

Cet homme vous a déjà fait accroire qu'il est homme de bien; mais je ne puis comprendre qu'on se fasse si vite homme de bien. Savez-vous de quel homme de bien j'entends parler maintenant? C'est de celui qu'on appelle ainsi communément, non pas de cet autre qui ne se voit peut-être que comme le phénix, en cinq cents ans une fois. Aussi ne faut-il pas s'étonner si les grandes choses ne s'engendrent que par intervalles; le hasard produit fréquemment celles qui sont médiocres et communes; mais la rareté distingue toujours celles qui sont excellentes. Cet homme assurément est encore fort étonné de l'état qu'il présume avoir

Quemadmodum radii solis contingunt quidem terram, sed ibi sunt, unde mittuntur; sic animus magnus et sacer, et in hoc demissus, ut propius divina nossemus, conversatur quidem nobiscum, sed hucet origo sui; illinc pendet; illinc aspectat ac nititur; nostris tanquam melior interest. Quis est ergo hic? animus qui nullo bono nisi suo nititur.

Quid enim est stultius, quam in homine aliena laudare? quid eo demensius, qui ea miratur, quæ ad alium transferri potius possint? Non facimus meliorem equum aurei freni. Alius leo aurea juba nititur, dum contractatur, et ad patientiam recipiendi ornamenta cogitur fatigatus; aliter incultus, integri spiritus. Ille scilicet impetu acer, qualem illam naturæ esse voluit, speciosus ex horrido, cuius hic decus est non sine timore aspecti, præfertur illi languido et bracteato. Nemo gloriari nisi suo debet. Vitam laudamus, si fructu palmites onerat, si ipsa ad terram, pondere eorum que nitit, administrata deducit. Nam quis hinc illam præferet vitam, cui aureæ uræ, aurea folia dependent? Propria virtus est in vite fertillitas; in homine quoque id laudandum est, quod ipsius est. Familiam formosam habet, et domum pulchram; multum

seris, multum fruerat; nihil horum in ipso est, sed circa ipsum. Lauda in illo quod nec eripi potest, nec dari; quod proprium hominis est. Quærit, quid sit? Animus, et ratio in animo perfecta? Ratione enim animal est homo; consummatur itaque bonum ejus, si id implet, cui nascitur. Quid est autem, quod ab illo ratio huc exigit? Rem facillimam; secundum naturam suam vivere; sed hanc diffidentem facit communis insania; in vitam alter alterum trahimus! quomodo autem revereri ad salutem possum, quos nemo retinet, populus impellit? Vale.

## EPISTOLA XLII.

BARBESINUS ERRE VITIO BOYOS.

Jam tibi iste persuasit, virum se bonum esse? Alqui vir bonus tam cito nec fieri potest, nec intelligi. Scis quem nunc virum bonum dicam? hujus secundæ notæ! nam ille alter fortasse, tanquam phœnix, senex anno quingentesimo nascitur; nec est mirum, ex intervallo magnus generari. Mediocris, et in turbam nascentis, sæpe fortuna producit; existis vero ipsa raritate commendat. Sed lato multum adhuc abest ab eo, quod proficiscitur; et, si sciret



acquis, et s'il savait ce que c'est qu'un homme de bien, il croirait qu'il ne l'est pas encore; peut-être n'espérerait-il pas de l'être jamais.

Vous me direz qu'il mésestime les méchants; c'est ce que font aussi les méchants, dont la plus grande peine est de se voir condamnés par leurs compagnons et par eux-mêmes. Vous direz encore qu'il a de l'aversion contre ces gens subitement élevés, qui usent insolemment de leur pouvoir: il en serait capable s'il avait la même autorité. La faiblesse couvre les vices de quantité de personnes qui ne seraient pas moins violents s'ils avaient la force en main, que ceux dont la prospérité met les défauts en évidence. Il ne leur manque que les moyens de produire leurs injustices. C'est ainsi que l'on peut manier un serpent en sûreté lorsqu'il est gelé de froid; le venin ne lui manque pas, mais il est engourdi. Ce qui empêche que la plupart ne poussent leur cruauté, leur ambition et leur convoitise aussi loin que les plus méchants, c'est que leur fortune ne le permet pas. Vous trouverez qu'ils auront les mêmes inclinations, si vous leur donnez le même pouvoir.

Il vous souvient bien que, lorsque vous m'assuriez qu'un certain esprit, volage et léger, était entièrement à vous, je vous dis que vous le teniez non par le pied, mais par le bout de l'aile; je me trompais toutefois, car c'était par la plume, qu'il a quittée, et s'en est envolé. Vous savez les tours qu'il vous a joués depuis, et ce qu'il a entrepris contre vous, qui sans doute seraient retombés sur lui. Il ne considérerait pas qu'il courait à sa ruine en voulant perdre les autres, et qu'il aurait succombé sous le faix des choses qu'il demandait,

quoiqu'elles lui parussent fort inutiles. C'est pourquoi, dans les desseins que nous embrassons avec chaleur, nous devons considérer qu'il n'y a nul avantage quelquefois pour nous, ou même qu'il s'y rencontre du désavantage. Car il y a des choses qui nous sont inutiles, d'autres qui ne méritent pas la peine de les acquérir; mais nous n'examinons pas ces dernières, et nous croyons avoir pour rien ce qui nous coûte bien cher. C'est en cela que parait notre peu de jugement, que nous croyons n'acheter que ce que nous payons en argent; et nous réputons gratuit ce que nous payons de notre soin et de notre travail. En un mot, ce que nous ne voudrions pas acheter s'il fallait donner notre maison ou une belle métairie, nous sommes prêts à l'acquérir avec peine et danger, et par la perte de notre honneur, de notre temps et de notre liberté. Tant il est vrai qu'il n'y a rien dont l'homme fasse si bon marché que de sa peine.

Faisons donc en toutes nos affaires ce que nous avons coutume de pratiquer lorsque nous entrons dans la boutique d'un marchand; cachons le prix de ce que nous voulons avoir. Il arrive souvent qu'on paie bien cher ce qui ne coûte rien. Je pourrais vous marquer beaucoup de choses qui nous ont ôté la liberté après les avoir acquises ou acceptées; nous serions encore à nous si elles n'étaient point à nous. Faites donc ces réflexions en vous-même, aux occasions qui s'offriront de faire du profit, ou de souffrir quelque perte. Dites: Le bien doit périr quelque jour puisqu'il est venu fortuitement; je vivrai aussi content sans cela, que j'ai fait auparavant. En effet, si vous l'avez possédé

quid esset vir bonus, nondum esse se crederet, fortasse etiam fieri posse desperaret. — At male existimat de malis! — Hoc etiam mali faciunt; nec ulla major poena acquiritur est, quam quod sibi ne suis displiceat. — At odit eos qui subito et magna potentia impotenter utuntur! — Idem faciet, quam idem poterit. Multorum, quia imbecillia sunt, latent vitia; non minus avara, quam illis vestes sunt placentia, quam illa, quae jam felicitas aperuit. Instrumenta illis explicande ocellis demat. Sic tuto serpens etiam perfidus traetur, dum riget frigore; non desunt tunc illi venena, sed torpent. Multorum crudelitas, et ambilio, et luxuria, et parva pessima audent, fortasse favore deficiunt. Eadem telle eos cognoscere; da posse, quantum volunt. Meministi, quam quendam affirmare esse in tua potestate, dixisse me, valeat esse ut levem; et te non pedem ejus tenere, sed pennam? Mentitas sum; pluma tenebatur, quam remittit, et fugit. Seis quos postea tibi exhibuerit ludos, quam multa in caput suum casura levaverit? Non videbat se per aliorum pericula in suum ruere; non cogitabat quam onerosa essent quae petebat, etiam si impetrata non essent.

Hoc itaque in his, quae affectamus, ad quae labore

magno contendimus, inspicere debemus, aut nihil in illis commodi esse, aut plus incommodi. Quaedam supervacua sunt; quaedam tanti non sunt. Sed haec non providemus; et gratuita nobis videntur, quae carissime constant. Ex eo licet stupor noster appareat, quod ex sola potamus emi, pro quibus pecuniam solvimus; et gratuita vocamus, pro quibus nos ipsos impendimus. Quae emere nollemus, si domus nobis nostra pro illa esset danda, si avarum aliquid fructuosum praedium; ad ea paratissimi sumus pervenire cum sollicitudine, cum periculo, cum jactura pudoris, et libertatis, et temporis. Adeo nihil est cuius se vilius! Idem loquimur in omnibus consiliis rebusque facimus, quod solemus facere, quoties ad instigorem ulciscimus mercedem accessimus; videmus, hoc, quod conspicimus, quanti deferatur. Saepè maximum praedium est, pro quo nullum datur. Nulla possum tibi ostendere, quae, acquisita acceptaque, libertatem nobis extorserunt; nostri essemus, si lae nostra non essent.

Haec ergo treum ipse versa, non solum ubi de incrementulo agitur, sed etiam ubi de jactura. Hoc periculum est? nempe adventitium fuit; tam facile sine isto vives, quam vixisti. Si diu illud habuisti, perdis postquam satis-

longtemps, vous le perdez quand vous en êtes saoul; s'il n'y a pas longtemps, vous le perdez avant que d'y être accoutumé. Si vous avez moins de biens, vous aurez moins de crédit, vous aurez moins de soins; si vous avez moins de crédit, vous aurez moins d'envieux. Considérez bien toutes les choses dont la perte nous tire des larmes et nous trouble le sens; vous trouverez que ce qui nous afflige n'est pas tant ce que nous perdons que ce que nous croyons avoir perdu. Personne ne sent la perte que dans son imagination. Celui qui se possède ne peut rien perdre, mais il y en a bien peu qui se sachent posséder.

## ÉPÎTRE XLIII.

Il faut vivre en particulier comme l'on ferait en public.

Vous me demandez comment j'ai su et qui m'a pu dire votre dessein, que vous n'avez découvert à personne? C'est le bruit commun, qui est bien savant. Eh quoi! direz-vous, mon nom est-il assez considérable pour pouvoir faire du bruit? Il ne faut pas que vous vous mesuriez sur ce lieu-ci, mais sur celui où vous êtes. Tout ce qui surpasse en grandeur ce qui est proche de soi, n'est grand qu'au lieu où il le surpasse; car la grandeur n'a rien de limité; la comparaison l'élève ou l'abaisse. Un vaisseau, qui paraît grand sur une rivière, serait fort petit en pleine mer. Un gouvernail, qui est grand pour un navire, serait petit pour un autre. Vous êtes grand au lieu où vous commandez, quoi que vous en puissiez dire; on demande et on sait tout ce que vous faites, ce qu'on

vous sert, comment vous avez passé la nuit.

Cela vous doit obliger à vivre plus régulièrement. Vous aurez raison de vous estimer heureux lorsque vous pourrez vivre en public, et que votre maison ne servira qu'à vous couvrir contre la saison, et non pas à vous cacher; quoique la plupart s'imaginent que les maisons sont faites plutôt pour la commodité des vices que pour la sûreté des personnes. Je vais vous dire une chose qui vous fera juger de la corruption de nos mœurs. A peine trouverez-vous un homme qui puisse vivre à porte ouverte. Ce n'est point par faste, mais par précaution que l'on a établi des portiers; car nous vivons de manière que c'est être surpris quo d'être vu sans avoir été averti. Mais que sert-il de se cacher et d'éviter les yeux et les oreilles des hommes? Une bonne conscience est bien aise de paraître en public; une mauvaise porte son trouble et sa défiance jusque dans le désert. Si vos actions sont honnêtes, que tout le monde les sache; si elles sont vicieuses, qu'importe que personne ne les sache, puisque vous les savez? Oh! que vous êtes malheureux si vous méprisez un tel témoin!

## ÉPÎTRE XLIV.

La philosophie ne considère point l'extraction. — La noblesse vient de la vertu.

Vous vous faites encore petit, et vous dites que la nature ni la fortune ne vous ont pas traité favorablement; mais c'est à tort, puisqu'il est en votre pouvoir de vous tirer de la poplacc et de monter au plus haut degré de la félicité. La philo-

tas es; si non diu, perdis antequam assuescas. Pecuniam minorem habebis? neque et molestiam; gratiam minorem? neque et invidiam. Circumspice ista, quæ nos agunt in insaniam, quæ cum plurimis lacrymis amittimus; acies non damnum in his molestum esse, sed opinionem damni. Nemo illa perisse scilicet, sed cogitat. Qui se habet, nihil perdidit; sed quocumque habere se contigit? Vale.

## EPISTOLA XLIII.

SCIPIENTI SEMPER VIVENDUM QUASI PALAM SANE.

Quomodo hoc ad me pervenerit, queris; quis mihi id te cogitare narraverit, quod tu nulli narraveras? — Is, qui scit plurimum: Rumor. — Quid ergo? Inquit; tantus sum, ut possum excitare rumorem? — Non est quod te ad hunc locum respiciens metiaris; ad istum respice, in quo moraris. Quidquid inter vietas eminet, magnum est illic, ubi eminet. Nam magnitudo habet modum certum; comparatio illam aut tollit, aut deprimat. Navis, quæ in flumine magna est, in mari parvula est; gubernaculum, quod alteri navi magnum est, alteri exiguum est. Tu unne in provincia, licet contemnas ipse te, magnus es; quid

agis, quemadmodum cernes, quemadmodum dormis, queritur, scitur. Eo tibi diligentius vivendum est. Tunc autem felicem esse te iudica, quum poteris in publico vivere, quum te parietes tui tegant, non absconderit; quos plerumque circumdatos nobis iudicamus, non ut tutius vivamus, sed ut peccemus occultius. Rem dicam, ex qua mores eximimus nostros; vix quemquam invenies, qui possit aperto oculo vivere. Jamtunc conscientia nostra, non superbia, opposuit. Sic vivimus, ut deprehendi aut subito aspicit. Quid autem prodest recondere se, et oculos hominum auresque vitare? Bonæ conscientia turbam advocat; mala etiam in solitudine anxie atque sollicita est. Si honesta sunt que facis, omnes sciant; si turpia, quid refert neminem scire, quum tu scias? O te miserum, si contemnas hunc testem! Vale.

## EPISTOLA XLIV.

VERAM IN PHILOSOPHIA NOTABILITATEM.

Iterum tu mihi te posillum facis, et dicis, malignus tecum egisse naturam prius, deinde fortunam; quum possis esimare te vulgo, et ad felicitatem omnium maximum emergere! Si quid est aliud in philosophia boni,

sophie, entre autres choses, à cela de bon, qu'elle ne prend point garde à l'extraction : car tous les hommes, si l'on remonte à la première origine, se trouveront issus des dieux. Vous êtes chevalier romain, votre mérite vous a élevé à ce degré d'honneur. Chacun n'a pas, comme vous, sa place dans les spectacles publics; toute sorte de gens n'ont point entrée dans le sénat; ceux mêmes qui s'engagent dans les travaux et les périls de la guerre sont choisis et enrôlés d'une manière assez dédaigneuse; mais la vertu reçoit tout le monde à bras ouverts, et n'a point d'égard à la noblesse. La philosophie aussi ne choisit et ne rebute personne; sa lumière se communique généralement à tous. Socrate n'était point gentilhomme; Cléanthe tirait de l'eau et arrosait les jardins; Platon n'était point noble, mais la philosophie l'ennoblit. Pourquoi n'espérez-vous pas de pouvoir être un jour égal à eux? Tous ces grands personnages seront vos aînés, si vous vous moulez digne d'eux; vous le serez, en effet, si vous vous persuadez que personne ne peut vous surpasser en noblesse. Car nous avons tous un nombre égal de prédécesseurs; et il n'y a personne aujourd'hui dont l'origine ne soit hors de toute mémoire. Platon dit qu'il n'y a point de roi qui ne soit sorti d'un esclave, ni d'esclave qui ne soit issu d'un roi. Le temps confond les extractions par divers changements, et la fortune les élève ou les abaisse selon son caprice.

Qui pourrait donc être appelé noble? Celui qui, de sa nature, est enclin à la vertu; c'est ce qu'il faut considérer uniquement; autrement, si vous avez recours à l'ancienneté, vous trouverez qu'il n'y a personne qui ne sorte d'une tige avant la-

quelle il n'y avait rien. Depuis la naissance du monde, une longue suite de générations, tantôt illustres et tantôt obscures, nous a amenés jusqu'à ce jour. Un vestibule rempli de portraits enfumés ne fait point l'homme noble. Personne n'a vécu pour nous faire honneur, et ce qui s'est fait avant nous ne nous appartient pas. C'est la disposition de l'âme qui rend l'homme noble, puisque, de quelque condition qu'il soit, elle peut l'élever au-dessus de la fortune.

Imaginez-vous que vous n'êtes point chevalier romain, mais simple affranchi; vous aurez cet avantage d'être seul libre parmi beaucoup de personnes nobles. Comment cela, direz-vous? — Si vous ne faites point de discernement des biens et des maux, suivant l'opinion du peuple. Il faut considérer, non leur origine, mais leur fin. S'il se trouve quelque chose qui puisse rendre la vie heureuse, on le peut à bon droit appeler bien; car il ne saurait dégénérer en mal. Mais d'où procède cette erreur? C'est que tous ceux qui cherchent la félicité de la vie prennent les moyens pour la fin, et fuient cette félicité lorsqu'ils courent après. Car, quoiqu'elle consiste principalement en une tranquillité solide et en une fermeté immuable, ils amassent toutefois des sujets d'inquiétude, et, ne pouvant porter cette charge, ils sont contraints de la traîner durant le cours d'une vie pleine de traverses. Ainsi ils s'éloignent toujours du repos qu'ils souhaitent, et plus ils travaillent, plus ils se font d'obstacles et reculent en arrière, comme il arrive à ceux qui sont dans un labyrinthe: plus ils cheminent, plus ils s'embarrassent.

hoc est, quod stemma non inspicit. Omnes, si ad originem primum revocantur, a diis sunt. Eques Romanus es, et ad hunc ordinem tua te perduxit industria; at mercedem meritis quatuordecim clausi sunt. Non omnes curia admittit; castra quoque, quos ad laborem et periculum recipiant, fastidiosis legant. Boni mens omnibus palet; omnis ad hoc sumus nobilis. Nec rejicit quemquam philosophia, nec eligit; omnibus licet. Patrie Socrates non fuit; Cleantes aquam traxit, et rigando hortulo locavit nictus; Platonem non accepit nobiliter philosophia, sed fecit. Quid est, quare desperes, his te posse fieri parem? Omnes hi majores tui sunt, si te illis geris dignum; geris autem, si hoc prolium tibi persuaseris, a nullo te nobilitate superari. Omnibus nobis totidem ante nos sunt; nullus non origo ultra memoriam jacet. Plauto ait: « Neminem regem non ex servis esse oriundum, neminem non servum ex regibus. » Omnia ista longa varietas miscuit, et aurum dorsum fortuna versavit. Quis est generosus? ad virtutem bene a natura compositus. Hoc unum laudandum est! alioquin, si ad telera revocata, nemo non inde est, ante quod nihil est. A primo mundi ortu, usque in hoc tempus, perduxit nos ex splendidis sordidisque al-

ternata series. Non fuit nobiliter atrium plenus fumosis imaginibus. Nemo in nostrum gloriam vixit; nec, quod ante nos fuit, nostrum est. Animus facit nobilem; cui es quaecumque condicione supra fortunam licet surgere. Puta Itaque te non esse equitem Romanum, sed libertinum; potes hoc consequi, ut solus sis liber inter ingenuos. — Quomodo? inquit. — Si meta bonaque non populo auctore distinxeris. Intendum est, non unde veniant, sed quo eant. Si quid est, quod beatam vitam potest facere, id bonum est mo jure; deperavit enim in malum non potest. Quid est ergo in quo erravit, quam omnes hesitam vitam optent? quod instrumenta ejus pro ipsa habent, et illam, dum petunt, fugiunt. Nam, quum summa beate vite sit solida securitas et ejus inconcussa fiducia, sollicitudinis colligunt causas, et per inludum fieri vite non tantum ferunt sarcinas, sed trahunt. Ita longius ab effectu ejus quod petunt, semper aberrant, et, quo plus operam impenderunt, hoc se magis impediunt, et feruntur retro. Quod evenit in labyrintho properantibus: ipsa illos retortitas implicat. Vale.

## ÉPÎTRE XLV.

On perd trop de temps dans la chicane de l'école. — Il est plus dangereux d'être trompé par les choses que par les paroles.

Vous vous plaignez que vous avez disette de livres au lieu où vous êtes. Il importe plus d'en avoir de bons que d'en avoir beaucoup ; car la lecture d'un livre particulier est profitable, et celle de plusieurs livres n'est simplement que divertissante. Celui qui veut arriver au lieu qu'il s'est proposé doit suivre un même chemin, sans en tenir plusieurs ; car ce serait plutôt s'égarer que cheminer. Vous me direz : s'aimerais mieux que vous me donnassiez des livres que des conseils. » Pour moi, je suis prêt à vous envoyer tous les livres que j'ai, même à vider ma bibliothèque. Je me rendrais aussi très-volontiers auprès de vous, et j'entreprendrais ce voyage, n'enestant ma vieillesse, sans appréhender le détreit fabuleux de Scylla, ni le gouffre de Charybde, si je ne savais que le temps de votre commission finira bientôt. Je passerais de grand cœur le trajet à voile, même à la nage, pour pouvoir vous embrasser, et pour apprendre, par votre conversation, combien votre âme s'est fortifiée.

Au reste, je ne présume pas être éloquent parce que vous me demandez mes livres, comme je ne croirais pas être beau si vous demandiez mon portrait. Je sais que cela se fait par bonté et non pas par estime, et que si c'est par estime, vous avez été surpris par votre bonté. Mais, quels que mes livres soient, je vous prie de les lire comme venant d'un homme qui cherche opiniâtrément la vérité, la-

quelle il n'a pas encore trouvée ; car je ne me suis assujéti à personne, et je ne m'autorise du nom de personne. Ce n'est pas que je ne décore beaucoup au sentiment de ces grands personnages ; mais je donne aussi quelque chose au rien. Car ils nous ont laissé à chercher des choses qu'ils n'ont pas trouvées, et possible, eussent-ils trouvé les nécessaires, s'ils ne se fussent point amusés aux ineutiles. Ils ont consommé beaucoup de temps dans la chicane des mots, et des disputes capricieuses qui ne consistent qu'en de vaines subtilités. Nous formons des difficultés, et nous choisissons des paroles à double sens, puis nous en donnons la solution, comme si nous avions de la vie de reste et que nousussions déjà comme il faut mourir. Nous devons appliquer tout notre esprit à nous mettre dans ne état à ne plus être trompés par les choses ; les paroles n'importent guère. Qu'ai-je à faire que vous me distinguiez des termes équivoques, dont personne n'a jamais été embarrassé que dans la dispute ? Les choses nous trompent : faites-en le discernement ; nous prenons le bien pour le mal, nous désirons le contraire de ce que nous désirons auparavant, nos vœux se combattent, nos desseins sont opposés. Combien la flatterie ressemble-t-elle à l'amitié ? Elle ne l'imité pas seulement, elle la passe encore, et descend dans le cœur par les oreilles, qui lui sont toujours ouvertes, se rendant agréable par la blessure même qu'elle fait.

Apprenez-moi à démêler cette fausse ressemblance. Un ennemi flatteur vient à moi sous l'apparence d'un véritable ami ; les vices s'insinuent sous le nom des vertus ; la témérité se couvre du

## EPISTOLA XLV.

DE VANA DIALECTICORUM SIMILITUDINE.

Librorum iste inopiam esse queritis. Non refert quam multos, sed quam bonos habeas ; lectio certa prodest, varia delectat. Qui, quos destinavit, pervenire vult, unam sequatur viam, non per multas vagetur ; non ire istud, sed errare est. — Vellem, inquis, magis libros tibi quam consilia dares. — Ego vero quoscunque habeo, mitto paratū sum, et totum horreum exulere ; me quoque isto, si possem, transferrem, et, nisi malore te suum officii sperarem impetraturum, hanc sentem expeditionem indixissem tibi ; nec me Charybdis, et Scylla, et fabulosum istud fretum detertere posuissent. Transularem ista, non solum trajecissem, dummodo te comploti possem, et præsens asilmare quantum animo ero visus.

Ceterum quod libros meos tibi mittere desideras, non magis ideo me disertum puto, quam formosum putarem, si inaginem meam peteres. Indulgentie scio istud esse, non judicii ; et, si modo judicii est, indulgentia tibi imposuit. Sed qualescumque suet, in illis sic lege, tanquam

verum quæram, adhuc non sciam, et contumaciter queram. Non enim me cuiquam emancipavi ; nullius nomen fero ; nullum magnorum virorum judio credo, aliquid et meo vindico. Nam illi quoque non inventa, sed querenda nobis reliquerunt ; et juvensissent forsitan necessaria, nisi et superfluas quæsissem. Nullum illis temporis verborum cavillatio eripuit ; captiosæ disputationes, quæ seamen irritum exercent. Neclimus nodos, et ambiguum significationem verbis diligamus, ac deinde dissolvimus. Tantum nobis vacat ? Jam vivere, jam mori scimus ? Tota illo morte pergeamus est, nisi provideri debet, ne res nos, non verba, decipiant. Quid tibi totum similitudines distinguas, quibus nemo nunquam, nisi dum disputat, captus est ? Res fallunt ; illas discerne ? Pro bonis malis amplexi sumus ; optimas contra id quod optavimus ; pugnant vota nostra cum votis, consilia cum consiliis. Adulatio quam similis est audetiae ! non imitatur tantum illam, sed vincit, et præterit ; apertis et propitiis auribus recipitur, et in præcordia ima descendit ; eo ipso gratiosa, quo lœdit. Doce, quæmodonodum hanc similitudinem dignoscere possim ? Venit ad me pro amico blandus iulianus ; villa nobis sub virtutum nomine obrepunt ; temeritas

titre de la force; la paresse passe pour modération, la timidité pour prudence. C'est en ces choses-là qu'il est dangereux de se tromper; il y faut imprimer certaines marques pour les pouvoir reconnaître. Après tout, un homme à qui on demanderait s'il a des cornes ne serait pas si fou que de se têter au front, ni assez stupide pour ne pas savoir qu'il n'a point ce que vous lui attribuez par la subtilité d'un argument. Ces choses-là trompent innocemment, comme font les gobelets et les boutons des bateleurs, où l'on prend plaisir d'être trompé; mais faites-moi comprendre comment cela se fait, je perds aussitôt l'envie de le faire. J'en dis autant de ces arguments capiteux; car, quel autre nom puis-je donner à ces sophismes? Il n'y a point de bien à les savoir, ni de mal à ne les savoir pas.

Si vous avez donc envie d'éclaircir l'ambiguïté des mots, dites-nous que celui-là n'est pas heureux, que le peuple appelle heureux pour avoir amassé beaucoup d'argent; mais bien cet autre qui a tout son bien renfermé dans lui, qui a l'âme grande et élevée, qui foule aux pieds tout ce que le monde admire, qui ne voit personne contre qui il se vult changer, qui n'estime l'homme que par les qualités qui le rendent digne de porter ce nom, qui n'a point d'autre précepteur que la nature, qui se conforme à ses lois, et vit comme elle l'ordonne, à qui la puissance ne peut rien ôter, qui convertit le mal en bien, ferme dans ses jugements, immuable, intrépide, qui peut bien être ému et non pas troublé par la violence, sur qui enfla la fortune, après avoir décoché ses traits les plus dangereux, ne fait qu'une légère égratignure, et encore assez rare-

ment. Car tous ces autres traits, dont elle renverse le commun des hommes, sautent comme la grêle qui tombe sur les toits, se casse et se foud sans faire mal à ceux qui sont dessous. Pourquoi m'arrêtez-vous avec ces paralogismes que vous qualifiez vous-même du uom de mensonges, do quoi ou a composé tant de livres? Voilà la vie que je mène avec tout le monde, et où je trouve tant de fausseté; reprenez-la, et, si vous êtes si subtil, convainquez-moi, remettez-moi dans le chemin de la vérité. Cette vie commune estime nécessaires les choses dont la plupart sont superflues; celles mêmes qui ne le sont pas n'ont rien qui puisse contribuer à rendre un homme heureux et content. Car il ne s'ensuit pas que tout ce qui est nécessaire soit aussitôt bon. Ce serait trop ravalor ce uom de bien, de le donner à du pain, à du potage, à toutes les autres choses sans lesquelles on ne peut vivre. Mais ce qui est bien est toujours nécessaire, quoique ce qui est nécessaire ne soit pas bien en même temps, parce qu'il y a des choses viles et abjectes qui cependant sont nécessaires.

Je ne crois pas qu'il y ait personne qui connaisse si peu la dignité du bien, qu'il vould l'abaisser jusqu'à des choses qui ne peuvent servir qu'un jour. Quoi donc! n'aimerez-vous pas mieux appliquer vos soins pour faire connaître à tout le monde qu'on emploie beaucoup de temps à acquérir ce qui est véritablement superflu, et que bien des gens ont passé leur vie en cherchant les moyens de la passer? Considérez tous les hommes, soit en gros ou en détail, il n'y en a pas un seul de qui la vie ne regarde au lendemain. Demandez-vous ce qu'il y a de mal en cela? Il y en a infiniment;

sub litato fortitudinis latet; moderatio vocatur ignavia; pro cauto timidus accipitur. In his magno periculo erramus: his certas notas imprime! Ceterum, qui interrogatur, an cornua habeat, non est tam stultus, ut frontem suam tentet; nec rursus tam ineptus aut hebes, ut nesciat, si tu illi subtilissima collectione persuaseris. Sic ista sine nota decipiunt, quomodo praestigiosorum acetabula et calculi, in quibus fallacia ipsa delectat; effice ut, quomodo fiat, intelligam; perdidit usum. Idem de ista captiosis dico; quo enim nomine potius sophismata appellem? nec ignoranti nocent, nec scienti jurant. Si vis utique verborum ambiguitates deluere, hoc nos doce, beatum non eum esse, quem vulgus appellat, ad quem pecunia magna confluit; sed illum, cui bonum omne in animo est, erectum, et excelsum, et mirabilia calcantem; qui neminem videt, eum quo se cumulatior velit; qui hominem ex sola parte aestimat, qui homo est; qui natura magistra nititur, ad illius leges componitur, sic vivit quomodo illa praecepit; cui bona sua nulla vis exculit; qui mala in bonum convertit, certis iudicii, inconcussus, intrepidus; quem aliqua vis movet, nulla perturbat; quem fortuna, quum quod habuit telum nocentissimum vi-

maxima intorsit, pungit, non vulnerat, et hoc rursus. Nam cetera ejus tela, quibus genus humanum debellatur, gradibus more dissultant, quæ, incussa tellis, sine ullo habitatoris incommodo crepitat ac solvitur. Quid me detinet in eo, quem tu ipse pseudomenon appellas, de quo tantum librorum compodium est? Ecce tota nihil vili munitur: hanc coramne! hanc ad verum, si acutus es, redige! Necessaria iudicat, quorum magna pars supervacua est; etiam, quæ non est supervacua, nihil in se momenti habet in hoc, ut possit fortunatum beatumque prestare. Non enim statim bonum est, si quid necessarium est; aut proleptum bonum, si hoc nomen pauci aut potente damus, et ceteris sine quibus vita non docetur. Quod bonum est, utique necessarium est: quod necessarium est, non aliq. bonum est; quoniam quidem necessaria sunt quædam, eadem vilissima. Nemo usque eo dignitatem boni ignorat, ut illud ad hanc in diem utilia demittat. Quid ergo? non eo potius curam transferes, ut ostendes omnibus, usquo temporis impendio queri supervacua; et multos transisse vitam, dum vitæ instrumenta conquirunt? Recognosce singulos, considera universos; nullius non vitæ spectat in crastinum. Quid in hoc

car ils ne vivent pas ; mais ils regardent commeut ils vivront , et remettent tout à l'avenir . Quand nous y prendrions garde de près , la vie ne laisserait pas de s'enfuir ; mais , parce que nous n'y songeons pas , elle s'envole comme si nous n'y avions pas de part , et , se consumant chaque jour , elle se termine enfin au dernier . Mais , pour ne point passer les bornes d'une lettre , qui ne doit pas charger la main de celui qui la lit , je remettrai à un autre jour cette dispute contre les dialecticiens chicaniers , qui nieut le pour et le contre , et sont toujours prêts à dire : Ce n'est pas ceci , ce n'est pas cela .

## ÉPITRE XLVI.

Quand on veut écrire , il faut choisir une matière simple et fertile .

J'ai reçu le livre que vous m'aviez promis , et , l'ayant ouvert pour en faire l'essai , et le lire après à ma commodité , il me plut et m'engagea d'aller plus avant . C'est vous marquer assez l'estime que j'en dois faire , que de vous dire que je l'ai trouvé court , encore que par la grosseur on puisse juger qu'il n'est ni de votre temps ni du mien . Car on le prendrait d'abord pour un ouvrage de Tite-Live ou d'Épique . Enfin , il me charma de telle façon , que , sans pouvoir différer d'un moment , je le lus entier . La nuit venait , la faim me pressait , la pluie me menaçait , et avec cela je ne laissai pas d'en venir à bout . J'y ai trouvé non-seulement du plaisir , mais encore de la joie . Combien l'auteur n'a-t-il d'esprit et de force ! Je dirais combien d'impétuosité , s'il entrecoupait quelquefois , et si , s'arrêtant ,

il s'élevait ensuite par intervalles ! Mais son caractère n'est pas tant d'être impétueux que d'avoir un mouvement réglé ; de ne dire rien que de mâle , que de fort , et , pour ainsi dire , que de saint , où , toutefois , la douceur et la délicatesse se trouvent mêlées fort adroitement et fort à propos . Il est grand , il est droit ; mais je veux que vous sachiez que son sujet y a contribué quelque chose . C'est pourquoi l'on doit toujours choisir une matière ample et fertile , afin qu'elle puisse remplir et émouvoir l'esprit de l'auteur . Je vous écrirai plus au long de votre livre quand je l'aurai revu ; car , pour le présent , je n'en saurais juger que comme si je l'avais ouï lire , et non pas comme l'ayant lu moi-même . Permettez-moi de l'examiner , je vous en dirai la vérité . Oh ! que vous êtes heureux de n'avoir rien qui puisse obliger personne de vous mentir de loin , si ce n'est que l'on ment encore par habitude quand on n'a plus sujet de mentir !

## ÉPITRE XLVII.

Il faut traiter honnêtement vos serviteurs .

J'ai été bien aise d'apprendre , par ceux qui viennent de votre part , que vous vivez familièrement avec vos serviteurs ; cela est digne d'un homme sage et savant comme vous êtes . On dira : Quoi ? ce sont des esclaves ; mais ils sont hommes , ils sont nos domestiques . Ce sont des esclaves ; mais ce sont des amis respectueux , et ce sont nos compagnons , si vous considérez que nous sommes également sujets au pouvoir de la fortune . C'est pourquoi je me ris de ceux qui tiennent qu'il

sit mihi , quæris ? Infortunum ! non enim vivunt , sed victuri sunt ; omnia differunt . Etiam si attendemus , tamen nos vita præcurreret ; nunc vero cunctantes , quasi aliena , transcurrunt , et ultimo die finitur , omni perit . Sed ne epistolæ modum excedam , quæ non debet sinistram manum legentis impetere , in alium diem hanc item cum dialecticis differam , nimum subtilibus , et hoc vobis cunctantibus , non et hoc . Vale .

## EPISTOLA XLVI.

DE LIBRO LUCILII , PHILOSOPHICI ET VIRETUS , JUDICAT , LACRATQUE SEM .

Librum tuum , quem mihi promiseras , accepi , et , tanquam lector ex commodo , adaperui ac tantum degustare volui . Deinde blanditus est ipse , ut procederem longius ; qui quam disertus fuerit , ex hoc intelligas licet ; brevis mihi vius est , quam esset nec mei , nec tui corporis , sed qui primo aspectu sunt T . Livii , aut Epicuri posset videri ; tanta autem dulcedine me tenuit et traxit , ut illum sine ulla dilatione perlegerem . Sol me invitabat , fames edmonabat , vultus minabantur ; lætem exhausi totum . Non tantum delectatus , sed gavius sum . Quid ingenii iste

habuit , quid animi ! dicerem , quid impetus ! si interquis visset , si intervallum surrexisset . Nunc non fuit impetus , sed tenor ; compositio virilis et sancta . Nihilominus interveniebat dulce illud , et locale . Grandis , erectus es ; hoc te volo tenere , sis lre . Ecce aliquid et materis ; ideo eligenda est scribis , quæ capiat ingenium , quæ incitet . De libro tuo plura scribam , quum illum retrocavero ; nunc perum mihi sedet iudicium , tanquam audierim illa , non legerim . Sine me et laquiere . Non est quod vereturis ; verum audies . O te hominem felicem , quod nihil habes , propter quod quisquam tibi tam longe mœtatur ! nisi quod jam , etiam ubi causa sublata est , mentium consuetudinis causa . Vixit .

## EPISTOLA XLVII.

ELEMENTES DISCENDOS ESSA SERVOS .

Libenter ex his , qui a te veniunt , cognovi , familiariter te cum servis tuis vivere ; hoc prudentiam tuam , hoc eruditionem decet . Servi sunt ? Immo homines . Servi sunt ? Immo contubernales . Servi sunt ? Immo homines amici . Servi sunt ? Immo conservi , si cogitaveris tantumdem in utroque licere fortunæ . Itaque rideo istos qui

n'est pas honte de manger avec les personnes qui vous servent. Pourquoi en use-t-on ainsi? si ce n'est par faste et à cause que la coutume veut que le maître, lorsqu'il mange, soit investi d'une troupe de valets qui sont debout? Tandis qu'il se farcit le ventre, qu'il lui donne plus de charge qu'il n'en peut porter, ces malheureux valets n'oseraient remuer les lèvres ni dire un mot. On fait faire silence à coups de bâton; s'il arrive à quelqu'un de tousser, d'éternuer, ou de faire un hoquet, il en est aussitôt châtié. Ils demeurent toute une nuit sans manger et sans parler; cela fait qu'ils parlent mal de leur maître, à cause qu'ils n'osent parler en sa présence. Mais autrefois les serviteurs, qui n'avaient point la bouche fermée, et à qui l'on permettait de parler en présence de leurs maîtres, et de raisonner avec eux, s'exposaient librement à tous les périls, et donnaient leur tête pour sauver celle de leur maître; ils parlaient durant le repas; mais ils ne disaient mot dans la torture. On se sert encore d'un proverbe qui conduit à une pareille arrogance et à un pur faste: autant de valets, autant d'ennemis. Ils ne sont pas nos ennemis, mais nous faisons qu'ils le deviennent. Je ne parle point de l'humanité dont nous usons en leur endroit, les traitant comme des bêtes, et non pas comme des hommes. Je dirai seulement que, quand nous sommes à table, l'un marche sur les épaules, l'autre, tout courbé, amasse ce que des gens pleins de vin ont laissé tomber à terre; l'autre coupe le gibier et le met en pièces, trouvant adroitement la jointure des ailes et des cuisses. Malheureux de ne vivre que

pour couper des viandes; plus malheureux encore celui qui enseigne un tel métier pour la volupté, que celui qui l'apprend par nécessité. Un autre qui sert à boire, ajusté comme une femme, dispute contre son âge, et tâche de rappeler sa jeunesse en se rasant ou s'arrachant le poil. Ce misérable est contraint de veiller toute la nuit, et de la partager entre la brutalité et l'ivrognerie de son maître. Un autre, qui a charge d'observer les conviés, demeure là planté sur ses pieds pour voir ceux qui auront su mieux flatter, causer et boire, afin de les inviter le lendemain.

Iniguez-y maintenant les écuyers de cuisine qui savent parfaitement le goût de leur maître, ce qui lui peut exciter l'appétit, ce qui lui réjouit la vue, de quoi il commence à se lasser, ce qu'il lui faut donner de nouveau pour empêcher son dégoût, enfin, ce qu'il mangera bien ce jour-là. Il n'a garde d'admettre à sa table ces sortes d'officiers, et il se croirait dégradé de noblesse s'il avait mangé avec un de ses serviteurs. Les dieux font justice à ces gens-là quand ils leur donnent des maîtres qui ont été leurs valets. J'ai vu le maître de Calliste, qui lui avait autrefois attaché l'écriveau, et qui l'avait exposé en vente parmi ses esclaves de rebut, demeurer debout à la porte de ce même Calliste, tandis qu'on faisait entrer les autres. Ce serviteur, qui avait été mis au premier rang où le crieur commence ses publications, lui rendit bien la pareille en ne l'estimant pas digne de l'entrée de sa maison. Le maître avait vendu Calliste; mais il en fut bien puni par Calliste.

torpe existimant cum serro suo coenare: quare? nisi quia superbissima consuetudo coram domino stantium servorum turbem circumdedit. Est illo plus quam opit, et ingenti aviditate coenti distentum ventrem, ac desuetum jam ventris officio, ut majore opera omnia egerat, quam ingenti; ad infelicibus servis movere labra ne in hoc quidem, ut loquantur, licet. Virga iuratur omne compescitur; et ne fortuito quidem verberibus excepta sunt, tussis, sternutamentum, singultus; magno nullo ulla voce interpellatum silentium tulit; nocte tota jejuni mutique persistent. Sic fit, ut isti de domino loquantur, quibus eorum dominum loqui non licet. At illi, quibus non tantum eorum dominus, sed cum ipse erat sermo, quorum os non consuebatur, parati erant pro domino porrigere cervicem, periculum insulsum in caput suum avertere. In convivio loquebantur, sed lo tormentis faciebant. Deinde ejusdem arrogantie proverbium iusque habuit: « Totidem esse hostes, quot servos. » Non habemus illos hostes, sed facinus. Alia interim crudelia et inhumana prætereo, quod ne tantquam hominibus quidem, sed tanquam iumentis abstinere, quod, quam ad erundandum discubimus, alius spatia detergit, alius reliquias tenuentiorum subtilius colligit, alius pretiosas aves scindit, et, per pretius et cunctis cæcis ductibus circumferens crudelitatem manum, in frustra

excussit. Infelix, qui hunc non rei vivit, ut illius decenter acet, nisi quod miserius est, qui hoc voluptatis causa docet, quam qui necessitatis docet. Alius, vini minister, in muliebrem modum ornatus, cum estate luctatur, non potest effugere pueritiam, retrahitur, jamque militari habitu, glaber, retriis pilis, aut penitus evulsis, tota nocte pervigilat, quam inter ebrietatem domini ac libidinem dividit, et in cubicum vir, in convivio puer est. Alius, cui conviviarum censura permissa est, persistit infelix, et expectat, quos adulatione, et intemperantia aut guis, aut linguis, revocet in crastinum. Adjice obsonatores, quibus domoici putati notitia subtilis est; qui sciunt, cujus rei illius sapor excilet, cujus delectat aspectus, cujus novitate nauseabundus erigi possit, quid jam ipsa satietate fastidiat, quid illo die esuriat. Cum his cenare non sustinet, et majestatis sue diminutionem patit, ad eandem mensam cum serro suo accedere. Dii melius! quot ex istis dominos habent! Stare ante limen Callisti dominum meum vidi, et eum, qui illi inoperat titulum, qui inter ridicula mancipia produserat, alius intrantibus excelsi. Retulit illi gratiam servus, ille in primum decuriam conjectus, in qua vocem præco experitur; et ipse illum locum apologet, et ipse non judicavit domo sua dignum. Dominus Callistum vendidit; sed domino quam multa Callistus!

Ne songes-tu pas que celui que tu appelles ton esclave tire son origine d'une semblable semence, qu'il jouit du même ciel, qu'il respire le même air, qu'il vit et meurt de même que toi? Tu le peux voir aussitôt libre qu'il le peut voir esclave. En la défaite de Varus combien la fortune renversa-t-elle de jeunes gens sortis de bonne maison, qui s'étaient eurlés pour mériter le degré de sénateur! Elle en fit : l'un berger, l'autre portier. Après cela, méprisez, si vous voulez, une personne réduite à la condition où vous pouvez tomber. Je ne veux point me jeter dans un champ qui serait trop vaste, et traiter de l'usage que l'on doit faire des serviteurs, envers lesquels certainement nous nous montrons trop arrogants, injurieux et cruels : je dirai pourtant mon avis en deux mots. Vivez avec votre inférieur comme vous voudriez que votre supérieur vécût avec vous. Toutes les fois que vous songerez combien de pouvoir vous avez sur votre serviteur, songez aussi que votre maître en a autant sur vous. — Mais, direz-vous, je n'ai point de maître. — Vous êtes encore jeune, vous en aurez peut-être quelque jour. Ne savez-vous point à quel âge Hécube, Crésus, la mère de Darius, Platon et Diogène furent esclaves? Vivez donc avec votre serviteur, parlez, conférez et mangez avec lui. C'est ici où toute la troupe des délicats s'éciera contre moi : Il n'y a rien, diront-ils, de plus bas, ni de plus vilain que cela. Mais il serait aisé de surprendre ces messieurs baisant les mains des esclaves d'autrui. Vous ne considérez pas que les anciens, pour retraucher tout sujet de haine contre les maîtres, et de mépris envers

les serviteurs, ont appelé les maîtres pères de famille, et les serviteurs domestiques; ce qui s'observe encore dans les représentations du théâtre. Ils iustitièrent aussi un jour de fête, durant lequel les serviteurs mangèrent avec leurs maîtres, recevaient les honneurs et ordonnaient de toutes choses, estimant que leur maison était une petite république. — Quoi donc! faut-il que je fasse asséoir tous mes serviteurs à ma table? — Non plus que vous n'y admettez pas toutes les personnes libres; mais il n'en faut pas exclure les serviteurs qui sont en de bas emplois, comme un muletier et un charretier; car on les doit considérer par leurs mœurs et non par leurs ministères.

Chacun forme ses mœurs comme il lui plaît; mais c'est le hasard qui donne les conditions. Les uns seront à votre table, parce qu'ils en sont dignes, et les autres afin qu'ils s'en rendent dignes. Car, s'ils ont contracté quelque chose de servile dans la conversation de leurs égaux, ils le perdront en mangeant avec des personnes plus honnêtes. Il ne faut pas croire, mon cher Lucile, qu'on ne puisse trouver un ami qu'à la cour et au barreau. Si vous y prenez garde, vous en trouverez aussi à la maison. Souvent une bonne matière demeure fautive d'être employée. Essayez-la, éprouvez-la. Un homme qui veut acheter un cheval serait malavisé de ne le pas examiner, mais de regarder seulement sa selle et sa bride. Celui-là aussi serait très-impertinent, qui jugerait d'un homme par son habit ou par sa condition, qui est une espèce de robe dont il est revêtu. Mais c'est un esclave. Il est peut-être libre par la grandeur

Vis tu cogitare, istum quem servum tuum vocas, ex iisdem seminibus ortum, eodem frui cælo, æque spirare, æque vivere, æque mori? Tam tu illum videre ingenium potes, quam ille te servum. Variam elude multos splendidissimos natos senatorum per militiam auspicantes gradum, fortuna depressit : alium ex illis pastorem, alium eisdem casu fecit. Contemne nunc ejus fortune hominem, in quam transire, dum contemnis, potes. Nolo in ingentem me locum immittere, et de usu servorum disputare; in quos asperbissimè, erudelissimè, et contumeliosissimè sumus. Hæc tamen præcepti mei summa est : Sic cum inferioribus vivas, quemadmodum tecum superiores velles vivere. Quoties in mentem venerit, quantum illi in servum liceat, veniat in mentem, tantumdem in te domino tuo ferre. — At ego, loquens, nullum habeo dominum. — Bona ætas est! forsitan habebis. Neeris qua ætate Hæcuba servire cœperit, qua Cræsus, qua Darius mater, qua Plato, qua Diogenes? Vive cum servo clementer; consilium quoque, et in sermone cum servo admittit, et in consilio, et in convetio.

Hoc loco acclamabit mihi tota manus delicorum : Nihil hæc re humilis, nihil turpius! — Hos ego eodem depreendam, aliorum servorum osculantes manum. Ne

illud quidem videtis, quam omnem invidiam majores nostri dominis, omnem contumeliam servis detraxerint? Dominum patrem familia appellaverunt; servos (quod etiam in minimis adhuc durat) familiares. Instituerunt diem festum, non quo sola cum servis domus vesceretur, sed quo utique honores illis in domo gerere, jus dicere permiserunt, et domum pusillum rempublicam esse indicaverunt. — Quid ergo? omnes servos admorebo mensum meæ? — Non magis quam omnes liberos. Erras, si existimas me quosdam, quasi sordidioris operæ, rejecturum, ut puta illum mulonem, et illum bubucum; non ministeria illos æstimabo, sed moribus. Sibi quisque dat moris, ministeria causas assignat. Quidam convectum tecum, quia digni sunt, quidam, ut sint. Si quid cum in illis ex sordida conversatione servile est, honestiorum convectus excipiet. Non est, mi Lucili, quod amicum tantum in foro et in curia queras; si diligenter attendeas, et domi inventes. Sæpe bona materia creas sine artifice; tenta, et experire. Quemadmodum stultus est, qui, equum emptorum, non ipsum inspicit, sed stratum ejus sa frænos; sic stultissimus est, qui hominem aut ex veste, aut ex conditione, quæ vestis modo nobis circumdata est, æstimat. Servus est! sed fortasse liber animo. Servus est! hoc illi



de son âme. Mais c'est un esclave; n'y aura-t-il que lui seul à qui ce nom soit préjudiciable? Car qui ne l'est pas? L'un est sujet aux femmes, l'autre à l'argent, l'autre à l'ambition, et tout le monde à la crainte. Je vous produirai un homme consulaire, qui est esclave d'une vieille; un autre, encore très-opulent, soumis à une servante. Je vous ferai voir des jeunes gens d'illustre maison, qui sont valets de comédiens; il n'y a point de servitudo plus honteuse que celle qui est volontaire.

Que ces délicats n'empêchent donc pas que vous ne soyez toujours de belle humeur avec vos serviteurs, et que vous n'usiez honnêtement de votre autorité; faites qu'ils vous honorent plus qu'ils ne vous craignent. On m'objectera peut-être que je veux mettre les esclaves en liberté, et dégrader les maîtres de leur supériorité, la cause de ce que j'ai dit : Faites qu'ils vous honorent plus qu'ils ne vous craignent. On dira : N'honorèrent-ils leurs maîtres que comme les clients honorent leurs patrons, et comme ceux qui vont donner le bonjour aux grands? Celui qui ferait une telle objection ne prendrait pas garde que, puisqu'il suffit à Dieu d'être honoré et aimé, ce doit être assez pour les maîtres; car l'amour ne peut compatir avec la crainte.

J'estime donc que vous faites parfaitement bien de ne vous point faire effrayer par vos serviteurs, et de ne les corriger que par la parole. Il y a bien des fautes que l'on peut reprendre sans frapper : ce qui nous choque ne nous blesse pas toujours. Mais les délices nous ont jetés dans une humeur si violente, que toutes les choses qui ne se font pas à notre fantaisie nous mettent en colère. Nous faisons comme les rois qui, sans considérer leur

puissance et la faiblesse des autres hommes, s'échauffent et se vengent quelquefois comme si on les avait offensés; de quoi la grandeur de leur fortune les garantit assez. Ils le savent bien; mais ils se plaignent pour avoir un prétexte de faire l'injaro qu'ils prétendent avoir reçue. Je ne vous tiendrai pas plus longtemps, car vous n'avez pas besoin d'être exhorté. Les gens de bien ont cela de particulier qu'ils se plaisent et demeurent toujours dans une même assiette. Les méchants, au contraire, sont légers; ils changent et passent souvent d'un état à l'autre, quoiqu'il ne soit pas meilleur.

#### ÉPÎTRE XLVIII.

Les amis doivent vivre en communauté d'intérêts. — Il ne faut pas s'arrêter aux subtilités des sophistes.

Je ferai ci-après réponse à votre lettre, que j'ai reçue en chemin, qui est aussi longue que le chemin même. Il faut que je me retire en particulier, et que j'avisé à ce que je dois vous conseiller. Car vous-même, qui me demandez conseil, vous avez songé longtemps si vous me le demanderiez; à plus forte raison dois-je y penser, puisqu'il faut plus de temps pour résoudre une question que pour la proposer, particulièrement lorsque les intérêts se rencontrent différents ou contraires. Cependant je parle dans le sentiment d'Épicure, et dis que ce qui vous est utile me l'est aussi. Car je ne serais pas votre ami, si je ne faisais mon affaire de tout ce qui vous touche. L'amitié établit entre nous une société de toutes choses; les succès bons ou mauvais ne sont point

nocentibus? ostende quis non sit. Alius libidini scribit, alius avaritiæ, alius ambulationi, dantes timori. Dabo consulere amicis servientibus, dabo ancillæ divitem; ostendam nobilissimos juvenes municipia pantulimorum. Nulla servitus turpior est, quam voluntaria. Quare non est quod fastidiosi illi te deterreant, quo minus servis tuis hilarem te præstes, et non superbe superiorem. Colant potius te, quam timeant.

Dicit mihi aliquis, me vocare ad pileum aëreos, et dominos de fastigio suo deijcero, quod dixi, colant potius dominum, quam timeant; ita, inquam, prorsus colant tanquam clientes, tanquam salutatores. — Hoc qui dixerit, oblitiscetur, id dominis parum non esse, quod Deo satis est, qui colitur et amatur. Non potest amor eum timore misceri. Rectissime ergo te facere iudico, quod timere a servis tuis non vis, quod verborum castigazione moris. Verberibus multa admonentur. Non, quidquid nos offendit, et tredit; sed ad rationem nos cogunt venire delictæ, ut, quidquid non ex voluntate respondit, iram evocet. Regum nobis inducimus animos; nam illi quoque, oblit et virum suarum, et imbecillitatis alienæ, sic excedunt, sic servant, quasi injuriam accepierit; a cujus

rei periculo illos fortune suæ magnitudo timissimos præstat. Nec hoc igitur, sed occasionem nocendi capient querendo; acceperunt injuriam, ut facerent. Distius te morari nolo, non est enim tibi exhortatione opus. Hoc habent inter cetera boni mores, placent sibi, permant; levis est malitia, sæpe mulatur; non in melius, sed in aliud. Vale.

#### ÉPÎTÔLE XLVIII.

DE UTILITATE SOPHISTICARUM DISPUTATIONUM.

Ad epistolam, quam mihi ex itinere misisti, tam longam, quam ipsam iter fuit, postea rescribam. Sed necro me debet, et, quid suadeam, circumspicere. Nam in quoque, qui consulis, dicit, an consuleres, cogitasti; quanto magis hoc mihi faciendum est, quam longiore mora opus sit, ut solvas questionem, quam ut proponas? nique, quam aliud tibi expediat, aliud mihi. Iterum ego tanquam Epicurus loquor? Mihi vero idem expedit, quod tibi; aut non sum amicus, nisi, quidquid agitur ad te pertinet, meum est. Consortium rerum omnium inter nos facit amicitia; nec secundi quidem singulis est, nec

particuliers; nous vivons en communauté; et celui-là ne se peut pas dire heureux qui ne considère que soi-même, et qui rapporte toutes choses à son intérêt. Il faut que vous viviez pour autrui, si vous voulez vivre pour vous-même. Cette sainte société qui lie tous les hommes ensemble, et qui nous montre qu'il y a un droit commun de toutes les nations, doit être observée religieusement, d'autant plus qu'elle sert à entretenir l'amitié particulière dont je parlais. Car celui qui aura beaucoup de choses communes avec un autre homme, les aura toutes avec son ami.

J'aimerais mieux, mon cher Lucile, que ces docteurs, qui sont si subtils, m'instruisissent de mes devoirs envers mon ami, ou envers un autre homme, que de me dire en combien de sortes on peut appeler un ami, et combien de significations peut recevoir ce mot d'homme. Je vois que la sagesse et la folie tiennent des chemins bien différents; lequel voulez-vous que je suive? Quel parti me conseillez-vous de prendre? La sagesse considère tous les hommes comme étant ses amis, la folie ne considère pas même ses amis comme étant des hommes. La sagesse se fait des amis pour leur rendre service, la folie se fait des amis pour en tirer des services. Vous détournez les paroles de leur sens, et vous vous amusez à couper des syllabes, comme si, faute de savoir former des questions rafînées, et tirer une fausse conclusion d'un principe véritable, je ne pouvais discerner ce que je dois fuir d'avec ce que je dois désirer. J'ai honte qu'à l'âge où nous sommes nous badi-  
nions ainsi dans une matière si sérieuse. Le rat est une syllabe; or, le rat mange le fromage: donc

la syllabe mange le fromage. Supposé que je ne puisse pas démêler cela, quel mal ou quelle incommodité m'en arrivera-t-il? Est-il à craindre que je ne prenne quelquefois des syllabes dans la ratière, ou que la syllabe ne mange le fromage, à moins que je n'y prenne garde? Cet argument, peut-être, sera plus subtil: le rat est une syllabe; mais la syllabe ne mange point le fromage: donc le rat ne mange point le fromage. O sottises puériles! Faut-il, pour les apprendre, se froncer le sourcil et se laisser croître la barbe? Faut-il les enseigner avec un visage pâle et mélancolique?

Voulez-vous savoir ce que la philosophie promet à tout le genre humain? de bons avis. L'un est pressé de la pauvreté; l'autre est tourmenté par ses richesses ou par celles d'autrui; celui-ci se dépite contre sa mauvaise fortune; celui-là voudrait bien se dégager des embarras qu'il apporte la prospérité; qui se plaint des hommes, qui des dieux. Pourquoi me proposez-vous ces bagatelles? Vous avez promis du secours à ceux qui ont fait naufrage, qui sont captifs, malades, pauvres, et qui sont près de porter leur tête sur un échafaud; où vous égarez-vous? Que faites-vous? Cet homme tremble, avec lequel vous jouez ainsi par des syllogismes. Si vous avez plus d'éloquence que les autres, employez-la pour soulager des affligés qui voient la mort si prochaine. On vous tend les mains de toutes parts. Ceux qui se sont perdus, et ceux qui craignent de se perdre par leur mauvaise conduite imploront votre assistance; vous êtes tout leur espoir et leur asile; ils demandent que vous les retiriez d'un si grand embarras, et que, pour redresser leurs égare-

aversi: in commune vivitur. Nec potest quisquam beate degere, qui se tantum intuetur, qui omnia ad utilitates suas convertit; alteri vivas oportet, si vis tibi vivere. Hæc societas diligenter et sancte observata, quæ nos omnes omnia miscet, et justitiam aliquam esse commune jus generis humani, plurimum ad illam quoque, de qua loquar, interiorum societatem amicitiam colendam proficit. Omnia enim cum amico communia habebit, qui multa cum homine.

Hæc, Lucili, virorum optime, mihi ab istis subtilibus præcipi malo, quid amico præstare debeam, quid homini, quam quod modis amicis dicatur, et homo quam multa significet. In diversum, ecce, sapientia et stultitia discedunt: cui accedo? in utram ire partem jubes? Illi homo pro amico est, huic amicus est pro homine: ille amicum sibi parat, hic se amico. Tu mihi verba distorques, et syllabas digeris. Scilicet, nisi interrogationes valerrimas valerrime, et conclusionem falsam vero nascentem nascentium astrinxero, non potero a fugienda petenda secernere! Padet me, in re tam seria senes ludimus. « Mui syllaba est; mus autem caseum rodit: syllaba ergo caseum rodit. » Puta nunc, me istud non posse solvere;

quod nulli ex ista inscientia periculum imminet? quod incommodum? Sine dubio verendum est, ne quando in municipia syllabas epism, aut ne quando, si negligentior fuero, caseum liber comedit. Nulli forte illa neutrum est collectio? « Mui syllaba est; syllaba autem caseum non rodit: mus ergo caseum non rodit. » O pueriles ineptias! in hoc supercilio subdusimus? in hoc verbum demissimus? hoc est quod tristes docemus et pallidi?

Via scire, quid philosophia promittit generi humano? Consilium! Alium mors vocat; alium pauperias nrit; alium divitiæ vel alienæ torquent, vel suæ; ille malum fortune horret, hic se felicitatis suæ subducere cupit; hunc homines male habent, illum Dii. Quid mihi inscientia ista rom-puisti? non est jocandi locus: ad miseram adroctus es. Opem laboranti le naufragis, captis, ægris, egentibus, intentæ securi subiectum præstantibus caput, pollicetur es: quo diverberis? quid ngis? Ille, cum quo ludis, timet. Succurre, quidquid loqueris, respondet in præmia omnes. Undique ad te manus tendunt, perditæ vitæ perituraque auxilium aliquod impetrant; in te spes operæque sunt; rogam, ut ex tanta filios volutatione extrahas, ut disjectis et errantibus clarum veritatis lumen ostendas,

ments, vous leur montriez le flambeau de la vérité. Apprenez-leur ce que la nature a rendu nécessaire, et ce qui est superflu, combien ses lois sont aisées, et la vie de ceux qui les suivent agréable et libre; au contraire, combien est grand le chagrin et la peine de tous ceux qui déferent plus à l'opinion qu'à la nature; en un mot, ce qui peut éteindre ou modérer leurs passions. Encore si ces disputes étaient seulement inutiles; mais elles sont nuisibles; je vous le ferai voir clairement quand il vous plaira, et qu'un naturel généreux et fort s'altère et s'affaiblit dans l'exercice de ces vaines subtilités.

J'aurais honte de dire comment ils préparent ceux qui ont à combattre contre la fortune, et quelles armes ils leur donnent. Voilà bien le moyen d'acquiescer le souverain bien! On ne trouve chez eux que des exceptions et des chicanes qui seraient même infâmes en la personne d'un plaideur. Car, que faites-vous autre chose, quand vous trompez à escient ceux que vous interrogez, que de leur faire croire qu'ils sont convaincus par les formes? Mais, comme le préteur relève des formalités, aussi la philosophie remet en entier ceux que vous avez surpris. Pourquoi, après m'avoir promis si solennellement que vous feriez en sorte que le brillant de l'or, ni la lueur d'une épée ne me causerait aucune émotion, et que je mépriserais hardiment tout ce qui est désiré ou redouté des hommes, vous réduisez-vous aux éléments de la grammaire? Que dites-vous? Est-ce ainsi que l'on monte au ciel? Car la philosophie me promet de me rendre pareil à Dieu : je suis invité, je suis

venu pour ce sujet, tenez votre promesse. C'est pourquoi, mon cher Lucile, défaitez-vous de ces exceptions et de ces prescriptions de sophistes. La bonté doit être simple et ouverte. Quand il nous resterait encore beaucoup de temps à vivre, il faudrait le ménager pour apprendre les choses nécessaires; et maintenant qu'il nous en reste si peu, n'est-ce pas une folie d'apprendre des choses qui sont inutiles?

## ÉPIÔRE XLIX.

La vie est courte, le temps passe vite. — Il est honteux d'en consumer une partie en questions inutiles.

C'est être, à mon avis, bien négligent, mon cher Lucile, que de ne se pas souvenir d'un ami, si la rencontre de quelque pays ne le remet en mémoire. Ce n'est pas que les lieux où nous avons conversé avec les personnes que nous aimons ne réveillent quelquefois le désir que nous avions de les revoir; car le souvenir n'en était pas perdu, il n'était qu'endormi. De même que quand on pleure un défunt, la douceur que le temps avait adoucie se renouvelle à la vue de son serviteur, de sa robe ou de sa maison; vous ne sauriez croire combien la campagne de Rome, et surtout Naples, où j'ai vu vos amis les Pompée, a renouvelé le chagrin que j'ai de ne vous plus voir. Vous êtes pourtant toujours présent à mes yeux, et dans l'état où je vous laissai quand je partis d'anprès de vous. Je vous vois encore baigné de vos larmes, et cédant aux transports de votre affection que vous tâchiez de retenir; il me semble qu'il n'y a rien

Dic, quid natura necessarium fecerit, quid supervacuum; quam faciles leges posuerit; quam jucunda sit vita, quam expedita, illam sequentibus; quam acerba et implicita eorum, qui opinioni plus quam naturæ crediderunt; si prius docueris, quæ partem malorum levatura sunt, quid istorum cupiditates demat, quid temperet. Utinam tandem non prodesset! noceret. Hoc tibi, quam vides, manifestissimum faciam, et communi et debilitari generosam indolentiam istas argutias coniectam. Pudet dicere, contra fortunam militarium quæ porrigunt tela, quemadmodum illos subornent. Hæc ad summum bonum itor? Per istud philosophiæ sunt nigra et turpes infamæque, etiam ad album sedentibus, exceptiones. Quid enim aliud agitis, quam eum, quem interrogatis, scientes in fraudem inducitis, quam ut formula cecidisse videatur? Sed quemadmodum illos Prætor, sic hos philosophia in integrum restituit. Quid discenditis ab ingenibus promissæ, et, grandia locuti, effecturos vos, ut non magis auri fulgor, quam gladius, perstringat oculos meos; ut ingenti constantia, et quod omnes optant, et quod omnes timeant, calcem, ad grammaticorum elementa descenditis? Quid dicitis? Sic itur ad astrâ? Hoc est enim quod philosophia mihi promittit, ut parem Deo faciat; ad hoc invitatus sum, ad hoc veni; fidem præstat:

Quantum potes ergo, mi Lucili, redus te ab istis exceptionibus et prescriptionibus philosophorum. Aperta decet et simplicia bonitatem. Elamini multum superasset ætatis, parce jam dispensandum erat, ut sufficeret necessarius: unne que dementia est, supervacua discere io tanta temporis egestate? Vale.

## EPIÔTOLA XLIX.

DE BREVITATE VITÆ: IDEO RUGIS ASTUTENDUM.

Est quidem, mi Lucili, supinus et negligens, qui in amici memoriam ab aliqua regione admonitus reducit; tamen repositum in animo nostro desiderium loca interdum familiaria evocant; nec extinctam memoriam reduunt, sed quiescentem irritant; sicut dolorem luctationis, etiam si insignitus est tempore, aut servuli familiaris admissio, aut vestis, aut donum renovat. Ecce Campania, et maxime Neapolis, ad Pompeiorum tuorum conspectum, incredibile est, quam recens desiderium tui fecerit. Totus mihi in oculis es, quam maxime a te discedo; video lærymus comburentem, et affectibus tuis inter ipsam correctionem extenuibus non satis resistentem. Modo amississe te video.

Quid enim non modo est, si recorderis? modo apud

que je vous ai perdu. Mais ce rien, de quoi ne se peut-il pas dire ? S'il vous en souvient, il n'y a rien que j'étais tout jeune à l'école de Sotion le philosophe ; il n'y a rien que je plaçais au barreau ; il n'y a rien que j'ai cessé de le faire ; il n'y a rien que je suis hors d'état de le pouvoir faire.

Le temps passe infiniment vite ; on s'en aperçoit mieux quand on regarde derrière soi ; car le présent échappe à ceux qui le veulent considérer, tant sa fuite est légère. Voulez-vous en savoir la raison ? C'est que tous les temps qui sont passés se réduisent en un même lieu, et sont joints ensemble ; on les comprend d'une seule idée ; ensuite tout s'abîme dans l'oubli ! D'ailleurs, une chose si courte ne peut pas avoir de longs intervalles. Notre vie ne dure qu'un moment, et encore moins qu'un moment ; mais la nature, en divisant ce moment, lui a donné l'apparence d'une plus longue durée. Elle en a fait l'enfance, l'adolescence, l'âge viril, et de celui qui tombe dans la vieillesse, elle en a fait la vieillesse même. Combien de degrés en un si petit espace ! J'étais naguère en votre compagnie, et toutefois ce naguère-là fait une bonne portion de notre vie ; songeons qu'étant si courte, elle ne peut pas avoir un fin bien éloigné. Il ne me semblait pas autrefois que le temps passât si vite ; je reconnais à présent que sa précipitation est incroyable, ou parce que je sens approcher mon terme, ou parce que je commence à prendre garde au temps que je perds, et à le compter. C'est ce qui me donne plus d'indignation contre ces gens qui prodiguent, en des choses vaines, la meilleure partie du temps qui ne suffirait pas quand il serait employé tout entier pour les choses nécessaires.

Cicéron disait que quand on doublerait le temps de sa vie, il n'en aurait pas assez pour lire les poëtes lyriques. On en peut dire autant des auteurs de dialectique ; mais ceux-ci sont refrôgnés et sérieux, s'imaginant faire quelque chose de considérable ; les autres font seulement profession de badiner. Je ne dis pas qu'on ne les regarde, pourvu qu'on les regarde seulement, et qu'on les salue de loin, afin que l'on ne nous trompe point en nous faisant accroire qu'ils ont quelque chose de bon que tout le monde ne connaît pas. Pourquoi se tourmenter sur une question, lorsqu'il y a plus d'esprit à la négliger qu'à la résoudre ? Celui qui est en repos et qui peut partir à sa commodité, a loisir de chercher ses menues hardes ; mais quand on a l'ennemi à dos et qu'il faut déloger à la hâte, on laisse, par nécessité, beaucoup de choses en arrière, qu'on aurait ramassées à son aise durant la paix. Je n'ai pas le temps d'éplucher des mots à double sens, ni d'éprouver, par ces bagatelles, la subtilité de mon esprit.

Combien de gens armés courent sur les remparts,  
Et combien à la porte on voit luire de dards !

Il faut que je me dispose à entendre sans peur le bruit de guerre qui éclate de tous côtés. Je passerais pour insensé, si, tandis que les femmes et les vieillards portent des pierres pour réparer la brèche, tandis que la jeunesse demeure sous les armes, attendant ou demandant l'ordre pour faire une sortie, tandis que les ennemis s'avancent pour forcer la porte, et que la terre, toute percée de mines, tremble sous les pieds ; si, dis-je, je demeurais assis, et proposais des questions de cette nature. Ce que vous n'avez pas perdu, vous l'avez ;

Sotionem philosophum puer sed ; modo casus agere cepi ; modo desui velle agere ; modo desui posse. Infinita est velocitas temporis, quam magis apparet presensientibus. Nam ad præsens ita intentus fallit ; adeo precipitis fugae transitus levis est. Causam hujus rei queris ? quidquid temporis transiit, eodem loco est ; pariter aspiciunt, una jacet ; omnia inde in profundum cadunt. Et illoqui non possunt longa intervalla esse lo ea re, quæ tota brevis est. Punctum est, quod vivimus, et adhuc puncto minus ; sed hoc minimum specie quadam longioris spatii naturæ divisi. Alud ex hoc infantiam fecit, aliud pueritiam, aliud adolescentiam, aliud inclinationem quandam ab adolescentia ad senectutem, aliud ipsam senectutem. In quam angusto quot gradus possit ! Modo te prosecutus sum ; et tamen hoc modo iratis nostræ bona portio est, ejus brevitate aliquando futuram cogitemus. Non solebat mihi tam velox tempus videri ; nunc incredibilis eorum apparet ; sive quis admoventi lineas sentio, sive quia attendere omni et computare damnum meum.

Et magis utique indignor, aliquos ex hoc tempore (quod sufficere ne ad necessaria quidem potest, etiam custodi-

dium diligentissime fuerit), in supervacua majorem partem erogare. » Negat Cicero, si duplicetur sibi ætas, habiturum se tempus quo legat Lyricos. » Eodem loco Dialecticos. » Tristius inepti suot ; illi ex professo lascivunt ; hi agere se ipsos aliquid existimant. Nec ego nego prospicienda ista ; sed prospicienda totum, et a limite satiatum, in hoc unum, ut verba nobis deutor, et siquid in illa esse magis ac secreti boni judicemus. Quid te torques et maceras in ea quæstione, quam subtilitas est contempnissæ, quam solvere ? Securi est, et ex commodo migravisti, minuta conquirere ; quum hostis instat a tergo, et movere se jussus est miles, excutit necessitas quidquid pax otiosa collegaverat. Non vacat mihi verum dubie cunctandis consectari, et veritatem in illis meam experiri.

Aspice, qui eorum populi, quæ moria clausa  
Ferrum acuant portis !..

Mais mon âme est remplie de la vue de ces armées qui se pressent à la porte de la ville. Il est digne de remarque que, dans une situation si périlleuse, on ne s'occupe que de la subtilité de la question, et non de la nécessité de se défendre. On ne s'occupe que de la subtilité de la question, et non de la nécessité de se défendre. On ne s'occupe que de la subtilité de la question, et non de la nécessité de se défendre.

or, vous n'avez point perdu de cornes : donc vous avez des cornes. Vous pourriez avec autant de raison dire que j'aurais perdu l'esprit, si je m'occupais à ces sortes de rêveries, à présent que je suis assiégué, et que je n'ai point de rempart qui me sépare de mon ennemi ; au contraire, tout ce qui me peut nuire est au-dedans de moi, je n'ai pas le loisir de m'arrêter à ces sornettes, j'ai une affaire importante sur les bras.

Que ferai-je ? La mort me talonne, la vie me quitte, donnez-moi quelque expédient pour faire que je ne fuie point la mort, et que la vie ne s'enfuie point de moi. Inspirez-moi du courage pour surmonter les difficultés, et de la patience pour supporter les maux inévitables. Étendez la brièveté de mes jours ; faites-moi voir que le bonheur de la vie ne consiste pas en sa durée, mais en son usage ; qu'il se peut faire, que même il arrive souvent que celui qui a longuement vécu n'a guère vécu. Dites-moi, lorsque j'irai coucher : Peut-être ne vous lèverez-vous jamais. Dites-moi, lorsque je serai levé : Peut-être ne vous coucherez-vous jamais ; lorsque je sortirai du logis : Peut-être n'y reviendrez-vous plus ; et quand je serai revenu : Peut-être n'en sortirez-vous plus. Vous vous trompez si vous croyez que c'est sur l'eau que la vie se trouve plus proche de la mort ; elle en est aussi proche ailleurs : j'avoue que la mort ne se montre pas ailleurs de si près ; mais elle n'est pas plus éloignée.

Chassez ces ténèbres, puis vous m'imprimerez plus aisément ce que je suis disposé d'entendre. La nature nous a rendus dociles et nous a donné

une raison, qui est imparfaite à la vérité, mais qui peut être conduite à sa perfection. Parlez-moi de la justice, de la piété, de la sobriété et de la continence : j'arriverai plus aisément où je veux aller, si vous ne me détournes point. Car, comme dit le poëte tragique, les paroles de la vérité sont simples et sans fard, il ne faut point les embarrasser. Certainement il n'y a rien qui convienne moins à une âme qui se propose de grands desseins, que ces subtilités qui tiennent de la ruse et de la finesse.

## ÉPÎTRE L.

Nous imposons ordinairement nos décrets à des causes étrangères. — La vertu est naturelle à l'homme : il se peut corriger en tout âge.

J'ai reçu votre dernière lettre plusieurs mois après que vous me l'avez envoyée. C'est la raison pourquoi j'ai cru qu'il serait inutile de demander à celui qui me l'a rendue ce que vous faisiez ; car il aurait bonne mémoire s'il s'en souvenait. Je crois, toutefois, que vous vivez présentement de telle sorte, que je puis savoir ce que vous faites en quelque endroit que vous soyez. Car, que feriez-vous autre chose, sinon de vous rendre tous les jours plus vertueux, de corriger quelques-unes de vos erreurs, et de reconnaître que les défauts que vous imputez aux choses viennent de vous-même ? Il y a de ces défauts que nous attribuons à certains lieux et à certains temps ; mais ils nous suivront toujours en quelque lieu que nous allions.

tela vibrarent, et ipsam solam subfussionibus et cunctis tremere; sederem otiosus et ejusmodi questumculas ponens : « Quod non perdidisti, habes ; cornua autem non perdidisti ; cornua ergo habes : » aliquis ad exemplum hujus aculei delirantis concinnata. Atqui aculei licet damens tibi videar, si istis impendero operam ; et nunc obsecro, Tunc tamen periculum mihi obsesso externum luminaret ; nunc me ab hoste secerneret : nunc mortifera verum sunt. Non vaco ad istas ineptias ; ingenus negotium in manibus est. Quid agam ? mors me sequitur, fugit vita ; adversus hæc iam doce aliquid ! effice ut ego mortem non fugiam, vita me non effugiat. Exhortare adversus difficulta, de aequalitate adversa inevitabilia ; angustias temporis mei lava ; doce, non esse possum bonum vitæ in spatio ejus, sed in usu ; posse fieri, tanto expiissime fieri, ut, qui diu vivit, parum vivit. Die mihi dormituro ; Potes non exspargi ; die expectato : Potes non dormire amplius ; die exculiti ; Potes non reverti ; die redeunti : Potes non exire. Erras, si in navigatione tantum existimas minimum esse, quo a maris vita diducitur ; in omni loco aculei tunc intervallum est. Non ubique se mors tam prope ostendit ; ubique tam prope est. Has tenebras discute ; et facillius ea trades, ad que

paratus sum. Dociles natura nos edidit, et rationem dedit imperfectam, sed que perfici posset. De iustitia mihi, de pietate disputa, de frugalitate, de pudicitia utraque, et illa, cui alieni corporis abstinencia est, et hæc, cui sui cura. Si me unius per devia ducere, facilis ad id, quo tendo, perveniam. Nam ut ille ait Tragicus : « Veritas simplex oratio est, » ideoque illum implicare non oportet : nec enim quidquam minus convocat, quam subdola ista et elidit, amine constantibus magna. Vale.

## EPISTOLA L.

PÉRORQUE SUR VITA NON VIRERE : QUE SE VIDEAMUS, NON QUAM DESPERANDA SANATIO EST.

Epistolam tuam accepi post multos menses, quam miseris ; supervacuum itaque putavi, ab eo, qui afflicto, quid ageres, querere. Valde enim bonæ memoriæ est, si meminit ; et tamen spero, si te jam vivere, ut ubique que eris, sciam quid agas. Quid enim aliud agis, quam ut meliorem te ipse quotidie facias, ut aliquid ex erroribus ponas, ut intelligas tua vitia esse, que potes rerum ? Quædam enim locis et temporibus ascribimus ; si ista, quocumque transierimus, secutura sunt. Harpستم,



dans une terre étrangère, d'où l'on peut facilement les arracher. Il est certain que les choses qui croissent dans un fonds qui leur est naturel y demeurent fixes et arrêtées. La vertu est selon notre nature; les vices lui sont opposés et ennemis. Mais, comme les vertus qui sont entrées dans une âme n'en sortent plus, et qu'il est aisé de les conserver, il est aussi très-difficile de faire les premiers pas pour les rechercher; car un esprit faible et languissant craint ordinairement ce qu'il n'a pas éprouvé. C'est la raison pourquoi il faut s'obliger à commencer une fois. En vérité, la médecine n'est point amère, elle plaît à mesure qu'elle guérit. Les autres remèdes ne donnent du plaisir qu'après la guérison; mais la philosophie plaît et guérit en même temps.

## ÉPÎTRE LI.

La qualité du pays où l'on demeure peut amoindrir ou affermir le courage.

Vous voyez le mont Gibel, cette fameuse montagne de Sicile (comme chacun la peut voir au lieu où vous êtes); je ne sais pourquoi Messala l'appelle unique, et Valgius aussi (car je l'ai vu chez l'un et chez l'autre), vu qu'il y a beaucoup de lieux hauts et bas qui jettent du feu; cela, toutefois, se voit plus souvent aux endroits élevés, à cause que le feu se porte naturellement en haut. Pour moi, je suis satisfait de Bayes autant que je le puis être; j'en partis le jour d'après que j'y fus arrivé; car c'est un lieu dont le séjour est

dangereux à cause qu'il a certaines qualités naturelles que les délicats ont mises en réputation.

Quoi donc? faut-il attacher sa haine à quelque lieu particulier? Non pas; mais comme une sorte d'habit sied mieux à un bonnet homme que ne ferait un autre, et que, sans aucune couleur, il choisira celle qu'il estime plus saine à une personne qui fait profession de modestie, il se trouve aussi des lieux que le sage doit éviter comme ennemis des bonnes mœurs. C'est pourquoi celui qui voudra faire retraite ne s'avisera jamais d'aller demeurer à Canope, bien que cette ville-là n'empêche personne de vivre dans l'ordre. Il n'ira pas même à Bayes, parce que c'est la retraite des vices. C'est là où l'impureté se donne le plus de licence, comme si le lieu obligeait à quelque dissolution. C'est pourquoi nous devons choisir une demeure qui soit aussi favorable à la bonté des mœurs qu'à la santé du corps. Comme je ne voudrais pas me loger dans une place patibulaire, aussi ne pourrai-je pas demeurer dans des lavernes et des caharets. Qu'est-il nécessaire de voir à tous moments des Ivrognes qui courent sur le bord d'un lac? Des gens qui font bonno chère sur des barques? Des concerts de musique qui retentissent de toutes parts, et tous les excès que la débauche la plus effrénée peut commettre et peut étaler aux yeux des hommes? Nous devons avoir soin d'éloigner de nous tout ce qui peut nous porter au vice, d'endurcir notre âme, et de lui cacher les amorce que les voluptés lui présentent. Annibal perdit sa force et son courage dans un quartier d'hiver, et ce grand homme, quo les veiges et les difficul-

necedere, quod semel tradidit nobis boni perpetua possessio est. Non deducitur virtus. Contraria enim mala in alieno herent; ideo expelli et exurbari possunt: fideliter sedent, que in locum suum veniunt. Virtus secundum naturam est; vitia iniuncta et infesta sunt. Sed quemadmodum virtutes receptæ e tire non possunt, facilisque earum tutela est; ita initium ad illas eundi arduum; quia hoc primum imbecillæ mentis atque agere est, firmidare inexpertis. Itaque cogenda est mens, ut incipiat. Deinde non est acerba medicina; protinus enim delectat, dum sanat. Aliorum remedium post amittentem voluptas est: Philosophia pariter et salutaris et dulcis est. Vale.

## EPISTOLA LI.

RELIGIENDUM ERIT SAPIENTÏ APTE QUO VITAT LOCUS.

Quomodo quisque potest, nil Lucili! Tu istie habes *Ætium*, istum nobilissimum Siciliæ montem: quem quare dixerit Messala unicum, sive Valgius (apud utrumque enim legi), non reperio; quum plurima loca evocant ignem non isolum edita (quod crebrius evenit, videlicet quia ignis in altissimum effertur), sed etiam jacentia. Nos, utrumque postumus, contenti sumus Baiis, quas postero die, quam attiperam, reliqui; locum ob hoc devitandum

quam habet quendam naturales dotes, quia ibi istum celebrandum luxuria desumpsit.

Quid ergo? ulli loco indicendum est odium? Minime! sed quemadmodum alia vestis sapienti ac probæ viro magis convenit quam aliqua, nec ullum colorem ille odit, sed aliquem putat parum aptum esse frugalitatem professio; sic regio quæ est, quam sapiens vir, aut ad sapientiam tendens, declinet, tanquam alienam bonis moribus. Itaque de securo cogitans, nunquam Canopum eligit, quumvis neminem Canopus esse frugi vetet, ne Baiis quidem. Diversorum vitiorum esse ceperunt; illic siquæ plurimum luxuria permittit; illic, tanquam aliqua licentia debeat loci, magis subit. Non tantum corpori, sed etiam moribus salubrem locum eligere debemus. Quemadmodum inter toriores habitare nolim, sic ne inter popinas quidem. Videre ebrios per littora errantes, et comensationes navigantium, et symphoniarum cantibus strepentes lacus, et alia, quæ, velut solita legibus, luxuria non tantum peccat, sed publicat, quid necesse est? Id agere debemus, ut irritamenta vitiorum quam longissime profugiamus. Indurandus est animus, et a blandimentis voluptatum procul abstrahendus. Una Hannibalem hiberna solverunt; et indomitum istum nivibus atque Alpihus virom enervaverunt fœneta Campaniæ.

tés des Alpes n'avaient pu dompter, fut abattu par les délices de Capoue : il avait vaincu par les armes, mais il fut vaincu par les vices.

Nous sommes obligés à faire la guerre aussi bien que lui, et une sorte de guerre qui n'a ni trêve ni repos ; c'est contre les plaisirs, lesquels, comme vous voyez, se sont emparés des plus fières âmes. Si l'on considère la grandeur de cette entreprise, on verra bien qu'il ne faut pas agir par manière d'acquit. Qu'al-je à foire de ces bains d'eaux chaudes, ni de ces étuves sèches qui épaisissent le corps par la sueur ? Ne sçons qu'à force de travail. Si nous faisons ce que fit Annibal, et que nous prisonns nos plaisirs durant une suspension d'armes ou d'affaires, il n'y a personne qui ne blâmât justement une telle conduite ; elle seroit dange reuse à celui même qui l'aurait achevée le défaut de ses ennemis, à plus forte raison à celui qui l'a seulement commencée. Nous devons prendre moins de licence que les soldats d'Annibal : il y a plus de péril à succomber, et plus de travail à tenir ferme. La fortune me fait la guerre ; je ne veux point lui obéir, ni recevoir le joug qu'elle me veut imposer. Au contraire, je le veux secouer, ce qui demande plus de force et de courage. Il ne faut donc pas être délicat, car, si je cède au plaisir, il l'ont céder ensuite à la douleur, au travail et à la pauvreté. L'ambition et la colère vendroient usurper la même autorité, et je serai porté, ou plutôt déchiré entre mille passions différentes. D'un autre côté, on me propose la liberté, laquelle on ne peut acquérir sans travail. Voulez-vous savoir quelle est cette liberté ? C'est de se rendre indépendant de toutes choses,

de la nécessité, des accidents, et de combattre la fortune tête à tête. Quand je verrai qu'elle aura davantage de pouvoir, alors je ferai qu'elle n'en aura plus ; lui voudrais-je obéir ayant la mort en ma disposition ?

Il est bien à propos qu'une personne qui a de telles pensées fasse choix de quelque lieu honnête et sain : car il est certain qu'une demeure trop délicieuse amollit le courage, et que la qualité d'un pays peut corrompre ou diminuer les forces. Un cheval qui s'est endurci la corne en des chemins ferrés marche à son aise en tous endroits ; mais un autre que l'on a engraisé dans des marais se fonde incontinent. Les plus robustes soldats viennent des montagnes, les lâches et les délicats naissent dans les villes et dans nos maisons. Il ne faut pas craindre que des mœurs qui ont manqué la chorée refusent les travaux de la guerre ; mais tous ces fardés et ces polis perdront courage dès qu'ils se verront couverts de poussière. Tant il est vrai qu'une éducation un peu austère affermit l'âme et la rend capable des grandes entreprises !

Il étoit plus honnête à Scipion de demeurer à Linterna qu'à Bayes durant son exil. Il ne falloit pas que sa chute fût reçue si mollement. Ceux mêmes qui, par la destinée du peuple romain, s'emparèrent les premiers de la souveraine puissance, je veux dire Marius, Pompée et César, firent aussi bâtir des maisons dans le pays de Bayes ; mais ils les placèrent sur le sommet des montagnes. Cette assiette sembloit avoir quelque chose de militaire pour découvrir aisément tous les lieux d'alentour. Si vous en considérez le plan et la situation, vous trouverez que ce sont des forte-

Armis vieti, villis victus est. Nobis quoque militandum est ; et quidem genere militie, quæ antequam quies, nunquam otium datur. Debellandum sunt in primis voluptatibus ; quæ, ut vides, sæva quoque ad se ingenta perierunt. Si quis sibi proposuerit, quantum operis aggressus sit, aciet nihil desit, nihil mollior esse faciendum. Quid mihi cum istis contentis a stagnis ? quid cum sudorosis, in quæ æque vapor corpora extenuantur includitur ? Omnis sudor per laborem erit. Si faceremus quod fecit Hannibal, ut interrupto cursu rerum, omnisque bello, fœdibus corporibus operam daretur, nemo non interpositum desiderat, victori quoque, nemo vincunt, periculosam meretur prehenderet. Minus nobis, quam illis Punicæ signa sequentibus, heet : plus periculi restat cedentibus, plus operis etiam perseverantibus. Fortuna necum bella gerit ; non sum imperata futurum ; jngum non recipio ; homo, quod majore virtute faciendum est, ascendo. Non est emolledus animus. Si voluptati essero, credendum est dolere, credendum labori, credendum est paupertati ; idem sibi in me juris esse vult et ambitio, et ira ; inter tot affectus distrabar, immo discerper. Libertas proposita est : ad hoc præmium labo-

rantur. Quæ sit libertas, queris ? Nulli rei servire, nulli necesse est, nullis casibus ; fortunam la argumentu deducere. Quo die illa me intellexero plus posse, nil poterit. Ego illam feram, quam la manu mori sit ?

Illi cogitationibus intentum loca seria sanctaque eligere oportet. Effertur animus amicitias animis ; nec dubie aliquid ad corrumperem vigorem potest regio. Quamlibet vici jumenta palantur, quorum durata in aspero singula est ; in molli palustri quoque pascunt saginata elio sustentantur ; et fortine miles ex confrago venit ; agnis est urbanus et vernus. Nullum laborem recusant manus, quæ ad arma ab aratro transferantur ; in primo deficiunt vici ille unicus et otiosus. Severior loci disciplina firmat ingenium, optumque magnis conibus reddit. Linterna honestius Scipion, quam Ballis exulabat ; ruina ejus non est loci mollior collocanda. Illi quoque, ad quos primos fortune Romani populi publicas opes transiit, C. Marius et Cn. Pompeius et Cesar, extruxerunt quidem villas in regione Baiana, sed illas impositum summis jugis montium. Videbatur hoc magis militare, ex edita sperandis late longaque subjecta. Aspice quam positionem elegerint, quibus ædificia existerint locis, et qualia ; scies non vil-



resses et non pas des maisons. Croyez-vous que Caton se soit jamais arrêté en sa maison des champs pour compter les femmes débanchées qui se promenaient sur l'eau, pour voir tant de sortes de barques peintes de diverses couleurs, et les roses qui flottaient sur le lac, ou pour entendre les sales chansons qui s'y récitait toutes les nuits? N'eût-il pas mieux aimé coucher dans la tranchée que de passer une nuit de la sorte? Qui est l'homme de cœur qui n'aimât mieux qu'une trompette l'éveillât qu'un concert de musique?

Mais c'est assez parler contre Bayes, quoiqu'on ne puisse jamais assez parler contre les vices. Je vous prie, mon cher Lucile, de leur faire la guerre sans fin et sans relâche, car ils n'ont aussi ni fin ni relâche. Défaitez-vous de tout ce qui vous ronge le cœur, et si vous ne le pouvez autrement, arrachez-vous le cœur même; surtout chassez les voluptés et ayez-les en horreur autant que ces assassins que les Égyptiens appellent Philètes ou Baiseurs; ils embrassent les passants afin de les étrangler.

## ÉPIÔTRE LII.

L'irrésolution procède d'ignorance. — Tous les vices ont des conseillers extérieurs qui les manifestent.

Qu'est-ce, cher Lucile, qui nous tire d'un côté, quand nous voulons aller d'un autre, et qui nous fait avancer quand nous voulons reculer; qui lutte contre notre âme et l'empêche de fixer ses volontés? Nous sommes toujours flottants en-

tre diverses pensées; nous ne voulons rien librement, absolument, et en tout temps. C'est, dites-vous, la folie ou l'opinion qui n'a rien de certain, et à qui rien ne saurait plaire longtemps. Mais quand et comment nous en pourrions-nous délivrer? Personne n'a la force de s'en retirer tout seul; il est besoin que quelqu'un lui prête la main et l'en dégage.

Épicure dit qu'il y a des gens qui se sont mis en quête de la vérité, et qui se sont aplani les chemins sans être aidés de personne; d'autres qui veulent être aidés, et qui ne sauraient marcher s'ils ne voient aller quelqu'un devant eux, mais qui savent bien suivre. Il estime davantage ceux qui, par un beau génie, se sont produits eux-mêmes. Le philosophe Métrodore est du second ordre. Car, quoique ce fût un excellent esprit, il n'était pas de ce premier rang, non plus que nous qui serons assez heureux, si nous avons place dans le second; aussi, ne doit-on pas mésestimer une personne qui peut se sauver par le secours d'autrui, car c'est beaucoup de se vouloir sauver. Il y a encore une autre sorte de personnes qui ne sont pas à mépriser, lesquelles on peut pousser et amener par force à la vertu. Mais ce n'est pas assez de les conduire, il faut encore, pour ainsi dire, leur faire violence; c'est ici la troisième classe. Si vous en voulez un exemple, Épicure vous produira Hermachus. Il félicite l'un et admire l'autre; car, quoiqu'ils soient tous deux arrivés à une même fin, il est toutefois plus glorieux d'avoir fait la même chose dans un sujet plus dif-

tas esse, sed castra. Habitatorum in pulis nunquam fuisset in miera Catonem, ut praeternavigantes adulteras dinumeraret, et tot aspiceret genera cymbarum variis coloribus picta, et fluitantem toto lacu rosam, ut audiret canentium nocturnus convicia? nonne mihi ille intra valum maluisse, quam quam noclem inter talia duxisse? Quidni malit, quisquis vir est, somnum suum elusisse, quam symphoniam, rumpi? — Sed satis diu cum Baia litigavimus, nunquam satis cum vitiis; quae, oro te, mi Lucile, persequere sine modo, sine fine; nam illis quoque nec finis est, nec modus. Proinde quaecumque cor tuum laedit; quae si aliter extrahi nequirent, cor ipsum cum illis revellendum erit. Voluptates praecipue exturba, et invisissimas habere: latrocinum more, quos Philæta Aegyptii vocant, in hoc nos amplexantur, ut strangulent. Vale.

## EPISTOLA LIII.

OMNES SAPIENTIAM AFFECTANTES INDIGERE ADIUTORIO: BOVEN DE CER ELIGENDUM.

Quid est hoc, Lucile, quod nos alio tentantes alio trahit, et eo, unde recedere cupimus, impellit? quid cunctatur cum animo nostro, nec permittit nobis quicquam semel velle? Fluctuamus inter varia consilia; nihil libere

volumus, nihil absolute, nihil semper. — Stultitia, inquit, est, cui nihil constat, nihil diu placet. — Sed quomodo nos, aut quando, ab illa reuellemus? Nemo per se satis valet, ut emergat; oportet maiorem aliquis porrigat, aliquis educat. Quosdam ait Epicurus ad veritatem sine ullo adiutorio contendere: ex his se; fecisse sibi ipsam viam; hos maxime laudat, quibus ex se impetus fuit, qui se ipsi protulerunt; quosdam indigere ope aliorum: non ituros, si neque praesensserit, sed bene secuturos; ex his Metrodorum ait esse. Egregium hoc quoque, ad secundae sortis, ingenium. Nos ex illa prima nota non sumus; bene nobiscum agitur, si in secundam recipimus: ne hanc quidem contempseris hominem, qui alieno beneficio esse salvus potest; et hoc multum est, velle servari. Praeter hanc ad hoc inventas alios genus hominum: ne ipsum quidem fastidium, eorum, qui cogi ad rectum compellere possunt; quibus non ducit tantum opus sit, sed adiutore, et (ut ita dicam) coactore. Hic tertius color est. Si quis huius exemplar, Hermachum ait Epicurus talem fuisse. Itaque alteri magis gratulantur, alterum magis suspiciunt. Quamvis enim ad eundem finem uterque pervenerit, tamen maior est laus, idem effectus in diffinitione materia. Pula enim duo aedificia exalta esse, ambo paria, itaque exercita atque magnifica: alterum, pula, arenae accepti;

facile. Supposez que deux maisons aient été bâties de parçaille hauteur et avec une égale magnificence, l'une, sur un terrain ferme et solide, où l'ouvrage a paru et s'est élevé en peu de temps; l'autre, dans un lieu glissant et marécageux, où l'on n'a trouvé la terre ferme, pour y poser les fondements, qu'après un long travail; on voit en l'une le bâtiment entier; une bonne partie de l'autre et la plus difficile est cachée. De même il y a des esprits qui sont vifs et aisés, d'autres qu'il faut (comme l'on dit) forger à coups de main, et leur donner les premiers fondements. C'est pourquoy je dis que ceux-là sont plus heureux qui n'ont point trouvé de difficulté dans eux-mêmes, et ces autres plus obligés à leurs soins, d'être parvenus à la sagesse en forçant la malignité de leur naturel.

Sachez que nous sommes de ces derniers, et que l'on nous a mis dans un chemin difficile et fâcheux; nous y rencontrons partout des obstacles; combattons donc, et prenons l'assistance de quelqu'un. De qui? me demanderez-vous. Il n'importe, de celui-ci ou de celui-là; mais à condition de retourner à ces premiers qui n'ont plus rien à faire, soit anciens ou modernes, car ils nous peuvent également aider. Au regard des modernes, évitons, s'il est possible, ces grands parleurs qui débitent force lieux communs, et qui manquent de sincérité. Mais faisons choix de ces personnes qui enseignent par leur exemple, qui montrent ce qu'il faut faire en le faisant eux-mêmes, qui ne font jamais ce qu'ils ont une fois condamné, et que l'on admire davantage à les voir qu'à les entendre.

Je n'empêche pas pour cela que vous n'alliez en-

tendre ceux qui ont coutume de donner entrée au peuple, et de discourir en public, non par vanité, mais à dessein de s'amender eux-mêmes en corrigeant les autres. Car y a-t-il rien de plus honteux à la philosophie que de rechercher ainsi les applaudissements? Le malade s'amuse-t-il à louer le chirurgien, tandis qu'il lui fait des incisions? Taisez-vous, écoutez, et laissez-vous pauser; vous avez beau faire des exclamations, je ne les prendrai que pour des eris qui vous échappent lorsqu'on vient à toucher votre mal. Voulez-vous montrer que c'est la grandeur des choses qui vous émeut et qui vous rend actif? Je le veux bien, et que vous disiez même votre sentiment sur ce que vous trouverez de meilleur. Pythagore obligeait ses disciples à un silence de cinq années. Croyez-vous qu'il leur fût permis de parler et de faire des éloges dès le premier jour? Mais quelle faiblesse à un philosophe de se réjouir des applaudissements que lui donnent des ignorants au sortir de son audience? Quelle satisfaction peut-il recevoir de gens auxquels il n'en saurait donner? Fabianus, autrefois, discourait devant le peuple; mais on l'écoutait modestement. Il est vrai que l'on s'écriait quelquefois; mais on y était excité par la sublimité de ses pensées, et non par la fluidité de son discours, ni par la douce cadence de ses périodes. Il est pourtant permis quelquefois de donner des louanges; mais il est juste de mettre quelque différence entre les applaudissements du théâtre et ceux des écoles.

Si l'un y prend garde, toutes les choses du monde ont certaines marques qui les font connaître, et l'on peut juger des mœurs d'une personne

illie protinus opus crevit : alterum fundamenta lass habet, in mollem ac fluidam humum missa, multatque laboris exhaustum est, dum pervenitur ad solidum. Apparet in altero quiddam factum est; alterius magna pars et difficilior latet. Quædam ingenia facilia et expedita; quædam manu, quod alunt, facienda sunt, et in fundamentis suis occupanda. Itaque ego illum feliciorum dixerim, qui nihil negotii secum habuerit; hunc quidem de se melius meruisse, qui malignitatem nature suæ viciit, et ad sapientiam se non perduxit, sed extraxit. Hoc durum et laboriosum ingenium nobis datum scias licet; imus per obstantia. Itaque pugnemus, aliquorum invocemus auxilium!

Quem, inquis, invoco? huic, aut illum? — Tu vero etiam ad priores revertere, qui vacant; adjuvare nos possunt non tantum qui sunt, sed et qui fuerunt. Ex his autem, qui sunt, eligamus non eos, qui verba magna celeritate præcipitant, et communes locos volunt, et in privato circulantur; sed eos, qui vitam docent, qui, quam dixerint quid faciendum sit, probant faciendo; qui docent quid vitandum sit, nec nunquam in eo, quod faciendum dixerint, deprehenduntur. Eum erige adjuvorem, quem magis admireris quam videris, quam quam audieris. Nec ideo

te prohibuerim hoc quoque audire, quibus admittere populum ac disserere consuetudo est; si modo hoc proposito in turbam procedat, ut meliores fiant, faciantque meliores; si non ambitionis hoc causa exsercet. Quid enim turpius philosophia captante clamores? Numquid eger laudat medicum secantem? Tacete, favete, et præbete vos curationi: etiam si exclamaveritis, non attiter audiam, quam si ad tactum vitiorum vestrorum ingenitica. Testari vultis attendere vos, moverique magnitudinem rerum? sane liceat! Ut quidem judicetis, et feratis de meliore suffragium, quidni non permittem? Apud Pythagoram discipulis quinque annis tacendum erat; utinam ergo existimus, statim illis et loqui et laudare liceat? Quanta autem dementia ejus est, quem clamores imperitorum hitem ex auditorio dimittant? Quid letaris, quod ab hominibus his laudaris, quos non potes ipse laudare? Dissererat populo Fabianus; sed audiebatur modeste: erumpebat interdum magnus clamor laudantium, sed quem rerum magnitudo evocaverat, non sonus inoffensus ac molliter orationis elapsæ. Intersit aliquid inter clamorem theatri, et scholæ: est aliqua et laudandi licentia, omnium rerum, si observentur, indicia sunt;

par ses moindres actions. On connaît un impudique à son port, au mouvement de ses mains et de ses yeux; à un doigt porté à la tête d'un certain air, quelquefois à une seule réponse. On connaît un méchant homme à son rire, un fou à son visage et à sa contenance; car tous ces gens-là ont des caractères particuliers qui les découvrent. Enfin, l'on connaît ce que veut un philosophe, si l'on considère la manière dont on le loue. Car vous voyez de tous côtés des auditeurs qui battent des mains devant lui, tandis qu'il parle; et au-dessus une foule de gens qui le regardent et qui l'admirent. Mais si vous y prenez garde, on ne le loue pas, on se moque plutôt de lui. Laissons ces acclamations pour les sciences qui veulent donner du plaisir au peuple, et faisons révérer la philosophie. Il faut néanmoins permettre quelquefois aux jeunes gens de suivre le mouvement de leur esprit; mais cela n'arrivera que lorsqu'ils ne pourront plus garder le silence. Cette sorte de louange sert pour échauffer les auditeurs et pour animer la jeunesse, que l'on doit émouvoir plutôt par la dignité de la matière que par l'artifice des paroles; autrement, l'éloquence serait nuisible, parce qu'on la rechercherait toute seule, et non pas les choses qu'elle enseignerait. Je n'en dirai pas davantage pour le présent, car cela serait trop long, et demanderait un discours à part; savoir comment on doit parler au peuple, et comment il doit écouter. Certainement on a fait grand tort à la philosophie quand on l'a ainsi prostituée au public; mais elle pourra un jour être enseignée dans les cabinets, lorsqu'elle aura trouvé

des ministres déintéressés, et non pas des marchands qui en trafiquent.

## ÉPIÔTE LIII.

Les misères de l'âme sont différentes de celles du corps; car plus elles sont grandes, moins on les sent. — La philosophie demande l'homme tout entier, et, l'apprenant de bien, elle le met au-dessus de la fortune.

Que ne peut-on pas me persuader, après m'avoir fait consentir à me mettre sur la mer? Elle était calme lorsque je m'embarquai; mais l'air était chargé de nuages fort épais, qui ont coutume de se résoudre en pluie ou en vent. Quoiqu'en temps fût assez incertain, je crus, toutefois, que je pourrais échapper, vu le peu de chemin qu'il y a de Naples à Pouzzoles. Et, pour y arriver plus tôt, je tirai droit en haute mer vers Nesida, évitant, par ce moyen, toutes les rades et les détours. Quand je fus avancé de telle sorte qu'il n'y avait pas plus de chemin à passer outre, qu'à retourner, le calme, qui m'avait engagé, se changea; le temps n'était pas encore formé, mais la mer commençait à s'émouvoir et le flot devenait déjà plus fréquent. Je priai le patron qu'il me mit à terre en quelque endroit; il me répondit que ces rives-là étaient difficiles et de mauvais abord, et que dans les gros temps il ne craignait rien tant que la terre. J'étais si tourmenté, que je ne songeais point au péril; car j'avais une envie de vomir, sans effet, causée par une hâte émue qui ne pouvait se décharger. Je pressai donc le maître du vaisseau, et je l'obligeai, qu'il voulût ou non, de me mener vers

et argumentum morum ex minimis quoque licet capere. Impudicum et incesus ostendit, et manus nota, et unum interdum responsum, et reclusus ad spatium digitus, et flexus oculorum; improbum interdum risus; insanum vultus habitusque demonstrat. Illa enim in apertum per notas exant. Quisquisque sit, scies, si, quemadmodum laudet, aspexeris. Illa quoque illinc philosophum minus audiri intonat, et super ipsum caput mirantium turba consistit. Non laudari ille nunc, si intelligis, sed contematur. Relinquantur hinc voces illis artibus, que propositum habent populi placere: philosophia adoleat. Permittendum erit aliquando juvenibus sequi impetum animi; tunc autem, quum hoc ex impetu facient, quum silentium sibi imperare non poterunt. Talis laudatio aliquid exhibitionis offert ipsis audientibus, et animos adulescentium extimulat. Ad rem commoveantur, non ad verba composita: aliqui nocet illis eloquentia, si non rerum cupiditatem facit, sed aut. Differam hoc in presentia; desiderat enim propriam et longam executionem, quemadmodum populo discendum, quid sibi apud populum permittendum sit, quid populi apud se. Dominum quidem fecisse philosophum non erit dubium, postquam prostituta est: sed potest in penetratibus suis ostendi,

si modum non instigare, sed antistitem nasci est. Vale.

## EPISTOLA LIII.

PLUTARQUE VITIENUS AVOIR UN DEVOIR ENVERS LUI, QUE LA PHILOSOPHIE ET L'ÉTENDUE ET SAGE.

Quid non potest mihi persuaderi, cui permissum est ut navigarem? Solvi mari languido; erat sine dubio certum grave sordidis nubibus, que fere aut in equum, aut in ventum resolvuntur; sed potui tam parva millia a Parthenope ius usque Puteolos subripi posse, quavis dubio et impendente caelo. Itaque, qui celeriter eviderem, profusa per altum ad Nesida direxi, praecursurus omnes sinus. Quum jam eo processissem, ut mea nihil interesset, utrum irem, an redirem; primum equissimis illis, que me corruerant, perit: nondum erat tempestas, sed iam inclinatio maris, ac subinde crebris fluctibus. Cui gubernatorem rogare, ut me in aliquo litore exponeret. Alibi ille, spera esse et importuna, nec quidem se aequo in tempestate timere, quam terram. Pejus autem rebar, quum ut mihi periculum succurreret; nausea enim me, segnis mare, et sine exitu, torquibat, que lilem movere, nec effudit. Instati itaque gubernatori, et illum, vellet nollet, coegi petere litus. Corpus ut vitulium

le bord. Quand je m'en vis assez proche, je n'attendis pas qu'on fit rien de ce que dit Virgile, ni que l'on tournât la proue vers terre, ni que l'on jetât l'ancre en mer; mais, me ressouvénant de ce que j'avais fait autrefois, je me jetai dans l'eau, étant craint d'une mante velue comme si j'eusse voulu prendre un bain d'eau froide. Combien pensez-vous que j'aie souffert en traversant des rochers, en cherchant ou en me faisant un chemin? Je connus bien alors que les mariniers avaient raison de craindre la terre; car je souffris des maux incroyables, jusqu'à ne pouvoir plus me porter moi-même. Ne vous imaginez pas que la mer fût si contraire à Ulysse qu'il fit naufrage en tous les endroits; au moins il avait l'avantage de venir facilement. Pour moi, si jamais je m'embarque, je souhaite de n'arriver que vingt ans après où je voudrai aller.

Après que mon estomac fut un peu remis (car vous savez que ce mal ne cesse pas aussitôt qu'on est hors de la mer), et que l'on m'eût oint tout le corps, je commençai à penser en moi-même combien nous oublions facilement nos défauts même corporels qui se présentent à toute heure, à plus forte raison ceux de l'âme, qui sont d'autant plus grands qu'ils sont plus cachés. Une légère émotion nous peut tromper; mais, si elle augmente et que la fièvre y mette le feu, il n'y a point d'homme si dur et si patient qui ne l'avoue. On a mal aux pieds, on sent comme des points dans les jointures; on dissimule encore, et l'on feint de s'être donné une entorse ou de s'être foulé dans quelque exercice violent; jusque-là le mal

est douloureux, et l'on ne sait quel nom lui donner. Mais, quand il est descendu aux talons, on est bien contraint d'avouer que c'est la goutte. Tout le contraire arrive dans les maladies de l'âme: plus elles sont grandes, moins on les sent. Ne vous en étonnez pas, mon cher Lucile. Car celui qui dort légèrement songe quelquefois, et, on dormant, il s'imagine dormir en effet; mais un profond sommeil plonge l'âme si avant, qu'elle demeure sans fonction. Savez-vous pourquoi personne n'avoue ses défauts? C'est parce qu'il y est encore engagé. Il faut être éveillé pour conter ses songes, et c'est un signe d'un esprit sain que de confesser ses fautes.

Éveillons-nous donc, afin que nous puissions connaître nos erreurs; mais il n'y a que la philosophie qui nous puisse éveiller. Elle seule est capable de dissiper ce sommeil profond et léthargique où nous nous trouvons plongés. Donnez-vous tout entier à cette maîtresse; vous vous rendrez digne d'elle, comme elle est digne de vous. Embrassez-vous l'un l'autre, et refusez ouvertement votre affection à tout autre chose; il ne faut pas philosopher par manière d'acquies. Si vous étiez malade, vous quitteriez le soin du ménage, vous oublieriez les affaires du barreau, et vous ne voudriez pas aller plaider une cause pour quelque personne que ce fût: vous ne songeriez qu'à vous guérir. Quoi donc? ne ferez-vous pas maintenant la même chose? Quittez toutes ces occupations, et travaillez à la réformation de vos mœurs. On n'y réussit guère quand l'on est embarrassé d'affaires. La philosophie est une souveraine qui dispose du

attingimus, non exspecto, ut quidquam ex præceptis Virgillii fiat,

Obvertant pelago proas...

sunt

Ancora de proas jaciatur....

sed, memor artificii mei, votis frigida cultor, mitto me in mare, quomodo psychrolutam decet, gausapat. Que pulas me possum, dum per aspera erepo, dum viam quero, dum facio? Intellexi non immerito nantis terram timeri. Incredibilis sunt que talarum, quem me ferro non possem. Illud scio, Ulyssem non fuisse tam irato mari natum, ut ubique naufragia faceret: nauaseul erit. Et ego, quocumque navigare debuero, vicesimo anno perveniam.

Ut primum stomachum, quem scis cum mari nauseam efflagere, collegi, ut corpus unctione recreavi, hoc corpi mecum cogitare, quæta nos vitiorum nostrorum sequetur oblitio, etiam corporalium, que satunde admonent sui; nedum illorum, que eo magis latent, quo majora sunt. Levis aliquem motineculæ decipit; sed quam crevit, et vera febris exarsit, aliam duro et persequentis confessione exprimit. Pedes dolent, articuli punctineculas sentiant; adhuc dissimulamus; et aut talam extorresse dicimus, aut in exercitatione aliqua laborasse. Dubio et in-

cipiente morbo, curruntur nomen; qui ubi jam talaris caput intendere, et utrosque pedes fecit dexteris, necesse est podagram fateri. Contra eventum in his morbiis, quibus afficiuntur animi; quo quis pegus se habet, minus sentit. Non est quod mireris, Lucii carissime. Nam qui leviter dormit, et species secundum quietem capit, aliquando dormire se dormiens cogitat: gravis sapor etiam somnia exstinguit, animique alius mergit, quam ut nisi illo intellectu sinat. Quare vitia sua nemo confitetur? Quis etiam nunc in illis est. Somnium narrare, vigilantis est; et vitia sua confiteri, sanitatis indicium est. Expergissimus ergo, ut errores nostros coarguere possimus: sola autem nos Philosophia excitabit, sola somnum exculet gravem. Illi te totam dedici: dignus illa es; illa digna te est. Ille in complexum alter alterius; omnibus aliis rebus te nega, forlitter, aperte! Non est quod precario philosophia. Si perper eas, curam intermissis rei familiaris, et forensis tibi prægia existissent, nec quæquam tanti putares, cui advenas in remissione descenderes; toto animo id ageres, ut quam primum morbo liberareris. Quid ergo? non et nunc idem facies? Omnia impedimenta dimitte, et vacæ bonæ menti; nemo ad illam pervenit occupatus.

Exercet Philosophia regnum animi; dat tempus, non

temps; mais on ne le partage point avec elle. Ce n'est point un ouvrage que l'on puisse remettre à sa commodité. C'est une maîtresse qui est toujours présente et qui commande de vive voix.

Alexandre répondit à une ville qui offrait de lui abandonner moitié de son territoire et de tous ses biens : « Je suis venu en Asie, non pas pour recevoir ce que vous me donneriez, mais afin que vous ossiez ce que je voudrais vous laisser. » La philosophie dit la même chose à toutes sortes de personnes : « Je ne veux point du temps que vous pouvez avoir de reste, mais vous aurez celui que je vous accorderai. » Donnez-lui donc tous vos soins, attachez-vous auprès d'elle, faites-lui la cour, et mettez un grand intervalle entre vous et le reste des hommes. Vous irez bien loin devant eux, et vous suivrez les dieux de fort près. Voulez-vous savoir la différence qu'il y a entre eux et vous? C'est qu'ils vivront plus longtemps que vous. Mais le sage est aussi content de la durée de sa vie, que Dieu l'est de son éternité; et c'est le propre d'un bon ouvrier de tout enfermer dans un petit espace. Il y a encore une chose en quoi le sage a quelque avantage sur Dieu : c'est qu'il possède la sagesse par acquisition, et Dieu ne la possède que par nature. Voilà une chose bien excellente d'avoir la faiblesse d'un homme et la tranquillité d'un Dieu! Vous ne sauriez croire combien la philosophie est un fort rempart contre tous les assauts de la fortune. Elle est ferme et solide, il n'y a point de trait qui la puisse entamer. Elle rompt les coups les plus légers en leur présentant le sein, et renvoie les autres contre ceux mêmes qui les ont tirés.

## ÉPIÔRE LIV.

Il parle d'une courte haleine, à quoi il était sujet, et, par un faux raisonnement, il tâche de prouver qu'il n'y a nul sentiment après la mort.

La maladie avait fait une assez longue trêve avec moi; mais elle m'a repris tout d'un coup. C'est avec raison que vous me demandez quelle sorte de maladie; car il n'y en a point que je ne eroie avoir éprouvée. Il y en a, toutefois, une à laquelle je suis plus sujet; je ne sais pourquoi je la nommerais *asthme*, qui est un mot grec, puisque je la puis appeler proprement courte haleine : elle ne dure pas, et son effort, qui vient comme un orage, se passe en moins d'une heure; car, qui pourrait être longtemps à expirer? Je erois avoir eu ma part de tous les maux les plus dangereux; mais je n'en ai point trouvé de si fâcheux que celui-là; parce que d'avoir les autres, quels qu'ils soient, ce n'est, après tout, qu'être malade; mais d'avoir l'*asthme*, c'est rendre l'esprit. C'est pourquoi les médecins l'appellent une méditation de la mort. Ce manque de respiration fait à la fin ce qu'il a plusieurs fois essayé. Ne croyez pas aussi que je me réunisse ou vous écrivant ceci, comme si j'étais échappé; si je prenais cette cessation pour une entière guérison, je serais aussi ridicule que celui qui penserait avoir gagné son procès pour avoir obtenu un délai.

Durant ma suffocation, je n'ai pas laissé de me consoler par des pensées douces et fortes. Qu'est-ce quo cela? disais-je en moi-même; la mort me met bien souvent à l'épreuve; qu'elle fasse ce qu'il

accipit. Non est res subseciva : ordinaria est; domina est; adest et jubet. Alexander cuiusdam civitatis, portem agrorum et dimidium rerum omnium promittenti : « Eo, inquit, proposito in Asiam veni, non ut id acciperem quod dedissetis, sed ut id haberetis, quod reliquisset. » Idem Philosophia rebus omnibus : « Non sum hoc tempus acceptura, quod vobis superfluerit; sed id habebitis, quod ipse erogavero. » Totum huc convertere mentem, hunc asside, hanc cole; longum intervallum inter te et ceteros fiat! Omnes mortales multo antecedes, non multo te Dii antecedit. — Quid inter te et illos intervallum sit, queris? — Dulcius erunt. At, nichilominus, magni artificis est elusisse totum in exiguo. Tantum sapienti sua, quantum Deo omnis aetas patet. Est aliquid, quo sapiens antecedit Deum : ille beneficio naturæ non timet, suo sapientia. Ecce res magna, habere inbecillitatem hominis, securitatem Dei! Incredibilis Philosophiæ vis est ad omnem fortuitam vim retundendam. Nullum telum in corpore ejus adest; munus est et solida : quædam defatigat, et velut levita tela saxum effodit; quædam disciunt, et in eam usque, qui miserat, respicit. Vale.

## ÉPIÔTOLA LIV.

SA SUSPENSIO AFFECTU ERGE, JANQUE MORTE ERGE PROPRIO QUIOREM ERGE ORDINE PARATUM.

Longum mihi commentum dederat mala valetudo; repente me invasit. — Quo genere? inquit. — Procerus merito interrogas; adeo nullum mihi ignotum est. Un tamen morbo quasi assignatus sum, quem quare græco nomine appellem, nescio; satis enim apte dici *suspensio* potest. Brevi autem valde, et procelle stimula, est impetus; intra horam fore desinit. Quis enim diu expirat Omnia corpora aut incommoda, aut pericula, per me transierant; nullum mihi videtur molestum. Quidam aliud enim, quiddam est, argotum est; hoc, animam agere. Itaque medici hanc meditationem mortis vocant. Facit enim aliquando spiritus ille, quod sæpe conatus est.

Hilarem me putas hæc tibi scribere, quia effugi? Si hoc sine quasi bona valetudine deleator, tam ridicula facio, quam ille, quisvis vicissim se ponit, quum viduonem distulit. Ego vero et in ipsa suffocatione non desili cogitationibus latis ac fortibus acquiescere. Quid hoc, inquam, est? tam sæpe mors expulsi me faciat! At ego illam diu expertus sum. — Quando? inquit. — Au-

lui plaira, il y a longtemps que je la connais. Mais quand? me demanderez-vous : avant que je fusse né; car, n'être point, c'est être mort : je sais maintenant ce que c'est. Il en sera de même après moi, qu'il en a été devant moi. S'il y a quelque douleur après qu'on sera parti du monde, il faut qu'il y en ait eu avant que l'on y soit entré. Mais nous n'en sentions point alors. Dites-moi, je vous prie, ne serait-ce pas une grande sottise de s'imaginer qu'un flambeau soit en pire état quand il s'éteint, qu'il n'était avant qu'il fût allumé? Il en est de même de nous; nous sommes allumés, puis éteints. J'avoue que dans cet intervalle nous souffrons quelque chose; mais devant et après on ne doit rien craindre. Notre erreur, si je ne me trompe, mon cher Lucile, vient de ce que nous considérons uniquement que la mort nous suivra, sans nous représenter qu'elle ne suivra que comme elle a précédé. Tout ce qui est devant nous tient lieu de mort à notre égard; car, qu'importe-t-il de ne point commencer, ou de cesser d'être, puisque l'un et l'autre se réduit à un même état, c'est-à-dire de n'être point?

Je m'entretiens toujours de ces réflexions secrètes; car j'avais perdu l'usage de la parole; cependant cette suffocation, étant dégénérée en une difficulté de respirer, me donna plus de relâche; elle s'apaisa, et enfin se dissipa. Mais, quoiqu'elle soit cessée, je n'ai pas encore la respiration bien libre, je sens quelque chose qui la retient et la retarde. Que je respire comme je pourrai, pourvu que je ne soupire point dans l'âme. Mais je vous donne parole que je ne tremblerai point lorsque je me verrai à l'extrémité; j'y suis tout préparé,

et je ne me soucie pas quand ce jour arrivera. Je ne me propose point pour exemple; car on ne doit imiter et louer que celui qui n'a point regret de mourir, quoiqu'il ait du plaisir à vivre. En effet, quel honneur y a-t-il de sortir lorsqu'on est chassé? Il y en a, toutefois, en cette rencontre. On me chasse, à la vérité; mais c'est comme si je sortais volontairement. C'est pourquoi le sage n'est jamais ébassé; car ce mot veut dire être jeté hors d'un lieu d'où l'on ne veut point sortir. Mais le sage ne fait rien malgré lui; il prévient la nécessité, et veut ce qu'elle le forcerait de vouloir.

## ÉPÎTRE LV.

La délicatesse nous interdit enfin l'usage des parties que nous avons laissées longtemps inutiles. — La solitude sert quelquefois de prétexte à la faiblesse.

Je me suis fait porter en chaise et j'en reviens aussi fatigué que si j'avais autant cheminé que j'ai été assis. C'est une peine que d'être porté longtemps, et peut-être d'autant plus grande qu'elle est contre la nature, qui nous a donné des pieds pour marcher, ainsi que des yeux pour voir. Mais les délices nous ont affaiblis, et nous nous trouvons hors d'état de pouvoir faire ce que pendant un longtemps nous n'avons pas voulu faire. Il m'était nécessaire de prendre de l'exercice pour dissiper une bile qui s'était épanchée dans ma gorge, et pour soulager ma respiration qui était incommodée. Quoi que c'en soit, je me suis bien trouvé de cette agitation; c'est ce qui m'a obligé de me faire porter plus longtemps, convié d'ailleurs par la beauté du rivage qui s'étend depuis

sequam nascere. Mors est, non esse; id quod ante fuit : sed, id quale sit, jam acio; hoc erit post me, quod ante me fuit. Si quid in hac re tormenti est, necesse est et fuisset, antequam prodiremus in lucem : atqui nullam sensimus fuisse vexationem. Rogo, non stultissimum dicas, si quis extinguit lucernam pejus esse, quam extincta est, quam antequam accenditur? Nos quoque et accendimus, et extinguimur; medio illo tempore aliquid patimur : utriusque vero alia securitas est. In hoc enim, mi Lucili, nisi fallor, erramus, quod mortem judicamus sequi; quoniam illa et præcesserit, et secutura sit. Quidquid ante nos fuit, mors est. Quid enim refert, utrum non incipias, an desinas? quum utriusque rei hic sit effectus, non esse.

Hic et hujusmodi exhortationibus (tacitis scilicet, nam verba locus non erat), aliquot me non desii; deinde paulatim suspirium illud, quod esse jam anhelitus corperat, intervalla majora fecit, et retardatum est, ac remansit. Nec adhuc, quamvis desierit, ex nostra fuit spiritus : sentio hesitationem quendam ejus et moram. Quomodo vult? quomodo non ex animo suspirat. Hoc tibi de me recipe; non trepidabo ad extrema; jam preparatus sum;

nihil cogito de die toto. Illam laeta et imitari, quem non piget mori, quomodo vult vivere. Que enim virtus est, quum ejicaris, exire? Tamen est et hic virtus : ejicior quidem, sed tanquam exeam. Et ideo nunquam ejicior Sapiens : quia ejicit est inde expelli, unde invitatus recedas. Nihil invitatus facit Sapiens; necessitatem effugit, quia vult quod cunctetur est. Vale.

## EPISTOLA LV.

DE VASTE VILLA I DE BONO MALOQUE OTIO.

A gestatione quam maxime venio; non minus fatigatus sum, quam si tantum ambulassem, quatenus sedi. Labor est enim et diu ferri, ac nescio an eo major, quia contra naturam est, quæ pedes dedit, ut per nos ambularem; et oculos, ut per nos videremus. Debilitatem nobis indixere delicia; et quod diu noximus, posse desinimus. Mihi tamen necessarium erat cunctare corpus; ut, si vis bilis incederet faucibus, discerneretur; si vis ipse ex aliqua causa spiritus densior erat, extenuaret illum jactatio; quam profuisse mihi sensi. Ideo diutius vehi perseveravi, invitante ipso litore, quod inter Cumas et Serviliæ Vastæ

Cumque jusqu'à la maison de Servilius Vatia, comme une langue de terre; car il est clos de la mer d'un côté, et d'un lac de l'autre. Ce rivage était plus ferme que de coutume, à cause d'un orage qui était arrivé un peu auparavant. Car vous savez que le flot, quand il est fréquent et poussé de force, rond le bord de l'eau uni, au lieu qu'il devient inégal durant un long calme, l'humidité qui lio le sable venant à se dessécher.

Je commençai, selon ma coutume, à regarder à l'entour si je ne trouverais rien dont je pusse tirer quelque profit. J'arrêtai mes yeux sur une maison qui appartenait autrefois à Vatia. Cet homme riche et prêtreien, qui n'était connu que par son oisiveté, s'y retira durant sa vieillesse, et cela seul le faisait estimer heureux; de façon qu'autant de fois qu'on voyait périr les amis d'Asinius Gallus, aussi bien que ceux qui avaient haï ou aimé Séjan, car la diversité des temps fit qu'il fut également dangereux d'avoir servi ou offensé ce dernier, tout le monde s'écriait: « O Vatia! il n'y a que vous qui sachiez vivre. » Mais en vérité il savait mieux se cacher qu'il ne savait vivre. Il y a grande différence entre le repos et la lâcheté. Pour moi, je ne passais jamais devant cette maison lorsque Vatia vivait encore, que je ne disse: « Ci-gît Vatia. » Cela fait bien voir, mon cher Lucile, que la philosophie est quelque chose de si saint et de si vénérable, que l'on estime même ce qui en porte une fausse ressemblance. Le vulgaire, séduit par l'apparence, se persuade qu'un homme oisif est incontinent tranquille et content, et qu'il vit à soi-même, quoique rien de tout cela ne puisse convenir qu'à l'homme sage. Car, en premier lieu,

il sait bien vivre, et comme il ne se soucie de rien, il sait vivre à soi. En vérité, ce lâche qui fuit le monde et les affaires, et qui s'est baïni de la société des hommes à cause du mauvais succès de ses convoitises, qui ne saurait voir la félicité des autres, et qui s'est enfermé dans un cachot comme un animal timide et paresseux; ce lâche, dis-je, ne vit point pour soi. Mais, ce qui est honteux, il vit pour son ventre, pour le sommeil et pour l'impudicité. Quoique l'on ne vive pour personne, il ne s'ensuit pas que l'on vive pour soi; mais c'est une si belle chose de demeurer ferme dans une résolution que l'on a prise une fois, que la paresse même acquiert de l'autorité, quand elle est persévérante.

Pour la maison, je ne saurais vous en rien dire de certain, car je n'en ai vu que le dehors. Il y a deux grottes de pareille largeur, faites à la main, avec beaucoup de dépense, dont l'une n'est jamais éclairée du soleil, l'autre en est brûlée jusqu'au soir. On voit un ruisseau qui coule en forme de canal entre deux rangs de platans, et qui se va décharger dans la mer et dans le lac d'Achéron; il fournit du poisson en abondance; car l'en n'y pêche point tandis que la mer est libre; mais en y a recours aussitôt qu'il fait quelque orage. Ce qu'il y a de plus commode en cette maison, c'est que Bayes est derrière son enclos, et qu'elle jouit de ses délices sans avoir part à ses inconvénients. Voilà ce que j'ai trouvé de plus recommandable. Mais je crois que c'est une demeure propre à toutes saisons, car elle est exposée au vent du couchant, qu'on appelle Favonius, et le reçoit si à propos qu'elle l'ôte à Bayes. Vatia avait

villam curvatur; et hinc mari, illinc loca, velut angustum iter, clauditur. Erat enim a recenti tempestate moris apertum. Fluctus autem illud, ut scis, frequens et concitatus exaequat; longior tranquillitas solvit, quam arena, quae humore alligatur, succus abesset. Ex consuetudine tamen mea circumpicere coepi, an aliquid illuc invenirem, quod mihi posset bono esse; et directi oculus in villam, quae aliquando Vattiae fuit. In hac ille praetorius dives, nulla alia re quam otio notus, coarsuit, et ob hoc unum felix habebatur. Nam quoties aliquos amicos Asinii Galli, quoties Sejani odium, deinde amor meruerat (a quo enim offensus illum, quam amasse, periculosum fuit); exclamabant homines: « O Vatia, solus scis vivere! » At ille latere sciebat, non vivere.

Multum autem interest, utrum vita tua otiosa sit, an ignava. Nunquam iller hanc villam Vatia vivit praeterebam, quum ut dicerem: « Vatia hic situs est. » Sed adeo, mi Lucili, Philosophia sacrum quiddam est, et venerabile, ut etiam, si quid illi simile est, mendacior placeat. Otiosum enim hominem, seductum existimat vulgus, et securum, et se contentum, sibi que viventem; quarum nihil ulli contingere, nisi sapienti, potest. Ille quidem, nulla

re sollicitus, scit sibi vivere; ille enim, quod est primum, scit vivere. Nam qui res et homines fugit, quem expulsiat suarum infelicitas relegavit; qui alios feliciores videre non potuit; qui, velut timidum atque inertem animal, metu obstitit; ille sibi non vivit, sed, quod est turpissimum, tendit, somno, libidine. Non continuo sibi vivit, qui nemini. Adeo tamen magna res est constantia, et in proposito suo perseverantia, ut habet auctoritatem incerta quoque peritiam.

De ipsa villa nihil possum tibi certi scribere; frontem enim ejus tantum novi, et exposita, quae ostendit etiam transeuntibus. Spectantur autem duo magni operis, culvis ita aeterni pares, manu factae; quarum altera solem non recipit, altera usque in occidentem tenet. Platanorum medius rivus, et a mari, et ab Aetherasio lacu receptus, Euripi modo dividit; ostendis placibus, etiam si tardius exhaustiatur, sufficiens. Sed illi, quum inare potest, paratur: quum tempestas piscatoribus dedit ferias, manus ad porata porrigitur. Hoc tamen est commodissimum in villa, quod Baias trum parietem habet: incommodis illarum caret, voluptatibus fruuntur. His laudae ejus ipse novi: esse illam totius anni credo. Occurrit enim Favon-

ou raison de choisir ce lieu pour y passer doucement sa vieillesse. Il est pourtant vrai que la disposition du lieu ne contribue pas beaucoup à la tranquillité; c'est l'esprit qui donne le goût à toutes choses. J'en ai vu qui trouvaient du chagrin en de fort belles maisons, et des affaires au milieu de la solitude.

Ne dites donc pas que ce qui empêche que vous ne soyez à votre aise, c'est que vous n'êtes pas dans la Campanie. Mais pourquoi n'y êtes-vous pas? Envoyez vos pensées jusqu'ici. Il nous est permis de converser avec nos amis absents, autant de fois et aussi longtemps que nous le voulons. L'on peut dire que nous jouissons plus amplement de ce plaisir lorsque nous en sommes éloignés. Leur présence éveille notre appétit; et parce que nous parlons et que nous nous promenons assez souvent ensemble, nous ne songeons plus à eux lorsque nous en sommes séparés. Nous ne devons donc pas nous inquiéter pour l'absence de nos amis, puisqu'il n'y a personne qui ne s'en éloigne à son gré, lors même qu'ils sont présents. Si vous considérez en premier lieu les nuits que nous passons sans leur compagnie, puis les emplois différents, les études particulières et les promenades que nous faisons en nos mémoires, vous trouverez que les voyages de nos amis ne nous dérobent que fort peu de temps. Il faut les loger dans notre cœur, qui n'est jamais absent, et qui voit tous les jours ce qu'il désire. Je veux donc que vous étudiiez avec moi, que vous mangiez avec moi, et que vous vous promeniez avec moi. Nous serions bien à l'étroit, si nous ne pouvions envoyer nos pensées

aux lieux où nous voulons. Je vous vois, mon cher Lucile, je vous entends. Je suis tellement avec vous, que, lorsque je commençai à vous écrire, je m'imagine que je vais faire un billet et nous pas une lettre.

## ÉPÎTRE LVI.

Le bruit du dehors est facile à supporter, quand nos passions n'éclatent point au dedans.

Que je meure si le silence est si nécessaire pour étudier, comme on se l'imagine. Je suis logé dans un lieu où l'on tient des études, et j'entends du bruit de tous côtés. Représentez-vous toutes les sortes de voix qui peuvent affliger les oreilles. Quand les plus robustes s'exercent en jetant leurs mains chargées de plomb, j'entends leurs gémissements; et quand ils viennent à reprendre leur haleine, j'entends encore leurs sifflements et leurs respirations forcées. S'il se rencontre un étuviste maladroit, qui ne sache pas bien frotter, j'entends le coup de sa main sonner différemment sur les épaules, selon qu'il la pose ouverte ou fermée. Mais, s'il arrive que celui qui garde les balles graissées ne trouve point son compte, tout est perdu. Ajoutez maintenant des gneux qui balaient les ordures, ou qui sont surpris dans quelque friponnerie, et ces gens qui prennent plaisir à faire retentir leur voix dans le bain. Joignez-y encore ceux qui font sonner l'eau en se jetant tout d'un saut dans la cuve. Après tous ces gens-là, qui au moins n'ont rien de désagréable en la voix, représentez-vous un misérable barbare qui, pour se

nip, et illum adeo excipit, ut Baïis neget. Nun stulte videtur elegisse hunc locum Valla, in quem otium suum, pigrum jam et seclæ, conferret.

Sed non multum ad tranquillitatem locus confert; animus est, qui sibi omnia commendat. Vidi ego in villa hilaris et amoris mœstus; vidi in media solitudine occupatis similes. Quare non est quod existimes, ideo parum bene compositum esse te, quod in Campania non es. Quare autem non es? Huc usque cogitationes tuas mitte! Conversari cum amicis absentibus fecit; et quidem quoties velis, quando velis. Magis hæc voluptate, quæ maximas est, fruatur, dum absens. Præsentia enim nos delicatos facit; et, quia aliquando non loquimur, amuliculus, consideramus, quam seducti sumus, nihil de his, quos modo violamus, cogitamus. Et ideo arquo animo ferre delictum absentibus, quia nemo non multum etiam presentibus absit. Pone hic primum noctes separatas; deinde occupationes utriusque diversas; deinde studia secreta, subarbanas perfectiones; videbis non multum esse, quod nobis peregrinatio eripiet. Amicus animo possidendus est: hic autem nunquam absit; quemcumque vult, quotidie videt. Itaque necum stude, necum cœna, necum amabulis. In angusto viveremus, si quidquam esset cogita-

tionibus clausum. Valeo te, mi Lucili! quam maxime audio; adeo tecum sum, ut dubitem, an incipiam non epistolæ, sed codicillis tibi scribere. Vale.

## EPISTOLA LVI.

UNIQUE SAPIENTER TRANQUILLUS MISE ET STUDIIS VACARE;  
CONTRA, MALICE UNIQUE ERRE INQUIETUM.

Pervenit, si est jam necessarium, quam vilem, silentium in studia seposito. Ecce variis clamor undique me circumsonat; supra ipsum balneum habito. Propono nunc tibi omnia genera vocum, quæ in odium possunt aures adducere: quum fortiores exerceantur, et minus plumbis graves jactant, quum aut laborant, aut laborantem inhiantur, gemitus audio; quoties retentum spiritum remiserant, sibilos et acerbissimas respiraciones; quum in aliptem inertem et hæc plebeis unctione contentum laeidi, audio eryptum illius manus humeris; quæ, propterea perterrita, aut cœnava, ita sonum mutat. Si vero pilicrepus supervenerit et numerare cepit pilas, actum est. Adjice nunc scordolum, et furem deprehensum, et illum, cui vox sua in balneo placeat. Adjice nunc eos, qui in piscinam cum ingenti impulsu squæ sono æstant. Præ-



faire remarquer, pousse une voix grêle et perçante, sans se taire jamais qu'il n'en fasse crier un autre auquel il arrache le poil des aisselles. Vous entendez ensuite le bruit des pâtisseries, des rôtisseurs et des cabaretiers, qui crient chacun leurs deurdées avec des cris tout différents. Vous direz que je suis de fer, et que je suis sourd, si j'ai la tête entière parmi tout ce tintamarre, vu que notre Chryssippe se mourait d'ennui d'entendre les compliments de ceux qui venaient le saluer tous les jours. Mais certainement je ne me soucie non plus de ce bruit que d'un flot qui gronde, ou d'une eau que l'on jette de haut en bas.

Quoique l'on dise que certains peuples, ne pouvant supporter le bruit des cataractes du Nil, ont transporté leurs villes ailleurs, il me semble que la voix interrompt plus que le bruit; car elle détourne l'esprit, et celui-ci ne fait que frapper ou remplir les oreilles. Entre les choses qui font du bruit sans me détourner, je mets les carrosses qui passent dans la rue, le maréchal qui loge chez moi, le serrurier mon voisin, et cet ouvrier qui demeure auprès de la place, où les jeunes gens s'exercent à la course, lorsqu'il essie ses trompettes et ses bantbois, et qu'il érie plutôt qu'il ne chante. Le bruit qui cesse parfois me semble plus importun que celui qui continue toujours. Mais je ne suis tellement endurci à tout cela que j'entendrais un comite crier après des forçats pour les faire bien ramer, sans en être ému. Je contrains mon esprit de se prêter attention, et de ne se point distraire ailleurs. Qu'on fasse au dehors tant de bruit que l'on voudra, pourvu que

le désir et la crainte, l'avarice et le luxe n'excitent point de tumulte chez moi. Car à quoi sert le silence du dehors, si vos passions éclatent au dedans?

La nuit avait porté réponse ses pavots  
Et donnait aux humains un paisible repos.

Cela est faux, car il n'y a point de repos que celui qui se trouve établi par la raison. La nuit nous ramène nos déplaisirs au lieu de les chasser, et ne fait que changer nos soucis. Ceux qui dorment sont d'ordinaire aussi troublés dans leurs songes qu'ils l'ont été durant leurs veilles. La vraie tranquillité ne se trouve que dans une bonne conscience.

Considérez un homme riche et délicat : il faut imposer silence à toute la maison, afin de le faire dormir; tous les valets se taisent, et ceux qui s'en doivent approcher tiennent le pied suspendu et le posent doucement à terre. Il se tourne de côté et d'autre pour prendre un peu de sommeil parmi ses inquiétudes, et se plaint d'avoir ouï remuer quelqu'un, lorsque personne ne branle. Qui est la cause de cela? C'est son esprit qui lui fait du bruit. Il faut l'apaiser, il faut arrêter ses mouvements. Ne vous imaginez pas qu'il soit tranquille pour voir son corps couché mollement dans un lit. Souvent le repos cause de l'inquiétude; c'est pourquoi il faut agir et nous occuper à quelque exercice honnête, toutes les fois que la fainéantise, qui se fasse d'elle-même, nous porte à quelque chose de mauvais. Les grands capitaines font travailler leurs soldats et les engagent en de

ter istos, quorum, si nihil aliud, recte voces sunt, alipilum egitta, leuenum et stridulum vocem, quo sit notabilior, subinde exprimentem; nec nunquam laetentem, nisi dum velit alas, et alium pro se clamare cogit. Jam liberis variis exclamations, et bolidarium, et crustularum, et omnes popularum iustiores, mercedem sua quandam et insignita modulatione vendentes.

O te, inquit, ferrum aut sardum, cui mens later clamoies tam varios, tam dissonos, consistit, quam Crispum nostrum assiduam salutalem perducat ad mortem! At, mehercules, ego istum fremitum non unguis curo, quam fluctum, aut deiectionem aquæ; quamvis sardium, eundem suum hanc unam laisæ causam urbem suam transirendi, quia fragorem Nili cadentis ferre non potuit. Magis mihi vox avocare videtur, quam crepitus. Illa enim animam abducti, hic tantum aures implet ac verberat. In his, quæ me sine avocatione circumstrepunt, esedas transcurrentes pono, et fabrum inquilinum, et ferrarium vicinum, ut hunc, qui ad Metam nudatum tubulas exspirat et tibis, nec cinat, sed exclamat. Etiam molestor est mihi sonus, qui intermittebat subinde, quam qui continuatur. Sed jam me sic ad omnia ista duravi, ut audire vel passarium possem, voce acerbissima remigibus modos dantem. Animum enim cogo sibi intentum esse,

nec avocari ad externa. Omnia licet toris resonent, dum istos nihil tumultus sit, dum inter se non risentur cupiditas et timor, dum avaritia luxurique non dissideant, nec altera alteram vexet. Nam quid prodest totius regionis silentium, si affectus fremunt?

Omnia noctis erant placida composita quiete.

Falsum est! nulla plebeis quies est, nisi quam ratio composuit: nos exhibet molestiam, non tollit, et sollicitudines malat. Nam dormientium quoque insomnia tam turbulenta sunt, quam dies. Illa tranquillitas vera est, in quam bona mens explicatur. Aspicite illum, cui somnus laze domus dieculo queritur; cuius aures ne quis agitet sonus, omnis servorum turba continet; et suspensum accedentium propriis vestigiis ponitur. Ille nunc versatur atque illic, somnum inter agitudois levem captans; quæ non audit, audire se queritur. Quid in causa putas esse? Animus illi ostrepret; hic placidus est, huius compeccando est sedilio; quem non est quod existimes plecidum, si jactet corpus. Interdum quies inquieta est. Et ideo ad rerum ætas excitandi, ne tractatione bonarum artium occupandi sumus, quod nos male habet inertia sui impatiens. Magni imperatores, quam rule parere militum vident, aliquo labore compeccant, et ex-

longues expéditions, quand ils n'y trouvent pas assez d'obéissance. Ceux qui ont des affaires n'ont pas le loisir de songer aux divertissemens; il n'est point de remède plus sûr que l'occupation, pour chasser les vices qui procèdent de l'oisiveté.

Souvent on croit que nous nous sommes retirés par un dégoût des affaires, ou pour ne pouvoir plus demeurer dans un lieu malheureux et triste; mais cette solitude, où la crainte et le chagrin nous ont pénétrés, réveille quelquefois notre ambition, laquelle n'était pas éteinte, mais plutôt fatiguée et relutée des mauvais succès. Je dis la même chose du luxe : il semble que nous l'ayons quitté quelquefois; mais il nous sollicite encore après que nous avons fait ouvertement profession de frugalité; et au milieu de l'épargne, il recherche, avec d'autant plus d'ardeur qu'il étoit être mieux caché, les voluptés qu'il avait laissées et non pas condamnées. Les vices sont moins dangereux quand ils se manifestent. Les maladies mêmes tendent à la guérison, quand leur malignité se produit au dehors. Sachez aussi que l'avarice, l'ambition et les autres passions de l'esprit humain sont fort à craindre, lorsqu'elles s'arrêtent comme si elles étaient réduites et corrigées. Nous paraissions tranquilles, et cependant nous ne le sommes pas. Car, si nous avons fait la retraite de bonne foi, si nous avons renoncé de bon cœur à la pompe et à l'éclat, comme je disais auparavant, rien ne trouble notre solitude; il n'y aura point de voix d'hommes, ni de chants d'oiseaux qui puissent interrompre des pensées qui seront bonnes, solides et réglées. C'est la marque d'un esprit léger et qui n'est pas assez recueilli,

que d'ouvrir l'oreille aussitôt qu'on entend du bruit : il faut qu'il y ait quelque souci ou quelque crainte au dedans qui le rende ainsi curieux, comme dit notre Virgile :

Moi qui n'étais ému ni des armes lancées,  
Ni des Grecs m'entourant de phalanges pressées,  
Je tremble maintenant, et crains au moindre bruit  
Pour celui que je porte et celle qui me suit.

Ce premier-là, que nous avons dit être à l'épreuve des traits que l'on décoche sur lui, qui n'a point de peur des piques croisées et comme liées ensemble, qui ne s'étonne point des ruines d'une ville que l'on sape, est véritablement sage; mais cet autre qui craint de perdre ses richesses, qui s'épouvante à toute rencontre, qui prend une seule voix pour une grande rumeur, et qui s'abat au moindre bruit, est un sot qui manque d'expérience; c'est son argent qui le fait ainsi trembler. Choisissez celui qu'il vous plaira d'entre les riches qui portent et qui font mener après eux tant de choses précieuses, vous trouverez qu'il sera toujours en crainte. Sachez donc que vous serez en parfaite tranquillité quand tous ces cris ne vous toucheront plus, et qu'il n'y aura plus de voix flatteuse ou menaçante qui puisse mettre votre âme hors de son assiette.—Quoi donc? ne vaut-il pas mieux être exempt de cette incommodité?—L'en demeure d'accord, c'est pour cela que je veux déloger de lui; mais j'ai été bien aise de faire cette épreuve, et de me donner un tel exercice. A quoi bon souffrir long temps, si Ulysse trouva pour ses compagnons un remède si facile contre les Sirènes?

positionibus defloent. Numquam vacet lascivire distractis; nihilque tam certum est, quam otii vitia negotio diari. Sæpe videmus tedio rerum civilium, et infelices atque ingratis stultis penitentia, recessisse; tamen in illa interiore, in quam non timor et lassitudo conjecit, interdum recrudescit ambitio. Non enim exilis desit, sed fatigata, aut etiam subjecta, rebus porum sibi cedentibus. Idem de luxuria dico, quæ videtur aliquando cessare; deinde frugalitatem professos sollicitat, atque in media parcumonia voluptates non damnatas, sed relictas, petit; et quidem eo vehementius, quo occultius. Omnia enim vitia in aperta leviora sunt; morbi quoque tunc ad sanitatem inclinant, quam ex albidis erumpunt, eo vim suam præferunt. Et avaritiam itaque, et ambitionem, et cætera mala mentis humane, tunc periculosissima scias esse, quum similita sanitate subdunt. Otiosi videntur, et non sumus. Nam si bona fidesumus, si recepti cecinimus, si speciosa contempnimus, ut paulo ante dicebam, nulla res nos avocabit, nullus hominum avilamque concutens interumpet cogitationes bonas solidasque, et jam certas. Læte illud est ingenium, nec se adhuc reduxit in torrens, quod ad vocem et accidentia erigitur. Habet intus aliquid sollicitudinis, et concepti

pavoris. quod illum curiosum facit; ut ait Virgilius noster :

Et me, quem dudum non ulla injecta movebant  
Tela, nec adverso glomerati ex agmine Graii,  
Nunc omnes terrent aures, sonus excubat omnis  
Surreptum, et pariter contigitæ onerique timorem.

Prior ille sapiens est, quum non tela vibrantia, non ardetur later se armu agminis densi, non urbis impulsæ fragor terreat; hic alter imperitus est, rebus suis timet ad murum crepitum expavescens, quem unus quilibet vox pro fremitu acceptis deiecit, quem motus levissimè exanimat. Timidus illum sarcinæ faciunt. Quæcumque ex istis felicitibus elegit, nulla trabentibus, nulla portantibus, videbit illum

..... Comitibus onerique timorem.

Tunc ergo le scit case composuisti, quum ad te nullus elatior pertinebat; quum te nulla vox tibi exulset, non si blandiret, non si mitteretur, non si tanti sona varia circumstiret. — Quid ergo? non aliquanta commoditas est, carere convicio? — Fateor. Itaque ego ex hoc loco migrabo: experiri et exercere me volui. Quid necesse est diutius torqueri, quum tam facile remedium Ulysses sociis etiam adversus Sirènes invenit? Vale.

## ÉPIÔRE LVII.

Il y a des faiblesses naturelles que la raison ne saurait vaincre.

Voulant partir de Bayes, pour m'en retourner à Naples, je me laissai volontiers persuader que la mer n'était pas bonne, pour ne pas m'embarquer une seconde fois; mais les cheuins étaient si sales et si mouillés, que je puis dire que je suis venu par eau. Je souffris toute cette journée le sort des athlètes; car, après avoir été bien arrosés, nous eûmes de la poussière abondamment dans la grotte de Naples. Cette sorte de prison est extrêmement longue, et son entrée est si obscure, qu'il faut voir, non pas à travers les ténèbres, mais les ténèbres mêmes. De plus, quand il y aurait quelque lumière dans ce lieu, elle serait obscurcie par la poussière, qui est une chose importune et fâcheuse, même à découvert, à plus forte raison dans une cave, où s'étant élevée comme un tourbillon, et ne pouvant sortir par aucune ouverture, elle retombe sur ceux qui l'ont émue. Ainsi nous avons souffert ensemble deux inconvénients bien contraires, ayant eu en même jour et en même chemin la boue et la poussière. Cette obscurité, toutefois, me donna sujet de rêver; car je sentis mon esprit frappé d'une émotion, sans peur toutefois, par l'horreur et par la nouveauté d'une chose si extraordinaire.

Je ne vous parle pas maintenant de moi, qui suis bien éloigné de la médiocrité, et plus encore de la perfection; mais je vous assure qu'un homme résolu, sur lequel la fortune n'a plus de pouvoir, en aurait été touché; sa couleur se serait changée. Car il y a des choses, mon cher Lucile, que la vertu

ne saurait empêcher. C'est par là que la nature fait connaître au sage qu'il est sujet à la mort. Aussi le verrez-vous frémir le sourcil à la rencontre d'un objet fâcheux, frémir aux accidents imprévus, et se troubler, lorsque d'une hauteur escarpée il regarde un lieu bien profond. Ce n'est pas la crainte qui fait tout cela, c'est une disposition naturelle que la raison ne saurait corriger. De là vient qu'il y a des gens courageux et toujours prêts à verser leur sang, qui ne sauraient voir ocul des autres. Les uns s'évanouissent en voyant panser une plaie, quand elle est nouvelle et qu'elle saigne encore; les autres, quand elle est vieille et pleine de matière; il y en a même qui s'effraient plus de la lueur d'une épée qu'ils ne font du coup. Je sensis, comme je vous ai dit, une certaine émotion, qui fut toutefois sans trouble.

Mais aussitôt que nous revîmes le jour, nous entrâmes dans une allégresse que nous n'attendions pas. Alors je commençai à faire ce raisonnement en moi-même: que l'on craint certaines choses plus ou moins, assez mal à propos, puisqu'elles se réduisent toutes à une même fin. Car, qu'importe que ce soit une moultagne ou une tour qui vous accable? C'est tout un. Vous en trouverez pourtant qui craindraient davantage la dernière de ces ruines, quoique l'une et l'autre soient également mortelles: tant il est vrai que la crainte considère moins l'effet que la manière dont il arrive. Ne vous imaginez pas que je parle comme les stoïciens, qui tiennent que l'âme d'une personne accablée sans un si grand poids, ne trouvant point de passage libre, se dissipe aussitôt dans le corps. Bien loin de dire cela, je crois que ceux

## EPISTOLA LVII.

PRIMUM ANIMI MOTUS VEL RAPIENTIAE VEL POTESTATIS NON ESSE.

Quum a Bafia deberem Neapolim repetere, facile credidi tempestatem esse, ne iterum navem experire: sed tantum hui tota via fuit, ut possem videri nihilominus navigasse. Totum athletarum sortum mihi illo die perperandum fuit: a ceromate non haphie excepti in crypta Neapolitana. Nihil illo carcere longius; nihil illis facibus obscurius, quæ nobis præstant, non ut per tenebras videamus, sed ut ipsas. Carterum etiam si locus haberet lucem, pulvis auferret, in aperto quoque res gravis et molesta; quid illie, ubi in se volutatur, et, quum sine ulla spiramento sit inclusus, in ipso, a quibus excitatus est, reidit? Duo incommoda inter se contraria simul periculosa: eadem via, eodem die, et loco et pulvere laboravimus.

Aliquid tamen mihi illa obscuritas, quod cogiterem, dedit; sensi quendam letum unum, et sine metu mutationem, quoniam insolita rei novitas simul se fœditas fecerat. Non de me uunc tecum loquor, qui nullum ab homine tolerabili, nedum a perfecto absum; sed de illo, in quem ius fortuna perdidit: hujus quoque ferietur animus,

mutabitur color. Quendam enim, mi Lucill, nulla effugere virtus potest; admonet illum natura mortalitatis suæ. Itaque et vultum adducet ad tristitiam, et inhorrescet ad sentia; et contigabit, si vastam altitudinem, in crepidibus ejus constitutus, despexerit. Non est hic timor, sed naturalis affectio inexsuperabilis rationi. Itaque fortes quidam, et paratissimi fundere suum sanguinem, alienum videre non possunt: quidam ad vulneris novi, quidam ad veteris et purulentæ tractationem inspectionemque succidunt se finquentur anmo; alii gladium facilius recipiunt, quam vident. Sensi ergo, ut dicebam, quendam non quidem perurbationem, sed mutationem; rursus, ad primum conspectum reddidit laeis, atrocitas incognita rediit et in-jussu. Illud deinde mecum loqui corpi, quum inepte quendam magis ac minus timeremus, quum omnium idem finis esset. Quid enim interest, ntrum sapra aliquem vigiliarium ruit, an nions? Nihil invenies; erud tamen qui hanc vulnere magis timeant, quavis utraque mortifera æque sit. Adeo non effectus, sed efficiencia timor spectat.

Nunc mi putas de Stoicis dicere, qui exstingunt animam hominis magno pondere exitri permittunt non posse, et statim spargi, quia non fuerit illi exitus liber? — Ego vero non facio; qui hoc dicunt, videntur mihi!

qui le disent se trompent lourdement. Comme on ne saurait abattre la flamme, parce qu'elle se retire incontinent autour de ce qui la presse; comme l'air n'est point blessé ni entamé du coup qu'il reçoit, parce qu'il se répand autour du sujet auquel il a fait place; ainsi l'âme, qui est une substance très-déliée, ne peut être ni retenue ni froissée dans le corps; mais par le moyen de la subtilité, elle passe au travers de tout ce qui la presse. De même oncoro que la foudre, après avoir rempli d'éclairs et ravagé tout une maison, se retire par un petit trou; ainsi l'âme, qui est plus subtile que le feu, s'échappe au travers de toutes les parties du corps. C'est pourquoi l'on demande si elle est immortelle. Mais tenez pour certain que si l'âme vit après le corps, elle ne peut périr en aucune manière, ne périssant point avec lui. Ce qui est immortel l'est sans aucune exception, et rien ne peut nuire à ce qui est éternel.

## ÉPÎTRE LVIII.

De la diætte de la langue latine. — La division des êtres avec l'explication des idées de Platon. — Que l'on peut prolonger sa vie par le moyen de la tempérance; mais qu'il est permis de retrancher cette même vie quand elle est à charge.

Je n'ai jamais mieux reconnu que j'ai fait aujourd'hui le besoin ou plutôt la diætte que nous avons de quantité de mots. Comme nous parlions de Platon, par occasion, il s'est rencontré mille choses qui avaient besoin de nous, et qui, toutes-fois, n'en avaient point; d'autres encore, qui en avaient en autrefois, mais qui les avaient perdus, parce que l'on s'en était dégoûté. Est-il possible

errare. Quemadmodum flamma non potest apprimi (nani circa id diffligit, quo argetur); quemadmodum aer vertere, aut letu, non leditur, ne scinditur quidem, sed circa id, cui cessit, refunditur: sic animus, qui ex tenuissimo constat, deprehendi non potest, nec intra corpus affligi; sed beneficio subtilitatis sue, per ipsa, quibus premitur, erumpit. Quomodo fulminis, etiam quum latissime percussit ac fulsit, per exiguum foramen est rediit, sic anima, qui adhuc tenuior est igne, per unius corpus fuga est. Itaque de illa querendum est, an possit immortalis esse. Hoc quidem certum habet: si imperies est corpori, propter illud nullo genere uolui posse, propter quod non perit; quoniam nulla immortalitas cum exceptione est, nec quidquam novum æternum est. Vale.

## EPISTOLA LVIII.

EXPLICAT QUOMODO OMNIA QUÆ SUNT ELATO DIVISERIT.

Quanta verborum nobis paupertas, imo egestas est, nunquam magis quam hodierno die intellexi. Nulle res inciderunt, quum forte de Platone loqueremur, que nomina desiderarent, non haberent; quædam vero, quum habuissent, fastidio nostro perdidicerunt. Quis autem feral in egestate fastidium? Hunc, quem Græci *astron* vocant,

d'avoir du dégoût dans l'indigence? Il y a une sorte de mouche qui pique les bestiaux et qui les fait courir par les montagnes: les Grecs l'appellent *astron*, et les anciens Latins l'appelaient *asilus*. Vous en devez croire Virgile:

Après du mont Alban et du bois de Siler,  
On voit par escadrons un insecte voler.  
Il est craint des troupeaux; au seul bruit de son aile,  
Ils semblent agités d'une fureur nouvelle:  
Tout s'enfuit aux furets sans prendre aucun repos;  
Le nom de cet insecte chez les Grecs est *Cestros*,  
Asilus parmi nous.

Je penso qu'il voulait dire que ce mot était hors d'usage. Et, pour ne point vous tenir en suspens, on se servait autrefois de quelques mots simples comme *cernere ferro*.

Stupet Ipse Latinus  
Ingentes, genitos diversis partibus orbis,  
Inter se collisse viros, et *cernere ferro*.

C'est ce que nous disons maintenant *decernere*, l'usage du mot simple étant perdu. Les anciens disaient encore *si jussu* au lieu de *si jussero*. Le même Virgile en sera témoin:

Cætera, quæ jussu, mecum manus inferat arma.

Je ne fais pas maintenant cette recherche pour vous montrer combien j'ai perdu du temps dans l'étude de la grammaire; mais, pour vous faire connaître combien il y a de mots dans Eonius et dans Attius, qui sont vieux et moisis, puisqu'il s'en trouve dans Virgile, lequel on lit tous les jours, qui sont à présent hors d'usage. Mais à quoi tend, direz-vous, cet avant-propos? Je ne vous le célerai point, c'est afin de pouvoir dire ce mot *essentia*, pour signifier essence, sans bles-

pecora perageantem et totis salibus disquantem, *asilus* nostri vocabant. Hoc Virgilius licet credas:

Est locus Silari juxta lileibusque vineum  
Fluvium Albanum volitans, cui nomen asili  
Romanum est, ostrum Græci vestire vocantes:  
Asper, acerba sonans; quo tota exterrita silvis  
Diffugiunt armenta.....

Puto intellegi istud verbum interisse. Ne te longè differam, quædam simplicia in usu erant, sicut *cernere ferro* inter se dicebantur. Idem Virgilius hoc probabit tibi:

Stupet Ipse Latinus,  
Ingentes, genitos diversis partibus orbis,  
Inter se collasse viros, et *cernere ferro*....

quod unæ *decernere* dicimus; simplicis verbi usus amissus est. Dicebunt autem, *si jussu*, id est, *si jussero*. Hoc vult mihi credas, sed fidei Virgili:

Cætera, quæ jussu, mecum manus inferat arma.

Non id ago nunc hæc diligenter, ut ostendam, quantum tempus apud Grammaticum perdiderim; sed ut ex hoc intellegas, quantum apud Ennium et Attium verborum situs occupaverit; quum apud hunc quoque, qui quotidie excutitur, aliqua nobis subducta sint.

ser vos oreilles. Sinon, je ne laisserai pas de le dire, en fussiez-vous être fâché. J'ai un bon garant de ce mot, c'est Cicéron. Si vous en voulez un plus récent, je vous prodigrai Fabianus, élégant et disert orateur, qui parle avec la netteté que notre délicatesse demande aujourd'hui. Car le moyen, mon cher Lucile, de pouvoir tourner autrement *oïsis*, ce mot grec si nécessaire, qui contient la nature et le fondement des choses? Permettez-moi donc d'en user, à condition que je vous promette de ne pas abuser de la liberté que vous m'aurez accordée. Peut-être me contenterai-je seulement de l'avoir obtenue. Mais de quoi me servira votre facilité, puisque je ne puis exprimer en vrai latin ce qui me donne sujet de faire ce reproche à notre langue? Vous en blâmez bien plus la disette, quand vous saurez qu'il y a une syllabe grecque que je ne saurais tourner. Voulez-vous savoir quelle elle est? C'est *ὅς* : vous direz que j'ai peu d'esprit de ne pas voir qu'il est aisé de la traduire ainsi : *Ce qui est*. Mais j'y trouve beaucoup de différence; car je suis obligé de mettre un verbe pour un nom. Toutefois, s'il est nécessaire, je dirai : *Ce qui est*.

Notre ami, qui est un homme fort savant, me disait aujourd'hui que Platon donne à ce mot six différentes significations : je vous les expliquerai toutes après que je vous aurai montré qu'en l'ordre des choses il y a ce qu'on appelle genre. Il nous faut premièrement chercher ce genre duquel dépendent toutes les espèces, qui comprend toutes choses, et duquel procèdent toutes les divisions. Nous le trouverons si nous allons en remontant.

Quid, inquis, sibi ista vult preparatio? quo spectat? — Non celabo te : cupio, si fieri potest propitiis auribus tuis, *Essentiam* dicere; sin minus, dicam et iratis. Cicero enim auctorem hujus verbi habeo, pato locupletem : si recentiorum queris, Fabianus, disertum et elegantem, orationis, etiam ad nostrum fastidium, nitida. Quid enim fiet, mi Lucile? quomodo dicetur *oïsis*, res necessaria, naturam continens, fundamentum omnium? Rogo itaque, permissa mihi hoc verbo uti; nihilominus dabo operam, ut jus a te datum parissime exerceam; fortasse contentus ero mihi licere. Quid praeferit facilitas tua, quomodo ecce id nullo modo latine exprimere possum, propter quod linguae nostrae convicium fiet?

Magis dominabilis angustia Romanas, si scieris unam syllabam esse, quam motum non possum. — Quae haec sit, queris? — *ὅς*. Duri tibi videor ingenii : in medio positum posse se transferri, ut dicam : *Quod est*. Sed multum interesse video : eorum verbum pro vocabulo ponere; sed ita necesse est, ponam : *Quod est*. Sex nudius hoc a Platone dici amicus noster, homo eruditissimus, hodie non die dicebat. Omnes tibi exposui, si ante indicavero, esse aliquid genus, et speciem. Nunc enim genus illud primum querimus, ex quo ceterae species suspensae sunt, a quo nascitur omnia divisio, quo universa com-

L'homme est une espèce, comme dit Aristote; le cheval est une espèce; le chien est encore une espèce. Donc il faut chercher quelque chose de commun à ces espèces, et qui, comme un lien, les embrasse et les tient toutes sous soi. Mais, quel est-il? C'est l'animal. Donc l'animal commence d'être le genre de ce que j'ai rapporté, savoir, de l'homme, du cheval et du chien. Mais il y a des choses qui ont une âme, et ne sont point animaux. Car on veut que les arbres et les plantes aient une âme, ce qui fait que nous disons qu'ils vivent et qu'ils meurent. Donc les choses animées seront dans un rang au-dessus, puisque les animaux et les plantes sont contenus sous cette forme. Il y a encore des choses qui n'ont point d'âme, comme les pierres; partant il y a quelque chose encore au-dessus des choses animées, savoir, le corps. Maintenant je diviserai le corps en ce qui est animé et ce qui est inanimé. Car il y a quelque chose au-dessus du corps, puisque nous disons qu'il y a des choses corporelles, et d'autres qui sont incorporelles. Mais quel est le principe d'où nous tirerons cela? C'est ce que nous venons de nommer assez improprement, *Ce qui est*. Par ce moyen, il sera divisé en espèces; de sorte que nous dirons : *Ce qui est*, est ou corporel ou incorporel. C'est donc là le premier, le plus ancien et le plus général de tous les genres. Les autres sont bien genres, mais ils sont subalternes : comme l'homme est un genre, parce qu'il contient en soi plusieurs espèces de nations, les Grecs, les Romains, les Parthes; et de couleurs, les blancs, les noirs, les roux; il contient encore les particu-

prehensa sunt. Interveniunt autem, si experimus singula retro legere; sic enim perducuntur ad primum. Homo species est, ut Aristoteles ait; equus species est; canis species; ergo commune aliquid querebatur ad his omnibus vinculum, quod illa complectatur, et sub se habeat. Hoc quid est? Animal. Ergo genus esse cepit omnium horum, quae modo retuli, hominis, equi, canis, animal. Sed sunt quaedam, quae animam habent, nec sunt animalia : placet enim, satis et arbutus animam inesse; itaque et vivere illa, et mori dicimus. Ergo animantia superiorem tenentur locum, quia et animalia in hac furca sunt, et sola. Quedam anima caret, ut saxa; itaque erit aliquid animantibus antiquius, corpora; hoc sibi dividam, ut dicam, corpora omnia, aut animata esse, aut insulsa. Etiamnum est aliquid superius, quoniam corpora : dicimus enim quaedam corporalia esse, quaedam incorporea. Quid ergo erit ex quo haec diducuntur? Illud, cui nomen modo parum proprium imposuimus, *Quod est*. Sic enim in species scabatur, ut dicamus : *Quod est*, aut corporale est, aut incorporeale. Hoc ergo genus est primum et antiquissimum, et, ut ita dicam, generale; cetera, genera quidem sunt, sed specialia; tanquam homo genus est; habet enim in se nationum species : Graecos, Romanos, Parthos; colorum : albos, nigros,

liers, Caton, Cicéron, Lucrèce. C'est pourquoi, en tant qu'il contient plusieurs choses sous soi, il est genre; en tant qu'il est contenu sous un autre, il est espèce: car ce genre, qui est général, n'a rien au-dessus de soi; il est le principe des choses, tout est sous lui. Les stoïciens veulent mettre encore au-dessus un genre plus universel, duquel je traiterais aussitôt que j'aurais montré que ce genre, duquel je viens de parler, est mis, à bon droit, le premier, parce qu'il enferme et comprend toutes choses. Je divise donc ce qui est, en espèces; en corporel et en incorporel; il n'y en a point de troisième. Comment divisé-je le corps? Je dis: Ou il est animé, ou il est inanimé. Après, comment divisé-je ce qui est animé. Je dis: Il y a des choses qui ont esprit et âme, et d'autres choses qui n'ont qu'une âme; ou bien de la sorte: Il y a des choses qui ont mouvement, qui marchent et qui avancent, et d'autres qui sont attachées à la terre, sont nourries par leurs racines et prennent accroissement. Ensuite, en quelles espèces divisé-je les animaux? Je dis: Ou ils sont mortels, ou ils sont immortels. C'est le premier genre, au sentiment de quelques stoïciens; je vais vous exposer leur raison. Il y a, disent-ils, des choses qui existent dans la nature, et d'autres qui n'y existent pas. Entre celles qui n'ont point d'existence sont les Centaures, les Géants et tout ce que produit l'imagination, lui donnant quelque forme, quoiqu'il n'ait point de substance.

Je reviens maintenant à ce que je vous ai promis; savoir, comment Platon divise toutes les

choses qui sont dans la nature en six classes. Ce premier être que nous appelons *Ce qui est*, ne tombe point sous la vue, sous l'atouchement, ni sous aucun autre sens; car, ce qui est qualifié genre ne subsiste que par la pensée, comme l'homme en général n'est point aperçu des yeux, mais bien le particulier; par exemple, Cicéron et Caton. On ne voit point l'animal, mais on l'imagine. On voit, toutefois, son espèce, comme le cheval et le chien. Le second des êtres, Platon le met dans un degré éminent qui surpasse toutes choses; il dit qu'il est l'être par excellence, comme l'on dit communément, le poète: car, quoique ce nom convienne à tous ceux qui font des vers, si est-ce que chez les Grecs il dénote particulièrement Homère. Mais quel est cet être? C'est Dieu, qui est plus grand et plus puissant que toutes choses. Le troisième genre est des choses à qui proprement il appartient d'être. Elles sont sans nombre; mais elles ne sont pas perceptibles à nos yeux. Demandez-vous ce que c'est? C'est un meuble propre à l'usage de Platon, qu'il appelle Idées, de quoi toutes choses sont faites, et sur quoi ces choses sont formées; elles sont immortelles, immuables, inviolables. Écoutez maintenant ce que c'est qu'Idée, au moins comme Platon l'entend. Idée est un exemplaire éternel de toutes les choses qui se font dans la nature. J'expliquerai cette définition, afin de vous la rendre plus claire. Je veux faire votre portrait, je vous ai pour exemplaire de ma peinture, d'où mon esprit tire quelque trait qu'il met dans son ouvrage. Ainsi, ce visage, qui m'instruit et que je tâche d'imiter,

flavos; habet singulos: Catonem, Ciceronem, Lucretium. Itaque qui multa cernit, in genus cadit; qui sub alio est, in speciem. Illud genus, Quod est, generale, supra se nihil habet. Initium rerum est: omnia sub illo sunt.

Stoici volunt superponere huius etiam aliud genus magis principale: de quo statim dicam, si prius illud genus, de quo locutus sum, merito primum ponere docero, quomodo sit rerum omnium capax. Quod est, in has species dividit, ut sint corporalia, aut incorporea. Nihil tertium est. Corpus quomodo dividit? Ut dicam: aut animata sunt, aut inanimata. Rursus animata quomodo dividit? Ut dicam: quædam animam habent, quædam tantum animam; aut sic: quædam impetum habent, incedunt, transeunt; quædam, solo afflu, radicibus aluntur et crescant. Rursus animalia in quas species secit? Aut mortalia sunt, aut immortalia. Primum genus Stoici quibdam videtur, Inanimatum. Quare videtur, subiectione. In rerum, inquit, natura quædam sunt, quædam non sunt. Et hæc autem, que non sunt, rerum natura complectitur, que animo succedunt, tanquam Centauri, Gigantes, et quicquid aliud, falsa cogitatione formatum, habere aliquam imaginem cepit, quamvis non habeat substantiam.

Nunc ad id quod tibi promisi, revertor; quomodo, quæcumque sunt, in sex modos Plato partiatur. Primum illud, Quod est, nec visus, nec tactus, nec ullo sensu comprehenditur, cogitabile est. Quod generaliter est, in quoque homo generalis, sub oculis non venit, sed specialia venit, ut Cicero et Cato. Animal non videtur, sed cogitatur: videtur autem species ejus, equus, et canis. Secundum ex his, que sunt, ponit Plato, quod eminet et superat omnia. Hoc, aut, per excellentiam esse, ut poeta communiter dicitur; omnibus enim versus facientibus hoc nomen est: sed jam apud Græcos in unum tantum cessit. Homerum intelligas, quoniam audieris Poetam. Quid ergo hoc est? Deus; scilicet major se potentior cunctis. Tertium genus est eorum, que proprie sunt: inamovibilia hæc sunt, sed extra nostrum posita conspectum. — Quæ sunt, interrogo? — Propria Platonis sup. ille est, Ideas vocat, es quibus omnia, quæcumque videmus, fiunt, et ad quas cuncta formantur. Hæc immortales, immutabiles, inviolabiles sunt. Quid sit Idea, id est, quid Platoni esse videtur, audi: « Idea est eorum, que natura sunt, exemplar æternum. » Adjectum definitionis interpretationem, quo tibi res aperior fiat, Volo imaginem tuam facere; exemplar picture te habeo, ex quo capti aliquem Iulium meus, quem operi suo im-

est une idée. La nature a une infinité de ces exemplaires, sur lesquels elle forme tout ce qu'elle doit produire, comme ceux sur lesquels sont formés les hommes, les poissons, les arbres. Le quatrième genre est *εἶδος*. Il faut vous rendre attentif pour savoir ce que c'est que de cet *εἶδος*, et que vous imputiez à Platon, et non pas à moi, la difficulté que vous y trouverez; mais les choses subtiles donnent toujours de la peine. Je me servais tout présentement du portrait que faisait un peintre. Quand il voulait, avec ses couleurs, représenter Virgile, il le regardait; le visage de Virgile était l'idée du peintre et l'exemplaire de son ouvrage. Ce qu'il a tiré de ce visage, et qu'il a mis dans son ouvrage, est cet *εἶδος* dont nous parlons. Voulez-vous savoir quelle différence il s'y rencontre? L'un est l'exemplaire, et l'autre est la figure tirée de l'exemplaire et appliquée à l'ouvrage. L'ouvrier imite l'un, et il fait l'autre. La statue a une tête, c'est ce qu'il appelle *εἶδος*. L'exemplaire a aussi une tête sur laquelle l'ouvrier arrête ses yeux, a fermé la statue; c'est ce qu'il appelle idée. Voulez-vous encore une autre distinction? *εἶδος* est dans l'ouvrage, et l'idée est hors de l'ouvrage, et même avant l'ouvrage. Le cinquième genre est des choses qui sont communément dans la nature; cela commence à nous regarder. Il y comprend les hommes, les bêtes et toutes les autres choses. Le sixième genre est des choses qui semblent être, comme le vide, comme le temps.

Platon ne met point ce que nous voyons et ce que nous touchons au nombre des choses qui sont véritablement, parce qu'elles changent, et sont

dans un accroissement ou dans un déchet continu. Personne de nous n'est le même en sa vieillesse qu'il était en sa jeunesse; ni le même aujourd'hui qu'il était hier; nos corps s'écoulent comme les rivières. Ce que vous voyez s'effuit avec le temps, et rien ne demeure. Moi-même, pendant que je vous dis que toutes ces choses changent, je suis déjà changé. C'est ce qu'Héraclite entend, quand il dit que nous ne nous baignons pas deux fois dans une même rivière. Le nom est demeuré, mais l'eau est passée. Cela se remarque mieux dans les rivières qu'en l'homme; mais, pourrions-nous ne pas passer pas moins vite. Ce qui fait que je m'étonne de notre folie, d'aimer tant une chose aussi changeante que le corps, et de craindre de mourir un jour, vu que chaque moment fait mourir en nous notre état précédent. Pourquoi craignez-vous que ce qui se fait tous les jours ne se fasse une fois? Je ne parle que de l'homme, qui est une matière fragile et caduque, sujette à toute sorte d'accidents; mais le monde, qui est une chose éternelle et que l'on ne peut détruire, change aussi, et ne demeure point en même état; car, encore qu'il ait en soi toutes les choses qu'il a eues de tout temps, il les a d'une autre manière qu'il ne les a eues; son ordre est changé. — A quoi me servira, diriez-vous, cette subtilité? — A rien. Mais, comme un graveur qui a tenu sa vue longtemps attachée sur son ouvrage, la détourné ailleurs pour la délasser et la récréer, nous devons aussi donner quelque relâche à notre esprit, et le remettre par quelque divertissement; mais il ne faut pas que ce divertissement soit sans

ponit. Ita illa, quæ me docet et instruit, facies, a qua petitur imitatio, idea est. Talia ergo exemplaria infinita habet natura rerum, hominum, piscium, arborum; ad quæ, quodcumque fieri ab illis debet, exprimitur. Quartum locum habet *εἶδος*. Quid sit hoc *εἶδος*, attendas oportet; et Platonem hupotes, non mihi, hanc rerum difficultatem; nulla est autem sine difficultate subtilitas. Pango ante pictoris imagine atque; ille, quam reddere Virgilium coloribus vellet, ipsum intuebatur; idea erat Virgilii facies, futuri operis exemplar; ex hac quod artifex trahit, et operi suo imponit, *εἶδος* est. — Quid intersit, queris? Alterum exemplar est, alterum forms ab exemplari sumpta et operi imposita. Alterum artifex imitatur, alterum facit. Habet aliquam faciem status: hæc est *εἶδος*. Habet aliquam faciem exemplar ipsam, quod lotuens opifex statum figuravit: hæc idea est. Eliminare aliam desideras distinctionem? Idea in opere est; idea extra opus: nec tantum extra opus est, sed ante ipsum. Quintum genus est eorum, quæ communiter sunt: hæc intelligit ad nos pertinere; hæc sunt omnia, homines, pecora, res. Sextum genus eorum est, quæ quasi sunt; tanquam iconæ, tanquam tempus.

Quæcumque videmus ac tangimus, Platon in illis non numerat, quæ esse proprie possunt. Fluant enim, et in as-

sibus diminutione alique adjectione sunt. Nemo nostrum idem est in senectute, qui fuit juvenis; nemo est manens, qui fuit pridie. Corpora nostra rapiuntur fluminis more; quidquid vides, currit cum tempore; nihil ex his, quæ videmus, manet. Ego ipse, dum loquor autari ista, mutatus sum. Hoc est quod ait Hæracitus: « In idem flumen bis non descendimus. » Manet idem fluminis nomen; aqua transmissa est. Hoc in animæ manifestum est, quam la homine: sed nos quoque non minus velox cursus prætervehit; et ideo admodum dementiam nostram, quod tamopere amamus rem fugacissimam, corpus, tamenemus que ne quodam morimur, quam omne momentum mors prioris habitus sit. Vis tu non timere, ne senex fiat quod quotidie fit? De homine dixi, fluida materia et caduca, et omnibus rhinosis ennis: mundus quoque, æterna res et levicta, mutatur, nec idem manet. Quævis enim omnia in se habent, quæ habuit; aliter habet, quam habuit; ordinem mutat.

Quid, inquis, ista subtilitas mihi proderit? — Si mo iuterrogas, nihil. Sed quemadmodum ille cætor oculos die intercos ac fatigatos remittit atque etocat, et, ut diel solet, pascit; sic nos notum aliquando debemus relaxare, et quibusdam oblectamentis reficere. Sed ipsa oblectamenta opera sunt; ex his quoque, si observaveris,

quelque sorte d'occupation, parce que, si vous y prenez garde, il vous fournira une matière dont vous pourrez tirer du profit.

C'est ce que j'ai coutume de faire, mon cher Lucile; car je ne m'applique à rien de si éloigné de la philosophie, que je ne tâche d'en tirer quelque chose qui puisse me la rendre utile. Voulez-vous savoir ce que je tirerai des choses dont nous venons de traiter, qui sont éloignées de la réformation des mœurs, comme quoi les idées de Platon me peuvent rendre meilleur, ce qui pourra servir à comprimer mes passions? C'est cela même que dit Platon, que tout ce qui tombe sous les sens, qui nous charme et qui nous échauffe à sa poursuite, n'est pas du nombre des choses qui sont véritablement. Tout cela est donc imaginaire, et revêt seulement de quelque apparence qui ne dure qu'un temps. Rien n'est permanent et solide; et cependant nous le désirons comme s'il devait toujours durer, ou que nous le dussions toujours posséder. Imbéciles et lâches que nous sommes, nous nous arrêtons à tout.

Portons notre esprit aux choses qui sont éternelles, élevons-nous en haut pour contempler et pour admirer ces exemplaires et ces formes de tous les êtres, et Dieu, qui est au milieu, préservant par là de la mort ce qu'il n'a pu faire immortel, à cause que la matière n'y était pas disposée, et réparant par sa science le défaut des choses qu'il a créées. Car tout ce qui se voit dans le monde subsiste, non parce qu'il est éternel, mais parce qu'il est conservé par le soin de celui qui le gouverne. Les choses immortelles n'ont pas besoin de protection; les mortelles sont maintenues par l'auteur

qui les a faites, et qui, par sa vertu, soutient la fragilité de leur matière. Méprisez-les donc, puisqu'elles ne sont pas si précieuses, qu'on ne doute encore si elles sont effectivement. Faisons en même temps cette réflexion que voici : Que si Dieu, par sa providence, conserve le monde qui est mortel comme nous, nous pouvons aussi, par la nôtre, prolonger la durée de ce faible corps, en lui retranchant les voluptés qui font périr la plupart des hommes. Platon, duquel nous parlions naguère, est arrivé à la vieillesse par la tempérance. Il avait naturellement le corps fort et robuste, comme le témoigne son nom, qui marquait la largeur de sa poitrine; mais les voyages sur mer et les dangers qu'il avait essayés avaient bien diminué ses forces. Toutefois, la sobriété, l'usage modéré de toutes les choses qui excitent nos desirs, et le soin qu'il prit de se conserver, le conduisirent à une longue vieillesse, malgré beaucoup d'obstacles. Car vous savez, comme je erois, qu'il mourut à l'âge de quatre-vingt-un ans, précisément, et à pareil jour qu'il était né. Pour ce sujet, les Mages qui se rencontrèrent lors à Athènes lui offrirent des sacrifices après sa mort, estimant qu'il était au-dessus de la condition des hommes pour avoir accompli le nombre le plus parfait de tous, et avoir vécu neuf fois neuf années. Je crois qu'il ne se fût guère soulié du sacrifice, ni qu'il eût manqué quelques jours au compte. Il est certain que la sobriété peut fort bien protéger la vie, qui est une chose, à mon avis, que l'on ne doit ni désirer ni refuser. Il est doux de demeurer longtemps avec soi, quand on s'en est rendu la jouissance agréable.

sumus quod possit fieri salutare. Hoc ego, mi Lucili, solico facere : ex omni vacatione, etiam si philosophia longissime averta est, eruere aliquid conor et utile effigere. Quid de istis capiam, quæ modo tractavimus, remotis a reformatione morum? quomodo meliorem me facere ideas Platonice possum? quid ex istis traham, quod cupiditates meas comprimant? Vei hoc ipsum, quod omnis ista quæ sensibus serviunt, quæ nos accendunt et irritant, negat Plato ex his esse, quæ vere sunt. Ergo ista imaginaria sunt, et ad tempus aliquam faciem ferunt : nihil horum stabile, nec solidum est. Et nos tamen cupimus tanquam aut semper futura, aut semper perduri. Lucile, cili fluidique, per intervalla consistimus. Mitamus autem ad illa quæ æterna sunt : miremur in sublimi volantes rerum omnium formas, Deumque inter illa versantem, et hoc providentem, quemadmodum, quæ immortalia facere non potuit, quia materia prohibuit, defendat a morte, ac ratione vitium corporis vincat! Stamen enim cuncta, non quia æterna sunt, sed quia defunditur cura regentis. Immortalia tutore non egent : hæc conservat artifex, fragilitatem materiam vi sua vincens. Contemnenda omnia, quæ adeo pretiosa non sunt,

ut, an sint omnia, dubium sit. Illud simul cogitemus : si mundum ipsum, non minus mortalem quam nos sumus, Providentia periculis eximit, potest tamen aliquatenus nostra quoque providentia prorogare huic corpusculo moram, si voluptates, quibus pars major perit, potuerimus regere et coercere. Plato ipse ad seeculatem se diligentia perhibuit. Erat quidem corpus validum ac forte sortitus, et illi nomen latitudo pectoris fecerat; sed navigationes ac pericula multum detraherant viribus; præsumonia tamen, et coram, quæaviditatem erocant, modea, et diligens sui tutela, produxit illum ad seeculatum, multis prohibentibus enatis. Nam hoc scis, plato, Platonis diligentia sæpe beneficio contigisse, quod natali suo decessit, et annum unum aliquo octogesimum implevit sine ulla deductione. Ideo Magi, qui forte Athenas erant, imolaverunt defuncto, ampliora fuisse sortis quam humanæ rati, quia cœlestissimæ perfectissimum numerum, quæ novem duces multiplicata componunt. Non dubito, quia parvus esset paucos dies ex ista summa et seculum remittere. Potest fragilitas producere seculum; quam ut non potius conespiciendum, ita ne recandam quidem. Jucundum est, esse secum quam diu-



A cette occasion, nous dirons notre avis; savoir, s'il est bon de fuir l'extrémité de la vieillesse, et d'avancer sa fin sans attendre qu'elle arrive. Celui qui attend lâchement la mort ne diffère guère de celui qui la craint; et c'est être bien ivrogne, lorsque l'on a bu le vin, de boire encore la lie. Mais c'est une question de savoir si cette dernière portion de la vie en est la lie, ou le plus pur, particulièrement quand le corps n'est point usé et que l'esprit et les sens prêtent leur secours ordinaire aux fonctions de l'âme. Car il y a grande différence entre une longue vie et une longue mort. Mais, si le corps devient inutile à toute sorte d'emplois, pourquoi ne pas délivrer l'âme qui souffre en sa compagnie, et de bonne heure, de peur qu'on ne le puisse plus faire lorsqu'il sera temps de le faire? D'ailleurs, comme il y a plus de danger à vivre misérablement qu'à mourir bientôt, je tiens pour mal avisé celui qui ne voudrait pas quitter quelques jours pour se garantir d'un si grand inconvénient.

Il s'en trouve bien peu qui soient arrivés à la mort par une longue vieillesse sans aucune altération ni déchet en leurs personnes. Mais il y en a beaucoup à qui la vie est demeurée sans en pouvoir user. Pourquoi donc estimeriez-vous que ce soit une cruauté d'en retrancher quelque portion, sachant bien qu'elle doit finir un jour? Ne m'écartez point avec répugnance, comme si l'affaire vous regardait désormais; mais observez ce que je vais dire. Pour moi, je ne fasserais point compagnie à la vieillesse, pourvu qu'elle me laisse en mon entier, j'entends de la meilleure partie de moi-même. Mais si elle vient à ébranler mon es-

prit, à altérer ses fonctions, s'il ne me reste qu'une âme destituée de raison, je délogerai de cette maison, la voyant ruinée et prête à tomber. Tant qu'une maladie se pourra guérir, et ne donnera point d'atteinte à mon esprit, je ne me ferai point de violence, non plus que pour m'exempter de la douleur; car c'est lâcheté que de mourir de la sorte: mais si je sais que je dois souffrir perpétuellement, je me tirerai de la vie, non pas à cause de la douleur, mais à cause de l'inconvénient qu'elle m'apporterait dans les actions de la vie. En effet, j'estime lâche celui qui meurt de peur de souffrir, et soi celui qui vit pour souffrir. Mais je m'emporte bien loin dans cette matière, qui fournirait de quoi discourir un jour entier. Vous me direz comment pourrait mettre fin à sa vie un homme qui ne la saurait mettre à une lettre? Je vous dis donc adieu, ce que vous lirez plus volontiers, je m'assure, que des discours de la mort.

#### ÉPIÔTE LIX.

De la manière que l'on doit écrire. — Que nous demeurons dans l'erreur parce que nous ne cherchons point la vérité, et que nous croyons les flatteurs qui nous donnent des qualités que nous n'avons pas.

J'ai lu votre lettre avec beaucoup de volapté; permettez-moi d'user des termes ordinaires, et ne les rapportez pas à la signification stoïque. Nous croyons que la volapté est un vice. Je veux qu'il soit ainsi; néanmoins nous avons coutume de nous servir de ce mot pour signifier l'allégresse de notre esprit. Je sais bien encore que la volapté

tissime, quam quis se dignum, quo frueretur, effecit.

Itaque de isto feremus sententiam, an oporteat fastidire senectutis extremam, et finem non opperiri, sed manu ferre. Prope est a timende, qui fatum sequis expectat; sicut ille ultra modum deditus vino est, qui amphorum essiccat, et fecem quoque exorbet. De hoc ismen queremus, pars summa vite, utrum ea fax sit, an liquidissimum ne purissimum quiddam; si modo mens sine injuria est, et integri sensus animus juvat, nec defectum et præmortuum corpus est. Maximum enim refert, vitam aliquis extrahat, an mortem. At, si insulsi ministeris est corpus, quidam oportet educere animum laborantem? Et fortasse pendio ante, quam debet, faciendum est; ne, quam fieri debet, facere non possis; et, quam majus periculum sit male vivendi, quam cito moriendi, stultus est qui non exigui temporis mercede magnæ rei aleam redamit. Paucos longissima senectas ad mortem sine injuria perituri; multis iners vita sine usu jacuit sui. Quanto deinde crudelius iudicet, aliquid ex vita perdidisse, quamvis finienda? Noli me invitare audire, tanquam ad te jam pertineat ista sententia; sed, quid dicam, melius. Non relinquam senectutem, si me totum mihi reservabit; totum autem ab illa parte meliore: al, si coperit conculcare

mentem, si partes ejus convellere, si mihi non vitam reliquerit, sed asinum; proslam ex ædificio petrido ac ruenti. Mortuum morte non fugiam, deditus sensibilibus nec offensionem animo; non asseram mihi manus propter dolorem; sic mori vici est. Hunc tamen si sciero perpetuo mihi esse patendum, exibo, non propter ipsum, sed quis impedimento mihi futurus est ad omne propter quod vivitur. Imbecillus est et ignarus, qui propter dolorem moritur; stultus, qui doloris causa vivit. Sed in longum exeo: est præterea materia, qui ducere diem possit. Et quomodo finem vite imponere poterit, qui epistolæ non potest? Vale ergo: quod libentius quam mortem meras lecturus es. Vale.

#### EPISTOLA LIX.

VOLUPTATIS ET GAUDII RECIPIERE. — DE HUMANA STULTITIA.

Magnam ex epistola tua percepi voluptatem: permittit enim mihi tui verba publicis, nec illa ad significatorem stoicam revoca. Vitium esse voluptatem credimus. Sit sane: ponere tamen illam soleamus ad demonstrandam animi hilarem affectionem. Scio, inquam, et voluptatem (si ad nostrum aliam verba dirigimus) rem infan-

(si nous prenons ce mot à la rigueur de nos maximes) est une chose iuſſime, quoique la joie appartienne à l'homme ſage; car c'eſt l'élevation d'un âme aſſurée ſur ſes biens et ſur ſes propres forces. Toutefois, nous diſons ordinairement que nous avons reçu beaucoup de joie du conſulat de notre ami, de ſon mariage ou de l'accouchement de ſa femme; quoique ces choſes, bien loin d'être des ſujets de joie, ſoient bien ſouvent des commencemens de déplaiſir et de triſteſſe. Mais la joie à cela de propre qu'elle ne ceſſe point, et ne ſe tourne jamais du parti contraire. Ainſi, quand notre Virgile dit : *et les mauvaiſes joies de l'âme*, il parle diſcrettement à la vérité; mais il ne parle pas juſte, parce qu'il n'y a point de mauvaiſes joies. Il a donné ce nom aux voluptés, et a bien exprimé ce qu'il vouloir dire, ſavoir, que les hommes ſe réjouiſſaient de leur mal. Néanmoins, je n'ai pas dit ſans raiſon que j'ai lu votre lettre avec beaucoup de volupté; car, encore qu'un ignorant ſe réjouiſſe pour une juſte occaſion, je ne laiſſe pas d'appeler ce mouvement qu'il ne peut retenir, et qui ſe portera bientôt à d'autres ſujets, du nom de volupté, laquelle il a conçue par l'opinion d'un faux bien, ſans diſcernement ni meſure.

Mais, pour revenir à notre ſujet, prenez la peine d'entendre ce qui m'a plu dans votre lettre. Vous avez les paroles à commandement; votre diſcours ne vous emporte pas plus loin que vous n'aviez deſſein d'aller. Il ſ'en voit beaucoup qui, reuſſant un beau mot, ſ'engagent à écrire ce qu'ils ne voulaient pas écrire. Cela ne vous arrive jamais; car tout y eſt bien lié et fort propre au

ſujet. Vous dites autant que vous voulez, et vous laiſſez à entendre plus que vous ne dites; ce qui témoigne quelque choſe de plus grand, et nous montre que votre eſprit n'a rien du vide ni d'enflé. J'y trouve pourtant des métaphores; mais elles ne ſont ni déſagréables, ni trop hardies, puifſqu'elles ont déjà paru dans le monde. J'y trouve aſſi des comparaiſons, deſquelles, ſi l'on nous vouloir interdire l'usage et les laiſſer aux poètes, ce ſerait faute d'avoir lu les anciens auteurs. Ils ne cherchaient pas encore de l'applauſſement par l'éloquence; ils parlaient avec ſimplicité, et ſeulement pour ſe faire entendre; néanmoins leurs écrits ſont tous remplis de comparaiſons. Pour moi, j'eſtime qu'elles ſont néceſſaires, non pour la raiſon qui les rend ſi familières aux poètes, mais afin que, ſoulageant notre faiblesſe, elles faſſent voir la choſe comme préſente aux yeux de l'auditeur.

En liſant Sextius, homme véhément, qui philoſophe en langue grecque à la manière romaine, j'ai admiré une comparaiſon qu'il fait d'une armée qui marche en ordre carré pour faire tête à l'ennemi de tous côtés. Que le ſage, dit-il, faſſe de même, qu'il réponde ſes vertus de toutes parts, afin qu'en quelque endroit qu'on le puiſſe attaquer, la déſenſe ſoit toute prête, et que l'on exécute ſans conſuſion les ordres du commandant. Il dit encore que ce qui ſe pratique par les grands capitaines, qui diſpoſent leurs troupes en ſorte qu'elles eutendront en même temps le commandement qui leur eſt fait, nous eſt d'autant plus néceſſaire, que dans la guerre l'on craint ſouvent

eſſe; et gaudium, aſſi ſapientia, non contingere; eſt enim animi elatio, ſuis bonis viribuſque ſidentia. Vulgo tamen alio loquimur, ut dicamus, magnum gaudium nos eſt illius conſulatu, aut eſt nuptiis, aut ex partu uxoris percepſiſſe; que adeo non ſunt gaudia, et ſæpe initia future triſtitiæ ſunt: gaudia autem iunctum eſt non deſinere, nec in contraria verti. Inque quum dicit Virgilius noſter, « Et mala mentis gaudia; » diſerte quidem dicit, ſed parum proprie; nullum enim malum gaudium eſt. Voluptatibus hoc nomen imponit, et quod voluit, expreſſit; ſignificavit enim homines niſi non letos. Tamen ego non immerito diſcerim, cepiſſe me magnum ex epistola tua voluptatem: quamvis enim ex honeſta cauſa Imperitius homo gaudeat, tamen affectum ejus impotentem, et in diverſa ſtatim inclinaturum, voluptatem voco, opinioſe falſi boni motum, immoderatam et immodeſtam.

Sed, ut ad propoſitum reverſar, audi quid me in epistola tua delectaverit. Habes verba in poteſtate; non eſſe te oratorem, nec legum, quam deſtinasti, trahit. Nulli ſunt, qui ad id, quod non propoſuerant ſcribere, ſilicet vera præſidia decore vocationis; quod tibi non evenit; preſſa ſunt omnia, et rei aptata. Loqueris quantum vis, et plus ſignificas quam loqueris. Hoc majoris rei indicium

eſt: apparet animum quoque nihil babere ſupervacui, nihil timidum. Invenio nomen translationes verborum, ut non temerarias, ita non indecoras: itaque periculum ſi fecerint. Invenio imagines; quibus ſi quis non uti velit, et poſita illas ſolis judicet eſſe concessas, neminem mihi videtur ex antiquis legiſſe, apud quos nondum capitulum plauſibilem oratio. Illi, qui ſimpliciter et demonſtrative rei cauſa eloquebantur, parallelis reſerti ſunt; quos exiſtino neceſſarios, non ex eodem cauſa quæ poeſis, ſed ut imbecillitatis noſtræ adminicula ſint, et ut diſcentem et audientem la rem præſentem adducant.

Sextium ecce quum maxime lego, virum acrem, græcia verbis, romanis moribus philoſophantem. Movit me imago ab illo poſita: Ire quadrato agmine exercitum, ubi hoſtis ab omni parte ſuſpectus eſt, pugno paratum. Idem, inquit, ſapientis facere debet: omnes virtutes ſuas undique expandat, ut ubicunque inſeſti ſiquid oriatur, illis parata præſidia ſint, et ad tantum regentis ſine tumultu reſpondent. Quod in exercitiis bis, quos imperatores magni ordiunt, fieri videmus, ut imperium duca ſimul omnes copie ſentiant, ſic diſpoſitæ, ut ſignum ab uno datum, peditem ſimul equitemque percurrat; hoc aliquanto magis neceſſarium eſſe nobis Sextius ait. Illi

l'ennemi sans sujet, et que le lieu qui semblait le plus suspect se trouve quelquefois le plus assuré. La folie n'est jamais tranquille; elle craint d'en haut et d'en bas; les deux flancs la battent; elle voit des périls devant et derrière; elle tremble à toute occasion; elle est toujours sans défense, elle a peur même du secours qui lui vient. Mais le sage est prêt à tous assauts, et quand la pauvreté, la perte de ses proches, le mépris et la douleur le viendront attaquer, il ne lâchera point le pied; au contraire, on le verra marcher sans peur, et combattre généralement au milieu de ces traverses.

En vérité, il y a beaucoup de choses qui nous tiennent attachés, beaucoup qui altèrent nos forces. Nous avons longtemps erroué dans le vice. Il est malaisé de nous nettoyer; car nous sommes plus sales au dedans qu'au dehors. Mais je demande une chose que je considère souvent en moi-même, pourquoi nous demeurons si opiniâtrement dans l'erreur? C'est premièrement que nous ne la repoussons pas avec courage, et que nous ne cherchons pas la vérité de toutes nos forces. De plus, nous n'avons pas assez de créance pour les choses que les sages ont inventées; nous ne voulons point approfondir tant de belles connaissances; nous nous contentons de passer légèrement par-dessus. Mais aussi comment pourrait se fortifier contre le vice un homme qui n'y travaille qu'autant de temps qu'il n'est point occupé dans le vice? Personne de nous n'a pénétré au fond; nous avons pris seulement la superficie, et nous croyons que c'est assez, voire trop, d'avoir donné quelques heures à la philosophie parmi nos autres emplois.

Le plus grand obstacle que nous ayons, c'est que si l'on nous appelle gens de bien, prudents et justes, nous le croyons aussitôt, et nous en avons de la complaisance pour nous-mêmes. Nous ne sommes pas contents d'une médiocre louange; tout ce que la flatterie la plus effrontée nous présente, nous le recevons comme s'il nous était dû. Quand on dit que nous sommes parfaitement bons et sages, nous en demeurons comme d'accord, quoique nous sachions que c'est un mensonge, et nous avons tant d'ameur pour nous, que nous voulons être loués pour des choses toutes contraires à celles que nous faisons. Si nous sommes cruels, concussionnaires ou débanchés, nous sommes bien aises d'entendre dire que nous sommes doux, libéraux et continents. De là vient que nous ne voulons point nous changer, parce que nous croyons être fort gens de bien. Alexandre, lorsqu'il ceurait dans les ludes, ruinant des peuples qui étaient à peine connus de leurs voisins, fut blessé d'un coup de flèche en allant reconnaître le faible d'une place qu'il tenait assiégée. Il ne laissa pas de continuer; mais comme, le sang était élanché, le douleur de sa plaie augmenta, et que sa cuisse, qui avait été suspendue sur son cheval, vint à s'engourdir, il fut contraint de s'arrêter, et dit : « Tout le monde m'assure que je suis fils de Jupiter; mais cette blessure me fait bien voir que je suis un homme. » Faisons la même chose, chacun selon notre condition. Quand les flatteurs nous voudront louer, disons-leur : Veux-tu faites entendre que je suis prudent; je vois pourtant que je désire beaucoup de choses qui me sont inutiles et qui me pourraient nuire si je les avais. Je ne sais pas encore combien

enim sepe hostem timere sine causa; infissimumque illis iter, quod suspectissimum, fuit. Nihil stultitia peccatum habet; tam superne illi metus est, quam infra; utrumque trepidat latens: sequuntur pericula, et occurrunt; ad omnia parat; imparata est, et ipsa terretur auxilium. Sapientis autem, ad omnem locum munus est et intentus: non si paupertas, non si luctus, non si ignominia, non si dolor impetum faciat, pedem referat. Interitus et contra illa ibit, et inter illa. Nos multa aligunt, multa debilitant; diu in istis vitis jaceamus; etiam difficile est: non enim iniquissimi sumus, sed infecti.

Ne ab ista imagine ad altum transieramus, hoc queramus, quod necum sepe dispicio, quid ista nos stultitia tam perthaciter teneat? Primo, quis non fortiter illum repetimus, nec toto ad salutem impetu nitimur; deinde, quis illa, que a sapientibus viris reperta sunt, non satis credimus, nec aperte pectoribus haurimus, leviterque tam magne rei inuisimus. Quomodo autem potest aliquis, quantum satis sit, adversus vitis discurrere, qui, quantum a vitis vocat, discedit? Nemo nostrum in altum descendit; summa tantum decerpimus; et exiguum temporis impendisse philosophiæ, satis abundeque occupatis fuit. Unde præcipue impedit, quod cito nobis placemus. Si in-

venimus, qui nos bonos viros dicat, qui prudentes, qui sanctos, agnoscimus. Nec sumus modica laudatione contenti: quicquid in nos adulatio sine pudore congressit, tanquam debitum preënimus; optimos nos esse, sapientissimos, affirmantibus assensimus, quam scimus illos multa noscitur; adeoque indulgemus nobis, ut laudari velimus in id, cui contraria quam maxime fecimus. Milissimum ille se in ipsa supplicia addit, in rapinis libertissimum, in ebrietatibus et libidinis temperantissimum. Sequitur itaque, ut ideo mutari nitimur, quia nos optimos esse credimus. Alexander quum jam in Indis vagaretur, et gentes, ne finitibus quidem satis notis, bello vastaret, in obsidione cœdens arbia, dum circumibat muros et imbecillissima munera quærit, agitata lectus, diu percedere et incepta agere perseveravit. Deinde quum, represso sanguine, aciei vulnera dolor cresceret, et eras suspensum equo paulatim obtorquisset, cœctas assistere: « Omnes, inquit, jurant esse me Jovis filium; sed vulnus hoc hominem esse me docuit. » Idem nos facimus; quum pro sua quæque portione adulatio infusum, dicamus: Vos quidem me dicitis prudentem esse; ego autem video, quam multa inutilia contempnimus, nocturna optem; ne hoc quidem intelligo, quod animalibus satietas monstrat, quis

je dois boire et manger, ni quelle est la portée de mon estomac, et cependant les bêtes connaissent la portée du leur aussitôt qu'elles sont rassasiées.

Mais je vais vous faire voir comment vous pourrez connaître que vous n'êtes pas sage. Celui-là est sage qui, rempli de joie, tranquille et assuré, vit ainsi que font les dieux. Examinez-vous maintenant. Si vous n'êtes jamais troublé de tristesse, inquiet d'espérances; si votre âme est jour et nuit dans une même assiette, élevée et satisfaite d'elle-même; assurez-vous que vous êtes venu au plus haut point de la félicité humaine. Mais si vous cherchez les voluptés de toutes parts, sachez que vous êtes autant éloigné de la sagesse que de la joie. Vous désirez celle-ci avec empressement; mais ne craignez pas que vous la puissiez posséder dans la compagnie des richesses. Vous la cherchiez encore parmi les honneurs, c'est-à-dire parmi les soucis et les épiques, et ce que vous souhaitez, pour en tirer de la satisfaction, est ce qui fait le sujet ordinaire de tous les déplaisirs. Tout le monde prétend à la joie; mais personne ne sait où l'on doit puiser celle qui est permanente et solide. L'un croit la trouver dans le luxe et dans les festins; l'autre, dans l'ambition et dans la foule des clients qui le suivent; celui-ci, dans l'entretien d'une maîtresse; celui-là, dans l'ostentation de son savoir des belles-lettres, qui ne guérissent de rien. Tous ces plaisirs passagers et trompeurs traitent ces gens-là à peu près comme fait l'ivresse, qui change la gaieté d'une heure en un regret qui dure longtemps; ou bien comme fait l'applaudissement et la faveur du peuple, que l'an

acquiète avec bien de la peine, et qu'il faut payer ensuite avec beaucoup de soucis.

Tenez donc pour certain que c'est en effet de la sagesse d'avoir une joie toujours égale. L'esprit du sage est en pareil état qu'est le monde au-dessus de la lune. Il y fait toujours beau temps. Vous avez donc raison de souhaiter la sagesse, puisque le sage n'est jamais sans joie. Mais cette joie ne prend naissance que dans une âme qui sait bien qu'elle a de la vertu. Il n'y a que l'homme constant, juste et modéré, qui puisse avoir de la joie. Quoi donc! direz-vous, les fous et les méchants ne se réjouissent-ils point? Non pas autrement que font les lions quand ils ont trouvé quelque proie. Quand ces gens-là sont las de boire et de faire la débauche, qu'ils ont passé la nuit parmi le vin, et qu'ils commencent à rendre les ragôts délicieux dont ils chargent leur estomac, ils s'écrient alors, et récitent d'un ton mélancolique ces paroles de Virgile :

Car vous savez que cette nuit dernière  
En fiers plaisirs se passa tout entière.

Les débauchés passent chaque nuit en de fausses joies, comme si c'était la dernière de leur vie. Mais cette joie, qui accompagne les dieux et ceux qui les imitent, n'est jamais interrompue et jamais ne cesse; elle cesserait si elle était empruntée d'ailleurs; aussi n'est-ce point une grâce qui vienne de personne, ni qui dépende d'autrui. La fortune ne saurait ôter ce qu'elle n'a point donné.

cibo debeat esse, quis potioni modus; quantum capiam, adhuc nescio.

Jam docebo, quemadmodum intelligas te non esse sapientem. Sapiens ille plenus est gaudio, hilaris, et placidus, inconcussus; eum Deus ex parte vivit. Nunc ipse te console. Si nunquam molestus es, nullis apes animum tuum futuri expectatione sollicitus, si per dies noctesque per et aequalis animi tenor eret et presentis sibi est, pervenisti ad humani boni summum. Sed si appetis voluptates, et undique, et omnes, scito, tantum tibi ex sapientia, quantum ex gaudio, desse. Ad hoc cupis pervenire; sed raris, qui inter divitias illuc te venturum esse sperat; inter honores gaudium, inter solitudines quaeris. Isto, quo sic petis, tantum dulcius letitiam ne voluptatem, causae dolorum sunt. Omnes, inquam, illi tendunt ad gaudium; sed, unde stabile magnamque consequantur, ignorant. Ille ex conviviis et luxuria; ille ex ambitione, et circumfusa clientium turba; ille ex omnia, alius ex studiorum liberalium vana ostentatione, et nihil sanantibus litteris. Omnes istos oblectamenta fallacia et brevia decipiunt; sicut ebrietas, quae unius horae hilarem insaniam longi temporis luctu pensat; sicut plausus et acclamatio secundae favor, qui magna sollicitudine et parvus est,

et expiandus. Hoc ergo cogita, hunc esse sapientiae effectum, gaudii aequalitatem. Talis est Sapientis animus, quod ille mundus super iunxum; semper illic serenum est. Habes ergo, quare vellis sapientem esse; quia nunquam sine gaudio est. Gaudium hoc non nascitur, nisi ex victurum conscientia. Non potest gaudere, nisi fortis, nisi iustus, nisi temperans. — Quid ergo? inquis; stulti se mali non gaudent? — Non magis, quam praedam nacti leones. Quam fatigaverunt se vino et libidinibus; quum illos nox inter vina deficit, quum voluptates, angusto corpori ultra quam espiebat ingestae, suppressare coeperunt; tunc exclamant miseri Virgilianum illud versum :

Namque ut supremam falsa inter gaudia noctem  
Egerimus, nostri.

Omnem luxuriosam noctem inter falsa gaudia, et quidem tantum supremam, agunt. Illud gaudium, quod Deos Deorumque amulos sequitur, non interrumpitur, non desinit; desideret, si sumpturn esset aliud; quia non est alieni muneris, ne arbitrii quidem alieni est. Quod non dedit fortuna, non eripit. Vale.

## ÉPÎTRE LX.

Que les souhaits de nos parents nous sont contraires. — Que l'on doit mettre au rang des bêtes les hommes qui les surpassent en avidité.

Je me plains, je crie, je me fâche, de ce que vous désirez encore ce que voire nourrice, votre gouverneur et votre mère vous ont autrefois souhaité. Quoi ! vous ne savez pas le mal qu'ils vous ont souhaité ! Oh ! que les vœux de ceux qui nous aiment nous sont contraires ! et ce d'autant plus que le succès en a été plus heureux. Je commence à ne me point étonner si toutes sortes de maux nous suivent dès notre enfance ; nous sommes élevés parmi les imprécations de vos parents.

Puissent les dieux quelque jour recevoir de nous un culte désintéressé. Leur demanderons-nous toujours quelque chose, comme si nous n'avions pas de quoi nous nourrir ? Tiendrons-nous toujours les campagnes couvertes de nos bœufs, et tant de peuples occupés à les moissonner ? Verra-t-on toujours quantité de navires, chargés de froment, venir de diverses mers pour la provision d'une seule table ? Un bœuf se nourrit dans un pâturage de peu d'arpents, une seule forêt suffit à plusieurs éléphants ; et il faut la terre et la mer pour nourrir un seul homme. Quoi donc ! la nature, en nous donnant un si petit corps, nous a-t-elle donné un ventre si insatiable, afin qu'il surpasse l'avidité des plus gros animaux et des plus gourmands ? Nullement. Que pensez-vous qu'il faille à la nature ? Elle se contente de peu de chose. Ce n'est pas la faim, mais c'est l'ambition qui nous oblige

à faire tant de dépense. Voilà pourquoi, comme dit Salluste, il faut mettre au rang des bêtes ces hommes qui sont si sujets à leur ventre. Il y en a même qui ne méritent pas d'être mis au rang des bêtes, mais au rang des morts. C'est vivre, en effet, que d'user de sa vie ; mais ceux qui se cachent et qui sont ensevelis dans la fainéantise, on peut dire qu'ils demeurent dans leur maison comme dans leur tombeau. On peut mettre au frontispice cette inscription sur le marbre : Un tel est mort avant la fin de sa vie.

## ÉPÎTRE LXI.

Pour jouir de la vie il faut être toujours prêt de la quitter. — Il est plus nécessaire de faire ses préparatifs pour la mort que de faire ses provisions pour la vie.

Ne désirons plus ce que nous avons désiré autrefois. Pour moi, je prends garde de ne pas souhaiter, à présent que je suis vieux, les mêmes choses que je souhaitais lorsque j'étais jeune. C'est à quoi j'emploie les jours et les nuits. Mon étude et ma pensée sont de mettre fin à mes désordres passés. Je tâche de faire en sorte qu'un jour me tienne lieu de toute ma vie ; je ne le prends pas pour le dernier, mais je le considère comme s'il le pouvait être. Je vous écris présentement dans cette disposition d'esprit, que si la mort m'appelle tandis que j'ai la plume à la main, je suis tout prêt à partir. Ce qui fait que je jouis de la vie, c'est que je ne me soucie pas de la quitter. Je songeais à bien vivre avant que je fusse vieux ; maintenant que je le suis, je songe à bien mourir. Or, c'est bien mourir que de mourir sans regret.

## EPISTOLA LX.

CONTINENDA ESSE QUÆ VULGIS EPIT.

Queror, sūgn, irascor. Etiam nunc optas quod tibi optavit nutrit tua, aut pedagogus, aut mater ? Nondum intelligis, quantum mali optaverint ? O quoniam inimici nobis sunt vota nostrorum ! eo quidem inimici, quo cessare felices. Jam non adnuir, si omnia nos a prima puerilia mala sequantur ; inter execrationes parentum crevimus. Et audiam quoque Dei nostrum pro nobis vocem gratulam. Quousque poscimus aliquid Deos, quasi nondum ipsi alere nos possimus ? Quandiu saltonibus implebitur megarum urbium campos ? quandiu nobis populus metet ? quandiu natus mensis strumentum multa navigis, et quidem non ex uno mari, subvehent ? Taurus paucissimorum iugerum pascum impletur ; una silva elephantis pluribus sufficit ; homo et terra pascitur, et mari. Quid ergo ? tam insatiablem nobis natura alvum dedit, quoniam tam modica corpora dedimet, ut vastissimorum edacissimorumque animalium aviditatem vinceremus ? Maxime ! Quantum est enim quod nature datur ? parvo

illa dimittitur. Non fames nobis ventris nostri magno constat, sed ambitio. Hoc itaque, ut ait Sallustius, ventri obedientes, animalium loco numeremus, non hominum ; quosdam vero ne animalium quidem, sed mortuorum. Vivit is qui multis usui est. Vivit is, qui se utilior. Qui vero latuit et tarpent, sic in domo sunt, quomodo la exsultivo. Horum tunc in limine ipso nomen marmori inscribas : mortem suam antecesserunt. Vale.

## EPISTOLA LXI.

SE PARATUM ESSE MORI.

Desinamus, quod volumus, velle. Ego certe id ago senex, ne eadem velle videar quam puer vului. In hoc unum eunt dies, in hoc noctes ; hoc opus meum est, hanc cogitatio, imponere veteribus malis finem. Id ago, ut mihi lustrat totius vite sit dies. Nec mercuriales tanquam ultimam rapio ; sed sic illum aspicio, tanquam esse vel ultima possit. Hoc animo tibi hanc epistolam scribo, tanquam quoniam maxime scribentem mors evocatura sit. Paratus exire sum, et ideo fruar vita ; quia, quandiu futurum hoc sit, mihi mihi pendo. Ante seculum curavi, ut bene

Prenez garde de ne faire jamais rien malgré vous ; car, ce qui doit être arrivera infailliblement , et la nécessité se fait sentir à celui qui résiste, non pas à celui qui consent. C'est pourquoi je vous dis qu'en se soumettant volontairement à ce qui est commandé, l'on évite ce qu'il y a de plus rude dans la servitude, qui est de faire ce qu'on ne voudrait pas. Celui qui fait ce qui lui est commandé, n'est pas malheureux ; mais bien celui qui le fait contre son gré. Disposons donc notre esprit à prendre en gré tout ce qui arrivera, et surtout que la pensée de notre fin ne nous afflige point. Il faut faire ses préparatifs pour la mort avant que de songer aux provisions pour la vie. Il se trouve assez de celles-ci, et c'est ce qui excite nos avidités ; car il nous semble, et il nous semblera toujours, qu'il nous manque quelque chose. Mais, quand il faut se persuader que l'on a assez vécu, cela ne dépend point des jours ni des années, mais seulement de l'esprit. Pour moi, mon cher Lucile, j'ai vécu assez longtemps, j'en suis satisfait, et j'attends la mort.

## ÉPÎTE LXII.

Les affaires n'empêchent point d'étudier. — Le moyen le plus facile d'acquiescer des richesses c'est de les mépriser.

Ceux qui veulent faire croire que la quantité des affaires les empêche d'étudier, ne disent point la vérité. Ils font les occupés plus qu'ils ne le sont, et s'embarrassent d'eux-mêmes. Pour moi, mon cher Lucile, je suis de loisir, et partout où je me trouve, je suis toujours à moi ; car je ne

m'abandonne pas, mais je me prête seulement aux affaires, et je ne cherche point les occasions de perdre du temps. En quelque lieu que je m'arrête, j'y entretiens mes pensées, et je roule dans mon esprit quelque chose qui me puisse être utile. Quand je suis avec mes amis, je ne suis pas pourtant absent de moi-même. Je ne m'arrête pas avec ceux que je vois par l'occasion du temps ou des affaires ; mais j'envoie mon esprit en la conversation de quelque homme vertueux, en quelque lieu et en quelque siècle qu'il ait été.

Je porte d'ordinaire avec moi Démétrius. C'est le meilleur homme qui fut jamais. Je laisse à part ces gens vêtus d'écarlate, pour m'entretenir avec lui, tout nu et délabré qu'il est ; et je l'admire. Pourquoi n'admèrerais-je pas ? Je vois qu'en cet état rien ne lui manque. On peut bien tout mépriser, mais on ne saurait tout avoir. La plus courte voie pour avoir des richesses, c'est de les mépriser. Mais notre Démétrius vit d'une manière qu'on dirait qu'il ne les méprise pas seulement, mais qu'il les a abandonnées aux autres.

## ÉPÎTE LXIII.

Il est bête de donner quelques larmes à la perte d'un ami. — Mais il est ridicule de le pleurer éternellement.

Vous êtes fâché de la mort de Flaccus, votre ami ; je ne vous conseille pas de l'être plus que de raison. Je vous demanderais bien de ne l'être point du tout, sachant que c'est le meilleur. Mais, qui est capable d'une telle constance, hormis celui qui s'est affranchi du pouvoir de la fortune ? Encore

viverem ; in senectute, ut bene moriar : bene autem mori est libenter mori. Da operam, ne quid unquam invitatus facias : Quidquid futurum est, necesse futurum est repugnanti ; in volentem necessitas non est. Ita dico : qui imperia libens excipit, partem acerbissimam servitutis effugit, facere quod nolit. Non, qui jussus aliquid facit, miser est ; sed qui invitatus facit. Itaque sic nostrum componamus, ut, quidquid res exiget, id velimus : et in primis finem nostri sive tris. Iis cogitemus. Ante ad mortem, quam ad vitam, præparandi sumus. Satis instructa vita est ; sed nos instrumentorum ejus avidi sumus : deesse nobis aliquid videtur, et semper videtur. Ut satis vixerimus, nec animi, nec dies facient, sed animus. Vixi, Lucili carissime, quantum satis erat : mortem plevis expecto. Vale.

## EPISTOLA LXII.

DE TEMPORIS USU.

Mentimur, qui sibi ob stare ad studia liberalia turbam negotiorum videri voluit ; simulant occupationes et agunt, et ipsi se occupant. Vaco, mi Lucili, vaco ; et, ubique sum, ibi meus sum. Rebus enim non me trado,

sed commodo ; nec consessor perendi temporis causas. Et, quocumque constitui loco, ibi cogitationes meas traho, et aliquid in animo salutare verso. Quum me amicis dedi, non tamen mihi abduco ; nec eum illis moror, quibus me tempus aliquod congregavit, aut causa ex officio nata civi ; sed cum optimo quoque sum : ad illos, in quocumque loco, in quocumque sæculo fuerint, animum meum mitto. Demetrium, virorum optimum, necum circumfero ; ut, relicis conchyliis, eum illo seminato loquor, illum admior. Quidam admirer ? vidi nihil et deesse. Contemnere omnia aliquis potest ; omnia habere nemo potest. Brevisima ad divitiarum, per contemplum divitiarum, via est. Demetrius autem noster sic vitat, non tanquam contempnit omnia, sed tanquam aliis habenda permiscuit. Vale.

## EPISTOLA LXIII.

NON INMOERORE REPLENDOS ESSE AMICOS.

Moleste fers decessisse Flaccum, amicum tuum ; plus tamen æquo dolere te nolo. Illud, ut non doleas, via audeo exigere ; et esse melius scio. Sed qui ista firmitas

cela le tonnerait-il ; mais il ne passerait pas plus avant. Pour nous autres, il y a lieu d'excuser nos larmes, quand elles ne sont point excessives, et que nous tâchons de les retenir ; car, dans la perte d'un ami, il n'est pas honnête d'avoir les yeux secs, ni aussi toujours pleurants. Il est bon de jeter quelques larmes, mais non pas de se fondre en pleurs. Ne croyez pas que je sois sévère en votre endroit, puisque le premier des poètes grecs ne permet pas de pleurer plus d'un jour, ayant dit que Niobé eut soin de manger le jour même qu'elle perdit ses enfants.

Voulez-vous savoir d'où procèdent ces torrents de pleurs et toutes ces lamentations ? C'est que nous prétendons d'en tirer la preuve du regret que nous avons, et de faire paraître plus de douleur au dehors que nous n'en avons au dedans ; car il n'y en a pas un seul qui soit toujours triste dans le cœur. O malheureuse folie ! on eroit se faire honneur en paraissant affligé. — Quoi ! direz-vous, faut-il que j'oublie incontinent mon ami ? — Le souvenir que vous en aurez ne sera pas long, s'il ne dure pas davantage que votre douleur. Car, tout refrogné que vous êtes, il est certain que le moindre sujet qui se présentera par hasard est capable de vous faire rire. Il n'est pas besoin, pour cela, de la longueur du temps, qui sait adoucir toute sorte de regrets et tarir les larmes les plus fécondes. Cessez seulement d'observer votre contenance, et aussitôt ce fantôme de tristesse disparaîtra. Vous conservez maintenant votre douleur, qui ne laisse pas de s'adoucir, quelque soit que vous en preniez, et qui finira d'autant plus vite qu'elle se trouvera plus violente. Faisons donc en sorte que

le souvenir des amis que nous avons perdus nous soit toujours agréable. On ne se réfléchit pas volontiers sur un objet qui donne de la peine. Mais, s'il est impossible de se remettre sans chagrin le nom des personnes que nous avons aimées durant leur vie, faisons que ce chagrin ne soit pas sans quelque plaisir.

Attalus disait autrefois que le souvenir que nous avons de nos amis, après leur mort, nous plaît à peu près comme fait l'amertume dans le vin vieux, ou comme certaines pommes qui sont aigres et douces. Laissons passer quelque temps, l'amertume se dissipera, et le plaisir nous demeurera tout pur. Si nous en croyons Attalus, c'est une espèce de miel et de ragoût, quo de souper que nos amis sont en vie et en bon état ; mais il dit que le souvenir de ceux qui sont morts n'a point de satisfaction qui ne soit mêlée de quelque aigreur. Or, qui n'avouera pas que les choses aigres réjouissent l'estomac ? Pour moi, je ne suis pas de son avis. Le souvenir des amis que j'ai perdus m'est toujours agréable et doux ; car je les ai possédés, sachant bien que je les devais perdre, et je les ai perdus comme si je les possédais encore.

Faites donc, mon cher Lucile, en cette rencontre, ce qui convient à une personne raisonnable comme vous l'êtes. Ne parlez point indignement d'un si beau présent que vous fait la nature. Il est vrai qu'elle vous l'a ôté ; mais elle vous l'avait donné. Cela nous devrait rendre avides de la conversation de nos amis, de ne pas savoir combien de temps nous en pourrions jouir. En effet, si nous considérons combien de fois nous les avons quittés, à l'occasion de quelque voyage ; combien de jours

animi continget, nisi jam multum supra fortunam elato ? Illud quoque ista res vellicabit : sed tantum vellicabit. Nobis autem ignosci potest lapsus ad lacrimas, si non lacrimae decurrerunt, si ipsi illas represimus. Nec sicut sint oculi amissa amico, nec fluunt : lacrimandum est, non plorandum. Durum tibi legem videre ponere ? quum poetarum Graecorum maximus has fendi dederit in unum duntaxat diem : quibus dixerit, « elum Niobee de cibo cogitasse. » Queris, unde sint lamentationes, unde immoderatus fletus ? Per lacrimas argumenta desiderii querimus ; et dolorem non sequimur, sed ostendimus. Nemo tristis sibi est. O infelicem stultitiam ! est aliqui et doloris ambitio. — Quid ergo ? inquis ; obliviscar amicum ? — Brevem illi apud te memoriam promittis, si cum dolore mansura est. Jam istam frontem ad risum quilibet furcibus res transfert ; non differo in longius tempus, quo desiderium omne melleatur, quo etiam accerini iunctis residunt. Quum primum te observare desieris, imago ista tristitia discedet : nunc ipse custodis dolorem tuum ; sed custodiendi quoque clauditur, quoque citius quo est acrior, desinit. Id agamus, ut jucunda fiat nobis

amicorum recordatio : nemo libenter ad id redit, quod non sine tormento cogitaturus est. Si tamen latius fieri necesse est, ut eam aliquo nobis moram amemus, quoniam amamus, nomen occurrat, hic quoque morsus habet suum voluptatem. Nam, ut dicere solebat Attalus noster : « Sic amicorum defunctorum memoria jucunda est, quomodo poma quaedam sunt suavia aspera, quomodo in vino uinis veteri ipsa nos amaritudo delectat ; quum vero intervenit spiculum, omne, quod angebat, extinguitur, et pura ad nos voluptas venit. » Si illi credimus : « Amicos locustas cogitare, melle ac placenta frui est ; coram, qui fuerunt, retractatis, non sine acerbitate quadam jurat. Quis autem negaverit, haec acris quoque, et habentis austeritatis aliquid, stomachum excitare ? » Ego non idem sentio : mihi amicorum defunctorum cogitatio dulcis ac blanda est. Habui enim illos, tanquam amicos ; amisi, tanquam habeam.

Fac ergo, mi Lucile, quod equitatem tuam decet ; desine beneficium fortunae male interpretari. Abstulit, sed dedit. Ideo amice avidae fruamur, quoniam, quando contingere hoc possit, incertum est. Cogitemus, quam arpe

nous avons passés sans les voir lorsque nous demeurions en même lieu, nous trouverons que nous avons perdu plus de temps hors de leur compagnie, durant qu'ils vivaient, que nous n'en perdrons à présent qu'ils sont morts.

Mais peut-on supporter ces gens qui se désolent dans la mort de leurs amis, après les avoir négligés durant leur vie ? Ils ne sauraient les aimer que quand ils les ont perdus ; c'est pour cela qu'ils font éclater leurs regrets, craignant qu'on ne doute de leur affection, de laquelle ils s'avaient bien tard de donner des marques. Au reste, si nous avons d'autres amis, nous leur faisons tort, témoignant qu'ils ne valent pas assez pour nous consoler de celui que la mort nous a fait perdre. Si nous n'en avons point, nous avons plus à nous plaindre de nous que de la fortune, parce qu'elle ne nous a ôté qu'un seul ami, et que nous n'avons pas en soin d'en acquérir d'autres. Outre qu'il est à craindre que celui qui n'a pu aimer plus d'une personne n'en ait point aimé du tout. Un homme qui, se voyant dépouillé de son habit, aimerait mieux se plaindre que de chercher quelque chose pour se couvrir les épaules et se parer du froid, ne vous semblerait-il pas un grand fou ? Celui que vous aimez est mort, cherchez-en un autre que vous puissiez aimer ; car il vaut mieux remplacer un ami que de le pleurer éternellement.

Je sais bien que ce que je vais dire est assez commun ; je n'omettrai pas pourtant de le dire, quoique tout le monde l'ait dit. Le temps finit la douleur que la raison n'avait pu guérir. Il est, toutefois, bien honteux à un homme de jugement

de finir son deuil parce qu'il est las d'être en deuil. Je vous conseille de quitter la douleur avant qu'elle vous quitte, et de cesser de faire ce que vous ne sauriez faire longtemps, quand même vous le voudriez. Nos anciens ont donné aux femmes une année pour pleurer, non pas afin qu'elles pleurassent si longtemps, mais de peur qu'elles ne pleurassent plus longtemps. Il n'y a point de terme prescrit pour les hommes, parce qu'il n'y en a point d'honnête pour eux. Entre toutes ces femmes que l'on a eu peine de retirer du bûcher ardent, et d'arracher du dessus les corps de leurs maris défunts, donnez-m'en une seule qui ait pu pleurer un mois entier ? Croyez-moi, il n'y a rien dont on se rebute plus tôt que de la tristesse : il est vrai que lorsqu'elle est récente, on tâche de la consoler ; mais, quand elle est trop longue, on la tourne en ridicule. Ce n'est pas sans sujet, car elle est d'ordinaire on feinte ou déraisonnable.

Je vous parle ainsi, moi qui ai plénement avec tant d'exces Annas Séréna, mon cher ami, que l'on me met, à mon grand regret, entre les exemples de ceux qui ont été surmontés par la douleur. Je condamne à présent mon erreur, voyant qu'elle procédoit de ce que je n'avais jamais pensé qu'il pouvait mourir devant moi. Je considérais seulement qu'il était jeune et beaucoup moins âgé que je n'étais, comme si la mort gardait quelque ordre quand elle nous mène au tombeau. Songeons-nous donc que nous et nos amis sommes tous mortels. Je devais dire alors à Séréna, à la vérité, est plus jeune que moi ; qu'importe ? Il peut mourir devant moi, quoiqu'il doive mourir après moi.

illos reliquerimus in aliquam peregrinationem longinquam exiluri ; quum sæpe, eodem morantes loco, non viderimus ; intelligemus, plus nos temporis in vivis perdidisse. Fersis autem hos, qui, quum negligentissime amicos habeant, miserrime lugent, nec suum quemquam, nisi quum perdidissent ? Ideoque tunc effusius morrant, quia verentur ne dubium sit, an amaverint ; sera iudicia affectus aut querant. Si hebetius alios amicos, male de his et mereremur, et existimemus, quia parum valent in unius elati solitum : si non habemus, majorem ipso nobis injuriam fecimus, quum a fortuna accipimus. Ille unum obtulit ; non quemcumque non fecimus. Deinde ut unum quidem omnis amavit, qui plus quam unum amare non potuit. Si quis despoliatus, amissa unica tunica, complorare se velit, quomodo circumspiciere, quomodo frigus effugiat, et aliquid inveniat quod tegat seipsum ; nonne tibi videtur stultissimus ? Quem amabas, estultus ; quare quem amas ? nullus est amicum repare, quem flere. Scin peritum jam hoc esse, quod adjecturus sum ; non ideo tamen præmittam, quia ab omnibus dictum est. Finem dolendi etiam qui consilio non fecerat, tempore invenit ; turpissimum autem est in homine prudenti remedium morboris, lassitudo morrendi. Male reliquas dolorem,

quam ab illo reliquaris : et quum primum id facere desiste, quod, etiam si vales, diu facere non poteris. Annam feminis ad lugendum consiliorum majores ; non aut tam diu lugerent, sed ne diutius : viris nullum legitimum tempus est, quia nullum honestum. Quum tamen mihi ex illis mulierculis dabis, vix retractis a rogo, vix a cadavere revulsis, cui lacrimæ in totum mensem duraverint ? Nulla res citius venit in ordinem, quam dolor : qui recess, consolatore invenit, et aliquos ad se adducit ; inavertatas vero deridit. Nec immerito : aut enim simulatus, aut stultus est.

Hæc tibi scribo, la qui Annam Sereenam, carissimum mihi, tam humedico flevi, ut, quod minime velim, inter exempla sim eorum quod dolere vici. Hodie tamen factum minus damno, et intelligo maximam mihi causam sic legendi fuisse, quod nunquam cogitaveram, mori eum ante me posse. Hoc unum mihi occurrerat, minorem esse, et multo minorem ; tanquam ordinem sola servarent : Itaque assidue cogitemus, tam de nostris, quam omnium, quos diligimus, mortalitate. Tunc ego dicere debui : Minor est Sereenas meus : quid ad rem pertinet ? post me mori debet, sed ante me potest. Quis non fecit, imperatam subito fortuna percussit. Nunc cogito, omnia



Pour n'avoir pas fait cette réflexion, la fortune m'abattit tout d'un coup, m'ayant trouvé au dépourvu. Maintenant je considère que toutes choses sont sujettes à la mort, sans aucune distinction d'âge ni de temps; tout ce qui peut arriver quelquefois peut arriver aujourd'hui. Songeons donc, mon cher Lucile, que nous irons bientôt où nous nous plaignons que notre ami soit allé, et peut-être (si ce que nous disent les sages est véritable et qu'il y ait quelque lieu qui nous reçoive après la mort) que celui que nous croyons perdu n'a fait que passer devant.

## ÉPIÔTE LXIV.

Les bons livres nous aiment à la vertu. — Il faut révéler les anciens comme les précepteurs du genre humain.

Vous fûtes hier avec nous. Vous auriez sujet de vous plaindre si vous n'y aviez été qu'hier seulement; c'est ce qui m'a fait dire avec nous; car avec moi vous y êtes toujours. Il était survenu quelques-uns de mes amis, qui avaient fait grossir la fumée de ma cuisine, non pas comme celle de ces maisons où l'on fait bonne chère, et qui effraient quelquefois ceux qui veillent durant la nuit; mais toutefois assez pour faire connaître qu'il m'était venu des hôtes. Nous eûmes divers entretiens, comme il arrive à ceux qui sont à table, où l'on passe ordinairement d'un discours à un autre, sans jamais venir à la conclusion. Eufu ou lut le livre de Q. Sextius le père, qui est, à mon avis, un grand personnage, et de la secte stoïque, quoiqu'on n'en demeure pas universel-

lement d'accord. Bon Dieu! qu'il a de vigueur! combien de force et de courage! C'est ce que vous ne rencontrerez pas dans tous les philosophes. Car ils n'ont, pour la plupart, que le titre de grand; tout le reste est faible et languissant. Ils enseignent, ils disputent, ils chicangent assez; mais ils n'inspirent pas le courage, parce qu'ils en sont dépourvus. Quand vous lirez Sextius, vous direz sans doute: Il est animé, il est vigoureux, il est libre, il est au-dessus de l'homme. Il me renvoie toujours plein d'une haute assurance. Pour moi, je vous avoue qu'en quelque disposition que je me trouve quand je le lis, je préférerais volontiers tous les accidents, et m'offrira à combattre la fortune. En un mot, j'entre dans l'esprit de celui-là que le poète introduit cherchant l'occasion de s'éprouver et de montrer sa valeur:

Il voudrait rencontrer un sanglier, un lion.

Je voudrais de même trouver quelque obstacle pour le surmonter, ou quelque autre sujet pour exercer ma patience: car Sextius a encore cela d'excellent, qu'il vous montre la grandeur du souverain bien, sans vous ôter l'espérance de le pouvoir acquérir. Il vous fait voir qu'il est en un lieu fort élevé, mais qui n'est pas inaccessible à ceux qui s'y veulent acheminer. C'est ainsi que la vertu excite en même temps l'admiration de sa beauté et l'espérance de sa conquête. Certainement je donne beaucoup de temps à la contemplation de la sagesse. Je la regarde à peu près comme je fais le monde, lequel je considère tous les jours comme si j'y étais nouvellement venu. Je rêve toutes ses inventions, et ceux qui les ont trouvées. J'en use comme d'un patrimoine commun; c'est un

et mortalia esse, et incerta lege mortalia. Hodie fieri potest, quidquid unquam potest. Cogitemus ergo, Lucili carissime, cito nos eo perventuros, quo illius pervenisse invenimus. Et fortasse si modo sapientium vera fama est, recipique uos locum aliquis) quem putamus perisse, premissus est. Vale.

## EPISTOLA LXIV.

Q. SEXTII ET VALERII SAPIENTII IN LUCILIO.

Fuisti heri nobiscum. Potes queri, si heri tantum; ideo adject, nobiscum: necum enim semper es. Intervenerant quidam amici, propter quos major sumus fieret: non hic, qui erumpere ex lautorum cellulis et terrere vigilas solet; sed hic modicus, qui hospites venisse significat. Varius nihil sermo fuit, ut in convivio, nullum rem usque ad exitum adducens, sed alitante alio transiens. Lectus est deinde liber Quinti Sextii patris; magni, si quid mihi credis, viri, et, licet neget, Stoici. Quotus in illo, Dii boni, vigor est, quantum animi! Hoc non in omnibus philosophis invenies. Quorundam scripta clarum habent laetum nomen, cetera essanguia

sunt. Instilant, disputant, cavillantur: non faciunt animam, quæ non habent. Quum legeris Sextium, dicis: Vivit, viget, liber est, supra hominem est, distulit me plenum ingentis sceleris. In quacunque positione mentis sim, quum hunc legu, facior tibi, libet minus casus provocare, libet exclamare: Quid cessas, Fortuna? congrederere: paratum vides. Illius animi ludus, qui querit ubi se experiat, uld virtutem suam ostendat,

Sperantemque dari pecora inter incerta volas  
Optat aprum, aut fulvum descendere monte leonem.

Libet aliquid habere quo t vincam, cujus patientia exerceat. Nam hoc quippe egregium Sextius habet, quod et ostendit tibi beate vite magnitudinem, et desperationem ejus non facit. Scies esse illum in excelso, sed volenti penetrabilem. Hoc idem virtus tibi ipsa præstabit, ut illum admiris, et tamen speres. Mihi certe multum auferre temporis solet contemplatio ipsa sapientie: non atterit illum timor obstupescens, quum ipsum interim mundum, quem sæpe tanquam spectator novus vides.

Veneror ilaque juvenis Sapientie inventoresque: adire, tanquam multorum hereditatem, juvat. Mihi ista

travail fait pour moi; c'est un acquêt qui m'appartient. Mais imitons le bon père de famille; augmentons le bien qui nous a été laissé, afin que ce patrimoine se trouve plus ample entre les mains de nos successeurs. Il reste encore beaucoup d'ouvrage, et il en restera toujours beaucoup. Ceux qui viendront après mille siècles pourront encore y ajouter; et quand même les anciens aurnient tout trouvé, c'est toujours quelque chose de nouveau de savoir faire l'usage et l'application de ce que les autres ont trouvé.

Supposez que l'on nous ait laissé des remèdes pour guérir les yeux; il n'est pas nécessaire que l'on aille chercher d'autres, mais il faut savoir appliquer ceux-ci suivant la nature du mal et l'opportunité du temps: l'un apaise la démaugaison des yeux, l'autre diminue l'épaisseur des paupières; l'un détourne la fluxion, l'autre fortifie la vue; il faut que vous prépariez ces remèdes, que vous en régliez la dose, et que vous les donniez quand il sera temps. De même, les anciens ont trouvé les remèdes qui sont propres pour les maladies de l'âme. Mais c'est à nous de chercher quand et comment il les faut appliquer. Ceux qui nous ont précédés ont beaucoup fait, mais ils n'ont pas tout achevé.

On les doit toutefois admirer et les révéler comme dieux. Pourquoi ne garderions-nous pas les portraits de ces grands hommes, et n'honorons-nous pas le jour de leur naissance, afin de nous exciter à la vertu? Ne les nommons jamais sans quelque éloge; car le respect que nous devons à nos précepteurs, nous le devons aussi à ces précepteurs du genre humain, qui nous ont découvert

les sources de tant de choses utiles. Si nous rencontrons un prêteur, un consul, nous lui rendons toutes les marques d'honneur, nous descendons de cheval, nous nous découvrons, nous nous retirons du chemin. Et, quand les deux Catons, le sage Lélius, Socrate, Platon, Zénon et Cléanthe se présenteront à nos esprits, les recevrons-nous sans leur rendre quelque vénération particulière? Pour moi, je les révere extrêmement, et je n'entends point citer les noms de ces grands personnages, que je ne me lève toujours pour leur faire honneur.

## ÉPÎTRE LXV.

DU NOMBRE DES CAUSES SUIVANT LES ANCIENS PHILOSOPHES.  
— Que la contemplation de l'univers élève et contente l'esprit, pourvu que l'on ne la réduise point à des questions vaines et frivoles.

Il y a que je partageai la journée avec ma maladie; elle prit le matin, et me laissa l'après-midi, où je commençai d'essayer par la lecture les forces de mon esprit. Voyant qu'il l'avait bien reçue, je lui permis quelque chose de plus; je me mis à écrire, et certainement avec plus d'application que je ne fais d'ordinaire quand je travaille sur une matière difficile et que je veux emporter. Mais il survint quelques-uns de mes amis qui me forcèrent de tout quitter, me blâmant comme un malade qui aurait fait quelque excès. De sorte que, au lieu d'écrire, je fus obligé de parler dans la conversation que nous eûmes ensuite. Je ne vous en rapporterai que ce qui regarde la contestation qui arriva entre nous, dont vous fûtes choisi pour arbitre, et où vous trouverez peut-être plus de difficultés que vous ne pensez.

nequissita, mihi ista laborata sunt. Sed agamus bonum patremfamilias; facimus ampliora quæ accepimus; major ista hereditas a me ad posterum transcat. Multum adhuc restat operis, multumque restabit; nec ulli nato post mille sæcula præcedetur occasio aliquid adhuc adiciendi. Sed, etiamsi omnia a veteribus inventa sunt, hoc semper novum erit, usus, et inventorum ab aliis scientia res dispositio. Pula relicta nobis medicamenta, quibus sanarentur oculi: non opus est mihi alia querere; sed hæc tamen morbis et temporibus aptanda sunt. Hoc asperitatem oculorum collevalur; hoc palpebrarum crassitudinem tenuatur; hoc vis subtilis et humor avertitur; hoc accerit visus. Teras ista oportet, et eligas tempus; adhibes singulis modum. Animi remedia inventa sunt ab antiquis: quo modo autem adinventur, aut quando, nostri operis est querere. Multum egerant qui ante nos fuerant; sed non peregerant; inspicendi tamen sunt, et ritu Deorum colendi. Quidni ego magnorum virorum et imaginem habeam incitamenta animi, et natales celebrem? Quidni ego illos honoris causa semper appellem? Quam venerationis præceptoribus meis debeo, eandem illis præceptoribus generis humani, a quibus tanti boni iustitia fluxerunt. Si comitem videro, aut prætorem, omnia, quibus

honor haberi homini solet, faciam? equo desiliam, espum adasperam, semina cedam? Quid ergo? Marcum Catonem utrumque, et Lælium sapientem, et Socratem eum Platonem, et Zenonem Cleanthemque, in animam meam sine dignatione summa recipiam? Ego vero illos veneror, et tantis nominibus semper assurgo. Vale.

## EPISTOLA LXV.

OPINIONES PLATONIS, ARISTOTELIS ET STOICORUM DE CAUSA, RES COGITATIONIBUS ANIMI ATTOLENI AD EFFICIENDAM.

Hesternum diem divisi cum mala valetudine: antemeridiana illa sibi vindicavi, postmeridiana mihi cecidit, itaque lectione primum tentavi animum; deinde, quam hanc recepisset, plus illi imperare aconis sum, imo pernitescere. Aliquid scripsi, et quidem intentus quam soleo, dum cum materia difficili contendit, et vinci nolo; donec intervenerunt amici, qui mihi vinum afferrent, et tanquam agrum intemperantem toccecerunt. In locum sibi sereno successit: ex quo cum partem ad te perferam, que in ille est. Te arbitrum addiximus: plus negotii habes, quam existimas. Triplex causa est.

Dicunt, ut scis, Stoici nostri, a duo esse in rerum na-

Il y a trois opinions différentes touchant les causes. Nos stoïciens disent, comme vous savez, qu'il y a deux choses dans la nature, dont tout a été produit, savoir : la cause et la matière. La matière est toujours oisive, elle est prête à tout recevoir ; elle demeurera inutile si personne ne la remue. La cause, c'est-à-dire l'intelligence, forme la matière, et la tourne comme elle veut. Elle en fait divers ouvrages. Il y doit donc avoir ce de quoi quelque chose est fait, et ce qui l'a fait ; celui-ci est la cause ; celui-là est la matière. Tout art est une imitation de la nature, et, par cette raison, ce que j'ai dit de ses ouvrages en général, se peut appliquer à ce que les hommes font en particulier. Dans une statue, par exemple, il y a eu la matière qui était disposée à recevoir de l'ouvrier la façon, et l'ouvrier qui a donné une forme à cette matière. Ainsi, dans une statue, le cuivre est la matière, et l'ouvrier est la cause. Il en va de même de toutes les choses ; elles sont composées de ce qui est fait et de ce qui fait.

Les stoïciens n'admettent qu'une seule cause, savoir, ce qui fait. Aristote est d'avis que la cause peut être prise en trois manières. La première cause, dit-il, c'est la matière, sans laquelle rien ne se peut faire. La seconde est l'ouvrier. La troisième est la forme qui est donnée à l'ouvrage, comme à la statue ; c'est ce qu'Aristote appelle *eidos*. Il y en a encore, dit-il, une quatrième, qui se joint avec les autres, c'est l'intention de l'ouvrage. Je vais vous expliquer ce que c'est. Le cuivre est la première cause de la statue ; car elle n'aurait jamais été faite s'il n'y avait eu auparavant ce de quoi elle a été taillée ou jetée en fonte.

La seconde cause est l'ouvrier ; car le cuivre n'aurait pas été façonné et mis en statue, si de savantes mains n'y avaient travaillé. La troisième cause est la forme ; car cette statue ne s'appellerait pas Doryphore ou Diadumène, si on ne lui en avait donné le visage. La quatrième cause est l'intention pour laquelle on l'a faite ; car, sans cela, la statue n'aurait pas été faite. Mais qu'est-ce que cette intention ? C'est ce qui a excité l'ouvrier à la faire ; c'est l'argent, s'il a travaillé en l'intention de vendre la statue ; la gloire, s'il a travaillé pour sa réputation ; la piété, s'il a eu l'intention de la donner pour l'ornement de quelque temple : c'est donc une cause pour laquelle une chose est faite. Car n'estimez-vous pas qu'il faut compter, entre les causes d'un ouvrage, celle sans laquelle l'ouvrage n'aurait pas été fait ? A toutes ces causes, Platon en ajoute une cinquième, qu'il appelle *idée* ; c'est l'exemplaire sur quoi l'ouvrier, jetant la vue, fait ce qu'il avait intention de faire. Il n'importe pas qu'il ait cet exemple au dehors pour y porter les yeux, ou au dedans pour réfléchir sur l'imagination qu'il en a conçue. Dieu contient en soi tous ces exemplaires avec le nombre et la manière de toutes les choses qu'il doit faire. Il est plein de ces figures que le même Platon appelle immortelles, immuables, infatigables, qui ne se peuvent épuiser. C'est pourquoi les hommes périssent ; mais l'humanité, qui est l'exemplaire sur lequel ils ont été formés, subsiste et ne souffre rien, tandis que ces hommes particuliers sont malades et finissent par la mort. Il y a donc cinq causes suivant l'opinion de Platon : celle de quoi, celle par qui, celle comme quoi, celle sur quoi, celle pourquoi ; en-

turn, ex quibus omnia fiunt, Causam et Materia. « Materiam jacet luere, res ad omnia parata; cessatura, si nemo moveat. Causa autem, id est, ratio, materiam format, et, quocumque vult, versat; ex illa variis opera producit. Eo ergo debet, unde aliquid fiat, deinde a quo fiat : hoc causa est, illud materia. Omnia ars naturæ imitatio est; itaque, quod de universo dicebam, ad hanc transferre que ab homine factenda sunt. Statuam et materiam habuit, quæ pateretur artificem; et artificem, qui materiam daret faciem. Ergo, in statuam, materiam esse fuit, causam opifex. Eadem conditio rerum omnium est : ex eo constant, quod fit; et ex eo, quod facit. Scitis placet, « unam causam esse, id quod facit. » Aristoteles putat, causam tribus modis dici. « Prima, inquit, causa est ipsa materia, sine qua nihil potest effici; secunda, opifex; tertia est forma, quæ unicuique operi imponitur, tanquam statuæ : nam hæc Aristoteles idos vocat. » Quarta quoque, inquit, bis accedit, propositum totius operis. « Quid sit hoc, aperiam. » Præmissa statuam causa est : nunquam enim facta esset, nisi fasset id, ex quo funderetur decreteretur. Secundo causa artifex est : non potuisset enim ex illud in habitum statuæ figurari, nisi accessisset perire manus. Tertia causa est forma : neque enim

statua ista Doryphoros aut Diadumenos vocaretur, nisi hæc illi esset impressa facies. Quarta causa est faciendi propositum; utrum nisi hoc fuisset, facta non esset. Quid est propositum? Quod invitavit artificem, quod ille secutus fecit. Vel pecunia est hoc, si venditurus fabricavit; vel gloria, si laboravit in nomine; vel religio, si donum templo paravit. Ergo et hæc causa est, propter quam fit. An non putas inter causas facti operis esse numerandum, quo remoto factum non esset? His quoties Plato adiicit, exemplar, quam ipse idem vocat; hoc est enim, ad quod respiciens artifex id, quod destinabat, efficit. Nihil autem ad rem pertinet, utrum foris habet exemplar, ad quod referat oculos; an intus, quod sibi ipse concepit et posuit. Hæc exemplaria rerum omnium Deus intra se habet; numerosque universarum, quæ agenda sunt, et modos, mente complexus est; plenus his figuris est, quas Plato ideas appellat immortales, immutabiles, infatigabiles. Itaque homines quidem pereunt; ipsa autem humanitas, ad quem homo effingitur, permanet; et, hominibus laborantibus, intereuntibus, illa nihil patitur. « Quinque ergo causas sunt, » ut Plato dicit : « id est, quod, id a quo, id in quo, id ad quod, id propter quod : notissimum id quod ex his est. » Tanquam in statuam (quod de hæc

fin, ce qui provient de toutes ces causes. Comme, dans la statue dont nous parlions, celle de qui est le cnivre, celle par qui est l'ouvrier, celle comme quoi est la forme qui lui est donnée, celle sur quoi est l'exemplaire que l'ouvrier imite, celle pourquoi est l'intention de l'ouvrier, ce qui provient de tout cela est la statue.

Le monde, comme dit Platon, a toutes ces causes; Dieu en est l'ouvrier; ce de quoi il est fait, est la matière; la forme, c'est l'ordre et la disposition qu'il y a mise; l'exemplaire est l'entendement de Dieu, sur lequel il a fait ce grand ouvrage; la cause pourquoi il l'a fait, est sa bonté. Il est bon, il a fait tout bon; car celui qui est bon n'a point de répugnance à rien qui soit bon; c'est pourquoi il l'a fait le meilleur qu'il lui a été possible. C'est à vous, maintenant, à prouver et à déclarer celui qui vous semble avoir dit quelque chose de vraisemblable, non pas de certain; car cela est autant au-dessus de nous que la vérité même.

Je dirai cependant que cette multitude de causes, qu'introduisent Platon et Aristote, comprend trop ou trop peu; car, s'ils prennent pour causes de ce qui est fait les choses sans lesquelles il n'aurait pas été fait, ils en ont mis trop peu; ils devaient y mettre encore le temps, puisque rien ne se peut faire sans le temps. Il falloit ajouter le lieu; car on ne peut faire une chose sans qu'il y ait un lieu pour la faire. On en peut dire autant du mouvement: car sans lui rien ne se fait, rien ne se détruit; on ne peut exercer aucun art; il ne se peut faire aucune mutation sans mouvement. Mais nous cherchons maintenant une

cause première et générale, laquelle doit être simple, puisque la matière est simple. Nous demandons ce que c'est que cette cause. C'est une intelligence qui agit, c'est-à-dire Dieu. Ainsi, celles que je viens de rapporter ne sont point proprement causes, chacune à son regard; mais elles dépendent toutes d'une seule; savoir, de celle qui agit. Vous dites que la forme est une cause; mais c'est l'ouvrier qui la donne à son ouvrage, duquel elle est une partie, et non pas la cause; de même l'exemplaire n'est pas la cause, mais un instrument nécessaire à la cause, comme le ciseau et la lime sont nécessaires à l'ouvrier; car, sans cela, l'art ne saurait rien exécuter; ils ne sont pas pourtant des parties ou des causes de l'art. Ces deux philosophes disent encore que l'intention de l'ouvrier est une cause; si c'est une cause, elle n'est pas une cause efficiente, mais seulement accessoire. Or, toutes ces causes sont sans nombre, et nous en cherchons une qui soit générale. Quand ils ont dit que le monde et tout ce parfait ouvrage que nous voyons est cette cause, ils ont oublié leur subtilité ordinaire, car il y a grande différence entre l'ouvrage et la cause de l'ouvrage. Enfin, donnez votre jugement, ou, comme il est plus expédient en ces sortes de matières, dites que vous ne voyez pas encore assez clair, et renvoyez-nous à une autre fois.

Vous me direz: Quel plaisir prenez-vous à perdre le temps en des questions qui ne vous saurient guérir de la moindre de vos passions? Je songe premièrement à ce qui peut établir le repos de mon âme, et, après que je me suis bien examiné, je considère ce grand univers. Mais ne croyez pas

loqui exemplum) id ex quo, res est; id a quo, artifex est; id in quo, forma est, quæ aptatur illi; id ad quod, exemplar est, quod imitatur is qui facit; id propter quod, facientis propositum est; id quod ex istis est, ipsa statua est. « Hæc omnia mundum quoque, ut ait Plato, habet: facientem; hic Deus est: ex quo fit; hæc materia est: formam; hic est habitus et ordo mundi quem videmus: exemplar, scilicet ad quod Deus hanc magnitudinem operis pulcherrimi fecit: propositum, propter quod fecit. » Queris, quod sit propositum Deo? Bonitas est. Ita certe Plato ait: « Que Deo facienti mundum causa fuit? Bonus est: bono nulla ejujquam boni invidia est. Fecit itaque quam optimum potuit. »

Fer ergo judex sententiam, et pronuntia, quis tibi videatur verissimum dicere, non quis verissimum dicat; id enim tam supra nos est, quam ipsa veritas. Hæc, quæ ab Aristotele et Platone ponitur, turba causarum, aut nimium multa, aut nimium potius comprehendit. Nam si, quæcumque remoto quid effici non potest, id causam judicant eas facienti, pauca diserunt. Ponant inter causas tempus; nihil sine tempore potest fieri: ponant locum; si non fuerit ubi fiat aliquid, ne fiet quidem: ponant motum; nil sine hoc nec fit, nec perit; nulla sine

mota res, nulla mutatio est. Sed nos nunc primam et generalem causam querimus: hæc simplex esse debet; nam et materia simplex est. Querimus, quæ sit causa, ratio acilicet faciens: ista enim, quæcumque retinuit, non sunt multe et singule cause, sed ex una pendent, ex ea quæ facit. Formam dicis causam esse? Hanc imponit artifex operi: pars cause est, non causa. Exemplar quoque non est causa; sed instrumentum, causa necessarium. Sic necessarium est exemplar artificis, quomodo scalprum, quomodo lima; sine his procedere ars non potest: non tamen hæc partes artis, aut cause sunt. Propositum, inquit, artificis, propter quod ad faciendum aliquid accedit, causa est. Ut sit causa, non est efficiens causa, sed superveniens. Hæc autem innumerabiles sunt: nos de causa querimus generalissimam. Illud vero non pro solita ipsius subtilitate diserunt, totum modum, et consummatum opus, causam esse: multum enim interest inter opus et causam operis.

Aut fer sententiam, aut (quod facilis la ejusmodi rebus est) nega tibi liquere et nos reverti jube. — Quid te, inquam, delectat, tempus inter ista contere, quod tibi nullum affectum eripiant, nullam cupiditatem abigant? — Ego quidem priora illa ago ac tracto, quibus peccatur

que ce temps-là soit perdu ; car ces méditations, pourvu qu'elles ne soient pas ainsi divisées et réduites en questions frivoles, élèvent et contentent l'esprit, lequel, se sentant pressé de la matière, n'aspire qu'à se mettre au large et à retourner au lieu de son origine. Le corps lui est un supplice et un poids qui le retient attaché, si la philosophie ne le vient soulager en lui découvrant les secrets de la nature, et le faisant passer de la terre au ciel. C'est ainsi qu'il se met en liberté, et que, s'étant dérobé de sa garde, il se va récréer dans le ciel. De même que les artisans qui ont longtemps travaillé sur un ouvrage délicat, dans un lieu sombre, sortent, et vont se promener au grand jour dans une place publique, afin de réjouir leur vue qui est fatiguée ; ainsi l'esprit qui est enfermé dans cette obscure et triste demeure, prend l'essor quand il le peut, et va se reposer dans la contemplation des effets de la nature.

Le sage et celui qui aspire à la sagesse, quoiqu'il soit attaché à son corps, ne laisse pas de s'en détacher quelquefois par la meilleure partie, et d'élever en haut toutes ses pensées. Il croit, comme s'il y était obligé par serment, que le temps qu'il demeure ici-bas lui est donné de grâce, et, sans avoir de l'amour non plus que du dégoût pour la vie, il s'accommode aux choses de la terre, sachant bien qu'on lui en réserve de meilleures autre part. Me défendrez-vous de considérer ce qu'il y a dans l'univers ? Voulez-vous, en me détachant du grand tout, me renfermer dans la partie que j'habite ? Ne pourrai-je point rechercher quels sont les prin-

cipes de toutes choses ? qui les a formées ? qui a séparé et mis en ordre ce qui était auparavant confondu dans une masse brute et immobile ? Ne m'informerai-je point qui est l'architecte de ce monde ? Comment une si vaste étendue se trouve si bien rangée ? Qui a ramassé ce qui était épars, et distingué ce qui était pêle-mêle ? Qui a donné des figures différentes aux choses qui étaient cachées sous la difformité de la matière ? D'où procède cette grande clarté qui fait le jour ; si c'est le feu, ou quelque chose de plus luisant que le feu ? Ne saurai-je point d'où je suis venu ? Si je verrai ces choses-là une seule fois ou plusieurs ? Où je dois aller en partant d'ici ? Où l'âme sera reçue étant affranchie de la servitude du corps ? Voulez-vous m'empêcher de m'élever au ciel ? c'est-à-dire, voulez-vous que je vive la tête baissée contre terre ? Je suis de trop bon lieu ; je suis destiné à des choses trop grandes, pour me rendre esclave de mon corps ; je ne le regarde que comme une prison dont je suis environné. C'est pourquoi je lo présente à la fortune pour arrêter ses traits, et je n'en laisse passer un seul jusqu'à moi, chez qui rien n'est susceptible d'injure, que ce misérable logis ; mais l'âme qui l'habite est franche et libre. Jamais cette chair ne me soumettra à la crainte ni à la dissimulation, qui est indigne d'un homme de bien. Jamais je ne commettrai un mensonge en sa faveur ; je romprai notre société quand bon me semblera ; et cependant, quoique nous soyons liés ensemble, il n'y aura point d'égalité entre nous, et l'âme prendra l'autorité tout entière. Le mépris

animus et me prius scrutar, deinde hanc mundum. Ne hoc quidem tempus, ut existimas, perdo. Ista enim omnia, si non contemnatur, nec in hanc subtilitatem inuisibilem distrahantur, attollunt et levani animus, qui, gravi servitio pressus, explicari cupit, et reverti ad illa, quorum fuit. Nam corpus hac animi pondus ac pena est : premiente illo negetur ; in vinculis est ; nisi accessit Philosophia, et illum respirare rerum naturæ jussu spectatulo, et a terrenis ad divina dimisit. Hæc libertas ejus est, hæc evagatio ; subducit interim se custodire, in qua tenetur, et cælo receditur. Quammodum artifices ex aliquo rei subtilioris inspectione, quæ intentione oculos defatigat, si malignum et precarium iam non habent, in pulchrum prodeunt, et in aliqua regione ad populi otium dedicata oculis libera luce delectant ; sic animus in hoc tristi et obscuro domicilio elatus, quoties potest, apertum petit, et in rerum naturæ contemplatione requiescit. Sapiens assessorque sapientie adhaeret quidem in corpore suo ; sed optima sui parte abest, et cogitationes suas ad sublimia intendit ; velut sacramento rogatus, hoc, quod vivit, stipedium pulat ; et ita formatus est, ut illi nec amor vite, nec odium sit ; patiturque mortalia, quamvis sciat ampliora suspensisse, tuleritque mihi inspectionem rerum naturæ, ac toto abductum redigis in partem ? Ego

non quaeram, quæ sint initia universorum ; quis rerum formator ? quis omnia in unum mersa, et materia inertis convoluta disceperit ? Non quaeram, quis sit istius artifex mundi ? quæ ratione tanta magnitudo in legem et ordinem venerit ? quis sparsa collegerit, confusa distinxerit, in una difformitate præcubitis faciem diviserit ? unde lux tanta fundatur ? Ignis sit, an aliquid igne lucidius ? Ego ista non quaeram ; ego nesciam, unde descenderim ; nemini hæc mihi videntur sint, an sepe nasceremur ? quo hinc illurus sint ? quæ seles expectent animam, solum legibus servitutis humanae ? Vetas me cælo interesse, id est, jubes non vivere capite demisso ? Major sum, et ad majora gentium, quam ut municipium sinu mei corporis ; quod equidem non aliter adipisci, quam vinculum aliquod libertati meæ circumdatur. Hoc itaque oppono fortunæ, in quam consistat ; nec per illud ad me ulla transire vulnus sino. Quidquid in me potest injuriam pati, hoc est : in hoc obsequio domicilii animus liber habuit. Nunquam me caro ista coarctat et metum, nunquam ad indignum boni simulationem ; nunquam in honorem hujus corpusculi veniat. Quam visum erit, distraham eum illo societatem ; et tunc tamen, dum hæc eramus, non erimus æquis partibus socii ; animus ad se omne jus ducet. Contemptus corporis sui, certa libertas est.

de notre corps est la véritable liberté. Mais, pour revenir à mon propos, ce qui sert beaucoup à cette liberté est la contemplation dont je parlais tout à l'heure; savoir, que tout est composé de Dieu et de la matière; que Dieu gouverne tous les êtres qui sont répandus autour de lui, et le suivent comme leur maître et leur conducteur. Or, Dieu, qui agit sur la matière est plus puissant que la matière qui reçoit l'action de Dieu. Le rang que Dieu tient dans le monde, notre âme le doit tenir dans l'homme : la matière est au regard de Dieu ce que le corps est au nôtre. Il faut donc que le pire obéisse au meilleur, que nous soyons fermes contre les accidents; que nous n'appréhendions point les injures, les violences, la prison, ni la pauvreté. Qu'est-ce que la mort? ou elle est une fin, ou bien un passage. Je ne crains point de n'être plus; car c'est de même que si je n'avais jamais été; ni de passer aussi, parce qu'il m'est incommode d'être si étroitement logé.

## ÉPÎTRE LXVI.

Que l'on voit quelquefois de grands esprits logés en des corps infirmes.—Que tous les biens sont égaux, quoique leur nature et leurs objets soient différents.

Je vis dernièrement Claranus, mon compagnon d'école, après un intervalle de plusieurs années. Vous savez déjà (et vous n'attendez pas que je vous le dise) qu'il est vieux; mais il a encore l'esprit sain et vigoureux, et qui ne cède point à l'infirmité de son corps. En vérité, la nature a en grand tort d'avoir si mal logé nni si bel esprit, si ce n'est pour nous faire voir qu'une âme généreuse et

contente peut être enveloppée d'un étui défectueux. Il a néanmoins surmonté tous ces obstacles, et, par le mépris qu'il a fait de soi-même, il s'est appris à mépriser toutes choses. Celui-là s'est trompé (à mon avis) qui a dit :

La beauté rend toujours la vertu plus aimable.

Car celle-ci n'a pas besoin de parure, elle trouve en soi son plus grand ornement. Elle honore, et, pour ainsi dire, elle consacre son corps. Après tout, quand je considère notre Claranus, il me semble beau et aussi droit de corps que d'esprit. Un grand homme peut sortir d'une petite maison, et une grande âme peut se rencontrer dans un corps petit et difforme; ce qui me fait croire que la nature produit de telles personnes, afin que l'on connaisse que la vertu peut naître partout. S'il lui avait été possible de produire les âmes toutes nues, elle l'aurait fait sans doute; mais elle a fait davantage; car elle a mis au monde certaines gens qui sont embarrassés de leur corps, et ne laissent pas d'agir, nonobstant les incommodités qu'ils en reçoivent. Il semble que Claranus ait été fait exprès pour nous apprendre que l'âme n'est point souillée par la difformité du corps, mais que le corps reçoit du lustre par la beauté de l'âme. Quoique nous ayons passé fort peu de jours ensemble, nous avons en tontefois beaucoup d'entretiens, lesquels je mettrai par écrit, et vous les enverrai ci-après.

Le premier jour, on demanda comment les biens pouvaient être égaux, leur nature étant différente et de trois sortes. Nos philosophes veulent qu'il y en ait du premier ordre, comme la joie, la paix,

Ut ad propositum revertar: huic libertati multum confert et illa, de qua modo loquebar, inspectio. Nempe universa ex materia et ex Deo constant: Deus ista temperat, quæ circumfusa rectorem sequuntur et ducem. Potentius autem est ac pretiosius quod fœcit, quod est Deus, quem materia, patiens Dei. Quem in hoc mundo locum Deus obtinet, hunc in homine animus: quod est illæ materia, id in nobis corpus est. Serviat ergo deteriora melioribus; fortes simul adversus fortia; non contremiscamus injurias, non vulnera, non vincula, non egestatem. Mors quidem aut finis est, aut transitus. Nec desinere timeo; idem est enim, quod non corripis: nec transire; quia nunquam tam anguste ero. Vale.

## EPISTOLA LXVI.

BOYA ÉQUALIS EST: VIRTUTES ÉGALES SONT.

Claranus condiscipulum meum vidi post multos annos; non, puto, aspectus ut adjicium, senem; sed nehercules viridem animo ac vigentem, et cum corpore suo collocantem. Inique enim se natura gessit, et talem animum male collocavit: aut fortasse voluit hoc ipsum

nobis ostendere, posse ingenium fortissimum ac bestissimum sub quilibet cute latere. Vixit tamen omnis impedimenta; et ad cætera contemnenda a contemptu sui corporis venit. Errare mihi visus est qui dixit:

Gratior est pulchro veniens in corpore virtus.

Nec enim ullo honestamento eget; ipsa magnam sui decus est, et corpus summo consecrat. Certè Claranus nostrum cepti intueri: formosus mihi videtur, et tam rectus corpore, quam est animo. Potest ex eadem vir magnus exire; potest et ex deformi humilique corporeculo formosus animus ac magnus. Quosdam itaque mihi videtur in hoc talis natura generare, ut approbet virtutem omni loco nasci. Si posset per se ad nos edere animos, fecisset; nunc, quod amplius est, facit; quosdam enim edii corporibus impediatis, sed nibilo minus pererrantes obstantia. Claranus mihi videtur in exemplar editus, ut scire possemus, non deformitate corporis fœdari animum, sed pulchritudine animi corpus ornari.

Quamvis autem paucissimos una fecerimus dies, tamen multi nobis sermones fuerunt, quos subinde egerim et ad te permittam. Hoc primo die quasimus est;

et le salut de la patrie; d'autres, du second ordre, qui sont attachés à des sujets tristes et fâcheux, comme la patience dans les tourments, la constance dans une forte maladie. Nous désirons absolument ceux-là; mais nous ne demandons ceux-ci que par occasion, et quand nous en avons besoin. Il y a encore des biens du troisième ordre, comme un port modeste et bien réglé, un extérieur de prouhomie, le geste et les manières d'un homme judicieux. Comment ces choses peuvent-elles être pareilles, puisque nous aimons les unes et que nous appréhendons les autres? Pour les bien distinguer, il faut les rapporter au premier bien, et considérer ce que c'est. C'est une âme qui ne regarde que la vérité, qui sait ce qu'il faut désirer et ce qu'il faut éviter; qui estime les choses suivant leur valeur, et non suivant leur réputation; qui, jetant ses regards sur tout l'univers, considère attentivement tout ce qui s'y passe; qui veille sur ses pensées et sur ses actions, également forte et grande, invincible à la douleur et au plaisir; pareille en l'une et l'autre fortune; qui est au-dessus de tous les accidents; en qui la beauté se trouve accompagnée de la grâce, et la santé de la vigueur; ferme, intrépide, que la violence ne saurait ébranler, qui ne s'élève ni ne s'abaisse pour aucune chose qui arrive. La vertu est faite de la sorte; voilà son portrait, si vous la regardez d'une seule vue, quand elle se montre à découvert. Mais il y en a plusieurs espèces, qui s'étendent à tous les états et à toutes les actions de la vie, sans qu'elle en devienne ni plus grande, ni plus petite.

Le souverain bien ne saurait déchoir, ni le

vertu marcher en arrière. Elle prend seulement diverses qualités, suivant la nature des actions qu'elle exerce; elle imprime sa ressemblance et son caractère à tout ce qu'elle touche; elle relève les actions et les amitiés des particuliers; elle honore des familles entières, quand elle y a pris habitude; tout ce qu'elle touche devient aimable, éclatant et merveilleux entre ses mains. C'est pourquoi sa force et sa grandeur ne peuvent monter plus haut, puisque l'extrême grandeur est incapable d'accroissement. Aussi ne trouverez-vous rien qui soit plus droit que ce qui est droit; ni rien de plus tempéré que ce qui est tempéré. Toute vertu a sa mesure et ses bornes. La constance ne saurait aller plus avant, non plus que la vérité, l'assurance et la bonne foi. Que pourrait-on ajouter à ce qui est parfait? Rien, ou bien il n'était pas parfait. Il en est de même de la vertu, à qui nécessairement il manqueroit quelque chose si l'on pouvoit y ajouter. Ce qui est borné ne reçoit point d'augmentation; car il est le but et la fin de tout ce que je viens de dire. Ne mettez-vous pas en même rang ce qui est bienséant, ou juste, ou légitime? Tout cela est renfermé en de certaines bornes qui ne se peuvent étendre. C'est une marque d'imperfection, que d'être susceptible d'accroissement; le bien, de quelque sorte qu'il soit, se réduit toujours aux mêmes termes. Le bien public et le particulier sont liés ensemble, et ne se peuvent non plus séparer que l'honnête et le désirable. Les vertus sont donc pareilles entre elles, aussi bien que leurs actions et les hommes qui les produisent.

Les vertus des plantes et des animaux, qui sont

« Quomodo possint paria bona esse, si triplex eorum conditio est. » Quendam, ut nostris videtur, primum bonum est; tanquam gaudium, pax, salus patrie. Quendam secundum, in materia infelicitatis expressa; tanquam tormentorum patientia, et in morbo gravi temperantia. Illa bona directo optamus nobis; hæc, si necesse erit. Sunt adhuc tertia; tanquam modestus incessus, et compositus ac probus vultus, et conveniens prudenti viro gestus. Quomodo ista inter se paria esse possint, quamvis ista optanda sint, illa precursanda? Si volumus ista distinguere, ad primum bonum revertamur, et consideremus, id quale sit. Animus intus vero, peritus fugiendorum ac petendorum; non ex opinione, sed ex natura, preter rebus impetens; toti se inserens mundo, et in omnes ejus actiones contemplationem suam mittens, cogitationibus actionibusque intratus, ex æquo magna ac vehementer, asperis blandisque peritis invidet, neutri se fortunæ submittens, supra omnia que contingunt accidentem emittens, pulcherrimus cum decore, cum viribus sanus ac secus, imperturbatus, intrépideus, quem nulla vis frangat, quem nec altitudo fortuita, nec deprimit: talis animus Virtus est; hæc ejus est facies, si sub unam veniet aspectum, et semel tota se ostendat. Cæterum nullæ

ejus species sunt, quæ pro vite variatæ et pro actionibus explicantur; nec minor sit aut major ipsa. Decrescere enim summum bonum non potest, nec virituti ire retro licet: sed in alias atque aliis qualitates convertitur; ad rerum, quas actura est, habitum figurata. Quidquid stitigit, in similitudinem sui adducit et tingit: actiones, amicitias, interdum domos totas, quas intravit disposuitque, condecorat: quidquid tractavit, id amabile, conspicuum, mirabile facit. Itaque vis ejus et magnitudo ultra non potest surgere, quod incrementum maximo non est. Nihil invenies rectius recto, non magis quam verius vero, quam temperatum temperantius.

Omnis in modo est virtus; modus certe mensura est. Constantia non habet quo procedat, non magis quam fiducia, aut veritas, aut fides. Quid accedere perfectio potest? nihil; aut perfectum non erit, cui accessit: ergo ne virtuti quidem; cui si quid adjoin potest, deficit. Honestum quoque nullam accessionem recipit; honestum est enim propter ista que retinet. Quid porro decursum, et id justum, et legitimum? non ejusdem esse furmæ putas, certis terminis comprehensum? Crescere posse, imperfectæ rei signum est: bonum omne in eadem cadit leges; juncta

mortelles, fragiles, incertaines et caduques, tantôt s'élèvent et tantôt s'abaissent; ce qui fait qu'on ne saurait les estimer pour un même prix. Mais il n'y a qu'une seule règle qui conduit les vertus humaines; parce qu'il n'y a qu'une seule raison qui est droite et simple. Il ne se trouve rien de plus divin que ce qui est divin, ni de plus céleste que ce qui est céleste. Les choses mortelles montent, déshérent, augmentent, dépérissent, se remplissent, se vident, et cette vicissitude produit l'inégalité qui se trouve entre elles. Les choses divines sont toutes d'une même condition et d'une même nature. Or, cette raison, dont je parle, n'est autre chose qu'une portion de la divinité, enfermée dans le corps de l'homme. Si la raison est divine et qu'il n'y ait rien de bon sans la raison, il faut que ce qui est bon soit divin. Or, il n'y a pas de différence entre les choses divines; il n'y en a donc point aussi entre les bonnes. Ainsi vous voyez que la joie et la constance dans les tourmens sont deux vertus pareilles; car il se rencontre en l'une et en l'autre une même grandeur d'âme, hormis qu'elle est oisive et relâchée en celle-là, raide et opiniâtre en celle-ci. Quoi, ne croyez-vous pas que la vertu soit pareille en celui qui force hardiment une place, et en celui qui la défend avec courage et patience? Si Scipion est glorieux pour avoir enfermé Numance et l'avoir serrée de si près, qu'il contraigne les assiégés, qu'il ne pouvait vaincre, de se perdre eux-mêmes; les Numantins le sont aussi, qui, sachant bien que rien n'est fermé quand le passage de la mort est ouvert, expirèrent courageusement entre

les bras de la liberté. Tout le reste est de la même sorte: comme la tranquillité, la sincérité, la liberté, la constance, la patience, la persévérance; car il n'y a qu'une vertu qui leur sert d'appui, et qui tient l'âme droite et invariable.

Quoi donc! n'y a-t-il point de différence entre la joie et la patience invincible dans les douleurs? Non, quant à la vertu; mais beaucoup, quant au sujet où l'une et l'autre sont employées; car on voit d'un côté de la récréation d'esprit qui est naturelle, et de l'autre, de la douleur qui est contraire à la nature. Ce sont des moyens, à la vérité, fort différents; mais la vertu s'y trouve toute pareille; elle ne change pas avec la matière; celle qui est difficile et fâcheuse ne la rend pas moindre, comme celle qui est agréable et plaisante ne la rend pas meilleure. Il est donc nécessaire que ces deux biens soient égaux, puisque de deux hommes sages, l'un ne saurait se mieux comporter dans la joie, ni l'autre dans les souffrances. Or, est-il que deux choses sont égales, quand elles sont telles que l'on ne peut rien faire de mieux. Si ce qui est étranger et détaché de la vertu la pouvait augmenter ou diminuer, il est certain qu'une même chose ne pourrait être bonne et mauvaise tout ensemble; cela étant, il n'y aurait plus rien d'honnête dans le monde. Pourquoi? Je vais vous le dire: parce que rien n'est honnête quand on le fait malgré soi; il doit être volontaire. Si l'on y apporte de la paresse, de la répugnance, de l'irrésolution et de la crainte, l'action perd aussitôt ce qu'elle a de meilleur, qui est d'être faite avec plaisir. Ce qui n'est pas libre, ne peut être hon-

est privata et publica utilitas, tam mercedibus, quam inseparabile est laudandum petendumque. Ergo virtutes inter se pares sunt, et opera virtutum, et omnes homines, quibus illæ colligere. Sanctorum vero animaliumque virtutes, quam mortales sunt, fragiles quoque caducæque sunt et incertæ; essiliunt, residuntque, et idcirco non eodem prelio æstimantur. Unus inducitur humanis virtutibus regulæ; una enim est ratio recta, simplexque. Nihil est divinus divinis, celestis celestibus. Mortalia minuantur, cadunt, detrahuntur; crescent, exhaesunt, impleantur. Itaque illis in tam incerta sorte inæqualitas est; diviniur una natura est. Ratio autem nihil aliud est, quam in corporis humani pars divini spiritus mensa. Si ratio divina est, nullum autem hominem sine ratione est; bonum omne divinum est; nullum porro inter divina discernimen est; ergo nec inter bona. Paria itaque sunt et gaudium, et fortis atque obstinata tormentorum perpressio; in utroque enim eadem est animi magnitudo, in altero remissa et laxa, in altero pugna et intentio. Quis? In non potest, parem esse Virtutem ejus qui fortiter hostium moria expugnat, et ejus qui obsidione patientissime sustinet? Et magnus Scipio, qui Numantium eludit et comprimit, cunctique invictas moris in exitum ipsas suam veritatem; et

magnus ille obsessorum animus, qui acit non esse clisum, cui mora aperta est, et in complexu libertatis expirat. Æque reliqua quoque inter se paria sunt, tranquillitas, simplicitas, liberalitas, constantia, æquanimis, tolerantia; omnibus enim istis una Virtus subest, quæ animum rectum et indeclinabilem præstat.

Quid ergo? nihil interest inter gaudium, et dolorum inludibilem patientiam? Nihil, quantum ad ipsas virtutes; plurimum inter illa, in quibus virtus utraque ostenditur: in altero enim naturalis est animi remissio se lassitas; in altero, contra naturam dolor. Itaque mediæ sunt hæc, quæ plurimum intervalli recipiunt; virtus in utroque par est. Virtutem materia non mutat; nec peyorem facit dura et difficile, nec meliorem hibernis et levi; neesse est ergo æqualia sint bona utraque. Nec hic potest se melius in hoc gaudio gerere, nec ille melius in illis cruciatibus; duo autem, quibus nihil fieri melius potest, paria sunt. Nam, si quæ extra virtutem posita sunt, aut minorem illam aut augere possunt, desinit unum bonum esse quod honestum est. Si hoc concesseris, omne honestum perit. Quare? dicam: quia nihil honestum est, quod ab invito, quod a coacto fit. Omne honestum voluntarium est: admisce illi pignitum, queretum, tergistera-



nête. Celui qui craint n'est pas libre. Tout ce qui est honnête est toujours assuré et tranquille. Si l'on refuse une chose, si l'on s'en plaint, si l'on y trouve du mal, aussitôt le trouble et la discorde se jettent dans l'âme; l'apparence de la justice la tire d'un côté, la crainte du mal la rappelle de l'autre. C'est pourquoi celui qui veut faire quelque chose de vertueux, s'il rencontre des obstacles, il ne doit point les prendre pour des maux, mais seulement pour des inconvénients. L'honnête n'est jamais contraint ni forcé; il est pur et sans mélange d'aucun mal.

Je sais que l'on me pourra dire en cet endroit : Vous voulez nous persuader qu'il est égal de se réjouir, ou de souffrir la torture, et de laisser la cruauté des bourreaux sans dire un seul mot. Je pourrais répondre, avec Épicure, que le sage, s'il était brûlé dans le taureau de Phalaris, s'écrierait : Le tourment est doux, il ne vient pas jusqu'à moi. Vous étonnez-vous donc que je dise qu'il est égal d'être assis à table, ou d'être debout dans la gêne, quand on la souffre avec courage? Vu qu'Épicure avance une chose bien plus étrange, qu'il est doux d'être tourmenté. Mais je dis qu'il y a grande différence entre la joie et la douleur. Si l'on m'en donne le choix, il est certain que je prendrai l'une, et que je regretterai l'autre; la première est naturelle; l'autre est contre nature; tandis qu'on les regarde de la sorte, on trouve un grand intervalle qui les sépare; mais quand on les rapporte à la vertu, elles sont toutes deux pareilles, tant celle qui chemine sur des roses, que celle qui marche sur des

épines. On ne considère point la douleur, les traverses et toutes les afflictions, parce que la vertu les surmonte et les efface par sa grandeur, comme le soleil effusque les étoiles par sa lumière; et les inconvénients, quand elles se rencontrent avec la vertu, n'y paraissent pas davantage que la pluie qui tombe dans la mer.

Mais, afin que vous sachiez qu'il en va de la sorte, il faut que vous croyiez qu'un homme de bien se portera toujours avec empressement à tout ce qui est honnête. Qu'il y ait des feux et des bourreaux préparés pour l'arrêter, il poursuivra son dessein, considérant plutôt ce qu'il doit faire que ce qu'il doit souffrir. Il se jettera dans une occasion d'honneur, comme il ferait entre les bras d'un homme de bien, et l'estimera avantageuse, sûre et favorable. Ainsi vous voyez que cette occasion, quoique triste et fâcheuse, tiendra chez lui le même lieu que tiendrait un homme de bien, encore qu'il fût pauvre, banni et malade! Sus donc, mettez d'un côté un homme de bien, comblé de richesses, et de l'autre un homme qui n'ait aucun de ces biens extérieurs, mais qui possède toutes choses en soi: vous trouverez qu'ils seront tous deux également bons, encore que leur fortune soit fort inégale. Il faut, comme j'ai déjà dit, juger des choses comme des hommes. La vertu est également louable dans un corps vigoureux et libre et dans un corps infirme et captif. Pourtant votre vertu ne méritera pas plus d'honneur, si la fortune vous a conservé le corps entier, que si vous étiez estropié de quelque membre; autrement ce serait estimer le maître

honorem, metum; quod habet in se optimum, perdidit, sibi placere. Non potest honestum esse, quod non est liberum; nam quod timet, servit. Honestum omne securum est, tranquillum est; si recusat aliquid, si complorat, si malum iudicat, perturbationem recipit, et in magna discordia volutatur. Hoc enim species recti vocat; illic suspicio nulli retrahit. Itaque qui honeste aliquid facturus est, quicquid opponitur, id, etiam si incommodum putat, malum non putat, velle, libens faciat. Omne honestum inoffensum inconvictumque est, sincerum, et nulli malo mixtum.

Scio quid mihi responderi hoc loes possit: Hoc nobis perscrutare conaris, nihil interesse, utrum aliquis in gaudio sit, an in equivoque jaceat, ac tororem suum lasset. — Poteram respondere: « Epicurus quoque ait, sapientem, si in Phalaridis tauro peroratur, exclamaturum: Dulce est, et ad me nil pertinet. » Quid miraris, si ego paria bona dico, unus in convivio jacentis, alterius inter iocundatam fortissime stantis? quem, quod incredibilis est, dicit Epicurus, dulcius esse iocioris. Hoc respondeo, plurimum interesse inter gaudium et dolorem. Si querebatur electio, alterum petam, alterum vitabo: illud secundum naturam est, hoc contra. Quamvis sic resiliunt, magno inter se dissident spatio: quoniam ad virtutem ventum est,

utrumque par est, et que per laeta procedit, et que per tristitia. Nullum habet momentum vesatio, et dolor, et quicquid aliud incommodi est; virtute enim obruitur. Quomodo modum minuta lumen chartis solis obscurat; sic dolores, molestias, injurias, virtus magnitudine sua elidit atque opprimit; et quocumque affligit, illi, quicquid sine illo apparet, extinguitur; nec magis ullam portionem habet incommoda, quam in virtutem incidit, quam in mari nimbus.

Hoc ut scias ita esse, ad omne pulchrum vir bonus sine ulla evocatione procurret: sicut illic licet cariffes, sicut tortor atque ignis, perseverabit; nec quid pauperis, sed quid facturus sit, in gaudio, et se honeste rei tantquam bono viro credit: utilem illam sibi iudicabit, tutam, prosperam. Eundem locum habebit apud illum honesta res, sed tristis atque aspera, quem vir bonus, pauper, aut esul, ac pallidus. Agedum pone es alia parte virum bonum, divitiis abundantem; es alteri nihil habentem, sed in se omnia: uterque auge vir erit bonus, etiam si fortuna dispari uterque. Idem, ut dixi, in rebus iudicium est, quod in hominibus: atque laudabilia est virtus in corpore valido ac libero posita, quam in morbo et sine victio. Ergo tam quod virtutem non magis laudabis, si corpus illatum fortuna praesentit, quam si es aliquis

par l'habit de son valet; car toutes les choses qui sont soumises au pouvoir du hasard sont serviles, caduques et périssables, comme l'argent, le corps, les honneurs. Au contraire, les œuvres de la vertu sont libres et immuables; elles ne sont pas de plus grand prix, quand la fortune les favorise, ni de moindre aussi quand le malheur les persécute.

Ce qu'est le désir au regard des choses, l'amitié l'est au regard des hommes. Je crois que vous n'aimeriez pas davantage un homme de bien, riche, que pauvre; ni puissant et robuste, que chétif et languissant. Par cette raison, vous ne devez pas désirer davantage une chose plaisante et douce, qu'une autre qui serait pénible et laborieuse. Autrement, de deux hommes également vertueux, vous aimeriez mieux celui qui sera propre et parfumé, que celui qui sera horgne ou boiteux. Enfin, vous deviendrez si délicat, que de deux hommes également justes et prudents, vous préférerez celui qui aura la peruke bien frisée à celui qui aura la tête chauve. Quand la vertu se trouve égale entre deux personnes, on ne regarde point d'ailleurs ce qu'elles ont d'inégal. Elle fait le capital, le reste n'est qu'accessoire. Qui serait le père si injuste, lequel aimerait davantage un enfant bien constitué qu'un autre qui serait valétudinaire, celui qui aurait la taille grande que celui qui l'aurait petite? Les bêtes ne mettent point de distinction entre leurs petits; elles leur prêtent également la nourriture. Ulysse se retira dans les rochers d'Ithaque avec autant d'empressement qu'Agamemnon dans

la ville fameuse de Mycènes: car personne n'aime sa patrie à cause qu'elle est grande, mais à cause qu'elle est sa patrie. Vous me direz: A quoi tend tout cela? A vous faire connaître que la vertu regarde tous ses ouvrages comme ses propres enfants, et qu'elle les aime tous également; mais un peu plus ceux qui sont engagés dans la peine. Et comme un père a plus de penchant pour celui dont l'infirmité lui donne de la compassion, aussi la vertu, quoiqu'elle aime également ses ouvrages, prend un soin particulier de ceux qu'elle voit affligés et persécutés. Pourquoi un bien n'est-il pas plus grand que l'autre? Parce qu'il n'y a rien de plus propre que ce qui est propre; rien de plus plein que ce qui est plein; vous ne sauriez dire: Ceci est plus pareil que cela. Partant, il n'y a rien de plus honnête que ce qui est honnête. Que si la nature de toutes les vertus est pareille, les trois genres de bien sont aussi pareils. Ainsi, je dis qu'il est égal de se réjouir avec modération, ou de souffrir avec modération; car la joie ne l'emporte point au-dessus de cette constance, qui l'empêche de gémir sous la main du bourreau. Le premier est un bien qui attire nos souhaits. Le second est un bien qui mérite nos admirations. Ils sont pourtant tous deux égaux, parce que l'incommodité qui s'y rencontre est comme absorbée dans la grandeur du bien qui en résulte. Celui qui les estime inégaux ne veut point envisager la vertu, mais seulement les choses extérieures. Les biens véritables sont tous d'une même mesure et d'un même poids; ceux qui sont faux ont beaucoup de vide. De là vient que ce qui paraissait à l'œil grand et beau n'est

parte mutilatum: alioqui hoc erit, ex servorum habitu dominum estimare. Omnia enim ista, in quæ dominium casus exerceat, serva sunt, pecunia, et corpus, et honores; imbecilla, fluida, mortalia, possessionis incerte. Illa rursus libera et invicta, opera virtutis: quæ non ideo magis appetenda sunt, si benignitas a fortuna tractantur; nec minus, si aliqua iniquitas rerum premunitur. Quod amicitia in hominibus est, hoc in rebus appellio. Non, puto, magis amares virum bonum locupletem, quam pauperem, nec robustum et laetiosum, quam gracilem, et languidum corpus; ergo ne rem quidem magis appetes hilarem et pacatam, quam distractam et asperam. At si hodie magis diligas, ex duobus aequè bonis viris, nitidum et unctum, quam pulverulentum et horrentem; deinde hoc usque perveles, ut magis diligas integrum omalibus membris et illissem, quam debilem aut luscum; paulatim fastidium tuum illo usque procedet, ut ex duobus aequè justis ac prudentibus, comatum et crispulum malis, quem recalvum. Ubi par est in utroque virtus, non comparet aliarum rerum inæqualitas; omnia enim illa non partes, sed accessiones sunt. Nam quis tam inquam censuram inter suos agit, ut filium sanum, quam ægrum, magis diligat? procerumve et excelsum, quam brevem aut modicum? Fetus suos non distinguunt feræ, et se in

alimento pariter omnium stervunt; aves ex æquè partiantur cibos. Ulysses ad Ithacæ suæ saxa sic properat, quemadmodum Agamemnon ad Mycenarum nobiles muros. Nemo enim patriam, quia magna est, amat, sed quia sua. — Quorsum hæc perlineat? — Ut scias, virtutem omnia opera, vèni fustus anos, iidem oculis intueri, æquè indulgere omnibus, et quidem impensis, laborantibus: quoniam quidem etiam parentum amor magis in ea, quorum natiervit, inclinat. Virtus quoque opera sua, quæ videt affici et premi, non magis amat, sed, parentum bonorum more, magis complicitur ac foret. — Quare non est illam bonum altero majus? — Quia non est quidquam apto aptius, quia pleno nihil est planius. Non potes dicere, hoc magis par esse alieni, quam illud: ergo nec honesto honestas quidquam est.

Quod si per omnium virtutum natura est, tria genera bonorum in æquo sunt. Ita dico: in æquo est moderate gaudere, et moderate dolere; letitia illa non vincit hanc animi firmitatem sub tortore genitus decorantem. Illa bona optabilia sunt; hæc mirabilia: utraque nihilominus paria; quia quidquid incommodi est, velamento majoris boni tegitur. Quare quia hæc imparia judicat, ab ipsis virtutibus averit oculos, et exteriora circumspicit. Bona vera idem pendunt, idem patent; illa fæta multum habent vasi-

plus le même quand on vient à le mettre dans la balance.

Il est certain, mon cher Lucile, que tout ce que la raison autorise est solide et immuable. Elle met l'âme dans une forme assiette, et l'élève à un degré d'où elle ne descend jamais. Mais ce qui est approuvé et qui passe pour bon dans l'opinion du vulgaire, ne sert que pour entêter ceux qui se repaissent de fumées. Les choses que le vulgaire prend pour des maux jettent la frayeur dans l'esprit, de la même façon que l'imagination du péril effarouche les bêtes. C'est donc sans sujet que l'âme s'épanouit ou se resserre, puisqu'il n'y a rien en tout cela qui soit digne de joie ni de crainte. Aussi n'y a-t-il que la raison qui soit ferme et immuable dans ses sentiments, parce qu'elle commande et n'obéit point aux sens. La raison est égale à la raison, comme une chose droite à une droite; la vertu est donc égale à la vertu, puisqu'elle n'est autre chose qu'une droite raison. Toutes les vertus sont des raisons droites : telle qu'est la raison, telles sont les actions. Elles sont donc toutes égales : si elles sont droites, elles sont égales ; car étant semblables à la raison, elles sont aussi semblables entre elles. J'entends, en ce qu'elles ont de juste et d'honnête ; elles peuvent être d'ailleurs beaucoup différentes, selon la diversité de la matière, qui sera tantôt plus ample, et quelquefois moins ; tantôt plus importante, tantôt plus commune ; qui regardera quelquefois le général, et quelquefois le particulier. Mais ce qu'il y a de bon en tout cela est égal, comme tous les gens de bien le sont entre eux, nonobstant la différence de leur âge, l'un étant plus jeune,

l'autre plus vieux ; de leurs corps, l'un étant beau, l'autre difforme ; de leur fortune, l'un étant riche, l'autre pauvre ; l'un en crédit et connu des grands et des petits ; l'autre rampant et inconnu presque à tout le monde. Ils sont toutefois égaux, en tant qu'ils sont tous gens de bien.

Les sens ne sauraient juger des biens ni des maux ; ils ne connaissent pas ce qui est utile, non plus que ce qui est inutile ; ils ne prononcent que sur la matière qui est présente ; et comme ils ne pénétrant point dans l'avenir, et ne réfléchissent point sur le passé, ils ne prévoient pas aussi la suite des événements. C'est de là, toutefois, quod dépend l'ordre des choses, et l'uniformité de la vie, qui tend à la perfection. Il n'y a donc que la raison qui sache juger des biens et des maux. Elle ne fait point d'état de ce qui est hors de l'homme. Les choses qui ne sont ni bonnes ni mauvaises lui paraissent de fort petits avantages. Elle renferme tout le bien dans l'âme. Au reste, il y a des biens principaux qu'elle se propose de dessiner formé, comme la victoire, de sages enfants, le salut de la patrie ; d'autres subalternes, qui ne paraissent que dans l'adversité, comme de souffrir patiemment l'exil ou une grande maladie : il y en a encore d'une moyenne espèce, qui ne sont ni conformes ni contraires à la nature, comme de marcher modestement, d'être assis de bonne grâce ; car il n'est pas moins selon la nature d'être assis que d'être debout et de marcher. Les premiers et les seconds sont bien différents ; car il est selon la nature de se réjouir de la bonne conduite de ses enfants, et du salut de sa patrie ; et contre la nature, de souffrir les tourments, d'endurer la

*Itaque species, et magna contra visentibus, quam ad pondus revocata sunt, fallunt.*

*Ita est, mi Lucili, quidquid vera ratio commendat, solidum et aeternum est, firmat æquum, abollitque, acipere futurum in excelsio : illa, que temere ludantur, et vulgi sententia bona sunt, infanti iniquibus læva. Rursus ea, que timoribus tranquam mala, injunctum formidinem meritis, et illas non eliter, quam animalia species periculi, agitant. Utraque eque res sine causa animorum et diffundit, et mordet : nec illa gaudia, nec hæc metus digna est. Sola ratio immutabilis et judicii tenax est ; non enim servit, sed imperat sensibus. Ratio rationi par est, sicut rectum rectis ; ergo et virtus virtuti : virtus non aliud quam recta ratio est. Omnes virtutes rationes sunt : si rationes suæ ; recte sunt, si recte sunt, et pares sunt. Quis ratio est, tales et actiones sunt ; ergo omnes pares sunt : non quoniam similes rationi sint, similes et inter se sunt. Pares autem actiones inter se esse dico, quia recte sunt et honeste : ceterum magna habent discrimina, variæ materia ; que modo latior est, modo angustior, modo illustis, modo ignobilis, modo ad multos pertinet, modo ad paucos. In omnibus tamen istis id, quod opti-*

*mum est, par est ; honeste sunt. Tanquam viri boni omnes pares sunt, quia boni sunt : sed habent differentias ætatis, alius senior est, alius junior : habent corpora ; alius formosus, alius deformis est : habent fortune ; ille dives, hic pauper est ; illo gratiosus, potens, arribus notus et populi ; ignotus hic plerique, et obscurus. Sed per illud, quod boni sunt, pares sunt.*

*De bonis ac malis » enos non judicat : quid nullo ait, quid inutile, ignorat. Non potest ferre sententiam, nisi in rem presentem perducatur col, nec futuri providus est, nec præteriti memor ; quid sit consequens, uescit. Ex hoc autem rerum ordo serpens contextitur, et nullas vite per rectum iura. Ratio ergo arbiter est bonorum ac malorum ; aliena et cetera pro vitibus habet, et ea que neque bona sunt, neque mala, accessiones minimas ac levissimas judicat : omne illi bonum in animo est. Ceterum bona quedam prima existunt, ad que ex proposito venit, tanquam victorias, bonos liberos, salutem patriæ : quedam secunda, que non apparent nisi in rebus adversis ; tanquam æquo animo pati morbum magnum, exilium : quedam media, que nihilo magis secundum naturam sunt, quam contra naturam ; tanquam prudentem*

soit sans se plaindre, tandis que la fièvre vous brûle les entrailles. Quoi donc ! y a-t-il quelque bien contre la nature ? Nullement ; mais le sujet où ce bien-là se rencontre est quelquefois contraire à la nature. Il est, toutefois, selon la nature de conserver la fermeté de son âme parmi toutes les souffrances. Et pour m'expliquer en peu de mots, je dis que la matière du bien est quelquefois contre la nature ; mais le bien n'y est jamais, parce qu'il est accompagné de la raison, qui suit toujours la nature. Qu'est-ce donc que la raison ? C'est une imitation de la nature. Quel est le souverain bien de l'homme ? De se conduire selon l'intention de la nature.

Vous me direz : On ne peut douter qu'une paix qui n'a jamais été troublée ne soit plus heureuse que celle qui a coûté beaucoup de sang ; qu'une santé qui n'a point été altérée ne soit plus avantageuse que celle qui s'est rétablie à force de remèdes, après une longue et dangereuse maladie : de même que c'est un plus grand bien de se réjouir que d'être réduit à souffrir le tranchant des couteaux et l'activité du feu. — Nullement. Car les choses fortuites ont beaucoup de différence entre elles, quand on les considère par l'utilité des personnes qui les reçoivent. Les gens de bien n'ont qu'une même intention, qui est de s'accommoder à la nature. Cela est égal en tous. Lorsque l'on suit un avis qui a été proposé dans le sénat, on ne saurait dire : Celui-ci le suit davantage que celui-là ; car tout le monde tombe dans un même

sentiment. J'en dis de même des vertus : elles suivent toutes la nature. J'en dis de même des biens : ils suivent tous la nature. L'un est mort jeune, l'autre vieux ; un autre encore dans l'enfance, ayant à peine vu la lumière. Ils étaient tous également mortels, et quoique la mort ait permis que l'un ait avancé dans l'âge, elle a enlevé les deux autres ; le premier au milieu de sa fleur, et l'autre dès le jour de sa naissance. Celui-ci est mort en mangeant ; celui-là en dormant ; un autre dans les embrassements d'une maîtresse. Opposez à ces gens-là tous ceux qui sont pûris par le fer, par la morsure des serpents, par des ruines subites, ou par de longues convulsions qui leur ont donné la gêne à plusieurs reprises. J'avoue que l'on peut dire que la fin des uns est meilleure, et celle des autres plus mauvaise. Mais la mort est pareille en tous ; elle vient par divers chemins ; mais elle n'arrive qu'à un même point. Il n'y a point de mort qui soit plus grande ni plus petite. Elle n'a qu'une même mesure, qui est de finir la vie. J'en dis de même de tous les biens. Celui-ci consiste en des plaisirs tout purs ; celui-là, en des sujets tristes et fâcheux. Cet homme a bien ménagé la faveur de la fortune. Cet autre en a su dompter la violence et la malice. Ils sont tous deux également bons, quoique le premier ait marché dans un chemin tout uni, et que l'autre ait passé sur la pointe des cailloux et des rochers. Tous ces biens se réduisent à une même fin. Ils sont bons ; ils sont louables. Ils suivent la vertu

ambulare, compositè sedere. Non enim minus secundum naturam est, sedere, quam salutare, aut ambulare. Duo illa bona superiora diversa sunt; prima enim secundum naturam sunt, gaudere liberorum pietate, patriæ incolomitate; secunda contra naturam sunt, fortiter obstare tormentis, et alium perperit morbo urentis præcordia. — Quid ergo? aliquid contra naturam bonum est? — Minime! sed id aliquando contra naturam est, in quo bonum illud existit: vulnerari enim, et subiecto igne tabescere, et adversa valetudine affligi, contra naturam est; sed inter ista servare animum infatigabilem, secundum naturam est. Et uti, quod volo, exprimam breviter, materiam boni aliquando contra naturam est, bonum nunquam; quoniam bonum sine ratione nullum est, sequitur autem ratio naturam. Quid est ergo ratio? Naturæ imitatio. Quid est summum hominis bonum? Ex naturæ voluntate se gerere.

Non est, inquit, dubium, quin felicior pax sit nunquam læsitate, quam multo reparata sanguine. Non est dubium, inquit, quin felicior res sit incoercuta valetudo, quam ex gravibus morbis et extrema militantiâ in tutum vi quadam et patientiaeducta. Eodem modo non erit dubium, quin majus bonum sit gaudium, quam obviâ animas ad perpendendos cruciatus vulnerum aut ignem. — Minime! Illa enim, que fortuita sunt, plurimum discriminis recipiunt; æstimantur enim utilitate sumentium,

Bonorum novum propositum est, consentire naturæ: hoc contingere, in omnibus par est. Quam alieuius sensus sententiam sequitur, non potest dici: Ille magis assentitur, quam ille; ab omnibus in eandem sententiam itur. Idem de virtutibus dico; omnes naturæ assentiuntur: idem de bonis dico; omnia naturæ assentiuntur. Alter adulescentem decessit, aliter senex, aliquis præter hos infans, cui nihil amplius contingit, quam prospicere vitam: omnes hi æque facere mortales, etiam si mors aliorum longius vitam passa est procedere, aliorum in medio fore præcidit, aliorum interrumpit ipsa principia. Alius inter cœnandum solutus est; aliterus continuata mors somno est; aliterum concubitus exstinxit. His opponere ferro transfossos, aut examinatos serpentum mori, aut fractos ruina, aut per longam nervorum contractionem extorcos minutatim: aliquorum melior dici, aliquorum pejor potest casus; mors quidem omnium par est. Per que venit, diversa sunt; id, in quod desinunt, unum est. Mors nulla maior, aut minor est; habet enim eundem in omnibus modum, finis vitam. Idem illi de bonis dico; hoc bonum inter meras voluptates est; hoc inter tristes et acerba: illud fortunæ indulgentiam resit; hoc violentiam domuit: utrumque æque bonum est, quamvis illud plura emoluerit, hoc aspera. Idem finis omnium est: bona sunt, laudanda sunt, virtutem rationemque comitantur; Virtus æquat inter se quicquid agnoscit.

et la raison. La vertu rend égal tout ce qui porte son caractère.

Il ne faut pas vous étonner que nous tenions ces maximes. Épicure même dit qu'il y a deux sortes de biens qui composent ce qu'on appelle le souverain bien : un corps sans douleur, et une âme sans trouble. Ces biens ne croissent jamais, parce qu'ils sont pleins. Car que pourrait-on ajouter à ce qui est plein ? Le corps ne sent point de douleur; que peut-on ajouter à cette indolence ? L'âme est paisible et assurée. Que peut-on ajouter à cette tranquillité ? Comme l'air qui est net et purgé des moindres nuages ne peut recevoir une plus grande clarté; ainsi l'homme qui prend soin de son corps et de son âme, pour en composer sa félicité, se trouve dans un état parfait et au comble de ses desirs, lorsque son âme est sans agitation, et son corps sans douleur. S'il lui arrive quelques satisfactions du dehors, elles n'augmentent pas son bonheur; mais, pour ainsi dire, elles l'assaisonnent, elles l'égaient. Car ce bien que la nature désire si fort se réduit à la paix du corps et de l'âme. Je vous donnerai encore une autre division des biens; elle est d'Épicure, et toute semblable à la nôtre. Il dit qu'il y a des biens auxquels il donnerait la préférence, comme le repos du corps sans aucune incommodité, et la paix de l'esprit satisfait de ses propres biens. Il y en a d'autres, lesquels il approuve et loue, dont toutefois il se passerait volontiers, comme la patience dans les douleurs et les maladies, dont je parlais tantôt. Épicure, au dernier et plus fortuné jour de sa vie, ressentit des douleurs si vio-

lentes eu la vessie et dans le ventre, qu'il avait tout ulcéré, que rien ne s'y pouvait ajouter. Il disait néanmoins que ce jour-là lui semblait heureux : ce que personne n'a droit de dire, s'il n'est en possession du souverain bien.

Vous voyez donc qu'il y a des biens, au sentiment même d'Épicure, dont on se passerait volontiers, qu'il faut pourtant embrasser et comparer aux plus grands, quand la raison le veut. Aussi ne peut-on nier que ce qui a fait la conclusion d'une si heureuse vie, et qui a été préconisé par les dernières paroles d'Épicure, ne soit un bien du premier degré. Permettez-moi, mon cher Lucile, de dire encore quelque chose de plus hardi. S'il pouvait y avoir des biens plus grands les uns que les autres, je préférerais ceux qui sont tristes et sévères à ceux qui sont doux et délicats. Il y a plus d'honneur à surmonter les choses difficiles, qu'à conduire celles qui sont favorables. Je sais bien qu'une même force d'esprit nous fait bien user de la prospérité, et porter constamment l'adversité. Un soldat qui a couché hardiment dans la tranchée, sans que l'ennemi l'ait attaqué, peut être aussi courageux qu'un autre qui, après avoir en les jarrets coupés, a combattu sur les genoux, et n'a point quitté les armes. Mais il n'y a que ceux qui reviennent du combat tout pleins de sang, à qui l'on dit : Croissez toujours en vertu. J'estime aussi davantage ces biens laborieux qui consistent dans l'action, et qui sont toujours aux prises avec la fortune. Ne préférerais-je pas la main de Mucius rôtie et mutilée à celle du plus vaillant homme, quoique saine et entière ? Il demeure ferme et de-

Nec est quare hoc inter nostra placita mireris. Apud Epicurum duo bona sunt, ex quibus summum illud beatissimum componitur : ut corpus sine dolore sit, animus sine perturbatione. Hæc bona non crescant, si plena sunt : quo enim crescat quod plenum est ? Dolor corpus caret ; quid ad hæc accedere indolentiam potest ? Animus comest sibi, et placidus est ; quid accedere ad hæc tranquillitatem potest ? Quomodo enim serenitas cordis non recipit majorem adhuc claritatem, si sincerissimum nitorem repurgata ; sic hominis, corpus animusque curantis, et bonum sum ex utroque necentis, perfectus est status, et summum vix sibi invenit, si nec astus animo est, nec dolor corpori. Si qua extra blandaimenta contingunt, non augent summum bonum ; sed, ut ita dicam, condunt et oblectant : absolutum enim illud humane nature bonum, corporis et animi pace contentum est. Dabo apud Epicurum tibi etiam vocem similitudinam hujus nostre divisionem bonorum. Alia enim sunt apud illum, que nulli contingere sibi, ut corporis quietem, ab omni incommodo liberam, et animi remissionem, bonorum suorum contemplatione gaudentis : alia sunt, que, quantumvis sibi acciderent, nihilominus et laudat et comprobat : tanquam illam, quam paulo ante dicebam, male valetudinis et do-

lorum gravissimorum perpersionem, in qua Epicurus fuit illo summo ac fortunatissimo die suo. At enim : « Se vesica et esulcerati ventris tormenta tolerare, ulterius doloris accessionem non recipientia ; esse nihilominus sibi illum beatum diem. » Beatum autem agere, nisi qui est in summo bono, non potest. Ergo et apud Epicurum sunt hæc bona, que malles non experiri ; sed, quia ita res tulit, et amplectendo, et laudando, et exsequendo summa sunt. Non potest dici, hoc non esse par maximis bonum, quod beatæ vite clausulam imponit, cui Epicurus extrema voce gratias agit.

Permitte mihi, Lucili, virorem optime, aliquid modestius dicere : si ulla bona majora esse aliis possem, hæc ego, que tristia videntur, molibus illis et delicatis præferissem. Majus est enim perfringere difficilia, quam læta moderari. Eadem ratione fit, scio, ut aliquis felicitatem bene, et ut calamitatem fortiter ferat. Æque esse fortis potest, qui pro tallo securus exequit, nullis hostibus castra tentantibus ; et qui, succis poplitibus, in genna se excepit, nec arma dimittit. Marte virute estu ! sanguinolentis et ex acie redemptibus dicitur. Itaque hæc magis laudaverim bona exercitia et fortia, et cum fortuna mixta. Ego cur dubitem, quin magis laudem truncam

bout, méprisant le feu et ses ennemis, et regarda sa main qui distillait sur les charbons, jusqu'à ce que Porsenna, qui prenait plaisir à sa peine, devint envieux de sa gloire, et fit ôter le feu malgré lui. Pourquoi ne mettrai-je pas ce bien au premier rang ? Pourquoi ne le préférerai-je pas à ces autres qui sont tranquilles et inconnus aux traits de la fortune, avec d'autant plus de raison qu'il est plus rare de vaincre son ennemi avec une main rôtie qu'avec une main armée ?

Quoi ! me dira-t-on, souhaiteriez-vous un bien de la sorte ? — Pourquoi non ? Il n'y a personne qui puisse faire une chose s'il n'a la force de la désirer. Feraï-je mieux de donner mes pieds à laver à un bardache, et mes mains à une femme, ou à un eunuque pour les rendre souples ? Pourquoi n'estimerai-je pas Mucius beaucoup plus heureux, qui mit sa main dans le feu, comme s'il l'eût présentée à quelqu'un pour la nettoyer ? Il répara bien le coup qu'il avait manqué ; car il mit fin à la guerre, quoique manchot et désarmé, et vainquit deux rois avec une main estropiée.

## ÉPÎTRE LXVII.

Que la vertu étant un bien désirable, il s'ensuit que la patience dans les tourments est un bien que l'on doit désirer.

Pour commencer par les entretiens les plus ordinaires, le printemps se faisait déjà sentir ; mais on s'avancant vers l'été, il s'est refroidi dans le temps qu'il se devait échauffer. On ne s'en peut pas assurer encore, car il retombe souvent dans

l'hiver. Mais, pour vous montrer qu'il est encore incertain, vous saurez que je ne m'expose point au grand air que je ne sois muni contre la froidure. C'est ce que vous appelez n'avoir ni chaud ni froid. Je vous l'avoue, mon cher Lucile, c'est bien assez d'avoir la froidure du bon âge. A peine puis-je le dégeler au milieu de l'été, et j'en passe la plus grande partie sur des matelas. Je rends grâce à la vieillesse de m'avoir ainsi attaché au lit. Pourquoi ne la remercierais-je pas, puisque je ne puis plus faire ce que je devrais et plus vouloir ? Au reste, je m'entretiens souvent avec mes livres. Si quelquefois je reçois de vos lettres, il me semble que je suis avec vous ; et quand je vous écris, je m'imagine que je réponds à vos paroles. C'est pourquoi je veux agiter avec vous la question que vous me proposez, et que nous examinions ensemble tout ce qui en dépend.

Vous me demandez si toute sorte de bien est désirable. Si c'est un bien, dites-vous, de souffrir la torture, le feu et les maladies avec patience et courage, il s'ensuit que ces choses sont désirables. Néanmoins, vous ne voyez rien en tout cela qui soit à désirer, et vous ne connaissez personne qui ait jamais acquitté les vœux qu'il avait faits pour être battu de verges, tourmenté par la gentile ou étendu sur le chevalet. Distinguez toutes ces choses, mon cher Lucile, et vous trouverez ce qu'il y a de désirable. Pour moi, je serai toujours bien aise d'être loin des tourments ; mais, si je suis obligé de les souffrir, je souhaiterai de m'y comporter en homme d'honneur et de courage. Je voudrais bien qu'il n'arrivât point de guerre ;

illam et retrogradam manum Mucii, quam enjuslibet fortissimi altam ? Sicut hostium flammarumque contemtor, et manum suam in hostili foculo distillantem spectavit ; donec Porsenna, cujus pœnam favebat, glorie invidit, et ignem invito eripi jussit. Hoc bonum quidam inter prima numerem, tantoque majus potem, quam illa securi et intentata fornice, quanto rarius est, hostem amissa manu videri, quam armata ? — Quid ergo ? inquit : hoc bonum tibi optabis ? — Quidni ? hoc enim, nisi qui potest et optare, non potest facere. An potius optem, ut mansuetos articulos esoletis meis porrigant ? ut muliercula, aut aliquis in mulierculam ex viro versus, digitulos meos ducat ? Quidam ego feliciorum patrum Mucium, qui sic tractavit ignem, quam si illam manum tractatori prastitisset ? In integrum restituit quicquid erraverat : confecti bellum iocernis ac mancus, et illa manu trunca reges duos vicit. Vale.

## EPISTOLA LXVII.

QUINQUAGESIMUS EST, OPTABILE ESS.

Ut a communibus iocibus factum, ver aperire se coepit : sed, jam inclinatum in arstatem, quo tempore calere debebat, intepuit ; nec adhuc illi fides est ; sæpe enim in

hiemem revolvitur. Vis scire, quam dubium adhuc sit ? nondum me committo frigide mœre, adhuc rigorem ejus infringo. — Hoc est, inquit, nec calidum, nec frigidum patet. — Ita est, mi Lucili : jam minus mea contenta est suo frigore ; vis media regatur aestate. Itaque major pars in vestimentis degit. Ago gratias senectuti, quod me lectulo afficit. Quidni gratias illi hoc nomine agam ? quidquid debebam nolle, non possum. Cum libetis mihi plurimus sermo est. Si quando interveniunt epistolæ tum, tecum esse mihi videor, ac sic affleor animo, tanquam tibi non rescribam, sed respondeam. Itaque et de hoc, quod queris, quasi colloquer tecum, quæ sit, nam scrutabor.

Queris, an omne bonum optabile sit ? Si bonum est, inquit, fortiter torqueri, et magno animo uri, et patienter agrotare, sequitur ut ista optabilia sint : nihil autem video ex istis voto dignum. Neminem certum adhuc eo nomine votum solenne, quod flagellis cæsus esset, aut podagra distortus, aut equales longior fretus. — Distingue, mi Lucili, ista ; et intelliges, esse in his aliquid optandum. Tormenta sibi a me vellem ; sed, si sustinenda fuerint, ut me in illis fortiter, honeste, animose geram, optabo. Quidam ego me-

mais, si elle arrive, je souhaiterai de pouvoir supporter avec générosité les coups, la faim, et toutes les incommodités qui suivent la guerre. Je ne suis pas si fon que de souhaiter d'être malade; mais, s'il le faut être, je souhaiterai de ne rien faire par intempérance ou par mollesse. Ainsi, ce ne sont pas les incommodités qui sont à désirer; mais plutôt la vertu, qui fait souffrir doucement les incommodités. Il y en a des nôtres qui tiennent qu'il ne faut ni désirer ni rejeter la patience dans les adversités, parce qu'il n'y a que le bien pur et tranquille qui doive être l'objet de nos desirs. Ce n'est pas là mon avis. Pourquoi? parce que, premièrement, il est impossible qu'une chose soit bonne, et qu'elle ne soit point désirable. En second lieu, si la vertu est désirable et qu'il n'y ait point de bien sans vertu, il s'ensuit que tout bien est désirable. Enfin, si la patience dans les tourments n'est point désirable, je le demande, la force n'est-elle pas à souhaiter? Or, est-il qu'elle méprise et défile les périls; sa plus belle et sa plus admirable fonction étant de ne point céder aux feux, d'aller au-devant des coups, et quelquefois même de présenter la poitrine pour les recevoir. Si la force est désirable, la patience dans les tourments l'est aussi, car c'est une partie de la force. Distinguez donc tout cela comme je vous l'ai dit; Il n'y aura plus rien qui vous abuse. Ce qui est à désirer n'est pas de souffrir les tourments (qui a jamais fait un tel souhait?); mais de les souffrir constamment. Je ne désire précisément que ce en quoi consiste la vertu. Il y a des vœux limités, quand ils sont faits pour des sujets particuliers, et

d'autres généraux, quand ils embrassent plusieurs autres vœux. Par exemple, je désire mener une vie honnête. Or est-il que cette vie est composée de différentes actions. On y rencontre le tonneau de Régulus, la plaie de Caton déchirée de ses propres mains, l'exil de Rutilius, la coupe empoisonnée de Socrate, qui le transféra de la prison dans le ciel. Ainsi, lorsque j'ai désiré une vie honnête, j'ai désiré en même temps toutes les choses sans lesquelles il est quelquefois impossible de vivre avec honneur.

O mille fois heureux

Le sort de ces Troyens hardis et généreux,  
Qui, défendant les murs de leur chère patrie,  
Aux yeux de leurs parents immolèrent leur vie.

Qu'importe que vous souhaitiez cela à quelqu'un, ou que vous confessiez qu'il est désirable? Décus se dévoua pour la république, et, poussant son cheval, alla chercher la mort au milieu des ennemis. Le fils ensuite, imitant la vertu de son père, après avoir proféré certaines paroles consacrées à cette action, qui étaient assez connues de leur famille, courut tête baissée contre un gros bataillon qu'il voyait devant lui, à dessein de s'immoler à la colère des dieux, estimant qu'une si belle mort était à désirer. Après cela, doutez-vous que ce ne soit un grand avantage de mourir glorieux en faisant quelque action vertueuse? Quand un homme souffre les tourments sans s'impatienter, il met d'ordinaire toutes les vertus en usage, quoique la patience y éclate particulièrement. En premier lieu, on y trouve la force, de qui la patience, la souffrance et la tolé-

tim non incidere bellum? sed, si inciderit, ut vinceret, ut famem, et omnia, quæ bellorum necessitas affert, generose feram, optabio. Non sum tam dement, ut agrotare cupiam; sed, si agrotandum fuerit, ut nihil intemperanter, nihil effeminatè faciam, optabo. Ita non incommoda optabilia sunt, sed virtus, quæ perferuntur incommoda. Quidam ex nostris existimant, tormentorum fortis tolerantiam non esse optabilem, sed ne abominandum quidem; quis voto purum bonum peti debet, et tranquillum, et extra molestiam positum. Ego discuto. Quare? primum, quia fieri non potest, ut aliqua res bona quidem sit, sed optabilis non sit: deinde, si virtus optabilia est, nullum autem sine virtute bonum, et omne bonum optabile est. Deinde, etiam si tormentorum furia patientia optabilis non est, etiam tunc interrogo: numme fortitudo optabilis est? Atqui pericula contemnit et provocat: pulcherrima pars ejus, maximeque mirabilis, illi est, non cedere ignibus; olivam ire vulneribus; interdum tela ut velare quidem, sed petere excipere. Si fortitudo optabilis est, et tormenta patienter ferre optabile est: hoc enim fortitudinis pars est.

Sed separa ista, ut dixi; nihil erit quod tibi faciat errorem. Non enim pati tormenta optabile est, sed pati

fortiter. Illud opto, fortiter; quod est virtus. — Quis tamen unquam hoc sibi optavit? — Quondam vota aperta et professa sunt, quum particulatim sicut; quondam latent, quum uno voto multa comprehensa sunt. Tandem opto mihi vitam honestam; vita autem honesta actionibus variis constat; in hæc est Reguli arca, Catonis scissum manu sua vulnus, Rutilii exilium, calix venenatus, qui Socratem transiit in carcerem in orbem. Ita, quum optavi mihi vitam honestam, et bene optavi, sine quibus interdum honesta non potest esse.

..... O terque quaterque beati  
Quis, ante ora patrum, Troje sub muribus altis  
Contigit appetere.....

Quid interest optes hoc aliter, an optabile fuisse scieris? Decius se pro republica devovit, et in medios hostes cecidit equum, mortem petens, irritum. Alter post hæc, paternæ virtutis simulacrum, concupis solemnibus ac jam familiaribus verbis, in zelem confertissimam incurrit, de hoc sollicitus tantum, ut literas, optabilem rem pulchram bonam mortem. Dubitas ergo, an optimum sit, memorabilem mori, et in aliquo opere virtutis?

Quam aliquis tormenta fortiter patitur, omnibus virtutibus utilis. Fortasse una in promptu sit, et maxime

rance ne sont que des branches. Ou y remarque la prudence, sans laquelle on ne saurait prendre un bon conseil, et qui persuade de supporter doucement ce que l'on ne peut éviter. On y voit encore la constance, que rien ne saurait ébranler, et qui demeure ferme en son propos, malgré tous les efforts de la violence. Enfin, la compagnie des vertus qui sont inséparables s'y rencontre.

Tout ce qui se fait d'honnête se fait par une seule vertu, mais de l'avis des autres qui sont assemblées. Or, ce qui est approuvé de toutes les vertus, quoiqu'il semble n'être fait que pour une seule, est à souhaiter. Quoi ! pensez-vous qu'il ne faille désirer que les choses qui viennent parmi les plaisirs et le repos, et que l'on reçoit avec des marques de réjouissance ? Sachez qu'il y a des plaisirs accompagnés de tristesse, et des fêtes que l'on célèbre, non par des applaudissements, mais seulement par des vénéraisons publiques. Ne croyez-vous pas que ce fut ce qui fit souhaiter à Régulus de retourner à Carthage ? Entrez dans les sentimens d'un homme généreux. Écartez-vous un peu des opinions populaires. Prenez l'idée que vous devez avoir d'une si belle et si magnifique vertu, laquelle il ne faut point honorer en lui présentant des fleurs, mais en versant la sueur et le sang. Considérez Caton, qui porte ses mains toutes pures sur sa poitrine vénérable, et qui élargit ses plaies, qui ne lui semblaient pas assez profondes. Lequel des deux lui direz-vous : Je vous plains, ou je vous loue ? Cela me fait souvenir de votre Démétrius, qui dit qu'une vie paisible, et qui n'est point traversée de la fortune, est une mer morte.

Que de n'avoir rien qui vous réveille ou qui vous échauffe, rien qui mette la fermeté de votre âme à l'épreuve, que de croupir, dis-je, dans une oisiveté continuelle, ce n'est pas tranquillité, mais plutôt langueur. Attalus le stoïcien disait d'ordinaire qu'il aimait mieux que la fortune l'employât à la guerre qu'à la cuisine. Je souffre, mais constamment. A la bonne heure. Je meurs, mais constamment. A la bonne heure. Écoutez Épicure ; il ajoutera : Et cela me semble doux. Pour moi, je ne me servirai point de termes si délicats pour exprimer une chose honnête et si austère. On me brûle, il est vrai ; mais je demeure invincible. Pourquoi en doit-on point désirer, non pas d'être brûlé, mais de n'être point vaincu ? En vérité, il n'y a rien de plus excellent que la vertu ; tout ce qui se fait par ses ordres est toujours bon et digne de nos desirs.

## ÉPÎTRE LXVIII.

Qu'il ne faut point affecter la solitude par vanité. — Que l'on doit remédier aux imperfections de l'âme avec autant de soin qu'aux infirmités du corps.

J'approuve votre résolution. Cachez-vous dans un lieu de repos ; mais cachez aussi votre repos. Si vous ne le pouvez suivant les maximes des Stoïciens, vous le pouvez au moins suivant leurs exemples ; mais vous le pouvez suivant leurs maximes. Je vous le montrerai quand il vous plaira. Nous n'employons pas le sage au gouvernement de toute sorte de républiques, sans relâche et sans fin ; et, quand nous lui avons donné une république digne de lui, je veux dire le monde, nous n'esti-

appareat, patientia ; ceterum illæ est fortitudo ; cuius patientia et persepato et tolerantia rari sunt : illæ est prudentia ; sine qua nullum saluti consilium, que san- det, quod effugere non potes, quam fortissime ferre : illæ est constantia ; que deici loco non potes, et propo- situm nulla vi extorquere dimittit : illæ est individua illæ comitatus virtutum. Quidquid honeste fit, una virtus facit, sed ex consili sententiis : quod autem ab omnibus virtutibus comprobatur, etiam ab una fieri videtur, optabile est.

Quid ? tu existas in tantum optabile esse, que per voluptatem et otium veniant ? que exsuperant fortibus oculis ? Est quædam tristis voluptas : bona sunt quædam vota, que non gratulantur certa, sed adorandum venerationisque celebrantur. Ita tu non potes Regulum optasse, ut ad Perceus perveniret ? Indue magni viri somnum, et ab opinionibus vulgi secede paulisper : cape, quantum debes, virtutis pulcherrimum ac magnificèntissimum speciem, que nobis non libere, nec ærili, sed sudore et sanguine colenda est ! Aspicere N. Catonem, auro illi pectori purissimum murex admoventem, et vulnere parum demissa latantem : Utrum tandem illi dicturus es : Vellea, que vellea ! et, Molestæ fero : an : Feliciter, quod

agis ! hoc loco mihi Demetrius noster occorrit, qui vitam securam et sine ulla fortune occasionebus mire mortuum vocat. Nihil habere ad quod existeris, ad quod te concites, cuius demutatione et incuria firmatissimi animi tui testes, sed lo otio inconcussus pectore, non est tranquillitas ; malicia est. Attalus Stoicus dicere solebat : « Male me fortuna in castris suis, quam in deliciis habet. Torqueor ; sed fortiter : bene est ! Occidit ; sed fortiter ; bene est ! Audi Epicurum, dicit : Et dulce est. Ego tam honestæ rei ac severæ nunquam molle nomen imponam. Uxor, sed invicta. Quindam optabile sit, non quod arsi an ignis, sed quod non vincit ! Nihil est virtute præstantius ; nihil pulchrius ; et homini est, et optabile, quidquid ex hujus geritur imperio. Vale.

## ÉPÎTOLA LXVIII.

OTIUM COMMENDAT, ET QUALIS ESSE DEBEAT, DOCT.

Consilio hoc accedo : absconde te in otio ; sed et ipsum otium absconde. Hoc te facturum, Stoicorum, etiam non præcepto, et exemplo licet sciam : sed ex præcepto quoque facies ; et tibi, quam voles, approbabis. Nec ad omnem rempublicam mittimus, nec semper, nec sine ullo hoc : præterea, quam sapienti rempublicam ipso



mons pas qu'il en soit dehors quand il est dans la retraite. Au contraire, nous croyons qu'il est passé d'un petit coin de terre en des lieux plus spacieux ; et que, s'étant élevé dans le ciel, il reconnaît qu'il était assis bien bas, quand il était mouté sur le tribunal. Je vous le dis en secret ; jamais le sage n'est plus dans l'action que quand les choses divines et humaines sont présentes devant lui. Je reviens maintenant au conseil que je vous ai donné. Il ne faut pas dire que c'est pour philosopher que vous vous retirez, mais plutôt que c'est par indisposition ou par lassitude.

En vérité, c'est une sotte ambition que de faire gloire de ne rien faire. Il y a certains animaux qui effacent leurs traces près de leur gîte, de peur qu'on ne les trouve. Vous devez en faire de même ; car vous ne manquez pas de gens qui vous iront chercher, et qui vous suivront partout. On passe par-dessus ce qui est exposé ; mais on cherche curieusement ce qui est caché. Le voleur a plus d'envie de ce qu'il trouve clos et scellé, et, après avoir rompu des portes fermées, il passe, sans s'arrêter aux lieux qui sont ouverts. C'est aussi l'esprit du peuple, et de tous les ignorants, de vouloir pénétrer dans les secrets d'autrui. C'est pourquoi il est bon de ne rien faire par vanité. Or, c'est une espèce de vanité de se tenir trop caché et d'affecter la retraite et la solitude. Celui-ci, dit-on, s'est caché à Tarente ; celui-là s'est enfermé dans Naples ; cet autre, depuis plusieurs années, n'a point passé le seuil de sa porte. On appelle tout le monde à soi, quand on fait parler de sa retraite.

Si vous vous retirez, que ce soit pour parler à

vous, et non pas pour faire parler de vous. Mais, que vous direz-vous ? Ce que les hommes disent volontiers des autres. Dites du mal de vous à vous-même. Accoutumez-vous à dire la vérité et à l'entendre. Mais attachez-vous particulièrement à ce que vous trouverez de plus imparfait en vous. Chacun connaît les infirmités de son corps ; c'est pourquoi celui-ci soulage son estomac par le vomissement ; celui-là l'entretient en mangeant peu et souvent ; un autre purge et décharge son corps par la diète. Ceux qui sont sujets à la goutte s'abstiennent du viu et du bain ; et, négligeant tout le reste, ils vont au-devant du mal qui les incommode. Il y a aussi dans notre âme certaines parties qui sont comme des sources d'imperfections, desquelles il faut prendre beaucoup de soin. Que fais-je durant mon repos ? Je pense mon ulcère. Si j'avais un pied enflé, une main froissée et tonte noire, ou bien les nerfs de la jambe secs et retirés, vous me permettriez de m'aller reposer en quelque lieu et de passer mon mal. J'ai un mal beaucoup plus grand et que je ne saurais vous montrer : c'est un amas de mauvaises humeurs, et un abcès que j'ai dans l'intérieur.

Je ne veux pas que vous me flattiez, ni que vous disiez : « Oh ! le grand personnage ! il a méprisé toutes choses ; et, après avoir condamné les erreurs du monde, il s'en est échappé. » Je n'ai condamné que moi seul, et l'on ne doit pas me venir voir pour profiter dans ma conversation ; l'on se trompe si l'on prétend en tirer quelque avantage. Il n'y a ici ni malade, ni médecin ; j'sime mieux que vous disiez, quand vous serez sorti : « Je croyais

dignam dedimus, id est, mundum, non est extra rempublicam, etiam si secesserit. Imo fortasse, relicto uno angulo, in majores atque ampliores transit ; et otio impotens, intelligit, quomodo sellam aut tribunal ascenderet, quam humili loco sederet. Depone hoc apud te, nunquam plus agere sapientem, quam quomodo in conspectum ejus divina atque humana venerunt.

Nunc ad illud reverto, quod suadere tibi coeperam, ut otium tuum ignotum sit. Non est, quod inscribas tibi Philosophiam atque otium ; aliud propositum tuo nomine impone ; varietur otium, et imbecillitatem vocato, et desidia. Gloriaris otio, iners ambitio est. Animalia quidam, ne inveniri possint, vestigia sua circa ipsum cubile confundunt ; idem tibi faciendum est ; alioqui non deerunt, qui persequantur. Multi aperta transeunt, condita et abstrusa rimantur ; furem signata sollicitant. Vile videtur, quidquid patet ; aperta effrataria preterit. Hos mores habet populus, hos imperitissimos quisque ; in secreta traspere cupit. Optimum itaque est, non petere otium suum ; petendi autem genus est, nimis latere, et a conspectu hominum secedere. Ille Tarentum se abdedit ; ille Neapolim inclusus est ; ille multis annis non transit domus suae limen. Convocat turbam, quisquis otio suo aliquam fabulam imposuit.

Quum secesseris, non est agendum hoc, ut de te homines loquantur, sed ut ipse loquaris tecum. Quid autem loqueris ? quod homines de aliis libenter faciant ; de te apud te male existima ; assuesce et dicere verum, et audire. Id autem maxime tracta, quod in te esse infirmum senties. Nota habet sui quisque corporis vili ; itaque alius vomitu levat stomachum ; alius frequenti cibo fuit ; alius interposito jejuniis corpus exhaustit et purgat. Illi, quorum pedes dolor repellit, aut vino aut balneo abstinent ; in cetera negligentes, hinc, a quo semper infestantur occurrunt. Sic in animo nostro sunt quasi caesarie partes, quibus adhibenda curatio est. Quid tu otio facis ? Ulcus meum curo. Si ostenderem tibi pedem tumidum, lividum manum, aut contracti crurisariorum nervos, permittites mihi uno loco jecere, et fovere morbum meum ; majus malum est hoc, quod non possum tibi ostendere. In pectore tumor, collectio, et vomica est. Nolo laudes, nolo dicas : O magnum virum ! contempsit omnia, et damnatis humane vite furoribus fugit ! Nihil damnavi, nisi me. Non est, quod proficere et evas venire ad me velle. Erro, qui hinc aliquid auxilii speras ; non medicus, sed ager hic habitat. Malo illa, quum discesseris, dicas : Ego istum bentum hominem putabam, et eruditum ; creveram aures ; destituli sum, nihil vidi.

que cet homme-là fût heureux et savant; je dressais les oreilles; mais j'ai été trompé. Je n'ai rien vu ni ouï qui m'ait plu, rien qui m'ait donné envie d'y retourner. « Si vous avez cette opinion de moi, je ne suis pas mal; car j'aime mieux que ma retraite vous donne de la compassion que de l'envie. Vous me direz : « Mais vous ne voyez pas, Sénèque, qu'en me conseillant le repos, vous parlez en épicurien. » J'avoue que je vous conseille le repos, mais c'est pour y faire des choses qui valent mieux que tout ce que vous avez quitté. Car, faire la cour aux grands, tenir registre des vieillards qui n'ont point d'enfants, acquérir de la réputation au barreau, ce sont choses sujettes à l'envie, et, pour dire le vrai, qui ne sont pas fert hennêtes. Celui-ci est plus estimé que moi parmi les gens de robe; celui-là est plus considéré à cause de ses charges et de ses appointements; cet autre est suivi d'un plus grand nombre de clients. Je ne saurais prétendre à une faveur ni à une suite pareilles; mais je me soucie fort peu que les hommes me surpassent, pourvu que je surmonte la fortune. Plût aux dieux que vous eussiez pris, il y a longtemps, une telle résolution, et que nous n'eussions pas attendu, pour parler de la félicité de la vie, que nous fussions près de la quitter!

Ne différons donc pas davantage, puisque nous connaissons aujourd'hui par expérience, comme nous aurions cru alors par raison, qu'il y a dans le monde beaucoup de choses superflues et ridicules. Faisons ce que font d'ordinaire ceux qui sont partis trop tard. Hâtons-nous, afin de regagner le temps; notre âge est bien propre à cette étude, ses bouillons sont apaisés; il a lassé les vices que le feu de la jeunesse rendait incorrigi-

bles; il n'aura pas grand-peine à les dompter. Mais, à quoi me servira, direz-vous, ce que j'apprends dans le temps qu'il faut partir? Pour partir plus homme de bien. Cependant, ne vous imaginez pas qu'il y ait une saison plus propre pour acquérir la sagesse, que celle où l'esprit, s'étant adouci par diverses épreuves, et dans le tracés des affaires, vient recevoir des avis salutaires avec des passions dociles et mitigées. C'est le vrai temps de posséder un si grand bien; et l'en peut dire que quiconque se fait sage en vieillesse, l'est par le bénéfice de ses années.

## ÉPÎTRE LXIX.

Il n'y a point de vice qui ne promette quelque récompense. — Il faut travailler sérieusement à la réformation de ses mœurs, et prendre la mort pour sujet de méditation.

Je n'apprene pas que vous changiez si souvent de lieux, et que vous ne fassiez que passer de l'un à l'autre. Toutes ces allées et venues sont la marque d'un esprit qui n'est pas arrêté. Vous ne sauriez établir votre repos, si vous ne cessiez de courir et de jeter les yeux deçà et delà. Si vous voulez retenir votre esprit, il faut premièrement que vous arrêtiez votre corps; et vous verrez que ce remède vous profitera, si vous continuez à vous en servir. Il ne faut pas abandonner cette tranquillité que vous avez choisie, ni discontinuer ce train de vie si opposé à celui que vous meniez auparavant. Donnez le loisir à vos yeux de se déprendre de toutes les choses qui les charmaient, et à vos oreilles de s'accoutumer à de meilleurs entretiens que ceux qu'elles entendaient auparavant. Toutes les fois que vous irez en campagne, vous

nihil audivi, quod concupiscerem, ad quod reverterer. Si hoc sentis, si hoc loqueris, aliquid profectum est. Male ignoscas nilo meo, quam invidens.

Obum, inquit, Seneca, commendas mihi? ad Epicureas voces dilaberis! — Otium tibi commendo, in quo majora agas et pulchriora, quam quæ reliquisti. Pulsare superbas potentiorum fœces, digerere in litterarum senes oculos, plurimum in furo posse, invidiosa potentia ac brevis est, et, si verum aestimes, nortida. Ille me gratia forensis antececit; ille stipendii militariis, et quæstia per hæc dignitate; ille cicerum turba. Cujus turba per esse non possum, plus habet gratiæ. Est tantum hominibus vinci, dum a me fortuna vincatur? Utrum quidem hoc propositum sequi olim fuisset animus tibi? Utrum de vita beata non in conspectu mortis ageremus? Sed longe quoque norumur? Multis enim, que supervacue esse et inimica hereditariis fulmis rationi, nunc experientie edocimus. Quod facere solent, qui serius excunt et volunt tempus celeritate reparare, cæcar addimus! Hæc ætas optime fœdit ad hæc studia; jam desumpavit; jam vilita primo fervore adolescentiæ; idemita lassavit;

non mollior superest, ut exstinguat. — Et quando, inquit, tibi proderit istud, quod in exitu disais, aut in quam rem? — Io hæc, ut exeam melior! Non est tamen quod existimes, ullam ætatem aptiorem esse ad bonam mentem, quam que se multa experientia, longa ac frequentium rerum patientia, domuit; que ad salutaria, militaris affectibus, venit. Hæc est brevis huius temporis; quæ quæ senex ad sapientiam pervenit, annis pervenit. Vale.

## EPISTOLA LXIX.

SAPIENTIE ROGARE FREQUENTES REPRÆHENSIONES.

Mutare te loca, et in alium de alio transire, nolo. Primum, quia tam frequens migratio instabilis animi est. Colescere otio non potest, nisi desit circumspicere et errare. Ut animum possis continere, primum corporis tui fugam sisle; deinde plurimum remedia continuata proficiunt; interrumpendo non est quies et vite priora oblitio. Sine dedicere oculos tuos; sine aures assuescere sanioribus verbis. Quoties processeris, io ipso transit aliquis, que renovent cupiditates tuas, tibi occurrent,

ne manquerez pas de trouver quelque chose qui réveillera votre passion. Mais, comme celui qui veut se défaire de l'amour doit éviter tout ce qui lui peut ramener le souvenir de la personne qu'il aime (car rien ne se renouvelle si aisément que cette passion); de même celui qui veut oublier les choses qu'il a désirées avec ardeur, doit détourner ses yeux et ses oreilles des objets qu'il a quittés. L'affection change bientôt de parti; car, de quelque côté qu'elle se tourne, elle verra toujours quelque utilité présente dans l'engagement qu'elle vaudra prendre. Aussi, n'y a-t-il point de défaut qui n'ait quelque chose qui le récompense. L'avarice promet de l'argent; l'impudicité, des plaisirs; l'ambition, des charges, de la faveur, de l'autorité, et tout ce qui en dépend. Ainsi, vous voyez que les vices vous sollicitent par la récompense; mais il faut vivre sans affecter de si faibles avantages. Si l'on peut à peine, durant tout un siècle, réduire et mettre sous le joug des vices qui se sont fortifiés par une longue licence; que peut-on faire durant le peu de temps que nous vivons, si nous n'y travaillons que par intervalle? Ne savez-vous pas qu'il faut des veilles et des applications assidues pour amener une chose, quelle qu'elle soit, à sa perfection?

Si vous me voulez croire, vous prendrez la mort pour sujet de vos méditations et de vos exercices, afin que vous puissiez l'attendre sans crainte, même la prévenir par raison si vous y êtes obligé. Il importe peu qu'elle vienne à nous, ou que nous allions à elle. Je vous réponds que ce mot, qui est ordinairement en la bouche des ignorants, est faux, qu'il est honorable de mourir de sa mort naturelle. Songez aussi que personne ne meurt

qu'à son heure. Vous ne perdez rien de votre temps, car celui que vous laissez n'est pas à vous.

## ÉPÎTRE LXX.

Que c'est un avantage non pas de vivre, mais de bien vivre. — De là, suivant l'erreur du paganisme, il conclut qu'il est permis de se procurer la mort quand elle est plus avantageuse que la vie. — Il en rapporte plusieurs exemples.

J'ai rendu visite aux Pompées, vos bons amis, qu'il y a longtemps que je n'avais vus. Ils m'ont fort parlé de mon jeune temps, et m'ont si bien représenté les actions que j'y avais faites, qu'il me semblait que je venais de les faire, et que j'étais en état d'en faire encore autant. Nos jours, mon cher Lucile, vont en arrière, et comme à ceux qui vont sur mer,

Le rivage, les champs et les villes reculent;

de même, dans le cours du temps qui est si rapide, nous voyons écouler premièrement l'enfance; après, la jeunesse; puis, cet intervalle qui aboutit à la vieillesse; ensuite, les meilleures années de la vieillesse même; et enfin, nous apercevons le terme fatal où vient finir tout le genre humain. Nous le prenons pour un écueil, insensés que nous sommes! mais c'est un port que nous ne devons jamais fuir, et que nous pouvons désirer quelquefois. Ceux qui y sont portés dès leurs premières années ne s'en doivent non plus phindre que le pilote qui aurait bientôt achevé sa rourse. Car, comme vous savez, il y a des vents faibles et doux qui vous retiennent en mer, et vous rendent le calme ennuyeux; d'autres qui sont impétueux, et qui vous portent bien vite où vous devez arriver.

Quemadmodum ei, qui amorem exereere conatur, evitanda est omnis admonitio dilecti corporis (nihil enim facilius quam amor recrudescit); ita, qui deponere vult desideria rerum omnium, quarum cupiditate flagravit, et oculos et aures ab his, quae reliquit, avertat. Cito rebellat affectus: quocumque se verterit, praelium aliquod praesens occupationis suae aspiciet. Nullum sine autocramento munus est. Avaritia pecuniam promittit; luxuria multas et varias voluptates; ambitio purpuram et plausum, et ex hoc potentiam et quicquid potentia potest. Mercede te vilis sollicitant; hic tibi gratia vivendum est. Vix efficit toto saeculo potest, ut vilis, tam longa licentia torrida, subigatur et jugum accipiant; nequam, si tam breve tempus intervallo discimus. Unanquislibet rem vis ad perfectum perducit assidua vigilia et intentio. Si me quidem velis audire, hoc meditare: exerce te, ut moriem et excipias, et, si ita res suadebit, acceras. Intererat nihil, illa ad nos veniat, an ad illum nos. Illud imperitissimum ejusque verbum falanum esse ipse tibi persuade: « Bella res est, mori sua morte. » Illud praetera tecum licet cogites: Nemo nisi suo die moritur. Nihil per-

dis ex hoc tempore: nam quod relinquit, alioquin est. Vale.

## EPISTOLA LXX.

DE MORTE ULTRO APPETENDI.

Post longum interitum Pompaei laos vidi: in conspectum adolescentie meae redactus sum. Quidquid illis juvenis feceram, videbar mihi facere adhuc posse, et paulo ante fecisse. Praeparavimus, Lucile, vitam; et quemadmodum in mari, ut ait Virgilius noster,

..... Terraeque urbesque recedunt;

sic, in hoc cursu rapidissimi temporis, primum pueritiam abscondimus, deinde adolescentiam, deinde quicquid est illud inter juvenem et senem medium, in utriusque consilio posuim, deinde ipsius senectutis optimos annos; novissime locipit ascendit problema finis generis humani, Scopolum esse illum palamus, demensissimum: portus est, aliquando petendus, nunquam recusandus; in quem si quis intra primos annos delatus est, non magis queri debet, quam qui alto navigavit. Alium enim,

Imaginez-vous qu'il en est de même à notre égard ; la vie mène les uns promptement (quoiqu'ils n'en aient point d'envie) au lieu où tout le monde doit arriver. Elle conduit les autres tout secs et maigres jusqu'à la vieillesse, qui, comme vous savez, n'est pas toujours à souhaiter ; car ce n'est pas un avantage de vivre, mais de bien vivre. C'est pourquoi le sage vit autant qu'il doit, et non autant qu'il peut. Il considère ce qu'il fera, en quel lieu, de quelle manière, et avec quelles personnes il vivra. Il regarde plutôt combien la vie sera honnête, que combien elle sera longue. S'il arrive beaucoup de choses fâcheuses qui troublent son repos, il se donne congé, et n'attend pas à l'extrémité. Mais, aussitôt que la fortune lui est suspecte, il observe diligemment s'il n'est pas temps de quitter la vie. Il croit qu'il est indifférent si c'est lui ou quelque autre qui soit l'auteur de sa fin ; si c'est plus tôt ou plus tard, il ne s'afflige pas comme s'il avait à faire une grande perte. On ne saurait guère perdre d'une eau qui ne vient que par gouttes. Il n'importe pas de mourir tôt ou tard, mais il importe beaucoup de mourir bien ou mal. Or, bien mourir, c'est éviter le danger de vivre mal. C'est pourquoi je tiens pour efféminée la réponse de ce Rhodien, lequel, étant enfermé dans une fosse où un tyran le faisait mourir comme une bête sauvage, dit à celui qui lui conseillait de s'abstenir de manger : « L'homme peut tout espérer tandis qu'il peut respirer. » Quand cela serait vrai, il ne faut pas acheter la vie à tout prix. Il n'y a rien, pour grand et pour assuré qu'il soit, que je voulusse acheter par une action qui rendit

un témoignage honteux de ma faiblesse. M'arrêtera-je plutôt à considérer que la fortune peut tout pour une personne qui est en vie, qu'à penser qu'elle ne peut rien sur une personne qui sait mourir ? Quelquefois, pourtant, quoique la mort soit instante, et que l'arrêt en soit déjà prononcé, le sage ne prête pas les mains à son supplice ; car c'est une folie de se faire mourir de crainte de mourir. Voici venir celui qui vous doit expédier : attendez. Pourquoi le prévenez-vous ? Pourquoi vous chargez-vous d'une commission si cruelle ? Enviez-vous l'honneur qu'on fait à votre bourreau, ou voulez-vous épargner sa peine ?

Socrate pouvait finir sa vie par l'abstinence, et mourir plutôt par la faim que par le poison. Il passa néanmoins trente jours en prison dans l'attente de la mort : non pas qu'il eût cette pensée, qu'il n'y a rien qui ne se puisse faire, et qu'il pouvait arriver divers changements durant un si long espace ; mais pour satisfaire aux lois et pour donner Socrate mourant à la conversation de ses amis. Il aurait été ridicule de mépriser la mort et de craindre le poison. Drusus Libon était un jeune homme de grande naissance, mais de médiocre esprit, qui avait des prétentions plus hautes que personne de ce temps-là, et qu'il n'aurait pas eues dans un autre siècle. Après qu'on l'eut reporté malade dans une litière, du sédat dans sa maison, comme si l'on eût fait ses funérailles, mais sans beaucoup d'appareil (car tous ses parents et ses domestiques l'avaient abandonné lâchement, le considérant comme déjà mort, quoiqu'il ne fût pas encore condamné) ; il tint conseil

ut scis, venit segnes ludunt ac definent, et tranquillitas lentissime tardio lassant; alium pertinax status celerissime perfert. Idem evenire nobis puta; alios vita velocissime adduxit que veniendum erat etiam cunctantibus, alios maceravit et coxit; quæ, ut scis, non semper reitenda est; non enim vivere bonum est, sed bene vivere. Videbit, ubi victuras sit, cum quibus, quomodo, quid acturus; cogitat semper, quævis vita, non quanta sit. Si multa occurrunt molestia et tranquillitatem turbantia, emittit se; nec hoc tantum in necessitate ultima facit; sed quam primum illi corporis suspecta esse fortuna, diligenter circumspicit, namquid illo die desinendum sit. Nihil existimæ sua referre, facit finem, an accipiat; tardius fiat, ac citius, non tamquam de magno detrimento timeat. Nemo multum ex stillicidio potest perdere. Citius mori, an tardius, ad rem non pertinet; bene mori, an male, ad rem pertinet. Bene autem mori, est effugere male vivendi periculum. Itaque effeminatissimum vocem illius Rhodii existimo, qui, quam in caveam conjectus esset a tyranno, et tanquam ferum aliquod animal aletetur, suadet eundem ut abstineret cibo: « Omnia, inquit, homini, dum vivit, speranda sunt. » Ut sit hoc verum, non omni pretio vita emenda est. Quædam licet magna, licet

certa sint, tamen ad illa turpi infirmitatis confessione non veniam. Ego cogitem, in eo, qui vivit, omnia posse fortunam. potius quam cogitem, in eo qui scit mori nihil posse fortunam?

Aliquando lamen, etiam si certa mors instabit, et destinalum sibi supplicium sciet, non commodabitur penæ suæ manum. Stultitia est, timore mortis mori. Venit qui occidat; expecta! Quid occupas? Quare suscipis alienam crudelitatis procuratorem? alius invades carnificis locum, an parcas? Socrates potuit abstinentia finire vitam, et iocundus potius, quam veneno, mori; triginæ tamen dies in carcere et in expectatione mortis exegit; non hoc animo, tanquam omnia fieri possent, tanquam multas spes tam longum tempus reciperet; sed ut præberet se legibus, et fruendum amica extremum Socratem daret. Quid erat stultius, quam mortem contemneret, venenum timere? Scribonia, gravis femina, amica Drusi Libonis fuit, adolescens iam stolidi, quam nobiles, majora sperantis, quam ut illo ætulo quicumque sperare posset, aut ipse ullo. Quam argor a senatu in lectica relictus esset, non sane frequentius ex equis (omnes enim necessarij deseruerant impie, jam non rem, sed funus), habere cepit consilium, utrum coniecisset sibi mortem, an expectaret. Cui Scribonia: Quid te, inquit, delectat alienum

s'il devait se donner la mort ou bien l'attendre. Scribonia, sa tante, femme d'esprit, lui dit : Quel plaisir prenez-vous à faire l'affaire d'autrui ? Il ne la crut pas, il se fit mourir et eut raison ; car, s'il avait vécu encore trois ou quatre jours, il aurait fait l'affaire d'autrui, en laissant sa mort au pouvoir de ses ennemis. C'est pourquoi vous ne sauriez détruire en général s'il est bon de prévenir la mort, ou de l'attendre quand elle nous est ordonnée par une puissance étrangère. Car il y a diverses raisons qui vous font pencher d'un côté ou d'un autre. Mais si une mort est accompagnée de tourments, et que l'autre soit plus douce et plus facile, pourquoi ne pas prendre la dernière ? Comme je voudrais choisir le meilleur vaisseau pour m'embarquer, la maison la plus commode pour me loger, je choisirai aussi la plus douce mort pour sortir de la vie. D'ailleurs, autant qu'il est incertain que la vie la plus longue soit la meilleure, autant est-il certain que la mort la plus longue est la pire. Il n'y a point d'occasion où nous devions plus satisfaire notre esprit que dans le choix de la mort. Qu'il sorte par où il voudra, soit par le fer, par la corde ou par le poison. Qu'il se dépêche et qu'il rompe ses liens. Si nous devons contenter les autres dans la manière de vivre, nous n'avons que nous seuls à contenir dans la manière de mourir. La mort qui nous sera la moins désagréable sera toujours la meilleure. Que ces pensées sont ridicules ! L'un dira que je me suis comporté avec peu de constance ; l'autre, avec trop de témérité ; un autre encore, qu'il y avait un genre de mort plus courageux. Songez que vous avez à prendre une résolution où le bruit et l'opinion des hommes

n'aient point de part. Songez seulement de vous mettre bientôt hors du pouvoir de la fortune ; autrement, vous trouverez des gens qui parleront mal de votre action, même entre ceux qui font profession de philosophie ; qui diront que l'oune doit point s'arracher la vie, qu'il n'est pas permis d'être meurtrier de soi-même, et qu'il faut attendre le terme que la nature nous a prescrit. Mais qui dit cela ne prend pas garde qu'il ferme la porte à la liberté.

La Providence n'a rien fait de mieux, à mon gré, que d'avoir donné plusieurs issues à la vie, ne lui ayant donné qu'une seule entrée. Voulez-vous que j'attende que les douleurs d'une maladie, ou la cruauté d'un ennemi m'aient entièrement consumé, quand je puis m'affranchir de tous les tourments et de toutes les adversités ? Nous ne saurions nous plaindre de la vie pour une chose : c'est qu'elle ne retient personne malgré soi. La condition des hommes est bien avantageuse, puisque personne n'est misérable que par sa faute. Vous plait-il de vivre ? Vivez. Ne vous plait-il pas ? Vous pouvez retourner d'où vous êtes venu. Vous vous êtes souvent fait tirer du sang pour soulager une douleur de tête. On ouvre la veine pour décharger le corps ; il n'est pas besoin de faire une large plaie dans sa poitrine ; il ne faut qu'un poinçon pour ouvrir le passage à cette grande liberté, et ce repos ne coûte qu'un moment. Qui nous rend donc si timides et si paresseux ? C'est que personne ne songe qu'il faudra un jour déloger d'ici. De même que l'on ne quitte pas un logis, quoiqu'incommode, quand on s'y est accoutumé par une longue demeure. Voulez-vous vous rendre libre en ce qui regarde votre corps ? Demeurez

negotium agere ? Non persuasi illi ; manus sibi stetit, nec sine causa : nam, post diem tertium aut quartum inimici mortuini aratro, si vivil, alienum negotium agit.

Non possis itaque de re la universum pronuntiare, quum mortem vis externa denuntiat, occupanda sit, an expectanda : multa enim sunt, que in utrumque pariem trahere possunt. Si altera mors cum tormento, altera simplex et facilis est, quidni huc lucienda sit manus ? Quemadmodum navim eligam, navigaturus, et donum, habiturus ; ita mortis genus, qua sine cultus et vita. Præterea quemadmodum non utique melior est longior vita, sic pejor utique mors longior. In nulla re magis, quam in morte, morem animo gerere debemus : exant, qua impetum cepit ; sive ferrum appetit, sive laqueum, sive aliquam positionem venas occupantem, pergat, et vincula servitutis abruptat ! Vitam et atque approbare quique debet, mortem sibi. Optima est, que placet.

Stulte hæc cogitantur. Aliquis dicit, me parum fortiter fecisse ; aliquis, nimis temere ; aliquis, fuisse aliquod genus mortis animosius. — Vis tu cogitare, id in manibus esse constitutum, ad quod fama non pertinet ? Hoc

unum intueri, ut te fortune quam celerrime eripias ; aliqui advenit, qui de facto hoc male existimant. Invenies etiam profanos sapientiam, qui vim afferendam vite sue negent, et nefas judicant, ipsum interemptorem sui fieri : expectandum esse exitum, quem natura decrevit. Hoc qui dicit non videt se libertatis viam eludere. Nil melius æterna lex fecit, quam quod unum introitum nobis ad vitam dedit, exitus multos. Ego expectem vel morbi crudelitatem vel hominis, quum possim per media exire tormenta, et adversa disculere ? Hoc est autem, cur de vita non possumus queri : neminem tenet. Non loco res humane læs, quod nemo nisi vili suo mihi esset. Placet ? vive ! Non placet ? licet eo reverti unde venisti ! Ut dolorem capitis levares, sanguinem sæpe misisti ; ad extenuandum corpus vena percutitur : non opus est vasto vulnere dividere præcordia ; scalpello aperitur ad illam magnam libertatem via, et puncto securitas constat.

Quid ergo est, quod nos facit pigros inertesque ? Nemo nostrum cogitat, quandoque sibi ex hoc domicilio exeat. Sic veteres inquietos indulgentia loci et consuetudo, etiam inter injurias, detinet. Vis adversus hoc corpus liber esse ? Tanquam migraturus habitas : propone

chez lui comme étant certain que vous en délogerez. Souvenez-vous qu'il faudra quitter un jour sa compagnie; vous serez plus résolu quand il faudra partir. Mais comment penser à sa fin, quand on convoite toutes choses sans fin? Cependant il n'y a rien dont la méditation soit si nécessaire, les autres exercices pouvant demeurer inutiles et superflus. Nous serons préparés contre la pauvreté; mais nos richesses nous démentiront. Nous nous serons fortifiés dans le mépris, dans la douleur; mais la bonne constitution de notre corps mettra chez nous cette vertu hors d'usage. Nous nous serons résolus à supporter docilement la perte de nos amis; mais la fortune fera qu'ils vivront plus que nous. Il n'y a que cette vertu dont l'usage nous sera nécessaire un jour.

Ne vous imaginez pas qu'il n'y ait que les grands hommes de l'antiquité qui aient pu briser les liens de la servitude humaine; qu'il n'appartenait qu'à Caton d'arracher de ses propres mains sa vie que le poignard ne lui avait pas ôtée. Il y a des gens de la dernière condition qui, par l'effort de leur courage, se sont mis en pleine liberté; et voyant qu'ils ne pouvaient prendre la mort commodément, ui choisir des instruments à leur gré pour se la procurer, ils se sont saisis de tout ce qu'ils ont rencontré; et des choses qui, de leur nature, n'étaient point offensives, ils s'en sont fait des armes. Dernièrement, un lien destiné pour le combat des bêtes, un Allemand, qui était commandé pour le spectacle du matin, se retira, sous prétexte d'aller décharger son ventre; car il n'aurait point ailleurs sans garde, et ayant pris une

éponge attachée à un morceau de bois, qui servait à se nettoyer, il se la fourra si avant dans la bouche, que le passage de la respiration étant fermé, il s'étouffa sur-le-champ. C'était braver la mort avec un peu de saleté et d'indécence, je l'avoue; mais qu'y a-t-il de plus sot que de faire le délicat quand il est question de mourir? O le courageux personnage, et qui méritait bien d'avoir le choix de sa destinée! Qu'il se fût bravement servi du poignard; qu'il se fût hardiment précipité dans un gouffre, ou du haut d'une roche! Se voyant abandonné de tous côtés, il sut bien trouver la manière et l'instrument de sa mort, afin que vous sachiez que pour mourir il n'y a point d'autre difficulté que de le vouloir. Que chacun parle à sa fantaisie d'une action si vigoureuse, pourvu que l'on avoue que la plus vilaine mort est préférable à la plus éclatante servitude. Mais puisque j'ai commencé à me servir de ces sortes d'exemples, je veux continuer, afin que chacun s'anime, voyant que la mort a été méprisée par des gens qui étaient dans le dernier mépris.

Nous croyons que les Caton, les Scipion et les autres dont on nous parle ordinairement avec tant d'avantage, ont été de toute imitation. Mais je vous veux montrer que cette vertu a été aussi familière à ces misérables que l'on forçait de combattre contre les bêtes, qu'à ces capitaines qui commandaient durant nos guerres civiles. Un autre encore, depuis peu, que des gardes menaient dans une charrette, pour combattre au spectacle du matin, feignant de sommeiller, laissa tomber sa tête si bas qu'elle fut engagée dans les rais, et

tibi, quandoque hoc contubernio carendum! fortior eris ad necessitatem excundi. Sed quemadmodum omnis finis venit in mentem omnia sine fine concupiscentibus? Nullius rei meditatio tam necessaria est: alia enim exercentur fortasse in supervacuum. Adversus paupertatem preparatus est animus? permansere divitiae. Ad contemptum nos doloris armavimus? o quoque a nobis exigit hujus virtutis experimentum integri ac sani felicitas corporis. Ut fortior amissionum patereamus desideria, praecipimus nobis: omnes quos amabimus, superatis fortuna servavit. Hujus unius rei usum qui exigit dies, veniet.

Nou est quod existimes, magnus tantum viris hoc robur fuisse, quo servitutis humores elusura perirumpere. Nou est quod judices hoc fieri, nisi a Catone, non posse, qui, quam ferro non emiserat animam, missa extraxit, quam villasime sortis homines ingenti impetu in tatum evaserunt; quamque commodo mori non fecisset, nec ad arbitrium suum instrumenta mortis eligere, obvia quaeque rapuerunt, et, quae natura non erant noxia, vi sua tela fecerunt. Nuper, in ludu bestiarii, unus e Germanis, quom ad matutinus spectacula pararetur, accessit ad enoderandum corpus; nullum aliud illi dabant sine custode secretum; illi lignum id, quod ad emun-

daeda obscena adherente spongia positum est, totum in gulam furit, et vi praclusis faucibus spiritum elicit. — Hoc fuit morti contumeliam facere! — Ita prorsus. — Parum munde, et parum decenter! — Quid est stultius quam fastidiosum mori? O virum fortem! o dignum, cui fuit daretur electio! quam fortior ille gladio usus esset! quam animose in profundam se altitudinem maris nol abicere rapis immisisset! Undique destitutus, invenit quemadmodum et mortem sibi deberet et telum; ut scias ad moriendum nihil aliud in mora esse, quam velie. Extimetur de facto hominis scerrius, ut cuique visum erit, dum hoc constet praefendum esse spurcissimum mortem servituti mundissimae. Quoquam corpori sordidis uti exemplis, perseverabo; plures enim a se quisque exigit, si viderit haec rem etiam a contemplatissimis posse contemni. Catones, Scipionesque, et alios, quos audire cum admiratione consuevimus, supra imitationem positos putamus; jam ego istam virtutem habere tam multa exempla in ludo bestiario, quam in duobus belli civilis, ostendamus. Quom adveheretur ope inter custodias quidam ad matutinum spectaculum missus, tanquam somno premente outaret, caput osque eo demisit, donec radia intreretur, et tandem se in sedili suo temoit, donec cervicem

se tint ferme sur son siège jusqu'à ce que le tour de la roue lui rompit le cou, se sauvant ainsi du supplice par le même instrument qui l'y conduisait.

Rien ne saurait arrêter celui qui veut sortir ou s'échapper. La nature nous a mis dans un lieu tout ouvert ; quand la nécessité le permet, cherchez un passage aisé. Si vous en trouvez plusieurs en votre disposition, choisissez celui que vous jugerez plus propre à vous mettre en repos. Mais si l'occasion vous paraît difficile, prenez la première qui se présentera, comme étant la meilleure, quoiqu'elle soit extraordinaire et inouïe. On a toujours assez d'industrie quand on a assez de courage pour chercher la mort. Vous voyez comme des esclaves du plus bas étage, quand ils sont pressés par la crainte de la douleur, éveillent leur esprit et trompent la vigilance de leurs gardes. C'est être galant homme que de se condamner à la mort et de savoir après la rencontrer. Je vous ai promis plusieurs exemples de pareilles actions. Au second spectacle du combat naval, un barbare se perça la gorge de la même lance qu'on lui avait donnée pour combattre ceux qui lui seraient présentés. « Pourquoi, dit-il, ne m'exemplerais-je pas de tant de tourmens et d'ignominies ? Qu'ai-je plus à attendre, me trouvant les armes à la main ? » Ce spectacle fut d'autant plus beau qu'il est plus honnête d'apprendre à mourir qu'à tuer. Quoi donc ! ceux qui, par une longue méditation et par la raison qui est maîtresse de toutes choses, se sont préparés et munis contre de semblables accidens, auront-ils moins de résolution que ces infâmes et ces scélérats ? Cette raison nous apprend que la mort vient par divers chemins ; mais

qu'elle n'arrive qu'à un même point. Or, il n'importe pas quelle route on ait tenue, quand on est arrivé. Elle nous conseille aussi de mourir sans douleur, s'il nous est permis ; sinon, de faire du mieux que nous pourrons, et de prendre hardiment tout ce qui se présentera pour nous donner la mort. Il est honteux, je l'avoue, de vivre de ce que l'on dérobe ; mais il est glorieux de mourir en se saisissant de la première chose que l'on rencontre.

#### ÉPIÔTE LXXI.

Le souverain bien consiste en ce qui est honnête. — Il se rencontre même dans les tourmens quand la vertu les rend honnêtes.

Vous me consultez assez souvent sur vos affaires, sans prendre garde qu'il y a un long trajet de mer entre vous et moi ; et que le conseil dépendant en partie de la conjuncture du temps, il faut qu'il arrive quelquefois qu'un avis contraire serait meilleur que celui que je vous donne à l'heure que vous le recevez. Le conseil se doit ajuster à la disposition des affaires ; mais, comme elles roulent et ne marchent pas, il faut aussi que le conseil soit pris sur l'heure ; et, pour mieux faire encore, sur-le-champ. Or, je vous veux montrer comme il le faut prendre. Quand vous voudrez savoir ce que vous devez un jour ou désirer, rapportez-le au souverain bien, et au dessein de la vie que vous avez embrassée ; car toutes nos actions y doivent être conformes, et l'un ne saurait se bien conduire en particulier, si l'on ne s'est premièrement proposé quelque but en général. Quoique l'on ait

circumacta rotæ frangeret; eodem vehiculo, quo ad portum ferebatur, portum effugit.

Nihil obstat erumpere et extra expirare. In aperto nos natura custodit; cui permittit necessitas sua, circumspiciunt exitum mollem; cui *sed* unum plura sunt, per quem sese asserat, la delectum agat, et, qui potissimum liberetur, consideret; cui difficultas occasio est, la proximum quomodo pro optima arripit, aut licet inaudita, sit nota. Non deerit ad mortem ingenium, cui non defuerit animus. Vides quemadmodum extrema quoque mancipia, ubi illis stimulus adegit dolor, excitantur et intentissimas custodias fallant? Ille vir magnus est, qui mortem sibi non tantum imperavit, sed invenit. Es eodem illo munere plura exempla promisi. Secundo mumachie spectaculo unus e barbaris lanceam, quam in adversarios acceperat, totam jagulo suo misit. « Quare, inquit, non omne tormentum, omne iudicium jmdudum effugio? quare ego mortem armatus expecto? » Tanto hoc speciosius spectaculum fuit, quanto honestius mori dicunt homines, quam occidere. Quid ergo? quod animi perditio notiorque habent, um habebunt illi, quos æternis hoc casus instruit longa meditatio, et magistra rerum uni-

nim ratio? Illis non docet, fali varios esse accessus, finem eandem: nihil autem interesse, unde incipiat, quod veniat eodem. Illa monet ut, si licet, moriaria sine dolore; sin autem non, quemadmodum potes, et quidquid obtulerit ad vim afferendum tibi potes. Injuriosum est rapto vivere; at contra paucerrimum mori rapto. Vale.

#### EPIÔTE LXXI.

UNUM BONUM, BONITATE: OMNIA BONA PARIA ESSE.

Solide nie de rebus singulis consilia, oblitus vasto nos mari dividi. Quam magna pars consilii sit in tempore, necesse est etiam ut de quibusdam rebus tunc ad te perferat sententia mea, quam jam contraria potior est. Consilia enim rebus aptantur: res nostræ feruntur, imo vultuntur. Ergo consilium sub die nasci debet; et hoc quoque tardum est nimis; sub manu, quod animi, nascatur. Quomodo modum autem invenitur, ostendam. Quoties quid fugiendum sit, aut quid petendum voles scire, ad summum bonum et propositum totius vite tue respice; illi enim consentire debet quidquid agimus. Nun disponet singula, nisi qui jam vite tue anima proposita est. Nemo,

des couleurs toutes prêtes, on ne fera jamais un portrait qui ressemble, si l'on ne sait ce que l'on veut peindre. Nous manquons en cela, que chacun délibère assez des parties de la vie, mais personne ne délibère jamais du total. L'archer doit savoir ce qu'il veut frapper, et ensuite bien dresser sa flèche et gouverner sa main. Nos conseils sont égarés, parce qu'ils n'ont point de but certain; et l'on n'a point de vent propre quand on ne sait à quel port on veut arriver. En vérité, il faut que le hasard ait bien du pouvoir sur votre conduite, puisque nous vivons à l'aventure. Il y a certaines gens qui savent des choses qu'ils ne pensent pas savoir, comme il nous arrive quelquefois de demander ceux qui sont après de nous. C'est ainsi que nous ne connaissons pas le souverain bien qui est tout proche de nous. Vous pouvez quelquefois apprendre ce que c'est sans un long circuit de paroles. Il faut, pour ainsi dire, vous le montrer au doigt; car, à quoi sert de le diviser en tant de branches, puisque l'on peut dire tout d'un coup: Le souverain bien est tout ce qui est bon, et, ce qui vous surprendra davantage: il n'y a de véritable bien que ce qui est bon; tous les autres sont faux et bâtards. Si vous concevez une fois cette vérité, et que vous soyez passionné pour la vertu (car ce n'est pas assez d'en être amoureux), tout ce qu'elle accompagnera vous semblera bon et favorable, quelque opinion qu'en aient les autres. Venez en trouver rien d'affreux dans la torture, demeurant plus ferme que celui qui vous la donnera; ni dans la maladie, ne cédant point à sa violence, et n'en accusant point la fortune. Enfin, tout ce qui paraît un mal aux yeux

des autres s'adoucit et deviendra un bien pour vous, si, vous mettant au-dessus de cela, vous êtes bien persuadé qu'il n'est point de bien qui ne soit bon, et que toutes les commodités ont droit de prendre le nom de biens, quand la vertu les rend bonnes. La plupart croient que nous promettons davantage que la condition de l'homme ne peut admettre. Ils ont raison, s'ils ne regardent que le corps; mais qu'ils considèrent l'âme, je m'assure qu'ils mesureront la force de l'homme par celle de Dieu même. Relevez vos pensées, mon cher Lucile; méprisez les vaines subtilités de ces philosophes qui réduisent une science si magnifique à l'intelligence de quelques syllabes, sans prendre garde qu'ils fatiguent et ravalent l'esprit de leurs auditeurs, en leur enseignant des choses si petites et si basses. Imitiez ces grands hommes qui les ont trouvées, et non pas ces pédants qui en font des leçons en public, et qui feront croire à la fin que la philosophie donne plus de peine qu'elle ne vaut. Suivez-les, si j'ai quelque crédit auprès de vous. Socrate, qui se renfermait toute la philosophie dans la morale, dit que la plus haute sagesse est de savoir distinguer les biens et les maux. Pour être heureux, dit-il, permettez que l'on vous tienne pour un fou. Permettez que l'on vous chante des injures. Il est certain que vous ne souffrirez rien si la vertu est avec vous. Si vous voulez être heureux et homme de bien en effet, endurez que l'on vous méprise. Mais personne n'en peut venir là, s'il n'a cette opinion que tous les biens sont égaux; car il n'y a point de bien qui ne soit bon, et ce qui est bon est bon à égal en tous les sujets où il se recon-

quavis paratos habet coleres, similitudinem reddet, nisi jam constet quid velit pigere. Ideo peccamina, quia de partibus vite omnes delibamus, de tota nemo deliberat. Scire debet quid velit ille, qui sagittam vult mittere; et tunc dirigere se moderari manu letum. Errant consilia nostra, quia non habent quo dirigantur. Ignorant quoniam partem petat nullus sans vultus est. Necesso est multum in vita nostra casus possit, qui vivimus casu. Quibusdam autem evenit, ut, quendam scire se, nesciunt. Quomodo autem querimus aspe eos, cum quibus stamus, ita plerumque finem summi boni ignoramus appositum. Nec multis verbis, nec circuitu loque, quod sit summum bonum, colligas; digito, ut ita dicam, demonstrandum est, nec la multa spargendum. Quid enim ad rem pertinet, in particulis illud diducere? quum possis dicere: « Summum bonum est, quod honestum est; » et, quod magis admireris: « Unum bonum est, quod honestum est; » cetera falsa et adultera bona sunt. Hoc si persuaseris tibi, et virtutem adinaveris (nam enim parum est), quidquid illa conigerit, id tibi, quocumque alia videbitur, faustum felixque erit; et torqueri, si modo jacueris ipso torquente securior; et agrotare, si non ma-

ledieris forte, si non cesseris morbo. Omnia denique, que eicris videntur mala, et mansuescent, et in bonum abibunt, si super illa emineas. Hoc liquet, nihil esse bonum, nisi honestum; et omnia incommoda suo jure bona vocabuntur, quia modo virtus honestaverit. Multis videtur majora promittere, quam recipit humana conditio. Non immerito ad corpus enim respiciunt. Reverantur ad animum iam hominem Deo metentur.

Erige te, Lucili, virorum epistole, et relinque istum ludum litterarum philosophorum, qui rem magnificentissimam ad syllabas vocant; qui animum multa docendo demittunt et contrant; fies similis illis, qui invenerunt ista, non qui docent, et id agant, ut philosophia potius difficilis, quam magna, videatur. Socrates, qui totam philosophiam revocavit ad mores, et hanc summam dixit esse sapientiam, bona malaque distinguit. Sequere, inquam, illos, si quid apud te habeo auctoritatis, ut sis beatus; et te alicui stultum videri sine. Quisque volet, tibi contemnam faciat et injuriam: tu tamen nihil patieris, si modo tecum erit virtus. Si vis, inquam, beatus esse, si fide bona vir bonus, sine contemnat te aliquis. Hoc nemo prestat, nisi qui emula bona exsuperaverit;



tre. Quoi ! est-il égal que Caton soit admis à la préture, ou qu'il en soit exclus ? Qu'il soit victorieux ou qu'il soit vaincu dans la bataille de Pharsale ? Ce bien, de demeurer invincible après la défaite de son parti, était-il pareil à cet autre bien de retourner victorieux en son pays pour lui procurer la paix ? Mais, pourquoi ne serait-il point pareil ? Car c'est une même vertu qui surmonte la mauvaise fortune et qui règle la bonne : et cette vertu ne se peut faire ni plus grande ni plus petite ; car elle ne saurait changer sa taille. Mais Pompée sera battu. Tous ces grands hommes qui lui servaient de prétexte pour témoigner qu'il défendait les intérêts de la république, et cette avant-garde composée de sénateurs portant les armes, périra dans un seul combat. La ruine d'un si grand empire jettera des éclats par tout l'univers ; il en tombera sur l'Égypte, sur l'Afrique et sur l'Espagne ; même cette misérable république n'en sera pas quitte pour être ruinée une fois. Arrive tout ce qui pourra : que Julia ne se puisse sauver par la connaissance du pays, ni par la valeur de ses fidèles sujets ; que les habitants d'Utique, lassés des malheurs de la guerre, manquent à la foi qu'ils avaient jurée ; que Scipion soit abandonné de la fortune qui avait toujours suivi ceux de son nom dans l'Afrique ; il y a longtemps que Caton a donné ordre que rien ne le puisse blesser. Mais il est vaincu, me direz-vous : mettez cela au nombre de ses disgrâces, et soyez certain qu'il ne se fléchera non plus de n'avoir pas remporté la victoire, que de n'avoir pas obtenu la préture. Il joua le jour même qu'il en fut exclus ; il lut durant la nuit

qu'il devait mourir. Il se soucia aussi peu de perdre la vie que la préture, s'étant résolu de souffrir tout ce qui lui pourrait arriver. Pourquoi donc se tourmenterait-il de ce changement de la république, sachant bien que rien n'est exempt de la vicissitude, ni le ciel, ni la terre, non pas même l'assemblage de ce grand univers, quoiqu'il soit conduit par la main de Dieu ? Les choses ne demeureront pas toujours dans l'ordre où nous les voyons ; un jour viendra qui changera leur état et leur route. Il y a un temps limité pour leur commencement, leur progrès et leur fin. Tout ce que nous voyons rouler sur nos têtes, et cette base si solide qui soutient nos pieds, s'altère tous les jours, et perdra enfin son existence ; il n'y a rien qui n'ait sa vieillesse. La nature conduit toutes choses en même lieu, mais par des intervalles inégaux. Ce qui est maintenant ne sera plus un jour ; il ne sera pas auéanti, mais il sera détruit. Nous prenons cette destruction pour un auéantissement, parce que nous ne regardons que ce qui est proche de nous, et que notre esprit, qui est engagé dans la matière, ne saurait jeter sa vue plus loin ; autrement, et s'il était persuadé que tout meurt et revit alternativement ; que ce qui est fait se défait, puis se refait ; et qu'en cela l'industrie de ce grand ouvrier est perpétuellement occupée, il verrait sa fin et celle des siens avec moins de trouble. C'est pourquoi Caton, se représentant tous les siècles, dira : Que le genre humain, présent et à venir, est condamné à la mort. On demandera un jour que seront devenues ces grandes villes qui ont en main la puissance

quis nec bonum sine boâstis est, et honestum in omnibus par est.

Quid ergo ? nihil interest inter prætoriam Catonis, et repulsum ? nihil interest, utrum Pharsalica acie Cato vincatur, an vincat ? hoc ejus bonum, quo victis partibus non potest vinci, par erat illi bono, quo victor rediret in patriam, et componeret pacem ? — Quidai par est ? Eadem enim virtute et mala fortuna vincitur, et ordinator bona : virtus autem non potest major aut minor fieri ; unius stabitur est. — Sed Cæ. Pompeius amittet exercitum ; sed illud pulcherrimum reipublice prætextum, optimatès, et, prima acies Pompeianorum parium, Senatorum ferens arma, uno proelio profligabuntur ; et tam magni ruina impetit in totum orbis ille orbem ; aliqua pars ejus in Ægypto, aliqua in Africa, aliqua in Hispania cadet ; ne hoc quidem misera reipublice contingeret, semel ruere ! — Omnia flecti fluat ? Juban in regnum suo non locorum notitia adjuvet, non popularium pro rege suo virtus obstitit ; arma ; Ulicensium quoque fides, malis fracta, deficiat, et Scipionem in Africa nominis sui fortune destituit ; olim probatum est, ne quid Cato detrimere caperet. — Victus est tamen ! — Et hoc numerus inter repulsa Catonia : tam magno animo feret, aliquid sibi ad victoriam, quam ad prætoriam, obtulisse. Quo die repulsum est, in-

ait ; qua nocte periturus fuit, legit : eodem loco habuit, prætura et vita excludere ; nimis, quæ acciderent, ferenda esse persumerat sibi. Quidni ille mutationem reipublice fortis et æquo prætoris animo ? Quis enim mutationis periculo exceptum ? non terra, non cælum, non totus hic rerum omnium contextus, quamvis Deo agebat ducatur. Non semper tenebit hunc ordinem ; sed illum ex hoc cursu aliquis dies dericiet. Certis eunt cuncta temporibus ; nasci debent, crescere, extingui. Quorumcumque supra nos vi-des currere, et hæc, quibus innixi atque impositi sumus veluti solidissimis, carpentur ac desinent. Nulli non senectus sua est ; iniquissimas ista spæilis eodem natura dimittit. Quidni est, non erit ; nec peribit, sed resodvetur. Nobis solvi, perire est. Proxima enim intuemur ; ad ulterius non prospicit mens hebes, et quæ se corpori addidit ; atque qui fortis finem sui suorumque prætoris, et speraret omnia illa sic in vitam mortemque per vires tre, et composita dissolvit, dissoluta componi ; in hoc opere æternam artem cuncta temeraria Dei verti. Itaque, ut Cato, quæm ævum animo percurrerit, deest : « Omne humanum genus, quodque est, quodque erit, morte damnatum est ; omnes, que usquam rerum popularium, urbes, queque alienorum imperiorum magna sunt decora, ubi fuerint, aliquando quæretur, et vario exili

soveraine, et tant de merveilles qui paraissent aujourd'hui dans les pays étrangers; car il est certain que tout cela périt, soit par la guerre, soit par la paix qui dégénère d'ordinaire en fainéantise, ou par le luxe qui consume les plus grandes richesses. Toutes ces campagnes si fertiles seront un jour inondées de la mer qui rompra subitement ses digues, ou deviendront un shime spacieux, la terre qui les couvrait s'étant ouverte et fendue. Pourquoi me fâcherais-je si je ne prévois que de quelques moments la destinée commune de tout l'univers? Un esprit bien fait doit obéir à Dieu, et souffrir sans répugnance tout ce que la loi générale ordonne. Car, ou il passera dans une meilleure vie, demeurant dans un lieu plus clair et plus tranquille en la compagnie des choses divines, ou du moins, sans ressentir aucune incommodité, il retournera dans le sein de la nature, et s'ira rejoindre à la masse d'où il est sorti. Ainsi vous voyez qu'au jugement de Caton, une honnête vie n'est pas un plus grand bien qu'une honnête mort; car la vertu ne croît ni ne diminue; ce qui a fait dire à Socrate que la vérité et la vertu étaient une même chose; car, comme la vérité ne croît point, la vertu ne croît point aussi; elle a toutes ses dimensions; elle est pleine. Ne vous étonnez donc pas si tous les biens sont égaux, soit qu'ils viennent par notre choix, ou bien par quelque accident; car, si vous n'admettez point cette égalité, et que vous mettiez la constance dans les tourments au rang des moindres biens, vous la mettriez bientôt au rang des maux. Vous direz que Socrate était malheureux dans la prison, aussi bien que Caton, lorsqu'il déchirait ses plaies avec plus de

courage qu'il ne les avait faites. Vous en direz autant de Régulus, ou le voyant traité si cruellement, pour avoir tenu sa parole, même à ses ennemis. C'est pourtant ce que pas un de ces délicats n'a encore osé dire; car ils tiennent qu'il n'était pas malheureux, quoiqu'ils ne demeurent pas d'accord qu'il fût heureux. Les Académiques avouent que l'on peut être heureux parmi les tourments, mais non pas entièrement et de tout point. Ce que l'on ne doit point admettre; car celui qui est heureux est au comble du bien, et ne voit point d'autre bien au-dessus, pourvu qu'il soit accompagné de la vertu, qui le rendra ferme dans les adversités, sain et entier quoiqu'on lui démembre le corps. Oui, je le dis, sain et entier; car je parle d'une vertu courageuse et sublime, qui s'échauffe contre tout ce qui la pique. Ne doutez point que la sagesse ne vous inspire la même hardiesse que font paraître les jeunes gens qui méprisent tous les périls, quand ils sont une fois touchés du désir de l'honneur, et qu'elle ne vous persuade qu'il n'y a point de bien que ce qui est honnête. C'est une chose qu'on ne peut rendre plus lâche ni plus tendue, non plus que la règle qui s'applique à tout ce que l'on veut rendre droit; vous ne la sauriez si peu courber, qu'incontinent l'ouvrage n'y participe. J'en dis de même de la vertu; elle est droite, elle ne plie point; elle est raide, on ne la saurait bander, pour ainsi dire, davantage; elle juge de toutes choses, rien ne juge d'elle. Si l'on ne peut pas la rendre plus droite, il s'ensuit que les choses qu'elle fait ne sont pas plus droites les unes que les autres; car, pour lui être conformes, il est besoin aussi qu'elles soient pareilles entre elles. Quoi!

genere tollentur: alias destruent bella; alias desidia pasque ad inertiam vires consumunt, et, magnis opibus extincta res, luxus. Omnes hos fertiles campos repentinis maris inundatio abscindet, aut in subitum cavernam consideratis soli lapus abducent. Quid est ergo, quare indignari non doleam, si exiguo momento publica fata precedo? Magnos animus Deo perest, et, quidquid lex universi jubet, sine cunctatione patitur. Aut in meliorem emittitur vitam, lucidius tranquilliusque inter divina mansurus, aut certe, sine ulla futuris incommodo, suæ naturæ remiscebitur, et revertetur in lutum. Non est ergo M. Catonis majus bonum honesta vita, quam mors honesta; quoniam non intenditur virtus. Idem esse, dicebat Socrates, veritatem et virtutem: « quomodo illa non crescit, sic ne virtus quidem: habet numeros suos, plena est.

Non est itaque quod mireris paria esse bona, et quæ ex proposito sumenda sunt, et quæ si illa res tulit. Nam si hæc inæqualitatem receperis, et fortiter torqueri in minoribus bonis numerus, numerabis etiam in malis: et infelicem Socratem dices in carcere; infelicem Catonem, vulnere suas animosius, quam fecerat, retrahentem; calamitosissimum omnium Regulum, fidei peroris etiam ho-

libus servare pendente. Atqui nemo hoc dicere, ne ex mollissimis quidem, ausus est: negant enim vitium esse beatum, sed tamen negant miserum. Academicæ veteres beatum quidem esse etiam inter hos eraciatum stentur, sed non ad perfectum, nec ad plenum: quod nullo modo potest recipi. Nisi beatus est, in summo bono non est. Quod summum bonum est, supra se gradum non habet, si modo illi virtus inest, si illam adversa non minuit, si manset etiam commotum corpore incolumis. Manset autem: virtutem enim intelligi animosam et excelsum, quam incitat quidquid infestat. Hunc animum, quem sæpe induunt generose indolis juvenes, quos alienigenæ honestæ rei pulchritudo percussit, ut omnia fortia contemnant, profecto æpieletia infundit et tradet: persuadebit enim bonum esse, quod honestum; hoc nec remitti, nec intendi posse: non magis, quam regulam, quæ rectum probari solet, flectes. Quidquid ea illis mutaverit, injuria est recti. Idem ergo de virtute dicemus: et hæc recta est; flexuram non recipit: rigdari quidem potest, amplius intendi non potest. Hæc de omnibus rebus judicat, de hoc nulla. Si rectior ipsa non potest fieri, nec, quæ ab illa quidem sunt, alia alia rectiora sunt; huic enim necesse est respondere: ita paria sunt.

direz-vous, sont-ce choses pareilles d'être assis à table et d'être assis sur le cheval? Cela vous semble-t-il étrange? Vous serez bien plus surpris quand je vous dirai que c'est un mal d'être assis à table, et un bien d'être assis sur le cheval, si l'un se fait avec honte et l'autre avec honneur. Ce n'est pas la matière, mais la vertu qui rend ces choses bonnes ou mauvaises. Partout où elle se rencontre, tout est d'une mesure et d'un prix. Il me semble que je vois moi sauter aux yeux ces gens qui mesurent tout le monde à leur aune, à cause que je dis qu'il y a égalité de biens entre celui qui supporte courageusement l'adversité, et celui qui se conduit sagement dans la prospérité; entre celui qui triomphe et celui qui est entraîné devant le char du vainqueur, sans perdre la fermeté de son courage; car ils ne croient pas qu'on puisse faire ce qu'ils ne sauraient faire, jugeant ainsi de la vertu des autres par leur faiblesse. Pourquoi vous étonnez-vous que ce soit un bien d'être lié, blessé, tué, brûlé? Ou en est quelquefois bien aise. La sobriété est une gêne au gourmand, et le travail un supplice au fainéant. Le délicat plaint un homme qui aime l'action, et le paresseux un homme qui aime l'étude. C'est ainsi que tout ce qui est au-dessus de nos forces nous paraît dur et insupportable, sans faire réflexion qu'il y en a beaucoup à qui le plus grand supplice serait de ne point boire de vin, ou de se lever matin. Cela n'est pas difficile de sa nature; mais nous sommes lâches et imbéciles. Il faut un esprit relevé pour juger des choses relevées; autrement nous leur imputerons le défaut qui vient de nous. C'est la raison

pourquoi un bâton droit, plongé dans l'eau, paraît tortu ou rompu; tant il est important de considérer non-seulement ce que l'on regarde, mais de quelle manière on le regarde. Il faut avouer que notre esprit s'éblouit lorsqu'il veut envisager fixement la vérité. Amenez-moi un jeune homme qui ait de l'esprit, et qui ne soit point encore prévenu des opinions populaires; je m'assure qu'il sera d'avis qu'un homme qui porte courageusement le faix des adversités, est plus heureux que celui qui est au-dessus de la fortune. Ce n'est pas une chose bien rare de ne point chanceler quand on n'est point agité; mais c'est un sujet d'étonnement de voir un homme s'élever où les autres s'abaissent, et se tenir debout où les autres tombent par terre. Quel mal y a-t-il dans les tourments, et dans tout ce que nous appelons adversité? C'est, à mon avis, quand il arrive que l'âme plie, se courbe et tombe sous le faix. Mais rien de tout cela ne peut arriver au sage; il demeure droit, quelque charge qu'on lui donne; rien ne diminue son courage, rien ne le rebute pour fâcheux qu'il soit. Il ne se plaint jamais que ce qui pouvait tomber sur un autre soit tombé sur lui; car il connaît ses forces, et sait bien qu'elles sont suffisantes pour la charge. Je ne prétends pas le séparer du nombre des autres hommes, ni lui ôter le sentiment des douleurs comme à quelque roche endurcie. Je sais bien qu'il est composé de deux parties: l'une irraisonnable, qui sent les roues, les feux et les douleurs; l'autre raisonnable, qui est ferme dans ses résolutions, intrépide et inflexible. C'est en cette partie-là que réside le souverain

Quid ergo? inquit; jacere in convivio, et torqueri, paria sunt?—Hoc mirum videtur tibi? Hinc licet magis admireris: jacere in convivio, mirum est; torqueri in equuleo, bonum est; si illud turpiter, hoc honeste fit. Bona ista sui mali non efficiunt materia, sed virtus: hæc ubicunque apparet, omnia ejusdem mensuræ ac pretii sunt. In oculis nunc mihi manus tentat ille, qui omnium animorum estimat ex suo, quod dicam paria bona esse, adversa fortiter portantis, et prospera honeste judicantis: quod dicam paria bona esse, ejus qui triumphat, et ejus qui ante currum vehitur invictus animo. Non putant enim fieri, quicquid facere non possunt; ex infirmitate sua de virtute ferunt sententiam. Quid miraris, si uri, vulnerari, occidi, alitergi juvat, aliquando etiam libet? Luxurioso fragilis est pennis, pigro supplicii loco labor est; delicata miseria est industria; desidioso studere torqueri est: eodem modo hæc, sed que omnes imbecilli sensus, dura atque intoleranda credimus, oblii, quam multis tormentum si vincto carere, aut primo luce accitari. Non ista difficultas sunt natura, sed nos fluidi et enervæ. Magna animo de rebus magnis judicandum est; aliqui videtur illarum vitium esse quod nostrum est. Sic quædam rectissima, quam in

aquam demissa sunt, speciem euri præfractique vias libas reddunt. Non tantum quid videas, sed quemadmodum, refert: animus noster ad vera percipienda calligat. De mihi adolescentem incorruptam, et ingenio vegetum; dicet fortunatiorem sibi videri, qui omnia rerum adversarum onera rigida cervice sustulit, qui supra fortunam exiit. Non mirum est, in tranquillitate non contenti: illud mirare, ibi exilii aliquid, ubi omnes deprimuntur; ibi stare, ubi omnes jacent. Quid est in tormentis, quid est in istis, que adversa appellamus, mali? hoc, ut opinor, succidere mentem, et incurvari, et succumbere: quorum vitii aspiculi vici potest evadere. Stat rectus sub quolibet pondere; nulla illius rupe nullum sensum admittente, submoveo. Memini ex duobus istam partibus esse compositum: altera est irrationalis; hæc mordetur, uritur, dolet: altera rationalis; hæc inconcussa opinio habet, intrepida est, et indomita. In hac positum est omnium illud hominis bonum: antequam impietur,

Non edoceo aspectum ex hominum numero; nec dolores ab illo, sicut ab aliqua rupe nullum sensum admittente, submoveo. Memini ex duobus istam partibus esse compositum: altera est irrationalis; hæc mordetur, uritur, dolet: altera rationalis; hæc inconcussa opinio habet, intrepida est, et indomita. In hac positum est omnium illud hominis bonum: antequam impietur,

bien, lequel n'étant point encore assez établi, l'âme est toujours incertaine et flottante; mais quand il est une fois parfait et accompli, elle demeure dans une assiette ferme et immuable. C'est pourquoi celui qui s'est mis dans le chemin de la vertu, et qui veut monter au plus haut degré, quand il approche de la perfection qu'il n'a pas encore atteinte, il s'arrêtera quelquefois, et relâchera ses efforts, d'autant qu'il n'a pas surmonté les difficultés, et qu'il est encore dans un pas glissant et douteux; mais celui qui est heureux, et de qui la vertu est accomplie, n'est jamais plus satisfait de soi-même que lorsqu'il s'est éprouvé. S'il se présente quelque action périlleuse où il y ait de l'honneur à acquérir, il la reçoit et l'embrasse, aimant mieux qu'on dise qu'il est homme de bien, que de dire qu'il est heureux. Je viens maintenant au point où vous m'attendez, afin que vous ne pensiez pas que la vertu dont je parle soit au-delà des forces de la nature. Le sage tremblera, sentira les douleurs, et périira; car tous ces mouvements appartiennent au corps. Où est donc la source de la misère et le véritable mal? C'est quand l'âme, troublée par toutes ces choses, est contrainte d'avouer qu'elle est esclave du corps, et d'avoir regret de sa faiblesse; car il est certain que le sage peut vaincre la fortune par sa vertu. Mais il y en a beaucoup qui font profession de sagesse, qui prennent l'épouvante quelquefois bien légèrement. Nous avons tort en cette rencontre d'exiger autant de celui qui est initié seulement que de celui qui est consommé dans la sagesse. Je me conseille bien de faire ce que je loue, mais je n'en suis pas encore persuadé; et quand bien même

Je le serais, je n'ai point encore assez d'expérience ni d'exercice pour aller au-devant de tous les dangers. Comme la laine prend la teinte de certaines couleurs du premier coup, et ne prend les autres qu'après y avoir été plusieurs fois trempée et recuite, ainsi il est des sciences que l'on peut pratiquer sitôt qu'on les a apprises. Mais, quant à celle-ci, à moins que de descendre et de séjourner longtemps au fond de l'âme, elle ne saurait lui donner sa couleur; elle l'en abreuve seulement, sans y produire l'effet qu'on en attendait. On peut enseigner en peu de temps, et en peu de paroles, qu'il n'y a qu'un seul bien, qui est la vertu, et qu'il n'y en a point d'autre que la vertu, laquelle a son siège dans la meilleure partie de nous-mêmes, qui est la raison. Qu'est-ce donc que cette vertu? C'est un discernement juste et certain qui donne le mouvement à l'âme, et qui lui fait voir à nu toutes les vaines apparences qui échauffent nos passions. Ayant ce discernement, on demeurera d'accord que toutes les choses qui procèdent de la vertu sont bonnes et pareilles entre elles. Les biens corporels sont, à la vérité, des biens au regard du corps; mais ils ne le sont pas universellement. Ils auront bien quelque prix; mais ils n'auront jamais aucune dignité qui les accompagne. Aussi seront-ils fort inégaux entre eux, les uns étant plus grands, les autres plus petits. J'avoue même qu'il y a de grandes différences entre ceux qui cultivent la sagesse. Car les uns sont si avancés qu'ils osent déjà lever les yeux pour regarder la fortune, non pas fixement, car ils seraient éblouis de son éclat; mais les autres qui sont montés au plus haut degré, ont l'assurance de se présenter pour

incerta mentis voluntas est; quum vero perfectum est, immota illa stabilis est. Itaque incertus, et ad summa procedens, cultusque virtutis, etiam si appropinquat perfecto bono, sed et nondum summum munus imponit, ibi interim cessabit, et remittet aliquod ex intentione mentis: nondum enim incerta transgressus est; etiam ante versatur in lubrico. Beatus vero, et virtutis exactus, tunc se maxime amat, quum fortissime expertus est; et metuenda ceteris, si aliquos honesti officii pretia sunt, nun tantum fert, sed amplectatur, nulloque audire mavult: « Tanto melior, quam tanto felicior. »

Veni tunc illo, quo me vocat expectatio tua. Ne extra rerum naturam vagari virtus nostra videatur, et tremet sapiens, et dolebit, et expulsetur; hi enim omnes corporis senas sunt. Ubi ergo calamitas ubi illud molimur verum est? (Ubi scilicet, si ista animum detrahunt, si ad confessionem servitutis adducunt, si illi penitentiam sui fecerint. Sapiens quidem vincit virtute fortunam; ut multi proficiunt sapientiam levissimis nonnunquam minis exteriorum sunt!) Hoc loco vitium nostrum est, qui, quod dicitur de sapiente, exigimus et a proficiente. Saeculo adhuc mihi ista quae lando, nondum persuadeo; etiam si per-

suavissem, nondum tam parva habeream aut tam exercitata, ut ad omnes casus procurrent. Quemadmodum lana quodam colore semet ducit, quosdam, nisi sapius macerata et recocta, non peribit; si nitas disciplinas ingenia, quum acceperit, praelius prestabit; hinc, nisi ante descendit, et diu sedit, et animum non coloravit, sed infecit, nihil ex his, quae promissum, praestat. Cito hoc potest tradi, et paucissimis verbis: « Unum bonum esse virtutem, nullum certe sine virtute; et ipsam virtutem in parte nostri mediare, id est, rationali, positam. » Quid erit: hinc virtus? Iudicium verum et immotum; ab hoc enim impetus venient mentis; ab hoc omnes species, quae impetum movent, rediguntur ad liquidum. Hinc iudicio consentaneum erit, omnia, quae virtute contenta sunt, et bona iudicare, et inter se paria. Corporum autem bona corporibus quidem bona sunt; sed in totum non sunt bona. Illa pretium quidem erit aliquod, ceterum dignitas non erit; magni inter se intervalli distabunt; alia majora, alia minora erunt. Et in ipsis sapientiam sectantibus magna discrimina esse, fatemur necesse est. Atque jam in tantum proficit, ut contra fortunam audent attolere oculos, sed non pertinaciter; cedunt enim nimio

la combattre tête à tête. Quand les choses demeurent imparfaites, il est de nécessité qu'elles peuchent, qu'elles déchèent, et qu'enfin elles tombent par terre : elles déchèeront sans doute si l'on ne s'efforce toujours d'aller en avant ; car, aussitôt qu'en se relâche, il faut reculer, et l'on ne se retrouve plus où l'on en était demeuré.

Continuons donc et hâtons-nous ; car il reste encore plus de chemin à faire que nous n'en avons fait. Toutefois, c'est déjà beaucoup d'avance que de se vouloir avancer. Pour moi, je puis répondre que je le désire, et que je le désire de tout mon cœur. Je vois de votre côté que vous y êtes porté, et que vous avez une forte inclination pour les belles choses. Dépêchons-nous, la vie nous sera utile pour ce dessein ; autrement elle ne sera qu'un retardement honteux qu'on aura sujet de nous reprocher, si nous croupissons dans l'ordure. Faisons en sorte que le temps qui nous reste soit tout à nous. Mais cela ne se peut faire si, premièrement, nous ne sommes à nous. Quand sera-ce que je me verrai en état de mépriser l'une et l'autre fortune ? Quand sera-ce, qu'ayant dompté et assujéti toutes mes passions, je pourrai dire : J'ai vaincu ? Veulez-vous savoir qui j'aurai vaincu ? Ce ne seront point les Perses, ni les Mèdes, ni tout ce qu'il y a de peuples belliqueux au-delà des Daces ; mais ce sera l'avarice, l'ambition, et la crainte de la mort, qui a vaincu ceux qui ont vaincu le monde.

## ÉPÎTRE LXXII.

Que l'étude de la sagesse doit être préférée à toute autre occupation. — Que la joie du sage se forme au dedans, et ne peut être troublée par ce qui vient du dehors.

J'avais appris ce que vous me demandez, et j'aurais fort bien répondu ; mais j'ai oublié la chose ; il y a si longtemps que je n'ai exercé ma mémoire, qu'elle a peine à me suivre quand j'ai besoin d'elle. Je vois bien qu'il m'est arrivé, comme aux livres meisis, d'avoir les feuillets cellés ; c'est pourquoi il faut déplier votre esprit, et remuer de temps en temps ce que vous y avez mis en dépôt, afin qu'il soit tout prêt quand nous voudrons nous en servir. Mais comme cela demande beaucoup de soin et d'application, il le faut remettre à un autre temps. Ce sera aussitôt que je pourrai faire quelque séjour un peu long en un même endroit ; car il y a des choses que l'on peut écrire dans un carrosse, et d'autres qui demandent le lit, le repos et la retraite. Ce n'est pas qu'il ne faille faire quelque chose aux jours mêmes que l'on est occupé. Car il nous surviendra toujours de nouvelles occupations. Nous les semons, et une seule nous en produit beaucoup d'autres ; outre que nous sommes accoutumés à nous deurer des délais en disant : Lorsque j'aurai achevé cette affaire, je m'appliquerai tout de bon ; ou si je puis accommoder ce fâcheux procès, je ne veux plus faire autre chose qu'étudier. Il ne faut pas attendre pour philosopher que vous soyez de loisir. On

splendore prestricti : alius io inani, ut possit cum illa conferre vultum ; si jam pervenit ad summum, et fiduciam plenus est. Imperfecta necesse est labent, et modo procedunt, modo sublabantur, aut succedunt. Sublabentur autem, nisi ire et nulli perseveraverint ; si quidquam ex studio et fideli intentione laxaverint, retro eundem est. Nemo profectum ibi invenit, ubi reliquerat.

Iustitiam itaque, et perseveremus ! Plus quam profitigimus, restat ; sed magna pars est profectus, velle proficere. Hujus rei conscius mihi sum : volo, et tota mente volo. Te quoque instinctum esse, et magno ad pulcherrima properare impetu, video. Properemus ! ita demum vita beneficium erit ; alioqui mora est, et quidem turpis inter fœda versantibus. Id agamus, ut nostrum omne tempus sit : non erit autem, nisi prius nos nostri esse compertimus. Quando continget condemnare utramque fortunam ? quando continget omnibus oppressis affectibus, et sub arbitrium adductis, hanc vocem emittere : Vici ! — Quem vicerim, queris ? — Non Persas, nec extrema Medorum, nec si quid ultra Dahæ bellicosum jacet ; sed avaritiam, sed ambitionem, sed metum mortis, qui victores gentium viciit. Vale.

## ÉPÎTÔLE LXXII.

OMNIA ESSE BELIGENDA AN AMPLAXANDI PHILOSOPHIA.

Quod queris a me, liquebit mihi, quum rem ediscerem, per se : sed diu non retuleram memoriam meam ; itaque non facile me sequitur. Quod evenit libris situ coarctentibus, hoc evenisse mihi sentio ; explicandus est animus, et, quæcumque spaciolum deposita sunt, subinde excuti debent, ut parata sint quoties usus exegerit. Ergo hoc in præsentis differamus ; multum enim operæ, multum diligentiam poscit. Quum primum longiore eodem loco spersero moram, tunc istud in manus sumam. Quædam enim sunt, que possis et la cisa scribere ; quædam lectam, et otium, et secretum desiderant. Nihilominus his quoque occupatis diebus agatur aliquid, et quidem totis : namque enim non succedent occupationes novæ ; scriamus illas : itaque ex una exeunt plures ; deinde ipsi nobis dilationem damus. Quum hoc pergero, toto animo locumbam ; et, si bene rem vacaveris componere, studio me debito. — Non, quum vacaveris, philosophandum est : omnia alia negligenda sunt, ut bene asseremus ; cui otium tempus talis magnus est,

doit négliger toute autre occupation pour s'attacher à cette science, à laquelle tout notre temps ne suffit pas, quand même nous l'emploierions depuis l'enfance jusqu'à l'extrémité de la plus longue vieillesse. Dans cette sorte d'étude, autant vaut cesser que de prendre du repos; car vous ne demeurez pas où vous venez de quitter; mais vous retournez où vous avez commencé, comme fait une corde bandée quand elle vient à se rompre.

Il faut résister aux occupations, et les éloigner de nous, plutôt que de les développer. Il n'y a point de temps qui ne soit propre à une étude si salutaire; mais la plupart n'étudient pas les choses qu'il est bon que l'on étudie. Il pourra bien survenir quelque empêchement; cela ne détournera point le sage qui se maintient gai et dans une liberté d'esprit en toute sorte de rencontres: ceux qui ne sont pas encore en un état si parfait sont quelquefois traversés dans leur joie; celle du sage n'est jamais interrompue pour chose qui puisse arriver. Elle est égale et tranquille en tout temps et en tout lieu; car elle ne dépend point d'autrui, et n'attend point la faveur de la fortune ni celle de qui que ce soit. La félicité, dis-je, est domestique au sage que je vous propose; elle naît chez lui, et n'en sort point comme elle n'y est point entrée. Il arrive quelquefois des accidents au dehors qui le font souvenir qu'il est mortel; mais cela est si léger, qu'il ne fait qu'effleurer la peau. Il peut, dis-je, recevoir quelques inconvénients; mais ce qui fait son principal bien demeure fixe et immuable. Les inconvénients dont je parle sont comme ces pustules et ces clous qui viennent sur un corps robuste; il n'y a point de mal au dedans.

Je trouve une même différence entre celui qui est dans la possession et celui qui est dans la poursuite de la sagesse, qu'entre un homme qui se porte bien et un autre qui relève d'une longue et dangereuse maladie, lequel pense être quitte de sa vie, quand il n'a plus que de légers accès. Celui-ci, s'il n'y prend garde, ressentira parfois des pesanteurs, et retombera insensiblement dans son mal; mais le sage ne peut retomber en sa maladie, ni tomber même dans une antré. La santé du corps ne dure qu'un temps; et le médecin qui l'a rendue ne la peut pas conserver, puisqu'on le rappelle une autre fois pour voir le malade qu'il avait guéri. L'esprit s'est-il guéri une fois? c'est pour toujours. Voulez-vous savoir comment vous connaîtrez qu'il est guéri? S'il est content de soi-même; s'il y met son assurance; s'il sait que tout ce que les hommes désirent avec plus d'ardeur, s'il sait, dis-je, que les faveurs qui se demandent et s'accordent dans le monde, ne peuvent rien contribuer à la véritable félicité. Car une chose à laquelle on peut ajouter n'est point parfaite; celle à quoi on ne peut ôter est perpétuellement telle. Qui veut avoir une joie de durée la cherche au dedans de soi. Tout ce que le commun des hommes poursuit avec tant d'empressement s'écoule çà et là; car la fortune ne donne rien en propriété. Ce n'est pas que ces biens étrangers ne puissent apporter quelque satisfaction, étant conduits et réglés par la raison qui sait donner du goût aux choses qui n'en ont point, lorsqu'elles sont prises avec trop d'avidité.

Attalus se servait ordinairement de cette comparaison: « Vous voyez quelquefois un chien qui

etiam si a pueritia usque ad longissimos humani ævi terminos vita producat. Non multum refert, utrum omittas philosophiam, an intermittas: non enim, ubi interrupta est, moros; sed, eorum more, quæ intrusa dissiiliunt, usque ad initia sua recurrit, quod a continuatione discessit.

Resistendum est occupationibus, ut explenda, sed summovenda sunt. Tempus quidem nullum parum est idoneum studio salutari: aliqui mali inter illa non student, propter quæ studendum est. — Incidet quod impediatur; — non equidem eum, cujus animus in omni negotio letus atque alacer est: imperfectis adhuc interscinditur lætitia; sapientis vero consistitur gaudium, nulla rumpitur causa, nulla fortuna; semper et ubique tranquillum est. Non enim ex alieno pendet, nec favorem fortune, aut hominis, expectat. Domestica illi felicitas est: exiret ex animo, si luteret; ibi nascitur. Abquando extrinsecus, quo admoventur mortalitatis, interruit; sed id leve, et quod summam eorum stringat. Aliquo, inquam, incommodo afflatur: maximum ejus bonum est fluxum. Ita dico, extrinsecus aliqua sunt incommoda; velut in corpore interdum robusto solidoque eruptiones quedam pustularum

et ulcuscula, nullum in isto malum est. Hoc, inquam, interest inter consummatæ sapientiæ virum, et alium procedentis, quod intra sanum, et ex morbo gravem se diutino emergentem, cui sanitatis locus est levior accessio. Hic, nisi attendit, subinde gravatur, et in eadem revolvitur: sapiens recidere non potest, ne incidere quidem amplius. Corpori enim ad tempus bona valitudo est; quæ medicis, etiam si reddidit, non præstat: sæpe ad eundem, qui adroccaverat, excutitur. Sapientis animus scimet in totum sanatus est. Dicam quomodo intelligas sanum: si se ipse contentus est; si confidit sibi; si scit, omnia vota mortalium, omnia beneficia quæ dantur perfuturæ, nullum in bona vita habere momentum. Nam cui aliquid accedere potest, id imperfectum est: cui aliquid abscedere potest, id imperpetuum est: cujus perpetua futura lætitia est, is suo gaudet. Omnia autem, quibus vulgus inhiat, ultro citroque fluunt: nihil dat fortuna mancipio; sed hæc quoque fortuita tunc delectant, quum illa ratin temp' rati ac miscuit. Hæc est quæ etiam externa commendat, quorum avida vis ingratas est.

Solebat Attalus hæc imagine uti: « Visisti aliquando canem missa a domino frustra panis aut carnis aperio ore

reçoit dans sa gueule des morceaux de pain en de chair que son maître lui jette ; il les avale incontinent toutentiers, afin de présenter encore la gueule pour en recevoir d'autres. C'est ce qui nous arrive, quand nous avalons sans goûter ce que la fortune nous envoie, après l'avoir longtemps attendu, et que nous demeurons attentifs et béants pour en attraper encore autant. » Le sage n'en use pas de la sorte, parce qu'il est toujours plein, et si quelque bien lui arrive, il le reçoit et le garde sans émotion, jouissant continuellement d'une joie toute pure et qui lui est particulière. Celui qui est éloigné de la perfection, quoiqu'il ait déjà fait quelques progrès, et qu'il ait de bonnes intentions, est encore sujet à diverses secousses qui le portent haut et bas, tantôt vers le ciel, tantôt vers la terre. Les ignorants, qui n'ont nulle expérience, brencient à tous moments, et tombent enfin dans ce vaste chaos dont parle Épicure. Il y en a encore d'une troisième sorte, qui sont tout proches de la sagesse, et ne l'ont pas encore atteinte ; mais ils l'ont devant les yeux, et peuvent, pour ainsi dire, la prendre par le poing. Ceux-là ne chancelent ni ne glissent. Ils ne sont pas encore à terre ; mais ils sont déjà dans le port. Puis donc qu'il se trouve une si grande différence entre les premiers et les derniers, et que ceux du milieu même sont encore dans l'agitation et au hasard de retomber, et de se voir en pire état qu'ils n'étaient auparavant, ne nous chargeons point d'affaires, fermons-leur la porte ; car, si elles entrent une fois, elles en attireront d'autres après elles. Arrêtons-les dès l'abord. Leur commencement ne sera jamais meilleur que leur fin.

## ÉPÎTRE LXXIII.

Que le sage obéit aux lois, et révere les magistrats qui ont soin de la tranquillité publique. — Que l'âme ne peut être bonne si Dico n'est avec elle.

C'est une erreur, à mon avis, de croire que ceux qui font profession de la philosophie sont rebelles aux lois, réfractaires aux magistrats, et qu'ils méprisent les rois et tous ceux qui ont part à l'administration de l'État. Au contraire, je n'en vois point de plus soumis ni de plus reconnaissants. Et c'est avec raison ; car, comme ils ont plus d'intérêt que les autres à la tranquillité publique, qui leur donne moyen de s'employer à la vertu, il est à croire qu'ils honorent comme leurs pères les auteurs d'un si grand bien ; et plus sans doute que ne font ces personnes inquiètes et vénales, à qui les princes ne sauraient tant faire de grâces qu'ils ne croient qu'on leur en doit davantage, leur avidité croissant à mesure qu'on s'efforce de la remplir. Qui songe à recevoir encore a déjà oublié ce qu'il a reçu ; et le plus grand défaut de la convoitise, c'est qu'elle est toujours ingrate. Ajoutez à cela que tous ceux qui sont dans le manèment des affaires regardent plutôt combien il y en a devant eux, que combien il y en a derrière ; et qu'un seul, qui les précède, leur donne plus de chagrin qu'un grand nombre qu'ils ont passé ne leur donne de plaisir. L'ambition a cela de mal, qu'elle ne regarde jamais derrière soi. Elle est inconstante et légère, aussi bien que toute sorte de convoitises, parce qu'elle commence par la fin. Mais un homme sincère et caudide, qui a quitté la cour, les charges et les affaires pour se

## EPISTOLA LXXIII.

INHERITO PHILOSOPHOS SEDITIONE MENTIS ARGUIT.

captantem ? quidquid excepit, protinus integrum devorat, et semper ad spem futuri bial. Idem evenit nobis : quidquid expectantibus fortuna projecit, hi sine ulla voluptate demittimus, statim ad rationem alterius erexit et attenti. » Hoc sapientia non evellit ; plenus est : cli in si quid obrenit, secure excipit, ac reponit ; latitila fruiat maxime, confusus, aus. Habet aliquis bonum v'notatam, habet profectum, sed cui nullum desit a summo ? hic deprimatur alternis, et extollitur, ac modo in certum alteratur, mudo defertur ad terram. Impedi si ac rudibus multis precipitantis finis est ; in Epicureum illud claus decidit inane, sine termino. Est adhuc genus tertium, eorum qui sapientia atadust : quam n n quidem cogitauerut, in conspectu tamen, et, ut ita dicam, sub leu habent : hi non concutuntur ; ne delinunt quidem ; nondum in slevo, jam in portu sunt. Ergo, quum tam magna sint inter summos imosque discriminia ; quum medios quoque sequatur frenetus sonus, sequatur ingens periculum ad deteriora redundi, non debemus occupatissimis indulgere. Excludende sunt : si semel intraverint, in locum suum stias subvertunt. Principis illorum obtemus ! Melius non incipient, quam desierunt. Vale.

Errare mihi videntur, qui existimant philosophos fideliter deditis conatibus esse ac refractarios, et contemptores magistratum ac regum, eorumque, per quos publicam administrant. E contrario enim, nulli adversus illos gratiores sunt ; nec immerito : nullis enim plus prestant, quam quibus frui tranquillo otio licet. Iaque hi, quibus statim ad propositum bene vivendi confert securitas publica, necesse est auctorem huius boni ut parentem erant ; multo quidem magis, quam illi inquieti et in medio positi, qui multis principibus debent, sed multa et imputant ; quibus antiquum tam plene occurrere illa liberalis potest, ut cupiditates illorum, que crescent dum implentur, evanescit. Quisquis autem de accipiendo cogitat, citius accepti est : nec ullam habet malum cupiditas majus, quam quod ingrata est. Adice autem, quod n mo eorum, qui in republica versantur, quos vincat, sed n quibus vincatur, aspiciet ; et illa non tam iurandoci est, mul os post se videre, quam grave, aliquem ante se. Habet hoc vitium omnis ambitio : non respicit. Nec ambitio totum instabilis est, verum cupiditas omnis,

donner à de meilleurs emplois, aime ceux par le soin desquels il peut y vaquer en sûreté, et leur rend en son cœur un témoignage de gratitude, reconnaissant qu'il leur est obligé d'un tel avantage, quoiqu'ils n'y pensent pas. Comme il a du respect pour ses maîtres, par l'instruction desquels il s'est dépouillé des vices, il en a aussi pour ceux sous la protection desquels il peut exercer les vertus. Un roi, d'irez-vous, en protège bien d'autres que celui-ci par sa puissance. Qui vous le nie? Mais, comme entre des gens qui sont arrivés au port, ceux qui ont amené plus de choses précieuses se sentent plus obligés à Neptune; et que le marchand acquitte son vœu de meilleur courage que ne fait le passager; que même entre les marchands, ceux qui apportent des parfums et des drogues qui se vendent au poids de l'or font des offrandes plus libérales que ceux qui n'ont que des marchandises communes, et quelques denrées propres à charger le fond d'un vaisseau; ainsi, le bénéfice de la paix, quoiqu'il s'étende généralement à tout le monde, se fait pourtant mieux sentir à ceux qui en font un meilleur usage. Il y a bien de ces messieurs les petits collets qui ont plus de travail et d'embarras pendant la tranquillité publique qu'ils n'en trouveraient dans la guerre. Pensez-vous que ceux qui ne se servent de la paix que pour se plonger dans le vin, dans la lubricité et dans les autres vices (qu'il faudrait exterminer, dût-on rappeler les combats et les contradictions); pensez-vous, dis-je, qu'ils soient autant obligés à cette paix que les gens de bien qui l'emploient en des actions vertueuses, si ce

n'est que vous estimiez le sage assez injuste pour ne se pas sentir obligé en particulier des faveurs qui sont générales? Je ne laisse pas d'être obligé au Soleil et à la Lune, quoique ces astres ne laissent pas pour moi sentir. Je dois remercier les saisons de l'année, et ce Dieu qui les gouverne, quoique je sache que ce bel ordre n'y a pas été mis pour ma seule considération. L'avarice insensée des hommes distingue la possession d'avec la propriété, et ne tient à soi que ce qu'on possède en particulier. Mais le sage n'estime rien plus à soi, que ce qu'il a en commun avec tout le genre humain : car il ne serait pas commun, si chaque particulier n'y avait sa part; étant certain que la moindre portion en une chose qui est commune suffit pour établir une société. Il faut considérer d'ailleurs que ces grands et véritables biens ne se partagent point, en sorte que chacun en ait une petite portion; chacun les reçoit tout entiers. Aux libéralités des princes, aux funérailles des grands, et en d'autres pareilles occasions, les viandes se distribuent à la main, et se divisent par pièces; mais les biens indivisibles, la paix et la liberté, se donnent tout entiers au particulier aussi bien qu'au général. C'est pourquoi le sage considère qui le fait jouir de ces biens, qui l'exemple de porter les armes, d'aller en sentinelle, de veiller sur le rempart, et de payer tant d'impositions qu'engendre la guerre; puis il en rend grâce à ceux qui ont le gouvernement en main. Une des principales maximes du sage est de bien recevoir un bienfait et de le bien rendre; c'est quelquefois le rendre que de l'avouer; il avouera toujours

quia inepit semper a fine. At ille vir sincerus ac parus, qui reliquit et curiam, et forum, et onerum administrationem reipublice, ut ad ampliora secederet, diligit eos, per quos hoc ei facere talis licet, solumque illis gratulium testimonium reddit, et magnam rem deservit hoc debet. Quammodum preceptores suos venerant ac suscipit, quorum beneficio illa iuvata sunt; sic et hos, sub quorum tutela positus exercet artes bonas. — Verum alios quoque rei viribus suis protegit. — Quis negat? Sed quammodum Neptuno plus debere se iudicat, ex his qui eadem tranquillitate uti sunt, qui plura et pretiosiora illo mari vexit et animosius a mercato, quam a vectore, salvitur vatum; et ex ipsis mercatoribus effusius gratus est, qui odores se purpuras, et auro premissa portabat, quam qui villasque et que, et saburra loco futura, congresserat: sic hujus pacis beneficium, ad omnes pertinentis, aliis ad eos pervenit, qui illa bene mutant. Multi enim sunt et his togatis, quibus pars operatorum bello est. An idem existimes pro pece debere eos, qui illam ebrietati aut libidini impendant, aut aliis vitiis, que vel bello rumpenda sunt? Nisi forte tam iniquum putas esse sapientem, ut nihil virtutis se debere pro communibus bonis iudicat. Soli tamenque plurimum debeo, et non uni mihi

orientur; anno, temperantique suum Deo, privatim obligatus sum, quosvis nihil in meum honorem descripta sint. Stulta avaritia mortalium possessionem proprietatemque discernit, nec quidquam suum credit esse, quod publicum est; at ille sapiens nihil iudicat suum magis, quam cujus illi cum universo genere communit est. Nec enim essent ista communia, nisi pars illarum perveneret ad singulos: suum efficit, etiam quod ex minima portione commune est.

Adhuc nunc, quod magna et vera bona non se dividuntur, ut eorum in singulos cadat: ad unumquemque tota perveniunt. Ex conglario tantum ferunt homines, quantum in capita promissum est; epulum et visceralia, et si quid aliud capitur nunquam, dividit in partes: at bene individua bona, pax et libertas, tam omnium tota quam singulorum sunt. Cogitat itaque sapiens, per quem sibi horum usus fructusque conglat; per quem non ad amicitiam, nec ad servandam vigiliam, nec ad tuendam moralem et multiplex belli tributum, publica necessitas vocet; agitare gubernatori suo gratias. Hoc docet philosophia precepit, bene debere beneficia, bene solvere: interdam rulum solutio est ipsa confessio. Conflabitur ergo nullam se debere et, cujus administrationis se providen-



qu'il est obligé à celui qui, par sa prudence et par sa bonne administration, le fait jouir d'un profond repos, et le rend maître de son temps, sans être diverti aux occupations publiques.

C'est un Dieu, *Mélibée*, à qui nous devons tous  
Le bonheur de la paix et d'un repos si doux.  
Je le tiendrai toujours pour un Dieu.....

Si l'en est si fort obligé à l'auteur de ce repos dont voici le plus grand avantage :

C'est lui qui me permet de mener dans nos plaines  
Ces bœufs et ces troupeaux, ces moutons porte-laines;  
C'est par lui que je joue au pied de cet ormeau  
Les chansons qu'il me plaît dessus mon chalumeau ;

combien estimerons-nous cet autre repos dont on jouit en la compagnie des dieux ? Je vous le dis tout de bon, *meu cher Lueile*, je vous veux mener au ciel par un chemin bien court. *Sextius* avait coutume de dire qu'un homme de bien était autant que *Jupiter*. A la vérité, *Jupiter* a de quoi faire largesse aux hommes ; mais entre deux hommes de bien, le plus riche n'est pas meilleur que l'autre. Non plus que de deux pilotes qui entendent également bien la navigation, vous ne direz pas que celui qui a le plus beau vaisseau soit le plus habile. Qu'a *Jupiter* par-dessus l'homme de bien ? C'est d'être bon plus longtemps que lui. Le sage ne s'en estime pas moins, pour voir ses vertus renfermées dans un espace plus étroit. Comme de deux sages celui qui est mort le plus âgé n'est pas plus heureux que celui de qui la vertu n'a pas régué si longtemps, Dieu tout de même a bien sur le sage l'avantage de la durée, mais non pas celui de la félicité. La vertu, pour être plus longue, n'en est pas plus grande. Il est vrai que tout appartient à *Jupiter* ; mais il en a donné la posses-

sion aux autres. La seule jouissance qu'il en a, c'est d'être cause que tout le monde en jouit. Le sage n'est pas moins aise que lui de voir entre les uns des autres tous ces biens après quoi l'on court : il n'en fait pas plus d'estime que *Jupiter* ; mais il a l'avantage en cela que *Jupiter* n'en peut pas user, et que le sage peut et ne veut pas en user. Suivons donc *Sextius* qui nous montre un si beau chemin, et qui crie de loin : « C'est par ici que l'on monte au ciel ; c'est par la frugalité, c'est par la tempérance, c'est par la force et par la constance. » Les dieux ne dédaignent et ne baissent personne. Ils reçoivent tout le monde, et prêtent même la main à ceux qui veulent monter. Vous semble-t-il si étrange que l'homme aille trouver les dieux ? Dieu vient bien trouver les hommes, et, qui plus est, faire sa demeure chez eux. L'âme ne peut être bonne, si Dieu n'est avec elle. Il y a des semences divines répandues dans le cœur des hommes, lesquelles, étant bien cultivées, poussent un germe semblable à notre origine ; mais étant négligées, elles perdent entièrement leur vertu ; et comme si elles avaient été jetées dans une terre stérile et marécageuse, au lieu de grain, elles en produisent que de méchantes herbes.

#### ÉPIÔTRE LXXIV.

Qu'il n'y a point d'autre bien que ce qui est bonnéte ; et que si le bien consistait dans les richesses, dans la bonne chère et dans la compagnie des femmes, l'homme serait plus heureux que Dieu qui n'a pas l'usage de ces choses-là.

Votre lettre m'a donné du plaisir et m'a tiré de la langueur où j'étais ; elle a aussi réveillé ma mé-

lia conlingit illi pingue otium, et arbitrium sui temporis, et imperturbata publicis occupationibus quies.

O *Mélibée*, Deas nolois hanc oia fecit !  
Nanque erit ille mihi semper Deus.....

Si illa quoque oia moltum auctori suo debent, quorum minus hoc maximum est :

Ille meos errare boves : ut ceruus ! et ipsam  
Luctere, quon velleum, calamo permisit agresti ;

quanti aestimamus hoc otium, quod inter Deos agitur quod Deos facit ?

Ille dico, *Lucili*, et te in ceteris compendario voco. Solent *Sextius* dicere, « Joven plus non posse, quam bonum virum. » Plura *Jupiter* habet, que præstet hominibus ; sed inter duos bonos non est melior, qui loquens : non magis, quam inter duos, quibus per scientia regendi gubernaculum est, meliorem dixeris, cui majus speciosiusque navigium est. *Jupiter* quo antecedit virum bonum ? *Diotius* bonus est. Sapiens nihil se minoris aestimat, quod virtutes ejus spatio brevitate eluduntur. Quemadmodum ex duobus sapientibus, qui senior decessit, non est beator eo, cujus intra pauciores annos terminata virtus est ; sic Deus non vincit sapientem felici-

estate, etiam si vincit ætate. Non est virtus major, quam longior. *Jupiter* omnia habet ; sed nempe alius tradidit habenda. Ad ipsam hic unus usus pertinet, quod utendi omnibus causa est : sapiens tam æquus animo omnia apud alios videt contemnuntque, quam *Jupiter*, et hoc se magis suspicit, quod *Jupiter* nū illis non potest, sapiens non vult. Credemus itaque *Sextio* monstrandi pulcherrimum iter et clementi : « Hæc itur ad astra ! hæc, secundum frugalitatem ; hæc, secundum temperantiam ; hæc, secundum fortitudinem ! » Non sunt *Dii fastidiosi*, non invidi ; admittunt, et ascenduntibus manum porrigunt. Miraris hominem ad Deos ire ? Deus ad homines venit ; imo, quod propius est, in homines venit. Nulla sine Deo mens bona est. Semina in corporibus humanis divites dispersa sunt ; que si bonus cultor excipit, similia origini produnt ; et peria his, ex quibus nra sunt, surgunt : si malus, non aliter quam bonus sterilis ac palustris, necat, ac delude creat purgamenta pro frugibus. Vale.

#### EPIÔTOLA LXXIV.

SI BIL BOSTE ERE, NEI BUNSTUR.

Epistola tua delectavit me, et marcescentem excitavit ;

moire, qui commence à devenir tardive et paresseuse. Pourquoi, mon cher Lucile, ne croirez-vous pas que c'est un grand secret pour vivre heureux, que de se persuader qu'il n'y a point d'autre bien que ce qui est honnête? Il est certain qu'un homme qui renferme toutes les sortes de biens dans ce qui est honnête, est heureux en son âme; et que celui qui s'imagine qu'il y a d'autres biens, se met à la discrétion de la fortune et de la puissance d'autrui. Tantôt il s'affligera d'avoir perdu ses enfants; tantôt il sera chagrin de les voir malades; tantôt il s'attristera de leur mauvaise conduite et des affronts qu'ils auront reçus. Vous verrez celui-ci passionné pour la femme d'autrui; l'autre, jaloux de la sienne. Quelqu'un viendra qui se tourmentera pour avoir manqué une charge qu'il brigait. Il s'en trouvera un autre qui se plaindra de la peine attachée à la sienne. Mais ce qui fait le plus grand nombre de misérables, est la crainte de la mort qui nous menace, et qui peut venir de tous côtés; c'est pourquoi ils jettent les yeux çà et là, et tournent la tête au moindre bruit comme s'ils étaient en pays ennemi. En effet, si l'on ne chasse cette crainte par la raison, on est contraint de vivre dans un tremblement perpétuel. Il s'en présentera d'autres qui auront été bannis et privés de tous leurs biens; d'autres seront pauvres au milieu des richesses, qui est la pauvreté la plus fâcheuse; d'autres auront fait naufrago ou une perte considérable. On en verra d'autres que la haine du peuple ou l'envie (qui est un écueil dangereux pour les gens de bien) aura renversés lorsqu'ils y pensaient le moins, comme un orage qui s'élève durant le

calme, ou comme un coup de foudre qui fait même trembler les lieux circonvoisins. Car, comme en cette occasion celui qui était proche du feu n'est pas moins étonné que celui qui en a été frappé; de même, dans les accidents causés par la violence, l'oppression d'un seul fait la crainte de tous les autres, qui ne souffrent pas moins, voyant qu'ils sont exposés à en souffrir autant. Chacun s'émot quand il voit arriver quelque disgrâce subite à un autre. Les oiseaux s'écartent quand ils entendent le vent d'une fronde, et nous tremblons non-seulement au coup, mais au bruit même qui le précède.

Il est donc impossible d'être heureux, si l'on n'est guéri de cette faiblesse : car il n'y a rien d'heureux que ce qui est intrépide, et l'on ne vit point à son aise parmi la défiance. Quiconque s'engage en des occasions qui dépendent du hasard, s'approprie bien des sujets d'inquiétude et de trouble. Il n'y a qu'une seule voie de se mettre en sûreté : c'est de mépriser les biens de fortune, et de mettre son contentement dans la vertu. Celui qui croit qu'il y a quelque chose de meilleur, ou quelque autre bien dans le monde, tend volontiers la main pour recevoir ce que la fortune lui voudra jeter. Imaginez-vous que la fortune fait des jeux publics, et qu'elle jette, parmi les gens qui sont assemblés, des honneurs, des richesses et de la faveur; une partie serompt entre les mains de ceux qui se baient dans le pillage; une autre se partage de mauvaise foi entre ceux qui s'étaient associés; une autre a coûté bien cher à ceux qui l'ont amassée; une autre est tombée sur ceux qui n'y songeaient pas; une autre s'est échappée par le trop d'ardeur qu'on avait de l'attraper; une au-

memoriam quoque meam, quæ jam mihi segnis ac lenta est, evocavi. Quidni tu, mi Lucili, maximum putes instrumentum beate vite hanc persuasionem, « unum bonum esse, quod honestum est? » Nam, qui alia bona judicat, in fortune venit potestatem, alieni arbitrii fit; qui omne bonum honesto circumscripsit, intra se felix est. Hic amissis liberis molestus, hic sollicitus agris, hic turpibus et aliquam paenis incensum tristis; illum videbis alienæ avaritiæ amore cruciari, illum suæ non deerit, quem repulsa distorqueat; erunt, quos ipse honor vexet. Illa vero maxima ex omni mortalium populo turba miserorum, quam expectatis moris exagitant undique impendens: nihil enim est, unde non subeat. Itaque ut in hostili regione versantibus, hæc et illic circumspiciendum est, et ad omnem strepitum circumagenda certis. Nisi hic timor et pectoris ejectionis est, palpitantibus præcordiis vitiorum. Occurrunt autem in exilium, et evolunt boles; occurrunt, quod genus egestatis gravissimum est, in divitiis inopes; occurrunt naufragi, similiter naufragia passi, quos aut popularis ira, aut ludiva, perniciosam optimis telum, inopinantes ætenuaque disiecit, procebat more, quæ in ipsa sereni fiducia solitis emergere, aut fulminis

subiti, ad cuius letum etiam vicinis tremuerunt. Nam ut illic, quisquis ab igne propior stetit, percusso stadiis obstupuit; sic tu his per aliquam vim accidentibus, unum calamitas opprimat, cæteros metas, parumque paenis tristitiam facit, pati posse. Omnium animos mala aliena ac repentina sollicitant. Quemadmodum aves etiam tonitruis funde sonus territat; ita nos non alia letum tantum exagitantur, sed ad eripitum.

Nam potest ergo quisquam beatus esse, qui huius se opinatio ereditur; non enim beatus est, nisi quod intrépide; inter suspecta male vitiorum. Quisquis se nullum fortuitis dedit, ingentem sibi metueram perturbationis et inexplicabilium fecit: una hæc via est ad tota vadenti, et estrema despiciere, et honesto contentum esse. Nam qui aliquid virtute melius putat, aut illum præter illum bonum, ad hæc quæ a fortuna sparguntur animi expandit, et sollicitas miseria ejus expectat. Ille me ingentem animo tuo propone, ludus facere fortunam, et tu hunc mortalium certum honores, divitiis, gratiam excedere: quorum alia inter diripiendum minus scissa sunt; alia infida societate divisa; alia magno detrimento eorum, in quos dei enervat, premsa: ex quibus quidam aliud agen-

tre enfin a été arrachée des mains de celui qui l'avait prise avec trop d'avidité. De tous ceux qui ont profité dans ce pillage, il n'y en a pas un seul qui s'en soit réjoui longtemps. De là vient que les plus avisés, dès qu'ils voient apporter ces sortes de présents, quittent le théâtre, sachant bien que ce qui ne vaut guère coûte quelquefois beaucoup. On n'en vient point au mains avec celui qui se retire. On ne frappe point celui qui s'en va, et l'on ne se bat qu'autour du butin. Il nous en arrive tous les jours autant pour les grâces que la fortune distribue : nous nous échauffons, nous nous empressons, nous voudrions avoir plus de deux mains; nous regardons tantôt l'un, tantôt l'autre; il nous semble que ce que nous désirons ne vient pas assez vite, quoique nous sachions qu'il ne peut arriver qu'à fort peu de personnes parmi un nombre infini. Nous voudrions sauter en l'air pour le prendre lorsqu'il tombe. Nous avons un plaisir accret d'avoir attrapé quelque chose que d'autres ont manqué. Si notre attente n'est surpassée, il est certain que pour bien peu de profit nous souffrons beaucoup d'incommodités. Retirons-nous donc de ces assemblées, et faisons place à ceux qui se jettent sur les distributions; laissons-les regarder en suspens ces biens que l'on tient en l'air.

Quiconque veut être heureux, il ne faut pas qu'il s' imagine qu'il y ait un autre bien que ce qui est honnête; car s'il croit qu'il y en ait quelque autre, il a mauvaise opinion de la providence divine, puisqu'il arrive beaucoup de malheurs aux gens de bien, et que tout ce qu'elle nous donne est peu de chose et de peu de durée si on le compare à celle de l'u-

nivers. De là vient que nous sommes des interprètes méconnaissants des grâces que Dieu nous fait. Nous nous plaignons qu'il nous arrive rarement des biens; qu'ils sont trop modiques; qu'ils sont incertains; qu'ils sont périssables et qu'ils périront certainement. Cela fait que nous ne voulons ni vivre ni mourir. Nous déplorons la vie, et nous appréhendons la mort; nous sommes toujours irrésolus, et l'état le plus heureux ne nous saurait satisfaire. Ce défaut procède de ce que nous sommes encore éloignés de ce bien suprême et infini où il faut que la volonté s'arrête, puisqu'il n'y a rien au-delà de l'infini. Voulez-vous savoir pourquoi la vertu n'a besoin de rien? C'est parce qu'elle se contente de ce qui est présent, et ne désire point ce qui est à venir. Tout lui est grand, parce que tout lui suffit. Si l'on s'écarte de ces sentiments-là, il n'y a plus de piété ni de foi, parce que pour les pratiquer il se faut résoudre à souffrir beaucoup de ces choses qu'on appelle maux, et à consumer quantité de celles que l'on met au rang des biens. Il n'y aura plus aussi de valeur, parce qu'il la faut faire connaître en payant de sa personne; ni de magnanimité, parce qu'elle ne peut éclater qu'en foulant aux pieds tout ce que le vulgaire adore. Enfin, il ne faut plus parler de bienfait ni de gratitude, car nous les estimons des corvées s'il n'y a rien qui nous soit plus précieux que de faire notre devoir.

Mais, sans m'arrêter davantage à toutes ces raisons, on ce qu'on appelle bien ne l'est pas, ou l'homme est plus heureux que Dieu qui n'a pas l'usage des richesses, de la bonne chère, de la compagnie des femmes, ni de tout ce qui fait le plaisir et le divertissement de l'homme. Il faut

libus incidereunt; quidam, quia nimis caplabantur, amissa, et, domo avidè rapinatur, expulsi sunt. Nulli vero, etiam cui rapinæ felicitas cessit, gaudium rapti duravit in posterum. Itaque prudentissimas quoque, quam primum induci videt mansuevit, a theatro fugit, et scilicet magno parva constare. Nemo manum consertit cum recedente, nemo excoentem ferit: elreu præmum rixæ est. Idem in his evenit, quæ fortuna desuper jaciunt. Natusque miser, distinguuntur, multas habere cupimus manus; modo in illam respicimus: nimis tarde nobis mitti videntur, quæ cupiditates nostras irritant, ad paucos perveniunt, expectant omnia. Ire olim cadentibus cupimus; gaudemus, si quid invasimus, invadendique alios spes vana detrahit: vitem prædam magno aliquo incommodo tuimus, aut inde fillimur. Secedamus itaque ab istis ludis, et de nos raptoribus locum! illi spectent bona ista pendula, et ipsi magis pendulam.

Quiconque bestus esse consilio, unum esse hominem putet, quod honestum est. Nam si alium aliud existimat, primum male de providentia judicat: quia nulla incommodis justis viris accidit, et quia, quicquid nobis dedit, breve est et exiguum, si compares mundi totius ævi. Ex

hac deploratione nascitur, ut ingrati divinarum interpretum simus. Querimus quod non semper, quod et paucis nobis, et incerta, et abiecta contingat. Inde est quod nec vivere, nec mori volumus: vite nos edium tenet, timor mortis. Notet omne consilium; nec implere nos illa felicitas potest. Causa autem est, quod non pervenimus ad illud bonum immensum et insuperabile, ubi necesse est resistat voluntas nostra, quia ultra summum non est locus. — Quærit quare virtus nullo egest? — Præsentibus gaudet: non concupiscit absentia; nihil non illi magnam est, quia satis. Ab hoc discede iudicio; non pietas constabit, non fides. Nulla utramque prorsus cupimus possidenda sunt ex his quæ mala vocantur; multa impendenda ex his quibus indulgemus tanquam bonis. Perit fortitudo, quæ periculum facere debet sui: perit magnanimitas, quæ non potest enervare, nisi omnia velut minuta contemperet, quæ pro maximis vulgus optat; perit gratia, et relatio gratiæ æstimatur labor, si quidquam prælious fide novimus, non si optima spectamus.

Sed, ut illa præteream, aut ista bona sunt quæ vocantur, aut homo felicitas Deo est, quoniam quidem quæ parata nobis sunt, non habet in usu Deus; nec animi libido

donc conclure que Dieu a faite de biens (ce que l'on ne saurait croire), ou que ceux dont il a faite ne sont pas de véritables biens. Ajouter à cela que la plupart de ces prétendus biens se trouvent plus amples et plus parfaits dans les animaux que dans les hommes. Ils mangent avec plus d'avidité et d'appétit. Ils ne se lassent pas sitôt dans leurs accouplemens; ils ont des forces plus grandes et moins sujettes aux infirmités. Il s'ensuit donc qu'ils sont beaucoup plus heureux que les hommes, mais principalement à cause qu'ils vivent sans malice et sans fraude, que leurs voluptés sont plus grandes et plus faciles, ne leur donnant aucun sujet de craindre ni de repentir. Jugez donc s'il y a de l'apparence de faire passer pour un bien ce que l'homme peut avoir à l'exclusion de Dieu. Logeons dans l'âme le souverain bien; il s'avilirait, sans doute, si de la meilleure partie qu'il soit en nous, nous le transférions en la plus basse, je veux dire dans les sens que les brutes ont plus certains et plus délicats que nous ne les avons.

Ce n'est pas dans la chair qu'il faut établir notre félicité; car les biens que la raison nous apporte sont solides et perpétuels; ils ne peuvent périr ni même déchoir ou diminuer. Tous les autres ne sont biens que par opinion; ils portent le uom du vrai bien, mais ils n'en ont pas les propriétés. Qu'on les appelle donc commodités, ou revenus, suivant la signification de notre langue; considérons qu'ils ne sont que des accessoires, et non pas des parties de nous-mêmes; permettons qu'ils demeurent chez nous, mais n'oublions pas qu'ils sont hors de nous; mettons-les au rang des choses les plus basses, et

qui ne méritent pas qu'on s'en fasse honneur. Y a-t-il rien de plus impertinent que de se glorifier d'un ouvrage que l'on n'a pas fait? Que tout cela soit auprès de nous, mais qu'il n'y soit pas attaché, de peur que, s'il vient à se détacher, il ne nous enlève la peau. Servons-nous-en modestement et sans vanité, comme d'un dépôt, lequel nous devons rendre un jour. On n'en jouit pas longtemps quand on en jouit inconsidérément; car la prospérité se précipite d'elle-même si elle ne se retient. Ces biens inconstans et légers sur lesquels elle s'appuie l'abandonnent bien vite; mais quand ils lui tiendraient compagnie, ce ne serait que pour lui donner du chagrin. Il y en a peu de qui la prospérité flouisse doncement et sans faire éclat; tous les autres tombent par la ruine des choses qui les soutenaient, et cela même qui les avait portés en haut, sert pour les tirer en bas. Il faut donc en user avec prudence et modération. Le désordre dissipe facilement les richesses, et les plus grandes ne durent pas longtemps si la raison n'en prend le soin et la conduite. Vous en trouverez la preuve dans le malheur de quantité de villes qui ont été renversées au plus haut point de leur domination, et qui ont perdu par la suite ce que la vertu leur avait acquis. Il se fait moins contre ces accidens; mais comme il n'y a point de rempart qui puisse tenir contre la fortune, fortifions-nous en dedans: si cet endroit est en sûreté, on peut bien attaquer l'homme, mais on ne le saurait prendre. Voulez-vous savoir quelle est cette fortification? Qu'il ne se fâche jamais pour chose qui lui arrive, et qu'il se représente que les mauvais événemens servent

ad usum, nec epularum istilla, nec opes, nec quidquam ex his bonitatem inserentibus, et villi voluptate ducentibus, pertinet. Ergo aut credibile est, bona Deo deesse; aut hoc ipsum argumentum est, bona non esse, quæ Deo desunt. Adijce quod multa, quæ bona videri voluit, animalibus, quam homini, plenior contingunt. Illa cibo avidius utuntur; venere non requæ fatigantur; virium illa major est et æquabilior firmitas: æquatur ut multa felicitas sint homine. Nam sine nequitia, sine fraudibus degunt; fruuntur voluptatibus, quas et magis capiunt, et ex facili, sine ullo pudoris aut poenitentiae metu. Considera tu itaque, an id bonum vocandum sit, quo Deus ab homine vincitur. Seminum bonum in animo continemus; obsolescit si ab optima nostri parte ad pessimam traicit, et transfertur ad sensus, qui agilioribus sunt animalibus mixta. Non est anima felicitas nostra in carne posenda.

Bona illa sunt vera, quæ ratio dat, solida se sempiterna; quæ cadere non possunt, non decrescere quidem aut ulmini: cætera opinione bona sunt; et nomen quidem habent commune cum veris, proprietate in illis boni non est. Itaque commoda vocetur, et, ut nostra lingua loquar, producta: cæterum sciamus, municipia nostra esse, non paries; et sihi apud nos, sed illa, ut meminimus

ostia nos esse. Etiam si apud nos sint, inter subjecta numerentur ei humilia, propter quæ nemo se stultitæ debeat. Quid enim stultus quam aliquem eo sibi placere, quod ipse non fecit? Omnia ista nobis accedant, non hæreant; ut, si abducantur, sine ulla nostri laceratione discedant. Utinam illis, non gloriemur; et utamur parce, tanquam depositis apud nos, et ab aliis. Quinque illa sine ratione possedit, non diu tenuit: ipsa enim se felicitas, nisi temperatur, premit. Si fugacissimis bonis credidit, cito deseritur; et, ut non deseratur, affligitur. Paucis deponere sollicitudinem mollior tenet: cæteri cum his, inter quæ emungere, laborant; et illos degravant ipsa quæ extulerant. Ideo adhibetur prudentia, quæ modum illis ac parcimoniam imponat; quoniam quidem licentia opes suas præcipit atque arget, nec unquam immodica durarunt, nisi illa moderatrix ratio compefecit. Hoc multarum libi urbium ostendit eventus, quarum la ipso flore luxuriosæ imperia ceciderunt, ei, quiddam virtute parum erat, intemperantia corrumpit. Adversus hoc curas immolendi sumus. Nullam autem contra fortunam inespugnabilem murus est: iustus instrumentum! Si illa parata est, pulsari homo potest, capi non potest. — Quod sit hoc instrumentum, scire desideras? — Nihil indigne;

à la conservation de l'univers, et qu'on les peut compter entre les choses qui font le train et la variété du monde. Voulons tout ce que Dieu voudra; sachons-nous gré de ne pouvoir être abattus par les adversités; de tenir la fortune sous nos pieds, et de savoir adoucir par la raison, qui est plus forte que toute autre chose, les disgrâces, les douleurs et les injures. Aimons la raison: son amour nous servira de bouclier pour soutenir les plus rudes assauts. Les bêtes sauvages que la raison ne saurait dompter à cause de leur férocité naturelle, poussées de l'amour de leurs petits, se jettent au travers des pieux et des dards. Quelquefois les jeunes courages pour aller à la gloire passent au milieu des couteaux et des brasiers. Il s'en voit qui courent à la mort pour des sujets qui n'ont que l'ombre et l'apparence de la vertu; mais comme la raison a plus de force et de constance que tout cela, elle surmontera aussi avec plus de vigueur la crainte et le danger.

Vous ne gagnez rien, dira quelqu'un, pour nier qu'il y ait d'autre bien que ce qui est honnête; et cela ne vous garantira pas des assauts de la fortune. Vous avouez que c'est un bien d'avoir de sages enfants, un père et une mère vertueux, et d'être établi dans une ville où règnent les bonnes mœurs. Mais si votre ville est assiégée, si vos enfants meurent, si votre père et votre mère sont prisonniers de guerre, vous ne pouvez voir tout cela sans trouble. Je n'en vais rapporter ce que l'on a coutume de répondre pour nous. Je dirai ensuite ce que je crois que l'on y peut ajouter. Il y a certaines choses lesquelles ne nous quittent jamais sans nous his-

ser des incommodités, comme la santé altérée nous laisse la maladie. Quand nous avons perdu les yeux nous devenons aveugles; quand l'on nous a coupé une jambe nous devenons infirmes et boiteux. Le même inconvénient ne se rencontre pas dans les choses que j'ai ci-devant proposées: car, pour avoir perdu un bon ami, tout le monde ne me devient pas infidèle; pour avoir perdu de bons enfants, l'impie ne s'arme point aussitôt contre moi; et puis je ne perds point mon ami ni mes enfants, je ne perds que leurs corps. Mais le bien ne se peut perdre s'il ne se change en mal, ce que la nature ne souffre point, parce que la vertu et tout ce qu'elle produit est exempt de corruption et de changement. D'ailleurs, si vous avez perdu des amis ou des enfants dont vous étiez content, il y a moyen de les remplacer. Demandez-vous comment? Par la vertu même qui les avait faits gens de bien, et qui ne permet pas que rien demeure vide en sa présence, puisqu'elle remplit notre âme, et que nous tenant lieu de toutes choses, elle nous ôte le regret de celles que nous avions perdues. Elle est l'origine et la force de tous les biens. Qu'importe que l'eau du ruisseau soit épuisée ou perdue, si la source demeure en son entier? Par la même raison que vous ne direz pas qu'un homme soit plus juste, mieux réglé, plus prudent, ni plus honnête pour avoir ses enfants en vie que pour les avoir perdus, vous ne devez pas dire aussi qu'il en soit dans une condition plus heureuse. Il en est de même des amis; leur nombre ou plus grand ou plus petit ne nous rend ni plus sages, ni moins honnêtes gens, ni par-

ter sibi accidere; scilicet, illa ipsa, quibus lecti videntur, ad conservationem universi pertinere, et ea his esse, quæ eorum mundi officiumque consumunt. Piacet homini quicquid Deo placuit; ob hoc se ipsum usque miretur, quod non potest vinci, quod minus ipsa sub se tenet; quod ratione, quæ valentius nihil est, eum doloreque et injuriis subigit. Ama rationem; hujus te amor contra durissima armabit. Feras calidiorum amor in venosa impingit, feritasque et incosultus impetus præstat indomitas; juvenilia nonnunquam ingenia cupidæ gloriæ in contemptum tam ferri, quam ignis, mittit; species quondam atque nuda virtutis in mortem voluntariam tradit. Quanto his omnibus fortior ratio est, quanto constantior, tanto vehementior per metus ipsos et pericula existit.

Nihil agitis, inquit, quod negatis ullum esse aliud honesto bonum! non faciet vos hæc monito tutos a fortuna et immunes. Dicitis enim inter bona esse liberos pios, et bene moralem patriam, et parentes bonos. Horum pericula non potestis spectare securi; perturbabit vos oblidio patriæ, liberorum mors, parentum servitus. — Quid adversus hos pro nobis responderi solet, possum; deinde tunc adjiciam, quid præterea respondendum putem. Aliæ

conditio est in his, quæ ablata in locum suum aliquid incommodi subalternant: tanquam bona vaictudo vitiosa in malum transferat; acies cæcitatis perit, opacitate nos efficit; non tantum velocitas perit poplitibus incisa, sed debilitas pro illa subit. Hoc non est periculum in his, quæ paulo ante retulimus. Quæ? si amicum bonum amisit, non est mihi pro illius perfidia patiendus; nec, si bonos liberos extuli, in illorum locum impietas succedit. Deinde non amicorum ille est liberorum interitus, sed corporum est. Bonum autem uno modo perit, si in malum transit; quod utrum non patitur, quia omnis virtus et opus omne virtutis incorruptum manet. Deinde, etiam si amici perierant, etiam si probati respondentesque voto patris liberi; est quod illorum explet locum. — Quid sit, quæris, quod illos quoque bonos fecerit? — virtus. Hæc nihil vacare potuit loci; totum animum tenet, desiderium omnium tollit; sola salis est, omnium enim bonorum vis et origo in ipsa est. Quid refert an signa decurrens interceptis abne abeat, si fons, ex quo fluereat, salvus est? Non diem vitam justiorum salvus liberis, quam amissis, nec ordinatorem, nec prudentiorem, nec honestiorem; ergo ne meliorem quidem. Non facit collectio amicorum sapienterem, non facit stultiorem detractio;

conséquent plus heureux, ni plus misérable. Tant que la vertu demeure entière, il n'y a point de perte qui se puisse faire sentir. Hé quoi ! un homme qui se voit environné de quantité d'amis et d'enfants n'est-il pas plus heureux qu'un autre ? Pourquoi le serait-il ? Le souverain bien ne peut être ni diminuer ; il demeure toujours en même état. De quelque manière que la fortune en use avec cette personne, soit en prolongeant ses jours, soit en les abrégant, la mesure du souverain bien demeure égale, quoique celle de ses années soit différente. Lorsque vous faites deux cercles, l'un grand, l'autre petit, la figure n'est pas différente ; il n'y a que la circonférence ; quoique l'un demeure et que l'autre soit effacé et reconvert de poussière, il est vrai de dire qu'ils ont été tous deux d'une même figure. Ce qui est droit et juste ne s'estime ni par la grandeur, ni par le nombre, ni par le temps ; on ne le peut étendre ni raccourcir. Réduisez la vie d'un honnête homme à l'espace d'un jour, si vous voulez : elle n'en sera pas moins honnête. Quelquefois la vertu se met au large ; elle gouverne des royaumes, des villes et des provinces ; elle donne des lois ; elle règle les devoirs entre les amis, les enfants et les proches ; quelquefois elle est renfermée dans des bornes plus étroites, et se trouve occupée parmi la pauvreté, l'exil et la perte des enfants ; néanmoins elle ne perd rien de sa grandeur, quoique du comble des honneurs elle descende à une vie privée, qu'elle change la pourpre en bure, que du gouvernement d'un État entier elle se remette à la conduite d'une chétive maison ; et qu'enfin chas-

sée de toute la terre, elle n'ait plus de retraite qu'au-dedans d'elle-même. Tout cela n'affaiblit point son courage, sa prudence, ni sa justice. Ainsi elle se trouve toujours également heureuse ; car son bonheur qui est stable, grand et tranquille, et qui vient de la connaissance des choses divines et humaines, réside au fond de l'âme. Voici maintenant ce que je voudrais répondre : le sage ne s'affaiblit point de la perte de ses enfants ni de ses amis ; car il supporte leur mort avec autant de résolution qu'il attend la sienne ; il ne craint pas davantage celle-ci qu'il regrette celle-là. Comme la vertu consiste dans une parfaite conveance, toutes ses actions ont du rapport et de la correspondance avec elle. Mais cette correspondance manquerait si l'âme, qui doit être élevée, se laissait abattre par la douleur, étant certain que ce qui se fait avec étonnement, avec chagrin et avec lenteur, est déshonnête, au lieu que ce qui est honnête est toujours assuré, libre et prêt pour agir. Quoi ! ne sera-t-il point, étant certain que ce qui se fait avec quelque espèce de trouble ? sa couleur ne changera-t-elle point ? son visage ne sera-t-il point ému ? ne sentira-t-il point quelque frisson, et ces autres mouvements que la nature excite sans le consentement de la raison ? Je n'en doute point ; mais il démontrera toujours persuadé que toutes ces pertes ne sont point un mal, et qu'elles n'ont rien qui soit capable d'ébranler un esprit bien ferme. Tout ce qu'il faudra faire, il le fera d'un air hardi et délibéré, car il n'appartient qu'aux malhabiles de faire les choses à regret, et d'avoir le corps en un endroit et le cœur en l'autre, se laissant ainsi par-

ergo nec bestiores, aut miseriores. Quando virtus salva fuerit, non senties quid allicerit.

Quid ergo ? non est beator et amicorum et liberorum turba succinctus ? — Quidni non sit ? Summum enim bonum nec laesitur, nec augetur ; in suo modo permanet, utrumque fortuna se gessit : sive illi senectus longa contigit, sive citra senectutem finitas est, eodem mensura summi boni est, quomodo ætatis diversa sit. Utrum majorem an minorem circum scribas, ad spiritum ejus pertinet, non ad formam : licet aliter diu manserit, aliter statim obdixeris, et in eum, in quo scripius est, pulverem siveris, in eadem uterque forma fuit. Quod rectum est, nec magnitudine instauratur, nec numero, nec tempore ; non magis produci, quam contrahi potest. Honestam vitam ex centum annorum numero in quantum roles corripes, et in unum diem coge ; æque honesta est. Modum latius virtus funditur : reges, urbes, provincias temperat, fert leges, colit amicitias, inter propinquos liberosque dispensat officia ; modo arcto sine circumdatur punctatis, assitis, orbitatis : non tamen minor est, si ex altiore fastigio in privatum, ex regio in humilibus subducitur, ex publico et spatioso jure in angustis domus vel anguli colit. Æque magna est, etiam si se recessit, un-

dique exclusa ; nihilominus enim magni spiritus est et erecti, exactæ prudentiæ, indeclinabilis justitiæ. Ergo æque beata est : beatus enim illud uno loco positum est, in ipsa mente ; stabile, grande tranquillum ; quod sine scientie divinarum humanarumque non potest effici.

Sequitur illud, quod me respondurum esse dicebam. Non affligitur aspiciens liberorum amissionem, non amicorum ; eodem enim animo fert illorum mortem, quo suam expectat : non magis hunc timeat, quam illum dolet. Virtus enim convenientibus constat ; omnia opera ejus cum ipsa concordant et congruunt : hæc concordia perit, si animus, quem exaltamus esse oportuit, luctu aut desiderio subvertitur. Inhonestum est omnis trepidatio, et sollicitudo, et in nullo actu pigritia. Honestum enim securum et expeditum est, interitum est, in proclivitate stat. — Quid ergo ? Non aliquid perturbationis simile patietur ? Non et color ejus mutabitur, et vultus agitatibilis, et artus refrigerent, et quidquid aliud non ex imperio animi, sed inconsculto quodam malare impetu geritur ? — Fateor : sed manebit illi persuasio eodem, nihil illorum malum esse, nec dignum ad quod mens sana deficiat. Omnia, que faciendi erunt, modeste facit et prompte. Hoc enim stultitiam propriam quia non dixerit, igitur et consilium

tager par des mouvements tout contraires. Comme ils se voient méprisés pour les actions dont ils espéraient de la gloire, ils ne trouvent plus de goût à faire ce qu'ils estiment glorieux. S'ils craignent quelque disgrâce, ils ne sont pas moins tourmentés durant qu'ils l'attendent, que si elle était arrivée, et l'appréhension leur fait souffrir par avance ce qu'ils appréhendent de souffrir. Comme il y a des signes qui précèdent les maladies du corps, soit une débilité de nerfs, des lassitudes sans que l'on ait travaillé, des bâillements ou des frissons qui courent dans les membres; de même il y a des maux qui ébranlent un esprit faible avant que de l'abattre; il les prévient par de vaines réflexions, et tombe avant qu'il soit temps de tomber. Mais qu'y a-t-il de plus ridicule que de se tourmenter de l'avenir, d'anticiper les misères, et de les aller quérir bien loin, au lieu de les éloigner, s'il ne vous est pas possible de les chasser? Voulez-vous voir comme personne ne doit se mettre en peine de l'avenir? Que l'on vous dise qu'après cinquante ans d'ici vous souffrirez quelque supplice; vous ne vous en tourmenterez point dès à présent, si ce n'est que vous voulez sauter par-dessus ce grand intervalle, et vous jeter mal à propos dans une affliction qui ne doit arriver que longtemps après. Il en est ainsi de ces esprits qui se plaisent en leurs maladies, et qui cherchent des occasions de s'affliger. Les maux passés leur donnent de la tristesse; mais le passé est absent aussi bien que le futur; nous ne sentons ni l'un ni l'autre. Il ne doit donc pas y avoir de douleur, s'il n'y a point de sentiment.

facere quæ faciat; et alio corpus impetere, alio animum, distractaque inter diversissimos motus? Jam propter illa ipsa, quibus extollit se miraturque, contempla est; et ne illa quidem, quibus gloriatur, libenter facit. Si vero aliquid timetur malum, eo perinde, dum expectat, quasi venisset urgetur; et, quodquid ne patitur timet, jam metui patitur. Quædammodum in corporibus infirmis languorem signa præcurrunt; quædam enim segnitia nervis est, et sine labore illo lassitudo, et oscitatio, et horror membra percurrunt: sic infirmus animus, multo autem, quam opprimatur moris, quantur; præsumit illa, et ante tempus cadit. Quid autem dementius, quam augi futuris, nec se lamento reservare, sed accessere sibi miseriis et adinovere, quas differre optatum est, si discutere non possit? Vis scire, futuro neminem debere torqueri? Quicunque audierit, post quinquagesimum annum tibi patienda supplicia, non perturbatur, nisi si medium spatium transierit, et se in illam sæculi post futuram sollicitudinem immiserit. Eodem modo fit, ut animos libenter ægros, et captantes causas doloris, vetera atque oblitterata contristent. Et qui præterierunt, et que futura sunt, absunt; neutra sentimus. Non est autem, nisi ex eo quod sentias, dolor. Vale.

## ÉPÎTRE LXXV.

Que c'est bien parler que de dire ce que l'on pense. — Que dans l'étude de la sagesse il y a trois classes. — Qu'il y a différence entre les maladies et les affections de l'âme.

Vous vous plaignez de la négligence de mon style dans les lettres que je vous écris; mais nu discours peut-il être recherché sans être forcé? Je vous écris tout de même que je vous parlerais si nous étions ensemble dans le cabinet ou à la promenade, et j'y apporte aussi peu de soin et aussi peu d'ornement. J'aimerais mieux, s'il était possible, vous montrer mes sentiments que de vous les dire, et si j'avais à les soutenir devant vous, je ne hausserais point ma voix, je ne battrais ni des pieds ni des mains, et je laisserais tout cela pour les orateurs. Il me suffirait de vous faire entendre ce que je pense, mais d'une manière ni trop élevée ni trop basse; et je tâcherais de vous persuader que je ne dis rien qui ne soit dans mon cœur aussi bien que dans ma bouche. Un homme ne baise pas ses enfants comme sa maîtresse. Ce baiser-là, toutefois, n'est pas si fort indifférent qu'il n'y paraisse de l'affection. Je ne saurais aussi approuver que l'on traite des choses si relevées avec des paroles sèches et rampantes. La philosophie n'a pas renoncé au bel esprit; mais il ne faut pas employer trop de temps à la politesse du langage. N'ayons point d'autre intention que de dire ce que nous pensons, et de penser ce que nous disons. Que notre vie soit d'accord avec nos paroles. Un homme tient sa promesse, s'il se

## ÉPISTOLE LXXV.

PHILOSOPHUS NON VERBA CAPERE, ANIMOS CURARE.

Mihi tibi accensas a me epistulas mitti queris. — Quis enim accurate loquitur, nisi qui vult pulchre loqui? Quis sermo meus esset, si una sederemus, aut ambularem, illoaboratus et facilis; tales esse epistolas meas volo, quæ nihil habeant accessum, nec fletum. Si fieri posset, quid sentiam, ostendere, quam loqui, mallem. Etiam, si disparem, nec supplerem pedem, nec manum petarem, nec altiorera vocem: sed ista oratoribus reliquissem, contentus sensus meos ad te pertulisse, quos nec extorrassem, nec abiecerim. Hoc enim plane tibi approbare vellem, omnia me illa sentire que dicerem; nec tantum sentire, sed amare. Aliter homines amicum, aliter liberos cœnantur; tamen in hoc quoque amplexu, tam sancto et moderato, satis apparet affectus. Nun, mercurius, jejuna esse et arida volo, quæ de rebus tam magnis dicuntur; neque enim philosophia ingratum remittit, multum tamen opere insequi verbis non oportet. Hæc sit propositi nostri summa: quod sentimus, loquamur; quod loquimur, sentiamus; concordet sermo cum vita. Ille promissum suum implevit, qui, et quem vides,

trouve le même quand on le voit que quand on l'entend. Nous verrons quel il est et combien il vaut, après que nous aurons vu s'il est toujours un. Ne cherchons point tant l'agrément que le fruit dans nos discours. Que si les belles paroles se présentent d'elles-mêmes, ou qu'elles ne coûtent guère, recevons-les pour faire comprendre les belles matières, et non pas pour nous en faire honneur. Les autres sciences sont toutes pour l'esprit. Celle-ci est toute pour les affaires de l'âme. Un malade ne se soucie point que son médecin sache bien parler, mais qu'il sache bien guérir. Si toutefois il se rencontre qu'en le guérissant il discontinue agréablement des remèdes qui lui sont propres, il l'écouterait volontiers; mais il ne se réjouirait pas d'avoir un médecin qui parle bien. C'est tout de même que si un pilote était bel homme. Vous pourriez dire à ce médecin : Pourquoi me chatouillez-vous les oreilles? Pourquoi me voulez-vous charmer? Il s'agit bien ici d'autre chose. Il est question de m'appliquer le fer et le feu, ou de m'ordonner la diète. Je vous ai mandé pour cela; vous avez à traiter un mal invétéré et fâcheux, et vous n'avez pas moins d'affaire qu'un médecin en temps de peste. Je vous dirai ainsi : Vous amusez-vous à des paroles? Si vous croyez savoir assez les choses, divertissez-vous, réjouissez-vous, à la bonne heure. Mais quand sera-ce que vous imprimerez si fort dans votre âme ce que vous aurez appris, qu'il ne s'en efface jamais? Quand sera-ce que vous en ferez l'épreuve? Car ce n'est pas assez d'avoir mis ces belles connaissances comme d'autres choses dans sa mémoire,

il faut encore les mettre en pratique, puisque l'on se rend heureux en les exerçant, et non pas en les acquérant. Mais quoi! n'y a-t-il point de degrés? Arrive-t-on tout d'un coup à la sagesse? Il s'en faut bien à mon avis; car celui qui commence est encore au nombre des ignorants, quoiqu'il y ait déjà un grand espace entre eux. Il y a même une grande différence entre ceux qui commencent. On les divise ordinairement en trois ordres : les premiers sont ceux qui ne sont pas encore parvenus à la sagesse, et qui sont seulement logés auprès d'elle; mais ce qui est près est encore dehors. Demandez-vous qui sont ces gens-là? Ce sont ceux qui ont quitté leurs vices et leurs mauvaises inclinations, qui ont appris ce qu'ils doivent embrasser; mais ils n'ont pas encore éprouvé leurs forces, et ne se servent pas de leur avantage; ils sont toutefois hors de danger de retomber ou de reculer; mais ils ne le connaissent pas, et, comme je crois vous avoir écrit dans quelqu'une de mes lettres, ils ne savent pas qu'ils sont sages; ils se voient déjà en possession de leurs biens, mais ils n'osent s'y fier. Quelques-uns disent qu'à la vérité ils sont guéris des maladies de l'âme, mais non pas des affections qui les tiennent encore sur le penchant du vice, dont personne ne se peut dire libre qu'il ne l'ait entièrement chassé; à quoi l'on ne réussit jamais, si l'on n'a mis auparavant la sagesse en sa place. Je vous ai marqué assez souvent la différence qu'il y a entre les maladies et les affections de l'âme; je veux encore vous en faire souvenir. Les maladies sont des vices invétérés et endurcis, comme l'avarice et la trop

illius, et quom modis, idem est. Videbimus qualis sit, quantus sit : unus sit. Non delectent verba nostra, sed prosint. Si tamen contingere eloquentia non sollicito potest, si aut parata est, aut parvo constat; adsit; et res pulcherrimas persequatur. Sit talis, ut res potius, quam se, ostendat. Alias artes ad ingenium tota pertinet; hic animi negotium agitur. Non querit ager medicum eloquentem, sed sanantem; sed si ita competit, ut idem ille, qui sanare potest, compte de his, que facienda sunt, disceat, boni consulet. Non tamen erit, quare gratuletur nisi, quod incidit in medicum etiam disertum : hoc enim tale est, quod si peritus gubernator etiam formosus est. Quid aures meas scalpis? quid oblectas? aliud agitur : utendus, secandus, abstinendus sum : ad hæc adhibitus es; curare debes morbum velarem, grave, pobilium : tantum negotii habes, quantum in pestilentia medicus. Circa verba occupatus es? jam dudum quod, si sufficis rebus. Quando multa discas? quando que didiceris, affiges tibi, ita ut excidere non possint? quando illa experieris? Non enim, ut cetera, memorie tradidisse satis est; in opere testanda sunt. Non est beatus qui scit illa, sed qui facit.

Quid ergo? infra illum nulli gradus sunt, statim a sa-

plentia præcepta est? — Non, ut existimo : nam qui proficiat, in numero quidem stultorum est, magno tamen intervallo ab illis distat; inter ipsos quoque proficientes sunt magnæ discrimina. In tres classes, ut quibundam placeat, dividuntur. Primi sunt, qui sapientiam nondum habent, sed jam in vicinis ejus consistunt. Tamen, etiam quod prope est, extra est. — Qui sint hi, queris? — Qui omnes jam affectus ex vitis posuerunt; que erant complectendæ, didicerunt : sed illis adhuc inexpertis fiducia est; bonum suum nondum in usu habent. Jam tamen in illa, que fugerunt, decidere non possunt; jam ibi sunt, unde non est retro lapsus; sed hoc illis de se nondum liquet : quod in quadam epistola scripsisse me meministi, scire se nesciunt. Jam contigit illis bono suo frui, nondum confidere. Quidam hoc profectum genus, de quo locutus sum, ita complectuntur, ut illa dicunt jam effugisse morbos animi, affectus nondum, et adhuc in lubrico stare; quia nemo sit extra periculum malitie, nisi qui totam eam excussit : nemo autem illum excussit, nisi qui pro ille sapientiam assumpsit.

Quid inter morbos animi interit et affectus, sæpe jam dixi, nunc quoque te admonebo. Morbi sunt inveterata vitia, et dura; ut avaritia, ut auidio nimia : hæc quam



grande ambition, qui, s'étant emparées de l'âme, sont devenues ses bourreaux perpétuels. Pour le dire en un mot, cette maladie est une opinion déréglée qui fait désirer ardemment des choses qui ne le méritent pas : ou, si vous aimez mieux, c'est une trop grande avidité de ce qui ne doit pas être recherché avec empressement, ou qui ne le doit point être du tout ; ou bien, enfin, c'est une haute estime des choses dont on doit faire peu de cas, ou que l'on doit mépriser. Les affections sont des mouvements désordonnés, subits et violents, qui, s'étant rendus fréquents et n'ayant point été corrigés, dégénèrent en maladie, comme une fluxion qui ne dure pas fait la toux, et, quand elle continue longtemps, elle produit enfin la phthisie. De là vient que ceux qui sont bien avancés et qui approchent de la perfection sont exempts des maladies de l'âme ; mais ils sont encore sujets aux affections. Le second ordre comprend ceux qui se sont guéris des maladies et des affections de l'âme ; mais leur santé n'est pas encore bien affermie, parce qu'ils peuvent retomber. Le troisième regarde ceux qui sont affranchis de beaucoup de vices et bien grands, mais non pas de tous. L'un s'est défilé de l'avarice ; mais il sent encore la colère. L'autre a quitté les femmes, mais il poursuit encore les hommes. L'autre ne désire plus, mais il craint encore, et, dans sa crainte, il se montre assez ferme en certaines occasions, et paraît lâche en d'autres. Il méprise la mort, et appréhende la douleur. Songeons un peu à ce troisième ordre. Nous ne serons pas malheureux, si nous y sommes admis. Pour entrer dans le second, il faut être heureusement

né, et se donner à l'étude avec une extrême application d'esprit. Mais, après tout, ce troisième rang n'est point à mépriser. Considérez combien de méchancetés se font devant vos yeux, et qu'il n'y a plus de crime si énorme dont ce siècle ne fournisse quelque exemple. Voyez le progrès que le vice fait tous les jours, et les désordres qui se commettent aussi bien en public qu'en secret. Vous trouverez que nous ne serons point mal, si nous ne sommes pas du nombre des plus méchants. — Mais, direz-vous, je prétends monter plus haut. — Je le souhaite, et pour vous et pour moi ; mais c'est une chose que je n'oserais me promettre ; car nous sommes préoccupés, et nous voulons suivre la vertu tandis que nous sommes engagés dans le vice. En vérité, j'ai honte de le dire, nous ne songeons à la vertu que quand nous n'avons rien à faire. Mais quelle récompense nous attend, si nous pouvons nous dépêtrer une fois de ces occupations et de ces maux embarrassants où nous sommes attachés ? Il n'y en aura plus de convoitise qui nous emporte, ni de crainte qui nous inquiète. Nous ne serons plus agités de frayeurs, ni corrompus par les voluptés. Nous n'appréhenderons plus les approches de la mort, ni la colère des dieux. Nous connaîtrons alors que la mort n'est point un mal, et que les dieux ne peuvent être mauvais ; que c'est une imperfection de faire du mal, aussi bien que d'en pouvoir souffrir ; que si nous passons un jour de ce lieu plein d'ordures dans ces belles et sublimes demeures, nous y trouverons des choses excellentes et toujours agréables qui nous y attendent, jouissant d'une tranquillité d'esprit et d'une liberté dégagée de

semel animam sperant, implicentur, et perpetui ejus mala esse experiant. Ut breviter finiam, morbus est judicium in pravo pertinax, tanquam velle expectanda vult, que leviter expectanda sunt : vel, si movia, ita finiamus : animis lauminere leviter petenda, vel ex toto non petenda, aut in magno pretio habere in aliquo habenda, vel in nullo. Affectus sunt motus animi improbabilis, subit et concitati ; qui, frequentes neglectique, fecerunt morbum : sicut distillatio unguis, nec adhuc in morem adducta, tussim fecit ; assidua et velata, phthisin. Itaque, qui plurimum profecerit, extra morbos sunt ; affectus adhuc sentiunt, perfectio proxima. — Secundum genus est eorum, qui et maxima animi mala et affectus deposuerunt, sed ita, ut non sit illis securitatis sine certa possessio ; possunt enim in eadem relabi. — Tertium illud genus, extra morbos et magna velle est, sed non extra omnia : effugit avaritiam, sed iram adhuc sentit ; jam non sollicitatur libidine, etiam sine ambitione ; jam non concupiscit, sed adhuc timet, et in ipso metu ad quendam satis firmus est, quibusdam cedit ; mortem contemnit, dolorem reformidat.

De hoc loco aliquid cogitemus. Bene nobiscum agitur,

si in hunc admittimur numerum. Magna felicitate nostrum, magna que et assidua intentione studii, secundum occupator gradus : sed ne hic quidem contemnendus est color tertius. Cogito, quantum circa te vides malorum ; adspice quam nullum sit sceleris sine exemplo, quantum quantitie nequitie proficiat, quantum publice privissime peccetur : intelligas satis non consequi, si inter pessimos non sumus. — Ego vero, inquit, spero me posse et amplioris ordinis fieri. — Optaverim hoc nobis magis, quam promiserim. Proceperunt sumus ; ad virtutem contendimus, inter vitia districte : potest dicere, honesti colimus quodam vici. At quam grande premium nos expectat, si occupationes nostras, et vici tenebras, absumimus ? Non cupiditas, non timor nos pellet ; inagitati terroribus, incorrupti voluptatibus, nec mortem horrebimus, nec Deos ; sciamus mortem melius non esse, Deos malos non esse. Tam imberbilium est, quod noceat, quam cui nocet : optimum vi noxia caret. Expectant nos, si ex hac stigmata fruce in illud evadimus sublime et excessum, tranquillitas animi et, expulsi erroribus, absoluta libertas. — Quæris qui sit ista ? — Non homines timere, non Deos, nec torpida velle, nec omnia ; in se

toute sorte d'erreurs. Demandez-vous ce que c'est? C'est de ne point appréhender les reproches des hommes, ni des dieux; de ne point désirer des choses superflues ou déshonnêtes, et d'avoir un pouvoir absolu sur ses passions : car c'est un bien qui ne se peut assez estimer, que d'être à soi.

## ÉPÎTRE LXXVI.

Qu'en tout âge il est saison d'apprendre. — Il prouve encore qu'il n'y a point d'air si bon que ce qui est honnête. — Que, pour connaître ce qu'un homme vaut, il ne faut considérer que son âme.

Vous me déclarez que vous ne serez plus mon ami, si je ne vous mende ce que je fais tous les jours. Voyez comme j'agis de bonne foi avec vous. Je ne veux pas vous céder que je vais encore à l'école, et qu'il y a cinq jours que je vais entendre un philosophe qui fait leçon depuis les huit heures. Il est bien temps, me direz-vous. Pourquoi n'est-il plus temps? Quelle folie plus grande que de ne pas vouloir apprendre, parce qu'il y a longtemps que l'on n'a rien appris? — Quoi donc! voulez-vous que je fasse ce que font ces jeunes cadets? — En vérité, j'en suis quitte à bon marché, si l'on n'a que ce reproche à faire à ma vieillesse. On est admis à tout âge en cette école-là. Passons-y le reste de nos jours. Rendons-nous-y aussi assidus que si nous étions encore jeunes. Quoi! tout vieux que je suis, j'irai au théâtre, je me ferai porter au Cirque; je me trouverai à tous les combats de gladiateurs, et j'aurai honte d'aller entendre un philosophe! Tant que l'on est ignorant, ou, comme dit le proverbe, tant que l'on vit, il est encore

saison d'apprendre. Il n'y a rien qui se rapporte mieux à cette maxime, qu'il faut apprendre à vivre autant de temps que l'on a à vivre. Je ne laisse pas d'enseigner aussi quelque chose dans ce lieu-là. Le voulez-vous savoir? C'est qu'un homme, quelque vieux qu'il soit, doit toujours apprendre. Au reste, j'ai honte de la conduite de la plupart des hommes. Pour aller à cette école, qui se tient au logis de Métroacte, il faut passer, comme vous savez, devant le théâtre des Napolitains. Il est toujours plein de monde qui n'y va que pour voir des joueurs de hautbois, et pour juger qui est le meilleur. Il y a encore un joueur de flûte grec, et un trompette qui ont grande assemblée. Mais ce lieu où l'on apprend à devenir homme de bien est fort mal rempli, et l'on appelle sots et fainéants ceux qui le fréquentent, comme gens incapables de faire rien de bon. Pour moi, je ne me fâcherai point quand on me raille pour un tel sujet; car il faut écouter froidement les brocards des ignorants, et mépriser le mépris, quand on veut acquérir la vertu. Courage donc, mon cher Lucile! hâtez-vous, s'en qu'il ne vous arrive pas comme à moi d'aller à l'école quand vous serez vieux. Vous y êtes d'autant plus obligé que vous avez entrepris une chose qu'à peine pourriez-vous bien savoir, quand vous seriez longtemps vieux. Vous n'y avancerez qu'autant que vous y apporterez d'application. Personne n'est encore devenu sage par hasard. L'argent pourra bien vous venir sans peine. Les honneurs et les charges vous seront peut-être présentés sans que vous les recherchiez; mais la vertu ne vous arrivera jamais qu'à grands efforts de peine et de travail. Mais faut-il

ipsum habere maximam potentatem. Inestimabile bonum est, suum Seri. Vale.

## EPISTOLA LXXVI.

SE QUATUOR SENEX ADHUC DISCERE. — ITHUR M. BORN. NISI BONESTUM, PROBAT.

Inimicitia mihi denantia, si quidquam ex his, que quotidie facio, ignoraveris. Vide quam simpliciter tecum vivam : hæc quoque tibi committam. Philosophum audio; et quidem quidem jam diem habeo, ex quo in scholam eo, et ab octava disputantem audio. — Bene, inquis, mite! — Quidni bene? quid autem stultius est, quam, quia diu non didiceris, non discere? — Quid ergo? idem faciam, quod tronsili et juvenes? — Bene mecum agitur, si hoc unum senectutem meam dedecet. Omnis ætatis homines hæc schola admittit : in hoc senex canus, ut juvenes sequantur. In theatrum senex ibo, et in circum deferar, et nullum par sine me depagabit! Ad philosophum ire erubescam! Tandiu discendum est, quamdiu necitas, si proverbio credimus, quamdiu vivas. Nec ulli hoc rei magis convenit, quam huic; tamdiu discendum

est quemadmodum vivas, quamdiu vivas. Ego tamen illi aliquid et dico. — Quæris quid doceam? — Etiam seni esse discendum. Pudet autem me generis humani, quoties scholam intravi. Præter ipsum theatrum Neapolitanorum, ut scis, transeundum est Metroactis potentibus domum. Illud quidem factum est; et ingenti studio, quis sit pythæus bonus, judicatur : habet tubæcum quoque Græcus et præco concursus. At in illo loco, in quo vir bonus quaeritur, in quo vir bonus discitur, paucissimi sedent : et hi perierique videntur nihil boni negotii habere quod agant; inepti et inertes vocantur. — Mihi contingat iste derisus : æquo animo audienda sunt imperitorum convicia, et ad honesta vadentis contemnendus est ipse contemptus.

Perge, Lucili, et propera, ne tibi accidat, quod mihi, ut senex dicas : imo ideo magis propera, quoniam id nunc aggressus es quod perdicere vix sentis posse. — Quantum, inquis, proficiam? Quantum lentaveris. Quid expectas? nulli sapere casu odisti. Pecunia veniet ultro; honor offeretur; gratia ac dignitas fortasse ingentem tibi : virtus in te non incidet : ne levi quidem opera aut parvo labore cognoscitur; sed est tanti laborare, om-

plaindre sa peine pour gagner en même temps toute sorte de biens ? Car il n'y a point d'autre bien que ce qui est honnête, et vous ne trouverez rien de solide ni d'assuré dans ceux que l'opinion des hommes a mis en crédit. Je vous veux dire pourquoi il n'y a point d'autre bien que ce qui est honnête : et parce que vous croyez que je ne m'en suis pas acquitté dans ma dernière lettre, et que j'ai plutôt loué que prouvé cette proposition, je réduirai en peu de paroles ce que j'en ai dit.

Chaque chose a quelque bien en soi qui lui est particulier. On estime la vigne pour sa fécondité ; le vin, pour son goût ; le cerf, à cause de sa vitesse ; un cheval qui a l'échine forte, à cause qu'il est propre à porter des charges. On considère le nez dans le chien, s'il doit détourner la bête ; la vitesse, s'il la doit chasser ; et la bardiesse, s'il doit l'attaquer et l'abattre. En un mot, ce qu'il y a de meilleur en chaque chose, est ce à quoi elle est née, et ce qui la fait estimer. Qu'est-ce qu'il y a de meilleur en l'homme ? C'est la raison, puisque par elle il surpasse les animaux et s'approche des dieux. La raison donc est le bien propre de l'homme ; ses autres qualités lui sont communes avec les animaux et avec les plantes. Mais il est fort ; les lions le sont aussi : il est beau ; les paons le sont aussi : il est vite ; les chevaux le sont aussi. Je ne veux pas dire qu'il leur est inférieur en toutes ces choses ; car je ne cherche pas ce qu'il a de plus grand, mais ce qu'il a lui soit particulier. Vous me direz : il a un corps ; les arbres en ont aussi : il a un appétit et un mouvement volontaire ; les bêtes et les vermineux en ont aussi : il a une voix ; les chiens en ont une bien plus claire, les

algues l'ont plus perçante, les hérons plus forte ; les rossignols plus douce et plus flexible. Mais enfin qu'y a-t-il de particulier en l'homme ? La raison. C'est elle qui rend sa félicité accomplie, quand elle est droite et parfaite. Si donc une chose qui est arrivée à la perfection du bien qui est en elle est digne de louange comme ayant rempli la fin pour laquelle la nature l'a produite, l'homme qui a conduit à la perfection son bien particulier, qui est la raison, est digne aussi de louange, étant parvenu au but auquel la nature l'avait destiné. Cette raison parfaite est appelée *Vertu*, on, si vous voulez, *ce qui est honnête*. Ainsi, le bien qui est en l'homme, est le bien qui appartient à l'homme seul ; car nous ne demandons pas présentement : Qu'est-ce que le bien, mais : Quel est le bien de l'homme ? Si l'homme n'en a point d'autre que la raison, il est certain qu'elle est son seul et unique bien, qui vaut mieux que tous les autres. Quand on voit un homme, s'il est méchant, on le blâme aussitôt ; mais, s'il est homme de bien, on en fait estime. C'est donc une chose propre et particulière à l'homme, qui fait qu'on le blâme ou qu'on l'estime.

Je suis persuadé que vous ne doutez pas que cela ne soit un bien ; mais vous doutez qu'il n'y en ait point d'autre. Si un homme, reconnu pour méchant, avait tous les autres biens, la santé, les richesses, la noblesse, et grand nombre de clients, vous le mépriseriez sans doute. Si, au contraire, vous en voyiez un autre qui fût en estime de probité, mais dépourvu d'argent, de noblesse et de clients, vous ne laisseriez pas d'en faire état. C'est donc l'unique bien de l'homme, puisque le pos-

nis bona semel occupata. Unum est enim bonum, quod honestum; in illis nihil invenies veri, nihil certi, quicumque hinc placeat.

Quæro hoc unum sit bonum, quod honestum, dicam : quoniam me parum exsecutum priore epistola iudicas, magisque hanc rem tibi laudatam quam probatam putas : et in arctum, quæ dicta sunt, contraham. Omnia suo bono constant : vitæ fertilitas commendat et sapor vini, velocitas cervum. — Quæro furtiva dorso iumenta sint quaerita ? — Quia eorum hic unus est usus, sarcinam ferre. In eam sagacias prima est, si investigare debet feras ; cursus, si consequi ; audacia, si mordere et invadere. Id in quoque optimum esse debet, cui nascitur, cum consetur. In homine optimum quid est ? Ratio : hæc antecedit animula, Deus sequitur. Ratio ergo perfecta, proprium hominibus bonum est ; cetera illi cum animalibus satissime communia sunt. Vult ? et leones. Formosus est ? et pavones. Velox est ? et equi. Non dico, in his omnibus vincitur. Non quaero quid in se maximum habest, sed quid suum. Corpus habet ? sed et arbores. Habet impetum ac motum voluntarium ? et bestia, et vermes. Habet vocem ? sed quanto clariorum canes, acutiorum aquila,

graviorum tantri, dulciorum acutiorumque iucundi ? Quid in homine proprium ? Ratio ! Hæc, recta et consummata, felicitatem hominis impievit. Ergo, si omnia res, quam bonum suum perficit, laudabilia est, et ad finem naturæ suæ pervenit ; homini nulum suum bonum ratio est : si hanc perficit, laudabilia est, et finem naturæ suæ attingit. Hæc ratio perfecta *Virtus* vocatur ; eademque *Honestum* est. Id itaque unum bonum est in homine, quod unum hominis est ; tunc enim non quaerimus quid sit bonum, sed quid sit hominis bonum. Si nulum aliud est hominis quam Ratio, hæc erit unum ejus bonum, sed pensandum cum omnibus. Si sit aliquis malus, puti improbitur ; si bonus, puti probatur : id ergo in homine primum solumque est, quo et probatur et improbitur.

Non dubitas an hoc sit Bonum ; dubitas an solum Bonum sit. Si quis omnia ista habuit, valetudinem, divitias, imagines multas, frequens strium, sed malus ex confesso sit, improbitas illius. Item, si quis nihil quidem illorum, quæ recti, habet, deficiat pecunia, clientum turba, nobilitate, et averum proavorumque serio, sed ex confesso bonus sit, probitas illius. Ergo hoc unum est Bo-

sédant il est estimé, quoique destitué des autres, et que, en étant privé, il est méprisé et rebuté, encore qu'il jouisse de tout ce qui reste de bien dans le monde. Il faut juger des hommes comme des autres choses. On dit un bon vaisseau, non quand il est peint de riches couleurs, qu'il a le bec doré ou argenté, les chambres enrichies d'ivoire, et qu'il est ébargé des trésors et de l'équipage d'un prince; mais s'il est ferme et bien étoffé, s'il ne fait point eau, s'il peut résister aux coups de mer, s'il est aisé à manier, s'il est vite, et s'il prend bien le vent. Vous ne direz pas qu'une épée soit bonne pour être attachée à un bandrier doré, et pour avoir un fourreau garni de pierreries; mais pour avoir le tranchant bien affilé, et une pointe qui perce tout. On ne demande pas si une règle est belle, mais si elle est droite. On estime toutes les choses par rapport à la fin qui leur est propre. Ainsi, l'on ne considère point en l'homme combien il a de terres, de rentes et de clients, s'il mange assis sur de riches tapis, s'il boit dans le cristal ou dans le vermeil doré, mais seulement s'il est homme de bien. Or, il est homme de bien si sa raison est droite et conforme à la volonté de sa nature. C'est ce qui s'appelle vertu; c'est ce qui est honnête et l'unique bien de l'homme: car, comme il n'y a que la raison qui rende l'homme parfait, il n'y a aussi que la raison parfaite qui rende l'homme heureux. Or, l'on doit estimer que le seul bien de l'homme est celui qui, seul, produit sa félicité. De là vient que nous appelons bien tout ce qui procède de la vertu, c'est-

à-dire toutes ses actions. Mais elle est tellement un bien, qu'il n'y a point de bien sans elle. Si tout le bien réside dans l'âme, il s'ensuit que tout ce qui l'affermir et la rehausse est un bien. Or, il est certain que la vertu donne à l'âme plus de force, d'élévation et d'étendue; car les choses qui éblouissent les sens l'abaissent et la corrompent; et lorsqu'elles semblent la vouloir élever, elles la précipitent dans l'orgueil et la vanité. L'âme donc n'a point d'autre bien que ce qui la rend meilleure. La considération de ce qui est bonnête et de ce qui ne l'est pas fait toute la conduite de notre vie. C'est par là qu'on se détermine à faire ou à ne faire pas. Je vais vous expliquer ce que c'est. Un homme de bien fera toujours ce qu'il croira pouvoir faire avec honneur, quoiqu'il paraisse difficile, encore même qu'il lui soit préjudiciable et dangereux. Au contraire, il ne fera jamais ce qu'il ne jugera pas bonnête, quoiqu'il lui doive apporter de l'argent, du plaisir et de l'autorité. La crainte ne le détournera point d'une entreprise bonnête, comme l'espérance ne l'engagera point dans une mauvaise action. Si donc l'homme de bien règle ses actions par ces deux motifs, de suivre ce qui est bonnête, et de fuir ce qui est deshonnête, il n'y a point d'autre bien que la vertu, ni d'autre mal que le vice; et s'il n'y a que la vertu qui ne puisse être altérée, et qui demeure toujours en état, il est vrai de dire qu'il n'y a point d'autre bien que la vertu, puisque rien ne peut faire qu'elle ne soit pas un bien. La sagesse n'est point au hasard de changer;

num hominis : qui habet, etiam si aliis destitutus, laudatus est; quod qui non habet, in omnium aliorum copia demitur ac rejicitur. Quæ conditio rerum, eadem et hominum est. Navis bona dicitur, non quæ pretiosis coloribus picta est, nec cui argenteum aut aureum rostrum est, nec cujus funiculi ebore cincti sunt, nec quæ flaccis ac opibus regis pressa est; sed stabilis, et firma, et juncturis æquæ excludentibus spissa, ad ferendum incursum maris solida, gubernaculo parata, velox, et non sensibus ventum. Gladium bonum dicitur, non cui auratus est balteus, nec cujus vagina gemmis distinguitur; sed cui et ad secundum subtilis acies est, et mucro nimis-mensum omne rupturus. Regula, non quoniam formosa, sed quoniam recta sit, queritur. Eo quidque laudatur, eum comparatur, quod illi proprium est. Ergo in homine quoque nihil ad rem pertinet, quantum auri, quantum fœneres, a quam multis salutetur, quam pretioso incensibus lecto, quam periculo populo bibat; sed quam bonus sit: bonus autem est, si ratio explicita et recta est, et ad naturæ suæ voluntatem accommodata. Hæc vocatur Virtus: hoc est *Honestum*, et unicuique hominis Bonum. Nam quoniam sola Ratio perficit hominem, sola Ratio perfecta beatum facit: hoc autem unum hominis Bonum est, quoniam unum beatus efficitur.

Dicitur et illa bona esse, quæ a Virtute profecta con-

laque sunt, id est, opera ejus omnia. Sed ideo nunc ipsa bonum est, quia nullum sine illa est. Si omne in animo bonum est, quicquid illam confirmat, est illi, amplificat, bonum est; validiorem autem animam, excolorem, et ampliore, facit Virtus. Nam cetera, quoniam cupiditates nostras irritant, depriment quoque animum et labefaciunt; et, quoniam videntur altollere, inflant, ac multa vanitate deludunt. Ergo unum id bonum est, quod melior animus efficitur. Omnes actiones totius vite honesti ac turpis respectu temperantur; ad hæc faciendi et non faciendi ratio dirigitur. Quid sit hoc dicam. Vir bonus, quod honeste se facinrum palaverit, faciet, etiam si laboriosum erit; faciet, etiam si damnosum erit; faciet, etiam si periculosum erit; rarus, quod turpe erit, non faciet, etiam si pecuniam afferret, etiam si voluptatem, etiam si potentiam. Ab honesto nulla re deterretur, ad turpia nulla spe invitabitur. Ergo, si honestum vitæ secutus est, turpe utique vitaturus, et in omni actu vite spectaturus hæc duo, nullum aliud bonum quam honestum, nec aliud malum quam turpe; si una indeperata Virtus est, et sola permanet tenoris ad, unum est bonum virtus: cui jam accidere, ne sit bonum, non potest; mutationis periculum effugit. Stultitia ad sapientiam erepti; sapientia in stultitiam non revolvitur.

Dicit, si forte meministi, concupitæ vulgo et formidatæ

elle ne peut être ôtée ni retomber dans l'erreur.

Je vous ai dit, si vous vous en souvenez, que bien des gens ont autrefois méprisé, par caprice, des choses que l'on désire ou que l'on craint communément. On a vu l'un mettre sa main dans le feu; un autre rire dans la torture; un autre ne pas jeter une larme à la mort de ses enfants; un autre aller résolument au-devant de la mort; enfin, combien de gens cherchent-ils les périls pour contenter leur amour, leur colère ou leur avarice! Que si un peu d'opiniâtreté, poussée de je ne sais quel motif, est capable de telles actions, que ne peut pas la vertu qui n'agit point par caprice, et de qui la force est toujours égale! Il s'ensuit donc que ce qui est méprisé quelquefois des sots, et toujours des sages, n'est ni bon ni mauvais, et qu'il n'y a point d'autre bien que la vertu qui marche fièrement, et la tête levée, entre la bonne et la mauvaise fortune, dédaignant les caresses de l'une, et méprisant les menaces de l'autre. Si vous vous laissez infatuer une fois de cette opinion, qu'il y a quelque autre bien que ce qui est honnête, vous détruisez en même temps toutes les vertus; car on n'en pourra plus acquérir sans regarder quelque chose qui soit hors d'elle; ce qui répugne à la raison, de qui la vertu procède et, à la vérité, qui est toujours compagne de la raison. Or, toute opinion qui est contraire à la vérité est fautive; de plus, il faut que vous demeuriez d'accord qu'un homme de bien révere parfaitement les dieux. Par cette raison, il supportera doucement tout ce qui lui arrivera, sachant que la providence divine, qui conduit toutes choses, l'a ainsi ordonné. S'il fait cela, il ne croira point qu'il y ait d'autre bien

que ce qui est honnête. En quoi sont compris tous ses devoirs, d'obéir aux dieux, de ne se point échauffer dans les accidents imprévus, de ne point déplorer son malheur, de se soumettre au destin, et de faire ce qu'il ordonne. Après tout, s'il y avait quelque autre bien que ce qui est honnête, nous serions tourmentés d'un désir insatiable de la vie, et de toutes les choses qui la rendent commode, ce qui serait insupportable et irait à l'infini. Il n'y a donc point d'autre bien, puisqu'il faut le répéter, que ce qui est honnête; car il est toujours réglé.

Nous avons déjà dit que la condition de l'homme serait plus heureuse que celle des dieux, si l'argent, les honneurs, et les autres choses qui ne sont point à l'usage des dieux étaient de véritables biens. Disons maintenant que si les âmes subsistent encore après la dissolution de leurs corps, elles seraient sans doute dans un état plus heureux qu'elles n'étaient auparavant. Mais, si les biens dont nous jouissons par le moyen du corps étaient vrais biens, nous serions de pire condition après en être sortis, et il arriverait que la prison serait plus avantageuse que la liberté; ce qui est contre toute apparence. J'ai encore dit ci-devant que si ce qui est commun à l'homme et aux animaux était un bien, il s'ensuivrait que les animaux seraient capables de la vraie félicité; ce qui est absolument impossible. Il faut souffrir toutes choses pour ce qui est honnête; ce qu'il ne faudrait pas faire, s'il y avait quelque autre bien que la vertu.

Quoique j'aie traité cette matière plus au long dans ma lettre précédente, j'ai bien voulu la retoucher, et je la vais raccourcir dans celle-ci.

*inconsulto impetu plerisque calcasse. Inventus est, qui flammis imponeret manum; cujus risum non interromperet tortor; qui in funere liberorum lacrimam non mitteret; qui morti intrepidus occurreret; amor, ira, cupiditas, pericula depoposcerant. Quod potest brevis obstinatio animi, aliquo stimulo excelsa, quousque magis Virtus, quæ non ex impetu, nec subito, sed æqualiter valet; cui periculum robur est? Sequitur ut, quæ ab inconsultis sæpe committuntur, a sapientibus semper, in nec bona sit, nec mala. Utrum ergo bonum ipse Virtus est, quæ inter hanc fortunam et illam superba incedit, cum magno utriusque contemptu.*

*Si hanc opinionem receperis, aliquid bonum esse præter honestum, nulla non virtus laborabit; nulla eorum obtineri poterit, si quidquam extra se respicerit. Quod si est, rationi repugnat, ex quæ virtutes sunt; et veritati, quæ sine ratione non est: quæcumque autem opinio veritati repugnat, falsa est. Virum bonum conecdas necesse est summæ pietatis erga Deos esse; itaque, quidquid illi acciderit, æquo animo sustinebit: sciet eorum, id accidisse lege divina, quæ universa procedunt. Quod si est, unum illi bonum erit, quod honestum; in hoc enim positum*

*est et parere Diis, nec escandescere ad subita, nec deplo-rare sortem suam; sed patienter exsistere fatum, et facere imperata. Si eorum ullum aliud est bonum quam honestum, sequetur nos aviditas vitæ, aviditas rerum vitæ instrumentum; quod est intolerabile, infinitum, vagum. Solus ergo bonus est Honestum; cui modus est. Distin-guitur bonitatem, futuram feliciter vitam quam Decorum, si ea bona sunt, quorum nullus Deus usus est; inquam pecunia, et honores. Adhuc tunc, quod, si modo solus corporibus animæ mœnet, felicitior illis status restat, quam est, dum mensurat in corpore. Atqui, si ista bona sunt, quibus per corporis utimur, emulæ erit pejus; quod contra fidem est, feliciores esse liberis et in universam datis classis et obsessis. Illud quoque dixerim, si bona sunt ea, quæ tam homini contingunt quam multis animalibus, et nota animalis bestem vitam actura: quod fieri nullo modo potest. Omnia pro Honesti patienda sunt; quod non erat faciendum, si esset ullum aliud bonum, quam Honestum.*

*Hinc, quamvis latius executus essem priore epistola, constrinxi, et breviter percurri. Nunquam autem vera tibi opinio talis videbitur, nisi animus aliter, et te ipse*

Au reste, sachez que vous n'entrerez jamais dans ces sentiments, à moins que vous n'éleviez votre esprit et que vous ne vous demandiez si en cas qu'il fallût mourir pour votre patrie et sauver la vie de vos concitoyens par la perte de la vôtre, vous donneriez sans peine, et même volontairement, votre tête. Si vous le pouvez faire, il faut conclure qu'il n'y a point d'autre bien, puisque vous laissez toutes choses pour l'acquérir. Voyez quelle force et quelle étendue a le bien honnête : vous mourrez pour la république au même temps que vous en aurez pris la résolution, quoique vous ne l'exécutez pas aussitôt. Quelquefois une belle action donne lieu de la joie en peu de temps ; et quoique le fruit qui en provient ne passe point jusqu'aux morts qui en sont les auteurs, si est-ce qu'ils en ont joui par avance : car, quand un homme d'honneur et de courage se représente que la liberté de sa patrie et le salut de tout un pays est le prix de sa mort, il ne faut point douter que ce ne lui soit un plaisir bien doux, et qu'il ne goûte déjà le succès de son action. Celui même qui se verra privé de la joie que donne l'exécution d'une grande entreprise, quand elle réussit, ne laissera point d'aller à grands pas à la mort, se contentant d'avoir fait ce que l'honneur et la pitié désiraient de lui. Proposez-lui maintenant ce qui le pourra détourner. Dites-lui : On aura bientôt oublié ce que vous aurez fait, vous obligerez des gens qui n'en auront guère de reconnaissance ; il vous répondra : Tout cela n'a rien de commun avec mon action ; je la considère toute seule, et je sais bien qu'elle est honnête. C'est pourquoi je suis résolu d'aller en quelque lieu qu'elle m'ap-

pelle. Ainsi vous voyez qu'il n'y a point d'autre bien que ce qui est honnête, puisqu'il se fait sentir, non-seulement à un homme d'éminente vertu, mais encore à tout autre qui sera généreux et bien né.

En vérité, tous les autres biens sont de légère considération et de courte durée. De là vient qu'on les possède avec inquiétude, quoique la fortune les ait donnés à pleines mains ; ils sont naturellement pesants ; ils chargent leurs maîtres, et quelquefois ils les accablent. Tous ces gens que vous voyez porter la pourpre ne sont pas plus heureux que ceux qui, dans les comédies, portent le sceptre et le manteau royal. Ils se promènent devant le peuple, étant chaussés à l'avantage. Mais sont-ils sortis du théâtre, on les déchausse aussitôt, et ils reprennent leur première taille. Vous n'en trouverez pas un de tous ceux que les richesses et les charges ont mis sur la tête des autres, qui soit grand en effet. Pourquoi donc vous semblent-ils grands ? C'est que vous ajoutez la mesure de la base à celle de la statue. Un nain sera toujours petit, quoiqu'on le mette au sommet d'une montagne ; et un colosse toujours grand, quand on le mettrait au fond d'un puits. Voici notre erreur et ce qui nous trompe d'ordinaire : nous n'osions pas la personne seule ; nous estimons encore ses habits et son équipage. Mais quand vous voudrez savoir au vrai la valeur de quelqu'un, regardez-le tout nu ; dépoûillez-le de ses richesses, de ses charges et des autres avantages dont la fortune l'a paré ; détachez-le même de son corps, et considérez son âme ; voyez ce que c'est, et si elle est grande de son fonds on de celui d'autrui. S'il re-

interrogés : si res exegerit, ut pro patria morieris, et salutem omnium civium tua redimas, an porrecturus sis cervicem, non tantum patienter, sed etiam libenter? Si hoc facturus es, nullum aliud bonum est : omnis relinquitur, ut hoc habens. Vide quanta vis honesti sit. Pro republica morieris, etiam si statim facturus hoc eris, quum scieris tibi esse faciendum. Interdum ex re polcherrima magnam gaudium, etiam tempore eliquo ac brevi, capitur, et, quoniam fractus operis peracti nullus ad defunctum exemplumque rebus humanis pertinet, ipsa tamen contemplatio futuri operis juvat ; et vir fortis ac iustus, quum mortis sue preda ante se ponit, libertatem patrie, salutem omnium, pro quibus dependit animam, in summa voluptate est, et periculo suo fruitur. Sed ille quoque, cui etiam hoc gaudium eripitur, quod tractatio operis maximam et altissimam prestat, nihil cuicunque denique in mortem, facere recte plique contentus. Oppone etiam nunc illi multa, quae dehortentur. Dic : Factum tuum malum sequetur oblivio, et parum grata existimatio civium ; respondebit tibi : Istae omnia extra opus meum sunt, ego ipsum contemtor : hoc esse honestum actio ; itaque, quocumque ducit ac vocat, venio.

Hoc ergo unum Bonum est, quod non tantum perfectus animus, sed generosus quoque et indoctus bone sentit ; cetera levis sumpsit, instabilia. Itaque solliciti possidentur ; etiam si fvenite fortuna in unum congesta sunt, dominis suis incumbunt gravia, et illos semper premunt, aliquando et elidunt. Nemo ex letis, quos purpuratos vides, felix est, non magis, quam ex illis, quibus acceptum et citharydem in scena fibulae assignat : quum, praesente populo, etiam incensarent et cothurnati, simul exierint, excolebantur, et ad statum suum redeunt. Nemo istorum, quos divitiae honoreque in altiore fastigio ponunt, magnus est. Quare ergo magnus videtur? Cum basi istam sua metiris ! Non est magnus pumilio, licet in monte constiterit ; colossus magnitudinem suam servabit, etiam si steterit in putro. Hoc laboramus errore, sic nobis imponitur, quod neminem estimamus eo quod est, sed adjicimus illi et ea, quibus adornatus est. Atqui quoniam voces veram hominis rationem non laetant, et acire qualem sit, nondum inspicit. Ponit patrimonium, ponit honores, et alia fortunae mendacia, corpus ipsum exuit : animi innotuere, qualem qualesque sit, altero, ac suo, magnus. Si rectis oculis gladius micantes videt, et si scit, sua nihil

garde sans s'effrayer des épées nues tirées contre lui, et s'il étoit qu'il lui est indifférent de rendre l'esprit par la bouche ou par la gorge, dites qu'il est heureux. Dites-le encore, s'il ne perd point sa contenance lorsqu'on lui prononcera l'arrêt de son supplice, ou qu'on lui fera savoir quelques-unes de ces disgrâces que peut causer le hasard ou la tyrannie, comme la prison, l'exil et les autres choses qui troublent par de vaines frayeurs l'imagination des hommes; et s'il dit :

O Vierge, je suis fait de longtemps aux travaux,  
Je n'en trouverai point les vices nouveaux ;  
Je me suis des malheurs une image tracée,  
Et je les ai déjà vaincus par ma pensée.

« C'est un avis que vous me donnez aujourd'hui; il y a longtemps que je me l'étais donné. J'ai disposé l'homme à souffrir tout ce qui est de la condition de l'homme. » Certainement un coup n'est pas si rude quand il est prévu. Mais les sots qui s'abandonnent à la discrétion de la fortune sont toujours surpris et étourdis quand le mal se présente; d'où vient que chez ces sortes de gens la nouveauté fait la plus grande partie de leur mal; ce qu'on reconnaît en ce qu'ils le prennent en gré quand ils y sont accoutumés. C'est par cette raison que le sage se rend familiers les maux qui sont à venir, et qu'il adoucit par une longue méditation ce que les autres ne sauraient amoindrir que par une longue souffrance. Nous entendons quelquefois dire à des ignorants : Je ne savais pas que cela me pût encore arriver. Mais le sage sait que tout lui peut arriver, et quelque malheur qui lui arrive, il peut dire : Je le savais bien.

interesse, utrum anima per os, an per jugulum exeat, beatum voca : si, quum illi deornati sunt corporis tormenta, et que caso veniant, et que potentius injuria, si vincula, et exilia, et vanas humanarum formidines mentium securus audit, et dicit :

..... Non ulla laborum ;  
O Virgo, nova mi facies inopinate surgit ;  
Omnia penecepi, atque animo necum ante peregi.

« Tu hodie lata denotatis, ego semper denuntiavi mihi, et hominem paravi ad bona. » Præcogitati mali mollis letus venit. At stultis et fortune credentibus omnis videtur nova rerum et inopinata facies : magna autem pars est apud imperitos mali novitas. Hoc ut scias, ea que polaverunt aspera, fortius, quum assuevere, patiuntur. Ideo sapientes assuescit futuris malis, et, que alii diu patiendu tercia faciunt, hic levis facit diu cogitandum. Audimus aliquando voces imperitorum, dicentium : Sciebam hoc mihi restare ! Sapientis scit sibi omnia restare ! quidquid factum est, dicit : Sciebam. Vaie.

## ÉPÎTRE LXXVII.

Que personne ne veul mourir, quoiqu'on sache que c'est une nécessité. — Que l'on ne doit point considérer la durée, mais bien la fin de la vie.

Si vous êtes en santé, tout va bien. Nous avons aujourd'hui découvert en mer les navires d'Alexandrie, qui ont coutume de venir devant pour donner avis de l'arrivée de la flotte. On les appelle les *Messagères*. La province que nous appelons Campanie est toujours bien aise de les voir. Tous les habitants de Pouzzol accourent au port, et reconnaissent les vaisseaux d'Alexandrie à la forme de leurs voiles, entre une infinité d'autres; car il n'y a qu'eux qui puissent retenir le bourslet que l'on met au plus haut du vaisseau; étant une chose certaine que c'est le haut de la voile qui lui donne la chasse. C'est pourquoi, quand le vent est trop violent, on baisse l'antenne, parce qu'il n'est pas si fort quand il donne par bas. Aussitôt qu'ils ont abordé à l'île de Caprée et à ce cap

Où Pallas sur un roc toujours battu des vents  
Va voir de loin les mers,

ou oblige tous les autres vaisseaux de se contenter d'une voile; mais on laisse le bourslet à ceux d'Alexandrie, pour les distinguer. Parmi tout ce monde qui courait au bord de la mer, je fus satisfait de ma paresse, qui m'empêcha d'aller quêrir en diligence les lettres que j'attendais, et de témoigner de l'empressement pour savoir des nouvelles des affaires que j'ai en ce pays-là; car il y a longtemps qu'il ne se fait plus ni gain ni

## EPISTOLA LXXVII.

DE CLAUDE ALEXANDRINI. — DE MORTO MARCELLINI.

Subito hodie nobis Alexandrinæ naves apparuerunt, quæ præmitti solent et moniare secuturæ classis adven-tum; *tabellariæ* vocant. Graius illarum Campaniæ aspectus est; omnis in pilis Puteolorum turba consistit, et ex ipso genere velorum Alexandrinæ, quævis in magna turba navium, intelligit; solis enim licet alperum intendere, quod in alio omnes habent naves. Nulla enim res æque adjuvat cursum, quam summa pars veli, illinc maxime navis urgetur. Itaque, quoties ventus increbuit, majorque est quoniam expedit, antenna submittitur; minima habet virum flatus ex humilis. Quum intravere Capress et promontorium est quo

Alta procellosa speculatur vertice Pallas,  
ceteræ velo jacentur esse contentæ, speram Alexandri-narum insigne est.

In hoc omnium discursu prosperitatum ad fides magna ex pigritia mea scilicet voluptatem, quod, epistolæ meorum accepturus, non prosperari scire, quis ille esset rerum mearum status, quid afferent. Cùm jam res perit

perle pour moi. C'est un sentiment qu'il faudrait toujours que j'ouïsse, quand même je ne serais pas si vieux; mais à présent je le dois avoir plus que jamais, puisque j'ai plus de bécot que je n'ai de chemin à faire, et que rien ne m'oblige à le faire tout entier. Le voyage sera imparfait, à la vérité, si vous n'allez pas jusqu'au lieu où vous prétendez; mais la vie sera parfaite, si elle est honorable; vos années seront complètes, si vous les finissez bien, et l'on peut quelquefois les finir avec courage en des occasions qui ne sont pas fort considérables; aussi bien celles qui nous retiennent dans la vie ne le sont guère. Tullius Marcellinus, que vous avez connu, était un jeune homme doux et qui devint vieux de bonne heure; se voyant travaillé d'une longue et fâcheuse maladie qui n'était pas incurable, mais qui le rendait esclave des médecins, il assembla plusieurs de ses amis pour délibérer s'il avancerait sa mort. Cæcilius opinait selon le penchant de son humeur : le timide lui donnait le conseil qu'il aurait pris pour lui-même, et le flatteur disait ce qu'il jugeait qui lui pourrait plaire. Un stoïcien de nos amis, gaillard homme, et, pour lui donner le titre qu'il mérite, grand et courageux personnage, lui parla, à mon avis, fort à propos. Voici comme il s'y prit. « Ne vous tourmentez pas, mon cher Marcellinus, comme si vous aviez à délibérer d'une grande affaire. Ce n'est pas si grande chose que de vivre, puisque tous vos valets et tous les animaux vivent aussi bien que vous; mais c'est beaucoup que de mourir avec prudence et avec courage. Songez combien il y a longtemps que vous faites la même

chose, que vous mangez, que vous dormez, et que vous prenez vos plaisirs; c'est toujours à recommencer. Un homme dégoûté de la vie peut aussi facilement se résoudre à la mort que le plus constant ou le plus misérable. » Marcellinus n'avait pas besoin d'être excité, mais seulement d'être aidé; ses serviteurs ne voulaient pas lui obéir. Notre ami commença à leur ôter la peur, en leur disant que les domestiques ne couraient fortune que lorsqu'il était incertain si la mort de leur maître avait été volontaire, et qu'en cette autre occasion ils ne seraient pas moins coupables pour l'avoir empêché de mourir que s'ils l'avaient fait mourir. Ensuite il dit à Marcellinus que l'humanité voulait qu'à la fin de la vie on laissât quelque chose à ceux qui nous avaient assistés de leur ministère; de même qu'après le repas on distribue les viandes qui sont restées à ceux qui les ont servies. Marcellinus était facile et donnait volontiers du sien. Aussi donna-t-il quelque petite somme d'argent à Cæcilius de ses serviteurs, et, voyant qu'ils se fondaient en larmes, il tâcha de les consoler. Il n'eut pas besoin d'employer le fer, ni de répandre son sang; il demeura seulement trois jours sans manger, et fit mettre un lit dans sa chambre; puis on y apporta une cuvette, où il demeura assez longuement, y faisant souvent verser de l'eau chaude. Par ce moyen, il perdit ses forces petit à petit, non sans quelque plaisir, disait-il, comme est celui qui accompagne un léger évanouissement; de quoi j'ai quelque expérience pour m'être autrefois trouvé dans cet état.

Je vous ai fait ce conte, qui peut-être ne vous

quidquam mihi, nec acquiratur. Hoc, etiam si senex non esset, fuerat sententiam; nonne vero multo magis, quia, quantumcumque habere, timere plus jam mihi superesset vitæ, quam viæ; præsertim quoniam etiam viam si minus ingressi, quam peragere non est necesse. Inter imperfectum erit, si in media parte, aut extra petitiu locum steteris; vita non est imperfecta, si honesta est. Ubicumque desinas, si bene distinas, tota est. Sæpe autem et fortiter desinendum est, et non ex maximis censis: nam nec maxime sumi, que nos tenent.

Tullius Marcellinus, quem optime noveras, adolescens quietus et cito senex, morbo, et non insensibili, correptus, sed longo et molesto, et multa impetrante, corpi deliberare de morte. Convocavit complures amicos: unusquisque, aut quis timidus erat, id illi suadebat, quod sibi suasset; aut quis adulator et blandus, id consilium dabat, quod deliberanti gratius fore suspirabat. Amicus noster Stoicus, homo egregius, et, ut verba illum quibus laudari dignus est laudem, vir fortis ac strenuus, videtur mihi optime illum cohortatus. Sic enim cepit: « Noli, mi Marcelline, torqueri, inquam de re magna deliberes! Non est res magna vivere; omnes servi tui vivunt, omnia animalia: magnum est honeste mori,

prudenter, fortiter. Cogita quamdiu jam idem facias: cibis, somnis, libido; per hunc circulum curras. Mori velle non tantum prudens et fortis, aut miser, sed etiam fastidiosus potest. » Non opus erat sanare illi, sed adjutore: servi parvero notabant. Primum detrahit illis melum, et indicavit, lunc familiam periculum adire, quoniam incertum esset, an mors domini voluntaria fuisset; alioquin iam nulli exemplum esset occidere dominum, quam prohibere. Deinde ipsum Marcellinum admonuit, non esse inhumanum, quemadmodum cetera peccata reliquæ circumstantiis dividuntur, sic peccata viæ aliquando porrigi his, qui totius vitæ ministri fuerunt. Erat Marcellinus facilis animi, et liberalis, etiam quoniam de suo fieri: multas itaque summas distribuit clientibus servis, et illos ultro consolatus est. Non fuit illi opus ferro, non sanguine: triduo abstulit, et in ipso cubiculo post tabernaculum jussit. Solum deinde illatum est, in quo diu jacuit; et, calida ambræ suffusa, postquam defecti, ut aiebat, non sine quadam voluptate, quam afferre solet lenis dissolutio, non inexpectis nobis, quos aliquando liquit animas.

In fabellam excessi, non ingratus tibi; exitum enim amici tui cognosces, non difficilem, nec miserum. Quam-



déplaira pas, voyant que la fin de votre ami a été si aisée et si tranquille; car, quoiqu'il se soit donné la mort, il est toutefois parti si doucement que l'on peut dire qu'il s'est dérobé à la vie. Mais je ne prétends pas que cet exemple soit tout à fait inutile. La nécessité oblige quelquefois d'avoir recours à de semblables; car, bien souvent, nous devrions mourir et nous ne le voulons pas; souvent aussi nous mourons et nous ne le voudrions pas. Tout le monde sait que l'on doit mourir un jour; et toutefois il n'y a personne qui ne recule, qui ne tremble et qui ne pleure aux approches de la mort. Ne diriez-vous pas qu'un homme aurait perdu l'esprit, qui s'affligerait de n'être pas venu au monde il y a mille ans? Je n'estime pas moins fou celui qui pleure de ce que dans mille ans il ne sera plus en vie. Cela est égal, vous ne serez plus, vous n'avez pas été; ces deux temps ne sont point à vous; vous êtes renfermé dans un point, lequel s'il vous était permis d'étendre, quelle étendue lui pourriez-vous donner? Pourquoi pleurez-vous? Que désirez-vous? Vous perdez votre peine.

Croyez-vous qu'une voix à prier obtienne  
Change l'ordre des dieux et de la destinée?

Il est fixe et arrêté; c'est un décret éternel qui l'a établi; vous irez où toutes choses vont. Pourquoi vous en étonnez-vous? Vous êtes né sous cette loi. Votre père, votre mère et vos ancêtres y ont obéi. Tous ceux qui sont venus devant vous n'en souffert, et ceux qui viendront après vous n'en seront pas exempts. Il y a un ordre invincible et invariable qui enveloppe et entroule toutes choses. O que vous aurez de suivants après votre mort! ô que vous aurez de compagnons! Vous se-

riez, ce me semble, plus bardi si vous en voyiez beaucoup d'autres mourir avec vous; mais, au moment que vous appréhendez de mourir, il y a une infinité d'hommes et d'animaux qui meurent de différentes manières. Eh quoi! ne songiez-vous pas que vous arriveriez un jour au lieu où vous alliez tous les jours? Il n'y a point de chemin qui n'ait quelque bout. Vous vous imaginez que je vais vous citer des exemples de ces grands personnages de l'antiquité; je ne veux produire que des enfants.

On dit qu'un jeune garçon de Lacédémone, étant prisonnier de guerre, criait en son langage dorique: Je ne servirai point! Il tint sa parole; car, au même temps qu'on lui commanda d'apporter un pot de chambre, il se cassa la tête contre un mur. Peut-on se répondre à la servitude, ayant la liberté si proche de soi? N'aimeriez-vous pas mieux que votre fils mourût de la sorte que de le voir vieillir dans la fainéantise? Après tout, quand vous ne voudriez pas suivre, on vous traînerait; faites de vous-même ce qu'on vous forcerait de faire. N'avez-vous pas autant de courage qu'un enfant, pour dire: Je ne servirai point? Malheureux que vous êtes, n'êtes-vous pas esclave des hommes, des affaires et de votre vie? Car la vie est une servitude quand on n'a pas le courage de la pouvoir terminer. Qu'avez-vous encore à attendre? Vous avez épuisé tous les plaisirs qui vous retiennent attaché; il n'y en a plus de nouveaux pour vous, ni même qui ne vous donnent du dégoût. Vous connaissez parfaitement la sève du vin et de la malvoisie. Qu'importe-t-il qu'il vous en passe encore cent ou mille barils dans le ventre?

vis enim mortem sibi conserverit, tamen molissime ex-  
cessit, et vita elapsus est. Sed ne inutilis quidem hæc fa-  
bella fuerit: sæpe enim talia exempla necessitas exigit.  
Sæpe debemus mori, nec volumus: morimur, nec volumus.  
Nemo tam imperitus est, ut nesciat quandoque mori-  
endum; tamen quum prope accessit, tergiversatur,  
tremit, plorat. Nomen illi videbatur stultissimum omnium,  
qui flet, quod ante annos mille non viveret? Atque  
stultus est, qui flet, quod post sæculos mille non vivet!  
Hæc parva sunt: non eris, nec fatis. Utrumque tempus  
alienum est. In hoc pœnetum conjectus es, quod, ut ex-  
tendas, quousque extendes? Quid flet? quid optas? per-  
dis operam!

Desine fata Deum flecti sperare precando.

Rata et fixa sunt, et magna atque æterna necessitate du-  
cuntur. Eo ipsis, quo omnia cecidit. Quid tibi oremus est?  
Ad hæc legem natus es; hoc patri tuo accidit, hoc ma-  
tri, hoc majoribus, hoc omnibus ante te, hoc omnibus  
post te. Series iuncta, et nulla mutabilis ope, illigat ac  
trahit cuncta. Quantum te populus mortuorum præcessit!  
quantum moriturorem sequetur! quotulas comitabitur!

Fortior, ut opinor, esses, si multa milia tibi confmore-  
rentur. Atqui multa milia hominum et animalium hoc  
ipso momento, quotu mori dubitas, animam variis gene-  
ribus emittunt. Tu autem non putabas te aliquando ad  
id perventurum, ad quod semper ibas? Nullum sine exitu  
iter est.

Exempla nunc magnorum virorum me tibi judicio re-  
laturum? puerorum referam. Læcon ille memoria tra-  
ditur impubes adhuc, qui captus clamabat: Non serviam!  
Ipsa illa dorica lingua; et verba fidem imposuit. Ut pri-  
mum iussus est fungi servili et contaminato ministerio,  
(asserit enim vas obscenum jubebatur), illiusm perletti  
caput rupit. Tam prope liberitas est! et servit aliquis? Ita  
non sic perire filium tuum malles, quam per inertiam æ-  
nem fieri? Quid ergo est, cur perturbis, si mori forti-  
ter etiam puerile est? Pota nolle te sequi, duceri. Fac  
tui juris, quod alieni est. Non sumes pueri spiritum? ut  
dicas: Non servio! Infelix, servis hominibus, servis re-  
bus, servis vitis. Nant vita, si moriendi virtus abest, ser-  
vitus est. Et quid habes, propter quod expectes? Volup-  
tates, quæ te morantur ac retinent, consumpsisti: milia  
tibi nota est; nulla non jam odiosa ipsa satietate. Quis

Ce n'est toujours que le même sac. Vous savez quel goût ont les hultres et les autres mets friands. Enfin, votre luxe n'a rien réservé qui puisse vous donner de l'envie. Voilà pourtant les choses dont vous avez peine de vous détacher. Car, que peut-il y avoir, d'ailleurs, que vous ayez regret de quitter ? vos amis ? votre patrie ? Mais l'estimez-vous à ce point, que pour sa considération vous en voulussiez souper, plus tard ? Vous étendriez volontiers le soleil, s'il vous était possible ; car, qu'avez-vous jamais fait qui soit digne d'être mis au jour ? Avouez que ce n'est point pour l'amour du sénat, des affaires, ni du monde, que vous tardez à vous résoudre à la mort ; il vous flèche de laisser le marché et la boucherie où quelquefois vous ne laissez rien. Vous avez peur de la mort, et cependant vous la défiez si hardiment au milieu de la débauche. Vous voulez vivre et craignez de mourir. Mais, sans mentir, la vie que vous menez, n'est-elle pas une mort ?

César, passant par la rue, un prisonnier, qui avait une vieille barbe qui lui pendait jusque sur la poitrine, le pria qu'on le fit mourir. Il lui répondit : « Quoi ! penses-tu être encore en vie ? » C'est ce qu'il faut dire à ceux à qui la mort serait utile. Vous avez peur de mourir ? Eh quoi ! pensez-vous être en vie ? — Mais je veux vivre, dira quelqu'un, parce qu'il y a bien des choses que je fais avec honneur ; et j'abandonne avec regret des devoirs dont je m'acquitte, ce me semble, assez fidèlement. — Et ne savez-vous pas que c'est un des devoirs de la vie que de mourir ? Vous n'aurez point pour cela omis tous les autres ; car on ne vous en a pas prescrit un nombre que vous soyez obligé de

rendre complet. Votre vie sera assez longue ; car si vous m'allez parler de la durée de l'univers, la vie de Nésior se trouverait courte, aussi bien que celle de Statilia, qui fit graver sur sa tombe qu'elle avait vécu quatre-vingt-dix-neuf ans. Voyez comme une vieille se glorifie d'avoir vécu longtemps. N'eût-elle pas été insupportable s'il lui fût arrivé d'attendre la centième année, et de faire un siècle entier ? Il en va de notre vie comme d'une comédie : on ne regarde pas si elle a été longue, mais si elle a été bien représentée. Il n'importe en quel lieu vous finissiez ; finissez où vous voudrez, pourvu que vous fassiez une bonne fin.

## ÉPITRE LXXVIII.

Que le mépris de la mort est un remède à tous les maux.  
— Que toutes choses dépendent de l'opinion, et qu'elle est la mesure des biens et des maux.

J'apprends que vous êtes sujet à des fluxions assez fréquentes, qui sont suivies de petits frissons. J'en suis d'autant plus fléché que je connais ces sortes de maux pour les avoir ressentis autrefois. Je n'en tenais point de compte au commencement, parce que la jeunesse me faisait supporter les incommodités et résister fortieusement aux maladies ; mais il faut céder dans la suite. J'en vins jusque-là que mon corps, pour ainsi dire, se fondait en eau. Comme je me vis réduit à la dernière maigreur, il me prit souvent envie de me donner la mort ; mais le grand âge de mon père, qui m'aimait beaucoup, me retint, considérant qu'il avait autant de raison de me regretter, que j'en avais

sit moli, quis vini sapor, acis : nihil interest, centum per vesicam tuam, an mille amphuræ transierint : succus es. Quid sapient ostreum, quid mollus, aptine nosti ; nihil tibi luxuria tua in futuros annos reservavit intactum. Atqui hæc sunt, a quibus irritus divelleris. Quid est aliud quod tibi eripi doleas ? Amicos, et patriam ? Tanti enim illam putas, ut tardius erres ? solem quoque, si posses, exstinguere ? Quid enim unquam fecisti luce dignum ? Conflere, non curas te, non fori, non ipsius rerum naturæ desiderio, tardiores ad moriendum fieri : invitum relinquas macellum, in qua nihil reliquidit. Mortem times ; at quomodo illum in media obsecratione conteraris ? Vivere vis : acis enim ? Mori times : quid porro ? Ista villa non mors est ? Censur quam illum transierantem per Latinum viam unus ex custodiis agmine, demissa neque in pectus vetere barba, rogaret mortem : « Nunc enim, inquit, vivis ? » Hoc ista respondendum est, quibus succursura mors est : « Mori times ? nunc enim vivis ? » — Sed ego, inquit, vivere vult, qui multa honeste facia : irritum reliquo officia vitæ, quibus fideliter et industrie fungor. — Quid ? tu nevis unum esse ex vitæ officiis, et mori ? Nullum officium relinquis ; non enim certus un-

merus, quem debeat explere, finitur. Nulla vita est non brevis : nam si ad naturam rerum respiceris, etiam Nésior et Statilia brevis est, quam inscribi monumentis non jussit annis se nonaginta novem vixisse. Vides aniculum gloriari senectute longa : quis illum ferre potuisset, si confignas centesimum implere ? Quomodo fabula, sic vita : non, quam diu, sed quam bene acta sit, refert. Nihil ad rem pertinet, quæ hoc desinas. Quotumque viles, desine : tantum bonum clausulum impone ! Vale.

## EPISTOLA LXXVIII.

NON TIMENDUS ESSE MORBUS.

Vexari te distillationibus crebris ac febriculis, quæ longas distillationes et in consuetudinem adductas sequuntur, eo molestius mihi est, quia expertus sum hoc genus valetudinis ; quod inter initia contempsit. Poterat adhuc adolescentia injurias ferre, et se adversus morbos contumaciter gerere ; deinde succubui, et eo perditus sum, ut ipse distillarem, ad summam maciem deductus. Sæpe impetum cepi abrupte de vitæ ; patria me indulgentissimi senectus retinuit. Cogitari enim, non quam fortiter

de vouloir mourir. Cela me fit résoudre à consentir de rester encore dans le monde; car il faut quelquefois du courage pour une pareille résolution. Je vous ferai connaître ce qui me soulagea, après vous avoir dit que les pensées dont je m'entretenais me servirent de médecine; n'y ayant rien de plus certain que les exercices honnêtes tiennent lieu de remèdes, et que ce qui fortifie l'esprit est utile au corps. Ce fut donc l'étude qui me guérit, et je reeids grâces à la philosophie de m'avoir rétabli en santé; je lui suis redevable de la vie. Mes amis contribuèrent aussi beaucoup à ma guérison, par leurs consolations, leurs assiduités et leurs entretiens. Il faut que vous le sachiez, mon cher Lucile, qu'il n'y a rien qui soulage tant un malade, et qui lui ôte si aisément les pensées et l'appréhension de la mort, que les visites et les assistances de ses amis. Je m'imaginai que je ne mourrais pas, puisque je les laissais encore en vie; que si je ne vivais plus dans leur compagnie, je vivrais au moins dans leur souvenir; quo je ne rendrais pas l'esprit, mais que je le déposerais seulement entre leurs mains. Cela me fit résoudre de m'aider et de prendre patience; car on est bien malheureux lorsque, ayant quitté la pensée de mourir, on ne saurait encore prendre la résolution de vivre.

Usez donc de ces remèdes; puis votre médecin réglera vos promenades et vos exercices. Il vous dira qu'il ne faut pas demeurer sans rien faire, quoique la maladie vous jette dans cette inclination; qu'il faut lire tout haut pour exercer votre respiration, qu'il n'est pas libre; qu'il faut vous

faire porter sur l'eau, afin d'agiter doucement votre corps. Il ordonnera de quelles viandes vous mangerez; quand il vous faudra boire du vin, afin de rappeler vos forces; quand il faudra le quitter, de peur qu'il n'irrite votre toux. Pour moi, je n'ai qu'un remède à vous donner, qui servira pour votre maladie présente, et pour tous les maux qui vous pourront attaquer durant le cours de votre vie. Méprisez la mort, il n'y a pas de tristesse quand nous n'avons plus de crainte.

Nous trouvons dans les maladies trois choses fâcheuses, l'appréhension de la mort, les douleurs du corps, et la suspension de tous les plaisirs. Nous avons assez parlé de la mort. Je n'en veux plus rien dire, sinon que ce n'est pas la maladie qui nous fait peur, c'est la nature. On a vu des gens dont la mort a été retardée parce qu'ils étaient malades, et qui se sont sauvés parce qu'on pensait qu'ils allaient mourir. Vous mourrez par la raison que vous vivez, et non parce que vous êtes malade. Pour être guéri, en serez-vous quitte? Vous aurez bien échappé la maladie, mais non pas la mort. Venons à la seconde incommodité. La maladie a de grandes douleurs; oui; mais elle a de bons intervalles qui les adoucisissent; car, quand la douleur est parvenue à l'extrémité, elle est à sa fin. L'on ne peut souffrir beaucoup, et souffrir longtemps; la nature, qui est indulgente, a eu soin que la douleur fût courte, ou facile à supporter. Les plus grandes douleurs s'attachent aux parties du corps les plus maigres; d'où vient que les nerfs, les jointures, et tout ce qui est moins charnu souffre extraordinairement, lorsque

ego mori possem, sed quam ille fortiter desiderare non posset. Itaque imperavi mihi ut viverem; aliquando enim et vivere, fortiter facere est. Quam mihi tunc fuerint solatio dicam, si prins hoc dixerò, hæc hæc, quibus sequebatur, medicinarum vinum bibulae. In remedium cedunt honesta solatia: et, quicquid animum erexit, etiam corpori prodest. Studia mihi nostra salutis fuerunt: Philosophia acceptum fero, quod surrexit, quod convalescit; illi vinum debeo, et mihi illi minus debito. Multum mihi contulerunt ad bonam valetudinem amici, quorum adhortationibus, vigilis, sermionibus allevabar. Nihil æque, Lucili, viderem optime, ægrum felicit æque adjuvat, quam amicorum affectus; nihil æque expectationem mortis ac metum subripit. Non iudicabam me, quum illos superstitibus relinquere, mori putabam, inquam, me viturum, non cum illis, sed per illos; non effundere spiritum mihi videbar, sed tradere. Hæc mihi dederunt voluntatem adjuvandi me, et patiendi omne tormentum; utique miserissimum est, quum animum moriendi proiecimus, non habere vivendi.

Ad hæc ergo remedia te confer! Medici tibi, quantum ambulas, quantum exercitaris, monstrabit; ne indulgeas otio, ad quod vergit inertis valetudo; ut legna cla-

rios, et spiritum, cuius iter ac receptaculum laborat, exerceas; ut naviges, et viscera molli jactatione contendas; quibus cibis utaris; vinum quando virium causa adtoces, quando intermissis, ne irrisit et asperet iussim. Ego tibi illud precipio, quod non tantum hujus morbi, sed totius vitæ remedium est: contemne mortem! Nihil triste est, quum hæc motum effugimus.

Tria hæc in omni morbo gravis sunt: metus mortis, dolor corporis, intermissio voluntatum. De motu satis dictum est: hoc animum oleum, non morbi hanc esse, sed naturæ metum. Multorum moribus distulit morbus; et salutis illis fuit videri perire. Morieris, non quia ægrotas, sed quia vivis. Ita le res et sensus nunciet; quum convalescis, non morietur, sed valetudinem effugias. Ad illud nunc proprium incommodum revertamur. Magnos cruciatos habet morbus. Sed hos tolerabiles intervallos faciunt; nam summi doloris latentis invenit finem. Nemo potest valde dolere et diu; sine nos amantissima nostri natura disposuit, ut du oreum aut tolerabilem, aut brevem faceret. Maximi dolores in macerissimis consistunt corpora parvulus; nervi, articuli, et, quicquid aliud esse est, acerrime sensit, quum in arcto vitæ concepti. Sed cito hæc partes obdormescunt, et ipso dolore sensum dolo-

l'humeur vicieuse s'y est une fois renfermée. Mais ces parties-là sont bientôt engourdies, et perdent le sentiment de la douleur, par l'excès de la douleur même; soit que les esprits, ne trouvant plus de passage, s'altèrent et n'aient plus cette vigueur qui donne le sentiment, ou que l'humeur corrompue, n'ayant point de voie pour se décharger, s'étouffe elle-même, et rende insensibles les parties qu'elle a occupées. C'est la raison pourquoi les gouttes des pieds et des mains, et les douleurs des vertèbres s'apaisent, lorsque les parties qui étaient travaillées sont endormies. De tous ces maux, il n'y a que les premières pointes qui nous tourmentent; mais elles s'émoussent par la durée, et se terminent par un engourdissement. La douleur des dents, des yeux et des oreilles, aussi bien que celle de la tête, est la plus grande qui soit, parce qu'elle se forme en des parties qui sont fort étroites; mais, plus elle est violente, plus tôt aussi change-t-elle, dégénérant en stupeur. Ainsi, l'on a cette consolation dans les douleurs extrêmes, qu'elles deviennent insensibles lorsqu'elles sont trop sensibles.

Mais le désavantage qu'ont les ignorants dans leurs incommodités, c'est qu'ils sont trop attachés à leur corps, et ne sont pas accoutumés à chercher leur satisfaction dans leur esprit; au lieu qu'un homme sage et prudent sait détacher son esprit de son corps, et converse le plus souvent avec cette partie divine, n'ayant de commerce avec l'autre qui est inférieure, et qui se plaint sans cesse, qu'autant que la nécessité le requiert. — Mais il est fâcheux, direz-vous, d'être privé de ses plaisirs ordinaires, de s'abstenir de boire et de manger, quand on a faim et quand on a soif. — Cela,

d'abord, nous est difficile, je l'avoue; mais, dans la suite, nous avons du dégoût pour les mêmes choses qui nous causaient de l'avidité, les parties qui l'excitaient venant à s'affaiblir et à s'abattre. De là vient qu'on ne peut souffrir ce que l'on désirait auparavant, et que l'on perd enfin toute sorte d'appétits. Or il n'est point fâcheux d'être privé d'une chose que l'on ne désire plus. D'ailleurs, il est certain qu'il n'y a point de douleur sans intermission, ou sans rémission, et que l'on ne puisse prévenir ou arrêter par quelques remèdes. Car tous les maux, et principalement ceux qui nous sont familiers, ont des signes avant-coureurs de leur venue. Vous les supporterez aisément si vous ne vous souciez point de ce qui en pourra arriver. Donnez-vous de garde de les rendre plus cuisants par des plaintes superflues. La douleur ne sera pas grande, pourvu que l'opinion n'y ajoute point. Au contraire, si vous prenez courage, et que vous disiez en vous-même: Ce n'est rien, ou, en tout cas: C'est bien peu de chose, ayez patience; elle cessera bientôt. Vous l'adouciriez même en vous figurant qu'elle est douce à supporter.

Toutes choses dépendent de l'opinion. Elle mesure non-seulement l'ambition, mais encore le luxe et l'avarice. C'est elle aussi qui mesure nos afflictions; car nous ne sommes misérables qu'autant que nous le croyons être. Au reste, il faut nous défaire de ces plaintes frivoles des douleurs qui sont passées, et de ces paroles si ordinaires: « Jamais personne ne fut si mal; quels tourments et quels maux n'ai-je point soufferts! Personne ne croyait que j'en pusse relever; combien de fois n'ai-je été pleuré de mes proches et abandonné des médecins! Ceux qui sont à la torture n'endurent

ris amittunt; sive quia spiritus, naturâ prohibitus cursu et mutatus in pejus, vim suam, quam riget admonetque nos, perdit; sive quia corruptus humor, quem desit habere quo cohaeret, ipse se elidit; et si his, quae minus implet, excutit sensum. Sic podagra et ehiragra, et omnis vertebrae dolor nervineumque, interquiescit, quum illa, quae torquebat, hebetat: omnium istorum prima verminatio verat, impetus mox exstinguitur; et finis dolendi est, obtorpuit. Dentium, oculorum, aurium dolor ubi hoc ipsum acutissimus est, quod inter angusta corporis nascitur: non minus, melioremque, quam capitis ipsius: sed si incutitur est, lo alienationem soporemque convertitur. Hoc itaque solatium vasti doloris est, quod necesse est desinas illum sentire, si nimis cessaveris. Nihil autem est, quod imperitis in veratione corporis nate habet: non asseverant animo esse intenti; multum illis cum corpore fuit. Ideo vir magnus ne prodens animum deducta corpore, et multum cum meliore et divina parte versaret; cum hoc quærens ac fragili, quantum necesse est. — Sed molestum est, inquit, carere assuetis voluptatibus, abstinere cibo, sibi, dormire! — Hæc prima

abstinencia gravis sunt; deinde cupiditas relinqueret, ipsa, per quam cupimus, fatigatis ac deficientibus. Inde morosus est stomachus; inde, quorum fuit aviditas, odium est; desideria ipsa moriuntur. Non est animi acerbum carere eo, quod cupere desideras. Adhuc, quod nullus non intermittebat dolor, aut carere remittitur. Adhuc, quod licet et cavere venturum, et abstinere imminenti remedia; nullus enim non signa præmittit, utique qui ex solito revertitur. Tolerabilis est morbi patientia, si contemperis id quod extremum minatur.

Noti mala tua facere tibi ipsi graviore, et le querelis onerare. Levis est dolor, si nihil illi opinio adiecerit: contra, si exhortari te operis, ac dicere: Nihil est; aut certe: Exiguum est; durescis! Jam desinet: levem illum, dum putas, facies. Omnia ex opinione suspensa sunt; non ambitio tantum aliam respicit, et insuria, et avaritia; ad opinionem dolemus. Tu miser est quisque, quam credidit. Detrahendas præteritorum dolorum questiones puto, et illa verba: « Nulli anquam fuit pejus. Quos cruciatus, quanta mala peristi! nemo me surrectorum putavit. Quoties deploratus sum a meo, quo-

point tant de mal. » Je veux que tout cela soit vrai, mais il n'est plus. A quoi sert de ramener les maux qui sont passés, et de vouloir être misérable parce que vous l'avez été ? Il n'y a personne qui soit fidèle à soi-même dans cette rencontre, et qui ne fasse son mal plus grand qu'il n'est. Le récit même que l'on en fait donne quelque plaisir ; car il est naturel de se réjoindre de la fin de sa douleur. Il faut donc retrancher ces deux choses : la crainte de l'avenir et le souvenir des maux passés ; celui-ci ne nous touche plus, l'autre ne nous touche pas encore. Lorsqu'un homme se trouvera engagé dans la peine et les difficultés, qu'il dise :

Endurera tous ces maux ; peut-être à l'avenir  
Nous sera-t-il bien doux de nous en souvenir !

Qu'il emploie tout son courage pour combattre la douleur. Il sera vaincu, s'il se relâche ; mais il vaincra s'il se raidit. C'est ce que font la plupart des gens en ce temps-ci ; ils attirent sur eux la ruine qu'ils devraient arrêter. Car, si vous y prenez garde, un fardeau qui penche et qui pousse, si vous voulez à vous retirer, vous suivra et vous accablera ; mais si vous tenez ferme et que vous résistiez, vous le repousserez. Voyez combien de coups les athlètes s'accoutument à recevoir sur le visage et sur le reste du corps pour le seul désir de la gloire. Ils souffrent toutes ces choses, non à cause qu'ils combattent, mais afin qu'ils sachent combattre ; l'exercice même leur est un tourment. Tâchons donc de surmonter aussi toute sorte de difficultés ; notre récompense ne sera point une couronne, une palme, ni une trompette qui fera faire silence pour ouïr les éloges qui nous seront

donnés ; mais ce sera la vertu, la constance, et une tranquillité d'esprit qui durera toujours, si nous pouvons une fois terrasser la fortune. Oui, mais je sens une grande douleur. — Comment ne la sentiriez-vous pas, puisque vous n'avez pas le courage de la supporter ? La douleur fait comme l'ennemi dans la guerre ; elle accable ceux qui lui cèdent et ne se défendent pas. — Mais, direz-vous, elle est bien pesante. — Quel sommes-nous forts afin de ne porter que des choses qui soient légères ? Qu'aimez-vous mieux, ou que la maladie soit longue, ou qu'elle soit violente et courte ? Si elle est longue, elle aura des intervalles qui vous donneront loisir de vous refaire, et, après un long temps, elle sera forcée de vous quitter ; si elle est courte, il arrivera l'une ou l'autre de ces deux choses, vous verrez bientôt sa fin ou la vôtre. Qu'importe si c'est elle ou moi qui s'en aille, puisque d'une manière ou d'une autre je ne sentirai plus de mal ? Il sera bon aussi de se détacher de la douleur, et de divertir son esprit à d'autres pensées. Faites réflexion sur ce que vous avez fait de bon et de vertueux durant votre vie, considérez-en les plus belles parties. Que votre mémoire rappelle ces grandes actions que vous avez autrefois admirées ; les hommes généreux qui ont triomphé de la douleur ne manqueront pas de se présenter à vous. Vous verrez celui-là qui ne discontinuait point de lire tandis qu'on lui coupait les veines des jambes, et cet autre encore, qui ne s'empêcha point de rire, quoique le bourreau, s'en étant irrité, reudit son supplice plus cruel.

Quoi donc ! si l'on a vaincu la douleur en riant,

ties a medicis relictus ! In equitum imposui non sic distraherentur. » Elismi sunt vera ista, transierunt. Quid juvat præteritos dolores refractare, et miserum esse, quia fueris ? Quid, quod nemo non multum malis suis adjicit, et sibi ipse mentitur ? Deinde, quod acerbum fuit, retulisse incundum est : naturale est malis sui fine gaudere. Circumcidenda ergo duo sunt, et futuri timor, et veteris incommodi memoria : hoc ad me jam non pertinet, illud nudum. In ipsis positus difficultatibus dicat :

..... Forsam et hæc olim meminisse juvabit !

Toto contra illius pugnet animo : vincetur, si cesserit ; vincet, si se contra dolorem suum intenderit. Nunc hoc perique faciunt, utrumque in se ruinam, cui obstandum est. Istud, quod permittit, qui d'impedit, quod urget, si subducere le coperit, sequetur, et gravis incumbet ; si contra steteris, et ubi volueris, repellitur. Athleta quantum plagarum ore, quantum toto corpore excipiant ! ferunt tamen omne tormentum, gloria cupiditate ; nec tantum, quia pugnant, ista patiuntur, sed ut pugnent : exercitatio ipsa tormentum est. Nos quoque evincimus omnia, quorum præmium non corona, nec palmas est, nec tubicen prædicationi nominis nostri silicium faciens ;

sed virtus, et firmitas animi, et pax in cæterum paria, si semel in aliquo certamine debellata fortuna est.

Dolorem gravem sentio ! — Quid ergo ? non sentis, si illum malebriter tuleris ? Quomodo modum perniciosis est hostis fugientibus, sic omne fortitum incommodum magis instat cedenti et avaro. — Sed grave est ! — Quid ? non ad hoc fortis sumus, ut levia portemus ? Utrum via longum esse morbum, an correctum et brevis ? Si longus est, habet intercedendum, dat relaxationi locum ; multum temporis dumtaxat : necesse est ut exurgat et desinat. Brevis morbus ac præceptis alteritum faciet, aut exstinguetur, aut exstinguet. Quod autem interest, non sit, an non sim ? In utroque finis dolendi est. Utroque proderit, ad alias cogitationes avertere animum, et a dolore discedere. Cogita, quid honeste, quid fortiter feceris ; bonas partes iterum ipse tracta : memoriam in ea, que maxime miratus es, sparge. Tunc tibi fortissimus quisque, et victor doloris, occurrat : ille, qui, dum varices et uerandas præberet, legere librum perseveravit ; ille, qui non desit videre, quum, hoc ipsis irati, tortores omnia instrumentis crudelitatis experientur. Non vincetur dolor ratione, qui victus est riu ? Quidquid vis nunc licet dicas, distillationis, et vin coquantur : insulis ege-

ne pourra-t-on pas la vaincre en raisonnant ? Dites maintenant tout ce qu'il vous plaira de vos fluxions, de cette toux continuelle qui vous fait jeter le sang, de la fièvre et de la soif qui vous brûlent les entrailles, des gouttes qui vous disloquent les jointures et qui vous tordent les membres : ce n'est rien au prix de la flamme, de la gêne, des lames ardentes, et de tout ce qu'on applique sur les plaies quand elles sont enflées, pour en renouveler la douleur. Cependant il s'est trouvé des gens qui ont souffert tout cela sans se plaindre ; mais, bien plus, sans demander un moment de relâche, sans vouloir répondre au juge qui les interrogeait, et de plus encore, qui en ont ri de bon cœur. Après cela, n'aurez-vous pas la force de vous moquer de la douleur ?

Mais, direz-vous, ma maladie m'empêche de faire quoi que ce soit, et me rend incapable de toutes mes fonctions. — Votre maladie est dans le corps, et non pas dans l'esprit ; elle pourrait bien incommoder les jambes d'un voyageur, et les mains d'un artisan ; mais, si vous avez accoutumé de vous servir de votre esprit, vous donnerez conseil, vous enseignerez, vous écouterez, vous apprendrez, vous ferez des questions, vous rappellerez vos idées. Pensez-vous ne rien faire quand vous prenez patience dans votre mal ? Vous faites voir qu'on le peut vaincre, ou du moins qu'on le peut supporter. La vertu, je vous assure, ne laisse pas d'agir, quoique couchée sur un grabat : ce n'est pas seulement dans les armes et dans un combat que l'on juge d'un courage vigoureux et intrépide ; on le reconnaît encore à la manière des habits. Vous avez de quoi vous occuper : lutez avec la maladie ; si elle n'emporte rien, si vous ne lui accordez rien mal à propos, vous donnerez une preuve illustre de

vos constance. — Oh que ce serait une belle occasion d'acquiescer de la gloire, si l'on venait regarder de près ce que nous faisons lorsque nous sommes malades ! — Soyez vous-même votre censeur, donnez-vous la louange que vous aurez méritée.

Outre cela, il y a deux sortes de plaisirs. Je sais bien que la maladie empêche ceux du corps, mais elle ne les ôte pas entièrement ; au contraire, pour en parler sagement, elle les excite. Il y a plus de plaisir à boire quand on a bien soif, et à manger lorsque l'on est affamé. On prend avec une plus grande avidité tout ce que l'on trouve après une longue abstinence. Quant aux plaisirs de l'esprit, qui certainement sont plus grands et plus solides que ceux du corps, il n'y a point de médecin qui les défende à un malade. Quiconque les suit et les sait goûter ne s'arrête point au chatoillement des sens. Le pauvre malade ! Pourquoi ? Parce qu'il ne boit point à la neige ; parce qu'il ne rafraîchit point de nouveau le vin qui est dans son verre, en rompant de la glace par-dessus ; parce qu'on n'ouvre point sur sa table des huîtres de Lucrin fraîchement venues, et qu'au temps de son souper on n'entend point un bruit confus d'officiers de cuisine qui servent les ragoûts avec les réchauds ; car, de peur que la viande ne se refroidisse, et que le palais, qui s'est enduré par la débâche, que la trouve pas assez chaude, le luxe s'est avisé de cette invention, que la cuisine doit suivre la table. Le pauvre malade ! Il ne mangera qu'autant qu'il pourra digérer, il ne verra point un sanglier étendu devant lui, que l'on rebute désormais comme une viande trop commune. On ne lui présentera point dans un bassin des estomacs de perdrix et d'autres oiseaux, que l'on ne sert point entiers de peur de

rentem viscerum partes, et febrem præcordia ipsa torrentem, et sitim, et artus in diversum articulis exarantibus larios ; plus est flamma, et equuleus, et lamina, et vulneribus ipsis intumescentibus, quod illa renovaret et alius urgeret, ferrum impressum. Luter hæc tamen atque non gemit : parum est ; non rogavit : parum est ; non respondit : parum est ; rixit, et quidem et animo. Vis la post hæc dolorem deridere ?

Sed nihil, inquit, agere sinit morbus, qui me amulibus absumit afflictis. — Corpus tantum taletudo lenet, non et animus. L'aque cursoris mortuus pedes, tutoris ac fœbri manus impedit. Si animus tibi esse in uno solet, san-dēbis, doerbis, audies, discas, quæres, recordaberis. Quid porro ? nihil agere te credis, si temperans æger sis ? Ostendes, morbum posse supersari, vel certe sustineri. Est, mihi crede, virtus etiam in lectulo locus. Non tantum arma et acies dant argumenta alicui animi indomiti-tique terroribus ; et in violentia vir fortis apparet. Hæbes quod agas : bene lecture cum morbo : si nihil te eogerit, si nihil exoraverit, invigine prodia exemplum.

— O quam magna erat glorie materia, si spectaremur ægri ! — Ipse te specta ; ipse te lauda !

Præterea dum sunt genera voluptatum : corporales morbus inhibet, non tamen tollit ; imo, si verum aestimes, incitat. Magis juvat bibere sitientem ; gratior est esurienti cibis ; quidquid ex abstinentia contigit, avidius excipitur. Illis vero animi voluptates, quæ majores certioresque sunt, non medicus ægro negat ; hæc quinquat sequitur et bene intelligit, omnia sensuum blandimenta continent. O infelicem ægrum ! Quare ? quia non vino nivem diluit ; quia non rigorem potationis suæ, quem capaci scypho miscuit, renovat fracta insuper glacie ; quia non ostres illi Lucrini in ipsa mensa aperit ; quia non elrica exentianem ejus tumultus coquorum est, ipsos enim obsonis focos transferentium. Hoc enim jam luxuria commenta est : ne quis intepescat cibis, ne quid paleo jam calloso parum ferreat, eorum culina prosequatur. O infelicem ægrum ! Edet quantum coquoque ; non jacebit in conspectu sper, ut villa caro, a mensa relegata ; nec in repositorio ejus pectora avium (totas enim videre fas-

dinner du dégoût. Quel mal lui fait-on ? Il soupèra comme un malade, afin de souper après comme un homme qui se porto bien. Enfin, nous nous accoutumerons facilement aux bouillottes, à l'eau chaude et à tout ce qui paraît insupportable aux délicats et à ceux qui sont plus malades d'esprit que de corps, pourvu que nous n'ayons plus d'aversion pour la mort.

Nous n'en aurons plus, en effet, si nous connaissons quelle est la fin des gens de bien et quelle est celle des méchants. Par ce moyen, nous n'aurons plus d'ennui de la vie, ni de crainte de la mort. Car la vie ne saurait déplaire à un homme qui s'occupe en la contemplation de tant de choses si belles et si hautes, mais bien à celui qui languit dans la fainéantise. Si nous examinons la nature de toutes choses, la vérité nous tiendra toujours en haleine, car il n'y a que l'erreur et le mensonge qui donnent enfin du dégoût. Au contraire, si la mort vient, si elle nous appelle, quoique ce soit avant le temps, et qu'elle nous arrête au milieu du chemin, le profit que nous avions à faire est fait il y a longtemps. Nous connaissons la plus grande partie de la nature, nous savons que la longueur du temps ne fait point croître la vertu, et que l'on trouve toujours la vie trop courte lorsqu'on la mesure par les faux plaisirs qui sont infinis et sans bornes. Consolerez-vous par toutes ces pensées, dans l'espérance que, tandis que nous nous écrirons, il se présentera quelque occasion de nous revoir. Ce ne sera pas pour si peu de temps, que nous ne le rendions assez long par l'adresse d'en savoir bien user. Car, comme dit Posidonius, une journée d'un homme savant a plus d'étendue

que toute la vie d'un ignorant. Cependant demeurerez ferme dans cette résolution de ne point céder aux disgrâces, et de ne pas vous fier aux faveurs de la fortune. Représentez-vous tous ses changements et tous ses caprices, comme si elle devait faire à votre égard tout ce qui est en son pouvoir ; car ce qui a été longtemps attendu trouble moins quand il arrive.

## ÉPIÔTE LXXIX.

Il prie son ami, qui était en Sicile, d'aller voir le mont Gibel, et de faire la description de cette fameuse montagne. — Que la gloire qui est l'ombre de la vertu accompagne les gens de mérite durant leur vie, ou les suit après leur mort.

J'attends de vos lettres pour savoir ce que vous avez vu de nouveau en faisant le tour de la Sicile, et particulièrement ce qu'il y a de plus certain touchant la Charybde ; car je sais fort bien que Scylla est un rocher que ceux qui vont en mer n'appréhendent pas beaucoup. Pour la Charybde, je serais bien aise que l'on me dit si elle a du rapport avec tous les contes que l'on en fait. Si vous y avez pris garde (comme la chose le mérite bien) ; dites-nous si c'est de tout vent, ou d'un seul, que procède le tournolement de ses eaux ; s'il est vrai que ce qu'il engloutit, après avoir été porté bien loin sous les flots, se retrouve enfin sur le rivage auprès de Taormino. Si vous me rendez bon compte de tout cela, j'oserai bien vous supplier de vouloir, pour l'amour de moi, visiter le mont Gibel, que l'on dit qui se consume et s'abaisse petit à petit, à cause que les matelots le découvraient autrefois de plus loin qu'ils ne font à pré-

tidium est) congesta ponentur? Quid tibi mali factum est? carnabis tanquam ager, imo aliquando tanquam sanus.

Sed omnia ista facile perferemus, sorbitionem, aquam calidam, et quidquid aliud intolerabile videtur delicatis et luxu fluentibus, magisque animo quam corpore turbidis: tantum mortem desinamus horrere. Desinamus autem, si fines bonorum ac malorum cognoverimus; ita demum nec vita tadin erit, nec mors timori. Vitam enim occupare saltem non potest, tot res variae, magnae, divinae percipi-entem: in odium illam sui adducere solet iners otium. Rerum naturam peragranti nunquam in fastidium veritas venit; faba siliabant. Rursus, si mors accedit et vocat, licet immaturum sit, licet medium praecidet artem, perceptus longissime fructus est: cogitatio est illi ex magna parte naturae; scilicet tempore hostia non crescere. His necesse est videri omnia vitam brevem, qui illam voluptatibus vanis, et haec infinitis, metimur.

Hic te cogitationibus recrea, et interim epistolis nostris vaca. Veniet aliquod tempus, quod nos iterum jungat ac misceat: quantumlibet sit illud, longum fiet scientia utendi. Nam, ut Posidonius ait, « unus dies ho-

minum eruditorem plus potest, quam imperitis longissima aetas. » Interim hoc tene, hoc morda: adversis non succumbere, letis non credere, omnia fortunae licentiam in oculis habere, tanquam, quidquid potest facere, factum sit. Quidquid expectatum est diu, levius accedit. Vale.

## EPISTOLA LXXIX.

DE CHARYBDE, SCYLLA ET ETNA. — SAPIENTES INTER DE PARES ESSE.

Exspecto epistolas tuas, quibus Indici nihil, etreum-itus Scyllae totius quid tibi novi ostenderit, et omnia de ipsa Charybdi certiora. Nam Scyllam sanum esse, et quidem non terribile navigantibus, optime scio; Charybdis autem respondet fabulis, perferri mihi desidero. Et, si forte observaveris (aliquid est autem, quod observas), fore nos certiores, utrum uno tantum ventu agatur id vortices, an omnis tempestas aequa mare illud commoveat; etiam verum sit, quidquid ibi freti turbine arreptum est, per multa millia trahi conditum, et elica Tanramenitum litus emergere. Si hae mihi perscripseris, tunc tibi audebo mandare, ut in honorem meum etiam quonque ascendas; quam consumi, et sensim subsidere, ex

sent. Cela peut procéder non pas de l'abaissement de cette montagne, mais plutôt de la diminution du feu, qui, s'élevant avec moins de violence et d'étendue, la fumée aussi, qui n'est plus si grosse, ne paraît pas si fort durant le jour. L'un et l'autre me semble assez croyable, et qu'une montagne qui est incessamment dévorée par les flammes diminue chaque jour, et qu'un feu qui ne s'est pas allumé de soi-même, mais qui s'est éteint dans quelque abîme souterrain, tirant sa nourriture d'ailleurs que de la montagne, qui ne lui fournit que le passage, ne demeure pas toujours en même état.

En Lycie, il y a un quartier fort connu, que les habitants du pays appellent Éphestion. La terre y est percée en plusieurs endroits, et environnée d'un feu qui ne fait point de mal; aussi les champs y sont fleuris et pleins d'herbes, parce que les flammes n'ont qu'une fleur faible qui éclaire et ne brûle point. Mais réservons cela pour en raisonner, lorsque vous m'aurez fait savoir combien l'ouverture de la montagne est éloignée de ces neiges qui ne craignent point le voisinage du feu, et que l'été même ne saurait fondre. Vous ne devez pas m'imputer la peine que vous aurez dans cette occasion, car je suis sûr que vous l'auriez prise de vous-même pour satisfaire votre curiosité, et pour nous donner la description de cette montagne si fameuse par les écrits de tous les poëtes, puisque Virgile, qui semblait avoir épuisé cette matière, n'a pu empêcher qu'Osïde ne l'ait encore traitée, et qu'après ces deux grands hommes, Severus Cornelius a bien osé dire ce qu'il en pensait. Ils y

ont tous assez bien réussi; et les premiers, à mon avis, bien loin d'avoir retranché, ont plutôt fait connaître aux autres ce qui s'en pouvait dire; car il y a grande différence de travailler sur un sujet achevé, ou sur un autre qui n'est qu'ébauché; celui-ci s'étend tous les jours, les premières inventions n'empêchent point les dernières; en outre, la rondition de ceux qui viennent les derniers est plus avantageuse, ils trouvent les paroles toutes prêtes, lesquelles, si on les changeait, donneraient assurément des idées toutes nouvelles. Ils ont droit de s'en servir parce qu'elles sont devenues publiques, et les jurisconsultes tiennent que ce qui est public ne peut passer en propriété par aucune possession.

Où je ne vous connais pas, ou le mont Gibel vous fait venir l'eau à la bouche. Vous avez envie d'en dire quelque chose de bien fort, et qui ne le cédera point à ce que les autres en ont ci-devant écrit. Je sais que votre modestie ne s'en promet pas davantage, et que vous avez tant de vénération pour les anciens, que vous affaibliriez volontiers les forces de votre esprit, de crainte de les surpasser. La sagesse, entre autres choses, a cela de bon, que personne ne peut être devancé par un autre, sinon durant le chemin. Quand l'un est venu jusqu'au bout, tout est égal : on ne saurait plus croître; un demeure fixe. Le soleil devient-il plus grand? La lune allonge-t-elle sa carrière? La mer n'augmente pas; le monde va toujours d'un même train; les choses qui sont venues au point de leur grandeur ne haussent plus. Tous ceux qui se trouveront sages se trouveront égaux et sem-

hoc colligunt quidam, quod aliquando longius navigantibus solebat ostendi. Possit hoc accidere, non quin montis altitudo descendit, sed quia ignis evanuit et minus vehemens se largus effertur; ob eandem causam fumus quoque per diem signatur. Neutrum autem incredibile est, nec montem, qui devoretur quotidie, minus, nec ignem non manere eundem : qui non ipse ex se est, sed in aliquo inferno valle conceptus exarsit, et illis pascitur; in ipso montis non alimentum habet, sed viam. In Lycia regio notissima est, Hephestion incolæ vocant, foratum pluribus locis solum, quod sine ullo nascentium damno ignis luminis circumit. La-titanea regio est, et herbida, nil flammis adhaerentibus, sed tantum vi remissa ac languida; refulsit; catibus.

Sed reservemus ista, tunc quaesitur, quum in mibi scripseris, quantum ab ipso ore montis nives abint, quum ne restas quidem solent, adeo tuta sunt ab igne vicinis. Non est autem quod istam curam imputes mihi : morbo enim tuo dalarus cras, etiam si nemo quidem mandaret tibi, donec Nummum describis in tuo carmine : nec pulcr obstat ne hunc solennem omnibus poësis locum attigas; quum quoniam Ovidius tractaret, nihil obstitit quod jam Virgilius impleverat : ne Severum quidem Cornelium uterque deterruit. Omnibus præterea feliciter hic locus

se dedit; et qui præcesserant, non præcipuisse mihi videtur que dici poterant, sed aperuisse. Sed multum interest, utrum ad consumptam materiam, an ad subsistentem accedas; crescit in dies, et interituri inventi non obstant. Præterea, conditio optima est ultimi; parata verba invenit, que aliter instructi novam faciem habent; nec illis manus injicit, longumq; alienis, sunt enim publica : jurisconsulti negant, quidquam publicum usucapit. Aut ego te non novi, aut Aïnos tibi saltem movet. Jam quæ grande aliquid, et per prioribus, scribere. Plus enim sperare modestia tibi non permittit; quæ tanta tu te est, ut videaris mihi retracturus ingenii tui vires, si vincendi periculum sit : Intra tibi priorem reverentem est.

Inter cætera, que habet hinc septuaginta : neque ab aëtere potest vinci, nisi dum accenditur; quum ad summum pervenerit, paria sunt; non est incrementum locus; statum. Numquid tui magnitudini sue edicet? namquid ultra, quam solet, lux procedit? maris non crescent; mundus eundem habitum ac modum servat. Exultare se, quæ justam magnitudinem implere, non possunt. Quicumque fuerint sapientes, paræ crunt et æquales; habebit unusquisque ex his propria dotes; alius erit affabilior, alius expeditior, alius promptior in eloquendo, alius facundior : illud, de quo agitur, quod beatum facit, æquale



hâbles. Ce n'est pas que chacun d'eux ne puisse avoir quelque talent particulier; l'un sera plus agissant, l'autre plus affable; l'un aura plus de facilité de s'exprimer, l'autre sera plus éloquent; mais le principal avantage qui rend l'homme heureux sera égal en tous. Je ne sais si votre Éton peut déchoir et se ruiner, ni si l'activité d'un feu continuel peut consumer le haut de cette monisgue que l'on découvre de si loin dans la mer; mais je sais fort bien qu'il n'y a ni feu ni ruine qui puisse abaisser la vertu. C'est la seule de toutes les grandeurs qui ne peut avancer ni reculer; elle demeure toujours en état comme celle des choses célestes.

Tâchons donc de l'acquérir; nous avons déjà beaucoup fait; toutefois, à dire le vrai, nous avons fait peu de chose, car ce n'est pas être bon que de l'être seulement plus que les méchants. Y aurait-il sujet de se glorifier d'avoir de bons yeux pour apercevoir une lueur trouble, et pour entrevoir le jour parmi des brouillards épais? Car, quoique l'on se contentât d'être hors des ténèbres, on ne jouirait pas encore du plaisir de la clarté. Notre âme aura sujet de se réjouir, lorsqu'étant sortie de ces ténèbres où elle est enveloppée, elle verra toutes choses, non plus au travers d'un voile, mais au grand jour et à découvert; et lorsqu'étant retournée en sa patrie, elle aura repris la place qui lui appartient par la condition de sa naissance. Son origine l'appelle en haut; mais elle y montera avant que de sortir de cette prison, pourvu qu'elle se décharge des vices, et que, devenue pure et légère, elle s'élève à la contemplation des choses divines. C'est ce que nous avons à faire, mon cher Lucile; c'est à quoi nous devons employer toutes

nos forces. Quand peu de gens le sauraient, quand même personne n'en verrait rien, la gloire, qui est attachée à la vertu, comme si elle était son ombre, nous accompagnera malgré que nous en ayons. Mais comme notre ombre marche tantôt devant nous et tantôt derrière, de même la gloire nous devance quelquefois, quelquefois elle nous suit, et se rend d'autant plus grande qu'elle est tardive, parce que l'envie s'est retirée et ne fait plus d'opposition à sa lumière.

Combien de temps Démocrite a-t-il passé pour un fou? La réputation de Socrate eut peine à s'établir. Rome ignorea fort longtemps ce que valait Caton; elle le méprisa, et ne le connut que lorsqu'elle le perdit. La vertu de Rutillus serait demeurée cachée, sans l'injustice qu'on lui fit; la persécution lui donna de l'éclat. N'en remercia-t-il pas sa destinée? N'eut-il pas de l'estime pour son bannissement? Je parle de ceux que la fortune a rendus fameux par leurs malheurs. Mais combien y en a-t-il de qui la science ou la vertu n'a été connue qu'après leur mort? Combien y en a-t-il que la gloire, qui les avait abandonnés pendant leur vie, a tirés du tombeau, pour en faire des personnages illustres? Vous voyez qu'aujourd'hui les ignorants aussi bien que les savants admirent Épicure; il était voisin d'Athènes, et toutefois on ne l'y connaissait pas. D'où vient que longtemps après la mort de Métrodore, parlant dans une certaine lettre, avec quelque tendresse, de l'amitié qui avait été entre eux, il dit, sur la fin, que, parmi les contentements qu'ils avaient goûtés ensemble, ils avaient eu ce bonheur, que la Grèce, qui était si savante, bien loin de les connaître, n'avait pas seulement osé parler d'eux. Cela a-t-il empêché,

erit in omnibus. An Ætna tua possit sublati et in se ruere; an hoc excelsum cacumen, et compitacum per vasti maris spatia, detrahat assidua vis ignium, nescio: Virtutem non flamma, non ruina, inferius adducet. Hæc una majestas deprimi nescit; nec proferri ultra, nec referri potest. Sic hujus, ut raderetur, statuta magnitudo est. Ad hæc nos conemur educere! Jam multum operis effecti est: imo, si verum lateri voto, non multum. Nec enim bonitas est, pessimis esse meliorem. Quis oculis gloriatur, qui suspicetur diem, qui sol per caliginem splendet? Licet contemtas lateris sil efflagie tenebras, adhuc non trahit bono lucis. Tunc animus noster habebit quod gratuletur sibi, quam, emissis his tenebris, in quibus volatator, non tenui via clara prospexerit, sed totum diem admisit, et cælo redditus suo laetit; quam receperit locum quem occupavit sorte ascendendi. Sursum illum vocant insula sua. Erit autem illic etiam antequam hæc custodia exsolatur, quam villa disceperit, pursued ac ieris in cogitationes divinas emiserit.

Hoc nos agere, Lucili carissime, in hoc ire impeta toto, licet pauci sciant, licet nemo, juret. Gloria umbra

virtutis est; etiam invita comitabitur. Sed quemadmodum aliquando umbra antecedit, aliquando sequitur, vel a tergo est: ita gloria aliquando ante nos est, visandamque se præbet; aliquando in averso est; majorque, quo serior, ubi lavidia recessit, quomodo videlicet furere Democritus? Vix recepit Socratem fama. Quomodo Catonem civitas ignoravit? respuit, nec intellexit, nisi quam perdidit. Rutilli innocencia ac virtus lateret, nisi accepisset injuriam; dum virtutis, effluit. Numquid non sorti sua gratias agit, et exiliis suum complexus est? De his loquor, quos illustravit fortuna, dum vixit. Quam multorum protectus in notitiam evasere post ipsos! quam multos fama non excepit, sed eruit! Vides, Epicurum quatuordecim tantum cruditiore, sed hæc quoque imperitorum turba miratur. Illic ignotus ipse Athenis fuit, circa quos delituerat. Multis itaque jam annis Metrodori suo superstes, in quanda epistola, quem amicitiam suam et Metrodori gratia commemorativus recinisset, hoc aversissime adjecit: « Nihil tibi et Metrodoro inter bona tanta nocuisse, quod ipsos illi nobilis Gæcia non ignotos solum habuisset, sed pene laudatos. » Numquid ergo non post-

dis-je, qu'on n'ait trouvé ce grand personnage quand il n'était plus? Sa doctrine n'a-t-elle pas fait grand bruit? Métrodore avoue aussi, dans une de ses lettres, qu'Épicure et lui n'ont point éclaté dans le monde, mais qu'il se promet qu'après leur mort ils auront grande réputation ainsi que ceux qui voudront embrasser leurs opinions.

La vertu n'est point cachée, et, si elle l'est, cela ne lui fait point de tort; il vient toujours un temps qui la manifeste et qui la venge de la malignité de son siècle. Un homme qui ne regarde que ceux de son temps n'est pas né pour beaucoup de monde; il viendra après nous une infinité de peuples et d'années; c'est là qu'il faut jeter la vue. Quand nous contemporains se lairaient de nous par envie, il en viendra d'autres qui, sans faveur et sans passion, nous rendront justice. Si la vertu peut tirer quelque récompense de la gloire, elle n'en sera point frustrée; car, encore que les discours qui se font de nous après la mort ne nous touchent point, la postérité ne laissera pas de nous honorer, et de parler souvent de nous, sans que nous le sentions. Enfin, on ne trouvera personne envers qui la vertu n'ait été fort reconnaissante durant sa vie ou après sa mort, pourvu qu'il l'ait suivie de bonne foi, et que sans se parer ni se dénigrer il se soit trouvé le même étant surpris qu'on l'eût averti. La dissimulation ne sert de rien; c'est un visage fardé qui trompe peu de personnes. La vérité est partout semblable à elle-même. Les fausses apparences n'ont rien de certain ni de solide. Aussi n'est-il rien de plus miuce que le mensonge : on voit à travers, si on le regarde de près.

## ÉPÎTE LXXX.

Que l'on a moins de soin d'exercer l'esprit que le corps. — Que la véritable liberté se peut acquérir, mais ne se saurait donner.

Je suis à moi, ce jour d'hui, mais ce n'est pas moi que j'en dois remercier, c'est plutôt le jen du ballon; grâce à lui, je suis délivré des importuns. Personne n'entre dans mon logis, personne ne diverte mes pensées, et cela les rend plus fortes et plus hardies. Je n'entends point frapper si souvent à ma porte; il ne faut point détourner le châtis qui est à l'entrée de ma chambre; je puis aller seul, comme un homme qui marche sans guide et qui suit le chemin qu'il s'est frayé. Quoi! ne sais-je pas les traces de ceux qui y ont marché avant moi? Oui; mais je me donne la liberté d'y ajouter quelque chose de mon invention, d'y laisser ou d'y changer ce que je trouve à propos; j'approuve leurs opinions, mais je ne les épouse pas. J'ai beaucoup dit, lorsque je me suis promis un jour de silence et de solitude. Voilà de grands cris qu'on fait dans la place où l'on s'exerce à la course; ils n'enlèvent point mon esprit, mais ils l'obligent à faire cette réflexion, qu'il y a beaucoup de gens qui exercent leur corps, et bien peu qui exercent leur esprit; que l'on court en foule à des spectacles, où il n'y a ni sûreté ni profit, tandis que les écoles où l'on enseigne la vertu et les bonnes mœurs deviennent désertes et abandonnées; et que l'âme de ces gens, dont on admire les bras et les épaules, ne répond guère à la force de leur corps. Je considère encore en moi-même que, si l'exercice peut réduire le corps à souffrir

ea, quam esse desiderat, inventus est? oumquid non opinio ejus emicuit? Hoc Metrodorus quoque in quadam epistola confitetur « se et Epicurum oon satis eminuisse; sed post, se et Epicurum magnam paratumque nomen habituros, et qui voluissent per eadem ire vestigia. » — Nulla virtus laet, et latuisse, non ipius est damnum. Veniet, qui eoditum, et arecui sui malignitate compressam, dies publicet. Panteis natus est qui populum etatis sue cogitat. Multa annorum nulla, multa populorum superveniet; ad ita respice! Etiam si omnibus tecum videntibus silicium livore indixerit, veniet qui sine offensa, sine gratia, judicet. Si quod est pretium virtutis ex fama, nec hoc interit. Ad nos quidem othli pertinebit posterorum sermo; tamen etiam non sentientes colet se frequentabit. Nulli oon Virtus, et vivit et moritur, retulit gratiam; si modo illam homo sequutus est fide, si se non esornavit et pinsit, sed idem fuit, sive ex denuntiato videbatur, sive imparatus ne subito. Nihil simulatio proficit; panteis imponit leviter extrinsecus inducta facies; veritas in omnem sui partem semper eadem est. Que decipiant, othli habent solidi. Tenue est mendacium; pericet, si diligenter impeseris. Vale.

## EPISTOLA LXXX.

QUAM COMMODA SIT PAUPERITAS.

Hodierno die non tantum meo beneficio mihi vado, sed spectaculi, quod omnes molestos ad sphaeromachiam avocavit. Nemo irrumpit, nemo cogitationem meam impedit, que hac ipsa fiducia procedit auscuis. Non crepuit subito ostium, non allevabit velum. licebit non vadere, quod magis necessarium est per se evadit et suam sequendi viam. Non ergo sequor priores? Facio; sed permitto mihi et invenire aliquid, et mutare, et relinquere. Non servin illis, sed ascendo.

Magnam tamen verbum disti, qui mihi silentium promittebam, et sine interpellatione secretum; ecco ingens clamor ex stadio profertur, et me non exultit mihi, sed in bajus ipsius rei contentumem transfert. Cogito mecum, quam multi corpora exercent, ingens quam pauci; quous ad spectaculum non fidele et insurum fiat concursus, quous sit circa artes homo solitudi; quam imbecilli animo sint, quorum lacertis humerosque miramur. Illud maxime revolvi mecum: si corpus perdolet exercitatione ad hanc palleitiam potest, que et pugnas

des coups de poing et de pied de tous ceux qui se présentent, et à passer un jour entier au grand soleil, couvert de poussière et de sang, il est plus aisé de fortifier l'esprit, en sorte qu'il reçoive les coups de la fortune sans se troubler; et que, se voyant abattu et foulé aux pieds, il ait encore le courage de se relever. Le corps a besoin de quantité de choses pour se rendre fort; mais l'esprit s'affermir, se nourrit et s'exerce de lui-même. Il faut que le corps mange et boive beaucoup, qu'il se frotte d'huile, qu'il s'exerce continuellement; mais la vertu s'acquiert sans faire aucune dépense. Vous avez donc vous-même tout ce qui peut vous rendre vertueux. De quoi avez-vous besoin pour cela? Seulement de le vouloir être.

Mais, que pouvez-vous vouloir de meilleur que de vous affranchir de la servitude, qui est insupportable à tout le monde, et dont les plus malheureux esclaves, qui sont nés dans cette condition ravagée, tâchent de se défaire par toute sorte de moyens? Ils donnent pour cela tout ce qu'ils ont épargné à force de jeûner. Ne voudrez-vous pas acquérir la liberté à quelque prix que ce soit, vous qui croyez être né libre? Pourquoi jetez-vous les yeux sur votre coffre? Ou ne la saurait acheter, et c'est en vain qu'on emploie ce nom de liberté dans les contrats, puisque ceux qui la vendent ne l'ont point, ni par conséquent ceux qui l'achètent. C'est à vous de vous la donner; il la faut demander à vous-même. Commencez par vous défaire de la crainte de la mort, c'est le premier joug qui nous est imposé; défaits-vous ensuite de l'appréhension de la pauvreté, et pour vous faire connaître que ce n'est point un mal, comme

chaque se l'imagine, comparez ensemble le visage d'un pauvre et d'un riche. Vous trouverez que le pauvre rit plus souvent et plus franchement; il n'a point de souci au fond du cœur; s'il lui arrive quelque chagrin, cela passe vite comme un léger nuage. Mais ceux que l'on appelle heureux n'ont qu'une joie apparente, ou une tristesse qui supprime par les plaisirs, et qui est d'autant plus fâcheuse, qu'ils sont obligés, le plus souvent, de la tenir secrète, et de faire mine d'être contents, tandis qu'ils souffrent mille déplaisirs qui leur rongent le cœur. Je ne saurais mieux représenter les divers états de la vie humaine, et ces mauvais personnages que nous y jouons, que par cette comparaison dont je me sers assez souvent; c'est d'un comédien, qui, marchant fièrement sur le théâtre, et regardant vers le ciel, dit :

Je commande à la Grèce, et Pélops m'a donné  
Tout ce vaste pays de mers environné,  
Qui va de l'Héllespont à l'isthme de Corinthe.

Ce n'est pourtant qu'un valet à cinq boisseaux de grain et douze sous par mois. Et cet autre, si superbe, qui, tout furieux et plein de fanfaronnade, dit :

Arrête, Ménélas, on te bras, comme un foudre,  
Tombant dessus ton corps, le va réduire en poudre.

C'est un misérable, qui n'a que sa paie par jour, et qui couche dans un grenier de louage. Vous en pouvez dire autant de tous ces délicats qui marchent dans des carrosses et des litières, sur la tête des autres hommes; leur félicité est masquée; dépouillez-les de leurs ornements, vous vous en moquerez. Quand vous voulez acheter un cheval,

pariter et calces non unius liminis foras, non solum ardentissimum in ferventissimo pulvere sustinens aliquis, et sanguine suo madens, diem durat; quanto facilius animas corroborari possit, ut fortune ictus invictus exipiat, ut projectus, ut concubitus exurgat? Corpus enim multis eget rebus, ut valeat; animus ex se crescit, se ipse alit, se exerceat. Illi multo elio, nulla potione opus est, multo alio, longa denique opera; tibi contingit virtus sine apparatu, sine impensa. Quidquid facere te potest bonum, tecum est. Quid tibi opus est ut sis bonus? Velle! Quid autem melius potes velle, quam eripere la hunc servitium, que nimis premis; quoniam mancipia quoque conditionis extremæ, et in his sordibus nata, omni modo exire consulas! Peculium suum, quod comparaverant ventre fraudato, pro capite numerant; tu non concupiscis quantumque ad libertatem perveniat, qui in illa te potes natum? Quid ad arcam boni respicias? emi non potes. Inque in tabellis vnum compellitur nomen libertatis; qui non qui emerunt habent, nec qui vendiderunt. Tibi des oportet istud bonum, a te potes. Libera te primum metu mortis; illa nobis primum jugum imponit; deinde metu paupertatis. Si vis scire quam nihil in illa mali sit, compara inter se pauperum et divitum vultus.

Sarpis pouper et fidelis ridet; nulla sollicitudo in alto est; etiamsi qua incidit cora, velut nubes levis transiit. Horum, qui felices vocantur, hilaritas fleta est, aut gravis et suppedita tristitia; eo quidem gravior, quia interdum non licet palmis esse miseris, sed inter armenta, cum ipsum exedentes, necesse est agere fœciem. Sarpis hoc exemplo mihi utendum est; nec enim ulli efficitur exemplum hic humane vite nimis, qui nobis partes has, quas male agamus, assignat. Ille qui in scena elatus ucedit, et hinc resupinus dieit :

En impéro Argis : regna mihi liquit Pelops,  
Qua Ponto ab Itelis atque ab Ionio mari  
I regitur Isthmos ;

servus est; quinque modios accipit, et quinque denarios. Ille qui superbus, atque impotens, et fiducia virium tumidus ait :

Quod nisi quiritis, Menelae, hac dextra occides !

diurnum accipit, in centunculo dormit. Idem de istis licet omnibus diis, quos, supra capita hominum supraque turbam, delicias lectas suspendit; omnium istorum personata felicitas est. Contemne filios, si despiciaveris. Equum capturas, solvi jubes stratum; detrahis vesti-

vous lui faites ôter la selle ; vous faites quitter les habits à un esclave pour connaître s'il n'a point de défaut, et cependant vous osez juger du mérite d'un homme que vous voyez couvert de clinquant. Il y a des marchands d'esclaves qui ont accoutumé de encher en eux tout ce qui peut choquer la vue, ce qui fait qu'on se défie quand ils sont ajustés ; n'est-il pas vrai que, si vous leur voyiez une jambe ou un bras bandé, vous les seriez aussitôt délier, et vous voudriez voir tout le corps à découvert ? Voyez-vous ce roi des Scythes ou des Sarmates qui a le diadème sur le front ? Si vous voulez le bien connaître, et savoir son prix véritable, dépouillez-le de ce bandeau, vous trouverez là-dessous bien des vices et de la sottise. Mais, sans parler des autres, si vous voulez vous examiner, mettez à part votre argent, vos maisons, vos charges, puis regardez ce que vous êtes au dedans, et ne vous en rapportez pas à ce que les autres vous en disent.

## ÉPÎTRE LXXXI.

Que l'on ne doit pas s'abstenir de bien faire de peur de trouver un ingrat. — Que l'on n'est pas quitte pour avoir rendu le bienfait. — Qu'il est dangereux d'obliger extrêmement une personne.

Vous vous plaignez d'avoir rencontré un ingrat. Si c'est le premier, vous en devez remercier la fortune ou votre prudence ; mais, en cette occasion, la prudence ne vous servira qu'à vous empêcher d'être bienfaisant, si, pour éviter l'ingratitude, vous ne faites jamais plaisir à personne ; ainsi, de peur qu'un bienfait ne périsse entre les mains d'autrui, vous le laisserez périr entre les

vôtres. Il vaut mieux qu'il soit mal reconnu que d'être omis. On ne laisse pas de semer après une mauvaise récolte ; il arrive souvent que la fertilité d'une année récompense la stérilité des autres ; et il y a tant de plaisir à trouver un homme reconnaissant, qu'il faut hasarder de faire un ingrat. Personne n'a la main si heureuse à distribuer les grâces, qu'il n'y soit souvent trompé ; perdez-en plusieurs, il y en aura enfin une qui profitera. On s'embarque encore après le naufrage ; on ne laisse pas de prêter après une banqueroute. En vérité, on serait bientôt réduit à ne rien faire, s'il fallait abandonner tout ce qui ne réussit pas ; au contraire, cela vous doit engager à bien faire, car, pour venir à bout d'une chose incertaine, il la faut tenter plus d'une fois.

Mais j'ai assez discouru sur cette matière dans les livres des Bienfaits. Il vaut mieux agiter une question qui n'a pas été, ce me semble, assez éclaircie jusqu'à présent. Je demande donc si celui qui n'a fait plaisir, et m'a depuis offensé, me décharge de l'obligation que je lui avais, par quelque sorte de compensation. Ajoutez-y, si vous voulez, qu'il m'ait fait plus de mal qu'il ne m'avait fait de bien. Si vous consultez un juge de rigueur, il mettra les parties hors de cour, et dira que, encore que l'offense soit plus grande, il faut oublier cet excès en considération du bienfait. Il est vrai qu'il a plus offensé qu'il n'a servi ; mais il avait servi avant qu'il eût offensé. Au reste, c'est une chose trop claire et qui ne mérite point d'avertissement, qu'il faut prendre garde s'il a fait plaisir de bon cœur, s'il a été contraint de vous offenser ; car le bienfait et l'offense consistent dans

mentis venallibus, ne qua vili corporis latente : hominem lutatum astutus ? Mungones, quicquid est quod displicet, aliquo lenocinio abscondit ; itaque ementibus ornamenta ipsa suspensa sunt : sive eras alligatum, sive brachium apiceres, andari juberes, et ipsum tibi corpus olendi. Vides illam Scythiæ Sarmatiæve regem, insigni capitis decorum ? si vis illum astutare, totumque scire qualis sit, faciem solve : multum molli sub illa latet. Quid de aliis loquar ? si perpendere te volēs, sepono prunum, domum, dignitatem ; intus te ipse considera. Nunc, quas sis, aliis eredis. Vale.

## EPISTOLA LXXXI.

AN GRATI ERAS DEBITUS IN ILLEM QUI, POSTQUAM BENEFICIUM CONTULERAT, NOCET ?

Queris iuridice te in hominem ingratum. — Si hoc nunc primum, age aut fortune, aut diligenter tue gratia. Sed nihil facere hoc loco diligentia potest, nisi te malignum ; nam, si hoc periculum vitare volueris, non dabis beneficia ; ita, ne apud alium pereant, apud te peribunt. Non respondeant potius, quam non dentur : et post malum segetem serendum est. Sæpe, quicquid pe-

riat assidue infestis soli sterilitate, unus anni restituit ubertas. Est tantum, ut gratum invenias, experiri et ingratos. Nemo habet tam certam in beneficiis manum, ut non sæpe fallatur ; aberrant, ut aliquando barbant. Post naufragium maris tentantur ; fructuorem non fugat a foris coactor. Cito inerti vilis torquetur, si relinquendum est quicquid offendit. Te vero benigniorem hinc ipsa res faciat ; nam cujus rei eventus incertus est, id, ut aliquando procedat, sæpe tentandum est.

Sed de isto satis multa in his libris loquuti sumus, qui de Beneficiis inscribuntur ; illud magis querendum videtur, quod non satis, ut existimo, explicatum est ; an is, qui profuit nobis, si postea nocuit, paria fecerit, et nos debiti solvatur ? Adhuc, si vis, et illud : Multo plus postea nocuit, quam ante profuerat. Si rectam illam rigidi iudicis sententiam quæris, alterum ab altero abscidet, et dixerit : Quamvis injuriæ præponderet, tamen beneficii doctur, quod ex injuriæ superest. Plus nocuit ? sed prius profuit ! itaque balneum et temporis ratio. Jam illa manifestiora sunt, quam ut admoneri debeas, querendum esse, quam libenter profuerit, quam invitus nocuerit ; quoniam animo et beneficia et injuriæ constant. Nani be-

la volonté. Quelquefois on n'a pas dessein de faire plaisir, mais on y est induit par honte ou par importunité, ou par l'espérance du retour; nous devons recevoir les choses avec le même esprit qu'on nous les donne, et ne pas regarder la valeur du présent, mais celle de la volonté. Laissons cet examen à part; demeurons d'accord que c'était un bienfait, et que ce qui l'a excité est une injure; un homme de bien se trompera volontairement dans son compte en augmentant le bienfait, et en diminuant l'injure. Un autre juge plus doux (comme je le voudrais être) dira qu'il faut oublier l'injure, et se souvenir du plaisir. Je sais bien que c'est un devoir de la justice de rendre à chacun ce qui lui appartient; au bienfait, la reconnaissance; à l'injure, la revanche, ou du moins le ressentiment. Mais cela se doit entendre lorsque l'un vous a fait plaisir, et que l'autre vous a fait injure; car, si c'est la même personne, le plaisir efface l'injure; joint que, s'il faut pardonner à celui qui ne nous a jamais obligé, nous devons quelque chose de plus que le pardon à celui qui nous a offensé qu'après nous avoir obligé. Je ne mets point l'un et l'autre à même prix : au contraire, je donne beaucoup plus de poids au bienfait qu'à l'injure; mais tout le monde ne sait pas rendre un bienfait. Un ignorant ou un homme de néant pourra bien se revancher d'un bienfait qu'il aura reçu, particulièrement quand il sera tout nouveau; mais il ne saura pas l'obligation qui lui en demeure. Un sot encore, s'il est de bonne volonté, ne rendra pas autant qu'il doit, ou le rendra en

un temps ou en un lieu qui ne conviendra point; il jettera à l'aventure, et ne saura pas témoigner sa reconnaissance à propos.

Il faut avouer qu'il y a des mots merveilleusement propres pour exprimer certaines choses, et que le vieux langage nous les fait connaître par des signes efficaces qui marquent ce que nous avons à faire. Voici comme l'on parle d'ordinaire en latin : *Ille illi gratiam retulit*. Ce dernier mot veut dire, rendre volontairement ce que l'on doit à celui duquel on l'a reçu. Il n'y a que le sage qui soit capable de s'en acquitter, et de mettre un juste prix à toutes choses; il considérera le plaisir qu'il aura reçu, et de qui il l'aura reçu, le temps, le lieu, la manière. Voilà pourquoi nous disons qu'il n'y a proprement que le sage qui sache reconnaître un bienfait, comme il n'y a que lui qui le sache conférer, parce qu'il est plus aise de donner, qu'un autre ne l'est de recevoir. Quelqu'un pourra dire que j'avance ici des choses qui sont contre l'opinion commune, ce que les Grecs appellent paradoxes, et que, s'il est vrai qu'il n'y a que le sage qui sache reconnaître un bienfait, il n'y a donc que lui qui sache payer à un créancier ce qu'il lui doit, et à un marchand le prix de ce qu'on lui a vendu. Mais, afin que l'on n'impute rien aux Stoïciens, sachez qu'Épicure dit la même chose; au moins Métrodore dit qu'il n'y a que le sage qui sache rendre un bienfait. Il s'étonne ensuite que nous disions qu'il n'y a que le sage qui sache aimer et qui mérite le nom d'ami : comme si ce n'était pas une action d'ameur et d'amitié

*beneficium dare : victus sum aut verecundia, aut instantia pertinacia, aut ape. Eo animo quidque debetur, quo datur; nec, quantum sit, sed a quali profectum voluntate, perpenditur. Nunc conjectura tollatur. Et illud beneficium fuit; et hoc, quod modum beneficii prioris excessit, injuris est. Vir bonus utroque calculus sic ponit, ut se ipse circumscribat; beneficio adicit, injuriæ demit : alter ille remissior judex, quem esse me malo, injuriam oblivisci debet, officii meminisse. — Hoc certe, inquit, justitie convenit, summi cuique reddere, beneficio gratiam, injuriæ talionem, aut certe aiam gratiam. — Verum erit istud, quum alius injuriam fecerit, alius beneficium dederit : nam, si idem est, beneficium vis injuriæ extinguitur. Nam cui, etiam merita non antecessissent, oportebat ignosci, post beneficia ludentis plus quam venia debetur. Non pono utrique par pretium : pluris realimo beneficium, quam injuriam. Non omnes grati debere sciunt beneficium : potest etiam imprudens, et rudis, et unius et turba, utique dum prope est ab accepto; ignorat autem, quantum debeat : uni Sapientis notum est, quantum res queque laetanda sit. Nam ille, de quo loquebar modo, stultus, etiam bonæ voluntatis est, aut minus quam debet, aut tempore, aut, quo non debet, loco reddit; id quod referendum est, effundit atque abijcit.*

Mira in quibusdam rebus verborum proprietas est; et

*concludo sermonis antiqui quædam efficacissimis, et officii docentibus notis signat. Sic certe solemus loqui : « Ille illi gratiam retulit. » Referre, est ultro, quod debeas, afferre. Non dicimus gratiam reddidit : reddunt enim, et qui reponuntur, et qui invidi, et qui abiliunt, et qui per alium. Non dicimus reponit beneficium, aut solvit : nullum nobis placuit, quod ari alieno convenit, verbum. Referre, est ad enim, a quo acceperis, ferre : hæc vox significat voluntariam relationem : qui retulit, ipse se appellavit. Sapientia omnia examinat acum : quantum acceperit, a quo, quando, ubi, quemadmodum. Itaque negamus, quemquam scire gratiam referre, nisi sapientem : non magis quam beneficium dare quisquam scit, nisi sapiens; hic scilicet, qui magis dato gaudet, quam alius accepto.*

Hoc aliqui inter illa numerat, que videmur inopinata omnibus dicere (*inopinate* Græci vocant), et alii : Nemo ergo scit præter sapientem referre gratiam? ergo nec, quod debet eruditiori aui, reponere quisquam scilicet alius? nec, quum emit aliquam rem, pretium venditori persolvere? — Ne nobis fiat invidia, scito idem dicere Epicurum. Metrodorus certe ait, « solum sapientem referre gratiam scire. » Deinde idem admirator, quum dicimus : « Solum sapiens scilicet amare; solum sapiens amicus est. » Aliqui et amoris, et amicitie pars est, referre gratiam;

que de reconnaître un bienfait, de quoi plus de gens sont capables que de la véritable amitié. Il s'étonne encore que nous disions que la foi ne se trouve que dans le sage, comme s'il ne le disait pas lui-même. Mais est-ce avoir de la bonne foi que de ne pas vouloir rendre un bienfait ?

Que l'on cesse donc de nous décrier, comme si nous mettions en avant des choses qui fussent hors de toute créance. Que l'on apprenne que le sage seul possède la vertu en effet, et que le vulgaire n'en a que l'ombre et les apparences. Il est vrai qu'il n'y a que le sage qui sache s'acquitter d'un bienfait ; mais que les autres s'en acquittent comme ils pourront, et qu'ils montrent qu'ils manquent plutôt de science que de volonté ; car on n'apprend à personne à vouloir. Le sage fera examen de toutes choses, parce que le temps, le lieu et le motif peuvent rendre un même bienfait plus ou moins considérable. Il arrive quelquefois que cent écus donnés à propos font plus de bien que tout l'argent que l'on aurait versé à pleines mains dans un autre temps ; car il y a différence entre donner, ou secourir, agrandir ou sauver ; souvent ce que l'on donne est peu de chose, mais la suite en est importante. Quelle distinction mettez-vous entre recevoir d'autrui afin de donner, ou bien retirer d'autrui pour donner encore ? Mais, sans rebattre des difficultés que nous avons assez curieusement examinées, si l'on vient à balancer au bienfait contre une injure, un homme de bien doit, en gardant l'équité, pencher toujours du côté du bienfait. Dans ces occasions, il doit principalement mettre en considération la qualité des personnes.

Vous m'avez obligé en la personne de mon serviteur ; vous m'avez conservé mon fils ; mais vous m'avez ôté mon père. Il observera ensuite les autres circonstances, comme il se fait quand on met deux choses en comparaison ; et s'il ne s'en faut guère de l'un à l'autre, il dissimulera. Que si la différence se trouve grande, il pardonnera s'il le peut faire sans blesser la pitié, ni sa foi ; je veux dire si l'injure ne touche que lui seul. En un mot, il se rendra facile dans cet échange. Il voudra bien qu'on lui compte plus qu'il ne doit ; il aura regret de s'acquitter d'un bienfait par compensation d'une injure ; il aura plus de penchant à se trouver redevable et à se vouloir acquitter.

C'est un défaut d'aimer mieux recevoir que rendre un bienfait. Comme l'on s'acquitte plus volontiers que l'on n'emprunte, on doit être aussi plus aise de se débarrasser d'une obligation que de s'en charger. Les ingrats se trompent en ceci, qu'encore qu'ils rendent à leurs créanciers quelque chose au-delà du principal, ils ne croient pas qu'un bienfait doive porter du profit ; et cependant on en doit l'intérêt, puisqu'il faut rendre d'autant plus que l'on tarde à le rendre. Car c'est une ingratitude de ne rendre qu'autant que l'on a reçu. Cela doit entrer en ligne de compte quand on compare la recette avec la mise. Enfin, il faut faire tout ce qui nous est possible pour augmenter notre gratitude. C'est un bien qui est tout à nous, et d'une autre manière que n'est la justice, laquelle, au sentiment du vulgaire, ne regarde que l'intérêt d'autrui. La meilleure partie du bienfait retourne à son auteur, qui se fait du bien lorsqu'il en fait à un autre.

Imo hoc magis vulgare est, et in plures cadit, quam vera amicitia. Deinde item admiratur, quod dicimus, « fidem nisi in sapiente non esse ; » tanquam non ipse idem dicat. An tibi videtur fidem habere, qui referre gratiam nequit. Desiderant itaque infernari nos, tanquam incredibilia iactantes ; et sciunt, apud Sapientem esse ipsa honesta, apud vulgum simulacra rerum honestarum et effigies. Nemo referre gratiam scit, nisi sapiens ; stultus quoque, utcumque sit et quemadmodum potest, refert ; scientia illi potius, quam voluntas desit. Velle non discitur. Sapiens iuber se omnia comparat : majus enim aut minus fit (quævis idem sit) tempore, loco, causa. Sepe enim hoc non potius dicitur in domum infusum, quod oportune doli mille denarii. Multum enim interest, donaveris, an succurreris ; receveris illam tibi liberatam, an instructam. Sepe, quod datur, exiguum est ; quod acquiritur ex eo, magnum. Quantum autem exilium interest, utrum abique de arca, quod præstet, sumperit, an beneficium acceperit, ut daret ?

Sed ne in eadem, que satis scrutati sumus, revolvamur ; in hac comparatione beneficii et injuriæ vir bonus judicabit quidem, quod erit æquissimum ; sed beneficium favabit : in hanc erit partem propendit. Plurimum autem momenti persona solet afferre in rebus ejusmodi. Dedit

mibi beneficium in servo ; injuriam fecisti in patre ; servasti mibi filium, et patrem abstulisti. Alia deinceps, per que procedit omnis collatio, prosecuntur ; et, si paulum erit, quod intersit, dissimulabit : etiam, si multum fuerit, sed si id donari seiva pietas ac fide poterit, remittet, id est, si ad ipsum tota perinebit injuria. Summa rei hæc est : factis erit in commutando ; petietur plus impetrari sibi. Inventus beneficium per compensationem injuriæ solvet : in hanc partem inclinabit, huc verget, ut cupiat debere gratiam, cupiat referre. Errat enim, si quis beneficium accepit sibi tantum, quam reddit. Quanto hilarior est qui solvit quam qui mutatur, tanto debet lætior esse qui se maximo ære alieno accepti beneficii exonerat, quam qui quem maxime obligatur. Nam in hoc quoque falluntur ingrati, quod crediderit quidem, præter sortem, extra ordinem numerant ; beneficiorum autem unum esse gratuitum putant. Et ita crescit mora ; tantoque plus solvendum est, quanto tardius. Ingratus est, qui beneficium reddit sine usura. Itaque hujus quoque rei habebitur ratio, quam conferentur accepta et expensa.

Omnia facienda sunt, ut quam gratissimè simus ; nostrum enim hoc bonum est : quemadmodum justitia non est, ut vulgo creditur, ad alios pertinet ; maxime pers ejus in se redit. Nemo non, quam alteri prodest, sibi

Je n'entends pas qu'on prête assistance après qu'on l'aura reçue, et que l'on protège après avoir été protégé ; à cause que le bon exemple profite, comme le mauvais nuit d'ordinaire à celui qui en est l'auteur, et que l'on ne plaint point une personne qui, en faisant une injure, a montré le chemin de la lui rendre. Mais j'entends que l'on prévienne et qu'on oblige sans autre vue, parce que toutes les vertus ont leur récompense en elles-mêmes. On ne les exerce pas pour le bien ; le salaire d'une bonne action est de l'avoir faite. Je serai reconnaissant non pas afin qu'un autre se porte plus aisément à m'obliger, voyant que je suis d'humeur à m'en ressentir, mais pour faire une action qui me semble belle et très-agréable. Je serai reconnaissant, non parce qu'il est expédient de l'être, mais parce que j'y prends plaisir ; et pour vous le témoigner, si je ne puis être reconnaissant sans paraître ingrat, si je ne puis rendre un bienfait, qu'on ne croie que je fasse une injure, je prendrai de bon cœur le parti de la vertu au péril de ma réputation. Car enfin, personne, à mon avis, ne peut avoir plus d'estime et d'affection pour la vertu, que celui qui, pour se conserver la qualité d'homme de bien, se résout d'en perdre la réputation. J'ai donc eu raison de dire que la gratitude vous était plus avantageuse qu'à votre bienfaiteur : car il ne reçoit que ce qu'il avait donné, ce qui est assez vulgaire et commun ; mais vous faites une action qui n'appartient qu'à une âme qui est dans un état très-heureux, de vous être montré reconnaissant.

Si le vice rend les hommes misérables, si la vertu fait tout leur bonheur, et que la gratitude soit

une vertu, pour une chose vulgaire que vous avez rendue, vous en gagnerez une autre qui est d'un prix inestimable. C'est l'habitude de reconnaître un bienfait qui ne se forme que dans un esprit bien né et vraiment divin. Une disposition contraire est toujours accompagnée de disgrâces et de déplaisirs. Il n'y a point d'ingrat qui ne devienne misérable ; mais je ne lui donne point de temps, il l'est déjà. Empêchons-nous donc d'être ingrats, non pour l'intérêt d'autrui, mais pour le nôtre. Ce qui y a de moins dangereux dans une mauvaise action rejait sur les autres ; mais le plus noir, et, pour ainsi dire, le plus épais demeure chez nous pour nous tourmenter. C'est ce qui a fait dire à Attalus que la malice avale la plus grande partie de son venin. Les serpents qui jettent leur venin sur autrui n'en sont point incommodés. Celui-ci n'est pas de même ; il est pernicieux à ceux qui le portent. L'ingrat se tourmente, il se travaille ; et parce qu'il faut rendre les grâces qu'il a reçues, il les hait et les mésestime. Au contraire, il exagère et grossit les injures. Mais qu'y a-t-il de plus malheureux qu'un homme qui oublie les bienfaits et qui se ressouvient des injures ? La sagesse, par une conduite opposée, vante toujours les grâces qu'elle reçoit ; elle se les rend considérables, et prend plaisir d'en parler souvent. Les ingrats n'ont qu'un seul plaisir, qui est bien court : c'est au moment qu'ils reçoivent le bienfait ; au lieu que le sage s'en réjouit longtemps et toute sa vie. Sa satisfaction n'est pas de recevoir, mais d'avoir reçu, ce qui est perpétuel et dure toujours. Si on lui fait quelque insulte, il n'en tient point de compte, l'oublie même, non

profiti. Non eo nomine dico, quod vult adjuvare adjutus, protegere defensus, quod bonum exemplum circumspectum ad facientem reverteritur ; sicut mala exempla recidunt in auctores, nec ulla miserratio contingit his qui patiuntur injurias, quas posse fieri, facientem docuerunt : sed quod virtutum omnium pretium in ipsis est. Non enim exerceantur ad præmium : recte facti, factose merces est. Gratus sum, non ut alius mihi libenter præstet, prius terribili exemplo, sed ut rem jucundissimam ne pulcherrimam faciam. Gratus sum, non quia expedit, sed quia juvat. Hoc ut scias ita esse : si gratum esse non habuit, nisi ut videat ingratus ; si reddere beneficium non aliter quam per speciem injuriæ potero ; minimis enim ad honestam causam, per medium infamiam, tendam. Nemo mihi videtur plurius estimare virtutem, nemo illi magis esse devotus, quam qui boni viri famam perdidit, ut conscientiam perderet. Itaque, ut dixi, in ore tuo, quam alterius bono, gratus es. Illi enim vulgari et quotidianæ res configit, recipere quod dederat ; illi magna, et ex beatissimo animi statu profecta, gratum fuisse. Nam si maxime miseros facit, virtus beatos, gratum autem esse victus est, rem utilitatem reddidisti, inestimabilem con-

sequutus es, conscientiam grati ; que, nisi in animorum divinum fortunatumque, non pervenit.

In contrarium autem hunc affectum summa infelicitas urget. Nemini, si ingratus es, non miser eris : non differo illum, statim miser es. Itaque ingrati esse vitium, non aliena causa, sed nostra. Minimum ex nequitia levissimumque ad alios redundat : quod proximam ex illa est, et (ut ita dicam) spississimum, domi remanet, et premitt habentem : quemadmodum Attalus noster dicere solebat : « Melitia ipsa maximum partem veneni sui bibit. » Illud venenum, quod serpentes in alienam perniciem protulerunt, sine ana contrahunt, non est hunc simile ; hoc habentibus pessimum est. Torquet ingratus se, et miserat ; odit que accepit, quia reddendus est, et extenuat ; injurias vero dilatat atque auget. Quid autem eo miserrus, cui beneficia exidunt, hærent injuriæ ? At contra sapientia exorat omne beneficium ac sibi ipsa commendat, et se assidue ejus commemoratione delectat. Matis una voluptus est, et hæc brevis, dum accipiunt beneficia ; ex quibus sapienti longum gaudium movet ac perenne. Non enim illum accipere, sed accepisse delectat ; quod immortale est et assiduum. Ille contemnit, quibus lætus est.

par négligence, mais volontairement. Il ne prend jamais les choses au pis. Il n'impute à personne les mauvais événements, et croit que c'est la faute de la fortune plutôt que celle des hommes. Il n'interprète point sinistrement ni les paroles ni les mines; au contraire, il adoucit, par une explication favorable, ce qu'il y pourrait avoir de choquant, et ne se souvient pas plutôt de l'offense que du bienfait. Il s'arrête autant qu'il lui est possible aux premières et meilleures impressions qu'il trouve dans sa mémoire, et ne change point de volonté pour les personnes qui l'ont obligé, si elles ne l'ont desservi beaucoup davantage, et qu'il n'y ait un péril évident de le vouloir dissimuler. Alors encore, il se montre tel qu'il était avant l'obligation effacée par une plus grande injure : car, quand l'offense ne surpasse point le bienfait, il lui reste encore de l'amitié. Comme le criminel est absous quand le nombre des voix est égal, et que dans les choses douteuses l'humanité veut que l'on penche toujours du côté le plus doux; ainsi le sage, quand l'injure se trouve pareille au plaisir, voit bien qu'il est quitte, mais il voudrait ne le pas être, et ressemble à ceux qui veulent payer leurs dettes nonobstant une décharge.

Or, l'on ne peut être véritablement reconnaissant, à moins que du mépriser ces sortes de biens qui font la folie la plus ordinaire des hommes. Quelquefois, pour rendre un bienfait, vous serez obligé d'aller en exil, de verser votre sang, de perdre votre fortune, de souffrir quelque déchet en votre honneur, et de voir votre réputation exposée à de faux bruits; tant il est vrai que la gratitude est une chose qui coûte cher. Il n'y a

rien que nous estimions davantage qu'un bienfait tandis que nous le sollicitons, ni que nous estimions moins après que nous l'avons reçu. Voulez-vous savoir ce qui nous fait oublier un plaisir? C'est l'envie d'en recevoir un autre; nous ne songeons plus à ce que nous avons obtenu, mais à ce que nous voulons obtenir. En vérité, les richesses, les honneurs, l'autorité, et toutes les choses qui n'ont autre valeur que celle que nous leur donnons, nous détournent du chemin de la vertu. Nous ne les savons pas estimer, parce que nous écoutons plutôt le bruit commun que la voix de la nature. Elles n'ont rien qui nous attire que la continue que nous avons de les admirer. On ne les estime pas à cause qu'elles sont désirables; mais on les désire à cause qu'elles sont estimées. Et comme l'erreur des particuliers a fait autrefois l'erreur générale, aujourd'hui l'erreur générale fait celle des particuliers. Mais puisqu'en cela nous suivons l'opinion commune, suivons-la de même en ce point-ci, qu'il n'y a rien de plus honnête que la reconnaissance; c'est ce que toutes les villes et les nations les plus barbares publient à haute voix; c'est de quoi les bons et les méchants demeurent d'accord ensemble. Vous en trouverez qui aimeront les plaisirs, d'autres qui préféreront le travail; l'un dira que la douleur est un grand mal, l'autre tiendra que ce n'est pas même une incommodité; celui-ci dira que l'on ne peut être heureux sans être riche; celui-là vous assurera que les richesses sont cause de la perte du genre humain, et qu'il n'est point d'homme plus riche que celui à qui la fortune ne saurait rien donner. Parmi tant de divers sentiments, tout le monde,

nec obliuiscitur per negligentiam, sed uolens. Non uerit omnia in pejus, nec querit cui inquit casum, et peccata hominum ad fortunam potius refert. Non calumniatur uerbo, nec uoluit; quidquid accidit, benigne interpretando leuat; non offensus potius, quam beneficii mentitur. Quantum potest, in priore ac meliore memoria detinet; nec mutat animum aduersus bene meritos, nisi multum male facta praeceuant, et inoffensum etiam conuictum diacrimen est: tunc quoque in hoc duntaxat, ut talis sit post maiorem injuriam, qualis ante beneficium. Nam quum beneficio par est injuria, aliquid in animi beneuolentia remanet. Quomodoquid reus sententia paribus absolvitur, et semper, quidquid dabitum est, humanitas inclinat in melius; sic animus sapientis, ubi paria malefacta merita sunt, desinet quidem debere, sed non desinet uelle debere; et hoc facit, quod qui post tabulas notas soluit.

Nemo autem gratus esse potest, nisi contempnerit ista, propter quae uolgens insauit. Si referre uis gratiam, et in exilium eundem est, et effundendus sanguis, et succipienda egestas, et ipsa innocentia saepe maculanda, indignisque obicienda rumoribus. Non paruo tibi constat bono gratus. Nihil carius aestimamus, quam beneficium

quamdiu petimus; nihil uilius, quam accepimus. Queris quid sit, quod obliuionem acceptorum nobis faciat? Cupiditas accipiendorum. Cogitamus, non quid impetratum, sed quid impetrandum sit. Abstrahunt a recto diuitiae, honores, potentia, et cetera, quae apud uos nostra cara sunt, pretia sua uilia. Nescimus a stimare res de quibus non cum fama, sed cum rerum natura deliberandum est. Nihil habent ista inuulgum, quo mentes in se nostras trahant, praeter hoc, quod mirari illa consueuimus. Non enim, quia conuulpienda sunt, laudantur; sed concupiscuntur, quia laudata sunt; et, quum singularum error publicum fecerit, singularum errorum facit publicus. Sed quomodoquid malum dicimus, sic et hoc fidei populi credimus, nihil esse grato animo honestius. Omnes hoc uerba, omnes etiam ex barbaris regionibus gentes conclamabant; in hoc bonis malique conuenit. Erant qui voluptates laudent; erant qui labores malant; erant qui doctorem maximum malum dicant, erant qui ne malum quidem appellent. Diuitis aliquis ad summum bonum admittet; illas illas decet nullo humane uix reperi- tas; nihil esse eo inuulgum, cui, quod donet, fortuna non inuenit. In tanta iudiciorum diuersitate, referendam bene merentibus gratiam, omnes uno uili, quod sunt,



d'une commune voix, vous dira qu'il faut rendre le plaisir. Les plus discordants s'accordent en ce point, et cependant nous ne laissons pas de rendre le mal pour le bien. Ce qui arrive principalement quand l'obligation est si grande qu'on ne saurait s'en acquitter. D'où vient qu'il est dangereux d'obliger beaucoup une personne; car ayant honte de ne rendre point, elle voudrait, pour être quitte, que celui qui l'a obligée ne fût plus au monde. Gardez, je vous prie, ce que je vous ai donné; je ne le demande pas, je ne vous parle point de me le rendre. Que je sois au moins eu sûreté après vous avoir fait du bien. Certainement il n'y a point de si forte haine que celle d'un homme qui est bonteux d'avoir outragé celui qui l'avait obligé.

## ÉPIÔTE LXXVII.

Que l'on ne peut conserver le repos sans le secours de la philosophie. — Que la vertu rend glorieuses les choses qui sont indifférentes. — Que les arguments des sophistes sont propres pour surprendre et non pour persuader.

Je commence à n'être plus en peine de vous; mais vous me dites: Qui vous en a répondu? C'est une caution qui n'a jamais trompé personne; j'entends votre esprit qui est devenu passionné de la vertu. La molleure partie de vous-même est en sûreté. Je sais bien que la fortune peut encore vous faire injure; mais l'importance est que vous ne sachiez plus vous en faire. Suivez votre chemin et continuez cette vie douce que vous avez commencée, pourvu qu'il n'y ait point de mollesse; car j'aimerais mieux être mal; prenez ce

mot de mal au sens que le peuple accoutumé de lui donner, c'est-à-dire vivre avec incommodité et avec peine. Quand on parle de la vie des personnes que l'on n'aime pas, on dit d'ordinaire: Il vit mollement; pour dire il ne vaut rien; car l'esprit s'affaiblit insensiblement dans le repos et se relâche dans l'oisiveté. Ne serait-il pas plus honnête à un homme de cœur de s'endurcir à la fatigue? Outre que les délicats appréhendent toujours la mort, quoique leur vie en ait toute la ressemblance; mais il y a grande différence de se reposer ou de s'ensevelir. Vous me direz: — Ne vaut-il pas mieux se reposer de quelque manière que ce soit, que d'être continuellement agité par le tracassé des affaires? — Il est également dangereux que les nerfs se retirent ou qu'ils se relâchent; et l'on est aussi bien mort quand on est étouffé par les parfums que quand on est traîné dans la fange.

Le repos sans l'étude est une espèce de mort qui met un homme tout vivant au tombeau. Car enfin de quoi sert-il de se retirer puisque nos inquiétudes passent les mers avec nous? Quel antro y a-t-il de si reculé où la crainte de la mort ne trouve entrée? Quelle vie si sûre et si tranquille qui ne soit troublée par la douleur? En quelque lieu que tu te caches, les maux de la vie humaine viendront te donner l'alarme; car il y a bien des choses autour de nous qui nous séduisent ou qui nous traversent. Il y en a bien au-dedans qui se soulèvent au milieu même de la solitude. Il vous faut munir de philosophie: c'est un rempart que la fortune avec toutes ses machines ne saurait abattre. Un homme en quittant les affaires se met hors de toute sorte d'atteinte: son élévation le

ore affirmant; la hoc tam discors turba consentiet, quam interini injurias pro beneficiis reddimus. Et prima causa est, cur quis ingratus sit, si satis gratus esse non potuit. En perductus est furor, ut periculosissima res sit beneficia in aliquem magna conferre: nam, quia putat turpe non reddere, non vult esse, cui reddat. Tunc habet, quod accipiat; non repetit, non exigo: profuisse tutum est. Nullum est odium perniciosius, quam es beneficii violati pudore. Vale.

## EPISTOLA LXXXII.

CONTRA MOLLITIAM; DE REBUS CONTRA DIALECTICORUM ARGUTIAM.

Desi jam de te esse sollicitus. — Quem, inquit, Deorum sponsorum acceptis? — Eam scilicet, qui nonnullum fallit, animam recti ac boni amorem. In tuto parvi tui melior est. Potest fortuna tibi injurias facere: quod ad rem magis pertinet, non timere ne tu facias tibi. I qua cepisti: et in ista te vitæ habitus compone, placide, non molliter. Male tibi esse malo, quam molliter. Male nunc sic accipe, quemadmodum a populo solet dici, dure, asperè, laborioso. Audire solemus sic quorundam

vitem laudari, quibus invidetur: Molliter vivit! hoc dicunt, malus est! Paulatim enim effluuntur animus, et que in similitudinem otii sui et pigritie, in qua jacet, solvitur. Quid ergo? vitæ non vel ubi gressere satius est? Deinde delicatè inveniunt mortem, cui vitam suam fecere similem. Multum interest inter otium, et coeditivum. — Quid ergo? inquit: non satius est vel sic jacere, quam istis officiorum varietatibus volutari? — Utraque res letalis est, et contractio, et torpor. Puto, æque, qui in odioribus jacet, mortuus est, quam qui rapitur onero. Otium sine literis mors est, et hominis vivi sepultura. Quid denique prodest recessisse? tanquam non trans maria nos sollicitudinum causæ persequantur. Quæ letæba est, la quam non intret melius mortis? que tuis munia, et in alium subducta vitæ quies, quam non dolor terret? Quocumque te abideris, mala humana circumstrepent. Multa extra sunt, que circumveniunt nos, quod aut fallat, aut urgeant; multa intus, que in media solitudine exsurgunt.

Philosophia circumdanda est, inespugnabilis murus, quem fortuna multis machinis incessit non transit. Insuperabili loco stat animus, qui externa deseruit, et arce

garantit, et il voit tomber sous ses pieds les traits qu'on lui décoche. La fortune n'a pas les mains si longues que nous pensons; elle n'attrape que ceux qui s'approchent trop près d'elle. Retirons-nous-en donc le plus loin que nous pourrons; mais nous avons besoin pour cela de la connaissance de nous-mêmes et de celle de la nature. Il faut savoir où nous devons aller, d'où nous sommes sortis, ce qui est bon, ce qui est mauvais, ce que l'on doit rechercher, ce que l'on doit éviter; quelle est cette raison qui fait le discernement des choses qui sont à désirer ou à fuir, qui fait adoucir la crainte et modérer la cupidité.

Il y en a qui se vantent de venir à bout de tout cela, sans le secours de la philosophie; mais quand ils sont mis à l'épreuve par quelque disgrâce, ils sont contrainsts d'avouer leur faiblesse, mais trop tard. Quand le bourreau leur prend la main, quand la mort se présente à eux, il n'y a plus de constance ni de fermeté. On leur pourrait dire : Il vous était bien aisé de défier le mal tandis qu'il était loin de vous. Voici cette douleur que vous disiez qui était si facile à supporter; voici cette mort contre laquelle vous parliez avec tant de courage; on entend claquer les fûnets, on voit re luire le couteau :

C'est à ce coup qu'il faut être sans peur,  
Et faire voir de la force et du cœur.

Ce sera par une continuelle méditation que vous acquerrerez cette fermeté; ce sera par l'exercice de l'esprit et non point par le choix des paroles; ce sera enfin par une préparation sérieuse à la mort. Ne vous imaginez pas que ces vaines futilités, par lesquelles on prouve que la mort n'est

point un mal, vous puissent rendre plus résolu. Je ne saurais, mon cher Lucile, m'empêcher en cet endroit de rire des sottises des Grecs, quoique je n'ai pas encore oubliées quoique je les improvise extrêmement. Voici l'argument que fit Zénon : « Il n'y a point de mal qui soit glorieux; or, est-il que la mort est glorieuse : pourtant la mort n'est point un mal. » Vous m'avez fait grand plaisir; je ne craignais plus rien : après cela, je suis prêt à mettre la tête sur le bloc. Mais enfin ne voulez-vous pas parler plus sérieusement ? prétendez-vous faire rire un homme qui va mourir ? En vérité, je ne saurais vous dire qui serait le plus impertinent, ou celui qui penserait ôter la crainte de la mort par un tel argument, ou celui qui en chercherait la solution, comme s'il en valait la peine. Le même Zénon fait encore un argument opposé à celui-ci, qu'il tire de ce que nous mettons la mort entre les choses indifférentes que les Grecs appellent *adiaphora*. « Il n'y a point, dit-il, de chose différente qui soit glorieuse; mais la mort est glorieuse : donc la mort n'est pas indifférente. » Vous voyez bien la surprise de cet argument. La mort de soi n'est pas glorieuse, mais il est glorieux de mourir avec constance. Et quand il dit qu'il n'y a point de chose indifférente qui soit glorieuse, je l'accorde; mais je dis en même temps que rien n'est glorieux qu'il n'agisse sur les choses indifférentes; et voici comment : j'appelle choses indifférentes celles qui ne sont ni bonnes ni mauvaises, comme la maladie, la douleur, la pauvreté, l'exil, la mort : rien de tout cela n'est glorieux de soi, mais il n'y a rien qui le soit sans cela. On ne lône point la pauvreté, mais celui qui ne pite point, et

se sua vindicat : laus illam omne letum edit. Non habet, ut potamus, fortuna longas manus; neque enim occipit, nisi haerentem sibi. Itaque, quantum possumus, ab illa resiliamus; quod sola praestabit sui motusque cognitio. Sciat qui iturus sit, unde urhas; quod illi bonum, quod malum sit; quid petat, quid vitet; que sit illa ratio, que appenderet in sapientia, librorum aevitiam conspiciunt. Hae quidam paucis ipsis, etiam sine philosophia, recessisse; sed, quum securus aliquis casus expertus est, exprimitur aera confessio; magna verba exidunt, quum tortor poposcit manum, quam mors propius accessit. Possis illi dicere : Facite pro vos, his mala absentia; ecce dolor, quem tolerabilem esse dicebat; ecce mors, quam contra multa suavis eloquutus es; sonant flagella, gladius nunciat :

Nunc animas opus, Aeneas, nunc pectore firmo!

Faciet autem illud firmum assidua meditatio, si non verba exercueris, sed animum; si contra mortem te preparaveris, adversus quam non exhortabitur, haec attollet, qui cavillationibus tibi persuadere tentaverit, mor-

tem malum non esse. Libet enim, Lucili, virorem optimo, ridere ineptias Graecas, quas noudum, quamvis mirer, excusavi. Zennoni noster hac collectione utitur : « Nihil motum gloriosum est; mors autem gloriosa est; mors ergo non est motum. » Profecisti liberatus sum metu; post haec non dubitabo porrigere cervicem! Non vis severius loqui, nec mortituro risum morere? Non mercede facile tibi dixeris, utrum ineptior fuerit, qui se hac interrogatione iudicavit mortis metum extinguere, an qui hoc, inquam ad rem pertineret, conatus est solvere. Nam et ipse interrogationem contrariam opposuit, ex eo namque, quod mortem inter indifferentia posuimus, quae *adiaphora* Graeci vocant. « Nihil, inquit, indifferens gloriosum est; mors autem gloriosum est; ergo mors non est indifferens. » Haec interrogatio vides ubi obrepit. Mors non est gloriosa; fortiter mori gloriosum est; et, quum dicit « indifferens nihil gloriosum est, » concedo tibi ita, ut dicas, nihil gloriosum esse, nisi circa indifferencia. Tanquam indifferencia esse dico (id est, nec bona, nec mala) morbum, dolorem, paupertatem, exilium, mortem. Nihil horum per se gloriosum est, nihil tamen sine his : laudatur enim non paupertas, sed quem

qui ne se laisse point abattre sous la pauvreté. On ne loue pas la pauvreté, mais celui qui ne s'en afflige pas. On ne loue pas la douleur, mais celui de qui elle ne saurait rien arracher. On ne loue point la mort, mais celui de qui elle a retiré l'âme sans l'avoir troublée.

Toutes ces choses-là, d'elles-mêmes, ne sont ni honnêtes ni glorieuses; mais la vertu les rend telles quand elle en fait le sujet de ses exercices. Elles sont en lieu mitoyen, il dépend de la vertu ou du vice de les tirer d'un côté ou de l'autre. La mort qui fut glorieuse en Caton, fut vilaine et honteuse en Brutus; je parle de ce Brutus, lequel, à dessein d'éloigner sa mort, se retira pour décharger son ventre. Mais, comme on l'eut rappelé, et qu'on lui eut commandé de tendre le cou: « Que ne puis-je vivre, dit-il, aussi aisément que je le tendrai! » Peu s'en fallut qu'il n'ajoutât: « Quand ce serait sous Antoine. » Quelle folie de vouloir fuir quand on ne peut plus reculer! Oh! que cet homme-là mériterait qu'on l'abandonnât à une vie infâme! Mais je commençais à vous dire: Supposé que la mort ne soit ni un bien ni un mal, Caton, toutefois, la rendit glorieuse, et Brutus, deshonnête. Tout ce qui n'a point d'éclat par soi-même devient beau, quand il plait à la vertu de s'y joindre. Nous disons qu'une chambre est claire, et cependant elle est obscure quand il est nuit; le jour lui donne la clarté, la nuit la lui dérobe. Ainsi, toutes les choses que nous appelons indifférentes, comme les richesses, la santé, la beauté, les sceptres; et au contraire, la mort, l'exil, la maladie, les douleurs, et tout ce que nous craignons plus ou moins, reçoit le nom de bien ou de mal sui-

vant l'usage qu'en fait la vertu ou le vice. Un fer, de soi-même, n'est ni chaud ni froid; il s'échauffe s'il est mis dans le fourneau; il se refroidit s'il est plongé dans l'eau; la mort est bonne par le moyen de ce qui est bonne, c'est-à-dire de la vertu, et d'une âme qui méprise tout ce qui est hors de soi.

Il y a encore, mon cher Lucile, de grandes distinctions à faire entre les choses que nous appelons indifférentes. Car la mort n'est pas indifférente comme il l'est de porter les cheveux courts ou longs. Elle est du nombre des choses qui ne sont point mauvaises, mais qui en ont toutes les apparences. Nous avons un amour de nous-mêmes et un désir de conserver notre être, que la nature a gravé dans le fond de nos cœurs; nous en appréhendons la destruction, parce qu'il semble qu'elle nous ravit beaucoup de bien, et qu'elle nous prive des commodités auxquelles nous étions accoutumés. Ce qui nous donne encore de l'horreur de la mort, est que nous connaissons les lieux où nous habitons, et qu'on ne saurait nous rien dire de ceux où nous devons aller. Or, nous concevons aisément de l'aversion de ce qui nous est inconnu; il y faut ajouter cette appréhension naturelle que nous avons des ténèbres où nous croyons que la mort nous doit conduire. De sorte qu'encre que la mort soit indifférente de soi, elle n'est pas toutefois du nombre des choses que l'on peut facilement mépriser. Il faut accoutumer l'esprit par un long exercice à souffrir ses approches et son arrivée. Certainement on devrait mépriser la mort plus qu'on ne fait, mais l'on nous en fait trop accroire. Tous les beaux-esprits ont pris à tâche de

non submitit, non incurvat; landatur non exilium, sed qui hoc non doliit; landatur non dolor, sed ille, quem nihil coegit dolor; nemo mortem laudet, sed eum, cui mors ante abstulit animum, quam conturbavit. Omnia lata per se non sunt honesta, nec gloriosa; sed, quidquid ex illis virtus adiit tractatque, honestum et gloriosum facit. Illa in medio posita sunt; interest, utrum malitia illis, an virtus, momentum admoveat. Mors enim illa, que in Catone gloriosa est, in Bruto stultum luppis est et erubescenda. Ille est enim Brutus, qui, quam periculum mortis moras quereret, ad exonerandum ventrem accessit, et, evocatus ad mortem iussuque præbere cervicem: Præbeo, inquit, ita vivam? Que dementia est fugere, quam retro ire non possis? Præbeo, inquit, ita vivam? pene adiecit, vel sub Antonio! O hominem dignum, qui vitæ dederetur!

Sed, ut corporam dicere, vides ipsam mortem nec malum esse, nec bonum: Cato illa honestissime usus est, turpissime Brutus. Omnis res, quod non habuit deus, virtute aditus sumit. Culcutum lucidum dicimus; hoc idem obscurissimum est nocte: dies illi lucem infundit, lux eripit. Sic istis, que a nobis indifferenter ac media dicuntur, divitiis, viribus, formæ, honoribus, regno,

et contra, morti, exilio, male valetudini, doloribus, quæque alia aut minus aut magis pertimemus, aut natiuitas aut virtus dat boni vel mali numus. Massa per se nec calida, nec frigida est: in furnacem coacta concubili in aquam remissa refrigit. Mors honesta est per illud, quod honestum est; id est virtus, et minus externa contemnens.

Est et horum, Lucile, que appellamus media grande discrimen. Non enim æque mors indifferens est, quomodo atrum capitis pares habens, necne: tunc inter illa est, que mala quidem non sunt, tamen habent nasti speciem. Sit amor est, et permittendi conservandique se invita voluntas, atque aspernatio dissolutionis; quia videtur multa nobis bona eripere, et non ex hac, cui assuevimus, rerum copia educere. Illa quoque res morti non aliena, quod huc jam novimus; illa, ad que transitori sumus, nescimus quæ sit aini, et horrenus ignota. Naturalis præterea temerarium metus est, in quas adducimus mors credidit. Itaque etiam si indifferens mors est, non tamen inter ea est que facile urgigi possint: magna exercitatione durandus est animus, ut conspectum ejus accessumque petatur. Mors contenta debet magis, quam sollet: multa enim de illa credimus, multorum ingratissimis cer-

la décrier; ils en ont fait des portraits affreux, et nous ont laissé des descriptions terribles de ces prisons infernales, et de ces pays toujours couverts de ténèbres où cet infâme portier

*Couché parmi des os, en des cavernes sombres,  
Par d'éternels alois épouvante les ombres.*

Mais, quand on nous ferait voir que ce ne sont que fables, et que les morts n'ont plus rien à craindre, nous ne serions pas encore en repos; car nous craignons autant d'être dans les lieux souterrains que de n'être plus. N'est-ce donc pas une action glorieuse et qui demande toute la force de l'esprit humain, de mourir sans crainte et sans regret parmi tant de fausses persuasions dont nous sommes prévenus de longue main? Mais on ne l'entreprendra jamais si l'on croit que la mort fait un mal: on le pourra faire si l'on estime que ce soit une chose indifférente. Notre nature ne se porte pas volontiers à ce qui lui paraît rude et fâcheux; elle ne s'en approche que lentement et à regret. Or, une action qui est forcée ne peut être glorieuse, puisque la vertu ne fait rien par contrainte. Joint que pour faire quelque chose d'honnête, il est besoin d'y apporter toute la présence et l'application de son esprit, sans y avoir la moindre répugnance. Mais, quand on va trouver ce mal, c'est pour en prévenir un plus grand, ou pour obtenir un bien qui mérite qu'on l'achète de quelque incommodité. En cette conjoncture, l'on se trouve partagé en des sentiments contraires; l'un nous porte à l'exécution de ce que nous avons arrêté; l'autre nous en retire en nous représentant les difficultés et les dangers qu'il y a, de sorte que

nous démontrons en suspens. Où cela se rencontre, il ne faut plus prétendre de gloire; car la vertu commence et achève d'un même train ce qu'elle a une fois résolu; la difficulté ne l'embarrasse jamais; on peut hardiment lui dire:

*Ne cède point aux maux, va contre eux, ne crains rien;  
Suis ton sort en tous lieux; il te conduira bien.*

Nous n'irons point contre les maux si nous croyons que ce soient des maux en effet; il faut donc nous défaire de cette pensée, qui est capable de ralentir notre ardeur, et de nous faire hésiter lorsqu'il faut marcher à grands pas. Les Stoïciens veulent que l'argument de Zénon soit véritable, et que celui qu'on lui oppose soit faux. Pour moi, je ne réduis point cette matière à la chicane de la dialectique, ni à ces subtilités si fort décriées. Au contraire, je serais d'avis que l'on exterminât toutes ces sortes d'arguments, qui sont accordés autre chose que l'on ne croit pas, des demandes qui donnent à connaître à celui qu'on interroge qu'on le peut surprendre. Il faut procéder plus sincèrement pour trouver la vérité, et plus vigoureusement pour chasser la crainte. Si je voulais démêler et éclaircir tout ce qu'ils ont embarrassé, ce serait pour persuader, et non pas pour tromper personne. Comment voulez-vous qu'un général exhorte des troupes qui vont combattre et sacrifier leur vie pour le salut de leurs femmes et de leurs enfants? Je vous donne l'exemple des Fabius, qui se chargèrent, dans leur maison, de toute la guerre de la république. Je vous propose encore ces braves Lacédémoniens qui furent mis pour défendre le passage des Thermopyles, sans espérance de

*tatum est ad augendum ejus inferniam; descriptus est carcer infernus, et perpetua nocte oppressa regio, in qua lugens janitor Orci,*

*Osa super recubans aëtro semina cruento.  
Alternis latrans exangues terribil' umbras.*

Sed, etiam quum perhaseris latus fabulas esse, nec quidquam defunctis superesse quod timeant, subit alius metus: atque enim timeat, ne apud inferos mori, quam ne vivam. His adversantibus, que nos offendit longa persuasio, fortiter pauci mortem quidni gloriosum sit, et tolerare maxima opera mentis humane? Que nunquam ad virtutem exsurgat, si mortem malum esse crediderit; exsurgat, si putabit indifferens esse. Non recipit rerum naturam, ut aliquis magno animo accedat ad id quod mali iudicat; pigre vult et cunctanter: non est autem gloriosum, quod ab invito et tergiversante fit. Nilil facit virtus, quia necesse est. Adhuc nunc, quod nihil honeste fit, nisi cum totus animus inestabit atque affuit, cui nulla parte sui repugnavit. Ubi autem ad motum accedit, aut peyorare metu, aut se non vult, ad que pervenire tanti sit devota unus mali patientia; dissident inter se iudicia facientis: hinc est quod jubet proposita perficere, illinc quod retrahit et ab re suspecta ac periculosa fugit: ligitur in diversa distrahitur. Si hoc est, perit gloria. Virtus enim concordis animo decreta peragit; non timeat quod fecit.

*cere, illinc quod retrahit et ab re suspecta ac periculosa fugit: ligitur in diversa distrahitur. Si hoc est, perit gloria. Virtus enim concordis animo decreta peragit; non timeat quod fecit.*

*Tu ne cede malis, sed contra audentior ito  
Qua tui te fortuna sinet;*

Non libis audentior, si mala illa esse credideris. Eximendum hoc e peccate est: siquidem hasitabit impetum moraturus suspicio; trahetur in id quod invadendum est.

Notrit quidem videri volent Zennas Interrogationem veram esse, fallacem autem alteram et falsam, que illi opponitur. Ego non redigo ista ad legem dialecticam, et ad illos artificii veterosissimi nodos: totum genus istud extirpandum iudico, quo circumseribit se, qui interpretatur, existimat, et ad confessionem perductus aliud respondet, aliud putat. Pro veritate simplicius agendum est; contra metum fortius. Hæc ipsi, que voluntur ab illis, solvere malim et exponere, ut persuadem, non ut imponam. In aciem elucturus exortum, pro conjugibus se liberis mortem obituros, quomodo extimabatur? Do tibi Fabios, totius reipublice bellum in unam transferences domum, Laconas tibi ostendo, in ipsi

vaincre ni de pouvoir échapper; il était assuré qu'ils y mourraient. Que leur eussiez-vous dit pour les animer à recevoir sur leurs bras les ruines qui devaient accabler toute leur nation, et abandonner plutôt leur vie que leur poste? Vous leur eussiez dit peut-être qu'une chose mauvaise n'est point glorieuse, quo la mort est glorieuse, et partant quo la mort n'est point mauvaise. O la belle harangue! Après cela y a-t-il personne qui craigne de passer au travers des ennemis et qui ne veuille mourir en combattant? Mais Léonidas leur parla bien avec une autre force. « Dinez, dit-il, mes compagnons, comme si vous deviez souper en l'autre monde. » Ils n'en mangèrent pas moins vite, la viande ne leur tomba point des mains, et ne leur demeura point entre les dents; ils allèrent gaiement à ce dîner et à ce souper. Que dites-vous de ce capitaine romain, lequel envoyant des soldats au travers de l'armée ennemie pour se saisir d'un poste avantageux, leur parla de la sorte: « Il faut aller là, mes compagnons: il n'est pas si nécessaire d'en revenir. »

Vous voyez comme les paroles de la vertu sont simples et absolues. Où est l'homme que nos subtilités aient rendu plus ferme et plus courageux? Elles amollissent le cœur, elles le resserrent, et le ravalent à des lagacelles épineuses, lorsqu'il faut lui donner le large et le porter à quelque chose de grand. Ce n'est point à trois cents soldats; mais c'est à tout le monde qu'il faut ôter la crainte de la mort. Comment vous y prendrez-vous? Comment ferez-vous voir que la mort n'est pas un mal? Renverserez-vous une opinion qui a des siècles pour garants, et qui s'insinue dès l'en-

fance? Quel remède y trouverez-vous? Que direz-vous à la faiblesse des hommes? Par quels raisonnements pourrez-vous les échauffer en sorte qu'ils se jettent au milieu des périls? Par quelle éloquence détruirez-vous cette crainte qui est si universelle? Par quelle force d'esprit pourrez-vous convertir tous les peuples de la terre, qui sont persuadés du contraire de ce que vous dites? Vous ajustez des paroles ambiguës, et vous me voulez attraper par la conséquence de plusieurs peites demandes. Songez qu'il faut de fortes armes pour abattre du grands monstres. Ce fut en vain que l'on attaqua à coups de dards et de frondes ce cruel serpent qui infectait toute l'Afrique, et que les légions romaines appréhendaient plus que les ennemis mêmes. Le serpent Python était invulnérable; et parce que la dureté de sa peau, qui répondait à l'énorme grandeur de son corps, repoussait le fer, et tout ce qu'on lui jetait, il fallut des meules pour l'assommer. Et vous dardes des fusts contre la mort! Vous attendez un lion avec une alène. Ce que vous dites a de la pointe véritablement, mais un épi en davantage. Enfin, il y a des choses si déliées qu'elles n'ont point de force et qu'on ne peut s'en servir.

## ÉPIÔTE LXXXIII.

Que Dieu connaît toutes choses, et qu'il est présent dans notre âme. — Description de l'irroguerie et de ses défauts.

Vous voulez que je vous rende compte de ce que je fais tous les jours et toute la journée. Vous avez bonne opinion de moi, si vous croyez que je

*Thermopylarum angustis positus: nec victoriam sperant, nec reditum; illic locus illis sepulcrum futurum est. Quemadmodum exhortaris, ut totius gentis ruinam objectis corporibus excipiant, et vita potius, quam loco, cedant? Dices? « Quod malum est, gloriosum non est; mors gloriosa est; mors ergo non malum. » O effrenam concionem! Quis post hanc dubitet se infestis ingerere mucronibus, et stans mori? At ille Leonidas quam fortiter illos allocutus est! « Scilicet, inquit, committentes, prandete, tanquam apud inferos convasuri! » Non in ore crevit cibus, non hirsit in furibus, non elapsus est manibus; abacres illi et ad prandium promiserunt, et ad eorum. Quid? Dux ille Romanus, qui ad uterendum locum milites misit, quam per ingentem hostium exercitum ituri essent, sic allocutus est: « Ire, committentes, illo necesse est, unde redire non necesse. » Vides quam simplex et imperiosa virtus sit. Quem mortaliū circumscriptiōnes vestrum fortius nō facere, quam erectiliarem possunt? Frangunt animum, qui nunquam minus contrahendus est, et in minis ac spinosa cogendus, quam quem aliquid grande compoñitur. Non trecentis, sed omnibus mortalibus mortis timor detrahendus debet. Quomodo illos doces, malum non esse? quomodo opiniones*

*totius ævi, quibus protinus infantia imbutur, evinces? Quod animum invenies? Quid dices insubcillitati humane? Quid dices, quo inflammatis in media pericula irruant? Qua oratione hunc timendi consensum, quibus ingenti viribus, obtusam contra te persuasionem humani generis avertes? Verba mihi captiosa componis, et interrogatunculis necitis? Magnis telis magna portenta feriuntur. Serpentem illum in Africa sævum, et romanis legionibus bello ipso terribiliorem, frustra sagittis fundisque petierunt; ne pili quidem vulnerabili erat, quem ingens magnitudo, pro vasitate corporis solida, ferrum, et quicquid humane torserant manus, rejiceret: molaribus demum fracta cæta est. Et ad veras mortem tutam minuta jactantur? subula lessonem excipit? Acuta sunt ista que dicit: nihil est acutius arista. Quædam iniuncta et inefficacia ipsa subtilitas reddit. Vale.*

## ÉPIÔTE LXXXIII.

DEUX INSPECTEURS D'UN ANIMAL. — SYLVESTRE AD STOICUSUM ANTIQVARIUM, PRÆSENTIN DE SENSITIVITÉ.

Singulos dies tibi meos, et quidem totos, indicari jubes. Bene de me iudicis, si nihil esse in illis putas, quod

ne fais rien que je voulusse vous cacher. Il est vrai qu'il faut régler notre vie comme si tout le monde la regardait, et nos pensées comme si l'on pouvait pénétrer au fond de notre cœur; et on le peut aussi. Car, que sert-il de se dérober à la connaissance des hommes, puisque Dieu connaît toutes choses, qu'il est présent dans notre âme, et qu'il se trouve au milieu de nos pensées? Je dis qu'il s'y trouve, parce qu'il s'en retire quelquefois. Je satisferai donc à ce que vous désirez, et vous écrirai volontiers ce que je fais, de la manière que je le fais. A ce dessein je veux m'observer en toutes mes actions, et, qui plus est, en faire la revue tous les jours. Ce qui nous perd, c'est que personne ne fait réflexion sur sa vie. Nous pensons quelquefois à ce que nous voulons faire, mais jamais à ce que nous avons fait. Et, toutefois, le conseil de l'avenir se doit tirer de la considération du passé. Tout ce que je vous puis dire pour le présent, c'est que la journée a été entièrement à moi. On ne m'en a rien dérobé; je l'ai passée tantôt dans le lit, tantôt dans la lecture; je n'en ai guère employé à l'exercice du corps. Cela, grâce à ma vieillesse, ne me coûte pas beaucoup, car je suis las dès que je me suis un peu remué. Mais quoi! les plus forts finissent ainsi leurs exercices.

Voulez-vous savoir qui sont mes compagnons? Je n'en ai qu'un: c'est Earinus, qui est le plus aimable enfant du monde, comme vous le savez. Mais il va bientôt changer: j'en cherche déjà quelqu'un qui soit un peu plus jeune. Il dit que nous avons l'un et l'autre une même maladie, car les dents lui tombent, et à moi aussi. J'ai peine à l'atteindre quand il court, et dans peu de jours je

ne pourrai plus le suivre. Voyez ce que fait l'exercice quand il est continué: deux personnes qui tiennent des chenils opposés se trouvent en peu de temps bien éloignées; il monte au même temps que je descends, et vous savez que l'un le fait bien plus vite que l'autre; je me trompe, car, en l'âge où je suis, on tombe plutôt qu'on ne descend. Voulez-vous savoir ce qui est arrivé de notre combat d'aujourd'hui? C'est ce qui n'arrive guère à deux coureurs. Nous nous sommes trouvés en même temps au bout de la carrière. Après m'être ainsi exercé, ou pour mieux dire lasé, je me suis mis dans l'eau froide; car je l'appelle ainsi quand elle n'est guère chaude. Moi, qui étais autrefois un si grand baigneur; qui, le premier jour de janvier, me jetais dans des canaux pleins d'eau, et qui commençais l'année par me plonger dans la fontaine nommée la Vierge, aussi bien que par lire, écrire, et dire quelque chose de nouveau, je me suis premièrement réduit à l'eau du Tibre, et, depuis, à celle de la cuvette, que je laisse tiédir au soleil, quand je me sens fort et que je ne fais point de façon, ce qui approche assez de la chaleur du bain. Je mange ensuite du pain sec, et dîne sans table. Après un tel repas, il n'est pas besoin de laver les mains. Je dors fort peu: vous savez ma coutume; mon somme est fort court; je ne fais que reposer, et je me contente d'être quelque temps sans veiller. Quelquefois je couais bien que j'ai dormi, quelquefois il me le semble. Voici les cris du Cirque qui s'élèvent tout d'un coup, et qui viennent frapper mes oreilles. Ils ne me font point perdre ma pensée, ils ne la divertissent pas seulement; je supporte facilement le bruit; ces

ascedam. Sic certe vivendum est, tanquam in conspectu vivamus; sic cogitandum, tanquam aliquis in pectus intimum inspicere possit. Et potest! Quid enim prodest ab homine aliquid esse secretum? nihil Deo elusum est: interest animis nostris, et cogitationibus mediis intervenit. Sic, intervenit, dico? tanquam aliquando discas? Faciam ergo quod jubes, et, quid agam, et quo ordine, libenter tibi scribam. Observabo ne protinus; et, quod est utilissimum, diem meum recognoscem. Hoc nos pessimus facit, quod nemo vitam suam respicit. Quid facturum simus, cogitamus, et id raro; quid fecerimus, non cogitamus: a qui consilium futuris ex præterito venit. Hodierans dies solidus est; nemo ex illo quidquam mihi eripuit; totus inter stratum lectonemque diviso est; minimum exercitationi corporis datum. Et hoc nomine ego gratias senectuti; cogitamus, et id raro; quid fecerimus, non cogitamus: a qui consilium futuris ex præterito venit. Hodierans dies solidus est; nemo ex illo quidquam mihi eripuit; totus inter stratum lectonemque diviso est; minimum exercitationi corporis datum. Et hoc nomine ego gratias senectuti; cogitamus, et id raro; quid fecerimus, non cogitamus: a qui consilium futuris ex præterito venit. Hodierans dies solidus est; nemo ex illo quidquam mihi eripuit; totus inter stratum lectonemque diviso est; minimum exercitationi corporis datum. Et hoc nomine ego gratias senectuti; cogitamus, et id raro; quid fecerimus, non cogitamus: a qui consilium futuris ex præterito venit.

Cito magnum intervallum fit inter duos itinere diversos euntes: eodem tempore ille ascendit, ego descendo; nec igitur, quanto ex his velocius alterum fiat. Memitus sum: jam enim ætas nostra non descendit, sed cadit. Quomodo tamen hodiecurum certamen nobis cesserit, quæris? quod raro cursoribus evenit, hicam fecimus. Ab hac fæstigatione magis, quam exercitatione, in frigidum descendit: hoc apud me vocatur parum calidum. Ille tantum Psychrolites, qui kalendis januariis Euripum salutabam, qui anno noto, quemadmodum legere, scribere, dicere aliquid, et suscipiæ in Virginem desilire, primum ad Tiberim transiit castra, deinde ad hoc solium, quod, quum fortissimus sum, et omnia bona fide sum, sol temperat. Non multum mihi ad balneum superest. Pnis deinde siccus, et sine mensa prandium, post quod non sunt vendæ minus. Dormio minimum. Consuetudinem meam noli: brevissimo somno ulor, et quasi interjango. Satis est mihi vigilare desilire; aliquando dormire me necio, aliquando suspicio. — Ecce Circusium obstreptu clamor; subita aliquæ et universa voce feriantur aures mee, nec cogitationem meam excutiant, nec interrumpunt quidem. Fremitum potentissime fero; mille voces, et in unum confuse, pro fluctu mihi sunt

voix confuses ne me touchent non plus que font les vagues qui s'entre-choquent, les arbres qui sont battus du vent, ni toute autre chose qui fait du bruit sans savoir ce qu'elle fait.

Mais je vous veux dire à quoi je pensais; je contins une réflexion que je fis hier. A quoi ont songé ces anciens qui étaient si sages, de nous avoir laissé, dans les sujets les plus importants, des preuves si faibles et si obscures, qu'encore qu'elles soient foudées sur la vérité, elles ont, néanmoins, toutes les apparences du mensonge? Zénon, grand personnage, et l'auteur de cette saine et courageuse secte, voulant nous détourner de l'ivrognerie, et prouver que l'homme de bien ne s'enivre point, fait cet argument: Personne ne confie son secret à un ivrogne, mais on le confie à un homme de bien; partant un homme de bien n'est point ivrogne. Voyez comme on peut tourner en ridicule cet argument par un autre semblable, car il suffit d'en produire un entre plusieurs: Personne ne dit son secret à un homme qui dort; on le dit à un homme de bien; par conséquent un homme de bien ne dort point. Posidonius défend la cause de notre Zénon, et s'allègue qu'un seul moyen, lequel, à mon avis, n'est pas recevable. Il dit que le mot d'ivrogne se prend en deux façons: l'une, quand un homme est plein de vin, et qu'il a perdu le jugement; l'autre, quand il a coutume de s'enivrer, et qu'il est sujet à ce vice; que Zénon entend parler de ce dernier qui a coutume de s'enivrer, et non pas de cet autre qui est ivre en effet, car on se garderait bien de lui dire un secret que le vin lui ferait révéler. Ce que je maintiens faux, car cette pre-

mière proposition ne se peut entendre que de celui qui est ivre, et non de celui qui le doit être; et vous m'avouerez qu'il y a une grande différence entre un homme qui est ivre et un ivrogne. Il se peut faire que celui qui est ivre ne l'a jamais été, et n'est pas sujet à cette imperfection, et que l'ivrogne n'est pas souvent ivre. C'est pourquoi j'entends ce mot d'ivrogne par la chose qu'il signifie d'ordinaire, avec d'autant plus de raison qu'il est employé par un homme très-exact, et qui examine ce que valent les paroles. De plus, si Zénon l'a entendu de la sorte, et s'il a voulu que nous l'entendissions comme lui, on peut dire qu'il a voulu tromper tout le monde par l'ambiguïté des mots, ce qui ne se doit pas faire quand on recherche la vérité. Mais je veux qu'il l'ait entendu dans le sens que lui donne Posidonius, la conséquence qu'on en tire est fautive; savoir, que l'on ne confie point un secret à un homme qui a coutume de s'enivrer. Songez à combien de soldats, qui n'étaient pas fort sobres, un général, un insérahle de camp, un capitaine, ont donné des ordres qu'il fallait tenir secrets.

Dans la conspiration qui fut faite contre Caius César, j'entends celui qui se rendit maître de la république après avoir défait Pompée, on s'en fia autant à Tillius Cimber qu'à C. Cassius. Celui-ci, toute sa vie, n'avait bu que de l'eau, et Tillius Cimber était fort sujet au vin et grand parleur; de quoi il prit occasion de dire, en se riant lui-même: « Comment supporterais-je un maître, moi qui ne puis supporter le vin? » Que chacun rappelle maintenant ou sa mémoire ceux qui sont connus pour avoir su garder le secret, et n'avoir pas su

aut venio sive verberante, et ceteris sine intellectu sententibus.

Quid ergo est, nunc cui animum adijerim? Dicam. Superest ex hesternis mihi cogitatio, quid sibi voluerint prudētissimi viri, qui rerum maximarum probationes levissimas et perplexas fecerunt; quæ, ut sint veræ, mendacio tamen similes sunt. Vult nos ab ebrietate deterre Zénon, vir maximus, hujus sectæ fortissimæ ac sanctissimæ conditor. Audi ergo quemadmodum colligit, virum bonum non futurum ebrium: « Ebrium secretum sermonem nemo committit; viri autem boni committit; ergo vir bonus ebrius non erit. » Quemadmodum opposita interrogatio similis deinde, attende; talis enim est, nam ponere ea multis: Dormienti nemo secretum sermonem committit; viri boni autem committit; ergo vir bonus non dormit. Quo non modo potest, Posidonius Zenonis nostri causam agere; sed ne sic quidem, ut sustineam, agi potest. Alii enim, « ebrium duobus modis dici: altero, quem aliquis vino gravis est et impos sui; altero, si solet ebrius fieri; et huius obnoxius viri est. Huc a Zenone dici, qui solet fieri ebrius, non qui sit; huius autem neminem committitur arcum, quæ per vinum eloqui

possit. » Quod est falsum. Primum enim illa interrogatio complexitur eum, qui est ebrius, non eum qui futurus est. Primum enim interesse concedo ioter ebrium et ebriosum: potest et qui ebrius est, tunc primum esse, nec habere hoc vitium; et qui ebriosus est, sæpe extra ebrietatem esse. Itaque id intelligo, quod significari verbo isto solet; præsertim quoniam ab homine diligentiam professo ponitur et verba examinantur. Adice nunc, quod, si hoc intellexit Zenon, et nos intelligere voluit, ambiguitate verbi quæsitum locum fraudi; quod foretolum non est, ubi veritas queritur. Sed sane hoc senserit; quod sequitur, falsum est, ei, qui solet ebrius fieri, non committi sermonem secretum. Cogita enim, quam multa militibus, non semper sobriis, et imperator, et tribunus, et centurio, tacenda mandaverit. De illa C. Cæsaris corde (illius dico, qui superato Pompeio rempublicam tenuit) tam creditum est Tillio Cimbro, quam C. Cassio: Cassius tota vita equum bibit; Tillius Cimber et nimis erat in vino, et scordatus. In hanc rem jocosus est ipse: « Ego, inquit, quemquam feram, qui vinum ferre non possum? » Sibi quisque nunc nominet eos, quibus sit et vinum male credi, et sermonem bene; unum tamen exemplum, quod

garder le vin : je n'en veux rapporter qu'un seul exemple, qui se présente à mon esprit, afin que la mémoire ne s'en perde pas (car il est bon de se fournir de grands exemples pour la conduite de la vie, afin de ne les aller pas toujours chercher dans l'antiquité). Depuis que L. Piso fut fait gouverneur de Rome, pour avoir eu deux jours entiers, il s'y accoutuma si bien, qu'il passait à la table la meilleure partie de la nuit, et dormait jusqu'à midi, car il n'était pas jour chez lui avant cette heure. Il s'acquittait, néanmoins, fort exactement de sa charge. Auguste lui donna aussi des ordres secrets, quand il l'honora du commandement de la Thrace, laquelle il réduisit entièrement. Tibère ensuite, allant en la Campanie, et laissant les affaires de la ville en un état qui lui donnait de l'inquiétude et du chagrin, parce qu'à mon avis il s'était bien trouvé de l'ivrognerie du Pison, donna le gouvernement de Rome à Cossus, homme sage et modéré, mais qui s'abandonnait tellement au vin, qu'étant un jour venu au sénat, au sortir d'un festin, il se mit à dormir si profondément, qu'il fallut le reporter chez lui, sans le pouvoir réveiller. Tibère ne laissa pas de lui écrire plusieurs billets de sa main, desquels il ne se fiait pas à ses plus fidèles ministres ; et l'on ne dit pas qu'il ait jamais révélé le secret d'aucune affaire, soit publique ou particulière. Laissons donc crier tous ces gens qui disent que l'esprit n'est pas maître de soi lorsque le vin lui commande ; que, comme le vin qui bout dans les tonneaux rompt souvent les cercles, et tire en haut, par sa chaleur, tout ce qui était au fond ; ainsi, quand il vient à bouillir dans les hommes, il en tire et met en évidence tout ce qu'il y avait de plus

caché ; en un mot, que ceux qui sont pleins de vin ne sauraient retenir leurs viandes ni leurs secrets, et qu'ils découvrent aussi bien leurs affaires que celles d'autrui. Bien que cela se voie assez ordinairement, il nous arrive souvent aussi de prendre conseil, en des occasions importantes, des personnes que nous savons qui aiment à boire.

Ainsi, ce qu'on allègue pour la défense de Zénon, qui dit que l'on ne confie point un secret à un homme qui a coutume de s'euivrer, n'est pas fondé sur la vérité. Ne vaudrait-il pas mieux blâmer ouvertement l'ivrognerie, et découvrir tous ses défauts ? Les gens du commun s'en peuvent donner de garde ; à plus forte raison une personne vertueuse et sage qui se contente d'apaiser sa soif, et qui, dans une occasion de réjouissance, que l'on pousse un peu trop loin, sait s'arrêter où il faut pour conserver sa raison. Nous verrons après si le sage peut être troublé par l'excès du vin, et réduit à faire ce que les autres font quand ils sont ivres : cependant qu'est-il besoin de tels syllogismes pour nous prouver qu'un homme de bien ne doit pas s'euivrer ? Dites seulement qu'il est honteux d'en prendre plus qu'on n'en aurait gardé, et de ne pas savoir la mesure de son estomac ; que dans l'ivresse on fait des choses qui font rougir de honte quand elle est passée. Dites qu'elle n'est autre chose qu'une fureur volontaire. N'est-il pas vrai que, si l'ivresse durait plusieurs jours, vous ne douteriez pas que ce ne fût une véritable fureur ? Rapportez l'exemple d'Alexandre de Macédoine, qui tua Clitus, son plus cher et plus fidèle serviteur, dans la chaleur de la débauche, et qui se voulait tuer lui-même, après avoir reconnu l'éternité de son crime, comme certainement il le

occurrit mihi, referam, ne intercedat : instruendis enim vita exemplis illustribus ; non semper confugiemus ad vetera. L. Pison, Urbis custos, ebrinus, ex quo semel factus est, fuit : majorem partem noctis in convivio exiebat ; usque in horam sextam fere dormiebat : hoc ejus erat institutum. Officium tamen suum, quo tutela Urbis confidebatur, diligentissime administravit. Hic et domus Augustus dedit secreta mandata, quum illum præponeret Thracie, quam perdomuit ; et Tiberius, proficiscens in Campaniam, quum multa in Urbe et suspecta reliqueret et intra. Puto, quia illi bene cesserat Pisonis ebrietas, postea Cossium fecit urbis præfectum, virum gravem, moderatum, sed versum vino et modentem ; adeo ut ex senatu aliquando, in quem et convivio venerat, oppressus inexcitabili somno, tolleretur. Hic tamen Tiberius multa sua manu scripsit, que committenda ne ministris quidem suis judicabat. Nullum Cossus aut privatum secretum, aut publicum elapsum est. Itaque declarationes istas de medio removemus : « Non est animus la sua potestate, ebrietas devinctus : quemadmodum musta dolia ipsa rumpuntur, et omne quod in iis jacet,

in summam partem vis caloris ejectat ; sic vinis extollente, quicquid in iis jacet abditum, effertur, et prodit in medium : onerati nunc quemadmodum non continent elubum, vino redundante, ita ne secretum quidem ; quod summi alienigenæ est, pariter effundunt. » — Sed quavis hoc solum accideret, ita et illud solet, ut cum his, quos sciamus libentius bibere, de rebus necessariis deliberemus. Falsum est ergo hoc, quod patrocinii loco ponitur, et qui solet ebrius fieri, non dari tacitum.

Quanto satius est, aperte accusare ebrietatem, et vitia ejus exponere ? que etiam tolerabilis homo vitaverit, eundem perfectus ac sapiens, cui satius est alim exstringere, qui, etiam si quando horata est hilaritas, aliena causa producta longius, tamen citra ebrietatem resistit. Nam de illo videbimus, an sapientis animus nimio vino turbetur, et faciat ebriis solita. Interim, si hoc colligere vis, « virum bonum non debere ebrium fieri, » cur syllogizans agis ? Dic, quam turpe sit, plus sibi ingerere quam espiat, et stomachi sui non nose mensuram ; quam multa ebrii faciant, quibus sobrii erubescunt ; nihil aliud esse ebrietatem, quam voluntariam insaniam. Étende la plus



devalt faire. Il n'y a point de défaut que l'ivresse ne découvre et qu'elle n'augmente, parce qu'elle chasse la honte qui s'oppose à tous les mauvais desseins. Il y en a plus qui s'abstiennent des choses défendues par honte que par délibération. Quand une fois la chaleur du vin s'est emparée de l'esprit, elle pousse dehors tout ce qu'il y avait de mauvais, car l'ivresse ne fait pas le vice, mais elle le découvre. C'est alors que le voluptueux donne à ses sens tout ce qu'ils lui demandent, sans attendre la commodité du lieu, ni garder aucune bienséance, et que l'impudique publie et vante ses ordures. C'est alors que l'indiscret ne saurait contenir ni sa langue, ni ses mains; que l'insolent devient plus fier, le cruel plus violent, et l'envieux plus malin. Enfin, c'est alors que tous les vices éclatent et se manifestent ouvertement. Ajouter à cela qu'on ne se connaît plus, que l'on ne parle qu'en bégayant, que l'on a les yeux égarés, les pieds chancelants, la tête embarrassée, et que l'on croit voir tourner la chambre, comme si quelque tourbillon faisait mouvoir la maison. Quand le vin bout et fait gonfler les intestins, il produit des douleurs d'estomac et des coliques, et toute-fois il est plus supportable quand il agit, que lorsqu'il est corrompu par le dormir; car, en la place de l'ivresse, il demeure des crudités et un dégoût général de toutes choses.

Représentez-vous combien de désordres a causés l'ivrognerie, quand elle s'est rendue publique. Elle a livré des nations hardies et belliqueuses entre les mains de leurs ennemis; elle a ouvert les portes des villes qui s'étaient courageusement défendues durant plusieurs années; elle a réduit

sons le pouvoir d'autrui des peuples opiniâtres et passionnément jaloux de leur liberté; elle a dompté, sans coup férir, des gens que l'on n'avait pu forcer en donnant des batailles. Alexandre, de qui je parlais tout à l'heure, après tant de voyages, tant de combats, et tant de fleuves inconnus et de mers passés, malgré les incommodités de plusieurs hivers, revint sain et sauf; mais l'excès de boire et cette fatale coupe d'Hercule le mirent au tombeau. Quelle gloire y a-t-il d'avoir un ventre qui tient beaucoup? Après que tu auras emporté la palme, et que tes compagnons, dormant ou vomissant par terre, ne pourront plus te faire raison; quand tu seras demeuré seul sur tes pieds, ayant surmonté tous les autres par une générosité magnifique, et que l'on avouera qu'il n'y en avait point qui pût porter tant de vin que toi, ne sera-t-il pas vrai qu'un tonneau en porte encore davantage? Quelle autre chose a perdu Marc-Antoine (grand personnage d'ailleurs et bel-esprit), que l'ivrognerie et l'amour de Cléopâtre, qui n'était pas moins dangereux que l'amour du vin? Il lui fit prendre les mœurs et les imperfections étrangères, lui mit les armes à la main contre la république, le rendit inférieur à ses ennemis, et si cruel, que, encore qu'on lui apportât sur la table les têtes des principaux de Rome, et que parmi les viandes qu'on lui servait avec une magnificence royale, il reconnût le visage et les mains de ceux qu'il avait proscrits, tout plein de vin qu'il était, il ne laissait pas d'être altéré de sang. Quand il aurait commis à jeun une action si barbare, il n'aurait pas laissé d'y apporter tout ce qui la pouvait rendre insupportable; à plus forte raison, étant faite

res dies illum ebrii habitum, nunquid de furore dubitabis? nunc quoque non est minor, sed brevior. Refer Alexandri Macedonis exemplum, qui Cilium, carissimum sibi ac fidelissimum, inter epulas transfudit; et intellectu facilliore, mori voluit, certe moriuit. Omne vitium ebrietas et incendit, et detegit; instantem malis consiliis recedendum removet. Plures enim pudore peccandi, quam bona voluntate, prohibitis abstinent. Ubi possedit animum nimia vis vini, quidquid mali latebat, emergit. Non facit ebrietas vitium, sed protrahit: tunc libidinosis ne embulcum quidem expectat, sed cupiditatibus suis, quantum petierit, sine dilatione permittit; tunc impudicus morbum confitetur ac publicat; tunc petulans non linguam, non manum continet. Crescit insolentia superbia, crudelitas severa, malignitas livida; omne vitium laxatur et prodit. Adice illum ignorantem sui; dubia et parum explanata verba; incertos acutos; gradum errantem; vertiginem capitis; tacta ipsa mobilia, velut aliquo turbine circumagente totum domum; alonuchi tormenta, quoniam effervescit murmur, ac viscera ipsa discendit. Tunc tamen utcumque tolerabile est, dum illi vis sua est: quid, quomodo vitiosior, et que ebrietas facit, cruditas faciat? Cogita, quas clades edidit publica ebrietas. Hæc

accrimas gentes bellicosasque hostibus tradidit; hæc multorum anorum periculosi bello defensas mœnia patefecit; hæc contumacissimos, et jugum recusantes, in alium egit arbitrium: hæc victos acie mero domuit. Alexandrum, cujus modo feci mentionem, tot tinnia, tot prælia, tot hiemes, per quas victis temporum locumque difficultate, transierat, tot flumina et ignota cadentia, tot maria, totum dimiserunt; intemperantia bibendi, et ille Herculeus ac fatalis æcyphas condidit. Quæ gloria est, capere multum? Quomodo pones te palma fuerit, et propinationes tuis strati omnino ac vomitantes recusatuerit; quam asperitas tunc convulso fuerit; quam omnes victricis virtute magnifica, et nemo tam vis capax fuerit; vinceria a dolio. M. Antonium, magnam virum et togendi nobilis, quæ alia res perdidit, et in externos mores ac vitia non romana transiit. quoniam ebrietas, nec minor vino Cléopatræ amor? Hæc illum res hostem reipublicum, hæc hostibus suis imparem reddidit; hæc crudellem fecit, quoniam capita principum civitatis coronati referrentur; quoniam inter apparatusissimas epulas lutasque regales ora ac manus proscriptorum recognoscere; quoniam visio gravis, siliit tamen sanguinem. Intolerabile erat, quod ebrius fiebat; quanto intolerabilis, quod hæc

en ce malheureux état où la cruauté se mêle ordinairement, parce que le vin altère et trouble l'esprit. Comme les longues maladies débilitent les yeux, en sorte qu'ils ne peuvent plus supporter le moindre rayon de soleil; ainsi l'ivrognerie affaiblit tellement notre raison, que, n'étant pas à nous le plus souvent, les vices qui se sont enracinés durant cette frénésie conservent leur force après que celle du vin, qui les a produits, est dissipée.

Dites donc ce qu'il faut dire pour montrer que le sage ne doit point s'enivrer; faites voir la difformité et les incommodités de ce vice par ses effets et non par vos raisonnements, ce qui est très-facile. Prononcez que toutes ces choses, que nous appelons voluptés, sont des supplices quand elles ont passé les bornes de la raison. Car, si vous prétendez nous faire accroire que le sage peut s'enivrer sans se brouiller ni perdre sa contenance ordinaire, il vous sera permis de dire qu'il peut encore prendre du poison sans mourir, de l'opium sans dormir, de l'ellébore sans dévoiement; mais si ses pieds chancelent, si sa langue s'entre-coupe, que sert-il de soutenir qu'il est ivre en quelque façon, et qu'en quelque façon il ne l'est pas?

## ÉPÎTRE LXXXIV.

Que pour bien étudier il faut lire, puis recueillir, puis nous former un esprit de tout cela. — Il faut digérer ce que nous avons lu de même que ce que nous avons mangé, si nous voulons qu'il nous profite.

Je crois que ces petits voyages que je fais pour réveiller ma paresse sont propres aussi pour ma

santé et pour mes études. Pour ma santé, vous le voyez, car l'amour des lettres m'ayant fait négliger les exercices du corps, je ne puis plus en prendre sans le ministère d'autrui. Pour mes études, je vais vous le dire. J'ai quitté la lecture: je crois pourtant qu'elle m'est nécessaire; premièrement, pour ne pas me croire entièrement dans mes opinions, et puis afin qu'ayant vu ce que les autres ont inventé j'en puisse juger, et inventer quelque chose à mon tour; d'ailleurs la lecture nourrit l'esprit, et quand il est fatigué de l'étude, la lecture le délasse par l'étude même. Mais il ne faut pas toujours éreire, ni toujours lire; le premier serait ennuyeux et épuiserait nos forces, et le dernier les relâcherait. Il faut les prendre alternativement, et tempérer l'un par l'autre, en sorte que la plume fasse un corps de ce que la lecture a recueilli en divers endroits. Nous devons imiter en cela les abeilles, qui volent de tous côtés pour sucer sur les fleurs ce qui est propre à faire leur miel, puis le rapportent dans leurs ruches et le rangent par rayons, et, comme dit votre Virgile :

Elles sucent le miel, volant de fleur en fleur,  
Et mettent par rayons cette douce liqueur.

On ne sait pas bien si le suc qu'elles ont tiré des fleurs devient miel incontinent après, ou si c'est le mélange et la propriété de leur haleine qui le fait passer en cette nature. Il y en a qui tiennent qu'elles n'ont pas l'adresse de faire le miel, mais seulement de l'amasser. On dit qu'aux Indes il se trouve du miel dans les feuilles des roseaux, soit qu'il procède de la rosée ou d'une humeur

ipsa ebrietas faciat? Fere violentiam crudelitas sequitur: violatur enim exasperaturque sanitas mentis. Quemadmodum difficiles faciunt oculos distul morbi, etiam ad minimum radii solis offensionem; ita ebrietates continuæ effrant animos. Nam quum sarpe apud se non sint, consuetudine insani durata vitiâ, vino concepti, etiam sine illo valent.

Dic ergo, quare sapiens non debeat ebrius fieri; deformitatem rei et importunitatem ostende rebus, non verbis; quod facillimum est. Proba, istas que voluptates vocantur, ubi transcenderint modum, penas esse. Nam, si illud argumentaberis, aspiemus multo vno inebriari, et reficere rectum inorem, etiam si remolentis sit; licet colligas, nec veneno potio morituum, nec asopore sumpto dormituum, nec elleboro acceptis, quidquid in visceribus hærebit, ejecturum dejecturumque. Sed, si tentatur pedes, lingua non constat, quid est, quare illum existimes in parte sobrius esse, in parte ebrium? Vale.

## EPISTOLA LXXXIV.

ALTERNIS LEGENDUM ET SCRIBENDUM: QVIS FRUCTUS A LECTI-  
TIONIS SIT COLLIGENDUS.

Itinera ista, que sequitium mihi excutiant, et valeat-

dini meæ prodesset iudicio et studiis. Quare valetudinem adjuvent, vides: quum pigrum me et negligentem corporis litterarum amor faciat, aliena opera exerceo. Studio quare prosint, indicabo. A lectioibus non recessi. Sunt autem, ut existimo, necessarie; primum, ut sim me uno contentus; deinde, ut, quum ab aliis qualis cognovero, tum et de inventis iudicem, et cogitem de inveniendo. Alii lectio ingenuum; et studio laetum, non sine studio tamen refecti. Nec scribere tantum, nec tantum legere debemus: altera res contrahit, et vires exhaust; de stillicidio; altera solvet ac diluet. Invenio hoc et illo commendandum est, et alterum altero temperandum; ut, quidquid lectione collectum est, stillicidio in corpus. Apes, ut vident, debemus imitari; que vagantur, et flores ad mel faciendum idoneos carpunt; deinde, quidquid attulerit, disponunt se per favos digerant; et, ut Virgilius noster ait,

..... Liquefacta mella  
Stipant, et dulci distendant mectare cellas.

De illis non satis constat, utrum succum ex floribus ducant, qui protinus mel sit; an, que collegerunt, in hunc saporem mixtura quadam et proprietate spiritus sui mutant. Quibusdam enim placet, non faciendi mellis scien-

douce et grasse qui nourrit cette plante; que nous avons des herbes qui ont la même vertu, mais qui est plus resserrée, laquelle ce petit animal sait altérer par l'instinct et par la propriété de sa nature. D'autres sont d'avis qu'elles confisent les parties les plus délicates qu'elles ont tirées des feuilles et des fleurs, et les changent en miel par une disposition qui leur est naturelle, et qui, comme un levain, unit et lie ensemble des choses toutes différentes. Mais, pour ne point nous écarter de notre sujet, nous devons, dis-je, imiter les abeilles, et mettre séparément ce que nous avons recueilli de diverses lectures (car il se conservera mieux étant ainsi séparé); puis confondre ces sucs différents, et leur donner, par notre industrie, un goût composé de tout cela, en sorte que, bien qu'on s'aperçoive de ce qui a été pris ailleurs, on voit bien toutefois que ce n'est pas la même chose. C'est ce que fait tous les jours la nature dans notre corps : les aliments que nous avons pris ne sont qu'une charge incommode tant qu'ils demeurent entiers et conservent leurs qualités dans notre estomac; mais, sitôt qu'ils sont altérés et changés par la chaleur naturelle, ils deviennent notre sang et nous donnent de la vigueur. Faisons la même chose de ce qui sert à la nourriture de notre esprit. Ne permettons pas qu'il demeure en son entier, parce qu'il ne serait pas à nous; mais ayons soin de le mâcher et de le digérer. Autrement, il ne passera point dans notre âme, et demeurera seulement dans notre mémoire. Embrassons ces beaux sentiments, formons-en les

nôtres, afin que de plusieurs choses il ne s'en fasse qu'une seule, comme de plusieurs nombres il ne s'en fait qu'un lorsque diverses sommes sont jointes ensemble. Mais cachons avec industrie ce que nous avons emprunté, et ne faisons paraître que ce qui est à nous. Si l'on reconnaît dans vos ouvrages quelques traits d'un auteur que vous estimiez particulièrement, que ce soit une ressemblance de fils, et non pas le portrait; car un portrait est une chose morte.

Quoi donc ! ne connaîtra-t-on pas de qui j'imité le style, de qui je prends les pensées et la façon d'argumenter ? Je erois même que l'on ne s'apercevra pas si c'est d'un habile homme, car il n'a pas imprimé sa marque à toutes ces choses qu'il a tirées des uns et des autres, en sorte qu'elles soient toujours conformes. Vous savez combien il y a de voix en un chœur de musique, et toutefois elles ne forment toutes ensemble qu'un son : l'une est haute, l'autre basse, et l'autre moyenne; il y a des hommes et des femmes; on y mêle des flûtes; on peut bien entendre toutes ces voix ensemble, mais on ne les saurait distinguer. Je parle de ces chœurs de musique qui étaient connus à nos anciens philosophes; car il y a aujourd'hui plus de chœurs dans nos banquets qu'il n'y avait autrefois de spectateurs dans les théâtres. Quand toutes les avenues sont bordées de chanteurs, que le has du théâtre est environné de trompettes, et que les galeries retentissent de flûtes, de hautbois, et de toutes sortes d'instruments, il se fait une agréable symphonie de tous ces tons différents. Je veux

tiam esse illis, sed colligendi. Aliud inveniri apud Indos met in arundinum foliis, quod aut ros illius caeli, aut ipsius arundinis humor dulcis et pluvialis gignat; in nostris quoque herbis vim eandem, sed usus manifestum et notabilem poni, quem prosequatur et contrahat animal boie rei genitum. Quidam existimant, conditura et dispositione in hanc qualitatem verti, quæ ex tenuissimis virentium florentiumque decerpserint: non sine quodam, ut ita dicam, fermento, quo in unum diversa coalescant.

Sed, ne ad aliud, quam de quo agitur, abducatur, nos quoque apud debemus inquiri; et, quæcumque ex diversa lectione congestimus, separare: melius enim distinctæ servantur: deinde, adhibita ingenii nostri cura et facultate, in unum saporum varia illa libamenta confundere; ut, etiam si apperuerit, unde sumptum sit, aliud tamen esse, quam unde sumptum est, appareat: quod in corpore nostro videmus sine ulla opera nostra facere naturam. Alimenta, quæ accipimus, quædiu in sua qualitate perdurant et solida innotant stomacho, nostra sunt; ut quæ ex eo, quod erant, mutata sunt, hæc demum in vires et in sanguinem transeunt. Idem in his, quibus abutitur ingenium, præstemus; ut, quæcumque hausimus, non patiamur integra esse, nec aliena. Concoquamus illa: aliquid in memoriam ibant, non in ingenium. Assentiamur illis fideliter, et nostra faciamus, ut unum quiddam

fiat ex multis; sicut unus numerus fit ex singulis, quam minores summas et dissidentes computatione una comprehendit. Hoc faciat animus noster: omnia, quibus est adjunctus, abscondat; ipsam tantum ostendat, quod efficit. Etiam si eujus in te comparebit similitudo, quem admodum tibi alius fuerit; simul enim esse te volo quæmodum filium, non quæmodum imaginem: in quo res mortua est. Quid ergo? non intelligitur, eujus imitetur orationem? eujus argumentationem? eujus sententiam? Puto aliquando ne intelligi quidem posse; si magis viri ingenium omnibus, quæ ex quo voluit exemplari adstruxit, forum suum imprensit, ut in unitatem illa compleret. Non vides, quam multorum vocibus chorus consistit? unus tamen ex omnibus sonus redditur; aliqua illis sentia est, aliqua gravis, aliqua media; accedunt viris feminae, interponuntur liberi; singulorum illic latent voces, omnium apparent. De eboro dico, quem veteres philosophi notaverunt. In commixtionibus nostris plus custorum est; quam in theatris olim spectatorum fuit: quam unum vis ordo canentium implet, et cavea æneoloribus elata est, et ex palpito omne libiarum genus organorumque consonat, fit concentus ex dissonis. Talem animum esse nostrum volo, ut malis in illo artes, multa præcepta sint, multarum statum exempla, sed in unum conspira.

Quomodo, inquit, hoc effici poterit?—Assidua inten-

que nous mettions notre âme dans une semblable disposition, qu'elle ait beaucoup de connaissances, de préceptes et d'exemples des siècles passés, et que tout cela conspire à une même fin. Mais comment cela se pourra-t-il faire? me direz-vous.

— En veillant continuellement sur notre conduite et ne faisant rien que par le conseil de la raison. Elle vous dira : « Laissez ces choses après quoi tout le monde court; laissez ces richesses avec le danger qu'il y a de les perdre, et la peine qui se trouve à les conserver; laissez les voluptés du corps et de l'esprit, elles ne font qu'amollir et énerver; laissez l'ambition, ce n'est qu'enflure, que vanité et que fumée. Elle n'a point de bornes; ceux qui la devançant lui sont une occasion de chagrin, et ceux qui la suivent, d'embrasement. Elle est tourmentée de deux envies, car vous savez quelle misère c'est d'être envieux et d'être envié.

Voyez-vous les maisons des grands, et leurs portes, où l'on se bat pour être des premiers à leur lever? Il faut souffrir beaucoup d'indignités pour y entrer, et plus encore quand on y est entré. Fuyez ces grands escaliers et ces vestibules élevés et suspendus; vous ne sauriez marcher en assurance en des lieux si hauts et si glissants. Retirez-vous plutôt vers la sagesse pour obtenir des biens qui sont aussi amples que tranquilles. Ceux qui éclatent aux yeux des hommes, et qui ne sont grands que par la comparaison des choses les plus basses, ne s'acquièrent qu'avec peine et difficulté, car le chemin qui conduit aux honneurs est âpre et raboteux; mais, si vous voulez monter sur cette éminence, dont la fortune ne saurait approcher, vous verrez sous vos pieds des choses que l'on es-

time infiniment élevées, et, outre cela, vous arriverez au fait par un chemin court et aisé.

## ÉPÎTRE LXXXV.

Il prouve que la vertu seule peut rendre la vie heureuse.

— Que le sage doit être exempt de toutes sortes de passions.

Je vous avais épargné, et j'avais remis les difficultés qui restaient à expliquer, voulant seulement vous donner quelque échantillon des raisonnements que font nos Stoïciens pour prouver qu'il n'y a que la vertu qui puisse rendre la vie parfaitement heureuse; mais vous désirez que je ramasse tous les arguments que l'on a trouvés au sujet de notre doctrine, et, pour le faire, ce n'est pas assez d'une lettre, il faudrait un livre entier. J'ai dit tant de fois que ces sortes d'arguments ne me plaisent point; car, sans mentir, j'ai honte de me présenter à un combat que j'entreprends pour l'intérêt des dieux et des hommes, n'étant armé que d'une pointe d'aiguille.

« Celui qui est prudent est aussi tempérant; qui est tempérant est constant; qui est constant est sans trouble; qui est sans trouble est sans tristesse; qui est sans tristesse est heureux; par conséquent, l'homme prudent est heureux, et la prudence suffit pour établir la félicité de la vie. » Quelques péripatéticiens, pour répondre à cet argument, disent que ces mots de constant, sans trouble et sans tristesse, se doivent entendre quand on se trouble rarement et peu, et non pas jamais, comme pareillement quand on n'est point sujet à la tristesse, et qu'on ne s'y abandonne pas

lucio: si nihil egerimus, nisi ratione mundaute. Hanc si audire volueris, dicet tibi: « Relinque ista jam dudum, ad quæ discurrunt! relinque divitias, aut periculum posidentium, aut onus: relinque corporis alique animi voluptates! molliant et enervant: relinque ambitum! tumida res est, vana, ventosa: nullum habet terminum: tam sollicita est ne quem ante se videat, quam ne post se alium: laborat invidia, et quidem duplici: videt autem, quam miser sit, si is, cui invidetur, invidet. Intueris illas potentium domos, illa tumultuosa risa salutantium finium? nullum habent contumeliarum, ut intres; plus, quam intraveris. Præter istos gradus divitum et magno aggreto suspens vestibula: non in prærupto tantum istæ stabula, sed in lubrico. Hinc potius te, ad sapiensiam, dirige; tranquillissimæque res ejus, et simul amplissimas, pete! Quæcumque videntur emicare in rebus humanis, quantum pusilla sint, et comparatione humiliorum existat, per difficiles tamen et arduos transitis adestur. Contrafraga in fastigium dignitatis via est. At si considerare hunc verticem libet, cui se fortuna submisit, omnia quidem sub te, quæ pro excelsissimis habentur, aspicias, sed tamen venies ad summa per planum. » Vale.

## EPISTOLA LXXXV.

NE MODERATOS QUIDAM AFFECTUS IN RAPIENTE TOLERANDOS.

Peperceram tibi, et quicquid nodos adhuc supererat, præterieram, contentus quasi gustum tibi dare eorum, quæ a nostris dicuntur, ut probetur. « Virtus ad explendam beatam vitam sola utilis efficax. » Jubes me, quicquid est interrogatorium aut notarum, aut ad traditionem nostram excogitarum, comprehendere: quod si facere voluero, non erit epistola, sed liber. Illud toties testor, hoc me argumentorum genere non delectari. Pudet in aciem descendere, pro Diis hominibusque susceptam, subita armatum.

« Qui prudens est, et temperans est; qui temperans est, et constans; qui constans est, et imperturbatus est; qui imperturbatus est, sine tristitia est; qui sine tristitia est, beatus est: ergo prudens beatus est, et prudentia ad beatam vitam utilis est. » Hinc collectioni hoc modo Peripateticorum quidam respondent, ut imperturbatum, et constantem, et sine tristitia, sic interpretentur, tantum imperturbatus dicatur, qui raro perturbatur et modice, non qui nunquam: item sine tristitia eum dici

trop fort ; car ce serait de pas être homme que d'être exempt de tristesse ; que le sage n'est point abattu par la tristesse, mais qu'il en est touché. Ils allèguent encore d'autres raisons conformes à l'opinion de leur secte, qui n'ôte point ces passions, mais qui les modère. Dites-moi quel avantage aurait le sage d'être un peu plus fort que ceux qui sont les plus imbéciles, plus gai que les plus tristes, plus modéré que les plus dissolus, et plus élevé que les plus abjects ; comme si un bon coureur admirait sa vitesse en se comparant aux infirmes et aux boiteux, non à cette amazone qui, au rapport de Virgile,

Eût couru sur les eaux, couru sur les moissons,  
Sa on plier les épis, ni mouiller les talons.

La vitesse doit être considérée en elle-même et non par rapport à ceux qui sont lents. Direz-vous qu'un homme se porte bien quand il n'a que peu de fièvre ? Pour n'être pas fort malade on ne peut pas dire qu'on soit en santé. Le sage, disent-ils, est sans trouble, comme nous disons de certains fruits qu'ils sont sans voyan, quoiqu'ils en aient en effet, mais à cause qu'ils l'ont plus petit que les autres. Ce qui est faux, car je ne prétends pas que ce soit un retranchement de quelques défauts qui arrive à l'homme de bien, mais une exemption de tous les vices ; il n'en faut ni petits ni grands : car, s'il y en a de petits, ils croîtront, et cependant ils incommoderont ; une grande catastrophe perd entièrement la vue, une petite ne laisse pas de la troubler. Si vous admettez quelques pas-

sions dans le sage, la raison, se trouvant trop faible, sera sans doute entraînée par leur violence, vu que vous lui donnez à combattre ou pas une seule passion, mais une troupe de passions jointes ensemble. Un nombre de gens, quoique faibles, vient à bout de l'homme le plus fort. Il aime l'argent, mais sans empressement ; il a de l'ambition, mais elle n'est pas violente ; il se met en colère, mais il s'apaise bientôt ; il est inconstant et variable, mais il ne change pas de volonté à tous moments ; il aime les femmes, mais il n'en perd pas la raison. En vérité, il vaut mieux avoir un vice tout entier que d'avoir un peu tous les vices.

D'ailleurs, il ne faut pas considérer si la passion est furie ; car, en quelque degré qu'elle soit, elle ne se laisse point conduire, elle ne reçoit point de conseil, non plus que les animaux, soit sauvages ou domestiques, qui, de leur nature, sont incapables d'écouter la raison. Les tigres et les lions ne perdent jamais leur férocité naturelle ; ils la quittent quelquefois pour la reproduire lorsque vous y peuserez le moins. Jamais les vices ne s'appriivoisent de bonne foi ; car enfin, si la raison l'emporte, ils ne prendront point racine ; mais s'ils l'ont prise malgré elle, il est certain qu'ils la conserveront de même. Il est plus aisé de les empêcher de naître que de les empêcher de croître. Cette médiocrité dans les passions est donc fautive, inutile, et aussi ridicule que si nous disions qu'il ne faut être que médiocrement fou ou médiocrement malade. Ce tempérament n'appartient qu'à la vertu ; le vice en est incapable : on fera donc

sium, qui non est obnoxios tristitia, nec frequens nimis in hoc vitio : illud enim hominum astorum negare, alicujus animum immutem esse tristitia ; sapientem non vincit morore, ceterum tangi : — et cetera in hunc modum. sectæ suæ respondentia. Non hi tollunt affectus, sed temperant. Quantum autem sapienti damus, si imbecillissimis fortior est, et mentis animi iustior, et effrenatissimis moderatior, et humilissimis major ? Quid ? si miretur velocitatem suam iudans, ad claudos debilesque respiciens ?

Illa vel intactæ segreis per summa volaret  
Gramina, nec cursu iemras lrasisset aristas ;  
Vel mare per medium, fluctu suspensus iumentis,  
Ferret iter, oleres necINGERET aquore plantas.

Hæc est pernicitas per se æstimala ; non quæ tardissimorum collisione laudatur. Quid, si saepe voces leviter ferbricantem ? non est bonæ valetudinis mediocritas morbi.

Sic, inquit, sapiens imperturbatus dicitur, quomodo apyrina dicuntur, non quibus nulla læst duritia granorum, sed quibus minor. — Falsum est. Non enim deminutionem malorum in bono viro intelligi, sed vacationem : nulla debent esse ; non parva : nam si ulla sunt, crescant, et interim impediunt. Quomodo oculus major et perfectus suffusio exacerat, sic modica turbat. Si das aliquos affectus sapienti, impar illis erit ratio, et velut

horrente quodam suferetur ; præsertim quum illi non novum affectum, sed universum affectuum cœtum relinquas, cum quo colluctetur. Sed omnis plus potest quam vis medicorum inrba, quam posset cuius magni violentia. Hæbet precusie cupiditatem, sed modicam ; hæbet ambitionem, sed non concitatem ; hæbet iracundiam, sed placibilem ; hæbet inconstantiam, sed minus vagam ac mobilem ; hæbet libidinem, sed non insanam. Melius cum illo ageretur, qui unum vitium integrum haberet, quam cum eo, qui leviora quidem, sed omnia. Deinde nihil interest, quum magnos sit affectus ; quantumcumque est, parere nescit, consilium non accipit. Quomodemodum rationi nullum nimis obtemperat, non ferum, non domesticum et mite (nature enim illorum est surda sudent) ; sic non sequuntur, non audunt affectus, quantumcumque sint. Tigres, leonesque nunquam feritatem evadunt, aliquando submitunt ; et, quum minime expectaveris, asperatur horritis mitigata : nunquam bonus fide vitia mansuescunt. Deinde, si ratio proficit, ne incipiat quidem affectus : si levita ratione exoritur, levita perseverant. Facilius est enim initia illorum prohibere, quam impetum regere.

Falsa est itaque ista mediocritas et inutilis, eodem loco habenda, quo, si quis diceret, nudice insanandum, modice argotandum. Sola Virtus hæbet, non recipiunt

mieux de l'arracher que de le vouloir régler. Croyez-vous que dans ces vices invétérés, que nous appelons les maladies de l'âme, comme l'avarice, la cruauté, la fureur et l'impiété, il y ait quelque modération? Il n'y en a pas davantage dans les passions, puisque de celles-ci on passe jusqu'aux autres. De plus, si vous donnez entrée à la tristesse, à la crainte, à la convoitise, et aux autres dérèglements, vous n'aurez plus de pouvoir sur eux. Pourquoi? parce que les objets qui les excitent sont hors de vous, et les font croître à proportion de leur grandeur. Ainsi la crainte sera plus grande si on en regarde le sujet plus attentivement ou de plus près; le désir plus ardent, plus la chose prétendue paraîtra grande et magnifique. Si nous ne pouvons empêcher qu'il y ait des passions au dedans de nous, nous ne pourrions pas aussi empêcher qu'elles ne s'y fortifient; leur ayant permis d'y prendre naissance, il faudra souffrir qu'elles y reçoivent de l'accroissement, selon la grandeur des causes qui les auront produites. Joint qu'encore qu'elles soient petites au commencement, elles ne manqueront point de s'étendre avec le temps; le naturel des choses mauvaises étant de ne point garder de mesure. Les maladies, pour petites qu'elles soient en leur commencement, ne laissent pas de devenir grandes dans la suite : quelquefois même il ne faut qu'un léger accès de fièvre pour abattre un corps mal disposé. Mais quelle fantaisie de s'imaginer que nous puissions donner des bornes à des choses dont le commencement est hors de notre pouvoir? Aurais-je plus de force pour procurer leur fin, que je

n'en ai eu pour empêcher leur naissance, s'il est vrai qu'il est plus aisé d'exclure une personne qui veut entrer que de la faire sortir quand elle est une fois entrée?

Il y en a qui se servent de cette distinction : un homme peut être tempérait et prudent par la disposition de son âme, qui ne le sera pas toutefois par l'événement; car il ne sentira point d'émotion, de tristesse ou de crainte au dedans, mais il y surviendra au dehors des sujets qui lui causeront du trouble et du chagrin. C'est ce qu'on appelle n'être pas emporté, mais s'emporter quelquefois; ou plutôt n'avoir pas le vice de la timidité, mais en avoir la passion. Si vous admettez cette passion, la peur fréquente dégénère en timidité; et la colère, trouvant entrée dans votre âme, renversera bientôt l'inclination que vous aviez à la paix et à la douceur. Et puis si l'on n'est point exempt de la peur, et que l'on considère encore ce qui vient du dehors, quand il sera question de passer au travers des feux et des dards pour la défense de la patrie, des lois et de la liberté, le corps s'avancera lentement, mais l'esprit songera à la retraite, qui est une sorte de dissension où le sage ne tombe jamais.

Il faut encore prendre garde de confondre deux choses que l'on doit prouver séparément : la première, qu'il n'y a point d'autre bien que ce qui est honnête; la seconde, que la vertu seule peut rendre la vie heureuse. S'il est vrai qu'il n'y a point d'autre bien que ce qui est honnête, tout le monde demeure d'accord que la vertu suffit d'elle-même pour vivre heureusement. Mais, quoique la seule vertu puisse rendre l'homme heureux, il ne

animi mala, temperamentum : facilius analueris illa, quam reteris. Numquid dubium est, quin vitia mentis humane inextera et dura, quam morbos vocamus, immoderata sint; ut avaritia, ut crudelitas, ut impotentia, impietas? Ergo immoderati sunt et affectus; ab his enim ad illa transitur. Deinde, si das aliquid puris tristitiæ, timori, cupiditati, ceterisque motibus pravis, non erunt in nostra potestate. Quæ? quia extra nos sunt, quibus irritantur. Itaque errescent, prout magnas habuerint minores causas, quibus concitentur. Major erit timor, si plus, quo exterruerit, aut propius aspenderit; acior cupiditas, quo illam amplioris rei spes evocaverit. Si in nostra potestate non est an sint affectus, ne illud quidem est, quanti sint : si ipsi permisiisti incipere, cum causis suis errescent, tantique erunt, quanti fient. Adhuc nunc, quod ista, quævis exigua sint, in majus excedunt : nonquam perniciosa servant modum. Quævis levis initia morborum serpunt, et ægra corpora minima interdum mergit accessio. Illud vero cuius dementia est, erodere, quorum rerum extra nostrum arbitrium posita principia sunt, earum nostri esse arbitrii terminos? Quomodo ad id finiendum satis valeo, ad quod prohibendum parum valui, quom facilius sit excludere, quam admissa comprimere?

Quidam illa distinxerunt, et dixerunt : « Temperans se prudens positio quidem mentis et habitu tranquillitas est, eventus non est. Nam, quantum ad habitum mentis suæ, non perturbatur, nec contriaditur, nec timet; sed multe extrinsecas causæ incident, quæ illi perturbationem afficiant. » Tale est quod voluit dicere; iracundum quidem illud non esse, irasci tamen aliquando; et timidum quidem non esse, timere tamen aliquando; id est, vitio timoris carere, affectu non carere. Quod si recipitur, una frequenti timor transibit in vitium; et ira in animum admissa habitum illum ira carens animi reteret. Præterea, si non contemnit venientes extrinsecas causas, et aliquid timet; quom fortiter eundem erit adversus tela, ignes, prout patria, legibus, libertate; cunctanter exibat, et animo recedente. Non cadit autem in sapientem hæc diversitas mentis.

Illud præterea iudicio observandum, ne due, quæ separatim probanda sunt, miscamus. Per se enim colligitur, unum bonum esse, quod honestum; per se rursus, ad vitium beatum satis esse virtutem. Si unum bonum est, quod honestum, omnes concedant ad beatè vivendum sufficere virtutem : e contrario non remittitur, si beatum sola virtus facit, unum bonum esse quod honestum

s'ensuit pas qu'il n'y ait point d'autre bien que ce qui est honnête. Xénocrate et Speusippe tiennent qu'il n'y a que la vertu qui puisse produire la félicité; mais ils ne demeurent pas d'accord qu'il n'y ait point d'autre bien que ce qui est honnête. Épicure dit aussi que celui qui possède la vertu est heureux; mais que cela seul ne suffit pas pour vivre heureusement; car il y faut joindre la volupté qui procède de la vertu, et qui n'est pas la vertu même, distinction bien inepte, à mon avis; car le même auteur dit ailleurs qu'il n'y a point de vertu qui ne soit accompagnée de quelque plaisir. Ainsi la vertu suffit d'elle-même, puisqu'elle est toujours jointe au plaisir, et qu'elle n'est point sans lui, quand même elle est toute seule. Or, c'est une absurdité de dire que l'on sera heureux en possédant seulement la vertu; mais qu'on ne le sera pas entièrement. Je ne vois pas comme cela se peut faire; car la félicité est un bien parfait, à qui l'on ne peut rien ajouter. Cela étant, la félicité doit aussi être parfaite et accomplie.

S'il est vrai qu'il n'y a rien de plus grand ni de meilleur que la vie des dieux, la vie heureuse étant toute divine, il s'ensuit qu'elle est au point le plus éminent où elle puisse monter. D'ailleurs, si la vie heureuse n'a besoin de rien, et que toute vie qui est heureuse soit parfaite, elle sera en même temps heureuse, et parfaitement heureuse. Pouvez-vous douter que la vie heureuse ne soit le souverain bien? Elle est donc souverainement heureuse, puisqu'elle est le souverain bien. Comme on ne peut rien ajouter au comble d'une mesure, car il n'y a rien au-delà; on ne peut aussi rien ajouter à la vie heureuse qui est au comble de tous

les biens. Quo si vous faites l'un plus heureux que l'autre, vous mettez une infinité de degrés dans le souverain bien, quoiqu'il n'y ait rien qui soit au-dessus lui. Et si l'un est moins heureux que l'autre, il s'ensuit que le premier souhaitera de passer dans un état plus heureux que le sien; et cependant un homme heureux ne trouve rien de préférable à sa condition. Prenez quel péril vous voudrez; il est également incroyable qu'il y ait rien dans le monde qu'un homme heureux aimât mieux être que ce qu'il est, ou qu'il ne désire pas ce qui est meilleur que ce qu'il possède; car, d'autant plus qu'il a de connaissances, il se portera avec plus d'ardeur à la conquête d'un bien qu'il estimera plus grand que tous les autres. Mais comment peut être heureux celui qui fait encore des souhaits, même qui en doit faire? Je vous veux dire d'où vient cette erreur.

On ne sait pas qu'il n'y a qu'une vie heureuse, et que c'est sa qualité, non pas sa grandeur, qui la met dans un état le plus avantageux qu'il y ait. De là vient qu'il est indifférent qu'elle soit longue ou courte, large ou étroite, répandue en plusieurs endroits, ou resserrée dans un petit coin de terre. Quand on l'estime par le nombre, la mesure et les parties, on lui ôte ce qu'elle a de plus excellent, qui consiste en sa plénitude. La fin, par exemple, de manger et de boire est le rassasiement. Mais celui-ci mange plus que l'autre? Qu'importe, puisqu'ils sont tous deux rassasiés? L'un boit plus, l'autre moins? Qu'importe, puisqu'ils n'ont plus de soif ni l'un ni l'autre? Celui-ci a plus vécu que celui-là? Il n'importe pas, puisque la différence de leurs années n'a pas empêché que l'un ne se

est. Xénocrates et Speusippus putant « beatum vel sola virtute fieri posse; non tamen nunc bonum esse, quod honestum est. » Epicurus quoque indicat, « quam virtutem habet, beatum esse; sed ipsam virtutem non satis esse ad beatam vitam, quia beatum efficit voluptas, quæ virtute est, non ipsa virtus. » — Inepte distinctio! Idem enim negat, « nequam virtutem esse sine voluptate. » Ille, si ei juncta semper est atque inseparabilis, et sola satis est: habet enim secum voluptatem, sine qua non est, etiam quum sola est. Hinc autem absurdum est, quod dicitur, beatum quidem futurum vel sola virtute, non futurum autem perfecte beatum: quod quemadmodum fieri possit, non reperio. Beati enim vita bonum in se perfectum habet, inensurabile: quod si est, perfecte beata est. Si Deorum vita nihil habet majus aut melius; beata autem vita divina est; nihil habet, in quod amplius possit accipi. Præterea, si beata vita nullius est indigens, omnis beata vita perfecta est, eademque est et beata, et beatissima. Numquid dubites, quia beata vita summum bonum sit? ergo, si summum bonum habet, summe beata est. Quemadmodum summum bonum adjectionem non recipit; (quid enim supra summum erit?) ita ne beata quidem vita, quæ sine summo bono non est. Quod si ali-

quem magis beatum induxeris, induces et multo magis innumerabiles discrimina summæ boni; quum omnium bonum intelligam, quod supra se gradum non habet. Si est aliquis minus beatus, quam alius, sequitur, ut hic alterius vitam beatiorem magis concupiscat, quam suam. Beatus autem nihil sibi præfert. Ultramittit ex his incredibile est: aut aliquid beato restare, quod esse, quam quod est, melius; aut id illius non malit, quod ille melius est. Utique enim, quod prudentior est, hoc magis se ad id, quod est optimum, extendit, et id omni modo eoqueque cupiet. Quomodo autem beatus est, qui cupere etiamque potest, una qui debet?

Dicam quid sit, ex quo veniat hic error. Nesciunt, beatum vitam unum esse. In optimam illam statim ponit qualitas sua, non magnitudo. Itaque in æquo est longa, et brevis; diffusa, et angustior; in multis locis, nullaque partes distributa, et in unum coacta. Qui itam numero arduum, et mensura, et partibus; id illi quod habet eximium, eripit. Quid autem est in beata vita eximium? quod plene est. Finis, ut puto, edendi bibendique satietas est. Ille plus edit, ille minus; quid refert? uterque jam satur est: hic plus bibit, ille minus; quid refert? uterque non sitit: hic pluribus suis vixit, hic pauciori-

soit rendu heureux aussi bien que l'autre. Celui que tu appelles moins heureux n'est pas heureux en effet; car cet état ne souffre point de diminution, comme il ne reçoit point d'accroissement. Qui est constant est sans crainte, qui est sans crainte est sans tristesse, qui est sans tristesse est heureux. C'est l'argument ordinaire de nos Stoïciens. Voici comme on tâche d'y répondre.

On dit que nous faisons passer pour maxime indubitable une proposition qui est fautive, ou du moins controversée, savoir, que l'homme constant est sans crainte. — Quoi donc! disent-ils, l'homme constant ne craindra point les maux qui vont tomber sur sa tête? — Cela n'appartient qu'à un fou et un insensé. Il pourra bien modérer sa crainte, mais non pas s'en exempter. — Ceux qui raisonnent de la sorte retombent toujours dans le même abus, et prennent les défauts, quand ils sont petits, ou moindres que d'autres, pour des vertus; car celui qui craint plus rarement et moins que les autres, n'est pas sans défaut, mais il en souffre moins de peine. — Oui; mais j'estime fort celui qui ne craint point le mal qui le menace de près. — Vous avez raison, si c'est un mal en effet; mais s'il sait que ce n'est point un mal, et qu'on ne doit nommer ainsi que ce qui est déshonnête, il doit regarder le péril avec assurance, et mépriser tout ce que les autres craignent. Au contraire, s'il n'appartient qu'à un fou de ne point craindre le mal, il est vrai de dire qu'on en aura d'autant plus de crainte qu'on aura plus de jugement. — Mais, selon votre opinion, dira quelqu'un, l'homme constant se doit exposer aux périls. — Nullement; il les évitera, mais il ne les appréhendera point; la

précaution lui est permise et non pas la peur. — Quoi! ne craindra-t-il pas la mort, les chaînes, les feux et toutes les insultes de la fortune? — Point du tout, car il sait bien que toutes ces choses ne sont point des maux en effet, mais seulement en apparence. Il les regarde comme de vaines frayeurs de l'esprit humain. Représentez-lui la captivité, les fouets, les liens, la pauvreté, la contorsion des membres, soit par supplice ou par maladie, et tout ce que vous sauriez figurer de plus affreux; il mettra tout cela au nombre des terreurs paniques, qui ne font peur qu'aux esprits faibles et timides. Après tout, pouvez-vous réputer mal ce que nous embrassons quelquefois volontairement? Voulez-vous savoir ce que c'est que le mal? C'est de céder aux accidents qui portent le nom de maux, et leur soumettre sa liberté pour laquelle on doit tout souffrir. Mais il ne faut plus parler de liberté, si nous ne méprisons toutes ces choses qui nous rendent esclaves. On ne serait pas si fort en doute de devrais d'un homme courageux, si l'on savait ce que c'est que magnanimité. Ce n'est pas une témérité inconsidérée, un fol amour des périls, et un désir des choses que tout le monde craint; mais c'est un juste discernement de ce qui est mal et de ce qui ne l'est pas. La magnanimité a grand soin de sa conservation, et ne laisse pas de souffrir doncement les choses qui ne sont mauvaises qu'en apparence. — Quoi! si l'on présente le coupeau à la gorge d'un homme courageux, si on le taille tantôt en un endroit, tantôt dans un autre, s'il sent les boyaux à nu dans son ventre tout ouvert; si, pour lui rendre les tourmens plus sensibles, on les redouble par intervalle, si l'on fait couler la

bus; nihil interest, si tam illam ruiti anni bonum fecerunt, quam hunc pauci. Ille, quem tu minus bestium vocas, non est beatus: non potest nomen imminui.

« Qui fortis est, sine timore est; qui sine timore est, sine tristitia est; qui sine tristitia est, beatus est. » Nos traurum hæc interrogatio est. Adversus hoc sic respondere consuevit: Falsum non rem et controversiorum pro confessa vindicare; cum, qui fortis est, sine timore esse. Quid ergo? inquit, fortis imminenti mala non timebit? Istud demens alienaque, non fortis, est. Ille vero, inquit, moderatissime timebit; sed in totum extra metum non est. — Qui hæc dicunt, rursus in idem revolvuntur, ut illa virtutum loco sint minora vita. Nam qui timeat quidem, sed raris et minus, non caret malis, sed leviori vexatur. — At enim demens potius, qui mala imminenti non extimescit. — Verum est, quod dicis, si melius sunt; sed si scit, mala illa non esse, et unum tantum turpitudinem malum iudicat; debet acere pericula aspicere, et aliis livenda conlanguere: aut, si statim et amentis est, mala non timeat, quo quis prudentior est, hoc timebit magis. — Ut vobis, inquit, videtur, præbebit se periculis fortis. — Minime: non timebit illa, sed

vitalis: tantum illud deest, timor non deest. — Quid ergo? inquit; moriem, vincula, lignes, alia tela fortune, non timebit? — Non! scilicet enim, illa non esse mala, sed videri; omnia ista humane vite formidanda potest. Describere explicitam, verbera, catenas, opustatem, et membrorum lacerationes, vel per morbum, vel per injuriam, et quicquid aliud stulteria; inter lymphaticos metas numerat. Ista timida timenda sunt. An id existimas autum, ad quod aliquando nobis nostra sponte venturum est?

Queris, quid sit malum? — Cedere his, que mala vocantur, et illa libertatem rem dederit, pro qua cuncta patienda sunt. Peril libertas, nisi illa contemnamus, que nobis jugum imponunt. Non dubitaret, quid conveniret forti viro, si scirent, quid esset fortitudo. Non est enim inconstans temeritas, nec periculorum amor, nec formidabilium appetitio; scintilla est distinguendi, quid sit malum, et quid non sit. Diligentissima in tutela sui fortitudo est, et eadem potentissima eorum, quibus falsa species malorum est. — Quid ergo? si ferrum intestator cervicibus viri fortis; si pars subinde alia atque alia suffoditur; si viscera sua in sinu suo vidit; si ex intervallo, quo magis tormenta sentiat, repetitur, et per amica viscera



sang tout chaud sur les plaies quand elles sont desséchées, direz-vous que cet homme-là est sans crainte et sans douleur? — J'avance qu'il n'est pas sans douleur, parce que la vertu n'ôte point le sentiment; mais elle est sans crainte et regarde froidement et de haut en bas les plaies qu'on lui a faites. Savez-vous en quel état est son esprit? en celui où il était lorsqu'il exhortait l'un de ses amis à prendre patience dans sa maladie. Enfin, ce qui est mal est nuisible, ce qui est nuisible nous rend plus mauvais; la douleur et la pauvreté ne nous rendent pas plus mauvais; par conséquent ce ne sont point des maux. On répond que la première proposition est fautive; car ce qui est nuisible à une chose ne la rend pas toujours plus mauvaise. Par exemple, la tempête et l'orage sont nuisibles à un pilote, et toutefois ne le rendent pas plus mauvais. Quelques Stoïciens répliquent que la tempête et l'orage rendent le pilote plus mauvais, en ce qu'ils rompent ses desseins et l'empêchent de tenir la route qu'il s'était proposée. Il n'est pas pour cela plus mauvais pilote, mais seulement plus malheureux ouvrier; à quoi le philosophe péripatéticien fait cette répartie: la pauvreté, la douleur, et les autres choses semblables, rendront le sage plus mauvais; car, sans lui ôter la vertu, elles se contenteront d'en empêcher les opérations. Cela serait bon si les conditions du pilote et du sage n'étaient pas différentes. Car celui-ci, dans la conduite de sa vie, se propose de faire bien tout ce qu'il doit faire, et non pas de veoir à bout de tout ce qu'il voudra faire; mais le pilote a résolu d'amener son navire au port. Les arts sont des ministres qui doivent faire ce qu'ils promettent;

la sagesse est leur maîtresse et leur souveraine; les arts servent à la vie, la sagesse les gouverne.

Pour moi, je voudrais répondre autrement, et dire que la tempête ne diminue rien de l'art du pilote, ni de l'exercice qu'il en fait; qu'il ne s'est pas engagé à rendre votre voyage heureux, mais à vous bien servir et à gouverner le vaisseau selon les règles de son art, en quoi son adresse paraît d'avantage lorsqu'il trouve plus d'obstacles et d'accidents fâcheux. Un pilote qui peut dire: Neptune, tu ne feras jamais périr ce vaisseau que tout droit, sait bien son métier; la tempête n'empêche pas qu'il ne fasse son devoir, mais elle en arrête le succès. — Quoi! direz-vous, ce qui éloigne le pilote du port, qui rend ses efforts inutiles, qui le renvoie d'où il est venu, qui le retarde et qui démente son vaisseau, ne lui est-il point nuisible? — Oui bien, en qualité de voyageur, mais non pas en qualité de pilote; et bien loin d'être nuisible à son art, cela le relève et lui donne de l'éclat; car tout le monde est pilote quand la mer est bonne, dit le proverbe; ce sont des incommodités qui regardent la navigation et non celui qui en est le chef. En tant que chef, un pilote a deux qualités, l'une de passer, qui lui est commune avec tous ceux qui sont embarqués dans le même vaisseau, l'autre de pilote, qui lui est particulière. La tempête l'incommode en qualité de passager et non pas de pilote. De plus, le métier de pilote est le bien de tous ceux qu'il conduit, comme la science du médecin est le bien de tous ceux qu'il traite. La sagesse est un bien commun, elle ne l'est pas moins à ceux qui l'écoutent qu'à celui qui la possède. Je veux qu'on puisse dire que la tempête nuit au pi-

recens dimittitur angulus; non timere latum in dices, non dolere? — Isle vero dolet; sensum enim hominis nulla exuit virtus; sed non timet: invitus ex alto dolores suos spectat. Queris, quis tunc animus illi sit? Qui agrum amicum adhoriantibus.

Quod malum est, nocet; quod nocet, deteriorem facit; dolor et paupertas deteriorem non faciunt: ergo mala non sunt. — Falsum est, inquit, quod proponitis: non enim, si quid nocet, etiam deteriorem facit. Tempestas et procella nocet gubernatori, non tamen illum deteriorem facit. — Quidam Stoici ita adversus hoc respondent: Deteriorem fieri gubernatorem tempestas ac procella, quia non possit id, quod proposuit, efficere, nec tenere cursum suum: deteriorem illum in arte sua non fieri, in opere fieri. Quibus Peripatetici: Ergo, inquit, et sapientem deteriorem faciet paupertas, dolor, et quidquid aliud tale fuerit: virtutem enim illi non eripiet, sed opera ejus impedit. Hoc recte diceretur, nisi dissimilia esset gubernatoris conditio, et sapientia. Hinc enim proponitur est, in vita agenda non alique, quod tenet, efficere, sed omnia recte facere; gubernatori propositum est alique navem in portum perducere. Artes

ministra suut; prestare debent quod promittunt: sapientia domus rectrixque est. Artes servant viam, sapientia imperat. Ego aliter respondendum iudico: nec artem gubernatoria deteriorem ulla tempestas fieri, nec ipsam administrationem artis. Gubernator tibi non felicitatem promissit, sed utilem operam, et vasis regende scientiam: hæc eo magis apparet, quia illi magis aliqua fortuna vis obstitit. Qui hoc potuit dicere: « Neptune, nunquam hanc navem, nisi rectam! » arti antisicci: tempestas non opus gubernatoris impedit, sed successum. — Quid ergo? inquit, non nocet gubernatori res, quæ illum tenere portum vetat? que conatus ejus irritos efficit? que aut refert illum, aut detinet et exarsit? — Non tanquam gubernatori, sed tanquam naviganti nocet. Alioqui gubernatoris artem adeo non impedit, ut ostendat: tranquillo eum, si nolit, quilibet gubernator est. Navigio ita obstat; non redit ejus, qui rector est. Dux personas habet gubernator: alteram commensum cum omnibus, qui eandem consueverunt navem, in qua ipse quoque rector est; alteram propriam, qua gubernator est. Tempestas tanquam vectori nocet, non tanquam gubernatori. Deinde gubernatoris ars alienum bonum est; ad eos, quos vehit,

loie, parce qu'elle l'empêche de rendre le service qu'il a promis. Mais la pauvreté, la douleur et les autres bourrasques de la vie, ne nuisent point au sage, parce qu'elles ne l'empêchent point d'agir, sinon au regard d'autrui. Il est toujours occupé en lui-même, et principalement quand la fortune le vient choquer. C'est le propre office de la sagesse qu'il exerce alors comme un bien qui lui est commun avec le reste des hommes. Il ne laisse pas d'être utile aux autres, quoiqu'il soit nécessaireux; car si, dans cet état, il n'enseigne pas comme il faut gouverner une république, il montre au moins, par son exemple, comme il faut se gouverner dans la pauvreté; son emploi s'étend à tous les sujets de la vie. Il n'y a rien dans le monde qui ne soit de sa juridiction, car il agit sur cela même qui l'empêche d'agir ailleurs. Il est propre à tous événements, et sait ménager les bons et surmonter les mauvais; et, comme il n'a que la vertu pour objet, il ne considère point la matière qui lui doit servir d'exercice, soit prospérité, soit adversité. De là vient que la pauvreté, la douleur, et tout ce qui jette ordinairement les ignorants dans la consternation, n'interdit point ses fonctions. Pensez-vous que les maux l'incommode? Nullement, il sait les mettre en œuvre. Phidias savait faire des statues de bronze aussi bien que d'ivoire. Si vous lui eussiez présenté du marbre ou quelque autre matière plus commune, il en eût fait tout ce qui s'en pouvait faire de meilleur. Le sage tout de même fera connaître sa vertu en quelque condition qu'il se trouve, dans les richesses ou dans la pau-

vreté, dans son pays ou en exil, capitaine ou soldat, sain ou malade; en un mot, il fera quelque chose de bon de telle fortune que vous lui donnerez. Il y a des gens qui savent si bien dompter les animaux les plus terribles et les plus cruels, qu'après leur avoir fait perdre leur férocité naturelle, ils se les rendent encore familiers et les font loger avec eux. Vous verrez le maître d'un lion lui mettre la main dans la gueule, le gouverneur d'un tigre le baiser diverses fois, un bateleur éthiopien commander à un éléphant de se mettre à genoux et de marcher sur la corde. Le sage sait de même apprivoiser les maux; car, aussitôt que la douleur, la pauvreté, l'ignominie, la prison, l'exil, et toutes les autres choses qui nous font horreur, sont tombées entre ses mains, elles deviennent légères et supportables.

## ÉPÎTRE LXXXVI.

Louange de Scipion, avec la description de sa maison de campagne. — Il compare les bains des anciens avec ceux de son temps. — La manière de transplanter les arbres et la vigne.

Je vous écris de la maison de Scipion l'Africain, après avoir adoré son ombre au pied de l'autel sous lequel je crois que ce grand personnage est enterré. Pour son âme, je suis persuadé qu'elle est retournée au ciel, d'où elle était venue, non point pour avoir commandé de grandes armées (car Cambyse le furieux, de qui la témérité fut si heureuse, a fait la même chose), mais pour son

peritior; quomodo medici ars ad eos, quos curat. Sapientia commune bonum est, et eorum, cum quibus vivit, et proprium ipsius. Itaque gubernatori fortasse nocentior; cuius ministerium, aliis promissum, tempestate impeditur: Sapientia non nocetur a paupertate, non a dolore, non ab aliis tempestatibus vitæ. Non enim prohibetur opera ejus omnia, sed tantum ad alios pertinentia: ipse semper in actu est et in effectis; tunc maximus, quia illi fortuna se opposit; tunc ipsius sapientie negotium agit, quam distans et alienum bonum esse, et suum.

Præterea, ne aliis quidem tunc prodere prohibetur, quam illam aliquæ necessitates premant. Propter paupertatem prohibetur docere, quemadmodum tractanda respiciunt sit; at illud docet, quemadmodum tractanda sit paupertas; per totam vitam opus ejus extenditur. Ita nulla fortuna, nulla res, actus sapientis excludit: id eodem ipsam agit, quo illa agere prohibetur. Ad utroque casus aptus est, honorum rector, et malorum victor. Sic, inquam, se exercuit, ut virtutem tam in secundis, quam in adversis, exhiberet; nec materiam ejus, sed ipsam intineret. Itaque nec paupertas illam, nec dolor, nec quidquam aliud, quod imperitus avertit et præcipites agit, prohibet. Tu illum preui putas malis? Utilior, non ex eorum tantum Phidias scilicet facere simulacra; facie-

bet ex ære: si marmor tibi, si adhuc viliorum materiam obtulisses, fecisset, quale ex illa fieri optimum posset. Sic sapiens virtutem, si licebit, in divitiis explicabit; si minus, in paupertate; si poterit, in patria; si minus, in exilio; si poterit, imperator; si minus, miles; si poterit, integer; si minus, debilis. Quæcumque fortunam acceperit, aliquid ex illa memorabile efficit. Certi sunt domitores ferarum, qui severissima animalia, et ad occursum insuperabilia hominem, cogunt pelli jugum; nec asperitatem excusisse contenti, usque in costubernium mittunt. Leonibus magister nasum insertat; oculistat ugrin suis cunctis; elephantem minus Ethiope jubet subdere in genus, et ambulare per funem. Sic sapiens artifex est domandi mala. Dolor, egestas, ignominia, carcer, exilium, ubique horrenda, quam ad hunc pervenire, mansueta sunt. Vale.

## EPISTOLA LXXXVI.

DE VILLA AFRICANI RÆTORIS BALNEO: DE OLIVÆ HEDYDIES.

In ipsa Scipionis Africani villa jacens hæc tibi scribo, adoratis manibus ejus et ara, quam sepulchrum esse tanti viri suspicor. Animum quidem ejus in coelum, ex quo erat, redisse persuadeo mihi; non quia magnos exercitus duxit (has enim et Cambyse furiosus, ac furore feclitior

insigne modération, et pour sa piété qui éclata davantage quand il se retira de sa patrie, que lorsqu'il la défendit. « Puisqu'il faut que Scipion sorte de Rome, afin que la liberté y demeure sans ombrage, je veux, dit-il, obéir aux lois; je ne prétends point de privilège contre mes concitoyens; je suis bien aise que ma patrie jouisse du bien que je lui ai procuré. J'ai été la cause de sa liberté, j'en serai encore l'exemple. Je m'en vais, puisque ma présence et ma grandeur lui sont suspectes. » Qui n'admirerait une âme si élevée ? Il se bannit volontairement, et par ce moyen déclara la ville d'un fardeau qui l'incommodait. Car les choses en étaient venues à ce point, qu'il fallait que la liberté l'emportât sur Scipion, ou Scipion sur la liberté : ni l'un ni l'autre n'était juste; c'est pourquoi il se soumit aux lois, et se retira à Literné, afin de faire voir que la république eussait celui-là même qui avait chassé Annibal.

J'ai vu cette maison, qui est bâtie de pierres de taille, flanquée de deux tours, et accompagnée d'un bois fermé de murs. Il y a une éternelle sous les bâtiments et sous les jardins, qui pourrait fournir une armée, une étuve fort étroite et mal éclairée, comme on les faisait au temps passé; car nos anciens ne croyaient pas qu'elles pussent être chaudes si elles n'étaient obscures. Je prends plaisir à considérer la manière de vivre de Scipion, par rapport à la nôtre d'aujourd'hui. Je dis : C'est en ce coin-là que ce grand capitaine, qui fut autrefois la terreur de Carthage, à qui Rome est obligée de n'avoir été prise qu'une fois, se venait laver au retour de la charrue; car il labourait la

terre comme on faisait en ce temps-là. Il demeurerait sous cette chétive couverture, il marcherait sur ce pavé si mal propre. Qui se contenterait maintenant de telles étuves ? On se croit misérable et mal ajusté, si dans les parois des lieux où l'on se baigne l'on ne voit éclater des pièces de marbre d'Alexandrie, marquetées d'une pierre de Numidie, et taillées en rond; si l'on ne voit régner à l'entour une ceinture d'autres pierres de diverses couleurs, artistement travaillées, qui font une espèce de peinture; si la voûte n'est cachée sous le verre; si des envettes, où l'on entre après avoir bien sué, n'ont le bord de pierre thasienne, que l'on ne voyait autrefois que dans les temples; et si les robinets qui versent l'eau ne sont d'argent. Je ne parle encore que des étuves du peuple; que sera-ce quand je viendrai à celles des affranchis, que je dirai combien il y a de statues, combien de colonnes qui ne portent rien, et qui sont posées seulement pour l'ornement et pour la magnificence ? Quelle quantité d'eau tombe d'un degré sur l'autre, en guise de cascades, avec un bruit surprenant ? Nous sommes venus à ce point de délicatesse, que nous ne voulons plus marcher que sur des pierres précieuses. Dans ces bains de Scipion, au lieu de fenêtres, il n'y a que des fentes taillées dans le mar pour recevoir le jour sans affaiblir le bâtiment. Mais à présent, si les étuves ne sont ouvertes, et disposées de manière qu'elles aient le soleil toute la journée, si l'on ne se hâte en se levant, et si de la euvette on ne voit à découvert la campagne et la mer, l'on dit que ce sont des tanières ou des grottes. Ainsi, des choses qui ont

mens, habuit), sed ob egregiam moderationem pietatemque, magis in illo admirabilem, quam reliquit patriam, quam quum defendit. At Scipio Romæ deesse debebat, aut Romæ libertati. « Nihil, inquit, velle derogare legibus, nihil institutis; æquum tamen omnes eives jure sit; utere sine me beneficio meo, patris! causa tibi libertatis fuit, ero et argumentum. Exeo, si pater, quam tibi expedit, crevit. — Quidam ego admiror hunc magnitudinem animi, qui in exilium voluntariam recessit, et civitatem exoneravit? Ex perducta res erat, ut aut libertas Scipioni, aut Scipio libertati faceret injuriam. Neutrum fas erat; Itaque dedit locum legibus, et se Liternum recepit, tam suum exilium reipublice imputaturus, quam Hannibal.

Vidi villam structam lapide quadrato; murum circumdatum silvæ; terras quæ in propugnaculum villæ utrinque subnectas; æternum ædificium et viridibus subditum, quæ sufflere in usum vel exercitio posset; balneorum angustum, tenebrosorum, et consuetudine antiqua: non videbatur majoribus nostris eisdem, nisi obscurum. Magna ergo me voluptas subit, contemplantem mores Scipionis de nostris. In hoc ægulo ille Carthaginis horror, cui Roma debet, quod tantum semel capta est, abiecit corpus laboribus rusticis fessum; exercebat enim opere se, terrarumque (ut nos fulli priores) ipse sub-

iebat. Sub hoc ille tecto tam sordido stetit; hoc illum pavimentum tam vile sustinuit! At nunc quis est, qui sic lavari sustinet? Pauper sibi videtur se sordidus, nisi puriores magis et pretiosius oculibus refuserunt; nisi Alexandrias marmora Numidicis crassula distincta sunt; nisi illa undique operosa et in picturæ modum variata circumstitio protexitur; nisi vitro absconditur casura; nisi Thasius lapis, quondam rarum in aliquo spectaculo templo, piscinas nostras circumdedit, in quas multa sudatione corpora extenuata demittimus; nisi quum argentæ ejusdem fuderunt. At adhuc plebeis fastulos loquor: quid, quum ad balnea libertinorum pervenero? Quantum statuarum, quantum columnarum est nobis ausulentium, sed in ornamentum positurum, impense causa! Quantum aquarum per gradus eum fragore labentium! Ea delleiarum pervehiunt, ut nisi gemmas calcare nollamus. In hoc balneo Scipionis minime sunt, rursus magis, quam fenestra, murus lapideus excelsus, ut sine injuria muniti menti tamen admitterent: at nunc histria vocant balnea, si quæ non ita aptata sunt, ut totius diei solem fenestris amplissimis recipiant; nisi et lavantur sinet et colorantur, nisi ex solio agros et maria prospectant. Itaque, quæ concursum et admirationem habuerant quum dedicarentur, in antiquorum numerum rejiciuntur, quum

attiré les yeux et l'admiration de tout le monde, au temps qu'elles ont été faites, ne passent plus que pour des antiquailles, quand il plait au luxe d'inventer quelque nouveauté et d'abolir ce qu'il avait introduit. Autrement il y avait peu de bains, et l'on n'y voyait aucun ornement; car à quoi bon enrichir une chose qui ne doit coûter qu'un liard, qui a été inventée pour la santé et non pour le plaisir? On n'y versait pas de l'eau nouvelle, et celle qui était chaude n'y sourdait pas d'une fontaine. On ne se souciait pas aussi qu'elle fût si claire parce qu'elle ne servait que pour dégraisser. Mais, ô dieux! qu'il y avait de plaisir d'enfermer dans ces bains obscurs, qui n'étaient enduits que de plâtre, sachant que Caton, Fabius-Maximus, ou quelqu'un des Cornéliens y avait trempé la main pour en régler la chaleur! Car alors ces édiles, de quelque maison qu'ils fussent, avaient eubarge d'entrer dans ces lieux publics, afin de les faire tenir nettement, et de donner à l'eau une température commode et salubre, non pas comme celle d'aujourd'hui, qui est tellement chaude que, pour punir un esclave qui aurait fait quelque mauvaise action, ce serait assez de le jeter dedans. Pour moi, je ne saurais plus distinguer si le bain est chaud ou s'il brûle. Cependant nos délicats se raillent de la simplicité grossière de Scipion, qui ne savait pas éblouir ses étuves par de grands châssis de verre, se rôtiir au grand jour et faire la digestion dans le bain. O le pauvre homme! disent-ils, il ne savait pas vivre. Il est vrai qu'il se lavait quelquefois dans de l'eau trouble, qui n'était que de la boue, quand il avait plu un peu fort; il n'attendait pas qu'elle fût reposée, cela

lui était presque indifférent; car il y venait pour ôter la crasse de la sueur, et non pas celle des parfums. Ne croyez-vous pas que ces messieurs diront encore: Pour moi, je ne porte point d'envie à Scipion; c'était en effet une vie de banni, que de prendre le bain de la sorte; encore, afin que vous le sachiez, il ne le prenait pas tous les jours; car au rapport de ceux qui ont écrit des mœurs et coutumes de nos anciens, ils lavaient tous les jours leurs bras et leurs jambes pour les nettoyer de l'ordure qu'ils avaient contractée dans le travail. Mais, pour le reste du corps, ils ne le lavaient qu'une fois la semaine. Quelqu'un pourra dire en cet endroit: « Ils étaient donc bien sales? Que pensez-vous qu'ils sentissent? Ils sentaient l'homme, la poussière et le fer. » Depuis que les bains sont si propres, les hommes sont devenus plus sales. Aussi, quand Horace veut représenter un iuifisme qui se plonge en toutes sortes de délices, que dit-il? Rutille sent le muse. Si Rutille vivait aujourd'hui, et qu'il eût point d'autre parfum, il vaudrait autant qu'il sentît le boue, et on le confondrait assurément avec ce vilain Gorgonius, que le même Horace lui oppose. Ce n'est plus rien de prendre du parfum, si on ne le renouvelle deux ou trois fois par jour, de peur qu'il ne se dissipe à l'air. Que direz-vous qu'ils s'en glorifient comme s'ils étaient nés tout parfumés?

Si cet entretien vous semble trop mélancolique, prenez-vous-en au village où je suis. J'y appris d'Egius, qui est maintenant le maître de cette maison et fort intelligent dans le ménage, qu'un arbre, si vieux qu'il soit, se peut transplanter. C'est un secret qu'il est nécessaire de savoir pour

aliquid novi luxuria commenta est, quo ipsa se obnoctet. At olim et pauci erant balnea, nec ullo cultu exornata: cur enim ornaretur res quadrantaria, et la usum, non oblectamentum, reperta? Non suffundebatur aqua, nec recens semper velut ex calida fonte currebat; nec reforme credent, in quam perlucida sordes deponerent. Sed, Dii boni, quam parat illa balnea intrare obscura, et gregis lectorio inducta, quae scires Catonem tibi edilem, aut Fabium Maximum, aut ex Corneliis aliquem, manu sua temperasse? Nam hoc quoque nobilissimi adiles fuagebantur officio, intrandi ea loca, quae populum recoscebant, exigendique munditiae, et utilium ac salutarium temperaturam; non haec quae nuper inventa est, stultis laudanda; adeo quidem, ut convictum in aliquo scelere servum vivum lavari oporteat. Nihil mihi videtur iam interesse, ardent balneum, an colat. Quante nunc aliqui rusticitalis damnant Scipionem, quod non in coctarium suum laus specularibus diem admiserat! quod non la multa luce decoquebatur, et expectabat in la balneo coqueretur! O hominem calamitosum! auscili vitare! Non sacenta aqua lavabatur, sed saepe turbida, et, quum plueret vehementius, parva lutulenta! Nec multum ejus

intererat, an sic lavaretur; vaniebat enim, ut sudorem illic aboleret; non ut unguentum. Quas nunc quorundam futuras voces eredis? « Non invideo Scipioni: vero in exilio vixit, qui se lavabat. » Imo, si scias, non quotidie lavabatur! Nem, ut aient qui priscae mores Urbis tradiderunt, brachia et crura quotidie albebant, quae scilicet sordes opere collegerant; exterum tota undinis lavabatur. Hoc loco dicet aliquis: « Lique im-mundissimos fuisse. Quid putas illos ovisse? » Nililam, latorem, virum! Postquam munda balnea inventa sunt, spurciores sunt. Descripturus infamem et nimis notabilem delictis Horatius Flaccus, quid ait?

Fatillos Rutilus etc! . . . . .

Dares unum Rutilum; perinde esset, ac si hircum obleret et Gorgonius loco esset, quem idem Horatius Rutilio opposuit. Parum est, sumere unguentum, si bis die terquo renovetur, ut cravescat in corpore. Quid, quod idem hoc odore, tanquam suo gloriantur?

Hac si tibi nimium tristia videbuntur, velle imputabis; in qua didici ad Egius, diligentissimo potrefamille (in enim hujus agri nunc possessor est), quamvis velis

nous autres vieillards qui ne plantons jamais d'oliviers que pour l'utilité d'autrui. Je puis dire que j'ai vu des vergers d'arbres fruitiers de trois ou quatre ans, ainsi transplantés, rapporter des fruits l'automne suivant; vous trouverez aussi du couvert sous cet arbre,

Dont l'ombre est réservée aux arrière-neveux, comme parle Virgile, qui a dit bien des choses avec plus de grâce que de vérité, et a eu plus de soin de divertir le lecteur que d'instruire le laboureur. J'en passerai plusieurs exemples pour m'arrêter à celui que j'ai été obligé de condamner aujourd'hui :

Il faut semer en mars la fève et le sainfoin ;  
Si vous voulez du mil, prenez le même soin.

Voyez s'il a raison de dire qu'il faut semer en même temps les fèves et le mil, et en la saison du printemps. Nous sommes sur la fin du mois de juin, et cependant j'ai vu en même jour cueillir des fèves et semer du mil.

Je reviens à nos oliviers que j'ai vu transplanter en deux façons. On prend la tige des arbres déjà grands, on leur coupe les branches à un pied près du tronc avec les racines dont on ne laisse que la crosse, laquelle on trempé dans du fumier bien pourri, puis on la met dans la fosse. Après cela on jette de la terre par-dessus, on la presse, on la foule en marchant à l'entour; car il n'y a rien de meilleur, à ce qu'ils disent, pour empêcher que le froid et le vent n'y entrent, et que l'arbre ne soit ébranlé. Par ce moyen, les racines veulent à naître, prennent terre à leur aise; autrement,

la moindre agitation serait capable de les arracher, étant encore toutes tendres, et ne se pouvant maintenir d'elles-mêmes. Mais on racle un pen de la crosse avant que de la recouvrir, parce que de ces endroits, qui ont été ainsi écorchés, il en sort de nouvelles racines. Au reste, il ne faut pas que la tige sorte plus de trois ou quatre pieds hors de terre, afin que l'arbre pousse d'en bas, et qu'il ne demeure point sec et flétri, comme sont les vieux oliviers. L'autre manière de transplanter, c'est de prendre des scions un peu forts, qui n'aient pas l'écorce dure comme sont ceux des jennes arbres, et de les planter ainsi que je viens de dire. Ils ne viennent pas si vite; mais le bois n'en est jamais ridé ni galeux, parce qu'il procède d'un plan tout nouveau.

J'ai vu encore transplanter une vieille vigne. Il faut, s'il est possible, conserver jusqu'aux moindres cheveux de ses racines, quand on les arrache, puis la coucher et l'étendre au large, afin que le corps même jette des racines. J'en vois qui ont été plantées en février, et même après la fin de mars, qui sont si bien reprises qu'elles se sont déjà liées au-delà de leur ormeau. Mais on dit que tous ces arbres à haute tige veulent être arrosés d'eau de citerne. Si cela est bon, nous avons la pluie à commandement. Je ne vous en veux pas apprendre davantage, de peur que, comme *Ægiolus* m'a donné occasion de le contredire, je ne vous donne aussi matière de disputer contre moi.

arbutum posse transferri. Hoc nobis senibus discere necessarium est, quorum nemo non olivum alteri possit; quod vidi illum arborum trimmum aut quodcumque fastidendi fructus autumnis deponere. Te quoque proteges illa, que

Tarda venit, seris factura nepotibus umbram, ut ait Virgilius noster, qui non quid verissime, sed quid decenterissime diceretur, aspexit; nec agricolam docere volebat, sed legentes delectare. Nam (ut omnia si a transsumam) hoc, quod mihi hodie necesse fuit deprehendere, ascribam :

Verè fabis satio es : hunc te quoque, medica, putres.  
Accipiam sulci, et nillo venit annua cura.

À un temps où l'on pensait ainsi, et au utriusque verna sit satio, hinc æstimes licet. J'ai vu mensis est, quo libi scribo, jam prociptus in Julium : eodem die vidi satum metentes, milium serentes.

Ad olivum revertor, quod vidi duobus modis depositum. Magnarum arborum truncos, circumcisas ramis et ad unum reductis pedem, cum rapo suo transulsi, amputatis radicibus, relictis tantum capite ipso, ex quo ille penderant. Hoc finio linctum in scrobem demisi; deinde terram non sspessit tantum, sed calcavit et pressit. Negat quidquam esse hoc, ut ait, apiscatione efficietur;

videlicet frigus excludit et ventum : minus præterea movetur; et ab hoc nascentes radices prodire patitur, ac solum apprehendere, quas necesse est cerere adhuc, et precario hærentes, leviss quoque revehat agitatione. Parum autem arboris, antequam obruat, radit. Ex omni enim materia quæ undata est, ut ait, eveniunt radices novæ. Non priores autem super terram eminere debet truncus, quam tres aut quatuor pedes; statim enim ab imo vestietur, nec magna pars, quemadmodum in olivella veteribus, arida et retorrída erit. Alter ponendi modus hic fuit : ramos fortes, nec corticis duri, quales esse novellarum arborum solent, eodem genere deposuit. Hi paulo tardius surgunt; sed, quum tanquam à planta processerint, nihil habent in se aut horridum aut triste. Illud etiam nunc vido, vitem ex arbutio uno annosam transferri : hujus capitamenta quoque, si fieri potest, colligenda sunt; deinde liberalibus sternenda vitis, ut etiam ex corpore radicem. Et vidi non tantum vitem Februarii positis; sed jam Martio exacta teuent et complexe sunt non suas ulmos. Omnes autem istas arboreas, que, ut ita dicam, gradicopie aut, ali aqua adjuvanda cisternis : que si prodest, habemus pluviam in nostra potestate. Plura te docere non cogito; ne, quemadmodum *Ægiolus* noster me sibi adversarium paravit, sic ego parem te mihi. Vale.

## ÉPÎTRE LXXXVII.

Que l'on doit estimer un homme pour son mérite et non pour sa fortune. — Il prouve encore, par de nouvelles raisons, que le reste suffit pour rendre la vie heureuse.

J'ai fait naufrage avant que d'être embarqué. Je ne vous dirai point comment cela est arrivé, de peur que vous ne le mettiez au rang des paradoxes stoïques. Ce n'est pas qu'il y en ait un seul qui soit faux, ni si étrange qu'il parait d'abord, comme je vous le ferai voir quand il vous plaira, et peut-être quand il ne vous plaira pas. Cependant sachez que j'ai appris, en mon voyage, que nous avons beaucoup de choses superflues, et que nous pourrions facilement mépriser par la raison, puisque nous les perdons quelquefois sans nous en apercevoir. Il y a déjà deux jours que nous demeurons ensemble, Maxime et moi, avec toutes les satisfactions possibles, n'ayant de serviteurs que ce qu'un coche en a pu emmener, ni d'équipage que ce que nous avons apporté sur nous. Mon matelas est à terre, et moi sur mon matelas. De deux manteaux, l'un sert de couverture et l'autre de contre-pointe. Il n'y a rien à retrancher de notre dîner, il est prêt en moins d'une heure. Mais, comme je ne suis jamais sans figures, non plus que sans tablettes, elles me servent de viande quand j'ai du pain, et de pain quand je n'ai point de viande. Elles me ramènent chaque jour l'an nouveau, lequel je tâche de me rendre heureux et favorable par de bonnes pensées, et par l'étude de cette fermeté qui n'est jamais plus grande que lorsqu'elle s'est dépoignée des choses étrangères; qu'elle s'est

rendue tranquille en bannissant la crainte, et riche en étouffant la convoitise.

Je suis venu dans un carrosse de village : les mules ne vivent que de ce qu'elles trouvent par les chemins ; le muletier est nu-pieds, et pourtant ce n'est pas à cause de l'été. J'ai peine à me résoudre d'avouer que ce soit mon carrosse ; j'ai encore de la honte de bien faire ; car je rougis malgré moi quand je rencontre quelque train plus propre que le mien. C'est un témoignage certain que je ne suis pas encore bien affermi dans les sentiments que j'approuve et que je révere. Qui est honteux d'avoir un méchant carrosse, serait glorieux s'il en avait un bon. Je ne suis pas encore bien avant, puisque je n'ose pas faire voir ma frugalité, et que je me mets en peine de ce que diront les passants. Bien loin de erier à tous les hommes : « Vous êtes des fous, vous vous trompez, vous admirez des choses superflues, vous n'estimez personne pour son propre mérite. Vous savez bien compter ce qu'un homme a vaillant. Si vous voulez prêter de l'argent on faire plaisir à quelqu'un (car on ne le fait pas sans y avoir bien pensé), vous dites : — Il a beaucoup de biens, mais il doit beaucoup ; il a une belle maison, mais il l'a achetée de l'argent d'autrui ; il n'y a personne qui ait un train plus leste, mais il n'acquitte point ses dettes ; il ne lui resterait rien s'il avait payé ses créanciers. — Vous devriez en user ainsi de tout le reste et considérer ce que chacun a de bien qui lui soit propre ». Vous croyez que cet homme est riche parce qu'il a de la vaisselle d'or qui le suit quand il va en campagne, parce qu'il fait labon-

## EPISTOLA LXXXVII.

DE FRUGALITATE ET LUXU : AN DIVITIÆ SUFFICIANT?

Naufragium, antequam navem ascenderem, feci : quomodo acciderit, non adjicio, ne et hoc pote inter Stoicæ paradoxæ ponendum ; quorum nullum esse falsum, nec tam mirabile, quam prima facie videtur, quam volueris approbabo, imo etiam si nolueris. Interim hoc me iter docuit, quam multa haberemus superflua, et quam facile judicio possemus deponere, quæ si quando necessitas abstulit, non sentimus ablati. Cum paucissimis servis, quos unus capere vehiculum potuit, sine ulla rebus, nisi quæ corpore nostro continebantur, ego et Maximus meus biduum jam beatissimus agimus. Culcita in terra jacet, ego in culcita. Ex duabus penulis, altera stragulum, altera opertorium facta est. De prandio nihil detrabi potuit : paratum fuit non magna bona, nusquam sine carnis, nusquam sine pugillaribus. Illos, si panem habeo, pro pulmentario sicut ; si non, pro pane ; quotidie mihi annum novum faciunt, quem ego fastidium et felicio reddo bouis cogitationibus, et animi magnitudine ; qui nunquam major est, quam tibi aliena sepo-

tias, nihil conepiscendo. Vehiculum, in quo positus sum, rusticum est. Mulæ, vivere se, ambulando testantur ; nullo exaltatus, non propter astatem. Vis a me obtineo, ut hoc vehiculum vestis videri meum : durat adhuc perversa recti verecundia. Quoties in aliquem comitatum fastidiosius incidimus, luitus erubescit ; quod argumentum est, ista, quæ probo, quæ laudo, nondum habere certam fidem et immobilem. Qui sordido vehiculo erubescit, pretioso gloriabitur. Parum adhuc profecti ; nondum audeo frugalitatem polui ferre ; etiam unæ eorum opinionis vistorum.

Contra totius generis humani opiniones militanda vox erat : « Insanitis, erratis, stupidi ad superflua, neminem estimatis suo ! Quam ad patrimonium ventum est, diligentissimi compulsatores, sic rationem pontis augurum, quibus aut pecuniam credituri estis, aut beneficia (nam hæc quoque jam expensa fert) : « Late possidet, sed multum debet ; habet domum formosam, sed alienis nummis paratam ; familiam nuncio cito speciosorem producet, sed nominibus non respondet ; si et editoribus solverit, nihil illi supererit. » Idem in reliquis quoque facere debetis, excutere quantum proprii quisque habet : « Divitem illum putas, quis aures supellex etiam in via cum sequitur ; quia la omniibus provinciis arat ; quia

rer en toutes les provinces, parce qu'il a un gros registre de rentes, et qu'il possède plus de terres auprès de Rome qu'il n'en faudrait pour attirer l'envie dans les déserts de la Pouille. Après que vous eurez tout dit, il est pauvre. — Et pourquoi? — Parce qu'il doit. — Combien? demanderez-vous. — Tout ce qu'il a. Si ce n'est que vous prétendiez qu'il y ait différence de devoir à un homme ou à la fortune. Que lui servent ses mules si grasses et toutes pareilles? Que lui servent ses carrosses dorés?

Les chevaux sont couverts de harnais d'écarlate,  
Où l'or semé de fleurs et de perles défile;  
Ils ont des colliers d'or sous la gorge pendans,  
Et des mors d'or massif qui sonnent sous leurs dents.

Tout cela ne rend point le maître ni les chevaux meilleurs. Caton le censeur (de qui la naissance ne fut pas moins avantageuse au peuple romain, que celle de Scipion; l'un ayant combattu contre ses vices, et l'autre contre ses ennemis) montait ordinairement sur un hongre, et y attachait un sac où étaient ses besognes. Qu'il y aurait eu de plaisir à le voir rencontrer quelqu'un de vos souffrains qui marche à grand équipage, avec des coureurs et des barbes qui font voler la poussière de tous côtés! Il est sans doute qu'on aurait trouvé celui-ci plus propre et mieux accompagné que Caton; mais, avec tout ce bel appareil, vous auriez peut-être vu un homme endetté de telle sorte, qu'il aurait songé à prendre parti parmi les gladiateurs. Il était bien glorieux à ce siècle-là qu'un général, qui avait en les honneurs du triomphe et la dignité de censeur, et, ce qui est plus que tout cela, qu'un Caton se contentât de moitié d'un

cheval; car sa velise, qui était derrière sa selle, occupait l'autre moitié. Sans mentir, ne préféreriez-vous pas ce cheval-là, que Caton pensait lui-même, à tous ces guillodins, ces barbes et ces haquenées? Je sais bien que ce sujet m'emporterait trop loin, si je ne m'arrêtai moi-même, après vous avoir dit que celui qui a inventé ce nom de train s'est bien douté qu'il deviendrait un jour si embarrassant, qu'il le faudrait traîner comme l'on fait aujourd'hui.

Je veux maintenant vous apporter encore quelques arguments, par lesquels nous prouvons que la vertu suffit pour rendre la vie heureuse. Ce qui est bon fait les hommes bons; car ce qu'il y a de bon dans la musique fait les bons musiciens; les choses fortuites ne font point l'homme bon. Par conséquent, elles ne sont pas bonnes. Les Péripatéticiens répondent que la première proposition est fautive; car ce qui est bon ne fait pas toujours les hommes bons. Il peut y avoir dans la musique quelque chose de bon, comme la corde, le flûte, ou quelque autre instrument propre à l'harmonie; mais rien de tout cela ne fait le musicien. Nous leur répliquons qu'ils n'entendent pas ces mots : *Rendre bon le musicien*; car ce n'est pas l'instrument qui opère cet effet, mais c'est l'art même, auquel s'il se rencontre quelque chose de bon, il fera sans doute le bon musicien. Je m'en vais vous l'éclaircir encore davantage. Ce qui est bon en l'art de la musique se dit de deux façons : l'une, quand il sert à l'action du musicien; l'autre, quand il sert à son art. La corde, la flûte et les autres instruments regardent l'action et non point

magnum kalendarii liber voluitur; quia tantum suburbanum agri possidet, quantum invidiose in desertis Apuliae consideret. Quam omnia dixeris, pauper est. — Quare? — Quia debet. — Quantum? inquit. — Omnia. Nisi forte iudices interesse, utrum aliquis ab homine, an a fortuna mutuum sumpserit. Quid ad rem pertinet multa saginata, unus omnes coloris? quid ista vehicula carula?

... Instruit ostro alipedes, pectusque tapetis;  
Aurea pectoribus demissa monilia pendunt;  
Tecti auro, fulvum mandant sub dentibus aurum.

Ista nec domium meliorem possunt facere, nec mulum. M. Cato Censorius (quem tum reipublice fuit avari, quam Scipionem; alter enim cum hostibus nostris bellum, alter cum moribus gessit) canterio vehabatur, et hippoperis quidem impositis, ut secum nihil portaret. O quam cuperem illi nunc occurrere aliquem ex his trossulis in via divitibus, cursores et Numidas et multum aut se pulveris agentem! Hic sine dubio cultor comitaliorque, quam M. Cato, videretur; hic, qui inter illos apparatus delicatas quinquaginta dubitat, utrum se ad gladium locet, an ad cultum. O quantum erat saeculi decus, imperatorem triumphalem, censorium, et, quod super omnia haec est, Catonem, non exballo esse contentum,

et ne toto quidem! partem enim sarcinae, ab utroque latere dependentes, occupabant. Ita non omnibus obesse mannis, et astureonibus, et tollentibus praeferebat unicum illum equum, ab ipso Catone defricum!

Video non futurum finem in ista materia ultimum, nisi quem ipse mihi fecero. Hic itaque condiderimus, quantum ad ista; quae sine dubio talis divina futura, quae una sunt, qui primus appellavit impedimenta. Nunc volo paucissimas adhuc interrogationes nostrorum tibi reddere, ad virtutem pertinentes, quam salutare vix hauri contendimus. « Quod bonum est, bonum facit; nam et in arte musica, quod bonum est, facit musicum; fortuita bonum non faciunt, ergo non sunt bona. » — Adversus hoc sic respondit Peripatetici, ni, quod primum proposuimus, falsum esse dicant. « Ab eo, inquam, quod est bonum, non utique sunt boni. In musica est aliquid bonum, tanquam tibia, aut chorda, aut organum, aliud aptum ad usum canendi; nihil tamquam horum facit musicum. » — Hic respondemus: Non intelligentis quomodo posuerimus, quod bonum est in musica. « Non enim id dicimus, quod instruit musicum, sed quod facit: in ad appellandum artis, non ad artem venis. Si quid autem in ipsa arte musica bonum est, id utique musicum faciet. Etiamnum tunc id planius volo. Bonum in

l'art; car, sans cela, le musicien ne laisse pas de savoir la musique; mais peut-être qu'il ne s'en pourrait pas servir. Il n'en va pas de même dans l'homme; car tout ce qui lui est bon le doit être pareillement à sa vie. Ce qui peut arriver au dernier de tous les hommes ne peut être estimé bien. Les richesses peuvent arriver à un homme qui fait un trafic infâme, et à un bourreau; elles ne sont donc pas des biens. Cela est encore faux, répondent-ils. Car, dans l'art de grammairien, de médecin et de pilote, nous voyons que les biens tombent entre les mains de gens du plus bas étage. Je l'avoue; mais ces arts ne font point profession de magnanimité; ils ne relèvent pas l'esprit, et ne lui inspirent pas le mépris de tout ce qui est fortuit et qui dépend du hasard. La vertu, au contraire, rehausse l'éclat de l'homme, et le met au-dessus de ce que tout le monde adore; il n'a point de désir ni de crainte pour toutes ces choses à qui l'opinion a donné le nom de biens ou de maux.

Chélidon, un des mignons de Cléopâtre, possédait de grands biens. En ces derniers temps, Natalis, de qui la langue n'était pas moins sale que dangereuse, eut beaucoup de successions durant sa vie, et beaucoup d'héritiers après sa mort. Quoi donc! fut-ce lui qui déshonora les richesses, ou les richesses qui le déshonorèrent? Il est vrai qu'elles tombent quelquefois entre les mains de certaines personnes, comme un écu dans la boue. La vertu est d'un ordre supérieur, son estime est fondée sur sa propre valeur. Elle ne prendra jamais pour des biens les richesses, de quelque ma-

nière qu'elles lui arrivent. Or, la profession de médecin ou de pilote ne défend pas l'estime et l'admiration des richesses; aussi peut-on, sans être homme de bien, embrasser ces conditions, comme on prendrait celle de cuisinier. Mais vous ne direz pas que ce soit un homme du commun qui possède une chose qui n'est pas commune. Nous sommes d'ordinaire tels que ce que nous possédons. Le panier ne vaut que ce qu'il contient, on se donne même par-dessus. Le prix d'un sac n'est pas le sac, mais le compte de l'argent qui est dedans. Il en est de même de ceux qui font les opulents; ils ne sont que des accessoires de leurs richesses. D'où vient, pensez-vous, la grandeur du sage? De la grandeur de son âme. Il est donc vrai que ce qui peut arriver aux personnes les plus viles ne doit pas être appelé bien. Aussi ne dirai-je jamais que l'insolence soit un bien, puisqu'elle se rencontre dans la puce et dans la cigale. Je ne dirai pas encore que ce soit un bien que d'être toujours en repos, et de n'avoir rien qui nous fâche. Y a-t-il rien au monde qui soit plus en repos qu'un ver? Voulez-vous savoir ce qui fait un homme sage? C'est ce qui le fait un dieu. Car il faut demeurer d'accord que c'est quelque chose de divin, de céleste et de magnifique. Le véritable bien ne se rend pas si commun; toutes sortes de personnes n'en sont pas susceptibles.

Considérez du soi la nature secrète,  
Ce qu'une terre veut, ce que l'autre rejette.  
Ce fonds est propre au blé; cette côte au raisin;  
L'herbe profite ici; là, le mil et le lin;

arte musica duobus modis dicitur: altero, quo effectus musici adjuvatur; altero, quo ars. Ad effectum pertinent instrumenta, tibia, et organa, et chordæ; ad artem ipsam non pertinent. Est enim artifex etiam sine istis; uti forsitan non potest arte. Hoc non est æque duplex in homine: idem enim bonum et hominis, et vitæ.

• Quod contemptissimo cuique contingere ac turpissimum potest, bonum non est: opes autem et lenoni, et laniste contingunt: ergo non sunt bona. — Fabam est, inquit, quod propositis. Nam et in grammatica, et in arte medicandi, aut gubernandi, videmus humilissimis quibusque bona contingere. — Sed istæ artes non sunt magnitudinem animi professus, non consurgunt in altum, nec fortibus fastidiant. Virtus est illi hominem, et supra cara mortalibus collocat: nec ea, quæ bona, nec ea, quæ mala vocantur, aut cupit nimis, aut expavescit. Chelidon, natus ex Cleopatre mollibus, patrimonium grande possedit. Nuper Natalis, tam improbe lingue, quam impure, in eugis ore femine purgabatur, et mulierum heres fuit, et multos habuit heredes. Quid ergo? utrum illum pecunia impuram effecit, an ipse pecuniam impuravit? quæ sic in quosdam homines, quomodo denarius in euseum cadit. Virtus super ista consistit; suo vere censetur; nihil ex istis quomodolibet

habet incurrentibus bonum iudicat. Medicina, et gubernatio, non interdidit sibi ac suis admirationem talium rerum. Qui non est vir bonus, potest nihilominus medicus esse; potest gubernator, potest grammaticus, tam mercurius, quam encephalus. Cui contingit habere non quilibet, hunc non quemlibet dixeris. Quis quisque habet, talis est. Fiscus tantum est, quantum habet; limo in accessionem ejus venit quod habet. Quis plenus sæculo nihil pretium ponit, nisi quod pecunie in eo conditæ numerus efficit? Idem evexit magnorum dominis patrimoniorum; accessiones florum et appendices sunt. Quare ergo sapiens magnus est? quia magnum animum habet. Verum est ergo, si quod contemptissimo cuique contingit, bonum non esse. • Itaque indolentiam nuquam bonum dicam: habet illam cecada, habet ipse. Ne quidem quidem, et molestia vacare bonum dicam: quid est otiosus verum?

Quæris, quæ res sapientem faciat? — Quæ Deum. Deo oportet illi divinum aliquid, orbe, magnificentem. Non in omnes bonum cadit, nec quemlibet possessorem patitur. Vide,

Et quid quæque ferat regio, et quid quæque recuset.  
Hic segnes, illic veniunt felicias oves;  
Arborum fortis alibi, atque injussa virescunt



Les arbres et les fruits croissent ailleurs sans peine.  
En ces lieux de l'afram du mont Tmole s'amène ;  
On doit l'ivoire à l'Inde, aux Sabéens l'encens,  
Aux Cabyles le fer.

Toutes ces choses ont été distribuées par climats, afin que les besoins réciproques des hommes rendissent le commerce nécessaire entre eux. Le souverain bien a aussi un fond qui lui est propre ; ce n'est pas celui qui produit l'ivoire et le fer. Mais, si vous le voulez savoir, c'est l'âme pure et sainte, laquelle, autrement, ne serait pas capable de concevoir un Dieu. Le bien n'est point un effet du mal ; les richesses sont un effet de l'avarice ; par conséquent les richesses ne sont point de véritables biens. Il n'est pas vrai, disent-ils, que le bien ne puisse être un effet du mal ; car, du larcin et du sacrilège il en vient quelquefois de l'argent, et la raison pour quoi le sacrilège est estimé mauvais, c'est qu'il produit plus de mal que de bien, le profit qu'il apporte étant ordinairement plein d'appréhension, d'inquiétude et de travail d'esprit et de corps. Quiconque dit cela est obligé d'avouer que, comme le sacrilège est mauvais à cause qu'il produit beaucoup de maux, de même il est aucunement bon, parce qu'il produit quelque sorte de bien. Mais y a-t-il rien de plus horrible que de mettre le sacrilège, le vol et l'adultère au nombre des biens ? Et cependant nous nous laissons persuader cette opinion. Combien de voyons-nous qui n'ont point de honte de leurs voleries, qui font vanité de leurs adultères ? Car on met en justice les petits sacrilèges, on porte les grands en triomphe. De plus, si le sacrilège est aucunement bon, il sera pareillement bonné, et l'on pourra dire que nous aurons fait une bonne

action ; ce qui ne peut entrer en la pensée des plus scélérats. Par conséquent, le bien ne peut être un effet du mal. Car si, comme ils disent, le sacrilège n'est mauvais qu'à cause qu'il apporte beaucoup de mal, remettez-lui la peine, promettez-lui l'impunité, rien ne l'empêchera plus d'être entièrement bon ; et cependant le plus grand supplice d'un crime se trouve en lui-même. Vous vous trompez si vous croyez qu'un méchant homme ne soit puni que lorsqu'il est dans les fers ou entre les mains du bourreau ; il l'est aussitôt que le crime est commis, et souvent même en le commettant.

Vous voyez donc que le bien ne saurait procéder du mal, non plus qu'une figue, d'un olivier. La plante répond à la semence ; ce qui est bon ne peut dégénérer. Comme ce qui est bonné ne vient point de ce qui est infâme, ce qui est bon ne vient point aussi de ce qui est mauvais ; car le bon et l'honnête sont une même chose. Quelques-uns de notre secte répondent de la sorte. Supposons que l'argent soit bon, de quelque part qu'il vienne ; néanmoins l'argent qui procède d'un sacrilège ne tient rien du sacrilège. Ceci vous le fera mieux entendre. Il y a de l'or et une vipère dans le même pot : si vous en ôtez l'or, parce qu'il y a une vipère dedans, le pot ne vous donne pas l'or à cause qu'il a une vipère, mais il vous donne l'or ayant aussi une vipère. C'est ainsi que l'on reçoit du profit du sacrilège, non pas à cause que le sacrilège, de soi, est infâme et criminel, mais parce qu'il contient en soi du profit : comme dans ce pot, ce qu'il y avait de mauvais, c'est la vipère, et non pas l'or ; aussi, dans le sacrilège, c'est le crime et non pas le profit. A quoi l'on réplique que ces deux choses n'ont rien de semblable ; car je puis

*Gramina. Noane vides, croceos ut Tmolus odores.  
Indis mille ebor, molles sua thura Sabari ?  
At Chalibes audi ferrum. . . . .*

*Idem in regiones descripta sunt, ut necessarium mortalibus esset inter ipsos commercium, si invicem alius aliquid ab alio peteret. Summum illud bonum habet et ipsum suum sedem ; non nascitur ubi ebor, nec ubi ferrum. Quis ait summum boni locus, queris ? Animus ! Hic, nil parum ac sanctus est, Deum non capit.*

« Bonum ex malo non fit : divitiæ eulem sunt ex avaritia : divitiæ ergo non sunt bonum. » — Non est, inquit, verum, bonum ex malo non nasci, ex sacrilegio enim et furto pecunia nascitur. Itaque malum quidem est sacrilegium et furtum ; sed idem, quia plura mala facit, quam bona : dat enim lucrum, sed cum metu, sollicitudine, tormentis et animi et corporis. — Quisquis hoc dicit, necesse est recipiat, sacrilegium sicut malum sit, quia multa mala facit, illa bonum quoque ex aliqua parte esse, quia aliquid boni facit : quo quid fieri portentosius potest ? Quoniam, sacrilegium, furtum et adulterium inter bona haberi, propterea persuasimus. Quam multi furto non

erubescunt, quam multi adulterio gloriantur ? Nam sacrilegia mentis puniuntur, magna in triumphis feruntur. Adjice nunc, quod sacrilegium, si omnino ex aliqua parte bonum est, etiam honestum erit, et recte factum vocabitur ; nostra enim actio est : quod nullius mortalium cogitatio recipit. Ergo bona nasci ex malo non possunt. Nam si, ut dicitis, ab hoc unum sacrilegium malum est, quia multum mali affert ; si remiseritis illi supplicia, si securitatem apogonderitis, ex toto bonum erit. Atqui maximum scelus supplicium in ipsis est. Erras, loquam, si illa ad carnicem aut ad carcerem differs : statim puniuntur quam facta sunt, imo dum sunt. Non nascitur itaque ex malo bonum ; non magis quam fuscus ex oleo. Ad semen ita respondent : bona degenerare non possunt. Quemadmodum ex turpi honestum non nascitur, ita ne ex malo quidem bonum : nam idem est honestum et bonum. — Quidam ex nostris adversus hoc non respondent : « Puleius pecuniam bonum esse, andreamque sumptum ; non tamen ideo ex sacrilegio pecunia est, etiam si ex sacrilegio nascitur. » Hoc sic intellige. In eadem urna et aurum est, et vipera : si aurum ex urna sustuleris, quia

prendre l'or sans la vipère; mais je ne saurais faire cet autre profit sans commettre un sacrilège, parce que l'un est inséparable de l'autre. Ce que nous ne pouvons acquérir sans beaucoup de mal n'est pas bon; nous souffrons beaucoup de mal pour acquérir des richesses: parlant les richesses ne sont pas bonnes. On répond que cette proposition se peut entendre en deux manières: la première, que nous souffrons beaucoup de mal pour acquérir des richesses, ce qui arrive aussi lorsque nous voulons acquérir la vertu; car un homme qui va étudier en pays étranger peut faire quelquefois naufrage, et tomber entre les mains des corsaires. La seconde manière, que ce qui ne se peut acquérir sans beaucoup de mal n'est pas bon, est une proposition d'où il ne s'ensuit pas que les richesses ou les voluptés causent absolument le mal; ou bien, si les richesses nous y font tomber, bien loin d'être bonnes, elles sont absolument mauvaises; et toutefois vous vous contentez de dire seulement qu'elles ne sont pas bonnes. Vous avouez encore qu'elles sont de quelque usage, et vous les mettez entre les commodités de la vie; mais, par la même raison, elles ne sont plus commodes, puisque, par leur moyen, nous souffrons tant d'inconvénients. D'autres font encore cette réponse: C'est un abus d'imputer aux richesses les inconvénients que nous souffrons. Elles ne font de mal à personne. S'il nous arrive du mal, c'est par notre imprudence ou par la malice d'autrui. L'épée de soi ne tue personne; mais elle est seulement

l'instrument de celui qui en veut tuer un autre. Aussi, les richesses ne vous font point de mal, quoique l'on vous en fasse à cause de vos richesses.

Posidonius, à mon avis, a mieux rencontré quand il a dit que les richesses causent le mal, non parce qu'elles le font, mais parce qu'elles donnent occasion de le faire. Car il y a une cause efficiente ou prochaine du mal, et une autre antécédente et plus éloignée, qui est celle que nous attribuons aux richesses. Elles enflent le courage, elles engendrent l'orgueil, elles attirent l'envie, et nous rendent si déraisonnables que nous affectons quelquefois la réputation d'avoir de l'argent, quoiqu'elle soit dangereuse. Or, le véritable bien doit être sans défaut: il est pur, il ne corrompt point l'esprit, il le relève et l'étend; mais il ne l'enfle pas. Le véritable bien donne de l'assurance, les richesses donnent de l'audace; le véritable bien inspire de la générosité, les richesses inspirent de l'insolence, qui n'est qu'une fausse générosité. Vous me direz: — De la façon que vous parlez des richesses, bien loin d'être bonnes, il se trouvera qu'elles sont mauvaises. — Elles le seraient en effet, si, comme j'ai dit, elles produisaient le mal par elles-mêmes; si elles avaient en elles une cause efficiente du mal, au lieu qu'elles n'en ont qu'une cause précédente, qui ne laisse pas d'émouvoir et d'altérer la convoitise. Les richesses ont une apparence qui ressemble si fort au bien, que la plupart s'y laissent tromper; tout ainsi que la vertu même semble enfermer la cause antécédente de

ille et vipera est, non ideo (inquam) mihi ora aurum dat, quia viperam habet; sed aurum dat, quum et viperam habest. Eodem modo lex sacrilegio lucrum fit; non quia turpe et sceleratum est sacrilegium, sed quia et lucrum habet. Quemadmodum in illa urna vipera malum est, non aurum, quod cum vipera jacet; sic in sacrilegio malum est scelus, non lucrum. A quibus dissensio: dissimilium utriusque rei conditio est. Illic aurum possum sine vipera tollere; hic lucrum sine sacrilegio facere non possum. Lucrum istud non est appositum sceleris, sed immixtum.

« Quod dum consequi volumus, in multa mala incidimus, id bonum non est: dum divitias autem consequi volumus, la multa mala incidimus: ergo divitiis bonum non sunt. » — Duae, inquit, significationes habet propositio vestra: una, « dum divitias consequi volumus, in multis non mala incidere; » in multa autem mala incidimus et dum virtutem consequi volumus. Aliquis, dum navigat studiosi causa, naufragium fecit; aliquis captus est. Altera significatio talis est: « Per quod in mala incidimus, bonum non est. » Hinc propositio non erit consequens, per divitias non, aut per voluptates, in mala incidere: aut, si per divitias in multa mala incidimus, non tantum bonum divitiis non sunt, sed malum sunt. Vos autem tantum illas dictis bonum non esse. Præterea, inquit, conceditis divitiis habere aliquid boni: inter

commoda illas numeratis. Atqui eadem ratione ne commodum quidem erunt; per illas enim multa nobis incommoda eveniunt. — His quidam hoc respondent: Erratis, qui incommoda divitiis imputatis. Illic neminem ledunt: aut nocet sua cuique stultitia, aut aliena nequitia; sic, quemadmodum gladius, qui neminem occidit, occidentis telum est. Non ideo divitiis tibi nocent, si propter divitias tibi nocetur. Posidonius (ut ego existimo) melius, qui ait, « divitias esse causam malorum, non quia ipse faciat aliquid, sed quia factores irritant. » Alia est enim causa efficiens, quæ protinus necesse est nocere; alia præcedens: hanc præcedentem causam divitiis habent. Inflant animos, superbiam pariunt, invidiam contrahunt, et usque eo mentem alienant, ut fama pecunie nos, etiam nociura, delectet. Bons autem omni carere culpa deest: pura sunt, non corrumpunt animos, non sollicitant; extollunt quidem et dilatant, sed sine timore. Quæ bona sunt, solatium faciunt; divitiis audeamus: quæ bona sunt, magnitudinem animi dant; divitiis insolentiam. Nihil autem aliud est insolentia, quam species magnitudinis falsa. — Isto modo, loquuti, etiam malum sunt divitiis, non tantum bonum non sunt. — Essent malum, si per se nocerent; si, ut dixi, haberent efficientem causam: nos præcedentem habent, et quidem non irritant tantum animos, sed attrahunt. Speciem enim boni ostendunt verissimam, ac plerumque credibilem. Habet

l'envie qui ne manque jamais de s'attacher aux sages et aux gens de bien. Mais elle n'a rien en soi qui donne lieu à cette cause ; au contraire, l'éclat qu'elle jette aux yeux des hommes est capable de les porter à l'amour et à l'admiration de sa beauté. Posidonius dit qu'il faut argumenter de la sorte : Ce qui ne donne à l'âme aucune grandeur, assurance, ni fermeté, n'est pas un bien ; mais les richesses, la santé et les choses semblables ne donnent rien de tout cela ; elles ne sont donc pas des biens. Il presse encore davantage cet argument : Ce qui ne donne à l'âme aucune grandeur, assurance, ni fermeté, et qui, au contraire, lui apporte l'insolence, la vanité et l'orgueil, est mauvais ; les choses fortuites font tout cela : elles sont donc mauvaises ; et cette raison, dit-il, fait voir que ce ne sont pas même des commodités. La nature des commodités est différente de celle des biens. Une chose peut être appelée commode quand elle est plus utile que fâcheuse ; mais, pour être bonne, elle doit être toute pure, et n'avoir rien en soi de nuisible ; car ce qui est plus utile que nuisible n'est pas bien ; mais ce qui est simplement utile. Ainsi les commodités sont pour toutes sortes de personnes, quoique imparfaites et ignorantes, même pour les animaux. Ce n'est pas qu'il ne s'y puisse rencontrer de l'incommodité mêlée ; mais nous appelons une chose commode quand elle est telle ou sa plus grande partie ; le véritable bien est réservé pour le sage, et n'y doit point avoir de mélange.

Prenez courage, il n'y a plus qu'un nœud à délier ; mais c'est un nœud gordien. De ce qui est

mauvais on n'en saurait rien faire de bon ; plusieurs pauvretés peuvent faire une richesse : partant les richesses ne sont pas bonnes. Cet argument n'est pas avoué de noire secte. Il est de la fabrique des Péripatéticiens qui le proposent et y répondent en même temps. Posidonius dit que ce sophisme, qui a tant fait de bruit dans les écoles de dialectique, est ainsi réfuté par Antipater. Ce mot de pauvreté ne dit rien de positif ; mais plutôt quelque chose de négatif que les Grecs appellent *εὐπενία* ; ainsi ce nom lui est donné non pour avoir, mais pour n'avoir pas. C'est pourquoi, comme de plusieurs vides on ne saurait rien remplir, vous ne sauriez aussi faire un homme riche de plusieurs pauvretés ; il faut quelque chose de plus réel et de plus solide. Vous prenez, dit-il, la pauvreté autrement qu'il ne faut. La pauvreté ne consiste point à avoir peu de chose, mais à n'avoir pas beaucoup de choses ; ou n'est pas pauvre de ce que l'on a, mais de ce que l'on n'a pas. Je me ferais mieux entendre si *εὐπενία* était un mot latin. C'est ainsi que l'appelle Antipater. Pour moi, je voudrais dire qu'être pauvre, c'est posséder peu de chose. Nous examinerons, quelque jour que nous serons bien de loisir, quelle est la substance des richesses et de la pauvreté. Nous verrons alors s'il ne vaudrait pas mieux adoucir la rigueur de la pauvreté et abattre l'orgueil des richesses, que de disputer du nom comme si la chose était déjà jugée.

Posons le cas que nous soyons appelés à une assemblée où l'on propose une loi pour exterminer les richesses ; oserons-nous produire de tels ar-

virtus quoque præcedentem causam ad invidiam ; multis enim propter sapientiam, multis propter justitiam iri debetur : sed nec ex se hanc causam habet, nec verisimilem. Contra enim verisimilior illa species hominum animis obicitur a virtute, que illos in morem et admirationem vocat. Posidonius sic interrogandum ait : « Que negne magnitudinem animo dant, nec fiduciam, nec securitatem, non sunt bona : divitiæ autem, et bona valetudo, et similia hæc, nihil horum faciunt : ergo non sunt bona. » Hanc interrogationem magis etiam magis hoc modo intendit : « Que neque magnitudinem animo dant, nec fiduciam, nec securitatem, contra autem insolentiam, tumorem, arrogantiam creant, mala sunt : a fortuitis autem in hæc impelluntur : ergo non sunt bona. » — Hæc, inquit, ratione ne comoda quidem ista erunt. — Alia est commodorum conditio, alia bonorum. Commodum est, quod plus una habet quam molestia ; bonum sincerum esse debet, et ab omni parte immoxum. Non est id bonum, quod plus prodest, sed quod tantum prodest. Præterea commodum et ad animam pertinet, et ad imperfectos homines, et ad stultos. Itaque potest et esse incommodum mixtum ; sed commodum dicitur, a majore sua parte asistatum. Bonum ad usum sapientem pertinet ; iniquatum esse oportet.

Bonum animum habet ! Unus tibi nodus, sed Herculeus, restat. « Ex multis bonum non fit : ex multis paupertatibus divitiæ fiunt ; ergo divitiæ bonum non sunt. » — Hanc interrogationem nostri non agnoscunt : Peripatetici et fingunt illam, et solvant. At autem Posidonius, hoc sophisma, per omnes dialecticorum scholas jaectatum, sic ab Antipatro refellit. « Paupertas non per possessionem dicitur ; sed per detractationem, vel, ut antiqui dixerunt, per orbationem (Græci *σὺν ὑπομείνῃ* dicunt) ; non, quod habet, dicta, sed quod non habet. Itaque ex multis inanibus nihil impleri potest ; divitiæ multæ non faciunt, non multæ inopie. Aliter, inquit, quam debes, paupertatem intelligis. Paupertas est, non quæ paucos possidet, sed quæ multos non possidet. Ille non ait eo dicitur, quod habet ; sed ab eo, quod ei deest. « Facilis, quod vis, exprimerem, si latinum verbum esset, quod *εὐπενία* significatur. Hanc paupertatem Antipater assignat. — Ergo non video, quid aliud sit paupertas, quam parvi possessio. De isto videbimus, si quando ratio valebit, quæ sit divitiarum, quæ paupertatis substantia ; sed tunc quoque considerabimus, numquid salius sit paupertatem persequi, divitiis demere supercilium, quam litigare de verbis, quasi jam de rebus judicatum sit. Putemus nos ad concionem vocatos. Lex de abolendis divi-

guments, soit pour l'affirmative soit pour la négative? Ou plutôt ne forcerons-nous point, par ces belles raisons-ci, le peuple romain d'honorer et d'embrasser la pauvreté, comme ayant été le fondement et la cause principale de son empire? de se délier des richesses, et de se souvenir qu'il les a trouvées chez les peuples qu'il a vaincus; qu'elles ont introduit les brigues, les corruptions et les séditions dans cette ville auparavant si sainte et si retenue; que le luxe déploie avec trop de faste le butin qu'on a fait sur les nations étrangères; que si un peuple seul a pu dépouiller toutes ces nations, il sera plus aisé à toutes les nations de dépouiller un seul peuple? C'est ainsi qu'il faut persuader les esprits: c'est par de bonnes raisons qu'il faut combattre le vice, et non par des arguments captieux. Si nous ne pouvons parler généralement, au moins parlons clairement.

## ÉPÎTRE LXXXVIII.

Que les arts libéraux ne peuvent faire un homme de bien, et que sans eux on peut acquérir la sagesse.

Vous désirez savoir ce qui me semble des arts libéraux. Je ne puis estimer ni mettre au rang des bonnes choses une profession qui n'a pour objet que le gain et l'argent. C'est un métier de gens qui se donnent à louage, et qui peut servir à préparer l'esprit, pourvu qu'il ne l'arrête pas: car il ne s'y faut appliquer qu'autant de temps qu'on n'est point capable de plus grandes choses. Ce sont des essais, non point des ouvrages. Vous voyez bien qu'on les a nommés arts libéraux parce qu'ils conviennent à un homme libre; mais il n'y

a qu'un art qu'on doit appeler libéral, et qui fasse l'homme libre: c'est l'étude de la sagesse, laquelle étude est si relevée et si généreuse, que toutes les autres occupations sont basses et puériles en comparaison. En effet, pouvez-vous croire qu'il y ait quelque chose de bon dans ces exercices dont vous savez que les maîtres sont des infâmes et des scélérats? Nous ne devrions point les apprendre, mais il serait à souhaiter de les avoir appris. On demande quelquefois si les arts libéraux peuvent faire un homme de bien. Loin de le faire, ils ne le prétendent pas seulement, et c'est une chose dont ils ne se mettent point en peine. La grammaire s'attache à la diction: quand elle se veut égayer, elle passe à l'histoire; elle étend ses bornes au plus loin quand elle va jusqu'à la poésie. Qu'y a-t-il en tout cela qui enseigne le chemin de la vertu? Le compte des syllabes, le choix des mots, la tradition des fables, et la mesure des vers, sont-ce des remèdes contre la crainte, l'avarice et l'impudicité? Venons maintenant à la géométrie et à la musique; vous n'y trouverez point de règles pour vous empêcher de désirer ou de craindre. Et cependant qui ne sait cela ne sait rien. Il faut voir si leurs professeurs enseignent la vertu ou non. S'ils ne l'enseignent pas, ils n'ont garde de la donner; s'ils l'enseignent, ce sont des philosophes.

Si vous voulez savoir que ce n'est pas pour la vertu qu'ils tiennent école, remarquez combien leurs leçons sont différentes entre elles; ce qui n'arriverait pas s'ils enseignaient une même chose. Ils tâcheront, possible, de vous persuader que leur Homère était philosophe; mais avec des raisons

vis fortis: his interrogationibus susuri aut dissuasi sumus? his effecturi, ut populus romanus pauperiorem, fundamentum et causam imperii sui, requirit ac laudet; divitias autem sine timore? ut cogitet, has ac apud victos reperisse; hinc ambitionem, et largitiones, et tumultus, in urbem sanctissimam temperantissimamque irrupisse; nimis insuriose ceterarum gentium spolia; quod unus populus eripuerit omnibus, facilius ab omnibus uno eripi posse. — Hinc minus se suadere; et expugnare affectus, non circummeritare. Si possumus, fortius loquamur: si minus, apertius. Vale.

## ÉPÎTOLA LXXXVIII.

ARTES LIBERALES IN BONIS NON ERUNT, NISI AD VIRTUTEM CONFERRA.

De liberalibus studiis quid sentiam, scire desideras. — Nullum suspicio, nullum in bonis numerum, quod ad eas exit. Meritoria artificia sunt; hæcenus utilis, si præparent ingenium, non detineant. Tandem enim istis immorandum est, quando nihil animus agere majus potest; rudimenta sunt nostra, non opera. Quare liberalia studia

dicta sint, vides: quin homine libero digna sunt. Ceterum uam stadium vere liberale est, quod liberum fecit; hoc sapientie, sublime, forte, magnanimum; cetera puilla et puerilia sunt. An tu quidquam in istis esse credis boni, quorum professores turpissimos omnium ac flagitiosissimos ceruis? Non discere debemus ista, sed didicisse.

Quidam illud de liberalibus studiis querendum judicaverunt, an virum bonum facerent. Ne promittunt quidem, nec hujus rei scientiam affectant. Grammaticus circa curam sermonis versatur; et, si libellus evagari vult, circa historias; jam, ut longissime fines suos proferat, circa carmina. Quid horum ad virtutem viam aternam? syllabarum enarratio, et verborum diligentia, et fabularum memoria, et versuum lex ac modificatio? Quid ex his metum demit, cupiditatem eximit, libidinem frangat? Ad geometriam transivimus, et ad musicam: nihil apud illas iuvenies, quod vetet timere, vetet cupere. Quisquis hæc ignorat, aila frustra scit.

Videndum utrum doceant isti virtutem, an non: si non doceant, ne tradant quidem; si doceant, philosophi sunt. Vis scire, quem non ad docendum virtutem considerant? Aspice quam dissimilia inter se omnium studia sint: al-

qui vous feront connaître qu'il ne l'était pas. Car tantôt ils le font Stoïcien, méprisant les voluptés, n'estimant que la vertu, et la préférant à l'immortalité; tantôt Épicurien, louant le bonheur d'un peuple, qui, jouissant de la paix, passe sa vie parmi les chansons et les festins; tantôt Péripatéticien, établissant trois sortes de biens; tantôt Académique, croyant qu'il n'y a rien de certain. On voit par là qu'il n'était d'aucune secte, puisqu'il tenait les opinions de toutes les sectes qui sont entièrement contraires. Accordons-leur, puisqu'ils le veulent, qu'Homère ait été philosophe; mais il était sage avant qu'il se mêlât de faire des vers. Il faut donc apprendre les choses qui l'ont rendu sage. Il importe aussi peu de savoir qui était le plus vieux d'Homère ou d'Hésiode, que si Hécube était plus jeune qu'Hélène, et pourquoi son visage se passa si vite. À quoi sert, je vous prie, de rechercher l'âge de Patrocle et d'Achille? Vous avez plus de soin de savoir où Ulysse fut si longtemps égaré, que de mettre fin à vos égarements. Je n'ai pas le loisir d'entendre si ce fut entre l'Italie et la Sicile, ou si la tempête le jeta en des pays inconnus; car il n'y a pas d'apparence qu'il fût si longtemps vagabond dans un si petit espace. La tempête de nos passions nous tourmente tous les jours, notre malice nous enlève dans toutes les disgrâces d'Ulysse. Nous n'avons point faute de beautés qui sollicitent nos yeux; nous n'avons que trop d'ennemis. D'un côté nous voyons des monstres affreux et affamés du sang humain. De l'autre, nous entendons des douceurs qui charment nos

oreilles. Plus loin, nous voyons des naufrages et des malheurs différents. Enseignez-moi comme je dois aimer ma patrie, ma femme et mon père, et m'exposer à tous les périls pour m'acquitter d'un devoir si honorable. À quoi bon nous enquerir si Pénélope fut impudique? si elle trompa les hommes de son temps? si elle se doutait bien qu'Ulysse n'était pas loin avant qu'elle le reconnût. Enseignez-moi ce que c'est que la pudicité, les avantages qu'elle apporte, si elle consiste dans le corps ou dans l'esprit.

Je passe à la musique. Vous m'apprenez comme des voix hautes et des voix basses s'accordent ensemble, comme des cordes qui ont des sons tous différents font une belle harmonie; faites plutôt que je sache accorder mes passions, et réduire la bizarrerie de mes volontés. Vous me montrez quels sont les tons lugubres; apprenez-moi plutôt à ne pas jeter un soupir dans les plus grandes adversités.

La géométrie enseigne à mesurer de grands fonds de terre; qu'elle m'apprenne seulement à mesurer ce qu'il m'en faut pour vivre. L'arithmétique m'apprend à compter et à prêter la main à l'avarice; qu'elle m'apprenne plutôt que tous ces comptes ne servent à rien; que pour avoir des biens qui lassent ceux qui tiennent registre, on n'en est pas plus heureux; que nous avons beaucoup de superflu, et que nous serions malheureux si nous étions obligés de compter nous-mêmes tout le bien que nous avons. Que me sert de savoir diviser un champ en petites parties, si je ne sais pas le partager avec mon frère? Que me sert

qui similitudo esset idem docentium. Nisi forte libi Homerum philosophum fuisse persuadet; quam his ipsis, quibus colligunt, negant. Nam modo Stoicum illum faciunt virtutem solum probantem, et voluptates refugientem, et ab honesto ne immortalitatis quidem pretio recedentem; modo Epicureum, laudentem statim quiete civitatis, et inter convivia cantusque vitam valgentis; modo Peripateticum, bonorum tria genera inducentem; modo Academicum. Incerta omnia dicentem. Apparet nihil horum esse in illo, quia omnia sunt: ista enim inter se dissident. Demus illis Homerum philosophum fuisse. Nempe sapiens fretus est, antequam crimina illa cognosceret: ergo illa dicimus, quæ Homerum fecere sapientem. Hoc quidem me querere, utram major ætate fuerit Homerus, an Hesiodus, non magis ad rem pertinet, quam scire, an moros Hecuba fuerit, quam Helena, et quare tam male toleret ætatem. Quid. inquam, annos Patrocli et Achilli inquirere ad rem existimas pertinere? Queris, Ulysses ubi erraverit, potius, quam efficias, ne nos semper erremus? Non vacat audire utrum inter Italiam et Siciliam periculus sit, an extra notum nobis orbem: neque enim potuit in tam angusto errore esse tam longus. Tempestates nos animi quotidie percutiunt, et nequiti in omnia Ulyssis mala impellit. Non deest forma, que sollicitet oculos, non hostis; hinc monstra efusa et humano cruce

gaudentia; hinc laudiosa blaudimenta sorium; hinc naufragia, et tot varietates malorum. Hoc me doce, quomodo patriam amem, quomodo uxorem, quomodo patrem, quomodo ad hæc tam honesta vel naufragusavigem? Quid inquire, an Penelope impudica fuerit, an verba saculo suo dederit? an Ulysses illum esse, quem videbat, antequam sciret, suspicatus sit? Doce me, quid sit pudicitia, et quantum in ea bonum; in corpore, an in animo posita sit?

Ad musicum transe. Doces me, quomodo inter se acute ac graves voces consonent, quomodo nervorum disparem redditum sonum sit concordia: fac potius, quomodo animus secum meus consonet, nec consilia mea discrepent! Monstras mihi, qui sint modi flebiles: monstra potius, quomodo inter adversa non emitam flebilem vocem!

Metri me geometria docet latifundia: potius doceat quomodo metiar quantum homini sit satia! Numerare docet me arithmetica, et avaritiam commodare digitos: potius doceat, nihil ad rem pertinere istas computationes: non esse feliciorum, cujus patrimonium laboratius lassat; imo, quam supervacua possident qui infelicissimus futurus est, si, quantum habet, per se computare cogatur. Quid mihi prodest, scire agellum in partes dividere, si nescio eum fratre dividere? Quid prodest, colligi

de savoir réduire promptement tous les pieds d'un morceau de terre, et d'y comprendre les fractions et le redondant de la toise, si je m'attriste pour peu qu'un voisin puisse empiéter sur mon héritage? Vous m'enseigniez comme j'évitais de perdre un seul pied de terre, et moi je veux apprendre à perdre la pièce entière sans me fâcher. — On me prend, direz-vous, un héritage qui vient de mon père et de mon grand-père. — Savez-vous qui le possédait avant votre père et votre grand-père? Pouvez-vous dire, non pas à quel homme, mais à quel peuple il appartenait? Vous y êtes venu comme fermier et non comme seigneur; vous direz: De qui, fermier? — C'est de votre héritier, si vous êtes assez heureux pour le lui laisser. Les jurisconsultes disent que l'on ne peut prescrire pour une longue jouissance ce qui est public; ce que vous possédez est public; il est commun à tout le genre humain. O la belle science! Vous savez mesurer les choses rondes et réduire au carré toutes sortes de figures. Vous connaissez la distance qui est entre les étoiles; il n'y a rien dont vous ne puissiez prendre la mesure; si vous êtes si bon géomètre, mesurez un peu l'esprit de l'homme; dites-nous combien il est grand, ou combien il est petit. Vous savez quelle est la ligne droite; à quoi bon cela si vous ne connaissez la droiture des actions de la vie? Il est temps que je m'adresse à ceux qui se vantent de connaître tous les mouvements du ciel:

Où Saturne commence et fluit sa carrière,  
Quels tours Mercure fait dans sa course légère.

Que me servira de savoir cela? pour me donner de l'inquiétude quand Saturne et Mars se trouve-

ront opposés, ou quand Mercure en son couchant sera regardé de Saturne? J'aime mieux apprendre qu'en quelque endroit qu'ils soient, ils sont toujours favorables et ne changent point de nature; que le destin les fait reculer incessamment, et les fait retourner en de certaines saisons par un ordre qui est immuable et éternel; qu'ils font agir les causes naturelles, ou qu'ils font connaître leurs effets. Mais soit qu'ils produisent tout ce qui arrive dans le monde, de quoi me servira la connaissance d'une chose qu'il m'est impossible de changer; soit qu'ils l'annoncent seulement, que gagnerai-je de prévoir ce que je ne puis éviter? Que vous le sachiez ou que vous ne le sachiez pas, il faut qu'il arrive.

Observe le coucher pour n'être point séduit  
Par la sérénité d'une trompeuse nuit.

Voilà une excellente précaution pour n'être pas surpris. Mais ce lendemain ne pourra-t-il pas vous tromper, puisque nous sommes trompés quand il nous arrive quelque chose que nous n'attendions pas? Pour moi, je ne sais point ce qui arrivera; mais je sais bien ce qui peut arriver. Je ne me flatte de rien, j'attends tout. Si la fortune m'en quitte quelque chose, je le prends en gré. Quand j'ai une heure de trêve je suis trompé, encore ne le suis-je pas; car, comme je sais que tout peut arriver, je sais aussi que tout peut n'arriver pas. J'espère le bien, étant près de recevoir le mal.

Au reste, il faut que vous m'excusiez si j'abandonne l'opinion commune, ne pouvant mettre au nombre des arts libéraux, les peintres, les sculpteurs, les tailleurs de marbres, ni les autres mi-

gere subtiliter pedes jegeri, et comprehendere etiam si quid decempepedum effugit, si tristem me fecit vicinus potens et aliquid ex meo abradens? Docet me, quomodo nihil perdam ex finibus meis: at ego doceri volo, quomodo totos hilares amittam. — Palerno agro, inquit, et avito expellor. — Quid? aote avito tuum quis istum agrum tenuit? Cujus, non dico hominis, sed populi fuerit, expellere potes? Non dominus isto, sed colonus intrasti. Cujus colonus es? si bene tecum agitur, heredis. Negant jurisconsulti quidquam publicum usocapi: publicum est hoc quod tenes; quod tuum dico, publicum est, et quidem generis humani. O egregiam artem! acis rotunde metiri; in quadratum redigis quancumque acceptis foras; intervallo siderum diis; nihil est quod in mensuram tuam non cadat. Si artifex es, metire hominis animum! dic quem magnus sit, dic quem pusillus sit. Scis, quæ recta sit linea: quid tibi prodest, si, quid in vita rectum sit, ignoras?

Venio nunc ad illum, qui celestium notitia gloriatur:

Frigida Saturni scæ quæ stella receptet,  
Quos ignis cæli Cylindrus erret in orbis.

Hoc scire quid proderit? ut sollicitus sis, quum Seis-

nus et Mars ex contrario stant, aut quum Mercurius vespertinum facies occasum videntem Saturno? Potius hoc dicam, ubicumque sunt ista, propitia esse, non posse mutari. Agit illa continuus ordo factorum et inevitabilis cursus; per statutas vias reuertunt. — Effectus rerum omnium aut movent, aut notant! — Sed istæ, quidquid evenit, faciunt; quid immutabilis rei notitia proficiet? istæ significant; quid referi providere, quod effugere non possis? Scias ista, nescias, fient.

Si vero totum ad rapidum stellæque sequentes  
Ordines respicies, nunquam te crastina latet  
Hæc, nec insidius noctis capere errare.

Satis abundeque provisum est, ut ab insidiis tutus essem. Numquid me crastina non fallit hora? fallit enim, quod nescienti evenit. Ego, quid futurum sit, nescio; quid fieri possit, scio. Ex hoc nihil desperabo; tutum expecto: si quid remittitur, bene consulo. Fallit me hora, si parci; sed ne sic quidem fallit. Nam quemadmodum scio nutia accidere posse, sic scio et non tunc casura. Itaque secunda expecto; male paratus sum.

In illo feras me necesse est non per præscriptum euntem. Non enim adducor, ut in numerum liberalium ar-

nistres du luxe et de la profusion. J'en exclua aussi les lutteurs et tous les exercices qui sentent l'huile et la poussière; autrement, il y faudrait encore admettre les parfumeurs, les cuisiniers, et tous ces gens de qui l'industrie n'est occupée que pour nos plaisirs. Car, dites-moi, je vous prie, qu'y a-t-il de libéral (pour user de ce mot) dans ce qui peut servir à ces gourmands qui se font vomir à jeun, de qui le corps est aussi gras et poli que l'esprit est maigre et enrouillé? Croyons-nous que ce soient là des occupations honnêtes pour la jeunesse d'aujourd'hui? Vu que nos ancêtres ne faisaient rien enseigner à leurs enfants, qu'il ne fallût apprendre debout, comme de lancer le javelot, monter à cheval, escrimer du bâton, tirer des armes; mais aucune de ces choses n'est capable d'enseigner et d'entretenir la vertu. Car, à quoi sert-il de bien manier un cheval, d'en savoir régler les allures, si on se laisse emporter à des passions effrénées? A quoi sert-il de vaincre tous ses compagnons à la lutte ou à coups de main, si on se laisse surmonter par la colère? Quoi donc! est-ce que les arts libéraux ne nous profitent de rien? — Ils sont bons à d'autres choses; mais ils ne contribuent en rien à la vertu. Ces métiers même, qui consistent en travail manuel, sont inutiles à son égard, quoiqu'ils apportent beaucoup de commodités à la vie. Pourquoi donc faisons-nous apprendre les arts libéraux à nos enfants? Ce n'est pas que ces mêmes arts puissent donner la vertu; mais ils préparent l'âme à la recevoir. Comme la première connaissance qu'on leur donne de l'alphabet ne leur enseigne pas les arts libéraux, mais les dispose à les

pouvoir apprendre; ainsi les arts libéraux n'enseignent pas la vertu, mais ils rendent l'esprit capable de l'acquiescer.

Il y a des arts de quatre sortes, dit Posidonius; les uns sont mécaniques et vulgaires, les autres pour le plaisir; il y en a pour l'instruction de la jeunesse, et enfin de libéraux: les mécaniques appartiennent aux artisans qui travaillent pour les besoins et les commodités de la vie, et où l'on ne recherche ni l'honneur ni l'éclat. Les arts destinés pour le plaisir n'ont pour objet que la satisfaction des yeux et des oreilles. Vous pouvez mettre en ce rang ces ingénieurs qui font sortir et marcher des corps artificiels, qui élèvent doucement des sièges en l'air, et qui vous donnent d'autres plaisirs surprenants, en vous faisant voir tantôt des choses jointes ensemble, qui se séparent; d'autres qui étaient séparées, qui s'approchent et se joignent, et d'autres encore qui, étant plus élevées, baissent petit à petit, et se retirent en elles-mêmes. Cela frappe les yeux du peuple, qui admire tout ce qu'il voit de nouveau, parce qu'il n'en connaît pas la cause. Les arts qui regardent l'instruction de la jeunesse ont quelque chose d'honnête, et sont ceux que les Grecs appellent *επιστήμης*, et nous autres, libéraux. Mais, à vrai dire, il n'y a de sciences libérales, ou plutôt libres, que celles qui sont occupées à la vertu. Comme il y a, dit-il, une partie de la philosophie qui est naturelle, l'autre morale, et l'autre logique ou rationnelle, aussi tous les arts libéraux prétendent y trouver chacun leur place. Quand on vient aux questions naturelles, on s'arrête aux décisions de la géométrie:

*tum pictores recipiam, non magis quam statuarios, aut marmorarios, aut ceteros luxurie ministros. Æque luctatores, et totam oleo ac luto constantem scientiam, expello ex his studiis liberalibus; aut et unguentarios recipiam, et coquos, et ceteros voluptatibus nostris ingenia accommodatores sua. Quid enim, oro te, liberale habent isti jejuni vomitores, quorum corpora in sagina, animi in siccis et veteris sunt? An liberale studium istud esse juvenuti nostræ credimus, quam majores nostri rectam exercuerunt hostilia jacere, andem torquere, equum agitare, arma tractare? Nihil liberis suis docebant, quod discendum esset juvenilibus. Sed nec hæ artes, nec illæ, docent alunt virtutem. Quid enim prod est equum regere, et cursum ejus freno temperare, affectibus effrenatissimis abstrahi? Quid prodest milites vincere luctatione vel cætu, ab iracundia vinci?*

*Quid ergo? nihil liberalia notis conferunt studia? — Ad alia multum, ad virtutem nihil! Nam et hæ viles et professo artes, que manu constant ad instrumenta vitæ plurimum conferunt, tamen ad virtutem non pertinent. Quare ergo liberalibus studiis filios erudimus? Non quia virtutem dare possunt, sed quia minimum ad accipiendam virtutem præparant. Quomodo modum prima illa, ut an-*

*tiqui vocabant, litteratura, per quam pueris elementa traduntur, non docet liberales artes, sed mox præcipiendis locum parat; sic liberales artes non producant animum ad virtutem, sed expediunt. « Quævis sit esse Posidonius artium genera: sunt vulgares et sordide, sunt ludicre, sunt pueriles, sunt liberales. » Vulgares opificum, que manu constant, et ad instruendam vitam occupatae sunt; in quibus nulla decoria, nulla honesti simulacrum est. Ludicre sunt, que ad voluptatem oculorum atque aurium tendunt. His numerus licet machinatorum; qui pegmata per se surgentia excogitant, et labialia tacite in sublimis crescentia, et alias esse inopinate varietates, aut debiscuntibus, que coarctant; aut his, que distabant, rursus sponte coeuntibus; aut his, que eminebant, paulatim in se residentibus: his imperitorum feriuntur oculi, omnis subito (quia causas non notere) mirantium. Pueriles sunt, et aliquid habentes liberalibus simile, hæ artes quas *επιστήμης* Græci, nostri liberales vocant. Sola autem liberales sunt, in quibus, ut dicam verius, liberum, quibus caræ virtus est.*

*Quomodo modum, inquit, est aliqua pars philosophiæ naturalis, est aliqua moralis, est aliqua rationalis; sic et hæc quoque liberalium artium turba locum sibi in phi-*

elle est donc une de ses parties, puisqu'elle lui aide. Mais on répond qu'il y a bien des choses qui nous aident, qui pourtant ne sont point parties de nous; et qui, si elles l'étaient, ne pourraient pas nous aider. La viande aide au corps de l'homme, et quelquefois elle n'en fait pas une partie. Nous demeurons d'accord que la géométrie nous rend quelque service, et qu'elle est nécessaire à la philosophie, comme l'est à son égard l'ouvrier qui lui fournit les instruments; mais, comme il n'est point membre de la géométrie, elle ne l'est pas aussi de la philosophie. D'ailleurs, elles ont chacune leur fin et leurs objets particuliers. Le philosophe recherche et connaît les principes des choses naturelles. Le géomètre se contente d'en supputer le nombre et d'en prendre la mesure. Le philosophe sait de quoi les corps célestes sont composés, leur nature et leurs influences. Le mathématicien connaît, par ses observations, les tours et les retours qu'ils font, leurs élévations, leurs déclinaisons, et pourquoi il semble quelquefois qu'ils s'arrêtent, quoique les choses célestes ne s'arrêtent jamais. Le philosophe sait encore ce qui produit la représentation d'un objet dans le miroir. Le géomètre vous dira la distance qu'il doit y avoir entre l'objet et la représentation, et de quelle manière chaque forme de miroir représentera son objet. Le philosophe vous prouvera que le soleil est grand. Le mathématicien vous fera connaître quelle est sa grandeur. Mais, comme il procède par usage et par routine, il aura besoin que vous lui accordiez quelques principes. Mais une science n'est pas souveraine et absolue, qui n'a point de fondement que par souffrance. La

philosophie ne demande rien à autrui. Tout son ouvrage est de sa façon. Les mathématiques sont superficielles; elles bâtissent sur le fond d'autrui; elles empruntent des principes pour aller ou avant. Si d'elles-mêmes elles pouvaient parvenir à la vérité, et comprendre la nature de l'univers, je dirais qu'elles seraient de grande utilité pour examiner les choses célestes, et par là donner à notre esprit des ouvertures à d'autres connaissances. Mais il n'y a que la science du bien et du mal, qui puisse mettre l'âme dans un état de perfection, et cette science ne se rencontre que dans la philosophie, car il n'y a qu'elle qui traite du bien et du mal.

Voulez-vous parcourir toutes les vertus en détail? La générosité, qui méprise les dangers, et qui affronte des choses terribles qui abattent l'esprit des hommes, se trouve-t-elle fortifiée par les arts libéraux? La foi, sans doute, est l'hôte de la plus sainte qui puisse loger dans le cœur humain; car il n'y a point de nécessité ni de profit assez grand pour la corrompre et l'induire à tromper. Brûlez, dit-elle, frappez, tuez, si vous voulez, je ne révélerai rien, et plus fortement vous me tourmenterez pour arracher mon secret, plus soigneusement je le garderai. Les arts libéraux peuvent-ils fournir de telles résolutions? La tempérance commande sur les voluptés; elle bannit les unes, elle admet les autres, en les réduisant aux termes de la raison. Elle ne s'en approche jamais pour l'amour d'elles-mêmes, mais pour une fin plus relevée. Elle sait que la meilleure règle qu'il y ait dans l'usage des choses qui nous plaisent, est d'en prendre autant que permet la raison, et non pas selon

philosophia vindicat. Quam ventum est ad naturales questiones, geometria testimonio statuit. Ergo, quam adjuvat, pars ejus est. — Multa adjuvant nos, nec ideo partes nostræ sunt; imo, si partes essent, non adjuverent. Cibum adjuvatorum corporis est, non tamen pars est. Aliquid nobis præstat geometria ministerium. Sic philosophia necessaria est, quomodo ipsi faber: sed nec hic geometria pars est, nec illa philosophia. Præterea utraque fines suos habet. Sapiens enim causas naturalium et quaerit, et novit, quorum numerum mensuraque geometra persequitur et supplet. Quis ratioque constat celestia, que illis sit vis, quæque natura, sapiens scit: cursus et recurrent, et quædam observationes, per quas descendunt et affluunt, ac speciem interdum cælitium præbent, quæ celestibus stare non licet, colligit mathematicus. Quæ causa in speculo imagines exprimat, scit sapiens: illud illi geometra potest dicere, quantum abesse debeat corpus ab imagine, et quæ sit forma speculi, quales imagines reddat. Magnum esse solum philosophus probabit, quævis sit, mathematicus, qui unum quodam et exercitatione procedit: sed, ut procedat, impetranda illi quædam principia sunt. Non est autem ars sui juris, cui pro-

carum fundamentum est. Philosophia nihil alio petit, totum opus a solo excitat. Mathematica, ut ita dicam, superficialis est, in alieno edificat; accipit prima, quorum beneficium ad ulteriora perveniat: si per se iret ad verum, si totis tamen illi naturæ posset comprehendere, dicere multum collaturam mentibus nostris, quæ tractata cælestium crescent tribuntque aliquid et alto.

Uas re consumatur animus, scientia bonorum ac malorum immutabilis, quæ soli philosophiæ competit: nulla autem ars alia de boue et malis quaerit. Singulas tubet circumire virtutes. Fortitudo contemptrix timendorum est; terribilia, et sub jugum libertatem nostram militentia, despiciit, provocat, frangit: numquid ergo hæc liberalia studii corroborant? Fides sanctissimum humani pectoris bonum est, nulla necessitate ad fallendum cogitur, nullo corrumpitur premio. Ure, inquit, corde, occide; non prodam: sed, qui magis secreta quaerit dolor, hoc illa alius cœdam! Numquid liberalia studia hos animos tenere possunt? Temperantia voluptatibus imperat: alias odit atque abigit, alias dispensat, et ad sanum modum redigit, nec unquam ad illas propter ipsas venit. Scit optimum esse modum cupitorum, non



notre envie. L'humanoité, en nous défendant l'avarice et le mépris de nos égaux, nous rend affables et faciles à tout le monde, soit en nos paroles, soit en nos actions; elle prend part dans le mal d'autrui, et de tous les biens qu'elle possède, elle estime principalement celui dont elle peut obliger quelqu'un. Toutes ces belles qualités viennent-elles des arts libéraux? Aussi peu que la simplicité, la modestie, la frugalité; aussi peu que la clémence qui épargne le sang d'autrui comme le sien, et qui sait qu'un homme ne doit point être prodigue de la vie d'un autre homme.

Vous me direz : — Mais, puisque vous tenez qu'on ne saurait parvenir à la vertu sans les arts libéraux, comment n'avouez-vous pas qu'ils lui servent de quelque chose? — Vous en pouvez dire autant du manger, car sans lui on ne parvient pas à la vertu, et cependant le manger n'a aucun rapport à la vertu. Le bois ne contribue en rien à l'existence d'un navire; toutefois il ne se fait point de navire sans bois. Ne vous imaginez pas, dis-je, qu'une chose sans laquelle on n'en saurait faire une autre, aide à la faire. On peut encore dire qu'il est possible d'arriver à la sagesse sans les arts libéraux; car, quoique l'on doive apprendre la sagesse, si est-ce qu'on ne l'apprend point par les arts libéraux. Pourquoi croirais-je qu'un homme ne peut être sage s'il n'est savant, puisque la sagesse ne consiste point dans la science? Elle donne le fond des choses et non pas la superficialité des paroles. Je doute même s'il n'est pas meilleur que la mémoire n'ait rien d'ailleurs sur quoi elle se puisse appuyer. La sagesse est ample et spacieuse, il lui

faut laisser la place libre. Elle doit traiter des choses divines et humaines, du passé, de l'avenir, de ce qui est éternel ou périssable, du temps, qui est une matière dont vous savez que l'on fait tant de questions. Car on demande premièrement si le temps, de soi, est quelque chose, s'il y a eu quelque chose avant le temps, si le temps a commencé avec le monde, et parce qu'il y avait quelque chose avant le monde, si le temps l'a précédé. On fait encore une infinité de questions sur le sujet de l'âme : d'où elle est? Quelle elle est? Quand son être commence; quand il finit; si elle passe d'un lieu en un autre; si elle change de demeure et prend plusieurs autres formes; si elle n'est enfermée qu'une fois, et si, quand elle est sortie, elle se promène librement par tout l'univers; si elle est un corps ou non; ce qu'elle fera quand elle ne pourra plus rien faire par notre moyen; comment elle usera de sa liberté quand elle sera délivrée de cette prison; si elle oubliera les choses passées, et si elle commencera à se connaître, lorsqu'étant séparée du corps, elle se sera retirée dans le ciel? Quelque partie des choses divines et humaines que vous entrepreniez, les matières qui sont à rechercher et à savoir se trouvent en si grand nombre, qu'elles sont capables de vous lasser. Pour loger à l'aise tant de choses si grandes, il faut mettre hors de la mémoire tout ce qu'il y a d'inutile et de superflu. La vertu ne veut point être serrée. Il faut que tout le reste sorte, et que la place lui demeure libre.

Vous me direz : — On est bien aise de savoir plusieurs choses. — Oui; mais il n'en faut retenir qu'au-

quantum visis, sed quantum debeas, sumere. Humanitas velat superbum esse adversus socios, velat avarum; verbis, rebus, affectibus, comens se facilius omnibus prestat; nullum alienum malum potest; bonum autem suum ideo maxime, quod alicui bonum futurum est, amat. Numquid liberalia studia hos mores percipiunt? Non magis quam simplicitatem, quam modestiam ac moderationem; non magis quam fragilitatem ac parcimoniam; non magis quam clementiam, quam alieno sanguini tantum non parci, et ceteri homini non esse hominis prodigium utendum.

Quum dicatis, inquit, sine liberalibus studiis ad virtutem non perveniri, quemadmodum negatis illa nihil conferre virtuti. — Quia nec sine cibo ad virtutem pervenitur, cibum tamen ad virtutem non pertinet. Ligna nihil novi conferunt, quamvis non fiat navis nisi ex lignis. Non est, inquam, cur aliquid potes ejus adjutorio fieri, sine quo non potest fieri. Potest quidem etiam illud dici, sine liberalibus studiis venire ad sapientiam posse; quamvis enim virtus discenda sit, tamen non per hæc dicitur. Quid est autem, quare existimem, non futurum sapientem eum, qui litteras versit, quum sapientia non sit in litteris? Res tradit, non verba; et nescio, an certior memoria sit, quam nullum extra se subsidium ha-

bet. Magna et spatiosa res est, sapientia; vane illi loco opus est: de divinis humanisque discendum est, de præteritis, de futuris, de caducis, de æternis, de tempore; de quo uno vide quam multa queratur! Primum, an ipsum sit aliquid? deinde, an aliquid ante tempus sit sine tempore? cum mundo coeperit? an etiam ante mundum, quis fuerit aliquid, fuerit et tempus? Innumerabiles questiones sunt de aëne tantum; unde sit? qualis sit? quando esse incipiat? quando sit? atque alio transiet, et domicilia mutet, ad alias animalium formas aliasque conjectas? an non amplius quem semel serviat, et emissus vagetur in toto? utrum corpus sit, an non sit? quid sit facturus, quum per nos aliquid facere desierit? quomodo libertate sua usus, quum ex hac effugerit cavea? an subversetur priorum, et illic non se incipiat, postquam de corpore abductus in sublimis accessit? Quæcumque partem rerum humanarum divinarumque comprehenderit, ingenti copia querendorum ac discendorum frugiperis. Hæc, tam multa, tam magna, ut habere possit liberum hominem, supervacua ex aëne tollenda sunt. Non dabit se huic angustias virtus; tam spatium res magna desiderat. Expellantur omnia! totum pectus illi vacet!

« Al enim delectat artium notitia multarum. — Tantum

tant qu'on en a besoin. Si vous blâmez une personne qui s'entretient d'une quantité de meubles précieux, plutôt pour s'en parer que pour s'en servir, que pensez-vous de celui qui embarrasse son esprit de beaucoup de sciences qui lui sont inutiles? C'est une espèce d'intempérance que de vouloir plus savoir qu'il ne faut; joint que cette sorte d'application aux arts libéraux ne fait que des importuns, des babillards, des indiscrets et des présomptueux qui négligent d'apprendre ce qui leur est utile, parce qu'ils ont appris ce qui leur est inutile. On dit que Didymus le grammairien composa quatre mille volumes; je l'estimerais misérable, s'il avait lu seulement tant de choses inutiles. On dispute, dans ces livres, de quel pays était Homère, qui était véritablement la mère d'Énée; si Anacréon aimait mieux les femmes que le vin; si Sapho était une abandonnée; et beaucoup d'autres bagatelles qu'il vaudrait mieux avoir oubliées que de les savoir. Et puis dites que la vie est courte. Mais, si nous venions à examiner nos Stoïciens, je vous y montrerais bien des choses à retrancher. En vérité, il y a bien du temps perdu et des auditeurs lassés avant qu'on s'écrie : O le savant homme ! Contentons-nous de ce titre qui fait moins de bruit : O l'homme de bien ! En va-t-il ainsi ? Faut-il que j'aie feuilleté les annales de toutes les nations ? Que je recherche qui le premier a fait des vers ? Que je compte l'intervalle qui a été entre Orphée et Homère, quoique je n'aie point les fastes de ces temps-là ? Que je regarde sur les corrections d'Aristarque, qui censura les poèmes d'autrui ? Que j'use toute ma vie

après des syllabes ? Demeurerai-je toujours dans la poussière de la géométrie ? Ai-je tellement oublié ce précepte si salutaire qui nous ordonne d'épargner le temps, que, pour savoir des choses inutiles, il faille que j'ignore les nécessaires ? Applon le grammairien, qui, du temps de Caligula, se fit porter par toute la Grèce, et fut honoré du nom d'Homère en plusieurs villes, disait qu'Homère, après avoir achevé l'Iliade et l'Odyssée, avait ajouté à son ouvrage un commencement qui comprenait toute la guerre de Troie. Pour preuve, il apportait le premier vers, où tout exprès il avait mis deux lettres contenant le nombre de ses livres. Quand on vent savoir beaucoup de choses, on ne s'empêche pas aisément d'en savoir de telles. Voyez maintenant combien de temps les malades vous emportent, combien vous en donnez aux affaires publiques et aux domestiques, combien au sommeil et aux autres nécessités de la vie. Enfin, mesurez la durée de vos jours : vous trouverez qu'elle ne suffit pas pour tant d'occupations; je veux parler des arts libéraux.

Les philosophes même, combien ont-ils de choses superflues et éloignées de tout usage ? Ils s'amusement aussi à la distinction des syllabes, aux propriétés des conjonctions et des prépositions, par je ne sais quelle jalousie qu'ils ont contre les grammairiens et les géomètres; de sorte qu'ils ont transporté en leur science tout ce qu'il y avait de superflu en celle de ces gens-là. De là vient qu'ils savent aujourd'hui plus régulièrement parler que vivre. Considérez, je vous prie, combien la trop grande subtilité est pernicieuse, et comme

itaque ex illis retineamus, quantum est necessarium. Ad tu existimas reprehendumus, qui supervacua tibi sibi corporat, et pretiosarum rerum possum in domo explicat; non putas eum, qui occupatus est la supervacua litterarum superfluitate? Plus scire velle, quam sit salus, intemperantia genus est. Quid? quod ista liberalium artium connectio molestos, verborum, intempestivos, sibi placentes facit, et ideo non discentes necessaria, quia supervacua didicerunt. Quatuor milia librorum Didymus grammaticus scripsit, videri, si tam multa supervacua legisset! In his libris patria Homeri queritur, in his de Ææon matre vera; in his, libidinosior Anacreon, an ebrioris videretur? In his, an Sapho publica fuerit? et alia, que erant dedicata, si scires. I nunc, et longam esse vitam nega! Sed ad nostros quoque quam perteneris, ostendam multa securibus recidenda. Magna impendio temporum, magna alienarum aurium molestia, laudatio hæc constat, O homineum litteratum! Simus hoc titulo rusticioris contenti, O virum bonum! Hæc est? annales evolvam omnium gentium, et, quis primus carmina scriperit, queram; quantum temporis inter Orpheum tersit et Homerum, quam fastos non habeam, computabo; et Aristarchi ineptias, quibus aliena carmina com-

pinxit, recognosciam; et ætatem in syllabis conteram? Hæc in geometria pulvere hærebo? Adeo mihi præceptum illud salutare excidit, tempori parce! Hæc sciam? et quid ignorem? Appion grammaticus, qui sub C. Cesare tota circulator est Græcia, et in nomen Homeri ab omnibus civitatibus adoptatus, nichil, « Homerum, utraque materia consummata, et Odysseum, et Iliadem, principium adiecit operi suo, quo bellum Trojanum completus est: » hujus rei argumentum afferebat, « quod duas litteras lo primo versu posuisset ex industria, librorum suorum numerum continentes. » — Talia sciat oportet, qui multa vult scire.

Non vis cogitare, quantum temporis tibi auferat mala valetudo, quantum occupatio publica, quantum occupatio privata, quantum occupatio quotidiana, quantum somnus? Melius ætatem tuam! tem multa non capis. De liberalibus studiis loquor; philosophi quantum habent supervacui? quantum ab uno recedenti? Ipsi quoque ad syllabarum distinctiones, et conjunctionum ac præpositionum proprietates decederunt, et invidere grammaticis, invidere geometricis. Quidquid in illorum artibus supervacuum erat, transulere in suam. Sic effectum est, ut diligentius scirent loqui, quam vivere. Audi, quantum

elle est contraire à la vérité. Protagoras disait que l'on peut disputer de toutes choses également de part et d'autre, et de cela même, si l'on peut disputer de toutes choses; Nausiphanes, que de ce qui semble être, il n'y a rien dont l'être soit plus certain que le non-être; Parménides, qu'il n'est rien généralement de tout ce que nous voyons. Zénon Éléates vide toutes ces difficultés en disant qu'il n'y a rien. Ce sont à peu près les opinions des Pyrrhoniens, des Mégariques, des Érétriques et des Académiques, qui ont introduit une nouvelle science de ne rien savoir. Il faut mettre, à mon avis, tout ce fatras au rang d'une infinité de choses inutiles qu'enseignent les arts libéraux. Ceux-ci me donnent une science qui ne me peut de rien servir. Ceux-là m'ôtent l'espérance de savoir jamais rien. Encore vaut-il mieux savoir les choses inutiles que de ne rien savoir. Les uns ne nous éclairent pas pour chercher la vérité; mais les autres nous crèvent les yeux. Si j'en crois Protagoras, il n'y a rien dans le monde, que le doute; si Nausiphanes, ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'y a rien de certain; si Parménides, il n'y a qu'une chose; si Zénon, il n'y a rien du tout. Qu'est-ce donc que nous sommes? Que sont toutes ces choses qui nous environnent, qui nous nourrissent et qui nous soutiennent? Tout ce qui est dans la nature demeurerait-il une ombre vaine et trompeuse? J'aurais assez de peine à vous dire à qui je veux plus de mal, ou à ceux qui veulent que nous ne sachions rien, ou à ces autres qui ne nous laissent pas cette commodité de ne rien savoir.

*malis faciat nimis subtilitas, et quam infesta veritati sit! Protagoras ait, « de omni re in utramque partem disputari posse æquum, et de hæc ipsa, an omnis res in utramque partem disputabilis sit. » Nausiphanes, ait, « ex his, quæ videntur esse, nihil magis esse, quam non esse. » Parménides ait, « ex his, quæ videntur, nihil esse ab uno diversum. » Zénon Eleates omnia negotia de negotio deiecit; ait, nihil esse. Circa eodem fere Pyrrhoni versantur, et Megarici, et Eretrici, et Academiæ, qui novam induxerunt scientiam, nihil scire. Hæc omnia in litum supervacuum studiorum liberalium grecæ commisce. Illi nihil non profuturum scientiam tradunt; hi sperem omnia scientiæ eripiant; æstus est supervacuum scire, quam nihil. Illi non præferunt lumen, per quod acies dirigatur ad verum; hi oculos nobis effodiunt. Si Protagoræ credo, nihil in rerum natura est, nisi dubium; si Nausiphanæ, hoc unum certum est nihil esse certi; si Parménidæ, nihil est præter unum; si Zenoni, ne unum quidem. Quid ergo nos sumus? quid ista, quæ nos circumstant, aliud, existunt? Totæ rerum nature umbra est, aut inanitas, aut fatuus. Non facile discerni, utrum magis irascat illis, qui nos nihil scire voluerunt; an illis, qui ne hoc quidem nobis reliquerunt, nihil scire. Vale.*

## ÉPÎTRE LXXXIX.

Quelle différence il y a entre la sagesse et la philosophie.  
— Plusieurs définitions de la sagesse. — Plusieurs divisions et subdivisions de la philosophie.

Vous me demandez une chose qui est utile, même nécessaire à celui qui prétend à la sagesse, que je divise la philosophie, et que je la distribue en plusieurs membres; car on connaît plus facilement le tout par ses parties. Je voudrais que, comme la face de l'univers se présente tout d'un coup à nos yeux, il nous fût aussi facile d'envisager d'un seul regard toute la philosophie. Ce spectacle, qui a bien du rapport à celui de l'univers, ravirait tous les hommes en admiration, et leur ferait abandonner ce qui leur semble grand, parce qu'ils ne connaissent pas ce qui l'est en effet. Mais, puisque cela ne se peut faire, il nous la faut considérer de la même façon que nous contemplons les secrets du monde. Il est certain que l'esprit du sage en comprend toute l'étendue, et qu'il la pénètre avec autant de promptitude que nos yeux découvrent le ciel. Mais pour nous, à qui il faut débrouiller les matières, et de qui la vue ne porte pas loin, il est bon de nous montrer chaque chose en détail, n'étant pas capables de les comprendre toutes en gros. Je ferai donc ce que vous désirez de moi. Et je diviserai la philosophie en parties, non point en morceaux, étant plus utile de la partager en membres, que de la couper en des portions si menues; car ce qui est trop petit est aussi difficile à comprendre que ce qui est trop grand. On divise un peuple par tribus, et une ar-

## EPISTOLA LXXXIX.

PHILOSOPHIÆ DIVISIO: DE LUCE ET ANIMÆ SUE ETATIS.

Rem utilem desideras, et ad sapientiam properantem utique necessariam, dividi philosophiam, et ingens corpus ejus in membra disponi. Facilius enim per partes in cognitionem totius adducimur. Utinam quidem, quemadmodum universa mundi facies in conspectum venit, ita philosophia tota nobis posset occurrere; similium mundo spectaculum! Profecto enim omnes mortales in admirationem sui raperet, reflectit his, quæ nunc magna, magnorum ignorantia, eridimus. Sed, quia contingere hoc non potest, sit erit a nobis aspicienda, quemadmodum mundi secreta cernuntur. Sapientis quidem animas totum motum ejus amplectitur, nec minus illam velociter obit, quam cælum acies nostra: nobis autem, quibus perturbanda colligo est, et quævis vias in proximo deficiat, singula quæque ostendi facillius possunt, universi nonnulli capacibus. Faciam ergo quod exigit, et philosophiam in partes, non in frusta, dividam: dividi enim illam, non coeclit, utile est: nam comprehendere, quemadmodum maxime, ita minima, difficile est. Describitur in tribus populus, in centurias exercitus. Quiddam in

mées par compagnies. Quand une chose est venue à quelque excès de grandeur, on la connaît mieux étant mise en parties, pourvu (comme j'ai dit) qu'elles ne soient point infinies ni trop petites. Il y a pareil inconvénient à trop diviser qu'à ne point diviser, et c'est une espèce de confusion que de réduire une chose en poussière.

Je dirai donc premièrement, puisque vous le souhaitez, en quel la sagesse diffère de la philosophie. La sagesse est le bien le plus parfait de l'esprit humain. La philosophie est l'amour et la recherche de la sagesse. Celle-ci montre le chemin pour arriver à l'autre; ce nom de philosophie montre assez ce que c'est. Quelques-uns, pour définir la sagesse, ont dit que c'est la science des choses divines et humaines; d'autres, que c'est la science des choses divines et humaines et de leurs causes. Cette addition me semble superflue, parce que les causes sont parties de ces choses. On lui a donné plusieurs autres définitions, en l'appelant tantôt une étude de la vertu, tantôt une étude pour la réformation de l'âme, et quelquefois une recherche amoureuse de la droite raison. Mais quoi qu'il en soit, on demeure comme d'accord qu'il y a une différence entre la philosophie et la sagesse, étant impossible que ce qui désire soit ce qui est désiré. Comme nous faisons distinction du l'avarice et de l'argent, l'une convoitant, l'autre étant convoité, nous en faisons aussi de la philosophie et de la sagesse, parce que celle-ci est l'effet et la récompense de l'autre; l'une va, l'autre l'attend. La sagesse est ce que les Grecs appellent *sophia*.

Ce nom était autrefois en usage chez les Romains, comme l'est aujourd'hui celui de philosophie. Cela se voit dans nos anciennes comédies, et sur le tombeau de Dosennus, qui porte cette inscription : *Passant, arrête-toi, et lis la Sophie de Dosennus*. Quelques Stoïciens ont eu qu'encore que la philosophie soit une étude de la vertu, où l'une recherche, et l'autre est recherchée, toutefois on ne les pouvait séparer; car il ne peut y avoir de philosophie sans vertu, ni de vertu sans philosophie. Si la philosophie est une étude de la vertu, c'est par le moyen de la vertu : que si la vertu ne peut être sans l'amour de soi-même, l'amour de la vertu ne peut être aussi sans la vertu même. Ce n'est pas comme ceux qui tirent au blanc, l'archer est en un endroit, et le but en un autre; ni comme les chemins qui conduisent aux villes et qui en sont en dehors. On arrive à la vertu par la vertu même; il est donc vrai que la vertu et la philosophie sont liées ensemble.

La plupart des meilleurs auteurs ont divisé la philosophie en trois parties : morale, naturelle, logique ou rationnelle. La première règle la volonté; la seconde recherche les secrets de la nature; et la troisième examine la propriété et la liaison des paroles avec la forme des arguments pour empêcher que le faux ne passe pour vrai. Ce n'est pas qu'il ne s'en soit trouvé qui lui ont donné plus ou moins de parties. Quelques Péripatéticiens en ont ajouté une quatrième, qui est la politique, parce qu'elle demande un exercice particulier, et qu'elle travaille sur une autre matière. D'autres

maius crevit, felix agnoscent, si dicant in partes; quas, ut dixi, innumerabiles esse et parvas non oportet. Idem enim vili habet nimia, quod nulla divinis; simile confusio est, quidquid usque in pulverem sectum est.

Primum itaque, sicut videtur, libi dicam, inter sapientiam et philosophiam quid intersit. Sapientia perfectum hominem est mentis humane, philosophia sapientie amor est et affectatio. Hæc ostendit, quo illa pervenit. Philosophia ande dicta sit, apparet; ipso enim nomine fatetur. Quidam sapientiam ita finierunt, ut dicant eam divinarum et humanarum scientiam. « Quidam ita : « Sapientia est, nosse divina et humana, et bonum causas. « Supervacua mihi videtur hæc adjectio, quia cause divinarum humanarumque partes sunt. Philosophiam quoque fuerunt qui aliter atque aliter finierunt : sibi studium illam virtutis esse dixerunt; alii studium corrigendæ mentis ; a quibusdam dicta est appetitio recte rationis. Illud quasi constitit, aliqui inter philosophiam et sapientiam interesse : neque enim fieri potest, ut idem sit quod affectatur, et quod affectat. Quomodo militum inter avritum et pecuniam interest, quem illi cupiat, hæc concupiscatur; sic inter philosophiam et sapientiam. Hæc enim illius effectus et præmium est; illa venit, ad hæc litur. Sapientia est, quam Greci *sophia* vocant. Hoc verbo Romani quoque utebantur, sicut philosophia tunc quo-

que utuntur. Quod et togæ libi antique probant, et inscriptus Dosenni monumento titulus :

Hosper resiste, et sophiam Dosenni leges.

Quidam ex nostris, quævis philosophia studium virtutis esset, et hæc peteretur, illa peteret, tamen non putaverunt illas distrabi posse : nam nec philosophia sine virtute est, nec sine philosophia virtus est. Philosophia studium virtutis est, sed per ipsam virtutem; nec virtus autem esse sine studio sui potest, nec virtutis studium sine ipsa. Non enim, quemadmodum in his, qui aliquid ex distanti loco ferre conantur, sibi est qui petit, sibi quod petitur; nec, quemadmodum illorum, quæ ad urbes perducunt, extra ipsas sunt. Ad virtutem venitur per ipsam. Cæterum ergo inter se philosophia virtusque.

Philosophia tres partes esse dixerunt et maximæ et plurimæ ancloræ : moralem, naturalem et rationalem. Prima composuit animum; secunda rerum naturam scrutatur; tertia proprietates verborum exigit, et structuram, et argumentationes, ne pro vero falsum subrepat. Cæterum inventi sunt, et qui in pauciora philosophiam, et qui in plura diducunt. Quidam ex Peripateticis quartam partem adjecterunt, civilem; quæ propriam quandam exercitationem desideret, et circa aliam materiam occupata sit. Quidam adjecterunt his partem, quam Greci *etice-*

out encore ajouté cette partie que les Grecs appellaient économique, qui consiste en la science de bien gouverner une famille. D'autres, enfin, ont voulu mettre à part l'endroit qui traite des divers genres de vie. Mais tout cela se trouve compris dans la morale. Les Épicuriens n'ont admis que deux parties dans la philosophie, la naturelle et la morale, rejetant par ce moyen la logique. Mais comme ils se sont vus obligés de distinguer ce qui était ambigu, et de découvrir le faux caché sous l'apparence du vrai, ils ont introduit une troisième partie qu'ils appelaient du jugement et de la règle qui tient lieu de rationnelle. Ils disent, toutefois, que ce n'est qu'un surcroît de la naturelle. Les Cyrénéiques ont retranché la naturelle et la rationnelle, et se sont contentés de la morale. Mais, à l'exemple des autres, ils rétablissent ce qu'ils ont supprimé; car en divisant le monde en cinq parties, il s'en trouve une qui traite de ce qu'il faut fuir ou désirer, une autre des passions, une troisième des actions, une quatrième des causes, et une cinquième des arguments. Les causes appartiennent à la naturelle, les arguments à la logique ou rationnelle, et les actions à la morale. Ariston, natif de Chio, est d'avis que la naturelle et la rationnelle sont superflues, même contraires. Il n'a laissé que la morale. Encore l'a-t-il estropiée par le retranchement qu'il a fait du traité des avertissements, disant que c'était le fait d'un pédagogue et non d'un philosophe, comme si le philosophe n'était autre chose qu'un pédagogue du genre humain.

Puis donc que la philosophie est divisée en trois,

parlons premièrement de la morale, laquelle on a encore subdivisée en trois. La première, qui considère le mérite de chaque chose et qui lui donne ce qui lui appartient, est d'une grande utilité. Car qu'y a-t-il de si nécessaire que de mettre le prix à toutes choses? La seconde traite des passions; la troisième, des actions. Car il faut, premièrement, savoir ce qu'une chose vaut; secondement, la désirer avec ordre et modération; en troisième lieu, accorder son désir avec son action de telle sorte que vous ne soyez jamais contraire à vous-même. Si l'un des trois vient à manquer, tout est en désordre. Car à quoi sert de bien savoir la valeur de toutes choses, si vous les désirez trop ardemment? Que sert encore d'avoir réglé ses desirs et de s'être rendu maître de ses passions si, venant à l'action, on prend mal ses mesures soit pour le temps, le lieu et la manière? Car ce sont qualités bien différentes, de connaître le mérite des choses, de bien prendre l'occasion, et de modérer son ardeur afin de se porter et de ne se pas précipiter dans une entreprise. Tout est bien d'accord quand l'action suit l'affection, laquelle est plus lente ou plus vive selon le mérite de l'objet qu'on prétend. La philosophie naturelle se divise en choses corporelles et incorporelles dont il y a encore d'autres degrés; premièrement des choses qui engendrent, et puis de celles qui sont engendrées. Or les éléments sont engendrés, et le traité qui en parle est simple suivant l'opinion de quelques-uns; les autres se divisent en la matière, en la cause qui meut toutes choses, et en éléments. Il reste à vous faire la division de la philosophie

*quæ vocant, administrandæ rei familiaris scēntiam. Quidam et de generibus vitæ locum separaverunt. Nihil autem in bonum non in illa pars morali reperitur. Epicurei duas partes philosophiæ putaverunt esse, naturalem atque moralem; rationalem removerunt. Deinde, quum ipsi rebus cogerentur ambiguis scērnere, falsam sub specie veri latentiam coarguere, ipsi quoque locum, quem de Judicio et Regula appellunt, alio nomine rationalem induxerunt; sed eum necesse non esse naturalis partis existimant. Cyrenæici naturalia cum rationalibus sustulerunt, et contenti fuerunt moralibus; sed bi quoque, quem removerunt, aliter inducunt. In quoque enim partes moralia dividunt, ut una sit de fugiendis et evitandis, altera de affectibus, tertia de actionibus, quarta de causis, quinta de argumentis. Causæ rerum et naturalis pars sunt; argumenta ex rationali, actiones ex morali. Ariston Chius, « non tantum supervacuum esse, dicit, naturalem et rationalem, sed etiam contrarias: « moralem quoque, quam solum reliquerat, circumsidit. Nam eum locum, qui monitiones continet, sustulit, ei pedagogi esse dicit, non philosophi: tanquam quidquam aliud sit sapiens, quam humani generis pedagogus.*

Ergo, quum tripartita sit philosophia, moralem ejus partem primum incipiamus dispoñere. Quam to tria rursus

*dividi placuit; ut prima esset inspectio suum cuiusque distribuens, et æstimans quoniam quidque dignum sit; maxime utilis: quid enim est tam necessarium, quam prætia rebus imponere? secunda, de impetu; tertia, de actionibus. Primum enim est, ut, quoniam quidque sit, iudicet: secundum, ut impetum ad illa capitis ordinatum temperet; tertiū, ut inter impetum tuum, actionemque conveniat, ut in omnibus istis sibi ipse consentiat. Quidquid ex his tribus defuerit, turbat et cætera. Quid enim prodest, totum æstimata habere omnia, si sis impetu nimis? quid prodest, impetum repræssare, et habere cupiditates in tua potestate, si in ipsa rerum actione tempora ignores; nec acis, quando quidque, et ubi, et quemadmodum agi debeat? Aliud est enim, dignitates et prætia rerum nosse, aliud articulos, aliud impetum refranare, et ad agenda ire, non rueri. Tuoc ergo vita sibi concors est, ubi actio non destituit impetum, impetus ex dignitate rei cuiusque concipiuntur: proinde remissus acriorque, procul illa dignus est peti.*

Naturalis pars philosophiæ in duo scinditur: corporalis, et incorporalis. Utraque dividuntur in suos, ut ita dicam, gradus. Corporum locus in hoc: primum in ea quæ faciunt, et quæ ex his gignuntur; gignuntur autem elementa. Ipse elementum locus, ut quidam putant, sim-

rationnelle ou logique. Tout discours est continu, ou bien il est entrecoupé d'interrogations et de réponses; on donne au premier le nom de rhétorique, et à l'autre celui de dialectique. La rhétorique a soin des paroles, de leur sens et de leur ordre. La dialectique se divise en paroles et en significations, c'est-à-dire aux sujets dont on traite et aux termes dont on les exprime. Il se tire de là un enchaînement de subdivisions qui est ennuyeux et qui m'oblige de finir en cet endroit.

Il suffit de toucher les principes des choses.

Autrement, si je voulais rediviser les parties des parties, j'en ferais un volume entier. Ce n'est pas, mon cher Lucile, que je veuille vous détourner de lire tout cela, pourvu que vous rapportiez ce que vous lirez au règlement de vos mœurs. Réveillez ce qui est languissant chez vous, remettez ce qui est relâché, domptez ce qu'il y a de rebelle, et soyez le persécuteur, non-seulement de vos passions, mais encore de celles d'autrui. Quand un vous demandera : Direz-vous toujours les mêmes choses? ripondez que vous les direz aussi longtemps que vous aurez les mêmes défauts. Vous voulez que le remède cesse avant le mal; c'est ce qui m'oblige de parler, et, parce que vous le trouvez mauvais, je continuerai. C'est une marque que la médecine a profité, lorsqu'un corps qui était stupéfié se plaint aussitôt qu'on le touche. Je vous donnerai de bons avis, malgré que vous en ayez. Vous n'avez pas toujours des flatteurs à vos oreilles, et parce que vous ne voulez pas écouter la vérité en particulier, il vous la faut dire en pa-

ble. Ne cesserez-vous jamais d'étendre les bornes de votre domaine? Un pays qui nourrissait autrefois tout un peuple est trop petit pour vous. Vous n'êtes pas content de labourer des provinces entières. Vous voulez encore que les grands fleuves passent sur vos terres, et que les rivières qui servent de bornes à des nations considérables vous appartiennent entièrement depuis leur source jusqu'à leur embouchure. Et cela vous semblerait peu de chose si vos possessions n'environnaient les mers; si vous n'aviez des receveurs qui commandent comme les rois au-delà de l'Adriatique, de l'Ionique et de l'Égée; si vous n'aviez des îles qui furent autrefois la demeure de plusieurs grands capitaines, dont, toutefois, vous ne faites guère d'état. Mettez-vous au large tant qu'il vous plaira. Que ce qui faisait autrefois un royaume ne soit qu'une de vos métairies; prenez tout ce que vous pourrez, il en restera encore davantage que vous n'en aurez pris.

Je viens maintenant à vous autres, qui étendez votre luxe aussi loin que ceux-là font leur avarice. Dites-moi, n'y aura-t-il jamais de lac sur lequel vous n'ayez quelque maison, ni de rivière qui ne soit bordée de vos châteaux? Partout où il se rencontre des fontaines d'eaux chaudes, vous y faites bâtir des maisons de plaisir. Dès que la mer vient à se courber et à faire coude en quelque endroit, l'envie vous prend d'y bâtir; et, ne voulant point d'autre terrain que celui que fournit l'industrie, vous faites reculer les eaux pour y poser des fondements. Je veux que l'ou voie partout l'éclat de vos bâtiments, tantôt sur les montagnes, pour

pler est; et quidam, in materiam, et causam omnia moventem, et elementa, dividitur. — Superest in rationalem partem philosophiæ dividemus. Omnis oratio aut constans est, aut inter respondentem et interrogantem discussa. Hanc *dialecticam*, illam *sermonicam* placuit vocari. Hæc verba curat, et sensus, et ordinem. *Dialecticam* in duas partes dividitur, in verba et significationes; id est, in res, quæ dicuntur, et vocabula, quibus dicuntur. Ingens deinde sequitur utriusque divisio. Itaque hoc loco finem faciam.

. . . . . Et summa sequar fastigia rerum;

aliqui, si volueris facere partium partes, questionum liber fiet.

Hæc, Lucili, virorum aptime, quoniam legas non deterreo; dummodo, quidquid legeris, ad mores statim referas. Illos empetus, marcentis in te escita, soluta contringe, contineasque domo, cupidinitis tunc publicæque, quantum potes, vexas; et istis decubilibus: Quousque eadem? responde: « Ego debebam dicere: Quousque eadem peccabis? Remedia ante vultis, quam vitis desinere: ego vero eo magis dicam, ei, qui recusat, perseverabo. Tunc incipit medicina proferri, ubi in cor-

pore alienato dolorem tactus expressit. Dicam etiam invisit profutura. Aliquando aliqua ad vos non blanda vos veniat; et, quia verum singuli audire non valitis, publice audite. Quousque fines possessionum propagabitis? ager uni domino, qui populum cepit, angustus est. Quousque irrationes vestras porrigetis, ne provinciarum quidem satione contenti circumscribere prædiorum modum? Illustrium fluminum per privatum decorus est, et amnes inagui, magnarumque gentium terminis, usque ad celum a fonte vestrî sunt. Hoc quoque parum est, nisi infinitudinis vestris maria cinxistis; nisi trans Hadriam et Ioniam. Figuramque vester villicus regnet; nisi insula, ducum domicilia magnorum, inter villasque verum numerentur. Quam vultis latè possidere; sit fundus, quod aliquando imperium vocabatur; facite vestrum quidquid potestis? — dum plus sit silenti. Nunc vocabulum loquor, quorum æque spatiose tuxuria, quam illorum avaritia, diffunditur. Vobis dico: Quousque nullus erit bonus, cui non villarum vestrarum fastigia immineant; nullum flumen, cuius non ripas ædificia vestra præstant? Ubique scatebant aquarum calentium venæ, ibi nova diversaria tuxuriæ excitabuntur. Ubicumque in aliquem sinum litus curvabitur, vos prolious fundaments jactatis;

découvrir un grand espace de terre et de mer, tantôt dans la plaine où vous élevez des tours à la hauteur des montagnes ; après que vous aurez construit beaucoup de châteaux et de grands palais, vous n'aurez à loger qu'un corps, et encore bien petit. A quoi servent toutes ces chambres puisque vous ne couchez que dans une seule ? Les lieux où vous n'êtes pas ne sont point à vous. Enfin, je m'adresse à vous autres gourmands, qui faites fouiller par toutes les mers et les terres, pour satisfaire et remplir votre ventre, qui faites la guerre à tous les animaux, avec des hameçons, des pièges et des filets, sans leur donner nulle trêve, si ce n'est lorsque vous en êtes dégoûtés. Dites-moi combien peu votre bouche, lassée du plaisir, goûte-t-elle toutes ces viandes qui ont passé par tant de mains, avant que de vous être servies ? Combien peu votre estomac, rempli de crudités, peut-il recevoir de cette hôte que l'on a prise avec tant de peine et de hasard, et de ces huîtres qui sont venues de si loin. Malheureux ? qui ne connaissez pas que vous avez plus d'avidité que de ventre. Dites cela aux autres, mon cher Lucile, afin qu'en le disant, vous l'entendiez vous-même aussi ; écrivez-le, afin que vous le puissiez lire après l'avoir écrit. Rapportez toutes choses à la correction des mœurs et à l'adoucissement des passions ; étudiez, non pour être plus savant que les autres, mais pour être meilleur.

## ÉPIÔTE XC.

Que la philosophie a établi la piété et la justice. — Les premiers hommes vivaient en communauté de biens, et les sages étaient les rois de ce temps-là. — Il combat l'opinion de Posidonius qui attribue à la philosophie l'invention des arts mécaniques.

Qui peut douter, mon cher Lucile, que la vie ne soit une grâce des dieux, et la vie pleine de sagesse et de vertu, une faveur de la philosophie ? Ainsi, la vie des vertueux et des sages est préférable à la vie commune. Nous serions plus obligés à la philosophie qu'aux dieux, si les dieux mêmes n'étaient auteurs de la philosophie, et n'avaient rendu tout le monde capable de l'acquiescer ; car, si la chose eût été vulgaire, et que nous fussions tous nés prudents, la sagesse aurait perdu le plus grand avantage qu'elle ait ; je veux dire de n'être pas du nombre des choses fortuites. Ce qu'elle a d'excellent et de magnifique, c'est qu'elle ne vient point du hasard, que chacun la tient de soi-même, et n'en est obligé à personne. Qu'y aurait-il tant à admirer dans la philosophie, si c'était une chose qui se pût donner par gratification ? Toute son application consiste à trouver la vérité des choses divines et humaines. La justice, la piété, la religion, et toutes les autres vertus qui sont liées et jointes ensemble, ne l'abandonnent jamais ; c'est elle qui a établi le culte des dieux et l'amitié entre les hommes, qui nous a appris que les dieux sont maîtres du monde, et que les hommes y doivent vivre en communauté ; ce qui s'est observé durant quelques siècles et jusqu'au temps que l'avarice, rompant cette sainte société, rendit pau-

nec contenti solo, nisi quod manu feceritis, maria agitis incertos. Omnibus licet locis terra resplendat, alicubi imposita montibus, in vastum terrarum marique prospectum, alicubi ex plano in altitudinem montium educta; quoniam multa edificaveritis, quoniam ingentia, tamen et singula corpora estis, et parvula. Quid procul multa cubile? In uno jacetis. Non est vestrum, ubicumque non estis. Ad vos deinde transeo, quorum profunda et insatiabilis gula hinc maria scrutatur, hinc terras. Affa hamis, affa laqueis, affa reitum variis generibus cum magno labore persequitur; nullis animalibus, nisi ex fastidio, iuxta est. Quantum enim ex tanta epula, quae per tot comparatis muneribus, fuso voluptatibus ore libatur? Quantum ex ista fera, periculose capta, dominus crudus se nauseas gubiat? Quantum ex tot cochylis, tam longe advectis, per istum stamachum inexplibilem labitur? Infelices etiam, quod non intelligitis, majorem vos famem habere, quam vestrem! — Hæc illis dico, ut, dum dicis, nullas ipse; scribe, ut, dum scribis, legas; amicus ad mures, et ad sedulam raticum affectum referens. Stude, ut non plus aliquid scias, sed ut melius. Vale.

## EPISTOLA XC.

LAUS PHILOSOPHIE : AD ILLAM SOLUS ANIMI CURAM PERTINERE.

Quis dubitare, mi Lucili, potest, quin Deorum immortalium munus sit, quod vivimus? philosophia, quod bene vivimus? Itaque istius plus huic nos debere, quam Diis, quanto majus beneficium est bona vita, quam vita? Pro ceris debetetur, nisi ipsam Dei philosophiam tribuissent; cujus scientiam nulli dederunt, faciliorem omnibus. Nam si hanc quoque bonum vulgare fecissent, et prudentes non crederetur; sapientia, quod in se optimum habet, perdidisset; inter fortuita esset. Nunc enim hoc in illa pretiosum atque magnificentum est, quod non obvenit, quod illam sibi quisque debet, quod non ab alio petitur. Quid haberes quod in philosophia suspiceris, si beneficiaria res esset? Hujus opus unum est, de divitiis humanis verum juvenire; ab hac nunquam recedit iustitia, pietas, religio, et omnis alius combatus virtutum consertatur, et inter se coherentium. Hæc ducunt colere divos, humanas diligere, et penes Deos imperium esse, iuxta hominum consortium, quod aliquando involutum manuit, atquequam societatem avaritia distrahit, et pau-

vres ceux-là mêmes qu'elle avait le plus enrichis ; car ils perdirent la possession des choses dont ils avaient affecté la propriété. Les premiers hommes, et ceux qui leur succédèrent, n'étant point encore corrompus, suivaient simplement la nature ; elle leur servait de conduite et de loi ; ils se laissaient gouverner par celui qu'ils jugeaient le plus homme de bien ; car il est naturel que le commandement passe entre les mains de celui qui vaut le mieux. Les animaux prennent pour conducteur celui d'entre eux qui est le plus grand ou le plus fort. Vous ne verrez point un taureau faible et petit marcher à la tête du troupeau, mais bien celui qui a le plus grand corps et la plus large encadure. Entre les éléphants, le plus grand conduit les autres ; entre les hommes, le meilleur est estimé le plus grand. Ils faisaient choix d'un gouverneur par les bonnes qualités de son âme, et ces peuples vivaient heureux et contents, parce que, pour être le plus puissant, il fallait être le meilleur.

Celui-là peut tout ce qu'il veut, qui pense qu'il ne peut que ce qu'il doit. C'est pourquoi Posidonius estime que les sages étaient les rois de ce temps-là, qu'on appelait le siècle d'or. Ils empêchaient les violences et défendaient les plus faibles de l'oppression des plus forts. Ils persuadaient ou dissuadaient suivant les occasions, et faisaient connaître ce qui était utile ou préjudiciable ; ils pourvoyaient, par leur prudence, aux besoins de ceux qui leur étaient soumis ; ils les garantissaient des périls par leur valeur, et, par leur libéralité, ils les comblaient de biens. Ce n'était pas régner alors que de commander ; c'était exercer une charge.

Ils ne tournaient jamais leur force contre ceux de qui ils l'avaient reçue. Personne n'avait intention ni sujet de malfaire ; car, si l'on savait bien commander, l'on savait aussi bien obéir ; et la plus forte menace que le prince faisait à ceux qui n'étaient pas assez soumis, c'était de quitter le commandement. Mais après que le vice, s'étant mis en crédit, eut changé les royaumes en tyrannies, on eut besoin de lois, qui furent données par les sages au commencement. Solon en donna aux Athéniens, et fut mis parmi les sages de ce temps-là, lesquels, au nombre de sept, se faisaient distinguer entre les autres. Si Lycurgue fût venu au même siècle, il aurait été le huitième. Les lois de Zaleucus et de Charondas sont en grande réputation. Ce ne fut pas dans le barreau ni dans les consultations, mais dans l'école silencieuse de Pythagore, qu'ils apprirent le droit, pour s'en servir après au règlement de la Sicile, qui était alors florissante, et des villes que les Grecs tenaient en Italie.

Jusqu'ici je suis de l'avis de Posidonius ; mais je ne lui saurais accorder que la philosophie ait inventé tous ces métiers qui sont nécessaires aux commodités de la vie. C'est faire trop d'honneur aux arts mécaniques. « Comme elle vit, dit-il, les premiers hommes épars de tous côtés, les uns retires en des cabanes, les autres dans les creux de quelques arbres, de quelques rochers, elle leur apprit à bâtir des maisons. » Pour moi, j'estime que ces bâtimens qui ont tant d'étages, qu'une ville en est obscurcie, sont aussi peu de l'invention de la philosophie que les viviers et les réservoirs où

peritina causa etiam his, quos fecit locupletissimos, fuit. Desiderant enim omnia possidere, dum volunt propria. Sed primi mortaliū, quique ex his genti nataram incorrupti sequuntur, eandem habebant et ducem, et legem, communis melloris arbitrio. Nature est enim, potioribus deteriora submittere. Nulli quidem gregibus aut maxima corpora præsunt, aut vehementissima. Non præcedit armenta degener taurus, sed qui magnitudine ac lorā cæteros mures vicit; elephatorum gregem excellentissimus ducit; iuler homines pro maximo est optimus. Animū itaque rector eligebatur; ideoque summa felicitas erat gentium, in quibus non poterat potentior esse, nisi melior. Tantum enim, quantum vult, potest, qui se, nisi quod debet, non potest posse.

Ilia ergo sæculo, quod nuncius perhibent, penra sapienter fuisse regnum Posidonius iudicat. Hi enim imitabantur naturam, et tollere vires a validioribus iuebantur; suadebant, dissuadebantque, et utilia alijs inutilia monstrabant. Illorum prudentia, ne quid desset suis, providebat; fortitudo urebat pericula; beneficentia augebat oratione subjectos. Offensum erat imperare, non regnum. Nemo, quantum posset adversus eos, experiebatur, per quos cõperat posse; nec erat cuiquam aut animus in

injuriā, aut causa; quam bene imperant bene pereretur, nihique rex majas minori male parentibus posset, quam ut abiret e regno. Sed postquam, subrepentibus viris, in tyrannidem regna conversa sunt, opus esse cõpit legibus, quas et ipsas later Italia talere sapientes. Solon, qui Athenas æquo jure fundavit, inter septem vii sapientia notus; Lycurgum si eodem rias tulisset, sacro illi numero accessisset octavum; Zaleuci leges Charondasque laudantur. Hi non in foro, nec in consistorum atriis, sed in Pythagore tacito illo sanctoque secretu didicerunt jura, quæ florenti tunc Sicilia et per Italiam Græciæ perorant.

Hæcenus Posidonio assentio: artes quidem a philosophia inventas, quibus in quodvis usu vita utilis, non concesserim; nec illi fabricæ asseram gloriam. « Illa, inquit, speros, et aut cavis lectos, aut aliqua rupe suffossos, aut exese arboris truncos, docuit tecta moliri. » Ego vero philosophiam iudico non magis excogitasse hæc machinationes tectorum supra tecta argentiū, et urbium urbes præmentum, quam vitari piscium in hoc clauso, ut tempestatum pericula non adiret gula, et, quantum accerire pelago sibi vult, haberet luxuria portus suos, in quibus distinctos piscium greges saginaret.



les poissons sont enfermés et nourris chacun selon leur espèce, afin que le luxe y puisse pêcher comme dans un port, durant l'orage et la tempête. Quoi ! la philosophie a-t-elle enseigné aux hommes à avoir des clefs et des serrures. N'était-ce pas appeler l'avarice dans le monde ? Pouvez-vous croire qu'elle ait introduit ces voûtes suspendues et si dangereuses, puisqu'il était aisé de se retirer en des lieux plus assurés et bâtis par les mains de la nature ? Croyez-moi, ce siècle si fortuné n'avait point d'architectes. L'invention du bois carré et de la scie, dont on coupe également une poutre, est venue avec le luxe.

On fendait autrefois le bois avec des coins.

On ne faisait point encore de salles pour les festins ; on ne voyait point amener, sur des chariots qui font trembler les rues, des pins et des sapins, pour en faire des lambris dorés. Des pieux fourchus, plantés d'un bout à l'autre, soutenaient une cabane couverte de branches et de feuillages fort épais, à qui l'on donnait de la pente pour faire écouler les eaux des plus grandes pluies ; ils étaient là-dedans en sûreté. La liberté était logée sous le chaume, comme la servitude l'est aujourd'hui parmi l'or et le marbre. Je ne m'accorde pas encore avec Posidonius, en ce qu'il tient que les sages ont inventé les outils des artisans ; car, de cette manière, il pourrait dire encore que ce fut par leur invention

Qu'on commença d'user de pièges et de rocs,  
Et de placer des chiens sur le bord des forêts.

Quid ais? Philosophia docuit homines habere clavem et seram? Et quid aliud erat, avaritiae signum dare? Philosophia hanc cum tanto habitatorum periculo innumera tecta suspendit? Parum enim erat fortuitis tegi, et sine arte et difficultate naturalis sibi inveneri aliquid receptaculum? Mibi crede, felix illud aevum ante avaritiam fuit. Ista aula sunt jam nascente luxuria, in quadratum tigna decidere, et, serrae per designata currere, certa manu trabem scindere.

Nam primi casus scindebant fessile lignum.

Non enim tecta ornantia, epulam receptura, parabantur; nec in haec usum pius aut abies deferebatur longo vehicularum ordine, vicia latremenis, ut es illa lacunaria usum gravia penderent. Furca nimirum suspense fulciebant casum: spissatis ramalibus, se fronde congesta et in proclive disposita, decursus imbribus, quamvis magnis, erat. Sub his tectis habitare securi. Cotinus liberos texit; sub marmore atque aera servitus habitavit. In illo quoque dissentio a Posidonio, quod « ferramenta fœcilia excogitata a sapientibus viris judicant. » Islo enim modum dicunt licet sapientia, per quos

Tunc laqueis captare feras, et fallere visco  
Inventum, et magno cautebus circumdare saltu.

Omnino enim ista sagacitas hominum, non sapientia lo-

Ce sont choses que l'industrie des hommes a produites, et non pas la sagesse. Je ne conviens pas aussi qu'elle ait trouvé le cuivre et le fer, pour avoir vu que, par l'embrasement d'une forêt, la terre faisait couler des veines d'un métal fondu. Tout cela s'est trouvé par les gens qui se mêlaient de ces métiers. Il ne me semble pas encore que ce soit une question si difficile que l'a dit Posidonius, savoir, qui a été le premier en usage, des tenailles ou du marieau. C'est quelqu'un qui avait de l'expérience et de la vivacité, non pas un fort grand génie, qui a inventé l'un et l'autre, et généralement toutes les choses qu'il faut chercher le dos courbé et les yeux tournés vers la terre. Le sage a toujours vécu fort simplement. Vous voyez même qu'au siècle où nous sommes il fait le moindre embarras. Mais, dites moi, je vous prie, lequel admirez-vous davantage, ou de Dédale, qui inventa la scie, ou de Diogène, qui couchait plié en deux dans un tonneau, et qui, voyant un jeune garçon qui buvait dans le creux de sa main, tira aussitôt la tasse qu'il portait dans sa poche et la cassa, disant : Je suis bien fou d'avoir porté si longtemps un meuble si superflu ? Enfin lequel estimez-vous aujourd'hui le plus sage, de celui qui a trouvé le moyen de tirer ce safran, ou de le faire monter en haut par des tuyaux cachés, d'emplir et vider des canaux presque en un moment, d'ajuster les lambris des salles de telle manière qu'ils prennent, quand on veut, de nouvelles formes, et que l'on voit changer les planches autant de fois que les services ; ou de celui qui apprend aux autres et à

vaut. In hoc quoque dissentio, « sapientes fuisse, qui ferri metalla et aeris inventuerint, quam incendio silvarum adusta tellus in summo vena jacentes liquefactas fodisset. » Ista tales inventant, quales colunt. Ne his quidem tam subtilis quaestio mihi videtur, quam Posidonius : « Utrum mollius in usu esse prius, an foreipes coepit. » Utraque invenit aliquis exercitanti lagens, acuti, non magni, nec elati; et quidquid aliud enporio ineurvato, et animo humum spectante, querebimus est. Sapientia facili victu fuit. Quidni? quam hoc quoque saeculo esse quam espediissimum cupiat.

Quomodo, oro te, convenit, ut et Diogenem mireris, et Dardanius? Uter ex his sapiens tibi videtur? qui serram commentus est? an ille, qui, quam vidisset puerum eava manu bibentem aquam, fregit protinus exemptum et perulis exicem, hoc abjuravit? an ille? « Quamvis homo stultus supervacuas sarcinulas habuit? » qui se complicit in dolio, et in eo cubitavit? Hodie utrum tandem sapienterem putas, qui inventit quemadmodum in immensam altitudinem crocum istentibus fistulis exprimit; qui Euripos subito aquarum impetu implet aut alicui, et versatilis conationum liquoris ita congruat, ut ubiade sita facies atque alia succedat, et talles tecta, quales feracula mutantur? an eum, qui et aliis et sibi huc monstrat quam nihil nobis natura durum se difficile imperavet? posse ois

soi-même que la nature ne nous a rien ordonné de dur ni de difficile, que nous pouvons être logés sans avoir des tailleurs de marbre; être vêtus sans avoir commerce aux pays d'où viennent les soies; être fournis de tout ce qui nous est nécessaire, si nous nous contentons de ce que la terre a mis à découvert, et que par ce moyen nous aurons aussi peu affaire d'un cuisinier que d'un soldat? Certainement ces hommes-là étaient sages, ou fort approchant des sages qui s'embarrassaient si peu des nécessités du corps.

Il faut peu de soin pour le nécessaire, mais beaucoup de peine pour le délicieux et le superflu. On n'a pas besoin d'artisans lorsqu'on suit la nature. Elle n'a pas voulu que nous fussions occupés pour les choses qu'elle a rendues nécessaires. Elle nous en a pourvus. Oui; mais quel moyen de supporter le froid quand on est tout nu? Quoi! les peaux de tant de bêtes ne sont-elles pas suffisantes pour vous en mettre à couvert? N'y a-t-il pas des peuples qui se couvrent d'écorces d'arbres, et d'autres qui se font des habits de plumes d'oiseaux? La plupart des Scythes d'aujourd'hui ne sont-ils pas vêtus de fourrures de renards et de marins qui sont douces sous la main, et que le vent ne saurait percer? Vous me répondez: — Nous avons besoin d'ombrages épais pour nous défendre des ardeurs du soleil. — Quoi! ces bonnes gens ne faisaient-ils pas des trous en de certains lieux, que l'injure du temps ou quelque autre accident a depuis cavés et réduits en grottes? Quoi! ne faisaient-ils pas des claies d'osier, qu'ils enluisaient de terre détrempée et couvraient de chaume et de

fougère, où ils passaient l'hiver à leur aise, la pluie s'écoulant par les endroits qui avaient le plus de pente? Quoi! ces Africains qui sont proche des Syrtes ne demeurent-ils pas sous terre? Il n'y a point d'autre abri capable de les garantir de la chaleur, qui est extrême, que la terre même, et encore toute brûlante. La nature ne nous a pas été si ennemie, qu'ayant rendu la vie aisée à tous les animaux, elle ait voulu que l'homme seul ne pût vivre sans tant de métiers et tant d'artifices; elle ne nous a point obligés à tout cela, ni même à rechercher avec peine de quoi entretenir notre vie. Nous avons trouvé toutes choses prêtes quand nous sommes venus au monde; mais le dégoût de la facilité nous les a rendues toutes difficiles. Les maisons, les vêtements, les viandes et les autres nécessités du corps, dont nous faisons maintenant notre principale affaire, se rencontreraient partout dans ces premiers siècles; toutes ces choses ne coûtaient rien, et se pouvaient recouvrer sans beaucoup de peine, car personne n'en prenait que selon sa nécessité. Nous y avons mis le prix et la cherté qui en rendent l'acquisition difficile. La nature nous fournit elle-même tout ce qu'elle nous demande; le luxe, s'en étant éloigné, l'excite contre elle tous les jours, et croissant de siècle en siècle, il prête son industrie pour entretenir les autres vices. Il a commencé à désirer des choses superflues, puis des choses contraires; à la fin, il a soumis l'âme aux volontés du corps. Tous ces métiers qui font tant de bruit dans les villes, et qui nous éveillent si matin, ne travaillent que pour le service du corps. Ce qu'on ne lui donnait

habitare sine marmoribus ac fabro; posse nos vestitus esse sine commercio Syrtum; posse nos habere vias nostris necessaria, si contenti fuerimus his, quæ terra posuit in summo. Quem si audire humanum genus vocaret, tam supervacuum sciet sibi coquum esse, quam militem. Illi sapientes fuerant, aut certe sapientibus similes, quibus expedita erat tutela corporis. Simplici cura constanti necessaria; in deliciis laboratur. Non desiderabimus artifices, si sequeris naturam: illa nobilit esse distractos; ad quæcumque nos erigebat, instruit. Feigus intolerabile est corpori nudum. Quid ergo? non pelles ferarum et aliorum animalium a frigore salis abundeque defendere querunt? non corticibus arborum pleraque gentes tegunt corpora? non atrium plume in usum vestis conuertuntur? non hodieque magna Scytharum pars tergis vulpium induitur ac murum, quæ tactu mollia et impenetrabilia ventis sunt? — O: us est tamen calorem solis nativi munda abditio propellere. — Quid ergo? non ventus multa abditis loca, quæ vel injuria temporis, vel alto quolibet casu escavata in specum recesserunt? Quid ergo? non quamlibet virgæam eratem texerunt manu, et vitibiliberunt toto, deinde stipula aliisque silvestribus operere fastidium, et, pluvius per deversa labenti-

bus, hiemem transire securi? Quid ergo? non in defosso lateat Syrticæ gentes? quibus propter nimios solis ardores nullum legumentorum assis repellenda caloribus solidum est, nisi ipsa arena humus.

Non fuit tam inimica natura, ut, quem omnibus assis animalibus faciliem actum vita daret, homo solus non posset sine tot artibus vivere. Nihil horum ab illa nobis imperatum est, nihil æque querendum, ut possit vita produci. Ad parata æti sumus: nos omnia nobis difficilia facilius fastidio fecimus. Teela leguminaque, et fumenta corporum, et cibi, et quæ ante ingens negotium facta sunt, obvia erant, et gratuita, et opera levi parabilia; modus enim omnium, prout postulabat necessitas, erat: nos ista pretiosæ, nos mira, nos magna multisque conquirenda artibus fecimus. Sufficit ad id natura, quod posuit. A natura lusuria descendit, quæ quotidie se ipsa incitat, et tot sæcula crescit, et ingenio adjuvat vitia. Primum supervacuus corpus concupiscere, inde contraria, novissime animi corpori addita, et illius deservire libidinis iussit. Quoniam istæ artes, quibus aut excitatur civitas aut strepit, corporis negotium gerunt; cui omnia olim tanquam servi prestantur, nunc tanquam domino parantur. Itaque hinc testorum, hinc fabricorum officinae sunt, hinc odores

autrefois que comme à un esclave, on le lui apporte aujourd'hui comme à un seigneur. C'est ce qui a érigé toutes ces boutiques de brodeurs, de parfumeurs, d'orfèvres, et ces écoles de danse et de musique. Ce n'est plus la mode de borner ses desirs par la nécessité. C'est être grossier et misérable de se contenter de ce qui suffit. On ne saurait croire, mon cher Lucile, combien la douceur des paroles a de force pour éloigner les plus grands hommes de la connaissance de la vérité. Posidonius, l'un de ceux qui, à mon avis, ont le plus mérité de la philosophie, après avoir décrit comme on tire le fil, comme on le retord, comme la toile se tient en équilibre par le moyen des poids qu'on y attache, comme le peigne serre la trame qui a passé avec la navette, dit que les sages ont inventé le métier de tisserand, ne se souvenant pas que l'on a trouvé depuis une méthode plus subtile.

Entre deux rangs de fils sur le métier tendus,  
La navette en courant enlève la trame,  
Puis le peigne aussitôt en serre les fils.

S'il eût vu les toiles de ce temps-ci, dont on fait des volles si clairs qu'ils ne sauraient couvrir le corps, ni même cacher les nudités, il aurait été bien surpris. Il parle ensuite du labourage, et fait une description élégante des deux premières façons que l'on donne à la terre pour la rendre meuble, afin que le grain y prenne plus facilement racine, de la semence qu'on y jette, et des mauvaises herbes que l'on arrache, de peur qu'elles n'étouffent le grain. Il est encore d'avis que tout cela vient

de l'invention des sages, comme si les laboureurs ne trouvaient pas tous les jours quelque chose de nouveau pour augmenter la fertilité des terres. Après leur avoir attribué tous ces métiers, il leur donne encore celui de teneur; car il raconte comme, suivant les traces de la nature, ils ont commencé à faire du pain; qu'ils ont remarqué que les dents, en se rencontrant, brisaient, par leur dureté, les aliments que l'on mettait dans la bouche, que la langue leur rapportait ce qui s'en était échappé, et que tout, étant détrempé par la salive, descendait aisément par la gorge dans l'estomac où il était eût comme dans un pot, et passait enfin en notre substance: que sur ce modèle ils mirent deux pierres dures l'une sur l'autre, comme sont les dents, et que, tournant celle de dessus sur celle de dessous qui demeurait fixe, ils brisèrent les grains qui étaient entre deux, et les réduisirent en farine; ils détrempèrent cette farine avec de l'eau, et en la maniant et retournant plusieurs fois, ils en firent de la pâte qu'ils mirent cuire d'abord sous des cendres chaudes, puis sur des briques chauffées, dont ensuite ils s'avisèrent de bâtir des fours de diverses façons pour lui donner le feu si âpre qu'ils voulaient. Il ne s'en faut guère qu'il n'ait fait les sages inventeurs du métier de savetier. J'avoue que c'est la raison qui a trouvé tout cela, mais non pas la principale et sublime raison. Ce sont simplement inventions d'hommes, et non de ceux qu'on appelle sages, de même que les vaisseaux qui nous servent à passer les mers et les rivières, par le moyen des voiles qui prennent le

coquentium, hinc molles corporis motus docentium, mollesque cantus et infractus. Necesse enim ille naturalis modus, desideria ope necessaria finiens: jam rusticitatis et miserie est velie quantum sat est.

Incredibile est, mi Lucili, quam facile etiam magnos viros dulcedo orationis abducatur a vero. Ecce Posidonius, (ut mea fert opinio, ex his qui plurimum philosophie conulerunt), dum vult describere primum quemadmodum alia torquentur fila, alia ex molli solutoque ducantur; deinde, quemadmodum tela suspensis ponderibus rectum tamen extendat, quemadmodum subtemen insertum, quod duritiam utrinque contrahentis trame remolliat, spatia cure cogitat et jangi; texturini quoque artem a sapientibus dixit inventam, obliis, postea reperiunt hos subtilius genus, in quo

Tela jago juncta est, stamen secretis arando;  
Insertur mediis radiis subtemen acuta.  
Quod lato ferunt insecti pectus dentes.

Quid si contigisset illi addere hæc nostri temporis tela, quibus vestis nihil celestium conficitur, in qua non dico autum corpori auxilium, sed nullum pudori est? Transit deinde ad agricolas, nec minus facunde describit proscissum aratro solum, et iteratum quo solutor terra facilius patent radicibus, tunc sparsa semina, et collectas manu herbas, ne quid fortuitum et agreste succrescat, quod

necesse segetem. Hoc quonque opus ait esse sapientium; tanquam non nunc quoque plurima cultores agrorum nova inveniant, per que fertilitas augeatur. Deinde non est contentus his artibus, sed in pistrinum sapientem submittit. Narrat enim, quemadmodum, rerum naturam imitatus, parum ceperit facere: « Receptus, inquit, in os fruges concurrentes inter se duritia densius frangit, et, quidquid exisset, ad eosdem dentes lingua refertur; tunc veru miscetur, ut facilius per fauces lubricas transiret: quum pervenit in ventrem, squallenti fervore concoquitur; tunc denum corpori accedit. Hoc aliquis secutus exemplar, lapideis asperam aspero imposuit, ad similitudinem dentium, quorum pars immobilis motum alterius expectat; deinde utrinque attritu grana franguntur, et serpsis regeuntur, donec ad minimum frequenter trita redigantur. Tunc farinam aqua sparsit, et assidis tractatius perdomuit, fluxique paucis, quem primo cinis calidus et fervens testa percoxit; deinde furni panisium reperti, et alia genera, quorum error serviret arbitrio. » — Non multum abuit, quin utrinum quoque inventum a sapientibus diceret.

Omnia ista ratio quidem, sed non recta ratio, commenta est. Homines enim, non sapientia, inventa sunt; tam mehercules, quam navigia, quibus omnes, quibusque maria transimus, aptatis ad excipiendum ventorum

vent, et du gouvernail qui est attaché derrière, qui en règle le cours. L'exemple en est venu des poissons qui se conduisent par la queue, dont le mouvement les porte promptement de côté et d'autre. Le sage, dit Posidonius, est auteur de toutes ces inventions; mais, parce qu'elles étaient au-dessous de lui, il eu a laissé l'exercice à des gens de moindre considération. Pour moi, je tiens que tous ces métiers n'ont point d'autres inventeurs que ceux-là mêmes qui les ont pratiqués jusqu'à présent. N'a-t-on pas trouvé de nos jours quelque chose de nouveau, comme l'usage des vitres qui transmettent la lumière par un corps transparent; les étuves suspendues, et les tynaux enebassés dans les parois pour échauffer également une chambre par haut et par bas? Que dirai-je des marbres que l'on voit éclater dans les temples et dans les maisons, de ces masses de pierres rondes et polies qui forment des portiques capables de mettre à couvert un peuple entier? de ces notes qui recueillent une harangue quelque vite qu'on la puisse prononcer, en sorte que la diligence de la main égale la promptitude de la langue? Ce sont toutes inventions de nos plus malheureux esclaves.

La sagesse se porte bien plus haut. C'est elle qui dresse les âmes, et non pas les mains. Voulez-vous savoir de quoi elle se mêle, et ce qu'elle a mis au jour? Ce n'est point la danse ni le son de la flûte, ou de la trompette, non plus que la science des armes et de la guerre. Elle n'entreprend rien qui ne soit utile; elle porte tout le monde à la paix et à la concorde. Elle ne forge point, dis-je, des ou-

tils pour l'usage des artisans. Ce serait la ravaler bien bas. Vous voyez que c'est elle qui gouverne la vie, et qu'ainsi les métiers qui servent à la vie relèvent de son domaine. Au reste, elle se propose la félicité pour objet; elle nous y conduit, elle nous en ouvre le chemin, elle fait connaître ce qui est mal en effet et ce qui ne l'est que par opinion. Elle chasse la vanité et met en sa place une grandeur solide. Elle montre la différence qu'il y a entre l'illustre et l'orgueilleux, et fait voir ce que c'est du monde et ce qu'elle est elle-même. Elle enseigne ce qui est des dieux, des enfers, des lares et des génies; quelle est la nature des âmes immortelles qui tiennent le second rang après les dieux; leur séjour, leurs occupations, leurs desirs et leur puissance. Voilà comme l'on est initié pour avoir entrée, non dans un mystère particulier, mais dans le temple des dieux, qui est le monde, duquel elle présente toutes les faces et les images aux yeux du noir esprit, ceux de noir corps étant trop faibles pour les contempler. Après cela elle revient aux principales choses. Elle parle de cet esprit éternel qui anime l'univers, et de la vertu des semences qui donne une même figure à tout ce qui est d'une même espèce. Ensuite elle recherche la nature de l'âme, son origine, son siège, sa durée, et comment elle est répandue dans les membres. Des choses corporelles elle passe aux intellectuelles, et fait l'examen de la vérité et de ses conjectures, même des doutes qui se présentent touchant la vie et la mort, parce qu'en l'une et en l'autre on a confondu le vrai avec le faux.

impetum velis, et additis a tergo gubernaculis, quæ hoc alique illic cursum navigii torquent: exemplum a piscibus tractum est, qui cauda reguntur, et levi ejus in utrumque momentum revolvantur nam fecimus. « Omnia, inquit, hæc sapientis quidem lætanti, sed minora, quam ut ipse traheret, sordidioribus ministris debeat. » Imo non ab aliis excogitata ista sunt, quam a quibus hodieque emulant. Quædam nostra dumtaxat pendisse memoria scimus: ut speculariorum usum, perfluente læta clarum transmissum lumen; ut suspensarum balnearum, et impressos parietibus tubos, per quos circumfunderetur calor, qui ita simul se sumus foveret acquiescit. Quid loquitur marmora, quibus templis, quibus domus fulgent? Quid lapideus moles in rotundum se leve formata: quibus porticus et capæia populorum tecta suscipimus? Quid verborum notas, quibus quamvis citata excipitur oratio, et celeritatem lingue manus sequitur? Villisimorum municipiorum hæc commenta sunt: sapientia altius sedet, nec manus edocet, animorum magistra est. Vix scire, quid illa eruerit, quid effectum? Non dedecor corporis motus, nec varios per tubum ac siliam canus, quibus exceptus spiritus, aut in exitu, aut in transitu, formatur in vocem; non arma, nec muros, nec bella: nullia mollitur, pœci feret, et genus humanum ad concordiam vocat. Non

est, inquam, instrumentorum ad usus necessarios opifex.

Quid illi tam parvum assignas? Artificem vides villæ. Alias quidem artes sub dominio habet; nam cui vita, illi vitæ quoque ornamenta servant: ceteram ad beatum statum tendit; illo ducit, illo vias aperit. Quæ sint mala, quæ videantur, ostendit; vanitatem exitu monitibus, dat iniquitatem solidam; infatigam vero, et ex laevi speculorum repetit; nec ignorari sinit, inter magna quid intersit et turpida: totius nature notitiam, ad suæ, tradit. Quid sit Dei, qualesque, declarat; quid inferi, quid lares et genii; quid in secundam mundum formam animæ perpetit, ubi consistant, quid agant, quid possint, quid velint. Hæc ejus instituta sunt, per quæ non municipale sacrum, sed ingens Deorum omnium templum, mundus ipse, reserator; cuius vera simulacra, veracem facies commendat mentibus proutit: nam ad spectandam tam magna hebes visus est. Ad iustitiam deinde rerum redit, æternamque rationem toti inditam, et vim omnium seminum singula propriè figuratam. Tum de animo corpi inquirere, unde esset, ubi, quædam, in quæ membra divine, Deinde a corporibus se ad incorporea transulit, veritatemque et argumenta ejus excussit: post hæc, quemadmodum discernere vitæ ac necis ambigu; in utraque enim falsa veris immixta sunt.

Le sage, dis-je, n'a point abandonné ni délaissé tous les arts et les métiers, comme le croit Posidonius; il ne s'y est pas même arrêté; car aurait-il estimé digne de son invention ce qu'il n'estimait pas digne d'un perpétuel usage? Il n'aurait pas pris une chose pour la quitter. Il dit qu'Anacharsis inventa la roue du potier, sur le tour de laquelle se forme la vaisselle de terre. Et parce que, dans Homère, il est parlé d'une roue de potier, il veut que le vers soit faux pour sauver sa fable. Je ne veux pas contester qu'Anacharsis n'en fût l'auteur; mais si ce fut lui, j'avoue qu'un sage fut l'inventeur de cette roue, mais non comme sage; car il y a bien des choses que les sages font en qualité d'hommes et non en qualité de sages. Supposons qu'un sage soit bon coureur; il passera tout le monde à la course, parce qu'il est bon coureur, non parce qu'il est sage. Je voudrais montrer à Posidonius quelque faiseur de verres, qui, de son souffle seul, donne à un verre des tours et des façons que la plus adroite main aurait peine d'imiter; et cependant cela s'est trouvé depuis qu'il ne se trouve plus de sages. Il dit encore que l'on croit que Démocrite est l'inventeur des arcades, où plusieurs pierres courbées et peschant en bas se tiennent ensemble par la clef que l'on met au milieu. Je puis assurer que cela est faux; car il y avait certainement avant Démocrite des ponts et des porées dont le dessus est ordinairement courbé; mais on a oublié de dire que Démocrite a trouvé la manière de polir l'ivoire, de couvrir des cailloux recuits en émeraude, et que, par cette méthode, on donne encore aujourd'hui telle couleur que l'on veut aux pierres qui sont propres à cuire. Je veux

que le sage ait inventé cela; il ne l'a pas fait en qualité de sage, étant certain qu'il fait beaucoup d'ouvrages que des gens sans esprit font aussi bien que lui, et quelquefois avec plus d'adresse et d'expérience.

Voulez-vous savoir ce que les sages ont recherché, et ce qu'ils ont mis en lumière? Premièrement, la connaissance de la nature, telle qu'elle est dans la vérité, ne l'ayant point considérée, comme les autres animaux, avec des yeux qui ne sauraient pénétrer dans les choses divines. En second lieu, ils ont donné des lois à la vie humaine, qu'ils ont étendus généralement à toutes choses. Ils nous ont amenés à la connaissance des dieux et à l'obéissance que nous leur devons; ils nous ont appris qu'il faut recevoir tout ce qui arrive comme s'il nous était ordonné. Ils nous ont défendu de déférer aux fausses opinions, nous ont découvert la juste valeur de chaque chose, ont condamné les voluptés sujettes au repentir, et mis en honneur les biens qui n'apportent jamais de dégoût, montrant à tout le monde que c'est une grande prospérité que de n'avoir pas besoin de plaisirs, et une haute puissance que de régner sur soi-même. Je ne parle pas de cette philosophie qui a chassé les dieux hors du monde, les citoyens hors de leur ville, et qui a attaché la vertu au plaisir; mais de celle qui ne connaît point d'autre bien que ce qui est honnête, qui ne peut être corrompue par les faveurs des hommes, non plus que par les présents de la fortune, et de qui le prix et la grandeur consistent à ne pouvoir être surprise de ces choses que l'on appelle précieuses et grandes. Pour moi, je ne saurais croire que la philosophie fût en ce

Non sténxit, inquam, se, ut Posidonio videtur, ab istis artibus sapiens, sed ad illas omnino non venit. Nihil enim dignum inventa judicasset, quod non erat dignum perpetuo non judicatum; ponenda non somerit. — Anacharsis, inquit, invenit rotam figuli, cujus circulo vas formatur. — Deinde, quia apud Homerum invenitur figuli rota, mavult videri versus falsos esse, quam fabulam. Ego nec Anacharsin auctorem hujus rei fuisse cunctando; et, si fuit, sapiens quidem hoc invenit, sed non tamen sapiens; sicut multa sapientes faciunt, quia homines sunt, non quia sapientes. Pota velocissimum esse sapientem: curam omnia stentil, qui velox est, non quia sapiens. Cuperem Posidonio auctorem vitriarii ostendere, qui spiritu vitrum in habitus plurimos format, qui vix diligenti manu effligerentur. Hæc inventa sunt, postquam sapiens invenire desivimus. — Democritus, inquit, invenisse dicitur fornici, ut lapidum curvatura potatino incitastorem medio naso alligaretur. — Hoc dicam falsum esse. Necesse est enim, ante Democritum et pontes et portas fuisse, quarum fere summa curvatur. Excidit porro volubus, eandem Democritum invenisse, quemadmodum ebur mollioretur, quemadmodum decoctus

calculus in amethystum converteretur, quæ hodieque cunctura inventi lapides in hoc utiles colorantur. Ista sapiens licet invenisset, non, quia sapiens erat, invenit: multa enim fecit, quæ ab imprudentissimis aut æque fieri vidimus, aut peritis, aut exercitissimis.

Quid sapiens investigaverit, quid in lucem protraxerit, quærit? Primum rerum naturam; quam non, ut cætera animalia, oculis secutus est, tardis ad divinus. Deinde vitæ legem; quam ad universa direxit: nec nosse tantum, sed sequi Deos docuit, et accidentia non aliter excipere, quam imperata. Vultu parere opinionibus falsis, et, quando quidque esset, vera æstimatione perpendit; damnavit mixta permittit voluptates, et bona semper placitura laudavit; et potum fecit, felicissimum esse, cui felicitate non opus est; potentissimum esse, qui se habet in potestate. Non de ea philosophia loquor, quæ civem extra patriam ponit, extra mundum Deos, quæ virtutem donavit voluptati; sed de illa, quæ nullum bonum potest, nisi quod honestum est; quæ nec humilis, nec fortune numeribus delectari potest; cujus hoc pretium est, non posse pretio capi.

q. Hanc philosophiam fuisse illo rudi sæculo, quo adhuc

siècle grossier où les métiers étaient encore cachés, et où l'on ne s'apercevait de l'utilité des choses que par l'usage qu'on en faisait; ni qu'en cet âge fortuné où les présents de la nature étaient exposés à tout le monde, avant que l'avarice et le luxe eussent rompu la société des hommes pour les faire courir au pillage, il se rencontrât des hommes sages, quoiqu'ils fissent ce que font les sages. On ne saurait mettre la condition des hommes dans un état plus avantageux qu'elle n'était alors. Et, quand Dieu nous permettrait de réformer le monde et de donner des lois à toutes les nations, nous n'en donnerions point d'autres que celles qui s'observaient en ce temps-là, où l'on n'avait pas encore labouré la terre.

Un homme était tenu pour injuste et méchant,  
S'il plantait une borne ou divisait un champ.  
Les biens étaient communs, et la terre féconde  
Donnait tout à foison dans l'enfance du monde.

Était-il rien de plus heureux que ces hommes-là? Ils jouissaient en commun des biens de la nature, qui leur servait de mère, et dont la protection suffisait pour assurer la possession des richesses publiques. Ne puis-je pas dire qu'ils étaient parfaitement riches, puisqu'il ne s'y trouvait pas un seul pauvre? Mais l'avarice vint troubler ce bel ordre, et voulant séquestrer et s'approprier quelque chose, elle mit tout en la puissance d'autrui; si bien que, d'une vaste étendue étant réduite à un petit coin de terre, et ayant tout perdu pour en avoir désiré beaucoup, elle introduisit la pauvreté dans le monde, où elle était inconnue auparavant. Quoi que nous fussions aujourd'hui pour

réparer cette perte; que nous joignions une pièce de terre à une autre, soit par achat ou par usurpation sur notre voisin; que nous donnions à notre domaine l'étendue d'une province entière, et que nous appelions une métairie le chemin de plusieurs journées que nous faisons sur nos terres, nous ne reviendrons jamais en l'état où nous étions. Nous avons beaucoup, au lieu que nous avions tout. La terre même était plus fertile quand elle n'était point labourée, et se montrait libérale envers les peuples qui ne lui ravissaient jamais rien par injustice. Si la nature produisait quelque chose en secret, on était aussi aise de le montrer que de l'avoir trouvé. Jamais l'un n'avait trop, ni l'autre trop peu, parce que tout se partageait comme entre frères. Le plus fort n'avait point encore mis la main sur le plus faible; l'avare n'avait point caché ce qui pouvait servir aux nécessaires. On avait autant de soin d'autrui que de soi-même. On n'entendait point le bruit des armes. On ne répandait point le sang des hommes, et l'on n'en voulait qu'aux bêtes sauvages. Ceux qui s'étaient retirés dans les forêts pour se mettre à l'abri du soleil, ou dans des loges couvertes de feuillages pour se parer de l'hiver ou de la pluie, passaient doucement les nuits sans soupirer, et reposaient mollement sur la dure, au lieu que le sonci nous agit incessamment, et nous fait trouver des épines au milieu de nos lits d'écarlate. Ils n'avaient point sur leurs têtes des lambris ciselés et dorés; mais, étant couchés à découvert, ils voyaient marcher les étoiles et rouler doucement cette grande machine, qui est le plus beau spectacle de la nuit. Ils

artificia decrant et ipso cum discebatur utilis, non credo: sicut aule. fortunati tempore, quam in medio jacerent beneficia nature promiscue utenda, antequam avaritia atque invidia dissociare mortales, et ad rapinam ex consortio discurrere, non erant illi sapientes viri, etiam si faciebant scelerata sapientibus. Statum quidem generis humani non alium qualem suspexerat agnis; nec, si cui permittat Deus terrena formare et dare gentibus mores, aliud prohiberit, quam quod apud illos fuisse memoratur, apud quos

. . . . Nulli subgebant arva coloni.  
Nec signare quidem aut partiri limite campum  
Fas erat: in medium querebant; ipsaque tellus  
Omnia liberius, nullo poscente, ferebat.

Quid bonum illo genere sceleris? In commune rerum natura fruebatur; sufficiebat illa, ut parens, in tutelum omnium: hæc erat publicarum opum secunda possessio. Quidam ego illud locupletissimum mortalium genus dicebam, in quo pauperem invenire non posset? Irrupit in res optime posita avaritia, et, dum seducere aliquid cupit atque in suum vertere, omnia fecit aliena et in augmentum ex immenso redacta; paupertatem intulit, et, multa

concupiscendo, omnia amisit. Licet illicque velit nunc concurrere, et reparare quod perdidit; licet agros agris adjectat, vicinorum vel prætorum pellat arvis, vel injuriis; licet in provinciarum spatium rura dilatet, et possessionem vocet per sua longam peregrinationem; nulla nos fulum propagatio eo reducet, unde discamus. Quam omnia fecerimus, multam habebimus, universum habebimus. Terra ipsa fertilior erat illis oris, et in suis populorum non dispendium larga. Quidquid natura protulerat, id non minus invenisse, quam invenit monstrare alteri, voluptas erat; nec illi aut superare poterat, aut desase: inter concordas dividebatur. Nondum valentior imposuerat infirmiori manum; nondum avarus, ab eo condno quod alibi jacerat, alium necessarius quoque excoherat: par erat alterius, ac sui, cura. Arma cohibebant, incutienteque humano sanguine manus odium omne in feras vertebant. Illi, quos aliquod nutus densum a sole protegerat, qui adversus sævitiarum hincis aut invidia vili receptaculo tili sub fronde vivebant, placida transigebant sine insperato noctes. Sollicitudo nos in nostra purpura versat et acerrimis excitat stimulis: si quam nullum somnum illis dura tellus dabit! Non impendebant crebula laquearia, sed in aperto jacentibus sidera superlabebantur et insigne spectaculum nocturnum;

avaient en vue, à toute heure, ces grands palais, et prenaient plaisir à voir des aîres tomber sous l'horizon, et d'autres y remonter et se lever de dessus la terre. N'était-il pas plus avantageux de contempler toutes ces merveilles en pleine campagne que d'être renfermé comme nous sommes dans nos maisons peintes et dorées où nous tremblons et sommes prêts à nous enfuir au moindre bruit que fait le plancher ou le bois de quelque tableau? Ils n'avaient pas de maisons spacieuses comme des villes, mais l'air y passait librement. Ils prenaient l'ombre sous les arbres et sous les rochers, et se bätissaient, de leurs propres mains, des cabanes auprès des fontaines qui coulaient sans artifice au milieu des prés toujours beaux et verts. C'étaient là des logis tels que la nature les demande, où ils pouvaient demeurer sans crainte, exempts des inquiétudes que nos maisons nous donnent aujourd'hui.

Mais, bien que leur vie fût innocente, on ne peut pas dire qu'ils fussent sages, parce que ce nom est affecté au plus grand de tous les emplois qui soient dans le monde. Ce n'est pas que je ne eroie que c'étaient de grandes âmes, car elles sortaient fraîchement de la main des dieux; étant certain que le monde, en sa jeunesse, produisait les choses meilleures qu'elles n'ont été depuis. Mais, lorsqu'ils eussent la nature la plus forte et la mieux disposée au travail, leurs esprits pourtant n'étaient pas encore affinés comme ils le sont aujourd'hui; car, à proprement parler, la vertu n'est point entièrement un don de nature : il faut de l'art pour se faire homme de bien. Ces bonnes gens n'allaient

point chercher l'or et l'argent, ni les pierres précieuses au fond de la terre, et, bien loin de faire mourir un homme de sang-froid pour le seul plaisir de la vue, ils pardonnaient même aux animaux. Leurs habits n'étaient point bigarrés de diverses couleurs, et l'or n'entraît point dans les ouvrages, car il n'était pas encore sorti des mines. Qu'étaient-ils donc? Ils étaient innocents par l'ignorance du mal. Or, ce sont choses bien différentes de ne vouloir point ou de ne savoir point mal faire; ils n'avaient pas le fonds de la justice, de la prudence, de la tempérance et de la force; mais leur vie austère et grossière avait quelque chose en l'extérieur qui ressemblait à ces vertus-là. Il ne faut pas s'imaginer que la vertu loge dans une âme si elle n'est instruite, et disposée à la perfection par un exercice continuel. Nous sommes nés sans elle, et cependant nous sommes venus pour elle, et le meilleur naturel du monde n'a point de vertu s'il ne la reçoit par l'instruction d'autrui.

## ÉPIÔTE XCI.

Il déplore l'incendie de la ville de Lyon. — Qu'il faut se soumettre à la loi du monde.

Libéralis, notre bon ami, est fort triste de la nouvelle qu'il a reçue de l'incendie de la ville de Lyon. Cet accident est capable de toucher une personne qui serait indifférente, à plus forte raison un homme qui aime bien son pays. Cela l'oblige d'avoir recours à la constance dont il s'était monté contre les disgrâces qu'il avait jugé lui pou-

mundos in præceptis agebat, sileatio tantum opus ducens. Tam interdicti illis, quam nocti, patulant prospectus hujus pulcherrime domus; libebat interni signa, et media cœli parte vergebat, rursus et occulto alia surgentia. Quidni jutare vagari inter lani late sporta miscula? At vos ad omnem lectorem pavellis sonum, et, inter picturas vestras si quid læcepit, fugitis attoniti. Non habebant domos instar urbium. Spiritus, ac liber inter aperta perflatus, et levis umbra rupis aut arboris, et perheidi fontes, rivi que non opere, nec fluita, nec ullo coacto litere obstricti, sed sponte currentes, et præla sine arte firmos; inter hinc agreste domicilium rusticæ postum manu. Hæc erat æquitas naturæ domus; in qua libebat haurire, nec ipsum, nec pro ipsa, frumentum; nunc magna pars nostri metus lecta sunt.

Sed, quamvis egregia illis vix fuerit et carens fraude, non fuere sapientes, quando hoc jam in opere maximo nomen est. Non tamen negaverim fuisse alii spiritus viros, et, ut ita dicam, a diis recerens: neque enim dubium est quin meliora mundus nonum effibus ediderit. Quomodo autem omnibus indoles fortior fuit, et ad labores paratior, ita non erant ingenia omnibus consummata. Non enim dei natura virtutem; ars est bo-

num fieri. Illi quidem non aurum, nec argentum, nec perlicidos lapides in ima terrarum fæce quærebant, percebantque adhuc etiam mutis animalibus; tantum aberat, ut homo humanum, non brutum, non ilmens, tantum spectaturus, occideret. Nondum vestis illis erat plecta, nondum læcebatur aurum; adhuc nec erubescit. Quid ergo? Ignorantia rerum innocentes erant; nullum autem interest, utrum peccare aliquis nolet, an nesciat. Deerat illis justitia, deerat prudentia, deerat temperantia ac fortitudo. Omnibus his virtutibus habebat similia quædam rudis vix; virtus non coalligat animo, sed instituto ac edocto, et ad summum assidua exercitioque producto. Ad hoc quidem, sed sine hoc, nascimur; et in optimis quoque, antequam erudiamur, virtutis materia, non virtus est. Vale.

## EPIÔTE XCI.

DE INCENDIO LUGDUNI I. INTIA, DE MORTE COGITATIONES.

Liberalis noster nunc tristis est, multo incendio, quo Lugdunensis colonia exusta est. Movere hic casum quemlibet posset, à nunc bonitatem parire sue amantissimum. Que res effecit ut firmitatem animi soli quærat, quam videlicet ad ea, que timere posse volebat, exer-

voir arriver. Mais je ne m'étonne pas qu'il n'ait point prévu un malheur si inopiné puisqu'il est sans exemple. Car on a bien vu des villes gâtées par le feu, mais non pas entièrement détruites et perdues. Dans celles mêmes que l'ennemi vent brûler, le feu n'est jamais si bien allumé qu'il ne s'éteigne en quelques endroits, et supposé qu'on le rallume, il ne fait point un dégât si universel qu'il ne laisse rien au fer à détruire. Les tremblements de terre ne sont pas pour l'ordinaire si violents, qu'ils renversent une ville tout entière; et l'on n'a jamais vu de si grand incendie qu'il ne laisse à la manière pour un autre. Une seule nuit à mis par terre une infinité de palais capables d'embellir autant de villes; et, au milieu de la paix, on a vu arriver ce qu'on n'aurait pas appréhendé dans les plus grands désordres de la guerre. Le croira-t-on? Pendant la paix, et la tranquillité régnant par toute la terre, on demande qu'est devenue Lyon, cette ville que l'on montrait comme l'honneur des Gaules. Dans les malheurs publics, la fortune donne ordinairement le loisir de craindre ce qui doit arriver; et les grandes choses ne périssent guère qu'avec quelque espace de temps; mais cet embrasement a fait voir que ce qui était le soir une grande ville, le lendemain n'était plus rien; car elle s'est perdue en moins de temps que je n'en mets à vous le conter.

Tout cela abat le courage de notre Libéralis, qui, d'ailleurs, est assez ferme et résolu; mais il le faut excuser. Ce qu'on n'attendait point est plus difficile à supporter; car la surprise rend les af-

flictions plus pesantes, et l'on peut dire que le sentiment de la plupart des hommes se mesure à leur étonnement: c'est pourquoi nous devons nous prévoir et considérer, non tout ce qui arrive d'ordinaire, mais généralement tout ce qui peut arriver. Qu'y a-t-il que la fortune ne puisse ôter au plus puissant, quand il lui plaît? Y a-t-il rien de si éclatant qu'elle ne puisse effacer? Quelle chose lui est impossible? Elle ne vient pas toujours par un même chemin: tantôt elle nous combat par nos propres malis; tantôt, se contentant de ses forces, elle nous suscite des disgrâces dont nous ne voyons point l'auteur; elle se sert de toutes les occasions et fait naître nos douleurs de nos plaisirs mêmes. La guerre nous vient trouver au milieu de la paix, et le secours que nous avions appelé pour notre sûreté devient le sujet de notre défiance. Ainsi d'un ami on se fait un ennemi, d'un compagnon un adversaire. Les beaux jours de l'été nous produisent des orages qui sont plus à craindre que tous les frimas de l'hiver. Nos biens nous sont enlevés sans qu'aucune personne y touche, et quand il n'y aurait point d'autre sujet, l'excès de notre félicité devient la cause de notre ruine. Le plus sobre tombe malade, le plus robuste devient étique. Le plus innocent est condamné, et le plus solitaire emporté par une sédition. La fortune choisit quelquefois des moyens tout nouveaux pour faire sentir son pouvoir à ceux qui l'avaient oublié. Elle jette par terre en un seul jour des ouvrages que le travail des hommes, joint à la faveur du ciel, n'avaient pu élever que par la succession de plusieurs années. Les malheurs viennent on

cul. *Hoc vero tam inopinatum malum, et pene insensitum, non miror si sine metu fuit, quam esset sine exemplo: multas enim civitates incendium veratim, nullam abstulit. Nam etiam ubi hostis murem in terra ignis immisissus est, multis locis defecti; et, quavis multitudine extiteret, raro tamen sic enagis deperdit, ut nihil ferro reliquisset. Terrarum quoque vix unquam tam gravia et perniciosius fuit motus, ut tota oppida everteret. Nunquam denique tam infestum ulli exarsit incendium, ut nihil alteri superasset incendio. Tot pulcherrima opera, quae singula illustrare urbes singulas possent, una not stravit: et in tanta pace, quantum ne bello quidem timeri posset, accidit. Quis hoc credat? ubique armis quiescentibus, quam toto orbe terrarum diffusi securitas sit, Longdum, quod ostendebatur in Gallia, contritum: omnibus fortis, quos publice afflicti, quod passerant timere permisit; nullis res magna non aliquod habuit ruinæ sine spatium: in hac, una nos interfuit inter urbem maximam, et nullam. Denique dictum illam ubi perire, quam perit, narro. Hæc omnia Liberalis nostri affectum inclinant, dum adversus sua firmos et erectum. Nec sine causa concessus est: inexpectata plus aggravant; novitas adiciit calamitatibus pondus: nec*

quisquam mortalium non magis, quod etiam miratus est, doluit.

*Ideo nihil nobis improvisum esse debet. In omnia præmittendus est animus, cogitandumque, non quidquid solet, sed quidquid potest fieri. Quid enim est, quod non fortuna, quia vult, ex florentissimo detrahat? Quod non eo magis aggrediat et qualis, qui speciosus fulget? Quid illi ardum, quidve difficile est? Nos una via semper, ne tota quidem, incurrit. Modum nostras in nos manus advocat; modo, suis contenta viribus, invenit pericula sine auctore. Nullum tempus exemptum est, in ipsis voluptatibus causæ doloris uruntur. Bellum in media pace consurgit, et auxilia securitatis in metum transiunt; ex amico inimicus, hostis ex socio. In subitas tempestates, libenterque majores, agitur nulla tranquillitas. Sic hoste petimur hostilia; et cladis causas, si alia deficiant, cinis sibi felicitas invenit. Invasit impersalissimos morbos, validissimos phibisias, innocentissimæ pœna, secretissimos tumultus. Eligit aliquid novi omne, per quod venit oblitus vires suas ingerat. Quidquid longa series molia laboribus, multa Deum indulgentia stravit, id una dies aspergit ac dissipat. Longam moram dedit molis properantibus, qui diem dicit: hæc, momen-*



poste, et celui qui a dit qu'il ne faut qu'un jour, une heure ou un moment pour renverser le plus grand empire du monde, a donné encore trop de temps. Ce serait quelque consolation pour notre faiblesse, si les choses pouvaient être aussi promptement rétablies qu'elles sont détruites. Mais au contraire leur accroissement est lent, et leur ruine est précipitée. Il n'est rien de public ni même de particulier qui demeure toujours en état; les villes ont leur destinée aussi bien que les hommes. La frayeur nous vient saisir au milieu de la tranquillité, et le mal, sans nous avoir menacés, nous surprend quelquefois du côté que nous craignons le moins. On voit des royaumes, que les guerres intestines et étrangères n'avaient pu ruiner, se perdre d'eux-mêmes. Combien compterez-vous de villes qui aient été longtemps heureuses? Il faut donc penser que tout peut arriver, et se résoudre à tout souffrir: exils, supplices, maladies, naufrages. Représentez-vous qu'un malheur peut vous ôter votre patrie, ou vous ôter à votre patrie, peut vous reléguer en quelque pays désert, et faire une solitude du lieu même où l'on était étouffé par la presse. Mettez-vous devant les yeux la condition des hommes, et considérez, non les événements ordinaires, mais ceux qui sont les plus fâcheux, afin de ne les pas trouver étranges quand ils se présenteront, et de n'en être pas surpris ni accablé. Il faut envisager la fortune revêtue de toute sa puissance. Combien de fois a-t-on vu des villes, dans l'Asie et dans l'Achaïe, renversées par un seul tremblement de terre? Combien en Syrie, en Macédoine et en Chypre? Enfin, combien de fois

l'île de Paphos s'est-elle abîmée dans elle-même? Il nous vient des avis de villes entièrement perdues, et nous qui les recevons, quelle partie pensons-nous faire de tout l'univers? Tenons donc ferme contre ces accidents, car souvent il arrive que le bruit est plus grand que le mal.

Voilà cette ville brûlée, qui était si riche, et qui était l'ornement de toute la province, quoiqu'elle n'occupât qu'une médiocre montagne. Le temps effacera aussi toutes celles qui sont aujourd'hui si fameuses et si magnifiques. Ne voyez-vous pas que les fondements des plus grandes cités d'Achaïe sont entièrement ruinés et qu'il n'est pas resté le moindre vestige qui marque qu'elles aient autrefois été? Ce n'est pas seulement aux ouvrages des hommes que le temps en veut; il abaisse même le sommet des montagnes, et abîme sous terre des régions tout entières. Il y a des lieux couverts d'eau qui étaient autrefois bien éloignés de la mer. Le feu a détruit des coteaux sur lesquels on le voyait reluire; il a abaissé jusqu'au sable du rivage des hauteurs et des élévations qui réjouissaient les passagers. Puisque les ouvrages de la nature sont ainsi maltraités, nous ne devons pas nous plaindre de la ruine des villes. Rien n'est debout que pour tomber un jour. Toutes choses doivent prendre fin, soit que des vents souterrains viennent à faire crever les lieux qui les tenaient enfermés, soit que des torrents impétueux entraînent tout ce qui s'opposait à leur cours; soit que la violence des flammes s'ouvre un passage en rompant les liaisons de la terre; soit que le temps, à qui rien ne résiste, les mine insensiblement, ou que l'intem-

perpetuum temporis, evetendis imperiis succedere. Esset aliquod inbecillitatis nostrae solatium rerarumque nostrarum, si tam tarde pervirent cuncta, quam sunt; aut incrementa laete exant, festinator in damnum. Nihil privatum, nihil publice stabile est; tam hominum, quam urbium, fata voluntaria. Inter placidissima terror existit; nihilque extra tumultuantibus causis, mala, unde nihil expectabatur, erumpunt. Quae domesticis bellis steterant regna, quae externis, impellente nullo ruunt. Quotiesque felicitatis civitas perit?

Cogitanda ergo sunt omnia, et animus adversus ea, quae possunt evenire, firmandus. Exilia, tormenta, bella, morbo, naufragia mediare. Potest in patriam, potest patriam tibi casus eripere; potest te in solitudinem abicere, potest hoc ipsum, in quo turba suffocatur, fieri solitudo. Tutam ante oculos sortis humanae condilio ponitur: nec, quantum frequenter evenit, sed quantum plurimum potest evenire, praesumimus animo, si nolumus opprimi, nec ullis inusitatis vultu notis obstupescere. In plenam cogitanda fortuna est. Quoties Asia, quoties Achaiae urbes uno tremore ceciderunt? Quot oppida in Syria? quot in Macedonia devorata sunt? Cyprum quoties vastavit haec clades? quoties in sa Paphos corruit?

Frequenter nobis quatit sunt totarum urbium interitus, et nos, inter quos frequenter ista mutantur, quid pars omnium sumus? Consumimus ilaque adversus fortuita: et, quidquid incidit, sciamus non esse tam magnam, quam rumore perietur. Civitas arsit opulenta, ornamentumque provinciarum, quibus et inserta erat, et excepta; uni tantum imposita, et huc non altissimo, monti. Omnia istarum evitatum, quae nunc magnificas ac nobiles aedis, vestigia quoniam tempus erodit. Non vides quomodo nunc in Achaia clarissimum urbem jam fundamenta consumpta sint, nec quidquam ex quo appareat illas saltem fuisse? Non tantum manus facta labitur: non tantum humana arde atque industria posita vertit dies; juga montium diffundunt; tuta desedere regiones: opera sunt fluctibus, quae procul a conspectu maris stabant; vastavit ignis colles per quos relucebat, erosa et quondam altissimos vertices, solatis navigationum; ne speculas ad humile deduxit. Ignis natore opera vexantur; et ideo ergo animo ferre debemus urbium exilia. Castra essant; umes hic exilus manet; sive interna vis, illiusque praeculi violentia, pondus, sub quo tenentur, excuserent; sive torrentium in abditis vastior obstantia effregerit; sive flammarum violentia

périe de l'air contraigae des peuples à quitter leurs demeures qui se consomment ensuite et périssent par la pourriture. Je me rendrais ennuyeux, si je voulais raconter toutes les routes que tiennent les destinées. Une chose, sais je bien, c'est que les ouvrages des mortels ne sont point immortels et que tout ce que nous voyons doit périr un jour.

Voilà de quoi je console notre ami Liberalis, qui, sans mentir, est merveilleusement entêté de l'amour de sa patrie. Possible est-elle tombée pour se relever quelque jour plus belle que jamais. Une disgrâce assez souvent est la cause d'une grande fortune. Nous avons vu périr des choses qu'en a depuis rétablies avec avantage. Timagène, cet ennemi de la prospérité de Rome, disait qu'il était fâché des incendies qui y arrivaient, parce qu'il savait bien qu'en construirait quelque jour de plus beaux édifices que ceux qui avaient été brûlés. Je m'assure aussi qu'en cette ville-là chacun s'efforcera de rebâtir des maisons plus spacieuses et plus solides que celles perdues. Dieu veuille que ce soit pour longtemps et sous une destinée plus favorable; car il n'y a que cent ans que cette colonie fut établie, qui n'est pas la plus longue durée de la vie d'un homme. La commodité de son assiette l'avait rendue fort peuplée, puisqu'elle eût souffert de rudes secousses en ce peu de temps. Fermons donc votre esprit à la connaissance de notre condition, et disposons-nous à la patience, sachant qu'il n'y a rien que la fortune n'ose entreprendre. Elle n'a pas moins de pouvoir sur les empires que sur les empereurs,

ni sur les villes que sur les habitants. Il ne s'en faut point tourmenter, ce sont les lois de ce monde dans lequel nous avons à vivre. Vous plait-il? demeurez-y. Ne vous plait-il pas? sortez-en par où vous voudrez. Vous pourriez-vous flâcher s'il y avait quelque ordonnance particulière contre vous. Mais si c'est une nécessité générale qui oblige tous les grands et les petits, réconciliez-vous avec le destin qui dispose absolument de toutes choses. Il n'y a pas sujet de vous distinguer par l'inégalité des tombeaux, puisque la cendre des uns est comme celle des autres. Si notre naissance est différente, notre mort est toujours semblable. J'en dis autant des villes que des habitants. Rome a été prise aussi bien qu'Ardée. Ce législateur universel n'a distingué les noms et les familles que pour le temps de cette vie. Mais quand nous sommes arrivés à la fin : « Va-t'en, dit-il, ambition ! il n'y a qu'une loi pour tous ceux qui sont sur la terre. » La nécessité de souffrir n'admet point de privilège; l'un n'y est pas plus sujet que l'autre, ni plus assuré de ce qu'il deviendra le lendemain. Le pauvre Alexandre de Macédoine commençait à apprendre la géométrie qui devait lui faire connaître combien la terre était petite, dont pourtant il n'avait occupé qu'une petite portion. Je l'appelle pauvre parce qu'il sut bientôt après que c'était à faux qu'on lui avait donné le surnom de Grand. Car qui le peut être dans un si petit espace? Ce qu'en lui mentrait était subtil et demandait plus d'application que l'en n'en pouvait attendre d'un furieux qui euvait toutes ses pensées au-delà des mers. Il dit à son maître : « Enseignez-moi des

compaginem soli ruperit; sive vetulus, a quo nihil tutum est, expugnaverit minutulum; sive gravitas cordi ejecerit populus, et situs deserta corruerit. Enumerare omnes fatum vias, longum est. Hoc oculo acio: omnia mortalium opera mortalitate damnata sunt; inter peritura victimas.

Here ergo atque ejusmodi solatia admovo Liberali nostro, incredulitatem quodam patrie suae amore flagrantem; quae fortasse consumpta est, ut in melius existeretur. Saepè majori fortunae iocum fecit injuria: multa ceciderunt, ut altius surgere, et in majus. Timageneus, felicitatem Urbis intulicus, silet, Romae sibi incendia ob hoc unum dolori esse, quod seiret meliora resurrectura, quam arsissem. In hac quoque arbe veritas est certioribus oculis esset, ut majora certiorum, quam amiserat, restituerent. Sicut utinam diuturna, et melioribus auspiciis in ævum longius coudita! Nam huic coloniae ab origine sua contristatus annus est, sed non homini quidem extrema. A Pinco deducta, in hunc frequentissimum, loci opportunitate, convulsit: quae tamen gravissimus casus intra spatium humanum pertulit senectutis.

Itaque formetur animus ad intellectum patientiamque sortis suae, et sciat nihil inusum esse fortunae; adversus imperia illam idem habere juris, quod adversus impe-

rantes; adversus urbes idem posse, quod adversus homines. Nihil horum indignandum est: in eum intravimus mundum, in quo his legibus vivitur. Placet? pare! non placet? quicumque vis, exit! Indignare, si quid in te iniqui proprie constitutum est; sed si hæc summo: imosque necessitates obligat, in gratiam cum fato revertere, a quo omnia resolvuntur. Non est quod nos tumultu metiaris, et his monumentis, quæ viam disparis præstent: æquæ omnes clui: impares nascimur, pares morimur. Idem de urbibus, quod de urbium incolis dico: tam Ardea capta, quam Roma est. Conditor ille juris humani non natalibus nos, nec nominum claritate, distinxit, nisi dum sumus. Ubi vero ad finem mortalium ventum est: « Discede, inquit, ambitio! omnium quæ terram premunt, strepsit lex esto. » Ad omnia patientia pares animus: nemo altero fragilior est, nemo in certum sui certior. Alexander Macedonum rex discere geometriam corperat; infelix? scilicet quam posuim terra esset, ex qua minimum occupaverat: ita dico, infelix, ob hoc, quod intelligere debuit falsum se gerere cognovim; quis enim esse magnus in passulo potest? Erant illa quæ traduntur, subdila, et diligenter intentione discernenda: non quæ percipere posset vanus homo, et trass oceanum cogitationis suae mittens.

choses qui soient plus aisées. « A quoi l'autre répondit : « Je ne les saurais rendre plus aisées pour vous que pour un autre. » Imaginez-vous que la nature vous dit : « Les choses dont vous vous plaignez sont égales pour tout le monde, je ne saurais les rendre plus faciles, mais vous pouvez les adoucir si vous voulez. » Comment ? Par la patience. Il faut que vous souffriez la douleur, la faim, la soif, la vieillesse ; et, si vous restez plus longtemps sur terre, vous ne pouvez éviter d'être malade, de perdre beaucoup de choses, et de perdre enfin la vie. Mais vous ne devez pas écouter ce qu'on viendra souffler à vos oreilles ; car, dans tous les maux que je viens de dire, il n'y a rien qui soit mauvais, dur ou insupportable, et l'on ne craint que parce qu'on s'accorde au sentiment des autres. Vous appréhendez de mourir, de la manière que vous appréhendez qu'on ne parle mal de vous. Mais n'est-ce pas être son que d'appréhender des paroles. Démétrius disait, à ce propos, qu'il faisait aussi peu d'état de ce qui sortait de la bouche des ignorants que de ce qui sortait de leur ventre. « Que m'importe, disait-il, qu'ils fassent du bruit par une partie ou par une autre ? Quelle folie de craindre d'être diffamé par des infâmes ! » Comme vous n'avez pas raison de craindre des paroles, vous n'en avez pas aussi de craindre d'autres choses que vous ne craindriez pas si l'opinion commune ne vous y engageait. Si un faux bruit ne peut faire préjudice à un bonnet homme, il ne doit pas aussi mettre la mort en mauvaise estime auprès de vous. Il y a longtemps qu'on lui veut du mal ; mais pas un de tous ceux qui l'accusent ne l'a encore éprouvée ; et l'on peut dire

que c'est témérité de condamner ce qu'on ne connaît pas. Cependant, vous savez qu'elle est utile à bien des gens, qu'elle tire les uns des douleurs et de la disette, et qu'elle exempte les autres des soucis et des supplices. Car nous ne sommes sous le pouvoir de personne, tandis que la mort est en notre pouvoir.

## ÉPÎTRE XCII.

Que la félicité de l'homme consiste dans la raison, quand celle-ci est parfaite. — Que le souverain bonheur est incapable d'accroissement et de déchet.

Je crois qu'il demeure pour constant, entre nous, que l'on ne recherche les biens extérieurs que pour la commodité du corps, et que l'on ne prend soin du corps que pour la considération de l'âme ; que l'âme a des parties inférieures qui servent au mouvement et à la nourriture, et qu'elle contient en soi le raisonnable et l'irraisonnable ; celui-ci dépendant de l'autre, auquel tout se rapporte comme à son principe qui ne relève point d'ailleurs. La raison divine et éternelle est au-dessus de toutes choses, et n'est sujette à quoi que ce soit. La nôtre doit avoir le même avantage, puisqu'elle en tire son origine. Si nous sommes d'accord de cela, il faut que nous convenions aussi que notre félicité consiste en ce point de posséder une raison qui soit parfaite. C'est elle seule qui soutient le courage, qui tient bon contre la fortune, et qui maintient celui qui la conserve, en quelque état que se trouvent ses affaires. Il n'est point de bien que celui qui ne peut diminuer, ni d'homme heureux que celui qui ne descend jamais et qui se tient debout sur la tête des autres,

« Facilis, inquit, me doce ! » — Cui preceptor : « Ista, inquit, omnibus eadem sunt, aequae difficultas. » — Hoc pote rerum naturam dicere : « Ista, de quibus quereris, omnibus eadem sunt ; nulli dari faciliora possunt ; sed, quis quis volet, sibi ipsi illi reddet facilius. » Quamodo ? Equanimiter. Et dulces oportet, et salus, et euras, et senescas, si libi longius configerit inter homines mors, et agros, et perdas aliquid, et percas. Non estiam quod istis, qui le circumstrepunt, credas ; nihil horum nulum est, nihil intolerabile, nisi durum. Ex consensu istis melius est : sic mortem times, quomodo famam. Quid autem stultius homine verba mchente ? Eleganter Demetrius noster solet dicere, « eodem loco ubi esse vocis imperitorum, quo ventre reiditos crepitas. Quid enim, inquit, mea refert, sursum illi an deorsum sonent ? » — Quanta dementia est, vereri ne infametur ab infamibus ? Queniammodum famam exstimulatis sine causa, sic et illa, que nunquam timueris, nisi fama iudicasset. Num quid de frangenti faceret vir bonus iniquis rumoribus sparsus ? Ne mortis quidem hoc apud nos nocet : et hanc malum auditionem habet. Nemo eorum, qui illam accusant, expertus est : interim temeritas

est, damnare quod nescias. At illud scis, quem multis utilis sit, quam multos liberet tormentis, egestate, querelis, suppliciis, tedio. Non sumus in illius potestate, quam mors in nostra potestate sit. Vale.

## EPISTOLA XCII.

IN EPICURUS INVENTIS : DE RE VOLUPTATIS AD BEATITUDINEM CONFERRI.

Puto, inter me teque convenit, externa corpori acquiri, corpus in honorem animi coll ; in animo esse partes ministras, per quas movemur aliterque, propter ipsam principalem nobis datas. In hoc principali est aliquid irrationale, est et rationale. Illud huic servit ; hoc unum est, quod illo non refertur, sed omnia ad se perfert. Nam illa quoque divina ratio omnibus preposita est, ipsa sub pulso est ; et hoc autem nostra eadem est, que ex illa est. Si de hoc inter nos convenit, sequitur ut de illo quoque conveniat, in hoc uno possum esse beatum vilius, ut in nobis ratio perfecta sit. Hanc enim sola non submittit animum ; stat contra fortunam ; in quolibet rerum habitu securus servat. Id autem unum bonum est, quod nunquam defringitur. Is est, inquam, beatus,

sans autre appui que ses forces; car, lorsqu'on est soutenu par autrui, on peut facilement tomber. Si nous avons d'autres pensées, nous commencerons à donner notre estime à toutes les choses qui sont étrangères; mais qui voudrait s'assurer sur la fortune, et se priser de ce qui n'est pas soi? Qu'est-ce que la vie heureuse? C'est une assiette assurée et une tranquillité perpétuelle. Nous l'obtiendrons par la magnanimité et par la constance qui n'abandonne point les sentimens qu'elle a pris une fois. Mais comment acquérir ces vertus? Eu connaissant nettement la vérité, en gardant l'ordre et la bienséance en toutes sortes d'actions que l'on fera avec un esprit de douceur et d'équité qui ne considérera que la raison, et qui fera valoir partout l'amour aussi bien que l'admiration. Et, pour vous le dire en peu de paroles, l'âme du sage doit être telle que celle qui conviendrait à un dieu. Que peut souhaiter un homme qui possède tout ce qui est bon; car si ce qui n'est point honnête peut contribuer pour quelque chose à sa félicité, il est vrai de dire qu'il fait partie de la félicité même, puisqu'elle ne serait pas sans lui. Or y a-t-il rien de plus heureux que de faire consister le bonheur de l'âme raisonnable en des choses qui n'ont point de raison? Il y en a pourtant qui tiennent que le souverain bien peut croître comme n'étant pas entier et accompli lorsque la fortune lui est contraire.

Antipater, l'un des principaux auteurs de cette opinion, dit que les biens extérieurs doivent être de quelque considération, mais fort légère. Voyez si un homme serait raisonnable de faire allumer

la chandelle, n'étant pas content de la lumière du soleil. Et de quoi peut servir une étincelle auprès d'une grande clarté? Si vous n'êtes pas content de ce qui est honnête, vous voudrez infailliblement y joindre la tranquillité que les Grecs appellent *εὐχαιρία* ou la volupté. La première de ces deux choses s'y rencontre en quelque façon; car l'esprit, étant exempt de chagrin, regarde librement l'univers, et rien ne le peut détourner de la contemplation de la nature. Pour l'autre, c'est un bien infâme et brutal, et ce serait joindre l'irraisonnable au raisonnable, et le déshonneur à l'honnêteté. Est-ce que le chatouillement du corps peut hausser le mérite de la vie? Direz-vous que l'esprit est content, pourvu que l'appétit le soit? Mettrez-vous au rang, je ne dis pas des grands personnages, mais seulement des hommes ordinaires, des gens qui établissent leur félicité dans les ragôts, dans la musique et dans les parfums? Il faut les effacer du nombre de ces illustres animaux, qui tiennent le second rang après les dieux, et mettre parmi les brutes ces bêtes qui ne sont nées que pour la pâture.

La partie irraisonnable de l'âme se divise en deux autres. La première est courageuse, ambitieuse, violente et pleine de passions héroïques; l'autre est basse, languissante et attachée aux voluptés. On a délaissé cette emportée, qui quelquefois est meilleure et plus digne d'un homme de cœur, et l'on a cru que l'autre, toute lâche et rampante qu'elle est, était plus nécessaire à la vie heureuse. On lui a même assujéti la raison, et par ce moyen on a rendu la félicité du plus noble

quem nulla res minorem facit; tunc summa, et ne ulli quidem, nisi sibi, est innotuit: nam qui aliquo auxilio sustinetur, potest cadere. Si aliter est, incipient multum in nobis valere non nostra. Quis autem vult constare fortunæ, aut quis se præstans ob aliena miratur? Quid est beata vita? securitas et perpetua tranquillitas. Hanc dabit animi magnitudo; dabit constantia bene iudicati tenax. Ad hæc quomodo pervenitur? si veritas tota perspecta sit; si servatus est in rebus agendis ordo, modus, decor, innoxia voluntas ac benigna, intacta ratio, nec namquam ab illa recedens, amabilis sibi, mirabilisque. Denique, ut breviter tibi formam scribam, talis animus esse sapiens vult debet, qualis Deum decet. Quid potest desiderare is, cui omnia honesta contingunt? Nam si possunt aliquid non honesta conferre ad optimam vitam, in his erit beata vita sine quibus non est. Et quid stultius, turpiusve quam bonum rationalis animi et irrationalis neclere?

Quidam tamen augeri summum bonum judicant, quia parum plenum sit, fortassis repugnantibus. Antipater quoque, inter magnos sectæ hujus auctores, « aliquid se tribuere dixit externis, sed exiguum admodum. » Vides autem quale sit, dic non esse contentum, nisi aliquis

igniculus alluxerit? Quod potest in hac claritate solis habere scintillæ momentum? Si non est sola honestas contentus, necesse est aut quietem adici velis, quam *εὐχαιρία* vocant Græci, aut voluptatem. Horum alterum utrumque recipi potest; vult enim animus modesta, liber ad inspectum universi, ubique illum advocat a contemplatione nature; alterum illud, voluptas, bonum pecoris est. Adhuc rationales irracionales, honesto inhonestum. Magnam voluptatem facit utilitas corporis: quid ergo dubitatis dicere, bene esse homini, si palato bene est? Et hunc tu, cum dico inter viros numeros, sed inter homines, cæcis summum bonum asporcas, et coloribus, et sonis constas? Excelsus est hoc animalium noster pulcherrimus, ne Diis secundo, multis aggregetur, insensibilis palato letum? Irrationalis pars animi duas habet partes: alteram animosam, ambitionem, impotentem, positam in affectionibus; alteram humilem, languidam, voluptatibus deditam. Hanc effrenatam, meliorem tamen, certe fortiores ac digniorem viro, reliquerunt; hanc necessarium beate vivere potaverunt, innervum et abjectum. Hanc rationem servare jusserunt, et frecent animis generosissimæ hominum, demissæ et ignobilæ; præterea mixtum, portentorumque, et ex diversis ac male

des animaux vile et déshonnéte. On en a fait ensuite un corps monstrueux, à qui l'on a donné les membres de divers animaux, et comme dit notre Virgile, parlant de Scylla :

Son visage est de femme, et jusqu'à la ceinture  
Elle en a la beauté et toute la figure.  
Le reste, plein d'écaïlle, est d'un monstre marin :  
Elle a ventre de ioup et flanc en dauphin.

Vous voyez que l'on a joint à cette Scylla des animaux sauvages, horribles, prompts et légers; mais de quels monstres n'a-t-on point composé le sage? La principale partie de l'homme est la vertu, à qui l'on a joint une chair inutile et fragile, qui ne sert, comme dit Posidonius, qu'à recevoir les viandes. Cette vertu toute divine se termine en lubricité; car on a attaché un animal lâche et paresseux à ses parties supérieures qui sont vénérables et célestes. Ce repos, à la vérité, dont l'âme jouissait auparavant, ne lui apportait rien; mais il éloignait tous les empêchements qui la pouvaient embarrasser. La volupté, au contraire, amollit d'elle-même, et abat toutes les forces. Où peut-on trouver un assemblage de corps si différents? On joint le lâche au généreux, le ridicule au sérieux, et le dissolu à ce qu'il y a de plus saint. Quoi! direz-vous, si la santé, le repos et l'indolence ne peuvent pas nuire à la vertu, ne les désirez-vous pas? — Pourquoi non? Je les désirerai non comme des biens, mais comme des choses qui sont selon la nature, et que je prends pour ce qu'elles valent. Quel bien donc se trouvera-t-il en tout cela? Celui d'avoir choisi à propos; car quand

je prends un habit selon ma condition, quand je marche et quand je mange comme je le dois, l'habit, le marcher et le manger ne sont pas des biens, mais l'attention que j'ai de garder la bienséance en toute occasion est un véritable bien. Je dis davantage : on doit désirer un habit honnête, car l'homme de sa nature est un animal net et poli. Ainsi le bico ne consiste pas dans l'habit, mais dans le choix de l'habit, parce que c'est l'action qui est honnête, et non la matière. Ce que j'ai dit de l'habit, craignez que je le dis du corps, dont la nature a enveloppé l'âme comme d'une robe : qui s'est jamais avisé d'estimer l'habit par le coffre? Le fourreau ne rend l'épée ni bonne ni mauvaise; j'en dirai autant du corps. S'il dépend de mon choix, je prendrai de la santé et des forces. Le bien qui en résultera viendra de mon choix, et non des choses que j'aurai choisies.

Ils avouent que le sage est heureux; mais ils prétendent qu'il ne peut parvenir au souverain bien s'il n'est assisté des commodités naturelles. Ainsi l'homme vertueux ne peut être misérable; mais il ne peut être parfaitement heureux, s'il est dépourvu des biens de la nature, comme de la santé et de la force du corps. Vous accordez ce qui paraît le moins croyable, qu'un homme ne soit pas malheureux, et même qu'il soit heureux dans les grandes et continuels douleurs, et vous niez ce qui a plus d'apparence, qu'il soit parfaitement heureux. Car si la vertu a le pouvoir d'empêcher qu'un homme ne soit misérable, elle aura bien celui de le rendre parfaitement heureux, puisqu'il

congruentibus membris. Nam, ut ait Virgilius noster, in Scylla,

Prima hominis facies; et pectore pectoris virgo  
Pube trunx; postrema immanis corpore pistris,  
Delphinum cæcis utero commissa iaporum.

Huic tamen Scyllæ fera animalia juncta sunt, horrenda, velocia : ut isti sapientiam et quibusnam componere poterant? « Prima hominis pars est ipsa virtus : huic committitur inutilis caro, et fluida, et receptandis tantum cibus habilis, » ut ait Posidonius. Virtus illa divina in lubricum desinit, et superioribus partibus venerandis atque celestibus animal iners ac marcidum attestatur. Illa, utrumque : alta, quales nihil quidem ipsa præstat animo, sed impedimenta remotæ; totiusque nitro dissolvit, et omne robur emollit. Quæ intelletus tam discors inter se junctora corporum? Fortissime rei incertissima adstruitur : se-erissimæ perum seriæ; sanctissimæ intemperantæ usque ad incesta.

Quid ergo, inquit, si virtutem nihil impeditura sit bona valendo, et quies, et dulcorum vacatio; non petes illas? — Quidam præterea : non quia bona sunt, sed quia secundum naturam sunt, et quia bono a me judicio sumuntur. Quo t'erit tunc in illis bonum? hoc unum, bene eligi. Nam quum vestem, qualem decet, sumo, quum ambulo ut oportet, quum cerno quemadmodum delecto,

non curo, aut ambulatione, aut vestis bona sunt; sed memini in his propositum, serrant in quaque re rationi convenientem modum. Etiam nunc adiciam : munus vestis electio appetenda est homini; natura enim homo mundum et elegans animal est. Itaque non est bonum per se munda vestis, sed munda vestis electio; quia non in re bonum est, sed in electione, quæ actiones nostre honeste sunt, non ipsa quæ aguntur. Quod de veste dixi, idem me dicere de corpore existima. Nam hoc quoque natura, ut quædam vestem, animo circum dedit; alimentum ejus est. Quis autem unquam vestimenta astinuit arcuata? Nec bonum, nec malum vagus gladium fecit. Ergo de corpore quoque idem tibi respondendo; sumplurum quidem me, si detur electio, et sanitatem et vires; bonum autem futurum judicium de illis memini, non ipsa.

« Est quidem, inquit, sapiens beatus; summum tamen illud bonum non consequitur, nisi illi et naturalia instrumenta respondeant. Ita miser quidem esse, qui virtutem habet, non potest : beatissimus autem non est, qui naturalibus bonis destituitur, ut valetudine, ut membrorum integritate. » — Quod incredulitas videtur, id concedis, aliquem in maximis et continuis doloribus non esse miserum, esse etiam beatum; quod levius est, negas, beatissimum esse. Atqui, si potest virtus efficere, ut mi-

Y a moins d'intervalle entre l'heureux et le très-heureux, qu'entre le misérable et l'heureux. Quoi? ce qui aura tiré un homme de la misère pour le mettre au nombre des heureux, ne pourrait-il pas ajouter ce qui lui manque pour être très-heureux? Perdra-t-il sa force lorsqu'il n'aura plus qu'un pas à faire? Il y a dans la vie des commodités et des inconvénients; elles sont les unes et les autres hors de nous, puisqu'un homme de bien n'est point misérable, quoiqu'il soit accablé de toutes sortes d'inconvénients; pourqu'on ne se sera-t-il pas très-heureux, encore qu'il soit privé de quelques commodités? Comme le poids des inconvénients ne le réduit point à la condition des misérables, de même le manque de quelques commodités ne le fera point déchoir d'un bonheur entier et parfait: si se trouvera aussi parfaitement heureux, sans aucunes commodités, qu'il ne sera point misérable au milieu de toutes ces inconvénients. Son bien ne pourrait-il pas lui être ôté, s'il pouvait être diminué? Je disais auparavant qu'une chandelle ne pouvait augmenter la clarté du soleil; car sa splendeur effusque toute autre lumière.

Mais ils répondent: Il y a des choses qui font obstacle au soleil. Sa force et sa lumière demeurent pourtant tout entières; et quoiqu'il y ait un corps interposé qui nous empêche de le voir, il ne laisse pas de travailler et de continuer sa course. Quand il loit au travers d'un nuage, il n'a pas moins de lumière ni de vitesse qu'au temps le plus serein; car ce sont choses bien différentes de s'opposer, et d'empêcher en effet. C'est de la sorte que ce qui s'oppose à la vertu ne lui fait point de

préjudice. Elle n'en est pas moins claire, encore qu'elle brille moins. Nous ne la voyons pas peut-être dans toute son étendue, ni dans son éclat ordinaire; toutefois elle demeure la même en soi, et comme un soleil obscurci, elle exerce en secret l'activité de sa puissance. Nous connaissons par là que les afflictions, les pertes et les disgrâces ne font pas plus d'impression sur la vertu, que les nuages n'en font sur le soleil. Si quelqu'un dit que le sage, dont le corps n'est pas bien sain, n'est heureux ni misérable, il se trompe, en mettant au même rang les vertus et les choses fortuites, et donnant pareil avantage à ce qui est honnête et à ce qui ne l'est pas. Y a-t-il rien de plus indigne et de plus honteux que de mettre en comparaison les choses qui méritent de la vénération avec celles dont on ne fait point d'état? La foi, la justice, la pitié, la force et la prudence sont des vertus que l'on doit révéler. Au contraire, la force du corps et des bras, la bonté des dents sont des avantages fort peu considérables, et qui se rencontrent plus complets dans les personnes de moindre condition. De plus, si le sage, de qui le corps est malsain, n'est ni heureux ni misérable, et qu'on le laisse dans un état mitoyen, on ne doit ni fuir ni désirer la vie dont il jouit. Mais quelle absurdité de dire que la vie du sage ne soit point à désirer? Et qui pourra croire qu'il y a une sorte de vie que l'on ne doit ni fuir ni désirer? D'ailleurs, puisque les inconvénients du corps ne rendent point un homme misérable, elles permettent donc qu'il soit heureux; car ce qui n'a pas assez de force pour nous jeter dans un plus mauvais état n'en a pas davantage pour nous exclure d'un meilleur. Ils

see aliqui sūt, finibus efficit, ut beatissimus sit: minus enim intervallū a beato ad beatissimum restat, quam a misero ad beatum. An, quæ res tantum valet, ut ereptum estimatis inter beatos locet, non potest adijcere quod superest, ut beatissimum faciat? In summo deficit elivo? Commoda sunt in vita, et incommoda; utraq; extra nos. Si non est miser vir bonus, quoniam omnibus premitur incommodis; quomodo non est beatissimus, si aliquibus commodis deficitur? Nam quævis in tam incommodorum onere neque ad miserum non deprimitur, sic commodorum inopia non deiecit ad beatissimum; sed tam sine commodis beatissimus est, quam non est sub incommodis miser: aut potest illi eripi bonum unum, si potest minus. Pauli ante diebam, quicquid nihil conferre tumini solis; claritate enim ejus, quidquid sine illo liceret, absconditur. — Sed quædam, inquit, soli quoque obstant. — At solis vis et lux integra est, etiam inter opposita; et, quamvis aliquid interjacet, quod nos prohibet ejus aspectu, la opere est, cursu suo fertur. Quoties intere nubila luxi, non est sereno minor, ne tarsox quidem; quoniam multum interest, utrum aliquid obstat tantum, an impediatur. Eodem modo virtuti opposita nihil

detrahunt. Non est minor, sed minus fulget: nobis forsitan non æque appareat ac niliet; sibi eadem est, et, more solis obscuri, in occulto vim suam exerest. Hoc itaque adversus violentem possunt estimatas, et damna, et injuria, quod adversus solem potest nebula.

Invenitur qui dicat, sapientem corpore perum prospero usum, nec miserum esse, nec beatum. Hic quoque fallitur: exarquet enim fortiora virtutibus, et tantumdem tribuit horis, quantum honestate carentibus. Quid autem foedius, quid tædignius, quam comparare veneranda contemptis? Veneranda enim sunt, justitia, pietas, fides, fortitudo, prudentia: e contrario vilia sunt, quæ sæpe contingunt fortiora viliis, erus solitudo, et lacertus, et dentes, et horum sanitas firmitasque. Delude si sapiens, cui corpus molestum est, nec miser habebitur, nec beatus, sed medio relinquetur; vita quoque ejus nec appetenda erit, nec fugienda. Quid autem tam absurdum, quam sapientis vitam appetendam non esse? aut quid tam extra fidem, quam esse aliquam vitam nec appetendam, nec fugendam? Delude, si damna corporis miserum non faciunt, beatum esse petantur. Nam quibus potentia non est in pejorem transferendū

répondent : Nous savons qu'il y a du chaud et du froid, et que le tiède est entre deux : de même l'un est heureux, l'autre misérable, et un autre ne sera ni heureux ni misérable. Je veux ruiner cette comparaison qu'on nous objecte. Si, dans ce qui est tiède, je viens à mettre plus de froid, il deviendra froid; si je veux y verser plus de chaud, enfin il deviendra chaud. Mais à l'égard de cet homme qui n'est ni heureux ni misérable, on a beau ajouter des misères, il ne sera pas misérable, comme vous en demeurez d'accord : partant, cette comparaison ne vaut rien. Enfin, je vous présente un homme qui n'est ni heureux ni malheureux : je veux qu'il devienne aveugle, il n'est point misérable; qu'il devienne malade, il n'est point misérable; qu'il soit tourmenté de douleurs fortes et continuelles, il n'est point misérable. Puisque tant de maux n'ont pu donc le jeter dans la misère, ils ne pourront pas le tirer hors de la félicité. Si le sage, étant heureux, ne peut devenir misérable, comme vous l'avouez, il ne peut pas n'être point heureux. Pourquoi voulez-vous qu'un homme qui a commencé à choir s'arrête en quelque endroit? Ce qui l'empêche de rouler en bas, le retient en haut. Quoi? le cours d'une vie heureuse ne peut-il pas être interrompu? Il ne peut pas même être retenu ni altéré; ce qui fait que la vertu suffit d'elle-même pour rendre la vie complète. Quoi? dira-t-on, le sage qui a vécu longtemps sans être persécuté par les douleurs n'est-il pas plus heureux qu'un autre qui s'est vu sonventes fois aux prises avec la mauvaise fortune? Répondez-moi, en est-il de meilleur et de plus

vertueux? S'il ne l'est pas, il n'est pas aussi plus heureux. Il faudrait que sa vie fût plus sainte pour être plus heureuse; mais si elle ne peut être plus sainte, elle ne saurait aussi être plus heureuse. La vertu ne reçoit point d'accroissement, ni par conséquent la vie heureuse qui procède de la vertu. Cette vertu est un si grand bien, qu'elle ne considère point ces petits accidents de la brièveté de la vie, de la douleur et des incommodités du corps; car, pour la volupté, elle ne mérite pas seulement qu'elle la regarde. Quel est le principal avantage de la vertu? C'est de n'avoir pas le soin de l'avoir, et de ne pas compter ses jours. L'usage de ces biens éternels qui l'accompagnent se trouve complet en quelque espace de temps que ce soit. Cela semble incroyable et au-dessus de la nature, parce que nous mesurons sa puissance à notre faiblesse, et que nous donnons à nos défauts le nom des vertus.

N'est-il pas aussi peu croyable qu'un homme s'écrie, dans le plus fort des tourments : Je suis heureux ! Cette parole pourtant s'est fait entendre dans l'école même de la volupté. Voici le dernier et le plus heureux jour de ma vie, disait Épicure, tourmenté qu'il était d'une rétention d'urine, et d'un ulcère incurable qu'il avait dans les intestins. Pourquoi les amateurs de la vertu ne croiront-ils pas des choses dont les sectateurs de la volupté fournissent des exemples? Ces gens, quoique délicats et sans cœur, tiennent que le sage, au milieu des afflictions et des douleurs, n'est ni misérable ni heureux, ce qui est incroyable et à moins de vraisemblance. Car si la vertu est une

statum, ne interpellandi quidem optimum. — « Frigidum, inquit, aliquid, et calidum novimus; inter utrumque tepidum est : sic aliquis beatus est, aliquis miser; aliquis nec miser, nec beatus. » — Volo hanc contra nos positam imaginem excutere. Si tepido illi plus frigidi ingressero, fiet frigidum; si plus calidi affundero, fiet novissime calidum. At huic, nec misero nec beato, quantumcumque ad miseria adjeceris, miser non erit, quemadmodum dicitur; ergo imago ista dissimilis est. Deinde trado tibi hominem nec miserum nec beatum : huic adicio excitatem, non fit miser; adicio debilitatem, non fit miser; adicio dolores continuos et graves, miser non fit. Quem tam multa mala in miseram vitam non transferunt, ne ex beato quidem educunt. Si non potest, ut dicitur, sapiens ex beato in miserum decidere, non potest in beatum. Quare enim, qui illa cepit, alicubi subsistat? Que res illum non potius ad inam deivi, retinet in summo. Quidni non possit beata vita rescindi? Ne res illi quidem potest : et ideo virtus ad illum per se ipsa satis est. — « Quid ergo? inquit, sapiens non est beator, qui diutius vivit, quem nullus avocavit dolor, quam ille, qui cum mala fortuna semper luctatus est? » — Responde mihi : Numquid id melior est, et honestior?

Si hæc non sunt, ne beator quidem est. Rectius vivat oportet, ut beator vivat : si rectius non potest, ne beator quidem. Non intenditur virtus; ergo ne beator quidem vita, quæ ex virtute est. Virtus enim tantum bonum est, ut istas accessiones minutas non sentiat, breviterque ævi, et dolorem, et corporis varias offensiones. Nam voluptas non est digna, ad quam respiciat. Quid est in virtute præcipuum? futuro non indigere, nec dies suos computare : in quantum libet tempore bona æterna consummare.

Incredibilia nobis hæc videntur, et supra humanam naturam excurrentia : maiestatem enim ejus ex nostra imbecillitate metimur, et viliis nostris nomen virtutis imponimus. Quid porro, non eque incredibilia videntur, aliquem in summis cruciatibus positum, dicere : Beatus sum? Atqui hæc vox in ipsa officina voluptatis audita est. Beatissimum, inquit, hunc et ultimum diem ago, Epicurus, quam illum hinc urine difficultas torqueret, hinc insanabili excruciatu dolor ventris. Quare ergo incredibilia ista sicut apud eos, qui virtutem colunt; quam apud eos quoque reperiantur, apud quos voluptas imperat? Hi quoque degeneres, et humillime mentis, aliud in summis doloribus, in summis calamitatibus, sapientem nec miserum futurum, nec beatum. Atqui hoc quoque

fois jetée hors de son trône, pourquoi ne tombera-t-elle pas jusqu'à terre? Elle doit rendre un homme heureux, ou si elle est frustrée de son intention, elle n'empêchera point qu'il ne devienne misérable. Tant qu'elle garde son assiette, elle est invincible; mais il faut qu'elle demeure debout on qu'elle tombe à bas. La vertu et la félicité, disent-ils, n'appartiennent qu'aux dieux immortels; nous n'en avons que l'ombre et l'apparence. Nous pouvons bien en approcher, mais nous n'y arrivons jamais. Quant à la raison, elle est commune aux dieux et aux hommes. Elle est parfaite chez les dieux, et le pourrait être chez les hommes. Mais la corruption de nos mœurs nous ôte l'espérance d'un si grand avantage. Il est vrai que l'homme qui n'est point affermi dans le bien, de qui les opinions et les voluptés sont incertaines et changeantes, qui cherche la satisfaction des yeux et des oreilles, et qui souhaite la santé et la disposition du corps toujours égales durant le cours d'une longue vie; cet homme, dis-je, qui n'est que du second ordre, peut vivre honnêtement et sans reproche. Cependant, comme il est imparfait, il a toujours des faiblesses qui le font pencher vers le mal; or, ce penchant est encore éloigné du bien; aussi n'est-il pas encore bon, mais il tâche à le devenir. Cependant on peut dire que celui auquel il manque quelque chose pour être bon est encore mauvais; mais celui-là est égal aux dieux.

Qui dans le fond du cœur a la vertu présente.

Il aspire vers le ciel, se souvenant de son ori-

gine, et quo c'est un louable effort de remonter au lieu duquel on est descendu. Pourquoi ne eroirez-vous pas qu'il a quelque chose de divin, puisqu'il est une portion de la divinité? Ce grand tout qui vous environne est un, c'est Dieu; nous sommes ses compagnons et ses membres; notre être est capable de le recevoir, et de s'élever jusqu'à lui, si elle n'était retenue par le vice. Comme la taille de notre corps est droite et regarde vers le ciel, notre âme a les mêmes inclinations, et s'étend si loin qu'il lui plaît. La nature l'a formée pour avoir les mêmes sentiments qu'ont les dieux, et pour user de ses forces dans toute l'étendue de leur activité; car elle anrait en bien de la peine à monter au ciel, si le secours d'un trébuchet avait été nécessaire. Elle y retourne, quand elle marche hardiment par ce chemin que la nature lui a frayé, méprisant les biens extérieurs, et regardant l'or et l'argent comme des sujets dignes de la prison où ils étaient enfermés, sans être touchée de leur éclat qui éblouit les ignorants, et qui les empêche de regarder le ciel, depuis que l'avarice a exposé ces métaux sur la terre. Elle sait, dis-je, que les véritables richesses ne sont point aux lieux où l'on en fait avarice, et qu'il vaut mieux remplir son âme que son coffre. Il faut la rendre maîtresse de toutes choses, la mettre en possession de tout ce qui est dans la nature, en sorte que l'orient et l'occident soient les seules bornes de son domaine; afin que, jouissant de l'univers, en la manière que font les dieux, elle regarde de haut en bas ces riches affamés, qui n'ont pas tant de joie pour les biens qu'ils possèdent, qu'ils ont de tristesse et de ja-

incredibile est, imo incredibilis. Non video enim, quomodo non in infimum agatur et fastigio suo dejecta virtus. Aut beatam prestare debet; aut, si ab hoc deponatur, non prohibebit fieri miserum. Stans non potest miti: aut vincat oportet, aut vincat. — « Dile, inquit, immortalibus solis et virtus, et beata vita contigit; nobis umbra quedam illorum bonorum et similitudo: accedimus ad illa, non pervenimus. » — « Ratio vero Dile hominibusque communis est: hæc in illis consummata est, in nobis consummabilis. Sed ad desperationem nos vita nostra perducunt. Nam ille alter secundus est atque stitit parum constans ad custodienda optima, cupis iudicium labat etiamque et incertum est. Desiderat oculorum atque aurium sensum, bonam valetudinem, et non fœdum aspectum corporis, et habitu manentem suo, utatis præterea longius spatium; per hæc potest non paratenda agitare? Imperfecto viro hæc malitie vis quedam inest: quia animam habet mobilem, ad præva illum agit hærens malitia, et ea agitata abest de bono. Non est adhuc bonus, sed in bonum fingitur; cuiusque autem deest aliquid ad bonum, malus est: »

Sed, si cui virtus animæque in corpore præsens, hic Deos æquat; illo tendit, origines sue memoret. Nemo

improbe eo constare ascendere, unde descendere. Quid est autem, cur non existimes in eo divini aliquid existere, qui Dei pars est? Totum hoc, quo continemur, et unum est, et Deus: et socii sumus ejus, at membra. Capax est nostris animus; perfertur illi, si vita non deprimitur. Quomodo enim corporum nostrorum habitus erigitur, et spectat in cælum: ita animus, cui, in quantum vult, sicet porrigi, in hoc a natura rerum formatus est, ut paria Dile velit, et sic utatur suis viribus, ac se in spatium summe extendat. Non aliena via ad summam nititur; magnus erat labor, ire in cælum: redit: in hoc iter satis est. Vult audacter, contemperat omnium; nec ad pecuniam respicit; aurum argentumque, illis, in quibus jacere, tenebris dignissima, non ab hoc vultu splendore, qui imperitiorum verberant oculos, sed a velle carni, ex quo illa sacravit cupiditas nostra et effodit. Scit, inquam, siubi positas esse divites, quam quo emporibus; animum impleri debere, non arcum. Hæc imponere domino rerum omnium licet, bene in possessionem rerum nature inducere, ut sua orientis occidentisque terminis finis, Decorumque illa cuncta possident; quam opibus suis divites sperne despiciat, quorum nemo, tam suo letus est, quam tristis alieno. Quam se in bone



lousie pour ceux qu'ils voient entre les mains d'autrui. Quand elle est dans un état si élevé, elle considère son corps comme une charge nécessaire, et lui donne des soins, non par son amour, n'ayant garde de se soumettre à celui qu'elle doit gouverner. Qui est sujet à son corps n'est jamais libre; car, sans parler des autres maîtres que l'on s'attire en le servant, son empire de soi est bizarre et importun. Tantôt elle le quitte librement, tantôt elle en sort avec courage, ne se mettant guère en peine de ce qu'il deviendra après. Comme nous ne faisons point de compte des poils qu'on nous a coupés, ainsi, cette âme toute divine, voulant sortir du corps, ne se soucie pas où on le mette, qu'il soit couvert de terre, qu'il soit consumé par le feu, qu'il soit jeté à la voirie, que les bêtes le dévorent, ou que les oiseaux le déchirent,

Ou qu'on donne ce corps en proie aux chiens de mer.

Elle ne s'en soucie pas davantage, que fait un enfant des peaux qu'il apporte en venant au monde. Est-il à croire que n'ayant point appréhendé la violence durant la vie, elle la puisse appréhender après la mort? Elle dit : Je ne crains point des dents des crochets, ni que mon corps soit ignominieusement traité et déchiré; tout cela ne paraîtra horrible qu'à ceux qui le verront. Pour moi, je n'exige de personne les derniers devoirs, ni que l'on prenne soin de mes funérailles. La nature a pourvu que personne ne demeurât sans sépulture. Le temps ensevelit ceux que la cruauté jette au milieu des champs. Mécénas dit élégamment :

Sans souci du tombeau je mis que la nature  
Aux corps abandonnés donne la sépulture.

Imaginez-vous que c'est un soldat qui a dit ce beau mot; car il avait l'âme grande et vigoureuse, a'il ne l'eût amollie par les délices de la cour.

### ÉPIÔTRE XCIII.

Qu'on a toujours assez vécu quand on a acquis la sagesse.

Je n'ai pas trouvé assez de justice dans la lettre que vous m'avez écrite, touchant la mort de Métroacte le philosophe, où vous vous plaignez de ce qu'il n'a pas vécu le temps qu'il pouvait et qu'il devait vivre. Vous en avez de reste dans toutes les actions et les affaires que vous faites, et vous en manquez comme les autres en cette occasion. On en trouve assez qui sont équitables envers les hommes, mais peu qui le soient envers les dieux. Nous déclarons tous les jours contre le destin. Pourquoi celui-ci a-t-il été moissonné dans sa fleur? Pourquoi celui-là ne meurt-il pas? Pour ceux qui le voient, dure-t-elle si longtemps? Dites-moi, je vous prie, lequel estimez-vous plus raisonnable, ou que vous obéissiez à la nature, ou que la nature vous obéisse. Que vous importe de partir un peu plus tôt d'un lieu où vous devez partir un jour. Le soin que nous devons avoir n'est pas de vivre longuement, mais de vivre assez; car, l'un dépend du destin, et l'autre de notre conduite. La vie est toujours longue quand elle est complète. Or, elle est complète quand l'âme

sublimiatem tulit, corporis quoque, vinct oneris necessarii, non amator, sed procurator est; nec se illi, cui impositus est, subiecit. Nemo liber est, qui corpori servit. Nam, si alios dominos, quos nimis pro illo sollicitudo invenit, transens, ipsius mortis imperium delictumque est. Ab hoc, modo equo animo est, modo magno proestit; nec, quia deinde reliquit, quia futura sit exitus, querit. Sed, ut ex barba capillos detonsos negligimus, ita ille divina ausim egressurus dominum, quo receptaculum suum conferatur, igitur illud exurit, an terra contigat, an ferre distrabant, non magis ad se judicat pertinere, quam secundas ad ediliū infantem. Utrum projectum aves differant, an consumatur

..... caulis data præda maris.

quid ad illum? Qui tunc quoque, quem inter homines est, vitæ minus timet; ullane timebit post mortem minus eorum, quibus usque ad mortem timeri parum est? Non easterret, inquit, ne nec unicus, nec projecti ad conflum cadaveris laceratio, fœda visoria. Neminem de supremo officio rogo; nulli reliquias meas commendo: ne quis insepultus esset, rerum natura prospexit. Quem amilla projecit, diis condet. Diserte Mæcenas ait :

Nec tumulum curo, sepeliri natura relictos :

Ainsi cinctum puis-je dissais; hâtuât enim ingremio et grande et virile, nisi illud secum discississet, Vate.

### EPIÔTOLA XCIII.

VITAE NON EX SPATIO, SED EX ACTU METIENDUM.

In epistola, qua de morte Metroactis philosophi queritur, inquit, et potuisset diutius vivere, et debuisse, æquitatem tuam desideravi; que tibi in omni persona, in omni negotio superest, in una re deest, in qua omnibus. Multos invenio equos adversus homines; adversus Deos neminem. Olymperamus quodlibet salum : Quare ille in medio ensu raptus est? Quare ille non rapitur? Quare senectutem et alii et aliis gravem extendit? Utrum, oisecro te, æquus judicas, te nature, an tibi parere naturam? Quid autem interest, quem cito exens, unde utique exundum est? Non ut diu vivamus, curandum est, sed ut satis. Nam, ut diu vivas, fato opus est; ut satis, animo. Longa est vita, si plenus est; impletur autem, quem animus sibi bonum suum reddidit, et ad se potestatem sui transiit. Quid illum octoginta anni juvavit per

s'est acquis le bien auquel elle était destinée, et s'est rendue maîtresse de sa conduite. De quoi servent à cet homme les quatre-vingts ans qu'il a passés dans la fainéantise ? Il n'a pas vécu ce temps-là, il est demeuré seulement en vie ; il n'est pas mort tard, il est mort seulement longuement. Il a vécu quatre-vingts ans ; mais il faut voir de quel jour vous comptez le temps de sa mort. Au contraire, celui-ci est mort tout jeune ; mais il a rempli tous les devoirs de bon citoyen, de bon fils et de bon ami ; il s'est acquitté de toutes obligations. Quoique son âge ne soit pas avancé, sa vie est achevée. Le premier a vécu quatre-vingts ans ; dites plutôt, il a duré quatre-vingts ans ; si ce n'est que vous disiez qu'il a vécu comme on dit que les arbres vivent.

Faisons en sorte, mon cher Lucile, que notre vie soit comme les choses précieuses, qui ont plus de poids que d'étendue ; mesurons-la par nos actions, et non par le temps. Voulez-vous savoir en quoi diffère cet homme vigoureux qui est monté au souverain bien, après avoir éprouvé toutes les disgrâces de la condition humaine ; de cet autre, qui s'est chargé de quantité d'années ? L'un vit après sa mort, et l'autre est mort avant qu'il mourût. Honorons donc et croyons heureux celui qui a bien employé le peu de temps qui lui a été donné ; car il a reconnu et suivi la lumière de la vérité. Il s'est distingué de la populace, il a témoigné sa force et sa vigueur durant sa vie. Quelquefois il a eu de beaux jours ; quelquefois aussi il a vu éclater parmi le trouble les impressions d'une mauvaise étoile. Pourquoi voulez-vous savoir combien il a vécu ? Il a assez vécu pour passer jusqu'à la postérité, et pour rendre sa mé-

moire considérable. Ce n'est pas que je voulusse refuser une longue vie, quoique je tiens qu'elle ne serait pas moins heureuse quand elle serait plus courte. Car je ne compte pas sur le dernier jour que l'amour de la vie me peut promettre, sachant qu'il n'y en a pas un qui ne puisse être le dernier. Pourquoi me demandez-vous si je suis encore jeune, et combien d'années je puis avoir ? Il n'importe pas, j'ai les miennes. Comme un homme peut être bien fait dans une taille médiocre, la vie se peut aussi trouver pleine et entière dans une médiocre durée. L'âge doit être mis au rang des choses étrangères. Il ne dépend pas de moi de vivre longtemps, mais il est en mon pouvoir d'être homme de bien autant de temps que je vivrai. Demandez-moi seulement que je ne passe pas mes jours dans l'obscurité, et que j'occupe ma vie sans la laisser écouler inutilement.

Voulez-vous savoir quelle est la plus longue étendue de la vie ? C'est de vivre jusqu'à ce qu'on ait acquis la sagesse. Qui a fait cette conquête peut dire qu'il a bien fourni sa carrière, quoiqu'elle n'ait pas été des plus longues. Qu'il se glorifie hardiment. Qu'il remercie les dieux, et qu'il se sache gré, aussi bien qu'à la nature, d'avoir été dans le monde ; il le peut avec raison ; car il a rendu sa vie meilleure qu'il ne l'avait reçue, il a donné le modèle d'un homme de bien, il en a fait voir la dignité et la grandeur. Si on eût prolongé le terme de sa vie, elle aurait été, sans doute, uniforme et semblable à la précédente. Combien peu de temps vivons-nous ? et cependant nous voulons avoir la connaissance de toutes choses. Nous savons quels sont les commencements dont la nature

inertiam exacti ? Non vixit iste, sed in vita mortuus est ; nec vero mortuus est, sed diu. Octoginta annis vixit ! Interest, mortem ejus ex quo die numeres. — At ille obiit viduus ! — Sed officia boni civis, boni amici, boni filii, exsecutus est ; in nulla parte cessavit. Locet ejus ætas imperfecta sit, vita perfecta est. Octoginta annis vixit ! Imo octoginta annis fuit ! nisi forte sic vitasse eum dicis, quomodo dicuntur arbores vivere. Obsecro te, Lucili, hoc egredere, ut, quemadmodum pretiosa rerum, sic vita nostra non patet multum, sed multum pendet. Acto illem metiarur, non tempore. Vis scire, quid inter hunc interit vegetum contemplantemque fortune, functum omnibus vitiis humane stultitiei, atque in summum bonum ejus erectum ; et illum, cui nulli sunt transmissi sunt ? Alter post mortem quoque est ; alter ante mortem perit. Laudamus itaque, et in numero felicium reposuimus eum, cui, quantumcumque temporis contigit, bene collocatum est. Vixit enim veram lucem, non fuit unus e multis ; et vixit, et viguit ; aliquando serena unus est ; aliquando, ut solet, validi sideris fulgor per nubila emittit. Quid queris quamdiu vixerit ? Vixit : ad posterum usque transtulit et se in memoriam dedit.

Nec ideo mihi plures annos accedere recusaverim ; nihil tamen mihi ad beatam vitam defuisse dicam, si spatium ejus lucidius. Non enim ad eum diem me attavi, quem ultimum mihi spes avida promiserat ; sed nullum non tanquam ultimum aspexi. Quid me interrogas quando natus sim ? An inter juniores adhuc censear ? Habeo meum. Quemadmodum in minore corporis habitu potest homo esse perfectus ; sic et in minore temporis modo potest vita esse perfecta. *Mixas* inter externis est. Quando sim, alium est : quando vero sum, vir bonus ut sim, meum est. Hoc s me erige, ne velut per tenebras ævum ignobile emetiar ; ut agam vitam, non ut preterbar.

Queris, quod sit amplissimum vitæ spatium ? Usque ad sapientiam vivere ! Qui ad illam pervenit, attingit non longissimum finem, sed maximum. Ille vero glorietur audacter, et Deus egat gratias ; interque eos alibi et rerum usurarum impulet, quod fuit. Merito enim impotabil : meliorem illi vitam reddidit, quam accepit. Exemplar boni viri posuit ; quævis quantunque esset, ostendit : si quid adiecisset, fuisset simile præterito. Et tamen, quousque vivimus ? Omnium rerum cognitione frui sumus. Scimus a quibus principalis natura se attollat ; quemadmo-

s'élève si haut, comme elle règle le monde, comme elle rappelle les saisons et les années, comme elle a ramassé tout ce qui était éparé, et s'est donnée elle-même pour l'objet de sa fin. Nous savons que les astres roulent par l'impétuosité qui leur est naturelle, et que, la terre exceptée, toutes choses sont emportées par la rapidité d'un mouvement continu. Nous savons comme la lune devance le soleil, et pourquoi, étant plus lente, elle le laisse derrière elle, quoiqu'il soit beaucoup plus vite; comme elle reçoit et perd ensuite sa lumière, ce qui fait la nuit et ce qui ramène le jour. Mais il faut monter aux cieux, d'où l'on verra tout cela de plus près. Cette espérance, dit le sage, et la pensée que j'ai que le chemin d'un mouvement pour retourner en la compagnie des dieux, ne me fera point partir avec plus de résolution; j'ai mérité l'honneur d'y être admis; je me suis déjà trouvé dans leur conversation, leur ayant souvent adressé mes pensées, et reçu celles qu'ils m'ont envoyées. Mais, quand je serais emporté de ce monde sans qu'il restât rien de moi; quand il ne resterait rien de l'homme après sa mort, je n'en sortirai pas de celui-ci avec moins de résolution, quoique je ne dusse passer en aucun autre. Oui; mais il n'a pas vécu autant d'années qu'il pouvait vivre. Ne savez-vous pas qu'il y a de petits livres qui sont néanmoins utiles et fort estimés. Vous savez que l'on ne fait point de cas des annales de Tannius, et comment on les appelle. Il y a des gens dont la vie est longue à peu près comme ces annales. Croyez-vous qu'un gladiateur soit plus heureux d'être tué sur la fin qu'an milieu du spectacle, et qu'il s'en puisse trouver quelqu'un si passionné

de la vie, qu'il aimât mieux être égaré au lieu où l'on enterre les morts, que de mourir dans le champ du combat? Nous passons les uns devant les autres avec fort peu d'intervalle. La mort n'épargne personne; celui qui tue suit de bien près celui qu'il a tué. Ce n'est qu'un moment qui nous met si fort en peine. Qu'importe combien de temps nous évitions ce que nous ne pouvons absolument éviter?

## ÉPIÔTRE XCIV.

Si les instructions générales de la philosophie valent mieux que des préceptes particuliers pour la conduite de la vie. — Du la force des sentences et de la nécessité des lois.

Il y en a qui, de toute la philosophie, n'estiment que cette partie qui traite des devoirs de chacun en particulier, sans instruire l'homme en général; qui prescrivent au mari comment il doit se comporter envers sa femme; au père, comment il doit élever ses enfants; au maître, comment il doit traiter ses serviteurs. Ils négligent les autres parties, les croyant fort inutiles; comme si l'on pouvait régler la vie en détail sans l'avoir auparavant connue en gros. Ariston, le stoïcien, est d'un autre avis; car il dit que cette partie-là est légère et superficielle, parce qu'elle ne va point jusqu'au cœur; mais que celle qui n'est point chargée de préceptes est de grande utilité; les maximes de la philosophie étant les règles infailibles du souverain bien, lesquelles il suffit de savoir pour se prescrire ce que l'on doit faire en toute rencontre, comme celui qui apprend à tirer de l'arc vise

quod ordinem mundum; per quas vias annuum revocet; quemadmodum omnia, que usque erant, clausurit, et seipsum finem sui fecerit. Scimus, sidera lapsu suo vadere; præter terram nihil stare, cætera continuo velocitate decurrere. Scimus, quemadmodum solem lunam præterest; quare tardius velociorem post se relinquit; quomodo lumen accipiat, aut perdat; que causa inducat noctem, que reducat diem. Illuc fundum est, ubi ista propius aspicias. — Nec hæc apæ, inquit sapiens, illo fortis erit, quod patere nihil ad deos necesse inter iudicio. Merui quidem admitti, et jam inter illos fui; animamque illo meum misit, et ad me illi namq. miserant. Sed tolli me de medio puta, et post mortem nihil ex homine restare; æque magnam animam habeo, etiam si usquam transiret ex eo. — Non tam multis vixit annis, quam potui! — Et paucorum versuum liber est, et quidem laudandus, atque utilis. Annales Tannii scis quam ponderosi sint, et quid vocentur. Hoc est vitæ quorundam longa, quod Tannii sequitur Annales. Numquid feliciterque iudicas eum, qui summo die manet, quam cum, qui medio occidit? Numquid aliquem tam stulte cupidum esse vitæ putas, ut jugulari in spoliario, quam

in arena malit? Non majore spolio alter alterum præcedimus. Mortem per omnes it: qui occidit, consequitur eundem. Minimum est, de quo sollicitissime agitur. Quid autem ad rem pertinet, quando vires quod evitare non possis? Vale.

## ÉPIÔTOLA XCIV.

AN UTILIA SINT SPECIALIA DE OFFICIIS PRÆCEPTA?

Est enim pars philosophiæ, que dat propria cuique personæ præcepta, nec in universum composuit hominum; sed marito suadet, quomodo se gerat adversus uxorem; patri, quomodo educet liberos; dominos, quomodo servos regat, quidam solam recipiant, cæteras quasi extra utilitatem nostram vagantes reliquerunt; tanquam quævis sit de parte sudare, nisi qui summam prius totius vite complexus est. Sed Ariston Stoicus e contrario hæc partem levem existimat, et que non descendat in pedes uterque. Ad illam habentem præcepta plurimum ait proficere ipsæ decreta philosophiæ constitutionemque summi boni; quam qui bene intellexit se didicit, quid in quaque re faciendum sit, sibi ipsæ præcepit. Quemadmodum, qui je-

droit au lieu qu'il se propose, et forme sa main à bien décocher le trait; quand il a acquis cette adresse par la discipline et par l'exercice, il s'en sert après en tout autre endroit qu'il lui plaît. De même, quand on est instruit de tous les genres de vie, on n'a pas besoin de préceptes particuliers pour vivre comme l'on doit avec sa femme et avec ses enfants. Cléanthe avoue que cette partie-là est utile; mais il dit qu'elle est sans force, si elle n'en tire de sa source et si elle n'a connaissance des axiomes et des principales vérités de la philosophie. De là naissent deux questions, savoir, si cette partie-là est utile ou inutile, et si elle suffit, seule, pour faire un homme de bien; c'est-à-dire si elle est superflue ou si elle rend toutes les autres superflues. Ceux qui tiennent que cette partie est superflue raisonnent de cette sorte.

Quand il y a quelque incommodité qui empêche la vue, il la faut ôter, autrement ce serait perdre son temps que de dire : Vous marcherez ainsi, étendant la main de ce côté-là. De même, quand il y a quelques ténèbres dans l'esprit, qui l'empêchent de connaître précisément son devoir et son application, ce n'est rien faire que de dire : Vous vivrez de la sorte avec votre père et avec votre femme; car les préceptes ne serviront de rien tant que l'esprit sera offusqué de l'erreur; mais, si on la dissipe, alors nous verrons clairement ce que nous devons à chacun. De procéder autrement, c'est enseigner à un malade ce qu'il doit faire quand il sera guéri, et ne le pas guérir; à un pauvre, de faire les actions d'un riche. Et comment le

pourra-t-il s'il demeure toujours pauvre? Et à un affamé, ce qu'il doit faire quand il sera rassasié. Ôtez-lui plutôt la faim qui le ronge jusque dans les os. Je vous dirai la même chose de tous les vices, lesquels il faut extirper avant que de donner des préceptes dont leur présence rend l'exécution toujours impossible, si vous ne chassez les fausses opinions dont nous sommes prévenus. L'avare ne comprendra jamais comment il faut user de l'argent, ni le poltron comme il faut mépriser les dangers. Il est préalable de faire voir que l'argent n'est ni bon, ni mauvais, et que tous les riches sont misérables; que les choses que tout le monde craint ne sont pas si fort à appréhender qu'on le dit, non plus que la douleur ni la mort; que dans la mort, qui de soi est inévitable, il y a cette consolation qu'elle ne revient jamais; que dans la douleur on peut avoir la fermeté de l'esprit, qui sait adoucir, par la raison, ce qu'il souffre avec résolution; que la douleur à cela de bon que, si elle est grande, elle ne dure pas, et si elle dure, elle n'est pas grande; qu'il faut supporter avec courage tout ce que la nécessité nous ordonne. Quand, par ces maximes, vous avez fait connaître à un homme quelle est sa condition, et que la félicité consiste à vivre selon la nature et non selon la volupté; quand vous lui aurez insinué l'amour de la vertu comme le bien unique qu'il doit rechercher, et la haine du vice comme le seul mal qu'il doit éviter; tout le reste, comme richesses, honneurs, santé, force, puissance, étant choses indifférentes qu'il ne faut compter parmi les

culteri discit, destinatum locum capit, et moxum format ad dirigenda que mittit; quum hanc vim ex disciplina et exercitatione percipit, quocumque vult, illa nititur (didicit enim non hoc aut illud ferire, sed quodcumque voluerit); sic, qui se ad totam vitam instruxit, non desiderat particulatim admoneri, doctus in totum; non enim quomodo cum uxore aut cum filio viroret, sed quomodo bene viroret: in hoc est et quomodo cum uxore ac liberis vivat. Cleanthes nititur quidam judicat et hanc partem, sed imbecillam, nisi ab universo fluit, nisi decreta ipsa philosophas et capita cognovit.

In duos ergo questiones locus iste dividitur: Utrum utilis, an inutilis sit; et an solus virtutis bonum possit efficiere; id est, utrum supervacuus sit, an omnes faciat supervacuos. Qui hanc partem videri vult supervacuum, hoc aui: Si quis oculis oppositum moralem a selem, removeendum est: illo quidem objecto operam perdidit, qui præcepit: « Sic ambulabis, illo manum porriges ». Eodem modo, ubi aliquis res obsecrat animum, et ad officiorum discipiendum ordinem impedit, nihil agit, qui præcepit: « Sic vires cum potes, sic cum uxore ». Nihil enim proficiunt præcepta, quædiu mentis error offuscat est: si illo discutitur, apparebit quid cuique debeatur officio. Alioquin doces illum, quid scire facendum sit, non efficis sanum. Pauperi, ut agat ditem,

monstras; hoc quomodo manente paupertate fieri potest? Ostendis esurienti, quid tanquam satur faciat; fixam polius medullis famem detrahe. Idem tibi de omnibus vitiis dico: ipsa remotenda sunt; non præcipiendum, quod fieri illis morientibus non potest. Nisi opiniones falsas, quibus laboramus, expuleris, nec avarus, quomodo pecunia utendum sit, exaudiet; nec timidus, quomodo periculosum contemnat. Efficacia oportet, ut sciat, pecunia esse bonum, nec malum esse; ostendas illi miserimos divites; efficias, ut, quicquid publice expartimus, sciat non esse tam timendum quam fama circumfert, nec dolere quocumque, nec mori. Sæpe in morte, quam pauli les erat, magnum esse scitatum, quod ad neminem refert; in dolore pro remedio futuram obliationem animi, qui levius sibi facit quicquid contumeliter passus est. Optimum doloris esse naturam, quod non potest, nec, qui extenditur, magnus esse; nec, qui est magnus, extendi. Omnia fortiter excipienda, que nobis mundi necessitas imperat. His decretis quum illum in conspectum sue conditionis adduxeris, et cognoverit beatam esse vitam, non que secundum voluptatem est, sed secundum naturam; quum virtutem unicum bonum hominis edamaverit, turpitudinem solum malum fugerit; reliquis omnis, divitiis, bonis, bonam valetudinem, vires, imperia, scierit esse mediam partem, nec bonis annumerandam, nec ma-

biens, ni parmi les maux, il n'aura pas besoin d'un précepteur qui lui dise à tout propos : Marchez ou mangez de la sorte. Ceci convient à un homme, cela à une femme; telle chose à celui qui est marié, et telle autre à celui qui ne l'est pas.

Les gens qui donnent si soigneusement ces avis ne sauraient les pratiquer eux-mêmes. Le pédagogue les donne à son disciple, la grand'mère à son petit-fils; et vous verrez un docteur sujet à la colère dire hautement qu'il ne faut point se mettre en colère. En effet, si vous entrez dans les écoles publiques, vous trouverez que les questions dont les philosophes trouparent avec tant de gravité sont des leçons que l'on fait aux petits enfants. Après tout, vous voulez enseigner des choses évidentes ou douteuses; si elles sont évidentes, il n'est pas besoin de les enseigner; si elles sont douteuses, on ne vous en croira pas. Il est donc inutile de rien enseigner. Voici comme il le faut entendre : Si vous enseignez une chose qui soit obscure et ambiguë, il la faut appuyer par des preuves. Si vous donnez des preuves, elles valent mieux que ce que vous enseignez, et sont suffisantes d'elles-mêmes. Vivez ainsi avec votre ami, ainsi avec votre compatriote, ainsi avec votre compagnon. Pourquoi? Parce qu'il est juste. Je trouve tout cela dans le traité de la Justice. J'y apprendis que l'équité est désirable d'elle-même; qu'on ne la doit point exercer par crainte, ni par intérêt, et que toute autre considération que de cette vertu est injuste. Quand je suis inabré et bien persuadé de cela, qu'ai-je à faire des préceptes qui instruisent un homme de ce qu'il sait? Il ne sert de rien de donner des préceptes à celui qui

les sait bien, et il sert de peu d'en donner à celui qui ne les sait pas : car il doit comprendre non-seulement ce qu'on lui enseigne, mais la raison pourquoi on le lui enseigne. Je vous demande si ces préceptes sont nécessaires à ceux qui sont bien persuadés de la nature des biens et des maux, ou à ceux qui en sont mal persuadés. Ceux-ci ne vous écouteront pas, ayant les oreilles battues de l'opinion contraire. Les autres, qui discernent exactement ce qui est à fuir ou à désirer, savent ce qu'ils doivent faire sans que vous leur disiez rien. Par conséquent, on peut retrancher cette partie de la philosophie.

Il y a deux sources d'où procèdent nos maux. Ou notre âme a une malice contractée par les mauvaises opinions, ou elle a une pente à les embrasser, qui la corrompt et l'emporte à la première occasion. C'est pourquoi nous devons la guérir si elle est malade et engagée dans le vice, ou, si elle est portée au mal, prévenir les effets de ses mauvaises inclinations. Or est-il que les règles de la philosophie font l'un et l'autre. Il s'ensuit donc que toutes ces sortes de préceptes particuliers ne servent de rien. D'ailleurs, s'il fallait donner des préceptes à chacun, ce ne serait jamais fait; car il en faudrait donner d'une façon à un marchand, d'une autre à un laboureur, d'une autre à un homme d'affaires, d'une autre à un homme de cour, d'une autre à celui qui veut faire amitié avec ses égaux, et d'une autre à celui qui veut s'unir avec ses inférieurs. Dans la condition du mariage, il faudrait prescrire comment un homme doit vivre, soit avec une fille, soit avec une veuve qu'il aura épousée; comment avec une

lis : monitorem nos desiderabit ad singula, qui dicat : « Sic incede, sic cœna ! Hoc viro, hoc femine, hoc marito, hoc catibz convenit ! » Isia enim qui diligentissime monent, ipsi facere non possunt. Hæc pedagogus puero, hæc avia nepoti præcipit; et, transcendendum non esse, magister iracundissimus disputat. Si ludum litterarum intraveris, scies ista, quæ ingenti supererit philosophi jactant, in periculis esse præscripta.

Utrum deinde manifesta, an dubia præcipies? Non desiderant manifesta monitorem; præcipient dubia non eruditur; supervacuum est ergo præcipere. Id adeo sic discit. Si id mones, quod obscurum est et ambiguum, probationibus adjuvandum erit : si prohibetur es, illa per quæ probas plus valent, satique per se sunt. « Sio amico utere, sic vive, sic socio ! — Quare? — quia justum est. » Omnia ista mihi de justitia locus tradit. Illic invenio requiritatem per se expetendam, nec metu nos ad illam cogi, nec mercede concitari; non esse justum, nisi quidquam in hac virtute placeat, præcipi ipsam. Hæc quam per-vasi mihi et peribis, quid ista præcepta proficiunt, quæ eruditum docent? Præcepta dare scienti, supervacuum est; nescienti, parum. Audire enim debet, non tan-

tum quid sibi præcipiatur, sed etiam quare. Utrum, inquam, veras opiniones habenti de bonis malisque sunt necessaria, an non habenti? Qui non habet, sibi a te adjuvabitur; aures ejus contraria monitionibus suis fama possedit : qui habet exactum judicium de fugiendis pœnæque, scit quid sibi faciendum sit, etiam te tacente. Totæ ergo pars ista philosophiæ submoveri potest.

Duo sunt, propter quæ delinquimus : aut inest animo prævis opinio quibus malitia contracta; aut, etiam si non est falsa occupatus, ad falsa proclivis est, et cito, specie quo non oportet trahente, corrumptur. Itaque debemus aut percurare mentem agram, et vitia liberare; aut vacantem quidem, sed ad peiora pravam, præoccupare. Utrumque decreta philosophiæ incuit : ergo tale præcipiendi genus illi agit.

Præterea, si præcepta singulis damus, locum reprehensibile opus est. Alia enim dare debemus fructuanti, alia colenti agrum, alia negotiati; alia regum amicitias sequenti; alia peris, alia inferiorum amatori. In matrimonio præcipies, quomodo vivat cum uxore aliqua, quam virginem duxit, quomodo cum ea, quæ aliquis ante matrimonium experta est, quemadmodum cum locuplete;

femme qui lui aura apporté de grands biens; comment avec une autre qui ne lui aura rien apporté. Ne mettez-vous donc point de différence entre une femme stérile et une féconde, entre une vieille et une jeune, entre une mère et une marâtre? Il est impossible de rapporter toutes les espèces qui se peuvent présenter; et, toutefois, elles demandent chacune leur conduite particulière. Or, les règles de la philosophie sont courtes, et comprennent toutes choses en général; joint encore que les préceptes de la sagesse doivent être certains et limités; ceux qui sont vagues et indéfinis ne lui appartiennent point, parce qu'elle connaît l'étendue et les bornes de toutes choses. Il faut donc supprimer cette partie, qui consiste en préceptes, puisqu'elle ne peut donner à tous ce qu'elle ne promet qu'à peu de personnes; mais la sagesse s'étend à tout le monde. Entre la folie du peuple et celle que traitent des médecins, il n'y point d'autre différence, sinon que l'une vient de fausses opinions, et l'autre d'hommes corrompus. La première est une maladie de l'âme, et la dernière une maladie du corps. Si quelqu'un voulait enseigner à un furieux comme il doit parler, comme il doit marcher, comme il doit se comporter en public et en particulier, il serait plus fou que celui auquel il ferait des leçons. Il faut premièrement corriger l'humeur atrabilaire, et chasser la cause de la fureur. On doit faire la même chose pour la fureur de l'âme, il la faut amortir; autrement tous les bons avis ne seroient que des paroles en l'air. Voilà tout ce que dit Ariston. A quoi nous répondons par articles.

Premièrement, quand il allègue que s'il y a

quelque chose qui incommode l'œil et qui l'empêche de voir, il le faut ôter, je demeure d'accord que l'œil n'a pas besoin de préceptes pour voir, mais bien de remèdes pour nettoyer la vue et lever l'obstacle qui retarde ses fonctions; par ce moyen ou rétablit aisément la faculté de voir, qui procède de la nature. Mais la nature n'enseigne pas ce que chacun doit faire dans sa condition. De plus, celui à qui on a ôté la cataracte ne peut aussitôt rendre à un autre la vue qu'il a recouvrée; mais celui qu'on a retiré du vice peut en même temps en retirer les autres. L'œil n'a pas besoin d'exhortation ni de conseil pour connaître les couleurs; il distingue le blanc du noir, sans que personne ne l'en instruisse. L'âme, au contraire, ne peut, sans beaucoup de préceptes, savoir ce qu'elle doit faire dans la vie; outre que le médecin, après avoir guéri les yeux, donne encore des avis et des précautions; vous ne devez pas, dit-il, tout d'un coup vous exposer au grand jour, il faut commencer par les lieux sombres, puis passer en d'autres plus éclairés, et s'accoutumer petit à petit à supporter une clarté tout entière. Il ne faut point étudier après le repas, ni se servir de ses yeux quand ils sont humides et enflés; il faut éviter que le vent et le froid ne fassent sur le visage, et quantité d'autres choses qui ne sont pas moins nécessaires que les médicaments; car la médecine joint le conseil aux remèdes.

Il dit, en second lieu, que l'erreur est la cause de tous les vices; les précepteurs ne l'ôtent pas, puisqu'ils ne combattent point les fausses opinions que nous avons touchant les biens et les maux. Je demeure d'accord que les préceptes, d'eux-

quemadmodum cum indotata. An non putas siquid esse discriminis inter sterilem et fecundam, inter procreantem et puellam, inter matrem et maritrem? Omnes species complecti non possumus; aique singule propriis exigunt. Leges autem philosophiæ breves sunt, et omnis aliquant. Adjice nunc, quod sapientiæ præcepta finita esse debent, et certa: si quis finiri non possunt, extra sapientiam suot; sapientia rerum terminata novit. Ergo ista præceptis pars inane est: quæ, quod paucis promittit, præstare omnibus non potest: sapientis autem omnes tenet. Inter insanientem publicum, et hæc, quæ medicis traditur, nihil interest: nisi quod hæc morbo laborat, illa opinionibus falsis. Altera causas furoris trahit ex valetudine; altera, a simili mala valetudo est. Si quis furiosus præcepta det, quomodo loqui debet, quomodo procedere, quomodo in publico se gerere, quomodo in privato, erit ipse, quem monebit, insanior: scilicet illis aliquid curandi est, et ipsa furoris causa removenda. Idem in hoc alio animum furor faciemus: et ipse discuti debet; aliquando subit in vanum inordinatum verba.

Ence si Aristotele dicatur. — Cui respondemus ad singula. Primum adversus illud, quod ait, « si quid ob-

stat oculo et impedit visum, debere removeri. » Fator, huc non esse opus præceptis ad videndum, sed remedio quo purgetur acies, et officientem sibi moram effugiat. Naturæ enim videmus; cui nunc sui reddit, qui removit obstantia. Quid solum cuique debeat officio, natura non docet. Deinde cujus curata infirmitas est, non potest, quam visum recepit, illis quoque potest reddere: malitia liberatur et liberat. Non igitur est exhortatio, ne consilio quidem, ut colorum proprietates oculis intelligat; a nigro sibi, etiam nullo momento, distinguet: multis contra præceptis eget nimis, ut videat, quid agendum sit in vita. Quomodo oculis quoque agros medicus non tantum curat, sed etiam sanat. Non est, inquit, quod profinus iniecit illam aciem committas improbe luminis; a tenebris primum ad umbram procede, deinde plus aude, et paulatim claram lucem pati assuesce: non est quod post cibum studeas; non est quod plenis oculis ac laucibus impares; si statim et vim frigoris in os occurrentis evita. Alio ejusmodi, quæ non minus quam medicamenta proficiunt, adjicit remediis medicis consiliis. — Error, inquit, est causa peccandi; hæc nobis præcepta non detrahunt: nec expugnant opiniones de bonis

mêmes, n'ont pas assez de force pour détruire une fautive persuasion dont l'âme est prévenue; mais il ne s'ensuit pas qu'ils ne puissent servir, étant joints avec d'autres remèdes. Car, premièrement, ils rafraîchissent la mémoire, puisqu'ils vous font considérer, nettement et en détail, ces choses que vous ne voyez que confusément quand vous les regardez en gros. Autrement, l'on pourrait dire que toutes les consolations et les exhortations sont inutiles; mais elles ne le sont pas, ni par conséquent les préceptes. Il dit ensuite que c'est une sottise d'ordonner à un malade ce qu'il doit faire, comme s'il se portait bien; et qu'il faut le guérir auparavant, sans quoi tous les avis ne servent de rien. Quoi! les sains et les malades n'ont-ils pas quelque chose de commun, sur quoi l'on puisse leur donner conseil? par exemple, de ne pas manger trop avidement et de ne se point lasser. Il y a aussi des préceptes qui sont communs aux pauvres et aux riches. Mais, réplique-t-il, guérissez l'avarice; par ce moyen vous n'aurez plus d'avis à donner ni au pauvre ni au riche, la convoitise de l'un et de l'autre étant apaisée. Quoi! ce ne sont pas choses différentes, de ne point désirer de l'argent, et d'en savoir bien user? Les avares le convoient sans mesure, et ceux qui ne le sont pas peuvent n'en pas connaître le bon usage.

Il dit encore : Otez les erreurs et les fausses opinions, les préceptes se trouveront inutiles. Cela est faux; car, supposons que l'avarice se soit élargie, que le luxe se soit retranché, que la témérité se soit arrêtée, que la paresse se soit éveillée, faut-il apprendre ce que nous avons à faire et de quelle manière nous devons agir quand nous som-

mes affranchis du vice. Mais, dit-il, les conseils ne feront point d'impression sur les vices endurcis. Je réponds qu'encore que la médecine ne guérisse point les maux incurables, on ne laisse pas d'y avoir recours; les uns pour être guéris, les autres pour être soulagés. La philosophie même, avec toutes ses forces, ne pourrait pas détruire un vice invétéré dans le fond de l'âme; mais, si elle ne peut tout guérir, il ne s'en suit pas qu'elle ne guérisse rien. Il ajoute : Que sert-il de montrer ce qui est évident? De beaucoup; car, quelquefois, nous savons une chose, mais nous n'y faisons point de réflexion. En ces cas, les préceptes avertissent et n'enseignent pas. Ils réveillent seulement la mémoire et l'empêchent qu'elle n'oublie. Nous passons souvent sans considérer des choses qui sont exposées à nos yeux. Souvent aussi notre esprit ne veut pas s'y arrêter. Il est donc à propos de lui faire voir ce qu'il connaît fort bien, et cet avertissement est une espèce d'exhortation.

Je veux, en cet endroit, rapporter ce que Calvus dit un jour à Vatinius : Vous savez qu'il s'est fait une forte brigue, et chacun sait que vous le savez. Vous savez qu'il faut être religieux dans l'observation de l'amitié, mais vous ne l'êtes pas. Vous savez que c'est un vice d'exiger de sa femme la chasteté, et de corrompre celle d'autrui; que comme elle ne doit point avoir de commerce avec un adultère, vous n'en devez point avoir aussi avec une concubine, et toutefois vous ne le faites pas. C'est pourquoi il faut de temps en temps vous remettre ces vérités dans la mémoire. Ce n'est pas assez de les avoir en dépôt, il faut les avoir à la main; ce qui nous est salutaire doit être souvent

se mais fautes. « Concedo, per se efficacia præcepta non esse ad evitandum pravam animi persuasionem; sed non ideo, ne aliis quidem adjecta, proficiunt? Primum memoriam renovant; deinde, quæ in universum confusim videbantur, in partes divisa diligentius considerantur. Aut tu isto modo licet et consolationes dicas supervacuas, et exhortationes: atqui non sunt supervacue; ergo ne monitiones quidem. — « Stultum est, inquit, præcipere viro, quid facere tanquam sanus debet, quum restituendum scilicet ait, sine quo irrita sunt præcepta. » Quid, quod habent ægri quædam sanique communis, de quibus admonendi sunt? tanquam ne avide cibis appetant, ut lassitudinem vitent. Habent quædam præcepta communia pauper et dives. — « Sana, inquit, avaritiam, et nihil habebis quod admoveas aut pænere, aut divitem, si cupiditas utriusque consideret. » Quid quod aliud est, non concupiscere pecuniam; aliud, ut pecuniâ seire? equis avari modum ignorant, etiam non avari usum. — « Tolle, inquit, errores; supervacua præcepta sunt. » Falsum est! puta enim avaritiam relaxatam; puta adstrictam esse luxuriam, temeritati frenos injectos, ignavia subditum calcar: etiam remotis vitis, quid, et quem-

admodum debeamus facere, discendum est. — « Nihil, inquit, efficiunt monitiones, admittit gravibus vitis. » Ne medicina quidem morbos insanabiles vincit; tamen adhibetur aliis in remedium, aliis in levamentum. Ne ipsa quidem universæ philosophiæ via, licet tota in hoc vices suas advocet, duram jam et reterem animis extrahet pestem; sed non ideo nihil sanat, quia non omnia. — « Quid prodest, inquit, aperitis monstrare? » Plurimum! interdum enim scimus, nec attendimus. Non docet admonitio, sed advertit, sed excitat, sed memoriam continet, non petitur etiam. Plerique ante oculos posita transimus; admonere, genus adhortandi est. Sæpe animus etiam apertis dissimulat; ingens est istaque illi mollia rerum consiliorum. Illa hoc loco in Vatinium Calvi repetenda sententia est: « Factum esse stultum, scitis; et, hoc vos scire, omnes sciunt. » Scis amicitias sancte colendas esse; sed non facis: scis improbum esse qui ab uxore pudicitiam erigit, ipse alterum corruptor uxorum: scis, ut illi nil cum adultero, sic tibi nil esse debere cum pellice; non facis. Inque subinde rednecandus es ad memoriam: non enim reposita illa esse oportet, sed in promptu. Quæcumque salutaria sunt, sæpe agitari debent, sæpe ver-

manjé et retourné, afin qu'il nous soit familier et tout prêt; joint que par ce moyen, ce qui était manifeste devient encore plus évident.

Il objeete encore : Si vos préceptes sont douteux, vous en devez apporter les preuves. Ainsi, les preuves seront utiles, et non les préceptes. Mais souvent on s'en rapporte à la seule autorité sans preuve, comme l'on défère aux décisions des jurisconsultes, quoiqu'ils n'en rendent point de raison. De plus, ces préceptes d'eux-mêmes ont beaucoup de poids, particulièrement s'ils sont mis en vers, ou qu'on en forme des sentences en prose, comme ces deux de Caton : *Achète le nécessaire et non pas le superflu. Le superflu est cher, encore qu'il ne coûte qu'une maille.* Ces oracles de l'antiquité ou autres semblables : *Ménage le temps. Connais-toi toi-même.* Et quand on vous alléguera ces vers-ci, en demanderez vous la raison ?

Aux plus grands maux, l'oubli sert de remède.

Soyez hardi, la fortune vous aide.

Au paresseux tout fait de l'emparras.

Ces sentences n'ont pas besoin d'être persuadées : elles pénètrent dans l'âme et produisent du fruit, par la seule force de la nature; car il y a des semences de vertu répandues dans toutes les âmes, qui se réveillent par les avertissements. Comme que étincelle s'enflamme par un petit soufflé, la vertu se produit au même temps qu'on la touche. D'ailleurs, nous avons dans l'esprit certaines connaissances qui ne sont pas bien présentes; mais nous commençons de les avoir à commandement aussitôt qu'on nous en parle. Il y a aussi des cho-

ses éparses en divers endroits, qu'un homme, faute d'exercice, ne pourrait pas joindre et lier ensemble. Il faut donc les assembler, afin qu'elles aient plus de force, et que l'esprit en reçoive plus de soulagement. Ou bien, si les préceptes ne profitent de rien, il ne faut plus parler d'instruction, et l'on doit se contenter de la seule nature.

Ceux qui raisonnent de l'autre sorte ne considèrent pas que l'un a l'esprit agissant et sublime, l'autre l'a tardif et stupide; et que les préceptes entretenant la force de l'entendement, lui donnent de nouvelles connaissances, par le moyen desquelles il corrige ses erreurs. Mais, si quelqu'un, dit Ariston, ne sait point les maximes générales, de quoi lui serviront ces préceptes particuliers, étant engagé dans le vice? Ils lui serviront à s'en dégager; car son bon naturel n'est pas détruit, il n'est qu'altéré, et encore tâche-t-il de se rétablir en combattant contre le vice. Mais, s'il rencontre quelque appui par le secours des préceptes, il se remet en état, pourvu que la corruption ne l'ait pas entièrement gâté; car, en ce cas, tous les efforts de la philosophie ne le rétablissent pas. Quelle différence y a-t-il entre les préceptes et les axiomes de la philosophie, sinon que ceux-ci sont généraux, et que ceux-là sont particuliers? Mais ils donnent tous deux des conseils et des avertissements, les uns en gros, et les autres en détail. Si quelqu'un, dit-il, a de bonnes et d'honnêtes maximes, il n'a pas besoin de préceptes. Je vous le nie, car, quoiqu'il soit instruit de ce qu'il doit faire, il ne sait pas encore comme il doit s'y prendre, parce que

sari; ut non tantum nota sint nobis, sed etiam parata. Adhuc nunc, quod aperta quoque apertiora fieri solent. — Si dubia sunt, inquit, que præcipis, probationes adjicere debbis: ergo ille, non præcepta, proficiunt. — Quid quod, etiam alie probationibus, ipsa mœnestia auctoritas prodest? sic quomodo jurisconsultarum valent responsa, etiam si ratio non reddatur. Præterea ipsa, que præcipiuntur, per se multum habent ponderis, utique si aut carminibus infesta sunt, aut prosa oratione la septemiana coarctata; sicut illa Catopiana, « Enas, non quod opus est, sed quod necesse est. Quod non opus est, asse carum est. » Quæque aut illa, aut redditæ oraculo, aut similibus; « Tempori parce! Te nosce! » Namquid rationem exiges, quum tibi aliquid hæc dicunt verum?

Injuriarum remedium est obliuia.

Audentes fortuna juvat.

..... piger ipse ad obstat.

Advocatum ista non querunt; effectus ipsas languet, et natura vim suam exerceente proficiunt. Omnium bonorum rerum semina animi gerunt, que admonitione excitantur; non aliter quam scintilla, flau levi adjecta, ignem suum explicat. Ergitur virtus, quum tacta est et impulsæ. Præterea quædam sunt quidem in animo, sed parum prompta; que incipiunt in expedito esse, quum dicta sunt.

Quædam diversis locis jacent sparsa, que contrahere inexercitata mens non potest. Inque in nomm conferenda sunt, et iungenda, ut plus valeant, animoque magis alevant. Aut, si præceptis nihil adjuvant, omnis institutio tollenda est; ipsa natura contenti esse debemus. Hoc qui dicunt, non vident, alium ingenii esse mobilis et erexit, alium tardi et hebetis, utique alium alio ingeniosiores. Ingenii vis præceptis altitur et crescit, novisque persuasionibus adicit iunilis, et depravata corrigit.

« Si quis, inquit, non habet recta decreta, quid illum admonitiones javebunt viliis obligatum? » Hoc scilicet, ut illis liberetur. Non enim exstincta in illo indoles naturalis est, sed obscurata, et oppressa: sic quoque tentat resurgere, et contra prava nititur: nata vero prædium et adjuva præceptis, convalescit; si tamen illum disciplina peius non infect, nec enecuit; hanc enim ne disciplina quidem philosophia, toto impetu suo commissa, restituit. Quid enim interest inter decreta philosophia et præcepta, nisi quod illa generalia præcepta sunt, hæc specialia? Utraque res præcipit: sed altera in totum, particularis altera. — Si quis, inquit, recta habet et honesta decreta, ipse es supervacuo mœnest. « Minime! autem hic quod doctus quidem est facere, que debet: sed hæc non satis perspicit. Non enim tantum affectibus impeditur,



ce n'est pas tant la passion qui nous empêche de faire ce bien, que la difficulté de trouver la manière pour bien faire ce que chaque chose demande. Nous avons quelquefois l'âme fort bien disposée; mais elle est paresseuse et n'a pas assez d'expérience pour savoir le procédé qu'il faut tenir; et c'est ce que les préceptes nous enseignent. Ariston ajoute encore que si vous ôtez les fausses opinions qui se sont introduites, touchant les biens et les maux, et que vous établissiez celles qui sont véritables, les préceptes n'auront plus rien à faire. J'avoue que c'est un moyen de bien régler l'esprit, mais il ne suffit pas; car, quoique l'on ait prouvé par de bons arguments quels sont les biens, et quels sont les maux, les préceptes ne laissent pas d'avoir leur emploi particulier. La prudence et la justice ne consistent qu'en devoirs, et ces devoirs sont conduits et réglés par les préceptes. De plus, le discernement que nous faisons des biens et des maux se reconnaît par l'exercice des devoirs, à quoi les préceptes nous engagent; ils conspirent tous deux à même fin, et les uns ne peuvent aller devant, que les autres ne les suivent. Cet ordre, qu'ils se gardent entre eux, fait bien voir que les maximes vont toujours devant. Mais il y a, dit-il, une infinité de préceptes: cela est faux; car, pour ce qui concerne les choses importantes ou nécessaires, ils ne sont pas infinis. Ils ont bien quelques légères différences qui regardent le temps, le lieu et les personnes; encore leur donne-t-on certaines règles générales. On ne peut, dit-il, guérir la folie par préceptes, ni par conséquent le vice. Ce sont choses toutes dissemblables; car, en chassant la folie, vous guérissiez entièrement

l'esprit; mais, en bannissant les fausses opinions, vous ne faites pas succéder en leur place le juste discernement des choses qu'il est bon de faire; et quand cela serait, les préceptes serviraient encore à fortifier en votre âme les bons sentiments que vous auriez, touchant le bien et le mal. Il est encore faux que les préceptes ne servent de rien auprès des insensés; car, quoique ces préceptes ne produisent aucun fait séparément, il est certain qu'ils contribuent à la guérison des fous; j'entends de ceux qui ont le sens égaré et non entièrement perdu, puisque les menaces et le châtimement sont capables de les retenir.

Les lois (dit encore Ariston) ne nous font pas faire ce que nous devons. Mais que sont-elles autre chose que des préceptes menaçants, qui ne sauraient persuader à cause qu'ils commandent? Les préceptes, au contraire, ne forcent personne, et cependant ils gagnent la volonté. Les lois vous détournent du crime; les préceptes vous exhortent à votre devoir, joint que les lois sont utiles aux bonnes mœurs, quand elles instruisent en même temps qu'elles commandent. Je ne suis pas du sentiment de Posidonius, et je n'approuve pas les prologues qui sont à la tête des lois de Platon; car la loi doit être courte, afin que le peuple la puisse facilement retenir comme un oracle venu du ciel. Qu'elle ordonne, et qu'elle ne conteste point. Il n'y a rien de plus sot ni de plus impertinent, à mon avis, qu'une loi qui fait un préambule. Commande; dis seulement ce que tu veux que je fasse; il n'est pas question d'apprendre, mais d'obéir. Elles sont utiles, sans doute, puisque vous verrez que les villes qui ont de mauvaises lois ont ordinairement de

quo minus probanda faciamus, sed imperitia invenendi quid quæque res exigit. Habemus interdum compositum animum, sed residem, et inexcitatum ad invenendam officiorum viam, quam admonitio demonstrat. — « Ex pelle, inquit, falsas opiniones de bonis et malis, in locum autem earum veras reponere; et nihil habebit admonitio quod agat. » Ordinatur sine dubio ista ratione animus, sed non ista tantum. Nam quamvis argumentis collectum sit, quæ bona, quæ mala sint: nihilominus habent præcepta partes suas: et prudentia, et justitia officiis constant; officia præceptis disponuntur. Præterea ipsius de bonis malique judicium confirmatur officiorum executione, ad quam præcepta perducunt. Utraque enim inter se consentiunt, nec illa possunt præcedere, ut non hæc sequantur; et hæc ordinem sequuntur suum: unde apparet illa præcedere. — « Infinita, inquit, præcepta sunt. » Falsum est! Nam de maximis ac necessariis rebus non sunt infinita; tenues autem differentias habent, quas exigunt tempora, loca, persone. Sed hæc quoque dantur præcepta generalia. — « Nemini, inquit, præcepta erunt insaniam; ergo ne militiam quidem. » Dissimile est! Nam si insaniam sustuleris, sanitas redditur est: si falsas opi-

niones exclusimus, non statim sequitur dispectus rerum agendarum: ut sequatur tamen admonitio corroborabit rectam de bonis malisque sententiam. Illud quoque falsum est, nihil apud insanos proficere præcepta: nam quemadmodum sola non prosunt, sic curatorem adiuvant; et demeritatio, et castigatio insanos coercuit. De illis insanis nunc loquor, quibus mens mota est, non crepta.

« Leges, inquit, ut faciamus quod oportet non efficiunt: et quid aliud sunt, quam minus mala præcepta? — Primum omnium, hæc ille non persuadet, quia minantur; at hæc non cogunt, sed exorant. Deinde leges a scelere deterrent; præcepta in officium adhortantur. His adice, quod leges quoque proficiunt ad bonos mores; utique si non tantum imperant, sed docent. In hæc dissentio a Posidonio; qui: « Non probo quod Platonis legibus adjecta principia sunt: legem enim brevem esse oportet, quæ facilius ab imperitis teneatur. Velut emissæ divinitus vox sit, jubet, non disputet. Nihil videtur mihi frigidius, nihil ineptius, quam lex cum prologo. Mone, dic, quid me velis facere! non disco, sed parco. » Proficiunt vero: itaque malis moribus quæ videtur civitas usas malis legibus. — « At non apud omnes proficiunt. »

mauvaises mœurs. Oui; mais elles ne sont pas utiles à tout le monde. La philosophie ne l'est pas aussi, et toutefois elle n'est pas moins nécessaire pour former l'esprit; car, qu'est-elle autre chose que la loi de la vie? Mais, quand les lois ne serviraient de rien, il ne s'en suivrait pas que les préceptes fussent inutiles; autrement vous pourriez mettre au même rang les consolations, les exhortations, les louanges et les réprimandes, qui toutes sont des espèces de préceptes qui conduisent l'âme à sa perfection. En vérité, il n'y a rien qui inspire des sentiments d'honneur, ni qui redresse un esprit qui de la pente au mal, comme la conversation des gens de bien. C'est une manière de précepte qui descend doucement dans l'âme, que d'en être souventes fois écouté ou regardé. La rencontre même d'un homme sage nous contente, et son silence nous peut instruire. Il n'est pas si aisé de dire comment cela profite, que de connaître qu'il a profité.

Il y a, dit Phédon, de petites bêtes qui piquent sans qu'un le sente, tant leur action est délicate et subtile. On ne s'en aperçoit que par l'enflure de la partie, où même il ne paraît aucune piqûre. C'est ce qui arrive en la fréquentation des personnes sages. On ne sait comment, ni quand elle profite, mais on s'aperçoit bien qu'elle a profité? Vous me direz à quoi tend tout cela? A vous faire connaître que les bons préceptes, quand on les rencontre souvent, pour ainsi parler, sont aussi utiles que les bons exemples. Pythagore dit que ceux qui entrent dans les temples et qui regardent de près

les images des dieux, ou qui attendent la réponse de quelque oracle, prennent une nouvelle disposition d'esprit. Peut-on douter que les ignorants même ne soient touchés sensiblement de certains préceptes, comme sont ces paroles courtoises et officieuses:

— *Rien de trop. L'avare ne gagne jamais assez.*

*Attends-toi à la pareille.* Cela frappe tellement, que personne n'oserait en douter, ni même demander pourquoi; tant la vérité a de force pour se faire recevoir, et même sans la raison. Si le respect peut retenir les esprits et arrêter les vices, pourquoi les préceptes n'anrout-ils pas le même pouvoir? Si la réprimande cause de la honte, pourquoi un avertissement, donné comme un simple précepte, n'aura-t-il pas le même effet? Il devrait être plus efficace et mieux reçu, puisque la raison le soutient, et qu'il fait voir ce qu'il est bon de faire, avec le profit qui en peut résulter. Si le commandement peut être utile, la remontrance peut être aussi. On divise la vertu en deux parties: en la contemplation de la vérité, et en l'action. L'instruction nous dresse à la contemplation, la remontrance nous porte à l'action: une bonne action, en exerçant la vertu, fait connaître en même temps son mérite; si celui qui l'entreprend a besoin d'être persuadé, il aura pareillement besoin d'être admonesté. Partant, si la bonne action est nécessaire à la vertu, et que la remontrance soit la cause de la bonne action, la remontrance sera aussi nécessaire à la vertu.

Il y a deux choses qui fortifient grandement

Ne philosophia quidem, nec ideo inutilis et formidanda animis inefficax est: quid autem philosophia, nisi vitæ lex est? Sed, pulemus non proficere leges; non ideo sequitur, ut ne monitiones quidem proficiant: aut sic et consolationes nega proficere, dismissionesque, et adhortationes, et oburgationes, et inductiones. Omnia ista monitionum genera sunt; per ista ad perfectum animi statum pervenitur. Nulla res magis animis honesta todit, dubiousque et in prævum inclinabiles revocat ad rectum, quam bonorum virorum conversatio. Paulatim enim descendit in pectora, et vim præcepti obtinet, frequenter aspiciet, frequenter audiet. Occurrit mehercules ipse sapientium juvat; et est aliquid, quod ex magno viro vel tacente proficit. Nec tibi locie dixerim quemadmodum prosi, sicut illud intelligo, profuisse. • Minuta quedam, ut ait Phædo, animalia, quum mordent, non solum tunc adeo tenuis illis et fœdus in periculum via est: tumor indicat morsum, et in quo tumor nullum vulnus apparet. Idem tibi in conversatione virorum sapientium eveniet: non deprehendes quemadmodum, aut quando tibi prosi: profuisse deprehendes. — Quorsum, inquis, hoc pertinet? — Equæ præcepta bona, si sepe tecum sint, profutura, quam bona exempla. Pythagoras ait, • alium animum fieri intransibilibus templum, Deorumque simulacra et vicino cernentibus, et alienius oraculi operientibus vocem. »

Quis autem negaverit, ferri quibusdam præceptis efflecciter etiam imperitissimos? velat bis brevissimis vocibus, sed multum habentibus ponderis:

..... Nihil nimis!

Avarus saltem nullo salutar tuco.

Ab illo expectes, alteri quid feceris.

Ure cum lein quodam audimus, nec ulli licet dubitare, aut interrogare: quare? Adeo, etiam sine ratione, ipsa veritas ducit. Si reverentia fratris animos ac vitia compescit, cur non et admonitio idem possit? Si impositi pudorem castigatio, cur admonitio non faciat, etiam si nulla præceptis utilis? Illa vero efficacior est, et altius penetrat, quæ adjuvat ratione quod precipit, quæ adjicit quare quidque faciendum sit, et quis facilem obedientemque præcepta fructus expectet. Si imperio proficetur, et admonitione: atqui proficetur imperio; ergo et admonitione. In duas partes virtus dividitur, in contemplationem veri, et actionem: contemplationem in studio tradidit, actionem admonitio. Virtutem et exercet, et ostendit recta actio; actio autem si prodest qui suadet, et, qui monet, proderit. Ergo si recta actio virtutis necessaria est, rectas autem actiones admonitio demonstrat; et admonitio necessaria est. Duæ res plurimum roboris animo dant, fides veri, et fiducia: utramque admonitio facit. Nam et

notre âme : la foi qu'on ajoute à la vérité, et la confiance qu'on a en elle; par conséquent, les avertissements produisent l'un et l'autre; car ils ont erudit sur nous, et par ce moyen, l'âme conçoit de beaux sentiments, et se remplit de confiance. Les avis ne sont donc pas inutiles. M. Agrippa, homme de grand cœur, et qui, de tous ceux qui se rendirent fameux et puissants dans toutes les guerres civiles, fut le seul que le peuple estima heureux, avait coutume de dire qu'il était bien obligé à cette sentence : *La concorde agrandit les petites choses, et la discorde abat les grandes*; que cela l'avait fait bon frère et bon ami. Si ces sortes de sentences, s'étant insinuées familièrement dans une âme, sont capables de l'instruire et de la former, pourquoi cette partie de la philosophie, qui ne consiste qu'en de pareilles sentences, n'aura-t-elle pas le même pouvoir? Toute la philosophie consiste en discipline ou en actions; car il faut apprendre, puis pratiquer ce qu'on a appris. Cela était ainsi, il est aisé de voir qu'outre les décrets de la sagesse, les préceptes sont encore utiles, servant comme de lous pour tenir vos passions en bride. La philosophie, dit Ariston, se divise en science et en habitude; car, pour l'avoir apprise, et savoir ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter, on n'est pas encore sage, si l'âme ne se transforme en ce qu'elle a appris. Or, cette troisième manière d'enseigner tient des maximes générales et de l'habitude; c'est pourquoi elle est inutile à la vertu, les deux autres étant suffisantes. Ainsi la consolation se trouverait superflue, comme aussi l'exhortation, la persua-

sion et la dispute, parce qu'elles dépendent et font partie de l'une et de l'autre. Mais, quoique toutes ces choses proviennent de l'habitude de l'âme, si est-ce que la meilleure habitude de l'âme se forme des maximes et des préceptes. Davantage, ce que vous alléguiez n'appartient qu'à un homme parfait qui est déjà monté au comble de la félicité, où l'on n'arrive que bien tard. Cependant il est expédient de montrer le chemin à celui qui commence à profiter et à régler sa conduite. La sagesse toute seule le peut bien faire quand elle est venue à ce point, que l'âme ne peut plus être ébranlée, ni portée ailleurs qu'à la vertu; mais, pour les âmes qui sont plus faibles, il est nécessaire que quelqu'un marche devant elles, et qu'il leur dise : Vous feriez ceci, ou vous éviterez cela. De plus, si un homme attend qu'il sache de lui-même ce qu'il pourra faire de meilleur, il débute; mais cependant dans l'erreur qu'il empêchera d'arriver à ce point de félicité, d'être content de soi-même. Il faut donc le conduire tandis qu'il commence à se pouvoir conduire. Les enfants apprennent par règles; on leur tient les doigts et on les conduit sur les traces des lettres qu'on leur a figurées. On leur donne ensuite un modèle afin de l'imiter et de réformer là-dessus le défaut de leur caractère. C'est ainsi que l'on aide et sonlève notre esprit, quand on l'instruit par règles. Voilà les raisons que l'on apporte pour prouver que cette partie de la philosophie qui concerne les préceptes n'est point superflue. On demande ensuite si elle suffit pour rendre seule un homme sage? C'est une question que nous traiterons quelque jour.

creditor illi; et, quoniam creditum est, magnos animus spiritus concepit ac fiducia impletur: ergo admonitio non est superflua. M. Agrippa, vir ingentis animi, qui solus ex his, quos civilia bella claros potentisque fecerunt, felix in publicum fuit, dicere solebat, multum se hinc debere sententia: « Nunc concordia parva res crescit, discordia maxima dilabuntur. » Hæc se, nichil, et fratrem, et amicum optimum fecit. Si ejusmodi sententia, familiariter in animum recepta, formant eum; cur non hæc pars philosophiæ, quæ talibus sententiis eminet, idem possit? Pars virtutis disciplina constat, pars exercitatione: et discas oportet, et, quod didicisti, agendo confirmas. Quod si ita est, non tantum verba sapientia præstant, sed etiam præcepta; quæ affectus nostros verbi edicto coercent, et alligant.

« Philosophia, inquit, dividitur in hæc, scientiam, et habitum animi. Illam qui didicisti, et faciendæ ac vitandæ præcepta, nondum sapiens est, nisi in ea, quæ didicisti, animus ejus transfiguratus est. Tertia ista pars præcipiendi, ex utroque est, et ex decretis, et ex habitibus: itaque superflua est ad insequendam virtutem, quoniam duo illi sufficient. » Isto ergo modo et consolatio superflua est, nam hæc quoque ex utroque est; et adhortatio, et

suasio, et ipsa argumentatio; nam et hæc ab habitu animi compositi validdè proficiunt. Sed quomodo ita et optimo habitu animi veniant, optimus animi habitus et scilicet illa, et ex illa ipse fit. Deinde istud, quod dicit, jam perfecti vir est, ac summum consecutus felicitatis humanæ. Ad hæc autem tarde pervenitur; interim etiam imperitæ, sed proficisci, demonstrandi est in reliquis agendis via. Hanc fortitè clausi sine accommodatione dabit sibi ipse sapientia; quæ jam eo perducti animam, ut moveri nequeat, nisi in rectam: inibellitibus quidem ingentis necessarium est aliquem præire. « Hoc vitabile, hoc facies. » Præterea, si cuspedit lempus, quo per se sciat, quod optimum factu sit; interim errabit, et errandis impeditur, quæ minus ad illud perveiat, quæ possit se esse contentus: regi ergo debet, dum incipit posse se regere. Poteri ad præscriptum discendi; digiti ditorum tenentur, et alicui manu per litterarum sinuata ducuntur; deinde imitari jubentur propulsis, et ad illa reformare chirographum: sic animus noster, dum eruditur ad præscriptum, juretur.

Hæc sunt per quæ probatur, hanc philosophiæ partem superfluum non esse. Queritur deinde, an ad faciendum sapientem sola sufficiat. Huic questioni suum diem

Cependant, laissant tous les arguments à part, ne voyez-vous pas que nous avons besoin de quelqu'un qui nous donne des préceptes contraires aux instructions du peuple. Le peuple ne dit pas un mot qui ne nous porte préjudice; ses vœux et ses imprécations nous sont également nuisibles; car celles-ci nous engendrent de fausses craintes, et les autres, en formant pour nous de bons souhaits, nous donnent de mauvaises leçons, puisqu'ils nous renvoient à des biens incertains et fort éloignés, quoique nous puissions trouver la félicité chez nous. Il ne nous est pas libre, dis-je, d'aller le droit chemin; nos parents nous entraînent dans le mal, nos serviteurs mêmes nous y poussent; les fautes ne sont plus personnelles, on communique ses erreurs, et l'on reçoit celles d'autrui. De là vient que les vices de tout un peuple se rencontrent dans chaque particulier, parce que le peuple les lui a inspirés. On apprend le mal, puis on l'enseigne, et en ramassant tout ce que chacun savait de plus mauvais, on en a formé cette grande corruption que nous voyons aujourd'hui. Il est donc expédient d'avoir quelqu'un qui nous tire quelquefois l'oreille, qui chasse les opinions vulgaires, et qui s'oppose à ce que le peuple approuve. C'est une erreur de croire que les vices soient nés avec nous, ils sont venus depuis; on les a introduits chez nous. Corrigeons donc par de fréquentes remontrances, ces opinions qui font tant de bruit à nos oreilles; et sachons que la nature ne nous a donné aucune pente vers le vice; elle nous a fait naitre innocents et libres, et n'a rien exposé à nos yeux qui pût irriter notre avarice. Au contraire, elle a mis l'or et

l'argent sous nos pieds, afin que nous foulissions ce qui fait souvent le sujet de l'oppression que nous souffrons; elle a dressé notre visage vers le ciel, afin que, regardant en haut, nous visions ce qu'elle avait fait de merveilleux et de magnifique: le lever, le coucher des étoiles, le mouvement rapide de l'univers, qui nous découvre durant le jour les beautés de la terre, et les brillants du ciel durant la nuit; le cours des astres, qui semble tardif, si on le compare à celui du globe, et très-rapide, si on considère les grands espaces qu'ils traversent avec une diligence toujours égale; les éclipses de soleil et de lune, quand ils se trouvent opposés, et tant d'autres choses dignes d'admiration, soit qu'elles arrivent par un ordre réglé, ou par quelque cause fortuite; comme ces longues traînées de feu que l'on voit la nuit; les éclairs qui sortent du ciel entr'ouvert, sans faire de bruit ni de dégit; les colonnes, les pontres et diverses autres figures enflammées. La nature a placé tout cela au-dessus de nous; mais elle a caché sous terre l'or et l'argent, aussi bien que le fer dont nous nous servons contre nous-mêmes, pour la considération de ces deux néanx. La nature, dis-je, n'a pas jugé qu'ils fussent bien entre nos mains. Mais nous les avons mis en jour pour être la matière de nos différends et les instruments de toutes nos disgrâces, après avoir tiré de dessus la masse de terre qui les couvrait. Nous nous sommes livrés au pouvoir de la fortune, et n'avons point de honte de mettre parmi nous au plus hant lieu ce qui occupait le plus bas. Voulez-vous savoir que ce n'est qu'un faux éclat qui éblouit vos yeux? Y a-t-il rien de plus sale et de plus brut que

dabimus: interim, omissis argumentis, nonne apparet opus esse nobis aliquo advocato, qui contra populi præcepta præcipiat? Nulla ad aures nostras vox impare perferitur: nocent, qui optant; nocent, qui essecrantur: nam et horum imprecatio falsos nobis metus inserit, et illorum amor male docet bene optando. Mitti enim nos ad longinqua bona, et incerta et errantia, quum posuimus felicitatem domo promere. Non licet, inquam, ire recta via: trahunt in pravum parentes, trahunt servi; nemo errat nisi sibi, sed demeritum spargit in proximos, accipitque invicem. Ideo in singulis vitia populorum sunt, quia illa populus dedit. Dum facit quisque pejorem, factus est: didicit deteriora, delude decuit; effectusque est ingens illa nequitiæ, congesto in nomini, quod culque pessimum scilicet. Sit ergo aliquis cussus, et aurem subinde percussus, obliqueque rumores, et reclamet populi landantibus. Erras enim, si existimas nobiscum vitia nosci: supervenerunt, ingesta sunt. Itaque monitionibus crebris convicia, que nos circumsonant, repellantur. Nulli nos vitia natura concidit; integros ac liberos genuit. Nihil, quo avaritiam nostram irritaret, posuit in aperto;

pedibus aurum et argentum subjicit; calcandumque ac premendum dedit quicquid est, propter quod calcatur ac premitur. Illa vitia nostros erexit ad cælum, et, quicquid magnificentium mirumque fecerat, videri a suspicientibus voluit; oris occasusque, et prosperantis mundi volubilem cursum, interdum terrarum aperientem; noctis coelestia; tardos alideram incessum, si compares totis, elatissimos, si cogites quanta spatia nunquam interitalem velocitate circumant; defectus solis ac lunæ, invicem obstantium; nulla deinceps digna mirari, sive per ordinem subeunt, sive subito caulis mota prociidunt, ut nocturni ignium tractus, et sine ulla ictu somitque fulgore cæli fulscentis, columnæque ac trabes, et varia simulacra flammarum. Hæc supra nos itura disposuit: aurum quidem et argentum, et propter ista nunquam potentes ferunt, quasi male nobis committerentur, abscondit. Nos in lucem, propter que pugnamus, exitumque nos et easas periculorum nostrorum, et instrumenta, disjecta terrarum pondere, eruiamus; nos fortune malis nostra tradidimus, nec erubescimus summa apud nos haberi, que fuerant in terrarum. Vis scire, quanti fat-

ces métaux tant qu'ils demeurent enfoncés dans le limon? Quand on les tire des mines obscures et profondes, et qu'on les répare de leurs excréments, il ne se peut rien voir de plus difforme. Enfin, si vous considérez les ouvriers qui purgent cette nature de terre stérile et vilaine, vous verrez comme ils sont barbouillés et crasseux; et toutefois l'ordure s'attache plus à l'esprit qu'au corps, et ceux qui les possèdent sont ordinairement plus vilains que ceux qui les préparent.

Il est donc nécessaire d'appeler auprès de nous une personne de bon sens, qui nous instruisse, et qui, parmi le tumulte du mensonge, fasse couler dans nos oreilles quelque parole de vérité. Mais quelle sera cette parole? Celle qui pourra être salutaire à un homme étourdi du bruit importun que fait partout l'ambition, et qui vous dira : Vous n'avez pas sujet de porter envie à ces gens que le peuple qualifie du titre de grands et d'heureux. Il ne faut pas que la faveur du peuple vous mette hors de l'assiette d'une âme ferme et bien réglée. Il ne faut pas que ce consul, revêtu de pourpre et précédé de satellites portant les faisceaux, vous donne du dégoût de votre tranquillité, ni que vous estimiez plus heureux celui auquel on fait élargir le passage, que celui qu'on en fait retirer. Si vous voulez exercer une autorité qui vous soit utile et qui n'incommode personne, faites retirer les vices. Il se trouve assez de gens qui brûlent des villes, qui abattent des forteresses que le temps ne pouvait détruire, et qu'on n'avait pu prendre durant les siècles précédents; qui élèvent des terres à la hauteur des tours, et qui renversent les plus hautes murailles

avec des béliers et d'autres machines. Il s'en trouve, dis-je, assez qui mettent en fuite et même battent des armées entières, et qui, souillés du sang des peuples qu'ils ont subjugués, pressent jusqu'aux mers les plus reculées; mais ils sont esclaves de l'ambition, avant que d'être maîtres de leurs ennemis. Personne ne leur résiste quand ils se présentent, comme ils n'ont point résisté à l'orgueil et à la cruauté, quand ils les ont attaqués. Ils sont tourmentés dans le temps même qu'on les voit tourmenter les autres.

Ce malheureux Alexandre était possédé d'une manie enragée de ruiner des peuples, et cette fureur le portait en des pays étrangers et en des terres inconnues. Croyez-vous que ce prince fût sage, lequel, après avoir saccagé la Grèce, où il avait appris le brigandage, ravit à chacun ce qu'il avait de meilleur, força Lacédémone de se soumettre, et Athènes de se taire. Non content de la ruine de tant de villes, que Philippe avait prises ou achetées, il en alla détruire d'autres en d'autres pays, et porta ses armes par toute la terre, sa cruauté ne se pouvant assouvir et faisant, comme une bête farouche, plus de carnage qu'il n'en fallait pour contenter sa faim. Il avait déjà uni plusieurs royaumes ensemble. Les Grecs et les Perses n'avaient qu'un même maître; les sujets de Darius, devenus libres par sa mort, s'étaient soumis à son empire, et toutefois il veut forcer la nature et passer au delà des mers et du soleil levant; lâché de borner ses conquêtes dans les traces que Hercule et que Bacchus avaient laissées de leurs victoires. Il veut courir parce qu'il ne peut s'arrêter, non plus qu'une pierre qui, jetée contre le

*sus oculos tuos deceperit fulgor? nihil est istis, quando mersa et lavata erunt mox jacent, fœdus, nihil obscurius. Quidni? quando per longissimorum euniculorum tenebras extrahantur, nihil est illis, dum sunt et a face sua separantur, informia. Denique ipsos opifices inferno per quorum manus sterile terre genus et infœræ perpurgantur; videtis, quanto fugiente obnoctant. Atqui ista magis inquietant animos, quam corpora, et in possessore eorum, quem in artifice, [istud sordium est.]*

*Necessarium itaque est admoneri, et habere aliquem advocatum bonæ mentis, et in tanto frenitui tumultuque laborum minus denique audire vocem. Quæ erit illa vox? Ea scilicet, quæ tibi tantis clamoribus ambitionis exordito, salubres insinuet verba; quæ dicat: « Non est, quod invidens istis, quos magnos felicesque populus vorat; non est, quod tibi composuæ mentis habitum et sanitatem pluvius exeat; non est, quod tibi tranquillitatis tuæ fastidium faciat ille, sub illis fœcibus, purpure culis; non est, quod feliciorem cum iudices eul submoretur, quam te, quem licet sentia delect. Si vis exercere tibi utile, nulli autem grave imperium, submove vilis. » Multi inveniantur, qui ignem inferant uribus, qui in-*

*expugnabilia arcibus, et per aliquot metus tota, prosternant; qui æquum arcibus aggerem attollant, et muros in miram altitudinem eductos artibus ac machinis quassent; multi sunt, qui ante se agant agmina, et tergis hostium graves insistent, et ad mare magnum perfusi cæde gentium veniant; sed hi quoque, ut vincant hostem, cupiditate victi sunt. Nemo illis venientibus restitit; sed nec ipsi ambitionis crudelitatisque resisterant: tunc, quam agere visi sunt alios, agebantur. Agebat infelicem Alexandrum furor alieni vastandi, et ad ignotum multebat. An tu putas alicui, qui a Græciæ primis studiis in qua eruditus est, incipit? qui, quod cuique optimum est, eripit; Lacédæmonia servare jubet, Athenas tacere; non contentus tot civilium strage, quas ut vicerat Philippus, aut emerat, alias alio loco projicit, et tota arte arma circumferri; nec subsistit usquam lassus eruditus, inimicorum ferarum modo, quæ plus, quam exigit famem, mordent? Jam in omnem regionem multa regna conjecit, jam Græci Persæque eundem timeant; jam etiam a Dario liberæ nationes jugum accipiant: ita tamen ultra Oceanum solemque; indignatur ab Hercule Liberique vestigia victoriam decetere; ipsi naturæ vim parat. Non ille ire vult,*

las ne cesse d'aller jusqu'à ce qu'elle soit au fond. Ce ne fut ni la vertu ni la raison qui fit entreprendre à Pompée des guerres étrangères et domestiques; mais l'amour d'une fausse grandeur le porta tantôt en Espagne pour combattre Sertorius, tantôt sur la mer pour donner la chasse aux pirates. C'étaient là les prétextes qu'il prenait pour se continuer le commandement. Que pensez-vous qui l'attirât en Afrique, au septentrion, contre Mithridate, en Arménie et dans tous les coins de l'Asie? Une vaste ambition de s'élever, ne s'estimant pas assez grand, lorsque tout le monde s'étonnait de sa grandeur. Qu'est-ce qui causa le malheur de C. César, et en même temps celui de la république? La gloire, l'ambition, et un désir effréné d'être au-dessus de tous les autres. Il ne put souffrir une seule personne devant lui, quoique Rome en souffrit deux au-dessus d'elle. Que dites-vous de C. Marius, qui ne fut consul qu'une fois, car il usurpa les autres consulats? Vous imaginerez-vous que ce fut par des motifs de vertu qu'il s'engagea en tant de périls, lorsqu'il combattait contre les Teutons et les Cimbres, ou qu'il poursuivait Jugurtha dans les déserts de l'Afrique? Marius conduisait son armée, et l'ambition conduisait Marius. Ces conquérants troublaient tout le monde, et étaient eux-mêmes troublés, comme ces tourbillons qui font tourner tout ce qu'ils rencontrent, et tournent aussi eux-mêmes, courant avec d'autant plus d'impétuosité qu'ils sont moins capables de se retenir. De là vient qu'après avoir fait du mal à bien des gens, ils ressentent enfin la violence dont ils s'étaient servis contre les au-

tres. Ne croyez pas qu'on puisse se rendre heureux par le malheur d'autrui. Enfin, il faut oublier tous ces exemples que l'on met devant nos yeux et dans nos oreilles, et vider notre cœur des mauvais discours qu'on lui a insinués. Il faut rétablir la vertu dans ce lieu qu'on lui a usurpé, afin qu'elle détruise le mensonge qui vous plait beaucoup plus que la vérité; qu'elle nous sépare du peuple auquel nous donnons trop de créance, et qu'elle nous remette en possession des saines opinions. Car c'est le propre de la sagesse de retourner en son naturel et de reprendre l'état d'où l'erreur publique l'avait ébassée. C'est aussi un commencement de guérison d'avoir quitté les précepteurs de la folie et de s'être éloigné de tous ces gens qui se gâtent les uns les autres.

Mais afin que vous sachiez que je dis vrai, considérez un peu comme chacun vit autrement en particulier qu'il ne fait en public. Je crois bien que la solitude n'inspire point l'innocence, et que les champs n'enseignent point la frugalité; mais les vices cessent des qu'ils n'ont plus de spectateurs, leur fin principale étant de paraître et d'être regardés. Qui est celui qui met un habit d'écarlate pour ne le montrer à personne? Qui se fait servir en vaisselle d'or, quand il mange en secret? Et qui, s'étant couché à l'ombre de quelque arbre, dans un champ, voudrait y étaler ses plus beaux membres? Personne n'est magnifique pour contenter ses yeux ou ceux de quelques personnes familières; mais on étend le luxe et l'appareil suivant le nombre et la qualité des gens qui les regardent. C'est pourquoi les témoins et les ad-

sed non potest stare; non aliter, quam in præceptis dejectis pondera, quibus eundi finis est, jacuisse. Ne Cn. quidem Pompeio exterius bella ac domesticæ virtus aut ratio suadebat, sed insans amor magnitudinis falsæ. Modo in Hispaniam et Sertorianæ arma, modo ad colligendos piratas ac maria pacanda vadebat: hæ præterebantur causæ ad continuandum potentiam. Quid illam in Africam, quid in septentrionem, quid in Mithridatem, et Armeniam, et omnes Asiæ angulos tradi? Infinita scilicet cupido crederet, quam sibi uni primum magna videretur. Quid C. Casarem in sua fata, pariter ac publica, immisit? gloria et ambitio, et nullus supra cæteros emineendi modus. Unum ante se ferre non potuit, quam respublica supra se ducere ferret. Quid, tu C. Marium semet consulum (unum enim consulatum accepit, cæteros rapuit), quam Teutonos Cimbroque concederet, quam Jugurtham per Africæ desertâ acqueretur, tot pericula putas appellasse virtutis insinecta? Marius exercitum, Marius ambulo ducebat. Isti, quam omnia conciterent, concubiebantur, turbatum more, qui rapta convolvunt, sed ipsi ante voluunt, et ob hoc majore impetu incurrunt, quia nullum illis sui regimen est. Ideoque, quam multis fuerunt malo, postiferam illam vim, qua perierunt

nocuerunt, ipsi quoque sentiant. Non est, quod credas, quemquam fieri aliena infelicitate felicem.

Omnis ista exemplis, quæ oculis atque auribus nostris ingeruntur, retexenda sunt, et plenum malis sermonibus preceps exhauriendum. Inducenda in occupatum locum virtus; quæ mendaciæ et contra verum placenta exstipet, quæ nos a populo, cui nimis credimus, separet, ac successis opinionibus reddat. Hoc est enim sapientia, in naturam converti et eo restitui, unde publicus error expulerit. Magna pars assuetudo est, hortatores insanae reliquise, et ex isto ceteris invicem noxio prociui abissae. Hoc ut esse verum scias, aspice, quanto aliter nunquamque populo vivi, aliter sibi. Non est per se magistra innocentie solitudo, nec frugalitatem docent rura; sed ubi testis ac spectator abscessit, villa subauditur, quorum monstrari et conspici fructus est. Quis enim, quam nulli ostenderet, induli purpuram? Quis posuit secretam in aure dapem? Quis, sub altissimæ arboris rusticæ projectus umbra, luxuriose sursum pomum solus explicuit? Nemo oculis suis laetatur est, ne pascorum quidem et familiarium; sed apparatus villarum suorum pro modo turbe spectanda expendit. Ita est: irritamentum est omnium in quæ insanus, admiratur et concupiscit. Ne concupiscamus effices,

mirateurs de nos folles dépenses sont les sujets qui nous provoquent à les faire. Empêchez que nous ne les fassions voir, vous empêcherez que nous n'ayons envie de les faire; l'ambition, le luxe et l'orgueil ne demandent que le théâtre. Pour les guérir, il les faut cacher. Ainsi, si nous sommes engagés dans le tumulte des villes, ayons auprès de nous quelque personne qui nous conseillera, et qui rabaissera l'estime que l'on fait des grandes possessions, par les louanges qu'il donnera à celui qui est riche de peu, et qui mesure le bien par la nécessité de l'usage; qui vantera le repos que l'on emploie à l'étude et le plaisir qu'il y a de se retirer des occupations étrangères pour s'attacher à son devoir, contre l'opinion de ceux qui élèvent si haut le pouvoir des grands et la faveur du peuple; qui fera connaître que ces hommes, qui sont heureux au jugement du peuple, tremblent sur la fuite de leur grandeur qui les étouffe, et qu'ils ont des sentiments du leur condition bien différents de ceux qu'en ont les autres. Car ce que l'on estime une élévation leur paraît un précipice qui les trouble et les effraie autant de fois qu'ils regardent la profondeur du lieu qu'ils occupent. Comme ils considèrent les différentes manières dont ils peuvent tomber d'un poste si élevé, ce qu'ils avaient recherché avec tant de passion leur fait peur, et leur félicité, qui les rend incommodes à tout le monde, leur devient insupportable. C'est alors qu'ils estiment le repos et la liberté, qu'ils haïssent l'éclat, et qu'ils méditent leur retraite tandis que leur prospérité dure encore. C'est alors qu'ils philosophent par crainte, et que, dans une fortune chancelante, ils prennent des résolutions assurées. Car il est certain que l'adversité

rétablit la raison que la prospérité nous avait ôtée, comme si la bonne fortune et le bon sens étaient des choses incompatibles.

## ÉPIÔRE XCV.

Que les préceptes seuls, sans les maximes générales de la philosophie ne peuvent rendre la vie heureuse. — La médecine a multiplié les remèdes à mesure que l'impérance a multiplié les maladies.

Vous désirez que j'écrite présentement ce que j'avais remis à un autre jour, et que je vous dise si cette partie de la philosophie qui concerne les préceptes, et laquelle les Grecs appellent *νολητικὴ* suffit pour la perfection de la sagesse. Je sais bien que vous ne seriez pas fâché quand je m'en excuserais; mais je vous confirme ma promesse encore plus efficacement, et je ne veux pas que la parole que je vous ai donnée demeure sans effet. Souvenez-vous de ne plus demander ce que vous ne voudrez pas obtenir; car nous demandons quelquefois avec empressement des choses que nous refusons si elles nous étaient offertes. Quo ce soit légèrement ou flatterie, c'est de quoi on nous doit punir en nous accordant notre demande. Quelquefois nous faisons semblant de vouloir ce que nous ne voulons pas. Un homme apportera une longue histoire écrite en lettres menues, et plûe délicatement, lequel, après l'avoir lue presque entière, dira: Je cesserai si vous voulez. On répond aussitôt. Lisez! lisez! et ce sont des gens qui voudraient déjà qu'il se tût. Nous demandons aussi quelquefois une chose, et nous en disons une autre. Nous ne disons pas même la vérité quand nous prions

si ne ostendamus, effeceris. Ambitio, et luxuria, et impotentia, scenam desiderant; sanabis ista, si absconderis. Itaque, si in medio urbium fremitu collocatus sumus, stet ad istos monitor, et contra laudatores ingentium patrimoniorum laudet parvo divitem, et uno opes metientem. Contra illos, qui gratiam ac potentiam attollunt, otium ipse suscipiat traditum litteris, et animum ab externis ad sua reversum. Ostendat ex constitutione vulgi beatos, in isto invidioso fastigio non trementes et attonitos, longeque aliam de se opinionem habentes, quam ab aliis habetur. Nam, quæ aliis excelsa videntur, ipsis prærupta sunt. Itaque exanimantur, et trepidant, quoties desperant in illud magnitudinis suæ præceptis. Cogitant enim varios casus, et in sublimi maxime lubricos: tunc appetita firmidant, et, quæ illos graves aliis reddit, gravior ipsis felicitas incubat: tunc laudant otium lenè et sui juris; odio est fulgor, et fuga a rebus adhuc stantibus quatitur: tunc demum videas philosophantes metu, et ægra fortune sana consilia. Nam, quasi ista inter se contraria sint, bona fortuna, et mens bona; ista melius in malis sapiunt; secunda rectum auferunt. Vale.

## EPISTOLA XCV.

SOUS PRÆCEPTA VIRTUTUM NON DIGNI POSSE ET NECESSARIA ESSE DISCRETA.

Petis a me, ut id, quod in diem suum dixeram debere differri, representem, et scribam illi, « an hæc pars philosophiæ, quam Greci *νοητικὴ* vocant, nos præceptitum dicimus, satis sit ad commendandam sapientiam. » — Scio te in bonam partem accepturum, si negaveris. Eo magis promitto, et verbum positum perire non patior: « Postea noli rogare, quod implere nolumus, si interdum enim omnino petimus id, quod recusaremus, si quis offerret. Hæc sive levitas est, sive venustitas, ponenda est promittendi facilitate. Multa videri volumus velle, sed nolumus. Recitator historicam ingentem attulit, minutissime scriptam, artissime plicatam, et, magna parte perlecta: « Desinam, inquit, si vultis. » Acclamatur: « Recita, recita! » ab his, qui illum omnino scere illico cupiunt. Sepe aliud volumus, aliud optamus, et verum ac diis quidem dicimus: sed dii aut non exau-

les dieux, aussi ne nous exancent-ils pas, et ils ont pitié de notre faiblesse. Pour moi, je n'en aurai point à votre égard, et je me veux venger de vous par une longue lettre, laquelle si vous lisez à regret, dites en vous-mêmes : Je me suis attiré cet ennui. Comparez-vous à ces maris qui épousent, après une longue recherche, des femmes qui les font enrager ; à ces avarés, qui sont tourmentés par les richesses qu'ils ont amassées avec beaucoup de peine ; à ces ambitieux, que les honneurs acquis par leur industrie fatiguent par mille importunités, et à ceux enfin qui se font les auteurs de leurs propres disgrâces.

Mais, pour commencer sans d'autre préambule : La vie heureuse, disent-ils, consiste dans les actions vertueuses. Or, les préceptes conduisent aux actions vertueuses. Ils suffisent donc pour rendre la vie heureuse. Toutefois, ces préceptes ne conduisent pas toujours aux actions vertueuses, mais seulement lorsque l'esprit est docile et qu'il n'est point prévenu de mauvaises opinions. De plus, quoique l'on fasse bien, on ne sait pas précisément que l'on fait bien ; car, si l'on n'est de longue main instruit et dressé par la raison, on ne saurait observer toutes les circonstances nécessaires, et connaître en quel temps, avec qui et comment on doit agir. C'est pourquoi l'on ne se porte pas aux choses honnêtes d'une volonté absolue et invariable, mais l'on regarde autour de soi, et l'on hésite. Si les actions honnêtes, disent-ils, viennent des préceptes, les préceptes suffisent pour rendre la vie heureuse. Or, l'un est vrai ; l'autre, par conséquent, l'est aussi. Nous répondons que les actions honnêtes précèdent des maxi-

mes générales aussi bien que des préceptes. Ils répètent : Si les autres arts se contentent de leurs préceptes, la sagesse se doit aussi contenter des siens, car elle est l'art qui conduit la vie. Or, est-il que l'on fait un pilote en lui disant : Remue ainsi le gouvernail, abaisse ainsi la voile, prends de cette façon le bon vent, évite, de celle-ci, le vent contraire, reçois-le ainsi quand il n'est ni contraire ni favorable ? Les préceptes forment de même les autres artisans. Pourquoi donc ceux qui enseignent l'art de bien vivre ne feront-ils pas la même chose ? — Tous ces arts ne s'appliquent qu'à certains instruments qui servent à la vie, et non pas à toute la vie en général. De là vient que divers accidents les peuvent retarder, comme l'espérance, le désir et la crainte. Mais l'art qui fait profession de conduire la vie ne peut être diverti de son exercice pour quelque chose qui arrive, puisqu'il sait lever les difficultés et détourner tous les obstacles. Voulez-vous voir comme cet art est différent de tous les autres ? Dans les autres on excuse plus aisément une faute qui se fait volontairement, que si c'était par hasard ; en celui-ci c'est un grand crime que de faillir volontairement : comme, par exemple, un grammairien n'aura pas honte de faire un solécisme, s'il le fait de dessein formé ; il en rongira, s'il le fait par ignorance. Un médecin qui ne connaît pas que son malade s'en va mourir est plus en faute, quant à son art, que s'il faisait semblant de n'en rien connaître. Mais, en cet art de bien vivre, les fautes volontaires sont les plus honteuses ; joint que la plupart des arts, et surtout les arts libéraux, ont non-seulement leurs préceptes, mais encore leurs ré-

diants, aut miserentur. Ego me, omnia misericordia vindicabo, et tibi ingentem epistolam impiegem ; quam tu si invitus leges, dicito : Ego mihi hoc contraxi ! teque inter illos numera, quos uxor, magni ductu ambitu, torquet ; inter illos, quos divitiæ, per summum acquiritæ sudorem, male habent ; inter illos, quos honores, nulla non arte aliqua opera pretiis, diserviant ; et ceteros malorum morum compotes.

Sed ut, omisso principio, rem ipsam aggrediar : « Beati, inquit, vita constat ex actionibus rectis ; ad actiones rectas præcepta perducunt : ergo ad beatam vitam præcepta sufficiunt. » — Non semper ad actiones rectas præcepta perducunt, sed quum obsequens ingenium est : aliquando frustra admoventur, si saltem opiniones obsident pravæ. Deinde, etiam si recte faciunt, nesciunt facere se recte. Non potest enim quisquam, nisi ab initio formatus et tota ratione compositus, omnes esseque numeros, ut sciat, quando oporteat, et in quantum, et cum quo, et quemadmodum. Quare non potest toto animo ad honesta conari, ne constanter quidem, aut libenter ; sed respiciet, sed lassabit. — « Si honesta, inquit, scito ex præceptis veniit, ad beatam vitam præcepta abunda-

sunt : atqui est illud : ergo et hoc. » — His respondemus : actiones honestas et præceptis fieri, non tantum præceptis.

« Si alie, inquit, artes contentæ sunt præceptis, contenta erit et sapientia ; nam et hæc ars vitæ est. Atqui gubernatorem facit ille, qui præcipit : Sic move gubernaculum, sic vela submitte, sic secundo vento utere, sic adverso resistit, ne dubium communemque tibi vindicas. Alios quoque artifices præcepta confirmant : ergo in hoc idem poterunt artifices vivendi. » — Omnes istæ artes circa instrumenta vitæ occupatæ sunt, non circa totam vitam. Itaque multa illas inlibent extrinsecus, et impediunt : spes, cupiditas, timor. At hæc, quæ artem vitæ professa est, nulla re, quæ minus se exercet, retari potest : discutit enim impedimenta, et tractat obstantia. Vis scire quam dissimilis sit aliorum artium conditio, et hujus ? In illis excavatus est, voluntate peccare, quam enu ; in hæc, maximè culpa est, sponte delinquere. Quod dico, tale est. Grammaticus non erubescet solvécismo, si sciens fecit ; erubescet, si nesciens. Medicus ; si deflere nigrum non intelligit, quantum ad artem magis peccat, quam si se intelligere dissimulat. At in hæc arte vivendi, turpior violentiæ culpe est. Adpice nunc, quod artes



gles générales. C'est pourquoi, dans la médecine, il y a une secte d'Hippocrate, une autre d'Asclépiade, et encore une autre de Thémison. D'ailleurs, il n'y a point de science contemplative sans maximes générales, que les Grecs appellent *εὐμαθία* et nous axiomes, comme l'on en trouve dans la géométrie et dans l'astronomie. Or, la philosophie est contemplative et active, elle passe de la spéculation à l'action; et vous vous trompez si vous croyez qu'elle ne propose que des occupations vulgaires. Elle aspire bien plus haut. l'examine, dit-elle, tout le monde; je ne puis m'arrêter dans la compagnie des hommes pour les persuader ou dissuader par mes conseils. Je suis appelée à des choses plus grandes et plus relevées.

J'examine d'abord les dieux, les éléments;  
Combien grands sont les cieux, quels sont leurs mouve-  
D'où la nature fait et nourrit toutes choses; [ments;  
Leur fin et leur retour, et leurs métamorphoses,

comme dit Lucrèce. Il s'ensuit donc que la philosophie, étant contemplative, doit avoir ses maximes générales. Mais qu'il Ne sait-on pas que personne ne fera jamais bien les choses, s'il n'est instruit par la raison à remplir parfaitement tous ses devoirs, ce qui n'arrivera pas à un homme qui n'a pour conduite que les préceptes qu'il a reçus: car ce qui se donne par parcelles est toujours faible, et, pour ainsi dire, ne saurait prendre racine. Mais les maximes établissent et conservent notre tranquillité; elles embrassent toute la vie et la nature de toutes choses. Il y a la même différence entre les maximes et les préceptes de la phi-

losophie qu'entre les éléments et les corps. Les corps dépendent des éléments, et les éléments sont la cause efficiente des corps et de toute autre chose. La sagesse des anciens, dit-on, enseignait seulement ce qu'il fallait faire ou ne pas faire, et les hommes alors étaient beaucoup meilleurs; car depuis qu'ils sont devenus savaus, ils ont cessé d'être bons, leur veru simple et ingénue s'étant changée en une science obscure et subtile, qui apprend à disputer plutôt qu'à bien vivre. J'avoue, comme vous le dites, que cette sagesse des anciens fut, au commencement, rude et grossière, ainsi que tous les autres arts qui se sont polis et subtilisés par succession de temps; mais, comme le vice n'était pas monté si haut, et ne s'était pas étendu si largement, il n'était pas encore besoin de puissants remèdes. Un petit remède pouvait guérir de petits défauts; mais il faut maintenant que les préservatifs soient d'autant plus forts que la contagion du mal est plus dangereuse. La médecine, autrefois, ne consistait qu'en la connaissance de quelques herbes propres pour arrêter le sang, ou pour consolider les plaies; elle est venue ensuite à cette multiplicité de remèdes que nous avons. Il ne faut pas s'étonner si elle avait moins d'occupations lorsque les corps étaient encore fermes et robustes, et qu'ils étaient nourris de viandes communes, sans artifice ni déguisements; mais, depuis qu'on les est allé chercher plutôt pour irriter l'appétit que pour le contenter, on a inventé en même temps une infinité de sauces pour exciter la gourmandise; de sorte que ce qui servait autrefois

quoque pieraque, uno ex omnibus liberalissimæ, habent decreta sua, non tantum præcepta, sicut medicina. Itaque alia est Hippocrati secta, alia Asclepiadis, alia Themisonis. Præterea nulla ars contemplativa sine decretis suis est, quæ Græci vocant *εὐμαθία*, nobis vel decreta sicut appellare, vel scila, vel placita; quæ in geometria et in astronomia invenies. Philosophia autem et contemplativa est, et activa; spectat simul, agitque. Erras enim, si illam potes tantum terrestres operas prouidere; altius spirat. Totum, inquit, mundum scrutor, nec me intra conuersarum mortalium confines, suadere vobis, ac dissuadere contenta; magna me vocant, supraque vos posita:

Nam tibi de summa cæli ratio. Deumque.

Dixeris incipiam, et rerum primordia pandam;

Unde omnis natura creet res, auctet, alioque,

Quoque eadem rursum natura perempta resolvat,

ut ait Lucretius. Sequitur ergo, ut, quom contemplativa sit, habet decreta sua. Quid? quod faciendū quoque nem rito obibi, nisi is, cui ratio erit tradita, quā in quoque re omnes officinarum numerus exsequi possit; quos non servabit, qui in rem præcepta accipit, non in omne. Imbecilla sunt per se, et, ut ita dicam, sine radice, quæ partibus dantur. Decreta sunt, quæ nascunt, quæ

securitatem nostram tranquillitatemque toesunt, quæ totam vitam, totamque rerum naturam simul continent. Hoc interest inter decreta philosophiæ et præcepta, quod inter elementa, et membra: hæc ex illis dependent; illa et horum causas sunt et omnium.

« Antiqui, inquit, sapientia nihil aliud, quam facienda ac vitanda, præcepi; et tunc longe meliores erant viri; postquam docti prodierunt, boni desunt. Simplex enim illa et aperta virtus in obscuram et solertem scientiam versæ est, docemurque disputare, non vivere. » — Fuit sine dubio, ut dicila, vetus illa sapientia, quom maxime nascens, rudis, non solius, quam ceteræ artes, quarum in procesum subtilitas crevit. Sed ne quis quidem adhuc eral remediis diligētibus. Nondum in tantum nequitia surrexerat, nec tam late se sparserat: poterant vitiis simplicibus obstat remedia simplicia. Nunc necesse est tanto operosiora esse munimenta, quanto valentiora sunt quibus petitur. Medicina quondam paucarum fuit scientia herbarum, quibus soteretur fluxus sanguis, vulnera coirent: postulat deinde in hanc pervexit tam multiplicem varietatem. Nec est mirum, tunc illam minus negotii habuisse, firmis adhuc solidisque corporibus, et facili cibo, nec per artem voluptatemque corrupto: qui postquam cepit non ad totum, sed ad irritandum finem

de nourriture à des gens affaiblés n'est plus à présent qu'une charge à des estomacs gorgés et remplis. De là procède la pâleur du visage, le tremblement des nerfs affaiblis par le vin, et la maigreur de tout le corps que les crudités rendent plus difficile à rétablir que ne ferait la faim. De là vient aussi la débilité des pieds, un chancellement perpétuel qui ressemble à la marche des ivrognes, des fluxions universelles, et des enflures d'estomac pour l'avoir chargé de plus qu'il ne peut porter. De là naissent encore des effusions de bile, la couleur jaunâtre, la sécheresse des membres, l'endurcissement des jointures, le retirement des doigts, l'engourdissement et le tressaillement des nerfs. Que dirai-je des étourdissements et des vertiges, des inconvénients qui arrivent aux yeux et aux oreilles, et des ulcères qui se forment dans toutes les parties qui servent à la décharge du corps? Combien de fièvres de diverses sortes, les unes violentes, les autres languides, et les autres qui causent un frisson et un tremblement horrible de tous les membres! Enfin, il serait difficile de rapporter toutes les maladies qui sont données pour supplice à la dissolution. Les premiers hommes s'en étaient affranchis, parce que, ne s'étant point encore plongés dans les délices, ils savaient se commander et se servir d'eux-mêmes. Ils endurcissaient leur corps par un honnête travail, et quand il était las de courir, de chasser ou de labourer la terre, ils venaient prendre leur repas, qui n'aurait pas contenté leur goût, si la faim ne l'eût assaisonné. C'est pourquoi ils n'avaient pas besoin de tant de drogues, de ferremens, et de

boîtes. Leurs maladies, qui venaient de causes légères, ne pouvaient être que légères. Mais aujourd'hui la multitude des mets produit la multitude des maladies, et l'on ne peut couvevoir combien de choses fait passer dans la bouche d'un seul homme cette insatiable gourmandise qui épuise les terres et les mers. Il faut, par nécessité, que tant de choses si diverses se combattent enire elles, et que leurs qualités opposées rendent la digestion mauvaise. On ne doit donc pas s'étonner si les viandes différentes engendrent des maladies différentes, et si des matières, qui sont de contraire nature, se trouvant pressées dans un même lieu, regorgent quelquefois au-dehors. Ainsi l'on peut dire que nous avons autant de sortes de maladies que nous mangeons de sortes de viandes.

Le plus grand des médecins et l'auteur de cette science a dit que les femmes ne devenaient point chauves et n'avaient jamais la goutte aux pieds; et, toutefois, les cheveux leur tombent à présent et les pieds leur font mal. Ce n'est pas le tempérament des femmes, c'est leur façon de vivre qui est chabgée; car, en prenant la licence des hommes, elles ont pris aussi leurs inconvénients. Elles veillent et boivent comme eux; elles leur font même des défrs à l'huile et au vin; elles poussent la crapule aussi loin qu'eux, et remesurent, par le vomissement, le vin qu'elles ont pris dans la débauche. Elles mangent aussi de la neige pour apaiser le feu de leur estomac. Quant à l'impudicité, elles ne veulent pas même céder l'action qui ne leur appartient pas. Que le ciel les confonde d'avoir frayé le chemin à ce crime qui renverse

quæri, et invente sunt mille conditura, quibus aviditas exciteretur: quæ desiderantibus alimenta erant, onera sunt plena. Inde pallor, et nervorum vino madentium tremor, et miserabilior es cruditatibus, quam es fame, macies; inde incoerens inanius pedes, et semper, qualis in ipsa ebrietate, titillatio; inde in totam eorum humor admissus, distentusque venter, dum male assuescit plus capere, quam poterat; inde infusio lurida bile, et decolor vultus, tabesque in se putrescentium, et retroridi digiti articulis obrigescentibus, nervorumque sine sensu jaeculentum torpor, aut palpitatio corporum sine intermissione vibrationum. Quod capitis vertigines dicam? Quid oculorum auriumque tormenta, et cerebri exstinctis vertiginibus; et omnia, per quæ exoneramur, internis viciis affecta? Innumerabilia præterea febrium genera, aliarum impæ a sævitiarum, aliarum tenui peste replentium, aliarum cum horrore et multis membrorum quassatione venientium? Quid alios refram innumerabiles morbos, supplicia lustræ? Immones erant ab istis malis, qui nodum se deficiis solverant, qui sibi imperabant, sibi ministrabant. Corpora opere ac vero labore durabant, aut curæ defatigati, aut venato, aut lecture versati. Excipiebant illos cibus, qui, nisi esurientibus,

placere non posset. Itaque nihil apud erat tam magis medicorum supellectile, nec tota ferramentis, atque pyxidibus. Simpliciter erat ex causa simplici valetudo; multos morbos multa fœcula fecerunt. Vide, quantum rerum per osam gulam transitararum permiscerit inania, terrarum marisque vastitatis! Necesse est itaque inter se tam diversa dissident, et hausta male digerantur, aliis aliis nitentibus. Nec mirum, quod inconstans variisque ex discordi cibo morbus est, et illa ex contrariis naturæ partibus in eundem compulsa redeunt. Inde tam multo ægotatus genere, quam virimus. Maximus ille medicorum, et hujus sceleris conditor, « femina nec capillis defluere, dicit, nec pedes laborare. » Atqui et capillis destituitur, et pedibus ægre sunt. Non mutata femininarum natura, sed vita est: omni quom virorum licentiam æquaverint, corporum quoque virilium incommoda æquarunt. Non minus pervigiliat, non minus potant, et oleo et mero viros provocant; æque invitis logesta viceribus per os reddunt, et vinum omne vomitu remittunt; æque nivem rodunt, solatium stomachi æstuantis. Libidini vero ne maribus quidem cedunt: pati nate (dixi illas deinde male perdat!) adeo perversum commode genus impudicitia, viros incant. Quid ergo mirandum est,

l'ordre de la nature. N'est-il pas étonnant que le plus grand médecin du monde et le plus versé dans les connaissances de la nature se trouve menteur, y ayant aujourd'hui tant de femmes gouteuses et chauves? Elles ont perdu, par leur débâche, le privilège de leur sexe; et, parce qu'elles ont quitté la retenue des femmes, elles sont devenues sujettes aux maladies des hommes. Les médecins, autrefois, ne donnaient pas si souvent de la viande et du vin pour fortifier le poulx. Ils ne savaient pas vider le mauvais sang et guérir une longue maladie par les bains ou par les sueurs. Ils ne faisaient point de ligatures aux bras et aux jambes pour attirer aux extrémités la force du mal, qui était enfermée au-dedans. Il ne fallait pas se mettre en peine de tant de sortes de remèdes, y ayant si peu de maladies. Mais, aujourd'hui, combien de moux et d'indispositions! C'est l'intérêt que nous payons de tous les plaisirs que nous avons pris avec excès et sans raison. Vous étonnez-vous qu'il y ait tant de maladies? comptez combien vous avez de enseignants. Toutes sortes d'études cessent. Les professeurs des arts libéraux n'ont que fort peu d'auditeurs : les écoles de rhétorique et de philosophie sont presque vides; mais les cuisines de ces prodiges sont bien remplies. Combien y voyez-vous de jeunes gens occupés? Je ne parle point de ces malheureux esclaves, réservés pour la chambre à d'autres emplois, quand le festin est achevé. Je ne dis rien de ces troupeaux de jeunes garçons, rangés suivant leur pays et leur teint, afin qu'on les trouve également frais, que leur premier poil soit tout pareil, que leurs cheveux se ressemblent, et que les frisés ne se

mèlent point avec ceux qui ne le sont pas. Je passe sous silence tous ces boulangers et pâtisseries, et ces officiers qui servent sur table aussitôt que le signal en est donné. Bons dieux! combien de gens sont occupés pour le ventre d'un seul homme! Ne croyez-vous pas que ces champignons, que j'appelle un poison délicieux, engendrent des incommodités secrètes, quoique leur malignité n'éclate point sur l'heure? Ne croyez-vous pas qu'en ôté la neige dessèche et durcisse le foie? Pensez-vous que les huîtres, dont la chair est baveuse et noirrie de fange, ne nous laissent pas quelque pesanteur? Que cette sauce si rare, appelée *garum*, qui se fait du sang pourri de quelques méchants poissons, ne blesse point les entrailles par son acrimonie salée. Estimez-vous que cette corruption, que l'on avale toute brûlante, se puisse éteindre dans l'estomac sans lui faire mal? Quel dégoût n'a-t-on pas de soi-même lorsque les crudités et les indigestions reviennent à la bouche? Car il seut que vous sachiez que ces sortes d'aliments se pourrissent et ne se digèrent point.

Cela me fait souvenir du plat si fameux d'Ésope, où ce prodigue, qui courait à sa ruine, avait mis tout ce que les plus dépensiers et les plus splendides avaient coutume de manger en un jour. Il y avait des nacres, des surmulets désossés, avec quantité d'huîtres entrecoupées de congres marins. On se lasse de manger chaque viande à part; on veut confondre tous les goûts ensemble, et faire sur la table ce qui se doit faire dans l'estomac; nous verrons bientôt que l'on servira les viandes toutes machées. N'est-ce pas déjà quelque chose qui en approche qu'un cuisinier ôte les écailles et

maximum medicorum, se naturæ periculosissimum, in mendacio preestit, quum tot feminæ podagrice catervæque sint? Beneficium sexus suis vitis perdidit; et, quia feminam exuerunt, damose sunt morbis virilibus. Antiqui medici nesciebant dare cibum sepius, et vino luscire venas cadentes; nesciebant sanguinem mittere, et diutius agrosaliolem holneo sudoribusque laxare; nesciebant, erum vinulo hæberrimæque, latentem vim, et in medio sedentem, ad exitum revocare. Non erat necesse, circumspicere multa aulicorum genera, quum essent periculum paucissima. Nunc vero quum longe processerunt mala valetudinis? Has usuras voluptatum pendimus, utrum modum fæque concupiscimus. Innumerales esse morbos non miraberis; coquos numeris. Cessat omne studium; et liberalia professi, sine ulla frequentia, desertis angulis præsidet. In rhetorum ac philosophorum scholis solitudo est; at quum celebres culinæ sunt! Quantæ circa nepotum focos juvenum premit! Trausce puerorum iufficium greges, quos, post transacta convivâ, aliæ cubitali contumetia exspectant. Trausce agmina esuletorum, per unctiones coloresque descripta, ut eadem omnibus levitas sit, eadem primæ mensura lanuginis, ea-

dem species capillorum; ne quis, eni rector est comis, crispulis miscetur. Trausce piscium turba, trausce ministrorum, per quos signo dato ad inferendum creum discurrunt. Dii boni, quantum hominum summa venter exerceat! Quid tu illos hostes, stuprarum venenum, nihil oculis aperis judica facere, etiam si presentanei non fuerint? Quid tu illum activam vitam non putas callum jecioribus abducere? Quid? Illi ostra, inertissimam carnem ceno saginam, nihil existimas limosæ gravitatis inferre? Quid? Illud Solorum garum, pretiosam malorum piscium saniem, uos credis arere salsa tabe precordia? Quid illa purulenta, et quæ tantum non es ipso igne in eo transerunt, judicas sine noxa in ipsi visceribus extingui? Quam fedeli itaque pestilentesque ructus sunt! Quam fastidiosa sui, exhalatibus crapulam veterem! Scias putrescere sumpis, non concoqui. Nemini fuisse quondam in sermone nobilem patinam, in qua, quidquid apud hutos volei diem ducere, propensum in damnum suum popina renegerat: venter spontillique, et ostra catervas circumcisa, quæ eduntur, intervenientibus distinguuntur echinis; totam destructi sine ulla oculibus melli constraverant. Piget jam

les os, et qu'il ne laisse rien à faire aux dents? Ce serait trop de peine d'aller goûter de tous les plats, qu'on met tout ensemble dans un bassin et à une même sauce. Pourquoi porterais-je la main sur une seule chose? J'aime mieux qu'il y ait plusieurs ensemble, et que ce qu'on pourrait diviser en plusieurs mets se trouve uni et ramassé en un seul. Ceux qui disent que ces profusions se font par vanité et pour acquérir de la réputation doivent savoir qu'on se soucie moins de la montre et de l'apparence que de l'estime des connaisseurs qui savent ce que les choses valent. On met ensemble et à une même sauce tout ce qu'on servait autrefois séparément. On mêle et on émit les huîtres avec des caques de mer, et les nacres avec des surmulets, et tout cela est confus et brouillé comme les matières qui se rendent par le vomissement. De toutes ces viandes, ainsi mêlées, il naît une infinité de maladies différentes et compliquées, contre lesquelles la médecine a été obligée de s'armer par plusieurs sortes de remèdes et de régimes. J'en dis de même à l'égard de la philosophie. Elle était autrefois plus simple, lorsque les vices étaient plus légers et plus faciles à guérir. Mais, aujourd'hui, il faut qu'elle emploie toutes ses forces contre un renversement si général de toute la morale. Encore si l'on pouvait chasser le mal par ce remède. Mais les crimes ne sont plus particuliers, ils sont devenus publics. L'on punit le meurtre qu'un homme fait; et que dira-t-on des guerres et de ces massacres que nous appelons glorieux parce qu'ils détruisent des nations entières? Il est vrai que l'avarice et la cruauté n'ont

point de bornes; mais elles sont moins pernicieuses et moins barbares quand elles s'exercent comme à la dérobée par les mains de quelques particuliers. On commet des crimes par arrêt du sénat et par ordonnance du peuple, et l'on commande au public ce que l'on défend aux particuliers. Ce qui serait puni de mort étant fait en secret, reçoit des louanges quand il est fait aux yeux de tout le monde. N'est-il pas honteux que les hommes, dont le naturel a été créé si doux, se plaisent à verser le sang les uns des autres; qu'ils entreprennent des guerres et les transmettent à leurs successeurs, vu que les animaux vivent en paix, quoique sauvages et destitués de raison? Ces débordements si puissants et si étendus ont rendu la philosophie plus longue et plus difficile, et l'ont obligée de ramasser autant de force qu'il en était venu à ses ennemis. Il était aisé de reprendre ceux qui buvaient un peu trop, on qui cherchaient les viandes délicates. Il n'y avait pas grand peine à remettre dans la sobriété des gens qui ne s'en étaient guère écartés.

Maintenant, pour chasser le mal qui nous oppresse,  
Il nous faut employer la force avec l'adresse.

On cherche la volupté de toutes parts; il n'y a point de vice qui se contienne dans ses bornes. La profusion se convertit en avarice; on a oublié l'honnêteté naturelle; on ne trouve rien de honteux pourvu qu'il soit utile. L'homme qui porte le caractère de la vérité, l'homme, dis-je, est maintenant égorgé par le plaisir et par le divertissement; autrefois on se faisait scrupule de l'instruire à attaquer et à se défendre; mais aujourd'hui on

esse singula; cognitur in unum saporis; in corna fit, quod fieri debet saturo in ventre: exspecto jam ut manducata ponantur. Quantum autem hoc minus est, leatas excerpere aliquæ ossa, et deulium opera eorum fungi? Grave est luxuriari per singula: omnia semel, et in eundem saporis versa, ponantur. Quare ego ad unam rem minus porrigam? plura teniam simul; multorum ferulorum ornamenta coeant et cohererant. Seiam proinus hi, qui jactationem ex istis peti et gloriam aiebant, non ostendi ista, sed conscientie dari. Pariter sint, que disponi solent, uno jure perflata: nihil intersit: ostrea, echini, spondyli, nulli, perturbati concoctique ponantur. — Non esset confusio vomentium cibis. Quomodo lata perpleta sunt, sic ex istis non singulares morbi nascuntur, sed inexplicabiles, diversi, multiformes: adversus quos et medicina armare se cepit multigenibus observationibus.

Idem tibi de philosophia dico. Fuit aliquando simplicior inter minora peccantes, et levi quocumque cura remediabiles: adversus tantam morum eversionem omnia conanda sunt. Et ultimam sic denique lues ista vindicetur! Non privatim solum, sed publice furimus. Homicidia com-

peccamos et singulas carces: quid bella, et occisurum gentium gloriosum scelus? Non avaritia, non crudelitas modum morit. Et ista, quando furbum et a singulis fluit, minusnoxia minusque monstrum sunt: ex senatusconsultis plebisque scitis aera exercentur, et publice jubentur vetita privatim. Quæ clam commissæ capite lucent, jam, quis potest fecerit, laudamus. Non pudet homines, minimimum genus, gaudere sanguine alterius, et bella gerere, gerendaque liberis tradere, quam inter se etiam ausus ac ferre pax sit. Adversus tam potentem explicatamque istæ furorem uperosior philosophia facta est, et tantum sibi virium sumpsit, quantum his, adversus quæ peribatur, accesserat. Expeditum erat, oburgare iocundantes mero, et potentes delicatorem cibum: non erat animus ad fragilitatem magnos vi reducendus, a qua parvulum discesserat.

Nunc manibus raptis opus est, nunc arte magistra.

Voluptas ex omni parte queritur; nullum intra se manet visum. In avaritiam luxuria præcepit est: honesti oblitio invasit; nihil turpe est, cuius placet pretium. Homo, sacra res homini, jam per lusum et jocum occiditur; et, quem erudiri ad inferenda accipiendaque vul-

le produit devant le peuple sans armes et nu, parce que c'est un beau spectacle de le voir déchirer. Dans cette corruption de mœurs on a besoin de quelque remède plus fort qu'à l'ordinaire pour guérir un mal invétéré; il se faut donc servir des maximes générales, afin d'arracher entièrement la créance des fausses opinions. Si nous y joignons les préceptes, les consolations et les exhortations, nous les rendrons efficaces; autrement elles ne serviraient de rien. Si nous voulons délivrer les captifs et retirer du vice ceux qui y sont engagés, il faut leur apprendre ce que c'est que le bien et le mal. Ils sauront que toutes choses, hormis la vertu, changent de nom, et qu'elles deviennent tantôt bonnes et tantôt mauvaises. Comme dans la guerre, le premier engagement du soldat est le serment qu'il prête de suivre son drapeau et de ne point désertir, après quoi il obéit aisément à tout ce qu'on lui commande; de même il faut d'abord insinuer la vertu dans le cœur de ceux que l'on veut conduire à la vie bienheureuse, afin qu'ils l'aiment et la révèrent avec quelque sorte de superstition, qu'ils se plaisent avec elle, et ne veuillent point vivre sans elle. Quoi! n'en a-t-on pas vu qui sont devenus gens de bien sans ces instructions si subtiles, et qui ont fait de grands progrès dans la vertu par la seule observation des préceptes? J'en demeure d'accord, mais il faut attribuer cela à leur bon naturel, qui n'a pas laissé échapper les avis salutaires qu'on leur donnait. Comme les dieux n'ont jamais appris la vertu, parce qu'elle leur est essentielle, et que c'est une partie de leur nature d'être bons, de même il y a

des hommes si bien nés qu'ils apprennent en peu de temps les choses que l'on enseigne d'ordinaire, et embrassent le bien aussitôt qu'ils en entendent parler. Ce sont des âmes avides de vertu et fécondes d'elles-mêmes; mais, pour ces esprits stupides et hébétés ou qui sont engourdis par de mauvaises habitudes, il faut avoir soin de leur ôter la rouille.

Au reste, comme par les maximes de la philosophie on conduit plus tôt à la perfection ceux qui sont portés au bien, en les retirant des fausses opinions, je veux vous faire voir combien ces maximes sont nécessaires. Nous sommes tous prévenus de certaines persuasions qui nous rendent paresseux en certaines choses, et impétueux en d'autres. Comment retenir cette impétuosité, comment réveiller cette paresse à moins que de détruire les causes qui les engendrent, qui sont la fausse admiration et la fausse crainte? Tandis que ces passions vous possèdent, vous avez beau dire que vous devez assister votre père, vos enfants, vos amis et vos hôtes; l'avarice vous retiendra quand vous le voudrez faire. Saepez, tant qu'il vous plaira, qu'il faut combattre pour sa patrie, la crainte vous en détournera. Saechez qu'il faut s'employer et suer jusqu'à la dernière goutte pour le service de vos amis, les délices vous empêcheront de le faire. Saechez que l'on ne saurait faire une plus grande injure à une femme mariée que d'entretenir une concubine, l'incontinence vous poussera à commettre ce désordre. Il est donc inutile de donner des préceptes, si l'on ne lève auparavant ces obstacles qui en peuvent arrêter l'exé-

nera nefas erat, la jam nudus thernisque producitur; satiusque spectaculi ex homine, mors est.

In hac ergo morum pervertitate desideratur sollio vehementius aliquid, quod mala inveterata discutiât; decretis agendum est, ut revellatur peccatis falsorum recepta persuasio. His si adjungamus præcepta, consolationes, exhortationes, poterunt valere; per se inefficaces sunt. Si volumus habere obligatos, et malos, quibus jam teatorum, avellere; discant, quid malum, quid bonum sit; scient, omnia, præter virtutem, mutare nomen, modo mala fieri, modo bona. Quenadmodum primum militum virtutum est religio, et signorum amor, et deserendi nefas; tunc deinde facile cetera exiguntur mandatorumque jurgandum adactis: ita in his, quos velle ad beatam vitam perducere, prima fundamenta jacienda sunt, et insinuanda virtus. Hujus quidam superstitione teantur; hanc amant; cum hæc vivere vellet, sin hæc nollet.

Quid ergo? non quidam sine institutione subtili erant: protii, magnosque profectus assecuti sunt, dum nudis tantum præceptis obsequuntur? — Fateor: sed felix illis ingenium fuit, et salubria in transitu rapuit. Nam, ut dii immortales nullam didicere virtutem, cum omni edili,

et pars naturæ eorum est, bonos esse; illa quidam ex hominibus, egregiam sortiti indolem, la ex, que tradi solent, perveniunt sine longo magisterio; et honesta compleri sunt, quum primum audire; nunc ista tam rapacia virtutis ingenia, velle se fertilia. At illis aut hebetibus et obtusis, aut mala consuetudine obsessis, diu robign animorum effricanda est. Ceterum, ut illos la bonum promos eilut ad summa, et hos imbecilliores adjuvabit, malique opinionibus extrahet, qui illis philosophiæ placita tradiderit: que quam sint necessaria, scilicet videat. Quædam insident nobis, que nos ad illa pigros, ad illa temerarios faciunt. Nec hæc audacia reprimi potest, nec illa inertia auellari, nisi cause eorum estimantur, falsa admiratio, et falsa formidinis. Hæc nos quando possident, dicat licet: « Hoc patri præstare debet, hoc liberis, hoc amicis, hoc hospitibus. » Tentantem avaritia retinebit: sciet pro patria pugnandum esse; diuadebit timor: sciet pro amicis desudandum esse ad extremum usque andorem; sed delicia retinebat: sciet in usum gravissimum esse genus inquiri petilem; sed illam libido in contraria impiugit. Nihil ergo proderit dare præcepta nisi prius amoveris obstantis præceptis; non magis, quam proderit arma la conspectu possuisse propiusque

cution, aussi bien que de présenter ou mettre des armes auprès d'une personne qui ne voudrait pas y porter les mains pour s'en servir. Il faut donc mettre l'âme en liberté, avant que de lui donner des préceptes. Supposons qu'un homme fasse ce qu'il doit, il ne le fera pas toujours, et ne le fera pas également, parce qu'il ne sait pas pourquoi il le fait; il pourra faire quelque chose de bien par hasard ou par routine, mais il n'aura pas la règle en main pour dresser son action et pour savoir si elle est droite. Celui qui n'est bon que par hasard ne peut pas répondre qu'il le sera toujours. De plus, les préceptes vous apprendront peut-être à faire ce que vous devez, mais non pas à le faire comme vous le devez, sans quoi ils ne sauraient vous conduire à la vertu. Vous direz : Je fais ce que je dois. Je l'accorde; mais c'est peu de chose, parce que le mérite n'est pas tant en l'action qu'en la manière de la faire.

Qu'y a-t-il de plus criminel que de manger en un repas le revenu d'une année d'un chevalier romain? Qu'y a-t-il qui mérite davantage la réprobation du censeur que ces folles dépenses que l'on donne, comme parlent ces débauchés, à son inclination et à son plaisir? Cependant il y a de bons ménagers qui ont mis cinquante mille écus en un festin fait en l'honneur des dieux. Ainsi l'on voit qu'une même dépense est condamnée quand elle est faite pour le plaisir, et n'est point blâmée quand elle est faite par raison. Car, en ces occasions, on considère plus un légitime sujet de dépense que le plaisir de la bonne chère. On avait envoyé à Tibère un surmalet d'une prodigieuse grandeur ( pourquoi ne dirais-je pas combien il

pesait, afin d'en donner envie aux gourmands?) on dit qu'il pesait cinquante livres : il commanda qu'on le portât vendre au marché. Mes amis, dit-il, je suis le plus trompé du monde si Apicius ou Octavius n'achètent ce poisson. La chose réussit au-delà de ce qu'il en avait espéré; ils le marchandèrent, et enchérèrent l'un sur l'autre. Octavius l'emporta, et fut loué de ses compagnons, pour avoir acheté quatre cents livres un poisson que César avait fait vendre, et qu'Apicius n'avait osé acheter. Cette dépense était honteuse en la personne d'Octavius; elle ne l'était pas au regard de celui qui avait premièrement acheté le poisson pour l'envoyer à César. Je ne voudrais pas pourtant le disculper, mais enfin il l'avait trouvé si beau qu'il l'avait jugé digne d'être présenté à l'empereur. Si quelqu'un demeure auprès de son ami malade, je le loue; mais s'il fait cela pour l'espérance de quelque legs, c'est un vantour qui attend la charogne. Une même action est tantôt honnête et tantôt deshonorable; il faut voir pourquoi et comment elle a été faite. Or, toutes choses se feront avec approbation, si nous nous attachons à l'honnêteté, et que nous croyons qu'il n'y a point d'autre bien dans le monde. Tout le reste n'est bien que pour un jour; il faut donc embrasser une opinion ou un sentiment qui regarde toute la vie : et c'est ce que j'appelle maxime. Tel que sera ce sentiment, telles seront aussi les pensées et les actions, et par conséquent toute la vie. Quand on veut régler le temps on ne s'arrête guère aux parties.

M. Brutus, dans le livre qu'il a intitulé *des Devoirs*, donne quantité de préceptes aux pères, aux

admoine, nisi mure manus expedirent. Ut ad præcepta, quæ dantur, possint animus ire, solvendus est. Putemus aliquem facere quod oportet; non faciet assidue, non faciet æqualiter: nescit enim quare faciat. Aliqua vel casu, vel exercitatione, exhibent recta; sed non erit in manu regula, ad quam exigantur, cui credat, recta esse quæ fecit. Non promittet se talem in perpetuum, qui casus bonus est.

Deinde, præstabit tibi fortasse præcepta, ut quod oportet facias; non præstabit ut, quemadmodum oportet: et, si hoc non præstat, ad virtutem non perducunt. Faciet quod oportet molitus; concedo: sed id parum est, quoniam quidem non in facto laus est, sed in eo, quemadmodum fiat. Quid est cena sumptuosa flagitiosus, et equestrem cenam commendat? Quid tam dignum censoria nota, si quis, ut isti gæones loquuntur, sibi hoc et genio suo præstet? et toties tamen sceleris adulteris coram frugalitatis viris constituerunt. Eadem res, si gula datur, turpis est; si honori, reprehensione effugit. Non enim luxuria, sed impensa solemnitas est. Multum ingentis forme (quare autem non pondus adicio, et aliquorum gulam irrita? quatuor pondo et ad seclibram fuisse nie-

bant) Tiberius Cesar, missum sibi, quum in macellum deferri et vnicæ jussisset: « Anici, inquit, omnia me fallunt, nisi istum multum ant Apicius emerit, aut P. Octavius. » Ultra sperni illi conjectura processit: licitati sunt; vixit Octavius, et ingentem concubitus est inter suos gloriæ, quum quinque sestertilis emisset pitem, quem Cesar vendiderat, ne Apicius quidem emerit. Numerare tantum Octavio fuit turpe: non ille, qui emerat, ut Tiberio militaret (quanquam illum quoque reprehenderim, admirans est rem, quæ potuit Cesarum dignum. Amico agro aliqua assidet; potius est, si hoc si hereditatis causa scilicet, voluit est, cadaver exspectat.

Eadem aut turpia sunt, aut honesta: refert quare aut quemadmodum fiant. Omnia autem honeste fiunt, si honesto nos adixerimus, idque animum in rebus humanis bonum iudicaverimus, quæque ex eo sunt. Cetera, in dictum bona sunt. Ergo infligi debet persuasio ad totum pertineamus vitam; hoc est, quod deretum voco. Qualis hæc persuasio fuerit, talis erunt, quæ agentur, quæ erigebantur: qualis autem hæc fuerit, talis vita erit. In particulis suavis, totum ordinem parum est. M. Brutus in eo libro, quem *capit. M. Brutus* inscripsit, dat multa

enfants et aux frères; mais personne ne les saurait bien accomplir s'il n'a quelque but auquel il les rapporte. Il faut donc nous proposer le souverain bien pour notre fin, et tourner de ce côté-là toutes nos actions et toutes nos paroles, comme ceux qui sont en mer dressent leur navigation sur quelque étoile. La vie est incertaine et vague, si elle n'a point de but arrêté. Mais, pour s'en proposer quelqu'un, les maximes sont nécessaires. Vous m'avouerez (comme je pense) qu'il n'y a rien de plus vilain qu'un homme, lequel, toujours éralutif, chancelant et douteux, avance tantôt le pied et le retire tantôt. Cela nous arrivera en toutes rencontres, si l'on ne nous arrache ce qui nous retient et nous empêche d'agir de toutes nos forces. On enseigne communément comme il faut adorer les dieux. Mais défendons d'allumer les lampes aux jours de fête, parce que les dieux n'ont pas besoin d'être éclairés, et que les hommes n'aiment pas à sentir la fumée. Abolissons cette coutume d'aller saluer les images des dieux au matin, et de s'asseoir aux portes de leurs temples; ces sortes d'honneurs ne plaisent qu'à l'ambition des hommes; on honore Dieu en le connaissant. Défendons de porter des linges et des vases à Jupiter, et de tenir le miroir devant Junon. Dieu n'a que faire de personne pour le servir. N'est-ce pas lui qui sert tout le genre humain et qui prête son assistance en tous lieux et à tout le monde? On a beau savoir comme on se doit comporter dans les sacrifices, comme il faut s'éloigner de toutes superstitions; jamais on n'en sera suffisamment instruit, si l'on ne comprend, comme on doit, la

grandeur de Dieu, qu'il possède tout, qu'il donne tout, et que ses libéralités sont gratuites. Qu'est-ce qui porte les dieux à nous faire du bien? C'est leur nature. Si quelqu'un pense qu'ils aient voulu de nous nuire, il se trompe. Ils n'en sont point capables, car ils ne sauraient faire ni recevoir aucune injure, puisque offenser et être offensé sont deux choses réciproques. Cette excellence et suprême nature n'a point rendu dangereux ces esprits divins qu'elle a affranchis de tout danger. En un mot, le premier culte des dieux c'est de croire qu'il y a des dieux. Il faut ensuite reconnaître leur majesté et leur bonté, sans laquelle il n'y a point de majesté; il faut savoir que ce sont eux qui gouvernent le monde, qui conduisent toutes choses, comme étant de leur domaine, qui prennent soin du genre humain et quelquefois des particuliers. Ils ne font point de mal, ils n'en reçoivent point aussi. Cependant ils reprennent, châtent, et ordonnent quelquefois des peines qui portent l'apparence du mal; mais, voulez-vous avoir les dieux propices? Soyez homme de bien. C'est les honorer que les imiter.

Voici une autre question : Comment il faut vivre avec les hommes. Que faisons-nous? Quels préceptes donnons-nous? De ne point verser de sang humain? C'est peu de chose de ne point nuire à celui que nous devrions aider? O la belle louange à un homme d'être doux envers un autre homme! Lui enseignons-nous à tendre la main à celui qui a fait naufrage; à montrer le chemin à celui qui est égaré, et à partager son pain avec un homme qui meurt de faim? Pourquoi m'amu-

præcepta et parentibus et liberis et fratribus : hæc enim faciet, quemadmodum debet, nisi habuerit, quod referat. Proponamus oportet bonum summi boni, ad quem nitamur, ad quem omne factum nostrum dictumque respiciat; veluti navigantibus ad aliquod sidus dirigendus est cursus. Vili sine proposito vagus est. Quod si utique proponendum est, incipiunt necessaria esse decreta. Illud, ut puo, concedas, mihi esse turpius dubio et incerto ac timida, pedem modo referente, modo producente. Hoc in omnibus rebus accidit nobis, nisi esumamur, que reprehendunt animos ac delincent, personarumque totos retent.

Quomodo sint dii colendi, solent præcipi. Accendere aliquem lucernas sabbatis prohibuimus; quoniam nec Iunio Dil egent, et ne homines quidem delectantur fulgine. Vetemus salutationibus matutinis frangi, et foribus assidere templorum : humanis ambulo istis officia capiat; Deum colit, qui movet. Vetemus nites et virgiles Jovi ferre, et speculum tenere Junoni : non querit ministrare Deus; quidvis? spæ humano græci ministrat; ubique et omnibus præsto est. Andist licet quoniam modum servare in sacrificiis debeat, quam procul resiste a molestis superstitionibus : nunquam salis profectum erit,

nisi, qualem debet, Deum mente conceperit, omnia habentem, omnia tribuentem, beneficium gratis datorem. Quæ causa est diis benefaciendi? Natura. Errat, si quis putat illos nocere nolle : non possunt; nec accipere injuriam queunt, nec facere. Lædere etenim lædque, conjunctum est. Summa illa ac pulcherrima omnium natura quos periculo exemit, no periculosum quidem fecit. Primus est decorum cultus, deos credere; deinde, reddere illis majestatem suam, reddere bonitatem, sine qua nulla majestas est; scire, illos esse qui præsidet mundo, qui universa vi sua temperat, qui humani generis tutelam gerunt, interdum curiosi singularum. Hi nec dant malum, nec habent : ceterum instigant quoddam, et coercent, et irrogant penas, et aliquando specie boni puniunt. Vis deos propitiare? bonus esio! Satis illos coluit, quisquis imitatus est.

Eecce altera questio, quomodo hominibus sit utendum. Quid agimus? Quæ damus præcepta? Ut parentum sanguini humano? Quantum est ei non nocere, cui debemus prodesse? Magna scilicet laus est, si homo manusque homini est! Præcipimus ut naufrago manum porrigat, erranti viam monstrat, cum esuriente panem suum dividat? Quando omnia, quæ præstanda sunt ac vitanda, dicam

serais-je à déduire tout ce qu'il faut faire ou éviter, puisqu'en peu de mois je puis enseigner tous les devoirs de l'homme en cette forme. Ce monde, quo tu vois qui enferme les choses divines et les choses humaines, n'est qu'un. Nous sommes les membres de ce grand corps. La nature nous a rendus tous parents en nous engendrant d'une même matière et pour une même fin. Elle nous a inspiré un amour mutuel et nous a tous rendus sociables. C'est elle qui a établi la justice et l'équité; selon ses constitutions, c'est un plus grand mal de faire une injure que d'en recevoir; c'est par son ordre que les mains doivent être toujours prêtes à donner secours. Ayons ce vers dans la bouche et dans le cœur :

Je suis homme et ne tiens rien d'humain hors de moi.

Nous sommes nés pour vivre en commun; notre société est une voûte de pierres liées ensemble, qui tomberaient si l'une ne soutenait l'autre.

Après avoir parlé de nos devoirs envers les dieux et envers les hommes, voyons comment il faut user des choses. C'est en vain que nous avons parlé des préceptes, si premièrement nous ne savons quels sentiments nous devons avoir de chaque chose, comme de la pauvreté, des richesses, de la gloire, de l'infamie, de la patrie, de l'exil. Jugeons de tout cela en particulier sans nous arrêter à l'opinion commune; voyons ce que c'est, sans demander comment il s'appelle. Mais passons aux vertus. On nous dira que nous devons faire état de la prudence, embrasser la constance, aimer la tempérance, et nous rendre, s'il est possible, la justice plus familière que les autres ver-

tus. Mais ce n'est rien faire si nous ne savons ce quo c'est que vertu; s'il n'y en a qu'une seule ou plusieurs; si elles sont séparées ou jointes ensemble; si, lorsqu'on en possède une, on possède aussi les autres; quelle différence elles ont entre elles. Il n'est pas nécessaire qu'un artisan s'informe de tout ce qui regarde son art, qu'il sache quand il a commencé, non plus qu'un baladin connaisse l'origine de la danse. Tous ces arts savent assez ce qu'ils sont; il ne leur manque rien, parce qu'ils ne s'attendent pas au-delà de la vie. Mais la vertu est obligée à la connaissance d'elle-même, et de toute autre chose. Il faut l'apprendre premièrement, pour apprendre ensuite quelle volonté nous devons avoir. Car l'action ne sera pas juste, si la volonté ne l'est pas aussi, puisque c'est elle qui produit l'action; et cette volonté ne sera pas juste, si l'habitude de l'âme, d'où elle procède, n'est pas juste; enfin, l'habitude de l'âme ne sera point parfaite, si elle ne connaît bien toutes les règles de la vie, si elle ne juge soigneusement de toutes choses, et si elle ne les réduit à leur juste valeur.

La tranquillité n'est que pour ceux qui se sont affermis en des sentiments certains et immuables; les autres quittent, puis se remettent, flottant toujours entre l'appétit et le dégoût, parce qu'ils se conduisent par l'opinion du peuple, qui est un guide fort incertain. Pour vouloir toujours une même chose, il faut vouloir ce qui est véritable. Mais, pour le connaître, on a besoin des maximes générales de la philosophie, qui contiennent tout ce qui regarde la vie, les choses bonnes et les mauvaises, les bonnes, les deshonêtes, les jus-

quam possim breviter hanc illi formam humani officii tradere : « Omne hoc, quod vides, quo divina atque humana conclusa sunt, unum est : membra sumus corpora magni. Natura nos cognatos edidit, quoniam ex eisdem et in eodem gigneret. Hanc nobis amorem indidit socium, et sociabiles fecit; illa æquum justumque composuit : ex illius constitutione miseris est nocere, quam laedi; ex illius imperio paratæ sunt juvenis mœni. Iste tersus est in pectore, et in ore sit :

Homo sum, humani nihil a me alienum puto. »

Habemus! In commune nati sumus. Societas nostra lapidum fornicationi similissima est; quæ casura, nisi invicem obstarent, hoc ipso sustineretur.

Post deos hominesque, dispiciamus quomodo rebus sit utendum. In supervacuum præcepta jactavimus, nisi illud præcesserit, qualem de quacunque re habere debeamus opinionem, de paupertate, de divitiis, de gloria, de ignominia, de patria, de exilio. Estimemus singula, fama remota; et queramus, quid sint, non quid vocentur.

Ad virtutes transeamus. Præcipiet aliquis, ut prudentiam magni estimemus, ut fortitudinem complectamur;

temperantiam amemus; iustitiam, si fieri potest, propriam etiam, quam ceteras, nobis applicemus. Sed nihil agitur, si ignoremus quid sit virtus; una sit, an plures; separata, an connexa; an, qui unus habet, et ceteras habeat; quo luter se differant. Non est necesse fibro de fabrica querere, quod ejus initium, quis unus sit; non magis quam pantomimo, de arte saltandi. Omnes istæ artes se sciunt, nihil deest; non enim ad totum pertinent villam. Virtus et aliorum scientia est, et sui. Discendum de ipsa est, ut ipsa doceatur. Actus rectus non erit, nisi recta fuerit voluntas; ab hac enim est actus. Rursum, voluntas non erit recta, nisi habitus animi rectus fuerit; ab hoc enim est voluntas. Habitus porro animi non erit in optimo, nisi totius vite leges præceperit, et, quid de quoque judicandum sit, exegerit; nisi res ad verum redegerit. Non contingit tranquillitas, nisi immutabile certumque judicium adeptis; ceteri decidunt subinde, et reponuntur, et inter missa appellatque alterius fluctuantur. Causæ usque iactationis est, quod nihil liquet incertissimo regimine utentibus, fama. Si via eadem semper velle, vera oportet velle. Ad verum sine decretis non pervenitur; continent villam. Bona et mala, honesta et tur-



les et les injustes, la piété, l'impieété, les vertus et l'usage des vertus, les commodités, la réputation, les charges, la santé, les forces, la beauté, et la subtilité des sens. Tout cela veut être estimé selon sa valeur, pour savoir le compte que l'on en doit faire. Mais on estime certaines choses plus qu'elles ne valent, et l'on s'y trompe si fort que celles qu'on prise davantage, comme les richesses, la faveur, l'autorité, ne méritent pas d'être estimées une obole. Vous n'en sauriez connaître la valeur, si vous ne regardez la règle qui les compare et les estime entre elles. Comme les feuilles ne peuvent demeurer vertes, si elles ne sont attachées à une branche d'où elles tirent leur nourriture, de même les préceptes étant seuls perdent leur force, car ils veulent être soutenus. Davantage, ceux qui rejettent les maximes générales, ne prennent pas garde qu'ils les établissent en voulant les ruiner. Car que disent-ils en effet? Que les préceptes instruisent assez de quelle manière on doit vivre, et que partout les maximes, c'est-à-dire les dogmes de la sagesse sont superflus. Mais ce discours même est un dogme, comme si je disais maintenant qu'il faut quitter les préceptes et s'attacher seulement aux maximes générales, je donnerais un précepte en disant qu'il faut quitter les préceptes. Il y a des choses qui ont besoin des avis de la philosophie, d'autres de ses preuves, et d'autres encore qui sont tellement embarrassées, qu'à peine les peut-on éclaircir avec beaucoup de travail et de subtilité. Si les preuves sont nécessaires, les maximes le sont aussi, parce qu'elles établissent la vérité par la

force des preuves. Il se trouve des choses qui sont en évidence, d'autres qui sont obscures. Les évidentes tombent sous les sens, les obscures sont hors de leur portée. Comme la raison n'est pas occupée aux choses évidentes, et que son principal emploi est en celles qui sont obscures, il faut apporter des preuves pour éclaircir ces obscurités, ce qu'il est impossible de faire sans les maximes. Ces maximes sont nécessaires. Ce qui fait en nous le sens commun, fait aussi le sens parfait, savoir : la connaissance des choses qui sont certaines, sans laquelle notre esprit est toujours flottant. Par conséquent, les règles générales sont nécessaires, puisqu'elles arrêtent et fixent nos opinions. Enfin, quand nous avertissons quelqu'un de considérer son ami comme soi-même, et de penser que son ennemi peut devenir son ami, afin d'exciter son amour et de modérer sa haine, nous ajoutons ordinairement que cela est juste et honnête. Or, est-il que la raison sur laquelle les maximes sont établies comprend tout ce qui est juste et honnête; parlant la raison est nécessaire, sans laquelle rien ne peut être juste ni honnête. Mais il faut joindre l'un et l'autre ensemble, car les branches ne peuvent vivre sans la racine, et la racine se conserve parce qu'elle produit au dehors. Chacun sait combien les maux sont nécessaires; on voit manifestement le service qu'elles nous rendent; le cœur, toutefois, dont les maux reçoivent la vie, la force et le mouvement, est caché. J'en puis dire autant des préceptes; ils sont évidents; mais les maximes de la sagesse sont cachées. Comme il n'y a que ceux qui sont initiés

plia, justa et injusta, pia et impia, virtutes usque vitium, rerum commodorum possessio, exilimatio ac dignitas, valetudo, vires, furus, sagacitas sensuum; hæc omnia estimatorem desiderant. Scire liceat, quanti quidque in censum deferendum sit. Faleris enim, et plaris quædam, quam sunt, putas; alioque falleris, ut, quam maximo inter nos habentur, divitiis, gratia, potentia, seestis nammo estimanda sint. Hoc necesse, nial constitutionem ipsam, qua ista inter se estimantur, insperis. Quædammodum folla vivere per se non possunt; ramum desiderant, cui inherant, es quo trahunt succum : sic ista præcepta, si sola sunt, marcent; infigi volunt seete.

Prætera, non intelligunt bi, qui decreta tollunt, eo ipso confirmari illa, quo tolluntur. Quid enim dicant præceptis vitam astis explicari; superflua esse decreta sapientia, id est, dogmata. Atqui hoc ipsum, quod dicent, decretum est : iam, hercules, quum, si nunc ego dicere, recordandum esse a præceptis velut supernariis, utendum esse decretis, in hæc sola studium conferendum, hoc ipso, quo negare eranda esse præcepta, præperea. Quædam admonitionem in philosophia desiderant, quædam probationem, et quidem multa, quia involuta sunt, visque summa diligentia ac animi subtilitate ap-

riantur. Si probationes necessariae sunt, necessaria sunt decreta, quæ veritatem argumentis colligunt. Quædam aperta sunt, quædam obscura. Aperta, quæ sensu comprehenduntur, quæ memoria; obscura, quæ extra hæc sunt. Ratio autem non impletur manifestis; major ejus pars pulchriorque in oculis est. Oculis probationem exigunt, probatio non sine decretis est; necessaria ergo decreta sunt. Quæ res committunt sensum facit, eadem perfectum, certa rerum persuasum, sine qua si omnia in animo natant, necessaria sunt decreta, quæ dant animis inflexibile iudicium. Denique quam mouemus aliquem, ut amicum eodem habeat loco, quo se; ni ex inimico cogitet fieri posse amicum; in illo amorem incitet, in hoc moderatior odium; adijcimus : « justum est et honestum. » Justum autem honestumque decretorum nostrorum continet ratio; ergo hæc necessaria est, sine qua nec illa sunt.

Sed utraq; jungamus : namque et sine radice inutilis ramus est; et ipse radices his, quæ genuerunt, adiuvantur. Quantum nihilis manus habeant, necesse nulli fiet; aperte jurant; cor, illud quo manus vivunt, es quo impetum sumunt, quo moventur, islet. Idem dicere de præceptis possum : aperta sunt : decreta vero sapientie in abdito. Sicut sanctiora sacrorum latius initiis sciunt,

dans les mystères qui en sachent les secrets, de même l'on ne communique les vérités cachées qu'aux personnes qui ont entrée dans le sanctuaire de la philosophie; mais toutes sortes de gens ont connaissance des préceptes et de semblables instructions.

Posidonius estime non-seulement que les préceptes sont nécessaires, mais que la persuasion, la consolation et l'exhortation le sont aussi. Il y a ajouté encore la recherche des causes que nous pouvons appeler étymologie, puisque les grammairiens, qui sont les maîtres de la langue latine, autorisent, par leur exemple, l'usage de ce mot. Il dit que la description de chaque vertu en particulier serait fort utile. C'est l'éthologie de Posidonius; d'autres l'appellent caratère, c'est-à-dire la marque essentielle d'une vertu ou d'un vice qui fait connaître la différence qu'il y a entre les choses qui se ressemblent. Cela a le même effet que les préceptes; car en donnant des préceptes l'on dit : Vous ferez cela si vous voulez être tempérant; en faisant une description, l'on dit : Le tempérant fait ceci, il s'abstient de cela. Savez-vous en quoi ils diffèrent? L'un donne des préceptes de vertus, l'autre en présente le modèle. Ces descriptions, à mon avis, ou ces représentations sont fort utiles; car si nous proposons des choses dignes de louange, il se trouvera des gens pour les imiter. Vous croyez qu'il vous sera utile d'apprendre toutes les marques auxquelles on connaît un bon cheval, afin que vous ne soyez pas trompé quand vous en voudrez acheter un, ou

que vous ne perdiez pas votre peine en faisant un mauvais choix : combien est-il plus avantageux de connaître les marques d'une belle âme, lesquelles on peut prendre sur autrui, et puis se les appliquer.

Un coursier généreux, bien fait, d'illustre race,  
Des flottes menaçant toute l'onde et la pause;  
Il craint peu les dangers, il ois encore le bruit;  
Aime à faire un passage à quiconque le suit :  
Va portant le premier, encourage la troupe,  
Il a tête de cerf, larges flancs, large croupe,  
Crins longs, corps en bon point; la trompette lui plaît :  
Impatient du frein, inquiet, sans arrêt,  
L'oreille lui raidit, il bat du pied la terre,  
Rouffle et ne semble plus respirer que la guerre.

Virgile fait, sans y penser, la peinture de l'homme de cœur. Pour moi, je ne ferais pas un autre portrait d'un grand personnage, si j'avais à représenter Caton, qui, parui le tumulte des guerres civiles, ne s'effraya jamais, qui, pour les prévenir, alla le premier attaquer les armées qui s'élevaient avancées jusqu'aux Alpes; je ne lui donnerais pas un autre visage, ni une autre contenance. On ne pourrait pousser une affaire plus avant que fit ce grand homme, lequel s'éleva en même temps contre César et contre Pompée, tandis que tout le monde se partageait en faveur de l'un ou de l'autre; il les défia tous deux et fit voir que la république n'était pas entièrement abandonnée. Ce serait peu de chose pour Caton, de dire de lui : Il ne craint point les faux bruits; car il ne s'en étonna point, encore qu'ils fussent véritables et tout proches; il osa bien dire en présence

ita in philosophia arcana illa admittis receptaque in sacra ostenduntur; et præcepta, et alia ejusmodi, profana quoque nota sunt.

Posidonius non tantum præceptionem (nihil enim hoc verbo tibi prohibet), sed etiam suasionem, et consolationem, et exhortationem necessariam judicat. Illa adjevit causarumquisitionem, etymologiam; quam quare dicere nos non audeamus, quoniam grammatici, custodes latini sermonis, suo jure ita appellant, non video. At utilem futuram et descriptionem cujusque virtutis : hanc Posidonius ethologiam vocat; quidam eucharisterion appellant, signa cujusque virtutis ac vitii et notas reddentem, quibus inter se similia discriminantur. Hæc res eandem vim habet, quam præcipere. Nam, qui præcipit, dicit : Illa facies, si voles temperans esse. Qui describit, ait : Temperans est, qui illa facit, qui illis abstinet. Quæris, quid intersit? alter præcepta virtutis dat, alter exemplar. Descriptiones hæc, et (ut publicanorum utar verbo) iconismos, ex usu esse confiteor. Proponamus laudanda : invenietur imitator. Pulsa uille, dari tibi arguentia, per que intelligas nobilem equum, ne fallaris emptoria, ne operam perdas in ignoto? Quæso hoc ubilius est, excellentis animi notas nosse, quia ex illo in se transferre permittitur?

Continuo peccatis generosi pulvis in arvis  
Alitius ingreditur, et molli crura repouit :  
Primus et ire viam, et fluvios tentare minas  
Audet, et ignoto sese committere ponto;  
Nec vanos horret strepitus : illi ardua cervice,  
Argutusque capot, brevis alvus, obesaque terga,  
Luxuriansque toris animosum pectus....

.... Tum, si qua sonum præcut arma dedere,  
Stare loco necit, micat auribus, et tremat artus,  
Collectumque prementis volvit sub auribus ignem.

Dum aliud agit Virgilius noster, descripsit virum fortem : ego certe non aliam imaginem magno viro dederim. Sit mihi Cato exprimeendus, inter fragores bellorum civilium impavidus, et primus incensæ admotus jam exercitus Alpibus, civilique se bello ferens obtutum; non alium illi assignaverim vultum, non alium habitum. Altius certe nemo ingredi potuit, quam qui simul contra Cæsarem Pompeianumque se sustulit, et, alius Cæsarianus opes, alius Pompeianas sibi foventibus, utrumque protocatil, contenditque aliquas esse et reipublice partes. Nam parum est in Catone, dicere :

Nec vanos horret strepitus....

Quidni? quum verus viciosusque non horreat; quum contra decem legiones, et gallica auxilia, et mista turba-

de dix légions et des troupes auxiliaires des Gaulois et des Barbares, que la république ne devait point perdre cœur, et qu'il fallait tenter toutes choses pour éviter la servitude, laquelle, en tous cas, serait plus honteuse, étant un ouvrage de la fortune, que si elle était volontaire. Combien de vigueur et de courage; combien de fermeté dans ce grand homme, tandis que tout le monde tremble de peur. Il sait qu'il est le seul de qui la condition ne court point de risque. Que l'on ne demande pas si Caton est libre, mais s'il est avec des personnes libres; de là vient qu'il ne craint ni le péril ni les armes.

Après que j'ai admiré la constance d'un si grand personnage qui ne s'ébranla jamais devant les ruines publiques, je prends plaisir à dire :

On voit dans ses regards une brillante ardeur,  
Et dans ses mouvements la fierté de son cœur.

Certainement il serait de grande utilité de raconter quelquefois quels ont été les hommes vertueux, même de représenter les traits de leur visage. Il faudrait parler de cette généreuse plaie de Caton, qui lui ôta la vie en lui conservant la liberté; de la sagesse de Lélie et de l'auliité qui fut entre lui et Scipion; des beaux faits de l'autre Caton, tant de la ville que de dehors; des tables que Tubéron fit couvrir de peaux de bœufs au lieu de tapis, et de la vaisselle de terre qu'il fit servir au festin qui fut célébré devant le temple de Jupiter? N'était-ce pas consacrer la pauvreté dans le Capitole. Quand je n'aurais que cette action pour le mettre au rang des Caton, ne serait-ce pas assez? Ce fut une censure publique qu'il fit, et

non un festin. Que les amblicieux connaissent peu en quoi consiste la gloire, et par quels moyens on la peut acquérir! Rome vit ce jour-là les meubles de plusieurs citoyens, et n'admira que ceux de Tubéron. Leurs vases d'or et d'argent ont été brûlés et refondus mille fois depuis; mais la vaisselle de terre durera dans tous les siècles.

#### ÉPÎTRE XCVI.

Il ne faut pas seulement obéir, mais encore consentir à la volonté de Dieu. — La vie de l'homme est une guerre continuelle.

Vous vous fâchez, vous vous plaignez d'une chose sans prendre garde que tout le mal qu'il y a n'est qu'à cause que vous vous fâchez et que vous vous plaignez. Si vous en demandez mon sentiment, je ne pense pas qu'il y ait rien de fâcheux pour un homme de courage, si ce n'est qu'il croie qu'il y a dans le monde quelque chose de fâcheux. Car, qui ne peut apporter le moindre inconvénient, devient bientôt insupportable à soi-même. Suis-je malade? C'est une ordonnance du destin. Mes esclaves sont-ils morts? Mes créanciers me tourmentent-ils? Ma maison est-elle tombée? M'arrive-t-il des pertes, des blessures, des traverses, des appréhensions? Cela est assez fréquent dans le monde, ce n'est pas grand cas, cela me devait arriver, c'est le ciel qui ordonne ainsi, non pas le hasard. Si vous me croyez quand je vous découvre mon cœur, voici comme je me comporte dans toutes les rencontres fâcheuses. Je consens plutôt que je n'obéis à la volonté de Dieu.

*rics arma civilibus, vocem liberam mittit, et rempublicam hortetur, ne pro libertate decedat, sed omnia expectat, honestius in servitutem casura, quam litura? Quantum in illis vigoris ac spiritus, quantum in publica trepidatione fiducia est! Scit se unum esse, de cuius statu non agitur; non enim queri an liber Cato, sed an inter liberos sit. Inde periculorum gladiorumque contemptus. Libet admirantem invictam constantiam viri, inter publicas ruinas non laetantis, dicere :*

*Luxurieuse toris animorum pectus....*

Proderit non tantum, quales esse solent boni viri, dicere, foranisque eorum et lineamenta deducere; sed, quales fuerint, narrare, et exposcere Catonis illud ultimum ac fortissimum vulnus, per quod libertas emisit animam; Lelii sapientiam, et cum suo Scipione concordiam; alterius Catonis domi forisque egregia facta; Tuberonis liquores lectulos, quum in publicum sternerent, hædismque pro stragulis pelles, et ante ipsius Jovis celsum opposita convivis vasa fœtilla. Quid aliud est, paupertatem in Capitolium consecrare? Ut nullum aliud factum ejus habeam, quoniam illum Catonibus inseram, hoc parum

*credimus? Censura fuit illa, non causa. O quam ignorant homines cupidi glorie, quid illa sit, aut quemadmodum petenda! Illo die populus romanus multorum spectaculum spectavit, unius miratus est. Omnium illorum aurum argentumque fractum est, et milies constitum; at omnibus sæcula Tuberonis fœtilla duraverunt. Vale.*

#### EPISTOLA XCVI.

*DEBILIS PATIENTER FRUENDI.*

Tamen tu indignaris aliquid, aut querelis; et non intelligis, nihil esse in istis malis, nisi hoc unum, quod indignaris, et querelis? — Si me interrogas, nihil puto viro miserum, nisi aliquid esse in rerum natura quod plet miserum. Non feram me, quod die aliquid ferre non potero. Male valeo? Para facti est. Familia decubuit? Ferus offendit? Domus crepuit? Damna, vulnera, labores, metus incurrerunt? Solet fieri. Hoc parum est; debuit fieri. Decurruntur ista, non accidunt. Si quid credis mihi latius affectus meos tibi quam matime degeo; in omnibus, quæ adversa videntur et dura, sic fortis sum: non parco Deo, sed assentior; ex animo illum, non quia

Je le suis de bon cœur, et non point par force. Il ne m'arrivera jamais rien que je reçoive avec un visage triste et renfrogné. Il n'y aura point de tribut que je ne paie volontiers; car toutes nos afflictions et nos craintes sont les tributs de notre vie. C'est de quoi, mon cher Lucile, il ne faut prétendre ni demander aucun privilège. Vous sentez des douleurs dans la vessie; vous ne prenez plus de plaisir à manger; vous vous voyez diminuer tous les jours. Je passe plus avant: vous avez peur de perdre la vie; quoil ne saviez-vous pas que vous souhaitiez tout cela, quand vous souhaitiez de vieillir. Tous ces inconvénients se rencontrent dans le cours d'une longue vie, comme la poudre, la pluie et la boue dans un long voyage. Oui, mais je souhaiterais de vivre sans aucune de ces incommodités. Une parole si lâche est indigne d'un homme de courage; voyez comme vous recevrez le souhait que je fais pour vous du plus tendre et du plus ferme de mon cœur. Que les dieux vous préservent des caresses de la fortune. Demandez-vous un peu si vous aimeriez mieux vivre au cabaret qu'à l'armée, si vous en aviez le choix. Car notre vie, mon cher Lucile, est une guerre continuelle; d'où vient que les hommes qui se tourmentent, qui courent çà et là au travers de mille difficultés, qui conduisent des entreprises militaires avec beaucoup de dangers, sont estimés des gens de cœur, et portent le titre de colonels et de généraux d'armées; mais ceux qui vivent mollement dans le sein de la paix, tandis que les autres travaillent, ne passent que pour de vils animaux qui trouvent leur sûreté dans le mépris que tout le monde fait d'eux.

## ÉPÎTRE XCIV.

Que les siècles passés n'étaient pas moins viciés que ceux qui leur ont succédé. — Le crime peut bien être hors de péril, mais non hors d'appréhension.

Vous vous trompez, mon cher Lucile, si vous croyez que la dissolution, le mépris de la vertu, et les autres défauts que chacun reproche à son siècle, soient le vice de celui-ci. Ces défauts viennent des hommes et non pas des temps; car vous n'en trouverez point qui n'aient été noircis de crimes. Et si vous venez à les examiner en particulier (j'ai honte de le dire), vous verrez que la licence ne fut jamais plus grande qu'au temps de Caton. Pourrait-on croire que l'on agit par argent dans ce procès où Clodius était accusé d'un adultère, commis avec la femme de César, durant le sacrifice qui se faisait pour le salut du peuple, et dont l'entrée était tellement interdite aux hommes que l'on couvrait même les représentations des animaux du sexe masculin? On compta de l'argent aux juges, et, ce qui est encore plus vilain, on leur prostitua des dames de la ville, et des jeunes hommes de bonne maison; tellement que l'on peut dire que l'absolution fut plus noire que le crime. Clodius, accusé d'adultère, fit un partage d'adultères entre les sénateurs, et ne fut assuré de son salut qu'après avoir rendu ses juges coupables comme lui. Voilà ce qui se passa, dans cette affaire où Caton avait déposé comme témoin. Je veux rapporter les paroles mêmes de Cicéron, parce que la chose est difficile à croire: « Clodius les fit venir, et leur fit force promesses; il leur

neesse est, sequor. Nihil unquam mihi lucidet, quod tristis excipiam, quod malo vultu: nullum tribunal invitas conferam. Omnia autem, ad que gemimus, quae expavescimus, tributa vitae sunt. Horum, mi Lucili, nec speraveris immunitatem, nec petieris. Vesicae te dolor inquietavit; epulae fuerunt parum dulces; detrimenta continas; propius accedam: de capite timuisti. Quid tu, nesciebas haec te optare, quam optares senectutem? Omnia ista in longa vita sunt, quomodo in longa via et pulvis et lutum et pluvius. — Sed volebam vivere, carere tamen incommodis omnibus! — Tam effeminata vox virum dedecet. Videris, quemadmodum hoc votum meum excipias; ego illud magno animo, non tantum bono facio; neque alii, neque deis faciam, ut te fortuna in deliciis habeat! Ipse te interrogo, si quis potestatem tibi Deus faciat, utrum velis vivere in macella, an in castris. Alqui, vivere, Lucili, militare est. Itaque hi, qui pectuntur, et per opera atque ardua sursum ac deorsum eunt, et expeditiones periculosissimas obeunt, fortes viri sunt, primoresque castrorum; isti, quos pulvis quies, alius laborantibus, mollior habet, inertiores sunt, isti costume-lia causa. Vale.

## EPISTOLA XCVII.

ET TUTE ET OLIV PIERRE MALOS: DE VI CONSCIENTIA.

Erras, mi Lucili, si existimas nostri aetuli esse vitium luxuriam et negligentiam boni moris, et alia, quae obijcit tuis quisque temporibus. Hominum sunt ista, non temporum; nulla actus vacavit a culpa. Et, si audire illecentiam cumque aetuli incipias, pudet dicere, nunquam apertius, quam coram Catone, peccatum est. Credat aliquis penam esse veritatem in eo iudicio, in quo reus erat Clodius non id adulterium, quod cum Caesaris uxore in aperto commiserat, violatis religionibus ejus sacrificiis, quod pro populo fieri dicitur, sic submotis extra conspectum omnibus viris, ut picturae quoque masculinorum animalium contegantur? Atqui dati iudicibus nuntii sunt; et, quod haec etiam tunc pectio turpis est, stupra insuper matronarum et adolescentiarum nobilium utilitatem loco exacta sunt. Minus crimine, quam absolutum, peccatum est. Adulterii reus adulterii divisit, nec ante fuit de aulie securus, quam similes sui iudices suos reddidit. Haec in eo iudicio facta sunt, in quo, si nihil aliud, Cato testimonium dixerat, ipsa posuit verba Ciceronis,

garantit la parole, il les paya. Mais, ô dieux ! le crime détestable ! Il y a des juges à qui l'on fit passer la nuit entière avec de certaines dames, et à qui l'on produisit des garçons de bonne famille pour surcroît de récompense. « Je ne m'arrête pas à l'argent qui fut donné ; ce que l'on y ajouta est bien plus considérable. Voulez-vous la femme de ce jaloux ? Je vous la donnerai. Voulez-vous celle de ce riche ? Je vous ferai coucher avec elle. Condamnez après cela l'adultère, lorsque vous l'aurez commis. Je vous ferai venir cette belle que vous aimez. Je vous promets une nuit de cette autre ; avant qu'il soit peu, vous verrez l'effet de ma parole : dans trois jours.

Certainement il y a plus de mal à distribuer les adultères qu'à les commettre en effet. L'un témoigne la passion, l'autre le peu d'estime que l'on a pour une femme. Ces bons juges avient demandé des gardes que le sénat leur avait accordés. Mais cela n'était point nécessaire, s'ils n'avaient point l'intention de condamner ; et pourquoi Catulus, voyant que Clodius était absous, leur dit fort à propos : « Pourquoi demandiez-vous des gardes ? Était-ce de peur qu'on n'enlevât votre argent ? » Cependant on vit échapper Clodius, qui fut adultère devant l'accusation, et prostitué pendant le procès, ayant commis plus de crimes pour se faire absoudre, qu'il n'en avait fait pour être condamné. A-t-on jamais vu des mœurs plus dépravées que celles de ce temps-là, où l'impureté s'était débordée jusque dans les sacrifices et dans les tribunaux ; où durant la procédure extraordinaire qui se faisait par arrêt du sénat, l'on commettait des crimes

plus énormes que celui dont il s'agissait ? La question était si un homme pouvait être en sûreté après un adultère ; et l'on trouva que sans adultère il ne pouvait être en sûreté. Tout cela se passa à la vue de Pompée et de César, de Cicéron et de Caton ; de ce Caton, dis-je, durant la magistrature duquel le peuple n'osa demander la permission de célébrer les jeux de Flore, où des filles débauchées paraissaient toutes nues. Pensez-vous qu'en ce temps-là les regards des hommes fussent plus sévères que leurs jugements ? Tout cela s'est fait et se fera encore ; car la licence des villes peut bien être arrêtée pour quelque temps par la discipline et par la crainte ; mais elle ne cessera jamais d'elle-même. Il ne faut donc pas imaginer que l'impudicité ait à présent plus de licence, et les lois moins d'autorité. Car la jeunesse d'aujourd'hui est plus sage que celle de ce temps-là, auquel le coupable niait l'adultère devant ses juges, et les juges le confessaient devant le coupable ; auquel on jouissait d'une femme pour juger une cause ; auquel Clodius, ayant gagné la faveur des juges par les mêmes crimes dont il était accusé, pratiquait des marchés de cette nature tandis qu'on lui faisait son procès. Le croira-t-on, il fut absous d'un adultère par le moyen de plusieurs adultères.

Il y aura des Clodius en tout temps ; mais il ne se trouvera pas toujours des Catons. Nous nous portons facilement au mal, parce que nous ne manquons jamais de guides, ni de compagnons, et que d'ailleurs le mal même se produit assez sans guide et sans compagnon. Le chemin du vice ne va pas seulement en pente, il tombe en précipice. Et

quia res fides excedit (Epistolarum ad Atticum libro I) : « Accessit ad se, promisit, intercessit, dedit. Jam vero, o dii boni ! rem proditam ! etiam noctes certarum mulierum, atque adolescentulorum nobilium introductiones, nonnullis iudicibus pro mercedis cumulo fuerunt. » — Non erat de prelio queri, plus in accessibus fuit. Vis severi illius utorem ? dabo illam. Vis divitiis ? hujus quoque illa præstabo concubitu. Adultერი um nisi feceris, damna. Illa formosa, quam desideras, vult ; illius tibi noctem promitto, nec differo : intra comprehendam non fides promissum mei exstabit. Plus est distribuisse adulteria, quam facere : illud est, matribus famulæ denuntiare : hoc, illudere. Nil iudices Clodiani a senatu petierunt prævidium, quod non erat, nisi damnatarius, necessarium ; et impetraverant. Itaque eleganter illi Catulus, absoluti reo : « Quid vos, inquit, prævidium a nobis petebatis ? an, ne summi vobis eriperentur ? » Inter hos tamen jocos, hupone tollit ante iudicium adulter, in iudicio leui ; qui damnationem pejus effugit, quam meruit. Quidquam fuisse corruptum illis moribus credis, quibus libido non sacris inhiberi, non iudicia poterat ; quibus in ea ipsa questione, que extra ordinem senatusconsulto credebatur, plus, quam querebatur, admissum est ?

Querebatur, an post adulterium aliquis posset tutus esse ; apparuit, sine adulterio tutum esse non posse. Hoc inter Pompeium et Cæsarem, inter Ciceronem Catonemque commisit : Catonem, inquam, illum, qui sedente populo negatur permissiæ sibi postulare Florales jocos audandorum meretricum. Credis spectasse tunc severius homines, quam iudicasse ? Et fies, et facta ista sunt : et licentia urbis, aliquando disciplinæ metaque, nunquam sponte, considet. Non est itaque quod credas, tunc plurimum libidinem permissum esse, legibus minorem. Longe enim fragillior hæc juvenia, quam illa, est, quam reus adulterium apud iudices negaret, iudices apud eum confiterentur, quam stuprum committeretur rei judicandæ causæ ; quam Clodius libidem vilis gratiosus, quibus nocens, conciliatissus exercebat in ipsa causæ dictione. Cui dat hoc quisquam ? qui damnabatur utro adulterio, absolutus est nullius !

Omne tempus Clodius, non omne Catones feret. Ad deteriora facies sumus, quia nec dux potest, nec comes deesse : et res etiam ipsa sine duce, sine comite, procedit ; non prout iter est tutum ad vitia, sed princeps. Et, quod plerumque laudandis facit, omnium vitiarum artium peccata artificibus pudori sunt, offenduntque

ce qui fait que la plupart des hommes ne se corrigent point, c'est qu'au lieu que les fantes qui se commettent dans tous les métiers font déshonneur et préjudice aux artisans, celles qui se font dans le règlement de la vie leur apportent quelque plaisir. Le pilote ne prend pas plaisir de voir périr son vaisseau, le médecin de voir porter son malade en terre, ni l'avocat de perdre la cause de sa partie par sa faute; mais, au contraire, tout le monde se plaint dans son erreur et dans son vice. L'un se plaint dans l'adultère, et s'échauffe davantage par les difficultés qu'il y rencontre; l'autre, dans la feurberie eu dans le larcin, sans trouver dans ces crimes rien qui lui déplaie que le mauvais succès. Tout cela vient d'une mauvaise habitude. Mais, afin que vous sachiez que les âmes les plus dépravées eut quelque sentiment du bien, et qu'elles n'ignorent pas tant ce qui est déshonorable qu'elles négligent de l'éviter, considérez que tout le monde cache ses crimes, et, bien qu'on profite de leur succès, en a soin de les tenir couverts; au contraire, une bonne conscience se produit au-dehors, et cherche la lumière, tandis que le vice se cache et craint même les ténèbres. C'est pourquoi Épicure dit, à mon avis fort à propos, que le méchant peut bien se cacher, mais qu'il ne se croit jamais bien caché, ou, si vous l'aimez mieux, de cette manière: Il est inutile au méchant qu'il se cache, puisque cela ne le peut assurer. Il faut donc dire que les scélérats peuvent être hors de péril, mais non pas hors d'appréhension. Je ne crois pas que cela soit contraire à l'opinion de notre secte, étant expliqué de la sorte. Pourquoi? parce que la première et la plus grande

peine d'un crime, c'est de l'avoir commis; car, quoique la fortune le favorise et le protège, jamais il ne demeure impuni, le châtiement du péché se trouvant dans le péché même. Il est encore suivi d'un second supplice, qui est une crainte continuelle et une défiance de sa propre sûreté; pourquoi aussi voudrions-nous l'exempter de cette position et ne pas le laisser en suspens? Il ne faut pas être du sentiment d'Épicure, qui n'admet point dans la nature d'idée de justice, et qui dit qu'il faut éviter le crime, parce que, autrement, on ne peut éviter la crainte, qui en est la suite. Mais il faut le croire quand il dit que les mauvaises actions sont punies par la conscience qui, tourmentée d'une perpétuelle inquiétude, ne saurait prendre créance eu ceux qui lui répondent de sa sûreté. C'est l'argument dont se sert Épicure pour veus mentrer que nous abhorrons naturellement le crime, parce qu'il n'y a point de criminel qui ne craigne, lors même qu'il est eu sûreté. La fortune peut bien le garantir du mal, mais non pas de la peur. Pourquoi? parce que nous portons eu nous-mêmes une aversion des choses que la nature a condamnées. De là vient que ceux qui sont cachés ne se croient jamais bien cachés, parce que leur conscience les accuse et leur fait veir ce qu'ils sont, joint que le prepre des méchants, c'est de trembler toujours. Eu vérité, comme il y a quantité de crimes qui échappent à la connaissance des juges, et qui évitent les peines qui leur sont ordonnées par les lois, ce serait un grand malheur, si les scélérats ne sentaient pas aussitôt ce supplice naturel et pressant, si la crainte ne prenait pas dans leurs âmes la place du repentir.

deerrantem; vilis peccata delectant. Non gaudet navigio gubernator everso; non gaudet negro medicus elato; non gaudet orator, si patroul culpa reus cecidit: at contra, omnibus crimen suum voluptati est. Lætur ille adulterio, in quod irritatus est ipsa difficultate; lætur ille circumscriptioe fortioque; nec ante illi culpa, quam culpa fortuna, duplicat. Id prava consuetudine tenet. Alioquin, ut scias subesse animis, etiam in pessima abducti, boni sensum, nec ignorari turpe, sed negligi; omnes peccata dissimulant, et, quamvis felicitate cœrent, fructu illorum utuntur, ipsa subducunt. At bona conscientia prodire vult et compelli; ipsas nequitias tenebras timet. Eleganter itaque ab Epicuro dictum puto: « Potest nocenti contingere ut lateat, latendi fides non potest: » aut, si hoc modo melius hunc explicari posse iudicas sensum: Ideo non prodest latere peccantibus, quia latendi etiam si felicitatem habent, fiduciam non habent. Ita est tuta scelera esse possunt, secuta non possunt.

Hoc ego repugnare secte nostræ, si sic expeditur, non iudico. Quare? quia primum illa et maxima peccantium est poena, peccasse; nec ullum scelus, licet illud fortuna exornet muneribus suis, licet teneatur ac vindicet,

impunitum est, quoniam scelus in scelere supplicium est. Sed nihilominus et hæc illam æquand poenæ premunt ac sequuntur, timere semper, et expavescere, et securitatis diffidere. Quare ego hoc supplicio æquitium liberem? Quare non semper illum in suspensio relinquam? Illic dissentiamus cum Epicuro, ubi dicit: « Nihil iustum esse naturæ, et crimina vitanda esse, quia vitari metus non possit. » Illic consentiamus, mala facinorosa conscientia flagellari, et plurimum illi tormentorum esse, eo quod perpetua illam sollicitudo urget ac verberat, quod sponsoribus securitatis sue non potest credere. Hoc enim ipsum argumentum est, Epicure, natura nos a scelere abhorreere, quod nulli non etiam inter tanta timor est. Multos fortuna liberat poena, metu neminem. Quare? nisi quia infixa nobis ejus rei avertisio est, quam natura damnavit? Ideo nunquam fides latendi fit etiam latentibus, quia coarguit illos conscientia, et ipsos sibi ostendit. Primum autem est nocentium trepidare. Male de nobis actum erat, quod multa scelera legem et iudicem effugium et scripta supplicia, nisi illa naturalia et graviora de presentibus solverent, et in locum patientiæ timor cederet. Vale.

## ÉPÎTRE LCVIII

L'âme est plus puissante que la fortune, et se fait une vie heureuse ou misérable. — On jouit encore des biens que l'on a perdus, quand on se souvient de l'utilité qu'on en a reçue.

Ne vous imaginez pas qu'un homme puisse être heureux tandis que sa félicité le tient en suspens. C'est s'appuyer sur un roseau, que de se réjouir d'un bien fortuit. La joie qui vient de dehors sortira comme elle est entrée; mais celle qui se forme au-dedans est solide et fidèle; elle croît et se soutient jusqu'à la fin de la vie. Tout ce que le peuple admire sont des biens de peu de durée. Quoi ! ne peut-on pas en user avec plaisir ? Qui vous le nie ? pourvu qu'ils dépendent de nous et que nous ne dépendions point d'eux. Les choses que donne la fortune ne sont bonnes qu'autant qu'on se possède en les possédant, et que l'on n'est pas incommodé par les commodités. Ceux-là se trompent, mon cher Lucile, qui croient que la fortune nous donne quelque chose de bon ou de mauvais. Elle nous donne souvent la matière dont nous pouvons faire quelque chose de bon ou de mauvais. L'âme est plus puissante que la fortune; elle conduit les affaires comme il lui plaît, et se fait une vie heureuse ou misérable. Si elle est mauvaise, elle tourne tout en mal, même les choses qui étaient bonnes en apparence; si elle est bonne et innocente, elle corrige la malignité de la fortune, elle adoucit, par la patience, les événements fâcheux, et reçoit agréablement ceux qui sont favorables. Mais, quoiqu'elle soit prudente, qu'elle fasse tou-

tes choses avec jugement, et qu'elle n'entreprene rien au-delà de ses forces, elle ne jouira jamais de ce bien parfait et consommé qui est au-dessus des menaces de la fortune, si elle ne demeure ferme contre la variété des accidents.

Examinez-vous sans vous flatter, ou bien, examinez les autres, car on juge plus librement des affaires d'autrui, vous sentirez et vous avouerez qu'il n'y a rien qui soit utile en toutes ces choses que l'on désire si fort, si vous ne vous préparez contre le caprice du hasard, et la légèreté de la fortune; si vous ne dites sans murmurer, quand il vous arrivera quelque perte : *Les dieux en ont autrement ordonné*. Ou plutôt, dites ce mot qui me semble bien plus fort et plus propre pour rassurer votre esprit : *Que les dieux m'envoient quelque chose de meilleur*. Quand on est ainsi disposé, on ne peut être surpris, et l'on se met en cette disposition, quand on considère tout ce que peut la vicissitude, avant que d'en sentir les effets; quand on jouit de son bien, de sa femme et de ses enfants, comme si on les devait perdre un jour, et n'être pas plus malheureux pour les avoir perdus. Un esprit qui s'inquiète de l'avenir est misérable, et celui qui se met en peine de savoir s'il jouira de ses satisfactions jusqu'à la fin de ses jours, est malheureux avant son malheur. Il n'aura jamais de repos, et la crainte d'un mal à venir lui fera perdre la jouissance d'un bien présent. Or, il est égal de regretter une chose que l'on a perdue, ou de craindre de la perdre. Ce n'est pas que je vous conseille d'être négligent; au contraire, évitez ce qui est à craindre, et don-

## EPISTOLA XCVIII.

NOBIS EXTRANEIS NON CONFIDENDUM.

Nonquam credideris felicem quemquam ex felicitate suspensum ! Fragilibus innidit, qui ad ventum latus est : exhibi gaudium, quod intravit. At illud ex se ortum fidele firmamque est, et crescit, et ad extremum usque prosequitur ; cetera, quorum admiratio est vulgo, in diem bona suot. — Quid ergo ? non uul ac voluplati esse possum ? — Quis negat ? sed ita, si illa ex nobis pendent, non ex illis nos. Omnia que fortunam intuentur, ita fructifera ac jucunda sunt, si qui habet illa, se quoque habet, nec in rerum suarum potestate est. Errant enim, Lucili, qui aut boni aliquid oobis, aut mali iudicant tribuere fortunam ; materiam dei honorum ac malorum, et initia rerum apud nos in malum hominum exitiarum. Valentior enim omni fortuna animus est ; in utramque partem ipse res sua ducit, bestaque ac misera vite sibi causa est. Malus omnia in malum vertit, citius que cum specie optimi veniant : rectus atque integer corrigit prava fortune, et dura atque aspera ferendi scientia molit ; idemque et secunda grato excipit modestaque, et ad veram constantem ac fortiter. Qui licet prudens sit, licet

exacto faciat cuncta iudicio, licet nihil supra vires suas temet, non continget illi bonum illud integrum, et extra minus positum, nisi certus adversus incerta est. Sive alios observare volueris (liberius enim inter aliena iudicium est), sive te ipsum, favore asposito, et seniles hoc, et confidibis, nihil ex his optabilibus et caris utile esse, nisi te contra levitatem causis, rerumque eorum sequentiam, instruxeris ; nisi illud frequenter, et sine querela, inter singula domus dixeris : *dis aliter visum est*. Imo, mehercules, ut carmen fortius ac iustius repleam, quo animam tuam magis fulciras, hoc dicito. quoties aliquid aliter, quam cogitabas, evenerit : *dis melius*. Sic composito oibis accidit. Sic autem componetur, si, quid humanarum rerum varietas possit, cogitaverit, antequam senserit ; si et liberos, et conjugem, atque potrimonium sic habuerit, inquam non utique semper habiturus, et tanquam non solumus ob hoc miserior, si habere desiderit. Calamitosus est animus futuri anxius, et solo miseries miser, qui sollicitus est, ut ea, quibus dicitur, ad extremum usque permanent. Nullo enim tempore contineat, et expectatione venturi presentia, quibus frui poterat, amittet. In æquo est autem amissio rei, et timor amittende.

nez ordre à tout ce qui peut être prévenu par bon conseil. Prévoyez de loin et détournez, si vous pouvez, ce qui vous peut nuire, avant qu'il arrive. Ce sera un grand avantage en telles occasions de demeurer ferme et résolu à tout souffrir. Car, pour éluder la fortune, il la faut supporter doucement; elle n'excite point de trouble dans une âme qui est tranquille.

Il n'est rien de plus impertinent ni de plus misérable que d'appréhender toujours. Quelle folie d'anticiper son malheur! Enfin, pour dire en un mot ce qui me semble de ces personnes actives qui se tourmentent sans cesse, elles sont aussi impatientes devant le mal que dans le mal. Celui-là s'afflige plus qu'il ne doit, lequel s'afflige plus tôt qu'il ne doit. Car la même faiblesse, qui fait qu'il ne saurait attendre le mal, empêche qu'il ne le puisse bien connaître; son impatience lui fait imaginer un bonheur perpétuel, et se promet que les bons succès lui dureront toujours, même qu'ils croîtront avec le temps; et, sans le souvenir de la révolution fatale des choses humaines, il prétend pouvoir fixer la légèreté de la fortune. C'est pourquoi j'estime que Métrodore a bien rencontré dans une lettre de consolation qu'il écrivit à sa sœur, sur la mort d'un fils dont on attendait beaucoup. « Tous les biens, dit-il, sont mortels, qui appartiennent à des créatures mortelles. » Il parle de ces biens après lesquels tout le monde court; car le bien véritable ne meurt jamais; la sagesse et la vertu sont un bien certain et éternel; c'est le seul avantage immortel qui arrive aux humains. Au reste, ils sont si envieux et songent si peu où ils sont

chaque jour qu'ils s'étonnent, quand ils perdent quelque chose, quoiqu'ils sachent qu'ils perdront tout en un jour. Tous les biens dont on vous dit le maître sont chez vous, mais ils ne sont pas à vous; car il n'y a rien de stable pour celui qui est infirme, d'éternel pour celui qui est fragile. Il est nécessaire ou que les choses périssent ou que nous les perdions, et ce nous serait une consolation (si vous le savions bien prendre) de perdre, sans aucun regret, un bien qui est destiné à périr.

Quel remède trouverons-nous donc à toutes ces pertes? C'est de se souvenir des biens que nous avons perdus, et de ne pas oublier le fruit et l'utilité que nous en avons reçus. On peut bien nous empêcher d'avoir, non pas d'avoir en. C'est être ingrat que de n'avoir point de reconnaissance d'un bienfait quand on l'a perdu. La fortune, à la vérité, nous ôte la chose, mais elle nous en laisse le fruit que nous perdons par l'injustice de nos regrets. Dites en vous-mêmes : entre toutes les choses qui paraissent si affreuses, il n'y en a point qui soient invincibles; elles ont été déjà vaincues plusieurs fois. Mucius a surmonté le feu, Régulus les tourments, Socrate le poison, Rutilius l'exil, et Caton la mort. Surmontons aussi quelque chose à notre tour. De plus, les biens qui, par une apparence de félicité, attirent les désirs du vulgaire, ont été souvent méprisés par de grands personnages. Fabricius, étant dictateur, refusa les richesses et les condamnés étant censeur. Tubéron, estimant que la pauvreté était honorable pour lui, même pour le Capitole, se servit de vaisselle de terre dans ce festin public où il montra que l'homme

Nec ideo præcipio tibi negligentiam. To vero metuenda declinas; quidquid consilio prospici potest, prospicias; quodcumque læsum est, multo ante, quam accidat, speculare et avertere. In hoc ipsum tibi plurimum conferet fiducia, et ad tolerandum omnino obfirmata mens. Potest fortuna cavere, qui potest ferre; certe tu tranquillus non tumultuatur. Nihil est ore miserius ore stultius, quam prætereire. Que ista demenda est, malum sumum antecordere? Denique, ut breviter includam quod scribo, et istos satagias, ac sibi molestus describam tibi: tam intemperantes in ipsis miseris suis, quam sunt ante illas. Plus dolet quam necesse est, qui ante dolet quam necesse sit. Eadem enim infirmitate dolorem non aestimat, quo non expectat. Eadem intemperantia fingit sibi perpetuam felicitatem suam, fingit sibi crescere debere quæcumque contigerint, non tantum durare; et, oculis hujus petenti, quo humana jactantur, sibi vel fortuito retro constantiam spondet. Egregie itaque videtur tibi Metrodorus dixisse te ex epistola, qua sororem, amisso optimæ indolis filio, alloquitur: « Mortale est summe mortalium bonum! » De his loquitur bonis, ad que concurrunt: nam illud verum bonum non moritur, certum est sempernamque, sapientia et virtus: hoc unum consti-

git immortale mortalibus. Cæterum tam improbi sunt, tamque nihil qui erant, quo illos singuli dies turbant, ut mirentur aliquid ipsos amittere, amissuri non die quovis. Quidquid est, cui dominus inscriberis, apud te est, tuum non est; nihil firmum infirmo, nihil fragile æternum et invictum est. Tam necesse est perire quam perdere; et hoc ipsum, si intelligimus, solatium est, æquo animo perdere, quod periturum est.

Quid ergo aduersus has amissiones auxilium inuenimus? — Hoc, ut memoria tenemus amissæ, nec cum ipsis fructum exidere patiamur, quem ex illis percipimus. Habere eripitur; habuisse ouemur. Peringratum est, qui, quam amisit, pro accepto nihil debet. Rem nobis eripit casus; usum fructumque apud nos reliquit, quem nos iniquitate desiderii perdidimus. Dic tibi: « Ex istis, que terribilia videntur, nihil est iucundum. Singula videre jam molli: ignem Mucius; crucem Régulus; venenum Socrates; exilium Rutilius; mortem terra adactam Cato: et nos vincamus aliquid! Rursus ista, que, ut speciosa et felicia, trahunt vulgum, a multis et sæpe contempta sunt. Fabricius diuitias imperator reject, censor notavit; Tubero paupertatem et se dignum et Capitolio iudicavit, quam, scilicet in publica cæsa usus, ostendit, debere



devoir se contenter de ce qui servait même à l'usage des dieux. Sextius le père refusa des honneurs, et, quoiqu'il fût né pour gouverner un jour la république, il ne voulut point accepter la dignité de sénateur que Jules César lui présentait, sachant bien que ce qui se pouvait donner se pouvait aussi ôter. Faisons à notre égard quelque chose de pareil et de bonne grâce; faisons qu'on nous cite parmi ces beaux exemples. Pourquoi manquons-nous de cœur? Pourquoi perdons-nous l'espérance? Tout ce qui s'est fait autrefois peut encore se faire aujourd'hui. Purifions notre âme et suivons ce que nous dicte la nature; car celui qui s'en écarte devient esclave de la cupidité, de la crainte et de la fortune.

Le sage, dans les incommodités de la vieillesse, ne considère la vie que pour l'amour de ceux auxquels il peut être encore utile; c'est une grâce qu'il leur fait que de ne pas mourir plutôt. Un autre que lui aurait déjà mis fin à toutes ses peines; mais il croit, en cet état, qu'il n'est pas moins honteux de reconrir à la mort que de la fuir. Quoi! si cela lui est conseillé, ne partira-t-il pas? Pourquoi non? s'il voit qu'il ne soit plus utile à personne et qu'il n'ait plus rien à faire que de souffrir. Voici, mon cher Lucile, ce qu'on appelle apprendre la philosophie par la pratique, s'exercer à la connaissance de la vérité, et mettre à l'épreuve la résolution que peut avoir un homme contre la mort et contre la douleur, quand l'une approche et quand l'autre est venue. On ne saurait mieux apprendre ce que l'on doit faire que

quand on le fait. Nous n'avons fait autre chose jusqu'ici que disputer si l'on peut résister à la douleur, et si la présence de la mort n'est point capable d'abattre les plus grands courages: qu'est-il besoin de tant de paroles? Venons à l'expérience; vous trouverez que la mort ne fortifie point le sage contre la douleur, et que la douleur ne l'assure point contre la mort. Il se fie sur ses forces contre ces deux ennemis; car ce n'est point l'espérance de la mort qui le fait souffrir doucement, ni l'ennui de la douleur qui le fait mourir librement; il supporte l'un et attend l'autre.

## ÉPÎTRE XCIX.

Il reproche à un de ses amis le peu de constance qu'il a témoignée à la mort de son fils en bas âge, et montre, par de solides raisons, qu'on ne doit point s'affliger en pareilles occasions.

Je vous ai envoyé la lettre que j'écrivis à Marulle, qui témoignait peu de constance à la mort de son fils qu'il perdit encore au berceau. Je n'y ai pas usé du style qui m'était nécessaire, ne croyant pas devoir flatter un homme qui méritait plus d'être repris que d'être consolé. J'avoue qu'il faut avoir un peu d'indulgence pour un affligé qui est encore étourdi du coup qu'il a reçu, lui permettant de se décharger, du moins de pousser les premiers soupirs. Mais pour ceux qui se mettent en tête de verser des pleurs, il les faut arrêter d'abord et leur apprendre qu'il y a quelquefois des larmes indécentes et ridicules. Vous attendez des consolations, vous ne recevrez que des reproches.

his hominem esse contentum, quibus dii etiam munere nentur. Honores repulsi pater Sestius, qui, illa natum ut rempublicam deberet capessere, latum etatum, divo Julio dato, non recepit; intelligebat enim, quod dari posset, et eripi posse. Nos quoque aliquid ipsi faciamus animose! Sinus inter exempla! Quare deficiamus? Quare desperamus? Quidquid fieri potuit, potest. Nos modo purgemus animum, sequamurque naturam; a qua aberranti cupidinum timendumque est, et fortissimum servendum. Libet reverti in viam, licet in integrum restitui. Restituamur, ut possimus dolores, quocumque modo corpus lassaverint, perferre, et fortunæ dicere: « Cum viro tibi negotium est; quare quem vivas! »

His sermonibus, et his similibus, tenitur illa vis alicui, quam opus melioribus militari, et aut sanari, aut stare et cum ipso senescere. Sed securus de illo sum: de nostro damno agitur, quibus senex egregius eripitur. Nam ipse vitæ plenus est, cui adjici nihil desiderat sua causa, sed eorum quibus utilis est. Liberaliter facit, quod vivit. Alius jam hoc cruciatibus flasset: hic tam turpe putat mortem fugere, quam ad mortem confugere. — Quid ergo? non, si sublevis res, exhibet? — Quidam exent, si nemo jam illi eo poterit? si nihil aliud, quam dolori operam dabit? Hoc est, mi Lucili, philosophiam in opere

discere, et ad verum exerceri: videre quid bono prudens animi habeat contra mortem, contra dolorem, quam illa accedat, hic premat. Quid faciendum sit, a tacite discendum est. Adhuc argumentis actum est, an posset aliquis dolori resistere, an mors magnos quoque animos ad motum submitteret. Quid opus est verbis? In rem praesentem enamus! Nec mors illam contra dolorem facit fortisorem, nec dolor contra mortem: contra utrumque sibi fidit; nec spe mortis patienter dolet, nec tadio doloris libenter moritur: hunc fert, illum exspectat, Vale.

## EPISTOLA XCIX.

CONSOLATIO IN MORTIS FILII; NON INDULGENDUM DOLORI.

Epistolam, quam scripsi Marullo, quam filium parvulum amisisset, et diceretur mollior ferre, misi tibi. In qua non sum solum morem secutus, nec putavi leviter illum debere tractari, quam objurratione esset quam solatio dignior. Afflicto enim, et magnum vulnus male ferenti, paulisper cedendum est: exsuiet ac, aut certe primum impetum effudit. Hi, qui sibi lugere sumpserunt, protinus castigenant, et discant, quodam etiam lacrimarum ineptias esse.

« Solatia exspectas? convicia accipe. Tam mollior tu

Si vous supportiez la mort d'un enfant avec tant d'impatience, que feriez-vous, si vous aviez perdu un ami ? Il vous est mort un fils si jeune que vous ne pouviez encore vous en rien promettre. Ce n'est qu'un petit espace de temps perdu. Certainement nous cherchons des raisons pour nous affliger, et nous voulons nous plaindre injustement de la fortune, comme si elle ne pouvait pas nous donner matière de nous plaindre avec justice. Je vous croyais assez résolu pour supporter de véritables afflictions, à plus forte raison pour souffrir ces petites disgrâces, dont les hommes ne témoignent du ressentiment que pour se conformer à la coutume. Si vous aviez perdu un ami (qui est la plus grande de toutes les pertes), il faudrait vous mettre dans cette disposition d'être plus satisfait de l'avoir en que fléchi de l'avoir perdu. Mais la plupart comptent pour rien les avantages et les plaisirs passés. La douleur a ce défaut qu'étant inutile elle est encore ingrate. Pensez-vous que vous ayez perdu votre pain d'avoir joui d'un tel ami ? Tant d'années, tant de conversations familières, tant de communications secrètes n'ont-elles de rien servi ? Vous mettez l'amitié au tombeau avec votre ami. Pourquoi regrettez-vous de l'avoir perdu, s'il vous est inutile de l'avoir possédé ?

Je vous assure qu'une bonne partie de ceux que nous avons aimés nous demeurent après que le destin les a retirés. Le temps qui est passé est à nous, et je ne vois rien dont nous soyons plus assurés que de ce qui a été. L'espérance de l'avenir nous rend ingrats des biens que nous avons reçus, comme si ce que nous attendons de favorable ne devait pas être bientôt mis au rang des choses pas-

sées. C'est borner de bien près la jouissance des biens, de ne considérer que ceux qui sont présents. Les futurs et les passés peuvent satisfaire également : les uns par l'espérance, les autres par le souvenir. Les premiers sont incertains et peuvent ne pas arriver ; mais les derniers ne peuvent pas n'avoir point été. Quelle folie est-ce donc d'abandonner le certain ? Réjouissons-nous des biens qui sont tombés en nos mains, pourvu que nous ayons su les retenir, et qu'ils ne se soient pas échappés entre nos doigts. Il y a une infinité d'exemples de pères qui ont perdu des enfants en bas âge, sans jeter une seule larme, et qui sont rentrés au sénat, ou qui ont fait quelque autre fonction après les avoir mis au tombeau. Cela n'est pas sans raison. Car, en premier lieu, il est superflu de s'attrister, quand la tristesse ne sert de rien. Et puis, il n'est pas juste de se plaindre d'un malheur qui est tombé sur une personne, et qui pend encore sur la tête de tous les autres. De plus, c'est une folie de se plaindre quand il y a si peu de distance entre celui qui est mort et celui qui le regrette. C'est pourquoi nous devons être d'autant moins touchés que nous suivons de plus près les personnes que nous avons perdues. Considérez la vitesse du temps ; regardez aussi combien est courte la carrière où nous courons à toute bride. Prenez garde que tout le genre humain, qui tend à une même fin, n'est séparé que par de petits intervalles, lors même qu'ils paraissent bien grands. Celui que vous pensez être perdu est allé seulement devant. Puisque nous avons un même chemin à faire, n'est-il pas indigne à un sage de pleurer celui qui est parti plus tôt que nous ? On

fers mortem filii? Quid faceres, si amicum perdidisses? Decessit filius incertæ spei, parvulus: pusillum temporis perit. Causas doloris conquirimus, et de fortuna etiam iniquo queri volumus, quasi non sit iustus querendi causæ præbitura. At, meretricies, satis mihi jam videboris amicum habere, etiam adversus solidæ mæi, nedum ad istas umbras malorum, quibus ingemiscunt homines moris causa. Quod demoror omnium maximum est, si amicum perdidisses, deinde opera erat, ut magis gauderes quod habueras, quam morereres quod amiseras. Sed plerique non compatiunt, quanta præceperint; quantum gavisi sint. Hoc babel iudei reliqua mihi dolor iste: non supervacuum tantum, sed ingratius est. Ergo, quod habuisti istem amicum, peristi opera? Tot annis, tanta conjunctione viliæ, tam familiari singulorum societate, nihil ætatum est? Cum amico effers amicitiam? Et quid doles amissæ, si habuisse non prodest? Mihi crede, magna pars ex his, quos amavimus, licet ipsos causæ abstulerit, apud nos manet. Nostrium est, quod præterit, tempus; nec quidquam est loco tantiore, quam quod fuit. Ingrati adversus præcepta, spe futuri, sumus: quasi non, quod futurum est, si modo successerit nobis, cito in præteritum transiaturum sit. Auguste fructus rerum determinat, qui

tantum presentibus inest: et futura et præterita delectant: hæc expectatio; illa, memoria: sed alterum pœdet, et non fieri potest; alterum non potest non fuisse. Quis ergo furor est, certissimum exidere? Acquiescamus his, quæ jam habuimus; si mos non perforato animo hauriebamus, et transmittente quidquid acceperat.

» Innumera bilia sunt exempla eorum, qui liberos juvenes alia lacrimis etulerint; qui in senatum, aut in aliquod publicum officium, a rogo redierint, et statim aliud egerint. Nec immerito: nam, primam, supervacuum est dolere, si nihil dolendo proficiat; deinde, iniquum est queri de eo, quod uni accidit, omnibus restat. Deinde, desiderii stulta conquisitio est, ubi minimum interest inter amicum et desiderantem: eo itaque acquirere animo esse debemus, quod, quoniam amimus, sequimur. Respicite celeritatem rapidissimæ temporis; cogita brevitatem hujus spatii, per quod citatissimi currimus; observa hunc committatum generis humani, eodem tendentis, minimis intervallis distinctum, etiam ubi maximæ videtur: quem putas perisse, præmissus est. Quid autem dementius quam, quoniam idem tibi iter emittendum sit, flere eum, qui antecessit? Flet aliquis factum, quod non ignoravit futurum; aut, si mortem in homine non cogitavit, sibi impo-

pleure d'une chose qui est faite, et que l'on savait bien qui se ferait; que si l'on a cru que l'homme ne dût point mourir, on s'est trompé lourdement. On a regret qu'une chose soit terminée, quoique l'on ait dit souvent qu'il était impossible de l'empêcher; car, se plaindre que son ami soit mort, c'est se plaindre qu'il ait été homme. Nous sommes tous liés à un même sort. Qui est venu au monde ne peut se dispenser d'en sortir; l'espace peut être différent, mais la fin est toujours égale. Le temps qui coule entre le premier jour et le dernier est incertain et variable; car si vous considérez la misère de la vie, il est long, et même pour un enfant; si vous en regardez la durée, il est court même pour un vieillard. Il n'y a rien dans la nature qui ne s'écoule et qui ne change plus vite que les saisons. Toutes choses sont agitées et transformées en leurs contraires, par le pouvoir de la fortune; et dans une si générale révolution l'homme ne trouve rien de certain que la mort. On se plaint toutefois de cela seul qui ne trompe jamais personne.

Mais il est mort étant encore tout jeune. Je ne veux pas dire que l'on est plus heureux de mourir hientôt. Voyons seulement le peu d'avantage qu'un vieillard a sur un enfant. Concevez bien la vaste étendue du temps, et comparez à son immensité ce qu'on appelle l'âge de l'homme, vous trouverez que ce que nous souhaitons et que ce que nous tâchons de prolonger est bien peu de chose. Combien en donne-t-on aux soucis, aux douleurs, aux impatiences, aux maladies, à la ersante et à l'imbécillité de l'enfance? Le dormir en emporte la moitié. Joignez-y les travaux, les

afflictions et les dangers, vous verrez que l'on ne vit guère même quand on vit longtemps. Mais qui n'avouera pas que ce ne soit une grâce de pouvoir retourner bientôt au lieu de son origine, et d'avoir fourni sa carrière avant que d'être las et fatigué? La vie, de soi, n'est ni bonne ni mauvaise, elle donne lieu seulement de faire le bien ou le mal. Cet enfant n'a donc perdu que cette liberté qui tourne le plus souvent à notre dommage. Il pouvait être prudent et modeste, et votre éducation pouvait le former dans les bonnes mœurs. Mais (ce qui était fort à craindre) il pouvait être semblable à beaucoup d'autres. Si vous considérez ces jeunes gens de bonne maison, que la débauche a réduits à servir aux spectacles; si vous regardez encore ces infâmes qui se prêtent l'un à l'autre pour exercer leurs impudicités, qui ne sauraient passer un jour sans s'enivrer ou sans commettre quelque insigne méchanceté, vous avouerez qu'il y avait plus à craindre qu'à espérer. Vous ne devez donc pas aller chercher des raisons pour vous affliger, ni vouloir augmenter une perte légère par un ressentiment affecté. Je ne demande point que vous fassiez un grand effort, et je n'ai pas si mauvaise opinion de vous que vous ayez besoin de toute votre vertu pour cela. Ce n'est pas une douleur, ce n'est qu'une piqûre, et toutefois vous en faites une douleur. Vous auriez fait sans doute un grand progrès dans la philosophie, si vous regrettiez tout de bon un enfant que son père connaissait moins que sa nourrice! Quoi! est-ce que je veux vous rendre insensible et vous persuader de marcher tête levée dans la cérémonie des funérailles, sans permettre que votre cœur

ruil. *Flet aliquis factum, quod aiebat non posse non fieri! Quisquis aliquem queritur mortuum esse, queritur hominem fuisse. Omnes eadem conditio devinxit: cui nasci conligit, mori restat. Intervallis distinguimur, exitu æquamus. Hoc, quod inter primum diem et ultimum jacet, varium incertumque est: si molestus æstus, etiam pæro longum; si velocitatem, etiam seni angustum. Nihil non lubricum et fallax, et omni tempestate mobilis. Jaetantur cuncta, et in contrarium transeunt, jubente fortuna; et in tanta volatilitate rerum humanarum nihil iniquum, ovis mors, certum est. Tamen de eo queruntur omnes, lo quo uno nemo decipitur.*

« Sed puer decessit! — Nondum dico, melius agi cum eo qui vita defungitur: ad eum transimus qui conuenit; quando vincit infans? Propono temporis profundum vastitatem, et universum complectere; deinde hoc, quod etiam vocamus humanam, compara immenso: videbis quam exiguum sit, quod optamus, quod extendimus. Ex hoc quantum lacrimæ, quantum sollicitudines occupant? Quantum mors, antequam veniat, opæta? Quantum valetudo, quantum timor, quantum teneri aut rudes, aut insulsi aui? Dimidium ex hoc edormitur,

*Adiuc labores, luctus, pericula; et intelligis, etiam in longissima vita minimum esse quod vivitur. Sed quia tibi concordet, non melius se habere eum, qui cito revertit licet, cui ante lassitudinem peractum est iter? Vita nec bonum nec malum est; boni ac mali locus est. Ita ovis ille perdidit, nisi aieam in damnum certiores. Potuit evadere modestus et prudens; potuit sub cura tua in meliora formari: sed (quod iustus timetur) potuit fieri plurius similis. Aspicie illos juvenes, quos ex nobilissimis domibus in arenam luxuria projecit; aspicie illos, qui animi alienamque libidinem exercent, multo impudici; quorum nullus sine ebrietate, nullus sine aliquo insigni flagitio dies exit: plus timeri quam sperari potuisse, manifestum erit. Non debes itaque causas doloris accersere, nec leviter incommoda indignando cumulare. Non horreo, ut ultaris, et surgas: non tam male de te iudicio, aut tibi adversus hoc totam tuam virtutem advocandam. Non est dolor iste, sed morsus: in illum dolorem facis. Sine dubio multum philosophia profecit, si puerum, nutrici adhibere quam patri notiore, animo fortis desideras!*

« Quid nunc ergo duritiam suscepo, et te funere ipso rigere vultum volo, et animum ne contrahi quidem po-

en soit touché? Nullement. C'est inhumanité, non pas vertu, de voir porter ses parents au tombeau avec les mêmes yeux qu'on les voyait en vie, et de n'être pas ému lorsque l'on vient à se séparer de ses amis. Mais, supposé que je le défende, il y a des choses qu'on ne saurait empêcher. Les larmes tombent quoiqu'on les retienne, et soulagent le cœur qui est oppressé. Que faire donc? Permettons qu'elles tombent, mais ne l'exigeons pas. Qu'elles coulent tant qu'elles voudront de l'affection et non pas de la coutume. Il ne faut rien ajouter à la tristesse; on ne doit point la régler par l'exemple d'autrui. L'ostentation de la douleur est plus incommode que la douleur même. Combien en trouverez-vous qui soient tristes dans le cœur? Ils crient plus haut quand on les entend. Ils sont tranquilles, ils ne disent mot quand ils sont seuls; mais, s'ils voient veur quelqu'un, ils se remettent à pleurer, ils se tirent les cheveux, ils souhaitent la mort, ils se jettent à bas du lit, ce qu'ils pouvaient faire plus librement quand personne ne les en empêchait: tant il est vrai que la douleur ne peut durer, quand elle n'a point de témoins! D'ailleurs, nous avons ce défaut de nous régler, en toutes rencontres, sur la pluralité, et ce qu'on a coutume de faire plutôt que ce qu'il faut faire. Nous quittons la nature pour suivre le peuple, qui est un mauvais guide, aussi léger en ceci qu'en tout le reste. Voit-il un homme résolu dans son deuil, il dit que c'est un cruel et un barbare. En voit-il un autre couché par terre, embrassant le corps du défunt, il dit que c'est un lâche et un efféminé. C'est pourquoi il faut mesurer les choses par la raison.

Au reste, il n'y a rien de plus impertinent que de vouloir acquérir la réputation par la tristesse, et de chercher l'approbation à ses larmes. Pour moi, j'estime qu'il y en a qui doivent être permises à l'homme sage, et d'autres qui ne dépeuvent pas de sa volonté. J'en ferai voir la différence. Lorsque nous recevons la nouvelle d'une mort qui nous touche, ou que nous embrassons le corps d'un ami décédé, que l'on va consumer par le feu, la nature nous force de verser des larmes, parce que les esprits émus par la douleur remuent tout le corps, et pressant l'humour dont tous les yeux sont environnés, ils le font sortir au dehors et distiller en pleurs. Ces larmes tombent de force, sans que nous les puissions retenir. Il y en a d'autres que nous laissons échapper, lorsqu'on nous parle des personnes que nous avons perdues, ou quand il nous souvient de leur conversation, de leurs entretiens et de leurs bons offices. Il y a quelque douceur dans cette tristesse qui relâche et humecte les yeux comme dans la joie. Nous donnons passage aux unes, les autres se le font malgré nous. On n'a donc pas raison de répandre ni de retenir ses larmes, par la considération des personnes présentes, puisqu'en ces occasions il n'y a rien de plus honteux que de feindre. Il faut les laisser couler naturellement, ce qui se peut faire en demeurant paisible et tranquille. On a vu souvent pleurer le sage sans rien perdre de son autorité, et avec un tempérament si juste, que ses larmes avaient quelque chose d'humain et de grand. On peut, dis-je, obéir à la nature, en conservant sa dignité. J'ai vu des gens d'honneur aux funérailles de leurs parents, portant leur affliction

tior? Minime! Inhumanitas est ista, non virtus, funera suorum illidem oculis, quibus ipsos, videre, nec commoveri ad primum familiarium divisionem. Potui autem me vetare; quodam sunt sui juris: exidui etiam retinentibus lacrimae, et animam profusa levant. Quid ergo est? Permittamus illis cadere, non imperemus: sicut quantum affectus eiecerit, non quantum poscet imitatio. Nihil vero merori adiciamus, nec istum ad alienum augemus exemplum. Plus ostentatio doloris exigit, quam dolor: quotusquisque sibi tristis est? Clarior, quam narrantur, gemunt; et, taciti quiescent dum secretum est, quam aliquos videre, in fletu nos excitantur. Tunc capiti suo manus ingerunt; quod potuerant facere, nullo prohibente, libenter; tunc mortem compreantur sibi; tunc lectulo devolvuntur. Sive spectare cessat dolor. Sequitur nos, ut in illis rebus, ita in hac quoque, hoc vitium, ad plarium exempla componi; nec, quid oportet, sed quid solent, aspicere. A natura discedimus: populo nos damus, nullius rei bono auctori, et in hoc re, sicut in omnibus, inconstanter. Videt aliquem fortem in tuetu suo, impium vocat, et efferaum: videt aliquem colabantem, et corpori assuasum; effeminatum

ait, et enervem. Omnia itaque ad rationem revocanda sunt.

• Stultius vero nihil est, quam tamquam captare tristitiam, et lacrimas approbare; quas iudicio sapientis viro alias permittas cadere, alias vi sua latas. Dicam quid intersit. Quam primus nos tantius acerbi funeris percussit; quam trepidus corpus e complexu nostro in ignem transiendum; lacrimae naturalis necessitas exprimit; et spiritus, lectu doloris impulsus, quemadmodum totum corpus quatit, in oculos, quibus adjacentem humorem perperit et expellit. Haec lacrimae per elationem cadunt volentibus nobis. Aliae sunt, quibus exitum damus, quam memoria eorum, quos amissimus, retrahatur; et inest quiddam dulci tristitiae, quam occurrunt sermones eorum jucundi, conversatio hilaris, officiosa pietas: tunc oculi, velut in gudio, relaxantur. His indulgemus; illis vincimur. Non est itaque, quod lacrimas propter circumstantiam assidentemque aut continens, aut exprimas: nec cessant, nec solum unquam tam turpiter, quam finguntur. Fiant sua sponte; ire autem possunt placidis atque compositis. Saepe, salva sapientis auctoritate, fluxerunt; tanto temperamento, ut illis nec humanitas, nec dignitas deesset. Licet, inquam, naturae obsequi,

empreinte sur leur visage, qui, sans affecter aucune tristesse étudiée, ne témoignaient au dehors que ce qu'ils sentaient au dedans. Il y a quelque bien-séance dans la tristesse que le sage est obligé de garder, et la médiocrité est nécessaire dans les pleurs comme en toute autre chose. Les douleurs des ignorants sont excessives, aussi bien que leurs joies.

Il faut souffrir doucement ce qu'on ne peut éviter. Quand la pensée vous viendra que ce n'était encore qu'un enfant, pensez aussi qu'il était né comme les autres hommes, de qui les jours sont incertains, et que la fortune ne conduit pas toujours jusqu'à la vieillesse, les laissant souvent en chemin. Au reste, parlez souvent de lui, et vous le remettrez en mémoire autant qu'il est possible. Vous le ferez fréquemment, si vous le faites sans chagrin; car si l'on fuit la conversation d'un homme naturellement triste, on ne peut pas se plaire avec la tristesse effective. S'il vous a dit quelque chose de tendre, s'il a fait autrefois quelque gentillesse où vous avez pris plaisir, répétez ces choses, et assurez hardiment qu'il aurait répondu à tout ce que l'affection paternelle vous en avait fait espérer. C'est une espèce de cruauté d'oublier ses proches, d'ensevelir leur mémoire avec leur corps, de pleurer beaucoup et de ne s'en souvenir guère. C'est ainsi que les oiseaux aiment leurs petits; leur amour, qui était violent et insensé, s'éteint aussitôt qu'ils les ont perdus. Cela ne convient pas à un homme sage, de qui le souvenir doit durer plus longtemps que le deuil. Pour moi, je ne saurais approuver ce que dit Métro-

dore : Qu'il y a certains plaisirs qui ont de l'alliance avec la tristesse, et que c'est le temps de les pouvoir goûter. Je rapporte ses mêmes paroles, et je vois déjà ce que vous en jugerez. Car, qu'y a-t-il de moins honnête que de chercher le plaisir dans le deuil, même de se servir du deuil pour trouver le plaisir ? Ce sont ces gens-là qui nous accusent de trop de rigueur, et qui décrivent nos maximes comme trop austères, à cause que nous disons qu'il ne faut point recevoir la douleur, ou qu'il la faut chasser bien vite. Mais lequel des deux vous semble le plus incroyable ou le plus inhumain, de ne sentir point la douleur après la perte d'un ami, ou de chercher le plaisir dans la douleur même. Ce que nous enseignons est honnête : qu'il ne faut point s'abandonner à la douleur, lorsque l'affection fait sortir, et pour ainsi dire, éclore de nos yeux quelques larmes. Mais pourquoi dites-vous qu'il faut mêler le plaisir avec la douleur ? C'est ainsi que nous poisonons les jeunes garçons avec un morceau de tarte, et les jeunes enfants en leur donnant la mamelle. Vous ne voulez pas même suspendre l'usage du plaisir, tandis que votre fils brûle sur le bûcher, ou que votre ami est aux abois de la mort; mais vous cherchez encore à chatouiller votre chagrin. Lequel est plus honnête, ou d'éloigner la douleur de votre corps, ou de joindre le plaisir avec la douleur ? Je dis non-seulement le joindre, mais le rechercher encore au fort de la douleur. Y a-t-il quelque plaisir qui ressemble à la tristesse ? Il nous est permis de tenir cette opinion, et non pas à vous qui croyez qu'il n'y a point d'autre bien dans la vie que le plaisir,

gravitate servata. Vidi ego in funere suorum verendos, in quorum ore amor eminebat, remota omni lugentium scena. Nihil erat, nisi quod veris dabatur affectibus. Est aliquis et dolendi decor : hic sapientis servandus est; et, quemadmodum in ceteris rebus, ille et in laceris aliquid sat est. Impudentium, ut gaudia, sic dolores exaudavere. Æquo animo escipe necessaria. Quid incredibile, quid novum evenit ? Quam multis quam maxime funus locatur ! Quam multis vitalis ementur : quam multi post luctum tuum lugent !

Quoties cogitaveris poerum fuisse, cogita et hominem; cui nihil certi promittitur, quem fortius non ulique perducit ad senectutem, unde vivum est, dimittit. Ceterum frequenter de illo loquere, et memoriam ejus, quantum potes, celebra; que ad te sapienter revertetur, si eris sine acerbitate ventura. Nemo enim libenter tristi conversatur, nedum tristitie. Si quos sermones ejus, si quos quamvis parvuli jocos cum voluptate audieris, sæpius repete : potius illum impiere spes tans, quam paterna mente conceperas, audacter affirms. Oblivisci quidem suorum, et memoriam cum corporibus efferre, et effusione flere, meminisse preclissime, inhumani animi est. Sic aves, sic feræ suos diligunt fectus; quarum concitatus est amor, et pæce rabidus, sed cum amissis totus

extinguitur. Hoc prudenter virum non decet : meminisse perseveret, lagere desinat.

« Il est nullo modo probé, quod ait Metrodorus, « esse aliquam cognatam tristitie voluptatem; hanc esse capere tandem in ejusmodi tempore. » Ipse Metrodori verba subscripsi. Μετροδίκου Ἐπικουρού πρὸς τὴν δολιχὴν καὶ Ἐρμού γὰρ τίς [ἀποκαταστάσει] δόκω, ὅτι αὐτοπαρὰ τὸν πένθος εἶναι ἀνέχεται. De quibus non dubito quid sis sententia. Quid enim turpius, quam captare in ipso luctu voluptatem, imo per luctum; et inter lacrimas quoque, quod juret, querere ? Hi sunt qui nobis obijciunt nimium rigorem et infamant præcepta nostra duritia, quod dicamus dolorem aut admittendum in animum non esse, aut cito expellendum. Utrum tandem est ut incredibile, aut inhumanius, non sentire amissio amico dolorem, an voluptatem in ipso dolore ausperari ? Nos quod præcipimus, honestum est : quum aliquid lacrimarum affectus effuderit, et, ut ita dicam, desumpserit, non esse tradendum animum dolori. Quid tu dicis ? miserandum ipsi dolori voluptatem ! Sic consolamur crustum puerum, an voluptatem sletum infuso lacte compeccimus. Ne illi quidem tempore, quum filius ardet, aut amicus expirat, censare poteris voluptatem ! sed ipsum via utilitate morrorem. Utrum honestius dolor an animo subveniret, an voluptas ad dolorem quo-

ni d'autre mal que la douleur. Quelle alliance peut-il y avoir entre le bien et le mal? Mais supposez qu'il y en ait, c'est maintenant qu'il la faut découvrir, et savoir si la douleur a quelque chose en soi d'agréable et de doux. Il y a des remèdes qui sont salutaires à certaines parties du corps, les quels il ne serait pas honnête d'appliquer en d'autres, et la situation de la plaie rend quelquefois indécident ce qui serait utile et ne serait pas déshonorable à un autre endroit. N'avez-vous pas de honte de vouloir chasser le deuil par le plaisir? Il faut employer un remède plus austère. Dites plutôt que celui qui est mort ne sent point de mal; car, s'il en sent, il n'est pas mort. Il n'y a rien, dis-je, qui puisse blesser un homme qui n'est plus; il serait encore, si quelque chose le pouvait blesser.

Croyez-vous qu'il soit malheureux, parce qu'il n'est plus, ou parce qu'il est encore quelque part? Il est certain que ce n'est pas à cause qu'il n'est plus, car quel sentiment peut avoir celui qui n'est plus? Ni à cause qu'il est encore quelque part, parce qu'il a évité ce qu'il y a de plus fâcheux en la mort, qui est de n'être plus.

Disons donc à celui qui pleure et regrette un enfant mort en son bas âge : nous sommes tous égaux, jeunes et vieux, quant au terme de notre vie, si on le compare à la durée de l'univers; car notre portion de cette immense durée est moindre que la plus petite partie qu'on se puisse imaginer, qui ne laisse pas de faire une partie de son tout. En vérité, le temps que nous vivons n'est presque rien, et cependant notre erreur l'accroît et lui donne une vaste étendue. Je vous écris ceci, non

pas que je croie que vous attendiez de moi un remède qui viendrait si tard (car je sais bien que vous ne verrez rien dans cette lettre que je ne vous aie dit autrefois), mais pour vous faire reproche de vous être oublié vous-même durant quelques jours. C'est aussi pour vous exhorter à tenir bon contre la fortune, et à regarder ses traits, non pas comme s'ils pouvaient tomber sur vous, mais encore comme s'ils devaient être décochés contre vous.

## ÉPÎTRE C.

Il parle des livres de Fabianus et des différentes manières d'écrire du son temps.

Vous me mandez que vous avez lu avec empressement les livres que Fabianus Papirius a composés des mœurs civiles; mais qu'ils ne répondent pas à l'opinion que vous en aviez conçue. Vous blâmez ensuite sa façon d'écrire, ne vous souvenant pas que c'est un philosophe qui en est l'auteur. Je veux qu'il soit ainsi que vous le dites, et que ses paroles soient abondantes, mais vagues. Cela ne laisse pas d'avoir de la grâce, et un discours qui coule doucement a quelque beauté qui lui est particulière. Car il est important, à mon avis, qu'il coule et ne saute pas.

Il y a même de la différence en ce que je vais dire : Je trouve en Fabianus plutôt un flux qu'un débordement de paroles; elles sont fécondes, mais sans aucun désordre, quoique avec quelque rapidité. Cela fait voir clairement qu'elles ne sont ni étudiées ni travaillées, et qu'elles sont entière-

que admittitur? admittitur, dico? capitur, et quidem ex ipso: « Est aliqua, inquit, voluptas cognata tristitiæ. » — Illud nobis licet dicere; vobis quidem non licet. Unum bonum nostis, voluptatem; nullum malum, dolorem. Quæ potest inter bonum et malum esse cognatio? Sed potest esse; nunc potissimum eruitur? et ipsum dolorem scrutamur, an aliquid habeat jocundum circa se et voluptarium? Quædam remedia, aliis partibus corporis salutaria, velut fæda et indecora, adhiberi aliis nequeunt; et, quod aliubi prodesset sine damno verecundiar, id fit honestum loco vulneris. Non te pudet lectum voluptate sanare? Severius ista plaga curanda est. Illud potius admone, nullum malum sensum ad eum, qui perit, pervenire; nam si periret, non periret. Nulla, inquam, omnis res lædit, qui nullus est; vivit, si læditur. Utrum putas illi malo esse, quod nullus est? an, quod est adhuc aliquis? Atqui nec ex eo potest et tormentum esse, quod non est; qui enim nullus scimus est? nec ex eo, quod est; effugit enim maximum mortis incommodum, non esse. Illud quoque dicimus ei, qui defecit ac desiderat in ætate prima rapinam? Omnes, quantum ad brevitatem ævi, si universos compares, et juvenes et senes, in æquo sumus. Minus enim ad nos ex omni ætate venit, quam quod minimum esse quis dixerit; quoniam quidem minimum,

aliqua pars est; hoc, quod vivimus, proximum nihilo est: et tamen (o demensium nostram!) late disponitur.

Hæc tibi scripsi, non tanquam expectaturus essem remedium a me tam serum: liquet enim mihi, te locutum tecum quiddam leclurum es: sed ut castigarem illum exiguum morem, qui a te recessisti, et in reliquam adhortarer, contra fortaniam tolleres animos, et omnia ejus lela, non tanquam posset venire, sed tanquam utique essent ventura, prospiceres. Vale.

## EPISTOLA C.

DE PAPIRII FABIANI PHILOSOPHO JUDICII, ET QUÆ SCRIPTIS.

Fabiani Papirii libros, qui inscribuntur Civilium, legisse te cupidissime scribis, sed non respondisse expectationi tue: deinde, oblitus de philosopho agi, compositionem ejus accusas. — Puta esse, quod dicas, et effundi verba, non fingi: primum, habet ista res suam gratiam; et est decor proprius orationis leniter lapsæ. Nullum enim eorum interesse existimo, utrum exiderit, an fluxerit. Nunc in hoc quoque, quod dicturus sum, ingens differentia est. Fabianus mihi non effundere videtur orationem, sed fundere: adeo larga est, et sine perturbatione, non sine curru laudem, veniens. Illud placeat et præfert, non

ment de lui. Aussi a-t-il plus soin des mœurs que des paroles, et ce qu'il écrit est pour instruire les âmes, et non pour chatouiller les oreilles.

D'ailleurs, vous n'auriez pas eu le loisir de faire toutes ces observations lorsqu'il parlait; son discours, en gros, vous aurait ravi; mais ce qui plaît étant animé par l'action, d'ordinaire a moins de grâce quand il est mis sur le papier. C'est toujours beaucoup d'avoir su plaire à la première vue, quoiqu'à revoir les choses de plus près on y puisse trouver à redire. Enfin, si vous me demandez mon sentiment, j'estime plus celui qui a emporté l'approbation que celui qui l'a méritée. Je sais bien que ce dernier est plus assuré du succès, et qu'il peut se promettre plus hardiment le suffrage de la postérité. Après tout, un discours trop recherché ne convient pas à un philosophe. Comment se montrera-t-il constant et résolu? Comment fera-t-il épreuve de ses forces s'il craint de dire un mot impropre? Le style de Fabianus n'était pas négligé, mais il était ferme, et vous n'y trouverez rien de bas. Les paroles sont choisies et ne sont point affectées. Elles sont notées, et ne sont point placées contre leur ordre naturel à la manière de ce temps. Encore qu'elles soient populaires et familières, elles ne laissent pas d'être relevées. Elles expriment des sentiments honnêtes et magnifiques, qui ne sont point serrés comme une sentence, et qui vont plus loin. Nous examinerons ce qui n'est pas assez raccourci, ce qui est d'une belle construction, et ce qui n'a pas la politesse d'aujourd'hui.

Quand vous aurez tout considéré, vous n'y trouverez rien de vide. Quoiqu'il n'y ait point de mar-

bres de diverses couleurs, de canaux, de ces appartements qu'on appelle la chambre du pauvre, ni rien de ce que le luxe, qui ne se contente pas des ornements ordinaires, y pourrait ajouter; toutefois, comme on le dit communément, la maison est belle, joint que l'on n'est pas d'accord quel style est le meilleur. Les uns veulent qu'il soit mâle, sans toutefois être négligé. Les autres le demandent si austère, que s'il se rencontre quelque endroit qui soit plus doux que le reste, ils le changent tout exprès, et coupent les périodes de peur qu'elles ne finissent au lieu où on les attend. Lisez Cicéron, vous verrez que son style est égal, mesuré, poli, doux et délicat, sans être lâche. Au contraire, celui de Pollion a du sel et de la pointe; il saute et vous laisse lorsque vous y peosez le moins. En un mot, tout finit doucement chez Cicéron, et tout tombe brusquement chez Pollion, si vous en exceptez peu de choses qui sont dites d'une même manière et dressées sur un même modèle. Vous dites encore que tout vous semble bas dans Fabianus; mais je n'y aperçois point ce défaut. Ce qu'il dit n'est point rampant; il est naturel et d'une suite douce et tempérée; il est uni et non pas ravalé. Il n'a pas, à la vérité, cette véhémence que vous demandez en l'orateur, ni ces pointes et ces surprises agréables des sentences. Mais voyez le corps du discours; il est beau, quoiqu'il ne soit point fardé. Vous me direz que son discours n'a rien de grand. Donnez-m'en un que vous puissiez mettre au-dessus de lui. Si vous me nommez Cicéron, qui a fait presque autant de livres que Fabianus sur le sujet de la philosophie, je vous l'accorderai; mais une chose

esse tractatam, nec diu tortam. Sed ita ut vis, esse credamus: mores ille, non verba composuit, et animis scripsit ista, non auribus. Præterea, ipso dicente non vacasset tibi partes iudicari, adeo te summa rapuisset: et fere, que impetu placeant, minus præstant ad manum relata. Sed istud quoque multum est, primo aspectu oculis occupasse; etiam si contemplatio diligens inventura est quod arguat. Si me interrogas, major ille est, qui iudicium abstulit, quam qui meruit: et scio hunc tutiorem esse; scio audacius sibi de futuro promittere.

Oratio sollicita philosophum non decet. Ubi tandem erit fortis et constans, ubi periculum sui faciet, qui tunc verba? Fabianus non erat negligens in oratione, sed securus. Itaque nihil invenies sordidum: electa verba sunt, non capta, nec hujus sæculi more contra naturam suam posita et inversa; splendida tamen, quamvis summius e medio: sensus honestos et magnificos habes, non coctos in sententiam, sed latius dictos. Videmus quod parum recitum sit, quod parum structum; quod non hujus recentis politure: quam circumspexeris omnia, nullo videbis angustias latantes. Desit sane varietas membrorum, et concisus aquarum cubiculis interfluentium,

et pauperis cella, et quidquid allud luxuria, non contenta decore simplici, miscet: quod dici solet, domus recta est. Adice nunc, quod de compositione non constat. Quidam illum volunt esse ex horrido contemptum; quidam usque eo aspera gaudent, ut etiam, que mollius casus explicuit, ex industrie dissipent, et clausulas abrumpunt, ne ad expectatum responderent. Lege Ciceronem: compositio ejus una est; pedem curvat lenta, et sine infamia mollis. At contra, Pollionis Asinii salebrosa, et exitiosa, et, ubi minime expectes, reliquua. Denique, omnia apud Ciceronem desinunt, apud Pollionem cadunt; exceptis paucissimis, que ad certum modum, et ad unum exemplar, edicta sunt. Illiuslibi præterea tibi videri dicis omnia, et parum erecta; quo vitio carere enim iudico. Non sunt enim humilia illa, sed placida, et ad animi lenorem quietum compositamque formata; nec depressa, sed plena. Decet illis oratoris vigor, stimuluque, quos queris, et subitici ictus sententiarum; sed totum corpus (videris quam sit compositum) honestum est. Non habet oratio ejus, sed debet dignitate. Alter, quem Fabianus possis præporre. Dic Ciceronem, cæcis libri ad philosophiam pertinentes pene totidem sunt, quot Fa-

n'est pas petite pour être moindre que la plus grande. Si vous me proposez Asinius Pollion, j'en demeurerai d'accord, après vous avoir répondu que c'est exceller dans un métier si difficile que de n'en voir que deux devant soi. Amenez-moi encore Livius (car il a composé des dialogues qui sont autant pour la philosophie que pour l'histoire; il a même fait des livres exprès de la philosophie), je lui donnerai aussi la préséance. Mais considérez combien de personnes sont précédées de celui qui n'est précédé que de trois, et des trois plus éloquents hommes du monde.

Vous me direz : Il ne remplit pas tous les caractères; son discours n'est pas fort, quoiqu'il soit élevé; il n'est ni impétueux, ni rapide, quoiqu'il se répande librement; il est pur et n'est pas assez clair. Vous voudriez, dites-vous, que l'en investît contre le vice, que l'on parlât hardiment contre les dangers, superbement contre la fortune, et aigrement contre l'ambition; que l'on blâmât la profusion, que l'on exterminât l'impudicité, et que l'on abattît la tyrannie; que le langage de l'orateur fût véhément, celui du tragique élevé, et celui du comique vulgaire. Mais voulez-vous qu'un philosophe s'arrête à si peu de chose, j'entends à des paroles, lui qui s'attache seulement à la grandeur des choses, et que l'éloquence accompagne partout, comme son ombre, sans qu'il y pense? Ce qu'il écrira, sans doute, ne sera pas toujours exact ni bien lié, chaque mot ne réveillera pas. Je l'avoue : Il dira même beaucoup de choses qui ne porteront point coup, et quelquefois tout son discours passera sans que personne en soit touché. Mais vous trouverez partout

beaucoup de lumières et de grands espaces qui ne seront point ennuyeux. Enfin, il vous fera connaître qu'il est persuadé de tout ce qu'il écrit. Vous verrez que son dessein n'est pas de vous plaire, mais de vous montrer ce qu'il lui plaît. Il ne cherche point de louanges, tout est pour le profit et pour les bons sentiments. Il me semble que ses écrits sont de cette nature-là, quoique je ne m'en souviens pas bien et qu'il ne m'en reste qu'une idée en gros, telle qu'on la peut avoir d'une chose dont on a eu connaissance autrefois. Quand je l'allais entendre j'en jugeais de cette sorte, et que ses discours, quoiqu'ils ne fussent pas de cette extrême vigueur et solidité, avaient assez de force pour animer un jeune homme bien né à le suivre sans lui ôter l'espérance d'en venir à bout. Cette sorte d'exhortation me paraît très-efficace; car on rebute la jeunesse quand, après lui avoir donné envie d'imiter un bon modèle, on lui en fait perdre l'espérance. Au reste, il était abondant en paroles, et son discours, en général, sans louer autrement chacune de ses parties, était magnifique.

## ÉPÎTRE CI.

Qu'il est ridicule de faire de longs projets, vu l'incertitude et la brièveté de notre vie. — Qu'il faut se défaire du fol amour de la vie, et considérer chaque jour comme s'il était une vie entière.

Il n'est jour qui ne nous fasse connaître notre néant, et qui ne nous avertisse de notre fragilité, par quelque occasion qui nous oblige de songer à la mort lorsque nous faisons des projets pour une éternité. Vous me demanderez ce que veut dire ce

biani : eodem; sed non statim parvillum est, si quid maxime minus est. Dic Asinium Pollionem : eodem, et respondeamus : In re tanta eminere est, post duos esse. Nomina adhuc : T. Livium : scripsit enim et dialogos, quos non magis philosophiæ annumerare posui, quam historie, et ex professo philosophiam continentes libros. Huic quoque dabo locum; vide tamen, quam multis antecedit, qui a tribus vincitur, et tribus eloquentissimis.

Sed non præstat omnia; non est fortis oratio ejus, quamvis elata sit; non est violenta, nec torrens, quamvis effusa sit; non est perspicua, sed pura. Desideras, inquit, contra vitia aliquid asperè dici, contra pericula animosè, contra fortuna superbe, contra ambitionem contumeliosè : velo luxuriam objurgari, libidinem traduci, impotentiam frangi; sit aliquid oratorie ære, tragice grandie, comice exile. — Vis illum assidere pusillæ rei, verbis? Ille rerum se magnitudinè addidit; eloquentiam, velut umbram, non hoc agens, contrahit. Non erunt sine dubio singula circumspecta, nec in se collecta, nec omne verbum excitabile se pungen, fatior; exhibuit multa, nec ferient, et interdum otiosa primarietabatur oratio : sed multum erit in omnibus lucis, et ingens sine tedie spatium.

Denique illud præstat, ut liquet tibi, illum sensisse que scripsit. Intelliges hoc actum, ut in seires, quid illi placeret; non ut ille placeret tibi. Ad profectum omnia tendunt, ad bonam mentem; non queritur plausus. Talia esse scripta ejus non dubito, etiam magis remissior, quam teneo; hæretque mihi color eorum, non ex recenti conversatione familiariter, sed summum, ut solet ex vetere notitia. Quam audirem certe illum, talia mihi videbantur : non solida, sed plena; que adolescentem in delis bonæ attollerent, et ad imitationem sui evocarent, sine desperatione vincenti; que mihi adhortatio videtur efficacissima; deterret enim, cui imitandi cupiditatem fecit, apem abstulit. Cæterum verbis abundabat; sine commendatione parium singularum, in universam magnificus. Vale.

## EPISTOLA CI.

DE MORTE SEXAGENIÆ.

Omnis dies, omnis hora, quam nihili sumus, ostendit, et aliquo argumento recentem admonet fragilitatis oblitus; tam æterna meditatio respicere cogit ad mortem. — Quid tibi istud principium velit, queris? Sexageniæ



commencement : Vous avez connu Sénécion Corneille, chevalier romain, qui rivalisait splendorément et faisait volontiers plaisir. Il s'était élevé de la poussière et montait déjà bien vite à la grandeur ; car elle croit plus aisément qu'elle ne commence, et l'argent qui tire un homme de la pauvreté est ordinairement long et difficile à gagner. Ce Sénécion aimait passionnément les richesses, à quoi il était porté par deux raisons, par l'adresse qu'il avait à les acquérir, et par la science de les conserver, l'une desquelles, toute seule, était capable de le rendre puissant. Cet homme, grand économe, et qui n'avait pas moins de soin de son bien que de sa personne, m'était venu voir le matin, selon sa coutume, demeura tout le jour auprès de son ami qui était malade et désespéré des médecins ; et, après avoir soupé galemment, fut surpris d'une forte esquinancie qui lui serra tellement la gorge qu'à peine put-il vivre jusqu'au point du jour. Il mourut en peu d'heures, après avoir rendu à ceux qui le visitaient tous les devoirs et toutes les civilités qu'on aurait pu désirer d'un homme en bonne santé. Ainsi, celui qui faisait rouler l'argent sur mer et sur terre, et qui, pour profiter des bonnes occasions, s'était intéressé dans les fermes publiques, fut enlevé lorsque ses affaires étaient en bon état, et que l'argent lui venait de toutes parts.

Et puis allez planter la vigne et l'olivier.

Quelle folie de vouloir disposer tout le temps de notre vie, puisque nous ne sommes pas maîtres du lendemain. O la sottise de tramer de longs des-

seins ! J'achèterai, je bâtirai, je tirerai profit, j'exercerai des charges, et, après que je serai las de travailler, je me donnerai du repos dans ma vieillesse. En vérité, tout est incertain, même aux plus heureux.

Personne ne se peut assurer de l'avenir ; cela même que nous tenons nous échappe des mains. Un coup de mer vient en un instant rompre la corde qui nous soutenait ; le temps court par un chemin qui est réglé, mais qui nous est inconnu. Que me sert qu'il soit certain au regard de la nature, s'il est incertain pour moi ? Nous proposons des voyages de long cours sur les mers étrangères, d'aller à la guerre et d'obtenir des récompenses qui n'arriveront que bien tard. Nous recherchons des emplois et prétendons nous élever d'une charge à l'autre, et cependant la mort est à nos trousses ; mais parce que l'on n'y pense jamais qu lorsqu'on la voit chez autrui, la nature nous avertit assez souvent que nous sommes mortels, par des exemples funestes qui, toutefois, ne nous touchent qu'autant de temps qu'ils nous étonnent. Quelle sottise de s'étonner qu'il arrive en un temps ce qui peut arriver en tout autre ! Le terme de notre vie est fixé par un arrêt immuable du destin, sans que personne sache combien il est proche. Disposons donc notre âme comme si ce jour était le dernier. N'attendons point davantage ; soyons prêts tous les jours de rendre à la vie ce qu'elle nous a prêté. Le plus grand défaut que j'y trouve, c'est qu'elle est toujours imparfaite, et qu'il y a quelque partie qui n'est pas achevée. Qui a mis la dernière main à sa vie n'a plus besoin de temps :

Corneilium, equitem Romanum splendidum et officiosum noveras : ex tenui principio se ipse promoverat, et jam illi declivis erat cursus ad cœtera. Facilius enim crescit dignitas, quam incipit. Pecunia quoque circa paupertatem plurimam moram habet, dum ex illa erepat. Hic etiam Senecion divitiis imminescebat, ad quas illum due res docebant efficacissimæ, et quærendi, et custodiendi scientia ; quarum vel altera incomptem fierere polisset. Hic homo summe frugalitatis, non minus patrimonii quam corporis diligens, quom me ex consuetudine mane vidisset ; quam per totum diem amico graviter affecto, et sine spe jacenti, usque in noctem assidisset ; quam hilaria convasset ; genere valetudinis principis arreptus, angina, vix compressum areolis facibus spiritum traxit in lucem. Intra paucissimas ergo horas, postquam omnibus erat sani ac valetis officii functus, decessit. Ille, qui et terra et mari pecuniam agitat ; qui ad publica quoque, nullum reliquum inespertum genus questus, accesserunt ; in ipso actu bene cedentium rerum, in ipso procurantis pecunie impetu, captus est.

Insere nunc, Melibœe, piceæ ; pone ordine, vites !

Quam stultum est, ætatem disponere ne crastini quidem dominum ! O quanto deventis est spes longas incuban-

tium ! — Enam, edificabo, credam, exigam, honores geram ; tum demum lassam et plensam senectatem in otium referam. — Omnia, mihi crede, etiam felicitibus dubia sunt ; nihil sibi quisquam de futuro debet promittere ; id quoque, quod tenetur, per manus exit ; et ipsam quam premium, horam casus incidit. Voluitur tempus, rata quidem lege, sed per obscurum : quid autem ad me, an melius certum sit, quod mihi incertum est ? Navigationes longæ, et pererratis littoribus alienis, error in patriam reditus propinquus, nullitiam, et castrensiu laborum tarda munuscula, procuraciones, officiorumque per officia processus ; quom interim ad fatum mors est ; que quomam nunquam cogitator, nisi aliena, subinde nobis ingerantur mortalitatis exempla, non diutius, quam dum moramur, hirsura. Quid autem stultius, quam mirari, id utin die factum, quod nunc potest fieri ? Stat quidem terminis notis, ubi illum inexorabilis fatum necessitas fluit ; sed nemo scit nostrum, quam prope versetur.

Sic itaque formemus animum, inquam ad extrema ventum sit ; nihil differamus ; quotidie cum vita paria faciamus. Maximum vite vitium est, quod imperfecta semper est, quod in aliud ex sin differtur. Qui quotidie vite sue summam manum imposuit, non indiget tempore. Ex

c'est de ce besoin que procède la crainte de l'avenir qui nous ronge l'âme.

La misère est extrême, d'être toujours en doute de ce qui peut arriver, et l'on ne saurait concevoir le trouble dont un esprit irresolu se trouve agité. Comment donc se garantir de cette perplexité? Par un seul moyen, qui est de ne point étendre, mais de bien ramasser le temps de sa vie; car celui qui ne profite point du présent demeure en suspens de l'avenir. Mais, lorsque je me suis acquitté de ce que je me devais, mon esprit étant persuadé qu'un jour et un siècle ne diffèrent en rien, il regarde froidement la suite des jours et des affaires, et se rit de la vicissitude des temps. Comment serait-il si troublé par des accidents variables et légers, s'il demeure ferme contre les choses qui n'ont point de stabilité?

C'est pourquoi, mon cher Lucile, hâtez-vous de vivre et faites état qu'autant de jours vous sont autant de vies. Qui peut se mettre dans cette disposition d'esprit, et considérer chaque jour comme si c'était une vie entière, est en parfaite assurance. Ceux, au contraire, qui se promettent de longues années, laissent échapper le présent et tombent dans un amour passionné de la vie, et dans une crainte épouvantable de la mort, qui est la source de toutes les misères. C'est ce qui a donné lieu au souhait infâme de Mécénas, qui se soumet à toutes les infirmités, à la mutilation de ses membres, et aux supplices les plus rigoureux, pourvu que sa vie lui soit prolongée.

Qu'on me rende manchot, cul de jatte, impotent;

Qu'on ne me laisse aucune dent :  
Je me consolerai; c'est assez que je vive.

Il désire le plus grand mal qui lui pourrait arriver, et demande un long supplice, comme il demanderait une longue vie. Je l'estimerai le plus lâche de tous les hommes, s'il voulait vivre jusqu'à ce qu'il fût mené au gibet. Et toutefois il dit : Estropiez-moi, je le veux, pourvu que vous laissiez la vie à ce corps tout rompu et brisé. Attachez-le, déchirez-le, donnez-lui la gêne. La vie est-elle un si grand prix, qu'on veuille bander ses plaies, demeurer suspendu et déchiré en un poteau, pour retarder la fin du son supplice, qui est toutefois ce que le supplice a de meilleur. Vaut-il mieux conserver sa vie pour la perdre plus d'une fois? Que doit-on souhaiter à un homme si lâche? Que les dieux lui accordent ce qu'il demande. Que veulent dire ces vers si efféminés, cette crainte et ce paco si extravagant? Fant-il mendier si honteusement quelques jours de vie? Ne voyez-vous pas que c'est pour lui que Virgile a dit autrefois :

Est-ce un si grand malheur que de perdre la vie?

Il souhaite les maux les plus extrêmes, et veut prolonger ses souffrances. Que prétend-il gagner par là? Une plus longue vie. Mais quelle vie est-ce là? C'est une mort étendue. Se peut-il trouver un homme qui aime mieux sécher dans les tourments, perdre ses membres l'un après l'autre, et répandre son âme, pour ainsi dire goutte à goutte, que de la rendre d'un seul coup? S'en trouverait-il un seul qui, se voyant attaché à ce bois mal-

hæc autem indigentia timor nascitur, et cupiditas futuri, excedens animum. Nihil est miserius dubitatione venturorum, quærens evadant. Quantum sit illud, quod restat, aut quale, non collecta mens inexplicabili formidine agitur. Quo modo effugiendus hæc volutatio? uno, si vita nostra non promittitur, si in se colligitur: ille enim ex futuro suspenditur, cui irritum est present. Ubi vero, quicquid mihi debui, redditum est, ubi stabilitas mens scit nihil interesse inter diem et sæculum; quidquid deinceps dierum rerumque venturum est, ex alto prospicit, atque multo rariorem seriem temporum cogitat. Quid enim varietas mobilisque casuum perturbabit, si certas via adversus incerta? Iden propterea, Lucili mihi, vivere; et singulos dies, singulas vitas puto. Qui hoc modo se aptavit; cui vita sua quotidie fuit tota; securus, in spe viventibus, proximum quodque tempus elabitur, subitque aviditas, et miserissima, ac miserina omnia efficiens, metus mortis. Tode illud Mæcenatis turpissimum votum, quod et debilitatem non recusat, et deformitatem, et novissime acutam crucem, dommodo inter hæc mala spiritus prorogetur:

Debitem facto man,  
Debitem pede, coxa;  
Tuber adstræ gibberum,  
Lubricos quæte dentes:

Vita dum superest, bene est!  
Hæc mihi, vel acuta  
Si sedam cruce, sustine.

Quod miserrimum erat, si incidisset, optatur; et tanquam vita petitur supplicii mora. Contemptissimum patet, si vivere vellet usque ad crucem. Tu vero, inquit, me debilitas licet, dum spiritus in corpore fractus et inutili maneat; depravas licet, dum monstruosa et distorta temporis aliquid accedat; suffugas licet, et acutam securi crucem subdas: est tanti, vulnus sum premere, et patibulo pendere destitutum, dum differat, id quod est in malis optimum, supplicii finem: est tanti, habere animum, ut agam! — Quid hæc optes, nisi Deus facies? Quid ahi vult ista carminis effeminati turpitudine? Quid illius mendacissimi pacio? Quid tam fœda vite medicatio? Qui pates unquam recitasse Virgilium,

Esque adeo mori miserum est?

Optat ultima malorum, et, quæ pati gravissimum est, extendi se sustineri cupit: quæ mercede? scilicet vitæ longioris. Quod autem vivere est, diu mori? Invenitur aliquis, qui malit inter supplicia labescere, et perire membratum, et toties per stultitiam amittere animum, quam semel exhalare? Invenitur qui velit adactus ad illud infelix lignum, jam debilis, jam prævus, et in fœdum

hennex, tout faible et froissé de coups, la poitrine et les épaules pleines de sales contusions, qui, outre la gêne, aura plusieurs raisons de souhaiter la mort, venille prolonger sa vie, qui doit prolonger ses tourments? Après cela, dites, si vous voulez, que la nécessité de mourir n'est pas une grande faveur de la nature. Il y en a néanmoins qui sont tout prêts de faire encore des pactons plus infâmes : de trahir leurs amis et de prostituer leurs enfants, afin de jouir plus longtemps de la lumière du jour, témoin de leurs crimes. Il faut se dépouiller de ce fol amour de la vie et savoir qu'il n'importe pas quand on souffrira ce que l'on doit souffrir un jour. Il importe de bien vivre, non pas de vivre longtemps, et souvent le bien vivre consiste à ne pas vivre longtemps.

## ÉPITRE CII.

Si la réputation qui nous suit après la mort est un bien.  
— Quelques discours touchant l'immortalité de l'âme.

Votre lettre m'a fait autant de déplaisir que si elle m'avait réveillé au milieu d'un songe agréable; car, bien que ce ne soit qu'une illusion, elle a toutefois un plaisir effectif et réel. J'étais attaché à une pensée douce et sérieuse, que j'aurais poussée plus avant, si je n'en avais été empêché. Je voulais examiner, mais plutôt me persuader l'immortalité de l'âme; car je défer beaucoup à l'opinion de ces grands hommes qui nous promettent mieux qu'ils ne nous prouvent une chose si agréable. Je me laissais aller à une si grande es-

pérance, je me dégoûtais déjà de moi-même, et je faisais peu d'état du reste de mes vieux jours, ayant à passer dans cette immense durée et dans la possession de tous les temps, lorsque votre lettre me fut apportée, m'éveilla et me fit perdre un si beau songe. Je le reprendrai, s'il vous plaît, après que je vous aurai satisfait et que je me serai acquitté.

Vous me dites que dans ma première lettre je n'ai pas entièrement expliqué la question, savoir : si la gloire qui nous suit après la mort est un bien (comme le tiennent nos stoiciens), et que je n'ai pas répondu à cet argument que l'ou nous fait : Il ne se produit aucun bien des choses qui sont distantes et séparées; or, celui-ci vient des choses distantes et séparées. Ce que vous demandez, mon cher Lucile, appartient à la même question; mais il est d'un autre lieu, c'est pourquoi je l'avais remis à un autre temps, avec quelques autres choses de même nature. Car il y a, comme vous savez, des matières de dialectique qui sont mêlées avec celles de la morale; ce qui m'a obligé de traiter séparément ce qui regarde les mœurs : par exemple, si c'était folie d'étendre ses soins au-delà de la mort. Si nos biens périssent avec nous, s'il n'en reste rien à celui qui n'est plus, et si nous pourrions ressentir quelque fruit de ce qui nous arrivera un jour, avant même que nous le puissions goûter. Mais comme toutes ces choses dépendent de la morale, je les ai mises en leur lieu. J'ai mis aussi à part ce que les dialecticiens disent contre cette opinion. Cependant, puisque vous voulez le tout ensemble, je vous exposerai

scapularum ac pectoris tuber elatus, cui multe moriendi causae etiam ultra errorem fuerunt, trahere animum tormentis tracturam? Negn nunc magnam beneficium esse naturae, quod accessit est mori. Multi prius adhuc pacisci parati sunt; etiam amicum prodere, ut diutius vivant, et liberos ad stuprum manu sua tradere, ut contingat lucem videre, tunc conscientiam scelerum. Excubiendi vitae cupidus est, diacundumque, nihil interesse, quando petaris quod quandoque patiendum est. Quam bene vivas referi, non quandiu; saepe autem in hoc est bene, ne diu. Vale.

## EPISTOLA CII.

CLARITATEM POST MORTEM BONUM ESSE.

Quomodo molestus est putandum somnium videnti, qui exultat (aufert enim voluptatem, etiam si falsum, effectum tamen verum habentem) : sic epistola tua mihi fecit injuriam; revocavit enim me, cogitationi apte traditum, et liturum, si licuisset, ulterius. Juvabat de aeternitate animarum querere, imo moecholus credere : credebam enim me facile opinionibus magnorum virorum, rem gratissimam promittentium magis, quam probantium. Dabam me spei tantae : jam eram fastidio mihi ; jam reliquias aetatis infractae contemnebam, in immensum illud

tempus, et in possessionem omnis aevi transitorum, quem subito expereccus sum epistola tua accepta, et tam bellum somnium perdidit. Quod repetam, si te dimiseris, et redimam.

Negat me epistola prima totam questionem explicasse, in qua probare conabar id, quod nostris placet, « claritatem, quae post mortem contingit, bonum esse. » Id enim me non solvissit, quod oppoñitur nobis : Nullum, inquam, bonum ex distantibus ; hoc etiam ex distantibus constat. — Quod interrogas, mi Lucile, eundem questionis est, loci alterius ; et ideo non hoc tantum, sed alia quoque eodem pertinentia, distuleram. Quamvis enim, ut scis, moralibus rationalia inmixta sunt. Itaque illam partem rectam, et ad mores pertinentem, tractavi : Numquid sinitum sit ac supervacuum, ultra extremum diem curas transmutare? an cadant bona nostra nobiscum, nihique sit ejus, qui nullus est? an ex eo, quod, quam erit, sensuri non sumus, antequam sit, aliquid fructus percipi, aut peti possit? Haec omnia ad mores spectant ; itaque suo loco posita sunt. At quae a dialecticis contra hanc opinionem dicuntur, segreganda fuerunt, et ideo seposita sunt. Nunc, quia omnia exigis, omnia, quae dicunt, persequar ; deinde singula occurrant.

Nisi aliquid praevisero, intelligi non poterunt, quae

ce qu'ils disent en gros, puis j'y répondrai en détail; mais parce que l'on ne pourrait pas entendre ce que je veux réfuter, il est besoin que j'avance quelques propositions.

Il y a des corps qui sont continus, comme l'homme; d'autres qui sont composés, comme un navire, une maison, et généralement toutes les choses dont les parties sont jointes ensemble par quelque liaison; d'autres qui sont formés de parties distantes et séparées, comme une armée, un peuple, un sénat; car ceux qui composent les corps sont unis ensemble par l'observance des mêmes lois, ou par l'exercice des mêmes fonctions; mais ils sont distincts et séparés par la singularité de leurs personnes. Je dis encore que nous ne croyons pas que ce qui consiste en choses distinctes et divisées puisse être appelé bien; car un bien ne doit avoir qu'un esprit et une raison principale qui le régit et qui le soutienne; si vous en désirez la preuve, elle est évidente d'elle-même. Cela présupposé: a Vous soutenez, disent-ils, que le bien ne procède pas des choses qui sont distantes, mais la gloire ne procède que de l'estime des gens de bien; car, de même qu'une seule bouche ne produit pas l'estime ni l'infamie, aussi l'approbation d'un seul homme de bien ne saurait établir la gloire; cela demande le consentement de plusieurs grandes et illustres personnes qui sont distantes et séparées; par conséquent la gloire n'est pas un bien. La gloire, disent-ils encore, est une louange que plusieurs gens de bien donnent à un homme vertueux; cette louange est un discours, ce discours est une voix qui signifie quelque chose; mais cette voix, quoiqu'elle pro-

cede de gens de bien, n'est pourtant pas un bien. Car tout ce que fait un homme de bien n'est pas toujours un bien; il siffle, il frappe des mains, et ceux qui admirent toutes ses actions ne diront pas que cela soit un bien, non plus que quand il tousse ou qu'il étourdit; la gloire n'est donc pas un bien. Au fond, dites-nous si ce bien appartient à celui qui loue ou à celui qui est loué. Si vous dites qu'il appartient à celui qui loue, cela est aussi ridicule que si vous disiez que la santé d'autrui fût la mienne. Mais c'est une honnête action de louer ceux qui le méritent. Aussi, cette action est un bien qui appartient à celui qui loue, et non à celui qui est loué; c'est de quoi il était question. Maintenant je veux répondre, en passant, à chacune de ces objections.

Premièrement, on demande encore aujourd'hui si le bien se peut former de choses distantes, et l'on est partagé sur ce différend. En second lieu, la bonne réputation n'a pas besoin de la multitude des suffrages; elle peut être contente de l'estime d'un seul homme de bien, qui est capable de porter jugement de tous les autres. Quel donc, me répondra-t-on, l'estime d'un seul homme ou le blâme d'un méchant esprit produira-t-il la bonne réputation ou l'infamie, c'est-à-dire une gloire répandue en divers lieux, qui ne se forme que par le sentiment unanime de plusieurs personnes? Je dis que la considération d'une seule personne est quelquefois bien différente de celle de plusieurs autres. Pourquoi? Parce que si un homme de bien a bonne opinion de moi, cela m'est autant que si tous les gens de bien avaient le même sentiment. Ils l'auraient en effet, s'ils

reflektent. Quid est, quod predicere velim? Quædam continua esse corpora, ut hominem; quædam esse composita, ut navem, domum, omnia denique quorum diversæ partes junctura in unum coactæ sunt; quædam ex distantibus, quorum adhuc membra separata sunt, tanquam exercitus, populus, senatus: illi enim, per quos ista corpora efficiuntur, jure aut officio cohererent, astuta diducti et singuli sunt. Quid est, quod etiam nunc predicere velim? Nullum bonum putamus esse, quod ex distantibus constet: uno enim spiritu unum bonum contineri se regi debet, non esse unius boni principale. Hoc, si quando desideraveris, se te probatur: interim ponendum fuit, quia in nos nostra tela mittuntur.

« Dicitis, inquit, nullum bonum ex distantibus esse: claritas autem ista, bonorum virorum secundæ optato est. Nam quomodo fama non est unius sermo, nec infamia unius mala existimatio? sic nec claritas, nisi bono placuisse. Consentire in hoc plures insignes et spectabiles viri debent, ut claritas sit. Hæc autem ex iudiciis plurimum efficitur, id est, distantiam: ergo non est bonum. Claritas, inquit, ista est a bonis bono reddita: ista oratio; oratio vos est, aliquid significans; vox autem, licet

bonorum virorum sit, bonum non est. Nec enim, quid vir bonus facit, bonum est: nam et plaudet, et sibilat; sed nec plausum quisquam, nec sibilum, licet omnia ejus admiretur et laudet, bonum dicit; non magis quam spernamentum, aut tossim. Ergo claritas bonum non est. Ad summam, dicite nobis, utrum laudantia, an laudeli bonum sit? Si laudantia bonum esse dicitis, tam ridiculam rem facietis, quam si affirmatis meum esse, quod alius bene valet. Sed laudare dignos, honesta actum est: ista laudantia bonum est, ejus actus est; non notum, qui laudatur: atqui hoc queritur. »

Respondedo nunc singulis curam. Primum, an sit aliquid ex distantibus bonum, etiam nunc queritur; et per utraque sententias habet. Deinde, claritas non desiderat multa suffragia; potest et unius boni viri iudicio esse contenta: nam omnes bonos bonis unus iudicat. — « Quid ergo? inquit, et fama erit unius hominis existimatio, et infamia unius malignus sermo? Gloriam quoque, inquit, latius suam intelligi; consensum enim multorum erigit. »

— Diversa bonum conditio est, et istius. Quare? quia, si de me bene vir bonus sentit, eodem loco sum, quo, si omnes boni idem sentiant; omnes enim, si me cogno-

me connaissent, le jugement des personnes qui ne sauraient découvrir, se trouvant toujours semblable. Ainsi c'est autant que si tous y consentaient, parce qu'ils ne pourraient pas avoir une autre opinion. Oui, mais pour la gloire et pour la réputation une seule voix ne suffit pas : je le dis encore ; parmi ces personnes-là, l'avis d'un seul vaut autant que celui de tous les autres, parce qu'ils le suivraient infailliblement, si on leur demandait leur sentiment. Mais, parmi le commun des hommes, les opinions ne sont pas moins différentes que sont les inclinations. Tout est incertain, léger et suspect. Pensez-vous qu'ils puissent être tous d'un même sentiment, s'il ne s'en trouve pas un qui en ait un fixé et arrêté ? Ceux-là aiment la vérité de qui la force est toujours égale aussi bien que le visage ; ceux-ci s'abandonnent à la fausseté, qui n'a jamais de conformité ni de consistance.

Mais, disent-ils, la louange n'est autre chose qu'une voix ; or, la voix n'est pas un bien. En disant que la réputation est une louange que les gens de bien rendent à la vertu, ils n'en rapportent pas cette louange à la voix, mais à l'opinion ; car quoiqu'un homme de bien juge un autre digne de louange, sans dire mot, il le loue assez. D'ailleurs il y a différence entre louange et louer ; celui-ci a besoin de la voix : d'où vient que l'on ne dit pas la louange funèbre, mais l'oraison funèbre, qui ne consiste qu'en un discours ou en un éloge ? Quand nous disons que quelqu'un est digne de louange, nous ne lui promettons pas les paroles, mais plutôt le jugement favorable des hommes. Par conséquent, la louange peut procéder

d'une personne qui ne dit mot, et qui loue un homme de bien dans son cœur : et puis, comme je l'ai dit, la louange se rapporte à l'opinion, et non aux paroles qui la manifestent. C'est louer un homme, en effet, que de croire qu'il doit être loué. Quand ce tragique dit que c'est une chose magnifique d'être loué lui-même par un homme qui est loué, il entend par un homme qui est digne de louange. Quand le poète ancien dit aussi : La louange nourrit les arts, il ne dit pas louer les arts, car ce serait les corrompre. Il est certain qu'il n'y a rien qui ait tant altéré l'éloquence et les autres sciences qui sont destinées pour l'oreille, que les applaudissements et les acclamations populaires. Il est bien vrai que la renommée demande le secours de la voix ; mais l'estime se peut acquérir sans ce secours, et n'a besoin que du jugement. Elle demeure en son entier, soit qu'on parle contre elle, soit que l'on n'en dise rien. Je vous veux dire en quoi l'estime diffère de la gloire. La gloire vient du jugement de plusieurs personnes, et l'estime de l'opinion des gens de bien seulement. A qui, demandent-ils, appartiendra cette estime, c'est-à-dire la louange que les bons donnent aux bons ? Est-ce à ceux qui sont loués, ou à ceux qui louent ? Je réponds : C'est aux uns et aux autres. A moi, premièrement, qui suis loué, et qui, aimant naturellement tous les hommes, me réjouis d'avoir fait du bien et d'avoir trouvé des personnes reconnaissantes de mes bonnes actions. C'est le bien d'autrui d'être reconnaissant, mais c'est aussi le mien ; car je suis de cette humeur, que j'estime le bien d'autrui comme le mien propre, particulièrement celui qu'on reçoit par mon

verint, idem sentiant. Par illis idemque judicium est ; æque vero insititur ab his, qui dissidere non possunt. Ita pro eo est, ac si omnes idem sentiant, quia aliud sentire non possunt. Ad gloriam aut famam non est satis unus opinio. Illic idem potest unus sententia, quod omnium ; quia omnium, si perrogetur, una erit ; hic diversa dissimilium judicia sunt, dissimiles affectus ; dubia omnia invenias, levia, suspecta. Potes tu posse unum omnium esse sententiam ? non est unius una sententia. Illi placet verum ; veritatis qua via, una facies est : apud hos falsas sunt, quibus assentiuntur. Nunquam autem falsis constantia est ; variantur et dissident. — « Sed laus, inquit, nihil aliud quam vox est : vox autem bonum non est. » — Quam dicant, claritatem esse laudem bonorum, a bonis redditam ; jam non ad vocem referunt, sed ad sententiam. Licet enim vir bonus taceat, et aliquem judicet dignum laude esse, laudatus est. Præterea, aliud est laus, aliud laudatio : hæc et vocem exigit ; itaque nemo dicit laudem funebrem, sed laudationem, cuius officium oratione constat. Quam dicimus aliquem laude dignum, non verba illi benignæ bonitatem, sed judicia promittimus. Ergo laus etiam taciti est bene sententia, ac bonum virum

apud se laudantis. Deinde, ut dixi, ad animum referitur laus, non ad verba, quæ conceptam laudem egerant, et in notitiam plurimum emittunt. Laudat, qui laudandum esse judicat. Quam Tragicus ille apud nos ait, « Magnificum esse laudari a laudato viro ; » laude digno, ait. Et quam neque antiquus poeta citi,

..... Laus alii artes ;

non laudationem dicit, quæ corrumpit artes : nihil enim æque et eloquentiam, et omne aliud studium auribus ediditum viliter, quam popularis assensio. Fama vocem utique desiderat, claritas non ; potest enim citra vocem contingere, contentis iudicio ; plena est, non tantum inter tacitos, sed etiam inter reclamantes. Quid intersit inter claritatem et gloriam, dicam. Gloria multorum iudicis constat, claritas bonorum.

« Cujus, inquit, bonum est claritas, id est, laus bono a bonis redditæ ? utrum laudati, an laudantis ? » — Utique ; meum, qui laudo ; quia natura me amantem omnium genuit, et bene fecisse gaudeo, et gratus me invenisse virtutum interpretes lætor. Hoc plurimum bonum est, quod grati sunt ; sed et meum. Ita enim animo com-

moyen. Voilà le bien de ceux qui l'ont; car c'est une action de vertu, et toute action de vertu est un bien. Cela ne leur serait pas arrivé, si je ne m'étais mis dans cet état : ainsi, c'est un bien de part et d'autre, d'être loué pour son mérite, comme c'est un avantage de bien juger, tant au regard de celui qui juge que de celui qui profite du jugement. Doutez-vous que la justice ne soit un bien tant pour celui qui la rend que pour celui auquel elle est rendue? Or, il y a de la justice à louer celui qui le mérite; c'est donc un bien commun à l'un et à l'autre. Nous avons suffisamment répondu à ces chicaneurs; mais notre intention n'a pas été de débiter des subtilités et de tirer la philosophie de son trône, pour la jeter dans ces détroits. Il vaut bien mieux aller le droit chemin, que de s'engager dans ces labyrinthes, d'où l'on a bien de la peine à se développer. Car, en vérité, toutes ces disputes ne sont autre chose que des jeux de personnes qui se veulent adroitement surprendre. Montrez-nous plutôt combien il est naturel à l'homme de porter ses pensées jusqu'à l'infini. L'esprit de l'homme est quelque chose de grand et de généreux qui ne souffre point d'autres bornes que celles qui sont communes avec Dieu; il ne reconnaît pour sa patrie aucun endroit ici-bas, soit Éphèse, Alexandrie ou quelque autre lieu plus spacieux ou plus habité. Sa véritable patrie est l'enceinte de tout cet univers, et cette voûte qui enferme les mers et les terres, où l'air unit, sans le confondre, ce qui est mortel avec ce qui est divin, où tant d'intelligences sont rangées pour

exercer leurs fonctions. De plus, il ne veut pas qu'on lui donne un terme si court : tous les âges, dit-il, m'appartiennent. Il n'y a point de siècle fermé pour les grands génies, ni de temps impénétrable à la pensée. Le jour étant venu qui doit séparer ce qu'il y a chez moi de mortel et de divin, je laisserai ce corps où je l'ai trouvé, et je m'en retournerai en la compagnie des dieux. Je n'en suis pas à cette heure entièrement privé, je suis seulement retenu par la pesanteur de la matière. Ce séjour mortel est comme un prélude d'une meilleure et d'une plus longue vie. Comme le sein de notre mère nous retient neuf mois enfermés, afin de nous préparer non pour lui, mais pour le lieu où il nous envoie lorsque nous sommes capables de respirer l'air et de demeurer à découvert, ainsi, depuis le bas âge jusqu'à la vieillesse, nous demeurons dans le sein de la nature pour être enfantés à une autre vie et à un état plus avantageux qui nous attend. Nous ne pouvons encore souffrir le ciel ni ses brillants, qu'à une longue distance. Regarder donc sans peur cette heure fatale, qui est la dernière du corps, et non point la dernière de l'âme. Considérez tous les biens qui vous environnent comme les biens d'une hôtellerie où vous passez; il faut déloger, et la nature fouille ceux qui sortent, comme ceux qui y entrent. Il n'est pas permis d'en emporter davantage que l'on en a apporté. Il en faut même quitter une bonne partie. On vous ôtera cette peau dont vous êtes convert; on vous ôtera cette chair et ce sang qui se répand dans tous vos membres; enfin, l'ou-

postulus sanis, ut aliorum bonum meum judicem; utique eorum, quibus ipse sum boni causa. Est istud laudandum bonum; virtute enim peritur; omnis autem virtutis actio bonum est. Hoc contingere illis non potuisset, nisi ego talis essem. Itaque mirumque bonum est, meritis laudari; tam meretricem, quam bene iudicasse, iudicantis bonum est, et ejus, secundum quem iudicatum est. Namquid dubitas quin iustitia et habentis bonum sit, et ejus, cui debitum sohit? Merentem laudare iustitia est: ergo utriusque bonum est.

Cavillatoribus istis abunde responderimus. Sed non debet hoc nobis esse propositum, arguta disserere, et philosophiam in has angustias ex sua maiestate detrahere. Quanto satius est, ire aperta via et recta, quam sibi ipsi flexus disponere, quos cum magna molestia debens relegere? Neque enim quidquam aliud istæ disputationis sunt, quam inter se perite captantium lusus. Die potius, quam naturale sit, in immensum mentem suam extendere. Magna et generosa res est humanus animus; nonnulli sibi poni, nisi communes et eam Deo, terminos putant. Primum, humilem non accipit patriam Epheum aut Alexandriam, aut si quod est etiamnum frequentius incolis, Iulius teletis solum. Patria est illi quodcumque supremæ et universa circumit suo cingit; hoc omne convexam, intra quod jacent maria cum terris; intra quod aer, humanis

divinis secretans, etiam conjungit; in quo disposita tot numina in actus suos excubant. Deinde, arctam ætatem sibi dari non sinit; omnes, loqui, anni mei sunt; nullum sæculum magnæ ingenia clusum est, nullum non cogitationi peritum tempus. Quam venerit dies illæ, qui initium hoc divini humanique secretat, corpus hic, ubi inveni, relinquam; ipse me diis reddam. Nec nunc sine illis sum, sed gravi terreneque detineor carcere. Per has mortales ævi moras illi meliori vitæ longiorique produlitur. Quemadmodum novem mensibus foetui nos maternus uterus, et præparat non sibi, sed illi loco, in quem videtur emitti, jam idonei spiritum trahere, et in sperio durare, sic per hoc spatium, quod ab infantis patet in senectutem, in aliam naturam maturascimus partum. Alia origo nos expectat, alius rerum status. Nondum crebui, nisi ex intervallo, pati possumus.

Proinde intrepidis horam illam decretoriam prospice; non est animo suprema, sed corpori. Quidquid circa te jacet rerum, inquam hospitalis loci sacras spectas; transcendendum est. Exsiliit redeuntem natura, sicut intrantem. Non licet plus efferre, quam insuleris; imo etiam ex eo, quod ad vitam attulisti, pars magis ponenda est. Detrahetur tibi hæc circumjecta, novissimum velamentum tui, cutis; detrahetur caro et suffusus sanguis discurrens, que per totum; detrahetur ossa nervique, fimenta

vous ôtera jusqu'aux os et aux nerfs qui soutiennent les parties qui ont moins de consistance et de fermeté.

Ce jour, que vous appréhendez comme le dernier de votre vie, est celui de votre naissance pour l'éternité. Laissez cette charge; que tardez-vous comme si vous n'étiez pas déjà sorti d'un corps où vous avez demeuré caché? Vous hésitez, vous reculez; ce fut aussi avec de grands efforts que votre mère vous poussa dehors. Vous soupirez, vous pleurez. Quand vous naquites, vous pleuriez aussi; mais on vous le devait pardonner, car vous n'aviez encore nulle expérience. Étant sorti des entrailles de votre mère où vous étiez comme dans une étuve, vous fûtes exposé à un plus grand air; vous fûtes manié et froissé par des mains dures et grossières. Et tout tendre et ignorant que vous étiez, vous demeurâtes étonné parmi des choses que vous ne connaissiez pas. Maintenant vous ne devez pas trouver étrange d'être séparé de ce dont vous faisiez auparavant une partie. Laissez librement des membres qui ne vous servent plus de rien. Abandonnez ce corps, où vous n'habitez que depuis peu de temps. Mais il sera déchiré, écrasé, anéanti; de quoi vous flâchez-vous? Il en arrive ainsi d'ordinaire, on jette les peaux qui enveloppent les enfants quand ils viennent au monde. Pourquoi les aimez-vous comme si elles vous appartenaient? Parce que peut-être vous en êtes couvert? Un jour viendra qui vous ôtera cette couverture, et vous retirera de ce ventre vilain et infect où vous êtes logé. Cependant, échappez autant que vous le pourrez; défaites-vous de tout ce qui n'est point nécessaire, et commencez à prendre des pensées

plus relevées. Les secrets de la nature vous seront un jour révélés. Les ténèbres seront dissipées, et la lumière vous environnera de tous côtés. Imaginez-vous quelle clarté produiront tant d'étoiles, qui mêleront leurs lumières ensemble. Il y aura point de nuage qui trouble la sérénité. Le ciel sera partout également lumineux, puisque le jour et la nuit ne sont faits que pour la terre. Vous direz alors que vous avez vécu dans les ténèbres, voyant la lumière toute pleine que vous regardez maintenant et que vous admirez de loin par les fenêtres obscures de vos yeux. Que direz-vous de cette clarté divine quand vous la pénétrerez dans sa source?

Cette pensée doit éloigner de notre âme tout ce qui est bas, sordide et criminel; elle nous dit que les dieux sont témoins de toutes nos actions; que nous devons rechercher leur approbation, nous préparer pour le ciel, nous proposer une éternité. Quand on est bien persuadé, on voit les armées en bataille, on entend les menaces sans crainte et sans émotion. Pourquoi un homme, qui espère de mourir, se serait-il pas exempt de toute appréhension, vu même que celui qui croit que l'âme ne dure qu'autant de temps qu'elle demeure dans le corps, et qu'elle s'évanouit aussitôt qu'elle en est détachée, fait tout ce qu'il peut pour se rendre utile et considérable après sa mort? Car, quoiqu'un ne le voie plus, toutefois

La vertu du héros, sa naissance et sa gloire  
Se viennent présenter souvent à la mémoire.

Si vous considérez le profit qu'apportent les bons exemples, vous trouverez que le souvenir des grands hommes n'est pas moins utile que leur présence.

*Indiditum ac labentium. Dies iste, quem tanquam extremum reformidamus, æterni natalis est. Depone omni quid cunctaris, tanquam non prius quoque, reflecto, in quo labes, corpore exieris? Harres, retuctaris; tunc quoque magno nunc mairis expulsum es. Gemit, ploras; et hoc ipsum lere nascentis est. Sed tunc debet ignoscere; rudis et imperitus omniū veneras; ex maternorum viscerum calido mollique fomento emissum affluit aura liberior, deinde offendit duræ manus tactus; tenerque adime, et nullius rei gnarus, obstupuit inier ignota. Nunc tibi non est novum, separari ab eo, cujus ante pars fueris; arguo animo membra jam supervacua dimitte, et istud corpus inhabitatum diu pone. Scindetur, obruetur, abolabitur. Quid contristaris? Ita solet fieri i perenni saepe velamenta nascentium. Quid ista sic diligis, quasi tua? Istis opertus es? Veniet, qui te revelet, dies, et es conthibulo fredi atque olidi ventris educat.*

Hoc nunc quoque tu, quantum potes, subvols; carisque etiam ac necessariis coherere, ut alienum. Jam hinc alius aliquid subtiliusque meditare. Aliquando naturæ tibi arcana relegeatur, discutietur ista caligo, et lumen quod clare peruenit. Imaginare tecum, quantum ille sit

*fulgor, ist sideribus inter se lumen miscentibus. Nulla scireum umbra turbabit; æqualiter splendebit nunc cæli latus; dies et nox æris loquimur vices sunt. Tunc in tenebris vixisse te dicis, quum totum lucem totas aspereris, quam nunc, per angustissimas oculorum vias, obscure intueris, et tamen admiraris illam jam proci? Quid tibi videbitur divina lra, quum illum tuo loco videris? Hæc cogitatio nihil sordium animo subalere solet, nihil humile, nihil crudele. Deos rerum omnium esse testes eil; illis nos approbati, illis in futurum parari jubet, et æternitatem proponere, quam qui mente concepti, nullos horret exercitos, non terretur tuba, nullis ed timorem minis agitur. Quidni non timeat, qui mori sperat? si is quoque, qui animum tandem iudicat manere quomdiu retinetur corporis vinculo, solutum statim spargi, id egit, ut etiam post mortem utilis esse possit. Quamvis enim ipse creptus sit oculis, tamen*

Nulla virtutis animo, multaque recursat  
Genitis bonos.

Cogita, quantum nobis exemple bona prosint; acies magnorum virorum, non minus quam præsentium, esse utilem memoriam. Vale.

## ÉPÎTRE CIII.

Qu'un homme à tous moments a sujet de se défier d'un autre homme. — Qu'il ne faut point se prévaloir du nom de la philosophie, ni s'éloigner des coutumes qui sont reçues.

Pourquoi prenez-vous garde de si près à ce qui peut vous arriver et qui peut aussi ne vous arriver pas, comme l'incendie ou la chute d'une maison, et d'autres accidents qui viennent purement du hasard? Défiez-vous plutôt et tâchez de vous préserver de ceux qui touchent de vous surprendre. Ces malheurs sont assez rares, quoique très-fâcheux, de faire naufrage ou d'être renversé dans quelque choc; mais à tout moment un homme est en danger d'être surpris par un autre homme: c'est ce que vous devez considérer attentivement et vous tenir toujours sur vos gardes, n'y ayant point de mal dans le monde qui soit plus fréquent, plus opiniâtre, ni qui se glisse plus tôt. L'orage gronde avant qu'il éclate; un bâtiment menace de sa chute avant qu'il tombe; la fumée paraît avant le feu; mais le mal qui vient de l'homme est prompt et subit; plus il s'approche plus on a soin de le cachier. Vous vous trompez si vous prenez confiance en l'extérieur de tous ceux qui se présentent à vous; ils ont le visage d'homme et le cœur de bêtes sauvages, si ce n'est que le premier effort de celles-ci est plus dangereux à ceux qu'elles rencontrent; mais elles ne font jamais de mal que la faim ou la crainte ne les y oblige. Au contraire, un homme prend plaisir à faire périr un autre homme. Toutefois, en considérant le danger qu'il y a du côté de l'homme, pensez aussi aux devoirs et aux obligations de l'homme, l'un pour n'être

pas offensé, et l'autre pour n'offenser personne. Réjouissez-vous du bien d'autrui, et soyez fâché de son malheur. Souvenez-vous de ce que vous devez faire et de ce que vous devez éviter. Que gagnerez-vous en vivant de la sorte? que l'on ne vous trompera pas au moins, si vous ne pouvez empêcher qu'on vous fasse du mal. Mais retirez-vous, autant que vous le pourrez, à l'abri de la philosophie; elle vous conservera dans son sein. Vous serez en repos dans son sanctuaire et plus assuré qu'en tout autre lieu. On ne s'entre-choque que quand on passe dans un même endroit. Il ne faut pas pourrissant tirer vanité de cette même philosophie. Bien des gens, pour s'en être glorifiés avec insolence, sont tombés en de grands périls. Servez-vous-en pour corriger vos défauts, et non pas pour blâmer ceux d'autrui. Ne vous éloignez point des coutumes qui sont publiques, et vivez de sorte que l'on ne croie pas que vous voulez condamner tout ce que vous ne faites pas. On peut être sage sans montrer du faste et sans altérer l'envie.

## ÉPÎTRE CIV.

Que c'est une marque de bonté de vouloir bien conserver sa vie pour la considération de ses amis. — Les voyages amoindrissent les hommes et ne les changent pas. — Pour se maintenir en liberté il faut mépriser les voluptés et les richesses.

Je m'en suis fui en ma maison de Nomentan: savez-vous pourquoi? C'était afin de quitter la ville, ou plutôt pour me défaire de la fièvre qui m'avait attrapé. Je fis aussitôt mettre les chevaux au carrosse, et je voulus partir, quoique Pauline,

## EPISTOLA CIII.

HOMINI AB HOMINE PERICULO CAUTENDUM.

Quid ista circumspectis, que tibi possunt fortasse evenire, sed possunt et non evenire? Incidentium dico ruinam. Aliquis nobis incidunt, non laudantur: illa potius vide, illa deviti, que nos observant, que captant. Rarioribus sunt casus, etiam si graves, usufructum facere, vehiculo everti; ab homine homini quoddammodo periculum. Adversus hoc te expedit, hoc intentis oculis intueri; nullum est malum frequentius, nullum pertinacius, nullum bloodius. Tempestas minatur, antequam surgat; erepent viciis, antequam corruant; praenuntiat fumus incendium: subita est ex homine periculis, et eo diligenter tegitur, quo propius accedit. Erras, si istorum, tibi qui occurrunt, vultibus credis: hominum effugies habent, animos ferarum, nisi quod illarum periculosior est primus incursus: quos transire, non querant; quoquam enim itas ad nocendum, nisi necessitas, impellit. Hæc aut fume, aut timore coguntur ad pugnam: homini perdere hominem libet. Tu lamen ita cogis quod ex homine periculum sit, ut cogites quod sit hominis officium.

Alterum intueri, ne laderis; alterum, ne ladas. Commodis omnium laderis, moreris incommotis; et memineris que praesare debes, non cavere. Sin vivendo quid consequeris? non, ut se necessest; sed ne fallat. Quantum potes autem, la philosophiam secunde; illa te suo suo protegit; la hujus sacrario eris aut intus, aut intus. Non arietant inter se, nisi la eodem ambulantes. Quid autem? ipsam philosophiam non debetis jactare; multis fuit periculis causas, insolenter tractata et contumaciter. Tibi vills detrahit, non aliis exprobrat; non abhorreat a publicis moribus; nec hoc agat, ut, quicquid non fecit, demore videatur. Licet sapere sine pompa, sine invidia. Vale.

## EPISTOLA CIV.

DE INVARIABLEM SEA, ET CARIVATE IN DE UXORIS: ANIMI NELLA PERICULATONON NON SINASI: CUM FRIGIS ET MAGNIS VIRIS VIVENDUM.

In Nomentanum meum fugi, — quid potius? urbem? — Immo febrem, et quidem subrepentem. Jam enim mihi inprocerat; prolium itaque perari vehiculum jussit, Paulina mea retinente. Medicus inila esse dicebat, motis



ma femme, fit effort pour me retenir, et que le médecin jugeât, par l'émotion de mon pouls, qui était plus fréquent qu'à l'ordinaire, que c'était le commencement de l'accès. Il me vint à la bouche que j'avais ouï dire autrefois à Gallion, lequel, au premier assaut d'une fièvre qui le surprit en Achaïe, se remit en mer, criant tout haut que c'était la maladie du lieu et non pas la sienne. Je dis cela à Pauline qui, avec empressement, me recommandait le soin de ma santé. Car, comme je sais que son salut est attaché au mien, je commence à prendre soin de ma conservation, afin de procurer la sienne, perdant ainsi l'avantage de ma vieillesse, qui m'a enduré à beaucoup d'inconvénients. Je m'imaginais que dans la peau de ce vieillard il y a un jeune homme que l'on veut ménager; c'est pourquoi, comme je ne puis exiger qu'elle ait pour moi plus d'amour et de tendresse, elle exige que j'aie pour moi-même plus d'indulgence et de précaution. Certainement il faut considérer les affections honnêtes, et, quelque raison qui nous presse de sortir de la vie, il y faut demeurer pour le service de nos amis, quand ce serait avec une peine extrême, puisqu'il est du devoir d'un honnête homme de vivre, non pas autant qu'il lui sera agréable, mais autant qu'il est expédient. Celui qui n'estime point assez sa femme ou son ami pour rester en vie et quitter la résolution d'en sortir, est, à mon avis, bien délicat. Il faut que l'homme ait le pouvoir sur soi de ne point rechercher la mort pour son soulagement, et, s'il a commencé, qu'il s'en départe pour la considération de ses amis. C'est une action de grand courage de vouloir retourner à la vie pour l'amour d'autrui, et

Ton en trouve assez d'exemples en ces grands hommes de l'antiquité. C'est aussi une marque de bonté fort considérable de se conserver avec plus de soin dans la vieillesse, voyant l'avantage qu'en reçoivent les personnes qui nous aiment et que nous aimons, quoique la plus grande commodité de cet âge soit d'user de sa vie avec plus d'assurance et de liberté. D'ailleurs c'est un assez grand plaisir de se voir tellement chéri de sa femme que l'on soit obligé de s'en aimer davantage. Ainsi, l'on peut dire que Pauline ne craint qu'à cause de moi, et que je ne crains pour moi qu'à cause de Pauline; mais vous voulez savoir quel a été le succès de mon voyage.

Dès que je fus hors du mauvais air de la ville et de la fumée des cuisines, qui, lorsqu'on les nettoie, jettent avec le poussière cette puante vapeur qu'elles tenaient enfermée, je sentis du changement en ma personne. Combien croyez-vous que mes forces augmentèrent, lorsque j'eus atteint le vignoble? Quand je fus entré dans la plaine, je commençai à manger et me trouvai remis. Cette langueur de mauvais augure, qui paraissait sur mon visage, cessa entièrement, et je commençai déjà à étudier à bon escient. Ce n'est pas que le lieu serve de beaucoup à cela, si l'esprit, qui peut être en secret parmi le tracé des affaires, n'a soin de se recueillir. Un homme qui fait choix des pays et qui cherche curieusement son repos, trouvera partout des occasions qui l'empêcheront. On dit que Socrate répondit à celui qui se plaignait de ne s'être point amendé dans ses voyages : « Ce n'est pas sans raison qu'il en est ainsi arrivé, parce que vous vous faisiez compagnie. » O! qu'il serait avan-

venis, et incertis, et naturalium torbationibus modum. Ex illo perseveravi. Illud mihi in ore erat domini mei Gallionis, qui, quando in Achaia febrem habere cepisset, protinus navem ascendit, clamans non corporis esse, sed loci morbum. Hoc ego Pauline meae dixi, quae mihi valetudinem meam commodebat. Nam, quum sciam spiritum illum in meo verti, incipio, ut illi consulam, mihi consulere; et, quum me fortiores senectutis ad multa reddiderit, hoc beneficium seorsum amitto. Venit enim mihi in mentem, in hoc senem et adolescentem esse, cui pareatur. Itaque, quoniam ego ab illa non impetro, ut me fortius amet, impetrat illa a me, ut me diligentius amem. Induendum est enim hostensis affectibus; et interdum, etiam si premunt causae, spiritibus honorem suorum vel cum tormento revocandus, et eo ipso ore retinendus est; quum bono viro vivendum sit, non quandiu juvat, sed quandiu oportet. Ille, qui non uxorem, non amicum tantum putat, ut diutius in vita commoretur, qui perseverat mori, delictus est. Hoc quoque imparet sibi animus, ubi utilitas suorum exigit; nec tantum, si vult mori, sed si eripit, interimit, et suis se commodeat. Ingeniis aoni est, aliena causa ad vitam reverti; quod magni viri

sepe fecerunt. Sed hoc quoque summae humanitatis exilium, senectutem suam, ejus maxime fructus est securior sui leticia, et vitam usum animosior, attentius conservare, si scitis alicui torum esse dulces, utiles, optabiles. Habet praeterea in se non mediocre laeta res gaudium et mercedem: quid enim jucundius, quam uxori tam carum esse, ut propter hoc tibi carior sis? Potest itaque Paulina mea non tantum suum mihi timorem imputare, sed etiam meum.

Quæris ergo, quomodo mihi consilium protectionis cesserit?—Ut primum gravitatem urbis exeresi, et illum odorem caliginis fumantium, quæ mole, quidquid pestiferi vaporis obstruerant, cum pulvere effluerent, protinus mutatam valetudinem sensi. Quantum deinde adjectum putas viribus, postquam vinctus attigisti? In paseumum emissus, cibum meum lotasti. Repetivi ergo jam me: non permansit marcor ille corporis debili et male cogitantis: insepito toto animo studere. Non nullum ad hoc locus confert, nisi se sibi praestet animus, qui secretum, et in occupationibus mediis, si vult, habebit. At ille, qui regiones eligit, et otium capit, ubique, quo distringatur, inveniet. Nam Socratem querenti eundem, quod ei-

tageux à bien des gens de se pouvoir quitter quelquefois, car ils ne font que s'inquiéter, s'effrayer et se corrompre eux-mêmes ! A quoi sert de traverser les mers et de passer de ville en ville ? si vous voulez vous défaire des passions qui vous tourmentent, il faut changer de vie et non pas de lieu. Allez-vous-en à Athènes, allez à Rhodes, choisissez telle demeure que vous voudrez, il vous importe peu de quelle manière on y vive si vous y vivez à la vôtre. Vous mettrez toujours le souverain bien dans les richesses, et vous serez réellement affligé d'une pauvreté qui ne sera qu'imaginaire. Car, encore que vous possédiez de grands biens, si vous voyez quelqu'un qui en possède davantage, vous croirez qu'il vous manque ce que l'autre aura de plus. Si vous mettez la félicité dans les honneurs, vous serez fâché que celui-ci soit consul pour la première fois, et que l'autre le soit pour la seconde ; vous aurez du chagrin toutes les fois que vous verrez le nom de quelque personne écrit dans les fastes. Vous serez si ambitieux que vous ne penserez avoir personne après vous. Si vous voyez quelqu'un qui vous précède, vous estimerez que la mort est un grand mal, encore qu'il n'y en ait point d'autre que la peur que l'on en a avant qu'elle arrive ; vous vous effrayerez non-seulement du péril, mais encore du moindre soupçon ; vous serez perpétuellement agité de vaines terreurs. Que vous servira

D'avoir dans le combat écarté seul la presse  
Et traversé toute la Grèce ?

La paix même vous fournira des sujets de crainte, et votre esprit, étant une fois consterné, ne prendra plus de confiance aux choses les plus

assurées ; car cette habitude de craindre sans aucun discernement nous met hors d'état de nous défendre ou fuit le mal, ou ne l'évite pas. Au contraire, on est plus exposé aux coups quand on leur tourne le dos. Vous estimerez encore que c'est un grand mal, et inconsolable de perdre quelqu'un de vos amis ; cependant c'est la même chose que si vous pleuriez en voyant tomber les feuilles des arbres qui servaient d'ornement à votre maison. Tout ce qui vous plaît ressemble à une verdure. La fortune en détachera quelque chose de jour à autre. Mais, comme on se console aisément de la chute des feuilles, parce qu'elles renaissent, on en doit user de même dans la perte des amis où l'on mettait le plaisir de la vie, parce qu'ils se peuvent remplacer, quoiqu'ils ne puissent renaître. Vous me direz : Ce ne sont pas les mêmes. Vous ne serez pas aussi le même que vous étiez ; car vous changerez à toute heure, voire à tout moment ; cela se fait secrètement, et l'on ne s'en aperçoit pas en soi-même, comme l'on fait en beaucoup d'autres qui sont enlevés tout d'un coup ; mais pour nous c'est un détachement qui se fait insensiblement et comme à la débrouille. Ne ferez-vous jamais de réflexion sur cela ? Ne mettrez-vous point l'appareil sur le mal ? Vous attirerez-vous toujours des sujets d'inquiétude en espérant tantôt une chose, puis en désespérant d'une autre ? Si vous êtes sage, vous mêlerez l'un avec l'autre, l'espérance avec le désespoir, et le désespoir avec l'espérance. A quoi trouvons-nous que les voyages aient encore profité ? Voit-on qu'ils modèrent la convoitise et les voluptés, qu'ils répriment les fougues de la colère, ou qu'ils arrêtent la violence de

hit sibi peregrinationes profuissent, respondisse ferunt : « Non immerito hoc tibi evenit ! tecum enim peregrinaboris. » O quam bene cum quibusdam ageretur, si a se aberant ! Nunc primum se ipsos sollicitant, corrumpunt, terrent.

Quid prodest mare trajicere, et arbes mutare ? Si vis iula, quibus urgeris, effugere, non alius sis oportet, sed alius. Pute venisse te Albeas, puta Rhodum : effuge arbitrio tuo civitatem : quid ad rem perit, quos illa mures habet ? tuos afferes. Divitiis judicabis bonum : torquebit te paupertas, et, quod est miserrimum, falsa ; quoniam cum multum possideas, tamen, quia aliqua plus habet, tanto tibi videberis defici, quanto vinceris. Honores judicabis bonum : male te habebit ille consul factus ; ille etiam refectus ; invidias quidem aliquem in fastis sepius legeris. Tantis erit ambitionis furor, ut nemo tibi post te videatur, si aliqua ante te fuerit. Maximum malum judicabis mortem ; quoniam in illa nihil est mali, nisi, quod ante ipsam est, timere. Esternebut te non tantum pericula, sed auspicioes ; vana semper agitarebis. Quid enim proderit,

..... Evadere tot turbes

Angolicas, medioque fugam tenuisse per hostes ?

Ipsa pax timores subministrabit ; ne talis quidem habebi-

tur fides, consternata semel mente ; quæ ubi consuetudinem pavoris improvidi fecit, et jam ad tutum salutis suæ inhabilis est. Non enim vitat, sed fugit ; magis autem periculis potens aversi. Gravissimum judicabis malum, aliquem ex his, quos amabas, amittere ; quoniam interim hoc tam ineptum erit, quam flere quod arboribus amonies et domum tæm ornantibus decident folia. Quidquid te delectat, neque vide, ut vides eas, dum vident. Uilque alium aliu die casus excutiet ; sed, quemadmodum frondum pectora facilis est, quia renascuntur, sic letorum, quos amas, quosque oblectamenta vitæ putas esse, damnum ; quia reparantur, etiam non renascuntur. — Sed non erunt idem. — Ne tu quidem idem eris ! Omnis dies, omnis hora te mutat ; sed in aliis rapina facilis apparet ; hic latet, quia non ex aperto fit. Alii auferuntur ; at ipsi nobis furto subducuntur. Horum nihil cogitabis, nec remedia vulneribus oppones, sed ipse tibi seres sollicitudinem cossas, alia sperando, alia desperando. Si sapias, alteram aliter mices ; nec speraveris sine desperatione, nec desperaveris sine spe.

Quid per se peregrinatio prodesse eniquam potuit ? Non voluptates illa temperavit ; non cupiditates refravit ; non iras repressit, non indomitos amoris impetus fregit ;

l'amour ? Enfin , ils ne guérissent aucune des maladies de l'âme ; ils ne chassent point l'erreur ; ils ne donnent pas le bon sens , mais ils amusent l'homme un peu de temps par la nouveauté des choses qu'ils lui présentent , comme un enfant qui admire tout ce qu'il n'a jamais vu. Au reste , cette agitation rend l'inconstance naturelle de l'esprit humain plus inquiète et plus légère. De là vient qu'ils ont plus souvent envie de quitter un lieu qu'ils n'en avaient eu de le voir , et que , comme des oiseaux passagers , ils s'en retournent plus vite qu'ils n'étaient venus. Les voyages peuvent bien faire donner la connaissance des nations , vous faire voir des montagnes d'une forme extraordinaire , des campagnes d'une étendue prodigieuse , des vallons arrosés d'eaux qui ne tarissent jamais , les propriétés naturelles de quelque fleuve , comme le Nil se déborde en été , comme le Tigre se dérobe à la vue , cachant ses eaux sous la terre pour les reproduire plus loin ; comme le Méandre (qui donne de l'exercice à tous les poëtes) fait une infinité de coudes , et venant quelquefois se rapprocher au lieu de rentrer dans son lit , se détourne d'un autre côté. Mais , au reste , tout cela ne vous rendra ni meilleur ni plus sage.

Il faut donc s'appliquer à l'étude et converser avec les auteurs de la sagesse , afin d'apprendre ce qu'ils ont trouvé , et de chercher ce qui n'est plus encore découvert ; c'est par ce moyen que l'on peut tirer l'âme de servitude , et la mettre en liberté. Tant que vous ne savez pas ce qu'il faut finir , ce qu'il faut désirer , ce qui est nécessaire ou superflu , ce qui est juste ou honnête , vos voyages

ne seront que des égarements qui ne vous apporteront aucun profit. Car vous voyagez avec vos passions qui vous suivront partout ; et plutôt aux dieux qu'elles vous suivissent seulement , car elles seraient plus loin de vous ; mais vous les portez dans le cœur , c'est pourquoi elles vous tourmentent et vous incommode en tous lieux. En vérité ce sont les remèdes et non pas les lieux qui guérissent les maladies. Un homme s'est-il rompu la cuisse on disloqué quelque jointure , il ne se met point en carrosse ou dans un vaisseau , mais il appelle un chirurgien pour réunir l'une et remettre l'autre dans sa situation naturelle. Quoi ! pensez-vous que le changement de lieux puisse rétablir une âme qui est rompue et disloquée en tant d'endroits ? Le mal est trop grand pour être guéri en se faisant porter d'un lieu en un autre. Les voyages ne sauraient faire un médecin , ni un avocat ; car les sciences ne s'apprennent point en courant. Quoi donc ! la plus grande de toutes , qui est la sagesse , se rencontre-t-elle sur les chemins ? Croyez-moi , il n'y a point de chemin qui conduise hors de la colère , de la couvoitise et de la crainte , ou , s'il y en avait , tout le monde accourrait en foule. Ces maladies vous tourmenteront allant par mer et par terre , tant que vous porterez les causes au dedans de vous. Ne vous étonnez pas si la fuite de votre pays ne vous sert de rien : ce que vous fuyez est avec vous ; corrigez-vous donc , soulagez-vous de votre fardeau ; du moins , donnez des bornes raisonnables à vos desirs , et purgez votre âme de méchanceté. Si vous voulez voyager gaiement , vous devez guérir le mal de votre compagnon , l'avarice

nulla denique animo mala eduxit ; non judicium dedit ; non discussit errorem : sed , ut parum ignota mirantem , ad breve tempus rerum aliqua novitate detinuit. Ceterum inconstantiam mentis , quæ quom maxime agra est , lecessit , mobiliorem terioremque reddit ipsa jactatio. Itaque , quæ petierant episidissimæ loca , cupiditas deserunt ; et avium modo transvolant , ciliisque , quam venerant , abeunt. Peregrinatio notitiam debet gentium , novus tibi munusculum forma ostendit , inusitata spatia camporum , et irriguæ perenniibus aquis valles , et alticujus fluminis sub observatione naturam ; sive , ut Nilus , æstivo incremento tumet ; sive , ut Tigris , eripitur ex oculis , et acro per ocella cursu , integræ magnitudinis redditur ; sive , ut Mæander , poetarum omnium exercitatio et ludus , implicatur crebris anfractibus , et sæpe in vicinum sive suo admoius , autiquam sibi infuit , flecitur : ceterum neque meliorem faciet , neque sanioiem. Inter studia versandum est et inter auctores sapientie , ut quæsitâ discamus , nondum inventa queramus. Sic eximenda animus ex miserrima servitute in libertatem asseritur. Quamdiu quidem nescieris , quid fugendum , quid petendum , quid necessarium , quid supervacuum , quid justum , quid honestum sit ; non erit hoc peregrinari , sed errare. Nul-

lum tibi opem feret iste discursus : peregrinaria enim cum affectibus tuis , et malis te las sequuntur. Utinam quidem acquererentur ! longius abessent : nunc fers illa , non ducis. Itaque ubique te premunt , et paribus incommodis arunt. Medicina agra , non regio , querenda est. Fregit aliquis crus , aut extorsit articulum : non vehiculum navemque concedit , sed advocat medicum , ut fracta pars jungatur , ut laxata in locum reponatur. Quid ergo ? animom , tot locis fractum et extortum , credis incoram mutatione posse sanari ? Majus est illud malum , quam ut gestatione curetur. Peregrinatio non facit medicum , non oratorem ; nulla ars loco discitur : quid ergo sapientia , rerum omnium maxima , in itinere colligitur ? Nullum mihi crede , iter est , quod te extra cupiditates , extra iras , extra metus sisat : aut , si quod esset , agnoscere facio gens illic humana pergeret. Tandem ista urgebunt mala , mœstas tuncque per terras ac maria vagam , quamdiu malorum gastris exuas.

Fugam tibi non prodosse miraris ? Iecum sunt , quæ fugis. Te igitur emenda ! Omnia tibi detrahe , et desideria intra saltem modum confine ! Omnem ex animo erade nequitiâ ! Si vis peregrinationes habere jucundas , tuum comitem sana ! Harrebis tibi avaritia , quamdiu avaro sor-

ne vous quittera jamais tandis que vous serez avec un avaricieux, ni la superbe tandis que vous serez avec un orgueilleux; vous ne perdrez point l'esprit de cruauté en la compagnie d'un bourreau; la fréquentation d'un adultère ne fera qu'ébauffer votre convoitise. Enfin, si vous voulez quitter le vice, il faut vous éloigner des mauvais exemples. L'avare, l'impudique, le cruel, et le fourbe, qui seraient fort à appréhender s'ils étaient proche de vous, sont au-dessus de vous. Allez donc chercher de plus honnêtes gens. Approchez-vous des Caton, des Lélie, des Tubéron. Si vous aimez encore la compagnie des Grecs, entretenez-vous avec Socrate et avec Zénon : le premier vous apprendra comme il faut mourir, et l'autre à mourir avant qu'il soit nécessaire. Conversez avec Chrysippe et Posidonius : ils vous donneront la connaissance des choses divines et humaines; nous contents que vous sachiez bien dire et charmer les auditeurs par votre éloquence, ils vous obligeront de passer à l'action, de fortifier votre âme, et de vous raidir contre les menaces. Car la vie, qui est une mer toujours agitée, n'a qu'un port qui est de mépriser ce qui peut venir, de se tenir ferme dans son assiette, de ne se point soustraire aux attaques de la fortune, mais de recevoir tous ses traits avec un visage assuré. La nature nous a faits magnanimes : comme elle a donné à certains animaux la férocité, à d'autres la finesse, à d'autres la timidité, elle nous a donné un esprit glorieux et élevé, qui se soucie plus de vivre avec honneur qu'avec sûreté. Semblable à l'univers, lequel il imite et suit autant que les forces le lui

permettent, il se produit volontiers. Il est bien aise qu'on le loue et qu'on le regarde; il est le maître de toutes choses; il est au-dessus de toutes choses. C'est pourquoi il ne saurait se soumettre et ne trouve rien de si dur et de si pesant que cela le fasse plier sous le faix.

Le travail et la mort sont horribles à voir :

ils ne le sont pas si on les regarde de front et à découvert. Il y a bien des choses qui nous avaient effrayé la nuit et dont nous rions quand il est jour.

Le travail et la mort sont horribles à voir.

Notre Virgile a dit fort à propos qu'ils sont horribles à voir, c'est-à-dire qu'ils le sont en apparence et non en effet. Sont-ils, dis-je, si affreux que les portraits qu'en fait la renommée? Comment, mon cher Lucile, un homme qui est généreux peut-il craindre le travail, et, sachant qu'il est mortel, peut-il appréhender la mort? Cela me fait souvenir de ceux qui croient impossible tout ce qu'ils ne sauraient faire, et qui disent que nous avançons des choses qui surpassent les forces de la nature. J'ai bien meilleure opinion d'eux; car je crois qu'ils le peuvent faire, mais qu'ils ne le veulent pas. Enfin, qui est celui qui l'a jamais entrepris qui n'en soit venu à bout, et qui n'y ait trouvé de la facilité lorsqu'il s'est engagé dans l'action? Ce n'est pas la difficulté qui fait que l'on n'ose pas, mais c'est de n'oser pas que vient toute la difficulté. Si vous en voulez un exemple, considérez Socrate, ce vieillard si patient, qui éprouva toutes sortes de persécutions; invincible à la faim et à la pauvreté que sa famille lui rendait onéreuse;

dicoque convixeris; hærebis tumor, quando cum superbo conversaberis; nunquam sevilium in tortoris contubernio ponas; incendit libidines tuas adulterorum sodalitia. Si velis vitis eni, longe a vitiorum exemplis recedendum est. Avarus, corruptor, ævus, fraudulentus, mutum nocivus, si prope a te fulsant, intra te sunt. Ad meliores transi! Cum Catonibus vive, cum Lælio, cum Tuberonibus; quod si convivere etiam Græcis juvat, cum Socrate, cum Zenone versare. Aller te docere mori, si necesse erit, alter antequam necesse erit. Vive cum Chrysippo, cum Posidonio. Hi tibi tradent divinarum humanarumque notitiam: hi jubebunt in opere esse, nec tantum scire loqui, et in obsecrationem audientium verba jactare, sed animum indurare, et adversus minus erigere. Unus est enim hujus vite fluctuantis et turbide portus, eventura contemere, stare fidenter, apertum; tela fortunæ adverso pectore excipere, non latitantem, nec tergiversantem. Magnanimus non ostium producit, et, ut quibusdam animalibus feram dedit, quibusdam sub dolum, quibusdam pavidum, ita nobis gloriosum et excelsum spiritum, querentem ubi honestissime, odo ubi latissime vivat; simillimum mundo, quem, quantum mortalibus passibus loret, sequitur amulatore. Proferi se, laudari et adipisci credit. Dominus omnium est, supra omnia est: itaque

nulli se rei amittit; nihil illi videtur grave, nihil quod virum inervet.

Terribles visus foras, letumque laborque :

minime quidem, si quis rectis oculis intueri illa possit, et tenebras percurrere. Multa, per noctem habita terrori, dies vertit ad risum.

Terribles visus forme, letumque laborque ,

egregie Virgilinus noster. Non re dicit terribiles esse, sed visus; id est, videri, non esse. Quid, inquit, in istis est tam formidabile, quam fœna vulgaris? Quid est, obsecro te, Lucili, cur timeat laborem vir, mortem homo?

Telles mibi occurrunt isti, qui non putant fieri posse quicquid facere non possunt, et aiunt non loqui mapas, quam quæ natura humana sustinet. At quanto ego de illis melius existimo? Ipsi quoque hæc possunt facere, sed nolunt. Denique, quem unquam ista destituisse teo-tantum? cui non facilius apparere in actis? Non quia difficilia sunt, non audent; sed, quia non audent, difficilia sunt. Si tamen exemplum desideratis, accipite Socratem, peripetium senem, per omnia aspera jectum; invictum tamem et pauperem, quam graviores illi domestica coëra faciebant, et laboribus, quæ milites quoque perculit, et quibus ille domi est exercitus, sive

invincible aux travaux militaires et aux peines domestiques, soit pour les mœurs de sa femme insolente et ériarde, ou pour le libertinage de ses enfants qui étaient indociles et ressembloient davantage à leur mère qu'à leur père. Il vécut presque toujours dans la guerre ou sous la tyrannie, et la liberté lui fut plus cruelle que la guerre et la tyrannie même. La guerre dura vingtans, et la ville fut ensuite abandonnée à la licence de trente tyrans, plusieurs desquels étaient ses ennemis. Sa condamnation fut enfin chargée de crimes atroces : car on l'accusait d'avoir attaqué la religion et corrompu la jeunesse en la sollicitant contre les dieux et contre leur patrie : cela fut suivi de la prison et du poison. Mais rien ne fut capable d'altérer l'âme de Socrate, pas même d'altérer la couleur de son visage. Il conserva jusqu'au dernier jour de sa vie cette gloire merveilleuse et singulière d'égalité. Personne ne le vit jamais plus gai ni plus triste une fois que l'autre ; il fut toujours égal dans les inégalités de la fortune. Voulez-vous encore un exemple ? Voyez le dernier Caton, contre lequel la fortune se montra plus cruelle et plus opiniâtre. Elle s'opposa partout à ses desseins ; elle lui fut même contraire en sa mort ; mais il fit voir qu'un homme de cœur peut vivre ou mourir indépendamment de la fortune. Il passa toute sa vie dans les guerres civiles ou dans des temps dangereux, lorsqu'elles commençaient à s'allumer. De sorte qu'en peut dire qu'il n'a pas moins vécu dans la servitude que Socrate, si ce n'est que vous pensiez que Pompée, César et Crassus se fussent associés pour maintenir la liberté. Personne, lon-

tefois, ne vit jamais changer Caton, quelque la république changeât tant de fois. Il se trouva le même en toutes sortes d'états, étant préteur, étant exclu du consulat, dans les accusations, dans les gouvernements, dans les assemblées, à l'armée, et en sa mort. Enfin, durant la consternation de la république, qui voyait d'un oeil César, appuyé de six légions aguerries, et de l'autre Pompée, qui avait tant de troupes auxiliaires, il se trouva tout seul égal à ce nombre d'ennemis. Tout le monde s'étant engagé, les uns avec César, les autres avec Pompée, Caton ferma son parti de lui seul et de la république. Si vous vous représentez la disposition de ce temps-là, vous verrez d'un côté le peuple et la canaille portés au changement, et de l'autre les sénateurs et les chevaliers, et tous les honnêtes gens de la ville, n'étant resté au milieu que la république et Caton. Vous serez surpris lorsque vous verrez

Le fier Agamemnon, Priam le sourceilleux,  
Et le vaillant Achille, ennemi de tous deux.

Caton blâme César et Pompée, et tâche de les désarmer. Voici le jugement qu'il porte contre tous les deux. Il se résout à la mort, si César demeure le maître, et à l'exil, si c'est Pompée. Qu'avait à craindre, je vous prie, un homme, lequel, soit qu'il fût vainqueur ou qu'il fût vaincu, s'était déjà condamné à tout ce que les ennemis les plus irrités eussent pu ordonner contre lui ? Aussi, montrut-il suivant l'arrêt qu'il en avait prononcé. Ne voyez-vous pas en cet exemple que les hommes peuvent supporter le travail ? Il conduisit une armée dans les déserts d'Afrique, mar-

naorem ejus species moribus feram, lingua petulantem; sive liberus indociles, et mistri quam patri similiores. Sic fere aut in bello fuit, aut in tyrannide, aut in libertate bellis se tyrannide serviore. Viginti et septem annis pugnatum est; post finita arma, triginta tyrannia noxæ dedita est civitas, ex quibus plerique inimici erant. Novissima damnatio est sub gravissimis nominibus impietatis: objecta est et religionum violatio, et juventutis corruptela, quam immittere in Deos, in patres, in rempublicam deus est; post hæc carcer, et venenum. Hæc nique eo animam Socratis non moverunt, ut ne vulgum quidem moverint. Ilam mirabilem laudem, et singularem, usque ad extremum servavit: nec bilisiorum quisquam, nec tristiorum Socratem vidit; æqualis fuit in tanta inæqualitate fortunæ.

Via alterum exemplum? Accipe hunc M. Catonem recensiorum, cum quo et infestius fortuna egit, et perlinacius. Cui quomodo omnibus locis obstitisset, novissime et in morte; ostendit tamen virum fortem posse invita fortuna vivere, invita mori. Tota illi etas aut in armis est exacta civilibus, aut in ætate consensiente jam civile bellum. Et hinc licet dicas non minus, quam Socratem, in servitute visum; nisi forte Cn. Pompeium, et Cæsarem, et Cras-

sum putas libertatis socios fuisse. Nemo mutatum Catonem, toties mutata republica, vidit: eundem se in omni statu præstitit, in prætura, in repositis, in accusatione, in provincia, in concione, in exercitu, in morte. Denique in illa republicæ trepidatione, quomodo illine Cæsar esset decem legionibus pugnacissimis subitus, totique exterarum gentium presidis, binc Cn. Pompeius, satis unus adversus omnes; quomodo alii ad Cæsarem inclinarent, alii ad Pompeium; solus Cato fecit aliquas et republicæ partes. Si animo complecti valueris illius imaginem temporis, videbis illine plebem et omnem exercitum ad res novas vulgum; binc optimistes, et equestrem ordinem, quidquid erat in civitate sancti et electi; duos in medio relictos rempublicam et Catonem. Miraberis, inquam, quomodo animadverteris.

Atridem, Priamumque, et severum ambobus Achillem: utrumque enim improbat, utrumque exarmat. Hanc fert de utroque sententiam: ait « ne, si Cæsar vicerit, moritutum; si Pompeius, exultatorem. » Quid habet quod timeret, qui se sibi et vieto, et victori constituerat, que constituta esse ab hostibus iratissimis poterant? Perit itaque ex decreto suo. Vides, posse homines laborem

chant toujours à pied. Ne voyez-vous pas qu'on peut endurer la soif? Il se retira sans bagage, par des montagnes arides, avec les débris de ses troupes; il souffrit la disette d'eau sans quitter sa cuirasse; et s'il se rencontrait quelque fontaine, il buvait toujours le dernier. Ne voyez-vous pas que l'on peut tenir l'honneur au-dessous de soi, aussi bien que l'ignominie? Il joua au ballon dans la place le même jour qu'on lui refusa le consulat. Ne voyez-vous pas que l'on peut ne pas appréhender la puissance des grands? Il choqua tout d'un coup César et Pompée, dans un temps auquel personne n'osait désobliger l'un que pour gagner la faveur de l'autre. Ne voyez-vous pas, enfin, que l'on peut mépriser également la mort et l'exil? Il se résolut de quitter la vie ou son pays, et de faire cependant la guerre.

Nous pouvons donc montrer autant de courage en de pareilles rencontres, pourvu que nous voulions nous soustraire à la servitude. Mais avant toutes choses, il faut fuir les voluptés. Elles nous énervent, elles nous amollissent, elles exigent une infinité de choses que l'on ne doit attendre que de la fortune. Il faut ensuite mépriser les richesses qui sont le prix et le fruit de la servitude. Il faut encore quitter l'or et l'argent, et tout ce qui embarrasse les maisons opulentes. Après tout, vous ne pouvez avoir la liberté qu'elle ne vous coûte quelque chose; et, si vous l'estimez beaucoup, vous devez faire peu d'état de tout le reste.

## ÉPÎTRE CV.

Pour vivre en sûreté, il faut éviter l'éclat et ne faire mal à personne.

Je vous veux dire ce qu'il faut faire pour vivre en assurance, mais à condition que vous le recevrez comme un régime que je vous donnerais pour conserver votre santé dans le pays d'Ardée. Si vous prenez garde à ce qui pousse un homme à la ruine d'un autre, c'est l'espérance, l'envie, la haine, la crainte et le mépris. Mais ce dernier est si peu de chose, qu'il tient quelquefois lieu de remède. Il est vrai qu'on foule aux pieds celui qu'on méprise, mais ce n'est qu'en passant, et l'on ne s'amuse guère à persécuter un homme dont on ne fait point d'état. Dans un combat, l'on s'attache à ce qui fait tête, et l'on passe ce qui est renversé. Le véritable moyen d'éviter l'espérance et les prétentions des méchants, c'est de ne posséder rien qui, par son éclat, puisse ébauffer leur cupidité; car tout ce qui brille se fait désirer, encore même qu'il ne soit pas bien connu. Pour se parer de l'envie, il faut se tenir couvert, ne point vanter ses richesses, mais s'en réjouir dans son cœur: quant à la haine qui procède du ressentiment, on l'évitera facilement, si l'on s'offense personne sans sujet. C'est une conduite que le sens commun vous dictera; car bien des gens se sont mal trouvés d'avoir fait le contraire. Il se rencontre assez de personnes qui ont des haines et qui n'ont point d'ennemis. Mais la douceur de votre esprit et la médiocrité de votre fortune empêcheront que vous ne soyez haï ni redouté, d'au-

pati: per medias Africæ solitudines pedes ducit exercitum. Vides, posse tolerare sitim: et in collibus arenibus, sine ulla impedimentis, victi exercitus reliquias trahens, inopiam humoris torquestis tulit; et, quoties aquæ fuerat occasio, notissimus bibit. Vides, honorem et notam posse contemni: rotem, quo repulsi est, die in consilio pilæ lusi. Vides posse non timere potentissimæ superiorum: et Pompeium, et Cæsarem, quorum nemo alterum offendere audebat, nisi ut alterum demeretur, simul provocavit. Vides, tam mortem posse contemni quam exilium: et exilium sibi inditit, et mortem, et interim bellum. Possimus itaque adversus laeta tantum habere animi, illeat modo subducere iugo collum. In primis autem respuende sunt voluptates: enervant, et effeminant, et multum petunt: multum autem a fortuna petendum est. Deinde sperandæ opes: auctoramenta sunt servitutatis. Aurum et argentum, et quicquid aliud felices domos onerat, relinquatur: non potest gratis constare libertas. Hanc si magno existimas, omnia parvo aestimanda sunt. Vale.

## EPISTOLA CV.

QUO VITAM SECURAM FACIAT.

Quæ observanda tibi sicut, ut tutius vivas, dicam. Tu tamen sic audias censeo ista præcepta, quomodo, si tibi præciperem, quæ ratione bonam valetudinem in Ardentino tuereris. Considera, quæ sicut, quæ hominem in perniciem hominis instigant: inter eos perim, invidiam, odium, metum, contemptum. Ex omnibus istis adeo levissimum est contemptum, et nulli in illo, remedi causa, delinquit. Quem quis contemnit, cæcat sine dubio, sed transit. Nemo homini contemptu pertinaciter, nemo diligenter nocet. Etiam in acie jacent præterituri: cum stante pugnantur. Spem improborum vitabis, si nihil habueris quod cupiditatem alienam et improbam irriteret, si nihil insignis possederis. Concupiscunt enim insigni, etiam si perum nota sunt. Sic vero invidiam effugies, si te non ingens oculis, si bona tua non jactaveris, si sceleris in sicut gaudere. Odium autem ex offensa hoc vitabis, neminem lacessendo gratuito: a quo le sensus communis tuetur. Fuit enim hoc multis periculum: quidam odium habuerant, nec inimicum, litum, ne timeatis, præstabit tibi ei fortune mediocritas, et ingenii lenitas. Eum esse te

tant plus que l'on saura qu'il n'est pas fort dangereux de vous échoquer. Réconciliez-vous aisément et de bonne foi ; car c'est une chose fâcheuse d'être craint au dedans et au dehors de ses serviteurs et des personnes libres. Il n'y a si petit qui ne puisse nuire, outre que celui qui est craint a sujet de trahir, et que personne ne peut se rendre en même temps redoutable et assuré. Quant au mépris, celui qui vaudra bien l'endurer lui donnera de telles bornes qu'il lui plaira, ne pouvant être méprisé qu'à cause qu'il le voudra bien être, non pas à cause qu'il l'aura mérité. Le mépris, dis-je, a des inconvénients que l'on peut éviter par adresse et par l'amitié de ceux qui ont du pouvoir auprès des grands. Il est bon d'y avoir de l'accès et non pas de l'engagement, de peur que le remède ne soit plus fâcheux que le mal. Ce n'est pas qu'il ne soit meilleur de vivre en repos, et de s'entretenir moins avec nul qu'avec soi-même. La conversation n'en je ne sais quelle douceur qui nous flatte et tire dehors notre secret, à peu près comme fait l'amour et le vin. Celui qui l'a eue ne s'en saurait taire, ni se contenter de dire simplement ce qu'il a vu. S'il ne cède point la chose, il ne cédera point aussi l'auteur, car il trouvera toujours quelqu'un à qui il confiera ce qu'on lui aura confié : supposé qu'il retienne sa langue et qu'il n'en parle qu'à lui seul, c'est comme s'il le disait à tout un peuple ; ainsi, ce qui était un secret devient incontinent un bruit de ville. Croyez-moi, une bonne partie de notre repos et de notre tranquillité consiste à ne point faire de mal. Les méchants mènent une vie pleine de trouble et de confusion ; ils ont autant de peur

qu'ils font de mal, et leur esprit n'est jamais en paix. Ils tremblent après une mauvaise action ; ils demeurent en suspens, leur conscience ne leur permettant point de faire autre chose, et les obligeant de se réfléchir incessamment sur leur crime. Qui s'attend d'être puni l'est déjà, et qui l'a mérité s'y attend toujours. Un méchant homme peut bien être en lieu de sûreté, mais il n'est jamais en assurance ; car, quoiqu'on ne le voie pas, il s'imagine qu'on peut le voir ; il est agité dans le sommeil, et si l'on parle d'un crime, il jette aussitôt la vue sur le sien ; il lui semble que sa faute ne saurait jamais trouver d'asile.

## ÉPÎTRE CVI.

Si te bien est un corps. — Nous avons pour les sciences la même avidité que pour toutes les autres choses.

Si je n'ai pas fait sitôt réponse à vos lettres, ce ne sont pas les affaires qui m'en ont empêché. N'attendez pas de moi ces sortes d'excuses, car je suis toujours de loisir, et chacun l'est aussi s'il le veut. Les affaires ne suivent point les hommes, mais les hommes vont au-devant des affaires, s'imaginant que c'est un grand avantage que d'être occupé. Qui m'a donc empêché de satisfaire sur-le-champ à ce que vous me demandiez ? C'est que cela entraînait dans le corps de mon ouvrage ; car vous savez que j'ai dessein d'écrire la philosophie morale, et d'éclaircir toutes les questions qui en dépendent. Voilà pourquoi je doutais si je devais attendre que cette matière vînt en son ordre, ou si je devais la traiter par avance. Enfin, j'ai cru qu'il n'était pas honnête de retenir davantage un

homines sciunt, quem offendere sive periculo possint : reconciliatio tua et facilis sit, et certa. Timere autem tam domi molestum est, quam foris ; tam a servis, quam a liberis. Nulli non ad nocendum satis virum est. Adhuc nunc, quod, qui timeatur, timeat : nemo potuit terribilla esse secure. Contemptus imparet ; cuius modum in sua potestate habet, qui illum aliis adjunxit ; qui contemnitur quia voluit, non quia debuit. Hujus inconvénientum et artes bone discutunt, et amittit eorum, qui apud aliquem potentem potentes sunt : quibus applicari expedit, non implicari ; ne plurius remedium, quam periculum, constet. Nihil tamen arce proderit, quam quis secrete, et minimum cum aliis loqui, plurimum scire. Est quædam dulcedo sermonis, quam irreptit, et blanditur ; et, non aliter quam ebrietas aut anor, secreta producit. Nemo, quod audierit, tacet ; nemo quantum audierit, loquitur. Qui rem non tacerit, non tacet auctoritatem. Habet unusquisque aliquid, qui tantum credit, quantum ipsi creditum est : ut garrulitatem suam custodiat, et contentus sit unius aures, populum faciet : sive, quod modo secrete erat, rumor est. Securitatis magna portio est, nihil inique facere. Confusam vitam et perturbatam im-

potentes scire ; factum metuunt, quantum nocent ; nec illo tempore vacant. Trepidant enim, quam fecerunt ; hærent ; conscientia aliud agere non possunt, se sibi respondeat ad se cogit. Dat prorsus, quisque expectat : quisque solum meruit, expectat. Tutum aliqua res in mala conscientia præstat, nulla securum. Puto enim se, etiam si non deprehenditur, posse deprehendi ; et inter somnos moritur ; et, quoties alienus oculis loquitur, de suo cogitat. Non satis illi obliuiscitur videtur, non satis lectum. Necesse habuit aliquando letendi fortunam ; nunquam fiduciam. Vale.

## EPISTOLA CVI.

AN BENE SIT CORPUS.

Tardius rescribo ad epistolas tuas ; non quia districtius occupationibus sum : hanc excusationem cave audias : vaco ; et omnes vacant, qui volunt. Neminem res sequuntur ; ipsi illas amplectuntur, et argumentum esse felicitatis occupationem putant. Quid ergo fuit, quare non protinus rescriberem ei, de quo quærebam ? Veniebat in contextum operis mei ; scis enim, me morem philosophiam velle complecti, et omnes ad eam pertinentes questiones

homme qui venait de si loin. Je détacherai donc de la suite de plusieurs discours ce que vous désirez de moi, et s'il se rencontre quelque chose de semblable, je vous l'enverrai sans que vous me le demandiez.

Mais savez-vous ce que c'est? Ce sont des choses qui apportent plus de plaisir que de profit, comme la question que vous me proposez, savoir si le bien est un corps? C'est un corps, car il agit, étant vrai que ce qui agit est un corps. Or, le bien excite l'âme, la forme et la soutient en quelque manière : partant, comme ce qui est propre au corps et le bien même du corps est corporel, celui de l'esprit doit être aussi corporel ; car il est un corps. Ainsi il faut que le bien de l'homme soit un corps, puisqu'il est corporel. Je me tremperais, si je disais que ce qui le nourrit et qui conserve son rétablissement n'est pas un corps, par conséquent son bien est un corps. Je ne crois pas que vous doutiez que les passions, comme la colère, l'amour, la tristesse ne soient des corps ; mais c'est remuer une difficulté dont il ne s'agit pas présentement. Si vous en doutez, prenez garde si elles nous changent le visage ; si elles nous rident le front, si elles égaient l'extérieur, si elles font quelquefois reugir, quelquefois pâlir. Quoi donc ? Pensez-vous que des impressions si manifestes puissent faire sur un corps, que par un autre corps. Or, si les passions sont des corps, les maladies de l'âme, l'avarice, la cruauté, les vices endurcis et incorrigibles, la malice et toutes ses espèces, comme l'envie et la superbe le sont aussi. Il en est de même des biens. Premièrement, par

la raison des contraires, et puis par les mêmes indices qu'ils vous donneront. Ne voyez-vous pas le feu que la magnanimité fait éclater dans les yeux ; la contention d'esprit que cause la prudence ; la modestie et la tranquillité qu'engendre le respect ; l'air content ou réchigné que donne la joie ou la tristesse ? Il faut donc que ce qui change la couleur et la disposition du corps avec tant de pouvoir et d'empire, soit aussi un corps. Or, toutes ces vertus, dont je viens de parler, sont biens. Partant, ce qui vient d'elles l'est aussi. Peut-on douter qu'une chose qui peut être touchée par une autre ne soit un corps ? Car, comme dit Lucrèce :

*Le corps seul peut toucher, et peut être touché.*

Toutes ces choses que j'ai rapportées ne pourraient pas échanger le corps, si elles ne le touchaient ; il s'ensuit donc qu'elles sont corps. Il faut aussi que ce qui a la force d'émouvoir, de contraindre, de retenir et de commander soit corps. Mais quoi, dira-t-on que la crainte ne retient pas ? Que la hardiesse n'émue pas ? Que le courage ne pousse point ? Que la modération ne ralentisse point ? Que la joie n'élève point le cœur ? Que la tristesse ne l'abat point ? Car enfin, tout ce que nous faisons, c'est par instinct du vice ou de la vertu. Or, ce qui commande ou fait violence au corps est corps ; le bien du corps est corporel. Le bien de l'homme est le bien du corps, partant, il est corporel.

Après vous avoir établi en ce que vous désiriez de moi, il est temps que je me dise, comme je

explique. *Itaque dubitari, utrum differrem te, an, donec sum isti rei venirem locus, jus tibi extra ordinem dicere : humanis visum est, tam longe ventilem non delinere. Itaque et hoc ex illa serie rerum coherentium exoritur, et si qua erunt hujusmodi, non quærenti tibi illud mittam. Quæ sit hæc, interrogas? Quæ scire magis juvat, quam prodest; sicut hoc, de quo quaeris. An bonum corpus sit?*

*Bonum facit; prodest enim: quod facit, corpus est. Bonum agit animus, et quodammodo format et constituit: quæ propria sunt corporis. Quæ corporis bona sunt, corpora sunt; ergo et quæ animi sunt; nam et hic corpus est. Bonum hominis necesse est corpus sit, quum ipse sit corporalis. Mentior, nisi et quæ aliud illud, et quæ valitudinem ejus vel custodiunt, vel restituant, corpora sunt: ergo et bonum ejus, corpus est. Non potio te dubitaturum an affectus corpora sint (ut aliud quoque, de quo non quaeris, infucialis), tanquam ira, amor, tristitia: si dubitas, vide an vulnus nobis mutant, an frontem sedrigan, an faciem diffundant, an ruborem evocent, an fugeant sanguinem. Quid ergo? tam manifestas corpori notas credis imprimi, nisi a corpore? Si affectus corpora sunt; et morbi minorum, avaritia, crudelitas, fudrata vitia, et in statum inemendabilem adducta: ergo et ma-*

*litia, et species ejus omnes, malignitas, lividia, superbia: ergo et bona, primum, quia contraria vitia sunt; deinde, quia eadem tibi iudicia præstebunt. An non vides, quantum oculis del vigorem fortitudo, quantum intentionem prudentia? quantum modestum et quietum reverentia? quantum serenitatem lenitas? quantum rigorem severitas? quantum remissionem veritas? Corpora ergo sunt, quæ colorem habitumque corporum mutant, quæ in illis regnum suum exercent. Omnes autem, quæ retuli, virtutes, bona sunt, et quidquid ex illis est. Numquid est dubium, an id, quod quid tangi potest, corpus sit?*

*Tangere enim et tangi, nisi corpus, nulla potest res.*

*ut ait Lucretius: omnia autem ista, quæ dixi, non mutant corpus, nisi tangerent; ergo corpora sunt. Ellamane, cui tanta vis est, ut impellat, et cogat, et retineat, et jubent, corpus est. Quid ergo? non timor retinet? non audacia impellit? non fortitudo immittit et impetum dat? non moderatio refrænat se revocat? non gaudium extollit? non tristitia adducit? Denique, quidquid facimus, aut malitiae, aut virtutis gerimus imperio: quod imperi corpori, corpus est, quod vim corpori affert, corpus. Bonum corporis corporale est; bonum hominis, et corporis bonum est: itaque corporale est.*



prévois que vous le direz, que c'est joner aux échecs et perdre son temps en vaines subtilités. Cela fait l'homme docte et ne le saurait faire vertueux. La sagesse assurément est quelque chose de plus ouvert et de plus simple; il n'est pas besoin de tant de lettres pour l'acquérir; mais nous prodiguons la philosophie en choses superflues, de même que les autres biens. Et nous avons pour les sciences la même avidité que pour tout ce qui est dans la nature; nous étudions, mais c'est pour paraître dans l'école, et non pour régler notre vie.

## ÉPIÔTRE CIVIL.

Les disgrâces prévues sont moins sensibles. — Il faut suivre sans murmure les ordres de Dieu.

Qu'est devenue votre prudence? Qu'avez-vous fait de ce juste discernement et de cette grandeur d'âme que vous avez toujours montrée? Vous flâchez-vous pour si peu de chose? Vos esclaves ont pris le temps que vous étiez occupé pour s'enfuir. Si ces amis familiers vous ont trompé (car je ne veux pas leur ôter ce titre qu'Épicure leur a donné), croyez-vous être diminué en biens pour n'avoir plus auprès de vous des gens qui vous rongeaient et qui vous rendaient plus souvent de mauvaise humeur? En cela, je ne vois rien d'extraordinaire, et qu'on ne doive attendre. Je trouve même qu'il serait aussi ridicule de s'en mettre en colère que de se plaindre pour de l'eau ou de la boue qui serait rejailie sur vous en passant dans la rue; la vie ressemble au bain, au peuple et au chemin. Elle est sujette à des muta-

tions et à de mauvaises rencontres. Il ne faut pas être délicat pour vivre dans le monde. Vous êtes entré dans une longue carrière, où par nécessité vous choquerez, vous heurterez et vous tomberez. Vous y serez las et fatigué, vous vous écrierez : O mort ! Enfin, vous viendrez au bout ; mais vous laisserez votre compagnon en un endroit, et vous perdrez votre ami en un autre. Vous ne sauriez achever un chemin si raboteux sans faire de pareilles rencontres; il faut donc se préparer à tout cela, et se souvenir que l'on est venu

Où demeurent, le défilé, le sonci, la tristesse,  
La mourante langueur et la froide vieillesse.

Voilà ce qui accompagne ordinairement la vie ; on ne peut bien mépriser, mais on ne saurait l'éviter. Vous le mépriserez, si vous y pensez souvent, et si vous prévoyez de loin ce qui peut advenir. Car on se présente avec plus de courage quand on est disposé du longue main, et l'on résiste plus facilement au mal quand on l'a prévu. Au contraire, lorsque nous sommes surpris, les moindres accidents nous épouvantent et nous troublent. Nous devons donc faire en sorte que rien ne nous soit inopiné ; et parce que la nouveauté rend les disgrâces plus sensibles, ces continuelles réflexions empêcheront que vous ne soyez apprenti en aucune sorte de mal. Vos esclaves vous ont quitté ; mais d'autres ont volé leurs maîtres, les ont accusés, les ont assassinés, les ont trahis, les ont empoisonnés. Vous ne sauriez rien dire qui ne soit déjà arrivé. Nous sommes en proie à une infinité de maux ; les uns sont enracinés au dedans de nous, les autres nous

Quoniam, ut voluisti, morem gressi tibi, nunc ipse dicam tibi, quod dicturum esse te video. Latrunculis indians; in supervacuis subtilitas teritur; non faciunt bonos ista, sed doctos. Aperitur res est sapere, imo simplicior. Paucis est ad mentem bonam nō litteris. Sed nos, nō cetera in supervacuum diffundimus, ita philosophiam ipsam. Quomodo modum omnium rerum, sic litterarum quoque intemperantia laboramus: non vitæ, sed scholarum discimus. Vale.

## EPISTOLA CIVIL.

FINIRAVUS ESSE ANIMUM CONTRA FORTUITA ET NECESSARIA.

Ubi illa prudentia tua? ubi in dispiciendis rebus subtilitas? ubi magnitudo? Tam pusilla res te angit? Servi occupationes tuas occasione fugæ pertraxerunt. Si amici deciperent (habuerant enim sane nomen, quod illis noster Epicurus imposuit, et vocatur), quanta pars abesset omnibus rebus tuis? Desunt illi, qui et operam tuam contrebant, et te aliis molestum esse credebant. Nihil bonum insolentem, nihil inspectatum est. Offendi rebus istis, tam ridiculum est, quam queri quod spargaris istis in publico, aut iniquiter in tuto. Eadem vitæ conditio est, quæ balnei, turbe, itinera: quædam in te mittuntur, quædam incident. Non est debita res, vivere. Longam

viam ingressus es: et labores oportet, et arietes, et cadæa, et lasseris, et cælames: o mors! id est, mentis. Alio loco comitem relinques, alio efferes, alio timebis. Per ejusmodi offensas contemendum est confragum hoc iter. Mori me vult? Præparetur animus contra omnia: sciat venisse ubi locat fulmen; sciat venisse se nbi

Luctus et nitricos ponere cubilia Curæ,  
Pallentesque habitant Mortis, tristique Senectus.

In hoc consuburnio vitæ degenda est. Effugere ista non potes, contemnere potes: contemnes autem, si sæpe cogitaveris, et futura præsumperis. Nemo non fortis ad id, cui se diu composuerat, accessit; et datus quoque, si præmeditata erant, omnibus. At contra imparatus, etiam levissima expavit. Id agendum est, ne quid nobis inopinatum sit; et, quia omnia novitate graviora sunt, hoc cogitatio assidua præstabit, ut nulli sis malo tiro.

Servi me relinquerunt! Alium complaverunt, alium accusaverunt, alium occiderunt, alium prodiderunt, alium calcaverunt, alium veneno, alium criminatione petierunt. Quidquid dixeris, multis accidit. Deinceps, quæ multa et varia sunt, in nos diriguntur. Quædam in nos fixa anni, quædam vibrant, et, quum maxime veniunt, quædam in alios pervertunt, nos stringunt. Nihil mire-

viennent du dehors, et ceux mêmes qui sont destinés pour autrui nous donnent souvent des atteintes. Ne nous étonnons point des choses pour lesquelles nous sommes nés; nous n'avons pas sujet de nous en plaindre, puisqu'elles sont égales pour tout le monde. Oui, je dis qu'elles sont égales; car celui qui les évite montre bien, en les évitant, qu'il les pouvait souffrir. Or, la loi est égale quand elle est faite pour tous en général, quoiqu'elle ne soit pas exercée sur tous en particulier. Résolvons nous donc à la patience, et payons sans répugnance le tribut de notre mortalité. Quand l'hiver amène le froid, il faut trembler. Quand l'été produit les chaleurs, il faut suer. Quand l'intempérie de l'air altère la santé, il faut être malade. Nous rencontrons en chemin une bête sauvage, et quelquefois un homme qui est plus dangereux que toutes les bêtes sauvages. Nous perdrons une chose par l'eau, une autre par le feu. Il n'est pas en notre pouvoir de rien changer, mais seulement de nous mettre dans une disposition d'esprit digne d'un homme d'honneur, pour s'accommoder à la nature, et supporter avec courage toutes sortes d'événements. Cette nature gouverne le monde que nous voyons par des mutations continuelles. Après la pluie vient le beau temps; après le calme, la mer se trouble; les vents règnent l'un après l'autre; le jour succède à la nuit. Quand une partie du ciel s'abaisse, l'autre se lève, et l'on peut dire que la perpétuité des choses ne consiste qu'en leurs contrariétés. Notre esprit doit s'accommoder et obéir à cette loi, sans accuser la nature, croyant que tout ce qui arrive devait ainsi arriver. Car il

est bon de souffrir ce que l'on ne saurait corriger, et de suivre sans murmure les ordres de Dieu, qui est auteur de tous les événements. Ce serait un mauvais soldat, qui suivrait son capitaine en pleurant. Recevons donc ses commandements avec promptitude et allégresse: suivons le cours de ce grand monde, qui traîne avec lui notre destinée, et parlons à Jupiter qui conduit la machine de la manière que Cécrops lui parle, avec ces beaux vers que je tournerai en notre langue, à l'exemple de Cicéron, personnage très-éloquent. S'ils vous agréent, à la bonne heure, sinon, vous vous souviendrez que je marche sur les pas de Cicéron.

Père de l'univers, dominateur des cieux,  
Même-moi, je te suis à toute heure, en tous lieux;  
Rien ne peut arrêter ta volonté fatale:  
Que l'on résiste ou non, ta puissance est égale.  
Ou tu fais obéir ou de force ou de gré;  
Les âmes des mortels te suivent enchaînées;  
Que sert-il de lutter contre ses destinées?  
Le sage en est conduit, le rebelle entraîne.

Parlons et vivons de telle sorte que le destin nous trouve toujours prêts à le suivre. Une belle âme s'abandonne à la volonté de Dieu; au contraire, un cœur lâche lui résiste, et censurant l'ordre de l'univers, il a plus soin de corriger la nature que de réformer sa vie.

## ÉPÎTRE CVIII.

Que la philosophie s'apprend aussi bien dans la conversation que dans les livres. — Qu'il faut reporter toute notre lecture à la vie heureuse.

La question que vous me demandez est touchant ces choses qu'il faut savoir seulement afin de pou-

voir eorum, ad que nati sumus; que ideo nulli querenda, quin paria sunt omnibus. Ita dico, paria sunt; nam etiam, quod effugit aliquis, pati potest: æquum autem jus est, non quo omnes tui sunt, sed quod omnibus latum est. Imperetur æquitas animo; et sine querelis mortalitatis tributa pendamus. Hiems frigora adducit; ægendum est: æstas calores refert; æstasandum est: intemperies cæli valetudinem testat; ægrotaudum est. Et fera nobis aliquo loco occurret, et homo perniciosior feris omnibus. Aliud aqua, aliud ignis eripiet. Hanc rerum conditionem mutare non possumus. Illud possumus, magnum sursum animum et viro bono dignum, quo fortiter fortis patiæmur, et naturæ consentiamus. Natura autem hoc, quod videt, regnum mutationibus temperat. Nubilo serena succedunt; turbantur maria, quum quiescerunt; flant invicem venti; noctem dies sequitur; pars cæli consurgit, pars mergitur; contrariis rerum æternitas constat. Ad hanc legem animus noster aptandus est: hunc sequatur, huic pareat; et quæcumque fluit, debuisse fieri putet, nec velit objurgare naturam.

Optimum est, pati quod emendare non possis; et Deum, quo auctore cuncta proveniunt, sine murmure comitari. Malus miles est, qui imperatorem gementem

sequitur. Quare impigri atque alacres exequimur imperia, nec decernimus hanc operis pulcherrimi causam, cui quidquid potitur inextinguibile est; et sic alloquamur Jovem, cujus gubernaculo moles ista dirigitur, quemadmodum Cæcrops noster versibus disertissimis alloquitur; quos mihi in nostrum sermone mutare permittitur, Ciceronis, disertissimi viri, exemplo. Si placeant, boni consules; si displicerint, scies me in hoc æquulum Ciceronis exemplum.

Duc me, pater, celsique dominator poli,  
Quocumque placuit: nulla parendi mora est;  
Adsum impiger. Fac nolle, combatior gement,  
Noluisse pati, quod pati licuit bono.  
Ducunt volentem fata, nolentem trahunt.

Sic vivamus, sic loquamur! paratos nos inveniat atque impigros fatum! Ille est magnus animus, qui se Deo tradidit: at contra ille pusillus et degener, qui oblectatur, et de ordine mundi male existimat, et emendare mavult Deos, quam se. Vale.

## EPISTOLA CVIII.

QUODMODO AUDIREMUS SINE PHILOSOPHIA.

Id, de quo queris, ex his est, quæ scire, tantum eo,

voir dire qu'on les sait. Néanmoins, puisque vous me pressez, et que vous ne voulez pas attendre les livres où je traite par ordre de tout ce qui appartient à la philosophie morale, je vais vous satisfaire présentement. Trouvez bon que Je vous dise auparavant comme quoi vous devez régler cette avidité d'apprendre que vous avez, de peur qu'elle ne s'embarrasse d'elle-même. Il ne faut point en prendre ça et là, ni se jeter tout d'un coup sur toutes sortes de choses; par le moyen des parties, on vient à la connaissance du tout. On doit mesurer la charge avec ses forces, n'embrassant point davantage qu'on ne peut porter. Prenez-en, non pas autant que vous en voudrez, mais autant que vous en pourrez contenir. Or, vous en prendrez autant que vous voudrez, si vous avez l'âme bien disposée; car plus elle reçoit, plus elle étend sa capacité.

Je me souviens qu'Attalus nous en parlait ainsi, lorsque nous étions en son école avec tant d'assiduité, que nous y venions les premiers et n'en sortions que les derniers. Nous lui propositions même des questions durant la promenade, auxquelles il répondait si volontiers, que souventes fois il nous prévenait. Il faut (disait-il) que le maître et le disciple n'aient qu'une même intention : l'un, de se rendre utile; l'autre, d'en profiter. Celui qui fréquente les écoles de philosophie doit rapporter chaque jour quelque profit, et s'en retourner ou plus sain ou mieux disposé à le devenir. Il ne faut pas douter que cela ne lui arrive; car la philosophie a cet avantage qu'elle est utile dans la conversation aussi bien que dans l'étude. Celui

qui va au soleil se hâte, quoiqu'il n'y songe pas; et qui entre dans la boutique d'un parfumeur, sent le musc pour peu qu'il s'y arrête. Ainsi, est-il impossible que ceux qui conversent avec un philosophe n'en remportent quelque fruit, fussent-ils dans la dernière négligence. Remarquez que je dis négligence et non répugnance. — Quoi ! n'en ayons-nous pas connu qui, ayant fréquenté la philosophie durant plusieurs années, n'en ont pas pris la moindre teinture? Oui, j'en ai connu, et ce sont des gens que j'aime mieux appeler domestiques que disciples des philosophes.

Les uns viennent pour écouler, et non pour apprendre, comme nous allons à la comédie pour le plaisir d'entendre quelque beau discours, quelque charmante voix ou quelque histoire facétieuse. Vous trouverez que la plupart de tels auditeurs ne se rendent à l'école d'un philosophe que comme en un lieu de divertissement. Leur intention n'est pas d'y laisser quelques défauts et d'y prendre quelque bon modèle pour régler leur vie, mais bien de se faire échauffer les oreilles. Il y en a pourtant qui y apportent des tablettes, non pour marquer la substance des choses, mais seulement pour recueillir des paroles et les débiter à d'autres qui n'en feront pas plus de profit. Les uns se laissent émuouvoir par un discours magnifique et pompeux, et entrent dans les passions de celui qui leur parle, montrant sur le visage l'allégresse qu'ils ont dans le cœur, à peu près comme ces prêtres de Cybèle qui se mettent en furie au son de la flûte. Les autres sont ravis par la beauté des choses et non par le son des paroles.

ut scias, pertinet. Sed nihilominus, quia pertinet et properas, nec vis expectare libros, quos quom maxime ordino, continentes totam moralem philosophiam partem statim expediam. Illud tamen prius scribam, quemadmodum tibi ista cupiditas discendi, qua flagrate te video, dirigenda sit, ne ipsa se impediatur. Nec possim carpenda sunt, nec inde invadenda universa : per portas pervenitur ad totum. Aptari omni viribus debet; nec plus occupari, quam ut sufficere possimus. Non, quantum vis, sed quantum capis, hauriendum est. Bonum tantum habere animam; copias, quantum vales. Quo plus recipit animus, hoc se magis laxat. Hec nobis precipere Attalus memini, quum scholam ejus obvideremus, et prius venirentus, et novissimi exirentus, ambulantes quoque illum ad aliquas disputationes et ocuremus, non tantum paratum discendum, sed obivum. « Idem, inquit, et docenti, et discenti debet esse propositum : ut ille prodesset tibi, hic proficere. » Qui ad philosophum venit, quotidie aliquid secum habet, aut senile domum redeat, aut sanabilius. Rediit autem : eni enim philosophie vis est, ut non solum studentes, sed etiam conversantes juvet. Qui in solem venit, licet non in hoc venerit, colorabitur; qui in unguentaria tabernaculo residerunt, et paulo diutius commorati sunt, odorem secum loci ferunt; et, qui apud philo-

sophum fuerunt, traxerint aliquid necesse est, quod prodesset etiam negligentibus. Attende, quid dicam : negligentibus; non, repugnantibus.

Quid ergo? non novitiam quosdam, qui multis apud philosophum annis perrederint, et ne colorem quidem duxerint? — Quidni noverim? pertinacissimos quidem, et assiduos; quos ego non discipulos philosophorum, sed loquillos, voco. Quisdam veniunt, ut audiant, non ut discant; sicut in theatrum voluptatis causa, ad delectandas aures oratione, vel voce, vel fabulis, docemur. Magnam hanc auditorum partem videbis, cui philosophi schola diversorum utilis sit. Non ali qui agunt, ut aliqua illo vitia depellant; ut aliquam legem vitam accipiant, qua mores suos exigant; sed ut oblectamento animum perfruantur. Aliqui tamen et cum pugillaribus veniunt; non ut res excipiant, sed ut verba, que tam sine profectu alieno dicant, quam sine suo audiant. Quisdam ad magnificas voces excitantur, et transeunt in affectum dicentium, alacres vultu et animo; nec aliter concitantur, quam solent Phrygiæ tibicina sono semiviri, et ex imperio furentes. Rapi illos instigat rerum pulchritudo, non verborum inanimis sonitus. Si quid acriter contra morem dictum est, si quid contra fortunam contumeliter, juvat protinus, que audias, facere. Afflictiunt illia : et sunt quales jacentur,

Si l'on parle d'affronter la mort et de résister à la fortune, ils sont prêts à faire tout ce que vous leur dites. Ils sont touchés au dedans et prennent telle forme que vous leur donnez, pourvu que cette impression demeure et que le vice de la coutume, qui rebute tout ce qui est honnête, n'éteigne pas cette belle ardeur. Enfin, vous en trouvez bien peu qui portent jusqu'au logis les sentiments et la résolution qu'ils avaient pris. Il est bien aisé de porter son auditeur à l'amour de ce qui est juste; car la nature a répandu dans toutes les âmes des semences de vertu qui se réveillent lorsqu'on vient à les remuer. Ne voyez-vous pas comme on se récrie sur les théâtres, toutes les fois qu'il se dit quelque chose qui est approuvé et reconnu pour véritable par un consentement public?

S'il manque à l'indigent, l'avare se plaint tout.

Un mesquin applaudit toujours à ces vers, et se réjouit du reproche que l'on fait à son vice. Ne croyez-vous pas que cela serait plus fort, s'il était dit par un philosophe qui mêlât des vers avec des préceptes salutaires, pour les insinuer plus efficacement dans l'âme des ignorants? Car comme disait Cléanthe : Tout ainsi que notre souffle rend un sou plus clair, passant par le col étroit d'une trompette, et sortant par une plus large ouverture, de même la mesure étroite d'un vers donne à nos pensées plus d'effet qu'elles n'en auraient eu sans cela. Ce que l'on avait écouté négligemment et sans aucune émotion, étant dit en prose, cela même entre dans l'âme comme s'il y était poussé aussitôt qu'on lui a prêté des nombres. On dit beaucoup de choses touchant le mépris de l'ar-

gent, et on fait de grands discours pour persuader aux hommes que leurs richesses consistent en la grandeur de leur âme, et non de leur patrimoine; qu'on peut appeler riche celui lequel s'accommodant à sa pauvreté se rend opulent avec peu de chose; mais cela fait plus d'impression sur les esprits, lorsqu'il est exprimé en langage poétique.

Qui sait vivre de peu n'a disette de rien.

Aussitôt que nous entendons cela ou quelque chose de semblable, nous sommes obligés de reconnaître la vérité; et ceux mêmes qui n'ont jamais assez de bien admirent ces sentiments, les approuvent et déclarent la guerre à l'argent. Quand vous les verrez dans cette disposition, pressez et poussez-les avec vigueur, rebattez souvent les mêmes choses, sans vous amuser à des arguments captieux et à des subtilités inutiles. Parlez tout de bon contre l'avarice et contre le luxe. Si vous voyez que vous fassiez quelque profit et que vous entriez dans le cœur de vos auditeurs, poursuivez avec plus d'effort. Vous ne sauriez croire le fruit que fait un discours qui s'attache au remède, et qui n'a pour but que le bien de ceux qui l'écoutent. Il est certain qu'il est plus aisé de porter les âmes qui sont encore tendres à l'amour de ce qui est juste et honnête; car la vérité s'empare incontinent d'un esprit qui est docile et légèrement imbu des fausses opinions, pourvu qu'elle rencontre un ministre qui la sache insinuer adroitement. Pour moi, lorsque j'entendais discourir Attalus contre les désordres, les erreurs et les maux de la vie, j'avais quelquefois compassion du

si illa animo forma permaneat, si non impetum inaequum protinus populus, humesti dissuasor, excipiat. Pauci illam quam conceperant mentem domum perferre poterunt.

Facile est, auditorem concitare ad cupidinem recti : omnibus enim natura fundamenta dedit, semenque virtutum; omnes ad omnia ista nati sumus; quum irritator accessit, tunc illa animi bona, velut sopita, excitantur. Non vides quemadmodum theatra consonent, quoties aliqui dicta sunt, quae publice agnoscimus, et consensu verna esse testantur?

Desunt iniquis multa, avaritia omnia.

In nullum avarus bonus est, in se pessimus.

Ad hos versus ille sordidissimus plaudit, et vitii mei fieri convicium gendit. Quanto magis hoc iudicis evenire, quum à philosopho ista dicuntur; quam salutaribus præceptis verus inseruntur, efficacius eadem illa demisuri in animum imperitorem? « Nam, ut dicebat Cléanthes, quemadmodum spiritus noster clariorem sonum reddit, quum illum tuba, per longi canalis angustias tractum, potentioris aëris sine exitu effudit; sic sensus nostros clariora carminis arcta necessitas efficit. » Eadem negligenter audiuntur, minusque percutiunt, quædam soluta oratione dicuntur; ubi accessere numeri et egre-

gium sensum adstrinsere certi pedes, eadem illa sententia, velut incerto exarsa, torquentur. De contemptu pecuniae multa dicuntur, et longissimis orationibus hoc præcipitur ut homines in animo, non in patrimonio, putent esse divites; cum esse locupletem, qui pauperiat suae aptatus est, et parvo se divitem fecit. Magis tamen feriuntur aures, quum carminis ejusmodi dicta sunt :

Le minimo eget mortalis qui minimum cupit.

Quod vult, habet, qui velle quod satis est potest.

Quum hæc atque ejusmodi audimus, ad confessionem veritatis inclinamur. Illi enim, quibus nihil satis est, admirantur, acclamant, ordinem pecuniae indignant. Hunc illorum affectum quum videris, arge, hoc preme, hoc onera, reseris ambiguitatibus, et syllogismis, et cavillationibus, et exteris acuminis irritis iudicis. Dic in avaritiam, dic in luxuriam : quum profecisse te videris, et animos audientium affecteris, inuta vehementius. Verisimile non est, quantum proficiat talis oratio, remedia tentis, et tota in bonum audientiam versa. Facillime enim tenera concitantur ingenia ad honesti rectique amorem; et adine docilibus leviterque corruptis inject manum veritas, si advocatum idoneum nacta est.

Ego certe, quum Attalum audirem, in vitia, in erro-

genre humain, et je croyais ce philosophe au-dessus de tout ce qu'il y a de grand dans le monde. Il se donnait le titre de roi, mais c'était, à mon avis, quelque chose de plus que régner de pouvoir reprendre tous ceux qui régnaient. Quand il se mettait à louer le pauvre, et qu'il montrait que tout ce qui ne servait point à notre usage, était un poids inutile et incommode à celui qui le portait, j'ai souvent désiré de sortir pauvre de son école. Mais, quand il entreprenait de blâmer les voluptés et de louer la continence, il me prenait envie de régler ma bouche et de retrancher tous les plaisirs illicites ou superflus.

De tous ces préceptes, que j'avais embrassés avec ardeur, il m'en est demeuré quelque chose que j'ai observé encore depuis que je me suis retiré dans la ville. C'est, mon cher Lucile, ce qui m'a fait renoncer aux hultres et aux champignons pour toute ma vie. Car ce ne sont pas des viandes, mais plutôt des délicatesses qui provoquent à manger des gens qui sont déjà rassasiés et qui se chargent l'estomac de plus qu'il ne saurait porter. Mais, comme elles s'avalent facilement, ou les rend aussi sans beaucoup de peine. C'est ce qui m'a fait asténir des parfums pour toujours, parce que le corps ne sent jamais mieux que quand il ne sent rien. C'est encore ce qui m'a fait quitter le vin et le bain pour le reste du mes jours, et qui m'a persuadé que c'était une délicatesse inutile de se dessécher le corps par des sueurs artificielles. Quant aux autres habitudes que j'avais quittées, elles sont revenues. J'en use toutefois avec une modération qui approche fort de l'abstinence, et que je trouve

plus difficile, étant moins aisé de se retrancher en certaines choses que de s'en priver entièrement. Puisque je vous ai déjà fait connaître comme j'avais plus d'ardeur pour la philosophie lorsque j'étais jeune que je n'en ai présentement que je suis vieux, je veux bien vous dire comme Socion m'engagea dans l'affection que je pris pour Pythagore. Il m'enseignait pourquoi il s'abstint de la chair des animaux, pourquoi Sextius le fit ensuite; l'un et l'autre en avaient différentes raisons, toutes fort belles. Celui-ci disait que les hommes avaient d'autres aliments sans se nourrir de sang, et que l'on s'accoutumait à la cruauté en prenant plaisir à dévorer les viandes. Il ajoutait qu'on ne pouvait trop retrancher la matière du luxe, et que la diversité des aliments était ennemie du corps et contraire à la santé. Quant à Pythagore, il disait que toutes les choses avaient de l'alliance entre elles, et que, par une communication réciproque, elles passaient en plusieurs et diverses formes. Si vous l'en croyez, l'âme ne meurt point et ne cesse de subsister que fort peu de temps, tandis qu'elle entre dans un autre corps. Nous verrons quelque jour comme, après un long intervalle et plusieurs domiciles échangés, elle retourne dans l'homme. Cependant il a imprimé l'horreur du crime et du parricide; car il se pourrait faire qu'un homme, sans y penser, persécuterait l'âme de son père, et qu'il blesserait ou déchirerait un corps où l'âme de quelqu'un de ses parents serait logée.

Socion, après m'avoir exposé cette doctrine qu'il avait appnyée de beaucoup d'arguments : « ne croyez-vous pas, me dit-il, que les âmes sont dis-

res, in mala vite perorantem, sæpe miseris sum generis humani, et illum sublimem altiorēque humano fastigio credidi. Ipse regem se esse dicebat : sed plus quam regnare mihi videbatur, cui liceret eosurum agere regnatum. Quum vero commendare pauperiatem cõperat, et ostendere, quum, quidquid usum excederet, pondus esset supervacuum et grave ferreū, sæpe exire e seholis pauperi libat. Quum cõperat voluptates nostras traducere, laudare castum corpus, sobriam mensam, puram mentem, non tantum ab illicitis voluptatibus, sed etiam supervacuis libetis circumscribere gulam et ventrem. Inde mihi quidam permansere, Lucili; magno enim in omnia inceptu verarum : deinde, ad civitatis vitam deductus, ex beneceptis paucis servavi. Inde ostrea bolitica in omnem vitam renuntiavi : sed nec enim eibi, sed oblectamenta sunt, ad edendum saturos cogentia; quod gratissimum est edacibus, et se ultra, quam capiunt, facientibus, facile descensura, facile reditura. Inde in omnem vitam unguento abstinetus; quoniam optimus odor in corpore est nullus. Inde vino carens stomachus. Inde in omnem vitam balneum fugimus; decoquere corpus, atque exanimare sudoribus, inutile simul delictumque credidimus. Cetera projecta redierunt; ita tamen, ut, quorum abstinentiam interruppi, modum aer-

tem, et quidem abstinentiam proximiorē, nescio an difficiliorem; quoniam quædam abstinentiarum facilia animo, quædam temperantur.

Quoniam cepti tibi exponere, quanto majori impetu ad philosophiam juvenis accesserim, quam senex pergam, non pudebit fateri, quem mihi amorem Pythagore iniecerit Socion. Dicebat, quare ille animalibus abstinisset, quare postea Sextius. Dissimilis atque causa erat, sed utrique magnifica. Hic homini satis alimentorum citra sanguinem esse credebat; et eruditissimam consuetudinem fieri, ubi in voluptatem esset adjecta incontinentia. Adjiebat, contrahendam materiam esse inturiæ; colligebat, bonæ valetudinis contraria esse alimenta varia, et nostra aliena corporibus. At Pythagoras omnium inter omnia cognitionem esse dicebat; et aliorum commercium in alias atque alias formas transmutantem. Nulla (si illi credas) anima interit, nec cessat quidem, nisi tempore exigu, dum in aliud corpus transfunditur. Videbimus, per quas temporum vices, et quando, pererratis pluribus domiciliis, in hominem revertatur. Interim scelera hominibus se parricidii metum fecit, quum posset in parentis animam insculpi incurrere, et ferro morsure violare, si in quo cognatus aliqua spiritus inspiciretur. Hæc quum exposuisset Socion, et impleisset argumentis suis : « Non

tribuées successivement en plusieurs corps, et que ce qui s'appelle mort n'est qu'un passage à une autre demeure? Ne croyez-vous pas que l'âme d'un homme qui fut autrefois est maintenant logée dans ces animaux qui sont sur terre ou sous les eaux? Que rien ne périt en ce monde, et qu'il ne fait que changer de lieu? Que les âmes et les bêtes roulent aussi bien que les corps célestes dans des cercles réglés? C'est ce que de grands personnages ont cru. Cependant, suspendez votre jugement, et laissez les choses en leur entier. Car si cette opinion est véritable, c'est une chose innocente de s'être abstenu de la chair des animaux; si elle est fautive, c'est une action de sobriété. Que perdez-vous en croyant cela, puisqu'on ne vous ôte que la nourriture des lions et des vautours? Étant persuadé par ces raisons, je commençai de m'abstenir de la chair des bêtes, et une seule année m'en rendit l'habitude aussi douce que facile; il me semblait que j'en avais l'esprit plus éveillé; mais je ne voudrais pas assurer aujourd'hui que cela fût vrai. Voulez-vous savoir comme je cessai? J'étais encore jeune sous l'empire de Tibère César, lorsqu'on recherchait les religions étrangères, et que l'on prenait pour une marque de superstition l'abstinence qu'aucuns faisaient de certaines viandes. Mon père, non qu'il eût peur d'aucune recherche, mais par une pure aversion qu'il avait de la philosophie, me fit reprendre ma première coutume, et n'eut pas beaucoup de peine à me persuader de faire meilleure chère qu'auparavant.

Attalus estimait beaucoup un matelas qui n'enfonçait point sous le corps. Le mien, tout vieux

que je suis, est de cette sorte; il ne paraît point que j'aie couché dessus. Je vous ai fait ce récit pour vous faire voir avec quelle ardeur les jeunes gens se portent au bien quand quelqu'un les y excite. En quoi, toutefois, il peut y avoir de la faute des maîtres, qui enseignent à disputer, et non pas à bien vivre, aussi bien que des écoliers, qui viennent plutôt à dessein de se polir que de s'amender. De sorte que la philosophie est dégénérée en philologie, et l'amour de la sagesse en l'amour des sciences et des lettres. C'est pourquoi il importe beaucoup de dresser son intention quand on entreprend quelque chose. Par exemple, celui qui veut être grammairien ne lit pas ce beau vers de Virgile :

*Le temps fuit, et jamais ne se peut rappeler,*

pour savoir qu'il faut être vigilant, et que si nous n'usons de diligence, nous demeurerons derrière; quo le temps passe et nous fait passer bien vite; que nous sommes emportés sans y prendre garde; que nous remettons toutes choses à l'avenir, et que nous nous endormons sur le bord d'un précipice; mais il le lit pour apprendre que quand Virgile parle de la vitesse du temps, il use de ce mot : *Il fuit* :

*La plus belle saison fuit toujours la première;  
Puis la foule des maux amène le chagrin,  
Puis la triste vieillesse, et puis l'heure dernière  
Au malheur des mortels met la dernière main.*

Celui qui veut être philosophe rapporte ces mêmes vers à la fin qu'il prétend; il voit que jamais Virgile ne dit : *Le temps va*; mais qu'il fuit, qui est

credis, laquil, animas in aliis corpora atque alia describi? et migrationem esse, quod dicimus mortem? Non credis, in his pecudibus, feriare, aut aqua merui, illum quondam hominis animum morari? Non credis, nihil perire in hoc mundo, sed mutare regionem? nec tantum celestia per certos circuitus verti, sed animalia quoque per vices ire, et animos per ordinem agi? Magni ista crediderunt viri. Itaque iudicium quidem tuum sustine; ceterum omnia tibi integra serva. Si vera sunt ista, abstinentia animalibus innocencia est; si falsa, frugalitas est. Quod iste crudelitatis tue damnum est? Alimenta tibi leonum et tularum eripio.

His instinctus, abstinere animalibus corpori; et, anno peracto, non tantum facilis erat mihi consuetudo, sed dulcis. Agiliorem mihi animum esse credebam; nec tibi hodie affirmaverim, an fuerit. Quæris, quomodo desiderum? In Tiberii Caesaris principatum juvenis tempus incidit: alienigena tum sacra movebantur, et inter argumenta superstitionis ponebatur quorundam animalium abstinentia. Patre itaque meo rogante, qui calumniam timebat, non philosophiam oderat ad pristinum consuetudinem rediit; nec difficulter mihi, ut inciperem metus enarrare, persuasit. Laudare solebat Attalus luci-

tum, que resisteret corpori : tali ulor etiam senex, in quo vestigium apparere non possit.

Hæc retuli, ut probarem tibi, quam vehementes haberent incuncti impetus primos ad optima quæque, si quis exhortaretur illos, si quis impelleret. Sed aliquid precipientium villo peccatur, qui nos docent disputare, non vivere; aliquid discentium, qui propositum afferunt ad præceptores suos, non animum excolendi, sed ingulium. Itaque, quæ philosophia fuit, facta philologia est. Multum autem ad rem pertinet, quo proposito ad quamque rem accedas. Qui, grammaticus futurus, Virgilium scrutatur, non hoc animo legit illud egregium,

..... Fugit irreparabile tempus :

vigilandum est : nisi properamus, reliquiemur; agit nos, agiturque velox dies; lascii rapimur; omnia in futurum disponimus, et inter precipitia læsti sumus : sed ut observet, quoties Virgilius de celeritate temporum dicit, hoc uti verbo illum, fugit.

Optima quæque dies miseris mortalibus ævi  
Prima fugit : subeunt morbi, tristisque senectus,  
Et labor : et dura rapit inclementia mortis.

Ille, qui ad philosophiam spectat, hæc eadem, quo de

la manière d'aller la plus vite, et qu'il dit aussi que les plus heureux jours de notre vie nous sont ravés les premiers. Pourquoi donc ne nous pressons-nous pas, afin d'égaliser, par notre diligence, la rapidité d'une chose si légère? Le meilleur passe devant, le pire demeure toujours le dernier; et, comme dans un tonneau, le plus pur sort le premier, et ce qui est trouble demeure au fond, ainsi, la plus belle saison de notre vie passe la première; nous donnons la meilleure à autrui, et ne nous réservons qu'à la lie. Que cela demeure gravé dans notre âme comme s'il avait été prononcé par l'oracle :

La plus belle saison fuit toujours la première.

Pourquoi la plus belle? Parce que ce qui reste est fort incertain. Pourquoi sont-ce nos plus heureux jours? Parce que, étant jeunes, nous pouvons apprendre et tourner au bien notre esprit, qui est encore flexible et maniable; parce que cet âge est propre à la fatigue, propre à cultiver l'esprit par l'étude et à exercer le corps par le travail. Ce qui reste est languissant et plus proche de sa fin. Travaillons donc de bon cœur; et, quittant tout ce qui nous peut détourner, tâchons d'éviter ce reproche de n'avoir connu la vitesse du temps, que l'on ne peut arrêter, qu'après nous être vus demeurer derrière. Que chaque jour nous soit aussi agréable quo s'il était le premier et le plus heureux de notre vie, et faisons-en notre profit; il faut se saisir d'une chose qui s'enfuit. Celui qui lit ces vers avec les yeux d'un grammairien ne songe pas que les

plus heureux jours sont les premiers, à cause que les maladies viennent ensuite, que la vieillesse s'avance à grands pas et se montre sur la tête de ceux qui pensent être encore jeunes; mais il dit que Virgile met toujours ensemble les maladies et la vieillesse. Certainement ce n'est pas sans raison, car la vieillesse est une maladie incurable. Il l'a encore, dit-il, appelée triste :

Pois vient la maladie et la triste vieillesse.

Il ne faut pas s'étonner si d'une même matière chacun tire ce qui sert à l'étude qu'il s'est proposée. Dans un même champ, le bœuf cherche l'herbe, le chien le lièvre, et la cigogne le serpent.

Quand un philosophe d'un côté, un orateur et un grammairien de l'autre, prennent en main les livres de la république que Cicéron a composés, chacun fait ses remarques particulières. Le philosophe s'étonne que l'on ait pu dire tant de choses contre la justice. L'orateur observe qu'il y a eu deux rois à Rome, dont l'un n'avait point de père, et l'autre n'avait point de mère; car on est en doute de la mère de Servius, et on ne nomme point le père d'Ancus; on l'appelle ordinairement le petit-fils de Numa. De plus, il remarque que celui auquel nous donnons, avec les historiens, le nom de dictateur, était appelé anciennement maître du peuple; cela se voit encore dans les livres des augures, qui rendent témoignage que le nom de maître des chevaliers vient de là. Il remarque encore que Romulus est mort durant une éclipse de soleil; qu'il y avait autrefois appel des

bet, addebat. Nuncquam Virgilius, inquit, dies dicit ire, sed fugere, quod currendi genus concisissimum est; « et optimos quoque primos rapi » : quid ergo cessamus nos ipsi concitare, ut velocitatem rapidissimam vel possimus sequere? Meliora pretervolant, deteriora succedunt. Quemadmodum ex amphora primum, quod est sincerissimum, effluit, gravissimum quodque turbidumque subdit; sic in ætate nostra, quod optimum, in primo est. Id exhaustum in alia potius patimur, ut nobis fecerem reservemus. Inheret istud animo, et, tanquam missum oraculo, placeat :

Optima quoque dies, misera mortalibus ævi  
Prima fugit.

Quare optima? quia, quod restat, incertum est. Quare optima? quia juvenes possumus discere, possumus facilem animam, et adhuc tractabilem, ad meliora convertere; quia hoc tempus idoneum est laboribus, idoneum agitando per studia ingenii, et exercendis per opera corporibus. Quod superest, segnius et languidius est, et propius a fine. Itaque toto hoc agamus animo, et omnia ad que divertimur, in rem namque laboremus, ne hanc temporis periculisimam celeritatem, quam retinere non possumus, relicti denique intelligamus. Primus quisque, tanquam optimus, dies placeat, et redigatur in nostrum. Quod fugit, occupandum est. Hoc non cogitat ille, qui

grammatici oculis carmen istud legit, ideo « optimum quemque primum esse dicit, » quia subeunt morbi, quia senectus premit, et adhuc adolescentium cogitantibus supra caput est : sed ait, Virgilium semper una povere « morbos et senectutem. » Non, nichercules, immerito! senectus enim insanabilis morbus est. Præterea, inquit, hoc senectuti cognomen posuit, tristem illam vocat :

..... Subeunt morbi, tristisque senectus.

Non est quod mireris, ex eodem materia suis quemque studiis apta colligere. In eodem prout hos verbum querit, canis leporem, ciconia lacertum. Quam Cicero nis libros de republica premit hinc philologus aliquis, hinc grammaticus, hinc philosophus deditur; alius alio curam suam militi. Philosophus admiratur, « contra justitiam dici tam nulla » potuisse. Quam ad hanc eandem lectionem philologus accessit, hoc subnotat : « Duos romanos reges esse, quorum alter patrem non habet, alter matrem : » ann de Servil matre dubitatur; Anci pater nullus; Nume nepos dicitur. Præterea notat, « eum, quem non dictatorem dicimus et in historiis ita nominari legimus, apud antiquos magistrum populi vocatum. » Hodieque id existat in Anguralibus libris; et testimonium est, quod, qui ab illo nominatur, « Magister equitum » est. Neque notat, « Romulum perisse solis defectione :

rois au peuple. Fénestella étoit aussi que cela se trouve vérifié par les livres des pontifes. Quand le grammairien entend d'expliquer ces livres-là, il met, premièrement, dans ses observations, que Cicéron dit *reapse* pour *reipsa*, qu'il dit aussi *seipse* pour *seipse*. Ensuite il passe aux mots que l'usage du temps a changés, comme en cet endroit où Cicéron dit : Ce hont de la carrière; ce que nous appelons aujourd'hui *cretam*, qui signifie borne, les anciens l'appelaient *calcem*, qui veut dire le talon ou le bout du pied. Après, il fait un recuil des vers d'Ennius, et principalement de ceux qu'il a écrits de Scipion l'Africain :

A qui jamais l'ami ni l'ennemi  
N'a pu payer le bienfait qu'à demi.

Par là il reconnait que ce mot *opera*, qui veut dire labeur, signifiait, au temps passé, *auxilium*, qui veut dire secours ou bienfait; car il dit que l'ami ni l'ennemi n'a pu rendre à Scipion le bienfait qu'il en avait reçu. Il s'estime encore heureux d'avoir trouvé pourquoi Virgile s'est avisé de dire :

Sur lui tonne du ciel la grande et vaste porte.

Il dit qu'Ennius l'a emprunté d'Homère, et Virgile d'Ennius. On voit encore cette épigramme d'Ennius dans ces mêmes livres que Cicéron a écrits de la république :

Si quelqu'un peut entrer dans le séjour des dieux,  
La vaste porte des cieux  
A moi seul s'ouvrira.

Mais, de peur que, sans y penser, je ne fasse mol-

provoationem ad populum etiam a regibus foisse : « Id ita in pontificalibus libris aliqui putant, et Fénestella. Eodem libro quum grammaticus explicat, primum verba prisca, reapse dici a Cicero, id est, reipsa, in commentariis refert; nec minus sepe, id est, seipse. Deinde transit ad ea, quæ consuetudo sæculi mutavit; tanquam ait Cicero, « Quoniam sumus ab ipsa calce ejus interpellatione revocati : » hanc, quam nunc in circæ *cretam* vocamus, calcem antiqui dicebant. Deinde Ennianos colligit versus, et in primis illos de Africano scripsit :

..... Cal nemo civis neque hostis  
Quivlt pro facis reddere operæ pretium.

Es se ne sit intelligere, apud antiquos non tantum auxilium significasse operam, sed opera : ait enim, neminem potuisse Scipioni, neque civem, neque hostem, reddere operæ pretium. Felicem deinde se putat, quod invenit, unde visum sit Virgilio dicere :

..... Quem super iugens  
Porta tonat cæli, .....

Ennius hoc ait Homero subripuisse; Ennio Virgilium. Esse enim apud Ciceronem in his ipsis de republica hoc epigramma Enni :

si fas erit plagas orlestas ascendere cuiquam;  
Mi soli cæli iugis porta patet.

même l'orateur et le grammairien, je vous avertis que tout ce que nous entendons ou lisons chez les philosophes se doit rapporter au dessein que nous avons de parvenir à la vie heureuse. Ne nous attachons point à certains mots vieux ni à des métaphores et à des façons de parler qui sont mauvaises. Recevons plutôt des avis salutaires et des paroles pleines de force et de courage pour les convertir en des effets. Apprenons de manière que ce qui n'était qu'un discours devienne ensuite une action. Certainement je ne connais point de gens qui fassent plus de tort à la société civile que ceux qui ont appris la philosophie comme un métier, et qui vivent autrement qu'ils n'enseignent qu'on doit vivre; car, étant sujets à tous les vices qu'ils condamnent, ils portent partout où ils se trouvent l'exemple d'une discipline inutile. Un précepteur de cette sorte ne me servirait pas davantage qu'un pilote sujet au vin qui rendrait gorge durant la tempête. C'est alors qu'il faut tenir ferme le gouvernail, malgré les secousses des flots; qu'il faut lutter contre la mer et abaisser les voiles que les vents s'efforcent d'enlever. En quoi me peut aider un capitaine de navire étonné et vomissant? Or, il n'y a point de navire si fort agité de la tempête que notre vie. Il n'est donc pas question de bien parler, mais de bien conduire. Tout ce que l'on dit et ce que l'on étale devant le peuple est emprunté d'autrui. Platon l'a dit, Zénon l'a dit, Chrysippe, Posidonius, et un nombre incroyable de pareilles gens. S'ils veulent montrer qu'ils sont à eux, qu'ils fassent ce qu'ils disent. Après

Sed ne et ipse, dum aliud ago, in philologum aut grammaticum delabor, illud admonere, auditionem philosopharum lectionemque ad propositum bene vite trahendam: non ut verba prisca aut ficta captemus, et translationes improbes figurasque dicendi, sed ut profutura præcepta, et magnificæ voces, et sententiæ, quæ nos in rem transferantur. Sic ista discimus, ut, quæ fuerint verba, sint opera. Nullos autem peius mereri de omnibus mortalibus iudico, quam qui philosophiam, velut aliquod artificium venale, didicerunt; qui aliter vivunt, quam vivendum esse præcipiunt. Exemplum enim seipsum iuvilis discipline circumferunt, nulli non visio, quod insequatur, obnoxi. Non magis mihi potest quisquam talis prodere præceptor, quam gubernator in tempestate nauasens. Tendendum est, sapiente fluctu, gubernaculum, lectandam eum ipso mari, eripienda sunt vento vela: quid me potest adjuvare rector navigii altionis et vomitans? Quantomore potes vitam tempestate jectari, quam ullam ratem? Nun est loquendum, sed gubernandum. Omnia, quæ dicunt, quæ turba audiente jactant, aliena sunt. Dixit illa Plato, dixit Zenon, dixit Chrysippus, et Posidonius, et iugens agmen tot ac talium. Quomodo probare possint sua esse, monstrabo: faciant, quæ dixerint.

Quoniam, quæ volueram ad te proferre, jam dixi,



m'être expliqué de ce que j'avais à vous dire, je vous réserve une lettre tout entière pour satisfaire à ce que vous désirez de moi, de peur que votre esprit, étant déjà fatigué, ne se rebute d'une matière difficile, qui demande des oreilles attentives et curieuses.

## ÉPÎTRE CIX.

Si le sage est utile au sage. — Qu'il faut négliger la subtilité des questions inutiles pour s'attacher à l'étude de la vertu.

Vous voulez savoir si le sage est utile au sage. Nous disons que le sage est rempli de toutes sortes de biens et au comble de ses desirs. On demande donc si quelqu'un pourrait être utile à un homme qui possède le souverain bien. Il est certain que deux hommes de bien sont utiles l'un à l'autre, parce que vivant ensemble dans l'exercice continuel de leurs vertus, ils se maintiennent dans l'état de la sagesse qu'ils ont acquise; ils désirent tous deux avoir un compagnon avec qui ils puissent discourir et conférer. Ceux qui savent lutter s'exercent entre eux et se tiennent en haleine. Le musicien s'excite en la compagnie d'un autre musicien, et comme le sage s'excite de lui-même, il sera aussi excité par un autre sage; car il est nécessaire que sa vertu soit dans l'action. Mais encore, quelle utilité le sage apportera-t-il au sage? Il lui donnera du cœur et lui fera connaître les occasions de faire quelque bonne action. De plus, il lui communiquera ses pensées et lui apprendra ce qu'il aura trouvé de nouveau; car il y aura toujours quelque découverte à faire, et du champ pour exercer les esprits. Le méchant

nuît au méchant; il le rend encore plus mauvais, en irritant sa colère et sa crainte, en flattant son chagrin, et en approuvant ses plaisirs. Aussi les méchants sont-ils perdus depuis que leurs vices se sont mêlés ensemble, et que leur malice s'étant assemblée a formé comme un corps. Ainsi, par la raison des contraires, un homme de bien doit être utile à un homme de bien. De quelle manière, direz-vous? Il se réjouira, il le confirmera dans son assurance, et leur satisfaction s'augmentera par la réflexion qu'ils feront sur leur tranquillité mutuelle. De plus, il lui donnera la connaissance de certaines choses; car le sage ne sait pas tout, et quand il le saurait, il y a des chemins plus courts qu'on lui pourrait montrer pour conduire ses desseins avec moins de peine. Le sage se rendra utile non-seulement par ses forces, mais encore par celles de celui même qu'il voudra aider. Ce n'est pas que, demeurant tout seul, il n'agisse selon toute sa capacité; il ira son train; mais c'est aider un homme, que de l'animer pendant sa course. Par là, vous voyez que le sage est utile au sage et encore à soi-même.

Vous me direz : Si vous ôtez à l'un ses forces et ses bonnes qualités, l'autre ne fera plus rien. Ainsi vous pourriez dire que le miel n'a point de douceur; car celui qui en mange doit avoir la langue et le palais disposés à ce goût pour le trouver bon et n'en être pas offensé, comme font quelques malades qui le trouvent amer. Il faut, en un mot, qu'ils soient tous deux en tel état que l'un puisse apporter de l'utilité, et que l'autre la puisse recevoir. Mais on réplique : Il est aussi peu possible de profiter à un homme qui possède le souverain

nunc desiderio tui satisfaciunt, et in alteram epistolam integrum, quod exegeras, transferam; ne ad rem spinosam, et scribis erectis curiosisque audiendam, lassus accedas. Vale.

## EPISTOLA CIX.

AN SAPIENS SAPIENTI, ET QUOMODO, PRORET.

An s sapiens sapiens prosit, scire desideras. — Dicimus, plenum omni bono esse sapientem et summa adeptum: quomodo prodesset aliquis possit summum habentem bonum, queritur. Prosunt inter se boni; exercent enim virtutes, et sapientiam in suo statu continent: desiderat uterque aliquem, cum quo conferat, cum quo quærat. Peritos iocundus usus exercet; musicum, qui peria didicit, monet. Opus est et sapientis agitatione virtutum: ita, quemadmodum ipse se movet, sic movetur ab alio sapiente. Quid sapiens sapienti proderit? impetum illi dabit, occasionem actionum honestarum monstrabit. Præter hæc, aliqua cogitationes suas exprimet; docebit, quem juvenit. Semper enim etiam sapienti restabit quod inveniat, et quo animus ejus excurrat. Malus malo nocet; facit quoque pejorem iram, metus incitando, tristitia

assentiendo, voluptates laudando: et tunc maxime laborat mali, ubi plurimum vitia miscuerit, et in unum collata nequitia est. Ergo, ex contrario, bonus bono proderit. — Quomodo? inquis. — Gaudium illi afferet, Educationem confirmabit, ex conspectu malorum tranquillitas crescit utriusque letitia. Præterea quorundam illi rerum scientiam tradet: non enim omnia sapiens scit: etiam si sciret, breviores vias rerum aliquis excogitare posset, et has indicare, per quas facilius totum opus circumferret. Proderit sapienti sapiens, non suis viribus, sed ipsius quem adjuvat. Potest quidem ille, etiam relictis sibi, explicare partes suas; utitur propria velocitate: sed nihilominus adjuvat etiam currentem hortator. Non prodest sapienti sapiens, sed sibi ipse: hoc scias. Detrahe illi vim propriam, et ille nihil agit. Uno modo dicas licet, non esse in melle dulcedinem: nam ipse ille, qui est, debet ita aptatus lingua palatoque esse ad hujusmodi gustum, ut ille talis sapor eum capiat, non offendant: sunt enim quidam, quibus morbi vitio mel amarum videatur. Oportet utrumque talen esse, et ille prodesse possit, et hic profuturo idonea materia sit.

• In summum, inquit, producto calorem calefieri su-

bien, que d'échanffer une chose qui a atteint le dernier degré de chaleur. Quand un laboureur est fourni de tous ses ustensiles, en va-t-il demander à un autre? Un soldat bien armé cherche-t-il encore des armes quand il marche au combat? Le sage ne le fait pas aussi, car il est suffisamment pourvu et muni contre tous les accidents de la vie. Quant à ce que vous dites, que ce qui est au dernier degré de chaleur n'a point besoin qu'on l'échauffe davantage, parce qu'il contient en soi toute sa chaleur, à cela je réponds : qu'il y a grande différence entre ces choses que l'on compare ensemble. Premièrement, la chaleur est toujours nue, mais l'utilité est diverse. De plus, la chaleur, pour être chaude, n'a pas besoin qu'on y ajoute de la chaleur; mais le sage ne se peut maintenir dans les bonnes habitudes qu'il s'est acquises, s'il ne communique avec quelques amis qui lui ressemblent. Joint que toutes les vertus ont de l'inclination à s'unir et à se lier ensemble, ce qui fait qu'une personne qui aime les bonnes qualités de son compagnon, et qui lui fait goûter les siennes, est toujours utile. Les choses qui ont du rapport à notre bonheur nous plaisent particulièrement, lorsqu'elles sont honnêtes et capables de donner et de recevoir de l'approbation. Car enfin, il n'y a que le sage qui ait l'adresse de mouvoir l'esprit du sage, comme il n'y a que l'homme qui puisse mouvoir l'esprit de l'homme qui est raisonnable. Mais parce qu'il faut avoir de la raison pour pouvoir donner du mouvement à la raison ordinaire, aussi, pour mouvoir la raison parfaite, il faut avoir une raison qui soit parfaite.

On dit que ces choses-là sont utiles, qui nous

fournissent les moyens nécessaires ou commodes à l'usage de la vie, comme l'argent, le crédit et la protection. En quoi peut-on dire qu'un fou est quelquefois utile à un honnête homme? Mais être utile s'entend exciter une âme aux choses qui sont selon la nature, ou par sa propre force, ou par celle de la personne que l'on excite; ce que l'on ne peut faire sans y trouver de l'avantage, puisqu'en exerçant la vertu d'animer, on exerce aussi la sienne, supposé même que l'on en veuille exclure le souverain bien ou ce qui le peut produire. Vous trouverez encore d'autres occasions où les sages sont utiles les uns aux autres : car il est bien doux à un sage de rencontrer un autre sage, étant certain qu'un homme de bien aime naturellement ce qui est bon, et qu'il s'y attache comme à soi-même. Mais pour appuyer cet argument, je suis obligé de passer de cette question à une autre.

On demande si le sage, voulant prendre quelque résolution, doit appeler du conseil; ce qu'il est contraint de faire par nécessité dans les affaires civiles et domestiques que je pourrais appeler temporelles et passagères. En telles occasions, il a besoin du conseil d'autrui, comme il en aurait besoin d'un médecin, d'un pilote, d'un avocat, ou d'un procureur. Il est donc vrai que le sage est quelquefois utile au sage par le conseil qu'il lui donne : il le sera de même dans ces matières grandes et sublimes, comme j'ai déjà dit, lorsque, dans une conférence particulière, il lui communiquera son esprit et ses pensées. D'ailleurs, il est naturel de chérir ses amis et de se réjoindre du succès de leurs actions comme si c'étaient les nôtres : si nous en

persuam est; et in summum perducto bonum supervacuum est qui prosit. Numquid instructus omnibus rebus agricola, ab alio instrui querit? Numquid armatus miles quantum in aciem exituro satis est, amplius arma desiderat? Ergo nec sapiens : istis enim vitæ instructus, satis armatus est. — Ad hæc respondeo : et, qui in summo est calor, illi opus est adjecto calore, ut summum teneat. — Sed ipse se, inquit, calor continet. — Primum multum toleret inter ista, quæ comparo. Calor enim noster est, prodesse varium est. Deinde calor non adjuvatur adjectione caloris, ut calens : Sapiens non potest in habitu suæ mentis stare, nisi amicos aliquos similes sibi admittat, cum quibus virtutes suas communiæet. Adice nunc, quod omnibus inter se virtutibus amicitia est. Itaque prodest, qui virtutes alienius pares suis amat, amandisque invicem præstat. Similia delectant; utique ubi honesta sunt, et probare ac probari sciunt. Etiamnuoc, sapientis animum perire movere cetero alius potest, quam sapiens; sicut hominem movere rationaliter non potest, nisi homo. Quomodo ergo ad rationem movendam ratione opus est; sic, ut moveatur ratio perfecta, opus est ratione perfecta. Prodesse dicitur et qui media nobis largiuntur, pecuniam, gratiam, incoluntatem, aliis in

usus vitæ cara aut necessaria; in his dicitur etiam stultus prodesse sapienti. Prodesse autem est, animum secundum naturam movere virtute sua, ut ejus qui movebitur. Hoc non sine ipsius quoque, qui proderit, bono fiet : necesse est enim, alienam virtutem exercendo exerceat et suam. Sed, ut removeas ista, quæ aut summa bona sunt, aut summorum efficientia, utlibet unus prodesse inter se sapientes possunt. Invenire enim sapientem, sapienti per se res expectanda est : quia natura bonum omne curam est bono; et sic quisque consiliatur bono, quemadmodum sibi.

Necesse est ex hac questione, argumenti causa, in alteram transire. Queritur enim, « an deliberaturus sit sapiens? an in consiliis aliquem advocaturus? » quod facere illi necessarium est, quoniam ad hæc civilia et domestica veniunt, et, ut ita dicam, mortalia. In his sic illi opus est alieno consilio, quomodo medico, quomodo gubernatore, quomodo advoco, et litis ordinatore. Proderit ergo sapiens aliquando sapienti; suadebit eodem. Sed in illis quoque magnis ac divinis, ut distimus, commuiter honesta tractando, et animos cogitationesque miscendo utilis erit. Præterea secundum naturam est et amicos complecti et amicorum acta, ut suo proprioque, letari,

usions autrement, la vertu qui se perfectionne par l'exercice, s'éteindrait bientôt dans nos âmes. Elle veut qu'on règle bien le présent, que l'on pourvoie à l'avenir et que l'on délibère avec application d'esprit. Il est sans doute que celui qui appellera du conseil, se démettra plus facilement de toutes choses; il doit donc prendre un homme sage, un qui soit fort avancé dans la sagesse, pour l'assister utilement de sa prudence dans les délibérations qu'ils formeront ensemble. Car on dit que les hommes voient ordinairement plus clair dans les affaires d'autrui que dans les leurs; ce qui arrive particulièrement à ceux qui se laissent aveugler de l'amour-propre, et qui perdent le discernement de ce qui leur est utile à la vue du péril. Ils commencent à bien raisonner, quand ils sont rassurés et que rien ne les trouble plus. Ce n'est pas qu'il n'y ait des choses que les sages remarquent mieux en autrui qu'en eux-mêmes. Outre tous ces avantages, le sage trouvera encore en la compagnie du sage cette satisfaction qui est douce et fort honnête, d'avoir les mêmes inclinations et les mêmes antipathies en toutes choses. C'est pourquoi ils agiront toujours de concert dans l'exécution de leurs bons desseins.

Je me suis acquitté, mon cher Lucile, de ce que vous m'aviez demandé, quoique j'en aie traité dans la suite des livres que j'ai composés de la philosophie morale. Mais souvenez-vous de ce que je vous ai dit souvent, qu'en tout cela nous ne cherchons qu'à exercer la subtilité de nos esprits. Je reviens toujours à ce point. De quoi me sert cela? Me rendra-t-il plus constant, plus juste et plus modéré? Je ne suis pas en état de prendre

de l'exercice; j'ai encore besoin de médecin. Pour quoi m'enseigniez-vous une science qui est absolument inutile? Vous m'aviez promis de grandes choses et je n'en vois que de petites; vous m'aviez promis que je demeurerais intrépide quand je me verrais environné d'épées et le poignard sous la gorge. Vous disiez que je ne m'étonnerais pas quand je verrais des feux allumés autour de moi, et mon vaisseau emporté bien loin par la violence d'une tempête subite. Faites donc que je n'aie plus d'estime pour les plaisirs ni pour la gloire. Vous m'apprendrez à résoudre ce qui est difficile, à distinguer ce qui est ambigu, à éclaircir ce qui est obscur, après que vous m'aurez appris ce qui est nécessaire.

## ÉPIÔTRE CX.

Que le plus grand malheur d'un homme est de n'avoir point le paix avec soi-même. — Que nous craignons, sans examiner ce que nous craignons.

Je vous salue de la maison du Nomentan, et vous souhaite le repos d'une bonne conscience, c'est-à-dire que les dieux vous soient propices et favorables, comme ils le sont à qui s'est rendu propice à soi-même. Laissons à part l'opinion de quelques-uns qui croient que Ebacon de nous a un dieu pour pédagogue, mais un dieu du dernier ordre, et tiré du peuple des dieux, comme parle Ovide. Souvenez-vous pourtant que nos anciens, qui ont vécu dans cette persuasion, étaient de la secte Stoïque; car ils ont assigné à chacun de nous un Génie ou une Junon. Nous verrons quelque jour si les dieux ont assez de loisir, pour

Num, nisi hoc fecerimus, ne virtus quidem nobis permanebit, quæ exercendo se unum valet. Virtus autem suadet presentia bene collocare, in futurum consulere, deliberare, et intendere animum: facilius intendet explicabitque, qui aliquem sibi assumpserit. Querit itaque aut perfectum virum, aut proficentem, vicinamque perfectio. Proderit autem ille perfectus, si consilium communi prudentia joverit. Aliant homines plus in alieno negotio videre, quam in suo; hoc illis evenit, quos amor sui exerceat, quibusque disceptum utilitatis timor in periculis excutit. Incipiet sapere securior, et extra metum positus. Sed nihilominus quedam sunt, quæ etiam sapientes in alio, quam in se, diligentius vident. Præterea illud dulcissimum honestissimumque, idem velle atque idem nolle, sapiens sapienti præstabit: egregium opus parvi jugo ducet.

Persolvi, quod exegeras, quanquam in ordine rerum erat, quas moralis philosophiam voluminibus complectimur. Cogita, quod soleo frequenter tibi dicere, in istis non nihil aliud, quam acumen, exercere. Toties enim illo revertor: Quid ista me res juvat? fortiores faciet, justiores, temperatiores? Nondum exerceri vacat; adhuc medico mihi opus est. Quid me doces scientiam inutilem?

Magna promisti; erigui video. Dicebas intrepidum fore, etiam si circa me gladii micarent, etiam si mucro langet jugulum; dicebas securum fore, etiam si circa me flagrant incendia, etiam si subito turbo toto navem meam mari raperet. Hoc mihi præsta interim, ut voluptatem, ut gloriam contemnam; postea docebis implicita solvere, ambigua distinguere, obscura perspicere: nunc doce quod necesse est. Vale.

## ÉPIÔTLE CX.

VITA OPTARI, VITA TIMERE: REMEDIUM A PHILOSOPHIA PETENDUM.

Ex Nomentano meo te saluto, et jubeo habere mentem bonam, quæ est, propitios deos omnes; quos habet pios et faventes, quiq; sibi se propitiavit. Sepone in presentia, quæ quibusdam placeant: Unicusque nostrum pedagogum dari Deum, non quidem ordinarium, sed hunc inferioris notæ, ex eorum numero quos Ovidius ait de plebe deos. Ita tamen hoc seponas volo, ut memineris, majores nostros, qui erederunt, Stoicos fuisse; singulis enim et Genium et Junonem dederunt. Postea videbimus, an tantum diis vacet, ut privatorum negotiis

prendre soin des affaires des particuliers : cependant, soit qu'on dieu, soit que le hasard nous gouverne, sachez que le plus grand malheur que vous puissiez souhaiter à un homme, c'est de n'avoir pas la paix avec soi-même. Il n'est pas besoin d'implorer la colère des dieux contre un méchant homme qui mérite d'être châtié ; ils lui sont contraires, je vous assure, quoiqu'il semble quelquefois qu'ils prennent plaisir à l'élever. Prenez garde de bien près et considérez ce que les choses sont en effet et non pas en apparence, vous trouverez qu'il nous arrive plus de mal par les bons que par les mauvais succès. Combien de fois a-t-on vu qu'un grand disgrâce a été la cause et le commencement d'une grande fortune ? Combien de fois une nouvelle élévation, reçue avec beaucoup de joie, a-t-elle ouvert un précipice, et fait tomber subitement de son poste celui qui semble y être fixé ?

Au reste, cette chute n'aurait rien de mauvais si vous considériez le terme au-delà duquel la nature ne pousse personne. Il est proche ce terme où toutes choses aboutissent ; il est proche, tant à l'égard du riche, qui est chassé de ce monde-ci, que du misérable qui en est délivré ; mais nos craintes l'éloignent et nos espérances l'étendent. C'est pourquoi, si vous êtes sage, vous mesurerez toutes choses par la condition des hommes ; et vous retrancherez, par ce moyen, la matière de vos joies aussi bien que celle de vos craintes. Mais pourquoi veux-je restreindre ce mal, puisque personne n'a sujet de rien craindre ? Ce sont toutes choses vaines et fantastiques, qui nous émeu-

vent et qui nous étonnent. Personne n'a encore examiné ce qu'il y avait de véritable, et l'un fait passer sa crainte dans l'esprit de l'autre. Personne, dis-je, n'a encore osé s'approcher de ce qui le troublait pour connaître précisément la nature et la raison de sa crainte. De là vient que l'on donne créance à un fantôme vain, parce que sa fausseté n'a point été découverte. Arrêtons seulement nos yeux, et nous verrons bientôt que l'on craint des choses qui ne durent qu'un moment, ou qui sont incertaines, et quelquefois hors d'aucun péril. Le désordre de nos esprits est tel que le représente Lucrèce :

L'homme a peur en plein jour comme un enfant la nuit.

Quoi ! ne sommes-nous pas plus fous que les petits enfants d'avoir peur en plein jour ? Mais vous vous trompez, Lucrèce, nous nous sommes faits partout des ténèbres. Nous ne voyons rien du tout, ni ce qui nous est nuisible, ni ce qui nous est profitable ; nous ne faisons que courir durant toute notre vie sans nous arrêter jamais, et sans prendre garde où nous mettons le pied. Jugez quelle folie c'est de courir quand on ne voit goutte ; ce qui fait qu'il nous faut revenir de plus loin ; car, ne sachant pas où nous allons, nous ne laissons pas de nous avancer brusquement vers la fin que nous nous sommes proposée.

Mais il y a un moyen de recouvrer la clarté si nous voulons, c'est en acquérant une connaissance parfaite des choses divines et humaines, en les repassant dans notre esprit, en examinant ce qui est bon, ce qui est mauvais, ce qui en porte

procurent ; interim illud scito, si vis assignati sumus, sive neglecti et fortune danti, nulli te posse imprecari quidquam gravius, quam si imprecatus fueris, ut se habest iratum. Sed non est, quare cuiquam, quem pena putaveris dignum, optes, ut infestis deos habeat ; habet, inquam, etiam si videatur eorum cura et favore produci. Adhibe diligentiam tuam, et intue, quid sint res nostre, non quid vocetur ; et scies plura mala contingere nobis, quam accidere. Quoties enim felicitatis et causa et initium fuit, quod calamitas vocabatur ? Quoties magna gratulatione excepta res gradum sibi atraxit in preceps, et aliquem pmi eniorem allevavit etiamque, tanquam ibi adhuc staret, unde tuto caderet ? Sed ipsum illud cadere non habet in se mali quidquam, si exitum spes, citra quem natura neminem deiecit. Prope est rerum omnium terminus : prope est, inquam, et illud, unde felix ejicitur, et illud, unde infestis emittitur. Nos utraque extendimus ; et longa, spe ac metu, facimus.

Sed, si sapia, omnia humana conditione metire ; simus, et quod gaudes, et quod times, contrabe. Est autem tanti, nihil diu gaudere, ne quid diu times. — Sed quare istuc malum astringo ? — Non est, quod quidquam timendum pules. Vana sunt ista, que nos morant, que attonitos habent. Nemo nostrum, quid veri esset,

excessit ; sed metum alter alteri tradidit. Nemo ausus est ad id, quo perturbabatur, accedere, et naturam ac bonum timoris sui nosse. Itaque res falsa et incerta habet adhuc fidem, quis non corrigitur. Tanti potius oculos intendere ; jam apparet, quam brevia, quam incerta, quam tota timescitur. Talis est solorum nostrorum confusio, qualis Lucretio visa est :

Nam veluti pueri trepidant, atque omnis circis  
In tenebris metuant ; ita nos in luce timescimus.

Quid ergo ? Non omni puero stuliores sumus, qui in luce timescimus ? Sed fahum est, Lucreti, non timescimus in luce : omnia nobis fecimus tenebras ; nihil videmus, nec quid noceat, nec quid expediat ; tota via incursumus ; nec ob hoc resistimus, nec circumspicimus pedem posuimus. Vides autem, quam sit furiosa res, in tenebris impetus. At, mehercules, id agimus, ut longius revocandi simus ; et, quam ignoremus quo feramur, velocius tamen illo, quo intendimus, ire perateramus.

Sed incessere, si velimus, potest. Uno autem modo potest, si quis hanc humanarum divinarumque notitiam scientiamque acciperit ; si illa se non perferat, sed insecerit ; si eadem, quamvis sciat, retractaverit, et ad se saepe reulerit ; si quaesierit, quae sint bona, quae mala,

le nom à faux, et en recherchant toutes les choses qui concernent la vertu, le vice et l'ordre de la Providence. L'esprit humain a trop de vivacité pour se renfermer dans ces bornes. Il veut encore voir au-delà du monde; il veut en savoir l'origine et le terme; il veut connaître à quelle fin les corps supérieurs roulent avec tant de vitesse. Mais nous l'avons détourné de ces hautes contemplations pour l'attacher à des objets ravalés et déshonnêtes, et pour le sonmettre à l'avenir, afin que, négligeant le monde et les dieux qui le gouvernent, il cherchât dans les veines de la terre les occasions de sa perte, pour ne s'être pas contenté de ce que la terre avait devant ses yeux. Car enfin, Dieu, qui est notre père commun, a mis proche de nous tout ce qui pouvait servir à notre bien. Il l'a donné volontiers sans attendre que nous le cherchassions. Mais ce qui nous pouvait nuire il l'a caché bien avant dans la terre. Nous ne pouvons nous plaindre que de nous-mêmes. Nous avons tiré dehors ce qui pouvait causer notre perte, malgré la nature, qui l'avait soigneusement caché. Nous avons abandonné notre âme à la volupté, quoique le moindre penchant qu'on puisse avoir pour elle soit un commencement de toutes sortes de maux. Nous l'avons ensuite engagée dans l'ambition, dans le désir de la gloire, et d'autres semblables vanités. Qu'est-ce donc que je vous conseille maintenant de faire? Rien de nouveau; car ce ne sont point de nouvelles maladies où il faille inventer des remèdes. Examinez seulement en vous-même ce qui est nécessaire et ce qui est superflu; vous trouverez partout ce qui est nécessaire; mais il vous faudra chercher le

superflu à tous moments et avec tous vos soins.

Au reste, il ne faut pas que vous vous estimiez beaucoup pour mépriser les lits dorés et les meubles enrichis de piérieres; car, quelle vertu y a-t-il à mépriser ce qui est superflu? Vous pourrez vous admirer lorsque vous ne ferez plus d'état des choses nécessaires. Ce n'est rien de grand en votre personne que de pouvoir vivre sans un appareil royal et sans désirer des sangliers du poids de mille livres, des langues de phénicoptères, et tant d'autres extravagances du luxe, qui ne veut plus qu'on lui serve les animaux entiers, mais seulement ce qu'il en trouve de meilleur et de plus friand. Vous pourrez encore vous admirer, lorsque vous ne refuserez pas le pain bis, que vous croirez que l'herbe n'est pas faite seulement pour les bêtes, et qu'elle sert encore à l'homme dans la nécessité; quand vous saurez que les extrémités des arbres peuvent remplir un ventre affamé; au lieu que nous les garnissons de choses précieuses, comme s'il les pouvait conserver longtemps. Il le faut remplir sans choix, car qu'importe quelle chose on lui donne, puisque aussi bien perdra-t-il ce qu'un lui donnera? Vous prenez plaisir à voir servir par ordre ce que l'on a pris avec beaucoup de peine sur la terre et dans la mer. L'un vous semble meilleur quand il est mangé tout frais; l'autre quand il a été nourri et qu'il crève de graisse. Vous aimez l'odeur et la fumée que l'un donne aux viandes par artifice. Mais, quoiqu'elles soient bien apprêtées et diversement assaisonnées, elles auront toutes un même goût aussitôt qu'elles seront entrées dans votre estomac.

Je me souviens qu'Attalus se faisait admirer

quibus hoc falso sit nomen adscriptum; si quaerierit de honestis, de turpibus, de providentia. Nec intra hanc humani ingenii sagacitas sistitur; prospicere et ultra mundum libet, quo feratur, unde surrexerit, in quem exitum tanta rerum velocitas properet. Ab hac divina contemplatione abductum animum in sordida et humilia pertraximus, ut avaritiæ serviret, ut, relicto mundo terminique ejus, et domitis cuncta versantibus, terram rimaretur, et quaereret, quid ex illa mali effoderet, non contentus oblati. Quidquid nobis bono futurum erat, Deus et parens noster in proxima posuit. Non expectavit inquisitionem nostram, sed ultro dedit: nocturna altissimo pressit. Nihil nisi de nobis queri possumus: ea, quibus periremus, volente rerum natura et abscondente, protulimus. Addiximus animum voluptati; cui indulgere initium omnium malorum est. Tradidimus ambitioni et famæ, ceteris, æque vniis et inanibus.

Quid ergo nunc te hortor ut facias? Nihil novi; nec enim novis malis remedia quaeruntur: sed hoc primum, ut tecum ipse dispicias, quid sit necessarium, quid supervacuum. Necessaria tibi ubique occurrunt: supervacua et semper, et toto animo, quaerenda sunt. Non est au-

tem quod te nimis laudes, si contemperis aureos lectos, et gemmeum suppellectilem: quare enim virtus, supervacua contemere? Tunc te admiretur, quum contemperis necessaria. Nam magnam rem facis, quod vivere sine regio apparatu potes; quod non desideras miliaris apros, nec linguas phœnicopterorum, et alia portentosa luxurie, jam totis animalis fastidientis, et certa membra ex singulis eligentis. Tunc te admirebor, si non contemperis etiam sordidum panem; si tibi persuaseris, herbas, ubi necesse est, non pecori tantum, sed homini, nasci; si scieris, cucumina arborum excrementum esse ventris; in quem sic pretiosa congerimus, tanquam recepta serventem. Sine fastidio implendus est. Quum enim ad rem pertinet, quid accipias, perditurus quidquid acceperis? Delectant te disposita, que terra marique capiuntur; alia eo gratiora, si recentia perferuntur ad mensam; alia, si, diu pasta et coacta pinguescere, flumini, ac vix saginam continent suam. Delectat te nitur horum, arte quaesitus. At, mehercules, ista sollicita servata varietate condita, quam subiecit ventrem, una atque eadem fœditas occupabit. Vis ciborum voluptatem contemere? exitum specta.

Attalum memini cum magna admiratione omnium hæc

d'un chacun quand il disait que les richesses l'avaient longtemps abusé. J'étais, disait-il, surpris de leur éclat partout où je les rencontrais; je m'imaginai que ce que je ne voyais pas n'était pas moindre que ce qui me paraissait. Mais je vis, un jour de cérémonie, toutes les richesses de Rome étalées, l'or et l'argent gravé, et, ce qui est encore plus précieux, des peintures exquises, et des vestes qui venaient de pays fort éloignés. On voyait, d'un côté, quantité de jeunes esclaves fort beaux et fort propres; d'autre, un grand nombre de femmes et tout ce que pouvait la fortune d'un grand empire qui faisait comme une revue de ses richesses et de sa puissance. Mais, à quoi sert tout cela, dis-je à part moi, sinon pour exciter la convoitise des hommes, qui n'est que trop échauffée d'elle-même? Que veut dire cet argut que l'on fait vuir avec tant de pompe? Est-ce pour apprendre l'avarice que l'on s'assemble de la sorte? Pour moi, je suis assuré que je m'en retourne avec moins de convoitise que je n'en avais apporté. Je méprise les richesses, non parce qu'elles sont superflues, mais parce qu'elles sont peu de chose. Avez-vous remarqué que la montre de cette magnificence, quoiqu'elle marche lentement et dans un bel ordre, a passé en peu d'heures. Faut-il que ce qui n'a pu nous occuper un jour entier nous tienne occupés tout le temps de notre vie? Puis il ajoutait: « Tout cela semblait aussi peu nécessaire aux propriétaires qui le possédaient, qu'aux spectateurs qui le voyaient passer. C'est pourquoi, quand quelque chose de pareil vient me frapper la vue, quand je vois une maison superbement meublée, une troupe d'esclaves bien vêtus, et une litière

conduite par des porteurs bien faits; je dis en moi-même: Qu'est-ce que tu admires? De quoi t'étonnes-tu? Ce n'est qu'une vaine pompe; ce sont des choses que l'on montre, et dont on ne jouit pas; elles passent, tandis qu'elles plaisent. Cherche plutôt les véritables richesses. Apprends à te contenter de peu et prononce courageusement cette parole: Pourvu que j'aie du pain et de l'eau, je veux contester de la félicité contre Jupiter. Mais, de grâce, contestons-la-lui sans cela; car, si c'est une chose honteuse de faire consister le souverain bien en l'or et en l'argent, il n'est guère plus honnête de le faire consister en du pain et de l'eau. Mais, que ferai-je si cela vient à manquer? Êtes-vous en peine d'un remède à votre disette? Souvenez-vous que la faim terminera bientôt votre faim en vous délivrant de la vie. Autrement, que vous importe si c'est pour beaucoup ou pour peu de chose que vous soyez contraint de servir; ou, combien de choses la fortune vous dénie, puisque le pain et l'eau même dont vous avez besoin sont en la disposition d'autrui. Or, celui-là n'est pas libre, contre qui la fortune peut quelque chose, mais celui contre qui elle ne peut rien; ainsi, vous ne devez rien désirer, si vous voulez porter le déu à Jupiter qui ne désire rien. » Voilà ce qu'Attalus nous disait et que la nature dit à tout le monde. Si vous y faites souvent réflexion, cela est capable de vous rendre heureux en effet, et non point en apparence, à votre jugement même, et non pas à l'opinion d'autrui.

dire: « Dū mihi, inquit, imposuere divitiarum stuporem, ubi aliquid ex illis aliis atque alio loco fulserat existimabam similia esse, quæ laterent, his, quæ ostenderentur. Sed in quodam apparatu vidi totas opes urbis, cælestes et auro et argento, et his quæ pretium auri argenteique vicerant; exquilitas coloris, et vestes, ultra non tantum nostrum, sed ultra finem hostium directas: hinc puerorum perspicuos cultus atque forma græves, hinc feminarum; et illa, quæ res suas recognoscens, summi imperii fortasse protulerat. Quid hoc est, inquam, aliud, quam irritare cupiditates hominum per se incitatas? Quid sibi vult ista pecunie pompa? Ad descendendam avaritiam convenimus. At, mehercules, minus cupiditatis istius effero, quam stituleram. Contempsi divitiarum, non, quia supervacuam, sed quia possibiles sunt. Vidistine quam intra paucos horas ille ordo, quamvis lentus dispositusque, transierit? Hoc totam vitam nostram occupabit, quod totum diem occupare non potuit? Accessit illud quoque: tam supervacue mihi visæ sunt habentibus, quam fuerunt spectantibus. Hoc itaque ipse mihi dico, quoties tale aliquid prestiterint oculos meos, quoties occurrit domus splendida, cohors culta servorum, lectica formosa im-

posita calanibus: « Quid miraris? quid stupes? Pompa est! Ostenduntur istæ res, non possidentur; at, dum placeant, transiunt. Ad veras potius te converte divitiarum, disce parvo esse contentum; et illam vocem magnus atque animosus exclam: Habemus aquam, habemus potentiam; Juri ipsi de felicitate controversiam facimus! » — Faciamus, oro te, etiam si ista defuerint! Turpe est, beatam vitam in auro et argento reponere: atque turpe, in aqua et potentia. — Quid ergo faciam, si ista non fuerint? — Queris, quod sit remedium inopie? Famem fames finit. Alioquin, quid interest, magna sint, an exigua, quæ servare te cogunt? Quid refert, quantum sit, quod tibi possit negare fortuna? Hæc ipsa quæ et potentia in alienum arbitrium cadit; liber est autem non in quem parum licet fortunæ, sed in quem nihil. Ita est: nihil desideres oportet, si vis Jovem provocare nihil desideratum. — Hæc nobis Attalus dixit: natura dixit omnibus. Quæ si voces frequenter cogitare, id ages, ut sis felix, non ut videaris; et ut tibi videaris, non sis. Vale.

## ÉPÎTRE CXI.

De la différence qui se trouve entre un sophiste et un véritable philosophe.

Vous me demanderez comment on appellerait en latin un sophisme. Plusieurs ont tâché de lui assigner un nom ; mais il ne lui en est point demeuré. Peut-être que, comme la chose n'était point en usage ni reçue parmi nous, on en a aussi rejeté le nom. Celui, toutefois, que Cicéron lui a donné, est assez juste. Il l'appelle *cavillation* ou *chicanerie* ; un homme qui s'y attache pourra bien proposer de subtiles et de jolies questions, mais elles ne serviront de rien pour les mœurs ; car on n'en devient ni plus constant, ni plus modéré, ni plus parfait. Au lieu que celui qui s'applique à la philosophie pour corriger ses défauts relève son courage, se rend assuré, invincible, et paraît plus grand à tous ceux qui s'en approchent ; ce qui arrive aux grandes montagnes, lesquelles on trouve moins hautes quand on les regarde de loin, et fort élevées quand on en est près. Il arrive ainsi, mon cher Lucile, à un véritable philosophe qui procède par des raisons solides, et non par des arguments captieux ; il est debout sur un lieu éminent, toujours grand et admirable ; mais d'une véritable grandeur. Il ne s'élève point sur ses pieds, et ne marche point sur le bout des doigts, comme font ceux qui veulent paraître plus grands qu'ils ne sont. Il est content de sa grandeur propre. Pourquoi ne le serait-il pas, puisqu'il est crû jusqu'au point où la fortune ne saurait plus atteindre ? Il est donc au-dessus des choses humaines, puisqu'il est égal et toujours le même en quelque

état qu'il se trouve, soit que sa vie coule doucement ou qu'elle soit traversée de disgrâces et de difficultés.

Ces subtilités, dont je viens de parler, ne sauraient produire une telle constance que celle-là. L'esprit s'en joue, mais il n'en profite pas ; elles décréditent et ravalent la philosophie ; ce n'est pas que je vous défende d'en user quelquefois, pourvu que ce soit lorsque vous aurez du temps à perdre. Elles ont toutefois cela de mauvais que, s'étant insinuées avec quelque douceur, elles engagent et arrêtent l'esprit par le faux éclat d'une doctrine délicate. Cependant il y a tant de choses importantes qui demandent notre application, et tout le temps de la vie suffit à peine pour apprendre seulement à la mépriser. Quoi donc, pour la bien conduire, me direz-vous, c'est un second ouvrage qui vient ensuite. Il est vrai, car jamais personne n'a bien conduit sa vie qu'il ne l'ait méprisée auparavant.

## ÉPÎTRE CXII.

Qu'il est malaisé de redresser et de corriger les longues et les mauvaises habitudes.

Je voudrais certainement que l'on pût dresser et former votre ami comme vous le désirez. Mais il est désormais bien endurci, ou plutôt (ce qui est encore plus fâcheux) bien amolli et gâté par ses longues et mauvaises habitudes. Je veux vous donner un exemple tiré d'un exercice où je m'occupe quelquefois. Toutes les sortes de vignes ne sont pas bonnes à greffer ; car celle qui sera vieille et affamée, celle qui sera faible et trop menue ne

## EPISTOLA CXI.

SOPHISTARUM VERBA OPPOSITO PHILOSOPHO.

Quid vocentur istius sophismata, quæstio a me. — Multi tentaverunt illis nomen imponere, nullum hæsit ; videlicet, quis res ipsa non recipiebatur a nobis, nec in usu erat, nonini quoque repugnatum est. Aptissimum tamen videtur mihi, quo Cicero nunc est : cavillationes vocat ; quibus quisquis se tradidit, questionibus quidem vafra necit, cæterum ad vitam nihil proficit, neque fortior fit, neque temperantior, neque elatior. At ille, qui philosophiam in remedium suum exercuit, legens fit animo, plenus fidei, inextinguibilis, et major adeo. Quod in magis evenit mortibus, quorum proceritas minus apparet longe introitibus ; quum accesseris, tunc manifestum fit, quam in arduo summa sit : talis est, mihi Lucili, verus, et rebus, non artificis, philosophus. In exito stat, admirabilis, celsus, magnitudinis veræ. Non exorsit in plantas, nec summis ambulat digitis, eorum more, qui mendacio statarum adjuvant, ingioresque, quam sunt, videri volunt : contentus est magnitudine sua. Quibus contentis sit et usque erevisse, quo manum fortius non porripit ? Ergo et supra humanum est, et par sibi

io omni stato rerum ; sive secundo cursu vita procedit, sive fluctuat per adversa ac difficilia. Hanc constantiam cavillationes iste, de quibus paulo ante loquebar, præstare non possant. Ludi isti animus, non proficit ; et philosophiam a fastigio suo deducti in planum. Nec te prohibeam aliquando ista agere ; sed tunc, quum videris nihil agere. Hoc tamen habent in se pessimum : dulcedinem quandam sui faciunt, et animum specie subtilitatis inductum tenent, ac morantur ; quum tanta rerum moles vocet, quam vix tota vita sufficiat, ut hoc unum dicas, vitam contemnere. — Quid regere ? inquis. — Secundum opus est : nam nemo illam bene rexit, nisi qui contempnat. Vale.

## EPISTOLA CXII.

DESPRAT DE QUODAM LUCILII AMICO REFORMANDO, VETERE ANIMOS ET VITIUM, VITIIS EXEMPLO ALLATO.

Cæpio, mehercules, amicum tuum firmari, ut desilens, et instans : sed valde datus capitur ; imo potius, quod est molestius, valde molli capitur, et commedine mala ac diutina fractus. Volo tibi ex nostro artifice exemplum referre. Non quilibet institutionem viliis patitur : si vetus et exesa est, si infirma gracilisque, aut non reci-

recevra point la greffe, ou ne la pourra point nourrir; ainsi elle ne prendra point ses qualités en sa nature. C'est pourquoi nous avons coutume de la couper hors de terre, afin que si elle ne reprend la première fois, ou puisse tenter encore la fortune, et la greffer dans la terre une seconde. Celui que vous me recommandez par votre lettre n'a plus de force ni de vigueur; il s'est abandonné aux vices qui l'ont tellement flétri et endurci, qu'il ne peut plus recevoir la raison, la cultiver ni la nourrir.

Oui, mais c'est une chose qu'il souhaite. N'en croyez rien, je ne veux pas dire qu'il vous ment; il pense en avoir envie, il est dégoûté du luxe, mais il le rappellera bientôt. Il dit qu'il est rebuté de sa manière de vivre. Je n'en doute pas, car qui n'en serait rebuté? Voilà comme quoi les hommes ont en même temps de l'amour et de l'aversion pour leur vie. Attendons donc à porter notre jugement, qu'il nous ait fait voir que le luxe lui est en horreur; car, pour le présent, il n'y a entre eux qu'un peu de méintelligence.

## ÉPÎTRE CXIII.

Si les vertus sont des êtres animés. — Il faut cultiver la vertu sans en espérer de récompense.

Vous voulez que je vous mande mon sentiment touchant cette question qui est agitée parmi les Stoïciens : Si la justice, la constance, la prudence et les autres vertus sont des animaux. Ces subtilités, mon cher Lucile, font croire à tout le monde que nous exerçons nos esprits en choses vaines, et que nous employons notre loisir en des ques-

tions qui n'apportent aucune utilité. Je ferai toutefois ce que vous désirez, et je vous exposerai ce qu'en pensent nos philosophes, après vous avoir dit que je suis de contraire avis. Vous saurez donc que ce qui a mis les anciens à faire cette question, est qu'il est certain que l'âme est animal, puisqu'elle fait que nous sommes animaux, et que les animaux en ont tiré leur nom. Or, la vertu n'est autre chose qu'une âme disposée d'une certaine manière. Elle est donc animal. De plus la vertu agit; or, on ne peut agir sans mouvement; si la vertu a du mouvement, lequel ne compte qu'à l'animal, elle est donc animal; mais si la vertu est animal, elle contient en soi la vertu même. Pourquoi non, puisqu'elle se possède elle-même. Comme le sage fait toutes choses pour la vertu, ainsi la vertu les fait par elle-même. Par conséquent, disent-ils, tous les arts, toutes nos connaissances et nos pensées sont animaux. Il s'ensuit encore que plusieurs milliers d'animaux sont logés dans la petite capacité de notre cœur, et que nous sommes chacun plusieurs animaux, ou que nous contenons plusieurs animaux.

Voulez-vous savoir quelle réponse on fait à cela? Supposé que chacune de ces choses-là soit animal, ce ne serait point pourtant plusieurs animaux. Pourquoi? Je vous le dirai, pourvu que vous m'écoutez avec toute la subtilité de votre esprit et toute votre attention. Tous les animaux doivent avoir chacun leur substance particulière. Mais toutes ces choses-là n'ont qu'une seule âme : c'est pourquoi elles peuvent bien être des choses singulières, et non pas plusieurs choses en même temps. Par exemple, je suis animal et homme,

piet avaritiam, aut non aiet, nec applicabit sibi, nec in qualitatem ejus naturamque transibit. Itaque solemus supra terram praecidere, ut, si non responderit, tentari possit secunda fortuna, et iterum repetita infra terram inseratur. Ille, de quo scribis et mendas, non habet vires : indoluit vilis; animi et emarcuit, et induruit. Non potest recipere rationem, non potest nutrire. — At cupid ipse. — Noli credere! Non dico illam mentiri illi, putat se cupere. Stomachum illi fecit invidia; cito tamen cum illa redibit in gratiam. — Sed dicit se offendi vita sua. — Non negaverim : quis enim non offendit? Homines vitam suam et amant simul, et odernit. Tunc itaque de illo feremus sententiam, quum fidem nobis fecerit, invidiam jam sibi esse invidiam : nunc illis male convenit. Vale.

## EPISTOLA CXIII.

AN VIRTUTES SINT ANIMALIA : HAEC SPERNENDAS ESSE DISPUTATIONES.

Desideras tibi scribi a me, quid sentiam de hac questione jactata apud nostros : \* An iustitia, an fortitudo, prudentia, ceteraque virtutes, animalia sint? — Hac subtilitate efficiamus, Lucili carissime, ut exercere ingenium inter irrita videamus, et disputationibus nihil pro-

futuris otium terere. Faciam, quod desideras; et, quid nostris videatur, exponam. Sed me in alia esse sententia profiteor. Puto quendam esse, quae deceat placensium proutumque. Quae sint ergo, quae antiquis moverint, dicam.

\* Animatum constat animi esse, quum ipse efficiat ut sensus animalia, et quum ab illo animalia nomen hoc traxerint; virtus autem nihil aliud est, quam animus quodammodo se habens : ergo animal est. Deinde : virtus agit aliquid; agit autem nihil sine impetu potest : si impetum habet, qui nulli est nisi animali, animal est. — Si animal est, inquit, virtus; habet ipsa virtutem. — Quidni habet se ipsam? Quomodo sapiens omnia per virtutem gerit, sic virtus per se. — Ergo, inquit, et omnes artes animalia sunt, et omnia, quae cogitamus, quaeque mentis complectimur. Sequitur ut multa millia animalium habitent in his angustiis pectoris, et singuli multa sensus animalia, aut multa habemus animalia. — Queris, quid adversus istae responderent? Unaqueque ex istis res animal erit, multa animalia non erunt. Quare? Dicam, si mihi accommodaveris subtilitatem et intentionem tuam. Singula animalia singula debent habere substantias; ista omnia unum animatum habent : itaque singula esse possunt,



vous ne direz pas que je suis deux choses. Pourquoi? Parce qu'elles ne sont pas séparées; ainsi je dis que pour être deux, l'un doit être séparé de l'autre. Tout ce qui est un, quoique de diverses pièces, tombe sur une même nature; et partant il est un. Mon âme est animal, et je suis un animal; nous ne sommes pas toutefois deux animaux. Pourquoi? Parce que mon âme est une partie de moi-même, et que l'on ne compte pour un que ce qui subsiste par soi. Mais, lorsqu'il est membre de quelque chose, il ne peut être une autre chose. Pourquoi? Je vais vous le dire. C'est parce que pour être quelque autre chose, il faut être à soi, propre à soi, tout à soi, parfait en soi. Je vous ai déjà déclaré que j'étais d'un autre sentiment; car si cela avait lieu, non-seulement les vertus seraient animales, mais les vices et les passions qui leur sont opposées, comme la colère, la crainte, la tristesse et le soupçon le seraient aussi. Cela s'étendrait encore bien plus loin. Toutes les opinions, toutes les pensées seraient animales, ce qu'on ne doit nullement admettre; car tout ce que l'homme fait n'est pas homme. Qu'est-ce, dirait-on, que la justice? C'est une qualité particulière de l'âme. Partant, si l'âme est animal, la justice l'est aussi. Nullement, car ce n'est qu'une habitude et une certaine disposition de l'âme. Une même âme peut se changer en diverses figures; mais elle ne devient pas un différent animal autant de fois qu'elle fait de différentes actions, et ce qu'elle fait n'est point aussi animal.

Si la justice, la constance et les autres vertus sont animales, cessent-elles de l'être quelquefois

pour recommencer de l'être, ou le sont-elles toujours? Il est certain que les vertus ne perdent point leur être. Il faut donc qu'il y ait un grand nombre, voire une infinité d'animaux logés dans l'âme. Ils répondent qu'il n'y en a pas un grand nombre, parce qu'ils sont tous liés et attachés ensemble, comme membres et parties d'un tout. Ainsi nous nous figurons l'âme comme une hydre qui a plusieurs têtes; chacune d'elle combat à part et peut nuire d'elle-même. Et toutefois il n'y a aucune de ces têtes qui ne soit un animal, mais bien une tête de l'hydre qui ne fait qu'un seul animal. Personne, en parlant de la Chimère, ne dira que le lion ou le dragon soit cet animal; ils n'en sont que les parties; mais les parties ne sont point des animaux. Qui vous oblige donc de conclure que la justice soit animal? Elle agit, disent-ils, et apporte du profit. Or, est-il que tout ce qui agit et apporte du profit a du mouvement, et que tout ce qui a du mouvement est animal; cela serait vrai, si ce mouvement venait d'elle-même; mais il est emprunté et vient de l'âme. Tout animal demeure jusqu'à la mort ce qu'il était au commencement. L'homme ne cesse point d'être homme qu'il ne soit mort; il en est de même du cheval et du chien, car ils ne sauraient se transformer en autre chose. La justice, c'est-à-dire l'âme qui est douée d'une certaine qualité est animal. Je le veux croire. La constance encore, c'est-à-dire l'âme qui a cette qualité est animal; quelle âme entendez-vous? Celle qui était justice, un peu auparavant arrêtée dans ce premier animal, ne peut passer dans un autre animal, étant obligée de rester dans

multa esse non possunt. Ego et animal sum et homo, non tamen duos esse nos dicis. Quare? Quia separati debent esse; ita dico, alter ab altero debet esse diductus, ut duo sint. Quibuscum in uno multiplex est, sub uno nom. naturam cadit: itaque nomen est. Et animus meus animal est, et ego animal sum; duo tamen non sumus. Quare? quia animus mei pars est. Tunc aliquid per se numerabitur, quum per se stabit; nisi vero alterius membrum erit, non poterit videri aliud. Quare? Dicam: quia, quod aliud est, animi oportet esse, et proprium, et totum, et intra se absolutum.

Ego in alia esse me sententia profectus sum. Non enim tantum virtutes animales erant, si hoc recipitur; sed opposita quoque illa vitia et affectus, tanquam ira, timor, luctus, suspicio. Ultra res ista procedet; omnes sententiae, omnes cogitationes animales erant; quod nullo modo recipiendum est. Non enim, quidquid ab homine fit, homo est. — Justitia quis est? loquitur. Animus quodammodo se habens. Itaque, si animus animal est, et justitia. — Minime! haec enim habitus animi est, et quaedam vis. Idem animus in variis figuris convertitur, et non toties animal aliud est, quoties aliud facit; nec illud, quod fit ab animo, animal est. Si justitia animal est, si fortitudo,

si ceterae virtutes; utrum desinunt animalia esse subinde, ac rursus incipiunt, an semper sunt? Desinere virtutes non possunt. Ergo multa animalia, non innumerabilia in hoc animo versantur. — Non sunt, inquit, nulla; quia ex uno refigata sunt, et partes unius ac membra sunt. — Talem ergo faciem animi nobis proponimus, qualis est hydra, multa habentis capita, quorum unumquodque per se pugnat, per se nocet. Atqui nullum ex illis capitibus animal est, sed animalis caput; ceterum ipse unus animal est. Nemo in Chimera leonem animal esse dixit, aut draconem; hae partes erant ejus; partes autem non sunt animalia. Quid est, quo colligas, justitiam animal esse? — Agit, inquit, aliquid, et prodest; quod autem agit aliquid, et prodest, impetum habet; quod autem impetum habet, animal est. — Verum est, si solum impetum habet; rursus autem non habet, sed animi. Omne animal, donec moriatur, id est, quod exigit: homo, donec moriatur, homo est; equus, equus; canis, canis; transire in aliud non potest. Justitia, id est, animus quodammodo se habens, animal est! Credamus. Deinde, animal est fortitudo, id est, animus quodammodo se habens! Quis animus: ille qui modo justitia erat? Tenetur in priore animali; in aliud animal transire ei non

celui où elle s'est premièrement logée. D'ailleurs, une seule âme ne peut être à deux animaux, moins encore à plusieurs. Mais si la justice, la constance, la tempérance et les autres vertus sont des animaux, comment n'auront-elles qu'une seule âme ! Il faut que chacune d'elle ait son âme ou elles ne sont point animaux. Car un seul corps ne peut appartenir à plusieurs animaux, comme il en demeure d'accord. Quel est donc le corps de la justice ? C'est l'âme. Quel est le corps de la constance ? C'est encore l'âme. Mais un même corps ne peut pas être à deux animaux. Une même âme, disent-ils, prend l'habitude de la justice, de la constance, de la tempérance. Cela se pourrait faire, si la justice était dans une âme en un temps et la constance en un autre, ou si la tempérance ne se rencontrait jamais avec la constance ; mais les vertus sont ordinairement toutes ensembles. Comment donc feront-elles autant d'animaux, n'y ayant qu'une seule âme qui ne peut faire qu'un seul animal ? Enfin, il n'y a point d'animal qui soit partie d'un autre animal. Or, la justice est une partie de l'âme, elle n'est donc pas un animal.

Mais c'est se tourmenter inutilement d'une chose dont personne ne doute ; et il y a plus de raison de se fâcher qu'on la mette en dispute que d'en vouloir disputer. Pour connaître qu'un animal n'est point partie d'un autre animal, regardez tous les corps qui sont dans le monde, ils ont chacun leur couleur, leur figure et leur grandeur particulière. Entre les raisons qui font admirer l'industrie de ce divin architecte, celle-ci me paraît bien considérable, que de tant d'ouvrages

qu'il fait il n'y en a point qui se ressemblent, et que les choses qui nous paraissent semblables se trouvent fort différentes quand vous venez à les confronter ensemble. Il a fait tant de sortes de bestes, et cependant il n'y en a point qui n'ait sa marque particulière. Il a fait tant d'animaux, et toutefois ils ne se ressemblent point les uns aux autres. Il y a toujours quelque différence ; il a voulu que les choses qui sont particulières fussent aussi différentes et inégales. Or, vous dites que toutes les vertus sont égales ; elles ne sont donc pas des animaux. Il n'y a point d'animal qui n'agisse de soi-même. Or, la vertu ne fait rien d'elle-même, mais par le moyen de l'homme. Tous les animaux sont raisonnables comme les hommes, comme les dieux, ou irraisonnables comme les bêtes. Il est certain que les vertus sont raisonnables, mais elles ne sont ni hommes ni dieux ; elles ne sont donc point animaux. Il n'y a point d'animal raisonnable qui fasse rien qu'il ne soit premièrement excité par quelque objet ; il s'y porte ensuite, puis le consentement qu'il y donne pousse plus avant cette première motion. Je vais vous dire en quoi consiste ce consentement.

Quand je vois qu'il faut que je marche, alors je me résous à marcher. Quand je me suis proposé et que je trouve à propos de m'arrêter, alors je m'arrête ; mais cette sorte de consentement ou d'approbation ne se rencontre point dans la vertu ; car imaginez-vous que la prudence soit animal, comment donnera-t-elle son consentement ? Si vous dites : il faut que je marche ; c'est la nature qui fait cela ; car la prudence, qui donne le conseil, non pour soi, mais pour l'utilité de celui qui

libet : in eo illi, in quo primum esse coepit, perseverandum est. Præterea, unus animus duorum esse animalium non potest, multo minus plurium. Si iustitia, fortitudo, temperantia, cæteræque virtutes animalia sunt ; quomodo unus animus habebunt ? Singulos habebant oportet, aut non sunt animalia. Non potest unum corpus plurium animalium esse ; hoc et ipsi fatentur. Iustitiæ quod est corpus ? animus. Quid ? fortitudinis quod est corpus ? idem animus. Atqui unum corpus esse duorum animalium non potest. — Sed idem animus, inquit, iustitiæ habitum induit, et fortitudinis, et temperantiæ. — Hoc fieri posset, si, quo tempore iustitia est, fortitudo non esset ; quo tempore fortitudo est, temperantia non esset. Nunc vero omnes virtutes simul sunt. Ita quomodo singula animalia, quomodo unus animus sit, qui plus, quam unus animal, non potest facere ? Denique nullum animal pars est alterius animalis ; iustitia autem pars est animi : non est ergo animal.

Videor mihi in re confessa perdere operam. Magis enim indignandum de isto, quam disputandum est. Nullum animal alterius pars est. Circumspice omnium corpora ; nulli non ei color proprius est, et figura sua, et

magnitudo. Inter cætera, propter quæ mirabilis divini artificis ingenium est, hoc quoque existimo esse, quod in tanta copia rerum nunquam in idem incidit : etiam, quæ similia videntur, quum contuleris, diversa sunt. Tot fecit genera fuliorum, nullum non sua proprietate signatum : tot animalia ; nulli magnitudo cum altero convenit, atque aliquid interest. Exegit a se, ut, quæ alia erant, et dissimilia essent, et imparia. Virtutes omnes, ut dictis, pares sunt ; ergo non sunt animalia. Nullum non animal per se aliquid agit ; virtus autem per se nihil agit, sed cum homine. Omnia animalia aut rationalia sunt, ut homines, ut diti ; aut irrationalia, ut feræ, ut pecora : virtutes utique rationales sunt ; atqui nec homines sunt, nec diti : ergo non sunt animalia. Omne rationale animal nihil agit, nisi primum specie aliquo rei irritatum est, deinde impetum cepit, deinde assensu confirmavit hunc impetum. Quid sit assensio, dicam. Oportet me ambulare : tunc deum ambulo, quum hoc mihi dicit, et approbavi hanc opinionem meam. Oportet me sedere : tunc deum sedeo. Hæc assensio in virtute non est. Puta enim prudentiam esse ; quomodo assensitur ? Oportet me ambulare ? Hoc natura non recipit : pru-

la possède, ne peut ni marcher ni s'arrêter. Elle ne peut donc donner aucun consentement. Or, ce qui n'en est point capable n'est point animal raisonnable; et si la vertu était animal, elle serait sans doute un animal raisonnable. Or, elle n'est pas un animal raisonnable. Elle ne peut donc pas être animal. Si la vertu était animal, le bien serait animal, puisque le bien consiste dans la vertu, comme nos stoïciens en demeurent d'accord. On dit: C'est bien fait de défendre son père; c'est bien fait d'épiner sagement et de juger juridiquement, partant ces deux bonnes actions sont animales. Enfin, l'on en viendra à un tel point d'extravagance, que l'on ne pourra plus s'empêcher d'en rire. On dira encore: C'est bien fait de se taire à propos, et de faire un bon repas; par conséquent, le silence et le manger sont animaux.

J'avoue que je me laisse éblouir, et que je me fais un divertissement de ces subtilités impertinentes. Disons encore: Si la justice et la constance sont animales, il est certain que ce sont animaux terrestres; mais tout animal terrestre est sujet au froid, à la faim, à la soif; il s'ensuit donc que la justice peut être morfondue, la constance affamée, et la clémence altérée. Ne puis-je pas demander à ces philosophes quelle figure ont ces animaux? si c'est d'un homme, ou d'un cheval, ou d'une bête sauvage? S'ils leur donnent une figure ronde, comme celle que l'en donne à Dieu, j'aurai droit de demander encore si l'avarice, si la folie, si la vanité, si l'ambition sont rondes, puisque ce sont animales. S'ils les font rondes, aussi bien que les autres, je leur demanderais si

une promenade, faite avec raison, est animal ou non. Il faut qu'ils en demeurent d'accord nécessairement, et qu'ensuite ils disent que la promenade est un animal qui a la figure ronde. Mais ne vous imaginez pas que je sois le premier d'entre nos stoïciens qui parle selon son sens et sans l'autorité d'autrui. Cléanthe et Chrysippe ne conviennent pas ensemble de ce que c'est que la promenade. Cléanthe dit que c'est un mouvement qui vient de l'âme, et qui s'étend jusqu'aux pieds. Chrysippe est d'avis que c'est l'âme même qui se remue. Pourquoi donc n'asera-t-on pas de sa lumière naturelle, à l'exemple du même Chrysippe, pour se moquer de tous ces animaux que le moule pourrait à peine contenir. Ils répondent: « Quoi que les vertus soient animales, elles ne sont point, toutefois, plusieurs animaux; et, comme une seule personne peut être poète et orateur, de même les vertus sont animales, et ne sont pas pourtant plusieurs animaux. On voit encore qu'une même âme est juste, prudente et courageuse pour avoir en soi des dispositions capables de toutes ces vertus. » Ainsi il n'y a plus de question entre nous; nous veillons d'accord; car j'avoue que l'âme est animal; je verrai après quelles conséquences de l'âme soient animales; car, s'il y a du bien dans un discours fait avec prudence, tout bien étant animal, on doit dire que la parole est animal. S'il y a du bien dans un vers, tout bien étant animal, on doit dire que la parole est animal. Ainsi, ce vers :

*Je chante un héros et la guerre,*

dentia enim et, enjus est, prospicit, non sibi. Nam nec ambulare potest, nec sedere: ergo assensionem non habet: quod assensionem non habet, rationale animal non est. Virtus si animal est, rationale est: rationale autem non est; ergo nec animal. Si virtus animal est; virum autem bonum omne est: omne bonum animal est. Hoc nostri fatentur. Patrem servare, bonum est; et sententiam prudenter in senatu dicere, bonum est; et iuste decernere, bonum est; ergo et patrem servare animal est; et prudenter sententiam dicere, animal est. Eo usque res excedet, ut risum tenere non possit. Prudenter tacere, bonum est; ornare bene, bonum est; ita et tacere et ornare animal est!

Ego, mehercules, utillare non desistam, et ludos mihi ex istis subtilibus ineptiis facere. Justitia et fortitudo, si animalia sunt, certe terrestria sunt. Omne animal terrestre alget, esurit, sinit; ergo justitia alget, fortitudo esurit, sinit elementis. Quid porro? non interrogabo illos, quam figuram habeant ista animalia? hominis, an equi, an feræ? Si rotundum illis, qualem Deo, dederint formam, queram, an et avaritia, et luxuria, et dementia itque robusque sint? sunt enim et ipsæ animalia. Si has quoque corrolodaverint, etiamnum interrogabo, an prudens ambulationi animal sit. Necesse est confiteorur;

deinde dicant, ambulationem animal esse, et quidem rotundam. Ne potes autem, me primam ex nostris, non ea prescripto loqui, sed me sententiarum esse; inter Cléanthe et discipulum ejus Chrysippum, non convenit, quid sit ambulationis. Cléanthes ait, spiritum esse a principibus usque in pedes permissum; Chrysippus, ipsum principibus. Quid est ergo, car non ipsius Chrysippi exemplo sibi quisque se vindicet, et isto tot animalia, quot mundus ipse non potest capere, dederit?

Non sunt, inquit, virtutes multa animalia, et tamen animalia sunt. Nam, quomodo modum aliquis et poeta est, et orator, et tamen unus; sic virtutes ista animalia sunt, sed nulla non sunt. Idem est animus, et animus iustus, et prudens, et fortis; ad singulas virtutes quodammodo se habens. — Sublata est questio; convenit nobis. Nam et ego loterim fateor, animus animal esse; postea viarum, quam de ista re sententiam feram: actiones ejus animalia esse nego. Alioquin et omnia verba erunt animalia, et omnes versus. Nam, si prudens sermo bonum est, bonum autem omne animal est; sermo ergo animal est. Prudens versus, bonum est; bonum autem omne animal est: versus ergo animal est. Ita,

*Arma virumque cano,*

est un animal, et l'on ne peut pas dire qu'il soit rond, car il a six pieds.

En vérité, tout cela n'est qu'un enchaînement de sottises, et jo n'en puis plus de rire, lorsque je me présente qu'il faille qu'un barbarisme, un solécisme et un syllogisme soient des animaux, et que je leur donne, comme un peintre, un visage et des traits qui leur conviennent, et cependant nous disputons de ces bagatelles d'un air sourcilieux et d'une mine renfrognée. Je ne saurais m'écrier, en cet endroit, avec Cécilius : O les tristes impertinences ! car elles sont risibles. Que ne traitons-nous plutôt de quelque matière qui nous soit utile et salutaire ? Quo ne cherchons-nous la vertu et les moyens de la pouvoir acquérir. Ne tâche point à me persuader que la constance soit animal ; mais faites-moi concevoir que, sans elle, nul animal ne peut être heureux, que l'on ne peut s'affermir contre les événements de la fortune qu'en les adoucissant par la pensée avant qu'ils se présentent. Qu'est-ce que la constance ? C'est un rempart à la faiblesse humaine qu'on ne saurait abattre, et celui qui s'en pourra couvrir demeurera ferme contre les assauts de cette vie ; car il se défendra par ses forces et de ses propres armes.

Je veux ici vous rapporter ce qu'en dit Posidonius : « Ne vous imaginez pas que vous puissiez jamais être assuré avec les armes de la fortune ; il faut la combattre avec les vôtres ; tout ce qui est fortuit ne vous saurait armer contre elle. Aussi voit-on que nous sommes bien armés contre vos ennemis, et toujours nus et désarmés contre la fortune. Alexandre ravageait et faisait fuir devant

lui les Perses, les Hyrcaniens, les Indiens et tous les autres peuples qui habitaient l'Orient, jusqu'à la mer océane ; mais, ayant tué l'un de ses amis et perdu l'autre, il fuyait la clarté du jour, pleurant tantôt son crime, et tantôt son malheur. De sorte que le vainqueur de tant de rois et de tant de nations se trouva vaincu par la colère et par la tristesse ; car il avait pris plus de soin de se rendre maître de toutes choses que de ses passions. Oh ! que la folie des hommes est grande de vouloir étendre leur domination au-delà des mers, et de se croire heureux pour avoir conquis, à main armée, une infinité de provinces. Ils voudraient encore en ajouter d'autres, ne sachant pas que c'est un grand empire, dont chacun peut faire la conquête, que de régner sur soi-même.

Qu'ils us'apprennent combien la justice est une chose excellente et divine, qui ne regarde que l'utilité d'autrui, et ne désire autre chose que de servir à tout le monde ; qu'elle ne fait rien par ambition, ni par vanité, mais peut se plaire à elle-même. Sur tout que chacun se persuade et dise en soi-même : Il faut que jo sois juste sans en espérer aucune récompense. Je veux qu'on dise encore : Je suis obligé de cultiver cette belle vertu sans aucune considération de mes intérêts particuliers. Car, en faisant une action de justice, on ne doit prétendre autre chose que d'être juste. Souvenez-vous de ce que je vous disais un peu auparavant : Il ne sert de rien que beaucoup de personnes sachent que vous êtes juste. Qui fait publier sa vertu ne travaille pas pour la vertu, mais pour la gloire. Vous ne voulez être juste que pour en recevoir de l'honneur ; cependant je vous assure

animal est ; quod non possum rotundum dicere, quum sex pedes habeat. — Textorium, lingua, totum mebercules ludus est, quod quam maxime agitur. Dissilio risu, quum mihi propono, solécismum animal esse, et barbarismum, et syllogismum, et aptas illis facies, itaque pictor, assigno.

Hæc disputamus, atractis superciliis, fronte rugosa. Non possum hoc loco dicere illud Cæciliam : « O tristes ineptias ! » — Ridicule sunt. Quia itaque potius aliquid utile nobis ac salutare tractamus, et querimus, quomodo ad virtutes venire possimus, que nos ad illas via adducit. Docet me, non hoc fortitudo animal sit ; sed nullum animal felix esse sine fortitudine, nisi contra fortia convalescit, et omnes casus, antequam exciperet, meditando prædomuit. Quid est fortitudo ? munimentum hominum imbecillitatis inexpugnabile ; quod qui circumdedit sibi, securus in hac vite obsidione perditur : utilior enim suis viribus, suis telis. Hoc loco tibi Posidonii nostri referre sententiam volo : « Non est, quod unquam fortunæ armis potes esse te tutum : tuis pugna contra ipsam. Fortuna non armat. Itaque contra hostes instructi, contra ipsam inermes sumus. » Alexander quidem Persas, et Hyrcanos et Indos, et quidquid gentium usque in Oceanum extendit Orientis, vastabat, fugabatque ; sed ipse, modo occiso amico, modo amisso, jacebat in tenebris, alias scelus, alias desiderium suum moriens : victor tot regum atque populorum, iræ tristitiae succubuit : id eum egerat, ut omnia potius haberet in potestate, quam affectus. O quam magnis homines tenentur erroribus, qui jus dominandi trans maria cupunt permittere ; feliciusque se judicant, si multas per milites provincias obtinent, et notas veteribus adjungunt ; Ignari, quod sit illud ingens, parque Diis, regnum ! Imperare sibi, maximum imperium est. Docet me, quam sacra res sit justitia, utrumque bonum spectans, nihil esse se petens, nisi usum sui. Nihil sit illi cum ambitione famaque ; sibi placeat ! Hoc aote omnia sibi quisque persuadet : Me justum esse gratis oportet ! Parum est ! adhuc illud persuadet sibi : Me in hac pulcherrimam virtutem vitro etiam impendere jure ; tota cogitatio a privati commodis quam longissime aversa sit ! Non est, quod spectes, quod sit justæ rei præmium majus, quam iustam esse. Hod adhuc tibi affige, quod paulo ante dicebam : Nihil ad rem pertinet, quam multo æqualem tuam noveris. Qui virtus

canos et Indos, et quidquid gentium usque in Oceanum extendit Orientis, vastabat, fugabatque ; sed ipse, modo occiso amico, modo amisso, jacebat in tenebris, alias scelus, alias desiderium suum moriens : victor tot regum atque populorum, iræ tristitiae succubuit : id eum egerat, ut omnia potius haberet in potestate, quam affectus. O quam magnis homines tenentur erroribus, qui jus dominandi trans maria cupunt permittere ; feliciusque se judicant, si multas per milites provincias obtinent, et notas veteribus adjungunt ; Ignari, quod sit illud ingens, parque Diis, regnum ! Imperare sibi, maximum imperium est. Docet me, quam sacra res sit justitia, utrumque bonum spectans, nihil esse se petens, nisi usum sui. Nihil sit illi cum ambitione famaque ; sibi placeat ! Hoc aote omnia sibi quisque persuadet : Me justum esse gratis oportet ! Parum est ! adhuc illud persuadet sibi : Me in hac pulcherrimam virtutem vitro etiam impendere jure ; tota cogitatio a privati commodis quam longissime aversa sit ! Non est, quod spectes, quod sit justæ rei præmium majus, quam iustam esse. Hod adhuc tibi affige, quod paulo ante dicebam : Nihil ad rem pertinet, quam multo æqualem tuam noveris. Qui virtus

que souvent il faut être juste aux dépens de sa réputation. Alors, si vous le savez bien prendre, le mauvais bruit qui procédera d'une bonne action vous donnera un plaisir secret.

## ÉPÎTRE CXIV.

Le langage des hommes a d'ordinaire du rapport à leurs mœurs. — Le corps étant affaibli par les délices devient incapable de l'usage des plaisirs.

Vous me demandez d'où vient qu'en de certains temps la manière de parler s'est corrompue, et comment les esprits se sont portés à ces défauts de s'expliquer tantôt avec des paroles eulfées, et tantôt avec des paroles douces et languissantes, comme si l'on disait une chanson; pour quoi, quelquefois, on a estimé les discours hardis et qui n'avaient rien de vraisemblable, et quelquefois ceux qui étaient coupés et sentencieux, qui donnaient plus à deviner qu'à entendre; pourquoi, enfin, il s'est vu un siècle où l'on usait de métaphores indifféremment et sous aucune discrétion. C'est ce que l'on dit souvent et qui est passé en proverbe chez les Grecs: On a toujours parlé comme on a vécu. Mais, comme les actions de chaque particulier suivent ses paroles, il arrive quelquefois que la façon de parler se rapporte à la façon de vivre que le public a mise en usage. Lorsqu'une ville s'est relâchée de la discipline et s'est jetée dans les délices, vous le connaissez par la mollesse du langage, non de deux ou trois particuliers, mais du général qui l'a reçue et approuvée. L'esprit et l'âme ne prennent point de différentes teintures. Si l'âme est saine, paisible et tempé-

rante, l'esprit sera sérieux et retenu; si l'une est corrompue, l'autre est incontinent infecté. Ne voyez-vous pas que quand l'âme est languissante on traîne le corps et on porte lâchement les pieds? Quand elle est efféminée, sa mollesse se reconnaît à la marche. Si elle est prompte et vigoureuse on hâte le pas. Si elle est en fureur, ou si elle entre en colère (ce qui approche de la fureur), le mouvement du corps se trouble, on s'emporte, on ne marche pas. Ne croyez-vous pas que ces choses arrivent à l'esprit, d'autant plus qu'il est tout pénétré de l'âme qui le forme et qui lui donne la loi.

On sait comme Mécénas a vécu sans qu'il soit besoin de le dire; on sait quelles étaient ses délicatesses et ses promenades, comme il affectait de se montrer et de faire éclater ses vices. Eh quoi! son discours n'était-il pas aussi mon que sa personne? ses paroles n'étaient-elles pas aussi pompeuses que ses habits, sa suite, sa maison et sa femme? C'était, en vérité, un grand génie, s'il eût suivi le droit chemin, et s'il n'eût pas évité de se faire entendre par une manière de parler qui se ressentait de sa mollesse; c'est pourquoi vous trouverez son langage embarrassé, licencieux, vague, comme d'un homme qui est ivre. Quand vous lirez les discours de Mécénas, ne vous souviendra-t-il pas que c'est celui qui avait coutume de marcher dans la ville sans ceinture, et qui donnait le mot du guet en cet état quand il commandait dans Rome en l'absence de César? Que c'est celui qui, rendant la justice et haranguant le peuple, avait la tête enveloppée d'un manteau à l'exception des oreilles, en la manière qu'on repré-

tem suam publicari vult, non virtuti laborat, sed glorie. Non via esse iustus sine gloria? At, meretricules, sapie iustus esse debebat cum infamia. Et tunc, si sapiis, mala opinio bene parva delectat. Vale.

## EPISTOLA CXIV.

ELOQUENTIE CORRUPTELARUM ET CORRUPTIS MORIBUS ORTAM ESS.

Quare quibusdam temporibus provenerit corrupti generis oratio, queris; et quomodo in quorundam vicia inclinatio ingeniorum facta sit, ut aliquando inflata explicatio vigeret, aliquando infracta, et in morem cantici ducta? Quare alias sensus audaces, et fidem egressi, placuerint; alias abrupte sententie, et suspiciose, in quibus plus intelligendum esset, quam audiendum? Quare aliqua mas fuerit, quæ translationis jure uteretur inverecunde? — Hoc, quod audire vulgo soles, quod apud Græcos in proverbium cessit: «Talis hominibus fuit oratio, qualis vita.» Quomodo modum autem uniuscujusque actio dicenti similis est, sic genus dicendi aliquando imitatur pulchros mores. Si disciplina civitatis laboravit, et se in deliciis dedit, argumentum est luxurie publice, orationis lascivia: si modo non in uno aut in altero fuit, sed approbata

est et recepta. Non potest alius esse ingenio, alius animo color. Si ille sanus est, si compositus, gravis, temperans; ingratum quoque silem ac sobrium est: illo vilis, hoc quoque afflatur. Non vides, si animos elanguit, trahi membra, et pigre moveri pedes? si ille effeminatus est, in ipso incessu apperere molliorem? si ille acer est et ferax, concitari gradum? si furit, aut, quod furori simile est, irascitur, turbatum esse corporis motum, nec ire, sed ferri? Quanto hoc magis accidere ingenio putas, quod totum animo permixtum est? ab illo fingitur, illi paret, inde legem petit.

Quomodo Marcena vixerit, notius est, quam ut narrari eum debeat; quomodo ambulaverit, quam delicatus fuerit, quam cupierit videri, quam vitia sua latere noluerit. Quid ergo? non oratio ejus æque soluta est, quam ipse disiectus? non tam insignita illius verba sunt, quam cultus, quam comitatus, quam domus, quam uxor? Magni vir ingenii fuerit, si illud egisset via rectiore, si non vitasset intelligi, si non etiam in oratione diluisset. Videbis itaque eloquentiam ebrii hominis, involutam, et errantem, et licentie plenam. Marcenas, de cultu suo. Quid torpius. Amne silvisque ripa comantibus vides ut alveum

sente le riche fugitif dans la comédie? Celui qui, au fort des guerres civiles, lorsque toute la ville était en rumeur et en armes, marchait par la rue, suivi de deux eunuques plus hommes tontefois que lui? Celui qui épousa mille femmes et n'en eut jamais qu'une? La construction bizarre de ses paroles négligées et si contraires à l'usage, faisait assez voir la singularité et la dépravation de ses mœurs. Il ne laisse pas de s'acquérir la réputation d'un esprit fort doux, n'ayant jamais répandu le sang, ni commis la moindre violence, et l'on peut dire que la licence était la seule marque de son autorité; mais il ternit cette gloire par la dissolution de son langage extravagant et monstrueux, qui fit juger que c'était mollesse et non pas douceur. A voir les ambages de son discours, le détour de ses paroles, et leur sens quelquefois sublime, mais le plus souvent énervé, il n'y a personne qui ne croie que l'excès de son bonheur lui avait fait tourner la tête; ce qui arrive ordinairement par le vice du siècle, ou par le défaut de la personne.

Nous voyons aussi que quand les richesses ont introduit le luxe en quelque endroit, on devient plus curieux en habits, on cherche de beaux ameublements, puis on a soin de se loger au large, de revêtir de marbre les appartements, et de marbre d'outre-mer; de dorer leurs couvertures, et de faire correspondre la propriété du pavé à l'éclat du lambris. De là on vient à la magnificence de la table; et pour lors on cherche à se signaler par quelque nouveauté, en renversant l'ordre accoutumé, en servant à l'entrée ce qu'on donnait

anparavant à l'issue, et à l'issue ce qu'on donnait à l'entrée. Quand l'esprit s'est dégoûté des choses qui sont ordinaires, il affecte ensuite de parler d'une nouvelle façon, il rappelle de vieux mots et les met en usage. Il en invente de son caprice; il en prend de son autorité d'une langue inconnue; il croit que tout ce qui est à la mode donne de l'ornement, comme les métaphores hardies et fréquentes. Il y a même des gens qui entre-coupent le sens et qui s'imaginent avoir bonne grâce de cacher leurs pensées et de tenir l'auditeur en suspens. D'autres, la font durer et l'étendent trop au long. Il y en a qui ne tombent pas dans ces défauts, que tout homme qui se propose quelque chose de considérable doit éviter; mais ils font voir qu'ils y ont beaucoup de pente. C'est pourquoi partout où vous verrez que l'on aimera ce langage corrompu, ne doutez pas que les mœurs n'y soient dépravées.

Comme le luxe des festins et des habits est une marque de la débauche d'une ville, la licence du langage, quand elle est fréquente, l'est aussi du relâchement des esprits. Il ne faut pas vous étonner que cette corruption soit reçue parmi les gens du commun et qu'elle passe jusqu'aux personnes de qualité; car ils ont les mêmes sentiments et ne sont différents qu'en leurs habits. Étonnez-vous plutôt qu'on ait de l'estime pour les choses qui sont vieilles et pour le vice même. Cela s'est fait de tout temps. L'on a toujours eu de l'indulgence pour les beaux esprits. Citez-moi lequel vous voudrez de ces grands hommes qui vous ont pré-

lintribus arent, versoque vado remittant hortos. — Quid? si quia semine cirro erispete labris columbatur, incipiente suppirans, ut cervice laxa feratur nec more. — Tyranni irremediabilis facio rimantur epulis, lagenaque tentant domos, et sepe mortem exigunt. — Genium festo vis suo testem, levisive Cereris fila, et crepacem molam, focum mater aut uxor invitant. — Non statim, quum huc legeris, hoc tibi occurret, hunc esse, qui solitis tunicis in Urbe semper locesserit? (nam, etiam quum absente Caesaris partibus fungeretur, signum a disincto petebatur:) hunc esse, qui in tribunali, in rostris, in omni publico certu, sic apparuerit, ut pallio velaretur caput, exclusis utrimque auribus, non aliter, quam in Mimo divite fugitivi solent? hunc esse, cui tunc maxime civilibus bellis strepitibus, et sollicitis urbe et armata, comitatus hic fuerit in publico, spadone duo, magis tamen viri quam ipse? hunc esse, qui uxorem milites duxit, quum omnia habuerit? Hinc verba tam improbe structa, tam negligenter abjecta, tam contra consuetudinem omnium posita, ostendunt, mores quoque non minus novos et pravorum et singulares fuisse. Maxima laus illi tribuitur mansuetudinis: pepercit gladio, sanguine abstinent; nec ulla alia re, quid posset, quam licentia ostendit. Hanc ipsam tandem suam corruptis istis creatiois portentosissime delictis: apparet enim mollem fuisse,

non militem. Hoc iste ambages compositionis, hoc verba transversa, hoc sensus, magis quidem sepe, sed emendati dum essent, culvis manifestum facient, motum illi felicitate nimis caput; quod vitium hominis interdum esse, interdum temporis, solet.

Ubi luxuriam late felicitas fudit, luxuriam primum corporum esse diligentius incipit: deinde suspectilii laboratur; deinde in ipsas domos impenditur cura, ut in latitantibus ruris excurrant, et priores adveclis trans maria marmoribus fulgeant, ut lecta varientur auro, ut lacunaribus pavementorum respondeat niur; deinde ad crenas taulitia transferunt, et illic commendatio ex novitate et soliti ordinis commutatione capitur, ut ea, quae includere conem solent, prima ponantur, ut, quae adveniensibus debentur, exeantibus dentur. Quum assuevit animus fastidire quae ex more sunt, et illi pro sordidis solita sunt, etiam in oratione, quod novum est, quaerit: et modo antiqua verba atque exoleta revocat ac proferi; modo fugit ignota, ac delicta; modo id, quod asper increbuit, pro cultis habetur, aures transito ce frequens. Sunt, qui sensus praedant, et hisce gratiam sperant, si sententia pependerit, et audientis suspitionem sui fecerit: sunt, qui illos delinunt et porrigunt. Sunt, qui non utique ad vitium accedant (necesse est enim hoc facere aliquid grande tentanti), sed qui ipsum vitium amant. Itaque,

cédés, je vous dirai ce que son siècle lui a pardonné, et ce que l'on en a dissimulé à la postérité. Je vous en nommerai plusieurs à qui leurs défauts n'ont point été préjudiciables, et quelques-uns encore à qui ils ont été avantageux. Oui, je vous en nommerai des plus illustres, qui étaient les merveilles de leur temps, les écrits desquels il faudrait effacer entièrement, si l'on voulait les corriger. C'est ainsi que le mauvais se mêle de telle sorte avec le bon, qu'il l'entraîne. Joint que la façon de parler n'a jamais de règle certaine, et que l'usage d'un pays qui ne demeure pas longtemps en même état, la change souvent. Bien des gens vont puiser des mots dans l'antiquité; ils parlent le langage des douze tables; Gracchus, Crassus et Curion leur semblent trop nouveaux et trop polis; ils remontent jusqu'à Appius et à Cornélius. D'autres, au contraire, pour ne vouloir rien dire qui ne soit usé et reçu, tombent dans un style bas et rampant. L'un et l'autre ne vaut rien, et je blâmerais celui qui ne voudrait user que de locutions poétiques et pompeuses, comme celui qui s'abstiendrait des termes nécessaires et usités; le premier pour être trop orné, le dernier pour être trop négligé; celui-là pour s'être fait raser jusqu'au poil des jarrets, et celui-ci pour n'avoir pas même nettoyé celui des aisselles.

Venons maintenant à la composition. Combien de sortes s'en trouve-t-il où je puis dire que l'on fait des fautes? Les uns la veulent dure et austère; ils en ôtent tout exprès ce qu'il y a de doux, afin que les liaisons soient plus rudes, s'imaginant

qu'elle est forte et virile, quand elle frappe l'oreille par son inégalité. Les autres la veulent si douce, que ce n'est plus une composition, mais une chanson, tant elle nous chatouille. Que dirai-je de celles-là, où les paroles sont si étendues qu'elles ont peine de se renfermer dans les bornes d'une période. Que dirai-je de cette autre, qui est telle qu'était celle de Cicéron, lente en son commencement, douce en sa fin; qui garde toujours son pas et sa mesure? Au regard des sentences, on les mésestime non-seulement quand elles sont basses, puériles ou trop hardies, mais encore quand elles sont fleuries, molles ou vaines, faisant plus de bruit que de fruit. C'est d'ordinaire celui qui est le maître de l'éloquence de son temps qui introduit ces défauts, les autres les imitent et se les transmettent de main en main. De là vient qu'au temps que Salluste florissait, les sentiments concis, les paroles qui tombaient tout court, et la brièveté, quoique obscure, étaient en vogue. Aronce, ce grand ennemi du luxe, qui a composé l'histoire de la guerre de Carthage, fut sectateur de Salluste, et suivit sa manière d'écrire. Il y a dans Salluste: il fit des troupes avec de l'argent, pour dire il leva des troupes avec de l'argent. Cette façon de parler a semblé si belle à Aronce, qu'il l'a mise dans toutes les pages de son livre. Il dit en certain endroit: Les nôtres ont fait fuite; en un autre: Hiéron, roi de Syracuse, fit la guerre; en un autre: La nouvelle en étant venue, fit rendre aux Romains les habitants de Panorme. En voilà un échantillon; mais tout son livre en est plein. De

ubicunque videris orationem corruptam placere, ibi mores quoque a recto descivisse non erit dubium. Quomodo convivorum luxuria, quomodo vestium, egre civitatis indicia sunt; sic orationis licentia, si modo frequens est, ostendit animos quoque, a quibus verba essent, procidisse.

Mirari quidem non debes, corrupta excipi non tantum a corpore sordiosiore, sed ab hac quoque turbe outiore; togis enim inter se isti, non judicis, distant. Hoc magis mirari solus, quod non tantum vitiosa, sed vitia laudentur. Nam illud semper factum est: nullum sine venia placuit ingenium. Da tibi, quemcumque via, magni nominis virum; dicam, quid illi etas sua ignoverit, quid in illo scieus dissimulaverit. Multos tibi dabo, quibus vitia non nocuerint; quosdam, quibus profuerint. Dabo, inquam, maxime famie et inter miranda propositos; quos si quis corrigit, delet; sic enim vitia virtutibus immixta sunt, ut illis secum tractura sint. Adhuc nunc, quod oratio certam regulam non habet. Consuetudo illam civitatis, que nunquam in eodem diu stetit, versat. Nulli ex alieno seculo petunt verba; duodecim Tabula loquuntur; Gracchus illis, et Crassus, et Curio, nimis culti et recentiores sunt; ad Appium usque et ad Cornelianum redeunt. Quidam contra, dum nihil nisi tritum et usitatum voluit, in sordes incidunt. Utinamque diverso genere cor-

rumpunt est, tum meretricales, quam si vellet splendidis uti, ac sonantibus, et poetici, necessaria, et in usu posita, vitare; tam hunc dicam peccare, quam illum. Alter se plus justo colit, alter plus justo negligit; ille et erra, hic ne alas quidem, vellet.

Ad compositionem transivimus. Quot genera tibi in hac dabo, quibus peccetur? Quidam præfractam et asperam probant; disturbant de industria, si quid placidum effluxit; volent sine solertia esse juncturam; virilem putant et fortem, que aurem iniquitate percutiat. Quorundam non est compositio, modulatio est; adeo blanditur, et moliter labitur. Quid de illa loquer, in qua verba differuntur, et, diu expectantia, vix ad clausulas redeunt? Quid de illa in exitu lenta, qualla Ciceronis est, deversa, et mollior densana; nec alter, quam solet, ad morem animi pedemque respondens? Non tantum in genere sententiarum vitium est, si aut pusillus sunt et puériles, aut improbe, et plus sane, quam pudore solvi licet; sed si floride sunt, et nimis dulces; si in vanum exierint, et, sine effectu, nihil amplius quam sonant.

Hæc vitia unus aliquis inducit, sub quo tunc eloquentia est; ceteri imitantur, et alter alteri tradunt. Sic Sallustio vigente, amputate sententiae, et verba ante expectatum ostendebat, et obscura brevitatis, fuere pro cultu. Arruntius, vir raris frugalitatis, qui historias belli Punici

sorte que cette phrase, qui est rare chez Salluste, se rencontre souvent et presque partout dans Aronce. En voici la raison : C'est que l'un la prononçait quand elle se présentait, et que l'autre l'altrait chercher quand il s'en voulait servir.

Vous voyez par là ce qui arrive quand on se propose des défauts pour exemples. Salluste a dit : *Aquis hiemantibus*, pour signifier que les eaux étaient bien froïdes. Aronce, au premier livre de la guerre de Carthage, n'a pas manqué de dire : *Repete hiemantem tempestatem*, pour exprimer que la tempête était soudain devenue bien grande. En un autre endroit : *Totus hiemant annus*, voulant dire qu'il avait fait froid toute l'année. Puis en un autre lieu : *Inde sexaginta onerarias leves, præter militum et necessarios nautarum, hiemante Aquilone misit*. Pour dire au fort du vent, il envoyait soixante vaisseaux de charge, outre les soldats et la chourme. Enfin, il ne cesse d'employer ce mot à tout propos. Salluste a dit encore en certain lieu : *Inter arma civilia æqui bonique famas petit*. Il cherche dans la guerre civile des réputations d'un homme de bien, au lieu de la réputation au singulier. Aronce ne s'est pu empêcher de mettre aussitôt dans son premier livre : *Ingentem esse famam de Regulo*. Les réputations (au lieu de la réputation) de Régulus étaient grandes. Ainsi, vous voyez que ces sortes de défauts qui viennent d'imitation ne sont point des marques de relâchement ou de corruption; car on ne saurait connaître l'inclination d'une personne que par les choses qui lui sont propres et naturelles. Si un homme est colère, son expression sera violente;

s'il est ému, elle sera plus pressée; s'il est voluptueux, elle sera molle et languissante. Le langage de Mécènes et de tous ceux qui s'écartent du chemin ordinaire par dessein et non par hasard, ressemble, à mon avis, à ces gens qui se tirent des poils de la barbe, ou qui se l'arrachent entièrement; qui se rasent le dessus et le dessous des lèvres, et laissent croître le reste; qui prennent des manteaux de couleur hizarre et des habits délabrés, ne voulant rien faire qui puisse échapper à la vue des hommes. Ils les provoquent et les obligent de se tourner vers eux; ils ne se soucient pas qu'on les blâme, pourvu qu'on les regarde. Cela vient d'une mauvaise source; car, comme dans le vin, la langue ne bégaye point que la raison ne soit premièrement altérée, de même cette manière de s'exprimer que l'on peut appeler une ivresse d'esprit, ne plaît jamais à personne que l'âme ne soit chancelante ou troublée. C'est pourquoi il faut avoir grand soin de cette âme, puisque c'est d'elle que nous tenons le sens, la parole, la contenance et le marcher. Tant qu'elle sera saine et vigoureuse, le langage sera ferme et assuré; mais si elle se laisse une fois abattre, on verra aussi tout le reste tomber en ruine.

Les lois n'ont de pouvoir qu'autant que le roi a.

Notre esprit est un roi; tandis qu'il demeure entier, tout obéit et fait son devoir; s'il vient à chanceler tant soit peu, en même temps tout va en décadence. Car aussitôt qu'il s'est soumis à la volupté, ses talents et ses actions s'affaiblissent; tous ses efforts sont languissants et sans vigueur.

scripsit, fuit Sallustianus, et in illud genus sitiens. Est apud Sallustium: Exercitum argento fecit. Id est, pecunia paravit. Hoc Arruntinus amare cepit; posuit illud omnibus paginis. Dicit quodam loco: Fugam nostri fecere. Alio loco: Hiero, rex Syracusanorum, bellum fecit. Et alio loco: Que audita Pannonianis dedere Romanis fecere. Gustum tibi dare volui: totus hic contextus liber. Que apud Sallustium rara fuerunt, apud hunc crebra auti et pene continua; nec sine causa: ille enim in hæc incidit, ab hic illa quærebat. Vides autem, quid sequitur, ubi alius vitium pro exemplo est. Dixit Sallustius: a aquis hiemantibus. Arruntinus in primo libro belli Puncti ait: repente hiemavit tempestas. Et alio loco, quum dicere vellet, frigidum annum fuisse, ait: totus hiemavit annus. Et alio loco: Inde sexaginta onerarias, leves, præter militum et necessarios nautarum, hiemante Aquilone misit. Non desinit omnibus locis hoc verbum infundere. Quodam loco dicit Sallustius: Inter arma civilia æqui bonique famas petit. Arruntinus non temperavit, quo minus primo statim libro poneret: Ingentem esse famam de Regulo.

Hæc ergo et ejusmodi vitia, que alieni impressi imitatio, non sunt iusticia luxurie nec animi corrupti: propria cum esse debent, et ex ipso nata, ex quibus in res-

tibus alienis affectus. Iracundi hominis iracunda oratio est; convulsus nimis, incoherens; delicatus, tenera et fluxa. Quod vides istos sequi, qui aut vellunt barbam, aut intervellunt; qui libera pressius ludent et strident, servata et submissa cætera parte; qui lacrimis coloris improbi sumunt, qui perlatentem loquam; qui nolunt facere quidquam, quod hominum oculis transire liceat; irritant illos, et in se advertunt; volunt vel reprehendi, dum cupiscunt; talis est oratio Mæcenatis, omniumque athenarum, qui non esse cœnant, sed scientes volentesque.

Hoc a magno animi malo oritur. Quomodo in vino non ante lingua titubat, quam meus cessit encri, et inclinata vel perditus est: ita ista oratio: quid nunc quam christus? nulli modesta est, nisi animus intus. Ideo ille curetur; ab illo cessat, ab illo verba exunt; ab illo nobis est habitus, vultus, incessus. Illo sano ac valente, oratio quoque robusta, fortis, virilis est: si ille proculius, et cætera ruinam sequuntur.

..... Regis incolunt, mens omnibus una est;  
Amicus, rupere solent.

Rex noster est animus: hoc incolunt, cætera manent in officio, parent, obtemperant: quum ille postum vacillavit, simul dubitant. Quum vero cessit voluptatis, artes



Puisque je me suis servi de cette comparaison, je la veux continuer encore. Notre esprit est tantôt un roi et tantôt un tyran. Il est un roi, quand il considère ce qui est honnête, quand il prend soin du corps qui a été mis en sa garde, et qu'il ne lui commande rien qui soit bas et honteux ; mais s'il est violent, avare, voluptueux, il acquiert cet infâme et cruel nom de tyran. Alors il est sollicité par les passions les plus fortes, avec quelque plaisir au commencement, comme celui que reçoit le peuple dans les festins publics, où, s'étant gorgé de viandes, il s'amuse après à maudire ce qu'il ne saurait plus avaler ; aussi, quand la débauche a ruiné les forces de ce voluptueux, et que les délices ont pénétré dans ses nerfs et dans la moelle de ses os, il se contente de voir les choses de l'usage desquelles il s'est privé par sa trop grande avidité. Dans cet état, il se rend ministre et témoin des voluptés d'autrui ; mais il n'est pas si satisfait d'avoir en abondance tout ce qui peut chatouiller les sens, qu'il est chagrin de ne pouvoir faire passer dans son ventre tous ces mets délicieux, ni se mêler parmi ce troupeau de garçons et de femmes, et de voir que la faiblesse de son corps fait cesser une grande partie de sa félicité.

N'est-ce pas une manie, mon cher Lucile, que personne ne songe qu'il est mortel, infirme, et qu'on n'est, après tout, qu'un seul homme ? Voyez-vous dans nos cuisines ces gens qui courent après tant de feux ? Pouvez-vous croire que ce soit pour un seul ventre qu'on apprête à manger avec tant de bruit ? Regardez nos caves remplies

des vendanges de plusieurs siècles : pouvez-vous croire que ce soit pour un seul ventre que l'on ait resserré les vins de tant de provinces et de tant de feuilles ? Regardez combien de milliers d'hommes labourent la terre, et en combien d'endroits. Pouvez-vous croire que ce soit pour un seul ventre qu'il faille semer en Sicile et en Afrique ? Certainement nous aurions plus de santé et moins de cupidité, si chacun se voulait contenter de ce qu'il faut pour un seul, et mesurer son estomac qui ne peut pas contenir beaucoup ni le garder longtemps. Mais rien ne vous inspirera mieux la tempérance et la sobriété que de penser souvent à la brièveté et à l'incertitude de la vie. Enfin, quoi que vous fassiez, songez à la mort.

## ÉPÎTRE CXV.

Que le discours est le miroir de l'âme. — Que l'âme d'un homme de bien a des beautés surprenantes. — Que l'on a donné trop de crédit à l'or et à l'argent.

Je n'approuve pas, mon cher Lucile, que vous soyez si scrupuleux touchant les paroles et la manière d'écrire. J'ai de quoi mieux occuper vos soins. Avisez à ce que vous voudrez écrire, et non comment vous le pouvez écrire. Tâchez plutôt à le bien concevoir qu'à le bien débiter, afin que vous puissiez vous l'approprier et le mieux imprimer dans votre cœur. Quand vous verrez qu'un homme a le discours poli et affecté, sachez que son esprit s'attache encore à d'autres bagatelles. Une grande âme s'exprime avec moins de délica-

quoque ejus actusque marcent, et omnis ex languido fluxoque coactus est.

Quoniam hac similitudine usus sum, perseverabo. Animus noster modo rex est, modo tyrannus : rex, quam honesta laboratur, salutem commissi sibi corporis curat, et nihil illi imperat turpe, nihil indignum ; ubi vero impotens, cupidus, delicatus est, transit in nomen detestabile ac dirum, et fit tyrannus. Tunc illum excipiant affectus impotentes, et instant ; qui initio quidem gaudent, ut solet populus largitione nocturna frustra plenus, et, quam non potest haurire, contrahat. Quam vero magis ac magis vires morbus exedit, et in medullas nervosque descendere delicias ; conspectu eorum, quibus se nimis aviditatis laetitia reddidit, letus, pro suis voluptatibus habet spectaculum alienarum, subministratur libidinum testique, quorum usum sibi ingerendo abstulit : nec illi tam gratum est abundare jucundis, quam acerbum, quod non omnem illum apparatus per gulam ventresque transmittit, quod non cum omni exoletorum feminarumque turba convolvitur ; marcesque, quod magna pars sue felicitatis, excussa corporis angustia, cessat. Numquid enim, mi Lucili, in hoc furor non est, quod nemo nostrum moralem se cogitat ? quod nemo imbecillum ? imo in illo, quod nemo nostrum unum esse se cogitat ? Adspice culinas nostras, et concursantes inter tot ignes

coquos : unum videri putas ventrem, cui tanto tumultu comparatur cibis ? Adspice veterana nostra, et pleas milliorum saeculorum vindemia horrea : unum putas videri ventrem, cui tot consulum regionumque vina cluduntur ? Adspice, quot locis veritur terra, quot milia colonorum arent, fodiant ; unum videri putas ventrem, cui et in Sicilia, et in Africa scribit ? Sanclerimus, et modica concupiscemus, si unusquisque se numeret, et mediator simul corpus, sciat quam nec multum capere, nec diu possit. Nihil tamen neque tibi profuerit ad temperandum omnium rerum, quam frequens cogitatio brevis evi, et hujus incerti. Quidquid facies, respice ad mortem. Vale.

## EPISTOLA CXV.

DESCRIPTIO VIRTUTIS FELICITUDINIS : INDE IN AMOREM DIVITIARUM.

Nihil maxium esse te circa verba et compositionem, mi Lucili, nolo ; habeo majora que cures. Quære, quid scribas, non quemadmodum ; et hoc ipsum, non ut scribas, sed ut sentias ; ut illa, que senseris, magis applices tibi, et veluti signes. Cujuscumque orationem videris sollicitam et politam, scito animum quoque non minus esse possidisse occupatum. Magni ille remissius loquitur et securus : quicunque dicit, plus habet fiducia, quam cura.

lesse et plus de force. Tout ce qu'elle dit est plus ferme et moins étouffé. Vous connaissez quantité de jeunes gens tout parfumés, qui ont la barbe et la perruque bien faites; mais n'en attendez rien de ferme et de généreux. On peut dire que le discours est le miroir de l'âme. Quand il est ajusté, fardé et travaillé, il fait voir que l'âme n'est pas sincère, et qu'elle a quelque chose de faible. La trop grande politesse ne sied pas à un homme. S'il neus était permis de pénétrer dans l'âme d'un homme de bien, ô que nous y verrions de beauté, de pureté et de tranquillité! Nous verrions éclater d'un côté la justice, de l'autre la force, et dans un autre endroit la tempérance et la prudence. Nous y verrions encore reluire la sobriété, la continence, la patience, la franchise, l'affabilité et (qui le pourrait croire?) l'humanité, qui est une qualité assez rare en l'homme. D'ailleurs, ô bons dieux! combien la prévoyance, la magnificence et la grandeur de courage lui denneraient-elles de crédit et de gravité! Combien verrait-on de grâce et de majesté saintes ensemble! Personne ne croirait cette âme digne d'amour, qui ne la jugât aussi digne d'adoration. Oui, si quelqu'un voyait cette face, qui est plus anguste et plus éclatante que tout ce qui paraît dans l'univers, ne s'arrêterait-il pas tout étonné comme à la rencontre d'une divinité, la priant de lui permettre de la regarder; puis, attiré par sa douceur, ne lui rendrait-il pas ses adérations; et, après avoir longtemps contemplé sa grandeur extraordinaire et ses yeux étincelants d'une douce et vive clarté,

ne lui dirait-il pas avec un profond respect, ces paroles de notre Virgile :

Comment l'appellerai-je, en le rendant hommage, Princesse? Car ton port, la voix et ton visage N'ont rien qui ne paraisse au dessus des humains; Mais, quelle que tu sois, soulage nos chagrins.

Elle les chassera sans doute si vous les voulez honorer. Mais pour lui rendre bonheur, il n'est pas besoin de sacrifier des bœufs engraisés, d'appendre à ses autels des vases d'or et d'argent, ni de lui présenter des offrandes; il suffit d'avoir l'intention droite et bonne. En vérité (comme je disais), tout le monde l'aimerait passionnément, s'il était permis de la voir. Car il y a maintenant beaucoup de choses qui neus en empêchent, soit en neus éblouissant par leur éclat, ou en neus aveuglant par leur obscurité. Mais comme l'on nettoie et l'on affine la vue du corps par certains remèdes, nous pouvons aussi soulager celle de l'esprit, afin qu'il puisse envisager et reconnaître la vertu, quoiqu'enfoncée dans un corps et cachée sous la pauvreté, la bassesse et l'infamie. Nous verrions, dis-je, la beauté de cette âme au travers de ses haillons. Neus verrions aussi la malice et la lâcheté d'une âme chagrine, nonobstant le faux brillant des honneurs et des richesses qui éblouissent ceux qui les regardent. C'est alors que nous connaîtrions que nous sommes admirateurs de bagatelles, ne plus, ne moins que des enfants qui estiment tout ce qui leur sert de jouet; car ils courront plutôt après de petits bijoux qu'après leurs pères et leurs parents. Quelle différence y

Nosti complures juvenes, barba et coma nitidos, de capite totos; nihil ab illis speraveris forte, nihil solidum. Oratio vultus animi est: si circumstans est, et fucata, et manu facta, ostendit illum quoque non esse sincerum, et habere aliquid facti. Non est ornamentum virile concinnitas.

Si nobis animam boni viri liceret inspicere, o quam pulchram faciem, quam sanctam, quam ex magnifico placidoque fulgorem videremus; hinc justitiam, illinc fortitudinem, hinc temperantiam prudentisque lucentibus! Ireretur has, fragilitas, et continentia, et tolerantia, et liberalitas comitatus, et (quis credat?) in homine rarum humanitas bonum, splendorem illi summi affunderent! Tum providentia, tam elegans, et ex istis magnanimitas emicantisiora, quantum, Dii boni, decoris illi, quantum ponderis gravitatisque adderent! quanta esset eum gratis auctoritas! Nemo illum amabilem, qui non simul venerabilem, diceret. Si quis viderit hanc faciem, altiorum fulgentioremq; quam cerni inter homines consuevit, nonne, velint oculis occurrere, obstupescere restaret, et, ut fas sit videre, tacitus precetur? Tum, erasce ipsa vultus benignitate, productus adoret ac suppetet, et diu contemplatus nullum existentem, asperque mensuram soliorum inter nos aspicere etiam, oculis, mille quiddam, sed nihilominus virido igne flagrantibus; tunc

deinde illum Virgilii nostri vocem verens atque attentius emittet :

O! quam te memorem, virgo? namque haud tibi vitibus Mortalis, nec vox hominem sonat. O Dea certe!  
Sia felix, nostrumque leves quaecumque labores!

Aderit, levabitque, si colere eam voverimus. Collitur autem, non inrorum opimis corporibus contrucidatis, nec auro argenteoque suspensio, nec in thesauros stipe infusa; sed pia et recta voluntate.

Nemo, inquam, non amore ejus arderet, si nobis illum videre contingeret: nunc enim multa obtigunt, et aciem nostram aut splendore nimio repercutiunt, aut obscuritate retinent. Sed si, quomodoque visus oculorum quibusdam medicamentis acui solet et repargari, de nos sciem animi liberare impedimentis voluerimus, poterimus peragere virtutem, etiam obstructis corpore, etiam paupertate opposita, etiam humilitate et infamia obsecantibus: cernemus, inquam, pulchritudinem illam, quamvis sordido obtectam. Rursum aequo militiam et armorum animi veterum peragimus, quamvis multis circa divitiarum radiatum splendor impediatur, et inuentem hinc honorum, illinc magnarum potestatum, falsus lux verberet. Tunc intelligere nobis licebit, quam contempta miremur, similiumque pueris, quibus omne ludium in pretio est. Parentibus quippe, nec minus fratribus,

a-t-il donc entre eux et nous, comme dit Ariston, sinon que notre folie, qui s'attache à des tableaux et à des statues, est de plus grands frais que la leur : car ils se divertissent avec de petits cailloux bigarrés qu'ils amassent sur le rivage, et nous, nous ne prenons plaisir qu'à de grandes colonnes marquetées que nous faisons venir d'Égypte ou des déserts d'Afrique, pour soutenir quelque portique ou quelque salon capable de recevoir tout un peuple dans un festin public. Nous admirons des murs incrustés de marbre, quoique nous sachions ce qui est dessous. Nous sommes bien aises de tromper nos yeux. Mais quand nous dorons nos cabinets, que faisons-nous autre chose que de prendre plaisir au mensonge ? car nous savons qu'il n'y a que du bois là-dessous.

Àu reste, ce ne sont pas seulement les murs et les lambris que l'on enrichit par dehors. La félicité même des grands que vous voyez marcher la tête levée, n'est couverte que d'une feuille de clinquant. Levez-la, et vous verrez combien il y a de misère cachée sous une écorce si légère. La même chose qui a fait tant de juges et de magistrats, est celle aussi qui arrête tous les juges et les magistrats, je veux dire l'argent ; car depuis qu'il est devenu en crédit, le véritable honneur a perdu ce qu'il avait de crédit. Nous sommes devenus marchands, nous achetons, nous nous vendons les uns aux autres ; nous demandons non quelle est la chose, mais quel en est le prix. Nous sommes tantôt bons et tantôt méchants. Nous tenons le bon parti, tant qu'il y a quelque chose à profiter, tout prêts d'embrasser le mauvais, si

l'on fait notre condition meilleure. En vérité, nos pères ont eu grand tort de mettre l'or et l'argent en si haute estime ; le désir que nous en avons conçu dans le bas âge, s'est accru avec nous. D'ailleurs, les peuples, qui sont contraires en toutes autres choses, se sont accordés en celle-ci ; ils admirent l'or, ils le souhaitent à leurs enfants, ils le consacrent à leurs dieux, comme une marque signalée de leur reconnaissance. Enfin, l'on en est venu à ce point que la pauvreté passe aujourd'hui pour un opprobre et une malédiction, méprisée des riches, et haïe des pauvres mêmes. Et puis les poètes ne manqueront pas d'échauffer tous les jours notre convoitise, par les éloges qu'ils donnent aux richesses, les appelant l'honneur et l'ornement de la vie ; ils croient, en effet, que les dieux n'ont rien de meilleur, et que c'est le plus beau présent qu'ils puissent faire aux hommes.

Le palais du soleil, porté sur cent colonnes,  
Était tout brillant d'or.

Voyez son char :

Il avait l'enfieu d'or et le timon aussi ;  
Les rays étoient d'argent.

En un mot, pour marquer le siècle le plus heureux, ils l'appellent le siècle d'or. Il se trouve même dans les poèmes tragiques assez de personnes qui, pour de l'argent, abandonnent leur conscience, leur honneur et leur vie.

Que je passe pour fourbe, homme injuste et sans foi  
Je m'en soucierai peu, tant que j'aurai de quoi.  
Citoyens, c'est l'or seul qui met le prix aux hommes.  
Accumulez sans fin, mettez sommes sur sommes ;  
Vous serez honorés. On dit, a-t-il du bien ?

preferunt parvo ree empti monila. « Quid ergo ; inter nos et illos interest, ut Ariston ait, nisi quod nos circa tabulas et sinistis insimimus, carius insepit ? » Illos reperti in littore castrali leves, et aliquid habentes varietatis, delectant ; nos ingratum involucrum columnarum ; sive ex Ægyptiis arenis, sive ex Africæ solitudinibus adrecta, porticum aliquam vel capicem populæ orationem ferunt. Minus parietes tenet marmore ductos ; quum sciamus, quale sit quod absconditur, oculis nostris impotimus. Et, quum auro tecta perfudimus ; quid aliud quam mercedem gaudemus ? scimus enim sub illo auro facta ligari latuisse. Nec tantum parietibus aut licenariis dramaticum tenue prætextum ; omnium istorum, quos incedere illos vides, bractea felicitas est. Inspice, et scies, sub ista tenet membra dignitas, quantum mali pœnat. Hæc ipsa res, que tot magistratus, tot iudices delectat, que et magistratus et iudices facit, premissa, ex quo la honore esse cepit, verus rerum honor cecidit : mercatoresque et venales invicem facit, querimus, non quale sit quidque, sed quid. Ad mercedem pili sumus, ad mercedem impli. Honestas, quomodo aliqua illis spes inter, sequitur ; in contrarium transiit, et plus scelera promittit. Admirationem nobis parentes auri argenteique ferunt ; et teneris infusa cupiditas alius sedit, crevique

nobiscum. Deinde totas populos, lo stia discors, in hoc convent ; hoc suspiciunt, hoc suis optant, hoc diis, velut rerum humanorum maximum, quam grati videri volunt, conserunt. Denique ex moris redacti sunt, ut paupertas medicio probroque sit, contempta divitiis, iusta pauperibus. Accedunt deinde carminum poetarum, que affectibus nostris fecem subdant, quibus divitiæ, velut unicum vitæ decus ornamentumque, traduntur. Nihil illis melius nec dare videntur id immortales posse, nec habere.

Regis Solis erat sublimibus altis columnis,  
Clata micante auro.

Ejusdem currum aspice :

Aurea axis erat, terno anrem, aures summe  
Carvaturæ rotæ, radiorum argenteus ordo.

Denique, quod optimum videri voluit seculum, aureum appellat. Nec apud grecos tragicos desunt, qui lucro impendunt, sulciti, opinionem bonam mittunt.

Sine me vocari pessimum, ut dives vocer.  
An dives, inanes querimus ; nemo, an bonus.  
Non quare, et unde ; quid habetas, tantum rogant.  
Ebique tantum quique, quantum habuit, fuit.  
Quid habere nobis turpe sit, queris ? Nihil !

L'on ne demande pas d'où, ni par quel moyen.  
 li n'est point d'infantie à l'indigence égale :  
 Arrivons, s'il se peut, à notre heure fatale ;  
 Etendus sur la pourpre, et non dans un grabat :  
 Toute vie est cruelle en ce dernier état.  
 L'opulence adoucit la mort le plus terrible.  
 Qu'aux nœuds du parentage un snire soit sensible ;  
 Pour moi, j'enferme tout au fond de mon trésor :  
 Si les yeux de Vénus brillent autant que l'or,  
 Je ne m'étonne pas qu'on la dise si belle,  
 Que tout lui sacrifie, et soupire pour elle,  
 Qu'ainsi que les mortels, les Dieux soient ses amants, etc.

Ces derniers vers ayant été récités dans la tragédie d'Euripide, tout le monde se leva pour chasser l'acteur et le poëte. Alors Euripide parut sur le théâtre, qui supplia l'assemblée de se donner patience et d'attendre la fin que ferait cet admirateur passionné des richesses. En effet, Bellérophon, dans cette pièce, est puni du supplice que tous les avarés souffrent durant leur vie : car il n'y a point d'avarice sans peine, étant elle-même une peine assez grande. Combien demandait-elle de travaux et de larmes ! Combien de chagrins, tandis qu'on désire du bien ! Combien de misères après l'avoir acquis ! Ajoutez à cela tous les soins continus desquels on est travaillé, à proportion de ce que l'on possède, étant certain qu'on a plus de peine à jouir des richesses que l'on en a pour les amasser. Combien s'afflige-t-on lorsque les pertes arrivent ! On les estime toujours plus grandes qu'elles ne sont ; mais, supposé que l'on ne perde rien, on croit toujours perdre ce que l'on ne gagne pas. Vous me direz : On appelle cet homme heureux, et chacun voudrait bien en avoir autant ; j'en demeure d'accord. Quoi donc ? Croyez-vous qu'il y ait une pire condition que

d'être en même temps misérable et envié ? Je voudrais que ceux qui aiment tant les richesses et les charges, prissent conseil des riches et des ambitieux qui possèdent les premières dignités ; je suis assuré qu'ils en perdraient bientôt l'envie. Cependant ces gens-là feront encore de nouveaux projets, après avoir condamné ceux qu'ils ont faits autrefois, parce que l'on n'est jamais satisfait de son bonheur, quoiqu'il arrive sans se faire attendre. On blâme le conseil et le procédé qu'on a suivi, on préfère toujours ce qu'on a omis à ce qu'on a fait. Mais la philosophie vous donnera cet avantage que j'estime merveilleusement, c'est que jamais vous ne vous plaindrez de vous-même. Après tout, des paroles bien agencées, et un discours bien coulant, ne vous conduiront pas à cette félicité solide que nulles adversités ne sauraient ébranler. Quo l'on s'exprime comme l'on voudra, pourvu que l'âme demeure ferme dans son assiette et dans ses bons sentiments, pourvu qu'elle se satisfasse des choses qui ne peuvent satisfaire les autres, pourvu qu'elle ne juge du progrès qu'elle aura fait que par l'ameusement du sa vie, et qu'elle n'estime son savoir qu'autant que ses cupidités et ses craintes se trouveront diminuées.

## ÉPÎTRE CXVI.

S'il vaut mieux avoir des passions faibles que de n'en avoir point du tout.

On a souvent demandé s'il est meilleur d'avoir des passions faibles et légères que de n'en avoir point du tout. Nos Stoïciens les bannissent absolument. Les Péripatéticiens les admettent pourvu

Ant dives opto vivere, aut pauper mori.  
 Bene moritur, qui moritur dum hecum fœt.  
 Pecunia ingens generis humani bonum.  
 Cui non voluptas matris, aut blande potest  
 Par esse probris, non sacris torridis parvis.  
 Tam dulce si quid Veneris in vultu micat,  
 Merito ille amicos certum atque dominum movet.

Quant hi novissimi versus in tragedia Euripidis pronuntiat essent, totus populus ad ejedendum et actiorem et carmen consurrexit uno impetu ; donec Euripides in medium ipse prostratus, petens, ut expectarent, viderentque, quem admirator auri exitum faceret. Dabas in illa fabula pernas Bellérophontæ, quas in sua quisque dat. Nulli enim avaritiæ sine pena est, quamvis satis sit ipsa penarum. O quantum lacrimarum, o quantum laborum exigit ! Quam misera desiderata, quam misera parvis est ! Adjice quotidianas sollicitudines, que pro morio habendi quæque discruciant. Majore tormento pecunia possidetur, quam queritur. Quantum damnis ingemiscunt, que et magna incident, et videntur majora ! Denique, ut nihil illis fortuna detrahat, quidquid non acquiritur, damnum est. — At felicem illum hominem, et divitem vocant, et consequi optant, quantum ille possidet. — Fateor. Quid

ergo ? In ullos esse conditionis peioris existimas, quam qui habent et miseriam, et invidiam ? Utinam, qui divitiis optaturi essent, eum divitiis deliberarent ! utinam, honores petaturi, cum ambitionis et summæ adeptis dignitatis statum ! profecto vota mœtassent ; quam interim illi nova auspicium, quam prima damnaverint. Nemo enim est, cui felicitas sua, etiam si curvus venit, satisfaciât. Queruntur et de consiliis, et de processibus suis ; nullumque semper que relinquunt.

Itaque hoc tibi philosophia præstabit, quo equidem nihil majus existimo : nunquam te perlicebit tui. Ad hanc tam solidam felicitatem, quam tempestas nulla concutiat, non perducet te apte verba contesta, et oratio fluens leniter. Eant, ut volent ; dum animo compositio sua constet, dum sit magnus, et opinionum securus, et ob ipsa, que aliis displicent, sibi placeant ; qui profectum suum vita æstinet, et tantum scire se julicet, quantum non cupit, quantum non timet. Vale.

## EPISTOLA CXVI.

DEBINO EXPULSIORE ESSE AFFECTUS.

• Utrum salius sit, modicos habere affectus, an nullos, a sæpe questum est. Nostri illos expellunt. Peripa-

qu'elles soient modérées. Pour moi, je ne vois pas comment une maladie, pour être médiocre, peut être salutaire. Ne craignez point de perdre, je ne vous ôterai rien de ce que vous ne voudriez pas avoir perdu. Au contraire, je veux avoir de la complaisance pour tout ce que vous désirez, et que vous jugiez être nulle, nécessaire ou commode à la vie; j'en ôterai seulement les défauts dont vous voulez bien qu'elle soit accompagnée. Car, en vous défendant de désirer, je vous permettrai en même temps de vouloir, afin que vous agissiez hardiment, avec plus de certitude et avec plus de plaisir par conséquent. Pourquoi non? Je dis que vous goûterez mieux le plaisir si vous en êtes le maître, que si vous en étiez l'esclave. Il est si naturel (me direz-vous) de s'affliger de la perte d'un ami laissez conler des larmes qui sont si légitimes: il est naturel encore d'avoir soin de l'estime des hommes et d'être fâché qu'elle vous soit désavantageuse; pourquoi m'ôterez-vous cette crainte si honnête d'être en mauvaise réputation?

En vérité, il n'y eut jamais de vice sans excuse. Il n'y en a point qui ne soit, au commencement, timide et facile à vaincre; mais c'est par là qu'il se donne de l'étendue. Si vous lui laissez prendre racine, vous ne l'arracherez pas quand vous voudrez. Toute passion est faible dans sa naissance; elle s'échauffe dès sa sortie, et se fortifie dans son progrès. Il est plus facile de la rebuter quand elle se présente, que de la chasser quand elle est entrée. Qui doute que toutes les passions ne viennent d'une même source? La nature nous a chargés du soin de notre corps; si nous le traitons trop délicatement, c'est un vice. La nature a mis du

plaisir dans toutes les choses qui nous sont nécessaires, non pour les faire rechercher, mais pour nous engager aux actions sans lesquelles nous ne pourrions vivre. Quand on goûte le plaisir pour la seule considération de la volupté, ce n'est plus que dissolution et débauche. Arrêtons donc les passions quand elles veulent entrer; car, comme j'ai dit, elles entrent plus aisément qu'elles ne sortent. Laissez aller, direz-vous, ma douleur et mon appréhension jusqu'à certain point. Mais ce point s'étendra bien loin, et ne finira pas où vous voudrez. Un homme sage n'est pas obligé de veiller sur soi; car il arrête sa tristesse et son plaisir quand bon lui semble. A nous, qui ne pouvons pas nous retirer si facilement, il est bon de ne pas si fort avancer. Panétius, à mon avis, répondit bien à propos à un jeune homme qui lui demandait si le sage devait aimer: « Nous parlerons du sage une autre fois, dit-il. Cependant il nous faut garder, vous et moi, qui sommes bien éloignés de cet état, de tomber entre les mains d'une passion si inquiète et si furieuse, qui ne tient compte de soi et qui se donne entièrement à autrui. » Car, si l'objet que nous aimons nous regarde, nous sommes attirés par sa douceur; s'il nous méprise, nous sommes échauffés par son orgueil. Ainsi, en amour, et la facilité et la difficulté sont également préjudiciables. La facilité nous engage, la difficulté nous irrite; c'est pourquoi, connaissant comme nous faisons notre faiblesse, vivons en paix, ne nous commettons point avec les femmes, ni avec les flatteurs, ni avec le vin, ni avec les plaisirs.

Ce que Panétius a dit de l'amour, je le dis de

telici temperant. Ego non video, quomodo salubria esse aut utilis possit ultra mediocritas morbi. Noli timere! nihil eorum, quæ tibi non via negari, eripio; faciem me, indulgentemque præbebo rebus, ad quas tendis, et quas aut necessarias vite, aut utiles, aut jucundas putas: detrahā vitium. Nam quum tibi cupere interdixero, velle permittam; ut eadem illa intrepidus facias, aut certiore consilio, ut voluptates ipsas magis sentias. Quidni ad te magis pertineturæ sint, si illis imperabis, quam si servies?

Sed naturale est, inquit, ut desiderio amici torquerer; da jus lacrimis tam iuste cadentibus. Naturale est opinionibus hominum tangi, et adversis contristari: quare mihi non permittas tunc tam honestum malæ opinionis metum? — Nullum est vitium sine patrocinio; nulli non luctum verendum est et exorabile: sed ab hoc latius funditur. Num obtinabile, ut desinat, si luctu permiseris. Inbecillitas est primo omnis affectus; deinde ipse se concitat, et vires, dum procedit, perat: excludit facilitas, quam expellitur. Quid negat, omnes affectus a quodam quasi naturali fluere principio? Curam nobis nostri natura mandavit; sed, hinc ubi nimium induleris, vitium est. Voluptatem natura necessariis rebus admiscuit, non

ut illam peteremus, sed ut ea, sine quibus non possumus vivere, gratia nobis illius fieret accessio: si suo vellet jure, luxuria est. Ergo intrantibus resistamus, quia facilius, ut dicit, non recipiuntur, quam exeant. — Aliquateus, inquit, dolere, aliquatenus timere permittit! — Sed illud aliquatenus longe producitur; nec, ubi via, accipit finem. Superbi, non solite custodire se, tutum est; et lætissimas auras et voluptates, ubi volet, sinit: nobis, quia non est regredi facile, optimum est uniuerso non progredi. Eleganter mihi videtur Panætius respondisse adolescentulo eisdem querenti: An sapiens imitatus esset? « Do sapientia, inquit, videbimus: mihi et tibi, qui adbe a sapiente longe absumus, non est committendum ut incidamus in rem commotam, impotentem, alteri emancipatam, vitem ubi. Sive enim nos respicit, humanitate ejus irritamur; sive contemnit, superbia accendimur. Æque facilitas amoris, quam difficultas nocet: facilitate expiatur, cum difficultate certamus. Itaque, consilii nobis imbecillitas nostra, quiescamus. Nec viro la-firmum animum committamus, nec formæ, nec adulatio-ni, nec ullis rebus blande trahentibus. »

Quod Panætius de amore querenti respondit, hoc ego

toutes les passions : évitons , tant que nous pourrions , un pas si glissant ; nous ne sommes pas trop fermes sur le sec. Vous m'arrêterez , sans doute , en cet endroit par ce reproche ordinaire que l'ou fait aux stoïciens : Vous promettez de trop grandes choses , et vous en ordonnez de trop dures. Nous sommes de chétives créatures qui ne pouvons pas nous priver de tout. Nous pleurerons , mais fort peu ; nous désirerons , mais modérément ; nous nous mettrons en colère , mais nous nous apaiserons aussitôt. — Savez-vous pourquoi nous ne pouvons faire ce que vous nous demandez ? c'est parce que nous nous déions de nous , et que nous ne croyons pas le pouvoir faire. Mais il y a une autre chose , c'est que nous défendons les vices que nous chérissions , aimant mieux les excuser que de les abandonner. La nature a donné à l'homme assez de forces ; si nous les voulons ramasser et les employer pour notre instruction , où nous nous imaginons qu'elles ientent ; ce n'est que faute de vouloir ; mais on s'excuse de ne pouvoir.

## ÉPÎTE CXVII.

Si la sagesse est un bien , et si ce n'est pas un bien d'être sage. — Que l'on a grand tort de perdre la vie en des questions inutiles , vu que la vie est si courte.

Vous m'attirez , et à vous aussi , beaucoup d'affaires ; et vous me jetez , sans y penser , dans un grand embarras , en me proposant des questions où je ne saurais quitter le parti des stoïciens sans les offenser , ni suivre leurs opinions sans irahir ma conscience. Vous me demandez si cet axiome

des stoïciens est véritable : « Que la sagesse est un bien , mais que ce n'est pas un bien d'être sage. » Je vous exposerai , premièrement , le sentiment des stoïciens , puisque je vous déclarerai le mien. Nos stoïciens tiennent que ce qui est bien est corps , à cause que ce qui est bien agit , et que ce qui agit est corps. Tout ce qui est bien apporte du profit ; il faut faire quelque chose pour avoir du profit. Or , ce qui fait quelque chose est corps. Et , comme ils disent que la sagesse est un bien , ils sont obligés de dire aussi qu'elle est un corps. Mais être sage , disent-ils , n'est pas de même : cela est incorporel , et s'rvient à une autre chose , c'est-à-dire à la sagesse ; c'est pourquoi il ne fait rien et ne profite de rien ; aussi , quand ils disent : C'est un bien d'être sage ; ils rapportent cela à son principe , qui est la sagesse.

Écoutez ce qu'on leur répond , avant que je me retire , et que je me range en un autre parti. A votre compte , leur dit-on , ce ne serait pas un bien de vivre heureux : il faut qu'ils répondent soit de gré ou de force , que la vie heureuse est un bien , et que vivre heureux n'est pas un bien. On fait encore cette objection à nos stoïciens : « Voulez-vous être sage ? » C'est donc une chose qu'on doit désirer. Or , ce que l'on doit désirer est un bien. Ils sont contraints d'altérer les paroles et d'ajouter une syllabe devant ce mot désirer ; et , quoiqu'elle ne s'accommode pas à notre langue , je l'ajonterai pourtant si vous me le permettez. « On doit , disent-ils , désirer , *expetere* , ce qui est bien , et *adexpetere* , ce qui survient au bien. Quand nous avons obtenu ce bien , nous ne dési-

de nuntius affectibus dico. Quantum possumus , nos a lubrico recedamus ; in secco quoque parum fortiter stamus. — Occurrit hoc loco mihi illa publicè contra Stoicos voce : « Nihil magna promittitis , nimis dura precipitis ! Nos homunciones sumus , omnia nobis negare non possumus : dolebimus , sed parum ; concupiscemus , sed temperate ; irascemur , sed placabimur. » — Scis , quare non possumus ista ? quis , nos posse , non credimus. Immo , mehercules , aliud est in re ! Vilia nostra , quis amamus , defendimus ; et malumus excusare illa , quam excutere. Satis natura homini dedit roboris , si illo utamur , si vires nostras colligamus , ac totas pro nobis , certe non contra nos , concitemus. Nolite in causa est ; non posse prætenditur. Vale.

## EPISTOLA CXVII.

AN, QUEM SAPIENTIA BONUM SIT, ETIAM SAPERE.

Multum mihi negotii concinnabis , et , dum necis , in magnam me item ac molestiam impinges , qui mihi tales questionculas ponis , in quibus ego nec dissentire a nostris , salva gratia , nec consentire , salva conscientia , possum. — Queris , an verum sit , quod Stoici placet : « Sapientiam bonum esse , sapere bonum non esse. » — Primum exponam , quid Stoici videatur ; deinde tunc di-

cere sententiam audebo. Placet nostris , quod bonum est , corpus esse ; quis , quod bonum est , facit : quidquid facit , corpus est. Quod bonum est , prodest ; faciat autem aliquid oportet , ut prosit : si facit , corpus est. Sapientiam bonum esse dicunt ; sequitur , ut necesse sit illam corporalem quaque dicere. At sapere non putant ejusdem conditionis esse. Incorporale est , et accidens alteri , id est , sapientie ; itaque nec facit quidquam , nec prodest. — Quid ergo ? inquirunt ; non dicimus , bonum est sapere ? — Dicimus , referentes ad id , ex quo pendet , id est , ad ipsam sapientiam.

Adversus hoc quid ab istis responderetur , audi , antequam ego incipio secedere , et in alia parte considerare. — Isti modo , inquirunt , nec beste vivere bonum est. — Valuit noluit , respondendum est , beatam vitam bonum esse , beste vivere bonum non esse. Etiamnunc nostra illud quoque opponitur : Vultis sapere : ergo expetenda res est , sapere : si expetenda res est , bonum est. — Coguntur nostri verba torquere , et unam syllabam expetendo interponere , quam sermo noster inseri non sinit. Ego illam , si poteris , adjungam. Expetendum est , inquirunt , quod bonum est : expetibile quod nobis contingit : quom bonum consecuti sumus , non petitur tanquam bonum ,

rons pas l'autre comme bien, mais comme il survient à celui que nous avons désiré. » Pour moi, je ne suis point de ce sentiment, et je crois que nos stoiciens l'ont embrassé inutilement, parce qu'ils demeurent encore engagés dans la première proposition, joint qu'il ne leur est pas loisible de changer les termes. Nous déférons ordinairement beaucoup à la commune opinion des hommes, et c'est chez nous une grande présomption de vérité que tout le monde croie une même chose. Par exemple, nous concluons qu'il y a des dieux, parce que, outre les autres preuves, cette créance est gravée dans le cœur de tous les hommes, et qu'il n'y a point de peuples si barbares ni si dépravés qui ne soient persuadés qu'il y a quelque divinité. Quand nous raisonnons de l'éternité des âmes, nous donnons beaucoup d'autorité au consentement des hommes qui craignent et qui révèrent les dieux souterrains. Je ne veux servir de cette croyance publique. Vous ne trouverez personne qui ne croie que la sagesse est un bien, et que ce ne soit aussi un bien d'être sage. Je ne ferai pas pourtant ce que les gladiateurs abattaient sous leurs ennemis ont coutume de faire, je n'implorerai pas l'assistance du peuple; je veux me servir de mes armes. Ce qui survient à quelque chose est-il dehors ou dedans cette chose-là? S'il est dedans, il est corps comme la chose même où il survient; car rien ne peut survenir qu'il ne touche en quelque endroit. Or, ce qui touche est corps. S'il est dehors, il s'en est éloigné depuis qu'il est arrivé; ce qui s'éloigne a mouvement, et ce qui a mouvement est corps. Vous croyez peut-être que je

vais dire que la course n'est autre chose que courir, la chaleur autre chose qu'avoir chaud, ni la lueur autre chose que reluire. Je demeure d'accord que ce sont choses différentes, mais non pas de condition différente. Si la santé est chose indifférente, il sera aussi indifférent d'être sain. Si la beauté est chose indifférente, il sera aussi indifférent d'être beau. Si la justice est un bien; ce sera un bien d'être juste. Si la laideur est un mal, ce sera aussi un mal d'être laid. De même que si la chassie est un mal, c'est aussi un mal d'être chassieux. Sachez que l'un ne peut être sans l'autre. Ce qui a de la sagesse est sage, et ce qui est sage a de la sagesse. Il y a si peu de raisons de douter que l'un soit de même nature que l'autre, qu'il semble à quelques-uns qu'ils sont une seule et même chose. Mais, puisque tout est bien, ou mal, ou chose indifférente, nous appelons indifférent tout ce qui peut arriver tout aussi bien à un méchant qu'à un homme de bien, comme l'argent, la beauté, la noblesse. Mais il ne peut arriver qu'à un homme de bien d'être sage; par conséquent ce n'est pas une chose indifférente; mais ce qui ne peut arriver à un méchant homme, n'est pas mauvais; il s'ensuit donc qu'il est bon. Or l'on ne peut être sage sans être homme de bien. C'est un accident, disent-ils, qui arrive à la sagesse. Ce que vous appelez être sage, fait-il la sagesse ou la reçoit-il? Qu'il la fasse ou qu'il la reçoive, il est toujours un corps; car ce qui fait et ce qui est fait est corps; s'il est corps, il est bien. Ainsi, ce qui lui manquait pour être bien, est qu'il n'avait point de corps.

*sed petito bono accedit. — Ego non idem sentio, et nostros iudicio in hoc descendere, quia jam primo vinculo tenentur, et mutare illis formulam non licet.*

*Mulum dare solemus presumptioni omnino hominum, et apud nos veritatis argumentum est, aliquid omnibus videri: tanquam, deos esse, inter alia hoc colligimus, quod omnibus iusta de diis opinio est, nec ulla gens usquam est adeo extra leges morisque projecta, ut non aliquos deos credat. Quam de ammarum aternitate disserimus, non leve momentum apud nos habet consensus hominum, aut timentium inferos, aut colentium. Utro hac publica persuasio: neminem inveniri, qui non patet et sapientiam bonum, et bonum sapere.*

*Non faciam, quod videri solet, ut provocem ad populum: nostris incipientibus armis confingere. Quod accedit alicui, utrum extra id, cui accedit, est; an in eo, cui accidit? Si in eo est, cui accedit, tam corpus est, quam illud, cui accidit. Nihil enim accidere sine tactu potest: quod tangit, corpus est. Si extra est, postquam accesserit, recessit; quod recessit, motum habet: quod motum habet, corpus est. Speras me diuturnum, non esse aliud cursum, aliud currere; nec aliud calorem, aliud calere; nec aliud lucem, aliud lucere. Concedo ista alia esse, sed non sortis alterius. Si valetudo indifferens est,*

*bene valere indifferens est. Si forma indifferens est; et formosum esse. Si iustitia bonum est, et iustum esse bonum est. Si turpitudinis malum est, et turpem esse malum est: tam, mehercules, quam, si lippietudo malum est, lippietate quoque malum est. Hoc ut scias, neaurum esse sine alicui potest. Qui sapit, sapiens est; qui sapens est, sapit. Adeo non potest dubitari, an, quale illud sit, tale hoc sit, et quibusdam utrumque unum videntur atque idem. Sed illud libenter quaesierim: quum omnia aut bona sint, aut mala, aut indifferenda; sapere in quo numero sit? Bonum negat esse; malum aliquo non est: sequitur, et medium sit. Id autem medium atque indifferens vocamus, quod tam nullo contingere, quam bono, possit: tanquam pecunia, forma, nobilitas. Hoc, ut sapiam, contingere nisi bono non potest: ergo indifferens non est. Atqui ne malum quidem est, quod contingere nullo non potest: ergo bonum est. Quod, nisi bonum, non habet, bonum est; sapere non nisi bonum habet: ergo bonum est. — Accidens est, inquit, sapientia. — Ille ergo quod vocas sapere, utrum facit sapientiam, an patitur? Sive facit illud, sive patitur, utroque modo corpus est. Nam, et quod fit, et quod facit, corpus est: si corpus est, bonum est: usum enim decreti tui, quo mihi bonum esset, quod incorporale erat.*

Les péripatéticiens tiennent que la sagesse et être sage ne diffèrent en rien, et que l'un se trouve dans l'autre. Car, pensez-vous que quelqu'un puisse être sage s'il n'a de la sagesse, ni qu'il puisse avoir de la sagesse s'il n'est sage? Les vieux dialecticiens y ont apporté une distinction qui est passée jusqu'aux stoïciens. Je vous dirai ce que c'est. Autre chose est un champ, et autre chose d'avoir un champ. Pourquoi cela? Parce que avoir un champ regarde celui qui l'a, et non point le champ. Aussi, autre chose est la sagesse, et autre chose est d'être sage. Je crois que vous m'accorderez bien que celui qui possède et ce qui est possédé sont deux choses différentes. La sagesse est possédée; celui qui est sage la possède. La sagesse est, pour ainsi dire, l'âme même qui est montée au comble de la perfection; car c'est la science de bien vivre. Qu'est-ce que être sage? Je ne puis pas dire que c'est une âme parfaite, mais plutôt ce qui survient à celui qui a l'âme parfaite; niais, l'un est l'âme, même bien disposée; l'autre, c'est de l'avoir ainsi disposée. Les corps, disent-ils, ont premièrement leurs natures, comme voilà un homme, voilà un cheval. Ces natures sont accompagnées du mouvement de leurs âmes qui montrent qu'elles sont un corps. Ce mouvement-là a quelque chose qui lui est propre et séparé du corps. Comme quand je vois Caton qui se promène, le sens me montre cela et l'âme le croit; c'est le corps que je vois sur lequel j'ai jeté mes yeux et ma pensée, et je dis après Caton se promène; ce n'est pas le corps dont je parle maintenant, mais c'est quelque chose que je dis du corps,

que les uns appellent énonciation, et les autres prédicament. Ainsi, quand nous disons la sagesse, nous entendons quelque chose qui n'a point de corps. Quand nous disons : Il est sage, nous parlons d'un corps. Mais il y a grande différence de dire l'un et de parler de l'autre. Imaginons-nous que ces deux choses soient présentes (car je n'en veux pas dire encore mon avis), qu'est-ce qui empêche que l'une ne soit autre chose que l'autre, et néanmoins qu'elle ne soit bonne? Vous disiez, naguère, qu'autre chose est un champ, et autre chose d'avoir un champ. Pourquoi ne serait-il pas vrai, puisque celui qui possède est d'une nature, et celui qui est possédé est d'une autre? l'un est un homme, l'autre est de la terre. Mais, en l'espèce dont il s'agit, celui qui possède la sagesse et la sagesse qui est possédée sont tous deux de même nature. De plus, en cet autre exemple, ce qui est possédé est une chose, et celui qui en possède en est une autre. Mais, en celui-ci, ce qui est possédé et celui qui possède est une même chose. On possède un champ par titre, et la sagesse par la nature; celui-là se peut vendre ou donner, celle-ci ne qu'elle point son hôte. On ne doit pas compter ensemble deux choses qui sont dissimilaires. J'avais commencé à dire que ce peuvent être deux choses, et néanmoins l'une et l'autre bonnes. Vous demeurez aussi d'accord que le sage et la sagesse sont deux choses, et que l'une et l'autre est bonne. Rien n'empêche donc que la sagesse et sa possession ne soient deux aussi, ayant l'une et l'autre le caractère de la bonté. Je désire la sagesse seulement afin que je sois sage.

Peripatetici placet, nihil interesse inter sapientiam et sapere, quum la utrobilibet eorum et alterum sit. Non quid enim quinquam existimas sapere, nisi qui sapientiam habet? Numquid quinquam, qui sapit, non putas habere sapientiam? Dialectici veteres ista distinguunt : ab illis divisio usque ad Stoicos venit. Quisla sit bene, dicam. Aliud est agere, aliud agnum habere : quidni? quum habere agnum ad habentem, non ad agnum pertinet. Sic aliud est sapientia, aliud sapere. Puto concedes duo esse hinc, id quod habetur, et eum qui habet : habetur sapientia; habet, qui sapit. Sapientia est mens perfecta, vel ad summum optimumque deducta; ars enim vitæ est. Sapere quid est? Non possum dicere, mens perfecta; sed id, quod contingit perfectam mentem habenti. Ita alterum est, mens bona : alterum, quasi habere mentem bonam. Sunt, inquit, nature corporum; tanquam, hic homo est, hic equus : has deinde sequuntur motus animorum enuntiativi corporum. Hi habent propriam quiddam, et a corporibus solvantur : tanquam, video Catonem ambulantem : hoc sensus ostendit, animus credit. Corpus est, quod video, cui et oculos et animum intendo. Dico deinde, Cato ambulat. Non corpus, inquit, est, quod nunc loquor; sed enuntiativum quiddam de corpore, quod illi

effatum vocant, sili enuntiatum, alii dictum. Sic, quum dicimus sapientiam, corporale quiddam intelligimus : quum dicimus, sapit, de corpore loquamur. Plurimum autem interest, anrum illum dicas, an de illa.

Putamus in presentia, ista duo esse : noudum enim, quid nubi videatur, pronuntio : quid prohibet, quo minus aliud quidem sit, sed nihilo minus bonum? Dicbas paulo ante, aliud esse agnum; aliud, habere agnum. Quidni? in alia enim natura est, qui habet : in alia, quod habetur : illa terra est, hic homo est. At in hoc, de quo agitur, ejusdem nature sunt utraque, et qui habet sapientiam, et ipsa, qua habetur. Præterea ille aliud est, quod habetur; alius, qui habet : hic in eodem est, et quod habetur, et qui habet. Ager jure possidetur; sapientia natura : ille abolerari potest et alteri tradi; hic non discedit a domino. Non est itaque, quod compares inter se dissimilia. Ceperam dicere, posse ista duo esse, et tamen utrumque bona : tanquam et sapientia, et sapiens duo sunt, et utrumque bonum esse concedis. Quomodo nihil obstat, quo minus et sapientia bonum sit, et habens sapientiam : sic nihil obstat, quo minus et sapientia bonum sit, et habere sapientiam, id est, sapere. Ego in hoc volo sapiens esse, ut sapiam. Quid ergo? non est id bonum,



Quoi donc? ce dernier n'est-il pas bon sans lequel le premier ne serait pas bon? Vous dites qu'il ne faudrait point recevoir la sagesse si on nous en défendait l'usage. Quel est l'usage de la sagesse, sinon d'être sage? C'est ce qu'elle a de plus précieux, sans quoi elle serait absolument inutile. Si la gêne est mauvaise, il est mauvais d'être gêné; cela est si vrai qu'elle ne serait pas mauvaise si vous étiez ce qui la suit. La sagesse est l'état d'une âme parfaite. Être sage c'est l'usage d'une âme qui est parfaite. Comment voulez-vous que l'usage de la sagesse ne soit pas bon, puisque sans cet usage la sagesse ne serait pas bonne? Je vous demande si l'on doit désirer la sagesse, vous en demeurez d'accord. Je vous demande si l'on doit désirer l'usage de la sagesse, vous l'accorderez aussi, car vous dites que vous ne la recevriez pas, si l'on vous en défendait l'usage. Ce qu'on doit désirer est bon; être sage c'est user de la sagesse, comme parler c'est user de l'éloquence, et voir est user de la vue; par conséquent, être sage, c'est faire usage de la sagesse. Or, l'usage de la sagesse est à désirer. Il est donc à désirer d'être sage; mais, s'il est à désirer, c'est un bien.

Il y a longtemps que je me fais ce reproche que j'imité ces philosophes en les voulant accuser, et que j'emploie inutilement des paroles pour vérifier une chose si claire. Car, qui peut douter que si le chaud est mauvais, il ne soit aussi mauvais d'avoir chaud? si le froid est mauvais, qu'il ne soit mauvais d'avoir froid? si la vie est un bien, que c'est un bien aussi de vivre. Mais toutes ces questions n'occupent que le dehors de la sagesse, et n'entrent point dans son fort où nous devons nous

réfugier. Que si nous voulons quelquefois prendre le large, nous y trouverons de beaux et grands promenoirs. Nous irons rechercher la nature des dieux; de quoi se nourrissent les astres; le cours différent des étoiles; si nos corps suivent leurs mouvements, et si leurs influences font naître et agir nos inclinations; si ce qu'on appelle hasard est attaché à certaine loi, et s'il n'y a rien dans le monde qui soit fortuit et téméraire. Je sais bien que tout cela ne forme pas les mœurs, mais il récrée l'esprit et l'élève à la grandeur des choses dont on l'entretient. Au contraire, ces autres questions le ravalent et l'affaiblissent au lieu de l'affirmer. Mais, je vous prie, pourquoi se donner tant de peine après une chose qui peut être fautive, et qui sans doute est inutile, vu qu'on la pourrait employer en des sujets plus utiles et plus considérables? De quoi me servira de savoir si la sagesse est une chose, et si être sage en est une autre; si celle-là est bonne, si celle-ci ne l'est pas? Je ne laisserai pas d'agir témérairement; ayez la sagesse et que je sois sage, nous serons tous deux égaux. Faites mieux, montrez-moi le chemin pour y parvenir. Dites-moi ce que je dois fuir et ce que je dois désirer, par quel moyen je pourrai guérir mes faiblesses, et rejeter bien loin tous ces desirs impétueux qui m'emportent et me font aller de travers; comment je pourrai soutenir tant de disgrâces, et me défaire des maux qui s'attachent sur moi, et de ceux auxquels je me suis volontairement attaché. Montrez-moi comme je dois supporter l'affliction sans verser des larmes, et la félicité sans faire pleurer personne; comment je

sine quo nec illud bonum est? Vos certe discitis, sapientiam, si sine ea debet accipiendum non esse. Quis est namque sapientie? Sapere: hoc est in illa pretiosissimum; quo detracto, supervacua fit. Si tormenta mala sunt, torqueri malum est; a seo quidem, ut illa non sint mala, si, quod sequitur, detraxeris. Sapientia habitus perfectæ mentis est; sapere, mens perfectæ mentis. Quomodo potest usus ejus bonum non esse, que sine usu bonum non est? Interrogo te, an sapientia expetenda sit? fateris. Interrogo, an usus sapientie expetendus sit? fateris: negas enim te illius recepturum, si uti en prohibearis. Quod expetendum est, bonum est. Sapere, sapientie usus est; quomodo eloquentie, eloqui; quomodo cœniorum, videre: ergo sapere, sapientie usus est. Usus autem sapientie expetendus est; sapere ergo expetendum est: si expetendum est, bonum est.—Olim ipse me damno, qui illos imitor, dum accepto, et verba aperte rei impendo. Cui enim dubium potest esse, quin, si æstus malum est, et æstus malum sit? si algor malum est, malum sit algere? si vita bonum est, et vivere bonum sit?

Omnia ista, circa sapientiam, non in ipsa, sunt; at nobis in ipsa commorandum est. Eiam, si quid evagari libet, amplius habet illa apertioresque recessus. De deorum natura queramus; de siderum elementis, de his

tam variis stellarum discursibus: an ad illarum motus nostra moveantur; an corporibus omnium animisque illinc impetu veniat; an et hæc, que fortuita dicuntur, certa lege constricta sint, nibique in hoc mundo repetitum, aut expers ordinis, volutetur? Ista jam a formatione morum recesserunt; sed levati animum, et ad ipsum, quas tractant, rerum magnitudinem attolunt. Hæc vero, de quibus paulo ante dicebam, minuant, et deprimunt; nec, ut putas, exacuunt, sed extenuant. Obsecro vos, curam necessariam cursum, majoribus melioribusque debitam, in re, neque in falsa, certe iunctis, terminis? Quid mihi profuturum est scire, an aliud sit sapientia, aliud sapere? quid mihi profuturum est scire, illud bonum esse, hoc non esse? Temere me geram, subito hujus voti alicui: ubi sapientia, ubi sapere coniugat? pares erimus. Potius id age, ut mihi viam monstris, que ad ista perveniam. Dic, quid vitare debeamus, quid appetere; quibus animum labantem studiis firmem; quemadmodum, que me ex transversis ferunt aguntque, proci a me repellam; quomodo par esse tot malis possum; quomodo istas calamitates removeam, que ad me irruerunt; quomodo illas, ad quas ego trahi. Doce, quomodo feram ærumnam sine gemitu meo, felicitatem sine abusu; quomodo ultimam ac necessariam vitam terminem non

pourrai sortir de la vie sans attendre l'heure nécessaire et fatale.

Je ne trouve rien de plus sot que de souhaiter la mort. Car, si vous voulez vivre, pourquoi souhaiter la mort? Si vous voulez mourir, pourquoi demander aux dieux ce qu'ils vous ont donné en venant au monde? Car il vous a été ordonné de mourir une fois; mais il vous est libre de mourir quand vous voudrez; l'un est de nécessité, l'autre de volonté. Je lus, ces jours passés, un fort mauvais commencement d'un assez bon livre, et d'un homme qui, assurément, parle bien. Oui, dit-il, puisse-je mourir bientôt! Sot que tu es, tu désires une chose qui est entre tes mains. Peut-être qu'en prononçant ces paroles tu es devenu vieux. Autrement, qu'est-ce qui te retarde? Personne ne te retient; sors par où tu voudras. Choisis dans la nature l'issue qui te plaira davantage. Ces éléments, dont le monde est composé, l'eau, la terre et l'air sont des chemins à la mort aussi bien que des causes de la vie. Oui, puisse-je mourir bientôt! Ce bientôt quand veux-tu qu'il arrive? Quel terme lui donnes-tu? Il peut arriver plus tôt que tu ne le voudras. En vérité, ce sont paroles d'une âme faible qui, par ce serment, demande grâce. Celui-là ne veut pas mourir qui souhaite de mourir. Demande aux dieux la vie et la santé. Si tu veux mourir, c'est un des fruits de la mort que de ne la pouvoir plus souhaiter. C'est de cela, mon cher Lucile, qu'il faut traiter et s'instruire, non pas agiter de vaines questions avec des subtilités inutiles. Voilà ce qu'on appelle sagesse; voilà ce qu'on appelle être sage. La fortune t'a proposé

tant de questions et de difficultés, tu n'as pu encore les résoudre, et maintenant tu t'amuses à badiner. Cela n'est-il pas beau de le voir battre le vent de ton épée quand le signal du combat est donné? Laisse là le fleuret, il faut ici de bonnes armes. Dis-moi le moyen de garantir mon âme de la tristesse et de la crainte, comme quoi je pourrai la décharger du poids de ses convoitises secrètes. La sagesse est un bien, je te le confesse; mais être sage n'est plus un bien, et qu'ainsi ne soit, je veux nier qu'il soit bon d'être sage, afin de tourner en ridicule toute cette étude, qui n'est occupée qu'à dea bagatelles.

Que dirais-tu si tu savais que l'on demande encore si la sagesse qui est à venir est un bien? Mais quel doute y a-t-il, je te prie, que les derniers ne sentent point encore la moisson proclamer, et que l'enfance, dans son imbecillité, ne sente pas la force et la vigueur de l'adolescence où elle doit arriver? Cependant la santé future soulage aussi peu le malade que le repas à venir délassé un homme tandis qu'il court ou qu'il combat. Qui ne sait que ce qui est à venir n'est pas un bien, par cette seule raison qu'il est à venir? Car ce qui est bien est en même temps profitable, n'y ayant que les choses présentes qui puissent profiter. Si le bien ne profite, il n'est pas encore; s'il profite, il est déjà. Je serai sage quelque jour; ce sera un bien quand je le serai, cependant il n'est pas. Une chose doit être premièrement, puis on voit ce qu'elle est. Comment, je vous prie, ce qu'elle n'est pas encore serait-il déjà bon? Puis-je mieux vous prouver qu'une chose n'est

expectem, sed ipsemet, quum vi-vum erit, profugiam. Nihil mihi videtur turpius, quam optare mortem. Nam si vis vivere, quid optas mori? si ne vis, quid deus rogas quod tibi nascenti dederunt? Nam, ut quandoque moriaria, etiam invito positum est; ut quum voles, tu has manu est. Alterum tibi necesse est; alterum licet. Turpissimum his diebus principium dixerit mehercules viri legi: « Ita, inquit, quamprimum moriar! » Homo demum! optas rem tuam: « Ita quamprimum moriar! » Fortasse inier has voces senex factus es; alioqui, quid in mora est? nemo te tenet; evade, qui vivum es! elige quamlibet rerum naturam partem, quam tibi præbere exitum jubeas! Hæc nempe sunt et elementa, quibus hic mundus administratur, æquæ, terræ, spiritalis: omnia ista tam crasse vivo-ti sunt, quam vis mortis. « Ita quamprimum moriar! » Quamprimum istud, quod esse vis? quem illi diem ponis? citius fieri, quam optas, potest. Imbecillæ mentis ista sunt verba, et hæc detestatione miseriecorditer captantia. Non vult mori, qui optat. Deos vitam et salutem roga; si mori placuit, hic mortis est fructus, optare desinere.

Hæc, mi Lucili, tractemus; istis formemus animum! Hæc est sapientia, hoc est sapere; non, disputatio; nuncius

inimicus subtilitatem vanissimam agitare. Tot questiones fortuna tibi posuit: noudum illas solvas! jam cavilaris. Quam stultum est, quum signum pugæ acceperis, ventitare! Remove ista latoria arma; decretoris opus est. Dic, qua ratione outis animum tristitia, nulla formido periarbet; qua ratione hoc secretarum cupiditatem pondus effundam. Agatur aliquid! — « Sapientia bonum est, sapere non est bonum. » Sic fit, ut oegemus sapere, ut hoc totum studium derideatur, tanquam operatum supervacua.

Quid, si scires etiam illud quæri, « an bonum sit futura sapientia? » Quid enim dubit est, oro te, an nec meam futuram jam sentiant horrea, nec futuram adolescentiam pueritia viribus aut ullo robore intelligat? Egro interim nihil ventura sanitas prodest; non magis, quam correnlem luctantemque post multos seculorum mentes otium reficit. Quis nescit hoc ipso non esse bonum id, quod futurum est, quis futurum est? Nam, quod bonum est, utique prodest: nisi presentia, prodesse non possunt. Si non prodest, bonum non est; si prodest, jam est. Futurus nam sapiens: hoc bonum erit, quum fueris; interim non est. Prius aliquid esse debet, deinde quale esse. Quomodo, oro te, quod adhuc nihil est, jam bonum

pas qu'en vous disant qu'elle sera ; car il paraît qu'elle n'est pas venue, puisqu'elle est à venir. Le printemps doit venir, je sais donc que nous sommes en hiver ; l'été doit venir, je sais donc que l'été n'est pas encore venu ; et la meilleure preuve qu'une chose n'est pas encore présente, c'est qu'elle est à venir. Je serai sage un jour, je l'espère, cependant je ne le suis pas encore ; car je ne saurais être en même temps dans la possession et dans la privation de ce bien. Ces deux extrémités ne se peuvent joindre, non plus que le bien et le mal ne se peuvent rencontrer ensemble dans une même personne.

Passons légèrement sur ces sornettes ingénieuses, pour nous arrêter aux choses qui nous peuvent apporter quelque utilité. Celui qui va quérir une sage-femme pour délivrer sa fille qui est en travail, ne s'amuse pas à lire l'affiche qui marque l'ordre des jeux publics. Celui qui court pour éteindre le feu de la maison qui brûle ne s'arrête pas à un échiquier pour voir comment il pourra sauver une pièce qui est enfermée. Mais, ô dieux ! on vous annonce des malheurs de toutes parts, tantôt l'incendie de votre maison, le péril qui menace vos enfants ; tantôt le siège de votre patrie, et la déprédation de vos biens, sans parler des naufrages, des tremblements de terre, et de tout ce qui fait le sujet de nos craintes. Parmi tous ces embarras, vous vous amusez à des choses qui ne servent qu'à récréer l'esprit. Vous demandez quelle différence il y a entre la sagesse et être sage. Vous faites des nœuds et les défaits, tandis que vous voyez tant de disgrâces prêtes à tomber sur votre tête ! La

nature ne nous a pas été si libérale du temps, que nous en puissions perdre quelque partie. Et voyez, je vous prie, combien en perdent les plus diligents. Nos maladies nous en dérobent aussi bien que celles de nos parents ; nos affaires particulières ou celles du public nous tiennent occupés. Le sommeil emporte moitié de notre vie. Pourquoi donc employer en vain la plus grande partie d'un temps si court et si rapide ? Disons encore que l'esprit cherche plutôt à se récréer qu'à se guérir ; il se fait un divertissement de la philosophie, au lieu de la prendre comme un remède. Je ne sais point la différence qui est entre la sagesse et être sage ; mais je sais bien qu'il ne m'importe pas de le savoir ou de ne le savoir pas. Car, enfin, dites-moi, quand j'aurai appris cela, serai-je sage ? Pourquoi donc m'arrêtez-vous plutôt sur les termes que sur les effets ? Rendez-moi plus généreux. Rendez-moi plus assuré. Faites que je tienne tête à la fortune ; faites que je la surmonte. Mais je la surmonterai, si je mets en pratique tout ce que j'aurai appris.

## ÉPIÔTRE CXVIII.

Qu'il est plus bonnête et plus sûr de ne rien demander à la fortune. — Les définitions du bien, et en quoi il consiste.

Vous voulez que je vous écrive plus souvent. Si nous venions à compte, je m'assure que vous n'auriez pas de quoi payer. Nous étions convenus que vous écrieriez le premier, et que je vous ferais réponse. Mais je ne ferai pas la difficile, et comme

est? Quomodo autem tibi magis vis probari, non esse aliquid, quam si dixeris, futurum est? Nondum enim venisse apparet, quod venit. Ver secuturum est; scio nunc hiemem esse; aestas secutura est; scio arstatem non esse. Maximum argumentum habeo nondum presentis, futurum esse. Sapientiam spero; sed interitum non sapio; si sibi bonam habeream, jam hoc carerem malo. Futurum est, ut sapiam: ex hoc licet, nondum sapere me, intelligas. Non possum simul et in illo bono, et in hoc malo esse. Duo ista non coeunt, nec apud eundem sunt una, bonum et malum.

Transcurramus solertissimas nugas, et ad illa, quae nobis aliquam operam sunt futura, properemus. Nemo, qui obstrictum parturit illius sollicitus aëreus, eductum et ludorum ordinem periegit; nemo, qui ad lincendum domus suae currit, tabulam intrinsecum perspicit, ut sciat, quomodo alligatus erant calculeus. At mœchreuleus omnia tibi undique nuntiant; et incendium domus, et periculum liberorum, et obsidium patriæ, et bonorum direptio; adice istis naufragia, motusque terrarum, et quicquid aliud timeri potest. Inter ista districtus, rebus nihil aliud quam minimum obsecrantibus, varas? quid inter sapientiam, et sapere interest, inquis? nodos necis ac solvis, tanta mole impendente capiti tuo? Non jam be-

nignum ac liberale tempus natura nobis dedit, ut aliquid ex illa vacet perdere! Et vide, quam multa etiam diligentissimi perierint. Aliud valetudo sua cuique abstulit, aliud suorum; aliud necessaria negotia, aliud publica occupaverunt; vitium nobiscum dividit somnus. Ex hoc tempore, tanta angustia et rapido, et nos auferente, quid parvi majorem periculi nutre in vanum? Adice nunc, quod autem animas delectare se potius, quam sanare; et philosophiam oblectamentum facere, quam remedium sit. Inter sapientiam et sapere quid interest, nescio; scio nunc non interesse, sciam ista, an nesciam. Dic mihi: quid, quid inter sapientiam et sapere interest, didicero, ut plam? Cur ergo potius inter vocabula me sapientie delites, quam inter opera? Fac me fortiorum, fac securiorum, fac fortunæ parem, fac superiorem! Pauper autem superior esse, si isto directo omne quod dico. Vale.

## EPISTOLA CXVIII.

QUID SIT BONUM.

Écris à me fréquenliores epistolas. Rationes convenimus: solvendo non eris. Convenerat quidem, ut tua prius essent; tu scriberes, ego rescriberem. Sed non ero diffidens: bene credi tibi scio; itaque in antecessum do-

je sais qu'il y a sûreté à vous prêter, je vous veux faire cette avance. Je ne ferais pas toutefois ce que Cicéron, ce fameux orateur, ordonnait à Attiens, voulant qu'il lui écrivît tout ce qui lui viendrait dans l'esprit, s'il n'avait rien à lui écrire. Pour moi, la matière ne manquera jamais, quand même je ne voudrais absteindre de celle dont les lettres de Cicéron sont toutes pleines; savoir : Qui sont ceux qui briguent les charges, soit par leur hérité ou par l'autorité de leurs amis? Qui demande le consulat ouvertement? Qui sous la faveur de César? Qui sous celle de Pompée? Combien Cécilius est un cruel usurier, de qui les parents mêmes ne sauraient tirer un denier qu'à douze pour cent! Il vaut mieux nous entretenir de nos défauts que de ceux d'autrui, nous examiner et considérer les brigues que nous faisons pour une infinité de choses, et ne donner notre suffrage à personne. En vérité, mon cher Lucile, il est plus honnête, plus libre, et plus sûr de ne rien demander, et de ne point paraître quand la fortune tient ses états. Quel plaisir y a-t-il, lorsque le peuple est assemblé, lorsque ceux qui briguent les charges, caressent leurs amis, celui-ci promettant de l'argent, celui-là faisant parler les cautions; un autre baissant les mains de gens auxquels il ne laisserait pas toucher les siennes, s'il avait ce qu'il prétend, et que tout le monde est en suspens, attendant ce que dira le crieur public; quel plaisir, dis-je, y a-t-il d'être debout à regarder cette foire où l'on n'a rien à acheter ni à vendre? Qu'il est plus doux de voir sans aucune prétention, non pas seulement les assemblées où se font les prêteurs et les consuls, mais cette multitude infinie dont les uns demandent les charges an-

nelles, les autres, des dignités perpétuelles; les uns, la victoire et le triumphe; les autres, des richesses; les uns, des mariages avantageux et une belle lignée; les autres, de la protection pour eux et pour leurs enfants! Quelle grandeur d'âme, d'être seul qui ne demande rien, qui ne prie personne, et qui puisse dire : Fortune, je n'ai rien à démêler avec toi! Je ne veux point relever de ton pouvoir! Je sais que tu rejettes les Catons, et que tu favorises les Vatiules; je ne te demande rien. Cela s'appelle braver la fortune, et la dépouiller de son autorité.

Voilà de quoi nous devons nous écrire, mon cher Lucile, et parler incessamment d'une manière qu'on ne saurait épuiser, voyant tant de milliers d'hommes qui s'inquiètent pour acquérir de mauvaises choses par de mauvais moyens, et qui demandent ce qu'ils refuseront ou mépriseront incontinent après. Car, enfin, qui s'est jamais contenté de ce qu'on lui a donné, et qui lui paraissait bien ample, tandis qu'il le désirait? Les richesses n'excitent point l'avidité, comme on se l'imagine; mais elles sont si peu de chose qu'elles ne sauraient rassasier personne. Vous les croyez bien élevées, parce que vous en êtes éloigné; mais elles sont basses aux yeux de ceux qui les possèdent. Je me trompe fort, s'ils ne voudraient encore monter plus haut. Car ce que tu crois être le sommet, n'est pour eux qu'un degré. Certainement les hommes souffrent beaucoup faute de connaître la vérité. Ils recherchent les richesses comme le véritable bien, étant séduits par la commune opinion. Quand ils les ont acquises avec beaucoup de peine, ils connaissent que ce sont de véritables maux, en tout cas, des choses inutiles

Nec faciam, quod Cicero, vir disertissimus, facere a Atticis jubet, ut, etiam si rem nullam habebis, quod in buccam veneris, scribas. « Nunquam potest deus quod scribam, ut omnia illa, quæ Ciceronis implent epistolas, transeam : » quis candidatus laboret, quis alienis, quis aliis viribus pagueat, quæ consultum fiducia Cesaris, quis Pompei, quis arie petat, quem durus sit fenerator Cæcilius, a quo minoris ceutesimæ propinquum nummum movere non possint. » Sua salus est nata, quam alienam tractare, se excutere, et videre, quam multarum rerum candidus sit, et non suffragari. Hoc est, mi Lucili, egregium, hoc securum ac liberum; nihil petere, et tota fortunæ comitia transire.

Quam putas esse jucundum, tribubus vocalis, quam candidi in templis suis pendunt, et alius nummos promittit, alius per questum agat, alius eorum manus osculis conterat, quibus designatus contingendum munus negaturus est; omnes, attoniti, vocem præconis expectant; — stare otiosum, et spectare illos quondam, nec ementem quidquam, nec vendentem? Quanto hic majore gaudio fruatur, qui non prætoria aut consularia comitia

securus infuetur, sed magna illa, in quibus alii honores anniversarios petunt, alii perpetuas potestates, alii bellicorum eventus prosperos triumphosque, alii divitias, alii matrimonia ac liberos, alii salutem suam amoremque! Quanti animi res est, solum nihil petere, nulli supplicare, et dicere : « Nihil mihi tecum, fortuna! Non facio mei tibi copiam! solo amem de Catones repelli, Vatiulos fieri; nihil rogo! » Hoc est privatum facere fortunam. — Licet ergo hæc invidiam scribere, et bene integrum semper egerere materiam, circumspicientibus tot milia hominum iniqua; qui, ut aliquid pestiferi causejunctura, per nuda obtinentur in malum, petuntque nos fagienda, aut etiam fastidenda. Cul enim assecuto satis fuit, quod optatum nimium videbatur? Non est, ut existimant homines, avida felicitas, sed posita; itaque neminem satiat. Tu ista credas exerebo, quæ longe ab illis jaces; ei vero, qui ad illa pervenit, humilia sunt. Mentior, nisi adhuc querit ascendere; talis, quod tu summum putas, gradus est. Omnes autem male habet ignorantia veri. Tanquam ad bona ferantur, decepti rumoribus; deinde, mala esse, aut inanis, aut minora quam speraverint,

ou moindres qu'ils ne l'avaient espéré. La plupart des hommes admirent ce qui brille de loin, et les choses qui sont grandes passent ordinairement pour bonnes dans l'esprit du vulgaire; mais, de peur que cela ne nous arrive, voyons, je vous prie, qu'est-ce qu'on appelle bien.

On l'a interprété diversement; les uns l'ont défini d'une façon, les autres d'une autre. Quelques-uns le définissent ainsi : C'est ce qui invite nos esprits, c'est ce qui nous appelle à soi. L'on objecte aussitôt : Mais s'il nous appelle pour notre ruine ? Car vous savez qu'il y a des maux qui sont flatteurs. Le vrai et le vraisemblable diffèrent en ceci, que le bien est joint avec le vrai; car il ne serait pas bien, s'il n'était vrai. Mais ce qui nous attire et s'insinue dans notre cœur, il n'est que vraisemblable. D'autres ont défini le bien : C'est ce qui se fait désirer, c'est ce qui échauffe l'esprit à sa poursuite. On fait encore la même objection : Il y a bien des choses qui échauffent l'esprit, et qu'il recherche pour sa perte. Ceux-là ont mieux rencontré, à mon avis, qui ont dit : Que le bien est ce qui excite le désir de l'âme, conformément à la nature. Et en effet, le bien n'est à désirer que lorsqu'il commence à être désirable, je veux dire lorsqu'il est bonne, qui est ce que l'on doit parfaitement désirer.

Cet endroit me fait souvenir de vous marquer la différence qui est entre le bien et l'honnête; il y a quelque chose de commun entre eux qui n'en peut être séparé; car rien ne peut être bon s'il n'a quelque chose d'honnête. Le bon aussi est toujours honnête; quelle est donc leur différence ?

L'honnête est la perfection du bien qui rend la félicité accomplie, et change en bien tout ce qu'il touche; voici comme je l'entends. Il y a des choses qui ne sont ni bonnes ni mauvaises, comme une charge soit dans la guerre ou dans la justice, une ambassade. Ces choses étaient honnêtement administrées, commencent à être bonnes, et ne demeurent plus dans un état indifférent. Le bien s'engendre en la compagnie de l'honnête; mais l'honnête est bien de son naturel. Le bien vient de l'honnête; mais l'honnête est tel de son chef. Ce qui est bon a pu être mauvais; mais ce qui est honnête n'a pu être que bon. D'autres, enfin, ont apporté cette définition : Le bien est tout ce qui est selon la nature. Écouter bien ce que je dis. Ce qui est bien est selon la nature, mais il ne s'ensuit pas que tout ce qui est selon la nature soit bien; car il y a beaucoup de choses conformes à la nature, qui sont légères et de si petite considération qu'elles ne méritent pas le nom de bien. Or, il n'y a point de bien, pour léger qu'il soit, que l'on doive mépriser; car, tant qu'il est petit et léger, il n'est pas bien, et sitôt qu'il acquiert la nature de bien, il perd la qualité de petit. A quoi donc reconnaît-on qu'une chose soit bonne ? si elle est parfaitement selon la nature et que c'est son véritable caractère. Vous avouer encore qu'il y a des choses selon nature, qui, toutefois, ne sont pas des biens : comment se fait-il que les unes soient biens, et que les autres ne le soient pas ? Qui leur a donné une marque différente, puisqu'elles ont toutes cela de commun d'être selon la nature ? C'est seulement la grandeur.

adepti ac multa passi, vident; majorque pars miratur ex intervallo fallentia, et vulgo magna pro bonis sunt.

Hoc ne nobis quoque eveniat, queramus, « quid sit bonum? » Varia ejus interpretatio fuit : solvit hoc alius alio modo, alius illud aliter expressit. Quidam ita solvant : « Bonum est, quod invitat animos, quod ad se vocat. » Hinc statim opponitur : Quid? si invitat quidem, sed in perniciem? scis, quam multa mala blanda sint. Verum, et verisimile, intus se differunt ita : quod bonum est, vero jungitur; non est enim bonum, nisi verum est. At, quod invitat ad se et alliciebat, verisimile est : subripit, sollicitat, attrahit. — Quidam ita solvant : « Bonum est, quod appetitionem sui movet; vel, quod impetum animi tendentis ad se movet. » Et huc idem opponitur : multa enim impetum animi movent, quæ petuntur petentium malo. — Melius illi, qui sic solvant : « Bonum est, quod ad se impetum animi secundum naturam movet, et ita demum petendum est. » Quam copit esse expetendum, jam et honestum est; hoc enim est perfecte petendum. Locum ipse me admonet, ut, « quid intersit inter bonum honestumque, » dicam. Aliquid inter se habent mixtum et inseparabile : nec potest bonum esse, nisi cui aliquid honesti inest; et honestum nique bonum est. Quid ergo inter duo interest? Honestum est perfectum

bonum, quo bestia vita completur, cujus contactu alia quoque bona fiunt. Quod dico, tale est. Sunt quidam neque bona, neque mala : tanquam milita, legatio, jurisdictionis. Hæc, quam honeste administrata sunt, bona esse incipiunt, et ex dubio in bonum transeunt. Bonum societate honesti fit; honestum per se bonum est. Bonum ex honesto fit; honestum ex se est. Quod bonum est, malum esse potuit; quod honestum est, nisi bonum esse non potuit.

Hanc quidam finitionem reddiderunt : « Bonum est, quod secundum naturam est. » Attende quid dicam : quod bonum est, secundum naturam est; non propterea, quod secundum naturam est, etiam bonum est. Multa quidem naturæ consentiunt; sed tam pusilla sunt, ut non conveniat illis boni nomen. Levis enim sunt, et contemptibiles; nullum est minimum continentium bonum. Nam quando exiguum est, bonum non est; quum bonum esse ceperit, non exiguum est. Unde agnoscitur bonum? si perfecte secundum naturam est. — Fateris, inquit, quod bonum est, secundum naturam esse; hæc ejus proprietas est : fateris, et illa secundum naturam bonum esse, ad bona non esse. Quomodo ergo illud bonum est, quum hæc non sint? quomodo ad aliam proprietatem pertinet, quum utrique præcipuum illud commune sit, secundum

Il n'est pas nouveau que certaines choses se changent en croissant. C'était un enfant, c'est maintenant un homme : la propriété de sa nature est échangée ; il est devenu raisonnable, il ne l'était pas auparavant. Il s'en voit encore qui sont non-seulement plus grandes en croissant, mais qui deviennent tout autres. On répond : Quoique l'on devienne plus grand, cela ne fait pas que l'on devienne autre ; il n'importe pas que vous emplissiez de vin une bouteille ou un tonneau, car la même propriété de vin demeure en l'un et en l'autre ; une petite quantité de miel ou une plus grande n'a pas de goût différent. Vous nous apportez des exemples bien éloignés de notre question ; car ces choses-là ont une même qualité qui leur demeure toujours, quoiqu'elles augmentent. Sachez qu'il y a des choses qui subsistent toujours dans leur propriété naturelle, quoiqu'elles soient amplifiées dans leur genre, et d'autres qui reçoivent de grands accroissements, et ne changent de nature que par ce dernier degré qu'on y ajoute, qui les fait passer dans une autre condition. Une seule pierre forme la voûte ; j'entends celle qui, étant mise au milieu, serre et lie les deux côtés. Mais pourquoi ce qu'on ajoute le dernier, quoique petit, a-t-il tant d'effet ? Ce n'est pas à cause qu'il augmente la chose, mais à cause qu'il la rend pleine et parfaite. Au contraire, il y a des choses qui, dans leurs progrès, perdent leur forme et en prennent une nouvelle. Après que votre esprit a donné de l'étendue à quelque chose, et qu'il s'est lassé en voulant suivre sa grandeur, cela commence à s'appeler infini, parce qu'il est tout autre qu'il n'était lorsqu'il paraissait grand, et néanmoins était fini. De même,

nous pensions qu'une matière se pouvait couper quoique difficilement ; enfin, la difficulté croissant, on a trouvé qu'elle ne se pouvait couper. De même encore, ce qui ne se pouvait remuer qu'avec beaucoup de peine, il se trouve enfin qu'on ne le peut plus remuer. Par la même raison, une chose étant seulement selon la nature, indépendamment du bien et du mal, l'accroissement de grandeur lui a donné d'autres propriétés, et l'a rendue bonne.

## ÉPÎTRE CXIX.

Pour devenir bientôt riche il faut emprunter de soi-même.  
— Le nécessaire est toujours prêt, mais le superflu est difficile à recourir.

Quand j'ai trouvé quelque chose, je n'attends pas que vous me disiez : J'y retiens part. — Je le dis pour vous. Voulez-vous savoir ce que j'ai trouvé. Ouvrez la main, il n'y a qu'à prendre. Je vous montrerai comme vous pouvez vous faire riche en peu de temps ; je erois que cela ne vous déplaira pas. Vous aurez raison, car je vous conduirai à une haute fortune, par un chemin bien court ; mais il vous faudra faire quelque emprunt pour établir votre négocié ; vous n'aurez pas besoin d'un courtier qui annonce votre billet ; car j'ai un créancier tout prêt. C'est ce précepte de Caton : *Tu emprunteras de toi-même* ; pour peu que ce soit, il suffira ; s'il y manque quelque chose, nous le prendrons sur nous-mêmes. Car il est indifférent, mon cher Lucile, de n'avoir point une chose, ou de ne la désirer pas ; le point consiste à ne s'en pas mettre en peine. Je ne prétends pas vous obliger à rien refuser à la nature ; elle

naturam esse? — Ipsa scilicet magnitudine. Nec hoc novum est, quædam crescendo mutari. Infans fuit, factus est puer; alia ejus proprietas fuit: ille enim irrationalis est, hic rationalis. Quædam incremento non tantum in majus exeunt, sed in aliud. — Non fuit, inquit, aliud, quod minus fuit: utrum lagenam an dollum implens vino, nihil refert; in utroque proprietates vini est: exiguum mellis pondus, ex magno, sapor non differt. — Diversa ponis exempla: in lais enim eadem quantitas est; quamvis augmentur, mutant. Quædam, amplifiata, in suo genere et in sua proprietate perdunt: quædam, post multa incrementa, ultima demum veritæ adjectio; et novam illis, atqueque, quam in qua fuerunt, conditionem imprimit. Unus lapis fecit fornicem, ille qui latera inclinata cuneavit, et intervenit suo vixit. Summa adjectio quæ plurimum facit, vel exigua? Quis non augeat, sed implet. Quædam processum priorem exiunt forum, et in novam transeunt. Ubi aliquid animus diu prolixi, et, magnitudinem ejus sequendo, lassatus est, infinitum cepit vocari; quod longe aliud factum est, quam fuit, quum magnam videretur, sed finitum. Eodem modo aliquid difficile

sceri cogitavimus; novissime, crescente difficultate, insecabile inventum est. Sic ab eo, quod vix et ægre movebatur, processimus ad immobile. Eadem ratione aliquid secundum naturam fuit; hoc in aliam proprietatem magnitudo sua transiit, et bonum fecit. Vale.

## EPISTOLA CXIX.

DIVITEM ERRE, QUI CLIVIONIS IMPERAT.

Quoties aliquid invenî, non exspecto, donec deus in commune! — Ipse mihi dico. Quid sit, quod invenirem, quis? si non taxa, merum lucrum est! Dico, quomodo fieri dives celerrime possis; quod valde cupis audire, nec immerito: ad maximas te divitiarum compendiarum ducam. Opus erit tamen tibi creditore; ut negotiari possis, et alienum fidei oportet: sed nolo per intercessorum mutueris, nolo proxeneta nomen tuum jaçent. Paratum tibi creditorem dabo, Catonissimum illum: « A te mutuum sumes. » Quotidieque est, nota erit, si, quidquid deerit, id a nobis petierimus. Nihil enim, mi Lucile, interest, utrum non desideres, an habes. Summa rei in utroque est eadem; non torqueris. Nec illi præcipio,

est opiniâtre, elle est absolue, elle demande ce qui lui est dû; mais il faut lui faire voir que ce qu'on lui donne au-delà est volontaire et n'est point du tout nécessaire. Avez-vous faim? il faut manger; la nature ne se soucie pas si le pain est bis ou blanc; elle n'a soin que de remplir le ventre, non pas de le flatter. Avez-vous soif? il n'importe à la nature si c'est de l'eau puisée dans un étang, ou rafraîchie dans la neige; si on la met dans une coupe d'or, de cristal ou de myrrhe; dans un verre de Tivoli ou dans le creux de la main, pourvu qu'elle étanche la soif. Si vous considérez la fin principale de chaque chose, vous négligerez le superflu. Si vous avez euvie de manger, prenez tout ce qui se rencontrera, il vous semblera excellent; car on trouve tout bon quand on a faim.

Voulez-vous donc savoir ce que j'ai trouvé, qui m'a si fort plu et qui me semble si bien dit? Le voici : Le sage est un grand inquisiteur des richesses naturelles. Vous me repaissez, direz-vous, d'une viande creuse. Qu'est-ce que cela? J'avais déjà disposé mes affaires, je regardais dans quel parti j'entrerais, sur quelle mer je trafiquerais et quelle marchandise j'en ferais venir : c'est se moquer des gens de leur prêcher la pauvreté après leur avoir promis des richesses. Quoi, estimez-vous pauvre celui qui n'a faite de rien? Il en est obligé, répondez-vous, à sa patience, et non pas à la fortune. C'est donc que vous ne le croyez pas riche, à cause qu'il ne peut cesser de l'être? Aimerez-vous mieux en avoir beaucoup que d'en avoir assez? Sachez que quand on en a beaucoup

on en désire encore davantage, qui est une marque que l'on n'en a pas assez. Mais celui qui en a assez est venu au point où le riche n'arrive jamais. Ne sauriez-vous croire que ce soient effectivement des richesses, à cause qu'elles ne font proscrire personne, à cause qu'elles ne provoquent point le fils à empoisonner son père, et la femme son mari? A cause qu'elles sont en sûreté durant la guerre, et en repos durant la paix? A cause qu'il n'y a point de péril à les posséder, ni de difficulté à les gouverner? Est-ce avoir peu de bien que de n'avoir ni froid, ni faim, ni soif? Jupiter même n'en a pas davantage. En vérité, ce n'est pas peu que d'en avoir assez; car quand on n'en a point assez, on en n'a jamais beaucoup.

Alexandre, après avoir vaincu Darius et conquis les Indes, se trouve encore pauvre. Pour s'enrichir, il va chercher des mers inconnues, il jette de nouvelles flottes sur l'Océan, il force, pour ainsi dire, les barrières du monde. Ce qui suffit à la nature ne suffit-il pas à un particulier? Non! Il s'est trouvé un homme, lequel, après avoir tout envahi, désirait encore quelque chose : tant est grand l'aveuglement de nos âmes et l'oubli de notre première condition, quand nous voyons nos affaires avancées. Un prince, qui naguère était à peine possesseur paisible d'un petit coin de terre, n'est pas content d'une conquête de si vaste étendue, à cause qu'il ne trouve plus de pays à son retour pour le subjuguier. Jamais l'argent ne fait un homme riche, au contraire, il augmente d'autant plus son avidité. En voulez-vous savoir la raison?

ut aliquid naturæ neges; conlatus est, non potest vinci, summi poscit : sed, ut quidquid naturam excedit, scias precarium esse, non necessarium. Esurio; edendum est : utrum hic panis sit plebeus, an siliqneus, ad naturam nihil pertinet. Illa ventrem non delectari vult, sed impleri. Sileo; utrum hæc aqua sil, quam ex lacu proximo excepero, an ea, quam multa nive clusero, nisi rigore refrigeretur aliena, ad naturam nihil pertinet. Illa hoc unum habet, sitim extingui : utrum sit aureum poculum, an crystallinum, an murrhinum, an Tiburtinus calix, an mantis concava, nihil refert. Finem omnium rerum specto; et supervacua dimittes. Fames me appellat : ad proxima quoque porrigit manus; ipsa mihi commendabit, quodcumque comprehendero. Nihil contemnit esuriens.

Quid sit ergo, quod me delectaverit, queris. — Videatur mihi egregie dictum : « Sapiens divitiarum naturalium est questor occurrinus. » Inani me, inquit, lance mœuras ! Quid est istud? Ego jamjam paraveram fuscus; circumspectabam, in quod me nunc negotiaturus inmitterem; quod publicum agiterem; quas arcescerem merces. Decipere est istud, docere paupertatem, quam divitiis prodiciatis. — Ita tu pauperem judicas, cui nihil deest? — Sæo, inquit, et patientie vne beneficium, non fortune. —

Ideo ergo illum non judicas divitem, quia divitiæ ejus desinere non possunt? Utrum majus : habere multum, an sat? Qui multum habet, plus capit; quod est argumentum, nondum illum satis habere : qui satis habet, consecutus est, quod nunquam divitiis contigit, finem. An has ideo non potes esse divites, quia propter illas nemo proscribitur? quia propter illas nulli venenum filius, nulli morimpegit? quia in bello tutæ sunt? quia in pace otiosæ? quia nec habere illas periculum est, nec operosum dispoere? An parum habet, qui tantum non alget, non esurit, non alit? Plus Jupiter non habet. Nunquam parum est, quod satis est; et annuum multum est, quod satis non est. Post Darium et Indos proper est Alexander Macedo : mentior; querit, quod summi faciat, acutior maria ignita, in Oceanum classes mittit novas, et ipsa, ut ita dicam, mundi claustra perfrangit. Quod naturæ satis est, homini non est! Inventus est, qui concupisceret aliquid post omnia : tanta est cœcitas mentium, et tanta initiolorum suorum caecitas, quæ pro processit, obliquo! Ille, modo ignobilis angeli non sine controversia dominus, lacu sine terrarum per summo rediturus orbem, tristes est.

Namque pecunia divitem fecit : immo contra, nulli non majorem sibi cupiditatem incussit. Queris, quæ sit

beg  
bet  
mit  
et  
quid  
prop  
aut  
cile  
quæ  
habet  
se  
effert  
milia  
niam  
non  
est. Na  
rom  
berit  
habet  
miser  
Nihil  
monstr  
quibus  
riva des

C'est que plus on en a, plus on est en état d'en avoir. Après tout, faites venir lequel vous voudrez de ces riches qui sont les Crassus et les Licinius de notre siècle; qu'il apporte ses registres, qu'il compte tout ce qu'il a et tout ce qu'il espère : à mon jugement, il est encore pauvre; au vôtre même, il le peut devenir. Mais celui qui sait s'accommoder aux nécessités de la vie, non-seulement il ne sent plus, mais il n'appréhende pas même la pauvreté. Sachez pourtant qu'il n'est pas fort aisé de se réduire au pied de la nature, car le pauvre dont je vous viens de parler peut avoir quelque chose de superflu. Les richesses attirent les yeux du peuple, et l'on est étonné quand on voit sortir d'une maison beaucoup d'argent comptant, quand le dehors et le dedans est bien doré, quand les domestiques sont propres et bien faits. Tout cela n'est qu'une félicité apparente et extérieure. Celle de l'homme que nous avons soustrait à la puissance du peuple et à la fortune est solide et intérieure. Car au regard de ces gens à qui l'embarras des affaires donne à faux le nom de riches, ils ont les richesses comme on dit que nous avons la fièvre, quoique ce soit elle qui nous tue; nous pouvons dire de même les richesses les tiennent. Enfin, je n'ai qu'un avis à vous donner, lequel je ne saurais assez recommander : c'est de mesurer toutes choses aux désirs de la nature, laquelle on peut contenter sans qu'il en coûte rien ou fort peu de chose. N'y mêlez point de luxe, et ne vous souciez pas sur quelle table, dans quelle vaiselle, ni par combien d'écuyers votre

viande sera servie; la nature ne désire que ce qu'il faut pour manger.

Pour étendre la soif quand elle est bien ardente  
Demandons-nous à boire en un vase de prix?  
Et pour rassasier la faim qui nous tourmente  
Faut-il n'avoir recours qu'àux mets les plus exquis?

La faim n'a point d'ambition, elle ne cherche qu'à se remplir, et ne se soucie pas de quoi. Mais la gourmandise a cela d'incommode, qu'étant soûlée elle tâche de se remettre en appétit, et qu'étant désaltérée elle appelle encore la soif, cherchant plutôt à se farcir le ventre qu'à le remplir. C'est pourquoi Horace a dit fort à propos : Que la soif ne regarde pas dans quel pot ou par quelle main on lui présente à boire. Car si vous croyez qu'il soit de votre honneur que ce soit un beau verre et un échanton bien frisé, vous n'avez pas soif. C'est une des plus grandes faveurs que la nature nous ait faites, que d'avoir ôté le dégoût à la nécessité. On a la liberté du choix dans les choses superflues. Ceci, dit-on, n'a point de grâce, cela me semble grossier, cela choque la vue. Mais ce grand architecte du monde, en réglant notre manière de vivre, a eu soin de notre santé, et non pas de nos délices. Ce qui regarde notre nourriture est tout prêt et facile à prendre; mais ce qui sert à nos délices ne se recouvre qu'avec peine et difficulté. Servons-nous donc d'un présent si considérable que nous avons reçu de la nature, et soyons persuadés qu'elle n'a jamais plus obligé les hommes, que d'avoir fait qu'ils prenaient sans dégoût tout ce qu'ils désirent par nécessité.

*hujus rei causa? Plus incipit habere posse, qui plus habet. Ad summum, quem vult nubi et his, quorum nomina cum Crasso Licinioque numerantur, in medium licet protrahis; afferat censum, et, quidquid habet, et quidquid sperat, simul computet; iste, si nihil credis, pauper est; si tibi, potest esse. At hic, qui se ad id, quod natura exigit, composuit, non tantum extra censum est proprietatis, sed extra metum. Sed, ut scias, quam difficile sit, res suas ad naturalem modum coarctare, hic ipse, quem circa naturam dicimus, quem tu vocas pauperem, habet aliquid et supervacui. Ad excusant populum, et in se convertunt opes, si numerati multum et aliqua domo effatur, si molium auri tecto quoque ejus illinitur, si familia aut corporibus electa, aut spectabilis cultu est! Omnium istorum felicitas in publicum spectat; ille, quem oes et populo et fortune subditissimos, beatos intrinsecum esse. Nam, quod ad illos pertinet, apud nos falso divitiarum nomen invasit occupata paupertas; sic divitias habent, quomodo habere dicimur felitem, quam illa nos habet. E contrariis dicere solemus, « febris illum tenet; » eodem modo dicendum est, « divitiis illum teneat. »*

Nihil ergo monuisse te malim, quam hoc, quod nemo monetur satis: ut omnia naturalibus desideriis metieris, quibus aut gratia subsidat, aut parvo. Tantum miscere vitia desideriis noli. Queris, quali mensa, quali argento,

quam paribus ministeriis et iuvibus, afferatur cibus? Nihil, præter cibum, natura desiderat!

Nam tibi, quam fames urit sitis, aures queris  
Pocula? immo, esurient, fastidia omnia, præter  
Pavorem rhodanumque?...

Ambitiosa non est fames; contenta desinere est: quo desinat, non nimis curat. Infelix luxurie ista tormenta sunt: querit, quemadmodum post saturitatem quoque esuriet; quemadmodum non implet ventrem, sed farciat; quemadmodum sitim, prima potione sedatam, revocat. Egregie itaque Horatius negat ad sitim pertinere, quo poculo aqua, aut quam eleganti manu ministretur. Nam si pertinere ad te iudicis, quam erinitus puer, et quam perlicidum tibi poculum porrigat, non sitis. Inter reliqua, hoc nobis præstitit natura præceptum, quod necessitati fastidium excussit. Recipimus insperatum dilectum. — Hoc parum deinceps; illud parum laudamus, oculus hoc meos laedit! — Id actum est ab illo mundi conditor, qui nobis vivendi jura descripsit, ut salvi essemus, non ut delicati. Ad salutem omnia parata sunt, et in promptu: delie is omnia vivere ac sollicite comparantur. Utamur ergo hoc naturæ beneficio, inter magna numerando; et cogitemus, nullo nomine melius illam meruisse de nobis, quam quia, quidquid ex necessitate desideratur, sine fastidio sumimus. Vale.



## ÉPÎTRE CXX.

Comment nous est venue la première connaissance du bien et de ce qui est honnête. — Que l'homme n'est presque jamais égal et pareil à soi-même.

Votre lettre s'est étendue sur plusieurs questions; mais elle s'est arrêtée à une seule dont vous me demandez la résolution; savoir: Comment nous est venue la première connaissance de tout ce qui est bon et de ce qui est honnête. Ce sont deux choses différentes chez les autres; mais chez nous, elles ne sont que séparées. Je vais vous dire ce que c'est. Quelques-uns prennent ce qui est bon pour ce qui est utile; mais ils en font si peu de cas qu'ils le ravalent jusqu'aux choses les plus basses, et donnent le nom de bon à l'argent, au vin, à un cheval, à un soufflet. Ils appellent honnête tout ce qui concerne les devoirs et les obligations légitimes, comme d'avoir soin de son père dans la vieillesse, d'assister son ami dans sa pauvreté, de bien conduire une armée, de donner un bon avis. Il est vrai que d'une seule chose nous en faisons deux; car rien n'est bon qui ne soit honnête, et ce qui est honnête est pareillement bon. Je crois qu'il est inutile de marquer en quoi ils diffèrent, parce que je l'ai dit souvent. Je dirai donc seulement que nous n'admettons point pour bon ce de quoi l'on peut mal user. Vous savez comme plusieurs font un mauvais usage des richesses, des forces du corps et de la noblesse. Mais je reviens au sujet dont vous voulez que je parle; savoir comment nous est venue la première connaissance de ce qui est bon et de ce qui est honnête.

La nature ne nous l'a pas appris; car elle nous a bien donné quelque semence des sciences, mais

## EPISTOLA CXX.

QUOMODO BONI HONESTIQUE NOTITIA AD NOS PERVENIUNT.

Epistola tua per plures questionibus vagata est, sed in una consistit, et hanc expediri desiderat: « Quomodo ad nos boni honestique notitia pervenerit? » — Hæc duo apud alios diversa sunt, apud nos tantum divisa. Quid sit hoc, dicam. Bonum potuit esse aliqui, quod utile est: licque hoc et divitias, et equo, et vino, et calcei nomen imponebat; tanta fit apud illos boni vilitas, et adeo in sordida usque descendit. Honestum potuit, cui ratio recti officii constat; tanquam, pie curamque patris senectutem, adiutum amici pauperatem, fariem expeditionem, prudentem moderatamque scelerisum. Ista duo quidem facimus, sed ex quo. Nihil est bonum, nisi quod honestum est; quod honestum est, utique bonum. Supervacuum iudico adijcere, quod inter ista discrimina sit, quam sæpe discerim. Hoc enim dicam, nihil nobis bonum videri, quo quis et malevoli potest: vides autem, divitiis, nobilitate, viribus, quam multi male utantur.

Nunc ergo ad id revertor, de quo desideras dici: « Quomodo ad nos prima boni honestique notitia perve-

nit non pas les sciences mêmes. Quelques-uns ont dit que cette connaissance nous est venue fortuitement; mais il n'est pas à croire que l'image de la vertu se soit jamais présentée à personne par hasard ou par rencontre. Pour moi, j'estime que cela vient plutôt de l'observation des choses qui sont souvent arrivées, lesquelles, ayant été recueillies et comparées entre elles, notre discernement naturel a jugé ensuite ce qu'elles avaient de bon et d'honnête par analogie et par rapport. Je ne rejette pas ce mot d'analogie, et ne le veux point renvoyer à son origine, puisqu'il a plu à nos grammairiens latins de le naturaliser. Je m'en servirai donc, non comme d'un terme toléré, mais comme d'un terme usité, et vous dirai ce que c'est qu'analogie. Nous avons connu qu'il y avait une santé du corps, nous jugeâmes de là qu'il y avait aussi une santé de l'âme. Nous avons connu qu'il y avait une force du corps, nous jugeâmes ensuite qu'il y avait une force de l'âme. Certaines actions de bonté, de générosité, nous avaient étonnés; nous commençâmes à les admirer comme choses excellentes et parfaites. Il y avait pourtant plusieurs défauts cachés sous la splendeur de quelque belle action. On les dissimule par une inclination naturelle que nous avons tiré l'idée du souverain bien. Fabrice refusa les présents du roi Pyrrhus, et crut que le mépris qu'il faisait de son argent valait mieux que sa couronne. Le médecin de Pyrrhus lui vint offrir d'empoisonner le roi; il l'avertit aussitôt de se donner de garde. Ce fut un même trait de géné-

nerit. « Hoc nos natura docere non potuit; semina nobis scientiæ dedit, scientiam non dedit. Quidam aliud, nos in notitiâ incidisse; quod est incredibile, virtutis alicui speciem caso occurrisse: nobis videtur observatio collegisse, et rerum ante factarum luter ne collatio; per analogiam nostri in bonum et honestum et bonum iudicant. Hoc verbum quoniam latini Grammatici civitate donaverunt, ego damnum non puto, nec in civitatem suam redigendum: utur ergo illo, non tantum tanquam recepto, sed tanquam usitato. Quæ sit hæc analogia, dicam. Noveramus corporis sanitatem; ex hæc cogitavimus esse aliquam et animi. Noveramus corporis vires; ex his colligimus, esse et animi robur. Aliqua benigna facta, aliqua humana, aliqua fortia, nos obstupescerant; hæc corporis tanquam perfecta mirari. Suberant illis multa vitia, quæ speciem conspiciendi alicuius facili fulgoris celabat; hæc dissimulavimus. Natura jubet fugere laudanda; nemo non gloriam ultra verum tulit: ex his ergo speciem ingentis boni traximus. Fabricius Pyrrhi regis aurum repulsi; maxime regna iudicavi, regias opes posse contemnere. Idem, medico Pyrrhi promittente venenum se regi daturum, monuit Pyrrhum, caveret insidias. Eundem animi

rosité de ne se pas laisser vaincre à l'argent, et de ne vouloir pas vaincre par le poison. Nous avons admiré ce grand homme, que les offres failes contre le roi ne purent corrompre, qui conserva les bonnes mœurs et l'innocence au milieu de la guerre (ce qui est assez difficile), qui crut que tout n'était pas permis contre un ennemi déclaré, qui, dans une extrême pauvreté dont il faisait sa gloire, refusa du même visage les richesses et l'empoisonnement. « Jouis, dit-il, Pyrrhus, de la vie que je t'ai conservée, et ne t'offense plus de ce que l'on ne peut pas corrompre Fabrice. » Horatius Coclès fit de son corps une barrière au pont du Tibre, et voulut bien qu'on l'empêchât de rentrer dans Rome, pourvu que l'on coupât le passage aux ennemis. Il soutint leurs efforts jusqu'à ce que le pont fût rompu et qu'il en eût entendu tomber les ruines. Alors, regardant derrière soi, et voyant sa patrie en sûreté, par le péril dont il s'était chargé, il se jeta dans l'eau en criant : « Vienne après moi qui me voudra poursuivre ! » et, n'ayant pas moins de soin de sauver ses armes que sa personne au travers d'un fleuve si rapide, il en sortit tout armé, et retourna dans la ville avec autant d'assurance que s'il fût rentré par le pont.

Des actions de cette nature nous firent concevoir une idée de la vertu. Et l'on sera, possible, surpris quand je dirai que ce qui était mauvais fit connaître ce qui était bon, le bon se manifestant par son contraire. Car il y a (comme vous savez) des vices qui approchent des vertus ; il se trouve même dans les plus infâmes quelque apparence de probité. C'est ainsi que le prodigue contrefait le libéral, quoiqu'il y ait une grande dif-

férence entre un homme qui sait donner et un autre qui ne saurait rien garder. En effet, il y en a beaucoup, mon cher Lucile, qui jettent à l'aventure, et qui ne donnent pas ; et je ne saurais appeler libéral un homme qui est ennemi de son argent. C'est ainsi encore que la négligence imite la facilité, et la témérité la hardiesse. Cette ressemblance nous obligea de faire des réflexions et de distinguer des choses qui se tenaient de si près, et qui, toutefois, étaient fort éloignées. On considéra la vie de ces grands hommes qui s'étaient rendus illustres par leurs belles actions ; puis on observa ceux qui avaient fait quelque chose de généreux, mais une seule fois. On reconnut que l'un était hardi à la guerre, mais timide au barreau ; que l'autre supportait courageusement la pauvreté, mais lâchement les injures ; on loua l'action, mais on méprisa la personne. Enfin, l'on en vit un autre qui était bienfaisant à ses amis, modéré à l'endroit de ses ennemis, qui conduisait ses affaires et celles du public avec beaucoup de conscience et de probité. On vit qu'il ne manquait pas de patience quand il fallait souffrir, ni de prudence quand il fallait agir ; qu'il versait à pleines mains s'il était besoin de donner, et qu'il se rendait assidu avec une gaieté d'esprit qui diminuait la peine du corps, s'il était besoin de travailler ; de plus, qu'il était toujours le même, toujours pareil en ses actions, homme de bien plutôt par habitude que par dessein, étant si accoutumé à bien faire, qu'il ne pouvait plus mal faire. On reconnut que la vertu était en cet homme-là dans toute sa perfection. Alors on la divisa en plusieurs parties. On dit qu'il fallait réprimer

fuit, non non vinci, veneno non vincere. Admirati sumus iugentem virum, quem non regis. non contra regem promissa flexissent. boni exempli tenacem ; quod difficillimum est, in bello innocentem ; qui aliquid esse crederet etiam in hostes nefas ; qui in summa paupertate, quam sibi deus fecerat, non sicut refugit divitias, quam venenum. « Vive, inquit, beneficio meo, Pyrrhe ; et gaudere, quod adhuc dolebas, Fabricium non posse corrumpi. » Horatius Cocles solus implevit pontis angustias ; adiuque a tergo sibi restitum, dummodum iter hosti auferretur, junxit ; et iam diu restitit prementibus, donec revulsis ingenti ruina tigus sonuerunt. Postquam respexit, et extra periculum esse patriam periculo suo sensit : « Veniat, si quis vult, inquit, esse eantem sequi ! » deditque se in præcepis ; et non minus sollicitus in illo rapido alveo fluminis, ut armatus, quam ut salvus exiret, relictis armorum victricum decore, tam intus rediit, quam si ponte venisset. Hæc et ejusmodi facia imagine nobis ostendere virtutis.

Adjeclam, quod miram fortasse videtur : malum interdum speciem honesti obtulerunt, et optimam ex contrariis natam. Sunt enim, ut scia, virtutibus vitia confinis, et perditæ quoque ac turpibus recti similitudo est. Sic emittitur prodigus liberalis ; quam plurimum interit, utrum

quis dare sciat, an servare nesciat. Multis, inquam, sunt, Lucili, qui non donant, sed projiciunt ; non voco ego liberalem, pecunie sue iratum. Imitatur negligentia facilitatem, temeritas fortitudinem. Hæc uno similidudine cogit attendere, et distinguere species quidem vicinas, res autem plurimum inter se dissidentia. Dum observamus eos, quos insignes egregium opus fecerat, empimus smotare, quis rem aliquam generoso animo fecisset et magnam impetu. Sed semel bono vidimus in bello furere, in foro timidum ; animosè paupertatem feracem, humiliter infamiam : factum laudavimus, contempsimus virum. Alium vidimus adversus amicos benignum, adversus inimicos temperatum, et publica et privata sancte ac religiose administrantem ; non deesse ei in his que toleranda erant, patientiam, in his que agenda, prudentiam ; vidimus, ubi tribuendum esset, plena manu dentem ; ubi laborandum, pertinacem et obnoxiam, et lassitudinem corporis animo sublevantem. Præterea idem erat semper, et in omni actu per sibi ; jam non consilium bonum, sed moro eo perductus, ut non tantum recte facere posset, nisi recte, facere non posset. Intellesimus in illo perfectam esse virtutem. Hanc in partes divisimus : aporterat cupiditates refracari, melius comprimi, facienda provi-

la convoitise, chasser la crainte, prévoir ce qu'on devait faire et distribuer ce qu'on devait rendre à autrui. C'est ce qu'on appela tempérance, force, prudence et justice, et on leur assigna à chacune ses fonctions. A quoi donc avons-nous connu la vertu ? A l'ordre qu'elle tient, à sa beauté, à sa fermeté, à l'uniformité de ses actions et à sa grandeur, qui s'élève sur tout ce qu'il y a dans l'univers ; c'est par là que l'on a connu cette vie bienheureuse qui coule et se passe agréablement, ne relevant du pouvoir de personne, et cela même comment l'a-t-on connu ? Je vais vous le dire.

On a vu que cet homme vertueux et parfait ne murmurait jamais contre la fortune, qu'il ne s'attristait point des événements fâcheux, et que, se réputant citoyen et soldat de cet univers, il supportait toutes sortes de travaux, comme s'ils lui eussent été commandés ; qu'il ne s'affligeait point de ce qui lui arrivait, comme d'un mal tombé sur lui par hasard ; mais qu'il le recevait comme une chose qui lui est envoyée, disant : Cela, tout amer et fâcheux qu'il est, s'adresse à moi ; faisons-en notre devoir. Un tel homme parut grand par nécessité, c'est-à-dire qu'il lui était impossible de ne le pas être, vu que le mal ne le faisait point gémir ni se plaindre de son sort. Il se faisait connaître à tout le monde, comme une lumière qui éclaire dans l'obscurité, et gagnait tous les cœurs par sa douceur et par l'équité qu'il gardait en toutes choses. Il avait une âme enrichie de ces hautes perfections, au-dessus desquelles il n'y a que l'entendement de Dieu, dont une partie s'est écoulée dans le cœur de l'homme. L'homme ne

paraît jamais plus divin que lorsqu'il songe qu'il est né pour mourir, et que son corps n'est qu'une hôtellerie qu'il doit quitter aussitôt qu'il est à charge à son hôte. Oui, mon cher Lucile, c'est un témoignage que l'âme vient d'en haut, puisqu'elle estime petit et bas le lien qu'elle habite, et ne craint point d'en sortir. On sent bien où l'on doit retourner quand on se souvient d'où l'on est venu. Ne voyons-nous pas combien d'incommodités nous tourmentent, et comme ce corps s'accorde mal avec nous ? Nous nous plaignons tantôt du ventre et de la tête, tantôt de la gorge et de l'estomac. Quelquefois les nerfs et les pieds nous font douleur ; d'autres fois c'est un flux de ventre ou un rhume. En un temps nous avons trop de sang, en un autre nous n'en avons pas assez. On nous presse d'un côté, puis d'un autre ; et enfin, on nous jette dehors. C'est ce qui arrive ordinairement à ceux qui demorent dans un logis qui ne leur appartient pas. Néanmoins, quelque nous ayons un corps si caduc, nous ne laissons pas de nous proposer des choses éternelles, et prétendons durer aussi longtemps que la vie de l'homme se peut étendre, sans être contents de quelque fortune ou de quelque puissance qui nous arrive. Qu'y a-t-il de plus déraisonnable et de plus impudent ? Rien ne suffit à des gens qui doivent mourir et qui meurent en effet ; car nous approchons tous les jours de notre fin, et chaque moment nous pousse au lieu où nous devons arriver. Voyez quel est notre aveuglement. Ce que j'ai dit devoir venir se fait incessamment, et la plus grande partie en est déjà consommée ; car le temps que nous

deri, reddenda distribui : comprehendimus temperantiam, fortitudinem, prudentiam, justitiam ; et sumus eorum decimus officium.

Ex quo ergo virtutem intelleximus ? Ostendit illam nobis ordo ejus, et decor, et constantia, et omnia inter se actionum concordia, et magnitudo super omnia effluens esse. Hinc intellecta est illa beata vita, secundo illius cursu, arctiori sui tota. Quomodo ergo hoc ipsum nobis appareat ? Dicam. Nunquam vir ille perfectus adpulsus virtutem, forsitan maledixit ; nunquam accidentia tristia excepit ; gremio esse se universi et militum credens, labores, velut imperator, subivit. Quidquid incidere, non inquam malum speratus est, nec in se casu delatum, sed quasi delegatum sibi. Hoc quicunque est, inquit, meum est : asperum est, durum est ; in hoc ipso aventus operum. Necessario itaque magnus apparuit, qui nunquam magis ingemuit, nunquam de fato suo querens est ; fecit multis intellectum sui ; et non aliter, quam in tenebris lumen, effudit ; advertitque in se nonnumquam animos, quam esset placidus et lenis, humanis divinisque rebus pariter equus. Habebat perfectum animum, ad summam sui adlocutus, supra quam nihil est, nisi mens Dei, ex qua para et in hoc pectus mortale deflavit, quod nunquam magis divinum est, quam ubi mortalitatem

suum cogitat, et scit, in hoc natum hominem, ut vita defungeretur ; nec domum esse hoc corpus, sed hospitium, et quidem breve hospitium, quod relinquendum est, ubi ita gravem esse hospitii videas.

Maximum, inquam, mi Lucile, argumentum est animi ab ultimo sede ventantis, si hæc, in quibus versatur, humilia judicat et angusta ; si citre non metuit. Scilicet enim, quo exiturus sit, qui, unde venerit, meminit. Non videmus, quam multa nos incommoda exagitant, quam male nobis conveniat hoc corpus ? Nunc de capite, nunc de ventre, nunc de pectore a febribus querimus ; alias nervi nos, alias pedes verant ; nunc dejectio, nunc distillatio ; aliquando superest angustia, aliquando dera ; hinc atque hinc leniamur, et expellimur. Hoc evenire solet in alieno habitantibus. At nos, corpus tam patri sortiti, ubi non minus æterna proponimus ; et, in quantum potest, ætas hominum proterimus, instantem spe occupamus ; nuda contenti pecunia, nulla potentia. Quid hæc re fieri impediunt, quid statim potest ? Nihil satis est mortis, immo morientibus ; quotidie enim propius ab ultimo stamus ; et illo, nunc nobis edendum est, hora nos omnis impellit. Vide, in quanta circitate mens nostra sit ! Hoc, quod futurum dico, quam maxime fit ; et para ejus magnus par facta est : nam, quod vivimus tempus, eo loco est, que

avons vécu est déjà au même lieu où il était avant que nous viussions au monde, et nous avons tort de craindre le dernier jour, puisque chacun des précédents ne contribue pas moins à la fin de notre vie. Le dernier pas où nous tombons ne fait pas notre lassitude, il la fait connaître seulement. Le dernier jour arrive à le mort, tous les autres y vont; elle nous mine, elle ne nous enlève pas. C'est pourquoi une grande âme, qui sait qu'elle est réservée pour une meilleure vie, a soin de se comporter sagement dans ce poste où elle a été placée, sans regarder ce qui est autour d'elle, comme lui appartenant, mais comme des choses empruntées, dont elle use, ainsi que fait un voyageur qui veut gagner pays.

Si nous voyions un homme de cette force, ne jugerions-nous pas qu'il serait d'une nature extraordinaire, principalement s'il faisait paraître, comme j'ai dit, une véritable grandeur? Les qualités qui sont effectives subsistent, les fausses ne durent pas. Il y en a qui sont tantôt des Valériens, tantôt des Catons. Un jour il leur semble que Curius n'est pas assez sévère, que Fabius n'est pas assez pauvre, ni Tubéron assez sobre et assez méfier. Un autre jour ils ennoblisent sur les richesses de Licinius, sur les festins d'Apicius, et sur les délices de Mécénas. Tout cela fait le caractère le plus certain d'un méchant esprit, qui flotte éternellement entre l'affection de la vertu et l'amour du vice :

Tantôt deux cents valets paraissent à son suite,  
Puis à dix seulement on la troupe réduite.  
Il ne parle tantôt que de grands et de rois  
En termes relevés, et compte leurs exploits;  
Puis, changeant tout à coup de style et de matière :

*eret, antequam visimus. Erramus autem, qui ultimum  
timemus diem, quam tantummodum la mortem singuli con-  
ferant. Non ille gradus lassitudinem facit, in quo defecimus,  
sed ille proferimus. Ad mortem diem extremum per-  
venit, accedit omnis. Carpit non illa, nun corripit.*

Ideo magnus animus, conscius sibi melioris naturæ, dat quidena operam, ut in hac statione, qua positus est, honeste se atque industrie gerat : caterum nihil horum, que circa sunt, suum judicat, sed ut commodatis utatur, peregrinus et properans. Quam aliquem hujus videremus constantem, quidni subiret nos species non usitate indolis ; atque, si hanc, ut dixi, magnitudinem veram esse ostendit æqualitas? Veri tenor permanet, falsi non durant. Quidam alienis Valiniis, alienis Catones sunt : et modo parum illis severus est Curius, parum pauper Fabricius, parum tragi et contentus vilibus Tubero ; modo Licinium divitiis, Apicium cœnis, Mecenatem deliciis provocant. Maximam indicium est male mentis, fluctuatio, et inter simulationem virtutum, sanæque vitiorum, assidua petitiio.

..... Habebat sæpe ducentos,  
Sæpe decem servos : modo reges atque tetrarchas,

Je ne veux rien, dit-il, qu'une simple asière,  
Une table à trois pieds, du bureau seulement.  
Pour me parer du froid, sans aucun ornement.  
A ce bon suénger, si modeste en paroles,  
Donnez, si vous voulez, un plein sac de pistoles,  
Vous serez étonné, voyant ainsi prêcher,  
Qu'il n'aura pas la maille avant que se coucher.

Tous ces gens-là sont tels que celui-ci, dont Horace fait le portrait, lequel n'était jamais égal ni pareil à soi-même, tant il avait l'esprit vague et changeant. Ce que j'ai dit de ces gens-là, je le puis dire presque de tout le monde. Il n'y en a point qui ne change de volonté et de résolution chaque jour. Tantôt cet homme d'Horace se résout de prendre une femme, tantôt il veut avoir une concubine ; tantôt il tranche du grand seigneur, tantôt il fait tout ce que pourrait faire le valet le plus officieux ; tantôt il s'élève jusqu'à se faire haïr, tantôt il s'abaisse jusqu'à se faire mépriser ; tantôt il prodigue l'argent, tantôt il pille le monde. Voici à quoi l'on reconnaît principalement un esprit qui manque de conduite. Il paraît d'une façon, et incontinent après d'une autre ; et (ce que j'estime plus vilain) il n'est jamais pareil à soi-même. Croyez que c'est une belle chose de ne jurer qu'un seul personnage ; mais il n'y a que le sage qui le puisse faire. Nous autres nous prenons diverses formes. Nous paraissions quelquefois sobres et sérieux, quelquefois prodigues et pleins de vanité ; nous changeons après de mesque et nous prenons un rôle tout contraire à celui que nous avons quitté. Gagnez donc cela sur vous, que tel que vous aurez résolu d'être vous le soyez jusqu'à la fin de vos jours. Faites que si l'on ne peut vous appeler par votre nom, on puisse, à tout le

*Omnia magna, loquens modo : Sibi nihil mensa tripes, et  
Concha salis puri, et toga que defendere frigus,  
Quantvis crassa, queat ! — Decis centena dedas  
Huc parco, pauci contentio ; quinque diebus  
Nil erat in loculis. ....*

Omnes isti tales sunt. qualem hunc describit Horatius Flaccus, nunquam eundem, ne similem quidem sibi ; adeo la diversum aberrat. Multis divi ; prope est ut omnes sint. Nemo non quotidie et consilium mutat, et volum : modo uxorem vult habere, modo amicum ; modo regnare vult ; modo id agit, ne quis sit officiosus servus ; modo dilatat se usque ad invisiâ ; modo subdit, et contrahitur infra humilitatem vere juvenum ; nunc pecuniam spargit, nunc rapit. Sic maxime cogitavit animus imprudens ; alius prodit atque alius, et, quo turpius nihil iudico, impar sibi est. Magnam rem potis, enim hominem agere. Præter sapientem autem nemo unum agit, ceteri multiformes semus. Modo frugi libi videbimur et graves, modo prodigi et vani. Mutamus subinde personam, et contrariam ei sumus, quam eximus. — Hoc ergo a te exige, ut, qualem institueris præstare te, talem usque ad exitum serves. Effice ut possis laudari ; si mi-

meius, veus reconnaître. Car de tel que veus vistes hier, on pourrait demander aujourd'hui, celui-là qui est-il? tant il est changé!

## ÉPIÔTRE CXXI.

Si tous les animaux ont un sentiment de leur constitution naturelle.

Veus gronderez, je m'assure, si je veus raporte une questieu qui nous a teus assez leugement aujourd'hui, et veus vous écrierez : De quei sert cela pour les mœurs? Mais je veus amènerai Posidonius et Archidémus avec lesquels veus dômélerez ce différend. Vous en jugerez ce qu'il vous plaira, pourvu que veus me permettiez de veus dire que tout ce qui appartient à la morale ne fait pas les bonnes mœurs. Une élise sert à la nourriture de l'homme, une autre à ses exercices, une autre à le divertir. Elles sont toutes à son usage, et cependant toutes ne le rendent pas meilleur : il y a diverses manières de traiter des mœurs. Quelquefois on les corrige et en les règle, quelquefois on recherche leur nature et leur origine. Quand en demandant pourquoi la nature a produit l'homme, pourquoi elle lui a donné le commandement sur les animaux, si veus croyez que l'ou ne songe plus aux mœurs, veus vous trempez bien fort. Comment saurez-vous quelles mœurs l'homme doit avoir, et ce qui lui est le plus avantageux, si vous ne considérez la nature? Vous sarez ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter aussitôt que vous aurez appris ce que la nature veus demande. Veus me direz : Je ne veus apprendre qu'à modérer mes desirs et mes craintes.

nus, ut agnosci. De aliquo, quem heri vidi, merito dici potest : Hic qui est? Tanta mutatio est. Vale.

## EPISTOLA CXXI.

OMNIA ANIMALIA HABERE INTELLECTUM SUI.

Litigabis, ego video, quum tibi hodiernam questionem, in qua satis diu hasimus, exposuero : Herum enim clamebis. « Hoc quid ad mores? » Sed extrema, dum tibi primum alios opponam, cum quibus litiges, Posidonium et Archidemum (hi judicium accipient) deinde dicam, non quidquid morale est, bonos mores facit. Aliud ad hominem alendum pertinet, aliud ad exercendum, aliud ad vitandum, aliud ad docendum, aliud ad delectandum. Omnia tamen ad hominem pertinent, etiam si non omnia meliorem eum faciunt. Mores alia aliter attingunt. Quædam illos corrumpunt et ordinant; quædam naturam eorum et originem scrutantur. Quum quero, quare hominem natura produxerit, quare proutelur animalibus ceteris, longe me iudicis mores reliquise? Falsum est? Quomodo enim scies, qui habendi sint, nisi, quid homini sit optimum, inveneris? nisi naturam ejus inspexeris? Tunc demum intelliges, quid faciendum tibi, quid vitandum sit, quum didiceris, quid nature tue debeat. —

Otez-moi la superstition; faites-moi voir que la fortune est inconstante et légère, et qu'il ne faut qu'une syllabe pour la échanger en infortune. Je vous denuerai pleine satisfaction, j'exherberai puissamment à la vertu, j'attaquerai ouvertement le vice; l'on aura beau me reprocher l'excès de mon zèle, je ne cesserai point de persécuter la malice, d'arrêter les passions violentes, de m'opposer aux mauvais desirs, et de retrancher les plaisirs qui doivent se terminer par la douleur. Pourquoi ne le ferais-je pas, puisqu'il est certain que les plus grands maux sont les enfauts de nos desirs, et que ce qui nous fait murmurer aujourd'hui vient de ce que nous avons autrefois reçu avec beaucoup de complaisance.

Cependant, permettez-moi d'examiner les choses qui sont un peu éloignées de cette matière. Nous demandions si tous les animaux avaient un sentiment de leur constitution. Il paraît qu'ils ont ce sentiment en ce qu'ils restent leurs membres avec autant de promptitude et de justesse que s'ils avaient été dressés. En effet, un ouvrier manie ses outils habilement. Un pilote conduit sans peine le gouvernail. Un peintre qui a beaucoup de couleurs devant soi pour tirer un portrait, voit bientôt celles dont il a besoin; il y jette en même temps les yeux et la main. C'est ainsi qu'un animal se sert de son corps comme il veut. Nous sommes étonnés de voir des comédiens, lesquels, avec leurs mains, représentent toutes sortes d'actions, et de leurs gestes suivent la vitesse de leurs paroles. Ce que l'art fait en ceux-ci, la nature le fait dans les animaux. Il n'y en a point qui aient de la peine

Ego, inquis, vobis discere, quomodo minus capiam, minus timeam : superstitionem mihi excute; doce, leve esse vanumque hoc, quod felicitas dicitur; unam illi syllabam facillime recedere! — Desiderio tuo satisfaciam, et virtutes exhortabor, et vicia converberabo : licet aliquis nimium inmoderate in hac parte me judicet, non desistam persequi nequitiam, et affectus effertissimos inhibere, et voluptates ituras in dolorem convertere, et vobis oblatrepere. Quidni? quum maxima malorum optaverimus, et ex gratulatione natum sit quidquid obsequi. Interim permittite mihi, ea, que paulo videntur remota, excutere.

Querrebamus, « An esset omnibus animalibus constitutio sui sensus? » Sensum autem esse, ex eo maxime apparet, quod membra apte et expedite movent, non aliter, quam in hoc erudit. Nulli non partium suarum agilitas est. Arifex instrumenta sua tractat ex facili; rector navis acit gubernaculum flectere; pictor colores, quos ad reddendum similitudinem multos variosque ante se ponit, celerissime denotat, et inter ceteram opemque tota vultu ac manu convocat. Sic animal in omnem usum suum mobile. Mirari artemus silandi peritos, quod in omni significationem rerum et affectuum parata illorum est

à remuer leurs membres, ni à manier leurs corps. Ils font promptement ce à quoi ils sont destinés, ils viennent au monde avec cette science, ils naissent tout appris et dressés. On objectera : Les animaux remuent leurs membres avec cette adresse, parce qu'ils sentiront la douleur s'ils les remuaient autrement, ce qui fait voir qu'ils sont forcés et que ce n'est pas leur volonté, mais la crainte de la douleur qui les pousse à mouvoir comme ils le doivent; car un mouvement forcé est toujours lent et tardif; celui qui est volontaire, toujours agile et délibéré. Aussi bien, loin de se mouvoir par la crainte de la douleur, ils se portent à leur mouvement naturel, quoique la douleur les retienne. C'est ainsi qu'un enfant qui veut demeurer debout et se tenir sur les pieds, commence à essayer ses forces; il tombe et se relève autant de fois en pleurant, jusqu'à ce qu'il ait appris avec douleur ce que la nature désire de lui. Il y a des bêtes qui ont l'échine dure, lesquelles, étant couchées sur le dos, se tournent, lèvent leurs pieds et les jettent en l'air jusqu'à ce qu'elles soient remises en leur assiette naturelle. Une tortue qui est renversée ne sent point de douleur, elle est toutefois inquiète, et ne cesse point de se tourmenter qu'elle ne soit sur les pieds. Il est donc vrai que tous les animaux ont un sentiment de leur constitution naturelle, de laquelle procède ce manquement si libre qu'ils ont de tous leurs membres. Et le plus grand signe que nous ayons qu'ils viennent au monde avec cette connaissance, c'est que nous ne voyons point d'animal qui ne sache se servir de tous ses membres.

mones, et verborum velocitatem gestus assequitur. Quod illis ars præstat, his natura. Nemo egre movetur artus suos, nemo in usu sui hæret; ad hoc edita protinus faciunt; cum hoc scientia prodeunt, insituta nascuntur. — Ideo, inquit, partes suas animalia apte movent, quia, si aliter moverent, dolorem sensus sunt. — Ita, ut vos dicitis, cogitatur; metusque illa in rectum, non voluntas, movet: quod est falsum. Tarda enim sunt, que necessitate impelluntur; agilia sponte mota est. Adeo eutem non adigit illa ad hoc doloris timor, ut in naturalem motum, etiam prohibente dolore, nitantur. Sic infans, qui stare meditatur et ferre se assuevit, simul tentare vires suos capit, cadit; et cum dein toties resurgit, donec se per dolorem ad id, quod natura poscit, erexit. Animalia quædam tergi durioris, inversa, tandem se torquent, ac pedes exserunt et obliquant, donec ad locum reponantur. Nullum tormentum sentiri supposita testudo: iniquitas est tamen desiderio naturalis status; nec ante desinit illa, quætere se, quam in pedes constitit. Ergo omnibus constitutionis sue sensus est, et inde membrorum tam expedita tractatio: nec ulum majus indicium habemus, cum hæc illa ad vivendum ventre notitia, quam quod nullum animal ad usum sui rude est.

Constitutio, inquit, est, ut vos dicitis, principale anti-

On m'objectera encore : Cette constitution naturelle (comme vous le dites, vous autres stoïciens) consiste en un certain rapport qu'il y a de l'âme avec le corps. Mais, comment un enfant pourrait-il comprendre une chose si subtile et si embarrassée qu'à peine la pouvez-vous expliquer ? Il faudrait que les animaux naquissent tous philosophes pour entendre une définition qu'une partie des plus savants ne saurait concevoir. L'objection serait véritable, si je disais que les animaux entendissent cette définition. Mais la nature la fait mieux concevoir que la parole. C'est pourquoi l'enfant dont je parlais ne sait ce que c'est de constitution naturelle; mais il sait ce que c'est de la sienne. Il ne sait ce que c'est d'un animal; mais il sait bien qu'il est animal. De plus, il connaît sa constitution obscurement et en gros, comme nous connaissons que nous avons une âme. Mais, ce que c'est de cette âme, où elle réside, et d'où elle est venue, nous n'en savons rien. Ainsi, l'on peut dire que tous les animaux sentent leur constitution comme nous sentons que nous avons une âme. Car il faut bien qu'ils sentent ce qui leur fait sentir les autres choses. Il faut bien qu'ils sentent ce qui les conduit et ce qu'ils suivent. Il n'y en a pas un de nous qui ne sache qu'il y a quelque chose qui remue les passions, et qui ne sente quelque effort an-dedans de soi. Il ne sait pourtant ce que c'est que cela, ni d'où il vient. Les animaux ont, à peu près comme les enfants, un sentiment de leur partie supérieure, mais obscur et confus.

Vous dites, me répondez-vous, que tout animal s'accommode d'abord à sa constitution, et que

mi, quodam modo se habens erga corpus. Hoc tam pressum et subtile, et vobis quoque vis enarrabile, quomodo infans intelligit? Omnia animalia dialectice asel oporteret, ut istam finitionem, magnæ parti hominum logicorum obscuram, intelligant. — Verrum erat, quod apposis, si ego ab animalibus constitutionis finitionem intelligi dicere, non ipsam constitutionem. Facillius natura intelligitur, quam enarratur. Itaque infans ille, quid sit constitutio, non novit; constitutionem suam novit: et quid sit animal, nescit; animal esse se sentit. Præterea ipsam constitutionem suam erasse intelligit, et summum, et obscure. Nos quoque, animam habere nos scimus; quid sit anima, ubi sit, qualis sit, et unde, nescimus. Quæ ad nos pervenit animi nostri sensus, quamvis naturam ejus ignoremus ac sedem, talis ad omnia animalia constitutionis sue sensus. Necessæ est enim id sentiant, per quod alia quoque sentiant: necesse est ejus sensum habent, cui parent, a quo regantur. Nemo nam ex nobis intelligit, esse aliquid, quod impetus suos moveat; quid sit illud, ignorat: et constum sibi esse scit; quid sit, aut unde sit, nescit. Sic infantibus quoque, animalibusque, principalis partis sue sensus est, non satis distinctus, nec expressus.

Dicitis, inquit, « omne animal primum constitutioni

l'homme, duquel la constitution consiste à être raisonnable, se veut du bien, non point comme animal, mais comme raisonnable; car il se doit aimer par l'âme qui est la partie qui le rend homme. Comment donc un enfant peut-il s'accommoder à une constitution raisonnable, lui qui n'est pas encore raisonnable? Tous les âges ont leur constitution particulière; autre est celle d'un enfant, autre celle d'un jeune homme, autre celle d'un vieillard. Ils s'accommodent tous à la constitution où ils se trouvent. Un enfant u'a point de dents, il se fait à cet état: les dents lui sont-elles venues, il suit encore cet autre état. L'herbe qui doit venir en épis et en grains a une certaine constitution, quand elle est tendre et qu'elle commence à sortir du terre. Elle en a une autre, quand elle grandit et qu'elle est devenue un tuyau délicat, mais assez fort pour se soutenir. Elle en reçoit une autre, quand elle est montée en épi, quand elle jaunit et quand elle durcit, pour être bientôt portée dans la grange. En quelque état qu'elle se trouve, elle s'y forme, elle s'y ajuste. L'âge d'un enfant est autre que celui d'un garçon, et l'âge d'un jeune homme autre que celui d'un vieillard. Je suis, toutefois, le même que j'étais, enfant, garçon, jeune homme. Ce qui fait voir qu'encore que la constitution change l'amour de la constitution telle qu'elle est, est toujours pareil; car la nature ne fait pas que je m'aime comme garçon, jeune homme ou vieillard, mais seulement comme moi-même. Par conséquent, un enfant s'accommode à la constitution qu'il a enfant, non pas à celle qu'il aura lorsqu'il sera jeune homme. En effet, il ne faut pas s'imaginer

qu'à cause qu'il doit passer dans un état plus parfait, celui où il se trouve ne soit pas selon sa nature. En premier lieu, l'animal prend soin de soi-même; car il doit y avoir quelque chose à quoi tout le reste se rapporte. Je désire le plaisir; pour qui? Pour moi. J'ai donc soin de moi. Je crains la douleur; pour qui? Pour moi. J'ai donc soin de moi. Si je fais toutes choses pour l'amour de moi, il s'ensuit que je m'aime plus que toutes choses. Cet amour se rencontre dans tous les animaux; il ne leur est pas enseigné, il est né avec eux. La nature nourrit ses productions, elle ne les abandonne pas, et parce que la plus sûre garde est celle qui se fait de plus près, elle a fait chacun gardien de soi-même. De là vient, comme je l'ai déjà dit, que les animaux au sortir du ventre de leur mère, aussitôt qu'ils sont éclos, connaissent ce qui leur est contraire, et se gardent de ce qui leur est nuisible. Ceux mêmes qui sont soumis aux oiseaux de proie craignent leur ombre, quand ils volent au-dessus d'eux. En un mot, il n'y a point d'animal qui ne craigne la mort quand il est entré dans la vie.

Vous me direz: Comment un animal qui vient de naître peut-il avoir connaissance d'une chose qui lui est nuisible ou salutaire? Il faut savoir premièrement s'il connaît, et non comment il connaît. Or, il est évident qu'il connaît, parce qu'il ne ferait pas davantage s'il connaissait. D'où vient que la poule ne craint point l'oie ni le paon, et fuit le milan qui est plus petit, et qu'elle n'a jamais vu. Pourquoi les pousins ont-ils peur du chat et ne craignent-ils point le chien? Tout cela

sue conciliari; hominis autem constitutionem rationalem esse, et ideo conciliari hominem sibi, non tanquam animali, sed tanquam rationali: cu enim parte sibi carus est homo, qui bonus est. » Quomodo ergo infans conciliari constitutioni rationali potest, quum rationalis nondum sit? — Unicusque atque sua constitutio est; alia infanti, alia puero, alia seui. Omnes ei constitutiones conciliantur, in qua sunt. Infans sine dentibus est; huc constitutioni sue conciliatur: esui suus dentes; hinc constitutioni conciliatur. Nant et illa herba, quæ in segetem frugesque ventura est, aliam constitutionem habet, tenera, et viæ cernens sulcos; aliam, quum convalescit, et, molli quidem crinio, sed qui ferat consuetum, constitit; aliam, quum flavescit, et ad aream spectat, et spica ejus induruit: in quacunque constitutionem venit, eam tuetur, in eam componitur. Alia est ætas infantis, pueri, adolescentis, senis; ego læmen idem sum, qui et infans fui, et puer, et adolescens. Sic, quumvis alia atque alia cuque constitutio sit, conciliatio constitutionis sue eadem est. Non enim puerum mihi, aut juvenem, aut senem, sed me natura commendat. Ergo infans ei constitutioni sue conciliatur, quæ tunc infanti est, non quæ futura juveni est. Neque enim, si aliquid illi majus, in

quod transiet, restat; non hoc quoque, in quo nascitur, secundum naturam est. Primum sibi ipsi conciliatur animal; debet enim aliquid esse, ad quod alia referatur. Voluptatem peto: cui? mihi! ergo mei curam ago. Dolorum refugio: pro quo? pro me! ergo mei curam ago. Si omnia propter curam mei facio, anie omnia est mei cura. Hæc animalibus inest cunctis; nec inseritur, sed innascitur. Prodeunt fetus suis natura, non obicit, et quis tutela certissima ex proximo est, sibi quisque commissus est. Itaque, ut prioribus epistolis dixi, tenera quoque animalia, ex materno utero, vel quocumque modo, effusa, quid sit infestum ipsis proutius norunt, et mortifera deringit; multarum quoque transvolantium reformidant obnoxia avibus rapto viventibus. Nullum animal ad vilam prodit sine metu mortis.

Quomodo, inquit, edium animal intellectum habere, aut solutarius, aut mortiferam rei, potest? — Primum queritur, an intelligat, non quomodo intelligat. Esse autem illis intellectum, ex eo apparet, quod nihil amplexus, si intellexerint, faciant. Quid est, quare pavorem, quare anserem gressus non refugiat, quum tanto minorem, et ne notum quidem sibi, accipitur? Quare pulli scelerum timeant, canem non timeant? Apparet,

fait voir qu'ils ont une connaissance de ce qui leur est nuisible, laquelle ne vient point d'expérience; car ils s'en donnent de garde avant que de l'avoir éprouvé. D'ailleurs, afin que vous ne pensiez pas que cela se fasse par hasard, ils ne craignent que ce qu'ils doivent craindre, et ne l'oublient jamais, ayant toujours un soin égal de se préserver de ce qui les peut endommager. Considérez encore qu'ils ne deviennent pas plus timides avec l'âge; ce qui montre qu'ils ne font rien par usage, mais pour l'amour naturel de leur conservation. Tout ce que l'usage enseigne est tardif et divers. Ce qui vient de la nature est prompt et pareil en tous.

Si vous voulez pourtant, je vous dirai comment l'animal tâche de connaître ce qui lui est nuisible. Il sent qu'il est fait de chair, c'est pourquoi il connaît ce qui peut couper, brûler ou froisser cette chair; quels sont les animaux qui sont armés pour lui faire la guerre. Il en prend une idée pleine d'horreur et d'aversion, deux choses qui s'entre-suivent toujours. Car, dès lors que l'on a soin de sa conservation, on désire ce qui est salutaire et l'on craint ce qui est nuisible. Nous abhorrons naturellement tout ce qui nous est contraire, et nous faisons, sans y penser et sans dessein, ce que la nature nous enseigne. Ne voyez-vous pas l'adresse des abeilles à bâtir leurs ruches, et le bon ordre qu'elles gardent dans le partage du travail? Ne voyez-vous pas la toile de l'araignée, que personne ne saurait imiter? La difficulté qu'il y a de ranger les filets les uns tout droits pour soutenir l'ouvrage, les autres en rond, qui se courbent et vont en diminuant, afin d'attraper

les petites bêtes pour qui ces rets sont tendus. Elles n'apprennent point cet art, elles le possèdent par droit de nature. De là vient qu'on ne voit point un animal plus savant qu'un autre. Vous voyez aussi que les araignées sont toutes pareilles, et que les trous et les aogles des rayons de miel sont tous égaux. Ce que l'art enseigne est incertain et inégal; mais ce que la nature nous apprend est toujours de même. Il n'y a rien que la nature ait inspiré plus fortement aux animaux que la défiance de leur vie, et la science de la conserver. C'est pourquoi ils commencent à apprendre et à vivre en même temps. Il ne faut donc pas s'étonner s'ils naissent avec les adresses sans lesquelles ils seraient nés en vain : c'est le premier moyen que la nature leur a donné pour entretenir l'amour qu'ils ont de leur vie. Ils ne pourraient pas se conserver, s'ils n'en avaient la volonté. Cela seul n'eût de rien servi; mais sans cela tout le reste eût été inutile. Enfin, vous ne verrez point d'animal qui s'abandonne lui-même ni qui se néglige tant soit peu. Les plus brutaux, et qui sont stupides en toute autre chose, paraissent ingénieux pour ce qui concerne leur vie. Vous verrez même que ceux qui sont incapables de défendre les autres, ne manquent pas à ce qu'ils doivent pour leur conservation.

## ÉPÎTRE CXXII.

Il raille ces gens qui font du jour la nuit, et marque la cause de ce dérèglement.

Les jours commencent à diminuer; ils sont déjà un peu plus courts; mais ils sont assez longs quand

illis inesse nocituri scientiam, non experimenta collectam : nam, nequequam possint experiri, carent. Deinde, ne hoc casu existimes fieri, nec metuunt alia quam debent, nec unquam obliviscuntur hujus tutelæ et diligentia : equalis est illis a perniciosa fuga. Præterea, non sunt timidiore vivo. Ex quo quidem apparet, non usu illis in hoc pervenire, sed naturali amore salutis suæ. Et tardum est, et varium, quod usus docet : quicquid natura tradit, et æquale omnibus est, et statim. Si inmen estis, dicam, quomodo nam animal perniciosa intelligere conetur. Scilicet se carne constare; itaque quem sentit, quid sit, quo secari caro, quo arri, quam obtineri possit, que sint animalia armata ad necandum; horum speciem trahit inimicam ad hostilem. Inter se ista conjuncta sunt : simul enim conciliatur salutis suæ quodque, et, que juvant, illa petit; lævra formidat. Naturales ad utilia impetus, naturales a contrariis asperationes sunt : sine ulla cogitatione, que hoc dicet, sine consilio fit, quicquid natura præcepit. Non vides, quanta sit subtilitas apibus ad fingenda domicilia? quanta dividui laboris obsequi concordia? Non vides, quam nulli mortalium inutilia illa aranei testura? quanti operis sit, illa dispo-

re, alia in reclusum immitti firmamentum loco, alia in arhem currentia ex deorsum rari? quæ minor animalia, in quorum perniciem illa tenduntur, velint rebus implicata tenentur? Nascentur srs ista, non dicitur. Itaque nullum est animal altero dactius. Videbis araneorum parca tela, par in favis angulorum omnium foramen. Incertum est et inæquale, quicquid srs tradit; ex æquo venit, quod natura distribuit. Nec aliud magis, quam tunciam sui et ejus peritiam, tradidit; ideoque etiam simul incipiunt et discurrere et vivere : nec est mirum, eum eo nasci illa, sine quo frustra nascerentur. Primum hoc instrumentum illis vitæ contulit ad permanendum in conciliatose et caritate sui. Non poterat salus esse, nisi vellet : nec hoc per se profuturum erat; sed sine hoc nulla res profuisset. Sed in nullo deprehendes vitæ illam, ne negligentiam quidem. Trecita quoque et brevis, quamvis in cætera torpescat, ad vivendum solertia est. Videbis, que illis inutilia sunt, illi ipsa non desesse. Vale.

## EPISTOLA CXXII.

CONTRA EOS QUI NATURAM INVERTUNT.

Detrimendum jam dies semit : resiliit aliquantulum ;



on se lève pour ainsi dire en même temps que la lumière pour se rendre plus homme de bien, et non pas quand on l'attend dans la seule pensée de sortir de bon matin. N'est-il pas honteux d'être encore au lit quand le soleil est déjà haut, et de ne s'éveiller qu'à midi? Il y en a, toutefois, beaucoup chez qui il ne fait pas jour à cette heure-là. Il y en a d'autres qui renversent l'usage du jour et de la nuit, et qui ne commencent à ouvrir leurs yeux chargés de crapsule que quand le jour finit. Il est semblable à ces antipodes dont parle notre Virgile :

Vesper leur apparaît quand nous voyons l'aurore.

Si leur demeure n'est opposée, du moins leur vie est-elle contraire à celle de tous les autres. Il se trouve encore des gens qui sont antipodes aux autres dans une même ville, et qui, comme dit Caton, n'ont jamais vu lever ni coucher le soleil. Croyez-vous qu'ils sachent comment il faut le voir? Ils craignent la mort et s'y plongent tout vivants; ils sont d'autant mauvais augure que les oiseaux de nuit. Quoiqu'ils passent les nuits entières dans le vin, dans la bonne chère et dans les parfums, on peut dire qu'ils ne font pas des festins, mais plutôt le banquet de leurs funérailles. On ne reud pourtant que de jour les derniers honneurs aux défunts. En vérité, le jour n'est jamais long pour une personne qui est occupée. Prolongez donc notre vie, qui consiste principalement en l'action. Retranchons quelque chose de la nuit et le donnons au jour. On tient dans un lieu obscur et sans se mouvoir, les oiseaux que

l'on veut engraisser. On voit grossir le corps, et les membres se charger de graisse, aux personnes qui ne font point d'exercice. Aussi, n'y a-t-il rien de plus vilain que le corps de ces gens qui sont, si j'ose dire, consacrés à la nuit. Ils n'ont point d'autre couleur que celle des malades. Ils sont pâles, languissants et portent une chair morte sur un corps vivant. Ce n'est pas encore leur plus grand mal; car ils ont l'esprit enveloppé de ténèbres, stupide, effusqué, et toutefois amoureux de son aveuglement. Qui a jamais eu des yeux pour ne s'en servir que de nuit? Voulez-vous savoir d'où vient ce dérèglement de lair la lumière et de ne vouloir vivre que dans les ténèbres? Je vous dirai que tous les vices combattent la nature, et qu'ils sont ennemis de l'ordre et de la raison. La dissolution ne prétend pas seulement quitter le droit chemin, mais s'en écarter de bien loin. Ne vous semble-t-il pas que ces gens-là vivent contre nature, qui boivent à jeun, qui remplissent de vin leurs veines encore vides, et qui ne veulent manger que lorsqu'ils sont ivres? C'est le vice ordinaire des jennes gens d'aujourd'hui, qui veulent devenir forts. Quand ils sont près d'entrer dans le bain, ils boivent, on plutôt, ils ivrogne avec des gens tout nus, afin de se faire ôter la sueur qu'ils ont attirée par des breuvages chauds et fréquents. De boire après le repas cela est trop commun, c'est ce que font les gens de campagne qui n'entendent pas le plaisir. Le vin, disent-ils, est bien plus agréable quand il ne nage point sur la viande, et qu'il pénètre libre-

ita tamen, ut liberale adhuc apotium sit, si quis cum ipso, ut ita dicam, die surgat, officiosior meliorque, quam, si quis illam exspectet, ut luce prima exeat. Turpis, qui alto solo sensimque jacet, ejus vigilis medio die incipit: et adhuc multis hoc anteducum est. Sunt, qui officio lucis noctisque perverterint, nec ante diducant oculos hesternæ graves erapsula, quam appetere nos cupit. Quis illorum conditio dicitur, quos natura, ut ait Virgilius, sedibus nostris subditos et coarctari possit,

Nosque ubi primus epula Oriens affluit abeunda,  
Illic sera rubens accendit lumina Vesper;

taille horum contraria omnibus, non regio, sed vita est. Sunt quidam in eadem urbe antipodes, qui, ut M. Cato ait, « nec orientem unquam solem vident, nec occidentem. » Hoc tu existimas scire, quemadmodum vivendum sit, qui nascuntur quando? Et hi mortem timeant, in quam se vivi considerant; tam infasti, quam nocturnæ aves sunt! Licet in vino unguentoque tenebras aus exigant; licet epula, et quidem in multa fereula discretis totum pervasæ vigiliæ tempus edocant; non convivantur, sed jussa sibi faciunt. Mortuis certe interdiu parentatur. At, misereculæ, nullus agendi dies longus est. Extendamus vitam! hujus et officium, et argumentum, ætas est: circumscribatur nos, et aliquid ex illa in diem transferatur! Aves, que convitiis comparentur, ut im-

more facile pinguescant, in obscuro continentur; ita sine ulla exercitatione jaculis tumor pigrum corpus invadit, et sub ipsa umbra inertis sagina succrescit. Ita istorum corpora, qui se letibus dixerunt, fædo visuntur. Quippe suspensor illis, quam morbo patientibus, color est; languidi et evasidi alunt, et in vitis caro morticæ est. Hoc tamen minimum tu illis meliorum discrim. Quanto plus tenebrarum in animo est? illo in se stupet, ille emigat, lividet cæcis. Quis unquam oculos tendorum casus habuit?

Interrogas, quomodo hæc animo pravitas fiat, aversandi diem, et totam vitam in noctem transferendi? — Omnia vitia contra naturam pugnant, omnia debitorum ordinis deserti: hoc est luxuriosæ propositum, gaudere pervertis; nec tantum decedere a rectis, sed quam longissime abire, deinde etiam et contrario stare. Isti non vident tibi contra naturam vivere, qui potius bibunt, qui vitium recipiunt invenibus venis, et ad cibum obrii transferunt? Atqui frequens hoc adolescentium vitium est, qui vires excolunt, ut, in ipso pene balnei limine, inter oculos bibant, immo potant; ut sudorem, quem moventur pollicibus crebris ac ferventibus, subinde distragant. Post prandium aut cinam bibere, vulgare est; hoc patrefamilias rustici faciunt, et vere voluptatis ignari. Merum illud delectat, quod non inest cibo, quod libere

ment dans les nerfs; l'ivresse est aussi bien plus douce, quand elle ne trouve rien dans l'estomac.

Ne vous semble-t-il pas que c'est vivre contre nature de changer sa robe à celle d'une femme, et de vouloir paraître jeune quand on ne l'est plus? N'est-ce pas vivre contre la nature, de vouloir des roses en hiver, et de faire naître dans le froid le lys qui est une fleur de printemps, en l'arrosant d'eau éboulée, et lui donnant certains degrés de chaleur? N'est-ce pas vivre contre nature, de faire des jardins sur le haut des tours, et d'avoir des forêts qui convrent le faite des maisons, jetant leurs racines où à peine ils eussent pu élever leur tête? N'est-ce pas vivre contre nature, que de bâtir des étuves dans la mer, et croire que ce n'est pas se baigner délicieusement si le bain n'est battu du flot et de la tempête? Après qu'ils se sont habitués à vouloir toutes choses contre l'ordre de la nature, ils la quittent enfin entièrement. Est-il jour? allons dormir. Tout le monde repose; allons nous exercer, montons en carrosse, ou dînons : le jour approche-t-il, voici le temps de souper. Il ne faut pas faire ce que fait le peuple. Cela est vilain de vivre de même que le commun. Laissons fuir le jour public, faisons-nous un matin en particulier.

Pour moi, je mets ces gens-là au rang des morts; car est-ce être loin du tombeau, que de vivre à la lueur des torches et des flambeaux? Nous en avons vu plusieurs qui menaient cette sorte de vie dans un même temps. Entre autres,

penetrat ad nervos; illa ebrietas jovat, quam in vacuum rexit. Non videntur tibi contra naturam vivere, qui convalescent cum feminis vestem? Non vivunt contra naturam, qui expectant, ut poetilla splendet tempore alieno? Quid fieri crudelius aut miserius potest? nunquam vis erit, ut diu virum jussu possit? et, quam illum contumeliose aena eripuisse debuisset, ne atque quidem eripiet? Non vivunt contra naturam, qui hinc concupiscunt rosam? fomentoque aquarum calentionem, et calorum apta imitatione, brunis filium, florem veronem, expriment? Non vivunt contra naturam, qui pomaria le somnia terribilibus serunt? quorum sive in lectis dormorum ac fastigiis nutant, inde ortis radicibus, quam improbe cacumina egissent? Non vivunt contra naturam, qui fundamenta thermarum in mari jaciunt, nec delicate nature ipsi sibi videntur, nisi calidus stagus fluctu ac tempestate feriantur? Quomodo insituerunt omnia contra nature consuetudinem velle, morisiam le iocum ab illa decedunt. Luceat; somni tempus est! Quies est; nonne exercemur, nonne grescimus, nonne praevidemus? Jam lux propius accedit; tempus est curae! Non oportet id facere, quod populus; res sordida est, trita ac vulgari via vivere. Dies publicus relinquatur; proprium nobis ac peculiare manet stat.

Isti vero mihi defunctorum loco sunt: quantum enim in funere absumit, et quidam acerbo, qui ad fides et errores vivunt? Itane vitam agere eodem tempore multos

Attilius Buta, qui avait été prêteur, lequel ayant dissipé tout son bien, et déclarant sa pauvreté à Tibère : Vous vous êtes, dit l'empereur, éveillé bien tard. Montanus Julius, poète assez passable, et connu par l'amitié que Tibère lui témoignait, mais qui se refroidit bientôt, récitait des vers où il mêlait à tout propos le lever et le coucher du soleil; un particulier ennuyé de la longueur de ses récits, dit : Qu'il n'y reviendrait plus. Natia Pinarius répondit : Et moi, pour l'obliger autant qu'il m'est possible, je suis prêt de l'entendre depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Mais après qu'il eut récité ces vers :

Le jour devait déjà le sommet des montagnes,  
Déjà les premiers traits éclaircissent les campagnes,  
L'hirondelle, cherchant pature à ses petits,  
Sortait, retraits au nid, attentive à leurs cris :

Varus, chevalier romain, compagnon de L. Vicius, qui suivait les bonnes tables, où il était bien reçu à cause de la liberté qu'il donnait à sa langue, s'écria : Buta commence maintenant à dormir. Puis quand le poète vint à dire :

Les bergers ont enfin renfermé leurs troupeaux,  
La nuit couvre la terre et s'étend sur les caux :

le même Varus demanda : Que dit-il? qu'il est nuit? Je m'en vais donc donner le bon jour à Buta. Il n'avait rien dont on parlât plus que de la vie de cet homme, laquelle était toute extraordinaire et que plusieurs, comme j'ai dit, avaient embrassée. Quelques-uns se portent à cette manière de vivre, non pas qu'ils estiment que la nuit ait quel-

meminimus, inter quos et Attilium Butam, praetorium; cui post patrimonium ingens consumptum, Tiberius, paupertatem confitebatur, « Sero, inquit, expectatus es! » Recitabat Montanus Julius carmen, tolerabilia poeta, et amicitia Tiberii notus, et frigore. Ortus et occasus libenter inserebat; itaque, quam indignaretur quidam, illum totum die recitasse, et negaret accedendum ad recitationes ejus, Natia Pinarius ait : « Nunquam possum liberalius agere; paratus sum illum audire ab ortu ad occasum. » Quomodo hos versum recitasset :

Incipit ardentes Phoebus producere flammam,  
Spargere se rubicunda dies; jam tristes hirundo  
Arguta reditor cibos immittere nidis  
Incipit, et molli partitus oee ministrat :

Varus, eques romanus, M. Vinicii comes, convivium bonarum aetate, quas improbitate lingue merebatur, exclamavit : « Incipit Buta dormire ! » Deinde, quem subito recitasset :

Jam rurs pastores stabulis armenta locarunt.  
Jam dave sopitis nox nigra silentis terris  
Incipit :

idem Varus inquit : « Quid dicit? jam nox est? ibo, et Butam solutabo? » Nihil erat notius hac ejus vita in conviviis circumacta; quam, ut dixi, multi eodem tempore egerunt.

Causa autem est ita vivendi quilibet, non quia ali-

que charme particulier, mais à cause que ce qui est facile ne plaît pas, et qu'une mauvaise conscience n'aime pas le jour; joint que ceux qui méprisent ou désirent les choses par la considération du prix qu'elles coûtent, ne font point d'état de la clarté qui ne coûte rien. D'ailleurs ceux qui font de la dépense veulent qu'on parle d'eux durant leur vie; car, si l'on n'en parle point, ils croient avoir perdu leur argent. De là vient qu'ils sont fâchés quand ce qu'ils font n'a point d'éclat et ne fait point de bruit. Il y a bien des gens qui mangent leur bien et qui entretiennent des maîtresses; mais pour se distinguer dans un si grand nombre, il faut faire quelque chose de magnifique et de considérable. Dans une ville qui a tant d'autres occupations, on ne parle point d'une profusion, si elle n'est extraordinaire. Pédobalbino-vannus était un homme qui faisait fort bien un conte; je lui ai ouï dire qu'il était logé joignant la maison de Sp. Papinius, l'un de ces hiboux qui faient la clarté du jour. J'entendais, disait-il, environ les neuf heures du soir le son des coups de fouet, je demandais : Que fait-il ? On me disait : C'est qu'il reçoit le compte de sa dépense. J'entendais sur le minuit des cris élevés, je demandais : Qu'est-ce que cela ? On me disait : C'est qu'il exerce sa voix. Deux heures après je demandais : Que signifie ce bruit de roues que j'entends ? L'on me disait : C'est qu'il va monter en carrosse. Sur le point du jour, on allait et venait; on appelait les valets, les sommeliers, et les cuisiniers faisaient grand bruit. Je demandais ce que c'était ? On me disait : Qu'il ne faisait que sortir du bain, et qu'il avait demandé à manger. Mais croyez-

vous qu'il demeurât tout le jour à table ? Non, je vous assure; il vivait trop mesquinement, et ne perdait rien que la nuit. C'est pourquoi Pédobalbino-vannus à ceux qui l'appelaient avare et vilain : Vous pouvez dire encore qu'il ne vit qu'à la lueur d'une lampe. Ne vous étonnez pas, si vous trouvez tant de caractères particuliers dans les vices; ils sont divers et ont une infinité de visages et d'espèces que l'on ne saurait comprendre. La vertu n'a qu'une seule route. Le vice en a plusieurs, et prend souvent de nouveaux déguisements. Il en est de même de ceux qui suivent la nature; ils sont ouverts, libres et presque semblables; ceux qui s'en éloignent ne se peuvent accorder avec personne, ni même entre eux.

Je crois que la principale cause de cette maladie vient du dégoût qu'ils ont de la vie commune. Comme ils se distinguent des autres par les habits, par la somptuosité des festins et par la propreté de l'équipage, ils s'en veulent aussi séparer par la disposition des temps. Les vices ordinaires ne sont pas pour des gens à qui l'infamie tient lieu de récompense des crimes qu'ils commettent; c'est ce que recherchent tous ces malheureux qui, pour ainsi dire, vivent à rebours. Voilà pourquoi, mon cher Lucile, il faut suivre la manière de vivre que la nature nous a prescrite, et ne s'en point écarter. Ceux qui la suivent, trouvent toutes choses prêtes et faciles; mais ceux qui vont au contraire, font comme ces gens qui rament contre le fil de l'eau.

quid existiment noctem ipsam habere jucundius, sed quia nihil juvat otium; et gravis male conscientie lux est; et omnia concupiscenti sunt contentum, prout magno aut parvoempta sunt, fastidio est lunae gratulatio. Præterea luxuriosi vitam suam esse in sermonibus, domum vivere, volunt: nam, si laetetur, perdere se putant operam. Itaque male habent, quoties faciunt quod excidit famam. Multi bene conedunt, multi amicos habent: ut inter istos nomen invenias, opus est non tantum inermis rem, sed notabilem, facere. In tam occupata civitate, fabulas vulgaris nequitia non invenit. Pedonem Albino-vannum narratorem audieramus (erat autem fabulator elegantissimus), habitasse se supra domum Sp. Papii; ibi erat ex hac turba lucifugorum. « Audio, inquit, circa horam tertiam noctis, flagellorum sonos; quero, quid faciat? dicatur rationes accipere. Audio, circa horam sextam noctis, clamorem concitatum; quero, quid sit? dicitur vocem exercere. Quæro circa octavam horam noctis, quid sibi ibi sonus rotarum vellet? gestat dicatur. Circa ineam discurrat, poeri vocantur, cellarii, coqui tumultuantur. Quæro quid sit? dicatur malum et aliosum poposcisse, a balneo exisse. » — Excedebat, inquit, cura

ejus diem? — Minima! talde enim fragantiter vivebat; nihil commebat, nisi noctem. Itaque, crebro dicebatibus illis quibusdam avaram et sordidum: « Vos, inquit, illam et tychoobium dicetis! »

Non debes adulari, si tantis inventis villorum proprietates: varia sunt, et innumerabiles habent fides; comprehendi eorum genera non possum. Simplex recti curi est, multiplex pravi; et quantumvis novis declinationibus caput. Idem moribus evenit: naturam sequentium faciles sunt, soluti sunt, exiguis differentiis habent; hi distorti plurimum cum omnibus, et inter se, dissident. Causa tamen præcipua mihi videtur horum morbi, vite communis fastidium. Quomodo cultu se a ceteris distinguant, quomodo elegantis carnerum, munditie vehiculorum; sic volunt separare etiam temporum dispositione. Nolunt ulla peccare, quibus peccandi premium infamia est. Hæc petunt omnes isti, qui, ut ille dicam, retro virunt. Ideo, Lucile, tenero uobis via est, quam intra præscripti, nec ab illa declinandum. Illam sequentibus, omnia bella et expedita sunt; contra illam inrentibus, non alia via est, quam contra aquam remigantibus. Vale.

## ÉPÎTE CXXIII.

Qu'il n'y a rien de fâcheux quand on le sait prendre avec patience. — Les discours des libertins sont plus dangereux que les chants des syrens.

Je suis arrivé à ma maison d'Alban, assez avant dans la nuit, tout fatigué du chemin qui est plus mauvais qu'il n'est long. Je n'y ai rien trouvé de prêt, que l'appétit que j'avais apporté; c'est pourquoi je me suis mis dans le lit, pour me délasser et prendre en patience la longueur de mon cuisinier et de mon sommier. Je me représentais qu'il n'y a rien de fâcheux quand on le reçoit doucement, ni rien qui nous puisse déplaire, si nous ne lui prêtons notre chagrin. Mon sommier n'a-t-il point de pain? mon receveur ou mon concierge en a. Mais c'est de mauvais pain. Un peu de patience, il deviendra bon, et la faim me le fera trouver tendre et blanc, pourvu que je ne mange pas avant qu'elle ne l'ordonne. J'attendrai donc, et, par ce moyen, je ne mangerai point que je n'aie de bon pain, ou que je n'aie plus de dégoût du mauvais. Il faut s'accoutumer à se passer de peu; les difficultés des lieux et des temps empêchent souvent les rois et les grands seigneurs, si bien pourvus qu'ils soient, de manger à l'heure ordinaire. Personne ne peut avoir ce qu'il désire; mais tout le monde peut ne point désirer ce qu'il n'a pas, et prendre gaiement ce qui se présente.

En vérité, ce n'est pas une petite commodité d'avoir un ventre obéissant, et qui s'accoutume à la disette. Vous ne sauriez croire combien j'ai été aise que ma lassitude se soit passée sans m'être servi d'onctions, du bain et d'autres remèdes

que du temps. Ce qui est venu du travail, s'en est allé par le repos, et ce petit repas que j'ai fait m'a semblé meilleur que le plus grand de ces festins publics; car enfin, je me suis éprouvé par une occasion subite, c'est-à-dire véritable et certaine. Quand on s'est préparé et résolu à la patience, on ne connaît pas si bien ce que l'en peut avoir de modération et de fermeté. Nous connaissons mieux, lorsque nous sommes surpris, si nous ne nous sommes point échauffés, ni même émus à la vue de quelque chose de fâcheux; si nous n'avons point passé jusques à la colère et aux plaintes; si nous avons suppléé au défaut de ce qui devait être servi, en ne le désirant plus, ou en considérant que ce qui manquait à notre ordinaire ne manquait pas à notre besoin. On ne s'aperçoit de la superfluité de beaucoup de choses que lorsqu'elles viennent à manquer. Nous nous en servions auparavant, parce que nous les avions, et non parce que nous les devions avoir. Mais, combien avons-nous de choses à cause seulement que d'autres les ont? Une partie de nos désordres vient de ce que nous vivons à l'exemple d'autrui. Ce n'est pas la raison qui nous conduit; c'est la coutume qui nous entraîne. Ce que nous ne voudrions pas faire si peu de personnes le faisaient, nous l'imitons comme étant le plus honnête, lorsque plusieurs commencent de le faire, l'erreur nous tenant lieu de raison quand elle est devenue publique.

On ne voyage point aujourd'hui si l'on n'est accompagné de barbes et de courens qui marchent devant; car il serait honteux de n'avoir personne pour faire retirer les passants et pour faire élever

## EPISTOLA CXXIII.

SEMPLICE VESTRE ASSUESCENDUM : SPERNENDOS VOLEPTATIS LAUDATORES.

Itinere confectus, incunando magis quam longe, in Albanum meum multa nocte perveni. Nihil habes paratum, nisi me. Hæc in lectulo lassitudinem pono; hanc coqui ac platoris moram boni consulo. Mecum enim de hoc ipso loquor, quoniam nihil sit grave, quod leviter excipias; quam indignandum nihil, nisi quod ipse indignando adstruam. Non habet pauper meus plator : sed habet villicus, sed habet alivendia, sed habet colonus. — Malum parum, inguis. — Expecta; bonus fides etiam illum tenerum libi et stiligineum fames reddet. Ideo non est ante edendum, quam tibi imperet. Expectabo ergo; nec ante edam, quam ut bonum patrem habere cæpero, aut malum fastidire deshero. Necessarium est, parva assuescere. Multæ difficultates locorum, multe temporum, etiam loquacibus et instructis a nobis optatum prohibentes occurrent. Quidquid vult, habere nemo potest : illud potest, nolle, quod non habet; rebus obditis hilaris uti. Magna pars libertatis est bene moratus venter et contumelie patientia. Estimari non potest, quantum voluptatem capiam

ex eo, quod lassitudo me sibi ipse assuescit. Non onctiones, non balneum, non ullum aliud remedium, quam temporis, quaero. Nam, quod labor contraxi, quies tollit.

Hæc quilibetque cetera aditili jurandior erit. Aliquod enim experimentum animi sumpsi subito : hoc enim est simpliciter et verum. Nam ut se præparavit, et indicit sibi patientiam, non æque apparet, quantum habet vere firmitatis : illa sunt certissima argumenta, quæ ex tempore debent; si non tantum æquus molestus, sed placidus, asperit; si non extendit, non bligavit; si, quod duri deberet, ipse sibi, non desiderando, applevit; et cogitavit, aliquid consuetudini sue, sibi nihil deesse. Multa, quam supervacua essent, non intelleximus, nisi quam deesse cæperunt. Ulebamur enim illis, non quia debebamus, sed quia habebamus. Quam multa autem paramus, quia illi parverunt, quin apud plerosque sunt! Inter easus malecium nostrorum est, quod vivamus ad exempla; nec ratione componitur, sed consuetudine abducimur. Quid, si pauci læcerent, nollemus imitari, quam plures facere cæperunt (quasi honestius sit, quia frequentius), sequuntur; et recti apud nos locum tenet error, ubi publicus factus est. Omnes jam sine peregrinatione, ut illos Numidarum præcurat equitatus, ut ag-

de la poussière, afin que l'on sache qu'il vient un homme de qualité. Tout le monde a déjà des mulets pour porter ses vases de cristal et d'agate, avec de la vaisselle gravée de la main des meilleurs ouvriers. Il ne serait pas honnête d'avoir des meubles qu'il ne fût pas aisé de rompre en les remuant. On lave de liqueur le visage de ces garçons réservés pour le plaisir, quand ils vont en campagne, de peur que le hâle ou le froid ne gâte leur teint délicat. On trouve même à redire quand les gens de votre suite n'ont rien dans le visage qui mérite ces préservatifs. Il ne faut point prêter l'oreille à tous ces gens-là; car ce sont eux qui insinuent le vice et qui le portent d'un lieu en un autre. On avoit cru autrefois que les plus dangereux de tous les hommes étaient ceux qui rapportaient les paroles; mais en voici qui portent les vices de tous côtés. Les entretiens sont fort pernicieux; car, supposé qu'ils ne blessent pas à l'heure même, ils font couler dans notre cœur un venin qui se fait sentir bientôt après. Comme ceux qui ont ouï un concert de musique, emportent dans leurs oreilles l'harmonie dont ils ont été charmés, qui chasse toute autre pensée et ne leur permet pas de songer à rien de sérieux, ainsi les discours des flatteurs et de ceux qui louent des choses qui ne valent rien, pour peu qu'on les écoute demeurent longtemps dans l'esprit. Il n'est pas aisé d'oublier un entretien qui nous a plu; il nous suit, il revient par intervalles dans notre pensée.

C'est pourquoi il faut fermer les oreilles aux méchants dès le moment qu'ils commencent à parler; car, quand ils ont commencé et qu'ils se voient

écoutés, ils deviennent plus hardis et se donnent enfin la liberté de dire que la vertu, la justice et la philosophie sont des noms vains qui font du bruit dans le monde, mais que la seule félicité est de vivre doucement, de faire tout ce que l'on veut, et de jouir de son bien. C'est ce qu'on appelle vivre, et se souvenir que l'on doit mourir. Que les jours s'écoulent et que la vie passe sans qu'on la puisse arrêter. Pourquoi doutons-nous de nous satisfaire et de donner à nos sens toutes les sortes de plaisirs, tandis qu'ils sont capables de les goûter et que notre âge les demande? Quelle raison de vouloir anticiper, par la sobriété, la rigueur de la mort, et de nous priver présentement des choses qu'elle doit nous ôter un jour? Vous n'avez pas le plaisir d'une maîtresse, ni d'un garçon qui lui donne de la jalousie; vous sortez tous les matins à jeun, et vous mangez comme si vous aviez à rendre compte chaque jour de votre dépense; ce n'est pas vivre que cela, c'est voir vivre les autres. Quelle folie de se refuser toutes choses et d'amasser du bien pour un héritier, afin de s'en faire un ennemi par une succession onéreuse! Étant certain qu'il se réjoindra de votre mort, d'autant plus qu'il en profitera. Pour ce qui est de ces gens tristes et sourcilieux, qui sont censeurs de la vie d'autrui et ennemis de la leur, que l'un peut appeler pédagogues publics, n'en faites point de compte, et préférez toujours une bonne vie à une bonne réputation. Ces paroles ne sont pas moins à éviter que la voix des sirènes près desquelles Ulysse n'osa passer sans avoir bouché ses oreilles. Elles n'ont pas moins de pouvoir; elles font ou-

men cursorum antecedit : turpe est, nullus esse, qui occurrentes via deiciant, ut qui, honestum hominem venire magno pulvere ostendant. Omnes jam mulos habent, qui crystallina et murrina, et cætera magnorum artificum manu, portant : turpe est, videri eas te habere sarcinas totas, quæ tuto concuti possint. Omnium pedagogia obliata facie veniant, ne sol, neve frigus, teneram eulem lardet : turpe est, neminem esse la comitatu puerorum, cujus sans facies ardicamentum desideret.

Horum omnium sermo vitandus est : hi sunt, qui vitia læsant, et alio alimide transferunt. Pestimum genus horum hominum videtur, qui verba gestant : sunt quidam, qui vitia gerunt. Horum sermo multum nocet : nam, etiam non statim afficit, semina in animo reliquit : sequiturque nos, etiam quando ab illis discessimus, resurrecturum postea malum. Quæmododinus, qui audierunt symphoniam, ferunt æcum in auribus modulationem illam ac dulcedinem cantuum, quæ cogitationes impedit, nec ad seria pectus intendi : sic adulatorum et prava laudantium sermo diutius hæret, quam auditur; nec facile est, animo dulcem sonum excutere : prosequitur, et durat, et ex intervallo recurrit. Ideo claudende sunt aures malis vocibus, et quidem primis : nam quum

initium fecerunt admisceque sunt, plus audent. Inde ad hæc perveniunt verba : « Virtus, et philosophia, et justitia, verborum insanium crepitus est : non felicitas est, bene vitæ facere, esse, bibere, libere frui patrimonio : hoc est vivere : hoc est, se mortalem esse meminisse. Fugiat dies, et irreparabilis vita decurrit : dubitamus? Quid juvat asperum; et ætati, non semper voluptatis recepturæ, interrim, dum potest, dum poscit, ingerere fragilia? » Illo mortem præcurrere, et quicquid illa abitura est, jam sibi interdicere? Non amicum habes, non puerum, qui amicum movent invidiam; quotidie acribus prodit; sie cœcus, tanquam ephemeridem pati approbaturus. Non est istud vivere, sed alienæ vitæ interesse. Quanta dementia est, hæreditis suæ res procurare, et sibi negare omnia, ut tibi ex amico inimicum magnum faciat hæreditas! plus enim gaudet tua morte, quo plus neceperit. Istos tristes et superciliosos, alienæ vitæ censors, tuæ hostes, publicos pedagogos, nisi ne feceris nec dubitaveris, bonam vitam, quam opinionem bonam, malle!

Hæ voces non aliter fugiende sunt, quam illæ quas Ulysse, nisi alligatus, præterebat noluit. Idem possumus : abducunt a patria, a parentibus, ab amicis, a virtutibus,

blier les parents, les amis, la vertu, et jettent les hommes dans une vie honteuse et misérable. Il vaut bien mieux suivre le droit chemin et se mettre en état de ne prendre aucun plaisir qu'à ce qui est honnête.

Nous en viendrons à bout si nous considérons que toutes les choses qui nous attirent ou qui nous rebutent sont de deux espèces : celles qui nous attirent sont les richesses, les plaisirs, la beauté, les honneurs et tout ce qui flatte et charme nos sens ; celles qui nous rebutent sont la mort, la douleur, l'ignominie, la disette. Il faut donc nous habituer à ne point désirer les unes et à ne point craindre les autres. Soyons-leur toujours contraires ; fuyons celles qui nous appelleront, et faisons tête à celles qui nous attaqueront. Ne voyez pas que les postures de ceux qui montent et de ceux qui descendent sont bien différentes ? Ceux qui descendent renversent le corps en arrière ; ceux qui montent le courbent devant ; car de peser sur le devant en descendant, et de se pencher sur le derrière en montant, c'est faire, mon cher Lucile, ce que font tous les gens vicieux ; car on va en descendant aux voluptés, et l'on va en montant aux choses dures et difficiles. En l'un il faut pousser le corps, en l'autre il le faut retenir. Croyez-vous que je veuille dire que nos oreilles n'ont à craindre que ces gens qui font des panegyriques de la volupté, et qui impriment l'aversion de la douleur, qui se fait assez appréhender d'elle-même ? J'estime qu'il n'est pas moins dangereux d'écouter ces philosophes, lesquels, sous l'autorité de la secte stoïque, font des leçons et des exhortations aux vices ; car ils ont coutume de

dire qu'il n'y a que le sage qui sache faire l'amour, et que lui seul sait bien boire et faire bonne chère. Il faudrait donc leur demander jusqu'à quel âge on doit aimer les garçons. Mais laissons cela aux Grecs, et prêtons l'oreille à ceux qui nous diront que personne n'est homme de bien par hasard, et qu'il faut apprendre la vertu ; que la volupté est une chose basse et méprisable qui nous est commune avec les bêtes ; que les dernières et les plus chétives en sont le plus avides ; que la gloire n'a rien de fixe et de solide ; qu'elle est un vent qui passe ; que la pauvreté n'est fâcheuse qu'à ceux qui ne la sauraient pas supporter ; que la mort même n'est point un mal ; car, de quoi vous plaignez-vous, puisque c'est le droit des gens, et qu'elle égale la condition de tous les hommes ? que la superstition est une folle erreur qui craint ce qu'elle doit aimer, et qui offense ce qu'elle révère ; car, quelle différence y a-t-il de nier qu'il y ait des dieux ou de les déshonorer ? Voilà ce qu'il faut apprendre ; mais le bien apprendre : car enfin, la philosophie ne doit pas fournir des excuses au vice, et le malade est hors d'espérance de guérir, quand le médecin lui conseille de faire la débauche.

## ÉPÎTRE CXXIV.

Si nous connaissons le bien par sentiment ou par entendement. — Le bien ne se rencontre que dans un sujet qui a de la raison.

Je puiserais pour vous chez les vieux écrivains,  
Écoutez seulement leurs préceptes divins ;  
Soyez-leur attentif, même aux choses légères,  
Rien chez eux n'est léger.

et in turpem vitam miseros turpius illidunt. Quanto satius est, rectum sequi litem, et eo se perducere, ut in demum sint tibi iocunda, que honesta ! Quod assequi poterimus, ut sceleribus duo esse genera rerum, que nos aut invitent, aut fugeant. Invitant divitiæ, voluptates, forma, ambitio, cetera blanda et arridentia : fugi labor, mors, dolor, ignominia, vitæ adstrictior. Debemus itaque exerceri, ne hæc timeamus, ne illa cupiamus. In contrarium pugnemus, et ab invitis illis recedamus, adversus petentia concitemur ! Non vides, quam diversus sit descendendum habitus et ascendendum ? qui per primum eunt, resumpunt corpora : qui in arduum, incumbunt. Nam, si descendas, pondus suum in priorem partem dare ; si ascendas, retro abducere, cum Vili, Lucili, consentire est. In voluptatibus descenditur ; in aspera et dura subeundum est : hic impellamus corpora, illic refrænemus.

Hoc nunc me existimas dicere, eos tantum periculosos esse auribus nostris, qui voluptatem laudant, qui dolorem, metus, per se formidabiles res, incitant ? Illos quoque nocere nobis existimo, qui nos sub specie Stoicæ sectæ hortantur ad vitia. Hoc enim jactant : « Solum sapientem

et doctum esse amatorem. Solum aptum ad hanc artem, æque combibendi et convivandi, sapiens peritissimus. Quæramus, ad quam usque ætatem juvenes amandi sint. » — Hæc Græcorum consuetudini data sint ; nos ad illa polius aures dirigamus : « Nemo est casus bonus, descendit virtus est. Voluptas humilis res et pusilla est, et in nullo habenda pretio, communis cum multis animalibus, ad quam minima et contemptissima adolant. Gloria vanum et volubile quiddam est, aurique mobilis. Paupertas nulli malum est, nisi repugnanti. Mors malum non est. Quid sit, queris. Sola jus æquum generis humani. Superstitio error insanus est : amandum timet ; quos colit, violat. Quid enim interest, utrum Deos neges, an infames ? Hæc descendit sunt, imo ediscenda : non debet excusationes vitio philosophia suggerere. Nullam habet spem salutis æger, quem ad intemperantiam medicus hortatur. Vale.

## EPISTOLA CXXIV.

UTRUM SENSU, AN INTELLECTU, COMPREHENSATUS HOMINEM.

Possunt multa tibi veterum præcepta referre.  
Ni religis, tenuisque pigri cognoscere curas.

Je sais que vous le voulez bien, et que les questions, si subtiles qu'elles soient, ne vous rebutent pas. Il ne conviendrait pas aussi à la beauté de votre esprit de m'embrasser que des matières importantes; mais, comme je loue votre conduite, qui veut tirer profit de tout et ne peut souffrir les subtilités qui ne produisent rien, je donnerai ordre que cela n'arrive pas. On demande si nous connaissons le bien par le sentiment ou par l'entendement. De là il s'ensuit, comme vous voyez, que les enfants et les bêtes en sont incapables. Tous ceux qui mettent le souverain bien dans la volupté estiment que le bien est une chose sensible; les stoïciens, au contraire, qui le mettent dans l'entendement, disent que le bien est une chose intellectuelle. Si nos sens pouvaient juger du bien, nous ne refuserions jamais le plaisir, car il n'y en a point qui n'ait des attraits et des charmes; et, par une raison contraire, nous ne voudrions jamais sentir la douleur; car il n'y en a point qui ne blesse les sens. De plus, on ne pourrait justement blâmer ceux qui aimeraient trop le plaisir, ou qui craindraient trop la douleur. Or, nous condamnons les gourmands et les impudiques, comme nous méprisons ceux qui n'osent rien entreprendre par la crainte qu'ils ont de la douleur. Et quel mal feraient-ils, je vous prie, d'obéir aux sens, puisqu'ils sont juges du bien et du mal, et que vous avez soumis à leur direction ce qu'il faut faire et ce qu'il faut désirer? Après tout, c'est la raison qui est la maîtresse, et, comme elle détermine ce qui concerne les mœurs, l'honneur et la vertu, elle doit aussi déterminer ce qui

est du bien et du mal. Les partisans de cette opinion-là donnent à la partie inférieure l'autorité de juger la supérieure, quand ils permettent aux sens, qui sont plus tardifs en l'homme qu'en aucun autre animal, de définir ce que c'est que le bien. Que serait-ce, si quelqu'un voulait juger des choses les plus menues par l'attouchement, et non par la vue? C'est au moins le sens le plus subtil et le plus capable de connaître le bien et le mal. Ainsi, vous voyez combien celui qui jugerait du bien et du mal par l'attouchement, s'éloignerait de la vérité, et ravalerait la dignité des choses sublimes et divines.

Ils répondent: « Comme toute science doit avoir quelque chose qui soit évident et connu des sens, d'où elle tire son origine et son progrès, de même la vie bienrègne a pour fondement et pour commencement les choses qui sont manifestes et sensibles; et vous dites vous-mêmes que la vie heureuse tire son commencement des choses qui sont manifestes. » Nous disons, je l'avoue, que ce qui est selon la nature est heureux, *scilicet* produit au jour et se manifeste incontinent; il s'agit de découvrir ce qui est selon la nature: c'est ce qui arrive à celui qui ne fait que de naître; ainsi, ce ne sera pas le bien consommé; ce sera le commencement du bien. Mais, vous autres, vous donnez à l'enfance la volupté, comme étant le souverain bien, et vous voulez qu'un enfant commence au point où un homme parfait doit enfin arriver. En un mot, vous mettez le sommet de l'arbre où doit être la racine. Si quelqu'un s'avaisait de dire qu'un enfant, qui est encore dans le ventre de sa mère,

Non refugis autem, nec ulla te subtilitas abigit: non est elegantius iure, tantum magna sectari. Sicut hoc, sic et illud proba, quod omnia ad aliquem profectum redigat, et tunc tantum offenderis, ubi anima subtilitate nihil agitat: quod ne non quidem fieri laborabo. Quæritur, « Utrum sensus, an intellectus, comprehendatur bonum? » Hinc adiunctum est, « si a multis animalibus et infantibus bono esse. »

Quicquidque voluptatem la summo ponant, sensibile iudicant bonum: nos contra intelligibile, qui illud animo damus. Si de bono sensus iudicarent, nullam voluptatem rejiceremus; nulla enim non invitât, nulla non delectat: et, e contrario, nullum dolorem valentes subiremus; nullus enim non offendit sensum. Præterea non essent digni reprehensione, quibus nimium voluptas placet, quibusque summus est doloris timor. Atqui improbum gule ac libidine addictos, et contemnimus illos, qui nihil viriliter animi sunt doloris metu. Quid autem peccant, si sensibus, id est, iudiciis boni ac mali, parent? his enim tradidisti appetitionis et fuge arbitrium. Sed videlicet ratio isti rei præposita est, quemadmodum debeat de vita, quemadmodum de virtute, de honesto, sic et de bono maloque, constitui. Nam apud istos vilissime parti datur

de meliore sententiâ; et de bono pronuntiet sensus, obliata res et hebes, et in homine quam in illis animalibus tardior. Quid? si quis vellet, non oculos, sed tactu, minuta discernere? Subtilior ad hoc nulla acies, quam oculo, et intellior, daret bonum malumque discernere. Vides in quanta ignorantia veritatis versetur, et quam humi sublimia ac divina procerit, apud quem de summo bono maloque iudicat tactus.

« Quemadmodum, inquit, omnis scientia atque ars aliquid debet habere manifestum, sensusque comprehendat, et quo oriatur et crescat; sic beata vita fundamentum et initium manifestum ducit, et ab eo quod sub sensum cadit. Nam et vos a manifestis beatam vitam initium sui capere dicitis. » — Dicimus beata esse, quæ secundum naturam sunt: quid autem secundum naturam sit, palam et protinus apparet, sicut, quid sit integrum. Sed, quod secundum naturam est, quod contigit protinus nullo, non dico bonum, sed initium boni. Tu summum bonum, voluptatem, infantis donas; et inde incipiat nascens, quo consummans homo pervenit. Cæcæ utraque radiæ loco pennis. Si quis dicere, illum in materno utero latentem, ævus quoque incerti, tenerum, et imperfectum, et informem, jam in aliquo bono esse, aperte videretur errare. Aliqu

tant tendre, imparfait et inouï, sent déjà quelque bleu, il se tromperait sans doute. Or, combien peu de différence y a-t-il entre un enfant qui vient de naître et cet autre qui est encore un fardeau caché dans les entrailles de sa mère ! L'un et l'autre sont également incapables de l'intelligence du bien et du mal. Car un enfant n'est pas plus susceptible du bien qu'un arbre ou qu'une bête. Mais, pourquoi un arbre ou une bête ne sont-ils pas susceptibles du bien ? Parce qu'ils n'ont point la raison. Il en est de même à l'égard d'un enfant qui n'a point encore la raison ; quand elle lui sera venue, le sentiment lui viendra au même temps. Il y a des animaux sans raison ; il y en a d'autres qui n'ont pas encore la raison. Il y en a d'autres qui ont la raison, mais elle est imparfaite. Ils sont tous incapables du bien, parce qu'il ne vient qu'avec la raison. Quelle différence y a-t-il donc entre eux ? C'est que le bien n'arrivera jamais à ce qui est sans raison ; ce qui n'est pas raisonnable ne peut pas l'avoir tant qu'il demeurera dans cet état. Ce qui n'est qu'imparfaitement raisonnable peut bien le prétendre ; toutefois il ne la pas. Oui, mon cher Lucile, je dis que le bien ne se rencontre point dans tous les corps, ni dans tous les âges. Il est aussi éloigné de l'enfance que le dernier l'est du premier, et la fin du commencement : par conséquent, il ne peut se trouver dans le corps d'un enfant nouvellement formé, non plus, certes, que dans la semence ; car, supposé qu'il y ait quelque bien dans un arbre ou dans une plante, il n'en est pas aux premières feuilles qui sortent dehors. S'il y a quelque bien dans le froment, il n'est pas dans l'herbe qui est encore

en lait, ni dans le brin qui s'est élevé de terre avec une petite feuille, mais dans le grain lorsqu'il est venu en sa saison et en sa maturité. Comme tout ce qui est dans la nature ne montre ce qu'il a de bon que lorsqu'il est dans la perfection, ainsi le bien qui est dans l'homme ne paraît que quand sa raison est parfaite. Je vous veux dire quel est ce bien-là. C'est une âme droite et libre, qui assujettit toutes choses et ne s'assujettit à rien. L'enfance est si fort éloignée d'un tel bien, que l'adolescence ne le prétend pas, et que la jeunesse même le peut à peine espérer. La vieillesse n'est pas malheureuse à, avec beaucoup de travail, elle arrive au terme où ce bien est manifeste, et se fait mieux comprendre.

Vous avez dit, m'objectera-t-on, qu'il y a quelque bien dans l'arbre et dans la plante ; il peut donc y en avoir aussi dans un enfant. Le véritable bien ne se rencontre ni dans les arbres, ni dans les bêtes ; car, ce bien qu'on leur attribue est impropre et métaphorique. Qui est-ce donc, me direz-vous ? C'est seulement ce qui est propre à la nature de chacun ; mais le bien ne loge point dans le corps d'une bête ; il appartient à une nature plus parfaite ; en un mot, il ne se trouve qu'où est la raison. Voici quatre sortes de natures, savoir : l'arbre, l'animal, l'homme et Dieu. Les deux premiers, qui sont irraisonnables, sont d'une même nature ; les deux autres sont de différente nature ; l'un étant immortel, et l'autre mortel. Or, le bien qui est en Dieu est parfait en sa nature, et celui qui est en l'homme se perfectionne par le travail. Les autres sont parfaits dans leur nature ; mais ce n'est pas d'une véritable perfec-

quantulum interest inter eum, qui quum maxime vitam accipit, et illum, qui maternorum vincorum letens cens est ? Uterque, quantum ad intellectum boni ac mali, reque maturus est ; et non magis infans ad boni cupax est, quam arbor, aut mutum aliquod animal. Quare autem bonum in arbore animalique mutis non est ? quia nec ratio. Ob hoc in infante quoque non est ; nam et huic deest. Tunc ad bonum perveniet, quum ad rationem pervenerit.

Est aliquod irrationale animal ; est aliquod nondum rationale, est rationale, sed imperfectum. In nullo horum bonum : ratio illud secum affert. Quid ergo inter ista, quæ retuli, distat ? In eo, quod irrationale est, nunquam erit bonum : in eo quod nondum rationale est tunc esse bonum non potest : in eo, quod rationale est, sed imperfectum, jam potest esse bonum, sed non est. Ita dico, Lucili : bonum non in quolibet corpore, non in quolibet ætate invenitur ; et tantum abest ab infans, quantum a primo ætatum, quantum ab initio perfectum : ergo nec in tenero, modum contrahente, corpore est. Quidni non sit ? non magis quam in semine. Hoc si dicas : « aliquod arboris ac est bonum novimus : » hoc non est in prima fronde,

que emissa quum maxime solum rumpit. Est aliquod bonum tritici : hoc nondum est in herba lactente, nec quum foliis se exsertit spica mollis, sed quum frumentum ætas et debite maturitas erit. Quemadmodum omnis natura bonum sum, nisi consummata, non proferit : ita hominis bonum non est in homine, nisi quum illi ratio perfecta est. Quod autem hoc bonum ? Dicam : liber animus et erectus, alia subiiciens sibi, se nulli. Hoc bonum adeo non recipit infans, et pueritia non speret, adolescentia improbe speret. Bene agitur cum senectute, si ad illud longo studio intentio pervenit, ubi hoc, et bonum, et intelligibile est.

« Dixisti, inquit, aliquod bonum esse arboris, aliquod herbe : potest ergo aliquod esse et infans. » — Verum bonum nec in arboribus, nec in motis animalibus est : hoc, quod in illis bonum est, precario bonum dicitur. — Quod est ? inquis. — Hoc, quod secundum naturam esse que est. Bonum quidem cadere in mutum animal nullo modo potest : felicioris meliorisque nature est. Nisi ubi rationi locus est, bonum non est. Quatuor hæc nature sunt, arboris, animalis, hominis, Dei. Hæc duo, quæ irrationalia sunt, eandem naturam habent : ita diversa sunt, quod



tion, puisqu'ils sont privés de raison, et que rien ne peut être parfait s'il n'est selon la nature universelle, qui est raisonnable. Ce qui ne peut posséder la vie heureuse, ne peut pas avoir aussi ce qui fait la vie heureuse. Or, le bien rend la vie heureuse. Par conséquent, le bien ne se rencontre point dans la bête. La bête comprend les choses qui lui sont présentes; elle se souvient des choses qui sont passées, quand il se rencontre quelque chose qui les représente à ses sens. Le cheval se souvient du chemin, lorsqu'on l'a mis dedans; mais, dans l'écurie, il ne s'en souvient nullement, quoiqu'il y ait passé souventes fois. Pour le futur, il est hors de la portée des bêtes. Comment donc ce qui n'a pas la connaissance du temps parfait aura-t-il une nature parfaite? Le temps est composé de trois parties, du passé, du présent et du futur. Le présent, qui est le plus court et qui passe en un instant, a été donné aux bêtes. Quant au passé, ils ne s'en souviennent presque point, à moins que quelque objet présente ne le ramène dans leur imagination. Partant, le bien qui appartient à une nature parfaite, ne peut pas se trouver dans une nature imparfaite; ou s'il y est, c'est de la manière qu'il est dans les plantes.

Ce n'est pas que je veuille oser que les bêtes n'aient de fortes inclinations pour tout ce qui est selon la nature; mais elles sont sans ordre et sans mesure. Or, le bien n'est jamais sans ordre et sans mesure. Quoi! me répondrez-vous, ce qui fait mouvoir les bêtes est-il déréglé et confus? Je dirais qu'il le serait, si leur nature était capable

de quelque ordre. Mais il est certain qu'elles suivent le branle que la nature leur donne, et qu'on ne peut appeler déréglé que ce qui peut être quelquefois réglé, ni inquiet que ce qui peut être tranquille, comme nul n'est vicieux qui ne puisse être vertueux. Tel est le mouvement qu'ont les bêtes de leur nature. Enfin, pour ne vous pas tenir plus longtemps, il peut y avoir dans une bête quelque bien, quelque vertu, quelque perfection; mais savez-vous ce que c'est? Ce n'est, à vrai dire, ni bien, ni vertu, ni perfection; car cela ne convient qu'aux hommes seuls, qui savent pourquoi, jusques où, et comment ils doivent agir; ainsi le bien ne se rencontre en aucun sujet, que la raison n'y soit aussi. Vous me demanderez maintenant à quoi sert toute cette dispute, et quel profit vous en pouvez tirer. Je vous le dirai. Elle exerce et subtilise l'esprit en fournissant à son activité une honnête occupation. D'ailleurs, on fait plaisir à un homme de l'arrêter quand il court après le vice. Mais puis-je vous rendre un meilleur office que de vous faire connaître votre bien, et de vous séparer des bêtes, et de vous loger avec Dieu? Pourquoi mettez-vous tant de soin à vous ajuster? Après avoir appelé tout le secours de l'art, vous trouverez des animaux qui seront mieux parés que vous. Pourquoi peigner-vous vos cheveux avec tant de curiosité? Étendez-les, si vous voulez, à la manière des Parthes, nouez-les comme les Allemands, laissez-les aller au gré du vent comme les Scythes. Après tout, il n'y a point de cheval qui n'ait le crin plus épais; et la crinière d'un lion, tout hérissée qu'elle

*alterum immortale, alterum mortale est. Ex his ergo, unus bonum naturam perfectam, Dei scilicet; alterius, cura hominis. Cetera tantum in sua natura perfecta sunt, non vere perfecta; a quibus abest ratio. Hoc enim demum perfectum est, quod secundum universam naturam est perfectum; universa autem natura rationalis est; cetera possunt in suo genere esse perfecta. In quo non potest bestia vita esse, nec id potest, quo bestia vita efficitur: bestia autem vita bonis efficitur; in mutis animalibus non est, quo bestia vita efficitur: ergo in mutis animalibus bonum non est.*

*Mutum animal sensu comprehendit presentia; præteritorum reminiscitur, quoniam id incidit, quo sensus adiungitur: tanquam equus reminiscitur viam, quoniam ad initium ejus animatus est; in stabulo quidem nulla illi via, quamvis sæpe calcata, memoria est. Tertium vero tempus, id est, futurum, ad mutum non pertinet. Quomodo ergo potest eorum videri perfecta natura, quibus non perfecti temporis non est? Tempus enim tribus partibus constat: præterito, presente, futuro. Animalibus tantum, quod brevissimum est in transcurso, datum, præsens; præteritum rara memoria est, nec unquam revocatur, nisi presentium occurrunt. Non potest ergo perfecta nature bonum in imperfecta esse natura: aut, si natura alia habet hoc, habent et ista. Nec illud nego, ad ea, que*

*videntur secundum naturam, magis esse mutis animalibus impetus et concitatus, sed inordinatus ac turbidus. Nunquam autem ant inordinatum est bonum, aut tardum. — Quid ergo? inquit: muta animalia perturbata et indisponebuntur morientur? — Dicerem illa perturbata et indisponebuntur, si natura illorum ordinem caperet; nunc morientur secundum naturam suam. Perturbatum enim id est, quod esse aliquando et non perturbatum potest. Sollicitum est, quod potest esse securum. Nulli vitium est, nisi cui virtus potest esse. Mutis animalibus talia ex natura sua motus est. Sed, ne le diu teorem, erit aliquid bonum in mutis animalibus, erit aliqua virtus, erit aliquid perfectum; sed nec bonum absolute, nec virtus, nec perfectum. Hæc enim rationalibus solis contingunt, quibus datum est scire, quare, quatenus, quemadmodum. Ita bonum in nullo est, nisi in quo ratio.*

*Quo nunc pertinet ista disputatio, queris, et quid animo tuo profutura sit? Dico: et exercet illam, et acuit; et, utique aliquid acturum, occupatione honesta tenet. Prodest autem etiam quod moratur ad prava properantem. Sed et illud dico: nullo modo prodese possum magis, quam si tibi bonum tuum ostendo, si te a mutis animalibus separe, si cum Deo ponam. Quid, inquam, vires corporis alis et eseres? pecudibus istas majores feriasque natura concessit. Quid escolis formam? quoniam omnia feceris. a*

est, sera toujours plus belle que votre chevelure. Quand vous aurez appris à courir, vous ne courrez jamais si vite qu'un lièvre. Ne voulez-vous pas quitter le soin de toutes ces choses étrangères, où vous n'excellez jamais, pour vous appliquer à la recherche de votre bien particulier? Mais, quel est-il? C'est une âme rectifiée, pure et nette, qui s'élève au-dessus de la terre, qui veut imiter Dieu, et qui n'estime point en soi tout ce qui est hors de soi. Quel est donc le bien qui est en vous? Une raison parfaite. Portez-le au plus haut point où elle puisse monter, et croyez-vous heureux, quand vous ver-

rez vos plaisirs naître du fond de votre âme; quand, parmi toutes les choses que les hommes souhaitent avec tant d'avidité, qu'ils ravissent avec tant de violence, et qu'ils conservent avec tant d'inquiétude, vous ne trouverez rien qui soit digne, je ne dis pas de votre choix, mais seulement de votre désir. Au reste, je vous veux donner une règle pour vous mesurer, et pour savoir quand vous serez arrivé à la perfection. Vous posséderez tout votre bien, lorsque vous connaîtrez que ceux que l'on estime heureux, sont en effet très-misérables.

*multis animalibus decore vinceris. Quid capillum ingenti diligentia comis? Quam litum vel effuderis more Parthorum, vel Germanorum odo vixeris, vel ut Scythæ soleat, sparseris; in quolibet equo densior jactabitur juba, horrebit in leonum cervice formosior. Quam te ad velocitatem paraveris, par lepasculo non eris. Vis tu relictis in quibus vince te necesse est, dum in aliens miseris, ad bonum reverti tuum? Quod est hoc? animus scilicet emendatus ac purus, æmulator Dei, super humana se extol-*

*lens, nihil extra se sui ponens. Rationale animal es! Quod ergo in te bonum est? perfecta ratio. Hanc tu ad suum finem evoca, tu quantum potest plurimum crescere. Tunc bestiam esse te judica, quum tibi ex te gaudium omne nascentur, quum in his, qui homines eripiunt, optant, custodiunt, nihil invenieris, non dico, quod malis, sed quod velis. Brevem tibi formalem dabo, qua te metiaris, qua perfectum esse jam sentias. Bonum tunc habebis tuum, quum intelliges, infelicissimos esse felices. Vale.*





## NOTES

DES

## ÉPÎTRES A LUCILIUS.

Pour éviter toute circonlocution, et réduire ces notes au strict nécessaire, nous avons rangé sous deux titres les changements, ou les additions à faire pour compléter cette édition, sont compris sous le titre d'*inexactitude* les passages où Pintre ne nous a pas paru donner le vrai sens, et sous celui d'*omission*, ceux qu'il a omis de traduire : dans les deux cas, nous citons la phrase latine qui a été mal traitée ou omise, et nous la faisons suivre de notre version propre.

ÉPÎTRE II, PAGE 526, COL. 2.

*Inexactitude.* — *Cerils ingenis immorari et innutiri oportet.* — Il faut faire un choix de certains esprits, et s'y arrêter, se les incorporer.

ÉPÎTRE IV, PAGE 530, COL. 2.

*Omission.* — *Cui cum paupertate bene convenit, dives est.* — Qui s'accommode de la pauvreté est riche.

ÉPÎTRE IX, PAGE 537, COL. 2.

*Omission.* — *Se contentus est sapiens.* — Le sage se suffit à lui-même.

ÉPÎTRE XI, PAGE 541, COL. 1.

*Omission.* — *Si omnia eraderet vitia.* — Si elle déracinait tous les vices.

ÉPÎTRE XIII, PAGE 544, COL. 2.

*Omission.* — *Quendam ante torquent quam debent.* — D'autres qui nous tourmentent plus tôt qu'elles ne doivent.

ÉPÎTRE XV, PAGE 551, COL. 1.

*Inexactitude.* — *Mutatur specios apparatus.*

Si l'est vrai que cette leçon soit plus conforme aux manuscrits que celle de Ruhnköpf, et *mutatur specios apparatus*, qui est parfaitement traduite par Pintre, elle a le tort d'être beaucoup moins claire. En nous rangeant aux manuscrits pour le texte, nous demeurons avec Ruhnköpf et Pintre pour le sens.

ÉPÎTRE XX, PAGE 559, COL. 2.

*Errata.* — *Au lieu de illo momento, lisez, nisi illo momento.*

MÊME ÉPÎTRE, PAGE 560, COL. 1.

*Omission.* — *Omnia alia vota Deo remisimus.* — Tenant quitte la Divinité de tous vos autres vœux.

UNE LIGNE PLUS BAS.

*Inexactitude.* — *Quam potest esse felicitas propior?* — L'est-il y avoir un bonheur qui soit plus à notre portée?

ÉPÎTRE XXI, PAGE 562, COL. 2.

*Inexactitude.* — *Quidquid illorum memoris adhaesit.* — Tout ce qui a été lié à leur mémoire.

ÉPÎTRE XLIII, PAGE 597, COL. 1.

*Errata.* — *Au lieu de Nam magnitudo habet modum certum, lisez: Nam magnitudo non habet certum modum.*

Sans la négation, la phrase n'a pas de sens.

ÉPÎTRE XLVII, PAGE 601, COL. 1.

*Inexactitude.* — *Verberibus multa admonetur.* — On avertit les brutes avec des coups.

ÉPÎTRE XLIX, PAGE 608, COL. 1.

*Inexactitude.* — *Tunc tamen periculum mihi obesset externum immiseret.* Muros me ab hoste secerneret. — Alors le péril me viendrait, comme aux autres assiégés, du dehors. Un mur me séparerait de l'ennemi.

MÊME PAGE, COL. 2.

*Omission.* — *De pudicitia utraque, et illa, cui alieni corpora abstinentia est, et haec, cui sui cura.* — De la double chasteté, celle qui respecte le corps d'autrui et celle qui se respecte soi-même.

ÉPÎTRE LII, PAGE 612, COL. 2.

*Inexactitude.* — *Ex his se; fecisse sibi ipsam viam.* — Il se cite entre autres comme s'étant lui-même frayé le chemin.

MÊME ÉPÎTRE, PAGE 613, COL. 1.

*Inexactitude.* — *Et in privato circulator.* — Et qui assemble la foule en lieu privé.

Épître LIII, page 615, col. 1.

Omission. — Vetus frigida cultor. — Moi qui suis un vieux sage.

Même colonne.

Inexactitude. — Quem scis cum meri nouum effugere. — Qui, comme vous le savez, est guéri de toute maladie sitôt qu'on est à terre.

Même page, col. 2.

Omission. — Et utrosque pedes fecit dexteros. — Et qu'elle a fait des deux pieds deux pieds droits.

Même épître, page 616, col. 1.

Inexactitude. — Ille beneficio naturæ non timet, suo sapiens. — C'est par le privilège de sa nature que Dieu est exempt de crainte : le sage ne doit qu'à soi de ne pas craindre.

Même colonne.

Omission. — Et reit levia tela iso sinu eludit. — Et les pare, ainsi que de légers dards, avec les pua de son manteau.

Épître LXIV, page 626, col. 1.

Inexactitude. — Et licet neget, stoicæ. — Et quoiqu'il le nie, stoïcien.

Épître LXXII, page 665, col. 1.

Omission. — sans doute par la faute des imprimeurs de Pintrel. — Au lieu de L'esprit s'est-il guéri une fois, lisez, L'esprit du sage, etc.

Épître LXXIII, page 667, col. 1.

Inexactitude. — An alis viliis que vel bello rompenda sunt. — On sans les autres vices qu'il faudrait exterminer même par la guerre.

Épître LXXXI, page 696, col. 1.

Omission. — Non dicimus gratiam reddidit : reddunt enim, et qui reposcantur, et qui iuvit, et qui nihilbet, et qui per alium. Non dicimus reposuit beneficium, aut solvit : nullum nobis placuit, quod ari alieno convenit verbum. Referte, est ad eum a quo acciperis ferre : hæc vos significat voluntariam relationem ; qui retulit ipse se appellavit.

Nous ne pouvons nous expliquer une omission si grave que par la raison que la subtilité de ces idées reposait sur des jeux de mots intraduisibles, quand Pintrel s'est vu forcé, soit de ne pas traduire ces nuances, soit de les traduire dans un français mêlé de latin. Il s'est abstenu. Peut-être est-ce une omission de l'imprimeur. Quel qu'il en soit, nous proposons de traduire ainsi ce passage :

Nous ne disons pas : Il a rendu grâce. On rend quand on en est prié, on rend malgré soi, on rend en tout lieu, on rend par intermédiaire. Nous ne disons pas non plus : Il a réplacé un bienfait, il l'a payé : tout mot qui fait partie du vocabulaire des dettes nous répugne. Rapporter n'est autre chose que porter à celui de qui on a reçu. Quoique a rapporté s'est qualifié lui-même.

Épître LXXXIII, page 705, col. 1.

Inexactitude. — Sic intervenit, dico ? tanquam aliquando discedat. — Que dis-je, il y intervient ? comme si jamais il en était absent.

Épître XCIII, page 757, col. 2.

Inexactitude. — Omnium rerum cognitione frui sumus. — Nous avons joui de la connaissance de toutes choses.

Épître XCIV, page 764, col. 2.

Inexactitude. — In hac re dissentio Posidonio, qui : non probat. — Je ne suis pas du sentiment de Posidonius, lequel dit : Je n'approuve pas.

Même épître, page 768, col. 2.

Inexactitude. — An in putas sanum, qui a Græcæ primis elidibus, in qua eruditus est, incipit ? — Croyez-vous que ce prince fut sage, lequel débuta dans la guerre par les défaites de la Grèce où il avait été élevé ?

Épître CXCVIII, page 788, col. 1.

Omission. — Licet reverti in viam, licet in integrum restitui. Restituiamur, ut possimus dolores, quocumque modo corpus invaserint, perferre, et fortune dicere : cum viro tibi negotium est ; quære quem vineas. Hæc sermonibus, et his similibus, lenitur via noceris : quam opto mercedibus mitigari, et aut satari, aut stare et cum ipso senescere. Sed securus de ipso sum : de nostro damno agitur, quibus senex egregius eripitur. — Revenons dans la vraie voie, rétablissons-nous en entier. Rétablissons-nous, afin de pouvoir supporter les douleurs, de quelque manière qu'elles viennent nous frapper, et de pouvoir dire à la fortune : tu as affaire avec un homme ; cherche qui tu puisses valloir. — Par ces propos et d'autres semblables on adoucit cette première vivacité de la blessure : Dieu m'est témoin combien je désire qu'elle se calme, qu'elle se guérisse, on demeure et vieillisse avec lui ; mais je suis assuré sur son compte : c'est de notre danger qu'il s'agit ; cet excellent vieillard en est hors.

Pintrel a omis ce passage, parce qu'il ne se rattache à rien, et qu'il a l'air d'appartenir à une lettre dont on a perdu soit le commencement, soit la fin.

Épître XCIX, page 792, col. 1.

Omission. — Quid incredibile, quid novum evenit ? Quam multis quorum maxime funus locatur ? Quam multis vitalia emuntur ? Quam multi post incertum tunc iugum ? — Qu'est-il arrivé d'incroyable, de nouveau ? Combien qui n'ont que des funérailles de loange ? Combien pour qui on achète le lit de mort ? Combien qui prendront le deuil quand le tien sera fini ?

Épître CIII, page 85, col. 1.

Omission. — Quos transire, non querunt. — Elles ne reviennent pas contre ceux qui ne les ont pas arrêtées à leur passage.

Épître CV, page 810, col. 1.

Omission et inexactitude. — Non salis illi obliuiscuntur videtur, non salis lectum. Nocens habuit aliquando intendi fortissimum ; nunquam fiduciam. — Il ne lui semble ni assez effacé, ni assez caché. Le coupable a pu réussir par hasard à se dérober aux yeux : jamais à se rassurer.

Épître CVI, page 811, col. 2.

Inexactitude. — Quantum remissionem veritas. —

Pintrel a traduit ce passage d'après une correction des premiers éditeurs de Sénoque, lesquels substituent à veritas, qui est la leçon des manuscrits, *altitudo*, qui est l'opposé

naturel de *veritas*. On pourrait traduire *veritas* par la franchise, la sincérité. Cependant nous le proposons avec doute.

Épître CVII, page 812, col. 2.

Omission. — Id est mendacis. — C'est-à-dire que vous mentirez.

Et plus bas :

Sciet se venisse nbi loat fulmen. — Savoir qu'on est veen là où tonne la foudre.

Épître CVIII, page 815, col. 1.

Ce vers n'offre aucun sens, et a sans doute été mal imprimé. Mais fût-il correct, il ne peut pas être donné comme une traduction sérieuse des deux vers cités dans le texte. Nous hasardons cette traduction en vers.

Le pauvre a cent besoins, mais tout manque à l'avare.  
L'avare, dur à tous, pour lui-même est barbare.

MÊME PAGE, COL. 2.

Omission. —

Quod vult habet, qui velle quod satis est potest.

Ne pourrait-on pas traduire ce vers par celui-ci ?

Quiconque ne veut rien de trop, a ce qu'il veut.

Épître CVIII, page 819, col. 1.

Omission. — Quoniam somnus ab ipsa calce ejus interpellatione revocati. — Puisque son interpellation nous a rappelés des extrêmes limites du sujet.

MÊME PAGE, COL. 2.

Inexactitude. —

Rien dans le latin ne justifie la qualification de sujet au vin que Pintrel donne au pilote. Il s'agit tout simplement d'un pilote qui aurait des nauages en mer.

Épître CX, page 825, col. 1.

Inexactitude. — Et aliquem jam eminentem alleravit etiam nunc, tanquam ibi adhuc staret unde futo caderet. — Et a fait monter d'un nouveau degré un homme déjà très-élevé, comme pour l'élever d'un rang où la chute pouvait être encore sans péril.

MÊME PAGE, COL. 2.

Inexactitude. — Uno autem modo potest, si quis hanc humanorum divinarumque notitiam scientiamque acciperit; si illa se non perfuderit, sed infecerit; si eadem, quamvis sciat, retractaverit, et ad se super retulerit. — Il n'y a qu'une manière d'y réussir, c'est de recevoir cette connaissance et cette science des choses divines et humaines; c'est non-seulement de s'y plonger, mais de s'en pénétrer tout entier; c'est de repasser les choses mêmes qu'on sait, et d'y ramener souvent son esprit.

MÊME ÉPÎTRE, PAGE 824, COL. 2, à la fin.

Omission. — Vis ciborum voluptatem contemere? extim specia. — Veux-tu mépriser la sensualité dans le manger? regarde la fin.

Épître CXIII, page 827, col. 2.

Omission. — Puto quidem esse, quæ decem phœasium palliatumque. — Je pense qu'il est certaines opinions qu'il faut laisser à ceux qui portent le manteau et sont chaussés de sandales.

Probablement les stoïciens grecs, qui exagéraient leur secte, et qu'on distinguait à leur phœasium, espèce de chaussure fort mince et fort grossière.

Épître CXIV, page 833, col. 1.

Tout le passage relatif au style de Mécène a été omis par Pintrel sans doute à dessein. En effet, il y a dans ces extraits des poésies de Mécène, je ne sais quelle mignardise cynique et quelle molle recherche d'expressions et de sons que le traducteur le plus habile ne pourrait pas même indiquer. A grand-peine peut-on comprendre le sens de ces vers, dont, à défaut d'une traduction, nous hasardons ici, sans le garantir, le simple mot-à-mot.

Quoi de plus honteux que « ce fleuve et ces forêts frisées par la rive; voyez comme leurs barques aillent en le courant, et, à chaque coup de rames, laissent les jardins derrière elles ? » — Quoi de plus honteux encore que « cet amant qui fait la colombe avec une femme dont les cheveux frisent naturellement, qui commence par des soupirs, et dont la tête, soutenue à peine par son cou, tombe et se relève incessamment ? » — Les Tyrans, faction implacable, espionnent les grandes familles jusque dans les festins, font parler les cœurs par le vin, et souvent ordonnent la mort des coépouses. — La mère ou l'épouse s'empresse de parer le génie domestique, lequel se doute à peine qu'on lui fait fête; elle orne le fuscus que tient la petite image de Cérès, le feyer et le gâteson qui pètille sur la flamme.

Épître CXIV, page 833, col. 1.

Inexactitude. —

Il s'agit ici de quelques imitations qu'Arruntius, historien des guerres puniques, dont les ouvrages sont perdus, affectait de faire du style de Salluste. Une expression, entre autres, était fort goûtée d'Arruntius; c'est celle-ci : *quis hiementibus*. Nous l'avons traduite par *chats*.

On n'y trouve que *quis hiementibus*, ce qui est fort différent, et n'est nullement affecté. Il s'agit d'une plaine dont les plaines d'hiver avaient fait un marais (Jug., ch. 37.). Dans le Salluste, tel qu'on le lisait au temps de Sénèque, y avait le *hiementibus aquis*, c'est-à-dire des plaines orageuses, tempétueuses, dans le sens de l'autre *hiementibus aquis* de Horace? Cela est probable : autrement les critiques de Sénèque n'auraient aucun sens. Nous soumettons aux philologues cette difficulté. Quel qu'il en soit, *quis hiementibus* ne doit pas être traduit comme il l'a été par Pintrel : Que les eaux étaient bien froides. Si c'était le vrai sens, il serait impossible de comprendre les imitations d'Arruntius. Il n'est pas non plus exact de traduire le *repente hiementibus* tempetibus d'Arruntius, par ces mots : la tempête était devenue bien grande; cela signifierait plutôt que « le temps tournait tout à coup à l'orage », ou « à l'hiver. »

Épître CXVII, page 843, col. 1.

Inexactitude. —

La dernière phrase de l'allégorie est obscure et inexacte.

« Agatur aliquod ! — Sapientia bonum est; sapere non est bonum. » — Sic ut fit nequeus superest, ut hoc totum studium deridetur, tanquam operatum supereracis. — Venons au fait. « La sagesse est un bien : être sage n'en est pas un ! Qu'est-ce à dire ! Voilà ce qui fait qu'on nous nie que nous soyons sages, et que toute cette étude est tournée en ridicule, comme une laborieuse inutilité.

Épître CXXII, page 81, col. 1.

Omission. —

La chaste plume de Pintrel n'a pas osé transcrire l'allusion suivante à une particularité de mœurs locale, et qui fait horreur.

Non vivunt contra naturam qui expectant ut puertia splendet tempore alieno? Quid fieri crudelius aut miserius potest? Numquam vir erit, ut diu virum pati possit?

et quam illam contumelie sensu eripuisse debuerat, ne  
 mas quidem eripiet? — N'est-ce pas vivre contre nature  
 que de vouloir faire durer les fleurs de l'enfance jusqu'en  
 une autre saison? Que se peut-il faire de plus cruel et de  
 plus misérable? Cet enfant ne sera jamais homme pour  
 pouvoir servir plus longtemps aux infâmes plaisirs d'un  
 homme? Lui, que son sexe aurait dû soustraire à l'outrage,  
 n'y échappera pas même en vieillissant?

Épître CXXIII, page 863, col. 1.

Pintrei a traduit fort exactement la version proposée par  
 Muret, sans autorité suffisante. La voici :

Qui doloris metum, per se formidabili rei, insculpsit.

Il faudrait dire selon le texte adopté par nous, et qui est  
 celui de tous les manuscrits :

Ceux qui nous importunent des images de la douleur  
 et de la crainte, choses par elles-mêmes très-formidables.

Si c'est là le sens, il faut avouer qu'il est moins naturel que  
 celui adopté par Pintrei, d'après la version de Muret.

Épître CXXIV, page 863, col. 1.

Omission. — Rationale animal es. — Tu es un animal  
 doué de raison.

161521









